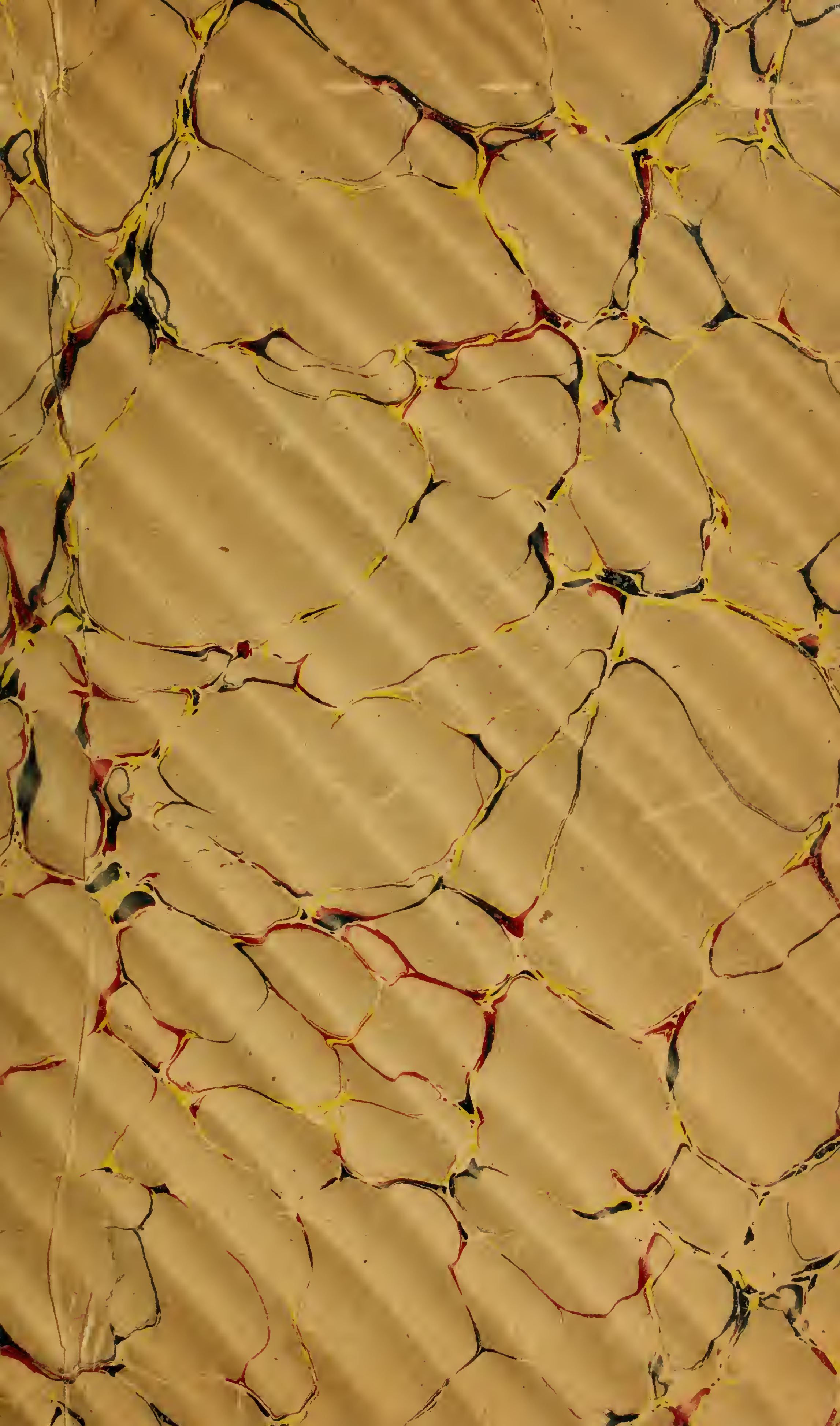






COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

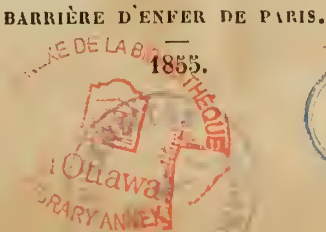
67 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-DEUXIÈME,

CONTENANT LA TROISIÈME PARTIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE DE LA TOUR.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1855.





SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE DEUXIEME VOLUME.

OEUVRES COMPLÈTES DE DE LA TOUR. — IIIe PARTIE.

SUPPLÉMENT AUX OEUVRES ORATOIRES.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DE LA TOUR.

TROISIEME PARTIE.

DISCOURS

SUR L'ÉTAT ET LES DEVOIRS RELIGIEUX.

DISCOURS I[er]

SUR LA SUPÉRIORITÉ.

Venez a moi, vous qui travaillez et qui êtes chargés ; je vous soulagerai. (*Matth.*, XI, 28.)

Je vous ai déjà tenu ce langage dans une occasion où, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, je pouvais encore moins me flatter de quelque succès. Je vous le dis aujourd'hui avec d'autant plus de confiance, qu'entrant désormais dans vos intérêts, non pas avec la rapidité d'une visite passagère, mais d'une manière constante et suivie, je serai plus en état de suivre dans le détail, de soutenir et d'augmenter le bien qui se fait dans votre maison.

Je vous avoue ingénûment qu'il m'en a coûté de m'y résoudre. Il a fallu toute l'autorité d'un prélat à qui l'inclination m'attache autant que le devoir, pour me faire accepter un emploi si difficile. J'ai peu de loisir, je ne me sens pas les qualités capables de gagner la confiance; et cette confiance même, quand on la gagne, ne sert qu'à multiplier les embarras. Qui peut d'ailleurs plaire à tout le monde, eût-on le plus grand mérite?

J'en cours les risques, et j'ose espérer un heureux succès. Ce Dieu tout-puissant dont je tiens la place, tout indigne que je suis, ne me refusera pas son secours. Joignez vos prières aux miennes, pour l'obtenir : nous y avons un intérêt commun. Ce Dieu tout aimable veut bien m'en donner des gages. Je les trouve dans mon cœur et dans les vôtres. Voici mon sentiment et l'idée que j'ai de vous. Rien n'expliquera mieux ma pensée et ne peut être plus instructif et plus consolant pour vous que le discours admirable de Jesus-Chrést à ses disciples la veille de la Passion. Il marque l'amour le plus tendre, et renferme les exhortations les plus touchantes à la charité, à l'obéissance, à la patience, au recueillement.

Après que, par un excès incroyable d'humilité, Jésus-Christ eut lavé les pieds à ses apôtres, et par un excès incompréhensible de bonté il les eut nourris de sa chair et de son sang, il leur tint ce discours : Courage, mes enfants, ne craignez rien. Le monde vous persécutera, n'en doutez pas : ai-je été moi-même à couvert de ses coups? Le disciple ne doit pas s'attendre à être mieux traité que le Maître. Vous conviendrait-il de le souhaiter? ne rougiriez-vous pas de n'avoir que des roses, après que j'ai été couronné d'épines? Le monde vous haïra, parce que vous n'êtes pas des siens. Si vous étiez de ce nombre infortuné, il aimerait ce qui lui appartient; mais ceux qui m'aiment se font gloire de ne pas marcher sous ses drapeaux. Ils se réjouissent d'être, pour une si juste cause, en butte à ses traits. C'est un trompeur. Ses éloges vous couvriraient de honte, ses mépris font votre gloire. Aussi je ne prie pas pour lui. Indigne d'avoir part à mes faveurs, je vous réserve celles que je lui refuse avec justice : ne vous en rendez pas indignes.

Courage encore une fois, les peines passeront vite et la récompense en sera éternelle. Vous êtes affligés sur la terre, et il le faut : le feu de l'adversité est nécessaire pour purifier vos âmes. Il est plutôt le tendre effet de ma bonté que le redoutable instrument de mes vengeances. Les pécheurs nageront dans la joie et vous serez dans la douleur.

Tout se prêtera à leurs délices et tout conspirera contre les vôtres. Maîtres d'eux-mêmes, ils ne seront point assujettis à des règles gênantes dont vous éprouverez la pesanteur; mais un moment de patience, et tout changera pour eux et pour vous. Devenus la proie des flammes, ils payeront bien cher de vaines satisfactions qui leur auront rapidement échappé; mais votre joie sera pleine et durable. Personne ne pourra vous l'enlever, une éternité n'en verra pas les bornes. Votre place est marquée dans le ciel, je vais vous la préparer. Votre gloire y sera différente à proportion de vos travaux. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; c'est à vous à faire le choix, votre ferveur et votre courage en décideront.

Ce n'est qu'à ces conditions que vous pouvez y prétendre. Le plaisir d'avoir un fils coûte cher à une mère. Ce n'est qu'au prix des plus vives douleurs qu'elle l'obtient; mais elle se trouve bien dédommagée quand elle l'a mis au jour. La vie présente est le temps de l'enfantement, l'éternité sera celui de la consolation. Voici la saison de la semence et des larmes, ce sera celle de la joie et de la moisson. Voici le jour du combat, un autre sera celui du triomphe. Soyez constants, le ciel mérite tous vos efforts. Que ne m'en coûte-t-il pas pour vous le mériter! Comparez mes douleurs aux vôtres, mon innocence à vos crimes, votre bassesse à ma grandeur : vous rougirez du parallèle.

Ce que je vous recommande surtout, mes enfants, c'est de vous aimer. Je vous donne ce commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres. On reconnaîtra à cette marque que vous êtes véritablement mes disciples. (*Joan.*, XIII, 35.) Ce seul trait les caractérise parfaitement. L'esprit des damnés est un esprit de division et de trouble, il ne demande que la guerre et le désordre. Pour moi, je suis un esprit de paix ; je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, non pas une paix superficielle comme celle que donne le monde, paix apparente, qui ne fait que couvrir de quelques dehors trompeurs les agitations secrètes de la conscience ; mais une paix solide, fruit précieux de la demeure du Saint-Esprit, établie sur la charité, à l'épreuve des faiblesses du prochain pour lesquelles elle est pleine de condescendance. (*Joan.*, XIV, 27.)

Que mon exemple vous inspire cette patience. Quel genre de persécution n'ai-je pas souffert? Ceux mêmes que j'avais comblés de grâces ont inhumainement demandé ma mort et m'ont lâchement préféré le dernier des hommes. Les magistrats établis pour rendre la justice ont conspiré contre une innocence reconnue dans leurs propres arrêts. J'ai trouvé jusque dans mes disciples, des déserteurs et des traîtres. Par un aveuglement inouï, on s'est fait un point de conscience de blasphémer en ma personne le nom du Seigneur. On a cru lui rendre gloire en mettant à mort son Fils unique. Ai-je ouvert la bouche pour me plaindre ou pour me défendre? En ai-je moins aimé mes ennemis? Le sang qu'ils ont versé n'a-t-il pas été répandu pour leur salut?

Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Est-ce trop dire pour qui connaît ma tendresse? Je suis content si mon amour est la mesure du vôtre. Fut-il jamais de charité plus grande que de donner sa vie pour ses amis? Je l'ai fait pour vous, je le ferais encore s'il le fallait. Cet excès de bonté ne me donne-t-il pas droit à de pareils sentiments? Fallût-il donner votre vie pour vos frères, vous seriez heureux d'être leur victime. Si la vie même ne doit pas coûter d'immoler, vous serait-il difficile d'oublier quelque légère faute, apanage inséparable de l'humanité?

Tels sont mes désirs et mes ordres. Si vous n'êtes en état de paix, vous n'êtes pas mes disciples. Je ne regarde comme mes vrais amis que ceux qui les accomplissent ; tout le reste m'est suspect. Vertu équivoque, ou plutôt fausse vertu, qui n'est point fondée sur les œuvres. Une foule de personnes me font les plus belles protestations. Elles coûtent peu au cœur le moins sincère ; mais les paroles ne sont pas des titres à la couronne. Celui qui remplit la volonté de mon Père a seul droit d'y prétendre. Les cœurs soumis font mes délices, plus agréables à mes yeux que les autels chargés de victimes. Je ne reçois jamais de plus pur hommage que celui d'une parfaite paix. Mon Père, aussi touché que moi des sentiments d'un cœur docile, en fait son temple ; nous en faisons avec plaisir notre demeure.

Ma bonté pour vous a bien mérité ce retour. Vous savez combien je vous aime. Le nom de serviteur qui convient à la créature déplaît à ma tendresse. Un serviteur ignore les desseins de son maître, mais je n'ai point de secret pour vous. Je vous ai fait part de tout ce que mon Père m'a révélé. Je ne veux plus vous appeler que mes amis. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui ai fait choix de vous, pour vous prodiguer mes bienfaits. Je ne cherche qu'à vous rendre heureux et à vous faire goûter la joie la plus parfaite. Je veux partager mon bonheur avec vous, et tout ce que je demande à mon Père c'est que nous ne soyons jamais séparés.

Père céleste, vous voyez ce cher troupeau qu'il vous a plu me confier ; je l'ai instruit, je l'ai formé, je lui ai appris vos mystères, je lui ai fait part de vos volontés, je n'ai rien négligé pour son salut. Je n'ai perdu aucune de vos brebis, je les remets entre vos mains. Je sais qu'elles vous sont chères; elles me le sont infiniment à moi-même ; je vous conjure, Père céleste, Père toujours aimable, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher, prenez-les sous votre protection, et accordez-leur tout ce qu'elles vous demanderont en mon nom.

N'en doutez pas, mes enfants : demandez, et vous recevrez tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom. Je serai auprès de lui attentif à écouter vos vœux, et à les exaucer. Se peut-il que vous n'ayez point encore voulu mettre ma bonté à l'épreuve? En

doutez-vous? Vous ne m'avez rien demandé, ne différez pas plus longtemps: mon cœur souffre de tous ces délais. C'est me priver de la satisfaction la plus douce. Je compte les moments où je ne vous comble pas de mes bienfaits. Je crois en faire toujours trop peu, je crois le faire toujours trop tard.

Accompagnez vos prières d'un grand recueillement, vivez en ma présence, tenez-vous unis à moi: je suis la voie, la vérité, la vie: la voie par où vous devez marcher, la vérité que vous devez croire, la vie dont vous devez vivre. Je suis la vigne, vous êtes le sarment. Un sarment séparé du tronc n'est bon qu'à être jeté au feu; mais quand il y est attaché, il porte d'excellent fruit. Soyez inséparablement unis à moi, demeurez en moi, je demeurerai en vous. Sans moi, vous ne pouvez rien faire.

Au reste, ne comptez pas d'être si fort inondés de douceurs, que vous n'ayez souvent des épreuves. La vie spirituelle en fut-elle jamais exempte? L'hiver suit de près le printemps. Ces alternatives de découragement et de ferveur, de douceur et de sécheresse, de dissipation et de recueillement, seront la matière d'un combat continuel. Vous me verrez un moment, un moment après vous ne me verrez plus; mais présent et absent, toujours le même, ne cessez jamais de compter sur moi. Ces épreuves sont nécessaires.

Je vous le dis en vérité: il est à propos que je m'en aille: sans cela, le Saint-Esprit ne reviendrait pas en vous. (*Joan.*, XVI, 7.) Votre charité ne serait ni assez pure, ni assez généralisée. Vous devez, par ces privations, apprendre à ne chercher que ma pure volonté; mais enfin à tous ces orages, ménagés par ma tendresse, succédera le plus doux calme. Le Saint-Esprit viendra dans votre cœur, l'embrasera de ses flammes, vous apprendra toute vérité. Enfin, élevés à la dignité d'enfants de Dieu dans leur céleste patrie, nous serons tous consommés dans l'unité, comme le Père et moi ne font qu'un.

Telles furent les paroles du Sauveur. Vous en avez déjà prévenu l'application, et j'ose ne pas la désavouer. Je me fais un devoir d'entrer dans ses vues. Les sentiments de l'amour et de la douceur sont ceux dont il me coûte le moins d'être rempli. Vous le savez, et vous n'en doutez pas. C'est le cœur que je demande pour l'offrir à Dieu. J'en parle le langage, et j'espère qu'on l'entendra. Je désire le bon ordre et ne cherche que la gloire de Dieu. Malheur à moi, si je pouvais avoir d'autres vues, et si on pouvait en avoir d'autres en m'entendant.

Dans ces dispositions, ne craignez pas de partialité. C'est l'accusation banale qu'on fait de tous les supérieurs, dont on croit ne devoir pas être content. Elle serait très-mal fondée sur mon compte: je n'envisage que Dieu seul, désirant de vous contenter tous, s'il est possible. Comptez sur le plus facile accès. En quelque temps qu'on veuille me parler ou m'écrire, je n'aurai point d'affaires, quand il s'agira de votre salut. Je ne demande personne en particulier, tout le monde est bien venu; et les supérieurs sont trop sages pour gêner la liberté de personne.

Délicat jusqu'au scrupule, pour ne pas vous compromettre les unes avec les autres, et ménager votre réputation, vous pouvez compter sur le plus inviolable secret; mais je ne puis répondre que de moi-même. Ne soyez pas les premières à vous trahir, c'est votre intérêt; et ne me rendez pas responsable de vos indiscrétions, ce serait une injustice. N'en formez pas même de soupçons, ils seraient faux et téméraires.

Je crois devoir user de douceur envers tout le monde, non-seulement parce que c'est le meilleur gouvernement, mais encore parce qu'il me serait difficile d'en user autrement. Un refus, une parole moins engageante me coûtent infiniment plus qu'à celui qui en souffre. J'aurai plus de ménagement pour les moins vertueuses. Ce sont des vases fragiles, qu'on doit craindre de casser. J'en ai surtout pour les supérieures. Elles doivent être respectées et soutenues: leur donner le tort en présence des inférieures, c'est affaiblir l'autorité, et détruire le bon ordre.

Ce serait une grande faute de faire part de vos affaires aux séculiers et leur porter vos plaintes. Qu'un supérieur et un confesseur soient instruits, c'est assez. C'est une ridicule petitesse de chercher partout des appuis et d'étourdir le monde de ses plaintes. Vous décriez votre communauté; et par un contre-coup inévitable, vous vous décriez vous-mêmes. Une fille bien élevée découvrira-t-elle les affaires de sa famille, et les faiblesses de ses parents? C'est encore pécher contre l'obéissance. Vos règles le défendent, et je n'ai rien plus à cœur. Cette douceur et ces ménagements n'empêchent pas d'être ferme pour le bon ordre. Dans tout ce qui aura été réglé, on peut dissimuler et suspendre pour un temps; on ne doit pas même trop exiger à la fois, mais l'inconstance et la trop grande facilité détruisent le bon gouvernement.

De mon côté, voici l'idée que j'ai de vous. Je ne vous crois pas parfaites, les fautes ne me surprendront pas, et je sais pardonner; mais je vous crois incapables de deux défauts: une désobéissance déclarée, une résistance positive aux ordres des supérieurs, l'esprit de faction et d'intrigue pour former contre eux des partis, et le mensonge. Celui qui ne va pas droit ne mérite ni égard ni créance; il est capable de tout. On peut faire une faute; mais quand on a la sincérité d'en faire l'aveu, je ne sais ce que c'est que de m'en souvenir un instant. Reconnaître la faute et ne l'avoir pas commise, c'est pour moi la même chose. Je vous crois dociles, pleines de bonne volonté; c'est ce qui me console, m'anime à travailler à votre salut, et m'encourage à agir avec ouverture. Rien n'embarrasse quand on peut compter sur le cœur. Les premiers efforts fussent-ils inutiles, rien ne rebute, et on remporte enfin la victoire par sa constance.

Je finis en vous demandant du fond du cœur, et par tout ce que vous avez de plus cher, de vous aimer les unes les autres. Je ne crains pas de le dire, c'est à ces marques qu'on connaîtra que vous êtes mes filles; à ces conditions, j'avouerai avec plaisir le titre de Père que vous me donnez. J'ose vous dire encore avec le Sauveur : Aimez-vous comme je vous aime. Vous le savez, mon Dieu, le salut des âmes m'est infiniment précieux. Je suis venu y travailler bien loin. Pourrais-je ne pas aimer ce qui a coûté tout votre sang? Vous le savez, Dieu tout aimable, biens, honneurs, vie, je sacrifierais tout pour en sauver une seule. Que je serais heureux de pouvoir dire avec vous : Il ne s'est égaré aucune de celles que vous m'avez confiées! J'espère cette grâce de votre bonté. Daignez bénir mes faibles travaux à l'égard de ces chères sœurs que la place que j'occupe doit me rendre si chères; faites que dans l'autre vie nous soyons tous réunis dans votre sein, et couronnés dans l'éternité.

DISCOURS II.

SI UN SUPÉRIEUR DOIT CONFESSER.

Plusieurs d'entre vous désirent que je confesse dans la maison. Je l'ai jusqu'ici refusé; et à quelques confessions près que je pourrai entendre dans des besoins pressants, je ne me chargerai point d'une direction suivie. N'attribuez pas ces refus à dureté ou à indifférence. Je crois qu'il est plus à propos que se bornant au gouvernement intérieur, un supérieur ne se charge pas de confesser, non-seulement parce que la multiplicité des confessions est dangereuse, mais encore parce que les fonctions de confesseur sont peu compatibles avec celles de supérieur.

Je sais que tout le monde ne pense pas de même. J'ai connu des évêques et des supérieurs de communauté qui le faisaient; mais je n'ai guère vu cette conduite réussir. Elle produit tôt ou tard de mauvais effets, quelque précaution que l'on prenne. Aussi la plupart des supérieurs l'évitent avec soin. Si tous les esprits étaient bien faits; si tout le monde avait de la droiture, de la piété, de la charité, le désir de s'avancer, il serait à souhaiter que le supérieur confessât toute sa maison. Il connaîtrait mieux son monde; il serait plus en état d'instruire, de diriger, de se proportionner à tous. Il y aurait plus d'uniformité, et par conséquent plus d'union, si l'extérieur et l'intérieur étaient conduits par la même personne, et sur les mêmes principes. L'un aiderait à l'autre. Les particulières s'observeraient mieux, si, se voyant sans ressource par la réunion de ces deux autorités, elles étaient obligées de recourir à la même personne. On s'embarrasse peu d'un confesseur qui, après tout, n'a que la voie de l'exhortation, et doit garder un secret inviolable : on se débarrasse d'un supérieur qui ne peut agir qu'à l'extérieur et sur des preuves; mais on ne sait par où échapper, quand ces deux portes sont également fermées, et par une heureuse nécessité, on prend enfin le parti du devoir. Quelle facilité n'aurait-on pas à prévenir le mal par de sages règlements, ou à y porter le remède efficace !

Saint Ignace veut que dans les noviciats, où tous les jeunes gens sont communément pleins de ferveur et de docilité, le supérieur soit le confesseur de tous les novices, ce qu'il n'a point voulu pour les colléges et les autres maisons. La plupart des constitutions religieuses, sans exiger qu'on se confesse aux supérieurs, veulent pourtant qu'on leur rende compte de son intérieur et qu'on reçoive leurs avis et leurs instructions, ce qui est bien plus gênant pour les personnes avec qui l'on vit, qu'à l'égard d'un supérieur étranger qu'on voit rarement. Il semble que la règle de saint Augustin charge la même personne de ces deux emplois. Elle ne parle que du prêtre chargé de la conduite de tous, ce qui désigne le confesseur. Elle veut qu'on lui obéisse plus qu'à la supérieure, ce qui n'appartient qu'au supérieur. Elle ne croit donc pas ces emplois incompatibles, ou plutôt elle les réunit. En effet, la direction donne une grande autorité pour maintenir l'ordre et la paix. Il est difficile que plusieurs n'aient de la confiance pour leur supérieur, et il paraît dur de ne pouvoir s'adresser à un père sur qui l'on compte, qui s'intéresse pour une maison, qui la connaît, que l'on consulte sur mille choses aussi secrètes et intéressantes, et qui souvent regardent la confession, tandis qu'un confesseur n'a peut-être ni le même zèle, ni la même discrétion, ni les mêmes lumières.

Toutes ces réflexions sont vraies, et certainement ce serait quelquefois une vraie consolation pour l'un et pour l'autre; mais souvenons-nous qu'il n'y a point de communauté où la diversité des esprits ne doive faire tout craindre. On ne peut là-dessus prendre trop de mesures, et il vaut mieux ne pas en courir les risques. Par la même raison, il est de la sagesse d'un confesseur de se renfermer dans les affaires de la conscience, sans se mêler du gouvernement. J'ai vu cent fois les supérieurs qui ont voulu confesser, les confesseurs qui ont voulu gouverner, se rendre odieux et occasionner bien des troubles. Dans le monde même il est rare de voir réussir les directeurs qui entrent dans les affaires temporelles des familles. Ils mécontentent tout le monde. Un prêtre qui confesse sa famille ou ses domestiques ne fait aucun bien.

1° On est moins libre de part et d'autre. Un confesseur est gêné par le secret du sacrement, un pénitent par la honte de son péché. L'un craint d'en trop dire, l'autre d'en trop entendre. Bien des gens voudraient ne voir jamais ni leur confesseur, ni leur pénitent. Cependant un supérieur est obligé d'agir, de parler, de corriger, de punir. Quel embarras, s'il est instruit par la confession ! Il craint qu'on ne soupçonne qu'il profite des connaissances qu'on lui a données. Quelle peine pour des inférieures soupçonneuses, aigries d'ailleurs

des avis qu'on leur donne, et qui se vengent par des accusations d'indiscrétion de celui qui les corrige! soupçons dangereux, qui rendent la confession odieuse. Il est impossible que ces alarmes ne rendent le gouvernement faible et timide. Un prédicateur même doit être réservé, quand il parle à des communautés où il a été confesseur. Il est rare qu'on ne s'imagine qu'il forme ses portraits sur ce qu'on a déposé dans son sein. J'en ai plus d'une fois essuyé d'injustes reproches. Combien plus ces ombrages sont-ils à redouter pour un supérieur, qui n'est pas obligé seulement de parler une fois en passant, mais de veiller et d'agir constamment!

2° La sincérité de la confession est bien exposée. Pour ménager l'estime et l'amitié d'un supérieur, que de défauts on dissimule! que de fautes on justifie! que de vertus on suppose! que de bonnes œuvres on étale! que de pieux sentiments, de désirs d'avancer, de progrès sous la direction dont on fait montre! Rien ne coûte pour faire sa cour à ceux dont on a besoin, surtout si l'ambition fait désirer les charges, si le relâchement fait souhaiter des dispenses, si les inimitiés font méditer la vengeance. Il est tel péché qu'une religieuse n'osera jamais déclarer à son supérieur. Elle y croupira les années entières, plutôt que de s'en confesser, aux dépens d'une multitude de sacriléges. De là le sage règlement de l'Eglise de donner plusieurs fois l'année des confesseurs extraordinaires pour la liberté des consciences, souvent gênée par les confesseurs ordinaires.

3° Il est rare que les pénitentes déclarées des supérieurs ne se rendent odieuses et suspectes, et ne méritent de l'être, soit parce qu'ordinairement elles sont plus hardies et plus fières, et qu'on les soupçonne d'aller rendre compte, soit par jalousie de la prédilection qu'on leur marque en les écoutant. La qualité de fille du supérieur donne des exemptions et des priviléges; on la ménage pour faire plaisir à son directeur et ne pas s'exposer à ses plaintes; on craint qu'elle ne profite de la facilité de l'accès pour se faire faire justice. Il suffit que dans un moment de dépit il lui échappe quelque parole de menaces pour la décrier sans retour. Tout ce qu'apprend, ce que dit, ce que fait le supérieur, on croit que ce n'est que par ce canal, et bientôt l'espion et son maître déplaisent à tout le monde. Les moindres conjectures suffisent pour former ces jugements. La jalousie est inévitable. Un moment de plus à l'une qu'à l'autre, la moindre marque d'amitié, tout est perdu. La confession en est dit-on la source. Et que ne produit pas cette passion parmi des filles! Quel directeur peut se promettre de tenir toujours la balance parfaitement égale?

4° Le confesseur a pour lui-même beaucoup à craindre. On se défend mal contre la confiance, et tôt ou tard on en est la dupe. On s'accoutume à ne voir que par les yeux, à n'agir que par les impressions des confidentes; on prend leurs intérêts, on excuse leurs fautes, on ne sait pas refuser le pardon, et elles ne manquent pas de profiter de l'indulgence. L'espérance de l'impunité enhardit. Les religieuses qu'on confesse ne sont pas celles qu'on connaît le mieux. On ne sait par elles que ce qui leur est favorable. Qu'on n'attende pas des éclaircissements des autres. Les plus modérées n'oseront rien dire par prudence, les autres en diront trop par passion. On n'y ajoutera pas foi. et on s'accoutumera à la défiance. On fera le procès aux autres, pour justifier celle-ci. Elle sera toujours préférée dans les grâces et les emplois. On est communément charmé de ses pénitentes; on les croit propres à tout. On les a formées, et on aime ses ouvrages; on est persuadé de leur docilité, et on les croit propres à tout.

5° Il aura la douleur de voir former des partis pour et contre lui. Ses pénitentes voudront lui gagner des prosélytes, et se déclareront pour lui avec excès. L'attachement pour un supérieur qui confesse les entraîne. La religion, l'autorité, l'intérêt s'y mêlent. On s'en fait un devoir. Jamais on n'osera le quitter. On se fera auprès de lui un mérite de ne pas profiter même des confesseurs extraordinaires, soit par attache, soit par politique. Tout cela éloigne les esprits, et je ne suis pas surpris que ces inconvénients aient engagé plusieurs fondateurs à interdire expressément dans leurs règles l'union de ces deux emplois. La bulle du pape qui confirme l'institut de la réforme des Ursulines de Paris, le défend expressément. Concluons de tout cela qu'on doit être expressément réservé sur cet article. Et si on fait tant que de confesser quelques religieuses, un supérieur ne saurait prendre trop de mesures, soit par rapport à elles, soit par rapport aux autres, soit pour lui-même.

DISCOURS III

SUR LA VISITE.

Ego sum Pastor bonus. (*Joan.*, X, 11.)

Je suis le bon Pasteur.

Le Sauveur du monde peut seul avec justice se donner le titre de bon Pasteur, il en a seul rempli les devoirs, seul il en possède les qualités. Parmi tant de différentes images sous lesquelles il a voulu se peindre, celle de bon pasteur est son image favorite, qu'il emploie le plus souvent. Je suis, dit-il, le bon Pasteur, je donne ma vie pour mes brebis; je vais dans le fond du désert chercher celle qui s'égare; je ne veux, dans mon Eglise, qu'un bercail et qu'un pasteur. Charge-t-il son vicaire du soin de l'Eglise, *paissez, mes brebis* (*Joan.*, XXI, 15), dit-il à saint Pierre; et, parlant aux évêques, paissez vos troupeaux, leur dit-il.

Cet aimable Sauveur ne s'est pas borné à des comparaisons générales, il a pris plaisir à rassembler tous les traits qui caractérisent le bon Pasteur. Suivons son esprit, et sans autre ordre que celui de l'Evangile, nous

verrons dans le portrait du Pasteur les obligations des brebis : vigilance et affection, autorité et bonté dans le premier, docilité, confiance, soumission, reconnaissance dans les autres. Point de gouvernement où il y ait plus de douceur; il n'en est point aussi où il y ait plus d'obéissance. Le cœur et la main agissent de concert. Quoi de plus juste, lorsque l'autorité et la bonté sont réunies, quand on est tout à la fois un maître et un père, et qu'on sait également aider et commander? Tels sont les sentiments de l'illustre prélat dont je tiens la place. Je vous estime trop pour douter que ce ne soient les vôtres.

1° Il n'en est pas des pasteurs comme des rois. Le respect et la crainte arrachent souvent en leur faveur des hommages que le cœur désavoue. S'ils descendent quelquefois du haut de l'imposante majesté qui les environne, c'est pour se familiariser avec peu de personnes, et toujours avec beaucoup de réserve. Mais tout absolue qu'est sa puissance, notre divin Maître refuse la qualité de roi qu'on lui offre. Ses disciples ont ordre de ne prendre jamais le titre de maîtres. Content de celui de pasteur, il demande des sentiments et non des hommages, des brebis et non des sujets, des enfants et non des esclaves. Aussi populaire que grand, si l'on peut employer ce terme, dans les cieux il habite une lumière inaccessible, au milieu des esprits bienheureux qui ne peuvent se lasser de l'adorer; mais sa grandeur ne lui fait rien perdre de sa bonté. On l'approche sans peine. Rien ne gêne avec lui. Autant qu'il est élevé au-dessus des plus sublimes intelligences, autant daigne-t-il se rendre petit avec vous, et se faire tout à vous. Semblable à ce prophète qui se couche sur un enfant pour le ressusciter, se rapetisse, mettant les pieds, les mains et le restant du corps sur le sien, Dieu se met à la portée de tout le monde. Il est dans les déserts, dans les cabanes, dans les cachots toujours le même. La plus petite créature le possède autant que le plus grand prince. Si son immensité le rend présent à tout, sa bonté le multiplie et le donne parfaitement à tous les cœurs.

Quelle satisfaction pour celui qui m'envoie vers vous, si comme le Tout-Puissant, il pouvait se multiplier dans cet immense diocèse et pourvoir à tous les besoins de ses peuples! Chacun le verrait entrer dans le moindre détail avec la bonté du plus tendre père. Ce qu'il ne peut faire par lui-même, son zèle ne lui permet pas de le négliger. Il nous charge d'examiner l'état de son troupeau pour lui en rendre compte; il l'aime trop pour lui être indifférent. Quelle ouverture, quelle confiance ne doit pas inspirer cette tendresse! Le sein d'un père est-il suspect? Est-ce de son autorité ou de ses sentiments que vous prendriez d'injustes ombrages? Tout votre bonheur est de vivre sous ses ailes et de l'avoir dans vos intérêts. Rien n'est plus propre à le gagner que cette confiance même. Le cœur ne résiste point au cœur; mais une tendresse qui se voit injustement soupçonnée, s'offense et soupçonne à son tour avec fondement.

Par rapport à moi que le prélat a bien voulu charger d'examiner les choses et lui en faire le rapport, qu'ai-je à vous dire dont vous ne me fassiez la justice d'être persuadées? L'obligation de me conformer aux vues de celui qui m'envoie, ne m'impose-t-elle pas la douce nécessité de chercher uniquement à vous faire plaisir? L'idée que j'ai de votre vertu me permettrait-elle d'avoir d' autres sentiments? Non, non, mes chères sœurs, je viens comme l'ange qui annonce la venue du Sauveur du monde, je porte la paix aux personnes de bonne volonté. Précurseur de celui qui tient la place de Jésus-Christ, je ne vous annonce que l'Agneau de Dieu qui remet les péchés des hommes, guérit les malades, console les affligés et fait du bien à tous.

2° Un bon pasteur connaît son troupeau, et il en est connu. Cette connaissanc ne coûte rien à Dieu : la science infinie dévoile tout à ses yeux; mais elle coûte beaucoup aux hommes. Il faut de la pénétration, de la vigilance, de la constance, pour démêler les besoins et le caractère des hommes. Un trait échappé suffit quelquefois pour les peindre: ce trait manqué, on ne le retrouve de longtemps. Le cœur humain est un abîme si profond que les plus pénétrants s'y perdent. Il est vrai que la peine inséparable d'une étude si dégoûtante ne doit pas rebuter un supérieur, puisqu'après tout, il n'est utile aux âmes qu'autant qu'il les connaît parfaitement.

Mais quelle obligation d'ouverture et de sincérité n'impose pas aux brebis l'embarras du pasteur, et leur propre besoin! Un supérieur n'est pas prophète. Il a beau avoir du zèle et des lumières : si vous ne découvrez qu'à demi l'état de votre maison, si vous dissimulez votre mal, si vous en déguisez la source, si vous en cachez les suites, que fera ce médecin spirituel? Vous vous perdrez peut-être en voulant vous sauver. Comment percer les murailles d'un monastère, si la fidélité n'en ouvre les portes? Mais aussi comment y maintenir le bien, y corriger le mal, si on ne le connaît? C'est donc pour vous-mêmes et non pour moi que je vous demande cette ouverture.

Cette obligation est aujourd'hui pour vous indispensable, sous peine de péché, soit par la nature de la chose, soit par l'ordre absolu de votre supérieur. Si votre frère fait quelque faute, dit expressément l'Evangile, découvrez-la à l'Eglise, c'est-à-dire à vos supérieurs; car si quelqu'un doit être instruit, c'est sans doute celui que Dieu a chargé d'y pourvoir, qui peut le faire le plus efficacement sur la prudence et le zèle de qui on peut le plus compter. Une visite ne se fait que dans ces vues. C'est donc là que le précepte de la correction oblige le plus étroitement. Regardez-vous donc comme comptables des abus que vous n'aurez pas découverts, auxquels on aurait remédié.

Mais, pour ôter tout prétexte, on va lire une ordonnance de Monseigneur, qui en-

joint sous peine de désobéissance de me découvrir exactement tout ce qui se passe dans votre maison, avec un mémoire des articles sur lesquels vous devez vous expliquer. Chacune viendra me parler à son tour; je l'interrogerai, j'écouterai et j'écrirai tout ce qu'elle voudra me dire; elle signera, afin que le prélat soit instruit parfaitement d'une manière qui ne laisse point soupçonner ma mémoire. Vous pouvez compter sur le plus inviolable secret. La chose le demande par elle-même, et je m'en fais un devoir d'honneur et de conscience. Sachez aussi vous garder à vous-même votre propre secret, et ayez l'équité de ne pas mettre sur mon compte ce que le public voudra dire, ou ce que vous aurez vous-même découvert. Je ne réponds que de moi-même. Pour le prélat, vous savez que mon devoir est de lui rendre compte de tout avec une entière fidélité et impartialité.

Au reste je vous crois trop sages et trop pieuses, pour soupçonner des complots où l'on se concerte pour tromper un visiteur. Prenez donc la résolution de répandre votre cœur devant Dieu comme l'eau (*Psal.* XXI, 15), selon l'expression vive et naturelle du Prophète. Lorsqu'un vase est plein d'une autre liqueur, on a beau la verser, il en reste toujours du moins l'odeur; au lieu que l'eau s'écoule tout entière. Ne gardez donc rien sur le cœur, déchargez-vous une fois pour toutes. A l'égard de votre intérieur, c'est l'affaire du confesseur, non la mienne. Non-seulement je ne demande rien là-dessus, mais même je n'écouterai rien, quand on le voudrait.

3° Après avoir connu ses brebis, un bon pasteur prend soin de leur conduite, les mène dans les pâturages ou les enferme dans le bercail. Je sens, mes chères sœurs, qu'une direction suivie et une visite régulière doivent avoir pour vous quelque chose de bien nouveau. Elevées depuis longtemps sous les yeux d'un saint prélat, dont la présence était pour vous une visite continuelle, vous viviez à l'ombre de ses ailes, comme une fille auprès de son père. Sa vigilance et sa bonté ne vous laissaient connaître ni besoin ni danger. Il savait tout prévoir, tout prévenir, pourvoir à tout. Vous n'aviez qu'à goûter les fruits d'une sollicitude paternelle, toujours à portée d'entrer dans le moindre détail. Il a plu à Dieu de vous enlever cette précieuse protection, je ne puis que souscrire à vos justes regrets.

Mais en perdant la présence d'un pasteur, vous n'avez pas perdu son cœur. Celui que la Providence a mis à sa place ne succède pas moins à sa tendresse qu'à sa dignité. Vos intérêts ne lui sont pas moins chers. Il est vrai que l'état des choses ayant changé, il faut que les mesures qu'il prendra pour vous être utile se sentent du changement. Il est obligé d'examiner pour la première fois ce que son prédécesseur connaissait depuis le berceau, et de vous fournir des secours et des précautions qui vous fassent retrouver, et puissent remplacer ce que la présence d'un évêque avait pour vous d'avantageux.

Mais au milieu de ces légères différences le même zèle conduira ses pas, le même esprit dirigera ses démarches, la même bonté se prêtera à tous vos besoins; il ne vous demande que la même confiance que vous aviez à si juste titre pour celui dont il vent suivre les traces. Soyez semblables à vous-mêmes, comme il le sera à son prédécesseur. Il a d'autant plus lieu de s'y attendre, que votre communauté étant l'ouvrage d'un évêque qui, en vous fondant, vous a donné tous ses biens et s'est consacré lui-même à votre service, vous êtes comme les filles de la Visitation, selon les termes de saint François de Sales, des filles d'évêque. Cette obéissance vous est naturelle; vous l'avez sucée avec le lait. Elle ne vous distingue pas moins que votre origine des autres religieuses.

4° Les brebis écoutent leur pasteur et le suivent. Avez-vous jamais jeté les yeux sur un troupeau paissant dans la campagne? Il ne faut qu'un signe pour rassembler toutes les brebis, les ramener au bercail, ou les changer de prairie. Elles quittent tout aussitôt sans examen, sans résistance. Si par hasard quelqu'une broute en passant un brin d'herbe qui se trouve sur ses pas, c'est sans quitter le gros du troupeau; elle court d'abord le rejoindre. Telle est la docilité que le Sauveur vous demande. Rapportez-vous-en aveuglément à votre pasteur, quelque spécieux prétextes qui se présentent. C'est à lui de voir si les pâturages où vous êtes sont bons, si le loup est aux environs, s'il est temps de vous enfermer. Votre unique affaire, tout votre soin doit être d'écouter et d'obéir. Avec cela tout est gagné; sans cela tout est perdu pour vous. Heureux qui, délivré de tout autre soin, n'a que la peine de se soumettre!

Vous le devez plus que d'autres. Je ne vous dis pas que successeurs des apôtres, les évêques tiennent la place de Jésus-Christ et sont vos pasteurs légitimes, établis de Dieu pour vous gouverner; qu'en les établissant, Dieu s'engage à leur accorder les grâces nécessaires dans les emplois dont il les charge; que c'est écouter ou mépriser Dieu de les écouter ou mépriser. Ces raisons générales sont communes à tous les chrétiens, vous en êtes persuadées; en voici qui vous sont particulières.

Vous êtes religieuses. L'obéissance est le fondement de votre état. Vous en faites un vœu; vous la pratiquez tous les jours. Ce qui serait léger dans un autre, est en vous une faute considérable. A qui devez-vous la soumission plus indispensablement qu'à votre évêque, supérieur de votre supérieure, qui tient de lui toute son autorité? La règle de saint Augustin, dont vous faites profession, vous soumet singulièrement à l'autorité épiscocale. C'est l'évêque qui vous donne des supérieurs, des visiteurs, des confesseurs; il préside à vos élections, examine

les novices, reçoit leurs vœux : rien de plus marqué dans vos règles.

Voici une des occasions où son autorité est la plus étendue et la plus sacrée. La visite des communautés, si recommandée dans les conciles, est un de ses principaux devoirs. Le concile de Trente entre dans le plus grand détail, dans les termes les plus forts, des obligations, de la manière, des suites d'une visite régulière. L'autorité séculière s'unit à l'ecclésiastique. L'appel des ordonnances de visite n'est point suspensif. Il faut commencer par obéir. Rien de plus fort que vos règles mêmes. Toute la cérémonie prescrite, la manière humiliante de recevoir un visiteur, d'écouter ses avis, tout annonce la plus grande soumission. Pourquoi vos fondateurs entrent-ils dans un si grand détail que pour vous mieux rappeler et vos devoirs, et leur esprit, et celui de l'Eglise?

La raison en est naturelle. Quelque régulière que soit une communauté, il peut tous les jours s'y glisser des abus, qui tôt ou tard la perdraient. Il est donc nécessaire qu'un supérieur examine ce qui s'y passe, pour y mettre ordre. Je vous crois toutes très-régulières; mais enfin nous sommes tous faibles, et vous pouvez sans miracle avoir besoin de réforme. Après tout, si l'ordre règne, votre supérieur ne le troublera pas; il le maintiendra. Si l'ordre ne règne pas, vous devez souhaiter qu'on le remette. Se refuser aux visites, y mettre des obstacles, ce serait se rendre suspect, et montrer que la nécessité de la faire est très-grande.

5° Un bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Ce n'est pas seulement pour les brebis fidèles, les égarements des autres ne peuvent le décourager ni le rebuter. Il en laisse quatre-vingt-dix-neuf dans le désert, pour courir après celle qui s'égare. Rien ne coûte pour la trouver. Il la met sur ses épaules, la porte au bercail, fait une grande fête. Belle leçon pour les brebis et pour les pasteurs! Apprenez de là ce que vous devez faire, et ce que vous pouvez espérer. Le sage prélat qui vous gouverne a sacrifié ses biens, les honneurs que l'Europe lui offrait en foule, et même sa santé et sa vie pour ce diocèse, en venant dans un climat dont les rigueurs lui sont funestes; vous pouvez tout attendre de sa bonté. Que rien n'ébranle votre confiance. Fût-on coupable, c'est être pardonné à ses yeux, de faire l'aveu et désirer le pardon de la faute. Avec quel plaisir mettra-t-il sur ses épaules la brebis égarée qui voudra revenir au bercail! Il s'en réjouira avec les anges et les saints. Pour peu qu'on connaisse l'homme, est-on surpris de ses égarements? Mais un sincère retour touche le cœur de Dieu même. Les fautes réparées deviennent des fautes heureuses.

Vous voyez là vos devoirs, vous qui êtes ou qui serez quelque jour chargées de la conduite de vos sœurs. Il faut, quand on est en place, beaucoup souffrir, beaucoup attendre, beaucoup pardonner. Quelque difficile que soit la conversion d'un pécheur, quelqu'inutiles qu'aient été vos soins, ne désespérez de rien, n'abandonnez pas la brebis égarée; tôt ou tard elle entendra votre voix. Heureuses, à quelque prix que ce soit, de sauver une âme qui coûte le sang d'un Dieu, faites-vous toutes à toutes pour les gagner toutes. Que votre bonté vous rapproche de vos inférieures; qu'elle vous fasse compatir à leurs faiblesses et partager leurs peines. Facilitez, ménagez cette confiance si nécessaire pour vous rendre utiles. Il en coûte assez d'obéir et de faire l'humiliant aveu de ses fautes. Loin d'appesantir le joug, tâchons, à l'exemple du Sauveur, de le rendre doux et léger.

Et vous inférieures, prévenez et gagnez vos supérieures par votre docilité. Rendons-nous justice, la loi doit être égale; il est dur d'être conduit par des supérieures peu compatissantes, combien doit-il être désagréable d'être chargé de conduire des inférieures indociles! Ces devoirs sont réciproques.

Je finis par ces paroles de Jésus-Christ : Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mais que dis-je? à moi, venez à Dieu, de qui, quoique très-indigne, je tiens la place, et j'espère que sa grâce vous fera trouver la consolation que vous souhaitez.

DISCOURS IV.

SUR L'ÉLECTION DES SUPÉRIEURES.

Ce que vous allez faire étant pour vous de la dernière importance, il est de mon devoir de vous rappeler l'obligation indispensable où vous êtes de n'écouter que la voix de votre conscience dans le choix que vous allez faire. La liberté de vos suffrages m'est sacrée; et loin de l'affaiblir, c'est au contraire la ménager et même l'augmenter, que de vous apprendre à secouer le joug imposant du respect humain, ou l'aveugle servitude de la chair et du sang. Il est vrai que si j'apercevais quelque désordre, j'emploierais pour l'arrêter l'autorité dont je suis revêtu; et que, si on en nommait quelqu'une qui ne fût point propre pour son emploi, je ne confirmerais pas son élection; mais, à ces précautions près, que mon ministère exige, que votre piété rendra inutiles, et que votre intérêt même demande, vous êtes entièrement libres. Ecoutez seulement combien vous êtes obligées de n'écouter que Dieu.

Trois intérêts essentiels vous y engagent : celui de la maison, celui de la religieuse même que vous choisirez, et le vôtre. Si votre sœur n'est pas capable, et vous, et la communauté, et elle-même, tout en souffrira. Vous êtes peut-être surprises, quand je dis qu'elle en souffrira la première. Rien n'est plus vrai. Une personne deplacée ne peut être ni sainte, ni contente, ni contenter, ni sanctifier personne. Elle se damne en damnant les autres; en faisant des malheureuses, elle se rend elle-même miséra-

ble. C'est donc le plus mauvais service que vous puissiez lui rendre. N'écoutassiez-vous en sa faveur que l'estime et l'amitié, cette amitié même et cette estime vous engagent à ne pas la mettre en voie de se déshonorer et de se perdre. Quelles obligations ne va-t-elle pas contracter en entrant dans cet emploi! autant d'articles dont elle va devenir responsable. Que de nouveaux dangers elle va courir! autant d'occasions de se damner. Que de fautes elle va commettre et faire commettre! autant de péchés dont elle sera chargée. Si une personne à qui la retraite est nécessaire, se trouve livrée à l'extérieur, échappera-t-elle à l'air contagieux dont elle sera environnée? Celle qui ne ne sait pas obéir se croit en droit de commander, se défendra-t-elle de l'attrait du gouvernement, dont elle n'est que trop flattée?

Il est des personnes que Dieu élève dans la colère, et d'autres qu'il tient dans l'obscurité. Vous ne savez ce que vous demandez, dit-il aux enfants de Zébédée (*Matth.*, XX, 22), en voulant être assis, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. C'est à mon Père à disposer des places de son royaume. Moi-même je ne me suis pas ingéré dans le sacerdoce ; c'est Dieu qui m'en a chargé. Les vertus de Saül, dans une condition privée, méritaient le trône ; à peine y fut-il monté, qu'il mérita d'en descendre. Ainsi c'est quelquefois un coup décisif du salut d'une religieuse d'être placée ou arrêtée à propos. Il est des gens qui ne doivent voler que terre à terre ; la tête leur tourne si on les élève.

C'est même son intérêt temporel : une religieuse déplacée ne saurait être contente. C'est un membre disloqué, qui souffre et fait souffrir tout le corps. Une charge n'est, à le bien prendre, qu'un embarras, qu'un enchaînement d'affaires, de dangers, de traverses ; il n'y a que ceux que Dieu y appelle, qui puissent attendre de sa bonté des lumières pour s'y conduire, des grâces pour s'y soutenir, des forces pour en soutenir les croix et vaincre les difficultés. Eux seuls peuvent y goûter quelque consolation. Un vain honneur flatte un moment l'ambition ; mais le cœur, hors de son centre, ne trouvera jamais un repos qui n'est pas fait pour lui.

Vous-mêmes vous en souffrirez. On se flatte qu'une personne qui nous est redevable de son élévation, aura pour nous des égards. Je veux pour un moment qu'elle ait la faiblesse de vous en savoir gré. En serez-vous plus heureuses? Vous n'y avez au contraire qu'à perdre. Les ménagements qu'elle croira vous devoir, la rendront aveugle sur vos défauts ou timide à les reprendre. Vous languirez dans un état de tiédeur dont elle n'aura ni le talent ni la force de vous tirer. Cependant la facilité de vous lier ensemble devenant plus grande, les nœuds d'un attachement humain et d'une amitié particulière deviendront tous les jours plus forts; vous vous autoriserez mutuellement dans vos défauts, vous vous communiquerez vos mécontentements, vous vous perdrez l'une l'autre.

Mais d'ailleurs pensez-vous bien assurer son amitié ? Un suffrage sur trente est après tout un faible titre, surtout sur la reconnaissance d'une personne assez aveugle pour regarder un suffrage comme un bienfait. Ce suffrage est trop intéressé pour être d'un grand prix. Sa prétendue gratitude vous procurera le premier jour un accueil favorable. Quelques jours se ressentiront peut-être du premier feu. Bientôt vous le verrez s'éteindre et vous serez traitée comme les autres, peut-être plus mal : la connaissance qu'on a de votre faiblesse doit avoir beaucoup pris sur son estime. Un ambitieux ne ménage les gens qu'autant qu'ils lui sont utiles, et devient souvent l'ennemi de ceux qui l'avaient flatté. Il les regarde comme capables de former un jour des obstacles, et de vendre à un autre les suffrages qu'on leur a achetés. Comptez que vous ne profiterez de votre choix qu'autant qu'en le faisant par des principes de religion, vous mériterez l'estime des hommes et les grâces de Dieu. Il y a tout à gagner à choisir le meilleur, et tout à perdre à tenir une autre conduite.

Enfin quel désordre n'est-ce pas dans une communauté, quand celle qui se trouve à la tête manque de talents et de volonté ! S'il est difficile d'exprimer les heureux effets d'un bon gouvernement, il est plus difficile encore d'expliquer les funestes effets du mauvais. La maladie de la tête se répand sur tout le corps ; point de membre qui ne s'en ressente. Le spirituel et le temporel en souffrent également. Quelle union, quelle paix, quelle douceur peut-on goûter, si celles qui devraient les maintenir les troublent? Quelle régularité, quelle fidélité à ces règles, si celles qui doivent l'exemple donnent par leur conduite des leçons de relâchement? Où aller chercher la ferveur, la consolation dans ses peines, le courage dans les tentations, si le cœur de la communauté est lui-même toujours à sec et ne fait que déconcerter la piété la plus affermie par ses propres dérangements ? Jamais le vice ne fut un moyen d'enseigner la vertu, ni la passion une leçon de modération. Comment reprendre en autrui des défauts dont on se sent coupable, et enseigner des vertus dont on manque? comment vaincre des occasions, des dangers, une dissipation, un esprit du monde que l'on a le malheur d'aimer ? En un mot, les officières font les maisons. Elles y rétabliraient le bon ordre s'il n'y était pas. Elles les perdent infailliblement, si elles n'ont les qualités nécessaires pour bien conduire. La chute n'en sera peut-être pas si rapide. Les plus grands maux ont leurs commencements et leurs progrès ; mais leur lenteur ne les rend que plus redoutables, en les faisant paraître moins dangereux et plus éloignés.

Je conclus de tous ces principes que vous péchez mortellement si, contre les lumières de votre conscience vous donnez votre suffrage à une personne que vous savez n'en

être pas digne, si même vous ne le donnez pas à celle que vous en connaissez la plus digne. Le poids de cette obligation est terrible. C'est un des grands embarras des personnes en place, d'un évêque, par exemple, dans le choix des confesseurs, des bénéficiers ; d'un roi dans celui des officiers, des ministres ; il en est de même de vous à proportion. C'est votre maison, vous y gagnerez ou y perdrez autant que personne.

Au reste, je suis persuadé qu'il n'y a parmi vous ni brigue ni complot pour exclure ou placer certaines personnes ; qu'il n'y a point de présents donnés ou reçus à cette intention. Vous savez que ce serait violer la pauvreté, la charité et la justice ; que ce serait une simonie frappée d'excommunication par les souverains pontifes. Vos règles y sont précises ; elles ont même porté si loin les précautions, qu'elles ont voulu qu'il y eût un président et deux assistants pour y maintenir l'ordre ; que l'on gardât le plus inviolable secret, pour ne pas gêner les suffrages ; qu'on n'en parlât pas même dans la maison un mois auparavant, pour prévenir toutes les cabales. Elles ordonnent expressément d'agir en conscience, de choisir les plus propres. Ce serait donc non-seulement faire tort à la communauté, à votre sœur, à vous-mêmes, mais une désobéissance formelle à vos règles.

Je suis bien éloigné encore d'y soupçonner ces petites menées trop communes dans les maisons religieuses; ces conversations artificieuses, ces petits mots lâchés comme par hasard, mais à propos, pour sonder le terrain, inspirer un projet ou un ombrage, etc., un accueil gracieux, un service rendu pour se ménager l'estime et l'amitié, une plainte faite, une faute découverte, une occasion préparée, comme un piége, etc., un émissaire qui n'est pas du chapitre, à qui on a donné le mot, un confesseur qu'on fait semblant de consulter, auprès de qui on blâme ou on loue, pour s'instruire sans qu'il y pense et le mener à dire son sentiment, etc., une modération hypocrite, une régularité affectée, et pour se faire préférer, que sais-je ? Ce n'est pas l'esprit de Dieu.

Venons aux motifs qui font agir. C'est une parente, une amie qu'on veut placer. C'est une fille simple ou faible qu'on espère mener comme on veut. C'est une personne peu exacte et vigilante, à qui nos fautes échapperont, peut-être aussi dérangée que nous, ou notre complice, de qui on espère l'impunité, parce qu'elle a le même besoin d'indulgence. C'est une sœur dont l'humeur sympathise avec la nôtre, sur qui on a de l'ascendant ou qui en a sur nous : une sœur qui nous a offensées, qui n'a pas assez d'estime pour nous, qu'on ne veut pas voir sur sa tête ; une rivale de place ou de faveur auprès du confesseur ou des supérieurs, à qui on ne veut pas avoir la honte de céder ; une sœur d'une condition inférieure, qu'on rougit d'élever, ou supérieure dont on craint les hauteurs ; une sœur qui aura ou n'aura pas la même confiance pour un confesseur, un supérieur, certain religieux. Et finirait-on, s'il fallait épuiser ce détail ?

Ce serait ici le lieu de détailler les qualités qu'exige chacune des places qu'on doit remplir, assistante, maîtresse de novices, dépositaire, etc., et les malheurs d'un mauvais choix ; mais je crains que ces portraits ne fassent, contre mon intention, une matière de soupçon et de glose. J'aurais beau en désavouer les applications, on les ferait malgré moi. Il vaut mieux vous en remettre à vos règles. L'expérience vous en a fait cent fois sentir la sagesse.

Rentrez donc intérieurement en vous-mêmes. L'intérêt, la passion, l'amitié, l'esprit de parti n'entrent-ils pour rien dans votre conduite ? De bonne foi, votre conscience sera-t-elle seule écoutée dans le choix que vous allez faire ? La personne que vous avez en vue est-elle véritablement la plus capable ? Si tout à l'heure vous alliez paraître devant Dieu, n'auriez-vous rien à vous reprocher ? Pourriez-vous lui dire avec confiance : Vous le savez, grand Dieu, vous qui sondez les plus secrets replis des cœurs : je ne donne mon suffrage qu'à celle que je crois le mériter le mieux.

Si vous êtes dans ces sentiments, venez avec confiance ; faites votre choix, Dieu vous récompensera. Sinon gardez-vous-en bien. Il est temps encore de réparer votre faute. Hélas ! ne sommes-nous pas assez chargés de nos péchés, sans nous rendre comptables de ceux des autres ? Est-ce trop peu d'aller en enfer, faut-il encore y entraîner les autres? Eclairez, Seigneur, ces âmes qui vous sont chères ; éclairez-les sur leurs intérêts, qu'elles ne mettent pas obstacle à leur salut ; sur ceux de la communauté, qu'elles ne la dérangent pas ; sur les vôtres, vous dont la gloire y est si fort intéressée.

Il faut en finissant dire un mot à celles qui seront choisies. Rien n'est plus difficile dans le gouvernement monastique que la distribution des charges, soit pour ne pas déplacer les talents et donner des emplois à des sujets qui n'y sont pas propres ; soit pour ne pas exposer les vertus, en mettant dans des places dangereuses des sujets d'une piété mal affermie ; soit pour ne pas choquer les inclinations en refusant ce qu'on désire ou prescrivant ce qu'on n'aime pas ; soit par la multitude des offices, dont on ne doit laisser aucun vide, puisqu'ils sont tous nécessaires, et la difficulté de trouver à les remplir ; soit par la multitude des aspirants, dont chacun regarde comme un affront de n'être pas mis à la place dont il se croit capable ; soit par la variété des caractères, qu'il est quelquefois impossible d'assortir. Un supérieur est à plaindre et mérite de l'indulgence. Malgré ses soins et sa bonne volonté, il doit s'attendre à faire des mécontents et souvent des fautes ; mais votre vertu me rassure. Votre zèle ne négligera rien pour le bien de la maison ; votre charité supportera les défauts ; votre piété sacrifiera les penchants et les répugnances ; l'humilité ne désirera rien ; l'obéissance acceptera tout.

Voilà ce que me fait espérer l'estime que j'ai pour vous, et ce que me fait désirer l'intérêt que mon cœur et mon devoir me font prendre à votre bonheur.

Si jamais emploi fut capable de flatter l'orgueil ou d'effrayer l'humilité, ce fut la maternité divine. Aussi quelle fut la surprise et le trouble de Marie lorsque l'ange vint la lui annoncer ! Quelle fut sa conduite ? Une humilité bien fondée. Une juste défiance eût tout craint et tout refusé, et l'ambition au contraire y eût applaudi. Exempte des deux excès, elle propose modestement ses difficultés. On lui répond que c'est la volonté de Dieu ; il ne lui en faut pas davantage : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* (*Luc.*, I, 38.) Elle ne prétend à rien et se soumet à tout. Elle n'a garde de porter ses vues si haut ; mais Dieu ordonne-t-il, elle ne sait ce que c'est que de résister. Quelle leçon, quel exemple pour une âme religieuse ! ne demander, ne refuser rien, être soumis à tout.

Ces principes sont si certains, je vous en crois si persuadées, que j'ai presque à me reprocher et à vous justifier l'excès de mes ménagements avant d'y distribuer les charges. J'ai beaucoup et longtemps examiné, j'en ai conféré avec votre supérieure. Nous avons tous mûrement pesé et balancé la chose, et demeuré longtemps en suspens, afin que les divers projets que l'incertitude fait naître donnent de nouvelles lumières. On a prévenu et préparé et comme consulté plusieurs d'avance, etc. Encore une fois, cette espèce de défiance vous est injurieuse. Craindre que quelqu'une de vous ait de la peine à obéir, c'est lui faire tort. Vous devez me savoir mauvais gré d'avoir cru qu'il fallût prendre tant de mesures. En faut-il tant pour de bons cœurs, pour des âmes fidèles ? Pardonnez à ma timidité. C'est plutôt de mes lumières que de votre docilité que j'ai eu de la défiance.

Ce n'est donc pas pour vous inspirer des sentiments dont vous êtes remplies, mais pour vous y affermir de plus en plus, qu'avant de faire la nomination aux charges, je vous ai rappelé l'exemple sublime de la plus sainte des vierges, pour vous faire mieux sentir que sans rien demander ni refuser, on doit laisser agir Dieu, qui s'explique pour vous, non par la voix d'un ange comme pour Marie, mais par celle de vos supérieures, qui vous tiennent la place de Dieu. Les mêmes raisons qui firent agir Marie doivent vous faire agir comme elle. Elles sont encore plus fortes. Sans doute que vous ne méritez aucun emploi. Vous devez regarder tout comme au-dessus de vous ; mais il n'en est aucun que vous ne puissiez remplir, si Dieu vous y appelle. Je puis tout dans celui qui me fortifie. Sachez vous sacrifier au bien de la communauté, rendez-vous utiles.

DISCOURS V.

SUR LES OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Vous êtes parfaitement instruites des obligations qu'imposent la qualité de créature raisonnable et celle de chrétienne ; mais avez-vous jamais bien pensé à celles qu'y ajoute la qualité de religieuse ? sentez-vous le poids de l'habit que vous portez ? Il n'est que trop ordinaire qu'on y pense fort peu. Dans le temps du noviciat une ferveur naissante dévore toutes les difficultés et n'envisage la religion que par ce qu'elle a d'agréable et de grand. La profession est-elle faite, on continue d'agir par habitude, et l'on ne songe presque jamais aux devoirs de l'état où l'on se trouve, je ne sais comment, engagé.

Il faut aujourd'hui vous rappeler à vous-mêmes, et vous faire connaître l'état religieux. On peut le peindre en deux mots, en vous disant que les conseils évangéliques y sont des préceptes. Vous savez que l'Evangile renferme deux sortes de règles, des commandements qu'on ne peut violer sans encourir la disgrâce de Dieu, et des conseils qui sont abandonnés à notre ferveur. Imaginez que Dieu change les choses, et commande tout l'Evangile sous peine de péché. Voilà le changement total qu'a fait votre profession. Entrons dans le détail. Considérez le poids, l'étendue, la durée de vos engagements ; le poids, c'est tout ce qu'il y a de plus saint ; l'étendue, c'est tout vous-mêmes ; la durée, c'est toute la vie. Considérez aussi le prix, l'immensité, l'éternité de la récompense ; rien de plus beau et de plus redoutable, de plus difficile et de plus méritoire, de plus indissoluble et de plus avantageux que ce sacrifice. C'est ce qu'on ne saurait trop dire à des novices pour leur faire désirer et craindre leur vocation, et à des professes pour leur faire bénir leur sort et trembler à la vue du compte qu'il leur faudra rendre.

PREMIER POINT.

Le poids des vœux.

Un vœu solennel peut être envisagé sous divers points de vue. 1° C'est un contrat passé entre Dieu et la créature. Dieu daigne s'abaisser jusqu'à la combler de ses grâces ; la créature s'oblige à le servir de la manière la plus parfaite ; elle se dévoue à son Dieu, s'abandonne entre ses mains, se couvre de ses livrées, et se sépare du monde, pour être à lui plus parfaitement. Ah ! si les hommes ont droit d'exiger qu'on exécute les promesses qu'on leur a faites, quel droit n'a pas le Seigneur d'exiger l'accomplissement des paroles qu'on lui a données ? La justice humaine a porté des lois et donné des moyens pour la fidèle exécution des contrats passés avec les hommes ; Dieu oubliera-t-il ses intérêts ? ne se fera-t-il pas rendre justice ? *Redde Altissimo vota tua.* (*Psal.* XLIX, 14.)

2° La profession religieuse est un mariage contracté avec le plus saint de tous les époux. Il vous donne sa foi, vous lui donnez la vôtre : *Sponsabo te mihi fide in sempiternum.* (*Ose.*, II, 19, 20.) La cour céleste en fut le témoin, l'Eucharistie en fut le gage.

Vous l'avez mis, comme un cachet, sur votre bras et sur votre cœur, *ponens*. Ah! ce n'est pas tant sur le registre de vos professions que votre engagement est écrit, c'est sur le livre de vie, en caractères ineffaçables. Le mariage des infidèles n'est qu'un contrat civil, celui des chrétiens un grand sacrement; mais ce ne sont que des créatures qui s'unissent. Ici c'est au Créateur même que vous avez le bonheur de vous unir; c'est jusqu'à son alliance, à son trône, à son cœur, que vous êtes élevée : *Vota mea Domino reddam.* (*Psal.* CXV, 14, 18.)

3° L'entrée en religion est un second baptême, les vœux la perfection des engagements de tous les chrétiens. Vous y renoncez au démon, à la chair et au monde, jusque dans les moindres choses. La communauté vous accepte à ces conditions et vous donne l'habit de pénitence, comme l'Eglise vous avait donné la robe d'innocence. On ne fait ses vœux qu'une fois, comme on ne reçoit qu'une fois le baptême; ils impriment dans l'âme une sorte de caractère redoutable au démon, quand on en remplit fidèlement les devoirs, mais infiniment accablant si on les néglige. Les théologiens poussent la comparaison jusqu'à prétendre que la profession religieuse, bien faite, a la force de remettre, comme le baptême, la peine due au péché : *Quod locutus es corde tuo fac*

4° La consécration religieuse est une mort civile. Tout chrétien, selon saint Paul, est mort et comme enseveli en Jésus-Christ: *Mortui estis, et vita vestra abscondita est in Jesu Christo.* (*Coloss.*, III, 3.) Ici vous mourez réellement au monde dans l'ordre de la société. Ce drap mortuaire qu'on étend sur vous pendant la cérémonie, ce son lugubre d'une cloche vous peignent vivement l'état de mort où vous entrez. Les hommes ne vous compteront plus au nombre des vivants. Dans les contrats, dans les testaments, dans tous les actes juridiques, on ne fera plus, on ferait vainement mention de vous. Vos parents disposeront de leurs biens, vos frères partageront votre patrimoine, sans avoir aucun égard à une personne qui pour eux a cessé de vivre : *Vota tua ne moreris reddere.* (*Eccle.*, V, 3.)

5° Le caractère monastique est une espèce de sacerdoce. Vous entrez dans l'ordre hiérarchique qui sépare les ministres des autels du reste des hommes. C'est par état que vous faites portion du troupeau choisi à qui Dieu confie ses trésors, et que vous participez à ses priviléges; comme eux vous chantez les louanges de Dieu, vous priez pour ses peuples. Vous les chantez même avec eux; et par un heureux concert, vous faites avec les lévites une partie de leurs fonctions. Soumis aux mêmes lois de pureté, de soumission, de détachement, de régularité, un bon prêtre doit vivre en religieux; et un bon religieux n'a rien à ajouter pour vivre en bon prêtre. Vous enchérissez même sur la vie sacerdotale par des degrés de régularité auxquels elle n'oblige pas : *Vota vestra reddite Domino Deo vestro.*

1° La vie religieuse est un martyre. La pauvreté confisque tous les biens, l'obéissance attache sur le bûcher, la mortification y égorge, comme une brebis menée à la boucherie, qui laisse enlever sa toison sans se plaindre. Ce martyre continuel et durable renouvelle tous les jours ce que la cruauté des tyrans n'exécutait que pendant peu de temps : durée plus difficile à supporter que la violence des tourments, martyre prolongé, qui démontre la vérité de la morale évangélique, comme celui des premiers siècles démontrait la vérité des mystères; martyre d'autant plus méritoire, qu'il est plus volontaire, dans un temps où délivrée des persécuteurs l'Eglise jouit d'une profonde paix, et où cependant la piété trouva plus d'ennemis que la foi.

Il faut que vous soyez bien chères à Dieu, pour être comblées de tant de grâces; mais aussi convenez qu'un Dieu qui vous a fait tant de grâces, doit vous être bien cher. Il vous dit comme à Abraham (*Gen.*, XII, 1) : Sortez de votre pays, de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai, où coule le lait et le miel. Il vous dit comme à l'épouse (*Psal.* XLIV, 11) : Ecoutez, ma fille, prêtez l'oreille à ma voix, oubliez tout, et je vous recevrai au nombre de mes bien-aimées. Il a pris votre bras comme celui de Judith, pour couper la tête du superbe Holopherne. Il vous a choisies, comme Esther, au milieu d'une foule de jeunes personnes, pour partager avec vous son empire. Il vous appelle comme les apôtres (*Matth.*, IV, 22) : Suivez-moi, quittez votre barque et vos filets, et je vous ferai asseoir sur des trônes, pour juger Israël. Bonté divine, voilà les regards de prédilection que vous avez jetés sur toutes celles qui m'écoutent. La foi d'Abraham, l'amour de l'épouse, le courage de Judith, la piété d'Esther, la fidélité des apôtres ne sont-ils pas des devoirs aussi doux qu'indispensables pour elles?

Ah! que les nœuds qui vous lient à Dieu sont étroits! que ces chaînes sont sacrées! Vous n'êtes plus à vous, vous ne pouvez plus vous reprendre. Pourriez-vous sans infidélité violer tant de paroles? c'est un maître souverain. Le pourriez-vous sans injustice? il vous a fait mille biens. Le pourriez-vous sans ingratitude? c'est votre époux : tout autre amour est adultère. C'est un vœu solennel : tout autre amour est sacrilége. C'est un sacrifice : ce serait porter sur l'autel une main impie.

SECOND POINT.

Leur étendue.

2° Le dessein des fondateurs des ordres religieux a été d'ouvrir un asile à l'innocence, et une école à la vertu. Cette première vue demandait qu'on écartât avec le plus grand soin toutes les occasions du péché. Pour excuser la seconde, on a rassemblé des moyens et des exercices pour toutes

sortes de vertus. Rien n'a échappé à leur précaution. Vous devez donc, pour entrer dans leurs vues, ne faire aucune exception. Point de vertu que vous ne deviez pratiquer, d'occasion que vous ne deviez éviter, de perfection où vous ne deviez tendre. Y mettre des bornes, n'y travailler qu'avec tiédeur, c'est pour vous un crime.

Pourquoi s'arracher du sein de sa famille, se séparer du commerce du monde, et se renfermer entre quatre murailles? pourquoi se priver de la douceur de la liberté, et se faire une espèce de prison au milieu des plus grandes villes, si ce n'est pour faire un entier divorce avec le péché, avec ce monde corrompu, dont les paroles empoisonnées, l'air contagieux, les maximes dangereuses, les dehors séduisants, les manières criminelles seraient infailliblement autant d'écueils pour votre faible vertu? Et plaise au ciel que jusqu'ici vous ayez triomphé du danger!

Ces murailles extérieures n'ont pas paru suffisantes à l'Eglise. Cette mère toujours attentive à conserver le trésor de la pureté, y ajoute les anathèmes et les foudres, pour rendre inviolable la clôture où elle vous a renfermées. Elle a défendu avec la même rigueur aux séculiers d'y entrer, et à vous d'en sortir, ne fût-ce qu'un pas, et pour un moment, à tout le monde sans distinction de sexe, d'état, de caractère; ces barrières ne sont ouvertes à personne, à moins d'une permission expresse des supérieurs, d'une nécessité indispensable, ou d'une raison légitime, qui est bien plus rare qu'on ne pense.

Cependant comme vous pouvez avoir des besoins et des affaires avec des séculiers, et même des devoirs de bienséance à remplir, il a fallu trouver des précautions pour vous garantir dans ces occasions critiques. Que de grilles, de guichets, de tours, d'auditrices! que de mesures pour empêcher la moindre infraction! Cette tendre mère semble n'être jamais en repos sur vos intérêts: elle craint toujours pour le salut de ce qu'elle aime.

Parcourez en détail toutes les autres précautions que prescrivent vos règles, les livres que vous devez lire, les lettres que vous pouvez écrire ou recevoir, les discours que vous devez tenir, le silence que vous devez garder; la figure, le nombre, l'embarras des voiles, des habits que vous devez porter; les attentions d'une supérieure, la présence d'une assistante, les avis d'une admonitrice, l'exactitude de la correction; la sévérité d'un chapitre, d'un conseil; la distribution des charges, l'immense détail d'un règlement; il n'y a sorte de danger qu'on n'ait écarté avec la plus scrupuleuse exactitude.

Vous permettre désormais ces occasions, fussiez-vous sûres d'y résister, c'est un crime. Je veux qu'elles soient pour vous peu dangereuses, elles n'en sont pas moins interdites; et si ce n'est pas pour vous, ce sera pour bien d'autres à qui elles seraient pernicieuses. Une règle, qui n'a pas dû prévoir votre prétendue fermeté, est faite pour tout le monde. Vous y êtes soumise comme une autre. Elle parle sans distiction. Quel droit aurez-vous d'en faire en votre faveur?

Mais vous vous tromperiez, si vous vous imaginiez que ces occasions ne sont pas dangereuses. Les personnes les plus vertueuses y succombent souvent, et les plus grands pécheurs doivent aux occasions le commencement de leur perte. Quoique la grâce de la vocation semble être ici assurée de toutes parts par les vœux et par la clôture; quoique vos grilles, comme une haie, en défendent les approches, ce n'est encore que l'écorce. La séve d'Adam, qui monte imperceptiblement jusqu'au cœur, produit des maladies qui rongent et dessèchent l'arbre qui promettait le plus. Si on ne le cultive sans cesse, si on n'arrache les mauvaises herbes qui l'assiégent, il se perdra. La vertu reste toujours entée et sur la nature et sur le sexe. L'un est bien faible, l'autre bien changeant. Sa témérité à vous exposer mériterait seule que Dieu vous punît par les chutes mêmes. C'est être bien près de sa perte, que d'être au bord du précipice; c'est être bien aveugle de ne pas s'apercevoir que c'est être peu sage que de l'aimer. *Qui aime le péril y périra.* (*Eccli.*, III, 2).

Les occasions les plus légères sont plus dangereuses pour les religieuses que pour les personnes du monde. Eloignées des objets, renfermées dans un cloître, elles sont plus susceptibles que d'autres. L'accoutumance des séculiers rend les objets moins frappants pour eux; la facilité d'en jouir les leur rend insipides; la possession même les en dégoûte. On se porte avec plus d'ardeur sur ce que l'on connaît moins. Le charme de la nouveauté ravit et enchante: *Ab assuetis non fit passio.* D'ailleurs il suffit qu'une chose soit défendue, pour devenir agréable. La défense en fait l'assaisonnement. Malheur à vous, si la communication que vous avez avec le monde vous a familiarisées avec lui, s'il n'a plus pour vous rien de piquant et de nouveau! On est bien malade quand on ne sent pas son mal, et bien aveugle lorsque, familiarisé avec le poison, on se croit insensible aux attraits du vice, jusqu'à n'en craindre pas les attaques. La vertu est plus délicate et plus timide.

Ce n'est pas assez de fuir les occasions et toutes les occasions, il faut encore pratiquer les vertus et toutes les vertus. Vos vœux et vos règles renferment tout. Il n'y a point de moment dans la journée dont elles ne marquent l'emploi. Chaque semaine, chaque jour, chaque heure a quelque exercice marqué. Il ne doit point y avoir de vide. Charité, humilité, etc., point de vertu dont jusqu'au moindre détail, on ne fasse une loi, et on ne prescrive des pratiques. Comprenez-vous bien l'étendue de tous ces devoirs? Etes-vous même bien persuadées que ce soient de vrais devoirs? Sachez que vous êtes un fonds qui appartient à Dieu; que vous devez lui rapporter les fruits qu'il a droit d'en attendre

C'est un talent qu'il vous confie, qu'il faut faire valoir; un arbre qu'il maudira, s'il est stérile.

Quoique les articles de vos règles, pris séparément, n'obligent point sous peine de péché, vous êtes en général obligées, sous peine de péché mortel, de tendre à la perfection et d'en prendre les moyens que votre état vous fournit. La disposition contraire serait criminelle. L'amour que vous devez à Dieu la souffrirait-il?

TROISIÈME POINT.

La durée.

Ce sacrifice de vous-mêmes est non-seulement sans réserve, mais encore sans retour. C'est pour le reste de votre vie que vous êtes engagées. La profession religieuse est un mariage. Le mariage est indissoluble. La mort même ne peut le rompre. Votre époux est immortel; et en éternisant votre union, votre âme commence une vie nouvelle, qui ne finira jamais. Ce mariage n'est pas même susceptible de divorce ou d'absence, comme les autres. Le péché, en vous privant de l'amour de votre époux, ne vous dérobe, ni à sa présence, ni à sa justice, ni à vos engagements. La religion est une mort. On n'en ressuscite point. C'est un sacrifice et un martyre. La victime une fois immolée ne revient plus. C'est un don fait à Dieu, une parole donnée : on ne peut plus la rétracter.

Il est vrai que quelquefois on réclame contre ses vœux, lorsqu'on ne les a pas faits librement, mais par force; qu'on n'avait pas l'âge requis pour les faire; qu'on n'a pas fait de noviciat. Ce n'est point une dispense de vœux, ce n'est qu'une déclaration qu'ils sont nullement faits; car dès qu'un vœu solennel est légitimement fait, on ne peut en demander la dispense; et, selon saint Thomas, il n'y a pas de puissance sur la terre qui puisse l'accorder.

La vue de cette durée produit des effets bien différents, selon la disposition des esprits. Elle paraît aux uns un bonheur ineffable, c'est pour les autres un poids accablant; et il est vrai que l'indissolubilité de ce lien fait le désespoir ou le mérite des religieux.

C'en est donc fait, dit une personne peu fervente, quelque longue que puisse être ma vie, en voici pour le reste de mes jours. Les portes de ma prison ne s'ouvriront jamais. Toujours, toujours les mêmes murailles, le même chœur, les mêmes chambres, les mêmes exercices, la même vie, les mêmes personnes! c'est un fleuve intarissable qui coule toujours; c'est une roue qui tourne. O Dieu! quelle longue, quelle assommante servitude! Dans le monde du moins on quitte une compagnie, une occupation, quand elle ne plaît plus. On peut aller d'un lieu à un autre. Fût-ce au fond d'un désert, c'est toujours changer de demeure. On peut se faire des amusements, changer de profession. Ici nulle espérance, nul changement.

Ah! que sera-ce donc d'une éternité malheureuse, si jamais vous tombez dans l'enfer? Alors vous direz : oui toujours, toujours cette même prison, ce même feu, ces mêmes douleurs, ce même regret; un Dieu toujours inexorable, toujours également irrité. La mort même ne m'offrira pas un asile; je suis pour mon malheur immortelle. Cette mort que les hommes craignent, serait ma ressource; je soupire vainement après un sort qu'ils subissent malgré eux.

Au contraire, quel bonheur pour moi, dit une religieuse fervente, d'être unie au Seigneur pour le reste de mes jours! heureuse la vie dont tous les moments vous seront consacrés! Quelque longue qu'elle puisse être, j'aurai toujours des supérieures qui veilleront sur moi, une règle qui conduira tous mes pas, des murailles qui me préserveront de toutes les occasions. Je n'ai point à craindre ces tristes révolutions qui dans le monde font si souvent changer d'état, et qui faisant passer du mariage au veuvage, d'une profession à une autre, d'un lieu à un autre, d'une compagnie à une autre, exposent à tant d'alternatives la vertu des plus gens de bien. Époux fidèle, on ne doit craindre de votre part ni légèreté, ni caprice; la bizarrerie, la mauvaise humeur ne troublent jamais la paix de vos épouses, et quoique vous les mettiez quelquefois à l'épreuve, jamais la jalousie ne vous fit prendre d'injustes ombrages de leur fidélité.

Mais ma vie fût-elle courte, j'aurai toujours le même mérite, puisque mon vœu l'embrasse toute, quelque longue qu'elle doive être; le sacrifice a eu toute la perfection. C'est une réflexion des plus consolantes. Les hommes dans le monde sont peu sensibles à la bonne volonté seule, ils ne récompensent qu'à proportion du travail, souvent même bien au-dessous. Mais aux yeux de Dieu, l'intention fait le mérite; il couronne jusqu'au désir. La préparation du cœur des pauvres est exaucée. C'est acquérir dans un moment tout le fruit d'une longue vie, que d'en faire généreusement le sacrifice. Qui fait présent d'un arbre est censé donner tous les fruits qui en naîtront, quand même le hasard le ferait mourir le lendemain; on ne s'en est pas moins dépouillé que si l'acquéreur en eût toujours joui. Tous les pas d'un religieux sont des pas de géant qui nous approchent du terme.

Qu'il est triste dans la suite d'en perdre le fruit par sa faute, après en avoir fait d'abord l'heureuse démarche! quel bonheur pour moi, si je pouvais, Seigneur, vous donner ma liberté, et ne plus avoir en ma disposition un bien trop funeste, dont je puis tous les jours abuser! Pourquoi après avoir daigné accepter l'offrande de ma volonté, me laissez-vous encore le malheureux pouvoir de vous désobéir, et la force fatale de vous déplaire?

Captivez, Seigneur, ce cœur volage, trop heureux de vous être consacré, et mettez-le dans l'heureuse impossibilité de jamais vous déplaire.

Non, non, il faut que nous soyons toujours les maîtres de nous-mêmes, afin d'avoir sans cesse de quoi multiplier nos mérites. Dieu veut de ces hommages libres, méritoires et dignes de lui. Il veut qu'à tout moment on renouvelle par sa fidélité persévérante ce que la ferveur de la charité a commencé. Il veut nous laisser dans l'incertitude pour entretenir notre vigilance. Veillons donc sans cesse, renouvelons sans cesse nos premiers engagements, travaillons sans cesse pour Dieu. Plus nous sommes maîtres de nous-mêmes, plus nous pouvons augmenter notre bonheur.

DISCOURS VI.

SUR LE BONHEUR ET LE MALHEUR DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Apposui tibi ignem et aquam, ad quod volueris porrige manum. (*Eccli.*, XV, 17.)

Je vous ai présenté le feu et l'eau, portez la main à ce qui vous plaira.

Voilà ce que Dieu présente à tous ceux qui entrent dans l'état religieux, le feu et l'eau, la vie et la mort, le paradis et l'enfer. La religion est tout cela, choisissez. L'Église, toujours attentive au bien de ses enfants, a établi avant la profession la carrière épineuse du noviciat, pour éprouver cette vocation redoutable. Elle en connaît les dangers et les avantages, l'un et l'autre suite nécessaire d'un bon ou d'un mauvais choix. Rien de plus sage que de donner à des personnes à qui une faveur passagère, le dépit, le dégoût des vues humaines pourraient avoir inspiré l'imprudente résolution de prendre un voile, tout le loisir de s'éprouver elles-mêmes et d'examiner bien sérieusement si elles pourront consommer le grand ouvrage dont elles jettent les fondements.

C'est pour entrer dans son esprit et dans vos intérêts que je veux, Mademoiselle, vous faire sentir le bonheur d'une religieuse bien appelée, et le malheur de celle qui ne l'est pas. A Dieu ne plaise que par un éloge pompeux et des images riantes d'une vie toute de pénitence j'en impose à votre jeunesse et à votre piété; il faut qu'en qualité de père qui vous devra désormais sa tendresse et son zèle, je vous fasse connaître le pays nouveau où la grâce vous introduit.

Vous entrez, il est vrai, dans une maison dont la piété solide édifie autant cette colonie que sa charité lui rend des services essentiels. Mais toute sainte qu'elle est, je le répète, ce sera pour vous le feu ou l'eau, la vie ou la mort, le paradis ou l'enfer, parce que c'est l'état où l'on a le plus de douceurs ou de peines, où l'on fait le plus de bien ou de mal. Le temps ne me permet pas de beaucoup m'étendre; cette légère ébauche d'un long discours fournira d'utiles réflexions.

PREMIER POINT.

Bonheur ou malheur d'une religieuse.

Trois choses font ce bonheur ou ce malheur: le monde qu'elle a quitté, les personnes avec qui elle doit vivre, le Dieu qu'elle doit servir. La séparation du monde fait son regret ou sa joie; elle fait le plaisir ou le fléau de la communauté, elle éprouve les froideurs du Seigneur ou elle goûte les douceurs de la grâce; elle le fait à tout moment, le fera toute sa vie et toute l'éternité.

Le monde a des endroits riants, il en a de désagréables, des honneurs et des mépris, des amis et des ennemis, des roses et des épines. Mais tout frivoles, tout méprisables que sont ses biens, ils ont je ne sais quoi de flatteur qui séduit. L'idée qu'on s'en forme, l'amour qu'on a pour eux en sont seuls le mérite. Une religieuse se sépare de tout. Fidèle ou infidèle, il faut dans la réalité tout quitter également. Que cette séparation produit dans son cœur de différents effets! Cette mort civile, comme la mort naturelle du pécheur et du juste, cause les plus vives douleurs ou les plus doux plaisirs.

Vous allez, Mademoiselle, être séparée de toutes les compagnies, qui de leur côté ne penseront guère à vous. Si vous êtes détachée du monde, vous ferez vos délices de la retraite. Contente de posséder Dieu, vous ne vous prêterez qu'à regret aux visites qui viendront vous distraire, et vous soupirerez après le moment où débarrassée des lois incommodes de la bienséance, vous pourrez librement vous réunir au Seigneur. Au contraire, si on n'a pas l'esprit de son état, on cultive des amis, on recherche leur souvenir, on se ménage leurs visites. Les heures qu'on donne au parloir sont toujours courtes, on en sort à regret quand la cloche rappelle; on y court avec joie, on envie le sort de celles à qui la naissance, les grâces, etc., fournissent une cour nombreuse et fréquente.

Tel le paradis ou l'enfer. Le paradis est la plus belle des solitudes et la plus douce des sociétés. Dieu a qui en est uniquement attentif, occupe, remplit, épuise tout l'esprit et le cœur. Compagnie des plus aimables, on y trouve tout ce qu'il y eut jamais dans le monde de plus saint et de plus accompli. L'enfer est au contraire la plus affreuse solitude et la plus désagréable compagnie. C'est l'assemblage de tout ce qu'il y eut jamais de mauvais cœurs, mais solitude affreuse; tous ces misérables, quoique toujours ensemble, bien loin de prendre aucun intérêt à leurs maux communs, se maudissent l'un l'autre, et s'en souhaitent encore davantage.

Telle est la société qu'une religieuse est obligée d'avoir avec ses sœurs. Les mécontentements ou les agréments qu'on se donne dans une maison reviennent sans cesse. Quel plaisir lorsque pleine de charité on se prévient, on s'anime, on se soulage et que l'on assaisonne d'une manière engageante tout ce qu'on fait pour ses sœurs! Au contraire, quel triste sort quand les brusqueries, les hauteurs, les ressentiments font trouver à chaque pas des ennemies! La vue d'un

homme qui nous hait ou qui nous aime, produit naturellement dans le cœur une révolution de plaisir ou de peine. Tout heureux qu'était Aman, la vue de Mardochée, qui ne l'honorait pas à son gré, rendait toute sa fortune insipide. Le retour de Tobie comble ses parents de la plus grande joie. Un roi de Macédoine, pour punir les criminels, au lieu de gibets et de roues, les renfermait tous dans une même ville, les regardant comme assez punis d'être obligés de vivre ensemble.

Disons la même chose des richesses, des honneurs, des plaisirs. La riche pauvreté, la glorieuse humiliation que celles des saints! Ils ne possèdent que Dieu, c'est leur unique trésor; ils ne voient que Dieu, ils en sont hors d'eux-mêmes. Fut-on jamais plus pauvre ni plus riche, plus humble et plus élevé? Dans l'enfer on joint à la pauvreté la plus affreuse la plus insatiable soif des richesses, et au plus profond abaissement le plus violent désir des honneurs. Ainsi une âme religieuse fait son paradis ou son enfer par son détachement ou ses attaches. Est-elle véritablement pauvre d'esprit et de cœur, la pauvreté fait son trésor. Est-elle véritablement humble, l'humiliation fait sa gloire. Est-elle sincèrement mortifiée, la croix fait ses délices. Ne possédant rien, elle possède tout; ne désirant rien, elle jouit de tout. Mais quel malheur de désirer toujours ce qu'on n'aura jamais : pour un orgueilleux, un sensuel, d'être éternellement dans la douleur et la bassesse!

Enfin ce Dieu infiniment aimable, dont la jouissance ou la perte fait l'essence du paradis ou de l'enfer, fait aussi sur la terre l'enfer ou le paradis d'une âme religieuse. Est-il de douceur comparable à celle de la bonne conscience, qui toujours attentive à ses devoirs, vit dans la consolante assurance de faire partout la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs? C'est alors qu'on surnage de joie avec saint Paul au milieu de la tribulation. Dans le monde on vit dans l'incertitude de la route qu'il faut suivre; ici tout est décidé, tout est aplani. On peut dire comme les Israélites : Nous sommes heureux d'être instruits des volontés du Seigneur. Dans le monde on est toujours exposé à commettre des fautes, on les y multiplie à l'infini, on s'en relève rarement et avec peine; exemples, principes, tout entraîne dans le désordre, tout y retient. Ici tout favorise la vertu; les fautes sont rares, légères, d'abord réparées; on y est inondé de grâces; instructions, exemples, prières, sacrements, tout y est prodigué.

Quel bonheur quand on en profite! quel remords quand on perd tant de biens! Est-il d'image plus vive de l'enfer que la conscience d'une mauvaise religieuse, toujours alarmée par le souvenir de ses fautes, toujours accablée par le poids de ses obligations, toujours pressée par les mouvements de la grâce, toujours troublée par ses passions, entraînée par ses habitudes? Trop instruite de ses devoirs, cette lumière funeste qu'elle refuse, lui fait malgré elle-même voir à découvert l'abîme de son malheur. A charge à elle-même, accusateur, témoin, juge, bourreau, mais accusateur impitoyable, témoin irréprochable, juge inexorable, bourreau implacable, tout lui reproche sa perfidie. Ces sœurs trop ferventes, dont l'importune régularité lui donne des leçons si amères, cette cloche qui l'appelle et trouble ses plaisirs, ces murailles dont l'imposant silence lui reproche sa tiédeur, tout la confond et la déchire.

L'onction de la grâce ou les froideurs du Seigneur mettent le comble à sa misère ou à sa félicité. Le monde, dit saint Bernard, voit les croix de la religion et n'en aperçoit pas la douceur. Rien n'est plus vrai pour les religieuses fidèles. C'est une terre où coulent le lait et le miel. Mais aussi pour les religieuses imparfaites, ont voit un extérieur de paix, mais on ne connaît point le trouble intérieur de leur âme. Ce soleil de justice, par des effets bien différents, fait fondre la glace et durcir la boue, produit dans le même champ la rose et l'épine, répand la même lumière sur le lion et l'agneau. La religion, comme l'Eucharistie, est la vie ou la mort; cette manne rassasie le juste, et soulève le cœur de l'impie.

SECOND POINT.

Le bien ou le mal de cet état.

Il fournit tant de moyens de perfection, les secours y sont si abondants, on en exige un si terrible compte, que de l'aveu de tous les Pères de la vie spirituelle, il n'y a point de milieu à espérer : il faut qu'un religieux soit un démon ou un saint, le plus élevé en gloire ou le plus profondément damné. C'est l'état où l'on fait le plus de bien ou de mal.

La vie religieuse consiste en trois choses, amour, louange, sacrifice. L'amour est son motif, les louanges son exercice, le sacrifice son caractère. Quel bonheur, si on est fidèle! Si au contraire on ne l'est pas, l'amour devient une haine implacable, les malédictions prennent la place des louanges, le sacrifice n'est qu'un désespoir. Ainsi dans le ciel on aime, on bénit, on s'immole; dans l'enfer on hait, on maudit, on se désespère.

Pénétrons, s'il est possible, dans le cœur d'une religieuse. Hélas! c'est souvent le plus impénétrable mystère. Je me trompe, selon l'état de ferveur ou de relâchement où elle vit, c'est de tous les mystères le plus aisé à développer. Ah! dit l'une, je vous aime, mon Dieu, mais de l'amour le plus pur et le plus tendre; vous faites toute ma félicité. Hélas! dit l'autre, quelle vie à mener, si contraire à mes inclinations! que ne puis-je effacer de mon cœur l'idée d'un Dieu dont la justice m'alarme, la sainteté me confond, la grandeur m'accable, la bonté me condamne!

Ces sentiments se font bientôt connaître par les œuvres, on connaît l'arbre par ses fruits. Tout est saint dans un bon religieux, tout est criminel dans un mauvais L'esprit

de charité anime celui-là ; celui-ci, dans le peu qu'il fait, n'agit que par hypocrisie. Le premier est fidèle aux moindres règles, le second viole les plus considérables. Ici l'impatience et le dégoût font perdre tout le mérite, là tout devient excellent par une fidélité qui ne se dément jamais. Qui pourrait compter leurs péchés et leurs vertus, mesurer leur châtiment et leur récompense?

Voyez-la cette religieuse auprès de ses sœurs malades : rien ne la rebute; les humeurs les plus difficiles, les cœurs les plus ingrats, les maladies les plus dégoûtantes, voilà l'objet de son zèle. Mais tandis qu'elle expose tous les jours sa vie, l'autre cherche sans cesse ses commodités. L'une vole auprès des malades, l'autre les regarde avec horreur; l'une ruine sa santé et n'aspire qu'à mourir sur la croix, l'autre pense en avoir toujours trop fait.

Les louanges qu'une religieuse donne à Dieu se font en commun et le plus souvent sans jamais y manquer. Des prières communes sont plus efficaces. Dieu se plaît à voir les hommes réunis lui faire une douce violence, ne fussent-ils que deux ou trois; il se trouve au milieu d'eux. Les âmes fidèles qui prient de concert obtiennent tout. Tous les jours le soleil à son lever est témoin de la fidélité d'une maison religieuse à chanter les louanges divines, et combien de fois le voit-il? Sept fois le jour, à l'exemple du Prophète, ou plutôt, par une espèce d'oraison continuelle, des exercices qui se succèdent ne laissent aucun vide dans la journée. C'est un paradis anticipé où les anges chantent aux pieds du Seigneur : Qu'il est saint le Dieu des armées!

Dans le temps que cette religieuse fidèle fait retentir ses cantiques, celle qui ne l'est pas se trouve, comme les autres, au pied du trône, mais d'une manière bien différente. La dissipation de son esprit, le désordre de son cœur sont plutôt une offense qu'un hommage, un sacrilége qu'un culte, une malédiction qu'un cantique. Elle s'y trouve, comme Judas avec les disciples, pour trahir son Dieu, comme le démon dont parle le livre de *Job*, qui se mêlait parmi les enfants de Dieu pour obtenir la permission de tenter les hommes.

Enfin la vie religieuse est un sacrifice parfait, sans réserve et sans retour, avec un désespoir affreux qui ne laisse ni consolation ni ressource. Une religieuse immole son corps à la mortification, sa volonté à l'obéissance, ses désirs à l'observation des règles. Tout est perdu pour elle, et perdu pour jamais. Elle impose une espèce d'éternité, consolante qui fait le paradis de l'une, accablante qui fait l'enfer de l'autre. Qu'il est triste de n'entrevoir aucune issue à un sort qu'on regarde comme le dernier malheur! qu'il est doux de ne craindre aucune révolution à une destinée qu'on envisage comme la souveraine félicité!

Voilà, Madame, le choix important que vous avez à faire. Pensez-y mûrement, tandis que vous avez encore la liberté. Il ne serait plus temps d'y réfléchir quand vous serez une fois engagée.

DISCOURS VII.

DU PÉCHÉ MORTEL DES RELIGIEUSES.

En m'entendant parler du péché mortel, vous direz sans doute au fond du cœur : Est-ce pour nous que l'on parle? attentives à remplir les moindres devoirs, soigneuses d'éviter les moindres fautes, pouvons-nous être coupables de péché mortel? Vous avez raison, un péché mortel dans une épouse du Seigneur devrait être un prodige. Plutôt le monde devrait être renversé que de voir des âmes consacrées à Dieu par tant de titres tomber dans cet abîme de malheur. Plût à Dieu que ce prodige fût rare, et si rare, qu'il fût un prodige! Plût à Dieu que vous ne soyez jamais et n'ayez jamais été dans ce triste cas! Quoi qu'il en soit, il est utile de vous en faire envisager l'horreur, soit pour vous engager à la pénitence si vous en êtes coupable, soit pour vous faire prendre de justes mesures afin de l'éviter, soit pour vous remplir de reconnaissance envers celui qui vous en a préservées. Tranquilles dans le port, plaignez ceux qui ont fait ce triste naufrage ou qui en courent les risques, et félicitez-vous de votre bonheur, conservez-le soigneusement.

Les personnes religieuses sont communément persuadées, et avec raison, que les deux plus graves péchés qu'elles puissent commettre sont l'apostasie et le sacrilége. C'est pour elles le comble des forfaits. Profitons de ces justes idées, et faisons voir que tout péché mortel est une apostasie et un sacrilége.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce qu'un apostat? On donne ce nom à quatre personnes : un religieux qui sort de son monastère pour aller errer dans le monde, un religieux qui quitte son habit et embrasse un autre état, un déserteur qui abandonne l'armée pour aller servir l'ennemi, un hérétique qui quitte la religion de ses pères pour embrasser une secte proscrite ou se faire mahométan.

Cependant ce n'est pas tant, dans le fond, le changement de lieu, d'habit, de maître, de créance, qui fait le mal. On peut être véritablement religieux sous un habit séculier, comme ces fervents missionnaires que la persécution oblige, dans les pays infidèles, de paraître sous des habits empruntés. On peut être solitaire au milieu du monde : combien de saints dans les compagnies, à la cour, sur le trône, conservent la solitude intérieure, et vivent en la présence de Dieu! On peut être fidèle à son prince dans les terres de son ennemi. Chaseï et les deux grands prêtres rendirent à David les plus importants services à la cour du parricide Absalon. Enfin on appartient à l'Eglise lorsque, par le malheur d'une ignorance invincible, on vit dans des erreurs qu'on ne con-

naît pas, et dans la disposition sincère de se soumettre si on connaissait la vérité. Ce sont donc uniquement l'esprit et la volonté qui font l'apostasie. Cette intention et cette volonté se trouvent implicitement dans toute religieuse qui pèche mortellement; elle quitte de cœur son habit, sa maison, son prince, sa foi; elle est, aux yeux de Dieu, fugitive, déguisée, désertrice, hérétique, en un mot, apostate.

1° L'habit. En effet, est-ce donc cet habit matériel que vous portez, tout respectable qu'il est, qui vous rend agréable à votre Sauveur? Non, sans doute; vile dépouille de quelques animaux dont vous avez enlevé la toison, croyez-vous que ce Dieu qui nous dit, par le prophète, qu'il ne mange point la chair des taureaux et ne boit point le sang des brebis, fasse plus de cas de leur laine? C'est uniquement l'habit intérieur de l'innocence ou de la pénitence qui fait la vraie religieuse; c'est cet habit d'Esaü, si doux et de si bonne odeur, qui vous attirera, comme à Jacob, la bénédiction d'Isaac; c'est cet habit de l'homme nouveau dont il faut se revêtir après s'être dépouillé du vieil homme, ou plutôt de Jésus-Christ, dont il faut être revêtu, selon saint Paul. (*Rom.*, XIII, 14.)

Cet habit précieux, que devient-il quand vous péchez? qui a déchiré ce vêtement que le Seigneur vous donna quand il vous reçut au nombre de ses enfants par le baptême, ou lorsque, après une première chute, il vous le rendit comme à l'enfant prodigue? Tel qu'Adam après sa désobéissance, n'apercevez-vous pas votre nudité? vous ferez-vous des habits avec des feuilles de figuier, ou en recevrez-vous de peaux de bêtes? Si l'on voyait votre âme dans ce triste état, on vous traiterait comme ce malheureux qui entra dans la salle des noces sans la robe nuptiale. Vous ne portez plus que les livrées du démon.

Habit précieux, que l'Eglise a consacré par tant de bénédictions le jour de votre profession, habit mystérieux qui vous représente sans cesse tous vos devoirs. La profession est un mariage avec le plus saint des époux; il vous donne sa foi, vous lui donnez la vôtre; vous ne faites avec lui qu'un cœur et qu'une âme. Vous avez reçu de sa main un voile, comme Sara et Rebecca, pour vous dérober aux yeux des hommes et dérober les hommes aux vôtres. Il vous couvre, non des habits fastueux du siècle, qui ne sentent que la vanité, comme ceux que la reine Esther ne portait qu'à regret, mais des habits de deuil et de pénitence qui, comme ceux du grand prêtre et des lévites, marquent, par leur couleur et leur figure, l'innocence des mœurs, l'humilité des sentiments, la constance des résolutions. Tout cela est perdu par un péché; votre robe ensanglantée ne montre que trop qu'une bête féroce vous a dévorée.

2° La maison. Si vous n'êtes plus couverte de vos habits, vous n'êtes pas mieux dans la maison de votre père, ou, si vous y êtes, ce n'est tout au plus que comme ces murailles qui ne peuvent s'éloigner, ou comme une prisonnière dans un cachot qui soupire après le moment de sa délivrance. Je ne parle point de ces moments de colère et de désespoir où, maudissant le jour de son engagement, on voudrait pouvoir le rompre. L'apostasie du cœur y est trop bien marquée pour avoir besoin de preuve. Je parle même des autres péchés, où l'on livre son cœur à des objets défendus.

De bonne foi, êtes-vous bien dans votre couvent lorsque, par mille désirs criminels, mille projets chimériques, votre esprit et votre cœur errent de toutes parts sur les créatures? Dieu ne demande-t-il que la présence du corps pour être religieuse? Des pensionnaires chez des Ursulines, des malades chez des Hospitalières, des Filles Repenties, des domestiques dans d'autres monastères pourraient être religieuses à ce prix. Non, non, Dieu veut une présence d'affection et de volonté, qui fasse dire avec le Prophète (*Psal.* LXXXIII, 4): J'aime mieux être abaissé dans la maison de Dieu que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs. Le passereau se trouve une maison, la tourterelle se bâtit un nid; vos autels, Seigneur, sont ma demeure. Un jour passé dans votre maison vaut mieux que mille autres. Oubliez donc la maison de votre père si vous voulez plaire à votre Roi. Vivez avec l'Epoux dans ce jardin fermé, auprès de la fontaine sacrée; autrement, comme l'enfant prodigue, vous quittez la maison de votre père; comme les Israélites, vous êtes de cœur en Egypte, vous en regrettez les aliments, lors même que vous suivez Dieu dans le désert.

Et enfin, dit l'Evangile (*Matth.*, VI, 21), votre cœur est où est votre trésor. Dans la prière, par exemple, à la messe, ce n'est pas y être, que de n'y être que de corps. Tandis que l'esprit est volontairement distrait, une présence purement extérieure, non-seulement est inutile, mais criminelle. On n'en est que plus coupable d'oser paraître devant Dieu, sans lui rendre ses hommages, ou plutôt de n'y paraître que pour l'insulter. Ainsi ce n'est pas dans le chœur de la communauté que vous êtes, c'est dans l'endroit, avec la personne où vous voudriez être. Votre cœur fugitif escalade les murs, court la ville, si votre corps est renfermé.

3° Le service. En quittant votre maison vous désertez le service de votre prince, comme un soldat déserteur qui abandonne l'armée pour marcher sous les drapeaux des ennemis de l'Etat. Car enfin qu'est-ce que servir Dieu? C'est obéir à ses lois, remplir ses volontés. Qu'est-ce que servir le démon? C'est consentir à ses tentations, c'est commettre le péché. Il est donc vrai, quand vous péchez, que vous quittez Dieu pour le démon, sa loi pour le crime, son service pour votre passion, et que vous prenez en effet les armes contre lui, pour vous ranger sous l'étendard de son ennemi le plus déclaré.

Vous surtout qui vous êtes enrôlé dans

cette sainte milice; car enfin la religion est une espèce d'enrôlement, Dieu lève des soldats, il se met à leur tête, il déclare la guerre au vice, il donne à chacun son emploi, lui promet des récompenses, le comble de faveurs. L'homme est reçu dans cette compagnie; il s'engage à combattre jusqu'au dernier soupir; il se soumet aux lois de la guerre, en accepte les travaux, en court les risques, en attend la couronne.

Ce n'est pas tant dans vos registres, c'est dans le livre divin que votre engagement est écrit en caractères ineffaçables, non avec une encre commune, mais avec le sang de Jésus-Christ qui y a mis le sceau. Ce n'est pas tant celui qui présida à la cérémonie, ou ceux qui y assistèrent, qui en sont les témoins, c'est la cour céleste, c'est un Dieu même. Ce n'est pas seulement quelque bijou précieux, qui fut le gage de votre foi, c'est le corps, le sang d'un Dieu. Ce n'est pas quelque légère somme qui sera la récompense de vos travaux, ce seront des grâces abondantes, et le trésor inestimable de la gloire éternelle.

Allez, vous êtes indignes des regards de votre capitaine, après cette lâche désertion; de votre époux, après cet adultère; de votre Dieu, après cette apostasie; de votre ami, après cette trahison; de votre bienfaiteur, après cette ingratitude : ou plutôt vous méritez les plus terribles châtiments. S'il était moins miséricordieux, une punition éclatante apprendrait à vous et à vos semblables qu'on ne se joue pas impunément de son Dieu.

Ah! il valait mieux mille fois ne pas se donner à Dieu, que de le quitter lâchement, après s'être consacré à son service. Dieu se plaint amèrement de cette insulte. Ils m'ont laissé, dit-il par le Prophète, pour servir des dieux étrangers. Telle fut la criminelle conduite des Israélites qui, mécontents du gouvernement du Seigneur, demandèrent un roi de leur nation. (I *Reg.*, VIII, 8.) Ce n'est pas vous, c'est moi qu'ils ont abandonné, dit-il à Samuel. Ils en seront punis, et se repentiront trop tard d'avoir voulu changer de maître. Tout péché est une préférence de la créature à Dieu, une révolte contre Dieu. On dit, comme le démon : Non, je ne veux point servir (*Jerem.*, II, 20); la loi a beau parler, je n'obéirai point. Fatigué de son service, je vais me faire d'autres dieux. Quelle désertion plus marquée, surtout dans des personnes si fort engagées!

4° Enfin en péchant, on apostasie en quelque sorte de la foi même. Je sais qu'à la rigueur la foi peut demeurer malgré le péché. Ce serait une erreur de penser qu'en perdant la charité on perd toutes les vertus. Mais je dis que le péché est une hérésie, une infidélité de cœur, s'il n'est pas une infidélité d'esprit. Croire et soutenir opiniâtrément des erreurs proscrites, c'est être hérétique d'esprit; faire volontairement et avec connaissance des actions condamnées, c'est être hérétique de cœur.

Croyez-vous vos règles justes? vous croyez-vous obligées d'y obéir? Si vous ne le croyez pas, vous êtes dans l'erreur, votre esprit s'égare; si vous le croyez, si vous faites profession de le croire, et que, malgré vos engagements et votre conscience, vous les violiez de propos délibéré, quel nom donnez-vous à votre conduite? N'est-elle pas infiniment plus criminelle que celle de la plupart des hérétiques, que la puissance, une occasion funeste, l'air imposant d'un chef de parti ont jetés dans l'erreur? Plus malheureux que coupables, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. Leurs ténèbres sont plus un accident qu'une faute. Peut-être y a-t-il quelque négligence à s'instruire de la prévention, de l'entêtement? Je le veux; mais enfin la lumière n'est pas pour eux sans nuage.

Pour vous, vous la connaissez parfaitement, vous la sentez évidemment, vous vous y êtes solennellement consacrée; et malgré des lumières si vives, vous imposez silence à une conscience si justement alarmée, et vous avez la témérité de vous permettre ce que vous savez certainement condamné. Non, cette conduite n'est pas vraisemblable. Disons plutôt que vous êtes véritablement infidèle : aussi vous ne l'êtes pas dans la spéculation, bien loin d'en avoir trop dit en qualifiant vos péchés d'apostasie, j'en dis trop peu. Ils ont en effet quelque chose de plus criant et de plus énorme. La reine de Saba s'élèvera contre vous; Sodome, Gomorrhe, les peuples les plus barbares vous feront le procès. Nous avons, diront-ils, violé la loi naturelle, il est vrai; mais une religieuse viole toutes les lois humaines, ecclésiastiques, divines, et même les lois personnelles qu'elle s'est imposées.

Oui, les lois personnelles que vous vous êtes imposées. Souvenez-vous de vos engagements; vous les avez contractés avec une parfaite connaissance et avec une entière liberté. Vous vous êtes présentées à la religion, vous avez longtemps postulé, vous avez eu une année d'épreuve pour vous bien consulter; on vous a fait sentir l'importance des démarches que vous alliez faire, les pratiques et les règles auxquelles vous alliez vous obliger. Vous l'avez donc bien voulu, et bien librement; vous l'avez mille fois ratifié, soit dans des rénovations si souvent faites, soit par tous les actes de religion que vous avez exercés. Il n'y a pas une pierre dans ces murailles qui ne l'atteste. Les autres lois, peut dire un impie, je ne les ai point faites. Un roi, l'Eglise, Dieu même a pu m'ordonner à son gré : je suis à plaindre de me trouver par ma condition et ma naissance leur inférieur et leur sujet, et dans une nécessité d'obéir dont je ne suis pas l'auteur; mais, pour vous, ce n'est pas seulement Dieu, l'Eglise, l'évêque, le prince, vos supérieurs qui vous ordonnent une vie sainte, vous êtes vous-mêmes en cela votre Dieu, votre Eglise, votre évêque, votre prince, puisqu'en faisant le choix de votre état vous vous y êtes engagées.

Qu'avez-vous à dire, lorsque, contraires à vous-mêmes, vous rompez le nœud que

vous avez formé, vous détruisez l'édifice que vous avez bâti, vous profanez ce que vous avez consacré? N'ai-je pas raison de dire que votre péché va directement contre l'état, l'intention, l'esprit, les lois, la foi de l'Etat? C'est donc une apostasie; j'ajoute que c'est un sacrilége.

SECOND POINT.

Le sacrilége est la profanation d'une chose sainte. Tout ce qui est consacré à Dieu mérite une vénération religieuse. Quel péché que d'y manquer! Qui peut en comprendre l'énormité? il semble qu'on ne peut guère aller plus loin que l'impiété et le sacrilége. C'est sous ce point de vue que vous devez envisager vos péchés. Le corps, l'âme, tout est saint en vous, et consacré à Dieu. Par le péché, le démon en devient le maître. Tout est saint dans vos sœurs, vous les scandalisez; dans la religion, vous la déshonorez; dans vos vœux et vos règles, vous les violez. A combien de titres n'allumez-vous pas contre vous la foudre qui punit les sacriléges?

Tous les chrétiens, il est vrai, s'en rendent dignes en un sens, quand ils pèchent : loi de l'Evangile toute sainte, qu'ils osent transgresser; promesses solennelles du baptême, qu'ils osent violer, corps et âme consacrés par les sacrements, qu'ils osent profaner; chrétiens, membres de Jésus-Christ, qu'ils osent scandaliser; mais combien ces raisons, si fortes pour le commun des fidèles, sont-elles plus touchantes pour des personnes élevées à l'état le plus sublime!

1° Connaissez-vous bien la sainteté de vos règles? Saintes par la sainteté de leur auteur, c'est un des plus grands docteurs de l'Eglise; par la sainteté de votre fondatrice, personne de la piété la plus éminente; par la sainteté de celles qui les ont pratiquées avant vous, plaise au ciel que vous marchiez sur leurs traces; par le sainteté de l'Eglise qui les a autorisées, les prêtres, les évêques, le Saint-Siége y ont mis le sceau; par la sainteté des motifs qu'on a eus en les établissant, on a voulu par là vous élever à la plus haute perfection; par la sagesse qui y règne, rien de plus propre à vous conduire à la plus haute vertu : saintes enfin par la nature des choses qu'elles ordonnent, c'est tout ce qu'il y a de plus héroïque. Les règles communes des chrétiens se bornent à une piété ordinaire et commune; la plus haute perfection fait le caractère des vôtres : peu contente de remplir les lois absolues, elles portent leurs vues sur les conseils et vous en font des lois.

2° Connaissez-vous la sainteté de vos vœux? Qu'est-ce qu'un vœu, et un vœu solennel? C'est une promesse faite à Dieu, en présence de l'Eglise, qui l'accepte et le ratifie au nom du Seigneur. C'est l'acte de la religion le plus sacré, l'holocauste le plus entier de vous-même, sans rien réserver de la victime. Toutes les perfections divines y sont immédiatement intéressées, la vérité, qu'on prend à témoin de sa sincérité, comme dans le serment; la miséricorde, qu'on emploie avec confiance, comme dans la pénitence; la justice, aux rigueurs de laquelle on se livre, si l'on y manque; la grandeur, à qui l'on rend hommage de tout ce que l'on est; la Providence, aux mains de qui l'on se confie, après avoir tout quitté pour elle; son amour, de qui seul on veut être désormais embrasé. Ces chaînes toutes divines que vous vous êtes imposées, en sentez-vous tout le poids, ou plutôt toute la douceur? Joug du Seigneur, que vous êtes léger, quand on vous porte avec plaisir! Mais que vous êtes pesant, quand on le fait avec mauvaise grâce! que vous augmentez l'énormité du péché que commettent ceux qui osent vous secouer!

Les circonstances d'une règle et d'un vœu sont si considérables, que de l'aveu de tout le monde elles changent le caractère et l'espèce du péché, en rendant mortel ce qui ne serait que véniel dans un autre, et faisant un sacrilége de ce qui dans un autre ne serait qu'un péché ordinaire; en sorte que si le confesseur qui vous entend ne savait pas que vous êtes religieuse, vous devriez, pour l'intégrité de la confession, lui découvrir cette circonstance.

Peut-être vous croyez-vous à couvert de ce malheur sous prétexte que vos péchés ne sont pas directement contre la substance de vos vœux. Je conviens que certaines fautes y portent atteinte d'une manière plus formelle. Désobéir à des supérieurs, se rendre propriétaire, violer la clôture, se permettre des fautes dont je crois que vous ignorez jusqu'au nom, tout cela présente, il est vrai, un caractère plus marqué de sacrilége. Mais ne vous flattez pas mal à propos, tout péché dans une religieuse, quoique, à la vérité, plus ou moins directement, va contre les règles, et même contre les vœux. Vos règles défendent tous les péchés, et prescrivent toutes les vertus; elles entrent pour cela dans le moindre détail. Vos vœux ne portent-ils pas sur tout? Leurs objets sont la matière de toutes les vertus, la source de tous les vices. Ce sont les trois concupiscences qui perdent le monde : c'est tout promettre que de vouer pauvreté, chasteté, obéissance.

Une véritable pauvreté ne permet ni avarice, ni propriété, ni attachement aux biens du monde ni désir d'en posséder. Vous ne devez disposer de rien, souffrir avec patience qu'on vous prive de ce que vous avez, et qu'on vous refuse ce que vous demandez. Le vœu de chasteté exclut, non-seulement les actions, les paroles, les pensées mauvaises, mais encore l'amour du monde, ses maximes, ses airs, ses manières, le désir de lui plaire; vous devez être morte au plaisir, conserver la plus exacte modestie : vertu précieuse, plus délicate que la glace d'un miroir, le moindre souffle la ternit, surtout dans une religieuse. Promettre obéissance, c'est ne plus avoir ni volonté ni jugement propre, être prêt à tout faire, à tout quitter, sans résistance, au moindre signe de la volonté de sa supérieure.

N'est-ce pas là l'intention de vos supé-

rieurs, de vos fondateurs, et la vôtre quand vous vous êtes engagée? Y manquer, c'est manquer à vos vœux. Les fautes grossières portent directement au cœur, pour ainsi dire ; les autres le blessent considérablement. Direz-vous que vos règles n'obligent pas sous peine de péché mortel ? Il est vrai que tous leurs articles pris séparément n'emportent pas cette peine ; mais tout ce qui blesse vos vœux ne mérite aucune indulgence. Eh ! qu'est-ce dans une religieuse qui n'intéresse pas ses vœux? en matière de péché, qu'est-ce qui ne porte pas la tache de sacrilége?

La sainteté que vous violez par le péché vous la faites violer à vos sœurs par le scandale. Ce sacrilége que vous faites commettre retombe sur vous. Si c'est un crime de perdre une âme rachetée par le sang d'un Dieu, que sera-ce de perdre celle qui lui est solennellement consacrée? Si un prince est justement irrité quand on lui enlève un de ses sujets, que sera-ce de lui débaucher son fils, de déshonorer son épouse, de renverser son trône? A quelle perfection ne serait peut-être pas parvenue cette religieuse que vos exemples ont perdue ! Elle y était appelée, elle y travaillait, et, comme un voleur, vous enlevez ce précieux trésor, vous brûlez cette moisson abondante qui touchait à sa maturité : scandale d'autant plus funeste que souvent il contribue à perdre toute la communauté, et par une suite nécessaire du sacrilége, cette fontaine empoisonnée, semblable au péché d'Adam, corrompra peut-être d'une manière irréparable toutes celles qui entreront dans une maison où vous avez introduit le relâchement : *Peccare fecit Israel.* (III *Reg.*, XV, 34.)

Enfin, par le péché, vous vous profanez vous-même. Eh ! qu'est-ce que profaner une épouse de Jésus-Christ, si ce n'est pas un sacrilége ? La profession est un nouveau baptême. Vous êtes régénérées en Jésus-Christ. Vous devenez le temple du Saint-Esprit, comme dans le premier. L'Eglise vous reçoit dans son sein et la religion vous accepte et vous incorpore à une société de vierges consacrées à Dieu, qui attendent l'arrivée de l'Epoux. Si donc nous sommes tous dans la demeure du Saint-Esprit (I *Cor.*, VII, 19), comme dit saint Paul, si nous sommes tous les membres du Seigneur, à quoi doivent s'attendre des rebelles consacrés par un double baptême, qui profanent ce temple, ce corps? *Disperdet illum Deus.* (*Psal.* XCIII, 2, 3.) Si un ennemi m'eût ainsi traité, je m'en serais consolé ; j'aurais dû m'y attendre. Mais, vous à qui j'ai fait les plus grandes grâces, que j'ai choisie et préférée à tant d'autres, avec qui j'ai contracté la plus étroite alliance, avec qui je n'ai fait qu'un cœur, une âme, une même chair, que vous portiez vos coups dans mon sein ! qui jamais l'eût pu croire ? J'abandonne à mes ennemis le reste de mes biens, qu'ils en abusent à leur gré ; mais qu'on m'enlève la plus chère portion de mon héritage, qu'on arrache un don porté sur mes autels, la victime qui m'y fut offerte, qu'on porte des mains sacriléges sur mon palais, mon trône, ma personne, et que ce soit de la main d'un ami que partent ces coups ! *Obstupescite, cœli.* (*Jerem.*, II, 12.)

Sacrilége d'autant plus énorme, que, par un plus fréquent usage de la divine Eucharistie, vous vous incorporez à votre Sauveur d'une manière particulière. Les laïques y participent rarement ; il semble que le long intervalle qu'ils mettent entre leurs communions diminue l'idée frappante de sainteté qu'inspire la table céleste, mais que des personnes qui en approchent chaque semaine soient encore capables d'aller du Seigneur au démon, de passer de l'autel au crime, du pain des anges aux restes des pourceaux, je le répète, et puis-je trop le répéter? O cieux, soyez dans l'étonnement, et que vos portes s'en brisent de douleur !

DISCOURS VIII.

SUR LA MORT D'UNE RELIGIEUSE.

Le vendredi saint.

La Providence vous présente en ce jour, Mesdames, deux objets bien touchants, qui l'un et l'autre vous regardent de près ; la mort d'un Dieu et celle d'une de vos sœurs. Autant que l'une a de quoi vous effrayer en vous mettant devant les yeux le sort qui attend tous les hommes le moins qu'ils y pensent, autant l'autre a de quoi vous consoler en vous montrant l'excès de l'amour d'un Dieu pour vous. Telle est la vanité du monde ; il passe avec rapidité comme une feuille légère que le vent emporte, une vapeur que le soleil dissipe, une fleur qui se fane du matin au soir. Tel est le prix du bonheur éternel ; Dieu n'a pas cru le trop acheter au prix de son sang. Pourriez-vous trop vous détacher de ce qui passe, et trop reconnaître une bonté qui vous ménage un bien qui ne passe pas?

Une jeune personne de votre âge, plus jeune que plusieurs d'entre vous, dont la force et la santé semblaient promettre une longue vie, une de vos compagnes vient d'être citée au tribunal de Dieu ; et, quelque juste espérance que semble nous donner de son bonheur la sainte vie qu'elle a menée, hélas ! Seigneur, si vous examinez nos iniquités à la rigueur, qui trouvera grâce devant vous? Le Tout-Puissant veut bien se soumettre à la mort la plus infâme et la plus cruelle, pour noyer vos péchés dans son sang, et vous réconcilier avec son père. Quel contraste ! le jugement et le Calvaire !

Je n'ai garde de faire ici de votre chère sœur un éloge que vos larmes ont prévenu, et dont sa modestie eût été alarmée. Je vous exhorte seulement à vous rappeler les grands exemples qu'elle vous a donnés, et à les retracer dans votre conduite. Ces traits domestiques vous font voir que la pratique de la vertu n'est ni impossible ni difficile. Vous serez sans excuse, si vous ne vous conformez à un modèle que la bonté divine a si fort rapproché de vous. Heureuse d'avoir terminé saintement une carrière saintement

commencée, et généreusement soutenue jusqu'à la fin!

Heureuse encore de l'avoir terminée le jour consacré à la mort du Sauveur, et mêlé, pour ainsi dire, ses derniers soupirs à ceux de son Dieu! heureuse en mourant avec lui, elle a pu dire comme lui : Tout est consommé. Je ne doute pas que la Providence n'ait choisi un si grand jour pour lui faire de plus grandes grâces. Ne séparez pas ces deux objets, que la confiance qu'inspire l'un tempère la crainte que doit donner l'autre.

Que l'un serve de préparation à l'autre. Apprenez à mourir comme Jésus-Christ pour régner avec lui. Méditez les paroles qu'il a prononcées sur la croix. L'amour les a dictées. C'est son testament et l'héritage qu'il nous a laissé. N'attendez pas de lui les biens du monde, qu'il méprise. La lance nous ouvre son cœur, son sang fut répandu jusqu'à la dernière goutte, il nous a laissé son corps dans l'Eucharistie, il ne lui reste qu'une voix mourante qui va s'éteindre, et il s'en sert pour nous donner un abrégé de ses sentiments : *Dimitte illis* (*Luc.*, XXIII, 34); quel excès de charité! *Hodie mecum eris* (*Ibid.*, 43); quelle miséricorde! *Ecce mater tua* (*Joan.*, XIX, 27); quelle tendresse! *Sitio* (*Ibid.*, 28); quel zèle! *Quare dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVIII, 46; *Marc.*, XV, 34.) Quelle affliction! *Tout est consommé* (*Joan.*, XIX, 30); quelle soumission! *In manus tuas* (*Luc.*, XXIII, 46); quelle sainte mort! Ainsi se termina cette belle vie. Heureux de terminer ainsi la nôtre! heureuses si la charité vous fait tenir le même langage, si la dévotion pour Marie vous mérite la même faveur, si au milieu des douleurs de la mort vous prononcez avec la plus tendre confiance : Je remets mon âme, etc.

DISCOURS IX.

SUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Le jour de la conversion de saint Paul.

Quelque peu de rapport qu'il semble y avoir entre un homme fait et une jeune fille, un persécuteur furieux et une vierge innocente, il y en a cependant beaucoup entre la conversion de saint Paul et votre profession. Paul passe du péché à la grâce, des ombres à la vérité, de la Synagogue à l'Eglise; vous passez du monde à la religion, des ténèbres à la lumière, d'un état imparfait à l'état de perfection. Si les sains Pères nomment conversion le changement de saint Paul, lorsque de Juif zélé pour la loi il devint un chrétien fervent, les Pères spirituels donnent aussi le nom de conversion au changement de ceux qui renoncent au monde pour être à Dieu, quittent les habits profanes pour en prendre de sacrés; et, par un changement continuel et soutenu, se corrigent de leurs défauts, et vont de vertu en vertu, ce que saint Benoît nomme conversion de mœurs, et dont il fit faire un vœu exprès. Il faut donc distinguer deux sortes de conversion : l'une, par laquelle de pécheur on devient juste; l'autre, où de juste on devient parfait. Celle de saint Paul les renferme toutes deux. En passant du péché à la grâce, il s'est élevé à la perfection. Saint Bernard l'a regardé comme le modèle d'une conversion parfaite, *perfectæ conversionis.* Voilà le modèle que vous vous proposez; et si vous ne prétendez pas à des dons si sublimes, du moins ne venez-vous pas d'un état aussi triste que le sien.

Nous ne pouvons nous convertir à Dieu, si Dieu ne se convertit vers nous, pour ainsi dire : *Convertere et convertar; convertere, Domine, usquequo.* (*Jerem.*, XXXI, 18. Plus Dieu se convertit à nous, en nous cherchant et nous appelant, plus nous nous convertissons à lui, en le suivant et lui obéissant. Ainsi Dieu se convertit à Paul, quand il l'appelle avec autant de douceur que de force : *Saule, Saule, quid me persequeris?* (*Act.*, IX, 4.) Paul se convertit en se tournant vers celui dont il entend la voix: *Domine, quid me vis facere?* (*Ibid.*, 6.) Ainsi, ma sœur, Dieu vous appelle, et vous le suivez. Vous pouvez dire comme l'Epouse, dans les mêmes sentiments : *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.* (*Cant.*, VII, 10.) La conversion de Dieu vers les créatures commence leur bonheur; la conversion des créatures vers Dieu fait leur gloire.

Voilà le bonheur et la gloire de saint Paul; voilà votre bonheur et votre gloire : votre bonheur, que Dieu vous ait appelée à sa religion; votre gloire, que vous suiviez Dieu dans sa religion. Rien de plus glorieux et de plus heureux que votre état. Ce seront les deux parties de ce discours.

DISCOURS X.

SUR UNE PROFESSION.

Sur l'invention de la croix.

Ignotus erit locus donec congreget Deus populum. (*II Mach.*, II, 7.)

Le lieu demeurera inconnu jusqu'à ce que Dieu rassemble son peuple

Ainsi Dieu déroba-t-il à la fureur d'un peuple idolâtre le feu sacré du tabernacle, qu'il n'aurait pas manqué de profaner, s'il l'avait connu. Ce feu demeura caché, selon la prédiction de Jérémie, jusqu'à ce que le peuple, délivré de la captivité, rétabli dans sa patrie, fut enfin en état de relever les ruines du temple. Alors par un miracle inouï un peu de boue tout à coup enflammé lui rendit ce sacré dépôt que Dieu lui avait si soigneusement conservé. Ainsi dans la loi nouvelle Dieu cache le trésor inestimable du bois de la croix, pour le dérober aux profanations des infidèles; il demeure inconnu pendant plusieurs siècles, confondu avec la croix de deux voleurs, enterré profondément sous des monceaux de ruines. Enfin la paix étant rendue à l'Eglise par la piété de Constantin, Dieu fait retrouver ce précieux gage de notre salut. Un mort retrouva la vie, en touchant ce bois, où l'au-

teur de la vie avait reçu le coup de la mort: *Ignotus eris.*

Quelle dut être la joie de la pieuse impératrice qui eut le bonheur de le découvrir! A Dieu ne plaise, dit sainte Hélène, moins frappée de l'éclat du diadème que touchée des humiliations de son Dieu; à Dieu ne plaise que je ne me glorifie que dans la croix de Jésus-Christ. Elle n'emploie sa puissance qu'à la chercher; elle se félicite de l'heureux succès de ses recherches, et ne néglige rien pour la faire triompher dans tout l'univers. Elle inspire les mêmes sentiments à son fils, et par le zèle de cette illustre princesse, la croix arboré sur tous les drapeaux devient le signal de la victoire, élevée sur la tête des empereurs devient le plus bel ornement de la couronne : *Absit mihi.* (*Gal.*, VI, 14.)

A son tour Dieu ne laisse pas sans récompense la piété de sainte Hélène, il affermit son trône et la comble de ses faveurs; il autorise par des miracles ce pieux empressement, sa gloire se répand dans toute la terre, et, bien plus recommandable par son amour pour la croix que par la dignité de son trône, tous les siècles la comblent de bénédictions. L'Eglise établit une fête en l'honneur de cet heureux événement, une autre pour célébrer sa sainte mort, et une gloire éternelle dans le ciel consomme enfin la félicité de cette digne amante de la croix. Ainsi les saints font la gloire de la croix, et, par un heureux retour, ils trouvent dans la croix la plus solide gloire : *Absit mihi.*

Telle est, mes chères sœurs, votre heureux sort. Vous êtes venues chercher la croix dans la religion; Dieu vous aime trop pour se refuser à vos désirs : le succès y répond. La croix ne vous manquera pas, on l'y trouve, et quelquefois plus qu'on ne voudrait. C'est ce qui vous comble de gloire. Mais à votre tour vous procurez à la croix, en la recherchant et vous y soumettant, un honneur que Dieu veut bien agréer. Une religieuse qui se consacre à Dieu cherche la croix et la trouve, fait l'honneur de la croix, et la croix fait le sien. En servant ses sœurs, elle représente Jésus-Christ et elle le sert dans ses épouses; elle tient sa place auprès de ses sœurs, et ses sœurs la tiennent auprès d'elle. Ainsi, par un heureux échange, elle rend, en quelque sorte, à un Dieu mourant, la consolation qu'elle en reçoit; elle place l'instrument de son supplice sur la plus riche couronne, et cette couronne même, Dieu la met sur sa tête. Ainsi un Dieu crucifié trouve ses plus délicieuses complaisances dans sa mère accablée de douleur, qui ne s'était jamais glorifiée qu'en lui.

Une personne religieuse procure au Seigneur la plus pure gloire. S'il est glorieux pour la croix de Jésus-Christ d'être élevée sur la tête des maîtres du monde et faire le plus bel ornement du diadème, j'ose dire qu'il est encore pour elle de plus beaux triomphes. Régner sur les cœurs, s'en faire aimer, les attacher à son service par des liens également forts et durables, c'est une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle est infiniment plus difficile, et que les vaincus se font un plaisir de rendre les armes, et se trouvent heureux dans leur défaite. Voilà la plus touchante preuve de la divinité de la religion chrétienne ; elle n'a offert que des humiliations à subir, des biens à quitter, des mystères à croire; elle a pourtant su se répandre dans tout l'univers, faire changer de face aux empires et engager les plus grands monarques à se prosterner aux pieds d'un gibet. Les changements qu'elle a opérés dans le cœur sont encore plus admirables; elle a su s'y bâtir bien plus de temples, elle a renversé toutes les idées, elle a changé tous ses sentiments, elle a établi les plus puissants empires. Enfin, ce qui met le comble au prodige, le sexe le plus fragile, l'âge le plus tendre, lui a fourni les plus brillants trophées; elle a inspiré à des filles et à des enfants le courage de soutenir tous les efforts de la cruauté la plus raffinée, de soutenir avec joie la plus affreuse mort, de soupirer après les roues et les échafauds.

Les victoires de la croix n'ont pas cessé avec les persécutions des tyrans : une foule de personnes sont devenues pour elles leurs propres persécuteurs. Ces excès contre leurs corps ont suppléé au fer et au feu par un nouveau genre de martyre, d'autant plus terrible qu'il est plus intérieur, plus universel et plus durable. Les bourreaux les plus cruels n'ont exercé leur rage que sur les corps : l'ingénieuse cruauté des nouveaux martyres a trouvé le moyen de crucifier la volonté; le cœur même est la première victime et la moins épargnée. Ceux-là ne faisaient pas souffrir à la fois toutes sortes de supplices : ils réservaient à leur inhumanité de la variété dans le spectacle; il est même impossible de les rassembler tous. Au lieu qu'aucun de nos sens, de nos passions, de nos désirs, n'échappe à la sainte colère de nos nouveaux tyrans; ils ont une sainte adresse à les concilier. La guerre est à la fois ouverte de tous côtés. Ils font face de toutes parts, et, par une étonnante multiplication d'eux-mêmes, ils trouvent les moyens de tout attaquer à la fois. Enfin une prompte mort faisait tomber les armes des mains des plus implacables barbares, la violence des maux en diminuait la durée, quelques heures ou quelques journées étaient les courtes bornes des plus vives douleurs; aujourd'hui on imagine des supplices qui, sans abréger la vie, conduisent lentement à la mort. On la voit venir par un long chemin qu'on a soin de parsemer d'épines. On en goûte à chaque instant toute l'amertume, et on a la discrétion de ne pas en hâter l'arrivée par des coups qui pourraient l'avancer. On se conserve autant qu'il faut, pour ne pas précipiter le terme de ses maux. Pour comble de peine, on fait d'avance le sacrifice de sa vie, quelque longue qu'elle puisse être; on se dévoue généreusement à une vie mourante, qu'on se défend également de changer ou de soulager; on s'en interdit même l'espérance, en s'imposant des liens également sacrés et indissolubles. O religion

chrétienne! que vous êtes divine! vous seule avez pu enseigner un genre de combat où l'on devient le capital ennemi de soi-même. O croix toute sainte! quelle gloire de vous faire aimer à ce prix, de répandre des roses sur vos épines, des douceurs sur votre poids! Et il se trouve encore tous les jours une foule de jeunes personnes capables de cette héroïque résolution, capables de l'exécuter et de la soutenir jusqu'au dernier moment! il s'en trouve dans toutes les conditions, les lieux et les temps! O croix! encore une fois vous êtes le chef-d'œuvre de la sagesse et de la force du Tout-Puissant : *Dei virtutem et sapientiam.*

Ainsi, Mesdames, votre état est un vrai martyre. Vous devenez en effet des témoins du grand mystère de la croix. Soyez fidèles à pratiquer ses préceptes : votre fidélité fait sa gloire ; votre lâcheté ferait sa honte. Autant qu'il est glorieux à Jésus-Christ d'avoir des épouses véritablement fidèles, autant serait-il injurieux et affligeant pour lui que ses épouses mêmes manquassent de fidélité. Ménagez donc votre gloire et la sienne; l'une et l'autre vous sont confiées : votre conduite décidera de toutes les deux.

DISCOURS XI.

SUR LA CORRECTION ET LES RÈGLES.

Les règles que donne saint Augustin sur la correction sont des plus sages. Il veut d'abord que *si l'on aperçoit dans une sœur quelque commencement de mauvaise coutume, on l'en avertisse soudain.* Rien de plus important. L'avis est plus doux, la réforme plus facile. Moins le mal est grand, moins il en coûte de s'en voir reprendre. L'amour-propre en souffre moins; on ne croit pas avoir encore perdu pour si peu de chose l'estime de celui qui nous corrige. Mais on sent qu'on la perdrait infailliblement et qu'on mériterait de la perdre si on ne profitait de ses avis, ce qui engage à les mettre à profit.

On se corrige bien plus aisément d'un petit défaut et d'une habitude naissante, on a moins de violence et d'efforts à faire que quand elle a jeté de profondes racines, on n'a ni éclat ni grand changement à craindre. Si on néglige les commencements, on vient trop tard pour y remédier; il est bien plus facile d'empêcher que de réparer le mal. La correction elle-même coûte moins à faire. La peine, l'embarras, la crainte de déplaire empêchent de donner des avis. Tout cela coûte moins quand il ne s'agit que de peu de chose. Il est donc plus aisé, 1° *à faire*, 2° *à recevoir*, 3° *à profiter* d'une correction.

Si elle ne profite pas, continue la règle, *quiconque l'aura vu doit la dénoncer.* Personne n'en est excepté. Ancienne ou jeune, indifférente ou amie, supérieure ou inférieure, personne n'a ni droit ni prétexte de s'exempter d'une correction si aisée qui consiste à avertir les supérieurs *dès qu'elle l'aura vu*, dit la règle. L'exécution et le remède doivent être prompts pour ne pas laisser augmenter le mal et devenir incurable.

La correction fraternelle est en général de précepte; mais indépendamment de la loi commune à tous les chrétiens, saint Augustin vous en fait une obligation particulière. Il veut que vous regardiez votre sœur coupable comme une personne blessée à mort. Une religieuse qui ne se corrige pas après avoir été avertie n'a pas l'esprit de son état; elle est dangereusement malade. Il peut sans doute lui échapper des fautes par faiblesse ou par ignorance, personne n'en est exempt; mais si elle persévère dans sa faute, il n'y a que trop lieu de craindre pour la mort spirituelle.

Il faut pourtant, avant de la dénoncer, la faire voir à deux ou trois sœurs, pour avoir de quoi la convaincre en cas qu'elle eût le malheur de contester la vérité, et pouvoir la punir comme elle le mérite. C'est le précepte de l'Evangile : *Corripe inter te et ipsum solum, adhibe testes.* (*Matth.*, XVIII, 15.)

Ne regardez pas cette conduite comme un défaut d'amitié; ce serait, au contraire, une tendresse funeste et cruelle de lui refuser un si grand bien, comme donc par charité même on découvre le mal au médecin et qu'on oblige à prendre les remèdes les plus amers, mais nécessaires.

La supérieure, dit la règle, *doit d'abord l'avertir secrètement*, afin que la chose n'éclate pas. C'est un ménagement de charité dont il faut toujours accompagner la correction. Elle est assez désagréable sans la rendre insupportable par la publicité. Cette publicité même est une injustice, car enfin il n'est jamais permis de décrier personne. Quoiqu'un supérieur ait droit de reprendre et de punir même publiquement quand il le faut, il ne doit jamais le faire sans nécessité et si la faute n'est déjà publique. La publicité du châtiment n'est que la réparation du scandale, et il n'y a pas de scandale à réparer tandis que la faute demeure secrète. Ce serait, au contraire, causer du scandale que de la faire connaître ; c'est le mal de l'indiscrétion, plus grand souvent que le premier.

Cet air de procédure que prescrit la règle, dénonciation de la coupable, comparution des témoins, jugements des condamnations, tout cela a quelque chose de frappant. Vous ne voyez pas qu'on en use ainsi avec vous, ce qui doit vous faire sentir la douceur du gouvernement sous lequel vous vivez, car enfin, quand on ferait tout cela, on ne ferait que suivre les règles. Cette douceur doit engager à le porter avec d'autant plus de plaisir qu'il est plus doux et plus léger.

Les suites de ce jugement ne sont pas moins rigoureuses : il faut subir la pénitence qu'on juge à propos d'imposer. Si la coupable la refuse, qu'on la sépare des autres. Ce n'est pas cruauté, dit saint Augustin, c'est miséricorde, parce que par là on la sauve en lui donnant occasion de réparer sa faute par de sérieuses réflexions et une crainte salutaire quelquefois plus efficace que la religion. Ces commencements un peu amers conduisent insensiblement à un heureux terme.

On sauve les autres religieuses. Rien de plus contagieux dans les communautés que le mauvais exemple, surtout de la désobéissance. Pour peu qu'on y trouve de jour, on secoue volontiers le joug; rien n'y autorise plus que l'exemple de la révolte. Les communautés qui tombent dans le relâchement ne se perdent que par la molle facilité et la lâche condescendance des supérieurs. Elle est la source des plus grands maux. Il faut pour bien gouverner unir la fermeté et la bonté, surtout dans les fautes publiques. C'est avilir et perdre l'autorité que de ne pas se soutenir quand on a prononcé.

C'est une grande question de savoir si le peu de succès des corrections vient de la faute du supérieur qui manque de prudence ou de l'inférieur qui manque de docilité. A entendre les supérieurs, c'est toujours l'indocilité qui la cause. Les inférieurs se plaignent toujours que les supérieurs s'y prennent mal. On leur obéirait volontiers s'ils savaient assaisonner leurs avis. Je conviens qu'il peut y avoir de la faute de part et d'autre; mais il me semble qu'on doit juger en faveur des supérieurs. Car enfin si l'inférieur a une véritable vertu, de quelque manière qu'on le reprenne, il profite toujours de la correction : au lieu que quelque supérieur qu'on suppose, de quelque manière qu'on s'y prenne, non-seulement il ne contentera jamais tout le monde, mais il déplaira toujours à quelqu'un.

Outre ces règles de rigueur à observer dans les corrections, il en est de prudence et de charité dont on ne doit pas se départir. Si la faute vous intéresse, le parti le plus sage est de faire semblant de rien. Si la réputation se trouve blessée, on peut et on doit quelquefois se justifier, mais de façon qu'on fasse entendre que celui qui nous offense n'a pas agi par malice, mais par zèle ou défaut d'instruction, qu'on ne lui en sait pas mauvais gré. Il faut toujours le faire, et paraître avoir le moins d'ennemis que l'on peut et actifs et passifs, et jamais ne sortir de son assiette.

On est moins maître quand il s'agit de l'intérêt de Dieu et du prochain ; mais pour rendre la correction utile, 1° ne chicanez pas; ne blâmez que ce qui est en effet blâmable. Il échappe bien des fautes d'inattention. Combien n'en valent pas la peine ! Tout le monde n'a pas les mêmes lumières ni n'est obligé à la même perfection. La vivacité souvent emporte; on se le reproche, on en rougit; on les répare, on est mortifié qu'elles soient relevées. Soyons équitables en tout, donnons à chaque chose son juste prix en matière de correction plus qu'ailleurs. Chacun est jaloux de sa réputation et veut diminuer sa faute. En reprenant mal à propos, en outrant les choses, on empêche le fruit, on perd tout crédit, on passe pour difficile. Tôt ou tard la justification fait blâmer l'excès de sévérité. Il faut même être accommodant et accorder de bonne grâce tout ce qu'il y a de vrai ou d'excusable. La plupart des choses ont deux faces. Chacun croit avoir raison, et du côté qu'il l'envisage il trouve de la vraisemblance. En diminuant son tort, on lui fait plus aisément avouer le reste; en s'insinuant dans son esprit on le gagne, mais en l'attaquant de front on le met sur la défensive. Révolté, il se fait un point d'honneur de combattre les meilleures raisons.

2° Tâchez de gagner le cœur. Pour y réussir, que celui qu'on reprend soit convaincu qu'on n'agit point par animosité, intérêt, jalousie, aversion, prévention, en un mot par passion; que ce n'est que pour l'amour du bon ordre et même pour son intérêt, sans que l'estime ni l'amitié en souffre. L'inquiétude, la brusquerie, la mauvaise humeur, le mécontentement sont contraires à ce sentiment. Il est un air de visage, un ton de voix, un tour de phrase, une promptitude qui sans la passion ne peut manquer de choquer, surtout l'ironie, le mépris, la raillerie trop forte. Il vaut mieux un air naïf et naturel, un style simple et doux sans affectation, louer même ce qu'il y a de bon. On ne veut pas tout perdre; on le dédommage par quelque autre bonne qualité. Ce petit soulagement fait passer plus aisément sur le reste. Il en coûte moins d'avouer qu'on n'est pas parfait. On se met quelquefois de la partie, et se donnant le même défaut, on a des personnes pour qui notre estime n'est pas douteuse. On tâche de rendre service d'ailleurs, et de donner des marques utiles d'amitié.

Que la correction ne soit pas trop longue. Cet entretien ne plaît guère et ne peut être trop court, il serait à souhaiter que, sans dire rien directement, on pût insinuer les choses d'une manière indirecte et légère, comme en passant; mais peu de gens entendent ou veulent entendre à demi-mot. Il faut un grand jour pour les réveiller, et leur donner presque des coups pour se faire entendre. Recevez les excuses, quoique souvent mauvaises, et tenez compte de l'espèce de réparation qu'ils font, et de l'indulgence qu'ils demandent en donnant des excuses bonnes ou mauvaises. Il faut finir sans pousser plus loin, à moins que des fautes réitérées et une conduite soutenue ne décèlent le peu de sincérité et la mauvaise habitude. Il faut alors parler fortement.

3° Il ne suffit pas de les ménager par rapport à soi, il le faut encore pour eux-mêmes. Ils sont assez fâchés de perdre votre estime, sans encore les décrier. Il vaut mieux attendre une occasion favorable, pour ne pas s'exposer à faire plus de mal. Il est pourtant des cas où il faut agir sans délai. Un père dans sa famille, un homme en place, pour prévenir les suites du mal, ne doivent pas seulement regarder l'intérêt de ceux qu'ils corrigent, mais l'intérêt de tous ceux que l'impunité et l'excès de condescendance autoriseraient. A cela près, il vaut mieux attendre le moment. Plus une personne est élevée, plus ses paroles font de profondes blessures. Un particulier même doit quelquefois, pour arrêter le scandale, prendre la parole, et réprimer les impiétés, les obscénités, les médisances. Il faut donner promptement le

contre-poison, courir au feu et l'éteindre d'abord, en observant pourtant les lois de la prudence, de la modestie et de la charité.

4° Les manières désobligeantes, les railleries piquantes déplaisent encore plus en compagnie. Gardez-vous de confondre en reprenant. On souffre assez d'être repris, sans ajouter la confusion. Rarement faut-il reprendre l'inférieur devant le supérieur : il semble qu'on entreprenne sur son autorité et qu'on lui reproche sa négligence, et l'inférieur se voit exposé à d'autres reproches et à rougir ; rarement le protégé devant le protecteur, qu'il a intérêt de ménager : il est affligé qu'une correction indiscrète lui ravisse son estime. Il ne faut jamais un air d'autorité, un ton impérieux.

La loi de la correction est expresse, mais d'une exécution délicate, éloignée et de la négligence qui nourrit le désordre, et du zèle amer qui aigrit la plaie. Bien des gens se corrigeraient s'ils étaient repris à propos. On pèche par ignorance ; l'instruction aurait corrigé. Une correction d'abord inutile produit dans la suite son effet. On a honte de se corriger sur-le-champ. Il semble qu'on avoue sa faute. On le ferait sans éclat dans un autre temps, où le changement paraîtrait venir naturellement. La correction est un germe ; Dieu se sert de tout et le fait fructifier. Le zèle ne permet pas d'être insensible à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Un zèle indiscret rend odieux et inutile. Le remède est pire que le mal ; il fait faire de plus grandes fautes que le premier.

Le meilleur de tous les avis est le bon exemple, c'est un sermon efficace ; le mauvais détruit tout le fruit des avis. Faites-vous une réputation de fermeté et de modération ; que tout le monde sache que le vice vous déplaît. Cette idée arrête bien des choses sans peine : chacun s'observe. Deux ou trois occasions marquées la donnent ; il faut parler peu, toujours à propos, laisser les autres parler, jamais n'approuver le mal, etc.

DISCOURS XII.

SUR LE FRUIT DE LA CORRECTION.

Quoique personne n'ait assez d'orgueil et de témérité pour se dire parfait, on trouve dans le détail peu de personnes qui aient assez de sincérité pour avouer leurs défauts et souffrent patiemment qu'on les reprenne. Contents d'un aveu général de je ne sais quelle imperfection indéfinie, on tombe dans le ridicule d'un homme qui se croirait exempt de défaut par une humilité chimérique qui ne porte sur rien, tandis que dans la réalité on ne se trouve que des vertus : aveuglement déplorable de l'amour-propre, qui par cette orgueilleuse conduite rend les maux sans remède, tandis que cet amour-propre même, jaloux de la perfection, devrait se réjouir d'acquérir ces connaissances salutaires qui donnent le moyen le plus sûr de se rendre parfait. Sentez donc que loin de vous plaindre de ceux dont la charité vous dévoile à vous-mêmes, vous devez la regarder comme un grand service qu'il faut mettre à profit.

1° C'est le plus grand bien qu'on puisse vous faire ; 2° c'est celui dont vous avez le plus besoin ; 3° c'est le plus difficile à vous procurer. Ces réflexions regardent singulièrement les religieux. Dans un état où l'on fait une profession particulière d'humilité, où l'on travaille à la perfection, où l'on a des chapitres et des admonitrices en titre, il n'est pas rare de trouver beaucoup de délicatesse et de sensibilité. C'est avec elle qu'il faut garder le plus de mesure. Idolâtre d'une réputation de vertu qu'elle cesse de mériter par sa vanité même, c'est la blesser au vif d'y trouver des défauts. Apprenez donc le prix, la nécessité, la difficulté de la correction. Moins vous en voulez, plus vous en avez besoin. La difficulté augmente le prix, fait sentir la nécessité.

PREMIER POINT.

S'il s'agissait de la fortune, de la santé, de la vie, je vous aurais bientôt convaincus qu'un avis qui vous les conserve est pour vous du plus grand prix. Nous avertir que notre maison menace ruine, qu'un domestique perfide dissipe nos biens, nous donner un excellent remède, nous découvrir une viande empoisonnée, un piége tendu à notre vie, un écueil où notre vaisseau va se briser, etc., ce sont des traits d'ami qu'on ne peut trop payer, même dans une personne indifférente. Raisonne-t-on ainsi lorsqu'il s'agit d'une fortune ou d'une vie éternelles ? Est-on bien reçu d'avertir que cette habitude, cette occasion, ce commerce, ce péché rendront malheureux à jamais ? Insensés que nous sommes ! notre âme n'est-elle pas plus précieuse que tous les trésors ? est-il ni santé, ni vie comparables à l'éternité ? est-il voleur si cruel, air si empesté, viande si empoisonnée, que les occasions d'offenser Dieu et de se damner sans retour ?

Il en coûte sans doute de se voir peu estimé d'un homme. Comment se réjouir de l'humiliant aveu qu'il vous en fait, en vous apprenant que sans espérance de lui en imposer par les apparences, il connaît parfaitement vos défauts ? Il a beau assaisonner ses avis des marques les plus touchantes d'affection et d'estime. S'aveugle-t-on jusqu'à se flatter que cette fâcheuse connaissance ne diminue chez lui l'idée qu'il a de nous ? L'amour-propre est donc privé du secret plaisir qu'il trouve dans les éloges. Quelque lieu qu'on ait de s'en défier, ils peuvent après tout être sincères, et l'on est toujours porté pour le parti le plus favorable. Mais on ne nous laisse plus cette espérance. La découverte trop certaine et trop circonstanciée qu'on en montre ne laisse plus d'asile où l'on puisse se retrancher ou l'éluder. C'est donc un acte d'humilité et d'humilité difficile, que l'on pratique en recevant la correction ; c'est un acte de charité, et de cha-

rité difficile dans celui qui la fait. Une âme soigneuse de la perfection ne laisse jamais échapper ces grandes occasions d'avancer dans la vertu, elle s'en félicite. Il est quelquefois plus malaisé d'aimer le moniteur que l'ennemi, la mauvaise volonté de celui-ci justifie la conduite de celui qu'il poursuit, et lui laisse le droit de la vengeance et la liberté du ressentiment. Mais la justice et la modération de celui qui corrige ne laissent aucune ressource à l'amour-propre. Remède salutaire qui, jusque dans les plus secrets replis de l'orgueil, fouille et chasse le poison mortel dont il se nourrit. Les autres remèdes ne passent pas la surface, celui-ci l'attaque dans son fort, surtout lorsqu'il vient d'une main habile qui sait trouver l'endroit malade et nous peindre au naturel, surtout un supérieur ou un homme en place; une personne indifférente porte une médiocrité qu'on méprise; des suffrages respectables ne reprennent jamais impunément.

Outre ce défaut d'humilité, dont la correction nous délivre, il en est bien d'autres qu'elle guérit; ce sont tous ceux dont on nous fait apercevoir : cette vivacité étonnante qui se connaît, se possède si peu; cette légèreté, cette immodestie qui scandalisent; cette avarice, cette cupidité qui font faire tant d'injustices; cette médisance, cette irréligion, en un mot tout est du ressort de la correction, tout peut profiter de ses remèdes. Par elle le voluptueux devient chaste, l'orgueilleux tremble, l'indévot prie, l'imprudent s'observe. Et pourquoi Dieu aurait-il donné à ses ministres l'autorité de reprendre? pourquoi saint Paul ordonnerait-il de le faire à temps et à contre-temps? pourquoi tous les fidèles seraient-ils obligés d'aller recevoir dans le sacrement de pénitence de salutaires avis? pourquoi dans les communautés religieuses établir des assemblées régulières pour corriger les défauts, si la correction n'était un moyen efficace de vertu?

Oui, la correction conduit à toutes les vertus. Un avis salutaire en fait connaître le besoin, en montre la facilité, en lève les obstacles, en fournit les motifs. C'est une espèce d'éducation continuée dans des temps où privé du secours des maîtres et abandonné à lui-même, ce secours est plus nécessaire et plus rare. Rien de plus utile à un enfant que les avis de ses maîtres. C'est une semence dans une terre neuve dont on arrache les ronces; c'est un apprentissage de vertu, un noviciat de sagesse. Sous les ailes de l'instruction, on se forme à la piété, on en contracte l'habitude. Ce temps passe vite : l'enfant prodigue dissipe tous ses biens. Dieu y supplée en père en nous procurant des avis utiles, moins suivis, il est vrai, peut-être moins doux, mais dont on peut tirer le même fruit.

SECOND POINT.

Quelque attaché que l'on puisse être à ses passions, quelque éloignement que la corruption donne pour la vertu, il faut pourtant lui rendre justice. Il serait moins mauvais s'il le connaissait; il aime le bien, il sent de l'horreur pour le vice, il est en proie à bien des remords, un peu de réflexion sur lui-même produirait de grands effets; mais il oublie son devoir et le perd de vue : oubli souvent volontaire et coupable. Il s'endort dans cette malheureuse tranquillité qui le perd : il a donc besoin qu'une main salutaire lève le bandeau fatal qui couvre ses yeux; qu'une lumière incommode, mais toujours utile, dissipe ces ténèbres, frappe ses yeux et lui montre ce qu'on voudrait ne pas voir. C'est ce que fait la correction d'une manière prompte, efficace et durable.

Les réflexions générales que peuvent fournir les lectures pieuses ou les sermons pathétiques ne produisent pas le même effet Elles demeurent renfermées dans une généralité vague, qui fait qu'on ne se les applique que faiblement, tandis qu'on en fait à autrui les applications les plus malignes. On se croit toujours dans le cas de l'exception. Ce n'est même qu'après bien du temps et des discours qu'on réussit à persuader, et l'effet s'efface bientôt. La correction produit un effet plus rapide et plus durable. On sent la vérité qui nous est proposée; on se l'applique, ou plutôt on nous l'applique. La honte de se trouver coupable, la crainte d'essuyer quelque autre fois cette confusion, le désir de rétablir un honneur qui semble avoir reçu quelque atteinte, sont des motifs trop pressants pour s'y refuser. La correction annonce le crime, comme Nathan à David : *Tu es ille vir*. (II *Reg.*, XII, 7.) Jusque-là David s'était oublié lui-même; le Prophète le réveille. La parabole dont on enveloppe l'avertissement trouve place dans son cœur, naturellement droit et juste, qui ne se défiait de rien. David avait prononcé en grand roi; mais il ne serait pas devenu plus pénitent par une exhortation générale. Il ne rentre en lui-même que quand on lui déclare qu'il a prononcé sa condamnation : *Tu es ille vir.*

Les règles générales ne nous apprennent rien de précis. Semblables à une carte de géographie, où on ne voit la situation des lieux que d'une manière grossière : secours inutile pour voyager. Le guide le plus nécessaire c'est celui qui dirige nos pas dans le détail des routes. Tel celui qui avertit et corrige, montre en détail ce qu'il faut faire ou éviter. Les plus belles règles de peinture ne feront jamais former que des traits grossiers, au hasard; il faut, pour faire un peintre habile, lui tenir la main et conduire son pinceau; il faut avoir fait des fautes et en avoir été repris pour devenir maître. La correction est même une espèce de châtiment qui rend sage, la peine est même plus efficace que la récompense, la correction plus que l'éloge : *Melior est ira risu, quia per tristitiam corripitur anima.* (*Eccle.*, VII, 4.) L'éloge fait briller la vertu, mais fait naître une espèce d'assurance qu'on la possède, à l'abri de laquelle on né-

glige d'acquérir un bien dont on se croit possesseur. La correction pique l'orgueil, et l'émulation fait repentir de ce qui l'a attirée et donne une noble ambition de ne plus en courir le risque.

Nous nous connaissons peu, et nous aimons peu à nous connaître. Indulgents sur nous-mêmes, tous nos défauts sont légers à notre balance. La plupart échappent à une pénétration qu'on ne veut point avoir. Nous nous voyons de si près, nous sommes si accoutumés, si familiers avec nous-mêmes, que rien ne nous frappe chez nous. Il faut des réflexions infinies pour sentir nos défauts. Si nous n'avons de moniteur que nous-mêmes, nous passerons notre vie sans nous connaître et nous corriger; mais autant qu'on est aveugle et indulgent pour soi, autant est-on éclairé et sévère pour les autres. Le même amour-propre qui nous cache à nos propres yeux grossit les fautes de ceux dont les défauts incommodent, ou dont le mérite fait ombrage. Il faut réparer l'un par l'autre; que l'exactitude du prochain soit le supplément de notre négligence. Accusateurs et juges dans notre propre cause, nous ne nous ferions jamais le procès, ou une criminelle condescendance ne prononcerait qu'un arrêt favorable. Il faut donc nous citer à un tribunal moins lâche, et prononcer un arrêt plus équitable.

Les mêmes réflexions nous engagent à faire la correction aux autres. Peut-être ne produira-t-elle pas dans le moment un effet sensible, mais tôt ou tard elle est utile, quand on la fait avec prudence. Sainte Thérèse assure que si les sermons font peu de fruit, ce n'est pas tant l'imprudence qui en est la cause, mais plutôt leur trop de prudence, qui leur fait taire la vérité ou employer des ménagements qui affaiblissent la parole qu'ils annoncent.

TROISIÈME POINT.

Si la correction est un bien qu'on ne peut guère espérer de soi-même, on peut presque aussi peu l'attendre des autres. Conduite surprenante, rien de plus commun que la médisance et de plus rare que la correction. Personne n'ignore nos défauts. Examinés à la rigueur, on s'en entretient dans leur compagnie; le public en est imbu, l'intéressé est le seul à qui on les laisse ignorer, à qui on les cache, à qui on se fait une étude de les cacher. Heureux, disait un grand prince, heureux qui a un ami fidèle qui lui découvre la vérité! On craint de l'annoncer, personne n'ose en être le protecteur; il faut un courage héroïque pour s'y résoudre. L'expérience ne fait que trop voir combien il est difficile de la faire goûter, combien on s'expose en l'annonçant.

Rien n'est plus difficile. Comment trouver des tours pour l'amener à propos et en adoucir l'amertume. Une circonstance manquée fait tout échouer; il ne faut que la laisser entrevoir et la faire sentir, l'appuyer sur des comparaisons et des exemples, la présenter dans d'autres personnes, afin que le coupable se l'applique; étudiez son humeur, il est des moments heureux où il écoute, des temps critiques où l'on gâte tout; le préparer par des éloges, s'envelopper de marques d'amitié, etc. Qui veut prendre cette peine? qui y a intérêt? Que m'importe que vous ayez des défauts, si le zèle de la gloire de Dieu et de votre salut ne m'anime! L'amour-propre trouve au contraire un intérêt secret dans les défauts d'autrui, par je ne sais quelle basse jalousie ou secrète malignité qui semblent nous élever sur leurs ruines. C'est donc en pure perte, à grands frais et à grands risques qu'on s'engagerait dans cet embarras et ce travail ingrat.

Mais c'est trop peu de l'appeler ingrat, il est le plus souvent désagréable et funeste. Si la correction ne trouve pas un cœur bien disposé, à quoi ne s'expose-t-on pas? On perd un ami, il faisait du bien, il chérissait; il ne regardera plus qu'avec indifférence, peut-être avec aversion et mépris. Un avis mal reçu changera son cœur et tarira la source des bienfaits. Souvent très-piqué, les plaintes, les murmures, les reproches, les insultes seront le seul fruit que vous en retirerez; vous payerez cher votre zèle. Ce feu s'accroîtra, vous ferez un ennemi irréconciliable qui par vengeance déchirera votre réputation.

On se fait presque un point d'honneur de ne pas paraître avoir la faiblesse de céder à des leçons auxquelles on se croit supérieur, on en vient à des excès scandaleux et à une affectation ridicule d'indépendance qui fait tomber dans de nouveaux crimes. Les histoires de tous les siècles en fournissent mille exemples. Il en coûte la vie à saint Jean pour avoir reproché à Hérode son inceste. Il en coûta à Jérémie la prison et les plus mauvais traitements, et peu s'en fallut que sa vie ne vengeât le prince impie qu'il reprenait de ses désordres. Saint Chrysostome chassé de son Eglise et envoyé en exil, tant d'apôtres et de martyrs victimes de leur zèle, n'ont fait après tout que subir le même sort qui attacha le Fils de Dieu à la croix. Indigné des avis donnés par un Dieu, l'hypocrite pharisien ne put souffrir la lumière qui découvrit ses crimes, il fallut ôter de dessus la terre l'incommode prédicateur qui les dévoilait, le Saint des saints mourut sur la croix.

Après des traits de ce caractère tous les jours renouvelés, qui osera s'exposer à faire la correction? Il faut tout le zèle d'un apôtre et toute l'assurance que donne la parole de Dieu aux anciens prophètes en leur disant: Allez, annoncez à mon peuple ses iniquités. Il faut toute leur fermeté pour être comme eux une colonne de fer et un mur d'airain. Il est donc de notre intérêt de faciliter aux autres des démarches qui doivent leur coûter infiniment; il faut que notre empressement à les engager, notre docilité à les écouter, notre zèle à en profiter, encouragent des gens qui nécessairement doivent être timides et sur la défiance. Abrégeons, aplanissons une route déjà trop parsemée d'épines, choi-

sissons même, à l'exemple des saints, un moniteur, un ami fidèle qui nous avertisse.

DISCOURS XIII.

SUR L'EXCOMMUNICATION.

Plusieurs choses étant prescrites dans nos règles sous peine d'excommunication, et l'excommunication étant la peine des incorrigibles, il est à propos de vous instruire sur une matière importante, peu connue et trop peu redoutée, quoique infiniment redoutable.

Pour sentir le poids des coups que porte l'Eglise par les foudres de l'excommunication, il suffit d'expliquer les biens dont elle prive et les maux auxquels elle livre le coupable. L'excommunication est un retranchement du corps de Jésus-Christ dont on est membre, de l'Eglise dont on est enfant, du bercail dont on est brebis, de la société dont on est partie. L'Eglise est une famille, une armée, un troupeau, un royaume. Voilà l'image des biens spirituels qu'on trouve dans son sein, bienfaits et protection. Un père nourrit, élève, défend sa famille; un berger mène dans le pâturage et préserve ses brebis de la fureur des loups; un général d'armée entretient ses soldats et pare les coups de l'ennemi; les membres d'un corps participent aux mêmes aliments et se servent les uns les autres; une branche d'arbre porte sur le tronc et se nourrit du suc qui y monte. Sépare-t-on le fils du père, le soldat de l'armée, la brebis du troupeau, la branche du tronc, le membre du corps, tous ces biens sont perdus pour lui, et il est sans défense, le soldat au milieu des ennemis, la brebis à la merci des loups, la branche et le membre à la pourriture. Ainsi l'excommunication enlève tous les biens que l'union à l'Eglise procure et nous livre sans défense au pouvoir du démon contre lequel elle nous protége, soit du côté de Dieu dont on perd la grâce et la protection spéciale, soit du côté des fidèles dont on perd la communion et la société.

Les biens spirituels communs à tous les fidèles sont en grand nombre. 1° Les sacrements. Un excommunié n'a plus droit de les recevoir : il pèche même et commet un sacrilége, quand il les reçoit. C'est un tyran qui trouble l'Eglise, un voleur qui en ravit les trésors. Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, dit le Seigneur (*Matth.*, VII, 6); ne jetez pas les pierres précieuses devant les pourceaux. Il ne reçoit pas même validement le sacrement de pénitence, non-seulement s'il n'est bien converti, mais encore si son confesseur n'est approuvé pour lui. L'excommunication est ordinairement réservée à l'évêque; et celle que les canons appellent *ab homine* est si fort réservée à celui qui l'a lancée, ou à son supérieur, que les pouvoirs généraux des cas réservés ou censures réservées n'y suffisent pas : il en faut un spécial.

2° L'entrée de l'église. Un excommunié n'a plus droit de se trouver aux saints mystères. C'est un étranger, un ennemi, un traître qu'on ne peut souffrir dans les saints lieux. Qu'il soit pour vous, disait le Seigneur, comme un païen et un publicain, tels que les lépreux parmi les juifs, qu'on chassait hors du camp. Moïse ne fit pas grâce à sa propre sœur : *Sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Il pèche quand il s'y trouve : défense qui va si loin, qu'on ne peut dire en sa présence ni messe ni office divin. Le prêtre doit l'interrompre, s'il l'a commencée, à moins qu'il n'eût fait la consécration, et il doit alors la quitter après la communion et l'aller finir ailleurs. Autrefois, par précaution, le diacre criait à haute voix, au commencement de la messe : Que les excommuniés sortent! défense qui dure après la mort. Il n'est pas permis d'enterrer un excommunié dans le lieu saint : il faut l'ensevelir dans un lieu profane, comme ces rois d'Israël que Dieu faisait priver de la sépulture : *Sepultura careat.* (*Eccle.*, VI, 3.) Et si on l'y avait enseveli, il faut l'exhumer et le porter ailleurs, et même réconcilier l'église ou le cimetière, comme profanés par ce cadavre. Dieu a souvent autorisé cette conduite par des miracles. (V. *Vie de saint Benoît.*) Un excommunié paraissait sortir du tombeau et s'en aller, quand on disait la messe.

3° La communion des prières, indulgences, mérite des bonnes œuvres. Il y a dans l'Eglise une société de biens spirituels comme dans les familles et les communautés il y en a une de biens temporels : c'est ce que le Symbole des apôtres appelle communion des saints et que le Prophète fait entendre par ces paroles : *Particeps ego sum omnium timentium te.* (*Psal.* CXVIII, 63.) Cette communauté était parfaite, au commencement de l'Eglise. Tout était commun : *Erant illis omnia communia.* (*Act.*, II, 44.) Par cette communion, on participe à toutes les bonnes œuvres qui se font, à toutes les messes qui se disent, à toutes les prières qui s'offrent dans l'église. L'excommunié prive de tous ces biens. L'excommunication est un membre retranché du corps; le sang n'y coule plus; les aliments n'y envoient pas de la substance. Il est vrai qu'on peut faire en particulier des prières pour lui; mais les suffrages généraux lui sont refusés. On ne peut le nommer dans les prières publiques; et quoique le vendredi saint l'Eglise prie pour les Juifs, les païens, les hérétiques, elle ne fait point mention des excommuniés, pour faire sentir l'horreur qu'elle a pour eux.

4° La société extérieure des fidèles. Il est défendu d'avoir aucun commerce avec un excommunié dans les choses spirituelles ni dans les temporelles. On ne peut avec lui prier, entendre la messe, se trouver dans l'église, lui donner les sacrements, les recevoir de sa main. Ainsi les Juifs chassaient du temple et de la synagogue ceux qu'ils excommuniaient : ainsi chassèrent-ils les disciples de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui-même : *Absque synagogis facient* (*Joan.*, XVI, 2.) Pour le temporel : on ne peut loger

avec lui, manger à la même table, le saluer, lui parler : on tombe, si on le fait, dans l'excommunication mineure, à moins de certains cas.

Cette rigueur n'est pas l'ouvrage des hommes : Dieu l'ordonne, soit pour engager le coupable à rentrer dans son devoir, soit pour garantir les autres par la crainte : rien n'est plus marqué dans l'Ecriture et la tradition. Saint Paul et saint Jean veulent qu'on évite l'incestueux, l'hérétique, etc... : *Devita nec cibum sumere, nec ave dixeritis.* (I *Cor.*, V, 11; II *Joan.*, 10.) Il l'a pratiqué. Ayant trouvé l'hérétique Marcion, dans les rues de Rome, il passa sans le regarder. Marcion s'en aperçut et lui dit : Ne me connaissez-vous pas? *Oui, je te connais*, dit-il, *je sais que tu es le fils aîné de Satan.* Un autre jour, entrant dans le bain public, il apprend que l'hérétique Cérinthe y était : *Sortons*, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, *ne soyons pas avec ce méchant homme, la maison tomberait sur nous.* Les païens avaient aussi une sorte d'excommunication civile, dans l'interdiction de l'eau et du feu, c'est-à-dire la privation de toute société.

On a observé ces règles dans tous les siècles de l'Eglise. Il est vrai que pour prévenir les embarras des âmes timorées, dans les cas douteux, Martin V donna la Bulle *Ad evitanda scandala*, reçue dans le concile de Constance, et insérée dans la Pragmatique et le concordat, par laquelle le commerce spirituel et temporel est permis avec les excommuniés, jusqu'à l'expresse dénonciation; mais le Pape y déclare formellement qu'il ne prétend favoriser en rien les excommuniés. En sorte que, quoique les fidèles ne soient pas obligés de les fuir, s'ils ne sont dénoncés, ils ne sont pas moins tenus de se comporter en excommuniés et de se séparer de la société, de se priver de la messe, des sacrements, de l'entrée de l'église : *Per hoc non intendentes juvare excommunicatos.*

Un homme qui manque de foi s'afflige peu de ces malheurs : peut-être s'en réjouit-il ! Si je ne puis aller à l'église, dit-il, me voilà donc débarrassé de l'obligation de la messe et de l'office. Vous vous trompez : l'obligation subsiste. Un obstacle qui vient de votre faute ne vous dispense pas : vous devez vous faire absoudre au plus tôt de votre censure. Si vous y persévérez pendant un an, vous serez regardé et traité comme un hérétique. Tel un homme en état de péché mortel, au temps de Pâques, ne peut, sans doute communier dans cet état; mais il doit en sortir et satisfaire au précepte :

Quand excommunié tu seras, etc.,
Les excommuniés tu fuiras.

De cette privation suit un abandon funeste à la merci des démons. Vous le savez, et peut-être par une triste expérience, nous en sommes environnés. Ils font mille efforts pour nous perdre. Rusés, pleins de malice, qui peut sans une grâce particulière découvrir leurs piéges, se sauver de leurs mains? Les plus saints y ont mille fois succombé. Sans elle on est sans défense dans la mêlée, sans antidote dans un air empesté. Voilà l'effet de l'excommunication, que saint Paul appelle être livré à Satan : telle une brebis abandonnée au loup, un malade abandonné du médecin. Tout cela arrive de la part de Dieu, dont la providence ne défend presque plus, et la grâce devient très-faible; de la part de nous-mêmes qui nous abandonnons aveuglément ; du démon dont rien n'arrête la fureur.

En disant que la providence et la grâce sont refusées aux excommuniés, je ne parle pas de la providence générale et de la grâce suffisante, avec lesquelles on peut se sauver, et que Dieu ne refuse à personne. L'homme ne se perd jamais que par sa faute : il a toujours des secours suffisants pour sortir du péché. Je parle des grâces particulières sans lesquelles il est rare qu'on se sauve. L'Eglise, comme le paradis terrestre, porte en abondance les plus beaux fruits, est ornée des plus beaux arbres, arrosée de mille ruisseaux. C'est le sang de Jésus-Christ qui, par les canaux des sacrements, arrose et fertilise cette heureuse terre. Heureux mille fois ses habitants ! le lait et le miel qui y coulent leur laissent-ils rien à désirer ? Mais lorsque par un péché on mérite, comme Adam et Eve, d'en être chassés, étant étrangers sur toute la terre, on n'y trouve que des ronces et des épines, on est la proie des maladies et de la mort. Ainsi quand vous êtes dans l'Eglise les grâces de Dieu coulent sur vous abondamment, la Providence veille sur tous vos besoins, le Saint-Esprit par la confirmation vous remplit de sa force, vous éclaire de ses lumières. Si vous faites quelque faute, le remède de la pénitence les a bientôt expiées, et vous donne des préservatifs. Son corps et son sang, bien mieux que le fruit de vie, vous nourrissent, fortifient, unissent à Dieu, transforment en Dieu. A l'extrémité de la vie l'onction sacrée efface le reste de vos péchés, vous rend quelquefois la santé, etc. En un mot, dans l'Eglise tout concourt à vous soutenir de la part de Dieu. L'exemple et la société de vos frères sont encore d'un grand secours ; vous êtes témoin de leurs bonnes œuvres, leurs prières font à Dieu une sainte violence pour tout obtenir ; le trésor des mérites de Jésus-Christ et des saints y est ouvert dans les indulgences ; tout cela vous est appliqué après la mort. Quel bonheur d'assister et de participer au sacrifice ineffable d'un Dieu qui s'immole sur son autel !

L'excommunication prive de tous ces avantages. C'est une confiscation spirituelle, si on peut employer ce terme, qui ne laisse rien, un naufrage qui engloutit tout, un incendie qui consume tout. Ainsi l'enfant prodigue, éloigné de son père, dissipe tous ses biens et se voit réduit à l'indigence ; ainsi Ismaël séparé d'Abraham, Absalon loin des yeux de David. Je me cacherai, dit le Seigneur, et je les livrerai à leur ennemi : *Abscondam faciem meam ab eis.* (*Deut.*, XXXI, 17.) Je vous portais dans mon sein ; mais

retirez-vous de moi; vous ne serez plus mon peuple : *Vos non populus meus* (*Osee*, I, 9) : image naturelle de l'enfer, où séparé de Dieu, on est abandonné sans ressource à la fureur du démon. Tant qu'on est uni à Jésus-Christ, le démon n'approche qu'en tremblant ; il craint, il respecte malgré lui les serviteurs de Dieu. Mais si l'excommunication les lui livre, il ne garde plus de mesures : comme autrefois il fit souffrir toute sorte de maux au saint homme Job, dès que Dieu lui eut permis de le tourmenter. L'excommunication est une permission semblable et encore plus terrible, puisqu'elle s'étend sur l'âme, que Dieu réserva dans les épreuves de Job : *Verumtamen animam illius serva.* (*Job*, II, 6.)

Aussi ne tarde-t-on guère à commettre les plus grands péchés et à tomber d'abîme en abîme, et même dans l'endurcissement. On fait peu de cas de son mal ; on ne veut ni en guérir ni le connaître ; enfin l'impénitence finale consomme la réprobation. Souvent même Dieu n'attend pas la fin de la vie pour donner des marques éclatantes de son courroux. Combien en a-t-on vu dont le démon a pris possession et qu'il a tourmentés dans le corps d'une manière effroyable ! Il le fit à l'incestueux de Corinthe du temps de saint Paul : *et carne mortificetur.* L'histoire des saints en fournit nombre d'exemples. Malheur à celui que Dieu choisit pour exercer sa justice et effrayer les coupables ! Mais cette possession extérieure, toute redoutable qu'elle est, est encore moins funeste que cette possession intérieure que le démon prend des âmes, en les précipitant dans le péché. Ah ! Seigneur, n'épargnez pas nos corps, mais épargnez-nous le péché : *Hic ure, hic seca*, etc.

Enfin, en encourant l'excommunication, on commet un péché mortel de désobéissance, outre le péché mortel auquel la censure est attachée. En imposant une si grande peine, l'Eglise use de son autorité et ajoute un second commandement à celui qui déjà avait défendu cette action. Par exemple, l'Eglise défend le blasphème sous peine d'excommunication ; le blasphémateur pèche et contre le commandement de Dieu qui défend le blasphème, et contre celui de l'Eglise qui y ajoute la peine : double péché.

L'autorité de l'Eglise n'est pas douteuse parmi les fidèles. Apprenez, vous à qui la passion fait mépriser, ou l'erreur contester sa puissance et ses lois, n'êtes-vous pas devenus ses enfants par le baptême, ses brebis et ses sujets ? Pouvez-vous sans crime, sans apostasie, vous élever contre l'autorité la plus sacrée, la plus redoutable, la plus étendue ? Elle tient les clefs du royaume des cieux : *Quodcunque ligaveris* (*Matth.*, XVI, 19), *pasce oves* (*Joan.*, XXI, 17), *posuit regere Ecclesiam.* (*Act.*, XX, 28.) Saint Paul en a le premier usé, et depuis dix-huit siècles elle en a usé partout : autorité qui fait la consolation des fidèles. Soumettez-vous-y avec amour.

DISCOURS XIV.

DE LA DOUCEUR ET DE LA FERMETÉ DANS LE GOUVERNEMENT

C'est ici une matière ou on ne doit pas s'attendre à réunir tous les suffrages. Chaque supérieur se fait un système de conduite selon son caractère et ses idées, son éducation, ses succès, ses fautes, son expérience. L'un donne dans la douceur, l'autre dans la fermeté, et chacun croit pouvoir préférer son sentiment aux autres. Les inférieurs ne sont guère moins partagés ; et quoiqu'on désire de l'indulgence pour soi, il n'est pas rare qu'on traite de mollesse le traitement fait à un autre.

La diversité de caractère dans les inférieurs cause aussi ses embarras. Les uns ont besoin de douceur, les autres de fermeté. Semblables aux maladies du corps, il faut tantôt des remèdes amers, tantôt des remèdes adoucissants. Qu'il est difficile de gouverner les hommes ! chacun d'eux est un petit monde, qui, outre la diversité des caractères, est encore par son inconstance si sujet aux révolutions, qu'il faut presque se transformer tous les jours pour se mettre sans cesse à sa portée. La perfection consiste dans un sage milieu qui tempère la fermeté par la douceur, et assaisonne la douceur par la fermeté. Ce milieu ne se trouve pas aisément. C'est l'art des arts, dit saint Grégoire. Il est le fruit d'une longue expérience, et peu de gens .e possèdent. Ce n'est qu'après bien des fautes qu'on en approche. Enfin souvent même reste-t-il dans le fond du caractère et des manières je ne sais quoi qu'on ne corrige jamais, malgré l'expérience et les réflexions. On en est quelquefois d'autant plus éloigné qu'on s'en croit plus proche, parce qu'on est moins disposé à entendre raison et à se corriger. Ces difficultés devraient rendre les inférieurs plus dociles et plus réservés à condamner. La difficulté de gouverner excuse les fautes de ceux qui gouvernent.

1° Faisons sentir la nécessité de la fermeté. En prenant sa défense, vous jugez bien que je ne m'attends pas à convaincre tous ceux qui m'entendent. Plusieurs ont trop d'intérêt à l'indulgence pour ne pas se déclarer en sa faveur. C'est aussi de ces vérités, sur lesquelles j'aurais moins de peine à n'être pas tout à fait cru, et sur lesquelles, malgré mes résolutions, je ne réponds pas que mon cœur ne me trahisse : comme aussi j'ose me flatter que votre piété et votre bon cœur me dédommageront, rendront mes résolutions inutiles et me rendront plus de justice, à mesure que j'exigerai moins.

La fermeté est ordinairement un effet de la vertu, une vertu même. Zèle, grandeur d'âme, magnanimité, force d'esprit, telle est sa noble origine ; faiblesse, paresse, pusillanimité, défaut de génie, telle est celle de la mollesse. L'amour désintéressé de Dieu et le désir de lui plaire ne permettent pas à l'âme fidèle de rien négliger dans ses devoirs ; l'amour de soi-même, le dégoût,

l'impatience, le respect humain, font tout abandonner lâchement sans résistance.

La malice et l'inconstance des hommes rendent la fermeté nécessaire. Ils ont tant de penchant au mal, que c'est les perdre que de ne pas opposer à leurs passions une digne insurmontable. Comme un cheval fougueux que le frein arrête, nous avons besoin d'une autorité ferme qui nous retienne. Il faut pour corriger faire sentir la grandeur du mal, sonder la plaie, couper sans pitié jusqu'au vif, appliquer le fer et le feu. Un médecin serait plutôt cruel que miséricordieux, s'il épargnait mal à propos son malade. Couvrir la plaie, ce n'est pas la guérir; c'est l'envenimer, la rendre incurable. La plupart des remèdes sont amers et piquants. La douceur n'a presque aucune vertu ; elle ne sert souvent qu'à engendrer la corruption, quand on en use trop.

Vous êtes le sel de la terre, est-il dit aux apôtres. Le sel s'insinue, pique, mord, mais conserve les viandes. Ainsi une salutaire rigueur préserve les hommes de la corruption. Enfants de Zébédée, vous vous appellerez *Boanerges* (*Marc.*, III, 17), c'est-à-dire enfants du tonnerre, afin que vous fassiez trembler les hommes par l'éclat de vos paroles et que vous les brisiez par vos foudres. Saint Paul menace les Corinthiens de venir à eux la verge à la main : *In virga veniam ad vos.* (I *Cor.*, IV, 21.) Saint Pierre, par une sévérité qui peut passer pour excessive, punit de mort subite Ananie et Saphire pour une faute qui paraît légère.

L'Ancien Testament présente le même esprit de rigueur. Que de châtiments et de menaces pour toute sorte de péchés ! des serpents de feu, des flammes dévorantes, des armées d'ennemis, la tribu de Lévi égorgeant ses propres frères, un million d'âmes ensevelies dans le désert. Quelle sévérité ! La loi est gravée sur la pierre, promulguée au milieu des foudres et des éclairs, enfermée dans l'arche à côté de la verge d'Aaron. Allez, Jérémie, je vous établis pour arracher et planter, édifier et détruire ; soyez un mur d'airain, une colonne de fer ; parlez de la manière la plus forte.

Jésus-Christ, tout plein qu'il était de douceur, s'est armé plusieurs fois d'une juste sévérité; il chasse à coups de fouet les marchands du temple, il reprend vivement saint Pierre, il traite ses disciples d'insensés, il censure la conduite des pharisiens dans des termes où nos usages trouveraient de la dureté. La loi évangélique est très-sévère, et quoiqu'elle ne soit pas conçue en termes impérieux, elle exige les choses les plus difficiles, défend les plus légères avec inflexibilité. La loi des juifs, plus effrayante dans ses menaces et ses expressions, n'en exigeait pas tant.

Dieu lui-même, comment gouverne-t-il l'univers? Que d'exemples de justice ! les histoires ne sont qu'un tissu de calamités; le détail en serait infini. C'est un Dieu jaloux et sévère, le Dieu des armées. Tout péché mortel est sévèrement puni, le péché véniel le sera par des flammes dévorantes. Il est attentif à tout, n'oublie rien, demande compte de tout. Il ne parle qu'une fois, et ses lois, invariables dans le moral comme dans le physique, seront à jamais exécutées dans le moindre péché comme dans le plus petit grain de sable; elles ne sont un moment suspendues que par des miracles. Tout se brise à cette souveraine nécessité.

Tous les législateurs se sont fait un point capital de cette fermeté inébranlable. Ils ont mieux aimé que l'innocent ait quelquefois été exposé à périr que de mollir sur des règlements nécessaires au bon ordre. L'affaiblissement leur a paru le plus grand des inconvénients; on a établi des juges pour les faire observer, on leur a mis un bandeau sur les yeux, pour ne faire acception de personne, une balance et une épée à la main, pour peser tout avec la plus scrupuleuse exactitude et tout immoler avec la dernière rigueur. Les fondateurs des ordres religieux, dont la condescendance devrait être d'autant plus grande que la soumission est plus volontaire, ont cependant parlé en législateurs, et ordonné des peines contre les coupables; ils ont établi des supérieurs pour veiller à l'observation, exigé des vœux solennels pour l'assurer et pris avec la plus grande fermeté toutes les précautions nécessaires pour prévenir la transgression ou la réparer : *Sepem circumdedit ei.* (*Matth.*, XXI, 33.) En effet un gouvernement trop doux renverse le bon ordre. Les bons en souffrent, les méchants en abusent. Les bons portent le joug de la dépendance, et souffrent de la part des méchants des excès qu'on n'a pas la force de réprimer. Les méchants se prévalent de la faiblesse, pour porter à l'excès une licence et des passions auxquelles on n'a pas la force de mettre des bornes; il leur suffit de lever le masque de la révolte pour se faire craindre, de résister pour être maîtres, d'oser être coupables pour se flatter d'être impunis. Ainsi par un renversement étrange les criminels deviennent heureux, et les innocents sont à plaindre. Mais la fermeté est utile à tout, les méchants tremblent et se mesurent, les bons deviennent plus fidèles et plus vigilants; la vertu en sûreté se pratique sans risque, le vice n'ose éclater, et conserve du moins les apparences de la vertu. De gré ou de force le bien se fait, le mal s'évite, et il n'est pas difficile de rendre à la fin sincèrement vertueux celui que l'on oblige à se contrefaire et à qui on ôte l'espérance du vice et la facilité.

Mais les inférieurs fussent-ils les plus saints du monde, quel trésor de mérite ne leur enlève pas le trop de bonté? Leurs intentions cessent d'être aussi pures; plaisir, amitié, faiblesse, tout se mêle dans les motifs ; on s'attache humainement à des supérieurs, qui ne sont que des amis et des confidents. C'est un danger pour le supérieur même d'être trop aimé. Un peu de rigueur purifie l'intention, et détache de tout. Des manières sévères, quelquefois dures, font acquérir un nouveau mérite aux inférieurs

vertueux. Ces épreuves délicates rendent humble, mortifié, docile, vigilant. La mollesse les rend plus délicats, difficiles, sensibles, hardis, entreprenants; ils se pardonnent aisément, engagés et séduits par la facilité même qu'on met à les excuser et à leur pardonner.

Combien la mollesse du supérieur ne nourrit-elle pas la paresse de l'inférieur! Cette terre, faute de culture, ne produit que des ronces; cette eau dormante, faute d'être agitée, n'engendre que corruption. Nous sommes tous naturellement paresseux, nous avons besoin d'aiguillon. Heureux qui est dans l'heureuse nécessité de faire le bien! Il en coûte d'abord de s'y voir réduit; mais on se sait bon gré dans la suite. Un enfant pleure d'abord quand on le châtie; devenu plus raisonnable, il remercie le maître qui l'a châtié. Je châtie ceux que j'aime, dit la Sagesse, comme un père châtie ses enfants : *Qui parcit virgæ, nocet filiis* (*Prov.*, XIII, 24); *ego quos amo, arguo et castigo* (*Apoc.*, III, 19), *si estis extra disciplinam quam adulterii non filii* (*Hebr.*, XII, 8), surtout des caractères pour qui la rigueur est indispensable.

Quel ne fut pas le malheur du grand prêtre Héli pour avoir eu trop de bonté! Hélas! il reprenait ses enfants, il était lui-même irréprochable; mais il ne s'armait pas d'une sainte rigueur. C'en est assez pour tout perdre. La défaite de l'armée, la prise de l'arche, la mort de ses fils, la sienne, que de châtiments pour un simple défaut de sévérité! Un père, un maître, un supérieur doivent user de leur autorité avec fermeté. Pour conduire un troupeau, pour conduire un vaisseau il faut un gouvernail; il faut un fondement de pierre ferme pour élever un édifice.

2° Changeons de langage; parlons celui de la douceur. Quelque utile que soit la fermeté, comme nous venons de le dire, quelque nécessaire que quelquefois elle puisse être, les voies de douceur sont généralement plus efficaces. Ce caractère se montre avec éclat dans trois personnes que Dieu a chargées du gouvernement des peuples : Moïse, David et Pierre. Moïse est le plus doux des trois. Bien loin de demander, d'accepter la vengeance, il prie pour ses persécuteurs, lorsque Dieu s'arme pour les punir; il se jette entre le feu et les coupables, offre son sang pour leur servir de victime : *Dele me de libro viventium.* (*Exod.*, XXXII, 32.) David, formé à la patience par les poursuites de Saül, conserve sur le trône les sentiments qu'il y avait apportés. Sa douceur fait son espérance, et, pour obtenir grâce, il rappelle à Dieu, comme le motif le plus touchant, le souvenir de sa douceur : *Memento, Domine, David.* (*Psal.* CXXXI, 1.) Ses officiers, voulant châtier Semeï, je suis, leur dit-il, le plus coupable ; je dois subir avec soumission le châtiment que Dieu m'impose. La révolte d'Absalon n'est pas capable d'aigrir son cœur ; et lorsque les besoins de l'Etat l'obligent de faire marcher une armée contre ce rebelle, il ordonne d'épargner ses jours : *Verumtamen servate puerum.* Une victoire complète ne peut calmer la douleur que lui cause sa mort ; et au milieu des cris de joie de tout le peuple, on entend un roi outragé qui, seul inconsolable, voudrait encore au prix de ses jours, racheter ceux du parricide. Saint Pierre ne fut chargé du gouvernement de l'Eglise qu'après s'être engagé aux lois de la douceur et de l'amour. On lui demande jusqu'à trois fois s'il en est sincèrement rempli : *Petre, amas me?* (*Joan.*, XXI, 17.) Toute sa vie en fut un modèle. Il pratiqua constamment les règles qu'il donne aux pasteurs dans ses épîtres. Gardez-vous, leur dit-il, de dominer sur le clergé ; rendez-vous de bon cœur la forme de votre troupeau ; pourvoyez à ses besoins avec plaisir : *Providentes non coacte, sed spontanee, sed forma facti gregis ex animo.* (*Petr.*, V, 2, 3.)

Qui porta jamais la douceur aussi loin que le Sauveur du monde? Les apôtres y étaient si accoutumés, qu'ils furent surpris lorsque le zèle de la maison de Dieu l'arma de fouets, pour chasser les vendeurs du temple. Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, il se laisse égorger sans se plaindre; il expire dans les supplices sans songer à se justifier. Voilà l'agneau qui efface les péchés du monde. Il porte la douceur jusqu'à ne pas casser le roseau à demi brisé, et éteindre le lumignon fumant. Vous ne me connaissez pas, disait-il aux apôtres, lorsqu'irrité contre un peuple indocile qui refuse de vous entendre, vous voulez faire tomber le feu du ciel. Vous ne savez pas à quel esprit vous devez vous laisser conduire. Je demande la miséricorde, non le sacrifice. Je suis venu appeler les pécheurs, non les justes : *Nescitis cujus spiritus estis* (*Luc.*, IX, 55). Pleins de ces maximes, le saint abbé Popon, au désert, et S. François de Sales, disaient : *Excès pour excès, j'aime mieux être condamné par trop de douceur; je trouverai grâce auprès de celui qui est doux et humble de cœur par excellence.*

Mais sans que la religion s'en mêle, qu'on recueille les suffrages. Est-il un seul homme, pour peu qu'il y soit intéressé, qui ne donne la préférence à la douceur? Les Juifs, alarmés des éclairs et des foudres qui brillaient sur le mont Sinaï, disaient à Moyse : Que le Seigneur ne nous parle point, nous risquerions de perdre la vie; parlez-nous, vous, qui êtes plein de douceur : *Loquere tu nobis* (*Exod.*, XX, 19). Le plus grand apologiste de la rigueur serait bien à plaindre, si on suivait, en se gouvernant, les principes qu'il étale. Il se plaint, comme un autre, de la pesanteur du joug, et son courage disparaît quand il trouve des épines. La vénérable Mathilde du Saint-Sacrement répondit à une de ses sœurs qui blâmait son indulgence : Je vais me corriger, et c'est par vous que je vais commencer. A ces mots, accablée d'un coup de foudre, la zélée indiscrète lui demande pardon, et se trouve heureuse qu'on ne suive pas ses avis. Il y a loin de la spé-

culation à la pratique Pourquoi un poids et un poids, une mesure et une mesure?

Quoique sans doute il puisse se trouver de la faiblesse, de la paresse, de la bassesse dans la douceur, il y a communément moins de vertu dans la rigueur. C'est plutôt dépit que fermeté, impatience que justice, dureté qu'exactitude, opiniâtreté que constance. L'orgueil piqué cherche à se venger. Prévenu de soi-même, on se fait un point d'honneur de soutenir son ouvrage, tout assujettir à ses lois, tout ramener à ses vues. La modération qui sait arrêter les saillies, sacrifier ses intérêts, abandonner ses idées, suppose et est elle-même une grande vertu. Rien de plus aisé que de prendre un air despotique, de commander en maître, de vouloir absolument, de tout immoler à ses ordres. Il ne faut pour cela ni esprit ni vertu; la brutalité y suffit, les passions y entraînent. Mais souffrir, attendre, dissimuler à propos, répandre des bienfaits, gagner les cœurs par des manières engageantes, c'est le fruit d'une vertu supérieure. Les personnes les plus faibles sont plus difficiles, plus impatientes, plus cruelles. Un vieillard ombrageux est toujours de mauvaise humeur, une femme jalouse est fière, inflexible, la lie du peuple grossière, soupçonneuse, inhumaine. La faiblesse et la passion entraînent presque toujours je ne sais quoi d'austère, d'hérissé, de barbare, jusque-là que ceux mêmes qui sont d'ailleurs pleins de douceur, ne sont presque plus connaissables, lorsque la maladie, les affaires, la prévention, les accidents imprévus les ont mis de mauvaise humeur. La grandeur d'âme, au contraire, la vertu, la noblesse, les dignités, la puissance, donnent communément un air de modération, un goût de clémence, une inclination à la paix, et ne sont pas moins l'image de la bonté divine par la douceur et le calme, que de sa majesté par le pouvoir et l'autorité. Ceux mêmes dont le caractère penche le plus vers l'austérité, en craignent la réputation, et aspirent à la gloire de la douceur; et lorsque, revenus à eux-mêmes, ils commencent à se posséder, on leur en voit affecter les apparences et dérider un moment le front.

Les inconvénients de la rigeur sont peut-être plus grands que ceux de l'indulgence : inconvénients dans celui qui l'exerce, dont la violence et les emportements sont quelquefois un mal plus grand que celui qu'il veut corriger. Souvent, pour éteindre une étincelle, on allume un grand feu; pour guérir le bout du doigt, on coupe le bras. Il est une infinité de choses qu'il faut souffrir, dont le remède serait encore pire. Le plus grand de tous les abus, c'est peut-être de vouloir les corriger tous. Inconvénient dans ceux qui en sont l'objet. On s'aigrit, on se dépite, on se décourage, on n'avance rien, on s'endurcit même dans le mal, et on se révolte. Rien ne compromet et n'affaiblit plus l'autorité, que de la pousser à bout. Il est rare que l'excès ne l'ébranle, ne la rende odieuse, et ne fasse chercher à la secouer. L'imprudent Roboam, pour n'avoir pas su plier à propos, perdit la plus belle portion de ses Etats. Au contraire, jusqu'ici obstinés, nous nous sommes convertis, quand on a employé la douceur : *Supervenit mansuetudo et corripimur.* (*Psal.* LXXXIX, 10.)

Quelle différence entre ces deux gouvernements! Là les sujets heureux, tranquilles, bénissent la main qui les conduit; ici toujours alarmés et malheureux, ils ne cessent de maudire la dureté qui les accable. D'un côté, un calme profond présente l'image du paradis, on obéit avec joie, on aime le devoir, on prévient avec zèle les moindres ordres; de l'autre, l'agitation et le trouble ne peignent que trop les horreurs de l'enfer, on élude les commandements, on n'obéit que par force, on ne le fait qu'à demi, on se plaint, on offense, on murmure, on méprise. Autant les uns craignent de voir finir les jours sereins qui les comblent de consolation, autant les autres en redoutent la durée. Ceux-là les regrettent quand ils sont passés, et mettent ce temps favorable au nombre des plus heureux jours; les autres n'y pensent qu'avec horreur, et en détestent la mémoire.

On peut abuser de la douceur, mais ce ne sont guère que les méchants qui en abusent, qui même n'en abusent pas toujours; la rigueur offense et perd les bons mêmes, sans beaucoup corriger les méchants. La rigueur ramène rarement le bon qui s'écarte; la douceur ramène le méchant; et, loin de faciliter la conversion, la rigueur en ferme les portes par la crainte du châtiment; la douceur les ouvre par l'espérance du pardon. Pour un péché que la crainte arrête, elle empêche la réparation de cent; et pour un que la douceur tolère, elle en fait réparer cent. Le cœur de l'homme sent tôt ou tard sa faute, et désire de se corriger. Saisissons ce moment favorable, aplanissons-lui la voie du retour; ce serait le désespérer, et rendre son mal sans remède, que de lui en fermer les avenues, etc. J'espère que votre conduite ne me fera pas repentir d'avoir avancé et de suivre ces règles.

DISCOURS XV.

SUR L'OBÉISSANCE AVEUGLE.

Quoique le gouvernement doive être tempéré de douceur et de fermeté, et même pencher vers la douceur, l'inférieur n'est point dispensé d'une obéissance aveugle et parfaite. Rien de plus raisonnable que ce principe, cependant il n'y a pas jusqu'aux gens raisonnables et aux gens de bien, qui lors même qu'ils obéissent, ne veulent connaître la raison du commandement. Cette connaissance adoucit l'amertume de la soumission. Alors, après avoir pesé les motifs de la conduite et décidé par ses lumières, on fait usage de sa liberté, on conserve l'empire de son cœur. Souscrire à la raison connue, c'est en quelque sorte n'obéir qu'à soi-même; mais Dieu a voulu, pour rendre le sacrifice complet, que comme la foi fait

croire des mystères incompréhensibles, l'obéissance fait exécuter une sorte de mystères c'est-à-dire, des choses non-seulement inconnues, mais supérieures, et en apparence opposées à la raison.

Je sais qu'on ne manque pas de prétextes pour s'en défendre. Tandis qu'on se croit innocent, on accuse le supérieur de bizarrerie, de despotisme, d'emportement, de prévention, d'injustice. On s'en prend à des ennemis dont la calomnie a décrié, la malignité a desservi; mais la loi n'écoute point ces prétextes. Elle vous ordonne d'obéir au supérieur même injuste et déraisonnable : *Obedite etiam dyscolis.* (I *Petr.*, II, 18.) La présomption n'est-elle pas en sa faveur? S'il est injuste et sa conduite irrégulière, je vous plains sans doute; je vous exhorte à prier Dieu pour lui : je n'en dis pas moins qu'il faut commencer par obéir, sauf à lui faire ensuite vos remontrances avec tout le respect qui lui est dû. Cette vérité, partout importante, l'est surtout dans une communauté.

1° Voilà le vrai mérite de l'obéissance. Il n'est pas bien difficile quand on aime ses supérieurs, quand leurs ordres sont raisonnables, et qu'on ne nous ordonne que ce qui nous plaît. Un séculier, un païen même serait bon religieux à ce prix : *Nonne ethnici hoc faciunt?* (*Matth.*, V, 47.) Né libre et maître de sa volonté, l'homme cherche son bonheur et se flatte de le trouver dans une infinité de choses qui s'offrent à lui. Etre dans un état où l'on ne peut en jouir à son gré, c'est se priver non-seulement du bien réel qui peut y être, mais encore du bien imaginaire qu'on s'y promet, et se rendre véritablement malheureux en s'attachant jusqu'aux apparences. Voilà la servitude; c'est celle de l'obéissance. Je dépendrai donc des volontés d'un autre, se dit-on avec amertume? on exigera des choses désagréables, on me privera de celles qui me plairont. Quel sacrifice difficile! quel trésor de mérites!

2° Chacun est suspect dans sa propre cause. Tout plaideur qui perd son procès condamne son juge; tout accusé se dit innocent; personne, à l'entendre, qui n'ait raison. Il faut donc quelqu'un qui décide, à qui on s'en rapporte; mais toujours êtes-vous celui à qui on doit le moins s'en rapporter. Fussiez-vous innocent dans le fait dont il s'agit, vous êtes coupable de mille autres fautes qui méritent plus que vous ne souffrez. Vous êtes trop heureux qu'à la faveur de cette légère mortification Dieu veuille vous tenir quitte de dix mille talents que vous devez.

3° Votre règle est expresse à cet égard, et en cela conforme à celle de tous les ordres religieux. Vous verrez dans le chapitre des coulpes que quand on reprend ou punit quelque sœur, elle doit recevoir la correction et subir la punition, sans qu'il soit permis ni à elle ni aux autres de l'excuser. On peut, dans la suite, faire ses représentations, mais il faut commencer par se soumettre, non-seulement extérieurement, mais d'esprit et de volonté. On doit cet hommage à Dieu; sa grandeur le mérite, sa sagesse garantit la justice de ses lois. Sans avoir par lui-même ni ces droits, ni ces garants, l'homme tient la place de Dieu.

4° L'Ecriture n'y est pas moins formelle. Obéissez à vos maîtres, même déraisonnables : *Etiam dyscolis.* (I *Petr.*, II, 8.) Fussent-ils de mauvaises mœurs, ne faites pas ce qu'ils font; mais faites ce qu'ils vous disent : *Quæcumque dixerint servate et facite.* Leurs intentions fussent-elles aussi mauvaises que celles de Caïphe, il n'importe si la sentence est injuste, la malice la lui dicte; cependant il prononce un oracle, parce qu'il est pontife cette année : *Prophetavit quia erat pontifex.* (*Joan.*, XI, 51.) Le Saint des saints s'y soumet sans se plaindre, comme un agneau; Hérode, Pilate, Caïphe disposent de ses jours : *Obediens usque ad mortem.* (*Philipp.*, II, 8.)

5° La justice humaine se conforme tous les jours à ces grands principes. Les sujets ont-ils la liberté d'examiner les ordonnances du prince et de suspendre leur exécution? Une cour supérieure a-t-elle porté un arrêt peut-être injuste, il faut obéir. Il y a moins d'inconvénient à risquer la justice que l'obéissance. Un homme condamné par défaut et par contumace ne peut être écouté, même par le juge supérieur, qu'il n'ait commencé par purger le décret, et se remettre en prison. En matière de correction et de discipline, un appel, même légitime, n'a point d'effet suspensif. Un homme se fait-il justice à lui-même en prenant son bien entre les mains d'un autre? Il faut commencer par réintégrer le possesseur, en lui rendant ce qu'on lui a pris : *Spoliatus ante omnia restituendus.*

6° La raison le prouve. Peu de personnes qui ne souffrent avec peine la correction et ne se disent innocents. Si ce prétexte suffisait pour suspendre l'obéissance, un supérieur aurait les mains liées, et rien ne pourrait se terminer. Sans doute un supérieur ne peut en conscience condamner sans raison, et abuser d'une autorité qui lui est donnée pour édifier, non pour détruire; mais enfin c'est à l'inférieur à se soumettre, et non pas à juger. L'autorité est plus certaine que l'irrégularité dont on se plaint. C'est à Dieu seul qu'il en rendra compte. C'est un plus grand mal de ne pas obéir que d'abuser de l'autorité.

7° L'Eglise l'a décidé dans la constitution *Unigenitus*, en condamnant la proposition quatre-vingt-onze : *Une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.* Il serait aisé d'abuser de cette proposition captieuse, en traitant de devoir tout ce qui nous plairait. Un excommunié même injustement doit se comporter en excommunié, et se soumettre par provision à la censure; à plus forte raison doit-on cette obéissance provisoire dans les cas où, ne s'agissant pas d'une peine aussi considérable, il n'y a nul risque à obéir. Quiconque

vous débiterait une morale différente serait un guide aveugle qui conduirait au précipice.

8° L'esprit de désobéissance est le caractère du démon. Il part d'un fond d'orgueil insupportable qui choque tous les attributs de Dieu. On n'est indocile que par présomption, se croyant plus éclairé et plus sage que ceux au jugement de qui on refuse de déférer : ou par esprit de mépris et de révolte, quoiqu'on sente la sagesse de l'ordre qu'on refuse d'exécuter, *Dixisti non serviam* (*Jerem.*, II, 10.), comme le disait Pharaon : ou par ambition, parce qu'on voudrait dominer. L'autorité me choque ; l'idée de soumission me déplaît. L'ordre ou la défense sont un assaisonnement d'amertume ou de douleur qui me rend insupportable ce que j'aurais approuvé, si c'eût été libre ou agréable ce que je condamnerais si j'étais maître. Tel est l'esprit de l'hérésie : elle cite tout à son tribunal, décide tout par son esprit particulier. Les suffrages les plus respectables, l'autorité infaillible de l'Eglise sont de faibles lumières pour celui qui se croit supérieur à tout.

9° C'est un péché de malice. Dans les autres passions, l'inattention, la surprise, la faiblesse arrachent bien des fautes où le cœur n'a que peu de part. La violence de la tentation, l'imperfection du consentement en diminuent bien la grièveté ; mais la désobéissance le commet toujours avec connaissance et de propos délibéré. Ce péché mérite les anathèmes dont Dieu a chargé le péché contre le Saint-Esprit. Qu'il est contraire à la gloire de Dieu ! Quoique Dieu fasse tourner le péché même à sa gloire, il ne tient pas au coupable que Dieu n'en soit privé. La soumission lui serait agréable et glorieuse ; la révolte le déshonore et l'offense. Cherchons donc cette gloire uniquement, préférablement à tout, généralement en tout ; rien ne peut entrer en comparaison; tout est infiniment au-dessous.

Enfin ce défaut est presque irréparable, et des plus contagieux par l'exemple. On peut tout espérer d'un homme docile. Il découvre ses défauts, reçoit la correction, prend les moyens qu'on lui suggère, se corrige en effet. L'homme indocile, défiant, prévenu, armé contre tout ce qu'on peut lui dire, est inaccessible. Ses moindres défauts sont sans remède. Aussi le démon ne néglige rien pour inspirer l'esprit de désobéissance. Il ne craint rien tant que la soumission ; il suscite ses suppôts pour décrier les supérieurs, rendre leur conduite ridicule, suspecte, odieuse, semer les murmures et les plaintes. Malheur à ceux qui dans les communautés font ce coupable métier d'empoisonneurs publics ! Les lois de l'Etat les regardent comme coupables de lèse-majesté, quand ils regardent le prince. Les maisons religieuses n'en doivent pas avoir moins d'horreur. Saint François Xavier, qui était la douceur même, écrivant au recteur du collége de Goa, lui recommande de souffrir avec patience les défauts de ses frères. Nous avons chacun les nôtres, dit-il ; mais pour la désobéissance et l'esprit de révolte, c'est une peste publique : vous ne sauriez vous en défaire trop tôt. L'unique remède est de retrancher du corps sans délai ces membres gangrenés.

Au reste suivons ces principes dans les plus petites choses, dans les conseils, dans les volontés de Dieu obscures, aussi bien que dans les plus absolues et les plus considérables. Tout est précieux quand il est marqué au sceau du bon plaisir de Dieu. Est-il moins aimable quand il demande de petites choses que quand il en exige de grandes ? Il n'est pas avare de ses bienfaits, faut-il l'être de la reconnaissance ? faut-il le disputer avec un Dieu si généreux, si libéral, si magnifique ? Non, je préviendrai vos moindres volontés, même dans le doute. Que ne puis-je le dissiper ! Il ne vous en faut pas davantage dans la distribution des grâces. Vous nous prévenez, quoique vous en prévoyez l'inutilité. Vous avez bien connu l'inutilité de l'incarnation pour le grand nombre ; mais vous nous aimiez trop pour épargner votre vie. N'êtes-vous pas en quelque sorte plus engageant dans les petites choses? Dans les grandes vous paraissez chercher davantage votre gloire et le bien public ; dans les petites, vous vous renfermez dans notre perfection. Nous y avons seuls intérêt. L'attention à nos plus petits biens et nos plus petits maux est bien plus touchante que cette espèce d'indifférence qui ne se réveillerait que pour les grandes choses. L'amour est bien plus pur quand il agit sans risque, que quand il est comme entraîné par l'intérêt et la crainte d'une éternité. Ne négligeons donc rien : c'est la voie par laquelle Dieu veut nous mener. S'y rendre fidèles, c'est l'engager à nous soutenir ; manquer de fidélité, c'est l'obliger à nous abandonner. On est plus faible et le démon plus fort, après une chute même légère. Au contraire on se fortifie, on affaiblit le démon par un acte de vertu, même léger. L'amitié de Dieu et notre amour ne souffrent pas moins les mêmes vicissitudes, etc.

DISCOURS XVI.

SUR L'ÉTAT DES SOEURS CONVERSES.

Non veni ministrari, sed ministrare. (*Matth.*, XX, 28.)

Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir.

Rien n'approche plus de l'état humiliant de servitude où le Très-Haut a voulu se condamner, que celui que vous embrassez, mes chères sœurs. Non-seulement vous quittez le monde pour vous ensevelir dans le cloître, mais encore vous cherchez une seconde espèce de religion dans la religion même, en embrassant l'état de converse. Cet état a quelque chose de bas aux yeux du monde. Il semble n'être qu'un asile ouvert à ceux à qui la naissance ou la fortune a fermé l'entrée à de plus grands établissements.

Mais que dis-je le monde ? Heureux si on n'y avait que lui à combattre, on se ferait

gloire d'en être méprisé avec Jésus-Christ. Il faut encore y être en garde contre les personnes religieuses mêmes, et avec toute l'humilité dont elles font profession et parlent le langage, que pense un grand nombre de cet état d'anéantissement? en est-il beaucoup dans la disposition qu'exigent certaines règles, de préférer, si on était le maître, l'état de converse à celui de dame de chœur. Peut-être dans le temps d'une ferveur naissante où tout est facile, ou d'une piété consommée qui met au-dessus des faiblesses ordinaires, on rendra justice à la vérité. Mais qu'en pense-t-on communément lors même qu'une société journalière semble avoir dû former des liens d'amitié, et que l'éloignement du monde doit en avoir fait perdre la hauteur? Comment exige-t-on quelquefois des travaux et des services sur lesquels on s'imagine qu'une place de chœur donne des droits incontestables? Il faut donc, mes sœurs, vous faire sentir le mérite et l'étendue des engagements que vous vous proposez de contracter.

Mais aussi comme il arrive souvent qu'on apporte dans le cloître les défauts qu'on avait dans le monde, qu'on y est indocile aux avis, grossier dans ses manières, négligent dans ses devoirs, sans respect pour ses supérieurs, que d'ordinaire plus heureux qu'on ne pouvait espérer d'être, on oublie, comme saint Augustin remarque dans sa règle, ce que la Providence nous fit naître, qu'on n'en est que plus vain, plus délicat, plus difficile, il faut vous en expliquer les devoirs. Vous entendrez assez parler des obligations de la vie religieuse en général, mais il est rare qu'on parle sur l'état des converses, qu'on en fasse voir le bonheur et la sainteté, et qu'on apprenne aux unes et aux autres les égards mutuels qu'on se doit. Au reste dans tout ce que j'ai à vous dire des désagréments de votre état, je n'ai garde de parler de la maison respectable dont le Seigneur vous ouvre les portes, vous ne sauriez trop l'estimer, vous n'y verrez que de bons exemples; mais pour rendre votre sacrifice plus éclairé et plus méritoire, il sera utile à tout le monde d'entrer dans un détail dont il est rare qu'on traite.

C'est un problème de savoir si les personnes de naissance sont plus propres que les autres à l'état religieux. L'expérience apprend du moins que le mélange met souvent obstacle à l'union et au bon ordre. La La grossièreté des unes, l'orgueil des autres les met si souvent aux prises, qu'il s'en forme presque deux communautés. Un intérêt commun réunit les personnes de distinction contre les autres, qui, par un semblable intérêt, forment à leur tour un parti. Il est dans l'Eglise divers ordres où l'on évite soigneusement ce mélange, tantôt en ne recevant que des nobles et ne prenant que des domestiques à gages, tantôt en ne recevant que des pauvres et n'admettant les nobles qu'à des épreuves extrêmement difficiles. (Sœurs de la charité; Malte.)

Les gens de condition ont communément plus de dignité dans les manières, de noblesse dans les vues, de désintéressement dans les sentiments, de discrétion dans les paroles, de liant et de poli dans le commerce. L'éducation, l'exemple des parents, les compagnies qu'on a fréquentées, l'état même y contribue. Elevé d'une manière noble, on ne sait ni dire ni faire des grossièretés; vivant avec des personnes qu'on respecte et de qui on est respecté, on sait aussi se respecter soi-même; accoutumé à une certaine aisance, on est au-dessus de bien des minuties; si on épargne et conserve son bien, on sait aussi donner et perdre, parce qu'on s'est toujours vu des ressources et souvent la ressource des autres. Tout cela facilite la vertu; la charité, la douceur, la politesse sont comme naturelles; la prudence, la modestie, sont tout acquises : les grands sentiments sont dans le cœur et préparent aux plus grands sacrifices.

D'un autre côté tout cela forme des obstacles. Accoutumé à commander, on obéit avec peine; l'aisance où l'on a vécu, les plaisirs qu'on a goûtés rendent la mortification et la pauvreté bien plus dures. L'éclat dont on était environné et dont l'esprit demeure longtemps rempli, compatit peu avec les lois austères de la modestie; il reste des idées de grandeur qui intéressent à toutes les affaires de sa famille, on se fait honneur, on parle de ses richesses. Les parents eux-mêmes, toujours pleins des idées du siècle, les impriment à ceux qui sont dans le cloître. Leur nom, leur crédit, leurs richesses donnent des protections dont on est tenté de se servir dans ses peines, et pour assurer le succès de ses projets, on leur en fait confidence, on suit leurs avis. On a peine de se lier avec des religieuses d'un rang inférieur, dont les manières si différentes blessent et font rougir, on croit au-dessous de soi une infinité de petits exercices, on voit avec dépit à ses côtés et souvent au-dessus, des personnes au-dessus de qui on eût été en effet dans le siècle. Comment se lier, se familiariser, respecter, obéir quand on songe qu'on les aurait vues ramper devant nous, et attendre nos ordres?

L'obscurité de son côté a ses dangers et ses avantages. On n'est pas nouveau au travail et à l'humiliation. On a trop souvent manqué du nécessaire pour être surpris de la pauvreté. On quitte le monde sans peine, puisqu'après tout on n'a que peu à quitter. On est bien plus soumis et plus docile On a toujours vécu dans la dépendance. La vie dure qu'on menait était une grande mortification. Un esprit toujours resserré dans un cercle de petites choses, se recueille plus aisément; Dieu se communique à lui plus qu'à d'autres. Il aime les pauvres, il découvre ses secrets aux simples, il répand ses faveurs sur les humbles, se familiarise avec les enfants. Il le fut lui-même. Peut-il ne pas chérir ceux à qui il a voulu ressembler? *Intellectum dat parvulis.* (*Psal.* CXVIII, 130.)

Au contraire, rien de plus insupportable qu'un pauvre superbe. Un homme de néant qui change de fortune en est ébloui; il en faut peu pour l'enivrer. Pour peu qu'il en acquière, c'est toujours beaucoup pour lui. Il s'en repaît, il s'enorgueillit, il s'oublie; pour peu qu'il domine, il le fait impérieusement. Il semble vouloir se dédommager de la servitude où il a vécu, et, dans la crainte de voir échapper un empire dont la douceur, jusqu'alors inconnue, le ravit et l'enchante, il en met à profit, il en savoure tous les moments. Plus difficile qu'un autre, il craint toujours qu'on lui reproche son ancien état. Il s'offense, il s'irrite des moindres soupçons. Malheur au téméraire qui ose se comparer à lui ou le comparer à lui-même! Du reste, avare, inhumain, il se précautionne sans cesse contre une indigence dont il a éprouvé les rigueurs et dont il peut craindre le retour; ou, au contraire, prodigue par ostentation, pour faire oublier sa bassesse passée et faire montre de sa grandeur présente; complaisant par intérêt, flatteur par habitude, tandis qu'il est grossier par éducation, sauvage par état. Il transpire toujours quelque chose du fonds qu'il a reçu, que tôt ou tard les occasions développent.

C'est à la vertu à profiter de ces avantages et à corriger ces défauts. Ils sont la matière de son exercice. Qu'une personne de condition est édifiante, qui oublie sa naissance et par humilité se regarde comme la dernière de toutes, et, loin d'exiger des déférences, redoute les moindres égards! Rien aussi de plus louable qu'une personne de mérite qui, par une vertu fort au-dessus de l'obscurité de son extraction, sait embellir la piété par la noblesse des sentiments et la dignité des manières. Celle-là, oubliant les frivoles avantages du siècle, doit, par bonté, aplanir les avenues, abréger le chemin, faciliter l'accès, réunir tous les cœurs; celle-ci, se souvenant de ce qu'elle a été, respecter d'autant plus dans le cloître celles que la Providence avait fait naître ses supérieures. Les unes et les autres doivent abaisser les montagnes, aplanir les vallées, redresser les chemins tortueux et adoucir les raboteux.

Quoi qu'il en soit de ce qu'on rapporte dans un monastère, je dis du moins que ce qu'y trouve une converse est infiniment plus favorable à la vertu et même au repos. Il semble d'abord qu'une plus grande liberté donne aux dames des moyens et des satisfactions dont une converse est privée par ses travaux et sa dépendance. L'assiduité à l'office divin, un esprit ouvert et cultivé donnent en apparence des facilités que l'ignorance et des exercices corporels semblent refuser à la converse. Sachez, au contraire, qu'en se débarrassant on se rend heureux, et en s'anéantissant on se rend saint. Parmi bien des exemples répandus dans les histoires monastiques il en est un frappant du siècle passé dans la personne de Mlle Accarie, première carmélite de France, sous le nom fort connu de Sœur de l'Incarnation, à qui ce saint ordre est redevable de son établissement en ce royaume. Cette digne fille de sainte Thérèse, quoique distinguée par sa naissance et par sa fortune; bien plus, quoique fondatrice et pierre fondamentale de l'ordre, malgré les oppositions et de sa famille dans le monde, et de ses sœurs dans le cloître, ne voulut jamais être que sœur converse. La ville de Pontoise, où l'on conserve ses précieuses cendres, est encore embaumée de sa profonde humilité.

Nous serions dans un enfer, non pas dans un monastère, dit sainte Thérèse (c. 27, l. Ier *De la perfection*), si celles dont la naissance est plus noble ne parlaient moins que les autres de leurs parents, puisqu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite. Au sacré collége des apôtres, saint Pierre, qui n'était qu'un pêcheur, fut préféré à saint Barthelemy, quoique fils de roi, à ce que disent quelques-uns. Notre Seigneur le voulut ainsi parce qu'il savait ce qui se passait dans le monde sur les avantages de la naissance. Etant tous formés de terre, les contestations sur ce sujet sont comme si l'on disputait quelle de deux sortes de terre est plus propre à faire du mortier. O mon Sauveur, quelle belle question! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, ne fût-ce qu'en riant. J'espère que la divine majesté nous accordera cette grâce. Si l'on voit en quelqu'une de vous la moindre chose qui en approche, il faut au plutôt y remédier. Que cette personne craigne d'être un Judas parmi les apôtres. Il faut qu'on la pétrisse jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne mérite pas seulement d'être traitée comme la mauvaise terre.

Ce fut par une sagesse divine que Mlle Accarie fit ce choix. Une converse peut mieux pratiquer les vœux essentiels et les vertus religieuses; elle est plus en repos et en sûreté. Une dame de chœur n'est souvent pauvre qu'à demi, n'en a que le nom, rarement le mérite. Une dot considérable semble lui donner un titre à l'autorité d'une maîtresse et à la mollesse d'une mondaine. La cupidité de la maison la négocia, l'exigea, fut flattée en la recevant. La sensualité de la professe en rappelle le souvenir, en reproche la quantité; en exige l'intérêt et marchande à son tour, après avoir été marchandée. Les pensions qu'on se réserve, une famille riche et libérale fournissent des commodités et des délicatesses qu'on eût à peine acceptées dans le monde. On est à son tour aussi rigoureux créancier qu'on a été malheureux débiteur. On vend bien cher la profession qu'on a chèrement achetée. Que devient cette pauvreté évangélique dont cependant on a fait un vœu solennel?

La converse est à l'abri de tous ces dangers. Gratuitement reçue, portant sa dot dans son travail, la communauté croit lui faire grâce. Elle ne le désavoue pas, le redit quelquefois et on ne le lui laisse pas oublier. Motif continuel d'humilité et de zèle qui doit nous encourager, non pas nous abattre, humilier, non rebuter. Elle sait se passer à moins, et par son travail, ses services

son obéissance, cherche à s'acquitter de ce qu'on lui dit si souvent qu'elle doit. Elle n'a garde d'exiger et n'accepte qu'avec confusion des douceurs qu'on lui fait bien valoir quand on a la bonté de les lui accorder. Heureux exercice de mortification dans la privation qu'il faut supporter avec joie et dans l'assaisonnement humiliant des bienfaits qu'il faut accepter avec soumission. Oui, mes chères sœurs, vous serez réellement pauvres. Félicitez-vous-en, vous n'en serez que plus saintes. Que vous seriez à plaindre si, méconnaissant le bonheur de votre état, vous ne saviez pas l'être, ou si, par des murmures criminels et des délicatesses déplacées, vous forciez vos sœurs à vous rappeler qu'on a plus de tort qu'un autre quand on a moins à prétendre! Un changement si peu attendu, par un contraste aussi injurieux à Dieu que peu édifiant pour le monde, ne ravit pas moins l'honneur que le mérite.

Vous aurez avec la pauvreté seule tout ce qui peut favoriser la modestie. Un corps usé par le travail, défiguré par des services bas et pénibles, ne laisse plus apercevoir, encore moins aimer, ces traits et ces grâces dont un voile ne dérobe pas toujours la connaissance, ne fait perdre le goût ni ne diminue le soin. Songe-t-on à sa beauté, cultive-t-on son embonpoint, quand à peine on peut ménager sa santé et sa vie? Mais que ne risque pas le cœur quand le corps est trop cultivé? Ennemis implacables, la défaite de l'un fait le triomphe de l'autre. Vous aurez peu de visites, l'éternelle oisiveté du parloir, la contagieuse fréquentation du monde, la dangereuse curiosité des nouvelles ne seront plus pour vous des écueils, et n'en feront trouver à personne. Tranquille, et mille fois plus heureuse dans des exercices obscurs, vous y conserverez un trésor dont une grille ne sauve pas tous les risques. Oubliée des hommes, vous y serez visitée par les anges. Lettres et lectures, qui souvent rendez une religieuse oisive idolâtre de son esprit et de son cœur, et portez le poison de l'erreur et du vice, une converse a-t-elle le temps et le moyen de se prêter à vos piéges? heureuse continuité d'embarras qui ne laisse pas même le loisir d'être tenté!

Que l'obéissance est aisée quand on ne se croit pas né pour commander, et qu'on n'a jamais su qu'obéir. Entre des dames de chœur, lorsque les charges sont triennales, l'autorité est une espèce de prêt alternatif dont chacune espère à son tour la jouissance. Cette autorité précaire, dont chaque vocale a droit de faire présent par son suffrage, et croit avoir droit de retirer un tribut de gratitude, ne lie pas moins celle à qui l'ambition la fait désirer qu'elle inspire je ne sais quel esprit républicain à celle qui a fait la grâce, et qui, en la transportant une autre fois à une personne plus reconnaissante, a encore de quoi punir l'ingratitude qui l'aurait méconnue. Ces vues secrètes, sans peut-être qu'on s'en aperçoive, lors même qu'on affecte le plus d'en être éloigné, engourdissent le zèle des unes et affermissent l'indépendance des autres. D'un côté on craint les fâcheux revers d'une autorité dont on aurait trop fait sentir le poids; de l'autre, on espère des jours plus heureux après le terme d'un gouvernement dont on croit avoir à se plaindre. Un royaume électif est toujours moins soumis qu'un royaume héréditaire; les électeurs et les éligibles sont de tous les sujets les moins soumis, parce que dans les révolutions ils sont les plus ménagés et les plus maîtres. Ici tout est électeur et éligible.

Mais une sœur converse, qui ne peut ni faire rechercher son suffrage, ni faire craindre son refus, et qui, toujours exclue des charges, ne peut que toujours traîner son joug de maîtresse en maîtresse, a trop à risquer et trop peu à espérer de la révolte pour oser en essayer. Obéissante par nécessité, quand elle ne le serait pas par religion, l'intérêt vient au secours de la vertu, et lui ôte jusqu'aux moyens et à l'envie de s'écarter de son devoir.

L'humilité n'est pas moins nourrie par la privation de voix active et passive. Que vous serez heureuse de ne pas vous trouver dans un chapitre! Jugez-en par celles qui en sont. Est-il rare d'en voir à qui le dégoût en fasse désirer l'éloignement autant qu'un esprit remuant le ferait craindre à d'autres? Voyez de loin, de dessus le port, ces orages domestiques que l'ambition, la crainte, la flatterie, l'amitié, le ressentiment, l'amour de la liberté grossissent si souvent. Je ne parle pas de votre maison, où le mérite de vos supérieures a réuni tous les suffrages. Mais qui ignore ce que l'artifice, l'intrigue, la cabale, l'ambition, la diversité des sentiments sont capables d'entreprendre, de tramer, d'exécuter! Voyez de loin ces inquiétudes secrètes, ces sollicitations pressantes, ces démarches artificieuses, ces chagrins amers, ces vifs reproches, ces vengeances malignes, en un mot, ces révolutions monastiques, où la roue de la fortune se joue du diadème, et ne fait pas moins circuler sur différentes têtes les emplois subalternes. Plaignez ceux que la passion jette au milieu des flots, ou que la rapidité du torrent y entraîne; plaignez même celles à qui le contre-coup s'en fait sentir, ou le bruit s'en fait entendre. Félicitez-vous que, privée de toute voix, vous soyez à l'abri du tumulte des négociations. Gardez-vous de quitter le port et de jamais y prendre part.

Aussi n'aurez-vous à répondre de rien. Vous ne vous reprocherez pas d'avoir, par caprice ou précipitation, par penchant, intérêt ou antipathie, tantôt d'avoir fermé la porte à des personnes trop peu riches pour être pauvres, trop peu qualifiées pour devenir humbles, trop peu mondaines pour être chastes; tantôt chassé de l'asile destiné à l'innocence, et jeté dans les dangers du monde, au hasard du salut, une épouse que Dieu s'était destinée; tantôt pour se donner

une dot ou une amie, chargé imprudemment la religion d'un mauvais sujet qui la déshonorera par les vices qu'il y a apportés, et n'y trouvera que l'établissement temporel qu'il y cherche. Quel compte à rendre! que de scandales causés et de vertus manquées! Vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir mis en place des personnes plus capables de détruire que d'édifier, de tout perdre par incapacité ou par négligence, que de ménager le bien par leur vigilance et leurs talents, ou d'exclure par des vues criminelles celles dont on redoutait la régularité, dont on n'aimait pas l'exactitude. Quel compte à rendre! que de sources de péché ouvertes ou fermées par ce seul endroit! qu'il est bien plus aisé de paraître au jugement de Dieu sœur converse.

Que vous serez heureuse de n'avoir point de part aux emplois de la maison! heureuse exclusion! On vous doit la piété, le repos, la liberté. Il ne faut point se prémunir contre l'ambition qui en désire l'éclat, l'orgueil qui en arbore la fierté, la mollesse qui en néglige les devoirs. Il est difficile de résister aux charmes brillants des honneurs, et aux douceurs flatteuses de l'indépendance, quand on peut y prétendre. L'amour-propre s'en croit le mérite et en désire la possession. Le parallèle de soi-même avec ceux qu'on y voit élevés fait pencher la balance en notre faveur. Peut-on croire au-dessus de soi ce qu'on voit occupé par des talents inférieurs aux nôtres! Il est difficile, quand on y est parvenu, de ne pas s'en laisser enivrer. Le despotisme plaît; bientôt on s'y accoutume; on le porte partout, on en étend les droits. L'autorité paraît toujours trop peu ménagée, et l'obligation de la maintenir fournit aisément des prétextes. Les délais piquent, les obstacles irritent, les contradictions choquent. Laisse-t-on oublier aux autres ce qu'on oublie si peu soi-même, et ce qu'on serait si fâché de voir oublier? On dit et redit cent fois qu'on est maître, parce qu'on se le dit et redit cent fois à soi-même, et qu'on se le redit toujours avec un nouveau plaisir.

Cependant remplit-on mieux ses devoirs? veille-t-on avec plus de soin aux besoins des autres? est-on plus circonspect dans ses démarches, plus ferme dans le bien, plus ferme à corriger, plus attentif à prévenir? Il semble que tous ces devoirs cessent quand on commence d'en être chargé. Par un assemblage aussi bizarre que criminel, fier et négligent, imposant et paresseux, mou et emporté, content de jouir des douceurs de l'autorité, on en laisse volontiers les charges, on ne veille que par chagrin, on ne corrige que par impatience, on ne punit que par ressentiment; mais l'autorité est-elle à couvert, on ne s'occupe que du plaisir d'être aimée et respectée. On épargne les défauts pour conserver les suffrages; on craint d'affliger, parce qu'on craint de déplaire et de s'exposer aux revers. Les droits, la dignité de la place à maintenir, et la paix à conserver couvrent d'un voile spécieux un orgueil délicat et timide, qui ne peut souffrir, ni n'ose risquer les contradictions, mais veut jouir tranquillement et sans partage de la gloire.

Finirait-on dans un sujet où chacun est inépuisable, parce que chacun en porte l'embarras ou le poids? Heureux donc mille fois qui comme vous, mes chères sœurs, s'en ferme toutes les portes! Que de tentations il s'épargne! que de péchés il éloigne! de quel compte il se décharge! que de chaînes il brise! J'admire la sagesse du saint fondateur d'un ordre célèbre, qui fit renoncer tous les religieux, par un vœu exprès, aux dignités ecclésiastiques. Contentez-vous d'obéir, réjouissez-vous-en; vous ne répondez de personne, vous n'aurez ni à monter ni à descendre. Paisible au fond du vallon, vous en verrez avec pitié s'efforcer de grimper au sommet de la montagne. Souvent renversés au milieu de leur course, vous en verrez qui, après avoir grimpé avec mille efforts, perdent la tête quand ils sont parvenus au sommet, et trouvent les plus grands orages: toujours inquiets, entre l'espérance et la crainte, toujours sur le bord du précipice, et chargés devant Dieu d'un compte terrible qui les met à deux doigts de l'enfer.

Une éducation plus heureuse, des lumières plus étendues, une connaissance plus exacte de leurs devoirs semblent promettre aux dames de chœur un sort bien supérieur à celui d'une converse; mais qu'il est rare qu'on n'abuse de ces avantages! *La science enfle* (I *Cor.*, VIII, 1), dit saint Paul, elle enfle une religieuse comme un autre. A combien d'inutilités et d'erreurs ne conduit-elle pas? Une savante n'est presque plus religieuse qu'en apparence. Que de lectures frivoles et dangereuses où l'orgueil et la curiosité sont les seuls guides, où le temps se perd, et le devoir se néglige! on veut tout savoir, on veut passer pour bel esprit. Heureux encore si on n'ouvre pas la porte à l'hérésie et au schisme! Faut-il aller bien loin, ou remonter à bien des siècles, pour avoir à déplorer l'orgueilleuse curiosité qui dans les communautés a fait porter à la foi des blessures irréparables? La foi d'une converse ne court pas ces risques. Heureux, se dit-elle dans l'asile d'une utile ignorance, heureux les pauvres d'esprit! le royaume des cieux leur appartient. Père céleste, je vous remercie de ce que vous avez caché ces choses aux grands et aux sages du monde, et que vous les avez découvertes aux simples et aux petits.

Ce serait une erreur de regarder les converses comme des espèces de servantes, sur qui l'on a les mêmes droits que sur des domestiques à gages. Ce n'est pas assez de dire que pétri du même limon, formé à la même image, enrichi des mêmes grâces, destiné à la même gloire, racheté au même prix, d'homme à homme la différence est bien légère; allons plus loin. La religion y met une nouvelle égalité: égalité d'engagement, mêmes vœux, mêmes lois, mêmes exercices, même récompense, même senti-

ment : égalité de traitement saines et malades, mêmes habits, même nourriture, même logement, même sépulture, même gouvernement : égalité d'état, toutes religieuses, servantes du même maître, épouses du même Sauveur, membres de la même communauté, même changement du nom de famille ; il n'y a pas jusqu'au nom familier de mère et de sœur, que la règle veut expressément que l'on se donne, qui ne rappelle à chaque instant la charité cordiale, l'égalité affable, la religieuse bénignité, qui écarte toutes les idées de distinction.

En embrassant l'état religieux, on renonce à toutes les grandeurs et les distinctions de la terre. On doit oublier sa famille, ses biens, soi-même : *Audi, filia, obliviscere*, etc. Anéantie dans l'obscurité et la pénitence, condamnée à la mortification et au travail, morte à tout, en un mot, une religieuse ne doit trouver ses délices que dans la croix, et se rendre la servante de toutes. Sur ce principe certain, l'état religieux ne devrait admettre aucune distinction de converse et d'autres, puisque l'état même assujettit tout le monde aux états les plus humiliants. Aussi ne connaissait-on pas cette différence dans les premiers siècles. On n'en voit aucune trace dans les vies des Pères du désert, non plus que dans les anciennes règles de saint Basile, saint Pacôme, saint Benoît, saint François. Encore de nos jours plusieurs congrégations n'ont point de converses, comme les Filles de la croix de saint Maur, les Sœurs Grises, plusieurs sortes d'Hospitalières, les Frères de la Charité, où il ne peut y avoir qu'un prêtre dans chaque maison, qui ne peut même y avoir aucune charge. Chacun à son tour, comme les abeilles et les fourmis, dont le Saint-Esprit cite l'exemple, travaille pour le bien commun à la portion de l'ouvrage qui lui est échue.

Ce n'est donc que par une espèce de relâchement, que dans les derniers siècles on a laissé introduire cette inégalité peu conforme à l'esprit de charité et d'humilité qui fait le caractère de l'état. La nécessité peut y avoir eu part. Des santés délicates ne peuvent pas toujours suffire à des travaux pénibles. Il a fallu des tempéraments plus forts, et faits de longue main à la fatigue, pour y suppléer. Les plus forts, dit saint Paul (*Galat.*, VI, 2,) doivent supporter le fardeau du faible. L'office divin, l'oraison, l'instruction emportent beaucoup de temps. Le ministère extérieur eût souffert, si, comme les apôtres, on n'eût établi des diacres, pour avoir soin du temporel, afin d'avoir plus de temps à donner à la prière et à la prédication : *Nos autem orare et prædicare*, etc. La piété y a eu part aussi. Bien des gens incapables des charges, ou s'en croyant incapables par humilité, n'ont pas dû être exclus du chemin de la perfection, ouvert à tout le monde. Il a fallu leur ménager des degrés inférieurs. Les pauvres surtout n'ayant plus d'accès dans le cloître, depuis que la profession religieuse a été mise comme à l'enchère, ont acheté par leur travail ce que la fortune leur refusait. C'est toujours un asile qui leur reste.

Mais avec quelle précaution les constitutions les plus sages ne s'expliquent-elles pas là-dessus ? Plusieurs fixent le nombre des converses pour chaque maison, afin que la mollesse et l'indolence ne se déchargent pas de toute la peine sur celles qui ne doivent être que le supplément de la nécessité, et ne leur fassent faire la plupart des ouvrages auxquels la paresse et l'orgueil leur persuadent qu'elles ne sont pas obligées et ne peuvent s'appliquer sans risque. D'autres règles ne permettent pas que les converses rendent des services personnels aux dames, même à l'infirmerie, afin, disent-elles, que les mères reçoivent plus humblement, et n'exigent pas les services, comme les gens du monde ; et partout généralement les converses sont soumises à une seule religieuse, afin que chaque particulière ne se croie pas en droit de se faire servir selon son caprice ou sa mollesse.

Quelle estime au reste en ont fait tous les fondateurs ! Ils savaient, selon l'oracle de de l'Évangile, qu'aux regards de Dieu les plus petits étaient les plus grands : *Qui major est fiat sicut minor* (*Luc.* XXII, 26) ; que le premier doit se rendre le dernier ; *Qui voluerit primus esse, erit omnium servus.* (*Marc.*, X, 44.)

Vous citerai-je l'exemple du fameux ordre de Fontevrault, dont les pemières abbesses ont été des sœurs, par le choix exprès de son vénérable fondateur et devraient même l'être toujours par un de ses statuts qui ne s'observe plus aujourd'hui, depuis que les grands s'étant glissés dans cette place, y ont apporté l'esprit d'ambition qui les domine, et semblent s'être acquis le droit exclusif d'être élevés à cette place aussi riche que distinguée ?

Les Pères de la vie religieuse les compaparent tantôt aux membres du corps humain destinés aux fonctions moins nobles, mais également nécessaires, et par là même très-pécieux. Les yeux ne méprisent pas les mains, parce qu'ils sont plus élevés ; en ont-ils moins besoin, parce qu'ils conduisent ? La tête méprise-t-elle les pieds parce qu'elle gouverne et que les pieds obéissent ? les traite-t-elle avec indifférence, quand le travail les a salis ou lassés ? Tantôt aux soldats qui font le corps de l'armée, et la portion la plus considérable. Les officiers les méprisent-ils, les négligent-ils parce qu'ils exécutent ce que l'officier a commandé ? Qui des deux contribue le plus à la victoire ? Que ferait l'officier sans le soldat ? Ceux mêmes qui sont à l'arrière-garde ne sont pas moins utiles au corps de l'armée que ceux qui ouvrent la mêlée. L'un pourrait-il combattre si l'autre ne veillait ? Ainsi David, combattant les Philistins, ordonna que ceux qui avaient gardé le bagage eussent la même part au butin que ceux qui avaient combattu, ce qui devint une loi inviolable.

C'est pour faire sentir l'utilité de cette espèce d'association au même bien que le

prudent saint Ignace a donné aux frères convers de son ordre le nom honnête de coadjuteurs temporels, qui exprime si bien la nature de leurs emplois et le motif qui les fait admettre. En un mot, dans la religion tout fait corps, sert, agit, prie. La converse en un sens dit l'office, fait oraison, instruit, parce qu'elle contribue à entretenir celles qui le font, et que sans elle les autres ne pourraient le faire. Que chacun donc, content de son sort, ne songe qu'à bien servir Dieu dans son état; que l'un ne s'enfle pas de son élévation, que l'autre ne se rebute pas de sa bassesse. Ce n'est pas la nature des emplois qui nous distingue devant Dieu, c'est la manière dont on les remplit.

La seule chose que je vous permettrais d'envier aux religieuses de chœur, c'est l'assiduité à l'office divin. Tous les jours par état passer des heures entières à entrer dans le concert des anges et demander le secours de Dieu pour l'Eglise, tandis que la converse est livrée, comme Marthe, à mille emplois dissipants. La voilà comme Marie, qui jouit de la meilleure part qu'elle s'est choisie. Mais consolez-vous, les exercices de votre état ne vous uniront pas moins à Dieu, si vous êtes fidèle. Tantôt comme le Sauveur remuant un vil instrument, Seigneur, pouvez-vous lui dire, c'est pour vous que je travaille, je vous consacre mon temps et mes peines; daignez bénir ce qui ne se fait que pour votre gloire. Tantôt, comme la femme forte, travaillant la laine et le lin, prenant la quenouille et le fuseau, vous vaudrez ce prix inestimable dont parle le Sage, qu'on va chercher au bout du monde. Tantôt dans un jardin, contemplant la beauté des fleurs et des fruits, et la fécondité de la terre, vous admirerez, avec sainte Thérèse, l'auteur de tant de merveilles, qui sait dans les moindres choses peindre si bien les richesses de sa puissance et de sa bonté. Tantôt dans une infirmerie rendant avec charité service à tous les malades, soutenant leur faiblesse, compatissant à leurs maux, adorant la justice qui les purifie dans le feu de la douleur, vous direz avec saint Thomas de Villeneuve, l'infirmerie est le buisson ardent où l'on trouve Dieu au milieu des flammes de la charité et des peines de la tribulation.

Tantôt comme cet ancien solitaire, en préparant les repas de vos sœurs, vous penserez que ce feu matériel n'est qu'une image légère du feu éternel qui châtie les pécheurs; et comme lui, versant des larmes, vous n'oublierez pas que vous l'avez mérité; et comme sainte Catherine de Sienne, dressant une espèce d'autel dans votre cœur, vous y serez unie à Dieu au milieu des plus grandes occupations, vous penserez que si on sert Dieu même en servant les pauvres, à plus forte raison on le sert dans la personne de ses épouses, s'il est glorieux de servir le prince, il l'est bien plus de n'avoir à servir que des vierges consacrées à Dieu, dont toute la vie est employée à sa gloire, et qui font une des plus belles portions du troupeau de Jésus-Christ.

Au reste si quelquefois, abattue sous le poids du travail, vous semblez avoir à vous plaindre d'agir et de souffrir plus que les autres, dont les occupations paisibles n'ont rien que de glorieux et de doux, songez aux degrés de mérite que vous acquerrez, et à la nouvelle couronne que Dieu vous prépare. Si vous semez dans les larmes plus abondamment que les autres, n'avez-vous pas droit de vous attendre à recueillir dans la joie une plus abondante moisson? douteriez-vous de la justice d'un époux dont vous éprouvez jusqu'ici la tendresse? *Venientes autem venient cum exsultatione.* (*Psal.* CXXV, 6.)

De toutes ces réflexions il est aisé de conclure quels sont les devoirs des converses, et il n'est pas moins aisé de sentir les obligations des religieuses de chœur. Respect d'une part, affabilité de l'autre. Quelle humilité ne doit pas inspirer l'état où la Providence les appelle! quelle charité, quelle affection maternelle n'ont-elles pas droit d'attendre de celles à qui elles consacrent leurs services et qui semblent n'être élevées au-dessus d'elles que pour être plus en état de leur faire du bien! services d'autant plus estimables que par un dévouement aussi héroïque dans son commencement que dans sa durée, contentes de l'entretien et de la nourriture, elles se consacrent pour le reste de leurs jours, sans aucune espérance de rétribution que les moindres domestiques obtiennent dans le monde. Sachons donc les unes et les autres estimer un état si utile et si respectable, accomplissons-en les devoirs mutuels, et nous arriverons à la gloire éternelle, etc.

DISCOURS XVII.

SUR LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

Mentitus es Spiritui sancto. (*Act.*, V, 4.)

Tu as menti au Saint-Esprit.

Vous savez la célèbre et terrible justice que Dieu exerça au commencement de l'Eglise sur Ananie et Saphire. Ils avaient vendu un champ et en apportèrent le prix aux pieds des apôtres; mais ils en retinrent une partie. Est-ce donc là tout ce que vous avez reçu de votre vente, dit saint Pierre? Oui, répondit Ananie. Se peut-il, ajoute l'apôtre, que le démon vous ait fait commettre un si grand crime? votre champ n'était-il pas à vous? qui vous obligeait à le vendre? n'étiez-vous pas le maître du prix? pourquoi venir mentir au Saint-Esprit, en retenant frauduleusement une partie? Non, non, ce n'est point les hommes, c'est Dieu que vous avez voulu tromper. Il n'en fallut pas davantage pour faire mourir sur-le-champ le fourbe Ananie. Sa femme bientôt après se rendit coupable du même crime, et subit le même sort.

On est surpris à la vue d'un châtiment qui paraît si peu proportionné à la faute. Est-ce un si grand mal de retenir une partie de ce qui nous appartient? Le mensonge.

est toujours péché, il est vrai, mais un mensonge pour s'excuser est-il assez énorme pour mériter une mort subite? On ne trouve pas là, ce semble, la bonté infinie de celui qui est venu pour effacer les péchés du monde. Pour résoudre cette difficulté, les interprètes croient qu'Ananie et Saphire avaient fait vœu de pauvreté. C'était l'usage des fidèles de mettre tout leur bien en commun : on en distribuait à chacun ce qui lui était nécessaire, personne n'avait rien en propre, on en faisait à Dieu la promesse. Voilà le le commencement et le modèle de la sainte pratique de la pauvreté dont toutes les communautés religieuses ont depuis fait une profession solennelle.

C'est cette pauvreté religieuse que violèrent Ananie et Saphire, que Dieu vengea si sévèrement pour donner à toute l'Eglise et surtout aux religieux propriétaires un exemple frappant qui les retînt dans leur devoir. C'est par cette promesse faite à Dieu qu'on peut expliquer ces paroles de saint Pierre : *Vous avez menti au Saint-Esprit*, vous avez retenu frauduleusement une partie du prix, en trompant ceux qui tiennent la place de Dieu Et dans une matière aussi grave que celle du vœu, on s'en prend à Dieu même. Un vœu de pauvreté dépouillant de tout, c'est une espèce de vol de s'approprier quelque chose.

Quoi qu'il en soit d'Ananie et de Saphire, ces vérités sont incontestables par rapport à vous. Les expressions de saint Pierre n'ont rien de trop fort. Saint Augustin s'en sert dans sa règle, en ordonnant de punir comme voleuse la religieuse propriétaire. Développons ces idées et par l'horreur naturelle qu'inspirent de ces deux crimes les sentiments dont on se pique de religion et de probité, tâchons de vous inspirer une horreur véritable pour toutes les fautes contraires à la pauvreté. Je dis donc qu'elles sont, 1° un larcin, 2° un sacrilége.

PREMIER POINT.

C'est un larcin. Qu'est-ce que voler? C'est prendre ou retenir une chose qui ne nous appartient pas, contre la volonté raisonnable de celui qui en est le maître. Or une religieuse, en vertu du vœu de pauvreté n'a rien qui lui appartienne. La communauté, qui seule a la propriété de tout, ne veut point qu'elle en dispose; donc elle commet un vol. La conséquence est toute naturelle.

Par un vœu de pauvreté vous vous mettez dans l'état où étaient les apôtres, vous avez droit de dire comme eux : Nous avons tout quitté pour vous, Seigneur, et nous nous sommes mis à votre suite; que nous donnerez-vous en récompense? (*Matth.*, XIX, 27.) Sur cet abandon absolu est fondé le titre que vous avez acquis sur le royaume du ciel. Heureux mille fois qui abandonne son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses champs et tous ses biens! il aura le centuple dans cette vie, et la gloire éternelle dans l'autre Dieu vous l'a promis aux mêmes conditions; malheur à vous si, faute de les remplir, vous en perdiez le droit : *Ecce nos reliquimus omnia.* (*Ibid.*)

Regardez-vous donc comme un pauvre qui n'a rien absolument, et qui doit tout attendre de la charité; comme un homme qui a tout vendu, tout perdu; comme un étranger que les vents et les flots poussent sur un rivage inconnu, après un naufrage entier, où à peine il a pu sauver sa vie; comme un voyageur infortuné à qui des voleurs ont tout enlevé; comme un débiteur obéré à qui les créanciers ont tout saisi. En un mot, tout ce que vous pouvez imaginer de dépouillement, de dénuement, de privation, voilà l'état où réduit le vœu de pauvreté. Puisque vous n'avez rien, vous ne pouvez rien donner ni rien perdre sans injustice.

Il y a plus, car enfin toutes ces personnes, quoique absolument dépouillées de tout, peuvent acquérir et posséder dans la suite, et disposer de ce qu'elles ont. Mais vous, non-seulement vous n'avez rien, mais vous ne pouvez jamais rien avoir; vous avez contracté une incapacité absolue et irrévocable de jamais rien posséder. Il n'y a aucun genre de bien temporel et aucun genre d'acquisition, aucun temps qui ne vous soit absolument interdit. C'est un dépouillement sans retour, une abdication éternelle, une inhabileté générale, une impossibilité entière ni d'acquérir, ni de disposer en maître.

Vous avez fait un naufrage heureux, où tout ce que vous aviez au monde a été englouti; tout fut abandonné à la merci des ondes, pour vous sauver dans le port de la religion, terre jusqu'alors inconnue pour vous, où Dieu vous a fait arriver à travers les eaux de la mer Rouge. Souvenez-vous qu'après avoir quitté l'Egypte il ne vous est plus permis d'y retourner.

Vous avez tout perdu. Perte heureuse qui vous fait retrouver tout plus heureusement. Qui perd son âme, la sauvera; celui qui veut la sauver dans ce monde la perdra. L'amour divin, cet aimable voleur, dépouille l'âme sans pitié, pour donner tout à Dieu, ou plutôt c'est le plus libéral de tous les amis, qui n'appauvrit que pour enrichir. L'esprit de l'Évangile est un esprit d'abandon et de perte; la prudence humaine veut toujours tenir quelque chose. Il lui faut des appuis, elle veut, comme le riche de l'Evangile, et le dire avec complaisance : Jouis, mon âme, de tes biens (*Luc.*, XII, 19.) Insensé! ce soir même on viendra demander ton âme. Mais un vrai fidèle ne veut jouir de rien, il se trouve heureux quand il a tout perdu. A l'exemple de saint François il dit à son père : *Plus vous me dépouillez, plus vous me rendez riche;* c'est alors que je pourrai dire à Dieu avec plus de confiance, vous êtes mon Père.

Tous vos biens sont saisis par vos créanciers; vous devez dix mille talents. Incapable d'acquitter une si grande dette, vous avez offert tout ce que vous aviez, et la

bonté de Dieu a bien voulu s'en contenter; mais à même temps cet aimable créancier ne se contentera pas à moins. Vous lui faites injustice de lui ravir la moindre partie d'un payement toujours au-dessous de ses droits, sur laquelle sa générosité lui donne encore un nouveau titre encore plus cher.

Vous avez tout vendu pour acheter la pierre précieuse et le trésor caché, comme ce marchand de l'Evangile qui, en ayant fait la découverte, se défait de tous ses biens pour amasser de quoi l'acquérir : commerce inestimable où l'on s'enrichit à peu de frais, où, pour des biens périssables, on acquiert des biens éternels. N'êtes-vous pas trop heureuse de donner du fumier pour une couronne immortelle? Seriez-vous sage de venir sur un marché où vous gagnez au centuple?

Vous avez tout donné au Seigneur ; il est devenu votre partage, il veut bien que vous soyez le sien. Aussi autrefois les lévites n'eurent point de portion dans la distribution de la terre promise, parce que je veux moi-même, dit le Seigneur, faire toutes leurs richesses. Vous avez de même laissé à vos parents dans le monde la portion de patrimoine que vous pouviez y prétendre; vous ne vous êtes réservé que le trésor de la pauvreté : il renferme, il assure tous les autres.

Heureux les pauvres, dit le Seigneur, le royaume des cieux leur appartient. C'est la première béatitude qu'il prononça dans cet admirable sermon qu'il fit sur la montagne. Tous les chrétiens sans doute doivent aimer la pauvreté, et être détachés des richesses; mais pour vous, vous devez pratiquer la pauvreté d'une manière particulière. Débarrassée des soins et des épines que traînent avec eux les biens de ce monde, vous avez un patrimoine que les voleurs n'enlèvent point, que la rouille ne consume point. Il sera d'autant plus riche, que vous aurez quitté davantage, et que vous l'aurez abandonné plus généreusement.

C'est donc une aumône qu'on vous fait toutes les fois qu'on vous accorde quelque chose pour votre usage. Vous devez tout recevoir à ce titre : c'est votre état à la lettre, et c'est une pratique de piété chère à plusieurs saints religieux, et à laquelle je vous exhorte, de recevoir comme une charité et tout ce que l'obéissance vous permet de recevoir du dehors, et tout ce qu'elle vous permet au dedans, et d'en avoir une vive reconnaissance.

Mais concluez de toutes ces vérités ce que nous avons d'abord avancé, que tout acte de propriété est un véritable larcin; qu'on doit juger de sa grièveté par la quantité de la matière, comme dans le vol ordinaire; que vous devriez régulièrement être obligée à restitution; que si vous en êtes dispensée, c'est parce que n'ayant rien vous ne pouvez rien rendre; mais que si réclamant quelque jour vous reveniez dans le monde, vous devriez restituer l'équivalent, et que du moins, par une augmentation de travail et de zèle pour le bien de la communauté, vous devez tâcher de lui procurer une sorte de compensation.

SECOND POINT.

C'est un sacrilége.

Un religieux, en s'appropriant quelque chose, attente sur le domaine de Dieu, sur les soins de la Providence, sur Jésus-Christ même. Savez-vous à qui vous appartenez? Nous venons de voir que vous avez tout perdu; mais pensez-vous entre les mains, dans le domaine de qui vous êtes rentrée? C'est celui de Dieu. C'est donc le bien de Dieu même que vous reprenez.

On ne fait pas à la vérité cette réflexion d'une manière développée; on n'attribue l'idée précise de sacrilége qu'à une mauvaise communion, ou à quelque péché grossier contre l'impureté. C'est une erreur. Tout ce qui est consacré à Dieu est véritablement saint; tous les vœux solennels sont également respectables: l'enlèvement d'une chose sainte, la transgression du vœu de pauvreté sont donc des sacriléges : tel que celui qui, ayant donné une victime pour le sacrifice, un vase sacré pour le service de l'autel, l'irait reprendre, ou dans l'holocauste se réserverait une partie de l'holocauste : *Rapinam in holocausto.*

Ces précautions inquiètes, cet attachement au bien sont un attentat sur la providence. Elle nourrit les oiseaux du ciel, habille magnifiquement les lis des champs, pourvoit avec bonté aux besoins de toutes les créatures, oublierait-elle une créature raisonnable qui a tout quitté pour s'abandonner à ses aimables soins? Non, non, elle est d'autant plus engagée à veiller sur vous, que vous aurez mieux su compter sur elle. Vous en étiez bien persuadée, quand vous vous dépouillâtes de tout; et tandis que vous avez su tout attendre de sa main, avec quelle attention paternelle elle a daigné pourvoir à tout! Une foule de religieux qui, comme vous se sont jetés dans son sein, ont-ils manqué de quelque chose au milieu de la plus grande pauvreté? D'où vient aujourd'hui cette injurieuse défiance? par où a-t-elle mérité ce changement de sentiment et de conduite? pourquoi chercher dans les biens temporels des ressources insultantes qui suppléent à son défaut? Les sollicitudes d'un séculier, à qui il est permis de posséder des richesses, sont une injure pour le Seigneur, une espèce d'attentat sur la providence. Que peut-on penser des inquiétudes d'une personne qui fait profession de ne compter que sur son Dieu, qui s'est solennellement engagée de ne compter que sur Dieu, sur qui Dieu a si fortement épuisé ses faveurs? Que d'anathèmes elle mérite! quel abandon de Dieu elle s'attire!

La personne de Jésus-Christ n'est guère plus respectée. C'est un modèle auquel vous vous êtes obligée et vous faites profession de vous rendre conforme. Que trouvez-vous dans sa vie? la plus parfaite pauvreté. Dans

le sein de sa mère, dénué de tout, il ne vit que d'aliments étrangers, il ne reçoit qu'un sang étranger, qui coule des veines de la mère dans les siennes. A sa naissance, rebuté de tout le monde, une étable lui sert de retraite, une crèche fait son ameublement. Pendant son enfance, il est nourri du travail de ses parents, et reçoit des mains de sa créature un morceau de pain. Commence-t-il à pouvoir travailler, il gagne sa vie à la sueur de son visage. Qui le croirait? un Dieu, un rabot à la main, vend ses travaux pour une somme légère; dans sa mission il ne vit que d'aumônes, la charité fournit à sa subsistance. Il ne veut pas recevoir et conserver le peu qu'on lui donne. Il en remet le soin à un de ses disciples, qui abuse de sa confiance. Appât funeste! un objet si léger est capable de faire un traître. Le peu même qu'il porte, on l'en dépouille sur le Calvaire, des soldats se partagent ses habits; et si Joseph d'Arimathie n'eût offert un linceul et un tombeau, le corps d'un Dieu eût été sans sépulture.

Tous ceux qui ont approché le Seigneur, ont été pauvres. C'étaient les seules livrées qu'on portait à sa compagnie. Son père nourricier et sa mère vivaient du travail des mains. Les apôtres étaient pêcheurs; encore même faut-il que pour les suivre ils abandonnent leurs filets et leurs barques. La première loi qu'on leur impose, c'est de tout quitter. N'ayez point deux robes ni d'argent, point de provision; contentez-vous de ce que le hasard vous présente, sans vous mettre en peine du lendemain. Pleins de ces grands principes, les apôtres parcoururent le monde, sans avoir d'autre bien que la pauvreté, d'autre ressource que la Providence. L'univers les voit voler d'un pôle à l'autre, non pour s'enrichir comme les marchands, mais pour apprendre à tous les hommes à devenir pauvres d'esprit, et se trouver heureux de manquer de tout.

Quelle pauvreté de Jésus-Christ dans l'Eucharistie! Je ne parle pas seulement de ces églises où l'on voit le Maître du monde logé sous des masures, enfermé dans un morceau de bois, enveloppé de quelques haillons, dont la malpropreté ne fait pas moins horreur que la misère, qu'on ne daignerait pas mettre à son usage, je le regarde dans l'état eucharistique, privé de tout, resserré à un point, n'ayant ni l'usage des sens, ni la liberté d'agir et de paraître.

Touchés de ces grands exemples, un nombre infini de religieux dans tous les siècles de l'Eglise, ont peuplé les déserts et les monastères pour y vivre dépouillés de tout. On a vu avec étonnement des princes mêmes fouler aux pieds l'éclat du diadème et s'ensevelir dans la poussière de la pauvreté. Ils n'ont paru riches que pour s'appauvrir, goûté les douceurs d'une fortune brillante que pour embellir le triomphe de Jésus-Christ par une préférence si héroïque.

Quelle honte que des personnes d'un rang bien inférieur recherchent la délicatesse et le faste auprès des princes humiliés et d'un Dieu anéanti, qu'elles soient propriétaires auprès d'un Dieu dénué de tout! Est-ce ainsi qu'on peut se flatter d'être admis dans une étable et reçu au pied de la croix! Les richesses, pour ceux mêmes qui les possèdent légitimement, forment un obstacle presqu'invincible pour le salut. Il est plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, que de faire entrer un homme riche dans le ciel. Que sera-ce à plus forte raison de ceux qui, par état et par vœu, doivent être détachés de tout? La possession, l'amour des richesses ne leur en ferment-ils pas absolument l'entrée?

Peut-être vous flattez-vous de diminuer l'énormité de vos fautes par l'idée consolante de la légèreté de l'objet de vos attachements, peut-être vous flattez-vous que dans des choses considérables votre soumission serait sans réserve, et que vous êtes disposée à tout quitter, au gré de vos supérieurs, que ce n'est qu'un soulagement accordé au besoin et à l'infirmité, qu'une supérieure ne peut pas l'ignorer, qu'elle est la maîtresse de visiter votre chambre, et qu'en ne vous disant rien, elle est censée tout approuver?

Ah! pourquoi vous donnez-vous ainsi le change à vous-même? Sondez votre cœur. N'est-il pas vrai dans le fond que vous avez là un petit trésor, une espèce de patrimoine, auquel vous songez plus d'une fois, et toujours avec un plaisir secret, que vous n'êtes pas fâchée qu'une supérieure n'y regarde pas de si près, et ne désapprouve pas ce que vous seriez bien fâchée de vous voir enlever, dont vous aimez à pouvoir disposer librement, dont vous disposez en effet en détail, et dont vous feriez volontiers des héritières, en le laissant à votre mort à vos amies plutôt qu'à d'autres sœurs?

Ce sera peu de chose, je veux le croire, un bijou, une image, un rien. Ce rien peut vous être utile, commode, nécessaire, à la bonne heure; mais enfin, ce rien est au Seigneur. Ces riens multipliés font à la fin de grands objets. Vous ne pouvez vous les approprier sans les lui enlever, et souvent c'est ce rien qu'on aime encore davantage. Après avoir renoncé aux plus grands objets, il n'arrive que trop souvent qu'on s'attache à des bagatelles. L'attachement aux petites choses n'est pas petit; l'attachement aux choses les plus nécessaires n'est pas nécessaire; l'attachement aux choses les plus innocentes n'est pas innocent; l'attachement aux choses même les plus saintes n'est pas saint; tout attachement est un excès, est un vice, quel qu'en soit l'objet, la propriété dans une religieuse est toujours criminelle. L'un et l'autre sont d'autant plus dangereux dans ces sortes de choses, que la légèreté de l'objet semble excuser, la bonté autoriser, la nécessité obliger. On s'en défie moins, on s'en fait un mérite.

Cette morale ne vous paraîtra sévère, qu'autant que vous aurez peu connu ces sortes de devoirs; car elle n'a rien que d'exact. Peu de religieux les connaissent, le grand nombre y manque : et j'ose avancer que, de

ceux qui auront le malheur d'être réprouvés, le plus grand nombre se sera damné par des péchés contre le vœu de pauvreté, plus que contre tous les autres.

DISCOURS XVIII.

DE LA COMMUNAUTÉ DES BIENS OU DU COMMUN DANS LA RELIGION.

Tout est commun dans le ciel entre les saints, tout y est possédé sans avarice et sans envie : le bien unique et souverain y est possédé par tous. Jamais on ne fut ni plus pauvre, ni plus riche : plus pauvre, on n'y jouit de rien de créé : plus riche, on a tout en Dieu. Le néant du créé fait jouir de tout, la possession de tout fait mépriser le créé ; on n'aime, on ne veut que Dieu, tout le reste n'est rien, il est tout. Heureux qui est tout à Dieu, et à qui Dieu est tout! Trop avare serait celui à qui Dieu ne suffirait pas. C'est le beau modèle que se proposent les religieux ; par la communauté des biens ils transportent le paradis sur la terre.

Le monde en offre une image dans un mariage bien assorti. L'époux et l'épouse n'ayant rien en propre, possèdent tout en commun par la plus douce société : mon cœur, mes biens, mes honneurs, mes plaisirs sont les vôtres. On ne travaille que pour l'utilité commune ; et loin d'être suspect l'un à l'autre, on dispose mutuellement avec une liberté entière d'un trésor qui ne peut avoir de prix qu'autant qu'il peut contribuer au plaisir mutuel de tous les deux. L'amitié le fait souvent aussi entre deux amis, l'union du sang entre deux frères. Le fameux philosophe qui a donné au monde l'idée de la république qu'il croyait la plus parfaite, fait de cette communauté de biens le principe fondamental de son Etat, et la source de son bonheur.

La nature même nous en présente de belles images. Elle nous montre une république d'abeilles qui, dans une ruche, ramassent et travaillent à frais communs le miel et la cire, et jouissent en commun du fruit de leurs travaux, une armée de fourmis qui, dans un magasin commun, enferment de quoi vivre en commun pendant l'hiver. Elle nous montre dans la terre qui nous porte une mère commune qui nourrit ses habitants ; dans l'air que nous respirons, dans les nuages qui roulent sur nos têtes, une rosée, une pluie qui tombent sur le champ du pécheur et sur celui du juste ; dans l'astre qui nous éclaire, une lumière commune que le Père céleste fait lever tous les jours pour l'impie et l'homme de bien : *Pluit super bonos et malos, solem suum oriri facit super justos et injustos.* (*Matth.*, V, 45.)

Cette communauté de biens fut parfaitement exécutée dans les commencements de la primitive Eglise. Tous les fidèles portaient leurs biens aux pieds des apôtres et possédaient tout en commun. L'histoire des missions nous montre dans le Paraguay cette communauté parfaitement établie. La terre s'y travaille en commun, tous les fruits en sont serrés dans un magasin commun, le magistrat distribue ses besoins à chaque famille. Le clergé de Québec a suivi longtemps cette règle.

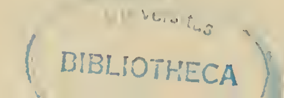
Voilà ce qu'on se propose dans les communautés religieuses. Tout y doit être commun : tout est apporté aux pieds des autels; on ne souhaite, comme dans le ciel, que de posséder Dieu seul. Rien de plus doux et de plus utile que cette communauté. On y vit dans un parfait détachement, parce qu'on n'a rien à soi, et dans la parfaite abondance, parce qu'on jouit du bien de tous les autres. On y pratique les plus grandes vertus, une humilité qui ne s'attribue rien, une charité qui ne se réserve rien, une pauvreté qui ne dispose de rien, une mortification qui ne s'accorde rien ; et, par le plus heureux retour, on y est, de la part de ses sœurs, l'objet d'une charité qui nous donne tout, d'une humilité qui nous attribue tout, d'une pauvreté qui nous conserve tout, d'une mortification qui nous accorde tout.

Plusieurs sortes de religieux exercent la pauvreté. L'ordre de Saint-François n'a la propriété de rien, ni en particulier ni en commun ; les Sœurs grises se contentent d'une pension qu'elles reçoivent des administrateurs; dans quelques endroits où les sœurs ont l'administration des biens des pauvres, elles ne font que s'y nourrir et s'entretenir. Les Théatins ne demandent rien, et attendent qu'on leur apporte. La plupart possèdent en commun, mais jamais en particulier.

Avoir la propriété d'une chose, c'est en être maître, en sorte qu'on ne puisse en être privé sans injustice et obligation à nous la restituer. La communauté seule a ce droit : on commet une injustice si on lui ôte ses biens. Les particuliers ne l'ont pas : ils ne jouissent que comme d'un prêt des choses mêmes qui sont à leur usage ; on peut les en priver sans injustice. Qui dit propre, dit quelque chose de particulier, séparé du commun, où les autres n'ont aucun droit. Ce n'est plus votre état, depuis que vous êtes entrée dans une communauté. On vous doit sans doute la nourriture et l'entretien. Membre d'une maison qui possède, vous avez pour vos besoins une portion dans ses biens, mais une portion indéfinie, qui ne vous donne droit à rien de particulier, ni droit à vous faire justice par vous-mêmes.

C'est surtout dans les habits et les meubles que cette communauté s'observe plus difficilement; c'est pourtant en ce point qu'elle est la plus nécessaire, la plus utile.

1° A quel titre voulez-vous avoir quelque chose que les autres n'ont pas? pourquoi être nourrie, habillée, meublée différemment des autres? Si, dans le monde, votre naissance, votre fortune étaient supérieures, n'avez-vous pas tout quitté, pour embrasser la pauvreté et l'humilité? avez-vous plus de mérite et de vertu que les autres? vous conviendrait-il de le dire, de le penser? Ce sont au contraire les moins vertueuses qui sont



les plus orgueilleuses et les plus difficiles. Rendez-vous plus de service? c'est le détruire, ce service prétendu, que de se singulariser. Ces singularités scandaleuses font plus de mal, en introduisant le relâchement par le mauvais exemple, que tous vos talents, vos travaux, votre adresse ne sauraient lui faire du bien : vos bons exemples mettraient le comble à vos services; ils seraient encore plus frappants.

2° Pourquoi donner ce chagrin à vos sœurs, d'être traitée mieux qu'elles? Leur piété en sera mal édifiée, ou, si vous voulez, leur amour-propre mortifié. Qu'importe d'où viennent la jalousie et le mécontentement! ne doit-on pas en éviter les occasions? Qui peut douter que toute singularité ne soit remarquée, et ne cause des plaintes et des murmures? Une robe donnée à Joseph par son père, à quel excès de jalousie ne porta-t-elle pas ses frères indignés d'une si légère préférence?

3° Cette singularité part en vous d'un fond d'orgueil ou de sensualité. Si vous étiez bien humble, voudriez-vous vous distinguer? Vous aimeriez mieux trouver dans une sainte uniformité une obscurité salutaire, et plutôt être la dernière de toutes. Si vous étiez bien mortifiée, vous chercheriez le traitement le moins agréable; si vous aimiez la pauvreté, vous aimeriez mieux manquer de tout, que de rien avoir de particulier et au-dessus des autres.

4° Rien de plus beau dans la religion que l'uniformité, de plus désagréable que la bigarrure. Or, il est impossible d'être uniforme, si tout n'est en commun; car alors chacune s'arrange à son goût : qualtié, forme, quantité, couleur, tout sera différent. Ces différences seront d'abord légères : une étoffe, une nuance, un peu plus, un peu moins de longueur ou de largeur, etc., bientôt, de l'une à l'autre, on en viendra jusqu'à n'être plus connaissables.

5° Il est même impossible que le temporel de la maison n'en souffre, si tout n'est en commun. Il faut de très-grands biens pour fournir à des besoins qui ne finissent plus, ou bien chaque particulier sera forcé d'y pourvoir. Quel désordre tout cela n'entraîne-t-il point parmi des personnes dont la naissance, les relations, le travail, l'adresse peuvent être si différents! Les unes manqueront de tout, les autres auront mille choses superflues. Quelles intrigues pour s'en procurer! quelle dissipation pour cultiver des connaissances! que d'intrigues, de bassesses pour obtenir ce qu'on demande! que de murmures, de plaintes, de jalousies ne produira pas cette inégalité! quel orgueil dans celles qui sont bien pourvues! quel dépit dans celles qui manquent! Mais quelle douceur, même humainement, de vivre tranquille dans les bras de la Providence, en trouvant tout à propos, sans avoir besoin de s'embarrasser de rien!

Peut-être quelquefois vous manquera-t-il certaines choses, peut-être aurez-vous quelquefois la peine d'aller demander à des supérieurs; mais après tout cette disette et cette peine sont un moindre embarras que tous les soins auxquels il faudra vous livrer pour vous les procurer, et les sollicitations auxquelles il faudra vous condamner auprès des séculiers pour les obtenir. Etes-vous bien à plaindre de souffrir quelque chose pour votre Dieu? Voilà ce que vous devez désirer et chercher. Devez-vous vous plaindre d'éprouver une pauvreté dont vous avez fait vœu? Il semble, à entendre certaines religieuses, qu'on ne soit venu en religion que pour y être plus à son aise; qu'on n'ait tout quitté, que pour se donner tout abondamment. Et souvent les personnes les plus difficiles à satisfaire, sont celles qui dans le monde auraient été dans la plus grande indigence. Réjouissez-vous donc plutôt de porter la croix de Jésus-Christ, de trouver dans vos besoins l'exercice et le mérite d'une vertu dont vous feriez en vain profession, si vous vous borniez à en porter le nom, sans en vaincre les difficultés.

DISCOURS XIX.

DE LA CHASTETÉ ET DE LA MORTIFICATION.

Je crois qu'il n'est ni nécessaire ni à propos de s'étendre beaucoup sur la matière de la chasteté. On ne peut guère en parler trop peu, soit en bien, soit en mal. Saint Paul ne veut pas même que parmi des chrétiens on nomme le vice opposé, et vous voyez dans vos règles une extrême sobriété sur cet article. Vous la regardez avec raison comme votre trésor et votre gloire : vous en sentez le prix. Il me suffit de vous rappeler ce grand principe, qu'il n'est dans ce genre rien de léger, ni rien d'indifférent; les moindres fautes sont des crimes, les moindres occasions sont des écueils; rien de léger pour vous-même, rien pour le prochain; un coup d'œil peut perdre et vous et lui, et l'honneur de votre communauté.

Un des grands moyens de conserver cette vertu, c'est la mortification. N'eussiez-vous ni péchés à expier, ni mérite à acquérir, ni exemple d'un Dieu mourant à suivre, le seul désir de conserver la pureté doit vous engager à une mortification continuelle.

1° Un corps nourri délicatement se révolte; c'est un esclave rebelle dont on ne devient le maître qu'à mesure qu'on le châtie. Plus on lui accorde, plus il demande. Qu'on ne s'attende pas à l'apprivoiser; on ne l'assujettit qu'en lui refusant tout. Il est des passions qu'on surmonte avec la douceur et la patience; on ne triomphe de celle-ci qu'en n'épargnant rien. Toute sa force est dans ses charmes, comme celle de Samson était dans ses cheveux. Pour peu qu'on s'y prête, ou qu'on ne s'y refuse pas impitoyablement, elle emporte la victoire. Le seul sentiment du plaisir familiarise avec le péché; il le porte avec lui, il est un péché lui-même, si on y consent. Mais une attention constante à se mortifier en retire peu à peu, accoutume à la peine, et facilite la résistance. Il en coûte peu de se refuser des

plaisirs criminels, quand on est habitué à se refuser les innocents, à s'imposer même des pénitences volontaires. Ce genre de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne. Vous viendrez à bout des autres démons, le don des miracles vous rendra maître de tous; celui-ci vous résistera, si vous n'êtes armé de la mortification et de la prière.

2° Les exemples des saints ne nous laissent aucun prétexte. Ils en sont venus à des excès inouïs et inimitables. Quand je vois saint Martinien et saint François se jeter au milieu des flammes, saint Benoît se rouler dans les épines, saint Bernard se plonger dans un étang glacé, saint Jérôme se frapper la poitrine avec une pierre, saint Macaire s'exposer pendant six mois aux piqûres des guêpes et des frelons, voilà, dis-je, des saints à qui la chasteté a coûté cher, ou plutôt qui ont connu son prix, et qui n'ont trouvé rien de trop difficile pour conserver ce précieux trésor; je ne suis pas surpris de voir une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe, couvertes d'un cilice, vivant de pain et d'eau, couchant sur la terre, s'accablant de travaux, se mettant tout en sang, refusant les plus légères consolations, Ah! elles savent que ce lis inestimable ne vit, ne croît, ne se conserve qu'au milieu des épines, que cet or n'est épuré que par le feu, que cette couronne ne s'acquiert que parmi les armes.

Considérez cette multitude d'hommes qui couvrent la terre; vous verrez généralement les personnes chastes très-mortifiées, et les personnes mortifiées très-chastes. Les personnes sensuelles au contraire sont ordinairement fort éloignées de cette vertu, et les personnes peu chastes ont une horreur extrême pour la mortification. Mortifiez-vous donc constamment et courageusement. Ce sera le sel qui vous préservera de la corruption, la haie dont parle le Sage, qui entourera la vigne, et le rempart qui vous garantira des insultes de l'ennemi. Cependant, toute nécessaire qu'est la mortification, il faut en user avec prudence et par la volonté de ses supérieurs. Nous en parlons ailleurs.

3° N'oubliez pas la mortification que vous prescrit votre règle dans cet endroit, de ne pas manger hors des repas, ni hors du réfectoire, quelque légère que soit la chose, ne fût-ce qu'un verre d'eau. David en fit un sacrifice, lorsqu'il était le plus pressé de la soif. Un verre d'eau donné à un pauvre mérite le ciel. Que sera-ce de le donner à Dieu même, qui le reçoit comme une victime, si on s'en prive pour lui? Cette règle est encore utile à la santé; il faut avoir les repas réglés, il est dangereux de manger à toute heure. Que serait-ce dans une communauté, si chacun mangeait au hasard selon son appétit! Pour en éviter l'occasion, les règles défendent d'avoir dans sa chambre aucunes provisions, liqueurs, douceurs, etc., cela est contraire à la pauvreté, et c'est une occasion de gourmandise. Si vous en avez besoin, demandez la permission avec confiance; vos supérieurs vous l'accorderont avec plaisir.

DISCOURS XX.

SUR LA MODESTIE DANS LES REGARDS.

Je n'entreprends pas de parler de toutes les lois de la modestie et de leur importance; cela nous mènerait trop loin, et nous en parlerons ailleurs. Je me borne à la modestie dans les regards, sur laquelle saint Augustin dit en termes exprès dans sa règle, à la fin de ce chapitre : *Elles auront soin de modérer si bien leurs yeux qu'elles ne les fixent jamais sur personne.* Plusieurs raisons de cette règle.

1° C'est manquer de respect et de décence que de regarder fixement qui que ce soit. Les règles de la politesse, même dans le monde, l'interdisent. Egal, ou surtout supérieur, baissez toujours vos yeux au-dessous des siens, ne soutenez jamais ses regards, ne fixez point sur lui les vôtres.

2° C'est une hardiesse répréhensible et souvent une véritable effronterie que ces regards assurés. L'humilité impose une douce rougeur, une pudeur modeste, un sage embarras, une sorte de confusion et de crainte qui donnent une bonne idée de la personne, et qui sied bien à votre sexe et à votre état; mais on ne peut augurer rien de bon des personnes que rien ne fait sourciller.

3° Rien ne peint mieux les mouvements de l'âme que les yeux. C'est un miroir où l'on voit tout, un tableau où tout se trace sur-le-champ, mais par des traits les plus vifs, les plus rapides. Si vous ne tenez vos yeux prudemment baissés, on découvrira plus que vous ne voudriez qu'on connût. Orgueil, dépit, tristesse, langueur, joie, etc., tout s'y peint naturellement. L'hypocrisie peut changer le langage, elle peut commander à la main; il est rare et difficile qu'elle soit constamment maîtresse des yeux.

4° C'est par là que le péché entre dans l'âme, et qu'on le porte dans l'âme des autres. Les yeux sont les parties du corps les plus susceptibles et les plus propres à répandre le poison. Il ne faut qu'un coup d'œil pour allumer un grand feu : *Ut vidi, ut perii.* Un coup d'œil fit de David un adultère : *Qui videris mulierem et exitus aquarum deduxerunt oculi mei* (*Psal.*, CXVIII, 136), etc. *Oculus meus deprædatus est.* (*Thren.*, III, 51.), surtout des personnes d'un différent sexe, qu'on regarde, de qui on est regardé. Des yeux qui verront Dieu doivent-ils s'abaisser sur la créature? Vos règles ne veulent pas même que vous parliez à personne en face, mais de côté.

DISCOURS XXI.

DES LETTRES ET MESSAGES.

Il faut toute l'autorité de saint Augustin pour persuader à plusieurs religieuses que c'est un grand mal d'écrire ou de recevoir des lettres sans permission, encore même cette autorité suffit à peine pour en

arrêter l'envie demesurée. Pesez les termes de sa règle : *S'il y en a aucune qui arrive jusques à un si grand mal que d'écrire ou de recevoir des lettres sans permission ; si elle y est surprise, elle doit être punie grièvement à la discrétion de la supérieure, qui en instruise le supérieur; et si cela ne suffit pas, il faut aller jusqu'à l'évêque.* Saint Augustin paraît regarder comme impossible qu'on puisse en venir jusqu'à ce qu'il appelle un si grand mal. Un avis, une correction, un chapitre ordinaire ne suffisent pas pour châtier une telle faute, il faut une punition griève, que l'on laisse à la discrétion de la supérieure. C'est trop peu, la chose est trop grave pour être du ressort de la supérieure seule ; si cela ne suffit pas, il faut aller jusqu'au supérieur, et même à l'évêque.

Trois raisons de cette conduite. 1° Ecrire ou recevoir des lettres en cachette suppose dans celle qui le fait très-peu d'esprit de son état. Si vous aviez l'humilité, l'obéissance, l'esprit de communauté, vous n'auriez garde de commettre une si grande faute. L'humilité vous ferait embrasser avec plaisir l'occasion de laisser connaître votre incapacité, vos fautes de toute espèce dans vos lettres, et chercher avec empressement les avis dont vous avez besoin. Vous y gagneriez; vous apprendriez à écrire. En effet, peu de personnes le savent. On est embarrassé à commencer, à finir, à dire les moindres choses. Si on était assez humble pour consulter, courir le risque, subir la honte d'effacer, on se formerait le style et on pratiquerait la vertu. Un sot orgueil fait craindre ces moyens ; il en est puni par le ridicule qu'on se donne par des lettres très-mal écrites.

Si vous étiez obéissante, vous ne feriez rien sans permission. Persuadée que rien n'est plus méritoire que ce qu'on fait par obéissance, que rien n'est utile et agréable à Dieu qu'autant qu'il est conforme à la volonté de vos supérieurs, vous leur confieriez vos affaires, vos besoins, vos secrets, vos démarches avec ouverture et confiance, comme un enfant à son père. Dieu leur a confié les intérêts de votre âme et ils en répondent. Vous vous réjouiriez de mortifier votre volonté, de ne rien faire de vous-même et de vivre dans une entière et perpétuelle dépendance.

Si vous aviez l'esprit de communauté vous ne voudriez rien de particulier; vous sentiriez que vous ne devez avoir aucune affaire dans le monde, surtout sans l'aveu de vos supérieurs; car enfin, amis, parents, fortune, vous avez renoncé à tout, tout vous est étranger. Vous êtes morte et ensevelie, vous ne devez conserver avec les hommes que les liaisons que la charité ou la bienséance rendent indispensables. De quoi vous embarrassez-vous? les supérieurs, les officiers se mêlent des affaires de la maison ; pourquoi vous mêleriez-vous de celles du monde? Pour votre conscience, pour la régularité de la maison, n'avez-vous pas un confesseur, un supérieur, un évêque? Tout le reste n'est qu'amusement, danger, péché.

2° Cette conduite vous rend légitimement suspecte. Dans quels embarras devez-vous jeter une supérieure chargée de votre conduite lorsque vous la lui déguisez et lui dérobez la connaissance de vos lettres ! Elle a tout lieu de soupçonner du mystère dans ces ténèbres affectées. Celui qui fait le mal fuit la lumière ; l'éclat éblouissant de ses rayons blesse des yeux malades; il cherche dans l'asile de l'obscurité à cacher ce qu'il voudrait se dérober à lui-même. Si ce que vous recevez ou écrivez est bon, pourquoi craignez-vous de le faire connaître? La vertu marche tête levée et ne craint point l'œil des supérieures. S'il est mauvais, pourquoi vous y prêtez-vous? C'est bien alors que la précaution est nécessaire pour mettre une barrière à votre mauvaise volonté. Le jugement désavantageux de vos supérieurs dans ces occasions n'est point téméraire. On a droit de tout soupçonner d'une religieuse qui, contre les règles expresses, cherche à se cacher. Elle n'est plus dans l'ordre. La présomption est contre elle et fait une demi-preuve de plus grande faute par la première qu'elle commet.

Mais, dit-on, ce sont des personnas sages, peut-être consacrées à Dieu, qui n'écrivent rien que d'édifiant. Vous devez donc encore moins craindre de montrer leurs lettres. Vous leur faites injure en les cachant. La défiance que vous montrez sur ce qu'on vous écrit, donne lieu de penser qu'on n'est pas toujours aussi mesuré que vous le voulez faire croire. Mais peut-être c'est par charité que vous couvrez les fautes de ceux qui vous écrivent imprudemment. Eh ! pourquoi entretenez-vous des liaisons de ce caractère, où il n'y a rien à gagner et tout à perdre? Rompez-les sans ménagement. On ne peut donc prendre trop de mesures pour empêcher ce mal. Les supérieurs ont tort de ne pas tenir la main à cet usage. Par faiblesse, paresse, respect humain, intérêt, etc., ils se désarment eux-mêmes, et ne pourront le rétablir quand ils voudront et qu'il serait bien nécessaire.

Au reste, vous savez que ces règles ne regardent pas les lettres écrites au supérieur et à l'évêque, ou celles qu'ils écriront. Non-seulement on n'est pas obligé de les montrer, mais il est encore défendu aux supérieurs de les ouvrir ou de les arrêter.

3° Les inconvénients en sont extrêmes. Rien n'est plus hardi, plus insinuant, ne se répand mieux qu'une lettre; on y met tout ce qu'on veut, elle se multiplie, elle subsiste. Il est des ordres religieux où par un excès de précaution il est défendu d'écrire absolument, d'autres où il est défendu d'apprendre à écrire. Dans la plupart cette faute est un cas réservé ; partout c'est une faute très-fortement condamnée.

La conversation n'est pas à beaucoup près aussi hardie qu'une lettre. On a je ne sais quelle retenue, on peut-être entendu, on n'a quelquefois qu'un moment pour s'entre-

tenir, des grilles mettent des obstacles; il est des choses qu'on rougirait de dire ou d'entendre; mais une lettre souffre tout. Combien de sentiments de révolte contre ses supérieurs de dégoût de son état, d'amour des vanités du monde n'y peut-on pas inspirer! de combien de nouvelles, de bagatelles, d'intrigues ne peut-on pas les remplir! La foi, la charité, la pureté n'y sont pas plus à couvert. Par là se sont glissées les hérésies dans les communautés les plus saintes; par là s'y perpétuent la division et le schisme. Une fatale expérience le fait voir tous les jours. Plaise au ciel que vous n'ayez jamais reçu de lettres qui ait porté atteinte à votre religion ou à quelqu'un de vos vœux!

On écrit une lettre à loisir, on la fait comme on veut; la mémoire manque souvent dans les entretiens. Ici, tout se trouve, on n'a point de témoins; craint-on d'être découvert, on emprunte une main étrangère, on ne se signe pas, on écrit en chiffres, on a des encres invisibles, etc. Une religieuse qui se prêterait à un complot, pourrait se cacher, désavouer sa faute sans crainte d'être convaincue; elle a mille manières de faire tenir des lettres; un domestique, un ami, un parent, une pensionnaire, etc., se gagnent sans peine. Une conversation ne peut être entendue, ne peut être qu'en certain temps, en certains lieux; tous les temps et les lieux sont propres aux lettres, elles sont bientôt données et reçues. Une lettre est donc dépourvue de tous les utiles embarras qui mettent des barrières aux fautes et fournissent des précautions. Les ténèbres font sa hardiesse, et les facilités son danger; et comme rien n'est plus hardi et plus emporté que le crime quand il est caché, rien aussi de plus emporté et de plus hardi que des commerces où l'on peut se couvrir du manteau de l'obscurité.

Cependant, rien de plus insinuant qu'une lettre; elle l'est plus que la conversation, on la tourne comme on veut. La parole n'est pas si fort à notre disposition; il faut beaucoup d'esprit et de présence d'esprit pour se tirer d'une conversation dangereuse et suspecte. Mais une lettre se médite, se compose, se corrige, se perfectionne. Souvent en parlant il échappe des choses qui nuisent; dans la conversation on se défend, on s'explique, on est sur ses gardes; piqué par la vanité, obligé par intérêt à ne pas paraître stupide, on fait des efforts pour se débarrasser; mais une lettre portée à propos est sans réponse; en la lisant on ne cherche pas à se défendre, et on se trouve pris par la sécurité même où l'on est.

En conversation on est souvent distrait et on s'ennuie: les choses ne s'y disent qu'une ou deux fois. Une lettre se lit toujours avec attention et curiosité, et une sorte d'avidité, surtout si elle est défendue ou suspecte: on la lit, on la relit, on en pénètre le sens, on en pèse les termes. C'est une conversation que l'on recommence et multiplie comme on veut, et malgré les résolutions il est des moments où en la relisant on donne plus de prise qu'on ne voudrait. Quel appât subtil, quel poison dangereux qu'une lettre! ce trait blesse sans faire du bruit, ce serpent se glisse sous l'herbe: *Sicut si mordeat serpens in silentio.* (*Eccle.*, X, 11.)

Les lettres entretiennent dans le monde la plupart des intrigues. Un prince connaît les secrets d'une cour étrangère, et y forme des intrigues. Une lettre donna à David le moyen de commettre le meurtre le plus injuste; Urie, sans le savoir, portait la mort dans son sein. C'est ce qui perd tant de filles; une mère a beau veiller, a-t-on gagné un domestique, peut-on faire glisser des lettres, on est sûr de tout; les soins de la mère la plus zélée sont inutiles,

3° Enfin, les paroles volent, mais les écrits subsistent et risquent de faire un tort infini à celui qui écrit ou reçoit, à celui à qui l'on écrit, et à toute la communauté. Il ne faut qu'un mot peu mesuré ou mal entendu, pour donner lieu à bien des commentaires. Si par malheur un écrit tombe entre des mains indiscrètes ou mal intentionnées, ce qui n'est que trop facile et trop ordinaire, on peut être perdu de réputation. Le moindre accident peut faire perdre ou intercepter une lettre, ou l'égarer après l'avoir reçue, et passer à des gens qui ne vous épargneront pas.

C'est une des raisons qui fait qu'on ne peut, sous peine de péché mortel, ouvrir ni lire les lettres d'autrui, et que des supérieurs ont droit de lire celles de leurs inférieurs; et la prudence veut qu'on les mette au feu après y avoir fait réponse, pour prévenir tout accident.

L'honneur de votre communauté n'y est pas moins intéressé; il ne faut qu'une lettre imprudente pour la décrier. Il n'est que trop ordinaire de faire retomber sur tout le corps les fautes des particuliers. Il est donc de la dernière importance qu'un supérieur soit exactement informé de tout ce qui s'écrit et se reçoit, et juge s'il est à propos de l'envoyer ou de l'arrêter. Concevez par vous-même qu'il faut écrire peu et brièvement, et mesurer si bien vos termes, s'il est possible, que tout le monde puisse lire vos lettres sans risque.

J'en dis de même pour tous les messages, commissions, livres, écrits, images, présents. Ce n'est pas seulement la règle, la pauvreté, l'obéissance que l'on blesse par là. Tout cela est exposé à peu près aux mêmes inconvénients que les lettres; tout cela doit même percer chez le prochain. Toute religieuse qui se cache de ses supérieurs n'est pas dans l'ordre, et scandalise nécessairement ceux qui le savent.

DISCOURS XXII

DE LA PARURE ET DE LA SIMPLICITÉ DES HABITS.

Quoique la malpropreté soit un défaut rare parmi des filles, il est bon d'en dire un

mot, au cas qu'il s'en trouvât quelqu'une de coupable. Il y a des saints, il est vrai, qui ont négligé l'extérieur jusqu'à une malpropreté dégoûtante. C'était sans doute une voie extraordinaire par laquelle Dieu les conduisait, soit pour les punir d'un excès de propreté où ils pouvaient avoir donné dans le monde, soit pour combattre le penchant qu'ils avaient peut-être à la délicatesse ; soit pour les purifier par ce genre d'épreuve et les occuper à des objets plus élevés, ou par d'autres raisons qui nous sont inconnues. Peut-être aussi était-ce un vrai défaut qu'ils n'ont pas corrigé; car, enfin, les saints ont leurs faiblesses, mais ils les réparent par de grandes vertus.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la route commune. Il faut sans doute éviter avec soin l'affectation et l'excès : nous en parlerons bientôt; mais il n'est pas moins vrai que la malpropreté est un vice, et la propreté raisonnable, une vertu. Toutes les règles religieuses sont uniformes en ce point. L'exemple du plus grand nombre de saints l'autorise; son origine, ses effets, et pour soi, et pour le prochain, en démontrent la vérité.

L'origine de la malpropreté est un fond de paresse et de sensualité. On aime mieux vivre dans la crasse que de prendre la peine de s'en défaire. La propreté demande du soin, de l'attention, des détails, de l'assiduité. Pour peu qu'on se relâche, on perd le fruit de ses peines; c'est toujours à recommencer. Tout est embarrassant, fatiguant, humiliant; c'est un martyre continuel. Aussi les mondains, lors même qu'ils donnent le plus dans l'excès, ne le sont que par le secours des domestiques, sur lesquels ils se déchargent d'un soin trop incommode. Sont-ils privés de ce secours, ils se négligent à l'excès. C'est surtout à craindre dans les communautés où chacun est chargé de soi-même; et, à moins que la vanité ne s'en mêle, on voit que les moins régulières sont les plus dérangées. Ce seraient des vues bien criminelles si, par hypocrisie, on affectait la malpropreté pour paraître plus humble.

Cette conduite produit de très-mauvais effets. On se rend désagréable au prochain, et la charité veut qu'on se fasse tout à tous pour les gagner tous. On nuit à sa santé; la propreté la conserve. La malpropreté occasionne bien des incommodités; on nuit au temporel de la maison. La bonne économie consiste, en partie, dans l'arrangement et la propreté : meubles, habits, linge, tout se gâte et se perd, et ce n'est pas un petit objet dans une maison religieuse, où il faut pourvoir aux besoins de tant de personnes. Si chacune néglige ce qu'elle a à son usage, il faudra faire mille dépenses inutiles qui ruineront. Ce n'est point un petit objet quand on fait vœu de pauvreté : on est obligé, par ce vœu, à ménager des biens dont on n'est pas maître; toute consommation inutile, toute négligence est une faute, il faut se comporter en pauvre, un pauvre ménage tout.

La propreté est agréable à tout le monde : le premier coup d'œil prévient et gagne. L'arrangement dans les moindres choses marque la sagesse, l'attention, l'exactitude à ses devoirs, un esprit d'ordre et de vigilance. Cet extérieur fait présumer favorablement de l'intérieur : il y a apparence qu'on a la même attention pour l'arrangement de la conscience. Le désordre annonce que le dedans ne va pas mieux que le dehors : l'expérience le prouve.

Ayez donc un soin raisonnable de vos personnes, de vos meubles, habits, chambres, de tout ce qui est en vos mains. Faites tout cela en esprit de pénitence, comme un jardinier. Ce sont les ronces et les mauvaises herbes que vous êtes condamnées d'arracher. voilà la punition de vos fautes; c'est une des peines que le péché originel attira sur Adam et sa postérité. Travaillez en esprit d'humilité, reconnaissez que vous ne méritez pas des occupations plus relevées, que vous n'êtes qu'une servante. Assujettissez-vous-y par obéissance, tel est l'ordre de la Providence, telles sont vos règles, telle est la volonté de vos supérieurs. Enfin condamnez-vous-y en esprit de pauvreté : c'est une suite de vos vœux et de votre état.

Ces règles regardent surtout les officières; la communauté se décharge sur elles de la lingerie, la roberie, la dépense, etc. Quoi de plus désagréable que la malpropreté dans ces emplois ! La charité permet-elle de se rendre dégoûtant et de faire souffrir tout le monde par votre paresse? Ayez surtout soin de ce qui regarde le service de Dieu dans une sacristie, le respect que Dieu mérite, l'édification du prochain, l'exigent également.

2° Le soin de la parure, l'affectation dans les habits, sont une faiblesse naturelle à votre sexe, commune dans le monde, et qui n'est pas rare même dans la religion. Convenons cependant que c'est une faiblesse pitoyable : car enfin on prétend par là se donner de l'agrément et acquérir de l'estime. Or rien de plus mal fondé et de plus déplacé dans une religieuse, même indépendamment de la sainteté de la religion.

Rien de plus étranger que ce prétendu mérite, mérite que l'on perd en se déshabillant, qui ne tient qu'à une épingle. La nuit va tout anéantir; c'est une belle étoffe, un habit bien fait, plutôt qu'une personne de mérite : mérite équivoque, qui peut couvrir l'âme la plus noire, et communément cache les moins vertueuses; mérite incertain, dont le hasard décide : il n'en coûtera à la personne la plus méprisable, pour vous valoir, que d'avoir un pareil habit; mérite bizarre, qui dépend du caprice de ceux qui vous voient : l'un vous louera, l'autre se moquera de vous, la plupart n'y prendront pas garde; mérite incommode, qui expose à de très-grandes dépenses, et entraîne beaucoup de gêne et de contrainte pour se parer, se montrer, se maintenir; mérite dangereux et funeste : cette beauté qu'on veut relever et étaler ne sert qu'à faire offenser Dieu à tous

ceux qui en seront touchés, et à exposer à l'être tous ceux qui le regarderont.

Ce ridicule est encore plus grand dans une religieuse : car enfin, à qui en veut-elle? Est-ce des étrangers ou de ses sœurs qu'elle mendie les suffrages? Les étrangers la voient peu; ce n'est qu'à travers bien des grilles et des voiles, et ce n'est guère dans un couvent qu'on va chercher ces agréments frivoles. Au reste, à quoi aboutirait cette passion toujours traversée? quels sont même ces étrangers? Vous ne vous attendez pas à former des cercles; quelque parent peut-être qui vous connaît assez pour ne pas vous admirer; quelque religieux, quelque ecclésiastique désœuvré, par conséquent plus grand crime, plus intéressé à se contenir, à se ménager, plus veillé de ses supérieurs, et souvent assez peu agréable.

Est-ce à vos sœurs que vous cherchez à plaire? C'est bien vraiment à des filles qu'on en impose en ce genre, toutes sensibles sur cet article, souvent jalouses, toujours penchant à la critique, se connaissant trop, et trop éprises d'elles-mêmes pour prodiguer si facilement leur encens aux charmes des autres. Ce n'est, au contraire, que réveiller leur malignité, et leur en fournir une nouvelle matière pour l'exercer.

Serait-il possible que, séparée de tout, sous des habits faits, ce semble, exprès pour défigurer, où l'on laisse à peine voir un bout de visage que les besoins de la vie ne permettent pas de fermer, il puisse rester quelque désir, quelque espérance de plaire? Ah! vous avez une beauté bien plus précieuse à ménager, beauté tout intérieure, qui blesse le cœur du céleste Epoux. On ne peut se flatter de lui plaire que par le mépris de l'extérieure. L'une nuit infiniment à l'autre, ou plutôt la détruit. Vouloir plaire au monde, chercher ses regards, c'est être infidèle à Dieu, se profaner soi-même. Ensevelissez vos attraits par un sage oubli et une pieuse négligence dans les habits simples et modestes de la religion.

3° Saint Augustin prescrit la simplicité des habits comme un des moyens des plus propres à conserver la chasteté. C'est un article important pour des filles naturellement portées à ces vains ajustements. On s'y livre avec excès dans le monde. Que de temps on y perd! Que de dépenses on y fait! Que de péchés on y commet et fait commettre! Dans la religion, il est vrai, on est renfermé dans certaines bornes; mais on trouve mille moyens de se satisfaire; le choix du linge ou de l'étoffe, la façon de l'habit, l'arrangement de la coiffure, la propreté des souliers, tabliers, mouchoirs; le soin de blanchir, plier, changer le linge; un petit air aisé qu'on se donne, un miroir qu'on consulte, des odeurs qu'on répand, une tabatière fort propre qu'on offre... Dispensez-moi d'un plus grand détail de tant de folies, je ne l'ai poussé que trop loin.

Rien au monde n'est plus dangereux pour vous; car enfin à quoi servent toutes ces parures? Si vous voulez plaire aux hommes, vous les aimez donc; on ne s'embarrasse pas tant de ce qui est indifférent. Si vous voulez plaire à Dieu, sachez que la beauté de la fille de Sion est au dedans d'elle-même. Esther, Judith, tant d'autres étaient plus agréables à Dieu couvertes de la cendre et du cilice, que quand à la cour d'Assuérus et d'Holopherne, elles étalaient les grâces que l'art avait ajouté à la nature. Épouse du Sauveur, la vertu est la seule beauté que Dieu demande de vous.

Un habit pauvre rend humble et mortifié; on ne songe presque plus au monde, à qui on sait bien qu'on ne plaît pas dans cet état. Un bel habit au contraire enfle le cœur. Tel que le paon qui se plaît dans son plumage, une personne parée se plaît en elle-même et se fait un mérite de sa parure. Un habit efféminé amollit le cœur, flatte la chair, familiarise avec le plaisir qui bientôt empoisonne. Vous l'avez plus d'une fois senti; n'est-il pas vrai qu'on éprouve des sentiments fort différents lorsqu'on est mollement et magnifiquement habillé, ou lorsqu'on n'a que des habits rudes et grossiers? On n'en est presque pas le maître, tant il est vrai que l'extérieur influe extrêmement sur l'intérieur et les vertus de l'âme.

DISCOURS XXIII.

SUR LES MALADIES

C'est encore ici un point important pour la chasteté ainsi que pour la charité. Votre règle et celle de toutes les communautés ordonnent de procurer à un malade tous les secours dont il a besoin. Rien n'est plus juste, il ne peut se les procurer lui-même : la charité doit y suppléer. Si Dieu regarde comme fait à lui-même ce qu'on fait à un inconnu, comment regardera-t-il ce qu'on aura fait à des épouses? Si vous êtes touchées des malheurs des personnes les plus indifférentes, seriez-vous insensibles aux maux de celles qui vous touchent de si près? Enfin, si l'on se fait un devoir de servir ceux-mêmes dont la conduite peu chrétienne semble peu mériter des égards, quel titre sacré n'ont pas sur vous les personnes les plus pieuses!

Le besoin d'un malade est pressant, il tire à conséquence; il ne faut peut-être qu'un léger soulagement, un léger remède donné à propos pour rétablir ses forces; faute de ce secours, le mal empire et devient incurable : besoin du côté de l'âme, accablée de son mal, tentée de tant de manières par la douleur et l'impatience. A quel danger ne l'exposez-vous pas en augmentant ses peines par votre insensibilité! Mettez-vous à sa place. Quel traitement désireriez-vous si vous étiez incommodée? Vous seriez la première à vous plaindre si on vous négligeait, et vous auriez raison. Rendez-vous donc justice : les personnes les plus insensibles pour les autres sont souvent les plus délicates pour elles-mêmes. On s'aime trop pour vouloir manquer du nécessaire, et

pour se donner la peine de le procurer aux autres.

Enfin, selon la pensée de saint François de Sales, un malade est respectable. C'est un état de purification, de sanctification, d'immolation; ce sont des personnes choisies que Dieu tient actuellement sous le glaive du sacrifice, qui expient leurs fautes, qu'il comble de grâces privilégiées, qui peut-être paraîtront bientôt devant lui. On peut les regarder comme les âmes du purgatoire à qui leur état peut être si utile, pourvu qu'ils en profitent. Et aussi, dans toutes les règles, rien n'est plus recommandé que le soin des malades. Dans les ordres les plus pauvres on fait pour eux des efforts. Saint Ignace voulait qu'on n'épargnât rien pour eux.

Une partie des soins des malades, dit la régle, *c'est de ne pas leur accorder ce qu'ils demandent, lorsqu'il leur est nuisible.* En effet, ils ne connaissent pas ce qu'il leur faut : on ne doit donc pas écouter leurs fantaisies; mais une charité véritable doit avoir le courage de leur refuser. Il faut y mêler beaucoup de douceur et de prudence, et assaisonner le refus de manières obligeantes, pour adoucir le mal autant que possible.

C'est une grande leçon que nous devons prendre, en passant, sur les choses qu'on nous refuse. Un supérieur, un directeur connaissent ce qu'il nous faut mieux que nous. La passion est une grande maladie qu'on doit avoir la charité et le courage de ne pas écouter. Ce n'est pas cruauté, mais bonté, de nous arracher ce qui nous serait préjudiciable et que l'amour-propre recherche. On se fâche, on s'irrite d'un refus comme un enfant ou un malade qui se dépite contre son père ou son médecin ; mais tôt ou tard on sent ses avantages et on se félicite de cette salutaire rigueur.

Ces règles de prudence sont d'autant plus nécessaires que bien des personnes, surtout des filles, donnent dans un excès de délicatesse; se croient ou se disent toujours malades, soit faiblesse de tempérament ou maladie imaginaire qui en devient pourtant une véritable, mais de toute autre espèce que celle qu'on croit avoir ; soit éducation, exemple, coutume, travail; soit surtout la sensualité et la mollesse que tout incommode, à l'entendre, ou plutôt qui ne veut rien souffrir ni gagner sur soi. C'est un vrai défaut, très-opposé à l'esprit de religion et de pénitence; c'est quelquefois libertinage. La vie régulière coûte, l'assiduité à l'oraison et aux exercices embarrasse. A l'infirmerie, on en est exempte et la dissipation y trouve un asile. C'est dépit et découragement. Les personnes mélancoliques ou affligées risquent de donner dans ces écueils. On veut éviter des personnes qui déplaisent, se soustraire aux yeux des supérieurs, s'entretenir dans ses rêveries : l'état de maladie en fournit la facilité. Tout cela déplaît à Dieu. Il faut savoir souffrir; on peut plus qu'on ne pense : il n'y a qu'à essayer; on se trouve plus de force qu'on ne croyait. La vie dure conserve mieux la santé que la délicatesse, qui pour l'ordinaire l'altère. Ceux qui s'écoutent le moins et se font le plus à la fatigue, jouissent communément d'une meilleure santé.

Il faut pourtant de la discrétion et de l'obéissance en tout. Quelquefois un zèle mal entendu fait qu'on se pousse à bout ou qu'on se refuse les choses nécessaires par une résistance indiscrète. Ainsi l'on se rend inhabile à tout par les dangers où l'on s'expose, l'épuisement où l'on se réduit et les maladies qu'on contracte. Il faut donc avec simplicité faire connaître ses besoins, recevoir les soulagements et se laisser conduire par les personnes préposées.

C'est pour prévenir ces inconvénients que la règle ordonne à la supérieure d'obliger la malade de faire et de prendre ce qu'il lui faut. Quel que soit le motif qui le lui ferait refuser, elle n'est point dans l'ordre. Si c'est délicatesse, dégoût répugnance pour les remèdes, on doit réprimer son immortification et prendre, à l'exemple du Seigneur, du fiel et du vinaigre. L'amertume des remèdes est une suite de la maladie, quelquefois la plus fâcheuse. Mais toute fâcheuse qu'elle est, il faut se soumettre à la volonté de Dieu et dire comme lui, au jardin des Olives : Votre volonté soit faite, et non pas la mienne. Est-ce désir d'épargner le bien de la maison? Ce désir est déplacé. La volonté de la maison est de donner le nécessaire; c'est même son intérêt : une infirme est hors d'état d'agir et plus à charge à la communauté que le remède le plus cher qui l'aurait guérie. Est-ce une mauvaise honte de paraître prendre certains soulagements? Par une secrète vanité, on voudrait paraître mortifiée ; on croit se faire cette réputation en refusant le nécessaire. Il faut punir ce motif criminel par la simplicité même à le prendre. C'est le moyen d'édifier tout le monde. Qui peut trouver mauvais que vous preniez ce qu'il faut ? L'obstination à le refuser scandalisera par la désobéissance et le soupçon de vanité : Mangez ce qu'on vous présente, dit le Seigneur : *Manducate quæ apponuntur vobis.* (I *Cor.*, X, 27.)

Si c'est un désir sincère de vous mortifier, sachez que cette mortification ne peut plaire à Dieu, elle n'est pas dans l'ordre de Dieu. Il en est d'elle comme des jeûnes des Juifs, qui furent réprouvés parce que leur propre volonté s'y trouvait. Les pénitences déplacées ne sont qu'une illusion; la véritable vertu consiste dans la volonté de Dieu. Dieu veut de vous dans ce moment la soumission et la patience, tout le reste est faux et suspect; et dans le fonds il y a quelquefois plus de mortification réelle à s'accorder ces petits secours qu'à les refuser : l'un est plus de notre goût que l'autre; l'un entretient la vanité, l'autre la réprime. [illegible] par charité, dit-on, souvent pour ne p[illegible] moder ceux qui servent. Cela peu[illegible] mais quelquefois ce n'est qu'u[illegible] prétexte dont l'impatience s enve[illegible] la vérité on est fâché de souffri[illegible]

ne paraître sensible qu'à la peine des autres : pure hypocrisie ; mais toujours doit-on considérer qu'on fait injure aux personnes qui servent de douter de leur zèle : injure d'autant plus mal fondée qu'on le fait chez vous avec beaucoup de charité. C'est même augmenter la peine de vos sœurs de vouloir tant la ménager. Rien n'afflige plus une sœur charitable que de voir sa bonne volonté inutile, ou, ce semble, révoquée en doute par le refus; au lieu que l'accueil et le succès des empressements anime, console, dédommage.

La règle marque que si quelque sœur se plaint, il faut l'en croire; car enfin on est souvent réellement incommodé sans le paraître. Il faut donc s'en rapporter à ce qu'elle dit, on s'exposerait autrement à laisser manquer de secours celles qui en auraient un vrai besoin, et il vaut mieux dans le doute en accorder d'inutiles, dont on pourrait se passer, que de priver des nécessaires celles qui souffrent réellement.

On ne peut douter que Dieu n'exige et ne récompense cette espèce de charité. Il marque assez avec quel zèle on doit servir les malades, et la reconnaissance dont on doit recevoir les services, puisqu'au jour du jugement il en fait un éloge exprès : *Infirmus eram, et visitastis me.* (*Matth.*, XXV, 36.) Il faut dans cet état se regarder comme un pauvre à qui on donne l'aumône. Pourquoi la refuser? c'est Dieu, c'est votre prochain qui vous la fait. Acceptez-la en esprit de pauvreté et d'humilité. Dieu a rempli le monde de mille différentes créatures, dont chacune a une qualité particulière. Il n'est point d'arbre, de plante, de fruit, de fleur qui n'ait quelque vertu propre. Pourquoi Dieu a-t-il répandu tant de soulagements, s'il n'eût voulu qu'on en usât dans le besoin et qu'en tout on louât sa miséricorde et sa puissance? Les animaux même, par un instinct naturel, se servent mutuellement et savent chercher et trouver ce qu'il leur faut Honorons le médecin et la médecine, dit le Sage ; C'est Dieu qui a fait l'un et l'autre : *Honora medicum*, etc. (*Eccli.*, XXXVIII, 1.)

Après toutes ces réflexions sur les maladies, finissons par quelques réflexions sur la liaison qu'elles ont avec la vertu de pureté. Les maladies nécessairement affaiblissent le corps, soit en énervant la vigueur, soit en accoutumant à une attention, à une délicatesse, à une sensibilité, à des soulagements qui flattent la chair, et qu'on se pardonne avec d'autant plus de facilité et d'indulgence qu'on les croit et qu'en effet ils deviennent souvent indispensables. Tout cela éloigne l'esprit de mortification et fait naître le goût du plaisir. La chair devient rebelle, on perd l'ascendant que donne sur elle et que donne seule l'austérité de la vie qui la mate. Le détail en serait trop long, mais on sent que soit la mollesse des habits et du linge, le choix et la délicatesse des aliments, la mollesse de la posture, les caresses et les ménagements de ceux qui servent, les précautions pour éviter la douleur ou l'adoucir, etc., tout cela renverse bientôt ces fondements, ces moyens de pureté qui avaient coûté quelquefois de si grands frais, où la nature avait tant gémi et la vertu remporté de si grandes victoires.

Que n'a-t-on pas à craindre encore de l'interruption de tous les exercices de piété? Messes, offices, sermons, oraisons, lectures, étude, tout vaque pendant la maladie; on en perd l'habitude et le goût. Quelle peine pour les reprendre et pour vaincre la tiédeur, la dissipation, la paresse qui en reviennent inévitablement ! De là vient, dit le livre de l'*Imitation*, que très-peu de personnes profitent de leurs infirmités, soit pour la conversion, soit pour la sanctification : *Pauci in infirmitate meliorantur.* Au contraire grand nombre de gens vertueux s'attiédissent et changent entièrement dans la maladie et la convalescence.

Il est même un danger très-grand pour la pureté auquel on ne fait pas assez attention : c'est la diminution de la pudeur et de la modestie. On n'est jamais si réservée, si bien couvert, si délicat sur cette vertu : on est même forcée dans certains maux et certaines opérations, de s'exposer aux regards des hommes. Mille besoins, mille soulagements divers exigent qu'on se laisse voir et toucher. Sans doute l'amour de cette vertu irait à un scrupule fort répréhensible, si dans un vrai besoin on s'obstinait à ne pas se laisser voir et soulager ; mais toujours est-il bien à craindre qu'il n'en résulte une diminution de pudeur, une habitude de facilité à se permettre bien des choses et à ne pas regarder avec la même horreur celles qu'auparavant on ne se serait jamais permises. Il faut être bien sur ses gardes pour éviter un écueil où tout porte. Rien dans le monde n'est moins modeste qu'un malade. Ses domestiques, ses amis, lui-même n'ont aucune attention à rien. On croit tout permis et sans conséquence, on s'en fait une nécessité, et rien pour eux de plus dangereux, surtout entre personnes de différents sexes. Dans les communautés où ce sont des personnes du même sexe qui se voient et où l'on a de grands principes de pureté, on est plus soigneux des bienséances. Je ne puis trop vous exhorter au milieu des plus grands effets de votre zèle, de ne jamais séparer la modestie de la chasteté, mais de les sanctifier l'une par l'autre.

DISCOURS XXIV.

SUR LE SOMMEIL ET LE REPOS.

Quel spectacle surprenant nous présente l'Evangile? D'un côté une affreuse tempête, un vaisseau prêt à périr, les apôtres effrayés faisant mille efforts pour résister à la force qui les entraîne ; de l'autre un Dieu en apparence indifférent, plongé dans un profond sommeil, un Dieu endormi, et endormi au milieu du plus grand danger! Un objet si singulier doit renfermer bien des instructions et des mystères.

1° Dieu permet, autorise, sanctifie les repos; il en a pris lui-même, dit le Prophète : *Ego dormivi et somnum cepi.* (*Psal.*, III, 6.) Dès le commencement du monde, il a terminé le grand ouvrage de la création par un jour de repos, et il a voulu que ce jour fut à jamais sanctifié par la cessation des œuvres serviles; il a de temps en temps invité les apôtres à en goûter la douceur : *Dormite jam et requiescite.* (*Matth.*, XXVI, 45.) Prenons-le donc comme lui et par son ordre, quand nous en aurons besoin. Heureux qui repose dans le Seigneur entre les bras de Jésus et de Marie ! *Obdormivit in Domino.* (*Act.*, VII, 59.)

2° Quand est-ce que Jésus-Christ se repose? Après avoir beaucoup travaillé, guéri des malades, instruit les peuples, prêché l'Evangile, fait de longs voyages, il est bien juste d'accorder quelque soulagement à la nature épuisée; il s'assit à la fontaine de Jacob, parce qu'il est fatigué : *Fatigatus ex itinere, sedebat supra fontem.* (*Joan.*, IV, 6.) Il se repose pour travailler de nouveau après avoir rétabli ses forces, et recommencer ses prédications, dès que la barque aura traversé le lac de Génézareth. Le repos n'est accordé que comme un délassement du travail passé, et une préparation à un autre travail.

Condamnés, en qualité d'enfants d'Adam, à gagner notre vie à la sueur de notre visage, nous ne devons prendre du repos que comme un voyageur qui s'arrête un moment pour pouvoir mieux continuer sa route, après s'être délassé.

3° Il dort peu. Son sommeil devait être court et fut bientôt interrompu. Sans chercher les délices d'un lit commode, une planche sur la poupe d'un vaisseau lui sert de lit. Ce sommeil est une mortification continuée. Tous les saints, bien éloignés des raffinements de la mollesse, et se souvenant de la pauvreté d'une étable, de la dureté d'une crèche, où un Dieu avait pris son premier repos, ont retranché à la nature tout ce qu'ils ont pu lui refuser. Quels pieux artifices ont-ils mis en œuvre pour assaisonner de l'amertume de la mortification les soulagements les plus indispensables ! Couchés sur la cendre et le cilice, n'ayant que la terre pour lit et une pierre pour oreiller, dormant dans une bière comme saint Germain d'Auxerre, debout appuyés sur une corde, comme saint Pierre d'Alcantara, exposés aux injures de l'air, ne quittant point leurs habits, ne changeant point de posture. Les saints ont trouvé le moyen de souffrir dans tous les temps. Ces pieux excès nous font comprendre combien l'esprit de Dieu fait craindre les douceurs même nécessaires. Le prétexte du besoin change quelquefois en poison pour l'âme les remèdes dont le corps ne peut se passer.

4° En effet il est peu de temps et d'actions de la vie où la pureté coure plus de risque que celui du repos; tout invite, tout facilite, sépare des objets qui feraient diversion. Livrée aux idées de volupté, à la posture de la mollesse, etc., qu'il est rare que cette vertu n'y reçoive quelque blessure ! Le temps du plus profond sommeil n'en est pas exempt. Prions avec l'Eglise que tous ces vains et dangereux fantômes s'éloignent : *Procul recedant somnia.*

5° Jésus-Christ se lève sans différer, dès qu'on l'éveille : *Tunc surgens.* Bornés au nécessaire, sans écouter la paresse et la sensualité, arrachons-nous du lit courageusement dès que le moment en est venu. Entendons Dieu qui nous appelle : Levez-vous, dit-il, vous qui dormez, venez me rendre vos hommages : *Surge, qui dormis.* Mes faveurs sont pour ceux qui s'empressent de venir me les demander; je laisse les paresseux dans une honteuse indigence. Gardons-nous de commencer la journée par des fautes; que de tentations et d'accidents ! le danger est extrême.

Seconde réflexion. C'est au milieu d'une horrible tempête que le Seigneur s'abandonne au sommeil. Quelle étonnante conduite! Si jamais il a dû veiller, n'est-ce pas dans le temps que le besoin des apôtres est le plus grand? La barque est sur le point de périr, il y paraît insensible, il dort : *Jesus vero dormiebat.* (*Matth.*, VIII, 24.) Ainsi souvent l'Eglise, troublée par le schisme et l'hérésie, semble abandonnée de son époux. Les gens de bien persécutés, tentés, affligés, semblent n'éprouver qu'une cruelle indifférence, tandis que les méchants dans la prospérité insultent aux malheurs du juste. Y a-t-il donc une providence qui veille sur tout? Oui, il y en a une, elle veille toujours, quoiqu'elle semble endormie.

Craignez, pécheurs, en vain à la faveur de ce sommeil apparent, vous flatteriez-vous d'échapper à ses lumières ou à sa justice ; il sonde le fond de vos cœurs, et saura bien vous châtier. Un jour viendra où la fatale trompette reveillera les morts; c'est alors qu'il s'éveillera lui-même, et condamnera vos crimes. Ames justes, consolez-vous : tout endormi qu'il paraît, il voit toutes vos peines, il connaît la droiture de vos intentions, il est témoin de votre courage, et il couronnera vos victoires. Osez avec confiance l'éveiller et l'invoquer, comme les apôtres ; il commandera aux vents et aux flots, et fera succéder le calme à l'orage qui vous alarme.

C'est pour notre bien que Dieu se cache et se montre indifférent; mais il ne nous aime pas moins. La prospérité donne ordinairement à l'homme une dangeureuse complaisance pour les biens dont il jouit et une attache criminelle; il cesse de craindre la tentation, il perd bientôt la vigilance toujours nécessaire, et infiniment plus nécessaire dans la prospérité. Les épreuves nous font rentrer en nous-mêmes et nous ouvrent les yeux sur nos dangers. On s'humilie, on a recours à la prière. Si le calme eût toujours duré, les apôtres tranquilles n'auraient point invoqué le Seigneur, on n'eût point vu de miracles.

Que les plaisirs de la terre sont dange-

reux! ils séduisent le plus sage, ils gagnent le plus difficile, ils triomphent du plus fort, ils corrompent le plus saint; leurs charmes se glissent insensiblement jusqu'au cœur. Il faut que la bonté de Dieu y répande des amertumes salutaires, pour nous en détacher et nous mettre dans l'heureuse nécessité de mettre notre bonheur en Dieu seul : aimable violence qu'une jalouse tendresse met en œuvre pour notre bien. Ainsi accumule-t-on les trésors de mérite qu'une trop constante tranquillité nous eût enlevés. En coûte-t-il beaucoup de servir Dieu quand l'on ne trouve que des douceurs à son service. Il faut avoir des difficultés à surmonter, des combats à soutenir, des ennemis à craindre. Une enquête trop facile n'aurait aucun prix. Ainsi témoigne-t-on un amour pur et désintéressé; il serait bien suspect s'il ne se soutenait que dans les douceurs. Mais être à l'épreuve de l'adversité, des froideurs, de l'indifférence de l'objet aimé, c'est le chef-d'œuvre du désintéressement et de l'amour.

Sachons donc tout attendre de Dieu, et nous verrons bientôt l'accomplissement de nos désirs et de nos espérances : *Patientia pauperum non peribit in finem.* Le Seigneur parlera, un mot de sa bouche calmera les flots : *Facta est tranquillitas magna.* (*Matth.*, VIII, 26; *Marc.*, IV, 39; *Luc.*, VIII, 24.) A l'exemple de ce peuple, nous marquerons avec transport et notre situation, notre admiration et notre reconnaissance.

DISCOURS XXV.

SUR L'INSTRUCTION DES PENSIONNAIRES.

Je ne puis mieux vous expliquer vos devoirs sur cette matière que par les paroles que votre pieuse fondatrice (sœur Marguerite Bourgeois) adressa à la sœur Saint-Joseph, qu'elle envoyait en mission : *Songez, ma sœur*, lui dit-elle, *que vous allez ramasser les gouttes du sang de Jésus-Christ qui se perdent.* Pesez tous ces termes, ils renferment un grand sens. 1° C'est le sang de Jésus-Christ que vous ramassez : jugez du prix de vos travaux; 2° c'est un sang qui se perd : comprenez-en la nécessité; 3° ce ne sont que des gouttes, et des gouttes qu'on néglige assez pour les laisser perdre : préparez-vous aux humiliations et aux croix; 4° il faut les ramasser, c'est-à-dire les recueillir peu à peu, avec patience, avec persévérance. Voilà la manière dont il faut s'y prendre.

PREMIER POINT.

Le Prix.

Quelle idée vous formez-vous des personnes qui viennent s'instruire auprès de vous? A n'en juger que par les apparences, c'est bien peu de chose : une naissance obscure, une pauvreté extrême, un âge qui à peine a l'usage de la raison, une ignorance profonde, souvent beaucoup d'indocilité, de légèreté, de malice, un éloignement infini du travail, rarement des dispositions heureuses, rien qui flatte, qui ne rebutte.

Mais que votre foi perce ces voiles à travers les haillons qui les couvrent, vous découvrirez des âmes marquées au sceau de la Divinité, régénérées par le baptême, rachetées par le même sang, destinées au même bonheur que vous. Oui, ces enfants, depuis une éternité, occupent le cœur de Dieu. Leur salut a été l'objet de ses douleurs, de ses prières, lorsqu'au jardin, à la colonne, sur la croix il offrait son sang à son père. Ces enfants seront un jour, ou la victime de sa justice, ou le chef-d'œuvre de ses miséricordes, selon que fidèles ou infidèles à la grâce elles auront mérité le châtiment ou la couronne. Chaque jour elles peuvent lui plaire ou l'offenser.

Rien de plus grand que d'entrer ainsi dans les desseins de Dieu, rendre sa grâce utile, être son coopérateur et son apôtre. Telle fut la fin de son Incarnation et la soumission de ses apôtres. Il est venu apprendre aux hommes la voie du salut; il a donné à chacun un ange pour l'y conduire comme par la main, et envoyé dans tout l'univers des ministres dépositaires de ses pouvoirs pour y répandre sa doctrine. Ce zèle s'est perpétué dans l'Eglise jusqu'à nos jours. On a vu dans tous les temps des hommes pleins du même esprit traverser les mers pour aller, avec mille dangers, répandre partout cette divine semence.

Vous entrez dans ces emplois autant que la faiblesse du sexe peut le permettre. Comme les anges, vous êtes les gardiens fidèles de l'innocence de ces enfants; vous les instruisez, les avertissez à propos, corrigez leurs fautes, soutenez leur faiblesse; comme les apôtres, vous allez chercher les âmes. Si vos voyages ne sont pas si longs, ils ne sont pas moins pénibles. Les prêtres administrent les sacrements, vous apprenez à en profiter; ils offrent le saint sacrifice, vous y conduisez, vous enseignez à le bien entendre; ils distribuent le pain céleste, vous y préparez; ils prêchent, vous instruisez, vous appliquez même au détail des principes généraux qu'ils ne peuvent donner que d'une manière vague; ils plantent l'arbre, vous le cultivez; ils jettent la semence, vous lui faites porter du fruit.

Quels biens immenses ne fait pas une personne de votre état, fidèle à sa vocation! Combien de péchés elle empêche en écartant les occasions, en occupant saintement, en inspirant l'horreur des moindres fautes! Combien de bonnes œuvres elle fait pratiquer! Elle enseigne de petits exercices de piété, les fait pratiquer, y accoutume : heureuses habitudes qui toute la vie seront la source d'une infinité de biens; tantôt un acte d'humilité, de docilité pour ses maîtres et de douceur pour ses compagnes; tantôt une règle de modestie, le dégoût du monde, l'esprit de prière. C'est un parterre émaillé de mille fleurs.

Ces fruits précieux ne se bornent pas au temps présent. Jetez les yeux sur les divers

états où la providence appellera ces enfants. Là, une jeune fille, dans les compagnies où la bienséance l'engagera, par sa prudence et sa retenue, édifie tous ceux qui l'approchent; ici une mère de famille fait régner Dieu dans sa maison, élève ses enfants, et, comme une abeille, forme dans leur cœur le miel qu'elle a cueilli chez vous. Elle gagne son mari, comme sainte Monique convertit le sien; elle gouverne avec sagesse ses domestiques. Quelquefois ce sont des personnes dont la naissance distinguée, les biens considérables donnent du lustre à la vertu; quelquefois réduites à une vie obscure, elles ne pratiquent que plus parfaitement les vertus solides qui font l'essence du christianisme; enfin quelquefois, consacrées à Dieu dans un monastère, elles y parviendront à la plus haute perfection.

Les unes et les autres vous en seront redevables. Elles répandront ce qu'elles auront reçu de vous, et rappelleront à leurs enfants et à leurs élèves ce que vous leur avez appris. Les exemples dont elles ont été témoins ont fait sur elles des impressions durables qui reviennent à propos. Vous vous retrouverez dans leurs maisons, faisant tout le bien qui s'y fait, l'âme de toute une ville, dont vous avez formé les citoyennes, survivant à vous-mêmes dans leurs descendants.

SECOND POINT.

La nécessité.

C'est un sang qui se perd. Quel regret! Faut-il que le sang d'un Dieu devienne inutile à ceux même pour qui il fut répandu? Quel objet plus capable de ranimer votre zèle! L'affaire du salut est de toutes la plus négligée; mais c'est surtout le salut des enfants qu'on néglige le plus. C'est pourtant l'âge le plus critique, dont les égarements tirent le plus à conséquence, surtout pour les personnes du sexe. Combien donc n'est-il pas nécessaire de leur ouvrir un asile où le trésor de l'innocence soit en sûreté.

Voilà un enfant qui vient de naître. Après lui avoir jeté un peu d'eau sur la tête, plutôt par usage que par religion, on ne pense plus à son salut. Sa mère, se dépouillant des sentiments de l'humanité, méconnaît son fruit; elle aime mieux faire perdre son lait, au hasard d'en être malade, que de le donner au fruit de ses entrailles. Les tigres et les lions s'humanisent pour leurs petits et les nourrissent de leur lait. Elle livre son enfant à la première venue, qui fait trafic de ses mamelles et les vend à meilleur marché; personnes la plupart inconnues, toujours grossières, souvent vicieuses, qui, avec un lait quelquefois mauvais, transmettent leurs incommodités et leur caractère, et font sucer des passions et des sentiments plus mauvais encore. Est-il sorti du berceau, on lui laisse une liberté entière de faire ce qui lui plaît. A mesure qu'elle avance en âge, le démon attentif la mène à son école, ou plutôt la mère a soin de l'y mener. Elle apprend à se parer, à goûter la parure, à se découvrir indécemment, à tenir de mauvais discours. Les domestiques par leurs caresses, la familiarisent de bonne heure avec l'immodestie, la sensualité, le crime.

Pour le salut, daigne-t-on y penser? A peine les instances réitérées d'un curé obtiennent qu'elle vienne par grâce quelquefois à un catéchisme; encore même ne sont-ce guère que des personnes du commun: les gens de condition ont le glorieux privilége d'ignorer les principes de la religion. Ils s'en font presque honneur. Ce serait se dégrader de s'instruire d'une manière si bourgeoise. Il me semble voir ces enfants que le roi d'Egypte faisait jeter dans le Nil, ou ceux que faisait égorger Athalie. Une sœur congréganiste, comme la fille de Pharaon, se fait apporter le berceau, sauve Moïse et l'élève dans le palais du roi: ou comme la pieuse Josabeth, elle le conserve dans le temple. Il me semble voir cette foule d'innocents que faisait massacrer Hérode. Une sœur, comme Marie et Joseph, emporte en Egypte le saint enfant pour le dérober au glaive meurtrier du démon.

Qui pense dans le monde à l'éducation chrétienne des filles? Hélas! leurs parents même les plus indispensablement chargés, sont les premiers à leur enfoncer le poignard dans le sein. Une funeste négligence, ou plutôt une approbation criminelle de leurs vices, les maximes criminelles qu'on leur inspire, les mauvais discours qu'on tient devant elles, les mauvais exemples, les licences qu'on se donne, souvent les violences qu'on leur fait, que sais-je, la maison paternelle est quelquefois pour elle un pays ennemi; le séjour d'une forêt, au milieu des bêtes féroces, serait moins à craindre.

Cependant il n'est ni âge ni sexe plus exposé, plus fragile. Un garçon est dissipé par mille occupations différentes; l'étude, le travail, les armes, le commerce, tout fait pour lui diversion au crime. Destinés au travail ou à des emplois, un père intéressé à les pousser, on a plus de soin, et fait ses efforts pour les en rendre capables. Ils ne sont point l'objet des poursuites criminelles de la passion. Une fille, au contraire, est continuellement exposée. Parents, domestiques, étrangers, elle trouve des dangers partout; et si une mère vigilante ne la tient sous ses yeux, sa maison facilitera plus d'une fois des fautes qui seraient ailleurs plus remarquées. Elle est sans défense, sans occupation, livrée à l'amusement, à la bagatelle, à toute sa fragilité. Ses bonnes qualités lui deviennent dangereuses, souvent d'autant plus à plaindre qu'elle est plus aimable. Dans un autre âge le jugement est formé, l'expérience donne des lumières, on a plus de force et de secours pour combattre. Un enfant est dépourvu de tout, il ne sait rien, croit tout, agit comme on le pousse, ne connaît point le danger: aussi faible d'esprit que de corps, comment se sauvera-t-il de la mêlée?

C'est pourtant le temps où les fautes tirent le plus à conséquence et seraient les plus faciles à prévenir. Tout porte coup dans un enfant. C'est un arbre qui se plie comme on veut; lui laisse-t-on prendre une mauvaise habitude, on ne pourra presque plus la réparer; a-t-on soin de bien ensemencer cette terre, elle portera tôt ou tard d'excellent fruit. Peut-être ne verra-t-on pas d'abord le succès. Ce grain doit pourrir dans la terre où il fut enseveli. Ce n'est qu'après un long hiver qu'il pousse, qu'il monte, qu'il fleurit et parvient à la maturité. Jugez-en par vous même. Que vous seriez à plaindre aujourd'hui, si l'on eût abandonné votre enfance! que n › devez-vous pas aux personnes charitables qui l'ont cultivée! Vous ne sauriez mieux reconnaître la bonté de Dieu qui vous ménagea ce secours, qu'en répandant avec zèle sur les autres le bien qu'elle a daigné vous procurer.

La facilité qu'on y trouve est encore un motif touchant. Les enfants ont sans doute leurs défauts; mais quand on sait les prendre, ce sont des cires molles, où l'on imprime ce qu'on veut. Ils sont communément simples et dociles; leurs lumières sont trop bornées pour trouver des détours. Il en est sans doute de dissimulés, mais le grand nombre ne sait longtemps se contrefaire. La docilité leur est comme naturelle; peuvent-ils résister à ce qu'on leur dit? Ils sont obligés de s'en rapporter aux lumières de ceux qui les conduisent. Des besoins continuels les forcent d'avoir recours à ceux de qui ils dépendent et d'en attendre leurs besoins. Les bontés qu'on a pour eux ne peuvent manquer de gagner leur confiance, et quand on est maître du cœur, tout est facile; ils reçoivent bien les avis, veillent sur eux-mêmes, se corrigent. Leur raison se développe comme la lumière du jour, qui de l'aurore parvient enfin au midi.

L'innocence de cet âge ne doit pas moins animer votre zèle. On vous les confie la plupart encore revêtus de cette robe précieuse qu'ils reçurent au baptême. Le démon ne leur a pas encore fait boire son poison. Vous avez entre les mains les prémices de la grâce, conservez-les avec soin; ramassez ces pierres précieuses, pour en faire une couronne au Très-Haut. C'est un métal enfermé dans la mine, vous devez l'en tirer, le purifier, en former le trône de votre époux.

Si le fils du roi était égaré dans une forêt, exposé à la fureur des bêtes féroces, quel bonheur pour vous de lui fournir un asile dans votre maison! quelle attention pour cultiver sa jeunesse, conserver sa santé, le rendre digne du rang où la naissance l'appelle! Ainsi l'heureuse nourrice à qui fut confié le petit Joas, sauvé des fureurs d'Athalie, se félicitait d'avoir donné un roi au royaume de Juda. Hélas! ce sont des enfants de Dieu, abandonnés à mille passions qu'il faut conserver. En un mot, ce sont les gouttes du sang de Jésus-Christ qui se perdent et que vous allez ramasser.

TROISIÈME POINT.

Les humiliations.

Ce ne sont que des gouttes, et des gouttes qu'on néglige assez pour les perdre. L'esprit de zèle et de charité peut seul faire soutenir un emploi si obscur et si plein de croix. Vous en aurez de la part des autres, vous-même vous vous en ferez. Le monde fait peu de cas de cet emploi. Une sœur ne tient pas un rang bien distingué, ne joue pas un rôle brillant; sa cour n'est pas nombreuse, ses meubles, ses habits sont bien simples, et il le faut; l'humilité y est si nécessaire! La vanité et l'esprit du monde vous dégoûteraient de votre état!

On ne doit pas s'attendre à beaucoup d'agrément de la part de personne. Enfants, parents, étrangers, tout conspire à vous mortifier. Les enfants ont bientôt oublié les bontés qu'on a pour eux, ou plutôt ils soupirent après le moment où ils verront finir leur martyre; ils sont quelquefois les premiers à vous décrier et à vous combattre. Le ressentiment des petites corrections qu'on est obligé de leur faire, dure longtemps; il efface le souvenir des biens qu'ils ont reçu. Les parents croient avoir beaucoup fait quand ils ont enfin bien ou mal payé une modique pension, et par ce paiement longtemps attendu et fait de mauvaise grâce, ils se tiennent parfaitement quittes. Les étrangers n'y pensent point du tout. Pour vos compagnes, on connaît trop le métier, on se connaît trop mutuellement, pour se prodiguer beaucoup d'encens. Elle n'a fait, dit-on, que son devoir. Ceux mêmes que le zèle devrait intéresser, et de qui on devrait pouvoir tout attendre, par jalousie, faux rapports, zèle mal entendu, prennent des travers qui font une des plus pesantes croix.

Il ne faut donc rien attendre que de Dieu, qui seul peut apprécier vos travaux. Il en tient un compte fidèle, il les récompensera libéralement. Il en est d'une maîtresse d'école comme de la terre. C'est elle dont la sève donne les fleurs et les fruits; on n'y pense point, on la foule aux pieds. Chaque année l'avide laboureur déchire son sein, pour arracher de ses entrailles sa plus pure substance. Au lieu de reconnaître ses bienfaits, cesse-t-elle de porter des moissons, on l'abandonne, on en cultive une autre. Tandis que vous pouvez être utile, l'avide père de famille prodigue votre temps, votre santé, votre repos, vos talents. Cessez-vous de lui servir, après vous être consacrée à son service, il vous laisse et en cherche une autre qu'il puisse encore quitter.

Dans le cours même de ce travail, que de mortifications à essuyer! Est-il de bonne foi bien agréable de passer sa vie à faire assembler des lettres, reprendre un enfant, souffrir ses grossièretés, ses caprices, ses désobéissances, ses légèretés, les murmures d'un tas de jeunes filles qui n'ont ni vertu, ni jugement, ni éducation? Que d'épines à arracher! que de chagrins à dévorer! A peine, à force de travail, a-t-on commencé

à défricher cette terre ingrate, et à voir éclore quelque peu de fruit, que les enfants quittent. Il faut à nouveaux frais recommencer sur d'autres; semblable à un fermier qui ne travaille pas pour lui; à une abeille, à une brebis, à un oiseau qui ne font pas pour eux le miel, la laine, le nid :

Sic vos non vobis mellificatis apes... (VIRG.)

Si nous fouillons dans votre cœur, combien d'ennui, de dégoût, d'impatience! On se lasse, on se plaint qu'on nous laisse trop longtemps dans un emploi; on se plaint des supérieurs qui ne nous changent point; on porte envie à celles qui en sont débarrassées. Souvent les enfants en sont la victime; on décharge sur eux la mauvaise humeur, on les reprend sans raison, on les gronde sans discrétion, on les punit sans mesure : ou, ce qui est bien plus funeste pour elles et pour vous, on laisse aller les choses au hasard, sans se mettre en peine que leur éducation aille bien ou mal.

Que les exemples d'un Dieu mourant vous encouragent. Quels travaux, quels soins, quelle peine pour élever quelques pêcheurs, et en former des apôtres! Qui pourrait croire que les travaux d'un Dieu, à qui les miracles ne coûtaient rien, eussent eu si peu de succès! A peine après trois ans parvient-il à se former une poignée de disciples, encore même grossiers, faibles, ignorants. Ils abandonnent lâchement leur maître, dont enfin la croix est la récompense. Heureuses vous-mêmes, si après avoir passé vos jours à travailler pour sa gloire, vous pouvez expirer sur le Calvaire avec lui!

Il ne tiendra qu'à vous de mettre les derniers traits à ce parallèle. Il me semble voir une sœur dans son école au milieu de ses filles, tantôt comme Jésus-Christ qui appelle, caresse les enfants, leur donne la bénédiction; tantôt comme le Samaritain, qui met du vin et de l'huile dans ses plaies, par un heureux mélange de douceur et de fermeté; tantôt comme l'ange qui remue les eaux de la piscine, et guérit les maladies intérieures. Faites que Jésus-Christ puisse avouer le parallèle.

QUATRIÈME POINT.

Les règles.

Ne sortons pas de notre sujet pour expliquer la manière de travailler à reprendre ces filles. Représentez-vous quelques gouttes de sang éparses çà et là dans la poussière. Pour les ramasser, il faut : 1° les chercher avec soin. Qu'est-ce que chercher les enfants? C'est les attirer chez vous, gagner leur amitié, leur confiance, étudier leur caractère et s'y accommoder, les ramener quand ils s'égarent. Ainsi le Seigneur invite tout le monde à venir à lui : *Venite ad me* (*Matth.*, XI, 28), etc. Il parcourt la Judée pour les chercher; il court après la brebis égarée, envoie ses ministres dans les rues, les places publiques, le long des haies, et leur ordonne de faire une sorte de violence : *Compelle intrare*. (*Luc.*, XIV, 23).

2° Quand on a les enfants, on se fait tout à tout, comme saint Paul, pour les gagner tous. On prend les uns par la douceur, les autres par la fermeté. On tolère quelques fautes, pour les mieux corriger; on paraît quelquefois ne pas les apercevoir; on éprouve, on console, on punit, on récompense, on prévient, on attend, on pourvoit aux besoins, on répand la gaieté, on excuse, on loue, etc., on fait tout avec grâce, d'une manière engageante.

3° Il faut étudier le caractère, les dispositions, les penchants, les faiblesses, les goûts, les répugnances des enfants. Rien de plus obscur que le cœur humain : celui des enfants a ses ténèbres. Quoique plus simples à cet âge, il en est pourtant de dissimulées; la légèreté de leurs démarches, la vanité de leurs fantaisies, la facilité avec laquelle tout ce qui frappe les sens les remue, égarent souvent dans cette recherche le plus pénétrant examinateur, et lui donnent le change. Il faut donc une attention bien constante pour démêler au juste ce qui forme le caractère de ce qui n'est que l'effet passager du hasard.

4° Il faut, quand ils s'égarent, les ramener avec une bonté qui fasse goûter les avis, et une fermeté qui les rende efficaces, une exactitude qui les donne à propos, un discernement qui les proportionne, une adresse qui les insinue. Rentrent-ils en eux-mêmes, allez comme Jésus-Christ au-devant de l'enfant prodigue, recevez une Madeleine; tardent-ils à le faire, attendez, invitez la Samaritaine; cherchez, comme le bon pasteur, la brebis égarée, mettez-la sur vos épaules.

5° Le zèle ne suffit pas, s'il n'est accompagné de prudence. Si celle qui cherche les gouttes de sang éparses va si vite, et avec si peu de discrétion, qu'elle les écrase, y mette le pied dessus, les couvre de terre; si elle ne cherche que par intervalle et par boutade, au lieu de rien ramasser, elle perdra tout. Il faut de même pour trouver et former les enfants, bien de l'attention et du ménagement, soit pour ne pas laisser échapper ce qui peut être utile, soit pour ne pas s'arrêter mal à propos à ce qui ne sert de rien : deux excès également à craindre. Il est une infinité de choses qui ne tirent point à conséquence. On ne finirait jamais, on rebuterait infailliblement les enfants, si on relevait tout scrupuleusement. Mais il en est beaucoup aussi qu'il faut recueillir, ce sont des traits qui peignent le caractère; un mot, un geste, un refus suffisent quelquefois. Quelle sagesse pour faire un juste choix, sans donner dans la négligence ou le scrupule! Il faut savoir gagner et perdre, s'assurer et risquer, entreprendre et s'arrêter. Voilà l'art du commerce, et les moyens de s'enrichir.

Il ne faut pas gêner les enfants, et leur donner des soupçons; leur caractère ne se développe jamais mieux que quand ils ne se croient pas aperçus. On doit donc s'accommoder à leur goût, jouer presque avec eux, et les mettre à leur aise. Cependant, par des

interrogations, de petites difficultés, de légers embarras où on les laisse, et la manière dont ils se tirent d'affaires, on connaît leur génie et leurs inclinations.

Une vigilance continuelle est absolument nécessaire. Sans elle on perd une infinité d'occasions de les connaître et de les porter à la vertu. Ils changent à chaque instant; si on n'a la constance de les suivre dans ces variations, ils échappent. Une vivacité déplacée, une sévérité excessive, un sérieux constant les éloignent, les découragent, les révoltent, les perdent quelquefois sans retour : *Ars artium regimen animaram.*

Quand on a trouvé ces gouttes dispersées, on se baisse pour les ramasser; on les recueille, on les rassemble dans un vase : quelques petites qu'elles soient, leur nombre fait un total considérable. Rien n'est à négliger dans l'éducation, quelque petit qu'il paraisse. Le fruit, le nombre, la suite vont fort loin. Sans doute il y aura de l'embarras et de la peine. Jugeons-en par nous-mêmes. Malgré nos résolutions et nos promesses dans un âge avancé, et avec des lumières supérieures, nous sommes encore des enfants difficiles à connaître et à diriger. Que sera-ce dans un âge si faible.

Méditation sur le vœu de l'instruction.

1° L'instruction est une des principales conditions de l'alliance sainte que j'ai fait avec le Seigneur dans ma profession. De là je dois être persuadée que c'est une étroite obligation pour moi, dont la transgression serait sans doute très-injurieuse à Dieu. Mon salut dépend de l'accomplissement de ce vœu; c'est-là la voie qui me doit conduire à Dieu. Pour me sanctifier, il faut que je travaille à la sanctification des enfants. Faire ce vœu, s'engager dans cette fonction, c'est consacrer ses soins, ses peines, son temps, sa santé, son esprit, sa vie même pour l'instruction. Voilà ce que j'ai promis et ce que je dois. On ne se moque pas de Dieu. Ai-je assez travaillé pour me rendre capable d'instruire? Suis-je bien disposée pour accepter cet emploi, y rester autant que l'obéissance le voudra, et y souffrir toutes les peines et les difficultés qui s'y trouvent? N'ai-je pas trop écouté mes répugnances; n'ai-je pas cherché des prétexte de fatigue et d'incommodité, ou d'autres charges, pour m'en faire exempter; combien de négligence en exerçant cet emploi? Combien de temps que je devais aux enfants, et que je leur ai dérobé, l'employant pour moi! Que répondrai-je, quand le Seigneur, à son jugement, me demandera quel profit j'ai tiré du talent qu'il m'a confié; que répondrai-je quand le maître de la vigne viendra la visiter? Si je ne l'ai pas cultivée, et qu'il n'y trouve pas du fruit, je serai l'objet de sa colère et ses vengeances. La punition sera sang pour sang, âme pour âme. Dirai-je qu'il y en avait assez d'autres plus capables que moi? Mais c'est de moi qu'il attend ce profit. Dirai-je que je me suis retirée pour la vie intérieure et cachée, pour être plus unie à lui dans la contemplation, et pour m'instruire dans l'école du crucifix, au lieu d'instruire les autres? Mais j'ai promis qu'en allant à lui, j'y conduirais mes enfants. Ah! quelle sera ma ressource?

Que je dois vous craindre, Seigneur, vous qui reprîtes avec tant de sévérité les Apôtres qui empêchaient les enfants de venir à vous! Combien de fois par mes manquements dans l'instruction ai-je empêché les enfants d'approcher de vous! Que je mérite de reproches! Je les veux prévenir, m'en faisant à moi-même de continuels par une vraie pénitence; et pour me faire accepter et remplir cet emploi humblement et fidèlement, je m'appliquerai souvent ce reproche : N'empêchez pas les petits de venir à moi.

2° Une religieuse n'est pas seulement comparable aux anges par le vœu de chasteté, mais encore par celui de l'instruction qui est une fonction d'ange. Comme ces esprits bienheureux sont commis à la garde des enfants pour veiller sur eux, les défendre, les conduire dans le chemin du salut, les préserver des artifices du démon : aussi la religieuse qui instruit est commise pour montrer aux enfants le chemin qui conduit à Jésus-Christ. Elle les doit défendre et préserver de la corruption du démon. Mais ce qui pour elle est encore bien glorieux, c'est d'être vierge, mère et épouse féconde. Elle est épouse de Jésus-Christ par la chasteté, et épouse féconde en formant des enfants à Jésus-Christ, en formant Jésus-Christ dans les enfants par l'instruction. Par le vœu de chasteté, elle renonce à revivre par la naissance des enfants, et par le vœu d'instruction, elle a fait vivre et régner Jésus-Christ son époux dans les enfants. Que les avantages de cette sainte fonction sont grands! Elle attire et procure une infinité de grâces, en procurant la vie de la grâce aux enfants par l'instruction. On se sanctifie sûrement soi-même en sanctifiant les autres, comme saint Paul l'assure des mères naturelles, qu'elles se sanctifient par l'éducation de leurs enfants.

Quel bonheur pour moi d'être appelée à une si sainte fonction! Jusqu'ici je l'ai regardée avec les yeux du monde, comme basse et stérile; mais présentement que j'en connais l'excellence et les avantages, je veux m'y dévouer et m'y appliquer entièrement. La joie de vous former des enfants, Seigneur, comme vous l'avez dit des mères qui mettent des enfants au monde, me fera aisément oublier les douleurs, les peines et les difficultés de cet emploi.

3° Ce qu'il faut faire avant l'instruction. avoir un motif pur et une vue continuelle de Dieu, pour imiter les anges, qui, pendant tous leurs soins sur les enfants, ne perdent point la vue de Dieu; bien prévoir ce qu'on doit dire et faire pour l'instruction : prier Dieu pour eux, et prier aussi leurs saints anges gardiens. 4° Ce qu'il faut faire pendant l'instruction pour bien exciter dans leurs cœurs l'ardeur et le désir d'apprendre. Il faut témoigner en tout une vraie affection d'instruire; que cette affection soit égale aux faibles et aux plus fortes, aux plus pau-

vres et aux plus riches, aux petites et aux grandes : éviter surtout la mauvaise humeur, et dans les paroles et dans les manières : avoir une sage gravité, même du respect devant les enfants, à cause, dit Notre-Seigneur, de leurs anges : enfin avoir toujours la crainte de tomber dans le malheur qu'il a prononcé contre ceux qui scandalisent les petits, faire encore des élévations fréquentes de cœur à Jésus-Christ. Ce qu'il faut faire après l'instruction, réfléchir sur ses fautes et sur les besoins des enfants, les présenter à Dieu dans la prière, et faire des résolutions sur tout.

Divin Jésus, sagesse éternelle, qui faites vos délices d'être avec les enfants des hommes, et qui tirez votre plus grande gloire des plus petits enfants, accordez-moi quelque rayon de vos lumières, pour me bien observer et me bien conduire dans l'instruction des enfants, comme j'en ai fait la résolution, afin qu'étant avec eux je ne cesse d'être avec vous, que les aimant comme vous les aimez, et contribuant à votre gloire en eux, je participe aussi à l'amour que vous avez pour eux.

DISCOURS XXVI.

SUR L'HOSPITALITÉ A LA FÊTE DE NOEL.

Pannis eum involvit et reclinavit eum in præsepio. (*Luc.* II, 7.)

Elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche.

Il ne fut jamais de charité plus heureuse et jamais il n'en fut de plus saintement exercée. C'est Marie qui l'exerce, c'est Jésus-Christ qui en est l'objet. A n'en juger que par les apparences, il n'est rien là qui doivent surprendre. Qu'une mère aime son fils, la nature même l'inspire ; qu'attentive aux besoins de son enfance, elle l'enveloppe de langes et le couche le mieux qu'elle peut, c'est ce que font toutes les mères, c'est ce que font à leur manière les animaux mêmes, qui nourrissent avec soin leurs petits. Et la sagesse humaine s'étonne au contraire du petit détail où l'Evangéliste est entré ; peu s'en faut qu'elle n'en trouve la bassesse au-dessous des personnes dont il raconte les actions. Mais une âme éclairée des lumières de la foi découvre une foule de mystères sous ces misérables dehors ; elle voit dans la mère qui emmaillotte ce cher Fils la sainteté la plus éminente, elle découvre dans cet enfant tous les trésors de la divinité. Le détail de ces petits soins lui rappellent la bonté toute maternelle d'une Providence à qui rien n'échappe, et lui fait sentir le prix des moindres choses qu'on fait pour Dieu. A la vue des services que Marie rend au Sauveur naissant, elle se sent pénétrée du saint désir de se consumer pour lui, et porte une sainte envie à cette âme privilégiée dont Dieu voulut bien recevoir les bons offices dès son berceau, comme les prémices de l'amour réciproque qui devait être entre eux.

Mais pourquoi, mes chères sœurs, aller chercher si loin ce que vous possédez en effet ? pourquoi envier un bonheur que vous partagez avec Marie ? Le Seigneur se donne à vous comme à elle, vous pouvez le servir comme le faisait sa mère ; il veut bien accepter vos travaux comme les siens. Oui, je soutiens qu'il ne fut jamais de parallèle plus entier que celui d'une religieuse hospitalière servant les malades, essuyant leurs plaies, leur donnant à manger, avec la sainte Vierge emmaillottant son fils, essuyant ses larmes, le nourrissant de son lait, soit qu'on les envisage dans leur vocation, dans leurs fonctions, dans leurs sentiments. Je trouve un rapport marqué entre la maternité divine et la vocation à l'hospitalité, entre les sentiments que la nature inspire à une mère et ceux que la charité fait naître dans le cœur d'une Hospitalière, entre les fonctions de l'une auprès de ses enfants et de l'autre auprès de ses pauvres. Vous n'ignorez pas que par un nouveau trait de ressemblance le Seigneur veut bien vous regarder comme ses épouses, et les pauvres comme ses membres. Il ne reste plus, pour rendre le parallèle complet, que d'y apporter de votre part les vertus qui rendirent Marie si agréable à son Fils. Alors il sera vrai de dire de vous aussi bien que d'elle : *pannis eum involvit*

PREMIER POINT.

Souvenez-vous de ce moment heureux où le Seigneur vous appela au saint état que vous avez embrassé. Après avoir éclairé votre esprit d'une vive lumière qui vous en fit connaître le prix, après avoir touché votre cœur d'une tendre compassion pour les malades et d'un tendre amour pour celui dont ils tiennent la place, après vous avoir rempli de sa grâce : *gratia plena* (*Luc.*, I, 28), il vous fit déclarer enfin par un sage directeur qu'il voulait vous consacrer à son service. Cet ange visible vous annonce cette grande nouvelle : Je vous salue pleine de grâce, vous dit-il, de la part de Dieu. Le Seigneur l'a répandue abondamment sur vous ; ces vives lumières, ces beaux sentiments, tout m'annonce le Dieu dont vous êtes la bien-aimée. Votre dessein est trop beau, pour ne pas venir de lui ; n'en doutez pas, le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum.* (*Ibid.*) C'est lui qui vous demande, c'est lui qui vous mène, c'est lui qui vous attend, c'est lui qui vous fera arriver au terme heureux qu'il vous prépare, grâce privilégiée qui ne fut point accordée à tant d'autres ; vous êtes en effet bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.* (*Ibid.*) Les prodiges qu'il veut opérer en vous, les bénédictions dont il vous comblera, vous mettront fort au-dessus de celles de votre sexe que Dieu laisse dans les voies communes. Je ne doute pas que votre humilité alarmée à la vue de ces grandes choses, n'ait fait naître en vous ce trouble qu'une sage crainte doit inspirer : *turbata est* (*Ibid.*, 29), que vous n'ayez longtemps pensé aux grands desseins de Dieu, que son ministre vous découvrait, et que vous n'ayez été hors de vous-même en comparant cette dignité sublime avec vos misères : *Cogitabat qualis esset.* (*Ibid.*)

Mais rassurez-vous, continue cet ange de paix, ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. De vous-même, sans doute vous ne pouvez rien, vous ne méritez rien, vos péchés devraient vous en exclure ; mais le Seigneur vous aime : *Invenisti gratiam apud Deum.* (*Ibid.*, 30.) Sachez que rien ne lui est impossible ; bien d'autres aussi faibles que vous ont entrepris le même ouvrage, et l'ont heureusement exécuté : *Ecce Elisabeth cognata tua*, etc. (*Ibid.*, 36.) Pour mieux soutenir votre faiblesse, le Saint-Esprit vous prodiguera ses faveurs et vous couvrira de son ombre : *Virtus Altissimi*, etc. (*Ibid.*, 35.)

Pour développer encore mieux les desseins de Dieu, sachez que vous enfanterez un Fils qui portera le nom de Jésus; il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut : *Ecce concipies.* (*Ibid.*, 31.) Vous allez vous consacrer aux pauvres; les malades vont venir en foule dans votre hôpital, vos soins, votre charité, vos remèdes leur rendront en quelque sorte la vie, puisqu'ils sont sur le point de la perdre. C'est les faire naître que de les arracher des portes de la mort. Vos paroles et vos exemples leur donneront la vie de la grâce, et les feront renaître pour le ciel. Voilà par où vous allez devenir doublement Mère de Jésus-Christ dans ses membres; ne craignez pas que votre pureté en souffre, cette heureuse maternité n'est point incompatible avec la plus délicate virginité, elle doit au contraire en être le couronnement. Offrez à Dieu comme à Marie le sacrifice de votre corps par un renoncement sans retour à tous les plaisirs des sens; par là vous gagnerez son cœur, et vous mériterez plus que jamais que l'Esprit-Saint prenne possession de votre corps, et en fasse son temple : *Virginitate placuit.* (*Luc.*, II, 33.) Après une déclaration si positive des ordres du Très-Haut, vous répondîtes comme Marie : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini.* Vous avez reçu ce saint habit, vous avez fait cette profession solennelle, et contracté avec Dieu cette sainte alliance. Depuis cet heureux moment, tout occupée au devoir de l'hospitalité, vous avez vu accomplir cette prophétie ; les pauvres sont venus se jeter entre vos bras. Fidèle à votre vocation, docile aux ordres de votre maître, constantes dans les épreuves de votre état, vous en avez dévoré les amertumes et surmonté les obstacles. Telle a été votre vocation, le dessein en fut pris de toute éternité, et il s'est exécuté dans le temps : *Ab æterno ordinata sum.* (*Prov.*, VIII, 23.) Oui depuis l'éternité Dieu jette sur vous un œil de prédilection, il vous avait choisie parmi mille autres pour ce glorieux emploi, en projetant de s'incarner en quelque sorte dans la personne des pauvres; il avait résolu en même temps de se donner en vous une mère qui prît soin de ses membres dans le temps de leurs maladies. La terre n'était point encore sortie du néant, et vous étiez déjà conçue dans ses idées éternelles : *Ego jam concepta eram.* (*Ibid.*, 24.) Il disait au serpent qui avait introduit le péché, les maladies et la mort dans le monde : Il viendra un temps où les femmes t'écraseront la tête, remédieront par leur charité aux maux que tu fais, et surmonteront par leurs vertus les coups que tu portes : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.) Tu auras beau leur tendre des piéges, le sexe le plus fragile, soutenu de ma grâce, triomphera de ta malice : *Tu insidiaberis calcaneo ejus.* (*Ibid.*) Les prophètes annonçaient que Dieu devait habiter parmi nous, qu'une Vierge ou plutôt un nombre de vierges devaient l'enfanter : *Ecce virgo concipiet.* (*Isa.*, VII, 14.)

Heureuses épouses, bénissez votre sort, connaissez la noblesse de votre origine, l'éminence de votre dignité, et gardez-vous de jamais en dégénérer; ne cessez jamais d'aimer un Dieu qui ne cesse de penser à vous, de former sur vous mille projets favorables, et de vous combler de mille faveurs. Songez souvent à votre vocation, et lorsque tentées de relâchement, accablées de fatigues, combattues par le démon, vous éprouvez quelquefois les peines inséparables de votre état, dites-vous à vous-mêmes : Que suis-je venue faire ici? serais-je donc infidèle à ma vocation? Non, non, mon sort est trop glorieux, pour m'en repentir ou pour y être infidèle.

SECOND POINT

La grâce ne détruit point la nature, elle ne fait que la perfectionner; elle travaille sur son fonds, et sanctifie ce qui lui est propre. Ainsi une mère ne perd pas en devenant sainte les sentiments que la nature lui inspire pour ses enfants, elle conserve toujours la même tendresse, elle partage leurs biens et leurs maux, elle voit avec plaisir, elle admire les grâces dont il plaît à Dieu de les favoriser ; mais la grâce lui apprend à rapporter à Dieu ce qui vient de lui, à se réjouir de leurs vrais biens et s'affliger de leurs fautes, à savoir, quand il ordonne, souffrir la perte des uns, et l'amertume des autres. Ainsi cette pieuse mère qui fut témoin du martyre des Machabées, les aimait sans doute ; mais supérieure par la grâce à tous les assauts de la nature, elle sut les encourager elle-même à répandre leur sang pour leur religion. Mères des pauvres, voilà votre état; sensibles et compatissantes, vous mêlez vos larmes avec celles des malheureux, vous les aimez sincèrement, vous les portez dans votre sein ; ce cœur bien placé se réjouit de leur plaisir avec la même affection qu'il s'afflige de leur douleur. Ne vous alarmez pas d'un penchant sur lequel la grâce va bâtir l'édifice de votre perfection. Cultivez ce riche fonds, si utile pour vous faire remplir tous les devoirs de votre état; tâchez seulement de sanctifier des mouvements si légitimes.

Contemplez cette divine mère aux pieds de la crèche, pénétrez dans son cœur, levez le voile de ce sanctuaire respectable qui a servi de temple à la Divinité. Vous la verrez

par un mélange ineffable, d'un côté fondant en larmes à la vue de la passion de son bien-aimé, et de l'autre inondée de consolation à la vue de ses grandeurs infinies ; d'un côté, abîmée du plus profond respect aux pieds de son trône, adorant ses perfections ; et de l'autre, pleine du plus tendre amour, se livrant à toutes les caresses et à la douce familiarité d'une mère avec son fils. Ainsi cette mère des pauvres, aux pieds d'un lit, tantôt contemple ce divin Sauveur couvert des haillons des misérables, tantôt se livre aux transports d'un tendre amour, tantôt verse des larmes en voyant leurs plaies, tantôt se réjouit de leur guérison. Qui pourra essuyer vos larmes, filles de Jérusalem ? Votre douleur est semblable à une vaste mer. Les mères ordinaires versent des pleurs quand elles enfantent, mais elles se réjouissent après avoir mis leur fruit au jour, parce qu'il vient de naître un homme. Mais pour vous, bien différente de celles que le péché assujettit à la douleur, vous ne ressentez pas les atteintes de la malédiction commune. Votre enfantement est une douce extase, où, comme le rayon du soleil passe à travers le cristal sans le rompre, le Fils de Dieu sort de votre sein sans violer le sceau précieux de la pureté. Mais après l'avoir mis au monde, quel sujet de verser des torrents de larmes ! Il est né un homme, il est vrai, mais c'est un homme de douleur : il est né un Dieu, mais ce Dieu sera un ver de terre et le mépris de la populace : *Abjectio plebis.* (*Psal.* XXI, 7.)

Vous le voyez ce Fils sous le couteau de la circoncision, souffrant déja des supplices dans un âge où à peine il peut les sentir, recevant le glaive du sacrificateur dans un corps où à peine il peut trouver place : *Qui non habuit quo ferrum reciperet, habuit quo ferrum vinceret.*

Vous le voyez dans le cours d'une assez longue vie, tantôt mangeant son pain à la sueur de son front, accablé de fatigue, tantôt en butte à une foule de persécuteurs, devenu l'objet de la plus noire calomnie, enfin condamné par un arrêt injuste, expirant au milieu des supplices. Vous étiez trop éclairée, Marie, pour ne pas lire dans l'avenir son triste sort. Quel torrent de larmes devait couler de vos yeux, lorsque tenant sur votre sein cette tête adorable, vous disiez : Elle sera couronnée d'épines ; voilà les endroits qui seront percés, voilà la place où coulera son sang. Visage adorable, vous serez couvert de crachats ; les soufflets qu'une main sacrilége déchargera sur ces joues succéderont aux chastes baisers que je vous donne aujourd'hui. Bouche sacrée, qui sucez mes mamelles, le fiel et le vinaigre prendront la place du lait que je vous donne. Mains toutes-puissantes, que j'emmaillote, vous serez percées de clous. Sacré côté, vous serez ouvert par une lance. Corps de mon Dieu, qui avez été formé dans mes flancs, vous serez déchiré par une cruelle flagellation. Depuis la tête jusqu'aux pieds, vous ne serez qu'une plaie ; le plus beau des enfants des hommes sera tout à fait méconnaissable.

Partout je vous retrouve mon fils; tous les sacrifices que je vois offrir me rappellent le souvenir du vôtre. Je vous vois immoler dans l'agneau qu'on égorge, dans la Pâque qu'on mange, dans la colombe que j'offre pour vous; c'est votre sang qui ruisselle sur cet autel, c'est votre corps que le prêtre y déchire. Temple auguste, autel sacré, vous êtes pour moi le Calvaire et la Croix. Toute l'histoire de l'Ecriture ne perce pas moins mon triste cœur : égorgé avec Abel, vendu avec Joseph, persécuté avec Moïse, trahi avec David, mis à mort avec Isaïe, partout je ne vois que de tristes présages de ce qui doit me rendre la plus malheureuse de toutes les mères. Ah! fallait-il que vous vinssiez au monde pour en être la victime? fallait-il que je fusse la plus honorée des femmes, pour être la plus affligée? Soyez donc mon cher Benjamin, puisque vous me coûtez aussi cher qu'il avait coûté à Rachel ; soyez mon Benoni, c'est-à-dire le fils de ma douleur, puisque vous percez mon âme d'un glaive à deux tranchants : *Doloris gladius pertransibit.* (*Luc.*, II, 35.) Mais, sans sortir de l'étable même, quel chagrin de voir le Tout-Puissant au milieu de deux animaux, couché sur la paille, exposé aux injures de l'air, abandonné de tout le monde! Quelle douleur de se voir hors d'état de lui donner du secours; de n'avoir que quelques langes à lui offrir, quelque goutte de lait à lui donner; d'entendre ses gémissements, de voir couler ses larmes et de ne pouvoir le consoler! Ah! si la voix de l'Epoux charme l'oreille et le cœur de l'épouse, comme elle nous l'assure, et fait fondre son âme de consolation, quel triste effet a dû produire cette même voix, lorsqu'elle ne se faisait entendre que pour se plaindre! chaque soupir était pour elle un nouveau coup de poignard : *Anima mea liquefacta est.* (*Cant.* V, 6.)

Je vous connais trop, mes chers sœurs, pour ne pas vous retrouver dans ce portrait. Convenez que quand vous le voyez, ce pauvre malade, accablé du poids de ses maux, la compassion perce votre cœur. Tantôt couvert de plaies, nageant dans son sang, ne vous représente-t-il pas celui dont les bourreaux ouvrirent les veines sur la colonne? Tantôt un affreux mal de tête, un visage pâle, livide, mourant, ne sont-ils pas l'image de cet Agneau couronné d'épines et couvert de crachats? Tantôt dans les angoisses de l'agonie, pouvant à peine se faire entendre, le lit n'est-il pas pour vous un nouveau Jardin des Olives, où l'on sue le sang et l'eau? Tantôt, enfin, rendant entre vos bras le dernier soupir, remettant en quelque sorte leurs âmes entre vos mains pour l'offrir à Dieu, ne vous retracez-vous pas les horreurs du Calvaire.

Mais sans sortir de ce mystère, regardez vos salles comme l'étable sainte où le Sauveur renaît; son lit, comme une crèche où il repose; les linges, comme la paille, le foin, les langes qui faisaient ses ameublements et ses habits, et vous, leur apportant

des aliments et des remèdes, comme Marie aux pieds de son fils, l'enveloppant, le couchant, l'allaitant. Quelle douleur quand vous entendez leurs plaintes, que vous voyez leurs douleurs, et que vous êtes souvent hors d'état de les soulager! Votre cœur sensible vous les rend propres, et s'il dépendait de vous, vous prendriez sur vous-mêmes les maux qui les accablent. Ah! mère de douleur, le glaive à deux tranchants doit percer votre âme; il doit le faire autant de fois que vous voyez Jésus-Christ affligé dans ses membres, et toute votre vie est destinée à être la victime de la charité. Tout doit vous servir d'autel pour vous immoler vous-même; tout vous présente l'autel où s'immole un Dieu, et où dans son sacrifice il veut bien, comme autrefois allant au Calvaire, recevoir les soulagements que quelques femmes lui présentèrent, et dans son berceau recevoir d'une personne de votre sexe les services dont la faiblesse de l'âge lui a fait sentir le besoin. Mais consolez-vous: un jour dans l'éternité une joie ineffable vous dédommagera de toutes vos peines, et vous fera oublier pour jamais tous vos malheurs.

DISCOURS XXVII.

DE L'ESPRIT DE L'ÉTAT, DE L'ESPRIT DE COMMUNAUTÉ.

Jamais on ne remplit bien les devoirs de son état, si on n'a l'esprit de son état. C'est une marque bien sûre de vocation. Mais rien n'est plus diversifié, chaque état a le sien : esprit de guerrier, de magistrat, esprit ecclésiastique, esprit religieux, esprit de communauté. Bornons-nous à celui-ci.

Celui-ci est encore très-diversifié. Chaque institut a le sien. Les œuvres, la fin qu'il se propose, le distinguent des autres et entraînent nécessairement des façons d'agir, de penser, de gouverner fort différentes. Des Hospitalières, qui servent les malades, doivent avoir un caractère compatissant, attentif, charitable; les Ursulines, pour instruire, ont besoin d'autorité, de vigilance, de fermeté, de douceur; les Carmélites, renfermées, d'un esprit d'oraison et de silence, etc. Chaque province, chaque communauté a le sien encore, comme chaque nation, chaque ville, chaque famille a son esprit aussi.

Mais dans toute communauté, de quelque ordre qu'elle soit, il doit régner ce qu'on appelle en général esprit de communauté. Cet esprit est rare; la piété seule ne le donne pas : on peut être grand saint sans l'avoir. L'esprit, les talents, la prudence y contribuent sans doute, mais ne le font pas. Il exige: 1° un esprit d'ordre et d'arrangement, 2° qui soit accommodant et facile, 3° qui sache se borner, 4° qui sache vivre seul; 5° un esprit de subordination et de dépendance.

1° Ordre et arrangement. Qu'est-ce qu'une communauté? C'est un assemblage de personnes destinées à vivre ensemble, qui, dans des vues surnaturelles, pour faire leur salut et tendre à la perfection, se font des lois, se proposent une fin, exercent des emplois, et concourent, de concert, à leur bien commun. Il y faut donc s'assujettir aux règles, faire son office, y tenir tout dans l'ordre, s'y rendre utile aux autres, être attentif à leurs besoins et les prévenir. Chacun a son poste et doit y répondre à la confiance qu'on a pour lui; s'il ne sait s'y gouverner, il n'est propre qu'à déranger, et tout souffre de ses fautes.

Comme dans une maison, dont les parties doivent être liées dans notre corps, où les membres doivent être unis tandis que tout y est dans l'ordre, cesse-t-il d'y régner, le sang de circuler, les aliments de se digérer, il se détruit de lui-même : de là les faiblesses, les maladies, la mort, etc. Chacun a ses besoins; on profite du travail d'autrui, on se plaint de sa négligence. Les yeux conduisent, les pieds portent, les mains agissent : ils ne peuvent se passer l'un de l'autre, etc.; ainsi la supérieure gouverne, la maîtresse des novices instruit, l'infirmière, etc. Dans le moral et le physique, tout porte sur le bon ordre.

2° Esprit accommodant et facile. Dans une communauté, on a mutuellement une infinité de rapports de devoirs, d'emplois, de bienséance, de charité, etc.; on y trouve toutes sortes de caractères : triste, gai, doux, brusque, paresseux, actif, sérieux, dissipé, etc., mille choses à souffrir et à faire souffrir aux autres. L'habitude de vivre ensemble fait qu'on se connaît trop, qu'on se lasse, qu'on s'ennuie; on est exposé à toutes les alternatives continuelles de la bonne ou mauvaise humeur. La familiarité qu'on contracte rend plus hardi et moins circonspect; on se craint, se ménage, se respecte moins, et on oublie les égards qu'on se doit.

Il faut donc y être accommodant, se prêter aux désirs, au caractère des autres; se faire tout à tous, pardonner, oublier, ne pas apercevoir mille choses en mille occasions, céder ses droits, se contenter, se passer de tout, trouver tout bon, prévenir par ses bons offices, etc. Chacun a besoin d'indulgence et de services : il faut les mériter par les siens. Un de nos membres est-il malade, tous s'empressent à le soulager : les pieds vont chercher le remède, les mains l'appliquent, la langue le demande, etc.; s'il le faut, même, on en sacrifie, on en coupe l'un pour sauver les autres.

C'est pour entretenir cette correspondance que Dieu a voulu que personne ne pût se suffire à lui-même. Les biens, les talents, les besoins sont partagés; toute terre ne porte pas les mêmes fruits, afin qu'obligés d'aller chercher ce qui leur manque ils fussent obligés à ce commerce de services et de biens.

3° Il faut savoir se borner à ce commerce. Vouloir se singulariser, aspirer plus haut, dominer, entraîner dans ses sentiments, c'est se rendre insupportable. Habits, meubles, aliments, exercices, etc., dans tout ce qui n'est point mauvais il faut vivre comme les autres. Sous prétexte de raison plus rele-

vée, de perfection plus sublime, on se perd, on s'égare par sa singularité. Un troupeau doit paître dans la même prairie, marcher dans le même chemin. Cette vie, toute commune qu'elle paraît et qu'elle est, est très-mortifiante, très-parfaite, et plus que l'autre : *Mea maxima pœnitentia vita communis.*

4° Esprit de solitude. C'est un paradoxe; car enfin une communauté est-elle un désert? Oui, sans doute, pour une personne qui a l'esprit de son état. Un désert n'est pas tant un lieu où il n'y a personne, qu'un lieu où on ne se lie avec personne : comme la pauvreté n'est pas la privation réelle, mais le détachement sincère de tout, ce qui est le plus difficile. Naturellement portés à nous attacher ou à nous éloigner, selon que la conformité ou la différence des caractères forment des aversions ou des penchants, nous sommes comme le fer ou l'aimant, qui s'attirent ou se chassent, selon qu'on leur présente l'un ou l'autre pôle. Tout cela consiste souvent dans un je ne sais quoi, aussi difficile à définir que difficile à vaincre, si l'on n'a beaucoup de vertu et si constamment on ne se fait violence.

Un homme de communauté n'est proprement lié avec personne, parce qu'il l'est avec tout le monde. C'est un vrai solitaire : il ne cherche pas plus l'un que l'autre, et ne se laisse pas chercher par l'un plus que par l'autre. Il tient uniquement à Dieu et à son devoir; il prend, il quitte, s'unit, se sépare également avec tous ses frères. Ainsi rien n'est plus contraire à l'esprit de communauté que les amitiés particulières, de quelque prétexte qu'on les couvre : piété, charité, parenté, etc. Tout ce qui est particulier cesse d'être commun. Qu'on attache deux membres ensemble, on les rend inutiles et à charge : ils ne peuvent servir qu'autant que libres ils sont en état d'aller à tout. Point d'union plus grande que celle des saints dans le ciel, ni de plus grande solitude. Le paradis est le plus beau, le plus parfait désert; on y vit avec Dieu seul, quoiqu'on soit avec les autres. Telle la charité : elle aime tout le monde, et n'a égard, dans ses divers degrés, qu'aux lois du Seigneur.

5° Esprit de subordination et de dépendance. Sans cela, point de communauté. Il faut que tout ressortisse à un chef, à un centre, qui veille, pourvoit à tout, réunit tout. Si chacun veut agir sans dépendance, il perd les avantages du corps et lui devient à charge, et se perd lui-même. L'indépendance, funeste partout, est mortelle dans une communauté. Son salut dépend de la liaison inviolable des membres au chef, par l'obéissance.

Evitez donc avec soin ces caractères d'esprit opposés : esprit de dérangement, de négligence, qui fait qu'on ne s'embarrasse de rien, qu'on laisse aller tout au hasard; esprit difficile, pointilleux, chagrin, qui chicane sur tout, ne pardonne rien, n'approuve rien; esprit singulier, à qui il faut toujours quelque chose de différent des autres, quelque chose de particulier; esprit d'intrigue, liant, factieux, qui a toujours un parti de personnes affidées, qui toujours a quelque confidence à faire, quelque secret à découvrir; esprit d'indépendance, à qui rien ne pèse plus que le joug de la soumission.

C'est par là que vous procurerez de grands avantages à votre communauté, et que vous profiterez de ceux qu'on y trouve. Ils sont grands par l'union des biens que chacun possède. On jouit de toutes leurs richesses, on se les rend propres. Il n'est point de meilleure école pour la vertu qu'une communauté où tout est dans l'ordre; mais aussi rien de plus à plaindre que le sort de ceux qui y vivent sans ordre : ils se rendent mutuellement malheureux.

Avoir des règles est une nécessité indispensable pour une communauté, et même pour chaque homme. Inconstant et volage, il a besoin d'un lien qui l'arrête. Aveugle sur ses vrais intérêts, peut-il se passer d'une lumière qui les lui découvre? Porté au relâchement, c'est une heureuse nécessité d'être vertueux.

Qu'on connaît peu ces avantages dans le monde! Rien qui plaise moins et qu'on s'efforce plus de secouer que le joug d'une règle; rien qui révolte plus que la nécessité d'y être soumis. La liberté a des charmes dont on ne se défend pas. Les places ne sont redoutées ou recherchées qu'à mesure qu'on y est plus ou moins son maître. Dieu en juge tout autrement. Dès le commencement du monde il donna aux hommes la loi naturelle; il en ajouta d'autres par le ministère des législateurs; enfin, quelle haute perfection n'enseigna pas aux hommes l'adorable Maître dont nous suivons les lois! Les hommes en sont si persuadés, qu'ils ont partout fait des lois, établi des princes, choisi des magistrats et donné des récompenses ou imposé des peines.

Jeunes gens, vous y êtes plus obligés que les autres. Moins éclairés que ceux à qui une longue expérience a donné des lumières; plus inconstants que ceux dont les réflexions ont fixé la légèreté; plus emportés, plus susceptibles que ceux dont la maturité de l'âge a éteint les passions, que vous êtes à plaindre si vous êtes livrés à vos désirs! que vous êtes heureux si vous vivez sous les yeux des supérieurs et sous les ailes de la règle!

Vous avez ce bonheur; vous étiez trop chers à Dieu pour qu'il se bornât aux lois communes des hommes. Il a inspiré aux plus grands saints, aux conciles, à toute l'Eglise, d'entrer pour vous dans le détail des moindres devoirs. Tout vous est prescrit dans la plus grande exactitude et revêtu de toute son autorité. Que d'actions de grâces ne devez-vous pas de ce précieux bienfait accordé aux communautés ecclésiastiques et religieuses!

Il est même surprenant. Quoi! les plus grands hommes qu'ait eus l'Eglise, ces hommes, l'objet de la vénération du peuple, sur qui roulaient les plus importantes affaires de la religion, ces hommes qui trouvaient à peine le loisir de donner audience aux puis-

sants de la terre, trouvent le temps de prévoir, d'établir, de régler ce qu'on traite de minuties, quand on n'a pas leur sagesse! Saint Augustin, saint Basile, dans les premiers temps; saint Benoît, saint François, saint Dominique, dans la suite; saint Ignace, sainte Thérèse, saint François de Sales, dans les derniers siècles, et tant d'autres saints fondateurs ont consacré leurs travaux à prescrire les moindres pratiques de la vie religieuse. Un des chefs-d'œuvre de ces thaumaturges a été la composition de quelques constitutions monastiques.

L'état ecclésiastique n'a pas voulu être privé de cet avantage. En exécution des ordres du concile de Trente, le grand saint Charles a établi des séminaires et des communautés, assemblé des conciles et des synodes, pour concerter des règles avec tout ce qu'il y avait de plus pieux et de plus éclairé en Italie. Les évêques de France, et dans leurs assemblées et dans leurs diocèses, ont suivi ce plan et se sont partout conformés à ce modèle parfait.

Quoique la différence des instituts et des œuvres qu'on embrasse dans les communautés mette quelque différence dans leurs règles, il est certain que, pour le fond des choses, l'emploi du temps, les exercices de piété, il règne partout beaucoup d'uniformité, malgré la diversité des climats et des goûts; en sorte qu'on voit dans toutes les parties du monde des milliers de communautés qui, à peu de chose près, suivent les mêmes règles. Qu'on suive les canons de l'Eglise, les vies des saints, les écrits des Pères où elles ont été puisées, on trouvera facilement depuis les apôtres une chaîne de tradition non interrompue et une espèce de catholicité des temps et des lieux, comme pour la foi. Peut-on trop respecter ce qu'observe tout un monde depuis tant de siècles?

Quelque défaut que votre faible raison pût vous y faire soupçonner, il serait juste que vos lumières cédassent à celles de tout un monde. Pourriez-vous, sans une présomption insupportable, vous croire plus sage que l'univers? Tant de personnes d'une sainteté, d'une prudence consommée, n'ont cru pouvoir faire rien de mieux; vous seul, plus sage, trouverez à redire dans leurs chefs-d'œuvre ou plutôt dans ceux de Dieu, dont on ne peut y méconnaître la sagesse!

Mais non, rapportons-nous-en à votre tribunal; parcourons-les, ces règles, et prononcez. En a-t-il une qui ne soit juste et nécessaire, dont l'infraction ne cause quelque dérangement, dont l'observation ne contribue au bon ordre? En est-il une que vous ne fussiez le premier à établir, si vous étiez à la tête de la communauté? Se lever à une heure réglée, avoir un temps d'oraison, des heures de travail, de récréation, obéir à des supérieurs, etc., vous êtes trop pieux et trop raisonnable pour ne pas sentir qu'il n'y a rien dans tout cela que de convenable, et pour ne pas vous faire le procès par vos remords, quand vous y manquez.

Pratiquez-les donc, ces règles, avec amour, joie et fidélité; pratiquez-les donc constamment en tout temps, en tous lieux, seul comme en compagnie, et devant toute sorte de personnes. Partout vous avez un témoin respectable; craignez partout de lui déplaire; que jamais le respect humain ne vous arrête. Pourquoi rougissez-vous de ce qui fait votre bonheur et votre gloire? Rougissez plutôt quand vous y manquez, gémissez quand vous voyez qu'on y manque.

Surtout ne soyez jamais assez téméraire pour en éloigner les autres. Ah! si vous ne voulez vous sauver, n'empêchez pas que votre sœur ne se sauve; si vous ne faites pas le bien, n'y soyez pas un obstacle. Faudrait-il que, devenu le suppôt du démon, vos froides railleries, vos diaboliques conseils, votre esprit de cabale et d'intrigue devinssent une pierre de scandale? Ce sont des pestes dans les communautés qu'on ne saurait trop tôt réprimer. Au contraire, que vos discours et vos exemples y engagent tout le monde; encouragez le faible, consolez l'affligé; en un mot, n'ayons qu'un cœur et qu'une âme, travaillons de concert pour la gloire de celui qui mérite tous nos hommages: *Fili, serva legem, quasi pupillam oculi, eam scribe in tabellis cordis tui.* (*Prov.*, VII, 2.)

Il est pour la nature de puissants appas dans l'idée flatteuse de l'héroïsme et l'honneur éclatant qui l'accompagne. La vivacité du tempérament, une ivresse passagère suffisent pour une action d'éclat. Il faut du mouvement à la nature; on s'agite, on se remue, on est content. Mais être attentif aux moindres choses, toujours aux prises avec soi-même, ne rien négliger, ne se rien pardonner, tout souffrir, tout faire, faire et souffrir une infinité de choses que personne n'aperçoit, qui sont en effet trop légères pour s'en faire un mérite, modérer ses saillies, n'écouter ni goût ni répugnance, y revenir cent fois, quelque insipides que soient les choses, quelque insipides que l'habitude les rende, s'accommode-t-on de tant de contrainte, s'arrache-t-on à tant de plaisir? L'expérience journalière le laisse-t-elle ignorer? la plupart des gens, lassés de leur état, soupirent après le changement, ne veulent pas être ce qu'ils sont, voudraient être ce qu'ils ne sont pas.

Mais je me trompe quand je dis que la fidélité à ses devoirs a quelque chose de difficile. Non, on n'y goûte que des douceurs, quand on les fait bien. Les peines ne sont que pour les négligents; le joug du Seigneur est alors pesant, son fardeau accable, tout déplaît, tout ennuie. On ne peut servir deux maîtres. Le partage entre Dieu et le monde rend malheureux; on ne contente ni l'un ni l'autre, on n'est content d'aucun des deux: *Non est pax impiis.* (*Isa.*, LVII, 21.) Mais quand on se donne à Dieu sans réserve, qu'on le sert de tout son cœur, on est inondé de la douceur de sa grâce; il partage nos travaux, il les prend sur lui, il essuie nos larmes et se plaît à nous consoler. Alors on dit avec le Prophète: Que vos commande-

ments sont aimables : *Quam dulcia faucibus meis!* (*Psal.* CXVIII, 103.)

N'allez donc pas chercher si loin le bonheur ni la perfection ; tout est au milieu de vous. Qu'avez-vous dans votre maison, vous dirai-je comme Elie à la veuve de Sarepta? Ce peu de farine, ce peu d'huile suffit à Dieu pour faire les plus étonnantes multiplications. Faites votre devoir, vous servirez Dieu en esprit et en vérité; voilà qui vaut mieux que le sacrifice. Il ne faut ni traverser les mers, ni monter aux cieux, ni descendre dans les abîmes; le royaume de Dieu est dans votre maison, dans vos mains, sur vos lèvres, dans votre cœur. Sachez être heureux et parfait : *Regnum Dei intra vos est.* (*Luc.*, XVII, 21.)

Je dis plus ; vous faites même tous les frais du salut. Pourquoi en perdriez-vous le mérite? Peu de gens sont assez sages pour savoir faire de nécessité vertu. C'est un grand point de prudence, surtout de prudence chrétienne. Qu'on est à plaindre quand, par sa négligence, on a toutes les peines de la loi sans en avoir le mérite! C'est une espèce d'enfer. Les damnés souffrent infiniment et inutilement. Dans chaque état ne pas faire saintement ce qu'on ne peut d'ailleurs éviter, ce qu'on fait même, quelle souffrance! qu'elle est inutile, et qu'on l'augmente à chaque instant! Ce qu'on fait par contrainte est insupportable. Ne nous rendons pas malheureux nous-mêmes par notre faute; sachons au contraire, en agissant par amour, rendre nos devoirs aussi agréables qu'utiles: *Non laboratur ubi amatur.*

DISCOURS XXVIII.

SUR LA FÊTE-DIEU.

Qu'il est consolant pour les personnes à qui la gloire de Dieu n'est pas indifférente, de voir, dans cette sainte octave, les honneurs qu'on rend à leur divin Maître! qu'il est consolant d'y contribuer, de se trouver dans la foule de ses suivants et d'augmenter son triomphe! Lorsque autrefois les maîtres du monde avaient remporté quelque victoire, on leur décernait à Rome les honneurs du triomphe; ils entraient pompeusement dans cette grande ville au bruit et aux applaudissements d'un peuple immense. Mais que ces honneurs sont différents de ceux que l'on rend aujourd'hui à Jésus-Christ! Là c'était un homme mortel qui allait offrir des sacrifices à des idoles ; ici c'est un Dieu qui vient recevoir nos hommages et s'offrir lui-même à son Père. Que n'en coûtait-il pas à des royaumes entiers pour satisfaire la folle ambition d'un homme? Des troupes de captifs, attachés à son char, publiaient mieux leurs malheurs que ses victoires; ici, Dieu ne paraît parmi ses peuples que pour faire des heureux, il ne se montre que pour se donner ; l'amour seul enchaîne ses fortunés captifs, ils baisent mille fois leurs précieux liens et courent en foule à l'odeur de ses parfums. Le faste et l'orgueil accompagnaient ces fiers conquérants, et l'Etre suprême ne paraît que dans la plus profonde humiliation. La bonté, la douceur, la condescendance sont les plus précieux ornements de son trône : *Media charitate constravit.* (*Cant.*, III, 10.)

Qu'il est consolant de voir tous les peuples s'empresser à l'envi à louer le Seigneur! Les ministres sacrés percent à peine une foule nombreuse accourue de toutes parts pour lui marquer son allégresse : *Deus cum pertransiret, terra mota est.* (*Judic.*, V 4.) Jeunes et vieux, personne ne s'en dispense ; les enfants, comme ceux qui allèrent au-devant de lui à son entrée à Jérusalem, sont les premiers à répandre des fleurs sur son passage. Grands et petits, tout y est heureusement confondu. A cette cour auguste, la majesté royale oubliée ne se fait distinguer que par les plus pieux empressements. Accoutumée à recevoir les hommages du reste des hommes, la grandeur même dont elle jouit lui apprend à respecter celui à qui tout est dû. Ces instruments de musique, ces ornements précieux, cet encens qui s'exhale, tout parle, tout s'anime de concert à reconnaître le Créateur. Heureux chrétiens, songez que cette grande fête n'est pas plus le triomphe du Seigneur que le vôtre. S'il est glorieux pour Dieu de voir à ses pieds tous les hommes, n'est-il pas encore plus glorieux pour les hommes de voir un Dieu parmi eux? S'il est glorieux pour Dieu de posséder tant de cœurs, n'est-il pas encore plus glorieux pour tous ces cœurs de posséder un Dieu? C'est pour vous surtout une grande fête, épouses du Sauveur, puisque c'est le triomphe de votre époux; assistez-y en esprit avec une véritable joie, et si les murailles de votre cloître ne vous permettent pas de suivre la foule de ces adorateurs, suivez-la du moins de cœur, et célébrez-la dans vos maisons avec un grand respect. Ces triomphes particuliers, sans avoir le brillant éclat des autres, ne lui seront pas moins agréables.

Qu'il triomphe surtout dans vos cœurs. Quelle injure serait-ce si vous alliez, par vos fautes, l'insulter jusque dans sa plus belle fête et lorsque tout conspire à l'adorer! Tandis que tous les peuples n'ont qu'une voix pour chanter ses louanges, pourriez-vous interrompre le doux concert de ces acclamations? Prenez mieux votre temps, si vous devez l'outrager. Dans la cérémonie que vous ferez, qu'il règne sur vous un profond respect et une grande modestie. Dieu vous voit, il est tout près de vous; tremblez en sa présence : *Modestia vestra nota sit; Dominus enim prope est.* (*Philipp.*, IV, 5.) Vous savez jusqu'à quel point des sujets portent le respect pour le prince, les idolâtres pour leur fausse divinité; Dieu serait-il donc moins honoré par ses ministres, par ses épouses, que les empereurs par leurs domestiques, et les démons par les païens? Entrez pour un moment dans leurs mosquées ou dans leurs temples; vous les verrez, ces pauvres infortunés, dans la posture la plus humble, prosternés contre terre, se traînant sur leurs genoux. Porte-t-on leurs prétendues divinités dans les rues et les grands chemins, des milliers d'hommes les accom-

pagnent dans un profond silence et se laissent quelquefois écraser sous les roues. Ces infidèles feront votre condamnation. Combien ne voit-on pas de laïques dont la piété vous couvrirait peut-être de confusion, et qui n'accompliront peut-être que trop cette terrible parole : *Meretrices præcedent vos?* (*Matth.*, XXI, 31.) Ah! que ne pouvez-vous voir des millions d'anges qui l'accompagnent! Ils se couvrent de leurs ailes, ils ne cessent de chanter avec ces vingt-quatre vieillards qui jettent leurs couronnes aux pieds du trône de l'Agneau : Oh! qu'il est saint le Dieu des armées! *Sanctus*, *sanctus*, *sanctus*, etc.

Pour vos dispositions intérieures, ayez : 1° un grand sentiment de joie à la vue des honneurs qu'on rend de toutes parts au Seigneur; invitez intérieurement toutes les créatures à le louer; répétez souvent et méditez profondément ces cantiques de l'Ecriture : *Benedicite omnia opera*, etc. (*Dan.*, III, 57.) *Laudate Dominum de cælis*, etc. (*Psal.* CXLVIII, 1.) *Lauda*, *Sion*, etc. (*Psal.* CXLVII, 1.) Quelle célèbre disposition, si les anges faisaient sur la terre d'une manière sensible une pareille cérémonie, et vous permettaient d'y entrer et de vous joindre à eux! 2° Faites amende honorable au Sauveur de tant de crimes qui se commettent contre la divine Eucharistie. Un calviniste demandait un jour au cardinal Duperron quelle était l'origine des processions publiques. Elle n'est point glorieuse pour vous, lui répondit-il; vos sacriléges en sont l'époque. Ils ont obligé l'Eglise à faire publiquement amende honorable au Seigneur pour les outrages qu'il reçoit chaque jour de votre impiété; peut-être êtes-vous aussi coupables qu'eux. 3° Joignez-y des sollicitations à la très-sainte Vierge. Autrefois, lorsque son Fils portait la croix au Calvaire, que ne souffrait-elle pas en voyant les outrages et entendant les blasphèmes d'une vile populace? Ces temps sont aujourd'hui bien changés; avec quelle ferveur n'assisterait-elle pas à ce triomphe, si elle était à votre place? Imitez ce grand modèle, prenez-en la résolution.

Il semble que ce triomphe de Jésus-Christ ait été prédit dans le psaume LXVII, 2 : *Exsurgat Deus*, etc. Que le Seigneur s'élève, que ses ennemis disparaissent en sa présence, que tout l'enfer soit confondu devant lui, que l'hérésie en frémisse, elle qui a voulu nous ravir ce trésor, tantôt à force ouverte, en contestant le dogme de la présence réelle, tantôt par un piége plus subtil, mais aussi dangereux, en nous éloignant de ce sacrement adorable.

Justi epulentur etc. (*Ibid.*, 4.) Que le juste au contraire se réjouisse, qu'il fasse en sa présence un festin innocent; mais quel festin? C'est celui où l'on tue le veau gras, et où Dieu se donne lui-même en nourriture.

Qui habitare facit unius moris in domo. (*Ibid.*, 7), etc. Ce Dieu qui, par un miracle de sa bonté et par un merveilleux effet qu'il nous en donne, unit tous les chrétiens par les liens de la charité, et fait que, quoique si différents par la naissance, par la condition, par le caractère personnel, ils ne sont pourtant entre eux qu'un cœur et qu'une âme.

Deus, cum egrederis terra mota est. (*Ibid.*, 9.) Lorsque vous avez daigné paraître, ô mon Dieu! au milieu de vos peuples, la terre en a tressailli de joie; les montagnes, dit le Prophète, en ont sauté d'aise, comme les brebis. *Cœli distillaverunt.* (*Ibid.*) Le ciel a répandu sur nous sa douce rosée, une manne délicieuse qui avait toute sorte de goût : *Pluviam voluntariam segregabis hæreditati tuæ.* (*Ibid.*, 10.) C'est une faveur que vous n'avez pas faite à tout le monde. Si vos enfants se trouvent quelquefois faibles et abattus, vous viendrez à leur secours : *Infirmata est, tu vero perfecisti eam.* (*Ibid.*) Ils seront affligés, et vous serez leur consolation : *Parasti in dulcedine tua.* (*Ibid.*, 11.) C'est là cette montagne grasse et fertile où vous étalez vos merveilles : *Mons pinguis.* (*Ibid.*, 16.)

Prævenerunt principes (*Ibid.*, 26), etc. Que tout l'univers suive votre char : *Currus Dei decem millibus multiplex.* (*Ibid.*, 18.) Que tous les royaumes chantent vos louanges : *Regna terræ, cantate Deo.* (*Ibid.*, 33.) Que les jeunes gens, les jeunes filles s'y joignent : *In medio juvencularum tympanistriarum.* (*Ibid.*, 26.) C'est là que le jeune homme sera ravi en extase au milieu de son oraison : *Ibi Benjamin adolescentulus*, etc. (*Ibid.*, 28.)

Voilà ce que le Prophète disait à la vue prophétique de ce triomphe à venir, dont il eût tant souhaité d'être témoin. Entrons dans ces sentiments.

DISCOURS XXIX.

SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE ET LA PROFESSION RELIGIEUSE.

Parmi tant d'objets admirables que nous présente le mystère de ce jour, je suis principalement touché des paroles du saint vieillard Siméon. Ce saint homme attendait depuis longtemps l'heureux moment où il plairait à Dieu de donner au monde le Désiré des des nations : *Exspectans redemptionem Israel.* (*Luc.*, II, 38.) Le Saint-Esprit, pour récompenser ses pieux désirs, lui avait annoncé qu'il aurait avant sa mort le bonheur de voir ce Sauveur adorable. Cet heureux temps arrive enfin : le ciel s'ouvre en faveur des hommes; le Fils du Très-Haut en descend pour s'incarner dans le sein d'une vierge. On porte ce divin enfant au temple le quarantième jour, pour l'offrir à son Père; l'heureux Siméon, inspiré de s'y rendre, y court; il y trouve celui qu'il attendait, le reçoit entre ses bras, et, transporté de joie, il s'écrie : Ah! Seigneur, c'est maintenant que votre serviteur quittera la terre sans peine, puisque mes yeux ont vu le Sauveur du monde : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, etc. (*Ibid.*, 29.)

1° Tout est grand dans ce mystère. Un Dieu devenu victime, une Vierge plus pure que le soleil, qui se purifie, le Législateur soumis à sa propre loi, le Rédempteur des hommes lui-même racheté : *Stupete, gentes.* Tout y

est instructif : le Fils unique de Dieu se sacrifie par un excès d'amour ; la sainte Vierge, par une humilité profonde, veut passer pour une femme ordinaire et se soumettre à une loi qui ne la regardait pas. Que d'exemples, que d'instructions, que de vertus ! *Ara sub una se vovet hostia triplex*, etc. Mais souffrez, mon Dieu, que donnant un libre cours aux mouvements de mon cœur, je porte une sainte envie au bonheur de Siméon. Heureux vieillard ! que vos vœux sont avantageusement satisfaits ! Vous l'avez vu de vos yeux, ce divin Sauveur, vous l'avez porté entre vos bras, vous l'avez offert à son Père ; que vous avez raison de vous écrier : Oui, Seigneur, je quitterai la terre sans regret, après avoir joui de vous. Tels ont été depuis les sentiments de saint Ignace, qui s'écriait en regardant le ciel : *Heu! quam sordet tellus*, etc. Tels ont été les sentiments de ce saint solitaire qui, au sortir de l'oraison, se disait à lui-même : Fermez-vous, mes yeux, fermez-vous ; car après avoir vu la gloire du Seigneur, il n'y a plus rien sur la terre qui mérite mes regards : *Oculis Christum aspicientibus, nihil amplius dignatus est aspicere.*

Sont-ce là vos sentiments au sortir de l'oraison, de la communion, de la sainte messe? Quelle honte de pratiquer si souvent ces saints exercices, et d'être toujours si tièdes! Ce qui se fit autrefois, par les mains de Siméon, se fait tous les jours par les mains du prêtre. C'est aujourd'hui, pour ainsi dire, qu'a été célébrée la première messe ; c'est aujourd'hui que, pour la première fois, un Dieu s'est remis entre les bras d'un homme, pour se faire présenter à son Père. N'est-il pas juste que nous qui, destinés au sacerdoce, devons faire un jour ce que fit Siméon, nous, entre les mains de qui ce même Dieu doit un jour descendre, et qui déjà si souvent dans la sainte communion recevons les heureux préludes de ce qu'on doit nous accorder avec plénitude, n'est-il pas juste que nous entrions dans l'esprit de ce saint vieillard, et que nous passions cette fête avec la plus grande ferveur? Et vous, épouses du Seigneur, qui touchez de si près au sacerdoce par votre consécration à Dieu, par la sainteté de vos fonctions et la dignité de votre état, ne négligez rien pour y avoir part.

L'esprit de ce mystère est un esprit de sacrifice pour tout ce qu'on peut avoir de plus cher. Belle image de la profession religieuse ! demandons-en la grâce à Dieu. 1° Toutes sortes de personnes y font des sacrifices ; 2° elles immolent ce qu'elles ont de plus précieux; 3° elles unissent leurs offrandes à celles du Sauveur.

Toutes sortes de personnes se trouvent rassemblées dans ce mystère. Point de sexe qui soit exclu ; d'un côté Joseph et Siméon, de l'autre la sainte Vierge et Anne la prophétesse. Point d'âge qui n'y ait part ; on y voit des enfants, des vieillards, de jeunes personnes. Tous les états sont bien reçus, prêtres et laïques, riches et pauvres. Marie et Joseph n'avaient pas même de quoi acheter un agneau, tant il est vrai que rien ne nous exempte de nous donner à Dieu. Le temps de la jeunesse y est plus propre qu'un autre. Que nous serions à plaindre, s'il était un temps qu'on ne pût pas lui consacrer ! S'il était un temps où vous dédaignassiez nos services, n'aurait-on pas droit, ô mon Dieu, de vous en faire des reproches? Quoi! il serait des moments où l'on serait dispensé de vous servir et de vous aimer ? Ah ! disons de lui, comme Job du jour de sa naissance : *Pereat dies illa, et vertatur in tenebras, occupet eum caligo, non computetur in diebus anni, nec numeretur in mensibus.* (*Job*, III, 5.) Non, non, puisqu'il n'est point de moment où il n'accepte ma tendresse, qu'il n'en soit point où je ne lui en donne des marques ; puisqu'il n'en est point où il ne me comble de biens, qu'il n'en soit point où il n'ait des preuves de ma reconnaissance.

2° Ces personnes offrent ce qu'elles ont de plus cher. Le saint vieillard fait le sacrifice de sa vie, Marie immole son honneur et son fils, Jésus s'offre lui-même pour être un jour sur la croix la victime de la justice divine. Imitez ce grand modèle. Qu'avez-vous de plus cher sur la terre? Sont-ce les biens, les parents, les honneurs, les plaisirs, la vie? il ne faut rien réserver. Qu'avez-vous à désirer davantage, puisque par un heureux échange Dieu s'offre à vous tenir lieu de tout? L'esprit de ce mystère est en particulier d'offrir à Dieu les prémices. La loi que Marie accomplit ordonnait de porter à Dieu les premiers-nés et les prémices des fruits : *Primitias omnium.* (*Exod.*, XXII, 29.) Ainsi devez-vous, en vous éveillant, lui donner les prémices de votre journée, la première pensée, la première parole, la première action : *Prima vox, prima cogitatio, primus affectus divinam resonet laudem.* Ainsi pendant le jour devez-vous lui offrir les prémices de votre travail, de vos repas, de vos actions, et pouvoir dire au démon s'il venait vous tenter, à l'exemple d'une âme sainte : Vous venez trop tard, il n'y a plus rien pour vous, tout est donné à Dieu. Un saint prêtre disait qu'un homme qui offre le sacrifice de la messe, ou qui y assiste, doit se sacrifier lui-même vingt-trois heures et demie chaque jour, pour apprendre à sacrifier un Dieu pendant une demi-heure. Il faut faire sur soi-même un essai de sacrifice et une espèce de noviciat, pour se mettre en état d'offrir la victime sans tache : *Quis verus sacerdos nisi qui prius fuerit victima?* Quand on a l'esprit de Dieu, on porte partout cet esprit de sacrifice, partout on en trouve des occasions. La table où l'on prend ses repas devient un autel où on immole la gourmandise; le lit devient un autel où l'on sacrifie la paresse ; partout la mortification trouve des victimes.

3° Pour rendre ces sacrifices agréables à Dieu, il faut les unir à ceux de Jésus-Christ. *Per ipsum et cum ipso et in ipso*, comme dit chaque jour le prêtre à la sainte messe. A la faveur de cette adorable victime, notre of-

frande ne saurait être rejetée ; sans elle, elle ne saurait plaire : *Holocotaumata non tibi placuerunt, tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X, 6, 7.) Nous ne sommes ni ne pouvons rien de nous-mêmes. Semblables à un sarment séparé du tronc, qui ne peut porter du fruit, nos actions n'ont d'autre prix que celui qu'elles reçoivent des mérites du Sauveur. Il faut, pour être reçu dans le ciel, que tout soit marqué à ce sceau divin. Avant de faire une action, demandons-nous en nous-mêmes : Est-ce ainsi que Jésus-Christ agirait, s'il était à ma place? C'est alors qu'on peut dire, comme saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.*, II, 20.) Cette union à Jésus-Christ donne aux moindres choses un prix inestimable, et sans elle les plus grandes choses ne sont d'aucun prix. Insensés, qui perdez vos peines, tandis que vous pourriez si utilement travailler ! Semblables à un homme qui puiserait de l'eau avec beaucoup d'effort et qui la verserait dans un tonneau percé, on fait quelquefois tous les frais du salut et on se damne : *Quare appenditis argentum vestrum non in panibus, et laborem vestrum non in saturitate?* (*Isa.*, LV, 2.)

Travaillez à acquérir cet esprit de sacrifice qui est véritablement l'esprit de votre état, renouvelez souvent celui que vous avez fait lors de votre profession ; faites-le surtout en entendant la messe, dans le temps que le prêtre élève l'hostie ou qu'il communie ; dans le temps que, communiant vous-même, vous avez la sainte hostie dans votre bouche ou dans le cœur. Ne passez aucun jour sans faire à Dieu quelque sacrifice de vous-même par la mortification, afin de ne pas paraître devant lui les mains vides, et ne manquez jamais, pour le rendre agréable à Dieu, de les unir au sacrifice de Jésus-Christ et de les revêtir de ses mérites. Ainsi soit-il.

DISCOURS XXX.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Date mihi jus sepulcri vobiscum. (*Gen.*, XXIII, 4.)

Accordez-moi le droit d'avoir un tombeau parmi vous.

Voilà l'unique établissement qu'Abraham voulut faire dans la terre de Chanaan : un sépulcre. Je suis étranger parmi vous, disait-il aux habitants d'Ebron ; ce n'est ni à vos biens ni a vos honneurs que j'aspire : content de trouver où m'ensevelir avec ma famille, lorsqu'il plaira à Dieu de terminer ma carrière, je ne vous demande qu'un tombeau : *Date mihi jus*, etc.

Telle est, ma chère sœur, la demande que vous faites aujourd'hui à la sainte communauté où vous souhaitez d'être reçue. Dégoûtée avec raison d'un monde trompeur, qui vous offre en vain ses plus doux charmes, vous ne soupirez qu'après cette précieuse mort à vous-même, qui doit vous unir inséparablement au plus aimable de tous les époux. C'est dans le sein de la religion qu'oubliant tout le reste de l'univers, vous oubliant et vous perdant saintement vous-même, vous allez chercher un tombeau pour y être ensevelie avec Jésus-Christ et cacher votre vie en lui : *Consepulti estis, et vita vestra abscondita est cum Christo.* (*Coloss.*, II, 12.)

Heureux qui, dans l'âge le plus tendre, dans la saison des plaisirs et lorsque tout semble en assurer la possession, sait comme vous en faire le généreux sacrifice ! heureux ceux qui, chers à une illustre famille, savent, pour aller à Dieu, haïr saintement des parents dont la piété semblait devoir rassurer la plus timide vertu ! heureux ceux sur qui Dieu daigne jeter des regards si marqués de prédilection, et les recevoir au nombre de ses victimes !

Un esprit bien fait, un cœur bien placé, de grands sentiments, puisés dans un sang illustre, cultivés dans une école aussi recommandable par la piété que par la noblesse, mis en œuvre par une habile main, exercés pendant une année d'épreuve, par une fidélité qui joignait toute la maturité de l'âge à toute la ferveur des commencements, tout nous garantit que des progrès si rapides seront couronnés par la persévérance. Ce sera donc animer votre courage, et non pas lui faire courir quelque risque, de vous faire le détail des grandes obligations que vous allez contracter.

La vie religieuse est un tombeau où vous allez vous enfermer toute vivante ; les sacrés liens d'une règle, le respectable silence de la solitude, la pesante pierre d'une clôture vont faire de vous un nouveau Lazare enseveli dans les ombres de la mort ; mais un jour viendra où cet aimable Sauveur, versant sur vous des larmes de joie, ouvrira le sépulcre qui vous renferme, brisera vos liens et vous rendra à la lumière d'un jour qui ne finira jamais : *Solvite eum, et sinite abire.* (*Joan.*, XI, 44.)

La mort fait deux choses : elle dépouille de tout, elle dépouille sans retour ; droits et espérances, prétentions et ressources, il faut tout perdre. Un homme enseveli est privé de tout, sans ressource pour tout. Ainsi la religion doit être pour vous le tombeau de toutes les prétentions, le tombeau de toutes les ressources ; mais en même temps ce tombeau, si terrible à la nature, conservera tous vos droits, affermira toutes vos espérances. Votre premier pas dans un monastère sera tout à la fois l'entrée de la mort et de la vie, un désespoir et une assurance, un tombeau et un trône : ce sera la matière de ce discours.

Vierge sainte, qui sûtes si bien vous ensevelir dans une crèche, sur le Calvaire, au sépulcre de votre Fils, et mourir à tous les droits et à toutes les espérances, en immolant ce cher Fils qui en était l'objet, apprenez-nous à mourir comme vous, à son exemple, afin de pouvoir, comme vous, ressusciter avec lui : nous vous le demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il semble que le cœur de l'homme, si sou-

vent trompé par les biens de la terre, apprendrait par sa propre expérience à s'en désabuser, et que la possession même des richesses et la jouissance des plaisirs seraient infailliblement le remède de ses passions. Mais, aveuglé par ce qui devrait ouvrir ses yeux, il s'afflige de ses pertes, il tâche de se dédommager par ses désirs et se forme des chaînes qui le lient au bûcher où il sera sacrifié tôt ou tard. Qu'on est heureux lorsque, par une mort volontaire à toutes les satisfactions, on prévient la triste séparation qu'en fera un jour l'arrêt impitoyable d'une mort nécessaire! Briser ainsi ses liens et ménager sa liberté, c'est se préparer le char de triomphe et orner la couronne que le Seigneur mettra sur nos têtes.

Telle est, ma chère sœur, la sage précaution que le Saint-Esprit vous inspire : le coup de mort qu'il vous porte est un coup de grâce qui répandra mille douceurs sur vos derniers moments. Le tombeau où votre vertu vous enferme deviendra pour vous un trône brillant; son obscurité fera votre gloire; sa poussière se changera en pierre précieuse. On vous dira un jour : Levez-vous, morts! venez prendre possession du royaume qui vous est préparé. Qu'il est beau de périr à ce prix et de trouver, dans l'abîme de l'anéantissement, le comble même de l'honneur! *Surgite, mortui.*

Le monde ne sera donc plus rien pour vous : compagnie, honneurs, plaisirs, richesses, liberté, tout vous sera également indifférent. Ce drap mortuaire dont vous allez être couverte, cet exil volontaire où vous vous condamnez, ces habits lugubres qui vous déroberont aux yeux des hommes, tout annonce que vous n'êtes plus de ce monde. Vous verrez du même œil ces rapides révolutions, ces étonnantes décadences qui font passer du fumier à la pourpre, ou descendre du trône dans la poussière : vous les verrez du même œil; mais je me trompe, vous ne les verrez pas. Des barrières insurmontables vous en déroberont la connaissance.

Séparée des compagnies, ne recevant qu'à regret celles à qui les lois de la bienséance exigeront que vous donniez quelquefois le consolant exemple de vos vertus, vous regarderez comme dérobés à votre bonheur les moments que vous ne pourrez refuser à leur estime; mais aussi les voyant sans les voir, les entendant sans les entendre, le même instant qui renfermera la colombe dans le trou de la pierre verra effacer des idées auxquelles on s'était prêté, malgré soi, et un parfait oubli anéantira, dans le cœur de l'épouse, leurs inutiles vestiges, pour ne plus s'occuper que des charmes de son époux.

En quittant ainsi les compagnies, vous renoncez en même temps à tous les honneurs Vous oublierez que l'Eglise et l'Etat en ont comblé vos illustres parents comme une récompense de leurs vertus et de leurs services ; la vanité n'aura plus de part, dans une âme solidement humble, qui ne connaît d'autre gloire que d'être la servante du Seigneur. Que le monde entasse une foule de vains titres, qu'il multiplie les hommages que lui rendent ses serviles adorateurs, qu'il se prodigue sans cesse un ridicule encens, l'âme religieuse ne trouve de véritable grandeur que dans la plus profonde humilité. Les injures et les mépris sont les hommages qui la flattent. Elle vient, comme son époux, non pour se faire servir, mais pour servir les autres : les plus vils emplois sont ses dignités les plus brillantes.

Précieuse humilité, que vous êtes rare! On peut vous perdre jusque dans la religion. Souvent une sacrilége hypocrisie cachant des vices véritables sous de spécieux dehors de vertu, on y fait commerce d'une estime qu'on mérite si peu, pour se ménager les liaisons auxquelles on fait profession de renoncer et parvenir à des places dont le désir même devrait exclure : ce ne seront jamais là vos sentiments. Les exemples constants d'une pieuse communauté, qui ne cherche qu'à plaire à Dieu, vous rendront inaccessible à toutes les pensées d'élévation; et, sur les pas de celui qui se soumit à ses créatures, vous aimerez à n'être que la dernière de toutes.

Les richesses n'ont pas pour vous plus d'attraits que les honneurs : vous en connaissez la vanité; et au milieu des biens que la fortune vous aurait libéralement accordés, la pauvreté est l'unique patrimoine que vous vous réservez. Laissons au monde des trésors que la rouille consume et que les voleurs enlèvent; qu'il les amasse avec soin, qu'il les possède avec inquiétude, qu'il les perde avec douleur. Hélas ! il n'est que trop puni de ses criminelles attaches! Félicitons-nous d'avoir pris le Seigneur pour notre partage : trop avare serait celui à qui un Dieu ne suffirait pas : *Dominus pars hæreditatis meæ.* (*Psal.* XV, 5.)

La pauvreté est l'unique trésor d'une religieuse. L'amour divin, comme un voleur, lui a tout enlevé et ne lui laisse l'usage des choses, même nécessaires, qu'autant que l'obéissance le lui accorde : il ne lui est plus permis ni d'exercer le généreux désir de répandre des aumônes dans le sein du pauvre, ni de recevoir ou de donner ce que la reconnaissance peut exiger ou procurer. Sa supérieure doit avoir une entière liberté de lui ôter ou de lui rendre ce qui lui serait le plus cher : elle doit conserver les choses mêmes qu'on lui laisse, avec un soin qui fasse sentir que c'est un bien étranger qu'on lui prête; il faut qu'elle sache manquer du nécessaire, et loin d'imiter ceux dont la ridicule cupidité faisait enterrer avec eux des richesses inutiles, elle doit dire comme Job: Je suis sortie nue du sein de ma mère; j'y retournerai dans le même état : il ne me reste plus qu'un sépulcre : *Solum mihi superest*, etc. (*Job*, XVII, 1.)

Après cet entier renoncement, reste-t-il à goûter des plaisirs qu'on ignore parmi les vierges? Un vœu solennel en sera le tombeau et ne laissera plus pour partage que la

mortification et les larmes. Autant le monde est attentif à chercher des délices, autant une vierge est exacte à les fuir; autant que le monde est soigneux de conserver par quelques faibles appas et le secours emprunté des parures un dangereux hommage dont il est idolâtre, autant une épouse de Jésus-Christ est soigneuse de détruire des charmes dont le moindre usage serait criminel. Le monde, enivré des plaisirs qui l'enchantent, ne sait que penser : il s'efforce de combattre le courage qui en sait triompher. Il admire la rigide pauvreté qui retranche toutes les aises, l'austère mortification qui déclare la guerre à tous les sens, la gênante modestie qui dirige toutes les démarches; il contemple, avec une surprise que l'habitude ne saurait tout à fait détruire, ces habits singuliers qui sont eux-mêmes une pénitence perpétuelle, ces grilles hérissées à travers lesquelles des prisonnières volontaires se laissent à peine entrevoir.

Mais plus heureuse dans ses peines que le monde dans ses plaisirs, elle s'écrie avec amour : Non, non, il ne reste plus que des épines à porter quand on appartient à un Chef qui en est couronné, et du sang à répandre quand on appartient à un Sauveur qui a versé tout le sien; il ne reste plus que des blessures à souffrir quand on appartient à un Maître qui en est couvert. Epoux aimable, que j'expire avec vous sur la croix ! que je m'ensevelisse dans vos plaies ! Tombeau précieux, que je perdrai avec joie compagnie, honneurs, plaisirs, richesses, liberté, pour ne posséder que vous !

Mais je me trompe, c'est dans la religion que vous trouverez les compagnies les plus agréables, la gloire la plus flatteuse, les plus abondantes richesses, les plus doux plaisirs. Un tendre commerce avec Dieu sera substitué au grand monde, le titre d'épouse d'un Dieu remplacera tous ceux que vous aurez reçus de vos ancêtres; les richesses éternelles vous dédommageront des fragiles trésors dont un vœu de pauvreté vous dépouille; l'onction de la grâce vous inondera d'un torrent de délices dont vous n'aurez ni à vous défier ni à rougir, la société de vos chères sœurs fera votre consolation, leurs exemples votre règle.

La vie religieuse, quand on y est bien appelé, est un paradis anticipé. Des âmes pures sont un sanctuaire où Jésus-Christ habite avec complaisance; il s'y repose parmi les lis. Leurs prières sont des parfums, leurs actions des hommages, leurs corps des victimes; elles valent pour lui tout un monde. A leur tour, elles y goûtent un bonheur inestimable; elles y sont comme dans le paradis, dans la plus belle des solitudes et la plus agréable des compagnies : solitude, puisque Dieu occupe, remplit, épuise l'esprit et le cœur; compagnie, puisqu'au milieu de plusieurs personnes également heureuses on contemple des perfections toujours anciennes et toujours nouvelles. Glorieux dans l'humiliation, opulent dans l'indigence, heureux dans les croix, en ne possédant rien on jouit de tout, en ne désirant rien, on a tout : *Nihil habentes et omnia*, etc. (II *Cor.*, VI, 10.)

On y exerce le plus bel empire, et par l'assemblage admirable de la paix et de la guerre, des conquêtes et du repos, on y règne en conquérant comme David, en pacifique comme Salomon. La victoire d'une passion dominante, la mortification des inclinations vicieuses retracent la défaite de Goliath et la prise de la forteresse de Sion sur le fier Jébuséen. Les lumières de la grâce, le repos de la conscience, le mérite des œuvres rappellent la sagesse consommée, la douceur du règne, la magnificence du temple d'un Salomon. Plaise au ciel que des bénédictions abondantes vous fassent sentir avec quel succès le tombeau sacré de la religion, où vous avez perdu toutes vos prétentions, vous aura conservé tous vos droits ! Voyons maintenant comment ce même tombeau, où vous allez ensevelir toutes vos ressources, vous en ouvrira d'inépuisables et affermira toutes vos espérances.

SECONDE PARTIE.

Après avoir fait à l'extérieur un généreux renoncement à toutes les créatures, il arrive souvent qu'on se fait dans le cœur un petit monde qui renouvelle celui que l on paraissait avoir abandonné. Une foule de pensées et de désirs, un amour violent de la liberté, une facilité constante à s'accorder tout ce que dicte la sensualité, la légèreté, l'humeur et le caprice, tout cela fait renaître les dangers du siècle dans le sein de la retraite. Le système commode d'une vie aisée à qui on ne refuse que les plaisirs d'éclat, ouvre des ressources inépuisables où l'amour-propre conserve tous ses droits d'une manière encore plus délicate et d'autant plus funeste que la régularité apparente où l'on vit inspire une secrète confiance qui perd bientôt sans qu'on s'en aperçoive.

C'est ce dangereux écueil qu'évite une véritable religieuse en renonçant à toutes les ressources : ressource de liberté, ressource de satisfaction, ressource de variété, ressource de dégagement. Une obéissance aveugle et sans bornes immole le jugement et la volonté; un assujettissement inviolable à ses règles combat toutes ses inclinations; une attention constante à la modestie et au recueillement arrête toute la légèreté; un abandon sans retour arrache jusqu'aux espérances.

Il faut s'y résoudre, ma chère sœur, et vous vous en félicitez, il faut se résoudre à porter le dernier coup sur cette victime la plus précieuse de toutes, et qui coûte si fort à immoler, je veux dire la propre volonté. N'envisagez pas tant les qualités personnelles de la pieuse abbesse à qui la Providence vous a confiée. Il est aisé d'obéir quand c'est la sagesse qui parle, la bonté qui règle, l'exemple qui enseigne. Proposez-vous des vues encore plus pures. Quel que puisse être le caractère de ceux qui vous conduiront, quels que puissent être leurs ordres, quelle que puisse être la manière dont on

les intimera, il faut trouver ses délices dans la soumission, sa félicité dans l'obéissance; il faut adorer la majesté de celui dont ils tiennent la place sous le voile mortifiant d'un ordre souvent fort contraire à la nature; il faut que, marchant sur les pas de celui qui fit son aliment de la volonté de son Père, le dernier moment vous trouve comme lui parfaitement soumise, prête à expirer sur la croix par obéissance.

Ce serait peu d'avoir surmonté vos répugnances et enseveli votre volonté dans ce redoutable tombeau, il faut encore qu'une soumission aveugle vous fasse trouver dans le tombeau même de salutaires ténèbres en triomphant de votre jugement et vous persuadant, malgré vos prétendues lumières, que ce qu'on vous ordonne est le plus convenable et le meilleur pour vous.

Faible raison, idolâtre de vos pensées, quand saurez-vous, quand voudrez-vous savoir que vos faibles lumières ne sont que des ténèbres? Faut-il vous apprendre ce qu'une triste expérience d'erreur, d'obscurité et de doute, vous a si souvent mis dans le plus humiliant point de vue? Curieuse à l'excès, rien ne vous paraît au-dessus de vos audacieuses recherches; présomptueuse, vous ne savez ce que c'est que de céder vos prétendus droits. Malheur au téméraire qui ose sonder les mystérieux abîmes de la Divinité!

Après avoir imposé silence à la raison, une règle en impose mille fois le jour à tous les désirs. Quelle est l'inconstance de l'homme! quelle est sa bizarrerie! Ce qui plaît aujourd'hui déplaira demain et peut-être un moment après. Le seul air de nécessité rend insupportables les choses les plus douces; la défense fait l'assaisonnement des plus insipides.

Mais toutes ces répugnances ont beau naître, l'humeur a beau changer, une règle toujours invariable et toujours inflexible n'écoute ni penchant ni dégoût. Ce qu'on aime le plus, elle le défend; ce qu'on aime le moins, elle l'ordonne. Elle fera quitter cent fois une occupation agréable pour appeler à un exercice ennuyeux; elle exigera avec une rigueur inexorable qu'à l'exemple des anciens solitaires on laisse au premier coup de cloche une lettre à demi formée, un mot à demi prononcé; elle l'exigera en mille occasions toujours renaissantes et dans les choses les plus légères. Que de coups mortels portés jusqu'au cœur! Ils sont en si grand nombre, ils sont si rudes, ils se suivent de si près, qu'à peine a-t-on le loisir et la liberté de respirer.

Est-il genre d'inclination qui n'y trouve son tombeau? Une règle de modestie interdit jusqu'aux regards, une règle de douceur arrête jusqu'aux saillies, une règle d'humilité étouffe jusqu'aux complaisances, une règle de silence défend jusqu'aux paroles. Rien n'échappe à ses incommodes précautions et à ses insupportables détails. Elle vient impérieusement dans un parloir, fixer les bornes d'une visite et peser scrupuleusement tous les termes; elle ira dans une récréation mêler importunément une gravité modeste à une amusante gaieté; elle paraîtra dans un repas pour y prescrire les règles de tempérance et de mortification. Peut-on s'ensevelir de plus de manières? Ainsi, comme le grain de froment pourrit dans la terre, perd-on son âme pour la retrouver : *Qui perdiderit animam suam*, etc. (*Marc.*, VIII, 35.)

Mais peut-être cette règle si rigoureuse laissera-t-elle une ressource à l'esprit dans la liberté de voltiger sur toutes sortes d'objets, de s'épancher sur mille riantes idées, de s'épanouir dans des conversations agréables, de se dédommager dans un tissu de plaisirs et d'amusements. Non, non, il faut que des exercices journaliers de piété, qu'une assiduité constante à la présence de Dieu, que la pratique de la vie intérieure forment à l'esprit même une nouvelle prison et un nouveau tombeau. Les lois générales du christianisme avaient déjà banni les paroles inutiles et les idées mauvaises ou dangereuses; mais enfin l'Evangile laissait encore un reste de liberté en ne prescrivant aucun détail d'exercice.

C'est ce reste de vie naturelle que l'état religieux vient enlever, c'est ce reste du vieil homme qu'il vient ensevelir. Il fixe des heures précises où il faut renoncer à toutes les pensées étrangères, pour s'attacher à des objets souvent redoutables et tristes et toujours fort au-dessus des sens. Il veut qu'au temps des récréations près, où même il met des bornes bien étroites, l'esprit toujours attentif sur lui-même, toujours aux prises avec ses inclinations, toujours en garde contre les objets qui se présentent, se fasse une solitude nouvelle au milieu de la retraite; en un mot, il faut mourir, il faut mourir à tout. Tandis qu'il restera encore quelque signe de palpitation, l'holocauste sera imparfait.

L'espérance séduisante de voir quelque jour changer son sort est une étincelle de vie, si l'on peut se servir de ce terme, qui soutient les plus misérables sous les coups les plus accablants de l'adversité et sous les efforts les plus anéantissants du sacrifice. Tandis qu'il reste encore quelques lueurs, l'obscurité n'est point entière; tandis qu'on entrevoit encore quelque sentier, on n'est pas tout à fait perdu. Il faut que par le retranchement de toutes les espérances, la soustraction de tous les appuis, l'anéantissement de toutes les ressources, la grâce porte le dernier coup, et que le lien indissoluble d'un vœu solennel mette dans un saint désespoir. L'amour, plus fort que la mort et l'enfer, doit réduire tout en cendres et fait retrouver une espèce d'éternité anticipée dans un abandon absolu sur tout l'avenir.

Vous voilà donc, âme religieuse, engagée pour toujours à votre Dieu. Vos chaînes ne peuvent plus être brisées; le tombeau qui vous renferme ne s'ouvrira jamais. Le mariage, tout indissoluble qu'il est, peut être dissous par la mort d'une des parties, et souffre des absences, des séparations et des

divorces. Votre alliance avec Dieu n'en est point susceptible. Vous auriez beau violer vos obligations, elles vous suivront jusqu'aux derniers soupirs, et réclameront contre votre infidélité. Saint désespoir! parfait tombeau de l'amour-propre! qui peut se résoudre à se refuser les ressources, à s'interdire les adoucissements, à renoncer aux espérances? qui même a le courage d'y penser?

Affreux désespoir pour une âme criminelle qui, dégoûtée de son état, forme d'inutiles désirs d'en sortir, mais désespoir infiniment heureux pour une âme fidèle qui, par un engagement irrévocable, peut se flatter d'avoir un droit assuré sur le cœur de son Dieu.

Voilà, ma chère sœur, vos biens en sûreté, vous n'avez besoin ni de caution ni de contrat; votre parole et celle d'un Dieu vous garantissent votre bonheur. Les empires seront détruits; mais vous, comme un rocher immobile au milieu d'un fleuve rapide, vous verrez, sans changer d'état, ces ondes fugitives couler et disparaître à vos yeux. Tout passera, mais vos paroles ni vos titres ne passeront point. Ne craignez de la part de votre époux ni légèreté ni caprice. Si vous étiez unie à un homme, vous pourriez craindre son inconstance, vous pourriez souvent courir le risque des tristes alternatives de tendresse et de froideur, de mépris et d'estime, de bonne et de mauvaise humeur; mais ne craignez rien d'un Dieu immuable dans ses desseins, infini dans ses miséricordes.

Jamais vous ne ferez mieux votre propre volonté, qu'en l'abandonnant à la plus exacte obéissance; jamais vous n'écouterez mieux votre raison, qu'en la livrant à la soumission la plus aveugle; jamais vous ne goûterez de plus solides plaisirs, qu'en vous soumettant à l'observation de toutes vos règles; jamais vous ne donnerez à votre esprit de plus belle carrière, qu'en l'occupant à la contemplation de la Divinité; jamais vous n'affermirez mieux vos espérances et vous ne vous ouvrirez de plus abondantes ressources, qu'en vous abandonnant sans retour entre les mains de Dieu. Ce tombeau, bien mieux que celui d'Elisée, ressuscite tous ceux qu'on y enferme.

Venez, disait un saint solitaire à un jeune novice, venez dans la religion; vous y ferez toujours votre volonté, parce que, n'en ayant point d'autre que celle de Dieu, vous serez toujours sûr de l'y faire; vous y ferez toujours le plus noble usage de votre raison, parce que la soumettant à la raison souveraine, vous serez sûr de ne jamais vous tromper; vous y goûterez toutes sortes de satisfactions dans ce calme ineffable de la conscience, inséparable de l'observation de ses devoirs; bien loin d'y trouver vos chaînes trop pesantes, vous y baiserez mille fois celles qu'on vous imposera.

Ne regrettez donc pas les viandes d'Egypte, la manne qu'on vous prépare aura les goûts les plus exquis; ne regrettez pas les eaux bourbeuses de Babylone, des torrents de lait et de miel vont couler sur vous; ne regrettez pas les habits de votre captivité, les ornements qu'on vous destine sont plus blancs que la neige et plus brillants que le soleil. Levez vos yeux vers le ciel, vous y verrez l'objet de vos espérances; portez-les sur votre époux crucifié, vous en verrez le fondement. Un peu de courage, et vous voilà au bout de la carrière. Que craignez-vous sur les ailes du Tout-Puissant? On regarde la religion comme une terre qui dévore ses habitants, et on ignore que cette terre de Chanaan, où, comme Abraham, nous achetons un sépulcre, est une terre de promission, et que ce sépulcre, comme celui de Jésus-Christ, sera infiniment glorieux : *Sepulcrum ejus*, etc. (*Isa.*, XI, 10.) Les anges y seront votre compagnie, et vous en sortirez comme impassible, brillante, glorieuse, immortelle. Je vous le souhaite, etc. *Amen.*

DISCOURS XXXI.

SUR LA RETRAITE.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV, 1.)

Jésus-Christ fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit, pour être tenté par le démon.

C'est ainsi que la Sagesse éternelle voulut se préparer à sa laborieuse mission. Jusqu'alors méconnu, inutile en apparence, confondu avec les plus vils artisans, le monde n'eût jamais adoré son maître dans le fils d'un charpentier. Le temps de faire éclater la divinité de Jésus-Christ arrive enfin. L'Evangile doit se répandre; il faut que le désert soit son berceau. L'Esprit-Saint conduit son adorable fondateur, et après lui tous les hommes apostoliques, dans la solitude. C'est trop peu dire, il les y entraîne, dit un autre évangéliste, avec une sorte de violence, afin qu'au milieu du silence, de la retraite, du jeûne, de la tentation, ils y jettent les fondements inébranlables du christianisme : *Expulit eum in desertum.* (*Marc.*, I, 12.)

Voilà votre situation, Mesdames, au commencement des pieux exercices que vous entreprenez. C'est le Saint-Esprit qui vous appelle, qui vous conduit, qui vous pousse dans la retraite, pour jeter dans vos cœurs ou pour y établir les solides fondements de la religion. C'est à la suite de votre Sauveur qu'il vous y mène; attendez-vous à n'y être pas plus épargnées que lui du tentateur. La grâce est trop précieuse pour ne pas réveiller ses alarmes; elle l'est trop pour ne devoir pas réveiller les vôtres. Vous n'y passerez pas quarante jours comme lui, votre solitude ne sera pas si profonde que la sienne. Sachez donc mettre à profit les moindres instants, sachez estimer ce bonheur, sachez connaître que c'en est un. Plus le temps est court, plus on doit s'efforcer de n'en rien perdre; plus le bonheur est grand, plus on serait inexcusable de l'avoir perdu : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare*, etc. (*Psal.* XCIV, 8.)

Cette conduite était ordinaire au Sauveur

du monde : elle était mystérieuse. Il n'entremêlait si fréquemment de petites retraites à ses travaux apostoliques que pour nous en faire sentir la nécessité. C'est là que tantôt seul, tantôt avec quelque disciple choisi, il quittait les occupations, même les plus utiles au salut des âmes, pour aller, ce semble, y puiser de nouvelles lumières et de nouvelles forces. Il le faisait surtout lorsqu'il était sur le point d'entreprendre quelque action considérable. Mais que dis-je? puiser des lumières et des forces? Enrichi de tous les trésors de la science et de la sagesse, avait-il besoin, ce divin Maître, de se retirer sur une montagne avant que de commencer son premier sermon? Avait-il besoin de passer la nuit en prières avant que de faire choix de ses apôtres? Avait-il besoin d'aller au jardin des Olives chercher un secours nécessaire pour se résoudre à boire le calice de la passion? Ah! Seigneur, qui oserait prononcer ce blasphème? Non, vous avez voulu nous ouvrir, par vos exemples, la route où nous devions marcher. Venez, disiez-vous quelquefois à vos apôtres avec une tendre bonté, venez prendre un moment de repos; tout utiles, toutes saintes que puissent être vos occupations, vous vous devez quelque délassement, vous n'en travaillerez qu'avec plus de succès lorsque le désert aura rétabli vos forces : *Venite in locum desertum, requiescite pusillum.* (*Marc.*, VI, 31.)

Vous y entrez, Madame, dans cette sainte carrière. Je les vois luire pour vous ces jours heureux, et le saint empressement que vous faites paraître m'est un gage assuré du succès. Convaincu par une heureuse expérience des fruits que la retraite a produits par le passé et peut-être, hélas! par une trop funeste, du besoin que vous en avez encore, pouvez-vous douter que quelques moments de retour sur vous-même ne soient un coup de grâce pour vous? Entrez donc avec confiance, entrez avec crainte, vous avez tout à craindre et tout à espérer. Quels fruits abondants n'y avez-vous pas moissonnés! quel compte terrible n'aurez-vous pas à en rendre! Ces deux réflexions vont nous occuper, et le texte de l'Evangile nous les fournit. 1° La grâce de la retraite est une grâce précieuse, le Saint-Esprit en est l'auteur : *Ductus est a Spiritu.* 2° C'est une grâce redoutable, le démon en est l'ennemi : *Ut tentaretur a diabolo.* L'un nous présente la couronne, l'autre s'efforce de nous l'arracher. Quelle circonspection et quel courage ne faut-il pas pour l'affermir sur nos têtes!

L'esprit et le cœur doivent également y concourir par leurs dispositions : disposition de l'esprit, par une attention sérieuse, une constante application, un profond recueillement; disposition du cœur, par une forte résolution, une constance inébranlable, une généreuse fermeté. Il faut vous livrer à Dieu tout entier, docilité parfaite, sacrifice absolu. Sans ces dispositions le talent demeurerait enfoui, il tournerait à votre condamnation. Les sentiments sans les lumières seraient peu utiles, les lumières sans les sentiments seraient funestes. Le concours des deux opérera des prodiges de conversion.

Que ce lieu est terrible! Voyez, comme Jacob, une échelle qui va jusqu'aux cieux; les anges ne cessent d'y monter et descendre pour aller aux pieds du Très-Haut lui offrir vos prières, pour venir vous apporter ses grâces. Vraiment c'est ici la maison de Dieu, il y tient sa cour; c'est ici la porte du ciel, il y introduit ses fidèles disciples, il y parle par ses ministres et par ses grâces, par la conscience, par lui-même. Que de dangers, que de faveurs! quelle récompense, quel compte! *Terribilis est locus iste; hic domus Dei est et porta cœli.* (*Gen.*, XXVIII, 17.)

PREMIÈRE PARTIE.

D'où vient, dit le prophète, que la terre est inondée de crimes et dans la dernière désolation? C'est parce qu'il n'y a personne qui rentre sincèrement en lui-même et qui fasse de sérieuses réflexions sur les affaires de son salut : *Desolatione desolata est*, etc. (*Jerem.*, XII, 11.) Serait-il possible, en effet, qu'on pensât à la certitude de la mort, à l'éternité des peines de l'enfer, à la grandeur infinie des joies du paradis, et qu'on vécût dans le désordre? Non sans doute, ce serait le comble de la folie : tout aveugle qu'il est, l'homme ne s'aime pas encore assez peu pour courir brutalement à sa perte, s'il jetait les yeux sur l'abîme ouvert sous ses pas. Il n'y court en insensé que parce qu'il en détourne ses criminels regards. Fatal oubli où le démon nous plonge pour nous porter plus sûrement les coups de la mort! Il n'a garde de nous dire, comme à nos premiers parents : Vous ne mourrez pas, l'enfer n'est pas à craindre, Dieu ne mérite aucun amour. Le piége serait trop grossier; personne ne s'y laisserait prendre. Mais il éloigne de nos esprits le souvenir de ces objets effrayants. En cessant d'y penser, on cesse d'en être frappé, on se néglige, on se perd. C'est un homme qui marche dans un sentier glissant, le long d'un précipice, que faut-il de plus pour l'y faire tomber, que lui bander les yeux ou l'occuper d'autre chose que de son chemin? A peine cesse-t-il d'être sur ses gardes, qu'il tombe au premier pas.

Image trop naturelle de la vie qu'on mène communément dans le monde et quelquefois jusque dans les professions les plus saintes; peut-être l'avons-nous menée jusqu'ici. Un enchaînement perpétuel de mille occupations différentes nous tient toujours bien loin de nous; c'est dans son propre cœur qu'on est d'ordinaire le plus étranger. On s'en forme à soi-même une partie, le hasard fait naître le reste : c'est un labyrinthe d'où on ne peut sortir. Un libertin enivré de plaisir s'en fait une étude; un homme en place, accablé d'affaires, s'en fait une nécessité; un homme, même pieux, livré à son zèle, s'en fait un devoir. Le démon fait de nous comme Pharaon faisait aux juifs, pour les empêcher de sentir le poids de leur servitude. Ce peuple a trop de loisir; acca-

blons-le de travail; faisons diversion à ses réflexions : nous préviendrons ses mutineries. Ainsi, par l'adresse du démon, s'oublie-t-on insensiblement. Les affaires de la conscience sont communément celles auxquelles on pense le moins, auxquelles on craint toujours de trop penser, auxquelles on a un secret plaisir de ne penser jamais. Il semble qu'on craigne de se trop convaincre de leur importance et de se trop engager à y travailler efficacement. Ainsi se passent les jours, les mois, les années, et on se trouve les mains vides à la fin de la vie, sans avoir encore commencé de penser à la grande affaire de l'éternité: *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Psal.* XXXV, 4.)

N'est-il donc pas de la dernière importance de faire de temps en temps quelque retour sur soi-même, pour y mettre ordre, de suspendre cette foule d'embarras, ce torrent de dissipation pour y travailler? Sachez donc jouir de vous-même, sachez songer à vos vrais intérêts. Tel qu'un voyageur fatigué, accordez-vous un peu de repos; tel qu'un homme qui revient dans sa patrie après avoir longtemps travaillé aux affaires de son prince, accordez-vous quelques moments pour ménager vos propres affaires, après en avoir tant donné à celles d'autrui. La charité vous rendra vous-même à vous-même. Elle dissipera les épaisses ténèbres qui vous environnent, vos yeux seront dessillés et vous verrez enfin la lumière; elle vous arrachera à vos passions, vos chaînes seront brisées et vous en triompherez glorieusement. La précieuse semence de la grâce, répandue et cultivée dans la retraite, produira d'excellents fruits. Sans elle, au contraire, la main bienfaisante du Seigneur aura beau la répandre, votre cœur, semblable aux rochers arides, ne lui fournira point d'humidité; semblable à une terre couverte de ronces, l'aura bientôt étouffée; ou semblable à un grand chemin ouvert de toutes parts, la verra infailliblement enlevée par les oiseaux du ciel ou foulée aux pieds des passants : *Cecidit secus viam, et volucres cœli comederunt illud.* (*Luc.*, VIII, 5.)

L'affaire du salut est en cela semblable à toutes les autres affaires : en fait-on réussir sans application? fait-on quelque progrès dans les sciences sans étude? Un homme de lettres, enseveli dans son cabinet, y dévore nuit et jour un insipide volume; un homme d'affaires, banni de la société, est accablé de tous les différends du public, ennuyé de toutes ses folies. Quel soin, quelle attention! leur vie est une continuelle retraite. Peut-on se flatter que l'affaire du salut, de toutes les affaires la plus difficile, la plus traversée; que la science des saints, de toutes les sciences la plus épineuse, ne demandent qu'une légère attention, qu'un léger travail? Peut-on se flatter qu'on le lui donnera dans le monde où tout manque, moyen, loisir, volonté; où on ne le peut pas, où on ne le veut pas, où on n'y pense pas; dans le monde, où tout s'oppose, passions, engagements, embarras; où l'on a tout à craindre, tout à vaincre, tout à faire? Peut-on négliger de le chercher dans la retraite, où tout se trouve, moyen, loisir, volonté; où l'on y pense, on l'aime, on s'y livre; dans la retraite, où tout favorise, grâces, lumières, sentiments; où tout est en assurance, tout est aplani, tout est fait?

M. Le Noblet, ce célèbre missionnaire du siècle passé, voulant faire sentir à un homme du monde le besoin qu'il avait de la retraite, prit un vase plein d'eau et l'agita beaucoup. Tandis que l'eau était troublée : *Regardez*, lui dit-il, *ce qui est au fond du vase; tâchez de vous y voir vous-même.* — *Attendez*, répondit-on, *que l'eau soit devenue tranquille, et alors je pourrai facilement tout voir.* — *Pensez-vous*, répliqua ce saint homme, *que vous puissiez apercevoir plus facilement ce qui se passe au fond de votre cœur, tandis qu'il est dans l'agitation et le trouble? Calmez-vous une bonne fois, séparez-vous de ce qui vous agite, et vous vous posséderez; éloignez-vous du bruit, et la voix du Seigneur se fera entendre.* Cet esprit divin, ennemi du tumulte d'un cœur dissipé, aussi délicat qu'un doux zéphir, ne se fait sentir qu'à des oreilles attentives; il mène l'âme fidèle dans la solitude, il lui parle au cœur, partout ailleurs il n'a rien à lui dire; serait-elle en état de l'entendre? *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor.* (*Osee*, II, 14.)

Première qualité de la retraite : son efficacité. Seconde qualité : sa nécessité. Ne craignez pas, en la faisant, de voir vos travaux inutiles : nouveau motif pour vous en faire sentir le prix. Elle est ordinairement efficace. Tout le monde n'en profite pas également, il est vrai; mais il est rare quelle ne produise quelque bon effet. Libertin et pécheur, juste et parfait, tout peut en rendre un fidèle témoignage. La retraite peut sanctifier, la retraite doit sanctifier. La retraite sanctifie, en effet, tous ceux qui la font comme il faut. Vous, pécheurs, que le grand Ignace ramenait en foule, à qui êtes-vous redevables qu'à la retraite, de ces conversions miraculeuses qui le firent passer pour un enchanteur? Et vous-même, grand saint, où composâtes-vous cet ouvrage divin qui en règle avec tant de sagesse les exercices, où puisâtes-vous cette prudence consommée, cette vertu héroïque, ce zèle immense, dont l'Eglise goûte et admire encore aujourd'hui les grands fruits? La grotte de Manrèse fut le berceau d'une foule de saints : une retraite en fut l'origine. Illustre archevêque de Milan, vous jetâtes dans la retraite les solides fondements de cette éminente vertu qui est le modèle du clergé. Les Indes et le Japon bénissent le moment heureux qui, dans la personne de Xavier, enfanta leur apôtre. Un saint François de Sales, une sainte Thérèse, ont compté depuis une retraite bien faite l'époque de leur salut, de leur perfection, de leur gloire sublime. Mille autres font de la retraite le même éloge.

Tous les jours ces saints exercices fixent la croyance d'un incrédule et changent le cœur endurci d'un pécheur; ils arrachent

au monde une jeune personne qui déjà commençait à en goûter la fatale douceur, ils affermissent une vertu que la vivacité des passions commençait à rendre chancelante, ils peuplent les monastères et raniment dans le fond du cloître cette première ferveur dont le relâchement alarmait le zèle d'un supérieur attentif. Dans tous les temps, ces exercices ont été la ressource de l'Eglise affligée sur les égarements de ses enfants. C'est trop peu, l'Eglise leur doit sa naissance. Les premiers disciples vont dans la retraite en commencer l'établissement : le Saint-Esprit, descendant sur eux le jour de la Pentecôte, les trouve assemblés depuis dix jours dans le cénacle, pour se disposer à sa venue. Là il délie leur langue, il embrase leur cœur, il les rend maîtres de la nature; ils ne sortent de la retraite que pour devenir les conquérants du monde entier. Ces prodiges n'ont-ils pas été plus d'une fois peut-être opérés sur vous? Et autant que vous auriez à vous féliciter de ces grâces, autant peut-être avez-vous à gémir sur la perte que vous en avez faite. Que vos regrets, qu'une fidélité nouvelle et plus durable rendent gloire à l'œuvre de Dieu.

L'ordre qui règne aujourd'hui dans ces exercices a quelque chose de nouveau; mais l'esprit et le fond de cette pratique, et les fruits qu'elle a coutume de produire, sont aussi anciens que le christianisme. Que dis-je, aussi anciens? disons mieux : ils sont aussi anciens que le monde. La loi de nature et la loi de Moïse, par une espèce de christianisme anticipé, ont également vu des personnes recueillies rentrer en elles-mêmes pour y chercher le Seigneur dans le secret. Abraham, pour devenir parfait, marchait en sa présence et devenait le père des croyants, comme la Mère des chrétiens écoutait les oracles d'un Dieu incarné, et les conservait au fond de son cœur. Pour devenir père d'un grand peuple, ce patriarche reçut ordre de quitter son pays, sa famille, sa maison, et de venir chercher une retraite dans une terre étrangère. Tout cela ne suffisant pas, une montagne reculée doit être le théâtre où seul avec son cher Isaac il doit donner à Dieu la plus forte preuve de sa fidèle obéissance. C'est dans le silence de l'oraison que l'ange trouve la créature privilégiée que le Verbe avait choisie pour sa Mère, et c'est dans le repos de la retraite que le Saint-Esprit la rend féconde et la remplit d'une abondance de grâce. La grande affaire de la rédemption du monde ne put se traiter que dans le calme majestueux du désert.

Moïse était dans le désert quand un buisson ardent lui fait entendre la voix de Dieu qui le met à la tête d'un grand peuple. Il faut, pour arriver à la terre promise, que ce peuple immense, après avoir quitté l'Egypte, traverse un vaste désert, et pour lui donner une loi écrite sur la pierre, son saint conducteur passera quarante jours sur la montagne à recevoir les ordres du ciel. Le guide fidèle qui doit nous montrer le Messie, le saint Précurseur se rendra l'habitant des déserts, et le plus grand des hommes passera du sein d'Elisabeth dans la solitude, vivra de sauterelles et de miel sauvage, et, après avoir été pendant tant d'années instruit à la grande école de la retraite, fera retentir les rives du Jourdain, fera pâlir le vice jusque sur le trône, fera adorer l'Agneau venu pour effacer les péchés du monde.

Dieu semble regarder le désert avec complaisance et lui réserver ses plus tendres faveurs. C'est là qu'une colonne de feu et de nuée conduit un monde de voyageurs; c'est là qu'une manne, qui tombe tous les jours du ciel, lui présente des aliments délicieux. Les rochers y ouvrent leur sein pour y faire couler des sources d'eau vive. Là, sur une arche d'alliance, Dieu fait entendre ses oracles; là, dans un tabernacle construit par son ordre, il reçoit les sacrifices de son peuple; là un serpent d'airain, élevé dans les airs, guérit tous ceux qui le regardent; là enfin se trouve la vraie route de la terre promise.

La retraite n'est pas une seule grâce; c'est un assemblage de grâces qui se réunissent pour vous sanctifier; c'est une suite de vérités qui s'étayent mutuellement; c'est une multitude de lumières qui se prêtent un éclat réciproque; c'est un total de pratiques de piété qui s'entr'aident et se soutiennent l'une l'autre, et forment un total de secours qui vous garantit la victoire. Aussi est-il de la dernière importance d'en observer ponctuellement toutes les règles. Outre que Dieu attache communément sa grâce à cette fidélité, d'ailleurs ce fil et cette union d'exercices mènent comme naturellement de degré en degré jusqu'à la perfection de l'œuvre. Ce système d'attaque, où l'on prend le cœur humain de tous les côtés, cette espèce de batterie qui le renverse, cette armée rangée en bataille qui le force, sont les chefs-d'œuvre des personnes les plus zélées et les plus consommées dans la conduite des âmes. Par un choix exquis, un ordre naturel, un enchaînement admirable de réflexions, d'exemples, de préceptes, de pratiques, on fait à l'homme le plus endurci une sainte violence pour l'arracher à son péché et le conduire à Dieu. Dans ce concert merveilleux de toutes les adresses de la vie spirituelle seront exercées, dressées, aguerries, fortifiées, les troupes qui poussent le démon jusque dans les derniers retranchements. Tout s'y soutient, tout y conduit au même terme. Les vérités s'y développent, la lumière augmente, les sentiments s'insinuent, le feu s'embrase; des moindres lueurs on arrive aux plus grands jours, les moindres étincelles causent un grand embrasement, les plus légers commencements conduisent à la plus haute perfection : *Ascensiones in corde suo disposuit* (*Psal.* LXXXIII, 6.) Il est presque impossible que tant de coups réitérés, tant d'assauts si variés, tant d'efforts opiniâtres ne triomphent enfin de votre résistance. Le défaut de fidélité, en rompant cette chaîne, rendrait toutes ces précautions et cette sage économie inutiles.

2° La retraite est une grâce de prédilection que Dieu réserve à des âmes choisies dont il veut ménager efficacement le salut. Jetez les yeux sur ce nombre infini de personnes plongées dans les ténèbres de l'infidélité ; comptez cette foule de chrétiens et même de catholiques qui, dans les villes et les campagnes, sont privés de ces abondantes instructions. Quel heureux effet ne produiraient pas sur eux les saints exercices d'une retraite? combien leur est-elle nécessaire? combien leur serait-elle utile? Les uns n'en ont pas le loisir, les autres n'en trouveront pas la facilité. Personne ne leur rompt le pain de la parole ; un grand nombre le souhaiteraient avec ardeur, plusieurs manquent de volonté. Plus privilégiés que les autres, Dieu daigne vous inspirer ce dessein ; il vous en procure les moyens, il en aplanit les obstacles. Malheur à vous, Corozaïm ! malheur à vous, Bethzaïde ! car si les prodiges dont vous avez été témoins eussent été opérés dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'ils auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice ! (*Luc.*, X, 13.) Les habitants de Sodome s'élèveront contre vous et vous reprocheront vos infidélités. Leurs plaintes seront écoutées; et tout coupables qu'ils sont, ils seront traités moins rigoureusement que vous : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum.* (*Matth.*, X, 15.) Combien de justes même, combien d'âmes innocentes qui, tout agréables qu'elles sont à Dieu, réduites à des grâces communes, n'ont aucune part aux faveurs distinguées dont vous êtes enrichis ! Ne pourraient-elles pas justement se plaindre, comme le frère aîné de l'enfant prodigue, que leur constante obéissance ne leur a point obtenu ce qu'il leur semble qu'on a prodigué à des criminels? Qu'aurez-vous à répondre si, aussi indociles que cet enfant converti, vous abusez de ces tendres avances de votre Père céleste?

Prédilection d'autant plus touchante qu'elle fut moins méritée. Tant d'ingratitudes auraient dû tarir la source des bienfaits. Peut-être plusieurs autres retraites infructueuses auraient dû vous bannir pour jamais du sanctuaire. Dieu vous en ouvre les portes encore une fois. Sentez-vous le prix de cette inaltérable bonté? Prédilection d'autant plus précieuse, que l'on vous offre de plus grands trésors et de plus tendres caresses. Là, comme Madeleine aux pieds du Seigneur, vous jouiriez de la meilleure part qui ne vous serait point ôtée, et vous verriez cet aimable jardinier sortant du tombeau; là, comme les apôtres conduits dans la solitude du Thabor, vous y seriez témoin de la gloire infinie qui environne votre Sauveur, et charmés de ce céleste éclat. Les jours couleraient avec rapidité, ils vous paraîtraient des moments ; vous diriez avec raison: Ah ! Seigneur, ne quittons jamais cette aimable retraite, il y fait trop bon pour s'en éloigner; faisons-y des tabernacles pour y fixer notre demeure: *Bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.)

Venez, chaste épouse, dans le jardin fermé auprès de la fontaine scellée; vous y goûterez le doux fruit que son amour vous prépare, et vous monterez du désert enivrée de délices, appuyée sur le bras de votre bien-aimé : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* (*Cant.*, VIII, 5.) Vous les connûtes, divine Mère, ces ineffables consolations, dont le Seigneur jaloux dérobe la connaissance au monde, et qu'il réserve pour les cœurs auxquels il daigne se communiquer dans le secret; vous les goûtâtes à longs traits, ces plaisirs célestes, lorsque le Verbe fait chair vécut pendant neuf mois dans la solitude de votre chaste sein, et retraça si parfaitement sur la terre les merveilles de cette solitude éternelle où il a été dans tous les siècles avec le Père et le Saint-Esprit; vous les goûtâtes malgré les rigueurs de l'exil et de la pauvreté, lorsque, par les ordres du ciel, vous allâtes dans les déserts de l'Egypte chercher un asile contre la fureur d'Hérode ; vous les goûtâtes pendant trente années dans la retraite d'une vile boutique, éloignée de toutes les compagnies, uniquement occupée de la prière et du travail. Quelles furent alors vos occupations? quels furent vos entretiens? Dieu, qui vous avait remplie de grâce, connaît seul le prix inestimable des trésors qu'il prodiguait à sa colombe dans les trous de la pierre : *Columba mea in foraminibus petræ.* (*Cant.*, II, 14.)

Prédilection d'autant plus précieuse, que Dieu vous destine à de plus grandes choses, et veut vous élever à une plus haute sainteté. Dieu ne fait, ni de si grands efforts pour un ouvrage médiocre, ni de si grandes profusions pour une vertu commune. Les prodiges de grâce annoncent des prodiges de gloire. Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! il est prêt à tout, prospérité ou adversité, dégoût ou douceur de la grâce; vous êtes le maître : *Paratum cor meum, paratum ad prospera, paratum ad adversa.* (*Psal.* LVI, 8.) Oui, à tout, à quelque état que vous vouliez m'appeler, à quelque perfection que vous daigniez m'élever, à quelque pénitence que vous jugiez à propos de me condamner. Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. Que vous plaît-il que je fasse? C'est une tentation délicate, dans une retraite, de craindre d'aller trop loin dans la voie de la perfection. On veut y mettre des bornes et composer avec le Seigneur. On renonce sans doute au péché mortel qui nous damne; mais on craint de se trop engager, on craint que Dieu ne se fasse trop connaître et n'en demande trop. Mais, que ces alarmes sont injurieuses au Père céleste ! qu'elles sont funestes à notre âme ! Ah ! faut-il qu'on se défie d'un Père plein de bonté, qui ne cherche qu'à ménager nos vrais intérêts? Voyez l'héritage précieux qu'il veut vous donner, parcourez le fertile pays où il vous mène ; le lait et le miel y coulent en abondance. Peut-il vous rester quelque ombrage sous un si bon guide? Laissez-le faire, livrez-vous à sa conduite; vos intérêts peuvent-ils être en des mains plus sûres? Ah ! faut-il qu'on aime si peu son âme, que de craindre le

bonheur où Dieu appelle? Pourquoi mettre des bornes à ses faveurs? pourquoi arrêter le cours de ses grâces? Appréhende-t-on d'être trop heureux? craint-on que la couronne soit trop brillante? Enfants des hommes, faut-il que, devenus vos ennemis, vous mettiez vous-mêmes obstacle à votre félicité? *Filii hominum, usquequo gravi corde?* (*Psal.* IV, 3.) Mais pensez-vous être si fort les maîtres de votre destinée, qu'il dépende de vous de fixer le degré de gloire où vous voulez parvenir, et le degré de vertu où vous voulez vous résoudre? C'est bien à vous à faire des lois au Tout-Puissant. Sachez qu'il a lui-même marqué la voie que vous devez suivre, et le terme où vous devez arriver. Toute autre route vous égare, votre salut y est attaché, vous en souffrirez en ce monde même; ne vous flattez pas d'être heureux, tandis que vous vous opposerez aux desseins de Dieu.

Votre retraite en particulier en souffrirait infiniment. L'unique moyen de rendre ces exercices utiles et agréables, c'est de se livrer de bon cœur à la grâce, comme les apôtres, *traditus gratiæ Dei* (*Act.*, XV, 40); de s'y livrer avec crainte sur le compte qu'il en faudra rendre, avec une espèce de désespoir sur les suites de vos engagements, une profonde humilité à la vue de vos faiblesses, une vigilance exacte sur les fruits que vous en pouvez tirer, une parfaite confiance dans les bontés d'un Dieu qui ne fait pas de si grandes avances pour vous perdre. Dans un temps si court, dans une œuvre si sainte, tout est précieux. Dieu se communique libéralement à ceux qui n'ont pour lui aucune réserve; mais il est avare à son tour, quand on fait entre lui et le monde le moindre partage. Ces indignes tempéraments, cet insultant parallèle blessent son cœur. On ne peut servir deux maîtres. Qui n'est pas pour lui est contre lui. Sans ce dernier, cet absolu sacrifice, tout languit dans la piété; on s'en dégoûte, on l'abandonne; on n'est content ni de Dieu, ni du monde; on ne contente ni l'un ni l'autre; on est toujours malheureux. Il faut enfin donner le coup de mort à la victime: le dernier coup sera le coup de grâce. De quel torrent de délices n'est-on pas inondé, quand on se donne à Dieu comme il faut! Heureux prélude du paradis, vous en faites goûter les délices au cœur fidèle! Un moment passé dans l'oraison est plus doux que tous les plaisirs du monde. Eprouvez-le du moins une fois, vous ne vous en repentirez pas; goûtez et voyez combien le Seigneur est doux: *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.)

Qu'attendez-vous de Dieu dans la retraite, qu'attend-il lui-même de vous? Sans doute qu'avec les aveugles de l'Evangile, vous le priez d'ouvrir vos yeux, d'augmenter votre force. Attendez tout de sa miséricorde: *Accedite ad eum, et illuminamini.* (*Ibid.*, 6.) Sans doute qu'avec le lépreux de l'Evangile, vous désirez qu'il guérisse la lèpre de vos péchés. Espérez tout de sa bonté, vos péchés vous seront remis. Mais ne péchez plus, convertissez-vous sans retour: *Noli amplius peccare.* (*Joan.*, VIII, 11.) Sans doute qu'avec la Samaritaine, vous demandez qu'il vous donne à boire de cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle; il est trop libéral pour vous la refuser. Que celui qui a soif vienne à lui; qu'il boive cette liqueur inestimable, qu'il tombe dans cette sainte ivresse qui le ravit hors de lui-même: *Qui sitit veniat ad me, inebriamini, charissimi.* (*Cant.*, V, 1.)

Qu'attend-il lui-même de vous? Que vous mettiez ordre au passé, au présent, à l'avenir; au passé, par une confession exacte de vos fautes, qui répare le défaut de toutes les autres, et vous mette en repos une bonne fois; au présent, par un sage arrangement de vos affaires, un généreux retranchement des occasions, et un changement total d'esprit et de cœur; à l'avenir, par des résolutions efficaces et un règlement entier de votre vie. Il faut qu'une retraite soit un renouvellement général, et comme une époque de conversion, un second baptême, une seconde naissance. Demandez avec instance ce prodige de la grâce divine.

Un parfait recueillement peut seul nous en garantir le succès. En vain vous renfermeriez-vous dans la solitude, si votre esprit ne joignait la solitude intérieure à ce retranchement extérieur. Cette foule d'objets qui vous suivrait, cette foule de passions qui vous troublerait, en un mot, ce petit monde qui régnerait toujours dans votre cœur, mille fois plus embarrassant et plus dangereux que les compagnies des hommes dont vous seriez séparée, détruirait bientôt tout l'effet que les démarches extérieures pourraient produire. Ecoutez donc, ma fille, prêtez une oreille attentive à ma voix: *Audi, filia, inclina aurem tuam.* (*Prov.*, XXII, 17.) Voulez-vous plaire à votre Dieu? oubliez votre peuple et la maison de votre père. Ce n'est pas assez de les avoir quittés, il faut encore en perdre le souvenir: *Obliviscere populum tuum.* (*Psal.*, XLIV, 11.) Ainsi Judith se renferme dans le secret de son cabinet, et tout occupée de la pénitence et de la prière, elle mérite que Dieu arme son bras d'une force invincible, pour couper la tête du superbe Holopherne. Ainsi Elie dans le désert voit un ange qui l'éveille et lui donne un pain cuit sous la cendre, à la faveur duquel il poursuit son voyage pendant quarante jours jusqu'à la montagne d'Horeb. Ainsi la pieuse Esther, pour ménager auprès de Dieu le salut d'un peuple proscrit, renonce au plaisir, à l'éclat de sa dignité, pour s'enterrer dans la solitude. Couverte de la cendre et du cilice, épanchant son cœur en présence de Dieu, vous savez, lui dit-elle, qu'au milieu du faste qui m'environne je n'ai jamais goûté de plaisir qu'en vous: *Nunquam lætata est ancilla tua, nisi in te.* (*Esther*, XIV, 18.)

Il est aisé de sentir que, pour conserver ces deux espèces de retraite intérieure et extérieure, il faut éviter avec soin toutes les occasions qui pourraient la traverser: plus

de visites à recevoir ou à rendre, plus de lettres à lire ou à écrire, plus d'affaires à traiter, silence inviolable pendant tout le cours de la journée, fidélité ponctuelle aux moindres exercices. Elevez votre cœur à Dieu et fermez-le à tout le reste : mille grâces sont attachées à cette ponctualité, le succès de la retraite en dépend ordinairement. Ne lisez même d'autres livres de piété que ceux qui sont propres à la retraite, conformes aux discours qu'on vous fait, et qu'on vous aura conseillés. Cette multiplicité de lectures, même saintes, ferait une dangereuse diversion ; la curiosité diviserait l'esprit et éteindrait la ferveur.

Voyons en second lieu combien la grâce de la retraite est redoutable.

SECONDE PARTIE.

Honteux de tant de crimes, fatigué de tant de passions, alarmé de tant de grâces perdues, il est difficile qu'on ne rentre quelquefois en soi-même, et qu'à la vue des avantages infinis d'une retraite bien faite et du compte qu'il en faudra rendre, on ne sente un saint désir de la faire et d'en profiter : heureux commencement de conversion, présage favorable de succès; mais résolutions inutiles, si vous ne vous armez d'un courage à toute épreuve pour les exécuter. Cette grâce est trop précieuse pour ne vous être pas disputée. Préparez-vous au combat; il vous en coûtera plus d'un effort pour remporter la victoire. Ouvrez les yeux, voyez cette foule d'ennemis déterminés à tout entreprendre pour vous arracher ce trésor. Ils en sentent le prix, ils en prévoient les suites. Fureur, artifice, rien ne sera négligé pour faire échouer vos desseins. Semblables à ces peuples infidèles qui s'opposaient au rétablissement du temple, après que le grand Cyrus en eut donné la permission, tantôt ils s'opposeront à votre entrée dans la retraite, et y feront naître une foule d'obstacles; tantôt, pendant la retraite, ils vous harcelleront de toutes parts, et tâcheront de vous en dégoûter ; tantôt, après l'avoir faite, ils s'efforceront de détruire la muraille que vous aurez bâtie, de renverser le fondement que vous aurez jeté : tout s'armera pour vous en ravir le fruit. Il faut avoir la truelle d'une main et l'épée de l'autre. En entrant dans la solitude, comptez que vous entrez dans le champ de bataille. La guerre est déclarée, et si vous ne combattez avec constance, vous risquez de tout perdre.

Est-on dans le monde livré au plaisir, le démon se met peu en peine de troubler la fausse paix qu'on y goûte. Il laissera même faire mille projets chimériques de conversion. En possession de sa conquête, pourquoi, par des attaques déplacées, troublerait-il un repos qui favorise ses intérêts par une fatale sécurité? Mais veut-on songer sérieusement à secouer le joug, on commence à sentir la pesanteur de ses chaînes et la difficulté de les briser. La proposition d'une retraite alarme à l'excès. Maître de son temps, quand on veut satisfaire ses passions, ou plutôt embarrassé de son temps, et cherchant, par des amusements multipliés, à en abréger l'ennuyeuse longueur, on en manque toujours quand il faut songer à son Dieu. Les amusements se multiplient, on en est accablé, on ne peut se flatter d'un moment de loisir, on est partout nécessaire, partout l'absence causera du dérangement. Huit jours de silence et de séparation, jamais siècle parut-il plus long? que fera-t-on dans cet immense intervalle? la santé n'en sera-t-elle pas altérée? C'est une terre qui dévore ses habitants; en un mot, tout devient impossible, un rien fait différer de jour à autre et échouer enfin ce pieux dessein.

Est-on une fois entré dans la terre promise, les Amorrhéens, les Jébuséens, les Chananéens et tant d'autres ennemis vous livreront le plus rude combat. L'ennui, le dégoût, le sommeil viendront troubler vos oraisons. Des sécheresses, des découragements affreux vous feront méconnaître vous-même. Le souvenir de la vie passée fera naître les plus cuisants remords. Un noir chagrin vous peindra la vertu comme impossible. L'idée des personnes que vous avez laissées dans le sein des plaisirs attendrira votre cœur; les affaires vous inquiéteront; la vie nouvelle où vous songez à vous engager alarmera votre faiblesse; la vertu se montrera sous les dehors les plus rebutants, et les plaisirs avec les plus doux charmes; le démon, la nature, Dieu même paraîtront ligués contre vous. Le démon, par malice, vous tendra mille piéges; la nature, par sa faiblesse, vous causera mille alarmes ; Dieu, par bonté, vous mettra à mille épreuves. Les plus grands saints ont éprouvé ces vicissitudes et ces dangers. Armez-vous donc d'un courage invincible; allez sur les pas de Josué détruire sans pitié tout ce qui s'oppose à vos légitimes conquêtes. Suivez l'arche sainte qui vous conduit; le Jourdain, s'il le faut, suspendra ses ondes, pour vous ouvrir un passage. Dieu, docile à votre voix, arrêtera le cours du soleil, pour favoriser vos victoires. Les murailles de Jéricho tomberont au bruit de quelques trompettes

Vos combats ne finiront pas avec la retraite. Les grâces que vous aurez acquises ne feront que piquer la jalousie de vos ennemis; vos résolutions ne feront qu'animer leur fureur. Les voilà comme en embuscade, en attendant que vous rentriez dans le monde, pour se jeter sur vous , semblables aux cruels ennemis des juifs, qui attendaient que le temps de la moisson fût venu pour aller enlever tous les fruits. Désarmés en quelque sorte par l'éloignement des occasions, ils ne pouvaient, dans le retranchement d'une retraite, vous porter que de faibles coups; mais, quand vous sortez de ces heureux asiles, il revient dans son fort, secondé du monde avec qui il n'est que trop d'intelligence. Il va faire fondre sur vous toutes ses forces. Tantôt des railleries piquantes vous réduiront au désespoir ; le respect humain fera dans un instant avorter vos résolutions : tantôt des occupations in-

finies, accumulées dans votre absence, viendront tout à la fois vous accabler, et dissiper le précieux baume de la grâce que vous avez pu recueillir : tantôt la présence des objets rallumera des feux mal éteints, renouera des liaisons mal rompues, rapprochera du précipice dont on s'était un peu éloigné et y fera tomber. Il me semble voir ce redoutable dragon de l'*Apocalypse* qui attend que la femme ait enfanté, pour dévorer son fruit. Prenez-le, Seigneur, sous votre protection; conservez votre ouvrage. Si vous-même ne bâtissez la maison, on fera pour l'élever d'inutiles efforts; si vous ne gardez la ville, la vigilance des hommes ne pourra jamais la sauver : *Nisi Dominus ædificaverit.* (*Psal.* XXVI, 1.) Puis-je trop le répéter? Ranimez toute votre ardeur, vous ne souffrirez pas longtemps. Bientôt le calme succèdera à l'orage. Vous verrez revenir les doux moments de la grâce. Huit jours après tout sont bientôt passés. Le salut vaut bien peu de chose, s'il ne vaut une si courte, une si légère violence; Dieu mérite bien peu, s'il ne mérite un si court, un si léger service; vous êtes bien faible, si vous ne pouvez vous résoudre à un si court, un si léger effort : *Confortans*, etc.

En gémissant sur le danger continuel de perdre une grâce si disputée, sentez-vous combien la perte en serait funeste? Point de grâce qui ne soit extrêmement redoutable. Elles ont toutes je ne sais quel fatal poison, qui perd, si on n'en profite, puisqu'en nous instruisant, nous pressant, nous donnant des forces, elles augmentent le compte rigoureux qu'il en faudra rendre. Malheur à vous, si vous manquez de fidélité à la volonté de Dieu, après l'avoir connue! Mauvais serviteur, l'ignorance de vos devoirs eût pu diminuer le châtiment de vos fautes : *Vapulabit paucis.* (*Luc.*, XII, 48.) Mais la connaissance qu'on vous en a donnée vous rend inexcusable : *Vapulabit multis.* (*Ibid.*) En vérité vous êtes à plaindre d'avoir vu la lumière; il eût mieux valu demeurer dans les ténèbres, dans le néant même, que d'abuser ainsi et de la grâce et de la vie : *Melius erat ei si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.)

Mais de toutes les grâces il n'en est point de plus redoutable que celle d'une retraite. Ce n'est pas une seule grâce, c'est une foule de grâces; ce n'est pas une instruction, une inspiration, une pratique, c'est un tissu d'instructions, d'inspirations, de pratiques, c'est un dernier effort de la bonté de Dieu, qui réunit tout ce qui est le plus capable de ramener une brebis égarée. Non, on ne reçut jamais impunément une grâce si précieuse ; il faut qu'elle nous rende, ou plus criminels, ou plus justes; c'est trop peu dire, il faut qu'elle fasse de nous des démons, ou des saints; c'est trop peu encore, il faut qu'elle soit, ou le gage de la prédestination, ou le sceau de la réprobation. C'est une épée à deux tranchants, qui semblable à l'Eucharistie, selon l'usage qu'on en fait, est pour nous la mort ou la vie, comme dit l'Eglise après saint Thomas. Songez donc qu'en entrant dans la retraite vous entrez dans le paradis ou l'enfer : *Mors est malis, vita bonis.* Réunissez tous ces caractères, une grâce si nécessaire, si efficace, si privilégiée, combien doit-elle être critique ! Songez donc : 1° qu'elle peut être la dernière; 2° qu'elle peut être décisive; 3° que certainement vous en rendrez compte.

1° Ce sera peut-être votre dernière retraite. Qui peut vous répondre que le temps, que les moyens, toujours également à votre disposition, se prêteront à vos désirs toutes les fois qu'il sera nécessaire d'en faire, que vous le voudrez même, après en avoir abusé? Méritez-vous que Dieu vous l'accorde? Peut-être ce sera la dernière bonne œuvre que vous ferez, peut-être passant de la retraite au tombeau, êtes-vous à la veille d'en aller rendre compte. Qui sait même si vous aurez le bonheur d'achever ces exercices? car enfin, plus fragile qu'un souffle, notre vie dure le moins qu'on y pense, et peut finir à tout moment. Je n'ai guère vu de retraite où peu de temps après quelqu'un de ceux qui l'avaient faite n'ait été cité au tribunal de Dieu. Heureux ceux à qui, par une parfaite conversion, elle avait servi de baptême, et ouvert les portes du ciel ! Marchez donc, tandis que la lumière luit encore; les ténèbres pourraient bien vous envelopper sans retour. Ne fermez pas l'oreille à la voix du Seigneur, quand il daigne se faire entendre. Vous n'avez déjà que trop perdu de temps, ne laissez pas échapper ce qu'on vous en offre encore. Vous n'avez déjà que trop perdu de grâces; ne perdez pas ce qui vous en reste. En serez-vous toujours le maître? Peut-être, hélas ! une mort prématurée et trop proche viendra décider pour jamais un sort malheureux, qu'on a négligé de prévenir.

C'est une pieuse pratique des saints, de faire chaque action de la vie, comme si ce devait être la dernière. Le grand objet d'une mort toujours incertaine et toujours présente fait sur les cœurs les plus heureuses impressions, et on n'a garde de se permettre ce qu'à la mort on serait au désespoir d'avoir fait. Que feriez-vous, si, assuré par un ange de votre sort, vous étiez instruit que vous devez mourir d'abord après la retraite? Quelle serait et votre assiduité aux exercices, et votre attention à la divine parole, et votre fidélité à la grâce ! Hélas ! tout cela peut vous arriver. Les surprises de la mort sont communes. C'est un voleur qui vient le moins qu'on y pense; c'est un maître qui arrive quand ses serviteurs le croient bien loin. Que ne vous préparez-vous à ces coups imprévus, que ne mettez-vous à profit un temps si précieux et si critique? Craignez qu'enfin Dieu lassé de vos résistances n'abandonne un rebelle qui résiste aux plus vives poursuites de la grâce.

Un homme, dit l'Evangile, alla dans son jardin chercher des fruits à un arbre qu'il cultivait depuis longtemps, et n'y en trouva point. Qu'on le coupe, dit-il à ses gens,

qu'on le jette au feu : pourquoi lui laisser inutilement occuper une bonne terre? Je vous demande grâce encore pour cette année répond le jardinier; je vais renouveler mes soins pour le rendre fertile, peut-être aurez-vous la satisfaction d'y recueillir quelque fruit; en tout cas, si mes travaux sont inutiles, vous serez le maître de le faire arracher. Vous reconnaissez-vous dans ce tableau, mon cher auditeur? Il y a longtemps que le Seigneur vous attend, il vous a planté dans la terre féconde de son Eglise. Depuis combien d'années, sans jamais se lasser, cultive-t-il cet arbre stérile? Ses soins multipliés, son sang qui l'arrose, son soleil qui l'éclaire, tout lui promettait les plus beaux fruits. Vous le savez; y en a-t-il trouvé? Qu'on le coupe, a dit cent fois sa justice, qu'on le jette au feu; est-il juste qu'il occupe inutilement une bonne terre? *Ut quid terram occupat?* (*Luc.*, XIII, 7.) Non, dit sa miséricorde, laissons-le encore quelque temps; qu'il fasse cette retraite : je le cultiverai avec un nouveau soin : je le mènerai, comme par la main, dans toutes les vérités évangéliques; je le ferai monter par degrés de la crainte à l'espérance, de l'espérance à l'amour. Mes rayons frapperont ses yeux, mes charmes se feront sentir à son cœur, peut-être enfin portera-t-il du bon fruit. S'il demeure encore stérile, on pourra le condamner au feu : *Dimitte et hoc anno.* (*Ibid.*, 8.)

Après avoir essayé mille moyens pour vous gagner à lui, ce bon père fait un dernier effort. Il vous appelle dans le secret de son cabinet pour vous parler à cœur ouvert une dernière fois, vous expliquer ses intentions et savoir les vôtres. Eh bien! mon fils, vous dit-il avec la plus engageante bonté, que voulez-vous de moi? Les biens que je vous ai déjà fait vous paraissent-ils peu considérables? me voici prêt à vous prodiguer mille nouvelles faveurs : *Et si hæc parva sunt, adjiciam multo majora.* (II *Reg.*, XII, 8.) Que vous ai-je donc fait pour vous engager à m'offenser? Disons mieux : qui peut vous aveugler jusqu'à ce point, que de courir à une perte certaine? que pouvez-vous espérer de satisfaisant dans la honteuse passion qui vous aveugle et vous dégrade? Vous trouverez mille douceurs à mon service; je ne demande que votre félicité. Revenez à moi, donnez-moi votre cœur, vous serez heureux, et je serai content. N'est-il pas temps enfin de mettre des bornes à votre ingratitude et à vos crimes? n'ai-je pas assez souffert? n'avez-vous pas assez perdu? Pouvez-vous résister au tendre langage qu'il vous tient au fond du cœur pour vous gagner une bonne fois, s'il est possible? Ne vous rendez pas sourd à cette aimable invitation. Mais après de si grands efforts de bonté, si vous résistez encore, le Seigneur n'a-t-il pas droit de prendre tout le monde à témoin, qu'il n'a rien négligé en votre faveur? Qui que vous soyez, osez me condamner. Qu'ai-je pu faire davantage à ma vigne? *Judicate inter me et vineam meam.* (*Isa.*, V, 3.) Craignez de justifier les jugements du Seigneur. Ils sont infiniment justes, sans doute, et n'ont pas besoin de nos faibles suffrages pour en autoriser l'équité. Quand il daigne en faire connaître les motifs, qui peut n'en pas admirer la sagesse? Malheur à celui qui, par l'abus de la grâce, en justifie la sévérité! Ah! mon cher frère, qu'aurez-vous à répondre, lorsque ce Père devenu juge, il vous donnera cette accablante malédiction qui dessécha jusqu'à la racine le figuier stérile : *Fructus non nascantur in te in sempiternum.* (*Matth.*, XXI, 19.)

2° Cette grâce peut être décisive de votre salut. S'il est une mesure de grâce après laquelle on ne se convertit pas, quoiqu'on puisse toujours le faire, quelle autre plus que la retraite peut y mettre le comble? S'il est une mesure de péché après laquelle Dieu nous abandonne, en est-il de plus capable de le refroidir que l'infidélité à une grâce si marquée? Il en est sans doute de ces grâces fatales auxquelles le salut est attaché. Les manquer, c'est tout perdre; les mettre à profit, c'est tout gagner. Il en est des moments de faveur ou de disgrâce marqués par la Providence, comme dans les cours des princes, desquels dépend l'éternité; il en est des moments de crise comme dans les maladies du corps, desquels dépend la mort ou la guérison; il en est, comme dans le commerce, des occasions décisives qui laissent perdre ou assurent la fortune éternelle. C'est un chemin où l'on s'engage : il est essentiel de choisir le bon. Si l'on s'en écarte, loin d'arriver au terme on s'en éloigne de plus en plus. Personne ne peut lever le voile et prévoir les suites d'une grâce ménagée ou perdue; chacune peut être le principe heureux ou funeste de prédestination ou de réprobation, même les plus légères, à plus forte raison les plus précieuses. Qu'il est dans le ciel des âmes qui datent leur bonheur du temps de la retraite! qu'il en est dans l'enfer qui rappellent avec amertume le moment d'une retraite négligée comme la source de leur perte!

Au milieu de ces embarras et de ces dangers, il ne faut pas vous laisser sans consolation et sans guide. Vous trouverez dans un directeur ce secours nécessaire. Recourez à lui avec confiance. En même temps que la prière vous ouvrira ses trésors célestes, la sincérité du compte que vous lui rendrez vous en fera l'application. La confiance adoucit nos peines, la docilité affermit nos pas, un sage conseil nous tranquillise. C'est dans une retraite surtout qu'il faut se laisser conduire. Les illusions du démon y sont si communes et si dangereuses, les attaques si vives et si fréquentes, un commençant a si peu de lumière et de force, qu'on ne saurait trop recourir à un ange tutélaire. Vous allez, comme le jeune Tobie, entreprendre un grand voyage dans un pays inconnu; vous ne pouvez vous passer de guide. Sans lui vous vous égarerez cent fois; sans lui vous risquez tout; sans lui vous manquerez votre terme : mais avec lui, délivré du monstre qui en voulait à vos jours, re-

venu dans votre famille, heureusement établi, comblé de richesses, guérissant un père aveugle, vous ne vous lasserez pas de bénir la main charitable à qui vous devez tant de bienfaits. La confiance en ouvrira la source. Le ministre dépositaire de vos secrets, c'est Dieu même qui vous écoute en sa personne. Découvrez-lui tout ce qui se passe dans votre cœur : vos tentations, vos dégoûts, vos faiblesses, vos résolutions, vos bons sentiments, la manière dont vous faites vos oraisons, le fruit que vous tirez de vos exercices; le bien comme le mal, tout est de la dernière importance. Un zèle indiscret peut vous mener trop loin, l'ange de ténèbres peut se changer en ange de lumière. S'il faut corriger le mal, il faut aussi perfectionner le bien et le rendre durable. En un mot, puisque c'est le médecin de votre âme et que dans la retraite vous êtes en quelque sorte dans les remèdes, vous ne pouvez trop mettre celui qui vous conduit à portée de les rendre efficaces. Ce n'est pas sans besoin que vous prenez ces remèdes; plaise au ciel que ce ne soit pas sans fruit! Pour peu que vous vous rendiez justice, vous conviendrez qu'il y a bien des choses à réformer, bien des péchés à expier. Songez donc, selon l'avis de l'Apôtre, à vous renouveler parfaitement : *Renovamini spiritu mentis.* (*Ephes.*, IV, 23.) Mais il faut pour cela tâcher de vous connaître vous-même, de connaître vos devoirs, de connaître votre Dieu. Etudiez votre cœur, connaissez vos défauts et vos vertus, vos penchants et vos répugnances, afin que rien n'échappe à la réforme. Etudiez vos devoirs, apprenez à sanctifier les actions indifférentes. Les actions saintes, les actions dangereuses, les actions désagréables, tout a besoin de règle et de précaution. Etudiez le Seigneur, connaissez sa justice et sa miséricorde, sa sagesse et sa sainteté; apprenez à lui rendre vos hommages, à vous entretenir avec lui, à profiter de ses grâces, à recevoir comme il faut ses sacrements. Fermez sur vous la porte de votre cabinet, selon l'expression du Seigneur, pour négocier avec le Père céleste une si grande affaire. Revenez avec confiance à son ministre pour en ménager sûrement avec lui la conclusion. L'occasion est belle; je le répète, ne la laissez pas échapper. Reviendrait-elle? en répareriez-vous la perte? profiteriez-vous mieux de quelque autre? Qui le sait? voulez-vous en courir le risque? C'est peut-être un coup de partie. Dieu n'attend plus que cette dernière épreuve pour prononcer sans retour. Voudriez-vous vous y exposer?

3° Enfin que cette grâce soit la dernière ou non, qu'elle doive ou non être décisive du salut, du moins il est certain qu'on en rendra un jour compte au souverain Juge. C'est un talent confié à vos soins, il faut lui faire porter au double. C'est le patrimoine du père de famille, que vous devez fidèlement administrer. Pensez-vous qu'on vous le laisse dissiper impunément? *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.*, XVI, 2.) Qu'aurez-vous à dire lorsque Dieu vous opposera une foule de personnes pour qui la retraite eût été efficace, si elles eussent eu le bonheur de la faire? La prédilection même rendra votre négligence plus criminelle. O grâce trop redoutable, vous ferez un des plus terribles articles du jugement que nous aurons à subir! Quel affreux spectacle de tant de péchés accumulés qui ont souillé nos plus belles années! quel affreux spectacle de tant de bonnes œuvres négligées ou mal faites, qui y laissent un si grand vide! mais affreux et mille fois plus affreux spectacle de tant de grâces perdues qui auraient pu si aisément nous sanctifier; d'une retraite devenue inutile, qui aurait pu si aisément nous sauver! C'est par elles que le salut démontré possible et facile laissera sans consolation et sans excuses, ou plutôt jettera dans le dernier désespoir celui qui, par sa faute, se sera perdu au milieu de tant de secours. Aucune de ces grâces n'y sera oubliée, chacune y portera son coup. Le livre des consciences ne présentera pas gravées en caractères moins brillants les faveurs que les crimes, l'ingratitude que les passions; l'un ne servira pas moins que l'autre à faire, par votre condamnation, l'apologie de la divine justice.

Pour n'en laisser échapper aucun, un examen passager et superficiel ne suffit pas. Il faut prévenir le livre des consciences, ou vous en faire un à vous-mêmes. Jetez en peu de mots sur le papier les bons sentiments que Dieu vous donnera, les résolutions que vous prendrez, les découvertes que vous aurez faites sur vous-même afin de pouvoir de temps en temps y jeter les yeux. Cette pratique a de grands avantages : avantages présents, parce qu'en écrivant on se rend plus attentif, et on s'anime davantage. L'imagination s'échauffe, les vérités font plus d'impression et les actes de vertu qu'on pratique sont beaucoup plus vifs. D'ailleurs l'impression en est fraîche, le feu brûle, les ressorts sont en jeu. Qu'il est facile alors de s'épancher! que l'esprit est éloquent et fécond! qu'il pense noblement et saintement! Avantages à venir, le temps efface tout, vous oublierez bientôt vos résolutions, vous perdrez vos idées; le temps amortit tout, votre feu s'éteindra et les vérités dont vous étiez le plus frappé ne feront plus dans la suite qu'une impression médiocre; mais la lecture de ce que vous aurez écrit ranimera votre cœur, la vue de ce que vous aurez été et de ce que vous serez alors, de ce que vous avez pensé et de ce qu'alors vous penserez, vous couvrira d'une sainte confusion. Vous vous servirez à vous-même de motif et d'exemple; ce qui vous aura une fois touché, vous touchera toujours; ce n'est pas une main étrangère dont vous liriez l'ouvrage suspect ou indifférent, c'est votre cœur épanché que vous y trouvez, c'est votre portrait tracé par vous-même que vous voyez. Il n'est guère de lecture spirituelle communément plus utile que ce qu'on s'est composé à soi-même

Mais ne vous découragez pas, si d'une part le démon vous attaque, voyez de l'autre une foule d'anges qui viennent comme à Jésus-Christ dans le désert, vous offrir leur protection et leurs services : *Angeli ministrabant ei.* (*Matth.*, IV, 11.) C'est ce que le prophète Elisée fit voir à son disciple : Ouvrez les yeux, lui dit-il, vous craignez les troupes innombrables de Syrie qui nous attaquent; mais voyez une multitude encore plus grande d'anges qui nous défendra. Le Seigneur est avec nous ; s'il y a du danger, il donne du secours; s'il y a des difficultés, il prodigue des grâces; il nous conduira à la vie éternelle, etc.

—

EXORDE D'UN AUTRE DISCOURS.

Maria stabat ad monumentum foris plorans. (*Joan.*, XX, 11.)

Marie se tenait en larmes auprès du sépulcre.

La résurrection de Jésus-Christ ne met pas de bornes à la retraite de Madeleine; on la voit encore chercher son bien-aimé auprès du tombeau et nourrir du moins son amour par la vue des lieux fortunés qui l'ont renfermé. Son courage, supérieur à la mort, choisit par préférence celui dont les horreurs lui rappelant la mort d'un Dieu, lui font mieux sentir la vanité des choses du monde. Elle y est baignée de larmes; ses péchés quoique pardonnés, les douleurs de sa passion quoique réparées, la longueur de son exil, quoiqu'à chaque instant approchant de son terme, en ouvrent la source intarissable. Elle cherche avec empressement, elle persévère avec constance, elle demande avec une sainte curiosité à tous ceux qu'elle trouve, des nouvelles de son Sauveur : Où est-il? l'avez-vous vu? où l'avez-vous mis? Il semble que tout le monde, uniquement occupé comme elle de ce qu'elle aime, doive l'entendre sans qu'elle le nomme. Dieu se montre enfin, mais pour éprouver sa foi; il emprunte la figure d'un jardinier, il l'appelle par son nom, il se fait enfin connaître; et quoiqu'il lui refuse la douceur sensible de la grâce, en lui défendant de baiser ses pieds, il ranime son espérance, en lui promettant ses caresses pour une autre vie.

Voilà votre modèle, vous que l'Esprit saint appelle dans ce saint temps à la retraite; vous ne pensez pas que pour avoir rempli le devoir pascal vous soyez dispensées d'être moins recueillies et retirées. Vous venez y chercher Dieu dans ce temple, comme dans un jardin mystérieux, au pied du tombeau eucharistique, où il paraît en état de mort. La vue de vos dernières fins, le souvenir des bontés d'un Dieu et de vos fautes expriment de vos yeux des larmes amères, vous le cherchez avec empressement, vous l'écoutez avec docilité, vous y persévérez avec constance; mais avec quelle bonté se communique-t-il à vous !

DISCOURS XXXII.

DU SCRUPULE.

Pour établir solidement la nature des scrupules, il faut les distinguer de quatre choses avec lesquelles il est aisé de les confondre : savoir, les doutes, les remords, les peines intérieures et la délicatesse de conscience.

Mal instruits de ses devoirs, on peut être même bien aise de les ignorer, ou de ne les connaître qu'à demi ; vous doutez si cette action est bonne ou mauvaise, votre esprit agité ne sait quel parti prendre, des raisons très-plausibles vous donnent lieu de penser que c'est un mal : ce n'est point là un scrupule, mais un vrai doute. Vous avez fait une confession fort équivoque, ou plutôt vous sentez parfaitement qu'il eût fallu découvrir certaine circonstance qui change le péché, ou qui en augmente la malice, et qui seule vous coûtait plus à découvrir que tout le reste de vos fautes : ce n'est point là un scrupule, c'est un vrai doute, dans lequel il n'est pas permis d'agir ou du moins d'agir contre votre doute, sans commettre un péché aussi grand que celui-là même dont vous doutez de vous rendre coupable.

La honte du péché que vous allez commettre, le remords de l'avoir commis troublent la paix de votre âme. Trouble heureux si vous en profitez et si vous y trouvez un moyen de vous relever d'une faute où vous avez eu le malheur de tomber ! Ecoutez ces troubles salutaires et ne vous exposez plus à être puni dès ce monde même par l'objet de la passion à laquelle vous vous livrez. Ecoutez-le ce remords salutaire ; remerciez Dieu de ce dernier trait de bonté : ressource favorable qu'il ménage aux pécheurs pour les faire rentrer en eux-mêmes. Ce n'est point là un scrupule, c'est l'effet d'un péché qui n'est que trop réel.

Abandonnés, ce semble, du plus tendre de tous les pères, livrés à une foule de tentations, à mille peines qui vous déchirent, à une dureté de cœur que rien ne peut amollir, la lumière se cache à vos yeux, vous ne voyez partout qu'incertitude, vous ne trouvez qu'embarras, vous n'éprouvez que sécheresse, vous ne savez à quoi vous attendre ni à quoi vous résoudre, vous doutez presque de votre salut, vous n'osez compter sur la grâce de Dieu, vous vous défiez de la persévérance : ce ne sont point là proprement des scrupules, quoique ce puisse en être l'effet, quoique le scrupule puisse s'y trouver mêlé, et que toutes ces agitations puissent être dans le scrupule.

Pénétrés de respect pour la majesté divine ou d'un tendre amour pour sa bonté, vous craignez les moindres choses qui pourraient lui déplaire, vous êtes sensible aux moindres imperfections, vous évitez les plus petites fautes. Cette délicate sensibilité de conscience, cette pénétration de tous vos devoirs n'est point un scrupule, mais une grande grâce, et la source d'une infinité d'autres.

Le scrupule est tout cela : c'est un doute, un remords, une peine intérieure, une délicatesse de conscience ; mais un doute, un remords, une peine, une délicatesse qui n'a point de fondement, qui n'est fondée

que sur des apparences, qui ne porte que sur des raisons peu solides. C'est le peu de solidité de ces raisons, qui fait proprement sa nature, et qui le distingue d'un doute légitime, d'un remords bien fondé, d'une peine sérieuse et d'une délicatesse louable. C'est en même temps ce qui fait le prétexte le plus plausible des scrupuleux, parce que comme ils sont communément fort entêtés, ils ne veulent jamais convenir que leurs raisons sont peu solides et qu'ils soient capables d'être scrupuleux. C'est au contraire ce qui fait que les gens du monde sont si relâchés, parce qu'en supposant que les raisons qu'on leur donne sont peu solides, ils traitent libéralement de scrupule l'exactitude qu'on exige d'eux pour remplir leurs obligations. Mauvais sages l'un et l'autre, ceux-là par excès de précaution, et ceux-ci par excès de facilité. Leurs situations elles-mêmes les déterminent d'avance. Ce sont des gens tout décidés, qui ne jugent point, et même que leurs dispositions rendent incapables de juger saintement de la faiblesse ou de la solidité des motifs qui les font agir.

Des causes du scrupule.

Bien des choses peuvent faire naître dans l'âme de vrais scrupules. Il est des causes purement naturelles, il en est qui ne le sont pas, que Dieu peut permettre avec sagesse, ou le démon procurer par malice. Naturellement le corps, l'esprit et les occupations peuvent en être des sources, savoir, le tempérament du corps, le caractère ou la malice de l'esprit, et la nature des personnes que l'on fréquente.

Il est des tempéraments faibles, bilieux, mélancoliques, que la moindre chose épouvante, trouble ou agite; ils sont à eux-mêmes une source féconde d'une foule d'embarras; les noires vapeurs, les esprits épais qui se forment dans leurs corps, l'agitation où ils sont, troublent l'imagination, altèrent le cerveau, le remplissent d'idées creuses, de fantômes, de chimères. De là vient que les enfants et les femmes y sont plus sujets que les autres, et certains tempéraments encore davantage. Ce que le tempérament fait habituellement, certaines maladies peuvent le produire d'une manière passagère ou durable, selon l'altération plus ou moins grande, et quelquefois même incurable, qu'elles feront dans le corps. Aussi voit-on dans le temps de la maladie ou après certaines grandes incommodités des personnes toutes changées, ombrageuses, difficiles, pointilleuses, troublées. Enfin la nourriture le fait quelquefois aussi, soit la qualité de certaine viande ou de certaine boisson grossière ou fumeuse, soit l'excès de la nourriture ou l'inanition, et plus souvent encore l'inanition que l'excès. Il ne faut donc pas se figurer si facilement rien de si extraordinaire dans les scrupules; ils n'ont souvent que des causes très naturelles, et dans ces cas-là, c'est plutôt aux médecins qu'aux confesseurs qu'il faut avoir recours, prendre des aliments solides et des remèdes convenables, en un mot guérir de cette maladie comme des autres.

L'esprit aussi bien que le corps a son tempérament, s'il est permis d'employer ce terme, ses maladies et ses remèdes, c'est-à-dire, qu'il a son caractère, ses passions et ses exercices. Tout cela n'est pas indifférent dans le scrupule. Il est des caractères simples à qui on fait tout croire. Trop peu instruits pour se décider, trop peu fermes pour se tenir à un parti, il en est de timides et d'ombrageux, que les soupçons alarment, que les moindres lueurs effarouchent, il en est de délicats et de très-sensibles, qui ont horreur de l'ombre même du péché. Ignorance, pusillanimité, droiture même et dévotion excessive, tout contribue à rendre scrupuleux. Le premier est plus aisé à réparer, le dernier tire moins à conséquence; mais le plus incorrigible de tous, c'est le caractère ombrageux, surtout s'ils se réunissent tous les trois, comme il arrive souvent. Mais communément dans ces personnes le scrupule vient de la faiblesse ou de la petitesse d'esprit; une personne éclairée et prudente y courra moins de risque.

Il est certains défauts, certains péchés qui les font naître, certains états qui y donnent entrée, et qui en sont presque inséparables : l'affliction, l'abattement et la tristesse, surtout quand on se livre à la mélancolie, quand on roule des idées tristes, qu'on est sans cesse à rêver, à croupir dans sa douleur, et à se nourrir du sentiment de ses peines. Il est presque impossible à l'homme de ne pas donner dans l'impiété en se révoltant contre un Dieu qui nous afflige, ou dans le scrupule, en se tourmentant pour l'apaiser; et si on tombe dans le scrupule, on ne peut absolument en revenir, qu'en bannissant la tristesse et la rêverie. L'entêtement et l'opiniâtreté font souvent embrasser sans retour de véritables erreurs, des opinions outrées qu'on ne veut plus désavouer, qu'on se fait même un devoir religieux de soutenir. La vanité les enfante encore, et saint François de Sales prétend qu'ils sont le fruit imperceptible du plus subtil orgueil. Le désir excessif de sa propre perfection rend les moindres fautes insupportables. On rougit d'en avoir encore, on se dépite contre soi-même et on donne dans un excès opposé à celui que l'on veut éviter; tel à peu près qu'un avare que la crainte de la pauvreté et le désir des richesses font tomber dans une véritable disette en le rendant attentif aux plus légères minuties et lui faisant regretter, par une épargne sordide, les choses les plus nécessaires; tel qu'un sensuel dont la délicatesse excessive raffine sur tout pour trouver en tout des délices; tel qu'un homme prévenu à qui une paille dans l'œil de son frère paraît une poutre, ainsi le désir excessif de sa perfection grossit tout, alarme sur tout, montre le Seigneur comme un tyran impitoyable, comme un maître rigoureux qui nous traite en esclaves et qui n'est jamais content.

L'oisiveté et l'excès du travail nuisent également et peuvent être une occasion de scrupule. L'oisiveté expose à tout et donne entrée à toutes sortes d'idées; l'excès de l'occupation épuise les forces de l'esprit en le remplissant d'une foule d'idées, y répand de véritables ténèbres, offusque sa propre raison et ne lui laisse plus la liberté de démêler la vérité de l'erreur. Semblable à une corde violemment tendue que le moindre coup d'archet fait trémousser, semblable à un homme qui passe un ruisseau sur une planche, la seule crainte de tomber lui fait faire mille contorsions et souvent tomber en effet dans un espace bien plus large que celui dont il aurait besoin dans un terrain bien uni où il ne craindrait rien. Un travail constant et modéré est un remède infaillible pour ceux dont l'oisiveté cause les scrupules, et un honnête divertissement est absolument nécessaire aux autres.

La fréquentation des personnes scrupuleuses jette dans le même embarras ou y retient. Avoir un supérieur de ce caractère, s'adresser à un confesseur qui soit lui-même timide, mal instruit, incertain, inconstant, qui ne sache pas prendre son parti, qui lise des casuistes d'une morale outrée, qui épluche le détail des moindres circonstances; consulter plusieurs personnes différentes sur la même chose, et par conséquent avoir différentes décisions dont l'assemblage ne peut qu'embarrasser, tout cela plonge nécessairement dans un abîme de scrupules et empêche d'en sortir. Ce qu'il y a de plus triste pour les personnes scrupuleuses, c'est que communément elles aiment et recherchent les personnes de ce caractère : chacun se plaît avec son semblable. Ainsi elles se nourrissent mutuellement dans leurs sentiments, elles fortifient leurs soupçons, elles entretiennent leurs craintes, et elles ont elles-mêmes plus de déférence pour leurs sentiments, parce que l'on est communément plus porté à croire ceux qui nous parlent selon nos idées.

Enfin Dieu le permet souvent pour nous sauver, et souvent le démon s'en sert pour nous perdre. Nous verrons bientôt que les scrupules produisent de bons ou de mauvais effets, selon qu'on s'y comporte bien ou mal. Ils sont entre les mains de Dieu une matière de mérite, et dans celle du démon une occasion de péché; Dieu s'en sert pour châtier, le démon pour rebuter et décourager.

Des effets du scrupule.

Il en est de bons, il en est de mauvais. Les scrupules, aussi bien que toutes les autres peines intérieures, sont une matière de mérite et de satisfaction. Cette punition est juste, surtout dans des personnes dont la conscience, trop peu délicate avalait l'iniquité comme l'eau. Dieu les châtie par le contraire, en leur faisant avaler à longs traits toute l'amertume d'une excessive délicatesse. Quand donc on a à se reprocher les égarements d'une conscience relâchée, une juste douleur doit nous faire dire avec une humilité profonde : Le coupable est entre vos mains, Seigneur, punissez-le à votre gré; qu'il en mérite bien davantage!

Les scrupules sont, comme les autres peines intérieures, une matière d'instruction et d'exercice pour la vertu. Ils aguerrissent, ils éprouvent, ils instruisent. Les ennemis invisibles que nous avons à combattre sont si rusés, ils se déguisent de tant de manières; ils se transforment si souvent en anges de lumière que, si on n'est bien exercé avec eux, il est difficile de se défendre de leurs attaques. Mais les scrupules sont une bonne école où l'on se forme au combat. C'est surtout de ces tentations qu'on peut dire, comme le Sage : Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il, que peut-il, de quoi est-il capable? *Qui non est tentatus, quid scit?* (*Eccli.*, XXXIV, 9.)

Mais ce qui leur est propre, c'est qu'ils purifient l'âme et lui donnent le temps de se former dans les vertus solides. Ils sont comme la lumière du soleil, qui fait apercevoir les moindres atomes. Cette lumière éblouit quelquefois; mais il en reste ce grand avantage, qu'on apprend à rentrer dans soi-même, à s'étudier, à se connaître soi-même, à démêler les mouvements les plus délicats de notre âme, auxquels on est ordinairement si peu attentif. Aussi Dieu les permet, surtout dans les commencements d'une conversion, afin de faire pencher l'arbre du côté opposé, et peu à peu le remettre dans un juste milieu. Les règles d'une bonne éducation demandent qu'on fasse apercevoir aux jeunes gens les moindres fautes. Hélas! on ne se relâche que trop tôt. Les scrupules sont donc bons en quelque façon, et même nécessaires à des gens qui commencent. Il sera bien plus aisé de retrancher cet excès de délicatesse que de corriger la trop grande liberté.

C'est un combat où l'on ne court pas de grands risques, parce que les victoires que le démon peut remporter tirent peu à conséquence. Lorsqu'il y va du péché mortel, on est perdu pour peu qu'on succombe; mais lorsqu'on dispute au démon les moindres choses, il ne saurait faire un grand mal. Tout se borne, au pis aller, à quelques légères fautes qu'il arrache d'un demi-consentement. C'est pour cela qu'un directeur éclairé ne se hâte pas de guérir tous les scrupules dans des novices, qu'il a même soin de leur proposer bien des petites choses dont il exige beaucoup de ponctualité. Ce sont de petits arbrisseaux autour desquels le jardinier arrache avec soin toutes les mauvaises herbes, quoiqu'il n'ait peut-être pas la même exactitude pour des arbres déjà grands et formés.

A ces avantages près, que la sagesse de Dieu tire ordinairement des scrupules, leurs effets sont communément moins bons que mauvais pour le corps et pour l'âme. Le moins qu'on y perde, c'est le temps et le repos; car s'ils viennent jusqu'à un certain point, non-seulement on voit disparaî-

tre la joie et la paix, mais encore la santé en est quelquefois altérée, et la raison même en souffre souvent. Il n'est pas rare de voir des personnes que le scrupule a fait donner dans l'extravagance. Il est lui-même une folie commencée ; car, enfin, n'est-ce pas manquer de raison, n'est-ce pas une vraie puérilité de s'arrêter si fortement, de redouter si constamment, de se remplir si opiniâtrément d'une foule de bagatelles?

Mais ils font encore de plus grands ravages dans l'âme : ils ravissent une foule de bonnes œuvres. A combien de péchés n'exposent-ils pas? Ils précipitent dans le découragement et le désespoir, et souvent le relâchement le plus criminel. Quelle perte ne fait pas un scrupuleux ! les jours entiers se passent à penser à l'objet de ses peines. Cependant tous ses exercices se font fort mal ; aux oraisons, messes, offices, lectures, partout il porte ses embarras; il se rend incapable de tout, il n'a plus la liberté de travailler à sa perfection : peines au reste bien inutiles, travail bien infructueux, agitations à pure perte ; après les journées, après les semaines, que dis-je ! après les années entières de réflexions, il est aussi peu avancé, aussi peu décidé, aussi peu tranquille que le premier jour. Quel dommage que tant de moments, tant de grâces, tant de talents demeurent stériles; que tant de trésors et de bonnes œuvres se perdent, que tant de travaux et de peines ne produisent aucun fruit ! Quel malheur surtout si ce sont des personnes en place ! Elles ne sont plus propres à rien, elles ne savent que tourmenter leurs inférieurs, et faire, et recommencer cent fois la même chose.

Un scrupuleux est exposé à commettre bien des péchés; car, quoiqu'il soit certain que dans le doute il faut présumer en sa faveur, cependant il peut arriver que, parmi les fausses difficultés qu'il se fait, il se forme enfin de vrais doutes, et qu'agissant pourtant contre sa conscience, il pèche très-réellement; au lieu qu'une vertu moins embarrassée ne se tend pas à elle-même des piéges, et marche avec plus d'assurance. A quel découragement n'est-il pas sans cesse exposé, de quelle pensée de désespoir n'est-il pas toujours plein? Il porte continuellement l'enfer dans son cœur. Se souhaiter la mort, se déplaire à la compagnie des hommes, ne pouvoir souffrir la lumière, blasphémer Dieu en secret, etc., que sais-je? que peut-il sortir d'un bourbier, que des ordures? Le démon y pêche avec succès, surtout à la mort, où la présence d'un objet si redoutable renouvelle toutes les alarmes. Quel affreux combat, si les frayeurs inséparables d'un dernier moment trouvent une âme déjà livrée à l'inquiétude par des habitudes invétérées ! Oui, j'ose dire qu'il est rare, qu'en voulant trop scrupuleusement éviter des bagatelles, on ne tombe à la fin dans de grandes fautes : de sorte qu'on devrait se faire un véritable scrupule d'être trop scrupuleux, sans cependant donner dans un excès qui nous fasse craindre que nos craintes naissent du trouble de nos troubles et du scrupule de nos scrupules.

Enfin il est impossible qu'on ne se rebute tôt ou tard d'une vie si désagréable, et qu'en appesantissant si fort le joug on ne le rende insupportable, et qu'on ne le secoue à la fin tout à fait. Aussi voit-on souvent les personnes les plus scrupuleuses, comme par dépit et par un vrai dégoût, s'abandonner aux plus honteux relâchements, l'excessive mortification devenir sensualité, la trop grande contention à la prière dégénérer en dissipation. C'est là tout ce que le démon prétend. Peu lui importe de quelque manière qu'il nous perde. Je ne doute pas même que le danger où l'on s'expose ne puisse être quelquefois un péché véritable ; mais j'ose dire qu'après le péché mortel, il n'est guère de plus grand mal que le scrupule, et même le péché mortel est encore plus aisé à guérir que lui.

Nous expliquerons une autre fois les remèdes qu'on peut apporter à un si grand mal, les signes où on peut le reconnaître, etc.

De l'objet du scrupule.

Tout peut être l'objet du scrupule, tout peut fournir une matière à une imagination embrasée. Les moindres choses grossissent les plus indifférentes, intéressent les plus méprisables, font de vives impressions : semblable à un membre affligé et hors de sa place, à qui les plus légères secousses, de quelque part qu'elles viennent, font sentir de vives douleurs. Mais ce qui ordinairement fait la matière du scrupule, ce sont des choses frappantes par leur gravité ou embarrassantes par leur détail. L'âme est étonnée des unes et engloutie par les autres. Comme un homme qui aurait à combattre des lions ou une infinité de mouches, comme un voyageur qui se verrait au bord d'un abîme ou dans une forêt entrecoupée de mille sentiers différents, une âme épouvantée à la vue d'un si grand péril, et déconcertée par le nombre infini de tant de petits maux, se croit à tout moment perdue et ne sait plus que devenir. Souvent même ces deux choses concourent à la fois pour abattre une âme faible, incapable de soutenir de si vives alarmes et de se mettre au-dessus de cette foule de petites choses.

Il est certaines matières infiniment graves de leur nature qui regardent Dieu d'une manière directe, et dans lesquelles il est rare qu'on fasse de petites fautes. Ainsi dans les tentations de blasphème et d'impiété, il semble à tout moment qu'on va devenir l'ennemi juré de son Dieu ; on croit toujours avoir prononcé quelque blasphème, surtout, comme il arrive quelquefois par la malice du démon, si la langue vient à articuler quelques mots qui paraissent y avoir du rapport, où une imagination échauffée se persuade les avoir entendus. Dans les tentations sur la foi, une foule de difficultés sur les mystères que l'on ne peut résoudre, des passages qu'on ne peut expliquer, des em-

barras que l'on ne peut éclaircir, des raisonnements auxquels on ne peut répondre, paraissent à une âme scrupuleuse des doutes véritables, et lui font penser qu'elle est déjà hérétique. Dans les tentations sur la pureté, une foule d'idées frappantes, un penchant naturel, des mouvements involontaires, un plaisir naturel, qui se fait sentir malgré qu'on en ait, et qui a toutes les apparences d'un véritable consentement, une continuité de tentations qui semblent être l'effet d'une volonté déterminée ou d'une négligence morose, tout alarme une conscience délicate, élevée dans les principes de pudeur, peu instruite de ces sortes de misères, ou peut-être au contraire trop instruite par son expérience combien le pas est glissant, et qui craint avec raison de retomber à tout moment dans un abîme au bord duquel elle se voit. Enfin les tentations de désespoir sur les mystères incompréhensibles de la prédestination et de la grâce sont une source féconde de mille embarras.

La certitude où l'on est que tout ce que Dieu a prévu sur notre éternité sera infailliblement accompli, l'obscurité impénétrable de ses décrets éternels, les épaisses ténèbres de l'avenir rendent le salut incertain et le font paraître impossible. La certitude des fautes passées, l'incertitude du pardon et la persévérance jettent dans les plus grandes perplexités. On croit voir la foudre prête à partir, on se persuade qu'on est déjà damné, on s'imagine qu'il n'y a plus de miséricorde à attendre, et que tous les efforts qu'on pourrait faire sont inutiles. D'une autre part, persuadés que ce désespoir, que ces doutes sur la bonté de Dieu sont des crimes, on croit en avoir commis à milliers. Ces doutes cependant, qu'on regarde comme si criminels, on ne peut s'en défaire : de sorte qu'on s'égare de plus en plus dans un cercle de réflexions, dans un labyrinthe de retours d'où l'on ne peut jamais sortir. Les plus grands saints aussi bien que les pécheurs, les plus grands génies aussi bien que les plus faibles sont exposés à une tentation si délicate, parce qu'en effet il n'y a personne qui puisse pénétrer ses mystérieux abîmes, ni qui puisse avoir plus de certitude sur son sort éternel ou moins d'intérêt à le connaître. Saint Bernard, saint François de Sales et tant d'autres saints se sont vus à deux doigts du précipice. Il n'est point de triste effet qu'on ne doive craindre de ses noires pensées. Tantôt un désespoir affreux rend la vie insupportable et fait souhaiter la mort, heureux même si on ne se la procure ! tantôt on donne dans mille erreurs pour expliquer tous ces mystères, pour concilier la justice de Dieu avec sa miséricorde, ou pour y trouver des prétextes qui justifient notre négligence; tantôt on cherche dans le libertinage un funeste dédommagement à tant de chagrinantes incertitudes, et l'on s'imagine en trouver une excuse légitime dans la prétendue impossibilité de son salut. Ainsi ces sortes de tentations, quand elles sont trop écoutées, entraînent nécessairement dans le prédestinatianisme, le libertinage et le désespoir.

Il est d'autres matières moins importantes qui engagent dans un détail infini et troublent le plus souvent les personnes ordinaires. Telle est l'exactitude dans la confession. On ne croit jamais avoir tout dit; on veut toujours recommencer, et faire tous les jours de nouvelles confessions générales; une foule de circonstances se présentent à l'esprit, le nombre de péchés que l'on voudrait connaître se présente comme un monceau où l'on ne peut se fixer à rien. Dans une longue accusation, l'un fait oublier l'autre; l'imagination, occupée de ce qui reste à dire, ne se souvient plus de ce qu'elle a dit, et l'on répète vingt fois la même chose. Les écrits se multiplient, les journées se passent, et l'on est toujours également inquiet. Il en est à peu près de même pour la récitation des prières, et l'attention qu'on y doit apporter, surtout quand elles sont d'obligation, comme l'office divin. La moindre pensée étrangère paraît un péché de distraction. On recommencera vingt fois ses prières sans en être plus tranquille. Souvent même à force de vouloir chasser les distractions on en fait naître davantage. Ainsi, dans les pensées d'orgueil, une foule de retours secrets, de petites complaisances qui ne finissent point, et où la résistance même qu'on y fait forme elle-même une nouvelle matière d'orgueil : de même en fait de tiédeur et de fidélité à ses exercices, une âme scrupuleuse ne croit jamais faire assez bien, jamais avoir assez de ferveur. C'est, à l'entendre, une lâcheté, un dégoût, une sécheresse qui fait tout languir, etc., et mille autres choses de ce caractère, où il est aisé de sentir que l'unique moyen de s'en défendre est de les mépriser absolument.

Les priviléges des scrupuleux.

Un état aussi triste mérite sans doute quelque grâce, et doit jouir de plusieurs priviléges; aussi tous les théologiens lui en accordent plusieurs.

1° Un scrupuleux est dispensé d'un long examen, car enfin il est hors d'état d'en faire, et il lui en coûte trop quand il le fait: hors d'état, parce qu'il n'est ni assez éclairé, ni assez libre pour connaître au juste toutes ses fautes. Quelque habile théologien qu'il soit d'ailleurs, quelque grand directeur des âmes qu'on le suppose, il est aveuglé sur lui-même. Semblable à un médecin, quelque habile qu'il soit quand il tombe malade, il a besoin pour se guérir de recourir au conseil des autres, parce que son état même y met obstacle. Il en coûte trop, parce qu'il ne finit jamais ses réflexions sur un fonds inépuisable, qui trouble absolument son repos et produit tous les tristes effets dont nous avons déjà parlé. Or la loi de Dieu est trop douce pour nous obliger à courir à pure perte de si grands risques. On peut donc, on doit même s'examiner assez superficiellement, et les confessions, quoique plus légèrement faites, n'en sont pas moins bon-

nes. Ce n'est point pour lui qu'ont été portées les lois rigoureuses d'une si exacte discussion, non plus que pour les enfants et les personnes dangereusement malades, puisque les scrupules sont en effet une véritable enfance et une dangereuse maladie.

2° Le scrupuleux doit dans le doute présumer en sa faveur, être persuadé qu'il n'a point péché. C'est une présomption bien fondée et une présomption nécessaire : bien fondée, parce qu'il est dans une disposition habituelle de ne point commettre de péchés considérables, qu'il s'éloigne des plus petits, qu'il craint même ce qui n'en est pas. Il est donc à présumer qu'il n'a point commis de fautes graves. Le passage d'une extrémité à l'autre ne peut être communément ni si facile, ni si rapide. Un ami déclaré, et même incommode par sa délicatesse, ne sera jamais présumé avoir voulu offenser un ami : un homme exact à ses intérêts jusqu'à donner dans une avarice sordide ne sera pas présumé subitement prodigue, etc. Présomption nécessaire, car si dans le doute on se croit coupable, comme il y est toujours, ou qu'il y croit toujours être, il sera toujours censé criminel, et par conséquent dans le trouble et le désespoir, et ce n'est pas le caractère d'un joug que le Seigneur nous assure être doux, et d'un fardeau qu'il nous dit être léger. Il en est tout autrement d'un libertin, qui, dans le doute, doit être présumé avoir péché. Le caractère de l'un et de l'autre, et la disposition ou ils se trouvent habituellement, fait pencher la balance contre eux ou en leur faveur. La bonne œuvre est aussi peu vraisemblable dans l'un que le péché dans l'autre : la glace échauffe aussi peu que le feu refroidit.

3° Un scrupuleux est excusable quand il se trompe; quelque parti qu'il prenne, il ne risque rien, car enfin Dieu ne peut exiger de lui l'impossible. Or, dans cet état, il ne saurait se déterminer; flottant entre les deux partis, il ne sait lequel prendre, il voit dans tous les deux des raisons plausibles, il a dans l'une et dans l'autre les meilleures intentions; il peut donc prendre celui qu'il voudra, et il est toujours à couvert, surtout quand il obéit; car outre les raisons générales qui mettent un homme obéissant à l'abri de tout, il a une raison particulière, prise de l'impossibilité où il se trouve d'agir par lui-même, qui le met dans une nécessité absolue de s'en rapporter aux lumières d'autrui.

4° Par conséquent il peut et il doit même agir contre son doute, parce que l'état même de scrupule doit lui rendre son prétendu doute suspect, et afin de vaincre cette funeste agitation, il faut nécessairement la mépriser et la combattre directement en agissant posivement contre elle, c'est-à-dire en faisant justement ce qu'il pense être un mal, en omettant précisément ce qu'il pense être une obligation; par exemple, il doit omettre des circonstances qu'il s'imaginera nécessaires, communier dans les temps où il s'imagine en être indigne, etc. Sans cela il est impossible de le déterminer, impossible de le guérir, et ce serait faire injure à la bonté de Dieu de tenir une autre conduite.

Des signes du scrupule.

Ce n'est point à l'aveu du coupable qu'il faut s'en rapporter pour juger du scrupule; communément ceux qui le sont le plus, ont autant de peine à le reconnaître, que ceux qui le sont le moins ont de la peine à convenir de leur relâchement. Toujours aveugle sur soi-même, on ne l'est jamais plus que dans la matière du scrupule. Ce n'est pas non plus par le relâchement en certaines autres matières qu'on doit en juger; car il n'est pas rare de voir des personnes très-scrupuleuses sur un article, très-relâchées sur d'autres, un confesseur très-scrupuleux pour lui-même être très-facile pour ses pénitents, ou au contraire très-rigoureux pour ses pénitents et très-indulgent pour lui-même. Mais il y a bien d'autres marques par où l'on peut s'en assurer.

1° L'opiniâtreté dans les sentiments. Tous les scrupuleux sont communément opiniâtres et attachés à leurs idées, ils s'en font même un point de religion; sans cela il serait aisé de les guérir par la soumission, la docilité rendrait tout facile; mais on a toujours de nouveaux prétextes et de nouvelles difficultés.

2° L'inconstance dans ses résolutions. Un homme scrupuleux n'agissant pas par principe, il est impossible qu'il ne change à tout moment, selon les différents points de vue où les choses se présentent à lui : chaque réflexion, chaque nouveau conseil, chaque nouveau directeur lui feront prendre un nouveau parti; tantôt il croira une chose, et tantôt une autre.

3° L'exactitude excessive à s'examiner, l'attention à mille choses indifférentes, inutiles, petites, méprisables; il est difficile de comprendre jusqu'à quel excès un homme scrupuleux porte quelquefois la petitesse et le détail.

4° Le trouble et l'inquiétude. Il ne manque jamais de régner dans son cœur, soit avant l'action, soit pendant qu'il la fait, soit après qu'il l'a faite. La véritable contrition, quelque vive, quelque parfaite qu'elle soit, est toujours calme et tranquille. La crainte de Dieu peut quelquefois abattre et affliger, mais l'esprit de Dieu laisse toujours un rayon d'espérance et de paix. L'agitation et le trouble ne peuvent être que l'effet d'un combat, de plusieurs craintes, de plusieurs douleurs, de plusieurs réflexions, de plusieurs passions qui se combattent, et dont les violentes et alternatives secousses ne permettent au cœur ni consistance ni repos. Semblable à une mer agitée, où les vents et les flots se font sans cesse la guerre, vous prouvez vous-même par votre propre trouble que c'est l'esprit du démon qui vous tourmente : *Scrupulus est vana apprehensio*

peccati, ibi esse peccatum ubi non est, unde oritur timor et anxietas.

Enfin la marque la plus générale et la plus sûre, c'est le jugement d'un confesseur éclairé qui nous en assure. Personne n'est plus à portée que lui de le connaître par le détail que nous lui faisons de nos fautes et la connaissance qu'il a de notre conscience. On peut y ajouter encore le jugement des personnes avec qui nous vivons, et qui tous les jours voient de près et dans le détail notre conduite et nos manières, du moins quand ce sont des personnes régulières. Chacun est suspect dans sa propre cause, surtout en matière de scrupule, et très-clairvoyant dans les défauts d'autrui. On ne connaît point ses propres scrupules; mais l'incommodité et la contrainte où nous mettent les scrupules des autres, nous y rendent infiniment sensibles et pénétrants. On doit se croire dans cet état quand tout le monde en pense de même.

Des remèdes du scrupule.

Tout ce que nous avons dit des causes, des effets, des signes et des priviléges du scrupule, ouvre une vaste carrière à un grand nombre de remèdes généraux et particuliers que la théologie nous enseigne pour une maladie si dangereuse et si difficile à guérir. Il est aisé de sentir que quand ce mal vient de quelque cause naturelle, c'est en détruisant cette cause qu'il faut en arrêter l'effet ; il faut mettre dans les remèdes ceux dont la maladie ou le tempérament altèrent le cerveau, diminuer les veilles, les jeûnes, les mortifications, l'étude de ceux que l'indiscrétion affaiblit, occuper ceux que l'oisiveté expose à la tentation, égayer, dissiper, divertir ceux que la tristesse ou la mélancolie attaque, etc.

Pour les remèdes spirituels, outre la prière, qui est un remède général pour tout, il faut trois choses : instruction, docilité et courage; apprendre, croire, espérer; s'instruire de ses obligations, s'en rapporter à un directeur, et lui obéir avec courage.

Il faut qu'un homme scrupuleux étudie ses devoirs, et apprenne ce qui est péché, ou ce qui ne l'est pas ; non que j'exige dans un scrupuleux une étude bien détaillée des cas de conscience, au contraire rien ne lui serait plus funeste ; mais il doit aussi s'éclaircir une bonne fois sur ses doutes, consulter une personne sage et éclairée, lui expliquer ses peines, lui décharger son cœur, et s'en tenir là sans courir de directeur en directeur, de conseil en conseil, d'instruction en instruction. Il ne faut quelquefois qu'une ouverture de cœur pour calmer tous les troubles : un mot d'un directeur, un oui ou un non dissipe une foule de peines. Il faut donc un directeur. J'en montrerai ailleurs au long la nécessité, il suffit de dire ici que le scrupuleux en a plus de besoin qu'un autre, parce qu'il est dans l'impossibilité de se décider lui-même.

Quand une fois ce directeur est choisi, et qu'on est son pénitent, il ne reste plus qu'à obéir; mais obéir aveuglément, constamment, généralement. Aveuglément, sans raisonner. Plus il raisonne, plus il s'embarrasse. Chaque preuve fournit sa réponse, chaque réponse sa réplique. Le démon plus rusé que lui n'est jamais en reste. Semblable à un homme couché sur des épines, plus il se remue, plus il se pique; semblable à un ver à soie qui se forme sa propre prison et s'y renferme ; semblable à un homme perdu dans un labyrinthe, plus il s'avance et plus il s'égare. C'est un nœud qu'il faut trancher absolument, c'est une étoffe qu'il faut rompre et non découdre, selon l'expression de saint François de Sales; il ne faut pas même écouter les scrupules, non pas même penser aux difficultés, mais les rejeter comme des tentations et y fermer l'oreille comme au sifflement du serpent.

Croire aveuglément, même sans examiner après lui ; car pour peu qu'on examine, on raisonnera. L'examen lui-même est une espèce de raisonnement ; il fournit cent réflexions, il présente mille objets, il fait naître mille doutes. On ne résiste pas à la tentation que fournissent les difficultés que l'on commence à entrevoir, et qui semblent par leur plausibilité exiger qu'on s'y arrête un moment pour les résoudre. Ces piéges, qui sont aussi séduisants que ceux qui regardent la pureté, sont d'autant plus séduisants encore, parce qu'ils sont soutenus de plus beaux prétextes. On ne peut les éviter que par une prompte fuite ; pour peu qu'on s'y prête on y est pris ; le pas est trop glissant pour s'y soutenir : *Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum*, etc. (*Prov.* I, 17.)

Croire aveuglément, contre ses propres lumières. Rien ne doit être plus suspect au scrupuleux que lui-même, par sa propre expérience et son propre état Ce n'est que parce qu'il s'écoute trop qu'il est dans le scrupule. Il faut donc pour qu'il puisse le croire, qu'il voie les choses plus claires que le jour; il faut, disent quelques théologiens, qu'il soit en état de juger que telle pensée, par exemple, a été volontaire. Tandis qu'il parle d'une manière ambiguë et incertaine, tout est suspect de sa part. Telle est la difficile épreuve où Dieu met son amour-propre. Rien ne nous est plus cher que nos propres lumières. Renoncer à son propre esprit, abandonner son jugement, combattre sa prétendue évidence, en regardant comme faux ce qui semble le plus certain, c'est la perfection de l'obéissance, et c'est ce qui en est le plus nécessaire. Sans ce point décisif, l'obéissance est superficielle , hypocrite , fausse ; mais ce point est surtout indispensable au scrupuleux. Personne n'a plus besoin de renoncer à ses lumières que lui, qui ne peut douter que ses lumières l'égarent. Au reste, cet acte de créance, que la docilité lui fait faire, n'est point détruit par les difficultés qui le frappent et lui paraissent insolubles, de même, disent les théologiens, qu'on n'a pas moins de foi, quoiqu'on connaisse et qu'on ne puisse résoudre les objections des hérétiques : *Sicut qui objectio-*

nem contra fidem solvere non potest, non minus credit, et sibi facit judicium practicum fidei esse credendum, ita judicium practicum esse agendum sibi facit, licet difficultates solvere nequeat.

Enfin contre les lumières de tout autre que de son directeur. Il semble qu'il y ait beaucoup d'humilité à demander des avis à tout le monde. Cette défiance de ses lumières, cet aveu de son ignorance semblent ne partir que d'un sentiment profond de sa misère; c'est pourtant l'orgueil le plus raffiné. On ne consulte tant de personnes que pour en trouver enfin quelqu'une qui donne dans nos idées, et avoir la satisfaction secrète de s'y voir autorisé par son suffrage. C'est une espèce d'asile où l'on va se réfugier, une espèce de réplique intérieure à l'autorité gênante d'un confesseur qui nous connaît. Aussi, pour faire tomber dans leur sens ces nouveaux maîtres qu'ils ont tant d'envie de consulter, que ne font-ils pas? Que d'artifices, que de déguisements dans la manière dont ils consultent! Ils préviennent d'avance les raisons qui ont paru décider; ils n'ont garde de dire qu'on a déjà répondu, etc.; enfin ils font si bien qu'ils trouvent en effet quelqu'un qui se laisse tromper, et ils restent ainsi comme dans un cercle. C'est donc un directeur unique que ces personnes doivent consulter et écouter, sans se donner la peine de redire cent fois la même chose à tous ceux qui veulent les entendre. Il est même à propos qu'un confesseur parle avec fermeté à ces sortes de personnes, et non d'une manière chancelante ou trop réservée; c'est là l'unique moyen de les fixer : *Confessor scrupulosi debet firmiter et audaciter imperare, non timide.*

Il faut beaucoup de courage, c'est-à-dire, une patience à l'épreuve de la durée de la tentation, une fermeté à l'épreuve des agitations qui en sont inséparables, un abandon à la Providence à l'épreuve des défiances, qui tâche de rendre à Dieu assez de justice pour en tout espérer et tout risquer avec lui. Ces tentations sont souvent longues et incommodes; on y est les semaines, les mois, les années entières, et quelquefois toute la vie. Les intervalles, le calme qu'elles laissent quelquefois, ne sont qu'un calme trompeur qui cache une furieuse tempête, et l'on paye bien cher quelques instants de repos qu'il semble n'accorder qu'à regret. Dans ces tristes moments les jours et les nuits se passent dans l'amertume; on est insupportable à soi et aux autres. Quel courage ne faut-il pas pour ne jamais sortir de dessus la croix, et conserver inviolablement une soumission parfaite à des ordres si accablants et si rigoureux? Cependant il le faut, car en ce mal plus qu'en tout autre, on ne gagne rien par le dépit, on ne remédie à rien par l'impatience; au contraire, la constance les fait souvent disparaître; on s'accoutume peu à peu, le démon se lasse, on s'aguerrit : *Resistite diabolo, et fugiet a vobis.* (*Jac.*, IV, 7.) Dieu se laisse toucher, et rend enfin une tranquillité qu'on a longtemps attendue. Cette patience doit paraître non-seulement à supporter ce qu'il peut y avoir de désagréable dans ces inquiétudes, mais encore à savoir attendre que ce temps de consulter soit venu; car on éprouve souvent je ne sais quel empressement à voir à tout moment un directeur. C'est un poids dont on cherche à se décharger au plus tôt. On y reviendrait deux fois par jour si on pouvait. Ce sont des excès bien blâmables; on doit savoir vivre avec ses peines, et attendre avec patience le moment du Seigneur : *Sustine sustentationes Dei.* (*Eccli.*, II, 3.)

La fermeté dans les résolutions est encore plus difficile. Les difficultés qu'on se forme sont quelquefois si frappantes qu'on s'imagine commettre un péché en les combattant. Les intérêts du salut semblent ne pas permettre un repos qu'on regarde comme une criminelle indolence dans l'affaire la plus importante. La fidélité à l'obéissance ne se présente plus que comme une opiniâtreté, ou plutôt comme une impiété déclarée. Il faut pourtant que la soumission l'emporte, au hasard même prétendu de son salut, au hasard prétendu de cette impiété. Elle doit être comme un ange salutaire qui, au milieu de l'orage, arrête un vaisseau agité, comme une boussole qui sert de guide dans une mer immense. Un homme décidé par son directeur doit se regarder comme un soldat qu'on a mis dans un poste, ou comme une sentinelle à qui on a consigné un passage. Les lois de la guerre ne permettent à l'un ni à l'autre de le quitter sous peine de la vie, pour quelques raisons que ce soit. Les discours séduisants de ceux qui voudraient l'appeler ailleurs, le danger d'une mort presque certaine, les avis de ceux qui se diraient envoyés de son général, s'ils ne lui en donnent des preuves incontestables, rien en un mot ne doit être écouté.

Enfin la confiance en Dieu est une des choses dont le scrupuleux a le plus de besoin, et dont il manque le plus. C'est faire injure à Dieu que de se défier de lui : *Sentite de Domino, in bonitate.* (*Sap.*, I, 1.) Pensez-vous que Dieu soit un tyran qui exige l'impossible, qui ne connaisse pas vos faiblesses, ou qui ne sache pas y compatir? Pensez-vous que ce soit un maître intraitable, qui ne soit jamais content de vos services, et avec qui on ne puisse espérer aucun moment de repos? Pensez-vous que ce soit un cœur difficile, un esprit tracassier, pointilleux, qui chicane sur tout, qui censure tout, et avec qui il est impossible de jamais s'accommoder? Est-ce là un caractère qu'on voulût donner à un honnête homme? Est-ce donc trop faire que de supposer en Dieu ce fond de probité, d'équité et de bon cœur, et d'avouer du moins qu'il est raisonnable? Est-ce là l'idée que présente le tendre nom d'ami qu'il se donne, mais d'ami le plus éclairé; la qualité de père et de mère qu'il prend, mais de père et

de mère les plus compatissants et les plus attentifs ; le cœur d'un époux qu'il veut avoir, mais d'un époux qui n'en veut qu'à votre tendresse? Est-ce là l'idée que présentent les travaux, les douleurs, la croix et la mort où il s'est condamné pour effacer les péchés les plus considérables? Ah ! si les publicains et les femmes débauchées, si un enfant prodigue et une Madeleine sont bien reçus, pense-t-on n'avoir aucun accès, quand après tout, véritablement déterminés à ne point lui déplaire, il échapperait quelques fautes qu'on ne saurait qualifier évidemment de péché mortel? Encore une fois, âmes timorées, sachez que Dieu a un esprit aussi bien fait que vous, et un cœur aussi bien placé, s'il est permis d'employer ce terme, et qu'il ne se choque pas si facilement, ou qu'il pardonne aisément ce que vous croiriez vous-même devoir aisément pardonner dans des personnes indifférentes : sachez donc par une vraie fermeté, un courage inébranlable, une parfaite confiance en Dieu, mépriser tous vos scrupules. Qui perd son âme, la gagnera. Il faut dire, comme le Sauveur : Je remets mon âme entre vos mains, bien persuadé que mes intérêts ne sauraient être en des mains plus sûres ; que la protection du Seigneur est infiniment supérieure à toute l'exactitude de vos recherches, et qu'on ne risque jamais moins avec lui, que lorsqu'on sait risquer davantage.

DISCOURS XXXIII.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Estote misericordes, sicut Pater vester cœlestis misericors est. (*Luc.*, VI, 36.)

Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux.

Le titre sublime de miséricordieux, si personnel, ce semble, à l'Etre suprême, peut-il convenir à des créatures? Trop coupables, hélas ! trop dignes des plus rigoureux châtiments, est-ce à nous à faire grâce? n'est-ce pas plutôt à nous à la demander? Que le Très-Haut, justement irrité, suspende le cours de sa justice pour faire éclater sa clémence, je l'admire, je me sens infiniment redevable à ses bontés ; mais les droits de l'homme sont-ils quelque chose de si sacré, pour être mis en parallèle, avec ceux du Tout-Puissant, et nous mériter comme à lui la gloire de la miséricorde, quand nous voulons bien les oublier? Oui, Seigneur, vous voulez nous savoir gré de notre condescendance et permettre que nous nous mesurions avec vous. Rien de plus flatteur que ce parallèle. Dieu daigne le souffrir, il daigne le faire ; lui-même il nous invite à nous rendre semblables à lui, il avoue la ressemblance : *Estote misericordes, sicut Pater vester misericors est.*

Ces motifs ont quelque chose de trop touchant pour en chercher d'autres. La gloire et le bonheur d'obéir à Dieu, la gloire et le bonheur de l'imiter doivent suffire à un cœur fidèle. Il serait aisé de prouver l'autorité d'un précepte que Dieu a revêtu de tout l'appareil de sa majesté. Jamais il ne s'est expliqué d'une manière plus précise, plus absolue, plus imposante, que quand il a dit en termes exprès : Et moi je vous ordonne d'aimer vos ennemis, de faire du bien à ceux qui vous font du mal, de prier pour ceux qui vous persécutent. Jamais il n'a mieux fait sentir combien il haïssait, combien il voulait punir ce péché, que quand il a défendu d'approcher de son autel avant que de s'être réconcilié, que quand il a juré qu'il nous traiterait comme nous aurions traité nos ennemis, et qu'il a voulu que cette règle renfermée dans l'Oraison dominicale fût notre condamnation, prononcée par notre propre bouche.

Mais qu'on parle ainsi à des âmes lâches et serviles, à qui les ordres, les menaces, les châtiments peuvent être nécessaires ; ce n'est pas là le langage que je veux tenir aujourd'hui à des cœurs bien faits. Pleins d'une tendresse filiale pour le meilleur de tous les pères, animons-les par des vues plus relevées, en leur montrant combien il est glorieux, combien il est doux de pardonner. Les âmes faibles y trouveront encore un grand secours. Quoique persuadées de la justice du précepte, elles regardent peut-être la vengeance comme un plaisir et une gloire. Cet honneur prétendu, cette douceur empoisonnée effacent presque l'idée de l'obligation. On veut bien se persuader que la conscience n'en exige pas tant ou qu'elle en exige trop, on balance le plaisir avec la loi, ses sentiments avec les ordres du Seigneur ; et à quelque prix que ce soit, on veut se satisfaire. Mais que c'est mal connaître ses vrais intérêts ! la vengeance n'a rien que de bas, elle n'a rien que de funeste ; le pardon des injures au contraire n'a rien que de noble et d'avantageux. Ces deux paradoxes feront la matière de ce discours. Nous y verrons que sans avoir recours à la loi de Dieu, notre intérêt même nous en impose la nécessité. Rien de plus doux, de plus glorieux que l'amour de ses ennemis et le pardon des injures. Ce seront les deux parties de ce discours.

Vierge sainte, après avoir pardonné sur le Calvaire à ceux qui faisaient mourir votre Fils et les avoir mis au nombre de vos enfants avec le reste des hommes en la personne de saint Jean, vous êtes dans cette vertu, aussi bien que dans toutes les autres, une grande maîtresse et un grand modèle : obtenez-nous la grâce de la faire pratiquer.

Ne craignez pas au reste que cette douceur et cette gloire vous fassent perdre le mérite de votre vertu ; elles n'en sont que le fruit et la récompense. Il vous en a coûté à vous résoudre. La nature révoltée, les passions aigries, l'objet odieux, les intérêts blessés, la fortune, la réputation, la santé, peut-être la vie engagée, tout y mettait des obstacles que la grâce seule pouvait surmonter. Rien ne sera perdu devant Dieu. Une intention pure et droite, le dessein de plaire à Dieu, d'obéir à sa loi, d'imiter le chef des prédestinés, tels ont été les su-

blimes motifs qui ont dirigé tous vos pas et obtenu de vous ce grand sacrifice. Tout vous sera compté, vous recevrez pour tout dans le ciel les précieuses palmes que vos vertus ont méritées, et par sa douceur ineffable vous en recevrez dès ce monde le salaire qu'un Dieu impatient de vous rendre heureux commencera de vous faire goûter. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La religion chrétienne n'est pas la seule qui couronne les cœurs généreux ; les païens mêmes ont senti qu'il était beau de pardonner une injure. Leur religion, il est vrai, n'en faisait pas un précepte : cette perfection était réservée à la loi sainte qu'un Dieu a daigné nous donner; mais ils ont comblé d'éloges ceux qui avaient assez de grandeur d'âme pour faire du bien à leurs ennemis. Rien ne rapproche plus des dieux immortels que la clémence, disait un de leurs philosophes : *Nihil diis æque similem facit.* Ils n'ont pas été rares ces grands exemples parmi les Romains. Ces héros, plus recommandables par les bienfaits qu'ils prodiguaient à ceux mêmes qui avaient conspiré contre leur vie, que par les immenses victoires qui leur asservirent le monde entier, se ménageaient dans les cœurs par leur bonté un triomphe plus glorieux et plus solide que celui qu'ils devaient à leurs armes. Vous ne savez oublier que les injures, disait autrefois par un éloge délicat le plus célèbre des orateurs au plus grand des conquérants; en relevant les statues de Pompée, vous avez affermi les vôtres. Sur quoi saint Augustin fait cette réflexion : que ces paroles, dans la bouche de Cicéron, soient un éloge véritable ou une flatterie, il a toujours cru en faire honneur à César. Leçon ingénieuse ou louange flatteuse, ces deux grands hommes ont donc cru qu'il était beau de la mériter. *Si laudator ergo talem noverat, si adulator ergo talem esse debere ostendebat.* Je sais que les vertus morales des infidèles n'avaient ordinairement pour principe qu'un orgueil secret qui en ravissait le mérite et le prix. Les chrétiens doivent agir par des vues plus pures ; mais enfin en ai-je moins droit de conclure que la gloire de la générosité doit avoir quelque chose de bien brillant, puisque l'orgueil s'en fait honneur? Au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, ses vives lumières ont frappé les yeux, ses charmes ont gagné les cœurs. Admirons une religion qui se fait un devoir essentiel de ce que l'antiquité la plus illustre regardait comme un prodige, un chef-d'œuvre d'héroïsme.

Rien de plus grand, en effet, que de pardonner à un ennemi. On s'élève au-dessus de soi-même, au-dessus de celui à qui on pardonne ; on s'élève jusqu'à la Divinité en lui devenant semblable.

1° L'homme patient, dit le Sage, vaut mieux que l'homme le plus fort, et celui qui se surmonte est supérieur à celui qui se rend maître des villes : *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI, 32.) La force du corps suffit pour répandre l'horreur et le carnage. Les peuples barbares, les bêtes féroces l'emportent à ce prix sur ces héros prétendus dont les funestes trophées ne s'élèvent que sur les ruines de l'humanité. Guerriers illustres, fameux conquérants, osez mettre en parallèle l'aveugle fureur qui vous altère du sang humain, avec la force divine du héros véritable qui sait commander à ses passions et se vaincre lui-même. La brutalité qui vous dérobe à vous-mêmes, fait votre courage, vous ne devenez vaillants qu'en cessant d'être des hommes; les passions font votre mérite, ou plutôt elles flétrissent les lauriers que vous moissonnez. Mais n'avoir pas besoin du secours des passions, ou plutôt avoir le courage de les enchaîner et trouver toute sa force dans la raison et la religion, voilà l'homme, voilà le chrétien et voilà le héros.

On ne partage avec personne cette gloire légitime; point de rival qui l'envie, point de concurrent qui la dispute; ce n'est ni aux travaux des soldats, ni à la commodité d'un poste avantageux, ni aux caprices de la fortune qu'on en est redevable; elle est toute personnelle au vainqueur. Il n'a point à combattre des ennemis extérieurs, dont un bouclier pare les traits, dont un rempart arrête la course, dont une fuite débarrasse; c'est un ennemi domestique, maître du terrain, d'intelligence avec nous-mêmes, qui fait à tout moment sentir la rigueur de ses coups. En même temps vainqueur et vaincu, ce n'est qu'au prix de ce que nous avons de plus cher que nous pouvons espérer la victoire. Un motif bas et criminel n'en ternit point l'éclat. On sert ailleurs son ambition, ou l'on est la victime de celle des autres ; on n'écoute que l'intérêt, on suit aveuglément sa passion, sans trop savoir où elle mène. Ici la vertu seule sert de guide, on n'écoute que la raison et la charité ; la couronne éternelle en est le terme : beau triomphe qui, loin de coûter des larmes à personne, contribue à rendre tout le monde heureux; beau triomphe, où tout applaudit et dont tout profite.

Beau triomphe, vous n'êtes que trop rare. Un prince armera cent mille bras, mais saura-t-il s'armer contre lui-même? Il désolera les provinces, mais saura-t-il commander à ses passions? Il sera tout-puissant dans ses Etats, et infiniment faible dans son propre cœur. Plus il se sera enivré de ses grandeurs, et moins il saura se contraindre. Il trouvera dans ses armées des milliers d'hommes capables d'affronter tous les hasards, il n'en trouvera peut-être pas un seul qui sache soutenir une injure. Telle est la différence du cœur et de la main, de la véritable et de la fausse gloire. Guerriers intrépides, que vous connaissez mal la véritable gloire! que vous méritez peu les palmes que vous moissonnez! Pâles, tremblants, déconcertés au premier affront, sentez qu'autant il est aisé de se livrer aux transports de la

colère, autant est-il difficile de les modérer. Vos forces vous abandonnent au premier signal du combat; le masque tombe, l'homme reste, il reste moins qu'un homme, et le héros s'évanouit. Vous la sentez cette difficulté, vous y échouez, vous y cherchez un frivole prétexte. De quel front, vous qui vous piquez de ne connaître les obstacles que pour les vaincre, vous en servez-vous pour couvrir votre lâcheté? Respectez ceux qui, plus forts et plus sages que vous, triomphent de votre vainqueur. Votre défaite fait leur éloge. Plusieurs saints ont comparé, et même, en quelque sorte, préféré cet acte héroïque au martyre. L'amour des ennemis fut, dit saint Augustin, le plus grand miracle de Jésus-Christ.

Mais quelle honte lorsque, trop faible pour donner des lois à son cœur, on est le jouet de son ressentiment! Connaît-on des bornes? est-il rien de sacré? est-il des règles de bienséance? est-il des crimes trop noirs? Parents et amis, innocent et coupable, tout est confondu, tout est immolé, tout paraît permis pour satisfaire la vengeance. Un insensé, la torche à la main, réduira les villes en cendre, un Dioclétien fera couler le sang d'un million de martyrs, les campagnes gémiront sous les cadavres entassés; le fer, le feu, le poison..... reste-t-il des lois d'humanité, que dis-je, des lois? reste-t-il des sentiments, reste-t-il des traits d'humanité pour un homme en colère? C'est bien plutôt un tigre ou un lion sorti du fond des forêts, et né pour le malheur de la terre. Et on appellera glorieux des excès infâmes! on nommera courage des crimes honteux! Qu'une gloire de ce caractère flatte des barbares élevés dans les neiges du pôle, la raison en a horreur, la vertu les déteste.

2° Mais s'il est honteux de se livrer à une aveugle fureur, qu'il est glorieux de gagner à force de bienfaits ceux-mêmes qui nous outragent! peut-on exercer sur eux de plus noble supériorité? Le pardon des injures est la plus délicate des vengeances. Etre insensible aux traits d'un ennemi, c'est le priver du fruit de sa malignité et lui faire le plus mortel dépit. C'est, au contraire, servir sa haine que d'en être si fort piqué. La vivacité de la colère ne sert qu'à faire voir combien la blessure est profonde. Jamais les persécuteurs du christianisme n'ont mieux senti leur faiblesse que lorsqu'ils ont vu les martyrs supérieurs aux raffinements de leur cruauté, se rire de leurs vains efforts. Au désespoir d'être plus faibles que leurs captifs, ils ne pouvaient supporter la honte de l'inutilité de leurs poursuites.

Rien ne justifie mieux un homme insulté qu'une généreuse constance : la vertu seule peut la donner. Rien, au contraire, ne favorise plus l'agresseur que les inquiètes alarmes de la vengeance. Tant d'agitation sur son honneur suppose beaucoup de défiance. C'est en avoir une idée bien médiocre que de le croire si fragile; il faut qu'on ait beaucoup à craindre pour croire avoir besoin de tant de mesures. Se venge-t-on d'une femme? redoute-t-on les coups d'un enfant? C'est se faire secrètement le procès que de tant se défendre; c'est faire honneur à la force de son ennemi que de chercher à s'en débarrasser, et insulter à sa faiblesse que de mépriser ses attaques. Tant de plaintes réitérées, tant de justifications mendiées, tant de représailles ménagées, tout parle contre vous. Votre conscience troublée souscrit par ses reproches secrets à ceux dont vous êtes offensé; une noble assurance effacerait tous les soupçons et garantirait votre innocence. Un homme de bien, content du témoignage intérieur qu'il se rend avec justice, goûte une paix inaltérable que le crime ne laissa jamais trouver. Au lieu de se flétrir lui-même par des efforts inutiles, il conserve bien mieux son honneur par la vertu que par d'équivoques ressentiments qui le rendent toujours suspect en le mettant sur la défensive.

Quelle confusion pour un ennemi lorsqu'on le comble de bienfaits! C'est, dit le Sage, allumer des charbons sur sa tête. Peut-il, en effet, se désavouer son injustice? Le contraste de la modération de celui qui souffre met dans tout son jour le désordre de ses violences. En recevant du bien de celui qu'il outrage, peut-il se dissimuler un secret reproche d'ingratitude? Une personne assez modérée pour tout souffrir, assez généreuse pour tout oublier, arrache malgré nous notre estime et notre respect. Les malheurs rappellent les sentiments de la compassion, et réclament les droits de la nature; on rougit en secret d'être l'ennemi de la vertu et de la rendre malheureuse. La conscience plaide la cause de celui qui se tait; en recevant nos coups, il nous fait tomber les armes des mains. Justifié aux dépens du coupable et par lui-même, la grandeur d'âme lui assure un aveu libre et glorieux que la vertu dicte, bien supérieur à la réparation forcée qu'exigeait la vengeance, où le cœur désavoue ce que la bouche a prononcé.

Le pardon d'une injure est lui-même un très-grand bienfait. Après tout, une injure est une faute; le coupable rougit de son emportement, et tôt ou tard il se rend justice. Plus la faute a été grande, plus il désire de la voir oubliée; plus il était acharné après son ennemi, plus il sent le prix d'une faveur si peu méritée; moins il mérite son amitié, plus il se sent redevable quand on la lui accorde; plus la vengeance était aisée, plus la clémence est touchante. Tout ce qui sert à aigrir la colère relève l'éclat du pardon et en assaisonne la grâce. Tels les frères de Joseph sont les premiers à souscrire à leur châtiment, et ne cessent de louer un frère tout-puissant, justement irrité, qui les comble de biens : tel le coupable Saül, échappé à la mort que pouvait lui donner aisément et sans risque un ennemi qu'il poursuivait, à la merci duquel le hasard l'avait livré; il est forcé de convenir que David, plus vertueux que son persécuteur, ne méritait que des éloges : *David, fili mi, justior me es.* (I *Reg.*, XXIV, 18.) C'est à présent que je ne

puis douter que vous ne soyez destiné à porter la couronne : *Nunc scio quia vere regnaturus es.* (*Ibid.*, 21.)

3° Ce n'est pas assez de remporter sur votre ennemi une victoire glorieuse dont il est lui-même obligé de reconnaître le prix : osez porter vos vues sur Dieu-même; et par un parallèle infiniment flatteur, cherchez jusque dans le sein de la Divinité un modèle de votre clémence. Ce n'est pas par la grandeur, par la sagesse, par la puissance que vous pouvez être semblable à Dieu; poussière légère que le vent emporte, pouvez-vous vous mesurer avec le Très-Haut? Ignorance profonde, épaisses ténèbres, ce serait bien à vous à comparer vos timides pensées avec les impénétrables secrets de sa sagesse? Mais le pardon des injures vous rapproche de sa bonté. Comme elle, nous pouvons céder nos droits; comme elle, nous pouvons faire du bien à ceux qui nous persécutent, et acquérir sur leur reconnaissance un titre d'autant plus respectable qu'ils étaient plus indignes de nos bienfaits.

Vous le savez, toujours le même, ce maître miséricordieux fait tous les jours lever son soleil sur les bons et sur les méchants, la rosée du ciel tombe indifféremment sur le champ de l'impie et sur celui du juste; on ne voit pas que la grêle respecte les fruits de l'homme de bien et abatte la moisson du coupable. Que nous serions à plaindre si sa colère impatiente lançait la foudre toutes les fois que nous le méritons! Il semble ignorer nos désordres, il dissimule, il attend, il presse, il invite, il fait une douce violence à nos cœurs pour les engager à être humains. Il ne se rebute point; des années entières, des milliers de forfaits ne font pas démentir sa patience. Il court après la brebis égarée, et ne cesse d'appeler un peuple ingrat qui se joue de ses promesses et de ses menaces. Prête-t-on l'oreille à sa voix, quelle joie! il s'en félicite, il pardonne, il oublie, il remet : pardon sincère, oubli profond, remise sans reproche. On peut y compter; il ne connaît point ces fâcheux retours qui rendent toujours suspectes les réconciliations des hommes, en apparence les plus sincères. Les péchés pardonnés, jetés au fond de la mer, sont pour jamais anéantis. Il le fait sur-le-champ sans le faire longtemps attendre; il le fait pour rien, une larme nous obtient grâce; il le fera mille fois, il le fera à ses plus mortels ennemis, il les comblera même de ses grâces. Les plus impies y peuvent prétendre s'ils se convertissent de bonne foi. Pardonnez de même, et soyez parfaits comme votre Père céleste : *Estote ergo perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

En effet, la bonté fait son vrai caractère. Il aime à se peindre sous ces aimables traits, et si quelquefois cette bonté même, attentive à mettre tout en œuvre pour toucher les cœurs endurcis, présente des images frappantes de justice et de rigueur, ces couleurs, en quelque sorte étrangères, ne le font connaître qu'imparfaitement. Faut-il donc que je sois vengé? dit-il en gémissant; *Heu! vindicabor!* (*Isa.*, I, 24.) Que ne puis-je trouver quelqu'un qui me désarme, qui, comme une barrière contre moi et mon peuple, arrête les effets d'une colère que mon cœur désavoue lorsque le crime m'arrache un juste châtiment! *Quæsivi virum qui staret contra me, et poneret sepem.* (*Ezech.*, XXII, 30.) Mais non, je ne me vengerai pas, je n'écouterai point tant ma colère. Je ne perdrai point Ephraïm; car je suis Dieu, et non pas homme. C'est à l'homme, aussi barbare que faible, aussi cruel que lâche, aussi vindicatif qu'impuissant, à n'être satisfait que par la destruction d'un ennemi dont il craint toujours quelque fâcheux ressentiment. Ma grandeur et ma toute-puissance me mettent au-dessus des alarmes: je pardonne parce que je suis Dieu; *Deus enim ego, et non homo.* Rien n'est plus digne de lui que de se venger en pardonnant. Voici, dit Isaïe, que le Seigneur va se venger; il viendra et vous sauvera : *Adducet Dominus ultionem, interveniet et salvabit vos.* (*Isa.*, VII, 17.) Bienheureux les pacifiques, ils seront appelés enfants de Dieu. Enfants véritables du Père céleste, vous êtes selon son cœur; il ne vous désavouera pas : *Ut sitis filii Patris vestri.* Devenez le Dieu de votre ennemi, comme Moïse, non par une puissance redoutable, mais par le doux empire de la clémence. Fallût-il, comme lui, souffrir pendant quarante années les persécutions d'un peuple, qu'une douceur inaltérable soit toujours prête à s'immoler pour le sauver : *Dele me de libro.* (*Exod.*, XXXII, 32.)

Mais qui doit connaître mieux que vous l'excès des miséricordes divines? Combien de fois les avez-vous éprouvées? N'en faites-vous pas une expérience journalière? Vous gémiriez aujourd'hui dans l'enfer s'il eût écouté ses vengeances. Comptez les péchés dont vous êtes coupables. En savez-vous, en pouvez-vous savoir le nombre? Comptez, s'il est possible, ceux que vous commettez tous les jours; prévenez ceux que vous commettrez peut-être encore si vous vivez longtemps, c'est à vous à tenir le pinceau, c'est à vos passions mêmes à faire le portrait de sa clémence. Que vous êtes heureux de trouver ses entrailles paternelles toujours ouvertes! Avec quelle juste confiance vous y présenterez-vous, lorsque du moins vous pourrez lui dire : J'ai eu, Seigneur, le bonheur de vous imiter. Mon cœur s'est rendu semblable au vôtre. Il a souffert les mêmes affronts, il a eu la même indulgence. Vous avez pardonné à ceux qui vous outrageent, perdriez-vous ceux qui sont assez heureux pour vous ressembler? Titre incontestable que le Seigneur vous accorde : on vous traitera comme vous avez traité vos frères. Vous serez mesuré à la même mesure. Dans leur condamnation vous prononcez la vôtre. Vous y souscrivez tous les jours dans vos prières, et de la même bouche dont vous demandez les grâces qui vous sont nécessaires, vous en demandez l'exécution. Le

pain dont vous avez besoin chaque jour, et la juste peine de votre ressentiment sont également l'objet de vos vœux. Pardonnez-nous, comme nous pardonnons : *Dimitte nobis, sicut dimittimus.* (*Matth.*, VI, 12.) Pardonnez donc et on vous pardonnera. Les promesses et les serments d'un Dieu vous en sont les garants. Mauvais serviteur, deviez-vous donc avec tant de rigueur, exiger de votre compagnon une si légère somme, après que je vous ai fait grâce d'une si considérable? Cent deniers valent-ils dix mille talents? Qu'on le jette dans un cachot, il n'en sortira point qu'il n'ait payé jusqu'au dernier sou : *Nonne oportuit te misereri conservi tui, sicut ego tui misertus sum?* (*Matth.*, XVIII, 33.)

Ce parallèle a quelque chose de plus frappant dans la personne de Jésus-Christ. Devenu semblable à nous par la nature qu'il a prise, ses exemples sont bien plus à notre portée que ces traits éminents de perfections divines qui sont l'objet de nos adorations. Le voilà, cet Homme-Dieu, maître du monde, égal à son Père, juge des vivants et des morts, à qui une parole suffirait pour anéantir toutes les créatures, le voilà devenu l'opprobre des hommes. Grands et petits, rois et peuples, tout l'insulte de concert. Ses plus grands amis, ceux qu'il a comblés de bienfaits, semblent ne vouloir se signaler que par l'ingratitude et la perfidie. On est ingénieux à multiplier et à varier les outrages, à les assaisonner de tout ce qu'ils peuvent avoir de plus amer. Les plus noires calomnies, les accusations les plus atroces, non-seulement sont répandues dans le public, mais portées à des tribunaux; elles y sont écoutées, elles y sont crues, il y est condamné. Les soufflets, les fouets, les crachats, les épines, les chaînes, le gibet, rien n'est épargné. Traité comme un insensé, vendu comme un esclave, couronné comme un roi de théâtre, comparé, préféré à un Barabbas, crucifié entre deux voleurs, qu'on imagine, s'il est possible, et plus d'outrages, et de plus sanglants, et de quelqu'autre espèce; qu'on imagine, si l'on ose, plus de puissance, plus de grandeur, plus de bonté, plus d'innocence dans celui qui souffre; plus de bassesse, plus d'indignité, plus d'injustice, plus de fureur dans celui qui l'outrage.

Au milieu de cet abîme de douleurs et d'anéantissement, à quel transport de colère, de vengeance, d'emportement ne doit-il pas se porter? A n'écouter que la nature, tout paraît alors légitime, nécessaire. En faudrait-il tant pour allumer en nous le plus violent incendie? Hélas! il se tait, il ne répond rien à ses accusateurs, il embrasse le perfide qui le trahit, il trouve mauvais que saint Pierre le défende, il fait un miracle pour guérir celui que l'apôtre avait blessé, il se couche comme un agneau sur la croix, il ouvre le paradis à un des voleurs, il donne la sainte Vierge pour mère à tous les hommes; et, dans le temps qu'il souffre le plus, dans le temps qu'on le mérite le moins, dans le temps qu'on y est le moins attentif et le moins sensible, et que l'héroïsme de sa générosité est comme perdu dans l'oubli, il prie pour ceux qui le font mourir et demande leur grâce. Il offre pour leur rédemption le sang même qu'ils ont la cruauté de répandre, et la mort qu'ils lui font souffrir doit, dans ses intentions bienfaisantes, servir à leur salut éternel. Le côté qu'ouvre la lance doit être leur asile : *Dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Bien plus, il plaide leur cause, il excuse leur faute et s'ôte à lui-même la gloire du pardon : *Nesciunt quid faciunt.* (*Ibid.*) Enfin, mettant le sceau à toutes ses vertus par ses derniers sentiments et ses dernières paroles, il meurt après ce grand effort de charité, comme ne pouvant rien faire de plus admirable. Il déclare que tout est consommé : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Une vertu si héroïque pouvait-elle ne pas avoir le plus rapide succès? Elle fut la source de la conversion du bon larron. L'éclipse du soleil, le tremblement de la terre, les autres miracles qui l'accompagnèrent le touchèrent moins que ses vertus divines. Ils n'étaient pas même arrivés encore, remarque saint Léon; mais le bon larron avait vu un miracle supérieur à tous les autres dans le pardon accordé par le Seigneur à ses plus mortels ennemis : *Latro pœnitentia ductus est audiens Christum pro crucifixoribus orantem.* Exemple divin, pouviez-vous manquer d'avoir des imitateurs? Saint Cyprien embrasse ses bourreaux. Saint Louis comble de grâces ses assassins; une foule de martyrs font des miracles pour leurs tyrans, un nombre de confesseurs tendent la joue droite à ceux qui leur ont donné des soufflets sur la gauche. L'histoire de l'Eglise est enrichie d'une infinité de ces traits; et, quoi qu'en dise le monde, on a vu dans tous les siècles les précieuses semences de la parole et des actions d'un Dieu porter des fruits excellents de charité.

Bornons-nous à un exemple aussi frappant dans ses circonstances qu'admirable dans son héroïsme, et nous sentirons le prix d'une vertu qui fut la gloire la plus parfaite de l'homme. Saint Etienne, ce généreux disciple d'un Dieu crucifié, ouvre à tous les chrétiens la carrière du martyre et de l'amour des ennemis. Jusque-là, frayée seulement par un Dieu, la route affreuse de la mort, le sentier épineux de la charité, l'un et l'autre fort au-dessus des forces de la nature, avaient paru impraticables; mais l'exemple d'Etienne les aplanit en même temps tous les deux. Le martyre et la clémence marchent d'un pas égal. Il semble que Dieu veuille les associer dans sa couronne. Etienne scelle du même sang la foi et la miséricorde, et peut-être serait-il difficile de dire laquelle des deux le rendit plus admirable. En priant pour ceux qui le lapidaient, dit saint Grégoire de Nazianze, il offrait à Dieu quelque chose de plus grand que la mort même. Jésus-Christ, qui semblait ouvrir les cieux pour être avec la cour céleste le spectateur

de son combat, voyait avec moins de complaisance son courage à souffrir leurs coups que sa bonté à prier pour eux : *Pro lapidantibus orabat, aliquid morte majus Christo offerens.* Heureuses prémices du christianisme naissant! première victime de la vérité, première victime de la charité, doublement martyr, doublement chef des martyrs, vainqueur des peines qui l'accablent,! vainqueur des sentiments qui l'agitent, il atteste à tout l'univers la vérité de sa doctrine et la possibilité de sa morale. La même bouche qui venait de s'ouvrir pour établir la divinité de Jésus-Christ s'ouvre pour demander grâce. Les dernières paroles du premier héros chrétien furent ces deux grands oracles que l'Eglise n'oubliera jamais, qui sont l'abrégé de l'Evangile : Je vois Jésus-Christ à la droite de Dieu : *Video Jesum a dextris Dei* (*Act.*, VII, 55); et celle-ci: Pardonnez-leur leur péché : *Ne statuas illis hoc peccatum.* (*Ibid.*, 59.)

Soyez vous-même le juge au mérite et l'arbitre de sa gloire. Quelle admiration ne fait pas naître invinciblement, et presque malgré vous, dans votre cœur, le seul récit d'une action si héroïque! Quel spectacle touchant pour ceux qui en furent les témoins, que saint Etienne, accablé d'une grêle de pierres, ramassant le peu de force qui lui reste et se mettant à genoux pour demander la grâce de ses bourreaux! Surpris avec raison de cette force toute céleste, pouvez-vous lui refuser le juste tribut de vos éloges et de votre vénération ? Louange sincère, vénération profonde que le plus vindicatif accorde lors même que, par la plus étonnante contradiction, il court lui-même à la vengeance! Ainsi j'oppose à vos ressentiments l'exemple d'un Dieu et l'exemple d'un homme, la charité du maître et celle de la victime. Chacun des deux doit vous confondre. Faut-il de l'élévation pour vous faire sentir l'autorité du précepte ? Le Tout-Puissant l'accomplit. Faut-il de la faiblesse pour en faire sentir la possibilité? L'homme l'exécute. L'un parle à l'esprit et en confirme la vérité; l'autre parle au cœur et en facilite la pratique. Ah! si vous ne pouvez pas imiter votre Dieu, vous défendrez-vous d'imiter votre frère ? *Si non potes imitari Deum, saltem imitare conservum.*

Quoique sans doute les plus généreuses réconciliations des gens de bien, et quelquefois même des mondains, soient bien inférieures au mérite, à l'héroïsme du premier diacre, ne sentez-vous pas une pareille surprise quand vous en êtes instruit? Je ne sais quelle douce estime et quelle glorieuse approbation se répand alors dans le cœur; je ne sais quelle secrète honte de ne pas l'imiter et quelle secrète envie d'avoir le même courage, tant il est vrai que notre âme, naturellement chrétienne, conserve encore, au milieu des ténèbres qu'y répandent les passions, les sacrées étincelles de la lumière divine qui l'éclaire et le goût intérieur de la vertu qui la conduit. La fureur de la vengeance peut bien l'émousser, mais ne l'arrachera jamais. Ah! pourquoi donc résister à ces glorieux, à ces légitimes mouvements? Pourquoi, par une honteuse brutalité, vous arrachez-vous à vous-même la couronne précieuse de la miséricorde? Se peut-il qu'une mauvaise honte fasse courir à l'ignominie, qu'un faux point d'honneur ravisse la plus solide gloire ? Eclairez-nous, Seigneur, faites-nous sentir le prix de la plus haute perfection du christianisme qui, dans le ciel, fera la plus grande gloire et qui, dès ce monde, fait le plus véritable honneur du chrétien.

Est-il nécessaire de faire sentir aux hommes l'horreur et la honte des duels, triste et monstrueux fruit de la vengeance ? Oublions la loi divine que transgressent, la loi humaine que violent, le péché mortel que commettent, le châtiment éternel que méritent tous ceux qui se livrent à cette aveugle fureur; mais oublierons-nous les châtiments flétrissants qu'endurent dès ce monde et celui qui y a survécu, et celui qui en est la victime? Leur personne, leur mémoire, leur famille, tout est également frappé de la plus déshonorante infamie qu'ait pu imaginer un grand prince, dont l'abolition du duel fait la gloire. Qu'en pense-t-on, même dans le monde, et faut-il que, dupes de quelque frivole discours, aussi méprisable que ceux qui le tiennent, séduits par l'appât d'un faux honneur, ils aillent sacrifier l'honneur même et la vie? Les gens de bien en gémissent et méprisent leur ridicule fureur; les libertins mêmes, après avoir dit quelque mot sur leur prétendue valeur, se moquent de leur folie. Qu'est devenu le nom de ces célèbres duellistes qui, dans leur temps, ont étonné l'humanité par l'excès de leur emportement? Absolument oubliés; à peine l'histoire parle, en passant, d'un petit nombre, avec les humiliantes réflexions qui caractérisent les forfaits, à peu près comme on y conserve le souvenir des monstres et des insensés qui ont un moment amusé le public.

On prétendrait en vain à la gloire flatteuse de la clémence si, par un aveuglement trop ordinaire, content de conserver la charité au fond du cœur, on refusait de donner à son ennemi des marques certaines d'une sincère réconciliation par des services réels et par l'exacte observation des lois de la politesse. Je ne lui veux aucun mal, dites-vous; mais je ne veux ni le voir ni l'entendre. Je le dois à ma dignité, que j'avilirais par des bassesses; à ma sûreté, que j'exposerais par un excès d'indulgence; à l'intérêt même de mon ennemi, que l'impunité laisserait croupir dans sa faute, et qu'une juste sévérité peut redresser. Vous ne lui voulez aucun mal; et que feriez-vous de plus, si vous lui en vouliez ? Est-ce donc ainsi que s'exerce la charité, que la charité se montre, que la charité édifie? Est-ce donc la charité que Dieu vous ordonne ? Avec quel soin il distingue le cœur et la main, le sentiment et les œuvres, le retour et la preuve! *Diligite* (*Matth.*, V, 44), voilà les sentiments· *orate*

(*Matth.*, XXVI, 41), voilà les paroles; *benefacite* (*Luc*, VI, 27), voilà les services. Le précepte renferme tout, la vraie charité n'excepte rien. Est-ce là la bonté que vous espérez de Dieu, que vous demandez? Content d'un amour infructueux et stérile, qui ne produirait pour vous aucun fruit de grâce, que deviendrait votre salut, si Dieu ne vous pardonnait que comme vous pardonnez aux autres? Voilà pourtant la mesure sur laquelle vous serez mesuré.

Ne vous flattez pas de goûter ces douceurs célestes, si, borné à quelques marques extérieures de charité, le cœur demeure toujours aigri. L'onction de la grâce est incompatible avec ce poison secret qui corrompt tout. C'est dans le cœur que doit régner cette charité bienfaisante, si vous voulez qu'elle y produise des fruits exquis. Pussiez-vous en imposer aux hommes par cet extérieur hypocrite, en imposeriez-vous à Dieu, vous en imposeriez-vous à vous-même? Les yeux du Seigneur, les yeux de la conscience percent les plus secrets replis et les plus épaisses ténèbres, et vous feront le plus cruel, mais le plus juste procès. Deux sortes de personnes se trompent sur l'étendue de ce commandement, l'un des plus absolus et des plus inviolables. Les uns bornent tout à l'intérieur, et se croient dispensés d'en donner des marques extérieures; nous les avons combattus dans la première partie; les autres bornent tout à l'extérieur, et se croient dispensés d'accorder encore les sentiments. Illusion de part et d'autre; le cœur et la main, les sentiments et les œuvres doivent aller de concert; on ne saurait impunément les séparer. Le cœur doit être le principe, les œuvres sont les fruits; elles en sont l'interprète. Ainsi par le fruit juge-t-on de l'arbre. L'extérieur ni l'intérieur seuls ne suffisent pas même pour obtenir la gloire de la charité, ni pour en goûter la douceur.

SECONDE PARTIE.

Etre ami de Dieu, vivre en paix avec soimême, gagner le cœur de tout le monde, c'est le moyen le plus sûr de vivre heureux sur la terre, et c'est à celui qui sait pardonner que cette douceur est réservée: *Mansueti hæreditabunt terram.* (*Psal.* XXXVI, 11.) En imitant le Seigneur, il s'assure la profusion de ses grâces; en se rendant supérieur à lui-même, il possède son propre cœur. Les bienfaits lui répondent du cœur des autres; les sources de sa gloire sont aussi les sources de son bonheur. L'olivier et le laurier croissent pour lui sur la même tige, ils réunissent de la même main le miel et la couronne. Le vindicatif, au contraire, se creuse à lui-même les deux abîmes de la honte et du chagrin; il n'est en paix avec personne. La guerre n'est pas moins ouverte avec son Dieu. Lui-même il s'arrache sa propre félicité: objet du mépris et de la haine de tout le monde, imitateur et complice de l'ennemi de Dieu, livré à ses remords, victime de l'agitation et du trouble. Concluons, quelque penchant que nous sentions à la vengeance, que la vengeance coûte cher. Ce n'est qu'au prix de ce qu'on a de plus précieux qu'on se procure un plaisir également injuste et frivole. Le pardon, au contraire, est d'un prix inestimable: une légère violence accumule sur nous tout à la fois le plaisir et la gloire. Oui, mon Dieu, dans le commandement que vous nous faites d'aimer nos ennemis, ce sont moins vos droits ou leur avantage que nos propres intérêts que vous avez voulu ménager. La loi leur est moins favorable qu'à nous.

1° Entrons dans un cœur livré au ressentiment. Quel chagrin, quel trouble, quelles noires pensées, quelle sombre rêverie! Insensible à tout, il ne pense qu'à l'objet qui l'afflige, il est rongé par la douleur et ne se nourrit que de poison. Il me semble voir cet abîme de l'*Apocalypse*, d'où il ne sort qu'une épaisse fumée et une foule de monstres. Il ne songe qu'à se venger. Le bien de son ennemi l'accable de douleur, son malheur le réjouit. Le mal fait son espérance, le mal fait sa nourriture, le mal est l'objet de ses vœux. Il enfante mille projets chimériques, il se repaît des plus affreuses idées, contemplant intérieurement un ennemi expirant sous ses coups, il attise le feu qui le brûle, il aiguise le fer qui le perce, il invente de nouveaux supplices. Ses idées, ses projets, tout frivoles qu'ils sont, assouvissent un peu sa fureur, il y goûte un repos, un plaisir secret; mais bientôt vient le désespoir de n'oser ou de ne pouvoir les satisfaire par l'exécution, semblable à un homme qui jouit en songe de l'objet de sa passion, et qui se trouve à son réveil les mains vides. Le sommeil fuit ses coupables paupières, la société lui est insipide; incapable de s'appliquer aux moindres affaires, ou n'y donnant que par force une légère attention, distrait, entraîné, plein de ses peines au milieu même des plaisirs, il ronge le frein malheureux qu'il s'est imposé, il se roule dans les épines qu'il a entassées, il est dévoré du feu qu'il a allumé: *Ambulate in flammis quas accendistis.* (*Isa.*, L, 11.)

Les effets en sont sensibles. Ce visage pâle, ce changement de couleur, ce regard effaré, ces yeux étincelants, cette bouche écumante, ces mots entrecoupés, ce geste déconcerté, cette contenance embarrassée; la présence de l'objet, comme un coup de foudre ou un poison violent, l'abat ou le met en furie; ces murmures, ces plaintes, ou plutôt ces imprécations, ces blasphèmes, ces paroles qui font gémir la religion et la pudeur; ne se possédant plus, courant à pas précipités, grinçant des dents, renversant tout, déchargeant sa rage sur les choses les plus innocentes, les plus insensibles, comme si des meubles et des murailles étaient comptables de son malheur; souvent en venant à des excès où la justice humaine est obligée d'employer ses derniers remèdes. Quel comble d'horreur, quand ces excès sont commis par un sexe dont tout annonce la douceur et la modération, par des personnes que tous les liens

de la nature et de la grâce unissent si étroitement, quand on les porte au pied des autels! Quelle horreur de voir un père, une mère déchirer son propre sein et maudissant dans ses enfants la vie qu'elle leur a donnée, renouveler des crimes qui, dans la personne de l'innocent Abel, étonnèrent le monde naissant! Quelle horreur, lorsque le temple, ensanglanté par des ressentiments que la présence de Dieu ne peut éteindre, voit renaître des jours malheureux qui virent les profanations et les barbaries de l'impie Antiochus!

Grand Dieu, est-ce là vivre? Ah! si la vengeance procure de tels plaisirs, la vengeance peut-elle avoir des charmes, ou plutôt est-il de remède plus efficace et de plus fort préservatif contre la plus effrénée de toutes les passions, que la noire mélancolie, l'inhumaine brutalité, les malheurs extrêmes où elle plonge? Tout pécheur est à lui-même sa peine, dit saint Augustin; mais personne n'est de lui-même un plus cruel bourreau que le vindicatif. Ce n'est qu'à ses dépens qu'il se venge; que dis-je? il venge plutôt son ennemi qu'il ne se venge lui-même, puisqu'enfin il se fait plus de mal qu'à lui. Un ennemi serait trop vengé, s'il pouvait être témoin des agitations de celui qui cherche à le perdre. Fût-il le plus dénaturé, il ne pourrait le punir plus rigoureusement qu'il se punit lui-même : semblable à celui qui, pour entraîner son ennemi dans sa chute, se précipiterait dans l'abîme avec lui. Telles étaient les salutaires réflexions que faisait faire à David irrité la sage épouse de Nabal. Craignez, lui disait Abigaïl, les reproches secrets que vous fera votre conscience, lorsque vous serez vengé de mon mari; c'est un chagrin que vous vous épargnerez en lui faisant grâce : *Non erit hoc tibi in singultum cordis quod sanguinem effuderis.* (I *Reg.*, XXV, 31.) Et David, revenu à lui-même, lui disait avec reconnaissance : Que je suis redevable à votre sagesse de m'avoir empêché de me venger! *Benedicta tu, prohibuisti me ne me ulciscerer.* (*Ibid.*, 33.)

Quel calme au contraire dans le cœur d'un homme miséricordieux, uniquement touché du malheur de celui qui l'offense! Ce cœur plein de bonté l'aime toujours. Au lieu de boire le poison de la colère, il fait couler le lait et le miel, il ne désire et ne cherche qu'à lui faire du bien. Semblable à un arbre chargé de fruit, il peut bien éprouver la furie d'un indiscret qui le secoue; mais toujours inébranlable sur ses racines, il s'y affermit par l'agitation même et répand libéralement ses délicieux trésors sur ceux mêmes qui le frappent. Semblable à un doux ruisseau, dont l'onde pure, troublée par le passant qui la remue, en coule avec plus de force et ne cesse de lui prodiguer à lui-même de quoi étancher sa soif; semblable au soleil couvert de quelque nuage, il sort encore plus brillant et éclaire les nuages qui l'obscurcissaient et y dépeint son image : tel l'homme qui sait oublier une injure, supérieur à toutes les attaques, n'en devient que plus heureux et plus glorieux. L'amour des ennemis, à le bien prendre, flatte un cœur noble par les endroits les plus délicats, il flatte en un sens ses passions mêmes. Rien n'est plus beau que le doux empire que la patience nous ménage, rien de plus misérable que l'esclavage où l'emportement nous réduit. Est-il rien de plus flatteur pour l'amour-propre, que la sublime beauté de cette action divine? La justice secrète que l'on se rend, la couronne secrète que l'on se donne, l'assurance secrète où l'on est des suffrages des gens de bien, tout cela n'est-il d'aucun prix? N'est-il pas presque à craindre que ces retours délicats et les éloges qui en sont inséparables quand cette action devient publique, ne soient un écueil pour l'humilité? Disons mieux, ces douceurs sont légitimes; elles sont le prix de la vertu et le fruit d'une bonne conscience : *Gloria mea testimonium conscientiæ meæ, et una mens condonat et gaudet.*

Une âme basse ne sentira pas ce que je dis. Brutalement acharnée à la poursuite d'une lâche vengeance, trop bornée pour porter ses regards au delà de l'objet qui la frappe, elle ignore les délicats retours qui font les délices d'un cœur généreux. Prenons-la donc par ses intérêts. La vengeance, après tout, est embarrassante. Epier les occasions de nuire, être toujours inquiet sur le succès de ses projets, avoir toujours à craindre de nouveaux malheurs, la paresse naturelle de l'homme en gémit, et malgré le courage dont il se pique, sa timidité naturelle en est alarmée. On ne satisfait la vengeance qu'aux dépens de bien d'autres passions. L'orgueil est souvent obligé de ramper devant ceux à qui on veut faire prendre les armes, l'avarice doit acheter leur protection, le travail arrache le plaisir; tout en souffre : la générosité du pardon épargnerait tout. Votre ennemi est-il plus fort que vous? Songez qu'il peut vous en coûter cher de le trop poursuivre. Déjà satisfait et peut-être même fâché du mal qu'il vous a fait, il ne pense plus à vous en faire; peut-être même songe-t-il à le réparer. Le piquer de nouveau, le réveiller mal à propos, c'est aller vous briser à un écueil certain. On a toujours trop d'ennemis. Vos intérêts vous imposent un silence dont Dieu vous tiendra compte. S'il est plus faible que vous, qu'en avez-vous à craindre? Ne rougiriez-vous pas de tremper vos mains dans le sang d'un enfant? En lui faisant du bien, vous le gagnerez. Tout faible qu'il est, il peut vous être utile. On n'a jamais trop d'amis. Pourquoi donc ne pas se faire honneur du pardon? Pourquoi ne pas s'en procurer la douceur, quand la vengeance doit être également inutile, désagréable et honteuse?

Effet d'autant plus funeste, que par des accroissements continuels et inévitables l'orage grossit à chaque instant. Vous vous vengez : mais sera-t-on en reste avec vous, ne se vengera-t-on pas? Chacun des coups que vous portez attire quelque fâcheux retour : injure pour injure, affront

pour affront, blessures pour blessures. Chacun de ces traits blesse de part et d'autre ce cœur ulcéré. Le ressentiment croît à mesure, on enchérit sur la vengeance, rien enfin ne peut l'assouvir. Ce sont des étincelles qui allument un incendie que rien n'est capable d'éteindre. Toutes les passions ont leurs progrès; l'objet même et la possession, loin de les satisfaire, ne font qu'irriter les désirs. Les richesses, les faveurs de la fortune excitent la soif de l'avare et de l'ambitieux, et l'incontinence, tous les jours plus effrénée, cherche en vain dans mille raffinements infâmes de quoi assaisonner des charmes dont la possession même ternit l'éclat en augmentant le penchant. La colère s'anime de même de plus en plus par un combat de vengeance qui excite des passions mutuelles et les rend insatiables. Qu'on remonte à la source; un mot que la charité devrait laisser tomber valait-il la peine qu'on en fît un monstre? Quel enchaînement de réponses vives, de saillies brusques, de reproches piquants, d'explications offensantes ont enfin fait des ennemis implacables de ceux dont un moment de patience eût à jamais réuni les cœurs sous les douces lois de l'amitié! *Responsio mollis frangit iram.* (*Prov.*, XV, 1.)

2° La douceur rend ami de Dieu, la colère son ennemi. Tous les maux seraient médiocres, le plus grand, le plus essentiel, c'est le risque de son salut. Livrer tous ses biens pour acheter la vengeance, s'arracher la vie pour avoir le plaisir de blesser son ennemi, mettre le feu à sa propre maison pour brûler la sienne, folies pardonnables en comparaison. Le comble de l'extravagance, c'est de perdre Dieu, de perdre son âme pour satisfaire son ressentiment. Y pensez-vous? Un péché vous fait mille fois plus de mal que vous n'en avez reçu, mille fois plus que toute votre colère ne peut en faire. Votre ennemi vous a dépouillé de quelque bien temporel, vous vous ravissez vous-même les biens célestes. Il a terni votre gloire, pourquoi la perdez-vous pour l'éternité? Il a blessé votre corps, il a attenté à votre vie; hélas! la plaie n'est-elle pas assez profonde? Pourquoi encore porter le glaive jusque dans l'âme et perdre la vie de la grâce? Avez-vous donc conspiré contre vous-même, êtes-vous de concert avec votre ennemi, pour vous faire des maux que le plus cruel tyran ne vous eût jamais faits? Vous le détruisez auprès d'un protecteur par vos médisances, et vous perdez pour vous-même la protection de Dieu; vous le dépouillez de ses biens, et vous renoncez à l'héritage céleste; vous levez contre lui une main meurtrière, et vous ne voyez pas que vous allumez contre vous la foudre. En lui creusant un précipice, vous vous ouvrez l'enfer; vous armez Dieu en vous armant; le coup que vous déchargez sur lui retombe sur vous. Ah! n'est-ce pas assez d'un ennemi? Faut-il encore mettre Dieu dans les intérêts de votre adversaire, en armant sa justice? Votre ennemi a fait une faute, hélas! n'est-ce pas assez d'une, n'est-ce pas trop? Faut-il en faire une seconde? Dieu n'est-il pas assez offensé, faut-il l'offenser encore? La haine d'un mal doit-elle en faire commettre un nouveau, celui-ci en sera-t-il le remède? En allumant un brasier, éteint-on une étincelle; et pour se débarrasser d'un ennemi mortel, faut-il se faire un ennemi immortel par son péché?

Je défends, disait un grand prince, qu'on venge les injures faites à ma personne. Si elles sont le fruit de la légèreté, il faut les mépriser; si la folie en est la cause, elles sont dignes de pitié; si c'est la malice, je dois les pardonner: *Si quis nomina nostra maledicto lacesserit, pœnis nolumus subjacere; si enim ex levitate processerit, contemnendum; si ex insania, miserendum; si ex injustitia, remittendum.* Par un raisonnement bien plus fort encore, j'ajoute: Pardonnez à la légèreté, mérite-t-elle l'excès de votre ressentiment? Pardonnez à la folie, n'est-elle pas un digne objet de votre charité? Pardonnez même à la malice, n'êtes-vous pas assez vengé, ne l'êtes-vous pas trop par la faute même qu'on a commise? Si elle est mortelle, un enfer ne la punira-t-il pas assez? Ce qui satisfait un Dieu est-il au-dessous de vos droits? Si la faute est légère, les feux du purgatoire ne sont-ils pas assez ardents? Voilà le sort qui attend votre ennemi, sans que vous ayez la peine de la poursuite, vous assurant même le mérite de la clémence. Oseriez-vous en demander davantage, voudriez-vous en exiger tant? Ouvrez ces ténébreux abîmes, contemplez-y votre ennemi livré à la rage des démons, au désespoir de vous avoir offensé, tandis que jouissant de sa faute, vous êtes plus heureux dans le ciel de l'avoir soufferte. Mais à Dieu ne plaise que je vous estime assez peu pour croire vous donner un objet de consolation dans les flammes éternelles! Jetez plutôt les yeux sur la conversion de votre ennemi. Un repentir sincère vous rendra tôt ou tard une justice complète. Pénétrez dans ce cœur alors brisé de douleur au souvenir de sa faute. L'infortuné fond en larmes, il se jette en esprit à vos pieds, il vous demande grâce. N'êtes-vous pas satisfait? Auriez-vous la lâcheté de vouloir frapper encore celui qui se livre à vos coups? Sachez donc attendre la vengeance; vous la ménagez même plus sûrement par le pardon. La contrition ou l'enfer vous rendront tôt ou tard triomphant. Ne perdons pas, par une impatience déplacée et une satisfaction prématurée, un droit certain que Dieu fera valoir pour vous. Comblez votre ennemi de biens, rendez-le plus coupable, affermissez votre droit. Dieu, dit Tertullien, est un dépositaire bien sûr de la vengeance. Heureux l'homme miséricordieux qui la lui abandonne! Dieu se déclare son défenseur; la justice divine lui garantit et sa vengeance et son mérite, et une paix profonde et une récompense éternelle; que ses intérêts sont en des mains fidèles: *Optimæ vindictæ sequester Deus.*

Qui pourrait décrire les célestes douceurs

dont l'âme d'un homme patient est inondée après cet acte héroïque de charité? Il en a d'abord coûté pour s'y résoudre; mais que l'onction de la grâce en dédommage abondamment! Tendres cœurs, dévoués au service du Dieu des miséricordes, vous savez seuls combien il est doux d'être dans son amitié et d'en avoir par ce sublime courage la consolante assurance. Tel un soldat qui, après avoir remporté sur l'ennemi de glorieuses dépouilles, a l'honneur de les apporter aux pieds de son prince; tel un martyr qui se présente au trône de son Dieu couvert du beau sang qu'il vient de répandre pour son service; tel l'homme charitable qui, après avoir donné à manger à Jésus-Christ dans le pauvre, lui demande son royaume; telle une chaste vierge qui, le lis à la main, suit le divin Agneau partout où il va. Quelle joie aussi lorsqu'on paraît aux yeux du Seigneur, après avoir remporté une victoire complète, non par les armes cruelles de la mort, mais par les aimables armes de la clémence! On réunit toutes les palmes différentes. Par un nouveau genre de martyre on a fait couler, au lieu de sang, les plus grands bienfaits sur ses bourreaux mêmes. Une charité héroïque a fait à son ennemi et dans sa personne à Jésus-Christ l'aumône la plus difficile et la plus précieuse. Les violences qu'on se fait à soi-même retracent dans le cœur toutes les rigueurs de la pénitence et la ferveur de la prière; et par un nouveau genre de virginité, le cœur demeure parfaitement fidèle au milieu des assauts d'une tentation aussi redoutable que celle qui alarme les vierges.

Avec quelle douceur et quelle confiance dit-on à Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés!* (*Luc.*, XI, 3.) J'ai tout à craindre de votre justice; mais n'ai-je pas tout à espérer de votre miséricorde, après avoir été miséricordieux? Vous vous y êtes solennellement engagé : *Beati misericordes*, etc. (*Matth.*, V, 7.) Serais-je puni après avoir pardonné; serais-je condamné après avoir absous; serais-je perdu après avoir sauvé? J'en appellerais à vous-même. Le sang que j'ai conservé crierait pour moi miséricorde autant que celui d'Abel crierait vengeance. J'ai dans mon cœur la clef du vôtre, mes sentiments sont les garants de vos bontés; vos promesses sont-elles douteuses? *Date, et dabitur vobis; dimittite, et dimittemini.* (*Luc.*, VI, 37.) J'en ai dans le cœur de mes ennemis mêmes, j'ai su m'en faire des protecteurs, j'ose m'en rapporter à eux et souscrire à ma condamnation, s'ils la prononcent. Leurs suffrages sont-ils suspects; seriez-vous plus rigoureux qu'ils ne le sont; aurais-je moins à craindre un ennemi qu'un père? Ils le doivent, j'ai mérité leur cœur en leur donnant le mien dans le temps qu'ils en étaient le moins dignes. Un pauvre plaide la cause de celui qui lui a fait quelque part de ses biens. Un coupable pardonné serait-il indifférent au plus grand bienfait et au plus inespéré? Image du paradis, où, dans un calme inaltérable, la charité parfaite des saints pardonne aux téméraires mortels qui osent les blasphémer, et reçoit enfin des impies mêmes les justes hommages qui sont dus à la vertu.

Doux calme d'une légitime confiance, vous ne fûtes jamais le partage d'un cœur vindicatif; l'esprit de Dieu se trouve-t-il dans le trouble et dans le désordre? Ce doux zéphir ne se fait sentir que dans la paix d'une conscience tranquille. Il faut être dans le jardin fermé de l'Epoux pour y cueillir les fruits et en goûter la douceur. Ainsi qu'un vent impétueux, l'emportement dissipe la douce rosée de la grâce, tarit la source des saintes larmes, brise les fleurs, disperse les fruits, trouble l'air pur et serein qu'on y respire. Noirs orages de la colère, vous élevez jusqu'au ciel les ondes mutinées, et vous faites faire un triste naufrage au cœur passionné. Image trop naturelle de l'enfer, Dieu peut-il voir sans horreur ces cœurs livrés au démon de la haine? Peuvent-ils manquer de porter tôt ou tard leurs attentats sur cette bonté infinie qui ne se prête pas à leur ressentiment? Injuste à leur gré, en permettant le mal qui les afflige, elle devient l'objet de leur aversion et de leurs blasphèmes. La sagesse, la justice, la providence de Dieu sont souvent peu épargnées. On trouve un secret plaisir à l'offenser. Il semble que le péché nous venge d'un maître impitoyable qui nous interdit la liberté de nous venger; cependant on a beau faire, cette rage diabolique ne rassure point. On ne peut se dissimuler le danger d'un malheur sans bornes. On sait que le Très-Haut s'est réservé à lui seul la vengeance : *Mihi vindicta, et ego retribuam.* (*Rom.*, XII, 19.) On sent qu'en refusant le pardon, on s'en ôte l'espérance. On n'ignore pas que la conduite qu'on tient à l'égard des autres décidera de celle que Dieu tiendra à notre égard. En pardonnant on acquiert sur sa miséricorde un titre qu'il a daigné confirmer par des serments, et en refusant le pardon, on donne à sa justice un titre dont il n'a pas moins juré qu'il se servirait. Quel repos peut goûter celui qui, par sa faute, précipite sa perte et se plonge le poignard dans le sein?

S'il s'assure une éternité de supplices dans l'autre vie, et dès celle-ci un enfer anticipé dans son cœur par ses péchés et ses remords, il s'arrache en même temps les ressources en rendant inutiles tous les secours de la religion. Osera-t il prier? Quel succès attendre de ses prières? Il se condamne en priant, il prie contre lui-même pour son ennemi. Il refuse tout à Dieu, en sera-t-il exaucé? Il refuse de l'entendre, en sera-t-il écouté? Osera-t-il approcher de l'autel dont les avenues lui sont interdites, jusqu'à ce qu'il se soit réconcilié? Osera-t-il assister à ce sacrifice où l'innocent s'immole pour les coupables qui l'ont offensé? Osera-t-il recevoir des sacrements qui sont des gages de réconciliation, et qui deviennent pour lui des sacriléges? Mais tout est utile à l'homme charitable. Il prie et il appuie les prières du crédit de la charité. Il approche de l'autel, il y est introduit par la charité. Il reçoit les

sacrements, il y recueille les fruits de la charité. Il assiste au sacrifice, il participe au chef-d'œuvre de la charité. Quelle douceur pour l'un ! la charité se charge de ses intérêts : quelle douleur pour l'autre ! elle embrasse ceux de son adversaire.

3° La douceur se fait aimer du prochain, la colère se fait haïr de tout le monde. En butte aux traits du Seigneur, aux prises avec soi-même, on ne l'est pas moins avec tout le genre humain. Bienheureux les pacifiques, ils posséderont la terre ! Malheur à ceux qui manquent de douceur, ils en seront l'exécration ! Ils sont, comme Ismaël, aux mains avec tout le monde, tout le monde est aux mains avec eux. Un homme colère peut-il avoir des amis? Est-il aimable, est-il raisonnable ? Il sait trop peu aimer pour espérer d'être aimé. Inaccessible à ses plus familiers, quelque ami, quelque innocent qu'on puisse être, on craint toujours avec raison qu'il ne décharge sur nous sa mauvaise humeur. On le fuit avec soin, et on plaint l'infortuné que son triste sort réduit à en être la victime. On compare le poids de ses peines avec la légèreté de sa faute, et souvent avec la grièveté de celles qu'a commis celui qui le traite si mal, et usant d'une rigoureuse compensation, chacun fait le procès à celui qui se fait justice. Toujours suspect dans sa cause, on le récuse, on appelle de son jugement et on le condamne sans pitié. Chacun craint le même sort et cherche ses sûretés. En punissant un ennemi, attendez-vous à vous en faire une infinité d'autres, et à refroidir la plupart de vos amis. Le pardon, au contraire, la bonté du cœur cimente l'amitié qu'on nous porte, nous gagne, nous attache nos ennemis mêmes, nous en fait de vrais amis. La colère nous fait tout perdre, la charité nous assure tout : *Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum.* (*Gen.*, XVI, 12.)

Quel tort ne se fait-il pas à lui-même ! Les moments critiques de ressentiment, il est heureux qu'on les oublie et qu'on les laisse couler avec indulgence. Voudrait-il qu'on jugeât de lui, qu'on le peignît par ces traits odieux ? Qu'il se dérobe dans ces moments aux yeux du public, il ne peut le faire trop tôt, il ne peut chercher de solitude trop profonde. Son honneur aurait trop à perdre s'il se trouvait quelque témoin, à moins que la charité indulgente ne les fasse regarder comme des moments de folie dont il n'est pas le maître, surtout quand les emportements sont dans le caractère. Un furieux qui ne pardonne rien, que tout met en feu, qui porte tout à l'excès, est le fléau de la société ; on le craint, on le fuit, on l'abhorre : heureux qui ne court point les risques d'un commerce si dangereux ! A quoi ne s'expose-t-on pas soi-même ? Car enfin, si l'on n'est pas plus sage que lui, c'est une guerre déclarée. Qui peut se promettre de l'être toujours, quand il faut sans cesse avoir les armes à la main ? Peut-il ne pas échapper aux plus modérés, qu'on attaque injustement, bien des traits mortifiants pour l'agresseur, qui, en le punissant de ses fautes, seront le signal d'un nouveau combat ? *Manus ejus contra omnes*, etc.

Que votre cœur en soit le juge. N'aimez-vous pas plus tendrement ces personnes pleines de modération et de douceur, auprès de qui on est sûr de trouver de l'indulgence? C'est la bonté ou la colère qui frappe le plus dans le caractère, qui décide le plus dans la société. Cette vertu obtient presque grâce pour tous les défauts ; le vice contraire ternit toutes les vertus. On souffre tout de ces personnes, parce qu'elles savent tout souffrir. Débarrassé avec elles de la continuelle nécessité de se défendre et de veiller sur tous ses pas, on est aussi content de ces caractères complaisants et faciles, qui font les délices du commerce de la vie, qu'on est justement indigné contre ces caractères emportés et difficiles qui la rendent insupportable. C'est par là que Dieu lui-même veut être aimable. Sa grandeur le fait adorer, sa justice le fait craindre, sa miséricorde le fait aimer. Les menaces arrachent des hommages, la clémence gagne les cœurs, la foudre fait des esclaves, et la grâce, des enfants.

Concluons donc, puisqu'il est si glorieux et si doux de pardonner les injures, que c'est être ennemi de soi-même de courir après la vengeance. Immolons tous nos ressentiments aux pieds de la croix, et nous mériterons que Dieu nous pardonne, et qu'un jour même il nous venge. Comblons nos ennemis de bienfaits, il nous prodiguera ses faveurs, et nous jouirons à jamais dans le ciel de la gloire promise aux âmes miséricordieuses, etc

DISCOURS XXXIV.

SUR L'UNION ET LA CHARITÉ.

En finissant ma visite, je vous tiens, mes frères, le langage que Jésus-Christ tenait à ses disciples (*Joan.*, XIV, 27) : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, non pas une paix comme celle que donne le monde, paix équivoque, superficielle, peu durable, mais une paix parfaite, qui sera l'heureux prélude de celle dont vous jouirez dans l'éternité. Heureux, si je tire ce fruit précieux de mes faibles travaux ! heureux vous-mêmes, si vous savez conserver inaltérable cette paix salutaire ! votre salut en dépend, et même votre bonheur sur la terre. La paix vous procurera tout, ou vous aidera à en supporter la privation et en adoucir l'amertume. Les raisons générales qui engagent les chrétiens et même les hommes à vivre en paix, vous regardent également ; mais il en est bien de particulières prises de votre état.

Il n'en est pas d'une communauté religieuse, comme des personnes du monde. L'union que forme la religion est la plus étroite, la plus indissoluble, la plus sacrée ; ce sont des personnes destinées et obligées, par tout ce qu'il y a de plus saint, à passer leur vie ensemble, sans pouvoir être séparées que par la mort. Hélas ! occupées des

mêmes exercices, vivant sous les mêmes lois, vous proposant les mêmes vues, ayant les mêmes intérêts, faut-il que pouvant si aisément, et devant par tant d'endroits faire la félicité les unes des autres, vous ne fissiez que vous rendre mutuellement malheureuses? Oui, si vous n'avez soin de vous prévenir, de vous supporter, d'agir avec une parfaite intelligence, votre maison ne sera-t-elle pas un enfer où l'on deviendra le tourment, le démon les uns des autres?

Plusieurs raisons. Les mécontentements qu'on se donne dans les communautés sont 1° plus fréquents; 2° la plaie en est plus profonde; 3° les suites en sont plus fâcheuses. Au contraire, les bons offices qu'on s'y rend, 1° sont en plus grand nombre; 2° ils ont quelque chose de plus touchant; 3° ils ont des suites plus heureuses. Aimez-vous, mes frères, les uns les autres : *Filioli, diligite invicem;* que votre plus grand plaisir soit d'en faire à tout le monde; n'oubliez pas ces paroles chantées solennellement le jour de votre profession : Qu'il est doux de voir des frères vivre ensemble dans un parfait accord! *Ecce quam bonum et quam*, etc. (*Psal.* CXXXII, 1.) Nous n'avons presque d'autre peine dans le monde même, et à plus forte raison dans la religion, que celle que nous nous faisons : *Nemo cæditur nisi a seipso.*

1° La multiplicité des peines. Dans le monde on a des ressources pour se débarrasser de ce qui déplaît. Quelqu'un cesse-t-il d'être à notre goût, on le quitte, on n'y pense pas; dans un monastère on ne se quitte pas, il faut vivre ensemble, et avoir devant les yeux l'objet de son aversion. Du matin au soir, aux mêmes endroits, aux mêmes exercices, en mille rencontres n'a-t-on pas mille besoins les unes des autres? Si l'on cherche à l'éviter, quelle gêne, quelle attention pour se tenir continuellement sur ses gardes! Si la guerre est ouverte, quoique peut-être on n'en vienne à aucun excès grossier, combien de petits mots, de traits piquants, de railleries, de mépris, de froideurs, de gestes! tardera-t-on même à en venir aux excès?

Surtout si ce sont des personnes en place à qui on soit obligé d'avoir recours, ou qui soient obligées de veiller, d'agir, de reprendre. Quelle situation plus triste que celle d'un supérieur à tous moments désobéi, croisé par un inférieur toujours aigri, prévenu, mécontent, à qui il ne peut rien ordonner, en rien attendre, le corriger en rien? A son tour, quel joug plus insupportable que celui d'un inférieur qui ne peut avoir recours qu'en tremblant à son supérieur, en qui il devrait trouver un cœur de père, qui s'en voit toujours rebuté, n'en éprouve que des rigueurs ou de l'indifférence, à qui on refuse tout, qu'on reprend, qu'on châtie pour les moindres fautes, à qui on montre une prévention continuelle, un visage toujours sévère, et des manières rebutantes?

Ah! si vous vouliez les unes et les autres rentrer en vous-mêmes, vous sentiriez la profondeur de la plaie. Si pour un moment on se mettait à la place de ceux dont on est ainsi le fléau, on verrait bientôt combien il est triste d'être si maltraité. La vie devient à charge, quand on ne peut y espérer de beau jour; c'est un martyre perpétuel. Ces coups sont si rudes, en si grand nombre, se suivent de si près, que la vertu la plus héroïque pourrait à peine y tenir.

Mais si on a soin de le prévenir par ses manières et ses services, rien de plus agréable. Un mot gracieux, un coup d'œil prévenant, une petite attention, un rien, un je ne sais quoi qui revient à tout moment, gagne, charme, enlève tous les cœurs. C'est une douce rosée qui ranime les fleurs desséchées par les ardeurs du soleil, un beau jour qui chasse les ténèbres, un ruisseau qui délasse... tel l'air docile d'un inférieur, l'accueil obligeant d'un supérieur.

Cette consolation est bien nécessaire. La religion a ses peines, et des peines considérables, si on ne les adoucit. A quoi ne s'expose-t-on pas à la fin? Est-ce donc pour se rendre malheureux qu'on quitte le monde, pour être dans l'esclavage qu'on s'assujettit à une règle? Mais quand l'union règne, tout respire la douceur de la charité, tous les membres du corps se prêtent leurs secours et un appui mutuel. Un royaume divisé est sur le point de sa ruine; une communauté bien unie est à couvert de tout : c'est une armée invincible, parce qu'elle est en bon ordre, bien disciplinée et rangée en bataille. Vous savez ce trait remarquable de l'histoire. Un père mourant appelle ses enfants, prend un paquet de plusieurs fils attachés ensemble : *Rompez-les*, leur dit-il. Tous leurs efforts furent inutiles. *Tout faible que je suis*, ajouta-t-il, *j'en viendrai à bout.* Il détache ces fils, et les prenant séparément, les rompt sans peine. *Voilà*, leur dit-il, *l'effet de l'union : on est invincible. La division vous désarme, vous met en prise, multiplie vos ennemis, elle y ajoute vos amis mêmes.*

2° Les suites de la mésintelligence dans un monastère ont ordinairement ces trois funestes caractères : elles sont, 1° plus scandaleuses; 2° plus difficiles à réparer; 3° plus criminelles. Quel effet ne produisent pas ces divisions dans le monde! que n'en dit-on pas! Rien de plus scandaleux. Si la charité est bannie des cloîtres, où se trouvera-t-elle? Fût-elle bannie du reste du monde, ce devrait être pour elle un asile où l'on fût sûr de la trouver. Des personnes consacrées à Dieu, qui font profession de pratiquer même les conseils, violeront-elles le premier, le plus essentiel des préceptes?

Quel scandale entre vous-mêmes! Ne vous y trompez pas, tout porte coup dans une communauté, on n'y fait guère en ce genre de faute sans conséquence. Outre le mauvais exemple qu'on donne, on se dégoûte mutuellement de son état, on se rend la religion, la vie même insupportables. De quels péchés n'est-on pas cause? On fomente les mécontentements, on s'autorise dans ses

plaintes, on attise le feu de la discorde. Quel préjudice surtout lorsque l'ancienneté, la régularité extérieure, les charges, l'esprit, les talents donnent plus de poids à l'exemple! c'est un feu dévorant qui consume tout.

Quel scandale chez des Hospitalières ! La charité fait l'essence de leur institut, elles l'exercent sur des malades, objets du monde les plus dégoûtants; elles souffrent leurs incommodités, leurs humeurs, leurs plaintes : ne souffriraient-elles pas les faiblesses de leurs sœurs? Des épouses du Seigneur, avec qui l'on passe la vie, l'on est si étroitement uni, de qui l'on peut être quelque jour supérieure ou inférieure, seraient-elles moins chères, moins respectables dans l'état éminent de la perfection, et avec toutes leurs vertus, que des étrangers, des inconnus, souvent aussi chargés de crimes que d'ulcères?

Quel scandale chez des Ursulines ! Y manquerait-on de politesse? Obligées de l'enseigner aux enfants, dont le public leur confie les premières années, ne leur montrerait-on de si bonne heure que ce qu'ils devraient toujours ignorer ? Apprendrez-vous à une fille à respecter ses parents, à bien vivre avec ses frères, si vous manquez de respect pour vos frères, et de charité pour vos sœurs? Une maîtresse vive et emportée formera-t-elle une mère de famille qui entretienne la paix dans la maison, une femme qui vive bien avec son mari? Le théâtre de la dissension peut-il être l'école de la charité et de la paix?

3° Ce sont les maux les plus irréparables, parce que communément ce sont les haines les plus irréconciliables. Il est rare qu'un religieux pardonne sincèrement, et revienne de bonne foi. Tôt ou tard ces réconciliations apparentes s'évanouissent ; le masque tombe, le feu caché sous la cendre se rallume plus que jamais, le cœur se montre enfin ce qu'il est. Accoutumé depuis un noviciat à des dehors de modération et de régularité, à un langage de paix et de charité, forcé de donner l'extérieur à la bienséance ou à l'obéissance, la dissimulation devient familière, on n'attend que l'occasion favorable de se procurer une vengeance que l'on médite depuis longtemps. L'occasion s'offre-t-elle, a-t-elle quelque chose de plausible, on s'en félicite, on la saisit avidement, on éclate d'autant plus qu'on a été plus gêné. Les péchés des religieux sont des péchés réfléchis, dont il est rare qu'on se corrige.

Enfin à quels excès ne se porte-t-on pas? On a vu des religieux mettre le feu à leur maison, empoisonner la communauté, confondre, pour se venger, l'innocent avec le coupable. Que de calomnies, de libelles diffamatoires, de cris tumultueux, de mauvais traitements ! Est-il de loi d'humanité pour un religieux en colère? On en a vu soupirer après les oignons d'Egypte, chercher dans des plaisirs criminels de quoi se dédommager de la contrainte où ils vivaient.

Combien de crimes intérieurs encore plus considérables! On se livre au désespoir, ennuyé d'une prison dont on ne peut supporter la rigueur, on cherche dans la mort un terme à ses maux, on se la désire, on la désire aux autres, si on n'ose se la procurer. Dans ces tristes moments que de désobéissances au supérieur ! que d'infractions des règles ! On manque cent fois de propos délibéré, on trouve un secret plaisir dans cet air de liberté qui flatte l'indépendance, il semble qu'on se délivre du joug en le secouant, et qu'on devienne son maître en désobéissant.

Combien de doutes sur sa vocation, de regrets de s'être engagé, de désirs de changer d'état, d'infidélités à la grâce ! On maudit le jour de sa profession, les murailles de son cloître, les règles, les supérieurs, les fondateurs. Comment en parle-t-on ? La Providence, la bonté de Dieu ne sont pas plus épargnées. Que de sacriléges dans ces temps orageux ! Les confessions, les communions sont autant de coups mortels qu'on porte à son âme; car enfin dans cet état de ressentiment peut-on approcher des sacrements ? On voudrait bien s'épargner le sacrilége; mais la règle presse, un supérieur exige, le respect humain entraîne, on n'ose passer pour coupable, on franchit ce pas redoutable, on boit et mange sa condamnation.

Au reste ce ne sont pas les prétextes qui manquent, et les plus saints en apparence. Une religieuse en colère en manqua-t-elle jamais? N'est-ce pas toujours bien avant dans l'enfer qu'elle met ses adversaires? Il y va de la gloire de Dieu, de l'honneur de la religion, du bon exemple, du bon ordre ; et de quoi n'y va-t-il pas quand il y va de sa vengeance? Cependant on fait les plus belles protestations qu'on n'a pas le plus léger ressentiment, qu'on est prête à rendre service. Que le bandeau qu'on met sur les yeux est épais ! Quand on ne cherche que la gloire de Dieu, ce n'est pas avec tant d'emportement qu'on la cherche ; on se contente de celle qu'il veut se rendre, et on laisse à ceux qui en sont chargés la manière de la procurer; on gémit, on prie, on attend les événements, au lieu de vouloir goûter sa propre victoire dans celle qu'on fait semblant de demander pour Dieu.

Quand j'entends des religieuses demander la punition de leurs sœurs, il me semble voir les disciples priant le Seigneur de faire tomber le feu du ciel sur une ville infidèle. *Vous ne savez*, leur dit-il, *de quel esprit vous êtes* (*Luc.*, IX, 55), vous ne voulez qu'une guerre implacable ; mais un père voit des enfants dans des coupables, il aimerait mieux les recevoir dans son sein que les attacher à son char : moins il y a de sang répandu, plus la victoire lui paraît complète. On peut dire à ces personnes si zélées ce que disait la vénérable Mechtilde du Saint-Sacrement à une de ses filles, qui la reprenait de sa trop grande indulgence : *Je vais me corriger, ma sœur, et je vais commencer par vous à être sévère.* Ce n'est pas là la charité dont saint Paul fait le portrait : elle est douce et compatissante ; elle excuse, elle pardonne, croit, espère,

souffre tout; elle n'est ni ambitieuse ni jalouse, et ne cherche point ses intérêts. (I *Cor.*, XIII, 7, et seq.)

Je finis par l'exemple du Sauveur, votre époux. Il était plus innocent que vous ne fûtes jamais; sa cause était celle de Dieu même; ses propres frères l'avaient trahi, ses créatures l'avaient condamné; il expire dans les supplices. Quelle prière adresse-t-il à son Père? Lui dit-il : Frappez, punissez mes ennemis et les vôtres : il y va de votre gloire et du bien de l'univers, à qui cet exemple de justice est nécessaire. Ignorez-vous leurs crimes? Déclarez qui je suis et qui vous êtes. Hélas! au contraire : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (*Luc.*, XXIII, 34); je vous offre mon sang pour ceux mêmes qui le répandent, et la mort qu'ils me font souffrir doit servir à leur rédemption. C'est à ce prix que vous ressemblerez à Jésus-Christ. Tout le reste n'est qu'une piété chimérique qui ne servira qu'à vous perdre.

DISCOURS XXXV.

SUR LA DOUCEUR.

Des charmes de la douceur.

C'est une vérité qui a su réunir tous les suffrages, que la douceur a quelque chose d'aimable et de charmant. Quand on veut faire le portrait d'une personne qui a gagné notre cœur, le premier trait qu'on en rapporte, par un langage comme naturel et une espèce d'effusion : Elle est pleine de douceur et de bonté. Ne préfère-t-on pas, dans la société, ceux en qui on remarque ce caractère engageant? Les plus brusques eux-mêmes ne sauraient compatir avec leurs semblables; ils se déplaisent et se choquent mutuellement; il leur faut, dans la complaisance des autres, une espèce d'assaisonnement qui tempère le feu de leur naturel. Parmi les animaux, un agneau et une colombe n'obtiennent-ils pas de nous, par un penchant presque invincible, la préférence sur le lion et le tigre? Non, ce n'est ni au lion ni au tigre que le sceptre doit être accordé : un agneau donnera des lois à la terre : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ.* (*Isa.*, XVI, 1.)

Pourquoi la douceur a-t-elle tant d'attraits? Parce qu'elle prend les hommes par leur fort et par leur faible. Elle les gagne par leurs bonnes et par leurs mauvaises qualités; elle s'insinue par leurs défauts et par leurs vertus : par leurs défauts, dis-je, en ne les choquant pas; par leurs vertus, en les faisant valoir.

Ce premier avantage, de ne pas choquer le vice et de ménager les passions, révoltera peut-être les gens de bien, qui se font un devoir de les combattre; mais il est bon de remarquer que, quoiqu'il ne soit jamais permis d'approuver ou de flatter le mal, on peut cependant, pour une bonne fin, se servir des passions mêmes et des défauts des autres pour les gagner : on ne les gagne même que par là. Ce n'est qu'en choquant leurs passions qu'on les révolte et qu'on les perd. N'a-t-on pas besoin soi-même de se servir de ses passions et de son caractère, pour s'animer et s'encourager? Au lieu qu'en se combattant trop brusquement, un zèle indiscret rebute et nous éloigne de la vertu. Les passions, à le bien prendre, ne font pas un si grand mal; elles deviennent utiles ou funestes, selon l'usage qu'on en fait et l'objet qu'on leur donne. Est-ce un mal d'aimer tendrement, quand c'est Dieu que l'on aime? Est-ce un mal de haïr vivement, quand c'est le péché que l'on hait? Qu'on s'afflige des offenses de Dieu, qu'on se réjouisse de sa gloire, qu'on craigne, qu'on espère, qu'on s'irrite, tout peut se faire saintement. Quel mal y aurait-il donc à tourner les passions humaines vers le bien, et les flatter pour un moment, afin d'en faire un si saint usage? La grâce travaille sur la nature, et ne la détruit pas. Rien ne choque plus un homme passionné que la résistance qu'on fait à ses désirs. Lui contester ouvertement ce que l'ivresse de la passion regarde comme un bonheur, ou le nuage de la prévention comme une vérité, c'est s'attirer tout son mépris et toute sa haine, et se rendre inutile à son salut; mais lui céder pour un temps, entrer dans ses vues autant qu'on le peut, lui procurer une partie de ce qu'il désire, ne lui demander qu'une suspension, et lui laisser entretenir ses espérances et amuser ses désirs, c'est le servir selon son goût, et, en gagnant sa confiance, c'est acquérir sur lui un entier ascendant.

La douceur tient parfaitement cette sage conduite : complaisante, elle approuve ce qu'elle peut et se tait sur le reste; compatissante, elle entre dans ses peines et les adoucit; bienfaisante, elle travaille pour lui; patiente, elle attend le moment favorable; insinuante, elle le gagne sans qu'il s'en défie : *Dilectus Deo et hominibus.*

Il faut, comme dit l'Apôtre, pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, se faire tout à tous. Rien ne flatte davantage que de voir qu'on pense comme nous. C'est une espèce d'empire qu'on exerce sur l'esprit et sur l'âme. La victime que la douceur présente calme la plus furieuse colère. La haine et l'amour sont satisfaits dans la conformité des sentiments qu'ils trouvent, quoique avec quelque tempérament. Les facilités qu'offre la douceur apaisent la crainte et affermissent l'espérance. Rien de plus aimable qu'un homme qui se prête à tout. Cependant la passion, semblable à un enfant qui crie et qu'une nourrice apaise en le berçant, la passion s'assoupit, s'éteint et passe, ou devient peu à peu capable d'entendre raison; et les avis d'un homme qui a su se faire aimer sont presque tous efficaces : *Supervenit mansuetudo et corripiemur.* (*Psal.* LXXXIX, 10.)

La douceur met en œuvre toutes les bonnes qualités, soit de celui qui l'éprouve, soit de celui qui l'exerce. Un homme qui se possède jouit bien mieux de son esprit et de

ses talents, et peut bien plus aisément les mettre en œuvre. La vivacité défigure tout; elle ne se donne pas le temps de réfléchir; la rapidité de ses saillies ne laisse apercevoir que le désordre de la passion. Semblable à un peintre qui, au lieu de distribuer avec réflexion les couleurs de son tableau, les y jetterait brusquement, elle brouille, elle obscurcit, elle brise tout et s'arrache à elle-même tout ce qu'elle a de bon, et que la douceur aurait fait valoir. Elle n'est pas moins injuste pour les autres. La vivacité déconcerte et la douceur encourage; la vivacité fait peu de cas de tout, et la douceur ne néglige rien. Elle donne aux autres le temps de s'expliquer, de se développer, de se justifier; elle prend leur parti, ajoute à leurs raisons, les approuve, les rend efficaces; elle excuse avec condescendance tous les défauts, et met dans un beau jour les moindres vertus, qu'elle récompense avec soin. Ce succès flatteur qu'elle ménage donne une noble émulation. Chacun se sait bon gré du fruit de ses peines, et se sent redevable à celui qui a su les apprécier, au lieu que le mauvais succès rebute et fait qu'on se dépite aisément contre ceux dont on peut soupçonner la vivacité d'y avoir contribué. C'est ainsi que la vivacité arme et que la douceur intéresse tout le monde. Faut-il être surpris si l'un est un aussi heureux négociateur que l'autre est malheureux; si l'un sait se faire des amis de ceux mêmes dont il triomphe, et l'autre des ennemis de ceux mêmes qu'il voudrait ménager? C'est ainsi que la douceur fait agir tous les ressorts du cœur humain : *Mansuetis dabit gratiam.* (*Prov.*, III, 34.)

De l'efficace de la douceur.

Jamais la force de la douceur n'a mieux paru que dans l'établissement de la religion chrétienne. Qu'on s'imagine un monde entier dont la plus grande partie, gouvernée par un prince redoutable, forme un empire presque sans bornes, et tout le reste, partagé à différents monarques, présente autant d'ennemis différents à combattre. On forme le dessein d'attaquer toutes ces puissances à la fois et de les faire passer sous des lois nouvelles, tout opposées à leurs inclinations, à leurs usages, à leurs intérêts. Qui pourrait se promettre, avec les plus nombreuses armées, d'exécuter dans plusieurs siècles un si vaste projet? Qui pourrait espérer de le faire d'une manière solide et durable? Que de sang à répandre, que de feux à allumer, quelle désolation à porter partout! encore même, quel fruit en attendre? La république romaine à peine, après sept à huit cents ans de combats opiniâtres, où elle a été cent fois vaincue, est enfin parvenue à établir ce fameux empire qui, accablé par sa propre grandeur, va bientôt se partager en autant de royaumes qu'il a de provinces. Les plus puissantes monarchies sont des siècles à se former, et une révolution subite les renverse, tant il est vrai que la force des armes n'est ni efficace ni durable. Elle se fait trop d'ennemis, elle se les rend trop implacables pour pouvoir compter sur ses victoires.

Mais ce que les plus grands conquérants ne sauraient faire, la douceur de la loi chrétienne, la douceur des apôtres l'exécuteront. Quelques hommes de la lie du peuple, faibles, méprisables, sans secours, sans talents, sans appuis, attaqueront à la fois tous les empires, leur feront changer de face, détruiront l'ancienne religion et y établiront un règne nouveau : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* (*Matth.*, V, 4.) Armés de leur seule patience, ne versant d'autre sang que le leur, n'allumant d'autres feux que ceux dont on les brûle, n'aiguisant d'autres glaives que ceux dont on les perce, ne répondant aux insultes que par des bénédictions, ne se défendant que par le silence, ils se rendront maîtres de l'univers, élèveront leur trône sur les débris de tous les autels, et dix-sept siècles, marqués par les plus étonnantes, les plus continuelles, les plus générales persécutions, n'ont pu voir encore renverser cet ouvrage inébranlable de la douceur. En effet, cette vertu désarme l'homme, ou plutôt l'arme contre lui-même et lui fait aimer sa défaite, et l'intéresse pour son vainqueur : *Minus est quod tibi labor bellicus subdidit quam quod pax Christiana subegit.*

Qu'on suppose un homme furieux et le plus animé, le poignard à la main, qui court à la vengeance; son parti est pris, il ne respire que le sang et le carnage. Qu'on lui oppose un enfant dont la douceur et l'innocence font toute la force, les armes lui tombent des mains, il cède aux charmes invincibles de cette puissante faiblesse; sa fureur se change en pitié, il oublie, il pardonne tout. Si quelquefois l'histoire nous fait voir un Hérode assez barbare pour tremper ses mains dans le sang de l'innocent, ces monstres d'inhumanité sont trop rares pour tirer à conséquence.

Dans la chaleur même du combat, les animaux les plus féroces se laissent apprivoiser par la douceur. Le coup violent d'un canon s'amortit, tombe et se perd sur un monceau de laine : *Responsio mollis frangit iram.* (*Prov.*, XV, 1.) David, allant à la rencontre de Saül irrité, le désarme par sa soumission. La sage Abigaïl court au-devant de David pour excuser la folle conduite de son imprudent époux, détourne la foudre de dessus sa tête. L'eau qui tombe goutte à goutte perce le plus dur rocher. Dieu lui-même ne peut s'en défendre, sa miséricorde ne peut tenir contre une sincère contrition. Il résiste au superbe et donne la grâce aux humbles. Prêt à punir l'impie Achab, il suspend le châtiment en faveur de son humiliation : *Nonne vidisti humiliatum Achab?* (III *Reg.*, XXI, 29.) Pourquoi, en effet, prendre à pure perte le glaive contre un ennemi qui ne résiste pas? La victoire est complète, l'humanité permet-elle de frapper quand il est sans défense, qu'il se livre à vos coups? Un homme doux qui cède le champ de bataille, laisse

goûter un plein triomphe à son adversaire. La douceur et la paix, qui vont à sa rencontre, bannissent la défiance et l'invitent à oublier les horreurs et l'incertitude de la guerre, pour jouir en repos du fruit de sa conquête. L'homme est naturellement porté à la douceur, il aspire au repos. La colère et la vengeance sont des passions incommodes, il en coûte de se livrer à leurs mouvements. A quelques caractères près, en petit nombre, qui se plaisent dans le désordre, et qui en souffrent les premiers, le commun des hommes n'est pas né méchant; il aime la tranquillité, il est charmé que la douceur la lui fasse trouver, d'autant mieux que la douceur met à couvert tous ses intérêts. Quand on ne lui conteste rien, qu'a-t-il à prétendre et de quoi pourrait-il se plaindre? Au lieu que l'emportement et la violence, quelque juste qu'on en suppose le sujet, paraissent toujours sous un étendard ennemi; on court aux armes, on se met sur la défensive, on combat tout, parce qu'on croit avoir lieu de se défier de tout, tandis que la douceur, au contraire, qui paraît toujours sous des enseignes amies, prévient en sa faveur et se fait ouvrir toutes les portes. Ainsi pique-t-on un homme de générosité et de reconnaissance, et on l'engage à se déclarer en faveur de celui qu'il trouve dans ses intérêts. C'est une intelligence secrète qu'on se ménage contre lui-même dans son propre cœur : *Fili, in mansuetudine opera tua perfice, et super gloriam hominum diligeris.* (*Eccli.*, III, 19.)

De la douceur en Dieu.

Allons chercher jusque dans le sein de la Divinité la véritable source de la douceur, non pas sans doute de cette vertu qui consiste à modérer les mouvements violents dont on n'est pas le maître; elle ne peut se trouver dans un Dieu exempt de tous les défauts, mais de ce caractère de longanimité, de compassion et de condescendance qui en est le fruit. J'ose dire que c'est le vrai caractère de Dieu, et le plus digne de lui; il est l'effet de ses perfections les plus admirables. Dieu est patient, dit Tertullien, parce qu'il est éternel : *Patiens, quia æternus.* J'ajoute, sur cette même idée, qu'il est patient, parce qu'il est puissant, parce qu'il est juste, sage, bon. L'emportement, au contraire, la colère et la cruauté sont des marques de faiblesse, d'ignorance et d'injustice. Les grandes âmes souffrent et pardonnent, les âmes basses se vengent et s'irritent.

C'est à vous que je m'adresse, homme vindicatif: pourquoi vous presser si fort de détruire un ennemi qui vous blesse? Ah! vous craignez qu'il ne l'emporte tôt ou tard sur vous; vous voulez prévenir le mal dont vous vous croyez menacé, c'est-à-dire que vous sentez votre faiblesse, et que, vous défiant des événements, vous ne voulez pas courir le risque de vous voir vaincu. Votre prétendu mérite est trop équivoque pour être basardé. Il n'est pas à l'épreuve d'un critique qui l'éplucherait de trop près. Il faut donc écarter ce censeur incommode, lui imposer un utile silence; et si on ne peut l'avoir pour ami, le mettre au moins hors d'état de nuire. Il faut le faire au plus tôt, l'occasion pourrait manquer, on n'en a pas toujours les moyens et la force. Où est allée donc cette force prétendue, et pourquoi vous-même vous en défier? Le Seigneur, qui connaît son éternité et sa toute-puissance, n'a point de ces vaines alarmes. Quand il suspend sa vengeance, il n'ignore pas que tôt ou tard on tombe entre ses mains, et qu'il peut toujours faire payer bien cher les téméraires démarches de ses ennemis. En quelque temps qu'il les châtie, il est toujours maître de leur sort. Souverainement parfait, leur maligne censure ne fait naître en lui ni inquiétude sur leur jugement, ni empressement à leur imposer silence : tel que le soleil dont l'éclatante lumière ne peut être obscurcie par quelques légères vapeurs que ses rayons vont dissiper, tel qu'un grand roi dont le repos ne peut être troublé par les inutiles murmures de quelques vils esclaves. C'est faire beaucoup d'honneur à son ennemi, et bien plus qu'à soi-même, de croire qu'il doive nous faire changer d'assiette : *Qui habitat in cœlis, irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* (*Sap.*, IV, 18.)

Une expérience journalière fait voir que les personnes du mérite, de la naissance, du pouvoir le plus médiocre, sont les plus sensibles et les plus vives. Tout est pour elles bientôt perdu, parce qu'ayant peu à perdre, pour peu qu'on leur ôte, il ne leur reste rien. Un homme pauvre ne fait jamais de petites pertes; mais un homme riche peut en souffrir de grandes sans s'incommoder. Il peut attendre un débiteur, parce qu'il peut se passer du payement. Ainsi une vertu éminente ne se trouble pas d'une calomnie, une science profonde laisse avouer sans peine une erreur, un prince qui peut tout se prête aisément à la clémence. Il est des moments heureux où tout réussit; pourquoi ne pas les laisser venir? Il en est de critiques où l'on gâte tout; pourquoi s'y livrer par une précipitation imprudente? Où en serions-nous réduits, si le Seigneur irrité pour chaque faute, et impatient comme les hommes, écoutait d'abord sa colère? Il y a longtemps, disait un ancien, que le ciel aurait épuisé ses foudres s'il en eût lancé à chaque péché. Avec quelle patience nous souffre-t-il, sans se rebuter de nos délais et de nos ingratitudes! Chaque jour avec la même bonté il fait lever son soleil sur le juste et sur l'impie, chaque jour, avec la même bonté, il vient frapper à la porte de notre cœur. Combien de grâces perdues, combien de jours inutiles! N'importe, il y a douze heures au jour, peut-être fera-t-on à la dernière ce qu'on avait auparavant refusé. Combien de temps saint Augustin résista-t-il au Seigneur! David croupit une année entière dans le crime. Madeleine fut plusieurs années pécheresse. Enfin le moment arrive, ils se convertissent. Dieu souffre; une éternité le dédommagera dans le ciel ou le vengera dans l'enfer.

La sagesse de Dieu ne parle pas moins en notre faveur que sa puissance ; il nous connaît trop pour s'irriter beaucoup. Si les hommes connaissaient l'étendue de la faiblesse humaine, ils auraient plus d'indulgence pour leur prochain ; s'ils connaissaient les vrais motifs qui font agir, ils ne condamneraient pas avec tant de précipitation. Se choque-t-on des fautes d'un enfant, d'un insensé, d'un malade, d'un homme grossier qui manque d'éducation? Hélas! ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. On souffre, on explique, on excuse ce qu'ils disent et ce qu'ils font, on devine ce qu'ils veulent dire L'impatience n'est qu'un effet du peu de lumières.

De la douceur de Jésus-Christ.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.) Sagesse éternelle, est-ce donc là toute la leçon que vous avez à nous faire? Faut-il pour si peu de chose vous donner vous-même en exemple? Que ne dites-vous plutôt : Apprenez de moi à créer le monde, à faire des miracles, à changer les cœurs, ou, si la vertu a quelque chose pour vous de plus touchant, que ne dites-vous : Apprenez de moi cette grandeur d'âme, ce zèle, ce courage héroïque, en un mot quelques-unes de ces vertus éclatantes, plus convenables à la Divinité qu'une vertu commune, apanage ordinaire des personnes simples ou faibles? Non, non, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Imitez cet exemple et vous aurez tout le reste. Considérez Marie, cette vertu en fit le caractère. L'Agneau de Dieu vécut toujours en agneau, comme la brebis qui se tait devant celui qui enlève sa toison,. dans son gouvernement, dans sa conduite, dans son esprit.

. Ce n'est pas sans raison que la loi évangélique est appelée une loi de grâce et d'amour ; au lieu que la loi ancienne était une loi de rigueur et de crainte. Qu'on examine la manière dont ces deux lois ont été intimées, les règles qu'elles renferment, les menaces ou les récompenses dont elles sont appuyées, les moyens qu'elles accordent. Tout est sévère, terrible, inflexible dans l'une; tout est doux, engageant, prévenant dans l'autre.

Le Seigneur veut enfin faire l'honneur à son peuple de lui donner des lois. Il se fait annoncer plusieurs jours à l'avance avec tout l'air imposant d'un souverain ; il se montre, non au milieu de son peuple, mais sur le haut d'une montagne; il y fixe le trône redoutable d'où il fera entendre ses volontés : défense absolue à toute sorte de personnes, sous peine de mort subite, de passer certaines bornes qu'il prescrit : ordre de se purifier et de préparer tout pour ce grand jour. Ce jour arrive, et tout à coup on voit une montagne tout en feu. Les éclairs, le tonnerre et la foudre accompagnent cette majesté formidable, elle ne parle qu'en tonnant, elle ne se fait voir qu'au milieu des flammes, elle n'agit que la foudre à la main. C'est sur des pierres que se grave cette loi éternelle. S'il daigne entrer dans quelque détail avec son ministre, il faut qu'il disparaisse quarante jours ; qu'il les passe sans boire ni manger; que du fond d'une nuée obscure dont il est environné, il se montre enfin avec un visage éclatant, dont les yeux des juifs éblouis ne peuvent soutenir les rayons.

Mais cet aimable Sauveur, dont la bénignité et l'humanité apparurent parmi nous, prendra une route bien différente. Il se fera petit avec nous et comme nous; il sera revêtu de la même chair, sujet aux mêmes faiblesses, se prêtant aux moindres enfants, aux pécheurs, aux femmes de mauvaise vie, accessible à tout le monde, allant lui-même chez les malades, les guérissant tous. Loin de défendre qu'on l'approche, il invite tout le monde à venir à lui. *Venite ad me omnes* (*Matth.*, XI, 28); loin de menacer de mort, il promet la vie : *Veni ut vitam habeant* (*Joan.*, X, 10) ; loin de lancer la foudre, il donne son sang à boire et sa chair à manger. Il ne brise pas un roseau cassé, il n'éteint pas le lumignon qui fume. Loin de parler d un ton de maître, et du milieu des airs, on n'entendra pas sa voix dans les places publiques : *Non audietur vox ejus in plateis.* (*Isa.*, XLII, 2.) Quel style simple, aisé, naturel ! il n'a rien d'absolu, d'impérieux, d'imposant. Ce n'est plus le temps où l'on disait : C'est moi le Dieu des armées qui vous commande; mais il invite et il exhorte avec des ménagements et une bonté surprenante. Il n'ordonne pas, il prie, il conjure, il engage. Si quelqu'un veut venir après moi, dit-il, je suis le médecin ou le bon pasteur ; ou si quelquefois il donne des ordres, c'est de l'aimer et d'aimer son prochain : *Hoc est præceptum meum.*) *Joan.*, XV, 12.) Il ne propose rien qu'il ne fasse le premier; il donne son exemple même pour motif. Des paraboles, des comparaisons familières, à la portée de tout le monde, font bien voir que, bien loin de dominer sur nous, il ne veut que nous instruire et insinuer dans nos cœurs plutôt des conseils que des préceptes. Heureux ceux qui sont pacifiques ! heureux ceux qui sont pauvres ! heureux ceux qui ont le cœur pur ! Malheur au contraire aux riches, aux voluptueux ! Tantôt c'est une conversation suivie avec la Samaritaine, un entretien familier avec les Chananéens, avec Nathanaël et mille autres; tantôt c'est une réponse à des questions qu'on lui fait, une explication de quelques difficultés qu'on lui propose. Ce n'est pas sur des tables de pierre qu'on écrira tout son Evangile, il ne veut que le graver dans les cœurs, il ne demande pas même qu'on recueille ses paroles divines ; et si le zèle des premiers fidèles n'y eût engagé les évangélistes, nous serions privés de ces précieux trésors. Les préceptes qu'il nous donne, généraux dans leur objet, ne renferment ni lieu ni temps précis, comme l'ancienne loi ; tout est comme abandonné à l'amour. Cette douce liberté, qu'une infinité de cérémonies et de devoirs particuliers qu'il fallait exécuter à la lettre, avait ôtée

aux juifs, l'Evangile nous la rend tout entière. Je ne suis pas surpris si ce peuple, qui aurait autrefois mieux aimé que Moïse lui parlât que le Seigneur : *Non loquatur nobis Dominus* (*Exod.*, XX, 19), ce peuple, dis-je, reconnaît que Jésus-Christ a les paroles de la vie éternelle. Ils le suivent les trois jours entiers dans le désert pour l'entendre, ils se pressent auprès de lui pour l'aborder ; on est obligé de passer sur le toit, ne pouvant percer la foule ; on monte sur les arbres pour le voir passer.

Un appareil si différent nous annonce des lois bien différentes, et dans la nature de ce qu'elles prescrivent, et dans les circonstances qui les accompagnent. Que de rigueur dans les unes, et de douceur dans les autres! La crainte fut le motif le plus commun dans celles-là, et l'amour dans celles-ci. Là tout est plein de menaces, ici de promesses. La moindre infraction est sévèrement punie, les châtiments y sont marqués et la mort est assez ordinairement la peine qu'on impose. Il n'est point d'article qui n'ait sa punition : il semble que le législateur veuille lier les mains au magistrat, et craigne qu'il ne soit trop indulgent ; mais Jésus-Christ n'impose aucune peine, il ne veut que les liens de la charité : *Diliges Dominum.* (*Matth.*, XXII, 37; *Marc.*, XII, 30; *Luc.*, X, 27.) C'est là, selon lui, toute la loi et les prophètes. Il n'a paru irrité que deux fois : la première, quand saint Pierre veut le dissuader de souffrir : l'autre quand il chasse les marchands du temple. Mais après tout, il ne prend des fouets que pour les alarmer et les corriger, et il n'en fait point d'autre usage. La loi de Moïse pardonnait rarement, le châtiment suivait de près l'offense. Un homme qui ramasse un peu de bois le jour du sabat est lapidé; des serpents de feu sont envoyés dans le camp, y mordent des milliers d'Israélites ; la terre entr'ouverte sous les pieds des Coré, Dathan et Abiron, les engloutit tout vivants dans les enfers ; un feu dévorant, sorti du tabernacle, dévore deux jeunes prêtres qui avaient manqué à une cérémonie ; les bras des lévites s'arment, pour aller à travers le camp immoler tout ce qui tombe entre leurs mains. O Dieu ! que vous êtes terrible ! que vos jugements sont redoutables ! La loi nouvelle au contraire ne montre que des pécheurs convertis, un publicain pardonné, une Samaritaine gagnée, une Madeleine aux pieds du Seigneur, un saint Pierre baigné de larmes, partout des morts ressuscités, des malades guéris, des possédés délivrés. Allez, Pierre, dit-il à celui à qui il donne les clefs du royaume des cieux, pardonnez sans peine à ceux qui reviendront sincèrement. Mais, lui répond cet apôtre, sera-ce jusqu'à sept fois? Non, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois, c'est-à-dire sans nombre. (*Matth.*, XVII, 22.) Imitez le bon pasteur qui va dans le désert chercher la brebis égarée, imitez ce bon père qui reçoit à bras ouverts l'enfant prodigue : M'aimez-vous, Pierre ? paissez donc mes brebis (*Joan.*, XXI, 15-17), ne me défendez pas au prix du sang de mes ennemis mêmes, remettez votre épée dans le fourreau; je guéris celui que vous avez indiscrètement blessé : *Mitte*, etc. (*Joan.*, XVIII, 11.)

Continuons d'écouter cet aimable Sauveur qui vient à nous, selon la prophétie de Zacharie, comme un roi plein de douceur : *Rex tuus venit tibi mansuetus.* (*Matth.*, XXI, 5.) Je suis votre maître, il est vrai, disait-il à ses disciples ; mais un maître déplaît, je veux que vous me regardiez comme votre ami, je n'ai point de secret pour vous, comme on en a pour les serviteurs. Je suis venu sur la terre, non pour me faire servir, mais pour servir les autres (*Marc.*, X, 45); vous me voyez à vos pieds prosterné pour vous les laver, quoiqu'il y ait parmi vous un traître, je ne lui rendrai pas moins ce service. Imitons un si bel exemple, et apprenons de lui à être doux et humbles de cœur.

Cependant, cet homme si doux sait allier la fermeté avec la douceur, quand il le faut. Ne l'a-t-on pas vu, le fouet à la main, chasser les marchands du temple, renverser leurs tables et leur argent ? S'est-il mollement prêté aux désirs ambitieux des enfants de Zébédée, quoique ses parents et ses disciples? Vous ne savez ce que vous demandez; pouvez-vous boire le calice de ma passion? S'est-il laissé gagner par les sollicitations de saint Pierre, qui voulait conserver sa vie? Retirez-vous, Satan, remettez votre épée dans le fourreau. Une fausse politique a-t-elle épargné les vices des imposteurs qui séduisaient le peuple, tout accrédités qu'ils étaient ? Hypocrites, qui faites semblant d'observer les moindres articles de la loi, tandis que vous abandonnez les plus essentiels? Ses principes démentils sa conduite ? Soyez simple comme des colombes et prudents comme des serpents. (*Matth.*, X, 16.) Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (*Matth.*, XI, 29), mais souffrez, comme moi, la persécution jusqu'à l'effusion de votre sang. Votre frère fait-il quelque faute, reprenez-le avec douceur, en particulier ; employez deux ou trois personnes de confiance. Tout est-il inutile, adressez-vous à l'Eglise : son autorité sacrée pourra le changer. Est-il insensible à tout, ah! ne pensez pas qu'il vous soit permis, par d'indignes tempéraments, de vous rendre le fauteur de son crime. S'il est rebelle à l'Eglise, ne balancez pas : c'est un païen et un publicain, avec qui vous ne devez conserver de commerce que ce que la charité ou la bienséance peut rendre inévitable : *Si Ecclesiam non audierit*, etc. (*Matth.*, XVIII, 17.)

DISCOURS XXXVI.

SUR LES CONVERSATIONS.

Il faut examiner dans les conversations ce que l'on doit écouter et ce que l'on doit dire : l'un sert de règle à l'autre. Il est presque aussi important de ne pas prêter l'oreille que de refuser la langue aux mauvais discours.

Distinguons trois sortes de paroles, bonnes, mauvaises ou indifférentes. Les paroles

mauvaises peuvent regarder Dieu, le prochain ou nous-mêmes. Par rapport à Dieu, soit sur les vérités qu'il ordonne de croire, ou le respect qu'il veut qu'on lui rende, les disputes sont inutiles et communément dangereuses sur les matières théologiques, tantôt par une téméraire présomption ou une ridicule vanité ; tantôt par une curiosité criminelle, souvent par un jeu condamnable, pour faire parler, s'amuser, contredire, embarrasser. La foi y court de grands risques. On s'expose à être séduit par les sophismes des novateurs, ou à les affermir eux-mêmes dans leurs égarements, lorsque, faute de talents et de lumières, on ne sait pas les convaincre, ou à ébranler la foi des âmes simples, en leur faisant naître des difficultés qu'elles n'avaient pas et chercher des raisons spécieuses, pour se tirer d'affaire, qui les éblouissent et les égarent. Convient-il qu'un jeune homme, une femme, un laïque se mêlent de ce qu'ils entendent si peu, ou s'exposent encore dans ces entretiens à bien des faiblesses, pour ne pas choquer des personnes qu'on ménage en dissimulant leurs erreurs, gardant un silence qui les y autorise, trahissant une partie de la vérité par voie de conciliation, peut-être souscrivant à leur idée et s'en montrant le défenseur, à plus forte raison si l'on vient soi-même à prendre le parti de l'erreur ?

Une autre sorte de danger, c'est la liberté de railler sur les choses saintes, cérémonies, miracles, actions des saints, personnes consacrées à Dieu ou dévouées à la piété. Outre que la charité y est ordinairement blessée, la religion en souffre encore. Le respect pour les choses saintes en est affaibli, l'esprit de dévotion s'éteint. Ces plaisanteries déplacées font avorter bien des conversions et empêchent des âmes faibles de se donner à Dieu. Il y a même dans ces railleries un fond de malignité et de mépris qui retombe tôt ou tard sur les choses même les plus saintes. Il faut donc bien prendre garde de jamais dissimuler ou exposer sa foi ; et avec tous les égards de bienséance qui peuvent être dus aux personnes avec qui l'on parle, supérieures ou égales, il faut toujours se montrer décidé pour la foi. Les martyrs osaient bien affronter les tyrans jusque sur le trône et souffrir les plus grands tourments. N'oserait-on pas soutenir une conversation passagère qui, même dans la société, semble mettre une espèce d'égalité entre les hommes par la liberté qu'elle donne de dire son sentiment? Dans les choses même arbitraires, il faut prendre toujours le parti qui favorise le plus la soumission et la piété. Soyons réservés dans les choses même les plus indifférentes. Quelque problématique que soit la question, il y a toujours une opinion plus pieuse et plus prudente. Gardons-nous d'en venir à la dispute, surtout avec des gens d'un parti contraire. Ecartons ces sortes de conversations et contentons-nous de dire doucement notre sentiment et nos raisons, sans nous opiniâtrer.

Parlons toujours avec respect des choses saintes, des personnes pieuses ou consacrées à Dieu : il ne faut point toucher à l'oint du Seigneur. (*Psal.* CIV, 15.) Respectons même ceux qui démentent la sainteté de leur caractère ; le mépris de la personne conduit bientôt à celui de l'état. Respectons même la crédulité du peuple ; et sans approuver les superstitions laissons-le jouir avec simplicité de ce qui sert à l'édifier. Un air d'incrédulité qui fronde des idées communes conduit à l'irréligion ou à une indifférence très-dangereuse. Ne blâmons pas les exercices de piété qu'un zèle même indiscret peut inspirer ; et sans en approuver l'excès louons l'intention, animons la ferveur. Il est de l'intérêt public de soutenir, par son suffrage, ce que les tentations et les faiblesses exposent si fort tous les jours.

On parle encore contre Dieu, quoique d'une manière moins directe, en murmurant contre la Providence, en se plaignant trop de ses peines, en louant trop les biens du monde, au lieu de montrer le mépris que Dieu veut que nous en fassions, en donnant à ses lois des interprétations favorables à la passion et rendant par là les hommes moins attentifs à leurs devoirs.

On se rend coupable dans les paroles, en blessant le prochain. La calomnie et la médisance, la malignité des entretiens dans des choses même vraies et connues, sont opposées à la justice et à la charité. Circonstances odieuses, tournure ridicule, comparaisons désavantageuses, histoire médisante, où l'on ne cache le nom des acteurs que pour le faire deviner, applications indirectes, applaudissements aux sentiments injurieux des autres, un sourire, un geste, un coup d'œil, un silence déplacé : tout cela est condamnable et produit de mauvais effets, surtout si les auditeurs sont déjà mal disposés. Rappelons-nous le précepte et l'exemple de Jésus-Christ, le plus doux, le plus humble, le plus charitable des hommes : ne faisons pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait : principe fondé sur les premières lois de la nature et de la religion, et dont les plus barbares ne sauraient disconvenir. Tenons-nous à nous-mêmes ce langage, mettons-nous à la place de notre frère, voudrions-nous que l'on tînt cette conduite et ce langage?

Allons plus loin : examinons sur le même principe tous ceux qui peuvent y prendre quelque intérêt, ce parent, cet ami, cet allié ; voudrions-nous qu'on ménageât si peu nos amis et nos parents? Que sera-ce, à plus forte raison, si au principe de la loi naturelle nous ajoutons les grandes maximes de l'Evangile ! Nous serons bien plus réservés dans tout ce qui intéressera le prochain. Excusons, adoucissons, pardonnons les fautes ; interprétons favorablement, faisons valoir ce qu'il y a de bien ; parlons toujours de façon que la personne intéressée nous en sût bon gré, si elle nous entendait, du moins ne fût pas mécontente. Il est vrai qu'il y a des fautes dont il faut parler pour les prévenir, les corriger et les punir. La

charité, bien loin de s'y opposer, est la première à animer le zèle et à parler pour la justice. La personne intéressée ne doit pas être écoutée, si elle n'est raisonnable et chrétienne, et si, en parlant de ses défauts pour son avantage, on le fait avec toutes les mesures qu'exige la charité. Mais il faut beaucoup de prudence dans ces sortes de délations, pour ne les faire qu'à propos, et d'une manière qui les rende utiles. Tout le monde n'a pas droit de faire des corrections. Mais du moins si le caractère des gens ou les circonstances l'interdisent, personne ne peut se rendre complice du mal, y applaudir, y prendre plaisir; personne qui ne doive, par une correction muette, témoigner par son silence, et quelquefois par sa fuite, que ces conversations ne lui plaisent point.

Une autre sorte de paroles qui, sans être mauvaises, sont pourtant des fautes, et une matière de jugement, ce sont les paroles inutiles : j'entends sous ce nom toutes celles qui ne vont pas à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Par ce principe si simple : *Nous ne sommes faits que pour Dieu*, je n'entends pas exclure les paroles que la bienséance, la politesse, les besoins de la vie, ses affaires particulières peuvent obliger de dire. Puisqu'elles ont leur utilité, et contribuent au bien, on peut les offrir à Dieu et en faire un saint usage. Je ne prétends pas non plus qu'on ait toujours la balance à la main, pour prendre le style le plus laconique, et les expressions les plus courtes, pour ne pas dire un mot superficiel. Ces précisions sont impossibles dans la société, où il doit régner une liberté morale qui elle-même contribue au bien, en entretenant la douceur du commerce, et donnant des agréments à la charité, pour insinuer dans les cœurs la vertu d'une manière plus douce et plus aisée. Tout cela ne fut jamais défendu par un Dieu infiniment sage, qui est le père de l'ordre et l'auteur de la société.

Mais je parle de ces paroles purement oiseuses, d'où il ne revient aucun fruit, qu'on ne profère purement que par passion, par fantaisie et pure démangeaison de parler. On doit les éviter par rapport au temps qu'on y emploie, et qui est certainement perdu, dont on pourrait faire tout un autre usage. On rendra compte à Dieu au jour du jugement de tous les moments qu'on aura perdus; la parole de Dieu y est expresse. Rien de plus commun que ces conversations inutiles, où l'on ne fait que satisfaire la nature ou la passion. Oserait-on en faire à Dieu une offrande, pourrait-on en soutenir la discussion à son tribunal? On peut d'ailleurs se faire un mérite de sacrifier le désir qu'on en aurait, et cette conduite contribue infiniment à l'esprit d'oraison et de recueillement; au lieu que la liberté à parler entraîne nécessairement la dissipation par la multiplicité des objets dont on s'occupe et la facilité à se livrer au plaisir. Il est même impossible que l'habitude des paroles inutiles ne conduise peu à peu à en dire de mauvaises. Elles se touchent de si près et un grand parleur court tant de risques, qu'on ne saurait se tenir trop sur ses gardes : *In multiloquio non deerit peccatum.* (*Prov.*, X, 19.)

Enfin, il est des paroles qui contribuent à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain. Ce sont celles dont nous devons nous faire une loi inviolable. Il n'est pas nécessaire, pour leur donner cette bonté, qu'elles roulent toujours sur la morale ; tout ce qui mène au bien est certainement bon. Tâchons cependant d'y ménager cette bonté en nous entretenant, autant qu'il est possible, de choses saintes. Un des grands moyens de bien parler, c'est de garder volontiers le silence ; il augmente, il entretient la ferveur, la charité, le zèle. Dieu ne se plaît point dans le bruit et le trouble; il visite ceux qui savent se taire et l'écouter; car, enfin, pour bien parler, il faut être attentif à ce qu'on dit et à ce qu'on entend dire. Un grand parleur ne saurait y prêter l'attention nécessaire ; elle est trop partagée et trop facilement entraînée par le premier objet, et par tous les objets. Communément bien éloigné de la piété, même très-opposé dans les conversations du monde, on s'y accoutume à force d'en parler, on s'en remplit, on les goûte, et la piété en souffre ; on devient insensiblement tout mondain, comme les choses dont on parle. Le silence, au contraire, débarrasse de tout, accoutume au recueillement et à la retraite ; on se déprend, on se dégoûte, on se déshabitue insensiblement de tout. Cher silence, vous ferez désormais mes délices.

Enfin, il est des paroles contre nous-mêmes. Je n'appelle pas ainsi celles qui ne vont précisément qu'à nous déprécier, à diminuer en quelque chose notre réputation et notre fortune ; il est de plus grands maux, ce sont ceux qui regardent l'âme et affaiblissent la grâce et l'amitié de Dieu. Toutes celles qui sont contre Dieu sont encore contre nous-mêmes par cette raison ; mais il en est d'autres qui sont contre nous uniquement, et d'une manière plus marquée : telles sont les paroles de vanité, de mensonge, d'impureté. Rien ne convient moins qu'une vaine présomption. Cendre et poussière, c'est bien à nous à chercher des éloges, ou à nous en donner! Oublions-nous donc les péchés dont nous sommes coupables et les passions qui nous tyrannisent? Cependant est-il rare que les hommes se rendent leurs propres panégyristes, non-seulement en se vantant directement, ce qui n'est pas si ordinaire, puisque l'amour propre craindrait de s'exposer au ridicule de l'ostentation, et se ménage, dans une modestie apparente, un nouveau poids aux éloges qu'il se donne et un genre d'éloge plus délicat, mais dans les paroles qui tournent indirectement à notre avantage. Les traits qu'on rapporte de soi-même, le détail de paroles et d'actions artificieusement répandu pour donner une idée avantageuse, sans faire sem-

blant d'y penser, avec un air d'humilité qui semble refuser ce qu'en effet on désire, ces comparaisons de nous-mêmes avec les autres, les éloges d'autrui, pour se faire payer de retour, ou même se faire donner la préférence, l'affectation dans les habits, les meubles, tantôt dans le goût de la simplicité tantôt au contraire dans celui du luxe, l'émulation dans la dispute pour l'emporter sur ses contendants, ou quelquefois paraître leur céder pour s'en jouer, tout cela vaut bien les fades éloges que quelques-uns se donnent grossièrement, et n'est pas moins contraire à la véritable humilité. Il est quelquefois une humilité orgueilleuse qui, par ses raffinements, ne se blâme, ne laisse voir ses défauts que pour se faire mieux louer, refuser des louanges d'une façon à les attirer, parler de ses fautes afin de les faire excuser ou couvrir par le souvenir des bonnes qualités. On ne finirait pas s'il fallait épuiser tous les artifices et les détours de l'orgueil. Il n'est rien que l'orgueil ne fasse pour acquérir ou conserver une vaine estime. Faites, Seigneur, que je la perde, si c'est votre gloire, pour punir ces criminelles recherches; la gloire du ciel est la seule que je désire chercher. Je veux me plaire dans l'humiliation, le mépris, l'obscurité et l'oubli des hommes. L'orgueil conduit naturellement à l'envie, parce qu'il ne peut souffrir ni concurrent ni égal; à la médisance pour obscurcir ceux qui nous effacent. La haine et l'aversion n'en sont que trop ordinairement les compagnes.

Les mensonges sont aussi des paroles contre nous-mêmes, et nous portent un grand préjudice. Tout mensonge est un péché, non-seulement quand il est préjudiciable, mais encore quand il n'est que joyeux, quand même il serait utile pour excuser ou pour rendre service, pour réjouir ou pour flatter. Evitons encore les demi-mensonges, les équivoques et les réticences, les obscurités affectées qui donnent tout lieu de penser contre la vérité. Tout cela déplaît à un Dieu qui est la vérité même. Que la vérité soit donc notre amie fidèle; consacrons-lui toutes nos paroles, et qu'il n'en sorte jamais de notre bouche qui puissent l'offenser. Dans les occasions critiques où la découverte de la vérité pourrait blesser la charité, prenons le parti du silence, pour ne blesser ni l'un ni l'autre. C'est dans les visites que les conversations sont dangereuses; elles ne demandent pas moins de circonspection. Les premières règles, c'est d'en diminuer le nombre, et de n'en faire ou recevoir qu'autant que les affaires, la charité, la bienséance les rendront inévitables. Il faut en épurer les motifs, en retrancher la vanité, la dissipation, la galanterie. Il est rare qu'on en rende de pure politesse aux personnes d'un différent sexe avec qui on n'a point d'affaires ou d'état. Combien sont donc criminelles celles que l'intrigue, l'impiété, la malignité font faire! De mauvais motifs font omettre des visites comme ils en font faire; on craint de rencontrer un ennemi, d'entendre parler de Dieu, d'être engagé dans quelque œuvre de piété. Dois-je pour cela éviter une visite, ou plutôt n'est-ce pas un motif pour le faire? Mais je ne dois pas m'exposer à celles qui sont périlleuses; j'y rencontrerai de mauvais objets, j'y verrai des modèles, des exemples; j'y entendrai de mauvais discours. La politesse doit-elle l'emporter sur les intérêts de mon âme? Une visite, quoique innocente, peut être scandaleuse ou suspecte. Pourquoi donner prise à la médisance et ne pas épargner la faiblesse? Il est enfin des motifs indifférents qui rendent les visites inutiles, comme les paroles exposent à un pareil jugement. Il faut, pour être méritoire, que tout soit fait pour la gloire de Dieu. Mais le temps est trop précieux pour le livrer à pure perte aux compagnies, et, par un double préjudice, le faire également perdre à ceux que l'on entretient. Il faut savoir se borner, les faire courtes et rares, même les plus nécessaires, et en bien employer tous les moments par la conduite et les discours qu'on y tient. On ne fait pas assez de cas de la solitude. C'est là que Dieu parle au cœur, et fait goûter à l'âme fidèle de vraies délices, c'est là que la vertu fait des progrès. Dans le commerce du monde tout est à craindre; on ne doit s'y prêter qu'en tremblant. Il faut attendre qu'on soit comme arraché à la retraite.

DISCOURS XXXVII.

SUR LE RESPECT HUMAIN ET L'HYPOCRISIE.

Rien n'est plus ordinaire parmi les hommes que de chercher à cacher ses défauts aux yeux du public, tandis qu'on se met fort peu en peine de commettre des fautes en secret: conduite criminelle qui, par un juste jugement de Dieu, bien loin de les mettre à couvert de la confusion qu'on redoute, ne sert qu'à leur donner un nouveau ridicule, lorsque ces mêmes fautes venant à être découvertes, font connaître tout à la fois la faiblesse de celui qui les a commises et le voile trompeur dont son hypocrisie voulait les couvrir. On en voit un exemple frappant dans la conduite de ces indignes vieillards qui attentèrent à la pureté de Susanne. Leurs mesures semblaient le mieux concertées; personne n'était témoin de leurs impudiques attentats. Ils n'attendent pas même à se mettre sur la défensive, mais comme pour prévenir les coups ils attaquent les premiers celle dont la constante vertu avait rendu leur poursuite inutile. Leur piété apparente ne permettait pas de les soupçonner; leur âge, leur crédit et leur place permirent aussi peu de douter d'un prétendu crime que la jeunesse et la beauté de l'accusée rendait fort probable. Susanne est condamnée, on la mène au supplice. Mais, vous le savez, Dieu, indigné de l'imposture, suscite un enfant qui, sans en avoir eu connaissance, dévoile ce coupable mystère, et bien loin de se dérober à la confusion qu'ils veulent éviter, ils ont la double confusion de l'hypocrisie et du crime.

Ainsi, par une juste punition, tous les efforts deviennent inutiles à un pécheur qui ne veut que se soustraire aux yeux des hommes; ces efforts même ne servent qu'à le couvrir d'une nouvelle confusion et à le rendre plus criminel : trois réflexions également solides et touchantes.

PREMIÈRE PARTIE.

Je représente une religieuse peu régulière dans le fond, mais attentive à conserver les dehors de la régularité, en présence de ses supérieurs ou de ses sœurs. Rien n'est plus mesuré; ses yeux, ses paroles, ses démarches, tout respire la modestie, la soumission, l'humilité, la douceur. A-t-elle quelque faute à commettre, avec quel soin n'examine-t-elle pas si elle est aperçue, si elle peut l'être, s'il peut rester quelque vestige de ce qu'elle fait? A-t-elle quelque parole à dire qui ne soit pas dans l'ordre, la confidence n'en sera faite qu'à quelque bonne amie. Quelque importun vient-il troubler une conversation intéressante, on change aussitôt de discours, de maintien, de visage, on l'éloigne, si l'on peut, ou on parle de chose indifférente qui ne lui laisse aucun soupçon.

A quoi pensez-vous, ma chère sœur, en voulant ainsi jeter un voile sur des fautes trop réelles? vous croyez par là ménager une réputation qui fait votre unique mérite? Vous vous trompez, cette faute sera tôt ou tard connue, cette faute même vous engagera dans des habitudes qui vous trahiront tôt ou tard, et au jour du jugement elle sera relevée à la face de tout l'univers. Oui, cette faute sera connue. L'amie à qui vous confiez votre secret le découvrira, vous le découvrirez vous-même. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on est aperçu quand on s'imagine être le plus solitaire? Moïse croyait être seul quand il tua l'Egyptien, il avait regardé soigneusement de toutes parts pour découvrir s'il n'y avait point de témoin. Malgré ses précautions, on le découvre, on lui reproche son meurtre. Saül se croyait bien seul dans la caverne, et cependant l'ennemi même qu'il poursuivait s'y trouvait caché. Il fut redevable à la modération de David d'une vie qu'il avait, sans y penser, si fort exposée. Il y a mille secrets ressorts que la Providence permet; les soupçons font entrevoir votre faute et la font enfin découvrir. Acham avait caché dans le sac de Jéricho ce qu'il avait pris contre l'ordre de Dieu, il l'avait enfoui dans sa tente. Giezi avait cru qu'Elisée ne connaîtrait point son avarice. Saül allant chez la pythonisse, et la femme de Jéroboam chez le prophète se croyaient bien déguisés; cependant tout est découvert. Tant il est vrai que Dieu permet que ce qui se dit à l'oreille soit annoncé sur les toits.

Cette amie à qui vous accordez une si grande confiance vous découvrira. Peut-on compter sur la discrétion des hommes et à plus forte raison sur celle des filles? Eût-elle naturellement de la discrétion, elle a sa bonne amie à son tour, aussi bien que vous, sur qui elle compte comme sur elle-même et à qui elle ne craindra pas de confier son secret. Ainsi, de confidence en confidence, la chose enfin deviendra publique. Cette personne, aujourd'hui si fidèle, sera-t-elle toujours la même? Tous les jours on voit les plus grands amis se brouiller et les plus grands ennemis se réconcilier, et que deviennent alors les confidences? Les complices même, quelque intérêt qu'ils aient à garder le secret, sont souvent les premiers à le déceler. La crainte du châtiment, l'espérance du pardon, l'impatience, le dépit, le désespoir sont de fatales tortures qui font souvent dire plus qu'on n'aurait voulu.

Vous vous découvrirez vous-mêmes; le pécheur est souvent pris par ses propres paroles et se trahit le premier. On ne sait pas se garder son propre secret. Ce sera un mot lâché mal à propos, sans y penser, quelquefois en s'excusant à contre-temps, sans qu'on nous accuse, pour prévenir des soupçons qu'on n'a peut-être point formés. La conscience coupable, toujours dans l'alarme, jette dans le précipice en voulant l'éviter. Ce sera pour parler de soi-même et se faire honneur de sa conduite, qu'on détaillera indirectement ses démarches; ce sera démangeaison de parler, et n'ayant pas autre chose à dire. L'Ecriture nous assure que les murailles parlent, que les pierres crient, que les oiseaux du ciel rapportent nos actions. Rien ne demeure caché, rien de si secret qui ne se découvre : *Nihil est opertum quod non revelabitur.* (*Matth.*, X.) L'unique moyen d'éviter la honte du péché, c'est de ne le point commettre; l'unique garant de l'honneur, c'est la vertu. Les péchés, dit le Sage, sont des charbons; on a beau les enfermer dans ses habits, ils les brûleront, et la fumée les découvrira bientôt.

Mais je veux que cette faute demeure cachée. Pensez-vous que votre honneur en soit plus à couvert? Vous vous trompez : c'est une branche de l'arbre que vous coupez; mais le tronc et la racine en restent. La passion qui vous a fait pécher subsiste en vous; tôt ou tard elle vous trahira. Chaque péché fortifie l'habitude et enhardit à le commettre. Vous n'aurez plus la même liberté pour vous en défendre, ni la même attention pour vous précautionner. Chaque faute est une étincelle qui, ajoutée au brasier, fait à la longue un incendie. Plusieurs gouttes d'eau ramassées font une rivière. Ainsi l'habitude devient une seconde nature. On tombe sans s'en apercevoir, on n'en est presque plus le maître. C'est un précipice où l'on roule sans s'arrêter, un torrent dont on ne suspend plus le cours. Le respect humain, qui faisait garder les bienséances, s'évanouit; on pèche enfin sans honte et sans sauver les apparences de ce qui faisait autrefois rougir. Le crime rend peu à peu effronté, téméraire, insolent. On en vient jusqu'à se moquer de la simplicité des autres, et leur faire perdre toute pudeur, après l'avoir le premier perdue.

Mais fussiez-vous assez heureux pour ensevelir vos désordres dans des ténèbres assez épaisses pour échapper aux yeux des hommes, pensez-vous vous soustraire à ceux de Dieu, et vous dérober à la terrible manifestation qui en sera faite au jour du jugement? C'est là que le secret des consciences sera dévoilé; les plus petits replis seront exposés au grand jour. Ces livres écrits en caractères plus brillants que le soleil seront ouverts. J'y révèlerai les choses les plus honteuses, dit le Seigneur : *Revelabo pudenda tua.* (*Nahum.*, III, 5.) Oui, ces mêmes supérieurs, ces mêmes parents, ce même confesseur, dont on a voulu ménager l'estime, seront instruits de tout, et on sera couvert de la confusion qu'on mérite. Mais cette matière nous mènerait trop loin. Je me contente de vous faire remarquer qu'il est inutile de cacher ses défauts, puisque tôt ou tard il seront nécessairement découverts. Faisons-en sentir maintenant le ridicule.

SECONDE PARTIE.

Si, en cachant, ses fautes ; on ne faisait précisément que courir le risque de les voir connues, on s'en consolerait; il y aurait toujours à gagner du côté des hommes. Quelqu'une de ces fautes serait assez heureuse pour se sauver ; on en suspendrait du moins la connaissance, et le temps diminue la honte. Par un revers aussi juste que triste, cette attention en augmente la confusion et le ridicule. Il y a en quelque sorte moins de confusion à faire le mal ouvertement, qu'à le commettre en secret. La dissimulation présente une faiblesse et une lâcheté honteuses, une contradiction inexcusable.

Pourquoi vous cachez-vous? Vous craignez sans doute. Vos alarmes vous font chercher dans les ténèbres un asile à vos faiblesses. Il n'appartient qu'à une âme basse de craindre des témoins; un cœur noble, un grand cœur, semblable à un aigle, qui soutient sans sourciller les plus éblouissants rayons du soleil, est au contraire bien aise d'exposer à tous les regards ses sentiments et sa conduite. Le hibou et le chat-huant redoutent les approches de la lumière : *Qui male agit, odit lucem, et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus.* (*Joan.*, III, 20.) Un ancien disait agréablement que, s'il était le maître, il se bâtirait une maison de verre, afin que tout le monde pût voir à travers ce qu'il y ferait. Quel ridicule en effet! Tel qui fera l'intrépide, qui s'exposera au danger le plus certain, qui dans un combat verra sans pâlir les approches de la mort, craindra, pâlira, tremblera. Personne ne l'attaque, personne ne pense à lui; sa prétendue grandeur d'âme l'abandonne quand il n'a personne à combattre. Ah! qu'il est vrai, comme dit l'Ecriture, que tout pécheur est timide, que tout pécheur est faible, que tout pécheur est lâche! Il a beau se révolter contre le Tout-Puissant, sa témérité n'est qu'un voile dont il prétend en vain couvrir sa faiblesse, et en se réfugiant dans les ténèbres il n'en fait que trop l'humiliant aveu. Une feuille l'épouvante, le moindre bruit le déconcerte, lui qui méprise le Très-Haut. Il fuit, dit le Sage, sans qu'on le poursuive : *Fugit impius nemine persequente.* (*Prov.*, XXVIII, 1.)

Mais que craint-il donc tant? Il craint le jugement des hommes, il craint leurs paroles. Aveuglement déplorable ! quel mal peuvent nous faire ces paroles et ces jugements? Rien n'est plus vain et plus frivole, rien n'est plus indifférent à notre bien ou à notre mal. Ces jugements et ces paroles si redoutées et si peu redoutables n'ont sur nous d'autre prise que celle que veut bien leur donner une imagination blessée. Rien de plus méprisable, puisque rien n'est moins solide, rien n'est plus injuste et plus inconstant. Les hommes jugent au hasard, ils parlent le plus souvent sans savoir ce qu'ils disent, sans en garder le souvenir. Un instant les voit passer de l'estime au mépris et du mépris à l'estime. Incapables de pénétrer dans le fond des choses, les apparences les plus légères, envisagées toujours, non par ce qu'elles peuvent avoir de vrai, mais selon les dispositions de leur cœur, sont l'unique motif de leurs jugements. Un léger souffle, une feuille qui tombe, un atome qui vole, ne sont pas plus indifférents. Que peut ajouter ou retrancher le monde à votre mérite ou à vos défauts, par ses éloges ou par ses censures? Qu'il loue, qu'il blâme, qu'il pense, qu'il juge, qu'il dise tout ce qu'il voudra, vous n'êtes jamais que ce que vous êtes, et vous ne serez jamais que tel que Dieu vous connaîtra.

Quelle folie de se faire des maux réels pour éviter des maux imaginaires, de craindre une ombre et un fantôme! Le démon se joue de nous, comme des enfants à qui on fait peur avec un masque : folie d'autant plus déplacée, qu'après tout le vrai moyen de se délivrer de ses jugements, c'est de les mépriser. Plus on y est sensible, et plus les hommes semblent s'attacher à nous poursuivre. Sait-on se mettre au-dessus, l'indifférence qu'on témoigne les réduit nécessairement au silence.

Mais surtout folie criminelle, puisque dans le même temps qu'on redoute des hommes, de qui l'on n'a rien à craindre, on ose offenser Dieu, de qui l'on a tout à appréhender. Peut-on voir de plus étonnantes contradictions, de plus incroyables mélanges de témérité, de faiblesse, d'insolence et de lâcheté? Eviter les yeux des hommes et ne pas craindre ceux de Dieu ! redouter leurs jugements, et mépriser ceux du Seigneur ! pâlir à leur approche, et braver le Très-Haut ! s'alarmer de quelques paroles, et se moquer de la foudre! Ah! s'il était un lieu où Dieu ne vous aperçût pas, tout blâmable que vous seriez de commettre le mal, on pourrait excuser des démarches qui seraient sans conséquence; mais en est-il où les yeux du Seigneur ne pénètrent? Et vous osez en sa présence vous déclarer contre lui; vous l'osez dans le temps même que vous crai-

gnez de le faire devant un mortel, que vous trembliez à ses regards, que vous pâlissez à ses approches! O Dieu, fut-il jamais de contradiction, de ridicule plus marqué? Un jour viendra que vous le craindrez, ce Seigneur, que vous redouterez ses regards, que vous mépriserez ceux des hommes. Alors vous vous écrierez: Montagnes, tombez sur nous; cachez-nous, non pas aux yeux des hommes, mais à la face de l'Agneau: *Montes, cadite.* (*Luc.*, XXIII, 30.)

TROISIÈME PARTIE.

Je ne parle point de l'énormité de l'hypocrisie dans toute son étendue. Je sais qu'elle est une espèce de profanation et de trafic sacrilége des choses saintes, dont par les plus indignes usages on ose couvrir ses infamies; vice qui a mérité tous les anathèmes du Seigneur, et contre lequel son zèle a paru le plus animé. Je me borne à cette partie de l'hypocrisie qui fait qu'on se mesure et qu'on sauve les apparences, pour cacher ses fautes. Je dis que cette conduite non-seulement est inutile et ridicule, mais encore très-criminelle. Elle suppose un fond d'orgueil insupportable, elle marque un mépris de Dieu même, enfin elle renferme une malice réfléchie, qui ne laisse plus de prétextes.

Vous voilà donc, ma chère sœur, toute occupée à prendre des mesures pour dérober la connaissance d'une faute que vous osez vous permettre. Vous voulez vous ménager une estime dont vous voyez bien que vous êtes indigne, et que vous méritez de perdre par la faute même que vous commettez. Je ne dis pas où est l'humilité dont vous faites profession, qui se plaît dans la confusion et l'anéantissement; cette humilité, toujours prête à faire l'aveu de ses fautes, et en subir les plus humiliantes pénitences; cette humilité ingénieuse à découvrir ses faiblesses, à les exagérer, à s'en imposer, s'il était permis, plutôt qu'à perdre par une fatale dissimulation le trésor précieux de l'humiliation? Ah! je le vois, cette vertu vous est inconnue, elle vous est trop étrangère pour la chercher en vous, c'est en trop demander. Mais, si vous n'êtes pas humble, du moins devriez-vous être équitable et sincère. Où est donc cette droiture, où est cette justice? Dissimulée dans votre conduite, injuste dans vos prétentions, vous trompez par vos œuvres. Vous voulez une estime qui ne vous est plus due depuis votre faute. A quel titre prétendez-vous à la réputation d'une vertu que vous n'avez plus! De quel front en imposez-vous au public, dont vous jouez la crédulité!

Orgueil diabolique! Qu'un homme qui a des talents, de la vertu, du mérite y prenne quelque complaisance, il fait mal sans doute, mais enfin il a quelque fondement. Le mérite réel justifie ses secrets retours. Mais qu'une personne qui n'en a aucun veuille s'en faire accroire, qu'elle aspire à l'estime des hommes, qu'elle le fasse dans le temps même qu'elle s'en rend indigne, et dans l'action qui lui en ravit tout le droit, qui pourrait croire cet excès d'orgueil! Semblable à un homme qui voudrait faire estimer la beauté de ses yeux dans le temps qu'il se les arrache, la force de son bras dans le temps qu'il se le coupe, dans toute autre matière que le salut, on rirait de sa folie: mais on ne peut trop déplorer un orgueil si criminel: orgueil qui rejaillit sur Dieu, dont on méprise la censure, tandis qu'on rend hommage à ceux dont on ménage l'estime. Rien n'est plus personnel que l'estime et le mépris, rien ne touche plus personnellement que le cas qu'on en fait, ou l'indifférence qu'on en marque. Qu'est-ce que le mépris et l'estime? C'est un jugement avantageux ou désavantageux. Ce jugement ne mérite quelque attention, qu'autant que celui qui le porte mérite par ses lumières et par son équité qu'on fasse cas de son suffrage. C'est faire honneur à une personne, c'est rendre un hommage délicat à son mérite, que de faire cas de son estime, et de s'affliger de ses mépris. Ils ne mériteraient l'un et l'autre que de l'indifférence, si ces qualités ne faisaient respecter ses décisions. Au contraire, faire peu de cas de ses sentiments, c'est une injure personnelle des plus piquantes. Telle est l'insulte qu'on fait à Dieu en osant faire le mal en sa présence, sans s'embarrasser de ses jugements, tandis que par le plus piquant parallèle on a les plus grands égards pour le jugement des hommes. Ah! Seigneur, sont-ils donc plus éclairés que vous? sont-ils plus justes estimateurs du vrai mérite? Ces hommes dont on préfère le suffrage au vôtre, par où méritent-ils l'outrageante préférence qu'on leur accorde? N'est-ce donc rien de s'attirer vos mépris, ou d'acquérir votre estime? Ah! plutôt c'est celle des hommes dont je fais peu de cas, pour qui j'ai un souverain mépris: *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer, qui autem judicat me Dominus est.* (I *Cor.*, VI, 2.)

Enfin c'est un péché de malice, qui renferme la détermination la plus positive. Ce n'est point l'ignorance qui cache le mal, ce n'est point une passion violente qui entraîne, ce n'est point une faiblesse qui ôte la liberté, tout cela pourrait diminuer la faute; mais ici on connaît parfaitement ce que l'on fait, on en rougit même et on se déguise; ici on a toute la force, puisque, pour peu qu'on fût aperçu, on saurait bien se contraindre, on a tout le loisir et toute la liberté, puisque même on prend ses mesures de sang-froid, on se prépare, on suspend, on diffère, selon que l'occasion est plus ou moins favorable, et laisse plus ou moins espérer un utile secret. C'est donc avec une entière réflexion et une pleine volonté qu'on offense Dieu. Affreuse contradiction! vous faites ce que votre jugement même condamne; vous vous respectez assez peu que de ne pas vous en croire vous-mêmes. Il faut que vous vous estimiez bien peu, et bien moins que le dernier des hommes, puisque vous vous rendez témoin et victime de ce que vous dérobez à leur connaissance. Affreuse contra-

diction de l'orgueil : l'homme s'estime infiniment, et se préfère à tout le reste; et cependant se permet ce qui le rend méprisable, ce qui le fait mépriser lui-même, ce qui le ferait mépriser des autres, s'il était connu, et qui, de son propre aveu, mérite si fort le mépris que c'est pour l'éviter qu'il se cache. Peut-il donc s'estimer encore, après avoir fait des choses qui lui en feraient mépriser un autre, s'il l'en savait coupable? C'est un abîme où l'on se perd.

Ah! Seigneur, que, pénétré du souvenir de votre adorable présence, je ne fasse rien à vos yeux qui puisse vous déplaire; que je m'embarrasse peu du jugement des hommes; uniquement sensible au vôtre, que tout mon bonheur, ma gloire et mon plaisir soient de vous plaire, et de ne plaire jamais qu'à vous.

DISCOURS XXXVIII.

SUR LA MORT D'UN CONFESSEUR.

Je ne puis vous proposer d'objet plus touchant que celui que la Providence même nous présente dans la mort de M. Taumeur de la Source, qui a été longtemps votre confesseur. Personne de nous n'ignore cette piété édifiante qui ne s'est jamais démentie en lui, cette douceur et cette égalité qui le rendaient aimable à tout le monde, cette charité et ce zèle qui dès les premières années de son sacerdoce le firent voler à l'extrémité du monde, pour travailler à la conversion des sauvages Illinois et Tamarois. Il y vécut plusieurs années, et y fit de très-grands fruits, jusqu'à ce que l'obéissance l'a rappelé quand les supérieurs l'ont jugé nécessaire au bien de cette Eglise. Il a fait depuis son retour, avec une édification générale, tout ce qu'on pouvait attendre de son zèle et de sa vertu. Dieu lui confia la conduite de vos âmes; et, quoiqu'il y ait souffert plusieurs épreuves, ses sages conseils vous ont épargné bien des fautes dans les temps orageux où il a vécu. Il y est mort enfin sous vos yeux, au milieu des pauvres malades; il y est mort, comme il avait vécu, dans l'exercice du zèle le plus pur et le plus ardent : ou plutôt il y est mort victime de son zèle, consumé par une maladie qui en a été le fruit et la récompense, maladie contractée, comme vous le savez, en passant la nuit pour assister dans ses derniers moments notre chère sœur sainte Agathe, dont la mort n'a précédé la sienne que de trois ou quatre jours. Le voilà, cet homme apostolique, d'abord étendu dans son lit, consumé par les ardeurs d'une fièvre brûlante, dont son zèle a été la cause, et bientôt après rendant sa belle âme entre les mains du Seigneur, à la gloire de qui il s'est sacrifié. Vous versez des larmes amères sur son tombeau, puis-je m'empêcher de mêler les miennes aux vôtres? Elle sont de part et d'autre bien légitimes. Vous perdez un bon guide et je perds un bon ami; nous perdons tous les deux de grands exemples. L'Eglise de Québec perd un saint ministre, dont les beaux talents secondaient le zèle immense.

Mais consolons-nous à la vue de la gloire dont il jouit sans doute. Mourir victime de son zèle, est-il de sort plus heureux, plus glorieux et plus doux? en est-il de plus conforme à notre saint état? Portons-lui une sainte envie, soupirons après ce bonheur et tâchons par notre conduite de mériter une fin aussi précieuse. Par ce qui la précède, c'est la plus semblable à la mort de Notre-Seigneur; par ce qui l'accompagne, c'est de toutes la plus consolante; par ce qui la suit, c'est la plus méritoire : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum.* (*Psal.* CXV, 15.)

L'exercice du zèle est un abrégé de toutes les vertus dans un degré héroïque. L'amour de Dieu en est le principe, sa gloire en est la fin, sa grâce en ménage le succès. Vous seul, mon Dieu, pouvez inspirer ce courage, vous seul faites mépriser les douceurs d'une vie commode, pour se nourrir du pain des larmes. Vous seul faites supporter le poids du jour et de la chaleur, les rigueurs de la pauvreté, les fatigues du travail, les désagréments des corrections et des reproches, pour aller sauver des âmes. Vous seul pouvez donner des charmes à des personnes inconnues ou indifférentes, souvent, hélas! trop connues par leurs désordres, trop haïssables par leur malice, trop rebutantes par leur grossièreté, souvent insupportables à la nature par leurs infirmités, leur indigence et leur ingratitude. Vous seul pouvez renfermer dans le même sein le grand et le petit, le pauvre et le riche, le Français et le sauvage, pour leur distribuer à tous avec la même bonté le lait de la grâce et le pain de la parole. Vous seul pouvez ôter à la mort tout ce qu'elle a d'affreux et de terrible, et en faire courir le risque avec courage, ou plutôt faire voler avec joie, à travers le fer et le feu, à la mort la plus certaine. Ah! ce ne sont pas des intérêts humains qui peuvent animer l'homme apostolique. Il n'en peut espérer aucun, il renonce à tout. Fortune brillante, dignité éclatante, richesses flatteuses, la première démarche vous immole : talents précieux, science profonde, sagesse consommée, l'obscurité d'une chaumière vous ensevelit au milieu de l'ignorance et de la grossièreté de ceux au salut de qui on les emploie. Honneur, gloire, réputation, que peut-on attendre des barbares. Incapables de connaître le vrai mérite, indifférents à son prix, trop obscurs eux-mêmes pour lui servir de centre? Plaisirs et douceurs de la vie, vous ne fûtes jamais faits pour un apôtre, amateur de la croix, trop heureux à son gré, s'il peut souffrir lui-même et faire embrasser les souffrances à tout le monde.

Mais aussi n'est-il pas avantageusement dédommagé par la gloire qu'il procure à son Dieu, et le salut des âmes qu'il lui conserve? gloire la plus pure, il le fait connaître, il le fait aimer par une foule de créatures raisonnables, ensevelies dans les ombres de la mort, ou peut-être ennemies déclarées de sa majesté divine : gloire éternelle, puisque chacune de ces âmes qu'il sauve louera à

jamais le Seigneur. Dieu le voit avec complaisance, il le récompense avec profusion. Les trésors de la grâce lui sont réservés, en sa faveur il prodigue les miracles, il cède les droits de sa majesté offensée, pour pardonner à la brebis que le zèle ramène dans le bercail. Il brise les liens d'une funeste habitude, pour rendre la liberté à une âme à qui le zèle a fait craindre son esclavage. Il nourrit de son corps et de son sang une âme à qui le zèle en a donné la faim et la soif. Les miracles de la nature peuvent être accordés aux autres vertus; ceux de la grâce sont réservés à celle-ci. La foi parlera, et les montagnes changeront de place, les malades seront guéris, les morts ressuscités; mais c'est au zèle à ressusciter le pécheur enseveli dans ses désordres; c'est au zèle à guérir les plaies que le péché a faites dans le cœur; c'est au zèle à amollir des rochers insensibles aux vérités célestes : prodige mille fois supérieur à toutes les merveilles qui ont étonné la nature. N'est-il pas juste que Dieu déploie sa puissance en faveur de celui qui se livre à lui tout entier par toutes les vertus? pureté évangélique, pour communiquer avec toutes sortes de personnes, écouter le triste détail de leurs faiblesses, et vivre comme les lis au milieu des épines : mortification constante pour se refuser tous les plaisirs, et souffrir toutes les peines : humilité profonde pour endurer les injures et les mépris, et s'ensevelir dans une entière obscurité : douceur inaltérable au milieu des défauts, des humeurs, des crimes de tant de différentes personnes : vie intérieure, présence de Dieu, religion parfaite pour s'y soutenir et l'enseigner aux autres; car comment donner ce qu'on n'a pas!

Avec tant de trésors, de mérite; avec une si grande ressemblance avec le Sauveur du monde que le zèle a fait descendre sur la terre, et monter sur une croix; avec des espérances si légitimes d'arriver à un terme heureux où l'on a conduit tant d'autres, on voit avec joie s'avancer une dernière heure que tout concourt à rendre consolante. On expire enfin comme une victime sur le bûcher, déjà percée de tant de coups, et on achève de consommer par la douleur un sacrifice que les ardeurs de la charité avaient commencé depuis longtemps. Telle fut la sainte mort de celui que nous regrettons, telle avait été sa sainte vie. Fasse le ciel que, par ses prières et ses exemples, telles soient aussi et notre vie et notre mort.

DISCOURS XXXIX.

SUR L'ORAISON.

L'oraison est une élévation de l'esprit et du cœur vers Dieu, pour lui rendre nos hommages, lui demander nos besoins, et en devenir meilleurs; l'esprit et le cœur, l'un en considérant par la méditation son objet, l'autre en s'y attachant par l'amour. Ces deux puissances se donnent mutuellement du secours : l'entendement réchauffe la volonté, la volonté fixe l'attention de l'entendement; elles agissent de concert pour honorer Dieu et obtenir ses grâces.

On pourrait être surpris si je disais aux gens du monde que l'oraison est nécessaire; on y est si peu accoutumé, qu'on n'en a pas même l'idée. Je leur tiendrais pourtant ce langage : Grands, petits, riches, pauvres, savants, ignorants, vous en avez tous besoin. Mais, quoi qu'il en soit des séculiers, du moins ne pouvez-vous douter qu'une religieuse n'y soit obligée. Vos règles vous l'ordonnent, et en fixent le temps. Mais, pour vous en mieux convaincre, souvenez-vous que vous avez trois sortes d'actions à faire, 1° dissipantes, 2° désagréables, 3° pieuses. Ce qui dissipe expose à perdre la vertu, l'oraison la conserve; ce qui déplaît décourage, l'oraison y soutient; les exercices de piété sont des sources de grâce, et l'oraison les rend utiles.

1° Actions dissipantes fort ordinaires. Il n'en est pas de vous comme des Carmélites et des Chanoinesses, qui, dans une séparation totale du monde, ne s'occupent qu'à chanter les louanges de Dieu, à peine voient quelques parents, et, débarrasées du temporel, sans cesse aux pieds de Jésus-Christ, comme Marie, remplissent tous leur moments de quelque exercice de piété; vous êtes livrées au public, vous devez tous vos soins aux malades (Hospitalières), aux enfants (Ursulines) à qui la Providence ménage chez vous un asile. Vous devez joindre aux embarras de Marthe la contemplation de Marie, allier l'oraison à l'action, le recueillement de l'esprit à l'activité du travail, et vous donner tour à tour en spectacle et à vos sœurs dans la maison, et à tous ceux qui, au dehors, ne sont pas moins l'objet que les témoins de votre zèle.

Tous vos emplois sont saints, il est vrai, et dans l'ordre de Dieu, ce serait une fausse piété de s'en éloigner, sous prétexte d'une plus grande perfection; mais tout saints qu'ils sont, ils ont quelque chose de dissipant, par le rapport qu'ils ont à l'extérieur, le soin du temporel pour la dépositaire, la réception des étrangers pour les tourières, etc. Si l'oraison ne vient au secours, on ne tarde pas à les faire mal.

Une religieuse qui passe d'un exercice de piété à un emploi extérieur, ressemble à un vase fragile rempli d'une liqueur précieuse; pour peu qu'on l'expose, il se brisera ou la liqueur s'évaporera. Tout est à craindre pour elle; l'esprit d'oraison la rend attentive sur elle-même, écarte une infinité d'objets dangereux, ou l'y rend insensible. C'est une mère vigilante qui accompagne sa fille dans les compagnies; sa prudence, sa présence, ses avis tiennent tout en respect. S'il échappe quelque faute, l'oraison la fait réparer, et retrouve ce que le commerce du monde avait fait perdre. Leur âme, sans ce secours, est une ville ouverte à l'ennemi, un grand chemin où la divine semence est foulée aux pieds, ou enlevée par les oiseaux.

En vain apporteriez-vous la plus grande ferveur, elle s'évanouira si l'oraison ne la conserve; en vain auriez-vous les plus for-

tes grâces, elles seront inutiles si l'oraison ne les met en œuvre; en vain les talents, les lumières, le bon naturel le favoriseraient-ils, ce précieux trésor, sans l'oraison cette faible barrière sera bientôt forcée. Vous perdrez tout. Une triste expérience ne le montre que trop. Telle est la faiblesse humaine, il en coûte infiniment de conserver la grâce au milieu de la retraite et de l'oraison. Que sera-ce lorsque, privé de ce secours tout concourt à nous la faire perdre?

Nouveau mal. Les exercices que l'on fait, infiniment utiles s'ils étaient accompagnés d'un esprit intérieur, sont stériles. Sans lui on travaille en vain et on n'en retire aucun fruit: *Laborant in vanum.* (*Psal.* CXXVI, 1.) La dissipation ronge comme un ver jusqu'à la moelle. C'est le figuier de l'Evangile, chargé de feuilles mais sans aucun fruit. Peut-il manquer d'être maudit de Dieu? Privé du secours de Dieu qu'attirerait la prière, des salutaires réflexions que fournirait la méditation, des pieux mouvements qu'allumerait le feu de l'amour, de quoi sera-t-on capable? Liberté dans les paroles, immodestie des regards, corruption du cœur, libertinage d'esprit, négligence des œuvres, à quoi n'expose pas cette sécheresse, cette dissipation? On ne doit s'attendre qu'à des chutes.

Que de bien au contraire ne produirait pas cet esprit d'oraison! Toujours présent, Dieu serait un ami fidèle, un conseil constant; mille grâces seraient prodiguées; maintien, paroles, actions, tout se ressentirait de ce feu divin. Les réflexions les plus touchantes, les plus tendres sentiments sortiraient de ce cœur embrasé. Tel cet homme de l'Evangile, qui tire de son trésor une infinité de choses anciennes et modernes. Les actions extérieures, loin d'en souffrir, en auraient un nouveau prix. Si Dieu n'est dans vos intérêts, que pouvez-vous attendre de favorable? *Nisi Dominus ædificaverit.* (*Ibid.*) Les saints, dans les plus grands embarras, s'en faisaient un devoir. Ils allaient y chercher les secours nécessaires. Tout réussissait. Un quart d'heure passé avec Dieu ménage plus d'affaires que plusieurs jours de travail quand on agit sans lui.

2° Actions désagréables fort communes. Vous avez des peines dans la religion; et où n'en a-t-on pas? où ne se plaint-on pas? Les plaintes sont quelquefois injustes. Fussent-elles légitimes, vous n'êtes à plaindre que parce que vous n'allez pas chercher du soulagement. Vous vous entretenez avec vous-même de vos chagrins, vous nourrissez mille pensées affligeantes. Hélas! bien loin de soulager votre mal, vous l'aigrissez. Allez guérir vos maux dans l'oraison. Qu'ils seraient bientôt évanouis si vous les déchargiez dans le sein d'un père si tendre, si vous lui demandiez la grâce de les supporter, et si vous vous remplissiez des motifs de consolation que la religion présente en foule! Il est doux d'ouvrir son cœur à un directeur, à un ami de confiance. Il semble qu'en découvrant son mal, on se décharge d'un grand poids. Ah! s'il est si doux de s'ouvrir à la créature, que sera-ce de répandre son cœur devant Dieu? *Ecce quem amas infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.) Racontez-lui tout avec confiance, entrez dans le moindre détail. On pourrait craindre d'ennuyer les hommes, Dieu ne se lasse point de vous écouter.

Vous l'avez souvent éprouvé: il est des moments où rien ne coûte; la ferveur dévore toutes les difficultés; heureux effet de la grâce qui a pris possession du cœur. Elle facilite, elle adoucit tout. Que n'allez-vous la chercher dans la prière? Dieu, tout prêt à l'accorder, n'attend que le moment où vous la lui demanderez; il se plaint même que vous tardiez tant à le faire: *Usque modo non petistis quidquam.* (*Joan.*, XVI, 24.) Les motifs de religion ont quelque chose de si touchant! pour peu qu'on y pense sérieusement, quels effets n'éprouve-t-on pas! Ce n'est que faute de réflexion que la terre est inondée de crimes: *Desolatione desolata est.* (*Jerem.*, XII, 11.) Pourrait-on être insensible aux exemples d'un Dieu, aux peines de l'enfer, au bonheur du paradis? Allez vous en remplir dans l'oraison; toutes vos peines seront dissipées.

C'est une tentation de quitter l'oraison quand on est affligé; c'est au contraire le temps où il faut y avoir le plus recours. Il semble d'abord que l'oraison augmente les douleurs ou l'ennui; c'est au contraire l'oraison qui soulage: *Tristatur aliquis vestrum, oret.* (*Jac.*, V, 13.) Jésus-Christ nous en donna l'exemple dans la tristesse mortelle qui précéda sa passion; il alla prier au jardin des Olives. A mesure que sa tristesse augmentait, il prolongeait sa prière: *Prolixius orabat.* (*Luc.*, XXII, 43.) Tous les saints ont employé ce remède: Dieu seul était leur consolation, il doit être la nôtre. Telle était l'espérance des chrétiens et celle des vrais religieux: *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis.* (*Matth.*, XI, 28.)

3° Les exercices de piété sont journaliers. Ils vous seront fort inutiles, si l'oraison ne vous apprend à en profiter. La journée d'une religieuse en est remplie; c'est un tissu de pratiques qui se succèdent. Combien de messes, d'offices, de lectures, de sacrements! mille trésors sont ouverts sous vos pas; il ne tient qu'à vous de vous enrichir. Quel malheur pour vous, quel ennui, si vous ne savez vous y occuper et vous entretenir avec Dieu! Chaque exercice de piété est une source de grâces. Cent fois le jour on vous introduit dans le jardin scellé de l'Epoux. On vous y présente des fruits de toute espèce. Serez-vous insensible à tant de biens? Peut-être les méprisez-vous. L'homme d'oraison les voit avec plaisir, s'en enrichit, les goûte, s'en nourrit. Voilà le temps de la moisson.

Vous êtes à plaindre si vous ne sentez pas de si grandes pertes. Allez, dit le Sage, allez prendre des leçons de la fourmi. Elle manquerait de tout dans l'hiver, si elle n'avait fait ses provisions dans le beau temps. Ainsi en sera-t il pour vous à l'heure de la

mort, si vous n'avez profité du temps de la vie ; ainsi en est-il dans les occasions pendant le jour, si on n'a pris ses précautions le matin. Comment en profiterez-vous sans l'oraison ? Vous y serez étranger. Comme ces Israélites sur qui Dieu faisait chaque jour pleuvoir la manne, délicieuse aux uns, insipide aux autres, regardez cette succession constante de bonnes œuvres, dont est privé dans le monde, comme une manne délicieuse que Dieu fait pleuvoir sur vous. Le défaut de l'oraison vous en fera perdre le goût : *Nauseat anima nostra.* (*Num.*, XXI, 5.)

Quoi ! vous passerez auprès de Dieu les heures entières, sans savoir vous entretenir avec lui, lui rendre hommage, lui rien demander, comme un homme grossier admis à l'audience du prince, qui ne répond à ses faveurs que par un air stupide et un silence dégoûtant; au lieu de profiter de ces moments favorables que le courtisan lui envie, et saurait bien mettre à profit? Quelle bonté en Dieu, de n'être pas rebuté de cette indifférence ! quel surcroît de peines, quand ses propres épouses le traitent si mal ! Qu'un étranger, un indifférent néglige ces précieuses audiences, on en est peu surpris; mais que des personnes consacrées à Dieu, dont l'état même est un état d'oraison et d'union avec Dieu, ne sachent pas le prier, s'ennuyent, soient déconcertées en sa présence, qui pourrait assez déplorer, qui pourrait croire ses malheurs?

Peut-on assez plaindre une religieuse qui ne sait pas faire oraison? Il lui faut pourtant suivre une communauté qui la fait, se rendre au chœur et aux autres exercices. Quel ennui ! quel martyre ! On redoute ce temps de recueillement, on craint cette cloche qui appelle, ce chœur lui paraît une prison, le temps des exercices est toujours trop long, on compte les minutes, on attend la fin avec impatience. Celle qui sait prier en fait ses délices ; elle soupire après ces moments heureux, n'en sort qu'à regret, en fait sa gloire. Que de fautes elle évite, dont un autre se rend coupable ! car enfin, quand on prie, il faut le bien faire. Quoique même les prières ne soient pas d'obligation, il est d'obligation étroite de les faire bien. On ne peut être impunément dans la présence de Dieu. Son entretien nous rend meilleurs ou plus coupables. Les prières d'obligation n'en souffrent pas moins. Cette pénitence mal faite, cette messe mal entendue, cet office mal récité, c'est la suite du défaut d'oraison. On se retrouve tel que l'on a coutume d'être, l'habitude ne se corrige pas, elle influe sur tout. Faites oraison, vous ferez bien tout le reste.

Il n'est pas nécessaire d'exhorter les âmes parfaites de s'appliquer à l'oraison ; elle fait leurs délices : toujours unies à Dieu, leur vie est une oraison perpétuelle. Elle imite celle des saints dans le ciel dont la contemplation continuelle de la Divinité fait la béatitude : *Consolatio nostra in cœlis est.* L'oraison les a conduites à la perfection, l'oraison les y maintient, l'oraison les fera monter de degré en degré jusqu'au comble. Elle est comme l'échelle que vit Jacob, qui fait monter de la terre au ciel avec les anges. On ne voit point de saint qui n'y ait été singulièrement adonné. Plusieurs même, comme les Pères du désert, les Chartreux, les Carmélites renoncent à la société des hommes, et s'ensevelissent dans la solitude pour y vaquer plus facilement. On ne voit personne s'y appliquer assidûment qui ne parvienne à une grande sainteté. Au contraire ceux qui la négligent ne marchent que terre à terre et ne voleront, comme la colombe, que sur les ailes de l'oraison.

Il est une infinité de choses indifférentes de leur nature, qui sont comme le tissu de la vie; mais il n'en est point à qui l'intention bonne ou mauvaise ne puisse donner du mérite ou en faire un péché. C'est à l'oraison à former cette intention pure et sublime qui leur donne du prix : sans elle on rampe dans la poussière. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ; tout sera grand, tout sera utile. Vous apprendrez ces grands principes à l'école de l'oraison, vous y apprendrez à les pratiquer. Les actions mauvaises, les plus grands péchés sont aussi du ressort de l'oraison ; elle enseigne à les éviter, à s'en repentir, à s'en corriger, à les réparer. Homme faible, allez-y puiser des forces, vous avez plus qu'un autre besoin de préservatif ; pécheur, vous avez plus qu'un autre besoin de remède ; elle vous le fournira, elle fléchira la divine miséricorde, elle vous préparera aux sacrements, elle en conservera le fruit.

Si l'oraison est si nécessaire pendant la vie, elle l'est bien plus à la mort. On ne peut même se préparer à ce moment décisif que par ce saint exercice. On ne peut mourir plus saintement qu'en faisant oraison. Elle apprend à supporter la maladie, à recevoir comme il faut les derniers sacrements, à profiter des exhortations des prêtres, des prières de l'Eglise, à voir la mort s'approcher, à résister aux tentations si ordinaires et si violentes dans ces moments critiques et décisifs. Telle était la pratique des martyrs qui chantaient les louanges de Dieu et s'occupaient des joies du paradis au milieu des supplices; telle fut celle de tous les saints, dont les dernières paroles, les derniers sentiments étaient le fruit de leur oraison ; tel le Sauveur, qui dans le jardin des Olives s'entretenait avec son Père, tantôt le priant d'éloigner le calice de sa personne et se soumettant à sa volonté, tantôt lui demandant la grâce de ses ennemis, tantôt se plaignant d'être abandonné de lui, enfin remettant son âme entre ses mains.

L'oraison est donc nécessaire en tout temps ; elle doit commencer la journée, elle doit la finir. L'épouse des *Cantiques* déclare que son cœur veille, même durant le sommeil : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* (*Cant.*, V, 2.) Elle est nécessaire à tous les

états de la vie spirituelle, justes et pécheurs, commençants, médiocres, parfaits, tout doit prier et vivre uni à Dieu : à tous les états de la vie civile; le soldat, dans le tumulte des armes; le magistrat, dans le chaos du palais; le négociant, dans le labyrinthe du commerce; le courtisan, dans les orages de la cour; l'artisan, le laboureur, dans la poussière d'une vie obscure et pénible, tout doit avoir recours à Dieu par l'oraison. Elle sert à tous les âges : l'enfant doit balbutier la prière; le jeune homme en a besoin dans les combats de ses passions; l'âge mûr dans l'embarras des affaires ; le vieillard, dans la dernière décrépitude, doit terminer par là sa carrière. Il doit être comme la lampe qui se consume devant le saint sacrement, la mort doit le trouver en oraison. Comment sans elle arriver à la perfection dont nous sommes si éloignés, et la route est si difficile! Que peuvent notre travail, notre industrie, nos efforts sans Dieu? *Nisi Dominus ædificaverit?* (*Psal.* CXXVI, 1.) L'édifice de la perfection, sans le secours de Dieu, est une tour de Babel. Exposons à Dieu nos besoins avec confiance : *Ecce quem amas infirmatur* (*Joan.*, XI, 3); rien n'est impossible à Dieu. Il n'est point d'obstacle qu'il ne puisse vaincre. Il n'en est point qu'on puisse surmonter sans lui. Il n'est point d'acte héroïque que la grâce ne donne la force de pratiquer : *Da quod jubes, et jube quod vis.*

Préparation.

La grande préparation à l'oraison est une vie recueillie pendant le jour. Les pensées auxquelles on a donné une libre entrée ne manquent pas de revenir alors. Si elles ont été frivoles, on sera nécessairement distrait; mais, si l'on a été occupé de Dieu, il en coûte peu de s'entretenir avec lui. Les besoins, les occupations, les affaires, même les bonnes œuvres, mauvais prétexte pour quitter l'oraison; on n'est jamais plus utile au prochain que lorsqu'on va chercher auprès de Dieu les grâces dont on a besoin. Qu'importe qu'on travaille beaucoup, si Dieu n'y met la main? on n'avance à rien, mais avec Dieu on fait dans peu de temps les plus grandes choses.

1° Il faut dans l'oraison éviter deux extrémités, l'une de la faire négligemment, l'autre d'y apporter une attention trop gênante; la première fait qu'on n'en tire aucun fruit, la seconde ne sert qu'à casser inutilement la tête. Il faut y aller de bon cœur et avec tout le soin dont on est capable, mais en même temps il faut le faire avec douceur et simplicité, sans inquiétude.

On peut comparer l'oraison à l'entretien avec un prince; il commence d'abord par des marques de respect. Si on a eu le malheur de lui déplaire, on tâche de réparer sa faute par des excuses, on lui témoigne sa confiance, on lui demande sa protection. Pareil ordre quand on le quitte; ce n'est jamais sans témoigner sa reconnaissance, son amour, son respect, le désir qu'on a de se consacrer à son service. Le corps de l'entretien roule sur le sujet qu'on s'est proposé ou qu'il propose lui-même. On réfléchit, on raisonne, on projette, on cherche les moyens d'exécuter ses desseins, et on se détermine à mettre la main à l'œuvre. Du reste on ne néglige point de faire sa cour, et on ne manque point, dans l'occasion, de donner des marques de ses sentiments respectueux. Le plus ou le moins de liberté peut varier selon le degré de faveur, la matière de l'entretien, le caractère des personnes ou des affaires.

Première partie de l'oraison.

Il en est de nous comme d'un homme endormi qu'on transporte dans le cabinet d'un prince; il est devant lui, le prince le voit, mais cet homme ne s'en aperçoit pas : dès qu'il s'éveille et s'en aperçoit, c'est alors qu'il est véritablement en sa présence. Nous sommes ainsi devant Dieu, il nous voit partout ; mais nous y sommes ensevelis dans le sommeil. Se mettre en la présence de Dieu, ce n'est, à proprement parler, que s'éveiller et être attentif à la présence de Dieu. C'est là ce qu'il faut faire en commençant l'oraison, pour rendre à Dieu ses devoirs. Celui qui marche sans cesse en la présence de Dieu n'a besoin de rien faire de nouveau à cet égard.

Rien ne nous convient mieux que d'être devant Dieu dans l'humilité, la crainte, le tremblement. Que sommes-nous, et que méritons-nous? que n'avons-nous pas à craindre? *Fratres Joseph non poterant respondere verbum, nimis terrore perterriti.* (*Gen.*, XLV, 3.) Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine? Quand même nos péchés nous seraient pardonnés, ne nous croyons pas en assurance. Avons-nous fait toute la pénitence qu'ils méritent? persévérerons-nous? *Qui stat, videat ne cadat.* (I *Cor.*, X, 12.) Dieu aime cette crainte filiale : *Super quem respiciant.* Demandons-la à Dieu : *Confige timore tuo carnes meas*, etc.

L'idée de notre néant et de nos péchés pourrait nous décourager, si elle n'était tempérée par le souvenir des mérites de Jésus-Christ qui nous sont appliqués, et pour nous en faire l'application, il faut s'unir à lui. Semblable à Jacob qui, par un pieux stratagème, se couvrait de l'habit d'Esaü, paraissons de même sous la figure du Fils de Dieu : *Induimini Dominum Jesum.* (*Rom.*, XIII, 14.) Nous pouvons tout espérer par là : *Quidquid petieritis in nomine meo.* (*Matth.*, XXI, 22.) Pour nous unir à lui, suivons l'idée que nous en donne l'Eglise dans le canon de la sainte messe : *Per ipsum et cum ipso et in ipso.* Le Père éternel ne reçoit rien que par ce canal, il n'aime que ceux qui sont revêtus de ses livrées. Qu'est-ce que l'homme en effet? Quelque saint qu'il paraisse, que peut-il faire qui soit digne de Dieu? L'Eglise finit par là toutes ses prières : *Per Dominum nostrum.* Pharaon ne voulait écouter personne, il renvoyait tout à Joseph : *Ite ad*

Joseph. (*Gen.*, XLI, 55.) Faisons donc toutes les prières par les mérites de Jésus-Christ.

Quand on a été introduit en présence d'un prince, on doit le saluer profondément; de même quand on s'est mis en la présence de Dieu on doit l'adorer avec le plus grand respect. Si nous considérons ce qu'il est et ce que nous sommes, que de motifs pour nous anéantir devant lui! Joignons nos adorations à celles qui lui sont pour lors rendues. Qui l'adore? l'univers entier, les créatures animées par leur obéissance, la mer par ses mugissements, la terre par ses fruits, et les démons dans l'enfer : *Credunt et contremiscunt.* (*Jac.*, II, 19.) Ils lui rendent hommage par leurs supplices, les impies même sur la terre, qui quelquefois, comme Antiochus, le reconnaissent malgré eux, tous les justes dans ce monde, tant de saintes âmes dans le siècle, tant de saints religieux, qui dans ce même temps, l'honorent avec tant de ferveur, l'Eglise souffrante par sa patience et sa soumission dans le purgatoire, les anges et les saints dans le ciel, la sainte Vierge, enfin Jésus-Christ même, soit dans le saint sacrement, soit à la droite du Père céleste. Quelle honte d'être distrait et insensible au milieu de toutes ces adorations! Joignons-y donc les nôtres; que notre cœur ne soit pas le seul qui refuse à Dieu ce juste tribut. Mais qu'est-ce qu'adorer Dieu? c'est le reconnaître pour son créateur, son maître, son premier principe et sa dernière fin : *Dixi Domino, Deus meus es tu, ego servus tuus* (*Psal.*, CXV, 16); reconnaître sa grandeur, et notre bassesse : *Noverim te, noverim me tanquam nihilum ante te.* L'adoration est à peu près ce que font les sujets quand ils prêtent serment de fidélité, ou rendent hommage à leur roi. Cet hommage doit être intérieur et extérieur, que la posture du corps, la modestie et le recueillement accompagnent l'oraison. Quel respect ont eu tous les saints! que ne raconte-t-on pas des Pères du désert, des saints religieux, des vieillards de l'*Apocalypse*, de Jésus-Christ au jardin des Olives? Rien ne contribue davantage à bien faire oraison, rien n'édifie tant, rien ne nous touche plus nous-même. Il est juste que le corps aussi bien que l'esprit soient consacrés à Dieu, et lui marquent notre respect; mais le cœur surtout doit être à Dieu : *Populus hic labiis me honorat* (*Matth.*, XV, 8; *Marc.*, VII, 6), etc. Ce n'est pas tout de dire je vous adore, il faut que le cœur reconnaisse de bonne foi sa souveraine puissance : *In ipso vivimus, movemur, et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.)

On doit se reconnaître incapable de faire oraison; il ne faut que notre expérience pour nous en convaincre. Combien de fois, venant à l'oraison avec une bonne volonté, n'y avons-nous trouvé que du dégoût et de la sécheresse : *Aruit tanquam testa virtus mea, cor meum conturbatum est*, etc. (*Psal.*, XXI, 16.) La foi nous l'apprend encore. Nous ne pouvons ni faire ni commencer aucune bonne œuvre, sans un secours particulier de la grâce : *Non sumus sufficientes*, etc. (II *Cor.*, III, 5.) Nous ne pouvons pas sans elle prononcer le nom de Jésus; tout don parfait vient du Père de lumière, les choses surnaturelles sont si fort au-dessus de nous! *Animalis homo non percipit.* (I *Cor.*, II, 14.) Le péché a si fort obscurci nos faibles lumières, non-seulement le péché originel, mais tous ceux que nous avons commis; ne méritons-nous pas que Dieu nous punisse? *Malitia excæcavit.* (*Sap.*, II, 21.) Nos passions, nos péchés journaliers, notre attachement aux biens de la terre nous abrutissent et nous remplissent de distractions : *Ubi thesaurus tuus ibi est cor tuum.* (*Matth.*, VI, 21.) Reconnaissons donc notre incapacité, et recourons avec foi et avec confiance au Dieu de toute consolation.

Le péché n'a pas fait une plaie moins considérable à notre cœur qu'à notre esprit. Il a rempli notre esprit d'épaisses ténèbres, qui nous empêchent de voir les vérités du salut, et les règles de l'Evangile. Il nous a aussi donné une inclination vers le mal, qui nous entraîne dans le péché depuis l'enfance : *Prona sunt ad malum ab adolescentia.* C'est là cet ange de Satan dont parlait saint Paul. Le démon nous tente sans cesse, et semble redoubler ses efforts dans le temps de l'oraison. Il semble, disait un saint, qu'en même temps qu'on sonne la cloche pour appeler les frères à la prière, les diables se donnent le signal pour venir les tenter. On éprouve tous les jours qu'après avoir été jusqu'alors tranquille, c'est justement au temps de l'oraison que finit la trêve dont on avait goûté la douceur. Le démon connaît trop les fruits que nous tirons de cet exercice, pour ne pas tâcher de nous en détourner. Ayons donc recours au Saint-Esprit, disons-lui avec l'Eglise : *Lava quod est sordidum*, etc. L'oraison même nous fournira des armes contre eux. Adressons-nous à la sainte Vierge.

Seconde partie de l'oraison.

Une des meilleures manières pour le corps de l'oraison, c'est d'en considérer le sujet dans Notre-Seigneur. Il est le modèle de toutes les vertus. On peut y rapporter tous les sujets sur lesquels on médite : *Inspice et fac.* Un disciple jette sans cesse les yeux sur son maître; heureux s'il peut lui devenir semblable : *Sufficit si sit sicut magister.* Un peintre regarde l'original dont il veut faire une copie. Tel a été le motif de l'Incarnation. Le Fils de Dieu a voulu non-seulement nous racheter, mais nous enseigner par ses exemples. Qui que vous soyez, vous y trouverez tout : *Omnes thesauros sapientiæ.* Les plus parfaits, comme les commençants, y trouvent des aliments proportionnés à leurs faiblesses : *Omnibus omnia venit vocare peccatores.* Est-on blessé, c'est le serpent d'airain qui guérit toutes les blessures : *Morituris ad resistendum mortuis ad resurgendum.* C'est une illusion de quitter Jésus-Christ quand on se croit parfait, pour contempler immédiatement, dit-on, la Divinité : *Hæc via, veritas et vita, qui intrat aliunde fur est et latro.* On ne va à Dieu que par Jésus-Christ, comme di-

sait saint Paul : *Non judicavi me scire aliquid nisi Jesum.* (I, *Cor.*, II, 2.) Les plus grands saints, saint François, sainte Thérèse en ont fait leur occupation continuelle : les saints et les anges dans le ciel, Dieu même, etc.

La vue de Notre-Seigneur produit d'abord en nous des sentiments d'adoration : *Tu solus Dominus* (*Psal.* LXXXV, 10), des sentiments de reconnaissance : *Quid retribuam Domino.* (*Psal.* CXV, 12.) O Dieu ! le monde est surpris quand il entend parler des extases et des ravissements des saints. On n'a point éprouvé les opérations divines, ce qui les rend si surprenantes; mais, si l'on faisait bien attention aux perfections divines, on serait surpris au contraire de l'indifférence avec laquelle on regarde ce grand objet. Sa seule vue ravit et transporte les anges et les saints dans l'éternité; que ne ferait-elle pas sur nous, si notre foi était plus vive? Louons donc le Seigneur, invitons toutes les créatures à le louer avec nous : *Magnificate Dominum mecum, benedicite omnia opera Domini Domino.* (*Dan.*, III, 57.) Disons-le comme les trois enfants dans la fournaise. Brûlés des flammes de l'amour divin, réjouissons-nous de la gloire qu'il possède, désirons qu'il en eût encore davantage, s'il était possible : *Sanctificetur nomen tuum.* (*Matth.*, VI, 9.) Que n'êtes-vous, mon Dieu, plus connu et plus aimé : *Quis mihi det ut moriar pro te et cognoscant te?*

Dans l'oraison il est très-utile de faire ce que l'on appelle communion, c'est-à-dire, quand on a considéré dans Notre-Seigneur la vertu sur laquelle on médite, on y communique, on tâche de s'y conformer, de l'exprimer en soi, et de retracer ce qu'on a vu en Dieu. Il est essentiel de réfléchir sur les motifs qui nous y engagent. La vertu est si aimable, et le vice si horrible, que ce n'est que faute d'y penser que les hommes se perdent : *Desolatione desolata est terra.* (*Jerem.*, XII, 11.) Peu de gens sont assez déterminés au mal, pour s'y livrer, s'ils le connaissaient bien. L'illusion et le danger les plus ordinaires, c'est de canoniser le vice et de décrier la vertu, et par là se faire honneur de ce qui devrait couvrir de honte. L'humilité passe pour bassesse, la fierté pour grandeur d'âme. Si l'on ne va pas si loin, du moins on diminue si fort l'horreur du vice, qu'on n'en fait presque plus de cas. Il faut donc aller à la source et tâcher de se convaincre par les motifs les plus touchants : funeste effet du péché originel, d'avoir ainsi renversé nos idées. Tout est gagné, si une fois l'esprit est bien persuadé. Ces deux puissances de l'âme, l'entendement et la volonté, se servent et se nuisent mutuellement.

Les considérations doivent être :

1° *Solides.* Bannissez toutes les applications de l'Ecriture outrées et forcées, les comparaisons trop recherchées, les histoires fabuleuses, les réflexions alambiquées. Jamais il ne faut donner dans le faux ni dans le brillant. Rien de plus admirable, il est vrai, que les voies extraordinaires de Dieu. Il faut les suivre quand il nous appelle; mais aussi rien n'est plus sujet à l'illusion.

2° *Profondes.* Bien des gens n'examinent les choses que superficiellement; ils ne vont point au fond et à l'essentiel de la plupart des erreurs. On se borne à l'extérieur et aux apparences. Les avenues du monde sont riantes, on en est enchanté. La vertu au contraire n'a rien que de simple et d'austère. De là vient qu'on donne dans tant de travers. Les hommes même pieux n'approfondissent pas toujours assez. Ils passent légèrement sur des choses qui leur sont familières et dont ils sont convaincus.

3° *En petit nombre et à loisir.* L'esprit de l'homme est curieux et volage. Il voltige d'objet en objet. L'action lui plaît et l'amuse, l'uniformité le fatigue. Semblable à celui qui, dans une table bien servie, veut goûter de tous les mets, il ne fait que s'incommoder. Faisons moins de réflexions, faisons-les bien, faisons-les à loisir, n'en faisons qu'une s'il le faut, pourvu qu'elle soit bien faite.

Il ne suffit pas de connaître le bien, si on ne l'aime et ne le pratique. Ce serait peu d'avoir fait des considérations sur la beauté de la vertu, si on s'en tenait là. On souffle le feu pour l'allumer, mais quand il a bien pris, on le laisse brûler : *In meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII, 4.) Les considérations alarment, l'amour fait naître de saintes affections. Quand une fois il est allumé, laissons brûler ce feu sacré. Ce serait une étude bien stérile de se borner à la spéculation, sans en venir à l'exercice. Les connaissances qu'on acquiert par ses réflexions ne font que rendre plus coupable : *Qui cognovit voluntatem, vapulabit multis.* (*Luc.*, XII, 47.) Heureux qui sait profiter de ces leçons ! il médite sans cesse et il aime la loi de Dieu : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine.* (*Psal.* CXVIII, 97.) Souvenons-nous du grand mot de saint Bernard : *Tantum lucere vanum est, tantum ardere parum, lucere et ardere perfectum.* Ainsi dit-on de saint Jean : *Erat lucerna ardens et lucens.* Comme le soleil, comme le feu, il éclaire et il échauffe. Voilà le vrai mérite. Dieu n'a pas besoin de nos spéculations, il ne cherche que le cœur. Serait-ce aimer un ami que de se borner à le regarder, si le cœur n'est rempli de tendresse pour lui? Après les affections, il faut rentrer en soi-même, pour examiner avec soin ses dispositions par rapport à la vertu et au vice sur lesquels on médite, pour connaître les fautes dont on s'est rendu et dont on se rend ordinairement coupable, quelle en est la source et quels en sont les remèdes, quels moyens à prendre, quels obstacles à surmonter. Ce détail est une des choses les plus importantes, et cependant des plus négligées. A quoi servent les réflexions, si on ne se les rend propres? Il importe bien plus de bien digérer que de beaucoup manger. On connaît, on sent les moindres défauts de son prochain, et on ne se connaît pas soi-même. Vous vous croyez fort riche, disait-on dans l'*Apocalypse*, à un évêque : *Et nescis quia pauper es et nudus*

et miser, etc. (*Apoc.*, III, 17.) Heureux qui voit sa pauvreté comme le prophète : *Ego vir videns paupertatem meam.* (*Thren.*, III, 1.) Connaissez-vous vous-même : *Oculus omnia videt, se ipsum non videt.* D'où viennent tant de désordres dans le monde? L'homme ennemi a semé la zizanie, il est vrai, mais quand l'a-t-il semée? *Cum dormirent homines.* (*Matth.*, XIII, 25.) Dieu, pour nous punir de l'abus de ses grâces : *Spargit pœnales cæcitates.* On ne veut pas l'écouter, et il se retire : *Ante aurem non audientem ne effundas sermonem.* (*Eccli.*, XXXII, 6.) Il est donc essentiel de se bien connaître, et par conséquent de se bien examiner dans l'oraison.

Cet examen regarde le passé, le présent et l'avenir. Pour le passé, il nous pénètre d'un regret salutaire de nos fautes et nous en fait demander pardon, comme l'enfant prodigue. Jetez les yeux sur le nombre de vos crimes, sur les grâces que vous avez reçues, le peu de profit que vous en avez tiré, quelle douleur n'en aurez-vous pas? Concevez-en une confusion salutaire : *Operuit confusio faciem meam.* (*Psal.* LXVIII, 8.) On n'ose, comme le publicain, lever les yeux au ciel. Ce n'est que faute de s'examiner qu'on est plein d'estime pour soi-même : *O homo, si te videres, tibi displiceres, et mihi placeres; sed, quia te non vides et tibi places, et mihi displices.* Quelle honte, si notre prochain pénétrait dans le fond de nos cœurs et voyait tout ce qui s'y passe! Nous rougirions de même, si nous nous examinions : *Statue te ante te.*

Enfin, on prend des résolutions pour l'avenir. Après avoir connu et détesté le mal, on forme un généreux dessein de l'éviter. Faites donc avec foi cet examen : *Statue tibi speculum, pone contra te amaritudines.* (*Jerem.*, XXXI, 21.) Dans toutes les sciences, dans tous les arts, dans la plupart des actions, l'examen exact de ce qu'on doit faire est un des principaux moyens de réussir : un général d'armée visite le terrain, un avocat étudie le procès, un médecin sonde la plaie. Ainsi, en matière de salut. Que ces résolutions soient accompagnées d'une grande défiance de soi-même. Dans la ferveur de l'oraison tout paraît facile, ce sont les plus beaux projets : *Filii Ephrem intendentes arcum conversi sunt in die belli.* (*Psal.* LXXVII, 9.) Dans la suite ils sont aussi faible que les autres. Quelquefois, au contraire, on est si timide qu'on n'ose rien entreprendre, tout paraît impossible ; la confiance en Dieu doit servir de remède : *In Deo meo transgrediar murum, si consistant adversum me castra.* (*Psal.* XXVI, 3.) Quelles soient présentes ; à quoi bon former de grands projets pour l'avenir, tandis qu'on néglige les occasions journalières? *Quodcunque potest, manus tua instanter operare.* (*Eccle.*, IX, 10.) Le démon nous amuse par là et nous fait perdre le bien présent qu'on pouvait faire, et le bien à venir qu'on ne fera pas, et en même temps il nous remplit d'orgueil, nous persuadant que nous sommes assez forts pour cela. Il faut entrer dans le détail des choses : des résolutions vagues et générales ne servent de rien. Voyons en particulier et en détail ce qu'on a à faire et à éviter, les moyens, les obstacles les plus ordinaires pour aller d'une chose aisée à une plus difficile. Ainsi bâtit-on insensiblement l'édifice de la perfection, comme tout autre.

Troisième partie de l'oraison.

Qui dirait-on d'un homme qui après avoir rendu visite à quelque personne distinguée, la quitterait sans lui faire la moindre civilité? C'est ce qu'on fait quand on sort de l'oraison, sans donner à Dieu des marques de sa reconnaissance. Dieu avait ordonné que dans tous les sacrifices on lui réservât la queue et la tête de la victime, pour nous montrer qu'il faut consacrer la fin de ses actions comme il faut en offrir les prémices. C'est à quoi on manque souvent, soit qu'on s'ennuie de l'oraison, qu'on l'ait mal faite, ou qu'on soit pressé d'aller ailleurs, on la quitte dès que le temps est fini, souvent plutôt, sans songer à la bien conclure. Remercions Dieu des grâces qu'il nous y a faites, consolation, lumière, etc. ; de sa bonté de nous souffrir en sa présence, malgré les fautes que nous y avons commises; demandons-lui pardon de toutes, prions-le d'y répandre sa bénédiction : *Confirma hoc Deus quod operatus es.* (*Psal.* LXVII, 29.) Faisons le bouquet spirituel, selon l'avis de saint François de Sales; enfin mettons nos résolutions sous la protection de la sainte Vierge, comme un enfant qui, quand il a reçu quelque bijou, craignant de le perdre, le donne à garder à sa mère : *Virtutes conservat ne pereant merita, ne fluant.*

Pour réussir dans l'oraison, il faut joindre les bonnes œuvres à la prière : *Ille recte novit vivere qui recte novit orare.* L'action et la contemplation sont deux sœurs qui s'aident mutuellement : *Ait Martha : Dic ergo illi ut me adjuvet.* (*Luc.*, X, 40.) On ne sera jamais homme d'oraison sans la pratique de la vertu, et on ne réussira jamais dans la pratique de la vertu sans oraison : *Necesse est ut oratione operatio, et operatione fulciatur oratio.* L'oraison est le prélude de ce qu'on doit faire ensuite. Si on en demeurait là, on serait semblable à un homme qui se regarde dans un miroir et s'en va : *Consideravit se in speculo et abiit et oblitus est.* (*Jac.*, I, 24.)

Nos prières, pour être efficaces, doivent avoir plusieurs qualités : *Petitis et non accipietis eo quod male petatis.* (*Jac.*, IV, 3.) Il faut qu'elles soient humbles : *Super quem respiciam nisi super pauperculum.* Dieu se plaît à voir cette humilité même dans les plus grands pécheurs : *Nonne vidisti humiliatum Achab?* (III *Reg.*, XXI, 29.) Le pharisien se loue, le publicain s'humilie. L'un est absous et l'autre condamné. Il faut qu'elle soit constante. Ainsi que la Chananéenne, qui obtient enfin à force d'importunité ce qu'on lui avait refusé d'abord, Dieu éprouve souvent par des délais, et accorde enfin à la persévérance ce qu'il avait d'abord semblé

refuser. Au reste, il ne faut point s'alarmer des distractions qui peuvent survenir dans la prière; ce sont des épreuves où Dieu nous met. Il est infiniment utile d'en chercher la source et de la découvrir à son directeur. L'humilité qu'on pratique par là mérite souvent la grâce d'en être délivré. Souvent la seule crainte d'aller en faire l'aveu arrête la légèreté de l'esprit, et désarme le démon qui ne peut souffrir qu'on s'humilie et qu'on obéisse. Enfin un confesseur, connaissant mieux le mal, est plus en état d'y appliquer le remède.

DISCOURS XL.

SUR LA LECTURE.

La lecture n'est pas d'une nécessité absolue pour le salut. Tout le monde peut être sauvé, et la plupart des gens ne savent pas lire. La lecture peut même être funeste pour la foi et pour les mœurs; mais quand on choisit de bons livres, quand on lit avec de bonnes intentions, la lecture spirituelle est un exercice des plus utiles. Tout ce que les autres lectures peuvent avoir d'instructif, d'agréable et d'utile, se trouve réuni dans celle-ci. Aimons-nous les livres solides, qui nous apprennent des vérités intéressantes? Quoi de plus vrai, de plus solide, de plus important que ce que nous enseigne la religion! La véritable science est celle du salut. Voilà ce que goûte un honnête homme, voilà ce qu'estiment les anges, les saints et Dieu même. Nous aimons naturellement à lire les lettres de nos amis; ils nous parlent de nos affaires et nous apprennent des nouvelles. Les livres saints sont les lettres qui nous viennent du ciel, nous instruisent de nos plus grandes affaires et nous parlent de la céleste patrie où nous aspirons.

Pensons, quand nous lisons ces livres, que c'est Dieu qui nous parle. Avec quel respect et quelle attention ne devons-nous pas l'écouter? Tel un sujet qui reçoit les ordres de son prince, d'où dépend sa fortune. Les livres saints sont un miroir qui nous montre nos défauts. C'est un maître qui nous apprend notre devoir. Il faut lire lentement afin que cette douce rosée s'imbibe dans le cœur. Une lecture trop rapide ne laisse point de trace. C'est une pluie d'orage qui passe vite et ne pénètre pas dans la terre. Pendant la lecture, écartons tout autre pensée. Ce qu'on lit avec distraction passe superficiellement, s'efface et s'oublie aussitôt. Il faut de temps en temps s'arrêter aux endroits importants qui nous touchent, afin de se donner le temps de savourer et de se rendre propre ce qu'on lit, y mêler des retours vers Dieu et divers actes de vertu pour la lui offrir et l'en remercier : à peu près comme ces oiseaux qui boivent à plusieurs reprises, et chaque fois lèvent la tête vers le ciel, ces interruptions et ces retours la rendent plus agréable et plus utile.

La lecture est une voie qui conduit à la méditation; elle peut même y suppléer pour des personnes extrêmement occupées et tourmentées de distractions. Lire peu et s'arrêter quelquefois pour y réfléchir, c'est une méditation. Il y a bien de la différence entre lire et méditer pour étudier, et lire ou méditer pour avancer dans la vertu. Gardez-vous de faire une étude de vos lectures spirituelles. N'y cherchez point la beauté du style ni l'élévation des pensées. Il faut toucher le cœur et ne pas amuser l'esprit. Un savant est bien différent d'un homme spirituel. La science est bonne sans doute; mais la vertu est encore plus nécessaire. Etudiez-vous vous-même, apprenez vos devoirs, connaissez vos défauts, animez-vous à la pratique de la vertu. Il faut lire peu à la fois et non pas se piquer de dévorer un volume : s'en tenir à un bon livre et non pas voltiger. On peut soutenir sa faiblesse par le choix des livres bien écrits, quoiqu'il faille toujours préférer la simplicité à l'enflure, choisir ceux qui sont plus conformes à nos dispositions selon la vue d'un directeur éclairé.

DISCOURS XLI.

SUR LA MÉDITATION

Pour en profiter, il est bon de préparer à l'avance, même la veille avant de se coucher, du moins le matin dès qu'on se lève, les points sur lesquels on doit méditer. L'esprit s'y accoutume, s'en remplit, il y pense plus aisément. Il faut encore proposer le fruit qu'on en a tiré, faire une revue sur soi pour connaître le besoin le plus pressant, et tâcher dans l'oraison, d'y appliquer le remède. Après l oraison faites l'examen de la manière dont vous l'avez fait des fautes commises, des bons mouvements, et retirez-en, ainsi que dans la lecture, un bouquet spirituel, selon l'idée de saint François de Salles. Saint Ignace veut qu'on ne manque jamais cet examen. Il vaudrait mieux prendre sur le temps de la méditation, si on n'en avait point d'autres, après l'oraison écrire en peu de mots les résolutions qu'on y a prises et les bons mouvements qu'on y a eus. Ces écrits sont utiles et jamais on ne les relit sans en être touché. Nous savons mieux que personne par quel endroit nous sommes touchés. De temps en temps on doit en rendre compte à son directeur.

Dans la méditation on emploie les trois puissances de l'âme. La mémoire nous met l'objet devant les yeux, l'entendement y fait des réflexions pour se convaincre de la vérité, la volonté s'y attache par des actes conformes. Il n'y a point de sortes d'acte de quelque passion que ce soit qui ne puisse être tourné vers Dieu, et entrer dans l'oraison. Amour, haine, crainte, hardiesse, tout cela y trouve sa place, selon la manière d'envisager. Il n'y a point de sorte de motif et de raison qui, selon le caractère des esprits, ne puisse être employé pour se convaincre et se toucher. Ne cherchons pas cependant des raisons trop subtiles, trop relevées, trop basses, trop singulières. Il faut aller avec simplicité, mettre les choses dans le jour le plus propre à nous convaincre et ne cher-

cher qu'à être touché. Il est vrai que si l'on s'appuyait de preuves fausses, ce qui peut arriver à certains esprits, il y aurait à craindre de donner dans l'erreur, ou d'ébranler la foi; mais, comme les vérités de la morale sont à la portée de tout le monde, et d'une évidence frappante, il y a peu de risque à courir. Quand on cherche Dieu sincèrement on ne s'écarte guère de la vérité, et le bien se fait toujours, la piété se nourrit, la bonne habitude se fortifie.

L'entendement, pour se bien convaincre, doit faire à peu près ce qu'on fait pour persuader un autre. Nous sommes ici tout à la fois le prédicateur et l'auditeur. D'abord proposons-nous clairement un sujet, tâchons de le bien comprendre, fixons-y notre esprit, détaillons-nous la matière, considérons-en les parties, approfondissons les preuves, satisfaisons la difficulté, argumentons contre nous-mêmes. Nous avons cet avantage sur un orateur : il faut très-peu de paroles pour nous faire entendre; un mot nous rappelle une infinité de choses et nous entendons au premier signe, au lieu qu'il faut souvent un grand discours pour faire entrer les autres dans sa pensée. Il est des esprits éclairés et pénétrants qui sont d'abord au fait, mais il n'en est point pour ce qui se passe en nous de plus pénétrants que nous-mêmes. Quand on est bien convaincu d'une chose, il ne faut pas insister sur de nouveaux raisonnements ; c'est plutôt se distraire que s'instruire. Il vaut mieux s'arrêter à bien goûter la vérité qu'on a comprise, afin que les traces en soient plus profondes et l'impression plus durable ; au lieu qu'en pensant à autre chose, on perd le peu qu'on avait acquis.

Quand j'ai dit qu'il fallait satisfaire aux difficultés, je n'ai pas prétendu qu'il fallût faire des dissertations ou des controverses, comme un auteur dans un livre, un professeur en chaire. Nous cherchons ici plutôt l'onction que la science. Cependant, comme ces difficultés arrêtent, il est à propos de lever l'obstacle; mais, si on s'y arrêtait trop, il pourrait y avoir du risque pour sa foi, parce qu'on pourrait en être ébloui et ne savoir pas répondre. D'ailleurs cette espèce de dispute amuserait, dissiperait, ferait perdre le temps et le fruit de l'oraison. Il ne faut point chercher à douter, mais s'arrêter à la vérité : comme il faut bien se garder de l'accabler par des preuves trop multipliées. Il suffit d'en bien pénétrer un et de produire les affections. Revenez cent fois à la même chose, tandis que vous en serez touché. Une vérité, un acte, un mot suffisent pour une bonne oraison. Trop de paroles embarrassent : *Orantes nolite multum loqui.* (*Matth.* VI, 7.) Une vérité bien approfondie vaut mieux que cent autres connues superficiellement. Ce n'est point ici une science spéculative, mais une science pratique, qui ne tend qu'à changer le cœur. Dans les autres sciences on promène l'esprit sur une infinité d'objets, afin de multiplier ses connaissances ; mais ici nous ne voulons que gagner le cœur et le tourner vers Dieu. Les vérités que nous lui proposons, les actes que nous formons, sont des coups qui abattent son orgueil, et amollissent sa dureté, qui font sortir des étincelles de l'amour et produisent un changement divin. L'oraison est en cela semblable à l'éloquence qui, ayant pour but de persuader, n'instruit, ne raisonne que pour frayer la route à la persuasion, et conduire à la détermination. Aussi les saints Pères l'appellent *la rhétorique céleste*, et Drexellius a fait un livre tout entier sous ce titre.

Quoiqu'on se soit fixé certains points, un certain ordre dans son oraison, on ne peut pas s'assujettir à cet arrangement et passer de l'un à l'autre selon qu'on se sent attiré et touché. Les vérités s'insinuent par là plus aisément, préparent l'esprit et lui servent de guide et de flambeau. L'oraison en est plus douce. Au lieu qu'une gêne scrupuleuse à certains points, à certaine distribution, dessèche, fait perdre ce qui aurait touché et dégoûte de tout.

Il faut réunir l'intérieur à l'extérieur. Tenons-nous toujours devant Dieu dans une posture respectueuse, comme un suppliant qui ne cherche pas ses commodités et ses aises. Cette posture est propre à éviter les distractions. L'intérieur doit être également composé. Point de pensées vaines et étrangères, point de mouvements qui ne portent vers Dieu. Toutes les affaires doivent être oubliées. Renfermons-nous au sujet qu'on a choisi; quelque bon que fût le nôtre, il est alors déplacé. C'est un piége du démon qui peut nous distraire même sous prétexte de bien et nous faire perdre le fruit de notre exercice. On peut cependant se laisser entraîner aux lumières ou aux mouvements pieux que le Saint-Esprit nous accorde, quoique peut-être il ne soit pas du sujet que nous méditons. Et dans celui-ci même ce n'est ni la curiosité ni la satisfaction qu'il faut y chercher, car souvent la beauté des pensées, la beauté d'une expression dont on pourrait ailleurs faire usage plaisent et amusent. On est tenté de les mettre en réserve pour les placer à propos, et on dédaigne des pensées communes ou simples. Tout cela dégénère en étude et n'est plus oraison. On ne plaît pas à Dieu, on n'avance pas dans la vertu par la beauté des périodes et d'une ingénieuse éloquence. Il ne faut ici que le cœur. De quelque manière qu'il s'explique, Dieu l'entend mieux qu'il ne s'entend lui-même. Ce danger est à craindre surtout aux personnes d'étude. Chargées de parler en public, on goûte la finesse, la vivacité d'une pensée, on en fait déjà la destination pour l'enchâsser à propos dans un discours. Partout l'homme se cherche et se trouve, partout il s'estime, s'admire et se complaît dans ses ouvrages. Il faut généreusement en faire alors le sacrifice pour ne pas perdre le fruit de l'oraison.

Il faut régler tous ses désirs. Il y en a de plusieurs espèces : tantôt des douceurs et des consolations intérieures dont quelque-

fois Dieu nous favorise. Cette sensibilité est un obstacle à la perfection. Cet amour naturel est bien différent de l'amour de Dieu. Ayons en vue Dieu seul et non pas ses dons; travaillons pour lui et non pour ses récompenses. Quand ses faveurs nous sont accordées, recevons-les avec reconnaissance de la main de notre bien-aimé; mais gardons-nous de nous y appuyer, de nous livrer à une joie excessive, de quitter le reste pour le savourer, de quitter les voies du pur amour pour rentrer dans celles de l'intérêt. Disons plutôt comme saint François Xavier : C'est assez, mon Dieu; n'est-il pas assez doux de vous servir sans vouloir autre chose? Ne voudrais-je vous servir qu'en vue de vos douceurs? Voudrais-je autre chose que vous et votre divine bonté? Mais quand ces consolations manquent, il ne faut pas se troubler ni abandonner son devoir. Travaillons même davantage. Il est quelquefois des situations tout à fait désolantes par l'excès de la tentation et des peines : *Ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XIV, 34.) *Tristis usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 38; *Marc.*, XIV, 34.) Humilité, patience, pénitence, confiance, tout au pied de la croix, tout cela est pour notre bien. Nous en méritons davantage; nous sommes indignes de tout. Il a plus souffert que nous. Un jour, délivrés de cette chaîne, nous jouirons de ses embrassements. Faisons-lui de tendres reproches de son indifférence : *Mutatus est mihi in crudelem.* (*Job*, XXX, 21.) Où êtes-vous, mon Dieu? vous m'oubliez dans le besoin : *Despicis in opportunitatibus.* (*Psal.* X, 1.) Mais surtout n'abandonnons point l'oraison; elle est alors plus méritoire que jamais. Préparons-nous pendant le calme à la tempête qui doit le suivre, et pendant l'orage consolons-nous dans l'espérance de la tranquillité.

C'est une pratique utile d'honorer chaque jour quelqu'une des perfections de Dieu et de ses merveilles. Il a une infinité de perfections, il a fait une foule de prodiges. Prenons-en chaque jour quelqu'un à admirer et à méditer; envisageons avec joie ce qu'il possède et ce qu'il a fait; entrons dans le plaisir qu'il lui donne. Ses intérêts doivent être les nôtres. Il est heureux, il est grand; c'en est assez pour nous. On peut aussi chaque jour demander à Dieu quelque espèce de gloire selon ses vues adorables : un jour la conversion des idolâtres, un autre celle des hérétiques, la perfection des justes. Affligeons-nous des maux qui sont dans le monde, sur le ralentissement de la foi, sur les irrévérences dans les églises; offrons-lui chaque jour quelque pénitence pour chacun de nos péchés, découvrons-lui quelqu'un de nos besoins et de nos défauts afin qu'il y remédie. Il est si puissant, si charitable! Découvrons-lui avec la même confiance nos affaires, nos biens et nos maux en particulier, et demandons-lui quelque grâce; exposons-lui notre état, ce qui s'est passé la veille, les fautes qu'on a commises et la situation où l'on se trouve. Faisons de même chaque jour pour les grâces que nous recevons et les péchés que nous commettons. La reconnaissance ne permet pas d'oublier l'un ni la pénitence d'oublier l'autre. Faisons-lui chaque jour quelque présent. L'un doit répondre à l'autre. Quel présent peut-il attendre de nous que des mortifications, de bonnes œuvres! On doit se les proposer chaque jour.

Il est bon, pour s'en mieux souvenir, d'écrire chaque jour toutes ces choses en peu de mots, les divisant en certaines classes pour la commodité : grâces, fautes ordinaires ou extraordinaires, intérieures ou extérieures, un jour remerciant Dieu des sacrements reçus, un autre des sermons entendus; tel jour j'ai été baptisé, tel jour j'ai fait ma première communion. Ainsi l'Eglise fait la fête de ses mystères; toute l'année peut être ainsi remplie. Ainsi dans le monde célèbre-t-on la naissance d'un prince, une victoire, etc. On se fait à soi-même cette espèce de calendrier et de catalogue pour se les rappeler jour par jour. Il ne s'en passe point qu'on n'en reçoive. On les y ajoute à mesure. On peut en faire de même des espèces de péchés. Tout cela nourrit l'esprit de reconnaissance, de contrition et d'humilité sans beaucoup de peine et ne peut manquer de nous attirer bien des grâces.

DISCOURS XLII.

SUR LA PRIÈRE DE LA CHANANÉENNE.

L'humilité et la persévérance de la Chananéenne sont un grand modèle de la manière de bien prier. Connaissant la grandeur de celui à qui il s'adresse, elle se croit indigne d'en approcher et n'y va qu'en tremblant. Elle s'adresse aux apôtres pour s'en faire des protecteurs. Misérable que je suis! oserai-je lever les yeux et aborder celui devant qui tremblent les puissances du ciel. Priez pour moi vous qui, en qualité de disciples, méritez mieux d'obtenir ses grâces. Quel air soumis en abordant Jésus-Christ! quel recueillement! quelle humilité! Le Seigneur la compare aux chiens, et loin de s'offenser d'une réponse si humiliante, elle poursuit la comparaison : Oui, mon Dieu, je ne suis qu'une chienne, et il n'est pas juste que le pain des enfants me soit accordé. Mais, du moins, les chiens recueillent les miettes qui tombent de la table. Je n'en mérite pas davantage, mais ne me le refusez pas. Que dirait de cette réponse la sensibilité humaine dont une parole, un soupçon allument le dépit? Elle était innocente. Sa condition et sa vertu ne le cédaient point à celle des disciples qu'elle voyait si bien accueillis. N'était-elle pas assez affligée de la maladie d'une fille tendrement chérie? faut-il l'accabler par un surcroît de douleur? La manière dont elle parle n'a rien que de respectueux. Il n'appartient qu'à votre grâce, ô mon Dieu! de faire ces prodiges d'humilité. Il n'en faut pas tant pour m'abattre : une impolitesse, une inattention m'affligent à l'excès. Coupable comme je suis et digne de tous les châtiments, c'est bien à moi à me plaindre. Quelle humilité

surtout ne dois-je pas apporter à mes prières quand vous daignez les écouter!

Rien de plus aisé que de s'adresser à Dieu dans ses besoins. Les hommes ne sont pas d'un accès si facile. Il ne faut pas, mon Dieu, vous aller chercher bien loin, on vous trouve partout; et sans recourir à ces lieux sacrés où vous faites votre demeure, on vous a au dedans de soi dans le fond d'un bois comme au milieu d'un temple. Les hommes ont trop d'occupations pour être toujours de loisir, il faut longtemps attendre pour obtenir un moment d'audience. Mais vous êtes toujours prêt, vous ne vous faites point attendre, tous vos moments sont libres, vous écoutez toujours favorablement, vous n'en fixez point la durée, on vous entretient tant qu'on veut. Ce ne sont pas de ces moments rares qu'il faille saisir, rien ne vous détourne ni ne vous appelle ailleurs; on vous quitte et on vous reprend comme l'on veut. Les grands ne souffrent auprès d'eux que des gens de condition et de mérite. Leur facilité à se communiquer à tout le monde passerait pour une petitesse. On languit longtemps, si quelque avantage extérieur n'ouvre les portes ou ne ménage quelque protecteur. Il ne faut point d'introducteur auprès du Tout-Puissant : le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant sont toujours bien reçus. Vous pouvez, il est vrai, employer utilement l'intercession des saints et surtout de sa sainte Mère; mais n'oubliez pas sa bonté infinie qui vous invite à venir à lui. Bien loin d'être rebuté par l'horreur de votre misère, il veut que l'humilité vous en fasse sentir le poids et augmente votre confiance. On le voyait environné de malades, de pécheurs, de femmes débauchées. Jetez-vous entre ses bras et ne craignez pas qu'il vous laisse tomber : *Non se subtrahit ut cadas.* Il ne faut point pour vous, mon Dieu, des discours étudiés. Vous écoutez tout, vous entendez tous les soupirs, vous pénétrez tous les sentiments. Il n'est pas même nécessaire qu'on vous parle; vous lisez au fond du cœur tout ce qu'on veut vous dire. Les hommes ont besoin d'un long détail, le bel esprit leur plaît, l'éloquence les gagne. Vous n'en exigez pas tant; le plus stupide peut se faire aussi bien entendre que le plus habile orateur. Il n'est pas même nécessaire d'avoir de la vertu pour vous aborder. On peut vous demander; vous aimez qu'on vous demande, vous accordez avec plaisir les vertus mêmes qu'on n'a pas et les biens dont on manque. Est-on malade, on vous demande la guérison; ne vous aime-t-on pas, on vous demande l'amour; ne connaît-on pas ses misères, on vous en demande la connaissance; n'a-t-on pas le désir de revenir à vous, on vous demande ce désir même. Vous êtes la ressource universelle. Ce n'est pas pour un temps que vous êtes si accessible; vous l'êtes toujours. On ne voit point en vous la bizarrerie de l'humeur, la légèreté du caprice, l'inconstance des sentiments. Les hommes les plus doux ne sont pas exempts des vicissitudes. Quelque nombre de fois qu'on ait usé de vos bontés, jamais vous ne vous lassez de faire du bien, jamais vous ne rebutez personne, jamais vous ne dites : C'est assez. Eût-il vécu depuis le commencement du monde, vous eût-il à chaque instant demandé quelque grâce, vous le recevriez aujourd'hui aussi favorablement que jamais. Vos trésors sont inépuisables, vous êtes toujours également puissant. Les pécheurs mêmes, après avoir abusé de vos bienfaits, quoiqu'ils en doivent abuser encore, ne seront pas moins reçus quand ils viendront de bonne foi. Que sera-ce, à plus forte raison, de vos amis, de vos enfants, de vos épouses, pour qui vous êtes tout et dans qui vous vivez plus qu'ils ne vivent eux-mêmes? Amis fidèles, feriez-vous à Dieu l'injustice de vous en défier? l'aborderiez-vous en tremblant, rarement? et prendriez-vous avec lui des mesures qui font injure à sa bonté? Un ami a plus de liberté; il peut compter sur le cœur : *Omnia mea tua sunt.* Agissez, demandez, disposez de tout; la loi ne fut pas faite pour vous. Entrez à toute heure, il suffit de vous montrer pour être accueilli. Ses délices sont d'être avec vous : *Deliciæ meæ*, etc. (*Prov.*, VIII, 31.) Il est toujours au milieu de vous ou plutôt vous êtes toujours dans son sein, toujours unis à lui. Vous n'avez qu'à jouir. Ce ne sont pas des liens à former, il ne faut que les rendre tous les jours plus étroits. Je n'ai, mon Dieu, qu'un mot à vous dire : *Vide, Domine.* Souffrez qu'un coup d'œil vous appelle, qu'un soupir vous invite, qu'un désir vous donne à moi, que je vous fasse part de mes plaisirs et de mes peines; que mon silence même parle. Faudrait-il qu'une facilité si merveilleuse demeurât inutile et qu'on ne languisse pas moins dans la misère, que les heures et les jours se passent sans qu'on lui dise un mot?

Non, mon Dieu, vous ne voulez voir nos besoins qu'à mesure que nous avons recours à vous pour vous demander du secours. Il est vrai, votre science infinie vous fait tout connaître; mais la loi de votre amour vous fait ignorer ce qu'on ne vous confie pas. Jusqu'alors vous ne donnez que ces secours ordinaires avec lesquels on peut agir, mais avec lesquels seuls il est rare qu'on agisse : ou si quelquefois vous accordez de ces grâces privilégiées, sans qu'on ait eu la précaution de les demander, ces exceptions sont rares. Le cours ordinaire de la Providence est d'ouvrir la porte à ceux qui frappent, de donner à ceux qui demandent, de faire trouver à ceux qui cherchent. Sont-ce des conditions trop difficiles? et peut-on moins faire que de demander? Les hommes eux-mêmes accordent-ils des grâces sans être priés? Cette indifférence n'est-elle pas une espèce de mépris? Que penser d'un homme qui est dans le besoin, qui est sûr d'obtenir et qui ne veut pas se donner la peine de demander? Méprisez, Seigneur, ceux qui vous méprisent, abandonnez ceux qui vous abandonnent, faites-moi la grâce de sentir mon état et d'avoir recours à vous. Pourquoi attendre que je vienne à vous? Mon cœur

vous faisait ce tendre reproche; il vous disait : Vous connaissez ma faiblesse, que ne venez-vous à mon secours? Votre amour devrait-il m'oublier? Non, Seigneur, vous n'avez que trop fait pour moi; vous auriez plutôt à vous plaindre de ma négligence. Vous m'avez tant de fois prévenu, je dois rougir de mon peu de correspondance. Souffrez que je vous regarde comme mon ami le plus tendre, que je vous ennuye quelquefois du détail de mes besoins, de mes peines et de mes plaisirs. Vous êtes assez bon pour m'écouter favorablement. Faites-moi la grâce de recourir à vous ; ce n'est que par vous-même que j'y puis aller.

On ne saurait porter trop loin le respect dans la prière. A qui parle-t-on ? à un Souverain infiniment grand et puissant, créateur et maître de tout, à qui les plus grandes choses et des mondes entiers ne coûtent qu'un acte de sa volonté. Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir si grand, de savoir que vous trouvez tout en vous-même, et que vous êtes éternel et immense. Quel prodige que j'oublie les droits sacrés de votre majesté, lors même que je lui parle! Point d'objet plus digne de l'attention de l'homme que celui qui l'occupe dans la prière. Le monde renferme bien des choses dignes d'admiration, ou plutôt tous les ouvrages de Dieu sont admirables; mais qu'est-ce que tout cela auprès de Dieu? quel doit en être l'ouvrier ! Ce ne sont que des ombres et de faibles images de la perfection infinie. Cette puissance sans bornes, cette justice, cette sagesse éternelles, cette miséricorde bienfaisante, cette adorable sainteté, chacun de vos attributs mérite le plus profond respect. Les légères émanations que vous en répandez sur les créatures méritent toute notre attention. Que sera-ce de vous-même, qui réunissez tout! Aveugles mortels, vous allez vous désaltérer dans des eaux bourbeuses, tandis que vous avez des fontaines intarissables! vous vous amusez à l'ombre et vous possédez la réalité! vous regardez une faible image quand la Divinité s'offre elle-même! Ames immortelles destinées à le contempler éternellement, pourquoi vous avilissez-vous jusqu'à vous livrer aux créatures? Cette grandeur de Dieu se fait encore mieux sentir dans la prière. Nous nous unissons à lui et il se communique à nous. On sent augmenter son respect pour les grands, à mesure qu'on voit venir le moment de leur audience et qu'on approche de leur personne ; comme dans un homme qui attend quelque grand événement et qui se prépare à quelque action publique, l'émotion croît sans cesse. Parler à Dieu, n'est-ce pas une action supérieure à toutes les autres? N'est-ce pas le plus grand de tous les maîtres ? Toutes les têtes couronnées ne sont devant lui qu'un peu de poussière. Ah ! faut-il qu'au lieu d'être saisi de crainte, il semble au contraire qu'on s'y apprivoise et y devienne insensible? On sait conserver l'attention partout ailleurs ; n'y a-t-il que Dieu auprès de qui on ne peut se conserver? S'agit-il d'une comédie, d'une fable, d'un roman, on ne se plaint pas de la légèreté de son esprit. On ne cesse d'en être maître que quand ces légèretés deviennent plus criminelles. La méditation découvre mieux les perfections divines. Ce qui se montre de plus près se fait mieux connaître. La méditation, comme un flambeau, dissipe les ténèbres dont l'ignorance et la passion ont rempli nos âmes. Faut-il qu'elles n'arrêtent pas nos évagations en nous faisant si bien comprendre l'énormité de la faute? Serait-elle plus aveugle et plus froide à mesure qu'elle approche du soleil, moins respectueuse à mesure qu'elle approche de Dieu ?

Les créatures ne font impression que sur les yeux du corps. Dieu se fait sentir au cœur de ceux qui l'approchent de mille manières différentes. Tantôt c'est une douce paix, un calme charmant qui suspend tous les mouvements de l'âme, et lui fait goûter mille douceurs. Plus de tentations, de troubles, de peines; on est prêt à tout, on regarde tout du même œil, on ne pense qu'au bonheur de posséder son Dieu. Ames fidèles, c'est à vous que sont réservées ces douceurs ineffables. Tantôt de saintes inspirations, des mouvements secrets vers le bien qui nous le montrent facile, aimable, nécessaire ; tantôt des connaissances si claires, que l'esprit voit les vérités chrétiennes avec la même certitude que les vérités géométriques ; on sent la folie de ceux que le péché expose à la mort éternelle, l'amour infini d'un Dieu mort pour nous. Tantôt Dieu fait sentir intimement sa présence. Il remplit, il pénètre de son immensité, comme un poisson dans l'eau, un oiseau dans l'air. Il parle au cœur un langage que l'âme fidèle sait seul entendre. Il lui demande son cœur et lui donne le sien; il la console dans ses peines, la rassure dans ses craintes, l'anime dans ses faiblesses. Au contraire, souvent il la trouble pour la faire sortir d'une malheureuse sécurité. Qui peut épuiser les différentes manières dont Dieu se communique dans la prière? Si un aveugle était devant un prince et qu'on l'avertît de sa présence, quel serait son respect! Combien n'augmenterait-il pas à mesure que le prince lui parlerait ou lui ferait quelque grâce? Quelque respect qu'ait pour lui toute sa cour, il est certain que celui à qui il adresse la parole, sur qui il jette les yeux, se compose et veille plus exactement sur soi, pour ne rien laisser échapper qui blesse le plus profond respect et la plus exacte modestie. Nous en avons un grand exemple dans la manière dont Jésus-Christ priait. Il priait en tout temps, à sa conception, à sa naissance, au désert, au jardin, sur la croix, et partout; quelle humilité! Il est vrai que partout il l'a divinement pratiquée : un Dieu se faire homme dans le sein d'une créature, naître dans une étable, souffrir les calomnies, mourir sur une croix, quels abaissements! quels sacrifices! Il y prie partout et ce n'est que pour mieux prier et mieux obtenir qu'il se met dans ces états, en fléchissant le ciel

par ses larmes, le désarmant par ses douleurs, le satisfaisant par ses mérites.

DISCOURS XLIII.

SUR LE RESPECT ET L'AMOUR.

Outre la grandeur de Dieu, quelle impression de respect ne doit pas faire sur nous la qualité de père, d'époux et d'ami, le prix de ses bienfaits, le nombre de ses grâces et son infinie miséricorde, sans l'avoir jamais mérité? Qu'avais-je fait quand vous m'avez créé, racheté, appelé à la foi? qu'ai-je fait depuis pour le mériter? et le peu même que j'ai fait, n'a-t-il pas été le fruit de votre grâce purement gratuite? Eh! quand vous en marquerai-je ma sensibilité, si ce n'est en votre présence dans la prière? La présence du bienfaiteur me permet-elle d'oublier ses bienfaits, et de l'oublier lui-même? Dans le monde est-il rien de plus imposant que la vue de ceux qui nous ont comblés de biens? Faut-il que vous ne fassiez que des ingrats, que vos grâces soient les seules méprisées? Vous êtes mon ami; que ne m'impose pas cette qualité? Des amis sont toujours occupés quand ils sont ensemble; ils ont toujours quelque chose à se dire, ils quittent tout pour se voir et jamais les moments ne sont vides : il ne faut que s'aimer pour sentir ces doux épanchements. Faut-il, mon Dieu, qu'auprès de vous je sois si distrait et si désoccupé? Ne serais-je donc pas votre ami? ne le serais-je que de nom? n'ai-je donc rien à vous dire? Sans cesse je me plains des maux qui m'accablent, des besoins qui me pressent, des tentations qui m'assiégent. N'ai-je donc rien à vous demander? vous faites tant pour moi : n'ai-je rien à vous communiquer? Excusez un ami si peu attentif à remplir les devoirs de l'amitié. Vous êtes mon époux; quel bonheur pour vous, mon âme! Réjouissez-vous de cette sainte alliance, qui tous les jours peut devenir plus étroite. Quel est celui qui veut bien s'unir à vous? quel amour! amour infini, amour éternel. Il ne rompra jamais le premier; mais il est jaloux. Il veut tout le cœur sans partage. Ce n'est pas une jalousie bizarre et incommode, ce n'est qu'une délicatesse infiniment flatteuse, fruit d'un sincère amour.

Vous rendez justice, ô mon Dieu! ce consentement de la volonté peut seul vous déplaire, et non la volonté, quelque violente, quelque honteuse qu'elle soit, et vous nous dites comme à sainte Catherine : Je suis au milieu de vous. Les accusations ne nous rendent jamais suspects; les tentations, au contraire, quand on y résiste, donnent un nouveau mérite, et augmentent votre amour. Vous nous savez bon gré de ce qui donnerait de l'ombrage à d'autres. Faites-moi la grâce d'être en votre présence toujours plein d'amour et de respect, attentif à vos moindres paroles, et à remplir toutes vos volontés. Vous êtes, mon Père, le meilleur de tous les pères. Quel honneur pour moi! quelle bonté! et qu'est-ce qu'un père à l'égard d'un fils? C'est un autre lui-même, et en quelque sorte la même personne. Il a pour lui une prédilection singulière, il travaille pour lui, il lui destine tous ses biens, et il espère revivre en sa personne. Tous ses intérêts lui sont chers, il les embrasse avec chaleur, en un mot, il agit comme pour lui-même. Voilà votre image, ô mon Dieu! vous m'avez créé, vous m'avez donné, non-seulement ce corps périssable, comme mon père, mais encore une âme immortelle avec toutes ses facultés. Tout ce que j'ai, je le tiens de vous seul, les biens mêmes que j'ai reçus des autres coulent de cette source. De combien de dangers vous m'avez garanti! de combien d'ennemis vous m'avez sauvé! Enfin vous vous donnez à moi C'est bien là, d'une manière toute divine, ne faire qu'un avec moi. En me nourrissant de votre substance et en me préparant dans le ciel une gloire infinie, vous y mettrez le comble par une éternelle union. Vous avez si fort voulu que je ne fisse qu'un avec vous, que vous n'avez proposé à mon âme d'autres connaissances que les vôtres, d'autre volonté, d'autre amour que les vôtres, d'autre fin, d'autre trésor que vous. Comment ai-je rempli le devoir de fils, et comment surtout dois-je les remplir quand je suis en votre présence?

Tout m'impose, ô mon Dieu! le respect dans la prière : votre grandeur et ma misère, et l'honneur que vous m'y faites, et la qualité que j'y tiens. Quel honneur! puis-je trop vous en remercier? Quoi! le Tout-Puissant daigne faire attention à mes paroles! C'était déjà beaucoup de m'avoir créé, de me conserver, faut-il encore me donner un si libre accès auprès de vous? Faire sa cour avec respect à un prince, c'est un honneur; quel surcroît de grâces quand on en obtient un regard favorable! Mais ils vendent bien cher un moment d'audience. Vous n'êtes pas si difficile, quoique vous soyez infiniment plus grand, et qu'il soit infiniment plus glorieux de vous approcher. Vous faites plus : vous donnez la force d'aller à vous; que pourrais-je sans vous? puis-je même vous prier? Vous n'accordez pas de si grandes faveurs à tout le monde. Vous accordez, il est vrai, à tout le monde la grâce suffisante de la prière; mais combien de personnes à qui elle est inutile? combien qui ne savent point prier? combien d'autres à qui le péché ôte le désir et presque la force de prier? Tandis que vous m'accordez si souvent la grâce précieuse de la prière, vous m'en donnez la volonté, vous m'en fournissez les moyens, vous les rendez efficaces. Que trouvez-vous dans cette prière digne de vous? Je n'ai que des misères à vous exposer, un néant à vous présenter, tandis qu'occupé de mille autres objets dignes de vous, vous devriez à peine apercevoir un ver de terre, et je pourrais y manquer de respect!

Intérêt sensible de la prière par les grâces qu'elle peut obtenir, et dont on a besoin. Vous pouvez tout, ô mon Dieu! Je ne parle pas ici des biens de la terre, honneurs, richesses, plaisirs; ce sont plutôt des maux

que des biens, puisqu'ils mettent obstacle à la vertu, qu'ils ne font que nous éblouir et nous séduire. Ils ne peuvent être appelés des biens qu'autant que, en nous donnant occasion de souffrir et d'agir pour vous, ils sont une source de mérites; mais les autres biens, plus réels, que ne pouvez-vous pas? Vous pouvez me donner une humilité profonde, une obéissance aveugle, une paix et une patience inaltérables, des connaissances de la vérité, des mouvements vers le bien, un amour tendre, un feu dévorant; vous pouvez me mettre et me soutenir dans les plus grandes épreuves de l'humiliation, de la tentation et de la douleur. Tout cela est parfaitement gratuit. Les grâces ordinaires suffisent pour remplir les lois rigoureuses de la justice; mais, hélas! me sauverai-je avec elles seules, quoique je puisse le faire? Je serai condamné avec justice; mais je ne serai pas moins malheureux. Ce secours puissant est plus gratuit que tout autre. Je n'ai pas même de titre apparent pour l'obtenir. Ce sera toujours une grâce arbitraire. Quel intérêt n'ai-je donc pas de vous ménager? Je pourrais vous toucher par ma prière et mes larmes; je me rends ce secours inutile, je vais même empoisonner ces sources de grâces; je tourne contre moi-même ce secours, je vous indispose contre moi en vous insultant jusques à vos pieds dans votre saint temple pendant la prière. Si je mesure les grâces que vous pouvez me faire par celles que j'ai déjà reçues, ne puis-je pas dire que vous avez agi avec profusion, et comme épuisé vos trésors? Outre ces grâces générales, communes à tous les hommes, et dont chacune mérite des remercîments infinis, que n'ai-je pas reçu en particulier depuis ma naissance? Vous avez été pour moi libéral, magnifique, prodigue, vous m'avez pardonné tous mes égarements, et, sans me permettre de tomber dans l'endurcissement, vous m'avez toujours poursuivi au milieu même du monde par des grâces choisies; vous m'avez fait celle de sortir de ce triste état. Vous n'en avez que trop fait, si j'en juge par ma fidélité. Je comprends par là ce que vous voulez faire encore. Votre bras n'est pas raccourci, ni vos miséricordes épuisées. Faites-moi la grâce d'en profiter.

DISCOURS XLIV.

SUR LA PERFECTION.

Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis. (*Matth*, VI 48.)

Soyez parfaits, comme est parfait votre Père céleste.

La perfection de Dieu comprend deux choses : elle est entière et immuable. Il possède toutes les perfections dans un degré infini. Toutes ses actions et tous ses ouvrages sont des vues de sagesse, des desseins dignes de lui. On peut dire de ses moindres volontés, que rien ne pouvait être mieux ni si bien fait. Voilà le modèle qu'il nous propose; et sans espérer d'y jamais atteindre, faisons du moins nos efforts pour en approcher; qu'il ne nous échappe rien, une action, un mot, un geste, qui ne soit réglé par la sagesse et la religion. Tout est en Dieu immuable et parfait. Pendant l'éternité, sans aucun changement, il a toujours agi et toujours il agira avec une souveraine perfection.

Il n'y a point de perfection dans l'homme sans une abnégation parfaite. Renoncez à vous-même, et suivez-moi. Qu'est devenue cette vive ardeur dont je brûlais autrefois? Je renonce à tout, je vous abandonne ma santé et ma vie. Me voici entre vos mains. Pourrais-je être attaché à ce misérable corps, source de tant de péchés, origine de ma perte? Embrassons avec joie la mortification et la croix contre cet ennemi immortel du salut. Que les yeux, les oreilles, la bouche, que tout s'en ressente. Ne perdons aucune des occasions; il s'en présente si fréquemment. Soyons ingénieux à les faire naître. Détachez mon cœur de tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu! que je n'envisage que vous en tout. Que je serai heureux d'être uni à Dieu! Calmez-vous, vaine tristesse; dissipez-vous, inutiles désirs; Dieu seul mérite tout. Défaites-vous des biens extérieurs, de quoi vous embarrassez-vous? tout entre les mains de Dieu. Que je meure moi-même, pourvu que Dieu soit honoré. Que n'ai-je mille vies à lui donner! Mais, mon âme, dans ces grands sentiments, ne vous cherchez-vous pas un peu trop? ne s'y mêle-t-il pas quelque vanité, quelque reste d'amour-propre dans ce zèle de la perfection? N'est-ce pas pour vous dire en secret que vous êtes parfaite, pour boire à longs traits la douceur que Dieu répand dans la vertu, et vous y reposer avec complaisance? On trouve Dieu dans la peine comme dans le plaisir, dans la tristesse comme dans la joie, dans la sécheresse comme dans la consolation, toujours également content, pourvu que Dieu le soit.

Voulez-vous être saint? tout le monde le voudrait : la vertu est si aimable, et le ciel si désirable! Cela ne suffit pas. L'enfer est plein de gens qui ont eu ces demi-volontés, mais qui ne les ont pas exécutées; ils ont refusé ou différé de quitter le péché ou ses occasions. Parmi ceux qui le veulent, les uns quittent les péchés mortels, mais non pas les véniels; cela ne suffit pas, l'un conduit à l'autre : les autres évitent les véniels; mais ils s'accordent bien des satisfactions qu'ils croient innocentes : enfin il y en a qui n'épargnent rien. Pourquoi voulez-vous être saint? Divers motifs : crainte et espérance, paradis et enfer, douceur et avantage de la vertu, droits et grandeur de Dieu, adoration et pur amour, compte à rendre, etc. Comment le voulez-vous? Voulez-vous prendre tous les moyens, ou seulement quelques-uns? C'est principalement la fréquentation des sacrements, l'examen particulier, l'oraison mentale, la vigilance et la mortification, la fuite des occasions et le recueillement.

La tiédeur est une maladie de l'âme; elle

dégoûte, elle affaiblit, elle mène à la mort : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* (*Jerem.*, XLVIII, 01.) Que dire d'un domestique qui fait négligemment son devoir? Quel affront pour le maître! C'est lui dire qu'il ne mérite pas d'être bien servi : *Incipiam te evomere.* (*Apoc.*, III, 16.) Mal incurable. Il est plus aisé de convertir un pécheur qu'un homme tiède. On perd le mérite de toutes ses actions, et les nouvelles grâces que Dieu aurait accordées, et on gagnerait tout par la ferveur; on formerait de bonnes habitudes, et il s'en forme de mauvaises. On perd la douceur de la vertu, la paix du cœur : le joug du Seigneur devient pesant, on dégoûte de la vertu tous ceux qui nous voient. Avec quel zèle on agit pour des intérêts temporels! à plus forte raison, il faut toujours avancer; ne pas avancer, c'est reculer : *Duc in altum.* (*Luc.*, V, 4.) Avec quelle ardeur le démon travaille à nous perdre! Ferions-nous moins pour nous sauver? Avec quelle ardeur infatigable les anges gardiens par leurs soins, Dieu par sa grâce, Jésus-Christ par ses souffrances, travaillent-ils pour nous? Comment ont fait les saints pendant leur vie? Que ferait un damné, s'il revenait? Examinez toutes vos œuvres. Les religieux font tous les ans dans cette vue la rénovation de leurs vœux, pour ranimer leur ferveur : *Renovamini spiritu mentis vestræ.* (*Ephes.*, IV, 23.)

Cet exercice de rénovation est infiniment utile. Le besoin en est grand, la cérémonie touchante, l'objet fort étendu, 1° pour les sacrements et la messe, sur la préparation éloignée et prochaine, et les actes qu'il y faut faire, l'ordre et la méthode qu'on y doit suivre. Le dérangement en fait perdre le fruit. Sur l'action de grâces, après y avoir assisté, il n'y faut point manquer, au lieu de se livrer aussitôt à la légèreté et à la dissipation. Faites exactement tous les jours l'un et l'autre avec ordre, à moins que l'attrait particulier du Saint-Esprit n'attache à quelque objet particulier, de foi, d'espérance, d'amour, de remercîment, de contrition, d'humilité, d'adoration, d'offrande, de désir, d'union. Pendant un temps, tous les matins, pour la préparation, l'examen et le bon propos : dans l'action de grâce, se proposer chaque jour, en mémoire de la grâce reçue, quelque bonne œuvre à faire ce jour là même. 2° Les exercices spirituels, les faire à l'heure et avec ordre, observant les petites additions de saint Ignace, sans délai, sans retardement, autant qu'il sera possible, ajoutant aux prières du matin et du soir les prières prescrites, préparer le sujet à l'avance, le diviser en plusieurs points, prévoyant les actes qu'on y doit faire, et le fruit qu'on en doit tirer, se servant de l'imagination avec prudence dans les sujets qui en sont susceptibles, faisant après chacun une revue sur la manière dont on l'a faite, affermissant ses résolutions, et conservant le fruit. 3° Les actions ordinaires de l'état, cherchant plutôt en tout la gloire et la volonté de Dieu, que le goût, l'inclination, l'intérêt personnel, faisant tout avec exactitude, attention, recueillement, veillant surtout afin que tout se fasse comme il faut et quand il faut, élevant de temps en temps son cœur à Dieu, pour vivre en sa présence, et n'agir que pour lui seul, lui demander tous les secours, et se rendre attentif à tout. Il faut savoir se borner, être sage avec sobriété. On est insatiable : on veut tout lire, tout écrire, tout apprendre, tout savoir, tout faire. On avance peu en accumulant tant de choses. Faites ce que vous pouvez, ce qui suffit, et laissez le reste. Dès que l'on fait tout ce qu'on peut pour la gloire de Dieu, on doit être content. 4° La vigilance. Tout s'y oppose. Le monde par la dissipation, par les piéges qu'il tend, le faux brillant de ses avantages, la multiplicité des affaires, la vertu même par les devoirs qu'elle impose, l'étude et l'attention qu'il y faut donner, l'étendue de la charité et du zèle, tout partage l'attention, les combats qu'il faut livrer à la passion. Vous pouvez seul, mon Dieu, remédier à tant de maux. Que rien ne me sépare de vous; que sans cesse uni à vous, rempli, pénétré de vous, et transformé en vous, je n'aie avec vous qu'un cœur et une âme. On doit donc cultiver cette présence, faire de temps en temps quelque oraison jaculatoire, quelque courte prière vocale. Renouvelons notre ferveur, mon Dieu, vous m'êtes tout. C'est vous que j'aime, que je désire, que j'adore, que j'écoute et que je regarde, que je goûte et que je sens; c'est en vous que je me repose et que j'espère. Je me jette entre vos bras, je me soumets à vos ordres, je vous cherche, je vous médite, je suis rempli, imbu, pénétré de vous. Vous êtes mon trésor, mes délices, ma vie, mes richesses et ma gloire. Il n'y a que vous, vous seul êtes tout, rien ne subsiste que par vous. Je ne veux avoir d'autres désirs, d'autres vues, d'autres pensées, d'autre cœur que le vôtre, sans me retrouver moi-même en rien, vivant en vous, par vous, avec vous. Heureux qui se perd entièrement en vous! *Una uni.* Puis-je vous servir avec trop de ferveur? On sert les princes avec tant de soin! on prévient, on étudie leur volonté : Dieu mérite-t-il moins d'attention? Cette tiédeur est si générale, mettons tout en œuvre pour le dédommager. Que tout l'abandonne, soyons, pour ainsi dire, sa ressource, ne l'abandonnons jamais : *Ad quem ibimus?* La ferveur augmente le prix et le mérite des choses pour l'éternité : Dieu voit avec complaisance le soin qu'on a de mettre pour lui tout à profit. Que ne fait-on pas pour les princes? ne travaille-t-on que pour les affaires d'Etat? ne respecte-t-on pas moins leurs moindres plaisirs? Et à peine accorde-t-on à Dieu ce qui porte le caractère de péché mortel! On s'embarrasse bien peu de ce qui passe pour léger. Enfin la ferveur a bien des charmes dès ce monde. Le joug du Seigneur n'est léger que pour celui qui le porte avec courage. Il accable les autres. Notre terme s'approche. Renouvelons notre zèle : comme un voyageur qui approche de sa pa-

tric, ou qui craint d'être surpris par la nuit, double ses pas pour arriver de bonne heure.

Le prix des âmes est un grand motif pour nous engager à travailler à leur perfection. Dieu nous les représente sous la figure d'une pièce d'argent qu'une femme a perdue. Elle remue tout dans la maison pour la trouver. Elles ont été achetées au prix du sang d'un Dieu. Mises dans la balance sur le Calvaire, elles l'ont emporté sur lui; mises à l'enchère, pour ainsi dire, on n'a pas cru les acheter trop cher de se donner pour elles. Faut-il que la mienne me soit assez indifférente, pour donner si peu de soin à son salut, tandis que pour conserver ses biens et les garantir des voleurs, on ne néglige rien. Méprisons plutôt tout le reste : *Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam.* (*Philip.*, III, 8.) Qu'êtes-vous, pompeux néant, séduisant éclat de la terre, frivole amusement? Une fumée, une ombre, un rien, tous unis ensemble, ne sauraient procurer un véritable bonheur. Le donnassent-ils quelque temps, ce temps est bien court, et tôt ou tard ils finiront. Eh! qu'il s'en faut bien qu'on puisse les rassembler tous! Les richesses préservent-elles des maladies? les honneurs apaisent-ils la faim? les délices de la table donnent-elles le repos du cœur? Vous seul, ô mon Dieu! êtes une source intarissable de tous les biens: vous les renfermez tous. Vous posséder, c'est être souverainement heureux, et heureux pour jamais, sans avoir rien à désirer ou à craindre : *Christum lucrifaciam.*

Voilà l'unique fortune que j'ambitionne. Il me tient lieu de tout : plaisir sans douleur, richesses sans pauvreté, honneurs sans humiliation, vie sans mort. Insensés, qui quittez Dieu pour le bien de la terre, vous quittez tout pour rien, sans aucune espérance de retour. Pour moi, ô mon Dieu! j'abandonne tout pour vous. Ainsi en est-il des sciences. Chacune d'elles est un océan immense où l'on se perd. Quelque matière qu'on entreprenne, on n'y voit point de borne. C'est un labyrinthe de questions où l'on ne trouve point d'issue. Comment s'y prendre pour étudier, pour faire quelque progrès, et devenir solidement habile? La science semble fuir à mesure qu'on étudie, et nous forcer de reconnaître avec encore plus d'évidence que nous ne savons proprement rien. Vaine sollicitude, inutiles embarras, Dieu exige-t-il de nous que nous ayons dévoré une foule de volumes? Fera-t-il l'examen de notre capacité, comme on fait dans les écoles? Faisons ce que nous pouvons pour lui plaire et remplir nos devoirs; abandonnons-lui le succès, pourvu qu'il soit content, nous devons l'être. Vanité des sciences, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir.

Conservez la paix du cœur, si vous voulez être parfait. Dieu de paix, venez en moi, et faites-l'y régner constamment. C'est de vous seul que je dois l'attendre. Où puis-je la trouver ailleurs? Vous jouissez d'une profonde paix, vous soutenez tout, vous agissez sans cesse, vous faites tout, vous ordonnez toutes les révolutions. Il ne tombe pas une feuille sans votre ordre. Vous élevez, vous renversez, vous punissez, vous récompensez; mais tout l'univers n'est rien pour vous. Vous pouvez créer, conserver et détruire mille mondes sans rien perdre ni rien acquérir. Votre bonheur est indépendant de tout. Vous faites tout ce que vous voulez, vous avez tout ce que vous désirez : *Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* (*Psal.* XC, 10.) Que je serais heureux de compter le monde pour rien, d'être indifférent à tous les événements comme un rocher au milieu des ondes, qui en est vainement battu sans être ébranlé! Les passions font les inquiétudes. De là viennent les violentes secousses. Détachez-moi de tout et donnez-moi la paix. Sans elle comment vous approcher et vous recevoir? O mon tout! quel plaisir trouverez-vous dans un cœur d'où la paix est bannie? Vous l'aimez tant, vous l'avez si soigneusement conservé au milieu des persécutions! Je me représente ce visage divin, cet air posé et recueilli, grave et doux, ouvert à tout le monde, et toujours le même. La vaine joie ne le dissipe point, la tristesse ne l'abat point, ce corps attaché à la colonne ou expirant sur la croix, couvert de crachats, ou couronné d'épines, n'y fait pas plus de changement que sur le Thabor, couvert de gloire et inondé de délices. Vous pouvez bien montrer du zèle, de la tristesse, de l'aversion; mais qu'on pénètre dans le fond du cœur, on y trouvera une paix parfaite et un calme inaltérable.

Que mon état est différent! toujours dans l'inquiétude et le trouble. Quelle légèreté, quelle inconstance dans mon âme! tantôt gaie, tantôt triste; le goût et la sécheresse, la stérilité et la ferveur se succèdent tour à tour. J'aime et je hais, je crains et j'espère, la même chose plaît et déplaît, ce qui charme aujourd'hui offensera demain. Recueillement farouche, dissipation scandaleuse, les mêmes objets ne se montrent presque jamais dans le même jour. Tout change dans un instant, et souvent l'empressement même à se conserver dans une situation, contribue à la faire perdre. Qui me délivrera de ce corps mort, pour me mettre dans un état permanent et invariable? Mais non, nous sommes dans la voie comme un voyageur qui, dans sa route, ne voit jamais les mêmes choses, un champ, une vigne, une rivière, une montagne, une ville, un désert, et jamais aucun de ces objets dont la situation, les qualités, la grandeur soient les mêmes, un chemin tantôt raboteux, tantôt uni, tantôt étroit, tantôt large, tantôt droit, tantôt plein de détours. Tous ces changements n'arrêtent point un voyageur dans sa course; pourquoi nous arrêteraient-ils dans la voie de la vertu? Vos inquiétudes, mon âme, viennent d'un fond d'orgueil; l'humilité vous rendrait insensible à ce qui vous afflige. Ce que vous venez de faire, n'est pas un péché, ce n'est qu'une faute qui peut

vous donner quelque ridicule ou diminuer l'estime qu'on a pour nous. Un air plus sérieux inspirerait une vénération que ces airs de légèreté détruisent. Qu'est devenue cette humilité qui vous faisait souhaiter l'oubli, le mépris, l'indifférence de tout le monde? qui vous fait réjouir, lorsque, sans voir Dieu offensé, vous pouvez passer pour coupable? Où est cet amour de Dieu? Qu'est-ce qui vous trouble? Les intérêts de Dieu sont à couvert; que vous faut-il davantage? Que votre paix ne soit donc plus vainement troublée. C'est à vous, mon Dieu, de la rendre inaltérable. Courage donc; qu'avez-vous à craindre, si vous cherchez Dieu? Rien ne peut vous ébranler. On peut vous enlever les biens du monde; mais qui vous enlèvera votre bien-aimé? Qu'importe tout le reste? vous le perdrez certainement un jour : ou plutôt vous ne perdrez rien, puisqu'en effet ce n'est qu'un néant. De quoi vous plaignez-vous, puisque vous avez tout? Avez-vous quelque peine que votre Dieu n'ait déjà essuyée? Il a passé par toutes les épreuves, contradictions, difficultés, douleurs : il a souffert infiniment davantage, contradictions plus vives, tentations plus fortes, calomnies plus atroces, triste jusqu'à la mort, abandonné de son père. Puis-je me plaindre après tout cela? Dois-je rougir de suivre vos traces ou de me décourager, vous voyant à ma tête? Non, que tout l'enfer conspire contre moi, que craindrais-je?

Il faut beaucoup travailler pour arriver à la perfection : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* (*Luc.*, V, 5.) Cette vie est un travail continuel. Chaque instant offre quelque nouvel ouvrage. Combien ne travaille-t-on pas dans le monde du matin au soir? Le soldat à la guerre, le villageois dans son champ, l'artisan dans sa boutique, le roi sur son trône, tout travaille, tout est obligé de travailler. Nous sommes faits pour le travail. Mais pourquoi travaille-t-on dans le monde? pour quelque bien passager et périssable, quelque honneur, quelque plaisir, un rien; et cependant pour ce rien on le fait sans relâche. Que fait-on pour Dieu, que fait-on pour un royaume éternel? Si on faisait pour le plus aimable des maîtres une partie de ce qu'on fait pour le monde! Travaillons, mon âme, travaillons : la nécessité est inévitable. Pensez-vous être plus débarrassée en abandonnant la vertu? Quelle peine ne souffrent pas les pécheurs? Quelles inquiétudes, quels mauvais succès! *Ambulavimus vias difficiles.* (*Sap.*, V, 7.) Cette vie est une espèce de nuit : *Per totam noctem laborantes.* (*Luc.*, V, 5.) Nous vivons dans les ténèbres. Tout en est enveloppé. Les objets de la foi échappent à nos faibles lumières. Où vous chercherais-je, le bien-aimé de mon âme? Je ne vous vois ni ne vous entends, je ne vous goûte ni vous touche. Vous êtes partout, il est vrai, tout me parle de vous; mais il faut entendre ce langage, et vous voir dans toutes les créatures, faisant luire le soleil, naître les fleurs et les fruits, couler les rivières, nourrissant tout ce qui respire. Vous aperçoit-on mieux dans la divine Eucharistie? quelle sombre nuit! Discerne-t-on les méchants et les bons? Les marques extérieures qui peuvent les distinguer sont bien équivoques. Vous seul sondez et voyez tout. Cependant il y a assez de lumières pour qui veut se sauver, et assez de ténèbres pour qui veut se perdre. Tendez-moi la main, et je suis intrépide : *Super aspidem*, etc. (*Psal.* XC, 13.)

Un des grands moyens d'arriver à la perfection, c'est de combattre sa passion dominante. Chacun a la sienne. Les uns ne la craignent pas assez, les autres la craignent trop. Faisons-leur voir les suites funestes de cette passion, pour les porter à la combattre, enseignons-leur les moyens d'en venir à bout. La passion dominante aveugle l'esprit : *Quod volumus sanctum est.* De là cette fausse conscience, ces maximes tantôt relâchées, tantôt outrées, relâchées et outrées en même temps, à divers égards ou pour différentes choses, selon qu'elles combattent ou favorisent la passion. Elle corrompt le cœur. Les péchés qui en sont la suite se commettent avec une extrême facilité, sans honte, sans remords; à peine s'en aperçoit-on. Elle mène à l'impénitence. On ne corrige guère ce qui vit, qui meurt avec nous, qui est un autre nous-mêmes. Pour ceux qui la craignent trop, les uns lui donnent trop d'étendue en la supposant partout, et la combattant d'une manière scrupuleuse et inquiète : les autres y mettent trop de difficultés, comme s'il était impossible de la surmonter. La fuite des occasions est un grand remède; la grâce, la prière, les habitudes contraires, le temps de la sécheresse sont bien importants dans la vertu. Il faut y avoir recours à la prière. Pourquoi cachez-vous votre visage, ô mon Dieu? pourquoi m'abandonnez-vous? Avez-vous oublié vos anciennes miséricordes? Je ne sens plus la présence de votre grâce. Ignorez-vous que je ne puis rien sans vous? Je vous trahirai si vous m'abandonnez. Est-il de précipice où je ne me jette si vous retirez votre main? Pourquoi me laissez-vous dans les ombres de la mort? Je passe mon temps à vos pieds, je médite les grandes vérités qui m'ont autrefois si fort touché. Je me trouve toujours insensible, je ne puis rien tirer de mon cœur. A peine ai-je la force de vous dire que je vous aime. J'ai beau prier, beau presser, mon cœur toujours aride ne me répond rien. Souvenez-vous de vos bontés. Cependant, je veux tout ce que vous voudrez. J'embrasse avec joie cette croix adorable, quelle qu'elle soit, trop heureux que Dieu me châtie avec tant de douceur, tandis que j'ai mérité tant de châtiments. Vivez de sa volonté, n'en ayez vous-même aucune, que Dieu soit tout pour vous : *Expedit vobis ut ego vadam.* (*Joan.*, XVI, 7.) Oui, mon Dieu, il m'est utile que de temps en temps vous vous cachiez à mes yeux. Que serait-ce, si toujours dans la consolation je n'éprouvais aucune peine? Que je serais peu sur mes gardes? Que la vanité se glisserait aisément!

A peine une goutte de vos douceurs se fait sentir que je suis tout hors de moi. Je me crois presque saint. Vous répandez avec une sagesse et une bonté paternelle ces salutaires amertumes. Continuez, Seigneur, et disposez de tout à votre gré, trop heureux que vous daigniez en prendre soin. Vous savez mieux que moi ce qui m'est utile. Je dois tout recevoir avec reconnaissance, tout cela n'est que pour mon bien; mais proportionnez le secours à l'attaque, et la grâce à l'épreuve. Je vous aime, mon Dieu; puis-je vous trop aimer? Puis-je imaginer un amour semblable au vôtre? A quel excès l'avez-vous porté? Tout y est infini : il y a une éternité que vous m'aimez, et vous voulez m'aimer une éternité encore. Vous voulez me faire part de votre bonheur et vous donner vous-même. Vous vous incarnez et immolez pour moi, je vous reçois tous les jours. Quel amour divin! que puis-je faire pour l'égaler? que puis-je faire pour y répondre?

Conservez la présence de Dieu, pour arriver à la perfection : *Ambula coram me, et eris perfectus.* (*Gen.*, XVII, 1.) Nous avons au milieu de nous, disait saint Jean, ce Dieu que nous ne connaissons pas : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I, 26.) Que je serais heureux, si je pouvais me bien remplir de cette vérité! Je ne vous vois pas, ô mon Dieu! vous êtes pourtant au milieu de nous. Votre immensité vous rend plus présent que tous ceux avec qui je vis ou je parle; vous concourez, vous coopérez à tout nécessairement; faites que je sois toujours plein de vous, uni à vous, et que rien ne m'en sépare; que cette vie, qui n'est qu'un passage, me conduise à une parfaite union et en soit le prélude; que je ne cherche et n'aime que vous : *Mihi adhærere Deo bonum est.* (*Psal.* LXXII, 28.) Qu'ai-je à désirer que vous? *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* (*Ibid.*, 25.) Ecoutez, mon âme, le bien-aimé qui vous appelle. Il est à la porte, il vous demande: *Magister adest, et vocat te.* D'où me vient ce bonheur? *Unde hoc mihi?* (*Luc.*, I, 43.) Quoi! mon Dieu, vous daignez frapper à la porte de mon cœur? Quittons tout, allons au-devant de lui; que rien ne nous arrête. Visite heureuse! puis-je vous trop acheter? Hélas! vous le faites souvent par une foule de grâces; mais si je m'y rends si peu fidèle, ne mériterais-je pas d'en être enfin privé? Apprenez-moi à vous écouter, délivrez-moi de ces pensées étrangères qui me rendent sourd à votre voix et insensible à vos charmes. Hélas! je ne suis que néant. Jésus-Christ entre chez Madeleine. La voilà à ses pieds, sans que le Sauveur ni elle disent un seul mot : du moins l'Evangile n'en rapporte point. Silence éloquent et mystérieux, que ne faisiez-vous pas dire à l'un et à l'autre! Quel langage serait aussi énergique? Les cœurs en disaient mille fois davantage : elle a choisi la meilleure part : *Optimam partem elegit.* (*Luc.*, X, 42.) Quoique Marthe travaille pour le Sauveur, elle est blâmable, dans l'excès de son empressement : *Turbaris erga plurima.* (*Ibid.*, 41.) Apprenez-moi, mon Dieu, à vous écouter dans le silence, à vous parler peu, mais du fond du cœur. Il ne vous faut pas de grands discours; on vous parle quelquefois sans rien dire : on le fait de mille manières. Apprenez-moi à entendre et à tenir ce divin langage.

Il faut y apporter beaucoup de courage et dire comme saint Thomas : *Allons et mourons avec lui.* (*Joan.*, XI, 16.) Je m'en vais à Jérusalem, disait le Sauveur, j'y dois être crucifié; qui de vous veut venir avec moi? Quoi! vous hésitez à me suivre, vous vous retirez? Voulez-vous, mon âme, vous joindre aux déserteurs? *Et vos quoque vultis abire.* (*Joan.*, VI, 68.) Ah! Seigneur, je vous suivrai partout, trop heureux de mourir pour vous : *Eamus et nos, et moriamur cum illo.* Qu'il est glorieux de vous donner son sang et de vous suivre, non-seulement parce qu'il est glorieux à un serviteur de suivre son maître, à un soldat de ne pas abandonner son chef, à un sujet de mourir pour son roi, mais en particulier parce que tout ce que vous faites est grand, est parfait, et qu'à chercher même le plus beau, le plus héroïque, on ne saurait mieux rencontrer, ni prendre de guide plus sûr et de plus grand modèle que de marcher sur vos pas!

Considérez toute la vie du Sauveur, son caractère, ses actions, ses vertus; qui trouverez-vous si digne d'estime, dont les mœurs soient si pures, la vie si sainte, la sagesse si éclairée? Quand il ne serait pas Dieu, ce serait toujours l'homme le plus parfait, le plus digne d'être imité : plus on en approchera, plus on sera parfait. Sa loi n'est pas moins sainte; elle n'enseigne rien que de divin. Ne la prît-on que pour un système philosophique, jamais il n'en fut de plus sublime. Conformons-nous donc aux volontés et au jugement d'un homme si saint et si sage : il ne fut jamais de meilleur garant. Une paix inaltérable sera le fruit de cette imitation, mais une paix bien différente de celle du monde. Elle passe toutes nos expressions : *Exsuperat omnem sensum.* (*Philip.*, IV, 7.) Elle est surabondante, au milieu même des tribulations : *Superabundo gaudio.* (II *Cor.*, VII, 4.) Si vous connaissiez le don de Dieu, avec quelle ardeur le demanderiez-vous! Sa grâce, sans laquelle on ne peut rien, avec laquelle tout est facile, soutenait les martyrs dans les flammes, adoucissait leurs maux : elle nous rend agréables à Dieu, ses cohéritiers, ses frères, ses enfants. Quelle folie de préférer un bien temporel à tous ces avantages! Mais d'ailleurs en êtes-vous le maître? Avez-vous deux partis à prendre? Si vous n'êtes pas heureux avec le Sauveur, vous serez malheureux avec le démon : vous ne pouvez servir deux maîtres. Celui qui n'est pas avec Jésus-Christ est contre lui : on sème inutilement sans lui, on ne recueille rien. Il n'y a qu'une route qui conduise au ciel : et Jésus-Christ est cette route : *Ego sum via.* (*Joan.*, XIV, 6.) Il n'y a qu'une arche : tous ceux qui n'y seront pas périront dans le déluge. Voilà la

marque de la prédestination : *Quos præscivit et prædestinavit.* (*Rom.*, VIII, 29.) Allons donc ! quand il faudrait mourir : Dieu n'en demande pas tant ! Peut-on lui refuser le peu qu'il demande ?

Une continuelle vigilance est d'une obligation indispensable : je la connais, je la remplis trop peu. Sans cette vigilance, je commettrai une infinité de fautes dont elle m'eût préservé. Faute de vigilance, l'esprit ne distingue plus le bien du mal. Si quelque grand péché ne vient le réveiller de son assoupissement, l'ennemi entre dans le cœur sans être aperçu, parce qu'on ne s'en défie pas. Je sens en moi, par votre grâce, un fond de piété et de sentiments dont je vous suis redevable : c'est un baume précieux digne de tous mes soins. Que d'ennemis s'efforcent de me le ravir ! que d'obstacles et de dangers ! Le démon, le monde, la chair, tout conspire contre moi. Sollicité par la volupté, enflé par l'orgueil, amolli par la paresse, prenez soin, mon Dieu, de mon âme : je dois, de mon côté, veiller sur mes paroles. Qu'il ne m'en échappe aucune contre la vérité, la charité, la modestie : il est si aisé d'en être surpris ! Veiller sur tant de pensés étrangères, ridicules, fausses, impies : on en est si peu maître ! A tout moment on est en butte aux traits de l'ennemi. Plus les attaques sont violentes, nombreuses, continuelles, plus il faut redoubler la vigilance, et l'entrenir par des oraisons jaculatoires, toujours avec humilité. Hélas ! qui pourrait s'en élever ? Rien ne prête moins de matière à l'orgueil que la piété, puisque l'orgueil la détruit. Ce serait s'arracher à soi-même ce qui en aurait fourni le sujet. Point de sainteté sans humilité : en s'élevant, on la fait tomber en ruine. Sera-t-on soumis à Dieu, sans bien connaître sa dépendance et sa misère ? Compatira-t-on aux maux du prochain et à ses faiblesses, sans connaître les siennes ? Veillera-t-on sans défiance ? La piété est donc incompatible avec l'orgueil ? Il faut donc ne penser à sa propre piété que pour en remercier Dieu et s'humilier d'avoir encore fait si peu de progrès. N'en parler point : ces conversations sont dangereuses. Conservons-la, ou plutôt tâchons de l'acquérir : ne parlons jamais de nous-mêmes.

On court à tout moment de grands dangers dans le monde ; rien qui ne puisse être un obstacle au salut. Il faut donc bien se tenir sur ses gardes pour n'être pas surpris, tourner au contraire ces dangers mêmes à notre avantage : dangers généraux ; toutes les choses du monde ont quelque attrait qui flatte et occupe, tout a quelque perfection particulière. Rien aussi qui n'ait quelque désagrément et quelque imperfection qui occupe et qui déplaît. L'un et l'autre sont dangereux. L'un attache et l'autre irrite. Cependant on ne peut s'en passer. L'âme est faible, il lui faut quelque appui extérieur. Elle se penche sur les objets pour les trouver, et tout ce qui fait une impression agréable peut la séduire : semblable à une liqueur qui s'échappe par les moindres fentes, plus ce bien est grand, moins elle est retenue, plus l'épanchement est considérable, surtout si l'inclination et le penchant font désirer et goûter ce bien. Ce qui se trouve de fâcheux fait aussi plus ou moins d'impression, selon les diverses circonstances. L'un et l'autre font sentir un bien différent de Dieu, et un mal différent du péché, et par conséquent l'exposent à la surprise. Elle en est moins portée pour Dieu, qu'elle ne le regarde plus comme un bien unique, et moins éloignée du péché, qui ne lui paraît plus le seul mal. Les biens du monde ne lui sont plus si suspects. Il est vrai que la raison et la foi lui disent qu'un bien passager et borné n'est qu'un bien apparent, que Dieu seul est le bien véritable ; mais il faut pour agir des efforts continuels, et il n'en faut aucun pour se livrer aux objets qui frappent les sens, quoique Dieu soit un bien souverain ; il serait utile à l'âme de n'en goûter jamais aucun autre. Il est donc de son intérêt d'en diminuer le sentiment par la mortification et la vigilance. C'est toujours diminuer le péril et affaiblir l'ennemi. Si elle n'en goûtait aucun, elle se verrait dans l'heureuse nécessité de ne chercher que Dieu seul ; ce qui la conduirait bien vite à sa perfection. La vue de tout autre amuse et détourne, forme même un obstacle réel, par une attache positive, du moins diminue-t-elle le nombre et la vivacité des efforts qu'on ferait pour Dieu ; car enfin nous n'avons qu'une mesure de force, et toujours fort bornée. Que sera-ce, quand on aura comme nous un penchant continuel et violent vers le mal, et qu'il faut que la vertu fasse, pour y résister, des violences continuelles ? L'appât du plaisir, la crainte de la peine ralentissent toujours infiniment son ardeur, et ne font plus envisager que comme médiocre un bien qui coûte si cher, tandis qu'à moindres frais on en trouve un sous sa main, moins grand à la vérité, mais plus sensible et moins difficile. Quel engourdissement ne cause pas sa présence séduisante ! On a beau faire, la force du ressort, la vitesse du mouvement en souffrent toujours. C'est une goutte d'eau qui éteint du moins une étincelle dans un feu d'ailleurs assez petit, et qu'il faut continuellement attiser et souffler. Le désagrément des objets n'est pas moins dangereux. L'âme se laisse affliger et abattre par le mal qu'elle souffre. Elle fait ses efforts pour s'en garantir ou se soulager : nouveau détour vers quelque autre objet différent de Dieu. En y tendant, en y travaillant, elle s'y attache. D'ailleurs le mal, en se faisant sentir, fait goûter davantage le bien qui lui est opposé. La maladie fait aimer la santé, la pauvreté fait désirer les richesses, la mortification rend le plaisir plus piquant, et, par un contre-coup fatal, les peines, même temporelles nous attachent plus que jamais à la terre. O Dieu ! vous pouvez seul nous préserver de tant de maux, nous défendre de tant d'ennemis nous soutenir dans un chemin si glissant.

Tout cela ne fît-il que partager l'attention, c'en est assez pour exposer notre salut. Les biens spirituels ne se sentent point, on ne les aperçoit que par la foi, dans un grand éloignement, enveloppés de ténèbres, sans goût ni plaisir. Ils soumettent les sens et la raison à des vérités impénétrables. Quelle violence ! aimer ce qu'on ne connaît pas, appliquer un esprit volage à ce qu'il ne goûte ni n'entend, et dont tout le distrait, quels efforts ! Cependant, sans cette application il s'éloigne encore davantage. Rompre le fil et l'habitude, c'est les faire évanouir et replonger l'âme dans l'oubli de Dieu. Tous les objets produisent cet effet. Comment sentir le mal ou goûter le bien sans y donner quelque attention ! Désirer l'un et fuir l'autre, ou du moins ne souffrir l'un qu'avec peine, ne se priver de l'autre qu'avec regret, c'est perdre un bien qui ne s'acquiert que par des efforts continuels et des accroissements insensibles. Non-seulement on n'avance point, on perd même le peu qu'on avait de lumières. Ces vérités paraissent toujours neuves, il faut méditer à nouveau frais. Hélas! elles sont si peu connues, pour peu qu'on les perde de vue, le peu de jour s'évanouit, les ténèbres reviennent plus épaisses que jamais. On devient même moins capable de méditer, parce qu'on s'en dégoûte. On croit les savoir; on craint de s'y appliquer. Divin flambeau de la foi, que la nuit de la concupiscence laisse à peine entrevoir, malheur à qui vous perd de vue ! Pour peu qu'on cesse de s'appuyer sur vous, peut-on manquer de tomber?

Tous ces dangers sont à craindre pour les âmes les plus parfaites, que sera-ce, lorsque, nous rapprochant de notre faiblesse, nous envisagerons l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire pécheur habituel, et croupissant dans le péché, ne se faisant point violence, ne veillant pas sur lui-même, livré par tempérament, par inclination, par éducation, à mille sortes de vices ! Que sera-ce, lorsque, envisageant ces dangers dans toute leur étendue, le poids de la coutume la contagion des exemples, la force du respect humain, les charmes du plaisir, l'éclat des honneurs, le démon opiniâtré à nous poursuivre, les piéges partout répandus, les occasions multipliées, les objets mêmes les plus saints, souvent d'autant plus à craindre qu'on songe moins à s'en défier? Le détail en serait infini. A qui aurons-nous recours qu'à vous, ô mon Dieu ! qui êtes mort pour nous, et qui avez les paroles de la vie éternelle.

Les efforts que l'on fait pour les éviter sont un nouveau danger par l'excès contraire. Il est difficile qu'on ne sente et qu'on ne craigne ses défauts. Les suites en sont quelquefois funestes au temporel même; ils mettent obstacle à nos desseins. Ceux avec qui nous vivons s'en offensent, la conscience les reproche, l'exemple des gens de bien couvre de confusion. On rentre en soi-même, on prend des résolutions. Les motifs n'en sont pas toujours également purs, la persévérance peut souvent manquer; mais le zèle même peut mener fort loin. Plus il est grand, plus les excès sont à craindre. Pour acquérir la douceur, on tombe dans l'indifférence, la modération dégénère en lâcheté, la modestie en pusillanimité, l'amour de la solitude et du silence fait un misanthrope, l'homme donne toujours dans quelque excès. Heureux qui sait conserver un juste milieu ! On regarde comme un bien ce qu'on désire, et l'on ne met point de bornes dans la poursuite du bien. L'idée de l'infini, si naturelle au bien véritable, semble empreinte dans tout ce qui paraît en avoir les qualités, et fait naître de violents efforts. A-t-on la soif des richesses, on ne se croit jamais assez riches. L'amour du plaisir conduit à la brutalité, l'ambition trouve l'univers trop petit. Trop resserrée dans ce monde, elle en désire un nouveau. Les vertus sont à proportion également excessives et insatiables pour le bien, comme les passions pour le mal. Jamais on ne croit en avoir assez fait, jamais assez de science, assez d'austérités, assez de travail. Ces pieux excès sont pardonnables, parce que l'objet en est louable. La passion ne connaît pas le juste milieu où l'on doit s'arrêter. L'objet enchante, la volonté l'embrasse, les efforts se multiplient; et par un retour nécessaire, l'aveuglement augmente à proportion, aussi bien que la crainte du vice contraire. Ainsi donne-t-on dans la petitesse et le scrupule, ainsi saint Paul nous recommande la sobriété jusque dans la sagesse : *Sapere ad sobrietatem.* (*Rom.*, XII, 3.)

DISCOURS XLV.

SUR LES AFFLICTIONS

Que d'actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre, ô mon Dieu ! pour les peines que je souffre ! quel amour, de prendre ainsi soin de moi ! C'est un remède nécessaire à la présomption et à l'amour-propre. Un rien nous enorgueillit. C'est bien peu se connaître. Je suis comme enveloppé dans une épaisse fumée, ébloui par les moindres lueurs. Quelque légère résolution que je prenne, il me semble que tout est parfait, que je n'ai plus rien à craindre; et quoique déjà parvenu à la perfection, à peine fais-je quelque faute, que tout me paraît perdu. Troublé, confus, inquiet, ne devais-je pas m'y attendre? tentations infiniment utiles pour me faire sentir ma faiblesse et mon inconstance. Souffrons donc, puisqu'il le faut, souffrons pour vous plaire, souffrons pour acquérir la vertu. Heureux dans les souffrances, je ne veux que ce que vous voudrez. Si j'ai à me plaindre, c'est de ne pas souffrir assez; si j'ai à désirer quelque chose, c'est de souffrir davantage : *Amplius, Domine, amplius.* Mais quel triste état! toujours plein de moi-même, livré à la tentation, j'ai beau faire, j'ai beau méditer sur ma faiblesse et mon néant, je vois bientôt s'évanouir toutes ces pensées, et je me

trouve toujours le même. Mais non, c'est un effet de votre aimable providence. Des connaissances claires et vives me feraient perdre la faible humilité en me persuadant que je suis humble ; au lieu que le véritable moyen, pour être solidement humble, c'est de ne m'en pas croire. Tandis que je serai dans cet état de sécheresse, de dissipation, dans cet état plein de moi-même, alors il ne sera pas difficile de comprendre que je manque d'humilité, ou plutôt que je n'ai aucune vertu. Où est alors l'amour? où est la mortification? où est le zèle? Je n'ai rien, je ne suis rien ; continuez, amour, continuez, aimable Providence, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je ne veux que votre volonté.

Vous nous l'avez bien fait voir dans toute votre vie, Dieu infiniment aimable, l'unique objet de mon amour, que vous ne cherchiez qu'à souffrir. En vous faisant homme, vous vous exposez à toutes les faiblesses humaines et à la mort même : les hommes sont sujets à tant de maux, ont besoin de tant de choses! Vous embrassez tout cela : la faim, la soif, le froid, le chaud, la nudité, la misère, l'indigence, en un mot tout ce qui est inséparable de l'humanité, toutes les persécutions, les mépris, les calomnies, etc. Non-seulement vous vous y êtes exposé, mais vous avez prévu que tout cela arriverait infailliblement, et outre les maux ordinaires, des persécutions outrées, des supplices atroces, circoncision, fuite en Egypte, mort des innocents, calomnie des pharisiens, mépris des païens, ingratitude des juifs, condamnation des juges, exécution des bourreaux, etc., vous avez tout prévu et tout accepté. Faisons quelque chose d'approchant à son exemple, représentons-nous ce qui peut nous arriver dans la suite : perte des biens, mort d'un ami, d'un parent, dérangement des affaires, mauvais succès des entreprises, injures des saisons, maladies aiguës, perte des sens, mort cruelle, j'accepte tout par avance. Ces actes sont méritoires, quelquefois autant que la chose même. Il faut en faire souvent.

Dans quel état êtes-vous né? délicat, sensible, enfant, faible, à quoi n'est-on pas exposé? On ne peut se procurer du soulagement, on ne peut même le demander; tout peut nuire, et on ne peut se défendre. Voilà l'état où a voulu naître le Maître du monde. Non-seulement vous naissez enfant, mais encore pauvre. La pauvreté traîne avec soi bien des maux : manquer de tout, ne savoir où prendre le nécessaire, ne pouvoir soulager ses besoins, ni se mettre à couvert des accidents, être obligé de recourir à la charité d'autrui, incertain même du succès, privé de toutes les commodités, de tous les plaisirs qu'un homme riche possède en abondance. Vous avez voulu être pauvre et souffrir.

J'embrasse avec plaisir la mortification, quelque rude qu'elle puisse être, parce qu'elle vous plaît, ô mon Dieu! C'est un moyen sûr pour arriver à la perfection. Comment corriger ses défauts sans se mortifier? Ils plaisent à la nature, et les vertus lui coûtent. Elle a un penchant violent au mal; comment l'arrêter sans le combattre, comment vaincre les tentations sans efforts? Chaque péché a des charmes, les occasions en sont fréquentes; mais quand on aime Dieu, suffit-il d'arrêter les crimes? ne faut-il pas déraciner tout ce qui peut déplaire à Dieu pour s'unir à lui? Mais peut-on ainsi se purifier et se détacher de tout? Ce n'est pas assez, il faut encore monter de vertu en vertu. Voilà les ornements que Dieu demande. Mais comment, sans se faire violence, acquérir l'humilité, tandis que naturellement tout porte à l'orgueil? J'embrasse donc la mortification, je me soumets à toutes celles que Dieu m'envoie, toutes celles qui sont attachées à mon état et à la pratique de la loi de Dieu, même tout ce qui peut me la faciliter et qui peut mener à la perfection. Je m'en imposerai même de volontaires.

Examinons les sentiments de Notre-Seigneur à la vue de la croix : soumission, désir et joie. Il se soumet à la volonté de son père : volonté juste, miséricordieuse, sage; victime d'un prix infini, qui satisfait à toutes les prétentions de son père et qui, en sauvant le pécheur, remplit toute l'étendue de sa miséricorde; volonté infiniment sage qui, par ce moyen ineffable, concilie les intérêts les plus opposés. Ainsi parla-t-il au jardin : Que ce calice passe loin de moi; mais que votre volonté soit faite. Quelque pesante que soit votre croix, quoi qu'en dise la nature, je me soumets à tout. Voici votre fils qui s'offre comme une victime. Que ne suis-je pénétré des mêmes sentiments dans l'affliction? C'est un effet de justice, puisque j'en ai mérité et j'en mérite tous les jours bien davantage. Vous êtes le maître; n'est-il pas juste que je me consacre à votre service, aux dépens de toutes mes satisfactions, surtout après que votre fils en a tant fait pour moi? effet de miséricorde, qui se contente de quelque légère peine à la place des éternelles, si souvent méritées, et qui, pour ces peines passagères, me donne une éternité de bonheur : miséricorde en ce que par là je me détache du monde par ces amertumes salutaires. Charitable médecin, qui voulez me guérir, appliquez, s'il le faut, le fer et le feu sur mes plaies. Aimable père, qui me châtiez pour me corriger, tendre berger dont la houlette garantit des loups et mène dans le bercail, que votre volonté soit faite : j'accepte toutes les croix qu'il vous plaira m'envoyer. La voilà, cette croix qui se présente; je l'accepte. Volonté toute sage, qui mettez tout à profit pour me guérir et me procurer une éternité, que puis-je faire de mieux que de vous obéir en tout?

Quel courage à supporter les croix dans saint Etienne! Il ne craint ni les jugements ni les menaces des juifs, ni les poursuites; mais il confesse Jésus-Christ, au péril même de sa vie. Les peines n'ont rien pour lui d'effrayant, il en souffre une infinité sans se plaindre. Ainsi, mon Dieu, rien ne me doit

arrêter quand il faut travailler pour vous. Tout doit céder à votre volonté et obéir à vos ordres. Parlez, Seigneur, parlez, que votre volonté s'accomplisse, que rien ne soit capable de m'arrêter. Heureux et mille fois heureux, qui passant par-dessus tous les obstacles, exécute avec fidélité le moindre de vos commandements! heureux qui se donne tout à vous! Mon Dieu! parlez, et rien ne sera capable de m'arrêter. Monde, vous m'opposez en vain vos frivoles discours, rien ne m'empêchera d'accomplir la volonté de mon maître : *Video cœlos apertos*. (*Act.*, VII, 55.) Quel motif plus touchant! terme de mes travaux, ô ciel! ma chère patrie, aimable séjour, après lequel je soupire, quand vous posséderai-je? J'aurai le ciel, qu'y a-t-il de difficile? Venez, puissances de l'enfer; venez, monde; venez, tourments; je ne vous crains point : j'attends le ciel.

Quel aveuglement dans la mère des enfants de Zébédée, de demander pour eux les première places! Connaissez-vous le royaume de Dieu? le croyez-vous semblable à la fortune terrestre? Mais ne fais-je pas tous les jours quelque chose d'approchant? Est-ce toujours Dieu que je cherche, ou plutôt n'ai-je pas toujours en vue quelque avantage temporel, jusque dans les actions les plus saintes? La gloire de Dieu n'y entre que bien peu : amour de la gloire, du plaisir, du repos, complaisance secrète dans ses bonnes œuvres ou ses succès, quelquefois l'humeur ou la bizarrerie, le plaisir de se faire aimer ou de gouverner. Que votre volonté soit seule accomplie. Ignoré ou méprisé, tout me plaira, quand vous l'ordonnerez. Pouvez-vous boire le calice qui m'est préparé? Vous pourriez bien, mon Dieu, me faire cette demande dans toutes mes entreprises : Pouvez-vous supporter les peines qui s'y présenteront? Combien de projets! y pensez-vous bien? pourrez-vous boire le calice? Que je me connais peu moi-même et ma faiblesse! que je suis peu sage! chaque chose a ses embarras et ses peines, partout on a besoin de grâces : je compte trop sur moi-même et trop peu sur vous. Vous m'avez fait connaître d'une manière évidente que l'unique moyen de réussir c'est de compter sur vous et de se défier de soi-même, comme si on ne faisait rien, sans cependant négliger de faire tout ce qu'on peut. Mais, pouvez-vous boire le calice? Voilà l'unique chemin du ciel, c'est le prix avec lequel on l'achète. Que souffrons-nous, qu'avons-nous souffert, que voulons-nous souffrir? Buvons à longs traits ce précieux calice jusqu'à la dernière goutte, puisque c'est la volonté du Seigneur.

Une grande mortification, c'est de céder avec prudence à l'orage. La fuite de Jésus-Christ en Egypte en est une figure. Il pouvait sans doute punir Hérode, renverser ses projets, le perdre dans un moment; mais il aime mieux s'enfuir. Ainsi, quand nous trouvons des personnes passionnées ou emportées, loin de nous opposer à leurs desseins cédons par prudence, pour les gagner plus aisément. Cette conduite est plus propre à faire le bien. Après que la passion est passée, l'ennemi se possède mieux. Dégagé des nuages épais dont la passion l'avait rempli, il est plus en état de connaître son tort et de rendre justice. La manière dont on en a usé, comparée à la sienne, le fait rentrer en lui-même et le gagne. En résistant de front, on l'irrite, on l'éloigne; et l'esprit aveuglé par l'objet qui le saisit, n'est plus capable de réflexion : on ne cherche qu'à se satisfaire. Pourquoi refuser de se prêter pour la gloire de Dieu? S'agit-il de mes intérêts, de ma santé, de ma vie même, tout doit vous être sacrifié. Je vous immolerai avec plaisir tout ce qui dépendra de moi. Eh! qu'est-ce que je cherche que vous? vous me tenez lieu de tout. Je ménage mes intérêts en défendant les vôtres. Vous êtes mon unique bien; j'agis, je travaille pour moi en travaillant pour vous. Quoi que le monde en puisse dire, quelque risque que je puisse courir, toute ma sûreté consiste à vous plaire. Toute la vie de Jésus-Christ en fournit des exemples. Comment a-t-il pu se résoudre à vivre parmi les hommes? Rien de plus opposé à ses inclinations que celles de ceux avec qui il se trouve. Il aime la justice, le monde prend à toute main; il est doux et humble, le monde est fier et emporté; il aime son père et lui obéit, le monde n'aime que le plaisir, ne fait que sa volonté; l'amour-propre règne partout. Quels charmes avez-vous pu trouver dans cette société, au milieu de tant de passions et de désordres? Aurai-je moins de condescendance que vous. Non, non, quels que soient leurs caractères, leurs défauts, leurs humeurs, leurs manières, ne souffrirai-je pas ce que vous souffrez, Dieu tout aimable? Entrant dans la compassion et la charité que vous avez sur leurs malheurs, prêt à verser pour eux tout mon sang après vous, attendant avec patience les moments marqués par votre providence, haïssant le crime, mais aimant le criminel; que j'apprenne à votre exemple à vivre avec les hommes, que par ma douceur et mon zèle je puisse vous les gagner tous.

L'obéissance, en particulier, est une grande mortification. On la doit à l'Eglise pour sa créance, et à ses supérieurs pour sa conduite. C'est une chose étrange que le peu de soumission qu'ont pour l'Eglise des personnes d'ailleurs pieuses. Toutes les hérésies ont vu de même une fausse vertu accréditer leurs partisans. Mais tous ces prétendus saints n'en sont pas moins regardés comme des hérétiques dans les sentiments de qui je ne voudrais pas mourir. A quoi bon exposer son salut, quand on a une route sûre à suivre? Dieu peut-il me blâmer d'avoir obéi à mon supérieur? C'est un père qu'il m'a lui-même choisi. Le souverain pontife est le père commun de tous les fidèles, tout le monde en convient : Dieu peut-il me blâmer de le suivre? Mon père me défend certaines sociétés, m'ordonne certaine conduite; ne lui obéirai-je pas? Le père commun me dé-

fend certains livres, me propose certaines vérités; pourquoi ne me soumettrais-je pas? Il ne convient pas à tout le monde d'entrer dans l'examen et la dispute des points contentieux; mais tout le monde doit l'obéissance. Vous disputez beaucoup sur l'infaillibilité du pape, disait un homme du monde, vous vous perdez en mille vains raisonnements: pour moi, je m'en tiens à la colonne que Dieu lui-même a établie, et sans tant examiner l'étendue de ses prérogatives, je m'en tiens à celui qu'il m'a donné pour maître. L'obéissance règle toutes les vertus : la charité peut donner dans des excès de ferveur, l'obéissance y met de sages bornes. Elle donne la tranquillité : rien de plus consolant que de savoir qu'on fait la volonté de Dieu; c'est le sacrifice le plus difficile, rien ne coûte plus que de sacrifier sa volonté. Soumettons-nous donc à tout ce qui est d'obligation, par nécessité et par bienséance, aux besoins mêmes et aux faiblesses du corps, puisqu'il a plu à Dieu de nous y assujettir ou nous les accorder. L'esprit d'obéissance doit encore aller jusqu'à une condescendance raisonnable aux désirs des autres. Telle fut l'obéissance du Sauveur dans sa jeunesse : ce jeune homme si doux, si aimable, si plein de bonnes qualités, le voilà dans le maison de Joseph ; quel air modeste, affable, toujours serein ! Il va, il vient, il agit, il travaille au gré de ses parents, il écoute attentivement leurs ordres, il les reçoit avec respect, il les exécute avec ponctualité, il en fait son plaisir et sa joie ; il n'attend pas même qu'on les lui donne, il les prévient, il les devine presque, il vole à l'exécution. Avec quelle grâce il s'en acquitte ! ce n'est pas à demi et avec nonchalance, ce n'est pas d'un air forcé et avec contrainte, il y est tout entier. Toujours gai, toujours content, tout marque en lui sa satisfaction : *Bene omnia fecit.* (*Marc.*, VII, 37.) Soyons toujours dans sa compagnie et suivons ses exemples ; il est toujours avec nous, et si nous le perdons de vue, c'est notre faute ; il met, pour ainsi dire, la main à tout, il aide, il encourage, il rend tout facile. Obéissons, à son exemple, non-seulement aux volontés absolues, comme un esclave, mais ayez plaisir aux moindres conseils, comme un bon fils, avec amour et avec joie. Prévenez les désirs de vos parents, de vos amis, de votre prochain ; devinez-les, en quelque façon, s'il est possible, avec une véritable joie; témoignez-la même, et assaisonnez son sacrifice de tous les charmes. L'obéissance en a un double mérite.

La présence de Dieu est très-utile en ceci, comme en tout le reste. Je ne doute pas de cette présence adorable; mais cette conviction doit produire l'attention et la joie. Puis-je me croire auprès de Dieu et ne pas y penser, être plein de choses étrangères? Quand Dieu ne serait pas présent, je devrais me l'en rendre par l'application de l'esprit ; mais puisque heureusement vous y êtes, puis-je n'en pas être rempli? Quelle consolation, quelle joie, posséder ce qu'on aime ! Il est tout-puissant, tout prêt et à portée de me secourir; que tout se réunisse contre moi : *A dextris est, mihi ne commovear.* (*Psal.* XV, 8.) Notre joie doit être continuelle et inaltérable, pleine et parfaite, puisque je suis près de mon Dieu. Qu'irai-je chercher ailleurs? Partout je trouve mon pays, ma famille, ma maison, mon sang; je trouve tout partout, puisque j'y trouve Dieu. Tel qu'un homme qui, mourant de soif au milieu d'un fleuve, voudrait aller bien loin de là chercher de l'eau pour se désaltérer dans quelque méchant fossé. Hélas ! que nous manque-t-il dans le sein de Dieu, pourquoi aller chercher d'autres objets? Ce ne sont que des eaux bourbeuses, tandis que nous sommes au milieu de la fontaine d'eau vive: *Me dereliquerunt fontem vivum, et foderunt sibi cisternas.* (*Jerem.*, II, 13.) Un jour que je demandais à Dieu un seul mot que je pusse me rappeler dans les compagnies pour me recueillir et me consoler, il me répondit qu'il ne voulait m'en dire aucun, afin que je fusse continuellement attentif à ceux qu'il voudrait me dire, et que dans l'attente de ce mot je ne perdisse point sa présence. Et en effet, à le bien prendre, ce n'est pas tant quelque pratique particulière qu'une espèce d'entretien continuel et suivi sans contrainte selon les occasions, qui fait la vraie piété. On doit pourtant conseiller aux hommes, surtout dans les commencements, et dans les temps de sécheresse, une méthode suivie d'oraisons et de conduite; mais quand l'esprit de Dieu appelle ailleurs, il faut se laisser conduire avec docilité par son attrait. Dieu ne refuse jamais de nous entretenir, de nous écouter, de nous répondre, de nous exaucer.

1° Quelle affliction pour les âmes pieuses dans ces malheureux temps de débauches! Dieu nous dit aujourd'hui comme aux apôtres : Tout le monde m'abandonne et conspire contre moi : *Et vos quoque vultis abire.* On se croit tout permis, on méprise hardiment ma loi, on se fait gloire de le faire; il semble que dans ce temps on en ait impunément le droit. Chers enfants, cher troupeau que j'ai comblé de tant de grâces, voulez-vous me quitter aussi? Non, mon Dieu, où irions-nous? Vous avez seul les paroles de la vie éternelle, vous faites seul goûter des plaisirs solides. Nous vous aimons davantage à mesure que nous vous voyons moins aimé : comme les serviteurs de David, persécutés par Absalon, qui vont le chercher et le suivre dans son malheur. Que tout Israël vous abandonne, je vous suivrai à la vie et à la mort ; et parce que tout vous abandonne, je me fais un nouveau devoir de vous suivre. Je veux être votre ressource, je veux vous dédommager de vos pertes par une plus grande fidélité.

2° Compatissons aux malheurs des pécheurs. Le démon de haine parcourt l'univers, ravage tout et remplit les abîmes. Qui ne serait touché de tant de pertes ! que de péchés il se commet ! que d'âmes il se damne ! Qui peut retenir ses larmes à cette vue? Les douleurs d'un ami, d'un parent nous

touchent; la nature ne peut s'y refuser; que ne fait pas la vue d'une province désolée par la peste, d'une ville saccagée, d'un champ de bataille couvert de morts ou de mourants, ou rempli de soldats qui se donnent la mort! Voilà le monde, les hommes par leurs exemples, une ville saccagée par les passions, un province pleine de pécheurs, un enfer qui se remplit tous les jours; verrez-vous tout cela d'un œil sec? Non, vous n'êtes pas hommes, vous n'êtes pas chrétiens, vous avez perdu la foi et l'humanité; la foi, si vous ne croyez pas ces vérités; l'humanité, si vous êtes insensibles à tant de malheurs.

3° Redoublez votre vigilance, tout conspire contre vous; vos amis et vos parents ne cherchent qu'à vous déguiser le poison pour le faire avaler. La terre est couverte de piéges : où irez-vous sans voir l'innocence exposée? Assemblée de personnes de différent sexe, partie de plaisir, spectacle, bonne chère, tout réveille les passions et allume la concupiscence. Les moins criminelles seront pleines de dissipations. Vous y oubliez votre Dieu, on s'efforcera même de vous le faire oublier. Craignez tout, précieuse innocence; craignez tout, aimable vertu : le péril presse, il est plus grand que jamais. Redoublez vos pratiques de piété, approchez des sacrements, visitez les temples, multipliez les prières, augmentez vos mortifications pour obtenir aux pécheurs et à vous de nouvelles grâces, si nécessaires et si peu méritées. Bien des communautés, par des prières de quarante heures, tâchent de réparer les péchés innombrables qui se commettent dans ce temps de dissolution. Il y a un moyen facile d'y faire le bien. Dieu n'a pas besoin du détail; un soupir, un seul acte peut dire dans un mot une infinité de choses. Amour, humiliations, sacrifices, conformité, tout cela peut être compris en abrégé. Douce extase des saints, qui rassemblez tout en un, que vous êtes heureux! Vivons et mourons d'amour; mon corps que faites vous ici-bas? Vous me retenez captif. Vains amusements du monde, pourquoi vous opposez-vous à ma liberté? pourquoi me séparez-vous de celui qui peut seul me rendre heureux? Imitons ce peuple qui va dans le désert : il manque de tout; mais qu'a-t-il à craindre avec lui? Après l'avoir instruit, il en a pitié, il songe à le nourrir : *Unde ememus panes?* (*Joan.*, VI, 5.) Vous êtes attentif, ô mon Dieu! sur tous nos besoins et nos intérêts. Renvoyez-les, disent les apôtres, qu'ils aillent chercher ailleurs ce qui leur est nécessaire, pourrions-nous y suffire? Quel conseil et quelle espèce de dureté! vous défiez-vous de sa bonté ou de sa puissance? Abandonnerons-nous un trésor infini pour courir après des ressources incertaines? Ainsi parle tous les jours le monde : Allez ailleurs, je ne puis vous secourir; adressez-vous à un protecteur, prenez tel emploi, ménagez telle affaire. Dieu ne tient pas ce langage; loin de renvoyer à un autre il veut qu'on ait recours à lui, et en effet il soulage : *Ne forte periissent in via.* (*Matth.*, XV, 32.) Je périrai loin de vous, je ne trouverai rien qui me satisfasse, et vous, s'il le faut, vous ferez des miracles, comme vous fîtes pour ce peuple. Rien ne nous manque avec vous : hélas! qu'aurait-il trouvé dans tous les villages où les apôtres les renvoyaient, qui valût ce que le Seigneur leur donne avec tant d'abondance.

Tout est infiniment à craindre pour vous, et c'est avec raison qu'on nous apprend que la crainte est le commencement de la sagesse. Qui peut se promettre de n'être pas à jamais malheureux! qui peut compter sur le passé, le présent ou l'avenir! Nous avons offensé Dieu, voilà tout ce que nous savons de bien sûr; mais on ignore si on a fait une vraie pénitence, et si on a obtenu le pardon. Ai-je connu tous mes péchés? les ai-je tous déclarés? n'y a-t-il eu aucun de ces secrets replis, de ces déguisements funestes qui rendent les confessions inutiles? Ai-je eu une sincère contrition? ne s'y est-il glissé rien de criminel ou de trop humain? Encore même aujourd'hui en ai-je une contrition bien sincère? n'y a-t-il plus d'affection au péché? les motifs en sont-ils bien purs? n'y a-t-il pas quelque péché favori à qui j'ai fait grâce? Cette douleur surpasse-t-elle toutes les autres? Ai-je satisfait à la justice de Dieu par la pénitence? j'ai mérité des peines éternelles. Qu'ai-je souffert d'équivalent? Malheur à moi d'avoir si peu éprouvé les rigueurs d'une mortification si nécessaire, proportionnée au nombre et à la nature des fautes, et au châtiment qu'elles méritent. Si peu que je puisse avoir fait, a-t-il été agréable? Vous le savez seul, ô mon Dieu! et je l'ignore. Je sais que j'ai péché, tout le reste m'est inconnu; et il faut si peu de chose pour être coupable! il faut si peu de chose pour rendre une confession sacrilége! quel sujet de craindre!

L'avenir n'est pas moins redoutable. Je puis pécher encore. L'expérience du passé ne m'a que trop appris ce funeste pouvoir. Je puis mourir après ce péché, sans l'avoir réparé. Les résolutions que j'ai prises, l'état où je suis, rien ne peut me servir de garant. Votre bonté même, de qui je puis tout espérer, ne me donne aucune certitude : je puis abuser de tout. Non-seulement je puis pécher; mais il s'en présentera bien des occasions. Je vois partout des précipices : les devoirs de l'état, les amis, les parents, les objets; que d'assauts à soutenir! que de passions à combattre! que de revers à essuyer! que de grâces à faire valoir! Qui me répond du courage, de la fidélité, de la constance? qui me répond que je me relèverai encore, si je retombe? je ne puis compter sur rien. Il me semble que je suis au milieu d'une vaste mer pleine d'orages, d'écueils, de monstres, au milieu d'épaisses ténèbres, sans savoir où je vais. Que me reste-t-il qu'à me jeter entre vos bras, plein de confiance en vous, et de crainte de moi-même? *Confige timore tuo carnes meas.* (*Psal.* XVIII, 12.) Que vois-je dans le présent? où trou-

verai-je de quoi m'appuyer? Fais-je aucune bonne œuvre? et le peu que je fais doit m'être infiniment suspect? Tout est-il bien épuré dans les motifs, dans les affections, dans la conduite? Où vous trouverait-on, mon Dieu, si on vous cherchait dans mes actions? et cependant combien de grâces accordées pour les bien faire! Oh! je dis avec votre Prophète: que deviendrai-je si vous y regardez de bien près? Je suis perdu, si vous me jugez à la rigueur: *Si iniquitates*, etc. (*Psal.* CXXIX, 3.) Quelle confusion pour moi! offenser le meilleur de tous les maîtres: y pensais-je? S'il me reste encore une ombre de vanité, prenez tous vos titres, vos talents, vos belles qualités; et au bout de ce fastueux détail mettez ces mots: J'ai péché. Quel affreux contre-poids! Je suis indigne de lever les yeux sur vous, indigne que la terre me porte, que le soleil m'éclaire: tout devrait s'élever contre moi. J'ai péché, il suffit: je dois verser des larmes éternelles. N'est-il pas juste d'en faire pénitence? Souffrez, chair malheureuse, qui avez offensé Dieu. Chère pénitence, précieuse mortification, que je vous embrasse, que je me nourrisse de vous! Venez, croix aimable, je me félicite de vous recevoir.

Faisons divers actes de vertu. 1° Présence de mon Dieu, que je vous connais peu! que je suis peu touché de vous! Oui, mon Dieu, vous êtes présent, je le crois; quand je me lève ou que je me couche, que j'aille, que je vienne, que j'agisse ou me repose, partout vous m'accompagnez: vous êtes mon ami le plus inséparable et le plus tendre, et je n'ai jamais soin de recourir à vous, de vous demander vos ordres, d'espérer vos bontés. 2° Que je souffre peu, que je travaille peu, je ne vois partout que des faveurs de votre part. Mes désirs ne sont que trop satisfaits, vous me laissez presque ignorer les besoins de la vie. Voulez-vous donc me sauver, puisque vous me fournissez si peu d'épreuves? le royaume des cieux souffre violence. Ah! Seigneur, ne m'abandonnez pas, faites-moi part de votre croix. Je ne le mérite pas, il est vrai; mais comment en deviendrai-je digne, sans cette croix même? Je l'espère de vous, avec la force de la bien souffrir: vous y suppléez quelquefois par des peines intérieures et des tentations. Ayons donc les armes à la main: ces combats et ces efforts intérieurs que Dieu demande, et pour lesquels j'espère son secours, en tiendront sa place. Vous m'avez fait pour vous, ô mon Dieu! pour vous connaître, vous aimer, vous servir; la qualité de chrétien me destine à toutes les vertus, vos grâces m'appellent à la perfection, et au lieu d'entrer dans vos vues, je vous offense. Pardonnez une conduite si peu raisonnable, je veux tout sacrifier pour vous plaire. Que ne puis-je effacer mes fautes par mon sang, et les réparer par tout ce que j'ai de plus précieux! Ah! que ne sont-elles à commettre! Venez, afflictions, me voici prêt; accablez-moi par votre excès et votre nombre: *Paratum cor meum, Deus.* (*Psal.* LVI, 8.) Que ne puis-je m'immoler et me consumer devant vous, comme une hostie! Utiles et infiniment utiles adversités, venez en foule, que je me purifie dans le feu de la tribulation.

Transportons-nous dans le lieu de délices où nous espérons d'arriver, que penserons-nous des peines et des plaisirs du monde? Tout sera passé, et nous y serons heureux à proportion de ce que nous aurons souffert. Quelle douleur, s'il pouvait y en avoir dans le ciel, de voir tant d'occasions manquées, et tant de mérites perdus! quelle perte, hélas! la peine en serait passée, et la récompense resterait. Soyons économes du temps et de la grâce, faisons pour des biens éternels ce que l'intérêt fait faire tous les jours pour les autres. Profitons de l'occasion, elle passera. Acceptez, mon Dieu, l'amour d'un cœur qui se donne à vous sans réserve. Biens de la terre, qu'êtes-vous? fragiles et périssables, vous périrez nécessairement un jour, vous périrez bientôt, à peine durez-vous un moment. Tout ce que j'en ai eu jusqu'ici qu'est-il devenu? puis-je dire l'avoir possédé? Le moment qui le vit naître, le vit s'évanouir. Pleins de défauts, la possession même vous rend insipides, l'ardeur de vous posséder est aussitôt suivie du dégoût; il ne faut que vous voir de près pour cesser de vous aimer, vous coûtez à acquérir et à conserver, vous affligez par votre perte, vous ne rendez que faiblement heureux, vous ne le faites qu'en détail, vous ne sauriez exclure tous les maux ni réunir tous les plaisirs. Les richesses satisfont aux besoins de la vie, mais ne soulagent pas les peines intérieures; la gloire flatte, mais ne nourrit pas, et ne guérit aucune maladie, et au milieu de la plus grande fortune, on doit s'écrier, comme Salomon: Tout n'est que vanité. Un homme éloigné de sa patrie a beau voir les objets les plus magnifiques, il lui manque toujours quelque chose; un homme né avec des sentiments et destiné à de grandes choses, se trouve toujours au-dessous de son état, rien ne peut pleinement le contenter. Il en est de la gloire comme de l'ombre, elle suit celui qui la fuit, elle fuit celui qui la poursuit: *Fugientem sequitur, fugit sequentem.* Tous les hommes sont pleins d'orgueil, ils veulent dominer partout et se faire estimer; ils aiment les honneurs et les déférences. Un homme vain est un obstacle à leurs désirs, il ne les estime point, il cherche à s'attirer l'estime et les en priver, il a ses vues; de son côté il veut être obéi, déconcerter toutes les mesures des autres, en travaillant à s'élever sur leurs ruines, et ne pouvant souffrir de concurrent, il doit donc encourir toute leur indignation et s'attacher par ses démarches la gloire même qu'il poursuit. L'homme humble, au contraire, prêt à tout, se méprisant lui-même, plein d'égards et de déférence pour le prochain, le secondant dans ses vues, le traitant avec bonté, n'enviant point sa gloire, et lui en procurant, s'attire son amitié et son estime, et parvient à la gloire qu'il ne cherche pas. Autant que la vanité est odieuse, autant l'humilité

est aimable : on se fait mépriser par l'un et estimer par l'autre.

Il faut se résoudre à une mortification continuelle, non-seulement en spéculation et en désir, mais dans l'exécution et la pratique, par des actes multipliés, soit en se privant de quelques satisfactions, soit en se condamnant à quelque action difficile et pénible.

Distinguons la nature des plaisirs. Les plaisirs sont mauvais, dangereux ou innocents. Tout ce qui est mauvais est défendu; il n'y a pas à délibérer, quelque petit qu'il soit, il doit être pour nous comme s'il n'était pas. Il est une infinité de plaisirs dangereux, selon les divers degrés de ce danger, par rapport au caractère des personnes, et aux différentes circonstances. Nous | nous devons à nous-mêmes; nous devons à Dieu une fermeté inébranlable, pour ne nous rien permettre qui soit une occasion prochaine et un danger évident de péché. Nous le devons même au prochain, car s'exposer au danger, c'est en diminuer l'horreur, et autoriser la témérité de ceux qui s'y exposent; c'est donner mauvais exemple, quand même on ne succomberait pas. Pour le plaisir dont le danger n'est que médiocre, comme une petite récréation, une conversation épanouie, un repas honnête, la poésie, la peinture, etc., tous ces plaisirs sont innocents, pourvu qu'on n'y passe pas certaines bornes, quoiqu'il y ait quelque danger, car autrement il n'y aurait point de plaisir qui ne fût criminel, puisqu'il n'y en a point qui n'ait quelque chose de dangereux.

Il en est de même des choses pénibles, que nous pouvons faire, si elles sont ordonnées comme toutes celles qui sont comprises dans les commandements de Dieu et de l'Eglise. Dans le devoir de l'état et les règles de la justice et de la charité, il n'y a pas non plus à délibérer. Dieu le veut, il n'en faut pas davantage. Mais pour celles qui ne sont pas ordonnées, il en est comme des plaisirs innocents, sur lesquels nous sommes les maîtres de nous déterminer comme nous jugeons à propos. Il est vrai qu'il en est que nous pouvons faire aller de pair avec les plaisirs évidemment dangereux par la liaison qu'elles ont avec les choses commandées, dont elles sont le moyen nécessaire; et alors on ne serait pas moins condamnable de les négliger, que de demeurer dans l'occasion prochaine du péché.

Il est aisé de trouver à tout moment à se mortifier. Chacun de nos sens reçoit à chaque instant quelque plaisir ou quelque peine. Nous apercevons les beautés des cieux et de la terre, nous entendons la douceur de l'harmonie et du chant, surtout quand on a le goût de la musique : nous goûtons les viandes; nous sentons les parfums : la diversité des postures, la variété des saisons flattent agréablement le corps. L'esprit de son côté trouve divers agréments à penser à certains objets, à lire certains livres, à s'entretenir avec certaines personnes. Ce sont tout autant de matières de mortification, en se privant de ce qui peut plaire, et embrassant ce qui ne plaît pas. Il est vrai qu'on ne saurait, ni donner à chaque instant une attention si fort suivie, ni subir toutes ces différentes espèces de mortification, ni même souffrir à chaque instant quelque chose; mais du moins faut-il ne rien négliger : et pour éviter les deux excès, il faut suivre ces règles.

1° Les mortifications ne doivent ni interrompre aucun de nos exercices, ni faire négliger aucun de nos devoirs, ni faire omettre d'autres biens considérables qu'on pourrait faire ailleurs. Il faut seulement comme un homme qui se promène dans un parterre, cueillir quelques fleurs, à mesure qu'elles se présentent, sans quitter pour cela ni la conversation, ni la promenade, ni vouloir les ramasser toutes; ou comme un voyageur qui, sans s'arrêter ni changer sa route, se contente de jeter les yeux sur les objets qui se présentent. Il faut d'autant moins s'en inquiéter qu'on ne manquera jamais de trouver les occasions quand on voudra.

2° Mais aussi il faut être bien pénétré de cette vérité, que nous devons toujours pencher du côté de la mortification, et dans le doute se déterminer en sa faveur. Nous en avons un besoin continuel : nos ennemis, et en particulier la chair, ne nous laissent pas un moment de relâche. Le plaisir est trop suspect et trop dangereux pour lui rien accorder sans nécessité. D'ailleurs ces actes étant méritoires et agréables à Dieu, on ne peut trop les multiplier.

3° Il n'en faut faire aucun que dans la vue de plaire à Dieu. Il faut les lui offrir en général le matin, et très-souvent dans la journée, s'il se pouvait même chaque fois. C'est le moyen de les faire utilement. On peut même se proposer quelquefois des vues particulières de quelque vice à corriger, quelque péché à expier, quelque vertu à acquérir.

DISCOURS

SUR LES DEVOIRS DU CLERGÉ.

DISCOURS Ier.

SUR L'ÉTENDUE DU ZÈLE.

Euntes, docete omnes gentes. (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Allez, enseignez toutes les nations.

Non, ce n'est pas une ville, une province, un royaume que je vous donne à instruire et à convertir; c'est une foule de villes, de provinces, de royaumes; c'est un monde entier: oui, tout un monde; en faut-il moins pour vous? Loin de m'alarmer, la grandeur de l'entreprise m'est un garant de votre courage. Un champ aussi vaste peut seul être digne de votre zèle. Voyez l'étendue infinie de ces contrées qui languissent dans les ombres de la mort. Depuis l'Indien, que le soleil brûle, jusqu'au barbare que la neige couvre, tout périt faute d'une main laborieuse qui vienne cueillir la moisson. Partez, volez dans ces climats immenses, suivez instamment vos grandes destinées: comptez s'il est possible, les peuples qui doivent vous entendre, ou plutôt ne puissiez-vous pas les compter. Que les extrémités de la terre retentissent de votre voix. Je pourrais vous faire espérer des bornes, si votre zèle en pouvait souffrir. Les bornes de l'univers peuvent seules être les vôtres: *Docete omnes gentes.*

Ainsi parlait le plus grand zélateur des âmes aux plus zélés des héros, en leur confiant, avant son Ascension, l'établissement de son Eglise; et tel est le véritable esprit du saint ministère dont nous sommes les héritiers. L'esprit apostolique a-t-il donc dû s'éteindre avec ceux qui en furent d'abord remplis? La gloire de Dieu, le salut des âmes, ont-ils perdu de leur prix? Les besoins des peuples sont-ils moins étendus, ou moins puissants? La parole de Dieu est-elle moins puissante, et sa grâce moins efficace? Non, non, il reste encore un monde à convertir; ces besoins sont extrêmes, nous sommes conduits par le même esprit, nous nous servons des mêmes armes, nous sommes chargés des mêmes intérêts; l'usage apostolique doit revivre dans le clergé, il doit enfanter les mêmes prodiges: *Docete omnes.*

Ne dissimulons point l'excès de nos maux par une paresseuse sécurité; mais aussi ne l'exagérons point par une molle faiblesse. Content de gémir sur leur étendue ou cherchant à l'ignorer, on en dit, on en veut croire, on est bien aise de s'en persuader les remèdes impossibles ou peu nécessaires. Abattu sous le poids de l'ouvrage, on s'ennuie par la prétendue facilité du travail, on se livre au désespoir ou à l'indolence, on se tranquillise, on se rebute; souvent piqué contre des zélateurs incommodes qui troublent notre repos par d'importantes réflexions, on craint leurs entreprises, on se rit de leurs efforts, on blâme leur activité; tantôt par une prudence apparente, on se fait un principe de son inaction, on s'applaudit de sa lâcheté. Tantôt poussé à bout, on se repent de ses engagements, on désire la fin d'une vie que les remords, si on se dégoûte, ou la peine, si on travaille, rendent également insupportables.

Mais est-ce au clergé seul que nous devons tenir ce langage, et faire ces reproches? Non sans doute. Chacun, à sa manière, doit être apôtre, et travailler au salut des âmes; à chacun s'offre un monde entier, et chacun paresseux et lâche, tantôt alarmé de l'ouvrage, tantôt dissimulant le besoin, ne trouve que trop de prétextes pour colorer sa négligence: renfermé dans les bornes d'une ville, d'une profession et d'une famille, Dieu n'attend pas de vous ces travaux et ces voyages qu'il exigeait des premiers disciples. Mais dans cette ville, cette famille, cet Etat, que de biens s'offrent à votre zèle, que de besoins réclament votre charité; à combien de personnes vous unissent les événements de la vie, les combinaisons de la société; que de conseils, que de leçons, que d'exemples à donner, que de maux à empêcher, que de vertus à faire pratiquer! Allez, osez tout entreprendre, osez tout espérer; voilà un monde qui s'offre à vous: *Docete omnes gentes.*

Faisons sentir ces deux vérités intéressantes, ne nous arrêtons pas à d'inutiles gémissements ou à d'inutiles excuses; courons enfin, sauvons du moins quelque chose: que la grandeur du mal qu'il faut réparer et la grandeur du bien qu'on peut faire, nous engagent également.

Tout presse, la nécessité est indispensable, le besoin extrême: c'est la première partie. Mais tout est facile, le remède est entre nos mains, il est efficace: ce sera la seconde. Ah! quelle cruauté de négliger des maux extrêmes qu'on peut guérir à si peu de frais. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous n'exigez pas de moi que j'établisse ici cette vérité redoutable et trop certaine; il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Nous l'avons démontré ailleurs, la foi ne permet pas d'en douter, l'expérience la rend sensible, un chrétien à la vue de ce mystère, adore, tremble et se tait; mais à la vue d'un si grand malheur, un chrétien agit au contraire, s'immole pour en trouver quelqu'un. Allons en esprit sur le sommet

d'une montagne; élevés, contemplons tous les royaumes de la terre, comme autrefois le démon les montrait au Seigneur. Ecoutez-le, il s'offre de les donner tous, tant il se croit sûr d'en être le maître : *Hæc omnia tibi dabo.* (*Matth.*, IV, 9.) Contemplez-le avec les yeux de ce prince persan qui, regardant une armée d'un million d'hommes, ne peut retenir ses larmes en songeant que dans cent ans il n'en resterait pas un seul. Quelle foule de mortels qui courent au précipice ! quelle variété infinie d'égarements ! Comptez le nombre prodigieux des ennemis qui les attaquent, et le petit nombre qui songe à les sauver. O Dieu! quel abîme, quelle boucherie, quel abandon ! Le verrez-vous d'un œil sec, d'un cœur indifférent; plongé dans une stupide insensibilité, ne daignerez-vous prendre aucun intérêt à la perte de tout le monde? ne ferez-vous aucun effort pour en sauver quelque débris?

1° Le grand nombre de ceux qui se perdent doit ranimer votre zèle. Sous quelles idées vous peindrais-je et ces malheurs et vos devoirs, et les efforts d'un homme zélé, qui arrache ce qu'il peut à l'enfer? Quels eussent été vos sentiments si vous aviez été témoin du déluge? Voilà la mer qui rompt ses digues, voilà les cataractes du ciel qui inondent la terre, le genre humain périt ; j'en appelle à l'humanité : qu'auriez-vous pensé? Qu'auriez-vous fait pour sauver, s'il eût été possible, la vie à quelqu'un ? avec quelle force les auriez-vous appelés à l'arche ; avec quel empressement leur auriez-vous tendu la main ; avec quelle joie les auriez-vous reçus. Ah ! voyez ce déluge de maux que la corruption et l'impiété répandent. Les eaux gagnent à vue d'œil ; votre voisin, votre ami, votre frère, tout s'engloutit. Ah ! tendez-leur la main, montrez-leur l'arche ; faites-les y entrer, prenez, poussez, entraînez. Faut-il que rien n'échappe à la fureur des ondes? Ne peut-on pas trouver une planche pour sauver quelqu'un? Le naufrage doit-il être absolu? L'enfer triomphera-t-il sans résistance ? Personne ne songera-t-il à se sauver ? ne songera-t-il à le dire ?

Tantôt je crois voir le barbare Pharaon faisant jeter dans le Nil tous les mâles des Israélites ; les ondes, rougies d'un sang innocent, gémissent de la terreur qu'il a répandue. Heureux l'homme zélé qui, comme la fille de ce monarque, se promène sur le rivage, se fait apporter le berceau flottant, reçoit dans son palais, adopte pour son fils et fait soigneusement élever l'infortuné Moïse, dont les cris innocents lui demandent la vie. Tantôt j'aperçois l'inhumaine Athalie qui, pour assurer sur sa tête la couronne d'Israël, égorge tous les enfants de son fils. Allez, pieuse Josabeth, touchée de compassion et d'horreur, arrachez au glaive meurtrier l'héritier du trône de David ; par un pieux larcin, cachez le petit Joas dans son temple ; un jour il rétablira le royaume d'Israël et punira la perfide princesse. Il vous en sera redevable.

Le nombre des élus est comme ces épis qui restent dans les guérets, ces grappes qui demeurent au bout des branches, ces olives qui tiennent à l'arbre, ces arbrisseaux qu'on cache dans la coupe d'une forêt, ces fleurs qu'on cultive dans les parterres, ces pierres précieuses qu'on met en œuvre artistement. Quelle sera la main charitable qui du moins ira glaner ou cueillir ces ceps, ces grappes, ces arbrisseaux, ces fleurs, ces pierres précieuses? Une foule de malades languit autour de la piscine; il n'y en a qu'un de guéri. Mais auront-ils donc tous la douleur de dire, je n'ai personne pour m'y plonger : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 7.)

Imitez le fidèle Abraham et les anges qui délivrent Loth et ses filles de l'embrasement de Sodome ; averti du malheur des cinq villes, le patriarche se rend saintement importun, pour obtenir de Dieu leur grâce. Ah ! Seigneur, s'il se trouvait quarante justes, ne pardonneriez-vous pas aux criminels? mais s'il y en a vingt, s'il y en a dix, excusez mes téméraires empressements. Ne vous laisserez-vous pas fléchir? Du moins que mon neveu Loth ne périsse point. Non, des anges viennent le sauver. Allez comme eux, et si vous ne pouvez mieux faire, sauvez-en du moins un. Voyez ces villes en feu, la colère céleste en fait un monceau de cendres. Courez, criez, appelez ; tirez Loth de Sodome et sa famille, ne différez plus, saisissez-le par la main, traînez-le après vous, faites-lui une heureuse violence.

Que n'êtes-vous embrasé du feu de la charité. Verriez-vous tant de maux sans verser des larmes? Voyez le cruel Hérode, il poursuit les saints innocents dans les bourgades de Bethléem ; que ne dicte pas la tendresse de ces malheureuses mères; que de soins pour cacher leurs enfants ; que d'efforts pour parer ce coup ; que de malédictions contre le tyran ! Je me les représente échevelées, qui se jettent sur les bourreaux, désespérées qui se déchirent elles-mêmes, abattues qui tombent en faiblesse. Où sera l'homme zélé qui, comme Marie et Joseph, portera le divin enfant en Egypte pour sauver ses jours. Voyez-le qui vous tend ses bras, écoutez l'ange qui vient vous éveiller de la part de Dieu, et vous ordonner de lui chercher un asile dans une terre étrangère, en attendant des jours plus heureux. Levez-vous, s'il le faut, au milieu de la nuit pour le sauver.

Accablé à la vue de tant de morts et de tant de mourants, et dans une espèce d'impuissance d'apporter quelque remède à cette désolation générale, il semble que les armes vous tombent des mains, comme au vaillant Machabée, et que toute votre force vous abandonne : *Dissolutæ sunt vires ejus.* (II *Reg.*, IV, 1.) Mais non, allez plutôt comme ce héros intrépide, devenez supérieur à vous-même, qu'un saint désespoir combatte jusqu'au dernier soupir. Ne souffrez pas cette tache à votre gloire de fuir lâchement le combat, et de tout abandonner à la mauvaise fortune. Ralliez, s'il est possible, quel-

ques-unes des troupes fugitives, ménagez quelque asile au soldat éperdu, conservez quelque poste, sauvez quelque dépouille, terrassez quelqu'un des plus téméraires, vendez chèrement votre vie. Une glorieuse retraite vaut quelquefois une victoire. Il est dans la guerre des retours heureux qui font payer cher à l'ennemi l'avantage qu'il vient de remporter; il est dans les extrémités des coups d'une noble fureur et d'une belle témérité, qui montrent le héros tout entier. Sur les traces du fidèle Mathathias, renversez l'autel sacrilége, rassemblez votre famille, armez vos enfants, vos amis, inspirez-leur votre courage, formez-vous des successeurs, arborez l'étendard du vrai Dieu, arrosez-le de votre sang; que l'ennemi sache que le germe d'Israël n'est pas encore éteint, qu'il y a encore un cœur, qu'il y a un bras dévoué au Seigneur; périssez, s'il le faut, enseveli dans votre triomphe : *O filii, æmulatores estote.* (I *Mach.*, II, 50.)

2° Du nombre des malheureux qui se perdent, passez au détail de leurs malheurs. Les erreurs, les passions des hommes sont innombrables. L'ignorance aveugle l'un, les préjugés entraînent l'autre ; les passions troublent celui-ci, le respect humain arrête celui-là. Tel se damne dans le cloître par libertinage ; tel se perd dans le monde par hypocrisie ; l'avare amasse des trésors, le voluptueux nage dans les délices, l'ambitieux soupire après les honneurs, le vindicatif cherche la vengeance ; ouvrons comme au jugement le livre des consciences. Ah ! si vous pouviez pénétrer dans le fond du cœur, quels monstres n'y verriez-vous pas ! théâtre de l'orgueil, du dépit de l'envie, de l'inconstance, que de tristes scènes il étale ! que de pensées, que de désirs criminels il enfante, que de secrets retours il se permet ! Quel labyrinthe ! le plus habile s'y égare ; il lasse, il trompe les yeux les plus perçants. Semblable au puits de l'abîme dont parle l'*Apocalypse*, c'est un gouffre d'où sans cesse s'exhale une noire fumée et un épais nuage de grenouilles et de sauterelles. Passez du cœur à la bouche, de la bouche aux œuvres ; quelle plume pourra faire le calcul des paroles licencieuses, des impiétés, des médisances, des blasphèmes qui infestent ses conversations. Il me semble entendre le bruit d'un torrent qui entraîne tout; il me semble être dans une sombre forêt où les hurlements des loups, les rugissements des lions, les sifflements des serpents frappent mes oreilles. C'est une espèce d'enfer, où l'on n'ouvre la bouche que pour offenser Dieu ; les arbres n'ont pas tant de feuilles, ni l'Afrique de monstres.

Percez les épaisses ténèbres de la nuit, l'abominable obscurité des cavernes et des antres particuliers; que ne sont-ils encore plus épais les voiles qui nous en dérobent les horreurs, les pierres, les murailles vous en instruiront : *Fode parietem.* (*Ezech.*, VIII, 8.) Elles en gémissent, et au jour du jugement elles demanderont vengeance. Interrogez le pauvre qui meurt de faim, le malade languissant, l'orphelin dépouillé, la veuve foulée; de quoi gémit le barreau, de quoi retentit la chaire, de quoi se plaignent les campagnes désolées par l'injustice ou par la guerre? Ainsi l'Egypte se vit-elle remplie d'un nombre infini d'insectes ; le soleil en est obscurci, tout en est souillé, tout en est dévoré. Les occasions du péché sont continuelles, les obstacles à la piété toujours renaissants; chaque vice a ses attraits, chaque vertu a ses épines, chaque profession a ses dangers. Que d'erreurs ont égaré les hommes ! que d'hérésies ont troublé l'Eglise ! que de guerres ont déchiré l'Etat ! Les volumes, les bibliothèques suffisent-elles au détail des misères humaines ? Que sont toutes les histoires, que le détail des folies des hommes? L'entendra-t-on sans pitié? le verra-t-on sans être transporté de zèle?

Suivez l'homme dans tous les âges, partout vous le verrez vicieux : abandonné dans son enfance, il la passe dans l'ignorance, le crime y jette son premier germe; séduit par sa jeunesse, il la perd dans l'amusement, le germe du crime s'y développe, ses beaux jours sont immolés à la passion; l'ambition s'empare de l'âge mûr, les vices qui l'ont déjà souillé, le tyrannisent jusqu'au dernier moment; les plus sages ne sentent pas moins couler la séve originelle. Que de prétextes endorment l'amour-propre ! Que de chimères nourrissent l'esprit ! Que de noirceurs dégradent le cœur ! Le plus juste pèche sept fois. Tels des voyageurs qui, au milieu d'une vaste forêt, où se présentent mille routes, s'égarent tous en même temps, chacun d'une manière différente. Ne se trouvera-t-il personne assez charitable pour en remettre du moins quelqu'un dans le bon chemin? Cruelle insensibilité des mortels sur les instants de l'éternité ! Un enfant enseigne sa route au voyageur qui la lui demande ; le voit-il s'en écarter, s'engager dans quelque mauvais pas, courir à quelque précipice : oui, un enfant barbare est touché de pitié pour un inconnu qui passe, lui crie, l'avertit, le rappelle; et vous voyez votre frère courir à l'enfer sans en être touché, sans rien faire pour le sauver !

Ignorez-vous l'étendue du mal que je déplore, ou voulez-vous vous y endurcir ? Que dis-je, ignorer? n'êtes-vous pas le premier à vous en plaindre? Lorsque cent fois souffrant de l'injustice des uns, de la violence des autres, du caprice de tous, vous savez si éloquemment peindre vos malheurs, si pathétiquement gémir sur les désordres de vos frères ; au lieu de tant d'inutiles regrets, songez plutôt, par un zèle mieux placé, à les instruire qu'à les blâmer, à les ramener qu'à les condamner, à les corriger qu'à les punir. Je prends droit contre vous de vos murmures mêmes; plus le mal vous paraît grand, plus vous êtes inexcusable de le négliger; fléchissez du moins le Seigneur si vous ne pouvez gagner le coupable. Que dis-je, ignorer? ne le pouvez-vous pas par vous-même ? Vos fautes passées, vos passions présentes, que n'offrent-elles pas à vos re-

grets et à vos craintes? Vous en gémissez tous les jours, ou, ce qui serait bien plus terrible encore, peut-être êtes-vous assez aveugle pour n'en pas gémir, et pour accumuler des iniquités que vous avalez comme l'eau. Ah! du moins ayez pitié de vous-même, et si vous négligez le salut des autres, ne négligez pas votre propre salut; mais que peut-on attendre de bon de celui qui oublie les plus chers intérêts de son âme : *Qui sibi nequam est, cui alii bonus?* etc. (*Eccli.*, XIV, 5.)

3° Faut-il être surpris des progrès de l'enfer? Qu'il est bien servi! que de suppôts je trouve qui se chargent de ses intérêts! Trop heureux s'il n'y avait que des chrétiens lâches et des ministres négligents. Mais qui peut compter les scandales infinis qui favorisent ses desseins. Les hérétiques corrompent la foi, ils trouvent des apôtres zélés qui répandent l'erreur, des protestants déclarés qui l'autorisent, des partisans secrets qui la défendent. Des libertins arborent l'étendard du vice; ils en élèvent le théâtre, et on y court; ils en composent des livres, et on les répand; ils en multiplient les tableaux, et on les étale; ils en débitent des chansons, et elles passent de bouche en bouche. Pénétrés dans le sein des familles, l'ami corrompt son ami, le maître séduit ses domestiques, le père entraîne ses enfants; on rend presque le mal nécessaire par les discours et les exemples. Telle une armée en déroute un jour de bataille, où tous les soldats aux abois, consternés, fugitifs, tombent de tout côté sous le fer de l'ennemi; telle une ville livrée au pillage où le soldat brûle et ravage tout ce qu'il rencontre. Hélas! du moins dans ces horreurs, la mère éplorée arrache sa fille à la lubricité et périt avec elle sous les coups, victime de l'honneur de son sang; le fils fait de son sein un bouclier à son père; l'un cache dans la terre ce qu'il a de plus précieux; l'autre aux pieds du meurtrier, lui demande grâce, ou l'achète à prix d'argent. Ici tout conspire à porter le coup de la mort, tout conspire à le recevoir. On le cherche, on y court, on l'aime.

Faudra-t-il vous confondre par l'exemple du démon même? néglige-t-il rien, cet implacable ennemi des hommes, pour les entraîner dans l'abîme, pour leur faire commettre quelque péché, pour empêcher quelque bonne œuvre? Hélas! le nombre des malheureux ne devrait-il pas assouvir sa rage? l'enfer est plein, il regorge depuis tant de siècles que les enfants d'Adam traînent leur chaîne. Qui peut compter le nombre de ceux que l'enfer a dévorés? Voyez l'étendue immense des contrées qui languissent dans l'ombre de la mort; ces vastes régions de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, où l'idolâtrie exerce son empire; ces climats infinis où règne le mahométisme; la quatrième partie de l'univers est-elle chrétienne. Hélas! n'en est-ce pas assez pour sa fureur? Ce coin du monde, où luit la lumière de la vraie foi, peut-il être pour lui un objet d'envie? que dis-je? parmi tous les chrétiens, jusqu'où n'a-t-il pas poussé ses conquêtes à la faveur de l'hérésie et du schisme? Quoique la religion catholique surpasse chacune des sectes en particulier, à peine est-elle le quart de ce total. Du moins nous laissera-t-il en paix, petit troupeau qu'à peine on aperçoit sur la terre? Non, il dévaste encore cette portion de l'héritage du Seigneur. Il n'y a pas jusqu'à la plus obscure retraite, les antres les plus profonds, le centre même du cloître, où il ne poursuive sa proie avec autant de fureur que s'il avait perdu tout le reste. Quel est l'homme exempt de son acharnement le plus opiniâtre? *Circuit quærens quem devoret.* (I *Petr.*, V, 8.) Quel nombre prodigieux d'ennemis déchaînés contre une poignée de justes! J'en vois des légions, comme dans ce possédé de l'Evangile; à peine en a-t-on chassé un, qu'il en vient sept autres plus méchants que lui. (*Luc.*, XI, 26.) L'*Apocalypse* en compte des millions; les régions de l'air en sont infectées, dit saint Paul : *Adversus potestates tenebrarum harum*, etc. (*Ephes.*, VI, 12.) Nous laisserons-nous vaincre en courage? Serons-nous moins ardents pour sauver les âmes qu'ils ne le sont pour les perdre? Faisons de notre côté une sainte ligue, opposons le zèle à la fureur, la charité à la rage, la constance à l'opiniâtreté, la foi à l'erreur, la pureté divine à la tentation; armons-nous de toutes pièces pour combattre à droite et à gauche : *Sumite armaturam*, etc. (*Ibid.*, 11.)

Combien vous sentirez-vous encore plus coupable, si vous voulez bien réfléchir que, peut-être, vous avez augmenté par vos scandales ou laissé croître par votre négligence le mal dont vous déplorez la grandeur? Combien de personnes parmi celles qui se perdent, dont vous avez hâté ou peut-être coûté la ruine? Combien à qui vous avez refusé une main secourable ou une paternelle sollicitude? En serez-vous jamais quitte, si votre zèle ne s'efforce de réparer tout ce mal, ou plutôt est-ce ici le seul zèle qui parle? La justice réclame-t-elle moins ses droits sacrés? Non, non, ce n'est pas un conseil pour vous, c'est un précepte; ce n'est pas un présent arbitraire que vous faites, c'est une dette que vous payez; vous êtes débiteur de vos enfants, de vos domestiques, de vos amis, de vos inférieurs; vous l'êtes surtout de tous ceux à qui vos scandales ou votre indolence a été fatale. Si les lois de la justice obligent à rembourser une somme qu'on aura fait perdre, à rétablir une réputation qu'on aura flétrie, oublieront-elles les âmes qu'on aura blessées? Dieu sera-t-il plus facile sur la réparation de sa gloire blessée, que sur les intérêts du prochain offensé? Ainsi David, inconsolable à la vue de soixante-dix mille personnes dont sa faute avait attiré la mort, s'écrie, baigné de larmes : C'est moi seul, grand Dieu! qui mérite vos coups; épargnez l'innocent, tournez votre glaive sur le coupable; c'est moi, c'est moi seul qu'il faut punir : *Vertatur, obsecro*, etc. (II *Reg.*, XXIV, 17.)

4° Mais où sont ces chrétiens pleins de zèle pour le salut de leurs frères? Qu'il s'en faut bien que Dieu soit aussi bien servi que le démon! Et qui pourrait se persuader l'excès de l'indolence au milieu de ces excès de désordre? La moisson est grande, disait le Sauveur, mais que le nombre des ouvriers est petit! Qui la cueille cette moisson? Est-ce ce père de famille, ce maître, ce pasteur indolent? *Messis quidem multa*, etc. (*Luc.*, X, 2.) Mais ce n'est pas à nous à censurer nos maîtres, ou à nous en plaindre; respectons l'oint du Seigneur, nous fût-il même pernicieux. Mais en nous édifiant de ceux que le zèle dévore, peut-on ne pas gémir sur le triste état de l'infortuné voyageur que les voleurs ont blessé sur le chemin de Jéricho, et que le prêtre et le lévite abandonnent également à ses malheurs? Dieu verra-t-il impunément sur le bord de l'enfer une foule d'âmes abandonnées que sa justice y précipite, et à qui personne ne tend la main? ne redemandera-t-il pas leur sang à ceux qu'il a vus insensibles à leur perte? *Sanguinem ejus de manu tua*, etc., (*Ezech.*, III, 18, 20.)

Quel dommage, quelle désolation! Il voit tomber ces âmes dans l'abîme, comme les flocons de neige dans l'hiver, comme les gouttes de pluie dans l'orage. Quel dommage, qu'elles y tombent faute d'instruction et de secours, tandis qu'une foule de chrétiens, traînant dans l'oisiveté des jours inutiles, ensevelissent, avec une barbare indifférence, des talents précieux. Voyez cette multitude de fleurs qui, dans une terre aride, languissent faute d'une goutte d'eau, cette multitude d'enfants qui demandent du pain sans que personne leur en donne : *Nec erat qui frangeret.* (*Thren.*, IV, 4.) Nous en gémissons, tirons de nos gémissements un nouveau motif de zèle. Tâchons de suppléer à la disette des ouvriers. Le zèle doit remplacer le nombre : immolons-nous, puisque le secours manque. On abandonne les intérêts du Seigneur, chargeons-nous-en; méritons, ramassons les couronnes qu'on laisse perdre; chacun pour la cause de Dieu doit être soldat : *Omnis homo miles.* L'officier, qui devrait marcher à la tête, fuit honteusement le combat : animé d'un courage nouveau, que le dernier du peuple montre un cœur supérieur à sa place. L'amour n'attend pas le devoir ; le zèle n'a pas besoin de la dignité.

Soyons donc la ressource du Seigneur, puisque tout l'abandonne; ranimons d'autant plus notre ferveur, qu'elle devient plus nécessaire et lui sera plus agréable. Un ami toujours fidèle dans la dilection des autres, en est doublement cher, par le besoin qu'on en a et le désintéressement qu'il montre. Si vous vous étiez trouvé à Bethléem à la naissance du Sauveur, et en état de lui fournir un asile, qu'aurait dit votre cœur ? Tout refuse, grand Dieu, de vous loger : *Non erat ei locus in diversorio* (*Luc.*, II, 7) : venez chez moi, vous y serez le maître, je vous y prépare un trône, vous y régnerez sur mon cœur. Vous fuyez vos propres Etats, un prince barbare vous poursuit. Heureuse Egypte qui vous reçoit, que j'envie ton sort! mon cœur serait-il donc une terre étrangère? Plus je vois grossir le nombre d'adulateurs, plus je sens s'allumer ma tendresse. La bonté du Seigneur paraît encore plus sensible à une fidélité si éprouvée. Il récompense les efforts même inefficaces que le zèle a fait faire. Il récompense le disciple qui seul le suit à la croix, en lui donnant sa Mère. Il couronne jusqu'au bon larron qui le reconnaît.

Tantôt il dit à ses disciples avec un air de tendresse et un sentiment de reconnaissance : C'est vous qui m'êtes demeurés fidèles dans mes tentations, aussi je vous prépare un royaume: *Vos estis qui permansistis mecum.* (*Luc.*, XXII, 28.) Tantôt d'un œil piqué, avec une espèce d'indignation contre les uns, et une bonté engageante pour les autres, après que la promesse de l'Eucharistie eut fait déserter plusieurs disciples, il dit à ceux qui lui restaient encore attachés : Et vous, voulez-vous me quitter aussi? *Et vos quoque*, etc. (*Joan.*, VI, 68.) Où irions nous, Seigneur? vous avez reçu les paroles de la vie éternelle. Je sens une nouvelle ferveur dans l'abandon où je vous vois : elle serait peut-être moins ardente, si je vous voyais mieux servi. Ah! on vous aime encore. Tandis que je vois la lumière, il est un cœur qui vous est dévoué. Ainsi que Moïse après l'idolâtrie du veau d'or, ainsi que Phinéés après la prostitution de Madian, il crie à haute voix pour rassembler tout ce qui vous reste encore fidèle. Si quelqu'un aime le Seigneur, qu'il se joigne à moi pour le défendre et le venger : *Si quis est Domino jungatur*, etc. (*Exod.*, XXXII, 26.)

Pourquoi ne ferions-nous pas pour Dieu ce que nous faisons pour nous-mêmes? Le zèle le céderait-il à l'intérêt ? Plus la disette est grande, plus vous vous ménagez de ressources. Plus la contagion est dangereuse, plus vous prenez de précautions. La grandeur du mal qui menace, réveille du plus profond assoupissement, et rend attentif le plus paresseux, l'approche de l'ennemi redouble la précipitation de la fuite. Tout agit, tout s'arme, tout combat quand le danger presse. Oublierons-nous le mal extrême de nos frères ? Ignorons-nous qu'il entraîne le nôtre brutalement? Stupides sur les intérêts de l'éternité, tandis que les moindres intérêts temporels animent notre sollicitude, nous oublions et le prochain et nous-mêmes. Il semble que la grandeur du mal en efface l'idée. Comme la pesanteur du coup étourdit tout en abattant, rien n'égale l'excès du mal que l'excès de notre indifférence. Mais si la grandeur du mal nous alarme, la grandeur et la facilité du bien que nous pouvons faire, doivent nous rassurer et nous encourager.

SECONDE PARTIE.

1° Votre zèle dût-il être absolument infructueux, et vos travaux sans succès, vous

ne devriez pas moins les consacrer tous à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il est au distributeur des âmes à répandre ou à refuser ses bénédictions. Travaillez toujours, semez, plantez, arrosez, il donnera l'accroissement en son temps. Pourvu que Dieu soit content, ne devez-vous pas l'être ? Ce n'est pas sur les fruits, c'est sur la charité que la récompense sera mesurée. Ne dût-on espérer aucune récompense, que ne mérite pas par lui-même le plus grand, le plus aimable de tous les maîtres ?

Si la crainte du peu de succès devait ralentir le zèle, quelle entreprise formerait-on, de quel emploi se chargerait-on dans le monde? En est-il où l'on ne doive s'attendre à faire bien d'inutiles efforts ? Qui annoncerait la divine parole ? Car qui peut se flatter que la dixième, que la centième partie des auditeurs se convertira? la semence tombe tantôt dans les pierres, où elle ne peut pousser, tantôt parmi les ronces où elle est étouffée, tantôt dans le grand chemin où on la foule aux pieds ; que reste-t-il pour la bonne terre ? Quel fruit même produit le peu qui y tombe ? La grêle, la pluie, les insectes n'arrachent-ils pas souvent des mains du moissonneur le fruit presque mûr de ses travaux ? Faut-il qu'alarmé par les risques ou découragé par les pertes, le laboureur ne cultive ni n'ensemence son champ ? Faut-il même, après que la grêle a tout ravagé, qu'il n'aille pas du moins glaner quelques épis qui restent et faucher le chaume pour ses usages ? Qui jamais mettrait la main à la plume pour quelque particulier, à qui un sermon pieux est utile ? la satire, l'envie, le mépris, le dégoût, la légèreté n'en rendent-ils pas à la plupart la lecture infructueuse ? Qui connaît les ouvrages, qui sait le nom d'un grand nombre des Pères de l'Eglise? Fallait-il que, dégoûtés d'un travail si stérile, ces grands hommes nous privassent du fruit de leurs veilles. Qui se chargerait du gouvernement d'une église, d'une communauté, d'un royaume ? Le prince le plus attentif, le pasteur le plus vigilant arrêtent-ils la centième partie des désordres? Pour une brebis docile, pour un sujet fidèle, que de milliers qui ne pensent pas à lui, qui le méprisent peut-être ! Tous les disciples profitent-ils des leçons d'un maître? tous les enfants sont-ils soumis à leur père? tous les domestiques à leur maître?

Ne convertissiez-vous personne, serait-ce peu de chose d'empêcher un seul péché, même véniel? Saint Ignace se croyait trop heureux à ces conditions : regarderiez-vous vos peines comme perdues, si vous aviez créé un monde, conquis un royaume, fondé un empire? Un seul acte de vertu est encore plus précieux. Regarderiez-vous vos peines comme perdues, si vous aviez empêché la ruine d'une ville, la désolation d'une province, la perte d'un monde? Ah ! sachez qu'un péché est un plus grand mal encore: n'eussiez-vous ni empêché de faute, ni procuré de bonne œuvre, votre zèle servira du moins à confondre et à condamner les pécheurs. Triste effet, il est vrai, mais nécessaire et glorieux à la justice divine, justifiée par là dans la rigueur de ses châtiments. Jésus-Christ a-t-il fait des démarches et proféré des paroles qui n'ont produit aucun autre effet, elles ont du moins fait éclater sa sagesse : il a pu prendre l'univers à témoin qu'il n'a rien négligé pour cultiver sa vigne, mais qu'elle a été stérile par sa faute.

Les apôtres avec tout l'éclat des miracles, toute la sainteté de la vie, toute la profondeur de la doctrine, ne recueillirent souvent que des fruits médiocres de leur zèle. Un saint Jacques ne baptisa que sept à huit personnes en Espagne. Paul et Barnabé quittent la ville de Smyrne, où on refuse de les recevoir, et secouent la poussière de leurs souliers. Saint Paul prêche dans l'Aréopage ; sa divine éloquence gagne deux ou trois personnes, le reste le méprise et s'en moque. Saint Pierre, dans les succès les plus brillants de l'apostolat, convertit à Jérusalem huit mille personnes, un million d'autres le persécutent ; le Sauveur du monde voit à peine douze disciples au milieu d'un monde d'ennemis ; les gens savants le chassent, la Synagogue le condamne, le peuple demande sa mort ; si la médiocrité du succès eût mis des bornes à ses miséricordes, si elle eût ralenti le zèle apostolique, Eglise sainte, où seriez-vous? vous qui, dans vos commencements, petite comme le grain de sénevé, étendez vos branches d'un pôle à l'autre.

2° Mais non, quelque obscurs qu'en soient les fruits, quelque obscurs que Dieu les laisse pour éprouver la constance et nous épargner les dangers de l'orgueil, jamais le zèle n'est entièrement infructueux. La parole de Dieu ne revient jamais vide, elle produit toujours quelque bon effet ; si on ne se convertit pas tout d'un coup, peut-être le fera-t-on dans la suite. Il faut souvent que le grain de froment demeure longtemps caché dans la terre et y pourrisse avant que de porter du fruit, il paraît mort, il semble perdu, c'est alors qu'il se fortifie et qu'il pousse des racines ; bientôt vous le verrez éclore et former une abondante moisson ; quoique d'autres entrent dans vos travaux et recueillent ce que vous aurez semé, comme Jésus-Christ l'a prédit à ses disciples, en serez-vous moins heureux ? Le bien se fera-t-il moins ? Dieu en sera-t-il moins glorifié? Attendez ces moments de la Providence, ils ne tarderont pas à venir. Mettez toujours des pierres d'attente, elles serviront tôt ou tard à l'édifice dont vous aurez creusé le fondement, ébauché le projet, ramassé les matériaux. Ne gagnassiez-vous qu'une âme, elle vaut le sang d'un Dieu ; ne seriez-vous pas assez dédommagé de tous vos soins?

Le plus zélé des prophètes éprouvait autrefois toutes les faiblesses de l'humanité, lorsqu'un ange par l'espérance du succès vint réveiller son courage. Poursuivi par Jézabel après le fameux miracle du sacrifice.

Que je meure, Seigneur, s'écriait Elie, puis-je survivre à tant de malheurs ? *Petivit ut moreretur.* (III *Reg.*, XIX, 14.) Faut-il que jusque dans le centre de la terre promise, au milieu du peuple choisi, par une idolâtrie et une corruption dont on ne peut assez déplorer l'étendue, votre nom soit de toutes parts oublié, vos autels renversés, vos prophètes immolés; que les crimes inondent la terre? Je suis resté seul fidèle : *Ego derelictus sum solus.* (*Ibid.*) Consolez-vous, lui dit le Seigneur, il me reste encore sept mille personnes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal, vous avez purgé mon héritage de quatre cent cinquante prêtres de l'idole, vous venez de faire éclater ma gloire en faisant tomber le feu du ciel sur la victime, et la pluie sur la terre d'Israël. Allez encore sacrer Hazaël, roi de Syrie, et Jéhu, roi d'Israël; prenez Elisée pour votre successeur, je le remplirai de votre double esprit; ces princes me vengeront, le nouveau prophète achèvera votre ouvrage, et vous verrez que, tout grand que puisse être le mal que vous déplorez, il ne sera pas sans remède, ni votre zèle sans effet : *Qui effugerit gladium Jehu, interficiet eum Eliseus.* (*Ibid.*, 17.) Que j'aime encore aujourd'hui votre zèle par de semblables motifs; le mal est grand, ne le dissimulons point, il est plus grand que vous ne dites, plus que vous ne le pensez; mais n'oublions rien, il n'est pas sans remède. Vous pouvez venger Dieu, confondre ses ennemis, former des successeurs, sauver des âmes. N'accusons pas la justice rigoureuse du Seigneur, condamnons plutôt notre cruelle indifférence qui nous fait méconnaître la nécessité et la facilité du secours. S'il périt tant de malheureux, s'il se commet tant de crimes, à qui s'en prendre qu'à vous, qu'à moi, qui fermons les yeux sur les besoins et sur les moyens? Allez donc comme les apôtres recueillir jusqu'aux miettes qui restent des repas; le Seigneur ne vous l'ordonne pas moins qu'à eux, afin que rien ne se perde : *Colligite quæ superaverunt fragmenta.* (*Joan.*, VI, 12.)

3° Mais c'est trop peu dire, consolez-vous, votre zèle sera plus efficace que vous ne pensez; il est aisé, à tous les hommes de faire beaucoup de bien, et d'empêcher beaucoup de mal; partout il est des âmes fidèles, décidées pour la vertu, attentives aux mouvements de la grâce, affermies de la divine parole; partout il est des âmes choisies dont Dieu ménage la conversion ou l'avancement, et à qui tout tourne à bien; partout il est des âmes tendres et sensibles, lorsque ces vérités chrétiennes, ces exemples édifiants, ces occasions de vertu font de vives impressions; partout des âmes inquiètes sur leurs péchés, que les remords agitent, que l'amour touche, que les châtiments alarment, que les récompenses engagent : l'expérience le montre tous les jours aux ministres; la parole est une flèche que le soldat jette au hasard sur une armée; elle tombe sur quelqu'un, y porte quelque coup; partout il y a du bien à faire, partout des germes de vertu, il ne faut qu'un coup de grâce; essayons, hasardons : les tentatives ne seront pas inutiles, quoiqu'on en ignore l'effet; c'est une étincelle, pourquoi la laisser éteindre? Le moindre souffle pourrait allumer un grand feu; telle était l'idée de la sage Judith qui voulait sauver Absalon. Ah! prince, disait-elle à David, c'est un fils unique qu'on me veut enlever : on veut éteindre une faible étincelle qui fait toutes mes espérances.

Je dis plus, il n'est pas d'homme qui n'éprouve de temps en temps ses vicissitudes; point d'homme assez endurci pour être insensible à tout; malgré lui-même le plus impie, tantôt effrayé par la justice, tantôt attendri par la miséricorde, tantôt charmé de la beauté de la vertu, tantôt saisi de l'horreur du vice, est quelquefois rendu à lui-même. Il est des moments heureux où un avis est bien reçu, où une réflexion est goûtée, où l'adversité rappelle en secret. La conscience d'intelligence avec un homme zélé qui sait profiter de ces ouvertures, parle assez haut pour préparer les voies; après tout, à quelques moments près, où l'ivresse dérobe l'homme à la raison, on est enfin raisonnable, on est sensible, on écoute, on se rend; un zèle attentif découvre ces heureux moments, un zèle pénétrant les entrevoit, un zèle actif les met en œuvre; ne les laissons pas échapper, rappelons l'homme à son propre cœur, faisons-lui apercevoir l'étincelle de piété qui n'est pas encore éteinte en lui : ici le feu sacré, peut-être au fond du puits, peut-être couvert de voiles; il ne faut que l'en tirer et l'exposer aux rayons du soleil pour l'allumer.

Rien ne paraît plus difficile que de donner du secours au Sauveur dans la passion, il est abandonné de ses propres disciples et livré à la discrétion de ses ennemis; tout est déclaré contre lui, tout demande sa mort, on l'ordonne, on exécute. Le voilà chargé de la croix, qui monte au Calvaire : Allons et mourons avec lui : *Eamus et nos, et moriamur cum illo.* (*Joan.*, XI, 16.) Disons avec autant de vivacité, mais avec moins de présomption que saint Pierre : Tout le monde fût-il scandalisé de vous, je ne le serai jamais, et je suis prêt à vous suivre jusqu'au tombeau : *Etiamsi omnes*, etc. (*Matth.*, XXVI, 35.) L'excès de ses maux serait la condamnation de notre indifférence : si nous ne pouvons l'arracher à la mort, du moins aidons-lui à porter sa croix; comme Simon le Cyrénéen, accompagnons-le avec les saintes femmes, essuyons son sang et ses larmes comme les filles de Jérusalem, parlons pour lui comme la femme de Pilate, prenons sa défense comme le bon larron, rendons-lui gloire comme le centenier, donnons-lui un suaire et un sépulcre comme Joseph d'Arimathie, portons-y des parfums comme Madeleine, demeurons du moins au pied de la croix avec saint Jean, pour y recevoir ses derniers soupirs : il n'est point d'extrémité où l'on ne puisse rendre quelque service, où le zèle ne cherche à le faire, où il ne puisse

marquer son empressement ; l'amour n'est jamais oisif, jamais inutile : *Amor magna operatur*, etc. Dieu ordonne à proportion à chacun des hommes ce qu'il ordonnait au prophète : Criez, agissez sans relâche, élevez votre voix comme une trompette, annoncez à mon peuple l'énormité de ses fautes, troublez le repos funeste dont il jouit : *Clama, ne cesses ; quasi tuba exalta*, etc. (*Isa.*, LVIII, 1.) Saint Paul ne dit pas moins à chacun qu'à son disciple Timothée : Ne négligez rien, prêchez, pressez, grondez à temps, à contre-temps, avec patience et discrétion, tôt ou tard vous serez écouté : *Prædica*, etc. (II *Tim.*, IV, 2.)

4° On admire avec raison le zèle ingénieux qui, dans le dernier siècle, a fait un si grand nombre d'établissements pour les œuvres abandonnées, des hôpitaux innombrables pour toutes sortes de pauvres; ces hôpitaux des enfants trouvés, où la charité supplée à la tendresse maternelle, ouvre un asile que la barbarie avait fermé ; ces maisons de refuge où, par la vigilance et les exemples, le bon pasteur achève ce que les remords avaient ébauché; ces hôpitaux des incurables, où des soins constants adoucissent la crainte de l'espérance d'un avenir sans ressource; cet hôtel des Invalides, où se conservent ces tristes débris d'une défaite ou ces déplorables restes de la victoire ; ces congrégations des filles de la Charité qui vont de toutes parts chercher et soulager les malades dispersés ; ces communautés de l'un et de l'autre sexe, où les pauvres trouvent une éducation gratuite ; ces troupes nombreuses de missionnaires que les campagnes voient répandre avec profusion la divine parole et recueillir une abondante moisson ; ces séminaires d'hommes apostoliques, dont le nouveau monde baise les pas, écoute les oracles, admire les travaux, dont les échafauds du Japon reçoivent le sang, dont les temples des Indes révèrent les cendres. Tels sont les admirables chefs-d'œuvre d'un zèle que le nombre des misérables allume, que la grandeur du mal anime, que l'abandon pique d'une sainte générosité, que le besoin rend industrieux, fertile, inépuisable, qui se fait jour partout, partout s'ouvre des routes, partout sème, partout cultive, partout moissonne.

Pouvons-nous trop admirer le détail de cette féconde, de cette intarissable charité? L'orphelin apprend un métier, l'enfant abandonné trouve une nourrice; on soulage le malade, on habille le nu, le prisonnier acquitte ses dettes, le mourant est consolé, le mort est enseveli, le barbare civilisé, l'indiscret instruit. Je la vois, cette main adroite et laborieuse qui, comme la fidèle Ruth, glane quelques épis dans le champ de Booz; pain, viande, vin, fruit, linge, elle recueille tout. Précieux assemblage, la charité change tout en or ; comme la femme forte, elle file, elle coud, elle parcourt la maison, fait des provisions, a de doubles habits, distribue du pain. Tout est grand dans la charité; le zèle des âmes le céderait-il à l'esprit d'aumône? serait-il moins fécond dans ses adresses, moins sage dans ses mesures, moins étendu dans ses travaux, moins constant dans ses efforts, moins heureux dans ses succès? Le zèle n'est-il pas une aumône? Cette aumône spirituelle est-elle moins nécessaire que la corporelle? Le salut des âmes est-il moins nécessaire que celui des corps?

Néglige-t-on, dans les affaires temporelles, ce détail de tentatives et de recherches? Un voyageur qui cherche de tous côtés, sans savoir où il va, crie de toutes ses forces, sans savoir où portent ses cris; le moins il y pense, il voit venir un secours qu'il n'attendait pas. Que ne fait pas un pauvre pour trouver de quoi vivre? Il s'adresse à tout le monde, il prie, il presse, il importune; tôt ou tard il obtient quelque chose. N'accepte-t-il que des sommes considérables? un morceau de pain, un verre d'eau, le moindre haillon, tout est bon pour lui. Plus il est pauvre, plus il a soin de mettre tout à profit. Tel l'homme zélé, saintement économe, s'efforce de profiter de tout pour la gloire de Dieu. L'avare retranche sur tout, ménage tout, ne laisse rien perdre. Sainte avarice du zèle, en est-il de plus digne objet que l'est celui des âmes? Les ouvriers en or ramassent tout; plus la matière est précieuse, plus l'attention est raisonnable; un marchand, dans son commerce, gagne sur tout: société, correspondance, ventes, achats en gros et en détail, il fait argent de tout; l'avidité le rend ingénieux et entreprenant, il court au bout du monde déterrer des richesses inconnues et ouvrir de nouvelles sources de profit. Ah ! faut-il que le marchand évangélique se laisse vaincre et que la cupidité soit plus forte que le zèle? L'ambitieux met tout en œuvre pour se montrer, talents de l'esprit, qualité du cœur, adresse du corps, meubles, habits, domestiques, il fait tout valoir : l'orgueil se nourrit de tout. Sainte ambition de la gloire céleste, serez-vous moins féconde? Que ne suggère pas l'amour du plaisir? On dépeuple la mer et la terre pour satisfaire la gourmandise; les climats éloignés fournissent de piquants assaisonnements, les fruits chargent la table, les fleurs parfument la maison, le lin et la toile couvrent le corps ou plutôt nourrissent la mollesse. On flatte ses oreilles par des concerts, ses yeux par des tableaux, sa chair par la sensualité. Est-il possible que la passion rende si prodigieusement inventif, si curieusement attentif, si constamment empressé pour des plaisirs frivoles? N'y aura-t-il que les intérêts éternels qui nous trouveront indifférents, aveugles, stériles, stupides?

L'homme zélé est semblable au soleil qui tous les jours se lève et éclaire le monde ; le grain de sable comme la pierre précieuse, le vermisseau comme le monarque; tout est frappé de ses rayons. Mais combien en paraissent perdus ! il en tombe sur de vastes déserts, sur des montagnes escarpées, sur des mers immenses. Quelle profusion en apparence inutile ! Mais à combien d'autres

est-elle utile? Par son secours le villageois travaille son champ, le vaisseau vogue sur l'onde, l'oiseau vole dans l'air, le poisson nage dans les abîmes, la fourmi glane dans les guérets; le métal qui se forme dans la terre, la plante qui se nourrit de son suc, la vapeur qui s'élève dans la nuée, et qui, retombant en pluie, fertilise la terre, profitent de ses influences. Ah! chrétiens, souvenez-vous que vous êtes la lumière du monde, répandez partout les rayons de votre vertu; quelque prodigués qu'ils vous paraissent, ils ne demeureront pas sans fruit.

L'homme zélé ressemble au ruisseau qui coule sans cesse et porte ses eaux de tous côtés. Combien de moments perdus, où la fraîcheur de ses ondes ne désaltère personne, où la beauté de son lit n'a point de spectateur, où la douceur de son murmure ne flatte aucune oreille! que de courses en apparence perdues dans une éternelle circulation! tantôt il se perd dans le sable, tantôt il se disperse en tombant sur le rocher, tantôt il s'égare dans une forêt, il se tourne dans la boue, il se perd dans un gouffre, il s'engloutit dans la mer. Ses eaux sont-elles donc inutiles? Non, c'est un réservoir toujours prêt. Il semble attendre le voyageur fatigué pour se désarmer, il répand la fertilité dans un temps aride, il sert à mille divers usages. C'est ainsi que les eaux de la doctrine et de la vertu doivent couler dans les places publiques; quelqu'un tôt ou tard y viendra boire. Le bien n'est jamais inutile: *Deriventur fontes tui foras, et in plateis*, etc. (*Prov.*, V, 16.)

Rien ne marque mieux ce zèle ingénieux et actif que les images sous lesquelles l'Ecriture nous peint les apôtres. Ils sont comparés tantôt à des nuées volantes, tantôt à des chasseurs, tantôt à des pêcheurs. Suivons les pas de ces hommes divins. Voyez-vous les nuages qui volent dans les airs; sur combien de terres inutiles ne répandent-ils pas la pluie salutaire dont ils sont remplis? Mais que de bien ne font-ils pas lorsque, tombant sur un champ aride, ils en raniment les plantes, ils en épanouissent les fleurs et mûrissent les fruits! Répandez de même la pluie de la parole, la rosée de la persuasion: *Fluat ut ros eloquium meum quasi stillæ*, etc. (*Deut.*, XXXII, 2.) Voyez-vous ce lévrier infatigable? il court les montagnes, perce les forêts, traverse les rivières, franchit les montagnes sur les pas d'un animal docile dont l'odorat lui sert de guide. Que de coups perdus, que de pas inutiles! assez dédommagé à son gré s'il prend enfin quelque proie. Chassez de même, suivez les âmes, qu'un œil attentif les découvre au loin, n'épargnez ni soin ni peine, méritez, comme saint Gaëtan de Thienne, le glorieux nom de *veneur des âmes*. Une âme sauvée dédommage de tout: *Venator animarum*. Voyez-vous ce pêcheur? admirez son inaltérable patience; il jette ses filets, il attend les heures entières que le poisson avide vienne mordre à l'hameçon. Que de longueurs, que de hasards! Souvenez-vous, pêcheurs des hommes, que les charmes de la vertu sont les appâts qui doivent les jeter dans vos filets; ne vous rebutez pas, il en viendra tôt ou tard quelqu'un; jetez avec confiance sur la parole du Sauveur: *Laxate retia vestra in capturam*. (*Luc.*, V, 4.) Quoique toute la nuit vous ayez travaillé inutilement, allez sans crainte en pleine mer: *Duce in altum* (*Ibid.*); vous verrez vos filets remplis et presque rompus par le grand nombre. Appelez vos confrères pour vous aider à les tirer. Surpris de la grande pêche que vous aurez faite, jugez de ce que produirait un utile secours. Voudriez-vous mériter le reproche de passer la journée dans l'oisiveté: *Quid hic statis otiosi?* (*Matth.*, XX, 6.)

Je me rappelle toujours avec fruit les paroles de la sainte fondatrice d'une communauté religieuse, en Canada, destinée à l'éducation des enfants; elle envoyait une de ses compagnes dans une paroisse abandonnée, où il n'y avait que peu de bien à faire et peu d'agrément à espérer: *Allez, ma sœur*, lui dit-elle pour l'encourager, *allez ramasser les gouttes de sang de Notre-Seigneur qui se perdent*. Oui, c'est le sang de Notre-Seigneur que le zèle ramasse; connaissez-en le prix: ce ne sont que des gouttes, ne vous attendez à rien de brillant, ce sont des gouttes qui se perdent, comprenez-en la nécessité; le Calvaire, le prétoire, le jardin en sont inondés; mêlé à la terre qui le reçoit, foulé aux pieds de ceux qui le répandent. Hélas! ne s'en perd-il pas assez? conservez du moins les gouttes que vous pouvez ramasser; plus il s'en perd, plus vous devez respecter le peu qui s'en sauve. Me sera-t-il permis de citer ici l'exemple d'un grand roi, dont la France n'admire pas moins le zèle pour la religion que sa grandeur et sa magnificence? Affligé dans une guerre sanglante par des revers plus glorieux, à la vérité, que ses prospérités passées, les ennemis lui offrirent la paix à des conditions avantageuses, pourvu qu'il rendît aux protestants de son royaume la liberté de conscience: *Je n'ai garde*, dit Louis XIV, *de sacrifier la religion à mon repos; tout vieux, tout vaincu que je suis, j'irai moi-même à la tête de mes troupes faire de mon corps un rempart; ne puissé-je arrêter les ennemis qu'un instant, la religion subsistera du moins un moment de plus.*

Voyez tant de personnes invitées au festin des noces, qui, sous mille vains prétextes, refusent de s'y rendre; allez par ordre du Père de famille dans les rues, dans les places publiques, dans le grand chemin, le long des haies: *In vias et sepes*. (*Luc.*, XIV, 23.) Ramassez tout ce que vous trouverez: pauvres, aveugles, boiteux; introduisez tout le monde: *Debiles, cæcos et claudos introduc hic*. (*Ibid.*, 21.) Invitez, pressez, forcez-les d'entrer, s'il le faut: *Compelle intrare*. (*Ibid.*, 23.) Je ne sais si l'on peut mieux marquer que par cette espèce de violence, cette généralité d'acceptation, cette exactitude de recherches, jusqu'à quel point Dieu désire que sa maison se remplisse: *Ut impleatur*

domus mea. (*Luc.*, XIV, 23.) Telle est, en effet, l'aimable conduite que Dieu tient en notre faveur. C'est une drachme perdue qu'il cherche avec soin, il remue tout pour la trouver; c'est une brebis égarée après laquelle il court et qu'il préfère à nonante-neuf qu'il laisse dans le bercail; c'est un enfant prodigue, au-devant duquel il court avec empressement. Je les y renvoie, dit-il lui-même, pour les brebis de la maison d'Israël qui se perdent : *Ad oves quæ perierant domus Israel.* (*Matth.*, XV, 24.) Son amour inépuisable lui fait trouver mille moyens pour toucher nos cœurs, sans jamais se lasser de les poursuivre jusqu'au dernier moment. Le Prophète, qu'il avait éprouvé, s'écrie avec reconnaissance : Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a reçu : *Pater meus et mater mea*, etc. (*Psal.* XXVI, 10.) Profitons de ces aimables et constantes sollicitudes, et méritons par les nôtres, en faveur de nos frères, que Dieu daigne nous les continuer et les rendre utiles.

DISCOURS II.

SUR L'OISIVETÉ DES ECCLÉSIASTIQUES.

Quid hic statis tota die otiosi? ite in vineam meam. (*Matth.*, XX, 6.)

Pourquoi passez-vous ici tout le jour sans rien faire? allez travailler à ma vigne.

C'est avec une sorte d'indignation et de surprise que le Seigneur, dans la personne du père de famille, nous reproche notre oisiveté; il faut bien peu connaître ou bien peu aimer ses devoirs pour se croire libre, pour être désœuvré; chacun dans son état, même humainement, est surchargé d'affaires; quelle est l'étendue des sciences pour l'homme de lettres! quel est l'embarras, toujours renaissant, des besoins d'une maison pour un père de famille! que d'intérêts à démêler, que d'objets à combiner, que de soins à prendre pour un homme en place! que de choses à savoir pour acquérir la connaissance et l'usage du monde, et observer toutes les bienséances pour l'homme en apparence le plus libre! Ah! se peut-il que vous ayez un moment à perdre? *Quid hic statis tota die otiosi?*

Mais quel vaste champ n'ouvrent pas à un chrétien la sainteté de la religion et la perfection de la vertu? que de péchés à expier ou à prévenir, que de vertus à conserver ou à acquérir, que de vérités à apprendre ou à méditer! Que de temps perdu jusqu'ici! en avez-vous réparé un seul instant? Que de piéges tendus, que d'ennemis armés contre vous! avez-vous pris des mesures pour vous en défendre? Jardinier insensé, la terre de votre cœur est pleine de ronces, et vous ne songez pas à les arracher; serviteur infidèle, le feu est à la maison, et vous ne songez pas à l'éteindre; vous êtes pauvre et dépourvu de tout, et vous ne songez pas à travailler pour gagner quelque chose; n'eussiez-vous rien à réparer ou à craindre, vous seriez inexcusable encore de perdre un temps précieux que le zèle peut rendre utile à Dieu pour sa gloire, au prochain pour son instruction, à vous-même par l'acquisition de quelque degré de mérite, n'en regrettez-vous pas les instants? *Quid hic statis tota die otiosi?*

Surtout si vous pensez combien est court, combien est incertain, combien se perd un temps si précieux : pouvez-vous compter sur un moment de vie? Vous fût-elle assurée, qu'est-ce qu'une poignée de jours? Qu'est-ce que quatre-vingts ou cent ans au prix de l'éternité? Le sommeil, les besoins de la vie ne vous en dérobent-ils pas la plus grande partie? Vous le trouvez court, ce temps, lorsque vous voyez approcher le terme de votre vie, lorsqu'il faut abréger quelque partie de plaisir, lorsqu'un établissement, une affaire intéressante demandent des préparatifs; oubliez-vous que le compte qu'il faudra rendre au souverain Juge est de tous le plus embarrassant : ne donnassiez-vous qu'une heure pour répondre sur chaque péché, les siècles d'examen et de pénitence seraient-ils suffisants? Et vous êtes encore embarrassé de votre temps : *Quid hic*, etc.

N'est-ce ici qu'une affaire de conseil? L'homme n'est-il pas condamné dès le commencement du monde, en punition de ses péchés, à gagner son pain à la sueur de son front? N'est-il pas destiné au travail par sa création, même dans l'état d'innocence et dans le paradis terrestre? N'y est-il pas invité par l'exemple de son Créateur, qui n'a cessé de travailler toute sa vie? N'y est-il pas forcé par son intérêt capital, pour éviter le péché dont l'oisiveté est une source inépuisable, qui elle-même est un péché, puisqu'il n'y a pas jusqu'à une parole oiseuse dont on ne soit obligé de rendre compte un jour? Et il est des moments où il ne sait que faire : *Quid hic*, etc.

Mais ce reproche, si légitime à tous les hommes, regarde plus particulièrement les ecclésiastiques; c'est à eux nommément que Dieu ordonne d'aller travailler à la vigne : *Ite et vos in vineam meam* (*Matth.*, XX, 7); c'est à eux nommément que Dieu demandera compte des moindres instants. Cependant, est-elle rare dans le clergé cette vie oisive? A quelque heure du jour que l'on aille avec le Père de famille dans les rues et les places publiques, dans les compagnies, les parties de plaisir et de jeu, manque-t-on d'en trouver un grand nombre qui ne font rien? N'est-ce pas même dans cette vue que plusieurs personnes embrassent ce saint état? et le reproche que nous en fait le monde n'est-il pas souvent bien fondé? *Vidit alios in foro stantes.* (*Ibid.*, 3.) On le regarde comme un lieu de repos, un asile à l'indolence, un honnête loisir où la paresse semble autorisée, et même sanctifiée chez de pieux fainéants.

Apprenons le poids de nos obligations sur un article si essentiel; nous sommes indispensablement obligés de travailler et par état et par justice; l'oisiveté n'est pas moins contraire à l'une et à l'autre de ces respectables lois. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas sans doute aux ecclésiastiques à employer le frivole prétexte des ouvriers de la vigne; pourraient-ils dire, comme eux, que personne ne les a loués? *Nemo nos conduxit.* (*Matth.*, XX, 7.) Eux que tout invite, que tout engage, que tout presse à travailler sans relâche : *Hora tertia, sexta, nona et undecima.* (*Ibid.*, 5, 6.) En effet, quelle est la fin que Dieu s'est proposée en *établissant* le sacerdoce, Jésus-Christ en l'*exerçant*, l'Eglise en vous le *conférant*, vous-même en l'*embrassant?* 1° L'ignorez-vous, c'est pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Que sont les ecclésiatiques? Ce sont des hommes choisis que Dieu distingue, sépare du reste des hommes pour les charger de ses intérêts. Tel un roi qui prend un nombre de ses sujets pour les attacher à sa personne, pour en composer sa maison, pour gouverner, sous ses ordres, ses armées, ses finances, ses villes, ses provinces. L'officier, le magistrat est l'homme du prince; le prêtre est l'homme de Dieu : *Homo Dei.* Rien de plus glorieux sans doute, mais rien ne marque mieux les instructions de son Créateur. Telle est l'idée que saint Paul nous en donne : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in eis quæ sunt ad Deum.* (*Hebr.*, V, 1.)

Les fins des ecclésiastiques sont relatives à celles des laïques; la même sagesse qui les a formés tous leur a prescrit les mêmes termes, mais leur a frayé des routes différentes : l'un est destiné à connaître Dieu, l'autre à le faire connaître; la même parole est offerte à tous les deux : à l'un pour la distribuer, à l'autre pour l'écouter: celui-là doit obéir, celui-ci doit gouverner; la docilité fait le partage de l'élève, la vigilance est le partage du maître; tous servent le même Dieu, tous puisent dans les mêmes sources; mais l'ecclésiastique les ouvre en administrant les sacrements, le laïque s'y désaltère en les recevant. Ainsi sont créées les choses naturelles pour le besoin de l'homme; astres, vous éclairerez, l'homme ne peut se passer de lumières; animaux, vous servirez, l'homme compte sur vos services; terre, vous serez fertile, il faut à l'homme des aliments; ministres, vous travaillerez, vos travaux ne sont pas moins nécessaires aux âmes.

Ainsi en usa le Seigneur dans l'ancienne loi; il jeta les yeux sur une tribu parmi les juifs. Ce fut sans doute pour conserver le nombre de douze complet, et avoir la tribu sacerdotale, qu'il partagea en deux la tribu de Joseph sur la tête d'Ephraïm et de Manassès, ses enfants, pour se faire des lévites, et sur une maison particulière dans cette tribu, pour en former des prêtres à perpétuité, pour les charger de son service, leur donner le soin du tabernacle, des sacrifices, des cérémonies, de l'instruction et du salut des peuples. Aussi, pour les attacher tout entiers à ces saints emplois, en les dégageant de tout autre soin, on les exempte des contributions et des charges communes aux peuples; on leur assigne des villes pour leur domicile, on leur donne pour leur subsistance la dîme de tous les fruits, sans leur accorder aucune part dans la distribution des terres pour les débarrasser du soin de les cultiver, et leur laisser plus de loisir et de liberté de se livrer sans réserve aux fonctions de leur ministère. Dieu peut-il mieux marquer ses desseins?

A ces anciens lévites succèdent les ecclésiastiques dans la loi nouvelle; ils jouissent de leurs priviléges, pourquoi se refuseraient-ils à leurs obligations? elles ne sont que plus étendues et plus choisies pour ce nouveau clergé. Pensez-vous, mes apôtres, disait le Seigneur, que je vous appelle pour vous rendre oisifs? En changeant votre ancien état, tout occupé aux travaux mercenaires, je ne prétends pas vous débarrasser, mais substituer des occupations plus saintes aux travaux mécaniques qui remplissaient vos journées; vous ne cesserez pas de pêcher, mais désormais vous pêcherez des hommes : *Faciam vos fieri piscatores hominum.* (*Matth.*, IV, 19.) Au reste, vos anciennes fatigues ont dû vous y préparer, et, parmi bien d'autres motifs qui m'ont fait préférer pour l'apostolat des personnes de la lie du peuple, je me suis proposé de trouver des gens qui, déjà endurcis au travail, pussent plus aisément s'accoutumer aux fonctions pénibles auxquelles je les destine, et rougissent de faire les délicats après s'être vus, par leur naissance, réduits à tout attendre d'une main laborieuse : *Ideo inter vos non multi potentes, non multi nobiles.* (I *Cor.*, I, 26.) Non, je ne vous établis que pour travailler et pour faire du fruit : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis.* (*Joan.*, XV, 16.)

Hélas! tout le monde travaille pour des intérêts bien moins précieux que ceux de l'éternité; depuis l'esclave qui languit dans les fers jusqu'au monarque qui règne sur le trône, tout agit, tout s'occupe, tout se consume, et, quoique la diversité des emplois soit infinie, personne n'est exempt de travail. Suivez d'un pôle à l'autre ce marchand qui court à travers les ondes chercher à grands frais des richesses périssables. Suivez cet infatigable laboureur dans le pénible sillon qu'il trace à pas tardifs pendant tout le cours de l'année, pour cueillir à la fin une légère moisson que tant de fois les saisons lui arrachent des mains. Pénétrez chez ce laborieux artisan, qui prévient le lever du soleil et perce bien avant dans la nuit pour obtenir un modique salaire; jetez les yeux sur cet homme de lettres, sur cet homme d'affaires, ensevelis sous un tas de volumes, retranchés presque du commerce des vivants pour ne s'entretenir qu'avec les morts. Quel est le mortel assez heureux pour n'avoir pas à cultiver quelque portion de cette terre maudite qui ne porte que des ronces? Seriez-vous le seul qui couleriez vos jours dans les bras de l'indolence? Votre fortune céleste, celle de votre prochain, doit-elle être moins achetée, et dédommage-t-elle moins ceux dont les travaux ont mé-

rité les faveurs? Vous, ministres, que tant de raisons attachent aux intérêts de la gloire, seriez-vous moins destinés à y travailler?

2° Les intentions du Seigneur fussent-elles douteuses, la conduite de Jésus-Christ n'en serait-elle pas l'interprète? Son exemple nous laisse-t-il quelque excuse? Modèle de tous les prêtres, souverain prêtre lui-même, c'est sur lui qu'il faut se former si l'on veut plaire à Dieu. Personne, comme remarque saint Augustin, ne serait plus heureux que les ecclésiastiques, s'il leur était permis de se livrer à un tranquille repos, avoir des biens en abondance, se voir l'objet de la vénération des peuples, disposer en maîtres de tous les biens spirituels, être dispensés de cette foule de soins temporels, qui font gémir le père de famille; leur vie ne serait qu'un tissu de délices. Mais Dieu ne prodigue pas ainsi ni les biens de l'éternité, ni les charges de sa maison; il ne les accorde qu'aux conditions qu'il les a reçues, c'est-à-dire à condition de boire son calice avec lui. Ainsi le déclare-t-il aux ambitieux enfants de Zébédée : Ne vous laissez pas éblouir par l'éclat de la gloire ou séduire par la douceur du plaisir, ne vous attachez pas à cette première place de mon royaume; songez plutôt qu'il faut boire le calice qui m'est destiné : *Potestis bibere calicem quem ego*, etc. (*Matth.*, XX, 22.)

Quel est-il ce calice? C'est cet immense travail auquel il s'est condamné : il n'est venu dans le monde que pour travailler, les premières années de sa vie y ont été consacrées : *In laboribus a juventute mea.* (*Psal.* LXXXVII, 16.) Dès l'âge de douze ans, le temple le vit avec admiration au milieu des docteurs, occupé des affaires de son Père; il paraît surpris que Marie et Joseph ne s'y soient pas attendus, et se livrent à la tristesse pour son absence : *Nescitis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* (*Luc.*, II, 49.) Que ne fait-il pas tout le reste de sa vie! peut-on voir sans étonnement un Dieu pendant trente ans le rabot à la main dans une boutique, craindre de laisser un moment de vide? Il se rend à lui-même ce juste témoignage : Mon Père et moi, nous ne cessons d'agir : *Pater usque modo operatur et ego operor.* (*Joan.*, V, 17.)

Commence-t-il de faire les fonctions de son sacerdoce par la prédication de l'Evangile, ah! désormais les villes, les provinces suffiront à peine à son zèle et à ses travaux; une foule de malades guéris, des milliers de personnes instruites, un nombre de disciples formés : tels sont les heureux fruits d'un travail opiniâtre que rien n'interrompt; les jours sont trop courts pour tant de saintes occupations; les nuits, qui semblaient devoir lui ménager quelque repos, sont employées à la prière : *Erat pernoctans in oratione Dei.* (*Luc.*, VI, 12.) Sans égard pour ses forces, pour sa santé, il prolonge le travail jusqu'à ne pas trouver le temps de manger un morceau : *Ita ut nec possem panem manducare.* (*Marc.*, III, 20.) Il se livre au travail jusqu'à être accablé de la foule des personnes qui l'environnent : *Turbæ undique te comprimunt.* (*Luc.*, VIII, 45.) Il force le travail jusqu'à être accablé de lassitude : *Fatigatus ex itinere.* (*Joan.*, IV, 6.) Il s'assit sur le bord du puits de Jacob pour se délasser; il emploie ce moment même de repos à la conversion de la Samaritaine. Aussi, dit-il, ne suis-je pas venu pour me faire servir, mais pour servir les autres. Au reste, ne vous attendez pas à être plus épargné que moi; le disciple ne doit pas être mieux traité que le maître. Il travaille pendant sa passion même, Judas, Malchus, les soldats, saint Pierre, le bon larron, ses bourreaux, jusqu'au dernier soupir.

Les grandes choses dont Dieu a bien voulu se charger, les grandes choses qu'il a daigné confier au clergé, permettent-elles de tenir une autre conduite. Ce sont les entreprises les plus importantes et les plus difficiles; ce sont les trésors les plus précieux, son corps à consacrer, ses mérites à distribuer, ses vérités à annoncer; l'instruction des ignorants, la conversion des pécheurs, le salut d'un monde à ménager; en un mot, le paradis et l'enfer. Quoi de plus grand; mais quoi de plus difficile? Tout cela s'exécute-t-il sans peine et sans travail? Hélas! tout s'oppose au succès. Le démon ne s'endort jamais et ne néglige rien pour tout perdre : une foule de suppôts se joignent à lui de toute part par leurs scandales, et allument l'incendie : la concupiscence et les passions, toujours aux prises avec la vertu, ne favorisent que trop ses attentats. Tout cela ne mérite-t-il ni assiduité ni peine?

Malheur à vous, sentinelles endormies, qui laissez l'ennemi pénétrer sans résistance, jusqu'au centre de la place. Malheur à vous, serviteurs inutiles, qui laissez dépérir les biens que votre maître vous a confiés. Malheur à vous, chiens muets, qui, par votre négligence, laissez dévorer le troupeau, sans aboyer après le loup. Malheur à vous, arbres stériles, qui, loin de porter des graines fécondes ou d'utiles rejetons, ne portez pas même du fruit. Méritez-vous d'occuper dans mon Eglise la bonne terre dont vous dévorez inutilement la graisse? Toutes les grâces du Seigneur, à plus forte raison les sublimes pouvoirs, les emplois éminents, sont autant d'engagements au travail. Une aveugle ambition peut les envisager comme des dignités brillantes qui flattent l'amour-propre; aux yeux de la foi, ce sont des obligations indispensables au travail. Instructions des peuples, visites des malades, administration des sacrements; tout suppose, tout exige, tout est un vrai travail. Le caractère respectable du sacerdoce est une consécration à Dieu, un dévouement au public. Quel compte ne vous demandera pas le Père de famille de ces talents, de ces pouvoirs, de ces richesses que le travail a dû faire profiter au centuple? Que ne dites-vous comme le Sauveur, que c'est votre plus doux aliment de faire la volonté du Père céleste, et d'accomplir son œuvre : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris ut perficiam opus ejus.* (*Joan.*, IV, 34.)

3° Telle est l'intention de l'Eglise : en vous conférant les saints ordres, peut-elle en avoir d'autres? Dans l'immense travail dont elle est chargée, aurait-elle eu assez peu de zèle ou assez peu de sagesse pour prendre des ministres dont elle ne tirerait aucun service? Lui prodiguerait-elle ses pouvoirs et ses biens? Et n'est-ce pas autant de son intérêt que de son devoir de ne choisir que des ouvriers laborieux et fidèles qui répondent à ses obligations et à ses vues? Un père de famille souffre-t-il dans sa maison des serviteurs négligents et inutiles? Qu'on les chasse, qu'on les punisse: *Servum inutilem projicite.* (*Matth.*, XXV, 30.) Les animaux n'en souffrent pas entre eux; l'abeille et la fourmi chassent honteusement de leur république celles qui refusent de partager le poids du travail : c'est à leur école que le Sage nous renvoie : l'Eglise n'est pas moins attentive dans son gouvernement : *Vade ad formicam, o piger!* (*Prov.*, VI, 6.)

Tous les ordres, tous les bénéfices, tous les emplois dans l'Eglise ne sont que des différentes espèces de travail qu'on partage entre les différents ministres; cette diversité fait un de ses plus beaux ornements : c'est une armée rangée en bataille, également belle et formidable par le bel ordre qui y règne; mais au reste soldat et capitaine, tout n'annonce que peine et travail; fussiez-vous à la tête, vous n'en seriez que plus accablé. L'embarras du pasteur augmente à proportion de la grandeur du troupeau, et le compte qu'il doit rendre à proportion du bien qu'on lui confie. *Cui multum datum est multum repetetur ab eo.* (*Luc.*, XII, 48.) Dans les places inférieures de quelle exemption peut-on se flatter? Un évêque, un grand-vicaire, un curé doivent-ils oublier que les anges mêmes craindraient de succomber sous le faix dont on charge leurs faibles épaules? *Angelicis humeris tremendum.*

L'Eglise est une grande vigne dont chaque ministre doit cultiver quelque portion. Qu'est-ce qu'un ordre? C'est un employé chargé de certaines fonctions spirituelles. Le portier doit veiller à la garde du temple; l'acolyte sert à l'autel, le prêtre consacre, prie, dirige, absout; que le diacre annonce l'Evangile, serve le prêtre, veille sur le temporel et le distribue aux pauvres : n'est-ce que pour se débarrasser que les apôtres en élurent sept? Ce n'est que pour pouvoir mieux vaquer à des emplois plus importants : *Nos autem prædicationi instantes erimus* (*Act.*, VI, 4) : les sous-diacres, les exorcistes, en un mot chaque ordre a sa tâche particulière, qui fait et son essence et son devoir. Qu'est-ce qu'un bénéfice? C'est une portion des biens de l'Eglise destinée à faire vivre et à récompenser ceux qui travaillent pour le bien de l'Eglise : chanoine qui chante les louanges de Dieu, dignitaire qui veille au bon ordre du chœur, pasteur qui veille sur les brebis; tout n'est payé que pour travailler, tout n'a droit aux revenus que par son travail, tout n'est aux charges de l'Eglise, que parce qu'il est appelé à partager sa sollicitude.

L'Eglise est une espèce de corps, dont tous les membres, comme dans le corps humain, ont de différentes fonctions; l'œil est destiné à voir, l'oreille à entendre, la main à agir, le pied à marcher; tout agit, tout travaille pour le bien commun et pour son bien propre; dès qu'il commence à être hors de service, il devient incommode, il dérange le corps, il souffre lui-même, il doit être retranché : ainsi est-il des apôtres, des prophètes, des docteurs, des interprètes; l'un explique l'Ecriture, l'autre fait des miracles, celui-ci annonce la parole, cet autre prédit l'avenir; mais aucun n'est sans emploi, aucun ne doit être oisif : *Alius quidem sic, alius autem sic* : aussi autrefois n'ordonnait-elle point qu'elle ne donnât un bénéfice et un office.

Pourquoi prendre tant de précaution dans le choix des ministres? Pourquoi tant de lois qui les obligent à l'étude? Pourquoi tant de séminaires où ils se forment, tant d'examens pour les connaître, tant d'interstices pour les éprouver? Tout est bon, s'il n'y a rien à faire; mais l'Eglise, pénétrée de la nécessité du travail, ne veut que des sujets dont le zèle lui garantisse l'assiduité, lui assure une administration. Vous trompez donc l'Eglise, vous vous éloignez de ses vues, si vous traînez vos jours dans un lâche repos. Quels regrets pour elle, lorsqu'elle les voit couler inutilement, ces beaux jours, et périr une riche moisson que tant de mains oiseuses pourraient aisément ramasser! N'est-elle pas à déplorer, l'inutile dissipation de ces biens, par des ministres que leur oisiveté même rend indignes d'en jouir? N'eût-elle pas à gémir de ces débauches, de ces vanités que l'oisiveté traîne infailliblement; n'eût-elle pas à verser des larmes sur les scandales que l'oisiveté multiplie aux yeux des fidèles; n'eût-elle pas à frémir des progrès immenses de l'erreur à qui l'oisiveté ouvre tant d'avenues et de facilités : la seule perte du temps, la seule perte de la grâce la rendrait inconsolable. Elle croyait ce dépôt précieux en des mains sûres, et ses amis, ses ministres le lui laissent enlever par leur négligence!

4° Ministres oisifs, vous ne vous trompez pas moins vous-mêmes, vous ne vous éloignez pas moins de vos propres vues. Je suppose ici que, bien différents de ceux que l'intérêt, que la vanité, que l'ambition conduisent au sanctuaire, tous ceux qui m'entendent ne sont entrés dans ce saint état que par des vues pures et saintes : or je soutiens qu'elles n'ont pu être pures et saintes que par l'objet même du travail, et qu'en effet dès lors vous vous y êtes entièrement consacrés; votre indolence contredit donc aujourd'hui vos premières intentions, dément vos pieux desseins. J'ose entrer dans votre cœur, en sonder les abîmes : n'est-il pas vrai que touchés de la perte de tant d'âmes que vous voyiez tous les jours courir à l'enfer, vous avez ardemment désiré d'en

sauver quelqu'une? N'est-il pas vrai que, pénétrés de douleur d'avoir tant de fois offensé Dieu, vous avez cru par le salut des autres pouvoir expier vos offenses, et ménager votre propre sanctification? N'est-il pas vrai que, considérant vos talents, vos forces, vos lumières, vous vous êtes crus en état de le faire efficacement? N'est-il pas vrai qu'envisageant les divers postes où la Providence pouvait vous élever, vous vous êtes proposé d'y travailler avec zèle? Qu'admirant les bénédictions accordées aux Dominique, aux Xavier, et à bien d'autres, vous avez résolu de marcher sur leurs traces; et que vous figurant les divers succès que vous pourriez avoir, vous vous en applaudissiez peut-être déjà par avance?

Fouillerons-nous dans le secret de votre conscience? Ferons-nous parler ces résolutions prises dans l'oraison, dans la confession, dans la communion? Interrogerons-nous ce directeur à qui vous avez exposé vos sentiments, cet ami que vous avez consulté, ce papier à qui vous l'avez confié, cet évêque, ce consolateur à qui vous l'avez protesté, cette famille, cette ville auprès de qui vous vous en êtes fait honneur? Tout condamne d'après vous-mêmes une inaction que depuis longtemps vous avez condamnée; rappelez donc votre ancienne ferveur, les raisons qui vous déterminèrent n'ont rien perdu de leur poids, et ne sont devenues que plus pressantes.

Mais ce qui est encore infiniment plus authentique, ce sont, ne l'oubliez pas, les promesses solennelles que vous avez faites en entrant dans les ordres; non, vous n'y fûtes admis qu'à condition de vous dévouer au service de l'Eglise; en vous imposant les mains, on vous imposa trois obligations indispensables: 1° la récitation du bréviaire; 2° la continence; 3° le travail. *Vos Ecclesiæ Dei servitio esse.* Sentîtes-vous alors, sentez-vous aujourd'hui le poids de vos engagements? l'Eglise n'a voulu ni vous forcer, ni vous surprendre; écoutez avec quelle force elle vous fait expliquer vos devoirs par l'évêque qui vous ordonne: Pensez-y bien, vous dit le prélat, vous êtes libres encore, bientôt vous ne le serez plus, et vos liens seront indissolubles. Nous ne voulons point de membres inutiles: si vous ne devez travailler, n'aspirez point au sacerdoce, ce sublime état n'est pas pour vous; mais si le travail ne vous effraye point, si vous vous sentez le courage de vous consumer pour le salut des âmes, venez, on s'applaudira de vous compter parmi les bons ouvriers; mais n'agissez qu'avec maturité, pensez, et pensez-y plus d'une fois avant que de vous déterminer: *Iterum atque iterum considerate.*

Quelle gloire pour vous devant Dieu et devant les hommes d'être un de ces ouvriers infatigables dont tout le monde, tous les moments, tous les talents, toutes les forces employées pour Dieu ne laissent aucun vide dans une longue vie! ils sont dignes d'un double honneur, dit l'Apôtre: *Qui bene præsunt duplici honore digni habendi sunt.* (I *Tim.*, V, 17.) Tel est l'éloge que l'on fait de la femme forte: le Saint-Esprit semble ne pouvoir épuiser le détail de ses occupations journalières; elle se lève grand matin, elle prépare les habits de ses domestiques, elle fait les provisions nécessaires, elle file le lin et la laine; en un mot elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté. Que ne dira pas un jour ce juste estimateur du mérite, quand il fera le détail des occupations infiniment plus élevées de ces ministres dont le travail aura sanctifié les journées? *Panem otiosa non comedit.* (*Prov.*, XXXI, 27.)

N'oubliez pas ce que l'évêque dit en particulier aux prêtres à leur ordination; après avoir demandé au peuple s'il y a quelque chose à dire sur la conduite et les mœurs des ordinands, il leur adresse la parole pour les exhorter à remplir leurs fonctions avec le plus grand zèle. Le prêtre, dit-il, doit offrir des sacrifices, bénir, prêcher, diriger, baptiser. Les soixante-dix juges que Moïse s'associa dans le gouvernement étaient les figures des prêtres de la loi nouvelle. Les soixante-douze disciples que Jésus-Christ joignit aux apôtres furent les premiers prêtres qui doivent vous servir de modèle; vous êtes les coadjuteurs des évêques, connaissez la sublimité de vos fonctions, imitez les grands mystères que vous avez entre les mains, mortifiez vos membres; que votre doctrine soit le remède spirituel des maux du peuple de Dieu, et la bonne odeur de votre conduite édifiante soit la joie et l'ornement de l'Eglise, afin d'obtenir un jour la récompense éternelle.

SECONDE PARTIE.

Rien de plus touchant que les divers titres que donne le Seigneur à ses ministres: ce sont des pasteurs, des agents, des serviteurs, des soldats, des moissonneurs, des pêcheurs, des pères, etc., mais rien n'est plus capable de leur faire sentir leur obligation au travail, et les engager à la remplir.

Vous êtes des pasteurs, Dieu vous a confié le soin de son troupeau: *Pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.) Avec quel zèle et quelle assiduité devez-vous travailler au salut de vos brebis, les mener dans les pâturages, les ramener au bercail, les défendre de la gueule du loup! Que n'ai-je pas fait, disait Jacob à Laban son beau-père, pour vous conserver vos troupeaux? Pendant vingt ans que j'ai vécu à votre service, ai-je goûté un moment de repos, le sommeil fuyait mes paupières? Nuit et jour exposé à toutes les rigueurs des saisons, au climat de l'hiver, aux ardeurs de la canicule, me suis-je jamais épargné pour vous? *Noctu diuque, æstu urebar et gelu, somnusque fugiebat ab oculis meis.* (*Gen.*, XXXI, 40.) Ainsi parlait le plus saint des pasteurs. Je connais mes brebis, je les appelle par leur nom, je marche à leur tête, je donne ma vie pour elles: voilà le bon Pasteur: *Animam suam dat pro ovibus suis.* (*Joan.*, X, 11.)

Vous êtes des agents établis sur la famille

du Seigneur, pour distribuer à chacun la portion de lumière et de nourriture qui lui est nécesssaire : *Ut det illis cibum in tempore.* (*Matth.*, XXV, 45.) Gardez-vous d'imiter cet économe peu soigneux que sa négligence met hors d'état de rendre compte à son maître; ce serviteur paresseux qui passe son temps dans la débauche, malheur à lui si son maître, revenant tout à coup, lorsqu'il s'y attend le moins, le surprend dans l'oisiveté; ce serviteur inutile qui laisse ses talents enfouis : faites valoir les vôtres, vous en avez reçu, les uns deux, les autres quatre, les autres cinq, chacun à proportion de votre capacité; mais une loi commune vous oblige de les mettre à profit et les faire rapporter au double, sans quoi vous serez rigoureusement punis, quand même vous les auriez soigneusement conservés: *Debebat dare nummulariis.* (*Matth.*, XXV, 27.) Imitez ce serviteur prudent et fidèle dont le travail et l'exactitude méritent des couronnes : *Fidelis servus quem constituit.* (*Matth.*, XXIV, 45.)

Vous êtes des moissonneurs qui, pour cultiver la terre et pour cueillir la moisson dans le temps, devez supporter avec courage le poids du jour et de la chaleur; au reste il vous prévient que la terre est stérile, malheur à vous si vous la laissez en friche; que la moisson est grande, malheur à vous si vous la laissez perdre; que le nombre des ouvriers est petit, par conséquent il y a beaucoup de travail : *Messis multa; operarii vero pauci.* (*Matth.*, IX, 37.) Il n'y a pas de temps à perdre; levez vos yeux, les campagnes sont déjà blanches, les fruits sont déjà mûrs; la moisson est prête, elle n'attend que la main laborieuse qui la doit couper: *Apta sunt jam ad messem* (*Joan.*, IV, 35); vous y trouverez de la zizanie mêlée, mon ennemi l'y a semée, il a pris le temps de la nuit, et le sommeil de mes ministres lui en a laissé la facilité : *Dum dormirent homines.* (*Matth.*, XIII, 25.)

Vous êtes des soldats et des capitaines dans les troupes du Dieu des armées; combattez sans relâche jusqu'à ce que la victoire vous ait assuré le repos; pour peu que vous posiez les armes, vous serez vaincus, Ce n'est pas une guerre facile : vous avez sur les bras toutes les puissances de l'enfer, toutes les passions des pécheurs, toutes les erreurs des infidèles, toute l'autorité du prince, toute l'ignorance du peuple, il faut combattre à droite et à gauche, il faut triompher de tout : *Adversus principatus et potestates.* (*Coloss.*, I, 16.) Batailles à donner, villes à assiéger, embuscades à éviter; le monde ne voit pas de guerre plus opiniâtre : attendez-vous à tout, la mort doit vous trouver sur le champ de bataille, et le dernier soupir doit être une victoire qui couronne toutes les autres : *Labora sicut bonus miles Christi.* (*II Tim.*, II, 3.)

Vous êtes des pêcheurs, *faciam vos piscatores* (*Matth.*, IV, 18), des veneurs, *mittam venatores* (*Jerem.*, XVI, 16), d'hommes; infatigables dans vos courses, depuis les premiers rayons de l'aurore jusqu'à la plus sombre nuit, poursuivez la proie qui vous fuit, déterrez celle qui se cache; fouillez dans les antres et dans les tanières, percez les haies et les forêts; constants dans votre attente, ingénieux à choisir l'amorce, attendez le moment où le poisson viendra dans vos filets, sous les auspices du Tout-Puissant; prenez le large, la pêche sera abondante, et vous en remplirez votre vaisseau; et quoique peut-être pendant la nuit vous n'ayez rien pris, la vocation de Dieu vous répondra du succès : *Diu in altum laxate retia vestra.* (*Luc.*, V, 4.)

Tels et bien d'autres titres que le Seigneur donne à ses ministres, laissent-ils oublier que le travail est un devoir indispensable, d'autant plus nécessaire que le Seigneur n'a mis aucune borne à son étendue? Ce n'est pas un petit nombre de personnes, ce n'est pas une paroisse, un diocèse, un royaume qu'on confia à vos soins, c'est un monde entier dont on propose la conquête : *Docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) On doit pouvoir dire de vous comme des apôtres : L'univers a retenti de leurs paroles, leur voix se fait entendre d'un pôle à l'autre : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Psal.* XVIII, 5.) Tout cela n'établit-il pas en particulier les obligations de justice? N'est-ce que par charité, n'est-ce qu'à titre de zèle; n'est-ce pas par un devoir rigoureux de justice que le serviteur doit son travail à son maître, que ce pasteur est comptable de son troupeau, ce soldat de son service, le laboureur de sa terre, le moissonneur de sa moisson, le pêcheur et le veneur de sa chasse et de sa pêche? Et qui a droit de se plaindre de son injustice ? *Dieu*, dont il trahit la confiance et diminue la gloire; *le prochain*, qu'il prive de ses droits et dont il néglige le salut.

1° *Dieu.* Ignorez-vous ses droits souverains, ses vues adorables, ses intérêts sacrés? Maître de tout temps, pouvez-vous lui en contester l'emploi? distributeur de tous les talents, pouvez-vous lui en refuser les fruits; auteur de tous les pouvoirs, pouvez-vous lui en disputer l'usage? C'est son bien, vous l'en privez quand vous le détournez au service de quelque autre; c'est la plus grande des injustices, puisque c'est au plus souverain des maîtres que vous faites tort; injustice plus grande que celle dont auraient à se plaindre des hommes, puisqu'ils n'ont de domaine qu'en second infiniment au-dessous de celui de Dieu. Tout pécheur, il est vrai, se rend coupable de cette injustice, en s'appropriant, pour satisfaire ses passions, une âme, un corps, des biens qui ne lui appartiennent pas, et qui ne lui furent pas donnés pour cet usage; mais c'est surtout un ministre prévaricateur qui en est infiniment coupable, puisque Dieu lui a confié les plus grands trésors pour les faire servir à sa gloire. Un étranger qui nous dépouille mérite d'être puni sans doute; mais un domestique à qui tout est ouvert, entre les mains de qui tout a été remis, combien est-il inexcusable lorsque, par l'injustice la plus odieuse, la plus criante, il trompe la

confiance de son maître, et le prive d'un bien qu'on avait abandonné à ses soins?

Telle est sa volonté adorable ; il s'est tout réservé; il n'a créé le monde que pour sa gloire ; il n'a formé une Eglise, il n'a institué des ministres que pour ses intérêts; il le leur ordonne expressément; c'est leur destination, leur devoir, leur état : nous l'avons déjà vu; voilà tous les traits qui caractérisent l'injustice ; vous allez contre les droits, contre les volontés, contre les intérêts du seul Maître; mais se fût-il moins expliqué, l'amour ne parle-t-il pas assez haut en sa faveur? Et ses intérêts doivent-ils vous être indifférents? Non, mon Dieu, tout m'engage à m'immoler pour vous sans réserve, et à n'employer qu'à votre service les biens que j'ai reçus de vous: *Amas me? pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.)

2° *Le prochain.* C'est ici que l'injustice se fait d'autant plus sentir, que, s'agissant d'homme à homme, l'égalité des parties, et la nature du dommage la rend palpable : ces talents, ces pouvoirs que vous avez, appartiennent à vos frères, puisqu'ils ne vous ont été accordés que pour leur utilité spirituelle; les biens temporels dont vous jouissez leur appartiennent aussi, ils ne vous les donnent que pour la procurer. Ainsi parlait saint Paul : La prédication de l'Evangile n'est pas pour moi une preuve de surérogation et de pure charité, c'est un devoir indispensable, c'est une dette que je dois absolument acquitter : *Omnibus debitor sum.* (*Rom.*, I, 14.) Le ministère évangélique est un engagement contracté avec l'Eglise, avec le genre humain, qu'on ne peut rompre ou négliger sans injustice. Venez, peuples, venez à nous pour vous instruire, approchez avec confiance, accourez avec liberté, ce n'est point une grâce que nous vous accordons, c'est un devoir que nous remplissons; quelque distance de lieu qui nous sépare, quelque différence que mettent entre nous la naissance, la fortune, la possession, le mérite : dès lors que nous avons reçu l'onction sacrée, nous nous reconnaissons vos débiteurs; c'est votre bien que vous venez chercher, nous ne pourrions vous le retenir sans crime et sans injustice: *Omnibus debitor sum.*

Cependant saint Paul n'était pas nourri aux dépens des fidèles, il gagnait sa vie du travail de ses mains, comme il le dit lui-même : *In his quæ mihi opus erant ministraverunt manus istæ* (*Act.*, XX, 34) : aujourd'hui l'Eglise entretient le ministre des biens qu'elle a reçus de la pieuse libéralité des fidèles; que n'a-t-elle pas droit d'attendre de la reconnaissance et de l'équité de ceux qui en jouissent? Ce ne sont pas, il est vrai, des biens nécessaires dont on achète le vil travail, mais ce sont pourtant des personnes que l'on ne paye que pour profiter de leur service; le titre en est plus noble, mais l'obligation est aussi étroite; l'honoraire répond à la sublimité des fonctions, mais le devoir n'y est pas moins sacré; il est même d'autant plus grand que ce genre d'ouvrier se trouve plus abondamment partagé. Souffririez-vous impunément dans vos maisons des ouvriers et des domestiques qui, passant leur journée dans une paresseuse oisiveté, négligeassent le service de leur maître ? si un modique salaire vous donne sur leurs travaux un droit si légitime, que ne donneront pas sur les emplois au ministre des rétributions si considérables?

Songez donc que vous vous nourrissez du lait de vos brebis, que vous vous couvrez de leur toison, pourriez-vous refuser vos soins à leur conservation? Le pauvre travaille pour vous, vous vous engraissez de sa substance: le laboureur ensemence son champ; le vigneron cultive sa vigne; pouvez-vous à votre tour négliger de cultiver son âme? Il est juste que celui qui sert à l'autel vive de l'autel; est-il moins juste que celui qui vit de l'autel serve aussi à l'autel? vous ne devez pas faire la guerre à vos dépens, mais aussi, quand vous êtes payés, pouvez-vous refuser de la faire? Après avoir répandu les biens spirituels, on vous doit quelque portion des biens temporels; mais après avoir fait part de ceux-ci, vous êtes injustes si vous ne répandez les autres. C'est une espèce de commerce établi par Dieu même entre le peuple et ses ministres. Le peuple doit nourrir ceux qui travaillent pour son salut, et ceux-ci doivent travailler quand ils sont nourris; ceux qui refusent de le faire, dit saint Paul, ne méritent pas de manger : *Qui non laborat, non manducet.* (II *Thess.*, III, 10.)

Nous avons déjà dit que les bénéfices étaient des emplois établis par l'Eglise de divers genres de travail, des portions du champ du Père de famille à cultiver; mais nous ajoutons que les revenus qui y sont attachés forment autant d'obligations de justice pour ceux qui les perçoivent : négliger ce travail, c'est manquer de remplir les intentions de ceux qui les ont donnés, c'est donc n'avoir aucun titre pour les percevoir, et en devenir l'usurpateur, comme dit saint Jérôme. Il est certain qu'on ne peut accepter un bénéfice, si on n'est dans le dessein de le garder et d'y travailler; qu'il n'est plus permis de le retenir quand on vient à changer de dessein, et qu'on est obligé de restituer tout ce qu'on a indûment reçu. Depuis ce moment peut-on penser qu'il soit plus permis de le garder, sans en remplir les fonctions? et n'est-on pas infiniment plus coupable de vouloir s'approprier ces biens dont on se rend indigne?

C'est un problème parmi les théologiens, si un bénéficier est propriétaire ou seulement économe des biens ecclésiastiques; si, quand il en abuse, il pèche contre la justice ou contre la charité; s'il est obligé à la restitution, ou s'il en est quitte par la pénitence. Grand nombre, après saint Bernard, réclament les droits de la justice et en traitent sans ménagement le mauvais usage de vol, de rapine, de sacrilége; les autres blâment, sans doute, un inutile, un coupable em-

ploi de ce qui ne fut donné que pour le service de Dieu et pour le soulagement des pauvres, dispensent de la restitution ceux qui ont eu le malheur d'y tomber; mais il n'est pas douteux, parmi les théologiens, que ceux des bénéficiers que l'oisiveté rend inutiles, n'ont plus aucun titre sur les biens dont ils jouissent, et sont par conséquent très-coupables contre la justice et obligés à la restitution : on voit aisément l'étendue de cette restitution par rapport à la récitation du bréviaire; il est alors facile de décider de la faute et de la réparation; les autres négligences ne sauraient être nécessaires d'une manière si juste, c'est au particulier coupable à se faire justice, sur les avis d'un confesseur, et à déterminer ce que les suites et la longueur de son oisiveté peuvent avoir causé de dommage et lui imposer de devoirs; mais la loi est toujours la même ; on peut, sans craindre d'altérer les expressions, employer toute la force de celle de saint Bernard : *Quidquid ultra recipit, furtum est, sacrilegium est.*

L'injustice est encore bien plus criante du côté du spirituel ; l'inutilité de leur talent et de leur pouvoir tire bien plus à conséquence. Le salut du peuple dépend du travail des prêtres ; ils sont chargés de les instruire, de les corriger, de leur administrer les sacrements : tenir cette vérité captive par un silence préjudiciable, laisser gagner l'erreur et le vice par une coupable inaction, leur dérober les sacrements par une négligence inexcusable ; c'est un larcin, c'est une injustice. Car enfin, Dieu s'étant incarné pour les hommes, leur offrant la lumière de sa parole, le mérite de son sang, le trésor de ses grâces ; tous les hommes y ont droit en vertu de sa divine concession, les prêtres sont les canaux par lesquels les grâces coulent sur eux ; Dieu leur dit : *Deriventur fontes tui foras.* (*Prov.*, V, 16.) Les peuples ont donc un droit incontestable sur le travail des prêtres, comme ils en ont sur les fontaines publiques, destinées à leur usage; en tarir la source, en boucher les tuyaux, c'est une injustice faite à tout le public. Tel est l'injuste préjudice que fait au public l'oisiveté des ministres; elle tarit les sources de la grâce, elle éteint la lumière de la vérité, elle arrache la nourriture aux enfants. Le prophète s'en plaignait amèrement ; les enfants, disait-il, ont demandé du pain, et personne ne voulait leur en rompre : *Petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* (*Thren.*, IV, 4.)

Injustice d'autant plus condamnable que les biens spirituels dont cette inaction les dépouille sont infiniment plus précieux que les autres ; d'autant plus condamnable qu'elle combat les miséricordieuses intentions du Seigneur qui les leur a achetées au prix de son sang et qui les leur accorde avec profusion : *Venite ad me, omnes* (*Matth.*, XI, 28); d'autant plus condamnable que les suites portent sur une éternité, par la perte irréparable des âmes dont on néglige le salut, craignez que Dieu ne vous redemande ces âmes qui se seront perdues par votre faute, vous en êtes chargés : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18, 20.) Pensez-vous que vous occupez inutilement une place qu'un autre remplirait avec fruit? Il édifierait avec piété, il instruirait avec assiduité, il parlerait avec onction, il corrigerait avec courage, il travaillerait avec zèle, il gouvernerait avec sagesse. Vous privez le public de tous ces biens sans songer à l'en dédommager. Quittez donc un bénéfice ou supérieur à vos forces, ou peu conforme à votre goût, de peur que le Père de famille équitable ne dise comme au figuier stérile : Voilà déjà trois ans que je viens chercher du fruit sans en trouver; qu'on le coupe, qu'on le jette au feu : est-il juste de lui laisser occuper à pure perte une terre où tant d'autres seraient chargés de fruit? *Succide illam; ut quid terram occupat?* (*Luc.*, XIII, 7.)

Faut-il encore toucher votre compassion par la vue des besoins des peuples et la grandeur de leur malheur, et faire sentir que votre indifférence n'est pas moins cruelle qu'injuste? Ce sont des pauvres qui demandent l'aumône, les laisserez-vous mourir de faim? Ce sont des pupilles, des orphelins qu'un injuste ravisseur dépouille, n'irez-vous point à leur secours? C'est un paralytique qui, depuis trente-huit ans, languit au bord de la piscine, refuserez-vous de l'y plonger? Pourra-il dire au milieu de tant de prêtres, ce qui n'est souvent que trop vrai, *Hominem non habeo?* (*Joan.*, V, 7.) Hélas! au bord du précipice, ces âmes infortunées n'ont besoin que d'une main secourable qui les empêche d'y tomber; auriez-vous la cruauté de refuser quelques larmes, quelques mots, quelques pas à leur misère? N'est-ce qu'un mal médiocre? Il s'agit du mérite, de la passion, de la mort d'un Dieu, dont vous laissez perdre les fruits; il y va de la grâce de l'éternité, du paradis et de l'enfer, dont vous laissez courir les risques par un petit nombre d'âmes dont vous négligez le salut? C'en est assez, il n'en est aucune qui ne soit d'un prix infini. Mais ouvrez les yeux, comptez, s'il est possible, les milliers, les millions d'âmes qui périssent d'un pôle à l'autre; les villes entières, les peuples entiers sont engloutis dans les abîmes; les crimes qu'ils commettent, les erreurs qui se répandent, les grâces qui se perdent sont sans nombre; c'est un déluge presque universel : rien ne sera-t-il donc capable de vous toucher? verrez-vous toujours d'un œil sec la perte de tout un monde?

Faut-il ranimer votre zèle par le détail des succès faciles qui s'offrent à vous, et de l'empressement avec lequel l'on vous les offre? Que de fruits naissants vous laissez perdre! ils touchaient à la maturité. Que de maladies vous laissez empirer! elles touchaient à la guérison. Que de belles fleurs vous laissez dessécher! elles sont déjà toutes écloses; quelques gouttes distribuées à propos achèveraient de les épanouir, de les em-

bellir. Etes-vous excusables de n'en pas faire une couronne au Seigneur? Entendez les gémissements de ces âmes, connaissez l'ardeur de leur désir : c'est une terre sans eau qui brûle de soif; c'est un cerf altéré qui court après les fontaines; elles n'attendent qu'à être instruites et soutenues. On vous attend avec impatience, on vous écoute avec avidité, on vous obéit avec respect, on ne se plaint que de votre indolence; ces plaintes ne sont que trop justes si vous ne répondez à leurs vœux.

Faut-il enfin vous encourager par la facilité des moyens? Que demande-t-on de vous? de verser une goutte d'eau, une goutte d'huile; de consacrer, de distribuer un morceau de pain; de prononcer quelques paroles, de faire quelques instructions, de donner quelques aumônes, de rendre quelques visites à des affligés. Que le temps d'un prêtre est précieux! chaque instant de sa vie ouvre ou ferme à quelqu'un le paradis et l'enfer, selon l'usage qu'il en fait. Que vous seriez coupables de les perdre ces moments décisifs, de négliger ces fonctions importantes, en retenant infructueuse la grâce du ministère que vous avez reçu! Ce n'est pas votre bien que vous laissez perdre, c'est le bien même des âmes que vous leur ravissez. Oui, vous arrachez au pauvre le pain que Dieu lui donne, vous enlevez au malade les remèdes que Dieu lui offre, vous dépouillez le pupille du patrimoine que Dieu lui accorde, cet infortuné de l'appui qui lui appartient, vous bouchez les sources qui coulent pour lui, comme Holopherne à Béthulie, comme Elie, mais par des vues bien différentes. Vous fermez le ciel, vous empêchez la pluie et la rosée de tomber en leur faveur; la charité ferait votre procès, quand même vous seriez maîtres absolus de toutes ces grâces; que ne fera pas la justice, puisque vous n'en êtes que les dépositaire et les distributeurs; distribuez ce que vous savez à tout véritable maître; veillez donc, travaillez en tout avec soin, dit l'Apôtre, remplissez votre ministère : *Vigila in omnibus, labora, ministerium tuum imple.* (II *Tim.*, IV, 5.)

Mais si ceux qui passent leur vie dans l'inaction sont si condamnables, que dirons-nous de ceux qui travaillent mal, et qui, faute d'une attention ou d'une science nécessaires, commettent mille fautes dans l'exercice du ministère, de ceux qui, par malice, par esprit de parti, s'efforcent de séduire les âmes; il vaudrait mieux pour eux n'avoir jamais mis la main à l'œuvre; il vaudrait mieux pour eux n'avoir jamais vu le jour, comme Jésus-Christ le disait de Judas : *Melius erat ei, si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Penseriez-vous être justifiés auprès de Dieu, à la faveur de votre ignorance? Sachez que votre ignorance elle-même est crime, et que toutes les fautes qui en sont l'effet ne vous seront pas moins imputées. L'ignorance de ses devoirs, l'inattention dans ses fonctions ne sont jamais pardonnables dans un ecclésiastique; c'est quelque chose de trop grand et de trop essentiel pour pouvoir impunément négliger de s'en instruire ou de les bien remplir : vous êtes libres avant que d'y entrer; mais vous ne pouvez en conscience embrasser cet état, si vous n'êtes dans le dessein et en état d'en remplir les obligations. Car vous ne pouvez en conscience en faire les fonctions, si vous n'êtes en état de vous en bien acquitter : vous qui n'avez pas la science nécessaire, vous qui négligez de l'acquérir, vous vous fermez à vous-mêmes la porte du sanctuaire : *Quia repulisti scientiam, ego repellam te, ne sacerdotio fungaris* (*Osee*, IV, 6), etc. Guides aveugles, en faisant tomber les autres dans le précipice, vous y tombez malheureusement avec eux. Malheur à vous, dont les lèvres dépositaires de la science devaient en répandre les trésors, et qui ne débitez que le poison de l'erreur ou le frivole de l'amusement, ou le danger du crime : *Labia sacerdotum custodiunt scientiam.* (*Malach.*, II, 7.) Etudiez donc sans cesse vos devoirs, travaillez sans relâche dans vos fonctions, puisez pour répandre, amassez pour enrichir, semez pour recueillir; l'oisiveté vous perdrait, et avec vous une infinité d'autres. Le travail vous sauvera, vous et une infinité d'autres. Je vous le souhaite.

DISCOURS

SUR LES DEVOIRS DES PRÊTRES.

DISCOURS Ier

SUR LES PÉCHÉS DES PRÊTRES.

Summi sacerdotes vincientes Jesum duxerunt, et tradiderunt Pilato. (*Marc.*, XV, 1.)

Les princes des prêtres lièrent Jésus, l'amenèrent et le livrèrent à Pilate.

Saint Léon appelle la Passion de Notre-Seigneur le théâtre du monde et le tribunal de Jésus-Christ, parce que toutes les passions humaines s'y montrent avec excès, et sont condamnées avec rigueur. On peut même dire en un sens qu'elle est le tribunal du monde et le théâtre de Jésus-Christ; car si le monde y montre à découvert la noirceur de sa malice, Dieu n'y découvre pas moins la grandeur de ses perfections; et si Jésus-Christ y condamne le monde avec justice, le monde y proscrit Jésus-Christ avec impiété. Ainsi sur le coupable et sur l'innocent s'exerce en même temps dans ces deux tribunaux le chef-d'œuvre de la justice

et le comble de l'injustice : *Nunc judicium est mundi.* (*Joan.*, XII, 31.)

Ce que ce grand saint disait du monde en général, je le dis aujourd'hui du clergé en particulier. La passion de Jésus-Christ est le théâtre et le tribunal du sacerdoce; le Seigneur y a déployé toute la grandeur de cet état sublime, et les prêtres y déploient toute la noirceur de leur malignité; Dieu et les prêtres y prononcent tour à tour leur condamnation. C'est ici le tribunal du sanctuaire; il en part et l'arrêt injuste qui fait mourir le Saint des saints, et la foudre qui dévore les coupables ministres. C'est ici dans ce double sens que ces paroles présentent le jugement des prêtres, jugement qu'ils portent, jugement qu'ils subissent. La croix fait leur gloire et leur honte; ils y trouvent la mort et la vie. Qu'ils y adorent le berceau du sacerdoce, qu'ils y en craignent le tombeau. A son tour Jésus-Christ trouve dans leurs mains et son berceau et son tombeau, sa confusion et sa gloire, sa mort et sa vie. Qui le croirait? ce sont ses propres ministres qui l'ont fait mourir sur la croix, et c'est le Sauveur mourant qui fera périr éternellement ses ministres. Jésus-Christ et les prêtres sont les plus mortels ennemis et les plus redoutables : *Judicium est mundi.*

Développons dans les deux parties de ce discours ces deux étonnantes vérités : faisons sentir le malheur de cette guerre affreuse entre Jésus-Christ et les prêtres, nous en sentirons mieux l'énormité de leurs crimes. Bien des choses pourraient nous en convaincre; l'éminence d'une dignité qu'on dégrade, l'excellence des mystères qu'on profane, le prix des âmes qu'on scandalise, le nombre des bienfaits dont on abuse, la vivacité des lumières qu'on combat; tout servirait à nous en faire le plus hideux tableau. Mais ne sortons pas de notre sujet; la passion de Jésus-Christ réunit tout et ne laisse rien à dire : il faut nous rapprocher de la croix pour en voir en plein la difformité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On est surpris, en lisant l'histoire de l'Evangile, de ne voir qu'un ou deux prêtres touchés de la doctrine et des miracles de Jésus-Christ encore n'est-il pas certain qu'ils en eussent le caractère. Le monde voit avec autant d'admiration que de respect les prodiges qu'il opère, les exemples qu'il donne, les grâces qu'il répand. Les publicains, les femmes débauchées, les plus grands pécheurs donnent des marques éclatantes de conversion ; des milliers d'hommes oublient le boire et le manger pour le suivre des journées entières dans le désert : des démons mêmes tremblent et abandonnent les corps des possédés, et on trouve à peine un Nicodème, un Nathanaël qu'on croit avoir été prêtres, qui l'écoutent avec plaisir; un Simon le pharisien qui lui donne à manger; encore même les deux premiers le font-ils de si mauvaise grâce qu'ils n'osent l'aborder qu'en cachette et pendant la nuit, et le dernier manque à toutes les règles de la bienséance, lors même qu'il le reçoit dans sa maison, tant il est rare, difficile, et presque impossible que des prêtres se convertissent. Revient-on de ses égarements quand, malgré tant de lumières et de grâces, on a pu vaincre les remords de la conscience?

Non-seulement les prêtres ne sont pas convertis à la prédication de Jésus-Christ, mais qui pourrait se persuader qu'ils en ont été les adversaires, qu'on n'a presque trouvé d'obstacle que de leur part? Un grand nombre de laïques n'a pas profité de ses instructions, il est vrai; mais du moins ils ne se sont pas déclarés contre lui, ils ont persévéré dans leurs erreurs et dans leurs désordres, mais les prêtres seuls ont combattu la vérité; les laïques ont montré de l'impatience, du dégoût, de la faiblesse; les prêtres seuls ont mis tout en œuvre pour le surprendre et pour le perdre. Divisés entre eux en divers sectes de pharisiens, d'hérodiens, de sadducéens, ils se sont tous réunis contre lui : *Principes convenerunt in unum.* (*Matth.*, XXII, 34.)

Tantôt ils ont tâché d'éloigner le peuple de sa personne. Il y a sept jours dans la semaine, disait le prince de la synagogue, venez à la bonne heure pendant les six pour vous faire guérir; mais il ne vous est pas permis de chercher le jour du sabbat la guérison de vos maladies. A ces avis malins succèdent bientôt les menaces et les foudres ecclésiastiques; on excommunie, on chasse de la synagogue ceux qui allaient l'entendre : *Statuerunt ut e synagoga ejicerentur qui audiunt illum.* (*Joan.*, XII, 42.) L'aveugle-né, miraculeusement guéri, en fut honteusement chassé pour avoir voulu prendre sa défense. Tantôt ils s'efforcent de diminuer l'éclat de ses miracles : c'est un magicien, disent-ils, qui ne fait des prodiges que par la vertu du prince des ténèbres : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia.* (*Marc.*, III, 22.) Rendez gloire à Dieu, disent-ils d'un air dévot à cet aveugle; avouez que cet homme ne vous a point guéri et qu'il n'est qu'un pécheur, aussi n'en faisons-nous aucun cas, et aucun de nous n'est à sa suite; ils font venir son père et sa mère, ils leur font mille questions pour trouver quelque moyen d'éluder la vérité du miracle; ils le maudissent et lui disent mille injures, parce qu'il ne veut pas méconnaître son bienfaiteur. Que n'a pas risqué le Lazare après sa résurrection? Ne voulaient-ils pas par une seconde mort ôter du monde un témoin toujours subsistant d'une si grande merveille? *Cogitaverunt ut Lazarum interficerent.* (*Joan.*, XII, 10.) Tantôt ils ont répandu contre lui les plus noires calomnies; c'est un ivrogne, disaient-ils, un homme livré à la gourmandise: *Homo vorax et potator vini.* (*Matth.*, XI, 19.) C'est le fils d'un charpentier, un misérable qui n'a auprès de lui que la lie du peuple : *Nunquid aliquis ex principibus sequitur eum?* (*Joan.*, VII, 48.). C'est un pécheur qui ne mange que chez les publicains, il n'est environné que de femmes de mauvaise vie : *Cum publicanis manducat* (*Luc.*, V, 30); c'est un

blasphémateur qui usurpe sur Dieu même le droit inaliénable de remettre les péchés : *Hic blasphemat, quis potest remittere peccata nisi solus Deus?* (*Marc.*, II, 7.)

Tantôt ils sont venus d'une manière plus couverte pour tâcher de le surprendre par des demandes captieuses ; sous les dehors perfides d'un respect et d'une confiance apparente ils viennent, disent-ils, le consulter sur leurs difficultés, pénétrés d'estime pour sa droiture et ses lumières : *Scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces.* (*Matth.*, XXII, 16 ; *Marc.*, XII, 14.) On veut savoir son avis sur l'obligation de payer le tribut à César, sur la résurrection des morts, sur le baptême de Jean-Baptiste, sur le mariage d'un frère avec sa belle-sœur, sur les cérémonies de la loi, sur l'observation du sabbat. C'est une femme adultère qu'on mène à ses pieds pour la juger. C'est un miracle qu'on attend de lui pour constater sa mission, des preuves de sa divinité qu'on voudrait bien voir. Que sais-je? est-il d'artifice que ces indignes prêtres n'aient mis en œuvre contre lui, soit pour le rendre suspect au prince, soit pour le rendre odieux au peuple, soit pour le commettre avec la synagogue, soit pour l'embarrasser dans leurs questions, soit pour le condamner dans sa doctrine ou dans sa conduite, ou même dans ses disciples? *Ut caperent eum in sermone.* (*Luc.*, XX, 20.)

Tous les artifices ayant été inutiles, ou plutôt n'ayant servi qu'à le faire encore plus admirer, on a recours à la force ouverte ; on l'entraîne sur le haut d'une montagne pour le précipiter ; on prend des pierres pour le lapider ; on envoie des soldats pour se saisir de sa personne ; on ose même faire une décision authentique de la nécessité de sa mort, et prononcer comme un oracle que l'intérêt public le demandait. Oracle en effet plus vrai qu'ils ne pensent ; mais dans un sens bien différent de celui qu'envisageait leur malice : *Expedit unum hominem mori pro populo.* (*Joan.*, XVIII, 14.) Mais plus religieux, plus éclairés que les ministres des autels, les laïques se déclarent pour lui, les soldats s'en retournent charmés de sa doctrine et protestent que jamais homme n'a si bien parlé. Tout le peuple l'écoute avec admiration : *Omnis populus erat suspensus.* (*Luc.*, XIX, 48.) Ils s'empressent pour l'aborder, à peine lui laissent-ils le temps de manger un morceau : *Vix poterat panem manducare.* (*Marc.*, III, 20.) Ils le cherchent de toutes parts pour le faire roi, chacun l'invite à venir dans sa maison, et les prêtres, les prêtres seuls forment le dessein barbare de lui ôter la vie. Quand il leur en fait des reproches, ils ont l'impudence de le désavouer ; mais, à leur honte, le peuple, trop bien instruit de leurs projets, le leur reproche en face : *Nonne hic est quem quærunt occidere?* (*Joan.*, VII, 25.)

Quel est donc le motif de cette injuste conduite? Ah ! les prétextes manquent-ils à des prêtres? Le mensonge et la calomnie viennent au secours d'une malice déterminée, à qui la sainteté, la vérité même ne laissaient aucune prise. Vous avez vu avec horreur les fureurs que la malignité vomissait contre lui ; mais le véritable fonds de ce mystère d'iniquité, c'est une envie secrète de ses talents, de ses miracles, de ses succès : *Hic homo multa signa facit.* (*Joan.*, XI, 47.) Leur orgueil, piqué à l'excès, ne peut voir sans dépit que tout le peuple les abandonne pour écouter ce nouveau maître qui débite sa doctrine avec tant d'autorité, et qui fait de toutes parts de si rapides progrès : *Omnis turba post eum vadit.* (*Marc.*, II, 13.) Tel est le caractère de la haine et de l'envie, péchés ordinaires aux prêtres : les crimes grossiers sont trop frappants, pour être si aisément commis ; la crainte et l'honneur y mettent une barrière salutaire. Mais pour les péchés de l'esprit, qu'on se justifie si bien à soi-même, qu'on justifie si souvent aux yeux du public, ces péchés diaboliques qu'on commet avec tant de réflexion, et où l'esprit des ténèbres fait glisser tant de noirceur, tels sont les excès de ces personnes qui ne sauraient être médiocrement coupables, mais dans qui l'assemblage du bien et du mal, de la dignité et de la bassesse, des connaissances et de la malice, fait la plus étrange corruption. C'est ce qui dans tous les temps a bouleversé l'Eglise, élevé autel contre autel, changé le temple en un champ de bataille, armé le sanctuaire contre lui-même et porté dans le lieu saint l'abomination de la désolation : *Plenum est amaritudine et dolo.* (*Rom.*, III, 14.) Malheur à ceux qui sur les pas de Coré, Dathan et Abiron, veulent dominer dans le tabernacle ! leur révolte peut-elle échapper au châtiment de ceux dont ils suivent les traces? L'enfer va les engloutir tout vivants.

On couvre cependant ces criants excès de mille voiles spécieux ; on veut, dit-on, sauver la patrie et ne pas l'exposer à la dernière désolation. Si on laisse vivre ce prétendu Messie, les Romains irrités détruiront notre nation ; il est de l'intérêt public de leur immoler ce juste objet de leurs ombrages : *Venient Romani, et tollent locum nostrum.* (*Joan.*, XI, 48.) On veut, dit-on, ménager les intérêts de Dieu et la gloire de son culte ; peut-il souffrir qu'on viole impunément le sabbat et qu'un homme s'arroge le droit de remettre les péchés? *Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus?* (*Marc.*, II, 7.) Ce sont les lois de la modestie qu'on veut garder, la réputation même de cet homme qu'on veut conserver ; peut-il ignorer, s'il est prophète, que Madeleine, qu'il souffre à ses pieds, est une femme dont les approches le déshonorent : *Sciret quoniam peccatrix est.* (*Luc.*, VII, 39.) Zèle des âmes, gloire de Dieu, soumission à l'autorité, en un mot tout ce qu'il y a de plus sacré, tout vient au secours pour tendre des piéges à l'innocence : *Laqueum paraverunt pedibus ejus.* (*Psal.* LVI, 7.) L'hypocrisie de sa conduite vient encore épaissir le voile perfide et donner plus de poids à l'imposture. Croirait-on capables des plus noirs forfaits

ceux qui donnent la dîme de la menthe et de la rue? croirait-on capables d'avaler un chameau ceux qui font tamiser l'eau pour en ôter le moindre moucheron?

Quels désordres ne causent pas ces exemples, d'autant plus pernicieux, que ceux qui les donnent sont plus respectables? Les mauvais prêtres sont comme les dieux des païens, ils autorisent, ils divinisent en quelque sorte le crime par leurs exemples; c'est un Jupiter incestueux, un Mars emporté. La théologie païenne, enfantée par la passion, s'en faisait un sacrilége prétexte. Le vice abuse-t-il moins aujourd'hui des monstrueux modèles que lui fournit le sanctuaire? ministres du Seigneur, vous vous glorifiez de votre illustre origine, et vous ne sentez pas que vous y dérogez par vos mœurs. Quel contraste entre le sacerdoce et le péché, une dignité éminente et une vie infâme, l'élévation du caractère et la bassesse des sentiments, la gloire de l'état et l'horreur du scandale! Ce sont les vertus qui font la vraie noblesse . un roi est plus roi par le cœur que par le diadème. Le vice, au contraire, dégrade plus que la naissance et la fortune : on est plus de la lie du peuple par le désordre des passions que par les emplois les plus mécaniques.

Cette fureur ecclésiastique n'avait encore paru que légèrement pendant la vie du Sauveur, mais à sa mort elle alla jusqu'aux derniers excès. Oui, ce sont les prêtres, je le disais au commencement, qui furent la cause de la mort de Jésus-Christ ce sont les prêtres qui l'ont projetée, qui en ont ménagé l'exécution, qui l'ont fait mourir en effet. Je ne dis pas que c'est un prêtre qui l'a renié par trois fois et même le plus éminent des prêtres, qu'il a ajouté le serment, l'anathème, le blasphème à la honteuse apostasie. Je ne dis pas que les apôtres, qui étaient pour lors revêtus du sacré caractère, l'ont tous abandonné; qu'à peine le jeune saint Jean ose le suivre de loin sur le Calvaire, quoiqu'un nombre de femmes lui offrent des secours dans le chemin, qu'elles demeurent au pied de sa croix jusqu'à son dernier soupir; et que la femme de Pilate elle-même, quoique idolâtre, sollicite auprès de son mari la grâce de celui dont les prêtres poursuivaient la mort, et que la Madeleine le suive jusqu'à son tombeau pour l'y embaumer.

Mais n'est-ce pas un prêtre qui l'a trahi, qui l'a vendu à ses ennemis pour une somme de trente deniers qu'il avait reçue de la main des prêtres ; qui se mit à la tête des soldats envoyés pour se saisir de sa personne; qui leur recommande de bien prendre leurs sûretés pour ne pas le manquer; qui, pour réussir dans son noir dessein, abuse de la confiance dont on l'avait honoré, conduit la troupe dans un lieu écarté que lui seul pouvait connaître, et se sert du gage le plus touchant de l'amitié, comme d'un signal, pour le leur faire connaître et le leur livrer? *Quemcunque osculatus fuero ipse est; tenete eum.* (*Marc.* XIV, 44.)

Mais, ce que je vous prie de bien remarquer, ne sont-ce pas les prêtres qui seuls ont positivement concerté, ménagé, exécuté sa mort? Depuis longtemps le dessein en était pris; Caïphe avait prononcé cet arrêt que l'Evangile appelle prophétie : *Expedit unum hominem mori pro populo.* (*Joan.*, XVIII, 14.) On tramait secrètement cette affaire, on ne voulait pourtant pas la faire éclater le jour de la grande fête de Pâques, de peur que le peuple plus équitable et plus religieux que les prêtres mêmes, ne se soulevât pour sauver la vie à l'innocent : *Non in die festo, ne forte tumultus fieret in populo.* (*Marc.*, XIV, 2.) On épiait avec soin une occasion favorable; elle ne se présenta que trop, cette occasion ; hélas, trop funeste ! l'infâme marché fut bientôt conclu, les deux passions ecclésiastiques, l'intérêt et l'envie s'en mêlaient; en fallait-il davantage pour le succès? L'une fait tout promettre au jaloux ministre, l'autre tout accepter au traître disciple. Les prêtres donnent donc à un prêtre avec une somme d'argent une troupe de gens armés. Les soldats étrangers ne leur suffisent pas, leurs domestiques pleins de l'esprit de leurs maîtres sont chargés de l'entreprise, et celui du grand prêtre en eût longtemps porté la marque, si Jésus-Christ par un miracle n'eût rétabli son oreille, que saint Pierre avait coupée. Ce n'est pas même assez à leur gré d'y avoir envoyé leurs gens, et d'avoir mis Judas, un prêtre, à leur tête; l'affaire les intéresse trop pour s'en rapporter en entier à la fidélité des autres, ils y vont eux-mêmes, ils se saisissent de Jésus-Christ, le lient étroitement et l'entraînent d'une manière indigne à Jérusalem : *Principes sacerdotum et magistratus templi qui venerant*, etc. (*Luc.*, XXII, 52.)

Il fallait bien que ceux qui violaient toutes les lois de la justice et de l'humanité observassent les règles de la bienséance ; Caïphe fait honnêteté de son prisonnier à Anne, son beau-père, et celui-ci plein de politesse le lui renvoie aussitôt. Soleil, vous ne fûtes pas témoin de l'indigne comédie que jouèrent ces malheureux prêtres, ministres des démons, plutôt que du Dieu vivant; vous n'en fûtes pas témoin : vous auriez caché vos rayons, comme vous les cachâtes à sa mort. On le mène donc au tribunal du grand prêtre, où par une nouvelle comédie on voit ces enfants de Bélial s'asseoir froidement, interroger juridiquement, écouter gravement, prononcer solennellement, et par un zèle prétendu de la gloire du Dieu qu'ils outragent, déchirer leurs vêtements d'indignation, en lui supposant un blasphème. La sentence portée, ils descendent de leur tribunal, se mêlent avec les soldats et par un excès inouï dans des juges, incroyable dans des juges ecclésiastiques, ou plutôt dont des juges ecclésiastiques sont seuls capables, ils font lâchement l'office de bourreaux, lui arrachent les cheveux, lui crachent au visage, le meurtrissent de mille coups, et lui font toute sorte d'insultes. Enfin ne pouvant condamner personne à mort, et

voulant même s'épargner l'odieux de la condamnation en le rejetant sur un autre, ils ont recours au bras séculier pour faire périr, à quelque prix que ce soit, ce qu'ils haïssent, aux dépens de leur propre autorité.

Consolons-nous, on va lui rendre justice, puisqu'il échappe enfin aux mains des prêtres. En effet Pilate, laïque, étranger, homme de guerre, idolâtre, le déclare innocent, et veut absolument le sauver ; il plaide sa cause, il cherche tous les moyens de le leur arracher; il demande pour lui la grâce qu'on accorde aux criminels le jour de Pâques, il les envoie à Hérode pour se débarrasser de leurs poursuites, il lave ses mains et les rend responsables de tout. Hérode à qui on l'amène, se moque de lui, il est vrai ; mais enfin s'il est aveugle, il n'est point barbare ; s'il le méconnaît, il ne répand pas son sang ; s'il le traite sans respect, il le laisse sans le condamner. Le mépris, l'insulte ne suffisent pas au clergé, le sang de l'innocent peut seul assouvir sa fureur.

Que dis-je en effet, échapper aux mains des prêtres ? Leur échappe-t-on donc si aisément ? Savent-ils ce que c'est que de pardonner ? Ils le poursuivent à outrance, chez l'un et l'autre de ces juges ils l'accusent opiniâtrément : *Erant constanter accusantes eum.* (*Luc.*, XXIII, 10.) Quel est donc son crime ? leur demande Pilate. Choqués de cette espèce de démenti, et voulant une déférence aveugle pour leurs paroles, pensez-vous, disent-ils, que des gens de notre caractère se chargeassent de le poursuivre, si ce n'était un scélérat ? Nous croyez-vous capables d'une injustice ? Ce magistrat leur demande des preuves, ils cherchent de toute parts et achètent enfin de faux témoins : *Quærebant falsum testimonium.* (*Matth.*, XXVI, 59.) Pilate refuse encore de prononcer ; mais les prêtres savent trouver des ressources et prendre les grands par leur faible. Si vous l'épargnez, disent-ils, sachez que c'est à César même que vous déplaisez. Nous n'avons d'autre roi que César : cet homme est un séditieux qui détourne les peuples de l'obéissance et les empêche de payer le tribut : *Seducit turbas.* (*Joan.*, VII, 12.) Tout cela ne suffisant pas pour déterminer Pilate, ces gens si éloignés des tumultes populaires font agir tumultueusement la populace pour intimider le gouverneur par la crainte d'une sédition : *Concitaverunt turbas.* (*Marc.*, XV, 11.) Pilate a beau représenter son innocence, que peut-on espérer d'un clergé animé et d'un peuple séduit par des idées de religion ? Pilate a beau le mettre en parallèle avec Barrabas, animée par les prêtres, cette populace insensée préfère le dernier des malheureux à un Dieu. Il a beau le faire flageller et le leur présenter dans un état capable de toucher les plus inhumains, est-il de l'humanité dans les prêtres? *At illi magis invalescebant.* (*Luc.*, XXIII, 5.) Il a beau prendre le peuple par des motifs de religion et laver ses mains en leur présence pour leur faire craindre de se rendre coupable de cette mort, est-ce par la conscience qu'on prend les prêtres, ignorent-ils l'art de lever les scrupules?

Tantum relligio potuit suadere malorum!

Pilate succombe enfin ; Jésus-Christ est condamné : les prêtres triomphent d'une sentence qu'ils ont arrachée à sa faiblesse, mais leur fureur n'est pas encore assouvie. Pilate, par un reste de respect pour son prévenu, écrit sur le haut de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des juifs.* Cette demi-justification les blesse : *Non*, disent-ils, *écrivez seulement qu'il s'est dit roi des juifs.* (*Matth.*, XXVII, 37; *Marc.*, XV, 26; *Joan.*, XIX, 21.) Ils ne se contentent pas qu'on exécute l'arrêt, ils veulent en être les témoins, et se repaître du barbare spectacle de sa mort, et le suivent au Calvaire. Ils ont même l'inhumanité de l'insulter dans les derniers moments où l'on plaint les plus criminels. Sauve-toi toi-même, lui disent-ils, toi qui te prétends Fils de Dieu; descends de la croix et nous te suivrons. (*Matth.*, XXVII, 42; *Marc.*, XV, 32.) Il prétendait sauver les autres et il ne peut se sauver lui-même. Il appelle Elie, voyons si ce prophète viendra à son secours : *Alios salvos fecit, seipsum*, etc. (*Luc.*, XXIII, 35.)

Non, sa mort même, toute cruelle, tout ignominieuse qu'elle est, ne les satisfait pas encore, ils le poursuivent jusque dans le tombeau et ne laissent pas en repos ses tristes cendres. Ce séducteur, disent-ils à Pilate, a dit qu'il ressusciterait dans trois jours. Ses disciples pourraient bien enlever furtivement son corps, et faire croire au peuple qu'il est ressuscité. Prévenons une erreur plus dangereuse que la première. Pilate, bien éloigné de cet acharnement, s'en décharge sur eux. Ils mettent donc des gardes autour du sépulcre, ils en scellent soigneusement la pierre : et la résurrection s'étant faite, malgré tous leurs efforts, ils corrompent les gardes à force d'argent, pour leur faire dire que le corps a été enlevé par ses disciples pendant qu'ils étaient endormis : *Venerunt discipuli.* (*Joan.*, XX, 10.)

On ne voit pas les laïques en venir à ces monstrueux excès. Un soldat, il est vrai, lui donne un soufflet en présence des juges; mais ce ne fut que pour l'amour des prêtres. Est-ce ainsi, lui dit-il, que vous répondez au pontife? Les gardes le maltraitent, les bourreaux le crucifient, mais ils ne font qu'obéir au commandement des prêtres : on l'outrage dans la prison, mais ce n'est qu'à l'exemple des prêtres; les injures des soldats ne sont que l'écho de leurs insultes; les crachats des uns et des autres se mêlent sur son adorable visage. Le peuple demande sa mort, ce sont les prêtres qui l'y engagent; un des voleurs le maudit, il ne fait que se joindre aux prêtres. Au contraire un autre voleur se convertit, le centenier frappe sa poitrine, le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les pierres se fendent, toute la nature est dans le désordre; les prêtres seuls, plus insensibles que les rochers, plus endurcis que les païens, ne sont touchés de rien.

Bien plus, ils portent jusqu'au delà du tombeau leur fureur et leur rage, et poursuivent Jésus-Christ dans ses disciples.

Saint Etienne lapidé, saint Pierre dans les fers, saint Paul traîné à tous les tribunaux, saint Jacques précipité du haut du temple, éprouvent bientôt le sort de leur maître. Des milliers de laïques se convertissent à la prédication des apôtres, la Synagogue l'a proscrit; toute la Judée est ébranlée, la Synagogue s'obstine ; l'empire romain ouvre les yeux à la vérité, la Synagogue les ferme ; le monde entier se déclare pour le Messie, la Synagogue le combat.

Ainsi dans tous les temps, les plus grands malheurs de l'Eglise sont venus de la part des prêtres : il n'est presque point d'hérésie qui n'ait eu pour chef quelque ministre des autels ; Pélage, Eutychès, Luther étaient prêtres et religieux; Arius, Célestius, Calvin, étaient des ecclésiastiques ; Julien, Paul de Samosate étaient des évêques; Nestorius, Macédonius, Photius des patriarches. Le cardinal de Volsei et l'archevêque de Cantorbéry furent les principaux auteurs du schisme d'Angleterre. L'Eglise qui déplore la chute de Tertullien, d'Origène, d'Osius, avait admiré l'étendue de leurs lumières, la vivacité de leur foi, leur constance dans les tourments. Ce sont des antipapes qui ont formé plus de vingt schismes et armé les royaumes les uns contre les autres : *Egressa est iniquitas a senioribus populi.* (*Dan.*, XIII, 5.) Les peuples trompés ou mal instruits, et ne pouvant chercher d'autres maîtres, se font un devoir de leur confiance. Voici un homme de la race d'Aaron, se disent-ils, comme les Machabées, il ne saurait nous tromper. Cependant il porte le fer et le feu, et ce guide aveugle entraîne avec lui dans le précipice l'aveugle infortuné qui le suit : *Ex semine Aaron venit, non decipiet nos.* (I *Mach.*, VII, 14.)

Le prophète Ezéchiel fait une peinture bien vive de l'énormité des péchés des prêtres. Venez, lui dit l'Esprit-Saint, que je vous montre les abominations d'Israël, et vous verrez si je punis sans raison. J'entrai en esprit dans le temple, et j'y vis beaucoup de personnes qui adoraient toute sorte d'animaux et de reptiles. Soixante-dix des plus considérables leur offraient de l'encens. Allons plus loin, continua l'Esprit de Dieu, et vous verrez encore de plus grands excès. Je vis plusieurs femmes débauchées qui chantaient la mort d'Adonis. Ce n'est pas tout, poursuit le Seigneur, vous allez voir de plus monstrueux désordres : *Videbis abominationes majores.* (*Ezech.*, VIII, 6.) J'aperçus vingt-cinq prêtres entre le vestibule et l'autel, qui tournaient le dos au temple et adoraient le soleil levant. A n'en juger que par les apparences, ce crime paraîtra bien au-dessous de plusieurs autres; mais le caractère auguste des coupables en augmente l'énormité, jusqu'à le faire regarder comme le comble des forfaits : *Vidisti certe, propheta, abominationes pessimas.* (*Ibid.*)

Quelle douleur pour Jésus-Christ de se voir, non-seulement l'objet des attentats de sa créature, comme dans tous les crimes, mais la victime et le jouet de ses propres ministres et de ses plus chers confidents. C'est sur la croix qu'il a institué le sacerdoce, puisque c'est sur la croix qu'il a consommé le sacrifice qui en fait l'essence. Mais, hélas! que l'on peut bien dire qu'il a enfanté dans la douleur le sang et les larmes; ce cher Benjamin a coûté la vie à celui qui l'a mis au monde. On peut bien l'appeler *Bénoni* (*Gen.*, XXXV, 18), comme le fils de Rachel, c'est-à-dire le fils de ma douleur. Prêtres du Seigneur, que vous coûtez cher à votre Maître! *Filius doloris mei.* (*Ibid.*) Ne permettez pas, ô mon Dieu, que cette passion et ce sang adorable que les prêtres ont profané, retombent à jamais sur nous pour notre condamnation ; car si d'un côté ils ont fait par leur crime la passion du Sauveur du monde, de l'autre la passion du Sauveur du monde fera le comble de leur malheur.

SECONDE PARTIE.

La sentence que les Juifs portèrent contre eux-mêmes en disant à Pilate que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, s'exécute tous les jours sur ce peuple ingrat de la manière la plus terrible. Depuis dix-sept siècles errants dans toute la terre, le jouet de tous les peuples, esclaves de toutes les nations, sans temple, sans ministre, sans sacrifice, ils sentent le poids accablant de leur dureté. Ce sang adorable répandu pour leur salut, est devenu la funeste cause de leur réprobation : *Sanguis ejus super nos.* (*Matth.*, XXVIII, 25.) Mais personne n'a plus de part que les prêtres à ce funeste effet, c'est sur eux que retombe à plomb ce sang adorable. Semblable à cette eau de probation qu'on employait dans l'ancienne loi pour s'assurer de la fidélité des femmes accusées d'adultère, et qui par la puissance de Dieu devenait un poison pour les coupables et une consolation pour les innocents, on peut dire aussi qu'en buvant ce sang dont la distribution leur est confiée, ils boivent leur condamnation ou leur salut. Saint Paul l'a dit de toutes les communions sacriléges ; mais quel autre trouve plus que les prêtres son jugement dans le sang d'un Dieu ? *Sanguis ejus super nos.*

C'est ici le sang de l'innocent Abel qui crie vengeance; ses frères, ses amis, ses ministres, sont devenus ses meurtriers : la terre indignée qui a reçu ce sang élève la voix pour demander leur punition : *Sanguis fratris tui clamat ad me de terra.* (*Gen.*, IV, 10.) C'est le sang du juste Naboth, versé par Achab et Jézabel, ceux dont l'autorité devait servir à le défendre. Triste prélude du sang impie de ce prince, qu'on verra abandonné aux chiens dans le même endroit où le sang innocent a été répandu : *Canes lingent sanguinem Jezabel.* (III *Reg.*, XXI, 19.) C'est de ce sang précieux qu'on signera l'arrêt irrévocable de leur condamnation. L'histoire ecclésiastique nous apprend que dans un concile, pour écrire la sentence prononcée contre un hérésiarque, les Pères assemblés trempèrent la plume dans le sang de Jésus-Christ. Image, hélas! trop naturelle de la conduite que tiendra le Sauveur

contre les prêtres; son propre sang dont ils étaient les dispensateurs, servira à écrire l'anathème qui doit les foudroyer.

Dans tout le cours de sa mission, le Sauveur n'a paru irrité que contre les prêtres. Il excuse avec bonté Madeleine contre les soupçons d'un prêtre, il pardonne à la femme adultère et semble la venger des accusations des prêtres; il prend contre les prêtres la défense de ceux qui se faisaient guérir le jour du sabbat; indulgent pour tous les autres, il ne passe rien aux prêtres; il guérit tous ceux qui l'approchent, il va chez ceux qui le demandent, il s'offre même à plusieurs; il a pitié du peuple qui le suit dans le désert, et multiplie des pains pour le nourrir. Tous ses pas sont marqués par des miracles, tout le monde y a part; mais on ne voit pas dans l'Evangile qu'il en ait fait aucun en faveur des prêtres. Il va manger chez les publicains, il se laisse aborder, presser, incommoder de tout le monde; il instruit les peuples d'une manière familière et par les plus simples paraboles; mais, à l'égard des prêtres, ce n'est plus le même homme: il ne leur parle que pour les reprendre, il le fait avec une fermeté qui, selon nos mœurs, semble tenir de la dureté et de l'indignation: on dirait qu'il ne peut les souffrir. Jusques à quand, dit-il, serai-je obligé de vous supporter? ne serai-je jamais délivré de cette race de vipères? *Usquequo vos patiar?* (*Matth.*, XVII, 16.)

Que ne leur dit-il pas? Malheur à vous, hypocrites, sépulcres blanchis, qui brillez au dehors et renfermez la plus dégoûtante pourriture; vous lavez le dehors des plats et vous y laissez au dedans la corruption; vous n'agissez que par vanité; vos longues prières, vos jeûnes excessifs, vos abondantes aumônes ne sont que des adresses de votre vanité pour surprendre les suffrages du peuple; vous avez reçu votre récompense. Prétendus missionnaires, qui parcourez les terres et les mers pour faire un misérable prosélyte et le damner avec vous, vous tâchez de surprendre la veuve et l'orphelin; l'esprit d'intérêt qui vous domine vous fait briser les liens les plus étroits de la nature, et pourvu qu'on vous apporte abondamment, vous vous embarrassez fort peu que les enfants laissent périr leurs pères. On ne trouve, ce semble, dans la vivacité de ces reproches, ni la modération qui persuade, ni la douceur qui gagne, ni la bienséance qui se fait écouter, encore moins cette bonté engageante qui faisait dire à l'Epouse des Cantiques, que le miel et le lait coulent de ses lèvres. Qu'il devait être irrité pour paraître si différent de lui-même, cet homme doux et humble de cœur par excellence! Mais qu'ils doivent être énormes les péchés qui peuvent faire méconnaître la douceur dans le zèle d'un Dieu!

Rien en effet de plus détestable que le péché dans des personnes si élevées; c'est une profanation de l'état le plus sacré. Sainteté des fonctions, sainteté des pouvoirs, sainteté des obligations, sainteté du caractère. Tout est profané par le péché: c'est une désertion de l'état. Paroles données, engagements pris, profession déclarée, tout est détruit par le péché; c'est une apostasie. Mais rapprochons tous ces traits de la passion du Sauveur, qui est la véritable source de la gloire et de la sainteté du sacerdoce, surtout dans la nouvelle alliance, et nous en sentirons mieux l'excès de l'indignité. La passion de Jésus-Christ est pour les prêtres la faveur la plus signalée; c'est donc la plus noire ingratitude de l'oublier. Le mérite de cette passion est le trésor le plus précieux pour eux et pour les autres; c'est donc la plus grande injustice de le perdre. Les vertus de la passion sont le plus beau modèle qu'ils ont toujours devant les yeux; c'est donc le plus affreux contraste de ne pas s'y conformer. Le fruit de la passion est l'unique espérance du genre humain. Quelle ressource reste-t-il donc à un prêtre qui le rend inutile?

Sentez-vous, prêtres, la part singulière que vous avez, par votre état, à la passion du Sauveur du monde? jamais les laïques n'y en eurent autant que vous. Jésus-Christ a été le premier, le véritable, l'unique prêtre selon l'ordre de Melchisédech; il a offert le seul sacrifice digne de Dieu, lui-même il en fut la victime; tel que le paradis terrestre d'où sortaient quatre fleuves qui arrosaient toute la terre, le sacerdoce de la loi de nature, celui de la loi écrite, celui de la loi de grâce viennent tous de la même source. Le monde n'a jamais eu rien à immoler d'agréable à Dieu que par l'union à cette hostie adorable; les anciens sacrifices n'en ont été que l'image. C'est lui que peignait Abel, que représentait Melchisédech, qu'annonçait Isaac, que figuraient tous les animaux qu'on égorgeait dans le temple. Mais ce n'est plus son image: par une faveur plus signalée, c'est son corps et son sang, c'est sa personne que nous immolons. Peut-on plus glorieusement tenir la place de ce grand pontife, qui est entré dans le Saint des saints, couvert de son sang, qu'en répandant ce sang même en qualité de ses ministres? Nous tenons sa place d'une manière si marquée qu'il y a un temps à la messe où, parlant en son nom et nous appliquant ses paroles, nous avons droit de dire: *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* La croix fait donc notre gloire, les abaissements d'un Dieu font notre élévation, ses souffrances notre couronne, son sacrifice notre état; c'est par sa croix que nous sommes au-dessus des rois et des anges dont les pouvoirs et les fonctions sont au-dessous des nôtres.

Mais s'il ne fut jamais de grandeur comparable à celle d'un prêtre, fut-il jamais de bassesse égale à celle d'un prêtre pécheur? Son élévation même fait son abaissement; sa dignité fait sa honte; ne vous en glorifiez pas, prévaricateurs, votre grandeur ne sert qu'à augmenter infiniment vos fautes, tout est grave en vous. C'est un ange, c'est un séraphin, c'est Lucifer qui tombe encore: *Videbam Satanam de cœlo cadentem.* (*Luc.*, X, 18.) La con-

fusion en rejaillit sur Dieu même à qui vous tenez si étroitement. Un prêtre pécheur! *Potuisti peccare!* Profaner le sang qui lui fut confié, porter les coups sur celui qui le fit son ministre! O cieux! soyez dans l'étonnement. Qui n'en serait saisi d'horreur? *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II, 12.) Celui qui a servi de père à Jésus-Christ en lui donnant la vie ecclésiastique, devient son bourreau par les crimes; la même bouche qui l'a enfanté en prononçant les paroles sacrées, lui sert de tombeau; ces mêmes mains qui l'ont reçu comme dans son berceau et sa naissance mystique, s'arment contre lui. Etait-ce donc pour venir dans le sein d'un mauvais prêtre que vous daignez, grand Dieu, descendre du ciel? c'est-à-dire du sein de votre Père, dans l'enfer où vous trouvez ce péché et ce démon qui en sont les maîtres. Ah! si selon saint Paul, un péché mortel dans un laïque crucifie de nouveau Jésus-Christ, quelle cruelle mort, quel affreux supplice ne lui fait pas souffrir le péché mortel d'un ministre? *Obstupescite, cœli, super hoc.*

A ce premier contraste d'une dignité sublime avec des fautes qui dégradent au-dessous des bêtes, ajoutons-en un second des vertus que Jésus-Christ pratique dans sa Passion, avec les péchés de ceux qui en font tous les jours la mémoire. Quel affreux parallèle! l'orgueil est-il supportable auprès d'un Dieu anéanti jusqu'à la mort et à la mort de la croix? L'avarice est-elle excusable auprès d'un Dieu dépouillé de tout, jusqu'à perdre la vie sur la croix? La sensualité est-elle tolérable auprès d'un Dieu déchiré, brisé, accablé jusqu'à la mort de la croix? Si toutes ces vues sont capables de faire rougir un chrétien, qui, sous un chef couronné d'épines, nourrit des membres délicats, quelle confusion sera-ce pour celui qui porte cette personne adorable entre ses mains, qui chaque jour l'engendre sur l'autel et l'immole à son Père? Ce divin modèle est-il bien loin de vous? Prêtres du Seigneur, de quelque côté que vous tourniez les yeux, vous voyez cette passion divine; tous vos habits sont parsemés de croix, tous ils sont destinés à représenter ce douloureux spectacle. L'autel où vous sacrifiez est un Calvaire, le calice que vous buvez est plein de son sang, l'hostie que vous tenez en est la victime, l'action que vous faites en est le renouvellement, la séparation, la division, la consommation des espèces en sont une vive image. Voyez ces blessures que la lance, les clous, les épines y ont faites, elles sont autant de bouches. Tous les jours, à tous moments, ces grands objets sont sous vos yeux; tous les jours vous les mettez sous les yeux du peuple. Quoi! vous pourriez présenter au peuple, vous pourriez soutenir vous-mêmes cette énorme opposition d'un Dieu docile à vos ordres et vos désobéissances, d'un Dieu anéanti entre vos mains et de votre vanité, d'un Dieu immolé par votre ministère et de vos désordres!

Mais quel regret lorsque vous aurez perdu le fruit précieux d'une passion dont vous étiez dépositaire! les laïques sont au désespoir de n'en avoir pas profité quand il leur était offert. Mais quel comble de désespoir pour un prêtre! Non-seulement il nous fut offert, mais il nous fut confié, nous en étions les dispensateurs et les maîtres. Quoi! je le distribuais aux autres, et je me le suis refusé; je nourrissais les autres, et je suis mort de faim; je remettais les péchés des autres, et je n'ai pas effacé les miens; j'en ai conduit mille autres au ciel et je suis damné! Si quelqu'un est inexcusable, c'est moi; s'il y a quelque désespoir dans l'enfer, c'est pour moi; ce n'est pas goutte à goutte que ce sang a coulé, j'en ai vu des torrents; ce n'est pas une fois que je l'ai profané, c'est cent et cent fois, peut-être toute ma vie. Qui peut compter mes sacriléges? O Dieu! n'êtes-vous pas trop justifié, n'êtes-vous pas trop vengé par cet abîme de misère où je me suis plongé, ou plutôt après des crimes si énormes l'êtes-vous encore assez? Il est donc vrai, il n'est que trop vrai que je ne puis imputer ma perte qu'à moi-même. Un homme si peu soigneux de son salut aura-t-il eu plus de zèle pour celui des autres? *Qui sibi nequam est cui alii bonus erit?* (*Eccli.*, XIV, 5.) De combien d'âmes n'est-il pas comptable? Les fautes d'un prêtre ne peuvent guère être légères ni ses scandales médiocres; par son état il devait être comme le corédempteur du genre humain, et ses péchés en font le coopérateur du démon: par un renversement incroyable, ce même sang répandu pour sauver les âmes devient entre ses mains le poison mortel qui les tue. Qui jamais a plus foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ et mérité les affreux supplices dont parle saint Paul, qu'un prêtre coupable? *Quanto deteriora putatis*, etc. (*Hebr.*, X, 29.) Il vaudrait mieux mille fois qu'on en fît extérieurement les plus indignes usages. Pour un laïque qui en abuse, il n'est funeste que pour lui seul. Mais est-il assez d'enfers pour un malheureux ministre qui, par un prodige diabolique, fait trouver le poison dans le remède, la mort dans la vie, l'enfer dans le paradis? La première mort du Sauveur ne fut pas si cruelle, sa première mort servit à honorer Dieu et à sauver les hommes: *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18, 20.)

Aussi l'indignation contre les prêtres de Jésus-Christ paraît surtout dans sa passion montée jusqu'au comble. Il ne se plaint que d'eux; il ne condamne, il ne punit qu'eux. Pilate paraît plutôt l'objet de sa pitié que de sa colère; Hérode, l'objet de ses mépris que celui de sa haine. Il garde chez l'un un silence qu'on ne peut rompre, chez l'autre un silence qu'on ne peut cesser d'admirer; il ne dit rien aux bourreaux qui le déchirent à la colonne et l'attachent à la croix, mais il se plaint amèrement de tous les prêtres, et il fait bien sentir l'idée qu'il a du péché des uns et des autres. Votre crime est grand, dit-il à Pilate; vous abandonnez l'innocent que vous devriez protéger par votre autorité; mais tout criminel que vous êtes, celui qui m'a livré à vous est

bien plus coupable que vous : *Qui me tradidit majus peccatum habet.* (*Joan.*, XIX, 11.) Il n'épargne pas ses propres disciples ; tantôt il se plaint de les voir plongés dans le sommeil : il revient jusqu'à trois fois, et leur en fait des reproches. Quoi! une heure pousse votre patience à bout, vous ne sauriez veiller avec moi si peu de temps. Tantôt il reprend saint Pierre même de son zèle; et après lui avoir fait connaître sa faute future, à laquelle il se montre déjà si sensible, il le blâme de sa vivacité. Quoi! ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père me présente ? Remettez l'épée dans le fourreau, je ne veux pas être défendu à ce prix. (*Matth.*, XXVI, 52.)

Mais surtout elle éclate cette colère, et contre Judas qui le trahit, et contre les prêtres qui viennent de le prendre, et contre le grand prêtre qui veut le condamner. Jésus-Christ n'a fait dans la vie qu'un seul miracle de rigueur, et ce ne fut que contre les prêtres, lorsqu'ils vinrent le prendre dans le jardin. Il est vrai que les soldats furent entraînés avec eux, mais ce fut uniquement la colère contre les prêtres qui fit partir la foudre; il leur fait les plus amers reproches. Est-ce là votre place ? leur dit-il ; cette noire perfidie convient-elle à votre caractère? pourquoi ne pas agir à découvert ? j'étais tous les jours dans le temple? j'enseignais publiquement ma doctrine, je me livrais à vous sans défense; si je méritais d'être condamné, ne pouviez-vous pas vous saisir de moi, et me punir d'une manière plus digne de votre caractère et de votre zèle? Mais savez-vous bien qui je suis? Je suis Jésus de Nazareth, et vous allez bientôt le connaître. Ce seul mot, comme un coup de foudre, les renverse par terre : dans le même temps, par un miracle bien différent, qu'un laïque peut seul espérer, quoique coupable d'un même crime que le prêtre, mais bien plus excusable par son caractère, il rétablit l'oreille de Malchus, abattue d'un coup d'épée par saint Pierre : *Abierunt retrorsum.* (*Joan.*, XVIII, 6.)

Il ne traite pas moins sévèrement le grand prêtre qui l'avait cité à son tribunal. Ah ! pontife téméraire, vous le jugez aujourd'hui; il daigne paraître à vos pieds. Mais connaissez-vous bien la qualité de cet adorable prévenu? Voilà votre juge. Son pouvoir, bien plus étendu que le vôtre, porte sur l'éternité : il s'étend sur le corps et sur l'âme. Ecoutez-le qui vous l'apprend lui-même. Jamais il n'a eu recours à ces justes menaces contre ses autres calomniateurs ; mais il semble ne pouvoir soutenir l'injure que lui font les prêtres ; il s'arme de toute sa puissance ; il rappelle toute sa rigueur pour les effrayer. Vous le verrez un jour, ce Fils de l'homme, sur un nuage, accompagné de ses anges, environné de majesté, pour vous juger à la rigueur : *Videbitis Filium hominis venientem in nubibus cœli, cum majestate magna.* (*Marc.*, XIII, 26.) Quelle honte, quel désespoir pour vous lorsqu'un si prodigieux changement vous mettra aux pieds de celui que vous osez souffrir aux vôtres, lorsque vous subirez les arrêts de celui que vous osez aujourd'hui condamner, lorsque vous serez livré au démon par l'ordre de celui que vous osez aujourd'hui livrer aux bourreaux !

Rien en effet au jour du jugement ne sera plus accablant que le souvenir de la passion, le signe de la croix paraîtra dans le ciel. Voilà, prêtres, dira le Seigneur, voilà ce que j'ai fait pour vous; voilà ce que vous avez tant de fois renouvelé vous-mêmes. Combien de fois l'avez-vous vue cette croix, combien de fois en avez-vous tracé le signe et opéré le mystère? *Parebit signum Filii hominis* (*Matth.*, XXIV, 30.) Voyez ces plaies des pieds et des mains que vous avez ouvertes, voyez ce corps que vous avez déchiré, cette tête que vous avez couronnée d'épines, cette bouche que vous avez abreuvée de fiel et de vinaigre, ce visage que vous avez couvert de crachats : *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan.*, XIX, 37.) Dieu était trop bon ; vous éprouverez combien il est juste. Vous l'avez méconnu, vous ne le connaîtrez que trop. Alors vous direz aux montagnes : Tombez sur nous, écrasez-nous, dérobez-nous à la face de l'Agneau que nous avons inhumainement égorgé : mais vous chercheriez vainement un asile. Vous boirez le calice jusqu'à la lie, la lumière de Dieu percera jusqu'au fond de votre cœur pour y démêler, pour vous faire sentir toute la noirceur de vos forfaits : *Videbunt et plangent se.* (*Apoc.*, I, 7.)

Enfin quoi de plus affreux que le sort de Judas? Contre qui le Seigneur montra-t-il jamais plus d'indignation? Qui jamais a été plus sévèrement puni? Il l'a fait prédire par les prophètes, et en quels termes? Il ne peut s'empêcher de s'en plaindre à ses disciples, et avec quelle douleur il lui en parle à lui-même et avec quelle force ! Je ne puis vous le dissimuler, il y en a un parmi vous qui doit me trahir. Ah ! si un ennemi m'eût ainsi traité, je m'en serais consolé ; mais que celui qui doit le mieux me connaître, qui a les raisons les plus fortes de m'honorer, celui qui m'approche et le plus librement et le plus près, abuse de cette facilité même, de cette confiance pour lever son bras contre moi ! J'en suis inconsolable. Quelle ingratitude! C'est un monstre. Quelle horreur ! C'est un démon : *Unus ex vobis diabolus est.* (*Joan.*, VI, 71.) Mais qu'il est malheureux ! quels supplices il se prépare ! Il eût mieux valu pour lui ne voir jamais la lumière. A quel laïque le Seigneur a-t-il jamais tenu ce langage ? *Melius erat si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Allez, perfide, ne différez plus vos infâmes projets, délivrez-nous de votre présence : *Quod facis fac citius.* (*Joan.*, XIII, 27.) Ah ! Judas, que faites-vous ? Vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! Que venez-vous donc faire ici? *Osculo Filium hominis tradis?* (*Luc.*, XXII, 48.)

Quelle en fut la suite ? Digne d'un mauvais prêtre : le désespoir et la mort. Judas ne peut soutenir l'horreur de son crime, il fait

lui-même justice à son Dieu ; sa langue répare en quelque sorte sa perfidie par un aveu public du forfait et la restitution du prix qu'il avait reçu ; sa main le punit de ses attentats, il s'arrache une vie dont il avait fait un si criminel usage et dont il était indigne de jouir plus longtemps, et qu'il ne méritait pas de perdre par des mains moins infâmes que les siennes : *Laqueo se suspendit.* (*Matth.*, XXVII, 5.) Aussi la perte d'un prêtre est communément sans ressource, ses fautes sont presque irréparables; car enfin la passion et la croix du Sauveur étant le seul asile du genre humain dans les malheurs, son unique port dans le naufrage, si cette mort devient inutile par la faute même du prêtre, si par sa faute même elle devient sa perte, à qui désormais aura-t-on recours? Hélas ! Dieu s'était donné à lui avec une bonté sans exemple, il se livrait avec une parfaite confiance; il lui obéissait avec une entière docilité, il l'a rendu maître de tout : trésor de sa grâce, il la répandait ; trésor de sa parole, il l'annonçait ; trésor de son corps et de son sang, il le distribuait. Insensible à ces excès de tendresse, il abuse de son crédit pour autoriser ce désordre, de sa puissance pour dissiper ses trésors, de sa faveur pour multiplier les offenses. C'en est donc fait ! Qui pourra nous sauver si le guide nous égare, si le dispensateur dissipe, si le ministre séduit, si le médecin empoisonne, si le père perce le sein?

Mais à qui aura-t-il recours pour lui-même quand il s'arrache le pain de la bouche, qu'il s'empoisonne, qu'il s'égare, qu'il se donne le coup mortel? *Non relinquitur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X, 26.) Judas l'a bien senti. Il eut tort, il est vrai, de désespérer de la bonté de son Dieu. Sa miséricorde est infinie ; elle est assez grande, c'est tout dire, pour pardonner les péchés d'un prêtre. Mais enfin le traître disciple n'a fait d'une manière éclatante en s'arrachant la vie, que ce qui arrive tous les jours en secret. Le sort de Judas n'est pas rare ; on sent trop aussi bien que lui l'énormité du péché pour n'en être pas effrayé. Pourrais-je avoir recours au sang de Jésus-Christ, disait un prêtre au lit de la mort, après l'avoir profané tous les jours pendant cinquante années de sacerdoce ! On vit dans l'endurcissement, on meurt en désespéré, et les prêtres plus que d'autres. Au contraire, quelle consolation, quelle confiance lorsqu'après une vie pure et innocente on se présente au tribunal de celui qu'on a tant de fois immolé et qu'on peut lui offrir ce sang adorable qu'on a répandu sur les autels ! Quel gage précieux de la vie éternelle, que je vous souhaite, etc.

DISCOURS II.

SUR LE SCANDALE DES PRÊTRES.

Absalon sollicitabat corda virorum Israel. (II *Reg.*, XIII, 6.)

Absalon s'efforçait de réduire les Israélites

Révolter des sujets contre leur prince, des enfants contre leur père, c'est faire à tous les deux l'injure la plus sanglante et se rendre coupable du crime le plus odieux. Y employer la dissimulation et la perfidie, tramer sourdement de noirs complots pour armer leur bras parricide, porter le glaive sur la personne sacrée qui mérite tout leur amour et tout leur respect, c'est fouler aux pieds toutes les lois de la religion et de la nature ; mais, quand ces coups partent de la main d'un fils, quand on voit à la tête des révoltés celui que tout engage à les combattre, ce sont des monstres que la terre étonnée ne voit qu'avec horreur, et dont l'histoire fournit peu d'exemples.

Le coupable fils de David a donné à l'univers ce tragique spectacle. Absalon a inondé la Judée de sang pour ôter à son père la couronne et la vie. Il n'a pas tenu à lui que le sang même de ce père, confondu avec celui de ses sujets, n'ait cimenté le trône sacrilége où son ambition avait osé prétendre. Son cœur capable d'enfanter ce monstrueux dessein, n'a pas rougi d'employer pour le faire réussir, la trahison et le mensonge. Enfin, châtié par cette souveraine justice à qui rien n'échappe, il s'est creusé à lui-même le précipice où il a entraîné ceux qu'il avait entraîné dans la révolte.

Le voilà ce parricide, au retour de l'exil d'où la bonté de son roi l'avait rappelé ; rien n'est plus doux, plus humble, plus populaire. Instruit par ses malheurs, il compatit à ceux des autres ; corrigé par les châtiments, il évite avec grand soin tout ce qui pourrait l'en rendre digne. L'école de l'adversité a formé en lui un prince pieux, généreux et fidèle, en qui le saint roi David semble renaître. Le voilà, dit l'Ecriture, à la porte du palais, se familiarisant avec tout le monde, entrant dans le détail des moindres affaires, partageant les peines des affligés, protecteur déclaré de la justice de leurs droits : *Videntur mihi sermones tui recti et boni.* (II *Reg.*, XV, 3.) Il mêle artificieusement les caresses aux paroles les plus flatteuses, il tend la main, il embrasse : *Extendens manum osculabatur.* (*Ibid.*, 5.) Que vous êtes à plaindre, disait-il, affectant un grand zèle pour la justice, d'être si peu écouté avec un si bon droit ! Telle est la négligence du gouvernement, personne n'est chargé de rendre la justice : *Nemo est constitutus a rege qui te audiat.* (*Ibid.*, 3.) Quand pourrai-je, en faveur de tous les misérables, donner une libre carrière à mon zèle et à mon équité? *Quis me constituet ut recte judicem?* (*Ibid.*, 4.) Ainsi s'efforçait-il de gagner peu à peu l'estime et l'amour du peuple, et de débaucher le cœur des innocents Israélites, qui n'avaient garde de pénétrer des desseins dont il dissimulait la noirceur : *Sollicitabat corda virorum Israel.* (*Ibid.*, 6.) Le masque de la religion se joint encore aux apparences trompeuses du zèle et de la justice ; il va accomplir un vœu qu'il a fait, dit-il, dans le temps de sa captivité.

C'est là qu'après avoir pris toutes ses mesures pendant quarante ans avec une constance qu'il n'aurait jamais eue pour Dieu, il

lève enfin l'étendard d'une révolte déclarée; le théâtre change de face. Loin de la cour et à couvert des traits de son père, il dépêche des courriers dans toutes les tribus avec ordre que dès qu'on entendra sonner la trompette on criera de toutes parts : Vive le roi Absalon. La conjuration éclate, on vient à main armée à Jérusalem, on y entre en triomphe, tandis que David, sans défense, à peine averti d'une révolution si subite, cherche dans la fuite le seul asile qui lui reste. L'éclat achève ce que les intelligences secrètes avaient commencé. Tout est entraîné par la rapidité du torrent de l'exemple; et le peuple, qui jusqu'alors content d'admirer les grandes qualités du fils de David, se félicitait de pouvoir espérer un jour un maître si digne de remplir la place de son père ; le peuple, étonné, ébranlé, séduit, emporté par la violence de la séduction, se joint à lui sans savoir ce qu'il fait, et court en insensé détrôner un prince qui faisait son bonheur : *Toto corde universus Israel sequitur Absalon.* (*Ibid.*, 13.)

Il ne portera pas bien loin ses attentats. David est enfin rétabli et vengé par une victoire complète. Mais qui pourrait ne pas verser des torrents de larmes en jetant les yeux sur cette campagne jonchée de plus de vingt mille morts que ses armées victorieuses viennent d'immoler à sa juste colère? Hélas! ce sont des frères qui ont trempé leurs mains dans le sang de leurs frères, un père vainqueur qui a couvert la terre du sang de son fils. Lugubre triomphe, redoutables lauriers, qui ne ceignez qu'à regret son triste front, vous punissez des coupables, il est vrai ; mais lui rendez-vous des sujets, et peuplez-vous les provinces, réparez-vous tant de crimes? Vous le vengez, mais lui rendez-vous son cher fils? Ah! mon fils Absalon, Absalon mon fils, que ne puis-je donner ma vie pour racheter la vôtre! *Quis mihi det ut moriar pro te, fili mi Absalon?* (II *Reg.*, XVIII, 33.) En vain, grand prince, versez-vous des larmes amères sur ces sanglants trophées ; en vain sonne-t-on la retraite pour sauver les malheureux débris d'une armée toujours chère malgré sa révolte ; en vain un monceau de pierres, qui couvre le corps du perfide, laisse à la postérité un monument éternel de vos vengeances. Hélas! ce spectacle d'horreur rend-il la vie à ceux que la mort a couverts de ses ombres? Il satisferait peut-être un tyran qui se repaît de sang et de carnage. Mais un père ne veut pas être justifié à ce prix; une victoire qui coûte si cher ne peut pas lui être agréable, et le mal n'en est pas moins sans remède.

Image trop naturelle des désordres du scandale, de ses progrès et de sa fin. Tel que le perfide Absalon, l'homme scandaleux arme la créature contre son Dieu, le sujet contre son roi, le fils contre son père. Quel père et quel roi! Quelque criminelle que soit toujours la révolte, il semble que, quand on s'élève contre un tyran barbare, le bonheur de s'en délivrer diminue l'énormité du forfait. Mais quel prétexte peut faire oublier l'attentat d'un fils, d'un sujet, contre le plus tendre, le plus équitable, le meilleur de tous les rois et de tous les pères? Faut-il, grand Dieu, que votre sainteté et votre miséricorde ne servent, par le plus accablant parallèle, qu'à en augmenter l'horreur? Les vertus, les bontés de David furent-elles jamais comparables aux vôtres? Goliath vaincu, les Philistins terrassés, les fureurs de Saül souffertes pendant plusieurs années, tout cela vaut-il les victoires tant de fois remportées sur le démon, les passions dont il a fallu essuyer les désordres, le monde dont il a fallu souffrir les persécutions? Quel prince eut jamais autant de douceur et de clémence que vous en avez pour les vôtres? Bien mieux que David, vous pouvez en prendre l'univers à témoin: *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI, 1.) David porta-t-il jamais son zèle jusqu'à mourir pour ses peuples? Il voyait verser leur sang à regret; dans une maladie contagieuse il ne veut pas être épargné, il demande que le glaive soit tourné contre lui. Mais, après tout, David ne mourut point. Pour vous, grand Dieu, le soleil obscurci annonce le moment où vous expirez pour des criminels ; la terre ne reçoit qu'en tremblant le sang que vous versez pour eux. David ne pardonna qu'une fois à Absalon, qui avait égorgé son frère. Mais à quel prix lui fit-il acheter le pardon? Plusieurs années d'exil et de misère, la médiation réitérée des plus grands de la cour purent à peine le fléchir. Vous avez, Seigneur, mille fois pardonné au pécheur, vous lui avez accordé la grâce à la première demande qu'il en a faite, il ne lui en a coûté que quelques larmes. Qui peut donc se résoudre à abandonner et à faire abandonner un si bon maître pour se livrer au plus cruel tyran?

Si l'homme, par ses scandales, ne forme pas ouvertement le dessein de le renverser de son trône, du moins ne tient-il pas à lui qu'en détruisant les lois, sa doctrine et son culte, il ne détruise son domaine dans les cœurs, qu'il s'efforce de corrompre. Tantôt caché sous les plus belles apparences, à l'abri de la dissimulation et du mensonge, il débauche peu à peu les personnes faibles que la proposition ouverte du crime aurait d'abord révolté ; tantôt levant le masque, quand il croit pouvoir le faire sans risque, il se déclare insolemment l'ennemi de son Dieu. Mais enfin, enseveli avec ses criminels partisans, un même abîme arrête, il est vrai, en partie le cours d'un si grand mal, mais il le rend sans remède pour l'auteur et pour ses complices. Ces idées, qui feront la matière de ce discours, sont reçues de tout le monde. Chacun se déclare avec zèle contre l'énormité, les ravages du scandale et la difficulté de les réparer. Mais presque personne ne s'en avoue coupable; les uns croient en connaître assez la nature, pour ne pas le trouver en eux, les autres croient assez en démêler les suites, pour ne se croire chargés d'aucune réparation. Deux erreurs capitales

qu'il faut dissiper : 1° Le scandale, quoique connu, est difficile à connaître; vous vous flattez mal à propos d'en être exempt : première partie ; 2° les suites du scandale, quoique presque irréparables, sont difficiles à démêler ; vous vous flattez mal à propos d'être dispensé de les réparer : seconde partie. Plaise au ciel que je vous inspire une salutaire horreur de ce crime dont presque personne n'est innocent, dont personne n'est à couvert! Horreur qui vous fasse également craindre de le donner et de le recevoir, et agir pour en arrêter les effets et dans vous et dans les autres. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Le scandale est, en général, tout ce qui peut engager dans le péché : conseil, commandement, exemple, occasion, facilité, paroles, actions, omissions, fussent-elles indifférentes, ou même bonnes, si, dans les circonstances, elles peuvent être funestes. Les théologiens divisent le scandale : 1° du côté du motif, en scandale diabolique, lorsqu'on a dessein de perdre une âme et de la damner : ces crimes énormes sont rares; en scandale de passion, lorsque, sans vouloir sa perte éternelle, l'on veut cependant, pour satisfaire sa passion, l'engager dans quelque péché : tel celui qui, par incontinence, s'efforce de séduire quelqu'un ; en scandale d'accident, lorsque, sans aucun dessein de faire commettre le péché, on fait pourtant des choses qui peuvent y entraîner.

2° Du côté de la matière : en scandale direct par des actions non-seulement dangereuses pour les suites, mais mauvaises en elles-mêmes; en scandale indirect, par des actions indifférentes ou bonnes, mais que le caractère des personnes et les circonstances rendent fatales dans leurs suites : l'un et l'autre peut être positif par des actions positives; négatif par l'omission, le silence, la négligence, surtout dans les prêtres.

3° Du côté des suites : en scandale éclatant ou obscur, lorsque ne gardant aucune mesure, on lève l'étendard du crime ou de l'impiété, lorsque, cachant soigneusement sa marche, on ne corrompt les âmes que peu à peu d'une manière secrète et insensible; en scandale efficace, qui produit le triste effet de la séduction et inefficace que la résistance ou le hasard rend inutile. Cet éclat et ce refus ont divers degrés d'étendue qui augmentent le crime ou le diminuent.

4° Du côté du sujet : en scandale des forts, capable d'ébranler les âmes les plus saintes; en scandale des faibles, qui vient de l'ignorance ou de la faiblesse de ceux qui se laissent gagner; en scandale pharisaïque que les méchants prennent sans raison des meilleures choses. Toutes ces distinctions sont nécessaires, pour connaître la malice du péché, le démêler dans ses actions, en faire une confession exacte, le réparer et le prévenir. Cette découverte est plus difficile et plus importante qu'on ne pense : il est aisé de s'y méprendre et très-dangereux de s'y tromper. Cependant rien ne le distingue : 1° ni la nature de l'action qui le caractérise; 2° ni l'éclat qui l'accompagne ; 3° ni les effets qui le suivent; 4° ni la malice qui le produit.

1° Ce n'est pas la nature de l'action qui le caractérise. Si le scandale faisait un péché séparé des autres, s'il ne se trouvait que dans certains péchés énormes ou dans certaines espèces de péché, cette énormité serait un avis salutaire qui réveillerait l'attention et ferait prendre des mesures pour l'éviter. Mais le scandale direct se trouve confondu avec toutes sortes de péchés, et le scandale indirect dans les choses même indifférentes. Il est des scandales d'impiété, il en est d'injustice, il en est d'incontinence et de révolte, de paresse et d'emportement, d'intempérance et de vanité. Toute sorte de péchés extérieurs peuvent être le principe, toute sorte de péchés intérieurs et extérieurs peuvent être le fruit du scandale; toutes ces armes différentes peuvent faire toute sorte de blessures, et donner le coup de la mort. Les plus légers même peuvent avoir ce poison redoutable, capable de faire trembler et les coupables auteurs et les infortunées victimes. Que l'enfer est puissant! il arme toute sorte de mains, il fait de tout des instruments de victoire. Il est des moments critiques où un souffle leger renverse les cèdres. Ne vous rassurez pas sur la légèreté prétendue de la faute ; peut-être ne vous damnerait-elle pas et elle damnera vos frères. Ce qui n'est que véniel en vous peut produire en eux le mortel. Il est des circonstances délicates, des esprits ombrageux, des occasions malheureuses, où une goutte d'eau, un grain de sable causent les plus violentes maladies.

L'omission même et la négligence, le silence et l'absence peuvent devenir scandaleuses; ne fussent-elles que des fautes légères, elles peuvent être le principe d'un grand péché. Vous ne remplissez pas vos devoirs, tout en souffre, tout en murmure; vous négligez l'éducation de vos enfants, ils deviennent des libertins; vous laissez le crime impuni, il ne connaît point de bornes; vous en faites disparaître l'horreur par la mollesse des corrections ; vous l'autorisez par un air d'approbation et de complaisance; vous y invitez par la facilité, et vous vous croyez innocent! Le grand prêtre Héli reprend ses enfants, mais avec trop de douceur, à quels excès ne montent pas leurs désordres? quels malheurs n'attirent-ils pas? les femmes violées, le temple profané, les sacrifices décriés, Israël vaincu, la ville désolée, l'arche prise, le grand prêtre mort subitement. Qui croirait qu'un si petit scandale fut cause de tant de forfaits? C'est le scandale des gens de bien; sans doute ils évitent les grands défauts, ils craignent même les petits, mais ils négligent d'instruire, de corriger, de punir, et ne se rendent pas moins coupables. On ne cause pas moins la mort en laissant mourir de faim qu'en donnant du poison. Que la régularité de vos mœurs ne rassure donc pas une conscience

alarmée; pouvez-vous être innocent en faisant des coupables? *Non pavisti, occidisti.*

Les choses même indifférentes sont périlleuses et peuvent occasionner des péchés. Ce n'est pas par le mal du principe, c'est par le mal de l'effet qu'il faut en juger. Ainsi peut-on faire tort à l'honneur et aux biens du prochain, même sans crime. Mais il souffre, c'en est assez pour avoir droit de se plaindre; on en est innocemment la cause, c'en est assez pour contracter l'obligation de réparer ses pertes. Le dommage spirituel mérite encore plus ces attentions délicates, et n oblige pas moins à la réparation la cause quoique innocente de sa ruine. Abstenez-vous alors par charité du bien même, qui d'ailleurs n'est pas de précepte, pour ménager la délicatesse de la conscience. Ecoutons l'Apôtre. Rien de plus indifférent que de manger de la viande ; mangez-en indifféremment, dit-il, sans vous informer si elles ont été immolées aux idoles; cependant, si mon frère s'en scandalise, je n'en mangerai de mes jours, je me passerai des choses les plus nécessaires pour ne pas le blesser : *Si esca scandalizat fratrem, non manducabo.* (I *Cor.*, VIII, 13.)

En effet, sans sortir de cet exemple, si vous mangez publiquement de la viande un jour défendu, sans en découvrir les raisons, quelque légitimes qu'elles puissent être, vous scandalisez vos frères; innocent dans le fond, vous êtes coupable dans les circonstances; prévenez le mal, ne laissez pas ignorer vos besoins : en vain vous retrancheriez-vous sur la pureté de vos intentions et la nécessité du remède, c'en est assez, c'en est trop. Si, dans ces circonstances, votre conduite présentée dans un faux jour vous fait paraître coupable, vous le devenez en effet; cette assiduité constante, ces fréquentes visites, ces familiarités dangereuses, ces longues conversations, ces lieux écartés, ces heures indues, tout cela vous paraît indifférent : la reconnaissance, l'amitié, le hasard, la piété même vous y engage, dites-vous. Cette affectation de parure, ce luxe des habits, ce faste des meubles, cette somptuosité de la table, tout cela vous paraît innocent : vous le donnez à la dignité, à la bienséance, mais tout le monde en pense-t-il de même, surtout dans des personnes dont l'état ne doit être que pauvreté, humilité, simplicité, modestie? Que de murmures, de médisances, de jugements téméraires dont vous êtes comptable! Vous vous croyez sans reproche quand tout vous condamne, quand vous vous attirez la condamnation. Evitez, dit saint Paul, jusqu'à l'apparence du mal, il ne faut ni en faire ni en occasionner, ni en laisser soupçonner; un chrétien doit être au-dessus même des ombrages : *Ab omni specie mala abstinete vos.* (I *Thess.*, V, 22.) Ainsi parlait le fameux docteur Eléazar : La chair que vous m'invitez à manger n'est pas interdite par la loi; mais on aurait lieu de le penser. Quel exemple pour vos neveux! j'aime mieux mourir que de leur donner même innocemment occasion de pécher par ma dissimulation.

Mais, direz-vous, si mon frère se scandalise mal à propos, c'est sa faute; suis-je comptable de ses faiblesses? Oui, vous en êtes comptable, et vous vous défendez mal en rejetant tout sur lui. Il est un scandale des forts, capable d'ébranler les âmes les plus saintes. Qui doute que ce ne soit un très-grand péché? Il est un scandale pharisaïque que les méchants prennent sans raison des meilleures choses. Ainsi les pharisiens se scandalisèrent des actions et des paroles admirables du Saint des saints, ainsi la croix était un scandale pour les juifs. Malheur à qui se fait le procès à soi-même en tournant le bien en mal et le remède en poison. Quoique la charité évite de donner même ce scandale, tout injuste qu'il est, en s'abstenant des choses indifférentes qu'une loi n'oblige pas à pratiquer, on doit pourtant le mépriser, comme le Sauveur, et ne pas abandonner la vérité pour s'accommoder à la bizarrerie d'un impie ou d'un hypocrite; mais il est un scandale des faibles qui ne vient que de l'ignorance ou de la faiblesse. C'est ici que la charité, plus attentive, se ménage avec le plus grand soin. Assez malheureux de manquer de lumière et de force, doit-il encore trouver sur ses pas la pierre qui le fait tomber? La loi de Moïse portait la précaution jusqu'à ordonner qu'on mît un mur d'appui autour des terrasses pour empêcher qu'on n'en tombât : *Murum facies in circuitu.* (*Deut.*, XXII, 8.) Elle rendait responsable de la perte des animaux mêmes celui qui sans attention aurait laissé un puits ouvert. Quel compte ne rendra-t-on donc pas de la perte des âmes? *Qui non operuerit cisternam.* (*Exod.*, XXI, 33.)

Si la faiblesse de ceux qui périssent servait d'excuse, il n'y aurait jamais de scandale; c'est toujours une faiblesse de suivre un mauvais conseil ou un mauvais exemple. Bien loin de se laisser entraîner, le fort doit redresser le faible; il a peut-être tort de se scandaliser, mais vous avez encore plus de tort de lui donner du scandale. Sa faiblesse exigeait de vous plus de ménagement. On a moins de mesures à garder avec le fort et le sage. Peut-on trop épargner un malade, un enfant que son état rend plus misérable? Ah! disait saint Paul, votre frère périra-t-il par votre main? Il est si faible, vous êtes si fort, ayez pitié de lui : votre force et sa faiblesse parlent pour lui. Tout se réunira-t-il contre lui pour le perdre? *Et peribit in tua scientia frater propter quem Christus mortuus est.* (I *Cor.*, VIII, 11.) Que son malheur réveille votre charité; à peine peut-il marcher, tendez-lui une main secourable. Vous devriez ôter la pierre qui se trouve sur ses pas, et vous en semez sur la route; vous devriez le soutenir, et vous le poussez dans le précipice : *Cæco non pones offendiculum.* (*Levit.*, XIX, 14.) C'est en faveur des faibles qu'est portée la loi du zèle et que les apôtres l'exercent; pour eux est portée la défense

du scandale. La Providence aurait-elle des précautions à prendre pour des hommes invulnérables? *Non est opus valentibus medico, sed male habentibus.* (*Matth.*, IX, 12.) C'est à vous principalement, c'est à vous qui scandalisez les petits et les faibles, que s'adressent les anathèmes de l'Evangile. Il vaudrait mieux pour vous être précipité au fond de la mer avec une meule de moulin, que de scandaliser le moindre des miens : *Si scandalizaverit unum de pusillis.* (*Ibid.*, 41.)

Vous devez même, à l'exemple du Sauveur, prévenir le scandale par des œuvres de surérogation, auxquelles rien ne vous oblige que la charité. Malgré l'humilité qui doit cacher à la main gauche ce que fait la droite, qui doit offrir ses vœux en secret à celui qui voit ce qui se passe dans le secret, il faut pourtant que, comme la ville placée sur la montagne, votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et rendent gloire au Père céleste. *Ut videant opera vestra bona.* (*Matth.*, V, 16.) Nous ne devons pas le tribut que l'on nous demande, disait le Seigneur à Pierre; mais faisons plutôt un miracle pour ne pas les scandaliser. Allez jeter vos filets, vous trouverez dans le premier poisson que vous prendrez, une pièce d'argent qui suffira pour tous deux : *Ut non scandalizemus eos.* (*Matth.*, XVII, 26.) Car, enfin, ajoute saint Paul, nous sommes redevables à l'insensé comme au sage, comportons-nous de manière à ne pas donner prise au plus injuste et au plus bizarre : *Sapientibus et insipientibus debitor sum.* (*Rom.*, I, 14.)

2° Ce n'est pas l'éclat qui l'accompagne. C'est une erreur et une façon de parler populaire, autorisée par l'usage, de ne donner le nom de scandale qu'à ce qui éclate dans le monde, et qui, par une opposition choquante à la foi et aux mœurs, excite le murmure et l'indignation des gens de bien; et par un faux préjugé qui borne à ce caractère d'éclat la nature, l'énormité, le poison du scandale, on en épargne le titre odieux à tout ce qui renfermé dans le secret, ne frappe pas l'oreille du public. Il est vrai que l'éclat augmente le scandale. Plus le crime a de témoins, plus il devient funeste. N'en eût-il qu'un seul, il ébranle du moins en lui le respect et la fidélité qu'il voit altérée. Oui, le crime même qui n'a point d'imitateurs, est toujours funeste et conduit à quelque péché, ou semblable ou différent. Il affaiblit nécessairement les sentiments respectueux que l'on doit à Dieu et à sa loi. Quel maître, quelle loi, dont on se moque impunément! Une exacte observation en impose, on rougirait, on craindrait de se singulariser par des infractions que tout condamne unanimement. Mais le peu de cas qu'on en voit faire, familiarise avec des transgressions autorisées par l'exemple. Nous avons tous une inclination violente au péché; la vue du péché la réveille et l'irrite. Le vice et la vertu nous disent également en secret : Pourquoi ne pourriez-vous pas faire ce que font les autres? De là peu à peu l'abolition entière de la loi par le non usage que ces pernicieux exemples ont produit. De là au contraire la vigueur de la loi quand elle est généralement observée. Le scandale, par son éclat, fait encore blasphémer le nom du Seigneur, dit l'Ecriture; en voyant le vice hardi, heureux, triomphant, tenté de méconnaître la justice, la sainteté qui le souffre, on en devient presque incrédule : *Blasphemare fecisti.* (*II Reg.*, XII, 14.)

S'il est un scandale éclatant, il est encore un scandale obscur qui ne se trouve pas moins dans les actions les plus secrètes que le monde ne blâme ni ne connaît, qui n'ont que peu de témoins, que les témoins mêmes approuvent et goûtent peut-être. Il n'est, par ces ténèbres mêmes, que plus dangereux et plus malheureusement efficaces. Les événements frappants qui attirent l'attention d'une ville sont en un sens les moins dangereux, ils ont peu d'imitateurs ; le cri public qui les condamne en est le remède et le préservatif, le coupable est forcé d'en rougir, on rougirait de lui ressembler. Un voleur, un assassin voient-ils bien des gens marcher sur leurs traces? Voudrait-on s'attirer la haine publique en suivant des modèles si décriés? La prison qui les renferme, la roue qui les châtie sont la digue qui arrête le cours du scandale. Tout ce qui n'est point enveloppé de ténèbres est peu redoutable. Sont-ce donc les tentations d'éclat où le démon fait le plus de conquête? Qu'il y aurait de martyrs, si les crimes n'étaient proposés qu'avec cet appareil de publicité qui, dans les premiers siècles, traînait les fidèles au pied des tribunaux! Qui oserait faire ouvertement à une femme des propositions criminelles? Quelle femme se rendrait à une attaque si déshonorante? affiche-t-on une injustice? prend-on la trompette pour annoncer une impiété? Le premier soin du coupable est de dérober sa marche pour éviter la censure et la confusion. Plût à Dieu que tous les scandales fussent éclatants! tout serait en garde contre eux, ils armeraient les gens de bien, ils réveilleraient les plus indifférents. Le vice sait bien mieux préparer, aiguiser, lancer ces traits dans les ténèbres. C'est en se déguisant qu'il trouve les cœurs désarmés, sans résistance et sans défiance; c'est dans la nuit que la zizanie se répand dans le champ du père de famille; c'est dans le secret que se donnent les mauvais conseils, que se trament sourdement les intrigues; c'est là que se débite un écrit satirique, que se lit un mauvais livre, que se dit une parole équivoque, que se prend une liberté criminelle. Plût à Dieu que les ennemis attaquassent toujours en bataille rangée! les traîtres, les espions, les embuscades, le mineur qui vient sous terre à la sape, en un mot, les ruses de la guerre sont bien plus à craindre que la force ouverte. Dans la société on doit bien plus se défier des trahisons, des intrigues, des sourdes menées, que des ennemis furieux qui attaquent à

visage découvert. Jésus-Christ se plaint moins de la Synagogue qui le calomnie, du juge qui le condamne, des bourreaux qui le déchirent, que du perfide qui le trahit : *Amice, ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50.) *Si inimicus meus maledixisset mihi.* (*Psal.* LIV, 13.)

Voilà l'image de l'hypocrisie des hérétiques. Rien en apparence n'est plus pieux, plus modéré, plus catholique; populaires, insinuants, flatteurs, ils s'attachent les femmes, ils gagnent les grands, ils séduisent le peuple : *Stabat in introitu portæ, et omnem virum vocabat ad se.* (II *Reg.*, XV, 6.) Ils entrent dans le moindre détail des affaires domestiques, ils louent les talents, les vertus, le mérite, ils s'intéressent à tout; les caresses, les présents, les avances, les démonstrations d'amitié, rien n'est épargné : *Extendens manum osculabatur.* (*Ibid.*, 6.) Sous ces dehors de charité ils nourrissent les plus noirs desseins, cette peau de brebis cache le cœur d'un loup; ce sont des plaintes continuelles contre le gouvernement de l'Eglise.

Tel un libertin qui tend des piéges à l'innocence : il sait bien qu'une éducation chrétienne, des principes de religion, une certaine pudeur mettent à ses desseins criminels de trop grands obstacles, pour se flatter d'un prompt succès, que de proposer ouvertement le crime, c'est se perdre sans retour. Les assiduités, les complaisances, un langage flatteur lui frayeraient un chemin plus facile; il étudiera le faible, il louera des qualités vraies ou fausses, il excusera les faiblesses, il facilitera les projets, il préviendra les désirs, il révoltera contre l'impitoyable rigueur d'une mère vigilante, la bizarre jalousie d'un mari. Que ne suis-je à leur place! je connaîtrais bien mieux mon bonheur, je ménagerais bien mieux le vôtre : vous jouiriez de la liberté, de vos biens, de vous-mêmes, au lieu que l'injuste tyrannie de vos aveugles maîtres vous dépouille de tout. Ainsi peu à peu le cœur se laisse-t-il gagner : *Sollicitabat corda.* (*Ibid.*, 6.) Ainsi tous les jours de petites tentations, des fautes légères deviennent, entre les mains du démon, la source des plus grands désordres. Ce feu caché sous la cendre, ce poison couvert de miel ne s'aperçoit pas, ce serpent se glisse sous les fleurs, et mord sans se faire sentir le pied du voyageur négligent. Funeste adresse! faut-il qu'on n'ait de l'esprit que pour en faire le plus mauvais usage? *Sicut si mordeat serpens in silentio.* (*Eccle.*, II, 11.)

Au reste le scandale ne tardera pas à éclater, et le mal ne deviendra que trop tôt public, les fruits amers ne manqueront pas d'en éclore. Fier et surpris de ses progrès, le scandaleux ose tout entreprendre étonnée et affaiblie par ses défaites, l'innocence n'ose plus résister. Le roi de Madian, par le conseil de Balaam, envoie des femmes impudiques dans le camp d'Israël, en apparence pour visiter les Israélites, et trafiquer avec eux. L'occasion est trop dangereuse pour n'être pas funeste. Israël pèche d'abord en secret, mais, enhardi par des succès impunis, il ose faire du camp un lieu de débauche. Les princes du peuple se livrent comme les autres au désordre commun jusque sous les yeux de Moïse; le courageux Phinéès plonge d'un seul coup son poignard dans le sein de deux coupables. Jéroboam, pendant la vie de Salomon, sème sourdement parmi le peuple des discours séditieux; obligé de s'enfuir, pour échapper à la punition qu'il méritait, il laisse ce funeste levain dans les esprits. La mort du prince, la faiblesse et l'imprudence de son successeur lui donnent bientôt le moyen de séparer dix tribus de son obéissance, et bientôt impie déclaré, il rend idolâtres ceux qu'il a su rendre rebelles; des veaux d'or élevés, les avenues du temple fermées vont inonder Samarie des plus noirs forfaits, et attirer sur elle des trésors de colère.

Une triste expérience le fait voir tous les jours. Pécheurs scandaleux, qui vous faites aujourd'hui gloire de vos désordres et de vos succès, et qui souvent, par une fausse gloire, rougissant comme Augustin, d'être si peu coupables, vous imputez de faux crimes qu'est devenue cette sage timidité qui d'abord vous faisait craindre d'être trop entendu de ceux dont vous osiez attaquer les mœurs ou braver la présence? Hélas! vous ne trouviez jamais des termes assez obscurs, des expressions assez équivoques pour vous envelopper; vous vous ménagiez toujours quelque défaite en cas de surprise, pour ne pas montrer trop à découvert l'horreur de vos desseins. Aujourd'hui les lois de la pudeur semblent n'être pas faites pour vous; vous enchérissez sur vos propres excès. A vous entendre, il est peu de forfaits dont vous ne soyez coupables; impies, dont les erreurs et les blasphèmes ne respectent pas la Divinité même, et profanent ce qu'il y a de plus saint, vous ignoriez autrefois ce langage diabolique, vous en frémissiez. Quelque léger jurement, quelque fade plaisanterie furent vos premières ébauches; auriez-vous cru parvenir à des excès dont vous ignoriez jusqu'au nom? Mais le scandale connaît-il des bornes? Ces paroles que vous ne prononciez d'abord qu'en tremblant, ont été le prélude du concert que vous formez aujourd'hui avec le démon. Le mal est à son comble; heureux s'il ne devient sans remède! Luther ne voulait d'abord, disait-il, qu'éclaircir des disputes d'école; il se contentait de faire connaître ses raisons au saint-siége, et n'attendait que sa décision pour s'y soumettre. Le saint-siége prononce. Luther en appelle au futur concile. Il ne veut point manquer pour lui de respect mais il veut une décision à laquelle il puisse s'en tenir sans risque. Enfin il secoue le joug, et pour ne pas paraître vaincu, il se fait par de nouveaux excès un retranchement contre son vainqueur. La bulle du pape brûlée par la main du bourreau, les temples renversés, les reliques violées, les provinces ravagées par la guerre, les royaumes séparés de l'unité, n'est-ce donc là que la conservation de la liberté

des écoles et des questions indifférentes?

3° Ce ne sont point les effets qui suivent le scandale qui vous déssilleront; n'attendez pas, pour reconnaître, pour avouer votre crime, et en mesurer la grieveté, que ses tristes effets aient frappé vos yeux. Qui peut en être le juge? Qui peut avoir assez de pénétration pour démêler, assez d'attention pour suivre, assez de lumière pour apprécier la grandeur du mal que vous avez fait? Etes-vous dans le cœur de tous ceux que vous avez scandalisés pour lire leurs mauvaises pensées? Etes-vous sur leurs lèvres pour entendre tous leurs mauvais discours? Suivez-vous toutes leurs démarches pour juger de toutes leurs mauvaises actions. Ces sinistres effets sont le plus souvent imperceptibles; peut-être n'en serez-vous jamais instruit. Jeune libertin, femme mondaine, peintre sans pudeur, saurez-vous jamais tous les péchés que vos paroles libres, vos nudités indécentes, vos peintures lubriques auront produits? et vous, impie, ceux qu'ont produits vos doutes, vos sophismes, vos railleries, vos ouvrages contre la religion? C'est un feu caché sous la cendre qui s'allumera, un levain renfermé dans la pâte qui fermentera, une semence jetée dans la terre qui poussera. Peut-être seront-ils longtemps à éclore, ces fruits amers, et peut-être ne le seront-ils jamais. Mais, demeurassent-ils enveloppés dans des ténèbres qu'on aura autant de soin que d'intérêt de ne laisser jamais dissiper, est-il rare qu'en adroit négociateur le démon jette des pierres d'attente, hasarde des occasions, sème des exemples, tende des piéges? Ce sont des traits mis en réserve qu'il saura bien lancer dans le temps. Ainsi le zèle voit rarement tout le fruit qu'il produit; on sème, on arrose, on cultive; Dieu seul donne l'accroissement. On jette les fondements de l'édifice, Dieu y met le comble; la parole demeure ensevelie et paraît perdue. Combien de temps avant que l'arbre pousse et que le fruit vienne à maturité! Le scandale a son temps aussi, ses lenteurs, ses progrès qui échappent aux yeux de l'homme.

Qui se chargera de vous en faire le détail? Le respect dissimule, la crainte arrête, l'intérêt déguise, l'hypocrisie cache, l'indifférence néglige ces découvertes. Qui se chargera de l'odieuse et pénible commission de vous découvrir dans vos scandales et votre chute, et celle de vos frères? Maître scandaleux, vos domestiques vous reprocheront-ils qu'ils vous imitent dans leurs débauches? Parents scandaleux, vos enfants vous diront-ils qu'ils ne parlent, qu'ils n'agissent que d'après vous? Femme scandaleuse, ceux dont vous avez blessé le cœur ou souillé l'imagination vous apprendront-ils les pensées, les diverses actions dont vous fûtes la cause? Les croiriez-vous même quand on vous les détaillerait? Car c'est le vice sur lequel on se fait le plus d'illusion à soi-même et qu'on est le plus ingénieux à excuser. Qui veut s'attribuer les fautes étrangères? Faiblesse, hasard, malice, voilà ce qui a fait commettre le crime; on n'y a, dit-on, aucune part. A peine connaît-on ses propres péchés, se déclarerait-on garant et auteur de ceux d'autrui? Rien en effet de plus rare que de s'accuser à confesse du péché de scandale; soit défaut d'attention ou de fidélité, personne ne pense aux péchés qu'il a fait commettre. Combien n'est-il pas encore de scandales donnés et reçus, qui, confondus dans la foule, c'est-à-dire dans l'usage ordinaire du monde, ne blessent les yeux de personne, ne passent pas même pour des péchés, tant on y est accoutumé! Ces discours libres, ces médisances malignes qui font le sel et l'assaisonnement des conversations, sont-ils traités de péchés? On y engage, on y répond; c'est un style, c'est un mérite. S'en croit-on plus coupable? Une vie dérangée, une indévotion journalière, une mollesse habituelle, c'est l'usage, c'est là l'état. L'usage même qui les voile, les autorise, les répand, rend le mal sans remède; c'est un poison servi dans les aliments ordinaires.

L'effet du scandale est d'autant plus difficile à discerner, qu'il est souvent d'une nature différente de son principe. Une médisance ne fait pas toujours faire une médisance, un adultère ne conduit pas toujours à un nouvel adultère. Le péché le plus fécond n'exerce pas toujours sa fécondité en produisant son semblable. Le péché se multiplie et se diversifie à l'infini dans ses effets. La médisance enfantera la haine, l'ivrognerie jettera une famille dans le murmure, le désespoir, le blasphème. Quelle que soit la nature et du scandale et de son fruit, qu'importe? il suffit que Dieu en soit offensé. De cet adultère viendra l'incontinence du complice, l'emportement du rival, le divorce du mari, la haine des parents, la mauvaise éducation des enfants, le libertinage des domestiques, l'indignation du public. Tous ces divers péchés ont pour racine ce premier péché dont ils sont les rejetons et les branches. Quelle épaisse forêt dans le cours d'une vie criminelle! C'est du scandale surtout qu'on doit dire avec le Prophète: *Delicta quis intelligit? ab alienis parce servo tuo.* (*Psal.* XVIII, 13.)

Souvent il n'aura produit aucun mauvais effet et on n'en sera pas moins coupable. Il est un scandale efficace, il en est un inefficace, l'un et l'autre péché égal dans sa malice, quoique bien différent dans les suites. Cette doctrine est de saint Augustin, et elle est évidente. Vous avez donné un conseil, un exemple, un principe pernicieux; heureusement plus sage que vous, celui que vous alliez perdre ne vous suit pas. Vous n'êtes pas moins comptable du mal même que vous n'avez pas fait; vous périssez, et il se sauve. Vous mettez le feu à une maison; heureusement une main charitable vient l'éteindre, la maison subsiste, et vous êtes incendiaire. Vous servez le poison, heureusement l'antidote en arrête la force; ne vous y flattez pas, votre frère vit, mais vous êtes empoisonneur: *Nemo sibi blandiatur quia ille mortuus non est, ille*

vivit, et iste homicida est. Vous tendez des piéges, vous prenez des libertés, comme la femme de Putiphar, pour séduire cette jeune personne ; elle résiste comme Joseph, elle est chaste et vous êtes impudique : *Illa casta est, et mœchus iste.* Il est vrai que le mal n'étant pas fait, vous n'êtes tenu à aucune réparation, mais vous n'êtes pas moins criminel. Un ami zélé plaide la cause de l'absent contre le médisant qui le déchire, il arrête le voleur qui enlevait son bien ; sont-ils moins coupables pour n'avoir rien ni à réparer ni à rendre? Ainsi le zèle apostolique n'a pas moins de mérite, à la balance du sanctuaire, pour être infructueux. Nous annonçons la divine parole, nous administrons les sacrements ; heureux les cœurs dociles qui profitent de nos leçons, malheureux ceux qui nous résistent. Dieu ne demande que nos efforts, il se réserve le succès. Cet arbitre équitable nous tient-il moins compte de nos travaux que si la moisson était la plus abondante ?

Je dis bien plus, souvent le scandale produit un bon effet, et le scandaleux est coupable ; les témoins du crime en ont horreur, ils condamnent, ils méprisent son auteur, ils se fortifient dans la vertu, le supérieur le punit et par une juste sévérité il arrête le cours du désordre, il rend plus précautionné, plus vigilant, plus ardent, plus zélé. Ainsi le sang des martyrs était une semence de chrétiens ; les persécutions mêmes ont répandu, ont affermi, ont fait admirer la religion ; les hérésies ont éclairci la foi, les docteurs ont travaillé, l'Eglise a parlé. Dieu sait tirer le bien du mal sans doute, il le fait tous les jours ; en ce sens il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à celui qui le donne ! La Providence qui met à profit sa malice, fait-elle sa justification? Dieu tire le bien du mal dans les tentations, il éprouve le juste et le fortifie, il lui fait amasser des trésors de mérite. Tous ces fruits abondants feront-ils l'apologie de l'enfer?

4° Enfin n'attendez point des éclaircissements de la malice qui produit le scandale, et ne vous rassurez pas sur la droiture de vos intentions. Les intentions peuvent-elles être droites quand on commet, quand on fait commettre le péché? Je sais qu'il est un scandale diabolique dans lequel, comme le démon, on se propose de perdre les âmes, on se plaît dans leurs péchés, on se réjouit de leur damnation, sans autre intérêt que le plaisir malin de les perdre. Tels ces désespérés qui, par colère contre Dieu, aiment à le faire offenser, par une vengeance aussi extravagante qu'impie. Je ne vous crois pas si criminel sans doute. Où sont les monstres capables d'un si grand excès? Il faut les aller chercher dans les plus profonds abîmes. Si l'enfer en a vomi quelqu'un, ils sont trop rares pour faire un danger bien redoutable ; mais il est un scandale de hasard où l'on porte au péché sans le vouloir et par négligence, et un scandale de passion où on engage volontairement au péché, où on veut même l'objet du péché, sans vouloir par une malice outrée l'offense de Dieu et la perte d'une âme. Ces deux scandales sont trop méconnus et trop ordinaires pour ne pas faire trembler une âme pieuse.

Vous vivez d'une manière licencieuse, vous suivez en tout vos inclinations, vous parlez sans décence, vous agissez sans pudeur. Vous ne voulez, dites-vous, engagner personne au crime, vous blâmez dans autrui ceux mêmes que vous commettez, vous puniriez vos enfants s'ils étaient vos imitateurs. Vous auriez beau les détester, êtes-vous moins comptable des maux dont vous êtes la cause? Après avoir mis le feu à une maison est-on recevable à dire qu'on ne voulait pas la brûler? Après avoir donné le coup mortel à un homme, en est-on quitte pour dire qu'on ne voulait pas le faire mourir? Où se trouverait donc le scandale si la prétendue intention pouvait le sauver? Mais vous faites plus, vous conseillez, vous sollicitez, vous pressez, vous entraînez au crime; vous voulez donc qu'on le commette. Vous ne voulez pas la réprobation d'une âme, et qui la veut? Vous voudriez qu'il n'y eût pas de péché, et qui en désire? Vous ne cherchez que votre satisfaction, et qui en cherche davantage? L'idée du péché, la perte d'une âme serait-elle un assaisonnement du plaisir? Le beau mérite, et dont Dieu doit vous tenir grand compte de ce que vous ne voulez ni être damné ni damner personne, tandis que vous l'offensez et que vous faites tout ce qu'il faut pour aller en enfer et pour y conduire ! Vous voulez l'objet du péché, vous voulez donc le péché même, vous en voulez les suites, le scandale et la réprobation; il n'est pas moins consommé que le crime, puisque le crime en est le fruit.

Voudrait-on se retrancher sur son ignorance, dans des fautes qui ne sont que trop réelles et trop réfléchies? Peut-être n'a-t-on pas toujours envisagé les suites du scandale dans le point de vue frappant où nous venons de le montrer; mais enfin peut-on ignorer le prix d'une âme rachetée par le sang d'un Dieu, la grièveté d'un péché mortel, le malheur d'une perte éternelle? Peut-on donc ignorer ou dissimuler l'énormité d'un péché qui le cause? On ne l'ignore pas sans doute, mais on veut s'aveugler pour satisfaire sa passion. Ignore-t-on la faiblesse de ceux qu'on engage au péché, la force redoutable des discours séduisants, le danger pressant d'une occasion prochaine, la funeste contagion d'un mauvais exemple? On ne l'ignore pas sans doute ; hélas ! on ne le sait que trop quand on les met en œuvre, on ne l'a peut-être que trop vu par expérience, on n'en espère que trop le succès. Prendrait-on avec tant de soin cette route si l'on n'était persuadé qu'elle conduit sûrement au cœur dont on veut se rendre maître?

Le scandale réfléchi est le seul péché que le démon commette ; il veut le mal, il se repaît du péché, il s'efforce d'y engager tous les hommes ; surtout il tâche de multiplier

les scandales parce que rien ne multiplie plus sûrement le péché. Qui donc entre mieux dans ses vues, qui ménage mieux ses intérêts que le scandaleux ? Que demande le démon davantage? Que ferait-il de plus pour étendre son empire? Ce n'est pas seulement dans les scandales tout à fait diaboliques qui sont rares, c'est dans toute sorte de scandales que se vérifient ces terribles vérités. Le voilà ce séducteur de l'innocence, ce déserteur de la foi ; ne dirait-on pas qu'agent de l'enfer, il en négocie les affaires, il en prend l'esprit, il en tient le langage? Quelle adresse pour s'insinuer! quel effort pour corrompre! quelle constance pour exécuter! quelle douleur si on lui échappe ! quel dépit si on se rebute ! quelle colère si on le méprise! Mais quelle joie si la foi ou la vertu aux abois livrent la proie à sa discrétion ! il s'applaudit de ses succès, il s'empare de son trésor, il s'attache fortement à son esclave; paroles, serments, crimes multipliés, tout lui en assure la possession, il la regarde comme son patrimoine, et traite en ennemi quiconque ose la lui disputer. Quelle fureur contre ceux dont le zèle ose traverser son entreprise ! Gens de bien, ministres fidèles, protecteurs de la faiblesse, vengeurs de la pureté, voilà la source de vos disgrâces: qui persécute-t-on en vous? l'ennemi de l'enfer. Ses amis, ses suppôts verraient-ils tranquillement ceux qui lui déclarent la guerre? *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum est diligeret.* (*Joan.*, XV, 19.)

Rien ne montre mieux les rapides effets du bon et du mauvais exemple que le secret chagrin des méchants dans la compagnie des bons, et des bons dans celle des méchants, et le secret plaisir des uns et des autres dans la société de leurs semblables. Quelle malignité pour tourner les gens de bien en ridicule! Quels mouvements pour s'en débarrasser ! Quel soin de se choisir entre eux ! ils se connaissent, ils se sentent, ils sont à leur aise, quand des fautes pareilles les mettant comme de pair, ils n'ont rien à se reprocher. Est-ce par estime du vice ou des gens vicieux, par mépris de la vertu ou des gens vertueux? Non : ils se méprisent souverainement, ils ne peuvent refuser leur estime à ceux dont les mœurs les condamnent. Non, c'est pour s'autoriser dans ses égarements qu'on comble d'éloges ceux qui s'égarent ; c'est parce qu'on ne peut souffrir le contraste d'une vie qui confond, qu'on la charge de ridicule. Il semble qu'on se dérobe dans la foule qui ressemble, et qu'on est mis au grand jour auprès de ceux qui sont si différents. On redouterait moins les discours les plus éloquents. Un libertin est moins gêné au sermon que dans la compagnie d'un homme sage. La vertu pratique fait bien un autre procès que toutes les leçons de la vertu. On vit plutôt avec un libertin qu'on n'entend les éloges du vice; on n'oserait souscrire à l'un, on fait gloire d'imiter l'autre. La vertu ne souffre pas moins des exemples du vice : elle rougit, elle s'afflige, elle est presque ébranlée, les bons exemples la soutiennent mieux que les plus beaux discours.

SECONDE PARTIE.

Le scandale volontaire a quelque chose d'incroyable; n'est-ce pas assez que, méconnaissant la majesté suprême qui le tira du néant, la bonté ineffable qui le combla de biens, la miséricorde infinie qui pardonna ses fautes, l'homme ose offenser celui que tout adore? Faut-il que, pour augmenter l'ingratitude et l'outrage, il lève l'étendard de la révolte, et se fasse mille complices? Quelle est donc la fureur qui agite ce nouvel apôtre du démon, ce nouveau démon, qui, par la plus directe opposition aux desseins de Dieu, s'efforce de détruire le plus cher de ses ouvrages? Ah! du moins Absalon, aspirant au trône de son père, ne fait qu'avancer de quelque jour un règne que le droit de la naissance et l'amitié de son père lui destinaient également, et en ravissant la couronne à David, il ne privait ce monarque que d'un bien fragile dont la mort allait le dépouiller. Au lieu que, par la plus inutile des révoltes, celui qui engage un autre dans le crime ravit au Seigneur un bien dont il ne profite pas, et, en perdant une âme immortelle, il prive son Dieu de l'hommage éternel que lui aurait rendu cette âme, et cette âme elle-même d'un bonheur dont elle aurait éternellement joui.

Le péché de scandale est le péché propre du démon. Cet esprit malheureux s'occupe sans cesse à perdre les âmes. Je vois sortir du fond des abîmes un nuage de ces anges rebelles qui se répandent sur la terre et la parcourent pour y enlever quelque proie, comme celui dont parle Job : *Circuivi terram et perambulavi eam.* (*Job*, I, 7; II, 2.) Tel ce lion rugissant dont parle saint Pierre, qui rôde autour de nous pour nous dévorer; telles les sauterelles de l'*Apocalypse*, dont la fumée et la prodigieuse quantité désole les campagnes, et détruit tout jusqu'à la racine. Qui pourrait le croire? L'unique dessein de ces sublimes et infortunées intelligences est de soulever la créature contre son maître, et de rendre à jamais malheureuses des âmes créées à sa ressemblance; tandis que les anges dans le ciel font une fête de la conversion du pécheur, les autres sèchent d'envie quand la fidélité maintient l'homme dans le devoir, et s'applaudissent du malheur de ceux qu'ils entraînent dans les abîmes. Ils se font un sacrilége, un barbare triomphe du coup qu'ils ont porté et à Dieu et aux âmes. Tel l'homme scandaleux, véritable suppôt du démon, se repaît du malheur des hommes, s'enivre de leur sang, se nourrit de leur chair; il se fait un monstrueux triomphe de les traîner attachés à son char.

Je sais que ce noir dessein se trouve rarement d'une manière si développée, et qu'à quelques personnes près, animées de cette rage diabolique, on voit peu d'exemples de ces excès. C'est plutôt la passion ou la faiblesse, que le dessein positif de perdre une

âme; l'excès n'en est ni moins réel, ni moins fréquent. Il n'est pas moins vrai qu'on est le coopérateur de l'enfer, qu'on sert à ses vues, et qu'on entraîne les âmes dans l'abîme. Dieu en est-il moins déshonoré, son sang en est-il moins perdu? cette âme est-elle moins malheureuse, parce qu'on n'a pas eu la volonté positive de la damner?

1° N'y eût-il qu'un péché de commis, une âme perdue, n'est-ce pas un mal que son excès rend irréparable? La charité remplit les mains de l'homme pieux pour lui faire répandre le pain chez le pauvre, le soulagement sur le malade, la consolation sur l'affligé. La justice arme le bras du prince pour arrêter les désordres, punir le crime, favoriser la vertu et la rendre heureusement nécessaire. Le zèle fait voler de tous côtés le courageux ministre pour semer le grain de la parole, annoncer la loi divine, et, comme un autre Jean-Baptiste, faire pâlir le vice jusque sur le trône. L'amour de Dieu, la soumission à ses ordres occupent les esprits célestes auprès de chacun des hommes pour les conduire, les engager, les soutenir dans le bien, porter aux pieds du Très-Haut leurs humbles prières, et leur ménager la profusion de ses grâces : *Ego offerebam preces.* Enfin la miséricorde divine a ouvert le sein du Père céleste, a uni à la nature humaine, a fait monter sur la croix, et expirer sous la main du bourreau son Fils unique pour sauver les âmes : *Proprio Filio suo non pepercit.* (*Rom.*, VIII, 32.) Et, par une conduite tout opposée, le scandale détruisant toutes les lois de la charité, achève de perdre le faible, à qui il restait encore une étincelle de vie; elle porte le dernier coup à celui dont la vertu palpitante encore n'aurait eu besoin que d'une main secourable pour le guérir; elle achève d'accabler, elle livre au démon celui qui souhaitait d'en briser le joug. Souvent même il renverse l'homme de bien, il disperse les pierres du sanctuaire et fait perdre à l'or son éclat. Combien de personnes, hélas! qui, après avoir passé plusieurs années dans la pratique de la vertu, ont perdu tant de trésors pour le scandale! *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est.*

Le scandale détruit toute justice, il favorise le crime, il en facilite l'exécution, il s'élève contre la vertu, la persécute, la poursuit, la rend comme impossible, et le vice comme nécessaire. Combien de conversions naissantes qu'une scandaleuse raillerie a fait avorter! combien de personnes faibles que des reproches scandaleux ont retenues dans le désordre! combien de personnes timides qu'un ami scandaleux a enhardies dans des desseins encore mal formés, et leur a ménagé un coupable succès! *Et peribit frater.*

Le scandale détruit le zèle, ou plutôt il le contrefait de la manière la plus odieuse; il en a toute l'ardeur, ou plutôt il fait rougir le vrai zèle par une vivacité encore plus grande. Ce nouveau ministre du prince des ténèbres sème les connaissances funestes de ce qu'on aurait dû toujours ignorer : livres, chansons, tableaux, tout entre ses mains devient une épée à deux tranchants. Il enseigne à commettre le crime, il y engage, il y pousse, il sait se faire des sectateurs, des disciples, des martyrs, il sait se former des écoles. Tantôt le théâtre lui servira de chaire, tantôt une partie de plaisir servira de temple : funeste imitateur de ce que la religion inspire à ses défenseurs, il formera des sociétés, donnera des règles, prescrira des exercices : *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est.*

Le scandale détruit l'amour de Dieu, il efface toutes les idées de la piété, et en détruit jusqu'au souvenir. Quels efforts ne faut-il pas pour substituer aux idées qui nourrissent la vertu les funestes pensées qui la font disparaître? L'amour brûle d'avoir partout ses feux allumés; Dieu ne lui paraît jamais assez aimé, tandis qu'il peut l'être davantage, et le scandale, la torche à la main, porte partout les criminelles flammes du vice. Bien différent des anges gardiens, toujours attentif et jaloux sur la proie infortunée dont vous avez su vous emparer, vous ne pouvez vous résoudre à voir en elle le moindre retour vers Dieu. L'enfer trouve en vous son ange gardien, pourrait-il remettre ses intérêts en des mains plus sûres? *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est.*

Enfin le scandale est un ennemi de sa miséricorde, renverse son ouvrage, ferme le paradis, ouvre l'enfer, y précipite ceux dont le salut avait coûté le sang d'un Dieu; il ne peut empêcher cette précieuse redemption, il en empêche les effets, en ravissant à ceux qu'il perd le trésor qui leur avait été distribué, leur arrachant l'antidote qu'ils avaient commencé de prendre et l'appareil qu'on avait mis sur leurs plaies. Vous le voyez, grand Dieu, êtes-vous donc devenu insensible au succès d'un ouvrage achevé au prix de vos jours? Ainsi donc périt votre frère, ce frère pour qui Jésus-Christ est mort : *Et peribit frater propter quem Christus mortuus est.*

Tôt ou tard Dieu sera vengé du scandale qui lui enlève tant d'âmes; des flammes éternelles châtieront également et les auteurs et les complices de la révolte. Mais le croyez-vous bien satisfait pour avoir peuplé l'enfer? Affreux trésor de sa colère, que vous lui coûtez de larmes, que vous lui avez coûté de sang! Vous punissez des rebelles, mais lui rendez-vous ses enfants? Ah! mon fils, mon cher fils, qui me donnera de racheter votre vie par la mienne? *Quis mihi det ut moriar pro te?* (II *Reg.*, XVIII, 33.) Hélas! ne l'avais-je pas fait sur le Calvaire? faut-il avoir tant souffert à pure perte? Que me servent des vengeances qui rendent mon sang inutile, ou plutôt qui le rendent funeste? Puis-je me repaître du sang de mes créatures, des autels où ne brûle que ce cruel encens? Une passion qui allume des flammes qu'elle devait éteindre, peut-elle contenter un tendre cœur qui ne l'a soufferte que pour le salut des âmes? Ce n'est qu'à l'extrémité que sa justice frappe, elle y a été longtemps

forcée avant de prononcer l'arrêt; mais enfin le mal devient sans remède par le moyen même qu'on emploie pour l'arrêter. Une éternité ne le réparera pas, et la toute-puissance de Dieu ne peut pas faire qu'il n'ait été commis.

N'en est-ce pas assez pour verser des larmes éternelles? Considérez cette âme malheureuse que vous avez précipitée dans l'abîme; sentez, s'il est possible, l'étendue de ses peines, l'âpreté de ses feux, l'amertume de ses remords, l'excès de son désespoir. C'est moi, devez-vous dire, c'est moi qui suis l'auteur de tant de maux. Revenez à ce tragique spectacle dans un million d'années, revenez-y dans des millions de millions, et voyez-la toujours également infortunée jeter sur vous ces regards de désespoir, ces affreuses malédictions qui vous reprochent votre crime et sa perte. Ah! que n'êtes-vous en sa puissance! avec quelle rage se jetterait-elle sur vous, et vous arracherait-elle ces yeux dont les coupables regards ont allumé dans son cœur ce feu dont elle brûle, cette langue dont les scandaleux discours lui ont appris ce qu'elle aurait dû toujours ignorer, ces pieds, ces mains qui ont entraîné sa perte! avec quels transports mettrait-elle en pièces ces tableaux, ces livres, ces lettres, ces présents, qui ont fait couler dans ses veines le poison mortel dont elle ressent les atteintes!

Ah! c'est moi malheureux, c'est moi qui suis l'auteur de tous ses maux. Que m'avait-elle fait pour lui plonger le poignard dans le sein? Elle vivait dans l'innocence, elle m'a longtemps résisté, mes diaboliques artifices ont enfin arraché malgré elle ce consentement qu'elle avait si souvent refusé. La voilà perdue à jamais, et c'est moi qui ai allumé ces brasiers et fermé sur elle cette horrible prison qui la renferme. Ah! qui me donnera de pouvoir racheter sa vie aux dépens de la mienne? *Quis mihi det ut moriar pro te?* C'est à moi à brûler pour vous, votre place n'est due qu'au scélérat qui vous l'a creusée. Tournez-vous, flammes dévorantes, contre celui qui vous a allumées. Bien plus coupables que les bourreaux qui allumaient la fournaise de Babylone, ah! respectez les infortunées victimes que j'ai plongées dans ce gouffre, et châtiez le vrai coupable: *Vertatur, obsecro, manus tua contra me.* (II *Reg.*, XXIV, 17.)

Que ferai-je, mon Dieu, pour réparer tant de malheurs? mes larmes pourront-elles jamais éteindre ces feux? mes efforts briseront-ils ces liens indissolubles? ferai-je même couler une goutte de consolation dans ce torrent de feu et de souffre? ferai-je jamais pénétrer la plus légère lueur d'espérance dans ces ténèbres éternelles? Quelque pénitence que je puisse faire, jamais l'enfer ne s'ouvrira, jamais les rigueurs ne diminueront. Travaux inutiles! leurs maux sont irréparables. Quelque gloire que je puisse acquérir dans le ciel, jamais je ne la partagerai avec elles. Mais que dis-je, acquérir de la gloire dans le ciel? est-ce donc à moi à y prétendre, après les en avoir exclues? la porte de la miséricorde peut-elle m'être ouverte après l'avoir fermée aux autres? pourrai-je me voir sur le trône, tandis que je la saurai sur l'échafaud, et boire ce torrent de délices, tandis qu'elle sera abreuvée d'absynthe. Ce seul souvenir ne viendra-t-il pas dans le sein de la gloire troubler mon repos, et me dire: Cette âme que tu as perdue ne cesse de te maudire? Elle n'a que trop raison. Quelque conversion d'autres personnes que mon zèle pût opérer, leur bonheur n'adoucira pas la disgrâce de celle-ci; eussé-je converti tout le monde, elle n'en sera pas moins à plaindre.

Par rapport à vous, ô mon Dieu! ce mal n'est pas moins sans remède. Vous enlever une âme, c'est vous ravir une gloire éternelle. Cette âme dans le ciel brûlant pour vous du plus tendre amour, sans cesse occupée à chanter vos louanges, vous aurait rendu une gloire infinie; je vous ravis cette gloire, je change cet amour en haine, ces cantiques en blasphèmes, ces hommages en malédictions, pendant l'éternité. Il sera vrai de dire: Voilà le trône d'où j'ai chassé celle à qui il était destiné. Jamais, Seigneur, pourrai-je vous rendre cette gloire? Me consacrer à votre service, y en attirer plusieurs autres, voilà mon unique ressource. Mais est-ce une réparation? ne vous devais-je pas toujours mon cœur? n'aviez-vous pas toujours droit à ceux que je pourrais vous consacrer? qu'acquerrez-vous donc par mon zèle? Quels regrets de vous avoir offensé sans pouvoir réparer ma faute, de vous avoir enlevé vos sujets sans pouvoir vous les rendre? Quelle confusion pour moi dans le ciel même, si je suis assez heureux pour y arriver! quelle confusion dans l'enfer, si j'ai le malheur d'y descendre! Qu'aurai-je à répondre aux justes malédictions dont on m'y chargera? ma conscience ne serait-elle pas la première à justifier tout ce que la fureur fera vomir contre moi?

On y pense peu dans le monde, on avale, on fait avaler l'iniquité comme l'eau. Pense-t-on que le prétexte d'une passion qu'on aurait dû vaincre, excuse des crimes dont une éternité ne réparera jamais les tristes effets? Un homme qui met le feu à une maison, qui empoisonne une famille, qui cause le naufrage d'un vaisseau, en est-il quitte pour rejeter sur la passion un si grand mal? C'est cette passion même qui fait son premier crime. Tous ces naufrages, tous ces incendies sont-ils comparables à la perte d'une âme? Quelle doit être l'énormité du péché qui la cause! Mais qui pense à la nécessité de la réparation et à la difficulté de la faire? De quel crime avez-vous horreur que le scandale ne renferme et ne surpasse? Le larcin? le scandale dépouille de la grâce, le plus précieux de tous les trésors. La médisance? il prive de la gloire céleste, la plus précieuse de toutes les gloires. L'homicide? le scandale porte à l'âme le coup mortel et lui ravit la plus précieuse de toutes les vies. L'obéissance à ses supérieurs? il révolte la

créature contre le Créateur, le fils contre son père, le sujet contre son prince. Il méconnaît le domaine souverain, nécessaire, absolu, inaliénable, la source de tous les domaines; il lui dérobe des cœurs sur qui une infinité de bienfaits et de protestations lui donnaient les droits les plus sacrés. Le sacrilége? le scandale profane les âmes qui sont le plus beau temple de la Divinité. L'impureté? il souille la pureté de l'âme, enlève l'épouse à son époux. Le scandale porte tous les crimes dans celui qu'il perd. Il est tout l'enfer, il réunit toutes les circonstances qui peuvent rendre un crime odieux. Circonstance de la personne quelquefois la plus respectable qui le reçoit. Circonstance du lieu, c'est quelquefois dans le lieu saint qu'il se donne et qu'il s'exécute. Circonstance du temps, en est-il qui en soit exempt? les plus saints mystères l'arrêtent-ils, ne le rendent-ils pas plus infâme et plus efficace? Circonstance des moyens, tout en sert; souvent les plus noirs sont mis en œuvre, tout est poison dans des mains si pernicieuses. Circonstance de l'intention, du nombre, de la durée; ces péchés se multiplient à l'infini, ils sont éternels.

Que sera-ce surtout à l'égard de ces personnes dont les immenses succès ont perdu des âmes sans nombre : un Mahomet, un Luther, un Calvin, et des autres sectaires à proportion, qui ont répandu le venin de leurs erreurs dans des royaumes entiers? Est-il pour eux dans l'enfer assez de flammes? Une contagion qui ravage une province, une armée qui dépeuple les villes et porte partout le carnage et l'horreur, sont-ils plus à craindre que ces empoisonneurs publics dont la contagieuse conversation, dont les inhumaines approches portent la désolation dans toutes les âmes? C'est un mauvais livre dont les éditions multipliées, le débit prodigieux, la lecture empressée, par une espèce d'immensité et de perpétuité, portent dans tous les cœurs des chrétiens les traits les plus empestés et les y porteront dans tous les siècles, sans que rien puisse en arrêter le cours, puisque par la profonde corruption du cœur humain, l'arrêt même qui le proscrit et le livre aux flammes y répand un nouvel assaisonnement.

Que sera-ce de ceux dont toute la profession est d'étaler sur un théâtre ce que les passions ont de plus séduisant, et de joindre aux fatales amorces de la lubricité et de l'immodestie, tout ce que le chant, la danse, la décoration, le geste, le style, les expressions, les sentiments peuvent avoir de plus touchant? Parler le langage du crime, paraître l'avoir commis, exprimer les mouvements des passions, en excuser les faiblesses, étaler des objets séduisants, les parer de tous leurs charmes, faire l'éloge des forfaits, les travestir en vertu; voilà les scandaleuses leçons du vice qui ont animé le zèle des Pères de l'Eglise et fait lancer contre les spectacles les plus foudroyants anathèmes. L'expérience permet-elle d'en douter? en revient-on jamais innocent? est-ce la vertu qui y mène, est-ce la vertu qu'on y goûte, et l'Evangile qu'on apprend à y pratiquer?

Mais sans recourir aux hérésiarques et aux comédiens, quel compte auront à rendre ces libertins décidés, dont tous les pas sont marqués par le désordre, dont toute la vie n'est qu'un tissu d'intrigues et de parties de plaisir; qui se font une occupation de porter partout l'air contagieux qu'ils respirent, de corrompre les âmes innocentes que le hasard fait tomber entre leurs mains ou que la passion leur fait chercher? Les discours et les actions les plus libres, les maximes les plus pernicieuses, les doutes affectés sur les vérités de la foi, les railleries piquantes sur la vertu et sur ceux qui la pratiquent, ils répandent partout le levain de l'erreur et du crime. Dangereux maîtres du vice, combien d'élèves innocents ont perdu à cette criminelle école l'heureux trésor de l'ignorance? Pouvez-vous dissimuler que vous donnez un spectacle aussi dangereux et plus dangereux encore que ces troupes, qu'une infâme profession a mis aux gages de l'enfer? Vous montez par votre conduite sur une espèce de théâtre, où par des exemples d'autant plus frappants qu'ils partent du cœur, vous servez encore mieux le démon. On sait du moins que les aventures dramatiques sont la plupart des fables, et quoique le mal gagne imperceptiblement, lors même qu'on en connaît le faux et qu'on s'en défie, du moins cette connaissance arrête une partie du progrès; on rougit presque d'avoir donné des larmes à des chimères; du moins des leçons ingénieuses et vraies, répandues dans une pièce de théâtre, sont une espèce de préservatifs, elles dédommagent en partie de la morale païenne où elles sont mêlées; les vices grossiers y sont chargés d'un juste ridicule. Mais que voit-on, qu'entend-on auprès d'un scandaleux? le crime sans remède, la passion sans préservatif, le désordre sans ménagement; que ne montez-vous sur la scène? vous tiendriez la place qui vous est due, on serait du moins en garde contre vos attentats. La comédie ne fut jamais si redoutable que vous.

Quel compte n'aura pas à rendre cette femme mondaine, dont l'air sensuel, les regards passionnés, les attitudes lubriques, les parures artisées, les nudités scandaleuses révoltent tous ceux qui sont assez infortunés pour la trouver sous leurs yeux? Malheureuse, dit Tertullien, qui vous prostituez aux regards des passants, pensez-vous échapper aux châtiments réservés à celles qui se livrent au premier venu? L'hypocrisie est un grand mal sans doute, Dieu l'a chargée d'anathèmes, son seul nom inspire de l'horreur; le scandale est pourtant un plus grand mal encore et plus pernicieux à la société. L'hypocrite après tout se perd seul, le scandaleux en entraîne mille autres. Dieu sonde les cœurs, l'imposteur ne saurait échapper à ses yeux; mais les hommes qui n'en pénètrent pas la duplicité sont édifiés de sa conduite, et tandis qu'il se damne,

ses exemples contribuent peut-être au salut de quelqu'un. Mais le scandaleux est un ennemi déclaré, qui outrage le Seigneur et lui débauche ses sujets. L'un rend hommage à la vérité lors même qu'il l'abandonne, il en arbore les livrées ; l'autre la brave et la foule aux pieds. Le fourbe rougit des apparences du vice, le rebelle en fait gloire. Ce secret déserteur soutient les intérêts de Dieu, lorsque intérieurement il l'offense, ce furieux l'insulte ouvertement. L'hypocrite ne fait du mal qu'autant qu'il cesse de l'être et devient scandaleux, et fait servir les dehors trompeurs à enfoncer d'autant plus le trait qui est lancé par une main respectable et amie, dont on ne songe pas à se défier. Vous ne voulez pas être hypocrite ? Malheur à moi si je vous en rendais; soyez sincèrement pieux. Mais si vous avez un choix à faire entre deux crimes, soyez plutôt hypocrite que scandaleux; courez à votre perte, mais courez-y seul. En vous damnant, ne damnez pas les autres. Pourquoi établir des peines contre le vice? elles ne font souvent que des hypocrites. Mais outre qu'elles préparent les voies à la vertu en levant l'obstacle du péché, il vaut encore mieux pour le bien de la société faire des hypocrites que de laisser des scandaleux. La sévérité ne convertit pas toujours les hérétiques sans doute, mais elle empêche les progrès de l'erreur, elle arrête les attentats, elle conserve ce qui est sain. En coupant un membre gangrené, le guérit-on? non, on le perd même. Guérit-on le reste du corps? non encore, il en est plus aride et plus faible, mais on le sauve; il serait tout à fait perdu, si la gangrène le gagnait. Le premier soin du bon gouvernement est d'empêcher le scandale, on travaille ensuite avec succès à établir le bien.

Quel compte auront à rendre un père, une mère dont la négligence laisse perdre des enfants ou des domestiques, ou dont les discours et les exemples sont pour eux des leçons ou des modèles du vice ! Cruels parents, qui, au lieu d'une sainte éducation, faites sucer le crime avec le lait; ah ! il valait mieux ne pas leur donner une vie temporelle que de leur ravir une vie éternelle. Etait-ce la peine de le porter dans votre sein si vous deviez, mère barbare, ne l'enfanter que pour l'enfer? Quel compte auront à rendre des supérieurs, des magistrats, des pasteurs, qui, au lieu de veiller sur leur troupeau, l'abandonnent souvent à la merci des loups, et sou-eux-mêmes des loups ravissants ! Je vous redemanderai leur sang, dit le Seigneur. (*Ezech.*, III, 20.) Ah ! il vaudrait mieux que votre main meurtrière eût tranché le fil d'une vie de peu de jours, que la destinée commune de l'humanité aurait bientôt terminée, que de leur ravir, par vos scandales, une vie dont rien ne pourra réparer la perte.

Le scandale de personnes en place est plus funeste qu'un autre. Le moyen le plus efficace qu'employa le démon pour plonger sûrement les idolâtres dans le vice, ce fut de consacrer les crimes, de diviniser les passions, en les mettant dans les dieux même. En coûtait-il d'être incestueux et adultère, quand on voyait sur les autels l'adultère et l'inceste? On se fait gloire de la fureur et de l'ivresse après avoir offert de l'encens au dieu de la guerre et du vin : *Ut fierent miseris religiosa delicta.* Funeste adresse, trop réellement mise en œuvre et trop malheureusement efficace dans les divinités de la terre. Y pensez-vous, grands du monde? vos exemples consacrent les vices, on se fait un honneur, une espèce de religion de marcher sur vos pas et d'adorer vos défauts. Les droits de votre naissance, l'appât de vos richesses assemblent chez vous, comme dans un temple, une foule d'adorateurs qui, de leurs cœurs, vous font un sacrifice. Les divinités profanes exigeaient-elles d'autres hommages, faisaient-elles commettre d'autres forfaits? *Ut fierent miseris religiosa delicta.*

La plupart des péchés sont par eux-mêmes stériles, ils se terminent à l'acte qui le consomme, ils se bornent à la mort spirituelle de leur auteur; on ne les voit pas se reproduire, se multiplier, se perpétuer dans les autres hommes. Le scandale seul donne à tous les péchés une malheureuse fécondité, mille branches le font renaître. Tous les péchés par le scandale peuvent être le fruit et le principe les uns des autres. Faites-vous naître de mauvaises pensées, tenir de mauvais discours, faire de mauvaises actions, quelque devoir que vous fassiez transgresser, autant de péchés de scandale. Il a autant de fécondité que tous les autres ; tout l'enfante, il enfante tout. Il en est ainsi du zèle et du bon exemple. Inspirer de saintes pensées, faire tenir de pieux discours, engager à pratiquer de bonnes œuvres, tout est du ressort du zèle, toutes les vertus sont son objet, toutes lui fournissent des moyens, tout est compté devant Dieu. Bon serviteur, on vous saura gré de tous vos services; ennemi dangereux qui causez tant de dommage, serez-vous moins puni que le fidèle ne sera récompensé?

Les maladies du corps sont moins funestes, la plupart ne sont pas contagieuses, on approche le malade sans risque, et la charité n'a pas communément à joindre le sacrifice de la vie au dégoût et au travail. Quelle horreur n'a-t-on pas de ces maux pernicieux qui font tout craindre aux plus robustes? quelle désolation dans une ville, dans une province à la première nouvelle qui s'en répand ! quelles alarmes, quelle précaution, quelle espèce d'inhumanité pour en arrêter le progrès! Que penserait-on d'un art exécrable qui saurait rendre toutes les maladies contagieuses, et préparer si bien le poison qu'en voyant, en entendant, en abordant les malades, on courût avec eux au tombeau? que penserait-on, si on voyait en effet tous ceux qui les fréquentent enveloppés dans la même disgrâce? Voilà le scandale; il rend tous les péchés contagieux, les regards, les paroles, les passions des malades, il rend souvent plus malade que le premier malade.

et de mille manières différentes. Que ses progrès sont rapides, ses effets redoutables! Que la vie de l'âme est précieuse ! que les blessures du péché sont profondes! Que ne prenez-vous les mêmes précautions! que n'êtes-vous saisi des mêmes charmes ! que ne vous armez-vous de la même sévérité ! Ah ! fuyez cet air empesté, dérobez-vous aux compagnies pernicieuses; et vous, malheureux, qui allez lançant le péché, lancera-t-on contre vous assez d'anathèmes? Vous êtes l'horreur du genre humain, tout doit s'armer contre vous d'une juste fureur, et se mettre en garde contre vos attentats. Le péché est un néant, et le scandale en fait quelque chose, et quelque chose de si prodigieusement fécond, qu'il en fait éclore une infinité de péchés et de scandales. Par une espèce de création diabolique de péché, le rival de la Divinité semble partager avec elle cet apanage. Il dit, et tout est fait; il se montre, et tout s'exécute. Il dit une impiété, une obscénité; la foi, la pureté se perdent. Il donne un mauvais conseil, et le crime se commet.

Il est quelquefois un scandale si prodigieusement répandu, qu'il ne connaît aucunes bornes; il séduit les nations dans tous les siècles. C'est un torrent impétueux, un fleuve débordé, une mer immense, un déluge qui détruit tout. Tel sera ce fameux scélérat dont le nom seul reveille les plus tristes idées. Ennemi déclaré de Jésus-Christ l'Antechrist fera tous ses efforts pour abolir la religion; il renversera les autels, fera périr les gens de bien, combattra la vérité et la vertu. La violence, l'artifice, les criminels appareils viendront à l'appui de l'erreur. Que de crimes il fera commettre! que d'âmes il fera périr! Le scandaleux précurseur de l'Antechrist en secondant, en prévenant ses projets ébauche l'affreuse et générale désolation qui doit à la fin du monde faire un si grand nombre de rebelles; d'autant plus inexcusable, que faisant profession d'adorer celui contre qui l'Antechrist prendra les armes, vous vous faites à vous même le procès.

Mais est-ce donc moi qui vous donne ces noms odieux? Ecoutez saint Jean qui, parlant des hérésies et du scandale, dit avec la plus amère douleur : Il y a bien des Antechrists parmi vous, sans attendre celui que le prophète annonce, il n'y en a que trop dès aujourd'hui; vous renversez les autels par les sacriléges que vous faites commettre, vous combattez les gens de bien par les railleries dont vous les chargez, vous sapez la religion par les doutes que vous insinuez, vous détruisez les mœurs par les exemples que vous donnez, vous employez la violence et l'artifice pour perdre les cœurs que vous attaquez. Etes-vous moins criminels dans le principe, moins dangereux dans les effets, moins injurieux à Dieu dans la révolte? Ah! l'Antechrist vit déjà dans ses précurseurs, vous attirez la sévérité du jugement dont l'Antechrist annoncera la venue : *Antichristi multi facti sunt.* (I *Joan.*, II, 18.)

Les persécutions des ennemis du christianisme ont cessé, mais les efforts de l'enfer ne sont aujourd'hui ni moins violents ni moins redoutables. Les scandales le dédommagent des édits des empereurs païens; il fait encore plus d'apostats que les gibets et les roues; hélas! on bravait les tourments, on craint les railleries; on résistait aux menaces, on suit les mauvais conseils; on se faisait gloire de mourir pour Dieu, on a honte de vivre pour lui; on se roidissait contre le torrent de l'erreur, on se laisse entraîner au courant du vice; et peut-être presque accablé sous les ruines de la vertu, lui qui triomphait sur celles de l'idolâtrie, le christianisme aurait à regretter ses premiers ennemis et ses anciens persécuteurs.

Que faites-vous par le scandale, que renouveler ces persécutions? Le même esprit vous anime, vous employez de semblables moyens, les effets n'en sont pas moins tristes. Qu'importe que la foi soit en sûreté, si la pureté fait naufrage? n'y a-t-il donc que la perte du dogme qui peuple l'enfer? Les mœurs sont-elles moins nécessaires au salut que la créance? Vous n'allumez pas des buchers, il est vrai, vous ne lâchez pas les lions et les tigres, vous n'aiguisez pas les glaives et les ongles de fer; mais épargnez-vous l'esprit et le cœur? il a ses brasiers et ses tortures. Le respect humain intimide, la volupté amollit, la raillerie dégoûte, on résiste peut-être moins à l'exemple qu'à un coup de hache.

De tous les persécuteurs du monde chrétien Julien l'apostat fut le plus dangereux ; sans faire couler de sang, il séduisait par les artifices ; les livres se multipliaient contre la religion, l'idolâtrie épurée devenait éblouissante, il en condamnait, ou en palliait les excès, il en faisait valoir l'antiquité, la parait de couleurs précieuses, il désarmait les chrétiens en fermant leurs écoles. Une prompte mort débarrassa l'Eglise d'un ennemi si redoutable. Julien n'a laissé que trop d'héritiers de ses scandales. On arrache les mêmes armes des mains des fidèles ; les laissant sans éducation et sans instruction, on leur pare le vice des plus belles couleurs; une probité affectée, en condamnant les excès fait valoir les prétextes de l'injustice. Julien vit encore, et fait encore mille apostats. Le déisme suit ses traces, l'hérésie semble avoir pris ses leçons, les vices se conduisent avec artifice et jamais la religion n'a couru plus de risque que par le scandale; la foi suivra de près l'innocence, on aura à regretter à la fois la vérité et la vertu.

Déployez votre éloquence, orateurs chrétiens, prodiguez les éloges aux héros qui répandent la foi, à ces hommes apostoliques qui instruisent les peuples, à ces conquérants qui étendent l'empire du Seigneur, pouvez-vous entasser sur leurs têtes assez de couronnes? chacune des âmes qu'ils ont acquises, y ajoute un nouveau fleuron; mais aussi épuisez les anathèmes, répandez à grands flots les titres les plus odieux à ces abominables conquérants qui étendent

l'empire de l'enfer, à ces rebelles qui s'efforcent de renverser le trône du Tout-Puissant. Pouvez-vous amasser sur leurs têtes assez de brasiers? chacunes des âmes qu'ils perdent en augmente l'ardeur. Les uns sont des soldats fidèles qui marchent sous les drapeaux du Seigneur, les autres des déserteurs qui le combattent; là ce sont des pasteurs qui conduisent des brebis, ici des loups qui les dévorent; ceux-ci des ministres du Dieu vivant qui défendent ses intérêts, ceux-là des perfides qui le trahissent, des criminels de lèse-majesté qui l'outragent.

Ah! il vaudrait mieux pour vous, dit le Sauveur du monde, qu'on vous attachât une meule de moulin au cou, et qu'avec ce poids énorme on vous précipitât au fond de la mer, que de scandaliser le plus petit de vos frères : *Expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris.* (*Matth.*, XVIII, 6.) Quelque précieuse que puisse être la chose, quelque intéressante, quelque nécessaire qu'elle soit pour vous, fût-ce votre pied, votre main, votre œil, qui vous est un sujet de scandale, arrachez, coupez, jetez tout loin de vous sans pitié plutôt que de tomber dans l'enfer : *Si pes tuus scandalizat te*, etc. (*Ibid.*, 8.)

Je ne puis me lasser de vous exposer ces tristes suites. Ce ne sont pas seulement les personnes que vous perdez dont vous êtes responsables; tant d'autres que ces mêmes personnes perdront à leur tour seront aussi sur votre compte. On parle, on agit d'après vous sans que vous y pensiez. Souvent un auditeur, un spectateur que vos scandales n'auront pas personnellement séduit, devenu l'historien de vos discours et de vos œuvres, fera boire à d'autres le poison dont il se sera préservé. Il a tort sans doute, tout devait être enseveli; mais ayant ouvert la source, ne partagez-vous pas leur crime, n'en êtes-vous pas l'auteur? Vous parlez par leur bouche, vous agissez par leurs mains, vous avez aiguisé les armes dont ils blessent, vous portez le coup à tous ceux à l'infini qui en seront la suite. C'est comme un feu qu'on allume, et qui se répand de maison en maison, de rue en rue, et brûle toute une ville. Jéroboam ne corrompit que quelques personnes; mais il forma un schisme qui dura plusieurs siècles, et ne put être éteint que par la destruction des dix tribus, et à chacun des princes qui marchèrent dans la suite sur ses traces, l'Ecriture fait mention de l'infortuné Jéroboam comme de l'auteur de tous ces maux : *Ambulavit in viis Jeroboam qui peccare fecit Israel.* (IV *Reg.*, X, 29.) Adam et Eve ne commirent qu'un péché, et il dure encore; chacun des hommes qui sont venus, et qui viendra de cette race infectée, portera la tache odieuse d'un péché qui ne fut commis qu'une fois. Ainsi de main en main, de génération en génération, le scandaleux survit à lui-même et se perpétue de toutes parts dans les personnes qui pèchent d'après lui, comme si son crime personnel ne lui suffisait pas pour le perdre, il se charge de tous les autres. Peut-on trop déplorer un mal que rien ne répare?

Une autre difficulté de la réparation, ce sont les obstacles qu'on met au retour; on se fait un devoir, un intérêt, une fausse gloire de s'en fermer toutes les avenues. Il faut, disait à Absalon le traître Architopel, son pernicieux conseil, il faut ôter à vos peuples toute espérance de réconciliation avec David; tandis qu'ils y verront quelque jour, vos sujets incertains et flottants peuvent vous abandonner aussi facilement qu'ils ont abandonné votre père. Il faut par quelque injure sanglante leur ôter ce dangereux prétexte à la désertion : Allez, lui dit-il par un conseil diabolique, abuser des femmes de David à la vue de tout le peuple, vous ne pouvez lui faire un plus sanglant outrage. Il ne faut plus, après cet affront, que la tendresse paternelle vous en impose, qu'elle ne vous fasse plus espérer une paix qu'on ne pourrait vous accorder sans honte. Le peuple, témoin de votre résolution, sentira qu'en agissant en ennemi, il n'a plus à craindre de votre part d'inconstance qui l'expose au châtiment d'un maître irrité, en vous faisant acheter le pardon à ses dépens. Attaché à vous par intérêt, détaché de David par désespoir, vous pourrez absolument compter sur des sujets qui ne peuvent plus vous échapper ni se défier de vous. Absalon séduit souille le lit de son père et de son roi, et comme si c'était trop peu d'être incestueux et adultère, il assaisonne le crime du plus grand éclat : *Faciam in conspectu solis.* (II *Reg.*, XII, 12.) Celui qui avait voulu punir l'incontinence de son frère Ammon par sa mort, se souille aux yeux de toute une ville en abusant de dix de ses belles-mères. Ainsi transformé par le crime, l'homme différent de lui-même ne connaît plus de bornes dans des excès dont au commencement de sa passion il n'avait pas même d'idée. Enfin n'espérant plus de pardon, il ne reste d'autre parti à prendre que de détruire celui dont on craint avec raison la justice. Aussi bientôt après, par les ordres d'un fils ingrat, une armée marche contre son père, lui livre le combat, lui prépare le tombeau, et le fils lui-même, à la tête de plusieurs milliers de parricides, altéré du sang qui coule dans ses veines, s'efforce d'arracher la vie à celui de qui il l'a reçue : triste ressource d'un désespoir qui paraît désormais inévitable.

Ah! quels regrets quand on se voit engagé si avant! La conscience alarmée jette inutilement les yeux sur l'immense chemin que la passion a fait faire. On est effrayé, on tremble à la vue du précipice qu'on s'est creusé. Jamais on ne se serait engagé si la passion en eût laissé entrevoir la profondeur : salutaires remords, s'ils faisaient rentrer le pécheur en lui-même; mais au lieu de compter sur une miséricorde infinie, on dit, comme le premier des impies : Mon crime est trop grand pour obtenir grâce : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam*

merear. (I *Gen.*, IV, 13.) Au lieu de recourir à l'asile de la pénitence, il semble qu'on doive trouver dans de nouveaux crimes un remède aux précédents ; du moins y cherche-t-on je ne sais quelle obscurité qui en dérobe la honte et les ensevelisse dans l'oubli, en étouffe le reproche intérieur. Ainsi par les conseils d'un séducteur un enfant de famille, honteux d'une première faute que son père eût pardonnée, quitte la maison, se joint à une troupe de scélérats, comme si de nouveaux forfaits devaient lui ménager l'impunité. Ainsi par les conseils d'un séducteur une jeune fille, confuse de sa faute, tâche d'en couvrir l'infamie aux dépens de la vie et du salut d'un fruit innocent. Ainsi un libertin, craignant un Dieu dont la justice le poursuit, attaque cette justice et souvent l'existence même d'un Dieu ; un hérétique, opiniâtre dans son erreur, y en ajoute de nouvelles et combat l'autorité d'une Eglise dont il appréhende le jugement.

Malheureux Absalon, qui n'avez que trop d'imitateurs de vos excès, vous éprouvâtes enfin ce qu'il en coûte de s'élever contre une autorité légitime ; mais vous ne réparâtes pas le mal que vous aviez commis, et dont vous aviez fait tant de complices. Le scandaleux doit sans doute s'attendre à être de même sévèrement châtié, mais il se flatterait en vain de réparer tout le mal qu'a produit son scandale. Cependant cette difficulté de la réparation ne dispense pas de faire tout ce qu'on peut pour y réussir. Sans cela, comment se flatter du pardon ? Pense-t-on que ce juste Juge, qui exige qu'on rende à la rigueur tout ce qu'on a pris, qu'on rétablisse l'honneur flétri par des médisances ou des calomnies, oublie sa justice quand il s'agira du plus grand de tous les maux ? Les biens, l'honneur, la vie valent-ils le salut éternel ? Pour réparer la perte d'une âme, un Dieu n'a trouvé rien de trop difficile dans les plus grands travaux, rien de trop rude dans les plus cruels supplices, et il pourrait n'exiger aucune réparation de ceux qui rendent son sang inutile ! Non, non, bien plus sévère qu'à l'égard de Caïn, qui n'avait ravi que la vie du corps à son frère, et à qui il en demanda compte, tout irréparable qu'en était la perte, songez aussi que le sang de tant d'âmes crie vengeance contre vous aussi bien que celui d'Abel ; sa voix se fait entendre jusqu'au trône du Tout-Puissant : Vous donnerez âme pour âme : *Vox sanguinis ejus clamat ad me.* (*Gen.*, IV, 10.)

Songez donc à réparer ce mal à quelque prix que ce soit; que vos prières et vos pénitences obtiennent de Dieu la conversion de ceux dont vous avez causé le péché, que la ferveur de vos bonnes œuvres dédommage le Seigneur, s'il est possible, de la gloire que vos scandales lui ont ravie; que vos bons exemples à l'avenir édifient autant que les mauvais ont scandalisé par le passé ; que l'éclat d'une conversion déclarée compense l'éclat d'un désordre funeste. Devenez l'apôtre de ceux dont vous avez été le démon ; devenez-le d'une infinité d'autres. Que vos discours soient autant de salutaires instructions, que ce soient des flèches qui portent partout le feu de l'amour. Allez sans différer révoquer les mauvais conseils, donnez-en de contraires ; allez, ne différez pas; éteignez ce que vous avez allumé, étayez ce que vous avez ébranlé, portez l'antidote où vous aviez porté le poison ; en un mot, n'épargnez rien pour faire cesser et réparer le mal, biens, honneurs, plaisirs, santé, vie, tout doit être sacrifié s'il le faut, et tout sera encore bien au-dessous de la dette.

DISCOURS III.

SUR LA SIMONIE.

Pecunia tua tecum sit in perditione. (*Act.*, VIII, 20.)

Que ton argent périsse avec toi.

Affreux anathème que lança le prince des apôtres contre le fameux chef des simoniaques, dont le nom a été donné au crime que je combats. Surpris des prodiges qu'opéraient les disciples, Simon le Magicien leur offre de l'argent pour obtenir le même pouvoir. Est-ce donc là le cas que vous faites des choses saintes ? est-ce là le respect que vous leur portez ? le Saint-Esprit sera-t-il donc mis à prix d'argent? *Existimasti donum Dei pecunia possideri.* (*Act.*, VIII, 20.) Que votre avarice est éloignée du désintéressement de cette religion divine ! que ces hommages idolâtres pour les biens temporels, en leur sacrifiant les biens spirituels, sont différents du cas qu'elle fait des uns, du mépris qu'elle a pour les autres ! *Non est tibi pars in nomine isto.* (*Ibid.*, 21.) Votre cœur dominé par l'ambition et par l'avarice a perdu la droiture qu'il devait à Dieu : *Cor tuum non est rectum coram Deo.* (*Ibid.*) Je vois même que, piqué de mes refus, vous êtes plein de dépit et de colère : *In felle amaritudinis video te esse.* (*Ibid.*, 23.) Votre argent par l'usage impie que vous en voulez faire, semble avoir contracté une tache honteuse qui l'enveloppe dans le même anathème que vous. Puisse-t-il mourir avec vous ! *Tecum sit in perditione.* (*Ibid.*, 20.) Ou plutôt priez le Seigneur qu'il vous pardonne, s'il est possible, une intention si criminelle : *Ut remittatur si fieri potest, ista cogitatio.* (*Ibid.*, 22.) Sentez-vous, Messieurs, tout le poids de cet oracle ? un crime formé par la seule pensée, exécuté par la seule proposition, un crime dont le pardon est douteux, qui mérite les larmes les plus amères et le plus prompt châtiment, est-il un forfait médiocre ? Car enfin, quel insultant mépris ! pouvez-vous vouloir acheter les choses saintes , sans croire que l'argent peut les valoir et entrer en parallèle? Tout achat suppose une appréciation. Peut-on les avilir davantage que de les supposer vénales ou assez payées ? Un prince laisserait-il mettre à prix d'argent ses faveurs et ses grâces ? un homme d'honneur vend-il son honneur et sa personne? un ami fait-il acheter son amitié ? Les dons de Dieu, si supérieurs à tout, seraient-ils donc dégradés, méconnus, profanés par concur-

rence avec quelque somme? Aussi appelle-t-on communément la simonie une hérésie. L'erreur seule peut enfanter une idée si monstrueuse. Tel fut le crime de Judas. Il est vrai que la probité gémit de voir briser les liens les plus sacrés de la bonne foi et de la reconnaissance par une noire perfidie. Mais la religion ne frémit pas moins de voir outrager la personne d'un Dieu, jusqu'à mettre sa vie à prix d'argent. La somme de trente deniers est bien modique, c'était le prix des esclaves ; mais quelque somme qu'on eût proposée, l'univers entier valait-il le sang d'un Dieu?

Mais est-il nécessaire de faire sentir l'énormité de la simonie? Le soin de cacher ses attentats, d'en déguiser les intentions, d'en prévenir les suites, d'en dérober la honte, en laisse-t-il ignorer la grièveté? Qu'il y aurait de condamnations si on jugeait ces affaires au tribuual de la conscience, au tribunal de la précaution! De cette idée même, de son énormité il résulte un effet bien différent. Personne ne s'en croit coupable. Les idées affreuses que l'Eglise nous en donne, les efforts quelle a faits pour la bannir du monde entier, les peines rigoureuses qu'elle lui impose, la rareté de l'exécution de ses châtiments, tout semble en faire une espèce de prodige dont personne ne s'imagine être même capable, et il est vrai que ces excès grossiers qui, dans les siècles d'ignorance, en mettant les bénéfices dans le commerce avaient animé le zèle des saints canons, ces excès grossiers sont aujourd'hui plus rares. La crainte de perdre par la sévérité des lois ce qu'on aurait acquis par ses bursales voies, la crainte de ne pas échapper aux pénétrantes recherches d'un avide concurrent, mettent des barrières nécessaires à l'avarice, ou du moins, mettent dans la nécessité de dissimuler les vues, de couvrir les démarches et de pallier son trafic. On est aujourd'hui trop raffiné pour se laisser aisément surprendre. Mais dans le fond, quoique artificieusement déguisée, et honteuse de se montrer à découvert, la simonie n'infecte guère moins le sanctuaire. Suivons-la dans ses détours, arrachons-lui le voile trompeur que l'intérêt et la honte lui mettent sur le visage, pour la montrer dans toute sa noirceur et en faire redouter jusqu'à l'apparence.

On se trompe communément sur quatre choses : 1° sur la manière d'agir; on se croit innocent pourvu qu'il n'y ait point de convention expresse, sans songer qu'il est des simonies mentales, indirectes, interprétatives; 2° sur la nature du présent qu'on fait; on ne se croit pas simoniaque pourvu qu'on n'ait pas grossièrement donné quelque chose de matériel ; on oublie qu'il est des présents de service et d'adulation qui rendent aussi criminel; 3° sur la nature des biens spirituels qu'on veut acquérir ; on ne porte ses vues que sur des choses par elles-mêmes saintes, comme les sacrements, les titres des bénéfices ; on ne pense pas que ce qui tient au spirituel est lui-même sacré et hors de commerce; 4° enfin, sur la fin qu'on se propose ; pourvu qu'on ne fasse pas une appréciation réelle, qu'on ne donne pas à titre de prix, on se croit à couvert de l'anathème, et on devrait se souvenir que soit à titre de prix, ou de facilité, ou par toute autre vue, dès lors qu'on se propose d'acquérir par le moyen des biens temporels, on est véritablement simoniaque. Au reste, sous le nom de commerce, on entend toute sorte de contrats, vente, échange, louage, donation; on n'excuse pas ceux mêmes que les jurisconsultes appellent contrats sans noms, donner pour faire donner, donner pour faire faire, faire pour faire donner, faire pour faire faire : *Do ut des, facio ut des; do ut facias, facio ut facias.* Développons ces vérités intéressantes sans sortir des bornes de la morale, ni toucher aux questions du for contentieux.

1° On se trompe sur les différentes espèces de simonie. Il est une simonie mentale, conventionelle ou réelle, une simonie expresse ou interprétative, une simonie directe avec la personne intéressée, et indirecte par des personnes interposées. Le dessein formé d'acquérir une chose sainte par ces voies criminelles, tandis qu'on ne le manifeste point par des propositions, est une simonie mentale, soit que le coupable l'exécute, ou qu'il ne l'exécute pas. Il est vrai que l'Eglise n'impose aucune peine contre ce crime. Les fautes purement intérieures ne sont pas de son ressort extérieur; c'est au scrutateur des cœurs à en sonder, à en punir les intentions. Il les punit en effet dans ce péché, comme dans l'impureté, la vengeance, ou tout autre. La consommation extérieure n'est point nécessaire pour être condamné au tribunal de celui qui sonde les plus secrets replis; un coup d'œil, un désir, une délectation morose suffit pour rendre coupable. Si du dessein criminel on passe à la proposition, qu'on ne rougisse pas d'en faire ou d'en accepter le honteux marché, c'est une simonie conventionnelle ou pure, si aucune des parties n'en vient à l'exécution, ou mixte ou demi réelle, si l'une ou l'autre l'exécute. Mais si les deux parties en viennent à l'exécution, l'un en conférant le bénéfice, l'autre en livrant la chose profane, quand même elle ne livrerait qu'une partie de ce qu'elle a promis, la simonie est réelle et complète.

On n'agit pas toujours par soi-même dans ces infâmes négociations; les suites en sont trop à craindre. Le danger rend circonspect, et la confusion ingénieux. Mais manque-t-il d'amis, de parents, de protecteurs qu'on sait mettre dans ses intérêts, et qui, en conservant tout l'honneur du désintéressement aux parties intéressées, n'en sont pas moins efficaces? L'Eglise pourrait-elle tolérer la médiation criminelle qu'ils ne rougissent pas d'interposer? Non sans doute. Le commerce de ces sacriléges entremetteurs n'est pas moins condamné, quand même le collateur de bonne foi n'en aurait aucune connaissance, le bénéficier n'est pas moins privé

du bénéfice, avec cette différence cependant que s'il a mis tous ces ressorts en mouvement, ou s'il a laissé agir avec connaissance, il est aussi rigoureusement puni que s'il eût agi par lui-même. Mais si des parents ou des amis s'en sont mêlés d'office sans sa participation, ce bénéficier ainsi pourvu n'est pas à la vérité coupable devant Dieu, il n'encourt point de censure, mais il ne peut conserver le bénéfice acquis par ces voies. Il doit s'en démettre dès qu'il en est instruit; on peut le lui conférer de nouveau, mais s'il persiste à le garder encore, il se rend aussi coupable que le premier : comptable de la faute dont il profite, il n'est pas moins scandaleux que s'il en eût été le complice ou l'auteur; il doit rendre ce qu'il a acquis sans titre, semblable à celui que les larcins de ses parents auraient enrichi est obligé de restituer un bien mal acquis, dès qu'il connaît le vice de l'acquisition.

Au reste, ces conventions et ces démarches ne se font pas toujours d'une manière expresse et grossière, soit auprès du collateur, soit auprès de ceux qu'on met en œuvre ; on s'entend à demi mot, on sait quelle est la reconnaissance des personnes que l'on oblige, ou de leur famille; on a souvent dit et fait dire qu'on sait payer les services; tantôt après avoir fait un présent considérable, dont le souvenir est encore récent et la gratitude présente, on fait entendre qu'un tel bénéfice serait à notre bienséance, ou après avoir donné un bénéfice, on demande à son tour une charge, un emploi, un emprunt; on saisit le temps où un collateur dans le besoin et à la veille d'emprunter, reçoit avec plaisir ce qu'on lui offre, à la charge d'autant; on saisit le temps où un bénéfice vaque ou doit bientôt vaquer, pour offrir habilement quelque présent qui dans ces circonstances fait souvenir de la personne et parle assez clairement pour quiconque entend le français; on fait mention des services passés, on se plaint qu'on a été oublié. Quelques-uns attendent le moment heureux de la bonne humeur, de la politesse, de la reconnaissance ; pour faire connaître leurs désirs, on en a vu parier une somme considérable avec le collateur ou ses parents, qu'on n'aurait pas un tel bénéfice, afin de les engager à faire ce qu'il faut pour ne pas perdre le pari. Que sais-je? de quoi n'est pas capable la cupidité d'un simoniaque?

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?
(*Æneid.*, III, 57, 58.)

Enfin les simonies interprétatives sont certains commerces des choses spirituelles entre elles, que l'Eglise, par respect pour leur sainteté, a jugé à propos d'interdire, à l'exemple de la défense faite par le droit divin du trafic des choses spirituelles avec les temporelles, comme dans les permutations des bénéfices, dans les compositions pour droits litigieux, dans les résignations en faveur, dans la réserve des pensions, dans les confidences, c'est-à-dire, dans les conventions particulières de remettre un jour à celui qui le donne, ou à quelque autre, le bénéfice dont on se dessaisit, qu'on semble ne faire que lui prêter ou mettre en dépôt sur sa tête, pour le recouvrer ou en disposer dans un autre temps. Ces sortes de simonies introduites par les lois ecclésiastiques, ne sont mauvaises qu'en vertu de la défense que l'Eglise en a faite avec beaucoup de sagesse et de rigueur. Elles sont susceptibles de bien des dispenses, au lieu que celles qui sont contre le droit divin, et défendues parce qu'elles sont mauvaises par elles-mêmes, n'en sont jamais l'objet. Mais un plus grand détail passerait les bornes de ce discours.

Jugez par là combien sont dangereuses les résignations en faveur, si communes dans le clergé. Pourquoi à grands frais et à grands risques s'adresse-t-on au saint-siége pour les faire approuver? parce que la réserve et la condition qu'elles renferment ont je ne sais quoi de simoniaque, que le pape seul peut purger, et qui a fait porter contre elles une défense rigoureuse dont le pape peut seul dispenser. Pourquoi tant de formalités, tant de précautions exigées par les canons, les règles de chancellerie et les ordonnances? C'est parce qu'il n'est rien de plus suspect et de plus sujet aux fraudes, objet de la cupidité d'un ambitieux qui veut se placer; ressource d'un vieillard infirme qui veut se faire servir; moyens d'enrichir une famille qu'on aime trop humainement, préjudice considérable causé aux évêques, aux patrons, aux gradués, qu'on dépouille de leurs droits ; danger d'une espèce de trafic et d'une succession héréditaire qui semble faire des biens spirituels une espèce de patrimoine; compte à rendre à Dieu du choix de son successeur qu'on a voulu faire, en le soustrayant à l'autorité ordinaire; tout autant de motifs qui, en rendant l'Eglise difficile, doivent vous rendre très-réservés et à accepter, et à désirer, et à faire de pareilles démarches.

2° On se trompe sur la nature du présent temporel que l'on fait. Qui croirait que des services, de simples paroles peuvent être de vraies libéralités, et rendre simoniaque et celui qui les prodigue, et celui qui les accepte dans ces coupables intentions? Ce n'est pas moi, c'est le grand saint Grégoire qui distingue trois sortes de présents : *munus a manu, munus a lingua, munus ab obsequio*. Les effets réels, comme l'argent, les meubles, les terres, sont des présents de la main; les éloges, les flatteries, les recommandations sont des présents de la langue; les hommages, les assiduités, les travaux pour procurer des emplois, des charges, des agences, dans la robe, l'épée, la finance, le littéraire, une chaire de professeur, etc., ce sont des présents de service. Tout cela sans doute sont des avantages temporels qui ne peuvent par conséquent sans simonie être le prix d'un bien spirituel, quand même on en ferait un usage pieux, comme se faire donner un bénéfice à con-

dition de faire bâtir une église, de faire des aumônes, fonder un bénéfice à condition de s'en faire pourvoir, etc., car c'est payer des services par des bénéfices, ou acheter des bénéfices par des services. Est-ce l'usage auquel Dieu les a destinés? La loi est égale; s'il n'est pas permis d'acquérir le spirituel par des services, il ne l'est pas de payer le spirituel à ce prix. Nous avons, dit saint Thomas, trois sortes de biens que nous pouvons donner, biens de l'esprit, biens du corps, biens de la fortune. Les biens de l'esprit qui, en flattant la vanité, gagnent les cœurs des personnes mêmes au-dessus du commun, sont tout ce qui part d'une tendre amitié, d'une estime sincère, d'un vrai respect.

Tout cela n'a-t-il pas son prix, et à quel prix n'attacherait-on pas cette gloire? les grands n'y attachent-ils pas leur faveur et les emplois du siècle? La grandeur n'a rien de plus agréable que cette espèce d'adoration. Que des établissements temporels soient à la bonne heure la récompense de ce culte servile. Plaignons ces esclaves que la fortune traîne attachés à son char. Mais les charges de la maison de Dieu seront-elles la proie de la fierté des grands? Dieu a-t-il établi des ministres pour leur faire faire la cour? Est-ce dans leur cour qu'il ira chercher des ministres? Dégradation encore plus honteuse lorsqu'en ouvrant le sanctuaire à des femmes ou à des laïques, on va leur prostituer un sacrilége hommage pour en obtenir des dignités. Mais l'avarice sait-elle soutenir son rang? ne se dégrade-t-elle pas dans ses recherches par la bassesse des moyens qu'elle met en œuvre?

Les biens du corps sont les travaux, les services, les alliances. Je ne parle pas ici de ceux à qui, par des intrigues aussi honteuses que criminelles, les passions mêmes ou les faiblesses des protecteurs ont servi de degrés pour monter à l'autel; de ceux dont l'ambition et la cupidité dévorent tout ce que les vils services ont d'humiliant; de ceux qui, dans le métier de précepteur, vendent leur science et leurs talents, pour s'avancer dans l'Eglise par la faveur de leurs élèves; de ceux à qui un bénéfice sert de douaire pour faciliter un mariage avantageux dans une famille. Il est des manières d'agir en apparence plus nobles, mais également criminelles : tantôt sous le nom de charité par des services rendus à un bénéficier malade; tantôt sous le nom de respect par des assiduités à un collateur orgueilleux; tantôt sous le nom de zèle, en se chargeant des affaires de ceux qu'on cultive; tantôt sous le nom d'obéissance, en prévenant tous les désirs des supérieurs; tantôt sous le nom de reconnaissance, en travaillant pour un bienfaiteur, un jeune vicaire qui veut se pousser, hypocrite devant son évêque, flatteur auprès de son curé, petit maître chez son patron, libertin avec ses amis, se conforme à tous leurs goûts pour gagner leurs suffrages. De combien de masques ne se couvre pas une cupidité d'autant plus ingénieuse que de ses ménagements mêmes dépend le succès de ses désirs?

Mais qui peut dissimuler que toutes ces choses soient des biens temporels vraiment estimables, qui ne sauraient pourtant entrer en parallèle avec des biens spirituels? J'en appelle à ces amis, à ces secrétaires, ces femmes, ces domestiques qui doivent leur fortune à ces lucratives négociations, en faisant bien payer leur protection et leurs intrigues. J'en appelle à ces murmures, à ces plaintes, à ces dépits secrets, lorsque sans égard à vos services, vous vous trouvez oubliés. Vous les regardiez donc ces services comme un titre réel et légitime pour le bénéfice dont à votre exclusion un autre se voit pourvu? J'en appelle à vos propres sentiments : si à la place du bénéfice il était question d'un bien temporel, d'une terre, d'un emploi, et qu'on ne vous l'accordât qu'aux mêmes conditions, ne croiriez-vous pas l'avoir assez et trop acheté, et voudriez-vous à ce prix vendre votre corps et votre liberté? le feriez-vous même pour un bénéfice d'une valeur modique, à moins que la nécessité ne vous fît regarder comme une fortune le plus léger établissement? Tant il est vrai que vous pesez le prix des uns et des autres, que vous comptez, que vous mesurez, en un mot, que vous appréciez ces deux objets. J'en appelle à tous les frais qu'on est obligé de faire en voyages, en habits, en équipages, en séjours; vous engageriez-vous à toutes ces dépenses pour quelque autre chose, ou pour un bénéfice dont le revenu ne serait point une récompense et un dédommagement de ce qu'il en coûte pour l'acquérir? Et vous voudriez nous persuader que votre esprit ne met pas dans la balance le bien spirituel qu'il envisage, et le bien temporel qui lui en procure l'acquisition? Telle est la remarque que fait encore plus au long le bienheureux cardinal Pierre Damien.

Ah! Dieu n'a-t-il donné des biens spirituels à l'Eglise que pour se faire servir, ou plutôt n'est-ce pas pour la mettre en état, à son exemple, de servir les autres? *Non veni ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX, 28.) A-t-il voulu que des services temporels, des négociations intéressées rendissent propre au saint ministère, ou plutôt ne doivent-elles pas en exclure? Regarde-t-il comme des talents utiles à la conduite des âmes la bassesse à s'assujettir, l'adresse à s'insinuer, l'attention à s'avancer? Quoi donc, cultiver un grand, captiver un inférieur, se rendre utile aux patrons, ménager l'esprit d'un parent, prendre de l'ascendant sur un disciple, sont-ce là les préludes de l'apostolat et les titres d'un ministre de l'Evangile? saint Thomas va si loin qu'il traite de simoniaque le dessein d'un collateur qui donnerait des bénéfices pour se faire des créatures, ou qui en conférerait à ses parents pour s'attirer plus de considération dans le monde, pour soutenir sa famille dans son état, ou même pour la pousser plus loin. Ce sont, dit ce saint docteur, des biens temporels qu'on ne

peut acheter à ce prix : *Qui dat ratione consanguinitatis ut per hoc magnificetur et nobilitetur domus sua, simoniam committit, quia aliquid sperat pro re spirituale.*

Sans doute je ne prétends pas détruire la société et arracher à un bénéficier toutes les douceurs d'un commerce honnête avec ses parents et ses amis ; je ne prétends pas rendre les talents inutiles en les laissant enfouis ou ignorés, faute d'être représentés à ceux qui peuvent les mettre en œuvre; je ne prétends pas dépeupler les palais des prélats et rendre leur cour déserte pour éviter le reproche d'un simoniaque empressement. Je ne prétends pas non plus interdire tout sentiment de reconnaissance pour des sujets aimables et utiles dont les talents et la vertu se joignent aux services et au bon cœur. Il peut donc y avoir, il y a, en effet, un milieu à tenir et des règles à observer. La droiture des intentions en fait tout le dénoûment. Car enfin, lorsqu'un honnête homme, un véritable chrétien, un pieux ecclésiastique, infiniment éloigné d'une basse cupidité et d'une criminelle ambition, dirige toutes ses démarches à une fin honnête, peut-on ne pas louer son zèle, admirer son humilité, aimer sa charité et son obéissance? Le motif donne le prix à tout, la fin le caractérise. Envisagez Dieu dans la personne de vos supérieurs, vous ne sauriez porter trop loin un vrai respect et une attention en quelque sorte divinisée : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* (*Luc.*, X, 16.) Mais le pas est glissant et la tentation est délicate. Un établissement avantageux, une dignité honorable, ont bien des charmes, et le passage d'un motif à l'autre est bien facile : danger d'autant plus grand, que de l'aveu des théologiens, la matière de la simonie ne saurait être légère; car où se trouverait la légèreté? Serait-ce dans la modicité des biens spirituels qu'on achète? Non, ils sont tous d'un ordre supérieur; le moindre bien spirituel est au-dessus de tous les biens du monde, la plus petite chapelle ne peut être appréciée avec tout l'empire romain. Ainsi, en matière de foi il n'y a point d'article qui puisse passer pour léger, qui ne mérite un égal degré de créance. Sera-ce dans la modicité des présents temporels que l'on fait? Non encore; au contraire, cette modicité augmente le crime; le commerce n'en est que plus injurieux, on avilit encore plus les biens spirituels en les mettant à si bas prix. Il en est comme du serment : plus la matière est frivole, plus on profane le nom de Dieu en jurant en vain. Quelle réserve, quelle précaution n'y faut-il donc pas apporter? dans quelle espèce de saint excès de désintéressement ne doivent pas nous jeter un danger si grand et de si justes alarmes?

3° On se trompe sur la nature des biens spirituels et temporels, unis ensemble et dépendants l'un de l'autre. On prétend n'acheter que le temporel et non le spirituel, et on oublie qu'ils sont inséparables. Il est des biens purement spirituels, comme la grâce et la vertu, où le temporel n'entre pour rien. Ce n'est pas de ceux-là que s'entend la simonie, quoique ce soit proprement ceux qui sont les plus éloignés de tout commerce. Un homme assez lâche pour dégrader les choses saintes jusqu'à les rendre vénales, est fort peu touché du prix de la grâce et du mérite de la vertu; elles ne sont guère l'objet de ses recherches, ses passions n'en veulent qu'au temporel. Le spirituel qui les procure n'est dans ses intentions que le moyen de satisfaire ses sacriléges désirs. Nous ne disposons point de la grâce, elle ne se donne pas à prix d'argent; Dieu l'accorde abondamment sans la faire acheter, une humble prière est le moyen le plus efficace pour l'obtenir : *Dat omnibus affluenter et non improperat.* (*Jac.*, I, 5.) Simon le Magicien n'avait pas tant en vue la possession du Saint-Esprit que le don brillant des miracles qu'il voyait opérer aux apôtres : *Date mihi hanc potestatem.* (*Act.*, VIII, 19.) Telle est la faute que les saints Pères reprochent à Esaü, et qui lui fit donner par saint Paul le nom de profane. Le sacerdoce était attaché au droit d'aînesse; Esaü en fit si peu de cas, qu'il le vendit à son frère pour une écuelle de lentilles : simonie qui le fit réprouver et rejeter même les larmes que lui arrachait le repentir : *Profanus Esau reprobatus est, quanquam cum lacrymis requisisset.* Aussi coupable en le regrettant qu'en le vendant, puisque c'était moins la douleur de sa faute que le regret d'avoir perdu l'héritage de son père qui lui faisait répandre des pleurs.

Il est, disons-nous, des choses temporelles unies aux spirituelles, qu'on prétend séparer pour autoriser le trafic. Distinguons ces deux espèces avec saint Thomas. Il en est où le spirituel est le principal et le temporel n'est que l'accessoire, ce que ce saint docteur appelle unis conséquemment, *unita consequenter.* Il en est où le spirituel n'est que comme un accessoire, et le temporel est le principal, ce qu'il appelle unis antécédemment, *unita antecedenter.* On peut ajouter une troisième espèce où le temporel ni le spirituel ne sont l'accessoire l'un de l'autre, mais comme deux choses parallèles, quoique inséparables, ce qu'on peut appeler *unita concomitanter.*

Le droit canonique fournit des règles bien simples pour décider tous ces cas, l'accessoire doit suivre le sort du principal. On peut donc acheter un bien temporel auquel le spirituel se trouve réuni comme un accessoire, pourvu que la considération du spirituel n'entre pour rien dans le prix pour le faire augmenter, car alors ce surplus de prix serait une vraie simonie. Ainsi on achète une terre à laquelle est attaché un droit de patronage, un calice qui se trouve consacré, une châsse où sont renfermées des reliques. Par la même raison, si le spirituel est le principal et que le temporel n'en soit que la dépendance, on ne peut acheter l'un sans crime, parce qu'on ne peut sans crime acheter l'autre. Ainsi un bénéfice est composé du titre et des fruits; on ne peut avoir droit sur les fruits sans être préalablement pour-

vu du titre. Ce serait donc acheter le spirituel même, qui en est inséparable, comme parle le pape Pascal (can. *Salvator*) : *Qui leonem alterum vendit, sine quo alterum non vendit, neutrum invenditum relinquit.* Comme si dans un homme vivant on voulait séparer le corps de son âme, selon la remarque d'un concile : *Sicut nec corpus sine anima vivit.* Union si marquée que, dans les premiers siècles, les bénéfices n'étaient pas séparés de l'ordination et du caractère sacerdotal, deux choses dont on ne peut contester la spiritualité : les biens de l'Eglise n'ont été donnés et ne sont accordés que pour nourrir les ministres dans leurs fonctions; ils ne sont que la suite et comme l'apanage de leurs emplois; les emplois pourraient se remplir, les titres pourraient s'obtenir sans fruits. Il fut tel dans les apôtres et les premiers prêtres. Les fruits ne peuvent être dus sans emplois et sans titre, ni dans l'intention de l'Eglise, ni dans celle des fondateurs; d'où vient la règle fameuse, que le bénéfice n'est donné, c'est-à-dire les fruits, qu'à raison de l'office, c'est-à-dire de la charge et du titre spirituel : *Beneficium propter officium.*

Lorsque les deux choses sont parallèles, la plus digne doit l'emporter. Telles sont toutes les fonctions sacrées, prêcher, dire la messe, administrer les sacrements, tout cela renferme deux choses, l'action extérieure, le travail de celui qui la fait, et le bien spirituel qui en est le fruit. Il n'en est pas de ce travail corporel comme des œuvres serviles et des travaux ou mécaniques, ou littéraires. Un ouvrier, un domestique, un homme d'affaires peut vendre sa peine, c'est une chose, c'est un bien purement temporel. Mais ici outre la bassesse d'un ministre qui ferait assez peu de cas de son travail pour le vendre, il y aurait encore une vraie simonie, puisque le spirituel étant attaché à ces fonctions extérieures qui composent avec lui comme un même corps d'action, ce serait vendre le spirituel même. C'est là qu'on doit appliquer la loi générale de l'Evangile : Vous avez reçu gratuitement, donnez de même. Vos pouvoirs, votre autorité, votre caractère sont des grâces que vous n'avez pu ni acheter, ni mériter. Pourquoi seriez-vous moins libéral pour vos frères que Dieu ne l'a été pour vous? *Gratis accepistis, gratis date.* (*Matth.*, X, 8.)

Le respect pour les choses saintes est allé jusqu'à défendre de mettre dans le commerce certains emplois qui, quoique purement temporels, et ordinairement occupés par des laïques, ont cependant beaucoup de liaisons avec les choses sacrées, comme la charge de marguillier, de sacristain, de chantre, de principal de collége, de régent. A plus forte raison ne peut-on pas acquérir par ces voies ceux qui ont quelque juridiction spirituelle, comme de grand vicaire, d'official, de promoteur, non plus que les bénéfices, selon Pascal II (canon. *Salvator*, I, q. 3), et le concile de Chalcédoine.

On peut cependant recevoir un honoraire pour les fonctions saintes à titre d'aumône, pour fournir à l'honnête entretien du prêtre, non comme le prix de son travail, car il est juste que chacun vive : celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel. Mais nous parlons ailleurs fort au long de cette manière légitime d'acquérir quelque bien temporel.

Ce ne sont pas seulement les conventions qui lient les parties, les libéralités qui les préparent, les intrigues qui les ménagent, ce sont encore les présents donnés à titre de reconnaissance après une collation toute gratuite, qui portent la tache odieuse de simonie. C'est toujours méconnaître le prix des biens spirituels et les profaner, que de penser qu'ils imposent un genre de gratitude que des biens temporels peuvent acquerir. Mais n'est-ce ici qu'une rigueur outrée qu'une pieuse délicatesse a fait imaginer? Dieu lui-même s'en est expliqué de la manière la plus forte : Naaman après la guérison offre à Elisée de riches présents; le prophète, trop éclairé et trop désintéressé pour les accepter, les refuse tous généreusement. Son serviteur Giézi ne fut pas si scrupuleux, il court après Naaman pour lui demander quelque récompense, et l'obtient. A quoi pensez-vous, mauvais serviteur? lui dit Elisée. Vous acquérez quelques fragiles biens par ces voies injustes, mais vous les payerez bien cher; la lèpre dont Naaman vient d'être guéri va vous saisir, elle s'attachera si fortement à votre sang, que votre postérité même en sera infectée : *Adhærebit tibi lepra.* (IV *Reg.*, V, 27.)

4° Enfin on se trompe sur la fin qu'on se propose en donnant ou en recevant le bien temporel. On peut le regarder ou comme le prix de la chose spirituelle ou comme le motif qui engage à la donner, ou comme un moyen de faciliter le succès, de lever les obstacles, de nous délivrer d'une injuste vexation. Le regarder comme le prix ce serait une véritable hérésie, puisque ce serait méconnaître la nature des choses spirituelles. Il n'y a guère aujourd'hui qu'une stupide ignorance qui puisse donner dans ces grossiers excès, et si la simonie ne consistait que dans cette erreur, on peut dire qu'elle serait bien rare, ou plutôt que personne n'en serait coupable.

Mais du moins, direz-vous, quand le présent que je fais n'est regardé que comme un motif qui engage le titulaire ou le collateur, ce n'est point alors acheter le spirituel; on lui conserve le respect qui lui est dû. Ne peut-on pas distinguer le motif qui fait agir de l'objet de la volonté? la modicité de la chose très-inférieure, non-seulement aux biens spirituels, dont rien n'égale le prix, mais à la valeur du revenu du bénéfice que cette honnêteté procure, peut-elle entrer en ligne de compte? Les hommes n'agissent guère que pour des motifs humains. Motif pour motif, l'un n'est guère plus pur que l'autre. Sera-ce un crime de faire pencher la balance en ma faveur? Souvent le collateur n'en profite point, il n'en sait rien ; on lui laisse la même sainteté dans les vues, si elles sont pures. C'est un ami, un domesti-

que, un parent gagné qui fait connaître un sujet à propos, et qui saisit habilement l'occasion de le faire nommer. C'est moins encore que le motif, puisque le présent n'influe en rien dans la détermination du patron; ce n'est proprement qu'acheter la protection, l'introduction auprès d'un homme, ce qui n'a rien de spirituel, puisqu'il n'est qu'une voie qui y mène ou qui l'occasionne. Tout cela ne fût-il pas dans la plus haute perfection, du moins mérite-t-il le nom de simonie?

Oui, Messieurs, c'en est une, et il est surprenant qu'il se soit trouvé des casuistes assez relâchés pour oser proposer cette distinction, et des bénéficiers assez aveugles pour la suivre. Je ne m'arrête pas précisément au scandale marqué de faire agir un collateur par des motifs vicieux, ou de le faire séduire. S'il est coupable quand il n'a pas la gloire de Dieu seul en vue, ne vous rendez-vous pas complice de son crime en le faisant agir d'une manière si criminelle, ou plutôt n'en devenez-vous pas l'auteur en lui suggérant ce motif vicieux? N'y eût-il point de simonie, en faudrait-il davantage pour mériter l'enfer? Entrer dans l'Eglise par la voie du crime, ce n'est pas en être le pasteur, mais un loup et un voleur, comme dit Jésus-Christ : *Qui non intrat per ostium in ovile ovium, ille fur est et latro.* (*Joan.*, X, 1.) Je ne m'arrête pas à vous faire sentir les inconvénients infinis d'une distinction qui introduirait une vénalité des choses saintes, car qu'importe à un avide bénéficier qu'on reçoive son présent comme le prix ou comme le motif, pourvu qu'il obtienne le bénéfice? et qu'importe au collateur ou au titulaire à quel titre il l'accepte, pourvu qu'il tourne à son profit? Ce serait bien se damner de gaieté de cœur que de se refuser ce léger déguisement; une simple direction d'intention qui, sans rien coûter à la cupidité met nos intérêts en assurance et notre conscience en repos, ne serait-elle pas du goût du crime? peut-on ouvrir de voie plus facile et plus large à la simonie?

Ce n'est pas assez, je dis que c'est une véritable simonie. Cette doctrine si expressément autorisée par les anciens canons, qui condamnent comme simoniaques tous ceux qui donnent quelque chose pour obtenir des bénéfices, quelle que puisse être leur intention, *quoquo modo*, vient d'être de nouveau définie dans le dernier siècle par la condamnation qu'a faite le pape Innocent XI de la doctrine opposée. La raison en est bien simple. Des intentions démenties par l'acte même sont des intentions chimériques que la conduite détruit. En vain dans le cas de l'usure aurait-on recours à des intentions secrètes d'obtenir quelque chose au delà du capital par d'autres motifs que de l'intérêt; en vain dans les sortiléges s'excuserait-on par des renoncements intérieurs à tout pacte illicite avec le démon; en vain dans les insultes se retrancherait-on sur le prétendu respect intérieur pour la personne qu'on outrage; en vain un juge inique voudrait-il donner une couleur aux présents qu'il reçoit, pour se justifier d'avoir vendu la justice; resterait-il de crimes dans le monde, si un détour artificieux d'intention suffisait pour rendre innocente une action condamnable? Ne vous aveuglez pas vous-mêmes, ne prétendez pas en imposer: quelle que soit votre intention, vous faites dans la réalité un échange du spirituel avec le temporel; vous acquérez l'un par le moyen de l'autre, comment pourriez-vous vous justifier de la simonie? *Dare temporale pro spirituali, non est simonia, quando temporale non datur tanquam pretium, sed duntaxat tanquam motivum.* (*Prop. damnat*)

Mais du moins, direz-vous, sera-t-il permis d'acheter son repos à prix d'argent, et d'écarter un adversaire qui s'oppose à nous; de détourner un concurrent qui nous poursuit. Ce peu qu'on désire et l'obstacle qu'on lève sont des biens purement temporels qu'on peut échanger sans crime. Le bénéfice au reste n'y est pour rien; les préliminaires ou les suites paraissent quelque chose de bien étranger au titre. Ainsi rachète-t-on des mains des infidèles les choses les plus saintes, jusqu'à des reliques et à la vraie croix de Notre-Seigneur. Si nous possédons en Fance ce précieux trésor, saint Louis n'en fut-il pas redevable à une somme d'argent qu'il donna pour l'obtenir?

Il faut distinguer les préliminaires et les fruits, ce qui sert à obtenir le bénéfice ou ce qui sert à en confirmer la possession, un droit déjà acquis ou un droit à acquérir. Le bénéfice est-il déjà acquis, le collateur a-t-il rempli ses fonctions, vous pouvez alors gagner un adversaire, acheter la paisible possession qui vous est due, et qu'il vous dispute; la vertu du collateur ni la vôtre ne courent plus de risque dans des transactions raisonnables qui terminent les contestations. Mais le bénéfice n'est-il pas encore acquis, vous ne pouvez regarder le défaut de titre, le défaut de volonté dans le collateur, comme un obstacle qui est levé, et comme un repos qu'on achète, parce que c'est la chose même spirituelle qu'il s'agit d'obtenir et non pas de conserver, en se délivrant d'une injuste vexation. On ne peut donc sous ce prétexte, ni acheter le suffrage du collateur, ni la protection d'un tiers, ni le desistement d'un concurrent, ou celui de ses protecteurs, le silence de quelqu'un qui connaîtrait le vice de votre titre ou de vos qualités. Ce serait acheter le bénéfice, et non pas se mettre en repos dans un bénéfice justement acquis.

Au reste, je dis vexation injuste; car si votre adversaire a un droit légitime et que le vôtre soit mal fondé ou équivoque, on sent aisément, non-seulement que vous commettriez une injustice de soutenir contre lui une mauvaise cause, mais encore que l'acquisition d'un nouveau droit ou la confirmation du vôtre par son désistement étant une chose spirituelle, puisque c'est une espèce de titre, ne peut être acquis à prix d'argent. Un homme bien fondé n'acquiert rien, il ne peut être simoniaque;

un homme dont le droit est douteux acquiert quelque chose, il est donc simoniaque, s'il l'achète. Par la même raison il est aisé de comprendre que si l'on peut donner quelque bien temporel pour se mettre en repos, on ne peut donner un bien spirituel, comme un autre bénéfice. Le caractère de temporel qui permet l'achat, en interdit le concours avec un bien spirituel. Il ne peut donc y avoir d'alternative dans ces accords. Il faut donc ou donner un bénéfice, si la poursuite est juste, c'est alors une sorte de permutation, ou racheter sa liberté, si elle est injuste.

Mais toujours ces sortes d'accords et de compositions doivent être autorisées par les supérieurs; c'est à eux de purger ce qu'il peut y avoir de défectueux, c'est à eux de juger si les conventions sont raisonnables, et de donner les facilités qui peuvent assurer le repos de la conscience. Les évêques avaient par les anciens canons une autorité plus étendue que l'usage ne semble leur accorder, puisque communément c'est au saint-siége qu'on s'adresse pour une plus grande sûreté.

Un plus long détail sur cette matière serait plutôt un traité qu'un discours de morale. Je finis par deux observations, l'une sur les peines qu'encourent les simoniaques, l'autre sur l'obligation qu'ils contractent de restituer tout ce qu'ils ont acquis par ces voies criminelles.

La nécessité de la restitution ne saurait être douteuse. A quel titre conserver ni l'argent qu'on a reçu pour le bénéfice, ni le bénéfice qu'on a obtenu pour de l'argent? Les choses spirituelles ne sont pas dans le commerce, elles ne peuvent être la matière d'aucun contrat; elles n'appartiennent pas à celui qui les donne. Il ne peut donc pas en disposer en propriétaire, et les donner en échange d'un bien temporel. Il n'a donc rien acquis par la cession qu'il en a faite. Toutes ces conventions sont absolument nulles, elles ne peuvent produire aucun effet. Elles sont plus que nulles, elles sont criminelles, elles ne produisent que de funestes effets; un voleur acquérait-il des droits par son crime?

Le bénéfice qu'on doit à la simonie appartient encore moins au titulaire prétendu; son titre est nul, et de droit divin, selon la plupart des théologiens, et du moins de droit ecclésiastique, selon l'avis unanime de tous. Dieu ordonne de donner gratuitement les choses spirituelles, il annulle donc toute concession lucrative. C'est agir contre sa volonté que de les vendre. Peut-on disposer d'un bien contre la volonté de son maître légitime? L'Eglise a prononcé, elle arrache des mains de ce profane acquéreur un bien dont il s'est rendu indigne; elle n'a eu garde de jamais souscrire à l'infâme promotion qui a introduit un loup dans la bergerie, et elle emploie toute son autorité pour l'en chasser. La restitution ne se borne pas au titre du bénéfice, elle renferme encore tous les fruits indûment perçus. On n'a pas plus de droit à l'un qu'à l'autre, puisque l'un n'est que la suite de l'autre : semblables à un possesseur de mauvaise foi, qui est tenu à l'entière restitution et des fonds et des fruits perçus pendant qu'il est dans sa mauvaise foi. Que penseriez-vous de l'aumônier d'un prince qui ferait acheter les aumônes qu'il aurait ordre de distribuer? Sa sordide avarice lui donnerait-elle quelque droit sur ses libéralités forcées? pourrait-elle être trop sévèrement châtiée?

Par une suite de la même règle on comprend que si la simonie a été commise à l'insu du bénéficier, sans doute il ne peut jouir d'un titre qui n'est pas moins nul que s'il y avait consenti, et qu'il doit s'en démettre dès qu'il est instruit du vice de son institution. Mais du moins il n'encourt aucune peine, et il gagne les fruits qu'il perçoit, tandis qu'il est dans la bonne foi, et s'il y demeure trois ans, il peut, en vertu de la règle *De triennali possessore,* se servir du privilége de la prescription, et conserver son titre. Au reste l'obligation de la restitution va plus loin que les peines canoniques dont nous allons parler. Celle-ci ne s'encourt que par une simonie réelle, consommée par la tradition mutuelle des deux choses promises. Mais on doit rendre le bénéfice qui serait le fruit d'une simple simonie conventionnelle, d'une simple promesse d'argent.

Il n'est guère de peine que l'Eglise n'impose à un si grand crime; excommunication, privation du bénéfice mal acquis, de ceux qu'on possédait auparavant légitimement, inhabileté à le posséder, à en obtenir aucun autre ; il n'est rien qu'elle ne fasse pour prévenir, pour réparer, pour expier un si grand désordre.

Sur les permutations.

Les permutations des bénéfices sont contraires aux règles canoniques. Chacun doit demeurer dans son état, si Dieu ne l'appelle ailleurs. Des particuliers n'ont pas droit de se placer eux-mêmes dans l'Eglise, de se rendre juges de leur vocation et de leurs talents, et de faire servir un bénéfice où la Providence les a placés, pour en acquérir un autre où elle ne les appelle peut-être pas. Les conventions que font entre eux pour leurs intérêts les deux titulaires en échangeant leurs bénéfices, ont un air de commerce peu convenable ; ils en disposent comme de leur bien.

Cependant les permutations faites sans autorité, quoique condamnées, ne sont pas proprement simoniaques, ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, ce n'est point un échange du spirituel avec le temporel; on substitue l'une à l'autre deux choses de même nature. C'est plutôt un péché d'ambition, un attentat sur l'autorité, puisqu'on s'ingère de se placer soi-même. La simonie, dit saint Thomas, est l'image de l'achat et de la vente, ce qui n'est point ici, et le chapitre *Quæsitum de rer. perm.,* qui réprouve

les permutations, ne les traite point de simoniaques

Il y a des cas où ces translations sont nécessaires. Un curé devenu inutile à sa paroisse par maladie ou autre raison, pourrait servir utilement ailleurs ; des procès peuvent par là s'accommoder, et des inimitiés s'éteindre. Si les translations des évêques sont permises, celles des bénéficiers inférieurs le seront encore plus. Il faut donc que les prélats puissent en faire selon le besoin. Le même chapitre le leur permet ; mais il suppose avec saint Thomas qu'ils le font d'eux-mêmes, *in officio*, ce qui ne peut appartenir aux particuliers, qui n'ont pas ordinairement en vue le bien public, et ne peuvent pas si bien le connaître, mais leur avantage particulier.

Cependant par un usage constant que la Clémentine *De rer. perm.* suppose et confirme, il a passé en droit commun que les particuliers se concertent entre eux et s'obligent réellement par leurs accords, pourvu qu'ils les fassent agréer des supérieurs. Ce n'est donc pas simonie; les évêques, qui admettent les permutations, ne sauraient en relever. Dans le fond cela revient au même, que l'évêque le fasse *ex officio*, ou qu'il l'approuve; c'est toujours y mettre le sceau de l'autorité, ce qui suffit pour la conscience. Ainsi selon Boniface VIII (*De rer. perm.*), un évêque est obligé, en recevant la démission, de se conformer aux volontés des permutants. S'il les donnait à d'autres, son titre serait nul. Il est vrai que s'il voyait dans les conventions quelque chose d'évidemment mauvais, il pourrait et devrait refuser de recevoir la démission. A cela près, il ferait le difficile à pure perte. Sans doute dans son origine primitive cet arrangement devait dépendre absolument de lui. Mais depuis que l'usage en a fait un droit commun, on pourrait recourir au métropolitain, comme dans le refus de *visa*, ou tout d'un coup au Pape, qui serait forcé de l'admettre.

L'évêque ne peut admettre en entier une permutation que quand les deux bénéfices sont de sa collation et de son diocèse. (C. unic. *De rer. perm.*) Autrement il faut, ou par un acte commun, ou par deux actes différents, que chaque bénéfisier résigne entre les mains de son collateur ou de son évêque, et que chacun confère pour la partie qui le concerne, même les patrons laïques, qui ont à cet égard le même droit. Car comment donner ce qui ne nous appartient pas? Je sais que quelques évêques, n'y regardant pas de si près, reçoivent les permutations de tous les bénéfices de leur diocèse, comme collateurs universels, ce qui est vrai en un sens, et qui est toléré par les parlements, car les permutations sont favorables. Mais pour plus grande sûreté on a recours à Rome, le pape étant le supérieur universel et l'ordinaire des ordinaires; ce qui même est indispensable toutes les fois qu'il y a des conventions particulières. A plus forte raison le roi, dans les bénéfices de collation royale, ou vacants en régale, qui n'ont point charge d'âmes, en admet les permutations.

Il se fait divers accords dans les permutations pour établir une égalité équitable entre la situation des deux permutants, après la permutation effectuée. Règle générale : Tous accords en matière bénéficiale sont réprouvés par les canons et ne peuvent valoir même en conscience sans l'autorité du pape, qui seul relève de toute simonie ecclésiastique ; mais aussi faut-il que tout soit dans l'ordre de la justice. Le pape ne peut ni ne veut approuver le mal; et on se damne avec sa dispense.

Les objets de compensation sont : l'inégalité du revenu, les réparations à faire, les frais du titre et prise de possession. On peut faire l'équivalent, ou par un second bénéfice qu'on donne en même temps, ou par une pension, soit à vie, soit jusqu'à ce qu'il ait acquis un second bénéfice qui dédommage, ce qu'on appelle pension *eventitia* ou éventuelle, parce qu'elle dépend de l'événement, *ab eventu*, ou par toute autre manière honnête de dédommager.

Tout résignant peut légitimement demander les frais qu'il a faits pour procurer le bénéfice au résignataire. Procuration, insinuation, contrôle, banquier, course extraordinaire, prise de possession, etc., ces frais regardent l'acquéreur : il doit donc les rembourser si on les a faits pour lui. Dans les permutations, chacun fait les frais de ce qu'il acquiert : l'un vaut l'autre. Quelquefois pourtant la situation, la nature des bénéfices peut faire une différence dans la dépense; on doit y avoir égard, surtout si c'est le moindre bénéfice qui expose à de plus grands frais. C'est le cas d'une amiable composition à faire autoriser.

Mais si ce sont des dépenses extraordinaires, un procès soutenu pour acquérir le bénéfice résigné, de l'argent donné à un concurrent, *ad redimendam vexationem*, des pensions payées, des acquisitions, des réparations, des améliorations faites au bénéfice, des présents jetés pour en prendre possession, un résignataire ou permutant profite de tout cela. On n'aurait pu lui résigner si on n'eût acquis; il n'aurait pas les embellissements si on ne les eût faits; peut-être même les a-t-on faits par amitié, dans la vue de les lui laisser, etc. Non, on ne peut rien exiger pour tout cela. 1° On ne peut avoir eu ces vues : on prend un bénéfice pour soi, non pour autrui; ces résignations projetées seraient une demi-confidence, être confidentiaire de soi-même. 2° Le résignataire en profite *per accidens;* autrement il faudrait aussi qu'il dédommageât le fondateur. Aurait-il le bénéfice s'il n'eût été fondé? 3° Le premier a joui, il est payé par sa jouissance des frais qui lui étaient nécessaires à lui-même pour avoir sa jouissance; mais du moment de la démission il n'a plus rien; tous les frais faits depuis regardent le successeur, qui seul en profite. Donc, etc.

—

DISCOURS IV.

SUR L'HONORAIRE DES ECCLÉSIASTIQUES.

Qui altari servit, de altare vivere debet. (I *Corinth.*, IX, 13.)

Celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel.

Vous êtes parfaitement instruits, Messieurs, que la célébration de la sainte messe, l'administration des sacrements, la prédication de la parole divine, étant des choses spirituelles et d'un prix infini, ce serait une simonie d'en désirer, d'en regarder la rétribution comme leur juste prix, et de ne s'appliquer à ces fonctions sacrées que dans la vue sordide d'en profiter. Se former ces basses idées, ce serait mériter l'anathème que prononça saint Pierre contre le premier des simoniaques : crime encore plus énorme que le trafic des bénéfices, si sévèrement défendu par les canons, puisque les sacrements, la parole de Dieu, les sacrifices sont des choses infiniment plus saintes que le titre d'un bénéfice. Ce serait une occasion de distinguer le travail corporel des fonctions de la chose divine qu'elles opèrent. Comme il n'est pas permis, par une précision impossible, de vendre les fruits d'un bénéfice sans le titre, il l'est encore moins de vendre le travail séparément du sacrifice, avec lequel il ne compose que la même œuvre. Mais il est inutile de s'étendre là-dessus : l'intention est facile à diriger; les premières notions suffisent pour connaître ces vérités, et le danger d'un excès si grossier est médiocre, quoique, d'une manière indirecte, on mette souvent les dons de Dieu à prix d'argent, comme nous le dirons bientôt.

D'un autre côté, il n'est pas moins certain que le droit naturel et le droit divin veulent que chacun vive de son travail et soit récompensé de ses peines : *Dignus est operarius mercede sua.* (I *Tim.*, V, 18.) Non, disait le Sauveur à ses disciples, ne vous faites aucun scrupule de recevoir ce qu'on vous présentera et qui vous sera nécessaire : *Manducate quæ apponuntur vobis.* (*Luc.*, X, 8.) Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'également exposés à l'injuste censure et à la sordide avarice du monde, les plus pieux ministres ont la douleur de voir que, tandis qu'on leur fait sévèrement le procès sur la plus légère négligence, on leur refuse, on leur dispute, on leur envie ce qui leur est le plus légitimement dû. Saint Paul lui-même, avec tout son désintéressement et son zèle, n'a pas été à l'abri de ces calomnies. Il les a repoussées avec autant de force que de justice. Voici quelle est ma défense contre ceux qui me reprennent : *Mea defensio apud eos qui me interrogant hæc est.* (I *Cor.*, IX, 3.) N'avons-nous pas droit d'être nourris à vos dépens? Serions-nous les seuls, Barnabé et moi, à qui il ne serait pas permis d'exiger une subsistance que vous ne sauriez nous refuser sans injustice? *Nunquid non habemus potestatem manducandi et bibendi?* (*Ibid.*, 4.) Qui est-ce qui fait la guerre à ses dépens? Qui est-ce qui plante une vigne et ne mange pas de son fruit? Qui est-ce qui mène paître un troupeau et ne se nourrit pas de son lait? Le laboureur, en travaillant la terre, se soutient par l'espérance de la moisson : *Debet in spe qui arat arare.* (*Ibid.*, 10.) Si nous avons semé parmi vous des biens spirituels, n'est-il pas juste que vous nous fassiez part de vos biens temporels? C'est bien même la peine de vous en faire accroire pour si peu de chose : *Magnum est si carnalia vestra metamus.* (*Ibid.*, 11.) Ne savez-vous pas que les ministres du temple mangent de ce qui est offert dans le temple, et que ceux qui servent à l'autel ont part aux oblations de l'autel? *Qui altari serviunt de altari participant.* (*Ibid.*, 13.) Le salaire des ouvriers, la nourriture accordée aux ouvriers mêmes, sont autant d'images sensibles qui vous remettent devant les yeux le droit de ceux qui travaillent pour vous : *Non alligabis os bovi trituranti.* (*Ibid.*, 9.) La même loi qui oblige les pasteurs à donner abondamment la nourriture spirituelle à leurs brebis assujettit les brebis à fournir la nourriture corporelle à leurs pasteurs. Ainsi le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de l'Evangile : *Dominus ordinavit iis qui Evangelium annuntiant de Evangelio vivere.* (*Ibid.*, 14.)

L'usage universel de l'Eglise ne permet pas de douter qu'on ne puisse, pour les fonctions les plus saintes, donner et recevoir un légitime honoraire. Partout les ministres sont entretenus et récompensés, soit d'une manière permanente, par des bénéfices ou des rétributions annuelles pendant le temps de leur service, soit d'une manière passagère, par des honoraires proportionnés; et le concile de Constance a condamné la proposition de Wiclef, qui traitait généralement toutes ces rétributions de simoniaques : *Omnes simoniaci sunt qui se obligant orare pro aliis sibi in temporalibus subvenientibus.*

Cependant les théologiens trouvent une difficulté considérable à sauver toute idée de simonie; car enfin on observe ici une proportion, on multiplie, on divise, on compare; on ne doit pas donner moins, on ne peut exiger davantage. Tout cela n'a-t-il pas un air de compensation et de prix? Tout cela suppose une convention tacite et implicite : *Do ut facias.* Je donne une chose temporelle pour en faire faire une spirituelle, qui sans cela ne se ferait pas et que je n'aurais pas droit d'exiger. Tout cela n'a-t-il pas un air de commerce si fort condamné dans les choses saintes?

Mais ce n'est là qu'une équivoque. Toute la théologie reconnaît avec saint Thomas que les fonctions spirituelles doivent être faites gratuitement. Quelle comparaison, en effet, entre les choses qui n'ont entre elles aucun rapport? quelle égalité où d'une part tout est borné et méprisable, de l'autre tout est infini et sans prix? Non, ce qu'on appelle honoraire n'est proprement qu'une aumône que font les fidèles pour contribuer à l'honnête entretien de ceux qui pour leur

salut portent le poids du jour et de la chaleur. Il est juste qu'ils vivent, puisqu'ils travaillent. Il est de l'honneur du troupeau de soutenir son pasteur, puisqu'il travaille pour lui. Et sur qui doit tomber une obligation si naturelle que sur ceux qui en tirent le fruit? Chacun doit y entrer pour quelque chose; là par une portion de dîme, ici par le casuel des enterrements, tantôt par des offrandes volontaires, quelquefois par l'honoraire. Chacun contribue de son côté à l'entretien des pasteurs comme à l'entretien du prince, auquel chacun contribue par la portion des impôts.

Il serait à souhaiter que tous les prêtres, en état de se soutenir honnêtement, pussent se passer de rétributions manuelles que donnent les fidèles pour les fonctions sacrées, en particulier pour la célébration de la messe, et se prêter charitablement selon le besoin et la dévotion à la célébrer gratuitement. Un prêtre pourrait dire comme saint Paul, avec autant de noblesse que de charité : Je n'ai usé d'aucun de mes droits ; prêt à chaque instant à me sacrifier pour le moindre d'entre vous, l'intérêt n'a jamais délié ma langue et dirigé mes pas : *Nullo eorum usus sum.* (I *Cor.*, IX, 15.) Et si aujourd'hui je vous découvre vos obligations et mes titres, ce n'est pas pour les faire valoir à mon avantage : *Non scripsi hæc ut ita fiant in me.* (*Ibid.*) J'aimerais mieux mourir mille fois que de donner lieu par une basse cupidité à effleurer la gloire de mon désintéressement : *Mihi melius mori quam ut gloriam meam quis evacuet.* (*Ibid.*)

Quelle gloire pour le clergé s'il pouvait tenir ce langage et cette conduite ! Quel honneur pour la religion si le saint ministère n'était exercé qu'avec cette dignité et cette noblesse ! Que d'inconvénients on éviterait, que d'odieux soupçons on préviendrait, que de tentations on s'épargnerait ! Car quel danger ne fait pas naître l'amorce d'une somme à gagner? On s'approche de l'autel avec des intentions suspectes, on reçoit le pain eucharistique dans un état douteux. Que de profanations ! que de crimes ! Dans quelle criminelle indifférence ne tombe pas quelquefois sur cette divine fréquentation celui dont le cœur mercenaire ne la regarde que comme une espèce de trafic et de métier qui le fait vivre? A l'abri de ces ombrages, au-dessus de ces tentations, le sacrifice serait d'autant mieux célébré, et la religion respectée, que la piété seule conduirait au sanctuaire, et serait d'autant plus utile que la piété seule en dirigerait l'intention.

Le peuple, de son côté, infiniment plus respectueux pour des ministres qu'il ne verrait pas dépendants et en quelque sorte ses redevables par une espèce de louage de leur mécanique service, en aurait plus de vénération pour leur personne. Il ne verrait plus en eux que le Dieu dont ils tiennent la place et distribuent les faveurs avec cette dignité et cette charité qui gagnent plus sûrement les cœurs, après avoir obtenu les suffrages de l'esprit. Autant le mélange d'un profit temporel et le soupçon quelquefois trop bien fondé d'une basse cupidité avilissent le coupable, autant par un fâcheux contre-coup ternissent-ils l'action même dont il méconnaît la sainteté, en lui égalant, quelquefois lui préférant une somme d'argent. Autant aussi un parfait désintéressement fait sentir la grandeur d'un Dieu à qui l'on serait trop heureux de rendre hommage, sans espérer d'autre récompense que l'honneur même de le servir. C'est dans ces vues que la piété de nos rois a souvent porté des ordonnances et les parlements donné plusieurs arrêts pour défendre aux ecclésiastiques de rien exiger pour leur honoraire, s'offrant d'ailleurs de pourvoir à leur subsistance. Les besoins de l'Etat n'ayant pas permis ces arrangements salutaires, on a toléré ces anciennes et justes coutumes pour ne pas laisser tomber le clergé dans la honte de l'indigence.

Vous êtes tous les jours témoins des discours indécents que l'ignorance et la malice font tenir au peuple sur le prix et l'achat des messes et des autres fonctions sacrées. Vous en rougissez pour eux, votre zèle s'anime, l'intérêt de votre réputation lui prête une nouvelle ardeur. Mais malgré tous vos efforts pour dissiper ces ténèbres, vous sentez qu'il est toujours triste d'avoir à demander et à se justifier, que c'est toujours soutenir une cause désagréable que d'être obligé de se retrancher sur ses intentions, tandis que les apparences semblent avoir rendu la prière comme vénale. La plupart des hommes, incapables de discerner comme il faut l'équité de cet usage et la sainteté des motifs, sont uniquement occupés de ces dehors trompeurs qui par une espèce de taux fixe, de promesses et de payements, paraissent mettre les saints mystères dans le commerce comme une marchandise ordinaire. Peut-il se former dans ces esprits grossiers une idée bien noble de ce qu'on voit mettre à si bas prix? Peut-on bien estimer des ministres difficiles qui disputent pour si peu de chose, laissent entrevoir je ne sais quel fonds de bassesse et ne donnent que trop de prise à des gens que l'intérêt rend infiniment pénétrants et malins?

Dans la triste nécessité où sont la plupart des ecclésiastiques de se ménager toutes ces ressources, ils ne sauraient du moins trop s'éloigner de tout ce qui sent l'intérêt et trop s'attacher aux règles que l'Eglise leur a prescrites. Ils doivent même relâcher souvent de leurs droits les plus certains. J'ose dire qu'il n'y va pas moins de son intérêt que de sa conscience. C'est souvent la dureté du clergé qui rend les laïques intraitables; c'est le mauvais usage qu'il fait de son bien qui en fait regretter la largesse. Que comme les apôtres il soit désintéressé, charitable, content du nécessaire, bientôt comme dans ces premiers temps il ne sera que trop riche.

1° Ecartez tout ce qui sent l'intérêt. Sans donner dans les grossiers excès de la simonie, la conduite des ministres présente souvent, comme remarque le concile de Trente,

je ne sais quoi de fort approchant : *Simoniacam labem redolet.* D'où vient cet empressement à acquitter au plus tôt toutes les messes que vous avez reçues, sans beaucoup examiner si votre conscience ne devrait pas vous éloigner de l'autel? Hélas! il est plus d'un prêtre à qui il serait utile qu'on donnât de l'argent pour ne pas dire la messe. Vous la voit-on célébrer aussi régulièrement lorsqu'il n'y a point de rétribution? A la honte de la religion, n'a-t-on pas vu des ministres venir demander des intentions dans les sacristies, et comme si leur zèle eût dépendu d'une misérable somme d'argent, s'en retourner sans offrir le sacrifice quand ils ne trouvaient rien à gagner? N'est-ce pas ce que peut-être vous faites en particulier, et la rétribution n'entre-t-elle pour rien dans la dévotion qui vous détermine à la dire ou à l'omettre? D'où vient cette joie secrète quand on reçoit des aumônes abondantes, et cette secrète douleur quand elles ne sont que médiocres ou en petit nombre? ce secret dépit, cette secrète jalousie contre ceux qui sont mieux partagés? De bonne foi, n'y êtes-vous que pour le bien des fidèles et le bonheur de recevoir Dieu? N'est-ce pas plutôt un cœur avare qui comme le marchand se réjouit ou s'afflige selon que le commerce donne plus ou moins?

D'où vient ce grand zèle à faire tant valoir les dévotions particulières de votre Eglise? Est-ce précisément pour augmenter la piété des fidèles, ou pour vous attirer leurs aumônes? Avidité criminelle qui tolère, qui dissimule, qui souvent autorise, qui quelquefois introduit de ridicules superstitions. Les siècles passés en étaient inondés, le nôtre en gémit encore. L'hérésie de Calvin, qui les a si amèrement censurées, ne trouvait en effet que trop de prise sur le clergé, et trop de facilité dans le peuple. N'en est-il pas dans le sacré tribunal, ou relâchés pour attirer les riches pénitents, ou sévères pour les obliger à donner par un abus infâme de l'autorité, arracher des rétributions à leur crédulité, leur en faire des cas de conscience, faire rouler là-dessus leurs pathétiques exhortations, et peut-être leur en imposer en pénitence, en accepter, en désirer, s'en faire confier l'exécution? Avarice honteuse, source féconde de tant d'erreurs, de murmures et de scandales. Saint Bernard répandait les larmes les plus amères sur ces monstrueux désordres. Heureux si notre siècle ne méritait les mêmes gémissements, et si la cupidité du clergé ne l'emportait quelquefois sur la plus sordide avarice du peuple! *Luxuria quæritur divitiarum, propter hæc missas celebrant.*

2° Sachez quelquefois relâcher généreusement de vos droits même les plus certains. Si vous avez un bien honnête, et de quoi vivre selon votre état, pensez-vous avoir la même liberté d'exiger les rétributions, surtout si ce sont des biens ecclésiastiques, et en particulier des biens de cette même paroisse dont les habitants ont recours à votre charité? Je sais qu'à la rigueur on peut recevoir cette aumône, quelque riche qu'on soit d'ailleurs, quoique plusieurs théologiens aient soutenu probablement le contraire. Mais il faut convenir que cette rigoureuse exactitude a pour lors je ne sais quoi d'odieux et de déplacé, que la générosité, que la charité, que la reconnaissance condamnent. Je ne parle pas des fonctions et des messes auxquelles on est obligé; on est d'ailleurs payé, un second honoraire serait injuste; je parle des choses même les plus libres.

Si vous êtes né riche, vous êtes plus qu'un autre obligé à l'aumône. Pouvez-vous plus noblement et plus utilement exercer votre charité, que de donner gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement? Vous faites doublement la charité : charité spirituelle, en priant pour celui pour qui vous dites la messe; charité corporelle, en lui abandonnant un honoraire dont vous pouvez vous passer, et dont il a besoin, s'il est pauvre, ou que par vos ordres il donnera aux pauvres, s'il est riche lui-même. Vous ferez peut-être la charité à quelque autre prêtre à qui la rétribution pourra revenir à votre refus. Quel plus digne usage peut-on faire de ses biens que de soutenir l'honneur du ministre et de la gloire de la religion, entretenir le respect pour la sainte Eucharistie, et nourrir la prière des chrétiens? Ainsi rendrez-vous à Dieu ce qu'il vous a libéralement départi : hommage d'autant plus précieux, qu'il le regarde plus directement, qu'il contribue plus à sa gloire, et que la Providence semble vous le demander, en vous faisant naître l'occasion de l'offrir.

Si vous êtes riche en biens ecclésiastiques, vous êtes encore plus obligé à l'aumône. Vous n'êtes que l'administrateur de ces biens, et vous devez rendre aux pauvres tout ce qui vous reste après votre honnête entretien. Si vous avez ce qu'il faut, que voulez-vous donc davantage? Vous ne pouvez retenir ce que vous allez acquérir, pourquoi vous surcharger encore par l'embarras et la nécessité de le rendre? L'Eglise vous entretient libéralement, donnez lui généreusement vos services. Vous est-il permis d'être oisif, et pourquoi faire payer de nouveau ce qui l'est déjà suffisamment, et que vous devez d'ailleurs? Un homme comblé des bienfaits du prince, exigera-t-il à la rigueur ses gages, et se plaindra-t-il, en le servant à ses dépens, de lui témoigner sa reconnaissance et son zèle?

Surtout si votre paroisse est d'un revenu considérable, et si vos paroissiens mêmes ont recours à vous, à quel titre, exigerez-vous d'eux quelque salaire? Car enfin vous leur appartenez, ils ont droit sur vos services, ils les payent suffisamment, puisqu'ils vous entretiennent abondamment. De quel droit les surchargez-vous encore en concussionnaire? Que voulez-vous faire de ce que vous allez lever? Ne vaut-il pas mieux le leur laisser que de revenir sur vos pas pour le répandre sur leurs pauvres? Si on offrait à quelque autre, si on vous eût

d'abord offert à vous-même le revenu dont vous jouissez, à condition de donner toutes vos messes, vous vous seriez trouvé trop heureux. Combien de bénéficiers qui les donnent toutes, qui ne sont pas si bien partagés que vous! Quoi! parce qu'on ne vous a pas expressément imposé des conditions si gênantes, parce qu'on a compté sur votre religion et votre charité, tromperez-vous l'espérance de tant de personnes qui vous remettent de si bonne foi leurs intérêts, et qui ne fournissent si généreusement aux besoins de leur pasteur que pour le posséder tout entier? Si un homme riche se chargeait absolument de votre entretien, combien vous sentiriez-vous redevable! Disputeriez-vous quelque chose à votre bienfaiteur? Faudrait-il encore qu'il vous payât l'honoraire des messes qu'il vous demanderait? Votre paroisse est ce bienfaiteur qui fournit à tout, chacun y contribue. Je rougis d'être obligé de vous dire ce que la reconnaissance ne peut permettre d'oublier; je devrais plutôt être obligé de mettre des bornes à votre zèle que d'en ranimer la langueur.

Du moins, en demandant ce qui vous est dû, bannissez cette dureté qui ne sait jamais faire aucune grâce, bannissez cette inquiète sollicitude qui exige la rétribution avant que de faire le service, pour ne pas s'exposer à la perdre; bannissez ce rigoureux calcul qui jamais ne passe les bornes précises de ce qui doit être payé, bannissez cette cruauté qui ne sait pas accorder de délai, qui dépouille de tout, comme un créancier inflexible. Tel ce mauvais serviteur de l'Evangile, qui exige de son confrère jusqu'à la dernière obole, le fait mettre en prison, le fait vendre avec sa famille : *Redde quod debes.* (*Matth.*, XVIII, 8.) Surtout soyez sensible à l'impuissance du pauvre, alors que sa misère demande grâce; souvenez-vous que vos prétendus droits n'égaleront jamais ceux de la charité. Que saint Paul fut éloigné de cette sordide cupidité! il travaillait de ses mains pour fournir à sa subsistance, et n'avoir rien à demander à ceux pour qui il sacrifiait : *Ad hæc quæ mihi opus erant.* (*Act.*, XX, 34.)

3° Observez exactement les lois de l'Eglise. Elle a été obligée d'en faire plusieurs, le croirait-on? pour arrêter l'infidélité même de ceux qui, après avoir reçu des honoraires, ne remplissaient pas même leurs engagements, en disant les messes qu'ils avaient promises.

1° Quoique vous puissiez recevoir tout ce que la libéralité des fidèles vous donne volontairement, vous n'avez pas droit d'exiger au delà de la somme fixée par l'usage ou taxée par les règlements du diocèse, quelque modique qu'elle soit, quelque pauvre que vous soyez, quelque riche que soit la personne qui demande. Cette somme peut être différente, selon les temps et les lieux, soit pour les messes basses, soit pour les messes solennelles; il faut s'en tenir là. Refuser de dire la messe sous prétexte de la modicité de cette rétribution, ce serait une injustice.

2° Vous devez acquitter exactement toutes les messes que vous avez promises, quand même vous auriez reçu moins que la taxe, quand même vous n'auriez rien reçu. Ce serait manquer à la fidélité et à la religion en matière grave. Il n'en est pas de cette promesse comme de celles qu'on fait souvent de se souvenir de quelqu'un dans ses prières. C'est une matière légère, et tout le monde, accoutumé à ces demandes pieuses, n'en regarde jamais comme un péché la négligence ou l'oubli. La chose est ici trop importante pour être arbitraire, après en avoir engagé votre parole. L'injustice est encore plus marquée lorsque sur la foi de la promesse on a reçu une rétribution, quelque légère qu'elle soit N'en jugez pas par le prix de la somme, mais par le fruit de la messe dont on prive : fruit assez considérable, au jugement de tous les théologiens, pour faire la matière d'un péché mortel, d'une messe négligée.

Il est vrai que quand le revenu d'un bénéfice n'est pas proportionné au nombre des messes dont on est chargé par la fondation, on peut obtenir une réduction convenable; mais ce n'est pas au particulier à la faire. Jusqu'à ce qu'elle soit légitimement faite, il doit tout acquitter, puisqu'en acceptant le bénéfice il s'est soumis à ses charges. Combien donc se rendent coupables ceux qui laissent accumuler les messes dont ils sont chargés ou par des fondations, ou par des honoraires! combien sont coupables les bénéficiers qui négligent d'en tenir un compte exact et de veiller à l'exécution des fondations! est-il juste de jouir de biens donnés dans ces vues et de ne pas remplir la volonté de son bienfaiteur? Ce que nous disons du nombre, disons-le du temps et du lieu, quand la fondation le détermine. Ce n'est point au particulier, c'est à l'autorité supérieure à y faire quelque changement pour de bonnes raisons.

3° Cette fidélité que réclament également la religion et la justice demande un prompt acquit. Différer longtemps de dire une messe qu'on a promise, c'est un péché considérable, à moins que la personne qui la demande n'ait consenti au délai. Injustice encore plus grande, quand l'occasion pressante pour laquelle on la désirait est passée: un moribond qui a besoin de secours, un procès qui va se juger, etc., un jour de retardement peut être alors très-préjudiciable. De l'aveu de tous les théologiens, on doit restituer l'honoraire qu'on a reçu quand on manque aux conditions. Quelle injuste avidité d'accumuler des rétributions plus qu'on ne peut dire de messes! on reçoit tout ce qui se présente, on ne dit jamais c'est assez, on promet à tout le monde, on fait espérer à chacun la préférence, et loin de prendre la sage précaution d'avertir qu'on ne pourra la dire qu'en un certain temps, on craindrait, en donnant quelque défiance, de perdre ce petit profit. Mais outre le délai, qui lui-même est un crime, combien de fois l'oubli, le nombre des affaires, les maladies,

une mort prématurée, en font manquer absolument l'acquit! Quel compte n'a-t-on pas à rendre de sa sordide mauvaise foi? Ne prenez donc jamais des engagements au delà de ce que vous pouvez faire. Tenez un compte exact de ce que vous recevez et acquittez, afin qu'en cas de mort on puisse y satisfaire pour vous.

4° L'application du fruit de la messe ne peut être ni suspendue ni anticipée. Ce serait une conduite aussi ridicule que criminelle, comme l'ont décidé les papes Urbain VIII et Alexandre VII, d'offrir à l'avance le sacrifice de la messe pour les intentions à venir. On n'est pas le maître de l'application pour la destiner à son gré et l'attribuer à ceux qui dans la suite donneront des rétributions. Il entre dans le trésor de l'Eglise. Ce serait une injustice de renvoyer à une messe déjà dite les personnes qui viendront vous en demander. Il faut donc avoir une intention décidée et présente lorsqu'on dit la messe, et l'avoir dressée avant la consécration, parce que la consécration étant une partie essentielle du sacrifice, si même elle n'en est l'essence, selon l'avis de quelques théologiens, ce serait s'exposer à perdre l'application qu'on veut en faire que de la renvoyer à un autre temps. Ayez donc soin de diriger votre intention avant la messe, ou du moins au premier *Memento*, conformément aux rubriques. Quand même ce serait une messe de morts, le second *Memento*, qui est pour les morts, n'est qu'une prière générale pour eux, et non pas une direction d'intention pour leur appliquer le fruit de la messe.

5° Il s'est trouvé des prêtres qui, après avoir reçu de grosses rétributions pour des messes, faisaient marché avec d'autres prêtres pour les faire acquitter à moindre prix, et se réservaient une partie de la rétribution. L'équité de l'Eglise n'a pu voir cette espèce de trafic sans le condamner. Urbain VIII et Alexandre VII l'ont défendu sous peine de péché mortel. Car enfin vous n'avez aucun droit sur cet honoraire, si vous ne dites pas la messe, et celui qui la célèbre y a le droit tout entier, puisqu'il remplit les conditions : double injustice de retenir contre l'intention du maître ce que vous n'avez pas gagné, et au préjudice de celui qui le mérite. Les souverains pontifes ont porté la précaution jusqu'à défendre de rien réserver pour les petites dépenses que la sacristie est obligée de faire, à moins que la pauvreté n'oblige absolument à user d'économie; encore même faut-il qu'alors le retranchement n'excède pas ces dépenses, et que le nombre soit rempli.

On convient cependant qu'un bénéficier chargé de messes peut les faire acquitter par un autre sur le pied taxé dans le diocèse, quoique son bénéfice lui donne beaucoup au delà. Le titre du bénéfice lui donne ce droit; il est maître des revenus, ils lui sont dus pour sa subsistance : malade ou absent, pourvu que les charges soient acquittées, ses devoirs sont remplis. Mais une rétribution manuelle, proportionnée à un service passager et donnée uniquement pour lui, doit revenir à celui qui le fait, qui par là en devient le seul maître. Il est vrai qu'on ne pourrait que blâmer des bénéficiers qui, ne faisant rien par eux-mêmes, sans avoir des raisons de dispense, se contenteraient de faire acquitter les messes au plus bas prix.

6° Il a été quelque temps agité, parmi les théologiens, si l'on pouvait, par un seul sacrifice, satisfaire à plusieurs intentions, soit pour la même, soit pour différentes personnes. Mais cette question n'est plus douteuse, depuis que les papes Urbain VIII et Alexandre VII ont prononcé. Non, on ne satisfait pas en réunissant plusieurs rétributions ou plusieurs promesses. Ainsi, les jours où vous devez la messe à quelque fondation ou à quelque bénéfice, vous ne pouvez recevoir de nouvelles aumônes; la messe n'est plus à vous : vous ne sauriez en disposer en faveur d'un autre, et vous seriez obligé de restituer à tous les deux : une conduite contraire pourrait-elle échapper à l'anathème? Quoi de plus sordide et de plus injuste? En demandant une messe, on entend que vous la direz : vous le faites entendre, en la promettant. S'attend-on que vous la partagerez avec un autre? C'est abuser de sa bonne foi et le priver du fruit qu'il a droit d'attendre.

Le prix infini de la messe a donné lieu à deux erreurs différentes, l'une de Wiclef, condamnée au concile de Constance; l'autre, de quelques théologiens, condamnée par Alexandre VII. Le premier, par cette raison et par plusieurs autres, prétendait qu'en vain offrait-on le sacrifice et faisait-on des prières pour quelqu'un en particulier; que ces applications distinguées ne produisaient pas plus d'effet que les prières générales, puisqu'enfin c'était toujours partout un prix infini : *Speciales orationes uni applicatæ non prosunt ei plus quam generales.* Les autres, en faisant trop valoir ces applications particulières, ont cru que le prix de la messe étant infini on pouvait l'appliquer à plusieurs personnes en particulier. Ce trésor inépuisable est plus que suffisant pour les besoins de tout le monde; on ne fait aucun tort à ceux qu'on réunit pour le recevoir : chacun peut y puiser à son gré.

Erreur de part et d'autre. Il est certain que le ministre, outre le fruit général auquel tout le monde participe, a droit d'appliquer à son gré un fruit particulier dont il dispose. Il n'est pas moins certain que ce fruit étant borné dans l'application, il ne peut l'appliquer à plusieurs sans diminuer la portion de chacun à qui, par là, ce partage fait tort.

Le prix de la messe est infini sans doute, et du côté du sacrificateur et du côté de la victime. Mais la distribution de ces mérites a des conditions et des bornes. Il est un fruit général que chaque fidèle en tire par la communion des saints, surtout ceux qui y assistent, ou dont on y fait mémoire. Il est un fruit propre et personnel au prêtre qui l'of-

fre et à celui qui sert la messe. Enfin il est un fruit spécial qui revient à ceux pour qui le prêtre a dressé son intention. Le prêtre n'est pas le maître du premier : Dieu le distribue à toute l'Eglise : il est incertain, si le prêtre est le maître du second et peut s'en dessaisir pour le transporter à un autre. Il est incertain encore si ce fruit est plus ou moins grand que celui de l'application, par conséquent s'il peut en tenir la place, quand même il ne serait pas incommunicable; et il est certain que si le prêtre est en mauvais état, non-seulement il n'est pas maître de le communiquer, mais qu'il ne le retire pas. Il ne peut donc pas, comme quelques théologiens l'ont dit, donner le fruit qui le regarde en faveur d'un second honoraire. Les mêmes papes l'ont décidé. Il ne reste donc à la disposition du célébrant que le troisième fruit qui est toujours borné ; ce n'est qu'une mesure de grâce, une portion de mérite bornée. C'est donc faire tort à celui qui fait dire la messe de lui associer quelqu'un qui la partage; autrement une seule messe suffirait pour les besoins de tous les hommes ensemble et la délivrance de toutes les âmes du purgatoire. Ce serait faire injure aux mérites du Sauveur de multiplier l'intention des messes; mais tout infinis qu'ils sont, la distribution ne s'en fait qu'avec mesure.

Au reste, il n'est pas douteux qu'un pasteur, un évêque dans son diocèse, un curé dans sa paroisse, un supérieur dans sa communauté ne doive à ses brebis un certain nombre de messes ; il leur doit, selon le concile de Trente, l'instruction, la nourriture, les sacrements, le sacrifice : ce serait les priver de la grâce la plus essentielle que de leur en fermer la source. Vous devriez, s'il le fallait, vous donner vous-mêmes pour leur salut et ne pas épargner votre propre vie. Pourriez-vous leur refuser les intentions de vos messes ? A qui les accorderiez-vous, si vos propres enfants en étaient privés ? Il en est de même à proportion des chanoines et de tout autre bénéficier. Le sacrifice est une des principales fonctions, et le fruit du sacrifice un des plus grands avantages qu'on se propose de retirer du ministère et des prêtres. Il est vrai que le nombre de messes à dire n'est pas toujours déterminé : il est même rare qu'on le fixe dans les paroisses; mais l'usage et le sentiment commun exigent du moins la messe les jours de fête et de dimanche, où le peuple est obligé de l'entendre, et peut-être plus souvent dans les grandes paroisses. Il semble que l'obligation d'y assister, dans le peuple, est relative avec l'obligation de l'offrir. Aussi l'appelle-t-on la messe de paroisse, pour marquer et que le paroissien y doit assister, et qu'elle est offerte pour la paroisse ; et ce n'est pas une charge bien difficile à remplir que de dire, une fois la semaine, la messe pour sa paroisse.

DISCOURS V.

SUR L'OFFICE DIVIN.

Septies in die laudem dixi tibi. (*Psal.* CXVIII, 164.)

J'ai chanté vos louanges sept fois par jour.

On rend à Dieu, comme aux princes de la terre, deux sortes d'hommages, des hommages particuliers et des hommages publics. Chacun, selon ses intérêts, peut faire la cour à son roi et lui présenter des requêtes ; une ville, une province lui envoie des députés pour lui demander des grâces. C'est ainsi que chacun, au gré de ses pieux désirs, fait à Dieu des prières particulières. Mais il n'est pas moins nécessaire que chaque communauté, chaque paroisse, chaque diocèse, l'Eglise entière fasse en corps, par ses ministres, des prières publiques et rende à Dieu des hommages communs. Le fait-on en plus grand nombre, le succès en est plus certain : on obtient sans peine ce qu'on demande par tant de bouches. L'Eglise, toujours sainte dans son total, quoique souvent défigurée dans quelqu'un de ses membres, ne peut manquer de plaire à Dieu et de faire agréer des prières qu'on eût rejetées dans des bouches corrompues ; on s'invite, on s'anime, on s'engage mutuellement, et par la loi et par l'exemple, à des pratiques que peut-être on aurait négligées.

Voilà l'office divin : ce n'est pas une prière particulière, où chacun ne songe qu'à ses propres besoins; le ministre y parle au nom de l'Eglise. Ce n'est pas un culte purement extérieur et civil, où le corps agisse ; le cœur doit y être le premier fidèle. Ce n'est pas une pratique arbitraire, où chacun dans le choix suive les mouvements de son cœur; tout y est réglé dans le détail. Ce n'est pas une œuvre indifférente et de conseil, abandonnée à la dévotion des particuliers; l'obligation est essentielle. Les quatre idées qui renferment toute cette matière, et que nous allons développer, ont été réduites par le quatrième concile de Latran à ces deux règles, dont l'une regarde le corps extérieur de l'office, et l'autre l'esprit avec lequel on doit le réciter : *Districte præcipientes in virtute sanctæ obedientiæ, ut divinum officium nocturnum pariter atque diurnum studiose celebrent, et devote quantum eis Deus dederit. Studiose*, voilà l'exactitude extérieure. *Devote*, voilà la piété intérieure. On voit par les termes de précepte, et du précepte absolu, *districte præcipientes*, par celui de la sainte obéissance, *in virtute obedientiæ*, combien l'obligation en est indispensable pour l'un et pour l'autre. Ce seront les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique l'ordre que nous suivons aujourd'hui dans l'office ait quelque chose d'assez nouveau, l'usage de le réciter est presque aussi ancien que le christianisme. On en trouve même des vestiges dans l'ancienne loi, et les lévites chantaient solennellement dans le temple à certaines fêtes des psaumes et des cantiques ; on voyait dès les premiers

siècles de l'Eglise les ministres des autels donner à la prière publique tous les moments que la persécution leur laissait libres; on entendait les fidèles sanctifier leur journée par le chant des psaumes, changer les prisons en églises, et employer de concert un reste de vie et de force à chanter les louanges de Dieu; souvent ces pieuses assemblées les ont décelés dans leurs retraites, et découverts aux persécuteurs.

Dans ces derniers siècles l'hérésie a tâché de les imiter par le chant des psaumes de Marot, ce que le zèle inspira d'adord à nos pères. Plusieurs ordres religieux, de l'un et de l'autre sexe, se sont consacrés à ces saints exercices. Sans avoir d'abord ni biens ecclésiastiques, ni caractère sacerdotal, ils se sont fait une loi de les observer avec une ferveur capable de nous faire rougir, nous qui par la bonté de Dieu avons l'un et l'autre. Il s'est fait en divers temps différents arrangements des prières publiques. Saint Clément, Tertullien, saint Basile, saint Grégoire, et bien d'autres nous en expliquent le détail et les raisons. Enfin l'Eglise s'est arrêtée à cette forme de prières que tout le monde connaît. Les conciles de Latran et de Bâle (sess. XXI), les constitutions des papes et une coutume universellement répandue en font une loi si constante que personne aujourd'hui ne l'ignore, ni ne la révoque en doute. Il ne faut qu'expliquer quelques difficultés sur l'étendue de ce devoir, les raisons qui en dispensent, les châtiments de ceux qui y manquent.

Trois sortes de personnes sont obligées à dire tous les jours l'office divin; 1° les religieux dont nous ne parlons pas ici; 2° les bénéficiers; 3° les sous-diacres. Tout sous-diacre depuis qu'il a reçu ce saint ordre, quand même il n'aurait aucun bien ecclésiastique, y est incontestablement obligé à raison de son ordre, auquel l'Eglise en a attaché la nécessité. Cette obligation, comme celle de la continence, est d'institution ecclésiastique. Mais il n'a pas à se plaindre de la rigueur de la loi, il en est instruit, il s'y soumet librement; c'est à lui à se consulter avant de se présenter à l'ordination, mais qu'il l'exécute quand il s'y est engagé.

En général tout bénéficier est obligé de même à l'office divin à raison de son bénéfice, quand même il n'aurait que la simple tonsure : *Quilibet clericus Ecclesiæ alicui deputatus*, dit le concile de Latran tenu sous Léon X. L'intention de l'Eglise est de récompenser ceux qui remplissent les fonctions dont on les charge. Il est donc juste qu'en recevant l'honoraire, ils en remplissent les conditions. Une des principales est certainement l'office divin, *beneficium propter officium*. Il en contracte donc l'engagement en acceptant le bénéfice. Au reste, aussi libre que le sous-diacre et mieux partagé que lui, il se fait à lui-même la loi, et il est encore plus déraisonnable quand il la viole, parce qu'il est ingrat et injuste.

L'obligation commence pour le sous-diacre du moment de son ordination, et il doit dire la partie de l'office qui répond au reste du jour. Celle du bénéficier commence certainement du jour de la paisible jouissance, quand même il n'aurait pris possession que l'après-dînée, puisque jouissant du revenu du jour entier, il doit la charge entière de la journée. Mais ces différences sont si légères! pour peu qu'on ait l'esprit de son état, disputera-t-on au Seigneur le jour même qu'on a été comblé de ses grâces? Mais on ne jouit pas toujours de son revenu du moment de la prise de possession. Quelle époque fixer à un clerc pour commencer à compter ses engagements? Régulièrement l'acceptation du titre les fait naître, surtout quand par sa faute on diffère la prise de possession. C'est dès lors une parole donnée, une espèce de contrat passé. Du moins est-il certain qu'il ne gagne pas les fruits dans un intervalle où il néglige d'en acquérir le droit par son travail.

Cependant l'équité ne veut pas qu'on soit tenu au service quand on ne reçoit pas de salaire; mais cette même équité veut que s'il peut espérer d'obtenir les fruits, tôt ou tard il commence par remplir une obligation certaine, et certainement irréparable quand on la néglige. Ainsi dans certains chapitres les bénéficiers, qui n'ont pas la première année de leur revenu, n'en sont pas dispensés, non-seulement parce qu'il en reste toujours quelque chose qui suffit pour payer leur travail, mais parce qu'à leur tour ils profiteront de ce qui sera retenu sur ceux qui viendront après eux. Ainsi un résignataire qui paye une pension, quoique considérable, y est obligé, parce qu'il s'est volontairement soumis à cette condition pour obtenir le bénéfice, sans quoi l'office ne se dirait point du tout, puisque le pensionnaire n'y est point tenu. Ainsi dans le temps d'un procès pour bénéfice les deux contendants doivent le dire, quoique cela ne soit pas aussi certain; car enfin est-il juste que dans l'incertitude tout l'office manque, puisque chacun s'en croira exempt? Ne vaut-il pas mieux dans l'incertitude que tous deux le disent? Chacun peut espérer les fruits; celui qui les obtiendra n'aurait point droit de les garder s'il avait négligé de dire l'office, et celui qui vient à perdre aurait fait tort à l'Eglise par un mauvais procès qui aurait empêché l'office.

C'est une question problématique, si un bénéfice trop modique pour fournir une honnête subsistance oblige à dire exactement l'office, ou seulement une partie. Je ne saurais condamner ces théologiens qui imposent l'entière obligation, car enfin en acceptant le bénéfice ne se soumet-on pas aux charges? Un sous-diacre qui n'a aucun revenu ecclésiastique n'en est pas dispensé, à quel titre, à plus forte raison le bénéficier pourrait-il s'en défendre? La modicité du revenu ne fut jamais une raison, pour négliger les autres fonctions. Un curé pauvre ne doit-il pas, comme un autre, administrer les sacrements? L'office est encore plus facile à réciter; une heure dans la journée,

on en est quitte, on dispose du reste de son temps. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir l'entière subsistance pour être payé d'un travail si médiocre. Regardez, dit saint Antonin, votre bénéfice comme une épouse; pouvez-vous lui refuser les aliments, parce qu'elle n'a point apporté de dot? Ce sont les charges du mariage, on ne peut les en séparer. Aussi n'est-il aucun canon qui fasse cette distinction, quoique les papes et les conciles n'ignorent pas la médiocrité de plusieurs bénéfices, et qu'ils exhortent les bénéficiers pauvres à gagner leur vie par le travail des mains.

Cependant l'opinion contraire est assez commune; elle est plus probable, quoique moins sûre et fondée sur une raison d'équité qui exige que l'honoraire soit proportionné au travail; mais pour lever tous les doutes, il faut employer l'autorité des supérieurs pour se faire fixer la quantité d'office que l'on doit dire, comme on peut, en pareil cas, faire réduire le nombre des messes dont on est chargé par la fondation, à proportion du revenu du bénéfice. Le parti le meilleur est de le dire exactement. Pour ceux qui ont des pensions sur les bénéfices, le pape saint Pie leur a ordonné de dire tous les jours l'office de la sainte Vierge, à l'égard duquel ils ont les mêmes règles à suivre.

L'impuissance physique ou morale peut seule être ici une raison légitime de dispense dans un devoir aussi notoire et dans des personnes qui par état sont obligées d'être instruites. L'ignorance ne saurait servir d'excuse; l'oubli, l'inattention ne sauraient se présumer et ne peuvent arriver souvent. Mais une maladie considérable, un accident qui fait manquer de bréviaire, des occupations pressantes de paroisse ou de charité auprès d'un malade qu'on ne peut quitter, voilà les raisons qu'on peut regarder comme recevables. Elles servent à dispenser des autres préceptes, comme de la messe, de l'abstinence, du jeûne, avec quelque sorte de proportion. Mais ne vous flattez pas sur vos incommodités, il faut être bien malade pour ne pouvoir pas dire l'office, surtout ayant la liberté de le partager en diverses parties et de le dire chez vous dans une posture commode, ce qu'on ne peut faire pour la messe. Les incommodités qui dispensent du jeûne et de l'abstinence pourraient ne pas suffire pour dispenser du bréviaire, *et vice versa*. Souvenez-vous que si l'Eglise ne veut pas risquer votre vie, elle n'a garde de se prêter à votre lâcheté et d'abandonner à vos caprices le culte de Dieu dont vous êtes chargé.

Mais soit que le bréviaire vous manque, soit que l'aveuglement, la surdité, ou quelque autre maladie vous prive du bonheur de le dire, vous devez toujours en réciter ce que vous pourrez en lire ou en savoir par cœur. Ne perdez pas tout, si vous ne pouvez conserver tout, et satisfaites à une partie de vos dettes si vous ne pouvez toutes les acquitter. Quand vous prévoyez des affaires embarrassantes, ou que vous en êtes surpris, prenez de sages précautions en anticipant vos prières, ou ménagez-vous une ressource en les différant; faites-vous aider par un autre, même en le payant, si votre bénéfice est considérable. Profitez de tous les moments, on trouve plus de temps qu'on ne pense quand on sait mettre tout à profit. Consultez un habile et pieux médecin, vous saurez de lui ce que vous pouvez hasarder, sans donner ni dans l'indiscrétion, ni dans la paresse. Faut-il que l'on soit attentif à donner au corps la nourriture, qu'on en sache bien trouver le temps au milieu et des maladies et des affaires, et qu'on néglige la nourriture de son âme? Il y a là-dessus une proposition condamnée par Innocent XI: *Qui non potest recitare matutinum et laudes, potest autem reliquas horas ad nihil tenetur, quia major pars trahit ad se minorem.*

Je ne parle pas ici des dispenses accordées par les souverains pontifes à certaines personnes employées dans les grandes affaires de l'Eglise. Le commun des ecclésiastiques ne se trouve pas dans ce cas extraordinaire, encore même quelques auteurs, regardant cette obligation comme de droit naturel, doutent si le pape peut en dispenser, et l'histoire remarque que saint François Xavier, qui avait une pareille dispense, et pour qui le nombre de ses travaux la rendait si légitime, n'en usa pourtant jamais. Mais quoi qu'il en soit, le pape seul, par l'autorité suprême dont il est revêtu, peut accorder des dispenses des lois générales. Les évêques ont seulement le droit de juger dans le doute, si l'on y est obligé. Mais toutes les peines qui privent de l'assistance à l'office public, même de la communion des fidèles, comme l'interdiction, la suspense, l'excommunication, la déposition même, ne dispensent pas de le dire, parce que l'office particulier n'a rien d'incompatible avec ces châtiments, et qu'il n'est pas juste qu'un coupable profite de sa faute pour se débarrasser de son devoir; il doit au contraire prier avec d'autant plus d'exactitude qu'il a plus besoin de grâce et mérite moins d'en obtenir.

La récitation de l'office est une matière trop grave, la loi est trop expresse pour ne faire que des fautes vénielles. C'est une obligation sous peine de péché mortel de sa nature, non-seulement quand on manque l'office en entier, mais encore une partie considérable, comme une des petites heures, et même la plus grande partie d'une petite heure. Il est vrai que cette faute n'oblige point à répéter le lendemain ce qu'on a manqué la veille; chaque jour porte sa charge, et sa charge passe avec le jour, comme la messe, l'abstinence, le jeûne. On n'est pas obligé d'y revenir quand on l'a manquée; en vain même y reviendrait-on, la faute n'en serait pas plus réparée. Ce ne peut être qu'une pénitence, qu'il n'est pas à propos de donner pour le bréviaire, comme remarque saint Thomas, pour ne pas entremêler par ces répétitions les fêtes et les offices. Le péché mortel se commet de même

par l'inattention volontaire pendant une partie considérable, comme nous le dirons. Il se commet encore si les différentes omissions faites dans le cours du bréviaire, quoique légères en détail, forment un total considérable, comme à la messe, un jour de jeûne, etc., parce que l'office, quoiqu'à diverses reprises, est une action moralement une; ce qui n'empêche pas que l'omission entière ne soit un péché équivalent à plusieurs péchés. Il faut donc en confession déclarer en détail les heures qu'on a omises; on n'en est pas quitte pour subir la peine.

Outre le péché mortel d'omission, un bénéficier contracte encore l'obligation de restituer les fruits qu'il a perçus pendant le temps de sa négligence. C'est ici un acte de justice; les biens ecclésiastiques n'ont été donnés que dans ces vues, ils ont été acceptés à ces conditions. C'est donc frustrer l'intention des fondateurs et celle de l'Eglise, et manquer à sa parole, que de ne pas les remplir; on n'a aucun droit sur cette portion de revenu qui répond à ce temps, on demeure toujours chargé de le rendre. Le concile de Latran sous Léon X, la bulle de Pie V sont exprès : *Non faciat fructus suos, quod fabricæ vel pauperibus prorata restituere teneatur.* La bulle ne fait tout au plus grâce que des premiers six mois en faveur de l'incapacité des commençants. Calculez donc, dit la bulle, ce qui vous revient par jour : si vous omettez l'office entier, restituez cette somme entière; si vous n'en omettez qu'une partie, restituez une partie de la somme proportionnée à la partie de la faute. Matines et laudes font la moitié, les autres six heures font une autre moitié, chacune d'elles un douzième. Consultez un pieux et sage directeur pour fixer au juste ce que vous avez à rendre. Si le bénéficier jouit de plusieurs bénéfices, il commet un péché équivalent à plusieurs, et il doit la restitution du revenu de chacun, puisque chacun lui impose le même devoir, et loin de se plaindre de cette rigueur, il doit regarder comme une grâce qu'on ne l'oblige pas à dire son bréviaire autant de fois qu'il a de bénéfices, puisque, s'ils étaient partagés à divers possesseurs, l'office se dirait autant de fois, et que sa cupidité diminue le service divin par la pluralité qu'il se permet.

Il est certain, au reste, que ce n'est pas seulement une peine qui doive être imposée par le Juge pour obliger; elle oblige en conscience sans attendre aucune déclaration. La proposition contraire a été condamnée par Alexandre VII et par l'assemblée de 1700. Il est certain encore que c'est aux fabriques et aux pauvres des lieux où le bénéfice est situé, que la restitution doit se faire, parce que c'est proprement à eux que l'on a fait tort, c'est leur bien dont on s'est emparé sans aucun droit, c'est à eux qu'il faut rendre. Il est douteux si dans les bénéfices qui ont d'autres fonctions que l'office, comme une cure, le bénéficier qui a négligé l'office, mais rempli les autres devoirs, doit restituer le tout, ou, s'il peut, retenir une partie de son revenu à raison du travail dont il s'est acquitté. L'équité semble demander qu'on y ait égard et qu'il soit récompensé de ses peines. La bulle de Pie V est contraire et ordonne la restitution. Cette loi paraît dure. Dans ces occasions, il faut consulter les supérieurs, qui pèsent toutes les circonstances.

Tout est réglé dans l'office, et le bon ordre demande que tout le soit. C'est une partie du culte trop essentielle pour la livrer au caprice des particuliers; c'est un culte public, c'est donc à l'autorité publique à en déterminer la forme. Ainsi le concile de Trente a ordonné de suivre exactement les paroles du canon et les moindres cérémonies prescrites par les rubriques. C'est dans ces vues, aussi bien que pour conserver la majesté et l'uniformité du service, que l'Eglise latine se sert partout de la même langue. Le nombre, le temps, l'ordre, le choix, la prononciation, tout y est si exactement déterminé, qu'on ne satisfait pas même au précepte en récitant d'autres prières ou d'une autre manière, quelque saintes, quelque belles, quelque choisies qu'elles puissent être.

La matière. Quel désordre, en effet, si chacun à son gré pouvait composer ces prières! quelle bizarrerie dans le choix; dans la forme, dans la longueur ou dans la brièveté! Tout ce que la diversité des goûts, des opinions, des vertus même, pourrait suggérer, en ferait l'indécent assemblage. Ce ne serait qu'un amas confus de folies et d'erreurs, puisque l'erreur, aussi bien que la vérité, le schisme, aussi bien que la piété, et plus encore l'erreur et le schisme, auraient la criminelle démangeaison d'en composer chaque jour des nouvelles pour y faire glisser leur mauvaise doctrine, la faire recevoir et l'immortaliser d'autant plus aisément qu'elle serait mise dans la bouche des peuples, et comme canonisée par la sainteté de la prière. Il a donc fallu s'en tenir à quelque chose, le faire déterminer par l'Eglise, et obliger tout le monde à s'y conformer; et quoiqu'il puisse y rester encore quelque chose de défectueux, car quel est l'ouvrage des hommes exempt de défaut, quel est le siècle dont le goût ressemble à celui d'un autre siècle, et souvent ne méprise ce qui, dans son temps, a passé pour un chef-d'œuvre? quoiqu'il puisse y rester quelque chose de défectueux, c'est encore un moindre mal d'y tolérer quelque défaut, que de laisser à chaque particulier la liberté d'y faire des changements.

Le nombre. La destination des heures du jour et de la nuit, et leur nombre, sont fondés, comme dit saint Benoît dans sa règle, sur ces deux passages du livre des Psaumes : *Media nocte surgebam ad confitendum tibi* (*Psal.* CXVIII, 62); *septies in die laudem dixi tibi* (*Ibid.*, 164); ce que rapporte le chapitre 1er *De celebratione missarum*, comme pris du concile d'Agde. Soit que l'on compte huit heures en séparant matines de laudes,

comme font quelques auteurs, soit qu'on n'en compte que sept en les réunissant, ce qui n'est qu'une question de nom, on sent qu'il est juste de consacrer à Dieu la nuit et le jour, qu'il serait à souhaiter qu'on pût le prier à toutes les heures, qu'il a été du moins nécessaire d'en fixer un certain nombre. Ce nombre fut d'abord arbitraire, et il a été différent en divers lieux et en divers siècles. Enfin l'Eglise, soit qu'elle ait eu égard à la distribution des heures juives et romaines, où on comptait quatre heures par jour et quatre veilles pour la nuit, l'Eglise s'est fixée à ce que nous disons aujourd'hui, et ce nombre a bien des significations mystérieuses.

Le temps. Les matines doivent régulièrement se dire à minuit, comme on fait encore en quelques chapitres et en grand nombre de communautés. Aussi portent-elles le nom de nocturnes. Les laudes se disaient au point du jour et prime à la première heure, qui répond à nos six heures; tierce à la troisième, c'est-à-dire à neuf; sexte à la sixième, à midi: none sur les trois heures, à la neuvième; vêpres à la fin du jour, complies avant le coucher du soleil. Les noms latins qu'on leur donne le marquent assez, et les prières qu'on y fait ne permettent pas d'en douter. On a même souvent partagé les matines en trois parties que nous appelons nocturnes. Les grandes communautés, partagées en trois bandes, allaient tour à tour les réciter, ou dans les grandes solennités tout le monde se réunissait au point du jour pour chanter les laudes. Tout le temps se trouvant ainsi rempli, on priait presque continuellement sans beaucoup d'interruption d'une heure à l'autre. Les leçons de l'Ecriture, les homélies des Pères étaient beaucoup plus longues, parce qu'on y lisait les livres de l'Ecriture et les homélies en entier. On y ajoutait, selon les temps, l'office de la sainte Vierge, celui des morts, les Psaumes de la pénitence et les Psaumes graduels. Ainsi se coulait la sainte vie de ces religieux; tout dévoués à la prière : image touchante, heureux prélude de ce qu'on doit faire un jour, et de ce que font déjà les esprits célestes, qui ne cessent de chanter : Ah! qu'il est saint le Dieu des armées!

Cette distribution de temps, toute sainte qu'elle est, a quelque chose de gênant. La lâcheté des chrétiens s'en accommoderait peu; elle est même incompatible avec les autres fonctions du ministère qu'il est essentiel de remplir. Comment annoncer la parole divine, administrer les sacrements, visiter les malades, tous devoirs indispensables pour des pasteurs? Il ne peut y avoir que des religieux ou des chanoines, qui par état débarrassés des autres fonctions, et uniquement attachés à l'office, puissent et doivent y consacrer tout leur temps. On a donc fait trois choses pour soulager les ministres chargés du soin des âmes : 1° On a abrégé ces longues leçons qui composaient l'ancien office, et on en a fait ce que nous appelons *bréviaire*, qui selon le nom même qu'il porte, n'est qu'un abrégé de ce qu'on disait autrefois, quoique souvent, malgré ces retranchements, la paresse, la légèreté, le libertinage le trouvent trop long; 2° on a permis d'anticiper ou de reculer le temps marqué, pour s'accommoder aux affaires, pourvu que ce dérangement ne fût pas grand. Dire vêpres le matin, renvoyer les petites heures au soir sans nécessité ce serait une faute considérable, si on en prenait l'habitude. Il est donc de la perfection de se conformer à ces différentes heures, il est du devoir de ne pas trop s'en écarter, à moins qu'un malade à l'extrémité, une foule de confessions à entendre ne fournissent une raison légitime. On peut dire matines dès la veille, sur la fin du jour, c'est-à-dire, selon l'application de saint Thomas, dans la moitié de l'espace qui reste entre midi et le coucher du soleil. Mais quand ce n'est que pour se débarrasser et pour donner plus de temps au plaisir, toute la théologie convient que c'est un péché.

L'ordre. La transposition des parties de l'office, la méprise dans le changement d'un office pour un autre, l'omission de quelque partie peu considérable sont des fautes sans doute, quoique la substance de l'office s'y trouve. Mais elles sont légères quand elles sont l'effet d'un oubli, d'une inattention involontaires. La négligence à s'instruire des rubriques, la légèreté habituelle qui les fait oublier, la paresse à prévoir l'office ou à le chercher, à plus forte raison le caprice ou le mépris, le dessein de dire un office plus court, tout cela rend la faute considérable. De l'aveu de tous les théologiens l'observation des rubriques est d'obligation sous peine de péché. S'il est écrit de tout le monde, maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment, quelle punition ne méritera pas le ministre qui s'acquitte négligemment du culte public, dont il est chargé par état, et qui par sa négligence le défigure ou en manque une partie? On convient cependant qu'il n'est pas obligé de répéter tout l'office, mais seulement de faire pénitence de sa faute et de reprendre ce qu'il a manqué pour remplir le total des prières, quoique ce ne soit plus dans le même ordre. Enfin, on doit avoir dit matines et laudes avant la messe. La coutume est générale dans l'Eglise, les rubriques y sont expresses. C'est un reste et un vestige de l'ancien usage. On est censé avoir dit matines pendant la nuit, par conséquent avant la messe; enfin c'est une préparation à la messe; la messe et l'office doivent être unis et conformes, et l'un doit disposer à l'autre. Saint Antonin a cru cette omission un péché mortel. Mais la décision est trop dure, à moins de mépris ou de grande négligence. On peut même, quand on a quelque raison, les différer après la messe.

La modestie extérieure. Quoiqu'il n'y ait pas de lieu déterminé pour dire l'office, ni de posture fixe, si ce n'est pour certaines prières que la rubrique exige qu'on dise à genoux, à quoi on est obligé de se conformer; il est aisé de sentir combien on man-

que à la religion et à la bienséance, lorsqu'on le récite dans des lieux fréquentés, exposé à des distractions inévitables, dans une posture trop molle, déshabillé, à demi couché, etc. Les premières règles de la politesse se trouveraient violées, si on entretenait dans cet état une personne respectable ; que sera-ce donc quand on oubliera le respect que l'on doit à Dieu ? L'office a deux prières, l'intérieur et l'extérieur. La première renferme l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur, dont nous parlons ailleurs. L'autre comprend tout ce que fait le corps pour s'acquitter avec exactitude de ce que l'Église prescrit. L'un et l'autre sont d'obligation. Quelque exacte que fût la récitation, on ne satisfait pas au devoir sans attention intérieure. La véritable piété, si elle s'y trouve, n'engagera pas moins à faire exactement tout le reste.

La prononciation. Il n'en est pas moins essentiel de prononcer les mots et tout de suite, de bien articuler les syllabes, et assez haut pour qu'on s'entende au moins soi-même. S'interrompre dans le cours de la prière pour agir, pour parler, manger une partie des mots, ne faire que lire couramment sans prononcer distinctement, ou le faire avec précipitation pour être bientôt quitte, comme un enfant qui récite sa leçon, et si fort s'habituer à mal prononcer que la langue en prenne un mauvais pli, etc. ; tout cela, de bonne foi, qu'on se rende justice, est-ce prier Dieu, est-ce même parler et agir humainement et pieusement? Oublions pour un moment le respect que la créature doit à Dieu, l'humilité que nos péchés et nos besoins exigent, est-ce ainsi qu'on parle à un homme ? nous écouterait-il ? nous entendrait-il ? Quel est l'homme qui ne prît pour une folie ou pour une insulte cette façon de l'entretenir ? Du moins agissons et humainement et raisonnablement ; est-ce trop demander pour Dieu ? est-ce trop demander dans son ministre qui lui parle des choses les plus essentielles pour l'Eglise et pour lui ?

Est-ce ainsi que vous récitez les prières qui vous sont données par pénitence ? Non; on est communément plus frappé de l'obligation que ce sacrement impose, et on s'y rend plus exact. Est-ce ainsi que vous voudriez que vos pénitents les récitassent ? Non ; vous leur en feriez des reproches et vous ne croiriez pas qu'ils eussent rempli leur devoir. Cependant ces deux obligations sont également sacrées, toutes les deux sous peine de péché : l'une n'est pas plus étendue que l'autre. Un confesseur ne demande pour les prières qu'il impose que ce que l'Eglise exige pour le bréviaire qu'elle prescrit. Bien plus, est-ce ainsi que vous voudriez prononcer la forme des sacrements de baptême et de pénitence, et les paroles de la consécration ? Je sais que le défaut de celles-ci tire encore plus à conséquence, parce qu'en prononçant mal les paroles des sacrements, non-seulement on pèche, mais encore on ne baptise, on n'absout, on ne consacre pas, et la validité du sacrement y est aussi intéressée que la piété du ministre. Mais je dis que l'un n'exige pas plus que l'autre une exacte articulation ; ce qui suffit pour le bréviaire suffirait pour les sacrements. Il ne faut dans tous les deux que prononcer exactement les mêmes termes ; quoique dans l'un le péché soit plus grand que dans l'autre, ce n'est dans tous les deux que le même acte exigé.

La solennité. Ces règles doivent être encore plus inviolablement observées dans l'office solennel du chœur, soit dans les paroisses les jours de fête, soit tous les jours dans les chapitres. Les fautes sont alors d'autant plus grandes qu'elles sont plus publiques, et que le scandale ajoute à leur grièveté. Quelle modestie ne doit-on pas alors dans la posture et le maintien ! Tourner légèrement la tête, porter les yeux de tous côtés, s'endormir, chercher ses commodités, se tenir nonchalamment couché, que peut-on penser alors de votre irréligion ? Quelle ponctualité dans la récitation ou le chant ! Le chanter ou réciter rapidement, se troubler les uns les autres, ne pas attendre d'un côté qu'on ait fini le verset de l'autre côté, pour dire brusquement le sien, que devez-vous penser de vous-même et de votre irrévérence ? Rire, s'entretenir avec ses voisins, lire des lettres ou autre chose, se promener, s'habiller, que pense Dieu, que pensent les anges de votre conduite? Ne poussons pas plus loin ce détail, il ne pourrait que nous affliger. Vous sentez mieux que moi l'indécence de ces profanations, et le scandale qu'elles donnent aux peuples. Ils s'attendent à voir des chœurs d'esprits célestes , oserais-je dire qu'ils n'y trouvent que les blasphèmes des démons ? Ils y perdent souvent la piété qu'ils y ont apportée.

Il est encore d'autres fautes qui, quoique moins criantes, ne sont pas moins opposées à l'obligation et à l'esprit de l'office solennel ; ne pas chanter avec les autres quand on le peut, ou pour s'épargner, ou pour ignorer le chant, puisqu'il ne suffit pas d'être présent, il faut encore chanter et apprendre le chant; ne pas se conformer au chant dans les cérémonies, se lever, se découvrir, se mettre à genoux mal à propos, puisque tout doit être uniforme ; réciter tout bas d'autres prières ou d'autres parties de l'office, et faire ainsi deux choses à la fois pour être plus tôt débarrassé ; venir tard au chœur, en sortir trop tôt, ne pas faire à son tour les cérémonies, etc., ce sont des fautes que l'habitude, la négligence, le scandale peuvent rendre considérables et empêcher même qu'on ne satisfasse à son obligation. C'est un détail que les conciles n'ont pas cru au-dessous d'eux, et saint Charles en parle fort au long. Voyons ce qui regarde l'intérieur.

SECONDE PARTIE.

Ce serait une erreur de penser que l'Eglise ou n'exige pas ou n'est pas en droit d'exiger de ses ministres l'attention inté-

rieure dans la récitation de l'office divin, sous prétexte qu'elle ne juge point des pensées secrètes, et que bornée aux actions extérieures, sa juridiction ne s'étend pas sur les cœurs. Resserrer son autorité dans des bornes si étroites, c'est presque entièrement la détruire. Eh quoi ! en portant un jugement dogmatique, en définissant un article de foi, l'Eglise n'ordonne-t-elle pas[1], n'a-t-elle pas droit d'ordonner à tous les fidèles une soumission de cœur et d'esprit ? En obligeant les ministres à la continence, ne leur interdit-elle pas les péchés intérieurs de désir et de pensée ? En ordonnant aux chrétiens d'entendre la messe les jours de fête, ne veut-elle pas qu'ils l'entendent avec attention et piété ? En rendant nécessaire l'administration des sacrements dans le pasteur, la réception dans les fidèles au temps de Pâques leur laisse-t-elle la liberté de les conférer sans intention, de les recevoir sans contrition sincère et sans la pureté du cœur ?

Je sais que les peines ecclésiastiques, l'excommunication, la déposition supposent toujours des fautes extérieures. Un ecclésiastique qui aurait récité l'office sans attention, quoique coupable de péché mortel, n'encourrait point de censure. La juridiction ne peut être exercée dans le for intérieur que sur des preuves juridiques ; ce qui ne peut en fournir ne saurait être l'objet d'une sentence, par conséquent les actes intérieurs n'en seront jamais la matière. Mais, quoi qu'il en soit de l'étendue du ressort de l'Eglise sur les consciences, il n'est pas moins vrai que devant Dieu on se rend coupable par cette transgression, soit parce que l'Eglise ordonne et a droit d'ordonner pour remplir raisonnablement et chrétiennement l'action extérieure dont elle impose la nécessité, soit parce qu'en acceptant ou l'ordre sacré ou le bénéfice, on s'en impose personnellement l'obligation.

Car enfin on n'ignore pas que telle est l'intention de l'Eglise : *Studiose et devote studeant adimplere,* dit le concile de Latran. Ce n'est qu'à ces conditions ou qu'elle vous fait part de ses revenus ou qu'elle vous impose les mains. Vous acceptez cette loi, vous vous en imposez l'obligation ; c'est pour vous une espèce de vœu. Si vous aviez promis à quelqu'un de prier pour lui, de prier à sa place : si dans ces vues vous aviez accepté ses libéralités, en seriez-vous quitte pour quelque articulation machinale ? L'Eglise a dû vous prescrire ce devoir : est-ce ici une vaine cérémonie ? Non, c'est une action pieuse, une prière qu'elle demande, qui par sa nature comporte l'attention et la piété. Un chantre mercenaire, un musicien, un organiste ne doivent l'attention que par respect pour le lieu saint ; on n'exige d'eux que de remplir le chœur par un bruit machinal, à peu près comme on l'exige des instruments de musique qu'ils touchent. Mais un ministre doit par état faire pour l'Eglise une action religieuse, une vraie prière, à qui l'attention et la piété sont essentielles.

Elles le sont à toutes sortes de prières. L'omission en est donc un péché, et ce péché est plus grave dans les prières d'obligation, et nommément dans l'office divin. La prière est un acte de religion, un hommage rendu à Dieu, une conversation avec Dieu. Est-ce demander que de ne pas penser à ce qu'on demande ? Est-ce rendre hommage que de ne pas penser à celui que l'on honore ? Est-ce parler raisonnablement, est-ce s'entretenir avec quelqu'un, que ne pas penser à ce qu'on dit ? Tel un enfant qui réciterait une leçon, telle une statue placée dans une église n'est qu'une statue, mais du moins est un ornement pour le temple et n'y fait aucun mal. En userait-on ainsi avec les hommes, dans les moindres affaires ? L'entretien n'est-il donc qu'un vain son, un jeu de paroles, un mouvement des lèvres, comme un instrument de musique qui fait quelque bruit quand on en agite les cordes ? Le Seigneur s'en plaignait avec raison : Peuple insensé, disait-il, vous m'honorez du bout des lèvres, mais votre cœur est bien loin de moi : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, XV, 8 ; *Marc.*, VII, 6.)

Les actions de la créature raisonnable sont des mouvements du cœur, des pensées de l'esprit. Les paroles, les situations du corps ne sont que des signes établis pour marquer cette estime intérieure, ces sentiments du cœur, dont les paroles expriment les replis. Les paroles ne sont que l'image de l'esprit ; elles supposent donc un esprit attentif aux pensées qu'elles expriment, au sujet qu'elles annoncent ou à l'objet à qui elles s'adressent. Un insensé, un homme endormi aurait beau prononcer les plus belles prières ; incapable de penser à ce qu'il dit, il ne prierait pas. Dieu est esprit, il veut être adoré en esprit et en vérité : *Deus spiritus est, in spiritu et veritate oportet adorare.* (*Joan.*, IV, 24.)

Dans la société humaine, rien de plus désagréable et même de plus insultant que l'inattention volontaire de ceux avec qui l'on parle ; elle suppose de leur part une indifférence ou un mépris qui révoltent. Rien au contraire ne plaît davantage qu'un homme attentif, qui écoute, qui s'intéresse à ce qui se dit. A plus forte raison quelle doit être l'indignation d'un maître tout-puissant, objet et témoin de cette outrageante conduite ? Car enfin on peut cacher aux hommes ses sentiments sous le voile du silence. Mais Dieu sonde le fond des cœurs. Saint Bernard porte l'exactitude jusqu'à interdire, pendant l'office, non-seulement les pensées mauvaises, indifférentes, inutiles, mais même les meilleures. La charité peut alors vous suggérer des moyens de soulager le prochain, le zèle des motifs pour le convertir, vos études des connaissances utiles pour vous former, votre conscience un examen des péchés pour vous confesser. Tout cela est bon sans doute ; mais tout cela est déplacé. Attachez-vous avec saint Paul à prier, à psalmodier de cœur et d'esprit : *Orabo... psal-*

lam spiritu, psallam mente. (I *Cor.*, XIV, 15.)

Les théologiens, après saint Thomas, distinguent trois espèces d'attention et trois sortes d'objets d'attention dans la récitation du bréviaire : l'attention actuelle, l'attention virtuelle et l'attention habituelle ; la prononciation exacte de la parole, le sens littéral ou spirituel des paroles, la présence et le culte de Dieu. Donnons une idée de ces six choses.

Il serait à souhaiter sans doute que, toujours plein de son Dieu, l'homme pensât à lui toutes les fois qu'il le prie. Mais cette attention actuelle pendant un long temps est au-dessus des forces humaines, et si une grâce singulière, une espèce de miracle ne s'en mêle, il est comme impossible de la soutenir. David se plaignait que son cœur lui échappait malgré lui. Les plus grands saints ne sont guère plus contents d'eux-mêmes : *Cor meum dereliquit me.* (*Psal.* XXXIX, 13.) Que sera-ce du commun des hommes, si dissipés par les objets de la terre, si peu familiers avec ceux du ciel ? sauraient-ils s'occuper de Dieu les heures entières ? L'Eglise aurait-elle la rigueur de leur en faire un précepte ?

Mais on peut, comme dans l'administration des sacrements, suppléer à ce défaut par une attention virtuelle, lorsqu'après avoir pris la résolution de faire exactement son devoir, après avoir désavoué à l'avance les distractions qui pourraient survenir, on entreprend de bonne foi son office, on a soin de résister aux distractions quand on s'en aperçoit et de se remettre en la présence de Dieu ; alors l'attention est censée persévérer moralement, à moins que des distractions volontaires ou négligées ne la rétractent. C'est un voyageur qui a formé son plan et s'est mis en route ; peut-être cessera-t-il de penser et au chemin et au terme. Il n'agit pas moins en vertu de sa première détermination, à moins que volontairement il ne s'écarte ou ne s'arrête. Mais l'habitude de prier ne suffirait pas. Un homme qui en dormant ou sans réflexion dirait par coutume et comme machinalement son office, ne satisferait pas.

L'attention au premier objet, c'est-à-dire à l'exacte prononciation des paroles, est absolument nécessaire, puisque ce n'est que le soin de bien réciter. Prononcer tout distinctement, ne rien changer, ne rien transposer, ne rien précipiter, voilà le premier devoir. C'est donc manquer d'attention que de ne savoir où l'on en est et de prendre par mégarde une chose pour une autre. C'est s'exposer à en manquer que de s'en rapporter trop à sa mémoire ou à une espèce de routine qui, à force de dire les mêmes choses, ne fait que répéter machinalement. C'est un défaut assez ordinaire aux anciens ecclésiastiques, la routine les entraîne, et ils récitent mal. La précaution serait bien sage de ne pas se fier à sa mémoire, mais de lire tout, comme faisait saint Vincent de Paul.

Le second objet d'attention, c'est le sens littéral ou mystique des prières. Cet objet est très-bon et le plus naturel. Il est très-propre à faire naître de grands sentiments, à faire entrer dans l'esprit de l'Eglise et dans celui des mystères, et à soutenir la première attention à l'exactitude de la récitation par l'union du sens avec les paroles. Mais il faut prendre garde que la multitude, la variété, la beauté, la difficulté même des choses n'occupe l'esprit aux dépens du cœur et ne fasse dégénérer la prière en étude. C'est un danger pour les gens de lettres, plus portés à repaître la curiosité de l'esprit qu'à nourrir le feu de la piété. C'est même un inconvénient des nouveaux bréviaires, composés avec trop d'art ; ils amusent plus qu'ils ne touchent ; les agréments qu'on y prodigue, l'érudition qu'on y étale, la variété des choses dont on les surcharge, n'entretient pas moins la vanité de ceux qui les récitent qu'elle ne sert à flatter l'orgueil de l'auteur. Plus de simplicité, plus d'uniformité dans la prière dissipe moins et entretient mieux l'onction de la dévotion. Mais cette sorte d'attention n'est point nécessaire à la rigueur. Combien de gens qui n'entendent pas le latin ! combien, parmi ceux qui l'entendent, ne comprennent pas le sens des passages, la force de l'expression, la profondeur de la pensée, même parmi les plus habiles ! Seraient-ils donc incapables et dispensés de dire l'office divin ? et l'Eglise, en prescrivant indifféremment la même chose à tous les bénéficiers, à tous les sous-diacres, aux religieux, et même à grand nombre de religieuses, ne fait-elle pas entendre qu'on peut suppléer à l'intelligence des prières par une autre sorte d'attention dont tout le monde est capable ?

La troisième sorte d'attention à quelque objet de religion en général qui se rapporte à la gloire et au culte de Dieu, laisse un vaste champ à la piété de chacun pour suivre en liberté son attrait. Cette attention peut suffire, puisque enfin c'est toujours de Dieu qu'on s'occupe, et à lui qu'on rapporte tout ; et quoiqu'on ne pense pas actuellement au sens des paroles, on entre toujours dans les vues et les intentions de l'Eglise à qui l'on s'unit. Il serait même assez difficile de suivre exactement le sens, surtout dans la récitation particulière, qui se fait assez vite, et dans les grandes solennités, quand le chant, la musique, les instruments, font traîner longtemps sur le même mot ou le même verset. Ainsi, tantôt une pensée consolante, tantôt une pensée effrayante occupe et entretient ; les mystères de la Passion, les perfections divines, la fête du jour, le souvenir de ses péchés, les fins dernières, chacun est maître de suivre son goût, pourvu que l'exactitude de la récitation n'en souffre pas ; car, aussi, ce serait une distraction véritable, quoique plus pardonnable, si, absorbé par quelque pensée pieuse, on faisait une omission considérable dans le corps de l'office.

Nous nous dispensons de rapporter ici une foule de canons, de conciles, de constitutions des papes, de règlements de saint Charles,

de décisions des casuistes, qui établissent cette obligation. On les trouve partout, et tout le monde en est persuadé. Faut-il même qu'on nous rappelle notre devoir? La sainteté de l'action nous laisserait-elle quelque excuse, surtout depuis que l'office divin a été abrégé? N'avons-nous pas assez perdu dans le retranchement qu'on y a fait? Ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite partie de ce qu'on y disait autrefois. Prêtres heureux de l'ancienne Eglise, dont la vie se passait à chanter les louanges de Dieu. Ah! si on a eu égard à notre faiblesse en exigeant moins de nous, dédommageons-nous par notre ferveur de ce qu'on nous a enlevé, ne perdons rien du moins du côté du mérite. Dédommageons le Seigneur par notre ferveur de ce qu'on a diminué dans son culte. Retrouvons, ramassons, réunissons dans ce peu de moments ce que la longueur des prières donnait au mérite des autres.

On comprend aisément que la nécessité d'avoir cette attention engage à éviter avec soin tout ce qui pourrait la troubler. Le détail où entrent les canons sur cet article a quelque chose d'étonnant. Parler, tourner la tête ou les yeux, faire autre chose en disant l'office, le dire dans un lieu public, au milieu du bruit, ce sont des occasions trop prochaines pour y résister. Tout cela est défendu. On ne doit pas l'interrompre sans nécessité. Il est vrai que des sacrements à administrer, des affaires imprévues à terminer, excusent une légère interruption. Mais comment excuser ceux que le moindre prétexte sépare de Dieu? La piété veut même que, prévoyent à l'avance toutes les suites d'un office, on ne s'expose pas à l'interrompre pour chercher ce qu'il faut dire. Les mêmes raisons de religion et de bienséance qui obligent à l'attention interdisent tout ce qui peut la distraire.

Bien loin de se rien permettre qui fasse diversion, que n'imagine pas une piété sincère pour entretenir ce feu sacré qui doit brûler sur l'autel de notre cœur? Tantôt le nombre de sept heures qui composent l'office lui rappelle les sept dons du Saint-Esprit, qu'il faut demander avec humilité; les sept sacrements, qu'il faut recevoir avec pureté; les sept demandes du *Pater*, qu'il faut réciter avec confiance; les sept péchés mortels, qu'il faut combattre avec courage; les sept vertus principales, trois théologales, quatre cardinales, qu'il faut acquérir et conserver avec soin; tantôt les sept jours de la semaine, partagés dans les diverses stations de la passion de Jésus-Christ; ces diverses stations rapportées aux différentes heures du bréviaire; il fut pris par les juifs sur le minuit, il fut outragé sur le matin, condamné à mort vers les neuf heures, attaché à la croix à midi, et mort sur les trois heures; on le descendit de la croix sur la fin du jour, on l'ensevelit après vêpres : *Matutina ligat Christum qui crimina solvit*, etc.

Quelque persuadé qu'on soit de la nécessité de cette attention, il n'est pas rare que les distractions l'interrompent, que la faiblesse la suspende. Pour expliquer cette matière journalière et commune, distinguons des distractions volontaires et involontaires, un excès de négligence et un excès de scrupule. Toute distraction volontaire est par elle-même un péché, c'est une irrévérence, c'est insulter Dieu de lui parler en s'occupant volontairement d'autre chose. La longueur ou la brièveté de la distraction augmente ou diminue la faute, parce que la matière devient plus ou moins grande, selon la longueur du temps qu'elle a duré. Le sujet de la distraction peut devenir une circonstance bien aggravante. C'est assurément une plus grande faute de penser à des choses mauvaises qu'à des choses indifférentes ou nécessaires. La nature de la prière la rend encore plus considérable. Quelque arbitraires que soient les prières qu'on veut faire, l'attention en priant n'est jamais un devoir arbitraire On peut n'être pas obligé de prier Dieu, mais on est toujours obligé de le bien prier quand on le prie. Mais l'obligation de la prière augmente beaucoup la faute, et en fait deux : une faute contre le respect dans une action sainte, une autre contre le précepte qui la commandait. Ainsi, une messe entendue, un office récité avec des distractions volontaires, pendant un temps considérable, c'est une messe manquée, un office manqué; on doit se regarder comme absent tout le temps que l'esprit s'égare. On est donc obligé d'entendre une autre messe, de répéter l'office, si l'on ne veut commettre un péché d'omission contre la loi qui l'ordonnait; on en doit restituer le revenu qui répond à la partie de l'office si mal récitée, comme si on l'avait réellement omise.

Les distractions peuvent être volontaires, ou en elles-mêmes quand on s'y arrête avec délibération, avec complaisance, avec une négligence aperçue; ou dans leur principe, quand par une dissipation précédente, et la foule des objets auxquels on a donné entrée, on s'est mis dans une espèce de nécessité d'être distrait. Peut-on se flatter d'être maître de son esprit et de son cœur, quand on en modère si peu l'activité et la légèreté? Ne vous plaignez pas de votre faiblesse. Je sais qu'une imagination volage est un esclave bien rebelle. Mais si vous lui donnez trop de liberté, si vous faites si peu d'efforts pour le rendre docile, comment vous flatter d'avoir sur lui quelque ascendant? Les distractions seraient involontaires, et par conséquent innocentes, si malgré vos efforts l'esprit subitement saisi par les objets, et entraîné par faiblesse, vous échappait malgré vous. Mais tandis que, semblable aux grands chemins, tout y trouve un accès facile, vous êtes comptable de ses égarements. Concluez que par événement la pratique de la méditation et du recueillement vous devient nécessaire, puisque c'est un moyen unique de bien remplir cette obligation.

Ces distractions volontaires ou involontaires sont aisées à confondre; source féconde de scrupule pour des personnes pieuses qui s'en croient toujours coupables,

et source de fausse conscience pour bien d'autres qui se croient toujours innocentes. Il faut un vrai consentement pour être criminel, apprenez-le, âmes timorées; mais il suffit pour le devenir, pensez-y, âmes trop faciles. S'arrêter avec plaisir à des pensées étrangères, se livrer à son penchant, ou ne faire aucun effort pour les chasser quand on s'en aperçoit, et se remettre en la présence de Dieu, rien de plus ordinaire parmi des personnes d'une piété commune, et rien de plus ordinaire en même temps que d'en faire peu de cas, comme d'un défaut très-léger, quoique également opposé et à l'esprit de l'Eglise et à la nature de la prière.

Cependant, quelque soin qu'il faille apporter pour éviter les distractions, ou pour n'y pas consentir, ce serait une illusion dangereuse de donner dans une contention forcée et un excès de scrupule. Outre le danger qu'on court de sa santé et la perte de son repos, bien loin de se rendre plus attentif, ce serait se faire une nouvelle distraction plus à craindre que celle qu'on voudrait éloigner. Répéter son bréviaire, redire les mêmes mots, se faire violence, quelquefois avec des grimaces ridicules et des mouvements convulsifs, c'est se tourmenter à pure perte, et s'empêcher même de le bien réciter. Etre toujours aux prises avec soi-même, imaginer à tout moment avoir consenti à la distraction, le corps n'est pas moins que l'esprit la victime d'une guerre si tracassière. Voit-on dans les conversations les plus sérieuses cette espèce de fureur, et ne prendrait-on pas pour un insensé celui qu'un prétendu respect rendrait si fort incommode? Jamais l'attention, la politesse, le respect même le plus profond n'ont rien exigé que de raisonnable. Un air ouvert, quoique modeste, des manières aisées, quoique respectueuses, une attention tranquille, quoique exacte, suffit au maître le plus impérieux, ou plutôt une attention portée jusqu'à la contrainte, un respect poussé jusqu'à la bassesse, une exactitude qui dégénère en pusillanimité, déplaisent infiniment; c'est un villageois grossier que tout intimide, que tout embarrasse, que tout déconcerte, que tout interdit. Au milieu de vos faiblesses, je rends justice à la droiture de vos sentiments. Mais il n'est pas moins vrai que ce sont des faiblesses. C'en est donc assez d'avoir en parlant à Dieu une attention raisonnable et respectueuse que l'on a pour des personnes supérieures à qui l'on demande quelque grâce.

L'attention conduit naturellement à la dévotion, c'est-à-dire à ces sentiments respectueux et tendres que la sainteté de l'action et le caractère de ministre doivent comme nécessairement inspirer. Rien de plus saint en effet que l'office divin; c'est le plus grand acte de la religion après la sainte messe et les sacrements. Tout y est saint, tout y mérite le plus grand respect. Sainteté des paroles; c'est la parole de Dieu, même dans les psaumes, les cantiques et les autres parties de l'Ecriture sainte qu'on y récite; ce sont les homélies des Pères les plus célèbres de l'Eglise catholique, saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Grégoire. Quels noms! quels ouvrages! L'Eglise n'a porté dans son sein rien de plus respectable. De là le mot de bréviaire, *breviarium*, c'est-à-dire, un abrégé de ce qu'il y a de plus beau dans l'Ecriture, dans la vie et les ouvrages des saints.

Sainteté dans le sens des paroles; ce sont les plus beaux sentiments de piété, les mystères les plus sublimes, la morale la plus pure, les plus beaux exemples des saints. Aussi Dieu en est-il l'auteur par le ministère de l'Eglise. Il a fait pour nous à peu près ce qu'il fit pour les apôtres, en composant l'Oraison dominicale; il a fait composer le bréviaire par l'Eglise. Il peut bien nous dire comme il disait aux prophètes : J'ai ouvert votre bouche, et j'y ai mis mes paroles : *Ecce posui verbum in ore tuo.* (*Isa.*, LIX, 21.) Quelle foule de sentiments! amour, contrition, espérance, louange, adoration, remercîment, tout se trouve divinement dispersé dans cette prière. Aussi est-elle appelée la prière divine, l'office divin : *Divinum officium.*

Sainteté des circonstances. On le récite ordinairement, du moins l'office canonial, dans l'église, au milieu des anges, en présence du Très-Haut, sous les yeux d'un peuple attentif, dont notre piété doit animer la ferveur, et que notre relâchement scandalise. C'est une préparation à la messe, ou une suite, et comme une dépendance du sacrifice, avec qui il a tant de liaison que l'on fait dans tous les deux la même fête, qu'on y dit la même oraison et le même évangile, que dans les chapitres on dit deux messes lorsque les jours de la férie l'office a deux objets. Aussi cette prière est appelée office, c'est-à-dire devoir, *officium*, ou des heures canoniales, c'est-à-dire, prière ordonnée par les canons à certaines heures du jour et de la nuit : *horæ canonicæ.*

Sainteté de l'objet. C'est le culte public que l'Eglise se propose de rendre à son Maître, ce sont des cantiques où on célèbre les divins exploits, les triomphes de Jésus-Christ et des saints. Qui pourra fixer votre attention et mériter votre respect, si de si grands objets vous laissent insensible et volage? Dieu est donc l'objet immédiat de l'office. C'est à lui que s'adressent les prières, c'est lui qu'on se propose d'honorer. C'est par là que s'exerce la vertu de religion, dont la prière publique est une des principales parties. Cet exercice approche de ceux des vertus théologales, qui se rapportent immédiatement à Dieu, avec cette différence que Dieu n'est pas l'objet que l'office embrasse, comme la foi qui croit Dieu, l'espérance qui attend Dieu, la charité qui aime Dieu : *Objectum quod.* Mais Dieu est l'objet auquel l'office s'adresse, au lieu que l'aumône, la douceur, l'humilité et les autres vertus morales s'exercent sur nous ou sur le prochain, et n'ont qu'un rapport éloi-

gré à Dieu : *Objectum ad quod dirigitur.* C'est un sacrifice de louanges dont Dieu se sent fort honoré : *Sacrificium laudis honorificabit me.* (*Psal.* XLIX, 23.)

Un des meilleurs moyens de bien dire son office, c'est de s'y préparer avant de le commencer. Le Sage conseille de le faire avant la prière, autrement, dit-il, ce serait tenter Dieu : *Ante orationem præpara animam tuam, ne sis sicut homo qui tentat Deum.* (*Eccli.*, II, 1.) Semblable à un musicien qui accorde ses instruments avant de commencer un concert, semblable à un homme qui prépare sa harangue avant d'entretenir le prince, les saints prenaient des temps considérables pour s'y mieux disposer. Demeurez ici, pensées étrangères, disait saint Bernard en entrant dans le chœur, vous ne sauriez maintenant trouver place. On trouve aisément plusieurs oraisons très-pieuses qui peuvent servir de préparation. Celle qu'on récite communément nous apprend les conditions que doit avoir cette sainte prière : ouvrir les lèvres, purifier le cœur, éclairer l'esprit, allumer les affections : *aperi os meum, munda cor meum, intellectum illumina, affectum inflamma*, afin de pouvoir la réciter exactement, avec attention, avec piété, *digne, attente et devote*, dans l'union des prières de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *in unione illius divinæ intentionis.* On doit de même conclure l'office par quelque prière qui répare les fautes commises, et en conserve le fruit : celle que tout le monde sait et que le saint-siége autorise y est très-propre, *Sacrosanctæ atque individuæ Trinitati*, etc. Ainsi, dans le pèlerinage de cette vie, imiterons-nous le concert des anges par l'assiduité de nos chants ; imitons-le encore par la ferveur de nos prières. Nous chantons en leur présence, rougissons d'en troubler l'harmonie par notre dissipation : *In conspectu angelorum psallam tibi.* (*Psal.* CXXXVII, 1.)

Songez, ministres des autels, quelle place vous tenez en disant l'office divin. N'offrez-vous à Dieu que des prières personnelles qui n'intéressent que vous seul? ignorez-vous que vous agissez au nom de l'Eglise, que vous êtes chargé de ses intérêts? Ne parlassiez-vous que pour vous, vous seriez coupable de le faire mal : maudit mille fois qui fait l'œuvre de Dieu négligemment. Mais songez que député des fidèles pour plaider leur cause, ambassadeur de l'Eglise pour négocier ses affaires, agent de chaque chrétien pour obtenir sa grâce, vous êtes un homme public sur qui le monde entier se repose. Ecoutez-vous vous-même; ne vous semble-t-il pas que vous vous entretenez avec une troupe nombreuse? Quoique seul, vous la saluez, ce qui est défendu aux excommuniés, parce qu'ils ne sont pas de l'Eglise, *Dominus vobiscum*; vous l'invitez à prier, *Oremus;* vous l'engagez à adorer Dieu, *Venite, adoremus Dominum;* vous vous accusez devant elle, *Confiteor, vobis fratres.* Tout vous parle de la place que vous occupez. Telle est la différence des prières ordinaires et de l'office divin. Un laïque qui dirait le bréviaire dans l'église, avec le chœur, un jour de solennité, ne dirait qu'une prière particulière, parce qu'il n'a aucun caractère, et qu'il n'agit que comme particulier qui suit sa dévotion. Le ministre a beau réciter seul, dans le fond d'un désert, il fait une prière publique. Ministre de Dieu et de l'Eglise, il agit par état pour l'Eglise, par ordre de l'Eglise, et au nom de l'Eglise.

Les laïques, accablés d'affaires temporelles et de sollicitudes du siècle, livrés à l'amusement et au plaisir, la plupart peu instruits, et communément indifférents, ne rendent que rarement à Dieu et ne peuvent que difficilement lui rendre les hommages qui lui sont dus ; faut-il donc laisser languir ce culte divin? Non : on choisira certaines personnes qui en seront chargées à leur place, et qui suppléeront à leur défaut. Semblable à une ville, à une province, à une nation qui ne peut en corps aller auprès du prince, elle envoie des députés en son nom pour ménager ses intérêts. Aussi êtes-vous séparés du reste des hommes, vous recevez un ordre sacré, et vous êtes engagés solennellement dans la sainte milice, vous portez des habits distingués, vous avez dans l'église un chœur séparé, des places à part. Les laïques ne font que vous écouter ou vous aider, chanter après vous et applaudir à ce que vous dites, en prononçant *amen.* Vous êtes même payés pour cela, et nourris de la substance des fidèles. Regardez-vous donc comme la ressource du monde, le supplément du monde, les avocats chargés des affaires du monde. Voilà l'idée du ministre, à l'office comme à la messe : *Pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum.* (*Hebr.*, V, 1.)

Outre l'obligation particulière qu'a chaque ecclésiastique de dire l'office, tous les théologiens reconnaissent en général une obligation dans le corps du clergé de chanter solennellement l'office : obligation qui, dans le détail, doit être remplie tous les jours dans les chapitres et dans les communautés, et les jours de fête dans les paroisses. Le chapitre premier et le ch. *Dolentes de celebr. miss.*, en imposent le précepte. Le chapitre dernier, distinct. 92, ordonne la déposition de ceux qui y manqueront. Tout cela est fondé sur l'obligation du culte public imposée au corps de l'Eglise, dont elle s'est déchargée sur des ministres; elle a même soin de les entretenir pour les récompenser de leurs services, et afin que, débarrassés de tout autre soin, ils se livrent tout entiers à ce devoir important. De là cette espèce de règle et de proverbe canonique : *Beneficium propter officium.* La récitation particulière n'est qu'un supplément de l'office public pour ceux qui ne peuvent pas y assister. Mais ce sont toujours et les mêmes intentions de l'Eglise, et le même caractère pour celui qui le dit. Que les fidèles seraient donc à plaindre, si leurs intérêts, confiés en de si mauvaises mains, en étaient abandonnés; si, au lieu d'apaiser pour eux le Seigneur, les ministres étaient les premiers à l'irriter ; si des ambassadeurs mêmes oubliaient la di-

gnité de leur prince et la déshonoraient! C'est donc à vous plus qu'à tout autre qu'il a été dit : Psalmodiez avec piété et d'une manière convenable; qui le fera bien si vous vous en acquittez mal? *Psallite sapienter.* (*Psal.* XLVI, 8.)

Ne serait-il pas même à souhaiter qu'on récitât toujours l'office divin en état de grâce? n'y a-t-il pas une espèce d'indécence à le dire en état de péché mortel? Je n'ai garde de dire, d'après l'hérésie, que toutes nos actions faites en état de péché sont autant de péchés nouveaux. Mais l'office divin est-il comme les autres œuvres? n'est-ce qu'une action morale ou civile? n'est-ce pas une œuvre sainte et religieuse? n'est-ce même qu'une œuvre sainte et religieuse comme les autres? ne la fait-on pas par état, à peu près comme un prédicateur qui parle, comme un sous-diacre qui sert à l'autel? Quelle indécence qu'un ministre se présente à son maître tandis qu'il est dans la disgrâce, qu'il chante ses louanges, tandis que son cœur le blasphème! *Non est speciosa laus in ore peccatoris.* (*Eccli.*, XV, 9.) C'est bien à vous, pécheurs, dit le Prophète, c'est bien à vous de vous mêler de raconter mes justices, c'est bien à vous à profaner mon testament, en le faisant passer par vos lèvres impies! N'est-ce pas une honte d'être loué par un méchant homme et flatté par un ennemi? *Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* (*Psal.* XLIX, 16.) Est-ce aux morts à faire entendre leur voix funeste, cadavres hideux que le tombeau renferme? attends-je quelque chose de vous, pécheurs, que le péché défigure si horriblement? Vous êtes morts, en effet : *Non mortui laudabunt te, Domine.* (*Psal.* CXIII, 17.) C'est aux vivants, c'est à ceux qui jouissent de la vie de la grâce à chanter des cantiques, à prononcer mon nom, à louer ma grandeur : *Vivens, vivens, ipse confitebitur tibi.* (*Isa.*, XXXVIII, 19.) Commencez par rentrer en grâce, alors vous serez avec succès le médiateur de vos frères, vous obtiendrez tout pour vous et pour eux. Sans cela n'êtes-vous pas plus propres à allumer la foudre qu'à obtenir la grâce? Mais la sainteté du ministère fait une harmonie divine, un parfum céleste, qui plaît infiniment au Seigneur : *Deo nostro sit jucunda decoraque laudatio.* (*Psal.* CXLVI, 1.)

Il est sans difficulté qu'on peut dire matines et laudes la veille pour le lendemain. Le jour liturgique, c'est-à-dire, le jour tel que les rubriques et l'office divin le comptent, commence dès les premières vêpres. L'office lui-même commence si bien alors, que quand deux offices du même rang concourent à vêpres, on commence celui du lendemain au capitule; et fût-il d'un ordre inférieur, on en fait toujours mémoire. De là vient que les semaines canoniales commencent communément partout aux premières vêpres. C'est un reste ou une imitation du sabbat des juifs, qui commençait le vendredi soir au coucher du soleil, et finissait le samedi à pareille heure. Peut-être même a-t-on voulu par là rappeler la passion et la mort du Sauveur, qui arriva sur les trois heures, en finissant chaque jour l'office à l'heure de sa mort. C'est ainsi que la plupart des interprètes expliquent le passage de la *Genèse* : *Facta est vespere et mane dies secunda.* (*Gen.*, I, 5, 8, 13, 19, 23, 31.) Ils pensent que les six premiers jours du monde ont fini au coucher du soleil. Les prêtres, les religieux, les séminaires les plus réguliers le font sans scrupule. Les Carmélites et les Chartreux par leur règle commencent l'office à dix heures du soir. Par les lois de l'Eglise les matines de Noël doivent être chantées avant minuit, et les trois derniers jours de la semaine sainte on les dit sur les quatre heures. Il n'y a pas là-dessus deux avis parmi les casuistes.

DISCOURS VI.

SUR LES DEVOIRS DES BÉNÉFICIERS DE CHOEUR.

La perte que nous venons de faire d'un de nos confrères qui nous était cher, et qui méritait de l'être, ne nous permet pas de dissimuler que le Fils de l'homme vient, comme un voleur, le moins qu'on y pense, que nous devons nous tenir toujours prêts, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure. Une expérience si triste nous met sous les yeux que la jeunesse la plus florissante, le corps le plus robuste, le plus fort tempérament, ne peuvent se flatter d'aucun privilége. Quelles ont été ses pensées au tribunal redoutable devant lequel il vient de paraître, sur la vanité des plaisirs du monde, sur le prix d'une vie régulière? Combien doit-il se féliciter des bonnes œuvres qu'il a pratiquées, et avec quel regret doit-il se rappeler les plus légères fautes que la fragilité humaine peut lui avoir arrachées! que ne voudrait-il pas avoir fait dans ces terribles moments? Ah! que l'on regarde d'un œil bien différent ce qui nous a le plus flatté dans la vie! Nous sommes encore à temps à faire ces réflexions avec fruit, et le temps est passé pour lui. Faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait : *Ambulate dum lucem habetis.* (*Joan.*, XII, 35.)

Malgré l'estime que nous avons tous de sa vertu, nous avons offert pour lui nos prières et nos sacrifices, parce qu'il n'y a personne qui ne doive craindre la sainteté et la justice du juge des vivants et des morts. Qui peut se flatter de ne point faire de fautes? *Non est homo qui non peccet.* (*Eccle.*, VII, 21.) Le plus juste tombe sept fois. Si les cieux mêmes ne sont pas purs aux yeux de Dieu, s'il trouve des défauts jusque dans les anges, cendre et poussière, que n'avons-nous pas à craindre pour nous-mêmes? Trop heureux encore de n'avoir qu'à expier dans le purgatoire des fautes d'ignorance ou de fragilité! Les prières que nous avons faites pour notre confrère, et par ordre de l'Eglise pour tous les morts qui souffrent dans le purgatoire, présentent à notre piété l'objet le plus effrayant, et en un sens plus effrayant que l'enfer même, des fautes lé-

gères punies avec la plus grande sévérité.

Dans l'enfer ce sont des scélérats que Dieu frappe, des forfaits qu'il punit. Est-on surpris qu'un prince équitable fasse mourir des assassins sur la roue? Mais s'il livrait au bourreau des sujets fidèles, ses ministres, ses favoris, ses enfants, l'héritier présomptif de sa couronne, et pour des fautes légères, qu'il devrait être irrité de ne pas épargner un sang si cher! Quelles sont les âmes qui souffrent en purgatoire? des âmes justes que Dieu aime infiniment, de qui il est tendrement aimé, des âmes prédestinées, dont le salut ne court plus de risque, qu'il bannit cependant de sa présence, qu'il livre à des brasiers ardents, et pourquoi? pour des fautes légères, dont peut-être on s'aperçoit à peine : c'est un bénéficier de chœur qui n'aura peut-être à expier que quelque distraction, quelque irrévérence, quelque négligence dans l'office : *Quis novit potestatem iræ tuæ?* (*Psal.* LXXXIX, 11.) Je ne vous parle point du péché mortel : il devrait être parmi nous un prodige. Des hommes choisis de Dieu, et préférés au reste des hommes pour être consacrés à son service, sont-ils donc capables de l'offenser mortellement? Je me borne aux fautes légères, je n'embrasse pas même celles qui se commettent contre les vertus qu'exige la sainteté de l'état ecclésiastique. Cette matière immense nous mènerait plus loin que ne le permet la durée de nos assemblées. Je me renferme dans les fautes légères, ou traitées de légères, que l'on commet dans l'office du chœur; elles sont journalières, on y est familiarisé, et peut-être assez aveugle pour ne pas les sentir, s'en confesser, et travailler à s'en corriger.

Il est aisé de sentir que le caractère des personnes, la sainteté du lieu, la dignité de l'action, le scandale des fidèles, ajoutent à la faute des circonstances bien aggravantes. Qui êtes-vous? des prêtres pour la plupart, ou destinés à le devenir, et tous des ministres du Seigneur, qui ne péchez ni par ignorance ni par faiblesse; c'est malice, c'est ingratitude: *Si inimicus meus*, etc. (*Psal.* LIV, 13.) *Nugæ, nugæ sunt.* On doute si Adam, si l'ange pouvaient commettre un péché véniel. Où commettez-vous ces fautes? dans le lieu saint, en présence de Dieu ; quel respect ne devez-vous pas à l'Eglise? *Me præsente, in domo mea.* Dans quelle action? la plus sainte, que vous faites par état pour suppléer au défaut des laïques. Nadab, Abiu, Oza. *Maledictus qui facit.* (*Josue*, VI, 26.) Devant qui? les fidèles qui viennent apprendre à prier, que vous détournez et refroidissez : *Quia retrahebant homines a sacrificio.* (I *Reg.*, II, 17.) Il est encore aisé de comprendre que la multitude de ces fautes fait une matière considérable, soit par l'union physique, comme dans le jeûne, dans l'intempérance, dans le larcin, dans de petites blessures multipliées, soit dans l'union morale, comme distractions à la messe, médisances réitérées, inimitiés soutenues, qui éloignent à la fin entièrement. Par l'union de la volonté, assemblage d'objets, comme un vœu qui les embrasse, une habitude, un marchand qui trompe. Le danger moral de plus grands péchés, surtout ici de l'irréligion, de l'incrédulité, du sacrilége.

Les devoirs des bénéficiers de chœur se réduisent à trois choses : 1° à venir au chœur, 2° à y faire l'office, 3° à l'y bien faire.

1° Sur l'assiduité au chœur, je distingue deux sortes d'absence; des absences considérables assez marquées pour être l'objet de l'attention d'un pointaire ; et des absences légères, qu'il ne peut marquer ou qui échappent à sa vigilance. On voit parmi nous deux excès opposés : il règne un esprit de sévérité sur les grandes absences qui donne quelquefois dans l'injustice et la dureté; on refuse des choses légitimes, on exige des conditions impossibles, on accorde quelquefois des choses peu raisonnables. Je n'insiste point là-dessus; ce n'est point mon dessein d'introduire le relâchement. Je ne propose ces réflexions que pour faire mieux sentir la vérité d'une morale qui paraîtra sévère, tout exacte qu'elle est. Loin d'être enclin à la rigueur, je suis très-porté à l'indulgence.

A l'égard des absences légères, il règne une liberté extrême qui dégénère en relâchement et en désordre; relâchement, parce qu'on se fait une fausse conscience; désordre, parce que le service divin en souffre. La raison de la différence entre ces deux façons de penser et d'agir est toute naturelle. Dans l'une nous sommes juges d'autrui, et nous trouvons notre intérêt à le juger avec rigueur. C'est sur ces petites absences, soit de corps, par des sorties fréquentes, soit d'esprit, par de fréquentes distractions, qu'il est d'autant plus nécessaire de vous faire faire réflexion, que le nombre en est plus grand et le péché plus grief, et qu'on est moins persuadé de l'un et de l'autre.

Quoique chacune de ces fautes, prise séparément, ne soit pas mortelle, leur multiplication peut aisément les rendre telles. Nous venons de voir comment l'union physique, morale ou de volonté, et leur multiplication, forment une matière mortelle. Mais, dira-t-on, plusieurs péchés véniels n'en composent pas un mortel, ni plusieurs mortels un plus grand. Sans doute, quand ce sont des péchés indépendants les uns des autres, comme des gouttes d'eau dispersées ne font pas une mare ; mais si ces gouttes se réunissent, elles feront des rivières. Ainsi plusieurs morceaux mangés en différents jours de jeûne, plusieurs distractions en différentes messes, des taches, des déchirures sur plusieurs habits, sont peu de choses ; mais réunies le même jour, à la même messe, sur le même habit, elles font un tout considérable.

L'application de ces principes est aisée, et d'abord il est évident que dans l'office d'un jour, dans toutes les heures, qui forment un tout moral, plusieurs petites absences se réunissent et forment par leur assemblage une totalité considérable, comme à la messe un jour de fête. Ainsi un bénéficier qui,

pendant la grand'messe, les jours de fête, fait des absences multipliées, n'entend point la messe ; et s'il n'entend point une seconde messe, il commet deux péchés mortels, l'un comme simple fidèle, obligé d'entendre la messe, qu'en effet il n'entend pas; l'autre comme bénéficier, obligé d'assister à la messe capitulaire, et à ce dernier titre, outre le péché qu'il commet, il contracte l'obligation de la restitution des fruits, à proportion de ses absences. Il y a plus de difficulté lorsque ces absences réitérées reviennent à différents jours, parce que ces différents offices ne se réunissent pas, chaque jour porte sa charge, comme différents jours de jeûne ou de fête, forment des objets différents. Tel est un prêtre sans bénéfice, qui n'est obligé de dire l'office que comme un fidèle d'entendre la messe. Mais un bénéficier, et en particulier un bénéficier de chœur pèche non-seulement contre la religion et la loi, mais encore contre la justice.

En effet il prend sur le corps du chapitre la portion du revenu qui répond à ses absences, et semblable à celui qui tous les jours volerait au chapitre une petite somme, ce bénéficier pèche mortellement par la réunion de tous ces dommages divers, faits au même corps, lesquels font à la longue une somme considérable qu'il prend sans titre sur des fruits appartenant à autrui. Tous les théologiens conviennent qu'un marchand qui, dans le détail de son commerce, trompe les acheteurs par un faux poids ou une fausse mesure, pèche mortellement par l'union des profits multipliés, quoique chacun soit une matière légère, à plus forte raison s'il faisait ces petits vols à un même corps, etc. Enfin l'union morale dans la volonté forme de tous ces objets un objet considérable. C'est un péché d'habitude qui embrasse tous les actes, tandis qu'on y persévère volontairement.

L'exactitude demande qu'on soit au chœur au commencement de l'office, et qu'on y demeure constamment jusqu'à la fin. Je sais que par la pragmatique-sanction, le concile de Trente, divers autres canons, et nos statuts mêmes, la rigueur de la pointe ne commence qu'à la fin du premier psaume, parce qu'en effet on peut n'avoir pas entendu la cloche assez tôt, avoir été arrêté en chemin et n'être pas précisément au premier mot. Mais quand on manque par sa faute, on est coupable. A plus forte raison si on attend à dessein, pour s'amuser, au moment du *Gloria Patri ;* ce qui arrive journellement. On en voit cinq ou six au commencement, et comme si on ouvrait l'écluse, le torrent se déborde, on arrive en foule, ce qui d'ailleurs cause dans le chœur un mouvement, une distraction, un désordre dont la piété et l'édification souffrent. Le même esprit fait déserter le chœur avant la fin, on défile insensiblement, et à la fin la moitié du chœur a disparu.

Pendant le cours de l'office, il peut quelquefois y avoir des raisons de sortir, une affaire imprévue et pressée peut survenir. Mais comment s'imaginer que ces sorties continuelles soient faites pour de bonnes raisons qu'on n'ait pu prévenir et qu'on ne puisse différer? n'est-ce pas l'ennui, le dégoût, l'envie de débiter ou d'apprendre des nouvelles? Sont-ce de grandes affaires qui, tous les jours, remplissent la sacristie pendant l'office, y forment plusieurs cercles, ou en forment une promenade, quelquefois en si grand nombre que ceux qui y vont pour la messe, peuvent à peine s'y tourner, et si l'on venait y chanter l'office, ce serait le chœur le plus nombreux, et toujours avec tant de bruit et de confusion, qu'il est impossible de faire sa préparation et son action de grâces, et que les laïques qui sont dans l'église en sont détournés dans leurs prières et en sont scandalisés.

Les entretiens frivoles ne fussent-ils pas déplacés dans la bouche des ministres du Seigneur, ils le sont infiniment dans le temps des offices. Ne sont-ils même que déplacés, et peut-on les excuser de péché grave? de quel prétexte les colorer ? est-ce la maladie qui empêche de venir au chœur, puisqu'elle permet de venir à la sacristie? Sont-ce des affaires, est-ce le bien de l'Eglise, le zèle des âmes, l'intérêt du chapitre? Vous le savez. Ces entrées et sorties continuelles, non-seulement rendent le chœur désert, mais y causent bien du désordre. L'entrée du chœur semble une rue, où on ne fait qu'aller et venir ; il est impossible d'être attentif et recueilli. Autre inconvénient, ceux qui vont et viennent le font souvent si vite, avec tant de légèreté, d'un air si peu modeste, qu'il semble qu'on soit dans une place publique, encore même la gravité ecclésiastique ne le permettrait pas dans les places publiques.

2° Il ne suffit pas de venir au chœur. L'Eglise ne demande pas une présence stérile, comme celle d'une statue; il faut servir le chœur. Le service du chœur demande trois choses : 1° Articuler les prières; 2° les chanter; 3° faire les fonctions. On manque à la prononciation quand on va si vite qu'on n'a pas le temps d'articuler les syllabes, qu'on ne fait pas les médiantes et les pauses nécessaires, qu'on n'attend pas qu'un côté du chœur ait fini avant de reprendre de l'autre, qu'ainsi les deux côtés parlent à la fois et se troublent mutuellement. On manque au chant, soit qu'on ne chante point du tout, soit qu'on chante mal. Il en est plusieurs qui ne chantent point du tout, qui le font rarement ou à voix basse, et très-négligemment; d'autres le font mal et causent un vrai désordre, une cacophonie ridicule; on ne sait pas même le chant, et on ne veut pas se donner la peine de l'étudier et de l'apprendre. On manque aux fonctions; il arrive souvent qu'on ne trouve ni diacre ni sous-diacre, ni chantre; on les fait mal, avec précipitation, légèreté, indécence, d'une manière brusque, grossière, avec un air de dégoût, de mépris, comme par force ; assurément on ne voudrait pas être servi comme on sert le bon Dieu. Il en est de même

dans la sacristie, on s'habille, on se déshabille, en criant, en courant, sans se saluer, etc.

3° Enfin il faut bien faire l'office. Car ce n'est pas un service purement mécanique, mais une action purement religieuse, qu'on ne saurait faire avec trop de respect et de modestie. Cela consiste : 1° dans l'uniformité, 2° dans la décence de la posture, 3° dans le silence. Il faut que tout soit uniforme, que tout s'asseye, se lève, se couvre, se découvre en même temps ; on doit se tenir dans une posture décente. Nous n'insistons pas sur ce détail, nous en avons parlé au long dans un autre discours.

DISCOURS VII.

SUR L'ASSIDUITÉ A LA PRIERE.

Oportet semper orare, et nunquam deficere. (*Luc.*, XVIII, 1.)

Il faut toujours prier et ne jamais s'en lasser.

La prière en général est un précepte et un devoir commun ; on n'en doute pas parmi des chrétiens : Demandez, cherchez, frappez à la porte, agissez en mon nom : l'Ecriture est pleine de ces ordres. Fussent-ils moins précis, la majesté de Dieu, la dépendance de l'homme en feraient un devoir essentiel. C'est un hommage glorieux à Dieu, dont on adore la puissance, dont on reconnaît la bonté : *Deos qui rogat ille facit.* La prière suppose une haute idée de ses perfections, une parfaite confiance en ses miséricordes. Fussent-ils moins absolus, nos besoins la rendraient indispensable. Ils sont trop pressants, ces besoins, pour n'en pas faire une loi à tous ceux à qui les intérêts du salut ne sont pas indifférents. Ce sont là les premiers éléments de la religion que personne n'ignore.

Mais a-t-on bien remarqué que la même loi qui ordonne en général la prière, en prescrit nommément la continuité, que les mêmes devoirs, les mêmes besoins la rendent indispensable? Priez en tout temps, cherchez sans relâche, frappez à la porte jusqu'à l'importunité ; vous avez continuellement besoin de secours, et sans cesse vous devez des hommages : devoir peu connu, qu'il faut faire sentir dans ce discours.

Je n'ignore pas que l'exécution de cette loi est difficile, peut-être même la traitera-t-on d'impossible ; souvent la charité presse, et livre au service du prochain ; les affaires se multiplient, et font naître mille embarras; la nécessité entraîne et ôte la liberté ; les événements distraient, et font diversion; la société amuse et égare l'imagination ; le plaisir engage et séduit le cœur ; l'étude dessèche et remplit l'esprit ; le sommeil abat et prive de l'usage de la raison ; la douleur accable et enlève l'homme à lui-même; les besoins de la vie occupent et saisissent toute l'attention ; les organes mêmes, trop faibles pour soutenir un long effort, ne se prêtent qu'à une certaine mesure de travail, et refusent leur ministère. Comment soutenir ici-bas cette assiduité, cette continuité d'exercices, si supérieure à nos forces ? Réservons pour une vie plus heureuse ce qui ne saurait être le partage de celle-ci.

En effet, quand les théologiens, d'après l'Evangile, demandent de l'homme cette continuité de prière, ils n'entendent ni une récitation suivie de prières vocales, *Orantes nolite multum loqui* (*Matth.*, VI, 7), ni une continuation de postures respectueuses et gênantes, ni même une attention actuelle et non interrompue, dont la continuité physique ne souffrît aucun vide. Tout cela sans doute est au-dessus des forces de l'humanité; il n'est question que d'une continuité morale qui y consacre exactement tous les jours des temps marqués, qui sachant prendre à propos sur le plaisir et sur les affaires, y donne tous les instants que la charité et la nécessité laissent libres, et qui toujours habituellement remplie de désirs, pénétrée de respect, entraînée par un doux penchant, s'efforce de ne perdre jamais de vue l'objet de son amour et de son culte.

C'est sous ce point de vue que je me propose d'établir la nécessité d'une prière continuelle, sa facilité même et sa douceur. C'est un conseil important; je le prouverai dans la première partie, et tout le monde en conviendra sans peine. C'est un précepte absolu ; je le démontrerai dans la seconde, et j'espère qu'on ne pourra pas s'en défendre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est guère qu'en matière de piété que la continuité d'attention passe pour difficile. Il n'est point de passion qui ne tienne l'esprit de l'homme dans une captivité infiniment plus gênante et plus difficile. Voyez cet avare, cet ambitieux : est-il de moment où il ne soit tout occupé des moyens de s'enrichir et de s'avancer? Il cherche des ressources, il fait la cour à ses protecteurs, il songe à ses sûretés, il calcule ses profits, il revient sur ses pertes. Jamais la prière ne demanda plus d'attention. Suivez cet homme qui poursuit un procès : il en perd le sommeil, il ne parle que de son affaire, il va, il vient, il s'agite, il prie, il consulte, il sollicite, incommode à lui-même, à charge à tout le monde. Examinez cet homme corrompu dans ses mœurs; tout est souillé par ses coupables regards, tout est profané par ses paroles libres, tout est alarmé de ses démarches licencieuses. Son cœur, son esprit en sont pleins; ses songes mêmes en sont infectés : *Oculos plenos adulterii et incessabilis delicti.* (II *Petr.*, II, 14.) L'entretien avec Dieu demande-t-il tant d'agitation et de sollicitude?

Les passions sont des torrents qui roulent sans cesse leurs flots impétueux, et entraînent tout ce qu'ils rencontrent; la concupiscence est un feu toujours agissant, que tout attise et qui consume tout. L'amour est un poids, dit saint Augustin; il exerce à chaque instant l'activité de sa pesanteur par tout ce qui peut en favoriser le penchant ou accélé-

rer la vitesse; l'esprit et le cœur sont toujours en mouvement, ils ne sauraient vivre dans l'inaction. Toujours ses pensées roulent sur quelque objet, ses affections l'y attachent, son intérêt l'y entraîne. Une substance spirituelle ne vit que par la pensée, le désir et l'action; ses mouvements sont une espèce de sang qui ne circule pas moins que le sang dans le corps, les artères doivent toujours battre, le cœur palpiter, le sang couler; en arrêter le cours, c'est le conduire au tombeau. Bien loin donc qu'il soit impossible ou difficile de s'occuper sans relâche, il est plutôt difficile et même impossible d'être absolument sans occupation. Il ne faut que savoir choisir son objet.

Laissons l'hérésie blasphémer le Tout-Puissant, en supposant des conseils, et même des commandements impossibles. Le joug du Seigneur est trop doux, son fardeau trop léger pour être accablant. La sagesse, la justice, la bonté divine garantissent une exacte proportion entre la difficulté de la loi et la force de la grâce. Rien au contraire n'est plus avantageux et plus doux que de s'entretenir avec lui. Je ne change point la nature de votre âme en vous exhortant à la prière. Je vous dis avec bonté, faites avec moi ce que tous les jours vous faites avec vos semblables, faites pour moi ce que vous faites pour votre passion, faites pour vos grands intérêts ce que vous faites pour votre perte. Craignez-vous quelque amertume dans ces célestes entretiens, bien différents de ceux des hommes? Ma conversation n'offre que des charmes : *Non habet amaritudinem conversatio illius.* (*Sap.*, VIII, 16.) En appréhendez-vous les ténèbres? vous y verrez la plus brillante lumière, vos yeux en seront éclairés, vous en reviendrez, comme Moïse, tout rayonnant de gloire : *Erat cornuta facies ex consortio Domini.* (*Exod.*, XXXIV, 29.) En redoutez-vous la longueur et l'ennui? Elle ne fera que piquer vos désirs, exciter votre faim, allumer votre soif : *Qui edunt me, adhuc esurient, et qui bibunt me, adhuc sitient.* (*Eccli.*, XXIV, 29.) Etes-vous alarmé de quelque danger? C'est là que se trouvent et les leçons de la vertu, et la force de la grâce, et la sûreté du mérite, et la voie de la perfection, et l'espérance de la couronne.

1° La prière continuelle ne fût-elle pas absolument nécessaire pour faire des progrès dans la vertu, du moins ne peut-on douter qu'elle n'y soit extrêmement utile. Quel conseil plus important que d'en faire un fréquent usage! tout est promis à la prière : *Vos qui reminiscimini Dominum, ne taceatis, et ne detis silentium ei.* (*Isa.*, LXII, 6.) Tout est facile à la sainte importunité de la prière. Demandez souvent, les dons multipliés vous enrichiront; cherchez souvent, et vous vous féliciterez du grand nombre des heureuses rencontres; frappez souvent à la porte, quel bonheur de vous voir si souvent admis à l'audience du Tout-Puissant. La prière parle à un père; c'est une marque d'amour. il aime à les voir fréquentes. Elle parle à un ami; c'est un trait de confiance, il est flatté d'en voir resserrer les liens. Elle parle à un maître; c'est un hommage glorieux, il voit avec complaisance qu'on en multiplie les actes. Elle parle à un juge; c'est une exécution des conditions d'où dépend la grâce, il sent avec plaisir que la fidélité de la créature sollicite la sienne. Elle agit en son nom, elle s'appuie sur ses mérites, elle obéit à ses ordres. Point d'objet plus agréable, on ne le met jamais trop souvent sous ses yeux : *Multum valet deprecatio justi assidua.* (*Jac.*, V, 16.) Ah! fût-il comme ce juge inique de l'Evangile, la constance de la veuve arracherait enfin par l'importunité ce que peut-être il n'eût pas accordé à la justice : *Propter improbitatem dabit ei.* (*Luc.*, XI, 8.)

L'assiduité à la prière ne fût-elle qu'un emploi utile de notre temps, on ne saurait trop en recommander l'exercice. Ce temps si précieux, dont nous avons à rendre compte; ce temps si décisif, d'où dépend une éternité; ce temps si court, qui s'envole sans cesse, peut-on être trop économe pour en mettre à profit tous les instants? Ne fût-elle qu'écarter les objets étrangers et dangereux par une utile diversion, pourrait-on trop en relever le fruit? Le poison partout répandu se glisse de toutes parts dans le cœur. L'heureux préservatif, qui rend le cœur inaccessible! Ne fût-elle que nous apprendre à prier, la science inestimable! qu'elle est rare, mais qu'elle est puissante! C'est savoir bien vivre que de savoir bien prier : *Recte novit agere qui recte novit orare.* Mais quels heureux effets ne doit-elle pas naturellement produire! En méditant la vérité, on s'instruit, on se convainc, on se persuade, on s'encourage, on exécute; en demandant, on désire; en désirant, on cherche; en cherchant, on s'efforce; en s'efforçant, on réussit. La prière est un tisssu de sentiments de piété; amour, reconnaissance, confiance, désir, contrition, que n'apprend pas, que ne fait pas, que n'acquiert pas un cœur qui prie souvent! En demandant souvent le pardon des péchés, on apprend à les détester; en demandant la foi, on apprend à croire; en demandant l'amour, on apprend à aimer; la multiplication des actes forme insensiblement l'habitude. Chaque prière est une étincelle qui allume le feu, une pierre qui avance l'édifice, une pièce d'argent qui grossit le trésor. Bientôt on se forme aux actions les plus difficiles : *Recte novit agere qui recte novit orare.*

2° Est-elle donc si difficile, cette prière continuelle? Et d'où pourrait venir la difficulté? est-il de temps marqué où Dieu accorde ses audiences? Faut-il, comme chez les grands, se faire annoncer, attendre leur loisir, percer une foule nombreuse, n'avoir qu'un instant à leur parler? At-on à craindre l'alternative de l'humeur, l'embarras des affaires, la longueur du sommeil, le tissu des plaisirs? Dieu est toujours prêt, son temps est toujours le nôtre. Sans abréger l'audience, précipiter le détail, se lasser de l'importu-

nité, ses yeux sont toujours ouverts, son oreille attentive, son cœur compatissant : *Non tempus, sed devotio quæritur.* Est-il de lieu marqué pour l'aborder ? Quoique les prières faites dans l'église soient plus efficaces, ne remplit-il pas tous les lieux? Le monde est son temple, le ciel lui sert de trône et la terre de marchepied. Partout présent, partout favorable, il n'a besoin ni de la lumière du jour pour vous voir, ni du silence de la nuit pour vous entendre, ni du repos de la solitude pour se prêter à vous; tous les lieux lui sont également propres, il ne demande que la dévotion. Vous vous servez vous-même de temple, dit saint Bernard : *Tu tibi in corde locus es.* Faut-il un cérémonial fort embarrassant? exige-t-il qu'on compose une harangue avec esprit, qu'on la débite avec dignité, qu'une posture humiliante l'annonce, que les présents l'accompagnent? Le petit, comme le grand, est toujours bien reçu ; le bégaiement de l'enfant, comme l'éloquence de l'orateur; le soupir du cœur, comme le mouvement des lèvres; les désirs, comme les offrandes. Priez donc, dit saint Chrysostome, priez toujours. Etes-vous en voyage, priez ; êtes-vous en conversation, priez; êtes-vous à table, êtes-vous dans le travail, priez. Priez dans les affaires, priez dans le repos, priez dans le plaisir, priez dans la douleur. A la ville ou à la campagne, le jour ou la nuit, couché ou debout, assis ou à genoux, priez-le sans cesse. Daniel prie dans la fosse aux lions, Ezéchiel sur le bord d'un fleuve, Jérémie se fait entendre au fond d'un puits et Joseph dans une prison. La prière de Job sur le fumier fut agréable, et celle de David sur le trône. Les trois Enfants sont exaucés dans la fournaise de Babylone, et Moïse sur une montagne. Ezéchias est écouté dans son lit, comme Salomon dans le temple. Madeleine obtient grâce dans un repas, saint Paul dans la tempête, Jonas dans le ventre de la baleine comme l'enfant prodigue dans un chemin, le bon larron sur la croix, comme le publicain frappant sa poitrine : *Non locus, sed devotio quæritur.*

Vous avez souvent entendu parler, et toujours sans doute avec édification, de tant de pieuses adresses que le zèle a mis en œuvre pour perpétuer la prière. S. Antoine et les anciens anachorètes, après y avoir passé le jour et la nuit, se plaignaient le matin que l'aurore trop prompte venait de trop bonne heure interrompre leurs exercices. N'est-ce pas pour prier avec plus de liberté, qu'on les voyait s'enfoncer dans les déserts, se renfermer dans les cavernes, s'élever sur des colonnes? L'histoire ecclésiastique nous apprend que S. Barthélemy, S. Patrice, S. François de Borgia fléchissaient le genou cent fois le jour, et cent fois la nuit. Peu content de prolonger l'office divin bien au delà de ce que nous en avons aujourd'hui, qui n'en est que l'abrégé, dans combien de communautés n'avait-on pas établi l'office perpétuel, *Laus perennis?* Partagées en diverses bandes, elles venaient tour à tour successivement chanter les louanges de Dieu. Point d'heure du jour ni de la nuit où on ne remplît ce saint devoir. Les communautés les plus occupées donnent encore à l'oraison, à l'office, à la messe, aux lectures, aux exercices, sept à huit heures par jour. La piété fut toujours ingénieuse à trouver les moyens de s'entretenir avec son bien-aimé. Tantôt une mémoire locale, par certains signes arbitraires, nous rappelle tous nos devoirs, et nous met dans l'heureuse nécessité de ne jamais les oublier; tantôt une habitude continuelle de la présence de Dieu le remet à tous moments sous nos yeux, pour l'aimer, l'adorer, le remercier ; tantôt le soin d'offrir ses actions en détail, au commencement, à la fin, dans le cours de l'action, en multiplie à l'infini les actes ; tantôt une foule d'oraisons jaculatoires sont autant de traits enflammés, lancés dans le cœur de Dieu et le nôtre ; tantôt une favorable tournure d'esprit, plein de la Divinité, la fait trouver dans toutes les créatures. Il anime toute la nature : les animaux, les plantes, les fleurs, les astres, tout a une voix, tout fait des leçons, tout fournit des modèles. Le monde est un livre toujours ouvert, un miroir où il se peint, un trône où il parle. Là où est votre trésor, là est votre cœur, là sont vos pensées, là sont vos affections. Pour une âme sainte, le sommeil, dit saint Bernard, est une espèce d'oraison : *Sanctis somnus ipse oratio est.* Ils disent comme l'Epoux: Je dors, mais mon cœur veille ; ils regardent comme perdu tout le temps où ils ne pensent pas à Dieu : *Omne tempus quod de Deo non cogitas, hoc te computes perdidisse.*

1° Qu'il est glorieux à l'homme, cet exercice où Dieu s'abaisse et s'humanise en faveur de l'homme, par le libre accès qu'il accorde à l'homme ! Ainsi faisait-il pendant sa vie, il recevait tout le monde, il se communiquait à tout le monde ; il écoutait, il répondait, il accordait ; il n'est pas moins accessible dans la prière. L'homme dans la prière n'est pas moins honoré. Qu'il est glorieux cet exercice où l'homme, occupé de son Dieu, comme le sont les saints dans le ciel, comme Dieu l'est lui-même, le contemple, l'aime, lui devient semblable, se transforme en lui ! Belle imitation de tout ce que la terre, le ciel, la Divinité ont de plus grand.

Les saints les plus admirables sont ceux qui ont le plus prié; ils ont, à l'exemple de Marie, choisi la meilleure part, qui ne leur sera point ôtée. On les voyait passer les jours, les années, la vie aux pieds du Seigneur: ils le suivaient sur le Calvaire, ils l'accompagnaient au tombeau, ils le cherchaient dans le jardin. A l'exemple de Moïse et d'Elie, ils passaient les quarante jours sur la montagne de Sinaï, ou sur la route d'Horeb, oubliant le manger et le boire. Nous admirons ces dons célestes et extraordinaires, où dans le ravissement et l'extase, privés de l'usage des sens, ne se sentant pas eux-mêmes, ils semblaient être déjà devenus des habitants de l'empirée.

Sans aspirer à ces prodiges, qui ne sont pas la solide vertu, tâchez de dire, comme l'Apôtre, fussiez-vous comme lui chargé du soin de toutes les Eglises, parcourussiez-vous comme lui les terres et les mers; comme lui annonçassiez-vous à toutes les nations la divine parole : Notre conversation est toute dans le ciel, c'est à l'homme terrestre de s'occuper des choses de la terre, mais l'homme céleste n'est plein que de Dieu ; pour moi, je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Galat.*, II, 20.)

Levons les yeux vers les saintes montagnes dont nous espérons être un jour les habitants. Quelle y sera notre occupation dans l'éternité? quelle y est celle de ses heureux citoyens? Le livre de l'*Apocalypse* nous l'apprend. J'ai vu, dit saint Jean, quatre animaux pleins d'yeux et d'oreilles qui se mêlaient à une multitude innombrable d'anges et de saints. Les uns et les autres ne se donnaient aucun relâche, et ne cessaient de chanter : A vous, Seigneur, appartient tout honneur et gloire : *Non habebant requiem die et nocte.* (*Apoc.*, IV, 8.) L'ange qui était devant le trône, jetait des parfums dans l'encensoir qui répandait continuellement une odeur exquise. Ces parfums n'étaient autre chose que les prières des saints: *Erant orationes sanctorum.* (*Ibid.*) Tels ces anges que Jacob vit en songe, qui continuellement montaient et descendaient l'échelle mystérieuse. Ainsi disait l'ange Raphaël à Tobie : Je paraissais manger et boire comme vous; mais je ne me prêtais qu'en apparence aux fonctions de la vie, mon unique occupation était de penser à Dieu : *Ego cibo invisibili utor.* (*Tob.*, XII, 19.)

C'est là que les saints trouvent leur perfection et leur paradis sur la terre. Sont-ils tentés, ils y vont chercher des armes; sont-ils embarrassés, ils y vont lever leur doute; sont-ils faibles, ils y vont affermir leur courage; sont-ils affligés, ils y vont épancher leur cœur; sont-ils dans la joie, ils y font éclater leur reconnaissance : *Tristatur aliquis vestrum, oret æquo animo est psallat.* (*Jac.*, V, 13.) On les trouve toujours empressés à réparer par la prière les brèches que fait l'ennemi, à parer ses coups, à avancer leur progrès. Des prières rares et éloignées sont presque sans effet, l'intervalle en amortit le feu, en fait perdre l'impression, en dissipe l'idée, en amortit les traits. Frappez coup sur coup, si vous ne voulez à chaque instant en venir sur nouveaux frais : *Orationi instate.* (*Coloss.*, IV, 2.)

Mais Dieu lui-même, quelle est son occupation sur le trône de sa divinité? Sans doute il n'a rien à demander. Maître absolu, seul maître de tout, à qui demanderait-il? Mais un esprit d'oraison, qui consiste dans la pensée, l'amour, le goût du souverain bien, n'est-ce pas ce qui fait son essence et sa félicité divine? Cesse-t-il un moment de se contempler, de s'aimer lui-même? il cesserait d'être heureux. Cesse-t-il un moment d'engendrer son Verbe, de produire son Saint-Esprit? il cesserait d'être Dieu. C'est un feu toujours agissant, une lumière toujours vive, une connaissance toujours féconde, une pensée toujours subsistante, un amour plein d'activité. Heureux nous-mêmes, si transformés en Dieu par une union intime et constante, nous formions en nous le Verbe par la pensée, et l'Esprit divin par l'amour! *Donec formetur Christus in vobis.* (*Galat.*, IV, 19.)

Nous sommes nous-mêmes, par nos opérations, nos puissances, une belle image de cette Trinité. Toujours occupés de nous, toujours pleins de nos intérêts, toujours pétris de l'amour de nous-mêmes, nous nous nourrissons, nous nous repaissons, nous vivons presque de nous-mêmes. Pourquoi ne pas vivre de la foi, se nourrir de Dieu, se remplir de sa vertu? Substituons à cet objet dangereux qui nous séduit, qui nous entraîne, qui nous enivre, qui nous absorbe, substituons l'objet le plus digne de l'homme et de Dieu, voilà la vie spirituelle ; car enfin, vivre est quelque chose de plus qu'exister, c'est faire certaines fonctions humaines, agir, voir, sentir, entendre. Serait-ce vivre d'être privé de ces facultés? La vie spirituelle a ses fonctions aussi; il faut voir, il faut entendre, il faut sentir les choses spirituelles pour être censé vivant. L'enfance, le sommeil, qui ne sont capables de rien, sont-ils une nouvelle vie? C'est dans la prière que l'homme, goûtant les choses célestes, est comme transporté dans la région des vivants et jouit d'une vie divine. L'union avec Dieu fait la vie de l'âme.

La prière est un acte de religion très-glorieux à Dieu. Qui prie, s'abaisse et se reconnaît dépendant; il reconnaît la puissance et attend la bonté. Qui prie, a un fonds d'amour, et s'engage à la reconnaissance. Cet hommage rendu à Dieu est un exercice de toutes les vertus théologales. S'adresser à lui, c'est le croire puissant et bon; lui demander la grâce, c'est l'en reconnaître auteur et distributeur, croire à l'Evangile, qui m'apprend la force de la prière. Ma foi perce le voile des mystères : Dieu me voit et m'entend; j'ose porter mes vœux à ses pieds. Un incrédule s'adresserait-il à lui? La foi du centenier se fait admirer dans la prière : *Non inveni tantam fidem in Israel.* (*Matth.*, VIII, 10.) Adresserait-on des vœux inutiles à un Dieu sourd à nos demandes, ou insensible à nos misères? La prière est le fruit et l'exercice de l'espérance. Demande-t-on ce qu'on ne se flatte point d'obtenir? Recevez, mon Dieu, dans ma prière tous les hommages de l'espérance : hommage à la fidélité de vos promesses, à la sagesse de vos vues, à la toute-puissance de vos volontés, aux sentiments de votre bonté. Vous ne refusez rien à la prière : l'espérance en est la condition essentielle. Croyons sans hésiter que nous ob-

tiendrons tout : *Postulet in fide, nil hæsitans; credite quia accipietis.* (*Jac.*, I, 6.) L'amour n'en règne pas moins : on aime ce qu'on désire et que l'on demande, on aime celui à qui on demande, on l'envisage comme bienfaisant, par conséquent aimable; on veut lui devenir redevable, en obtenant ses bienfaits; c'est un engagement à la reconnaissance et à l'amour qu'elle inspire. Les prières, la constance fléchissent les plus insensibles et qui sont les plus irrités. Demander des grâces, c'est aller au-devant des chaînes et soi-même les former, et s'en charger. Je désire, mon Dieu, de vous être redevable, je vous aime trop pour ne pas me plaire dans les liens de votre amour.

Toutes les autres vertus s'exercent dans la prière. L'humilité y fait l'aveu de ses besoins et de son impuissance, la soumission y sacrifie, y abandonne tout à la Providence, on reçoit, on attend tout de sa main, on souffre tout avec courage, on attend avec constance le moment du Seigneur. C'est au nom du Fils et par ses mérites qu'on demande, et par l'inspiration du Saint-Esprit. L'oraison, dit le Prophète, est un encens qui s'élève devant Dieu, un sacrifice qu'on lui offre : *Dirigatur oratio mea sicut incensum : Elevatio manuum mearum sacrificium.* (*Psal.* CXL, 2.)

SECONDE PARTIE.

Ce serait trop peu sentir la force de ce que nous venons de dire, de n'en conclure qu'une invitation d'assiduité à la prière. Un conseil de cette importance est en effet un précepte indispensable, dont le salut dépend absolument. Des sollicitations si vives, des répétions si fréquentes, des grâces si efficaces ne furent jamais attachées à un exercice de piété arbitraire. Mais le Législateur s'est expliqué d'une manière trop précise pour pouvoir le révoquer en doute. Rien de plus recommandé dans l'Ancien et le Nouveau Testament, que de prier sans relâche. Il faut toujours prier, dit le Seigneur, et ne jamais s'en lasser : *Oportet semper orare.* (*Luc.*, XVIII, 1.) Veillez et priez en tout temps : *Vigilate omni tempore orantes.* (*Luc.*, XXI, 36.) Priez sans interruption, dit saint Paul : *Sine intermissione orate.* (I *Thess.*, V, 17.) Que rien ne vous empêche de prier toujours, dit le Sage : *Non impediaris orare semper.* (*Eccli.*, XVIII, 22.)

Dans le culte que Dieu a prescrit à son peuple, où l'on trouve les différentes espèces de prières et les motifs qui nous en imposent l'obligation, il règne partout une continuité d'hommage qu'on ne peut regarder que comme une explication et une confirmation de la loi. Ce sont des Chérubins qui regardent sur l'arche, et sont constamment dans la posture la plus respectueuse. Apprenez qu'un Dieu toujours grand et toujours puissant exige des adorations continuelles. La prière est un sacrifice. Dieu mérite que tout s'immole pour lui, comme il ne vit que pour lui. Outre le nombre infini de sacrifices qui se font dans le cours de l'année, il en ordonne un perpétuel qui s'offrira le matin et le soir. Qu'il brûle sans cesse dans votre cœur le feu de l'amour et de la ferveur de l'oraison, que jamais il ne s'éteigne, semblable au feu sacré qui devait toujours brûler dans le Tabernacle et d'où dépendait le bonheur du peuple d'Israël. Montrez votre fidélité, non-seulement en observant ma loi sainte, mais en la méditant nuit et jour. Gravez-la sur vos portes, mettez-la sur votre front, ne l'oubliez jamais. Des dangers continuels vous engagent à la prière. Ainsi établis-je dans le temple différentes veilles, où tour à tour on se relèvera, pour ne l'abandonner jamais. Des besoins continuels vous y ramènent malgré vous. Sentez-les toujours renaissants lors même que ma grâce les soulage. En est-il où elle cesse d'être nécessaire? en est-il où elle soit due? en est-il donc où l'on doive cesser de la demander? Pourquoi dans l'oraison dominicale, modèle parfait de prière, ne nous faire demander que le pain de chaque jour, si ce n'est pour nous mettre dans la nécessité de renouveler chaque jour nos demandes? est-il d'instant où nos misères ne se fassent sentir? Un corps qui dépérit, un esprit qui languit, des biens qui échappent, des jours qui s'écoulent, la faim qui presse, la tentation qui attaque, qui peut l'oublier un moment? Pour en perpétuer le souvenir, et multiplier les poursuites, Dieu ne voulait accorder la manne dans le désert que pour un jour. En vain des précautions inquiètes en cueillaient une provision pour le lendemain, elle se pourrissait. En vain encore l'homme voudrait-il par l'excès de ses repas prendre pour longtemps des mesures, et se débarrasser du soin d'y revenir chaque jour, il faut que chaque jour ses besoins renaissants le fassent renaître à la dépendance, et l'obligent à avoir recours à tout moment à la main charitable qui le soutient.

Me permettrez-vous d'employer, après le Sauveur du monde, une comparaison humiliante que la Chananéenne tourna si bien à son avantage. Les chiens mangent du moins les miettes qui tombent de la table de leur maître. Mais que ne leur en coûte-t-il pas d'assiduité à chercher, d'attention à poursuivre, d'importunité à demander! que de caresses, de mouvements, de tours et de détours! Heureux, grand Dieu, si notre constance obtenait enfin ce qui fut accordé à cette femme! *Catelli comedunt de micis quæ cadunt de mensa.* (*Matth.*, XV, 27.) Je donne, disait le même Sauveur, une eau de vie qui étanche la soif pour toujours. L'avidité humaine la demande avec empressement; elle voudrait en être quitte, une fois pour toutes. Epargnez-moi le soin de puiser, dit aussitôt cette femme, en me fournissant de votre eau : *Da mihi hanc aquam, ut non veniam huc haurire.* (*Joan.*, IV, 15.) Mais cette eau n'est pas le partage de cette vie. Vous connaissez peu les dons de Dieu, si vous pensez ne pas avoir sans cesse besoin de les demander. Il veut être prié, pressé,

importuné, et suivi avec constance en esprit et en vérité: *Si scires donum Dei, petisses.* (*Joan.*, IV, 10.)

3° Faut-il étayer le précepte par des exemples? En est-il de plus fort et de plus touchant que ceux d'un Homme-Dieu? Le voilà au jardin des Olives priant sans relâche pendant trois heures de suite, et prolongeant ses prières à mesure que la douleur et l'agonie devenaient plus accablantes: *Factus in agonia prolixius orabat.* (*Luc.*, XXII, 43.) Le voilà dans le désert si absorbé dans la prière, que pendant quarante jours il oublie le boire et le manger. Le voilà passant les nuits entières en oraison; les fonctions du ministère remplissent ses journées, la prière occupe ses nuits: *Erat pernoctans in oratione Dei.* (*Luc.*, VI, 12.) Il ne cesse de le faire encore dans le ciel, où toujours présent à son Père, il fait parler ses plaies en notre faveur, et depuis le commencement du monde se présentant en état de victime, l'Agneau divin lui offre un sacrifice continuel: *Agnum occisum ab origine mundi.* (*Apoc.*, XIII, 8.)

Les apôtres se firent un devoir de marcher sur les traces de leur divin Maître. Débarrassons-nous, disaient-ils, des soins temporels; nous sommes destinés à quelque chose de plus sublime. Déchargeons-nous-en sur des diacres, et réservons-nous la liberté de prier sans obstacle, et d'annoncer la divine parole: *Nos autem orationi et prædicationi instantes erimus.* (*Act.*, VI, 4.) Instruits à cette divine école, les premiers fidèles renvoient-ils aux religieux et aux prêtres l'assiduidité à la prière? Ils en connaissent trop la nécessité et le fruit pour s'en priver. Je les vois occupés de concert à prier et à fréquenter les sacrements tous les jours: *Erant perseverantes in communicatione et fractione panis quotidie.* (*Act.*, II, 42, 46.) La gentilité même, qui le croirait? pour peu qu'éclairée de la loi naturelle, elle entrevoie le véritable Dieu, elle sentira qu'il faut le prier toujours. Cette assiduité mérita à Corneille le centenier la grâce de la conversion. Quoi! un homme du monde? c'est trop peu. Un homme chargé d'affaires? ce n'est pas assez. Un homme de guerre? ce n'est pas tout. Un païen? Oui, cet homme du monde, cet homme d'affaires, cet homme de guerre, ce païen prie sans cesse, et il ne tardera pas à être comblé de grâces. Vos prières, Corneille, et vos aumônes sont montées au trône du Dieu vivant, lui dit l'ange. Envoyez chercher Pierre pour vous instruire; soyez les prémices de la gentilité, ouvrez la porte à un monde d'idolâtres. Vous priez toujours, tout est facile en votre faveur: *Deprecabatur Dominum semper.* (*Act.*, X, 2.)

L'Esprit de Dieu n'avait pas attendu jusqu'alors à remplir les âmes fidèles de ce goût de la prière. Je vois au milieu des embarras du trône, des affaires de la guerre et de la paix, un prince qui se dérobe à tout pour prier plusieurs fois par jour: *Septies in die laudem dixi tibi.* (*Psal.* CXVIII, 164.) Sa dévotion ne serait pas encore satisfaite. Au milieu du tumulte des armes et des délices de la cour, il interrompt son sommeil pour chanter les louanges de Dieu: *Media nocte surgebam ad confitendum tibi.* (*Ibid.*, 62.) Et c'est sur cet ancien et admirable modèle que l'Eglise a établi les Heures canoniques du jour et de la nuit, en particulier sept pour le jour, à compter depuis laudes jusqu'à complies, et trois nocturnes des matines pour la nuit, comme le nom même le marque: *Horis nocturnis et diurnis recitabunt.* Ce grand prophète pouvait dire avec raison: Les louanges de Dieu sont sans cesse dans ma bouche, je le bénirai en tout temps: *Benedicam Dominum in omni tempore.* (*Psal.* XXXIII, 2.)

3° Voulez-vous quelque chose de plus pressant encore? Doutez-vous qu'il n'y ait des prières et des devoirs de religion d'une obligation étroite? Sans doute l'office divin pour les bénéficiers et les sous-diacres, la messe les jours de fête, l'approche des sacrements, les prières qui y préparent, les pénitences qui les suivent, sans doute la prière du matin et du soir, le recours à Dieu dans les tentations et les dangers, ne passeront jamais pour des œuvres de surérogation et de conseil. Or il est impossible de s'acquitter de celles-là, si on ne puise dans l'esprit de prière la ferveur et le recueillement qu'on y doit apporter. Et de quoi trouverez-vous à la messe, à l'office, au tribunal de la pénitence, de quoi trouveriez-vous votre esprit rempli, que de tous les objets sur lesquels votre dissipation les aura fait ordinairement voltiger? Ne vous flattez pas de cueillir dans votre champ que les fruits amers dont vous y aurez répandu la semence. Passe-t-on rapidement du plaisir à la mortification, de la légèreté à la modestie, de la dissipation au recueillement, du jeu à la prière? Vous vous formez à vous-mêmes des obstacles; vous vous mettez dans la triste nécessité de mal faire ce que vous aurez fait si peu. Une vertu prépare à une autre, un sacrement à un autre, une prière à une autre, l'oraison à l'office, le recueillement à la messe, l'esprit intérieur aux exercices de piété. Ne cherchez pas dans la légèreté de l'esprit, dans les faiblesses du cœur, dans la violence des passions, le charme des objets, de quoi faire l'apologie de vos irrévérences, de vos distractions, de votre tiédeur, il fallait prendre de loin ses mesures, et par une heureuse habitude de prière faire une espèce d'apprentissage de la prière même. Concluons que la même loi qui rend certains devoirs de religion nécessaires, ne rend pas moins indispensable le moyen unique de s'en acquitter comme il faut.

Les devoirs de l'état, de la société, de la bienséance, aussi bien que ceux de la religion, exigent cet esprit de prière. Ne lui est-on pas redevable de cette onction de la grâce, cette abondance de secours qui en assure l'accomplissement. Sans elle, semblable au feu qui périt faute d'aliment, semblable aux lampes des vierges folles qui s'étei-

gnent faute d'huile, peut-on manquer de voir s'évanouir le goût de la piété, la ferveur de la volonté, l'attention de l'esprit? Combien d'embarras et d'affaires! vous avez besoin de conseil. Combien d'erreurs et de nuages! vous avez besoin de lumière. Combien d'assauts et de tentations! vous avez besoin de fermeté. Combien de dangers et d'illusions! vous avez besoin de consolation. Combien de travaux et de fatigues! vous avez besoin de force. Combien de plaisirs et d'attraits! vous avez besoin de mortification. Ces besoins se font continuellement sentir. Une concupiscence dont tout attise les feux; des passions, dont tout entretient la violence; des objets dont tout répand le venin, un démon dont tout favorise les poursuites, la vie est un voyage périlleux; route épineuse de préceptes, forêt épaisse des mystères, torrents débordés des passions, différentes saisons des événements, montée escarpée de la vertu, vallée profonde de l'adversité, détours tortueux de l'artifice, hauteur chancelante de la fortune, bourbier profond du péché, rencontre dangereuse des voleurs, c'est une guerre perpétuelle où il faut toujours avoir les armes à la main: *Militia est vita hominis* (*Job*, VII, 1), toujours parer les coups d'un ennemi qui rôde sans cesse autour de nous: *Circuit quærens quem devoret*. (I *Petr.*, V, 8.) Proportionnez donc la défense à l'attaque, la constance à l'opiniâtreté, la vigilance à la ruse, autrement vous serez bientôt vaincu: *Si quem deprehenderit nudatum orationis præsidio, statim illum hostis arripiet.*

Dans le chemin même le plus uni il faut sans cesse veiller sur ses pas: la moindre pierre peut faire faire une chute. Que sera-ce dans la route la plus mal aisée, la plus exposée, la plus traversée? Veillez donc et priez. Veillez et priez en tout temps. Un aveugle n'a pas plus besoin de guide, un enfant, un vieillard n'a pas plus besoin d'appui pour affermir ses pas que vous en avez de lumière et de secours. Eh! où trouver sans la prière ces armes dans le combat, cette force dans les attaques, cette pénétration dans les affaires, cette dextérité dans les embarras, cette consolation dans les douleurs, ce détachement dans les délices, cette constance dans les revers? Abandonné à vous-même, tarderez-vous à vous égarer et à vous perdre? Allez donc puiser dans le trésor commun, allez boire à la fontaine commune de la prière. Et comme ces dangers, ces besoins, ces assauts, ces piéges sont partout semés, pourriez-vous trop multiplier ce qui fait seul votre ressource? Portez donc toujours entre vos mains, comme le Prophète, une âme qui peut à chaque instant recevoir quelque blessure: *Anima mea in manibus semper*. (*Psal.* CXVIII, 109.) Conservez votre cœur avec le soin le plus extrême: *Omni custodia serva cor tuum*. (*Prov.*, IV, 23.) Heureux les serviteurs que le maître trouvera toujours veillants, à quelque heure qu'il vienne! malheur à ceux qu'il surprendra dans le sommeil! *Quod si in secunda et tertia vigilia venerit, et ita invenerit*, etc. (*Luc.*, XII, 38.)

Si les péchés que vous pouvez commettre doivent vous tenir dans de continuelles alarmes, ceux que vous avez commis, ceux que vous commettez sans cesse, doivent-ils vous laisser tranquille? Rendons-nous justice: est-il d'heure, est-il de moment où nous n'ayons quelque chose à nous reprocher? Le cœur est-il bien pur et ses pensées bien saintes? le corps est-il bien pur, et ses mouvements bien réglés? les lèvres sont-elles bien pures, et leurs paroles bien mesurées? Ne sommes-nous pas comme des malades à l'extrémité, à qui à chaque instant il faut donner quelque aliment ou quelque remède? De moment en moment il faut pleurer, réparer, expier. Pourquoi prolonger ses malheurs en différant à demander grâce?

N'eussiez-vous aucun péché à déplorer, oubliez-vous la constante nécessité des bonnes œuvres, sans lesquelles la porte du ciel vous sera toujours fermée? Elles doivent remplir tous les instants d'un temps précieux dont il faudra rendre compte. Comment les bien faire, comment en faire constamment sans le secours de la prière, préférable même aux autres, dont elle fait le mérite, plus facile que les autres, et à portée de tout le monde, source de toutes les autres, dont elle acquiert les forces? Tout le monde ne peut pas jeûner, tout le monde ne peut pas faire l'aumône; mais qui ne peut pas prier? La pauvreté et la faiblesse, loin d'en dispenser, ne la rendent que plus nécessaire. C'est donc, dit saint Chrysostome, arracher les poissons de l'eau, les oiseaux de l'air, les hommes de dessus la terre, que de sevrer l'âme de la prière, qui fait proprement la vie spirituelle: *Qui se oratione destituit, sicut qui piscem ex aquis, avem ex aere extrahit.*

Enfin ne faut-il pas vous tenir toujours prêt à paraître devant Dieu? Il viendra comme un voleur; vous ne savez ni le jour ni l'heure. Une mort toujours présente, et qui à chaque instant peut vous frapper; un juge toujours attentif, qui à chaque instant peut vous condamner; un enfer toujours ouvert, qui à chaque instant peut vous engloutir; n'est-ce pas là de quoi vous tenir toujours en haleine, toujours les yeux ouverts, toujours le désir dans le cœur, et les soupirs à la bouche? Ah! que faut-il de plus pour la loi précise d'une assiduité à la prière, que tout rend décisive du salut!

Aussi que ne disent pas les saints Pères de cette continuité de vigilance et de prières! Vous êtes mort, dit saint Chrysostome, dès que vous cessez de prier. Les prières sont les nerfs de l'âme, sans lesquels elle ne peut subsister: *Sicut corpus nervis cohæret, ita animæ per preces sibi constant*. S'il est un moment, dit saint Bernard, où Dieu ne vous comble de ses grâces, cessez, à la bonne heure, de penser à lui. Mais s'il n'en est point qui ne soit marqué par ses grâces, doit-il en être qui ne soit marqué par la reconnaissance? *Sicut nullum est momentum*

quo non fruatur Dei misericordia, nullum sit quo non habeat in memoria. Vous devriez, dit saint Grégoire, avoir recours à Dieu chaque fois que vous respirez. La palpitation du cœur, les mouvements des organes doivent être autant d'actes d'amour et de prière. La prière et l'amour doivent en effet être la palpitation et la vie de l'âme : *Quoties respiramus, Dei meminisse debemus.* La prière est à l'âme, dit ailleurs saint Chrysostome, ce que le suc nourricier est aux plantes : sans elle nous serons stériles en bonnes œuvres : *Pietatis fructibus non possumus esse gravidi, nisi ut arbores oratione irrigemur.* N'attendez point pour prier, ni les jours de fête, ni le temps que vous serez à l'église; tout est temple, tout est fête, dit saint Cyprien : *Cave ne ab oratione desistas.* C'est une espèce d'adultère d'être un moment sans contempler le Seigneur, disait Cassien : *Adulterium computa, si vel momento a Christi contemplatione discedas.* En un mot, disait saint Jérôme aux pélagiens, c'est le langage unanime des saints, qu'il faut toujours prier dans toutes ses œuvres : *Omnium sanctorum una vox est, ad Deum in omnibus operibus deprecatio assidua.* Attachons-nous donc à la prière, faisons-en notre occupation ordinaire, nos délices, notre bonheur dans cette vie : elle nous conduira infailliblement à la vie éternelle.

DISCOURS VIII.

SUR LA DIRECTION DES FEMMES.

Melior est iniquitas viri quam mulier benefaciens. (*Eccli.*, XLII, 14.)

La société d'un méchant homme est moins dangereuse que celle d'une femme de bien.

Ce n'est pas seulement dans le commerce ordinaire de la vie, c'est jusque dans la société la plus sainte, dans la direction des personnes les plus pieuses que se vérifie l'oracle étonnant de la sagesse. On se sanctifie en écoutant les plus grands pécheurs, et les plus saints prêtres se perdent quelquefois en dirigeant les dévotes, même les religieuses. La compagnie d'une femme de bien, ses caresses, ses bienfaits sont plus dangereux que la persécution d'un méchant homme, et si le saint ministère a quelque chose de redoutable, c'est en particulier par rapport aux personnes du sexe, même pieuses, dont il faut diriger la conscience. Une expérience journalière, l'aveu de tous les confesseurs, l'avis de tous les casuistes ne permettent pas d'en douter.

Malgré l'étendue de ces vérités, je n'ai garde de refuser la justice que je dois à celles qui sont véritablement vertueuses : il en est sans doute, et toujours il en fut également dignes de l'admiration des hommes et des complaisances de Dieu, et dont les vertus héroïques et les nobles sentiments sont autant de modèles. L'Ancien Testament nous montre avec éloge la pudeur de Rébecca, la force de Débora, le courage de Judith, la prudence d'Abigaïl, la sagesse d'Esther, la piété de Ruth. Nous admirons dans les fastes de l'Eglise la constance des Agnès et des Cécile, la contemplation des Thérèse et des Catherine de Sienne, le détachement des Paule et des Marcelle, l'amour de Madeleine, l'austérité de Claire, les aumônes d'Elisabeth, et tous les jours encore la grâce forme, dans l'obscurité des cloîtres, dans l'embarras des affaires domestiques, dans l'humiliation de la servitude aussi bien que dans l'élévation du trône, des âmes éminentes sur qui Dieu verse ses plus riches bénédictions.

Les personnes du sexe ont même plus de docilité dans l'obéissance, plus de tendresse dans la charité, plus de sensibilité dans la contrition, plus d'ardeur dans le zèle, plus de simplicité dans la confiance qu'on n'en trouve dans bien des hommes. Elles sont entrées dans la plupart des entreprises des plus grands hommes; comme eux, elles instruisent la jeunesse, elles ont soin des hôpitaux, elles visitent les malades, elles chantent les louanges de Dieu, elles pratiquent les plus rigoureuses austérités, elles s'ensevelissent dans la plus profonde solitude. La plupart des fondateurs d'ordre ont eu des fondatrices qui les ont parfaitement imités et secondés. Saint Benoît avait sa sœur Scholastique, saint François eut sainte Claire, saint Dominique eut sainte Catherine de Sienne, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse; saint François de Sales, sainte Françoise de Chantal; saint Vincent de Paul, mademoiselle Legras. Ne vit-on pas même, à la honte des hommes, des femmes faibles attendre Jésus-Christ portant sa croix, le suivre sur le Calvaire jusqu'au dernier soupir, tandis que ses disciples mêmes l'abandonnaient, le reniaient, le trahissaient?

Après tout, le sexe est une portion considérable du genre humain, dont la vertu est de la dernière importance pour le repos des familles, pour l'éducation des enfants, pour le détail des affaires, pour la consolation même des hommes. Objet comme nous du sang et de la mort d'un Dieu, nourri de sa chair, enrichi de ses grâces, destiné à la même gloire, à Dieu ne plaise que je veuille vous faire abandonner, ministres du Seigneur, ni même négliger une partie si précieuse du troupeau de Jésus-Christ : mais pour son bien, autant que pour le vôtre, je veux vous le faire craindre et ménager avec circonspection, parce que les dangers en sont plus grands et les fautes sans nombre; je n'excepte pas même la direction des religieuses, elle est autant et quelquefois plus dangereuse que celle des autres. Les bons confesseurs des religieuses sont plus rares qu'on ne pense. Je ne sais si on en sent bien le prix; je ne sais si on comprend tout le mérite que suppose cet emploi, et celui qu'il fait acquérir quand on a assez de courage et de vertu pour ne pas s'en rebuter.

La direction des femmes a bien des attraits. Il n'est pas rare de trouver des ministres assez aveugles pour ne pas la redouter, assez faibles pour la désirer. Celle des

religieuses a les plus belles apparences; on s'en défie encore moins. Outre les charmes dangereux du sexe, on y trouve des dévotes toutes saintes, instruites, spirituelles, susceptibles de grands sentiments, dociles, respectueuses, polies, d'un commerce agréable; un jeune directeur s'en promet tout, il s'imagine bientôt en faire des saintes, il en est charmé, il leur parle avec affection, il les instruit avec soin, il les cultive avec zèle, il leur donne tout son temps, et est fort content de lui-même quand il leur a vu verser quelques larmes. Il se félicite de ses prodiges. Les femmes n'ignorent pas leur pouvoir et ne tardent pas à s'apercevoir de ces faiblesses. Elles sont toutes fières de leur triomphe. Combien de fois fait-on entendre, à travers une modeste politesse, qu'un prêtre est fort heureux qu'on l'honore de sa confiance ! On vante les avantages qu'on y trouve, on fait valoir son empressement et son affection pour lui, on tire avantage du goût qu'il paraît y prendre. Il semble que ce soit le souverain bonheur de diriger des dévotes.

Je veux vous donner des idées plus justes sur cette direction. Je dis, 1° qu'on y compte trop; 2° qu'on s'y livre trop. Pilote téméraire, vous vous abandonnez sans défiance à une mer orageuse dont un calme trompeur vous cache les innombrables écueils et les fréquents naufrages; vous périrez! Mais, encore un coup, ne confondons pas l'innocent avec le coupable. Je ne parle pas de ces âmes vraiment pieuses qui vont à Dieu avec droiture, qui traitent les ministres avec respect, qui leur obéissent avec exactitude. Ces âmes d'élite dédommagent du dérangement des autres : mais le nombre en est petit, encore même faut-il être sur ses gardes avec elles, et faut-il qu'elles le soient avec vous. Leur vertu ne garantit ni leur persévérance, ni la vôtre.

I. *On y compte trop.* Jeunes directeurs, ne vous y trompez pas, la confiance des dévotes est de toutes la plus *équivoque*, la plus *inutile*, la plus *dangereuse*. Les serments les plus solennels, les protestations les plus fortes, rien ne doit vous rassurer parfaitement. Plus ils sont forts et réitérés, plus il faut s'en défier : la sincérité est moins affectée ; il est aisé de s'y laisser prendre. On a trop bonne opinion de soi-même pour s'imaginer qu'on est dupé, surtout des personnes qui nous paraissent dévouées, et dont la religion garantit la droiture ; elles ont même un air de simplicité qui semble écarter tout ombrage ; confiance cependant bien équivoque: équivoque dans son principe, équivoque dans sa durée, équivoque dans sa sincérité. Tout doit à cet égard vous être suspect.

1° Vous pensez que l'estime et la confiance les fait agir, que vos vertus, vos talents les amènent à vos pieds. Il est doux de se le persuader. On croit aisément ce qui flatte : le plus souvent il n'en est rien. Tantôt c'est la vanité ; vous avez quelque réputation ; vous êtes dans un rang élevé, c'en est assez. Il semble qu'il en rejaillit quelque rayon sur vos pénitentes. On aime mieux aller à un homme en place, qu'à un simple prêtre, à moins que ses occupations n'y mettent obstacle ; car on n'aime pas à essuyer des refus. N'est-ce donc rien, d'être une pénitente en dignité ? Il est doux de *prélatiser*. Un confesseur qui se tient rare, que tout le monde ne peut avoir, qu'on n'approche que par billet, vaut mieux qu'un autre, parce qu'il y a de la distinction à être préféré. C'est un grand art de se faire valoir, et de piquer l'envie en se faisant acheter. Rien de tel que la vogue pour un confesseur, comme pour tout le reste. Il y a une mode, un temps favorable où l'on fait fortune, des temps fâcheux où la foule ne donne pas. Tantôt la curiosité peuple le confessionnal. Vous êtes un nouveau venu qu'on ne connaît pas, il faut vous tâter, savoir ce que vous pensez et ce que vous êtes. On a parlé de vous ; vous avez paru en chaire avec succès ; vous passez pour un homme d'esprit et de mérite, pour un homme pieux ou pour un homme singulier. Attendez-vous à une volée de pénitentes curieuses, vous n'êtes que pour peu de temps, on ne vous a pas toujours, il faut vous saisir au passage. Les autres se trouveront quand on voudra. Vous ne connaissez personne, et on est bien aise de n'êtr· pas connu. On est las des autres, on se dégoûte de l'uniforme : il faut l'assaisonner de quelque variété. C'est souvent faute d'autre qu'on s'adresse à vous. On vous trouve sous la main, il faut bien, dans la disette, avoir recours à quelqu'un. Peut-être êtes-vous un confesseur sans conséquence, dont on approche sans éclat, un homme qui n'y regarde pas de si près, ou un homme à morale, sévère, qui prêche la réforme.

Celle-ci n'agit que par dépit. Piquée contre son confesseur, mécontente de sa sévérité, vous êtes sa ressource, vous la vengez ; elle lui fait fièrement sentir qu'elle n'en manque pas. La même passion vous l'enlèvera pour la donner à un autre, ou la lui rendra, si jamais vous venez à la mécontenter. Cette autre n'agit que par intérêt. Vous êtes puissant, vous avez du bien, votre crédit et votre bourse grossissent la foule plus que votre mérite. Combien en ai-je vu qui ne venaient à confesse que pour solliciter des aumônes, recommander une affaire, s'introduire auprès d'un confesseur accrédité? Saint François Xavier, dans les avis qu'il donne au P. Barrée, recommande extrêmement de se défier des pénitentes intéressées. On demande s'il est à propos de faire l'aumône à ses pénitents. On peut, il est vrai, en gagner quelques-uns par là. Plusieurs confesseurs le font. Saint François de Sales en donna quelquefois l'exemple ; cependant il vaut mieux ne leur rien donner au confessionnal, sans quoi ils viennent moins pour se confesser que pour demander, et pensent moins à la confession qu'à l'aumône. Un confesseur s'expose à être bien importuné, et souvent trompé par une foule de suppliants. Quelquefois des amis, des

parents, des personnes intéressées, font le choix pour le pénitent, et l'engagent à venir à vous. Enfin, de quoi n'est pas capable l'esprit de parti? Que ne fait-il pas pour un directeur qui le favorise? Les liens de l'erreur sont plus forts et plus répandus que ceux de la vérité. C'est un saint. Ses paroles sont des oracles, sa conduite un prodige; il y a presse à l'entendre, à le produire, à le vanter dans ses conférences éternelles avec ses prosélites. Que de nouvelles on débite! que d'exploits on raconte! que de projets en forme! On s'anime, on l'excuse; on attaque l'ennemi; on en triomphe. Pense-t-on à la direction de sa conscience? Est-ce pour elle qu'on est venu? est-ce elle qu'on cherche?

La durée de la confiance n'est pas moins incertaine que le principe en est suspect. Les femmes sont accoutumées à faire, à entendre des protestations de constance, de fidélité, sans y compter beaucoup ni se croire fort engagées. Un directeur peut y compter moins qu'un autre, quoiqu'on lui en fasse plus qu'à un autre, qu'on fasse même quelquefois des vœux de ne pas le quitter, ce qu'il ne faut jamais permettre, ou des vœux d'obéissance, ce qu'il ne faut permettre que bien rarement, et avec de grandes précautions.

Le sexe est trop faible pour être constant, à moins qu'il ne donne dans l'opiniâtreté ou dans l'excès de la passion, ou que l'intérêt ne l'arrête. Il en est qui n'osent quitter les confesseurs dont elles font peu de cas; c'est un ennemi qu'on craint de se faire, un ami qu'on veut cultiver, un éclat qu'on veut éviter, surtout si elles s'imaginent qu'un confesseur est jaloux, et ne veut ni changement ni partage, surtout s'il a pris sur elles quelque ascendant. Mais laissez-leur, par votre indifférence, la liberté d'aller à un autre, vous les verrez bientôt voltiger de directeur à directeur. On en voit qui en ont plusieurs à la fois, et qui, pour partager leur faveur, vont tantôt à l'un, tantôt à l'autre, par goût et par légèreté. Bien d'autres passions y contribuent. On se relâche dans la vertu ou l'on ne veut avoir qu'une vertu médiocre; on se dépite contre un directeur trop exact, on en cherche quelqu'un plus commode; on aspire à la haute dévotion, on se dégoûte d'un directeur trop facile, on en cherche un plus rigoureux. Les uns paraissent trop longs, les autres trop courts. On en prend, on en quitte pour plaire à une amie qui veut nous donner le sien. C'est un trait d'amitié d'aller au même directeur. Au contraire, on n'a garde de se confier au directeur de son ennemie; c'en est assez pour le quitter. Ce n'est souvent que bizarrerie, hasard ou caprice, une physionomie qui plaît ou qui déplaît, un habit, un ton de voix, une ressemblance, tout choque ou gagne les femmes. Que ne fait pas le soupçon bien ou mal fondé? Soupçon d'indifférence, soupçon d'indiscrétion, soupçon de préférence, soupçon de liaison; un ombrage, un rapport, un songe décidera du sort du confesseur, et même sans autre raison que le dégoût de la possession et l'envie de changer; ce que l'on a le plus désiré commence à devenir insipide quand on s'en voit le maître. L'espérance, l'absence irritent le désir, tout grossit de loin, et de près tout s'évanouit. On rougit de sa facilité passée, on se venge de son erreur; l'attachement se change en mépris, on abandonne ce qu'on avait le plus estimé. Voilà le fonds qu'il faut faire sur la confiance des femmes : *Variam et mutabilem.*

Enfin défaut de sincérité. Un directeur peu expérimenté est ordinairement crédule; les paroles de ses pénitentes sont autant d'oracles; il ne songe pas même à soupçonner leur bonne foi ou leur lumière. C'est une sainte, dit-on; agirait-elle par passion? elle m'est attachée, voudrait-elle me tromper? elle a de l'esprit et de la raison, on ne la trompe point. Ainsi donne-t-on en aveugle dans les visions et les faiblesses. Cependant une pénitente est souvent peu croyable, parce qu'elle est passionnée et intéressée, et que dans le tribunal s'exercent les passions les plus vives, et que dans le tribunal on s'en défie moins, étant couvertes du voile spécieux de la piété. Regardez-y donc de près, examinez, approfondissez tout soigneusement si vous n'en voulez être la dupe. Qui plus souvent que les femmes fait de mauvaises confessions par défaut d'exactitude dans la déclaration? Qui s'explique avec plus de timidité, d'embarras et de dissimulation? à qui coûte-t-il plus de dévoiler le fond de son cœur? Le plus scélérat parmi les hommes dira rondement les plus grands forfaits, et une femme, quelquefois, entassera les sacriléges plutôt que de laisser entrevoir une faiblesse. Que de replis, que d'adoucissements, que d'excuses, que d'artifices, que d'objets étrangers pour dépayser, pour tromper, pour gagner un confesseur! Longueur, multiplicité des confessions, détails mystérieux, confidences inutiles, même indiscrètes, pour se faire croire, épanchements, douceur, protestations, que de piéges que le démon tend à son directeur! La prudence, la serpe à la main, doit élaguer les arbres trop touffus qui, comme le figuier de l'Evangile, n'ont que des feuilles. Une pénitente est d'autant plus hardie, et mérite par conséquent moins de créance, qu'elle s'imagine qu'on la croira, surtout si elle s'est acquis quelque crédit sur l'esprit du confesseur. La sainteté du lieu et de l'action semblent donner plus de poids et être un garant de sa sincérité. Au reste, elle agit sans risque. Quels inaccessibles retranchements, quelle impossibilité de discuter les faits et de la convaincre de faux! Tout est interdit à un confesseur; on ne perce pas dans les murailles des cloîtres, dans les ténèbres d'une famille, à plus forte raison dans le secret des cœurs. On est obligé au secret, et l'on ne peut user des connaissances que le tribunal a données. Dans cet asile inviolable, on ose, on peut tout; elles ont même la précaution de demander une fide-

lité qu'elles-mêmes ne gardent pas. Ce serait tout perdre de paraître inquiet sur leur état, incertain sur leurs paroles. Quelles mesures ne prennent-elles pas pour n'être pas découvertes! A l'abri des ténèbres dont elles ont grand soin de se bien envelopper, tout leur paraît facile. Rien de plus hardi que la passion qui ne craint pas d'être découverte; il en est d'aguerries qui cent fois ont trompé leur confesseur; le mensonge s'est naturalisé avec elles. Peu de personnes du sexe qu'on puisse bien connaître. Un jeune confesseur de communauté disait d'un air assuré : « Je crois, depuis six mois, connaître tout mon monde. — Vous devez être un grand génie, lui dit un vieillard consommé ; il y a trente ans que je les confesse, et je n'ose me flatter de les connaître. »

2° Direction des femmes communément infructueuse, et par le temps infini qu'on y perd, et par le peu de fruit qu'on y fait. Soit faute de justesse dans l'expression ou de précision dans l'esprit; soit vivacité dans l'imagination, qui saisit avec force, qui grossit avec passion, qui embellit avec adresse, qui s'épanche avec effusion, qui se livre avec tendresse; soit faiblesse, scrupule, timidité, les femmes s'expliquent toujours très-longuement, donnent dans un ennuyeux détail des choses inutiles et des circonstances étrangères; on croit n'avoir jamais tout dit. Conversation, demande, réponse, motifs, sentiments, rien ne leur échappe. Quel nombre de visites n'attire pas la direction des femmes! quelle longueur! quelle inutilité! Heureux les confesseurs qui se mettent sur le pied de n'en faire, de n'en recevoir aucune! que de temps et d'amusement ils s'épargnent! que d'égards, de condescendance, de politesse, d'attention, qu'elles exigent à la rigueur, et dont ils se débarrassent! Inutilité parfaite, la plupart des choses qu'il faut écouter ou répondre sont des riens. Au lieu de s'en tenir à l'essentiel, c'est ce qu'on oublie, qu'on consulte le moins et le plus superficiellement. La meilleure direction est la plus courte ; le temps fût-il moins précieux, les paroles inutiles moins défendues, c'est toujours éteindre la piété, dessécher l'esprit intérieur et le dissiper, et s'exposer à bien des fautes.

Ce serait toujours un bien, et un grand bien, de maintenir les communautés et les âmes pieuses dans leur piété. Un ministre aurait tort de se rebuter, regardant ses peines comme perdues ; mais, à quelques personnes près qui donnent cette consolation, l'expérience fait gémir tous les jours sur le peu de progrès du grand nombre. Le sexe est inconstant et faible, la moindre chose le décourage, le surmonte; il oublie ses promesses, il dément ses résolutions, il veut et ne veut pas, il pense aujourd'hui d'une façon, et demain d'une autre; c'est toujours à recommencer, à moins que, par un défaut opposé, et peut-être plus dangereux, il ne s'attache opiniâtrément au parti qu'il a inconsidérément pris. Le directeur le plus pieux, sans le vouloir ni le savoir, l'autorise dans ses faiblesses. Il est des consultations captieuses, sur lesquelles on surprend une décision favorable ; c'en est assez pour affermir dans une fausse conscience, où l'on est bien aise de croupir, et qui cherche bien moins à s'instruire qu'à se tranquilliser. Le silence seul ou la modération des reproches, nouveau prétexte pour s'endormir : il ne m'a rien dit, il ne m'a pas grondée, ce n'est donc pas grand'chose. Quelque vifs qu'aient été d'abord les reproches, pour peu qu'on se relâche ou qu'on baisse le ton, ce seul changement rassure. La crainte, non plus que la confiance des femmes, ne dure qu'un moment, aussi ridiculement timides que follement rassurées. C'est une espèce de machine qui perd son mouvement ou le reprend au gré du hasard. D'ailleurs, une religieuse, une dévote, est instruite et nourrie dans la dévotion ; les sermons, les lectures, l'oraison, l'ont formée. Des vérités si souvent rebattues n'ont rien de nouveau, et ne font plus d'impression ; toujours dirigées, et ayant essayé d'un grand nombre de directeurs, elles sont aguerries, et en un besoin elles dirigeraient leur directeur. C'est un vieux soldat qui a tant de fois vu l'ennemi, qu'il ne s'en embarrasse plus, surtout si la présomption s'y mêle, ce qui n'est pas rare, parce qu'elles en sont communément flattées. Une personne du monde est éprise de sa beauté, on lui en parle, on l'en loue sans cesse ; elle n'est occupée qu'à l'embellir et à l'étaler. Le cloître, la dévotion, changent d'objet; la beauté de l'esprit est substituée à celui du corps, qu'on fait profession de ne plus cultiver, et, quoiqu'il y reste encore bien des faiblesses, il y en a moins que sur l'esprit; une grille sépare, une habit modeste éloigne, mais l'esprit brille partout. Il est établi de leur en faire la politesse, on croit le faire sans conséquence ; mais tout y est dangereux, surtout quand le confesseur a la facilité d'y mêler son encens.

3° Cette direction est très-dangereuse par les épreuves qu'il faut subir, les désagréments qu'il faut souffrir, la censure qu'il faut essuyer. Il n'est presque point de femme qui, avant que de donner sa confiance, ne mette son confesseur à quelques épreuves. Le sexe est défiant et prend bien des mesures avant que de donner son cœur, parce qu'il sait jusqu'à quel point il le donne, à moins que quelque passion subite ou quelques talents éminents ne le lui enlèvent. La curiosité pour s'instruire, la vertu pour ne pas s'exposer, le vice pour ne se pas trop livrer; on s'y prend de toutes les manières; on loue un confesseur pour sonder sa vanité, on lui fait des présents pour connaître son désintéressement, on lui confie des aumônes pour entrevoir sa charité, on lui fait des questions embarrassantes pour voir sa capacité, on le traite avec impolitesse pour éprouver sa patience, on l'écoute avec respect pour sentir s'il prend de l'autorité ; paroles, actions, gestes, cérémonies, tout sert à démêler son caractère. On s'informe de tout, on fait agir

d'autres personnes, toute sa conduite est épluchée. Est-il doux ou sévère, ferme ou facile, a-t-il de l'esprit et du talent, conduit-il par des routes ordinaires ou communes, est-il curieux ou passe-t-il légèrement, est-il accessible ou faut-il ménager dans des audiences, tout entre dans l'examen. C'est l'entretien ordinaire des pénitentes, chacune dit ce qu'elle en sait, et là on décide en dernier ressort de son mérite, on fait sa réputation, ou on fait déserter son confessionnal.

Je ne sais si l'on pourra croire jusqu'où vont les intrigues et les mauvaises manières des pénitentes mécontentes de leurs confesseurs. Il n'est point d'artifice que la communauté ne mette en œuvre auprès des supérieurs pour le décrier et s'en débarrasser. J'ai entendu les plus noires calomnies contre de saints prêtres; on forme des partis pour grossir le nombre des opposantes, on lui fait faire des insultes pour le dégoûter; il n'est point de contradiction, de bassesse, de grossièreté à quoi il ne faille s'attendre. Enfin on est obligé de s'enfuir, pour se dérober à la persécution. J'en ai vu les plus tristes exemples. Un honnête homme est bien à plaindre quand on se laisse prévenir contre lui, et quelque mérite qu'il puisse avoir, est-il possible de contenter tout le monde? Les mécontentements des séculières ne vont pas communément si loin, parce qu'elles ont plus de liberté de changer. Combien de fois cependant des calomnies atroces, des plaintes aux supérieurs, des vengeances criantes sur eux ou sur leurs parents, ont satisfait leur pieuse rage?

.. *Tantæne animis cœlestibus iræ?*

Ne pensez pas que la jalousie des femmes, qui tous les jours trouble le repos des maris, épargne le directeur; il en est la matière plus qu'un autre. Elles sont si flattées de la considération qu'il a pour elles, elles sont si prévenues de leur mérite dans la spiritualité, comme de leur beauté dans la galanterie, qu'elles sont inconsolables d'en voir quelqu'une plus favorisée. Il en est dans les couvents qui veulent un directeur à elles seules, et qui sont prêtes à le quitter plutôt que de lui laisser partager ses faveurs. Il est ordinaire de voir des pénitentes brouillées par jalousie, se décrier mutuellement; et quoique dans le monde on se mesure moins, parce qu'on ne se voit pas de si près, ce n'est pas une chose aisée que de gouverner une troupe de dévotes. La moindre chose fait naître des ombrages; un éloge échappé, un mot gracieux, un peu de condescendance, des visites un peu plus longues ou plus fréquentes, quelqu'indiscrétion qui fera qu'on se vante de sa bonne fortune, quelle dextérité ne faut-il pas pour ne pas occasionner des procès? Un directeur est une espèce de martyr condamné aux bêtes: *Damnatus ad bestias.*

La réputation d'un confesseur est infiniment exposée auprès des femmes. Rien de plus malin que leur censure. Comptez que vous êtes donnés en spectacle, que toutes vos paroles et vos actions sont examinées à la rigueur. Il me semble voir une troupe de dévotes parlant sur un confesseur ou un prédicateur. L'une le contrefait, répète son sermon, imite ses gestes, et le tourne en ridicule. L'autre, piquée, rapporte et empoisonne tout ce qu'il a dit; celle-là fait un détail de sa vie passée dont elle a eu soin de s'instruire. Il ne vaut pas mieux que nous. On pourrait le prêcher à son tour. Celle-ci glose sur ses démarches, devine ses intentions. On a tout à craindre de leur critique, elle ne respectent rien. Quelquefois même, sans le vouloir, elles disent, sans choix et sans discrétion, tant de choses, elles parlent à tant de monde et si souvent de leur confesseur, qu'il est presqu'impossible que sa réputation n'en souffre. Leur affection n'est pas moins périlleuse que leur imprudence. Le public malin, soupçonne bientôt que tant de zèle n'est pas sans intérêt: il est toujours dangereux de louer ou de blâmer les femmes, d'en être loué ou blâmé, de les avoir attachées ou contraires; le mieux est de n'avoir avec elles rien de marqué, de se tenir toujours dans les bornes de l'indifférence. La meilleure femme, disait Plutarque, est celle dont on parle le moins. Le meilleur confesseur des femmes est celui dont les femmes elles-mêmes parlent le moins.

Qui pourrait épuiser les piéges qu'elles tendent à leur confesseur, l'adresse et les manières insinuantes d'une dévote pour s'introduire, pour le gagner? J'en ai vu proposer des doutes, se supposant dans une grande perplexité, et ce n'étaient que des cas imaginaires cent fois résolus, qu'on fait revivre. J'en ai vu fort empressées, demander des pratiques de piété, des méthodes d'oraison, des écrits (ce qu'il faut leur livrer rarement), sans vouloir en faire aucun usage, et ayant d'ailleurs une foule de livres. J'en ai trouvé d'affligées à l'excès par des tentations prétendues, des occasions violentes, des obstacles de familles, des poursuites étrangères qui, comme des colombes, venaient chercher un asile, et seraient bien fâchées que la prétendue tentation eût cessé. Combien de fois ne m'en est-il pas venu m'étourdir de leurs plaintes, faisant le procès à leur famille, à leur communauté, au genre humain, comme si tout le monde s'opposait à leur dévotion, et qui ne voulaient que décharger leur mauvaise humeur, et se faire plaindre? Est-il rare d'en voir qui s'efforcent de commettre les directeurs entre eux par des confidences de leurs défauts, de leur doctrine, de leur manière, pour se faire un mérite de la préférence qu'elles donnent, et trouver dans vos décisions de quoi condamner vos confrères, vous parer de ses dépouilles, et gagner sur lui une espèce de victoire, dont elles croient qu'on est fort flatté? Un trait de confiance fort commun parmi les femmes, c'est de faire des confessions générales, peut-être déjà faites à dix autres, affectant de s'humilier et de vouloir se

faire connaître à fond. Il en est qui contrefont les saintes; ce sont des oraisons sublimes, des visions fréquentes, des révélations divines; elles entendent tous les mystères de la théologie mystique, elles en aiment les routes obscures, elles en parlent le jargon. Les autres confesseurs ne l'entendent pas, elle a recours à vous pour y suppléer. Ne vous laissez pas éblouir; il est aisé de canoniser ses pénitentes, on aime à croire que Dieu a sur nous des desseins particuliers, et nous adresse des âmes d'élite. Il en est qui prennent le haut ton pour intimider un confesseur. Les personnes de condition pensant faire honneur en donnant leur confiance, quels égards n'exigent-ils pas? Une marquise, une duchesse ne se traite pas en bourgeoise; des beaux esprits, des savantes vous font grâce en vous consultant; vous en verrez affecter un air niais et simple, pour mieux surprendre, parce qu'on s'en défie moins; cacher leur esprit et leur qualité, parler grossièrement, paraître avec des haillons, comme la femme de Jéroboam allant consulter le prophète Ahias, se mêler dans la foule, contrefaire leur voix, venir à des heures indues, donner le change par des histoires, des circonstances, des expressions qui dépaysent un confesseur, et les rendent méconnaissables. Il en est qui affectent les plus vifs empressements, souffrent les rebuts sans se dégoûter, s'intéressent à tout, et procurent mille petits agréments; d'autres, pour piquer l'envie du confesseur, font les indifférentes, les dédaigneuses, les fières, font semblant de ne pas s'embarrasser de ses avances, et sont cependant au désespoir quand on ne leur en fait pas. En direction, comme en coquetterie, les femmes veulent être recherchées, et sont fort choquées qu'on les traite avec indifférence. Mais quel empire ne prennent-elles pas quand elles ont su se faire rechercher, se flattant d'avoir dans leur confiance une punition toute prête, et la retirant à ceux qui en connaissent mal le prix, et ne savent pas la cultiver?

Les religieuses sont encore plus à craindre; elles sont plus aguerries et plus rusées. Toute leur vie se passe à voir, à rechercher, à amuser des confesseurs. Elles ont communément plus d'esprit, d'éducation et de finesse. Un noviciat, des lectures, des conversations les forment plus que d'autres. Elles se possèdent mieux, étant obligées de vivre avec des supérieures qui les observent et ne pardonnent rien. Il faut édifier et payer de sa personne, à peu près comme un homme de cour sait mieux qu'un autre dissimuler et se contrefaire. Elles ont de plus beaux prétextes et de plus belles avenues; il ne s'agit que de piété et de perfection; tout y paraît grave et modeste. On les croit sincères, on compte sur leur vertu, on agit avec moins de précautions parce qu'on a moins de défiance. On croit sa réputation moins exposée. Dans le monde les fautes ont moins d'éclat, les amis y sont moins retenus, la facilité y rend les fautes plus vraisemblables. Les personnes du monde, moins intéressées, sont moins délicates; on peut moins compter sur leur discrétion; mais tout y engage une religieuse; elle voit moins de monde, on n'y risque ni surprise ni éclat, tout y paraît à couvert. C'est ainsi que, croyant marcher dans un pays ami, on ne se met point en défense parce qu'on ne pense pas avoir à combattre; mais on n'y est que plus facilement surpris. Craignez tout : *Incedit per ignes suppositos cineri doloso.*

II. Danger dans la direction des femmes. On s'y attendrit trop et on les laisse trop s'attendrir. Sondez votre cœur, sondez les abîmes d'un cœur corrompu; voyez cette prétendue dévote que la passion conduit à vos pieds. Quelles horreurs! mais horreurs qui ne sont pas si rares, surtout dans les grandes villes, où le désordre est bien plus grand et plus hardi. Elle vient se satisfaire, jouir de votre conversation, de votre douceur, de vos manières, peut-être même tâcher de vous corrompre. Elle prolongera la confession, elle les multipliera, jamais personne ne sera plus porté qu'elle à la fréquentation des sacrements. Croirait-on que, pour se mieux insinuer, elle sacrifiera sa propre réputation et vous fera les plus honteuses confidences, soit pour vous gagner en vous montrant l'étendue de sa confiance, soit peut-être pour éprouver si la facilité que semble vous promettre l'humiliant aveu de tant de faiblesses et de ses infâmes penchants ne vous tentera pas de profiter de l'occasion : *Que je suis heureuse*, disait un jour une dévote, *que vous soyez honnête homme! Que deviendrais-je si vous ne l'étiez pas?* Ces dangers sont plus grands pour les jeunes gens et la plupart des personnes d'un âge médiocre. Les jeunes filles ne sont pas encore aguerries, les vieilles en attendent moins de succès. De là vient qu'il n'est pas de la prudence de livrer de bonne heure un homme à la direction des femmes, même des religieuses, surtout s'il est bien fait, doux, spirituel, aimable. Sur quoi saint François de Sales disait plaisamment : *Pourquoi pensez-vous que les femmes vont tant à confesse et se font tant diriger? parce que ce sont des hommes qui les confessent et qui les dirigent.*

Parlerons-nous ici de ces ministres infidèles, s'il est vrai qu'il s'en trouve, qui abusent de la confiance pour séduire l'esprit, corrompre le cœur ou ébranler la foi, et font du tribunal l'école de l'erreur et le théâtre de la passion, de ces liaisons suspectes, couvertes du voile de la direction, où le libertinage ne cherche que ce qui flatte son goût criminel? Ces dangers, quoique rares, ont allumé le zèle du saint-siége, et trois grands papes, par d'humiliantes précautions, ont cru devoir employer toute leur autorité pour faire découvrir aux supérieurs les infâmes tentatives de ceux à qui la connaissance du cœur humain en avait ouvert les avenues, afin d'y apporter un prompt remède. Mais jetons un voile sur ces horreurs, trop rares pour mériter de nous occuper.

Allons plus loin. Les âmes, même timorées, sont-elles si fort en assurance? Les dangers de la mollesse, de l'amusement, de l'attachement, presque inévitables si on ne veille avec soin et si l'on ne retranche sans pitié les plus *légers commencements*, ne sont-ils donc que des inconvénients médiocres? Est-il si rare que, pour le directeur comme pour la personne dirigée, l'ange de ténèbres se transforme en ange de lumière? Non, sans doute, dans le commerce spirituel, comme dans tout autre (avec des femmes), les entretiens, selon la règle de saint Ambroise, doivent être extrêmement mesurés; ce n'est pas assez qu'ils soient rares, qu'ils soient courts et même un peu farouches, ne leur parlez que comme en fuyant: *Sit sermo rarus, brevis, austerus.*

Les pénitentes s'attachent facilement à leur confesseur, s'attachent passionnément et d'une manière très-dangereuse. Le sexe est faible, il a besoin d'appui dans le spirituel et plus que dans le temporel; fragile, irrésolu, léger, peu instruit, il est forcé d'avoir recours à un guide. Celles même qui sont les savantes ne le sont que d'après les instructions de leur directeur. Elles ne peuvent donc se passer de conseil, de secours, de consolation. Quand une fois elles l'ont trouvé, elles sont au comble de leurs vœux. Un confesseur est un ami, un père, un oracle. Quoique l'objet soit moins grossier, les sentiments ne sont ni moins ordinaires, ni moins vifs que dans le monde; les passions ne font ici que changer d'objet, la nature y répand toutes ses faiblesses. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Un confesseur goûté est tout un monde; s'il y répond par une confiance réciproque, par quelque assiduité, quelque éloge, ce sera une divinité. Les religieuses sont encore plus ardentes; toutes tournées du côté de la dévotion, tout ce qui les y nourrit est sans prix. Renfermées dans leur cloître, plus gênées que les séculières, elles ont moins de consolation et moins de ressource; le besoin est joint au penchant.

L'attachement des femmes, non plus que leur aversion, n'est jamais médiocre: tout chez elles est violent. Dans la direction tout est extrême: extrême dans les sentiments, extrême dans les manières, extrême dans le plaisir ou la douleur. Quel éloge d'un directeur! C'est un saint, un héros, un oracle; rien n'approche de son mérite. Elles prennent querelle pour tout ce qui le regarde et ne peuvent souffrir qu'on en pense autrement. De là des partis, des intrigues, des animosités irréconciliables; un mari, une famille ne sont rien en comparaison. Sa présence charme, son langage est divin, le ton de sa voix pénètre jusqu'au cœur, ses manières suivent ses sentiments; la politesse portée jusqu'au comble, les égards jusqu'au scrupule, l'attention jusqu'à la minutie, la libéralité jusqu'à la profusion. Quel empressement pour le voir! quel respect quand il parle! quel soin de sa santé! quel zèle pour le succès de ses vues! Tout est sacrifié pour lui. Reçoit-il bien ce qu'on lui envoie, quelle joie! En paraît-il peu content, quelle douleur! Lui échappe-t-il quelque parole ou quelque indiscrétion, quelle alarme. On est inconsolable jusqu'à ce que le mystère soit expliqué et l'ombrage dissipé, et qu'on ait fait accepter des excuses qu'on ne cesse de répéter avec les plus vives protestations. Vous en avez cent fois entendu les contes ridicules; mais, quoi que la calomnie imagine, quoi que la malice y ajoute, il n'y en a quelquefois que trop de réel. Quelque pénible soin qu'exige l'état d'un malade, une pénitente dévore tout pour son confesseur, lois de bienséance, dignité d'état, délicatesse de tempérament, répugnance, travail, bassesse; rien n'arrête son zèle. Rien n'approche de l'affliction d'une pénitente qui perd son confesseur, soit que la mort le lui enlève, que quelque accident le lui arrache, que le dégoût l'en éloigne. La mort d'un mari n'affecterait pas tant, quoique la bienséance arbore un appareil lugubre pour l'un et l'interdise pour l'autre. Mille traits échappés trahissent la vivacité de la douleur: *Je passe les jours et les nuits en prière pour vous, je suis noyée dans mes larmes*, disait une pénitente écrivant à son confesseur absent; *les moments me sont des siècles*. Aussi, quand il reparaît sur l'horizon, c'est le plus beau jour de la vie; on lui écrit, on y court, on le dévore, on ne se tient pas de joie; point d'affaire quand il arrive, on quitte tout.

Ne souffrez jamais, de part ni d'autre, un attachement humain. Dès qu'on envisage en vous ou que vous envisagez en elles quelque autre chose que Dieu, vous cessez de leur être utile. Rompez brusquement des liens qui commencent à devenir suspects; que servirait-il de les détacher de tout le reste, si vous les laissez tenir à vous? Dès lors vous n'avez plus de fermeté pour reprendre, d'autorité pour commander, de grâce pour diriger; elles perdent le mérite de l'obéissance, et vous celui de la direction. Loin de les mener à la perfection, vous en devenez l'obstacle. Je sais qu'il doit y avoir de l'estime et de la confiance, la direction en est bien plus facile, l'affection prépare, la grâce se sert de tout; mais tout dégénère, et on ne peut trop prévenir par une sage réserve, les suites fâcheuses qui rendent tout inutile, et font plutôt des coupables que des saints.

En vous montrant tous ces écueils, je suis bien éloigné de l'esprit du monde qui se fait un jeu des choses saintes, tourne en ridicule les personnes pieuses, et, sur la plus légère apparence, condamne impitoyablement les directeurs et les dirigées, et, par un jugement aussi peu équitable que charitable, confond l'innocent avec le coupable, et se déchaîne contre tous les deux. Personne n'est sans défaut; gémissons sur les faiblesses de l'humanité; craignons les risques du péché pour nous aussi bien que pour les autres; mais rendons justice à la vertu, et ne tournons pas en crime les moindres fau-

tes. comme les injustes et hypocrites pharisiens. La direction des âmes est l'art des arts, surtout celle des femmes. Quelle lumière pour pénétrer dans leur cœur et démêler leurs passions à travers les dehors les plus imposants de la piété! Longues prières, abondantes aumônes, pénitences austères, langage dévot, fréquentation des sacrements, que de voiles à lever, quelle adresse pour arracher l'aveu des fautes secrètes et souvent cachées avec le plus grand soin! quelle prudence pour s'accommoder aux circonstances et aux caractères! prendre les moyens les plus propres à convertir les unes et à faire avancer les autres! quelle patience pour supporter l'ennui, le dégoût, l'inconstance, le verbiage, les puérilités, les faiblesses, les scrupules, les doutes! quelle fermeté pour se faire obéir, résister aux sollicitations, aux larmes, à l'opiniâtreté, aux emportements, aux intrigues! quelle chasteté éminente pour se soutenir au milieu des objets les plus séduisants, les plus prévenants, les plus insinuants, les plus faciles, qu'on connaît peu, qu'on a peine à connaître, contre lesquels on n'est pas assez en garde, qui tendent ou cachent si bien leur piége et déguisent les passions les plus vives sous le masque de la dévotion et l'appât imposant du respect, de la politesse et de la confiance. Les grands pécheurs sont moins à craindre. Plaignons ceux qui sont engagés dans ce labyrinthe, et craignons un fardeau redoutable aux anges même : *Angelicis humeris tremendum.*

Il est aisé de comprendre combien sont nécessaires la science et l'expérience dans la direction des femmes. Sainte Thérèse les croit aussi nécessaires que les mœurs, quelque importantes que soient ici les mœurs les plus épurées, parce que les attentats du libertinage sont plus rares et plus aisément aperçus que les égarements de l'ignorance et de la faiblesse. C'est un juge qui doit discerner et peser tout dans la juste balance, un médecin qui doit distinguer la lèpre et la lèpre, un guide qui doit conduire dans la bonne voie. Si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse. La femme a même plus besoin que l'homme d'interroger l'interprète de la loi, parce qu'elle est moins instruite et plus faible. Un conducteur doit être expérimenté dans la direction ; ses propres épreuves, son oraison, ses tentations doivent lui avoir donné les premières leçons : *Tentatum per omnia.* (*Hebr.*, IV, 15.) L'homme spirituel doit juger de tout; mais de quoi est capable l'homme animal? Il ne comprend rien dans les choses de Dieu, comment se fera-t-il entendre aux autres? *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt.* (I *Cor.*, II, 14.) Il ne faut pourtant pas ici la même étendue, la même profondeur, la même variété de connaissance; il faut moins un savant qu'un homme sage, plus de discernement que d'érudition. La carrière est très-bornée, les cas de conscience en petit nombre et peu compliqués. La vie d'une femme se réduit à un cercle étroit d'objets, d'actions, de difficultés toujours les mêmes. Le cœur fait tout l'embarras; les replis et les raffinements de l'amour-propre, les souplesses et les artifices de la dissimulation, les adresses de la volupté sont innombrables et presque imperceptibles. Le cœur échappe à tout moment par mille endroits, souvent sans le vouloir : c'est de l'eau qui s'écoule d'un vase par la moindre ouverture.

Sainte Thérèse croit même qu'il peut et doit y avoir une affection naturelle, utile et innocente dans la direction. Si nous aimons ceux qui nous font du bien corporel, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent pour nos âmes? Ceux qui s'adonnent à l'oraison, naturellement plus sensibles, affectionnent extrêmement celui qui les dirige, surtout s'il dirige bien, s'il a de la capacité et de la vertu; le démon les tourmente pour le leur faire quitter. Ces sentiments ne doivent pas troubler et donner des frayeurs. Il est un amour spirituel dont rien ne ternit la pureté, parce que rien n'y tient de la sensualité et de la tendresse. Il en est un autre où se mêle un peu de faiblesse, quoiqu'il soit légitime. Tel est celui qu'on a pour ses parents et ses amis. Si l'on s'y conduit bien, quoique moins parfait, il peut avoir son mérite; mais la sensualité s'y glisse aisément, et quelquefois si subtilement qu'il est bien difficile de le connaître et de s'en défendre. Ainsi le Seigneur nous dit : Si on ne hait son père, sa mère, ses enfants, soi-même, on n'est pas digne de moi : *Qui non odit*, etc. (*Luc.*, XIV, 26.) C'est surtout pour ses ministres qu'il est venu porter le glaive et percer les personnes les plus chères : *Non veni pacem mittere, sed gladium, et separare*, etc. (*Matth.*, X, 35.) Mais si l'on se relâche dans ses mœurs, s'il vient fréquemment de mauvaises pensées, des inquiétudes, des empressements de se voir, de se parler, des désirs de se plaire, des soins de se parer, si l'on en vient à des présents, à des lettres, des visites fréquentes, il n'y a pas à hésiter : il faut couper le pied, le bras, arracher l'œil, se quitter au plus tôt sans pitié : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum.* (*Matth.*, XVIII, 9.)

On ne peut avoir trop de circonspection avec les femmes. Conversations libres, air familier, discours tendres, manières efféminées, entretiens profanes de nouvelles, d'intrigue, de parure, de puérilité, de petites confidences, tout ce qui peut être un sujet de tentation doit être banni. Ne logez point avec elles, ne les voyez que rarement et par nécessité; n'y soyez que peu de temps, jamais seul; ne leur parlez point tête à tête, point de lettres, de repas, de présents. Les petits attachements vont plus loin qu'on ne pense; on en vient à la familiarité, à des amitiés suspectes et à bien des soupçons. Le démon, dit saint Jérôme, se glisse sans qu'on s'en aperçoive; semblable au feu qui est dans la paille, si on l'éteint avec négligence, il se rallume de toutes parts. Ne comptez

pas sur votre vertu passée : *Nec in præterita charitate confidas.* Ne vous mêlez pas même des affaires temporelles, et gardez-vous d'y vouloir gouverner leur maison, poursuivre leurs procès, venger leurs injures, disposer de leur bien. Imitez le Sauveur qu'on voit si peu avec des femmes, même après sa résurrection dans ses apparitions momentanées. Il ne se montre qu'un instant et ne leur parle que du royaume de Dieu. Il est triste qu'une sainte même puisse être une occasion de chute pour ceux qui en sont l'objet et pour ceux qui l'exercent, surtout pour un jeune ministre dont la faiblesse est grande et les passions vives, les lumières médiocres, la vertu fragile et sans expérience. Ayez recours à Dieu, veillez et priez, pour ne pas succomber à la tentation et ne pas être une tentation pour ceux que vous devez conduire à la vie : *Vigilate et orate.* (*Matth.*, XXVI, 41; *Marc.*, XIV, 38.)

Telles sont les sages règles que d'après une longue expérience les conciles, les Pères, les théologiens, les maîtres de la vie spirituelle donnent aux confesseurs. Saint Jérôme conduisait plusieurs dames romaines, mais elles quittaient le monde et les parures, jeûnaient, portaient le cilice. Plusieurs filles sont venues m'entendre expliquer l'Ecriture, qu'elles disent si jamais j'ai reçu aucun présent; s'il m'est échappé un mot équivoque, un regard lascif. Vous logez votre confesseur chez vous ; c'est un homme qui dispose de tous vos biens et s'en approprie la domination. Son avidité est insupportable à tout autre qu'à vous qui en êtes éprise. Vous ferez de grands progrès sous sa conduite ; il vous donnera de belles leçons, reprendra vos défauts avec zèle espérant votre héritage. Je voudrais qu'on ne connût de confesseur que le nom et non pas le visage : *Femina vultum nesciat, vix nomen noverit.*

Ne parlez jamais aux femmes, dit saint Ambroise, d'un ton faible et efféminé, composé, mais d'un air grave et modeste qui inspire le respect. Ne leur parlez que dans la nécessité, ajoute saint Isidore ; jamais en face, toujours les yeux baissés, en peu de mots, et aussitôt retirez-vous : *Et statim fuge et vola.* Ne leur parlez, dit saint Cyprien, qu'en passant, et comme en fuyant, sans vous arrêter : *Non continuata præsentia, sed transeunter exhibenda est accessio quodammodo fugitiva et momentanea.* Que votre entretien, dit saint Thomas, soit court et austère : *Sit sermo rarus, brevis, austerus.* Que leur sainteté ne vous rassure pas, elles ne sont que plus dangereuses ; le venin de l'impureté s'y glisse plus aisément sous prétexte de dévotion : *Nec quia sanctiores sunt, ideo minus cavendæ, quo sanctiores, eo magis afficiunt, hæc prætextu blandi temporis se immiscet virus libidinis.* Saint Antonin interdit jusqu'aux confessions et aux prédications fréquentées, qui ne font qu'entretenir l'attachement; qu'ils n'entendent les femmes qu'en public et à des temps marqués, et brièvement : *Nec nisi in publica nec nimis frequenter, assigna tempus nec multum nec sæpe immoretur; rigidis verbis semper utatur, non mollibus nec longis prædicationibus amittunt multum tempus, et scandalum sequitur.* C'est un des plus dangereux artifices du démon, dit saint Jean Climaque. Sous prétexte de confessions, d'instructions, de conseils, il s'engendre une familiarité qui gâte tout le bien qu'on aurait fait et perd le confesseur et la pénitente. Le concile de Tours défend d'aller chez elles, d'y aller seul et sans la permission de l'évêque ou du supérieur. Le concile de Cologne défend de confesser des femmes avant le lever et après le coucher du soleil, ailleurs que dans un lieu public et éclairé, devant tout le monde ; qu'il ne les regarde jamais en face; qu'il ait toujours les yeux baissés; que les femmes soient modestement couvertes et voilées, etc., sous peine d'excommunication et d'un jeûne de trois jours au pain et à l'eau. On ne finirait point s'il fallait rapporter toutes les précautions que les conciles, les statuts synodaux de tous les diocèses, les bulles des papes ont prises ; c'est qu'en effet le danger est très-grand, et qu'on ne saurait trop veiller sur soi-même pour ne pas se perdre et perdre ou laisser perdre les âmes qui viennent à nous.

DISCOURS IX

SUR L'AUMÔNE DES ECCLÉSIASTIQUES

Dedit Jesus discipulis panes, discipuli autem dederant turbis. (*Matth.*, XIV, 19.)

Jésus donnait le pain à ses disciples, et ses disciples le distribuaient au peuple.

Est-ce donc pour enrichir ses disciples, pour nourrir leurs passions et leur faste, que le Sauveur du monde multiplie le pain et prodigue les miracles? Non; c'est uniquement pour le donner aux pauvres. Ils n'en sont que les distributeurs et les économes. Les richesses ne doivent que passer par leurs mains pour les répandre dans les mains de la multitude : *Dedit discipulis, discipuli autem turbis.* Ce n'est pas tout ; il les regarde comme personnellement chargés de les nourrir, et ceux-ci ne s'en défendent point. Touché de compassion, il lève les yeux sur ce peuple et songe à ses besoins pressants ; et, s'adressant aux apôtres pour éprouver leur charité : Il faut, leur dit-il, donner à manger à tout le monde. Où trouverons-nous assez de pain? *Unde ememus panes ut manducent hi?* (*Joan.*, VI, 5.) Les apôtres, trop accoutumés à la charité pour trouver la proposition extraordinaire, se retranchent sur leur impuissance et lui proposent des expédients. Deux cents deniers de pain ne suffiront pas pour les rassasier tous : *Ducentorum denariorum panes non sufficient.* (*Ibid.*, 7.) Vous n'avez d'autre parti à prendre que de les congédier, et qu'ils aillent dans les villages voisins chercher de quoi vivre : *Dimitte eos, ut euntes in castella emant.* (*Matth.*, XIV, 15.)

Quoi donc! votre charité se trouve épui-

sée? C'est à vous, reprend le Sauveur, à les nourrir, la charité de mes disciples ne conteste pas; pourquoi voulez-vous les renvoyer? vous devez pourvoir à leurs besoins et chercher à les nourrir: *Non habent necesse ire, date vos illis manducare.* (*Matth.*, XIV, 16.) Ces ordres ne les étonnent pas, les plus grandes charités ne leur sont pas nouvelles; ils se concertent entre eux pour les exécuter : Allons, disent-ils, leur acheter du pain au premier village ; *Euntes emamus panes, et dabimus eis.* En attendant, voici un enfant qui a cinq pains et deux poissons. C'est bien peu de chose pour tant de monde, donnons-leur toujours le peu que nous avons : *Ecce puer hic quinque panes tenet et duos pisces.* (*Ibid.*, 17.)

Prêtres du Seigneur, l'entendez-vous bien? Ce n'est pas à des laïques que le Seigneur s'adresse; il semble oublier qu'ils sont obligés à l'aumône, et qu'ils peuvent lui donner du secours pour ne penser qu'à ses disciples. Ne nous reposons pas sur d'autres, c'est à nous à y pourvoir; le laisserions-nous sans ressource? Quelque nombreuse que soit la troupe, c'est à vous, prêtres, à les nourrir : *Date vos illis manducare.* (*Ibid.*) Ne vous déchargez pas même de la distribution sur des mains étrangères; faites-les asseoir et s'arranger. Veillez au bon ordre, et distribuez-leur vous-mêmes ce que vous recevez de ma main. Allez ramasser les restes, remplissez-en des corbeilles, gardez quelque chose pour le besoin et ne laissez rien perdre. Rien dans la charité n'est trop bas, rien n'est trop pénible pour un apôtre : *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant.* (*Marc.*, VIII, 8.)

En effet, la charité pour les pauvres, si recommandée à tous les fidèles, est d'une obligation encore plus étroite pour le clergé. Le prêtre est l'homme de Dieu et l'homme du peuple; l'homme de Dieu, vengeur de la Providence, et instrument de ses bontés; l'homme du peuple, consolateur dans ses peines, ressource dans ses besoins. L'Eglise, dans son ordination, acquiert un pasteur et un maître, la charité un zélateur et un père, les pécheurs un médecin, les pauvres un économe, les justes un directeur, les misérables un ami, le ciel un ministre, la terre un avocat. Sentez la noblesse, sentez l'étendue de votre ministère : toutes vos fonctions ne sont que des exercices de charité par l'ordre de Dieu.

Cette obligation porte sur deux principes: la nature des biens ecclésiastiques dont ils jouissent par leurs bénéfices, biens essentiellement destinés à la charité; la nature des emplois dont ils sont chargés par leurs ordres, emplois essentiellement dévoués à la charité. Le possesseur des biens de l'Eglise, n'eût-il aucun caractère, il ne pourrait en conscience les détourner à d'autres usages que le soulagement des pauvres. Un prêtre, n'eût-il que des biens de patrimoine, ou légitimement acquis par ses travaux, le seul caractère de prêtre donnerait aux pauvres sur toutes ses possessions des titres incontestables. Développons ces deux idées; voyons à quelle charité nous engage le caractère de notre état et la nature de nos biens.

Le sacerdoce et l'aumône, un ministre des autels et un père des misérables, les trésors spirituels dont on lui confie la dispensation, et la distribution qu'il doit faire de ses propres biens, ont des rapports si marqués et une liaison si étroite, qu'on peut regarder sa consécration au ministère comme une consécration de sa personne et de ses biens à la charité. Ses pouvoirs et ses exercices, comme des leçons et des modèles de charité, tout est marqué de ce sceau divin, tout est destiné à ce saint usage. On lui abandonne tout le sanctuaire, il doit s'y livrer tout entier. En effet, d'un côté vous disposez en maître des biens célestes, pourriez-vous refuser des biens périssables? vous distribuez ceux-là avec profusion, pouvez-vous être avare dans la distribution de ceux-ci? d'un autre côté, vous consacrez votre propre personne, faites-vous plus de cas de votre argent? vous promettez vos services, disputeriez-vous vos bienfaits? vous acceptez la qualité de père, oublieriez-vous vos enfants? Les grandes fonctions dont on vous charge, et les intentions qui vous y mènent, ce que vous venez y offrir, et ce qu'on remet à votre sagesse, tout est un modèle, tout est un motif, tout est une obligation à l'aumône.

Je ne sais qu'admirer davantage, dans la miséricordieuse libéralité dont vous êtes les ministres, ou *le prix du trésor*, ou la *profusion avec laquelle on le donne*, ou le *peu qu'on exige* pour le donner. La parole, les mérites, le corps d'un Dieu, voilà les richesses inestimables dont la distribution fut remise à vos soins. Grands et petits, pécheurs et justes, fidèles et infidèles, tout le monde est l'objet de votre sollicitude. Prodiguez-leur à pleines mains, rien ne doit en arrêter l'abondance. Quelque légère pénitence, une sincère contrition, la fidèle observation de la loi, peut-on imposer des conditions plus favorables, et ouvrir un plus beau champ à votre générosité? Vous êtes, si l'on peut employer ce terme, les aumôniers du Seigneur pour le spirituel, c'est-à-dire que vous êtes chargés de ses aumônes spirituelles. Tel qu'un prince pieux qui ouvre ses trésors à un homme charitable, pour en faire part aux pauvres par ses mains, lui laisse une autorité absolue, et une liberté sans bornes pour les usages que son zèle lui pourra suggérer, tel le Seigneur se repose sur vous de tout ce qu'il a de plus cher. Dans les respectables pouvoirs dont il vous charge, il vous fournit de quoi faire des aumônes infinies, il fournit à toutes vos distributions, il excite même votre zèle à les faire sans réserve. Prodigues des biens éternels, et avares des biens terrestres, pourriez-vous donc, plus attentifs à ce que vous possédez qu'à ce qui appartient à Dieu, retenir l'un en prodiguant l'autre, préférer de légères sommes à des mérites infinis,

fermer votre maison et votre bourse, quand vous ouvrez le sanctuaire et le ciel.

1° Le prix du trésor, cette divine parole, dont le prix inestimable surpasse celui de l'or et de l'argent, cette divine parole qui brise les cèdres, ramollit les rochers, éclaire l'infidèle, convertit le pécheur et a changé la face du monde; cette foi divine qui guide nos pas chancelants, ouvre nos yeux à la lumière dans la plus sombre nuit, et nous élève à la connaissance des plus profonds mystères; cette sagesse divine que toute la sagesse humaine ne peut jamais atteindre, et dont les principes éternels mettent tout dans un si bel ordre, à qui fut confiée la clef de ces trésors divins, par qui se fait entendre cette parole, par qui s'enseigne cette foi, par qui s'annonce cette sagesse? C'est à vous que fut donnée la clef de la science, c'est sur vous que s'est répandu l'esprit de Dieu, c'est vous qui devez enseigner les nations, c'est avec vous que le Seigneur doit être jusqu'à la consommation des siècles, vous êtes les pierres vivantes de cette Eglise sainte, colonne de la vérité, contre qui les portes de l'enfer feraient de vains efforts; c'est à vous à garder, à ouvrir, à fermer l'arche qui renferme les tables de la loi.

Vous êtes les distributeurs des mérites infinis de Jésus-Christ dans les sacrements. La piscine du baptême nous donne la vie; l'Esprit-Saint, dans la confirmation, nous prépare à toutes les attaques de l'ennemi; la pénitence efface toutes les taches des pécheurs; là un secours particulier soutient le chrétien dans ses derniers moments, ici la légitime union de l'homme et de la femme perpétue la piété dans les familles. Voilà vos trésors, ministres évangéliques; vous acquittez des débiteurs, vous guérissez des malades, vous fortifiez des faibles, vous sanctifiez les pécheurs. Charité inestimable, les secours temporels en approchent-ils? Qu'on ne nous vante plus tant les princes pieux qui ont donné pour les pauvres jusqu'à leur diadème, ces grands évêques qui ont fait fondre pour eux jusqu'aux vases sacrés; qu'on n'admire plus tant ces grands édifices, ces remèdes exquis, achetés à grands frais. Charité héroïque, êtes-vous comparable à celle d'un Dieu qui donne ses mérites même, qui nous rachète au prix de sa vie, qui fait pour nos blessures un baume de son sang? Aumône divine, céleste charité, non, disait saint Paul, vous n'avez pas été achetée à un prix corruptible, mais au prix infini du sang de Jésus-Christ. Voilà les richesses que vous répandez, voilà les grâces dont vous êtes le canal. Jamais favori, jamais ministre, jamais monarque, ont-ils tant de bienfaits à distribuer? *Non corruptibilibus argento et auro.* (I *Petr.*, I, 18.)

Enfin, le corps même et le sang de Jésus-Christ vous le donnez à manger et à boire. Trésor ineffable de la divinité, corps adorable, sang précieux, ce serait affaiblir l'idée que nous devons avoir de votre prix infini, que de vouloir l'expliquer par nos paroles. Victime sainte, que nous avons entre les mains, que nous distribuons au peuple, froment des élus qui rassasiez les fidèles, vin délicieux qui faites germer les vierges, manne miraculeuse qui présentez tous les goûts, abrégé des merveilles du Seigneur, vous voulez bien vous livrer vous-même. Ainsi une tendre mère nourrit ses enfants de son lait. Ainsi les premiers siècles virent un illustre évêque (saint Paulin) dans les fers à la place d'un pauvre captif qu'il avait racheté en se vendant lui-même. Ainsi les derniers siècles ont admiré un grand fondateur d'un ordre religieux destiné au rachat des chrétiens (saint Pierre Nolasque), étonnant les barbares à qui il se livrait en ôtage pour le prisonnier dont il voulait briser les chaînes. O charité qui ne s'épargne point elle-même! nous vous possédons, nous vous distribuons aux autres, et jamais nous n'entrons mieux dans vos vues qu'en vous distribuant. La charité la plus libérale parmi les hommes se borne souvent à quelque misérable superflu dont on ne sait plus que faire. Ce qu'on a de précieux, toujours mis en réserve, est rarement la matière de la charité. Vous ne connaissez pas ces bornes, charité divine, et tous les jours dépositaire, distributrice de votre personne sacrée, nous voyons que vous ne savez vous rien réserver : *Scipsum obtulit.*

Ainsi les biens éternels, la possession de Dieu sont la matière de vos largesses. Heureux ministres, vous y conduisez par vos sages avis, vous en aplanissez les routes par votre zèle, vous en ouvrez les portes par votre autorité, l'onction de vos paroles en adoucit la rigueur, la force de votre secours en aplanit les obstacles. Arbitres en quelque sorte de l'éternité, vos irréfragables arrêts, en ouvrant ou fermant l'enfer, selon que le pécheur, docile à vos ordres, mérite l'amnistie par sa contrition, ou par sa désobéissance demeure victime du tyran dont le péché le rendit esclave, vous faites sur les âmes ce que la charité ordinaire fait sur les corps, vous les nourrissez du pain des anges, vous les guérissez par un remède divin, vous les habillez de la robe de l'innocence, vous servez de père à des orphelins, de tuteur à des pupilles, d'avocat à des prévenus, que ne faites-vous sur les corps ce que vous avez déjà fait sur les âmes? Soulagez les malades, délivrez le captif, portez le faible, enrichissez l'indigent. Distributeur de tant de richesses étrangères, ne sauriez-vous rien donner du vôtre? Vous devez être comme familiarisé avec la magnificence, naturalisé avec la charité; n'en prendrez-vous jamais pour vous-même l'heureuse habitude? La charité doit vous être si naturelle que vous soyez en quelque sorte heureusement trahi par des profusions comme involontaires, à peine inaperçues, rougissant de donner si peu du vôtre, après avoir si prodigieusement distribué des biens étrangers, des biens sans prix.

2° Abondance de distribution. Votre généreuse libéralité, déjà si pleinement satisfaite

par le prix de ce que vous avez droit de répandre, n'a pas moins de liberté de se donner un noble essor, sans craindre dans l'exécution, ni des bornes bien étroites, ni des lois bien gênantes. Quel nouveau degré de miséricorde! donner sans mesure, donner à tout le monde, donner pour rien un bien inestimable ; *Venite, emite absque argento.* (*Isa.*, LV, 1.)

Dieu connaît-il ces odieuses et le plus souvent injustes acceptions de personnes, qui décident ordinairement des libéralités des hommes? Non, ce n'est ni la chair ni le sang que Dieu écoute, ce n'est ni la naissance ni la dignité qui ouvrent son cœur, ce n'est ni la science ni les talents qui gagnent son suffrage. Parole sainte, semblable au soleil qui répand sa lumière sur l'horizon, vous éclairez l'enfant aussi bien que le vieillard, l'esclave aussi bien que le prince, vos rayons frappent les yeux du vermisseau, comme ceux de l'aigle. Fontaine sacrée des mérites du Sauveur, vous coulez pour tous. Pluie céleste, vous tombez sur les champs de tous; votre fraîcheur ranime l'herbe naissante que l'on foule aux pieds, comme le grand arbre qui nous couvre de son ombre; vous faites germer la petite graine de sénevé et mûrir le fruit le plus exquis. Manne divine qui tous les jours, comme la rosée, venez couvrir nos autels, Moïse et Aaron ont-ils seuls le droit de vous ramasser? le moindre Israélite ne vous trouve pas moins autour de sa tente, et n'est pas moins à portée de se nourrir, jusque dans le désert, de votre délicieuse substance. Cette abondante charité est-elle, ministres des autels, l'image de la vôtre? Ainsi vous vous devez tout à tous, pour les nourrir, pour les gagner tous. Dieu pardonnerait-il l'avarice à accumuler, la négligence à travailler, la paresse à instruire, l'indifférence à corriger? La charité et le zèle marchent d'un pas égal. Non, vous n'êtes pas zélés si vous n'êtes compatissants.

Si je vois dans toutes les mains les livres sacrés qui renferment les oracles de la vérité, dans tous les tribunaux le prix adorable qui rachète toutes nos fautes, dans tous les temples le corps auguste qui nourrit nos âmes, je vois de même que tous les temps sont propres à ses libéralités. Elles ne sont pas moins éternelles qu'immenses. Sources salutaires, vous coulez toujours ; chair divine, vous vous reproduisez à tous les instants ; parole sainte, vous vous faites entendre sans cesse ; vous ne connaissez pas des moments de réserve, tous les jours sont aussi sereins ; vous ne connaissez pas des bornes à vos audiences, elles sont toutes aussi favorables. Vous le savez, ministres sacrés, ces yeux paternels sont ouverts à toutes les heures, à toutes les heures ces oreilles divines sont attentives, à toutes les heures ces mains bienfaisantes sont chargées de grâces. Vous pouvez à toute heure introduire jusqu'au pied du trône ceux dont votre charité embrasse les intérêts; la répétition ne dégoûte point, la longueur ne fatigue point, la profusion n'appauvrit point; c'est une miséricorde toujours ancienne et toujours nouvelle, une ressource toujours pleine et toujours féconde, des fruits toujours mûrs et toujours naissants. Que la terre, pour porter les siens, attende une saison favorable; que, tantôt courbé sous le poids, l'arbre nous offre ses richesses, et tantôt dépouillé par les frimas, il gémisse de la rigueur de l'hiver, les fruits de la grâce, toujours dans une parfaite maturité, sont comme ceux de l'*Apocalypse*, qui viennent douze fois l'année Que n'est-elle aussi féconde et aussi constante, votre charité, ministres du Dieu de miséricorde; que n'êtes-vous toujours également bienfaisants, également accessibles, que ne marquez-vous tous vos pas par des bienfaits, tous vos moments par des largesses?

Ce n'est pas assez de souscrire à tous les désirs de votre bon cœur, Dieu semble se défier de votre générosité et vouloir piquer votre zèle par les plus vives instances, afin de ne pas laisser ses grâces inutiles. Allez annoncer partout la divine loi, ne la laissez ignorer à personne : *Docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Que tous les peuples instruits par votre bouche fassent retentir mes louanges ; invitez les pécheurs à la pénitence ; offrez-leur la plus parfaite réconciliation, plongez-les dans la piscine sacrée, courez après la brebis qui s'égare, cherchez la dragme perdue, appelez tout le monde à ma table, allez dans les rues, dans les places publiques, dans les grands chemins, le long des haies ; ramenez tout ce que vous trouverez, engagez, forcez d'entrer au festin que j'ai préparé : *Compelle intrare.* (*Luc.*, XIV, 23.) Voyez les campagnes, elles sont déjà blanches, et n'attendent que la faux du moissonneur. Ah! que la moisson serait abondante si le nombre des ouvriers répondait à son abondance! Priez donc le maître de la moisson d'en envoyer pour la recueillir. Travaillez au salut des âmes ; c'est une loi pour vous. Quel compte ne rendrez-vous pas de vos talents! vous payerez âme pour âme, et je vous redemanderai le sang que vous aurez laissé perdre, fallût-il aux dépens de vos jours acheter le salut de vos frères, trop heureux de porter la charité jusqu'à un excès qui en fait l'héroïsme. Dieu impose aux fidèles la loi de la déférence, à vous celle du travail. Voilà la nécessité, voilà la règle de l'aumône. La volonté du Seigneur est-elle douteuse? Charité sans bornes par tout, craindrait-il la profusion d'un bien frivole, dont la profusion seule fait le prix, quand dans les biens spirituels il semble ne craindre que l'économie?

3° Facilité de conditions. Combien sont aisées celles qu'il exige pour obtenir ses faveurs! Ne peut-il pas dire avec le prophète, venez acheter à peu de frais le vin et le lait? Mais non, vous ne l'achèterez pas, je n'exige point de retour, je le donne pour rien : *Emite absque argento.* (*Isa.*, LV, 1.) La contrition du cœur, la confession de la bouche obtient grâce pour le pécheur;

un peu de docilité pour ma parole dévoile aux fidèles les plus grands mystères ; la pureté du cœur, un sincère amour, ouvre la salle du festin et fait manger le veau gras. Que ce joug est doux ! que ce fardeau est léger ! Fut-il jamais de maître plus facile, plus miséricordieux, plus magnifique? Loin de se refuser, il presse qu'on le reçoive. Pardonnez, à son exemple, des péchés sans nombre, recevez la Madeleine, parce qu'elle a beaucoup aimé; accordez tout à la Chananéenne, parce qu'elle a beaucoup prié; accueillez l'enfant prodigue, parce qu'il revient à vous; donnez de l'eau à la Samaritaine, parce qu'elle en vient puiser. Ne soyez ni moins ardent ni moins facile à répandre vos aumônes, ne refusez personne, ne différez jamais, ne vous lassez pas, ne vous découragez pas. Cherchez même les pauvres, déterrez les malades, devinez les besoins, offrez les secours, forcez à les prendre, adoucissez-en la honte et dissimulez-en le principe.

L'exemple de Jésus-Christ est-il équivoque, et vous laisse-t-il quelque excuse? a-t-il épargné quelque chose pour le salut des hommes? Les campagnes de la Judée ont été arrosées de ses sueurs, les montagnes ont retenti de ses prédications, les déserts ont été témoins de ses miracles, le Calvaire fut arrosé de son sang. Terre, vous avez frémi d'horreur et de reconnaissance. Les fontaines précieuses qui ont coulé sur vous, et qui ne cessent encore d'empourprer nos autels, ce corps adorable qui vous fut livré, et qui tous les jours encore devient notre victime, tels sont les excès d'une charité aussi durable que le monde, qui donne en aumône sa propre personne. Qu'ainsi se répandent vos largesses, que les campagnes retentissent des bénédictions que donnera le pauvre secouru. Laissez partout des traces de vos bontés. Qu'on dise de vous comme du Sauveur, il a passé faisant du bien partout et soulageant tout le monde : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* (*Act.*, X, 38.) Que vos fontaines, selon l'avis du Sage, coulent pour tous, sans se refuser à personne; que les places publiques en soient inondées, que tout le monde boive de vos eaux : *Deriventur fontes tui foras et in plateis aquas divide.* (*Prov.*, V, 16.)

Tout le monde attend de vous cette abondante, cette facile charité. Pourquoi confie-t-on à l'Eglise toutes les fondations qui se font en faveur des pauvres? pourquoi les évêques dans leurs diocèses, les curés dans leurs paroisses sont-ils administrateurs-nés de tous les hôpitaux? pourquoi toutes les assemblées de charité ont-elles quelque ecclésiastique à leur tête? Il faut qu'on soit bien persuadé dans le monde que le soin des pauvres est le véritable apanage du clergé, que la bonté de leur cœur, l'étendue de leur charité, l'exactitude de leur vigilance garantissent la sagesse de la distribution; qu'à l'exemple de celui dont ils tiennent la place, les ministres sont la ressource de tous les misérables: *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* (*Psal.*, X, 14.) Partage infiniment honorable, confirmé par les lois romaines, elles renvoyaient par devant les supérieurs ecclésiastiques, comme leurs véritables pères, toutes les causes des misérables : *Causas miserabilium personarum episcopali judicio portandas statuimus.* Borneriez-vous donc votre charité à être le distributeur des aumônes des autres? une sainte émulation ne vous ferait-elle jamais partager avec le prochain la gloire de la charité? tromperiez-vous ainsi l'espérance de tout le monde, qui vous regarde comme le père des pauvres?

J'en appelle à la glorieuse confiance des fidèles qui déposent dans votre sein leurs libéralités. Combien de fois au tribunal de la pénitence, combien de fois avant leur dernier soupir les avez-vous entendus demander vos lumières, et recourir à votre zèle, vous en confier même l'exécution! Heureux, si par un sage refus vous avez su conserver vos mains nettes, heureux, si par une distribution exacte et bien attestée, et des restitutions et des aumônes, vous avez su ne pas alarmer la confiance publique et ne pas rendre vos confrères suspects ! D'où viennent les richesses accordées à l'Eglise, le nombre des fondations pieuses qui soumettent tout à leurs soins, si l'on n'eût cru trouver dans ses ministres les plus fidèles dépositaires de la charité, les plus incorruptibles exécuteurs de la distribution, dont le caractère même annonçât la fidélité et le zèle? Aucun de ces dépôts, aucune de ces précautions qui ne vous ramène à un devoir qu'elle suppose, qui ne rappelle un esprit qu'elle présume, qui ne vous impose une exactitude qu'elle attend, et qui, à même temps, ne donne des modèles, des leçons, des motifs; aucune des sommes que la charité fait passer par vos mains qui, d'une voix touchante ne plaide la cause des pauvres.

En effet, qui peut-être mieux instruit de leurs besoins que vous? Vous devez en savoir le nombre, en pénétrer les malheurs, en prévoir les dangers. Le ministère vous ouvre tous les cœurs, la confiance vous dévoile tous les secrets, les fonctions sacrées vous appellent dans toutes les maisons. C'est là que vous verrez de près tout l'excès de la misère humaine; la honte arrête souvent les plus malheureux, on n'ose laisser entrevoir au monde des malheurs qui souvent n'attirent que son mépris; on dévore en secret ce qu'on ne découvrirait qu'à pure perte. Mais on ne craint rien en vous le révélant; votre piété, votre caractère rassurent sur tout. Combien de fois est-on venu décharger dans votre sein l'amertume d'un cœur affligé! que de larmes ont coulé à vos pieds! Que de soupirs ont frappé vos oreilles! La douleur vous a fait les plus vifs portraits; pourriez-vous retenir vos larmes? Ah! comment pourriez-vous retenir vos libéralités?

Si vous êtes chargé de quelque troupeau particulier, le soin des pauvres est une de

vos premières et plus importantes fonctions. Vos registres doivent être chargés de leurs noms, vous devez en savoir exactement la demeure et le nombre. Ils sont tous vos enfants; prenez pour eux des entrailles de père, des sentiments de Sauveur. Combien de fois les fonctions du ministère ont mis sous vos yeux ce touchant spectacle, en visitant les malades, en administrant les sacrements? Votre cœur a-t-il pu se refuser à la compassion des maux dont vous étiez témoin, et ne pas mêler quelquefois vos larmes à celles qui vous inondaient! Avez-vous oublié ces orphelins abandonnés, ces enfants exposés, ces veuves désolées, ces malades à l'extrémité, ces filles sur le bord du précipice? Avez-vous pénétré sans émotion dans ces cabanes, où l'ordure et le fumier vous laissaient à peine trouver une place pour reposer le sacré viatique que vous leur apportiez, où à peine en les exhortant, vous pouviez soutenir l'odeur et les sanglots qui remplissaient ces tristes lieux? Mais outre ce que la confiance a pu vous découvrir des maux extérieurs de la pauvreté, vous laisse-t-elle ignorer les tristes effets qu'elle produit dans l'âme? Ces imprécations, ces murmures, ces désespoirs, ces blasphèmes, ces crimes, ces injustices n'ont-ils jamais été l'objet de votre zèle, et la matière de vos gémissements? Que ne sont-ils quelquefois l'objet de votre charité? Que ne faites-vous quelquefois succéder les secours aux paroles, les aumônes aux exhortations? Votre zèle serait bien plus efficace, puisque vous en arrêteriez le progrès et en tariricz la source.

Vos discours en seraient incomparablement mieux reçus. Rien ne favorise plus les succès du ministère que de préparer les voies par la charité. Un cœur gagné par des largesses écoute avec plaisir, obéit avec docilité; les bienfaits l'attachent par les plus doux liens. On se croit obligé par reconnaissance à écouter avec respect un oracle bienfaisant dont les faveurs accompagnent la vérité. Les présents ouvrent une route dans les cœurs les plus barbares, séduisent les juges les plus intègres, adoucissent les ennemis les plus irrités. Pourquoi ne pas employer cet innocent artifice pour leur propre bien? C'est alors un père, un ami qui parle efficacement, parce que ses libéralités garantissent sa tendresse; on a droit de tout dire, on a acheté l'attention; on a droit de tout exiger, on a acheté l'obéissance. Il est même naturel de penser que l'attention en est plus libre, l'esprit plus ouvert, le cœur plus tranquille, lorsque par une aumône salutaire, débarrassé du besoin qui le presse, de la douleur qui l'accable, de la sollicitude qui l'inquiète, il peut être tout entier aux avis qu'on vient lui donner.

Au lieu que la dureté ferme la porte du cœur et aigrit contre le pasteur insensible, scandalise même, et fait perdre le fruit de ses exhortations. Avec quels yeux distraits et quel esprit indifférent regarde-t-on un prédicateur inutile, qui ne donne que des paroles sans y ajouter des secours réels! Plus pressé de la faim que touché de son éloquence, plus sensible à la douleur qu'encouragé par ses discours, on le laisse dire, et en secret, peut-être le maudit-on, surtout si on le sait d'ailleurs riche et voluptueux, ne manquant point des commodités de la vie. Il est aisé, dit-on, d'exhorter à la patience quand on n'a rien à souffrir; on parle aisément du jeûne quand on est bien rassasié. Commencez par nous soulager si vous voulez nous convertir. Vous aurez alors et sa confiance et sa tendresse, et sa soumission. La réputation même dispose tout à l'avance, la libéralité la fait brillante, l'avarice la rend odieuse. On pardonne même de grands défauts en faveur de l'aumône; la dureté éclipse même de grandes vertus. Quel obstacle ne met pas l'un! quelle facilité ne ménage pas l'autre!

Jésus-Christ se servait de cet innocent stratagème; il accompagnait ordinairement l'instruction de l'aumône, tantôt il rendait la santé aux malades, tantôt il multipliait les pains pour nourrir les pauvres: il consolait l'un, il visitait l'autre; il mêlait les bienfaits aux leçons. Par là, le peuple charmé voulait le faire roi, et disait que personne ne parlait comme lui. Ainsi ses disciples étayaient le zèle par la charité; ils partageaient les emplois, ils se réservaient la prière et la parole; mais ils chargeaient les diacres de distribuer les aumônes, et donnaient leurs ordres pour les faire distribuer à propos. Saint Paul, au milieu des fonctions de l'apostolat, trouve le moyen de faire des quêtes considérables; il n'écrit pas moins pour instruire que pour réveiller la charité; il entreprend un long voyage pour apporter lui-même les sommes qu'il avait ramassées. L'homme est composé d'esprit et de corps, on ne gagne point l'un sans l'autre.

Ne devez-vous pas même exhorter les peuples à la charité, leur expliquer leurs devoirs et les engager à les mettre en pratique? saint Chrysostome, cet avocat infatigable des pauvres, ne cessait, dans ses sermons, de parler pour eux. Allez, excitez, réveillez la charité des fidèles, sollicitez les faveurs des grands, l'équité des juges, la pitié des adversaires, devenez l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le bâton du vieillard. Vous êtes même souvent obligés d'imposer, dans le tribunal, des aumônes en pénitence et d'examiner de près si l'on remplit ce devoir. Mais comment oser tenir ce langage, comment solliciter des charités étrangères, comment en imposer la loi, si vous-mêmes ne la pratiquez? Votre dureté démentira vos paroles, votre indifférence affaiblira vos sollicitations, votre avarice confondra vos arrêts. Commencez à parler par vos largesses, à commander par vos libéralités, et vous verrez la docilité pour votre doctrine, la soumission pour vos volontés être le fruit de votre charité. De tous les exemples, le plus touchant est celui de la charité; on est engagé, comme par

honneur, à ne pas se laisser vaincre. La compassion réveille d'autant plus que le secours qu'on voit donner au prochain fait mieux sentir son besoin présent, et ce qu'on voit donner par d'autres, en le soulageant déjà en partie, semble nous décharger d'autant. Il est plus aisé d'accorder le peu qui reste à faire; un petit effort achève de le soulager, au lieu qu'on redoute davantage un poids que personne ne partage avec nous. Au contraire, de tous les scandales il n'en est pas de plus frappant que la dureté. On la condamne dans les laïques; l'excuserait-on dans le clergé? Les chrétiens doivent l'emporter sur les pharisiens par l'aumône: le prêtre, par l'aumône, doit l'emporter sur le chrétien : *Nisi abundaverit.* (*Matth.*, V, 20.)

La nature et la destination des biens ecclésiastiques, nouvelle raison de les employer en aumônes. Telle est l'intention du fondateur qui les a donnés, et l'objet pour lequel il les a donnés. Qu'est-ce qu'un bénéfice? Est-ce un patrimoine de famille, un héritage obtenu par succession, une fortune acquise par le travail ou le commerce, en un mot, un bien qui nous appartienne, dont on ait la pleine propriété et la libre disposition? Non, c'est le patrimoine des pauvres, une véritable aumône, le bien de l'Eglise, un don fait à Dieu. Pour éviter une infinité de procès qu'on verrait tous les jours sur la distinction des biens ecclésiastiques d'avec les biens profanes dans la succession des bénéficiers, si on suivait à la rigueur les Canons, qui veulent qu'on rende les biens patrimoniaux aux héritiers, et les biens ecclésiastiques à l'Eglise, distinction le plus souvent impossible. La jurisprudence française regarde le bénéficier comme propriétaire et maître de tous ses biens sans entrer dans les obligations de conscience, sur lesquelles il rendra compte à Dieu, au jugement duquel on l'abandonne.

Quoi qu'il en soit, les fondateurs n'ont voulu que fournir à l'entretien honnête des ministres: celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel (I *Cor.*, IX, 13); mais cet honnête entretien prélevé, tout le reste appartient aux pauvres. Dans les vues du fondateur cette donation est une vraie consécration à Dieu, qui en fait un bien sacré auquel il n'est pas permis de toucher. Saint Bernard, par cette raison, appelle larcin et sacrilége le mauvais usage des biens de l'Eglise; larcin, parce que c'est enlever le bien des pauvres, sacrilége; parce que c'est profaner le bien de Dieu, c'est-à-dire ce qui a été offert et consacré à Dieu.

PANEGYRIQUES.

PANEGYRIQUE I.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Amicus sponsi. (*Joan.*, III, 19.)

Je suis l'ami de l'époux.

Cet éloge que saint Jean-Baptiste a fait de lui-même, le seul qui ait échappé à son humilité, et qui donne de lui une si grande idée, ne doit avoir rien de suspect; son amour pour Dieu le lui arrache comme malgré lui, dans une occasion où il cherche le plus à s'humilier. *Y pensez-vous*, lui disaient ses disciples, *vous souffrez que cet homme à qui vous avez rendu un si glorieux témoignage, abusant d'un crédit qu'il ne tient que de vous, se fasse à votre préjudice, reconnaître pour le Messie. — Eh! quoi* répond saint Jean, *oubliez-vous l'étendue et la sincérité de ce témoignage? Pensez-vous que je n'aie voulu lui donner qu'un frivole éloge? C'est le Messie en effet, il mérite seul tous nos hommages; je ne suis jamais plus heureux que quand je le vois reconnu et adoré.* L'ami de l'époux se réjouit d'entendre sa voix. *Amicus sponsi gaudio gaudet propter vocem sponsi.*

Ce panégyrique est complet, l'amour est le juste arbitre du mérite. Aimer Dieu, c'est la vertu, en être l'ami, c'en est le gage. La vertu seule peut aimer, la seule vertu peut être aimée. Les faveurs célestes ne laissent rien à ajouter au mérite, ou à désirer à la félicité. Etre favori du ciel, c'est mériter de l'être, et qui le mérite l'est sûrement. Deux saints ont mérité ce titre par excellence: Jean l'évangéliste fut le disciple bien-aimé, Jean-Baptiste l'ami de l'Epoux; quelle vaste matière d'éloge, dont ils nous ont donné l'un et l'autre l'idée! Nous ne prétendons pas faire ici de comparaison. Rien n'égale parmi les hommes, celui que la vérité déclare le plus grand de tous; nous ne voulons que justifier le portrait que le saint Précurseur a tracé de lui-même.

Deux choses forment l'amitié, la ressemblance et les services; elles ont formé celle de Jésus et de Jean. La ressemblance lie les cœurs, on se voit avec plaisir dans un autre soi-même. Les services donnent un titre à la reconnaissance, on s'acquitte par un retour d'amitié. Oserons-nous dire que Jean-Baptiste, par ses vertus, fut la plus vive image de son Dieu, et qu'il lui rendit les plus grands services dans l'auguste emploi qui lui fut confié. Deux titres sur les tendres sentiments dont Dieu l'honore: ce seront les deux parties de ce discours.

Est-ce à nous, grand saint, à faire votre éloge, après qu'un Dieu même vous a cano-

nisé? Non sans doute, nous ne ferons que répéter ses paroles. Illustre prédicateur, éclairez nos ténèbres, secourez ceux qui, quoique infiniment au-dessous de vous, sont chargés, comme vous, d'être la voix du Seigneur : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* (*Luc.*, I, 79.) Vierge sainte, qui procurâtes à cet heureux précurseur la grâce inestimable de la sanctification, dans le sein de sa mère, apprenez-nous et obtenez-nous la grâce d'apprendre aux hommes les merveilles, que par vous le Seigneur opéra dans son favori. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas dans la vie de saint Jean qu'on cherche ces traits éclatants qui fixent l'attention du monde, et se transmettent à la postérité; qui caractérisent le héros, et donnent droit de trouver dans l'homme quelque ressemblance avec Dieu. Passant du berceau dans le désert, y demeurant enseveli toute sa vie, ne paraissant sur la fin de ses jours que comme un rapide éclair; enfin mourant dans les ténèbres d'un cachot, ce grand saint ne présente que des vertus obscures, qu'on présume, qu'on devine plus qu'on ne les croit. Si son austérité, si son martyre le distinguent de bien d'autres saints, du moins l'une le confond dans la foule des anachorètes, l'autre dans la foule des martyrs, dont plusieurs semblent avoir fait et souffert plus que lui. On cherche ces prodiges dont tout parle, et on ne souscrit enfin que par déférence à cette préférence étonnante que Dieu lui donne sur le reste des hommes; mais à en juger par les lumières de la foi, que cette obscurité est touchante, qu'elle est admirable, qu'il faut être saint pour savoir cacher la plus haute vertu et en craindre la perte! Qu'on est grand quand on sait ne pas l'être, et qu'on veut même être petit par choix? C'est alors qu'on l'est véritablement, non devant les hommes incapables de juger du vrai mérite, mais devant Dieu, qui seul en connaît le vrai prix : *Erit magnus coram Domino.* (*Luc.*, I, 15.)

Saint Jean fut grand dans le sein de sa mère, il fut grand dans le désert, il le fut sur les bords du Jourdain; il le fut à la cour, il le fut dans la prison où il mourut; dans tous les états de sa vie, ce fut le plus grand des enfants des hommes, le plus semblable à Dieu : *Non surrexit major.*

1° Saint Jean fut grand avant que de naître : qui oserait canoniser l'homme avant sa naissance, et même dans les premiers temps de sa vie? N'y aurait-il pas même de la témérité de le faire avant sa mort : *Lauda post mortem.* (*Eccli.*, XI, 30.) Ses commencements sont si imparfaits et si faibles, le vice et la vertu règnent si souvent tour à tour dans sa jeunesse, ses dernières années sont mêlées de tant de défauts, la mort même laisse de si épais nuages. Qui oserait hasarder prématurément des éloges si peu mérités, et dont on peut devenir tout à fait indigne. Un enfant est un édifice dont on jette les fondements, y mettra-t-on le comble? C'est un arbre qu'on plante, c'est une terre qu'on ensemence; y cueillera-t-on des fruits? Non, dit le Sage, ne louez personne que les derniers moments n'aient mis le sceau à ses mérites : *Magnifica post consummationem.*

Nous ne risquons point de précipiter le panégyrique, en célébrant les premiers instants de la vie de saint Jean; les grâces dont il est déjà comblé, garantissent une sainteté si éminente. L'Eglise admirant ce prodige, solennise ce précieux moment : qu'on attende dans les autres saints, le jour qui les met en possession de la gloire, nous nous hâtons d'honorer celui que le Seigneur se hâte de sanctifier. Jésus en est le principe, Marie en est l'instrument; la voilà qui court cueillir les prémices de la grâce : *Abiit in montana cum festinatione.* (*Luc.*, I, 39.) Les autres hommes n'acquièrent les vertus que peu à peu, elles ne viennent qu'avec l'âge, elles en suivent les lenteurs, souvent même un âge avancé ne les a pas encore vues éclore; nous sommes des enfants à cent ans; mais saint Jean fut au nombre des saints avant que d'être au nombre des hommes, il fut dans le ciel avant que de paraître sur la terre, il fut rempli de l'esprit de Dieu avant que d'avoir reçu l'esprit de l'homme : *Ante recepit divinum quam humanum.* Son propre précurseur, disait saint Pierre Chrysologue, avant que d'être celui du Messie, il commence de vivre pour Dieu et de sentir sa divine présence avant que de se sentir lui-même, et de vivre par lui-même : *Semetipsum præcedens ante Christum prius cœpit vivere Deo, quam sibi, Christum sentire quam sentire seipsum.*

Heureux sein d'Elisabeth vous fûtes le berceau où ce nouveau Moïse, jusqu'alors exposé au malheur commun, échappa à la fureur des ondes, par les soins de la fille du roi; vous fûtes le temple auguste où se consacra ce nouveau Samuel, pour être le ministre du Très-Haut, et devenir un jour le conservateur du vrai David, dont il fit en quelque sorte l'inauguration sur les bords du Jourdain; vous fûtes le bain mystérieux où se conféra le premier et le plus parfait baptême de la loi nouvelle. *Replebitur Spiritu sancto ex utero matris suæ* (*Luc.*, I, 15); déjà digne de ses faveurs par une sanctification prématurée, par la grâce dont il est rempli, par la coopération la plus fidèle; déjà uni à son Sauveur, par l'innocence et la pureté, encore plus que par les liens du sang et de la nature, ces deux tendres amis se donnent sans se voir, les premiers gages et les marques les plus touchantes de leur amour. Le Seigneur s'engage à le combler de biens, saint Jean lui jure une fidélité éternelle; quelle joie pour lui, quel transport d'allégresse! les effets en furent sensibles, et sa mère s'en aperçut aussitôt : *exsultavit infans in utero meo.* (*Ibid.*, 44.)

Plusieurs mois de séjour dans la maison d'Elisabeth lui procurent, comme autrefois l'Arche à Obédédon, avec la présence de

son maître, une bénédiction abondante, qui l'élève dès lors à la plus haute sainteté, et lui en assure la possession. Disons de la sainte mère de Jean, comme le prophète le disait de Marie : une femme a porté un homme dans son sein : *Femina circumdabit virum.* (*Jerem.*, XXXI, 22.)

Il voit enfin le jour, cet enfant, ou plutôt cet homme, le plus grand des hommes ; sa naissance, comme celle du Sauveur, n'est pas moins accompagnée de miracles que l'avait été sa conception. Son père devenu muet depuis neuf mois, pour n'avoir pas voulu en croire à l'Ange qui lui promettait un fils, recouvre subitement la parole, et lui donne le nom mystérieux de Jean, c'est-à-dire, enfant de la grâce, que le ciel lui avait destiné, que l'ange lui avait apporté, qu'Elisabeth lui avait imposé. Le bruit de ces merveilles remplit la Judée, tout le peuple étonné, prévoyant pour cet enfant de prodiges l'avenir le plus merveilleux, s'écrie : Que pensez-vous que sera cet enfant : *Quis putas puer iste erit, non surrexit major?* (*Luc.* I, 66.)

2° Il fut grand dans le désert. A peine cet enfant admirable est-il accordé au monde, qu'il lui est enlevé ; à peine quittant les bras de sa mère commence-t-il à marcher d'un pied ferme, et à se nourrir d'un aliment solide, que l'esprit de Dieu le conduit dans le désert pour y conserver la grâce qu'il avait reçue, et travailler à sa propre sanctification, avant que de travailler à celle des autres, ou plutôt pour y être le prodige de son siècle, le prodige de tous les siècles. C'est là qu'il croissait en âge et en sagesse, et avançait à pas de géant, dans une carrière où dès sa naissance il devançait les hommes les plus consommés : *crescebat et confortabatur in deserto.* (*Luc.* II, 40.) Telle la Mère de Dieu s'était, dès l'âge de trois ans, consacrée dans le temple. Tel un Dieu lui-même, et dans les terres étrangères de l'Egypte, et dans la maison de Joseph pendant trente ans, et pendant quarante jours dans un désert, caché sous les voiles de l'humilité, commençait d'agir avant que d'enseigner, et nous apprenait à faire précéder les leçons par les exemples. *Cœpit Jesus facere et docere.* (*Act.*, I, 1.)

Annoncé par une foule de prodiges, destiné aux plus grandes choses, déjà célèbre dans toute la Judée, Jean pouvait se promettre et la plus haute sainteté, et la plus brillante réputation ; il connut tous ces avantages dans un âge où l'on ne connaît rien, et ce qui est encore plus rare, il en connut la vanité ; il les méprisa et il chercha dans l'asile sacré d'une obscurité volontaire, une gloire bien plus solide, et une vertu plus pure et plus assurée ; ses yeux, destinés à voir le Sauveur du monde, trouvaient tout le reste indigne d'eux ; la voix destinée à l'annoncer ne voulut s'employer qu'à chanter ses louanges, la main qui devait le baptiser devait être exempte des moindres souillures ; il est trop estimé des hommes pour ne pas redouter leur commerce ; cette lampe qui devait luire dans toute l'Eglise commence par être trente ans sous le boisseau ; il cherche dans les sombres retraites du désert, un asile à son innocence contre la flatteuse séduction des hommes et le dangereux poison de la volupté : *Ne levi saltem maculare vitam famine posses.* Oublié du monde, pourvu qu'il soit connu de Dieu ; c'est aux vertus communes à chercher dans de stériles applaudissements un appui à leur faiblesse, ou une récompense à leurs travaux. Qui ne cherche que Dieu n'a besoin que de lui ; celui à qui un Dieu ne suffit pas ne mérite pas de lui suffire, qu'il n'aspire pas à une amitié dont il fait assez peu de cas pour en vouloir de quelqu'autre.

Que fait-il donc dans le désert, cet homme extraordinaire, l'envoyé du Père, le Précurseur du Fils, l'organe du Saint-Esprit ? Cet homme qui est le terme de la loi ancienne, dont il exprime la sainteté et le commencement de la nouvelle, dont il recueille les prémices ? Jésus-Christ même faisait une pareille question : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert, vous qui chargés de crimes, tous les jours exposés à en commettre, trouvez la pénitence trop rude ? Est-ce un homme plongé dans les délices, livré à la mollesse, pétri de volupté, esclave de son corps, enivré de la grandeur et de la fortune ? C'est dans la cour des rois qu'il faut chercher ces idoles de chair et de sang. Le prophète, le nouvel Elie, dont la sainteté vous attire à peine boit et mange, à peine est habillé ; quelques sauterelles, du miel sauvage, une goutte d'eau font sa nourriture, un cilice de poil de chameau son habit ou plutôt son supplice continuel ; exposé à toutes les rigueurs des saisons, à toutes les horreurs de la solitude ; le désert est son palais, les bêtes sauvages font toute sa cour. Est-ce un roseau fragile qui tourne au moindre vent ? Tandis que les plus grands pécheurs ne peuvent soutenir l'idée de la mortification, trente années de la plus austère pénitence n'ont pu ralentir le courage d'un homme innocent, à qui la grâce de la sanctification avait rendu la vertu nécessaire, le péché véniel difficile, le mortel impossible.

Illustres habitants du désert, qui depuis la mort du Seigneur y avez transporté les villes, voilà votre guide et votre modèle ; il vous a frayé un sentier si épineux, et donné des exemples que tous les siècles ne cesseront d'admirer. Dans le seul Jean-Baptiste je vois un Antoine, à qui les nuits paraissent trop courtes pour prier ; un Hilarion pour qui quelques figues sèches sont un mets délicat ; un Paul dont quelques branches de palmier entrelacées font la somptueuse pourpre ; un Siméon Stylite, qui du haut de sa colonne daigne à peine regarder le monde qu'il foule aux pieds ; mais je me trompe, c'est dans les Hilarion, les Siméon, les Paul, les Antoine que je vois de faibles copies de celui dont la sagesse divine a bien voulu être le panégyriste.

Ce trait d'un ami fidèle qui quitte tout pour son ami, en forme un de ressemblance

avec le Seigneur, qui pour le salut des hommes est descendu du sein de son Père et a sacrifié sa propre vie; ils avaient l'un et l'autre été annoncés par des anges, leur naissance avait rempli le monde de joie, les prodiges qui l'accompagnèrent en faisaient adorer l'auteur, tous deux dans leur circoncision avaient reçu des noms mystérieux, tous deux par leur fuite avaient échappé à la fureur d'Hérode, tous deux enfin moururent sous le fer du bourreau. Depuis son retour la maison de Joseph avait fourni à Jésus-Christ une solitude d'autant plus impénétrable qu'elle était moins singulière; un voile d'autant plus épais qu'il ne paraissait pas même être un voile. Ainsi ces deux amis travaillaient de concert à s'anéantir, l'un au milieu des bêtes sauvages, l'autre dans un métier mécanique; celui-là en se cachant, celui-ci en se montrant sous les plus viles apparences. O humilité, que de trésors ne ravîtes-vous pas à la terre, que de trésors ménageâtes-vous pour le ciel! En éteignant ces flambeaux vous rendîtes leur lumière plus vive, la poussière qui couvrait les pierres précieuses y ajouta un nouvel éclat; avec quelle complaisance, grand Dieu, jetez-vous les yeux sur ce désert et sur cette boutique; vous abandonniez les villes, les palais, les royaumes, aux maîtres du monde, un désert et une boutique vous offraient plus que tout l'univers. Permettez, Seigneur, un parallèle que l'humilité a rendu si parfait, souffrez qu'on vous compare les hommes dans le point unique où ils peuvent vous ressembler; votre grandeur, votre sagesse, votre puissance éclipsent tout; l'humilité seule vous fait trouver des égaux, vous en trouvâtes un dans ce favori, qui le premier commença à vous imiter, ou plutôt qui sut prévenir vos exemples, et plus courageux qu'une foule de saints, qui n'ont fait que vous suivre, a su marcher à leur tête avant que de vous avoir eu pour modèle.

Il semble que des amis si tendres ne devaient jamais être séparés, mais l'amour divin suit d'autres lois : il faut pour plaire à Dieu, savoir quitter jusqu'à lui, on ne l'aime parfaitement, qu'autant qu'on a le courage de se passer, pour lui plaire, du bonheur même de jouir de sa présence; il ne fut jamais, remarque saint François de Sales, de plus beau sacrifice que celui de saint Jean. Dès l'âge de trois ans il s'éloigna du Seigneur, l'unique objet de son amour, qu'il savait être sur la terre, et avec qui la parenté lui donnait le droit et la facilité de passer ses jours. Ame fidèle, c'est à vous que je présente une démarche dont vous seule sentez le prix! S'éloigner de Dieu, c'est pour les mondains un trop funeste avantage; mais pour vous qui l'aimez, être si près d'un objet aimable, pouvoir si aisément converser avec lui et s'en séparer pour aller dans un désert, s'ensevelir dans les ténèbres de la foi, s'éloigner de cette table céleste pour se nourrir de sauterelles; vous savez ce que coûte ce sacrifice à la vertu la plus épurée. Combien est rare un amour capable de souffrir, de ménager même l'éloignement sensible de ce qu'on aime; trente années se passent dans une séparation également violente et volontaire, héroïque et inconnue, sans que de part ni d'autre on fasse aucune démarche pour finir une absence qui coûte si fort aux deux cœurs; ce n'est point un roseau fragile que la tentation brise, que la prospérité élève, que la diversité abat, c'est une âme fidèle qui ne sait se démentir; enfin le temps arrive où Jean sort de la retraite, il annonce le Seigneur aux Juifs, il travaille à sa gloire sans faire un pas pour le lui apprendre; il attend le moment marqué par la Providence, où le Seigneur daignera venir à lui; et prosterné à ses pieds[1], il lui protestera qu'il est indigne de lui rendre les plus bas services. O sainte indifférence, ô amour héroïque, assez fort pour arrêter les empressements même de l'amour! *Non surrexit major.*

3° Il fut grand sur les rives du Jourdain. Il était juste que des vertus que l'humilité cachait avec tant de soin, ne demeurassent pas longtemps cachées, Dieu leur devait une justice qu'elles se refusaient; mais des vertus si parfaites eussent été trop peu louées par des hommes ordinaires, il leur faut des prophètes et des anges pour panégyristes. L'éloge doit venir du ciel, Dieu lui-même leur devait son suffrage, et nous verrons dans la seconde partie avec quel éclat il le leur accorda. Admirons la grandeur de son zèle, la fermeté de son courage, l'efficacité de sa parole, et comment il a su réunir à l'austérité des confesseurs, le zèle des apôtres et la constance des martyrs.

Après une longue solitude, devenir prédicateur évangélique : ce nouvel apôtre n'a pas, il est vrai, parcouru l'univers, il a borné ses courses à la Judée, les rives du Jourdain furent le théâtre de son zèle; mais s'il n'a pas partagé avec les autres les fatigues d'un pénible voyage, il ne courut pas moins tous les risques de l'apostolat; il osa, comme eux, affronter le vice et le faire pâlir sur le trône; il n'en reçut pas moins qu'eux la couronne du martyre; il fut le premier des martyrs de la loi nouvelle, et l'Apôtre des apôtres, leur montrant celui qu'ils devaient annoncer et leur apprenant à se préparer et à exercer saintement cet auguste ministère. Quelle surprise pour la Judée? Depuis plus de trois siècles, on n'avait point entendu de prophètes: ce silence mystérieux préparait le monde au prochain accomplissement de ce qui lui avait été promis; c'était un hommage à la vérité qui allait elle-même se faire entendre, et à laquelle l'univers devait être uniquement attentif : lorsque tout à coup elle se lève et se fait entendre, cette vérité adorable, par la voix de son précurseur, ainsi l'aurore perçant les ténèbres d'une sombre nuit, annonce le soleil qui va répandre ses rayons sur toute la terre.

Qu'il est grand ce nouveau prédicateur, qu'il est sublime par les vérités qu'il découvre, par les exemples qu'il donne, par le

courage qu'il montre; il apprend à chacun de ses auditeurs ses vrais devoirs, il développe les plus grands principes de la morale, les menaces les plus frappantes sur les fins dernières sortaient de sa bouche, ou plutôt c'est la foudre qui part : grands et petits, soldats et prêtres, roi et peuples, tout y est instruit en détail, il ne flatte ni l'oreille, ni l'amour-propre, la vérité pure s'y montre sans fard, le vice y est frappé sans ménagement : *Race de vipère*, leur dit-il, *quel motif vous amène? profitez de la grâce, puisqu'elle daigne vous éclairer, le temps presse, la cognée est déjà à la racine de l'arbre.* (*Matth.*, III, 10; *Luc.*, III, 9.) Ce ne sont pas des paroles vides, trop souvent démenties par les œuvres; il n'enseigne que ce qu'il pratique ou plutôt infiniment moins qu'il n'en pratique; quel droit un si grand pénitent n'a-t-il pas de prêcher la pénitence? Un homme si pauvre peut sans honte s'élever contre les richesses; un ministre si humble n'a pas de ménagement à garder avec l'orgueil; un prédicateur si chaste peut hautement déclarer la guerre à l'incontinence jusque sous la pourpre; aussi que de prodiges de conversion n'opère pas une parole si solidement appuyée, tout ce qui l'entend est touché et vient à ses pieds recevoir le baptême.

Tel, après lui, le Verbe, dont il est la voix, donne dans l'Evangile les plus belles leçons de vertu : avec quelle force il confond la Synagogue, avec quelle autorité il parle aux pharisiens, avec quelle bonté il instruit le peuple, avec quelle familiarité et quelle condescendance il répond aux questions des apôtres! Tout vient en foule pour l'écouter; les milliers de personnes oubliant tous les besoins de la vie, le suivent les jours entiers dans le désert. Que ces deux prédicateurs se ressemblent bien! Tous deux se préparent à la retraite, tous les deux déclarent la guerre au vice; chacun se forme des disciples et appuie par ses exemples les règles austères qu'il prescrit. L'un et l'autre enfin scellent la vérité par son sang; une prison et le calvaire recevront leurs derniers soupirs. On serait tenté de croire que celui qui vient de se faire baptiser a été à l'école de l'autre, si celui-ci ne se déclarait son élève et sa créature; mais on voit bien que la vérité parle par la bouche de tous les deux. Mêmes principes, mêmes motifs, même objet, même perfection; on dirait que le Précurseur a ébauché l'instruction, que le Messie la développe : celui-là menace du jugement, celui-ci en explique les circonstances. Le premier prêche la pénitence, le second en institue le sacrement; en effet, Jean n'a fait qu'ébaucher, il se déclare le héros; Jésus n'a fait qu'accomplir les promesses que développe la prédiction, que donner la réalité; une copie si parfaite de Dieu n'est-elle pas au-dessus de tous les hommes : *Non surrexit major.*

4° Saint Jean fut grand à la cour. Il n'avait pas besoin de cette espèce d'apprentissage d'apostolat; mais ses premiers succès lui ouvrirent bientôt une route jusqu'au trône, ou plutôt l'obligèrent de paraître à la cour. Hérode, en désirant d'avoir un homme si extraordinaire, oubliait qu'il était criminel, et il ne pensait pas qu'un ministre du Seigneur avait trop de zèle pour ne pas le troubler dans ses plaisirs. Ce prince se plongeait dans les plus grands crimes, et il osait appeler le plus saint des hommes. Saint Jean est toujours le même: prédicateur intrépide de la vérité, censeur impitoyable du vice; Hérode cherche en vain, dans ce grand homme, quelqu'un de ces vils courtisans, de ces cœurs serviles, de ces âmes vénales, qui ne savent que flatter les défauts du prince et le servir dans ses passions; il ne put autoriser la sienne par le suffrage ni même par le silence de Jean.

Ce grand pénitent paraît à la cour avec ces habits pauvres et grossiers, qui, dans le désert, avaient fait toute sa parure : quel spectacle pour des yeux mondains, accoutumés au faste, qui n'estiment les hommes que par la richesse des habits, la magnificence des meubles, la somptuosité des équipages, le nombre des domestiques; combien durent-ils mépriser un homme dont l'extérieur rebutant n'annonçait que la pénitence et le mépris du monde? Quel spectacle pour lui-même, ces lambris dorés, ces pierreries brillantes, ces chars superbes, ces innombrables esclaves, quelle impression a dû faire la pompe éblouissante de tous ces objets sur des yeux accoutumés aux horreurs de la solitude, à l'ombre des forêts, aux précipices d'un rocher aride? Pour un cœur moins solide, ce monde nouveau eût été un enchantement et une félicité parfaite; il eût cru devoir profiter de sa faveur pour s'en assurer la possession, que n'eût-il pas fait pour s'y montrer lui-même dans un état à ne point déparer cette brillante cour? Serait-il le seul ministre des autels à qui même un prétendu zèle pour le succès du ministère eût fait prendre le change en cherchant à substituer à l'ascendant respectable de la vertu le charme imposant d'une magnificence mondaine, dont la nature et la passion s'accommodent trop pour ne pas s'en faire et un devoir et un mérite?

Au sermon muet et frappant d'un extérieur pauvre et mortifié, Jean-Baptiste ajouta les plus vifs reproches sur les défauts du prince; il le reprend publiquement de ses débauches et avec bien moins de ménagement que Nathan n'en eut pour David; il lui dit sans parabole et sans détour : *Il ne vous est pas permis d'abuser de la femme de votre frère.* (*Marc.*, VI, 18.) Quel langage pour ces oreilles superbes qui n'ont jamais entendu que la voix empoisonnée de la flatterie! Quelle surprise pour ces lâches esclaves de la fortune qui ne savent qu'en adorer le distributeur! Il faut du courage pour dire la vérité à un égal, même à un inférieur. Un accueil peu favorable, des inimitiés éternelles font souvent repentir d'un zèle indiscret! Est-il beaucoup de héros qui, sans craindre leur faveur, osent en porter, jusqu'aux yeux des rois, l'importune et l'accablante lumière? Il faut

ne tenir à rien, pour savoir ne rien craindre : les chaînes de la passion sont trop fortes pour en laisser la liberté !

Toutes les passions ne sont pas également intraitables; mais l'incontinence présente au zèle tous les dangers à la fois : injuste, elle n'écoute rien; aveugle, elle ne respecte rien; furieuse, elle n'épargne rien; soit que voulant encore sauver les apparences, on s'offense à l'excès des injustes soupçons d'un crime qu'on s'efforce de tenir caché; soit que levant le masque et ne gardant plus de mesure, on immole à sa vengeance l'imposture qui vient nous troubler. Il est certain qu'il n'est point de matière plus délicate et de plus dangereuse censure. On ne blesse pas moins le complice que le coupable, soit que l'ambition, l'avarice ou la volupté soient le principe de son désordre. Elle ne se voit arracher qu'avec un dépit extrême, ou la source de sa fortune, ou l'objet de son amour. Une femme, toujours plus avide, plus tendre et plus faible, par conséquent plus vindicative, est peut-être encore plus à craindre, dans sa sourde et implacable vengeance, que les premiers emportements du prince offensé, que le temps et la raison auraient ramené tôt ou tard. Tels furent les écueils que l'invincible Jean-Baptiste osa braver, sans que ni les intérêts de ses disciples chancelants, ni ceux de sa réputation naissante, ni ceux de sa vie même, puissent le mettre en garde contre le pieux excès du zèle, en apparence peu mesuré. Ainsi le Sauveur entre dans la carrière du zèle, et combattant dans les pharisiens une passion et plus dangereuse et plus implacable, s'expose à toute la fureur et à tous les artifices de l'hypocrisie et de l'envie. Quel en fut le succès ? Peut-il être heureux, dans ces sortes de crimes, peut-on l'espérer de cette espèce de correction, peut-on l'attendre d'une femme débauchée et d'un ministre hypocrite? Quel en fut le succès ? Par un nouveau trait de ressemblance, le maître et le disciple périrent également. Jésus-Christ meurt sur une croix ; Jean est jeté dans une prison, et bientôt il y perd la vie, sans avoir converti personne : heureux d'y avoir trouvé la couronne du martyre, le seul bien que, sans doute, il en attendait, et par lequel Dieu consomma sa sainte vie ?

5° Qu'il est grand, dans cette prison ! L'Evangile nous l'apprend en peu de mots, quoique Hérode retînt Jean dans un cachot, il le craignait : *metuebat eum* (*Marc.*, VI, 10), parce qu'il le reconnaissait pour un homme saint et juste : *sciens eum virum justum et sanctum* (*Ibid.*); il l'écoutait avec plaisir : *libenter eum audiebat* (*Ibid.*); sur ses avis et sur ses prières, il faisait bien des choses : *audito eo multa faciebat* (*Ibid.*). Quel est donc ce nouveau genre de prisonnier qui, jusque dans les fers, en impose à son tyran même, et le fait trembler? qui, malgré les vérités amères qu'il lui annonce, s'en fait écouter avec plaisir, dont la justice et la sainteté font conserver sa vénération et obtenir sa délivrance, malgré la colère qui transporte le tyran ?

Prince, vous le craignez ! Eh ! qu'a donc de si redoutable un homme désarmé, enchaîné, enfermé, dont la liberté et la vie sont entre vos mains? Quoi ! vos gardes, vos armées, vos peuples ne mettent-ils pas vos jours en sûreté ? De quels attentats peut être capable un homme épuisé par la pénitence, usé par les travaux, livré à votre discrétion? Mais ce juge inexorable, dont la foudre menace cette vertu irréprochable, dont la pureté confond; ce ministre intrépide dont le zèle inquiète, voilà ce que vous craignez. Vos alarmes sont justes : vos péchés en sont le principe; ni vos forteresses, ni vos troupes, ni vos trésors ne peuvent les calmer. Que le vice est faible ! que la vertu est puissante! il est faible jusque sous la pourpre, elle est puissante jusque dans les fers : *Metuebat eum.*

Vous l'écoutez avec plaisir, et il n'a rien que de dur à vous dire. Bien différent de ces flatteurs qui vous empoisonnent, en encensant jusqu'à vos défauts, il blâme vos excès, il trouble vos plaisirs ; et cependant, tandis qu'ennuyé des fades adulations de la cour, vous ne les entendez qu'avec dégoût, les reproches amers d'un captif vous charment. Tel est le privilége de la vertu : elle réunit tous les suffrages, ceux même de ses plus mortels ennemis; ils lui payent en secret le tribut de leur estime, lors même qu'ils la persécutent. Ce n'est ni la fortune, ni la naissance qui en imposent à un vil peuple ; ce n'est ni la violence, ni la force qui arrachent plutôt une servile crainte, en portant le fer et le feu, qu'elles n'obtiennent un vrai respect au barbare que ses fureurs en rendent indigne. La vertu n'a besoin que d'elle-même, elle est seule son trône, ses armées, son empire; elle se suffit pour régner sur tous les cœurs : *Libenter eum audiebat.*

Vous déférez, prince, à ses avis et à ses prières. Ce prétendu criminel conserve sur vous un ascendant dont vous ne pouvez vous défendre, pourquoi n'y déférez-vous pas, dans l'objet capital de son zèle, dans le plus grand de vos intérêts, dans l'ouvrage de votre conversion ? Qu'il eût avec plaisir renoncé à toutes vos faveurs, qu'il vous eût généreusement pardonné vos traitements injustes, s'il eût pu vous rendre à votre Dieu ! Mais non, vous ne méritez pas cette grâce, la volupté vous enivre, la colère vous aveugle : vous périrez dans le sein de la vérité qui vous est offerte, qui vous prévient, qui vous éclaire, qui vous écoute, que vous écoutez, que vous goûtez. O profondeur impénétrable des jugements de Dieu ! que l'homme est bien inexcusable, quand il se damne, puisqu'il résiste aux plus grands secours de la grâce ! O puissance de la vérité, on vous écoute, on vous admire, lors même que vous condamnez, lors même qu'on vous condamne et qu'on vous persécute ; du fond des ténèbres d'un cachot, vous lancez vos lumières, vous frappez, vous

éblouissez les yeux mêmes qui vous évitent, vous triomphez de tout.

Vous regardez saint Jean comme un homme saint et juste; pouvez-vous donc, prince, ne pas vous regarder vous-même comme un injuste et un scélérat? Il mérite vos éloges et vous le chargez de fers; il vous annonce la vérité, vous en convenez; redevable à son zèle vous ne sauriez vous acquitter envers lui et une prison est sa récompense : n'êtes-vous élevé au-dessus des hommes que pour vous déclarer l'ennemi de la vérité? Le glaive ne fut-il remis en vos mains que pour en frapper l'innocence? O mystère incompréhensible du cœur humain! Contradiction étonnante de la conscience et des œuvres! On voit le bien et on le condamne, on voit le mal et on le commet; révolté contre la parole qui confond, on admire le courage du prédicateur qui l'annonce; mais peut-on se faire plus cruellement le procès? La vertu n'a donc pas besoin qu'on plaide sa cause. Par un témoignage qu'on ne saurait récuser, ses adversaires mêmes le justifient; vous le lui deviez, vous vous le deviez à vous-même, ô mon Dieu, ce témoignage glorieux, sans attendre le grand jour de la manifestation des crimes, le jugement se fait tous les jours, il se fait dans la conscience de chaque homme, vous n'aurez qu'à ratifier la sentence qu'elle à prononcée.

Tel sera bientôt le juge inique qui doit condamner à la mort le Sauveur du monde, il la déclarera publiquement, il admirera sa vertu, il y trouvera quelque chose de divin, et cependant il le condamnera à la flagellation, à la croix, à la mort; le respect humain, un intérêt politique arracheront de sa bouche un arrêt injuste, comme la faiblesse et la volupté l'arrachent de celle d'Hérode. Hérode lui-même traitera ainsi la sagesse incarnée : il fait aujourd'hui sur le précurseur l'essai de ce qu'il va bientôt exécuter sur le Maître. Hérode équitable dans le fond admirait le Sauveur; le bruit de ses miracles, de ses vertus, de sa doctrine, lui fit d'abord penser que ce Jean décollé par ses ordres, était ressuscité, tant la vénération pour ce saint avait jeté de profondes racines dans le cœur du monarque, jusqu'à lui faire attribuer tout ce qui portait le caractère de sainteté; détrompé de sa première idée, il désire avec ardeur de voir cet homme extraordinaire. Pilate le lui envoie comme son justiciable : que ferez-vous, prince, maître tour à tour du prophète et du Dieu du prophète, laisserez-vous échapper tant d'occasions favorables de salut? Mais qu'attendre de la passion, elle est toujours semblable à elle-même. Le Messie moins connu, quoique maltraité, que le précurseur, est renvoyé comme insensé, couvert, en dérision, d'une robe blanche, il est le jouet du prince et de toute sa cour. L'obstination d'Hérode à combattre la vérité connue qui lui parlait dans saint Jean, mérita qu'en punition, la vérité présentée à ses yeux dans Jésus gardât le silence et se laissât reconnaître; peut-elle mieux punir le coupable qui la refuse, que de s'envelopper à ses yeux dans les ténèbres.

Je ne demande pas ici où est la vertu, la sainteté, la justice et le vice, la débauche, l'emportement; le monde le plus corrompu n'est pas encore assez insensé pour balancer entre Jean-Baptiste et Hérode; la voix unanime de tous les siècles s'élèverait contre lui; mais je demande ce qui n'est pas également reconnu, où est la grandeur, la noblesse, l'autorité? Où est la bassesse, la faiblesse, la lâcheté? Est-ce dans la sainteté honorée ou dans le vice détesté, dans le coupable qui tremble ou dans l'innocent qui le confond? Quel est le vrai maître, celui dont on admire le courage, dont on écoute les oracles, dont on suit les avis, ou celui dont on méprise les menaces, dont on censure les forfaits, dont on redresse la conduite, dont on rend inutile la violence. Qu'une cour nombreuse et des bourreaux, qu'un palais et un cachot, qu'un diadème et des chaînes ne vous fassent pas prendre le change. La vertu a son trône et sa cour, elle s'élève sur le trône même des monarques, elle porte ses lois et dicte ses arrêts, elle les fait respecter au monarque même, et sans avoir besoin du faste et de la puissance, elle règne sur toutes les grandeurs, d'autant plus glorieusement qu'elle ne doit rien qu'à elle-même.

Régnez donc, précieuse vertu, régnez dans le sein d'Elisabeth par une sanctification unique et prématurée; régnez dans le désert par des austérités incroyables et jamais méritées; régnez sur le bord du Jourdain par un zèle apostolique et si peu connu; régnez à la cour par un courage intrépide et si rare; régnez dans la prison par une constance invincible et une vénération si peu attendue; faites voir que, comme vous formez seule les grands hommes, vous avez seule formé, dans tous les états, le plus grand des hommes, par sa ressemblance avec Dieu.

Vous avez seule aussi formé le plus heureux des hommes, par les services qu'il a rendus à son Dieu.

SECONDE PARTIE.

Faire connaître un souverain à son royaume, c'est rendre à la fois service à tous les deux; mériter leur confiance et leur estime, et acquérir un titre bien sacré sur leur reconnaissance. Telle fut la fonction de Samuel auprès de Saül et du grand prêtre Joïada auprès de Joas. Prince, montez sur le trône, disaient-ils l'un et l'autre, recevez de ma main l'onction sainte et le diadème; et vous, peuples, honorez celui que le Seigneur met à votre tête. La reconnaissance du prince et celle des sujets égalent la grandeur du bienfait : le nom de ces deux grands hommes ornera à jamais les fastes de la nation : *Produxit eum et posuit super eum diadema et testimonium.* (IV *Reg.*, XI, 12.) Tel fut le glorieux emploi de saint

Jean, chargé de faire connaître le Messie au monde, il le fit avec un zèle et un succès dont tous les siècles goûteront à jamais les fruits. Dieu récompensa ce témoignage avec une magnificence dont tous les siècles admireront à jamais l'éclat! *Produxit eum et posuit super eum diadema.*

En couronnant nos œuvres, le Seigneur, il est vrai, couronne ses bienfaits, après avoir tout fait pour lui plaire, nous ne sommes que des serviteurs inutiles; mais enfin, si des intérêts aussi précieux, si des emplois aussi brillants ne se confient qu'à des amis, si par un excès de bonté Dieu daigne agréer nos services, en avoir une espèce de besoin et les récompenser à titre de justice; convenons que saint Jean a eu plus de part qu'un autre à l'estime et à la confiance de son Dieu. Dans le plan de la Providence saint Jean était nécessaire au Messie; c'est lui qui l'a mis sur le trône, qui l'a couronné de sa main, et avec une autorité presque divine, a dit à l'univers: Voilà votre Dieu, et à Dieu même: Montrez-vous, vainquez l'enfer, recevez l'onction divine, gouvernez, sauvez le monde, effacez-en les péchés, rendez tout heureux: *Ecce Agnus Dei.* (*Joan.*, I, 29, 36.)

1° Saint Jean fait connaître la personne du Sauveur. C'est à votre école que nous allons, saint Précurseur, pour être instruits de la vérité; instruisez-nous, faites-nous connaître notre bonheur, vous le pouvez par un seul mot: *Tantum dic verbum.* (*Matth.*, VIII, 8.) La terre, attentive sur la venue du Désiré des nations, dont elle sait que le temps est arrivé, ignore sur qui jeter les yeux pour trouver son maître, enseveli dans les profondes ténèbres d'un mystère impénétrable, couvert des voiles épais de ses humiliations; c'est à vous à y répandre une lumière qu'il se dérobe. Nous désirons de voir Jésus; comment le connaître sans vous? Sans vous nous languissons dans les ombres de la mort, qui ont enveloppé nos pères depuis tant de siècles. Daignez nous le montrer, enseignez-nous la voie, la vérité, la vie: *Volumus Jesum videre.* (*Joan.*, XII, 21.)

Le voilà, nous dit-il, le voilà, l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde: *Ecce Agnus Dei.* Il fut promis aux patriarches, les prophètes l'ont annoncé, mille événements divers ont tracé ses actions; mais sous combien de figures mystérieuses échappait-il aux yeux les plus perçants? dans combien de siècles d'un obscur avenir se dérobait-il aux empressements de ses serviteurs les plus fidèles? Aujourd'hui, plus heureux que l'ange Gabriel, qui ne fit que l'annoncer avant sa conception; semblable à l'étoile qui conduisit les mages à sa crèche, je vous montre le fils d'une vierge. Je ne vous dis plus: Il viendra; mais: Il est venu. N'espérez plus, mais jouissez; n'attendez plus, prenez possession, le voilà: *Ecce Agnus.*

Heureux ministre, bien digne de celui qui l'envoie. Les ambassadeurs ordinaires ont besoin de lettres de créance de leur maître, et les apôtres d'une mission; mais celui-ci autorise son maître même, et le fait reconnaître et adorer; il ouvre le sanctuaire et nous introduit dans le Saint des saints; il fait les premiers pas dans cette carrière glorieuse, que l'univers admirera: *Ut testimonium perhiberet de lumine.* (*Joan.*, I, 7 et al.) Bientôt les morts ressuscités, les malades guéris, le monde converti, tout reconnaîtra celui que Jean nous découvre; une infinité d'hommes apostoliques ne feront que répéter ce que Jean a dit, et conduire aux pieds de ce même Agneau qu'il a montré; une infinité de martyrs signeront de leur sang les vérités qu'il dévoile, et le mêleront comme autant de victimes à celui de l'Agneau égorgé depuis le commencement du monde; l'Église, jusqu'à la fin des siècles, ne parlera que pour expliquer cette doctrine, et n'agira que pour immoler sur les autels et distribuer aux fidèles le corps de cet Agneau divin: *Ut omnes crederent per illum.* (*Joan.*, I, 7.) L'univers n'est que l'écho de saint Jean; aussi cette voix qui crie dans le désert n'est que l'écho du Père céleste, qui le fait parler pour son Fils: *Mittam angelum meum ante te.* (*Marc.*, I, 2.) Jésus-Christ même voudra bien se faire honneur du témoignage de Jean, et nous dire: Je suis celui que Jean a annoncé: *Qui testimonium perhibet de me.* (*Joan.*, V, 32.)

2° Il l'a annoncé de mille manières; les vertus qui, dans tous les états, l'ont rendu si grand ont été comme autant de dépositions. Quel plus digne héros du Dieu des vertus que les vertus mêmes? Il l'annonça, avant que d'être conçu, par les miracles qui furent comme les précurseurs du Précurseur; une mère stérile devenue féconde préparait une mère vierge; l'ange Gabriel se sert de cet exemple pour rassurer Marie, et, par la nouvelle de ce miracle, l'engage à rendre à la mère de Jean cette visite qui fut l'époque de sa sanctification; l'ange qui apparaît à Zacharie pour lui promettre un fils extraordinaire ne fait que prévenir de quelques mois celui qui doit apprendre à une vierge qu'elle doit être la mère de Dieu. Le ciel se charge de donner un nom à ces deux enfants, Jésus et Jean, tous les deux mystérieux: l'un signifie la grâce, l'autre en indique l'auteur. Il l'a annoncé avant que de naître, en tressaillant de joie dans le sein de sa mère, dans un temps où les autres enfants sont à peine animés; il est rempli de lumière, de grâce et de zèle. Dès que Marie eut fait entendre sa voix à sa cousine, la grâce prévenant la nature, cet enfant miraculeux, qu'un âge avancé et une longue stérilité ne permettaient plus d'attendre, sentit dans sa prison la présence de son Créateur; il lui consacre ses premiers moments, il l'adore dans ses chaînes, son cœur supplée à sa langue, son esprit à sa voix. Apôtre avant que d'être homme, il dit déjà: Voilà l'Agneau de Dieu. Ainsi à la fin de sa vie, dans une autre sorte de prison, il rendra témoignage à son Dieu au prix de ses jours; son sang supplée à sa langue, sa

constance à sa voix : *Quod voce non potuit gaudio confitetur.*

Il l'annonce par la bouche de sa mère ; c'est par elle qu'il dit à Marie : Vous êtes heureuse d'avoir cru, tout ce que l'on vous a promis s'accomplira ; et ce fut en quelque sorte pour lui répondre que Marie chanta ce beau cantique que tous les siècles répéteront. Il fut, dit saint Augustin, le maître et comme le père spirituel de sa mère avant que d'être son fils ; il l'a nourrie du lait des choses célestes avant que de sucer celui de ses mamelles : *Ante fuit matris magister, quam filius prius carne docuit quam ipsa eum lactaret.*

Il l'a annoncé en naissant par la guérison d'un père qui recouvre miraculeusement la parole, et qui, subitement rempli de l'esprit de prophétie, déclare les grandes choses auxquelles son fils est destiné, et remplit d'admiration toute la Judée, qui en est instruite : *Et tu puer propheta Altissimi præibis.* (*Luc.*, I, 76.) Il est plein de vertu et de grâce, il est circoncis quoique innocent, il est porté au temple quoique dispensé de la loi par sa dignité éminente, quoiqu'ayant déjà accompli la loi par sa consécration, dans le sein d'Elisabeth : faible image sans doute, mais image bien naturelle du Saint des saints, qui voulut répandre les prémices de son sang sous le couteau de la circoncision, et, quoique Rédempteur du monde, se faire racheter dans le temple comme un homme ordinaire.

Il l'a annoncé, et par sa solitude, ne s'enfermant dans un désert que pour se préparer à son ministère et pour préparer les hommes à la solitude où un Dieu devait passer quarante jours ; et par ses austérités, ne les embrassant que pour donner du poids à son ministère, et pour préparer les hommes à la vie pénitente et mortifiée qu'un Dieu devait enseigner, et pour frayer la route à ceux qui devaient se condamner aux rigueurs de la pénitence ; et par ses travaux, n'en entreprenant que pour la gloire de Dieu ; et par ses prédictions, n'ouvrant la bouche que pour le faire connaître ; et par son crédit, n'en acquérant, ne s'en servant que pour appuyer le témoignage qu'il lui rendait ; enfin par sa mort même dans la prison d'Hérode, ne s'y exposant que pour faire pratiquer la pureté de ses lois, ne la souffrant que pour en avoir été le zélé défenseur. Toutes les actions, toutes les paroles, toute la vie de Jean n'a été qu'une prédication continuelle de Jésus-Christ ; tout parlait en lui, tout y parlait de son Dieu : ce n'était pas seulement le son qui sortait de sa bouche, toute sa personne, selon la force de l'expression dont il se sert, toute sa personne était la voix qui crie dans le désert : *Ego vox clamantis in deserto.* (*Matth.*, III, 3 ; *Joan.*, I, 23.)

Peu content de l'annoncer par lui-même, il l'a fait encore par ses disciples ; il n'en veut, il n'en souffre auprès de sa personne, que pour les former à Jésus-Christ ; à peine les lui a-t-il préparées qu'il les lui envoie ; allez, leur dit-il, demandez-lui à lui-même sa qualité divine ; écoutez cet oracle, convainquez-vous de la vérité, et par ses paroles, et par ses merveilles ; il est seul grand, je ne suis que pour lui, je ne suis rien devant lui ; il doit être élevé et moi abaissé. Les disciples s'y rendent, l'écoutent, l'admirent, quittent Jean pour suivre Jésus. Saint André lui amène saint Pierre, et si l'Eglise doit son chef à saint André, n'est-elle pas redevable à saint Jean de l'un et de l'autre ?

3° Que ne nous a-t-il pas appris de ce Sauveur adorable ? Ses discours sont un abrégé de la plus sublime théologie, et si un autre saint Jean, après avoir puisé dans le sein du Verbe les plus vives lumières, s'élève jusque dans le sein du Père céleste ; pour y contempler son Fils avant tous les temps, auteur de tous les êtres, et enfin, dans le temps fait homme, et habitant parmi nous, plein de grâce et de vérité ; Jean-Baptiste avant lui, éclairé dans le sein de sa mère, n'a-t-il pas aussi, comme l'aigle, contemplé ce soleil de justice, et fait briller ses rayons à nos yeux ?

Il nous enseigne que le Messie est Dieu et homme, en nous assurant que quoiqu'il soit avant lui, il n'était né qu'après lui : *Qui post me venit ante me factus est* (*Joan.*, I, 15) ; il nous découvre le grand mystère de la Rédemption du genre humain, en représentant le Sauveur comme l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; ce qui lui a mérité le glorieux symbole sous lequel on le peint, portant un agneau entre ses bras : *Agnus Dei qui tollit peccata mundi* (*Joan.*, I, 29) ; il nous apprend que c'est le Juge des vivants et des morts, qui fera un jour la séparation des bons et des méchants ; il a le van à la main pour séparer le bon grain de la paille ; il jettera au feu éternel l'inutile paille qu'il y trouvera mêlée, et renfermera le bon grain dans son grenier. N'est-ce pas lui qui nous l'a dépeint comme l'auteur, la source, le trésor de la grâce, de la plénitude, de qui nous recevons toujours grâce pour grâce : *De plenitudine ejus omnes accepimus, et gratiam pro gratia.* (*Ibid.*, 16.) Moïse donna la loi, mais c'est par Jésus-Christ que la grâce et la vérité ont été distribuées ; personne ne vit jamais Dieu ; son Fils unique, qui est dans son sein, en a rendu témoignage : *Unigenitus qui est in sinu Patris enarravit.* (*Ibid.*, 18.)

Que ne nous a-t-il pas appris de la morale évangélique ? Il se dresse sur les rives du Jourdain une chaîne jusqu'alors inconnue, d'où il déclare la guerre aux vices des Juifs, avec ce zèle et cette fermeté, que l'esprit de Dieu inspire à ses ministres. Le crédit des grands, la colère des soldats, les caprices des peuples, les railleries de la noblesse, les noirceurs des pharisiens, tout conspirait à l'effrayer, tout eût déconcerté un zèle moins héroïque ; mais ce nouveau Jérémie, sanctifié dans le sein de sa mère, comme on le croit de l'ancien, était comme lui une colonne de fer et un mur d'airain ;

Race de vipère, leur disait-il, faites pénitence, faites de dignes fruits de pénitence; aussi coupables que vos pères, vous avez mille fois allumé la foudre, l'orage gronde sur vos têtes; il est prêt à éclater; que la sainteté d'Abraham dont vous vous vantez, mais dont vous méritez si peu d'être les enfants, ne vous rassure pas. Dieu fera naître, quand il voudra, de ces pierres mêmes, des dignes enfants d'Abraham; rendez ce que vous avez pris, partagez votre robe et votre pain avec le pauvre; vous soldat, contentez-vous de votre solde; vous publicain, n'accablez pas le peuple par vos concussions, recourez tous aux bontés du Seigneur, les larmes peuvent seules vous donner droit à sa miséricorde : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* (*Luc.*, III, 8.) Saint Jean pouvait-il mieux, selon la prophétie de son père, nous apprendre la science du salut : *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus.* (*Luc.*, I, 77.)

Nous ne pouvons pas sans doute rendre au Seigneur ces services importants; que pouvons-nous faire qui soit digne de lui? La grâce de les lui rendre, et l'accueil dont il daigne les honorer, tout est un bienfait de sa part; faisons du moins pour lui ce qui dépendra de nous, soyons ses précurseurs, ses témoins, ses apôtres, annonçons-le par nos paroles et par nos œuvres, nous ouvrirons les trésors de sa bonté, au lieu que si nous rougissons de lui dans cette vie, il rougira de nous à son tour; enfin, fallût-il souffrir et mourir pour lui; trouvons-nous heureux, à l'exemple de saint Jean, de lui faire ce sacrifice.

4° Saint Jean est autorisé à son tour par le Sauveur même; je me trompe en disant que Jean n'eût point de lettres de créance. Dieu se doit à lui-même le soin d'autoriser son ministre, et d'accréditer son témoignage; il l'a fait de la manière la plus frappante, et par d'autres et par lui-même. Les prophètes et les anges furent ses premiers panégyristes, les mêmes oracles qui prédisaient le Messie n'avaient pas oublié son Précurseur, prophéties dont la vérité a obligé saint Jean à s'en faire à lui-même l'application. Combien de siècles à l'avance le monde n'avait-il pas été instruit que Dieu devait envoyer son ange pour préparer les voies à son Fils, et marcher devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie : *Ecce ego mitto angelum meum qui præparabit viam tuam ante te* (*Matth.*, XI, 10; *Marc.*, I, 2; *Luc.*, VII, 27); voilà la voix de celui qui crie dans le désert, préparez la voie au Seigneur, aplanissez les montagnes, comblez les vallées, redressez les chemins; mais quelle voix, ajoute un autre prophète, une voix qui ébranle le désert, qui brise les cèdres, qui prépare les cerfs; *vox Domini confringentis cedros, concutientes desertum, præparantes cervos.* (*Psal.* XXVIII, 9.) Dieu lui a donné un nom, il l'a appelé dans le sein de sa mère : *De ventre matris meæ vocavit me*, etc. (*Psal.* XXI, 11.)

Que dirons-nous des prophéties de son Père, cet homme si respectable par sa dignité, si recommandable par sa vertu, si distingué par ses lumières divines; si célèbre par les miracles opérés sur sa personne; de ces prédictions trop claires pour être méconnues, trop glorieuses pour être négligées, trop authentiques pour être suspectées, que ne disent-elles pas, que ne garantissent-elles pas d'un Fils si admirable? A ces traits les Juifs pouvaient-ils le méconnaître, et sont-ils après tout si coupables si, par une méprise bien glorieuse à saint Jean, l'éclat de sa vertu les a fait aller trop loin, en le prenant pour le Messie même.

Les anges enchérissent sur les prophètes; le même archange Gabriel qui doit annoncer le mystère de l'incarnation du Verbe; est chargé d'annoncer la naissance de son Précurseur; mais en quels termes, mais avec quels éloges? Depuis quand le ciel rend-il hommage à la terre, depuis quand les anges parlent-ils des hommes avec admiration et avec respect? C'est depuis que le plus grand des hommes doit naître pour être le héraut de l'Homme-Dieu. Heureux Zacharie, dit-il, vous priez depuis longtemps avec le peuple et pour le peuple. Vous attendez le Messie, vous êtes comme dans Daniel un homme de désirs. Je viens vous annoncer, comme au prophète, que vos vœux sont enfin exaucés; mais plus heureux que lui, je ne dis plus que ce sera dans septante-deux semaines, bientôt, dans peu de jours Israël possédera le Saint des saints; mais vous ignorez la part que vous devez avoir à ce grand événement; sachez donc que vous aurez un Fils qui comblera de joie, et vous et toute la terre; il sera grand devant Dieu, il mènera la vie la plus austère, et dès le sein de sa mère, il sera rempli de l'Esprit-Saint; c'est lui que Dieu destine à lui préparer les voies dans l'esprit et la vertu d'Elie; il réunira les pères aux enfants, il ramènera les incrédules, convertira les pécheurs, et formera un peuple parfait; quoique votre femme soit stérile et que vous soyez l'un et l'autre avancés en âge, ne doutez pas de cette merveille; mais vous refusez de vous rendre, vous en serez vous-même la preuve, et pour punir votre incrédulité, vous demeurerez muet jusqu'au jour de sa naissance; c'est alors seulement que votre langue se déliera : *Eris tacens.* (*Luc.*, I, 20.)

Que les hommes se joignent aux anges, et rendent gloire à la vive image du Fils de Dieu. Jamais saint n'a été plus honoré et pendant sa vie et après sa mort. On sort en foule des villes pour aller l'entendre, les rives du Jourdain peuvent à peine contenir ses auditeurs. La Synagogue en corps lui envoie une ambassade solennelle, non pas pour lui rendre quelque faible respect; mais pour savoir de lui s'il est un Dieu. L'assemblage de tant de vertus le fait méconnaître; Elie et les anciens prophètes, trop au-dessus de son éclat, ne répondent point à l'idée que peu de jours ont formée dans tous les esprits; on le prend pour le Messie promis depuis tant de siècles. Bien plus, par une préférence trop glorieuse, pour ainsi dire, Dieu

permet que son serviteur, plus honoré que son propre Fils, reçoive des hommages de la même bouche qui doit condamner la sainteté même; il permet qu'Hérode, frappé des miracles de Jésus-Christ, les attribue à saint Jean même après sa mort, et qu'il ait moins de peine à le croire ressuscité, qu'à penser qu'un autre que Jean puisse opérer tant de prodiges; tant la ressemblance était parfaite, tant la vénération pour saint Jean était profonde, remarque saint Chrysostome; tantôt on prend saint Jean pour Jésus-Christ, tantôt on prend Jésus-Christ pour saint Jean.

Mais saint Jean plus grand encore par le refus d'un honneur si flatteur, si facile, déjà tout offert, répond qu'il n'est ni Élie ni le Messie, ni aucun prophète, qu'il n'est que la voix de celui qui crie dans le désert. Une occasion si favorable à l'orgueil, si gênante pour son humilité, devient précieuse à son zèle; il profite de cette conjoncture éclatante pour montrer son Maître à la plus respectable assemblée, et semblable à la voix qui, en s'évanouissant annonce la pensée dont elle est l'interprète, il ne s'oublie que pour relever son Dieu; témoignage d'autant plus décisif, que la publicité le rend plus éclatant, les lumières du témoin plus certaines, son désintéressement plus irréprochable, sa sainteté plus respectable. Peut-on se défendre de croire un homme si humble, si saint, si éclairé, un homme si respectable, qu'on est sur le point de lui déférer, sur sa parole, les honneurs divins. Sera-t-il moins digne de foi, quand il parlera en faveur d'un autre, à son préjudice, que s'il eût parlé en sa faveur.

Mais le plus illustre témoignage fut celui que lui rendit Jésus-Christ par un privilége bien singulier; il va le visiter dès qu'il est au monde; la sainteté de Jean est le premier objet qui l'occupe: à peine est-il conçu dans le sein de Marie, qu'il vole à son Précurseur, conçu lui-même, depuis peu de temps, dans celui d'Elisabeth, et qui répand sur lui le trésor de ses grâces: *Abiit in montana cum festinatione.* (*Luc.*, I, 39.) Il sera bientôt visité par des mages, mais il veut auparavant être le mage qui va rendre visite à Jean; que ne dit-il pas dans la suite, et de sa vie et de sa mort, et de sa personne, et de son ministère? Sa vie? c'est un miracle de pénitence, il ne mange ni ne boit. Sa mort? c'est un martyre de la pureté, Hérode n'est qu'un tyran. Sa personne? vous le prenez pour Élie, et moi je vous dis qu'il en a l'esprit et la vertu. Vous le regardez comme un prophète, et moi je vous assure qu'il est plus que prophète; un ange l'a appelé grand devant Dieu, et moi je déclare qu'il est le plus grand des enfants des hommes. Son ministère? les anges s'en feraient honneur, il n'en est point de plus sublime. Il fut choisi pour préparer les voies au Messie, le faire connaître aux hommes et leur prêcher la pénitence; mais c'est un ministère qu'il a rempli parfaitement. Ce grand prédicateur, instruit et touché, éclairé et embrasé, après avoir été le premier éclairé et embrasé; et il est utile à l'esprit et au cœur; c'est une lampe ardente et brillante: *Erat lucerna ardens et lucens.* (*Joan.*, V, 35.)

La conduite du Seigneur a répondu à ses éloges, il a cru Jean assez saint pour recevoir de sa main le baptême de pénitence. Qui le croyait l'innocence même, un Dieu vient de la Galilée aux rives du Jourdain, se confondre avec la foule des pécheurs, et recevoir, de la main de sa créature, ce même baptême, qui n'était que la figure et la préparation au sien. Le saint Précurseur en est surpris, et avec cette foi vive qui faisait dire à Pierre: Retirez-vous de moi, je ne suis qu'un pécheur, je ne souffrirai jamais que vous me laviez les pieds, Jean lui dit: Qui suis-je, pour vous baptiser? C'est à moi à recevoir de vous le baptême, je ne mérite pas de recevoir de vous les plus bas services. Laissez-moi faire, lui dit le Seigneur, c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. Jean obéit et le baptise, le ciel s'ouvre pour admirer ce grand spectacle; il en sort une voix qui, se mêlant à celle de Jean, dit de celui qu'il avait montré du doigt: Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances: *Hic est Filius meus dilectus.* (*Matth.*, XVII, 5.)

Enfin, de part et d'autre on mit par le martyre le dernier sceau au témoignage. Jean scelle sa vérité par son sang, et Dieu reçoit en témoignage ce sang qui coule pour la vérité; si c'est un trait d'ami de souffrir pour ce qu'on aime, d'un ami généreux de souffrir beaucoup, d'un parfait ami de souffrir jusqu'à la mort, ce n'est point au jugement des hommes un trait d'ami de procurer à ce qu'on aime les souffrances à la mort; mais au jugement des saints Dieu fait à ses amis la plus précieuse des faveurs, lorsqu'il veut bien permettre qu'en témoignage de la vérité, on perde la vie; il ne manquait que ce dernier trait à l'amour de Dieu pour saint Jean, et à l'amour de saint Jean pour Dieu, afin de mettre à l'un et à l'autre le comble. Nous avons admiré le zèle de Jean allant faire pâlir le vice jusque sur le trône, admirant le martyre de la pureté donnant sa vie pour sa défense, et signant de son sang la loi dont il avait été le héros.

La vertu se fait respecter de ceux même qu'elle condamne; Hérode estima saint Jean, il l'admira, il le craignit. Plus il connut le danger que faisait courir au censeur du vice la puissance souveraine offensée dans l'endroit le plus sensible, plus il honora le courage de celui qui avait osé le courir. Malgré les emportements du tyran, quelques mois de prison auraient satisfait à sa colère, Jean aurait encore vécu, il en serait sorti triomphant; mais la passion s'en mêle, et il en coûte la vie au zélé prophète. Privé par les charmes séduisants d'une courtisane ambitieuse, du fruit de la conversion du prince, qu'il avait peut-être ébauchée, il fut redevable à son inhumanité de la couronne du martyre. La vie du plus grand des hommes fut le prix d'une danse. Hérode, pour accomplir

un serment téméraire, dont il se repentit, ou plutôt aveuglé par une folle passion, qui ne connaît rien de sacré, consomme ses forfaits par un sacrilége. Jean est condamné à mort par les bourreaux, Hérodias l'ordonne : demandât-elle la moitié de mon royaume, elle a trop su me plaire pour lui rien refuser; qu'on lui apporte la tête de Jean-Baptiste dans un bassin : *Misso spiculatore jussit amputari caput Joannis.* (*Marc.*, VI, 27.)

Prince cruel, dit saint Ambroise, regarde ce spectacle si digne de ton barbare repas; on apporte dans un bassin cette tête respectable, contente-toi donc, assouvis ta fureur, avance tes mains inhumaines, que les ruisseaux de sang coulent entre tes doigts, qu'ils étanchent ta soif, s'il est possible; apaise ta faim par un nouveau genre d'aliment, si conforme à ta barbarie; quel monstre, quelle horreur! Est-ce donc au milieu de la joie d'un repas que se prononcent les arrêts de mort, que le sang coule? Repas funeste où Jean n'aurait pas voulu recevoir la grâce : *Quo non caperet vel absolvi;* on y prononce sa condamnation, disons mieux, c'est la condamnation d'Hérode. Dieu y fait apporter la tête de son Précurseur, pour y être, même après sa mort, le héros de la vérité. Oui, prince impie, ses chastes yeux s'éteignent, plutôt pour n'être pas témoins de tes forfaits, que pour subir les horreurs de la mort. Ce visage livide, cette bouche fermée te reprochent encore tes crimes, d'intelligence avec tes remords; leur silence même est éloquent, et tu ne peux en soutenir les redoutables arrêts : *Os illud exigue conticescit et adhuc timetur.*

Où êtes-vous, Providence de mon Dieu, le plus infâme des scélérats, enivré de délices, comblé de gloire, environné d'une cour nombreuse, célèbre par des fêtes magnifiques, le jour trop funeste de sa naissance, et dans le même temps le plus saint des hommes renfermé dans une prison, perd la vie par la main d'un bourreau, pour avoir soutenu vos intérêts; quel contraste! L'impie prononce la condamnation de l'innocent, la volupté décide de sa vie, le crime triomphe; la vertu est proscrite, l'arrêt s'exécute, le juste meurt. Vous l'avez vu, grand Dieu, vous l'avez souffert, oubliez-vous que vous êtes juste.

Non, non, et dans le même temps que se commet cette monstrueuse injustice, la justice divine commence à se faire sentir, en attendant que par ses ordres, les vers consomment les vengeances du Seigneur et la réprobation du coupable en le dévorant tout vivant. Hérode, au milieu d'une foule d'idolâtres courtisans, au milieu d'un somptueux festin, alarmé et troublé, ne prononce qu'en tremblant un arrêt injuste, que l'objet de sa passion ne lui arrache qu'à peine; il redoute un homme qu'il a dans les fers, et dont il tient la vie entre les mains. Et saint Jean, dans sa prison même, et sous le fer du bourreau, comblé de joie, inébranlable jusqu'au dernier soupir, remercie le Dieu dont il est la victime; plus heureux de perdre la vie que son persécuteur d'en jouir, plus glorieux dans sa prison que lui sur le trône, plus constant en subissant un arrêt injuste, que lui en le portant; il baise le glaive qui le frappe, il offre le sang qu'il répand, et rend avec joie, à Dieu, des jours qu'il ne voulait employer qu'à son service, et qu'il trouve infiniment précieux, quand il daigne les accepter pour la défense de la vérité; ainsi, grand Dieu, vous témoigna-t-il son amour, mais, grand Dieu, ainsi lui témoignâtes-vous le vôtre. Le martyre est la consommation réciproque de l'amour mutuel de la créature pour Dieu, et de Dieu pour la créature : gage précieux qui réunit les deux cœurs et les donne inséparablement l'un à l'autre; le bûcher est le lit nuptial où se célèbrent ces divines noces. La main du Seigneur armée est aussi chère, et peut être plus bienfaisante que pleine de faveurs. Les bourreaux sont pour les saints les messagers les plus agréables. Jamais il ne fut de plus beau trône qu'un échafaud, de plus belle couronne que celle que le sang arrose, de plus beau triomphe que la mort la plus cruelle. Vous avez accordé ces grâces, ô mon Dieu! à vos favoris les plus chers et les plus illustres; votre Fils même n'honora jamais mieux son Père que lorsqu'il fut obéissant jusqu'à la mort de la croix; jamais ce visage agréable ne mérita mieux ses complaisances, que quand pâle, livide, meurtri, il fut couvert des ombres de la mort. Il était juste que le premier de vos amis vous donnât et reçût de vous, dans une mort ignominieuse et cruelle, la marque la plus sûre de son amour.

Apprenez, chrétiens, à souffrir pour Dieu si vous voulez l'aimer; apprenez à recevoir de sa main toutes les souffrances, si vous voulez être sûrs qu'il vous aime. Heureuse croix, notre caution auprès de Dieu, et, si l'on peut le dire, la caution de Dieu auprès de nous, et comme la commune médiatrice de Dieu et des hommes. Recevez donc, mes frères, recevez vos adversités, c'est peu de dire avec patience et avec soumission, recevez-les avec amour, avec joie, avec reconnaissance; bénissez le Père qui vous châtie et qui vous éprouve, c'est ce que sa miséricorde réserve à ses véritables enfants. Malheur à celui qu'il abandonne à une dangereuse tranquillité qui le perd, heureux celui qu'il ramène à son devoir par des afflictions salutaires qui le sauvent. Heureux surtout celui qui en profite, et qui mérite par là d'arriver à la gloire éternelle que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT JOSEPH.

Ego ero merces tua magna nimis. (*Genes.*, XV, 1.)

Je serai moi-même votre récompense.

Porter ses vues sur Dieu même, en faire l'unique objet de son amour et de ses désirs, c'est le propre des plus grands saints; mais fixer sur soi les yeux de Dieu, le voir s'occuper de notre sanctification, être flatté de notre gloire, s'intéresser à notre félicité, et

vouloir en être par lui-même l'auteur et l'objet, tel fut le privilége unique du grand homme que nous honorons. Abraham eut quelque part à ce bonheur ineffable : père du Messie, il compta un Dieu parmi ses enfants, il entendit cette étonnante promesse : Je serai moi-même votre récompense. Mais ce qu'Abraham ne vit qu'à travers les ombres de la foi, ce qu'une foule de siècles dérobèrent à ses empressements, ce qui, dit l'Evangile, d'avance le comblait de joie, Joseph l'a vu de ses propres yeux, il en a joui toute sa vie. Dieu se fit un soin, un devoir, un plaisir de le rendre heureux. Il fut par lui-même l'instrument de sa sainteté, l'honneur de sa dignité, la douceur de sa vie : *Ego ero merces tua magna nimis.*

Que l'état d'obscurité où la Providence le fait naître ne vous fasse pas oublier son élévation. Il me semble le voir, selon l'expression de l'Ecriture, comme un soleil dans un nuage. Nuage de la condition, ce grand homme, méprisé du monde, est réduit à gagner sa vie à un vil métier; nuage de la vie commune, tout est simple, rien d'éclatant dans ses actions; nuage de l'adversité, il ne voit son Dieu qu'à travers les faiblesses de l'enfance, les horreurs de la pauvreté, les alarmes de la persécution. Mais ne vous y méprenez pas, quelle vive lumière perce cet épais nuage! possesseur d'un Dieu, il porte dans ses mains la fortune du monde, la source de la félicité. Qu'il est heureusement dédommagé de la bassesse de la condition par la plus sublime puissance, de l'obscurité de la vie par les plus éminentes vertus, de la rigueur de ses peines par les consolations les plus douces! *Sed elegit eum ex omni carne.*

Que les autres saints soient les serviteurs et les ministres de Dieu, Joseph est son tuteur et son père nourricier ; qu'ils trouvent une gloire solide à leur obéir, Joseph a eu l'honneur de lui commander ; qu'ils étudient avec soin sa divine parole, on confie à Joseph les plus grands secrets; qu'ils suivent avec fidélité les mouvements du Saint-Esprit, c'est à la sagesse de Joseph que le Saint-Esprit s'en rapporte ; qu'ils abandonnent à la Providence leurs plus grands intérêts, la Providence se décharge sur Joseph des plus grandes affaires. La sublimité de ses fonctions, le prix de ses grâces, l'héroïsme de ses vertus ont dû faire de lui le plus grand, le plus saint, le plus heureux des hommes. La gloire, la vertu, le plaisir sont la félicité céleste, et Dieu l'a transportée sur la terre en faveur de Joseph : *Ego ero merces tua magna nimis.*

Développons ces idées, et sans déroger à la grandeur infinie d'un Dieu qui n'a fait rien que pour lui-même, voyons-le, dans ce discours, tout occupé de Joseph pour les intérêts même de sa gloire, confondre en quelque sorte les intérêts de son serviteur avec ceux de sa personne divine. Il est dans les cours des princes des charges brillantes, et des emplois de confiance, il est des amis du cœur et des dépositaires de l'autorité. Les uns ont quelque chose d'éclatant aux yeux des peuples. Les autres sont plus chers au souverain : ils supposent un genre singulier de mérite, ils forment des liens plus étroits. Tels furent les emplois de Marie et de Joseph, le monde les estimait, les connaissait peu; mais ils avaient toute la confiance et la tendresse de leur maître. Une sainteté éminente la leur avait assurée.

Joseph était donc, s'il est permis d'employer ces termes avec Dieu, 1° l'homme de confiance, 2° l'ami de cœur. Ce seront les deux parties de ce discours. Quelle gloire et quels délices! posséder l'estime et l'amour de son Dieu : *Ego ero merces tua magna nimis.*

Vierge sainte, en faisant le panégyrique de votre époux, on fait votre éloge. Il vous fut redevable de son élévation et de son bonheur ; il fut grand, il fut heureux en vous possédant ; il dut être saint pour vous posséder. Il fut de même votre homme de confiance et votre ami de cœur. Le nom d'époux dit tout cela. Jamais sujet du panégyrique ne nous répondit mieux de votre protection ; nous vous adressons avec l'ange les mêmes paroles qui commencèrent son bonheur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il était arrêté dans les décrets éternels que le Verbe incarné naîtrait d'une Vierge. Les prophètes l'avaient prédit, les figures l'avaient annoncé, et Dieu se devait cette merveille. Mais elle était au-dessus des idées humaines, et donnait trop de prise à la malignité pour être à l'abri des ombrages. L'honneur du fils et celui de la mère demandaient que le Saint-Esprit y préparât les hommes par un voile mystérieux, qui conservât l'honneur de l'un, et mît à couvert de tout reproche la naissance de l'autre. C'était la nuée qui devait couvrir le tabernacle, avant que la gloire du Seigneur la remplît. Un mariage légitime sauvait les apparences, et fournissait un témoin de la conduite de Marie, d'autant plus irréprochable qu'il était mieux instruit et plus intéressé. Mais il fallait un époux de confiance parfaitement chaste, auprès de qui la virginité de Marie fût en sûreté. Joseph fut ce nuage qui couvrait la gloire du Seigneur, renfermée dans le sein d'une Vierge. Dieu ne pouvait être un époux visible, l'homme ne devait pas être le principe de cette naissance céleste ; mais par le partage le plus glorieux à Joseph, deux époux vierges, Dieu et l'homme travaillèrent à la naissance du Verbe, l'un en exerçant à l'extérieur les droits d'un père, l'autre par les miracles d'une féconde virginité, et en formant dans le sein de Marie le corps adorable de Jésus-Christ : *Operuit nubes tabernaculum, et gloria Domini implevit illud.* (*Exod.*, XL, 32.)

Epoux fortuné, sur qui la Providence jette les yeux, quel parti brillant, quelle riche dot, quelle illustre famille on vous destine! Il me semble entendre Saül cherchant un Israélite assez courageux pour attaquer

ce formidable géant qui couvrait Israël d'opprobres ; rien ne sera épargné pour le récompenser. Je lui prodiguerai mes trésors, je lui donnerai ma propre fille. Paraissez, heureux Joseph, je lis dans les décrets divins votre glorieuse destinée. Plus auguste que les palais des rois, votre maison va renfermer la majesté d'un Dieu. Vous serez son père adoptif, son tuteur et son maître. Sa mère sera votre épouse ; la grâce, la gloire, la divinité n'ont plus de trésors dont vous n'alliez être possesseur. Jésus et Marie en sont enrichis, ils vont l'un et l'autre devenir votre patrimoine, vous allez par ce mariage, 1° acquérir les droits les plus sacrés, 2° exercer les fonctions les plus sublimes, 3° jouir de l'élévation la plus glorieuse, 4° pratiquer les plus héroïques vertus : *Ditabit eum rex, et filiam suam dabit ei.* (I *Reg.*, XVII, 15.)

1° Droits sacrés et incontestables, source de son éminente grandeur Quelque peu de part qu'eût saint Joseph à la naissance du Verbe, il n'en était pas moins le maître de la personne de Marie et de tout ce qui naissait dans ce riche fonds. Semblable au propriétaire d'une terre ou d'un arbre de qui Dieu fait naître des fruits, par miracle Marie fut cette terre heureuse qui fit éclore la fleur des champs et le lis des vallées. Elle fut cet arbre mystérieux qui porte les rejetons de Jessé et le fruit de vie. Légitimement unie à Joseph par les liens les plus étroits, qui peut contester les droits de son époux et la donation mutuelle qu'ils se sont faite de leurs personnes? *Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir.* (I *Cor.*, VII, 4.)

Quand je parle d'époux et de mariage, loin d'ici toutes les idées grossières qu'inspirent la chair et le sang. La charité y fut le lien des deux cœurs, la vertu régla toutes leurs pensées, la grâce dirigea tous leurs mouvements. Mais ne pensons pas aussi, par une spiritualité mal entendue, qu'avec le profond respect qu'il devait à l'un et à l'autre, Joseph n'ait point eu sur la mère et sur le fils tous les titres que donne un vrai mariage. Il fut tel en effet; la chasteté même en resserra les nœuds : *Tanto firmius conjux, quanto castius.* Le consentement des parties suffit pour faire le mariage, dit saint Augustin avec tous les théologiens : *Matrimonium solo consensu perficitur.* L'Evangile ne permet pas d'en douter. Partout il donne à Joseph le nom d'époux de Marie : *Virum Mariæ, Mariam conjugem,* et celui de père de Jésus-Christ : *Filius Joseph, pater et mater ejus.* La sainte Vierge elle-même s'adressant à Jésus, lui dit : Nous vous cherchions votre père et moi : *Ego et pater tuus quærebamus te.* (*Luc.*, II, 48.) Il avait donc non-seulement le nom et les sentiments d'époux et de père, mais encore leur légitime autorité : *Vir caput mulieris.* (*Ephes.*, V, 23.) Joseph n'a partagé qu'avec le Saint-Esprit cette autorité divine, et seul il en a joui sur la terre. Jésus et Marie lui devaient donc un amour, un respect, une obéissance maritale et filiale : *Honora patrem tuum.* (*Exod.*, XX, 12.)

Sur ces principes il est aisé de sentir la grandeur de Joseph, ou plutôt il est impossible de trouver des termes qui l'expliquent. Tout est au-dessous de celui que toutes les lois mettent au-dessus de la mère et du fils, tout hommage est dû à celui qu'un Dieu respecte, tout doit obéir à celui à qui un Dieu daigne être soumis : *Erat subditus illis.* (*Luc* , II, 51.) Anges et saints, voici Marie votre reine, Jésus-Christ votre souverain aux pieds de Joseph, le reconnaissant pour maître et pour chef. Divine Marie, la qualité de Mère de Dieu vous élève au-dessus de toutes les créatures, le Très-Haut est seul au-dessus de vous. Voici votre supérieur. Et vous, au nom de qui tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, voici un père que vous honorez, un oracle que vous écoutez, un maître à qui vous obéissez. Droit supérieur à celui d'un père adoptif qui n'est qu'une fiction de la loi, Joseph a une paternité singulière établie par votre naissance, avouée par votre soumission. Ainsi l'ancien Joseph vit en songe le soleil, la lune et douze étoiles qui l'adoraient : *Vidi solem, lunam et duodecim stellas adorare me.* (*Gen.*, XXXVII, 9.)

Père céleste, vous partagez avec lui le titre ineffable d'une paternité qui ne peut être communiquée à personne et d'un ordre supérieur à celui du Créateur du monde qui n'a que les créatures pour objet. Le chef de cette adorable famille voit comme vous un Dieu même en faire partie. Verbe éternel, depuis que vous êtes homme vous reconnaissez en Joseph des droits que la nature divine ne peut souffrir, vous faites pour lui dans le temps ce que dans l'éternité vous n'aviez pu faire pour le Père céleste. Engendré sans dépendance et son égal, vous ne lui fûtes jamais soumis et vous le fûtes toujours à Joseph. Esprit-Saint, vous lui accordez le droit d'époux sur une vierge dont vous vous êtes réservé la fécondité, et qui, confiée à son zèle, vit à l'ombre de son nom : *Obumbrabit tibi.* (*Luc.*, I, 35.) Ministre du Père céleste, père du Fils, coopérateur du Saint-Esprit, vous participez à la gloire de la Divinité ; séparerions-nous dans les hommages celui avec qui elle partage ses titres? Non, non, Dieu ne se réserve au-dessus de Joseph que la majesté du trône : *Uno tantum regni solio te præcedam.* (*Gen.*, XLI, 40.)

2° Fonctions glorieuses, suite de ce glorieux titre. Allez, remplissez votre sublime destinée. O le plus grand, le plus heureux des hommes ! recevez-le entre vos bras à sa naissance ce divin Enfant ; préparez-lui une crèche, enveloppez-le de langes, échauffez-le dans votre sein. Essuyez ses pleurs, recevez les bergers ; vous êtes le Pasteur du bon Pasteur même ; introduisez les mages, vous n'avez pas besoin d'étoile pour vous conduire, le soleil vous éclaire. Offrez-lui l'or, la myrrhe et l'encens de vos vertus ; joignez-vous aux anges qui chantent des cantiques en son honneur. Ange vous-même par votre pureté, votre amour, vous avez droit d'entrer dans leur concert, vous en serez

l'ornement, ou plutôt n'êtes-vous pas au-dessus de toutes leurs hiérarchies? Donnez un nom à votre Sauveur, un ange l'a annoncé : c'est à vous comme à son Père à l'imposer. Zacharie donna le nom au saint précurseur, le premier homme en donna à toutes les créatures, vous en donnez au Créateur. Le huitième jour son sang coule sous le couteau de la circoncision. Par un sacerdoce anticipé, vous exercez sur la sainte victime, comme tous les pères sur leurs enfants mâles, l'office de prêtre. Le quarantième jour portez au temple et offrez à Dieu son Père ce divin agneau; rachetez-le au prix de deux colombes et devenez le rédempteur du Rédempteur du monde. Jésus-Christ ira au temple, soyez-y son conducteur; il se cachera, il demeurera perdu pendant trois jours. Joseph baigné de larmes le cherche avec le plus grand soin, le trouve enfin. Que sa sainte Mère lui en fasse de tendres reproches, Joseph ne prend pour lui que le zèle et le respect; il le ramène, il pourvoit à tous ses besoins avec la tendresse d'un père et la fidélité d'un serviteur.

Pourquoi, orateurs stériles, nous plaignons-nous que l'Evangile ne nous apprend presque rien de saint Joseph? Ne le représentât-il que comme un parfait imitateur de Jésus-Christ qui, avec lui et à son exemple, a passé trente années dans la retraite et le silence, nous y trouverions un plus bel éloge que dans les emplois des plus grands princes. Mais le détail de ces fonctions de confiance que l'Evangile ne nous laisse pas ignorer ne fournit-il pas une vaste carrière à la moins féconde éloquence? *Custos Domini sui glorificabitur.* (*Prov.*, XXVII, 18.)

Toutes ces fonctions n'avaient rien que de glorieux et d'agréable, on n'avait qu'à y suivre les mouvements d'un tendre amour. Dieu lui en réservait une bien plus délicate où il eut besoin de toute sa sagesse et de tout son courage. A peine est-il possesseur de ce fils adorable, qu'un barbare attente à ses jours, et s'efforce de l'envelopper dans le massacre des enfants de la contrée. Vie précieuse, unique espérance du monde, quel risque vous allez courir! Ne craignons rien, elle est confiée aux soins de Joseph, l'homme de confiance de Dieu, et chargé de la rançon du monde, et de la sienne propre; il sera le sauveur de son Sauveur même. Il fuit en Egypte avec ce précieux trésor, pour échapper au glaive meurtrier d'Hérode. Par une reconnaissance anticipée, il conserve au péril de ses jours celui qui, au prix de son sang, doit lui acheter l'éternité. Ainsi la fidèle Jozabeth arrache au fer d'Athalie le rejeton de la maison de David. Quel spectacle? La famille royale fugitive cherche un asile contre l'usurpateur du trône de ses pères! Quel mystère! Dieu semble livrer l'innocent aux traits de l'injustice, et se joue de ses attentats. Joseph, Hérode, quel contraste! L'un, obéissant à Dieu, sauve tout malgré mille obstacles; l'autre, écoutant sa passion, perd tout malgré mille efforts. Quelle bonté! au lieu de foudroyer le barbare qui le poursuit, Dieu daigne se livrer à un fidèle serviteur qui le sauve. Quelle grandeur! Dieu et le monde sont redevables à Joseph de l'adorable enfant qu'il leur a conservé! Voilà l'homme de la providence qui se confie en Dieu, et à qui Dieu se confie. Il n'entreprend rien sans vocation, il exécute tout avec fidélité, il attend tout avec soumission. Protection de la Mère, conservation du Fils, accomplissement du mystère, Dieu se repose de tout sur un serviteur prudent et fidèle : *Fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam.* (*Luc.*, XII, 42.)

A des traits si touchants qui peut se refuser à la reconnaissance? que ne devons-nous pas à l'Ange tutélaire du Sauveur? il nous a sauvés en le sauvant. Tobie, justement sensible aux services de l'ange Raphaël son conducteur, ne pouvait se lasser d'en faire le détail. Il m'a conduit, disait-il, il m'a ramené, il m'a préservé d'un monstre qui m'allait dévorer, il m'a procuré une femme vertueuse, et des biens considérables, il a rendu la vue à mon père. Joseph a fait pour nous mille fois davantage. Il a sauvé Jésus-Christ d'un monstre d'inhumanité qui voulait le faire périr, il lui a conservé une mère plus sainte que Sara, et avec elle mille biens, il nous a rendu les lumières de l'esprit, faisant lever sur nous le soleil de justice. Que lui donnerons-nous en récompense? *Quam mercedem dabimus ei?* (*Tob.*, XII, 2.)

Vierge sainte, vous ne lui êtes pas moins redevable que nous. Votre auguste sein fut le temple de la Divinité; mais semblable au voile qui fermait le sanctuaire, ce chaste époux, à l'ombre d'un mariage légitime, sauve votre honneur. Sans lui, suspecte à tout le monde, condamnée peut-être comme coupable, sans lui accablée de sollicitudes, il fut votre consolation et votre appui. Esther jeune et sans secours dans la captivité de Babylone, exposée aux dangers et aux tumultes de la cour, Mardochée fut sa ressource; par un juste retour, vengé du perfide Aman, revêtu de ses charges, enrichi de ses trésors, honoré de la faveur du prince, il dut tout à sa nièce. Ainsi Marie récompense Joseph. La noblesse de l'époux fait la dignité de l'épouse. Marie fait la grandeur du sien. Quelle glorieuse alliance! épouser la Mère d'un Dieu! Quelle nouvelle sorte de postérité! un seul enfant vaut mille mondes. Quelle dot inestimable! Reine du ciel et de la terre, elle l'en fait souverain. Distributrice des grâces, elle l'en rend maître, elle met sur sa tête la couronne que lui donne son fils. Est-il quelque chose à désirer pour celui à qui Marie est soumise, et elle avec un Dieu.

3° Elévation sublime. Malgré des priviléges si glorieux, on trouvera des saints plus éclatants aux yeux des hommes par l'étendue de leur réputation, par le nombre de leurs miracles, par les dignités éminentes qu'ils ont saintement remplies ou généreusement refusées. Mais distinguons avec les

théologiens divers ordres d'élévation : l'ordre de la nature, de la grâce, de la gloire, de la divinité. L'un est infiniment au-dessus de l'autre. Quelque différence que forme entre les hommes la fortune ou la naissance, la distance est après tout bien légère. L'ordre surnaturel et le rapport à Dieu peuvent seuls mettre entre les créatures quelque réelle inégalité. Ainsi le monde mesure l'élévation des grands par le rang qu'ils tiennent auprès du trône, ou par l'honneur qu'ils ont d'appartenir à la famille royale. Le dernier juste, dans l'ordre de la grâce, quelque obscure qu'il soit, est préférable à l'homme le plus favorisé des dons de la nature. La gloire céleste n'y met pas moins d'intervalle, le moindre saint dans le ciel est plus grand que n'était Jean Baptiste, quoique le plus grand des enfants des hommes : *Minimus in regno cœlorum major est illo.* (*Matth.*, XI, 11.) Tout ce qui tient à l'union hypostatique du Verbe entre dans l'ordre de la Divinité, et par conséquent est au-dessus des esprits célestes les plus élevés. La sainte Vierge y touche plus près que personne et mérite un culte plus excellent d'hyperdulie, puisque le Verbe a reçu la vie dans son sein. Joseph tient le premier rang après elle dans la grâce et les faveurs, et au-dessus d'elle dans le gouvernement extérieur. Reconnaissons donc à proportion dans son digne époux une élévation supérieure à celle de toutes les autres créatures.

Titres surtout les plus flatteurs de pure confiance. Ce n'est ni le brillant de la royauté, ni l'imposant de l'autorité, ni la sublimité du sacerdoce, quoiqu'ils renferment éminemment tout cela ; point de couronne qu'on lui attache, des trésors qu'on lui distribue, de commandement d'armée qu'on lui accorde, d'habits somptueux dont on le couvre, on lui confie quelque chose de plus que le monde, on lui donne droit sur l'objet de l'amour, sur l'amour même, et les droits même de l'amour ; Dieu le fait régner sur lui-même, il lui donne l'empire sur son cœur.

En quelle qualité ce grand homme est-il admis dans le sanctuaire? Il y est admis comme témoin du mystère, chargé d'attester à l'univers la virginité de Marie et la naissance de son fils, comme dépositaire de la rançon du monde remise entre ses mains ; comme ministre chargé de l'exécution des volontés les plus secrètes et les plus importantes; comme chef et maître de la sainte famille, avec la qualité d'époux et les droits de père. Je crois voir le char mystérieux d'Ezéchiel, conduit par un chérubin, sur lequel paraît le Roi des rois. Votre chaste sein, Marie, est ce char auguste conduit par Joseph, que le grand roi a choisi pour tenir sa place. Il semblait convenable à la dignité du Père céleste et à celle du Fils qu'un Dieu fût chargé du soin de la vie d'un Dieu. Principes de sa génération éternelle, ils sont seuls dignes l'un de l'autre. Quel honneur pour Joseph d'être substitué à un Dieu dans des emplois qui ne sont pas au-dessous d'un Dieu? Mais comme il était des douleurs et des travaux que la nature divine ne peut subir et qui ont rendu l'incarnation nécessaire, il est aussi un détail de soins dont la nature divine ne pouvait se charger, et qui rendait aussi nécessaire le choix d'un père pour les remplir. Quel bonheur pour Joseph que ce choix soit tombé sur lui ! *Ad labores quos ferre non poterat Josephum pignoravit.*

Par un trait de confiance plus rare et plus glorieux, qui n'est pas accordé à tous les ministres, il est admis à la plus étroite confidence; on n'a point de secret pour lui : *Vos dixi amicos quia omnia nota feci vobis.* (*Joan.*, XV, 15.) On lui révèle le secret des cœurs, en lui découvrant la résolution d'Hérode de faire mourir tous les enfants ; on l'instruit des événements éloignés en lui apprenant la mort de ce prince pour faire revenir Jésus d'Egypte; on lui ouvre le secret du cœur de Dieu, un ange vient de sa part lui dévoiler, comme à Marie, le mystère de l'incarnation : Ne craignez pas de vous réunir à votre épouse, ce qui doit naître dans son sein est l'ouvrage du Saint-Esprit : *Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est.* (*Matth.*, I, 20.) Les ombres sont donc pour lui dissipées. Je vois tracer à ses yeux l'histoire de la miséricorde divine, le plan d'un monde nouveau établi sur la folie de la croix, et la destinée d'un monde à venir qui lui sera redevable de son bonheur. On jette les fondements d'un édifice éternel, fondé sur la pierre, que les portes de l'enfer ne renverseront jamais. C'est là que s'immole d'avance la victime sainte qui peut seule apaiser un Dieu irrité ; c'est là que le Rédempteur des hommes commence à négocier la grande affaire de son salut.

Vous admirez, Joseph, cette foule de merveilles dont vous allez être le coopérateur, nous admirons la confiance divine qui vous en a donné la clef et la sage discrétion qui vous rendait impénétrable. Le silence fait le caractère des grands ministres, il garantit le dépôt des secrets de l'Etat. Le vôtre conserva les secrets du ciel, sans en faire le fastueux étalage qui les profane, ni le mystérieux silence qui le trahit. Vous en saurez porter le poids sans vous donner cet air important et nécessaire dont l'amour-propre se repaît. Tels et bien moins les prophètes sous les yeux de qui Dieu faisait passer la suite des siècles et les révolutions qui devaient composer l'histoire ; tel Abraham, qui vit sa nombreuse postérité et le Messie, qui devait la combler de bénédictions. Ai-je quelque chose de réservé pour un serviteur si fidèle ? ai-je quelque chose de réservé pour Joseph ? *Nunquid celare potero Abraham?* (*Gen.*, XVIII, 17.)

La théologie distingue diverses sortes de grâces, comme divers ordres d'élévation. Il est des grâces où Dieu n'envisage que l'intérêt de ceux qu'il favorise. Il en est d'autres destinées à l'avantage des peuples. Les unes rendent plus grands et plus agréables à ses yeux, *gratum facientes;* les autres sont plus utiles à sa gloire, *gratis datæ.* Il a fallu aux

apôtres de ces grâces brillantes qui accréditent le ministère; établis pour annoncer Jésus-Christ et gouverner l'Eglise, ils ont dû disposer des cœurs, parler toutes les langues, opérer des prodiges, étonner l'univers, il fallait imposer au monde pour répandre et autoriser leurs oracles. Mais tout admirables qu'étaient ces grands hommes, ce n'est point ce qui fait leur véritable grandeur: on peut être agréable à Dieu dans la poussière et lui déplaire dans la pourpre. Les grâces de prédilection sont celles qui nous unissent à lui le plus étroitement, elles font seules le vrai mérite, et seules sont à désirer: *Æmulamini charismata meliora.* (I *Cor.*, XII, 31.) Voilà votre grâce, grand saint! toute relative à la Divinité, qui regarde immédiatement son service. Les prodiges sont, pour ainsi dire, des éclairs de grandeur ou de bonté, Dieu en fait en vous un chef-d'œuvre durable : *Constituit eum dominum domus suæ, et principem omnis possessionis suæ.* (*Psal.*, CIV, 21.)

4° Ses vertus ne furent pas moins relatives à la Divinité et les plus propres à mériter sa confiance, et à y répondre. Foi soumise et courageuse. Prenez l'Enfant et la Mère, partez pour l'Egypte, dérobez-vous au glaive meurtrier. Que de prétextes plausibles pour refuser un voyage ou différer un départ si précipité, si difficile, si périlleux! Comment sans ressource et sans guide se charger d'une femme et d'un enfant, et s'engager dans un pays inconnu! comment y vivre! on ne peut même faire le plus léger préparatif. Echapperons-nous aux poursuites d'un roi barbare, dont les ombrages n'épargnent rien, et qui regarde comme un coup de parti la mort de cet enfant? Notre fuite va réveiller ses soupçons, et passer pour un crime qui enveloppera dans le même malheur et le père et la mère. A couvert des ennemis domestiques, serons-nous à l'abri d'un peuple infidèle, à la merci duquel nous allons nous livrer? La défiance n'a jamais épuisé les prétextes, l'obéissance n'en connaît point. Sans savoir ni le succès ni la durée de son exil, Dieu parle, Joseph part.

Humilité profonde. Issu d'un sang illustre que Dieu avait mis sur le trône, il se voit réduit à vivre du travail de ses mains, et sujet de ceux dont la naissance l'avait fait maître. Les patriarches, les rois, les héros qui remplissent les fastes de sa maison, la dignité du fils de son épouse, dont l'origine céleste, la conception divine, la naissance miraculeuse étaient autant de titres à la couronne, ne lui donnent ni désir d'y atteindre, ni regret d'en être privé. Il voit sans jalousie un tyran porter le sceptre qui lui est dû, le poursuivre dans son pupille, et le forcer, comme David, à chercher un asile dans la fuite. La perfection de ses vertus ne le touche pas plus que l'éclat du diadème; il les cache, les oublie, ou plutôt les ignore et veut qu'elles soient ignorées. Il n'est guère de saint dont le silence de l'histoire ait mieux secondé l'humilité; on ne nous a pas conservé une de ses paroles. Sa dignité suffit sans doute pour nous donner de lui la plus haute idée; mais il n'a pas tenu à son humilité qu'il n'ait été enseveli dans l'oubli le plus profond. Cette humilité même doit ajouter à son idée, il en est d'autant plus favorisé : *Humilibus dat gratiam.* (*Jac.*, IV, 6.)

Que dirons-nous d'une virginité conservée pour la première fois dans le mariage, et consacrée par un vœu dans un temps où la stérilité était un opprobre, d'une pureté qui semble mise en parallèle avec celle de la Vierge des vierges, et à qui on en confie le dépôt? Si la pureté de Marie attira dans son sein l'Agneau qui ne se plaît que parmi les lis, Joseph en a été le sceau. Ce fut pour la rendre féconde qu'il demeura stérile. Marie eût-elle jamais consenti au mariage si elle n'eût trouvé un époux selon son cœur, et avec qui elle ne courût aucun risque? Une mère de Dieu devait être sainte, son époux devait approcher de la sainteté. Maternité divine, mariage divin, quels garants d'une pureté divine! Epoux vierge de Marie, Mère vierge d'un Dieu, le monde doit son salut à cette double virginité. L'une porte le Sauveur, et fournit la chair adorable; l'autre conserve la mère, et renonce à la chair et au sang.

Quelle modération à l'égard de son épouse! Ah! ce ne furent pas de vains soupçons formés sur de légères apparences; il se vit blessé dans l'endroit le plus sensible à un époux fidèle, à un époux vierge, et par des preuves hélas! trop incontestables. Un homme si cher à Dieu devait passer par les plus délicates épreuves et mériter le nom de juste que l'Evangile lui donne. Trop juste en effet pour la condamner sans l'entendre, trop respectueux pour embarrasser sa pudeur par des éclaircissements, trop prudent pour se plaindre ou pour prendre un parti d'éclat qui la décrie, il s'abandonne à la Providence et au hasard de faire retomber sur lui tout le blâme, il prend la résolution de la quitter en secret, en attendant que Dieu, à qui il en laisse le jugement, ait justifié son innocence. Il la justifie en effet, un ange du ciel vient découvrir ce mystère profond à un ange de la terre : Ne craignez pas de vous réunir à votre épouse, le Saint-Esprit a opéré la merveille qui vous alarme. C'est assez pour Joseph, un Dieu homme, une Mère vierge, rien n'est au-dessus de sa fidélité. Une foule de miracles, de progrès rapides, une infinité de martyrs, tout démontre, tout facilite la nôtre, et nous sommes faibles! Sur une parole la foi de Joseph est parfaite et agissante : *Accepit eam.* (*Matth.*, I, 24.)

Il faudrait lever le voile qui dérobe à nos yeux le sanctuaire de son cœur, pour connaître le prix des vertus qui en firent la beauté. Plus riche que le temple de Salomon, il était composé du bois incorruptible de l'innocence, et revêtu de l'or le plus pur de la charité; une paix inaltérable rappelait le silence majestueux qui y régnait. Jésus, dit saint Augustin, est l'arche d'alliance

Abîmés dans la contemplation en sa présence, Joseph et Marie, comme les deux chérubins, le couvrent de leurs ailes, par un mariage qui cache la naissance. La loi de Dieu y fut gravée plus profondément que sur la pierre qu'on y gardait. La douceur de la manne qui y était renfermée, n'était que l'image de la manne eucharistique qu'il avait dans la maison ; le lis précieux de la virginité lui donnait un titre plus respectable au sacerdoce, dont il gardait l'objet et l'auteur, que la baguette fleurie n'en donnait à Aaron. Son amour supérieur aux séraphins, ses lumières aux chérubins, ses emplois aux dominations et aux trônes, sa pureté surpasse celle des anges. En un mot, il fut digne de la confiance de Dieu dont il fut le tuteur, de la vierge dont il fut l'époux. En voilà assez pour en tout penser et tout dire, ou plutôt pour en penser et pour en dire toujours trop peu.

Voyons dans la seconde partie comment cet homme de confiance fut aussi l'ami de cœur, ce qui n'arrive pas toujours : l'estime décide de la confiance, le goût décide de l'amitié ; on n'estime pas toujours ce qu'on goûte, on ne goûte pas toujours ce qu'on estime. Joseph a réuni tous les deux.

SECONDE PARTIE.

Un rang sublime, une dignité éminente se font souvent acheter au prix de bien des combats et de bien des pertes. Ce n'est guère qu'aux dépens de la vertu qu'on est grand, ou qu'aux dépens de la nature qu'on est saint. Joseph devait être exempt de la loi commune, le père de Jésus devait être le plus grand, le plus saint, le plus heureux des hommes. S'il courait de grands risques, il était sûr d'un appui constant : la société de Jésus et de Marie lui offrait les plus grands secours et le plus beau modèle. Cependant cette société même, cette abondance de moyens, augmentait ses obligations et ses alarmes. Est-on impunément maître de tant de trésors? Ce concours de devoirs et de grâces, de difficultés et de ressources, suivi des plus grands succès, nous donne l'idée complète ou plutôt unique d'une sainteté aussi singulière qu'héroïque.

La sainteté de Joseph, 1° nécessaire, 2° facile, 3° délicieuse; qui fit son bonheur pendant sa vie, l'ayant passée avec l'épouse et l'enfant les plus parfaits ; à sa mort, ayant rendu les derniers soupirs entre les bras de Jésus et de Marie ; dans l'éternité, assis à la droite de la Mère et du Fils de Dieu, au comble de la gloire. Disons de lui, comme de Marie : *Astitit regina a dextris tuis.* (*Psal.* XLIV, 10.)

1° Sainteté nécessaire. Je n'examine pas si Joseph, comme disent plusieurs théologiens, a été, comme Jean-Baptiste, sanctifié dans le sein de sa mère, confirmé en grâce, et, comme Marie, délivré du foyer du péché et exempt du péché véniel. Ce sentiment, quoique vraisemblable, n'est pas certain. Je me borne à dire que Dieu se devait à lui-même la sanctification de son père nourricier. C'est une espèce de sacrilége, disent les lois, de révoquer en doute le mérite et la capacité de ceux que le prince honore de sa confiance : ce serait l'accuser d'un défaut de justice ou de discernement. Sagesse divine, peut-on former sur votre choix des doutes que l'ignorance, le préjugé, la passion rendent si légitimes parmi les hommes? Vous mettez en œuvre, vous rendez tout-puissant l'instrument le plus faible; vous distribuez les talents à proportion des emplois que vous nous destinez. L'ancien Joseph, choisi pour gouverner l'Egypte, ne fut pas moins, par sa prudence consommée, l'admiration que le salut de l'Etat. Allez, Moïse, allez sans crainte briser les chaînes d'Israël; vous serez le Dieu de Pharaon, vous posséderez avec plénitude l'Esprit de Dieu; l'air, la terre, la mer parleront pour vous; le sang des premiers-nés servira à écrire vos arrêts. Prince, qui devez élever un temple au Seigneur, on viendra des extrémités de la terre écouter vos oracles. Nouveau Joseph, nouveau Moïse, nouveau Salomon, qui peut se mesurer avec vous? Moïse ne fut chargé que du gouvernement d'un peuple : on vous confie la conduite, l'éducation, la vie d'un Dieu. C'est pour un Dieu que vous amassez des grains, que vous faites tomber la manne, et pour tout un monde que vous conservez la manne eucharistique. Vous délivrez les hommes d'une servitude plus cruelle que celle d'Egypte; vous emmaillottez des mains plus puissantes que celles qui ouvrirent le sein des rochers. Les patriarches qui composent la généalogie de Jésus-Christ, disait l'abbé Rupert, ont été comme l'échelle mystérieuse de Jacob, qui allait de la terre au ciel, sur laquelle Dieu s'appuyait. Joseph, qui réunit leurs vertus, en est le dernier échelon. Sur lui s'appuie l'humanité adoptée par un Dieu : *Natura humana ut gradui supremo Josepho innixa est.*

Il était juste que Dieu se choisît un père digne de lui, et à sa mère un époux digne d'elle, et qu'il formât selon son cœur celui qu'il daignait honorer de son amitié. Si vous choisissiez vos ancêtres, ne prendriez-vous pas les plus parfaits et les plus illustres? Si vous deviez donner un époux à Marie, un père à Jésus-Christ, en trouveriez-vous jamais d'assez grand, d'assez saint? Le Saint-Esprit serait-il moins zélé pour la gloire du Verbe? Il a donc dû, lui auprès de qui la vertu est la seule noblesse, il a dû épuiser les grâces en faveur de celui qu'il lui donnait pour père. Les apôtres, qui n'étaient que des ministres, en furent remplis. La qualité de Précurseur mérita à saint Jean une sanctification prématurée dans le sein d'Elisabeth. On exige des prêtres une piété éminente : que ne faut-il donc pas pour être, non un prêtre, un apôtre, un précurseur, mais le tuteur, le maître d'un Dieu, non pour un temps et sous des voiles, mais à découvert et toute la vie? Par une obligation mutuelle, Dieu devait la profusion de ses grâces; Joseph, une parfaite correspondance; Marie, l'abondance de ses prières; Joseph, une parfaite imitation. Il

n'était permis ni à Joseph d'être médiocre, ni à Dieu ni à Marie de l'en laisser; il fut pour elle ce que la première femme fut pour Adam, *adjutorium simile sibi*. (*Gen.*, II, 18.) Une union si étroite ne se borne pas à des faveurs communes : c'est une prédilection singulière, comme celle de Jacob pour Joseph, capable de faire mille jaloux : *Jacob diligebat Josephum super omnes filios*. (*Gen.*, XXXVII, 3.) Ce que l'Eglise dit de Marie, disons-le sans crainte de l'époux le plus cher, le plus uni, le plus semblable à son épouse. La grâce coule goutte à goutte sur les autres saints; mais Joseph en est inondé comme d'un fleuve impétueux : *Fluminis impetus lætificat*.

2° Sainteté facile. Ce que l'intérêt de la gloire de Dieu rendait nécessaire, sa bonté le rendit facile. La société de Jésus et de Marie conduirait une vertu médiocre à la plus haute perfection. Pensez-vous qu'inutile artisan pendant trente années, le Seigneur ait borné la plus précieuse vie qui fut jamais à remuer un méprisable rabot? Il créait dans le secret d'une boutique de nouveaux astres, de nouveaux cieux, une nouvelle terre. Siméon, Anne, Zacharie, Elisabeth, le Précurseur, les mages, voilà les heureuses prémices de ses travaux cachés. Surtout Marie et Joseph étaient le grand objet de ses soins : sur eux coulaient les grâces puissantes, pour eux coulaient les ruisseaux de lait et de miel, pour eux brillaient les vives lumières. Ils avançaient à pas de géant de vertu en vertu, selon la signification du nom de Joseph : *Joseph, id est augmentum*.

Quel moyen plus efficace que les exemples et les discours d'un Dieu! Que la vertu est facile quand il en donne les leçons! qu'elle a d'attraits quand il en offre le modèle! Madeleine, à ses pieds, devient dans un instant de pécheresse une sainte; l'hémorrhoïsse, en touchant le bas de sa robe, est subitement guérie; quelques paroles convertissent la Samaritaine, un mot forme des apôtres, sa présence dans le sein de Marie sanctifie le saint Précurseur. Marchez en ma présence, et vous serez parfait, disait Dieu au plus saint des patriarches. Heureux témoin de tant de merveilles, constant auditeur de tant d'oracles, contemplez ce visage adorable, et, comme un fidèle miroir, retracez-en la vive image; écoutez cette voix douce et puissante, et, comme un écho fidèle, répétez-en l'aimable son. Quarante jours d'entretien avec Dieu firent briller le visage de Moïse d'une lumière céleste, que les faibles yeux des mortels ne pouvaient soutenir. Ravi au troisième ciel, le vase d'élection cesse presque de vivre, pour faire vivre Jésus-Christ en lui. Si les effets en furent moins sensibles dans Joseph que dans le législateur des Juifs et l'Apôtre des gentils, ils n'en furent pas moins réels et ne le rendirent pas moins agréable aux yeux de celui à qui seul il avait intérêt de plaire.

Qui jamais eut plus de facilité à pratiquer à tout moment les plus héroïques vertus? La nature et la grâce, heureusement réunies, le portaient vers le même objet. Par un assemblage ineffable, il trouvait dans la même personne un Fils et un Dieu, une Epouse et une Mère de Dieu; il aimait un fils dans un Dieu, il l'aimait en père; il aimait un Dieu dans un fils, il l'aimait en fils. Ces objets de consolation sont souvent des occasions de péché. La beauté d'une épouse attache, ses faiblesses dégoûtent, ses défauts la font mépriser. Se renfermât-on dans les bornes de la modération, elle partage le cœur : *Divisus est*. Que ces bornes sont aisées à franchir! quel malheur pour qui les franchit! *Qui amat filium, uxorem, plus quam me, non est me dignus* (*Matth.*, X, 37.) Heureux l'homme à qui Dieu donne une épouse selon son cœur, qui se porte au bien, dont les paroles instruisent, la modestie impose, les regards sanctifient, les attraits n'inspirent que de pieux désirs! *Dabitur viro pro factis bonis*. (*Eccli.*, XXVI. 3.) Heureux penchant par Joseph, n'a pas à combattre le qui, comme le devoir! Il les satisfit l'un dans l'autre. Il lui en eût coûté pour ne pas aimer Dieu; il n'avait à craindre dans son amour ni abus ni excès. Chaque service qu'il rend à son fils est un acte de religion; chaque caresse, un acte de charité. Son empressement est zèle; ses passions sont saintes, leur vivacité est ferveur; la vertu lui est naturelle et délicieuse.

3° Enfin, pour comble de bonheur, les douceurs intérieures firent pour Joseph une sainteté délicieuse. Le plaisir de la société dépend des qualités et de la conformité du goût de ceux avec qui nous vivons : collés l'un à l'autre, comme Jonathas à David, on s'épanche sans réserve dans un autre soi-même, avec qui les biens et les maux sont communs : *Conglutinata est anima Davidis animæ Jonathæ* (I *Reg.*, XVIII, 1.) Cette proportion est surtout nécessaire dans le mariage; plus le lien est étroit et durable, plus il est important d'unir les cœurs. La présence d'un objet qui déplaît multiplie les dégoûts, éternise les peines, autant que la possession d'un objet aimé éternise et multiplie les consolations. L'intérêt et la passion sont de mauvais guides. Cherchez moins la fortune que la religion et les mœurs; rendez-vous heureux et saint, plutôt que puissant et riche, consultez le Seigneur, recevez une épouse de sa main. C'est, dit le Sage, accumuler grâce sur grâce que d'en obtenir une chaste et pieuse : *Gratia super gratiam mulier pudorata et suscita* (*Eccli.*, XXVI, 19). Heureux qui goûte le fruit de ses travaux dans ceux en qui il se voit renaître! Malheureux qui sent déchirer ses entrailles par ceux à qui il a donné le jour! Une cruelle condescendance craint de corriger, craint de connaître leurs défauts; l'aveugle admiration d'un père idolâtre flatte des passions naissantes, les travestit en agréments; amusé par la frivole espérance d'un mérite à venir, il goûtera les fruits amers qu'il a laissés croître et qu'il n'est plus temps d'arracher : *Saturati sunt filiis*. (*Psal.* XVI, 14.)

Qu'il fut heureux ce chef de la plus sainte Famille! quelle épouse accomplie! quel fils parfait! formé l'un pour l'autre, leur mariage fut l'ouvrage du ciel; choisis pour l'accomplissement du plus grand mystère, les mêmes vues les font agir, ils sont pénétrés des mêmes sentiments, ils pratiquent les mêmes vertus. Ne craignons pas que la mauvaise humeur en trouble la paix, que la passion en ternisse la beauté, qu'un amour étranger en souille le lien. Allons ensemble, se disent-ils comme Tobie à Sara, allons ensemble adorer le Seigneur. Pour obéir à l'édit de l'empereur, il va faire une profession publique de dépendance, faisons lui une protestation solennelle de fidélité; il naît dans une étable, essuyons ses premières larmes, soulageons ses premiers besoins; il veut aller au temple s'offrir à son père, chargeons-nous de ce précieux fardeau; qu'il goûte entre nos bras la douceur du repos. Au milieu des docteurs étonnés de sa sagesse, suivi de disciples, il remplit ce monde de l'éclat de ses miracles, de la gloire de son nom, saisis d'une admiration et d'une joie commune, rendons des hommages communs : *Exsurge Sara, adoremus Dominum.* (*Tob.*, VIII, 4.) Beau mariage où Dieu préside, céleste Famille dont il fait partie, espèce de Trinité créée, image de la Trinité incréée, dont vous faites la gloire et les délices; entrez, fidèle serviteur dans la joie de votre Seigneur, ou plutôt recevez-le dans votre maison, où il porte la joie. Jamais la tribu de Lévi eut-elle tant de droit de dire, Dieu est mon partage? *Dominus pars hæreditatis meæ.* (*Psal.* XV, 5.) Jamais mariage fut-il une si belle figure de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise? jamais le divin Agneau célébra-t-il des noces si magnifiques? jamais l'épouse des *Cantiques* offrit-elle de si beaux fruits à celui à qui elle gardait tous ceux de son jardin? Tous les biens sont venus avec cette nouvelle arche, à ce nouvel Obédédon: *Omnia mihi bona venerunt cum illa.* (*Sap.*, VII, 11.)

Quel enfant, grand Dieu, quel divin enfant! Isaac fut longtemps attendu d'une mère stérile et d'un père cassé de veillesse; Joseph et Benjamin, fruits précieux de l'aimable Rachel, font tour à tour la douceur ou la joie de leurs parents, selon qu'il plaît à Dieu de ravir ou de rendre ce que l'on aimait un peu trop; la beauté d'Absalon coûta cher à David, Solomon ne mérita pas toujours la tendresse de Bethzabée; mais votre enfant, heureux Joseph, plus désiré qu'Isaac, plus cher que Benjamin, plus chaste que Joseph, plus beau qu'Absalon, plus sage que Salomon, mérita infiniment votre amour. La nature vous fit naître des mêmes aïeux, honneur qui vous fut commun avec quelques apôtres; il vous était réservé d'être encore son plus proche allié, comme l'époux de sa mère, son nourricier, son tuteur, son maître, de porter le nom, d'avoir les droits, de faire les fonctions de père, de faire même sa noblesse temporelle. Par vous il fut connu fils de David, héritier de sa couronne, le Père céleste pour la génération éternelle, Marie par sa génération temporelle, et vous par une espèce de génération légale et civile, que forme votre mariage avec Marie. *Pater est quem nuptiæ demonstrant.*

Rien n'est au-dessus de la tendresse paternelle, elle est à l'épreuve des désordres d'un fils prodigue. L'amour a des qualités différentes, selon le caractère des personnes; dans celui d'un serviteur il reste toujours un fonds de crainte et d'intérêt; l'amitié ne forme pas entre des amis des liens aussi forts que la nature entre parents. Les autres saints ont eu pour Dieu un amour de serviteur, de disciple, d'ami, d'époux, de fils; il était réservé à Joseph d'avoir pour lui cet amour de père, cette sollicitude, ce penchant presque invincible pour un autre soi-même. Assidu auprès de sa personne, il ne travaille que pour lui, s'oublie lui-même, et ne pense qu'à lui. La pauvreté, l'exil, la persécution, tout prouve un amour également tendre et solide. Ce n'est pas une affection gagnée par les bonnes qualités d'un enfant déjà formé, qui fait cueillir les fruits d'une belle éducation. A peine est-il né, il n'offre que des faiblesses; Joseph plein de zèle porte ses premières croix, court généreusement les premiers risques.

Ce n'est pas seulement sur le Calvaire que son Père l'abandonne dès le premier instant de sa vie, et le livre à la rigueur des saisons, aux horreurs de l'indigence et aux infirmités de la nature; Joseph est sa ressource : *In te projectus sum ex utero* (*Psal.*, XXI, 11.) Joseph supplée à tout, prodigue ses soins, ses travaux, sa personne, pour remplacer ce que la justice divine refuse à celui qui a pris la forme de pécheur : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* (*Psal.* X. 14.)

Société fortunée où l'on peut donner le plus libre essor à son cœur, sans craindre, comme parmi les hommes, ni repentir, ni mécompte, converser avec Dieu, agir en sa présence, vivre dans sa maison, manger à sa table, avec la douce familiarité d'un père dans sa famille. Communauté parfaite de biens et de maux, où chacun a tout et n'a rien. Union dont tout resserre, tout embellit les nœuds. Services mutuels; l'obéissance, l'amour, le respect les assurent à Joseph, la religion les rend à Jésus; le zèle prévient tout, profite de tout. Caresses réciproques : Joseph porte Jésus, le serre sur son sein, Jésus tend les bras à Joseph et l'embrasse, doux noms de fils et de père, chastes baisers donnés et reçus, tendres regards qui blessez les deux cœurs. Reposez entre mes bras. Verbe adorable, qui donnez le repos aux créatures, et le goûtez éternellement dans le sein du Père. Ces yeux divins, hélas! seront baignés de larmes, cette bouche adorable sera abreuvée de fiel, ces mains qui portent le monde seront attachées à la croix, cette tête couronnée d'épines, ce corps déchiré par les fouets. Mais aussi élevé au-dessus des astres, devenu la nourriture

du monde, la lumière de la Divinité sera son diadème. Plus heureux que Joseph d'Arimathie ; qui ne doit que porter au tombeau son corps mort, je suis chargé de conserver sa vie. Heureux les yeux à qui il est donné de voir ces merveilles, heureuses les oreilles qui entendent ces oracles. Oh ! si les mortels connaissaient ce que je possède! Qu'on réunisse tout ce que la nature et la grâce ont de plus délicieux, le voici : voir, posséder un Dieu face à face, sans nuage et sans voile; anges et saints, vous en étiez jaloux. La maison de Joseph vaut le ciel. Vîtes-vous jamais un Dieu soumis à vos ordres, se dire votre fils ? Non, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre le bonheur de Joseph.

Ainsi passe-t-il sa vie inondée de délices, ainsi la termina-t-il ; il rendit les derniers soupirs entre les bras de Jésus et de Marie, avec l'assurance d'une éternité que donne un fils qui en est le maître, et une épouse qui en est la distributrice. Si la mort est terrible, c'est par l'abandon où elle réduit et l'incertitude de sa destinée. Vous perdîtes pour cette fois, affreuse mort, vos horreurs et votre aiguillon, vous n'eûtes pour lui que des charmes. La mort des justes, toujours précieuse, est le commencement de leur bonheur, par le souvenir de leurs vertus, l'espérance de la couronne et leur union avec Dieu. Combien dut être douce la mort du plus juste des hommes, si proche parent d'un Dieu ! Quel secours dans ses derniers moments ! Jésus et Marie lui ferment les yeux. Jésus n'a qu'à se montrer pour rendre le calme à tous les cœurs comme à la mer agitée ; le voilà tout occupé de combler de ses consolations un père qu'il aime. Lit heureux, environné des soixante forts d'Israël, comme celui de Salomon, jonché de fleurs, comme celui de l'Epouse ; Joseph et Marie sont auprès : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo.* (*Cant.*, II, 5.)

Joseph a-t-il à craindre la colère du souverain Juge, empressé à le soulager? avec quelle confiance lui présente-t-il ces mains qui ont tant travaillé pour lui, ces bras qui l'ont si soigneusement porté ! *Ministraverunt manus istæ.* (*Act.*, XX, 34.) Ah ! mon Fils, vous avez eu faim et je vous ai donné à manger; vous avez eu soif et je vous ai donné à boire ; vous avez été nu et je vous ai couvert. Après avoir passé ma vie avec vous, en serais-je séparé éternellement ? j'ai été le tuteur de votre enfance, serais-je la proie du démon ? Je vous ai tant aimé, j'ai reçu tant de marques de votre amour, serais-je l'objet de votre haine? Non, non, je vais continuer un paradis que j'ai commencé ; la mort n'est pour moi ni la fin ni le commencement du bonheur. Vous pouvez, Seigneur, terminer en paix le cours de ma vie, après l'avoir passée avec la lumière d'Israël; je ne quitte mon Fils et mon Dieu que pour le retrouver toujours le même, il sera toujours pour moi ce qu'il voulut toujours être : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* (*Psal.* CXV, 15.)

Après avoir expiré dans ces doux ravissements, Joseph est reçu dans le ciel comme l'époux de la reine, et le père du roi, c'est-à-dire comme la première personne de l'empirée après Dieu et sa mère, et comme continuant la communauté de biens, de plaisirs, de dignité qui, sur la terre avaient fait son bonheur et sa gloire. Celle dont il y est comblé est autant au-dessus de la gloire des autres saints que la sainteté de sa vie et l'éminence de ses fonctions est au-dessus du reste du monde. Les théologiens croient même qu'il est ressuscité à la mort du Sauveur, comme bien d'autres, et qu'à l'exemple de son épouse, il est monté au ciel en corps et en âme. Il y a bien des demeures dans la maison du Père céleste, ses heureux habitants portent chacun une couronne proportionnée à leurs mérites. Joseph les rassemble toutes ; il a souffert la première persécution excitée contre les martyrs, et au risque de sa vie il en a conservé le chef; il a surpassé la pureté des vierges et il en a sauvé l'Epoux : il a ouvert aux anachorètes les déserts de la Thébaïde, en y transportant leur modèle; plutôt confirmé en grâce que les apôtres, il en a élevé le Maître; plus heureux que Jean-Baptiste, il a longtemps conduit celui que le Précurseur ne fit que montrer. Lien sacré de l'une et de l'autre alliance, le dernier des prophètes, le premier des chrétiens, c'est par ses mains que l'ancien et le nouveau monde rendit à son Créateur les services dont il avait besoin. Chargé des devoirs de l'univers, ambassadeur des deux Eglises, il portait en ses mains l'Evangile et la Loi, et offrait au roi de tous les siècles les hommages de tous les temps. Sans être de la tribu d'Aaron, il faisait l'office de grand pontife, avait seul la clé du sanctuaire et le droit d'y entrer; seul dans le Saint des saints, il portait devant l'arche les vœux de tous les humains. Supérieur aux anges, en un mot, tenant sur terre la place de Dieu, la place du Saint-Esprit, comme époux de Marie , celle du Père céleste, comme père nourricier de Jésus, celle du Fils même; par toutes les lois le Père ne fait avec son Fils qu'une même personne.

C'est du haut de cette gloire éminente, supérieure à nos expessions et à nos idées que le Père des chrétiens écoute leurs prières, et les appuie de son crédit auprès de son Fils dont ils sont les membres. Son autorité, toujours la même, lui rend tout possible ; sa bonté, toujours constante, nous fait tout espérer. Sainte Thérèse assure n'avoir jamais rien demandé par son intercession sans l'obtenir. Recourons à lui avec confiance, prions-le de nous protéger comme ses enfants, de nous obtenir à la vie et à la mort quelqu'une des bénédictions dont il fut comblé. Tous les états trouvent en lui un protecteur et un modèle intéressant, les grands un prince descendant de la race de David, les petits un artisan qui gagne sa vie à la sueur de son visage. Il présente aux

vierges, aux personnes mariées, aux religieux, au prêtres, etc. Allez tous à Joseph, allez y dans tous les besoins du corps, dans toutes les peines de l'âme, ce sera là le moyen d'arriver à la gloire éternelle que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT ANDRÉ.

Prædicamus Christum crucifixum Dei virtutem et sapientiam. (I *Cor.*, I, 23.)

Nous prêchons Jésus-Christ, la force et la sagesse de Dieu.

Voilà le caractère de saint André : il fut l'apôtre de la croix. Quoique tous les autres disciples, chargés d'annoncer les mêmes vérités, aient partout arboré cet étendard salutaire, chacun semble avoir quelque vérité particulière en partage. Jean fut le disciple de l'amour, Thomas le témoin de la résurrection, Mathieu le martyr de la virginité, Pierre le docteur de la foi, Paul le héros de la grâce, André le fidèle amant de la croix. Il l'a embrassée avec courage, il l'a aimée avec tendresse, il l'a prêchée avec zèle, il y est mort avec constance : il fut la démonstration frappante de ce fameux mystère, qu'on peut non-seulement souffrir la croix avec patience mais y trouver de la joie et des délices.

L'homme a besoin de ces grands exemples. Rien ne révolte tant la nature et ne scandalise plus sa faiblesse, ne fournit de plus spécieux prétexte à l'impiété, que la nécessité des souffrances. Tentée de méconnaître la bonté d'un père dans une rigueur qui ne cesse de s'appesantir sur nous, la raison étonnée combat et révoque tout en doute : le cœur flétri murmure en secret et s'aigrit. Il faut donc des témoins dont la sagesse entraîne, des pasteurs dont la douceur gagne. André fit l'un et l'autre. Son zèle pour la croix éprouvé et soutenu, fort et persuasif, insinuant et convainquant, fit admirer cet amour si difficile, par la majesté, l'autorité, la force dont il l'annonça ; le fit goûter par la douceur, la noblesse des sentiments dont il l'accompagna.

L'apôtre de la croix l'aimait trop, en effet, pour ne pas allumer ce feu divin. Heureuse croix ! le zèle du disciple, par sa force et sa douceur, sa puissance et sa sagesse, fit connaître et rechercher le prix que vous avait donné le mérite du Maître : *Dei virtutem et sapientiam.* Agissez, grand apôtre, comme la sagesse divine, avec les armes de la toute-puissance et les charmes de la bonté ; confondez le rebelle qui combat; attendrissez l'insensible, animez le lâche qui se rebute ; paraissez avec l'éclat des prodiges et les attraits de la douceur; parlez avec l'ascendant d'un oracle et la tendresse d'un père; agissez avec le pouvoir d'un Maître, et la générosité d'un bienfaiteur; triomphez avec l'intrépidité d'un martyr et le dévouement d'une victime, on admirera, on respectera, on aimera comme vous.

Voilà le plan de ce discours. Nous suivrons saint André pendant le cours de sa vie, dans sa vocation à l'apostolat où le premier des apôtres, il suivit Jésus-Christ si promptement dans les fonctions de son apostolat, où le plus irrépréhensible, il aima Jésus-Christ si ardemment, dans la consommation de son apostolat, où le plus semblable à Jésus-Christ, il le confessa si courageusement. Nous y verrons cet assemblage admirable de douceur et de force, de puissance et d'humilité, d'affabilité et d'ascendant, de grandeur et de générosité, d'intrépidité et de dévouement qu'il a fait paraître dans son amour pour la croix; sur tous les différents théâtres où la Providence l'a successivement conduit : *Attingens a fine usque ad finem fortiter.* (*Sap.*, VIII, 1.)

Souffrir les croix avec patience, c'est un devoir ; les désirer avec amour, c'est la perfection ; les soutenir jusqu'à la mort avec constance, c'est le comble de l'héroïsme : les mondains pensent avoir beaucoup fait quand ils ont avec soumission arrêté les insolents murmures que la passion ou l'impiété vomissent contre la Providence, et le ministre qui les console, aux prises avec des révoltes continuelles, se trouve heureux d'empêcher du moins l'offense de Dieu. Ce n'est pas assez pour les âmes saintes : la croix fait leurs délices et l'objet de leurs empressements; les moments sont à leur gré perdus s'ils ne sont marqués de ce sceau divin. Bien loin de former d'injustes plaintes contre le Dieu qui les frappe, ils baisent sa main adorable, et leur amour gémirait s'il les en privait : la mort ne leur paraît jamais plus belle que quand elle fait de leur propre corps une victime qui expire sur le bûcher ; *Pati aut mori.*

Vous prévenez sans doute l'application de ce portrait : l'amour d'André pour la croix est trop marqué pour l'y méconnaître : ce serait peu pour lui de la désirer. Des motifs moins parfaits, la crainte du châtiment, l'esprit de pénitence peuvent faire souhaiter ce qu'on sait être une satisfaction nécessaire. André l'aima : l'amour même le plus pur et le plus tendre en fit naître en lui le désir. Avec quelle ardeur il la chercha ! Il la trouve en effet, il l'embrasse, il y persévère, il y meurt. Rien ne peut l'en détacher : ses derniers moments le trouvent entre les bras de cette croix vers laquelle tous les moments de sa vie l'avaient vu pousser des soupirs. Désirer, aimer, rechercher la croix, y persévérer, y mourir ; en deux mots, voilà le caractère de son cœur et l'abrégé de sa vie dans tous les états qui en partagent le cours : suivons-en le détail.

1° Dès ses premières années, André parut destiné aux souffrances, et lui-même s'y destina. La Providence l'avait placé dans une condition obscure et pauvre, où la nécessité d'un travail assidu, pour gagner un morceau de pain à la sueur de son visage, ne lui promettait, dans sa condition, que des jours tristes et languissants, sans aucune espérance. Jeter des filets, essuyer le caprice des ondes, attendre pour vivre le hasard d'une pêche toujours incertaine, transporter de tous côtés le peu qu'on a pris pour obtenir

l'unique ressource d'une légère rétribution : tels furent les pénibles commencements d'un homme destiné à pêcher des âmes; mais ces travaux domestiques ne suffirent pas à son zèle.

2° Il apprend qu'un nouveau prédicateur annonce la nécessité de la pénitence, et qu'il en donne l'exemple. André court à cette nouvelle école; mais il ne se borne pas à être un stérile auditeur, que la curiosité amène aux pieds de saint Jean, et à qui les passions arrachent bientôt le fruit de la parole; il se rend disciple de cet homme extraordinaire et le suit partout, pour pratiquer la pénitence encore plus parfaitement, sous ses lois. Cette démarche a dû coûter plus qu'on ne pense. Le nouvel Elie n'avait rien que d'effrayant pour la nature. Un habitant des déserts, vêtu de poils de chameaux, vivant de sauterelles, ou plutôt qui à peine boit et mange, ne promet qu'une vie austère à ceux qui voudront se ranger sous sa conduite. Ne parler que de pénitence, toujours plein de reproches contre le péché, d'une fermeté à n'épargner personne, ayant droit de tout exiger, puisqu'il le pratique, d'une sainteté qui le fait prendre pour le Messie, qui seule est une leçon continuelle. Quel guide! La religion la plus austère annonce-t-elle plus d'épines?

André apporte à son nouveau maître le courage et la docilité; disciple de la croix, en voilà les premières routes. Un jeune cœur, souple à l'obéissance et ferme dans les épreuves, à quoi ne peut-il pas aspirer? Les progrès les plus rapides le mènent bientôt au plus heureux terme. La fidélité le fit passer dans peu de jours de l'école du plus grand des hommes à celle d'un homme Dieu. C'était la seule qui pût désormais l'instruire. Sachez, fervent disciple, que celui que vous suivez, tout saint qu'il est, n'est, après tout, que la voix qui crie dans le désert. La Judée possède, sans le connaître, le Messie si longtemps attendu, dont il n'est que le précurseur. Jean lui-même a plus d'une fois déclaré qu'il ne mérite pas de rendre à ce Dieu incarné les plus bas services. Le ciel ouvert lors de son baptême ne laisse pas ignorer qu'il est le fils du Très-Haut.

3° C'est aussi après lui que soupirait André : instruit des prophéties qui le faisaient espérer depuis plusieurs siècles, il n'attendait plus que le moment de sa venue. Son assiduité auprès de saint Jean lui fit trouver l'occasion de le connaître; il était auprès de lui, avec un autre disciple, lorsque Jean passa. Jean, saisi de respect et rempli de zèle, leur déclara que c'est l'Agneau de Dieu, venu pour ôter les péchés du monde : *Agnus Dei.* (*Joan.*, I, 29.) Ces paroles peignent l'état de victime de celui qu'elles désignaient. Les prophètes avaient représenté le Messie comme un Agneau chargé des péchés du peuple qui se tait quand on le mène à la boucherie : *Tanquam ovis.* (*Isa.*, XIII, 14.) Pouvait-on le méconnaître à ces traits? Mais que promettait ce redoutable signe, que la croix et la mort du Maître et des disciples? Qu'enseigne la douceur de l'Agneau, qu'une patience à toute épreuve dans l'un et dans l'autre?

Cet oracle ne trouve, dans tous les autres auditeurs, que des oreilles appesanties. André seul en comprit, en goûta le sens : *Inter multos auditores, hi soli audierunt auribus animæ, alii audiebant tantum auribus corporis.* La croix fut donc le premier rayon de lumière qui lui découvrit Jésus-Christ. Ce mélange de la douceur et de la force d'un agneau qui efface les péchés, fut tout le plan et tout l'esprit de sa vocation, cette parole de mort l'enfanta à la vie. Sa soumission à la croix commença le sacrifice que la mort, sur la croix, devait un jour consommer.

4° Il ne lui en faut pas davantage, ce mot décide de son sort; il quitte l'aurore pour le soleil et le précurseur pour le Messie. Si saint Michel a la gloire d'avoir été dans le ciel le premier qui s'y est déclaré pour Dieu; si Abel est le premier sur la terre qui ait été immolé pour lui; si Abraham est le premier qui ait quitté la maison de son père pour suivre sa vocation; si Aminadab est le premier qui soit entré dans la mer Rouge pour animer le peuple alarmé; si Etienne a le premier souffert la mort pour établir la foi chrétienne, André est le premier disciple qui ait fait tout cela pour Jésus-Christ. Premier fidèle, premier disciple, premier apôtre, il reçut les prémices de son esprit, de sa doctrine, de son amour, de son zèle.

Mais ce ne fut, ni comme Michel par la nécessité de prendre un parti, ni comme Abel par la violence d'un attentat, ni comme Aminadab par les exhortations de Moïse, ni comme Etienne par la fureur de la Synagogue; il n'attend ni des miracles comme Gédéon, ni des ordres comme Abraham, ni des invitations comme les autres disciples; bien loin même d'y être invité ou soutenu par l'exemple, les autres disciples de Jean, jaloux des succès de Jésus, s'efforcèrent de le traverser : *Alii discipuli Joannis non solum non sunt secuti Jesum, sed æmulabantur.* Jésus-Christ même ne lui donne aucune marque qu'il le veuille recevoir, mais c'est assez qu'André le connaisse pour le suivre; il trouve tout dans sa foi : la vertu se suffit à elle-même.

Les autres apôtres, dans leur vocation, jouissent de quelques prérogatives; Pierre fait valoir comme un titre à la récompense la promptitude et l'étendue de son renoncement; mais c'est André qui le mena à Jésus. Plusieurs ont été appelés par la propre bouche de Dieu, mais André n'a pas attendu qu'on l'appelât : *Nulla hortante secutus est Jesum.* L'inspiration intérieure a tout fait. Elle a prévenu la vocation de tous les autres; il ne se retire pas triste comme le jeune homme; il ne demande pas comme Philippe d'aller enterrer son père; on ne demande pas pour lui la première place comme pour les enfants de Zébédée; il ne connaît ni délai, ni excuse, ni partage, il n'a

de guide, de conseil, de motif que son amour.

5° Il fait plus; il cherche partout, il demande sa maison. Maître, où demeurez-vous, lui dit-il, il se regarde comme disciple, avant d'avoir reçu de leçon, et veut aller dans sa maison, avant d'être invité. Y aurait-il pensé s'il n'eût voulu se donner à lui? *Magister, ubi habitas?* (*Joan.*, I, 38.) Touché de ses empressements, venez et voyez, lui répond le Seigneur, les portes vous en sont ouvertes, vous y serez avec moi. *Veni et vide.* (*Joan.*, XI, 34.)

Agréable parole! heureux disciple! votre fidélité va être couronnée. Vous serez reçu dans la maison de votre Dieu. Heureux le jour, heureuse la nuit que vous y passerez! *Quam beatam diem, quam beatam ibi duxere noctem!* De quelle lumière ne fût-il pas éclairé, de quel feu divin ne fût-il pas embrasé? Si les disciples d'Emmaüs, pour quelques moments de conversation, furent ravis hors d'eux-mêmes, de quel torrent de délices dut être inondé un cœur si pur et si saint! *Dum loqueretur, nonne cor nostrum ardens erat?* (*Luc.*, XXIV, 52.) Une pareille parole au jour du Jugement ouvrira les portes de la maison éternelle, et Dieu fera le bonheur des saints. Goûtez à longs traits, grand saint, dès cette vie, toutes les douceurs de la grâce. Etre dans la maison de Dieu, le voir face à face, l'écouter, le posséder, qu'ont de plus les saints, au comble de la gloire? Ah! si vous avez été le premier dans la vertu et le mérite, ne le serez-vous pas aussi dans la récompense? Vous ouvrîtes la carrière du dévouement, vous ouvrez celle de la félicité.

Prenez dans les abîmes des délices de quoi porter, aimer, désirer l'amertume de la croix, et de quoi l'adoucir aux autres, à qui vous en présenterez la coupe. C'est là, en effet, qu'il prit le grand principe de l'amour de la croix, il y comprit que le royaume des cieux, une fois perdu par le péché, ne pouvait plus être conquis que par une sainte violence; qu'on ne pouvait être disciple d'un Dieu crucifié qu'en se crucifiant avec lui, et déclarant à ses passions une guerre implacable. Il y comprit que ce qu'on peut endurer sur la terre, infiniment léger et court, n'a point de proportion avec le poids immense de la gloire qui doit en être la couronne; qu'après tout, la croix étant inévitable, le seul parti à prendre, est de la rendre utile par un saint usage, et que le plus digne hommage qu'on puisse offrir à la divinité, c'est le sacrifice de soi-même. Imitons ce grand exemple, et au lieu de suivre le monde, le démon et le péché, comme nous avons fait, suivons fidèlement Jésus-Christ: *Secuti sunt Jesum.* (*Marc.*, I, 20.) Où demeurez-vous, mon Dieu, montrez-moi ce lieu fortuné, recevez-moi dans vos tabernacles, que veux-je autre chose? *Quid mihi est in cœlo, quid a te volui?* (*Psal.* LXXII, 25.)

6° Qui pourrait expliquer ce qui se passa dans cette sainte entrevue? Les vérités qu'il y apprit, les grâces qu'il y reçut? Jugeons-en par les effets. La première vocation à l'apostolat, dans un cœur si bien disposé, n'y fut pas stérile, elle procura, de toutes les vocations apostoliques, la plus importante, celle de saint Pierre, son aîné dans l'ordre de la nature; il le fut encore dans l'ordre de la grâce, son modèle et son guide. Le disciple devenu maître, son coup d'essai fut un chef-d'œuvre; à peine a-t-il quitté le Seigneur, que comme un feu dévorant qui brûle tout ce qu'il rencontre, il va chercher Simon son frère, lui apprend, avec empressement, la grande nouvelle de la venue du Messie, et le gagne si bien qu'il le mène à Jésus-Christ, le lui présente, le lui recommande, le met au nombre de ses disciples, et avec lui toute l'Eglise, dont Pierre doit être le chef. Tel Jésus-Christ sortant du sein de son père, vient dans le monde chercher les hommes ses frères, les éclaire, les gagne, les conduit à son Dieu, les place dans sa maison.

Peut-on porter plus loin la promptitude du zèle, la rapidité du succès, la perfection de l'ouvrage? Le jour même de sa conversion, en faire une aussi illustre que celle du prince des apôtres? Quel maître! A l'école de qui se forme l'oracle de l'Eglise, le vicaire de Jésus-Christ; l'Eglise se croit infiniment redevable à saint Etienne, parce qu'elle lui doit le grand saint Paul. Que ne doit-elle pas à saint André, puisqu'elle tient de lui le grand saint Pierre? Si Etienne n'eût prié, nous n'aurions pas l'apôtre des gentils? Si André n'eût pas agi, aurions-nous le chef du collége apostolique? Etienne ne prie qu'à la fin de sa vie, comme par hasard, pour un persécuteur qui se trouve sous ses yeux mourants, et ce n'est que quelque temps après que Paul est converti, par un miracle. Les premiers pas d'André le mènent à son frère, les premiers pas mènent son frère à Jésus-Christ, et il l'entend lui dire, vous êtes Pierre, etc.

A quoi forme-t-il son élève? à la croix; les liens du sang, de tous les plus forts et et les plus doux, lui attachèrent dès lors tous les deux, il était juste que cette croix, dont il faisait part à sa famille, fût leur récompense. Aussi parmi les apôtres, les deux frères furent les seuls qui, semblables en ce point à Jésus-Christ, eurent la croix pour leur patrimoine et y rendirent les derniers soupirs. André y eut dès lors une part singulière; un zèle si ardent, un succès si heureux semblaient un titre à la préférence sur son frère cadet; il le voit pourtant élevé à la première place, sans envie, sans regret; il sait déjà ce que les enfants de Zébédée ne savaient pas encore, après plusieurs années d'instructions, qu'on doit toujours chercher la dernière place, bien loin de disputer la préséance à personne, que sous un Dieu doux et humble de cœur, on n'est grand qu'à mesure qu'on s'abaisse: *Qui major est fiat sicut minor.* (*Luc.*, XXII, 26.)

Il est vraisemblable qu'il amena bien d'autres disciples à Jésus-Christ: l'Evangile semble l'insinuer par ces paroles, le premier qu'il amena fut Simon, son frère: *Primum*

invenit Simonem et adduxit. (*Joan.*, I, 41.) Respectons le silence que l'Esprit-Saint garde sur ce détail, il favorise l'humilité de l'apôtre. On ne l'oublie pas moins dans tous les succès des autres apôtres, qu'il partageait avec eux, dans les miracles qu'il opérait comme eux; mais on ne laisse pas oublier que, dans toutes les occasions d'éclat, Jacques et Jean lui sont préférés, que Jean avait plus de part aux caresses. Peu de personnes, jusque dans le ministère, y seraient insensibles. Les autres disciples ne se montrent que trop, ils disputent sur la primauté, ils font valoir le mérite de leur sacrifice, ils s'attirent des leçons humiliantes. André le premier fidèle, le premier disciple, le premier apôtre, oublie tous ses intérêts et tous ses titres, pour jouir des trésors de la croix. Tout le reste le touchait trop peu, la croix seule pouvait faire l'objet de sa jalousie, ce n'est pas ce qui donne le plus de rivaux. Combien chaque jour devait s'allumer ce brasier, à mesure que les travaux, les persécutions, la croix, la mort, la patience d'un Dieu y mettent le sceau!

7° André cependant a fui la croix, après l'avoir si courageusement embrassée, et après avoir, comme les autres, protesté qu'il était prêt de mourir pour Jésus-Christ : après l'avoir suivi au jardin des Oliviers avec les autres, il eut, comme eux, la faiblesse de l'abandonner. Faute passagère, arrachée par la crainte et par l'exemple, vous serez bientôt réparée : les remords mêmes de la conscience déjà commencent à l'expier, et peut-être de toutes les peines qu'il essuya pendant sa vie, la plus cuisante fut le souvenir accablant de sa lâcheté. Combien de fois, flottant entre l'amour et la crainte, fut-il sur le point de se présenter devant les juges, de se livrer aux bourreaux pour réparer sa désertion? Combien de fois, contemplant en esprit cette croix où mourait pour lui son Sauveur, lui demanda-t-il la force d'y expirer pour son amour?

Ce feu caché pour un peu de temps sous la cendre, va se rallumer. Convaincu de la résurrection qu'il attendait, il n'hésite pas, comme Thomas, et n'a pas besoin d'un miracle pour croire Jésus-Christ au nombre des vivants. Encore quarante jours, et le Saint-Esprit va répandre sur lui des langues de feu, il prêchera avec force, il paraîtra devant la Synagogue, il aura la gloire et la consolation d'y être battu de verges, et d'en revenir triomphant, pour avoir été trouvé digne de recevoir des outrages à la gloire de son Dieu; aussi en mérite-t-il la tendresse : l'Eglise nous l'apprend dans l'éloge qu'elle en fait, en mettant André comme de pair avec le disciple bien-aimé. Elle nous présente le cœur d'André, comme un précieux parfum qui s'exhale en odeur de suavité agréable au Seigneur, et récompensé de son amour : *Dilexit Andream in odorem suavitatis.*

8° Vos désirs, grand apôtre, vont être encore mieux satisfaits : quel vaste champ je vois s'ouvrir à votre zèle! La terre, partagée entre douze nouveaux conquérants, va vous présenter une infinité de croix et de palmes à moissonner. Parcourez, grand saint, la vaste étendue de votre apostolat : voyez ces terres immenses de la Thrace, de l'Epire, de la Scythie, de l'Europe septentrionale, qui doivent être arrosées de vos sueurs. Comptez ces millions d infidèles que vous devez arroser des eaux du saint baptême, et consacrer à Jésus-Christ. Les grandes œuvres sont la mesure de l'amour. Le feu divin qui vous dévore va de toute part embraser tous les cœurs. *Innumerabiles homines ad Christum convertit*, disent ses Actes. Serait-ce même ternir la gloire de Pierre, dans ses innombrables conquêtes, d'en faire rejaillir l'éclat sur un frère qui en fut le principe, comme auteur de sa propre conversion?

Mais ce ne sont pas des hommes qu'il faille conduire, ce sont des barbares qu'il faut humaniser, des bêtes farouches qu'il faut apprivoiser, des ignorants qu'il faut instruire, des pécheurs qu'il faut convertir : tels sont les Scythes et les Thraces. Les saisons déchaînées vont former de nouveaux obstacles: les éléments y font la guerre à la nature, de vastes déserts privent de toutes les commodités de la vie: tout conspire à rendre inhabitables des pays que leur situation rend affreux : la neige et les frimas y rendent les voyages impossibles : la férocité des habitants à tous moments exposera vos jours, leur inconstance détruira dans un moment tout le fruit de vos travaux, et leur obscurité méprisable n'en laisse attendre aucune gloire.

Il semble que le sort l'ait partagé le plus mal de tous, il l'a au contraire le mieux servi : il l'eût choisi par préférence; il s'en félicite. Travaux, fatigues, difficultés, persécutions, voilà l'objet de ses vœux. Qu'un disciple timide soit effrayé à la vue de tant de peines, André s'en applaudit; son zèle y est animé, son goût satisfait, ses espérances affermies. Heureuse croix, je vole vers vous! Pays délicieux, puisqu'on vous y trouve; pays fertile, puisqu'on vous y cueille en abondance! Fut-il jamais de plus beau climat! L'horreur du désert vaut la magnificence des villes, la faim et la soif sont mes plus doux aliments. Les fleurs des parterres valent-elles les frimas de vos montagnes? J'aime mieux les sifflements des serpents que le ramage des oiseaux. Terre aride, que vous êtes riche! vous renfermez le trésor de la croix. Suivons avec courage la route qui nous est tracée par le sang et les exemples d'un Dieu, elle est étroite, et semée de ronces, elle est donc la route du ciel!

En lui donnant la croix, le Seigneur lui a donné ce qu'il aimait le plus. Il a principalement aimé trois choses : son Eglise, qu'il a acquise au prix de son sang; sa sainte mère, de qui il a reçu son sang; la croix, qu'il a empourprée de son sang. Il donne sa mère à Jean, digne récompense de sa pureté; son Eglise à Pierre, digne couronne de sa foi; sa croix à André, digne objet de son courage. Son Eglise est sa fille, il l'a engendrée sur la croix; Marie est sa mère, il

en a disposé sur la croix ; sa croix est son épouse, il y a rendu les derniers soupirs. A suivre les mouvements ordinaires du cœur, l'épouse, pour laquelle on quitte son père et sa mère, paraît y tenir la première place; mais sans vouloir ici juger du prix, et prononcer sur la préférence, du moins est-il certain qu'il a préféré la croix à tous les biens, la gloire, les plaisirs du monde; que l'esprit de pureté qui a dominé en saint Jean et dans Marie, a fait le caractère de la vie cachée de Jésus-Christ; que l'esprit de zèle qui excelle dans saint Pierre et dans l'Eglise, a principalement été exercé par le Sauveur dans sa vie publique, et qu'enfin l'esprit de la croix qui a triomphé dans saint André, a couronné la vie du Sauveur sur le Calvaire : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contempta.*

9° Il faudrait une éloquence aussi animée que son zèle apostolique, pour le suivre dans ses travaux, et admirer en tout les traits de son amour pour la croix. Sombres forêts, lorsqu'à travers vos ronces il courait à pas de géant dans des routes inconnues; rochers arides, lorsqu'à travers vos glaces, il grimpait sur votre sommet inaccessible, dites-nous si jamais vous l'entendîtes se plaindre de l'excès de ses peines? Ah! plutôt vous l'avez souvent entendu se plaindre, cet homme insatiable de souffrance, d'avoir été trop ménagé. Oui, mon Dieu, disait-il quelquefois dans le transport de son zèle, je dois, comme vous, être baptisé d'un baptême de sang. Que mon cœur est pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli! *Quomodo coarctor donec impleatur?* (*Luc.*, XII, 50.) Les moments où je ne souffre rien me sont insupportables. Triste nuit qui suspendez les travaux des hommes, et leur faites goûter les douceurs du repos, que mon amour vous redoute! Dois-je mettre au nombre des temps utiles, ceux où les besoins de la vie suspendent mes souffrances? Vous ne me donnez, mon Dieu, que des gouttes du calice que vous bûtes jusqu'à la lie : que ne puis-je en être enivré avec vous?

Peuples heureux, qui fûtes témoins de la plupart de ses peines, quelle était votre surprise lorsqu'au milieu des persécutions et des travaux vous voyiez un homme supérieur à la douleur, non-seulement inaltérable dans sa patience, ne pousser aucune plainte, mais encore plein de charité pour ses ennemis, et nageant dans la joie? Vous admiriez ce prodige : Il était pour vous une démonstration complète de la religion qu'il annonçait. Quel autre qu'un Dieu peut inspirer ce courage? Etonnés, effrayés et charmés de ce spectacle, vous appreniez à vos enfants les merveilles de la croix; d'adversaires, vous deveniez ses panégyristes : peut-on ne pas rendre les armes à un saint, pour qui les blessures sont des faveurs, les mépris des couronnes, les fatigues un repos, la mort un bonheur.

La patience dans les peines, à plus forte raison l'amour de la croix est une éloquence muette qui persuade plus que les discours les plus éloquents et les plus pathétiques. La vertu vivante, ou plutôt étincelante sous les coups, jette un éclat qui saisit les plus aveugles. Le merveilleux de ce prodige se fait d'autant plus sentir, que nos répugnances semblent en démontrer l'impossibilité. Le buisson qui ne se consume point au milieu des flammes, les trois enfants qui vivent au milieu de la fournaise, surprennent moins qu'un héros dont l'amour et la joie sont à l'épreuve de l'adversité. Peut-on méconnaître une puissance infinie dans l'assemblage étonnant de la faiblesse et de la force, de la douleur et de la joie, des orages et de la fermeté? Dieu seul peut ainsi animer en quelque sorte le néant, et rendre l'homme son propre vainqueur; ainsi, touché de la patience du Sauveur, le centenier frappe sa poitrine, le bon larron demande grâce au compagnon même de son supplice, qu'il adore.

10° Les miracles et les succès, en mettant son humilité à de grandes épreuves, lui firent une autre sorte de croix; en effet, ses sentiments ne furent pas les seuls prodiges. Une foule de merveilles établissaient la doctrine de la croix, pour laquelle on les opérait. Les malades guéris, les possédés délivrés, la mort même vaincue, tout annonce la force de la croix. La facilité à les opérer à son gré, la prompte obéissance de toute la nature à ses ordres, tout présente comme dépositaire de la toute-puissance divine, celui qui ne cherche qu'à s'immoler pour son service, qui ne prêche que la croix, comme le rapportent les actes de sa vie : *Crucis semper extollens miseria*, et qui pratique ce qu'il enseigne.

Le plus heureux, le plus rapide succès parmi des nations barbares couronne des travaux dont Dieu seul est le motif. Il consacre au vrai Dieu les temples des idoles, il renverse leurs statues, il y établit la religion chrétienne, il y gagne tous les cœurs; des gens grossiers se trouvent instruits des plus profonds mystères, des peuples errants subissent le joug de la loi, des lions féroces deviennent des agneaux. Tel le lion dans la gueule duquel Samson trouva un rayon de miel; on pouvait dire d'eux : La douceur est sortie du fort : *E forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIV, 14.) Mêmes prodiges dans les mœurs; la chasteté, la justice, la modération avaient établi leur empire parmi des gens qui ne connaissaient de loi que la passion; la croix y était honorée, on y adorait le crucifié; on croyait ces vérités étonnantes. Heureux ceux qui pleurent! heureux ceux qui souffrent la persécution! O croix! scandale des juifs, folie pour les gentils, que vous êtes forte entre les mains de vos disciples! *Dei virtutem et Dei sapientiam.*

L'humilité au milieu des miracles et des succès, plus difficile même qu'au milieu des revers et des outrages, est un miracle aussi surprenant que la patience dans l'adversité; elle est même une sorte de patience et de courage contre des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils sont plus agréables. L'é-

clat flatteur de la gloire nous enchante. L'âme follement enivrée boit à longs traits ce doux poison, elle compte sur elle-même et s'oublie; ainsi en prise et désarmée, tout la renverse : quand on marche sans précaution dans un sentier étroit et glissant, peut-on ne pas tomber? C'est un vaisseau sur une mer orageuse pleine d'écueils; poussé d'un vent favorable, il se croit déjà au port. L'imprudent qui, sans penser au danger, ne songe qu'à jouir de sa bonne fortune, ne voit pas que ce vent trompeur va l'abandonner : une tempête imprévue, trouvant le gouvernail sans pilote, va s'en jouer et le briser. L'homme humble, appuyé sur un solide fondement, comme un rocher vainement battu des vents et des flots, mérite par sa sagesse des couronnes dont l'orgueil se prive lui-même.

Cet éclat et ces récompenses ne flattaient pas André. Jamais il ne se crut récompensé que par de nouvelles souffrances. Mourir sur la croix, comme son maître, c'est la seule récompense qui puisse flatter son cœur et payer ses travaux. Il quitte donc un pays qui cesse d'avoir pour lui des charmes, depuis qu'il commence à y moins souffrir. Ces terres défrichées ne portent plus que des roses; les persécuteurs ne sont plus que des disciples dociles : c'en est assez pour aller chercher de nouvelles terres où l'on puisse cueillir de nouvelles couronnes d'épines.

11° L'Achaïe, alors soumise à l'empire romain, était gouvernée par un proconsul extrêmement attaché à l'idolâtrie et à son zélé défenseur. André y prêche avec cette intrépidité qui court au martyre. C'est l'amour de la croix qui étonne; cette douceur qui gagne : avec ces miracles et ces succès qui rendent maître de tout, sa réputation vole de toute part, on l'écoute comme un oracle; les idolâtres en foule adorent la vertu de la croix, dont le prédicateur est le chef-d'œuvre vivant. Il s'établit enfin dans la capitale une Eglise considérable par les soins de l'apôtre : ce grand homme n'avait jamais craint la croix; craint-on ce qu'on aime? Mais il avait souvent craint pour elle les mépris des idolâtres et la haine des juifs : on est toujours timide pour les intérêts de ce qu'on aime. Quelle joie pour cet amant de la croix de voir le cher objet de sa tendresse triompher et s'élever des trophées sur les débris du paganisme, jusqu'alors triomphant!

Mais l'enfer vous prépare, grand saint, une nouvelle matière de joie dans de nouvelles souffrances. Cette mort dans les supplices que vous désirez depuis si longtemps, va bientôt remplir vos vœux, et Dieu, en vous faisant paraître avec plus d'éclat, meilleur juge que des barbares, du vrai mérite, va livrer, par des suffrages plus flatteurs, de nouveaux assauts à votre humilité, ou plutôt il va donner à la Grèce de nouvelles preuves de la force et de la douceur de la croix, dans la personne d'un héros qui, malgré les applaudissements d'un peuple plus éclairé et l'ascendant que donne une doctrine respectée, sait varier et conserver l'affabilité d'un égal, la bonté d'un père, la générosité d'un bienfaiteur.

Le proconsul Egée est bientôt instruit du zèle et du succès de l'apôtre. Il apprend que la religion qu'on annonce, soutenue des plus héroïques vertus et autorisée par les plus grands miracles, détruit le culte des idoles et combat le règne des passions. Toute sa fureur se rallume à cette nouvelle : André, par ses ordres, est saisi, et présenté à son tribunal : avec quel courage inébranlable il y soutient les vérités dont il est le prédicateur! On le mène en prison, et après avoir souffert deux jours, et prêché sans relâche, il expire dans les tourments. Suivons ce grand homme sur trois théâtres bien glorieux, le tribunal, la prison et la croix : recueillons le précieux héritage de ses sentiments et de ses paroles.

12° Aveugle magistrat! vous osez citer à votre tribunal l'envoyé de Dieu, dont vous devriez recueillir avec respect les oracles? La doctrine sublime qu'on vous annonce, bien supérieure à vos faibles lumières, ne servira qu'à vous rendre plus criminel. De quoi pensez-vous qu'André va s'entretenir? De quoi parle la bouche que de l'abondance du cœur? Ce ne sera que de la croix. Il en parlera à son ordinaire de la manière la plus touchante et la plus forte. Ecoutons ses admirables paroles, qui développent le mystère de la croix, et qu'il prononce avec toute l'autorité et la bonté d'un ministre et d'un pasteur.

« A quoi te sert, lui disait l'impie Egée, de nous tant vanter ton Crucifix : a-t-il pu se délivrer lui-même de la main des juifs? — Il est vrai, répond André, qu'il est mort sur une croix, mais cette mort n'est pas en lui l'effet du hasard et d'une faiblesse, qui l'ait livré à des ennemis puissants; il a bien voulu s'offrir lui-même, comme une victime, pour le salut du genre humain. — Insensé, reprit le proconsul, songe mieux à tes intérêts, et offre un sacrifice à nos dieux. » André, indigné de la proposition, et ravi hors de lui-même à la vue des bontés de son Dieu : « A quoi pensez-vous, Egée? répondit-il, ignorez-vous que je suis prêtre du Dieu vivant, que tous les jours je lui offre des sacrifices? Et vous voulez que je présente à des dieux de pierre et de métal un hommage qui n'est dû qu'au Dieu véritable? mais vous ignorez ce profond mystère, l'Agneau sans tache que j'immole chaque jour ne meurt point, pour être sacrifié, il est toujours entier et vivant : *Agnus qui occisus est integer perseverat et vivus.* »

Que de lumière, que de grandeur, que de charmes dans ces paroles! Voilà toute la religion. Consolez-vous, âmes timorées, qu'alarme peut-être la fréquentation des sacrements; animez-vous, âmes timides, qui vous dégoûtez de ce divin aliment; soyez couverts de confusion, vous dont la pernicieuse doctrine éloigne les fidèles de la table sainte. Un apôtre qui célèbre tous les jours les divins mystères ignore-t-il le respect qu'on

doit à un Dieu, et la sainteté qu'exige la même majesté infinie? Faut-il être surpris de son éminente sainteté? c'est là qu'il l'a puisée, il y trouve cette vertu héroïque qui l'élève au-dessus des tourments, cet esprit de sacrifice qui s'immole tous les jours avec l'adorable victime qu'il tient entre ses mains; il l'a cherché, il l'a suivi cet Agneau, quand saint Jean le lui montra : qu'il répète avec plaisir les mêmes paroles qui le lui découvrirent, et qui le lui rendent sans cesse présent!

13° L'esprit de sacrifice est le caractère du christianisme. Toute la religion ne porte que sur l'immolation du Fils de Dieu, toutes nos espérances ne sont fondées que sur le prix de son sang, toute la morale que sur l'imitation de ce sacrifice, par l'abnégation de soi-même : tel est l'état et l'esprit, tels sont les devoirs et les œuvres du chrétien. Tel fut le caractère d'André; son cœur était un autel où tous les jours il s'immolait lui-même : son amour était le prêtre, ses travaux et ses douleurs le feu sacré, qui l'y consume comme le Prophète : *Propter te mortificamur tota die.* (*Psal.* XLIII, 22.)

Ainsi ce digne prêtre remplissait parfaitement son sacerdoce. En vain eût-il offert le corps adorable de son Dieu, s'il ne se fût offert lui-même. Ministres du Seigneur, sentez le poids redoutable des obligations que vous impose l'hostie qui est entre vos mains : elle doit être votre modèle; offrez-vous, consumez-vous comme elle : l'immolation de votre personne est la consommation de votre ministère; le même glaive doit vous percer tous deux, les mêmes flammes vous dévorer; si vos larmes, si votre sang ne sont heureusement mêlés, si la bonne odeur de vos parfums ne monte en même temps au trône du Dieu vivant, il manque, comme dit saint Paul, quelque chose à la passion du Fils de Dieu : *Adimpleo quæ desunt passioni Christi.* (*Coloss.*, I, 24.)

Mais sachez que ce sacrifice ineffable n'empêche pas que la victime ne subsiste entière et vivante : *Integer perseverat et vivus.* N'en doutez pas, la croix, loin de détruire votre vie, ne fait que la rendre plus heureuse et plus sainte : non, non, vous ne mourrez pas, vous vivrez à jamais; qui perd son âme la trouvera dans l'éternité : *Si granum mortuum fuerit.* Mourons donc pour vivre à jamais, vivons pour mourir sans cesse; mourons pour vivre dans celui qui est la vérité et la vie, que notre vie soit cachée en lui : *Vita vestra absconditur in Deo.* (*Coloss.*, III, 3.) Ainsi, à l'exemple de Jésus-Christ, notre mort sera la mort de la mort, et la défaite de l'enfer : *O mors, ero mors tua, morsus,* etc. (*Osee*, XIII, 14.)

14° La scène va changer, et en mettant dans un nouveau jour la patience de l'apôtre, la fera triompher de l'obstination de son persécuteur. A peine l'a-t-on enfermé dans la prison, que le bruit s'en répand dans la ville, l'estime générale qu'il s'était acquise jette l'alarme dans tous les esprits, chacun croit perdre son père. Peut-on attaquer un si saint homme? Allons le sauver à quelque prix que ce soit, rentrons en possession du trésor que le cachot nous dérobe, forçons le proconsul à nous l'accorder, brisons, s'il le faut, les portes de la prison. Le zèle n'est pas toujours sage, on s'assemble tumultueusement au palais du magistrat, on lui demande avec empressement l'élargissement d'André : A quoi pensez-vous? lui dit-on, de faire souffrir un homme juste, c'est un saint qui ne fait que du bien à tout le monde, que votre justice le rende à nos instances : *Redde nobis hominem sanctum.*

Egée demeure inflexible, et le peuple voyant ses efforts inutiles, court à la prison, délivre André à main armée. La tentation était délicate, un cachot ne plaît point à la nature; en sortir sans rien perdre de l'honneur de la constance, c'est recouvrer la liberté à des conditions bien douces; se laisser faire une violence, résister autant qu'il le faut, pour paraître ne céder qu'à la force, c'est obtenir le brillant du martyre sans en faire les frais. Violence, au reste, qu'on peut toujours désapprouver, lors même qu'on en profite, et où l'on n'a d'autre part que d'avoir su se faire estimer. Est-il de plus beau triomphe? Quand on ne cherche la croix qu'à demi ou qu'on n'aspire qu'à la gloire qu'elle procure, tient-on contre ces tentations?

Mais un amour sincère ne se paye point d'un sacrifice apparent : il ne se glorifie, il ne se satisfait que dans la croix : *Absit mihi gloriari nisi in cruce!* (*Galat.*, VI, 14.) André, plus animé encore à la vue de la croix qu'il tient déjà, agit en maître pour se la conserver; il paraît n'aimer ses douceurs que pour ne pas laisser échapper ses souffrances : c'est alors que tout son zèle s'allume de ce même ascendant qui attirait en sa faveur tous les peuples; il s'en sert pour le désarmer : Non, dit-il, non, je ne veux pas être défendu à ce prix, votre affection me coûterait trop cher, elle me ravirait la croix que j'espère. A quoi pensez-vous? M'enviez-vous le bonheur de souffrir? voulez-vous m'arracher à mes délices? André ne veut point de ce service cruel qui lui enlève le trésor des souffrances. Ainsi parlait le Sauveur au frère d'André : Pierre, ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père me présente? Remettez votre épée dans le fourreau; le pouvoir de faire des miracles, qui me soumet toute la nature, m'a-t-il abandonné? Des millions d'anges viendront à mon secours; mais je veux accomplir la volonté de mon Père, et consommer son œuvre. (*Matth.*, XXVI.)

A ces paroles, dites avec autant de douceur que d'autorité, on obéit à regret; l'amour soumis contre lui-même l'emporte sur tout, il en abandonne l'objet à son zèle, et disperse le peuple qu'il avait assemblé. André, maître du champ de bataille, demeure dans la prison, attendant le moment de la mort. Tel un monarque paraissant au milieu d'une populace mutinée fait tout à coup, par sa

seule présence, désarmer les plus mutins et arrêter les plus échauffés; tout cède à l'ascendant de l'autorité : ainsi, dans le jardin des Oliviers, le Sauveur, non-seulement désarme le zèle indiscret et impétueux de Pierre ; mais, d'une parole, renverse les soldats qui étaient venus le saisir.

15° Egée, désormais sans obstacle, peut immoler sa victime; il prononce son injuste arrêt; André est condamné à mourir sur la croix, le précieux lit d'honneur, objet de tous ses désirs. L'arrêt s'exécute, mais ne s'exécute que lentement : André est deux jours dans les supplices, suspendu sur ce bois infâme, ou plutôt élevé dans cette chaire admirable, d'où pendant tout ce temps et jusqu'au dernier soupir il ne cesse de prêcher au peuple innombrable que l'estime, l'amour, l'admiration rassemblaient constamment autour de lui; il porte l'amour et la soumission, comme son Maître, jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Il peut s'écrier avec lui : Tout est consommé! sans avoir jamais voulu accepter l'offre que le juge vint lui faire, à l'instance du peuple inconsolable de sa mort, de descendre de la croix et de conserver sa vie.

A peine l'eut-il aperçue de loin, lorsque les bourreaux l'y menaient, qu'il la salue respectueusement : *Salve, crux pretiosa*, et dans les transports de son amour et de sa joie, il profère plus en son cœur que de la bouche, ces paroles célèbres dont chacune, comme un trait de feu, trace le plus vif et le plus juste portrait de ses sentiments, portrait, chef-d'œuvre d'un cœur embrasé, qui seul a tenu le pinceau, et où s'élevant au-dessus des forces de la nature, des lumières de la raison, des préjugés de la coutume, il semble animer les choses les plus insensibles et leur prêter les mêmes mouvements dont il est lui-même rempli, par la sainte ivresse de l'amour divin.

Heureuse croix, aimable croix, croix si longtemps désirée, si tendrement aimée, si constamment recherchée et proposée enfin à un cœur plein d'ardeur : *O bona crux, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita, et tandem concupiscenti animo præparata!* recevez-moi entre vos bras et rendez-moi à mon Maître, afin que par vous je sois reçu de celui qui m'a racheté par vous ; *Ut per te me recipiat qui per te me redemit!* avec quelle joie je viens à vous, daignez me recevoir avec une joie pareille : *Gaudens venio ad te, exsultans suspice me!* je suis le disciple de celui qui y fut attaché. Quelle gloire, quelle beauté n'avez-vous pas reçues des membres de mon Sauveur! Teinte de la pourpre de son sang, consacrée par l'attouchement de sa chair, ennoblie par la grandeur de ses victoires, de combien de pierres précieuses n'êtes-vous pas ornée : *Crux pretiosa, quem decorem ex membris Domini suscepisti, tanquam margaritis ornata!*

Peut-on imaginer rien de plus touchant et de plus sublime que ces paroles, qui furent le testament de ce grand homme? Ne dirait-on pas que le Sauveur, ayant donné à ses disciples le pouvoir de faire de plus grands miracles que les siens, leur a donné aussi la grâce de faire et de souffrir des choses d'un plus grand éclat que celles qu'il a faites? et tandis qu'il prenait pour lui, dans sa Passion, l'humiliation de la crainte, de la faiblesse, des plaintes à son Père; tandis qu'il demandait d'être délivré du calice de sa Passion, et qu'à sa vue il était réduit à une agonie mortelle; il a voulu faire briller ses disciples par l'héroïsme des désirs, des empressements, de la joie, du courage, aux approches de la croix? Ah! qu'il est vrai que l'amour est fort comme la mort et l'enfer, et plus que l'enfer et la mort! *Quæ facio ipsa faciet, et majora horum faciet.*

Ah! si la charité nous animait de même, que les travaux de la pénitence nous paraîtraient doux! que les rigueurs de la mortification nous seraient agréables! que le joug de l'obéissance nous semblerait léger! que le chemin de la perfection nous deviendrait facile! que l'heure de la mort même nous serait précieuse! rien ne troublerait la paix de notre cœur, l'amour changerait les douleurs en délices; notre promptitude à nous donner à Dieu, notre fidélité à le suivre, notre constance à mourir pour lui nous annoncent-elles la sincérité de notre amour? hélas! au contraire, combien qui refusent de s'engager à son service! combien qui oublient leurs engagements ou les remplissent imparfaitement! Combien peut donc l'amour pur, désintéressé, inviolable, à l'épreuve des tourments et de la mort! Que de vues terrestres d'intérêts, que de retours d'amour-propre, que de prétextes spécieux de vanité, que de découragement et de dégoûts nous arrachent le mérite même du peu que nous faisons! Que l'exemple de saint André nous redresse, nous anime, nous soutienne jusqu'à la vie éternelle, etc.

PANEGYRIQUE IV.

SAINTE MADELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII, 47.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

C'est donc l'amour qui a ménagé la réconciliation entre Jésus-Christ et Madeleine; c'est l'amour qui a suspendu la foudre, et fait verser les larmes, c'est l'amour qui les a rendus l'un à l'autre. Aimable médiateur, vous savez seul ramener les cœurs, et concilier les intérêts des deux partis; vous êtes leur ami commun, vous prenez sur vous la dette de l'un et de l'autre, tous les deux vous les acquittez, et pour y réussir vous n'avez besoin que de vous-même : gagnés par vos charmes ineffables, ils oublient leurs intérêts pour vous les abandonner, et loin de leur être suspects, ils aiment à les savoir entre vos mains. Animés de vos feux, bien loin d'exercer leurs droits à la rigueur, ils ne cherchent qu'à se surpasser mutuellement en générosité. Chef-d'œuvre de l'amour miséricordieux d'un Dieu qui pardonne à

sa créature, et la sauve au prix de ses jours, amour, vous êtes fort comme la mort; chef-d'œuvre de l'amour pénitent de la créature qui se livre sans réserve au Dieu qu'elle a offensé, et s'immole pour lui par la contrition, belle émulation, vous êtes inflexible comme l'enfer: *Fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio.* (*Cant.* VIII, 6.)

Que l'amour est fort, qu'il est efficace! A peine est-il formé dans un cœur qu'il fait en quelque sorte de Dieu et de l'homme de nouveaux êtres. L'homme était horrible aux yeux de Dieu, il devient l'objet de ses complaisances ; le péché était agréable aux yeux de l'homme, il devient l'objet de ses horreurs. Dieu ne soupirait qu'après la vengeance, il n'a plus qu'à prodiguer des bienfaits. L'homme ne soupirait qu'après les plaisirs, il n'est plus ingénieux qu'à s'imposer des peines. Dieu et l'homme, ennemis déclarés, se cherchent l'un l'autre, et ne s'occupent que des intérêts l'un de l'autre.

Amour médiateur, ce sont là vos prodiges: d'un ennemi vous faites un père, d'une pécheresse une sainte, d'un créancier vous faites un débiteur, d'une esclave du démon une amante de Jésus-Christ. Ainsi, Seigneur, luttez-vous contre le pécheur à force de bienfaits; ainsi souhaitez-vous que le pécheur lutte contre vous à force de pénitence, et qu'il ose aspirer à vous vaincre; ainsi donnâtes-vous votre bénédiction à Jacob, qui toute la nuit vous avait résisté.

Quel des deux est le plus généreux, ou l'amour qui pardonne les fautes commises contre lui, ou l'amour qui ne se pardonne pas celles dont il se sent lui-même coupable ? Qui des deux aime davantage, Madeleine baignée de pleurs qui avoue son crime, ou le Seigneur plein de bonté qui la comble de ses faveurs ? Qui des deux est le plus prodigue, Madeleine qui sacrifie ses parures, ses plaisirs, ses passions, sa personne, ou le Sauveur qui lui accorde la rémission de la faute, la profusion de la grâce, le gage de la gloire ? Qui des deux est le plus tendre, le Sauveur qui la prévient dès le berceau, qui la poursuit dans ses désordres, qui la soutient dans ses combats, qui la couronne dans ses victoires, ou Madeleine qui par l'étendue des sacrifices, la vivacité du zèle, la délicatesse des sentiments, la constance et la fidélité le dispute aux séraphins, le dispute à Dieu-même ? *Quis ergo plus diligit ?* (*Luc.*, VII, 42.)

C'est une question fameuse dans l'école, si l'amour de Madeleine fut la cause ou l'effet du pardon de ses fautes. La parabole du Seigneur nous enseigne l'un, la conséquence qu'il en tire semble décider l'autre. De deux débiteurs à qui l'on fait une remise inégale, qui aimera davantage le créancier ? C'est sans doute celui à qui on aura le plus donné : celui qui se sentira moins redevable aimera bien moins. La remise est donc le principe et la mesure de l'amour. Cependant le Seigneur ajoute : *Beaucoup de péchés sont pardonnés* à Madeleine, *parce qu'elle a beaucoup aimé.* C'est donc son amour qui est le principe et la mesure de la remise ; elle aime, parce qu'on lui a remis, on lui a remis, parce qu'elle aime. A quel des deux souscrirons-nous ? Nous pouvons avec fruit embrasser ces deux sentiments, dont chacun a quelque chose de vrai. Oui, Jésus-Christ daigne se déclarer débiteur du pénitent, et le pénitent s'avoue débiteur de Jésus-Christ. L'un doit le pardon aux larmes, l'autre doit les larmes au pardon. L'amour mérite la grâce, la grâce mérite l'amour ; la créature par sa douleur gagne le cœur de Dieu, Dieu par sa miséricorde gagne le cœur de la créature. Heureux combat de Madeleine avec Dieu : l'amour qui des deux côtés donne le signal, qui prête les armes, qui anime les combattants, sera des deux côtés triomphant, et de part et d'autre le prix du vainqueur.

C'est ce combat de sentiments et d'intérêts, et ce succès de conciliation qui va faire la matière et le partage de ce discours. Rien ne coûte plus dans les accommodements que de concilier les intérêts et les cœurs; on ne sauve guère l'un qu'aux dépens de l'autre; il est difficile, quand le cœur est écouté, que l'intérêt n'en souffre; il est encore plus difficile, quand on regarde de près à l'intérêt, que le cœur n'ait à se plaindre : l'amour seul peut tout ménager, lui seul sait faire payer avec joie, et tout acquérir en donnant tout. Ainsi l'amour médiateur gagna à Dieu le cœur de Madeleine, et à Madeleine le cœur de Dieu : première partie. L'amour médiateur fit ménager les intérêts de Dieu à Madeleine, et ceux de Madeleine à son Dieu : seconde partie.

Aimable médiatrice du genre humain, divine Marie, qui possédant le cœur du Père et celui des enfants, savez si bien les réunir, consommez le grand ouvrage de notre réconciliation. Dieu vous confiera sans peine ses intérêts. Quel bonheur pour nous si vous daignez vous charger des nôtres! Nous allons expliquer ce mystère de l'amour que vous renouvelez tous les jours en faveur des pécheurs pénitents. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le cœur de l'homme est une espèce de souverain dont la Divinité veut bien respecter les droits. Avec la lumière, la grâce et la liberté qu'il en a reçues, il décide en maître absolu de son choix, et ce n'est que par la vue de ses intérêts ou par les charmes de l'amour qu'on peut espérer de gagner son suffrage. Tout ce que l'homme possède, il le tient de la libéralité de Dieu : qui en doute parmi les chrétiens? Mais en se formant des créatures capables de le connaître, de l'aimer, de le servir, le Seigneur a voulu se peindre dans son ouvrage par les lumières de l'esprit, retracer sa sagesse et sa toute-puissance par une volonté maîtresse de toutes ses opérations, dont sa liberté ne souffrît aucune atteinte. La grâce du Rédempteur, en réparant le désordre du péché, bien loin d'affaiblir l'usage de la liberté, n'a fait qu'en guérir les plaies, en augmenter l'étendue, en favoriser l'exercice.

C'est en respectant cette liberté que Dieu gagne le cœur de l'homme, et en la lui consacrant, que l'homme gagne le cœur de Dieu. Jaloux, l'un d'en obtenir l'hommage, l'autre d'en conserver le domaine, elle est l'objet de leurs vœux communs; une générosité réciproque plaide leur cause à ces deux tribunaux. L'homme, en s'immolant par une sincère pénitence, un abandon absolu, un parfait amour, désarme le bras de Dieu. Dieu pourrait-il frapper une créature qui se livre à ses coups, et qui se frappe la première? voudrait-il, par une rigueur inutile, s'arracher une conquête que l'amour lui assure? De son côté, Dieu, en attendant l'homme avec patience, le recevant avec douceur, lui pardonnant avec bonté, l'enrichissant avec profusion, lui laisse-t-il la liberté de se refuser à un amour si cher? Confus d'une ingratitude si peu méritée, charmé d'une tendresse dont la constance augmente le prix, le cœur prononce contre lui-même, et Dieu, à la faveur d'une clémence si glorieuse, gagne doublement une cause dont le succès n'aurait rien de flatteur, s'il le devait à la nécessité.

Si dès le premier péché de Madeleine le Seigneur eût lancé sa foudre, l'enfer verrait dans ses flammes une âme réprouvée qui blasphémerait à jamais son Créateur; mais l'Eglise n'honorerait pas une sainte amante qui mêle aujourd'hui ses cantiques à nos chants. Premier trait de sa miséricorde : il attend.

Si pour la convertir le Très-Haut eût employé les armes invincibles de sa toute-puissance, qui ressuscite les morts et renverse la nature, il verrait une captive enchaînée à son char; mais il n'aurait pas vu une sainte amante, conduite par l'amour, se jeter à ses pieds, les arroser de ses larmes, les essuyer avec ses cheveux. Second trait: il ménage.

Si ce bon Pasteur, en se tournant vers Madeleine éplorée, l'eût accablée de reproches et traitée avec dureté, il en eût fait une esclave timide, qui, redoutant un maître si rigoureux, eût cherché loin de lui un asile; jamais il n'en eût fait une sainte amante qui, bravant jusqu'à la censure des apôtres, pût à leurs yeux paraître prodigue par la profusion de ses parfums. Troisième trait : il encourage.

Si, en lui pardonnant, ce directeur éclairé lui eût imposé des conditions onéreuses et des pénitences excessives, il en eût fait une débitrice obérée qui n'aurait jamais pu s'acquitter ou qui se serait acquittée à regret; mais il n'aurait point eu une sainte amante qui, se croyant toujours en reste par la générosité de son créancier, le suit jusqu'au pied de la croix pour satisfaire un amour inépuisable qui la presse davantage à mesure qu'il lui demande moins. Quatrième trait : il pardonne.

Enfin si, en lui faisant grâce, son bien-aimé n'eût répandu ses faveurs que d'une main avare, Madeleine n'eût été qu'une mercenaire qui n'eût songé qu'à se débarrasser en s'acquittant à la rigueur; mais aurait-on vu jusqu'au sépulcre une sainte amante chercher avec les plus tendres soins les restes de son bien-aimé, et jusque dans une grotte consacrer à le contempler, à le louer, à l'aimer, les derniers soupirs de sa vie. Cinquième trait : il enrichit.

Ainsi le Seigneur, qui veut la gagner et non la punir, la sauver et non se venger, s'en faire aimer et non pas régner sur elle, attend, ménage, encourage, pardonne, comble de biens. Aimables ressorts de la charité, votre douceur fait votre force! Traits victorieux de l'amour miséricordieux du Sauveur qui percent le cœur de Madeleine, traits victorieux de l'amour pénitent de Madeleine qui percent le cœur du Sauveur, que vous êtes puissants sur le nôtre! Qui peut dire combien cette pénitence et cette miséricorde ont converti de pécheurs? combien de pleurs ont fait couler ces larmes, combien de sanglots ont fait pousser ces soupirs? Quelles douleurs a excitées cette grâce! quel amour a fait naître cette bonté! Chargés peut-être de bien d'autres crimes, méritons ses faveurs en suivant ses exemples.

1° Jésus-Christ attend. Madeleine fut pécheresse, elle le fut longtemps; le bon Pasteur vit longtemps cette brebis errante s'égarer dans une terre étrangère, longtemps il courut après elle, longtemps il courut en vain. Les interprètes, il est vrai, sont partagés sur la nature de son crime. Les uns en font une prostituée que l'intérêt et le désordre livraient au premier venu : *In civitate peccatrix.* (*Luc.*, VII, 37.) Ces paroles de l'Evangile semblent la peindre de ces noires couleurs. D'autres la regardent comme une femme sans religion, dont la maison, toujours ouverte, est une école de dissipation, une académie de jeu, le théâtre de la médisance, le rendez-vous du libertinage. Le grand nombre enfin, par une interprétation moins odieuse, la regardent comme une personne mondaine, qui, par le dangereux étalage de tout ce que l'art et la nature peuvent donner d'agrément, tend des piéges à tous ceux qui la voient, et ne manque pas elle-même d'y tomber. La noblesse de sa naissance, la piété de Lazare, son frère, et de Marthe, sa sœur, les bontés dont Jésus-Christ honorait sa famille, ne permettent guère d'aller plus loin. Quoi qu'il en soit, Madeleine n'était que trop coupable. Infidèle à la grâce, elle eût dû cent fois en tarir la source; rebelle à la voix de Dieu, elle eût dû cent fois en subir les châtiments.

Mais cette miséricorde qui surpasse la justice fait qu'il y a douze heures au jour, et qu'il peut s'en trouver quelqu'une où la grâce aura son effet. Justice redoutable! vous voudriez faire couper cet arbre stérile, qui occupe vainement une si bonne terre; ah! suspendez vos coups, de nouveaux soins seront peut-être plus heureux. Non, non, ce n'est pas l'esprit du Sauveur de faire tomber le feu du ciel sur ceux qui refusent d'écouter sa parole; il est patient, il sème dans les larmes, il sait attendre que le grain de

froment, pourri dans la terre, ait eu le temps de la percer et de mûrir. Si quelquefois un orage en moissonne l'honneur naissant, il attend qu'une saison plus favorable le rétablisse. C'est à l'homme impatient à vouloir cueillir tout à la fois. Borné dans sa vie, il a intérêt de mettre tous les instants à profit, mais Dieu est éternel, son temps viendra: il sera d'autant mieux dédommagé du délai que lui prescrit sa miséricorde, que le souvenir de sa bonté rendra les adorations plus profondes : *Patiens, quia æternus.*

Profitez-en, Madeleine, profitez-en ; le temps est précieux, il est court, en voilà déjà bien de perdu ; vous regretteriez un jour tous les moments où vous n'avez pas aimé votre Dieu. Qu'il n'en soit donc aucun que le tendre amour ne marque à son précieux sceau. Soyez saintement impatiente, et que l'engageante lenteur d'un ressentiment que tout devrait allumer ranime la vivacité de vos poursuites. Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt. Ah ! quand viendra l'heureux moment où je rentrerai en grâce avec vous? Funeste poids de mes fautes, vous m'accablez, je languis sous votre dure captivité ! Les moments où je vis dans la disgrâce de mon Dieu sont pour moi des siècles. Ah ! quand pourrai-je, comme la colombe, voler d'une aile légère dans son sein?

2° Dieu ménage. Il pourrait sans doute, lui à qui le néant obéit, il pourrait enlever en maître un cœur qu'il a formé, soit que faisant entendre cette voix toute-puissante qui créa le monde il amollise un cœur rebelle, comme il amollit le sein des rochers; soit que dévoilant à nos yeux les charmes invincibles d'une délectation supérieure il ne nous laisse pas le pouvoir de nous y refuser. Son bras est-il raccourci? la créature a-t-elle cessé d'être son ouvrage?

Mais non, Madeleine, il ne veut pas de vous à ce prix. On vous accorde la grâce, elle est nécessaire; mais ne craignez pas qu'une autorité souveraine ou une ivresse enchanteresse vous ravisse le mérite de vos démarches. Dieu voile à dessein les attraits victorieux de la Divinité, pour ne vous montrer que la faiblesse de l'humanité. Il tempère l'éclat de ses rayons, pour vous laisser l'usage de vos yeux ; c'est de votre main qu'il veut recevoir votre cœur, et non pas vous l'enlever. Il ne vous dira pas, comme aux apôtres : Suivez-moi ; c'est à l'amour à vous le dire, c'est à l'amour à le chercher. Il ne vous regardera pas comme il regarda Pierre pour faire couler vos larmes ; c'est à l'amour à les répandre, c'est à l'amour à mériter ses regards. Il ne vous dira pas comme à Zachée : Je vais loger chez vous ; c'est à l'amour à l'inviter, c'est à l'amour à l'attendre, c'est à l'amour à l'aller chercher dans une maison étrangère. Vous aurez la satisfaction de protester à votre Dieu, et de vous rendre à vous-même ce doux témoignage : Oui, mon bien-aimé, je vous aime, mais je vous aime par choix ; en vous donnant mon cœur ce n'est pas un bien qu'on m'arrache, ou un aveu qu'on me surprend, c'est un présent que je vous fais.

Peut-on mieux faire sentir la force d'un amour qui n'a besoin que de lui-même pour tout vaincre? peut-on mieux attirer le pécheur et le laisser sans excuse? Ainsi, mon Dieu, dit saint Augustin, votre grâce s'accommode à nos faiblesses, vous daignez vous prêter jusqu'à conduire l'homme selon ses goûts : *Quomodo scit congruere.* Avec quelle condescendance vous vois-je lier une conversation avec la Samaritaine, lui demander à boire, piquer sa curiosité, répondre à ses doutes pour la mieux gagner ! Avec quelle patience, à la porte du cœur de l'homme, sans vous lasser d'attendre, vous entends-je frapper, et lui en demander l'entrée ! *Sto ad ostium et pulso.* (*Apoc.*, III, 20.) Je ne veux rien qui sente le maître, rien par force; mon fils, donnez-moi votre cœur : *Fili mi, præbe mihi cor tuum.* (*Prov.*, XXIII, 26.) Avec quelle bonté employez-vous les reproches et les caresses, les promesses et les menaces, les amertumes et les douceurs, les visites et les absences, en un mot tous les pieux artifices de l'amour le plus ingénieux et le plus tendre ! L'amant le plus passionné en fait-il davantage? *Quomodo scit congruere.*

Ah ! Seigneur, vous êtes trop jaloux de votre gloire pour agréer d'autres hommages : la liberté en fait le prix. Aussi peu touché d'un culte nécessaire que de la chute mécanique d'une pierre ou du mouvement stupide d'une brute, aussi peu flatté d'un amour nécessaire que des aveugles sentiments d'un homme dont une liqueur enivrante ou quelque magique enchantement produirait les transports, vous ne voulez de cœurs que ceux qu'un amour libre vous consacre. Le seul triomphe que vous goûtez est celui où le vaincu, charmé de sa défaite, prend les armes pour vous contre lui, se charge de chaînes et s'attache lui-même à votre char. C'est alors que l'arrêt qu'on prononce en votre faveur est d'autant plus décisif que le tribunal qui le porte, parfaitement maître de la décision, ne doit ni à la séduction ni à la violence la justice qu'il rend à la vérité. Vous connaissez trop le cœur de l'homme pour le révolter par une conduite qui traverserait vos propres desseins. Serait-ce, mon Dieu, le moyen de vous faire aimer que de vous montrer si peu aimable? est-ce ainsi qu'on gagne les cœurs ? C'est à vous que j'en appelle, beautés mondaines, tout occupées à les conquérir ou à défendre le vôtre, est-ce ainsi qu'on gagne les cœurs? Un tyran qui, les armes à la main, voudrait enlever votre amour, un enchanteur qui vous présenterait un breuvage empoisonné, seraient-ils bien redoutables? Pour arriver jusqu'au cœur il faut en mieux suivre les routes. Armées plutôt vous-mêmes par des traits si mal lancés, pourriez-vous trop haïr un barbare qui vous aimerait si mal? L'homme jaloux de sa liberté veut en l'immolant s'acquérir un titre de reconnaissance qui lui assure ce qu'il

aime, il veut obtenir quelque chose en échange, en donnant ce qu'il a de plus cher, et ne pas s'en dépouiller à pure perte: *Ecce nos reliquimus omnia, quid ergo erit nobis?* (*Matth.*, XIX, 27.)

3° Jésus-Christ encourage. Ne vous défiez pas, Madeleine, d'un ami si tendre, venez à lui, vous serez bien reçue. Que la froideur du premier abord ne vous rebute point; peut-être voudra-t-il éprouver votre fidélité par une rigueur apparente, sachez l'attendre comme il vous a attendue; la violence qu'il fait à son cœur ne lui permettra pas de vous laisser languir trop longtemps. Madeleine perce la foule, elle approche toute tremblante; confuse de ses fautes, elle se tient à ses pieds et n'ose lever les yeux. Ses larmes, ses soupirs parlent pour elle; il y paraît d'abord insensible, il semble même ne pas s'en apercevoir : on dirait qu'incertain entre la honte de voir à ses pieds une femme dont les approches le font rougir, et un reste de bonté incapable d'insulter à une infortunée qui ne veut après tout que l'honorer, il prend le parti d'un silence méprisant qui laisse croire qu'il ne fait aucune attention à des démarches qu'on ne doit pas mettre sur son compte. Madeleine, ne vous rebutez pas, que ce froid glaçant, à qui vous ne pouvez arracher un coup d'œil, ne vous fasse pas méconnaître le père de l'enfant prodigue étouffant dans ses embrassements l'aveu d'une faute déjà pardonnée. Ah! plutôt connaissez, aimez un cœur qui ne se plaît dans les douleurs, les plaintes, les transports du vôtre, que pour augmenter votre amour et le sien, que pour avoir de vous, et vous donner de nouveaux gages d'affection.

Il se tourne enfin vers Madeleine : *Conversus ad eam.* (*Luc.*, VII, 44.) Doux regard, qui charmez les cieux, vous enlevez mon âme. Ah! Seigneur, détournez vos yeux, puis-je soutenir leur feu divin? leur majesté m'accable, leur sainteté me confond, leur douceur me pénètre, leurs traits embrasent mon cœur : *Ipsi avolare me fecerunt.* (*Cant.*, VI, 4.) Ah! plutôt continuez, Seigneur, à ne pas vous apercevoir de moi, c'est là tout ce que je mérite; daignez seulement me souffrir à vos pieds, c'est là tout ce que j'ose désirer.

Que le tribunal des hommes est différent de celui de Dieu! ils condamnent le coupable qui avoue son crime, et le Seigneur le lui pardonne quand il l'a confessé. Cet humiliant aveu prononce son absolution. Dieu ne peut résister à ce tendre langage. Ce n'est pas assez de lui pardonner, il devient son panégyriste, et tandis que le pharisien, par une téméraire précipitation, la condamne sans l'entendre, Dieu prend en main la cause de sa sainte amante. Il n'attend pas que le pharisien ait rien dit contre elle ; jaloux de sa nouvelle conquête, il ne peut souffrir ses ombrages, et comme s'il se faisait un devoir de lui assurer l'estime de tout le monde, il se hâte de les effacer ; il oublie les péchés infinis qu'elle a faits, pour ne publier que le peu de bonnes œuvres qu'elle commence à faire. Ainsi, par un retour aussi flatteur que peu attendu, elle trouve sa gloire dans ses humiliations, son bonheur dans ses larmes ; le courage qui lui a fait braver les jugements des hommes fait depuis plusieurs siècles l'admiration de l'Eglise. Rien n'échappe aux yeux de l'amour, rien n'y demeure sans récompense.

Ah! chrétiens, voyez-vous cette femme ? elle seule sait aimer Dieu comme il faut. Le pharisien qui l'a invité oublie les règles de la bienséance que son rang, sa piété, le mérite de son hôte devaient lui rendre comme naturelles. Il ne donne pas à laver à Jésus-Christ, et Madeleine lave ses pieds de ses larmes, et les essuye de ses cheveux ; il ne lui donne pas le baiser de paix, et pendant tout le repas elle ne cesse de baiser ses pieds. Détrompez-vous, superbe pharisien, si vous vous préférez à une femme jusqu'ici fameuse par ses désordres ; elle est aux yeux de Dieu infiniment au-dessus de vous par son amour : *Dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.)

Ne diriez-vous pas que c'est moi qui chargé de vous faire aujourd'hui le panégyrique de Madeleine, dans un temps où sa vertu canonisée ne laisse ni doute sur sa gloire ni crainte sur les risques que font courir à une vertu médiocre des éloges prématurés; ne diriez-vous pas que c'est moi qui vous en fais un portrait peut-être un peu flatté ? Non, c'est Jésus-Christ même qui parle ainsi ; c'est Jésus-Christ qui croit son humilité assez affermie pour parler en sa présence, et qui le croit dans un temps où à peine sortie de ses désordres il semble que l'encens criminel dont elle était si avide souille presque les parfums qu'elle répand, que les larmes de sa pénitence se mêlent aux larmes mal essuyées que la passion a tant de fois exprimées de ses yeux. Est-ce ainsi que vous prodiguez ou plutôt que vous perdez vos bienfaits? Attendez du moins qu'elle ait mérité d'être pardonnée, que le temps ait éprouvé ou affermi une vertu si équivoque ; attendez qu'une pénitence proportionnée à tant de fautes ait éteint des feux encore mal assoupis, et fermé une plaie qui saigne encore.

4° Il pardonne. Elle est toute pardonnée, dit le Seigneur, sa pénitence est toute faite. Allez, ma fille, allez en paix, vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua, vade in pace.* (*Ibid.*, 48.) Quoique ce soit à si peu de frais, n'en doutez pas, c'est moi qui vous en assure. Vous le faire dire par un homme, ce serait trop peu pour calmer vos inquiétudes ; la flatterie ou l'ignorance pourrait rendre son témoignage suspect ; en charger un ange, ce serait laisser un soupçon d'illusion. C'est moi qui vous donne cette heureuse nouvelle. Maître de tout faire, ma puissance n'a rien de douteux ; infaillible dans mes paroles, mon témoignage n'a rien d'incertain. Heureux article de foi, qu'il est doux de ne pouvoir douter de notre amour pour Dieu, et de l'amour de Dieu pour nous ! qu'il est doux de se l'en-

tendre dire par Dieu même ! Ah ! Seigneur, tenez-moi ce doux langage : *Dic animæ meæ: Salus tua ego sum.*

Ce serait mal connaître l'intention du Sauveur de mettre des bornes à sa grâce, et de prétendre que tous les péchés ne sont pas remis à Madeleine, mais seulement un grand nombre, sous prétexte de ces paroles : *Remittuntur tibi peccata multa.* Non, non, le pardon ne saurait être partagé. Une charité qui le mérite est incompatible avec le péché. Souvent dans l'Ecriture le mot indéfini *beaucoup* signifie le tout. La suite naturelle du discours demandait cette expression par rapport à la parabole des deux débiteurs à qui on avait fait des remises inégales, quoiqu'on eût remis la dette entière à chacun des deux. Il était même vrai qu'on pardonnait beaucoup à Madeleine, parce qu'elle avait beaucoup péché ; ce n'est donc pas pour partager la grâce, mais pour en faire sentir l'étendue, que le Seigneur employa ce terme.

Mais qui le croirait? cet aveu si favorable, la confiance l'avait déjà prononcé. Pouvait-il être douteux à l'amour? Quand on aime sincèrement, on a une secrète assurance de son bonheur. La conscience ne peut ni étouffer les remords du crime ni désavouer la douceur de la vertu ; Dieu dit en secret au fond du cœur: Allez en paix. Le vrai pénitent ne sépare point la tendresse de la confusion, la confiance de la crainte, l'amour de la douleur. Après les fautes dont je suis coupable, je ne mérite pas de trouver grâce, mais je l'espère ; j'ose aimer, puis-je ne pas oser espérer ? l'amour laisse-t-il à craindre? Je ne demande auprès de lui ni médiateur ni introducteur, l'amour fera tout. Laisse-t-il quelque chose à faire ? Que d'autres lui demandent des miracles, je ne demande que l'amour, ce sera le plus grand des prodiges. Me voilà délivrée, guérie, ressuscitée. Au reste j'ai tout prévu, quel reproche me fera-t-il que mon cœur ne m'ait déjà fait? que pensera-t-il de moi que je n'aie déjà pensé ? à quoi me condamnera-t-il, que je ne m'y sois déjà condamnée? Mon amour a été mon premier accusateur et mon premier juge. Plus affligée de lui avoir déplu que de tous les maux imaginables, ce souvenir de ma faute est le plus redoutable de tous les châtiments, et j'ose dire qu'il ne laisse plus rien à faire qu'à sa bonté.

Oui, Dieu pardonne avec trop de bonté pour laisser rien à désirer ou à craindre. Il ne se fait pas demander le pardon deux fois. On est pardonné dès qu'on veut l'être. Ne craignez pas avec lui de fâcheux retours. L'Orient n'est pas plus loin de l'Occident que le péché l'est de son souvenir. Il fait toutes les avances de la réconciliation. Il prend sur lui toute la dette, sa croix supplée à nos faiblesses. Il nous rachète au prix de ses jours. S'il exige encore quelque pénitence, qu'on s'en prenne à l'imperfection de la douleur. La contrition est-elle parfaite, la peine et la coulpe sont remises en même temps. C'est plutôt à nos rechutes qu'il la donne qu'à son ressentiment. Il cherche plutôt à nous préserver qu'à nous punir. Ces pénitences sont si légères qu'elles sont moins des peines que de nouveaux bienfaits. Un enfer mérité, quelque bonne œuvre qu'on fasse en échange, laisse-t-il oublier un Dieu si bon?

Mais, Seigneur, le coupable ne se pardonne pas si vite. Plus difficile à mesure que vous êtes plus indulgent, il se condamnera quand vous l'absoudrez, il se frappera quand vous l'épargnerez : comment souffrir un cœur qui a pu ne pas vous aimer? Ah ! cœur perfide, si vous aviez des traits à lancer, était-ce dans le sein d'un père, et d'un père si tendre ? Miséricorde en quelque sorte cruelle, qui par l'excès de vos bontés causez l'excès de mes douleurs. J'aurais, Seigneur, quelque prétexte si vous m'aviez moins aimée; quelque maître que vous soyez de mon cœur, j'ose dire que votre grandeur vous y donne moins de droit que votre clémence.

5° Enfin ı enrıcnit. Du moins, Seigneur, ne portez pas plus loin vos bontés, si vous voulez que je vive encore. C'est assez d'avoir si généreusement pardonné à cette indigne pécheresse, ne me faites pas de nouvelles plaies par de nouvelles grâces. Amour bienfaisant ! rien ne peut vous borner, il faut que votre victoire soit complète, ou plutôt votre libéralité épuisée; vos bienfaits sont vos armes, vos faveurs sont vos tourments, vous l'en accablerez. La Judée en sera témoin, l'Eglise en sera étonnée, le ciel et la terre l'admireront. Préparez-vous, Marie, à le trouver partout, partout aimable, partout aimant, et partout par ses grâces vous faisant souffrir un nouveau genre de martyre. Vous êtes allée le chercher chez le pharisien, il ira chez vous, il y prendra des repas pour vous récompenser de celui où vous n'apportâtes que des larmes. Votre sœur empressée à recevoir dignement un si saint hôte voudra interrompre le doux ravissement qui vous attache encore à ses pieds; il prendra encore une fois votre défense, et après vous avoir justifiée contre les soupçons du pharisien, il vous justifiera contre les reproches de Marthe. Vous ne lui avez pas demandé des miracles, il fera pour vous le plus grand de tous. Que Lazare votre frère ne craigne pas les horreurs du tombeau ; le frère de Madeleine sera vainqueur de la mort. Enseveli depuis quatre jours il est déjà le partage de la pourriture ; le Seigneur rendra au frère les larmes qu'il a reçues de la sœur, *lacrymatus est* (*Joan.*, XI, 35) ; il répondra par ses frémissements et son trouble aux soupirs et aux sanglots de sa contrition : *Infremuit*, *turbavit seipsum.* (*Ibid.*, 33.) En faisant cesser l'odeur du cadavre, il lui payera les parfums dont elle a embaumé ses pieds ; et la mort, pleine de respect pour son maître, respectera le frère de sa sainte amante.

La mort de Jésus-Christ va préparer à l'amour de nouvelles couronnes. Jésus-Christ mourra, Madeleine attendez-vous y ; mais il ressuscitera, n'en doutez pas, et

vous en serez avertie. Son amour en quelque sorte impatient ne s'en rapportera pas à un messager, vous en serez instruite par lui-même, et chargée d'être l'apôtre des apôtres, en leur apprenant ce que l'amour vient de vous découvrir : *Nuntiate fratribus meis*. (*Matth.*, XXVIII, 10.) Une première visite ne répondait qu'imparfaitement à l'étendue de sa tendresse. Vous avez été trop affligée à sa mort pour n'être pas divinement consolée. Cherchez, Marie, vous le trouverez bientôt, ce jardinier aimable; pouvez-vous le méconnaître? Hélas ! trop occupée de ma douleur pour penser à autre chose, je le méconnais pour le trop chercher. Il est donc juste que l'amour lève le voile qu'il a mis, et qu'il se découvre à celle qui n'en veut qu'à lui. Le voilà, Marie : *Inveni quem diligit anima mea*. (*Cant.*, III, 4.)

Ainsi Dieu gagne le cœur de l'homme en lui pardonnant, en l'aimant, en le respectant en quelque sorte, en le comblant de biens; ainsi conserve-t-il sa liberté. Mais je me trompe; une conduite si touchante laisse-t-elle la liberté? Ah ! Dieu, un bon cœur est-il maître de refuser ce que vous savez si bien demander? est-il maître de ne pas aimer un Dieu si aimable et si ingénieux ? Que votre amour est ingénieux ! Oui, mon Dieu, vous enchaînez en délivrant, vous commandez en respectant, vous condamnez en pardonnant, vous punissez en caressant, vous dépouillez en comblant de grâces, vous gagnez tout en donnant tout, vous triomphez en vous laissant vaincre. Qui peut se défendre ? qui le veut ? qui ne se plaît dans sa défaite ? qui n'aime son esclavage? qui ne trouve des charmes dans ses blessures, des délices dans les tourments, la vie dans la mort ?

Madeleine n'a plus besoin de vous dire qu'elle vous aime, ses douleurs et votre pardon, vos bienfaits et ses larmes vous le disent assez; apprenez-lui comment vous voulez être aimé, comment on peut vous témoigner son amour. Ses yeux noyés dans les pleurs, ses cheveux épars, ses parfums répandus, ses paroles les plus fortes, tout cela ne le peint qu'imparfaitement. Pénétrez dans son cœur, et voyez-y votre ouvrage, il est aux prises avec lui et pour vous; arrachez des armes que vous avez aiguisées, voyez-vous-y gravé avec des traits ineffaçables, gravé par la main de vos faveurs, par la main de vos perfections, par la main de tous ses péchés, chacun a donné son coup. Voyez-vous-y tracé dans toutes ses pensées, dans toutes ses paroles, dans toutes ses démarches; est-il d'instant où l'on vous oublie ? Voyez-y un autel dressé pour vous, où tout est immolé, immolé par le feu de l'amour, par le feu de la douleur, par le feu de la confiance; vous l'avez allumé, recevez l'odeur qui s'exhale de tant de victimes. Voyez les ardeurs, les transports également vifs et respectueux de ce cœur pénitent vers le Dieu qu'elle a offensé et qu'elle aime. Enfer, voilà votre image. L'amour allume des brasiers aussi ardents que les vôtres, la contrition fait naître des regrets aussi vifs; il sert à la justice, il sert à la miséricorde divine. Oui, la miséricorde a son enfer aussi bien que la justice, et peut-être plus rigoureux. Il semble que Dieu ne puisse être bien honoré que par quelque enfer. Le péché en creuse un dans les abîmes, la charité en creuse un autre dans les cœurs. Ah ! Seigneur, que ce nouvel enfer vous touche ! insensible aux tourments de l'un, pouvez-vous résister aux gémissemens de l'autre ? Aussi tendre pour l'enfer de la contrition, qu'inflexible pour celui des vengeances, l'un opère dans un moment ce que l'autre ne fera pas dans l'éternité. Ce même oracle qui refuse une goutte d'eau au mauvais riche, verse des torrents de sang sur Madeleine : vous vous plaisez à soulager dans l'amante ce que vous vous faites gloire d'aigrir dans le pécheur : la même main qui porte à l'un le coup mortel essuye les larmes de l'autre. Aimable médiateur, amour divin ! c'est à vous à former et à détruire l'enfer ; le regret de vous avoir déplu éteindra les feux que le péché avait allumés, le bonheur de vous posséder éteindra ceux qu'avait allumés la contrition, et j'aurai reçu de vous la mort et la vie, l'enfer et le paradis. Voyons dans la seconde partie comment l'amour médiateur, après avoir gagné les cœurs, ménage les intérêts des parties.

SECONDE PARTIE.

Les intérêts de la justice divine sont opposés aux intérêts du pécheur : qui peut les concilier ? ils sont infinis : qui peut y satisfaire? Il faut que l'un ou l'autre y perde, ou plutôt qu'ils y perdent tous les deux. Dieu voudra-t-il accorder quelque remise ? l'homme fera-t-il quelques efforts ? Remises imparfaites ! vous ne serviriez qu'à faire mieux sentir la grandeur du mal, et l'impossibilité du remède. Ouvrir l'enfer, y précipiter des coupables, triste ressource ; Dieu ne sera-t-il honoré que par des malheurs ? sa miséricorde épuisée formera-t-elle éternellement d'inutiles regrets sur la perte de tant d'âmes à qui elle préparait un bonheur éternel ? Madeleine insolvable se verra-t-elle à jamais privée de son bien-aimé, et sans espérance d'acquitter une dette dont elle sent tout le poids ? Amour médiateur, c'est à vous à trouver des ressources. Ouvrez des trésors à Madeleine dans les mérites de son Dieu ; ouvrez à Dieu des trésors dans le zèle de Madeleine; est-il pour vous de difficulté ? vous rapprochez, vous conciliez, vous gagnez tout. Quelque coupables que soient les créatures, ne craignez pas pour leurs intérêts ; l'amour s'en mêle, il parle pour elles, c'est assez. D'intelligence avec nous, l'amour le trahit en quelque sorte et nous ménage un parti dans son cœur. Quelque prétention que Dieu puisse avoir sur le pécheur, ne craignons rien si le pécheur devient pénitent ; l'amour nous en répond, c'est assez : il est le dé-

biteur, la caution, le payement que Dieu demande. Tout sera acquitté, tout le sera promptement, noblement, généreusement. Il répond par ses démarches à celles de son Dieu.

Ne craignons pas que Madeleine ait rien à ménager avec le monde ; si elle rougissait de Jésus-Christ devant les hommes, au lieu de s'en faire un protecteur, elle ne se ferait qu'un ami douteux, qui rougirait d'elle à son tour, ou plutôt elle mettrait le comble à sa disgrâce. Ses premiers pas sont de se déclarer hautement pour lui.

Ne craignons pas qu'avare pour son Dieu, elle lui dispute aucun de ses droits, ou craigne de lui trop accorder ; au lieu d'acquérir un bienfaiteur dont les trésors lui fussent ouverts, elle n'aurait qu'un ami partagé dont la juste réserve la laisserait dans l'indigence. Seconde démarche : elle n'épargne rien.

Ne craignons pas qu'infidèle à ses promesses, elle conserve encore des liaisons suspectes ou dangereuses avec les ennemis de son Dieu; serait-ce le moyen d'acquitter ses dettes que d'en contracter de nouvelles? au lieu de ménager un Sauveur, ne serait-ce pas rebuter un ami, que de le cultiver si mal? Autre trait de justice : elle s'éloigne de tout.

Ne craignons pas que se trouvant heureuse d'être débarrassée par une première satisfaction, elle devienne indifférente aux intérêts de son Dieu, de qui elle croirait n'avoir plus rien à craindre. Au lieu d'un père tendre dont les biens et les maux lui fussent communs, pourrait-elle manquer de perdre un ami qu'elle traiterait en étranger? Non, elle est zélée dans son dévouement.

Enfin ne craignons pas que des vues intéressées, cachées sous le voile de la piété, ne cherchent qu'à substituer des douceurs spirituelles à celles de la chair. Un amour hypocrite du plaisir, qui ne ferait que changer d'objet, au lieu de lui assurer un époux fidèle, ne ferait qu'un ami jaloux, qui piqué de sa perfidie l'abandonnerait à son tour. Elle épure les mouvements de sa tendresse. Non, non, Madeleine ne cherche pas seulement à se soustraire à la justice, mais à mériter la bonté de son Dieu. Ce n'est pas un créancier incommode dont elle désire de se délivrer, c'est un ami véritable à qui elle veut plaire; aussi elle se déclare hautement, elle lui immole tout, elle entre dans ses intérêts, elle lui demeure toujours fidèle, elle n'aspire qu'à lui plaire aux dépens de tout. L'éclat, le courage, le zèle, la constance, le désintéressement mettent le sceau à son retour. Aimable générosité! vos dépouillements font vos richesses.

1° Elle se montre avec éclat. Partez, Madeleine, voici la plus agréable de toutes les nouvelles; je sais que depuis longtemps, le cœur blessé par l'amour, vous cherchez cet aimable créancier pour entrer en composition avec lui, ou plutôt pour vous livrer à sa discrétion. Ses travaux apostoliques l'ont enlevé à vos empressements, il est chez Simon le pharisien, volez et vous l'y trouverez toujours plein de cette bonté dont les charmes ineffables ont remporté sur vous une entière victoire. Il n'en faut pas davantage : l'amour connaît-il de retardement? a-t-il d'autre affaire que lui-même? Il vole, rien ne l'arrête : *Ut cognovit, abiit.*

On n'écoute pas le respect humain quand on est sincèrement converti; et peut-on se flatter de l'être, lorsque pénitent au dedans et pécheur au dehors, ennemi de Dieu devant les hommes, et ennemi des hommes avec Dieu, on abjure d'une part ses sentiments, de l'autre on condamne ses démarches; lorsque comme Nicodème dissimulant une foi qu'on croit nécessaire, se faisant un mérite de sa lâcheté, et une honte de son devoir, on trahit également le Dieu à qui on n'ose rendre hommage, et le monde dont on se croit détaché? Hélas! cherche-t-on avec le même soin à répandre des ombres sur le vice? est-on bien arrêté par le respect humain lorsqu'il s'agit de plaire aux hommes? Je sais qu'un reste de pudeur, des principes d'éducation, l'intérêt ou l'honneur font sauver les apparences : on risquerait trop de franchir les bornes. Mais dans le fond n'est-ce pas dans le monde, et dans le grand monde, dans les lieux les plus fréquentés, et jusque dans les églises, qu'on étale avec adresse tout ce qu'on s'imagine avoir d'appas? n'est-ce pas auprès des personnes dont la beauté plaît, dont l'estime flatte, dont la protection intéresse, que le cœur déploie ses sentiments, et l'esprit épuise les artifices? Une retenue étudiée, une modestie artificieuse, un refus affecté, ne sont-ils pas l'assaisonnement criminel dont on pique une passion qu'on se félicite d'avoir allumée, et qu'on serait au désespoir de voir s'éteindre? Ah! on rougit d'être vertueuse! rougissait-on d'être mondaine?

Madeleine était connue pour telle dans toute la ville, bientôt elle s'y fit connaître pour pénitente avec le même éclat. La maison du pharisien était une maison distinguée; la compagnie, sans y être attirée par le plaisir, endormie par l'oisiveté, amusée par la satire, était nombreuse et brillante. Un homme comme Jésus-Christ ne pouvait être approché sans conséquence. Madeleine était trop connue pour faire des démarches qu'on n'aperçût pas; la manière dont elle s'y prenait devait attirer tous les yeux. Raisons trop écoutées quand la vertu appelle, trop négligées quand la passion attire. Madeleine les connaît, elle les méprise : que dis-je? l'amour lui laisse-t-il la liberté d'y penser? Excessif, insensé, aveugle, tant de prudence le détruit, tant de ménagement l'éteint; il se fait gloire de ce qu'il est. Madeleine se cite au tribunal des hommes; elle y avait autrefois sacrifié les intérêts de Dieu, elle y sacrifie aujourd'hui les siens; elle avait recherché le suffrage des hommes, elle s'expose à leur mépris; peut-être avait-elle

été la première à censurer la vertu, elle s'expose à la censure du vice, et punit l'union de la gloire en courant le risque de la confusion. Quelque nombreuse que soit la compagnie où l'on plaide la cause de Dieu, elle le sera moins que les assemblées où l'on plaidait la cause du monde. Sans doute une scène si peu attendue va délier toutes les langues, et faire revivre tous les crimes. Je sais trop de quel ridicule je couvris ceux que la pénitence avait changés, pour ignorer le ridicule dont je vais être couverte; mais qu'importe? Que le monde pense, qu'il dise ce qu'il voudra, en me méprisant, en me condamnant, il me rendra justice. Trop heureuse si Dieu me pardonne, l'amour est assez dédommagé, pourvu qu'il satisfasse le Dieu que j'aime.

2° Elle immole tout sans réserve. Non, Seigneur, vous n'y perdrez rien. L'amour sera le juge; juge équitable ou plutôt inflexible, il cite Madeleine au tribunal de son propre cœur, il l'y punit. Accusateur le plus sévère, témoin le plus exact, exécuteur le plus ardent, il lui arrache impitoyablement tout ce qu'elle a le plus aimé, pour le porter à vos pieds. Plus fidèle que Saül, loin d'épargner Agag et ce qu'il y a de précieux dans les dépouilles d'Amalec, vous verrez la matière de ses crimes devenir la matière de l'holocauste, les richesses des Egyptiens servir à la construction du tabernacle. Vos intérêts ne sauraient être en des mains plus fidèles.

Jeunes personnes, jetez les yeux sur cette sainte pénitente que l'amour conduit aux pieds de Jésus. Peut-être jusqu'ici trop semblables par vos égarements, est-il temps que vous le deveniez par votre retour? Quel modèle pour vous! Ah! ce n'est point ici de ces contritions superficielles, de ces confessions embarrassées, de ces satisfactions adoucies que vous apportez au sacré tribunal, où d'un œil sec et indifférent vous débitez, comme une espèce de roman, un tissu d'infidélités. Ici un amour sincère ajoute la confusion à l'aveu, la sensibilité à la douleur, la ferveur à la réparation. Sa posture, ses parfums, ses larmes, ses soupirs, son silence même, tout parle en Madeleine, tout publie ses crimes et dépose de sa pénitence; tout la confond devant les hommes et la justifie devant Dieu. Ce n'est ni une douleur hypocrite qu'affecte un cœur impénitent, ni une douleur intéressée que dissimule un cœur timide; les effusions de ses regrets passent jusque sur son corps, toute sa personne en est la victime.

Il faut que des larmes éteignent les feux criminels que ses yeux avaient allumés. Le beau miroir qu'ils contemplent! Ah! que les pieds adorables de Jésus-Christ sont différents des objets qui étaient autrefois leur idole! Ses cheveux épars qui les essuient, ne sont plus la coupable matière des chaînes que la passion forme, et qui forment la passion; les parfums qu'on y répand cessent enfin d'être le raffinement de la sensualité; l'éclat et la beauté de ce visage vont se ternir aux pieds du Sauveur, et après avoir soufflé les flammes de la concupiscence, cette bouche s'emploie à les briser. Ainsi des miroirs d'airain dont se servaient les femmes de son temps, Moïse fit faire un chandelier pour le service du tabernacle : *De speculis mulierum fecit candelabrum.* (*Exod.*, XXXVIII, 8.) Vouloir se donner à Dieu et conserver ces restes du monde, c'est vouloir allier les ténèbres à la lumière. Brûlez ce que vous avez adoré, adorez ce que vous avez brûlé; il faut pour aller à Dieu rompre toutes les chaînes. Ah! si elles coûtent tant à briser, elles sont donc plus fortes que votre cœur ne pense; si vous n'aimiez plus le monde, comme vous voulez le persuader aux autres et peut-être à vous-même, chercheriez-vous tant à lui plaire? s'embarrasse-t-on de ce qui est indifférent? L'amour de Madeleine ne connaît pas ces ménagements, elle n'en veut qu'au cœur de Dieu; les yeux du divin Epoux sont les seuls dont elle cherche les regards. L'amour est jaloux, il ne peut souffrir qu'on serve deux maîtres; il se reprocherait le plus léger partage. La main victorieuse de Judith consacre au lieu saint la tente et les pierreries d'Holopherne: le glaive de Goliath est suspendu à côté de l'arche. Matière, occasion, souvenir du péché, la pénitence immole tout.

3° Madeleine s'éloigne de tout. Ce serait peu d'avoir fait une fois divorce avec le monde, il ne faut pas s'y rengager. Cherchez désormais Madeleine, vous ne la trouverez plus dans les cercles, elle sait trop ce qu'ils ont coûté à son innocence pour en courir les risques; vous ne la verrez plus environnée de ces criminels adorateurs, dont on a tant de soin de grossir le nombre et de cultiver la passion, mais dont le généreux encens empoisonne un cœur trop sensible, qui ne sait, ou plutôt qui ne veut pas s'en défier. Contente de plaire à Dieu, elle néglige, elle oublie, elle redoute, elle efface, elle détruit par l'abondance de ses pleurs et les rigueurs de sa pénitence, une beauté trop cultivée et trop funeste, qui n'a servi qu'à lui donner des compagnons de ses malheurs, et des complices de ses fautes. Bien loin de conquérir pour moi les cœurs, que ne puis-je les attirer tous à mon Dieu? Pourvu qu'il soit aimé, je serai toujours assez aimée; pourvu qu'il soit loué, je serai toujours assez louée: *Non nobis, Domine, non nobis.* (*Psal.* CXIII, 1.) La suite des démarches dont nous allons faire le détail, suppose le système commun suivi dans bien des siècles d'après saint Augustin et saint Grégoire; savoir, que la sœur de Lazare, la femme pécheresse et celle qui répandit des parfums dans la maison du lépreux, ne sont que la même personne sous le nom de Marie, et le surnom de Madeleine du petit bourg de *Madelon*, lieu de sa naissance, mais que l'Evangile supprime en parlant de ses péchés, par ménagement pour son honneur. Quelques critiques de nos jours ont cru trouver dans ces trois actions trois personnes différentes, selon l'ancienne opinion, depuis longtemps oubliée, d'Origène et de Théo-

phylacte; cependant saint Luc dit que la femme qui répandit des parfums chez le lépreux, était celle qui l'avait fait ailleurs, et de qui Jésus-Christ avait chassé sept démons, c'est-à-dire sept péchés mortels, selon saint Grégoire. Quoi qu'il en soit, ces dissertations critiques ne sont pas le partage de la chaire, tenons-nous-en pour notre édification aux sentiments communs de la piété; réunissons tous ces traits de zèle et d'amour dans Madeleine, pour nous former une juste idée et un modèle achevé de l'amour pénitent.

Suivons Madeleine dans ses courses, que son amour nous serve de guide pour aller à Jésus-Christ; c'est la pierre d'aimant qui se tourne toujours vers son pôle. La voilà aux pieds du Sauveur qui vient la visiter, écoutant et méditant ses paroles, et sacrifiant pour lui plaire l'empressement qu'elle aurait de le servir. Marthe le fera, on peut se reposer sur son zèle pour le temporel : une portion plus précieuse est le partage de Marie. Au hasard même de passer pour négligente, et d'essuyer quelques reproches, l'amour sait ce qu'il en faut penser, elle ne quittera pas ces pieds adorables où elle a trouvé sa grâce, cette conversation où elle a trouvé son bonheur. Je n'ose presque vous citer cette action de Madeleine comme un sacrifice. Quitter les compagnies pour s'entretenir avec Dieu, est-ce un sacrifice pour Madeleine? serait-ce une douceur pour vous? Quel amour est donc le vôtre? Il vous coûterait infiniment de faire pour Dieu ce qu'il coûterait infiniment à Madeleine de ne faire pas. Aimez-vous donc ce qu'elle aime? avez-vous un cœur comme le sien? Hélas! jusqu'ici vos cœurs ne sont que trop semblables, vous n'avez que trop aimé comme elle, vous n'avez que trop aimé ce qu'elle aimait. Se peut-il que trop fidèles imitateurs de ce qui méritait si peu d'être imité, vous vous en éloigniez quand elle devient un modèle?

La voilà encore aux pieds du Sauveur, à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, elle y verse un baume exquis, l'odeur s'en répand dans toute la maison : *Impleta est domus ex odore unguenti.* (*Joan.*, XII, 3.) La vertu est souvent attaquée par ceux même qui en font profession. Madeleine trouvera des censeurs parmi les disciples de Jésus-Christ, elle en sera la plus rigoureusement traitée, lors même qu'elle lui donne des marques de son respect; et pour comble d'injustice la charité y servira de prétexte. C'est par charité, dit-on, qu'on condamne cette inutile profusion : *Potuit unguentum istud venundari multum, et dari pauperibus.* (*Marc.*, XIV, 5.)

Mais ce n'est qu'à l'amour médiocre à craindre les profusions dans ce qu'on donne à Dieu ; le véritable amour ne connaît point ces épargnes, il ne voit d'autres excès que celui du péché, il ne regarde comme prodigué que ce qu'on donne au monde. Ces injustes reproches ne rebutent point Madeleine; l'imposante autorité des apôtres ne refroidit point son ardeur. Elle qui, en se convertissant, a su mépriser les jugements du monde qu'elle aimait, saura essuyer sans se plaindre l'injuste critique de ceux qu'elle respecte. Il est juste que pour punir le peu de cas qu'elle faisait pendant ses désordres des sages avis des gens de bien, elle subisse leur condamnation dans sa pénitence ; mais Dieu, pour l'en dédommager, se déclare entièrement pour elle, la justifie pour la troisième fois, et lui prépare des panégyriques dans tous les siècles : *Annuntiabitur.*

4° Madeleine persévère jusqu'à la fin. Elle savait par le prophète, elle savait par Jésus-Christ tout ce qui devait lui arriver dans sa Passion. Quelle nuit elle passe dans la douleur et la prière! Ah! on ne la trouva pas endormie comme les apôtres : *Cor meum vigilat.* (*Cant.*, V, 2.) C'est alors que prosternée contre terre, baignée de ses larmes, elle demandait que ce calice passât, ou plutôt elle aurait voulu le boire à la place de son Dieu, et comme lui soumise elle ne demande que l'accomplissement de sa volonté. La voilà à ses pieds sur le Calvaire, elle perce une foule de soldats qui l'environnent pour aller jusqu'à la croix: qu'y voit-elle? Un Dieu mourant, un Dieu mourant pour elle, un Dieu dont elle cause la mort. Quel spectacle pour la plus tendre amante! Vierge sainte, quelle image plus vive de la vaste mer de douleurs où vous plongea la perte d'un Fils si cher? Ah! chrétiens, ouvrez les yeux, vous verrez ici plus d'un crucifié; le voilà dans le cœur de la sainte amante, un second Calvaire sur le Calvaire, une seconde croix au pied de la croix, une seconde mort au moment de la mort d'un Dieu. Cruels bourreaux, vous en frappez deux à la fois! vos clous percent les pieds et les mains du Sauveur et de son amante. Soleil obscurci, vos ténèbres ont été précédées de l'épais nuage que l'amour a répandu sur les yeux de Madeleine! terre ébranlée, vos affreuses agitations approchent-elles des orages que l'amour et la douleur excitent dans le cœur le plus tendre et le plus affligé! Ah! pierre qui vous brisez, voyez ce cœur autrefois plus dur, aujourd'hui mille fois plus brisé que vous!

Seigneur, laissez couler sur cette chère pénitente les gouttes précieuses qui tombent de vos plaies. Elle embrasse les pieds de la croix pour recevoir cette céleste pluie. Souffrez que votre sang se mêle avec ses pleurs. La contrition a enfoncé dans son cœur des épines mille fois plus piquantes que celles de votre couronne. Le souvenir de ses péchés et de vos grâces est un glaive plus acéré que la lance qui vous perça. Ah! que la main qui la blessa la guérisse! que votre sang soit le baume d'une plaie qu'il a ouverte, et si longtemps aigrie!

Quelle différence entre l'état où vous le vîtes chez Simon, amante affligée, et celui où vous le voyez au Calvaire! Honoré de tout le monde, on l'écoutait comme un oracle; insulté de tout le monde, il en est aujourd'hui l'opprobre ; là il répandait des grâces, il est ici chargé de coups; là il prononçait votre abso-

lution, il subit ici l'arrêt de sa condamnation; vous étiez dans la posture d'une suppliante, il est dans celle d'un criminel; vous versiez des ruisseaux de larmes, il verse des ruisseaux de sang; votre cœur était brisé de douleur, le sien ressent une douleur mortelle; vous vous regardiez comme abandonnée, et son Père l'a abandonné: ne dirait-on pas qu'il a pris votre place? Il l'a prise, en effet, il s'est chargé de vos péchés, il en a acquitté la dette, il en subit la peine, il vous en mérite le pardon. Ah! Seigneur, quoique instruite de vos bontés, je ne les voyais autrefois que comme dans l'éloignement. et par les yeux de la foi; combien en augmentent et mon amour et ma douleur, lorsque j'en contemple l'excès! C'est au pied de la croix que je vous trouve aimable, c'est aux pieds de la croix que je commence à vous connaître et à vous aimer.

La mort, toute puissante qu'elle est, ne peut mettre des bornes à l'amour. Vous avez pu mourir, mon Dieu, et je puis vivre! j'ai pu vous voir expirer, j'ai pu savoir que vous mouriez pour moi, et ne pas expirer avec vous! Oui, je vivrai, mais je ne vivrai que pour mieux mourir encore; je vivrai séparée de vous, pour trouver dans cette séparation le châtiment que j'ai le plus mérité, et le seul que je redoute. Les plus vives douleurs sont des délices pour un cœur pénitent; il faut, en vous perdant pour un temps par les horreurs d'une mort naturelle, que je sente les horreurs de la mort spirituelle, où l'on vous perd éternellement. Que ce cœur soit puni par l'endroit qui a fait son crime. Je vous ai quitté volontairement, qu'on vous arrache à mes yeux malgré moi; j'ai pu ne pas vous aimer, que je sois privée, lorsque je vous aime, du bonheur de jouir de vous.

Mais en ravissant à Madeleine l'objet de son amour, vous n'affaiblirez pas ses sentiments, ils sont vainqueurs de la mort et du tombeau. La voilà au sépulcre aux pieds d'un corps mort qu'on embaume. Ah! ce n'est pas la première fois qu'elle les a embaumés. Pieds adorables, vous ne m'êtes pas inconnus! combien de fois vous ai-je baisés, arrosés de mes larmes, essuyés avec mes cheveux? Maintenant que je vous rends ce devoir, la poussière qui vous couvre, le sang qui vous défigure, vous rendent infiniment plus aimables. J'en approchai jadis en tremblant, chargée de crimes, demandant grâce, incertaine de l'obtenir; aujourd'hui je lis votre amour dans vos blessures. Qu'elles sont éloquentes! que leur langage est touchant!

5° Madeleine met le comble à son amour par son désintéressement. C'est assez, Madeleine, c'est assez donner à l'amour, arrachez-vous à vous-même encore une fois; il faut enfin que le tombeau renferme ce que la justice de Dieu vient de lui livrer. Vivez, Madeleine, vivez pour survivre à votre bien-aimé; apprenez à toute la terre que l'amour le plus tendre peut se conserver dans les plus grandes privations, qu'il y devient plus vif et plus pur; apprenez-le à toutes les âmes fidèles, devenez pour les épouses du Sauveur une maîtresse de la vie spirituelle, consolez-les dans leurs troubles, leurs abattements, leurs sécheresses; faites-leur sentir qu'on peut aimer un Dieu mourant, un Dieu mort, un Dieu enseveli, et se flatter d'en être aimé. La croix, la mort, le tombeau, rien ne détruit l'amour, tout lui sert d'aliment.

Mais enfin, après l'avoir pleuré mort, après avoir eu le courage de le laisser dans le tombeau, et même de s'en éloigner, du moins qu'il soit permis d'attendre sa résurrection et de le chercher ressuscité. Allez, Madeleine, qu'à son lever le soleil tardif vous trouve en chemin, lorsque répandant sa lumière sur l'horizon il éveillera toute la nature; qu'il voie que l'amour plus vigilant a su vous éveiller encore plus tôt. Vous ne le trouverez pas dans le sépulcre, mais ne craignez rien; il ne se cache que pour se faire chercher; il ne se travestit que pour se faire mieux connaître. La voilà, cette sainte amante, aux pieds de ce jardinier divin qui daigne enfin se montrer; c'est là sa place, elle ne veut se trouver qu'aux pieds de Jésus : je me trompe, elle n'y est plus, on lui refuse pour la première fois cette grâce. Non, Marie, ne me touchez pas, ces faveurs vous sont réservées pour une autre vie. Autrefois, pécheresse, je voulais vous gagner par une engageante facilité; maintenant plus forte, apprenez à vous passer de mes bontés lors même que vous me possédez, et à mortifier votre empressement lors même que je viens à vous : *Noli me tangere, nondum enim ascendi.* (*Joan.*, XX, 17.)

Quelque sévère que parût le Seigneur depuis sa résurrection, on avait du moins la consolation de le voir quelquefois. Visage adorable, vos charmes ne sont pas trop achetés au prix même de vos rigueurs; mais pour achever de vous immoler, il faut, Marie, que ce rapide éclair de bonheur s'évanouisse. Le ciel va posséder son Maître; un nuage vous dérobe votre bien-aimé. En vain, immobile sur la montagne, tantôt la bouche collée sur les augustes empreintes qu'y ont laissées ses pieds sacrés, votre doux asile, tantôt les yeux attachés sur la route lumineuse qu'il a tracée dans les airs, en vain vous nourrissez-vous du souvenir d'un Maître qui n'est plus ici-bas. Tout est perdu pour vous, puisque vous venez de perdre Jésus : ce n'est pas assez, l'amour va recevoir encore un nouveau coup. Ces aimables lieux, témoins de votre bonheur passé, vous flattent trop par les idées qu'ils vous rappellent, il faut qu'exilée dans une terre étrangère, au delà des mers, vous perdiez jusqu'au climat où vous aviez possédé votre Dieu; il faut qu'exilée chez des peuples inconnus, qui n'ont jamais entendu parler de Jésus, vous ne puissiez plus dire qu'aux rochers et aux fontaines que vous brûlez d'amour pour lui. Dites-le-leur cent fois, et ne cessez de le leur redire; toute la

nature connaît son Créateur et le bénit, elle entendra votre langage comme vous avez entendu le sien. Partout vous le trouverez caché dans les moindres fleurs. Eclairant les ténèbres de votre grotte, vous l'entendrez grondant avec le tonnerre, murmurant avec les ruisseaux; vous le sentirez échauffant avec le soleil, rafraîchissant avec la rosée, nourrissant avec les aliments; partout il vous dira qu'il vous aime et qu'il veut que vous l'aimiez jusqu'à vous immoler pour lui sans partage, comme il s'est immolé sans partage pour vous; jusqu'à ce qu'enfin consumée par la pénitence, l'amour achève ce qu'il a commencé, et termine une vie qui n'est qu'un poids insupportable depuis qu'on est séparé de Jésus.

Quelle différence entre Madeleine amante du monde, et Madeleine amante de Jésus! L'une fière et présomptueuse, l'autre timide et modeste; l'une enivrée des plaisirs de la chair, l'autre éprise des délices de l'esprit; l'une aveuglée par les maximes du siècle, l'autre éclairée par la sagesse de l'Evangile; l'une fuyant les moindres peines, l'autre embrassant les plus grandes croix; l'une n'écoutant que l'amour-propre, l'autre ne cherchant que la gloire de Dieu. La pénitence saintement prodigue n'épargne rien, elle rend à la justice divine tout ce que le péché lui avait enlevé; elle le lui rend avec une sorte d'excès. Les membres qui avaient servi à l'iniquité servent à la justice; le cœur qui avait conçu des feux criminels est consumé des plus chastes flammes; il hait le monde qu'il avait aimé, il chérit les humiliations qu'il avait en horreur, il embrasse la croix, il y expire : ainsi, un amour plus saint répare les désordres d'un amour profane. Madeleine a beaucoup aimé. Voilà le caractère de son cœur et l'abrégé de sa vie, l'énormité de ses fautes et la perfection de sa vertu, la source de ses égarements et les principes de sa pénitence, l'excès de son malheur et le comble de sa félicité; il a été le commencement, le progrès, la consommation des triomphes de la nature et de la grâce; il en a fait le lustre et l'éclat : Dieu et le démon lui ont confié leurs intérêts. Trop fidèle, hélas! elle n'a que trop bien servi l'un, mais aussi qu'elle a su depuis bien servir l'autre! *Dilexit multum.* Amour saintement excessif, Dieu n'est jamais assez payé, l'homme ne se croit jamais assez puni; ingénieux, tout lui en fournit le moyen; prompt, il ne connaît point de délai; courageux, il ne voit pas d'obstacle; sévère, il se condamne; généreux, rien ne lui coûte; vigilant, il sait tout craindre; déclaré, il lève l'étendard; sensible, il fond en larmes; tendre, il se prosterne, il baise, il arrose, il essuie les pieds; durable, la mort n'éteint pas ses feux; noble, il ose compter sur le Dieu même qu'il a offensé; désintéressé, il sacrifie jusqu'au plaisir de jouir de l'objet qu'il aime : *Dilexit multum.*

Un amour si parfait méritait les éloges du Seigneur; l'austérité de Jean fut canonisée, la foi de Pierre fut avouée, la confiance du centenier fut admirée, la persévérance de la Chananéenne fut couronnée : il était réservé à la sainte amante de se distinguer par son amour. L'Evangile a eu le soin de détailler ses vertus comme il avait parlé de ses vices, afin qu'elle servît d'attrait et de modèle aux pécheurs pénitents. Heureuse amante, qui, au jugement de l'amour, avez aimé et beaucoup aimé, et par votre amour avez mérité le pardon de votre amour même! heureuse débitrice, qui dans un moment avez trouvé dans votre amour de quoi acquitter toutes vos dettes, comme vous y avez trouvé de quoi les contracter; l'amour pouvait seul terminer si bien et sitôt cette grande affaire : *Dilexit multum.*

Est-ce là le caractère de votre pénitence? Que de délais, de partages, de retours, d'insensibilité et d'indifférence! Que d'orgueil, de respect humain, de pusillanimité! Trop instruit des parties de plaisir, on n'attend pas que le hasard les forme; on y appelle, on les lie, on y vole. Est-il d'affaire qui arrête quand on aime le monde? Tout coûte pour Dieu; tout est facile pour plaire aux hommes. Ah! que ces yeux seraient bien mieux attachés aux pieds de Jésus-Christ, qu'égarés sur mille objets que la passion se plaît à trouver! Parfums, parures, délicatesses qui amollissez les sens, il vaudrait bien mieux que, foulés aux pieds par la pénitence, vous prévinssiez les supplices que vous avez mérités.

Levons-nous donc enfin, il en est temps; allons au Seigneur, il nous attend; quittons le péché, il nous accablera; soyons heureux, il ne tient qu'à nous. Nous entendrons ces consolantes paroles : Vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi.* (*Ibid.*) Ainsi ménagerons-nous les intérêts du Seigneur, ou plutôt ainsi ménagerons-nous les nôtres. Un Dieu si libéral se laisserait-il vaincre en générosité? Son sang coule sur le Calvaire, il inonde le saint autel; son corps sur la croix fut votre victime, il devient sur l'autel votre aliment; son esprit se répand dans vos âmes, son sacré cœur vous est ouvert. Que peut-il faire de plus pour prouver un amour sans bornes? Que de douceurs essuieront vos larmes! *Abstergit omnem lacrymam.* (*Apoc.*, VII, 17.) Quelle douce ivresse ravira vos sens! *Calix meus inebrians quam præclarus est!* (*Psal.* XXII, 5.) Nos yeux le verront face à face, notre tête sera couverte d'une riche couronne, nos mains seront chargées de palmes; nous éprouverons ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre, ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. (*I Cor.*, II, 9.) L'amour réunira ce qu'il avait paré, et substituera le trône à la croix, les caresses aux rebuts, les délices aux épreuves, la possession à l'absence; il consommera en un, ceux qu'il avait immolés. Adorable lien, l'éternité ne vous verra pas rompre; source de la plus pure joie, l'éternité ne vous verra pas tarir; trésor divin, l'éternité ne vous verra pas épuisé; gloire céleste, l'éternité ne vous verra pas diminuée.

Ainsi nous trouverons, pour ne jamais le perdre, ce que l'amour nous aura fait perdre si saintement. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT ÉTIENNE.

Cum hæc dixisset, obdormivit in Domino. (*Act.*, VII, 59.)

Ayant dit ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur.

Le juste meurt aussi bien que le pécheur, la vertu n'exempte pas plus que le vice de la loi commune; le don des miracles ne donnerait pas de privilége, après avoir rendu la vie aux morts, le thaumaturge et la personne ressuscitée seraient soumis à son empire : Dieu même en a subi la rigueur. Le Calvaire a vu l'auteur de la vie rendre les derniers soupirs; souvent même les justes paraissent, à leurs derniers moments, moins heureux que les impies, plus pauvres, moins secourus, accablés de douleurs et de misère, tandis que tout s'empresse à soulager les méchants et à fournir à leurs besoins avec abondance. La prospérité et l'adversité dont le partage incompréhensible les a si bien confondus devant les hommes, et si heureusement distingués devant Dieu, laissent jusqu'au tombeau, sur l'un et sur l'autre, des voiles toujours aussi épais.

Mais perçons ces voiles et pénétrons dans leurs cœurs : quelle différence ! Autant que le pécheur est tourmenté de remords, de trouble et de crainte, autant l'homme de bien goûte de repos, de joie et de consolation. La mort du premier est aussi précieuse que celle du second est funeste. Le pécheur est un Antiochus qui, jusque sous la pourpre, rongé de vers et à charge à lui-même, commence déjà son enfer. Le juste est un Etienne qui, jusque sous une grêle de pierres, inondé de délices, commence son éternité bienheureuse : *Obdormivit in Domino.*

Le voilà ce grand homme enseveli sous un monceau de pierres, sa chair meurtrie, sa peau déchirée, ses os brisés, son sang ruisselant par mille plaies; que voit-il ? La fureur peinte sur le visage du peuple qui l'environne; qu'entend-il ? Les malédictions et les blasphèmes qu'on vomit contre lui : cependant ses forces se perdent, ses yeux s'éteignent, il tombe par terre, il respire à peine, il va mourir, quel spectacle ! Est-ce donc là l'image du paradis? Cet homme est-il heureux ? Oui cet homme est heureux, et plus heureux que les plus grands rois du monde. Ah ! Seigneur, pour le faire sentir à mes auditeurs, pour le sentir moi-même, que n'ai-je un rayon de cette vive lumière, qui dissipe les ténèbres de l'erreur et de la passion : que n'ai-je une portion de cette divine sagesse qui sait toucher, persuader, gagner les cœurs par l'heureuse expérience de la douceur!

Oui, cet homme est heureux et infiniment heureux : ce ne sont point des pierres, ce sont des roses qu'on lui jette; ce n'est point un monceau qui l'accable, c'est un lit délicieux où il repose; il ne meurt pas, il s'endort dans le Seigneur. Ce riche mondain au contraire, au milieu de la gloire qui l'éblouit, de la cour qui l'encense, des officiers qui le servent, des mets exquis qui le flattent, des trésors qui l'enrichissent ; cet homme est souverainement malheureux. Quel paradoxe ! Oui, tel est le chef-d'œuvre de la grâce et la faiblesse de la passsion; l'un fait trouver la félicité au milieu des supplices, l'autre par toutes les délices de la terre ne peut adoucir la rigueur de ses maux. Antiochus, malgré l'éclat de la royauté, est investi des horreurs de l'abîme. Etienne entre les mains des bourreaux, est enivré des joies du paradis : *Obdormivit in Domino.*

Le peu qui nous reste de la vie de saint Etienne fournirait une vaste matière à son panégyrique; un désintéressement qui, dans l'administration des biens de l'Eglise, réunit en sa faveur tous les suffrages. Une modestie qui, dans la plus florissante jeunesse, édifie toutes les veuves dont on lui confie la direction ; un zèle pour les intérêts de la vérité, qui la soutient devant la Synagogue, avec le plus intrépide courage ; une sagesse dont le Saint-Esprit dicte les paroles ; une foi que les prodiges consomment; une constance que la mort la plus cruelle trouve inébranlable.

Mais bornons-nous à l'héroïsme et au bonheur de ses derniers moments : c'est l'endroit brillant de saint Etienne, que l'Esprit-Saint semble avoir pris plaisir à rapporter dans le plus grand détail. Qu'il est admirable cet héroïsme ! Etienne meurt en défendant la cause de Dieu. Qu'il est grand ce bonheur ! Etienne meurt en jouissant de la vue de Dieu. L'un mérite l'autre, l'un fut la récompense de l'autre. Ces deux objets seront la matière des deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour mieux connaître le prix des combats et des victoires de saint Etienne, envisageons-les dans l'attaque et dans la défense : lequel des deux est le plus glorieux et le plus difficile ? L'un suppose plus de bravoure, l'autre plus de fermeté. L'attaque demande bien des mesures, la défense peut exiger bien des efforts; l'agresseur ose affronter un danger souvent plus grand qu'il ne semble, le courage le rend entreprenant; l'attaqué soutient un assaut, dont il ne sent pas d'abord toute la violence, la contenance doit le rendre invincible; mais aussi souvent l'indiscrétion rend téméraire, et la nécessité opiniâtre. La colère donne des armes au plus modeste, le désespoir donne du cœur au plus timide. On fait des préparatifs avant de déclarer la guerre, on a des retranchements pour parer les coups; on ne saurait décider en général le problème, tout dépend du caractère de l'ennemi et de la conduite des combattants.

Mais la gloire d'Etienne n'est point problématique; il a mérité les trois couronnes, il s'est préparé, il a attaqué, il s'est défendu, ou plutôt il a su souffrir sans se défendre;

il a attaqué la Synagogue, il a soutenu ses attentats; il l'a attaquée par ses reproches, il a souffert les calomnies; il a attaqué par la force de la vérité, il a résisté à la violence de la persécution; il a attaqué par ses exemples, il a subi la condamnation. C'est un lion qui s'élance sur sa proie, c'est un mur d'airain où se brisent tous les efforts; mais en réunissant la gloire de la défense à celle de l'attaque, saint Etienne n'en a pas eu les défauts. L'indiscrétion n'a point guidé ses pas, l'opiniâtreté ne fit pas sa constance, il fut modéré sans bassesse, il fut sage sans timidité; la brusque fureur de ses ennemis aurait déconcerté une vertu moins préparée que la sienne; l'intérêt et la passion ne furent pas le mobile de ses démarches et le principe de son courage; il ne déclara la guerre que pour la gloire de Dieu; il ne défend que sa cause, le zèle seul le fait agir et souffrir; il en eut les bénédictions et la force, aussi propre à agir qu'à souffrir; miracle de sainteté dans sa personne, miracle de grâce dans son ministère, miracle de force dans son martyre. Quels prodiges n'opéra-t-il pas sur les hommes? Quelles merveilles dans lui-même! *Plenus gratia et fortitudine signa magna faciebat.* (*Act.*, VII, 36.)

1° Saint Etienne s'élève contre les ennemis de son Dieu. Qu'il fut différent de ses agresseurs, en apparence les plus braves! Une raillerie les déconcerte, une promesse les gagne, la faveur les ébranle, l'artifice les séduit, la crainte les abat. Saint Etienne, supérieur aux faiblesses, méprise la faveur, démêle l'artifice, surmonte la crainte, brave les outrages, souffre la douleur, se joue de la mort. Qu'il fut différent même du commun des martyrs! Plusieurs ont fui le danger, Jésus-Christ l'a permis, il nous conseille même d'aller d'une ville dans une autre pour mettre à couvert notre faible vertu. Etienne plus courageux, n'attend pas qu'on le cherche il va chercher l'ennemi; il n'attend pas qu'on l'attaque, il se déclare, il défie, il combat l'ennemi: on le menace, il n'en est que plus hardi; on le frappe, il n'en est que plus fort; on le fait mourir, il n'en est que plus grand. Les pierres dont on l'accable sont le fondement de son élévation, et elles la portent jusqu'au comble: *In petra exaltavit me.* (*Psal.* XXVI, 6.)

Ne pensez pas pourtant, qu'emporté par une bravoure insensée, Etienne se soit jeté dans la mêlée en aveugle, sans reconnaître le danger; il a tout prévu; que ne lui annonçaient pas la fureur du peuple, le faux zèle de la Synagogue, l'inhumanité des Romains, la perfidie des faux frères? Il s'engageait dans une route frayée par des ruisseaux de sang, par le sang même de son Dieu. Pouvait-il oublier l'emprisonnement de Pierre, la décollation de saint Jean-Baptiste, le crucifiement du Sauveur? Se déclarer pour lui avec tant d'éclat, c'était grossir la nuée, et attirer sur lui tout l'orage. Les apôtres, par prudence, usaient de quelque ménagement. Etienne n'en connaît point, il a toujours les armes à la main: il prêche, il dispute en public, en particulier, avec une liberté que rien n'arrête, une fermeté que rien n'étonne, une constance que rien n'affaiblit. Il voit les échafauds se dresser, les bourreaux s'armer, les feux s'allumer, les pierres voler, les tombeaux s'ouvrir. Ah! je combats pour Dieu; pour lui je souffre, pour lui je meurs! La mort m'est plus chère que la vie; mais non, je ne meurs pas, je cours à la victoire, je nage dans les délices: *Video cœlos apertos.* (*Act.*, VII, 55.)

Que la voix des tourments est éloquente! Qu'on est croyable quand on se fait égorger! Qu'on est attentivement écouté quand on se fait entendre du haut des échafauds, et qu'on signe sa déposition de son sang! C'est ainsi que des millions de femmes et d'enfants ont déposé pour la vérité, et en ont convaincu le monde. Mais, combien le fait-on plus efficacement, lorsqu'à la voix pathétique des blessures on ajoute la force convaincante du raisonnement et l'onction insinuante de la parole! Orateur et témoin, on déclare la vérité, et on l'établit; on plaide sa cause, et on la gagne. Par un secours mutuel, les charmes du discours préparent les voies au témoignage, et les supplices l'accréditent. L'un explique ce qu'il faut croire, l'autre fait croire ce qu'on a expliqué · ici on démontre et on fait aimer la vérité; d'une main on porte l'épée pour combattre, de l'autre on manie la parole pour édifier; l'esprit est la conquête de l'esprit; le cœur est le prix du cœur; la vivacité de la dispute et la douceur de la négociation se prêtent la main pour ménager de concert les intérêts de Dieu: habile ministre et juge irréprochable, guerrier courageux et défenseur éloquent, Etienne fait sentir ses droits et respecter sa puissance; utile à son Maître, et dans le calme de la paix, par son adresse, et dans le fort de la bataille par sa vertu; également invincible quand il démêle la subtilité de leurs objections, et quand il résiste aux efforts de leur rage; il fait également admirer la supériorité d'une sagesse que rien n'embarrasse, et d'une magnanimité que rien ne surmonte, et leur fait adorer des oracles que la vérité met autant à l'épreuve de la discussion, que la vertu le met au-dessus de la violence; il ne mérite pas le reproche que se fait Isaïe: *Væ mihi quia tacui.* (*Isa.*, VI, 5.)

Ecoutez ce grand homme dans la synagogue, c'est-à-dire au milieu des plus puissants, des plus cruels, des plus dangereux ennemis qu'eût alors le nom chrétien, qui ose se déclarer disciple d'un homme proscrit, dans le temps même où la fureur la plus animée par un prétendu zèle, la plus audacieuse par ses succès, la plus soutenue par l'autorité, se montre la plus redoutable; il prend publiquement la parole devant ce tribunal, prévenu, déchaîné, furieux; son discours caractérise parfaitement l'orateur; on y voit un homme versé dans les Ecritures, qui en peu de mots, avec beaucoup de précision et de force, en détaille les principaux événements, du style le plus courageux et

le plus vif; il saisit les traits les plus propres à peindre dans le peuple, une ingratitude, un endurcissement, une fureur héréditaire, qui, dans tous les siècles, ont éclaté par les excès les plus criants; il leur fait un piquant détail de leurs fautes, un parallèle accablant des crimes de leurs pères et de leurs propres désordres; il leur rappelle les prophéties et les figures dont on voyait l'accomplissement, les promesses dont on voyait l'exécution; il applique tous ces oracles au Messie et les met dans le jour le plus frappant; il ne leur épargne pas même les noms les plus odieux, mais les plus justes; les allusions les plus désagréables, mais les plus vraies; les reproches les plus amers, mais les mieux fondés; les exhortations les plus pressantes, mais les plus nécessaires : *Dura cervice et incircumcisis cordibus*. (*Act.*, VII, 51.)

La modestie et la dignité, la douceur et la fermeté, l'insinuation et le zèle préparent, appuient, entraînent tout; rien ne résiste à la sagesse et à l'esprit divin qui parlent par la bouche d'Etienne. Le démon épuise en vain tous ses artifices, en vain dans les disputes publiques et particulières, il met dans la bouche des ennemis de la religion tout ce que le sophisme a de plus spécieux, l'éloquence de plus séduisant, l'autorité de plus respectable. Déconcertés, confondus, convaincus, presque persuadés, rien ne peut tenir contre Etienne; en vain le nombre des contendants rend l'attaque plus formidable. Quatre synagogues célèbres, rassemblées des trois parties du monde, d'Egypte, de Cilicie et de Rome, toutes réunies contre lui, ne peuvent avoir aucun avantage, il réfute tous les arguments, il démêle tous leurs faux-fuyants, le triomphe est complet. Heureux s'il eût été signalé par leur conversion : *Non poterant resistere sapientiæ, et spiritui qui loquebatur*. (*Act.*, VI, 10.)

La vérité blesse les yeux malades, ils ne peuvent en souffrir les rayons; plus elle se montre avec évidence, plus elle irrite l'amour-propre au désespoir d'être vaincu. La rage des juifs éclate et dans leurs yeux et sur leurs lèvres, leur visage change de couleur, ils grincent les dents : *Stridebant dentibus* (*Act.*, VII, 54); il ne leur reste plus que le parti ordinaire à l'injustice, l'insulte et la calomnie. Des gens apostés sèment de toute part des bruits injurieux contre Etienne : c'est un blasphémateur, dit-on, il vomit mille injures contre Dieu, contre Moïse, contre le temple, contre la nation; le peuple crédule et facile à émouvoir, se prête à leurs séditieux excès, il s'attroupe, se saisit d'Etienne et le traîne aux pieds des tribunaux : *Commoverunt plebem, et adduxerunt eum in concilium* (*Act.*, VI, 12); les faux témoins étaient prêts, ils déposent tout ce que l'envie leur dicte, ils n'en sont que d'indignes échos.

Le visage d'Etienne ne change pas moins que celui des juifs, quoique d'une manière bien différente; à peine paraît-il dans la synagogue, qu'il charme par la douceur de ses traits, qu'il impose par la majesté de ses regards, qu'il étonne par un air céleste : on le prendrait pour un ange : *Viderunt tanquam faciem angeli* (*Ibid.*, 15); on dirait que, par une espèce de transfiguration, Dieu l'a environné de la gloire dont il brilla sur le Thabor, et nous dit, comme le Père céleste : *C'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances; écoutez-le;* je parle par sa bouche, je prends en main sa cause, ou plutôt la mienne : *Ipsum audite*. (*Matth.*, XVII, 5.) Tel le législateur des juifs descendant de la montagne, éblouit le peuple par la lumière qui brille sur sa tête; tel le Sauveur à sa résurrection, éclipsant le soleil par l'éclat de son visage, effaçant la neige par la blancheur de ses habits, anéantissant toute la grandeur humaine par la majesté de sa personne. Sceau respectable! langage éloquent de la Divinité qui autorise si bien; puisqu'elle daigne revêtir du sacré caractère son ministre, que ne dites-vous pas à nos yeux et à notre cœur? Trop heureuse Synagogue, si elle eût voulu se rendre à cette puissante voix et reconnaître celui dont elle était le ministre, sous des dehors si pompeux! Mais non, la Synagogue ne sait répondre que par des supplices; elle ne sera satisfaite que quand elle aura arraché la vie à celui qui veut lui ouvrir les yeux.

2° Etienne, de son côté, ne sera satisfait que quand il l'aura perdue; et s'il a su braver la fureur de ses ennemis, en les attaquant, il n'a pas moins su la soutenir en souffrant. Avez-vous jamais bien compris toute la rigueur du supplice qu'on lui fit endurer? Un homme lapidé meurt dans les plus horribles douleurs : aucune partie de son corps n'est épargnée, selon que le caprice ou le hasard dirige les coups, les os brisés, la chair meurtrie, la tête écrasée, la poitrine enfoncée, les dents cassées, les yeux arrachés; mille blessures, des ruisseaux de sang. Ces tourments rassemblent plusieurs sortes de tourments. Ce que les fouets ont de piquant, les roues de violent, la croix de déchirant, tout s'y réunit à la fois, toutes les parties du corps sont en même temps tourmentées, sans donner le loisir de respirer : quelle affreuse situation! il est environné de mille bourreaux furieux, grinçant les dents, dont chacun à l'envi, par une barbare émulation, décharge son coup; ne pouvoir se soutenir sur ses jambes cruellement brisées, renversé par terre, assommé, enseveli sous une grêle de cailloux, attendre longtemps en vain le dernier moment qui termine la douleur, en terminant la vie. Tel fut l'état de saint Etienne, il n'a plus la figure d'homme; ce ne sont plus des membres, ce sont des blessures qu'on frappe : *Non torquentur membra sed vulnera.*

Tel était le supplice des blasphémateurs, des idolâtres, des plus grands criminels; la justice n'avait rien de plus rigoureux pour les punir, la fureur n'avait rien de plus inhumain pour les satisfaire. La cruauté ajoute ici bien des assaisonnements qui en augmentent l'horreur dans le supplice des cri-

minels : on suit l'ordre prescrit par les lois. Ici on entraîne avec violence, on outrage avec emportement, on frappe avec acharnement le saint martyr. On voit ordinairement des sentiments naturels de compassion et de bonté, tempérer jusque dans le cœur des bourreaux la sévérité nécessaire de la justice. Ici tout est unanimement déchaîné ; tous les cœurs sont fermés, toutes les mains sont armées, tous les yeux étincellent, toutes les lèvres vomissent des malédictions ; chacun s'en fait un plaisir, un devoir, un mérite : *Impetum fecerunt unanimiter in eum.* (*Act.*, VII, 56.) Aussi par un concert bien différent, tout le ciel s'empresse à le couronner, tout chante ses exploits, tout applaudit à son triomphe, tout ramasse des pierres précieuses pour en former son diadème. Mais faut-il d'autres pierres que celles que les juifs jettent sur lui? Le ciel et la terre, les anges et les démons, la fureur et la charité composent sa couronne de la même matière : son ignominie devient sa gloire, ses douleurs sont ses délices, et sa mort fait son bonheur éternel : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide.* (*Psal.* XX, 4.)

En quel temps ce héros a-t-il moissonné tant de palmes? Avait-il vu les grands exemples qui ont animé les autres martyrs? Etait-il enchaîné comme eux par le torrent et engagé par la gloire flatteuse de mêler son sang à celui de tant de braves et d'être dans la bouche de tous les chrétiens? Non, il est seul, il est le premier, il marche à la tête. Le martyre s'offre subitement à lui avec toutes ses horreurs, sans que rien les lui adoucisse ou l'y soutienne. Tel le fameux Joab monte le premier sur les murs de Sion et en chasse les Jébuséens, et par l'exemple de sa bravoure, entraîne toute l'armée. Celui qui frayera la route, disait David, sera récompensé du commandement général de mes troupes. Soyez donc, Etienne, soyez le chef de cette multitude innombrable de soldats du nouveau David, si glorieux par ses blessures et par sa mort. Vous montâtes le premier à l'assaut, vous avez mérité la couronne : *Ascendit primus et factus est princeps.*

Non-seulement il n'était pas encouragé par l'exemple, mais il devait être découragé par la plus générale opposition. Le crucifié a été depuis triomphant et sa divinité reconnue. Des miracles de conversion sans nombre ont rendu la religion plus éclatante que le soleil. Que de motifs de créance, de gages de bonté, d'appuis dans sa faiblesse ! mais Etienne ne vit le christianisme qu'à son aurore, puisqu'il mourut la même année que le Sauveur, dans un moment critique où l'opprobre de la croix encore récent, le miracle de sa résurrection encore peu éclairci suscitait un monde d'ennemis à tout ce qui osait porter le nom de chrétien. Quel courage de braver les tempêtes dans la plus violente fureur, de se jeter dans les flammes au fort de l'incendie ! Tel Phinéès se déclare le premier contre Madian lorsque la séduction est le plus animée. Il mérite que le sacerdoce soit attaché à sa famille, puisque le zèle en a si courageusement fait une victime.

Les travaux guerriers d'Etienne ne furent pas infructueux, les plus grands succès couronnent ses grands exploits. Qu'il a admirablement contribué à l'établissement de la religion ! Les martyrs en ont cimenté les fondements. Que ne doit pas l'Eglise à cette nuée de témoins de la vérité? Que de tyrans vaincus, d'idolâtres confondus, de palmes moissonnées ! Comptez ces nombreuses légions de femmes et d'enfants que la foi rend supérieurs à leur âge et à leur sexe; Etienne conduit leurs pas. Voyez cette foule de grands, de riches, de puissants du siècle qui souffrent la confiscation, l'exil et la mort; Etienne marche à leur tête. Admirez cette armée de pauvres, d'artisans, d'esclaves qui se jouent des bourreaux et des supplices; Etienne porte l'étendard. A qui accordera-t-on plus justement le prix de la valeur et l'honneur de la victoire qu'à celui qui le premier se jette sur l'ennemi et arbore l'étendard de la croix sur la brèche, et apprend à tous les siècles à souffrir, à vaincre, à mourir pour Dieu? Ainsi l'intrépide Mathatias s'élève contre Antiochus, renverse l'autel de Modin, réveille le courage du peuple, arme la main de ses enfants et donne le signal d'une guerre sainte qui, par un enchaînement de victoires et de vertus, sauve la religion presque détruite et établit un nouveau trône sur les débris de celui de la Syrie : *Surgentis belli impetus*, dit saint Cyprien, *fregit Stephanus, inde initia pugnandi et vincendi auspicia cœperunt.*

Oui, ces millions de témoins dans toutes les parties de la terre ont entendu la voix d'Etienne et imité son courage. Il a appris aux premiers enfants de l'Eglise à écrire leurs dépositions avec leur sang, à parler par leurs blessures, à vaincre en souffrant la mort. Le Sauveur en a donné la grâce, Etienne en a fourni l'exemple; le Sauveur invite à la récompense, Etienne court la mériter; le Sauveur monte au Calvaire, Etienne y vole après lui. En rendant les pierres d'Etienne si fécondes, Dieu fait voir que des pierres mêmes il peut faire naître des enfants d'Abraham. On peut bien dire que si le sang des martyrs a été la semence des chrétiens, le sang d'Etienne est une semence de martyrs : *Sanguis martyrum semen Christianorum, sanguis Stephani semen martyrum.* Tel le courageux Aminadab se jette le premier dans le sein de la mer Rouge. Le peuple, étonné de la route singulière que la baguette de Moïse vient de creuser sous ses pas, ne peut voir sans effroi les ondes suspendues à droite et à gauche prêtes à fondre sur sa tête et à l'engloutir dans les abîmes. Plein de confiance, Aminadab rassuré entraîne tout le monde, et mérite que le sceptre et le Messie soient accordés à la tribu de Juda dont il fait la gloire.

Le premier et le plus beau fruit de la mort d'Etienne fut la conversion de saint Paul, qu'on croit même avoir été son parent. Oui, l'Eglise lui doit l'Apôtre des nations, et avec lui tout un monde. L'histoire n'a pas oublié

cette circonstance intéressante de son martyre : Saul y avait donné les mains : *Erat consentiens neci illius.* (*Act.*, VII, 59.) Trop faibles encore pour s'armer de pierres, ses mains n'auraient porté que des coups incertains ou légers; il laisse à des bras vigoureux à lancer des cailloux meurtriers qui, par de profondes blessures, fassent jaillir des ruisseaux de sang. Mais pour exercer son prétendu zèle, il lapide Etienne par les mains de tout le monde; il se charge de garder les habits afin que tous se livrent sans obstacle à tout ce que la rage peut suggérer : *Deposuerunt vestimenta secus pedes Sauli.* (*Ibid.*) Ah! jeune homme, qu'un zèle aveugle rend de si bonne heure inhumain, vous ne pensez pas combien de larmes vous coûtera un jour votre crime! Lorsque devenu le plus zélé défenseur de la cause que vous combattez, vous mêlerez, pour la défendre, votre sang à celui que vous répandez, vos exhortations aux discours d'Etienne, vos couronnes à ses palmes, souvenez-vous que vous lui serez redevable de votre bonheur. Votre haine, changée en reconnaissance, lui rendra justice; vous vous ferez gloire de l'imiter. Et vous, grand saint, à qui sans doute une lumière divine découvrit les trésors de grâce cachés dans ce vase d'élection, avec quelle joie dûtes-vous prévoir les fruits immenses que devaient produire ses travaux apostoliques! Vous demandiez à Dieu avec instance cette âme privilégiée, vous l'obtîntes enfin. Ainsi un jour les larmes de Monique enfanteront un nouveau Paul dans Augustin. A quel prix le monde chrétien peut-il payer de si grands bienfaits? Peut-il trop célébrer une fête qui lui donne le premier des martyrs et le plus grand des apôtres?

La vénération des fidèles pour saint Etienne est si grande, qu'elle embrasse jusqu'à ses reliques, et jusqu'aux pierres qui servirent à son martyre; la piété en préfère les fragments à l'or et aux pierres précieuses : vile matière que la nature a parée de quelque éclat, et que l'ouvrier a su tailler artistement, pour la mettre dans un beau jour : fûtes-vous jamais comme les pierres d'Etienne, des monuments de courage et des preuves de charité? Hélas! vous flattez l'orgueil, vous nourrissez le faste, vous prêtez à la beauté des charmes dangereux; celles d'Etienne réveillent la foi, animent le zèle, inspirent la vertu: fûtes-vous jamais comme celles d'Etienne, le boulevard des villes assiégées, l'instrument des merveilles divines? Empourprées de son sang, qu'elles sont respectables, qu'elles sont puissantes! Saint Augustin a rempli un livre entier des miracles qui en ont relevé le prix sur tous les diamants les plus précieux des Indes; ont-ils jamais été comme les pierres d'Etienne, de touchantes démonstrations de la religion? Celles-ci en soutienent l'édifice; semblables aux douze pierres que Josué fit prendre du milieu du Jourdain, pour en faire un autel qui fût le monument du passage miraculeux de l'Arche, semblables à l'amas de pierres que Jacob éleva pour être un monument éternel de sa réconciliation avec Laban; furent-ils jamais, ces diamants, des sources de conversion, des armes pour vaincre l'enfer, comme les pierres d'Etienne le furent pour saint Paul? Semblables à la pierre qui, dans la main de David, renversa Goliath, et à ces douze pierres précieuses où étaient écrits les noms des douze tribus d'Israël; voilà selon l'expression du Sauveur, des pierres qui parlent et qui parlent bien éloquemment: *Lapides clamabunt.* (*Luc.*, XIX, 40.)

Qu'il est beau ce monceau de pierres, ou plutôt ce lit sur lequel il repose, cet autel, sur lequel il s'immole! Qu'il est beau ce monument de sa gloire, d'où comme sur une échelle il s'élève jusqu'au ciel, par autant de degrés qu'il a reçu de coups! Peuple fidèle, ne cherchez ni le marbre, ni le bronze, pour lui bâtir des mausolées, rien de plus précieux que ces cailloux mêmes; ils valent bien les trophées que la majesté romaine érigeait à ses empereurs; n'entassez ni les armes des vainqueurs, ni les dépouilles des vaincus: ces pierres sont les armes les plus brillantes et les dépouilles les plus riches. Il est plus grand ce héros renversé par terre, que les triomphateurs sur leur char et les monarques sur leur trône. Disons de lui, dans un sens bien différent, ce que le prophète disait du superbe roi de Tyr: De quelle gloire n'êtes-vous pas couvert, paré de tant de pierres précieuses? *Omnis lapis pretiosus ornamentum tuum* (*Ezech.*, XXVIII, 13); elles brillent comme du feu: *In medio lapidum ignitorum ambulas.* (*Ibid.*, 14.)

Une mort si glorieuse ne pouvait manquer d'être infiniment heureuse: nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le meurtre d'Abel et le martyre de saint Etienne ont de grands rapports : la vertu fit tous leurs crimes, l'envie les immola tous les deux; tous deux martyrs, l'un a sanctifié les premiers jours de l'ancien monde, l'autre les premiers jours du monde nouveau. Abel fût la première figure d'un Dieu mourant, Etienne son premier imitateur; chacun offre ce qu'il a de plus précieux. Le patriarche l'élite de ses troupeaux, le diacre sa propre personne. Dieu accepte du haut des cieux le sacrifice du fils d'Adam, et réprouve celui de son frère. Jésus-Christ du haut des cieux applaudit aux combats de son disciple et condamne l'injustice de la Synagogue : celui-là voit par la foi le Médiateur à venir; celui-ci le voit sur son trône. De part et d'autre la carrière ouverte vit une infinité de personnes marcher sur leurs pas et s'animer par leur exemple.

Mais combien de différences glorieuses pour Etienne! Caïn n'était irrité que des faveurs distinguées de Dieu, la Synagogue le fut du zèle d'Etienne pour la gloire de Dieu; Abel souffrit sans combattre, peut-être sans y penser, Etienne se déclare, combat et triomphe. Le fils d'Adam ne souffrit que la mort; tout inhumaine qu'elle était, du

moins Caïn ne raffina pas sur les tourments, un coup donné par surprise assouvit sa colère; Etienne vit venir la mort avec toutes ses horreurs, il la désira, il la chercha, il endura mille supplices, chaque pierre apporta le sien. On ignore les sentiments d'Abel en mourant, quoiqu'on les présume avec raison très-religieux; il est pourtant dit que son sang crie vengeance : *Sanguis Abel clamat.* (*Gen.*, IV, 10.) Etienne expirant prie pour ses ennemis; son sang demande leur grâce : *Ignosce illis.* Tout est obscur dans la mort du jeune berger; tout est brillant dans la mort du jeune diacre : un jeune homme qui confond les docteurs de quatre Synagogues, un prévenu dont le visage ressemble à celui d'un ange; le ciel ouvert, témoin et admirateur de sa victoire; une mort que l'onction de la grâce rend infiniment douce; une prière dont la force donne un apôtre à l'Eglise : voilà, grand Dieu, les premiers fruits de votre Passion : il était de votre gloire de commencer par des prodiges pour en faire mieux sentir le prix.

Mais, par un trait plus glorieux pour Etienne, quelle parfaite ressemblance entre le serviteur et le maître! Tous deux innocents, vous fûtes tous deux calomniés; tous deux pleins de zèle pour Dieu, vous fûtes tous deux l'objet de l'envie; tous deux cités aux tribunaux des méchants, vous y plaidâtes la cause de la vérité, et y reçûtes une sentence ignominieuse; tous deux traînés hors de la ville, vous y fûtes livrés à vos persécuteurs; tous deux, mourant dans les supplices, vous y priâtes pour vos ennemis. Sans doute, grand Dieu! dans ce glorieux parallèle, nous ne reconnaissons pas la disproportion infinie d'une sainteté divine d'avec celle qui n'est qu'un présent de votre grâce; mais, s'il est permis, s'il est ordonné à l'homme de vous imiter, fut-il jamais de conformité plus parfaite avec le divin modèle? Vos apôtres, supérieurs en dignité au saint diacre, expriment-ils mieux vos traits, l'emportent-ils en mérite? *Inferior ordine, similis virtute.*

Trois choses font la béatitude des saints : la perfection du culte qu'ils rendent à Dieu, le plaisir de jouir de Dieu, l'assurance d'en jouir toujours. L'un fait mériter, l'autre fait goûter la félicité, le troisième en garantit la durée infinie. Tel est le bonheur de la mort des justes, fruit de la vie passée, prélude de la vie à venir; ils y pratiquent des vertus dignes de leur récompense, ils commencent de la posséder, ils espèrent d'en jouir toujours. Tel fut le bonheur de la mort d'Étienne : elle en réunit le titre, le gage, l'avant-goût. Écoutons-le lui-même : son témoignage ne peut être suspect : 1° *Pardonnez à mes ennemis*, quelle charité! Voilà ses titres; 2° *Je vois les cieux ouverts*, quelle consolation! Voilà les gages; 3° *Je remets mon âme entre vos mains*, quelle confiance! Voilà le prélude, voilà le paradis en abrégé. Que peuvent désirer davantage les plus grands saints? Ah! que mon âme meure de la mort des justes! *Moriatur anima mea morte justorum.* (*Num.*, XXIII, 10.)

1° Étienne pardonne à ses ennemis, ainsi l'avait fait Jésus-Christ mourant. Ecoutez ce divin Maître, ramassant le peu de force qui lui reste, pour faire l'apologie de ses persécuteurs et demander leur grâce. Ah! Père céleste! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (*Luc.*, XXIII, 34); je leur pardonne, je les comble de grâces, j'offre pour eux mes mérites, pour eux je verse mon sang et je donne ma vie; bien loin de les exclure du prix de ma rédemption et de l'étendue de mes prières, ce sont les premiers pour qui je me déclare : *Dimitte illis.* Etienne, élevé à cette divine école, n'est que l'écho de son Dieu; il en a les sentiments, il en emprunte les expressions; à peine lui reste-t-il un souffle de vie, il recueille toutes ses forces pour faire entendre ses vœux et épancher son cœur; les genoux en terre, pour prier avec plus d'humilité, levant les yeux au ciel pour le faire avec plus de succès, criant à haute voix pour mieux montrer l'ardeur de ses désirs. Ah! Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, ils n'en connaissent pas l'énormité, ils se croient animés d'un vrai zèle; c'est moi qui vous le demande; j'oublie mes douleurs et ma mort pour ne penser qu'à leur salut; victime de leur injustice, je me déclare leur avocat; je fais taire la vengeance pour n'écouter que la compassion; par tout le crédit que me donne le sang que je verse, daignez écouter mes prières en faveur de ceux mêmes qui le font couler : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (*Act.*, VII, 59.)

Toutes les circonstances de cette charité en relèvent le prix; la vivacité de son zèle doit le remplir d'indignation contre les ennemis du christianisme. Il eût pu, comme les apôtres, demander que le feu du ciel tombât sur eux : il ne demande que des bénédictions. Justement jaloux de sa réputation en matière de religion, et craignant de donner du scandale, il pouvait, comme Susanne, éclater en plaintes et demander justice, il ne parle que de grâce; accablé sous un monceau de pierres, il devait oublier jusqu'à ses proches, il n'oublie pas même ses ennemis : *Cum oblivisci poterat, et charissimos, Domino commendavit, et inimicos.* Le ciel ouvert lui montre un Dieu vengeur et des légions d'anges prêts à voler à son secours; il n'ouvre la bouche que pour adoucir leur colère. Non, non, il ne refuse pas de boire le calice que le Père céleste lui présente, afin que par l'étendue de sa charité pour les hommes, le monde connaisse l'amour dont il brûle pour Dieu : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* (*Joan.*, XIV, 31.)

Qu'on ne regarde pas la dureté apparente de ses expressions comme des effets de la haine. La charité les a dictées. Il est des cœurs intraitables qu'il faut briser, des cœurs téméraires qu'il faut alarmer, des cœurs paresseux qu'il faut réveiller, des cœurs présomptueux qu'il faut confondre. Le zèle prend toute sorte de formes pou-

remporter la victoire; une sainte sévérité est le fruit de la plus vive tendresse. Si le style de son discours vous paraît suspect, que sa prière détrompe, elle est le véritable interprète de son cœur; que les bienfaits expliquent les sentiments, ils en sont les gages. Qu'on aime tendrement quand on donne sa vie pour ce qu'on aime, quand le dernier soupir sollicite la grâce de l'ennemi qui porte le coup mortel! *Oratione ostendit, increpationem non fuisse odii.*

Ainsi s'ouvre la route brillante du martyre et le sentier épineux de la charité, jusqu'alors frayé seulement par un Dieu; ils étaient au-dessus des forces de la nature, l'un et l'autre avaient paru impraticables aux hommes; l'exemple d'Etienne les aplanit. Apprenez-le, faux braves, qui faites consister le courage dans la vengeance, voyez le pardon et le courage marcher ici d'un pas égal, Dieu les associe dans la couronne. Etienne scelle du même sang la clémence et la foi, peut-être est-il difficile de décider quel des deux le rendit plus admirable. En priant pour ceux qui le lapidaient, dit saint Grégoire de Nazianze, il offrit à Dieu quelque chose de plus grand que sa vie même; et du haut des cieux, Jésus-Christ et la cour céleste voyaient avec moins de complaisance sa constance à souffrir leur fureur, que sa bonté à prier pour leur salut: *Pro lapidantibus orans, aliquid morte majus offerebat.*

Heureuses prémices du christianisme naissant, première victime de la charité, premier témoin de la vérité, doublement martyr, doublement chef des martyrs, sacrifiant son cœur et son corps, vainqueur des pierres qui l'accablent et des sentiments qui l'agitent, il offre à l'univers la vérité de la doctrine et la possibilité de la morale. La même bouche qui vient de s'ouvrir pour établir la divinité de Jésus-Christ s'ouvre pour demander la grâce du pécheur. Les dernières paroles du premier héros furent les deux grands oracles que l'Eglise n'oubliera jamais, et qui sont l'abrégé de l'Evangile. Je vois Jésus-Christ à la droite de Dieu, voilà l'objet de notre culte: *Video Jesum a dextris Dei.* (*Act.*, VII, 55.) Pardonnez-leur ce péché, voilà la loi, voilà la pratique de la perfection.: *Ne statuas illis hoc peccatum.*

Oserons-nous le dire? Le triomphe du premier des anges ne fut ni si difficile, ni si heureux. Michel, plein de zèle pour la gloire de son Maître, n'eut pas à sacrifier ses propres intérêts. Les démons n'étaient pas ses ennemis, il n'eut point la mort à leur pardonner; il ne prie pas pour eux, il n'en sauve aucun. Le premier ange de la loi nouvelle immola pour son Dieu ses sentiments et sa vie; il entre dans le ciel chargé des palmes de sa miséricorde et de sa justice. Quel exemple pour vous, vindicatifs! Un Dieu, un homme persécuté à l'excès, charitable à l'excès, doivent tous deux vous confondre. Faut-il vous faire sentir l'autorité du précepte? voilà un Dieu qui l'accomplit; faut-il vous en faire sentir la facilité? voilà un homme qui l'exécute. L'un a parlé à l'esprit et démontré la loi; l'autre parle au cœur et engage à la pratique, ou plutôt l'un et l'autre parlent à l'esprit et au cœur, et laissent sans excuse. Est-ce trop peu de l'exemple de l'homme? voilà le modèle dans Dieu. Est-ce trop de vouloir vous faire imiter un Dieu? comment vous défendrez-vous d'imiter votre frère? *Si non potes imitari Dominum, saltem imitare conservum.*

2° Etienne voit les cieux ouverts, la même grâce fut accordée en songe à Jacob, fuyant la persécution d'Esaü; mais le patriarche ne vit que dans l'éloignement, il avait à fournir une longue carrière avant que d'y arriver. Etienne ne le voit s'ouvrir que pour le recevoir et le couronner; il y voit le Sauveur debout, à la droite de son Père; cette attitude a partagé les interprètes. L'Evangile et le Symbole des apôtres nous apprennent que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père. Pourquoi saint Etienne le voit-il debout? Ces deux situations ne sont-elles que des symboles de son pouvoir et de sa gloire? L'une annonce le Juge, l'autre le vainqueur. Ne fut-ce que pour un moment, d'une manière passagère, qu'il se montra debout, quoiqu'il soit éternellement assis? Admirons avec saint Ambroise un Dieu qui daigne se montrer spectateur de l'héroïsme de son disciple, comme pour applaudir à son triomphe et le partager: *Surgit multum de patientia discipuli, et de victoria ejus triumphans.*

C'est un spectacle digne de Dieu, disait un sage païen, de voir un homme de bien aux prises avec l'adversité: jamais il ne fut de plus beau combat. Tout ce que nous voyons de force et de courage dans ces batailles célèbres, où une poignée de Machabées taillaient en pièces les troupes innombrables des rois de Syrie, se réunit dans les victoires de l'homme de bien, qui, au milieu des plus vives attaques de l'enfer, affaibli, abattu, expirant, sait être supérieur à lui-même et triompher de tout. Les plus grands conquérants, plus faibles quelquefois que le commun des hommes, ternissent leurs plus beaux exploits par de honteuses passions et font à cette idole, au prix de leur gloire, un indigne hommage des lauriers qu'ils ont moissonnés au prix de leur sang. Le juste trouve, au contraire, dans son cœur, la matière de mille conquêtes, et met le comble à la sainteté par le sacrifice de ses jours: *Dignum Deo spectaculum homo cum fortuna compositus.*

Ce n'est pas assez des ennemis ordinaires, donnons à ce héros des ennemis dignes de lui. Semblable à Jacob qui, toute la nuit, lutta contre le Seigneur, Etienne lutte en quelque sorte contre Dieu même. Le Tout-Puissant déploie la force de son bras pour l'éprouver, et plus fort que les épreuves, il demeure inviolablement fidèle: *Contra Dominum fortis fuisti.* (*Gen.*, XXXII, 28.) Spectacle bien digne de Dieu, qui semble entrer en lice avec son disciple! Là, par un mélange ineffable de faiblesse et de force, de courage

et d'abattement, de défaite et de victoire, la créature aux prises avec son maître qui tente sa fidélité, lui rend le plus bel hommage et la plus parfaite obéissance en résistant à ses attaques. Ainsi, selon saint Paul, devenons-nous un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes : *Spectaculum facti sumus Deo.* (*I Cor.*, IV, 9.) Dieu daigne rendre à l'homme spectacle pour spectacle, après avoir joui de la gloire de ses combats, il lui fait goûter la douceur de ses récompenses; le ciel saintement jaloux de la terre déploie ce qu'il a de plus grand en faveur de celui qui lui offre ce qu'elle a de plus héroïque. Ici les pierres volent, là les couronnes se multiplient, la terre est inondée de sang, l'empirée brille d'une vive lumière; les bourreaux frémissent de rage, les anges tressaillent de joie; l'Eglise militante gémit de l'injustice des juges; l'Eglise triomphante applaudit à l'innocence de l'accusé. La Synagogue chasse Etienne, la cour céleste vient au-devant de lui; il meurt dans les douleurs, il va vivre dans les délices. Jésus-Christ souffre un moment dans sa personne, il va le glorifier éternellement de ses victoires. *As-tu vu*, disait-il à Satan, se glorifiant de la constance de Job, *as-tu vu cet homme juste, a-t-il son semblable sur la terre?* Toutes tes fureurs n'ont pu l'ébranler, je lui rendrai au centuple ce que tu lui as ravi. Une gloire immortelle réparera ses ignominies; l'admiration de tous les siècles le dédommagera des reproches de ses amis; une famille accomplie lui fera retrouver ses enfants qu'il a perdus; son fumier se changera en un trône; un long tissu de prospérités lui fera oublier quelques jours d'infortunes : *Nonne vidisti servum meum Job, quod non sit similis ei in terra.* (*Job*, I, 8.)

Dieu ne différera pas la récompense d'un serviteur, dont la patience et la charité ne lui étaient pas moins glorieuses. Le moment du martyre d'Etienne fut celui de son couronnement. Apprenons son bonheur de lui-même, ses dernières paroles en font le portrait; il voit les cieux ouverts : me voici arrivé au terme de mes peines, je voguais sur une mer bien orageuse, je vois enfin le port; et comme les matelots impatients qui s'écrient avec transport dès qu'ils aperçoivent la terre; je m'écrie avec une sainte joie : Je vois les cieux ouverts; j'y vois le maître des cieux s'intéresser à mes combats et m'animer par ses promesses. Les anges et les saints se joignent à lui pour m'encourager, et d'une voix unanime m'invitent à partager leur bonheur. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare, ce qu'il fait goûter d'avance à ceux qui l'aiment. Précipitez, multipliez vos coups, bourreaux favorables; entassez pierre sur pierre, brisez mes os, déchirez ma chair, répandez mon sang, accablez ce corps, ne différez plus, la mort viendra toujours trop lentement : ce que je souffre est-il comparable à ce que j'attends? Votre colère, quelque emportée qu'elle soit, n'est que trop tardive et trop douce : *Video cœlos apertos et Jesum.*

Quel contraste entre l'impie et le juste! saint Etienne et les juifs! Un cœur pétri de fiel, un cœur plein de tendresse! Des mains armées de cailloux, des mains pleines de grâces, des yeux étincelants de colère fixés sur leur proie, des yeux languissants de charité levés vers le ciel! Des blasphèmes et des cantiques; des malédictions et des prières! Où se trouve la victoire? où est l'honneur? où est le plaisir? Etienne condamné, renversé, mourant; voilà sans doute le vaincu, le malheureux. Les juifs prononçant l'arrêt, satisfaisant leur vengeance, lui arrachant la vie; voilà les vainqueurs, voilà les heureux. Non, on se trompe, cet homme condamné, accablé, expirant, est couvert de gloire, est plein de force, est heureux. Ces homme armés, furieux sont des lâches, des misérables, couverts de honte; ils sont vaincus et vaincus pour qu'on leur cède, condamnés pour qu'on leur pardonne; malheureux parce qu'ils réussissent dans leur projet. Etienne triomphe, est invincible parce qu'il souffre et qu'il meurt; il est vengé parce qu'il fait grâce. En doutez-vous? J'en appelle au jugement de tous les siècles. Les juifs sont-ils connus que par leurs forfaits? En parle-t-on que pour les détester? Etienne n'est connu que par ses vertus; tout bénit sa mémoire. Supérieur aux injures des temps, son nom immortel ira d'âge en âge embaumer la postérité par la bonne odeur de sa charité et de sa constance; celui des juifs sera à jamais en excécration.

3° Il remet son âme entre les mains de Dieu avec une parfaite confiance. Bien des choses font gémir l'âme juste dans cette vallée de larmes, quoique la soumission à la volonté de Dieu fasse supporter avec patience et même avec joie les peines les plus amères; les plus grands saints ne sont pas plus exempts que les autres de la sensibilité naturelle aux maux de la vie, les calamités désolent la terre, tout s'arme contre les enfants d'Adam, tout s'efforce d'abréger ou de troubler le peu d'instants qu'on leur accorde. Faibles dans l'enfance, cassés dans la vieillesse, tyrannisés des passions dans tous les temps, tous les jours sont frappés de la malédiction lancée contre leur premier père. Les étrangers abandonnent, les amis trahissent, les domestiques insultent; l'amour-propre, l'intérêt, le caprice nous rendent mutuellement tyrans et victimes les uns des autres. Légère idée de nos malheurs que le plus stupide ne peut méconnaître, dont le plus puissant ne peut se préserver, et le plus insensible s'empêcher de gémir.

Homme juste, voilà la prison dont la mort vous délivre, l'exil d'où elle vous rappelle, les maux dont elle guérit. Est-elle à craindre? Ne doit-on pas plutôt, avec le Prophète, en désirer le moment? *Educ de custodia animam meam.* (*Psal.* CXLI, 8.) Qu'on est heureux de quitter enfin une terre ingrate, qui dévore les habitants, pour entrer dans le

sein de sa patrie ! Un voyageur, insensible aux charmes d'un pays étranger, répand des larmes, comme les Israélites sur les bords du fleuve de Babylone dans le souvenir de la chère Jérusalem. Quels doivent être les regrets du citoyen de la Jérusalem céleste, qui se voit relégué dans une terre d'horreur, parmi les tigres et les léopards ! *Super flumina Babylonis.* (*Psal.* CXXXVI, 1.) Au milieu des délices de la cour des Perses, Néhémie soupire après les masures du temple et les ruines de sa patrie. Avec quelle joie un Israélite, languissant dans l'esclavage, voit-il arriver le moment de sa délivrance ! Les filets sont rompus, s'écrie-t-il, mon âme s'est sauvée, comme le passereau des filets de l'oiseleur : *Sicut passer erepta est de laqueo.* (*Psal.* CXXIII, 7.)

L'homme juste craint peu les maux de la vie; il n'est en garde que contre ceux de l'éternité, toujours inquiet sur son salut, toujours incertain de la grâce, toujours exposé au péché, il se voit sans cesse sur le bord de l'enfer; la pauvreté l'abat, les richesses l'enivrent, l'ignorance l'aveugle, la science l'égare, l'obscurité le décourage, la gloire l'éblouit, le plaisir le séduit, la douleur l'accable ; on a beau s'armer, on a beau combattre, le monde fait une guerre trop cruelle pour ne pas remporter toujours quelque avantage. Les passions sont si vives, la faiblesse si grande, l'habitude si forte, peut-être, hélas ! trop favorisée par notre faute. Qu'une âme juste gémit sans cesse de cette alternative ! Consolez-vous, âmes justes, voici une bonne nouvelle, la mort va vous délivrer : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* (*Psal.* CXXI, 1.)

Quelle joie pour saint Etienne d'échapper à tant de dangers ! Il les connaissait, il les craignait plus qu'un autre; il voyait de toute part s'allumer la persécution contre les chrétiens, il s'en voyait la première victime ; il en avait, il est vrai, soutenu les premiers assauts, il avait rempli le premier devoir de l'apostolat. Mais qui peut se répondre d'une fidélité inébranlable? Il était chargé de la distribution des aumônes. Les apôtres avaient craint ce fardeau, ils s'en étaient déchargés sur des diacres. N'est-on jamais séduit par l'appât des richesses? Un apôtre l'avait été jusqu'à la trahison. Cet emploi engageait à un commerce continuel avec les veuves ; a son âge, avec les qualités les plus aimables, n'est-ce qu'un danger médiocre? Un homme chaste ne le craint-il que médiocrement?

La mort débarrasse de tant d'ennemis; plein de joie de n'avoir plus à craindre la perte de son âme, il la remet avec confiance entre les mains de son Dieu. Recevez-la, Seigneur, dit-il, vous en êtes le protecteur et le père; voici le moment critique qui peut me faire tout perdre ou mettre tout en sûreté; n'abandonnez pas votre serviteur en ce moment redoutable : *Suscipe spiritum meum.* (*Act.*, VII, 58.)

Qu'avez-vous à craindre, héros illustre? Tout vous garantit ce que vous avez si bien mérité ; le passé ne vous offre que des combats soutenus avec constance et des bonnes œuvres pratiquées avec ferveur ; des grâces mises à profit avec fidélité ! Le présent, par de plus saintes dispositions, y met le sceau : une patience inaltérable, un abandon général, le martyre. Quels titres sur la bonté de Dieu ! Quels gages de sa miséricorde ! L'avenir le plus flatteur s'offre à vous, le ciel vous attend ; les portes s'ouvrent, le Maître vous invite à la couronne. Jamais espérance mieux fondée et plus douce ; quel torrent de délices commence déjà à couler quand on a tant de raison de se promettre d'en être inondé ! Fasse le ciel qu'une vie pure, une foi vive, une charité ardente, un courage inébranlable vous rendent conformes à ce modèle, vous donnent une pareille confiance et vous ménagent le même succès que je vous souhaite !

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT LAURENT.

Majorem dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat pro amicis suis. (*Joan.*, XV, 13.)

On ne peut porter la charité plus loin, que de donner sa vie pour ses amis.

Le martyre et l'aumône méritent les mêmes éloges; la charité produit l'un et l'autre; elle dépouille des biens, elle immole la personne : peut-on la porter plus loin que de ne se rien réserver? L'homme tient aux biens et à la vie ; qu'il en coûte pour s'arracher ce qu'on possède et de se porter le coup mortel ! L'un prépare à l'autre : en distribuant son patrimoine on apprend à ne pas épargner ses jours ; en se livrant soi-même tiendrait-on compte de ses richesses? L'un mérite l'autre, l'un couronne l'autre ; on achète la gloire par l'aumône. Dieu refuserait-il le sang de celui dont il a daigné accepter les dons? Peut-il ne pas agréer ses services, s'il daigne recevoir son sang? Dans l'un la charité soulage ses membres, dans l'autre elle fait fumer son autel. Quels glorieux cantiques que les soupirs des victimes et les actions de grâces des pauvres !

Les emplois des diacres entraient parfaitement dans ces vues de charité. Chargés de l'administration des biens ecclésiastiques, le soin des pauvres était leur apanage ; chargés de distribuer le corps de Jésus-Christ, la victime céleste leur était toujours présente. Quelle loi de sollicitude ! quelle leçon de sacrifice ! quelle école de charité ! C'est à cette école que fut élevé le premier des diacres, et en même temps le premier des martyrs. Etienne sut gagner tous les cœurs des indigents, il sut expirer sous une grêle de pierres. Ainsi le diaconat ouvrit la double carrière de la charité et du martyre : il y cueillit les premières palmes, ou plutôt c'est la même carrière que la libéralité ouvrit, que le courage couronna.

C'est à cette même école que fut formé un autre diacre que l'Eglise place aujourd'hui sur nos autels. Laurent, un de ses plus illustres martyrs, subit le martyre par les

mains de la charité, exerça la charité par le martyre. Ce double exercice de la charité, ce double martyre développé dans les deux parties de ce discours, nous feront voir la charité portée au comble de la persécution: *Majorem charitatem. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque louable que soit toujours la charité pour les pauvres, il y a bien des degrés qui en augmentent le mérite : étendue dans le nombre de ceux qu'elle embrasse, profusion dans la quantité de bien qu'elle répand, sagesse dans la distribution qu'elle en fait, noblesse dans les sentiments qu'elle forme, éclat dans la manière dont elle l'exerce ; c'est ici que l'élévation et l'héroïsme du caractère de saint Laurent paraissent dans un grand jour. L'homme dépare communément le bien qu'il fait; il donne peu, il ne soulage que peu de personnes, il le fait sans ordre et sans choix, il ensevelit dans une basse obscurité le bien qu'il opère, il ne sait pas l'estimer ce qu'il vaut. Laurent distribue tous ses biens, souage tous les pauvres, avec autant de sagesse que de grandeur d'âme.

Saint Laurent était archidiacre de l'Eglise romaine, c'est-à-dire, selon l'usage de ce temps, fort différent des nôtres, le premier des diacres à qui, depuis l'institution des apôtres, on avait confié les biens temporels de l'Eglise. Ces biens étaient alors possédés et administrés en commun : les diacres, sous l'autorité des évêques, étaient chargés de l'entretien des officiers, de la réparation des églises, des aumônes des pauvres. On sent quelle sagesse, quelle vigilance, quelle charité, quel désintéressement à l'épreuve de tout, demandait un emploi de cette importance. Laurent le remplissait avec un applaudissement universel lorsque la persécution se déclara contre les chrétiens.

C'est alors que son cœur se déploie : 1° Par la profusion de ses libéralités. Il donne tout sans rien réserver, ni pour l'Eglise, ni pour lui-même; tel qu'un homme qui part pour un grand voyage, à la veille de s'établir dans un pays éloigné, il se décharge d'un fardeau qui ne ferait que l'embarrasser dans sa route; tel qu'un homme au lit de la mort, qui fait son testament, distribue son héritage, et n'emporte rien dans le tombeau ; tel ce grand homme quitte une terre étrangère pour se rendre dans la céleste patrie. La mort s'avance à grands pas ; bientôt délivré des liens de la chair, il s'envole, comme la colombe, dans le sein de Dieu. La flamme brille déjà, et, comme l'encens qui s'exhale en odeur de suavité, il va être consumé sur l'autel. Cet athlète, sur le point de combattre, se dépouille de ses habits, pour avoir plus de liberté.

Quoique les idées des païens sur les richesses de l'Eglise fussent outrées, elles avaient un fondement. Ces richesses, déjà grandes, pouvaient tenter la cupidité ; mais fussiez-vous plus grandes encore, richesses fragiles, Laurent est à l'épreuve de vos attraits; la charité lui offre les seuls trésors qu'il désire. Les besoins de l'Eglise étaient extrêmes; une persécution déclarée les rendait tous les jours plus pressants et n'annonçait que de nouvelles calamités ; mais fussent-elles plus grandes encore, Laurent est à l'épreuve de ses coups. La charité rend les mains fécondes et lui ouvre des ressources inépuisables pour soulager l'indigent. Il n'en faudrait pas tant à l'avarice : toujours inquiète et timide, attend-elle le besoin? se prémunit-elle jamais trop? Enfants à établir, maladie à essuyer, revers à craindre, que de prétextes pour se soustraire à la Providence et mettre toute sa confiance dans son idole. Ce trésor dangereux, qu'on ne trouve jamais trop grand, ah ! les saints ignorent ces prétendus besoins qui vous font tout craindre ; ils ne connaissent de vie que l'éternité de richesses, que la grâce d'appui, que le bras du Seigneur.

Depuis longtemps Laurent avait appris à user de ce monde comme n'en usant pas ; des vertus si héroïques ne sont pas l'ouvrage d'un jour. Un père et une mère, dont la rare piété a mérité le culte public, firent naître et croître avec lui ce noble désintéressement, et ce caractère généreux et grand seconda des instructions si chrétiennes. La ville de Rome, où le zèle le conduisit de bonne heure pour y honorer le centre et le chef de la religion, admira une vertu que sa jeunesse et sa qualité d'étranger ne firent ni oublier ni méconnaître. Les suffrages d'un saint pontife la couronnèrent aux yeux du public. Il passa rapidement par les divers degrés ecclésiastiques, qui pour lui furent moins des écoles que des théâtres où brillait sa vertu. Enfin une des plus importantes places de l'Eglise, et peut-être des plus difficiles à remplir par le genre de vertu et de talents qu'elle exige, le mit en état de développer ces inclinations nobles et bienfaisantes qui élèvent au-dessus de tous les biens de la terre.

Une autre fonction des diacres, plus liée qu'on ne pense avec l'exercice de la charité, l'y conduisit jusqu'au comble. On leur confiait alors la distribution du corps et du sang de Jésus-Christ. Trésor inestimable, vous êtes entre les mains de Laurent ; mais avec quelle profusion avez-vous ordonné qu'on vous distribue ! Avec quelle profusion vous-même vous distribuez-vous ! Vous vous donnez tout entier et sans mesure; chaque particule de l'hostie vous renferme. Vous vous donnez à tout le monde; vous invitez, vous forcez en quelque sorte les pauvres et les malades au sacré banquet. Vous vous donnez dans tous les lieux; du couchant à l'aurore cette hostie est offerte. Vous vous donnez dans tous les temps ; depuis plus de dix-sept siècles que ce sacrement est établi, a-t-il manqué un jour, un moment de se livrer quand on l'a voulu ? Il se donne pour rien ; qu'en coûte-t-il au prêtre pour le faire descendre? quelques paroles; aux fidèles pour l'obtenir? quelques désirs. Sacré distributeur de ce trésor adorable, que vous êtes éloquemment instruit et vivement en-

gagé à ne pas épargner des biens temporels, quand on vous permet, quand on vous ordonne de répandre à pleines mains les biens spirituels !

2° Etendue des libéralités de Laurent. Aucun pauvre n'en fut exclus. Vous citerai-je ici les pupilles dont il fût le père, les malades dont il fut le médecin, les affligés qu'il consola, les misérables qu'il enrichit? Jamais on n'eut recours à lui sans éprouver les effets de sa charité. Toute la ville de Rome admirait des profusions infinies dont une puissance divine semblait faire couler la source, et renouveler en sa faveur le miracle de la multiplication des pains à la vue de cinq mille personnes. Les apôtres ont vu chanceler leur confiance. Qui pourra donner à manger à tant de monde? disaient-ils; deux cents deniers ne suffiront pas pour acheter assez de pain. Que dis-je? un apôtre a pu succomber aux charmes des richesses, après avoir lui-même tout quitté. Trente deniers ont consommé sa trahison et son désespoir. Laurent, à l'épreuve de tout, supérieur à la cupidité et à la défiance, n'a eu des biens que pour les répandre, et n'a cherché que son Dieu.

Ces grandes largesses et les ordres qu'il avait reçus de saint Sixte, en présence des gardes, le décélèrent. Le préfet de Rome fut instruit que l'Eglise avait des biens considérables ; il en fait aussitôt saisir l'administrateur et lui parlant avec une douceur artificieuse pour mieux découvrir un secret qu'il comptait bien qu'on lui tiendrait caché : *Vous vous plaignez tous les jours*, dit-il, *de notre cruauté, pour moi je ne veux user d'aucune violence; je sais que vous avez de grandes richesses, votre Eglise se sert dans ses cérémonies, d'un grand nombre de vases d'or et d'argent; donnez-moi tout cela, et vivez tranquille : le culte public du christianisme étant interdit, ce sont pour vous des meubles inutiles; votre Dieu ne fait point battre monnaie, il n'a point d'armée à soudoyer; il a ordonné de rendre à César ce qui est à César; il a méprisé les richesses et inspiré ce mépris à ses disciples. — Il est vrai*, reprit Laurent, *que l'Eglise est riche, les empereurs ne possèdent pas de si grands trésors, donnez-moi trois jours pour les mettre en ordre, je vous livrerai tout ce qu'elle a de plus précieux.* On lui donne ce temps, il l'emploie à ramasser tous les pauvres qu'il soulageait, en fait un état, les rassemb'e et invite le préfet à venir voir ces trésors.

Quelle armée nouvelle et innombrable ! Quel nouveau général ! il marche à la tête, chargé de ses bienfaits; refusera-t-elle de suivre ses pas? Voilà son véritable empereur, il règne non par l'autorité, mais par les faveurs; il est obéi, non par la crainte, mais par l'amour. Armée victorieuse, qui, sans ornements et sans armes, ou plutôt hideuse et faible, charme les cieux, désarme le monde, dépouille l'enfer ; dont les chants de victoire sont des cantiques, les trophées quelques haillons; armée triomphante où chaque soldat fait avec reconnaissance l'éloge de son chef et chante, non ses conquêtes, mais sa charité ; non ses exploits, mais ses grâces. Ils lui offrent non des présents, mais des cœurs ; non des captifs, mais des héros : ne vous alarmez pas des plaies que vous voyez aux soldats, par un genre de guerre bien singulier ; tout est ici en sûreté. Dans un combat on reçoit des blessures , ici on les guérit ; là on verse le sang, ici on l'arrête ; là coulent les larmes , ici on les essuie; là se forgent les chaînes, ici on les brise.

3° Sagesse de distribution. Au milieu de ses immenses libéralités, n'imaginez pas une profusion aveugle qui, sans choix et sans ordre , jette tout au premier venu. Non, non, la sagesse, loin d'être incompatible avec la charité, la règle et la rend utile, et une charité indiscrète en détruirait les heureux effets : *Ordinavit in me charitatem.* (*Cant.*, II, 4.) La persécution rendait extrêmes les besoins des chrétiens ; on les dépouillait de tout, on les accablait de tourments, des milliers cachés dans des cavernes, enfermés dans les prisons, ensevelis dans les carrières, y mouraient de faim et de soif, de langueur et de maladie : quel plus digne objet des religieuses sollicitudes de saint Laurent?

Ce n'étaient pas des gens aguerris avec la misère, nés dans le sein de l'indigence, accoutumés à mendier leur pain ; peu de jours auparavant riches et puissants, honorés , un revers subit les avait jetés dans la poussière et ne leur laissait le triste souvenir de leur opulence passée, l'amère délicatesse d'une éducation noble, la crainte accablante d'un avenir toujours malheureux, que pour leur en faire mieux sentir et boire jusqu'à la lie, toute l'amertume; ce n'étaient pas des besoins affectés ou imaginaires, qui tant de fois dans les prétendus pauvres, en imposent à la charité pour surprendre une aumône due à des pauvres véritables ; leur malheur n'était que trop certain, et leur affliction sans mesure; ce n'étaient pas des pauvres, souvent chargés de crimes et pleins de défauts, du moins sans vertu et sans mérite, en qui la charité supérieure aux apparences fût obligée de percer ce voile rebutant pour démêler un membre de Jésus-Christ, dans un pécheur si peu digne d'en porter le nom. C'étaient des saints dont la pauvreté soufferte pour Dieu était une vertu héroïque, dont les malheurs étaient la démonstration et la gloire de la religion, qui seule les leur avait attirés.

Que les soins de la charité sont bien placés quand ils ont des saints et des martyrs pour objet ! Qu'on se sait bon gré de ses services quand on reconnaît les livrées du Dieu dont ils sont l'image : généreux martyrs que la foi dépouille, que le zèle dévore, que la charité consume, ah ! que votre indigence est respectable ! Quel trésor de manquer de tout ! A ce prix les rois les plus opulents vous sont-ils comparables? Que de couronnes accumulées sur vos têtes, que de pierres précieuses ornent votre front? Ce n'est pas moi c'est vous qui exercez la charité; quelle grâce

d'être reçu à vos pieds et pouvoir vous marquer mon respect et ma tendresse ! Que je baise vos plaies sacrées, que je recueille le sang illustre qui coule de vos veines.

Plein de ces héroïques sentiments, Laurent parcourt les cavernes et les souterrains de la ville de Rome, où les chrétiens s'étaient renfermés; ses yeux en percent les ténèbres, la charité y déterre les cadavres, sa main bienfaisante y fait oublier les malheurs : ah ! ce n'est pas la première fois que la charité avait dirigé ses pas vers ces sombres demeures : que ne faisait pas cette charité animée et prudente ! elle ranime la foi chancelante, relève le courage abattu, soulage tous les besoins. L'abondance transportée dans le sein de la misère, faisait chanter les louanges du magnifique libérateur que Dieu leur avait envoyé. Plusieurs miracles autorisent son zèle, un aveugle y fut guéri, un démoniaque délivré; ce pasteur proportionnant les secours aux besoins, ses soins à l'infirmité, partout mêlant la charité spirituelle à la temporelle, l'aliment de la parole qui nourrit le cœur à l'aliment grossier qui nourrit le corps, les exemples aux bienfaits, il les distribue avec autant de profusion que de sagesse.

4° Pureté des motifs. Cette charité héroïque n'était dans saint Laurent ni une compassion naturelle, qui partage la misère de ceux qui souffrent, ni une générosité morale qui se fait honneur de la libéralité, ni une dévotion purement affective qui se prête machinalement au bien : c'était une charité sublime, fondée sur la foi la plus vive, une estime sincère de ce que la foi lui présentait comme grand. Apprenons de lui-même ses sentiments; il avait dit au préfet que l'Eglise était très-riche, plus que les empereurs, il va ramasser toutes ses richesses et les étaler. Qui l'aurait cru? C'est cette multitude innombrable de pauvres, qu'il vient de rassembler et dont il présente les mémoires détaillés.

Quel langage plus élevé et plus noble, qui peigne mieux l'élévation de son cœur? Qu'attendez-vous qu'il vous montre dans les trésors de l'Eglise? Des amas d'or et d'argent, d'étoffes et de pierres précieuses? Que le monde en fasse cas, qu'une folle vanité mette dans la magnificence et le luxe, une fausse et dangereuse gloire. La gloire des saints a bien d'autres objets : voyez ces troupes de pauvres, quel spectacle hideux ! Aveugles, boiteux, paralytiques, à peine couverts de haillons, dont l'aspect fait soulever le cœur : *Voilà les trésors de l'Eglise*, dit-il au juge, *et des trésors inestimables.* Le préfet, piqué au vif d'un spectacle et d'un langage qu'il prend pour une insulte, le regarde d'un air menaçant : *De quoi vous fâchez-vous*, reprit le saint, *l'or et l'argent ne sont que de vils métaux tirés de la terre, et matière trop ordinaire de tous les crimes. Le vrai trésor c'est Jésus-Christ, les pauvres sont ses membres : aux yeux de la foi les infirmités du corps sont un avantage pour l'âme; les vraies maladies sont les passions et les vices, et les grands du monde sont les plus à plaindre, parce qu'ils sont les plus vicieux.*

La foi la plus vive pouvait seule enfanter ces pensées, et tenir ce langage. Monde, l'entendez-vous? pouvez-vous le croire? Vous craignez la pauvreté, ce grand saint l'estime; vous méprisez les pauvres, il les adore; vous comptez avoir dans vos biens des protecteurs puissants, il compte les pauvres pour son trésor le plus riche; vous les fuyez, s'ils sont vos parents, vous rougissez de leur appartenir : Laurent les ramasse, marche à leur tête, s'en fait gloire. Quelles sont vos expressions et vos démarches? Regards méprisants, contenance fière, paroles dédaigneuses; ainsi abordez-vous les pauvres, ou plutôt ainsi les chassez-vous quand ils vous abordent. Ce qui ne porte pas le nom fastueux de noblesse est-il digne de vous approcher? Voyez la tendresse dans les yeux du saint diacre, l'empressement dans ses démarches, la charité dans ses discours, la compassion dans son cœur. Quoique le plus riche par son administration, confondu avec eux, et devenu le plus pauvre par ses largesses.

5° Enfin, éclat de la vertu. Il ne le cherche pas, il sait au contraire, que par notre humilité, la main droite doit ignorer ce que fait la gauche; mais il ne le fait pas, et à sa place et dans les circonstances, il sait qu'il doit être une lumière aperçue de tout le monde, afin que voyant ses bonnes œuvres, le monde glorifie le Père céleste qui est dans le ciel. Aussi c'est à vous-même, monde pervers, qu'il tient ce céleste langage, c'est à vos yeux qu'il exerce cette divine charité et qu'il étale ce rare trésor. Craint-il vos railleries? il les méprise. Vos jugements? il les brave. Vos reproches? il s'en joue. Vos injures? il s'en applaudit. Bien plus, craint-il vos menaces? il en rit. Vos mauvais traitements? il s'en félicite. Vos supplices? il s'en réjouit. La mort la plus cruelle est tout l'objet de ses vœux, c'est sa gloire, son triomphe, son bonheur.

Est-ce sur un théâtre obscur qu'il ose paraître? C'est au milieu de la première, de la plus superbe ville du monde, qui, maîtresse des nations, enrichie des dépouilles des peuples, nageant dans l'opulence, ne connaît de bonheur que les richesses, de grandeur que le faste, de plaisir que la volupté. C'est au tribunal des premiers magistrats, dans le centre de l'idolâtrie, dont les divinités n'ont consacré que les crimes, ou plutôt dont l'or et l'argent sont les dieux; dont la débauche, le larcin, la violence font presque tout le culte, et les plaisirs des sens toute l'espérance. C'est un chrétien qui le fait, homme odieux par son nom, suspect par sa morale, proscrit par sa religion, méprisé par ses préjugés. C'est un diacre que sa dignité met à la tête de toutes les affaires, que ses emplois font distinguer, que les biens de l'Eglise font rechercher; plein d'un courage vraiment lévitique, vraiment apostolique : faites-la donc, grand saint, aux pieds du

trône des empereurs, cette brillante profession de foi et de charité; car ces deux choses sont inséparables : l'exercice de la charité est une vraie profession de foi, et le défaut de charité une espèce d'apostasie; ajoutez-y le sacrifice de votre vie, par le martyre.

SECONDE PARTIE.

Quoique le martyre soit toujours un effort de courage, supérieur à celui des combats, il est comme la charité susceptible de divers degrés de mérite ; se résoudre à le souffrir quand il est inévitable, c'est nécessité ; se préparer, se déterminer d'avance aux événements, c'est sagesse ; ne pas fuir le péril qui nous presse, c'est résolution ; n'être pas abattu par la surprise, c'est fermeté ; se posséder dans la douleur, c'est vertu ; ne pas chercher du soulagement, c'est perfection ; n'être pas alarmé du danger, c'est intrépidité ; mais désirer les souffrances, c'est zèle ; mais les rechercher, quel courage ! mais en soutenir les approches, quelle constance ! mais s'en réjouir, quelle grandeur d'âme ! mais les aigrir, les augmenter, quel raffinement ! Voilà ce qui ajoute à la vertu ordinaire des saints ; le héros dont l'intrépidité dans le péril, le zèle dans les mouvements, le courage dans les poursuites, la constance dans l'attaque, la grandeur d'âme dans les sentiments, le raffinement dans les tortures font le caractère, est le héros singulier et unique.

1° La crainte du martyre est elle-même un martyre anticipé. Un homme faible se déchire de ses propres mains, le glaive qui pend sur sa tête perce déjà son sein, il souffre d'avance tout ce qu'il craint de souffrir: il souffre même davantage; la terreur grossit tout, elle réunit, elle accumule, elle aiguise tous les traits, et dans l'incertitude des tourments dont le tyran va faire le choix, on les endure tous en même temps. Dieu a ménagé la faiblesse humaine, en permettant de chercher un asile dans la fuite. Temps funeste de persécution, que de saints désirs, que de conversions ne faites-vous pas évanouir ! Moins fatal mille fois à celui que la condamnation enveloppe, qu'à ceux dont elle éteint la ferveur. Le même qui fait monter l'un sur le trône, fait tomber l'autre dans l'abîme. La cruauté des bourreaux fait couler moins de sang qu'elle ne perd d'âmes timides par des lâches alarmes. Dans les tortures, le bourreau n'en frappe qu'un seul à la fois, mais multipliés par les frayeurs qu'il fait naître, il en tourmente, il en désarme mille et mille, qui n'osent courir dans la lice quand elle est ensanglantée.

La persécution de Valérien faisait alors gémir l'Eglise. De tout côté ruisselait le sang innocent ; les roues et les échafauds étaient chargés de victimes, surtout de victimes illustres. Les évêques, les prêtres, les diacres, par un choix bien funeste, étaient préférés, pour mieux détruire le troupeau, après avoir écarté le pasteur : Laurent ne se contente pas des risques ordinaires communs à tous les chrétiens. Sous un prince barbare, altéré du sang des fidèles, à qui on ne faisait jamais mieux la cour qu'en le répandant sans pitié : ce grand homme craignait bien plus de manquer le martyre, qu'une âme timide ne craint d'en subir les horreurs.

Fuir de ville en ville, se tenir caché en attendant des jours plus sereins, demeurer confondu dans la foule, se taire dans les rencontres et sans contredire absolument la foi, garder sur la religion un utile silence : précaution de faiblesse, vous mettez à couvert une foi chancelante, un grand cœur vous connaît-il? Laurent craindrait-il pour ses biens? il n'en possède pas; craindrait-il pour son honneur? est-il de plus grande gloire que celle du martyre? Craindrait-il pour sa vie? il ne vit que pour Dieu. Loin de se cacher, il continue publiquement ses liaisons avec le chef des chrétiens, qu'on poursuivait avec le plus de vivacité; il continue les exercices de son zèle, qui tous les jours se décelaient; il continue les fonctions de sa charge, qui fixaient sur lui tous les yeux des païens ; il soulage les pauvres, distribue les saints mystères, annonce la parole, se trouve partout; un héros sait-il craindre?

2° Il désire ardemment le martyre. Quelle bonté de Dieu d'avoir pris sur lui toutes nos faiblesses, pour nos remplir de sa force; d'avoir choisi pour lui l'amertume, pour nous réserver la douceur ; il fuit au jardin des Olives, Laurent va au-devant de ses persécuteurs; il frémit, il tremble, Laurent est intrépide et inébranlable ; il est triste jusqu'à la mort à la vue de sa Passion, Laurent, à la vue de son martyre, tressaille de joie; il demande d'être délivré du calice, Laurent s'afflige du délai de ses tourments. Mais quoi, Seigneur, voudrais-je par un parallèle injurieux, élever le disciple au-dessus du maître, obscurcir la gloire de Jésus-Christ par l'héroïsme de son serviteur? Ah! Seigneur, à qui Laurent même est-il redevable de sa force, qu'à votre grâce? A qui devons-nous les exemples de vos faiblesses, qu'à votre bonté? Aussi grand dans le jardin des Olives qu'au milieu des brasiers qui consument votre martyr, vos faiblesses firent sa force, ses victoires furent les vôtres.

Apprenons ces sentiments de lui-même. La charge de premier diacre, son attachement au Saint-Siége, son amour pour saint Sixte l'avaient étroitement uni au saint pontife ; saint Sixte fut pris et mis en prison avec plusieurs autres chrétiens ; à peine Laurent en est-il instruit qu'il vole auprès de son maître, et dès qu'il l'aperçoit, ah ! saint Père, s'écrie-t-il avec transport, voulez-vous donc vous séparer de moi et me laisser orphelin? *Quo progrederis sine filio Pater?* Vous courez au sacrifice, pouvez-vous y aller sans votre diacre? Jusqu'ici il avait eu le bonheur de vous accompagner à l'autel, aurait-il eu le malheur de vous déplaire? *Quid ergo in me displicuit paternitati tuæ; nunquid degenerem me probasti?*

Vous défiez-vous de mon courage? Ma foi vous serait-elle suspecte? Me croiriez-vous indigne des saints ministères où vous m'avez élevé? Mettez-moi à l'épreuve, vous verrez si, après avoir été le dispensateur du sang de Jésus-Christ, je ne saurai pas répandre le mien : *Experire utrum idoneum ministrum elegeris.*

Saint Sixte touché de ses paroles s'efforce de le consoler : n'attendez pas que pour essuyer ses larmes, il lui promette une longue vie, la fin prochaine de la persécution, ou le bonheur d'y échapper : les saints se consolent-ils en perdant la couronne? Non, non rien ne peut adoucir sa douleur, que l'espérance de partager bientôt la palme du martyre. Consolez-vous, mon fils, vous allez me suivre; distribuez aux pauvres, en attendant, tous les biens de l'Eglise. Laurent exécute ses ordres et revient le lendemain rendre compte de la distribution et faire de nouvelles instances; on lui répondit : Il n'est pas temps encore, votre sacrifice ne se consommera que dans trois jours. Dieu ayant égard à la faiblesse de mon âge, ne m'impose que de légers tourments; mais pour vous, Dieu réserve une victoire plus signalée à votre courage, vous méritez de plus grands combats et de plus glorieux triomphes : *Majora tibi debentur certamina.*

3° Sa ferveur saintement impatiente ne s'accommode pas de ces délais, il cherche avec empressement le martyre. Semblable à un généreux capitaine qui n'attend pas lâchement l'ennemi derrière les retranchements de son camp, mais qui va le chercher, lui offrir, lui livrer la bataille. Et comment appeler la hardiesse à aller jusque dans la prison, et sous les yeux du magistrat, se déclarer hautement chrétien, disciple et zélé serviteur d'un proscrit, du chef des chrétiens? Ignorait-il que c'était se déceler, se livrer soi-même ; comment appeler cette liberté à parler des trésors de l'Eglise devant les gardes, et s'en déclarer le dépositaire? Ignorait-il que c'était piquer l'avarice du tyran et fournir une amorce aussi bien qu'un prétexte spécieux à la persécution? Comment appeler cette facilité à distribuer ce qu'il avait, cette constance à tout refuser au juge? Ignorait-il qu'il ne tenait qu'à lui de racheter sa vie à prix d'argent, d'apaiser son juge ou de corrompre ses gardes? On n'en voulait qu'à ses richesses; mais loin d'acheter ses jours, que n'eût-il pas donné pour acheter le martyre? Comment appeler cette espèce d'insulte qu'il fait au proconsul, en lui montrant pour tout trésor des troupes hideuses de pauvres? Va-t-on aigrir un tyran dont on craint la fureur, aiguiser le glaive, allumer le feu? Comment appeler sa généreuse exactitude à se présenter au jour marqué pour recevoir la sentence? On lui donne trois jours d'intervalle. Un homme moins courageux eût-il laissé échapper cette occasion de mettre sa vie en sûreté? O jour heureux! qui termina pour Dieu une vie qu'il ne tient que de lui, et que je ne veux employer que pour lui; ô jour heureux! où mon amour, s'exhalant par mes plaies, écrira les louanges de mon Dieu avec mon sang et les gravera sur ma chair; ô jour heureux! où conservant ma foi jusqu'au dernier soupir, j'en deviendrai l'apôtre, le témoin, la victime; ô jour heureux! où mêlant mes soupirs et mon sang avec celui d'un Dieu, je serai le ministre de mon sacrifice, après avoir été le distributeur de sa chair?

4° Ses vœux commencent à s'accomplir, et bientôt s'offrent à lui toutes les horreurs du martyre. Quelque vive que soit la douleur anticipée que fait naître la crainte du mal dont on voit les approches, convenons que quand l'ennemi est loin encore, l'âme soutenue par un reste d'espérance, flottant encore entre l'attaque qu'elle redoute et les mesures qu'elle peut prendre, trouve dans l'incertitude une sorte de soulagement, fût-elle même secrètement abattue ; l'affectation de bravoure coûte peu à l'orgueil, une fermeté étudiée n'augmente ni la douleur ni le risque, elle peut même conjurer la tempête; on a du moins à tout événement, la gloire d'avoir montré du courage. Mais quand on voit l'orage prêt à fondre sur la tête, livré sans ressource à son malheur, qu'on sent vivement les maux et les pertes! Quelle vertu ne faut-il pas pour envisager le martyre du même œil, de si près dans le spectacle, dans le commencement de l'exécution, soutenir la présence du tyran et des supplices qu'on se pique de braver dans leur absence!

Votre bon cœur souffrira-t-il que je peigne à vos yeux l'horreur d'un spectacle qu'une cruauté malheureusement ingénieuse étale à ceux des martyrs, pour les ébranler, avant de décharger les coups? Une chaudière d'huile bouillante et de plomb fondu, ces fournaises embrasées, dont l'épaisse fumée obscurcit le soleil, dont les noirs tourbillons semblent menacer et insulter leur proie, ces lions rugissants, et ces tigres furieux, ces taureaux indomptables, ces griffes tranchantes, cette gueule écumante, ces dents carnassières, ces glaives, ces peignes de fer, ces torches ardentes, ces fouets, ces colonnes ensanglantées. Voyez ces ruisseaux de sang, ces os brisés, ces morceaux de chair épars, ces cadavres entassés; affreux trophées de l'erreur, ou plutôt trophées inestimables de la vérité. Voyez ces hommes plus féroces que les bêtes, qui président à cet horrible théâtre, les yeux égarés, grinçant les dents, une démarche inquiète, un pas précipité, un air furieux, se faisant un mets délicieux des tourments qu'ils font souffrir, repaissant leurs yeux, et assouvissant leur cœur, ils n'attendent que le signal pour frapper, et n'emploient les moments de délai qu'ils accordent à peine, qu'à imaginer, varier, multiplier, prolonger les supplices.

Ouvrez les yeux, illustres martyrs, que de palmes va faire naître ce gril embrasé; j'entends les paroles du tyran, qui vous menace: *C'est donc ainsi que tu me joues, insensé! à la vue de tant de supplices, je vais les épuiser tous sur toi; je sais que vous autres chrétiens*

vous vous piquez de mépriser la mort, aussi mourras-tu lentement, dans des supplices plus rudes que tout ce qu'ont éprouvé jusqu'ici ceux de ta secte, nous verrons si tu seras à l'épreuve du fer et du feu, lorsque pénétrant jusqu'à la moelle de tes os, il te fera sentir son activité, lorsque enfoncé dans ton cœur, il te fera vomir l'âme avec le sang. Ces menaces et ses horreurs pourraient alarmer une âme timide; mais pour Laurent, un échafaud est un lit d'honneur, ses tourments n'offrent que des roses : *Non, non,* dit-il, *je ne crains pas les supplices, en craindrais-je les apprêts? Mon intrépidité à les souffrir vous démontrera la toute-puissance du Dieu que j'adore.*

5° Les ordres du barbare sont aussitôt exécutés, la rigueur des tourments met le comble à une vertu dont leurs approches avaient déjà ébauché le triomphe. Laurent successivement frappé de verges, enfermé dans une prison, déchiré avec des scorpions, les mâchoires brisées à coup de pierre, enfin étendu sur un gril ardent, et brûlé à petit feu, éprouve tous les raffinements de la cruauté, et les soutient avec un courage dont les héros sont seuls capables. Une bravoure insensé jette quelquefois un aveugle dans le péril, et bientôt une lâche faiblesse y succombe; lorsque la pointe de la douleur venant à se faire sentir, on éprouve réellement ce qu'on n'avait vu que de loin et en perspective.

Dans ce point de vue favorable, la douleur se présente revêtue de tout ce que le courage lui prête de brillant et d'héroïque; ici au contraire, une condamnation juridique ne lui laisse rien que d'humiliant et de bas. Le calice se boit sans adoucissement, jusqu'à la lie; mais là l'imagination porte à peine les lèvres sur le bord de la coupe, au milieu de la force et de l'abondance, du repos et de la santé, on voit ces épreuves comme un homme tranquille sur le rivage, voit une mer agitée; comme pendant la paix on parle de la guerre, de siéges, de batailles, et on s'imagine d'être au combat; mais quelle différence lorsque les ondes se jouent du vaisseau, que les ténèbres l'environnent, que le vent l'emporte, qu'il a perdu sa route, et que l'éloignement immense des terres laisse sans ressource! quelle différence lorsque le feu brille, que le canon gronde, que la foudre tombe! quelle différence lorsque le cri des ennemis, les gémissements des mourants, la déroute de l'armée, saisit, trouble, accable, entraîne! Il y a une différence infinie entre le martyre regardé dans la ferveur de l'oraison, et éprouvé dans la rigueur des supplices.

Contemplez ce grand saint, dans les divers supplices où la puissance divine le conserve, pour multiplier ses couronnes. D'abord battu de verges comme un esclave, il voit couler son sang, il perd ses forces, il ne peut plus respirer : du moins ses maux vont-ils finir avec sa vie. Non, cette main invisible, qui mène aux portes de la mort, et en ramène quand il lui plaît, soutient encore ses forces; on le jette dans un cachot, l'horreur de ce lieu, le nombre de ses plaies, le défaut d'aliment vont lui faire trouver un heureux tombeau. Non, la prison devient un palais, il y guérit des malades, il y convertit ses gardes; le juge inépuisable en cruautés, le fait déchirer avec des scorpions, lui fait disloquer les os, et briser les mâchoires. Le voilà donc venu cet heureux moment qui arrachera la victime aux bourreaux : Laurent le croit, lève les yeux au ciel, et prie le Seigneur de recevoir son âme. Non, on voit un ange essuyer son sang, on entend une voix qui lui annonce de nouvelles tortures.

Ah grand Dieu! quelle succession de supplices! que de martyres réunis! faut-il, par une affreuse conservation de la vie, éterniser, multiplier les tourments? Quel étrange miracle, quelle épouvantable alternative de soulagement et de douleur! Douleur toujours variée, par la diversité des supplices, toujours uniforme par la continuité de l'amertume. Faut-il qu'on puisse redouter les miracles même qui soulagent? quand un homme, par les plus violents efforts, gagne enfin quelques moments de patience, il se console du moins dans l'excès de la torture, par l'espérance d'une mort prochaine, la seule ressource qui lui reste. A mesure qu'on perd les forces, on perd la sensibilité; la violence de l'orage approche du port, l'excès du mal en devient le remède; mais quel coup de poignard, lorsque par un retour imprévu, rendu tout à coup à la vie, on se retrouve après mille morts, encore au commencement d'une carrière terrible, dont on croyait toucher le terme. Quel héroïsme, lorsque également détaché de la vie, quand on en jouit, et de la mort, quand on l'espère; on sait vivre et mourir pour Dieu, et par une espèce d'enfer, aussi singulier que héroïque, on souffre les horreurs de la mort, en s'abandonnant à ses coups, et on perd les douceurs de la vie, en se conservant pour les supplices.

6° Enfin, le juge en vient au dernier raffinement de cruauté, qui doit terminer le martyre; on prépare un gril ardent sous lequel on répand une braise à demi-éteinte, on y étend l'intrépide martyr : jeté dans un brasier, il y eût été étouffé et consumé dans un instant; mais pour rendre le tourment également long et intolérable on ménage si bien l'activité du feu, que son corps n'est que peu à peu rôti; on ne brûle qu'un côté à la fois, pour conserver une matière à la douleur : *Ut alterna mutatione membrorum fieret cruciatus vehementior et productior.*

Quelque idée qu'on se forme du tourment du feu, on n'en égale pas la réalité, les hommes n'ont pu porter plus loin ni la juste sévérité qui punit les crimes, ni l'injuste cruauté qui se repaît des tourments. Les horreurs de l'enfer nous sont peintes sous cette image, ou plutôt les justes vengeances du Seigneur se trouvent satisfaites dans un feu véritable, qui consume ses en-

nemis, sans les anéantir. Quelle image affreuse de l'enfer, sur la terre, où les bourreaux, comme autant de démons, attisent le feu, et s'acharnent sur l'illustre martyr abandonné à leur rage.

Mais qu'ils sont différents ces deux enfers, dans le cœur de ceux qui les souffrent! Là on n'entend que des blasphèmes; ici que des cantiques : là on maudit la Divinité, on désire son anéantissement; ici on meurt pour la vérité de son culte. Le crime entraîne les uns, la vertu dirige les autres; Dieu couronne la charité du martyr, il châtie les forfaits du damné; avec quelle complaisance voit-il le bûcher; avec quelle indignation jette-t-il les yeux sur l'abîme; point d'étincelle dans l'un et dans l'autre qui ne tourne à la gloire de sa justice ou de sa bonté.

Quelle différence entre le tyran et le martyr! La modestie sur le visage, la douceur dans les yeux, la charité dans le cœur, la modération dans les paroles : voilà ce qu'à travers les brasiers fait voir l'agneau expirant. Blasphème dans les discours, rage dans les sentiments, troubles dans les regards, inquiétude dans les démarches; voilà ce qu'offre le persécuteur jusque sur le trône. L'horreur des supplices ne peut détruire les charmes de la vertu, ni le brillant du diadème affaiblir la haine du vice; on révère le héros dans l'opprobre, on déteste le tyran dans la gloire.

Mais quoi! au milieu de ces feux, Laurent conserve-t-il la présence d'esprit? A peine lui reste-t-il quelque figure d'homme, les traits effacés, sa chair rôtie, son sang répandu, absorbé par la douleur; à quoi peut penser, de quoi peut être capable un homme qui ne vit plus? Grâce de mon Dieu que vous êtes puissante! Il vit à peine, et il brave le tyran; il vit à peine, et il triomphe. Force de la grâce supérieure à tout, l'homme, par votre secours, n'est plus du monde : insensible au plaisir et à la douleur, vous le possédez, l'enivrez, le transportez et le divinisez.

Ecoutons ses dernières paroles : *Vous triomphez, tyran, vous vous flattez de détruire une religion que vous poursuivez avec le fèr et le feu; libre dans les chaînes, victorieux dans les cachots, intrépide dans les brasiers; connaissez la main qui fait tant de miracles; rassasiez-vous de ma chair, désaltérez-vous de mon sang; tournez mon corps, il est assez cuit d'un côté, faites-le griller de l'autre : vous pouvez enfin le manger et assouvir votre fureur. — Assatum est versa et manduca.*

Alors plein des douceurs célestes, au milieu d'une agréable odeur qui s'exhalait de son corps, d'un éclat extraordinaire qui brillait sur son visage, d'une foule de nouveaux chrétiens que tant de prodiges avaient convertis, ce grand homme levant les yeux au ciel, rend son âme à son Créateur, et laisse l'Eglise embaumée, étonnée de ses vertus, et va prendre possession de la gloire éternelle, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE VII.

SAINT CÔME ET SAINT DAMIEN

Prêché à Paris, dans l'église de Saint-Côme, le 27 septembre 1733.

Charitas non quærit quæ sua sunt. (I *Cor.*, XIII, 5.)
La charité ne cherche point ses intérêts.

Rien n'est plus rare dans le monde que cet esprit de désintéressement, qui s'oublie soi-même pour ne chercher que les intérêts de Dieu et du prochain. Biens à amasser, gloire à acquérir, plaisirs à goûter, objets ordinaires des poursuites des hommes. Chacun, dit saint Paul, cherche ses intérêts, la générosité qui en fait le sacrifice, n'en est souvent qu'une recherche plus raffinée dont on sait avec adresse dérober les secrets desseins. La piété n'en est pas toujours exempte, et sous le spécieux prétexte de la gloire de Dieu, on ne travaille que pour sa propre gloire. Les cœurs les plus purs n'envisagent souvent que la récompense dont Dieu couronne leurs travaux. Ce retour intéressé sur soi-même est si profondément gravé dans l'humanité, que les saints en craignent toujours les dangereuses trahisons; l'erreur a même osé s'ériger en dogme, en avançant témérairement que dans la plus parfaite charité, l'homme ne pouvait agir que par la vue de son intérêt : *Omnes quæ sua sunt quærunt.* (*Philip.*, II, 21.)

L'esprit du christianisme, au contraire, est un esprit de désintéressement parfait. Renoncer à soi-même, porter sa croix, tout vendre pour le donner aux pauvres; pardonner toutes les injures, donner sa vie pour ses frères, n'attendre de grâces qu'à titre de miséricorde; reconnaître qu'après avoir fait tout ce qu'on a pu, on n'est qu'un serviteur inutile, et qu'on n'a fait que son devoir. Telle est la sublime perfection dont le Verbe incarné s'est rendu législateur et modèle, en répandant son sang pour des coupables. Cette perfection porte sur le grand commandement : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Est-il quelque chose qu'on puisse aimer plus que Dieu, autant que Dieu, et même avec Dieu, si ce n'est pour Dieu? *Minus, Domine, te amat qui tuum aliquid amat, quod propter te non amat.* Elle porte sur sa grandeur, sur sa bonté, sur sa nature. La créature peut-elle entrer en commerce avec le Créateur, et partager un cœur qu'il n'a fait que pour lui? Il nous est permis sans doute, il nous est ordonné de nous aimer nous-mêmes, pour notre salut; mais toujours subordonnément à Dieu, en sorte qu'il est bien plus difficile de se persuader que le pur amour ne soit pas un précepte, qu'il ne l'est de comprendre que ce pur amour soit possible, quoique très-rare: *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.*

Mais laissons à l'école ces discussions théologiques; voyons ce parfait désintéressement réalisé dans les deux célèbres médecins dont l'Eglise honore aujourd'hui la

mémoire. Leur patrie mérita bien mieux le nom d'Arabie heureuse, pour les avoir donnés au monde, que pour tous les parfums qu'elle exhale, et les richesses qu'elle renferme : ce désintéressement faisait si fort leur caractère qu'ils en ont mérité le surnom glorieux *d'anargyres*, c'est-à-dire *sans argent*, ou désintéressés. Leurs talents, leurs biens, leurs personnes, tout fut immolé par la charité à la gloire de Dieu, et à l'avantage du prochain, qu'ils préférèrent à leur propre vie; suivant cette gradation, nous ne pouvons faire un plus fidèle portrait qu'en rassemblant tous les traits qui caractérisent un parfait désintéressement.

Ne pas acquérir des biens par des voies injustes, ne pas surfaire ses services et ses talents, rendre à chacun ce qu'on sait lui appartenir, ce n'est qu'un désintéressement de justice; servir sans prétention de salaire, prêter sans espérance de retour, travailler sans désir de récompense, c'est un désintéressement de perfection; mais se livrer sans réserve au public, et renoncer au gain légitime d'une profession honnête, lui rendre des services essentiels, et vouloir que tout le monde les oublie, se sacrifier pour lui et se fermer toutes les voies à l'avancement, s'exposer, même en le servant, à une mort cruelle et ignominieuse, c'est porter jusqu'à l'héroïsme le mépris de la gloire, le détachement des biens, le sacrifice de la vie.

Voilà le caractère de ces deux célèbres anargyres : ils renoncèrent 1° à la gloire flatteuse de leurs talents et de leurs succès, en rapportant à Dieu toutes leurs guérisons; 2° au fruit légitime de leurs travaux, en servant gratuitement tout le monde; 3° à la vie même, en faisant profession d'une religion qui les dévouait à la mort, et qu'ils souffrirent en effet au milieu des plus affreux tourments : *Charitas non quærit quæ sua sunt.*

Au reste, nous n'ignorons pas que dans divers siècles de l'Eglise, on a honoré plusieurs saints du même nom, dont la patrie, la vie et la mort ont été fort différentes; mais nous nous bornons aux deux saints frères, objet du culte de l'Eglise Romaine, dont parle le Martyrologe, Arabes d'origine, médecins de profession, qui dans la persécution de Dioclétien souffrirent le martyre dans la ville d'Ægée. Ce sont aussi ceux dont l'histoire canonise le désintéressement, et dont nous allons faire l'éloge.... *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Le premier objet de notre admiration dans le panégyrique de saint Côme et de saint Damien, c'est le sacrifice des talents et des succès. Plus ils sont brillants, plus les piéges qu'ils tendent à l'amour-propre sont délicats et dangereux; il en est trois pour les médecins. Le premier de s'estimer beaucoup et de mépriser le reste des hommes. Le second, d'oublier la nécessité de la grâce de Dieu dans les choses naturelles. Le troisième, de méconnaître sa puissance dans les opérations surnaturelles. Je ne parle ici, ni de ce faste pédantesque qui débite d'un ton d'oracle, et veut faire recevoir toutes ses décisions comme autant de lois; ni de cette grossière adresse qui enveloppant les choses les plus communes sous des noms barbares, croit cacher son ignorance, et en imposer aux simples par un langage inintelligible; ni de ce pompeux verbiage qui éblouit par des systèmes, égare par des sophismes, accable par l'érudition, qui amuse par des bons mots, et substitue des soins frivoles à des remèdes efficaces; la politesse, la raison, la religion ordinaires aux grands médecins, répandent sur leurs discours et leurs manières une noble simplicité, une modeste gravité, une consolante affabilité, qui plaît d'autant plus aux malades, qu'elle annonce un homme occupé de leurs maux, non de lui-même, qui cherche à les guérir, et non à se faire valoir.

Je parle de ceux-mêmes que la sagesse rend aimables, que leur science rend utiles. Qu'il est difficile, sans une grande vertu, que leurs lumières ne soient l'aliment de l'orgueil. Les ouvrages de la nature, la structure du corps humain, sont si admirables, qu'on est enchanté des découvertes que l'on y fait et qu'on regarde presque comme stupides ces hommes étrangers chez eux-mêmes, pour qui le voile de ces merveilles n'est pas levé. Les progrès que l'étude et l'expérience y font faire n'ouvrent pas moins les yeux sur l'élévation de l'esprit que sur la nouveauté des objets qu'il embrasse. Leur multitude, leur variété infinie; la délicatesse de leurs liaisons, l'activité de leurs ressorts, le jeu de leur mécanisme, font éclore un monde nouveau, où l'on se regarde comme un souverain par l'immensité de ces connaissances; et cette espèce de toute-puissance que donne l'habileté à choisir, à diriger, à rendre efficaces les divers instruments des prodiges salutaires que l'on opère. De là, que le passage est rapide à l'oubli de Dieu! Tout occupé de la vertu des remèdes, pense-t-on à la main qui les forma? Charmé du succès de ses soins, de la reconnaissance des malades, des éloges du public, songe-t-on à partager la gloire, ou plutôt à la rapporter toute à celui à qui seul toute gloire est due : *Omnis medicina manat ab Altissimo.*

Des médecins aussi remplis de l'esprit de Dieu, que l'étaient saint Côme et saint Damien, n'avaient garde de s'attribuer la gloire de leurs succès, ils savaient que Dieu donne aux simples les propriétés qu'on y admire : *A Deo omnis medela.* (*Eccli.*, XXXVIII, 2.) C'est lui qui blesse et qui guérit, qui afflige et qui soulage, qui mortifie et qui vivifie; qui conduit aux portes de la mort, et qui en rappelle quand il lui plaît. Ils n'oubliaient pas la faute de ce roi de Juda, d'ailleurs si religieux, à qui l'Ecriture reproche d'avoir mis sa confiance dans l'art des médecins, au lieu de la remettre en Dieu : *Non in Deum sed in artes medicorum credidit.* (II *Paral.*, XVI, 12.) Non, non, disaient-ils à leurs malades, nos soins, nos remèdes, ne sauraient prolonger une vie fragile, dont Dieu a fixé les bornes, contemplez ce vaste univers,

parcourez ces divers êtres dont il a plu au Créateur d'enrichir l'univers, telle fut l'occupation du plus sage des hommes, qui traita depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope, telle fut celle des grands philosophes, dont Rome et Athènes admirèrent la sagacité. Telle est l'occupation des âmes pieuses qui, par la contemplation des créatures, comme par autant de degrés, s'élèvent à la connaissance et à l'amour de la Divinité? Quelle foule de merveilles! Une puissance et une bonté infinie ont prodigué tous ces trésors. Mais au milieu de ceux que notre œil découvre, et d'une infinité d'autres, que la jalouse nature dérobe à nos regards curieux, au milieu des accords et des combats des éléments dont nous devons mettre en œuvre la force, modérer la violence, ranimer la langueur, assurer les effets; reconnaissons l'habile main qui se joue de tous ses ouvrages, c'est elle seule qui nous guérit : *Non enim herba neque malagma sanavit eos, sed tu, Domine.* (*Sap.*, XVI, 12.) Prions ensemble le maître de la vie et de la mort, de rendre nos travaux utiles. C'est dans la prière que le médecin et le malade, doivent chercher le vrai secours : *Ipsi Dominum deprecabuntur.* (*Eccli.*, XXXVIII, 14.)

Peuvent-ils même l'oublier, et les médecins les plus habiles, ne doivent-ils pas être les plus religieux? Mieux que d'autres, ils voient les bornes de l'esprit humain et l'étendue infinie de la toute-puissance, à qui le monde n'a coûté qu'une parole; que de mystères dans la nature, que de secrets dans le corps humain! Partout arrêté sur l'espèce, les causes, les symptômes des maladies sur la nature, la variété, les vertus des remèdes, il s'égare dans ce labyrinthe, il ne marche qu'à tâtons dans ces tombes, il est forcé de donner presque tout au hasard, ou plutôt de tout attendre de la Providence; les plus grands médecins sont les plus modestes, les plus timides, les plus pieux; les demi-savants au contraire sont les plus décisifs, les plus téméraires, les plus impies. Leur orgueil n'offense pas moins la raison que la religion. Science humiliante des misères humaines, faut-il que les plus grands génies passent leur vie à vous étudier, remplissent les bibliothèques de leurs ouvrages et puissent à peine vous ébaucher? Systèmes vicieux, conjectures hasardées, observations fausses, raisonnements frivoles, prétendus secrets, que sais-je? sentez partout votre faiblesse, ne vous appuyez pas sur un bras de chair, Dieu veut vous ramener au grand principe, que maître de toutes les sciences, il est en particulier le créateur de la médecine : *Medicinam creavit Altissimus.* (*Eccli.*, XXXVIII, 1)

Le détachement d'une gloire si flatteuse et si chérie à un homme d'esprit rendait les entreprises de ces deux saints toujours heureuses. Dieu se plaisait à prodiguer des succès dont on lui rapportait toute la gloire. La mort semblait respecter leurs ordres, les maladies perdaient leur aiguillon, les remèdes leur amertume, que ne fait pas un médecin qui sait mettre Dieu dans ses intérêts? Ainsi Moïse adoucit les eaux de Mara avec un morceau de bois, et le prophète Elisée des herbes amères et vénéneuses avec un peu de farine. Privé de ce secours, que peut-on espérer, que n'a-t-on pas à craindre? Le Très-Haut comble de bénédictions ceux qui lui en rendent hommage. Les intérêts de sa gloire l'obligent d'abandonner ceux qui comptent sur leurs talents; en vain multipliez-vous les remèdes, disait le prophète, jamais vous ne recouvrerez la santé : *Frustra multiplicas medicamina, sanctitas non erit tibi.* (*Jerem.*, XLVI, 11.) Il en est des maladies comme de la guerre : le nombre, la valeur des troupes, l'habileté des officiers, l'abondance des provisions, l'avantage du poste, faibles garants de la victoire : une poignée d'hommes ayant Dieu à sa tête, triomphera des plus grandes armées. Ezéchias réduit à l'extrémité, prie avec ferveur, on lui accorde quinze années de vie. Ochosias rassemble de toutes parts et médecins et magiciens, il expire à leurs yeux : *De lectulo super quem ascendisti non descendes*, etc. (IV *Reg.*, I, 4, 6.)

Les miracles mêmes ne seront pas refusés. Parlez ici, en faveur de l'humilité de nos pieux anargyres, aveugles dont un peu de boue a ouvert les yeux; muets, dont un peu de salive a délié la langue; infirmes qu'un peu d'huile a soulagés; mourants, paralytiques à qui l'imposition de leurs mains a rendu la force et la vie. Il me semble les voir, comme le Sauveur, environnés de malades. Chacun s'empresse de toucher leurs habits, il sort de leur personne une vertu divine, qui guérit tout le monde. Ils ressemblèrent au céleste médecin, jusque dans les calomnies dont les charge un peuple infidèle. Il osa, comme les pharisiens, attribuer à la magie des miracles dont il ignore, ou plutôt dont il veut méconnaître la cause divine; quelles armes contre l'infidélité ne leur prêtaient pas ces guérisons miraculeuses! C'est alors qu'ils étaient en droit d'annoncer le Dieu tout-puissant, à qui la nature est soumise comme les apôtres; ils parlaient au nom de Jésus-Christ, et par la voie des prodiges; que vos idoles en fassent autant si elles peuvent. Voilà le sceau divin de notre mission : *Super ægros manus imponent et bene habebunt.* (*Marc.*, XIII, 18.)

Ainsi de nos jours les hommes apostoliques, que le zèle appelle dans le nouveau monde, à la faveur d'un art utile, et de quelque remède donné à propos, s'insinuent dans les maisons des idolâtres, gagnent leur confiance, et s'ouvrent une route dans les cœurs, par des services importants; leurs pieux discours ébauchent la conversion, et font connaître le Dieu d'Israël, avec cette autorité divine que la réputation, les lumières, les exemples, les bienfaits, les miracles assurent. Ainsi ces pieux médecins devenus apôtres, ou plutôt ces apôtres déguisés en médecins, parcouraient les villes et les campagnes, dit l'auteur de leur vie, pour guérir des maux encore plus redouta-

bles, que ceux qui faisaient rechercher leurs talents. Mille fois plus satisfaits quand ils avaient dessillé les yeux de l'âme, que quand ils avaient rendu la santé au corps. Ce n'est point à vos biens, disaient avec saint Paul ces généreux anargyres, c'est à vous que nous en voulons : *Non quærimus vestra sed vos.* (II *Cor.*, XII, 14.)

Profitez des grâces que Dieu vous fait en vous affligeant. Sa main paternelle ne vous frappe que pour vous sauver; tandis que je vous consacre avec zèle le secours extérieur de mon art, recourez avec foi à celui qui de son sang précieux vous a fait un baume, il est descendu du ciel un grand médecin, comme l'a dit depuis saint Augustin, parce qu'il y avait sur la terre un grand malade, le genre humain blessé à mort par le péché. *Magnus de cælo venit Medicus, quia magnus in terra jacebat ægrotus.* Après leur guérison rapportant toujours tout à Dieu; ne pensez pas, disaient-ils comme saint Pierre aux Juifs, que ce boiteux que vous voyez marcher à la porte du temple ait été guéri en notre nom, ou par notre puissance. Il est un autre médecin, à qui seul vous devez en rendre gloire. Pourquoi par un apostolat facile, la charité ingénieuse ne trouverait-elle pas, à leur exemple, dans toutes les professions, des moyens naturels et toujours présents, de faire servir les talents et les circonstances à gagner les âmes à Dieu : *Quid admiramini quasi in nomine nostro*, etc. (*Act.*, III, 12.)

La foi de ces deux saints est d'autant plus admirable, que les médecins plus que d'autres, sont exposés à méconnaître les opérations extraordinaires de la puissance de Dieu dans les choses naturelles. Accoutumés à étudier les mystères du plus délicat mécanisme, et à expliquer tous les phénomènes par les lois invariables du mouvement, à ménager même par les règles de l'art, et à voir de près, par une expérience journalière une foule de merveilles dont le commun des hommes est ébloui, ils se familiarisent avec les prodiges et apprennent insensiblement à n'en plus connaître. Que dis-je, ils se font même une gloire de les combattre, et un mérite de trouver dans la physique, la solution de toutes les difficultés; quelque degré d'agitation dans le sang, quelques canaux ouverts ou fermés, tout paraît bon pour se débarrasser et s'épargner la honte prétendue de recourir à une cause supérieure, qui semble n'être qu'un voile à l'ignorance : ainsi à force d'expliquer la nature, on oublie son auteur. Heureux même, si cette téméraire liberté de tout donner au jeu du mécanisme ne fait révoquer en doute les miracles de Jésus-Christ et des saints, et n'en affaiblit la salutaire impression : heureux si elle ne conduit peu à peu, par un impie matérialisme, jusqu'à combattre la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la coopération ou la résistance du libre arbitre, jusqu'à douter de l'existence et de l'indépendance de celui qui renverse à son gré toutes les lois de la nature, avec la même facilité qu'il les a établies, et qu'il daigne les conserver.

SECOND POINT.

Le second sacrifice que firent saint Côme et saint Damien, est celui de leurs biens. Celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel; l'ouvrier est digne de sa récompense; c'est un droit autorisé par Dieu même, c'est un secours aussi nécessaire que légitime. On ne peut mieux entrer dans les vues de la Providence qu'en gagnant son pain à la sueur de son visage, selon l'arrêt prononcé contre le premier homme. Il n'appartient qu'aux plus grands saints, de porter la perfection du désintéressement, jusqu'à refuser le juste salaire de leurs peines, et de n'attendre d'autre récompense que la charité, d'autre ressource que la Providence, au hasard de manquer de tout. Un Dieu traite cette voie sublime à ses disciples, vous avez reçu gratuitement, donnez de même. Il est plus heureux de donner que de recevoir. Telle fut la route que suivirent dans la profession de médecin, avec autant de désintéressement que de zèle, les célèbres anargyres, à qui l'Eglise élève aujourd'hui des autels. *Gratis accepistis, gratis date.* (*Matth.*, X, 8.)

Les voilà, ces charitables médecins, comme Jésus-Christ, au milieu d'une foule de malades, tout occupés à les soulager. Parlerai-je ici du dégoût inséparable de leur zèle. Spectacles affligeants, objets dégoûtants, services bas et pénibles, assiduité ennuyeuse, soins à donner, caprices à essuyer, plaintes à écouter, ingratitude à éprouver, renoncer aux douceurs de la société pour devenir la constante victime et partager les maux du public, errer de prison en prison, voir toujours présente une scène malheureuse, qui n'est variée que par la diversité des malheurs, respirer un air empesté, qui ne change que par la variété des maladies. Ces sacrifices, apanage ordinaire de la profession, sont communs à tous ceux qui l'exercent; mais les motifs en sont bien différents. Souvent la nécessité dévore l'amour de la gloire, la vanité les embrasse, le profit en dédommage. Trouvera-t-on aisément des personnes que la charité seule y attire, que la seule foi y soutienne, qu'une éternité récompense assez à leur gré? Que le pauvre est à plaindre dans ses maladies! Hors d'état d'engager par l'espérance du salaire, une main intéressée qui vend à prix d'argent un secours tardif, il languit sur la paille, comme cet homme blessé par les voleurs sur le chemin de Jéricho; jusqu'à ce qu'un pieux Samaritain, touché de compassion verse du vin et de l'huile dans ses plaies et donne de quoi le faire panser. *Alligavit vulnera ejus infundens oleum et vinum.* (*Luc.*, X, 34.)

Il s'en trouve en effet de ces pieux Samaritains, il s'en trouve dans les héros chrétiens, un saint Louis, une sainte Elisabeth, que la charité a fait prosterner aux pieds des malades, baiser leurs plaies, de leurs mains royales y appliquer le remède et leur

rendre des services où la nature et l'orgueil souffrent également. Il s'en trouve parmi ces pieuses vierges, qu'un vœu d'hospitalité malgré la délicatesse de leur sexe, consacre au service des pauvres dans la poussière d'un hôpital, dont tous les moments sont marqués par des sacrifices, et toute la vie est un tissu d'actes de vertu, où la mort seule a pu mettre des bornes; grands du monde, gens délicats, insensibles aux misères des pauvres, qui loin de les servir, pouvez à peine les regarder : vous, de qui le séjour d'un Hôtel-Dieu, ou l'approche des malades altère la faible et précieuse santé, qu'aurez-vous à répondre ? Ce qui fut facile aux plus faibles est-il au-dessus de vos forces, vous laisse-t-il de dispense ou d'excuse ? *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* (*Psal* XL, 4.)

Voilà une démonstration des maximes de l'Evangile, et un des plus brillants triomphes de la croix. La charité fait la gloire de ceux qui l'exercent, et par un heureux retour, la fidélité de ceux qui la pratiquent fait la gloire de la charité ! par un heureux échange, on tient la place de Jésus-Christ auprès des malades, ils tiennent la sienne auprès de nous. On le représente et on le sert; nous le consolons, il nous console, il nous couronne et nous le couronnons; c'est au dernier jugement que cette gloire paraîtra dans le plus beau jour aux yeux de l'univers étonné; la croix, le signe du fils de l'homme, y paraîtra triomphante comme la plus touchante marque de la bonté de Dieu et la plus accablante justification de sa colère. Heureux mille fois ceux dont la charité fera dans ce grand jour la confusion des hommes, et l'apologie de Dieu. Avec quelle confiance lui offriront-ils des années toutes employées à son service, dont tant de travaux pénibles ont altéré la douceur, et abrégé le cours ? Est-il, Seigneur, de plus grande charité, que de donner sa vie pour ce qu'on aime, daignez recevoir un esprit qui n'a pensé qu'à vous, un cœur qui n'a aimé que vous, un corps qui n'a travaillé que pour vous Oui, répondra ce père aimable, j'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire, j'étais malade et vous m'avez guéri ; venez les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé; félicitons-nous donc de porter une croix qui fait la gloire du Sauveur et la nôtre, et de le dédommager de ses douleurs, en servant à son triomphe. Heureuse croix, si longtemps désirée, si tendrement aimée, si ardemment désirée, élevez-moi entre vos bras, rendez-moi à celui qui se servit de vous pour me sauver, malheur à moi, si je ne me glorifie qu'en vous. Que je sois le témoin, la preuve de votre force, témoin d'autant plus irréprochable, que je dépose aux dépens de tout ce que j'ai de plus cher, j'écris ma foi par les larmes que je répands, et par celles que j'essuie, je l'annonce par les douleurs que je soulage et par celles que je ressens, c'est sur les débris de moi-même, que la charité allume le bûcher où je suis consumé pour vous : *Majorem charitatem nemo habet.* (*Joan.*, XV, 13.)

Oublié-je mon sujet, et prétends-je ne faire que l'éloge des hospitalières. Non sans doute, jamais on n'a peint avec des couleurs plus naturelles les charitables médecins, qui sont l'objet de notre culte; ce que nous admirons dans l'établissement des hôpitaux et des saints ordres qui s'y dévouent, saint Côme et saint Damien le firent dans les premiers siècles. Les persécutions ne permettaient pas de bâtir ces maisons divines, où une charité sans bornes ouvre un asile à tous les malheureux; leur zèle infatigable les allait chercher; multipliés par leur ferveur à proportion du nombre des misérables, les besoins décidaient du secours, et les malheurs de la tendresse. Ainsi les admirables filles de saint Vincent de Paul, par une espèce d'apostolat, qui n'est peut-être pas inférieur en mérite à celui qui répand la foi, vont de toutes parts comme des nuées volantes, distribuer les trésors de la charité. Bien différents des médecins ordinaires, ceux-ci ne sont jamais ni accablés par la multitude, ni dégoûtés par la durée, ni rebutés par les obstacles; à chaque instant ils retrouvent un nouveau courage et de nouvelles forces, *languor prolixior gravat medicum ;* on ne voyait point un choix affecté, des malades distingués dont le rang pût procurer la gloire d'une guérison brillante, ou fît espérer une récompense magnifique, ils se prêtaient également à tous ou plutôt les membres de Jésus-Christ étaient l'objet de leur plus tendre prédilection. Bien loin de regarder comme perdues des peines dont ils ne tiraient aucun profit temporel, jamais ils ne les crurent mieux placées, et ne les multiplièrent avec plus de zèle que quand ils purent se flatter d'avoir un Dieu pour débiteur dans leur personne.

Ne bornons pas au court espace de leur vie la gloire due à ces grands saints. Survivons à eux-mêmes dans leur imitation de médecins et de chirurgiens qui marchent sur leurs traces; leur charité perpétuée dans leurs imitateurs, en renouvelle tous les jours les fruits. Ne la voit-on pas revivre dans ces assemblées édifiantes qu'elle forme chaque semaine dans les charniers de cette paroisse (1), où les talents et les remèdes, prodigués d'une main bienfaisante, nous font encore admirer le même désintéressement; les pauvres y trouvent un secours toujours prêt : redevables de la santé à ces nouveaux anargyres, ils mêlent un juste éloge de leur science, un tendre retour pour leur charité, et ne contribuent pas moins à la gloire de ce corps illustre, en célébrant ses bienfaits, tels que le font les dignes élèves qui de toutes parts répandent en maîtres les lumières qu'ils y ont puisées.

(1) Les chirurgiens s'assemblent toutes les semaines da s les charniers de Saint-Côme en faveur des pauvres.

Le zèle des saints martyrs n'était pas moins utile pour les âmes que pour les corps. Ils enseignaient à souffrir les maux avec patience, en même temps qu'ils en soulageaient la rigueur. Leurs exemples faisaient aimer la vertu, et leurs conseils rendaient la santé; en prolongeant la vie, ils apprenaient à en faire usage et à en mépriser la fragilité; le triste état d'un malade faisait déplorer le funeste état du pécheur. Le souvenir du fiel et du vinaigre, dont un Dieu voulut être abreuvé, adoucissait l'amertume de leurs remèdes; le sang qu'ils ordonnaient de répandre, rappelait celui qui coula sur la croix. Un malade est respectable, dit saint François de Sales, sous la main de Dieu qui le frappe, son lit est un autel où la victime est immolée à sa justice en expiant les fautes à sa grandeur, en rendant des hommages à sa bonté, en multipliant les couronnes. Séparé du monde dangereux, dont les plaisirs et les exemples auraient pu le séduire, il est, pendant les jours de sa maladie, dans le port assuré du salut. Combien de personnes, pour qui l'infirmité a été un coup de prédestination? Instruits, animés, consolés, convertis dans ces moments critiques, c'est au zèle apostolique d'un parent, d'un médecin, qu'ils doivent le bonheur éternel; ainsi, par une piété que le monde méprise peut-être, mais si bien placée dans ceux à qui le public confie ce qu'il a de plus cher, le spirituel et le temporel, heureusement réunis dans un temps où le besoin et la douleur en rendent le soin si nécessaire et le succès si facile. Ces grands médecins étaient doublement utiles à leurs malades; si cette mission toujours ouverte a moins d'étendue dans ses courses, elle n'en est ni moins laborieuse dans son exercice, ni moins nécessaire dans son objet, ni moins avantageuse dans ses travaux.

Surtout, les vit-on jamais, par une pitié cruelle, dissimuler aux malades le danger de leur état, dans l'espérance incertaine de la guérison, ou la crainte mal fondée d'augmenter le mal par une triste nouvelle; différer des précautions que l'on ne prend jamais trop tôt, c'est s'exposer à des surprises irréparables. Les derniers moments dépendent si peu de nous, les conversions différées à la mort sont si fort suspectes; faut-il, pour conserver un instant de vie qu'on va perdre, faire inhumainement courir le risque d'une éternité? Après tout, en prenant de sages arrangements pour régler les affaires de sa conscience et celles de sa famille, bien loin d'augmenter le mal, on le soulage, en faisant goûter à l'âme la douceur d'une paix solide, que les inquiétudes et les remords ne troublent que trop ordinairement. Ces saints auraient cru se rendre responsables de la perte d'une âme à qui des avis donnés de bonne heure auraient pu ménager la réception des sacrements; on les entendait dire, avec prudence sans doute, mais avec fermeté, comme Isaïe : Mettez ordre à vos affaires, votre dernière heure s'approche, nos remèdes ne sauraient vous sauver : *Dispone domui tuæ*, etc. (*Isa.*, XXXVIII, 1.)

Ainsi travaillaient-ils à leur sanctification en travaillant à celle des autres. L'exercice de la charité semble un obstacle au recueillement et à l'union avec Dieu, cependant rien de plus propre à l'acquérir et à la conserver; bien loin de jeter dans la dissipation, il en est le remède. Deux choses font perdre l'esprit intérieur : le charme séduisant des objets et la diversion importune des affaires. L'assiduité auprès des malades écarte ces deux dangers, tout y déplaît à la nature, tout y parle de Dieu; quel spectacle! des hommes abattus, défigurés, mourants; quel concert de plaintes, des gémissements et des cris; tous les sens y sont mortifiés. Les austérités des pénitents, les travaux des apôtres, ont quelque chose de plus éclatant, on aperçoit un habit vil et grossier, on compte les abstinences et les jeûnes, on mesure la longueur des voyages, on voit la foule des auditeurs; mais qui connaît les désagréments, les fatigues, les tentations dont on triomphe auprès des malades; faste, volupté, applaudissements, rien n'y flatte, rien n'y est dangereux.

Tout y parle de Dieu, tout s'y rend présent; cette foule de maladies et de morts de toute espèce rappellent sans cesse le dernier moment, la misère humaine et les ravages du péché. Il vaut mieux, disait le Sage, aller dans une maison de deuil que dans une maison de réjouissance; l'une instruit, l'autre empoisonne. Le sort de nos semblables nous avertit de nous tenir prêts. Les folies du monde nous font oublier nous-mêmes : *Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii.* (*Eccle.*, VII, 3.) La patience des malades, ou celle qu'on tâche de leur inspirer, n'est-elle pas l'exhortation la plus pathétique ou l'exemple le plus touchant? Par un usage heureusement établi, on ne leur tient qu'un langage de piété, de pénitence, de résignation, bien éloigné des obscénités, de la malignité, de l'inutilité des entretiens du monde. Combien de fois, entendant les exhortations du prêtre, accompagnant le saint viatique, voyant donner l'extrême-onction ou répondant aux prières des agonisants, ne se sent-on pas touché jusqu'au fond du cœur; on y pratique toutes les vertus. Charité, mortification, humilité, obéissance, prière : cet état n'est pas moins utile à celui qui sert qu'au malade même. Tel fut l'apprentissage du martyre qui prépara ces deux héros à terminer enfin leur carrière par les plus héroïques sacrifices.

Cet exercice de charité rappelle celui de directeur des âmes. Les maux intérieurs, aussi variés, aussi compliqués, aussi cachés, plus dangereux et plus incurables que les autres, ne demandent ni moins de capacité, ni moins d'attention, ni moins de zèle : remèdes amers de part et d'autre; symptômes mortels, langueurs accablantes, rechutes funestes, tout alarme, déconcerte et souvent décourage le plus éclairé médecin. Mais hélas! autant on désire la guérison

du corps, autant craint-on celle de l'âme! Aveuglement déplorable, on se plaît dans ses maux, on aime ses faiblesses, et, par mille nouvelles blessures, on éternise une infirmité qui conduit à la mort éternelle. Venez, céleste médecin, c'est pour les malades, non pour ceux qui jouissent de la santé, que vous avez paru sur la terre; guérissez les pécheurs, ces malades invétérés et endurcis; ils résistent aux meilleurs remèdes. Et vous, dont Dieu daigne employer le ministère, répandez le vin et l'huile dans leurs plaies, gagnez les cœurs par votre charité, faites sentir la douceur du joug de la pénitence; mais aussi sondez avec soin ces plaies profondes, coupez avec fermeté jusqu'au vif; employez le fer et le feu, que les cris insensés du malade ne vous arrêtent pas, il faut le sauver; un jour il bénira la main charitablement inhumaine qui lui donna la vie; arrachez les objets de la volupté, modérez le feu des passions, mortifiez la chair, condamnez à l'abstinence et au jeûne. Les médecins ordinaires prescrivent le même régime; par la continence, la sobriété, la frugalité, vous ne procurerez pas moins la santé du corps que celle de l'âme : *Animabus corporibusque servandis salubriter institutum.* Soutenez tout par vos exemples, c'est le remède le plus efficace, qui donne aux autres l'efficacité; voudriez-vous que l'on pût vous dire : Médecin, guérissez-vous vous-même, pratiquez le premier ce que vous ordonnez : *Medice, cura teipsum.* (*Luc.*, IV, 23.)

TROISIÈME POINT.

Tant de sacrifices héroïques préparaient ces grands saints à celui de la fortune dont le christianisme fermait alors toutes les avenues, et à celui de la vie dont il assurait la perte. La profession de la médecine fut toujours honorable, le Saint-Esprit nous ordonne de l'honorer : *Honora medicum propter necessitatem.* (*Eccli.*, XXXVIII, 1.)

Dans les siècles précédents, où cette science peu cultivée ne fournissait qu'un petit nombre de savants, le besoin, aussi bien que les talents, fit toujours respecter ceux qui y excellaient; chacun est intéressé à ménager ce qui tôt ou tard peut lui devenir nécessaire, surtout la rareté en augmentait la nécessité et le prix : *Erit enim tempus quando in manus illorum incurras* (*Ibid.*, 13); c'était donc une route ouverte à l'ambition. Protection des grandes faveurs, des premiers honneurs distingués, réputation brillante, la médecine conduisait à tout, parce que le besoin ouvrait toutes les portes : *A rege accipient dona et in conspectu magnatorum collaudabuntur.* (*Ibid.*, 3.) Quelle flatteuse espérance pour des hommes enrichis de grands talents, consommés par une longue expérience, accrédités par des succès heureux, chéris par leur charité, favorisés par des prodiges, admirés par un désintéressement sans exemple. Frivoles avantages, point de fortune, aux yeux des saints, comparable à la gloire de Dieu; mourir pour son amour, c'est un bonheur infini; être pour lui couvert de confusion, c'est une gloire inestimable; perdre pour lui tous ses biens, c'est le plus riche trésor. Dignes imitateurs de leur mère et de leurs frères, qui ont aussi mérité le culte public de l'Eglise grecque; ils n'ont voulu, ces sages anargyres, d'autre couronne que celle du ciel : sentiments héroïques que nous rapportons en fidèle historien. Le gouverneur de la province, chargé par Dioclétien de persécuter les chrétiens, demande à ceux-ci quelle était leur fortune : *Nous ne savons ce que c'est que fortune*, dirent-ils, *les chrétiens n'en connaissent point d'autre que d'adorer le vrai Dieu et de tout attendre de la Providence.*

Ce sacrifice désintéressé est un hommage si flatteur que Dieu daigne s'en applaudir. Le saint homme Job dépouillé de tout accepte avec soumission des revers multipliés, qui le jettent dans une extrême indigence. As-tu vu (dit le Seigneur à Satan) mon serviteur? Job il n'a point son pareil sur la terre; tu m'as engagé à le tourmenter sans qu'il le mérite, sa constance est supérieure à la malice : *Nonne vidisti servum meum?* (*Job*, I, 8.) Cette épreuve, répond le démon, est équivoque; quelque attaché que l'homme soit à ses biens, il donnerait tout pour conserver sa vie; étendez votre main sur lui, et vous verrez sa constance se démentir : *Mitte manum tuam, et tange carnem ejus.* (*Job*, II, 5.)

L'épreuve suivit de près, une foule de plaies ne font de tout son corps qu'un ulcère, la pourriture en sort avec tant d'abondance qu'il faut la râcler avec des têts de pots cassés; Job toujours le même, détaché de son corps comme de ses biens, bénit la main qui le frappe. A ces traits il est aisé de connaître les illustres martyrs dont le culte nous rassemble : dépouillés de tous leurs biens, ou plutôt s'en dépouillant eux-mêmes, par un sacrifice d'autant plus méritoire qu'il était plus libre, Dieu leur devait, comme à à Job, la grâce de lui offrir leur vie; il leur accorda plus qu'à Job, la grâce de la terminer dans le feu de la douleur, afin de porter jusqu'au comble un héroïsme si supérieur aux idées du monde.

Le temps malheureux où ils vivaient en fit bientôt naître l'occasion: leur réputation et leur zèle, leur courage les met dans le plus grand jour; le désintéressement couronna, sur l'échafaud, ceux qu'il avait fait admirer pendant leur vie. Ces sacrifices si multipliés, si continuels, si difficiles, n'avaient été aux yeux du monde qu'un héroïsme caché, matière d'un désintéressement encore plus parfait. Une âme pure, qui ne cherche que Dieu, ne demande pas d'autre témoin de ses victoires, son suffrage lui suffit; mais la bonté de Dieu n'est pas satisfaite, il lui faut un héroïsme méprisé, persécuté, insulté, pour faire mieux connaître ses âmes, et avoir plus de droit de ne mettre aucune borne aux récompenses. Les chrétiens étaient alors regardés comme infâmes, exclus des emplois, couverts d'op-

probres, l'exécration des idolâtres dont ils combattaient les superstitions. Ainsi les peignait saint Paul : nous souffrons la nudité, la faim, la soif, les naufrages, les mauvais traitements ; on nous insulte, et nous prions; on nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous faisons du bien; nous sommes les balayures du monde.

Le martyre, dernier acte, et le plus héroïque du désintéressement, demande un courage bien supérieur à celui des guerriers. Naturellement attachés à la vie, nous ne la quittons qu'à regret; la mort, de quelque ornement qu'on la pare, alarme toujours la nature; c'est pour elle le plus grand des maux, et quoique l'espérance d'une meilleure vie rassure un chrétien plein de foi, personne ne se familiarise avec le tombeau. Une âme livrée aux tortures épuise toute sa vigueur pour se roidir contre elle-même; la douleur éteint les lumières, ébranle les résolutions ; inquiet, troublé, abattu, affaibli, perdu ; il faut, pour soutenir tant d'assauts, chercher des forces dans une espèce de fureur et de désespoir. Il n'en est pas de cette guerre intérieure, comme des combats ordinaires; point de bouclier qui pare ici les traits aigus de la souffrance; il est bon même de ne pas les parer. Un martyr ne connaît ni consolation ni plainte, il se croirait à demi vaincu, s'il cherchait des soulagements; ce n'est point une mort incertaine. Dans les batailles, il est vrai, elle vole de toutes parts, mais enfin tous les combattants ne périssent pas; on peut vaincre, on peut être épargné du vainqueur, on peut se sauver par la fuite, on peut dissimuler ses pertes, et revenir au combat. Dans le martyre il n'y a ni victoire à espérer, ni fuite à ménager, ni compassion à attendre, il faut vaincre ou mourir, ou plutôt vaincre et mourir, et mourir pour vaincre. Une cruauté ingénieuse ne diffère le dernier moment que pour en multiplier les horreurs, et en prolonger l'amertume, et faire mourir mille fois. A la guerre on se fait justice, on vend chèrement sa vie, et l'ennemi qui nous l'arrache sent la pesanteur de nos coups. On se console en satisfaisant sa vengeance, et l'on tombe avec moins de regret, quand on entraîne dans sa chute celui qui nous a renversés. La passion anime, la colère transporte, l'action étourdit; mais le martyre ne permet point de retour. On est impunément la victime d'un tyran et le jouet d'un bourreau, sans oser, sans pouvoir, sans vouloir se défendre. Aucune passion ne soutient, aucune n'est satisfaite; la nature aux abois, sans appui et sans espérance, ne voit qu'un abîme sans fond, où tout est perdu. A la guerre on n'agit pas seul, l'exemple encourage, le nombre rassure, la force des autres soutient, leurs succès enhardissent, on s'exhorte, on s'anime, on se donne du secours. Ici c'est un combat singulier, où l'homme seul avec sa douleur, doit trouver tout en lui-même; seul il combat, seul il résiste, seul il est couronné. Les plus grands conquérants sont-ils comparables à celui qui sait être vainqueur de lui-même; il est bien plus aisé de blesser que de souffrir, de tuer que de mourir, de renverser l'ennemi, que de s'en laisser vaincre : *Melior est patiens viro forti.* (*Prov.*, XVI, 32.)

Nos deux saints martyrs non-seulement souffrirent la mort, mais la bravèrent; la crainte est une recherche secrète de ses intérêts, qu'on aime trop pour les exposer, et dont la perte afflige d'avance; mais qui ne tient à rien, ne craint rien. Loin de se cacher, ils continuent librement et publiquement l'exercice de leur profession et de leur zèle; ils vont au-devant du tyran et des bourreaux. Le Martyrologe fait le détail des tourments affreux qu'ils endurèrent, les chaînes, les eaux, le feu, la croix, les flèches, les pierres, le glaive; loin d'en être ébranlés, ils s'en jouent; du milieu des tortures on les entend dire en insultant leur juge : *Si vous avez d'autres tourments, faites-les nous souffrir, nous n'en sentons pas la violence.*

Qu'on les jette dans la mer, dit-il, pieds et mains liés; aussitôt saisis par les bourreaux, ils sont menés sur le haut d'un rocher, et précipités dans les abîmes; là, tout à coup engloutis, et roulant jusqu'au fond, ils vont perdre la vie dans des mouvements convulsifs et désespérants ; mais un miracle les sauve, un ange vient les délivrer. Cette même main qui affermit les eaux sous les pieds de saint Pierre, les affermit encore sous les pieds des saints martyrs ; ils reviennent sur le rivage pleins de force et de joie *Cherchez d'autres tourments*, disent-ils au juge, *nous ne sentons pas la violence de celui-ci.* Qu'on les attache à des croix : aussitôt des croix sont dressées, leurs membres y sont attachés avec force et tendus avec violence; les cordes s'enfoncent dans les chairs, le sang a peine à circuler, le cœur palpite difficilement, ils ne pouvaient presque plus respirer. On élève la croix, à cette cruelle extension se joignent la pesanteur et les secousses de leur corps suspendu ; ils vont mourir comme le Sauveur, sur ce bois infâme : Non! Un nouveau prodige les conserve, ils semblent y acquérir une vigueur nouvelle; la sérénité règne sur leur visage. *Sont-ce donc là tous vos tourments*, s'écrient-ils, *nous n'en sentons pas la violence?* Qu'on les brise à coups de pierre, qu'on les perce à coups de flèche : à cet ordre une troupe de soldats arme ses mains cruelles : les pierres, les flèches volent de tous côtés, leurs os brisés, leurs chairs meurtries, leur visage écrasé, mille plaies ouvertes, leur sang ruisselle. Tels saint Etienne et saint Sébastien périssant sous une grêle de coups ; ils exercent encore la charité, prient pour leurs ennemis, et remettent leur âme entre les mains de Dieu. Non, encore un miracle les garantit : les pierres s'amollissent, les flèches s'émoussent et semblent n'être que des fleurs; mais elles se tournent avec impétuosité contre ceux qui les ont lancées, et en blessent un grand nombre. *N'avez-vous point d'autres tourments, ceux-ci ne font*

point sentir leurs violence? Qu'on les détache de la croix, et qu'on les attache sur le chevalet, et que les bourreaux se lassent à les tourmenter. Les voilà armés de peignes, d'ongles de fer, de torches ardentes, pour brûler, pour déchirer ces saintes victimes. La peau arrachée, les chairs enlevées, les os déboîtés, les membres disloqués, les entrailles découvertes, aucune partie de leur corps qui n'ait son tourment; tel celui qui, à la colonne, semblable à un lépreux, n'avait pas la figure d'un homme. Non encore, leurs chairs rétablies, plus fraîches que jamais; le chevalet semble n'être pour eux qu'un lit de roses. *Vos tourments sont-ils donc épuisés, cherchez-en d'autres dont nous puissions sentir la violence?* Qu'on les jette dans le feu, s'écrie le juge au désespoir : on prépare, on allume le bûcher, on les y jette; la flamme s'élève jusqu'aux nues, les investit, les consume. Qui peut exprimer la violence d'un tourment, l'image de l'enfer? Non encore : celui qui suspendit l'activité des flammes de Babylone, arrête l'activité de celles-ci; ils se promènent au milieu des brasiers, comme dans un lieu de délices; mais les flammes qui les respectent ne respectent pas leurs bourreaux. *Encore une fois, vous êtes bien faibles, si vous n'avez pas d'autres tourments qui puissent nous faire sentir leur violence.*

Alors le juge hors de lui-même : Vous êtes sans doute des magiciens pour avoir pu parer de si terribles coups. *Non, nous ne le sommes pas, ou si nous le sommes, toute notre magie est la foi en Jésus-Christ, et l'invocation de son nom. — Belle ressource, s'écrie* le proconsul, *j'en ferais tout autant au nom d'Apollon.* Ce blasphème ne demeura pas impuni, l'impie fut aussitôt possédé du démon, et traité avec tant de rigueur qu'il en eût bientôt expiré, si les prières de ceux qu'il persécutait ne l'eussent délivré de sa fureur. Ce prodige eût converti le cœur le plus endurci; mais l'amour de la fortune aveugle le tyran, il ne paye leurs bienfaits que d'ingratitude; il ordonne qu'on leur tranche la tête, ils lèvent les mains au ciel, et remercient Dieu d'un arrêt si favorable. Le glaive met enfin sur leur tête la couronne éternelle.

Ainsi allèrent-ils recevoir la récompense de leur désintéressement et de leur charité, dans le lieu où règnent le désintéressement le plus parfait et la charité la plus pure. C'est dans le ciel qu'au milieu des plus riches trésors, des plus délicieux plaisirs, de la plus grande gloire, on est le plus détaché. Plus on connaît Dieu, plus on l'aime sans partage; plus on lui consacre tout, plus on s'immole pour lui, c'est-à-dire, plus on lui rend justice, et par un heureux retour de sa miséricorde, plus on retrouve ses vrais intérêts dans la béatitude infinie que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VIII.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES.

Egredere de terra tua, et faciam te in gentem magnam sicut stellas cœli. (*Gen.*, XII, 7.)

Quittez votre pays, et je vous ferai père d'une nation nombreuse comme les étoiles du ciel.

Ce n'est pas au seul père des fidèles que se bornent ces magnifiques promesses. Bien d'autres ont vu, comme Abraham, leurs descendants se multiplier autant que les étoiles. Dieu se plaît à renouveler de temps en temps, cette espèce de création. Tous les jours dans l'ordre de la nature, une succession continuelle de générations fait éclore des mondes nouveaux. L'ordre moral, par une fécondité singulière, forme à son tour de nouveaux mondes. La virginité, souvent plus féconde que le mariage, voit une famille nombreuse éclore sous ses ailes, et plus d'une fois un Père spirituel a béni la main du Seigneur, qui multipliait à l'infini sa postérité. Il est vrai qu'à l'exemple du patriarche, il faut qu'une terre étrangère soit le berceau d'un enfant longtemps attendu. Il faut qu'Isaac immolé mérite ces bénédictions abondantes. Dieu fait acheter le titre de Père par bien des épreuves. Si le martyre a sa fécondité, la fécondité a son martyre. Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, il n'est guère de chrétien dont le sang de quelque martyr n'ait été la semence : *Quia obedisti mihi multiplicabo te sicut stellas cœli.* (*Gen.*, XXII, 18.)

Voilà le portrait de l'héroïne dont l'Eglise honore aujourd'hui le triomphe. Abandonner, comme Abraham, son pays et sa famille, s'exposer aux écueils d'une mer orageuse, immoler ce qu'on a de plus cher, perdre la vie dans les supplices, pour conserver sa foi et sa pureté; comme lui à la tête d'une foule de saints, allant former un peuple entier dans la Bretagne, ou plutôt par un heureux échange, conduire au martyre, et faire régner dans le ciel cette pieuse colonie. Ce ne sont pas les seuls traits qui la caractérisent, je la vois encore créatrice d'un monde nouveau, à la tête d'une foule de communautés, former de toutes parts une nation de vierges destinées à l'éducation de la jeunesse, et une jeunesse innombrable qui en reçoit les plus pures maximes de la religion; abandonner ses biens, ses parents, ses espérances, s'ensevelir dans le tombeau d'un cloître, y mourir dans la rigueur de la mortification, les dégoûts de la pauvreté, les liens de l'obéissance, et ressuscitant en quelque sorte, apprendre à des milliers de jeunes personnes, la route épineuse de l'Evangile, telle est la courageuse résolution des nouvelles héroïnes que l'Eglise voit sur les pas d'Ursule, s'édifier par leurs vertus, et s'enrichir par leurs travaux : c'est à sa protection, à ses vertus, à son martyre que nous devons les élèves et les maîtresses : *In semine tuo benedicentur omnes tribus.* (*Ibid.*)

Chastes épouses que Dieu daigne adopter

dans ce saint ordre, oubliez, comme Ursule, votre maison, votre patrie, ne regrettez pas l'Epoux auquel vous pouvez être destinées : l'Epoux céleste saura bien vous dédommager, et vous rendre fécondes. La religion fait ses martyrs aussi bien que le glaive, elle apprend à tout immoler, elle immole tout en effet. L'institut des Ursulines a sa fécondité aussi bien que le mariage : il envoie dans le ciel de nombreuses colonies. Pieuse fécondité dont la virginité relève le prix; martyre précieux dont la faiblesse du sexe augmente la gloire. Quel triomphe, que de milliers de martyres s'embellissent do leur couronne! Quelle maternité, que de milliers d'enfants s'enrichissent de leurs vertus! Les autres mères n'en comptent qu'un petit nombre. Ursule et une Ursuline traînent à leur suite, plutôt un peuple qu'une famille. Les autres familles s'éteignent, celle d'Ursule est immortelle.

Développons par un parallèle si consolant et si juste, entre le martyre d'Ursule et le martyre religieux, entre la fécondité d'Ursule et la fécondité religieuse. C'est avec raison que ce grand ordre a pris pour patronne celle qui fut un si beau modèle de son institut. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne prétends pas entrer dans la célèbre question historique du nombre précis des compagnes de sainte Ursule. Je ne cherche qu'à édifier. L'excès de délicatesse et l'excès de crédulité dans les faits ecclésiastiques, sont également opposés à la piété raisonnable et docile, dont la chaire fait profession; mais sur le peu que l'histoire en a conservé avec certitude, nous devons reconnaître avec toute la tradition, que leur nombre était fort grand. Si ce n'était qu'un fait historique, où la religion ne fût pas mêlée, il serait sans contradicteurs. Tant de transmigrations rapportées dans l'histoire sont encore plus nombreuses. L'empereur Maxime voulait fonder une colonie, et peupler une province; la Grande-Bretagne avait ordre de fournir des femmes à une armée qu'on y envoyait. Peut-on penser que le nombre des personnes destinées à l'exécution d'un si grand dessein, et ramassées dans tout un royaume, ne fût que médiocre? C'était même une armée de Bretons, que l'empereur établissait dans l'Armorique, qui depuis en a pris le nom de Bretagne. Il n'était pas difficile de faire passer dans un pays si voisin, soumis au même prince, une multitude de filles, qui, la plupart venaient s'unir à leurs parents ou à leurs amis Les Romains envoyaient des milliers d'hommes et de femmes fonder leurs colonies. L'Espagne, la France, l'Angleterre ont fait passer des milliers de filles dans leurs colonies d'Amérique. La férocité des peuples, la fureur de l'incontinence, le zèle de l'idolâtrie, la guerre déclarée à Maxime par Gratien, rendent croyable un un massacre si affreux. On avait vu quelque temps auparavant six mille soldats de la légion Thébaine mis à mort dans un jour, dix mille crucifiés sur le mont Araras. Les ondes du Rhône rougirent du sang de plus de vingt mille martyrs égorgés à Lyon ; des villes entières passées au fil de l'épée, par l'ordre de Dioclétien. Est-il surprenant que de barbares corsaires, tels que ceux qui les massacrèrent, aient sacrifié à leur brutalité et à leur superstition des milliers de filles, dont la foi et la pureté furent inébranlables?

Quelque peu de connaissance que l'histoire nous donne des premières années de sainte Ursule, nous avons droit de présumer que la piété en sanctifia tous les moments. Un courage héroïque que le martyre ne peut ébranler n'est pas l'ouvrage d'un jour, moins encore le fruit du désordre. Ursule en jeta les fondements longtemps à l'avance, par de pieux exercices; c'est dans la retraite, la prière et l'humilité que ces couronnes furent semées; elle y connut le mérite de la pureté, et la nécessité de la foi. L'amour divin embrasa son cœur, des mortifications volontaires l'aguerrissaient contre les tourments; elle vécut au faîte des grandeurs, sans en être éblouie; dans le sein du plaisir, dans le centre de la corruption, sans en être souillée.

Son zèle ne se bornait pas à elle-même, ses exemples animaient, ses bontés gagnaient, ses instructions formaient plusieurs jeunes filles, que sa haute naissance avait assemblées auprès d'elle; elle jetait dans leurs cœurs le germe de toutes les vertus, et leur faisant sentir les vanités des choses du monde, le danger de leur âge et de leur sexe, et le prix des biens éternels, elle les préparait à la guerre périlleuse que l'enfer déclare à la piété. Heureux prélude du combat dont les rivages du Rhin vont être le théâtre. C'est un grain de sénevé qui deviendra un grand arbre, les oiseaux se reposeront sur ses branches.

Les ordres de l'empereur vont la chercher dans cette retraite, pour conduire en Bretagne la colonie qu'on voulait y former. Ursule devait épouser le général de l'armée, qui venait d'en faire la conquête, les autres filles étaient promises aux officiers et aux soldats. Il en dut coûter à cette pieuse princesse d'abandonner sa patrie, et de s'arracher aux caresses de sa famille, pour aller s'établir dans une terre étrangère ; il dut lui en coûter de se charger d'une troupe de personnes rassemblées au hasard dont elle ne connaissait ni les mœurs, ni le caractère, dont l'amas confus formait une société peu agréable, et avec qui, dans la route, on pouvait courir bien des dangers.

C'est là que parurent avec éclat son courage et sa bonté. L'intervalle de la traversée fournit à sa charité un grand exercice ; le vaisseau qui la portait devint une espèce d'école et de temple où elle cultivait ses jeunes sœurs ; sa sagesse y maintenait le bon ordre. Qui peut en douter? Tant de jeunes personnes supérieures aux plaisirs, aux tourments, à la mort, sont une grande épreuve du zèle de leur conductrice. Il me

semble la voir, comme Débora, à la tête des armées du Seigneur, les conduisant à la victoire et chantant avec elles des cantiques d'actions de grâces. Là, au pied du mât du navire, comme cette héroïne au pied d'un arbre, elle termine les différends de ses filles, leur donne des leçons, leur prescrit des règles : *Sedebat sub palma judicans Israel.* (*Judic.*, IV, 5.) Voilà, pouvait-elle dire comme la courageuse Israélite, voilà dix mille braves qui vont triompher de l'enfer; mais une femme aura toute la gloire du succès : *Tolle tecum decem millia.* (*Ibid.*, 6.)

Allez, pieuse flotte, que les ondes de la Tamise augmentent leur rapidité, qu'un vent favorable enfle vos voiles; allez donner à la Bretagne des milliers de mères de familles qui, sur les pas de leurs princesses, soient elles-mêmes à leur tour à la tête d'une foule de saints. J'entends nos derniers neveux prononcer avec un religieux respect tant de noms vénérables gravés sur le marbre et le bronze, ou plutôt dans tous les cœurs, la gloire d'Ursule va passer à l'immortalité : déjà loin du port, le rivage s'enfuit, les terres disparaissent dans l'horizon, l'Océan déploie son vaste sein.

Mais hélas ! que vois-je, une affreuse tempête vient troubler cet heureux voyage, les ténèbres dérobent la lumière des astres, et ne sont interrompues que par la rapide et effrayante lueur de quelques éclairs; des rochers blanchissant d'écume, des vagues mutinées, qui s'y brisent avec fureur, font retentir au loin leur mugissement, des vents déchaînés, tantôt élevés jusqu'aux nues, tantôt précipités dans les abîmes, partout des tombeaux ouverts, un équipage consterné, un pilote déconcerté, une manœuvre incertaine.

Quel spectacle pour des enfants qui avaient à peine vu la mer de dessus le rivage ! Il faut toute la tendresse d'une mère et tout le courage d'une sainte pour soutenir dans un danger si pressant et si nouveau une troupe éperdue et tremblante, baignée de larmes, qui n'attend que la mort. C'est à vous, intrépide conductrice, à être le pilote, comme saint Paul sur les côtes de Malte est la ressource de tout le monde. Rassurez tout, consolez tout, animez tout. Ah ! bientôt on aura besoin du courage que vous aurez su inspirer, vous êtes réservée à de plus violentes tempêtes, les flots vont vous jeter sur le rivage de Belgique, à l'embouchure du Rhin, vous devez, dans les tourments, par un glorieux martyre, y perdre la vie pour la foi : *Majora tibi debentur certamina.*

Le martyre demande une force supérieure à celle des combats; naturellement attaché à la vie, la quitte-t-on sans regret? La mort, de quelque ornement qu'on la pare, est pour la nature le plus grand des maux, et quoique l'espérance de la gloire rassure un chrétien plein de foi, personne ne se familiarise avec le tombeau, surtout une mort violente, où une cruauté raffinée en multiplie et en prolonge les horreurs par mille tourments, et en fait boire l'amertume jusqu'à la lie. Une mort volontaire, où sans se permettre, ni passion, ni plainte, ni défense, ni soulagement, on est impunément la victime du tyran et le jouet du bourreau, où seul avec la douleur, comme dans un combat singulier, il faut trouver tout en soi-même, lorsque la nature sans appui est réduite aux abois.

Que la mort surtout est amère dans le printemps de sa jeunesse, dans les jours sereins de la santé, au milieu des plus belles espérances d'un établissement avantageux, et pour un sexe faible et timide, qui ne connaît que les jeux et les grâces ! La pauvreté, la maladie, la vieillesse préparent à perdre ce qu'on ne possède plus qu'à demi et qui va nous échapper ; mais quelle force héroïque pour s'arracher à tout, quand on commence à en jouir et qu'on peut se flatter d'en jouir longtemps, pour s'en dépouiller par une mort cruelle et ignominieuse et qu'on est maître d'éviter !

Mais ni le naufrage, ni les tourments ne sont pas ce que craignent le plus cette pieuse colonie; il est pour les chrétiens des écueils plus redoutables, c'est la volupté, et un martyre plus difficile, c'est la pureté. Qu'allez-vous rencontrer sur ces côtes barbares? des écueils plus terribles, des gouffres plus profonds; dangers d'autant plus à craindre que, d'intelligence avec un cœur trop facile, ils ne savent que trop souvent se faire aimer. L'amour de la vie fait redouter le naufrage, l'amour du plaisir fait craindre le port. Le péril n'était que trop certain; à peine sont-elles débarquées, qu'elles tombent entre les mains d'une armée de barbares qui leur préparent le sort le plus cruel. Quel proie à la brutalité ! Quelle victime à l'idolâtrie ! Ils s'en saisirent avidement, la dévorent des yeux, et se flattent d'en assouvir leur passion. Mer orageuse, que ne sommes-nous encore le jouet de vos ondes; que ne grondez-vous encore tonnerre affreux? Vaste océan que ne nous avez-vous servi de tombeau ! Vous n'en vouliez qu'à nos jours, Ah ! du moins, en possession du trésor de l'innocence, nous aurions paru toutes pures aux yeux du céleste Epoux. Le sifflement des serpents ne se mêlait point à vos mugissements; servez-nous d'asile contre des ennemis mille fois plus redoutables que vous.

Que le trésor de la pureté est fragile ! Un coup d'œil en dépouille David et Bethsabée. Une sagesse consommée défendit mal Salomon : combien de fois, étonné de sa faiblesse, malgré les plus fortes résolutions, frémit-on à la vue de l'abîme où l'on se voit précipité? Ah ! si jusque dans la plus profonde paix, des héros rendent ainsi les armes, quelle crainte pour vous, tendre Mère, au milieu de tant de jeunes personnes, à qui la présence d'une mort cruelle semble rendre le crime nécessaire. Ne s'en trouve-t-il pas dont la vertu chancelante achètera la vie au prix de l'innocence? Cruelle torture ! Dans le martyre on n'a que la douleur à combattre; on n'a dans le monde à vaincre que

le plaisir : faut-il que le plaisir et la douleur se liguent pour attaquer des cœurs dont l'âge et le sexe annoncent la fragilité. Que d'ennemis à la fois ! La fournaise de Babylone avait-elle des feux si ardents? Voyez ces yeux étincelants, entendez ces cris tumultueux. Le fer s'aiguise, le bûcher s'allume, la passion va se changer en fureur; offense-t-on impunément des barbares d'autant plus cruels qu'à deux passions également animées se joint le spécieux prétexte de la religion, et que le dépit d'une défaite où la faiblesse du sexe vainqueur augmente la honte, va les transporter de fureur.

A quoi servent les efforts des hommes contre le bras de Dieu? Ni les charmes de la volupté, ni les horreurs du martyre, rien n'ébranle des cœurs qu'affermit la foi. Ursule a le courage de tout entreprendre, elle ose tout espérer et a le bonheur de l'exécuter; comme un général d'armée, elle court de rang en rang animer ses compagnes. Un amour tendre, un zèle ardent allument le feu partout. Une douce majesté, une noble modestie, une fermeté inébranlable étonnent et charment les tyrans mêmes. Toutes se joignent à elle et protestent qu'elles perdront plutôt la vie que de manquer à leur devoir. Il me semble voir ces dix mille Machabées, qui sous les ordres de Juda, et pour la défense de la religion, triomphent de toutes les forces de la Syrie : *Elegit decem millia virorum.* (I *Mach.*, X, 74.)

Que ne puis-je pénétrer dans ces cœurs pour vous en découvrir les sentiments! Pieuse colère contre le péché, compassion pour le pécheur, confiance inébranlable, mépris de la mort temporelle, désir de la vie éternelle, résistance courageuse au tyran, soumission parfaite à Dieu, noble ambition pour une gloire solide, amour des souffrances dont on ne veut rien perdre, profusion de son sang dont on ne veut rien réserver, saint orgueil qui foule aux pieds les hommes du monde, profonde humilité qui en dévore les affronts! Quelle ardeur pour s'unir à Dieu ! quels élancements ! quels transports ! Les traits qu'on leur lance égalent-ils la rapidité de leurs mouvements? Les coups qu'on leur porte font-ils d'aussi profondes blessures que l'amour qui les immole?

Peuples féroces, que les rochers engendrèrent au milieu des tigres et des lions, résisterez-vous à la pureté des regards, à la douceur des paroles, à la sainteté des démarches de cette chaste troupe? Que vos tabernacles sont beaux, ô Jacob ! et vos tentes, ô Israël ! Cette modeste fierté, ces visages assurés, cette contenance noble, quelle armée plus forte? Le bel ordre qui y règne! Impatiente d'en venir aux mains, elle n'attend plus que l'ennemi. Jamais ces femmes guerrières que la fable et l'histoire ont également célébrées sous le nom d'*Amazones* n'égalèrent l'intrépidité du courage et l'éclat des victoires des filles d'Ursule : *Sicut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.)

Elles allaient à des noces et elles vont au combat : la mort est une noce pour elles. La Providence les destine à un autre époux et les mène à une alliance infiniment plus glorieuse. Telles ces jeunes filles de Silo que les restes infortunés de la tribu de Benjamin vinrent enlever, comme les Romains enlevèrent les Sabines, pour rétablir leur tribu presque éteinte : elles croyaient aller à une fête et elles trouvent des ravisseurs et se voient forcées de vivre avec des proscrits chargés d'anathèmes, qui, rebutés de tout le monde, ne peuvent qu'à la faveur d'une recherche si choquante se procurer des épouses. Telle cette sainte colonie, leurs époux les attendaient avec impatience, lorsque ce céleste ravisseur, Epoux des vierges, cet adorable proscrit dont le monde méprise la croix, les fait enlever par des barbares, et à la faveur d'une mort glorieuse leur donne l'admirable fécondité dont nous voyons tous les jours les fruits.

Allez donc, bourreaux inhumains! jetez-vous sur ces brebis innocentes ! Comme le Sauveur qu'on attache à la croix, elles se laissent égorger sans se plaindre; mais en mourant elles triomphent et s'immortalisent. O Dieu ! quel assemblage de douceur et de cruauté, de pureté et de débauche, de religion et d'impiété, de férocité et de vertu! O courage qui endure tout ! O lâcheté qui égorge tout avec fureur ! O courage qui ne se défend point ! O lâcheté qui n'épargne point ! Prodige de grâce et de passion, de brutalité et de grandeur d'âme ! Non, non, ne craignez pas qu'on fuie ou qu'on se défende : on ne sait parer que les coups qui alarment la piété, et le martyre la couronne; on n'y connaît de bouclier que l'innocence, et le martyre la conserve; on n'y emploie d'autres armes que les pleurs, et le martyre les essuie; on n'y entend que des cantiques, et le martyre les consacre. Vous vous lasserez plutôt de tourmenter qu'on ne se lassera de souffrir; votre soif de leur sang sera plutôt assouvie que leur soif de souffrances ne sera étanchée; ces larmes saintes, ces pieux gémissements déplorent moins leur mort que votre perte éternelle. La sérénité de leur front confond les sombres nuages du vôtre; leur modeste gravité, vos courses précipitées; leur religieux silence, vos blasphèmes. Vous croyez les mener au supplice, elles volent à la couronne. Voici une nouvelle tribu d'Israël qui, comme celles que vit saint Jean, porte les caractères de l'Agneau, en imite ses vertus, en égale presque le nombre : *Duodecim millia signati.* (*Apoc.*, VII, 5 et seq.)

Barbares ! serez-vous insensibles? L'humanité arrête l'épée du vainqueur, dans la chaleur même de la prospérité, en faveur d'un ennemi désarmé; elle suspend la fureur du soldat, dans le sac d'une ville, en faveur des femmes et des enfants. La jeunesse, la faiblesse, l'innocence, la beauté, la vertu ne trouveront-elles aucun accès auprès de vous? Que dis-je ! vous n'en êtes que trop touchés ! l'ivresse de la passion vous rend féroces; vous donnez à la colère ce qu'on refuse à votre incontinence. Que vois-je ! le glaive

chancelle dans vos mains, en proie à la fureur et au regret! Epris de tant de charmes, irrités de tant de vertus, attendris par tant de douceurs, piqués de tant de résistance, la tendresse et la rage déchirent vos cœurs. Vous reculez d'horreur, le respect arrache les larmes que le ressentiment a pris; l'admiration éteint les feux que le dépit allume. Dans la bataille, la férocité trouve une libre carrière; on voit un ennemi armé, qui attaque, qu'on a intérêt d'exterminer et qu'il est glorieux de vaincre : ici le cœur sent sa défaite et en rougit, et prend la défense de l'ennemi qu'il proscrit. Ah! faut-il frapper ce que l'on aime et désirer la grâce, quand on exécute l'arrêt? Frapper lâchement ce qui ne résiste pas et ne peut se défendre? Frapper des innocentes dont tout le crime est d'être aimables, dont la proscription fait l'éloge et à qui, par ses transports mêmes, on rend hommage? Victimes respectables que les passions immolent et révèrent tour à tour, plus affligées des sentiments qui suspendent que de ceux qui consomment l'exécution, plus en garde contre les regards qui vous flattent que contre le fer qui vous blesse, plus alarmées des promesses que des menaces, du plaisir que des supplices, des caresses que de la mort!

Rassurez-vous, l'arrêt est porté, vous allez perdre la vie : une armée marche contre vous. Flèches heureuses, teintes d'un si beau sang! terre heureuse qui en êtes innondée, vous ne receviez qu'à regret celui que l'ambition fit tant de fois couler : en voici que la charité fait répandre comme celui que la douleur exprima des veines du Sauveur. Tel le cruel Hérode remplissait de deuil les bourgades de la Judée; victimes pures qui, à peine entrant dans la vie, la voyez inhumainement terminer, vous vous jouez sans le savoir, avec le fer et la couronne; ici des victimes volontaires que l'amour consacre, changent les soupirs en cantiques et les larmes en actions de grâce. La mort vole de toutes parts, l'amour lui prête des ailes; la mort moissonne tous ces beaux fruits, l'amour aiguise la faux tranchante; il triomphe enfin, et par un hommage bien glorieux ces illustres captives, que l'amour attache à son char, bénissent mille fois leur vainqueur, baisent tendrement leurs chaînes et triomphent glorieusement avec lui.

C'est un spectacle digne de Dieu, que le combat de la force avec la faiblesse, d'un martyr avec le tyran; en s'élevant au-dessus de la nature, l'homme indifférent au plaisir se l'arrache; insensible à la douleur, il s'y abandonne, nouveau charme d'une guerre héroïque : cœur humain, si fort et si faible, si heureux et si affligé, vainqueur et vaincu, qui, sans armes et sans défense, renverse une foule d'ennemis armés des plus affreux instruments, brave le bourreau qui le déchire, confond le tyran qui verse son sang; quel genre de combat, les flèches volent, on les émousse en les recevant; les feux s'allument, on les éteint en s'y consumant; les blessures se multiplient, on les guérit en les aigrissant; la mort exerce son empire, on acquiert la vie en s'y livrant. Frappez, cruels bourreaux, on vous aidera à enfoncer le glaive, allumez les feux, la victoire les attise; assouvissez votre rage, la patience renouvelle le prodige que l'Eglise chante à la mort de son Dieu : *Mors ero mors tua.* (*Osee*, XIII, 14.)

Quels spectacles! quels objets! Que de bourreaux, de glaives, de torrents de sang! Tel qu'un lion qui se jette sur un troupeau, mord, déchire, met en pièces tout ce qu'il rencontre, nage dans le sang; les dents meurtrières, la gueule écumante, les griffes ensanglantées, quelle horreur! Tel le soldat barbare, s'élance en forcené sur sa proie, frappe, renverse, massacre, foule aux pieds des chevaux : le sang coule à grands flots, il s'y baigne, il en est couvert. Cette épée dégoûtante, ces mains ensanglantées, ces yeux étincelants, cette bouche écumante, c'est une bête féroce, c'est un monstre sorti des enfers; sur des monceaux de corps morts il élève un sacrilége trophée à son idolâtrie et à sa débauche, tandis que la foi et la pureté en élèvent un au Dieu véritable. Telle une prairie émaillée de fleurs que le tranchant de la faux vient d'abattre; tel un jardin plein de fruits dont une grêle horrible vient de détruire l'honneur naissant; une sombre pâleur couvre leur visage, la terre est jonchée de leurs corps; telles ces onze mille hosties sacrifiées par Ezéchias, à la fête des Azymes : *Tauros mille, oves decem millia.* (II *Paral.*, XXX, 24.)

Telle la dédicace du temple de Salomon, où les sacrifices ne s'offraient que par milliers, le temple est trop petit pour leur immense multitude; les rues, les places publiques, les grands chemins en sont remplis. Jetez les yeux sur cette vaste plaine, la vertu y exerçait son empire, la mort y fait sentir toute l'horreur du lieu; c'est un temple dont Dieu fait la dédicace dans le sang de tant de victimes; elles lèvent vers le ciel leurs mains pures, elles présentent leur sein innocent au glaive meurtrier, elles fixent leurs chastes regards sur le céleste Epoux, leurs saintes lèvres font entendre les cantiques célestes, que les seules vierges ont le droit de chanter; voilà, divin Agneau, le champ rempli de lis où vous aimez à paraître, le beau sang qui y coule pour vous! Aussi êtes-vous un époux de sang, la pourpre de la charité couvre les marches de votre trône. Ainsi, dit le Prophète, marchez-vous au milieu des jeunes filles qui jouent des instruments : *In medio juvencularum tympanistriarum* (*Psal.* LXVII, 26); votre char est environné de plus de dix mille qui tressaillent de joie : *Currus Dei decem millibus multiplex.* (*Ibid.*, 18.)

Au milieu de l'horreur et du carnage, voyez et admirez cette sainte conductrice, inconsolable de ne pas porter seule tout le poids de l'anathème, à la tête de ses enfants qu'elle voit expirer; elle boit à longs traits ce calice amer, et rien ne ralentit son courage; percée de tous les traits qui les bles-

sent, ou plutôt couverte de tous les lauriers qui les couronnent, pénétrée d'une sainte envie de leur bonheur, et d'un saint regret d'être si longtemps épargnée, elle anime tout de l'exemple, de la voix et du geste, soutient les faibles, encourage les lâches, anime les timides, et profitant de l'exemple des premières pour affermir les autres, comme un guerrier intrépide que la vue de ses blessures attache plus vivement à la poursuite de l'ennemi ; unissons-nous, dit-elle, plus que jamais, ne ternissons pas la gloire que nos compagnes ont acquise, spectatrices de notre combat, elles nous invitent, du haut des cieux, à partager leur bonheur, elles combattent avec nous et pour nous; souvenez-vous que vous êtes des soldats de Jésus-Christ ; ils sont invincibles, nous touchons à la couronne; un moment va la mettre sur nos têtes.

Ainsi la mère des Machabées entre ses enfants et les bourreaux, victorieuse du tyran et de son cœur, entendant avec la même constance les gémissements de l'innocence et les hurlements de l'impiété, voyant du même œil les feux et les larmes, mêlant enfin son sang à celui qui coule de leurs veines : Le moment est arrivé, mes enfants, cet heureux moment où vous allez cueillir le fruit de vos travaux ; levez vos yeux au ciel, et abaissez-les sur la terre, vos douleurs seront passées, l'éternité vous en dédommagera pleinement : *Peto, nate, ut aspicias cœlum et terram.* (II *Mach.*, VII, 28.) Ainsi, selon l'expression des prophètes, Ursule voit tomber mille à sa gauche, et dix mille à sa droite : *Cadent a latere tuo mille, et decem millia* (*Psal.* XC, 7), et, par un martyre aussi fécond que douloureux, elle expire sur un autel chargé de tant de victimes qu'elle avait su y conduire.

APPLICATION OU SECONDE PARTIE.

La vie chrétienne, dit saint Augustin, n'est à le bien prendre qu'un martyre long et laborieux : *Vita christiana crux est et martyrium.* Pardonner à ses ennemis, renoncer à soi-même, porter sa croix tous les jours : l'effusion du sang serait quelquefois moins terrible, que sera-ce si au détachement du cœur on joint le dépouillement réel, et à la mortification des passions le renoncement au mariage? Si à la rigueur du précepte on ajoute la pratique des conseils, et à l'éloignement du monde une clôture inviolable? Si on enchérit sur les croix journalières de l'état, et les exercices ordinaires du christianisme, par une foule d'austérités, de prières et d'observances, une religieuse est une victime de la perfection qui s'immole sans cesse : *Mortificamur tota die.* (*Psal.* XLIII, 22.)

Vos triomphes, Ursule, ne sont pas finis, le Seigneur vous en prépare d'une autre espèce, dans ces derniers siècles, qui ne sont pas moins glorieux ; la voilà encore, cette conductrice, à la tête d'une foule de martyres, que l'amour divin immole dans les monastères qui la prennent pour patronne et pour modèle ; nouveau champ de bataille, sans faire couler de sang, que vous faites naître de palmes ! Entendez ces cloches, qui, comme les trompettes de Josué et de Gédéon, donnent le signal du combat, renversent les murailles de Jéricho, défont le camp des Madianites; que de coups mortels donnés à la chair et au sang ! Que de victoires remportées sur le prince des ténèbres! Un esprit dont le recueillement arrête les saillies, un cœur dont la charité dirige les mouvements, un corps dont la pénitence afflige les membres, des yeux dont la modestie tient les regards, des oreilles que la pitié tient fermées aux discours du monde, une langue que le silence tient captive, des lèvres qui ne s'ouvrent qu'aux louanges de Dieu; voilà, Seigneur, les hosties qui ont droit de vous plaire : *Exhibeatis membra vestra hostiam.* (*Rom.*, XII, 1.)

Soyez, leur dit Ursule, des témoins de l'Evangile, établissez la morale comme j'ai établi la foi; vos austérités parleront aussi haut que mon sang, ne cherchez ni bourreau, ni juge, portez, exécutez vous-mêmes la sentence. Est-ce à des étrangers à vous frapper? L'holocauste perdrait de son prix si la cruauté s'en mêlait. Qu'il est pur quand la victime sert de ministre! la mort glorieuse dans le martyre est un péché dans le tyran ; Dieu ne pourra-t-il être honoré qu'à la faveur du crime? n'y aura-t-il point de martyre parfait où tout lui rende également hommage? Qu'un vœu de pauvreté confisque tous les biens, que la charité refuse tout aux sens, que l'obéissance règne dans les cœurs, que la clôture fasse une prison volontaire ! La gloire de l'Eglise ne finit pas avec les persécutions ; a-t-elle besoin de tyran pour rendre témoignage à son époux? Un zèle ingénieux fait élever d'autres trophées. Tels les sept mille fidèles qui, dans la corruption d'Israël, n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal : *Reliqui mihi septem millia virorum.* (III *Reg.*, XIX, 18.)

Nouveau martyre dans la religion : l'éducation de la jeunesse. Sentez, jeunes gens, sentez, vieillards, ce que vous devez à ceux qui formèrent vos premières années ; inestimable éducation dont les fruits, aussi durables que la vie, se font goûter jusque dans l'extrême vieillesse, et passent de génération en génération, comme une espèce d'héritage, biens supérieurs aux biens de la fortune, qui consolez de leur perte, qui apprenez à en jouir et à s'en passer, que la prospérité ne donne point, que les revers n'enlèvent point, et dont l'une et l'autre ont besoin pour adoucir leur amertume ou garantir de leur poison; qualités nécessaires qui donnez du lustre à la dignité et du mérite à la bassesse, sans lesquelles les plus hautes places ne sont que des taches plus éclatantes, et avec qui l'obscurité même devient glorieuse; fruit précieux qu'une main charitable va semant dans une terre inculte, pourriez-vous la méconnaître ou l'oublier : *Memor esse debes quæ et quanta passa sit pro te.* (*Tob.*, IV, 4.)

Qu'il en dut coûter pour arracher les ron-

ces? combien de fois la stérilité du terroir, la multitude des pierres, la rigueur de la saison, durent rebuter la main laborieuse chargée de la cultiver? Hélas! souvent sur le point de cueillir le fruit de ses peines, une occasion funeste comme une cruelle grêle, l'erreur et la prévention, comme un épais brouillard, vous dérobèrent à ses espérances? Combien de fois, rebelles et ingrats, vous révoltâtes-vous contre la charrue qui vous sillonnait, et le fer qui taillait vos arbres? Combien de fois des compagnies suspectes, des amis infidèles, comme les oiseaux et les insectes, ont enlevé ou rongé la semence? La dissipation ne vous livrait que trop, comme un grand chemin, au premier venu; que de dégoûts à dévorer, que de travaux, quel martyre!

Chaque Ursuline forme une colonie destinée à peupler les villes et les provinces: l'ordre a formé plus de onze mille vierges. Une mère de famille portera à ses enfants la bonne odeur de Jésus-Christ, dont elle fut embaumée dans le cloître; une vierge chrétienne fera admirer, dans son monastère, la ferveur qui fut allumée dans celui-ci; une femme du monde fera respecter la vertu qu'elle a prise dans ses classes. Tous les états enrichis de ses bienfaits se féliciteront de l'avoir eue pour mère; on répète ses leçons et ses conseils, on se nourrit du miel que cette abeille industrieuse a su former; elle se retrouve dans toutes les maisons, elle survit à elle-même, agissant dans ses élèves. Par combien de dégoûts, de traverses, de combats a-t-elle acquis ces couronnes?

Première épreuve. Le mélange confus de celles que le hasard lui amène et l'incertitude du succès, comme Gédéon: à peine sur trente-deux mille en eut-il trois cents qui profitèrent; 2° risques à courir, soins à prendre dans la route, comme Moïse dans le désert: elle est la colonne, donne la foi, fait tomber la manne, couler la grâce, etc.; 3° sauve l'honneur et la foi dans la corruption du monde, comme Noé dans le déluge: sa classe est l'Arche, elle apprivoise tous les caractères, comme les animaux; 4° elle mène sa troupe triomphante, comme la fille de Jephté à son père, mais ne regrette pas sa virginité, et fait généreusement son sacrifice; comme Jésus-Christ, qui instruit quatre mille personnes, les nourrit par une multiplication miraculeuse; comme l'épouse suivie des jeunes filles: *Adducentur regi virgines post eam, filiæ Tyri in muneribus omnis gloria ab intus, audi, filia, obliviscere, astitit regina a dextris.* (*Psal.* XLIV, 10.) La diversité de ses vertus, de ses travaux, de ses succès: *In fimbriis aureis circumamicta varietatibus.* (*Ibid.*, 15.) Comme David, elle a défait Goliath; chantons à sa gloire: *Percussit decem millia.* (I *Reg.*, XVIII, 7.)

N'oublions pas les enfants qui viennent apprendre les principes du christianisme, ils sont martyrs à leur manière, par la faiblesse et la timidité de l'âge; rendons-leur justice: l'éducation, si pénible aux maîtres, n'a-t-elle pour eux rien de gênant, les principes rien d'insipide, l'assiduité rien d'ennuyeux, les châtiments rien de redoutable? la liberté, pour nous si séduisante, l'est-elle moins en eux? Le jeu, le plaisir, la dissipation ont pour eux les plus vifs attraits. Dans un âge plus avancé, on est le jouet de la passion, l'esclave de la paresse; ce que la raison, ce que la religion ne peuvent obtenir, ce que l'intérêt fait à peine faire, ne coûte-t-il rien à un âge sensible à tout, faible sur tout, aveugle pour tout? Le monde, le démon, la nature ne se font déjà que trop sentir à un jeune cœur, il faut une Ursule pour les soutenir.

Finissons par une réflexion utile à tout le monde. Ursule et ses compagnes étaient des personnes destinées à vivre dans le siècle, engagées dans le mariage; la vertu, même héroïque, est donc de tous les états: tout peut cueillir la palme du martyre. Pour vous, âmes religieuses, quelle honte, si des personnes du monde l'emportaient sur vous par la sainteté! Ursule et ses compagnes seront vos juges, condamneront votre lâcheté. Imitons leur courage, leur foi, leur pureté, et nous pourrons un jour partager leur gloire, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE IX.

SAINT MAURICE ET SA LÉGION.

Ait Judas: Moriamur in virtute et non inferamus crimen gloriæ nostræ. (I *Mach.*, IX, 10.)

Judas dit: Mourons courageusement et ne ternissons notre gloire par aucun crime.

Ainsi parlait, ainsi mourut dans son triomphe le plus grand capitaine d'Israël, préférant, dit saint Ambroise, une mort glorieuse à une honteuse défaite. L'impie Antiochus, ennemi déclaré du vrai Dieu, persécutait ses adorateurs; le temple profané, la ville sainte désolée, la Judée remplie de carnage et d'horreur; tels furent les objets qui animaient le zèle des Machabées. Dieu par mille prodiges seconda longtemps leurs pieux efforts, ils succombèrent enfin, et cueillirent, en tombant, les plus précieuses couronnes. Les crimes et les cruautés de Maximien ne retraçaient que trop, au quatrième siècle, les impiétés du roi de Syrie: Maurice et sa légion opposèrent au nouvel Antiochus l'héroïsme des Machabées, six mille victimes sont immolées d'un seul coup, une armée entière marche sous les drapeaux de la charité, Maurice à la tête remplit leurs cœurs des sentiments dont il est pénétré; son exemple assure leur triomphe.

Jamais la religion ne sanctifia mieux le courage, jamais le courage ne soutint mieux la religion: heureuse union de la religion et du courage! La religion sans le courage, lâche, timide, incertaine, succomberait aux plus légères attaques, le courage l'élève à l'héroïsme, et lui fait vaincre les plus redoutables ennemis; le courage sans la religion aveugle, téméraire, funeste, se donnerait sans mérite une gloire passagère, la religion dirige ses mouvements, et par un plus digne

objet lui ménage une gloire immortelle. Ne séparons pas, dans l'éloge de saint Maurice, ce qu'il sut si bien réunir : grand saint et grand guerrier ; vertus militaires, vertus chrétiennes ; courage dans la religion, religion dans le courage. L'un fit le prix de l'autre : ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La vie spirituelle est une guerre, dit l'Ecriture, cette idée militaire en explique les devoirs, et en peint les événements ; ce ne sont pas des ennemis visibles, mais les puissances des ténèbres, dont il faut soutenir l'assaut ; ces ennemis redoutables tantôt attaquent avec violence, tantôt surprennent par artifice; il faut éviter leurs attaques, et parer leurs coups, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, la victoire est souvent douteuse, souvent elle coûte de grands efforts ; une couronne brillante, ou une honte éternelle seront le châtiment ou la récompense du succès. Combat aussi dangereux qu'opiniâtre: le moins qu'on y pense, l'ennemi terrassé revient avec fureur ; il n'a fait semblant de céder que pour nous attirer dans ses piéges ; les vertus sont les armes dont on s'y sert, la foi est le casque, l'espérance est le bouclier, la parole divine le glaive; le combat dure jusqu'au dernier soupir ; la persévérance seule peut assurer les conquêtes, la religion lui donne les mêmes lois que la guerre, le caractère plein de feu dont le guerrier se pique, loin d'être un obstacle à la vertu, est un grand secours. On ne voit point sans lui les héros dont l'Eglise canonise la mémoire, sans lui les vertus mêmes obscurcies sont peu solides et durables, que l'homme de guerre ne cherche pas de prétextes dans les devoirs d'un état qui peut servir de modèle à la plus haute piété. L'épée et la vertu ne sont pas incompatibles ; on passe aisément du camp à l'autel, du combat à la prière ; en combattant les ennemis de l'État, on apprend à ne pas épargner les ennemis du salut, en répandant son sang pour le service de son prince, on apprend à le prodiguer pour Dieu. Nous sommes tous soldats, Jésus-Christ, notre capitaine, a combattu jusqu'au dernier soupir ; refuserons-nous de le suivre ?

Le vrai courage dans la guerre renferme la résolution dans l'attaque, l'intrépidité dans la mêlée, la patience dans la longueur, la modération dans la victoire, la constance dans la défaite. Les premières saillies d'un homme qui ne connaît point le danger, ou qui n'a point éprouvé d'obstacles, sont plutôt témérité que courage. L'homme sage, supérieur aux difficultés et à la durée, aux succès et aux revers, aux lauriers et aux blessures, mérite seul le nom de héros. Ainsi, dans la piété, les saillies d'une ferveur naissante ne sont point des titres à une couronne où les épreuves doivent mettre le sceau. Il faut savoir attaquer, soutenir, attendre, jouir, souffrir : à ces conditions, on partagera les palmes de saint Maurice. Il les moissonne dans le combat difficile que lui livre le plus cruel ennemi dont l'Eglise eut à détester la tyrannie.

L'histoire nous apprend que l'empereur Maxime, entreprenant une guerre importante dans les Gaules, voulut offrir à ses dieux un sacrifice pour s'assurer leur protection. Il ordonne que toute l'armée y soit présente, et que chaque soldat y brûle de l'encens. Maurice, chef d'une légion, refuse avec les siens de s'y trouver. L'empereur irrité fit d'abord décimer tous les soldats. Cette première exécution n'ayant rien gagné sur les autres, il les fit tous massacrer. Tel est, en peu de mots, le grand événement dont nous célébrons la mémoire. Il demande quelques détails, pour mettre dans tout son jour le courage de tant de héros.

Ce n'était pas un ennemi ordinaire avec qui il fallût entrer en lice : la puissance et la cruauté le rendaient également redoutable. Maître de l'empire, qu'il partageait avec Dioclétien, il n'était pas accoutumé à voir mépriser ses ordres; zélé pour ses idoles jusqu'à leur immoler des milliers de chrétiens, il ne savait ce que c'est que d'épargner un sang odieux et proscrit ; féroce jusqu'à se faire un plaisir d'inventer de nouveaux supplices, la compassion et l'humanité n'avaient point d'accès dans son cœur; superstitieux à l'excès, la religion lui fournissait les plus spécieux prétextes. Sur le point d'entreprendre une guerre intéressante, c'était le blesser au vif que de refuser des hommages à des dieux dont il implorait la protection. Saint Maurice, officier considérable, avait plus à craindre qu'un autre. Etre chassé de l'armée, honteusement dégradé, traité comme un infâme, c'est, pour un homme d'honneur, un supplice plus insupportable que la mort. Quelles alarmes ne donnerait pas à un chef si chrétien l'incertitude de la persévérance de tant de milliers de soldats ! Seront-ils tous à l'épreuve de la disgrâce du prince, de la perte des biens, des plus cruels tourments ? Maurice a la force de l'espérer, le courage de l'entreprendre, le bonheur de l'exécuter ; il court tous ces risques : il attaque ce prince impie, il en triomphe, il en fait triompher tous les siens. Qu'on est fort quand on sait compter sur Dieu et ne pas craindre les hommes ! Notre timidité fait la force de nos ennemis, notre résolution les désarme. Le démon, le monde ne sont pas si puissants que vous pensez. Vos terreurs leur prêtent des armes ; votre courage vous rendrait infailliblement vainqueur.

L'empereur, instruit de la résolution de Maurice, lui ordonne sous peine de la vie de sacrifier aux dieux. C'est mal connaître ce grand homme que de le croire capable de préférer sa vie à sa religion. Un courage médiocre peut être intimidé par les menaces; un premier feu bientôt éteint se livre à la faiblesse ; autant une démarche téméraire est facile, sous prétexte de zèle, autant il est difficile de la soutenir à la vue de la mort. Mais quand on aspire à une meilleure vie, le vrai courage, soutenu par la religion,

est trop flatté de la gloire de répandre son sang pour en laisser échapper l'occasion. Maurice persiste dans son refus, avec tous les siens.

Quel affront pour Maximien ! Attendons-nous aux plus grands excès. Grand saint, on prépare à votre cœur des épreuves plus cruelles que la mort. Vous vous attendez à essuyer les premiers coups, et votre charité vous fait souhaiter de porter seul tout le poids de l'anathème. Non, la cruauté imagine un autre supplice : le tyran connaît les tendres sentiments que la religion et l'amitié vous inspirent pour les compagnons de votre fortune : il vous prendra par un endroit si sensible, en faisant exécuter à vos yeux la *dixième* partie de vos soldats. Ce châtiment militaire, assez ordinaire quand le nombre des coupables était grand, fut ordonné par le prince. Maurice voit expirer ses chers enfants par la main du bourreau; on les compte, on les immole à ses yeux; il les voit périr, et boit à longs traits ce calice amer, sans se plaindre, ou plutôt il envie leur bonheur. Quel regret d'être épargné ! Que ne peut-il tomber sur lui, cet heureux sort ! Pourquoi sa dignité l'attache-t-elle à son rang ! Dixième place, que vous êtes belle ! Vous donnez la couronne. Quelle sainte impatience pour celui qu'un favorable destin y a fixé ! Un homme ordinaire, tremblant aux approches de la mort, compterait avec horreur le nombre fatal. Il tremble de n'y être pas à temps pour cueillir la palme. Occasion unique, où ces fidèles soldats pouvaient troubler leurs rangs et quitter leur poste, pour n'en être pas privés. Belle prémice ! dîme précieuse ! Le Seigneur demandait autrefois les premiers-nés et la dîme de tous les fruits. C'est ici la dîme des hommes qu'on lui présente, précieux fruit des travaux de Maurice. Après avoir cultivé ce champ fertile, il porte au temple la dîme de la moisson et les prémices de son troupeau. Ainsi l'innocent Abel offre ce qu'il a de plus précieux. Ainsi Marie porte au temple son divin enfant; un jour, comme Abraham, elle l'immolera sur le Calvaire.

Maximien triomphe, et se flatte qu'intimidé par les premiers coups, le reste de la légion va se rendre à ses désirs et sacrifier aux idoles : il ne pense pas que, soutenue par Maurice, elle est invincible. Le succès des premiers athlètes encourage ceux qui restent dans la lice. Semblables aux éléphants dont parle le livre des *Machabées*, la vue du sang de leurs frères ranime toute leur ardeur. Tel un guerrier intrépide, que les blessures mêmes attachent plus vivement à la poursuite de l'ennemi. *Réunissons-nous plus étroitement que jamais*, se disent-ils, *ne ternissons pas par une lâche désertion la gloire que nos compagnons viennent d'acquérir. Ils sont maintenant couronnés de la main de Dieu; spectateurs de nos combats, ils nous invitent, du haut des cieux, à partager leur triomphe; ils combattent avec nous et pour nous. Courage, braves Romains ! courage, chrétiens; souvenez-vous que vous êtes les soldats de Jésus-Christ. Seront-ils vaincus? Nous touchons à la couronne flottant sur nos têtes; un moment de constance va l'affermir : Viriliter age, confortetur cor tuum.* (*Psal.* XXVI, 14.) Maurice parcourt tous les rangs en apôtre, anime, exhorte, et, comme la mère des Machabées, montre le ciel ouvert : *Nate, aspice cœlum.* (II *Mach.*, II, 28.)

Le martyre demande un effort de courage supérieur à celui du combat, le héros même ne quitte la vie qu'à regret. La mort, de quelque laurier qu'on la pare, est toujours pour la nature, le plus grand des maux. Le chrétien même, quoique soutenu par l'espérance d'une meilleure vie, se familiarise peu avec les horreurs du tombeau. Quelle douleur, surtout dans les jours sereins d'une santé parfaite, à l'entrée d'une carrière glorieuse, au milieu des plus belles espérances ! La maladie, la vieillesse disposent à quitter ce qu'on ne possède qu'à demi, ce qui va échapper; mais quelle force héroïque de s'arracher à tout, lorsqu'on commence à en jouir et qu'on peut se flatter d'en jouir longtemps ! Quel comble de douleur d'en être dépouillé par un arrêt injuste, au milieu des supplices et des ignominies, par une mort cruelle qu'on est le maître d'éviter, à laquelle on se livre volontairement ? *Siccine separat amara mors ?* (I *Reg.*, XV, 32.)

L'âme dans la douleur épuise ses forces, pour se roidir contre elle-même; l'excès des tortures éteint les lumières, ébranle les résolutions, presse sans relâche, de toutes parts, tout à la fois. Quelle comparaison des ennemis extérieurs avec ces ennemis domestiques ! Point de bouclier qui pare leurs traits; il est même beau, et du devoir de ne pas les parer. Un martyr ignore, refuse les soulagements et les plaintes; dans une bataille, il est vrai, la mort vole de tous côtés; mais tout ne périt point, on est quelquefois vainqueur, on peut être épargné, on peut se sauver. Dans le martyre il n'y a ni fuite, ni compassion, ni victoire à attendre, la mort est certaine, le moment n'en est différé que pour faire mourir mille fois, en prolongeant et multipliant ses horreurs. A la guerre on se fait justice, on vend chèrement sa vie, la vengeance dédommage et console, on tombe avec moins de regret, quand on entraîne dans sa chute celui qui nous a renversés; aucune passion ne soutient dans le martyre, on est impunément la victime du tyran, le jouet du bourreau, sans pouvoir, sans vouloir se défendre, sans consolation et sans espérance. Les douleurs sont pures, la perte entière, l'abîme sans fond; c'est un combat singulier, où seul avec la douleur, et soutenant sans secours toute la violence de l'attaque, on doit trouver tout en soi-même, vaincre, triompher, être couronné.

Quel prodige d'héroïsme, tout faible, tout renversé, tout mourant qu'il est, il est vainqueur ! Nu, sans armes, sans défense, sans mouvement, il défait une foule d'ennemis armés, qui le déchirent et le

couvrent de honte. Quel spectacle digne de Dieu, quel combat de la faiblesse avec la force, de la mort avec la vie, du martyre avec le tyran! Ce combat où l'homme supérieur à la nature, indifférent à ses intérêts, insensible à la douleur, s'arrache au plaisir, à la fortune, à son corps; se livre aux douleurs et aux affronts, au trépas, théâtre nouveau d'une guerre étonnante, cœur humain, si fort et si faible. Les flèches volent, on les émousse en les recevant; les feux s'allument, on les éteint en s'y consumant; les blessures se multiplient, on les guérit en les aigrissant; la mort exerce son empire, on acquiert la vie en s'y livrant: voyez, bourreaux, enfoncez vos glaives, on vous ouvre le sein; allumez vos feux, on les attise; assouvissez votre rage, prolongez, raffinez votre barbarie, on ne se lassera point de souffrir.

Fameux conquérants, guerriers illustres, osez comparer au courage héroïque une barbare fureur; altérés de sang, vainqueurs des armées, vous succombez à la douleur, vos lâches plaintes succèdent aux cris tumultueux de la victoire; vous tremblez, vos forces vous abandonnent, le héros s'évanouit, il ne reste qu'un homme, et moins qu'un homme. Languissant dans un lit, vous flétrissez vos lauriers par une honteuse impatience. Joab, invincible à la tête des troupes de David, à peine menacé par Salomon, cherche lâchement un asile. Antiochus, furieux dans ses projets, voulant donner des lois aux montagnes, demande lâchement pardon: tant la férocité est différente du courage, et la passion de la vertu

A la vue de six mille victimes, que Maximien irrité de leur résistance immole à sa fureur, sur le même autel, je crois voir la dédicace du temple de Salomon, où on offrait les sacrifices par milliers: le temple était trop petit pour en contenir l'immense multitude, il fallait remplir d'autels les grands chemins et les places publiques. Jetez les yeux sur ces vastes campagnes, le camp de Maximien est un temple dont Dieu va faire la dédicace dans le sang de ses victimes; voyez ces troupes nombreuses qui y sont répandues, ces casques, ces boucliers, ces épées qui brillent au loin; ces visages assurés, cette démarche noble et ferme, ces enseignes déployées: le bel ordre! Quelle armée plus belle et plus forte? Quelle conquête ne peut-elle pas assurer? Impatiente d'en venir aux mains et de moissonner des lauriers, il ne lui manque que des ennemis à combattre: *Quam pulchra sanctuaria tua, Israel!*

Mais que vois-je? Que de torrents de sang inondent ces plaines! Que de glaives, de bourreaux, de victimes! La fumée de tant d'encens monte comme un épais nuage au trône du Dieu vivant. Tel le cruel Hérode poursuivait les innocents, et remplissait de deuil les bourgades de la Judée. Victimes pures, qui, commençant à peine à jouir de la vie, la voyez inhumainement terminer; vous vous jouez sans le savoir, avec le fer et les couronnes. Ici des victimes volontaires, armées, non de fleurs, mais de leurs armes; attachées sur le bûcher, non par des chaînes, mais par l'amour; la religion les y conduit, les y soutient, les y consume: elles changent les gémissements en cantiques, les soupirs en cris de joie, les larmes en actions de grâces; la mort vole et moissonne tous ces beaux fruits, la religion lui prête des ailes et aiguise la faux tranchante. Dieu triomphe, et par un hommage bien glorieux, tous ces illustres captifs, que la mort attache à son char, bénissent leurs vainqueurs et baisent tendrement leur chaîne. Grand Dieu, voilà un temple militaire, bien digne de vous, que le zèle vous a dressé; l'or de la charité y brille, toutes les vertus à l'envi en ont paré le sanctuaire, une foule de cœurs en sont les ministres. Maurice, ce nouveau Salomon, a rassemblé tous ces cœurs, comme autant de pierres précieuses que le ciseau de la perfection a taillées; il vous les consacre avec joie, il s'y consacre lui-même. Régnez, grand Dieu, régnez sur tous les cœurs, régnez au prix de ce qu'ils ont de plus cher; c'est vous seul qu'ils veulent faire régner.

Ainsi le courage soutient la religion et l'élève à l'héroïsme; sans lui ce n'est qu'une religion incertaine, que le moindre revers fait démentir; faible, que le moindre ennemi peut renverser; inutile, dont le moindre obstacle arrête les fruits; indigne de Dieu, dont on abandonne les intérêts. Avec le courage, au contraire, la religion, ferme, soutient les assauts, zélée, attaque ses adversaires; leurs ruses, leurs feintes, leurs efforts, ne peuvent ni l'ébranler ni la surprendre; constante, elle ne quitte les armes que quand l'ennemi est entièrement défait. La victoire ne la rend ni présomptueuse ni fière, elle en use avec modération, et, sans compter sur des succès équivoques, elle se tient toujours en garde contre de nouvelles attaques; si elle est forcée de subir la loi du plus fort, toujours inébranlable, elle souffre jusqu'à la mort, et tire de la mort même la gloire la plus pure.

Combattons donc courageusement, jusqu'au dernier soupir. La gloire que Dieu exige, l'hommage qu'il se choisit, c'est un cœur que la charité immole, que le courage fait triompher. Nos passions, tyrans plus cruels que Maximien, nous font la même guerre. Le martyre de la résistance plus long, plus difficile, plus incertain que celui qui attaque le corps, demande un héroïsme aussi soutenu pour obtenir la couronne.

Mais si le courage est nécessaire à la religion, pour la soutenir et l'animer, la religion est nécessaire au courage pour la régler et la sanctifier. Ne les séparons point, ils ont besoin l'un de l'autre, et se prêtent un secours mutuel.

SECONDE PARTIE.

Ne confondons point le vrai courage avec

une brutale fureur, qui jette en aveugle dans le danger, n'épargne ni sacré ni profane, et n'aspire qu'à satisfaire, ou plutôt à assouvir sa passion ; l'ivresse a plus de part que la raison à ce prétendu héroïsme, on en partage la gloire avec les nations barbares et les bêtes féroces, souvent plus courageuses à ce prix, puisqu'elles sont plus téméraires et plus inhumaines. Le vrai courage est le fruit d'une raison épurée et d'une vertu sublime, supérieure aux dangers sans les méconnaître, qui sait les courir constamment, sans s'y précipiter aveuglément, sacrifier sa vie pour la justice sans la prodiguer par indiscrétion; immoler les choses les plus chères, sans oublier les lois du devoir. La religion seule peut inspirer ces sentiments, parce que seule elle en fournit le solide motif, le digne objet, l'exercice légitime ; seule, elle sait le modérer, le rendre juste, utile et immortel : *Ubi est patientia, ibi est fortitudo.*

Saint Maurice était sans doute un grand capitaine, célèbre par sa valeur et par ses exploits; une place aussi distinguée dans une armée, où les emplois étaient toujours la récompense du mérite, en était un sûr garant. Sa qualité de chrétien le rendait odieux aux puissances : quel mérite supérieur ne fallait-il pas avoir pour se faire jour malgré tant d'obstacles ? Cependant sans le christianisme ses lauriers flétris seraient ensevelis dans la poussière, couverts d'un éternel oubli. La religion éternise sa mémoire, elle a seule la clef de l'immortalité, et tout frivole que peut être l'éclat de la gloire, bornée aux acclamations des hommes, elle y donne une durée sans prix, que les trophées de l'orgueil ne procurèrent jamais : disons mieux, la véritable gloire ne se trouve que dans la religion ; la vertu la distribue avec un empire si absolu, qu'elle l'a répand sur les actions en apparence les plus méprisables, rend glorieux les supplices et la mort même la plus infâme. La religion d'un échafaud fait un trône; des instruments de supplice, des arcs de triomphes ; l'arrêt de condamnation est un panégyrique.

Maurice, uniquement célèbre par son martyre, n'est connu par aucun exploit; les histoires de son temps se taisent sur les actions de sa vie : le monde entier ne cesse de célébrer ses derniers moments. Une mort sans défense, ordonnée en punition d'un crime, lâche en apparence et honteuse, fait l'objet de notre admiration. Nos temples retentissent de son éloge; sans elle eût-il continué d'être le plus grand capitaine; son nom comme celui de tant d'autres serait oublié. Guerriers aveugles, qui sacrifiez tout pour la gloire, que vous en prenez mal le chemin ! vous avez beau commander les armées, désoler les provinces, les inonder de sang, vous passerez avec un peu de bruit : *Periit memoria eorum cum sonitu, Dominus in æternum permanet.* (*Psal.* IX, 7.) Les malédictions dont vous chargent ceux dont vous remplissez les maisons de deuil, seront bien plus durables que les acclamations que vous prodigue la flatterie; n'accumulez pas les couronnes, tout vous les aura ravies dans peu de temps; cherchez plutôt dans la vertu la seule gloire vraie et durable : la mémoire du juste est en bénédiction : *Memoria iusti in benedictione.* (*Eccli.*, XLV, 1.)

Il n'appartient qu'à la religion de rendre le courage estimable, en le rendant juste, saint, utile. Si la justice ne modère ses transports, il sera pernicieux, le fléau du genre humain contre lequel un courage plus légitime devrait prendre les armes. Tel un torrent débordé qui désole les campagnes et détruit l'espérance du laboureur : le timide berger court avec ses brebis chercher sur les montagnes un asile contre l'impétueuse fureur de ses flots; mais les mêmes eaux, dirigées par une main habile, fertilisent la terre, parent les jardins, entretiennent le commerce. Tel le moindre tourbillon d'un incendie réduit les villes en cendres, portent l'indigence et la mort dans le sein des familles ; le même feu distribué à propos amollit la dureté du fer, compose des remèdes exquis, prépare des aliments, rend la rigueur de l'hiver supportable. Tel un jeune taureau, dont la fureur indomptable fait fuir le voyageur alarmé, mais qui, attaché au joug, trace un sillon fertile, brise une terre aride, transporte des poids immenses. Tel l'homme dont les passions dirigent le courage, désole et renverse tout; c'est un monstre né pour le malheur des mortels. La religion lui impose-t-elle son joug ? c'est un capitaine qui combat les ennemis de Dieu, c'est un prince qui fait observer les lois, un apôtre qui annonce la parole, un martyr qui cimente la foi de son sang.

Quel fruit tirerait aujourd'hui de ses travaux guerriers le grand Maurice ? quel fruit en aurait-il lui-même tiré ? Il eût servi l'ambition d'un prince idolâtre qui voulait étendre ses conquêtes, et bientôt le tombeau lui eût arraché ses lauriers, l'eût confondu dans la même poussière avec ceux dont il aurait triomphé ; ce même courage, mis en œuvre par la religion, honore le Seigneur par le plus beau sacrifice, affermit les fidèles par le plus bel exemple, instruit les hommes par le plus beau témoignage, établit l'Eglise par la plus belle victoire. Ce n'est pas ici un seul témoin que nous vous citons en faveur de la vérité, deux ou trois pourraient suffire aux tribunaux les plus rigoureux. La religion n'est pas bornée à un si petit nombre, en voici des milliers, une armée entière, une nuée de témoins, qu'ici Maurice vous présente, *nubem testium.* Les faits les plus connus dans le monde sont à peine attestés par un petit nombre de particuliers ; ici six mille témoins déposent, six mille bouches prononcent le même oracle, six mille cœurs aiment le même Dieu, six mille couronnes récompensent le même zèle. Dans le schisme d'Israël, Dieu le glorifie d'un nombre de fidèles à peu près semblable : Consolez-vous, prophètes, disait-il, dans la défection géné-

rale du peuple, je conserve six mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal : *Reliqui mihi septem millia virorum.* (III *Reg.*, XIX, 18.)

Que ne puis-je pénétrer dans tous ces cœurs, et vous en découvrir les courageux sentiments? Consacrés par la religion, le feu qui les dévore fut allumé comme celui du tabernacle, par la main du Seigneur ; c'est un feu discret qui consume le vice et ranime la vertu, comme celui qui, dans la fournaise de Babylone, dévora les infidèles, et respecta les trois enfants ; pleins d'horreur pour le péché, ils ont une tendre compassion pour le tyran qui le commet, s'abandonnent aux volontés de Dieu qui soutient la confiance en ses bontés ; mépris d'une mort temporelle, et désir de l'éternité sainte, envie du bonheur des justes, dit-il, que tout le monde le partage, juste ambition de la solide gloire, zèle pour procurer celle de Dieu ; avarice des souffrances, dont on ne veut rien perdre ; profusion de leur sang, dont on ne veut rien épargner ; un saint orgueil foule aux pieds les biens du monde, l'humilité dévore avec plaisir les opprobres.

Quels feux, quels élancements, quels transports vers Dieu ! la vitesse de la flèche que leurs mains guerrières auraient lancée égale-t-elle la rapidité de leurs tendres agitations ? Les coups qu'ils allaient porter sur l'ennemi égalent-ils la profondeur des blessures que leur fait l'amour divin ? Mille faiblesses auraient peut-être terni leur courage, la précipitation l'eût rendu téméraire, et l'aveuglement indiscret ; la crainte l'eût ralenti, les délices l'eussent énervé, l'affliction de leurs proches l'eût amolli ; incertain dans ses progrès, inquiet dans ses mesures, inconstant dans ses résolutions, perfide dans ses artifices, barbare dans ses transports, brutal dans la chaleur, insolent dans sa victoire, absolu dans ses revers ; lassé, accablé de ses succès mêmes, sans la religion tout y eût été faux, imparfait, criminel. La religion l'a épuré, fortifié, sanctifié, elle tourne en bien les défauts mêmes.

O brasier céleste, allumé dans le camp de Maurice ! Vous êtes un creuset où l'or se purifie ; saint enfer, qui immolez tant de victimes, non à la justice, mais à l'amour de Dieu. Hélas ! de nouveaux démons, envoyés par Maximien, en sont les bourreaux, en allument les flammes ; mais ce sont ici des victimes bien différentes ; la charité bannie de l'autre, règne seule dans celui-ci, et ne les y renferme pour un temps qu'afin de les récompenser à jamais ; là on blasphème le Seigneur, ici on l'honore ; là on déteste le joug, ici on bénit le supplice ; là ce sont des ennemis écrasés, ici des serviteurs couronnés. Le désespoir dévore les uns, l'amour transporte les autres ; volez, bourreaux, sur ces brebis innocentes, que vous oppose-t-on? Constance à fureur, piété à superstition, modération à rage, douceur à cruauté, vertu à férocité : vous vous lasserez plutôt de tourmenter, qu'on ne se lassera de souffrir; on trouvera plus de plaisir dans la mort, que vous n'en goûterez à en porter les coups ; votre soif de leur sang sera plutôt assouvie que leur soif de souffrir ne sera étanchée.

Un courage si bien conduit pouvait-il manquer de prudence? Cette vertu se montre avec éclat dans tout le cours de cet événement. Prudence à ne pas s'exposer sans nécessité, à répondre avec tous les égards dus à l'autorité et à concilier les droits qui semblent le plus se combattre. Maurice n'était pas un téméraire qu'une folle présomption jette tête baissée dans le danger : il allie la prudence à l'intrépidité; autant qu'il est invincible dans le combat, autant est-il attentif à ne combattre qu'à propos. Un zèle moins sage se serait déclaré avec hauteur, et aurait attaqué publiquement l'empereur dès que les ordres furent intimés. Maurice, qui s'était toujours ménagé avec circonspection au milieu d'une armée idolâtre, se retire prudemment avec les soldats, selon le conseil de l'Evangile ; il laisse faire le sacrifice sans le troubler par des contestations inutiles, ni se montrer indifférent dans une cérémonie où il ne pouvait participer sans apostasier. Ce sage tempérament laisse au prince le moyen de ne pas apercevoir ou de dissimuler une démarche qu'il aurait dû punir si elle avait été éclatante. Un zèle éclairé, joignant la simplicité de la colombe à la prudence du serpent, évite un éclat inutile, et, sacrifiant le faux brillant de la témérité aux fruits solides d'une conduite mesurée, évite un éclat inutile, et, par la sagesse de sa démarche, ménage et attend le moment favorable.

Toutes ces précautions furent inutiles ; on poursuit Maurice dans sa retraite, on le somme de se montrer au sacrifice; un zèle impétueux eût insulté la majesté du prince, et, par une vaine parade de paroles, en apparence sublimes, il eût achevé de l'aigrir. Le vrai zèle ignore les indiscrètes saillies, il ne s'oublie jamais, et jamais il n'oublie la dignité de ceux mêmes qui le poursuivent : *Nous sommes prêts*, disent-ils, *à obéir à l'empereur dans tout ce qui regarde son service; nous ne connaissons point de danger quand il y va de ses intérêts; mais nous sommes chrétiens, il ne peut trouver mauvais que nous préférions à ses ordres les lois de notre Dieu.* Maurice, après cette réponse, attend avec respect la dernière résolution du prince; il voit sans murmurer mettre à mort la dixième partie de ses soldats, et toujours également soumis aux deux maîtres qui l'immolent : à Dieu, dont la gloire l'expose à la mort; au monarque, dont le glaive la lui fait souffrir. Il meurt également sage et ferme, invincible et respectueux, fidèle à Dieu et à l'empereur, irréprochable dans sa fidélité et dans sa résistance, dans sa soumission et dans ses refus; partout pieux, partout héros : tant la religion concilie, consacre, divinise tout.

Oui, elle concilie sans peine tous les devoirs et tous les intérêts; ce n'est jamais

aux dépens d'une vertu qu'elle en pratique une autre. Le vrai courage n'est point aveugle, et, sous prétexte de défendre les intérêts de la religion, il ne combat pas les obligations qu'elle impose; il rend à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; il distingue le tyran du prince, l'idolâtre du maître, le criminel du souverain; et, tandis qu'il déteste la persécution injuste de l'un, il respecte la majesté sacrée de l'autre. Obéissez à vos maîtres, fussent-ils déraisonnables, fussent-ils païens : *Obedite etiam discolis.* (I *Petr.*, II, 18.) Honorez l'oint du Seigneur jusque dans la chaleur de la dispute. Tel que David, maître de la vie de Saül, dont il pouvait si aisément et si sourdement se défaire dans la caverne, où il se trouve seul, il se contente de couper un morceau de son habit pour lui faire sentir, par le respect avec lequel il l'épargne, qu'il ne mérite pas son aversion.

Le courage que la passion guide oublie tous les devoirs, et sacrifie jusqu'à ses intérêts. Prince aveugle, faut-il que la passion vous ravisse vos meilleurs soldats dans le temps même où la guerre vous les rend plus nécessaires? Une défaite coûterait moins à votre armée, vous vous faites une plaie plus profonde que ne vous feraient vos ennemis. L'élite de vos troupes va donc périr, et ce qui devrait vous les rendre plus chers; la religion, la fidélité, la vertu va prononcer leur arrêt. Quoi! tant de victimes à la fois! Prince cruel, fussent-ils coupables, l'humanité permet-elle de verser tant de sang? Content de faire un exemple par la punition des plus mutins, les armes tombent des mains quand il faut à si grands frais exercer une rigoureuse justice. Le glaive du vainqueur s'arrête dans la chaleur du combat. Dans le sac d'une ville, quand on s'en remet à la discrétion du vainqueur, il accorde la vie aux ennemis désarmés : c'est la loi de la clémence et de l'humanité. N'aura-t-elle aucun pouvoir sur le cœur du père de la patrie en faveur de ses plus fidèles sujets, prêts à verser leur sang pour elle, et qui ne font que leur devoir?

Prince téméraire, pensez-vous aux risques que vous courez? Six mille hommes bien armés, pleins de courage, recommandables par mille exploits, conduits par un habile capitaine, et, poussés à bout par un commandement impie et barbare, qui les réduit au désespoir, peuvent vendre chèrement leur vie; une retraite glorieuse peut les sauver de vos mains et vous couvrir de honte; peut-être, vainqueurs, ils pourraient vous châtier de vos crimes. Xénophon, avec dix mille braves, se joue de toutes les forces de la Perse, et, à travers les montagnes, les déserts, les rivières, les armées, fait une retraite de six cents lieues. La Grèce, avec une poignée de gens, aux plaines de Salamine, au détroit des Thermopyles, taille en pièces un million d'hommes. On est bien fort et bien redoutable quand on ne craint rien, qu'on n'a point de grâce à attendre, qu'on combat pour la religion. Accordez du moins à vos intérêts ce que vous refusez à la justice.

Mais non, ne craignez rien, que leur religion vous rassure : cette même religion, qui les rend invincibles, leur arrache les armes et les livre à votre épée; la même foi leur fait braver la mort et la souffrir avec joie; leur force et leur faiblesse apparente viennent de la même source, le Dieu qui les soutient en fait ses victimes : frappez sans crainte, faites couler un si beau sang. Dieu se sert pour sa gloire de votre main criminelle, vous êtes son ministre; ceux que vous immolez à votre rage, il les sacrifie à son divin amour. Troupe sainte, mourez pour votre Dieu, trop heureuse de l'honorer par votre mort. Flèches trop heureuses, teintes d'un sang si précieux, percez ces cœurs héroïques, qui brûlent de la charité. Terre heureuse qui en êtes inondée, vous ne recevez qu'à regret celui que l'ambition fait couler. En voici qui, comme celui d'Abel, crie vers Dieu, non pour demander vengeance, mais pour solliciter la grâce; en voici qui, comme celui que la douleur exprimait au jardin des Olives des veines du Sauveur, doit être la semence des couronnes. Bouclier impénétrable, qui armez ces généreux soldats, vous devenez inutile, vous repoussez les traits des ennemis, vous vous ouvrez pour recevoir ceux que la main de Dieu lance sur ses fidèles serviteurs.

Quelle horreur! Tel qu'une bête féroce qui, se lançant sur un troupeau, mord, déchire, met en pièces tout ce qui se rencontre sous sa dent carnassière, se baigne dans le sang, en est couverte : tel le barbare Maximien repaît sa férocité, et se jette avec fureur sur cette troupe innocente; il frappe, il renverse, il perce, il déchire, il taille en pièces ce qu'il rencontre; il marche sur des cadavres entassés, qu'il foule aux pieds de ses chevaux; il se baigne dans des torrents de sang : son épée dégoûtante, ses mains ensanglantées, ses yeux étincelants : est-ce un homme, est-ce un monstre sorti du fond des forêts? La terre est jonchée de ces membres épars, et sur des tas de corps morts il élève un sacrilége trophée à ses faux dieux, et la foi en élève un légitime au Dieu véritable.

Quel prodige! des milliers de soldats se laissent égorger sans se plaindre. Tout guerriers, tout braves, tout armés qu'ils sont, ils ne se défendent point, ils ouvrent leur sein, ils baissent leur tête innocente sous le fer du bourreau, comme un agneau qu'on mène à la boucherie; sur les pas du Sauveur attaché à la croix, ils meurent sans résistance : je me trompe, ils vivent, ils vainquent, ils triomphent, ils s'immortalisent. O courage qui endure tout avec joie! ô lâcheté qui égorge avec fureur! O courage qui ne se défend point! ô lâcheté qui n'épargne point! O courage qui meurt! ô lâcheté qui massacre! Prodige de grâce et de fureur, de brutalité et de grandeur d'âme. Sentez le contraste de la vraie et de la fausse religion, de la passion et de la vertu : rendez justice à l'un et à l'autre, apprenez combien la religion est

nécessaire dans le courage pour le rendre légitime, pour le modérer, le rendre constant, le sanctifier, l'immortaliser ; ainsi par cet heureux assemblage de la religion et du courage, vous remporterez, comme saint Maurice, la victoire sur vos ennemis et vous arriverez comme lui à la gloire éternelle, etc.

PANÉGYRIQUE X.

SAINT CHRYSOSTOME.

Prædicate Evangelium omni creaturæ. (*Marc.*, XVI, 15.)

Prêchez l'Evangile à toutes les créatures.

L'ordre de prêcher l'Evangile à toutes les créatures, rapporté presque dans les mêmes termes par saint Matthieu et par saint Marc, semble n'avoir été donné qu'aux seuls onze apôtres rassemblés : *Recumbentibus undecim.* (*Marc.*, XVI, 14.) D'où l'on conclut que les évêques, leurs successeurs, sont les seuls obligés de prêcher, et il est vrai que, pendant quelques siècles, il ne paraissait que des prélats dans la chaire de vérité, à moins que l'âge où les infirmités ne les missent hors d'état de remplir leurs fonctions; comme Valère se fit suppléer par saint Augustin à Hippone, et Flavien par Chrysostome à Antioche. Encore même de nos jours les ministres inférieurs attendent pour faire entendre leur voix, une mission ou perpétuelle et irrévocable dans les pasteurs du second ordre, ou passagère et révocable dans les ecclésiastiques qui n'ont pas de paroisse.

D'où vient donc qu'à quelques discours d'éclat près, en petit nombre, on ne voit presque plus d'évêque qui prêche? N'est-ce pas un paradoxe, qu'une expérience générale condamne d'avance, que c'est pour eux un devoir indispensables. Je n'examine pas les raisons d'infirmité, d'humilité, d'occupation toujours renaissantes qui peuvent souvent les empêcher. A Dieu ne plaise que j'aie la témérité de faire le procès à mes maîtres, pour qui j'ai le plus grand respect! je me borne à établir en général cette importante vérité par l'exemple du grand évêque que l'Eglise place aujourd'hui sur nos autels. Le plus éloquent, le plus vertueux, le plus infatigable prédicateur qui fut jamais, a fait voir par son zèle, et enseigné dans ses discours que la parole est l'emploi des premiers pasteurs ; tout dit en lui d'après l'Evangile : Enseignez toutes les nations, paissez mes brebis de l'exemple et de la langue, soyez une lampe ardente et luisante, soyez puissant en œuvres et en paroles. Apprenez de mon serviteur Jean Chrysostome, qui fut parmi les orateurs sacrés ce qu'était Jean-Baptiste entre les enfants des femmes : *Non surrexit major* (*Matth.*, XI, 11), que vous n'êtes dépositaires de la vérité qu'afin de la répandre, administrateurs de mes biens que pour les distribuer. Est-ce pour demeurer muets que vous avez reçu le don d'infaillibilité dans vos décisions ; pour ne rien dire que vous êtes assis sur la chaire et chargés de l'enseignement? La vérité est sur vos lèvres et vous les tenez fermées; on vous demande l'intelligence de la loi, et vous gardez le silence ; qui appellera au combat si la trompette est brisée? qui avertira, des approches de l'ennemi, si la sentinelle s'endort?

Quoi ! direz-vous, vous nous citez l'exemple de Chrysostome pour nous inviter à rompre à nos peuples le pain de la parole? Cet exemple n'est propre qu'à décourager. Qui peut se flatter d'avoir ses vertus et ses talents? qui a comme lui la force de résister aux empereurs et aux conciles des évêques? Qui peut parler, qui peut composer avec cette élégance et cette force, cette abondance et cette dignité, cette onction et ce succès? Qui le peut? Vous tous, pontifes du Seigneur, vous le pouvez et vous le devez. Et comment connaîtriez-vous vos forces, vous n'en faites jamais l'essai ; vous ne vous rendez pas justice, vous pouvez plus que vous ne pensez, vous pouvez, vous devez tous être des Chrysostomes. Est-ce lui seul que Dieu a revêtu du sacré caractère, et mis sur le chandelier? n'a-t-il chargé que lui de conduire et de faire paître ses brebis et ses agneaux? La source de la vérité fut-elle tarie, et les canaux chargés de la distribuer, bouchés à la mort de Chrysostome? Le bras de Dieu est-il raccourci? Cesse-t-il de veiller sur son Eglise et de donner du lait aux petits, et une nourriture solide aux grands; vous vous retranchez sur le défaut de vertus et de talents. Vain prétexte, qui souvent ne sert qu'à couvrir l'indifférence. Pourquoi ne pas acquérir ces vertus? pourquoi monter sur le trône pontifical, si vous n'avez pas les qualités nécessaires pour y remplir le premier de vos devoirs? Oui, sachez : 1° que le défaut des talents ne vous excuse pas ; 2° que le défaut des vertus vous condamne. Le patriarche de Constantinople va prononcer votre arrêt, s'il ne ranime pas votre zèle ; son exemple est fait pour vous encourager ou vous confondre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux des plus grands prédicateurs de la vérité, Moïse et Jérémie, ont montré la même répugnance pour le ministère de la parole, par la même raison, vraie dans tous les deux, par le défaut de talents qui n'a pas empêché qu'ils n'aient été les instruments des merveilles de la puissance divine. Je ne suis pas éloquent, disait le législateur des juifs, ma langue embarrassée articule avec peine; envoyez, Seigneur, le Messie que vous devez envoyer : *Non sum eloquens ; impeditioris linguæ sum.* (*Exod.*, IV, 10.) Je suis incapable, disait le prophète, de l'emploi dont vous me chargez. Je ne suis qu'un enfant, qui balbutie à peine; comment gagner ce peuple rebelle et endurci, et le prince impie qui le gouverne? *A, a, a, nescio loqui, puer ego sum.* (*Jerem.*, I, 6.) Il fallut des ordres absolus, il fallut des miracles pour les résoudre à se mettre à la tête du peuple d'Israël. Ne craignez rien, Moïse,

je vous établis le Dieu de Pharaon, portez-lui mes ordres, je punirai son endurcissement, vous en serez vainqueur ; soyez courageux prophète, vous serez une colonne de fer et un mur d'airain. Je vous envoie pour arracher et pour planter, pour édifier et pour détruire, je suppléerai à tout. Et quels étaient donc les talents de douze misérables pécheurs que Dieu va chercher dans la lie du peuple, et qu'il charge de porter l'Evangile d'un pôle à l'autre; à en juger par le style de leurs Epîtres, aucun évêque qui ne puisse être alarmé, et ne puisse se flatter de parler aussi bien qu'eux; ils le disent eux-mêmes, et c'est le plus éloquent de tous. Nous sommes la balayure du monde et l'objet de ses mépris. Mais Dieu a choisi les insensés pour confondre les sages, et ce qui n'est point, pour détruire ce qui est : *Stulta elegit ut confundat sapientes.* (I *Cor.*, I, 27.)

Ces grands hommes étaient inspirés, dit-on, sans doute. Mais n'est-ce pas d'après l'inspiration que nous parlons? N'enseignons-nous pas la même doctrine qui leur fut inspirée? Le Saint-Esprit leur a-t-il donné des leçons de l'art oratoire ? Le Sauveur, qui les consacra évêques, veut qu'ils comptent si peu sur leurs talents, qu'il leur défend de penser à ce qu'ils auront à dire quand ils paraîtront à la cour des princes. Le Saint-Esprit mettra ses paroles sur vos lèvres, rien ne pourra vous résister et vous contredire. C'est une erreur ou plutôt une paresse déguisée, de dire qu'on a besoin d'un génie brillant pour parler au peuple. On court après les éloges du public ; un style simple, une instruction familière en moissonnent peu. On redoute le travail que coûte un discours ingénieux, qui en effet est difficile; mais ce n'est ni le bel esprit, ni les applaudissements qui gagnent les cœurs et avancent le royaume de Dieu : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II, 4.) Hélas ! c'est au contraire la folie de la croix qui confond la sagesse humaine, et la sagesse humaine qui anéantit la croix de Jésus-Christ : *Non in sapientia verbi ut non evacuetur crux Christi.* (I *Cor.*, I, 17.) Ecoutez l'oracle de l'Eglise grecque, qui, du haut de la chaire patriarcale où il prodiguait les trésors de l'éloquence, vous dit pour vous rassurer, il n'y a point d'évêque qui ne doive : 1° avoir la vocation qui m'y fit monter; 2° la science que j'y fis paraître: 3° qui ne puisse donner au travail le temps que j'y donnai; 4° suivre la méthode que j'y suivis; 5° espérer le succès que j'y désirais; qui ne puisse donc et ne doive marcher sur mes traces.

1° La vocation de Jean Chrysostome à l'épiscopat fut toute divine; celle d'un évêque peut-elle être humaine ? Il en est indigne si la chair et le sang l'y font parvenir. Peut-on accepter la moindre paroisse, peut-on se laisser initier au sacerdoce, si on n'est appelé de Dieu ? et on oserait prendre son essor vers le faîte des honneurs, et de l'autorité ecclésiastique, uniquement porté sur les ailes de la faveur, par le souffle de l'ambition! Ce saint avait tous les titres qui, aux yeux du monde, font regarder le sanctuaire comme un patrimoine, et jeter un dévolu sur toutes les places vacantes. Naissance illustre, services militaires dans sa famille, talents distingués, travaux immenses, j'ajouterais vertus reconnues, si l'ambition et la faveur comptaient les vertus pour quelque chose, et si la véritable vertu n'était la première à se méconnaître et à s'exclure. Tout devait lui donner les plus flatteuses espérances ; il ne faut pas réunir tant de titres pour former les plus vastes prétentions. Souvent sans en avoir aucun, la cupidité qui se les donne, a l'audace de les faire valoir et l'injustice d'en exiger, d'en usurper la récompense. La promesse qu'on en arrache est aussi le seul mérite du candidat qui en obtient l'expectative, et sera le malheur d'un diocèse, dont le gouvernement est aussi peu canonique que l'entrée.

Chrysostome avait de trop grandes et de trop justes idées du ministère, pour en ambitionner les sublimes fonctions, pour n'en pas craindre le pesant fardeau. Il s'enfuit dans le désert quand on voulut le nommer évêque, et fit tomber sur son ami saint Basile un choix qui ne regardait que lui. Basile plein du même esprit se plaint amèrement de la tromperie qui l'avait fait placer à la métropole de Césarée. C'est à ses yeux un trait d'ennemi. On est obligé de convenir envers lui d'un prétendu crime, qui serait pris aujourd'hui pour un grand service. Pardonnerait-on la négligence qui en aurait laissé échapper l'occasion ? Mais il ne peut longtemps s'y soustraire. Vous vous êtes mis à la dernière place : vous monterez à la première. Le siége de Constantinople ayant vaqué, l'empereur, à la prière du clergé et de tout le peuple, envoya un ordre au gouverneur d'Antioche d'enlever secrètement et par surprise le prêtre Jean, qu'on savait résolu de ne jamais accepter de prélature. Jean est enlevé ; il arrive malgré lui dans la capitale, fondant en larmes au milieu d'une foule de jeunes aspirants, qui employaient à la cour les sollicitations les plus vives et les plus basses intrigues pour y parvenir ; aussi inconsolable d'être obligé d'accepter, que ces ambitieux l'étaient d'avoir manqué ce bénéfice. Une cour qui le respecte, étonnée de son désintéressement et de son courage, ne peut se lasser d'admirer le patriarche de la nouvelle Rome, le prodige des évêques, qu'il a fallu forcer recevoir les plus grands honneurs ; qui ne sollicite pour lui, ni pour sa famille, d'autre grâce que d'en être dispensé; qui ne flatte le vice dans les petits ni dans les grands, qui le condamne sur le trône, comme celui dont la voix se faisait entendre sur les bords du Jourdain, et comme lui pratique la pénitence qu'il annonce. *Puisque vous m'honorez malgré moi d'un fardeau si supérieur à mes forces*, disait-il à l'empereur qui était venu le visiter, *souffrez que je remplisse librement mon devoir. Je vous reprendrai de vos défauts. Si vous profitez de*

mes avis, j'en bénirai le Seigneur : je gémirai je vous plaindrai, si vous n'en profitez pas. Le prince en fut édifié, et conçut la plus haute estime de son pasteur.

L'Eglise doit à son éloignement pour le sacerdoce le livre admirable où, par l'idée sublime qu'il donne de sa dignité, il justifie sa répugnance et son refus. Ce ne fut qu'après bien des années que son évêque put l'y résoudre ; il fallut des ordres absolus pour vaincre sa résistance. Les auteurs de sa Vie rapportent même des miracles, qui firent entendre la voix de Dieu. Quatorze ans de retraite et d'étude depuis son baptême, l'y avaient préparé. La vie la plus édifiante le faisait désirer de tout le monde. Il reçoit enfin l'onction sainte. L'esprit qui dirigeait la main du consécrateur, remplissait l'esprit et le cœur du pieux lévite, et le rendait digne de consacrer le corps et le sang d'un Dieu, et lui inspirait la sainte pratique de monter tous les jours à l'autel ; ce qu'il enseignait depuis à tout le monde. Personne ne fut plus porté que lui à la fréquente communion. Le patriarche d'un si grand siége n'imaginait pas qu'il fût de sa dignité d'entendre quelquefois la messe, et d'abandonner à une main mercenaire un acte de religion que les anges envient aux hommes, et que le grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech, le Fils du Dieu vivant, se fait gloire d'offrir continuellement à son Père. Est-ce donc pour le laisser inutile qu'on lui conféra et qu'il accepta le sacré caractère ? Il se livra au ministère de la parole par l'ordre de saint Flavien qui, dans un âge avancé, ne pouvait plus soutenir le poids du travail qui avait illustré son épiscopat. Bien loin de porter envie à des travaux qui condamnent, à des talents qui éclipsent, à une réputation qui partage la confiance et l'estime, ce saint prélat choisit le plus éloquent, le plus zélé des prêtres de son diocèse, pour tenir sa place dans la chaire d'Antioche. Que ne sont-ils tous prophètes ! disait-il avec Moïse et saint Paul ; pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, qu'importe à qui en revienne la gloire ? *Utinam omnes prophetæ!* (*Num.*, XI, 29; I *Cor.*, XII, 29.)

Le vertueux évêque n'attend pas qu'on vienne lui demander de travailler à la vigne ; il va, à toutes les heures du jour, chercher les ouvriers et les y envoie. Il aima trop le salut des âmes, pour faire dépendre leur instruction et leur salut du frivole hommage d'un orateur présomptueux ou mercenaire. Au lieu de fermer la bouche par une injuste et pernicieuse bassesse à de bons ouvriers dont tout le crime est souvent un zèle courageux et infatigable, mais qui ne sait point se dégrader par une servile flatterie, il prie au contraire le maître de la moisson d'envoyer des mains laborieuses pour la cueillir. Il les cherche, les invite, les force de remplir les greniers du Père de famille. Ne doivent-ils pas même, s'ils ont l'esprit de leur état, attendre que le Saint-Esprit les envoie ? Respecteraient-ils assez peu l'apostolat, pour s'y ingérer sans mission ? *Quomodo prædicabunt, nisi mittantur ?* (*Rom.*, X, 15.) Et eux-mêmes en connaîtraient-ils assez peu le prix pour oublier qu'autant qu'une modeste timidité rend digne de jeter les filets dans la haute mer, sur la parole d'un Dieu, autant un orgueilleux empressement mérite qu'on lui dise : Vous prophétisez, et ce n'est pas moi qui vous inspire ; vous voulez courir dans la carrière, et ce n'est pas moi qui vous y ai fait entrer. *Non mittebam prophetas, et ipsi currebant.* (*Jerem.*, XXIII, 21.) Basile ne fut pas aussi heureux à Césarée, que Jean à Antioche, et Augustin à Hippone, que leurs évêques obligèrent à prêcher. L'évêque Eusèbe ne peut soutenir l'éclat d'une lumière qui l'éblouissait. Grégoire de Nazianze, son ami (orat. 20) gémit de la faiblesse humaine, qui répand des taches sur la vie des hommes les plus élevés. Concluons que la vocation de Dieu décide de tout. De quoi n'est-on pas capable quand on a Dieu pour guide? qu'a-t-on à espérer, si on ne marche sous ses ailes ?

2° La science. Saint Chrysostome fut très-savant. Qui en doute? Mais ce n'est pas la science, c'est l'éloquence et la piété qui brillent le plus dans ses sermons. La doctrine théologique qu'il y a répandue, dépouillée de la pompe de l'expression et réduite au laconisme énergique de l'école, ne formerait qu'un médiocre volume inférieur en profondeur et en étendue aux ouvrages des grands théologiens. Il n'y a rien qu'un évêque, s'il est digne de la place qu'il occupe, ne puisse et ne doive savoir. Ce n'est point l'érudition de saint Jérôme, la subtilité de saint Augustin, l'enchaînement systématique de saint Thomas, la variété d'Origène, la lecture immense de Photius, le nerf de Bellarmin, la connaissance des langues de Bochard, la chronologie de Scaliger et de Pétau, l'inépuisable recueil d'opinions, d'objections, de preuves de Suarez, etc. On voit en lui un esprit juste, instruit de la religion, qui en parle noblement, l'explique clairement, l'insinue agréablement, la fait goûter efficacement. C'est un homme plein de religion, qui en parle avec onction parce qu'il la goûte, qui ne tarit point, parce qu'il parle de l'abondance du cœur et qu'il a bu le premier dans la fontaine dont il fait couler les eaux : *Bibe aquam de cisterna tua.* (*Prov.*, V, 15.) Et quel est l'évêque qui ne soit et ne doive être instruit et rempli de la religion, et en état d'en parler utilement? Qui lui demande des idées subtiles, de vastes connaissances, des dissertations savantes, des harangues académiques? Tout ce faste oratoire lui serait inutile et pernicieux à ses peuples. La plupart des évêques dans tous les temps n'ont pas passé les bornes de la médiocrité. Est-il même possible, dans le nombre infini qu'en a l'Eglise, que tous soient des génies du premier ordre? Un diocèse n'est pas une école où un professeur enseigne la théologie sur les bancs ; c'est une église où un prédicateur explique l'Evangile dans la chaire de vérité, qui pour cela même est appelée

la chaire épiscopale. Tout évêque est chargé par état d'instruire, de paître son troupeau : *Pascite qui in vobis est gregem Dei.* (I *Petr.*, V, 2.) Ce qui n'exige pas une érudition bien extraordinaire. Enseignez ce qu'il faut croire et pratiquer pour se sauver : *Docentes servare quæcunque mandavi vobis.* Ce n'est point là un champ bien vaste. Répandez la semence de la parole. Il ne faut là ni de grands frais ni un grand appareil. Que dis-je? ces frais, cet appareil nuisent à l'instruction : la profondeur rend obscur, la subtilité s'évanouit, la multitude des pensées accable, la parure de l'expression dissipe. Tout cela est au-dessus de la portée du commun des hommes, embarrasse, déconcerte, partage l'attention plus qu'il n'éclaire. Souvent même ces génies si élevés dédaignent de s'abaisser jusqu'au peuple. Qu'un pasteur étudie les divines Ecritures, qu'il médite assidûment avec Chrysostome les *Epîtres* de saint Paul, qu'il sache les règles de la morale et de la discipline, lui est-il permis de les ignorer? et qu'il répande sans crainte de son abondance. Mériterait-il d'être pasteur et père, s'il n'est en état de parler à des brebis et à des enfants? *Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas divide.* (*Prov.*, V, 16.) Est-ce donc jusqu'à faire le catéchisme aux enfants qu'un évêque doit s'abaisser? Pourquoi non? Du moins, dans cette sainte fonction, n'a-t-il pas le prétexte du défaut des talents. Pourquoi ne remplirait-il pas du moins cette partie facile de son devoir? Saint Chrysostome ne la dédaignait pas. Cet oracle de l'Orient, après avoir étonné et charmé la cour et la ville, allait avec ses catéchistes enseigner les éléments de la religion aux enfants. Saint Charles, cardinal, neveu d'un pape, faisait comme une pieuse mère couler dans la bouche des enfants le lait du christianisme. Imitateur du Sauveur du monde qui les appelait auprès de lui : Laissez-leur la liberté d'y venir, disait-il à ses apôtres, le royaume du ciel leur appartient : *Sinite parvulos venire ad me, talium est enim regnum cœlorum.* (*Marc.*, X, 14.)

Une belle éducation avait préparé les voies. Chrysostome avait étudié sous de grands maîtres. Son application et sa docilité avaient mis à profit leurs leçons et formé de bonne heure un trésor de lumières. Oserions-nous penser que nos prélats eussent été moins favorisés ou moins dociles? Une famille noble aurait-elle négligé leur enfance? ou des inclinations corrompues auraient-elles repoussé la main qui la cultivait? Des professeurs peu habiles, un séminaire mal conduit auraient-ils, laissé la terre de leur cœur en friche ou dissimulé les ronces qui la couvraient? Ou eux-mêmes endurcis, dissipés, frivoles, peut-être livrés à des passions, auraient-ils comme le grand chemin, les ronces, les épines, rendu inutile la précieuse semence qu'y aurait jeté le zèle de leurs instituteurs? Auraient-ils commencé leur carrière par le désordre? Et qu'apporteraient-ils donc à l'infortuné diocèse dont ils auraient accepté, peut-être ambitionné le gouvernement? Mais le plus essentiel et le plus rare, c'est parmi les grands une éducation vertueuse. Ce saint la reçut d'une mère vertueuse qui lui fit sucer la piété avec le lait. Il perdit de bonne heure son père qui mourut idolâtre. La jeune veuve donna à son siècle un exemple de chasteté que tout admira. Elle consacra comme Judith à la retraite les plus brillants avantages de la naissance, de la fortune, de la beauté, pour travailler à former ce fils unique. Qu'il est attendrissant le souvenir qu'elle lui en rappelle lorsque, baignée de larmes, elle tâche de le retenir auprès d'elle et de l'empêcher de s'ensevelir dans un désert! Il passa de ses mains dans celles de deux saints religieux qui le remplirent de mépris pour un monde trompeur où s'ouvrait pour lui la plus glorieuse carrière. Tous les prélats n'ont pas été si heureux. Une éducation toute mondaine, l'ambition, le faste, le luxe, la dissipation, les passions d'une famille noble aux yeux du monde, mais si méprisable aux yeux de Dieu, corrompent de bonne heure leur cœur et déshonorent bien plus leur place que leur nom n'en est illustré. On multiplierait moins les portraits des ancêtres si on peignait avec eux les vices qu'on en a reçus; on serait moins flatté de leur élévation qu'humilié de leur désordre.

Mais ce malheur, qu'on n'a pas été le maître d'éviter, n'a-t-il pas dû être réparé? Que de leçons dans l'état présent de l'Eglise qu'on n'avait pas dans les premiers siècles! Des séminaires partout élevés, comme le creuset qui épure l'or, ont dû former à l'épiscopat, ou en exclure ceux qui n'ont pas réformé le dérangement de leurs premières années. Que ne trouve-t-on pas dans ces saintes maisons! humilité, modestie, simplicité, désintéressement, religion, zèle. Toutes les vertus y fixent leur séjour et en forment les élèves; l'épiscopat ne sait que les mettre au jour. Des directeurs savants, laborieux, vigilants, exemples vivants de toutes les vertus, choisis par les évêques, et avec quel discernement! travaillant sous leurs yeux, et avec quel zèle! les prenant pour maîtres et pour modèles, et avec quelle vénération! quels guides, quels oracles pour le jeune clergé! Comme ils doivent en cultiver l'esprit et le cœur, leur inspirer l'amour du travail et de la décence; éteindre la cupidité, l'esprit de dissipation et de frivolité, la mollesse, le goût de la paresse et de la vanité; discerner les vocations, n'en admettre que de bonnes; appeler les bons pasteurs, éloigner les loups; ne présenter au sacerdoce, sans écouter la faveur, la sollicitation, les arrangements des familles, que des hommes remplis de l'esprit de Dieu! Voudraient-ils trahir la confiance de l'Eglise, qui remet entre leurs mains ses plus précieux intérêts? L'ignorance, la légèreté, l'esprit du monde, la passion, le vice porteraient-ils le sceau de leur approbation? Non, non; après tant de leçons et d'épreuves sur la garantie de juges si éclairés et si intègres, l'Eglise n'aura qu'à s'applaudir de voir tou-

tes les houlettes dans des mains les plus dignes de les porter, et toutes les chaires remplies d'orateurs obligés par état de s'y faire entendre. Nous ne parlons pas de l'instruction de la jeunesse dans les colléges, objet important de la vigilance pastorale, et aujourd'hui plus que jamais confié par le prince à leur direction suivie et immédiate. Qui doute que par les soins assidus des prélats, qui ont bien voulu accepter ce nouveau fardeau, on n'y voie fleurir toutes les sciences, régner les mœurs les plus pures, enseigner la doctrine la plus saine, présider les professeurs les plus édifiants, fréquenter les sacrements, annoncer la divine parole; en un mot, des écoles vraiment épiscopales, où, comme dans les catéchismes et les séminaires, les éminentes vertus, les lumières supérieures de leur infatigable pasteur sont en quelque sorte empreintes dans les maîtres et les disciples. *Ubi plurimæ sunt segetes, ibi manifesta est fortitudo bovis.* (*Prov.*, XIV, 4.)

3° Le travail et l'étude doivent former et servent à préparer le prédicateur. Sans lui, l'esprit stérile, que fournira-t-il à la langue? Il n'est point d'évêque qui ne puisse et ne doive donner au travail et à l'étude le temps et l'application qu'y donnait saint Chrysostome. La vie d'un pasteur et d'un prédicateur est une vie très-uniforme; c'est un cercle d'occupations monotones toujours renaissantes. Sermons répétés, succès semblables, visites de paroisse, examen d'ordinands, approbation de confesseurs, consultations à donner, différends ecclésiastiques à terminer, dispenses à accorder. Rien de bien varié, de bien frappant dans le ministère épiscopal, et si le zèle n'y soutient, il n'a rien que d'ennuyeux pour la nature. La vie de notre saint n'eût eu rien de bien remarquable, si la persécution de la cour impériale, et par conséquent d'un grand nombre d'évêques, ne lui eût donné la plus singulière célébrité. Mais ce fut une vie toujours remplie de travaux sans nombre. Qui fut plus occupé que lui? Ce n'était pas seulement la ville, le diocèse, la métropole immense de la nouvelle Rome. L'Asie, la Grèce, la Thrace ressortissaient de son patriarcat; il en a plusieurs fois visité les églises, sacré et déposé les évêques, terminé les affaires, maintenu la foi et la discipline, réformé les mœurs au milieu des troubles qu'y excitait l'arianisme. Quel prélat a aujourd'hui un champ aussi vaste et aussi difficile à cultiver? Il n'en négligea aucune partie : pauvres, malades, veuves, clergé religieux, évêques, il veillait sur tout, répondait à tout, s'intéressait à tout, portait tout dans son sein : *Quis infirmatur et ego non infirmor? quis scandalizatur et ego non uror? sollicitudo omnium ecclesiarum.* (II *Cor.*, XI, 28.) L'abord le plus accessible, l'accueil le plus favorable, l'audience la plus attentive, le cœur le plus compatissant, le jugement le plus équitable, charmait tout ce qui venait à lui et invitait tout le monde à y avoir recours. Mais les intrigues des cours, la sollicitation des grâces lui en laissaient-elles le loisir? Hélas! était-ce pour lui des affaires? il ne paraissait auprès du prince que pour répondre à ses consultations ou lui donner des avis salutaires. Mais tout ce que la charité, la justice, la religion peuvent fournir d'occupation à l'archevêque de la capitale, au patriarche du tiers de l'empire, il embrassait tout, il suffisait à tout, il se faisait tout à tous pour les gagner tous. Et cet homme étudiait, disait la messe, assistait à l'office divin? Oui, cet homme faisait tout cela, le faisait assidûment, le faisait avec zèle, sans se croire accablé d'affaires, excédé de travail, importuné des suppliants. Quel homme est-ce donc? C'est un homme qui connaît le prix du temps et sait l'employer, la nécessité de l'étude et sait s'y assujettir, l'obligation de prêcher et sait la remplir.

Avant son épiscopat, il employa plusieurs années à en jeter les fondements par l'étude des saintes lettres, et pendant son épiscopat il en élevait l'édifice, en consacrant à l'étude tous les moments que lui laissaient les affaires de son Eglise; ainsi se forme le savant, le fécond orateur. Après avoir perdu son enfance, sans étude dans la dissipation du collége, sa jeunesse sans réflexion à essuyer toutes les modes, goûter tous les plaisirs, disputer de mondanité avec les femmes; un âge plus avancé, sans exercice auprès d'un protecteur, à flatter ses passions et servir ses caprices : quelle instruction est-on en état de donner? que sait-on soi-même? Du moins acquerra-t-on des lumières dans la suite? Le plaisir, le jeu, les repas, la paresse, le cercle ne seront-ils pas l'unique objet de l'application? Quelle moisson en recueillera la chaire? L'étude est aujourd'hui plus facile qu'elle n'était au IVe siècle. Les livres, que l'impression rend si communs, étaient très-rares; les maîtres, aujourd'hui si multipliés, étaient en très-petit nombre; les séminaires et les colléges, qu'on trouve partout, étaient à peine connus à la capitale; mais on étudiait assidûment, on se préparait soigneusement. L'ignorance et la paresse ne s'efforçaient pas de trouver dans la naissance, la fortune, le faste, la fierté, le ton du monde, des titres légitimes pour déshonorer le sanctuaire. Avare du temps, il retranchait ces longues et frivoles conversations, ces immenses repas, qui chaque jour absorbent la moitié de la vie des grands. On lui en faisait des reproches. La frugalité peut-elle plaire aux parasites? Etait-ce en lui avarice? des milliers de pauvres font l'éloge de sa charité. Etait-ce misanthropie? c'était le plus doux, le plus accessible des hommes, quoique le plus courageux et le plus ferme. Mais une sainte économie du temps, dont un chrétien, surtout un évêque, doit rendre un si grand compte et faire un si bon usage, écartait ces armées de flatteurs dont l'intérêt ou l'orgueil fait fumer l'encens, la bassesse et la frivolité font le mérite : faiblesse mutuelle qui croit gagner un protecteur ou une créature, qui

également trompeurs et trompés, se jouent et se méprisent l'un l'autre, après avoir paru s'étayer réciproquement. Tout cela est-il au-dessus de l'imitation? la crainte de l'étude fera-t-elle déserter la chaire?

4° La méthode. Il n'est point d'évêque qui ne puisse suivre, en prêchant, la méthode que suivait saint Chrysostome. La difficulté des sermons à la moderne, qui embarrasse si fort les prédicateurs beaux esprits, consiste : 1° dans le plan systématique de la pièce, qui enchaîne les divisions et sous-divisions, les fait symétriser et naître l'une de l'autre ; 2° dans la subtilité des raisonnements métaphysiques, qui remonte à des principes abstraits, et en fait un traité de philosophie; 3° dans le jeu des antithèses, le brillant des portraits, l'harmonie des périodes, le sel des pointes épigrammatiques, la dignité d'un style sentencieux ; 4° dans l'élégance néologique des termes recherchés, nouveaux, extraordinaires, métaphoriques, pris des arts, des sciences, du jargon du monde; 5° dans des idées, des paradoxes ingénieux, des pensées alambiquées, des tours énigmatiques, une érudition vaste, des figures entassées. Qui doute que cet appareil, ce luxe, cette pompe, cette parure oratoire ne soit très-difficile, fort au-dessus des talents des orateurs ordinaires et de la portée du peuple. Mais est-ce là bien prêcher? est-ce prêcher en évêque, est-ce prêcher en Chrysostome? Non; c'est transporter le luxe et le faste des appartements dans la chaire, la vanité et la frivolité du mondain dans le ministre, farder l'Evangile comme le visage, répandre le clinquant sur la religion comme sur les habits : *Adulterantes verbum Dei.* (II *Cor.*, II, 17.) Rien de tout cela dans les innombrables et immortels discours de la *Bouche d'or*. Nulle division marquée, nul plan symétrique, nulle pensée alambiquée, nulle expression recherchée, nulle pointe frivole, nul raisonnement obscur et embarrassé ; rien ne pétille dans ce beau feu, rien ne sautille dans ce concert harmonieux; point de cascade dans cette rivière majestueuse, point de météore dans ce jour serein. Chrysostome ne court pas après l'esprit, il ne badine pas sur les mots, il ne joue pas sur les portraits. C'est une explication noble, simple, facile des divines Ecritures. C'est un commentaire intelligible et plein d'onction, à la portée de tout le monde, semé de sages réflexions, d'exemples utiles, d'exhortations pathétiques, de remontrances paternelles, de détails instructifs. Aussi tous ses discours sont appelés des homélies, c'est-à-dire des discours populaires, des entretiens familiers d'un maître avec ses disciples, d'un père avec ses enfants, d'un pasteur avec ses brebis. Les discours qui nous restent des anciens Pères sont la plupart appelés des homélies.

Sans atteindre au degré d'élévation, de force, d'abondance toujours soutenues qui lui sont propres, qu'on ne demande à personne, qui ne sont point nécessaires, ce qui ne fut peut-être jamais accordé qu'à lui : quel curé, quel évêque ; car enfin l'évêque n'est que le curé de son diocèse, un diocèse n'est qu'une grande paroisse; quel curé, quel évêque qui ne puisse expliquer l'Evangile à ses paroissiens ? Est-il d'évêque qui ne sache entretenir même les grands du monde? et il ne saurait pas entretenir le peuple! il parle de tout, et ne saurait pas parler de religion? Quelle idée donnerait-il de lui-même? Souffrirait-il qu'on lui fît l'injure qu'il se fait lui-même en se taisant sous ce prétexte ? Nous l'estimons, nous le respectons trop pour lui faire cette injustice, ou pour souscrire à celle que lui fait son excessive modestie.

5° Pourquoi désespérer du succès? Il n'est pas d'évêque qui ne puisse se promettre celui que désirait saint Chrysostome : et ne l'eût-il pas, serait-il moins obligé de travailler à le procurer? Il est deux sortes de succès : l'un satisfait la vanité de l'orateur, l'autre couronne le zèle de l'apôtre. L'orateur recueille des applaudissements, l'apôtre convertit des âmes. Saint Chrysostome réunit ces deux palmes; mais, comme saint Paul et tous les bons évêques, il n'aspirait qu'à la dernière. Jamais homme ne fut plus applaudi. La capitale de la Syrie et la capitale de l'empire retentissaient de ses louanges. Tous les jours sa voix se faisait entendre à un peuple innombrable, et tous les jours on admirait davantage cette noble élégance, cette pathétique insinuation, cette inépuisable fécondité, cette morale céleste, cette profonde intelligence des mystères qui lui firent donner par excellence le nom de *Bouche d'or*, que le monde chrétien, d'une voix unanime, lui donne depuis quatorze siècles, qui n'a été donné qu'à lui seul, à l'exception de saint Pierre Chrysologue, dont le nom approchant présente une idée semblable, quoiqu'il ne nous reste fort peu de monuments de son éloquence, qui n'approche pas des immenses ouvrages de l'orateur de Constantinople. Bien loin de courir après cette gloire frivole, son humilité la redoutait. Il craignait que l'amour-propre, flatté de tant d'acclamations, ne lui fît perdre le mérite de ses travaux, n'éloignât les bénédictions du Seigneur, et ne rendît son zèle inutile. Mais quelle consolation pour lui, lorsque, touché de ses exhortations, le pécheur venait lui découvrir les plaies de son âme, lorsque l'ennemi courait embrasser son ennemi, l'usurier restituait les biens mal acquis : la femme mondaine, baignée de larmes comme la pécheresse, sacrifiait ses passions et ses parures aux pieds du Sauveur! Voilà le vrai triomphe, non du savant, mais de la parole; non des talents, mais de la vérité; non de l'homme, mais de Dieu.

Un véritable évêque en ambitionne-t-il d'autre? Il n'en est aucun, quelque médiocres que soient ses talents, qui ne puisse cueillir cette précieuse moisson, s'il daigne se mêler ou plutôt se mettre à la tête des ouvriers, hélas! en bien petit nombre, qu'il

doit envoyer pour la couper. Elle est déjà blanche et prête à être ramassée; les campagnes en sont couvertes. Il ne faut que des mains laborieuses pour remplir les greniers du père de famille. Celui qui doit mettre la faux dans toutes les autres dédaignerait-il de la prendre? *Videte regiones; albæ sunt jam ad messem.* (*Joan.*, IV, 25.) *Messis multa, operarii pauci*. (*Matth.*, IX, 37; *Luc.*, X, 2.) Dédaigner de la prendre! n'est-ce pas son devoir et sa gloire? Et comment pourrait-il solliciter le zèle des autres, animer leur courage, soutenir leur faiblesse, leur reprocher leur oisiveté; si le Père céleste pouvait lui dire à lui-même : Que faites-vous toute la journée dans votre palais, languissant dans le plaisir et l'oisiveté, tandis que les âmes qui vous sont confiées périssent? Direz-vous que personne ne vous a loué? *Quia nemo nos conduxit.* (*Matth.*, XX, 7.) Ne vous ai-je pas expressément chargé de la culture de mon champ et de ma vigne? ne l'avez-vous pas désirée et demandée? *Quid hic statis tota die otiosi?* (*Ibid.*, 6.) Quel compte n'aurez-vous pas à me rendre, lorsqu'au dernier jour je vous citerai à mon tribunal? *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.*, XVI, 2.)

Ne vous défiez pas du succès. Ma parole ne revient jamais vide, quelque cœur en est toujours touché. Il est sans doute de grands chemins où la semence est enlevée où foulée aux pieds, des ronces où elle est étouffée, des rochers où elle ne trouve point d'humidité; mais il est aussi de bonnes terres qui la reçoivent avec joie, qui la nourrissent avec soin, et lui font porter du fruit au centuple. Et de quel poids n'est pas la parole sur les lèvres d'un bon pasteur! Les peuples y courent en foule, l'écoutent avec avidité, l'annoncent comme un oracle, et communément en profitent. On voit par expérience que, quand un évêque veut bien prêcher, il fait plus de fruit avec un talent médiocre qu'un autre avec un génie supérieur. Il est une grâce d'état, une bénédiction particulière répandue dans ses instructions. Quel dommage, s'il laisse enfoui cet inestimable trésor qui n'est remis dans ses mains que pour être distribué! Dans un pasteur qui ne cherche que le salut des âmes, qui dit la vérité, qui parle au cœur, qui parle du cœur, qui annonce la loi de Dieu, le fidèle voit avec autant de joie que de vénération, l'ambassadeur du ciel; il écoute avec autant de confiance que de respect le maître de la doctrine; il écoute, il honore le ministre de Dieu, l'ange de paix; il adore Dieu même, dont vous êtes l'organe. Si le défaut de talent n'exécute pas, le défaut de vertu condamne.

SECONDE PARTIE.

Les talents sont moins nécessaires à un prédicateur que les vertus. Les vertus parlent utilement sans talents. Un mot, un exemple des saints vaut un discours. Les talents sans la vertu ne changent point les cœurs; ils n'ont ni onction, ni force. Que peut-on dans l'ordre surnaturel, sans la grâce? et quel titre sur la grâce peut donner le plus beau génie? Si je n'ai la charité, dit saint Paul, quand je parlerais comme un ange, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Les saints les plus méprisables aux yeux du monde ont plus fait pour la religion que les esprits les plus élevés. Le christianisme serait encore à établir s'il n'avait eu pour apôtres que des orateurs et des philosophes. Cicéron, Démosthène, Socrate, Platon ont-ils seulement établi l'unité d'un Dieu, et fait pratiquer la loi naturelle? Des pêcheurs ont fait croire la Trinité, et embrasser la loi évangélique. La piété forme plus de prédicateurs que les talents. Peu de gens d'esprit, même dans le clergé, s'adonnent à la chaire. Cet exercice est trop pénible, trop périlleux, trop stérile pour les passions. Il demande trop de régularité, trop de désintéressement, trop de décence pour s'y livrer aisément et constamment. Peu de ministres vraiment pieux qui ne travaillent selon leurs forces, qui n'instruisent avec fruit, ne fût-ce que les enfants dans un catéchisme, le peuple de la campagne dans les missions. La vertu anime, la vertu soutient bien mieux que les motifs et les moyens humains. Le génie le plus fécond s'épuise et se lasse. Le crédit du vice intimide : qui ose l'attaquer? Le goût du plaisir affaiblit : qui sait s'en détacher? L'amour de la gloire rend difficile dans les ouvrages : qui peut la mépriser? La charité, elle, est infatigable et inépuisable; elle a des ressources toujours ouvertes, et des forces toujours renaissantes. Elle trouve toujours quelque pécheur à convertir, quelque juste à confirmer, quelque ignorant à éclairer, quelque affligé à consoler, quelque faible à soutenir. Où n'y a-t-il pas du bien à faire, quand on le veut, et qu'on le veut pour Dieu? Ne gagnât-on qu'une âme, on est trop récompensé. Que la charité est éloquente! Le zèle dicte les expressions, la vérité fournit les pensées; on n'est jamais court. Elle peut dire avec saint Paul : *Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.*, II, 20.) Ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit qui parle en moi : *Non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri loquitur in vobis.* (*Matth.*, X, 20.) Toutes les passions sont fécondes, sont intarissables. La grâce, la vertu seraient-elles moins puissantes? Les talents ont moins de succès que les vertus. Attirent-ils, méritent-ils les bénédictions du ciel? Hélas! souvent ils les éloignent et en rendent indigne, par l'abus qu'on en fait et la complaisance qu'on y prend. Dieu parle-t-il par leur bouche? éclaire-t-il par leurs lumières? persuade-t-il par leurs raisonnements? Renfermés dans les bornes étroites des forces humaines, ils ne peuvent s'élever au surnaturel; ils n'y élèvent personne; tout y rampe dans l'humanité; leur terre aride n'y fournit point de sève. L'arbre stérile y sera peut-être couvert de quelques feuilles; mais le père de famille n'y cueillera point de fruit. C'est à la piété à semer, à

cultiver, à cueillir, à goûter; les talents ne sont que des instruments qu'elle emploie : sa main seule fait le chef-d'œuvre. Telle fut la vraie, la divine éloquence du plus éloquent des Pères : il fut plus puissant par sa sainteté que par son génie : sa vertu fit plus de fruit que ses discours : ses discours doivent tous leurs succès à sa vertu, et son génie dut toute sa gloire à sa sainteté.

Il n'est point d'évêque qui ne puisse, qui ne doive imiter ce modèle, qui ne soit comptable à Dieu des fruits qu'il perd, faute de l'imiter. Si le défaut de talents ne l'excuse pas, le défaut de vertu le condamne. C'est ce défaut qui communément fait enfouir le talent ou le rend inutile. Voilà, dit le prophète, ce qui rend vos mamelles arides et votre sein stérile : *Dabo ubera arentia et vulvam sterilem.* (*Osee*, IX, 14.) 1° Le défaut de courage, qui en craint les risques; 2° le défaut de zèle, qui en fait la peine; 3° le défaut de prière, qui tarit la grâce; 4° le défaut d'édification, qui énerve l'autorité : voilà ce qui lie la langue, et, selon l'expression de l'Ecriture, arrache le pain des mains des pasteurs, et rend inutiles les cris des enfants qui en demandent : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* (*Thren.*, IV, 4.)

1° Défaut de courage. La lâcheté désarme, la timidité affaiblit. Ne pas oser combattre, c'est être demi-vaincu. Jamais on ne montra plus de courage que saint Chrysostome : courage ferme qui brave le danger; courage actif, qui attaque le vice; courage patient, qui souffre la persécution. La capitale de l'empire, comme toutes les capitales, était inondée d'erreurs et de vices. La cour impériale en était le centre. L'impératrice Eudoxie, qui ne devait le sceptre qu'à l'intrigue et à la passion, les favorisait ouvertement, et en souffrait impatiemment la censure. L'empereur, bon et pieux par lui-même, était livré aux caprices d'une épouse impérieuse et sans religion. Quelle digue opposer à ce torrent? La voix de Chrysostome, son éloquence et son courage. Il déclare la guerre à tous les désordres de cette grande ville : à ses blasphèmes, ses impuretés, ses usures, ses emportements, ses hérésies, ses irrévérences dans l'Eglise, sa dureté pour les pauvres, aux profusions de son luxe, à l'orgueil de son faste, la folie de ses spectacles, la volupté de ses repas, tour à tour dans ses innombrables sermons. La foudre part du haut de la chaire patriarcale, et vole de toutes parts pour confondre ou plutôt pour convertir le pécheur. Un grand nombre se convertit en effet et rentre dans la voie. Mais combien d'autres, endormis par la faiblesse, bercés par les flatteries de leurs pasteurs, étonnés d'une hardiesse si nouvelle, offensés d'un reproche si juste, irrités contre des portraits si humiliants et si ressemblants; indignés de se voir, par des conversions sans nombre, arracher leur proie, troubler leurs délices, diminuer leurs fortunes; des gains illicites qui tarissent, le masque de l'hypocrisie qui tombe, les drapeaux de l'irréligion qu'on n'ose plus arborer, en poussent les hauts cris, et se liguent contre l'incommode censeur de leurs désordres! C'est Ismaël aux prises avec tout le monde; tout le monde est aux prises avec lui. Voilà Jésus-Christ dans son ministre; le signe que tout contredit, parce qu'il contredit tout : *In signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.)

La fureur et l'alarme sont portées à la cour, pénètrent dans la maison impériale, montent jusqu'au trône. L'impératrice, qui se croit désignée dans quelques-uns de ses sermons, arme l'autorité impériale pour le perdre : cependant elle se respecte assez elle-même pour remettre la vengeance en d'autres mains, et respecte assez peu le sanctuaire pour la lui confier; et le sanctuaire se respecte lui-même assez peu pour s'en charger. Elle ne trouve que trop de ces enfants de Bélial, de ces âmes mercenaires vendues à l'injustice, esclaves de la faveur, aveuglées par l'ambition, dévorées de la jalousie, qui se prêtent à l'iniquité et déposent contre l'innocent Naboth. Une multitude d'évêques prend le glaive spirituel contre le plus éloquent, le plus zélé, le plus saint des évêques, le plus respecté, le plus chéri du peuple, et le plus digne de l'être. Il a beau opposer l'incompétence de ses juges, proposer contre eux une légitime récusation, l'irrégularité de leurs démarches, démontrer la calomnie de ses accusateurs et l'innocence de sa vie : l'admirable Chrysostome est cité, jugé, condamné, interdit dans une assemblée d'évêques, et chassé de son siége au gré d'une femme irritée. Mais quoi! il ose résister à des évêques! Et pourquoi non? Quand on est couvert des ailes de la justice, de la vertu, de la vérité, ce n'est pas alors l'homme de bien injustement poursuivi, c'est la vérité et la justice qui résistent à l'iniquité : il n'est que leur interprète. Le Juge des juges, qui du haut des cieux en permet l'oppression, et même récompense la patience héroïque, qui comme un agneau se laisse mener à la boucherie sans se plaindre, n'a jamais défendu à l'innocent de réclamer la protection, et de défendre les droits de la vérité. Tous les apôtres, Jésus-Christ même, modèle de la plus parfaite obéissance, qui garde le silence devant Hérode et Pilate, résiste au prince des prêtres, à la Synagogue, en subissant l'injuste arrêt qui le livre à la croix. N'est-il pas encore plus nécessaire d'en soutenir les droits sacrés contre des agresseurs respectables, dont l'autorité l'enveloppe d'un plus épais nuage. Les juges ordinaires, plus susceptibles, ce semble, d'ignorance ou de passion, lui font des blessures moins profondes. Mais un tribunal où la religion paraît assise avec ses ministres, lui porte des coups mortels, quand il aiguise contre elle les armes redoutables qu'il avait reçues pour la défendre.

Chrysostome, peu de temps après ce grand orage, rentre triomphant dans Constantinople; calme perfide! la passion se lasse-t-elle

de persécuter la vertu? Une puissante cabale convoque une nouvelle assemblée d'évêques, dépose, anathématise de nouveau Chrysostome. Il est envoyé en exil à l'extrémité de l'empire, dans le pays le plus sauvage et le climat le plus rigoureux. Il y meurt martyr de la vérité, et donne dans son voyage, pendant son séjour, et à sa mort, comme il avait fait dans les plus beaux jours de son épiscopat, les plus grands exemples d'un zèle infatigable, d'un courage inébranlable, qui brave les tempêtes, qui surmonte les travaux, remporte la victoire, et recueille parmi les barbares les plus beaux fruits de conversion et la plus grande gloire. Les applaudissements et les succès semés sur tous ses pas pendant sa vie, ne couronnèrent pas moins ses derniers moments. Aveugles ennemis de tout bien, votre ambition, votre envie ne vous laissent pas voir que, jouet des passions étrangères et des vôtres, on n'emploie votre ministère que pour s'épargner la honte d'une injustice dont on vous donne tout l'odieux. Vils instruments d'iniquité, qui lui prêtez vos mains sacrées, justement méprisés de ceux que vous avez servis, il ne vous reste de votre servile dévouement que l'infamie et le crime. Comme la vengeance se couvre d'un voile de religion, vous vous couvrez des feuilles des formalités canoniques. Vous vous assemblez en concile, vous instruisez une procédure, vous prononcez une sentence, vous lancez une foudre qui vous écrase. Vous avez beau faire: des miracles sans nombre, des vertus héroïques, des fruits infinis, la désolation de tout son troupeau chantent sa gloire et vous confondent. Le juste meurt en exil, chargé de chaînes et de palmes, objets de la barbarie des soldats et de la vénération des peuples; et vous, chargés de malédictions, objets de l'exécration de toute l'Eglise. Ses ennemis sont couverts de confusion, ses juges périssent, l'impératrice perd la vie, et l'univers applaudit à ses victoires. Le saint-siége rétablit sa mémoire. Il est rapporté dans son église; ses reliques en sont le plus précieux trésor. L'empereur Théodose, successeur d'Arcade, se trouve trop heureux d'expier par la plus humiliante pénitence les faiblesses de son père et les forfaits de sa mère.

O vous qu'un vrai zèle anime, voilà le terme où il vous invite, la route qu'il vous trace : livrez-vous à l'esprit de Dieu, suivez-en les transports; volez à la couronne immortelle. Que jamais le respect humain ne fasse expirer sur vos lèvres la divine parole; que jamais un vil intérêt ne l'y tienne captive. Annoncez la loi de Dieu devant les rois, vous ne serez pas confondus; faites-en gronder le tonnerre comme Jean-Baptiste, et sur les bords du Jourdain, à l'oreille des pharisiens et du peuple, et au pied du trône, à l'oreille d'Hérode. Craigez-vous les chaînes? Qu'elles sont glorieuses, qu'elles sont légères, quand la charité vous en charge! Craignez-vous le glaive? Qu'il est beau le sang que le zèle fait couler pour écrire la vérité! Religion chrétienne, si inflexible dans vos lois, si sévère dans votre morale, si sublime dans vos conseils, si humiliante dans vos mystères, quelles eussent été vos conquêtes, si vos intrépides fondateurs avaient molli à l'aspect des tyrans, pâli à la vue des supplices, lâchement composé avec l'idolâtrie, et bassement supprimé l'impérieuse vérité qui déplaît au monde? Rien n'est même humainement plus opposé à l'éloquence que la timidité; elle énerve les expressions, elle affaiblit les idées, elle ternit les couleurs, et éteint ce beau feu, cet enthousiasme divin qui enlève, embrase, transporte: elle détruit surtout l'éloquence de la chaire, et en empêche le fruit. Et que devient l'Evangile quand la faiblesse de l'apôtre en défigure les leçons, en dégrade l'élévation, en affaiblit le poids? Que devient-il dans la bouche d'un pasteur, qui doit en déployer la majesté, en établir la vérité, en faire pratiquer la sévérité, lorsque lui-même, sel affadi, lumière éteinte, interprète infidèle, il en relâche les liens, il en fait taire la céleste voix? Non, non, son premier devoir est de parler au nom de son maître, sur le ton de son maître, avec la puissance de son maître, dont il ne peut oublier ni taire les intérêts : *Tanquam Deo loquente per nos.*

2° Il ne doit pas redouter le travail plus que le danger. Il doit sentir que si le travail est une loi pour tous les états, une nécessité pour tous les hommes, l'épiscopat réunit les devoirs et les besoins de tous. Un évêque est un magistrat qui juge, un soldat qui combat, un père qui gouverne, un docteur qui instruit, un pasteur qui dirige, un médecin qui guérit, un pilote qui tient le gouvernail, un pêcheur qui jette des filets. Que du haut de la montagne, comme Chrysostome, cet homme de Dieu, ce père du peuple parcoure des yeux de l'esprit la carte topographique de son diocèse ; qu'il compte, qu'il pèse, qu'il mesure, il ne verra partout que travail. *Stetit et mensus est terram.* Levez vos yeux, disait le Sauveur; voyez ces régions et la moisson qui les couvre : allez couper ces innombrables épis, liez-les en gerbes, portez-les dans l'aire, battez, vannez, remplissez les greniers du Père de famille : *Levate oculos, videte regiones.* (*Joan.*, IV, 35.) Là, disait cet infatigable archevêque, là des religieux à conduire à la perfection, des séminaires à diriger, des prêtres à consacrer, des pasteurs à animer; là des enfants à catéchiser, des pauvres à soulager, des affligés à consoler; là des pécheurs à convertir, des erreurs à condamner, des hérétiques à ramener, des mœurs à réformer. Je suis accablé d'affaires, le jour et la nuit ne me suffisent pas, le sommeil fuit mes paupières, disait un saint et célèbre pasteur : *Æstu urebar et gelu, fugiebatque somnus ab oculis meis.* (*Gen.*, XXXI, 40.) Ne sont-ce là que des besoins dispersés, pour ainsi dire, bornés à quelques parties du champ qu'il faut cultiver? C'en serait assez pour occuper l'homme le plus laborieux. Mais non; ils sont réunis de tous côtés. Partout des pauvres, des enfants, des

ignorants, des pécheurs; partout à diriger, à consoler, à soulager: *Sollicitudo omnium Ecclesiarum.* (II *Cor.*, X, 28)

N'est-ce que pour un jour que s'offre à votre zèle un ouvrage redoutable aux anges même, *angelicis humeris tremendum?* C'est un spectacle toujours nouveau, qui chaque jour naît avec l'aurore. Des besoins sans cesse renaissants, des devoirs toujours pressants; les épines qui croissent, les erreurs qui se multiplient, les mœurs qui se corrompent, l'ignorance qui se répand, les *nouveaux* enfants qui naissent, laissent-ils espérer ni paix ni trêve? Jamais lassé, jamais dégoûté, jamais découragé, oubliant tout ce qu'il a fait, ne songeant qu'à ce qui reste à faire; que jusqu'au dernier soupir il dise comme saint Martin : *Non recuso laborem.* Est-ce un travail mécanique, où l'adresse de la main, la force du corps suffisent à tout? Non, c'est un travail d'esprit, bien plus difficile; c'est une application continuelle, une modération inaltérable, une pénétration que rien ne trompe, une vigilance à qui rien n'échappe, une insinuation qui touche, une justice qui prononce, une fermeté qui surmonte tout, une prudence qui arrange, une sagesse qui concilie, une douceur qui ménage.

N'est-ce qu'en grand que d'une main légère vous donnez un moment le branle à cette grande machine dont vous vous contentez de suivre superficiellement les mouvements? Sans doute vous devez agir en grand, en plaçant les sujets, en prenant la trompette, en formant les plans, en dirigeant les opérations. Mais quelle erreur, si vous croyez que ce coup d'œil rapide vous acquitte envers Dieu! Vous vous devez encore au détail; détail des ressorts qui font mouvoir la machine; détail de visite, détail d'instruction, détail d'aumônes, détail de culte : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (II *Cor.*, XI, 29.) La vie d'un pasteur n'est qu'un tissu de détail. Conduire au pâturage, ramener au bercail, écarter le loup, chercher ce qui s'égare, guérir ce qui est malade, connaître, appeler chaque brebis par son nom : *Vocat eas nominatim.*(*Joan.*, X, 3.) Dédaigne-t-il le moindre détail, le Pasteur des pasteurs? lui qui compte les grains de sable et les feuilles des arbres; lui qui pare les fleurs, nourrit les oiseaux; lui qui sonde les plus secrets replis des cœurs et pèse toutes nos paroles; lui qui travaillait un morceau de bois, recevait tout le monde, caressait les enfants, visitait les malades; qui travaillait jusqu'à se lasser: *Fatigatus est itinere*(*Joan.*, IV, 6), jusqu'à ne pas trouver le temps de manger un morceau, *ita ut non possim panem manducare*; jusqu'à être accablé de la foule : *Turbæ te comprimunt* (*Luc.*,VIII,45); jusqu'à se faire serviteur de tous : *Non veni ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX, 28; *Marc.*, X, 45.) Ainsi son Père et lui travaillent sans interruption : *Pater usquemodo operatur, et ego operor.* (*Joan.*, V, 17.)

Qui peut douter de l'immensité du travail des évêques, quand on voit l'innombrable multitude d'officiaux, de grands vicaires, promoteurs, secrétaires, aumôniers, qui surpasse le nombre des officiers d'un prince, sans compter les religieux, les confesseurs particuliers, les curés et vicaires des paroisses; quoique ces officiers ne prêchent, ne confessent, ne catéchisent, ne confèrent ni baptême ni mariage, ne portent ni extrême-onction ni viatique, ne visitent ni prisonniers ni malades, mais se renferment dans les soins du gouvernement. Car enfin oserait-on penser que par paresse on ne se donne tant de suppléants que pour se débarrasser, ou que ce ne sont que de vains titres sans emploi, qui, par un air et un ton de supériorité, favorisant l'ambition et la vanité d'un jeune aspirant, donnent droit à l'élévation, en sont l'essai et le présage? L'Eglise a été bien des siècles sans connaître ces partages arbitraires de l'autorité spirituelle, dont on ne trouve aucun vestige dans l'Evangile. Content de diviser son diocèse en paroisses, et de donner à chacune un successeur des soixante-douze disciples, qui partageât la sollicitude pastorale, l'évêque faisait tout par lui-même; ce n'est que dans la suite que les infirmités et la vieillesse, l'étendue d'un diocèse qu'il n'est pas possible de parcourir en entier, ont fait d'abord permettre la séparation de la juridiction contentieuse, dont on a chargé les officiaux, les seuls dont les canons parlent. On a depuis accordé la liberté de prendre deux chanoines pour aider le prélat dans le gouvernement de son troupeau; des archidiacres pour faire des visites; des archiprêtres, des doyens ruraux, pour veiller sur chaque canton, des témoins synodaux pour s'informer de tout; enfin, les occupations des évêques, malgré tant de secours, s'étant multipliées à l'infini, on a créé une foule de grands vicaires dans chaque diocèse. Celui de Constantinople, sans doute, n'en fournissait pas tant; on ne voit pas dans sa *Vie* que saint Chrysostome en eût aucun. D'après ces vérités si certaines et si redoutables, est-il possible qu'on ose désirer, qu'on ose regarder l'épiscopat comme un état de repos et de plaisir? C'est n'en avoir aucune idée. Qui désire l'épiscopat, dit saint Paul, désire un grand et difficile ouvrage : *Bonum opus desiderat.* (I *Tim.*, III, 1.) Il n'est point d'état plus embarrassant, plus pénible, plus critique, plus chargé d'affaires, et d'affaires plus importantes. Enfants de Zébédée, vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai? Pouvez-vous être comme moi l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le soutien du faible, le trésor de l'indigent, le protecteur de la veuve et de l'orphelin? *Nescitis quid petatis.* (*Matth.*, XX, 22.) Tel fut mon serviteur Jean. Ce ne fut pas un serviteur inutile qui enfouit les talents que je lui confie, un économe infidèle qui dissipe mes biens, néglige mes terres, laisse périr mes troupeaux; c'est un serviteur prudent et fidèle, assidu et laborieux, que j'ai établi pour gouverner ma maison et distribuer les provisions nécessaires à mes

serviteurs : *Ut det illis cibum in tempore.* (*Matth.*, XXIV, 45.)

3° L'édification. C'est le plus grand appui du ministère. La grande, la véritable éloquence, le sublime pathétique, le discours touchant, la preuve convaincante, c'est le bon exemple. Avec son secours, les talents médiocres peuvent tout se promettre; sans lui les plus éminents sont stériles. Que votre vie soit votre premier sermon; que la vertu monte en chaire avec vous, qu'elle vous la prépare; qu'elle parle avant vous et après vous; qu'elle annonce votre doctrine et la confirme. Réalisez l'Evangile dans votre personne. Vous parlerez avec une autorité divine quand vos actions parleront comme vous; vous serez un oracle quand vous serez un modèle. On se jouera, au contraire, de vous et de vos préceptes; ce grand édifice ne portera que sur le sable; vous bâtirez d'une main et détruirez de l'autre, si, vous mettant en contraste avec vous-même, on a droit d'appeler de votre morale à vos œuvres, de vos exhortations à vos mœurs, de vous-même à vous-même. Qui se croira obligé de suivre une route que le guide même ne suit pas? Mais qu'on combattra avec courage, si vous vous mettez à la tête! Qu'on vous obéira avec plaisir si vous pratiquez le premier ce que vous commandez, si vous pouvez dire avec saint Paul : *Soyez mes imitateurs comme j'imite Jésus-Christ* (I *Cor.*, IV, 16); et avec le Sauveur du monde : Je vous ai donné l'exemple afin que vous agissiez comme moi : *Exemplum dedi vobis.* (*Joan.*, XIII, 15.) Mais de quel poids seront vos exhortations, de quelle estime, de quel succès pouvez-vous vous flatter, si l'on peut vous dire : Médecin, guérissez-vous vous-même? Vous défendez de voler, vos mains sont pleines de rapines; vous ordonnez la pureté, et vous êtes corrompu. Vous avez bonne grâce de louer la pauvreté dans l'opulence, le travail dans la mollesse, le jeûne auprès d'une bonne table. Le vice est un mauvais maître de la vertu. C'est du haut de la croix qu'il faut prêcher la souffrance et du fond d'une crèche donner des leçons de détachement. Quoi! vous voulez conduire et vous vous égarez! vous vous érigez en juge et vous êtes plus coupable que ceux que vous proscrivez! Soyez sans péché, si vous voulez jeter la première pierre sur le pécheur; ne méritez pas qu'on vous la jette. La vertu, la religion en souffrent, lorsque la doctrine combat les actions. L'Evangile, dans les mains de son ministre, devient problématique; on croit moins ce qu'il dit qu'on ne se conforme à ce qu'il fait. On méprise une loi dont le législateur se dispense. La pratique décrédite la morale et fait blasphémer le nom de Dieu. Il est forcé d'en rougir lui-même et de se condamner en secret par sa propre bouche. Qu'oserai-je dire aux autres? je me fais à moi-même le procès en les censurant. Le souvenir de mes fautes déconcerte tous mes discours. Je veux tirer une paille des yeux de mes auditeurs, et une poutre crève les miens. Je nage dans les délices, et j'ose parler de mortification; je n'ai jamais assez de revenu, et j'exhorte à la pauvreté; je veux dominer en souverain, et j'exige l'humilité et l'obéissance. Le luxe de mes habits, l'affectation efféminée de mes parures énerve mes paroles, détruit mon enseignement, déshonore mon caractère. On a beau dire avec l'Evangile : Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais. Triste et humiliante ressource! Qu'il est honteux d'être obligé d'y avoir recours, et affligeant de le dire inutilement! Voilà ce qui arrête la plupart de ceux qui devraient se faire entendre. Non, ce n'est pas tant le défaut des talents qu'on redoute; on craint bien plus la confusion et le ridicule d'une vie que la doctrine condamne. Qu'on serait courageux, qu'on serait fécond si on pouvait dire : Suivez-moi! Qu'on est faible, qu'on est stérile quand les reproches de la conscience ferment la bouche! La vertu, plus que le génie, multiplie les orateurs; le vice, plus que l'incapacité, rend la chaire déserte. On se rend malgré soi justice; on n'ose pas lancer des traits dont on est le premier blessé. Soyez vertueux, vous serez des Chrysostomes.

Jean Chrysostome a dû ses principaux fruits à ses vertus : c'était l'infatigable avocat des pauvres, mais aussi l'inépuisable distributeur des aumônes. Ce nouveau Jean-Baptiste enseignait la nécessité de la pénitence et la portait à de pieux excès. Il condamnait les plaisirs du monde, le jeu, le spectacle, le luxe, le faste, la mollesse; et il vivait dans la retraite, la modestie, la simplicité. Zélé pour le culte de Dieu, il foudroyait les irrévérences dans l'église, la négligence de la prière, de la messe, des sacrements. On le voyait assidu à tout, plein du plus profond respect dans la présence d'un Dieu : il l'inspirait à tout le monde. S'il exhortait à venir au sacré tribunal, il allait s'y asseoir pour entendre les pécheurs. S'il voulait qu'on fréquentât la table des anges, il en était le premier convive, et le constant distributeur du pain de vie. Mais un évêque confesser et donner la communion! Je plains celui qui en est surpris; je plains bien davantage ceux qui donnent lieu à la surprise. Chrysostome se faisait gloire de son devoir. Ce n'est pas de lui que parlait la Vérité, quand elle disait des interprètes de la loi : Ils imposent des fardeaux accablants sur les épaules des autres, ils ne veulent pas les toucher du bout du doigt : *Digito nolunt ea movere.* (*Matth.*, XXIII, 4.) Par le plus heureux accord de la main et des lèvres, tout disait en lui : Prenez son joug, portez son fardeau; vous ferez moins qu'il ne fait et plus qu'il ne dit. Le premier soumis à la loi, il ne vous demande que de le suivre. Son éloquence est dans ses œuvres; elles crient plus haut que sa voix. Toute sa vie n'est qu'un sermon, ses livres sont écrits sur sa personne par les mains de ses vertus. Son silence même est une instruction. Qui que vous soyez, à qui Dieu a confié une portion de son troupeau, vous pouvez, en suivant ses traces, atteindre à la

partie de ses talents, la plus utile et à vous, et à vos peuples, qui lui a procuré les plus belles palmes, et à Dieu le plus de gloire. Je ne doute pas que tous nos prélats, fidèles imitateurs de ce saint évêque, ne donnent à leurs paroles le poids efficace et nécessaire des bons exemples. L'humilité, la douceur, la frugalité, la modestie, la charité, la religion, toutes les vertus réunies composent en eux des discours vraiment éloquents. Je ne puis qu'y applaudir avec toute l'Eglise, et inviter le second ordre à jeter continuellement les yeux sur ce parfait modèle : *Inspice et fac.* (*Luc.*, X, 37.)

4° La prière. Vous gémissez, dites-vous, du peu de succès de vos travaux. Mais, pour obtenir ce succès, avez-vous eu recours à la prière? Que pouvez-vous faire sans la grâce? et quelle grâce pouvez-vous espérer sans la prière? Telle fut la conduite des apôtres, dont vous êtes les successeurs : ils nous en instruisent dans l'institution des diacres. Est-il juste, disaient-ils, de préférer le temporel, d'abandonner la prédication de la divine parole pour faire les honneurs d'un repas? *Non est æquum derelinquere verbum Dei, et ministrare mensis.* (*Act.*, VI, 2.) Déchargeons-nous de ces soins sur le second ordre; des diacres nous débarrasseront. Réservons-nous, en évêques, un emploi plus digne de nous, livrons-nous tout entiers à la prédication et à la prière : *Nos autem orationi et prædicationi instantes erimus.* (*Ibid.*, 4.) Ces exemples furent si utiles, que tous les fidèles pratiquèrent les plus grandes vertus, jusqu'à mettre leurs biens en commun, à communier tous les jours, et à prier sans cesse. *Erant perseverantes in fractione panis, et orationibus : erant illis omnia communia.* (*Act.*, VII, 42, 44.) Ne séparons point l'un de l'autre. La prière obtient les bénédictions du ciel; la prédication les répand. Un apôtre est fait pour parler à Dieu et aux hommes. Il porte à Dieu les vœux des hommes : il porte aux hommes les oracles de Dieu. Semblables aux anges que Jacob vit sur une échelle monter et descendre de la terre au ciel, ces ambassadeurs mutuels de la terre et des cieux doivent négocier au pied du trône les intérêts du peuple, et communiquer au peuple les largesses de Dieu.

Saint Chrysostome donnait les heures entières à la prière; il passait de l'autel à la chaire; l'oraison était sa plus ordinaire préparation. Les audiences du Tout-Puissant sont-elles refusées à ses ministres? Que n'y vont-ils traiter avec lui, entendre ses volontés, prendre ses leçons, se remplir de son esprit, pour venir ensuite verser sur nous à grands flots les trésors qu'ils y auront reçus, et, à l'exemple de Moïse, modèle des conducteurs du peuple, revenir tout rayonnants et chargés des tables de la loi, de l'entretien sacré qu'ils auront eu sur la montagne? Un pasteur est un homme d'oraison; sa vie, une vie de prières. Ainsi, cet évêque d'un grand diocèse, cet archevêque d'une vaste province, ce patriarche d'un empire immense, chargé d'affaires, livré à tout le monde dans le centre de la cour, mais sachant réprimer la futilité des visites, le danger du plaisir, la vanité des parures, la langueur de l'oisiveté, l'âpreté du jeu; n'aimant pas à perdre, sachant employer son temps, n'étant jamais embarrassé et ennuyé de soi-même. et occupé d'intrigues et d'amusements, était à Dieu, au prochain et à soi-même, remplissait ses devoirs de religion. Sa charité trouvait pour lui-même, et faisait trouver à son peuple ce qu'il avait semé : *Quæ seminaverit homo hæc et metet* (*Galat.*, VI, 8), et trouvera bien plus magnifiquement pendant l'éternité ce qu'il a semé dans cette vie. Je vous le souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINT HILAIRE.

Super aspidem et basilicum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem. (*Psal.* XC, 13.)

Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.

Pour être connus, pour être dignement estimés, les plus grands hommes ont besoin des obstacles qui éprouvent leur fermeté, et des embarras qui développent leur sagesse. Saint Hilaire était certainement un des plus grands hommes de son siècle. Le choix d'un vaste diocèse, le suffrage de toutes les Gaules, l'éloge de tous les Pères, l'attention de deux empereurs, les alarmes d'un parti formidable sont des sûrs garants d'un mérite fort au-dessus du commun; des vertus éminentes, des ouvrages parfaits, des travaux immenses, des succès prodigieux justifient également ses amis et ses ennemis dans leurs empressements et dans leurs inquiétudes, pour un homme si nécessaire et si redoutable. Cependant, sans la fureur et les artifices de l'hérésie, son nom, obscur et inconnu, serait enseveli dans la poussière et couvert d'un éternel oubli; renfermé dans l'Eglise de Poitiers, ignoré du reste du monde, ses talents eussent été comme enfouis. Ce bel astre, en parcourant toute la terre et en perçant tant de nuages, en a mieux fait briller ses rayons et répandu ses influences. La persécution a consacré ses vertus, ses combats ont éternisé sa mémoire, il leur est redevable de nos hommages et de notre culte.

Zèle de la gloire de Dieu, vous avez seul la clef de l'immortalité, et tout frivole que peut être l'éclat de la réputation quand il se borne aux acclamations des hommes, vous savez lui donner une durée et un prix dont les trophées de l'orgueil n'approchèrent jamais. Vous distribuez la vraie gloire avec un empire si absolu, que vous la répandez sur les choses les plus infâmes aux yeux du monde. L'exil, les supplices, la mort. D'un échafaud vous faites un trône, les roues et les chevalets sont pour vous des arcs de triomphe; le sang que le bourreau fait couler, une pourpre brillante; la condamnation, un panégyrique. La même main qui

ôte la vie immortalise la mémoire, et mène un proscrit au comble de l'honneur.

Le démon de l'hérésie est un lion et un serpent : tantôt il attaque avec violence, et tantôt il surprend avec artifice. On ne doit pas moins se défier de ses piéges que parer ses coups. Combat aussi dangereux qu'opiniâtre. Le moins qu'on y pense, un détour captieux ramène à la charge l'ennemi qu'on croit vaincu, il arrache les palmes déjà cueillies. Quelle résolution dans l'attaque, quelle intrépidité dans la mêlée, quelle constance dans les longueurs; en un mot, quel courage héroïque ne faut-il pas pour soutenir tant d'assauts? D'un autre côté, quelle modération dans la victoire, quelle pénétration, quelle force dans les controverses, quelle capacité dans l'instruction; en un mot, quelle sagesse divine pour se débarrasser des filets si artistement ourdis? Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut partager les couronnes de saint Hilaire, et marcher comme lui, sans risque, sur le lion et sur le serpent : *Super aspidem et basiliscum*, etc.

Jamais la sagesse et le courage ne furent plus glorieusement mis en œuvre contre ces deux sortes de guerre dans les temps les plus difficiles; jamais la sagesse ne démêla mieux la ruse et ne dirigea plus heureusement le courage. Jamais le courage ne soutint mieux la violence et n'anima plus heureusement la sagesse. Heureux assemblage d'une sagesse que l'artifice ne peut surprendre et d'un courage que la force ne peut surmonter. Ne séparons point dans son éloge ce que la nécessité des temps obligea ce grand saint de réunir, pour défendre l'Eglise contre la plus puissante et la plus dangereuse de toutes les hérésies : ce sera la matière des deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il s'en faut bien que tout ce qui se fait honneur de la persécution en mérite la gloire. Il est des hommes obscurs à qui les châtiments donnent du lustre. Eh! qui saurait qu'ils sont au monde si leurs excès n'avaient mérité l'attention du magistrat? Il est des hommes isolés qui peuvent, en aventuriers, courir les risques d'un attentat et succomber sans conséquence. Il est des misérables qui, n'ayant rien à perdre, sont trop heureux de vivre aux dépens du public. Il est des ignorants à qui les plaintes et les discours séditieux semblent prêter de l'esprit et du mérite, et assurent bien des suffrages; il est des scélérats dont un air de persécution ménage l'impunité et fait oublier les crimes. Heureux même s'il ne les travestit en vertus, comme si l'erreur devait accréditer la débauche, et le fanatisme autoriser les forfaits. Des confesseurs de ce caractère peuvent trouver place dans les fastes hérétiques, mais le nom d'Hilaire nous présente bien d'autres combats et une autre espèce de héros.

Hilaire avait plus de sacrifices à faire qu'un autre. Homme de condition, pouvant aspirer à tout; que de ménagements ne demandait pas un nom illustre, une famille considérable, une fortune nécessaire à l'éclat de son rang. Homme en place et fort connu, une réputation délicate était d'autant plus exposée qu'il fixait sur lui tous les yeux. Né avec de grands biens, au milieu de toutes les commodités de la vie, que de liens à rompre pour en risquer, pour en soutenir la perte! Plus d'un apostat n'en a que trop éprouvé la force et montré le danger. Uni à une épouse dont les larmes excitaient sa pitié et les belles qualités méritaient son estime; attaché à une fille dont l'éducation demandait sa présence et les vertus justifiaient sa tendresse; tel Hilaire, déjà livré à autant d'ennemis que le monde lui offre de charmes, que la nature lui inspire de mouvements, que la vertu semble lui imposer de devoirs, entre en lice avec tout l'enfer; combat et surmonte toute la noirceur de la calomnie, tout le poids de l'autorité impériale, et toute la rigueur d'un long exil.

Il coulait dans le sein de sa famille des jours heureux et tranquilles. Sa naissance, sa fortune, son mérite lui conciliaient à l'envi tous les suffrages et ménageaient tous les plaisirs; mais la force de son esprit et les lumières de la grâce l'élevant au-dessus des sens, il sentit le vide et craignit le danger d'une vie si aisée. Quoiqu'il ne fût encore que cathécumène, le baptême opéra les plus heureux effets dans une âme si bien préparée; la lecture des livres saints et la pratique des bonnes œuvres occupèrent tous ses moments. Dieu seconda si bien ses travaux que, quoique encore laïque, il connut les mystères de la Trinité et de l'Incarnation d'une manière très-claire. Tant une foi docile et une humble simplicité attirent de grâces, que Dieu refuse aux sages du siècle. Les besoins de l'Eglise étaient alors extrêmes. Une hérésie artificieuse et violente avait su monter sur le trône. L'empereur Constance, le fer et le feu à la main, ravageait toutes les provinces de l'empire. La crainte et les supplices arrachaient à la fin des signatures que les prestiges de l'erreur n'avaient pu obtenir. Les évêques exilés, Athanase fugitif, le loup dans la bergerie, tous les jours de nouveaux conciliabules pour étayer le mensonge, de nouvelles professions de foi pour le voiler; l'Eglise avait peut-être moins souffert, et certainement couru moins de risques sous les règnes de Dioclétien et de Néron. A ces traits, il est aisé de connaître l'arianisme; disons mieux toutes les hérésies, celles mêmes qui affectent le plus un air de modération; il ne leur manque que de se voir sous la pourpre; bientôt l'esprit du démon, qui les anime toutes, se montrerait semblable à lui-même.

La Providence destinait saint Hilaire pour être un mur d'airain contre l'hérésie arienne. L'Eglise de Poitiers vint à vaquer, et tout le monde jeta les yeux sur lui pour la remplir; tout engagé qu'il était dans le mariage et chargé des embarras d'une famille, son

mérite fit pencher la balance et réunit tous les cœurs. Son humilité même et ses résistances ne servirent qu'à confirmer le choix et animer les désirs, l'événement en justifia la sagesse.

Ce fidèle dispensateur commença par mettre ordre aux affaires de sa famille; comment en effet, dit saint Paul, un évêque aurait-il soin de son Eglise s'il néglige sa propre maison? *Quomodo Ecclesiæ Dei*, etc. (I *Tim.*, III, 5.) Son épouse ne fut plus pour lui qu'une sœur, dont les exemples confirmaient ce qu'avait annoncé l'époux, heureux commerce de vertus où les esprits, plus unis par les liens de la charité que les corps ne le sont par ceux du mariage, ne cherchent qu'à travailler de concert à la gloire de Dieu! Quel spectacle de voir ce grand homme au milieu des feux d'une jeunesse bouillante, au milieu des droits d'une société légitime, au milieu des douceurs d'une tendresse éprouvée, au milieu des charmes d'une fortune riante, au milieu des applaudissements de tout un monde, mener une vie de religieux, selon l'expression de l'historien de sa vie : *Monachi vitam egit*. Quelle confusion pour ceux dont la sainteté du sacrement n'arrête pas la licence effrénée, dont une ivresse journalière n'assouvit pas la brutale fureur, dont l'état d'humiliation et de pauvreté ne borne pas l'ambition démesurée, dont les regards sévères du public et la sainteté de l'état n'amortissent pas les feux sacriléges.

Que ne fit-il pas dans son épiscopat? Il avait su mériter une place éminente : qu'il sut bien en soutenir le poids! Les peuples instruits, les pauvres soulagés, le clergé réformé, la vertu honorée, l'hérésie aux abois, la foi triomphante, tous les états goûtant dans une paix profonde les fruits de sa vigilance. Les fonctions épiscopales ont bien de l'étendue, et ce n'est pas un petit ouvrage de les remplir parfaitement : *Bonum opus desiderat*. (I *Tim.*, III, 1.) Des âmes qui valent le sang d'un Dieu, quel objet! Un juge qui pèse tout à la balance du sanctuaire, quel compte! Un Dieu infiniment grand, dont il faut ménager les intérêts, quel motif! Un ennemi furieux et rusé qui ne cesse de tendre des piéges, quelle vigilance! Des passions violentes qui ne donnent ni paix ni trêve, quel combat! Des peuples grossiers et stupides à instruire, quel travail! Un fonds de corruption toujours renaissante, quel risque! Est-on à soi quand, devenu le ministre de Dieu, on est consacré à sa gloire? est-on à soi, quand devenu le pasteur des hommes, on est dévoué à leur salut?

Quelle devait être l'école où, parmi nombre de grands hommes, se forma un saint Martin? Ce héros dont la Touraine vit les travaux, dont la France admira les vertus, dont l'univers célébra les prodiges, fut le disciple de saint Hilaire. Cette humilité profonde qui le mettait aux pieds de tout le monde, cette charité ardente qui portait tous les misérables dans son sein, cette fermeté apostolique qui étonna les empereurs, cette grandeur d'âme qui refusa leurs offres, cette foule de miracles qui, d'un pôle à l'autre, portèrent le nom du thaumaturge de l'Occident, ces monuments respectables qui furent longtemps le rendez-vous de toute l'Eglise : voilà l'ouvrage d'Hilaire. Admirez dans les vertus d'Hilaire le germe de celles de Martin ; dans les prodiges d'Hilaire, l'ébauche de ceux de Martin; dans la maison d'Hilaire, le fondement des monastères de Martin. Voilà la source d'où découle ce fleuve, voilà l'aurore qui annonce cet astre. Le sein d'Hilaire fut le berceau de Martin, et peut-être est-il difficile de décider quel des deux fait plus d'honneur à l'autre.

Mais oublions toutes ces vertus héroïques. Passons même sous silence divers traits singuliers et miraculeux de sa vie : cette conversion d'une fille païenne qui, charmée de sa vertu, le suivit jusqu'à Poitiers où elle est honorée comme une sainte ; cette résurrection d'un enfant mort et ce prodige tout opposé d'une mort prématurée, obtenue à sa fille pour la réunir au céleste Epoux; cette victoire célèbre contre Alaric, que Clovis dut à ses prières. Jusque là nous ne voyons que le grand évêque et le grand saint; voyons maintenant le grand docteur, le Père de l'Eglise, le défenseur de la foi, le prédicateur de la vérité, le torrent de l'éloquence latine ; voyons les trésors de grâce dont il enrichit l'Eglise, et les couronnes brillantes dont elle couvre son tombeau ; comment cette lumière élevée sur le chandelier éclaira non-seulement la portion du troupeau qui lui était échue, mais toutes les Gaules qu'il sauva de la contagion, le monde entier dont il fut l'oracle.

Une conduite si édifiante et si utile, un zèle si éclairé et si ferme, pouvaient-ils être du goût du libertinage et de l'hérésie? Est-on impunément vertueux quand on n'est pas de ses partisans? A-t-on impunément du mérite quand on ne le leur consacre pas? L'honneur et la probité gémissent autant que la religion de leurs attentats. Saint Athanase, saint Cyrille, saint Flavien, tous les autres défenseurs de la vérité ont vu, après le Sauveur du monde, les plus noires calomnies bien moins ternir leur réputation que dévoiler la malignité de leurs adversaires. Il est de l'intérêt et de l'erreur de décrier ses juges pour décréditer sa condamnation, et de donner le change au public trop crédule, en détournant son attention sur d'autres objets; du moins faut-il soulager sa honte, décharger son dépit et se nourrir de son poison. Une accusation sur les erreurs et sur les vices eût eu un air d'imposture, qui tout d'un coup l'eût rendue suspecte; mais Hilaire est plein de zèle, c'en est assez pour le traiter de séditieux, accusation triviale dans la bouche des hérétiques; combattre l'erreur et défendre la vérité, c'est allumer le feu de la discorde. Discorde nécessaire, est-ce au prix de la foi qu'il faut acheter une paix chimérique? Tel un père qui châtie son fils, un pasteur qui arrache une brebis à la gueule du loup, un médecin dont

les remèdes douloureux font jeter les hauts cris aux malades. Tel un juge dont les châtiments légitimes font vomir des blasphèmes aux scélérats, seront des esprits remuants et difficiles.

Hilaire méritait plus qu'un autre la fureur de l'hérésie. L'arianisme était entré dans les Gaules par la protection de l'évêque d'Arles. Hilaire l'attaque, se sépare de sa communion, le dénonce au concile de la province, publie la condamnation d'Arius et la profession de Nicée, se déclare pour Athanase et pour le *consubstantiel*, et présente requête à l'empereur, où il lui expose le besoin de l'Eglise avec une liberté apostolique. Ces premiers actes d'hostilité furent le signal de la persécution, la faction arienne ne peut souffrir de se voir flétrie et craignit tout d'une attaque si vive et si brusque. Le concile, par ses intrigues, refuse de donner audience à Hilaire. On compose une fausse relation, on débite le saint ; on le peint à l'empereur comme un esprit dangereux, qui n'est propre qu'à troubler tout. Constance, trop crédule et déjà prévenu contre les catholiques, le condamne sans l'entendre ; il l'envoie en exil dans la Phrygie.

Admirons dès les premiers pas le courage de saint Hilaire. *La dissimulation sur la foi*, dit-il, *m'était aisée; j'étais en place, et je pouvais jouir en repos des charmes de la domination, des douceurs de la flatterie, des faveurs de la fortune. L'impossibilité apparente du remède, la nécessité de céder au temps, la difficulté de faire entendre au peuple des matières si fort au-dessus de sa portée. Le peu d'importance prétendue d'une question où il ne s'agissait que d'un mot et d'un homme, mot nouveau : c'est le consubstantiel ; homme éloigné, étranger, indifférent, c'est Anathase; tout m'offrait la plus commode retraite et le plus spécieux prétexte.* Mais, mot décisif, affaire capitale ; l'arianisme se fût bien embarrassé de l'innocence d'Athanase, mille autres dont on ne parlait pas avaient commis mille forfaits; mais on voulait avec lui entraîner le dogme dont il était le plus zélé défenseur. Ainsi souvent par une batterie contraire s'efforce-t-on d'établir l'hérésie, en canonisant ses partisans. Le véritable zèle pourrait-il se résoudre à laisser à l'enfer ces pernicieux avantages?

L'exil de saint Hilaire ne fut pas un de ces agréables voyages à la capitale de l'empire, où débarrassé des fonctions d'un bénéfice, jouissant d'un ample revenu, idole d'un parti dont on est le correspondant et l'oracle, on allie à peu de frais l'honneur du martyre et la douceur d'une vie mondaine. La morale sévère de saint Hilaire n'avait pas imaginé ces raffinements. A plus de six cents lieues de sa famille, dont à peine, pendant plusieurs années, il entendit parler deux ou trois fois, sachant seulement que son Eglise, toujours fidèle, n'avait jamais voulu communiquer avec les ariens; du reste, livré au milieu de ses ennemis à leurs plus mauvais traitements.

L'empereur choisit un des endroits où l'hérésie était la plus dominante pour y exercer, par les mains des ariens, une cruauté dont il voulait s'épargner la honte. De quelle couleur peindrai-je un évêque accablé de tout le poids de l'autorité impériale, à la merci d'un peuple hérétique? Si ce martyre a quelque chose de moins violent que celui où un bourreau emploie le fer et le feu, en est-il moins insupportable? Suspect à tout le monde, il ne trouve que des visages sombres, des yeux étincelants, des lèvres armées, des cœurs fermés; tout est prévenu, tout est déchaîné. Odieux à tout le monde, on lui refuse tous les services, on oublie tous les devoirs; partout on lui tend des piéges; on l'attaque partout, on épluche ses actions, on devine ses intentions, on empoisonne ses paroles; la malignité profite de tout, travestit tout, tourne tout en ridicule; on se moque de ses sentiments, on méprise ses bonnes qualités, on le charge d'invectives. L'hérésie, bouffie d'orgueil, croit avoir seule la sagesse et la vertu en partage. Est-il de réputation qu'elle ne ternisse, de vertu qu'elle ne décrie, de trait qu'elle ne lance, d'erreur qu'elle n'enfante, de prétexte qu'elle n'emploie, d'artifice qu'elle n'imagine, d'excès où elle n'entraîne? Tels ces insectes, ces grenouilles, ces sauterelles, qui désolèrent l'Egypte. Surtout quand l'autorité souveraine a parlé, on se fait un honneur et un mérite d'enchérir sur la persécution ; on croit faire sa cour en même temps à Dieu et au prince : *Arbitrabuntur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.*, XVI, 2.) Ainsi Jérémie abandonné à la fureur du peuple dans une obscure prison; ainsi Daniel livré à ses ennemis, et jeté dans la fosse aux lions; ainsi, comme une brebis au milieu des loups, Jésus-Christ même livré aux pharisiens, qui n'approchaient de lui que pour le surprendre, dont ils ne parlaient que pour le décrier, qu'ils ne voyaient qu'avec un grincement de dents, dont ils tramèrent le supplice, dont ils poursuivirent la condamnation, dont ils virent les derniers moments en tressaillant de joie et insultant à sa douleur.

Vous triomphez, prince, l'erreur s'applaudit avec vous d'avoir privé les Gaules de leur défenseur. Obscur, inconnu, inutile, dans un pays éloigné, vous avez le champ libre, après avoir écarté le pasteur, vous allez vous jouer des brebis. Tels les Philistins après la prise de l'arche se promettaient de triompher sans résistance d'un peuple désarmé; mais le Dieu d'Israël le tient sous ses ailes. Votre joie impie vous coûtera cher, cette arche portera au milieu de vous la confusion et le désordre. Vous-même la renverrez, et son retour sera accompagné des plus humiliants monuments de votre faiblesse. Entendez l'Eglise gallicane, toujours inséparablement unie à son défenseur. Malgré vos efforts et votre puissance, Hilaire, le redoutable Hilaire, va éclairer les démarches de l'hérésie, démêler ses fourberies, dévoiler ses mystères d'iniquités et en perpétuer la honteuse mémoire.

Il doit dans un concile briser son orgueil et confondre son audace; il doit à votre cour même et aux pieds de votre trône, prince impie, vous couvrir avec elle de confusion.

Je le vois déjà, chargé de palmes, venger la vérité; je le vois protecteur de l'Eglise gallicane, en attester à tout l'Orient la foi inaltérable que l'hérésie, toujours féconde en fausses nouvelles, toujours ingénieuse à commettre entre eux les évêques, aussi bien que le sacerdoce et l'empire, s'efforçait de rendre suspecte, et lui assurer non pas le faux honneur et la criminelle prérogative de l'indépendance et de l'indocilité, mais la gloire véritable et le privilége précieux d'une parfaite obéissance. Je le vois soutenir l'honneur de l'Eglise universelle, et apprendre à tous les siècles que, malgré le prodigieux progrès de l'erreur, il restait encore à Jésus-Christ un héritage considérable, et un nombre toujours incomparablement supérieur de fidèles évêques, qui rendaient l'Eglise notoirement visible et son autorité éclatante dans le temps même que le monde, trompé par l'artifice, était étonné de se trouver arien. L'arianisme, en montrant Hilaire aux extrémités de la terre, a fait voir que l'Occident avait son Athanase, aussi bien que l'Orient; et tandis qu'Athanase, caché dans un tombeau, déplorait dans le silence des ombres l'injustice de ses accusateurs, Hilaire à la cour et dans les conciles, devenu la trompette de l'Evangile, plaidait la cause d'Athanase.

Je ne sais si l'histoire ecclésiastique fournit d'exemple d'une fermeté pareille à celle qu'il fit voir à la cour de Constance; elle paraîtrait même avoir quelque chose d'indiscret dans sa dureté, si les désirs du martyre, et les besoins pressants de l'Eglise n'en justifiaient le pieux excès; il me semble voir le prophète Elie parlant à Jézabel et à Achab, avec l'autorité d'un envoyé de Dieu, ou le prophète Elisée disant au roi d'Israël: Est-ce moi qui trouble la paix, ne sont-ce pas plutôt vos impiétés et vos désordres? (III *Reg.*, XVIII, 17, 18.) La douceur de nos mœurs en est alarmée, mais l'esprit de Dieu inspire souvent un zèle ardent et vif, fort et intrépide; il faut aux grands maux de grands remèdes.

Ah! grand saint, à quoi pensez-vous, ignorez-vous la cruauté et la fureur de Constance? Votre expérience vous en a-t-elle donné des leçons équivoques? Quel risque allez-vous courir, à pure perte! Vous flattez-vous de le ramener? Hélas! vous ne ferez que l'aigrir d'avantage; l'intérêt de la cause ne demande pas moins que le vôtre une tolérance que le malheur des temps n'a rendue que trop nécessaire. Non, non, dit Hilaire, je ne connais pas cette fausse paix qui cache la guerre la plus funeste: *Pax, pax, et non erat pax.* (*Jerem.*, VI, 14). Il est enfin temps de parler. Verrons-nous le feu à la maison de notre père, sans crier du moins au secours? Empêchons la prescription de l'erreur, faisons sentir que le germe d'Israël n'est pas encore éteint, au milieu de cette multitude d'infidèles; Dieu compte encore plusieurs milliers qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal: *Reliqui mihi septem millia.* (III *Reg.*, XIX, 18.)

Il quitte le lieu de son exil, pour aller défendre la foi au concile de Séleucie. Il fait plus, confondu dans la foule, il eût pu échapper à l'attention du prince; il la réveille en allant à la cour avec les députés du concile. Ce n'est pas tout, il parle à l'empereur même, il lui présente successivement trois requêtes pour lui demander audience; il va plus loin: il donne le défi au parti hérétique, offre une conférence réglée sur les matières contentieuses, en présence de l'empereur et de toute sa cour; ainsi le prophète Elie, parlant aux prêtres de Baal: Qu'on nous donne deux bœufs, que chacun offre son sacrifice au Dieu qu'il adore. Nous verrons de qui l'Etre suprême avouera les vœux. (III *Reg.*, XVIII, 23.) Enfin tout étant inutile, il met le comble à sa généreuse audace, en composant contre Constance même un ouvrage plein de véhémence, où il le traite d'apostat, d'Antechrist, de Dioclétien. Plus dangereux que l'Antechrist même, plus cruel que Dioclétien, puisqu'il ajoute à sa barbarie la témérité de s'ériger en juge de la foi, et la bassesse d'employer les piéges de la séduction et de l'artifice.

Après des traits si hardis et si éclatants, vous vous attendez à voir couler son sang sur les échafauds. Combien de martyrs ont trouvé la couronne sans porter si loin la liberté. Ah! trop heureux de cimenter la vérité par son sang. Non, non, le Maître des cœurs avait sur lui d'autres vues, ce grand orage vient se briser à un grain de sable. Hélas! on ne l'épargne que trop. L'empereur le renvoie avec honneur dans son siége, tant il est vrai que notre faiblesse fait la force de l'hérésie, et que notre fermeté la déconcerte; lâche et timide, malgré sa présomption et sa fierté, l'arianisme sentit que la partie était trop inégale, et ne doutant pas qu'une conférence publique ne le couvrît de confusion, on ménagea le retour d'Hilaire dans son diocèse, pour s'en débarrasser. Il triomphe en s'éloignant, comme il avait fait en se montrant. L'Eglise de France le reçoit de la même main qui le lui avait enlevé; elle embrasse son époux couvert de gloire, qui vient entre ses bras, dit saint Jérôme, se délasser de ses travaux: *Galliarum Ecclesia complexa est.*

Le zèle de saint Hilaire ne se borna pas à son diocèse. Après y avoir solidement établi la foi, il parcourut les Gaules en apôtre, pour en arracher les racines de l'erreur et en réparer les désordres. Il annonce partout la divine parole, il confirme ses frères chancelants, démasque et confond les hérétiques. Par ses soins il se tient divers conciles, et en particulier un à Paris, qui donna le coup mortel à l'erreur dans toutes les Gaules. Il ne s'y renferma pas: l'Italie et l'Illyrie ressentirent aussi les effets de sa charité. De concert avec saint Eusèbe de Verceil, il alla, comme les ministres du père de famille, dans les grands chemins, et le long

des haies, appeler tout le monde au festin. Les bénédictions les plus abondantes accompagnent leurs pas. Leurs talents et leurs vertus se déploient dans le plus grand jour, et le succès eût été complet, si Auxence, évêque de Milan, n'eût entretenu le schisme dans son Eglise.

Ce prélat infecté de l'arianisme corrompait cette grande ville. Honoré de la faveur de l'empereur Valentinien, qui, quoique très-catholique, ne pouvait se résoudre à le punir, ni soupçonner sa mauvaise foi, ou plutôt n'osait troubler cette funeste paix, dont on ne goûte la douceur qu'aux dépens de la vérité, et dont la paresse se fait un prétexte pour éviter les combats inséparables du vrai zèle. Auxence exerçait impunément sa fureur. Quel nouveau genre d'ennemi à combattre! Un prince même fidèle, dont la doctrine pure, les intentions droites, font, par un contre-coup inévitable, le procès à l'homme inquiet qui ose l'attaquer. On s'élève sans risque contre un impie, ses erreurs justifient, sa cruauté couvre de gloire, un tyran fait des martyrs. Mais je ne sais s'il se trouverait bien des gens assez courageux pour braver à la fois une autorité respectable qui s'égare, et un public prévenu qui condamne. C'est alors que les couleurs odieuses d'esprit remuant s'offrent dans un jour favorable à des yeux aisément prévenus, l'autorité royale fut toujours pour un pasteur mercenaire l'écueil de la religion et de la vertu. On en dissimule les fautes quand on en craint les disgrâces. On en épouse les erreurs quand on en attend les bienfaits. Un pasteur désintéressé est invincible, parce qu'il est inaccessible à l'espérance et à la crainte. Qu'on dise comme saint Basile: Où me chasserez-vous? Toute la terre m'est un exil, de quoi me dépouillerez-vous? A peine ai-je un habit, quelle vie m'arracherez-vous? Je soupire après mon dernier moment : on fait trembler les empereurs mêmes. Nos passions sont nos faiblesses.

Saint Hilaire s'oppose ouvertement à un édit de Valentinien, qui ordonne aux catholiques de communiquer avec les ariens; il agit, il parle, il négocie si efficacement que tout le peuple de Milan refuse d'obéir; il dénonce Auxence à l'empereur même, comme un fourbe qui lui en impose, comme un ennemi de Jésus-Christ et un blasphémateur. L'empereur, frappé d'une conduite si généreuse, au lieu de le punir d'une révolte apparente, ordonne une conférence publique entre les deux évêques. Hilaire force son adversaire de souscrire à la vérité. Mais les signatures sont de faibles barrières contre des hommes corrompus, dont l'intérêt dirige la main et la langue. Auxence, malgré sa signature et contre sa signature, continue à professer l'arianisme, compose de nouvelles formules, où il tâche d'envelopper ses erreurs.

Mais Hilaire s'efforce en vain de dissiper le prestige. L'empereur, ravi de voir dans la souscription d'Auxence une couleur de catholicité, ferme les yeux sur sa mauvaise foi et ne songe qu'à se débarrasser d'un prélat importun, trop pénétrant et trop zélé pour lui, dont l'incommode sagacité trouble son lâche repos. Hilaire reçoit ordre de quitter la cour et de retourner dans son diocèse. C'est alors que n'ayant d'autre ressource que sa plume, il écrit une lettre à tous les évêques où il dévoile ce mystère d'iniquité. Quel feu, quelle énergie dans ses exhortations! quelle force dans ses preuves! *Ne pensez pas*, dit-il, *que la protection des princes soit nécessaire à l'Eglise, ne cherchez pas à la ménager. Quel fut l'appui des apôtres pour convertir le monde? Empruntaient-ils du palais quelque éclat ou quelque dignité, eux qui chantaient dans les prisons et les chaînes? Saint Paul employait-il les édits des empereurs, quand il parlait dans l'aréopage? Saint Pierre avait-il moins les clefs du royaume des cieux, pour être obligé de vivre du travail de ses mains? Vouloir relever la foi par les grandeurs temporelles, c'est dire que Jésus-Christ a perdu sa vertu et sa force.*

Mais ne pensons pas qu'un zèle indiscret lui fasse oublier les lois de la prudence. Hilaire a su concilier l'un et l'autre et ménager également les intérêts de Dieu et ceux des hommes; c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Toutes les démarches de saint Hilaire ont un air de triomphe et sont en effet une véritable victoire, aussi mortifiante pour les hérétiques que glorieuse pour les fidèles. Chassé de son siége par une faction jalouse alarmée de sa fermeté, il paraît en vainqueur, dans l'Orient, avec toute la gloire d'une persécution soufferte pour la justice et tout l'éclat du suffrage des Eglises des Gaules, qui se font honneur de sa communion. Venu par hasard au concile de Séleucie, il y paraît en vainqueur, au milieu de l'hérésie assemblée, soutenant lui seul tous ses efforts, l'étonnant par ses talents, l'édifiant par ses vertus, vengeant la vérité opprimée et parlant au nom de toutes les Eglises d'occident. Rendu à la cour du prince, il y donne le défi à ses ennemis, s'offre de répondre à toutes leurs difficultés et de soutenir la foi de Nicée. Renvoyé à Poitiers par un parti qui, craignant la supériorité de ses lumières, refuse d'entrer en lice avec lui et achève d'y détruire l'arianisme, attiré en Italie par les besoins de l'Eglise de Milan, son adversaire, accablé de ses coups, cherche, dans les ténèbres d'une soumission apparente et d'une signature captieuse, un asile ténébreux où il puisse se sauver. Tous les pas de ce grand homme sont marqués par la défaite des ennemis de l'Eglise.

Mais quelque brillant, quelque utile qu'ait été son zèle, ne confondons pas le vrai courage qui l'animait avec une indiscrète fureur qui jette en aveugle dans le danger, qui ne sait ni souffrir ni attendre, qui, conduite par la passion, n'examine ni n'épargne

rien. L'empressement et l'humeur ont plus de part que la raison et la vertu à ce prétendu héroïsme. On en partage la gloire avec les peuples barbares et les bêtes féroces, plus courageuses à ce prix, puisqu'elles sont plus téméraires et plus intraitables; si la sagesse n'en modère les transports, le zèle est plus pernicieux qu'utile, plutôt le fléau que l'admiration du genre humain; on devrait plutôt prendre contre lui des mesures par un courage plus légitime, que lui accorder des éloges si peu mérités. Tel un torrent débordé qui désole les campagnes et détruit l'espérance des laboureurs; mais qui, dirigé par une main habile, fertilise les terres; tel un feu violent qui réduit les maisons en cendres et fait souffrir une mort affreuse, mais qui, mis en œuvre à propos, amollit le fer, prépare les aliments, sert à tous les besoins de la vie. Tel l'homme dont un sang bouillant conduit les pas, renverse, désole sous prétexte de zèle, c'est un monstre né pour le malheur des humains; mais la sagesse lui a-t-elle imposé son aimable joug, c'est un général d'armée plein de valeur, qui combat pour la patrie; c'est un prince plein de fermeté qui fait observer les lois; c'est un ministre plein de charité qui annonce la parole divine; c'est un martyr rempli de foi qui la scelle de son sang.

Tel Hilaire, également sage et ferme, pénétrant et modéré, respectueux et constant, fidèle à Dieu et à son prince, irréprochable dans sa fidélité et dans sa résistance, dans son silence et dans ses paroles, rendant à Dieu ce qui est à Dieu, sans oublier de rendre à César ce qui est à César. Distinguant le prince de l'homme, le politique du maître, la majesté de la faiblesse, le coupable du souverain, tandis qu'il déplore l'aveugle injustice de l'un il respecte l'autorité sacrée de l'autre, partout pieux, partout sage, partout héros. Le vrai courage est l'effet précieux d'une raison épurée et d'une vertu sublime; supérieur aux dangers, sans les méconnaître, il sait les courir constamment sans s'y précipiter témérairement. Sacrifier sa vie sans la prodiguer, supérieur aux bienséances sans les négliger, il sait sans bassesse soutenir la colère du prince, sans oublier sa dignité, immoler les choses les plus chères et compatir aux faiblesses; ferme sans opiniâtreté, hardi sans présomption, autant invincible dans le combat que circonspect à ne combattre qu'à propos et seulement de vrais ennemis, plein de la simplicité de la colombe par la droiture de ses intentions, et de la prudence du serpent, par la sagesse de ses démarches, préférer au faux brillant de la témérité le fruit solide d'une conduite modérée, et au vain étalage d'une saillie imprudente la réalité d'une constance inébranlable.

Cette sagesse et ce courage sont encore plus nécessaires quand l'hérésie lance ses traits empoisonnés. C'est alors que sous le casque de l'espérance, couvert du bouclier de la foi, armé du glaive de la parole, il faut faire face de tous côtés à une légion d'ennemis; une érudition spécieuse entasse les autorités, il faut en démêler les équivoques; une piété apparente en impose aux simples, il faut en dévoiler l'hypocrisie. Un habile négociateur met en mouvement mille ressorts, il faut déconcerter ses mesures. Un orateur éloquent prodigue les grâces du discours, il faut en montrer le poison. Un prince emporté menace du dernier supplice, il faut sans pâlir en voir les apprêts; il exécute ses arrêts sanguinaires, il faut sans se démentir en subir la rigueur.

Deux sortes de personnes engagées dans l'hérésie sont l'objet de la sagesse d'un pasteur destiné par la Providence à protéger la vérité : des gens de bonne foi, dont la simplicité a été séduite, et des gens de mauvaise foi, qui tâchent de répandre et de couvrir artificieusement le poison. Il faut détromper les uns et démasquer les autres, supporter les premiers et les instruire, mais dévoiler le tour captieux, suivre l'artificieux labyrinthe et dissiper les dangereuses ténèbres de ceux qui ne veulent qu'en imposer.

Me trompé-je? ce léger crayon ne met-il pas sous vos yeux les ouvrages et la conduite de saint Hilaire? Précieux monument de sa religion, chef-d'œuvre de son esprit, dont saint Jérôme fut charmé, jusqu'à les copier de sa main et les regarder comme le plus bel ornement de sa bibliothèque, et en conseiller la lecture à tout le monde, assurant qu'on n'y courait aucun risque : *In offenso decurrat pede.* Saint Hilaire, profitant dans son exil d'un loisir que ses fonctions pastorales ne lui eussent pas laissé à Poitiers, se rendit infiniment utile à l'Eglise par ses écrits. Il composa le traité des synodes; c'est une espèce d'histoire des divers conciles qui furent tenus sur les affaires de l'arianisme, et une dissertation sur les différentes professions de foi des ariens; douze livres sur le mystère de la très-sainte Trinité, et plusieurs commentaires sur l'Evangile; il y mit à profit le don de la parole, les règles de la morale, les principes de la société; en un mot, les dépouilles de l'Egypte, ramassées dans le siècle, avant son épiscopat, y ont servi à la construction du tabernacle.

Son esprit et son cœur, sa piété et son éloquence se font partout également admirer. Noble dans les pensées, pur dans l'expression, précis dans le dogme, perçant dans le raisonnement, exact dans les proportions, heureux dans les applications de l'Ecriture: son style selon les sujets et le besoin a de la véhémence et de la douceur, de la rapidité et de la modération, de la dignité et de la modestie; partout il inspire un zèle ardent et un courage invincible; partout il montre un esprit ferme, que les lueurs n'éblouissent pas, que l'artifice ne surprend pas, que la crainte n'ébranle pas, surtout inépuisable à découvrir les piéges de l'hérésie. Compatissant à la faiblesse des simples, il écarte les questions étrangères, il sépare le certain de l'incertain, explique les équivoques, rapporte les divers sens d'une proposition, met la question dans son vrai

point de vue, et par cette netteté et cette justesse il prépare, il conduit à la démonstration, où il sait porter la vérité. Telle fut la fécondité et la force de ce laborieux écrivain, le premier qui eût encore traité méthodiquement la controverse ; semblable à Joseph, dont le voyage en Egypte ouvre à sa famille un asile favorable et des greniers abondants, ce grand homme paraît n'avoir été relégué que pour ouvrir à toute l'Église les richesses de son esprit : *Pro salute vestra misit me.* (*Gen.*, XLV, 5.)

Croirait-on qu'un homme si zélé et si ferme, qui n'avait dans les Gaules que des anathèmes à lancer contre les ariens, dont il refusait hautement la communion, relachât en Orient de sa fermeté, entrât dans les voies de conciliation, se mêlât avec les hérétiques dans le commerce ordinaire de la société et les prières communes de l'Eglise ? Qu'est donc devenue, dira-t-on, cette inaltérable pureté de la foi qui ne peut souffrir le mélange de la lumière et des ténèbres, de Jésus-Christ et de Bélial ? Que sont devenus ces ordres si précis de l'Evangile, de regarder comme un païen et un publicain celui qui n'est pas soumis à l'Eglise; cette défense expresse de saint Jean, qu'il exécutait à la lettre, de leur rendre les devoirs communs de la civilité : *Nequidem ave ei dixeritis.* (II *Joan.*, 10.) Rebuté par la rigueur de son exil ou inconstant dans sa conduite, le grand Hilaire, aussi faible que le grand Osius, se serait-il démenti ? Gardons-nous de flétrir par cette tache honteuse la mémoire de cet homme illustre. Jamais une tolérance arrachée par le malheur des temps ne dégénéra en neutralité sur le fond des choses, en indifférence sur le dogme, en négligence sur le dépôt. Jamais il ne montra mieux son zèle et sa fermeté ; mais souvenons-nous, pour faire son apologie, de deux principes également certains ; principe de nécessité, règle de discipline.

La nécessité force souvent à des tolérances affligeantes, et la prudence ferme les yeux sur des maux sans remède. Contente de gémir sur son égarement, elle aime mieux attendre le moment de la conversion du pécheur, que de le pousser à bout par des rigueurs inutiles. Le malheur des temps n'a-t-il pas arraché de nos rois la liberté de conscience, des villes de sûreté, des magistrats, des temples, en faveur des calvinistes ? La révocation de l'édit de Nantes fut le plus beau trait de la vie du grand roi. Le malheur des temps n'a-t-il pas arraché, pour les luthériens en Allemagne, la bizarre tolérance des églises mi-partie, où tour à tour le catholique et l'hérétique faisant ses instructions et célébrant ses offices, le même autel voit l'arche et l'idole de Dagon; la même chaire retentit de l'erreur et de la vérité; il est des conjonctures malheureuses où, malgré toute l'horreur qu'il a pour les sentiments, le prince est obligé de composer avec ses sujets, le pasteur avec ses brebis. Cette tolérance forcée parut à ce grand homme nécessaire dans des temps où l'hérésie sur le trône faisait impunément la loi, et dans des lieux où, s'il eût fallu fuir tous les hérétiques, il eût été obligé de ne voir personne.

Mais tout cela est fondé sur les vrais principes. Deux raisons obligent en conscience d'éviter les hérétiques. Le danger d'être séduit par leur commerce, et le précepte qu'en fait l'Eglise en les excommuniant. N'y eût-il aucun danger, la défense devrait nous suffire; n'y eût-il aucune défense, notre intérêt devrait nous éloigner du danger; aucune de ces raisons n'y obligeait saint Hilaire.

Il n'est point de compagnie plus pernicieuse que celle des hérétiques: on se familiarise avec leurs dogmes, on s'accoutume à leurs erreurs, on prend peu à peu leur esprit, on entre dans leurs sentiments, on compatit à leurs peines, on rit de leurs plaisanteries, on perd le respect et l'obéissance, on goûte leurs raisonnements, on ne sait pas y répondre, on n'ose l'entreprendre, on en vient à croire un peu moins, à se défier, à douter, à combattre, on s'en fait un faux mérite et un air de bel esprit. De l'estime des personnes, on passe à celle des opinions, on les loue, on les adopte enfin. La fréquentation des personnes pieuses affermit dans la vertu; mais, par une funeste contagion, la société des méchants corrompt le cœur, et le commerce d'un homme suspect ébranle et détruit la foi, danger d'autant plus grand que l'hérésie sait plus artificieusement se déguiser : la modestie dans les yeux, la charité sur les lèvres, le masque de la sévérité sur le visage, elle donne le change aux simples, échappe aux yeux les plus perçants. C'est un serpent caché sous les fleurs, qui se glisse sans bruit et dans un silence perfide, mord et tue l'imprudent qui ne veut pas s'en défier. Noir reptile qui, rougissant de lui-même, ébloui par l'éclat du grand jour, se tient renfermé dans sa caverne, jusqu'à ce que l'occasion se présente de se jeter sur le passant; à peine le venin a-t-il pénétré qu'il fait des progrès rapides. C'est, dit saint Paul, une gangrène qui gagne : *Sermo eorum ut cancer serpit.* (II *Tim.*, II, 17.) La vertu et la capacité de saint Hilaire le mettaient à couvert de tous ces risques : il devait, par état, courir après la brebis égarée pour la ramener au bercail.

L'excommunication a deux effets bien différents, indépendants l'un de l'autre et fort souvent séparés. Le premier est un effet personnel sur le coupable, qui le lie devant Dieu et le livre à Satan. Le second est un effet plus étendu sur les fidèles, qui leur interdit tout commerce avec le coupable. L'excommunication toujours infiniment redoutable et souvent trop peu redoutée, est une séparation du corps de l'Eglise, une privation des biens spirituels qu'on trouve dans sa communion, un abandon au pouvoir de Satan, selon l'expression de saint Paul : *Quos tradidi Satanæ.* (I *Tim.*, I, 20.) En prononçant cette censure, l'Eglise peut se borner au châtiment personnel sans rien prescrire aux fidèles; elle peut aussi aller plus loin, faire connaître le coupable, le dénoncer

et interdire avec lui tout commerce pour donner plus d'horreur du crime et préserver du danger. C'est à sa prudence, selon les circonstances des temps et des lieux, à employer les moyens de rigueur, ou à y mettre des bornes; mais soit qu'à l'exemple du père de famille, elle laisse croître l'ivraie avec le bon grain dans le même champ, ou qu'elle les sépare, le réprouvé n'en subit pas moins devant Dieu tout le poids de l'anathème; on peut lui dire comme saint Jean dans l'*Apocalypse*, vous paraissez vivant, mais vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.) Vous paraissez encore tenir au tronc de l'arbre, mais vous êtes une branche pourrie dans qui la sève ne coule plus. Vous êtes au milieu de nous, mais vous n'êtes pas des nôtres : *Nobiscum erant sed non erant ex nobis.* Le peuple mal instruit et trompé par une tolérance extérieure peut s'y méprendre, vous pouvez abuser du silence de l'Eglise pour vous dire faussement dans son sein, mais aux yeux de celui qui sonde les cœurs, vous êtes déjà jugés, *jam judicatus est.* Les exemples en sont fréquents, frapper un prêtre, commettre une simonie, ne pas déférer à un monitoire, violer la clôture des religieuses, lire des livres hérétiques, il n'est pas douteux que, dans tous ces cas, l'excommunication ne soit encourue, quoique le défaut de dénonciation laisse le coupable dans la société; c'est sur ce principe certain que Hilaire se mêla avec les ariens qu'il détestait.

C'est alors qu'il arriva dans l'Eglise un des plus grands scandales qu'ait vus le monde chrétien, par la faiblesse de plusieurs centaines d'évêques, assemblés en deux conciles, et que saint Hilaire montra toute la douceur de son esprit et la sagesse de sa conduite; il s'en trouva cent soixante à Séleucie et près de quatre cents à Rimini; le nombre des ariens fut supérieur dans le premier. Il y fallait un Hilaire pour y faire triompher la foi et opposer une digue au torrent. Le concile de Rimini, toujours attaché à la foi de ses pères, ne l'abandonna jamais; il fut pourtant prévaricateur, par condescendance pour quelques évêques hérétiques, tant la foi est éloignée de la neutralité et souffre peu les négociations. La postérité juge avec des yeux bien différents de ceux qui ont intérêt d'accréditer le système de la tolérance et d'en étendre les bornes. Quelle injustice de la censurer avec tant d'aigreur dans un concile plus malheureux que coupable, quand on l'exige pour soi-même avec tant de hauteur!

La foi mise d'abord à couvert à Rimini par des protestations réitérées de s'en tenir inviolablement aux décisions de Nicée, il n'était plus question que de recevoir à la communion deux hérétiques artificieux qui se travestissaient de mille manières pour échapper à l'anathème. Les pères devaient s'en défier, sans doute; peut-on prendre trop de mesures avec des fourbes dont le cœur dément les signatures et les paroles? Mais la droiture et la charité ne sont point soupçonneuses: *Non cogitat malum.* (I *Cor.*, XIII, 5.) La bonne foi, l'amour de la paix, la rigueur, dont on usait dans une ville qui servait de prison, peut-être un peu de faiblesse et d'ennui leur ferma les yeux sur les ruses des deux perfides. Un langage catholique, des expressions équivoques (car de quoi n'est pas capable l'hérésie), en imposeront aux prélats. On ne crut pas nécessaire, peut-être ne voulut-on pas y regarder de trop près. La foi étant mise à couvert, il paraissait moins important d'approfondir les noirceurs personnelles; Ursace et Valens, hérétiques dans le cœur, catholiques sur les lèvres, furent admis à la communion, la paix parut consommée.

Mais en est-il avec l'hérésie? bientôt triomphants dans leur trahison et abusant de la facilité du concile, ils veulent faire passer pour une approbation du dogme ce qui n'était qu'une amnistie arrachée par le mensonge. Le monde étonné de se voir arien, sans le savoir, par la communion accordée à des ariens déguisés, rougit de sa surprise; rempli d'indignation contre leur mauvaise foi, il en foudroie les auteurs et fut longtemps inexorable contre les infortunés coupables plus faibles qu'infidèles, plus surpris que vaincus, qui étaient tombés dans le piége. Il leur fallait un homme de l'autorité et de la sagesse de saint Hilaire pour ménager leur grâce: il le fit avec succès et termina par cette grande action sa brillante carrière. L'Eglise ne lui fut pas moins redevable des enfants qu'il lui conservait, que des dépouilles dont il l'enrichissait.

Modération encore plus frappante et plus goûtée par le contraste de la dureté de Lucifer de Cagliari. Ce prélat d'ailleurs illustre, habile et pieux, intrépide défenseur de la foi de Nicée, couvert de la gloire qu'il avait acquise comme Hilaire dans l'exil et la persécution, flétrit tant de palmes par un excès de zèle. Il refusa obstinément de se réunir aux évêques pénitents qui, au concile de Rimini, s'étaient laissés surprendre, et même à ceux qui communiquaient avec eux cette sévérité outrée, si contraire à l'esprit de l'Eglise, donna lieu à un schisme que formèrent après lui et peut-être contre son intention des disciples indiscrets qui, de toutes parts, allumèrent le feu de la division, tandis qu'Hilaire, conduit par la charité, ouvrait de toutes parts son sein paternel à ceux que la pénitence ramenait au bercail. On ne le vit pas enflé de ses succès, ébloui de ses vertus, enivré de sa gloire se faire un faux mérite d'une rigueur inflexible, mais plutôt, comme Jésus-Christ, craindre de casser le roseau brisé, et d'éteindre le lumignon fumant, en ranimer les étincelles et ramasser les morceaux.

C'est ainsi que la sagesse et le courage dans la religion, loin de se combattre, se donnent un secours mutuel, s'élèvent réciproquement à l'héroïsme. Sans cette union, ce n'est plus qu'une vertu incertaine, qui se précipite sans mérite et sans nécessité, et que les revers font démentir; une vertu

superficielle, dont la moindre épreuve montre le faux ; une vertu inutile dont le moindre obstacle arrête les fruits; une vertu lâche que le moindre ennemi renverse; une vertu aveugle que le moindre piége déconcerte ; une vertu indigne de Dieu dont on trahit les intérêts. La faiblesse en ternit l'éclat, la précipitation la rend téméraire, la crainte la ralentit, les délices l'énervent, les travaux la rebutent. Incertain dans ses projets, inquiet dans ses mesures, borné dans ses vues, inconstant dans ses résolutions, perfide dans ses artifices, barbare dans la punition, brutal dans ses saillies, féroce dans les approches, insolent dans la victoire, lassé par les succès même, l'homme sans zèle rampe tristement ; tout en lui est imparfait, tout y est faux, tout y est criminel.

La sagesse au contraire et le courage l'épurent, le fortifient, le sanctifient, l'élèvent aux plus grandes choses, mettent à profit ses défauts mêmes, et ses fautes. Alors plein de zèle et de lumière, de prudence et de fermeté, il soutient les attaques, et porte le coup, démêle les ruses et pare les feintes; la violence et l'artifice sont également inutiles; intrépide dans l'amitié, rien ne peut ni l'ébranler ni le surprendre; patient dans la longueur du combat, il ne pose les armes que quand l'ennemi est entièrement défait ; humble et humain dans la victoire il ne compte pas follement sur le succès, et se tient toujours en garde contre de nouvelles attaques. Toujours égal dans les douleurs, constant dans les travaux, inébranlable dans les épreuves, il souffre jusqu'à la mort, et parvient enfin à la gloire éternelle que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XII.

SAINT MARTIN.

Militia est vita hominis super terram. (*Job*, VII, 1.)

La vie de l'homme sur la terre est une guerre.

Ce n'est ni l'immensité des travaux, ni la rapidité des succès, ni l'éclat des prodiges que j'admire le plus dans les apôtres. Il est un assemblage divin de popularité et d'élévation, de courage et de modestie, de zèle et de sagesse, de fermeté et de condescendance, qui les caractérise et les met au-dessus de tout. Je vous envoie au monde entier, enseignez toutes les nations, volez d'un pôle à l'autre, parcourez les sables brûlants de l'Inde; ensevelissez-vous dans les neiges du pôle, errez dans les forêts de la Germanie, vivez au milieu des lions d'Afrique, traversez les déserts de la Tartarie, renversez l'empire de Rome; toute la terre est votre patrie, ou plutôt toute la terre n'est qu'un exil pour vous. Soyez-en les conquérants et les maîtres, c'est pour vous que je veux y régner; voilà le conquérant et le héros: *Docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Mais souvenez-vous que le caractère des peuples n'est pas moins diversifié que la température de leurs régions; il faut s'y conformer sans se rendre leur esclave. Débiteur de tous, chargé du salut de tous, respectez leurs idées et leurs usages, qui ne sont pas contraires à la religion. Vous êtes les hommes de tous les pays, de tous les temps, de tous les états N'affaiblissez pas la valeur romaine, laissez les Scythes sur leurs chariots, et les sauvages dans leurs forêts. Sanctifiez la politesse des Perses, mettez en œuvre l'esprit de la Grèce, tournez en grandeur d'âme la fierté espagnole, en docilité la légèreté gauloise. Petit avec les petits, grand avec les grands, barbare avec les barbares, tout à tous pour les gagner tous. Soyez comme l'un d'entre eux, tous les cœurs vous seront ouverts ; voilà le ministre et l'oracle : *Omnibus omnia factus sum.* (I *Cor.*, IX, 22.)

Souvenez-vous encore que vous aurez beaucoup à souffrir. Vous boirez le calice de ma passion. Traînés devant les juges, maltraités dans les Synagogues, trahis par de faux frères, méprisés par les infidèles, traversés par les gens de bien même : attendez-vous à tout, le disciple doit-il être mieux traité que son maître? N'opposez que la douceur et la patience aux entreprises de vos ennemis; que jamais l'emportement, la dureté, la hauteur ne vous en attirent. Que jamais le crédit, l'intrigue, les richesses ne vous en vengent; que jamais la haine, le ressentiment, la froideur ne leur dérobent ni votre cœur ni vos services. Imitez l'Agneau venu pour effacer les péchés du monde, soyez comme un agneau au milieu des loups; voilà le pasteur et le père : *Mitto vos sicut agnos inter lupos.* (*Luc.*, X, 3.)

Surtout appuyez vos lois par vos exemples. La vie d'un pasteur est le garant de sa doctrine. Vous auriez beau joindre les menaces aux bienfaits, les talents à la naissance, la pompe imposante à l'autorité; j'aurais beau dire faites ce qu'ils vous disent, et ne faites pas ce qu'ils font. Jamais vous n'établirez l'humilité par le faste, la charité par le despotisme, la piété par la dissipation, la tempérance par les grands repas, l'Evangile par l'esprit du monde ; puissé-je accorder le don des miracles au vice, les prodiges mêmes vous serviraient peu. Un mort ressuscité parlerait moins efficacement pour vous que vos vices ne parleraient contre vous. La vérité tombe dans le discrédit, on s'en joue; le ministre dans le ridicule, on le méprise. Le peuple abandonné à l'ignorance ne serait que malheureux, le scandale des pasteurs la rend criminelle et impie. Il serait docile, le scandale le rend intraitable. Voilà le guide et le modèle: *Forma facti gregis.* (I *Petr.*, V, 3.)

Pourquoi pensez-vous que Dieu ait fait passer saint Martin, un des plus grands évêques qui fut jamais, par les deux états en apparence les plus éloignés de l'épiscopat : l'état de soldat et celui de religieux ? C'est pour préparer en lui cet assemblage admirable de grandeur et d'humilité, de force et de charité, de zèle et de prudence, supérieur à tous les prodiges dont sa vie fut pleine; et pour nous apprendre que le caractère d'un évêque doit réunir l'esprit de la religion et celui de la guerre, l'un lui donne l'intrépidité et la bravoure, l'autre la douceur et la régularité. Les exercices

militaires l'aguerrissent contre les ennemis de l'Eglise, les pratiques monastiques le rendent édifiant à son troupeau. Qu'il prenne du cloître cette modestie, cette mortification, ce détachement dont on s'y fait une loi. Qu'il emprunte de l'armée cette valeur entreprenante, ce courage invincible qui y couronne de gloire. Humble solitaire, il dispose; guerrier courageux, il remporte les plus grandes victoires. Ne peut-on pas même dire que la religion est une espèce de guerre, et la guerre une espèce de religion? Toujours aux prises avec la nature, et en garde contre les sens, repoussant les moindres attaques de la passion, ne cherchant qu'à détruire une chair rebelle; un vrai religieux, dans sa retraite, livre les plus rudes combats, il mérite le plus beau triomphe. De son côté soumis aux ordres de son général, et assujetti à une exacte discipline; souvent privé de toutes les commodités de la vie et accablé des plus pénibles travaux, le soldat trouve dans son camp toute la dépendance et toute l'austérité d'un monastère, il n'y en trouvera pas moins la récompense, s'il est fidèle. Un prélat chargé de défendre l'Eglise et de sanctifier son peuple, de se défendre et de se sanctifier lui-même, doit-il moins faire de sa maison un camp et un monastère, où l'on trouve également des armes et des modèles?

Voilà deux points de vue sous lesquels nous allons vous présenter saint Martin. Un évêque religieux, un évêque soldat, et grand évêque, parce qu'il avait su réunir les qualités de l'un et de l'autre, et le faire servir au bien de ses brebis. Tel est le caractère d'un clergé respectable par ses vertus, et distingué par ses travaux, qui d'abord religieux dans son origine, et guerrier dans les siècles suivants, contre les ennemis de la foi, a hérité de ses pères, et le courage qui combat et la piété qui édifie; aussi utile à l'Eglise par sa fermeté qu'au public par ses exemples, et travaillant avez zèle à soutenir la vérité contre les attaques de l'erreur, et à maintenir la vertu contre les atteintes du vice. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'esprit du monde aurait beau traiter notre idée de paradoxe; la prélature et la vie religieuse sont si peu incompatibles, que pendant plusieurs siècles l'Eglise a pris presque tous les évêques dans l'état religieux. Tels étaient saint Basile, saint Chrysostome, saint Grégoire le Grand. L'ordre de Saint-Benoît, et après lui celui de Saint-Dominique et de Saint-François ont longtemps gouverné tout l'Occident. Croirait-on que tous ces grands hommes gardaient dans leur palais la vie commune, et les observances de leur monastère? Mais surtout se persuadera-t-on qu'ils ne faisaient en cela que leur devoir? Saint Thomas, sur l'autorité de plusieurs conciles et de plusieurs papes, nous apprend que les évêques qui ont été religieux sont obligés de garder la couleur de leur habit, d'observer la pauvreté et toutes les règles qui ne sont pas incompatibles avec leur nouvelle fonction, comme serait la solitude et le silence. Ceux qui n'ont pas à soutenir de pareils engagements doivent y suppléer par une vie vraiment religieuse, qui les prépare aux fonctions pastorales, et leur ménage le secours du ciel. Inutile et funeste, et au prochain et à soi-même, quand on vit sans règle; tout est à craindre pour les brebis et pour le pasteur : le monde est dangereux pour ceux même qui prennent le plus de précaution; que doit-il être pour ceux qui marchent sans défense? Le travail est difficile aux plus grands saints; que doit-il être à ceux qui n'ont qu'une vertu médiocre?

Les séminaires mêmes ne sont-ils pas une espèce de monastère, où l'on en prend l'esprit, où l'on en suit les règles? Les engagements, sans y être perpétuels, n'y sont pas différents. La plupart sont conduits par des religieux. Ceux mêmes que le clergé dirige n'ont-ils pas des règlements, des exercices, un gouvernement, à qui il ne manque que l'habit et le nom, pour en faire une communauté religieuse? L'Eglise a voulu que le clergé se formât à ses écoles, et conservât le même esprit dans le ministère. Saint Jérôme étendait ces obligations jusque sur les laïques. En aurait-il dispensé le clergé, aurait-il fait grâce aux prélats, qui doivent en être le modèle? Les prélats eux-mêmes, dans l'obéissance qu'ils exigent, ne veulent-ils pas, en ce point, faire de leurs ecclésiastiques autant de religieux : *Te ipsum decipis, si putas aliud a sæcularibus, aliud a monachis requiri.*

L'état religieux est un engagement à renoncer aux trois concupiscences, les plaisirs, les biens et la gloire; l'épiscopat est un état de vertu acquise et de renoncement parfait; l'un travaille à vaincre la nature, l'autre en a déja triomphé; là on se réforme soi-même, on se rend propre au ministère : ici on l'exerce, en réformant son troupeau. L'esprit épiscopal est comme le fruit de la religion, il répand sur le peuple les richesses acquises dans le cloître; il leur montre le modèle de la perfection où l'on est parvenu, il cueilla la moisson qu'il avait semée. Qu'on parcoure les règles que les canons prescrivent aux évêques, sur la modestie des habits et des meubles, sur la régularité des mœurs et de la conduite, sur l'exactitude des fonctions et des exercices, sur le détachement des biens et des honneurs, sur l'éloignement des plaisirs et des compagnies, qu'on compare ces canons aux constitutions monastiques; on verra que l'épiscopat ne diffère de la religion, qu'en ce que ces règles sont pour la plupart beaucoup plus sévères que celles des cloîtres. Le religieux le plus fervent rougirait auprès de saint Charles.

Où pourrait donc être la différence? l'évêque ne doit-il pas, ainsi que le religieux, avoir ses temps marqués pour l'oraison, la messe, l'office, quoique la charité en puisse quelquefois, pour l'un et pour l'autre, interrompre la suite? l'évêque comme le religieux ne doit-il pas craindre le commerce du monde,

et ne s'y prêter qu'à regret; lui est-il permis de ne pas observer la modestie dans les regards, la retenue dans les paroles, la gravité dans les démarches? quoiqu'on lui laisse le maniement des biens ecclésiastiques, il n'est, non plus que le religieux, que l'économe des pauvres, il doit en rendre compte à Dieu, il ne peut ni les dissiper, ni se les approprier sans crime. Quoiqu'il ait des supérieurs dans l'ordre hiérarchique, l'usage, il est vrai, a presque brisé tous ses liens, il n'a guère occasion de leur obéir. Tel un supérieur de communauté n'est pas moins religieux, pour n'avoir pas des maîtres, sa place le livre au public. Qu'il gémisse d'une nécessité qui, en multipliant et les devoirs et les dangers, le prive du secours et de la sûreté que le religieux trouve dans la solitude. Convainquons-nous de ces vérités par l'exemple du grand religieux dont l'Eglise honore l'épiscopat.

1° L'éloignement des plaisirs, ou plutôt l'austérité de saint Martin est incroyable. Les déserts de la Thébaïde n'ont rien vu de plus surprenant: elle le serait dans un particulier; mais dans un grand, dans un évêque, elle tient du prodige. Martin, à peine baptisé, quitte le monde, et s'enferme dans le monastère de saint Hilaire, à Poitiers. Sous la discipline d'un si grand maître, il puise à la source les grands principes de la vie religieuse, il y fait les plus grands progrès. Devenu évêque de Tours, son premier soin fut de répandre dans son diocèse un bien dont l'expérience lui avait fait connaître le prix; il y fonda trois grands monastères, où une infinité de religieux, attirés par la réputation de sa vertu, voulurent être formés de sa main. Le nombre en fut si prodigieux, qu'il s'en trouva plus de deux mille à ses funérailles; leur vertu était si reconnue, que toutes les églises en demandaient à l'envi pour leurs pasteurs.

Mais ne pensez pas que, content de maintenir l'ordre par son autorité, le prélat fondateur n'eût pour lui-même que de l'indulgence. Il était à la tête de tout, et bien loin que sa promotion fît aucun changement dans sa conduite, dans sa personne, dans ses habits, dans ses meubles, dans ses repas, il fut le plus pauvre, le plus humble, le plus mortifié, le plus régulier de tous. La qualité d'évêque n'est jamais pour les saints un prétexte de dispense: c'est une raison de plus d'être édifiant et laborieux: *Idem perseverabat qui prius fuerat, eadem in vestitu vilitas, eadem in corde humilitas.*

Malgré ses voyages, ses travaux, ses fatigues immenses, il ne diminua jamais ses austérités; du pain, de l'eau et quelques racines, tels étaient ses somptueux repas; telle était l'abstinence de ses religieux, à peine les malades se permettaient-ils l'usage du vin. La solitude y était entière. On n'en sortait que pour aller au chœur chanter l'office en commun, et prendre sur le soir la seule réfection qui y fût permise. Tout y était en commun, personne n'y possédait rien en propre, à peine s'accordait-on les meubles les plus nécessaires, la terre y servait de lit. Ce n'étaient pas des maisons magnifiques, des appartements immenses, des salles brillantes, des galeries superbes, de riches offices. Le palais de Martin n'était qu'une petite cellule creusée dans le roc, comme les autres, aux environs de la ville de Tours, dans un pays désert, où l'on a depuis bâti la célèbre abbaye de Marmoutier. Cette cellule subsiste encore, on en a fait une chapelle dans l'église de l'abbaye, l'autel l'occupe presque entière, à peine est-elle assez grande pour y dire la messe commodément.

On n'y allait vêtu, comme saint Jean, que de poils de chameau; un habit un peu moins rude y eût passé pour un crime: *Mollior habitus pro crimine habebatur.* Jusque dans ses maladies, l'habit ordinaire du saint prélat était un cilice couvert de quelques haillons que la simplicité, la négligence ou plutôt l'austérité rendaient presque dégoûtants: *Veste sordidus, crine incultus, facie despicabilis, quæ in episcopatu non mutavit.* Il continua jusqu'au dernier soupir cette mortification étonnante. Dans sa dernière maladie, le cilice et la cendre furent l'autel où il immola la victime: *In cilicio et cinere recubans fatiscentes artus servire spiritui cogebat.* On le presse en vain d'accepter quelque soulagement, du moins un peu de paille pour être un peu moins durement. Non, mes enfants, dit-il; un chrétien ne doit mourir que sur la cendre. Je me rendrais coupable si je ne vous en donnais l'exemple: *Non decet christianum nisi in cilicio mori, si aliud exemplum dedero ipse peccabo.* Au moins, lui dit-on, ne vous tenez pas toujours dans la même situation; elle est trop incommode: tournez-vous sur le côté pour vous soulager. Non, mes enfants, répondit-il encore; laissez-moi regarder le ciel, laissez à mon esprit la liberté de prendre son essor vers le ciel, et à mes yeux celle de voir la route que mon âme doit suivre: *Sinite me cœlum potius quam terram respicere ut suo itinere spiritus ad Deum dirigatur.*

Tous ses moments étaient marqués par des bonnes œuvres; il ne se fût jamais pardonné d'en perdre un seul. Jamais il ne paraissait devant Dieu les mains vides: *Nullum vacuum ab opere Dei tempus.* Son esprit, toujours occupé de Dieu, était sans relâche en oraison; la charité ou la nécessité peuvent seules le résoudre à y souffrir l'interruption la plus légère. Toutes ses nuits se passaient en prières. A peine dormait-il. Il avait continuellement les yeux levés vers le ciel; on l'eût pris pour un insensé si sa gravité et sa modestie n'eussent annoncé l'évêque, le religieux, le saint: *Invictum ab oratione spiritum non relaxabat.* C'est toujours Sévère Sulpice, auteur de sa *Vie*, dont il faudrait transcrire l'ouvrage pour faire le détail de ses vertus.

Ses devoirs en souffriront-ils? Non; il n'y fut que plus exact. Et pourquoi la vie contemplative serait-elle opposée à la vie active? Marthe et Marie sont deux sœurs qui, loin de se faire la guerre, se donnent un secours mutuel. L'oraison obtient les grâces, le travail les répand; dans la contemplation on ap-

prend la vérité, dans la prédication on l'enseigne. L'une allume le feu dans le cœur de l'apôtre, l'autre le porte dans celui de l'auditeur. La méditation conduit à l'action, elle fait connaître le prix des biens éternels et désire de les procurer aux autres. Le zèle languirait si la prière ne ranimait son ardeur; il serait sans succès si la prière ne lui ménageait la bénédiction. A son tour, l'action rappelle à la contemplation; l'ouvrier évangélique s'y délasse de ses travaux et y puise de nouvelles forces. Les objets dissipent, les affaires accablent. Qu'il aille dans la retraite faire revivre ce recueillement et ce goût pour revenir au travail avec un nouveau courage; qu'il y répare les fautes dont la faiblesse humaine le fait gémir; qu'il y remercie Dieu des fruits dont sa bonté le couronne. C'est là qu'il parlera et qu'on lui parlera au cœur, et qu'il négociera les plus grandes affaires. Tel un général vient à la cour prendre les ordres du prince et va les exécuter sur la frontière. Vainqueur des ennemis, il revient lui rendre compte de ses victoires et recevoir dans ses caresses la plus noble récompense de sa valeur. Tels les apôtres se déchargent du temporel sur les diacres et se réservent la prière et la prédication : *Nos autem orationi et prædicationi instantes erimus. (Act., VI, 4.)*

2° Le détachement ou plutôt la pauvreté de saint Martin. Un homme insensible au plaisir ne l'est guère moins aux richesses; il n'y tient pas, il s'en dépouille, il n'en a que pour les répandre sur les pauvres. Cette vertu caractérisait saint Martin; il renonça au monde et à la fortune, ne jouit d'aucun revenu ecclésiastique et mit tout son trésor dans le ciel. Dès l'âge de dix ans, sans craindre le ressentiment d'un père idolâtre, il abandonne sa maison comme un autre Abraham, se rend à l'Eglise et se met au nombre des cathécumènes. Il fallut une espèce de violence pour le résoudre à servir dans les troupes de l'empire. La milice romaine était alors la grande route de l'honneur et de la fortune, elle menait à l'empire du monde; c'est de là que se tiraient ces fameux consuls, ces préteurs, ces gouverneurs de province, ces empereurs, ces dieux de la terre. Le père de Martin, estimé par sa valeur, était avancé dans le service et tribun légionnaire. Les avenues étaient favorables, et le fils pouvait tout attendre de son crédit. Mais, bien loin d'être flatté de ces espérances, il fallut des ordres absolus pour l'y faire entrer; il se retire dès qu'il le peut, au hasard d'encourir l'indignation de son père et de perdre son patrimoine. Mais que dis-je? patrimoine! en voulait-il d'autre que celui de l'éternité? Longtemps il fut errant et sans ressource, habitant d'une île déserte où il ne vivait que de racines.

Enfin, sous la conduite de saint Hilaire, il trouva dans l'état religieux la pauvreté évangélique qu'il désirait. La dignité épiscopale ne le rendit pas plus riche; ni les présents de l'empereur qu'il refuse, ni les revenus de son évêché qu'il abandonne, ni les offrandes des fidèles qu'il distribue, rien ne peut toucher un homme véritablement pauvre d'esprit; ni les besoins de la vie, ni la dignité de l'Etat, ni les désirs de secourir les pauvres, rien ne lui paraît un prétexte pour retenir des biens dont il connaît le danger et la vanité.

Mais dans les bornes étroites qu'il se prescrit, rien n'égale sa charité pour les pauvres; et quelle charité! une charité constante. Dans tous les âges, dans tous les états de sa vie, et jusqu'au dernier soupir il sut l'exercer. La mort seule y peut mettre des bornes. Une charité patiente; elle eut des censeurs dans le clergé même, qui ne se prêtait qu'à regret à ses profusions et lui en faisait des reproches. Jamais il n'en laissa ralentir l'ardeur. Charité prévenante; il s'informait des misères, il les prévenait, il les devinait, et, sans attendre qu'on vînt lui demander, il portait de toutes parts des secours inespérés. Charité libérale, il ne se réservait rien. Assez riche à son gré du trésor de la pauvreté, sa charité ne connaissait point de bornes. Charité généreuse; il se privait de tout et s'oubliait entièrement lui-même, il ne connaissait de besoin que ceux des pauvres : sa frugalité, sa mortification étaient ses ressources. La Providence les rendait inépuisables. Charité universelle; connus ou inconnus, étrangers ou sujets, il porte tout le monde dans son sein, il enrichit l'indigent, il guérit le malade, il console l'affligé, il instruit l'ignorant, il convertit le pécheur, il ramène l'hérétique, il éclaire l'idolâtre. Imitateur de celui qui est mort pour sauver tous les hommes, tout lui est cher; il prie pour tous, il se rend utile à tous, il s'immole pour tous.

Il exerce la charité, non-seulement dans l'épiscopat, où elle doit être comme naturelle, mais encore à l'armée, où elle paraît étrangère : sans que le respect humain l'arrête, que les railleries de ses compagnons idolâtres l'ébranlent, que la licence des armes le refroidissent, que ses propres besoins l'inquiètent; il partage avec les pauvres et la pension que lui fait sa famille, et la solde que le prince lui donne, et jusqu'à son pain et ses habits. Le soldat dépouille le pauvre, Martin se dépouille pour le couvrir; le soldat porte partout l'horreur et le désordre, Martin y porte la consolation et la paix; l'un n'arrache que des plaintes, l'autre n'entend que des actions de grâces; l'un est l'exécuteur des vengeances célestes, l'autre le distributeur de ses miséricordes; tout se ressent de la fureur du guerrier, tout porte les marques de la bonté de Martin; aurait-on à gémir des horreurs de la guerre si elle n'armait que de tels soldats?

Il l'exerce non-seulement dans le monde, où l'on en a les moyens, mais dans la religion où tout manque, malgré une pauvreté qui le dépouille de tout, une solitude qui l'éloigne de tout, un détachement qui le rend indifférent à tout; Martin sait connaître les besoins, y être sensible, procurer des secours. Assez parfait, s'il sait se dépouiller, exige-t-on qu'un religieux enrichisse? as-

sez parfait, s'il sait souffrir, exige-t-on qu'il soulage? assez parfait, s'il sait s'oublier, exige-t-on qu'il recherche? Martin suffit à tout; dépouillé jusqu'à l'indigence, il est libéral jusqu'à la profusion; détaché jusqu'à l'anéantissement, il est sensible jusqu'à la tendresse. Séparé du monde jusqu'à s'ensevelir dans la solitude, il est zélé jusqu'à se livrer à tous les travaux; nous admirons le religieux dans le prélat, admirons d'avance le prélat dans le religieux; il en a l'esprit, il en fait les fonctions, il en pratique les vertus. Heureux prélude de ce qu'il doit être un jour, il est déjà digne de l'épiscopat, il passe déjà les plus grands maîtres.

Il exerce la charité jusqu'au pied des autels. En y montant pour y offrir le saint sacrifice, il distribue le patrimoine du sanctuaire aux membres de celui dont il va consacrer le corps. Allant dire la messe, il rencontre un pauvre à demi-nu. Le saint ordonne qu'on l'habille; ses ordres n'ayant pas été exécutés, le pauvre revient se plaindre; Martin se dépouille de sa tunique et la lui donne. Par une patience égale à sa charité, il accepte un habit grossier qu'on lui jette insolemment par dépit, prend les ornements sacerdotaux et célèbre la messe. Qu'il dût être agréable à Dieu, ce sacrifice, précédé de l'aumône et de la patience! Que c'est s'ouvrir au sanctuaire des avenues bien favorables, que d'en faire ouvrir les portes par les mains des pauvres. Un globe de feu parut sur sa tête pendant toute la messe, comme pour apposer à sa charité le sceau de l'approbation divine, et peindre aux yeux de son peuple les flammes qui brûlaient son cœur.

Il l'exerce n'étant encore que catéchumène. Un pauvre à demi-nu s'offre à lui au milieu de l'hiver: n'ayant rien à donner, il coupe son manteau, lui en donne la moitié et se couvre comme il peut du reste. Job, le père des pauvres, les revêtait de la laine de ses brebis, Martin les revêt de son manteau. Job leur distribuait de son superflu, Martin, comme la veuve de l'Evangile, de son nécessaire. Jonathas par une amitié pour David, que tous les siècles admirent, le couvre de ses habits; mais il voyait en lui un héros à qui la défaite de Goliath l'attachait autant par reconnaissance que par estime; Martin, dans le pauvre pour qui il se dépouille, ne voit qu'un inconnu à qui il ne doit rien et de qui il n'a rien à attendre; je me trompe, il y voit Jésus-Christ sous les apparences les plus rebutantes. Cette action lui valut la grâce du baptême, qu'il reçut peu de temps après. Dieu semblait n'attendre que ses aumônes, comme celles de Corneille le centenier, pour mettre au nombre de ses disciples celui qui en pratiquait les vertus: *Eleemosynæ tuæ ascenderunt*. (*Act.*, X, 4.)

Cet événement, plus célèbre que tous les miracles de sa vie, fait la plus brillante partie de sa réputation. Action plus glorieuse que s'il eût forcé des armées et remporté des victoires. Comment en faire un digne éloge, puisque Jésus-Christ s'en déclare le panégyriste? Cet arbitre équitable n'attendit pas la fin des siècles pour rendre justice à sa charité et lui dire comme aux autres justes: *J'étais nu et vous m'avez habillé*. (*Matth.*, XXV, 36.) Le soir même il se montre à lui, couvert de cette moitié de manteau, comme du plus riche vêtement. *Voyez-vous*, dit-il aux anges qui l'environnaient, *Martin encore catéchumène m'a couvert de cette robe*. Il ne dit pas, remarque saint Bernard, Martin m'a donné la moitié de cet habit; le prix que la charité met aux moindres choses qu'elle reçoit ou qu'elle donne surpasse la valeur même du total. *Martinus adhuc catechumenus hac me veste contexit, partem pro toto reputans, amoris magnitudine.*

N'est-ce pas comme une récompense de sa charité et un supplément de sa pauvreté, que Dieu lui accorda avec tant de profusion le don des miracles? Il pouvait dire comme les apôtres au boiteux qui demandait l'aumône à la porte du temple: Je n'ai ni or ni argent, mais je vous donne ce que j'ai; au nom de Jésus-Christ, levez-vous et marchez: *Quod habeo, hoc tibi do, surge et ambula*. (*Act.*, III, 6.)

3° Le renoncement aux plaisirs et aux richesses avait commencé la vertu de saint Martin, l'humilité y met le comble par le sacrifice le plus difficile. Il en coûte de renoncer à la gloire et dans les plus grandes places dont elle semble l'apanage, et dans les moindres dont elle est le dédommagement; mais vertu nécessaire aux unes et aux autres, pour ne pas se briser aux écueils du dépit ou de la fierté que la vanité sème en grand nombre, Martin sut être toujours humble dans le choix d'un état obscur et dans le refus d'un poste brillant, dans l'humiliation qui décourage et dans l'élévation qui éblouit, et avec plaisir dans la bassesse, où le monde en tient peu de compte, et avec dignité dans les honneurs où il s'en moque, et avec confiance dans les miracles où il l'admire.

Saint Martin était enseveli dans les ténèbres du monastère de saint Hilaire, et se félicitait d'y vivre inconnu; mais ce grand homme si célèbre par ses travaux, ses combats, ses ouvrages, ses vertus, connut bientôt les trésors de grâce renfermés dans le cœur de son novice, et, sans attendre de plus grandes épreuves, il voulut lui faire recevoir les ordres sacrés. Martin était trop humble pour s'en croire digne, son maître trouve en lui la plus grande répugnance; mais il était trop humble pour n'être pas soumis: il n'y trouva pas moins la plus grande docilité. Cependant, comme la condescendance est la vertu des saints, le maître accorda quelque chose à l'humilité du disciple. Il se contenta de lui conférer l'ordre d'exorciste; la sainteté de Martin justifia le choix d'Hilaire, et son humilité le montra d'autant plus digne d'un rang élevé, qu'il s'était cru au-dessous des degrés inférieurs,

malgré les éloges d'un prélat qui était l'oracle de la vérité.

Mais il eut beau faire, l'obscurité du cloître ne fut qu'un faible asile pour son humilité. La grandeur de ses travaux, l'héroïsme de ses vertus, l'éclat de ses miracles répandirent au loin le nom de Martin, et, quoique religieux encore, firent désirer à l'Eglise de Tours de l'avoir pour pasteur. On n'eut garde de l'en prévenir, son humilité eût fait échouer ce dessein. Il fallut employer l'artifice et la violence pour l'y résoudre. Une occasion d'exercer la charité, ménagée à propos, le fit venir dans la Touraine. Des troupes distribuées dans le chemin l'arrêtèrent à son retour. Par une acclamation universelle on le demande pour évêque aux prélats assemblés pendant la vacance du siége. Il fallut se rendre. Qui peut résister à une vocation marquée au sceau de l'humilité et à celui de la Providence?

Ne craignons pas que, placé sur le chandelier, son humilité se démente. Le religieux était trop parfait pour ne pas vivre dans l'évêque. Qui fut jamais plus modeste, plus simple, plus populaire, plus accessible, plus humble, en un mot? Il ne fallait pas, pour arriver jusqu'à lui, traverser de vastes appartements et aborder enfin la commode et superbe alcôve de quelque prince; il n'eut qu'une petite cellule, attenant à l'église, pour la commodité de ses fonctions, et une seconde, moins commode et plus solitaire, creusée dans le roc, sur le grand chemin de Tours. Il ne fallait pas braver une foule de domestiques, aussi fiers et plus impolis que leur maître, en dévorer les grossièretés, en attendre ou en acheter la protection. Hélas! à peine en avait-il un, dont jamais il ne se servait, ou plutôt qu'il servait lui-même. Il ne fallait pas percer une cour nombreuse, attentive à écouter les oracles, à applaudir aux bons mots, à encenser les caprices des dieux de la terre. Il vivait au milieu de ses religieux, qui se rassemblaient autour de lui pour l'instruction et la prière. Il ne fallait pas attendre les heures d'audience, les moments de belle humeur, la fin d'un repas ou d'une partie de jeu pour dire enfin, en courant, quelques mots à un seigneur distrait, indifférent et dédaigneux. Il était toujours prévenant, charitable, facile. Il ne fallait pas percer les nuages d'un air mystérieux, sonder l'abîme d'un silence affecté, suivre le labyrinthe des questions ou des réponses captieuses, essuyer les difficultés d'un refus toujours prêt, saisir les instants rapides donnés à regret par un homme important, surchargé d'affaires et ennuyé de votre présence. On le trouvait toujours de loisir, toujours ouvert, toujours sincère; il préférait même aux brillantes fonctions du ministère dans les villes l'instruction des peuples de la campagne; c'est là que le besoin est le plus grand, les ouvriers en plus petit nombre, la vertu plus en sûreté, les travaux plus utiles. L'humilité balance-t-elle à préférer avec Dieu la simplicité et la société des petits et des simples? *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* (*Prov.*, III, 32.)

Sa réputation en a-t-elle souffert, son autorité en fut-elle affaiblie? Au contraire, sa gloire en acquit un nouveau lustre et son ministère un nouveau poids. Ce religieux, pauvre, grossier, méprisable aux yeux des hommes, eut toute l'autorité d'un grand évêque, tout le crédit d'un courtisan favorisé, tout le succès d'un orateur éloquent, tout l'éclat qu'auraient donné les talents, la fortune et la naissance. Rien n'honore, rien n'accrédite plus que la vertu, aux yeux même des hommes. Que dis-je? ceux mêmes qui la persécutent lui rendent en secret hommage et bientôt lui rendront justice. Un prélat ordinaire, avec les richesses, la naissance, la faveur, les talents les plus brillants, eût eu moins de succès. Le vrai religieux l'emporte sur le grand du monde.

Les empereurs Valentinien et Maxime ne peuvent se lasser d'admirer son courage et lui accordent tout ce qu'il veut. L'un et l'autre le font manger à leur table avec la plus grande distinction. Jamais jour ne parut plus solennel à Maxime; toute la cour eut ordre de s'y trouver. La première place près de l'empereur fut donnée au saint évêque. Au milieu du festin, on apporte la coupe au prince, selon l'usage. Maxime, par respect, la présente au prélat. Martin ne fut ni ébloui par la majesté impériale, ni affaibli par ses caresses; au lieu de rendre la coupe à l'empereur, par un retour d'honneur qui semblait juste, il la donne à un prêtre qui l'accompagnait, regardant son caractère comme fort supérieur à la dignité de maître du monde. Bien loin de blâmer cette préférence, le prince, surpris de l'héroïsme de sa vertu, l'en loue et l'en estime davantage. Toute la cour s'écrie avec étonnement : *Il n'appartient qu'à Martin de faire à la table de l'empereur ce que les autres prélats n'auraient osé faire à la table d'un magistrat subalterne.*

L'impératrice enchérit sur ces flatteuses marques de vénération. Cette pieuse Esther invite à son tour à sa table un homme plus grand qu'Assuérus; mais elle ne veut céder à personne l'honneur de lui préparer son repas. Par un saint excès de respect, elle refuse de se mettre à table avec lui; toujours debout, elle se réserve l'honneur de le servir et de se nourrir de ses restes. Martin reçoit ces honneurs avec autant de dignité que d'humilité. La vertu qui les lui procure lui apprend à les soutenir. Le religieux est l'appui du prélat; l'un les obtiendrait-il sans l'autre, les mériterait-il?

Dieu lui-même semble applaudir à ces éloges en y joignant les siens par la voix des miracles. Jamais la nature ne vit de plus grand maître lui commander avec plus d'empire. Ce thaumaturge faisait partout sentir son pouvoir tout-puissant. Quelle maladie n'a pas respecté ses ordres? Les aveugles ont reçu la vue, les sourds l'ouïe, les paralytiques l'usage des membres, les moribonds ont recouvré la santé. Trois morts sont revenus à la vie, les vents ont soufflé à sa pa-

rolo et renversé un temple d'idoles. Dans un incendie où il fut surpris, il demeura longtemps au milieu des flammes sans souffrir aucun mal, quoique ses habits en fussent brûlés. Il se plaignait même que, pour une faute légère qu'il ne cessait de se reprocher, son pouvoir de faire des miracles était diminué; mais plus Dieu l'élevait, plus il s'anéantissait en sa présence; plus Dieu le voyait anéanti, plus il se plaisait à l'élever : *Qui se humiliat exaltabitur*. (*Matth.*, XXIII, 12; *Luc.*, XIV, 11; XVIII, 14.)

Nouvelle récompense de son humilité, qui en répand, qui en éternise la gloire. Dieu lui ménage pour historien l'homme le plus éloquent de son siècle. Sulpice Sévère, prêtre distingué par sa vertu et par ses talents, disciple de Martin pendant bien des années et témoin oculaire de tout ce qu'il raconte, a écrit sa vie dans un détail qui ne laisse rien échapper, et avec une précision et une élégance qui en font un chef-d'œuvre. L'historien et le héros sont dignes l'un de l'autre. Les fruits de cet ouvrage ont été immenses. Il s'est répandu avec rapidité, il a été lu avec avidité, et déjà les déserts de l'Egypte et de la Thébaïde en faisaient leurs délices. Cependant Sulpice Sévère, tout éloquent qu'il est, effrayé de son entreprise, succombe sous le poids de sa matière : *Victi materiæ mole succumbimus*. Cet habile auteur insulte en quelque sorte au reste du monde; il avance que Martin ne le cède à aucun des saints les plus célèbres. Il croit voir en lui seul de quoi le disputer à toute la terre. Que l'Afrique, dit-il, révère dans Martin ce qu'elle admire dans Cyprien; que la Grèce, qui a ouï saint Paul, honore ici son semblable; que l'Egypte, si féconde en solitaires, apprenne de Martin les règles de l'état religieux. L'Europe, dans ce seul homme, est aussi riche que l'Asie entière : *Universæ Asiæ in solo Martino Europa non cesserit.* La vénération pour ce saint a été si grande que, de toutes parts, on l'a pris pour patron et on lui a consacré des temples. Celui de Tours était un asile inviolable; on a célébré ses fêtes avec la plus grande solennité; on jurait par son nom dans les tribunaux, et l'année de sa mort a longtemps été l'époque civile qui servit à compter les années. Dans le concile de Florence les deux Eglises grecque et latine, réunies, se proposant mutuellement leurs deux plus grands saints, se fixèrent d'un commun accord à saint Nicolas et à saint Martin.

Après avoir admiré le religieux dans l'évêque, admirons-y maintenant le soldat.

SECONDE PARTIE.

Tout est utile aux saints, tout les conduit à Dieu, tout est pour eux une école de vertu. L'armée en fut une pour Martin : toute licencieuse qu'est la vie de soldat, la sienne fut toujours régulière; aimé de tout le monde, il n'eut d'ennemi que ceux de l'Etat, il savait allier la patience à la bravoure, l'humilité chrétienne à une noble fierté, le recueillement aux fonctions militaires. Il chantait les louanges de Dieu au milieu des blasphèmes qui y sont ordinaires, il était charitable parmi des gens chargés de brigandages, et doux dans le centre de la vengeance. Sa piété édifiait au milieu de l'irreligion, et sa continence étonnait des compagnons plongés dans la débauche; on l'eût pris pour un religieux. Il n'eut que l'habit à changer quand le Seigneur l'appela à la solitude, il en avait déjà les vertus et l'esprit : *Non miles sed monachus putabatur.*

Prodige d'autant plus surprenant, qu'il servait dans une armée idolâtre, et qu'il n'avait pas même reçu le baptême. Julien l'Apostat commandait ces troupes. Quoique la crainte de l'empereur Constance l'empêchât de lever le masque, son penchant pour les faux dieux ne se faisait que trop sentir. Ses discours, ses caresses, ses bienfaits faisaient déjà bien des infidèles. Quel courage dans le fils d'un idolâtre, élevé dans l'idolâtrie, d'oser braver une famille, un prince, une armée infidèle pour embrasser, au prix de sa fortune et au risque de sa vie, une religion demi-proscrite. Martin ne fut baptisé que quelque temps après; mais dans les saints la vertu prématurée se montre dès les premiers jours. A peine instruit des lois de l'Evangile, il en pratique les conseils; à peine admis au nombre des novices, il surpasse déjà les maîtres; il fait à peine les premiers pas, et il touche au terme.

Trois choses déconcertent une âme lâche : les travaux, les difficultés, les dangers; les travaux l'arrêtent, les difficultés la découragent, les périls l'épouvantent. Mais un esprit guerrier est un esprit conquérant, il embrasse les plus grands travaux; un esprit courageux, il surmonte les plus grandes difficultés; un esprit intrépide, il court les plus grands risques. Tel fut le caractère de Martin à la guerre, tel fut son caractère dans l'épiscopat, il ne fit dans cette sainte milice que changer d'objet. La vie de l'homme, la vie du pasteur est une guerre perpétuelle. Ces idées sont familières aux évêques de nos jours. Pris pour la plupart dans le corps de la noblesse, et s'en faisant honneur, trouvant dans leurs ancêtres une foule d'exploits glorieux et de services rendus à l'État, le nom qu'ils portent est un garant de courage et de zèle. La vertu héroïque doit être en eux héréditaire. Ce que leurs pères ont fait tant de fois pour le prince, pourraient-ils ne pas le faire pour Dieu? *Euntes docete omnes gentes, ecce vobiscum sum.* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

1° Esprit de conquête. C'est le propre de l'amour de n'être jamais satisfait. C'est un feu dévorant qui consume tout. Semblable à la mort et à l'enfer, il est insatiable. Les plus rudes travaux ne sont rien pour lui. Dieu est toujours trop peu connu, trop peu aimé, trop peu servi. Il voudrait pouvoir tout embraser de ses flammes. Dès les premiers jours de sa conversion, Martin est rempli de zèle. Sa famille en est le premier objet. Affligé de la savoir dans les ténèbres, il entreprend un long voyage de Poitiers en

Hongrie pour lui faire part des lumières qu'il a reçues. Ses peines ne furent pas inutiles. Il fut, il est vrai, maltraité des uns, il encourut la disgrâce des autres. Mais trop content s'il peut en gagner un seul, il eut le bonheur d'en éclairer un grand nombre, dont la conquête le dédommagea. Elevé à l'école d'Hilaire, il en avait l'esprit.

L'hérésie arienne ne le vit pas moins ardent que son maître, ne le persécuta pas moins vivement. Il en trouve à son retour toutes les villes d'Illyrie et d'Italie infectées. Tout laïque qu'il est encore, il ose combattre les ennemis de la foi. Il agit, il parle, il ne ménage rien pour en conserver le dépôt. Il donne par son exemple des leçons aux évêques, il en sera un jour le modèle. Tout homme est soldat quand le zèle l'anime. Une retraite nécessaire mit ses jours à couvert des attentats d'un parti déchaîné qui lui avait fait mille outrages. Ainsi fit-il les fonctions de pasteur avant d'être consacré prêtre; il en avait fait l'apprentissage contre les ennemis de l'Etat; il en fit l'essai contre les ennemis de l'Eglise.

Qui pourrait faire le détail de ses travaux, de ses combats, de ses conquêtes dans l'épiscopat? Qui pourrait le suivre dans ses voyages, compter ses entreprises, mesurer ses fatigues, apprécier ses succès? Quelle est la paroisse de son diocèse qu'il n'ait visitée, la campagne qu'il n'ait parcourue, la cabane du pauvre où il n'ait apporté la consolation? Qui souffrait sans le voir prendre part à ses peines? Qui était scandalisé sans le voir brûler? Jamais la grossièreté des habitants, la rigueur des saisons, la difficulté des chemins, la disette des aliments ne purent l'arrêter. Le diocèse de Tours, quoique vaste, était pour lui trop resserré. Il portait tout le monde dans son sein. Les provinces voisines furent plus d'une fois le théâtre de ses victoires sur l'idolâtrie et le vice; on l'a vu, dans les diocèses de Poitiers, d'Autun, de Chartres, de Bourges, de Trèves, signaler son zèle par ses travaux et sa puissance par ses miracles. Le monde est petit pour un apôtre, les projets des plus ambitieux conquérants sont au-dessous de ses désirs : *Viam aquilæ in cœlo.* (*Prov.*, XXX, 19.)

L'âge ne ralentit pas son ardeur. Martin, chargé de mérites, cassé de travaux et d'années, après quatre-vingts ans passés au service de Dieu, oublie tout ce qu'il a fait, il ne pense qu'à ce qu'il lui reste à faire. Il n'examine pas ce qu'il peut, mais ce qu'il doit, non ce que Dieu exige, mais ce que Dieu mérite. Que ne peut-il lui donner mille vies, ou prolonger la sienne pendant des siècles, pour le servir plus longtemps? Du moins il la lui donne sans réserve, il la prolonge, il la multiplie par ses désirs. Tel le patriarche Jacob, par l'excès de son amour pour Rachel, trouve que vingt années consommées au service de Laban, au milieu des plus pénibles travaux, des plus mauvais traitements, des saisons les plus rigoureuses ne sont que peu de chose : *Videbantur dies pauci præ amoris magnitudine.* (*Gen.*, XXIX, 20.)

Il conserve jusqu'à la mort ces sentiments héroïques : *Seigneur*, disait-il, *si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail!* Continuer à vivre au prix du travail, ce serait pour les hommes ordinaires un médiocre courage. Le plus pauvre, le plus affligé tient à la vie et voudrait différer sa mort; mais les saints soupirent après l'éternité : différer leur bonheur, c'est pour eux un sacrifice que le monde ne connaît pas. Il en coûte moins à l'un de perdre la vie qu'à l'autre de la prolonger. Tantôt les désordres qui inondent la terre leur en rend, comme à Elie, le séjour insupportable : *Petivit animæ suæ ut moreretur* (III *Reg.*, XIX, 4); tantôt la violence des tentations leur fit infiniment craindre un combat si dangereux et si long : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII, 24.) Souvent le peu de succès de leurs travaux les décourage, comme Jonas auprès de Ninive : *Melior est mors quam vita* (*Jonas*, IV, 3); quelquefois l'excès de la douleur les jette, comme Job, dans une espèce d'impatience : *Tædet animam meam vitæ meæ.* (*Job*, X, 1.) La vanité du monde dégoûte les uns, comme David au milieu des délices du trône : *Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.* CIX, 5.) Le souvenir des délices célestes fait désirer aux autres, avec saint Pierre, de fixer leur séjour sur le Thabor et d'abandonner tout le reste : *Bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.)

Saint Martin éprouvait sans doute tous ces sentiments. Sa pénitence était trop rude, ses travaux trop fatigants, ses persécutions trop vives pour ne pas demander d'en être délivré. Le prix de la grâce, l'horreur du péché, le danger de la tentation, la faiblesse de la chair lui faisaient trop craindre une vie si exposée. Il sentait trop vivement les maux de l'Eglise, il connaissait trop bien le bonheur des saints pour ne pas soupirer après le céleste séjour : *Assidua Deum oratione precabatur, ut se isto mortali corpore liberaret.* Mais supérieur à tous ces sentiments par un sentiment encore plus noble, supérieur aux biens et aux maux par une vertu encore plus grande, il accepte la durée des uns et le délai des autres pour continuer à travailler et à souffrir. Près du port, il veut se livrer à l'orage; à la veille des délices, il veut prolonger sa pénitence; au moment du repos, il veut se surcharger de travail; touchant à la couronne, il s'offre de retourner au combat : *Si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem.*

Quel homme ineffable, qui ne craint ni ne désire ni la mort ni la vie, que ni le travail ni le repos ne peuvent vaincre! *Nec mori timuit nec vivere recusavit.* Saint Paul, incertain entre le retardement et la jouissance, ne sait d'abord que choisir : *Coarctor e duobus : quid eligam ignoro.* (*Philip.*, I, 23.) Il se détermine enfin pour la jouissance : *Esse cum Christo multo magis melius.* (*Ibid.*) Martin, au contraire, se détermine pour le délai.

Sacrifier les biens de la fortune pour l'aumône, les douceurs de la grâce par l'éloignement de la retraite, le bonheur de la gloire par le retardement de la possession, peut-on mieux, comme le bon pasteur, donner son âme pour ses brebis : *Animam suam dat pro ovibus suis.* (*Joan.*, X, 11.) Osons donc, avec saint Bernard, donner le défi aux anges mêmes. S'en trouverait-il parmi vous, esprits célestes, qui, pour venir travailler au salut des âmes, pût se résoudre à cesser de jouir de la vie de Dieu, au hasard même de sa perte? Saint Ignace a eu depuis un sentiment semblable, tant le zèle dévorait ces grandes âmes : *An inveniatur angelus paratus non videre faciem patris?*

2° Courage dans les douleurs. Quoique Martin ne soit pas mort dans les tourments, il n'en a pas moins mérité la gloire, il n'en a pas moins obtenu la récompense du martyre : il l'a ardemment désiré. Dans l'ardeur de ses désirs, il portait une sainte envie à ceux que la persécution avait fait monter sur les échafauds. Et si les Néron et les Dioclétien avaient fait encore couler le sang des fidèles, j'en atteste le Dieu vivant, dit l'auteur de sa vie, il eût volé, pour répandre le sien, sous le glaive des bourreaux : *Palmam martyrii non amisit.*

Cent fois il s'y est offert. Par une sainte témérité, il s'est jeté au milieu des infidèles, il a bravé leur fureur avec intrépidité, il les a combattus avec zèle. Rencontre-t-il quelque autel dédié aux idoles, il le détruit; trouve-t-il quelque arbre consacré à la superstition, il l'arrache; voit-il quelque temple élevé en leur honneur, il ordonne aux vents de le renverser, et les vents obéissent; aperçoit-il les idolâtres assemblés pour leurs sacrifices, il les dissipe Aussi que ne fait-on pas contre lui? On le charge d'injures, il les écoute; on s'arme de pierres, il sourit; on fait tomber un arbre sur lui, il s'offre à le recevoir entre ses bras; on lève le glaive et il présente sa tête. Dieu se déclare en faveur de son martyr : l'arbre tombe du côté opposé, le bras qui allait le frapper demeure immobile; ses plus grands ennemis, frappés du prodige, se jettent à ses pieds et adorent le Dieu du martyr. La couronne lui échappera-t-elle? Non. Celui qui écoute la préparation du cœur du pauvre oublierait-il les transports les plus vifs de ses héros? *Palmam martyrii non amisit.*

Il cherche le martyre. En parlant aux puissances de la terre avec cette liberté généreuse, cette sainte audace qui a fait tant de martyrs, il ose paraître à la cour de Valentinien, qu'il savait prévenu contre lui, et qui en effet lui refusa plusieurs fois toute audience. Il ose pénétrer jusque dans le cabinet du prince, et se présente à lui, au risque d'essuyer tout le poids de son indignation; il ose lui parler sur les intérêts de la religion avec une vigueur épiscopale: il ose prédire à l'empereur Maxime que s'il entreprend la guerre d'Italie, il y périra; il ose refuser de manger à sa table, lui disant qu'il ne pouvait avoir de commerce avec un usurpateur qui avait fait mourir un de ses maîtres et dépouillé l'autre de ses Etats. Mais celui qui tient le cœur des rois en sa main change tout à coup l'un et l'autre. Le feu prend au fauteuil de Valentinien, qui, par mépris, n'avait pas daigné regarder le prélat. Obligé malgré lui de se lever, il court l'embrasser, il lui accorde ce qu'il demande et lui offre de riches présents : tout est refusé, et le prince, plein de vénération, ne peut exprimer sa surprise. Maxime entre dans le détail de sa conduite, s'abaisse jusqu'à se justifier et tâcher de gagner enfin son suffrage. Mais en arrêtant le glaive qui doit frapper Martin, vous ne lui ravissez pas, Seigneur, les palmes que sa ferveur moissonne; elles ne sont que plus brillantes : *Palmam martyrii non amisit.*

Martin souffre le martyre, à la mort près. Julien l'Apostat le fait mettre en prison. Il est publiquement battu de verges en Illyrie, banni de Milan par Auxence, obligé de se réfugier dans une île déserte, dépouillé de tous les biens de sa famille, déféré à l'empereur, calomnié, persécuté toute sa vie, même par ses disciples; une prompte mort eût été plus tolérable. Il se l'est imposée lui-même par sa pénitence, il fut son plus cruel bourreau : jeûnant tous les jours, vivant de racines, couchant sur la cendre, portant continuellement le cilice, enfermé dans une obscure cellule, donnant tout son bien, manquant de tout, travaillant sans cesse, se consumant dans les plus pénibles fonctions de l'apostolat; enfin terminant une longue vie par les flammes de la charité. Ah! bien loin d'avoir manqué le martyre, n'en a-t-il pas souffert tous les genres? *Palmam martyrii non amisit.*

Surtout martyr dans le cœur, par la guerre qu'il déclare à ses passions: c'est peut-être de tous les martyres le plus difficile. Il fait, dit saint Augustin, de tous les fidèles autant de victimes : *Vita christiana crux est et martyrium.* Rien de plus marqué, et certainement de plus remarquable dans la sainteté de Martin, que son égalité inaltérable dans tous les événements de la vie. Toujours semblable à lui-même, il ne fut ni élevé par les honneurs, ni abattu par les mépris, ni ébloui par les succès, ni découragé par les revers, ni accablé par les douleurs, ni énervé par les délices, ni irrité par les injures, ni amolli par les caresses; jamais transporté de joie; jamais accablé de tristesse. On ne le vit jamais rire, s'épanouir, se dissiper; son visage toujours sérieux, sa démarche toujours grave, ses gestes toujours mesurés, ses regards toujours modestes, ses paroles toujours sages. Jamais prince ne soutint mieux sa dignité, jamais stoïcien ne porta plus loin l'apathie; il ne fallait que le voir pour en être touché, sa présence était un sermon pathétique; l'Evangile était peint sur son visage et vivant dans sa conduite; c'était un ange plutôt qu'un homme; c'était un martyr, qui dans tous ses sens, dans toutes ses pensées, ses penchants, ses répu-

gnances rendait un témoignage constant à la vertu. Dieu semblait s'être encore une fois rendu visible en sa personne : *Nemo illum vidit iratum, nemo mœrentem, nemo ridentem; unus idemque semper, cœlestem lætitiam vultu præferens, extra naturam hominis videbatur.*

Martyr dans le pardon des injures. Je ne parle point des idolâtres et des hérétiques qui l'ont persécuté, la gloire qui suit ce martyre dédommage de sa rigueur. Il est des coups plus sensibles, ce sont ceux qui partent d'une main chère, un ami, un confrère, un disciple, qui outrage son bienfaiteur et son maître. Martin en avait un dans son clergé, qu'il avait élevé avec tendresse et qui oubliait toutes les lois de la bienséance, jusqu'à le traiter d'insensé. Martin ne diminua ni sa bonté, ni ses soins. Brice, l'ingrat Brice lui fut toujours également cher : *Vous changerez bien de sentiment*, lui dit-il un jour, *vous devez être mon successeur, vous serez ignominieusement traité par votre troupeau et vous rendrez alors justice à votre père.* L'événement justifia la prophétie. Accusé d'un crime énorme, chassé de sa ville épiscopale, errant pendant plusieurs années, ne rentrant enfin dans son siége que par l'autorité du pape, saint Brice ne cessait de déplorer sa faute et de publier la vertu de Martin. Si un ennemi m'eût ainsi traité, je m'en serais consolé, disait le roi des martyrs ; mais vous qui mangez à ma table, avez-vous pu vous élever contre moi ? *Palmam martyrii non amisit.*

Les évêques ithaciens, quoique catholiques, mais trop ardents à poursuivre les priscilianistes, chargent Martin de bien des crimes. Il méprisa ces calomnies et n'en fut pas moins zélé à demander grâce pour les coupables, ni moins charitable pour ses ennemis. Mais il se reprocha une condescendance qui faisait son éloge. Il avait d'abord refusé de communiquer avec eux. L'empereur, qui les protégeait, pour gagner un prélat de ce poids, employa vainement les promesses et les menaces. Enfin il s'avise d'ordonner la mort de tous ceux dont Martin demandait la grâce. L'artifice réussit, la bonté de son cœur l'emporta sur sa fermeté; il consentit à communiquer, si on leur accordait la vie. Il faut toute la délicatesse du saint, pour s'affliger d'une faute si légère et la punir jusqu'à se bannir de la société. Les ithaciens n'avaient pas été condamnés, ils avaient raison dans le fond et défendaient les intérêts de la vérité. L'excès d'un zèle amer, qui demandait la mort des hérétiques, n'était qu'une faute personnelle, qui ne touchait point à la foi et qu'on pouvait dissimuler sans conséquence ; cependant Martin verse un torrent de larmes et se condamne à une austère pénitence ; il faut un ange pour l'en consoler. La charité en fit d'abord un martyr par son courage, et ensuite un martyr par sa contrition : *Palmam martyrii non amisit.*

Il aimait Jésus-Christ de tout son cœur, dit l'Eglise. Il l'aimait en lui-même, pensant toujours à lui, ayant toujours les yeux levés vers lui ; dans sa doctrine, la conservant avec le plus grand soin ; dans sa gloire, lui dirigeant toutes ses actions, lui consacrant tous ses travaux; il l'aimait dans ses images, ayant pour tous les pauvres, pour tout le monde une charité inviolable, obéissant à ses supérieurs, pardonnant à ses ennemis, versant pour les pécheurs des larmes intarissables : *Totis visceribus diligebat Christum regem.* Quel plus glorieux martyre? l'amour en est le principe, l'amour en porte les coups, l'amour en forme la couronne : *Palmam martyrii non amisit.*

3° Intrépide dans le danger. Il en avait fait l'essai de bonne heure. Encore tout jeune, il tombe entre les mains des voleurs, qui le dépouillent et vont lui percer le sein : il n'en est pas plus ému. Surpris de sa tranquillité, ils lui demandent s'il ne craint point : *Non*, dit-il, *je suis chrétien, je compte sur le secours du ciel.* Tant de résolution et de vertu lui gagnent ses assassins, on le laisse libre. L'un d'eux le suivit et se fit religieux dans son monastère. Déterminé à quitter le service pour s'enfermer dans la solitude, Martin, par un principe d'équité, refuse la récompense que l'empereur distribuait à son armée et demande son congé. *Vous êtes un lâche*, dit le prince, *on donne demain la bataille, vous voulez la fuir.* — *Différez donc vos grâces à un autre jour*, répondit le courageux soldat, *et vous me verrez à la tête de ma légion, attaquer l'ennemi, seul, sans armes, muni du signe de la croix, j'enfoncerai ses bataillons.* Ridicule fanfaronnade dans la bouche d'un autre; confiance héroïque dans un saint: *Hostium cuneos, signo crucis armatus, penetrabo securus.*

Rien n'approche de l'intrépidité qu'il fit paraître au lit de la mort; il faut toute la certitude du témoignage d'une bonne conscience pour tenir le langage de Martin. Dans ce moment qui fait trembler les plus intrépides, le démon se montre à lui : *Retire-toi, cruelle bête*, lui dit-il avec confiance, *que fais-tu ici? tu n'as rien à prétendre sur moi : — Quid hic astas, cruenta bestia? Nihil in me funesti reperies.* Nous n'avons garde sans doute de juger si favorablement de nous-mêmes. Notre conscience nous eût bientôt démentis. Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Nous ne savons même que trop que mille péchés connus, mille péchés déguisés, mille péchés ignorés nous rendent plus dignes de haine que d'amour. Il n'appartient qu'à Marie d'écraser la tête du serpent et d'être toute belle et sans tache. Saint Paul lui-même n'osait s'attribuer ce privilége. J'ai essuyé les plus grands périls, j'ai soutenu les plus violentes persécutions, j'ai entrepris les plus grandes œuvres, j'ai eu les plus grands succès, j'ai été favorisé des plus sublimes visions, élevé au troisième ciel, je ne me sens coupable de rien ; je n'ai garde cependant de me croire justifié. Après avoir prêché les autres, je pourrais bien être réprouvé ; il n'appartient qu'au Saint des saints de donner le défi à

ses ennemis de trouver en lui aucune faute: *Quis arguet me de peccato?* (*Joan.*, VIII, 46) de dire au prince des ténèbres, tu n'as rien à voir sur moi : *Princeps hujus mundi in me non habet quidquam.* (*Joan.*, XIV, 30.)

Quelle divine confiance d'oser sans présomption, comme Martin, se croire sûr de tout, ne craindre ni la mort, ni l'enfer, ni sa conscience, ni sa faiblesse! La charité souffre-t-elle la crainte? C'est un homme élevé dans l'idolâtrie qui, sans être idolâtre, a pourtant passé plusieurs années sans se faire chrétien; c'est un homme qui a vécu dans le tumulte des armes, dans les embarras du monde, dans la dissipation des voyages, dans les orages de la cour, dans les agitations de l'hérésie, dans les tentations de la solitude, dans la sublimité du sacerdoce, dans les sollicitudes de l'épiscopat, dans l'amertume des revers, dans l'ivresse des succès, dans l'obscurité des mépris, dans le brillant des applaudissements, dans l'éclat des miracles, et après quatre-vingts ans d'une vie si exposée, si traversée, si combattue; au milieu de tant de devoirs, d'occasions, de difficultés, il ose se croire irréprochable; à l'abri des accusations du démon, il mérite d'être cru : *Nihil in me funesti reperies.*

Ce sentiment serait dans un autre une témérité condamnable. Il est dans ce grand saint un effet de sa droiture et de son courage; c'était un héros fort supérieur à tous les autres. Il ne craint pas la mort, cent fois il s'y est exposé; il ne craint pas la vie, il s'offre à en courir tous les dangers, à en essuyer toutes les traverses pour le salut de ses brebis. Il ne craint pas l'enfer, l'amour est plus fort que l'enfer; il voit le fond de sa conscience, il y trouve des dispositions héroïques, une foi vive, une confiance ferme, une charité ardente, un zèle infatigable, une humilité profonde; il parle avec une simplicité divine de ce qu'il voit, sans surprise et sans amour-propre, et entraîné par la force de la vérité, il dit sans réflexion ce qu'il aperçoit en lui, comme il le dirait de tout autre dont il connaîtrait les disposition.

Oui simplicité divine, plus excellente et plus rare que la crainte qui se défie, que l'humilité qui se méprise, que la pénitence qui se condamne, il est dans la vertu, comme dans la société, une noble assurance qui se rend justice et garantit tout, la charité parfaite inspire ces beaux sentiments aux grandes âmes. Elle est comme sûre d'elle-même; elle dit au juste que tout va bien pour lui : *Dicite justo quoniam bene.* (*Isa.*, III, 10.) Elle se rend ce doux témoignage, que nous sommes enfants de Dieu : *Testimonium reddet spiritui nostro quod sumus filii Dei.* Qui peut douter de la vertu et de la gloire d'un saint si justement canonisé par lui-même et dont le témoignage est l'effet et la preuvre de la plus haute sinteté.

Tel est l'état des saints dans le ciel. La vérité découverte à leurs yeux ne leur laisse aucun doute sur leur mérite et sur leur bonheur. S'ils revenaient sur la terre, nous déguiseraient-ils, se dissimuleraient-ils leur état? Ils en rendraient gloire à Dieu sans doute, mais obscurciraient-ils cette gloire par le nuage de l'incertitude? Serait-ce en eux aveugle vanité? Non. Ce serait justice, vérité, simplicité, les éloges de soi-même sont relatifs à la vérité. Un misérable qui se donnerait un grand nom et de grandes richesses serait ridicule. Un prince dit avec dignité : J'ai des armées à mes ordres et des trésors à ma disposition. Depuis plusieurs siècles ma famille est sur le trône. Les talents de l'esprit, plus précieux, plus méconnus, plus équivoques; les vertus et les grâces intérieures plus sublimes, plus douteuses, plus fragiles, sont encore plus du ressort d'une timide modestie, qui dans le port de l'humilité les ignore, les désavoue, les défigure pour les mieux conserver. Mais comme il est un mérite supérieur à l'envie, il en est un aussi supérieur à la défiance. Saint Paul, sans être suspect de vanité, raconte ses révélations, ses travaux, ses succès, et saint Martin compte sur la pureté de sa conscience; adorons les voies de Dieu dans les saints, aussi bien que dans la noble assurance qui rend justice à leur mérite, que dans la sage précaution qui le dérobe à leurs regards, et si nous n'avons pas assez de force pour soutenir la vue du nôtre sans complaisance, ou plutôt si en effet nous en manquons, ayons du moins assez d'humilité pour nous craindre et de courage pour travailler à en acquérir. Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIII.

SAINT BERNARD.

Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes. (I *Cor.*, I, 27.)

Dieu a choisi ce qui paraît une folie aux yeux du monde pour confondre les sages.

A voir saint Bernard, arbitre des souverains, décider les plus importantes affaires et faire à son gré la guerre ou la paix; l'oracle de l'Eglise, en réunir les membres, en combattre les adversaires, lui choisir un chef, mettre à sa tête un de ses disciples: on croit voir quelqu'un de ces grands hommes d'Etat, un George d'Amboise, un Ximénès, un Richelieu qu'une profonde politique a rendus maîtres de l'Europe A l'entendre traiter les matières les plus relevées avec la sagacité d'un philosophe, l'éloquence d'un orateur, la profondeur d'un Père de l'Eglise, on croit entendre quelqu'un de ces génies célèbres, que la république des lettres n'admire pas moins que la religion : un Chrysostome, un Jérôme, un Augustin. A en juger par la liberté apostolique et l'autorité, partout respectée, avec laquelle il reproche leurs vices aux plus grands du monde, on croit retrouver un Elie, un Jean-Baptiste, envoyés du ciel pour faire pâlir le crime jusque sur le trône. Mais quand on ne voit qu'un solitaire enseveli dans un désert avec les Antoi-

ne et les Pacôme, qui, loin de mettre en œuvre les ressorts des négociations, à peine parle, à peine lève les yeux, ne songe qu'à fuir le monde et à se cacher ; surpris d'un prodige si nouveau, on dit, comme ce grand saint le disait de lui-même, mais dans un sens bien différent : voilà le prodige de son siècle, le prodige de tous les siècles : *Factus sum chimæra mei sæculi.*

Que Dieu sait bien se jouer de l'orgueil de l'homme ! Malgré tous les efforts, le plus grand politique ne prend que des mesures incertaines ; le plus beau génie s'égare dans les ténèbres de l'erreur. Celui-ci, embarrassé des moindres affaires, vit presque en étranger dans la société ; celui-là, étranger dans les sciences, à peine sait en être le protecteur. Mais saint Bernard, par le plus merveilleux assemblage, a su réunir le religieux et l'apôtre, le solitaire et le ministre d'Etat, l'autorité du gouvernement et l'humilité du cloître, le brillant de la politique et l'obscurité de la retraite. Clairvaux a été le rendez-vous de toutes les grandeurs de l'Europe et le centre de la pénitence. Il partait du fond de ces antres des arrêts qui balançaient le sort des Etats et des livres qui développaient tous les mystères de la vie religieuse; la même cellule renfermait l'âme de tous les conseils et de tous les mouvements du monde catholique et le modèle achevé de toutes les pratiques de la religion ; et bien loin que l'un mît obstacle à l'autre, la vertu au contraire fut le fondement des succès, et les succès donnèrent à leur tour le plus grand lustre à la vertu. Apprenez, grands du monde, sages du siècle, que la véritable piété, bien loin d'être incompatible avec les grandes affaires, est au contraire le moyen le plus efficace d'en assurer le succès. Défiez-vous de ces lumières si vives, si profondes, si étendues, dont vous vous flattez d'être enrichi : un simple religieux en a plus fait par son humilité que vous n'en ferez jamais, que vous ne pouvez jamais espérer d'en faire par vos immenses ressources. Heureuse politique ! politique toute sainte, remplie de la science de Dieu qu'elle enseigne, revêtue de la puissance de Dieu qu'elle exerce, enrichie de la grâce de Dieu qu'elle répand, qui concilie la sagesse divine et la sagesse humaine, ou plutôt qui n'établit la sagesse humaine que sur les principes de la sagesse divine, et mettant Dieu dans ses intérêts devient la dépositaire de sa toute-puissance : *Dedit illi scientiam sanctorum, honestavit illum in laboribus et complevit labores illius.*

Voilà le point de vue dans lequel je veux faire envisager saint Bernard. Un saint politique. La politique heureuse est sainte et heureuse par la sainteté : ce sera la matière de ce discours. Un saint qui possède toutes les qualités des grands politiques, sans en avoir les défauts : première partie. Un saint qui a eu tous les succès des grands politiques, sans en suivre les maximes : seconde partie.

Vierge sainte, voilà votre ouvrage : il vous fut redevable de ses vertus et de ses succès. Il fut toujours votre plus grand panégyriste et votre plus zélé serviteur. Vous êtes intéressée dans son éloge, obtenez-nous les lumières nécessaires pour le faire dignement... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais il ne fut de plus grands ni de plus heureux politiques que les apôtres. Imagina-t-on jamais un plus vaste, un plus utile dessein? Jamais succès fut-il plus brillant, plus rapide, plus durable? Douze pêcheurs attaquer à la fois tout l'univers et en triompher ! Sans biens, sans secours, sans talents, avec les seules armes de la douceur et de l'humilité, réformer toute la terre, renverser tous les temples des idoles, faire adorer un crucifié, changer les lions en brebis et les ranger sous sa houlette, soumettre les grands et les petits aux lois les plus sévères, captiver tous les esprits sous le joug de la foi dans des mystères incompréhensibles : tel fut l'ouvrage de peu de personnes et de peu d'années. Mais quels travaux immenses n'en coûta-t-il pas aux apôtres pour recueillir, pendant leur vie, quelques fruits amers dispersés çà et là au milieu d'une infinité de ronces ! Voyages pénibles, dangers continuels, naufrages sur mer, mauvais traitements sur terre, perfidie des faux frères, opposition des étrangers, faim, soif nudité, disette : c'étaient des victimes sans cesse immolées, méprisées d'un monde foulé aux pieds, mis à mort aussi bien que leur Maître ; leur sang versé sous la main d'un bourreau cimenta les difficultés : fondements d'un édifice à tout moment ébranlé, dont leurs successeurs eurent seuls la consolation de jouir, au prix des travaux et de la vie des premiers architectes.

Les triomphes de Bernard ont moins coûté; mais ils n'ont été ni moins avantageux ni moins éclatants. Quelques années d'une pénitence volontaire lui suffisent pour goûter par lui-même, le reste de ses jours, les fruits immenses, déjà tous moissonnés, qu'aurait à peine pu se flatter d'obtenir un travail opiniâtre. Ce ne sont pas des semences qu'il jette pour enrichir ses successeurs, il est lui-même couronné. Le Seigneur impatient, ce semble, de l'élever sur le trône, n'attend pas qu'une longue vieillesse et une lente réputation accoutument insensiblement les hommes à honorer les cheveux blancs de Bernard et prépare à grands frais des hommages tardifs qu'une mort prématurée laisse à peine entrevoir et arrache subitement, quand on commence d'en jouir. Bernard, consumé de bonne heure, monte d'un vol rapide au faîte des honneurs. Le Seigneur fait pour lui tous les frais du détail, des travaux, des voyages; et tout à coup le monde est rempli de son nom. Un instant le voit le maître des potentats et l'oracle de l'Eglise; tous les suffrages réunis en sa faveur, sans rival et sans ennemi, lui donnèrent un ascendant également supérieur à l'indifférence et à l'envie. Les petits sont l'écho des grands, toutes les brebis marchent à la suite des pasteurs : il ne compte ses admirateurs que par le nombre des chrétiens.

Les apôtres convertirent des idolâtres mal instruits, corrompus dans les mœurs d'une religion monstrueuse, que le ridicule de leurs opinions, l'ignorance et les remords leur livraient presque sans défense. Les vérités qu'ils leur découvraient étaient une lumière nouvelle, vive, frappante, qui les éblouissait, c'était un ennemi imprévu, dont on n'avait pu prévenir, dont on ne pouvait parer les subites attaques. Une morale pure et sainte, quoique contraire à la passion, est après tout comme naturelle à l'homme; la raison en est le premier maître, et devient le héros de ses divines lois. Ici, ce sont des chrétiens instruits, aguerris, habiles, des grands, des princes, des prêtres, des religieux, des évêques, des papes, maîtres eux-mêmes en Israël; en un mot, tout ce que l'Eglise et l'Etat renferment de plus éclairé et de plus respectable. Ce sont des hérétiques qui voient s'évanouir les séduisantes subtilités dont les avait armés une artificieuse métaphysique et déposent à ses pieds l'orgueil intraitable d'un savant enivré de ses connaissances; c'est un peuple séduit par les ennemis de la hiérarchie, qui apprend à respecter le caractère sacerdotal qu'on lui avait rendu méprisable par des mœurs qui en soutenaient mal la dignité; ce sont des schismatiques, des frères armés contre des frères en faveur de leur père commun, qui, révoltés par obéissance, sacriléges par religion, combattaient par zèle ce que leur zèle leur faisait honorer et détruisaient l'Eglise que le zèle leur faisait défendre; et, quoique sans doute il ne soit pas aisé de ramener des infidèles, peut-être est-il plus difficile encore de gagner sur les chrétiens cet ascendant universel que toutes les passions combattent, et que tant de prétextes, même légitimes, semblaient rendre suspect. La fierté des personnes en place qui n'aperçoivent en lui qu'un inférieur, la jalousie des confrères qui aspirent à la même gloire, l'entêtement d'un hérétique qui se fait de sa résistance un devoir et un faux honneur, forment des obstacles moins éclatants, à la vérité, mais souvent plus insurmontables que les erreurs du paganisme. Bernard a obtenu sans opposition et possédé sans trouble, dans tous les Etats du monde catholique, une autorité si flatteuse et si délicate; l'idée de sa vertu a été si profondément et si généralement gravée dans tous les cœurs, qu'on a plutôt songé à se faire honneur de sa protection et de son estime qu'à concevoir des ombrages de son mérite ou de son crédit.

Développons plus en détail ces événements merveilleux et uniques dans l'histoire. Ne vous attendez pas à voir ici ces mystères de négociation qui occupent le cabinet des princes; ces secrets ressorts, qui préparent de loin les projets et les exécutent avec des mesures infinies; tout y est vrai, tout y est simple, tout y est même opposé aux maximes d'une sagesse humaine, qui est l'âme de la cour. La politique ordinaire tache de se faire des amis par flatterie, ou par intérêt; Bernard n'épargne pas ses plus grands protecteurs quand la gloire de Dieu exige qu'il les reprenne avec force, et cependant il règne sur tous les cœurs. La poltique s'efforce de détruire ses ennemis par dissimulation et par artifice. Bernard fait du bien à tout le monde, pardonne, aime, protège ceux qui lui sont le plus opposés; et cependant il triomphe de tous ses adversaires. La politique se ménage des créaturs affidées, qui, de toutes parts, encensent, proclament, accréditent; Bernard fuit les honneurs, se cache dans la solitude, n'en sort que malgré lui par obéissance et s'y ensevelit aussitôt qu'il le peut. « J'ai fait un pacte avec moi-même, disait-il, de me taire pour laisser parler Dieu, de m'arrêter pour laisser agir Dieu, de mourir à moi-même, pour faire vivre Dieu en moi. » Dieu a souscrit à ses vœux; il a parlé par sa bouche, et en a fait un oracle; il a agi par son ministère, et en a fait un apôtre; il a vécu en lui par la piété et en a fait un ange : Bernard obtint la gloire en la fuyant, et les succès en les traversant. *Moriendi ut solus vivas, tacendi, ut solus loquaris, quiescendi, ut solus opereris.*

1° L'homme de cour, poli dans ses façons, agréable dans ses paroles, engageant dans ses caresses, brillant dans son extérieur, prévenant par ses offres de service, ne néglige rien pour capter les suffrages de tout le monde. Tel le perfide Absalon, dont il semble que le Saint-Esprit ait pris plaisir de décrire l'artificieux manége. Assis à la porte du palais pour y recevoir tous ceux qui se présentaient, il sourit à l'un, tend la main à l'autre, embrasse celui-ci, caresse celui-là. Il entre dans le détail des moindres choses, il compatit à leur malheur, il fait valoir leurs raisons, il déplore l'indolence de son père, il montre un zèle ardent pour la justice. Le traître! il n'aspire qu'au trône de David, et ne rougit pas de s'en frayer la route par un parricide. Que ne fait pas une lâche flatterie? elle encense les vices et excuse les défauts, elle étudie les caprices elle favorise les passions d'un protecteur à qui l'espérance de la fortune fait tout immoler.

Bernard se fait gloire d'ignorer cette science mondaine, il ne connaît que les règles de la charité et, quoique la vertu soit douce, officieuse, plus réellement polie que le monde, elle ne sait ce que c'est que de sacrifier la conscience à l'intérêt. Elle est un peu grossière, disait le saint lui-même à ses enfants, un vrai religieux a quelque chose de rustique et de hérissé, infiniment éloigné de la politesse affectée du monde : *Aliqua rusticitate hispidus.* Il me semble voir en lui un nouvel Elie que le roi d'Israël reconnut aux indices de la grossièreté de ses habits, il était couvert de poils et portait une ceinture de cuir : *Homo pilosus zona pellicea circa lumbos ejus.* (IV *Reg.*, I, 8.) Tel ce grand homme pâle, livide, négligé, exténué par la pénitence, couvert de quelques haillons, toujours distrait ou plutôt tout absorbé en lui-même et abîmé en Dieu, se refusant à tous les plaisirs, ne regardant

personne, ne paraissant que par nécessité, ne parlant que des choses saintes, censurant avec liberté tous les vices, prenant hautement le parti du pauvre et de l'opprimé : ne dirait-on pas que c'est une espèce de sauvage et de misanthrope qui n'apporte que la barbarie du fond des forêts, où on est allé le déterrer. Bien loin de s'insinuer chez les princes, et d'y ménager habilement les esprits, à peine peut-on le souffrir dans la société.

2° Voyez ce grave ministre d'Etat, abordant d'un air ouvert et obligeant l'ennemi dont il a juré la perte, impénétrable dans ses sentiments; il semble l'avoir oublié, ou plutôt il le comble de biens, tandis qu'il ne songe qu'à le détruire ; il le prône avec excès, et en secret il le déchire ; il le protége dans ses affaires et lui suscite les plus fâcheuses. L'artifice conduit ses pas, la trahison dirige ses coups, la dissimulation couvre ses démarches. Tel le traître Joab, jaloux et alarmé de la faveur de ses parents, Abner et Amaza, s'approche d'eux en ami, les embrasse avec une feinte tendresse, et, au milieu de ces perfides embrassements, leur plonge le poignard dans le sein. Défiez-vous de ce calme apparent, il cache un violent orage ; ce sont des faveurs meurtrières, des caresses empoisonnées qui portent le coup de la mort.

Mais Bernard, plein de charité, n'a d'autre ennemi que ceux de l'Eglise ; ce qui n'intéresse que lui est pardonné, oublié, ignoré; il ne connaît ses adversaires que pour leur faire du bien; combien de fois ont-ils trouvé un protecteur déclaré dans celui qu'ils avaient le plus offensé ? Jamais son crédit ne fut plus agréable que quand il leur était utile; il les aimait tendrement, il priait pour eux, il les comblait de biens, pour eux il opérait des prodiges, tout implacable qu'il était pour les ennemis de l'Eglise; encore même cherchait-il plutôt à les sauver qu'à les perdre. Ce n'était qu'après l'avoir longtemps suspendue qu'il faisait lancer la foudre sur ceux dont l'opiniâtreté avait rendu tous les autres remèdes inutiles. Mais au lieu d'employer contre personne ces voies détournées, ressource ordinaire de la faiblesse, de la bassesse ou du crime, qu'un grand cœur ignora toujours; il les prévenait avec bonté, les avertissait avec droiture, les menaçait avec intrépidité. L'honnête homme fut toujours en lui inséparable du zélé catholique; mais plus heureux que le courtisan, il savait les confondre; ou plutôt par une vengeance bien plus digne d'un chrétien, il savait les gagner, en faire des amis et des saints : *Supervenit mansuetudo et corripiemur.* (*Psal.* LXXXIX, 10.)

3° Entendez-vous une bouche occupée à faire l'éloge de cet ambitieux, ou à détruire son concurrent? Tel le peuple gagné par les largesses d'Hérode; telle la Synagogue jalouse de Jésus-Christ, de toutes parts le déchire. Suffrages mendiés, plaintes affectées, louanges vénales, dont des mercénaires panégyristes rient en secret. Calomnies atroces, discours séditieux que l'intérêt et la passion dictent, et dont d'infâmes accusateurs rougissent en secret. Voilà les degrés aux grandes places, le crime fraye la route, l'artifice ménage le succès. Proclamé à propos, on en est cru digne, parce qu'une bouche affidée a soin de le dire, et nous débarrassant à propos d'un concurrent, nous a élevés sur ses ruines. Fortune qui coûtez tant de crimes, pouvez-vous avoir des attraits?

Bernard n'eut pas besoin de ce secours étranger ; eût-il voulu, eût-il daigné en faire usage, Dieu prit lui-même soin de sa gloire, il l'alla chercher comme David au fond du désert, pour le mettre à la tête de son peuple ; il le fit connaître, il le fit admirer. L'humilité fut son héraut, les vertus qu'il voulait cacher le trahirent. Ses abaissements furent la mesure de son élévation ; partout publiant ses fautes, se faisant le procès à lui-même, il trouva partout des panégyristes, il ne cherchait qu'à pourrir dans la terre comme le grain de froment, et il porta des fruits inestimables dont Dieu enrichit toute la terre; et malgré lui le comblant de gloire, donna ce grand exemple, d'une humilité profonde au milieu des plus flatteurs, des plus constants hommages. Bernard, sans le savoir, faisait son plus bel éloge par ces paroles : *Magna virtus est humilitas honorata.*

Mais achevons de lever le voile; et par le détail de ces grands événements, présentons à votre piété le plus beau de tous les spectacles : l'Eglise était partagée sur le choix de son pasteur; deux prétendants à la dignité souveraine s'étaient faits de toutes parts de puissants protecteurs; les auteurs et les partisans du schisme, également opiniâtres et furieux, ne respiraient que le carnage; les royaumes divisés en embrassant leur querelle avaient également à craindre les horreurs inséparables de la guerre et la perte presque inévitable de la religion; ce grand ouvrage était réservé à Bernard, arbitre entre les deux couronnes, médiateur auprès de tous les princes, oracle de tous les catholiques, vainqueur de l'antipape lui-même, qu'il mène en triomphe aux pieds du vrai pontife ; jamais porta-t-on plus loin l'ascendant sur les cœurs, la victoire sur les ennemis, l'éclat de la réputation ?

1° Quel ascendant sur les cœurs ! L'Eglise de France, pour terminer cette grande affaire, assemble un concile national à Etampes ; les évêques, incertains sous quels drapeaux ils devaient se ranger, crurent ne pouvoir prendre de guide plus sûr que l'abbé de Clairvaux; la nation entière lui soumet toutes ses lumières, la plus grande affaire du monde est remise à un seul homme; Bernard forme tout le conclave, il arrive à Etampes, écoute les prélats, pèse le droit des parties, prononce, donne un vicaire à Jésus-Christ et un chef à l'Eglise; cet oracle reçu sans opposition fixe la créance des peuples, et, comme si toute l'Eglise était renfermée dans Bernard, il va bientôt voler de toutes parts et fixer les suffrages du monde. L'orgueilleuse Rome vit plus d'une fois, il est vrai, son sénat et ses empereurs, arbitres

entre les potentats, disposer souverainement des couronnes; mais, hélas! c'étaient des malheureux que la force des armes traînait malgré eux à ses pieds, révoltés en secret contre un joug tyrannique que les caprices de la fortune leur avaient imposé, désavouant dans le cœur les hommages forcés qu'on arrachait de leur faiblesse : ici, par un triomphe aussi flatteur que complet, ce sont des hommes libres, ce sont les princes de l'Eglise, les maîtres de l'Etat que la vénération seule attache au char de Bernard : le cœur est le premier vaincu, il entraîne dans une agréable défaite des esprits éclairés, qui, loin d'écouter un jaloux orgueil, reçoivent des leçons d'un disciple et immolent leurs intérêts et leurs lumières à la direction d'un solitaire. O piété, que vous êtes puissante! Une autorité sacrée qui ne relève que de Dieu seul, être docile à la voix de sa brebis; les dépositaires de la science, attendre avec respect et écouter comme des oracles les paroles d'un particulier ; la tiare flottante remise entre les mains d'un religieux, et le Père commun des fidèles la recevoir d'un de ses enfants : *Per me reges regnant, et legum conditores justos decernunt.*

2° Quelles conquêtes dans toute la terre! Grand saint, consommez votre ouvrage; et, avec cette sainte politique à qui tout est possible, parcourez les cœurs des princes, entreprenez les plus épineuses négociations, achevez de gagner le monde que vous venez d'éclairer, employez tour à tour la douceur et la fermeté, ramenez tout au bercail commun; que l'Agleterre et la Sicile, que l'Italie et la Guienne vous voient, comme ces nuées volantes, porter partout la fécondité; que l'Europe étonnée se félicite d'avoir reçu la loi du plus humble des hommes, et comble d'honneur un saint qui ne serait digne que de mépris : cet habile plénipotentiaire de l'Eglise porte d'abord ses pas vers le roi d'Angleterre, qui favorisait l'antipape; mais bientôt la douce éloquence, les solides raisons, la vertu insinuante de Bernard arrachèrent cette proie à l'enfer; ce prince schismatique, persuadé, convaincu, converti, vient en personne à Chartres, où était alors le vrai pape; et là, sous les auspices du nouvel apôtre, il jure au nom de tous ses peuples une fidélité inviolable au vicaire de Jésus-Christ : *Constitui te Deum Pharaonis.* (*Exod.*, VII, 1.)

La douceur ne suffit pas toujours. Guillaume, duc d'Aquitaine, célèbre par ses forfaits, redoutable par sa puissance, endurci dans ses erreurs, ennemi déclaré de la vertu, est insensible à ses exhortations; les campagnes inondées de sang par ses cruautés, les familles déshonorées par ses adultères, les églises désolées par ses brigandages, tout annonce à Bernard le martyre plutôt que la victoire, tout fait craindre à l'Eglise de perdre l'unique ressource qui lui reste. Mais ce ministre intrépide aborde ce fier ennemi, l'instruit de ses devoirs avec cette liberté apostolique qui coûta la vie à saint Jean : tout est inutile, Guillaume persiste dans sa révolte. Alors Bernard s'adresse à Dieu, monte à l'autel, offre l'Agneau sans tache, et obtient tout; rempli d'une force inconnue, armé du corps adorable de Jésus-Christ qu'il tient sur la patène, il va trouver ce prince furieux qu'une excommunication encourue arrêtait à la porte de l'église; et là, d'une voix de tonnerre, avec des yeux étincelants : *Voici*, lui dit-il, *ton Maître et ton Juge; voyons si tu le traiteras comme tu nous a traité, si tu auras la témérité de soutenir sa présence et de t'exposer à la sévérité de ses arrêts.* A cette parole comme à un coup de foudre, le duc tombe à la renverse, glacé, frissonnant, écumant de rage, et se roulant dans la poussière, ses officiers le relèvent, mais en vain, il tombe encore, jusqu'à ce que Bernard, le touchant légèrement du pied : *Lève-toi*, lui dit-il, *et rentre dans ton devoir.* Devenu tout à coup un autre homme, ce prince se jette à ses pieds, lui demande grâce, et se condamnant à la plus austère pénitence, abandonne ses riches Etats, et montre à toute la terre le spectacle étonnant d'un homme habillé de fer, chargé de chaînes, traînant des jours languissants dans les rigueurs d'un long martyre. Déserts de la Palestine et de l'Italie, qui, pendant plusieurs années, l'avez vu mille fois baigné de larmes, combien de fois au milieu des regrets amers que lui arrachait le souvenir de ses crimes, sa reconnaissance faisait-elle entendre le nom respectable du saint religieux qui avait brisé ses liens! Bien supérieur à la fade adulation et à l'odieuse fierté d'une politique, Bernard est partout vainqueur : *Constitui te Deum Pharaonis.*

Le Milanais et la Sicile lui présentèrent bientôt de nouvelles palmes. A peine approche-t-il de Milan, que cette grande ville sort en foule au-devant lui; les campagnes sont trop petites pour contenir le peuple immense qui désire le voir; plusieurs évêques, cardinaux et les légats du pape qui se trouvent avec lui sont à peine aperçus; l'éclat de la pourpre effacé par celui de la sainteté ne laisse plus voir que ce grand homme, qui fixe seul tous les regards; ses habits déchirés et dispersés en mille mains comme les plus pieuses reliques, des milliers de personnes prosternées pour baiser ses pieds ou recevoir sa bénédiction, lui font, comme au Sauveur, une entrée plus glorieuse que le superbe appareil qu'un luxe prodigue prépare à la vanité des princes : Bernard pouvait-il manquer de ramener à la soumission des cœurs dont l'estime et le respect l'avaient déjà rendu maître?

Bientôt la Sicile le reçoit dans ses ports et lui assure un nouvel empire; son monarque, gagné d'abord par Bernard, mais trop faible pour se déclarer et trop avare pour se dessaisir des biens de l'Eglise dont il s'était emparé, fut bientôt rendu lorsque la mort de l'antipape laissa Innocent II maître du champ de bataille : il est vrai que l'opiniâtreté de quelques cardinaux schismatiques, par l'élection d'un successeur,

suspendit pour un temps la consommation de ce grand ouvrage; ce dernier effort du schisme ne servit qu'à rendre la victoire de Bernard plus éclatante; le nouvel antipape vient se jeter à ses pieds, et lui rendre les armes : *Allons*, lui dit cet humble religieux, *allons au vrai pasteur lui jurer une parfaite obéissance!* Il l'amène en effet au souverain pontife, ce redoutable rival, dépouillé de sa prétendue tiare, lié non par des chaînes de fer, mais par les chaînes invincibles de la vertu et par la défaite de tant d'ennemis, par la destruction de tant d'erreurs, par l'acquisition de tant d'enfants; l'Eglise, pacifiée en présence de Bernard bien mieux que l'Asie vaincue en présence d'Alexandre, l'écoute, l'admire et se tait: *In conspectu ejus siluit terra.* (I *Mach.*, I, 3.)

Grands politiques! dont les vastes projets et les profondes négociations ont étonné les siècles où vous vécûtes, et remplissent encore nos histoires, que fites-vous jamais qui approchât des actions de Bernard? des batailles gagnées, des villes saccagées, des trônes renversés, voilà vos plus brillants exploits. Je vois que vous savez faire des malheureux. Longtemps, en effet, on se souviendra des pleurs que vous fîtes répandre : les familles désolées demandent un chef, les orphelins infortunés pleurent un père, l'épouse éplorée regrette un mari; faut-il que vos lauriers élevés sur les ruines de l'humanité ne soient arrosés que de sang et de larmes, que les acclamations qu'on vous donne soient étouffées par les malédictions dont on vous charge! Pour quelques amis équivoques, quelques adulateurs intéressés que la fortune vous asservit, que d'ennemis véritables, que d'implacables rivaux ne vous suscite-t-elle pas! A quel piége, à quelle révolution, à quelle confusion ne nous expose-t-elle pas! Pouvez-vous répondre d'un moment de repos? Quel bas asservissement pour conserver la confiance du prince! Quelle incommode attention pour parer les coups d'un ennemi! Que de crimes pour le détruire! Que de noirceurs pour exécuter vos ambitieux projets! C'est au prix du repos, des plaisirs, de la santé, souvent de la vie, toujours de l'innocence et de l'éternité, que vous achetez un peu de fumée; il n'en coûta pas si cher à Bernard pour acquérir plus de gloire, pour exécuter de plus grandes choses, pour faire à tout le monde des biens solides, pour réunir tous les suffrages, et compter au nombre de ses partisans ceux même qu'il avait vaincus.

A peu près dans le même temps, paraissait sur la scène du monde le fameux Suger, abbé de Saint-Denis; ses talents distingués pour le gouvernement, ses ambassades en différentes cours, la confiance d'un grand roi, en firent un premier ministre, un régent ou plutôt un maître du royaume, pendant le temps que Philippe-Auguste fut occupé à la guerre sainte; mais malgré ses emplois, ses négociations, sa puissance, ses talents, fit-il jamais de si grandes choses qu'un simple religieux, soutenu de sa seule vertu? Quelques savants connaissent en France l'abbé Suger; les moindres enfants dans toute l'Europe honorent saint Bernard; l'Eglise ne pense pas à ce ministre, elle élève des autels à ce religieux; quelques courtisans firent la cour à ce régent du royaume, tous les peuples ont recours au solitaire de Clairvaux.

3° Monuments durables de sa gloire; la vôtre, grands politiques, bornée à votre personne et à votre vie rejaillit à peine sur un petit nombre d'enfants qui portent votre nom, et passe rarement à votre postérité; malgré les statues, les tableaux, les édifices, les panégyriques qui vous flattent d'une frivole immortalité, quelques années voient s'éclipser ces lumières passagères, et souvent ternir l'éclat de votre nom par les faiblesses de ceux qui en héritent, et ramper dans la poussière vos infortunés descendants; et ces idoles de la fortune c'étaient des cèdres du Liban: *Je n'ai fait que passer, ils* ne sont *déjà plus.* (*Psal.* XXXVI, 36.) La gloire de notre saint était trop légitime pour être si bornée et si courte; des milliers d'enfants répandent de toutes parts, depuis plusieurs siècles, le nom illustre de leur fondateur, qui le croirait? Un homme, tantôt abîmé dans l'oraison et indifférent à tout, enseveli dans les forêts, et inconnu au monde; tantôt englouti dans un gouffre d'affaires étrangères, n'ayant pas un moment pour lui-même, a trouvé le moyen de fonder un ordre immense, qui pendant sa vie même, répandu de tous côtés, comptait plusieurs milliers de religieux dans plus de cent cinquante monastères, sans compter le couvent des religieux. La seule abbaye de Clairvaux renfermait sept à huit cents personnes; quel temps a-t-il donc pu y donner? Quel moyen a-t-il pu prendre? A-t-il le loisir de les instruire un moment pour les recevoir? Les autres fondateurs uniquement occupés à faire des prosélytes et bornés au détail de la discipline de leur maison, à peine après bien des années ont établi quelques communautés peu nombreuses, attiré quelques disciples, ont composé quelques règles; Bernard à peine peut-il voir ceux qui se présentent, et dans peu d'années le monde en est plein, les forêts deviennent des villes, toutes les provinces en demandent, chaque diocèse se félicite d'en posséder, on ne les compte que par milliers; les lois de Clairvaux s'observent aussi loin que le nom de Bernard est porté, c'est-à-dire, aussi loin que l'Eglise catholique : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* (*Psal.* II, 8.)

Il me semble voir ce nombre infini de personnes, qu'un saint religieux vit descendre en foule dans la vallée de Clairvaux, comme ces milliers d'hommes qui suivaient Jésus-Christ dans le désert, sans songer ni à manger ni à boire, ou comme ce grain de sénevé qui, d'abord petit, devient dans la suite un grand arbre : les passants se reposent à la fraîcheur de son ombre, et les oiseaux bâtissent leurs nids sur ses branches;

mais je me trompe, le grain de sénevé est petit; et Bernard, dès ses premiers pas dans la religion, forme une communauté, ou plutôt il mène dans la religion une communauté toute formée : oui, Bernard encore laïque, et tout jeune, parle de la vanité du monde avec tant d'onction et de force, qu'il persuade à vingt-neuf de ses parents ou amis de le suivre dans le cloître : à la tête de cette petite troupe dont il est le père, il vient en triomphe demander l'habit de Cîteaux; les personnes faibles ou timides se dérobent au monde à petit bruit, contents de commencer à le vaincre; par la crainte d'en être vaincus, ils font mystère d'une vocation chancelante, à qui les charmes du plaisir et la tendresse d'une famille donnent tout à craindre; mais Bernard déjà vainqueur le force dans ses retranchements, et lui enlève glorieusement une foule d'esclaves; il voudrait en quelque sorte le dépeupler, et chargé à ses yeux des dépouilles qu'il lui a arrachées, ses mains encore novices comme celles du jeune David abattent le fier Goliath, ses premiers pas sont des victoires éclatantes.

Mais que dis-je, ses mains novices? Non, non; comme celles du jeune David, elles ont déjà déchiré des ours et des lions, témoins ces femmes impudiques qui avaient osé attenter à sa pureté, témoin ces pauvres à qui il distribuait tout ce qu'on lui accordait pour son divertissement, témoin cet étang glacé, où, plus fort que quarante martyrs, il se jeta lui-même, pour amortir une flamme naissante et punir l'indiscrète curiosité d'un regard curieux; témoin cette vision merveilleuse où, dans le silence profond d'une nuit consacrée à la naissance du Sauveur, ce saint enfant se montre à lui tel qu'il était dans la crèche, et sa sainte mère l'honore de ses tendres caresses ; vision qui lui fit composer d'un style céleste ce chef-d'œuvre de piété, sur l'Incarnation du Verbe.

Qui pourrait détailler les conversions miraculeuses qui peuplèrent sa solitude? *Nous te quittons*, dit-il un jour à un de ses parents qui jouait avec d'autres enfants de son âge; *nous te quittons pour entrer en religion, et nous te laissons tous nos biens. — Le partage n'est pas égal*, répondit-il, *vous me laissez la terre pour prendre le ciel, je perdrais trop au change, je vais vous suivre.* Un frère naturel du roi de France, étant venu à Clairvaux, fut si touché des discours et des exemples de l'abbé et de ses religieux, qu'il désira y être reçu; ses domestiques au désespoir chargent le saint de malédiction : *Ne craignez rien*, dit-il au prince qui s'en affligeait, *ils sont à vous.* Le lendemain ils prirent l'habit. Des libertins viennent l'insulter dans son monastère, il les reçoit avec bonté, leur fait servir à manger, en fait autant de religieux.

Son humilité dans cet excès de gloire ne court-elle pas quelque risque? Non, jamais il n'en fut de plus profonde; tout concourt à l'élever, un mérite éminent et les plus grands succès, des miracles éclatants et les plus sincères éloges, personne ne l'ignore que lui. Rien de plus brillant que sa gloire et de plus humble que ses idées; rien de plus élevé que sa réputation et de plus bas que ses sentiments; il porte dans ses mains un miroir et un voile: un miroir pour réfléchir toute la gloire sur Dieu, un voile pour se cacher à lui-même et aux autres. C'est un nouveau Moïse dont le visage éblouit, mais que l'humilité couvre; les rayons que Dieu répand sur lui, il les éclipse; les lumières que Dieu allume, il les éteint: *Il s'en faut bien*, dit-il, *que je sois ce que vous pensez. — Non sum qualis putor. — Que vos applaudissements me sont à charge! ils me couvrent de confusion. — Pudet me in me venerari id quod non sum.* C'est l'arche d'alliance qui renferme la manne, la baguette d'Aaron, la table de la loi, mais qui est couverte de peau de bête et dérobée aux yeux des profanes; c'est la colonne qui conduit Israël dans le désert, tantôt lumineuse, tantôt sombre; sombre au milieu du jour, c'est un nuage dont il s'enveloppe au milieu de sa gloire; lumineuse au milieu de la nuit, c'est un feu que sa vertu fait briller à travers les ténèbres de son humilité : *Tota nocte in illuminatione ignis.* (*Psal.* LXXVII, 14.) Son langage, interprète de ses sentiments, ne respire qu'humilité; ses travaux, ses actions conformes à son langage, ne développent pas moins le fond de son cœur, il se prosterne aux pieds des évêques, il refuse toutes les dignités qu'on le presse d'accepter, il se met au-dessous de tout le monde; il cherche, il aime le mépris, il croit à chaque instant ne faire que commencer et se demande ce qu'il est venu faire dans la solitude : *Bernarde, ad quid venisti?* Tels les séraphins qui se cachent sous leurs ailes, et qui sans cesse s'élancent vers Dieu; mais par une espèce de combat entre Dieu et Bernard, c'est à qui s'humiliera et à qui s'élèvera davantage; plus il s'anéantit, plus Dieu le glorifie; plus on l'honore, plus il s'efforce de s'anéantir : telle cette lampe dont parle saint Pierre, qui éclaire dans un lieu obscur; voilà son cœur que l'humilité couvre de nuages, voilà son mérite que Dieu fait éclater. *Lucerna ardens in caliginoso loco.* (II *Petr.*, I, 19.)

Nous venons de voir comment ce saint politique a eu tous les succès de la politique sans en suivre les maximes : voyons maintenant comment il a possédé toutes les qualités des grands politiques, sans en avoir les défauts.

SECONDE PARTIE.

Rendons justice à la sagesse humaine, au milieu de mille faiblesses qui l'humilient, elle a de belles qualités qui la rendent précieuse et auxquelles il ne manque qu'un principe surnaturel, des motifs plus purs et un plus saint usage pour en faire de véritables vertus; la sagesse humaine a de la précaution dans l'entreprise, de la modération dans la conduite, de la fermeté dans

l'exécution, de l'étendue dans les connaissances, de l'élévation dans les vices, de la sagacité dans le choix des moyens. Que ces qualités seraient heureusement placées, si Dieu seul en était l'objet; mais hélas! ces apparences importantes ne partent que d'un orgueil insupportable, ne tendent qu'à satisfaire une ambition démesurée, ne produisent que les fruits impies de l'incrédulité : rien n'est plus trompeur que ce spectacle de vertu que présentent au monde ces grands politiques, faits, ce semble, pour décider du sort des humains. A les entendre, ils n'envisagent en tout que le bien public; équitables jusqu'au scrupule, qui sait mieux qu'eux tenir la balance égale ? zélés pour la gloire de Dieu, la religion se doit sentir fort redevable à leurs travaux, et l'Eglise à leurs protections ; désintéressés, ils sont prêts à sacrifier leur fortune et leur vie au bien de l'Etat ; courageux et inébranlables, ils sont supérieurs aux événements, les débris de l'univers tomberaient sur eux sans les abattre : quel dommage que ce chef-d'œuvre de sagesse n'ait rien de réel ! Le cœur dément en secret cet étalage fastueux et gémit des lois rigoureuses qu'impose l'hypocrisie, tandis qu'il affecte à l'extérieur un désintéressement généreux; le cœur avide soupire après les richesses, une indifférence philosophique arrête les saillies de la vivacité, et le cœur piqué jusqu'au vif est dévoré d'un noir chagrin; le bien public, toujours sur ses lèvres, orne fastueusement les discours, et le cœur ambitieux n'aspire qu'au despotisme; ainsi écartant l'odieux d'une conduite passionnée, on autorise, on canonise, on divinise toutes les passions; on se met en droit, on se fait un devoir de les satisfaire, un mérite de les avoir satisfaites.

Après tant de services rendus à l'Eglise, et avec le crédit que sa vertu lui avait acquis, Bernard pouvait tout obtenir, il eût tout obtenu sans faire de jaloux. Un mérite si supérieur était au-dessus des concurrents; sans se charger du désagrément et de l'incertitude des poursuites, il n'avait qu'à prolonger son séjour auprès du trône où il avait été appelé, où il était adoré : l'Eglise et l'Etat l'auraient à l'envi comblé de biens et d'honneurs, on lui eût tenu compte de son acceptation, il eût pu réunir le mérite du refus et la douceur de l'obéissance; il avait à choisir. La carrière ouverte devant lui était la plus brillante; aucun prince de l'Europe, aucune Eglise qui ne se fût félicitée de l'avoir pour pasteur. Mais ne craignez rien, déserts de Clairvaux; vos sombres retraites lui sont plus chères que l'éclat de la pourpre; vous verrez encore la tourterelle dans son nid, la colombe dans les trous de la pierre; elle fuira le tumulte de la cour, pour venir, dans le creux de vos antres, goûter les douceurs de la contemplation, gémir sur l'absence de son Bien-aimé, et voler d'une aile légère dans son sein. Vous entendrez encore cette voix tonnante, qui a brisé les pierres, renversé les cèdres, étonné l'Europe; vous l'entendrez faire retentir vos profondes vallées des louanges du Seigneur. Vous verrez encore les mains respectables qui ont distribué les tiares, occupées à cultiver quelque herbe grossière pour sa nourriture, ou quelque tendre fleur pour l'ornement des autels.

Et vous, chers enfants, que les affaires de l'Eglise rendirent si souvent orphelins, l'humilité va vous rendre votre père. Consolez-vous, bientôt il essuiera les larmes que son absence a fait verser. Impatient de s'unir à vous, il quittera avec précipitation les fleuves de Babylone, comme le passereau, surpris par le chasseur, s'envole d'une aile rapide, dès que le filet est rompu : *Sicut passer erepta est de laqueo venantium.* (*Psal.* X, 2.) Oui, avec précipitation. Qui le croirait? La douceur des éloges les plus légitimes alarme sa modestie; la réputation de sa vertu est à charge à sa vertu même. Bien différent de ces vainqueurs orgueilleux qui, enivrés de la gloire de leur triomphe, en prolongent la durée par des fêtes multipliées, pour avaler à longs traits la fumée d'un encens qui les charme, à peine Bernard a-t-il terminé les grandes affaires dont la décision tient l'univers en suspens, qu'il s'enfuit dans sa chère solitude. Le même jour le voit l'oracle du monde et l'habitant des déserts, l'arbitre des princes et la balayure du monde, régnant sur les monarques et assujetti à la discipline régulière, disposant des couronnes et enseveli dans la poussière du cloître. Il ne peut se renfermer assez tôt, il ne peut s'échapper de la cour assez vite; toutes les fois qu'on veut l'employer, il faut de nouveaux ordres pour le rappeler.

Mais, grand saint, vous avez beau faire, les honneurs que vous redoutez si fort vous suivront, malgré vous, jusque dans l'asile que semble vous offrir la retraite. L'Eglise, à qui vous êtes nécessaire, ira implorer votre secours et vous prier d'accepter les premières dignités d'Italie et de France, la pourpre romaine et toutes les places dont elle peut disposer. On vous en pressera avec tant d'instance, que vous ne pourrez vous en défendre. Je vois déjà les plus grandes villes, devenues rivales, se disputer à qui vous aura à sa tête. Faut-il des ordres du souverain pontife, vous savez que le respect que l'on a pour vous empêche seul de les donner. Mais le bien public, les désirs empressés de tout un monde ne valent-ils pas des ordres? Non, rien ne vaut l'obscurité du désert. Clairvaux, au gré de Bernard, est au-dessus des plus grandes places. Disons mieux: l'humilité lui persuade qu'il en est indigne; celui que toute l'Eglise met au premier rang pense ne mériter que le dernier. Enfants de Bernard, rassurez-vous encore une fois : vous ne le perdrez pas. Plus heureux que tant de royaumes qui vous l'envient, il viendra mourir entre vos bras, et vous laisser le précieux trésor de ses reliques, de ses ouvrages et de ses exemples.

Mais s'il refuse des dignités, il ne refusera pas la visite du souverain pontife. La véné-

ration et la reconnaissance engageront le pape à venir à Clairvaux, avec toute sa cour, rendre visite à saint Bernard. Que ne puis-je vous transporter dans cette célèbre entrevue et vous mettre sous les yeux, d'un côté, une foule de cardinaux et de prélats avec tout l'éclat de leur dignité, à la suite de la première personne du monde; et, de l'autre, une foule de religieux couverts de sacs, exténués par la pénitence, morts à tout par un recueillement et une modestie qui arrêtent jusqu'à leurs regards, à la suite du plus saint homme du monde? Quel contraste! Bernard et un pape! La simplicité de Clairvaux et la majesté de la cour romaine, par un combat d'humilité, se disputent à qui rendra plus d'honneur, l'un à la vertu, l'autre à la puissance; et, par un triomphe nouveau où la gloire de Dieu gagne toujours, la puissance rend hommage à la vertu, la majesté de la cour honore la poussière du cloître, Rome respecte Clairvaux, le vicaire de Jésus-Christ se reconnaît redevable au religieux. Vertu toute-puissante, qui savez vous soumettre à ceux mêmes qui vous donnent des lois! Saints religieux qui en fûtes témoins, apprenez-nous le superbe appareil de cette marche; apprenez-nous les marques toutes respectueuses de tendresse dont le Père des chrétiens combla votre illustre abbé; peignez-nous la vénération et la surprise, la joie et la sainte horreur dont cette auguste assemblée fut saisie aux approches de vos déserts. Mais je me trompe en m'adressant à vous pour m'en instruire; la mortification ferma vos yeux, vos oreilles, votre cœur; vous voyiez sans voir, vous entendiez sans entendre, vous jouissiez sans jouir de cette gloire singulière; l'esprit de Bernard passa en vous, vous rendit insensibles à tout. Mais cent bouches répéteront à tout l'univers que, saisis d'étonnement à la vue d'une procession de six cents religieux, dont pas un ne lève les yeux, d'une pauvreté et d'une austérité qui trouve à peine un petit poisson pour le pape et du pain d'orge pour toute sa cour; des gens qui n'admirent rien, ravis, hors d'eux-mêmes, ne savent plus s'ils sont dans le ciel ou sur la terre, s'ils ont vu des hommes ou des anges, si le nouvel Elie est revêtu d'une chair mortelle. C'est bien là qu'on peut dire avec le Seigneur (*Matth.*, XI, 7, 8) : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? Est-ce un homme mollement habillé, délicatement nourri, plongé dans les délices? C'est à la cour des rois qu'on trouve ces idoles de la fortune et du plaisir. Est-ce à tort que cet homme couvert de poils de chameau, vivant de sauterelles, annonçant le Messie, faisant trembler les rois, passe parmi les hommes pour le plus grand des enfants des hommes? *Non surrexit major.* (*Matth.*, XI, 11.)

Mais les dignités que le père refuse seront accordées à ses enfants; et, par un nouveau genre de gloire, aussi innocent que flatteur, l'éclat en rejaillira sur lui. Ce grand homme verra l'Eglise recevoir encore une fois un chef de sa main, en élevant sur la chaire de saint Pierre un de ses disciples, sous le nom d'Eugène III. Ainsi Jacob voit sur le trône d'Egypte ce fils bien-aimé que Rachel lui donna sur la fin de ses jours; ainsi Mardochée voit couronner de la main d'Assuérus cette chère Esther, dont il avait élevé l'enfance; ainsi Abraham fut béni dans Isaac et se vit père d'une nombreuse famille. Oui, grand saint, vous fûtes père du père du monde, pasteur du pasteur des chrétiens. L'ancien patriarche fut béni dans sa postérité quand il compta un Dieu parmi ses enfants; vous comptez aussi son vicaire parmi les vôtres. L'Eglise, qui s'était d'abord soumise à votre tribunal, vient aujourd'hui à votre école, en écoutant les oracles de celui qui a pris vos leçons. Après avoir été édifiée de vos exemples, étonnée de vos miracles, elle veut être conduite par votre esprit. Jamais elle ne crut pouvoir mettre les clefs du royaume des cieux en des mains plus sûres qu'en les confiant à un élève de Bernard. Quelle gloire! gouverner celui qui ne reçoit de lois que de lui-même et qui en donne à toute la terre; être consulté par celui dont la foi inébranlable doit confirmer ses frères; diriger la houlette de celui à qui toutes les brebis sont confiées; affermir dans la vertu la pierre fondamentale de l'Eglise; régner sur celui qui a droit de lier et de délier, et le faire avec cet ascendant également aimable et invincible qu'un tendre respect et une confiance filiale ont donné dès le berceau. Ah! Seigneur, l'humilité de Bernard pouvait seule mériter cette flatteuse prérogative, seule elle pouvait n'en être pas oubliée. Qui des deux gouvernait l'Eglise, du fils ou du père, du disciple ou du maître, d'Eugène ou de Bernard? Qui des deux présidait dans les conciles, celui qui était assis à la première place ou celui dont on attendait les décisions, celui qui formait l'arrêt ou celui qui le prononçait? Belle image de la Divinité, qui anime, qui dirige, qui règle tout, laissant agir les causes secondes sans paraître rien faire d'elle-même.

C'est à ce prodige d'élévation que l'Eglise est redevable du chef-d'œuvre de l'esprit de saint Bernard, je veux dire des livres admirables *De la considération*, adressés au pape Eugène, où il donne les plus belles instructions pour les personnes élevées aux premières places. Il y parle en fils et en père, en serviteur et en maître, en pasteur et en brebis. Jamais on ne ménagea mieux les droits, jamais on ne détailla mieux les obligations d'une dignité éminente. Jamais on ne concilia mieux la fermeté et le respect, l'ascendant et l'humilité, la soumission et l'autorité. Avec quelle profonde lumière il développe les règles du gouvernement de l'Eglise! Avec quelle exacte précision il explique les devoirs de son chef! Avec quelle force il établit sa puissance! avec quelle onction il la fait aimer! Ce n'est pas un courtisan intéressé, qui, pour conserver sa faveur au prix de sa conscience, enivre son prince de l'idée de sa grandeur et encense jusqu'à ses défauts; ni un prédicateur indiscret, qui, oubliant la dignité de celui qui

l'écoute, l'offense par une vaine parade d'une fermeté mal placée. C'est un saint animé de l'esprit de Dieu, dont le zèle ouvre la bouche et la sagesse dicte les expressions, et qui plus il connaît, plus il respecte la souveraine puissance, plus il brûle du désir qu'elle soutienne son état par ses vertus ; mais aussi c'est un saint pontife qui, loin de s'irriter de la liberté apostolique, qui l'instruit et qui le reprend, n'en est que plus reconnaissant pour celui qui aime assez sa gloire, pour lui parler le langage de la vérité. Ouvrage divin, qui seul peut confondre tous ceux à qui le venin de l'hérésie ou d'injustes ombrages pourraient rendre l'autorité du Saint-Siége suspecte : on y verra ses glorieuses prérogatives solidement établies par l'homme du monde, qu'on peut le moins soupçonner d'une basse adulation, par un maître qui parle sans déguisement à son disciple dans un ouvrage fait exprès pour l'instruire.

Qu'il savait bien joindre, dans le maniement des affaires et le gouvernement de sa maison, la douceur et la fermeté ! Fallait-il corriger le vice, ou défendre les opprimés ? C'était une colonne de fer et un mur d'airain ; ni l'éclat de la dignité royale, ni les besoins d'un ordre naissant, ni les liens du sang et de la nature, rien n'était capable d'arrêter son zèle. On est étonné, en lisant ses lettres à tous les prélats de l'Eglise et à tous les potentats de l'Europe, comment, tantôt ce nouveau Moïse demande le peuple de Dieu à un Pharaon endurci, tantôt ce Samuel prédit de rigoureux châtiments à un Saül infidèle, tantôt ce Nathan instruit et corrige un coupable David, ce nouvel Elie menace Achab et Jézabel, ce nouveau Daniel alarme un Balthazar, ce nouveau Jean fait trembler un Hérode, ce nouvel Etienne confond les princes de la Synagogue : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar.* (*Psal.* CXVIII, 46.) Du fond de son désert, il semble être devenu l'asile de tous les malheureux, le protecteur de tous les innocents, le juge de toutes les causes, le mobile de toutes les affaires, le recueil des lettres des plus grands politiques; un d'Ossat, un Duperron, un Richelieu ne renferment pas un plus grand nombre d'objets et n'intéressent pas un plus grand nombre de couronnes, avec cette différence bien essentielle que les intérêts humains sont seuls écoutés dans celles-là, et que la morale évangélique tient seule la plume dans celles-ci ; mais avec cette fermeté inébranlable, il savait si bien faire goûter les charmes de la douceur, qu'on pouvait dire de lui comme de la sagesse : Il arrive à ses fins avec autant de suavité que de force : *Attingit a fine ad finem*, etc. (*Sap.*, VIII, 1.)

Personne ne l'éprouva mieux que ses religieux ; quelle douceur de gouvernement et de conduite ! Jamais père sut-il mieux compatir aux maux de ses enfants, il les portait dans son sein et songeait plutôt à consoler qu'à punir, à gagner le cœur qu'à se faire craindre, à faire aimer le devoir qu'à le commander, à nourrir ses brebis de son lait qu'à se couvrir de leur toison ; il savait oublier et pardonner, souffrir et attendre, s'accommoder à tous les caractères, à tous les états, à toutes les situations ; ainsi faisait-il sortir la douceur de la force : *E forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIV, 14.) La vertu devenait si aimable sous ses lois, que ses religieux s'en défièrent, et que, malgré les austérités inouïes qu'ils pratiquaient, ils se persuadèrent qu'une route si pleine de charmes ne pouvait être celle du ciel ; il fallut des décisions des évêques pour les rassurer et leur faire sentir que, quelque pesant que fût le joug du Seigneur, sa grâce savait le rendre doux et léger ; que la religion avait ses croix, sans doute, mais qu'elle avait aussi ses délices : le monde voit l'un, mais il ne peut voir, il ne peut sentir l'autre : *Crucem vident, unctionem non vident.*

Qui croirait qu'au milieu de tant d'occupations si variées, si multipliées, si continuelles, Bernard, toujours parfaitement libre, conservât un recueillement inaltérable et un goût de piété si tendre, qu'il en a mérité le surnom de dévôt ? Qui croirait qu'il y pût acquérir une science solide et profonde ? Le plus vaste génie peut-il réunir l'homme d'affaire et l'homme dévôt, la négociation et l'étude ? Sait-il passer de la dextérité insinuante du ministre à la sûre précision du docteur, de l'autorité d'un juge à l'onction d'un contemplatif ? Vous voulûtes, grand Dieu ! nous donner une légère image de la perfection infinie qui vous rend présent à tout, avec la même facilité, en répandant sur un seul homme toutes sortes de grâces. Ames pieuses, qui voyez couler de ses lèvres des ruisseaux de lait et de miel ; profonds théologiens à qui il fournit des armes si fortes contre l'hérésie ; saints religieux dont il explique si bien les plus petits devoirs, pouvez-vous trop admirer cette merveille ?

Quelle douceur ! Quels charmes dans ses livres de piété ! Le cœur le plus dur y est amolli, le plus rebelle ne peut se défendre ; il console les affligés, il anime les lâches, il modère les plus emportés; jamais les beautés affectées de la poésie et de l'éloquence humaine n'offrirent de si riantes images, des traits si perçants et si doux, des tours si frappants et si variés, des sentiments si vifs et si tendres. Quelle force ! Quelle pénétration dans ses ouvrages théologiques ! Le plus opiniâtre résiste-t-il à l'évidence de ses preuves ? Le plus insensible à la véhémence de ses mouvements ? Le plus aveugle à la vivacité de ses lumières ? Le plus artificieux à la solidité de ses raisonnements ? Jamais docteur, nourri dans les exercices de l'école, montra-t-il plus de justesse, plus d'étendue, plus de force d'esprit ? Pierre Abailard, Gilbert de la Porée, Henri de Toulouse, les plus subtils, les plus éloquents, les plus aguerris, les plus habiles hommes de leur siècle, déconcertés, éblouis, confondus, lui rendent les armes ; dans ses *Sermons sur les Cantiques*, on croit retrouver Denis l'A-

réopagite; dans ses *Traites sur la Trinité*, on croit entendre saint Hilaire; dans les livres *De la grâce* et *Du libre arbitre*, on croit lire saint Augustin ; dans son *Explication de l'Incarnation sur l'Evangile* Missus est, on croit voir saint Cyrille. Quelle abondance dans les autorités des divines Ecritures! Mais, que dis-je, abondance? Il s'en est rendu si maître qu'il ne parle que le langage même de l'Ecriture ; il semble que ce soit sa langue naturelle, son style, ses expressions; tout lui est devenu si familier, que ce sont moins les ouvrages de saint Bernard qu'on croit lire que la sainte Ecriture elle-même.

La théologie a été enseignée par trois sortes de docteurs : les apôtres, les Pères, les scolastiques; les premiers ont fait briller la vérité par des miracles, les autres l'ont parée de tous les ornements de l'éloquence, ceux-ci l'ont enrichie de toutes les expressions de la raison : on n'a guère réuni ces trois choses. Les apôtres, plus persuasifs par la résurrection des morts, n'avaient pas besoin de s'accréditer par les charmes de la parole, ou de s'étayer par la force du raisonnement. Les Pères de l'Eglise assez puissants pour la beauté de leur génie, n'ont eu ni l'éclat des miracles, ni la subtilité de l'école ; et celle-ci, armée par sa subtilité, ne compte pas sur les prodiges, et cherche peu les agréments du discours ; ainsi Dieu partage ses dons ; la nature, qui parlait pour Pierre et pour Paul, se taisait pour Augustin et pour Jérôme; Bernard réunit ces trois choses, thaumaturge comme les apôtres, orateur comme les Chrysostome, pénitent comme les Jérôme, négociateur comme les Ambroise, vainqueur comme les Augustin, précis comme les Thomas d'Aquin ; l'autorité des miracles, les grâces de l'art, la force de la philosophie, l'insinuation de la politique, tous les talents lui sont prodigués, c'est l'abrégé de toutes les grâces; il joint, pour vaincre Goliath, l'adresse de David, et les armes de Saül; aussi l'appela-t-on le dernier des Pères et le premier des scolastiques, il tint à la primitive Eglise et à la moderne, comme saint Jean, le dernier des prophètes et le premier des apôtres, tenait à l'un et à l'autre Testament. *Mitto angelum meum ante te.* (*Malach.*, III, 1.)

Pensez-vous qu'un théologien si éloquent et si profond n'ait eu pour maître que les hêtres et les peupliers, comme il le dit lui-même? C'est à l'ombre des forêts qu'il a reçu ses leçons, les antres furent son école, la contemplation son étude, le Saint-Esprit son docteur. Pensez-vous qu'un homme si insinuant et si ferme, connaissant si bien le monde, et si fort rompu aux affaires, ait passé sa vie dans l'obscurité et la prière, la mortification et l'humilité? Une naissance médiocre quoique honnête borna ses vues, le cloître enfouit ses talents, une sublime piété dut les éteindre ; il entre en religion avec cette légère teinture des sciences que pouvait donner l'éducation grossière d'un siècle d'ignorance, le travail des mains remplit tous ses moments ; timide, à peine ose-t-il lever les yeux, il ne sait comment est fait le plancher de sa chambre ; distrait, il marche tout un jour le long du lac de Genève, sans s'en apercevoir ; insensible, il ne va au repos que par force, il prend de l'huile pour du vin ; farouche et demi-sauvage, il fuit tout commerce ; il se cache dans les bois, ne reçoit point de visite, ne parle que de Dieu, ne pense qu'à Dieu. Que par un miracle de grâce, joignant la pénitence à l'innocence, la précaution à la sûreté, quoique exempt de péché on en punisse les apparences, quoique à l'abri du péché on en redoute jusqu'à l'ombre, j'en serais peu surpris. L'histoire de l'Eglise en fournit plusieurs exemples; mais que joignant les plus grandes lumières aux plus profonds anéantissements, sans étude on passe les plus habiles, sans usage du monde on en obtienne la confiance ; qu'à peine sorti de dessous le boisseau, et mis sur le chandelier, on éclaire, on convainque, on étonne, on convertisse toute la terre, on soit associé à ses maîtres et mis au nombre des Pères de l'Eglise. Non, mon Dieu, je ne puis me lasser de le dire, vous vous plaisez à confondre la sagesse humaine , en faisant servir à vos desseins l'instrument le plus faible : *Infirma elegit ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 27.)

Faut-il après cela rapporter des miracles, n'en ai-je pas assez rapporté? En épuiserions-nous le détail? Voulez-vous en avoir quelque idée, adressez-vous à ces milliers de personnes qui venaient toucher ses habits, et qui sentaient sortir de lui une vertu toute-puissante, à laquelle aucune maladie ne résistait? Interrogez ceux qui lui apportèrent du pain à bénir, et à qui il promit que tous ceux qui en mangeraient seraient guéris ; des évêques qui étaient présents, voulurent mettre des bornes à ses promesses : *Non*, leur dit le saint, *n'en mettez point*, *ces effets merveilleux prouveront la vérité de notre mission.* Demandez-le au prélat, son compagnon de voyage, qui se lassa de compter ses miracles, après en avoir écrit plus de deux cents en un jour; écoutez : le démon chassé du corps des possédés; les religieux dont il découvre les plus secrètes pensées, les libertins qu'il convertit; en un mot, adressez-vous à l'univers, suivez Bernard dans son séjour et dans ses courses, dans les villes et à Clairvaux ; et partout la main de Dieu, déployée en sa faveur, vous fera voir le Maître de la nature ; n'est-il pas lui-même le plus grand de tous les miracles, sa vie en est un enchaînement perpétuel ? On peut dire de ce grand homme ce que saint Augustin dsait de la religion chrétienne : Si Bernard a fait de si grandes choses, sans le secours des miracles , c'est de tous les miracles le plus grand.

Faut-il être surpris qu'un homme si puissant en œuvres et en paroles remue l'Europe, et y fasse la paix et la guerre à son gré? Qu'après avoir pacifié le monde catho-

lique, divisé par le schisme, il lui fasse prendre les armes pour la conquête de la terre sainte; qu'après avoir donné des chefs à l'Eglise, il donne des généraux aux armées, et rassemble même des armées entières par la force de sa parole, et les envoie au delà des monts combattre les infidèles. Eugène III charge saint Bernard d'annoncer la croisade, d'en publier les indulgences; il le fit avec un. succès si prodigieux, qu'on vit en moins d'un an tous les princes chrétiens se croiser à l'envi; la mer est couverte de vaisseaux, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, la Hongrie, tout est en mouvement; l'empereur Conrad et le roi de France se mettent à la tête, et y vont en personne; la Syrie est remplie de chrétiens; et bientôt sans doute, Mahomet vaincu va rendre aux fidèles les lieux honorés par le sang de leur Maître; Dieu voyait avec complaisance ce zèle religieux, les armes des croisés furent d'abord heureuses et tout annonçait une victoire complète dont on se croyait redevable à Bernard.

Mais à quoi sert de suivre la voix de Dieu qui nous appelle, si l'on mérite par ses crimes qu'il tarisse la source des grâces dont il commençait de combler? Le peuple d'Israël sorti d'Egypte par l'ordre du ciel mérite par sa faute d'être enseveli dans un désert. Caleb et Josué parviennent seuls à une terre qui avait été promise à un million d'autres; triste image des désordres des croisés, rien n'arrête une licence effrénée, et on force un Dieu irrité à lancer la foudre. L'armée chrétienne est taillée en pièces; et l'Europe en deuil verse un torrent de larmes sur la mort de tant de chrétiens; quelle épreuve pour saint Bernard, les noms de séducteur, de faux prophète, d'ennemi, de peste publique, ne lui sont pas épargnés! Que ne suggère point le premier moment d'une douleur en apparence légitime, à un peuple insolent qui a perdu ce qu'il a de plus cher? Apprenons de Bernard même ses sentiments : *Veut-on que je me justifie? Tout parlera pour moi; mais qu'on m'épargne la honte de détailler les merveilles qui autorisent ma mission. — Pareant pudori meo. — Mais, non, s'il est nécessaire qu'on murmure, il vaut mieux que ce soit contre moi que contre Dieu; je recevrai avec plaisir les traits empoisonnés de la médisance, si je puis servir de bouclier, pour les empêcher d'aller jusqu'à Dieu. Heureux de sauver son honneur au prix du mien.* Mais enfin, revenu à lui-même après ces premiers mouvements, le monde rendit justice à une vertu qu'une épreuve si délicate avait mise dans le plus grand jour.

Une mort précieuse, en couronnant tant de mérites, fit couler les larmes de ceux qui l'avaient le plus persécuté; elle avait été précédée d'une longue maladie, qui, depuis près de deux ans, le faisait mourir lentement; que dis-je, deux ans? Toute sa vie n'avait été qu'une suite d'infirmités. L'excès et la continuité de ses mortifications, la longueur de ses oraisons, la multitude de ses travaux, avaient si fort altéré sa santé, que, dès ses premières années, il était dans un épuisement absolu; il crut à la fin de sa vie devoir demander pardon à son corps de l'avoir si fort maltraité. En vain remis par ses supérieurs à la discrétion d'un ami fidèle, suspendit-on ses austérités, et lui procura-t-on tous les soulagements et tous les remèdes qu'un tendre attachement peut imaginer? En vain, victime de l'obéissance, se prêta-t-il à tout ce qu'on exigea de lui? Le mal supérieur aux remèdes ne peut jamais être guéri; cet état de langueur assez grand pour lui faire souffrir des maux extrêmes, ne le fut pas assez pour arrêter son zèle, il trouvait des forces toutes les fois que la gloire de Dieu et le salut des âmes le demandaient. On vit un homme, que des infirmités habituelles laissaient à peine vivre, parcourir toute l'Europe, opérer les plus belles conversions, exécuter les plus grandes choses, jusqu'à l'heureux moment, si longtemps désiré, qui l'a mis en possession d'une récompense si bien méritée.

Ce fut votre ouvrage, Vierge sainte, votre protection fit du plus dévot de vos enfants un chef-d'œuvre de sagesse, de puissance et de vertu, un prodige digne de vous; voilà un véritable fils de Marie, sa grandeur nous retrace la vôtre. Maîtresse de l'univers, on vous reconnaît dans ce thaumaturge, rien ne surprend dans un homme pour qui Marie s'intéresse; on a droit de tout attendre de la magnificence du Fils, quand il y va de la gloire de la Mère; c'est à elle que le Verbe éternel éleva tant de trophées, qu'il consacra tant de dépouilles, qu'il soumit le monde, la nature et l'Eglise dans la personne de son plus zélé serviteur. Oui c'est Marie que je vois à la tête des conciles. C'est Marie qui apaise les schismes, qui confond l'hérésie, qui donne un chef à l'Eglise, qui ramène tant de princes; en un mot, c'est Marie que je vois dans Bernard, que j'admire dans ses miracles, que je révère dans ses vertus. C'est à vous, Marie, que nous nous adressons, en vous disant avec ce saint : Souvenez-vous qu'il est inouï qu'on ait jamais eu recours à vous, et qu'on ait été confondu. *Memorare, piissima Virgo*, etc. Non, vous n'abandonnez jamais ceux qui vous servent. O Vierge! pleine de bonté, de douceur, de clémence. *O clemens! o pia! o dulcis!* etc.; obtenez-nous la grâce d'arriver à la gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE XIV.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

Implevit eum spiritu, Domini sapientiæ et scientiæ. (*Exod.*, XXXI, 3.)

Il le remplit de l'esprit de Dieu, de sagesse et de science.

Vainement le Seigneur aurait-il ordonné de lui construire un tabernacle et une arche d'alliance, vainement en eût-il tracé le plan le plus exact, vainement encore eût-il fait ramasser une infinité de vases d'or et d'argent, de pierres et d'étoffes précieuses, s'il

n'eût accordé à Bézéléel cet esprit divin, ce talent rare, ce goût exquis, cette dextérité universelle pour travailler, avec autant de succès que de facilité, aux ouvrages de toute espèce, destinés à donner une idée de la grandeur du Dieu d'Israël. Un rayon de cette sagesse divine éclaira encore le plus grand des monarques, lorsque des matériaux ramassés par David son père il bâtit, à l'honneur du Très-Haut, le plus magnifique temple du monde. Esdras y eut aussi part lorsqu'il le rebâtit : *Implevit eum spiritu Domini sapientiæ et scientiæ.*

La nouvelle alliance ne demandait pas moins un habile ouvrier, qui construisît le vaste édifice de la théologie. L'Evangile en avait jeté les fondements, par les sublimes vérités et les profonds mystères qu'il nous découvre. Les apôtres en avaient de toutes parts répandu les trésors; les Pères de l'Eglise, par des ouvrages immortels, en avaient développé les principales parties; c'étaient des richesses immenses, mais éparses et sans ordre; il restait à mettre en œuvre ces précieux matériaux, pour élever le magnifique temple de la science ecclésiastique, lorsqu'au milieu du treizième siècle, après la nuit la plus sombre de l'ignorance, paraît un nouveau Bézéléel, un nouveau Salomon, un nouvel Esdras dont le profond génie embrassant tout ce qui avait été un écrit jusqu'alors, l'expliquant, l'analysant, le distribuant, compose cette admirable totalité de connaissances qui met toutes les vérités à la portée de tout le monde.

Il paraît de temps en temps dans le monde des esprits supérieurs, de puissants génies, qui donnent le ton à leur siècle et aux siècles suivants, desquels, comme des premiers moteurs de la machine, part un nouvel ordre qui change toute la face des choses. Cyrus, Alexandre, César fondèrent des empires; Platon, Aristote firent éclore la philosophie; Homère la poésie; dans le sacré, saint Antoine, saint Basile, saint Benoît ouvrirent la carrière religieuse; Thomas fut le créateur de la théologie méthodique, il en a fait une science régulière et suivie, un corps exact et parfait. On l'apprend par principes, on l'enseigne par règles, on l'étudie avec ordre. Le Saint-Esprit par sa plume, renouvela la face de la religion, ramassa et fit briller d'une manière facile ces vives étincelles qu'un enthousiasme divin avait fait comme lancer au hasard par les prophètes et les apôtres : *Emittes spiritum tuum.* (*Psal.* CIII, 30.)

Ce nouveau jour forme une espèce d'époque et de révolution dans l'histoire ecclésiastique; l'Eglise fut toujours sans doute infiniment riche, mais ses richesses entassées n'étaient pas assez connues. Effrayé à la vue de ce monceau de vérités isolées et dispersées, à peine osait-on entreprendre une étude si épineuse. Thomas déploie, étale, réunit toutes ces beautés, et mène par la main, de l'une à l'autre, par un développement qui les enchaîne et les rend familières; il renouvelle la mission de saint Jean-Baptiste. Le Messie avait été prédit par tous les prophètes, figuré par toute la loi; ses actions et ses qualités étaient connues de toute la nation; mais les expressions énigmatiques, les figures multipliées qui l'enveloppaient, y laissaient une infinité de nuages qui le faisaient méconnaître, il était réservé au plus grand des enfants des hommes de le montrer du doigt, et de dire, voilà : *Ecce Agnus Dei.* (*Joan.*, I, 29.) Il était réservé aussi au plus habile des théologiens de dire de chaque vérité de la religion : La voilà, et à l'exemple du précurseur canonisé par le Messie, de s'entendre dire par le Dieu de vérité : Vous m'avez fait parfaitement connaître : *Bene dixisti de me, Thoma.*

Il était juste que le Saint-Esprit remplît son nouvel organe de tous ces dons précieux, dont le Prophète fait la pompeuse énumération. Dons de science, de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de piété, de crainte de Dieu. Les uns regardent l'esprit, et lui découvrent la vérité; les autres regardent le cœur, et lui font pratiquer la vertu. Là s'instruit le docteur, là se forme le saint, ou plutôt ils forment le saint de concert, en l'éclairant et le touchant, le dirigeant et le fortifiant, l'animant et le soutenant. Dieu, qui voulait donner à son Eglise un maître et un modèle, prodigue à ce soleil, et de la chaleur, et la lumière, pour instruire et sanctifier. Ces deux objets vont nous occuper dans le panégyrique de saint Thomas : 1° les dons de l'esprit, qui ont fait le docteur; 2° les dons du cœur qui ont fait le saint. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En partageant ses dons entre les docteurs de l'Eglise, le Saint-Esprit leur a si abondamment distribué ses trésors, qu'il n'est point de société au monde enrichie de tant de grands hommes. Toutes les qualités de l'esprit y ont été portées au plus haut degré. Qui fut jamais plus ingénieux et plus subtil que saint Augustin ? Quel style plus pompeux et plus noble que celui de saint Cyprien et de saint Léon ? Où trouve-t-on plus de variété et d'abondance que dans saint Chrysostome et dans Origène ? Voit-on rien de si coulant que saint Ambroise et saint Bernard ? Jamais présenta-t-on la vérité avec autant d'énergie et de force que Tertullien et saint Jérôme ? Qui approche de l'élévation de saint Grégoire de Nazianze ? de la sagesse de saint Grégoire le Grand ? de la piété de saint Basile ? Ce sont, comme dit saint Paul, des étoiles qui brillent dans les cieux, mais chacun de ces astres fait étinceler des feux divers : *Stella a stella differt in claritate.* (I *Cor.*, XV, 41.)

On ne cherche pas sans doute, dans saint Thomas, cette subtilité piquante, cette subtilité éblouissante, cette rapidité pressante, cette dignité imposante, cette dextérité intéressante, cette fécondité toujours renaissante, qui rendent si brillante la plume des premiers Pères de l'Eglise. La sécheresse scolastique en est-elle susceptible? L'en-

nuyeuse monotonie des articles qui débutent tous par des objections continues, par preuves, et se terminent par des réponses, n'offre rien ni à l'imagination, ni au cœur qui puisse y exciter des mouvements, ou peindre des images. Ne soyons pas la dupe d'une simplicité nécessaire, le pathétique, le style pompeux, les transitions variées, déplacées dans un traité de théologie, feraient perdre un temps précieux qu'on doit tout entier à l'étude de la pure vérité.

Mais au milieu des épines de l'école, saint Thomas n'en est ni moins inépuisable dans la multitude des vérités, ni moins invincible dans la force des preuves, ni moins sublime dans la profondeur des pensées, ni moins juste dans la précision des termes, ni moins majestueux dans la noblesse de la marche. Là c'est un prince ceint du diadème, couvert de la pourpre, chargé de pierres précieuses ; ici le même prince sans appareil, sous des habits communs, uniquement paré des grâces, de la force, de la dignité naturelle de sa personne ; là c'est un palais superbe, orné de riches lambris et de somptueux ameublements ; ici on ne trouve que des beautés mâles de l'architecture : la masse des bâtiments, la multitude des appartements, la régularité de la distribution, tout y annonce l'habile ouvrier, et le maître magnifique.

Le Saint-Esprit accorde à l'esprit de l'homme trois sortes de dons : le don d'*intelligence*, le don de *sagesse* et le don de *science;* ces trois termes semblent d'abord synonymes, mais ils ont divers sens dans l'Ecriture, et chaque interprète les entend différemment. Saint Thomas, dans l'explication qu'il en donne, ne croyait pas faire son portrait ; tous les divers sens sont autant de traits qui le piquent. L'*intelligence* est la vue claire des premiers principes, source de toutes les vérités. La *sagesse* est la connaissance des causes ; la *science* est le développement des effets. Selon d'autres, l'intelligence pénètre les mystères de la divinité, la sagesse saisit les objets célestes, la science embrasse les choses naturelles. Saint Paul le prend encore différemment, le Saint-Esprit, dit-il, partage ses talents aux hommes apostoliques : aux uns la sagesse, aux autres la science, à d'autres l'intelligence, c'est-à-dire, qu'il leur donne le talent d'expliquer aux peuples ces divers objets d'une manière aisée, populaire, intelligible, quoique toujours exacte, noble et touchante : *Alii datur sermo sapientiæ, alii sermo scientiæ.* Saint Thomas les rassemble tous.

1° *Science de détail.* Sa perfection et son étendue, cette connaissance détaillée des effets particuliers que donne une étude opiniâtre et une longue expérience feraient seules un grand homme. Combien de philosophes célèbres y bornent toute leur étude ? C'est le premier caractère de la doctrine de saint Thomas ; qu'on le suive dans la définition, la division, l'explication des moindres choses, chacun des morceaux de ses ouvrages, pris séparément, est un morceau achevé en son genre, et donne une idée juste, éclairée et parfaite de ce qu'il traite. Ce sont des pierres précieuses, taillées, polies, qui même hors de l'Eglise, qu'elles composent, sont des chefs-d'œuvre de l'art. On dirait, selon les idées de l'*Apocalypse*, que c'est la céleste Jérusalem ; c'est un palais enchanté, construit de cristal et de diamants, dont chacune est un miroir d'un ouvrage exquis. Tel un tableau où un peintre a représenté une infinité d'hommes, d'animaux et de fleurs. Indépendamment de l'ensemble qui nous enlève, chaque objet fait un portrait accompli, qui caractérise le grand maître.

C'était la science du premier homme, il donna à chaque chose le nom qui lui était propre, c'est-à-dire, un nom énergique qui la caractérisait parfaitement ; on dirait, à en juger par l'étendue des lumières et l'innocence des mœurs, que Thomas n'a pas péché en Adam, tant il a peu de part au châtiment du péché originel. Tel est le caractère des ouvrages de la Divinité, chacun est bon, est parfait dans son genre. Dieu n'est pas moins admirable dans un insecte que dans tout l'univers, sa sagesse le voit avec une juste complaisance : *Vidit Deus quod esset bonum.* (*Gen.*, I, 31.) Telles sont les idées de Dieu, il embrasse, il connaît parfaitement et le total des êtres, et chaque individu ; il appelle chaque étoile par son nom : *Omnibus eis nomina vocat.* (*Psal.* CXLVI, 4.) Tel est le premier degré de la science de saint Thomas, il traite chaque chose, il la définit, il la peint, par une simplicité rare parmi les savants, parce qu'elle est le fruit de la vraie science ; il n'est pas moins populaire que sublime, à portée des moindres esprits que supérieur aux plus grands génies. Ce ne sont pas moins des catéchismes faciles que des traités profonds; les meilleurs catéchismes sont en effet ceux que l'on compose des définitions et des idées de saint Thomas.

Ce grand théologien a travaillé sur toute sorte de sujets : Ecriture, controverse, théologie scholastique, mystique et morale, philosophie même, et partout il prend si bien son parti dans les matières les plus épineuses, qu'on n'a jamais trouvé d'erreur dans ses sentiments, et que ses sentiments sont toujours la règle de la vérité. Il choisit si bien ses termes, qu'ils composent le langage théologique ; il établit si solidement ses preuves, qu'on n'en voit ni de faibles, ni d'inutiles, et qu'elles sont les seules concluantes ; il tourne si bien sa pensée, qu'il n'en est aucune d'embarrassée ou d'obscure qui ne se présente à l'esprit dans l'ordre le plus naturel ; il est lui-même son meilleur interprète : *Sui interpres.* On peut dire de ses livres ce qu'il conseillait en général : pour devenir savant : *Il ne faut lire qu'un livre.* Qui a mieux que lui interprété l'Ecriture sainte, et commenté le maître des sentences ? Ses ouvrages de spiritualité le mettent d'autant plus au-dessus des Rusbrock, des Thaulers, des Harphius que toujours conduit par les lumières du dogme

qu'il possédait parfaitement, jamais dans de pieux excès il ne s'est écarté de la précision théologique.

L'extatique Jean de la Croix, l'insinuant François de Sales lui doivent l'exactitude de leur céleste doctrine, et c'est sur ses idées toujours regardées comme des oracles, qu'on a combattu avec succès et condamné avec confiance tous les faux mystiques, dont la piété apparente a tant de fois allumé le zèle de l'Eglise, par le danger de leurs égarements.

Il y eut de son temps peu d'hérétiques; la défaite récente des Albigeois, par les prédications de saint Dominique et les armes du comte de Montfort, laissa jouir l'Eglise d'une assez grande paix. Cependant l'hérésie n'eut jamais de plus redoutable adversaire; il a combattu toutes les anciennes, et prévenu toutes les nouvelles erreurs. Sa théologie, comme la fameuse tour de David, fournit des armes contre tous les attentats de l'infidélité : *Mille clypei pendent ex ea.* (*Cant.*, IV, 4.) Aussi tous les hérétiques l'ont-ils mis au nombre de leurs plus grands ennemis, confondu par l'éclat de sa doctrine, terrassé par la force de ses démonstrations : Débarrassez-moi de Thomas, disait un célèbre hérésiarque, et je vous garantis la destruction de l'Eglise romaine : *Tolle Thomam et dissipabo Ecclesiam.*

La vie de saint Thomas ne fut pas fertile en grands événements, il n'eut point de part aux affaires publiques. Les miracles, les opérations extraordinaires de la grâce y sont en petit nombre, la gloire qui l'environne vient surtout du prodige de sa science; mais prodige supérieur à tous ceux qu'on admire dans la vie des hommes les plus célèbres. Prodige par lequel il eut, et il aura toujours part aux affaires publiques de l'Eglise; il préside en quelque sorte dans tous les conciles, rien ne s'y décide sans lui, et le plus souvent que par lui; il est devenu l'homme nécessaire. L'histoire de l'esprit de saint Thomas est une des plus remplies, des plus diversifiées, des plus brillantes : c'est l'histoire de la théologie, de la religion. Il a vécu dans les siècles suivants, par les merveilles dont il a été l'instrument; il a reçu au centuple la gloire dont son humilité avait su faire le sacrifice dans la vie simple et unie d'un religieux et d'un professeur. Ce prodige a fait dire à un grand pape : Nous n'avons pas besoin de miracle pour canoniser saint Thomas, il a fait autant de miracles qu'il a composé d'articles : *Tot fecit miracula quot scripsit articulos.*

J'ai vu, disait saint Jean, dans l'*Apocalypse*, j'ai vu un ange dans le soleil, qui criait à tous les oiseaux du ciel : Venez, mangez la chair des ennemis de l'Agneau. Quel est donc cet ange élevé au plus haut des cieux, qui a établi son séjour dans le soleil de la Divinité, qui en fait briller les rayons, qui en répand les influences? Quel est cet ange si cher, si fidèle à Dieu, dont Dieu daigne emprunter la voix, pour apprendre à tous les peuples les mystères et le triomphe qui, suivant le cours du soleil, ne laisse aucun climat qu'il n'éclaire et ne fertilise. Cet ange si puissant, qui confond tous les ennemis de la vérité, et enrichit les fidèles de leurs dépouilles? Les victoires de saint Thomas, l'éclat de sa doctrine, l'étendue de sa réputation, les prodiges de ses succès, ses vertus angéliques, le laissent-elles méconnaître dans ces idées brillantes : *Angelum stantem in sole.* (*Apoc.*, XIX, 17.)

2° *La sagesse*, ou la connaissance des causes. Chaque être particulier a sa cause, chaque vérité a sa raison : tout est enchaîné dans le monde, non-seulement par les rapports, les liaisons, la dépendance, mais encore par la subordination de l'effet, à la cause de la conclusion au principe. En remontant d'un atome au premier auteur, de la moindre étincelle de vérité à la vérité suprême, on trouve une suite de causes qui renferment tous les degrés d'être dans leur sein, d'où l'existence les fait éclore, une liaison d'idées qui les enfantent dans l'esprit. Cette progression fait l'objet de la sagesse; agir et connaître en détail, ce n'est encore qu'être artiste et demi-savant. Le commun des hommes n'a que cette science de faits et d'observations; ce sont des spectateurs qui voient la décoration du théâtre. Le sage remonte jusqu'au principe des êtres et à la raison d'agir; c'est le machiniste qui connaît et met en mouvement tous les ressorts. Saint Thomas a excellé dans cette partie.

Ce n'est point un amas de fruits cueillis par une main adroite, c'est l'ordre lui-même qui ploie ses branches, et met sous votre main toutes les richesses. Qu'il faut bien en posséder le tronc, pour fouiller jusqu'à la racine, et en faire couler la sève! Thomas n'est pas un étranger qui, dans une ville, fait en passant quelque connaissance superficielle : il est naturalisé, familiarisé partout; il possède, pour ainsi dire, la généalogie de tout ce qu'il enseigne; on le voit, par une exacte analyse, tantôt remontant des effets à la cause, en faire sentir la dépendance, tantôt descendant de la cause aux effets, en découvrir la fécondité : le père et les enfants, la source et le ruisseau, tout lui est également présent.

Au reste, ce n'est point un maître impérieux, un docteur sourcilleux, un déclamateur orgueilleux, un politique réservé qui, content de faire montre de son esprit, par une veine ostentation, et de prononcer quelque oracle avec une ambiguité affectée, n'en donne d'autre garant que son autorité suprême. Saint Thomas s'humanise; il parle à des hommes, les traite en hommes, plutôt en égaux, qu'en disciples; il leur rend compte de ses décisions, et ne les persuade que par la force de ses preuves; c'est un ami qui ne domine ni n'en impose, mais qui s'entretient avec vous. Doctrine d'autant plus certaine, qu'on en sent la démonstration; d'autant plus satisfaisante qu'elle remplit la curiosité; d'autant plus efficace qu'elle intéresse par un air de confidence, et d'une manière si simple, si naturelle, si juste

que chacun, devenu comme juge et inventeur, dans le temps qu'il ne peut se défendre de lui rendre les armes, croit plutôt découvrir et prononcer, qu'écouter et s'instruire; surpris de n'avoir pas trouvé les mêmes choses que chacun, ce semble, pouvait se promettre. *Et quivis speret idem?*

Un trait des plus marqués de sa profondeur, c'est le nombre et la force des objections qu'il se fait, la justesse et la solidité de ses réponses. Les impies ne les ont jamais poussées plus loin, plus multipliées, ni plus variées. Quel éloge pour la religion! On n'y méconnaît, on n'y dissimule aucune difficulté; une doctrine incertaine redoute le grand jour de la discussion : le christianisme gagne à être connu. Les victoires de l'Eglise n'en sont que plus glorieuses, lorsqu'en rase campagne, en bataille rangée, enseignes déployées, l'erreur combat avec tous ses avantages. Quelle gloire pour saint Thomas! qu'il faut avoir bien approfondi la vérité, pour apercevoir, pour dissiper tous les nuages ; pour démêler, pour prévenir tous les faux fuyants, et résoudre tout ce que la diversité, la multiplicité, la combinaison de tant d'objets peut faire naître de doutes! Oui, tout ce que l'athéisme, l'idolâtrie, l'hérésie ont vomi de blasphèmes, ou enfanté de sophismes; en un mot, tout ce que la raison humaine égarée a pu imaginer de subtilités : ajoutons sans crainte tout ce qu'elle pourra en imaginer encore; tout est prévenu, détaillé résolu, confondu dans saint Thomas, comme un roi du haut de son trône dissipe d'un coup d'œil tous les complots de ses ennemis : *Rex in solio dissipat omne consilium.*

La Providence a partagé entre les Pères la défense du dogme : saint Anathase fut chargé de la divinité du Verbe, saint Cyrille de son Incarnation, saint Augustin fut le défenseur de la grâce ; occupés selon les besoins de l'Eglise des matières agitées de leur temps, aucun de ces docteurs n'a entrepris un corps complet de théologie, qui embrassa toute la religion; saint Jean Damascène et le maître des sentences l'ébauchèrent ; saint Thomas l'a porté à sa perfection : c'est sur son modèle, et en bien des endroits sur son sentiment, que les universités ont depuis son temps enseigné cette science divine; c'est par lui proprement que l'Eglise devient une armée rangée en bataille. Les autres Pères, habiles généraux, sans doute n'ont combattu que par pelotons, et seulement un ennemi. Saint Thomas a arrangé toutes ces troupes, a placé chaque soldat à son poste, a élevé tous les retranchements, posé les sentinelles, fait face de toutes parts, tout est attaqué, tout est convaincu à la fois : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.)

Ce n'est pas seulement à l'exactitude d'un détail à qui rien n'échappe, que ce grand docteur est redevable de cette victoire universelle; c'est surtout à l'enchaînement systématique de sa doctrine, à qui rien ne peut échapper, parce que tout s'y place naturellement; comme toutes les vertus sont unies dans la pratique, toutes les vérités sont liées dans la spéculation, et naissent l'une de l'autre, comme des branches qui sorte de la même tige; pour le commun des hommes, et même des auteurs, c'est une épaisse forêt où les branches entrelassées ferment toutes les avenues; un arrangement méthodique fraye les routes, et mène comme par la main, dans ce labyrinthe, depuis la plus simple notion, jusqu'aux plus sublimes mystères, par des gradations régulières, qui leur donnent un jour mutuel et une démonstration réciproque. Les vérités naissent ainsi sous la plume de saint Thomas; il les fait éclore, et les lie si artistement que toute sa théologie semble n'être qu'une vérité unique bien développée; cet ingénieux développement est une espèce d'enfantement: le fruit sort du germe, et s'épanouit aux rayons du soleil, comme le grain de sénevé produit un grand arbre; les oiseaux du ciel y bâtissent des nids, les passants viennent se reposer à son ombre; c'est une espèce de création. La parole puissante de Thomas débrouille le chaos, et y répand la lumière *Divisit lucem a tenebris.* (*Gen.*, I, 4.)

L'esprit géométrique aujourd'hui si fort à la mode, veut que tout soit traité dans cet ordre, propre aux géomètres, qui mène à l'évidence; cette exactitude est sans doute avantageuse, pourvu qu'elle se renferme dans de justes bornes, et que sous prétexte de la mieux entendre, on ne veuille pas déférer au tribunal de la raison des mystères qui sont si fort au-dessus d'elle; cette sobriété de raison, pleine de déférence pour l'Eglise, saint Thomas à su la joindre à l'esprit le plus exact et le plus méthodique; jamais géomètre n'a mieux analysé, mieux suivi, mieux démontré : l'ordre et la justesse règnent partout. Ne pensons pas cependant que la théologie ne soit qu'un système ingénieux qui arrangeant tous les objets dans un ordre arbitraire, ne présente qu'une belle chimère, dont ce savant homme follement admirateur, et superstitieusement idolâtre, se fasse un faux mérite d'étayer le faible et de défendre jusqu'aux défauts. Jamais esprit plus systématique que le sien, et jamais moins de système que dans sa doctrine: l'autorité et la raison y posent les fondements, ce grand architecte rassemble les matériaux, distribue les parties, les étaye l'une par l'autre, conduit l'édifice jusqu'au comble ; ou plutôt tout était arrangé, il ne bâtit pas, il ouvre les portes d'un magnifique palais, conduit dans toutes les pièces, et en montre les beautés.

3° L'intelligence et la vue claire des premiers principes, semble un grand aigle dont parle le Prophète, d'une aile forte, d'un plumage varié, qui vole sur la montagne du Liban, et s'y nourrit de la moelle du cèdre. Thomas enrichi d'une infinite de connaissances, porté sur les ailes de l'Esprit-Saint, plane d'un vol rapide, sur les plus hautes matières, s'élève au-dessus des questions les plus sublimes, et s'y nourrit de la moelle

des verites; par cette vue des premiers principes, nous n'entendons pas la vue de l'essence divine, elle n'est promise qu'à l'autre vie. Saint Thomas savait mieux que personne que Dieu habite une lumière inaccessible à tous les mortels; mais autant que l'homme en est capable ici-bas, le voile fut levé pour lui : il résout les difficultés les plus embarrassantes, il analyse les questions les plus compliquées, il suit dans tous leurs détours les subtilités les plus raffinées, il démêle les plus légères nuances des choses les plus confuses, il perce la nuit la plus sombre des passages les plus obscurs; et, sans avoir la connaissance des langues orientales, ni cette critique recherchée, qui remplit aujourd'hui des volumes, il a su par la seule force de son esprit, déterminer le sens des Ecritures; ce qui est bien plus admirable qu'une érudition immense qui suppose plus de travail, et de constance, que de génie et de pénétration : en sorte qu'après les autorités entassées, les versions rapprochées, les antiquités débrouillées, on ne trouve en effet que ce que le premier coup d'œil avait découvert à saint Thomas souvent moins encore, et avec moins de justesse et de netteté : *Volavit super Libanum et tulit medullam cedri.* (*Ezech.*, XVII, 3.)

Si les choses les plus obscures ne l'arrêtent pas, les plus sublimes ne l'éblouissent pas. Ce grand aigle ne regarde pas moins d'un œil ferme le soleil de la Divinité, qu'il marche d'un pas ferme dans la nuit de l'humanité. Tout ce qu'ont de profond la nature, les attributs, les perfections divines, tout ce qu'à d'élevé la génération, l'incarnation du Verbe, la procession du Saint-Esprit, l'unité de l'essence, la Trinité des personnes, l'union des deux natures dans la même personne; tout ce qu'a d'immense la création du monde, la propagation du péché originel, les décrets de la Providence, la combinaison de tous les êtres; tout ce qu'ont d'intéressant la vie, la mort, la résurrection du Rédempteur et les fruits de la rédemption; tout ce que l'éternité offre de glorieux dans le ciel, de terrible dans les enfers, il le voit, il l'explique. On dirait qu'élevé au troisième ciel avec saint Paul, il a vu des mystères dont il n'est pas permis à personne de parler; ou plutôt ne dirait-on pas que la défense d'en parler a été levée pour lui, qu'on lui a fait de ces secrets une si intime confidence, qu'il a la liberté de parler à tout l'univers. N'est-ce pas de ces traités célestes que le Seigneur a fait l'éloge, quand il lui a dit : *Bene scripsisti de me, Thoma.*

Un esprit si penchant se jouait des choses naturelles; je ne parle point de cette physique enrichie par les découvertes, relevée par les systèmes, étayée par la géométrie, embellie par les grâces du langage : toute la physique de son tems se bornait à l'interprétation d'Aristote; c'était un tissu d'abstractions logiques, auxquelles on donnait un air de réalité, plutôt qu'une vraie connaissance de la nature. Ce n'est donc pas chez saint Thomas, quoiqu'un des plus grands philosophes de son siècle, qu'il faut chercher l'explication des phénomènes. Cette science est peu nécessaire au salut, unique fin des travaux de saint Thomas; la métaphysique et la morale, bien plus importantes, l'une pour la spéculation, l'autre pour la pratique, sont un des chefs-d'œuvres du docteur Angélique. C'est ici que, comme dit Job, il a vu, il a fait connaître ce qu'il y a de plus précieux et de plus secret : *Omne pretiosum vidit oculus ejus et abscondita produxit in lucem.* (*Job*, XXVIII, 10.)

La morale avait occupé les plus beaux génies de l'antiquité; mais les Socrate, les Platon, les Zénon, ne faisaient que bégayer auprès de lui; tout le monde parle de morale, mais qui le fait avec exactitude? Qui connaît les replis du cœur, et en apprécie les mouvements? Qui remonte aux principes, et suit le fil des conséquences? L'Evangile même, en nous donnant les règles de la perfection, et les moyens d'y parvenir, n'explique ni le nombre, ni la nature, ni les espèces des vices et des vertus. Saint Thomas en épuise le détail; point de cas de conscience qui ne se décide par ses maximes, point de casuiste qui, pour les décider, ne s'appuie sur son autorité. Cette partie de la théologie est toute géométrique : il est une évidence morale qui ne le cède point à celle des nombres et des figures. La justesse et l'ordre frappent, saisissent tous les esprits : ce géomètre moral n'enchaîne ni ne démontre pas moins les règles des mœurs, qu'Euclide et Archimède démontrent les propriétés des cercles et des triangles.

Il me semble voir Moïse descendant de la montagne, avec les tables de la loi, et donnant ces règles si sages, ces préceptes si justes, ces cérémonies si belles, qui rendirent les Juifs heureux tandis qu'ils y furent fidèles. Notre nouveau législateur après avoir écouté la sagesse éternelle sur la montagne de l'oraison, nous donne dans sa *Somme* ces lois de justice, ces règles de mœurs, ces conseils de perfection qui font arriver à la terre promise, et qui transporteraient la terre promise au milieu de nous, si nous les suivions; l'éclat de sa doctrine ne me frappe pas moins que les rayons qui brillaient sur le visage de Moïse; mais bien différent, en ce qu'on ne pouvait soutenir la vivacité de cette lumière miraculeuse : on ne lui parlait qu'à travers un voile, et que la douce clarté qui règne dans saint Thomas invite tout le monde à l'écouter; il lève plutôt le voile, qu'il ne force à le mettre; mais semblable en ce que saint Thomas ignorait par humilité, une gloire que Moïse n'avait pas aperçue.

La métaphysique est la partie essentielle à l'intelligence du dogme, les idées spirituelles, les précisions, les preuves les plus abstraites, élèvent l'homme au-dessus des sens : cette science contemple l'*Etre* en lui-même, la Divinité dans son essence, l'âme dans ses facultés, la matière dans sa nature. Si cette science n'est pas traitée avec une exacte théologie, elle se brise aux écueils de l'er-

reur. Armés de frivoles subtilités, les hérétiques combattent la vérité, et s'évanouissent dans leurs vaines pensées. Soyez en garde, dit saint Paul, contre les séductions de la philosophie : *Ne quis vos seducat per philosophiam, et inanem fallaciam.* (*Coloss.*, II, 8.) La pénétration, la justesse de l'esprit de saint Thomas soutenues par son humilité, évitèrent ce danger ; il fit plus, il tourna au profit de la religion les subtilités de la philosophie, assujettissant la raison à la foi, se servant de la raison pour appuyer la foi, il l'arma contre elle-même, et consacra au Tabernacle les riches dépouilles de l'Egypte ; ainsi en réconciliant l'esprit de Dieu avec celui de l'homme, il devient l'apôtre aussi bien que le maître de la philosophie ; il éclaire les simples, et triomphe des impies, et faisant évanouir l'objection séduisante de l'opposition de la raison avec la foi, il fait sentir aux uns et aux autres que même au tribunal de la philosophie rien n'est plus raisonnable et plus nécessaire que la religion.

Voyons dans la seconde partie, les dons du Saint-Esprit, par rapport au cœur.

SECONDE PARTIE.

Ce ne sont pas les dons de l'esprit que les saints ambitionnent; ils les redoutent même, et préfèrent le port assuré de l'obscurité aux brillants écueils de la gloire. Tout admirables que sont les Pères de l'Eglise, ce n'est pas la sublimité de leurs talents qui leur a mérité des autels. Nous gémirions peut-être sur les malheurs de saint Thomas, si, à la science qui enfle, il n'eût joint la charité qui édifie ; mais Dieu qui le destinait, comme saint Jean, à être une lampe qui éclaire sur le chandelier, par ses lumières, commença par en faire une lampe ardente sous le boisseau, par ses vertus : *Ardens et lucens* (*Joan.*, V, 35); il le prépara de bonne heure, par les exemples d'une famille pieuse, par les principes d'une éducation noble, par la régularité d'une communauté édifiante. Thomas passa du berceau dans le cloître. La fameuse abbaye du Mont-Cassin se félicite d'avoir délié une langue destinée à parler le langage des anges, et d'avoir jeté le germe de la religion dans un cœur qui, comme l'arche d'alliance, devait en être l'oracle, et contenir, par ses vertus et par ses ouvrages, la loi, le sacerdoce, la manne, les chérubins et les pains de proposition.

Le Saint-Esprit, dont il allait être le chef-d'œuvre et l'organe, le comble de ses dons précieux, qui, en formant le cœur, font les saints. Le don de *force*, le don de *piété*, le don de *crainte de Dieu.* Le don de force lui fit surmonter tout ce qui s'opposait à sa consécration au service de Dieu ; le don de crainte lui fit éviter tout ce qui pouvait altérer sa fidélité dans le service de Dieu ; le don de piété lui fit entreprendre tout ce qui pouvait contribuer au service de Dieu. Il entre avec courage et soutient avec humilité, travaille avec ferveur à la gloire de Dieu, et partout, dirigé par le don de conseil, il enseigne, il pratique les règles d'une prudence consommée. Des vues si pures, des sentiments si généreux, un si noble désintéressement, donnent droit de répondre à Dieu même, quand il daigne demander à sa créature, comme il le demande à Thomas : Quelle récompense voulez-vous pour vos travaux? — Ah ! Seigneur, je ne veux que vous seul pour récompense : *Non alium nisi teipsum.*

1° Don de force, pour vaincre tous les obstacles que le démon fait naître à sa consécration. Une vocation si utile à l'Eglise devait coûter bien des combats ; le Saint-Esprit pouvait seul assurer la victoire. Un grand nom, une famille brillante, la faveur du prince, les emplois distingués, mille agréments divers à sacrifier ; un ordre austère, un institut nouveau, un ministère pénible, une obéissance, une pauvreté, une chasteté dont la nature peut à peine soutenir le nom, à embrasser; tout devait, dans un jeune cœur jeter les plus vives alarmes à l'aspect de la vie religieuse. Les premiers essais de Thomas cueillirent toutes les palmes : loin d'être effrayé du sommet inaccessible de la perfection, ses premiers pas dans le sentier escarpé qui y conduit, furent des pas de géant, qui l'y firent parvenir dans un temps où à peine des désirs ébauchés, des idées naissantes, la font envisager dans le lointain, comme le fruit d'un âge avancé : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam suam.* (*Psal.* XVIII, 6.)

Mais ce n'étaient pas là les plus dangereux ennemis, il s'en était joué dans sa retraite : la maison paternelle, que dis-je, une prison domestique, plus redoutable que celles qui punissent les criminels, fut le théâtre de ses plus grandes victoires; enlevé à ses confrères, il fut enfermé pendant deux ans, par les ordres de sa famille ; la longueur de sa captivité eût ébranlé le plus ferme courage. Combien d'apostats de la religion et de la vertu ont succombé à des épreuves moins difficiles : tout se réunit pour attaquer à la fois un jeune athlète, faible, désarmé, abandonné à lui-même; sa mère emploie ce que la nature a de plus touchant, ses sœurs ce que l'amitié a de plus séduisant, ses frères ce que la possession des armes a de plus violent. Après avoir soutenu les reproches, les caresses, les larmes d'une mère, aussi chère que respectable, pour qui le sacrifice de son fils était un coup mortel ; après avoir résisté aux poursuites aussi empressées qu'engageantes de ses sœurs, que les ordres de leur mère et le penchant de leur cœur rendaient aussi ardentes qu'ingénieuses, il fallut enfin, avec toute la noble fierté de la vertu, essuyer les emportements de ses frères qui, venant à lui comme à une ville prise d'assaut, lui déchirèrent violemment ses habits religieux, le traitèrent outrageusement et tâchèrent de corrompre son innocence par les moyens d'une femme prostituée

Elle entre effrontément dans sa chambre, parée de tout ce que l'art peut ajouter

à la nature, armée de tout ce que l'indécence étale de plus séduisant aux regards, animée de tout ce que l'espérance de la récompense inspire de plus artificieux à une âme vénale et entraînée par tout ce qu'une passion familière suggère de plus effréné à un cœur corrompu. Telle, à peu près, monte pompeusement sur la scène une actrice impudique qui, se faisant un honteux mérite d'inspirer et de peindre ce qu'elle ne sent que trop réellement, allume mille feux criminels dans les cœurs téméraires, qui vont chercher témérairement au spectacle ce que saint Thomas ne voit venir à lui qu'en tremblant. Quel piége, quel assaut, pour une âme innocente! Est-il de martyr qui ne préférât les brasiers et les roues aux charmes empoisonnés de la volupté? La noblesse des sentiments, la piété héréditaire dans sa maison, comment peut-elle se démentir dans ses frères jusqu'à se prêter à de si lâches moyens? Et comment la vertu naissante d'un jeune cœur déjà épuisé par d'autres combats, a-t-elle pu, au milieu des passions vives, d'un âge si faible, trouver encore assez de force pour être vainqueur des plaisirs, dans une occasion si délicate où, s'offrant à lui avec tous leurs attraits, ils eussent triomphé de mille autres?

Thomas trouva cette force dans la fuite et dans la prière, le seul asile qui reste à la vertu; il lève les yeux au ciel, et sans s'amuser à disputer ou à se défendre, il prend un tison allumé, et, armé de cette nouvelle épée, il poursuit la courtisane effrayée et la met en fuite, et traçant militairement sur la muraille une croix avec le charbon, il se met à genoux et consacre à Dieu le trophée fumant de sa chaste valeur, comme le jeune David consacre l'épée qui avait coupé la tête de Goliath. Plus confus d'avoir eu à soutenir ces humiliantes attaques, que flatté d'avoir su les vaincre; aussi alarmé des risques qu'il pouvait courir encore, que reconnaissant d'avoir été sauvé de cet écueil, il prie avec instance le Dieu de pureté d'être le protecteur de la sienne; sa prière fut exaucée, elle fut suivie du don précieux de la continence, dont les anges vinrent lui donner le gage par une ceinture miraculeuse. Il conserva jusqu'à la mort un trésor si fragile et si délicat que tout s'efforçait de lui ravir; il en mérita le titre d'*Angélique*, autant peut-être que par l'étendue de ses lumières, qui l'approchent utilement des anges, que le mérite inestimable de cette vertu. Un autre fruit de sa piété et de son zèle fut la conversion d'une de ses sœurs qui, étant venue le combattre, fut elle-même sa conquête.

2° *Don de crainte.* La crainte filiale de déplaire à Dieu n'est point opposée au vrai courage : elle le soutient, au contraire, et en assure la fruit en évitant un combat inégal où la témérité mériterait d'être punie par la défaite, et le mériterait en s'exposant. L'humilité qui dirigea toujours les démarches de saint Thomas, lui fit appréhender les moindres élévations, non-seulement dans son ordre, dont il faisait la gloire et où il n'exerça aucune charge, quoique toutes lui fussent offertes, et où l'on pourrait soupçonner que l'amour du repos, le goût de l'étude, une gloire plus flatteuse, une vie plus libre, autant que l'humilité aurait éloigné des sollicitudes de ces charges plus embarrassantes que brillantes.

Ce fut même pour les premières places de l'Eglise que cet éloignement parut avec édification, dans le refus constant de l'archevêché de Naples, qui lui fut donné par le Pape. Que d'attraits réunis pour le tenter! C'était la capitale d'un royaume, c'était sa patrie, sa famille y tenait un rang distingué, y possédait de grands biens. Peu de bénéfices en Italie égalaient ses revenus; le suffrage du grand pontife qui le préfère à tout ce que l'Europe a de plus illustre, les facilités qu'on lui donne; on lui épargne les frais de la modestie et le risque d'un refus; on le prévient, on lui envoie ses bulles, on désire, on exige qu'il l'accepte. Sa soumission eût été un acte de vertu, se résistance est une espèce de crime. En faudrait-il tant aux ambitieux, à un religieux imparfait, que la régularité gêne, que la pauvreté embarrasse, que l'obéissance dégoûte de son état?

Ajoutons à un savant plein de son mérite, nourri dans la flatterie, qui croit toucher à la tiare et la mériter; enfin, à un homme d'une illustre naissance, dont la famille désire avec ardeur cette nouvelle illustration; le refus des dignités, louable dans tout le monde, est héroïque dans une personne de ce rang, par un préjugé plus commun que légitime; les grandes places semblent dévolues à la noblesse, le peuple n'a garde de se repaître d'idées d'élévation et de frivoles espérances; il est peu fait aux airs de grandeur qu'on appelle l'art de gouverner; les avenues lui en sont fermées, il s'y trouverait déplacé. Tout y préparait saint Thomas : grand nom, mérite reconnu, talents honorés, succès éclatants, lumières supérieures, vertu éminente, vœux du public, tout était des gages assurés; il eût fait le bonheur du troupeau qui eût marché sous sa houlette.

Non-seulement il ne demande, il ne désire rien, mais il refuse tout. Les devoirs infinis de l'épiscopat, le danger des honneurs, des richesses, de l'autorité, tout ce qui pare les grandes places, objet de la cupidité de tant d'autres, ne font qu'alarmer l'humilité d'un homme que l'ombre du péché faisait trembler, qui tous les jours demandait à Dieu la grâce de mourir simple religieux. Le pape se rend à ses prières, et l'Eglise de Naples ne peut essuyer ses larmes que par la vue du bien de l'Eglise universelle, auquel elle elle est obligée de sacrifier ses avantages.

Malgré sa profonde humilité, vous le verrez à la table de saint Louis, roi de France, aussi insensible aux honneurs qu'on lui rend malgré lui, qu'éloigné de ceux qu'on lui offre. Son indifférence va jusqu'à ne pas s'apercevoir d'une distinction qui aurait flatté les plus grands du royaume : uniquement occupé des intérêts de l'Eglise, il oublie le prince qui le comble de faveurs pour

ne penser qu'à la défense de la vérité ; il s'écrie en sa présence : *Voilà un raisonnement auquel un manichéen ne saurait répondre.* Il n'appartient qu'aux saints d'estimer jusqu'aux distractions des saints : loin de s'offenser de cette espèce d'impolitesse, Louis l'en estima davantage, et fit écrire sur-le-champ et conserver soigneusement cette preuve invincible du dogme. Tel autrefois le grand saint Martin, préférant son prêtre à l'empereur, à la table même du prince, en mérite les plus grands éloges

Les plus héroïques vertus dans les saints, n'attendent pas le nombre des années ; déjà pendant ses études, au lieu de faire valoir par une émulation si ordinaire et innocente, et dont on fait un mérite à cet âge, la supériorité des talents qui l'élevaient si fort au-dessus de tous ces confrères, il se condamne à un rigoureux silence : cet air de stupidité le fait comparer à un *bœuf*. Ah ! dit Albert le Grand, son maître, si distingué par lui-même, par une science et une vertu éminente : sachez que ce bœuf jettera de si hauts mugissements, que sa voix se fera entendre dans toute la terre. Il fallut des ordres absolus et une sorte de violence pour lui faire recevoir le bonnet de docteur. Celui qui dans toute l'Eglise devait former tous les docteurs, ne croyait pas en mériter le nom. Ainsi buvait-il le premier de la source divine dont il a répandu les eaux : *Bibe aquam de cisterna tua. (Prov.*, V, 15.)

3° *Don de piété.* Un savant même irréprochable, en a rarement le goût, rarement est-il homme d'oraison ; desséché, dissipé, absorbé par les sciences, avare de son temps, il croit perdu tout celui qu'il ne leur donne pas ; il en porte partout les objets, et d'abord prenant le change, il tourne en étude la méditation la plus chrétienne, il en repaît sa curiosité, plus qu'il n'en nourrit son cœur, et en revient ordinairement plus vain que pieux. Saint Thomas était homme d'oraison, encore plus qu'homme de lettres, il y passait les heures entières, et les trouvait courtes; jamais la composition de ses ouvrages ne fut pour lui un prétexte pour manquer aux exercices de piété, toujours parlant de Dieu, ou à Dieu, uni à Dieu, plein de Dieu, n'étudiant que Dieu et pour Dieu; ses études même se tournaient en oraison. Trouvait-il quelque difficulté à résoudre, quelque passage obscur à expliquer, c'est dans la prière qu'il en cherchait, qu'il en trouvait l'éclaircissement. Le crucifix était sa bibliothèque, l'autel son école, le Saint-Esprit son maître : où l'aurait-il puisée en effet cette science divine? Dans les livres, il y en avait alors si peu, ils étaient si rares, si mal écrits ! Dans les leçons de ses maîtres, il les surpassa bientôt tous, dans la force de son génie; sans doute, c'était un génie supérieur; mais l'esprit humain n'y suffisait pas : un homme si humble crut-il jamais se devoir quelque chose à lui-même ? Surpris de voir sa bibliothèque si peu fournie, on lui demanda où il puisait toutes ses connaissances : *Voilà mon livre*, dit-il en montrant le crucifix, *j'y ai tout appris.*

Le style est l'interprète des sentiments, le ton de voix, la démarche les traits du visage peignent l'homme selon le sage. La manière d'écrire est aussi une sorte de phisionomie de l'âme, la plume est un pinceau qui rend l'homme au naturel. Choix des expressions, tours des pensées, usage des figures, tout caractérise l'écrivain. On écrit et on parle de l'abondance du cœur : *Vena vitæ os justi* (*Prov.*, X, 11); le style des savants est ordinairement impérieux et vain. Le sort des souverains, qui se croient en droit de donner la loi aux esprits, l'aigreur, l'emportement, les injures sont bien souvent les preuves dont ils étayent leurs systèmes, et les armes dont ils terrassent leurs ennemis, surtout dans ces siècles grossiers, où l'ignorance n'en laissait guère manier d'autres. Les saints Pères ne sont pas toujours exempts de ces faiblesses, et s'il est difficile de rien ajouter à la force des preuves, à l'élégance du style, à l'étendue des connaissances de saint Jérôme, peut-être serait-il à désirer que sa plume fut moins trempée dans le fiel. Ce nuage n'obscurcit pas la gloire de l'Ange de l'école ; rien de plus doux, de plus modeste que ses écrits, sans rien perdre de la noble et juste assurance d'un homme qui a saisi, qui voit, qui possède la vérité, c'est toujours avec une modération qui charme ses adversaires même. Tout y est simple sans bassesse, précis sans obscurité, raisonnable et engageant jusque dans les matières les plus abstraites ; et cependant noble sans déclamation, abondant sans verbiage, ferme sans ostentation, au reste plein de pudeur et de réserve dans les matières les plus critiques. La charité et la chasteté aussi inviolablement observées, que fortement défendues, n'ont pas moins à l'applaudir de sa délicatesse, qui présente leurs charmes, que de la solidité qui établit leur droit; la sagesse blesserait-elle ce qu'elle enseigne : *Modestia suadibilis.* (*Jac.*, III, 17.)

On voyait rarement de son temps, la piété et la doctrine monter dans la chaire, s'y prêter un secours mutuel; les lumières de la science y brillaient quelquefois, mais elle était ternie par le nuage du vice. Quelquefois la beauté de la vertu y édifiait, mais elle s'égarait dans les ténèbres de l'ignorance. Dans les sermons de saint Thomas, la doctrine et la piété parlaient et agissaient de concert; on écoutait avec assurance la doctrine de la vérité, on voyait avec édification le disciple de la charité; l'Evangile réalisé dans les actions, autant que développé dans ses paroles paraissait avec toute sa force et tout son éclat; il est vrai qu'éloigné, par principe de vertu, de tout ce que le monde appelle élégance, il se mettait avec bonté à la portée du peuple, et regardait comme une espèce de sacrilége, de mêler à la divine parole, les vains arrangements de la sagesse humaine : en cela digne imitateur des apôtres dont la noble simplicité détestait le fard empoisonné des discours, qui amuse l'esprit, sans tou-

cher le cœur. Son zèle n'en fut que plus utile, par la justesse, la solidité et l'onction qui produisent les vrais fruits : delà cette foule d'auditeurs qui couraient l'entendre, ces conversions multipliées, ces larmes abondantes, ces bonnes œuvres, cette persévérance qui faisaient son éloge le plus flatteur et le plus juste; delà dans l'orateur cette facilité à parler de la religion, il la possédait; cette abondance, il en était plein; cette force, il l'éprouvait; cette insinuation, il la goûtait; cette dignité, il la respectait: cette assurance, il la pratiquait : la vertu est toute-puissante.

D'ailleurs à le bien prendre, à la forme moderne près, ses ouvrages sont autant de sermons du plus habile prédicateur. Veut-on des sujets? toute la religion y est traitée. Faut-il des divisions? tous les sujets sont analysés de mille manières. Cherche-t-on des preuves? Tout y est appuyé de raisons les plus convainquantes; les passages de l'Ecriture y sont en très-grand nombre ; les applications justes, aisées, naturelles, les régles de conduite, les pratiques de piété pleines de sagesse; chaque article est un excellent abrégé de sermon, qui n'a besoin que de développement; *Verbum abreviatum.* Qu'un orateur chrétien puiserait avec succès des matériaux dans saint Thomas! Avec quelle solidité, quelle abondance, il traite toutes les matières ; il y trouverait même une onction infinie, qu'on ne cherche guère dans les scolastiques; ce n'est pas seulement un air de décence et de probité, un goût de sagesse et d'humilité, qui décèle le saint, à travers les épines de l'école ; nous y admirons encore, nous y goûtons toute l'élévation et la délicatesse du pur amour. Les cœurs les plus tendres n'imaginent rien de plus touchant ; on ne le lit point sans être attendri.

La perfection des ouvrages de morale et de piété fait une autre sorte d'éloge de leur auteur. On ne traite si bien les vertus que quand on le possède eminemment. Le pécheur est étranger dans cet heureux climat, il n en entend pas le langage, il n'en sent pas la beauté, *non est speciosa laus in ore peccatoris.* (*Eccli.*, XVI, 9.) L'homme vertueux exprime ce qu'il sent, les matières aussi bien que le style peignent l'écrivain. C'est aux ouvriers à parler de leur art, aux princes à expliquer les lois de la politique, aux magistrats à traiter des matières de la jurisprudence, aux saints à développer les règles de la perfection. Il règne chez tous les autres je ne sais quel air emprunté qui les embarrasse, et quelle sécheresse qui les trahit. La justice dont saint Thomas détaille les principes, la modestie dont il justifie la délicatesse, la confiance en Dieu dont il établit les fondements, la charité dont il allume les feux, la force dont il célèbre les victoires, la douceur dont il étale les charmes. Le voilà rendu trait pour trait, il n'a enseigné que ce qu'il pratiquait ; ses écrits ne sont que l'histoire de son cœur et l'abregé de sa vie ; ils sont le plus fidèle et le plus beau panégyrique.

Nous le trouverons surtout dans ce chef-d'œuvre de piété, ce grand morceau de liturgie, ce monument respectable du culte public, l'office du Très-Saint Sacrement. Il fut chargé de le composer avec saint Bonaventure, avec qui la conformité de sentiments et de vertus avait formé l'amitié la plus étroite, encore plus que la conformité des travaux et des exercices. Ce fameux docteur, à qui une piété singulière a mérité le nom de docteur Séraphique : ayant vu une des antiennes de saint Thomas, déchira tout ce qu'il avait composé, et par une juste admiration, autant que par une profonde humilité, déclara qu'il n'avait rien à faire après Thomas. Respectons jusqu'aux ténèbres dont les saints enveloppent leurs ouvrages ; admirons une vertu d'autant plus précieuse entre gens de lettres, qu'elle est plus difficile et plus rare ; et sans prétendre faire de parallèle, joignons aux fidèles, qui savent presque par cœur cet office, et à l'Eglise qui l'a adopté, non seulement pour la fête du Saint Sacrement dont il fut comme l'instituteur, mais toutes les fois qu'elle honore cet auguste mystère : l'esprit de Dieu pouvant seul expliquer ce qui est si fort au-dessus de l'homme.

Admirons enfin ce grand homme dans ses derniers moments; il termina sa carrière par un ouvrage qui demandait et qui mettait en œuvre toutes ses belles qualités. Appelé au concile général de Lyon pour en être l'oracle, avec tout ce que l'Eglise avait alors de plus grand, il tomba malade au monastère de Fosse-Neuve; les religieux de cette maison, qui regardaient comme les plus beaux jours de leur vie ceux où ils le possédaient, le prièrent, dans les intervales que lui laissait son mal, d'expliquer le livre des *Cantiques*, à l'exemple de saint Bernard, qui finit ses jours en l'expliquant. *Qui suis-je*, répliqua l'humble Thomas : *pour me mesurer avec ce saint docteur? est-ce à moi qui respecte ses moindres ébauches, à mettre la dernière main au plus beau de ses ouvrages?* Il ne put cependant le refuser à leurs vives instances ; c'est là qu'il déploya cette profonde connaissance de l'Ecriture, cette exacte précision de théologie, cette tendre onction, cette pudeur délicate : cette humble modestie qui dirigea toujours sa main et son cœur, auquel un des livres de l'Ecriture, peut être le plus difficile, le plus élevé, le plus critique eût fait courir les plus grands risques, si une science et une vertu éminente n'eussent été ses guides. Il mourut enfin dans ces douces langueurs, ces sublimes extases, ces divins embrassements, ce baiser de l'Epoux dont il venait de faire la description avec une vérité, une force, une onction qui n'appartient qu'aux grands saints. C'est en l'imitant que nous parviendrons à la gloire, etc.

PANEGYRIQUE XV.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE.

Prêché à Paris le 18 septembre 1734, chez les Filles de Saint-Thomas, rue de Sèvres.

Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. (*Eccli.*, XXXI, 12.)

Toute l'assemblée des saints racontera ses aumônes.

Deux choses semblent s'opposer à l'éclat de la charité: la grandeur et la bassesse, les richesses et la pauvreté; l'une fait oublier l'autre, en fait faire peu de cas, l'imagine-t-on dans un pauvre, en est-on surpris dans un riche. Elle échappe à l'attention dans l'obscurité des conditions privées, elle est comme noyée au milieu des autres dans le brillant d'une grande place. Cependant j'ose dire que l'une et l'autre en relèvent le prix; disons mieux qu'elle donne un grand prix à l'une et à l'autre. Il est glorieux au grand et au petit, au pauvre et au riche d'être charitable. Il est glorieux à la charité de régner sur le petit et sur le grand, sur le riche et sur le pauvre. Le détachement qui dépouille dans la possesion, le courage qui rend libéral malgré l'indigence, l'humilité qui anéantit dans l'oubli et dans la gloire, qui sait vaincre et la bassesse et la fierté, couronnent également le héros, qui sait pratiquer ces vertus et le principe qui a su les produire.

Admirons dans l'un et dans l'autre état la charité de saint Thomas de Villeneuve, la Providence ne l'y a placé tour à tour, que pour en présenter à tous un parfait modèle. Une naissance obscure, une fortune médiocre firent d'abord admirer en lui une charité inépuisable qui ne refuse rien, lors même qu'on manque de tout. Une grande place, un revenu considérable firent ensuite admirer en lui une charité divine qui s'intéresse à tout, lors même qu'on ne manque de rien: les petits et les grands y verront la condamnation de leur dureté et le motif de leurs largesses. Rien n'est difficile à la charité, rien n'en dispense, puisqu'elle est également propre à tous les états et à tous également ordonnée.

En quelque état que la Providence vous à fait naître, ne vous croyez jamais absolument inutile au prochain, ni entièrement quitte de la charité. N'eussiez-vous à donner que les miettes qui tombent de votre table, Lazare les demande, il s'en nourrit, il s'en contente: *Cupiebat saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis.* (*Luc.*, XVI, 21.) Quelque pauvre que vous soyez, il en est de plus pauvres, de plus affligés que vous. Au lieu de porter des yeux jaloux sur ceux à qui la fortune fut plus favorable, jetez plutôt des yeux compatissants sur ceux qui pourraient envier votre sort. Vous trouverez dans ce parallèle la consolation de vos peines, les motifs et les ressources de votre charité.

Quelque vaste moisson que fournissent à nos éloges les vertus de l'illustre père des pauvres, que l'Eglise propose aujourd'hui à notre culte, on remarque dans lui comme dans chaque saint une vertu dominante qui le caractérise, et qui doit faire le fonds de son panégyrique, comme elle a fait la matière de son mérite. La charité pour les pauvres fait le caractère de saint Thomas. Le titre glorieux d'aumônier, que l'Orient donna dans les premiers siècles au patriarche de Constantinople, l'Occident dans ces derniers temps l'a donné à l'archevêque de Valence. Le Saint-Siége dans la bulle de sa canonisation, ordonne que dans ses images, ce grand homme soit représenté environné de pauvres, une bourse à la main au lieu de crosse; peut-on faire plus glorieusement son caractère, et plus vivement le caractère du gouvernement ecclésiastique, dont la charité seule doit être la houlette, et toute la cour les pauvres et les malheureux.

Voilà ce qui va faire la matière du panégyrique de saint Thomas: 1° Il fut grand par la charité dans l'état de bassesse; 2° il fut grand par la charité dans l'éclat de grandeur; la charité releva l'un et l'autre, et le rendit supérieur à tous les deux. Ce seront les deux parties de ce discours.

Dans le détail des charités de saint Thomas, vous trouverez l'illustre pasteur dont cette paroisse admire le zèle infatigable et les inépuisables ressources (2). Dieu multiplie entre ses mains ce qu'il voit si utilement employé pour sa gloire. Les maisons religieuses se félicitent de posséder un nombre choisi d'épouses fidèles, à qui il en a ouvert l'asile. La noblesse du royaume éprouve dans l'heureuse imitation du chef-d'œuvre d'un grand monarque combien la charité approche du trône. Le peuple trouve par ses soins, dans un travail honnête, de quoi soutenir sa vie et fuir une dangereuse oisiveté. Cette respectable communauté ne s'applaudit pas moins des exemples de vertu qu'elle trouve dans sa conduite que des douceurs qu'elle goûte dans la sagesse de son gouvernement. Plus heureux que ce roi d'Israël, dont le monde entier écoutait les oracles, sa charité a su ménager, pour bâtir un temple magnifique, des fonds que les immenses préparatifs de David et les richesses infinies de Salomon fourniraient à peine: quelle joie pour les pauvres malades de voir venir chez eux celui que les plus grands du royaume recherchent avec empressement, et pour ceux que la naissance fait rougir de la pauvreté, de sentir une main bienfaisante qui ne sait pas moins cacher que prodiguer les bienfaits! Modèle d'un clergé nombreux qu'il édifie et qu'il conduit;

(2) M. Languet, curé de Saint-Sulpice, devant qui ce panégyrique fut prêché, est supérieur de la communauté des Filles de Saint Thomas. Il a établi à l'Enfant-Jésus une maison pour des filles de condition, sur le modèle de Saint-Cyr et bâti une église magnifique. Il est à la tête d'une communauté de plus de soixante ecclésiastiques.

père d'un troupeau immense qu'il instruit et qu'il gouverne, honoré de la confiance des princes qu'il charme et qu'il sanctifie, chéri des petits qu'il soulage et qu'il convertit : on dirait que le même homme, multiplié, renferme lui seul plusieurs grands hommes.

Et vous, Mère de miséricorde, dont une bassesse passagère sur la terre ni une grandeur éternelle dans le ciel n'altérèrent jamais la charité, vous vîtes dans le père des pauvres un serviteur à qui sa tendre dévotion pour vous fit donner le beau nom de fils de Marie. Peut-on, en effet, vous aimer sans aimer les pauvres, ou aimer les pauvres sans vous aimer vous-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est point dans un nom illustre ni dans une fortune opulente que nous allons chercher les premiers traits de l'éloge de saint Thomas : ce mérite étranger peut quelquefois, dans ce monde, être une ressource humiliante pour qui manque de mérite réel. La noblesse prête du lustre à la vertu, mais elle la suppose et l'exige plutôt qu'elle ne la donne, et n'en est que plus déparée lorsque le vice la force à rougir. Thomas tira de lui-même toute sa grandeur; ses vertus furent ses ancêtres. Une famille honnête, il est vrai, et au-dessus de la lie du peuple, mais obscure dans le monde, le vit naître dans son sein; mais elle le prépara, en lui donnant une éducation chrétienne, à l'éclat qui le rendit depuis si recommandable. Ses premiers emplois jusqu'à son élévation à l'épiscopat n'eurent rien de tout ce qu'on appelle grand : des études inconnues dans un collége, quoique heureuses dans leurs progrès; des vertus religieuses ensevelies dans un monastère, quoique édifiantes pour ses confrères; une chaire de professeur bornée à quelques écoliers, quoique remplie avec succès; les fonctions assez peu considérées d'un missionnaire qui annonce la parole divine, quoique avec zèle et bénédiction. Tout cela ne présente rien de ce que le siècle admire et idolâtre; quoique précieux aux yeux de Dieu, tout cela même demeure couvert de je ne sais quelles ténèbres que la plupart des hommes ne percent point, quoiqu'ils lui accordent un superficiel applaudissement. Oserait-on comparer ce mérite rampant avec l'éclat brillant des grandes places, à qui tout s'empresse de rendre hommage, et où l'homme, enivré de sa grandeur, daigne à peine jeter sur des subalternes des yeux fièrement indifférents, toujours persuadé qu'il leur fait trop de grâce quand il veut bien les employer ou les honorer de son suffrage. Ne craignons pas cette obscurité pour l'illustre père des pauvres, sa charité n'en sera que plus éclatante quand elle fera jaillir ses rayons du fond des ténèbres. Eût-il été revêtu des plus éminentes dignités, enseveli comme tant d'autres dans un ténébreux oubli; serait-il aujourd'hui l'objet de notre culte? trouverait-il place dans notre mémoire si, par une dignité bien plus éminente, sa charité n'ouvrait nos cœurs à la vénération?

Il est beau, sans doute, de voir un grand du monde répandre libéralement des trésors dans le sein des misérables; mais, après tout, il ne donne que de son abondance, comme les pharisiens qui jetaient de grandes sommes dans le tronc; il en garde toujours assez pour lui. Le superflu coûte peu à distribuer quand on est sûr du nécessaire. Un grand ne perd rien de ses largesses, des applaudissements flatteurs lui rendent avec usure ce qu'il a prêté. Il est doux d'acheter des éloges certains. Dans un grand, la puissance, l'éducation, les modèles, l'aisance où il a coutume de vivre, ont dû remplir son cœur de sentiments nobles et généreux : une inclination bienfaisante est comme naturelle à sa condition. Il devrait lui en coûter de ne pas imiter un Dieu miséricordieux, dont il est l'image. Au contraire, la pauvreté et l'obscurité arrachent à l'homme du commun ces motifs engageants et ces utiles appuis, il doit trouver tout dans le fond de sa vertu et se suffire à lui-même. Un pauvre a besoin de tout, comment pouvoir se dépouiller? un homme obscur voit oublier tout, qui peut l'encourager? des occupations basses ne portent qu'à la petitesse, comment prendre un noble essor? Il doit lutter contre le besoin, contre l'inclination, contre l'habitude. Qu'il est beau d'offrir, comme la pauvre veuve de l'Evangile, deux deniers seulement, c'est-à-dire tout ce qu'on a! qu'il est beau de cacher à la main droite ce que fait la gauche, et faire le bien sans aucun retour d'intérêt, bien assuré que personne n'en sera instruit! Qu'il est beau d'être supérieur à la fortune, au préjugé, à l'éducation, aux exemples; de se frayer une route nouvelle, de dissiper les nuages qui nous couvrent, et, par une force d'esprit trop rare pour n'être pas héroïque, nourrir des sentiments d'élévation qui faisaient rougir ceux que la bassesse d'esprit dégrade au-dessous de leur naissance.

A ces traits reconnaissez celui de qui l'Eglise admire jusqu'à l'enfance. La miséricorde est née avec moi, avec moi elle a cru depuis le berceau. Bel éloge que fait l'Esprit-Saint d'un des plus grands hommes de l'antiquité, que vous nous peignez bien, l'enfance de Thomas! que vous la faites sortir avec éclat de l'obscurité qui couvre les première années des autres hommes ! Sans la charité, oubliés et perdus dans les amusements ordinaires à cet âge, qui parlerait de ces premiers temps ! A la faveur de la charité, tant elle relève le prix des moindres choses, on admire la simplicité d'un enfant dans la vie même d'un grand archevêque, ces fleurs naissantes parent le diadème et la tiare : *Ab infantia crevit mecum misericordia.* (*Job*, XXXI, 18.)

Consommé de bonne heure, il mérite dès lors l'arrêt favorable qu'on doit un jour prononcer au juste : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé ; j'avais faim et vous m'avez donné

à manger : combien de fois n a-t-il pas distribué aux pauvres ce qu'on lui donnait pour ses petits repas ? J'étais malade et vous m'avez visité : combien de fois est-il allé porter chez les malades tout ce qu'il avait pu leur ramassser par mille pieux larcins? J'étais nu et vous m'avez couvert : combien de fois l'a-t-on vu revenir chez lui nu en chemise, après avoir partagé ses habits aux pauvres qu'il avait rencontrés ? Un jour qu'on lui avait donné un habit neuf, il aperçoit un pauvre presque nu et transi de froid ; touché de compassion, *Convient-il*, s'écrie-t-il, *que je sois si bien habillé, tandis que mon Dieu est à peine couvert de haillons;* et à l'exemple de saint Martin, ou plutôt plus généreux encore que saint Martin qui, après tout, ne donna que la moitié de son manteau, ce généreux enfant lui donne son habit et revient reprendre le vieux. Quelle surprise agréable pour sa pieuse mère, lorsque lui apprenant la raison de ce changement, il lui dit : *Je suis tout accoutumé à cet habit, l'autre était meilleur pour les pauvres.* Tels sont les enfants que le Seigneur invite à venir à lui, auxquels il promet le royaume des cieux. C'est ainsi qu'avec des branches d'arbres et chantant des cantiques, les enfants vont au devant d'un Dieu Sauveur, et font le plus bel ornement de son triomphe.

Bien loin de s'opposer à cette charité naissante, ses pieux parents en étaient édifiés et ravis. Pleins eux-mêmes de charité, ils cultivaient avec soin dans leur fils cet esprit de miséricorde. Par une grandeur d'âme supérieure à leur état, leur exemple était la plus pathétique et la plus efficace leçon. Qu'on est heureux d'être enté sur un arbre fertile, qui porte d'excellents fruits! Heureux les enfants à qui une mère chrétienne fait sucer la vertu avec le lait. Heureux les parents qui cueillent de bonne heure les fruits de leur peines sur de fertiles rejetons. Que voyait-il dans sa maison ce charitable enfant? des pauvres toujours bien reçus. Qu'entendait-il sans cesse ? des exhortations à l'aumône. Quel usage voyait-il faire des biens? tout était distribué, ou prêté sans intérêt aux indigents. Dans quel dessein voyait-il faire quelques épargnes? uniquement pour soulager les misérables. Mais je me trompe, il n'en voyait pas faire. Bien éloigné des inquiètes sollicitudes de ces parents avares et ambitieux qui, pour la fortune de leur famille, refusent durement aux pauvres et se refusent sordidement à eux-mêmes le nécessaire, ses parents ne savent ce que c'est que thésauriser. Ils ne vendaient pas même les fruits de leurs terres ; mais sans s'embarrasser de l'avenir, par une confiance entière à la Providence, après avoir prélevé sur leur récolte ce qu'il fallait pour vivre pendant l'année, ils donnaient libéralement tout le reste. Il me semble entendre le vieux Tobie faisant à son fils ces sages leçons, que tant de grands exemples avaient si bien soutenu : Proportionnez vos aumônes à vos facultés : si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, si vous avez peu, donnez peu. Ainsi exerce-t-on la charité, ainsi en mérite-on la récompense, avec un verre d'eau froide, comme avec de grands trésors : *Quomodo potueris esto misericors.* (*Tob.*, IV, 8.)

Thomas de son côté, loin de se plaindre d'une profusion qui diminuait insensiblement son patrimoine et l'exposait pour l'avenir à de vrais besoins, se félicitait d'en voir faire un si saint usage; il y engageait même ses parents et se rendait auprès d'eux l'avocat des pauvres, personne ne plaidait plus éloquemment ni plus heureusement leur cause. Il devint même l'apôtre de sa mère, après avoir reçu d'elle les premiers principes de la charité, il lui en enseigna la perfection. La mort ayant enlevé son père, le jeune Thomas se trouva à l'âge de dix-sept ans maître absolu de tous ses biens. Liberté dangereuse, tentation délicate dans un âge si critique. Songe-t-on à dix-sept ans à bâtir des hôpitaux? Songe-t-on à se dépouiller d'un bien dont souvent la passion fait l'occasion et la matière du crime, dont souvent un libertinage aussi injuste qu'inhumain désire la possession prématurée? Thomas cède à sa pieuse mère une maison qu'il possédait à Villeneuve, avec toute la succession de son père, sans en rien retenir. Il l'engage à en faire une maison de charité pour les malades et à y employer tout ce qu'elle pouvait avoir de bien. Quelle étonnante surprise pour ceux à qui l'asile en fut ouvert, de voir un enfant les porter de si bonne heure dans son sein, à peine pour ainsi dire, quittant les mamelles de sa nourrice, lui-même les nourrit de son lait ; à peine débarrassé des langes, avoir déjà les mains chargées de grâces. Tel le soleil levant ranime toute la nature, se peint aussi parfaitement sur la goutte de la rosée qu'il frappe de ses premiers rayons, que sur la parhélie qu'il forme dans son midi. Tels les arbres du paradis terrestre, sans attendre qu'une saison trop lente les fasse éclore, se trouvent couverts de fruits en naissant. Sa mère profite à son tour des sages conseils de son fils, à qui elle en avait donné de si salutaires. Elle enchérit même sur son projet, elle se consacre dans cet hôpital, s'en rend la première hospitalière et passe le reste de ses jours à servir des malades. Ainsi la maison paternelle de Thomas devint la maison de la charité. Le Dieu qui lui avait donné la vie fut destiné à la conserver aux membres de Jésus-Christ; il pouvait dire comme la Sagesse, venez dans ma maison, buvez et mangez ce que je vous ai préparé : *Ædificavit sibi domum, posuit mensam*, etc. (*Prov.*, IX, 42.)

Des actions si héroïques méritent des récompenses éclatantes. Les plus grands miracles furent opérés, les malades subitement guéris, le pain et le vin multipliés découvrirent plus d'une fois la main toute-puissante qui en avouait, qui en couronnait le mérite. Mais ce n'était pas assez d'accorder des miracles, la mère et le fils étaient dignes de quelque chose de plus précieux. Les grands sacrifices sont les vraies couronnes des saints. L'occasion s'en présenta plusieurs

années après. Lorsque Thomas alla prendre possession de l'archevêché de Valence, il devait dans son voyage passer fort près de Villeneuve et de la maison de sa mère. Elle lui écrivit pour l'engager à s'y arrêter. Il n'en eût pas fallu tant à une vertu médiocre, ou plutôt n'y eût-elle pas volé. Il est flatteur de faire montre dans sa patrie d'une dignité éminente. Cette espèce de supériorité exercée sur ceux dont on n'était qu'égal ou peut être inférieur, offre à la vanité je ne sais quoi de plus touchant que les hommages des étrangers ; un homme du commun y gagne plus qu'un autre, en réparant par ce nouvel éclat l'obscurité de sa condition passée. La nature parlait assez haut en faveur d'une mère avancée en âge, qu'on ne comptait presque plus de revoir, et dont la vertu même plaidait la cause. Après tout en allant dans un hôpital, dont il était le fondateur et sa mère la directrice, il ne faisait qu'exercer la charité ; l'humilité la plus délicate ne trouvait-elle pas dans tous ces motifs une parfaite apologie. Non, il faut que sur les pas d'Abraham et d'Isaac leurs désirs mutuels et leur mutuelle tendresse immolent la mère et le fils ; et c'est ici le fils qui, volontairement ministre du sacrifice, porte le coup mortel à tous les deux : *Mon troupeau m'appelle*, dit-il, *je lui dois encore plus qu'à ma mère, et je lui suis plus nécessaire*. Il passa outre sans la voir, sans s'arrêter, sans regarder derrière la charrue, après y avoir mis la main.

Revenons à ses premières années. Les divers états où Dieu l'appela rendirent encore plus obscures des œuvres de charité que la singularité fait plus remarquer dans un enfant en qui on loue les moindres choses. Cette nouvelle obscurité ne diminua rien de sa ferveur. Dans un âge bouillant où l'amour naissant de la gloire, sans cesse court après l'éclat, et où une noble émulation semble l'autoriser, il continua ses études avec le même succès qui l'avait toujours suivi et quoique devenu son maître par la mort de son père, ce fut toujours avec la même piété. Sa mortification édifiait tout le monde, sa douceur gagnait tous les suffrages. Son exactitude étonnait ses maîtres, sa modestie imposait à ses compagnons, son équité le rendait arbitre de leurs différents, sa charité était encore l'asile des malheureux. Plus éclairée à mesure qu'il avançait en âge, elle ne changeait d'objet que pour devenir plus utile. Son plus grand soin fut de fournir aux frais des études de ses condisciples. Bientôt professeur dans les universités d'Alcala et de Salamanque, où son mérite le fit successivement demander, il eut le même soin de ses élèves. Il joignait les secours aux leçons, épargnant tout ce qu'il pouvait de l'honoraire de ses travaux pour le leur distribuer ; en même temps qu'il éclairait l'esprit par sa doctrine, il nourrissait le corps par ses aumônes. De combien de grands sujets l'Eglise ne lui est-elle pas redevable, un si saint, un si habile maître, forme-t-il de médiocres disciples ?

L'état religieux qu'il embrassa dans l'ordre de Saint-Augustin, mit malgré lui des bornes à sa charité. Devenu pauvre, il n'eut plus de quoi fournir par lui-même aux pauvres ; mais que ne fit-il pas pour eux, encore plus par ses exhortations et ses services, qu'il n'avait fait jusqu'alors par ses largesses ? Quel nouveau champ n'ouvre pas à nos éloges un maître de la vie spirituelle, devenu novice, plus grand encore par son humble fidélité, que par toutes ses actions éclatantes. Un célèbre professeur devenu écolier, plus recommandable par son humble politesse, que par toutes les richesses de son érudition, Un grand orateur aux pieds du crucifix, plus admirable par ses anéantissements que par tous les succès de son éloquence. Un fameux prédicateur enseveli dans le cloître, plus estimable par son amour de la retraite que par la foule nombreuse qui le suivait. Un supérieur, un provincial chargé des plus importantes affaires, plus élevé par son assiduité à tous les exercices religieux, que par l'étendue et l'autorité du gouvernement, un oracle de Charles-Quint, un apôtre de la cour impériale, plus honoré par son désintéressement et son refus de l'archevêché de Grenade, que par la vénération de toute l'Espagne ; aussi quelles bénédictions Dieu ne répandit-il pas sur ses travaux ? Quel nouveau lustre ce grand homme ne donna-t-il pas à son ordre ? Quelle vertu n'y fit-il pas fleurir par son exemple ? Quels maux ne prévient pas sa sagesse ! quelle union n'entretient pas sa douceur ; quel respect pour les choses saintes ne maintient pas sa dévotion ; quel détachements du monde n'enseigna pas sa ponctualité ; quel cœur ne toucha pas sa patience ; quel tiède n'aimait pas sa ferveur ; quel affligé ne consolait pas l'onction de ses paroles ; quel danger ne prévenait pas sa prudence; quelle difficulté ne surmontait pas son courage ; quelle pénitence n'adoucissait pas son austérité ; qu'elle admiration n'excitaient pas ses extases ? Tant la piété est utile à tout, quoiqu'en dise le monde, le plus grand saint sera toujours le plus grand homme.

Mais ne perdons pas de vue son amour pour les pauvres, qui fut en lui le principe de toutes ses vertus. La charité ne demeure jamais oisive. Saintement ingénieuse, comme elle trouve toujours des malheureux à secourir, elle trouve toujours à s'exercer ; il fut dans le cloître la consolation de tous les malades. L'infirmerie était son séjour ordinaire, dans tous les moments que le devoir lui laissait libres. On eût dit qu'il en était chargé seul. Là, rendant les services les plus bas, se chargeant des travaux les plus pénibles, se refusant les douceurs les plus innocentes, procurant tout le soulagement qui dépendait de lui, sa charité soulageait les maux, ses soins les guérissaient, son zèle animait à les souffrir, sa dévotion les rendait agréables, et à mesure qu'il voyait croître ses besoins et approcher les moments décisifs de l'éternité, son zèle toujours plus

ardent, mettait tout en œuvre pour assurer le salut des malades. *L'infirmerie*, disait-il, *est le buisson que vit Moïse; on y trouve Dieu parmi les épines du travail et du dégoût, en allumant les flammes de l'amour qu'on y exerce : Ardebat et non comburebatur.* (*Exod.*, III, 2.)

Mais l'enceinte du monastère donnait à sa charité des bornes trop étroites, les pauvres dispersés dans la ville, et si souvent abandonnés, n'en furent pas moins l'objet. Il fût le père de l'orphelin, le protecteur de la veuve, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux; tantôt il les visitait lui-même, allait les confesser et les servir; tantôt se rendant leur économe, il leur ramassait par ses soins et ses prières des aumônes abondantes, tantôt se chargeant de leurs intérêts, il parlait en leur faveur aux personnes puissantes; que ne faisait-il pas surtout par ses pathétiques exhortations! C'est là qu'à l'exemple de saint Chrysostome, cet infatigable avocat des pauvres, son zèle et ses discours ouvraient pour eux des sources intarissables. Ainsi ce fidèle apologiste de la Providence n'envisageait pas moins les intérêts du Seigneur, dont il retraçait les bontés, que les intérêts des hommes dont il animait la libéralité, ou dont il soulageait la misère. Le succès de ses travaux fut si grand que la ville de Salamanque, qui en fût le principal théâtre, eût pu passer pour un monastère par la régularité des mœurs qu'il y fit régner, et pour un hôpital par l'esprit de miséricorde qu'il lui sût inspirer. Le tendre langage de la charité, quand il est soutenu par l'exemple, se fait bientôt entendre, et rend aisément fécond le précieux germe, que la religion et la nature ont mis de bonne heure comme en dépôt dans tous les cœurs.

On l'a vu plaider la cause des pauvres, au péril même de sa fortune et de sa vie. Charles-Quint, pour le besoin de l'Etat, avait résolu d'établir un impôt considérable, dont le peuple aurait beaucoup souffert. Qui sera assez courageux pour représenter au prince la misère de ses sujets, et les rappeler à la bonté de son cœur? Les Jean-Baptiste sont rares. Personne à la cour ou dans le clergé, qui veuille courir le risque du zèle, et s'exposer à la disgrâce. Qu'on est faible quand on demande, qu'on est fort quand on n'a rien à désirer! Une charité héroïque peut seule se charger d'une commission si délicate. Thomas, dans un sermon qu'il fit devant l'empereur, ose lui en parler, quoiqu'il ne fût que simple religieux, ou plutôt parce qu'il n'est que simple religieux; il le fait si vivement et si efficacement, qu'il en empêche l'exécution. Que d'aumônes faites que de pauvres soulagés dans un seul acte de charité; mais que la charité est puissante, qu'elle est respectée! Cette charitable liberté mit-elle obstacle à sa fortune? diminua-t-elle l'estime, la vénération du monarque? Jugeons en par les suites. Charles-Quint fut depuis son auditeur le plus assidu, jusqu'à se déguiser pour aller l'entendre sans cérémonie, et se mêler dans la foule, quand il prêchait hors du palais Il le nomma d'abord à l'archevêché de Grenade, que le saint refusa constamment, ensuite, sur la démission de George d'Autriche son oncle, l'empereur le nomma à l'archevêché de Valence, que ses supérieurs l'obligèrent d'accepter, sous peine de désobéissance. Ainsi le plus fier et le plus puissant monarque de l'Europe crut devoir récompenser un courage qui avait osé ne pas le flatter. Quel cas ce grand prince faisait-il de ses avis et de ses prières, j'en appelle à lui-même. Des seigneurs de la cour, criminels de lèse-majesté, avaient été condamnés à la mort. Les plus grands seigneurs du royaume, l'amiral, le connétable, le cardinal et l'archevêque de Tolède lui demandent la grâce des coupables, ils sont refusés. Philippe II, son fils, depuis héritier de sa couronne, l'a sollicitée encore vainement. Le P. Thomas de Villeneuve l'obtient sans peine. *Ne soyez pas surpris*, dit l'empereur, *que j'accorde au prieur des Augustins ce que j'ai refusé à mon fils même. Ses prières sont pour moi des commandements de Dieu; n'est-il pas juste d'accorder quelque grâce sur la terre à celui à qui nous devons nous adresser pour en obtenir du ciel.* Tel est le prix, tel est le pouvoir de la charité, elle ennoblit, elle sanctifie, elle obtient tout. Ce n'est ni le brillant des dignités, ni l'éclat de la naissance, ni l'abondance des richesses, qui conduit le plus sûrement à la gloire. La vertu seule peut obtenir des hommages sincères, que le cœur ne désavoue point, que le temps ne diminue point, que la pauvreté, que la bassesse n'affaiblissent point.

Elle seule peut ajouter à cette gloire même un lustre supérieur à la grandeur, qui augmente la grandeur, qui survit à la grandeur, qui fait seule la vraie grandeur, au milieu même de la grandeur.

SECONDE PARTIE.

Quel des deux est le plus grand et le plus admirable, aux yeux même du monde? Une foule de domestiques, qui suivent fièrement leur maître, ou une foule de pauvres, qui accompagnent humblement leur père? De vastes appartements, qu'une multitude de courtisans ou de compagnons de débauche rendent inaccessibles, ou une maison ouverte à tous les malheureux? Des meubles magnifiques, l'or et l'argent prodigués sur les lambris, une table somptueusement servie, ou des familles indigentes, habillées et entretenues? Un nombre de chevaux, un superbe équipage qui traîne mollement dans les rues une vaine idole, ou un homme charitable, la bourse à la main, qui court de maison en maison, déterrer et secourir tous ceux qui souffrent? Des titres fastueux, et souvent équivoques, ou les titres simples et toujours sincères, de bon, de libéral, de miséricordieux? qui des deux peut plus compter sur les cœurs, ou d'un grand à qui la fortune attache une servile cour, ou d'un homme compatissant, à qui tout le public se sent redevable. Appareils trompeurs de vanité, qui cachez si souvent une âme basse

et rampante; traits héroïques de vertu dont l'obscurité et la grandeur relèvent à l'envi le prix, et qui donnez du lustre à l'une et à l'autre, tout le monde vous rend justice. Qu'admirait-on d'avantage à Rome dans le centre même du paganisme, ou ces anciens héros, qui passant de la charue à la pourpre, ne brillaient que par leurs vertus, où ces maîtres du monde, dont les immenses richesses ne servaient qu'à nourrir les vices ? Qu'admira-t-on d'avantage dans les premiers siècles de l'Eglise, ou d'un saint Laurent conduisant au tyran, pour lui montrer les trésors de l'Eglise, une troupe de pauvres auxquels il avait tout distribué, ou du tyran lui-même, environné de ces licteurs, et précédé des marques bruyantes de sa dignité? Qu'admirons-nous davantage dans ces derniers temps, d'un Charles duc de Borromée, archevêque de Milan, cardinal, neveu, premier ministre d'un pape, étalant dans un superbe palais tout le faste d'une cour brillante, ou du même Charles Borromée, vendant toutes ses terres, tous ses meubles et ses habits, en distribuant le prix aux pauvres, et, dans un temps de calamité, réduit à coucher sur une méchante table, l'unique lit qui lui reste, et sans sortir de notre sujet, qu'estimez-vous aujourd'hui davantage, c'est à vous-même que je m'en rapporte, ou de Charles-Quint, qui, maître de l'empire, de l'Italie, de la Flandre, de l'Espagne et des Indes, décidant alors du sort de l'Europe ; ou du charitable Thomas, que la vertu rendait maître de tous les cœurs. Vice, vertu, luxe, charité, le monde même vous rend justice.

Un pauvre à qui tout manque, un riche, chez qui tout abonde, l'un dans la disette, l'autre dans l'abondance, trouvent des obstacles presque également difficiles à surmonter. Les besoins et la jouissance attachent presque également aux richesses. Un pauvre que tout oublie, un riche que tout encense, ont à combattre, l'un dans l'humiliation, l'autre dans la gloire des tentations presque également délicates. Le refus ou la profusion des éloges font naître une égale négligence; on s'abrutit dans l'obscurité d'une cabane, on s'endort à l'ombre de ses lauriers. Le pauvre que tout abaisse, le riche que tout énorgueillit, trouvent l'un dans la timidité, l'autre dans la fierté, des penchants presque également violents à vaincre. La bassesse ou la noblesse de l'éducation, la petitesse ou la hauteur de l'esprit, détruisent presque également la compassion et la charité. Thomas toujours semblable à lui-même, consomma sur le trône, ce qu'il avait ébauché dans la poussière, sa charité indépendante des vicissitudes et supérieure à tout les états, sut distribuer sans regret les biens qu'il possédait sans attache, continuer sans orgueil des exercices qu'il avait toujours pratiqués sans intérêt, conserver sans dureté des sentiments généreux, qu'il avait cultivés sans bassesse. L'éclat des grandes places n'ébranla pas ce qui avait été à l'épreuve, de l'obscurité des petites. Sa vertu était trop solide pour jamais se démentir

Le désintéressement et la charité signalèrent son entrée dans l'épiscopat. On vit pour la première fois arriver à Valence un grand archevêque, l'oracle de la cour impériale, couvert d'un habit religieux tout usé, accompagné d'un simple religieux et de deux valets. Le père des pauvres les aimait trop pour ne pas désirer de leur ressembler, et rougir de porter leur livrée. Un spectacle si édifiant et si nouveau, bien loin d'affaiblir le respect dû à sa place, lui gagna tous les cœurs, et en particulier les chanoines de sa cathédrale, jusqu'à ce point que la vertu seule peut se flatter d'obtenir, que pour fournir à ses besoins et l'aider à former sa maison, ils lui firent présent de quatre mille ducats. L'humble archevêque, plein de reconnaissance, reçoit cet aumône en esprit de pauvreté, et court aussitôt la distribuer aux pauvres. *Ne vaut-il pas mieux*, dit-il aux chanoines qui l'avaient apportée, *enrichir la maison de Jésus-Christ que de meubler la mienne. Les ornements que j'y ferai ne sont ni nécessaire ni permis. Pour être évêque, je ne dois changer ni mes habits, ni mes meubles. La pauvreté n'est pas incompatible avec l'épiscopat, je suis résolu de la pratiquer toute ma vie.*

Il observa constamment cette résolution. Que vit-on dans ses habits, dans ses meubles, dans ses équipages. Ne parlons pas du faste des gens du siècle, contentons-nous de peindre un saint. Laissons le parallèle à faire aux mondains même. Ne parlons pas non plus de certains dehors de grandeur, que la bienséance peut permettre, que la vertu ne condamne pas en entier, quoiqu'elle s'y prête à regret, en use avec crainte, en retranche avec zèle, les regarde avec mépris. La médiocrité, la modestie, la pénitence, accompagnèrent partout ce grand prélat, il ne devait sa grandeur qu'à son mérite, il ne la soutenait que par sa vertu. Pendant onze ans qu'il fut archevêque, il ne se fit faire que deux habits, et se les raccommodait lui-même dans le besoin. *Ce travail m'est doux*, disait-il à ceux qui l'y surprenaient, *lorsque je songe que cette petite peine peut procurer quelque profit aux pauvres.* On lui a souvent représenté que le monde ne goûtait pas une manière de vie si peu conforme à sa dignité; qu'il fallait soutenir son rang, et conserver une autorité que les bassesses avilissaient; *mon autorité*, répondit-il, *ne consiste pas dans la pompe des ornements, mais à travailler sans cesse au salut de mon troupeau.* Il ne portait point de linge, il n'eut jamais qu'un lit d'une étoffe grossière, qui même ne servit qu'à cacher sa mortification, puisqu'il ne couchait que sur des sarments, austérité qui ne fut aperçue que dans sa dernière maladie, tant il était éloigné, non-seulement de flatter la sensualité, mais d'accepter de ses domestiques les services les plus ordinaires. *Le pape ni l'empereur*, disait-il, *et encore moins le Sauveur du monde, ne m'ont point*

donné la charge des tapisseries, des palais, des équipages, mais des âmes, pour le bien desquelles je ne dois rien épargner. On ne servait jamais sur sa table que des viandes la grossières, on n'y employait jamais que de vaisselle commune de terre, et de bois; des jeûnes multipliés au pain et à l'eau, étaient sa nourriture ordinaire. *Les biens de l'Eglise,* disait-il à son homme d'affaires, *ne m'appartiennent pas, mais aux pauvres. Ma mitre m'oblige à me sacrifier pour le peuple, et non pas à sacrifier l'or et l'argent en dépenses inutiles, évitez tout le superflu, je vous l'ordonne, craignez d'en rendre compte au jugement de Dieu, si vous y manquez.* Qu'on me pardonne un détail qu'une vertu si rare fait admirer.

Toutes ces attentions passeront peut-être pour des bassesses, et le seraient en effet, si la sainteté des motifs n'en relevait le mérite. Mais tout devient grand quand la charité le consacre. L'usage qu'on fait de ses biens en canonise le sage ménagement. Le public rend tôt ou tard justice, il n'est pas la dupe d'une libéralité apparente, ni d'une apparente petitesse. Il distingue bientôt la charité d'avec l'avarice, et la prudence de la cupidité; et autant qu'il condamne une sordide économie qui thésaurise aux dépens des devoirs et de l'honneur, autant loue-t-il une sainte pauvreté qui ne s'arrache le pain de la bouche que pour le donner à l'indigent. Les parents de saint Thomas de Villeneuve étaient pauvres, il les reconnut sans en rougir, il les avoua et les reçut quoique pauvrement vêtus et d'une basse extraction, au milieu des seigneurs, que son mérite et sa dignité assemblaient en foule autour de lui; il les secourut sans honte. La charité, si compatissante pour des étrangers, serait-elle insensible aux misères des proches; mais il n'eût garde de détourner les biens du sanctuaire pour élever la chair et le sang. Content de pourvoir à leurs besoins sans travailler à leur fortune, il leur fit des aumônes; il les fit publiquement, mais il ne fit que des aumônes, qui par leur modicité et leur publicité ne donnaient pas moins à l'humilité du prélat, qui voulait bien paraître appartenir à des pauvres, qu'à l'édification du public qui n'en ignorait pas l'emploi; tandis qu'un orgueil secret, en dérobant la connaissance d'une parenté indigente, laisse de légitimes soupçons d'une charité chimérique et d'une avarice réelle.

En fut-il moins grand dans les occasions, cet illustre prélat? Sut-il avec moins de fermeté soutenir la véritable grandeur de sa place? Ah! ce n'est pas la vaine enflure du faste qui fait la véritable dignité et qui marque le vrai courage. Le commun des hommes peut avoir besoin, pour entretenir son respect et sa dépendance, de trouver dans ses maîtres, un air imposant d'autorité, mais la vraie grandeur d'âme en est indépendante, quoique par prudence elle s'en serve. Délicatesse de la table, mollesse des habits, magnificence des meubles, étalage des écussons, nombre des domestiques, pompe des équipages, quelle vertu supposez-vous; quelle vertu donnez-vous, ou plutôt quelle vertu ne détruisez-vous pas? Et sans la vertu, vaine enflure qui, comme dans le corps, marque plutôt une dangereuse maladie qu'un véritable embonpoint. Ce sont plutôt des chaînes, non-seulement pour un cœur vertueux qui le déteste, mais pour un cœur ambitieux, qui ne connaît point d'autre bonheur et qui craint de le perdre: qu'une puissance efficace et une facilité favorable de faire le bien. C'est moins le zèle de la dignité qui y sert de prétexte que l'aveuglement de la vanité qui en fait son aliment, et qui, par un assemblage ridicule de fierté et de bassesse, n'exerce sans mesure un empire despotique sur des inférieurs dociles et soumis, qu'autant qu'on peut le faire sans risque, tandis qu'on sacrifie servilement son honneur et sa conscience à ceux dont on ménage la protection et dont on idolâtre la fortune.

En fut-il moins grand dans les occasions, cet illustre prélat, jugeons-en par ces traits que l'histoire de sa vie nous a conservés. L'empereur Charles-Quint lui fit demander une somme considérable pour quelque besoin particulier, à la charge de la lui rendre incessamment. *Le bien de mon bénéfice,* répondit-il, *n'est pas à moi, mais aux pauvres; et je ne puis en disposer. Les prières des pauvres sont devant Dieu la plus grande force des empires.* Peu de jours après, il apprit que le prince s'était offensé de son refus. *Je suis marri,* dit-il, *de causer à Sa Majeste la moindre peine; mais si je ne puis la contenter sans offenser Dieu, voici la clef de notre cellule que je porte toujours sur moi, qu'on me permette de quitter mon archevêché, je m'y retirerai avec plaisir.* La charité seule ose tenir ce langage, elle en a seule le droit, il est permis de tout dire quand on sait ne tenir à rien.

Il eut, pour les immunités ecclésiastiques et le maintien des libertés de l'Eglise d'Espagne, les plus fortes prises avec le gouverneur de Valence et le vice-roi de Castille. Un sous-diacre ayant blessé un officier du gouverneur fut mis en prison par l'autorité séculière. Thomas fit demander le prisonnier pour le faire juger par son official. Il menace le gouverneur d'excommunication, et après les monitions canoniques, il le déclare excommunié; le vice-roi prend le parti du gouverneur, et fait dire à Thomas qu'on va saisir son temporel s'il ne lève les censures. Mais ce grand homme, sur les pas de saint Basile avec l'empereur Valens, de saint Ambroise avec Théodose, de saint Charles Borromée avec le gouverneur de Milan de saint Thomas de Cantorbéry avec Henri II, de saint François de Sales avec le sénat de Chambéry, répond sans s'étonner trois choses dont je vous laisse à sentir le prix, et dont vous pourrez juger à qui l'Eglise doit ériger des autels: 1° *La qualité d'évêque m'oblige de défendre l'autorité de l'Eglise: comme la qualité de ministre oblige le vice-roi à défendre les intérêts de l'Etat.*

2° *Si on saisit mon temporel, ce n'est pas à moi, c'est aux pauvres qu'on fera tort; je ne l'emploie que pour eux. Que me fera-t-on? Dépouillera-t-on un homme qui est nu? Me chassera-t-on de mon diocèse? Que ne m'est-il permis de le quitter? Je serais plus content dans ma cellule que je ne le suis dans mon palais.* 3° *Je fais aussi peu de cas de ma vie que de mes biens, je verserai mon sang avec joie pour mon Eglise.*

Est-ce un zèle outré et indiscret, plus propre à tout perdre, qu'à rien gagner, à augmenter le mal, en soufflant le feu, qu'à y remédier, en conservant la paix? Taisons-nous, laissons parler la Providence, et voyons si elle abandonne ceux à qui elle confie l'autorité, lorsqu'ils savent s'en servir avec fermeté? Jugeons de ce qui fait la force ou la faiblesse de l'Eglise et de ses ennemis. Quel fut le succès de cette grande affaire? le même qui arracha des éloges en faveur du grand Basile à un empereur hérétique, qui renversa Théodose aux pieds de l'intrépide Ambroise, qui livra à la plus humiliante pénitence un roi d'Angleterre au tombeau de Thomas de Cantorbéry; qui fit révoquer l'arrêt du sénat de Chambéry, en faveur de François de Sales, le plus doux des hommes, mais dont la douceur aussi ferme que désintéressée, aussi courageuse que tendre, ne connaissait ni mollesse ni fierté. Oui, le vice-roi de Castille, étonné de l'intrépidité de Thomas, arrête toutes les poursuites, le gouverneur de Valence rend l'ecclésiastique prisonnier, et vient au pied de l'autel de la cathédrale, faire une pénitence publique.

Des sentiments si élevés, sont-ils donc compatibles avec la paisible douceur de la charité; il est vrai que souvent dans les grands, la noblesse de sentiment et la grandeur d'âme dégénèrent en une orgueilleuse insensibilité, pour les maux d'autrui que nourrissent la flatterie et l'abondance. Sans cesse occupé des soins de sa gloire, tranquille sur un revenu certain, et des ressources intarrissables, pense-t-on qu'il y a des malheureux, à qui tout manque. Thomas n'en fut que plus bienfaisant : *Je n'occupe cette place*, disait-il à ceux que la discrétion rendait timides, *que pour écouter vos plaintes et vous soulager. Je ne suis jamais importuné quand je puis être utile.* Ce que la piété exécute aujourd'hui avec peine dans un grand nombre d'hôpitaux, et par le ministère de plusieurs communautés, lui seul l'a exécuté par la profusion de sa charité.

Voit-il de jeunes personnes à qui la pauvreté fait courir le risque de l'innocence, ou ferme l'entrée d'un honnête établissement? il s'en charge, les dote, les établit; et proportionnant l'étendue des aumônes aux bienséances de la condition, les personnes distinguées qu'afflige l'indigence, ne trouvent pas moins que les autres de quoi faire un mariage convenable? Voit-il des enfants à qui la misère, ou l'honneur fasse porter en les exposant la peine d'un crime dont ils ne furent jamais coupables? Son palais leur est ouvert; plus de cent nourrices sont entretenues à ses dépens, tous les mois elles viennent lui rendre compte et montrer les enfants au nouveau père que la charité leur a ménagé, à la place de celui que le crime leur enlève; à sa mort on trouva leurs gages, et l'entretien des enfants payés pour trois ans à l'avance. Voit-il des orphelins que la mort de leurs parents précipite dans une misère d'autant plus déplorable, que leur âge et leur faiblesse leur ôte toutes les ressources? Il se déclare leur père, les entretient, leur donne un métier et les établit. Voit-il dans les rues des mendiants, qui attendent un morceau de pain de la main du hasard? il les rassemble dans son palais, et tous les jours donne à manger à plus de cent personnes, il les sert souvent lui-même de sa propre main? Sait-il des pauvres malades qui languissent sans secours? Des médecins et des chirurgiens à ses gages, sont chargés de les visiter, et leur fournissent par ses ordres, des aliments et des remèdes. Il ajoute souvent à l'abondance de sa charité, la consolation de ses visites. Voit-il des pauvres écoliers qui, faute de secours, laissent enfouir des talents utiles que l'étude aurait mis en œuvre? il fonde, pour eux des collèges à Alcala et à Valence, avec de bons maîtres et de saints prêtres pour les diriger et les instruire. Apprend-il que la honte arrête quelques pauvres? il s'en fait donner le catalogue dans chaque paroisse, les visite, les prie de venir le voir par bienséance, et leur fait en secret les largesses les plus abondantes. En découvre-t-il à qui la honte ne permet pas d'en faire l'aveu? il tâche de connaître leur confesseur, et lui remettant une grande somme, il lui ordonne de leur dire en la leur donnant, que c'est une dette qu'on leur paye : *Vous direz vrai*, ajoute-t-il, *ce que je possède n'est pas à moi, un évêque en faisant l'aumône ne fait que payer ses dettes.*

Aussi sa charité devenant l'asile de tous les malheureux, faut-il être surpris si par la dénomination la plus glorieuse, les pauvres de Valence, n'appelaient plus le palais épiscopal, que notre maison. Tels sont les fonds inépuisables de la charité. Des revenus fort supérieurs aux siens n'auraient pu suffire au nombre immense de ses bonnes œuvres; mais que peut-il manquer, quand par la charité on met la Providence dans ses intérêts, ou plutôt on l'intéresse à soutenir son propre ouvrage.

Ne pensons pas que ce détail de bonnes œuvres, en apparence, si distrayant fit quelque diversion à ses emplois. Le bien de l'Eglise n'en souffrit jamais; les vertus ne se combattent pas entre elles, et ce ne fut pas aux dépens du zèle qu'il exerça la libéralité; écoutons les peuples de la campagne, régulièrement visités et nourris par lui-même du pain de la parole; écoutons tant de pécheurs convertis par ses prières, ses larmes, ses entretiens, ses exhortations; écoutons ce grand nombre de Maures, répandus alors dans l'Espagne, qu'il ramena à la vraie religion, pour qui il demanda à l'empereur de quitter sa dignité afin de tra-

vailler à leur salut, et pour qui il fonda une maison de nouveaux convertis. Ecoutons le clergé de son diocèse, instruit et animé dans de fréquents synodes, où s'établissaient les plus sages règles de la discipline ecclésiastique ; écoutons ce grand nombre de prêtres qu'il appelait chez lui, qu'il recevait avec bonté, qu'il gagnait avec douceur, qu'il corrigeait avec zèle, qu'il convertissait quelquefois, en pratiquant à leurs yeux les plus austères pénitences ; écoutons la plupart des évêques d'Espagne qui, allant au concile de Trente, se firent un devoir de passer à Valence, pour y consulter cet oracle. Il n'alla pas au concile, il est vrai : un âge avancé, des maladies violentes, un corps usé par le travail, une mort prochaine privèrent l'Eglise de son secours. Mais non, elle n'en fut pas tout à fait privée, les mémoires qu'il donna aux évêques, et qui furent si bien reçus à Trente, y furent presque aussi utiles que l'eût été sa présence. Tout vous dira d'une voix unanime que Dieu prodigue les biens spirituels à ceux qui n'épargnent pas les temporels.

Enfin la charité couronna une vie dont elle avait fait le plus bel ornement. Après avoir reçu le viatique avec une ferveur qu'elle seule peut inspirer, Thomas fit distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait de meubles et d'argent. Les pauvres étaient si bien secourus, que malgré le soin de ses officiers à les chercher, et leur profusion à les soulager, il se trouva de reste une somme considérable. *Allez*, dit-il, comme le père de famille, qui voulait absolument remplir toutes les places de son festin, *allez promptement chercher d'autres pauvres; quoiqu'il soit minuit, cherchez partout, ne différez pas, qu'il ne reste dans ma maison rien de ce qui leur appartient;* instruit enfin que tout était distribué : *Mon Dieu*, dit-il, *vous m'avez fait distributeur de vos biens ; quelles consolations de mourir après avoir tout donné aux pauvres, et de mourir pauvre moi-même.* Il ne lui restait plus que le lit où il était couché ; il en eut du scrupule : *Je vous le donne*, dit-il, à un domestique qu'il appela, *tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien me le prêter par charité jusqu'à ce que j'expire.* Ainsi mourut ce grand ami des pauvres, dans l'exercice de la pauvreté et de la charité. Toute la ville, pleine de respect pour son pasteur, eut beau lui faire des magnifiques funérailles, rien n'en releva plus l'éclat que les gémissements et les larmes de près de dix mille pauvres, qui l'accompagnèrent au tombeau, et que la mort du meilleur de tous les pères jeta dans la plus extrême désolation. Eloge vrai, éloge glorieux, sublime oraison funèbre; orateur pathétique dont l'argent ne délie pas la langue, dont l'orgueil n'emprunte pas la voix, dont l'éclat fastueux de la fortune ne dicte pas le frivole verbiage : mais éloge que la reconnaissance inspire, que l'amour prononce, que tout le monde avoue, auquel la vérité souscrit, et la religion applaudit.

Aux Filles de Saint-Thomas.

Charitables épouses du Sauveur, que l'amour des pauvres rassemble dans cette sainte maison; voilà votre modèle. Vous méprisez tout ce que le monde aurait pu vous offrir de flatteur pour consacrer vos jours à la charité. Vous ensevelissez dans l'obscurité du cloître la gloire de cette charité même. C'est là qu'anéanties dans un état dont le monde ne connaît pas le prix, confondues avec vos semblables, dont le nombre vous dérobe à l'attention de ceux mêmes qui le connaissent, vous vous immolez à Dieu d'une manière d'autant plus pure qu'elle est plus désintéressée, et vous échappez à des éloges que vous méritez encore plus, à mesure que vous les fuyez davantage. Mais ce juste rénumérateur qui couronne dans le secret ce qu'on lui offre dans le secret, n'oubliera pas des œuvres dont vous lui réservez toute la gloire et vous conduira à la récompense éternelle que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XVI.

SAINT CHARLES BORROMÉE.

Ignobilia et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. (I *Cor.*, I, 26.)

Dieu a choisi des choses viles et méprisables et ce qui n'est rien pour détruire ce qu'il y a de grand.

Ce n'est pas à nous à prononcer sur l'ancien et fameux problème, si les gens de condition sont plus propres que les autres au gouvernement. Il semble qu'ayant communément plus de politesse dans les mœurs, plus d'étendue dans les lumières, plus d'élévation dans les sentiments, plus d'autorité dans le public, plus de ressource dans le besoin, ils ont plus de facilité que les autres à maintenir l'ordre, et à le faire aimer, à conduire les peuples et à les soulager, à imposer par l'exemple, et à le faire suivre.

Ces raisons plausibles dans la distribution des dignités séculières ne sauraient faire pencher la balance du sanctuaire. Quelque titre que semble donner la naissance, ce n'est pas au tribunal de Jésus-Christ que ces prétentions peuvent se faire écouter. Les premiers prélats de l'Eglise n'ont été que des pêcheurs. Pendant les premiers siècles on ne vit guère monter à l'autel de sang plus illustre. Jésus-Christ même cacha sous l'apparence d'un fils d'artisan la gloire de sa naissance royale et divine. L'apôtre semble en conclure la divinité d'une religion, qui pour s'établir et se répandre n'a pas eu besoin de s'appuyer sur un bras de chair : *Inter vos non multi potentes, non multi nobiles.* (I *Cor.*, I, 26.)

En effet cet esprit de travail, de pauvreté, d'humilité, de patience qui fait le caractère des pasteurs de la loi nouvelle, se trouve-t-il dans la grandeur? La gloire éblouit, le plaisir amollit, l'autorité enfle, les richesses corrompent. On ordonne aux apôtres de quitter tout, ont-ils besoin de trésors ? Ils doivent être comme des brebis au milieu des loups, leur faut-il tant de puissance? On

veut qu'ils soient séparés du monde, rechercheront-ils ses hommages? Bien loin de servir à la religion, n'est-il pas à craindre que la noblesse ne porte dans l'Eglise l'indifférence et la dureté, l'orgueil et le despotisme, la dissipation et la négligence, l'ambition et la prodigalité, en un mot, cet esprit du monde qui détruit l'esprit de l'Evangile, et qu'elle ne change en vices jusqu'à ses bonnes qualités; que la dextérité du négociateur ne devienne une bassesse de courtisan, et l'élévation du héros, une fierté de prince; que la dignité ne dégénère en faste, la politesse en galanterie, la modération en faiblesse, et qu'on ne voie plus le mondain dans le prélat. Autant que ces avantages humains donnent du poids à la vertu quand on en suit les règles, autant en renversent-ils l'empire quand on s'en écarte. Ce n'est même qu'en détruisant cette vaine idée de grandeur que les grands peuvent se rendre utiles : *Ignobilia elegit*, etc.

C'est cet assemblage si heureux et si rare de la vertu et de la noblesse, cet anéantissement de la noblesse par la vertu, qui fait l'éloge de Charles Borromée. Issu des plus illustres familles d'Italie, allié à plusieurs maisons souveraines, élevé aux premières dignités de l'Eglise, neveu, ministre et favori du pape Pie IV, plus grand encore par une éminente piété : voilà le modèle que Dieu présente à la noblesse; il en est peu dans le clergé qui puissent se mesurer avec lui par la naissance; il n'en est point qui ne puisse lui ressembler par la vertu; il semble que le Seigneur a voulu s'accommoder à la faiblesse des nobles. Les exemples d'un saint de la lie du peuple, quoique respectables sans doute, font sur eux moins d'impression. Un homme du commun est comme naturalisé avec le travail, l'obscurité, l'indulgence; est-il étonnant qu'il soit humble, charitable, laborieux? S'il parvient à de grandes places, il s'y fait comme naturellement un devoir de ce qui n'étant en lui qu'une habitude ne saurait être ni une loi, ni un modèle pour ceux à qui un grand nom ou une grande fortune ont donné une éducation bien différente. Mais qui pourrait trouver les exemples de saint Charles au-dessous ou au-dessus de lui? Venez, nobles, à cette illustre école, elle est digne de vous : le sang des souverains coulât-il dans vos veines, la pourpre vous environnât-elle de son éclat, la faveur du maître vous ouvrît-elle l'accès du trône, les exemples d'un Borromée ne vous laissent aucun prétexte.

On peut réduire à deux idées les mauvais effets que produit la noblesse dépourvue de vertu. Elle rend, 1° esclave des grands, 2° tyran des petits; au lieu que la vertu ménage sa bonté auprès des petits, et soutient sa dignité auprès des grands. Ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus fier que la noblesse, rien cependant n'est plus rampant. L'empereur Tibère s'en plaignait autrefois, le plus ambitieux et le plus soupçonneux des hommes ne pouvait supporter la fade adulation du sénat romain. Ces superbes républicains qui traitaient en esclaves les plus grands princes qui, follement épris de l'amour de la liberté, remplirent la terre d'horreur pour la défendre. Ce superbe sénat, qui citait l'univers à son tribunal, lui donnait des lois à son gré et s'érigeait en arbitre de sa destinée; à peine a-t-il senti le poids de l'autorité, qu'i s'épuise en soumissions et court au plus déshonorant esclavage, jusqu'à dégoûter, par l'insipide excès de ses bassesses, le prince le plus avide d'honneurs et le plus jaloux de domination. Dans un état médiocre on vit dans un plus juste milieu. Moins frappé de l'éclat d'une grande fortune, et moins à portée d'y parvenir, on en est moins idolâtre. On fait son devoir, on obéit à son prince, mais sans désirer ses faveurs. Content d'un modique patrimoine on ne cherche à l'augmenter que par un travail légitime, ou par les innocentes libéralités de la nature.

Tandis que l'Eglise n'a vu que des hommes du commun revêtus du sacré caractère, elle s'est soutenue avec dignité dans cette noble indépendance. Toujours soumis à leurs maîtres, parce que la religion en fait un devoir, mais infiniment éloignés d'une servile flatterie, les prélats, contents dans leur pauvreté, n'avaient garde de courir après l'opulence; en vain même auraient-ils sacrifié l'honneur de leur état à des protecteurs qui n'étaient pas les arbitres des grâces. Mais depuis que les biens ecclésiastiques sont devenus des récompenses, l'ambition et l'avarice en ont fait un honteux trafic. Elles ont peuplé les cours des rois pour y faire ce que l'on a commencé d'appeler fortune. Dès lors la noblesse y a prétendu : les places qu'elle abandonnait au peuple, tandis qu'on n'y trouvait que le martyre, elle se les a crues dévolues, quand on y a joui d'un gros revenu. Le sanctuaire, devenu courtisan, a rempli la cour d'adulateurs d'autant plus rampants, que, bannis la plupart de leur famille, et n'ayant que cette ressource, ils s'en font une nécessité; qu'embrassant un état dont la modestie fait le caractère, ils s'en font un mérite, et que les grands s'efforçant de prendre sur l'Eglise une autorité, jusqu'alors inconnue et toujours chancelante, ils ont saisi avidement tous les moyens de l'affermir.

Quatre objets de cette rampante bassesse rendent les prélats esclaves : 1° leur famille, par une espèce de religieux respect pour leur nom; 2° la cour, par une insatiable avidité de ses grâces; 3° les officiers du prince, par une timide recherche de leur protection; 4° le public, par une puérile poursuite de son suffrage. Que j'aime à voir saint Charles, grand dans sa famille par son détachement, à la cour par son indépendance, dans les tribunaux par son courage, dans le public par sa simplicité. Rien de plus grand que la vertu, rien de grand qu'elle.

1° Sa famille. Saint Charles fut l'objet et

le vainqueur de cette tendresse profane qui, par un faux honneur sacrifiant tout à la chair et au sang, fait de sa famille le terme de ses désirs et le centre des grâces. Pie IV, son oncle, n'employa son autorité que pour élever cette idole. A peine monté sur le Saint-Siége, il donne à son neveu les plus riches abbayes, l'archevêché de Milan, le chapeau de cardinal, la charge de grand pénitencier et celle de premier ministre. Cette profusion de biens ecclésiastiques se fit sans beaucoup de discernement. Charles n'était point engagé dans les ordres sacrés, et n'avait pas vingt-trois ans. Il est vrai qu'une première jeunesse passée dans l'innocence et dans l'étude semblait tout promettre. Heureux, en effet, cet oncle, plus tendre que sage, d'avoir trouvé dans la piété de son neveu de quoi justifier la précipitation d'un choix dont il pouvait si aisément se repentir, et dont il est si ordinaire qu'on se repente. Heureux lui-même ce neveu, plus accablé que favorisé, d'avoir trouvé dans le secours de la grâce et l'élévation de ses sentiments de quoi résister aux attraits d'une prospérité éblouissante, où il est si facile de perdre la vertu et si rare qu'on la conserve.

Mais comment a-t-il vaincu un ennemi si dangereux? En ne recevant que malgré lui tous ces biens et les abandonnant dès qu'il le peut. L'exaltation de son oncle ne fait dans Charles d'autre changement que de le rendre plus timide. Toute sa famille se félicite, il gémit; une foule de courtisans inonde le palais, et il s'en éloigne. Rome foisonne d'ambitieux suppliants qui sollicitent des grâces, et il veut être oublié. Il craint une cour où il régnerait, et il se craint lui-même. Il craint la tendresse de son oncle et la faiblesse de son âge, l'éminence des emplois et son peu de capacité. Des ordres absolus l'arrachent à sa retraite, de nouveaux ordres le forcent d'accepter les plus grands honneurs. Quel combat entre la nature et la grâce! L'oncle et le neveu, le jeune abbé et le pontife. L'obéissance termine le différend : Charles, vainqueur en se soumettant, se consacre au service de l'Eglise universelle, sans perdre de vue le troupeau qui lui est confié, et n'attend que le moment de recouvrer la liberté. Il arrive, ce moment; la mort de Pie IV brise tous ses liens. Aussitôt il remet toutes ses charges, ses pensions et ses abbayes, ne se réserve que l'Eglise de Milan, et, malgré tous les prétextes qui pouvaient le retenir à la cour, il s'envole d'une aile légère comme le passereau qui échappe aux filets de l'oiseleur, et se livre aux plus pénibles fonctions du ministère : *Sicut passer erepta est de laqueo venantium.* (*Psal.* CXXIII, 7.)

Le risque qu'avait couru saint Charles par l'affection de son oncle le rendit extrêmement précautionné. Jamais on n'eut plus d'attention que lui dans la distribution des bénéfices. La parenté, la sollicitation, la faveur n'y eurent aucune part. Mis au concours devant des juges éclairés, le mérite seul faisait pencher une balance équitable. En garde contre son propre cœur, bien loin d'en être l'esclave, on remarqua qu'à mérite égal il favorisait les étrangers plutôt que ses proches. Bien loin de se laisser obséder par ses parents, à peine leur rendait-il visite, encore n'était-ce que par nécessité.

Sa sage fermeté avait paru de bonne heure à l'égard du comte Borromée, son père. Dans cet âge faible, où l'on peut à peine se passer de tuteur, le comte se crut en droit de gérer les bénéfices de son fils, et selon l'usage des personnes de condition, les faire servir à soutenir l'éclat, ou à réparer les pertes de sa famille. *Non, mon père*, lui dit-il, *le patrimoine des pauvres n'est ni un héritage ni une fortune pour mes parents; c'est un bien sacré que je dois leur rendre.* Et avec un détachement que son père n'admira pas moins que le public, il voulut recevoir lui-même ses revenus et les employer en bonnes œuvres. Rare et pieuse résolution que Dieu bénit. A l'âge de dix-huit ans il réforma cette même abbaye, dont il avait si saintement employé les revenus.

La mort de son frère aîné mit sa vertu à une épreuve peut-être la plus délicate de sa vie. Jeune et sans engagement, avec de grands biens et une grande naissance, que ne promettait pas le monde au neveu d'un pape de la maison de Médicis, alliée à la couronne de France par Catherine et par Marie de Médicis, alors vivantes, que ne disait pas la nature en faveur d'une famille illustre et affligée, dont il était l'unique espérance, et dont il devait soutenir le nom et essuyer les larmes. Son oncle même l'en presse, et semble devoir calmer ses scrupules par ses décisions, en même temps qu'il touche son cœur par ses caresses. Mais ce n'est pas ici une vocation intéressée qui, pour suppléer à la fortune, cherche une ressource dans le sanctuaire, et le quitte sans regret, quand on voit s'ouvrir des routes plus agréables. Charles, fidèle à la voix de Dieu, résiste à tout, et, pour prévenir la tentation en détruisant jusqu'aux espérances, il se ferme toutes les voies au retour, en rendant ses liens indissolubles. Il court recevoir les saints ordres, et rompt toutes les mesures de ceux dont l'esprit du monde avait dicté les instances. Empressement qui, bien loin d'être une précipitation condamnable, n'est que l'effet des plus mûres réflexions et de la plus héroïque piété. Ainsi vainqueur du monde et de lui-même, il ne veut des trésors que ceux que les voleurs n'enlèvent point, et il ne connaît de gloire que celle qui ne se flétrit point : *Per calcatum perge patrem*, etc.

Il passa même les bornes que l'équité semble prescrire : devenu le chef et l'héritier de sa maison par la mort de son frère et d'un de ses oncles, Charles se vit maître de la principauté d'Arone, ancien patrimoine de ses ancêtres. Le croirait-on, au lieu de la rendre à sa famille, ce qu'il pouvait en conscience, puisque ce n'était point un bien

ecclésiastique, ce qu'il semblait devoir en honneur, puisqu'il l'avait reçue d'elle au lieu de la garder, du moins pour en employer le revenu en bonnes œuvres, il la vend et en distribue en un jour le prix aux pauvres, selon le conseil de l'Evangile. A-t-il d'autre famille, connaît-il d'autres parents que Jésus-Christ? *Dixerunt fratribus suis: Ignoro vos.* (*Deut.*, XXXIII, 9.)

2° La cour. La dignité épiscopale est infiniment respectable, mais qu'elle serait avilie par l'ambition! Qui pourrait démêler l'évêque dans le courtisan? Le connaîtrait-on à la modestie de ses habits? il enchérit sur les parures mondaines; à la gravité de ses manières? personne n'est plus enjoué que lui; à la sainteté de ses discours? il ne parle jamais de Dieu; à la fermeté de ses avis? rien n'est plus complaisant. L'Angleterre a vu l'épiscopat se faire un dogme de foi de la servitude. Les cours catholiques le voient quelquefois se faire un intérêt de sa faiblesse. Est-il étonnant que ce caractère, si grand par la religion, soit si peu respecté quand il en a perdu le lustre? A quelques politesses près, qu'on a pour les personnes en place, les grands ont peu d'égards pour les prélats, se mesurent avec eux, se mettent au-dessus d'eux. On les voit trop, on les voit de trop près, on les voit trop rampants. Se peut-il que malgré cette triste expérience les cours aient pour eux des charmes? Honorés, aimés dans leurs diocèses, quand ils vivent en pasteurs, peuvent-ils aller se faire mépriser à la capitale?

Saint Charles pouvait plus qu'un autre briller à la cour. La faveur lui en avait ouvert toutes les avenues. Un grand nom, de grandes alliances, de grands revenus, une grande dignité, un grand mérite lui en assuraient tous les agréments. Il n'eût pas eu à percer la foule, à mendier la protection, à acheter les grâces, on lui eût tenu compte de son séjour, on le pressait de s'y fixer; mais il la connaissait trop pour s'y plaire. Dégoûté de ses vanités, alarmé de ses dangers, respectant la loi de la résidence, il n'y était venu que par force, il n'y demeurait qu'à regret. Cent fois il avait demandé avec instance la permission de s'en éloigner. Les prières, les ordres du pape avaient à peine pu l'arrêter. Qu'il la quitte avec joie dès qu'il lui est permis de se réunir à son cher troupeau!

Mais comment y vivait-il pendant son séjour, comment continua-t-il à vivre avec elle après sa retraite? Ne craignons pas, qu'ébloui de la grandeur dont il possède le comble il en contracte les airs fastueux. C'est à celui qui achète la fortune par des bassesses à la vendre au même prix. Toujours bon, parce qu'il fut toujours humble, mais aussi toujours ferme, parce qu'il fut toujours désintéressé, il agit, il parle avec toute l'autorité d'un ministre qui porte les ordres du Seigneur; sans rien perdre du respect qui est dû aux grands, avec qui sa place et les affaires de l'Eglise ou celles de son diocèse l'obligent de traiter, il sait se conserver celui qu'il se doit à lui-même. Egalement grand dans ce qu'il accorde et dans ce qu'il refuse, dans ce qu'il permet et dans ce qu'il défend, dans les tempéraments où il entre et dans la fermeté qu'il exerce, faisant également sentir la bonté d'un père et le pouvoir d'un maître, qui n'agissent que pour Dieu, et par l'union de la douceur et de la force, se font également aimer et respecter. Qui ne tient à rien, n'a rien à craindre. Nos désirs font nos faiblesses, ils nous traînent en tyrans aux pieds de l'idole que nos passions ont élevée sur l'autel.

La chaire pontificale vint à vaquer dans le temps de sa plus haute fortune par la mort de Pie IV. Toutes les puissances de l'Europe sont en mouvement sur le choix d'un successeur. Charles a plus qu'un autre droit d'y prétendre; plus qu'un autre, dans l'ivresse de la fortune, il doit sentir la révolution; il y paraît seul insensible. Son ministère lui avait fait bien des créatures; toutes celles de son oncle étaient à ses ordres, le crédit de la maison de Médicis et celui de la cour de France lui étaient assurés. Quel titre ne lui donnaient pas une vertu éminente, une prudence consommée, les plus grands services rendus à l'Eglise et à l'Etat? Pour peu qu'il se prête à la négociation, tout lui promet la première place du monde. Serait-ce le connaître que de l'en croire capable? Plus ferme que jamais, il ne parle au conclave que pour représenter aux cardinaux l'importance de leur devoir, il ne se montre que pour en donner l'exemple; il n'agit, il ne fait agir ses amis que pour procurer la thiare à un cardinal avec qui il n'avait aucune liaison, mais dont il connaissait le mérite, digne en effet d'être choisi par un saint. Pie V lui fut redevable de sa nomination, et justifia par une sainteté que l'Eglise a jugée digne de notre culte le choix d'un autre saint à qui le même honneur religieux a été déféré à aussi juste titre.

3° Les officiers du prince. Le clergé ne cesse de se plaindre que la justice séculière empiète tous les jours sur la juridiction ecclésiastique, ou plutôt qu'elle s'est emparée de tout; que sans principe, sans règle, sans uniformité, les magistrats, dans la vue de se rendre maîtres, ne laissent une ombre d'autorité à l'Eglise qu'à des conditions qui ramènent tout à leur tribunal, comme s'ils ne voulaient parer la victime que pour se l'immoler, sans même lui laisser la liberté de se plaindre. Sans doute il y a de l'excès dans l'accusation; mais, quoi qu'il en soit, à qui s'en prendre des attentats vrais ou faux des laïques, qu'à la faiblesse du clergé ou à la dureté de son gouvernement. Il est le premier à se déférer à leur tribunal ou à en rendre l'asile nécessaire. Plus impérieux dans leurs ordres, plus impatients dans leurs désirs, plus inquiets sur les succès, plus piqués de la défaite, ce sont surtout les nobles qui implorent le bras séculier ou qui forcent d'y avoir recours, qui consultent,

qui flattent, qui sollicitent les laïques ou qui obligent d'implorer leur protection.

Jamais l'Eglise n'aurait perdu ses droits légitimes, si elle n'eût eu que des Borromées à sa tête. L'ecclésiastique et le laïque, respectant un courage que rien n'alarme, une grandeur d'âme que rien n'étonne, une constance que rien n'ébranle, une sagesse que rien ne trompe, un désintéressement que rien ne tente, se fut enfin brisé à ce mur d'airain, et l'épouse du Seigneur serait en possession de son héritage. Un gouverneur de Milan fait enlever un ecclésiastique et l'enferme dans les prisons. A son autorité, il ajoute celle de tous les tribunaux dont il dicte les arrêts; il engage celle du roi d'Espagne dont il prétend qu'on blesse les intérêts, et qui, malgré sa vénération pour saint Charles, se montra jaloux de ses prérogatives. Toute la ville se déclare contre son pasteur qui s'oppose à cette entreprise. Quel orage! que d'écueils! en faudrait-il tant pour briser ces âmes faibles dont les vents et les ondes se jouent, qui courent audevant de leurs chaînes? elles s'en forgent et se font un mérite de leur esclavage.

Charles prend d'abord les voies de la douceur, si convenables à un pasteur des âmes, il représente au gouverneur les droits sacrés de son caractère, il écrit au roi catholique des lettres aussi respectueuses que fortes; mais tous ces ménagements sont inutiles. L'orage grossit, le vice-roi ne garde plus de mesure, la ville enchérit sur ses emportements; on se plaint, on menace, on l'insulte, on foule aux pieds ses mandements; mais un ministre du Tout-Puissant, aussi indifférent pour ses propres intérêts que zélé pour ceux de son maître, craint-il les hommes? Enfin celui qui brise les flots de la mer à un grain de sable change tous les cœurs, la fermeté de Charles est couronnée, le gouverneur vient à ses pieds expier sa faute et réparer le scandale, la ville vient en foule demander grâce.

La vertu ne manqua jamais de persécution, c'est le creuset où elle s'épure; mais supérieure aux plus violentes secousses, la vertu ne cesse d'agir et de travailler. Celle du saint prélat y fut plus exposée qu'une autre; ferme et zélé à reprendre et à punir le vice, pouvait-il n'être pas odieux à l'enfer et en butte à ses poursuites; tout se déchaîne avec la dernière fureur. La calomnie aiguise ses traits, la trahison tend ses piéges, l'hérésie forme ses intrigues, la passion exhale ses invectives, des plumes empoisonnées les répandent; que dis-je, la chaire de vérité retentit de mensonges, la fureur travestie en ministre profane les choses les plus saintes pour le décrier. Qui le croirait? Il se trouve une main téméraire que le crime guide, que le crime affermit, qui sans respecter l'éclat de sa pourpre, la sainteté de son caractère, l'éminence de sa vertu, la profusion de ses aumônes, les suffrages du monde, l'aveu de la divinité, ose attenter à ses jours et lâcher sur sa personne sacrée une balle meurtrière qui, du plus grand des pasteurs, devait faire un martyr de la charité. Mais arrêté par une main toute-puissante, le plomb semble respecter l'oint du Seigneur, il perce ses habits (car il fallait à la gloire du saint constater ce miracle), mais à peine touche-t-il son corps qu'il s'amortit tout à coup et semble, en tombant à ses pieds, venir lui rendre un juste hommage.

Un si grand danger alarme tous les assistants; et par un miracle de grâce plus grand que celui qui venait de lui sauver la vie, seul il demeure inébranlable et même rassure les autres. Toute la ville vient en foule lui marquer sa douleur, seul indifférent, il les console; le gouverneur et les magistrats lui offrent des gardes pour sa sûreté, seul intrépide, il les refuse. Plus assuré sous la protection du Seigneur qu'au milieu des armées, il brave tous les dangers et continue à faire ses fonctions. Qui n'agit que pour Dieu, qui compte sur Dieu, qu'a-t-il à craindre? Du moins permettra-t-il qu'on punisse le coupable? Il y va de l'intérêt public. L'impunité exposerait de nouveau ses jours et enhardirait à de nouveaux crimes. C'est au monde à désirer, à accepter la vengeance, du moins à titre de précaution. La vraie noblesse se fait gloire de la clémence, semblable au Père céleste qui fait lever son soleil sur le pécheur comme sur le juste. Charles s'oppose à toutes les poursuites, il pardonne aux coupables et demande grâce pour eux. Ce n'est que malgré lui que, prenant en main sa cause ou plutôt celle de la religion, les magistrats font sentir l'horreur du forfait par la mort du parricide, et le pape par l'extinction de l'ordre des humiliés.

4° Le public. Je ne sais si l'on comprend bien à quel dégoûtant assujettissement livre ce faux goût de grandeur, qui cherche à se faire faire la cour par la foule. Il semble qu'on exerce une espèce de souveraineté par la somptuosité des repas, la profusion des éloges et l'air de dépendance où l'on voit la multitude empressée à applaudir; cependant, rien de plus servile. Importuné à toute heure, est-on un moment à soi-même et à ses devoirs? Ennuyé par les conversations les plus insipides, épuisé par des parasites qui, après s'être nourris à ses dépens, se moquent de celui qu'ils ont su prendre pour dupe. Ne vaudrait-il pas mieux, comme saint Charles, se borner à des heures d'audience pour les affaires, et renoncer à ce fatigant et inutile embarras de prétendues bienséances, qui consument à pure perte un temps précieux, dont un pasteur doit être d'autant plus avare qu'il en peut faire un plus saint usage, et qu'il en doit rendre un plus grand compte! Ne vaudrait-il pas mieux que, réduit comme ce saint à des repas de communauté avec ses ecclésiastiques, toujours saintement assaisonnés par de bonnes lectures, on mît à profit les moments même où l'âme dégradée se voit forcée à servir le corps. Sent-on ses vrais intérêts, quand on s'expose si fort au grand jour par une vie frivole. On ne mesure jamais si bien ses paroles et ses démarches,

qu'il n'échappe mille traits peu propres à nourrir le respect. L'homme est plein de défauts ; il est de son intérêt d'y jeter un voile : pourquoi se laisser voir de si près? On se trahit, sans le vouloir, quand on se prodigue. L'estime en souffre chez ce public même qu'on s'efforce bassement de gagner au prix de son bien, de son temps, de son repos, de son devoir. Saint Charles fut-il moins utile par sa sage réserve? Qui jamais plus que lui se fit tout à tous? Qui jamais entra dans un plus grand détail, et qui peut mieux le faire que celui qui sait s'en ménager le loisir, en retranchant tous les amusements frivoles?

Ce ne fut pas sans l'avoir connu par expérience, que Charles renonça au faste et aux plaisirs du monde. Il suivit le torrent comme bien d'autres. Dieu voulut que son témoignage fût d'autant plus décisif, qu'il aurait passé par toutes sortes d'épreuves. Sa table fut délicatement servie, sa maison magnifiquement meublée, la compagnie chez lui toujours brillante, ses domestiques lestes et nombreux. Des revenus immenses, répandus avec profusion, sans pourtant oublier les pauvres, suffisaient à tout. Qui le croirait, au milieu de tant de dangers, il conserva l'innocence, prodige auquel, sans doute, personne n'a droit de s'attendre, et qu'on cesse de mériter quand on aime le péril. Charles connut trop le prix de ce prodige pour y compter, et la grandeur du péril pour y demeurer exposé. Il quitta ses biens, ses bénéfices, les plaisirs de la table, le faste de la suite, le luxe des ameublements, l'embarras de la foule, pour se réduire à la vie la plus solitaire et la plus simple, à la modestie la plus exacte, à la gravité la plus sérieuse, au travail le plus continuel.

Il avait mérité ce prodige dès ses premières années par les plus glorieuses victoires, dans les combats les plus difficiles. Ses condisciples regardant la dissolution comme un apanage de la noblesse, n'imaginaient point qu'un homme de condition dût s'en défendre. Plus libres, en effet, et plus habiles à séduire, se piquant de galanterie, se flattant qu'on ne saurait leur résister et qu'on doit se sentir honoré de leurs poursuites, plus en état par leur crédit et leurs richesses de se procurer des émissaires et des facilités, les grands s'en font-ils un scrupule? ne s'en font-ils pas un honneur? Qui croirait que dans l'âge où les passions plus vives entraînent, les plaisirs plus piquants enchantent, les charmes de la beauté plus puissants triomphent, dans les villes les plus débordées, au milieu de la jeunesse la plus corrompue, Charles ait conservé le trésor de la pureté et résisté aux plus violentes tentations; plus d'une fois ses perfides amis, piqués d'une régularité qui les condamnait, ont fait glisser dans sa chambre des courtisanes d'une beauté parfaite pour le corrompre. Mais le démon se sert en vain des plus noirs artifices, Charles sort vainqueur d'un combat où la victoire est si rare, à un âge et dans une condition où la licence est un mérite. Quelle ne fut pas sa réserve dans l'épiscopat : son palais, interdit aux femmes, ne vit que celles que la nécessité y appelait, jamais pour des parties de plaisir ou des visites de pure politesse; l'un lui paraissait dangereux et l'autre inutile. A peine voyait-il ses proches, à peine rendit-il deux ou trois visites à sa mère dans sa maladie. Il était persuadé que, malgré sa dignité, un évêque, aussi faible qu'un autre, n'avait pas moins à craindre ; plus exposé qu'un autre, avait encore plus à se ménager ; plus examiné qu'un autre, devait encore plus s'observer ; plus scandaleux ou plus édifiant qu'un autre, mériterait encore plus d'être condamné. Les libertés légères sont pour lui des crimes.

Son austérité a quelque chose d'incroyable, surtout dans une condition où l'on croit presque se déshonorer par la pénitence. Il en a épuisé tous les genres. Les repas? sa vie était un jeûne continuel: à peine s'accordait-il le nécessaire. Les aliments? du pain, de l'eau, quelque figue sèche. Le sommeil? il n'y donnait que trois ou quatre heures, et passait la nuit en prière. Son lit? un peu de paille, une planche, la terre. Les instruments de pénitence? ils lui étaient tous familiers, son sang coulait en abondance. Les habits? le cilice et la haire, les étoffes les plus grossières. Les voyages? il parcourait à pied son vaste diocèse; les montagnes les plus escarpées, les lieux les plus inaccessibles, rien ne l'arrêtait. Les sens? il leur refusait tous les plaisirs : il n'entra dans son jardin qu'une fois. Le cœur? toujours aux prises avec lui-même, il ne se pardonnait rien, il se faisait une guerre continuelle. Qui jamais a mieux renoncé à soi-même pour suivre Jésus-Christ? Peu s'en fallut qu'il n'allât dans un cloître, ensevelir jusqu'à l'ombre de la gloire et du plaisir, et briser les moindres liens qui pouvaient l'attacher au monde ; mais Dieu, qui le destinait à éclairer l'Eglise, ne permit pas qu'une lampe si brillante fût mise sous le boisseau. Charles y suppléa en formant, dans son palais, une communauté d'ecclésiastiques pieux et savants, avec lesquels il vivait comme un père, ou plutôt comme un frère ou un ami, se rendant la forme de son troupeau : *Forma facti gregis.* (I *Petr.*, V, 3.)

Mais n'est-ce que le clergé dont je condamne ici la faiblesse? Il est plus coupable sans doute que les laïques, de s'oublier jusqu'à acheter leur faveur; mais n'est-ce pas pour le bien de vos familles, sur vos principes, sur vos exemples, par vos sollicitations, que votre fils court après la fortune? Y courez-vous moins que lui, et dans l'Eglise et dans le monde, et souvent vous érigeant en arbitre de sa vocation ; ne les forcez-vous pas à chercher dans le cloître ou dans le sanctuaire une ressource contre votre dureté, un asile contre vos rigueurs? Reconnaissez-vous dans votre élève. Vous n'êtes ni moins vif, ni moins rampant que lui; vous ne profanez pas moins la sainteté du ministère que vous mettez dans le com-

merce. C'est chez vous qu'il a puisé et l'ambition et les souplesses, et la bassesse et la fierté, plus coupable uniquement pour vous avoir imité, pour vous avoir obéi; que devez-vous penser du modèle, si la copie est si condamnable?

Mais si la noblesse se rend esclave des grands, autant exerce-t-elle un despotisme tyrannique sur les petits, au lieu que la vertu donne autant de bonté pour les petits qu'elle conserve de dignité auprès des grands.

SECONDE PARTIE.

L'orgueil a beau se contrefaire, il ne cherche qu'à dominer; flatteur et souple par intérêt, mais impérieux et fier par inclination, ce n'est que pour parvenir à l'autorité qu'il affecte de se soumettre. A peine en est-il possesseur qu'il en abuse, et qu'il cherche à se dédommager de la gêne qu'il lui en a coûté pour y atteindre. Tel le premier des superbes offre au Sauveur tous les royaumes du monde pour prix de ses adorations : *Hæc omnia tibi dabo.* (*Matth.*, IV, 9.) Tel le superbe Aman s'humilie aux pieds de son prince pour obtenir la liberté de faire périr Mardochée. Tel l'ambitieux Absalon ne se rend populaire que pour se faire des créatures qui l'aident à détrôner son père et son roi. Nous l'avons vu ce prélat, élevant sa famille, adorant la cour, ménageant le magistrat, cultivant le public; mais enfin arrivé à l'autorité à force de soumission, à l'honneur à force de bassesses, nous ne verrons plus le même homme. Aussi altier pour ses inférieurs qu'il fut rampant pour ses maîtres, il les traitera avec d'autant plus de dureté, qu'il s'est traité lui-même avec moins de ménagement. Tristes victimes, vous êtes destinées à payer les sacrifices que lui a fait faire sa vanité.

Despotisme dans le gouvernement, rigueur dans le service, faste dans la dépense, indifférence dans les sentiments; voilà son ancien caractère, qui ne fut pour un temps suspendu que pour donner un plus libre cours au torrent. Ah! qu'il est différent de ce grand homme dont l'Eglise n'admire pas moins la dignité que l'humilité, la douceur que la fermeté, la charité que le détachement, l'affabilité que la réserve. Aussi tendre pour les pauvres qu'insensible pour sa famille, aussi petit dans son troupeau que grand auprès du souverain, aussi condescendant pour son clergé qu'inflexible dans les tribunaux, aussi répandu pour le bien solide qu'inaccessible au public frivole, il sut être tout à Dieu pour l'honorer, tout à lui-même pour se sauver, tout à tous pour les gagner

1° Despotisme dans le gouvernement. Rien de plus commun chez les grands que le gouvernement despotique et arbitraire. Trop ignorants la plupart pour savoir les règles, trop paresseux pour les étudier, trop fiers pour vouloir en dépendre, trop libertins pour en soutenir la gêne, ils ne savent que donner des ordres au gré du caprice, sans faire de réflexions, sans prévoir de danger, sans connaître d'obstacle, saisissant la moindre lueur, condamnant sur le moindre rapport, n'écoutant que leurs préventions, sans se donner la peine d'examiner les choses, ils se croient au-dessus de la loi et de la raison, ou plutôt leur volonté fait la raison et la loi. Ce sont des divinités auxquelles il faut que tout s'immole. Il s'en faut bien qu'on fasse par là respecter sa dignité, c'est au contraire la rendre odieuse et méprisable. Un pasteur doit être le protecteur des lois; il n'est si élevé que pour maintenir l'ordre. Dieu parle par sa bouche, il doit le faire parler en Dieu, et faire sentir la sagesse de ses décrets par une sagesse qui en soit l'image. Que l'inférieur se soumette sans résistance, ce n'est pas à lui à disputer avec son maître; mais soumis lui-même aux lois, que le supérieur cherche dans l'obéissance qu'il leur fait rendre le moyen le plus sûr de se faire obéir, qu'on sente en lui obéissant que c'est moins à lui qu'on est soumis qu'à la loi même.

Jamais homme ne fut plus ferme que saint Charles : supérieur à la sollicitation et à la crainte, incapable de faiblesse et de légèreté, ses ordres étaient des arrêts irrévocables dont il assurait l'exécution au prix de tout. Jamais personne n'eut plus droit que lui de tenir cette conduite invariable et uniforme, parce que jamais personne n'agit avec plus de maturité ni plus conformément à la règle. Ce n'était pas lui, c'était la loi, c'était le bien public qui parlait par sa bouche. Quel législateur a plus fait de lois que saint Charles, et les a mieux exécutées. Les Actes de l'Eglise de Milan sont de gros volumes, compilation si étendue et si exacte des moindres articles de la discipline ecclésiastique, qu'il semble que la sagesse divine l'ait dictée, elle qui compte les étoiles et les grains de sable. Vie des évêques, conduite des ecclésiastiques, chapitres, paroisses, communautés, hôpitaux, colléges, séminaires, service divin, que ne règle-t-il pas? Tout ce qu'on voit dispersé dans les bibliothèques, principes les plus purs de la morale, instructions les plus importantes des pénitents et des confesseurs, maximes les plus sages du gouvernement, en un mot toute la vie chrétienne, tout est fondu dans son ouvrage avec une prudence et une onction que Dieu seul peut donner. Fruits précieux de plusieurs conciles provinciaux qu'il a tenus, d'un grand nombre de synodes et d'une infinité d'assemblées de tout ce qu'il put trouver de plus pieux et de plus éclairé. Fruits précieux des profondes et continuelles réflexions d'un prélat à qui les sciences et la piété, la connaissance du monde et le maniement des affaires publiques donnaient une sagesse qui tient du prodige. Fruits précieux enfin de son respect pour le concile de Trente, dont l'Eglise lui doit la conclusion, si longtemps traversée, si longtemps suspendue, et dont le premier il fit observer les décrets.

Malgré des lumières si supérieures, Char-

les ne crut pas se dégrader en cherchant chez des gens savants et pieux un secours dont il avait moins besoin qu'un autre. Il était trop sage pour le refuser, et trop humble pour croire pouvoir s'en passer. Qu'elle est rare cette sage humilité! L'éclat d'une maison illustre et d'une grande place fait penser que, pétri d'un autre limon que le reste des hommes, la sagesse et la science sont héréditaires comme la noblesse et le patrimoine. Honoré d'un beau nom et maître d'un riche héritage, on s'accoutume à compter sur son esprit comme sur ses revenus. Tant l'habitude domine l'homme. Un grand est aussi étonné de se voir redresser par son inférieur, qu'il le serait de se voir contester son nom et ses armes; il croirait déroger en consultant, comme en se mésalliant.

Cependant le goût du despotisme, dans les décisions comme dans le gouvernement, fait tomber dans mille fautes. La conduite est inconstante et sans règle, précipitée et sans maturité, injuste et sans principe, frivole et sans dignité. Et quel est l'homme qui se suffit à soi-même? Quel est l'homme que les préjugés n'aveuglent, que l'erreur ne séduise, que l'importunité ne gagne, que la calomnie n'irrite, que les passions n'entraînent, que les difficultés n'embarrassent, que la variété des objets ne rende distrait, qui n'ait mille fois besoin d'être instruit, corrigé, détrompé.

La maison de saint Charles était composée d'un nombre d'ecclésiastiques choisis, qu'il consultait sur les moindres choses, même pour sa conduite personnelle. C'était un synode toujours assemblé, où l'humble prélat rapportait les affaires, proposait ses doutes, demandait des avis. Bien loin d'affaiblir son autorité, quel nouveau poids n'y ajoutait pas ce conseil domestique? Le public, persuadé de la sagesse des décisions, sur la maturité de l'examen et la garantie de tant de gens de mérite, les recevait comme des oracles, et chacun des membres, intéressé à ménager le succès d'une conduite, qu'il regardait comme son ouvrage, secondait avec joie les instructions du prélat qui la suivait, et il employait tout ce qu'il avait de pouvoir pour l'accréditer, d'adresse pour le faciliter et de talents pour le faire goûter. C'est ainsi que le clergé, ne faisant qu'un cœur et une âme avec son évêque, travaille avec fruit, parce qu'il travaille de concert; au lieu que la mésintelligence empêche et détruit tout le bien. Un royaume divisé ne saurait subsister longtemps.

2° Dureté dans le service. Je ne suis pas venu pour me faire servir, disait le Roi des rois, mais pour servir les autres; je les instruis, je les guéris, je leur lave les pieds. (*Matth.*, XX, 28.) A son exemple, le grand apôtre disait : *Je me fais le serviteur de tous pour les gagner tous* (I *Cor.*, IX, 19); je ne m'épargne en rien, je ne fais pas assez de cas de moi-même pour rien refuser. Vous dire que Charles se servait lui-même, et n'avait pour lui aucun domestique, ce serait pour un homme de sa condition un grand éloge. Trop accoutumé à une mollesse qui a besoin des moindres services, à un orgueil qui les exige, à un faste qui affecte de les faire rendre, tenons compte aux nobles de ceux dont ils savent se passer; admirons ceux qu'ils ont le courage de rendre aux pauvres, lorsque, comme ce saint évêque, ils leur lavent les pieds, ils pansent, ils baisent leurs plaies, et se croient heureux d'honorer Jésus-Christ dans leur personne. Il est bien d'autres genres de service qu'un air de grandeur, aussi criminel que déplacé dans le sanctuaire, fait rendre à son troupeau par d'autres que par le pasteur. Charles ne s'en dispensa jamais, il s'en fit un devoir, il s'en fit gloire : *Omnium me servum feci.*

Admirez-le administrant tous les sacrements : il confirme des milliers de personnes, il fait exactement les ordinations; le voilà au tribunal de la pénitence, écoutant indifféremment tout le monde, le voilà portant le viatique et l'extrême-onction aux malades : *Pascite qui in vobis est gregem Dei.* (I *Petr.*, V, 2.)

Admirez-le faisant le catéchisme aux enfants, répondant à leurs doutes, leur expliquant les premiers éléments de la vertu, entrant dans le détail de leur éducation. Laissez la liberté aux petits de venir à moi, le royaume des cieux leur appartient. Admirez-le faisant continuellement la visite de son diocèse, dans les lieux les plus inaccessibles, par les temps les plus mauvais, chez les peuples les plus barbares; depuis près d'un siècle ce vaste diocèse n'avait pas vu d'évêque. Ses prédécesseurs étaient tous des Seigneurs d'une trop grande naissance pour quitter la cour ou les villes. Quel autre qu'un Borromée peut percer d'épaisses forêts, grimper sur des rochers escarpés, se traîner dans des sentiers étroits, marcher presque enseveli dans la neige, pour ne trouver enfin que quelque misérable berger aussi sauvage que le pays qu'il habite, aussi stupide que le troupeau qu'il garde : *Pascite qui in vobis est gregem Dei.*

Admirez-le annonçant la divine parole à son peuple. Se décharge-t-il du soin de la distribuer, se réservant seulement le choix de l'orateur, et le droit de juger de son mérite? craint-il de s'exposer à la censure, ou de prendre la peine de se préparer? Il étudie, il travaille, il compose, il arrache d'une terre ingrate, à la sueur de son visage, ce que la nature lui a refusé, ou ce que la vie de la cour lui a fait perdre. En effet saint Charles, comme la plupart des grands, avait peu le talent de la parole. Timide et embarrassé en public, il n'avait ni action ni grâce, sa mémoire n'était pas heureuse, son esprit n'était pas brillant, son imagination n'était pas féconde, son style était simple et sa facilité médiocre. Prétextes plausibles pour abandonner une fonction à laquelle on semble peu appelé, et dire comme Moïse : *Domine, non sum eloquens, impeditioris linguæ sum.* (*Exod.*, IV, 10.) Mais Charles savait trop que le ministère de la parole est l'a-

panage propre des évêques, pour s'en croire dispensé. Il force la nature par le travail, et dévore la honte par humilité. L'application à l'étude, l'exercice de la chaire, le commerce avec les habiles prédicateurs de son diocèse en firent, malgré tant d'obstacles, un orateur évangélique dont Dieu bénit le zèle par des fruits abondants.

Mais dans quel détail viens-je d'entrer : je vais faire l'éloge de saint Charles, et je le dégrade. C'est à des pasteurs subalternes à se charger de ces fatigantes minuties ; qu'un prélat de condition cultive les grands, entretienne les compagnies, donne magnifiquement à manger; voilà ses fonctions, qu'il pourvoie au reste par de bons ministres. Saint Charles se proposa d'imiter celui qui n'a pas cru déroger à sa naissance éternelle en prenant la forme d'un esclave. Dieu bénit son humilité et son zèle. Par ses soins ce vaste diocèse changea de face, cette terre désolée, couverte de ronces, porta des fruits exquis. La guerre y avait répandu ses horreurs, l'hérésie ses ténèbres, le vice sa corruption. C'était la prostituée du prophète, souillée depuis la tête jusqu'aux pieds. Le service divin abandonné, la loi méprisée, la religion inconnue, le clergé dans l'ignorance, la mauvaise foi régnant dans le commerce, la faveur prononçant sur les tribunaux, les grands se nourrissant de la substance des petits, les petits croupissant dans la débauche, les religieux enchérissant sur les laïques, et ajoutant le scandale au crime : *Constupraverunt te usque ad verticem.* (*Jerem.*, II, 16.) Qui ne se serait effrayé de la difficulté de l'ouvrage ! Un homme de qualité y eût-il réussi, l'eût-il entrepris ? est-il fait pour l'entreprendre ? Mais rien n'étonne un apôtre : Charles s'y livre tout entier, il embrasse par lui-même, et tous les états, et tous les objets, et tous les moyens. Le clergé rétabli par ses synodes, les communautés réformées par ses ordonnances, la jeunesse instruite dans ses écoles, les grands réprimés par son autorité, les petits gagnés par ses largesses; les sacremens fréquentés, le culte divin renouvelé, la parole de Dieu annoncée, l'hérésie confondue, le vice puni, les hôpitaux servis, les campagnes visitées ; il pourvoit à tout, il réussit partout, ce qui eût été la matière des alarmes, du découragement, de la réprobation, de mille autres, fait sa couronne et sa joie.

3° Faste de la dépense si contraire à la charité. Si quelqu'un est obligé à l'aumône, si quelqu'un doit y avoir de la facilité et du penchant, ce sont les gens de condition plus élevés ; ils en doivent l'exemple : plus riches, ils en ont les moyens ; accrédités et puissants, ils trouvent plus de ressources. Maîtres des peuples, ils en sont les protecteurs et les dieux. Pleins de sentiments généreux, la charité leur est comme naturelle. Accoutumés à dépenser et à répandre, ils sont toujours dans un exercice de charité. Mais, hélas ! les prétendues bienséances de leur naissance et de leur rang les rendent, à les entendre, les plus pauvres des hommes. Plus pauvres à proportion que ceux qui leur demandent du secours, les besoins de leur état sont sans bornes, la passion seule les prescrit ; plus on est opulent, plus les besoins croissent. Les princes ont à peine du superflu. Mettre un ordre dans ses affaires, vivre avec une honnête frugalité, éviter les excès du jeu, ce serait déroger. User d'économie en faveur des pauvres, ce serait ajouter le ridicule à l'indécence. Le prélat n'en serait pas plus à couvert que le séculier.

Heureuse folie de la charité, qui fit de saint Charles le plus sage des hommes, elle mériterait un discours entier. Parlerai-je de la magnificence de ses aumônes ; il a fondé des hôpitaux, des séminaires, des colléges, des maisons de refuge. En croirez-vous la profusion. Il donne dans un jour quarante mille, dans un autre soixante mille écus de la vente de son patrimoine. Pourrais-je en expliquer l'étendue ! Toute sorte de personnes, dans toute sorte de besoins sont bien reçues chez lui. C'est un asile général ouvert à tous les malheureux, Admirez-en la facilité ; quel visage prévenant, quel abord favorable, quelle bonté engageante ; qui sut mieux que lui parer ses dons de toutes les grâces. Veut-on de la sollicitude, il s'informe, il cherche, il visite les pauvres par lui-même, il en a un rôle exact où rien n'est oublié. Que dirons-nous des retranchements qu'il fait chez lui ? Il vend son argenterie et se sert d'une crosse de bois, il vend ses meubles jusqu'à son lit, ne couchant que sur une planche ; il renvoie la plupart de ses domestiques, et se réduit à ne manger que du pain. Après s'être épuisé, et même considérablement endétté, il va de maison en maison solliciter les riches pour en obtenir du secours; il fait prêcher, il prêche lui-même sur l'aumône de la manière la plus pathétique. Mais n'a-t-il pas déjà prêché, et quel sermon fut jamais plus pathétique que de tels exemples ; que n'a-t-on pas droit d'attendre quand on a tout fait.

Mais sommes-nous assez riches pour suffir à tant de libéralités. Non sans doute vous ne l'êtes pas assez; le fussiez-vous davantage, vous ne sauriez y fournir avec les inutiles dépenses que vous faites. Un superbe équipage vous roule dans les rues, les plus précieuses étoffes parent votre personne, des meubles magnifiques étalent partout l'or et l'argent, un vaste palais vous laisse à peine trouver, une foule de laquais s'empresse à porter vos ordres, une table délicate flatte les yeux et le goût. Que peut-il vous rester pour les pauvres? quelque pièce d'argent qu'on fait sonner bien haut ; en avez-vous même assez pour vous, et souvent, faisant languir des créanciers, et mourant insolvable, la justice n'a-t-elle pas autant à se plaindre de vous que la charité? Mais que dis-je ? ai-je oublié que je parle d'un ministre de Jésus-Christ? c'est là le portrait de quelque seigneur de la cour; je me trompe en effet, je parle d'un seigneur

de la cour qui en apporte l'esprit et les sentiments dans le sanctuaire : *Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regnum sunt.* (*Matth.*, XI, 8.)

Mais un homme de condition peut-il vivre autrement ? demandez-le à saint Charles, aussi distingué que vous par la naissance et la fortune. Ignorait-il les bienséances, négligeait-il les devoirs de son état? Cet homme qui à la cour du pape, son oncle, s'est vu par sa dignité la seconde tête de l'Eglise, et en passe, par son crédit et son mérite, d'en devenir la première. Cet homme élevé sur un des plus grands siéges, vivant dans une des plus grandes villes, succédant aux prélats les plus magnifiques; parcourez son palais, qu'y verrez-vous? un crucifix, quelques images de dévotion, et des provisions immenses de grains, de linge, de remèdes ; voilà ses meubles. Y loge-t-il? non. Voyez cette multitude de pauvres qui l'environnent, en voilà les habitants; entendez les bénédictions dont on le comble, prévoyez celles dont Dieu le comblera, jugez qui de vous ou de lui est le véritable évêque.

Mais à quel dessein vous épuisez-vous, quel fruit prétendez-vous tirer de votre faste ? En annoncez-vous avec plus de succès la divine parole ; un grand repas lui donne-t-il plus de poids, en administrez-vous mieux les sacrements, un superbe équipage y répand-il plus de dévotion ? En faites-vous plus utilement vos visites, une cour nombreuse rend-elle votre clergé plus régulier? A laquelle de vos fonctions ce faste est-il nécessaire, est-il utile, n'est-il pas nuisible ? Vous en imposez, dites-vous : cet extérieur frappe le peuple, donne une grande idée de la dignité, et lui concilie le respect, on en est plus en état de faire le bien. Erreur. Loin de faire estimer, le faste rend méprisable. *On ne prend le change que par faiblesse, on sent qu'il est plus aisé d'éblouir par la magnificence que de soutenir la dignité par le mérite. On met à la place de l'intérieur, qui est misérable, un clinquant qu'on espère qui le couvrira. Quiconque est digne de commander rougit de devoir son autorité à ces faibles ressources, et de substituer à la vaine grandeur une frivole décoration qui ne trompe que lui, qui convient autant aux mauvais qu'aux bons, et que les mauvais portent plus loin que les bons.* La vertu est le titre le plus assuré sur les suffrages du peuple.

Saint Charles va prononcer: perdit-il quelque chose de sa gloire, de son autorité, de ses succès ? Demandez-le à son diocèse qui l'adore, à ses suffragants qui lui obéissent, à l'Italie qui le révère, à l'Eglise qui l'admire, à son souverain qui le respecte, au pape qui le consulte, au concile de Trente qu'il termine. Demandez-le à l'hérésie qu'il détruit, aux libertins qui le craignent, aux pécheurs qui se corrigent, aux peuples qui baisent ses pas. Jamais le plus grand faste en eût-il fait autant; si sur les pas de ses prédécesseurs il se fût livré à tout ce que le monde étale de pompe, serait-il l'objet de notre vénération ? Méprisé pendant sa vie, oublié comme eux et comme tant d'autres après sa mort, objet de satire, matière de scandale, on se fût joué de ses avis, on eût appelé de ses ordonnances à ses actions, de sa morale à sa conduite. Ah ! que le monde sait bien mettre dans une balance équitable les haillons des saints et la pourpre des grands, les murailles nues et les lambris dorés, le pasteur sans suite et le prélat au milieu d'une cour. Le faste n'est qu'une vaine enflure dont tout le monde sent le ridicule et le faux; ce fantôme n'en impose qu'un moment. La vertu seule vraiment puissante donne un crédit solide et durable.

4° Indifférence dans les sentiments. Jamais la tendresse de saint Charles ne parut dans un plus beau jour que pendant la peste qui affligea Milan. Evénement le plus glorieux de sa vie, je ne puis mieux représenter ce grand homme, allant servir les pestiférés, que sous l'idée noble et guerrière d'un général d'armée plein de valeur et de courage, qui va combattre les ennemis de l'Etat, et se jette au milieu de la mêlée sans épargner sa propre vie. La mort fait voler de toutes parts ses coups redoutables, le fer et le feu ne sont pas plus meurtriers que l'haleine empestée de ceux à qui l'on rend service. De part et d'autre, les cris des blessés, les gémissements des mourants percent son cœur paternel. Les membres épars, le sang qui ruisselle, ces plaies profondes, ces visages livides, cette humeur maligne qui se répand. Campagnes désolées par la fureur du soldat, villes abandonnées au pillage, êtes-vous plus à plaindre que ces villes et ces campagnes, dont la maladie et la désertion font une affreuse solitude? Dans la guerre la plus acharnée, voit-on le père et les enfants, le frère et la sœur, l'époux et l'épouse, indifférents l'un pour l'autre, étrangers l'un à l'autre, ennemis l'un de l'autre, s'abandonner et se détruire. Ici les plus forts liens sont brisés, on ne se connaît que pour se fuir ; que dis-je ? Hélas ! les plus tendres marques de l'amitié sont funestes. Le père et les enfants, le frère et la sœur, l'époux et l'épouse trouvent un poison mutuel dans leurs plus doux embrassements, et se portent le poignard dans le sein par leurs caresses.

Saint Charles, chargé du précieux trésor de la grâce, marche au milieu des morts, des mourants, ou plutôt s'élance à travers une grêle de traits mortels, pour combattre l'ennemi commun, et, soulageant ceux dont la mort commence à triompher, il lui arrache quelque dépouille.. Soldat et capitaine, aussi sage que vaillant, il donne des ordres, fait agir sa maison, distribue des provisions, marche à sa tête, et la mène à la charge avec les armes de la charité. Mais je me trompe · abandonné du gouverneur de Milan, des grands, des magistrats, qui, à l'approche de l'ennemi, quittent lâchement le champ de bataille ; abandonné de ses do-

mestiques, traversé même par la plupart, qui, sous de spécieux prétextes, tâchent de modérer son zèle pour justifier leur lâcheté. Charles soutient presque seul le combat, et triomphe avec d'autant plus de gloire, qu'il ne partage avec personne ni l'honneur du courage, ni l'éclat du succès.

Idée guerrière toute propre sans doute à réveiller les nobles sentiments de gens de qualité. Ah! faut-il que, bornés à une guerre cruelle, où vous ne moissonnez qu'une couronne corruptible, ces beaux sentiments dont vous vous piquez s'éloignent tout à coup, lorsque vous pourriez mettre sur votre tête une couronne qui ne se flétrira jamais. Vous combattez pour plaire au prince, Charles pour plaire à Dieu ; vous faites verser des larmes, Charles les essuie; vous ouvrez des plaies, Charles les guérit ; vous multipliez les malheureux, Charles les console ; vous dépouillez le peuple, Charles l'enrichit. Péril égal, peut-être moindre que ceux qu'il courut, mais valeur bien différente ; la passion allume vos feux, la charité allume les siens; le crime souvent vous guide, vous ne cueillez que le péché ; la vertu dirige ses pas, la vertu les couronne. C'est lui qui peut dire, comme ce héros de l'antiquité : *Ne craignez rien, vous portez un ministre de Jésus-Christ et sa fortune;* ou, comme cet autre qu on voulait empêcher d'exposer ses jours : *Il n'est pas nécessaire que je vive, mais il est nécessaire que j'aille.*

Qui n'admirera ce grand homme, à la tête d'une procession générale, chargé d'une pesante croix, la corde au cou, nu-pieds, ensanglantés même par un morceau de fer qui se trouve, par hasard, dans son chemin, traverser les rues de Milan, comme Jésus-Christ allant au Calvaire, pour tâcher, par sa pénitence, d'apaiser la colère de Dieu. C'est bien là que, par un nouveau genre de guerre, je le vois lutter contre Dieu même par les armes de l'humilité. Il se jette comme Moïse, l'encensoir à la main, au milieu des flammes qui dévorent Israël, il force Dieu par sa prière, et lui arrache la foudre. Ah! pourquoi, Moïse, vous opposez-vous à ma juste vengeance? laissez-moi en liberté punir tant de criminels : *Dimitte me ut irascatur furor meus.* (*Exod.* XXXII, 10.) Oui, Seigneur, j'ose résister à vos volontés, et solliciter la grâce; je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez donné votre bénédiction. Ce peuple est coupable, il est vrai, me voici à sa place ; victime de votre fureur, je m'offre à en porter le poids; effacez-moi du livre de vie, ou plutôt je suis le seul coupable ; c'est sur moi que doivent tomber vos coups : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me.* (II *Reg.* XXIV, 17.) Dieu ne peut résister aux larmes de Charles, il se rend, il est vaincu; la peste cesse, l'ange exterminateur remet l'épée dans le fourreau, la ville de Milan délivrée chante les victoires de son pasteur. Quel triomphe !

Je vois encore saint Charles à la tête d'une procession bien différente. Ces mêmes rues qui l'avaient vu couvert d'habits lugubres, faire retentir l'air de ses gémissements, le voient revêtu d'ornements superbes, faire entendre mille cris de joie sur les miséricordes que Dieu vient d'exercer. Non les triomphes des maîtres du monde n'égalèrent jamais la gloire de celui-ci. Jamais les peuples ne donneront tant ne bénédictions à leur libérateur. C'est à la faveur de mille morts que les autres vainqueurs recueillent des palmes; ici, par un nouveau genre de victoire, la maladie et la mort vaincues viennent en relever le prix. Qu'il est surtout orné ce triomphe par les vertus qui le méritent. Qu'elle est brillante cette couronne d'humilité ; qu'il est précieux l'or de cette charité; qu'ils sont inestimables les trésors de cette pauvreté; que tant d'aumônes répandues sont de riches dépouilles. Ah ! que les fastes de l'Eglise gravent profondément, non sur l'airain et sur le marbre, mais sur tous les autels qu'on lui dresse, et dans nos cœurs, le souvenir de tant de services, et l'éloge de tant de vertus ; surtout qu'on les imite, pour arriver à la gloire éternelle, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XVII.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Cæci vident, claudi ambulant, pauperes evangelizantur. (*Matth.*, XI, 4.)

Les aveugles voient, les boiteux marchent, l'Evangile est annoncé aux pauvres.

C'est donc par l'instruction et le soulagement des pauvres que le Fils de Dieu prétend établir la vérité de sa mission, la divinité de sa personne, la sainteté de la religion chrétienne : que des savants confondus, que des conquérants humiliés, des têtes couronnées anéanties embellissent à la bonne heure son triomphe; ces captifs illustres sont dignes de lui, ces succès brillants portent par leur éclat l'évidence d'une autorité à qui rien ne résiste; mais les pauvres obscurs et méprisés dans le monde, quel lustre, quel poids peuvent-ils lui donner, faibles et dépourvus de tout? Quel crédit peut-elle en attendre? Ignorants et stupides, entendent-ils les mystères éloignés des occasions des grandes vertus? En pratiqueront-ils la perfection? Privés de la plupart des facilités, peuvent-ils même y atteindre? Dégoûtants dans leur personne, grossiers dans leurs manières, bas et rampants dans leurs expressions, à charge aux riches dont ils sollicitent les aumônes, suspects à leurs semblables dont ils partagent les ressources; ne sont-ils pas plus propres à décrier l'Evangile qu'à le faire respecter? La facilité à gagner ces âmes vénales, à imposer à ces esprits bornés, déshonore des conquêtes qui doivent avoir si peu coûté, et dans une victoire d'un si bas prix font méconnaître la main toute-puissante qui a daigné la remporter.

Oui, c'est par les mains des pauvres que Dieu jette les fondements du christianisme, c'est par la conversion des pauvres qu'il en démontre la vérité, c'est aux pauvres qu'il se dit envoyé et se fait d'abord connaître, c'est sur les pauvres qu'il verse ses grâces et par

leurs mains qu'il les répand; les pauvres doivent ouvrir la carrière et marcher à la tête du monde chrétien; ils viendront sans doute ces grands et ces riches du siècle; tout doit hommage à son Créateur, son empire n'a point de bornes, mais ce ne sera qu'à la suite des pauvres; la crèche d'un Dieu verra des mages offrir de riches présents, mais ce ne sera qu'après les bergers; les pauvres introduiront les riches, les petits protégeront les grands, les ignorants instruiront les savants, ils démontreront l'Evangile; Dieu choisira la folie pour confondre la sagesse, et ce qui n'est pas pour détruire ce qui est: *Annuntiate quæ vidistis, pauperes evangelizantur.*

Vous venez de la part de Jean-Baptiste, disait le Seigneur, pour savoir qui je suis; le plus grand des enfants des hommes ne l'ignore pas sans doute, mais c'est vous dont il veut ouvrir les yeux et confirmer la foi naissante; venez donc et voyez, et rendez-lui compte de tout ce que vous avez vu et entendu. les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscités, vous reconnaîtrez votre Dieu aux miracles; mais une autre œuvre de charité que je ne mets pas moins au rang des miracles et qui ne doit pas moins vous convaincre de la vérité de la religion, c'est que l'Evangile est annoncé aux pauvres, les mêmes prodiges s'opèrent sur les âmes, les aveugles sont éclairés, les boiteux redressés, les malades guéris, les pécheurs ressuscités, les pauvres en sont le principal objet, c'est le chef-d'œuvre de ma puissance.

Etonnant paradoxe dont la vie de saint Vincent de Paul nous fera sentir la vérité et fournira la preuve; pauvre lui-même il fut l'apôtre, il fut le père des pauvres; il créa pour ainsi dire leur esprit en les éclairant, leur corps en les nourrissant, et démontre également la religion par ses soins à les instruire et son zèle à les soulager. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La naissance, la fortune, les premières années de saint Vincent de Paul n'eurent rien de ce qu'estime le monde, ou plutôt n'eurent rien que ce que le monde méprise, la bassesse et la pauvreté; il était fils d'un laboureur, sa famille subsiste encore, et malgré le crédit dont il a longtemps joui, elle n'est devenue ni plus brillante ni plus riche, puisque par une humilité profonde il s'est constamment refusé, ou plutôt il s'est constamment opposé à son élévation; pendant ses premières années il garda les troupeaux de son père, des personnes charitables lui procurèrent du secours pour apprendre les sciences humaines; d'abord maître d'école, ensuite précepteur-curé de campagne, il se fit peu à peu connaître, estimer, admirer; pourquoi le dissimulerions-nous? loin d'en rougir il s'en faisait gloire; plus d'une fois, au milieu de sa communauté, devant les plus grands seigneurs de la cour, on l'a vu faire venir ses parents habillés en paysans et déclarer lui-même qu'il n'était qu'un homme de néant: ainsi un Dieu daigne-t-il avouer une créature pour sa mère et se montrer sous les livrées de l'humanité: *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.)

Mais pourquoi en eût-il rougi? Ces humiliantes ténèbres donnent un nouveau lustre à son mérite, un nouveau prix à ses succès, un nouveau poids à la démonstration de la vérité; tels furent les fondateurs de la religion chrétienne, une barque, des filets étaient leurs richesses, la bassesse et la pauvreté furent l'appui de leur apostolat; tel fut son adorable auteur, une crèche, des langes, une boutique, une croix: monde, vous méprisez ces viles apparences: voilà pourtant votre Créateur, c'est lui qui fera votre destinée éternelle; vous allez malgré vous le reconnaître et l'adorer, sa gloire y gagnera infiniment, des instruments si faibles feront mieux briller sa toute-puissance: *Infirma elegit.* (I *Cor.*, I, 27.)

Si les pauvres furent les premiers apôtres, la conversion des pauvres fut aussi le premier fruit de l'apostolat; les pauvres composeront le troupeau du Maître et celui des disciples; on en faisait des reproches à Jésus-Christ: Voyez, disait la fière et dédaigneuse Synagogue, les personnes de condition daignent-elles aller à sa suite? il a tout au plus séduit quelque vile populace. Oui, disait-il, c'est aux simples et aux petits que Dieu se communique, il se cache aux prudents du siècle; les apôtres s'en faisaient gloire parmi vous, disait saint Paul aux fidèles de Corinthe, on ne voit rien de brillant; ce n'est ni la sagesse du monde, ni la puissance, ni la noblesse qui vous distinguent, heureux de vous distinguer par la vertu: *Non multi potentes, nobiles*, etc. (*Ibid.*, 26.)

Religion sainte, voilà qui démontre votre vérité; grâce divine, voilà qui démontre votre puissance. En effet, 1° l'instruction des pauvres est difficile; c'est une sorte de création dans le pauvre qui est instruit, dans le ministre qui y travaille: le succès ne peut être que l'ouvrage de Dieu; 2° ce ministère n'a rien qui flatte la nature, il ne peut y avoir de motifs que la gloire de Dieu; la religion est difficile pour l'esprit et pour le cœur, difficile à entendre, difficile à croire, difficile à expliquer, difficile à pratiquer: l'un et l'autre trouvent dans l'esprit et dans le cœur du pauvre des difficultés particulières que la grâce seule peut surmonter: *Pauperes evangelizantur.*

1° La religion est difficile *à entendre*: ses dogmes sont abstraits, ses mystères impénétrables, son langage inintelligible, les plus habiles théologiens sont obligés d'avouer leur faiblesse; l'idée de la Divinité échappe par son élévation aux plus grands génies. Un monde idolâtre eût-il versé le sang chrétien, un monde hérétique eût-il combattu l'Eglise romaine, si l'Evangile n'avait point de difficulté? Le peuple en est encore plus rebuté; incapable de réflexion et d'étude, les fleurs de l'éloquence, la subtilité du raisonnement, les trésors de l'éru-

dition lui sont inutiles : on ne peut trop simplifier les choses pour les mettre à sa portée; dans les travaux toujours distrayants de la dépendance, dans les besoins toujours renaissants de la pauvreté, il n'a pas un moment de loisir : on ne peut trop les abréger pour profiter du peu de temps qui lui reste ; naturellement timide et embarrassé, tout l'alarme et le déconcerte; en lui serrant le cœur on lui bouche l'esprit : on ne saurait trop se populariser pour gagner son amour et sa confiance; par quelle adresse divine a-t-on pu l'apprivoiser avec ces idées, le familiariser avec ce langage, l'accoutumer à ces précisions? Chacun a son style qui le caractérise, qui le suit partout, qui partout le décèle; c'est la langue maternelle de l'esprit dont on ne perd jamais tout à fait le ton et l'accent. Les Etats comme les particuliers ont Chacun leur style; les grands et les petits sont de nation différente, qui parlent un langage tout différent: tout se sent de la grossièreté ou de la délicatesse qui leur est propre ; les styles ne sont guère moins éloignés que les idiomes, et peut-être est-il plus malaisé de se plier à différents styles que d'apprendre diverses langues : se faire tout à tout, c'est renouveler le miracle du don des langues accordé aux apôtres.

Ce talent fut admirable en Vincent de Paul : l'apôtre des pauvres reçut, à la gloire de la religion, cette sorte de don des langues; à la cour, au conseil de la reine, avec les prélats, c'était une conversation noble et polie, pleine de justesse et de dignité ; on l'eût pris pour un homme de naissance, élevé dans l'opulence et dans la grandeur; à la campagne, avec le peuple, avec les enfants, on retrouvait avec édification cet homme né dans la pauvreté ; élevé en pauvre, fait aux idées des pauvres, naturalisé avec leurs façons, c'était un homme du pays, de la famille, qui en parlait la langue, qui en savait les lois, qui en possédait l'esprit ; il avait tant de netteté, de simplicité, de bonté, il savait si bien aller à eux, prendre leur ton, employer leur style, qu'il semblait leur donner de l'esprit, et faisait entendre aux plus grossiers les vérités les plus difficiles.

Le peuple n'est pas théologien sans doute; mais enfin quelque superficielles que paraissent et que soient en effet ses connaissances, a-t-on bien réfléchi que son esprit, façonné par le christianisme et naturalisé dans ces régions métaphysiques, pense pourtant sur les mystères, sur les vertus, sur la perfection même, non-seulement avec plus de justesse et de facilité que ne permet son état, plus que n'en avaient les peuples les plus polis dans les ténèbres de l'idolâtrie, mais plus encore que les plus grands princes et les plus habiles philosophes? Que pensaient-ils en effet ces grands hommes de l'Italie, de la Grèce, dont nous admirons les ouvrages et les conquêtes? Estimaient-ils assez la Divinité pour ne pas la confondre avec le bois et la pierre? L'estimaient-ils assez pour ne pas la charger de l'inceste, de l'adultère, des plus grands crimes? Savaient-ils que, souverainement parfait, le vrai Dieu ne pouvait être qu'unique? Savaient-ils, ces maîtres de la morale, que l'usure est un péché, l'incontinence un désordre, le désespoir le comble des forfaits? On reproche la superstition aux gens de la campagne? Ont-ils jamais adoré les crocodiles et les rats, comme faisait la plus savante nation de la terre? Ont-ils jamais consulté les entrailles des bêtes et fait dépendre de quelques oiseaux la paix et la guerre, comme faisait la capitale du monde? Interrogez sur la religion le moindre berger, peut-être aura-t-il de la peine à trouver des termes pour développer ses idées ; tâchez, par vos sages demandes, de les lui faire enfanter, vous le trouverez nourri de l'oracle de la vérité : elle sert de règle à ses jugements, elle en sert à sa conscience; il craint la Divinité, il l'aime, il espère en sa miséricorde, il redoute ses jugements, il sait qu'elle est puissante, immense, éternelle, qu'elle hait le vice, qu'elle aime la vertu. Voilà les prodiges qu'opéraient les missions de Vincent.

Voilà l'utile emploi de tant de jeunes catéchistes que forme tous les jours la main de Vincent, heureux prélude d'un apostolat dont il leur ouvrit la carrière, et où il leur apprend à marcher à grands pas; c'est à lui que le clergé de France est redevable de ces pieuses écoles où il réforme à la science et à la piété ; heureux berceau de tant de ministres qui remplissez les chaires épiscopales, qui composez le sénat des évêques, qui donnez aux paroisses tant de bons pasteurs; le saint concile de Trente en avait ordonné l'établissement, saint Charles Borromée l'avait exécuté en Italie, le cardinal de Bérulle l'avait ébauché en France, Vincent de Paul y mit la dernière main; de cette tige féconde en apôtres on a vu éclore plus de soixante séminaires confiés à ses enfants, plusieurs compagnies ecclésiastiques ; M. Olier, fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, le Père César de Bus, des doctrinaires; M. Bourdoise, instituteur de celle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le P. Eudes des Eudistes, ont puisé dans l'esprit, dans les exemples, dans les conférences de Vincent le germe précieux qui, de toute part multiplié, ne cesse d'enrichir l'Eglise de France. Autant que la religion durera dans ce royaume on conservera le souvenir de cette source intarissable, qui, par d'innombrables ruisseaux, fertilise tous les jours tant de terres admirables, preuve de la religion dont le zèle infatigable porte tout le monde dans son sein, et qui, supérieur à la tendresse paternelle, donne une éducation ecclésiastique à une nombreuse jeunesse, et prépare des instructions à une foule de peuples, surtout les pauvres; n'oublions pas que la plupart des jeunes séminaristes sont des pauvres, et que le plus grand nombre des ministres ne travaille que pour les pauvres : *Pauperes evangelizantur*.

Ce prodige d'instructions, malgré les

épaisses ténèbres des mystères, suppose une grande simplicité d'idées, dans la théorie de l'Evangile. En effet, la simplicité des vérités de la religion est admirable, point d'embarras, point de verbiage dans ce qu'on ordonne de croire; impénétrable pour le fond, rien de plus facile que l'abrégé qu'on nous propose : il n'appartient qu'à un maître consommé, ou plutôt il n'appartient qu'à un Dieu d'embrasser tout entière la vérité la plus sublime et la réduire à quatre mots. Le plus simple catéchisme est un chef-d'œuvre, par la simplicité même qui dit tout avec la plus infaillible certitude et la plus exacte précision : aussi n'y a-t-il que la religion chrétienne qui ait fait de catéchisme; elle seule a su et pu en faire. Ce laconisme divin est le style des vrais législateurs, des grands princes, des grands philosophes, des grands hommes. Un gros volume est moins difficile qu'un abrégé : il prouve moins la capacité que l'ignorance de celui qui a besoin de tant de paroles pour se faire entendre. Un homme borné examine, mesure et tâtonne; pour lui tout est conjecture, tout est découverte ; les grands maîtres marchent dans les routes connues presque sans réflexion. On peut dire des ouvrages d'esprit ce que Jésus-Christ dit des conversations ordinaires, contentez-vous de répondre : cela est, ou cela n'est pas; rien de plus beau que la pure vérité : tout ce qu'on ajoute au delà n'est que faiblesse, *quod abundantius*, etc. (*Matth.*, V, 37.) Ces beautés sublimes demeurent ensevelies à la ville et à la cour; les orateurs désignent la vérité en la relevant par la pompe des paroles ; en l'appuyant par la force du raisonnement, la fardant par les agréments de l'esprit, on lui fait perdre cette autorité, cette majesté que la simple exposition présente d'une manière si vive et si noble; on semble rendre problématique ce qu'on prend tant de soin de prouver. Ainsi parlait Jésus-Christ avec une autorité et une simplicité divine. Tel ce fameux évêque qui, plus heureux que ses confrères, quoique bien inférieur en talent, convertit un philosophe jusqu'alors intraitable, en lui récitant tout uniment le symbole de la foi. Jusqu'alors il avait méconnu, il avait combattu la vérité sous les livrées de la sagesse humaine, et il lui rend les armes quand elle se montre sans appareil.

Reconnaissez à ces traits le grand homme que nous honorons : tantôt curé pendant plusieurs années, tantôt instruisant et formant des curés, il éclaire, il gagne et prodigue la lumière, répand l'onction, étend les esprits, amollit les cœurs ; sous ce maître habile, le peuple écoute et adore, aime et pratique ses leçons; tranquille sur la foi de ces oracles sans vouloir rien approfondir, il en fait autant : il est plus heureux que le théologien le plus profond; bientôt il change la face d'une vaste paroisse et y fait triompher la piété. Jamais, surtout, l'Église reconnaîtra-t-elle assez ce qu'elle lui doit pour le grand nombre de pasteurs qui sont sortis de ses mains. C'est principalement pour les pauvres que les paroisses sont établies, ils en composent seuls la plupart et sont constamment la plus nombreuse portion de toutes : c'est un trait d'attention et de charité unique, dans la religion chrétienne, que la distribution de la campagne en paroisses, pour donner à chacun son pasteur. Le zèle seul a pu prendre cet intérêt au salut des pauvres et entrer dans ce détail de gouvernement. Le paganisme, le mahométisme, le judaïsme s'en sont-ils jamais avisés? On bâtissait des temples, on établissait des prêtres dans les villes et dans certains lieux célèbres, et toute la campagne était abandonnée. Les calvinistes même, quoique chrétiens, ont beaucoup diminué le nombre des paroisses qu'ils ont trouvées établies. Quels autres que les prêtres du Dieu Sauveur ont eu la pensée de courir après la moindre brebis, de la chercher dans les cabanes, de la suivre dans les forêts, de se destiner par état à l'instruire et offrir des sacrifices pour elle toutes les semaines, à la recevoir à sa naissance, à l'accompagner à son tombeau, à la bénir dans ses mariages, à la consoler dans ses infirmités, à la diriger pendant sa vie, à l'aider dans ses derniers moments? Formez, grand saint, des ministres si nécessaires, exercez vous-même ces utiles fonctions, montrez, sous ces traits aimables, une religion, une providence à qui tout ce qui respire fut toujours cher

2° La toute-puissance divine n'éclate pas moins dans la conversion des peuples que dans leur instruction : il s'en faut bien qu'il ait autant de secours pour la vertu qu'en ont les grands! A-t-il cette noblesse de sentiment qui la prépare, cette belle éducation qui l'enseigne, ces éloges flatteurs qui y invitent, ces grands exemples qui animent, ces intérêts d'honneur qui soutiennent, ces richesses qui facilitent, ces grandes occasions qui l'exercent, ce théâtre qui le fait briller, ces récompenses qui la couronnent? Livré à la bassesse, à l'ignorance, à la grossièreté, ses vertus bornées, obscures, méprisées, supposent toute la force d'une grâce qui a dû seule arracher mille ronces dans le terrain le plus inculte, amollir les rochers dans les cœurs les plus insensibles, lever mille obstacles dans la plus rampante timidité. Il est vrai qu'endurci au travail il redoute peu la mortification; nourri dans la dépendance, il n'est pas effrayé de l'humilité; accoutumé à manquer de tout, il n'a point à combattre ce goût si vif pour le plaisir, cet attrait si dangereux de l'impunité, ces objets séduisants du vice qui, chez les grands, rendent l'empire de la passion tyrannique.

Mais enfin le peuple a ses tentations et ses faiblesses, ses répugnances et ses goûts, et avec moins de secours et moins de force il ne livre guère moins de combats : cependant il est bien éloigné des désordres qui règnent chez les riches. Voit-on en lui le raffinement du plaisir qu'on assaisonne des plus infâmes circonstances, cette continuité d'ivresse qui y consacre les jours et les nuits, cette brutalité de passion qui ne connaît rien

de sacré, cette bassesse de moyen qui met en œuvre les plus noires intrigues, cette ambition démesurée qui voudrait asservir tout le monde, cette avidité insatiable qui aspire à tout engloutir, cette folle présomption qui, à titre de noblesse, méprise tout le genre humain? Le pauvre est humble, modeste, patient, laborieux; sa continence fait la leçon à la dame mondaine; son assiduité au travail, à l'indolence de l'homme de plaisir; sa piété sincère à l'irréligion du prétendu bel esprit; il aime, il goûte, il pratique la religion; les grands la connaissent à peine, la plupart la méprisent, très-peu la goûtent, presque aucun ne la pratique. Grâce divine, religion sainte! ces heureux effets vous laissent-ils méconnaître?

C'est dans les missions que Vincent de Paul opérait ces merveilles; aussi fut-ce là l'objet le plus marqué de sa vocation et le plus beau de ses ouvrages. Il parcourt les campagnes en conquérant; c'est un embrasement général qui partout allume la charité; c'est un torrent impétueux qui entraîne tous les peuples. Voyez-vous cette foule immense entassée dans les plus vastes églises? Entendez ces cris perçants que pousse la contrition, ces larmes amères qu'elle verse. Voyez cet air d'étonnement, cette pâleur mortelle répandue sur les visages. On se prosterne au pied des autels, on assiége les confessionnaux, on fouille les plus secrets replis des consciences, on se réconcilie, on rend le bien mal acquis; aux blasphèmes succèdent les cantiques, les campagnes en retentissent; l'époux devient fidèle à son épouse, le domestique à son maître, les enfants aux parents. C'est un nouveau ciel et une nouvelle terre, Dieu triomphe. Enfer, frémissez; ciel, tressaillez de joie; monde, livrez-vous à l'admiration et au respect. Un seul homme, Vincent de Paul, vient de parler, ou plutôt par sa bouche la parole qui créa le monde s'est fait entendre et a créé des mondes nouveaux. Lui faut-il bien du temps pour tant de prodiges? Une ou deux semaines dans chaque mission lui suffisent. Ne sont-ce que des coups heureux, rares et passagers? Pendant plus de quarante années il a fait plusieurs centaines de missions, toutes avec le même succès. Ne sont-ce que certains peuples peut-être plus dociles qu'il a gagnés aisément? La grossièreté, l'obstination et le vice ne font qu'ajouter de nouveaux fleurons à sa couronne. N'est-ce qu'un éclair de piété qui bientôt disparaît et s'évanouit? Les années entières, la vie entière du plus grand nombre met le sceau à la persévérance? Ses travaux se termineront-ils avec sa vie? Non, il survivra lui-même dans une foule de successeurs de son apostolat, qui, de nos jours faisant revivre l'esprit de leur père, iront de toutes parts moissonner des fruits infinis. Volez, nuée féconde, répandez vos célestes influences, tonnez dans la chaire, prononcez dans le tribunal, instruisez dans les catéchismes, ne laissez ni rues ni places publiques, ni haie ni buisson, où, comme les officiers du père de famille, vous ne cherchiez de quoi remplir la salle du festin; amenez-y surtout les pauvres, les aveugles, les boiteux, les infirmes, faites-leur une sainte violence en surmontant ces difficultés. Quelle gloire pour vous de démontrer, comme Vincent, la divinité de la religion, dont vous serez de si dignes ministres!

3° Si la difficulté de l'instruction et de la conversion mettent de si beaux fleurons à la couronne des missionnaires, le désintéressement et la charité d'un ministère si peu agréable à la nature lui donnent un prix infini. Quel motif humain en effet peut assujettir l'homme apostolique auprès des pauvres? Serait-ce des motifs d'avarice? Hélas! que peut-il en attendre, et ne doit-il pas au contraire travailler à les soulager? Serait-ce des vues d'orgueil? Peuvent-ils rendre justice à ses talents? et n'a-t-il pas à lutter contre le dégoût de l'obscurité où il se condamne? Serait-ce l'amour du repos? Les fatigues y sont immenses; la nature, bientôt affaissée, est un des premiers ennemis qu'il faut vaincre. Serait-ce le goût du plaisir? Hélas! un morceau de pain, un moment de sommeil dans une pauvre cabane, dédommagent-ils des manières grossières du spectacle dégoûtant, de l'odeur désagréable qu'offre constamment le commerce des pauvres? Dans l'instruction des grands, quelque peu de fruit que souvent on y fasse, la vanité d'un ministre peut se trouver flattée par un accueil obligeant et des éloges délicats dont il se sent honoré; son ambition, par des vues de grandeur et des espérances de protection sur lesquelles il forme de vastes desseins; sa sensualité, par une mollesse et une abondance de commodités de la vie qui lui sont peut-être nouvelles. Au reste, c'est à peu de frais que son cœur enivré goûte ces appas séducteurs. L'indolence du disciple tient quitte le zèle de son apôtre. On est fort heureux d'obtenir de lui quelque moment d'audience, qu'il a grand soin de faire valoir.

Pour écarter jusqu'au danger de ces vues intéressées, Vincent de Paul borna ses enfants aux pauvres de la campagne; et, par une règle expresse, il défendit absolument de faire des missions dans les villes. Quelle humilité, quelle charité, quelle mortification, quelle patience, quelle régularité ne leur recommande-t-il pas, ou plutôt ne leur enseigne-t-il pas par ses exemples, si le temps, si l'objet d'ailleurs immense où nous nous renfermons dans ce discours nous permettaient ces édifiantes digressions?

Après avoir vu les prodiges de la charité de saint Vincent sur les esprits par l'instruction des pauvres, voyons les prodiges de sa charité sur les corps par le soulagement des malades.

SECONDE PARTIE.

Le soin des pauvres est proprement le système et l'image de la Providence; en créant les hommes et permettant leur indigence, elle s'est engagée à les nourrir. Le Père commun pouvait-il abandonner une partie si considérable de ses ouvrages? Un pauvre

sans ressource me ferait douter de sa justice et de sa sagesse, je la retrouve et je l'adore dans les sollicitudes de sa charité. Grands du monde, voilà une portion essentielle du gouvernement public, peut-être la principale établie pour le bonheur du genre humain. Vous n'êtes élevés sur nos têtes, vous ne devez vivre que pour nous conserver. Quel plus digne objet fixerait vos regards, que la portion du troupeau à qui vos bontés sont les plus nécessaires. L'homme charitable est un Dieu visible, il est le ministre de Dieu, il en a l'esprit, il en fait les fonctions. Si la Providence avait à se montrer d'une manière sensible, emprunterait-elle d'autres traits? Il me semble la voir la bourse à la main, tantôt allant de maison en maison répandre par elle-même ses largesses, essuyant les larmes des uns, guérissant les plaies des autres, plaidant la cause de la veuve, sollicitant pour l'orphelin; tantôt inspirant son esprit à tout le monde, se multipliant dans ses disciples, travaillant par toute sorte de mains; tantôt enfin par des hôpitaux, ouvrant des asiles publics, perpétuant les monuments de la magnificence et faisant couler des sources de consolation intarissables. Le dirai-je? voilà Vincent de Paul démontrant l'Evangile, 1° en agissant par lui-même en faveur des pauvres; 2° en inspirant la charité à tout le monde; 3° en établissant un ordre exprès pour la répandre et l'éterniser: *Pauperes evangelizantur.*

1° Il n'appartient qu'au christianisme de donner des idées sublimes de la pauvreté; la nature, il est vrai, parle pour les misérables, mais après quelque stérile mouvement de pitié qu'elle arrache presque sans réflexion, l'amour-propre impose silence et en fait redouter les approches. Pendant bien des siècles le monde entier, et encore aujourd'hui la plus grande partie du monde, loin de les estimer et de les secourir, regarde les pauvres comme uniquement faits pour les riches, destinés à porter tout le poids de la dépendance et du travail; on en a fait de vils esclaves, livrés aux plus bas emplois, on les a vendus comme des bêtes, on ne leur en a pas épargné les travaux; il semble que l'homme méconnut dans ses semblables les traits de l'humanité; jamais le paganisme n'aurait su démêler ces vérités profondes, et quand il les aurait entrevues, jamais il n'eût eu le courage héroïque de les pratiquer; il fallait qu'un Dieu devenu pauvre daignât se mettre à leur place, pour nous apprendre à les respecter, nous engager à prodiguer en leur faveur ses biens et sa vie; le maître des cœurs pouvait seul forcer tous les préjugés, vaincre toutes les répugnances, faire oublier tous les intérêts et substituer des idées si nouvelles.

Jugeons par les œuvres: jamais la religion ne fit des prodiges, ne s'érigea des monuments plus divins que dans le cœur de Vincent; il sut être libéral dans la disette, et charitable en sortant du berceau; à l'âge de dix ou douze ans il avait trouvé le moyen d'amasser avec bien de la peine la somme de trente sous; pour un enfant, pour un berger, c'était un trésor; ses besoins étaient grands, à peine avait-il du pain; le pays était peu fertile en ressources, il vivait dans des landes à la suite d'un troupeau; qui le croirait? Il voit un pauvre qui demandait l'aumône, et semblable à la veuve qui mérita les éloges du Fils de Dieu pour avoir pris deux deniers sur son nécessaire, il lui donne toute la somme: précieux germes de charité, quels fruits n'allez-vous pas faire éclore!

La plus dure servitude ne les affaiblit pas, le hasard ou plutôt la providence permet qu'il tombe entre les mains des Turcs; il y est fait esclave, mais il s'y conduit en héros, et il y travaille en apôtre; il convertit la femme de son maître qui était mahométane et son mari qui était renégat, et les amène tous deux en France; il voit un esclave languissant, accablé comme lui sous le poids de ses chaînes, il lui offre de les porter à sa place, il les lui ôte en effet et s'en charge pour le soulager; plus grand en multipliant ses chaînes qu'en accumulant des couronnes, démontrant la religion par la charité, comme les apôtres par leurs miracles, et faisant si bien revivre celui qui prit la forme d'un esclave pour briser nos fers: *Formam servi accipiens.* (*Philip.*, II, 7.)

Tout le reste de sa vie est semé de traits de ce caractère; la Providence peut seule fournir les immenses richesses qu'il a distribuées sans mesure au milieu des besoins de sa communauté dont il était bien moins touché que de ceux des pauvres; il ne refusa jamais personne, et donnait à chacun considérablement; il recevait gratuitement plusieurs fois l'année dans ses retraites grand nombre de pauvres ecclésiastiques, ce qui se fait encore avec la même générosité; la guerre civile fit éprouver ses horreurs aux habitants de Paris: Vincent de Paul, par une noble émulation, déclare une autre sorte de guerre aux malheurs publics, par une augmentation de secours. La famine afflige cette grande ville, le ciel semble avoir renfermé dans le sein de Vincent la pluie et la rosée qu'il refuse à la terre; les récoltes que les champs stériles ne portent plus, sa charité les fait éclore, et quoique les fermes fussent épuisées et ravagées, il nourrit pendant tout ce temps deux mille personnes. La Picardie, la Lorraine, la Champagne, théâtres d'une guerre sanglante, deviennent la proie de la fureur et de l'avidité du soldat; par les soins de Vincent elles oublient bientôt tous leurs maux, sa main bienfaisante y fait passer près de deux millions; une maladie populaire réduit aux abois la ville de Palaiseau, tous les jours pendant plus d'un mois il envoya des provisions aux habitants; un débordement de la Seine ferme toutes les avenues des villages voisins, ses prêtres y vont dans des bateaux distribuer des vivres par les fenêtres. Trois fois la semaine il rassemble à Saint-Lazare plus de six cents personnes pour leur faire l'aumône et les catéchisme; les fonds de la Providence se mul-

tiplient en ses mains, ils sont inépuisables.

Voudrait-on attribuer à une vaine ostentation tant de libéralité et de magnificence? Serions-nous assez peu équitables pour ne pas rendre justice par nos éloges à celui que la Providence a honoré par ses miracles? La manière humble et tendre dont il a répandu ses largesses en écarte jusqu'au soupçon. Est-ce donc par ostentation que, malgré l'incommodité de l'âge et le dégoût de la maladie, il faisait manger tous les jours deux vieillards à sa table? Est-ce par ostentation qu'il envoyait avec le plus grand secret aux pauvres honteux tout ce qu'il leur croyait nécessaire? Est-ce par ostentation qu'il faisait entrer dans son carrosse les pauvres qu'il trouvait par les rues, les menait chez lui et les comblait de biens? Est-ce par ostentation qu'il a nourri pendant trois mois un soldat inconnu, et l'a fait servir dans ses maladies avec le même zèle qu'on aurait eu pour un de ses frères? Est-ce par ostentation qu'ayant différé par oubli de donner l'aumône à une femme qui la demandait à la porte, il descendit lui-même tout malade qu'il était, se mit à genoux pour lui demander pardon de l'avoir fait attendre? Père céleste, qui voyez tout ce qui se passe dans le secret, quelle récompense préparez-vous à une humilité si profonde?

2° *Immensité de ses aumônes.* Que la vérité est féconde! Vivement saisie par un apôtre, elle parle par sa bouche et se grave dans tous les esprits. Que la charité est ardente! Un cœur embrasé de ses flammes les allume dans tous les cœurs; qui peut se flatter d'inspirer comme Vincent ces sentiments généreux à un grand nombre et de les réunir en un corps de religion, pour chercher constamment les moyens de soulager tous les malheureux? Voilà de ces œuvres en apparence impossibles, qui caractérisent et la religion et ses vrais disciples; il forma dans plusieurs paroisses de Paris des associations des Dames de Miséricorde, qui ont été depuis si heureusement imitées et si prodigieusement répandues, qu'il n'y a presque pas de ville dans le royaume où l'on n'en voie exercer de concert la charité. Quelle onction! Quelle force ne répandait-il pas dans ses discours, lorsque déployant, non cette éloquence profane qu'il méprisa toujours, mais cette solide, cette persuasive, cette divine éloquence que donnent le zèle et la vertu, quand le cœur est d'accord avec les lèvres, il transporta au milieu du monde l'héroïsme de la charité. Sous les lois de ce sage directeur, les personnes les plus distinguées quittaient les parties de plaisir pour se trouver aux assemblées, donnaient jusqu'à leurs bijoux pour fournir aux frais des bouillons, consacraient leurs mains délicates, leur santé et leur vie pour rendre aux malades toute sorte de services. Que d'œuvres saintes, dans une seule! Que de ressources à la fois! Quel vaste fleuve! Quelle mer immense dans un petit ruisseau!

Quelle parut avec éclat, cette autorité toute-puissante de la vertu dans l'établissement et la conservation d'une œuvre très-importante, presque inconnue jusqu'à lui, c'est le soin des enfants trouvés; des milliers d'infortunés, victimes innocentes de la honte ou de la misère, étaient tous les jours dans Paris à la veille d'une mort certaine, cruellement arrachés au sein qui leur donna la vie; un heureux hasard, une charité bienfaisante était leur seule ressource; où la trouver cette charité plus forte que la nature dont ils réclament en vain la voix? Où la trouver cette confiance sans bornes qu'une si prodigieuse dépense, un nombre innombrable toujours renaissant de malheureux ne puisse ni alarmer ni refroidir? Il fallait un Vincent de Paul pour créer, pour conserver ce monde nouveau, pour créer cette foule de mères, plus tendres que la mère véritable; en effet, il engage ces dames de charité de se charger de tous ces infortunés. Un hôpital se bâtit, des nourrices sont payées, on leur donne une éducation, on leur apprend un métier; plus heureux presque dans leur infortune d'avoir été abandonnés : cependant le nombre des enfants augmentant à l'infini, les dames en sont alarmées et ne veulent plus continuer une charité si onéreuse; c'est alors que ranimant tout son zèle : *Or sus, Mesdames,* leur dit l'homme de Dieu avec un saint transport, *vous allez prononcer sur la destinée de ces infortunés, leur vie est entre vos mains, à peine en jouissent-ils; auriez-vous le courage d'en terminer subitement le cours; serez-vous aussi cruelles que leurs mères.* Ces paroles changent tous les cœurs, l'œuvre est soutenue avec une ardeur nouvelle; les bénédictions du ciel y coulent encore aujourd'hui.

Son zèle se fit jour jusqu'au trône; il est vrai que Louis XIII, qui voulut mourir entre ses bras, qu'Anne d'Autriche qui le mit dans le conseil de conscience, étaient pleins de charité, on ne pouvait mieux leur faire la cour qu'en leur fournissant des occasions de l'exercer; mais est-ce dans l'élévation qu'on se souvient des pauvres? Est-ce en leur faveur qu'on fait usage de son crédit? Ce grand homme, arbitre des grâces, l'oracle du conseil, ce grand homme que la ville et la cour, que le clergé et le peuple écoutent avec respect, avec admiration, pensera-t-il pour sa famille? elle en a besoin : non, il veut qu'elle demeure dans la bassesse; pensera-t-il pour sa communauté? elle fait de si grands biens; non, il veut la tenir dans l'humilité. Pensera-t-il pour lui-même? Quel saint usage ne faisait-il pas des richesses? Il n'a même qu'à laisser agir et parler; le connaît-on? Que désire-t-il dans le ciel et sur la terre que Dieu seul? Que les mondains cherchent les intérêts de la fortune, que des ministres trop humains sollicitent des grâces pour leurs parents; que le zèle même ordinaire travaille pour une communauté utile : Vincent ne connaît que les pauvres, il ne fait couler que pour eux les libéralités de son roi.

Les galériens furent encore un objet de son zèle, leur retraite dans les vaisseaux les

dérobe aux recherches de la charité, le crime qui forgea leurs chaînes semble les rendre indignes de ses tendresses, et la férocité que leur inspire un désespoir continuel les y rend insensibles ; la dureté ordinaire de leur conduite trop autorisée par leur état en ferme presque les avenues. C'est jusque-là que Vincent porte les regards perçants de son zèle ; c'est là qu'il porte les bontés du prince, la piété, le secours, l'abondance; il y gagne des cœurs que le crime et la misère rendent inaccessibles, il baise leurs chaînes et en partage le poids, il adoucit leurs conducteurs et les rend compatissants. Par ses soins, on les transfère des cachots incommodes, où ils pourrissaient, dans une maison convenable où rien ne leur manque ; le prince leur donne des aumôniers pour les instruire et leur administrer les sacrements, et la charge d'aumônier royal est confiée à sa compagnie. La vraie religion bien éloignée de dédaigner même les criminels nous fait adorer un Dieu qui n'est venu que pour les sauver.

3° *La perpétuité de sa charité.* Les saints meurent sans doute comme les autres hommes; hélas ! ils meurent toujours trop tôt ! Mais en payant le tribut ordinaire à la nature, ils savent survivre à eux-mêmes par les effets de leur vertu, et donner une espèce d'éternité à leur zèle en perpétuant les moyens de l'exercer. Vincent avait fourni une sainte carrière et rempli toute la France de sa charité; mais ne pouvant la faire toujours, il tâche d'y suppléer par d'autres, et met le sceau à toutes ses œuvres en établissant la congrégation des Filles de la Charité pour le service des pauvres; quoique la France entière en admire les fruits, quoique des milliers de pauvres lui doivent la vie, quoiqu'une infinité de saintes filles y trouvent leur perfection, le monde ne connaît qu'à demi l'esprit et le bien de cette œuvre, œuvre unique dont il n'est pas moins l'inventeur que le fondateur. Sans doute l'Eglise avait vu avant lui les cloîtres peuplés, les hôpitaux servis, les malades soulagés ; mais elle n'avait pas vu un corps de congrégation renoncer aux douceurs de la vie et à celles de la solitude, pour aller de maison en maison secourir les pauvres. Les objets de la charité étaient jusqu'alors partagés selon les talents et la vocation; mais on n'avait point vu un corps de congrégation embrasser à la fois toutes les œuvres : soins des hôpitaux, bouillons des malades, invalides, incurables, enfants trouvés ; prendre le titre de servantes des pauvres, en porter l'habit, en accepter la nourriture et en faire toutes les fonctions. Saint François de Sales avait ébauché ce projet, quoique avec moins d'étendue ; mais il était réservé à Vincent de l'exécuter en entier.

Dignes épouses du Sauveur, monuments respectables de sa miséricorde, démonstration complète de la vérité, faites connaître un Dieu qui aime si tendrement les pauvres, qui si libéralement les enrichit, si soigneusement les soulage; ce n'est pas tant par cette humilité profonde que vous inspira le plus humble des hommes, et que l'estime publique ne doit pas ébranler; ce n'est pas tant par cette délicate modestie que vous a prescrite le plus chaste des hommes, et que le commerce du monde ne doit jamais altérer ; ce n'est pas tant par le parfait attachement que vous a commandé le plus désintéressé des hommes, et que le prétexte même du besoin des pauvres ne doit jamais laisser suspecter; ce n'est pas tant par cette inaltérable douceur que vous enseigna le plus doux des hommes, et que tous les événements de la vie ne doivent jamais altérer : c'est surtout par l'amour et le soin des pauvres que vous êtes des témoins irréprochables de la vérité. Vos services l'annonceront, votre courage la démontrera, votre constance l'affermira ; faites dire à ce monde étonné : Dieu seul a pu donner tant de mères aux pauvres, tant de médecins aux malades, tant de ressources aux affligés; chacune de vous, plus par ses actions que par ses paroles, doit être un orateur pathétique qui répand un nouvel éclat sur la religion.

Osez, mondains, osez vous plaindre de la rigueur du précepte et de la sévérité du conseil ; révoquez en doute jusqu'à la vérité du christianisme; venez dans les hôpitaux, suivez les filles de saint Vincent auprès des malades; c'est là que je veux vous convaincre et vous confondre, ou plutôt vous toucher et vous convertir. Votre délicatesse ne pourra peut-être s'accommoder de quelque instant de séjour dans des lieux où tant d'autres passent leur vie ; je tirerai de vos difficultés mêmes de nouvelles démonstrations contre vous. Voyez ces squelettes qui n'attendent que le coup de la mort ; voyez cette armée pieuse qui vole à leur secours. Que de plaintes amères ! que d'ulcères horribles ! quels services dégoûtants ! quel air empesté ! Mais d'une autre part quelle patience ! quel zèle ! quelle gaîté ! Est-ce donc là l'ouvrage de la nature? Des miracles de grâce supérieurs à la résurrection des morts laissent-ils méconnaître le doigt de Dieu? Non, non, maison de miséricorde, vous n'êtes pas moins des démonstrations de la vérité, que des monuments de la charité ! Les pierres parlent. Quels sons divins ne faites-vous pas entendre, fidèles épouses d'un Dieu qui pour ses membres vous livre au martyre ! Quels sons divins ne font pas entendre ceux qui ont su vous élever à l'apostolat et vous former à ces prodiges !

Parmi tant de preuves de son zèle, n'oublions pas une des plus considérables : c'est le soin de conserver en France la pureté de la foi. Il y aura toujours des hérésies ; tenons-nous sur nos gardes pour ne pas laisser glisser un poison qui gagne comme la gangrène. De son temps on vit naître une erreur nouvelle, ou plutôt on vit revivre une ancienne erreur sous le nom respectable d'un évêque. Le prédestinatianisme, d'abord ébauché par les stoïciens dans la fatalité du destin, poussé aux derniers excès par les mani-

chéens dans l'idée d'un mauvais principe, adouci par Gotteschalk, mis en corps de système par Luther et Calvin, prit une nouvelle face par l'évêque d'Ypres. L'abbé de Saint-Cyran fut, en France, l'un de ses plus zélés sectateurs. Il avait été longtemps ami particulier de Vincent. Ce grand homme ne le connaissait pas encore; mais lui ayant fait la honteuse confidence de ses mauvais sentiments, l'homme de Dieu rompit avec lui tout commerce. Trop saint pour rien négliger dans la cause de Dieu, trop grand pour rien craindre de la part des hommes, trop éclairé pour s'en laisser jouer, on ne vit pas en lui cette timide faiblesse qui, sous le nom de prudence, laisse le mal se répandre sourdement, s'augmenter et devenir incurable; ces lâches ménagements, inutiles aux méchants qu'on ne ramène point, pernicieux aux bons qu'on scandalise, funestes aux simples dont on fait chanceler la foi, injurieux à Dieu et à l'Eglise dont on trahit les intérêts. Il poursuivit l'erreur sans relâche, il engagea quatre-vingt-cinq évêques à écrire au pape Innocent X pour demander la condamnation des cinq propositions, et quand la condamnation fut portée, il employa tout son crédit pour animer le zèle du prince à faire rendre à cette décision de l'Eglise la soumission parfaite qui lui est due. Avec quel soin il préserva de la contagion l'ordre naissant de la Visitation, dont saint François de Sales lui avait confié le gouvernement! Avec quelle fermeté refusa-t-il d'admettre dans sa compagnie et en chassa même souvent des sujets suspects dont la doctrine, les vertus, les talents lui auraient fait honneur! Le dépôt de la foi est trop précieux pour lui laisser courir aucun risque; Dieu en est trop jaloux pour le souffrir et voir les cœurs partagés entre l'erreur et la vérité.

Combattre l'hérésie c'est une sorte de charité qui n'est pas moins nécessaire que l'instruction des pauvres et le soulagement des malades; l'hérésie est une ignorance de la vérité affectée et inexcusable, parce qu'elle est volontaire, obstinée et rebelle à l'Eglise. C'est une maladie de l'âme plus déplorable que celle du corps, parce qu'elle est infiniment plus contagieuse, plus difficile à guérir, puisqu'on ne connaît pas, qu'on aime ses maux et qu'on ne veut point de remède, et plus dangereuse dans ses suites puisqu'elle fait perdre la vie de la grâce et qu'elle conduit à la mort éternelle. C'est ainsi que Vincent de Paul, réunissant toutes les vertus dans une charité universelle qui embrasse toute sorte de bonnes œuvres, marchait à grands pas à la vie éternelle que je vous souhaite.

—

PANÉGYRIQUE XVIII.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ te sunt. (*Psal.* LXXXIV, 11.)

La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix, etc.

Monseigneur (4),

Ce serait mal connaître l'inimitable douceur du grand évêque de Genève de le regarder comme un philosophe dont l'orgueil délicat aspire à la gloire de la modération et affecte une stoïque insensibilité; comme un politique qui, pour ménager tout le monde, s'accommode à tout ce qu'on veut, sacrifie à ses intérêts un devoir périlleux, fait servir à ses fins un amour prétendu de la paix; comme un homme faible, timide, qui n'ose déplaire à personne; qui, toujours attentif à se mesurer pour ne pas se commettre, ne sait ni refuser, ni combattre, ni corriger, ni punir; qui cède au moindre effort, qui tourne au moindre vent, que le péril épouvante, que le travail abat, que la sollicitation gagne; naturellement indifférent, que rien n'intéresse et n'anime; sensuel, qui se repaît du plaisir de se faire aimer, dont l'indolence arrête les mouvements incommodes d'une fatigante vivacité et d'un zèle embarrassant qui multiplie les affaires; doux par tempérament, poli par éducation; accoutumé aux bienséances, qui ignore le langage de la brusquerie et les saillies de la grossièreté; enfin comme un homme dissimulé dont la douceur apparente cache le feu sous une cendre perfide, pour attendre et saisir à propos l'occasion de faire éclater son ressentiment; dont l'équivoque réconciliation ne fait dans le fond qu'un faux ami et un ennemi véritable. Non, non; une faiblesse si méprisable, une facilité si criminelle eût-elle fait un grand évêque, un prédicateur apostolique, le fléau de l'hérésie, le fondateur d'un grand ordre, un héros digne de nos autels?

Mais si zèle le rendit agissant et l'amour du devoir inflexible, si la fermeté le rendit constant et le courage intrépide, en un mot, si la force en fit un héros invincible, la douceur en fit un héros aimable. Elle le rendit ingénieux dans l'activité de son zèle, compatissant dans l'intrépidité de son courage, bienfaisant dans la fermeté de ses résolutions, équitable dans la droiture de ses démarches. Ce ne fut pas une vertu brusque qui choque par ses saillies; grossière, qui révolte par ses injures; austère, qui rebute par ses excès; inquiète, qui dégoûte par ses caprices; frivole, qui s'avilit par ses petitesses; violente, qui accable par ses rigueurs; impérieuse, qui offense par son despotisme; une vertu indiscrète qui agit sans religion; bizarre, qui n'écoute que son humeur; orgueilleuse, qui venge ses intérêts; cruelle, que les malheurs ne touchent point; opiniâtre, que rien ne peut persuader. Non, non; une vertu si farouche, un zèle si désagréable, ou

(4) Gigault de Bellefonds, alors évêque de Bayonne, et depuis mort archevêque de Paris.

plutôt des passions si incommodes eussent-elles réuni tous les suffrages, gagné tous les cœurs, ménagé tous les succès?

Heureux assemblage de la douceur et de la force, de la fermeté et de la bonté : ce sont deux sœurs, qui, loin de se combattre, doivent être inséparables et se prêter un secours mutuel; la fermeté soutient la douceur, la douceur couronne la fermeté. Rassurez-vous, esprits austères, qui ne savez que tonner et frapper, nous n'abandonnons pas les intérêts de la fermeté en y répandant des charmes, la douceur en fait le prix. Rassurez-vous, esprits faibles, que le zèle alarme, nous n'abandonnons pas les intérêts de la douceur en la rendant solide, la fermeté en fait le mérite. En effet, et voici le plan de ce discours : 1° la douceur sans la fermeté est sans mérite; 2° la fermeté sans la douceur est sans succès. Ce seront les deux parties. Voilà le grand saint, le grand évêque, le grand apôtre; voilà le saint, l'évêque, l'apôtre aimable; en un mot saint François de Sales.

Osons ajouter : voilà le grand et aimable prélat qui fait l'admiration et les délices de ce diocèse. Il en coûtera à sa modestie d'entendre ce parallèle; mais j'aurais beau me taire, les pierres parleraient, ou plutôt tous les cœurs. Cette supériorité de raison, ce fonds de sagesse, ce caractère de bonté qui dirige toutes ses démarches ; cette affabilité qui se prête à tout, cette modération qui surmonte tout, cette pénétration qui aperçoit tout, cette prudence qui pourvoit à tout, cette noblesse de sentiment, cette finesse d'expression, ces agréments de société, ces grâces naturelles qui présentent en lui la plus haute vertu, revêtue de toute son autorité, et parée de tous ses charmes; tous ces traits heureusement réunis permettent-ils à personne d'oublier dans le panégyrique du plus aimable de tous les saints le plus aimable de tous les évêques.

Demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une parfaite douceur ne fut jamais l'ouvrage d'une vertu médiocre, ou plutôt elle fut toujours le fruit de la plus éminente vertu. Où trouvera-t-on, sans une force héroïque, cette patience dans les revers, cette clémence dans les injures, cette affabilité qui se prête à tout, cette égalité qui supporte tout, cette bonté que rien n'épuise, cette tranquillité que rien n'altère, cet agrément de société, cette attention de complaisance; en un mot, cette vertu divine qui rend cher à Dieu et aux hommes. Un Père de l'Eglise peignait la bonté de Dieu par sa force; Dieu est bon, parce qu'il est grand, parce qu'il est puissant, parce qu'il est éternel; maître des temps, rien ne le presse; maître des cœurs, rien ne l'étonne; maître des événements, rien ne l'alarme. L'homme est trop faible pour n'être pas inquiet; il se hâte, il se trouble, parce qu'il a besoin de mettre tout à profit. Dieu est trop grand pour perdre la paix, il ne met point de bornes à sa miséricorde, parce qu'il n'en voit point à sa puissance : *Patiens quia æternus.* (TERTUL.)

Sans la force, la douceur est sans mérite, parce qu'elle est sans défense, sans appui, sans action. Le plaisir amollit, l'honneur flatte, les richesses corrompent, on est sans défense contre leurs charmes. Timide dans l'entreprise, déconcerté dans le péril, découragé dans les obstacles, l'homme sans appui est le jouet de la douleur. On se dégoûte du travail, on s'ennuie de l'uniformité, on se lasse de la durée. L'homme sans action languirait dans les bras de l'indolence et négligerait ses devoirs; ainsi la douceur fournirait des armes contre elle-même, sa facilité ferait sa faiblesse. La fermeté défend, soutient, anime, met à couvert de tout; 1° elle évite le poison du plaisir; 2° elle pare les coups de la douleur; 3° elle réveille la langueur de la paresse, sans fermeté point de douceur solide, elle est sans prix avec la fermeté.

1° Victoire sur le plaisir. Jamais le monde n'a réuni tant d'ennemis à la fois pour séduire un jeune cœur encore incertain sur sa vocation. François de Sales enrichi de tous les trésors d'une éducation noble et d'une étude profonde, aux portes de la plus haute fortune, forme le dessein d'embrasser l'état ecclésiastique. Sa famille se félicite d'avoir en lui l'appui d'un nom illustre. Le public s'empresse de le combler d'éloges. La Savoie admire des talents et des lumières, dont les personnes consommées se feraient honneur; une riche héritière lui offre le plus bel établissement. Son souverain l'honore de ses bontés, et par une distinction aussi flatteuse que rare, le fait entrer dans le Sénat de sa capitale. Ses parents inconsolables l'inondent de larmes, le comblent de caresses, l'accablent d'obligeants reproches et emploient tout ce qui peut toucher un cœur bien fait. La piété, en apparence de concert avec eux, semble lui rendre suspects les prétendus mouvements d'une ferveur naissante, dans un âge peu éclairé, réclame les biens infinis qui peuvent faire dans le monde des exemples de vertu, d'autant plus précieux et plus nécessaires qu'ils y sont plus rares, et fait valoir l'autorité sacrée d'un père et d'une mère, si dignes par leur religion d'être les organes du Saint Esprit; quel combat de la douceur et de la fermeté: si c'est un spectacle digne de Dieu qu'un homme juste aux prises avec l'adversité, qui en souffre les coups avec patience, c'en est un peut-être plus digne encore qu'un homme juste aux prises avec la prospérité, qui en repousse les traits séduisants avec force : *Dignum Deo spectaculum homo cum fortuna compositus.* François remplit avec grâce tous les devoirs de la politesse auprès d'une jeune personne qui croit voir en lui un époux; mais il modère les saillies d'un jeune cœur au milieu des plaisirs et des espérances. Sa douceur remplit tous les devoirs de recon-

naissance pour un prince qui le presse d'accepter ses faveurs, la fermeté persiste à les refuser. Il parle à des parents opposés à ses desseins dans les termes les plus respectueux et résiste à toutes leurs sollicitations. Que j'aime à le voir, au milieu de leurs embrassements, mêler ses larmes à celles qu'il fait verser; disons mieux, joindre la force à la tendresse, la résistance à la soumission, un cœur compatissant à un cœur intrépide, l'héroïsme du courage à l'épanchement de l'amour, le sacrifice de la victime et les fleurs qui la couronnent. *Non*, disait-il, *je n'ai jamais senti plus de joie et plus de tristesse, tandis que je rendais mes actions de grâce au Dieu que j'adore, ai-je pu refuser des larmes à la douleur d'un père que j'aime.* Tel Abraham immolant le fils qu'il chérit et la douleur qui le presse. Je ne sais si le glaive à la main, prêt à le percer, il est aussi admirable que quand, d'un visage serein, il lui répond avec douceur : Dieu y pourvoira, mon fils. *Deus providebit sibi victimam, fili mi.* (*Gen.*, XXII, 8.) Les autres saints, dans des fuites précipitées, des séparations éclatantes, des expressions dures, se sont laissés entraîner au torrent. Dans celui-ci, par un courage plus difficile, la vertu a su porter et modérer les coups, faire et adoucir la plaie, exécuter et ménager la séparation.

Ce n'était pas là son premier triomphe, ses premières années lui virent prendre les armes et moissonner des lauriers. Dans un âge critique, où des passions naissantes et des occasions périlleuses font courir tant de risques, surtout quand la naissance, la fortune et le séjour d'une grande ville en multiplient les facilités ; le respect pour ses parents, la docilité pour ses maîtres, la charité pour ses condisciples, la bonté pour tout le monde croissaient avec lui et renouvelaient les beaux jours où un Dieu enfant, croissait en sagesse et en grâce. Mais en même temps inaccessible à la volupté, la douceur qui faisait déjà son caractère fut quelquefois suspendue pour faire place à une sainte colère. Les charmes innocents de sa beauté mirent sa vertu à de rudes épreuves, surtout depuis qu'un vœu de chasteté eut allumé contre lui la fureur du démon. Des courtisanes ont la témérité de lui tendre des piéges ; ce fut alors que, sans écouter des ennemis séduisants, toujours sûrs de vaincre, pour peu qu'on diffère à les éviter, ce chaste Joseph si doux pour ses frères, mais si ferme contre la tentatrice, leur crache au visage et s'enfuit avec une promptitude sans laquelle on ne se défend pas. Une princesse lui fait offrir, par le plus cher de ses amis, ses biens, son crédit, sa personne, le menaçant, s'il la refuse, de tout le poids de sa colère. Que de dangers pour un jeune cœur qui, d'intelligence avec tous les objets de la passion, est pour lui-même le plus redoutable ennemi : *Que vous ai-je fait, ami perfide*, s'écrie François, *ou plutôt que vous a fait Dieu pour conspirer avec le démon, contre une âme rachetée au prix de son sang. Je vous déclare que je n'aurai plus de commerce avec vous, et que je n'en veux jamais avoir avec votre princesse;* — Joseph *amatus non redamavit, sollicitatus non acquievit, comprehensus non stetit.*

L'ambition et l'intérêt le trouvèrent également doux et ferme. Parvenu dans les cours de Rome, de France et de Savoie, à un point de faveur où il pouvait tout obtenir, sut-il jamais rien demander, que dis-je, demander? put-il jamais se résoudre à rien accepter, malgré les pressantes sollicitations des princes qui voulaient se l'attacher et le combler de biens? Louis XIII lui offrit la coadjutorerie de Paris et les plus riches abbayes. Le pape voulut le faire cardinal. Postes brillants qui en éblouissent tant d'autres, vous n'eûtes pas pour lui les charmes de la pauvre église de Genève. La pauvreté, l'affliction, motifs qu'on lui propose pour quitter son épouse, sont pour lui des raisons de lui être fidèle. Tel, le plus doux et le plus courageux des Israélites préféra au trône d'Egypte un peuple proscrit, errant dans le désert : *Maluit affligi cum populo Dei quam habere jucunditatem.* (*Hebr.*, XI, 25.) Du moins le besoin des pauvres l'engage à garder son patrimoine pour les soulager; non, il y renonça : *Que je suis aise*, disait-il, *d'être délivré de ce fardeau; n'ayant ni bien ni maison, l'Eglise sera mon partage*; du moins, ne saurait-il refuser une pension que le prince lui présente? *Grand roi*, lui dit-il, *je laisse vos biens en dépôt dans votre trésor; sûr de vos bontés royales, j'y viendrai puiser avec confiance dans le besoin, permettez que je ne les prévienne pas. Une vie frugale est une grande ressource ; quand on possède Dieu, on est assez riche.* — *Jamais*, dit Henri le Grand, charmé de cette réponse, *on ne m'a si généreusement, ni si agréablement refusé.* Mélange divin de douceur et de force, de générosité et d'agrément, au jugement du plus habile maître qui, lui-même, aussi intrépide, à la tête des armées, qu'affable et populaire dans la société, savait si bien les réunir tous les deux. Avec ces sages ménagements il lui annonçait et lui faisait aimer les vérités les plus amères. *Je l'aime*, disait ce bon prince, *parce qu'il ne m'a jamais flatté.* Parole mémorable, duquel de ces deux grands hommes peignez-vous mieux le caractère? auquel des deux faites-vous plus d'honneur ?

Les biens célestes même furent l'objet de son désintéressement, la douceur et la force de la charité se disputent la gloire du sacrifice; le démon lui fit croire qu'il serait un jour réprouvé. Quel coup de foudre pour une âme embrasée du pur amour, quel trouble, quelle horreur ! Les effets en furent sensibles, le sommeil fuit ses paupières, les larmes inondent ses yeux, son visage est défiguré, sa santé altérée. Un mois se passe dans cet affreux état. Le tentateur ne cesse de lui dire, comme la femme de Job à son mari : aurez-vous la folie de suivre encore les lois pénibles d'une vertu infructueuse qui ne saurait éteindre les feux que la justice divine vous prépare : *Adhuc, et tu per-*

manes in simplicitate tua? (*Job*, II, 9.) Heureux par une prompte mort d'abréger des travaux inutiles : *Benedic Deo et morere.* (*Ibid.*) Au milieu de cet orage, François a recours à la sainte Vierge, et dit à Dieu avec autant de douceur que de force : *S'il faut que je sois un jour privé de votre amour, du moins vous aimerai-je le reste de ma vie.* Cet acte héroïque dissipe le nuage et lui rend le calme. Abraham et Moïse soupirent après la récompense ; accablé d'une grêle de pierres, saint Etienne voit les cieux ouverts. François, supérieur aux supplices de l'un et aux délices de l'autre, triomphe de l'enfer et du paradis; il porte l'amour dans les abîmes, il triomphe des abîmes pour l'amour.

2° Victoire sur la douleur. Le monde armé contre ses biens, son honneur et sa vie, ne le trouve pas moins invincible. Jugeons-en par ces traits; il survient un procès dans son diocèse; le sénat de Chambéry ordonne que l'official de Genève donne un monitoire. François, instruit de l'affaire, ne crut pas le monitoire convenable et le refusa. Le sénat, offensé du refus, le menace de saisir son temporel : *C'est mal me connaître*, dit-il, *que de me faire des menaces, j'ai beaucoup de respect pour le sénat, mais fallût-il perdre ma vie je n'en ferais rien contre ma conscience.* L'arrêt est rendu, son temporel est saisi, on le lui signifie d'une manière injurieuse : *Je m'embarrasse peu*, dit-il, *de ce qui ne regarde que ma personne, mais vous oubliez ce que vous devez à mon caractère.* On lui conseille d'en demander justice au prince : *Non, je ne ferai pas cet affront au sénat.* Le sénat touché de sa fermeté lui fit dire qu'il n'avait qu'à demander la main-levée, et qu'on la lui accorderait : *Non, le sénat est trop juste pour ne pas réparer, sans que je m'en mêle, le tort qu'il m'a fait sans ma participation*, le sénat la lui donne sans qu'il l'eût demandée. On n'a point de prise sur un homme qui ne tient qu'à son devoir; on est maître de ceux qui tiennent à la fortune; nos passions sont nos chaînes, notre faiblesse fait la force de nos ennemis. Dans ce même temps il vaqua un canonicat de sa cathédrale, François le donna au fils de ce juge qui l'avait insulté. Quelle conduite plus courageuse et plus charitable, plus intrépide et plus respectueuse? La même force qui résiste et oublie, refuse et pardonne, est invincible et bienfaisante.

Son honneur ne fut plus épargné. Je ne mets pas au nombre des épreuves ce que la *Gazette de Genève* débita contre lui; des calomnies que les ténèbres enfantent, que le fanatisme répand, que le schisme accrédite, firent-elles jamais du tort? Il est glorieux de se voir associé, pour la cause de la justice, à ce que l'Eglise et l'Etat ont de plus respectable. La fureur de l'hérésie fait l'éloge de ses ennemis. Il est des accusations plus intéressantes, dont on respecte les auteurs et dont on peut craindre les suites. François fut attaqué sur la foi et sur les mœurs, et toujours la douceur et la fermeté firent son apologie; on l'accusa devant le pape de tolérance sur la foi, de condescendance pour les hérétiques, et de souffrir leurs livres dans son diocèse. Il pardonne avec bonté, et ne se plaint pas même de ses accusateurs ; mais incapable de mêler l'idole de Dagon avec l'arche sur le même autel, et jaloux d'une réputation qui n'est jamais trop pure et trop décidée, il écrit au pape et lui envoie les procès-verbaux de visite de son diocèse pour lui prouver son zèle. Le pape charmé lui donne des preuves éclatantes de sa confiance, en le nommant arbitre dans un procès entre l'archiduc d'Autriche et le clergé de Franche-Comté, qu'il termina au gré des deux parties.

Le plus doux des hommes n'avait garde de profaner le nom de douceur en le donnant à ses honteux mystères : On a pris les signatures et les serments, la foi est encore un problème. Ainsi parlait-il au fameux connétable de Lesdiguières qui, tantôt catholique, tantôt protestant, selon les temps et les lieux, faisait servir la religion à ses intérêts. Que n'êtes-vous froid ou chaud, vous me faites soulever le cœur par votre indifférence. Paix sacrilége qui déclare la guerre à Dieu, pour ne pas mécontenter l'homme, ou plutôt qui mécontente l'homme et Dieu, comme si l'on pouvait être neutre entre l'erreur et la vérité, entre l'hérésie et l'Eglise. Telle est la paix des athées qui, tolérant toutes les religions, les détruisent en effet toutes, et n'en ont proprement aucune. Non, on ne peut servir deux maîtres : qui n'est pas avec moi est contre moi, qui ne ramasse pas avec moi dissipe. Si Baal est Dieu, offrez-lui vos sacrifices, si ce n'est qu'une idole, renversez ses autels. Quelque blâmables que puissent être ceux qui lèvent l'étendard de la révolte, leur droiture et leur fermeté, au milieu des ténèbres d'une mauvaise cause, font sentir l'honnête homme; le voile perfide dont l'autre se couvre met dans tout son jour le fourbe et l'impie.

Ce n'était pas assez que des langues empoisonnées se déchaînassent, la plume suppléant au défaut de la voix devait répandre et perpétuer l'imposture. On lui suppose comme à la chaste Suzanne un commerce scandaleux. Accusation insensée, il portait la réserve jusqu'à ne pas loger chez lui la comtesse de Sales, sa mère, quand elle venait le voir. Il disait comme saint Augustin : *Ma mère est d'une vertu reconnue, mais il n'en serait peut-être pas de même des personnes dont elle ne pourrait se dispenser de recevoir les visites ;* mais la calomnie sait-elle rien respecter ? On répand une lettre écrite à une femme de mauvaise vie, on contrefait son style, son cachet, son seing, son caractère, et on lui fait tenir un langage indigne de sa religion. Les plus éclairés s'y méprennent, la pieuse mère de Chantal, et l'ordre naissant de la Visitation, sont chargés, par un triste contrecoup, des noirs ombrages qui rendent la vertu du fondateur suspecte. Que fait-il dans une épreuve si délicate qui, pendant trois ans, ne laissait voir qu'un hypocrite, dans

celui qu'on avait regardé comme un saint? Il souffre, il prie, il pardonne, il se tait : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI, 63.) Tout ce qui ose encore s'intéresser pour lui dans la désertion générale a beau lui représenter qu'un silence si déplacé, funeste à l'Eglise, à sa personne, à son ordre, pouvait passer pour un aveu. Quelle tache à la place éminente qu'il occupe ! Quel triomphe pour l'hérésie, qu'il a terrassée, quel revers dans l'esprit du prince, dont la protection est si nécessaire à l'Eglise. Que répond-il? il prie, il pardonne, il se tait; mais Dieu prend en main une cause que l'humilité lui avait abandonnée. Ses accusateurs, touchés de la constance de l'innocent et de l'horreur de leur faute, en font une confession publique et deviennent les témoins et les panégyristes de sa vertu.

La vue de la mort ne l'ébranla pas plus que la calomnie. Dès sa jeunesse, une maladie qui le mit au bord du tombeau fit éclater sa charité et son courage. A la fleur de l'âge, à la veille de recueillir les fruits de ses travaux, éloigné de ses parents, dans une terre étrangère, il voit approcher la mort avec joie, et console ses amis affligés, et pour exercer sa charité même après le trépas : *Je souhaite*, dit-il, *qu'on livre mon corps à l'école de médecine pour en faire l'anatomie, afin que si j'ai été inutile pendant ma vie, je sois bon à quelque chose après ma mort.* Une apoplexie, qui termine presque subitement sa sainte vie, nous a dérobé la connaissance des sentiments de cette grande âme; mais jugeons-en par ce qui l'a précédée. Il l'annonce d'avance à son peuple, leur dit adieu pour la dernière fois, et prend congé de son clergé et des Filles de la Visitation, levant les mains et les yeux aux ciel pour demander sa bénédiction. Que de gémissements et de larmes l'interrompent mille fois, il ne peut arrêter les siennes, les termes les plus touchants, les sentiments les plus tendres, un détachement parfait, une soumission absolue, un courage inébranlable font encore mieux sentir le prix de ce qu'on va perdre et apprennent à le sacrifier.

Que de risques n'a-t-il pas courus! La guerre entre la France et la Savoie n'arrête pas son zèle ; il va au milieu des ennemis visiter son troupeau dispersé. Il tombe dans un parti qui le fait prisonnier, l'officier, charmé de sa douceur et de son mérite, s'offre de le présenter au roi très-chrétien, et lui en promet un favorable accueil. *J'ai pour ce prince le plus profond respect*, répondit-il avec autant de courage que de douceur, *mais étant sujet du duc de Savoie, mon devoir ne me permet pas d'aller saluer son ennemi.* Sa tête fut cent fois mise à prix. Des assassins l'attendent au coin d'un bois; il les aperçoit, il court à eux avec courage, et leur dit avec bonté : *Ce n'est pas moi sans doute que vous poursuivez, voudriez-vous la mort d'un homme qui vous aime tendrement, et qui est près de donner sa vie pour vous?* A ces mots, comme d'un coup de foudre, le scélérat tombe à ses pieds : « Non, non, dit-il; comme ceux qui venaient prendre le Sauveur du monde, jamais homme n'a parlé comme vous ; puis-je espérer de votre clémence un pardon que je ne mérite pas? » On trouve le moyen de l'empoisonner, une fièvre violente va terminer cette belle vie; mais Dieu donne sa bénédiction au remède il en revient parfaitement; dans le fort de sa maladie, son plus grand soin fut d'obtenir la grâce de ses persécuteurs, conduite édifiante qui les convertit : *Potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia.* (*Psal.* LXI, 12.)

Les fureurs d'une populace mutinée ne firent pas sur lui plus d'impression. La ville de Tonon, capitale de la province, ne voit qu'en frémissant ce nouvel apôtre, se soulève contre lui, le charge d'injures, et forme le dessein de l'assassiner. Rebuté de tant d'obstacles, alarmé d'un si grand péril, Louis de Sales, qui l'accompagnait, lui représente qu'il y aurait de la témérité à s'obstiner à une œuvre impossible; d'un autre côté, le gouverneur de la province traitant militairement la mission lui offre des troupes pour sa sûreté. Faiblesse des deux côtés, la crainte fait fuir l'un et prendre les armes à l'autre, la vertu est toujours éloignée des excès. Qu'il est grand ce héros, entre le gouverneur et son frère, adoucissant l'un et encourageant l'autre : *Ne craignez rien*, lui dit-il, en l'embrassant; *nous avons dû nous y attendre, nous n'avons encore souffert aucun mal. Le peuple fait d'abord beaucoup de bruit, la constance l'étonne, la douceur le gagne, la confiance en Dieu obtient tout.* Ensuite se tournant vers le gouverneur : *Je ne souffrirai jamais qu'on fasse aucune violence, je suis entré, et je continuerai d'agir en apôtre, je n'emploierai d'autres armes que la douceur et la force de la parole de Dieu.*

Il obtint du duc de Savoie la restitution de l'église de Tonon, usurpée par les calvinistes. On court aux armes, on investit l'église, on menace de faire main-basse sur les catholiques et de brûler François. Les catholiques prennent les armes pour la sûreté de leur pasteur. Ce grand homme, sans s'étonner de la sédition, se jette au milieu de la populace, arrête le zèle des uns, suspend la fureur des autres. *Est-ce par la violence qu'il faut me défendre?* dit-il; *mitte gladium tuum in vaginam, me voici prêt à perdre la vie pour la gloire de Dieu. Songez seulement, mes frères, au châtiment que va mériter votre révolte; ego sum.* Sa douceur gagne, son intrépidité étonne, le calme revient; l'office divin, aboli depuis un siècle, se célèbre avec la plus édifiante solennité; il fait servir à ses vues les mêmes mains armées pour lui percer le sein.

Vous admirez ces miracles de douceur qui supposent une si grande force, n'en admirez pas moins le principe. François de Sales n'en fut point redevable à la nature; vif et sensible, hardi et entreprenant, il eut plutôt à la combattre qu'il n'en fut secondé. Mille traits de vivacité, quelquefois une espèce d'impétuosité, répandue dans ses écrits, font aisément entrevoir ce que la grâce sut vaincre. C'était, dit la mère de Chantal, l'âme la plus hardie et la plus géné-

reuse, à former des entreprises, à supporter le travail et à poursuivre le succès; aussi la vertu qui lui avait le plus coûté, lui était la plus chère. Jamais la paix de son cœur ne fut altérée, ni l'air de son visage changé, mais ce ne fut jamais sans combat. Quelqu'un ayant paru surpris qu'il souffrît, sans rien dire, des injures atroces de la part d'un inférieur, il lui dit: *Pensez-vous que j'y sois insensible? non: mais voudriez-vous que j'allasse perdre dans un quart-d'heure ce que j'ai tâché d'acquérir depuis vingt ans.* Dieu voulut par un prodige unique que les effets en parussent après sa mort. Venez voir à quel prix la douceur s'achète. On ouvre son corps pour l'embaumer, et on le trouve, je ne dis pas sans fiel, la douceur eût été trop aisée, mais on trouve son fiel pétrifié et brisé par l'excès et la continuité des violences qu'il s'était faites. Apprenez, prétendus braves, que la pratique de la douceur n'est qu'un exercice de courage, heureuse explication de l'énigme que Samson proposa aux Philistins : La douceur est sortie du fort. Un lion furieux vient à lui pour le dévorer, Samson le saisit et le met en pièces. Peu de jours après il trouve dans sa gueule un essaim d'abeillles et un rayon de miel. Voilà, grand Dieu, votre ouvrage! la passion en eût fait un lion, votre grâce en fait un agneau, sa bouche et son cœur sont remplis de miel : *E forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIX, 14.)

3° Enfin quels pénibles travaux ne soutint pas son courage, quelle onction n'y répandait pas sa douceur ! On l'a vu, pendant deux ans, venir chaque jour de plus d'une lieue pour instruire un peuple qui refusait de l'entendre ; tantôt obligé de passer la nuit dans une vieille masure, au milieu de l'hiver, personne n'ayant voulu le recevoir ; tantôt égaré dans une forêt, au milieu de la nuit, pour avoir trop prolongé ses conférences; marchant à pas chancelants, se traînant des mains et des genoux sur une planche couverte de verglas, abandonné à la merci des flots dans une rivière à demi glacée, qu'il veut traverser pour aller dire la messe. Un cœur amolli par le plaisir, qui doit sa douceur à l'indolence, vient-il comme Jean-Baptiste prêcher sur les bords du Jourdain. *Qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.* (*Matth.*, XI, 8.) La France et la Savoie l'ont vu répandre de toutes parts la divine parole, consoler les affligés, visiter les malades, catéchiser les enfants, chargé d'une foule d'affaires, consulté de tout le monde comme un oracle, trouver à peine le temps nécessaire aux besoins de la vie. On le trouve toujours prêt, il quitte tout pour le prochain; est-il malade, il se lève pour le secourir ; est-il à table, il quitte ses repas pour le recevoir. Il laisse jusqu'à ses dévotions, il interrompt, il diffère l'oraison pour l'écouter; riche et pauvre, tout est bien reçu. Un vieillard couvert d'ulcères, pouvant à peine se soutenir, demande à se confesser ; il y vole, l'embrasse, l'écoute, l'aide à marcher, le renvoie content; le pauvre est préféré au riche. Une princesse qui le demandait, le vit un jour avec édification la laisser longtemps attendre, pour consoler une servante ; toute sa vie n'a été qu'un enchaînement de travaux. Il joignit l'étude du droit à celle de la théologie. La mission du Chablais fut le premier fruit de son sacerdoce; le soin d'une Église affligée remplit les jours de son épiscopat; l'établissement d'un ordre religieux en fut le couronnement. Ce directeur éclairé se multiplie par une foule de lettres, et partout allume le feu de l'amour ; qu'il y développe bien les replis du cœur ! qu'il y ouvre des routes sûres à la plus solide piété ! comme il s'y met à la portée de tout le monde ! comme il sait les gagner tous ! Cet habile auteur compose une foule d'ouvrages, dont on peut dire, comme un grand pape disait de ceux de saint Thomas, *il a fait autant de miracles qu'il a composé de chapitres ;* mais comme la rose qui exhale ses odeurs au milieu des épines, comme l'abeille qui cueille le miel sur les fleurs les plus amères, sans soin au milieu des soins. Ce nouveau Paul, malgré la sollicitude de toutes les églises, tout à lui-même, son zèle ne met point obstacle à sa perfection ; tout aux autres, l'étude de sa perfection ne met point obstacle à son zèle ; au pied des autels, abîmé en Dieu, dans les fonctions du ministère, livré à tout le monde, comme saint Bernard le disait de saint Malachie : *Totus omnium, totus suus.*

Tel fut le législateur des Juifs, livré pendant quarante ans aux besoins du peuple avec une bonté inépuisable, et attaché aux intérêts de Dieu avec une invincible fermeté. Sa douceur l'empêcha-t-elle de paraître devant Pharaon, au risque de sa vie, et de l'oppression du peuple, dont les murmures fournissaient un si spécieux prétexte à la lâcheté ? Il lui porte les ordres les plus sévères, il lui tient le langage le plus impérieux : *Ecoutez, prince*, lui dit le plus doux des hommes ; *c'est Dieu qui m'envoie, il vous demande son peuple, et ne vous donne que trois jours : les rivières changées en sang, votre royaume inondé d'insectes, tous les premiers-nés mis à mort, vous apprendront à respecter votre maître.* Ce cœur si compatissant affaiblit-il la rigueur de la loi, en néglige-t-il les moindres articles, dissimule-t-il la sévérité des châtiments ? La même main qui frappe le rocher pour faire couler des sources d'eau vive, ne brise-t-elle pas les tables de la loi, au pied de la montagne ? La même charité qui s'offre à être effacée du livre de vie pour ses frères, ne met-elle pas le glaive à la main des lévites, pour immoler vingt-deux mille coupables ? La même autorité qui fait tomber la manne dans le désert, n'ouvre-t-elle pas la terre pour engloutir Coré, Datham et Abiron ? La vraie douceur est en même temps compatissante et inébranlable, ferme et facile, patiente et zélée, exacte et affable. Séparer la douceur de la fermeté, c'est les détruire toutes les deux; les réunir, c'est les rendre toutes deux parfaites. Car si la douceur sans la fermeté est sans mérite, la fermeté sans la douceur est sans succès.

SECONDE PARTIE.

Le grand saint Léon, comparant Rome païenne à Rome chrétienne : Vous avez été, dit-il, grande ville, la maîtresse du monde, par la force des armes ; cependant toutes vos victoires ont moins étendu votre empire que la douceur de la loi chrétienne : *Minus est quod tibi labor bellicus subdidit, quam quod pax christiana subegit.* Telle est la force invincible de la douceur, telles sont ses conquêtes, elle triomphe de tous les cœurs, elle y opère des miracles. Non, ce ne seront ni les lions, ni les tigres qui gouverneront la terre, la puissance souveraine est réservée à un agneau. Traits aimables, sous lesquels le Fils du Très-Haut a daigné se peindre : *Emitte Agnum dominatorem terræ.* (*Isa.*, XVI, 1.) C'est ainsi que la sagesse ménage les plus grands succès, ce que les efforts du monde entier auraient tenté vainement, elle en vient à bout, sans résistance, parce quelle conduit tout avec suavité : *Disponens omnia suaviter.* (*Sap.*, VIII, 1.) Ainsi la douceur de François fit sa force, ses bontés furent ses armes : 1° Tout ce que l'opiniâtreté de l'hérésie forme de difficultés dans les esprits ; 2° tout ce que la violence des passions fait naître d'obstacles dans le cœur ; 3° tout ce que l'ignorance et la grossièreté répand d'embarras, il a tout surmonté : les pécheurs convertis, la Savoie civilisée, soixante-dix mille hérétiques ramenés au sein de l'église. Cet agneau ne vit point de bornes à son empire.

1° Conversion des hérétiques. Vous entrez, grand apôtre, vous entrez seul dans la province de Genève, pour y rétablir la religion catholique sur les ruines du calvinisme, dont elle est le boulevard et le centre. Jetez les yeux sur toute l'Europe, vous y verrez de quoi arrêter les téméraires efforts d'un zèle inutile. Les villes fumantes, les campagnes inondées de sang, la guerre partout allumée. L'Allemagne, la France, l'Angleterre se réunissent en vain pour étouffer ce monstre. La politique de Charles V, la sévérité de François Ier, la piété de Marie n'ont pu suspendre les rapides progrès de l'erreur. L'hérésie, toujours redoutable au milieu même de ses pertes, détrône les uns, intimide les autres, fait tomber à tous les armes des mains, et enfin arrache des plus religieux princes une malheureuse tolérance. Vous flattez-vous d'un succès qu'ils n'ont pu obtenir : Non, sans doute, je ne m'en flatterais pas, si je n'avais d'autres armes, la douceur est ma ressource, j'espère de faire en souffrant ce qu'ils n'ont pu faire en combattant. J'aimerai, je ferai du bien, et je vaincrai.

Entrez-donc, grand apôtre, entrez dans la vaste carrière qui s'ouvre à votre zèle, si le sang vous coûte à répandre, étalez du moins les trésors de votre science profonde et les charmes de votre divine éloquence. Armez-vous du glaive à deux tranchants de la parole, foudroyez l'erreur, captivez tous les esprits sous le joug de la foi. Que dis-je, c'est le mal connaître ; est-ce un torrent débordé, dont les flots impétueux entraînent plutôt qu'ils n'humectent la terre? Non, c'est un ruisseau dont les ondes paisibles nourrissent les plantes, font épanouir les fleurs et mûrir les fruits, c'est une pluie douce qui s'insinue dans la terre et la rend féconde : *Fluat ut ros eloquium meum quasi imber super herbam.* (*Deut.*, XXXII, 2.) Ce ne fut jamais cette vaine subtilité que saint Paul réprouve, qui ne sert qu'à faire disparaître la vérité sous un tas d'arguments frivoles. Théâtre de vanité où l'on se fait un faux point d'honneur de ne jamais se rendre. Ce n'est pas un pompeux étalage d'érudition, plus propre à flatter le fastueux orgueil d'un savant qu'à convertir un hérétique. Ces fleurs brillantes, ces figures hardies, ces tours étudiés d'une éloquence fardée, où l'orateur cherche moins à toucher qu'à plaire, à convertir qu'à briller, à faire à Dieu des prosélytes, qu'à se donner à lui-même des admirateurs ; les vérités divines, loin d'avoir besoin de parure, perdent toujours beaucoup dans les ornements qu'on leur prête : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (*I Cor.*, II, 4.) François proposait simplement le mystère, justifiait la religion, répondait de bonne foi aux difficultés, c'étaient moins des disputes réglées que des conversations familières, où, sans paraître enseigner personne, on fait naître naturellement des réflexions judicieuses, qui éclairent un esprit droit et solide, où le hasard semble faire trouver à l'adversaire même les preuves de ce qu'on lui propose ! On le laisse s'applaudir en secret d'en être l'auteur et de vous communiquer ses lumières ; loin de le confondre par une supériorité révoltante, et de profiter de son embarras, pour en arracher l'humiliant aveu de son ignorance, ou le couvrir du ridicule d'un mauvais raisonnement, on paraît arriver comme de concert au même terme, et négligeant de légers avantages, dont on paraît ne pas s'apercevoir, on lui laisse tout le loisir de se faire une justice, qu'il voit bien qu'on n'exige pas à la rigueur ; surtout avant de convaincre l'esprit, il tâchait de convertir le cœur. C'est communément le plus infidèle, les passions forment toujours le plus épais nuage, la vertu le dissipe. La vérité s'offre alors d'elle-même, et l'on s'y rend avec plaisir. François commençait par faire aimer ce qu'il voulait faire embrasser, il rendait vertueux pour mieux rendre catholique. Les fruits étaient peut-être moins rapides et moins éclatants, ils étaient plus solides et plus durables. Par les soins de ce nouvel apôtre la religion triomphe, ce grain de sénevé devient un grand arbre. *Je m'engage a convaincre un hérétique*, disait le cardinal Duperron ; *c'est à monsieur de Genève à le convertir* : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* (*Matth.*, V, 4.)

Théodore de Bèze, ce bel esprit, cet habile écrivain, ce chef accrédité, ébranlé, convaincu, gagné, était trop corrompu pour mériter la grâce de la conversion. Il écoute avec respect le saint évêque, et par l'aveu

le plus difficile à un savant, reconnaissant en lui des talents qu'il ne se flatte pas d'égaler, prêt à rendre les armes, il convient qu'on peut se sauver dans la religion catholique. Ah! Seigneur! la vérité luit à ses yeux, François dissipe le prestige; quel triomphe pour l'Eglise! Mais, hélas! l'hérésie a bien d'autres armes, l'esprit n'est pas le plus difficile à vaincre; il est même rare qu'il ne soit en secret vaincu. Le cœur n'a pas sitôt brisé ses chaînes, on soutient ce qu'on ne croit pas, parce qu'on l'aime. *Voyez*, lui dit-il, *cette servante qui me plaît, le calvinisme me la laisse, le pape me la défendrait, je ne puis me résoudre à la quitter.* Abîme impénétrable du cœur humain, l'orgueil, l'ambition, la débauche, sont le vrai motif du prétendu zèle qu'on appelle amour de la vérité. On sent son erreur, on est effrayé de la révolte, la conscience gémit; mais on a honte de se déclarer, on regrette ce qu'il faut perdre, on en appelle de l'Eglise à la passion. L'hérésie est indulgente pour ses partisans, lors même qu'elle prêche la réforme. Elle est elle-même un premier rempart, les pasteurs attaquent d'abord sur la doctrine, cette première défense écarte les coups, on est longtemps tranquille dans son désordre, avant que ce premier retranchement ait été forcé. On donne ainsi le change, et le public, amusé par une résistance dont on se fait un mérite, perd de vue l'intérêt secret qui met les armes à la main. Bèze n'embrasse point ce qu'il avait connu; et par une punition bien terrible, obsédé dans ses derniers moments d'une foule de séducteurs, il meurt sans voir François qu'il avait demandé, désespéré de perdre ce qu'il a laissé échapper.

Jamais la douceur ne rendit la fermeté plus puissante que dans la mission du Chablais. François la fit à ses dépens, refusa même un dédommagement que lui offrait le duc de Savoie; et en même temps, dans le conseil du duc, il fit ordonner, contre l'avis de tous les ministres, que les biens ecclésiastiques, usurpés par les calvinistes, seraient rendus à l'Eglise. Il dut la première conversion qui s'y fit à un acte héroïque de charité; il alla séparer, au risque de sa vie, deux gentilshommes qui se battaient en duel. Il engage le duc de Savoie à faire sentir son autorité aux rebelles et il sollicite leur grâce. Les chaires retentissent des plus vives controverses, et ses conversations sont remplies des paroles les plus tendres. Les écrits les plus forts sont répandus dans le public, et ses aumônes se multiplient dans le sein des pauvres. Combien de fois donna-t-il aux ministres le défi d'entrer en conférence avec lui, ce qu'à la honte de leur parti, aucun n'osa accepter; combien de fois aux pieds du Seigneur ses larmes coulèrent pour leur salut! On l'a vu jusque dans Genève attaquer l'hérésie dans son fort, confondre un fameux ministre, et négocier avec un autre. Que j'aime à le voir traverser cette ville, en plein jour, dans un temps où sa tête y avait été mise à prix, au milieu de ses domestiques consternés, qu'il rassure par son courage. La pâleur est peinte sur leur visage, une noble fermeté brille sur le sien, ils craignent tout pour sa vie, et il en fait un sacrifice. Echappé comme par miracle, ses amis le blâment. *Vous avez raison*, dit-il en riant, *mes gens étaient plus sages que moi, mais un peu de confiance en Dieu en fait bien davantage.*

2° Si l'opiniâtreté de l'hérésie irrite, la grossièreté des peuples dégoûte. C'est à la douceur à ramener l'un et à civiliser l'autre. Le reste de son diocèse, quoique catholique, ne fournit pas moins à ses travaux par la difficulté d'instruire des barbares, il en fertilisa les déserts, et fit couler le lait et le miel dans des terres couvertes de ronces. Qui pourrait compter les voyages, et détailler les visites qu'a faits ce zélé pasteur pour connaître ses brebis. Les habitants d'une de ses paroisses s'opposent respectueusement à sa visite, et lui représentent que le pays est impraticable, qu'on ne peut même y aller à cheval. *N'en êtes-vous pas venus*, leur dit-il. *Il est vrai*, répondent-ils, *mais nous sommes accoutumés à ces fatigues.* —*Et moi, mes enfants*, reprit le saint prélat, *je suis votre Père, obligé de pourvoir par moi-même à vos besoins.* Quelque instance qu'on lui fît, il partit avec eux à pied, et fut un jour entier à faire trois lieues.

Cet homme, qui à la ville et à la cour n'entendait que des applaudissements, mais de ces applaudissements, où une confiance et une conversion parfaite ne laissent rien d'équivoque, où la voix des adversaires mêlée à celle des amis ne laisse rien de suspect, où les lumières et la dignité des admirateurs ne laissent rien de médiocre; le voilà sans suite, sans provision, marchant à pied, les jambes enflées par le froid, déchirées et ensanglantées. Cet homme dont Henri IV, Louis XIII, Emmanuel, duc de Savoie, se font gloire de recevoir les visites et d'écouter les avis; le voilà passant les nuits dans quelque cabane, et les jours, tantôt dans la neige, tantôt au milieu d'un soleil brûlant. Cet homme dont les plus grands évêques, les plus habiles cardinaux admirent la profonde doctrine, l'éminente sainteté, l'habileté consommée dans les plus importantes négociations; le voilà administrant les sacrements, réparant les églises, passant des chaires les plus brillantes à l'instruction des bergers, des affaires d'Etat aux moindres intérêts des familles, se prodiguant partout avec la même bonté, sauvage avec les sauvages, petit avec les petits, tout à tous pour les gagner tous; mille fois plus content lorsqu'avec le Sauveur, il caresse les enfants et annonce l'Evangile aux pauvres.

Ainsi passa-t-il trois années à parcourir un diocèse abandonné, plein d'ignorance, de désordre, d'erreurs et de superstitions, qui depuis plus de quatre-vingts ans n'avait point vu d'évêque. Quand on le plaignait, il répondait : *Je n'ai point encore trouvé de logement si incommode que*

l'étable de Bethléem, ni de lit aussi dur que la croix.

Quelle charité pour les pauvres! La modicité de ses revenus y mit-elle jamais des bornes? Seul il voulut sentir les incommodités de la pauvreté, les pauvres l'ont toujours trouvé riche. On l'avait vu, encore enfant, faire ses délices de l'aumône, distribuer tout ce qu'il obtenait de ses parents, et bien souvent les choses destinées à son usage, que ne fit-il pas dans la suite? Les terres de ses voisins ensemencées, des médecins gagés, des pensions payées, des filles dotées, les chambres de son palais remplies de pauvres, d'aliments et de remèdes; ses ennemis loin d'en être exclus le trouvent encore plus libéral, il vend jusqu'à ses meubles et sa chapelle, il donne jusqu'à ses habits. On l'a vu dans l'hiver passer un jour entier avec une simple soutane, après avoir donné son habit de dessous; il visite les malades dans les hôpitaux, il leur rend toute sorte de services, il vit avec les pauvres, et comme eux; de quoi n'est pas capable la charité! *Sommes-nous fort à plaindre*, disait-il, *d'être quelques jours comme ils sont toute leur vie.*

3° Enfin sa douceur triomphant de la violence des passions, que de prodiges n'opéra-t-elle pas pour le salut des âmes? Tantôt à la cour, dont il est l'apôtre, à qui, comme saint Jean, il annonce la nécessité de la pénitence, mais à qui, par un zèle plus heureux, il sait la faire embrasser; tantôt dans divers monastères d'hommes et de filles, où le Saint-Siége le chargea de mettre la réforme, et où, par un chef-d'œuvre peut-être plus difficile, sa douce fermeté fit revivre l'observance régulière jusqu'à être obligé de mettre des bornes à la ferveur qu'il y avait allumée; tantôt dans un confessionnal, environné comme Jésus-Christ de publicains et de femmes débauchées qu'il fait rentrer dans le devoir. Jugeons-en par ce trait si propre à peindre la douceur et la fermeté, qui répandaient le vin et l'huile. Un pécheur chargé de crimes se confesse à lui, d'un œil sec, d'un tissu d'iniquités. Le saint directeur, attendri, se met à verser des larmes amères : — *De quoi pleurez-vous, mon père?* dit le pénitent étonné; — *Ah! mon fils*, répondit-il, *je pleure de ce que vous ne pleurez pas.* Cette parole, comme la baguette de Moïse, fit sortir de ce rocher une source de larmes. Tout prêchait en François de Sales; ses exemples, plus pathétiques que ses discours, rendaient tout croyable, les grâces de sa conversation rendaient tout aimable : c'était la vertu vivante avec tous ses attraits. Son visage faisait d'abord voir le fond de son cœur, la majesté et la modestie, la noblesse, l'affabilité, un abord populaire et un air imposant. La vertu semblait avoir tenu le pinceau, et répandu dans ses traits son autorité et ses charmes, comme elle avait réuni dans son âme l'élévation des idées et la tendresse des sentiments, l'héroïsme du courage et la condescendance de la charité, pour lui assurer l'amour et le respect de tout le monde. Tel le plus beau des enfants des hommes quand il daigna se montrer. L'Ecriture rassemble ses traits opposés en apparence, mais si propres à se donner l'un à l'autre un nouveau lustre. Les grâces sont répandues sur vos lèvres, armez-vous de votre épée : *Diffusa est gratia in labiis tuis, accingere gladio tuo.* (*Psal.*, XLIV, 3.) Réunissez la vérité, la douceur et la justice : *Propter veritatem, mansuetudinem et justitiam.* (*Ibid.*, 5.)

Quelle foi plus vive, quel goût céleste, quelle divine onction! Il convainc, il saisit, il entraîne; sans renverser les lois de la nature, il substitua la douceur aux miracles, ou plutôt la douceur fut un nouveau genre de miracle encore plus étonnant. Dieu se plaisait même à en relever l'éclat par de vrais miracles; il fut si longtemps ravi en extase dans le temps de sa consécration, que les évêques crurent qu'il se trouvait mal, et voulaient abréger la cérémonie. Un globe de feu parut sur sa tête, qui, s'étant divisé en plusieurs parties, le couvrit d'étincelles comme les langues de feu qui tombèrent sur les apôtres. On l'a vu entre deux colonnes de feu comme Elie dans son char. Des rayons brillants rendirent son visage éclatant comme celui de Moïse. Absorbé des heures entières dans la contemplation, on l'entendait s'écrier : *Vous êtes, mon Dieu, plus grand que mon cœur; vos bontés m'accablent, vos clartés m'éblouissent. Modérez ce déluge de consolations.*

Qui jamais porta si loin ces tendres et ineffables mouvements de l'amour de Dieu, dont il a donné de si belles leçons dans ses ouvrages? Heureux livre, vous êtes la vive image de son cœur! Quelle pureté! quel désintéressement! quel courage! Là, il nous montre l'amour cueillant partout des fleurs, embellissant, sanctifiant, divinisant les moindres choses. Ici, le glaive à la main, immolant ses intérêts à l'objet qu'il aime, et sa volonté à ses ordres. Ici, livré à ses transports et ravi hors de lui-même, trouvant les jours et les nuits trop courts pour jouir des douceurs de l'union, quelquefois épluchant les plus secrets retours de l'amour-propre pour les combattre, ne cherchant dans l'amour que l'amour même, ne connaissant d'enfer que le péché, de paradis que le plaisir de Dieu. Amour, vous êtes plus fort que la mort et l'enfer; que vous avez de charmes dans la bouche de François! que la douceur de sa plume en fait couler sur vous! qu'on prend avec plaisir pour devise, comme lui, ces paroles si tendres : *Aimer ou mourir!*

Il est vrai que la première idée qu'on se forme de François de Sales, c'est celle de sa douceur; mais ce n'était pas une aveugle condescendance qui endort dans le crime, et aux dépens de la perfection en aplanit les routes. Sa douceur ne fut qu'une amorce pour gagner les cœurs. Trois sortes de difficultés détournent de la vertu : difficultés étrangères des mauvaises manières, sa politesse les écarte; difficultés chimériques,

d'une imagination trompée, ingénieuse à se tourmenter, sa prudence les dissipe; difficultés réelles, que Dieu permet pour augmenter le mérite, son courage les aplanit. Ainsi la vertu, dégagée de tout ce qu'elle a de rebutant et rendue à tous ses attraits, ne trouve rien qui lui résiste.

L'estime du Saint-Siége est trop glorieuse à votre père, pieuses filles de François de Sales, pour passer légèrement sur le plus beau fleuron de sa couronne. Vous le voyez aux pieds du souverain pontife, subissant son examen, recevant de lui la mission et le caractère épiscopal, lui présentant avec respect vos constitutions pour y faire mettre le sceau de son autorité divine; ne vous établissant, ne vous enseignant, ne vous dirigeant, comme il s'explique dans son mandement d'approbation, qu'en qualité de commissaire du Saint-Siége, tant ce grand évêque était persuadé qu'il devait chercher sa sûreté et la vôtre auprès d'un guide si éclairé. C'est de là qu'il vous montre, par sa doctrine et son exemple, comme il l'a si souvent établi contre les hérétiques, la source de la catholicité et le centre de la religion. C'est là qu'il s'entendit dire ces paroles si consolantes : *Allez, mon fils, répandez dans le monde les eaux de votre citerne, et faites-les couler dans les places publiques : Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas divide.* (*Prov.*, V, 16.)

Enfin la politesse chrétienne mit toutes ses vertus dans le plus beau jour. On fait à la piété l'injuste reproche d'être inaccessible et farouche; l'ennui, le dégoût, la mauvaise humeur, sont, dit-on, ses tristes compagnes. Un dévot n'est propre qu'à embarrasser le genre humain. Reproche injuste, qui confond la véritable piété avec ses prétendus sectateurs, dont les défauts et les caprices ne peuvent que la décrier. Cette fidélité constante à tous les devoirs de la bienséance est une vertu plus rare et plus difficile qu'on ne pense, même parmi les gens de bien, soit qu'elle ne passe pas pour une vertu, ou qu'au milieu d'une foule de grandes actions qu'on admire on ait à peine la liberté de s'apercevoir du détail des petites choses, ce n'est guère par ces traits qu'on embellit un panégyrique; mais il doit faire un des plus beaux ornements de celui de François; la piété n'eut jamais de plus parfait apologiste, également aimable et pieux, suscité de Dieu pour en faire sentir les charmes, et montrer, comme dit saint Paul, combien elle est utile à tout.

C'est une erreur de croire que la politesse est incompatible avec la vertu, et la vertu la plus éminente. Je ne parle point de cette politesse de cour qui flatte le vice, de cette politesse mondaine qui en rend le poison agréable, de cette politesse de dissimulation qui cache les piéges qu'elle tend, de cette politesse superficielle qui fait un frivole commerce de paroles. Ami par fantaisie, dévoué par intérêt, complaisant par faiblesse, attentif par vanité, impénétrable aux autres, un mystère pour eux-mêmes; la plupart des hommes sont le jouet de la bizarrerie et de l'inconstance. Une piété sincère n'a pas besoin qu'on l'étudie. Elle se charge au contraire du pénible soin d'étudier les autres pour les gagner à Dieu. Elle bannit les désagréments de la société, sanctifie ces marques d'estime et d'amitié qui font la plus touchante douceur de la vie et s'oublie elle-même pour prévenir d'honneur tout le monde.

Tel cet homme aimable, complaisant sans bassesse, décent sans affectation, attentif sans contrainte, sut se faire aimer de Dieu et des hommes; toujours le même, il observait toutes les lois de la bienséance avec une exactitude si inviolable qu'on ne s'aperçut de sa dernière maladie que parce qu'il manqua, contre sa coutume, d'accompagner ceux qui lui rendaient visite.

Persuadé qu'on ne tient bien son rang que par la douceur et la bonté, sa dignité et sa naissance ne furent jamais pour lui le frivole prétexte d'une fierté, d'un faste ridicule. On ne le voyait point contredire, contester, soutenir opiniâtrément son avis. C'était un entretien insinuant, émaillé de fleurs, où, aux plus solides instructions, on mêlait une sainte gaîté et mille pensées agréables. On ne se lassait point de l'entendre, on ne le quittait qu'à regret et toujours empressé de le revoir. Son grand principe était de ne rien demander et de ne rien refuser; il désirait peu de chose, et ce peu même il le désirait peu. Mortification journalière d'autant plus difficile qu'elle combat plus l'amour-propre sans le dédommager. Vertu dont les plus hautes places ne dispensent point, dont les affaires ni les maladies n'exemptent point, si chères à François de Sales que, jusque dans sa maison, devant ses domestiques, seul dans son cabinet, à l'abri des censeurs, il était toujours également grave et modeste. Une piété solide, toujours semblable à elle-même, n'a pas besoin de surveillant ; elle agit pour Dieu et en présence de Dieu : *Modestia vestra nota sit omnibus, Dominus prope est.* (*Philip.*, IV, 5.)

Il a su donner cette belle éducation à ses pieuses filles. Elles font voir, comme leur père, que rien n'apprend mieux à vivre que la vertu. Ce saint fondateur se faisait un devoir, que souvent on néglige, d'élever poliment ses enfants. Le monde, charmé d'une vertu aussi aimable que solide, profite d'une charité qui ne cherche que son bien. Une jeunesse brillante, destinée à remplir un jour les maisons les plus distinguées, vient à cette grande école prendre des leçons et des exemples qui ne font pas moins les délices de la société que la sûreté du salut. Ce saint institut avait été déjà ébauché, dans les premières années de son sacerdoce, par la confrérie de la Croix, depuis si répandue, où des confrères de tous les ordres se consacrent aux exercices de la charité. Par quels ineffables ressorts, par quel charme invincible d'une douceur toute puissante cet ordre, d'abord si petit, a-t-il pu se multiplier dans si peu de temps, jusqu'à compter cent cin-

quante maisons et plus de six mille religieuses ?

Il me semble voir François, au milieu de ces âmes d'élite, comme l'Agneau divin environné de vierges qui le suivent partout; il les reçoit dans la salle des noces, leur apprend à orner leurs lampes et à les tenir prêtes. Loin d'ici un auditeur profane dont le cœur corrompu empoisonne les démarches les plus innocentes et regarde d'un œil charnel une société dont la vertu fait le lien. C'est aux âmes pures que je présente les entretiens de ce grand directeur avec ses admirables filles. Qui pourrait décrire les effusions de piété et les épanchements de confiance qui cherchaient dans ce cœur paternel une lumière dans les doutes, un appui dans les faiblesses, une consolation dans les peines. Comment faire sentir l'onction divine répandue dans ses paroles et ses écrits? On court à l'odeur de ses parfums. Il entre dans le détail des moindres choses, rien n'échappe à son exactitude. Il conduit au jardin fermé, à la fontaine scellée, où l'on trouve le bien-aimé. L'exercice de l'oraison les fait reposer entre ses bras. La mortification met la croix sur leur sein comme un bouquet de myrte, les bonnes œuvres comme un cachet sur le bras et sur le cœur, la pureté les rend semblables aux fleurs des champs et aux lis des vallées. Quelle sagesse dans les constitutions, quelle onction, quelle force! Partout la faiblesse humaine, ménagée avec une bonté infinie, ne peut se plaindre d'un joug supérieur à ses forces; mais en même temps un détail, un enchaînement d'exercices de piété qui remplit tous les moments, rend la perfection comme nécessaire. Tel fut ce grand homme, cet aimable pasteur dont la douceur fit la force, dont la force fit la douceur. Il vécut, il mourut au milieu de la miséricorde et de la justice, de la paix et de la vérité; ainsi parvint-il à la gloire que je vous souhaite, etc.

PANEGYRIQUE XIX.

SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

Qui fidelis est in minimo in majori fidelis erit (*Luc.*, XVI, 10.)

Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera dans les grandes.

Le héros est toujours grand sans doute; ce n'est même pas l'élévation de la vertu qui fait l'essence de l'héroïsme, mais l'héroïsme ne s'exerce pas toujours sur de grandes choses. Il est des vertus obscures comme il en est d'éclatantes, de menus devoirs comme des traits brillants. Un grand conquérant ne donne pas toujours des batailles, il observe l'ennemi, il s'empare d'un poste, il retranche un camp, il bat en retraite; mais, toujours semblable à lui-même, si par la grandeur de son courage il sait être grand dans les plus grandes choses, par la noblesse de ses sentiments il sait ennoblir les plus basses, donner du prix aux plus légères; également grand partout, le héros agit toujours en héros

Modéré dans les succès aussi bien que généreux dans les revers, humble dans la gloire autant que noble dans l'obscurité, populaire dans les applaudissements et magnanime dans le commerce de la vie, il n'est ni ébloui par l'éclat, ni éclipsé par les ombres, trop grand lui-même pour être étonné de la grandeur ou abattu par la bassesse, il est également supérieur à la pourpre et à la poussière. Il sait, comme saint Paul, soutenir et l'opulence et la disette, l'humiliation et les éloges. Tel un grand prince qui, dans la société comme sur le trône, répand un air de dignité qui ne le laisse jamais méconnaître. La véritable vertu, indépendante des événements et des objets, se suffit à elle-même et se porte partout, et, sans y rien perdre ou leur rien devoir, toujours sublime et toujours accessible, se fait aimer et respecter dans le berger et dans le monarque : *Scit abundare et penuriam pati.* (*Philip.*, IV, 12.)

Peut-être même est-il difficile de décider entre les grandes et les petites choses, quelles des deux donnent à l'héroïsme un plus grand prix; l'éclat en augmente la gloire, l'obscurité en épure les motifs; rien n'est perdu dans les places élevées, la vertu s'y montre dans le plus beau jour; rien ne soutient dans les derniers rangs, la vertu doit trouver en elle-même toute sa force. Grands et petits, la route de l'héroïsme vous est ouverte; s'il est beau d'être à l'épreuve d'une couronne, il est beau de savoir s'en passer; s'il est beau de porter sans faiblesses le poids des affaires, il est beau de soutenir sans dégoût les embarras du détail : monter sans faste et descendre sans bassesse, être solitaire dans les compagnies, et assez accompagné dans un désert; tel est la divinité dont l'unité et l'immensité, la sagesse et la simplicité réunies, la rendent en même temps incompréhensible aux anges, et à la portée des enfants, maîtresse des empires et attentive aux besoins des fourmis.

Les anciens philosophes osèrent aspirer à cette perfection, et les stoïciens se flattaient d'avoir su y atteindre; une fastueuse indifférence pouvait flatter leur orgueil par des apparences de modération que le cœur démentait en secret; mais ce chef-d'œuvre était réservé à la grâce, elle seule sanctifie les motifs et les œuvres, elle seule a le droit de faire de vrais héros; elle en forma un de ce caractère dans le grand homme pour qui l'Eglise fait aujourd'hui fumer l'encens ; il sut par son courage être grand dans les choses les plus difficiles, il sut par son humilité être grand dans les plus petites choses : l'Apôtre et le religieux, le héros et le missionnaire, réunissent dans sa personne deux sortes de grandeur, que l'un et l'autre de ces états semblaient également détruire.

Ces deux espèces de vertu fournissent au démon la matière de deux sortes de piége ; les vertus obscures paraissent méprisables, les vertus éclatantes passent pour inimitables : prétexte spécieux pour ne rien pra-

tiquer; en effet, l'un n'en vaut pas la peine, l'autre est au-dessus de nous : on rougirait d'être enfant, on ne saurait être un héros; idées fausses et dangereuses; tâchons de les dissiper : faisons voir, par l'exemple de saint Régis, qu'on peut, qu'on doit réunir ces deux sortes de vertus, qui ne sauraient être parfaites l'une sans l'autre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne vous attendez pas à trouver dans la vie de l'apôtre du Velay, comme dans celle de l'apôtre des Indes, de ces événements éclatants qui fixent l'attention de tout un monde; vous n'y verrez point des temples d'idoles renversés, des monarques éclairés, des royaumes conquis, des nations converties; ce n'est qu'un tissu de travaux obscurs d'un missionnaire de campagne, dont les princes ignoraient jusqu'au nom; un peuple grossier fut l'objet de son zèle, le fond d'une province en fut le théâtre, quelques villages firent entendre leurs acclamations : il faut chercher le héros en lui-même, dépouillé de cet éclat imposant; il est d'autant plus digne de nos éloges, qu'il ne doit son lustre qu'à la vertu; il faut le chercher dans une humilité profonde, un zèle immense, une constance inébranlable, un détachement absolu, une obéissance sans bornes; vertus qui, dans les forêts comme sur le trône, caractérisent le vrai héros; il faut le chercher dans les *dégoûts de l'emploi*, les *rigueurs des saisons*, les *désagréments de la société*, les *contradictions de la créance*, les *dangers de la vie*, les *inquiétudes mêmes de la piété*, dont il fut la victime ou plutôt le vainqueur, par une vertu d'autant plus glorieusement supérieure aux plus grandes épreuves, qu'elle n'eut besoin que d'elle-même pour les surmonter.

1° *Les dégoûts de l'emploi.* Les missions de campagne ont quelque chose de consolant par la simplicité et la docilité des peuples : un ouvrier apostolique sûr du succès est un oracle que tout écoute avec respect, un pasteur que tout suit avec soumission, un père que tout aime avec tendresse; le travail écarte parmi eux les dangers du crime, la pauvreté les nourrit dans la dépendance, Dieu leur accorde la grâce avec profusion, la moisson y est toujours abondante : mais convenons que ces douceurs sont achetées par bien des sacrifices; je ne sais si un homme de lettres pourrait en faire de plus grands : il enfouit des talents chez des hommes trop bornés pour les apprécier, trop stupides même pour les connaître; il éclipse sa réputation parmi des gens trop isolés pour la répandre, trop obscurs eux-mêmes pour lui donner quelque éclat : pureté de langage, délicatesse d'expressions, finesse de pensées, noblesse de sentiments, vous seriez inutiles, déplacées, nuisibles pour des oreilles appesanties qu'à peine frappent les plus hauts cris; n'en coûte-t-il que peu d'immoler cette gloire délicate, pour se livrer à un style rampant, à des termes barbares, à des comparaisons basses, à des répétitions ennuyeuses? Voilà la manière d'enfouir les talents, pour leur faire porter au centuple : je ne sais si le sacrifice si vanté d'une beauté mondaine, dont la pénitence défigure les traits, dont la modestie arrache les parures, dont la solitude éloigne les adorateurs; je ne sais si le courage si admiré d'un homme de plaisir, qui étonne les déserts par son austérité, les hôpitaux par sa charité, les églises par sa piété, les compagnies par sa singularité; je ne sais si tous ces traits héroïques égalent les sacrifices de l'esprit; l'esprit a sa beauté piquante, ses délices exquises, ses richesses pompeuses, ses enfants bien-aimés, dont il est agréablement épris; solitaire, quand il ne peut se faire entendre; dépouillé de tout, quand il ne peut enfanter rien de grand; couvert de haillons, quand il est obligé de bégayer un jargon insipide : quel coup de foudre, de se voir dégradé dans les ténèbres de la bassesse et de l'ignominie! Insensibles témoins de son martyre! en sentez-vous le prix, lui en tenez-vous compte, le croyez-vous bien dédommagé, lorsque dans vos fades éloges vous lui faites l'insultant honneur de le mettre à votre tête?

Je ne sais ce qu'il faut admirer davantage, ou de la simplicité du style de Régis, ou des bénédictions abondantes que le Seigneur y attacha; ne pensez pas qu'elle fût l'effet d'un génie borné, qui ne saurait prendre un plus grand essort. Régis avait l'esprit excellent; et sans avoir enrichi la république des lettres par ses ouvrages, ses progrès rapides dans toutes les sciences firent admirer dès ses premières années des talents capables de le disputer aux plus grands orateurs; des théologiens se seraient fait honneur de la précision et de la netteté de ses catéchismes; mais par un effort de vertu trop rare dans un homme de lettres, pour ne pas tenir du prodige, son humilité en voila l'éclat, et ne lui permit ni de ménager ni de justifier les applaudissements par un pompeux étalage de son éloquence; les auditoires distingués, où quelquefois il eût pu se faire admirer, où même l'envie et la malignité semblaient le rendre nécessaire, le virent aussi bien que les autres inviolablement renfermé dans ces ténèbres volontaires; on lui en faisait des reproches, on le tournait en ridicule : est-ce donc là, disait-on avec mépris, est-ce là cet homme célèbre à qui rien ne résiste? Qui de nous n'égalerait, qui ne surpasserait un si médiocre prédicateur : *Nonne hic est filius fabri?* (*Matth.*, XIII, 55.) Un ouvrier moins pieux aurait pu être ébranlé, et mendier à titre même de zèle le faible secours de la sagesse humaine; mais ce n'est pas par les arrangements étudiés, c'est par la vertu de l'esprit de Dieu, que le héros évangélique opère des prodiges de grâces; des millions d'auditeurs, des larmes intarissables, des confessions innombrables, des réconciliations sincères, des restitutions équitables, faisaient mieux son éloge que l'équivoque encens de quelques adulateurs, dont

la coutume où l'intérêt délie la langue, tandis que la malignité se joue en secret de l'insensé qu'on berce d'une estime apparente; ainsi parlait après l'avoir entendu le plus fameux prédicateur de son temps : *C'est bien en vain que nous travaillons tant à orner nos discours, rarement on s'empresse de nous entendre, plus rarement on est touché, au lieu qu'on court en foule, et qu'on se convertit aux catéchismes de ce saint missionnaire. Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II, 4.)

2° *Les rigueurs du climat et de la saison.* Les montagnes du Vivarais ou du Vélay, qui furent arrosées de ses sueurs, sont plus horribles que d'autres, et leurs habitants plus barbares, et le zèle du saint apôtre y ajouta bien de nouvelles horreurs. Que ne puis-je vous transporter un moment dans ces affreux climats, et vous faire parcourir ces chaînes de montagnes, où, serpentant comme dans un labyrinthe, le voyageur égaré ne sait de quel côté tourner ses pas, et à mesure qu'il avance voit s'élever de nouvelles barrières et s'ouvrir de nouveaux abîmes; il faudrait pouvoir vous peindre, croupes de rochers escarpés, et presque suspendus, dont les sourcilleuses cimes se perdent dans les nues, et sont toujours couvertes de neige et de glace que le soleil ne fondit jamais; il faudrait vous peindre, sombres vallons inaccessibles à la lumière, ténébreuses cavernes, séjour du silence et de l'horreur, épouvantables précipices dont la vue la plus perçante ne peut sonder la profondeur, et que l'œil le plus intrépide ne peut regarder sans frémissement, où le moindre faux pas dans un sentier étroit, tortueux et glissant, fait trouver une mort certaine; il faudrait vous peindre, vastes déserts, forêts épaisses, retraites de bêtes féroces; où quelques maisons, disons mieux, quelques cabanes, quelques branches entrelacées, ne peuvent après des fatigues immenses qu'offrir un asile inutile qui laisse toujours exposé aux rigueurs de la faim, de la soif et de la saison; il faudrait pouvoir représenter l'excès de la misère, de la stupidité, de ces figures d'hommes qui parlent à peine, qui à peine entendent, et ne diffèrent presque pas des animaux qu'ils sont occupés à garder : c'est là que le saint missionnaire fixa son séjour, les dix dernières années de sa vie; encore même pour mieux s'accommoder aux intérêts de ces peuples, et leur laisser libre le temps de la moisson, il fit une distribution de l'année, dont la mortification pouvait seule s'accommoder; il réserva pour faire des missions dans les villes le temps de l'été, la seule saison où le séjour des montagnes eût été supportable, et destina tout l'hiver aux campagnes.

Que j'aime à le voir, prenant à peine un morceau de pain et un peu de fruit, et souvent à jeûn jusqu'au soir, prêcher, confesser, catéchiser, donner à regret deux ou trois heures au sommeil, et prévenir le lever de l'aurore! Que j'aime à le voir, allant de village en village, tantôt s'arrêtant au milieu du chemin pour instruire un enfant, tantôt grimpant sur un rocher pour atteindre quelque berger, ou s'enfonçant dans une forêt pour chercher une famille dans quelque chaumière écartée! Que j'aime à le voir, marchant par des chemins inondés et rompus, traversant les torrents et les rivières, rompant la glace pour se faire un passage, presque enseveli à chaque pas dans la neige, s'égarant dans des routes inconnues, passant tout seul les nuits entières dans les bois, surpris une fois par une neige abondante qui avait bouché tous les passages, et enfermé pendant trois semaines dans une misérable cabane dénuée de tout, couchant sur la terre, buvant de l'eau, manquant de pain; quel spectacle! de voir au milieu de la campagne un prédicateur sur un monceau de glace qui lui sert de chaire, annoncer la parole divine à des centaines d'auditeurs immobiles à ses pieds, malgré la bise piquante qui les perce, et la neige qui tombe sur eux; ses forces secondant mal son courage, il tombe évanoui, on l'emporte à demi mort; à peine revenu à lui-même il revient au travail avec la même ardeur; ainsi termina-t-il sa vie, les armes à la main, enseveli dans son triomphe; égaré dans un de ses voyages, il passe la nuit dans une masure ouverte de tous côtés; saisi d'une pleurésie, qui l'emporta dans cinq jours, il prêche trois fois par jour, ayant la mort dans le sein, entend les confessions jusque dans son lit; à peine les derniers moments, éteignant sa voix et ses forces, peuvent l'arracher au ministère et écarter la foule des pénitents, pour faire couler des torrents de larmes.

3° *Les dégoûts de la société.* Les montagnes du Vélay lui parurent encore trop agréables; que ne fit-il pas pour être missionnaire chez les sauvages du Canada? Rappelez-vous ces noms de Hurons et d'Iroquois, célèbres par leur barbarie; imaginez des familles errantes çà et là, sans aucune sorte de gouvernement, qui courent les forêts comme des bêtes féroces; et qui, pour se reposer quelques heures, forment à la hâte des cabanes d'écorce, où fort à l'étroit sur la terre couchent, pêle mêle, l'homme et la bête; des peuples presque nus, aussi peu sensibles aux plus piquantes froidures de l'hiver, et aux plus brûlantes ardeurs de la canicule, qu'ils le sont à la politesse et aux services, aux sciences et aux vertus, ne vivant que de ce qu'ils prennent au hasard à la chasse ou à la pêche, manquant ordinairement de tout, et ne mangeant que des chairs à demi crues, sans aucun assaisonnement, volages dans leurs projets, bizarres dans leurs goûts, perfides dans leurs caresses, cruels dans leurs ressentiments, implacables dans leurs vengeances, dégoûtants dans leur personne, grossiers dans leurs manières, inintelligibles dans leur jargon, vicieux dans leurs mœurs, outrés dans leurs débauches, qui ne connurent jamais les lois de l'ordre, les agréments de l'esprit, les douceurs de la

société : c'est au milieu de ces barbares que doit vivre un missionnaire, apprendre leur langue, se faire à leurs usages, partager leur lit, les suivre dans leurs courses, pour pouvoir, à force de sollicitations et de fatigues, gagner enfin un prosélyte équivoque dont le moindre caprice fait évanouir la superficielle religion. C'est là que Régis brûlait de passer sa vie: *Je me sens*, écrivait-il à son général, *un si violent désir de me consacrer au salut des sauvages du Canada, que je croirais manquer à ma vocation, si je ne vous le déclarais, je vous le demande avec larmes.*

N'en jugeons pas même par l'état présent de la nouvelle France (avant la conquête des Anglais [5]); une colonie nombreuse, un vice-roi puissant, des troupes réglées, des forts dispersés, des villes considérables, tiennent en respect des misérables qui ont trop senti la supériorité de nos forces pour s'exposer à notre indignation, et qui aujourd'hui civilisés par le commerce, adoucis par la religion, attachés par le besoin, arrêtés par la dépendance, reçoivent les missionnaires avec respect et avec plaisir ; mais le théâtre était bien différent, lorsqu'il faisait l'objet des vœux du saint apôtre ; une colonie naissante et faible, quel secours pouvait-elle donner? Un pays inculte et dépourvu de tout, quelle ressource laissait-il attendre? Des nations toujours en guerre avec nous, inquiètes sur nos desseins, et alarmées de nos conquêtes, quelle grâce devaient-elles faire? Des idolâtres révoltés contre une religion étrangère qui combat tous leurs préjugés, quelle attention devaient-ils y prêter? Des cœurs bas et inhumains qui abusent lâchement d'une victoire dont ils sont redevables à la trahison, épuisent les tourments pour repaître leur barbarie, jusqu'à se nourrir de chair humaine, quelles horreurs ne présentent-ils pas? En effet, dans ce même temps, le Père Brebœuf, et plusieurs autres jésuites et ecclésiastiques avaient été brûlés à petit feu par les Iroquois: *Que je serais heureux*, disait-il avec une sainte envie, *d'imiter nos frères! Quel bonheur de mourir pour Jésus-Christ, dans les tourments!*

4° *Les contradictions de la créance.* En refusant cette grâce, le Seigneur lui réservait une autre sorte de martyre parmi des hommes plus intraitables que les sauvages; c'étaient les hérétiques ; les montagnes des Cévennes et du Vivarais en étaient pleines; à une férocité supérieure peut-être à celle des Iroquois, les religionnaires fanatiques ajoutaient le faux zèle de leur religion. Les feux que Calvin avait allumés fumaient encore : Louis XIII, en personne, avait à peine par la force des armes pu réduire tant de rebelles; mais en succombant sous le poids de l'autorité royale, l'erreur, retranchée dans ces montagnes inaccessibles, toujours opiniâtre et toujours dominante, abusait insolemment de la tolérance d'un bon prince qui ne voulait pas verser le sang de ses sujets; la corruption des mœurs avait suivi de près celle de la créance, et la foi avait entraîné dans sa perte les bienséances, l'honneur et la probité; l'impureté, le parjure, les meurtres, les brigandages, suite trop ordinaire de l'hérésie, avaient presque éteint l'idée du christianisme ; les églises pillées, les religieuses violées, les prêtres massacrés, tels étaient les excès cruels du fanatisme. Que n'a-t-on pas vu de nos jours, lorsque sortant des mêmes endroits comme un torrent impétueux, une multitude furieuse de fanatiques, sous le prétexte spécieux de la religion, ou plutôt soutenue par les ennemis de l'Etat et animée par l'amour du libertinage, répandit dans tout le Languedoc le carnage et l'horreur, et laissa partout des traces de son impiété.

Que de champs à cultiver, que d'insultes à dévorer, que de risques à courir! Quel autre qu'un apôtre, quel autre que Régis pourrait au péril de sa vie, au prix de son repos, chercher à travers ces fougueux ennemis des affronts certains et des conversions équivoques : oui, son courage sut tout braver, sa constance tout soutenir, sa vertu tout ménager; il n'est point de trait empoisonné que la malignité n'ait lancé contre lui; sa doctrine, sa personne, ses discours, ses manières sont tournées en ridicule ; on se moque de son zèle, on se joue de sa simplicité, on le suit dans les rues avec des huées, on le couvre de boue, on l'accable de coups ; l'imposture vient au secours de la violence : traité d'hypocrite, noirci devant les magistrats, déféré aux supérieurs ecclésiastiques; tout se réunit pour le déchirer, le déchaînement est universel, il est extrême; mais pour lui, toujours le même, comblé de joie de partager l'ignominie de la croix, priant comme Jésus pour ses persécuteurs, refusant de se justifier, se joignant par humilité à ceux qui l'accusent, il confond l'imposture par son innocence, il désarme par sa douceur, il étonne par sa fermeté, il se fait admirer par sa patience; l'hérésie, peu accoutumée à de pareils spectacles, ne peut refuser des hommages à sa vertu, et par un aveu glorieux que la vérité lui arrache, et dont des conversions innombrables garantissent la sincérité, elle convient que jamais homme n'a parlé, jamais homme n'a agi comme lui.

5° *Les risques de la vie.* Avec quelle intrépidité sut-il braver ceux qu'il courut cent fois? Il apprend que des soldats hérétiques vont piller les vases sacrés d'une église ; il y accourt, il se jette lui seul au milieu d'eux, le crucifix à la main, et leur proteste qu'il défendra le lieu saint jusqu'à la dernière goutte de son sang ; mais voyant qu'il ne gagnait rien par ses remontrances, il se met à la porte qu'on allait enfoncer, et saisissant le bras du premier qui se pré-

(5) Le Canada est aujourd'hui aux Anglais.

sente : *Arrête impie*, lui dit-il dans le transport de son zèle, *je ne permettrai pas qu'on viole en ma présence la maison de Dieu, tu ne le feras qu'en passant sur le ventre à son ministre.* Les soldats se retirent; les temples vivants du Seigneur ne furent pas moins l'objet de son zèle. On l'a vu plusieurs fois aller jusque dans les lieux de débauche et les maisons particulières, arracher à la gueule du lion la proie qu'il allait dévorer : *Que venez-vous faire ici*, lui dit un jour un libertin, *retirez-vous*, *ou votre imprudence vous coûtera cher.* — *Je viens*, répondit-il, *chercher l'innocente brebis que vous enlevez à Dieu, comme un loup ravisseur; vos menaces ne m'étonnent point, je fais gloire d'être immolé à votre fureur.* Le libertin ne se possédant plus tire son épée, et se met en devoir de le percer. *Tire volontiers*, dit-il en ouvrant son sein, *je mourrai content, pourvu que Dieu ne soit pas offensé.* Confus et déconcerté, ce furieux le laisse maître du champ de bataille; il ne fut pas toujours aussi heureux; on lui donne un soufflet, et il tend l'autre joue; les magistrats veulent le venger, il arrête toutes les poursuites; des soldats le maltraitent dans les rues, il refuse de se plaindre à leur officier; quatre hommes masqués le jettent par terre et l'assomment de coups, le laissent pour mort; il lève les mains au ciel, et prie pour eux.

Autre sorte de combat aussi héroïque par la présence, la variété, la continuité, la multitude des dangers qu'on y court; *les horreurs d'une maladie contagieuse*, où il se livre au service des pestiférés. Son zèle, il est vrai, n'avait pas attendu ces tristes événements, des traits de charité capables d'immortaliser les héros étaient ses exercices ordinaires. Les hôpitaux et les prisons étaient son séjour et ses délices; mais quelle nouvelle carrière ne lui ouvrit pas un temps de peste? Ange exterminateur, vous frappez, des milliers de victimes tombent sous vos coups. Les villes désertes, les campagnes incultes gémissent sous le poids de votre glaive. Les hommes et les animaux de toutes parts, tristement couchés, exhalent un reste de vie plus affreux que la mort. Un air empoisonné répand partout son venin; les aliments, les habits, les meubles n'offrent plus que des soulagements homicides; toutes les lois de la justice et de la charité sont oubliées, toutes les douceurs de la société sont évanouies; actuellement redoutables les uns aux autres, on ne voit partout que des ennemis. Le père fuit les enfants, l'époux et l'épouse trouvent un poison réciproque dans leurs plus tendres embrassements, le frère est suspect à la sœur, l'ami s'éloigne de son ami; une crainte trop légitime brise les liens les plus sacrés. Malgré la voix de la nature, l'excès du besoin, l'amertume des gémissements, devenu barbare par l'intérêt le plus pressant, on laisse vivre sans secours et mourir sans consolation, les personnes les plus chères, livrées à de mortelles douleurs. Le peu qui reste se prête à regret et suffit à peine à rendre aux morts les derniers devoirs, ou plutôt à creuser dans la terre un lugubre asile qui mette une poignée de vivants à couvert des traits meurtriers que lancent des tas de cadavres.

C'est là que, familiarisé avec la mort par une charité plus forte que les cris du sang, que la loi du respect, que le devoir de la reconnaissance, que l'appât de l'intérêt, que les chaînes de la passion qui ne peuvent plus se faire entendre; supérieur au dégoût du spectacle, à la puanteur des blessures, à la confusion des gémissements, à l'horreur du désespoir, à la présence de la mort qui refroidit les plus charitables et alarme les plus intrépides, ce grand homme, toujours généreux, toujours inébranlable, se déclare le père, le pasteur, le médecin universel. C'est à vous que j'en appelle, hôpitaux, places publiques, maisons particulières de la ville de Montfaucon : témoins de ses héroïques succès, vous le vîtes épuisé de forces, accablé de fatigues, rendre à une foule de malades les services les plus bas, les plus dangereux, les plus pénibles; racontez-nous comment, multiplié par son zèle, il va les chercher de rue en rue, de maison en maison, les porte sur ses épaules, les embrasse tendrement, essuie leurs larmes, baise leurs plaies, et, y répand le vin et l'huile comme le pieux samaritain; dites-nous comment, la besace sur le dos, il mendie pour eux des aliments de porte en porte, comment il les leur distribue et les leur porte à la bouche; dites-nous, s'il est possible, combien de fois la nature révoltée a demandé que ce calice passât, combien de fois le démon furieux a frémi de tant de victoires, combien de fois des malades ingrats ont payé ses soins par des insultes, et combien de fois, supérieur à lui-même, il a su triompher de son propre cœur? (Père céleste, qui voyez tout ce qui se passe dans le secret, vous pouvez lui en tenir un compte fidèle); peignez-nous surtout ce qu'il fit pour le salut de ces âmes infortunées; qui peut exprimer l'onction de ses paroles, la force de ses exhortations, l'ardeur de sa charité? O vous dont il reçut les derniers soupirs, vous qui survécûtes à ses prodiges de zèle, que pensiez-vous d'un homme qui, se jouant des maux qui l'environnent et du trépas qui le poursuit, à travers des tas de morts et de mourants, et au milieu des souffles mortels qu'ils exhalent; craignant tout pour les autres, insensible à sa propre conservation, entend les confessions, porte le viatique, administre l'extrême onction, et trouvant dans sa vertu des ressources inépuisables, devient l'ange tutélaire, le Dieu visible d'un peuple infini dont il partage le sort et ménage la guérison.

6° *Les inquiétudes de la conscience.* Que les voies de Dieu sont incompréhensibles ! il voulut, pour mettre le comble aux épreuves, que les coups partissent de la main la plus respectable et la plus chère. Régis avait fondé à grands frais un refuge pour les femmes de mauvaise vie. Le besoin en était ex-

trême; tout applaudissait à ses vues, tout lui ouvrait des ressources, lorsque tout à coup, qui l'eût cru? son supérieur et ses frères, embarrassés par prudence, alarmés par religion, timides par caractère, se déclarent contre lui, traversent ses desseins, rompent ses mesures, et, le livrant d'un autre côté à une autre sorte de zèle, ils lui défendent de s'en plus mêler, de paraître même au refuge; on lui interdit la confession, les catéchismes, la visite des malades; on renferme dans le collége, on laisse inutile ce grand ouvrier; les reproches, les paroles dures, les pénitences publiques et particulières, poussent à bout sa vertu, ou plutôt la mettent dans un plus beau jour.

Ces exemples étonnants de persécution scandalisent les faibles; l'impie en prend prétexte pour décrier la vertu, et la malignité pour imputer à tout un corps les fautes de quelques particuliers. Serions-nous assez injustes pour élever la gloire du saint religieux sur les ruines d'une société dont il fait un si bel ornement? Sincères imitateurs de ses vertus, vous gémissez aujourd'hui de ce zèle peu éclairé qui les méconnut, vous le dédommagez par votre culte, vous admirez dans la sagesse apparente d'un traitement si sévère des épreuves singulières, où la piété est mise dans le creuset par les excès même de la piété; ce n'est pas seulement entre la vertu et le vice, c'est entre les vertus elles-mêmes que s'élève quelquefois la guerre, par les vues opposées, quoique saintes des gens vertueux. Les disciples de Jésus-Christ censurent Madeleine par des principes de charité; Paul et Barnabé se séparent par des raisons de zèle; saint Chrysostome et saint Epiphane se combattent par des motifs de religion; les mêmes objets sous divers points de vue frappent différemment les esprits; les œuvres les plus saintes ne sont pas sans inconvénient, et les maux qu'elles occasionnent balancent souvent les fruits qu'on en attend: la prudence laisse venir des temps plus heureux pour assurer un succès qu'on eût manqué en le précipitant; avouons-le même, l'humeur, l'éducation, le tempérament influent jusque dans la vertu, malgré les intentions les plus pures; entraîné par vivacité, on brusque tout dans son zèle; engourdi par lenteur, on laisse tout languir par précaution : un homme hardi ne connaît point de dangers, un homme timide voit partout des monstres, les saints sont des hommes : *Je ne prétends pas*, disait-il au saint son supérieur, *que vous abandonniez tout à fait votre entreprise; attendons des conjonctures plus favorables, le temps amènera tout.*

Avait-il un si grand tort? Un nouvel établissement ne peut qu'alarmer; il faut des fonds, et on en manque; des protecteurs, qui peut y compter? de bons sujets, ils sont rares; on se fait des ennemis, on court bien des risques; on s'engage témérairement, et on a la honte de se démentir : *Cœpit ædificare et non potuit.* (*Luc.*, XIV, 30.) Un religieux y est moins propre qu'un autre, il doit vivre dans le recueillement, et ces œuvres dissipent; il doit obéir, et il y agit en maître; il se rend inutile et à charge à la maison, et il y serait nécessaire; toute nouveauté est suspecte et peut tirer à conséquence. Un jésuite a plus de mesures à garder qu'un autre, il a plus d'ennemis; qu'il s'attende à bien des obstacles; on ne pardonne rien à sa compagnie, il doit éviter de la compromettre; elle est chargée de mille emplois; faut-il la surcharger encore? Régis avait plus à craindre qu'un autre, son zèle choquait les libertins, ses succès piquaient ses rivaux (sa réputation le donnait en spectacle), la singularité de sa vertu faisait trembler les gens de bien mêmes, l'établissement d'un refuge devait éprouver plus de contradictions; que de personnes intéressées à ne pas laisser enlever leur proie! Que de fâcheux retours dans des âmes volages, vendues à l'iniquité, qu'on croit converties! Comment les accoutumer à la régularité, les apprivoiser à la pénitence? où trouver des personnes assez zélées pour s'en charger, assez respectables pour leur en imposer, assez insinuantes pour les gagner, assez pieuses pour les édifier? Les bienséances mêmes sont-elles ménagées, lorsqu'un religieux court les lieux de débauche, pour convertir les femmes de mauvaise vie? Quelque fonds qu'on fasse sur la piété, peut-on être sans inquiétude sur tant de risques? On en faisait un reproche à Jésus-Christ même : *Cum peccatoribus manducat.* (*Matth.*, IX, 11.) Canonisons aujourd'hui une sainteté pour qui l'Eglise se déclare; mais convenons que toutes les apparences semblaient justifier les alarmes de son supérieur.

Rendons justice en même temps au courage qui le soumet à la rigueur d'une épreuve si délicate, d'une prétention scandaleuse dont le crime serait le motif, et où notre cause paraîtrait être celle de la vertu, aurait quelque chose de trop glorieux pour ne pas flatter l'amour-propre; on se met intérieurement en parallèle avec les plus illustres martyrs dont on croit posséder les vertus et partager les palmes; on se dédommage en secret, en condamnant ses persécuteurs et jouissant de son innocence, et on croit que le public à qui ils les rendent odieux leur fait justice, et nous venge par son estime; il est des croix plus amères, lorsque des saints armés contre des saints par de pieux motifs et des raisons plausibles, ôtent jusqu'au droit de se plaindre, et la liberté de se justifier. Qu'il doit être triste pour François Régis de soutenir une cause longtemps incertaine, où le zèle semblait être aux prises avec l'obéissance, et les inspirations de Dieu, avec les ordres de ses ministres! Quel trouble de se voir engagé dans des routes que tout semble rendre suspectes, de ne pouvoir se refuser à la Providence qui y entraîne, ni au public qui les condamne! Quel orage au fort de la plus belle navigation! Quelle grêle sur la plus abondante récolte! Enfant chéri de son zèle, la foudre vous renverse! Fruits précieux de tant de tra-

vaux, vous allez être anéantis! Enfer, vous triomphez; les saints s'arment contre les saints; la vertu vous prête des armes, et sans le savoir, favorise vos pernicieux desseins; mais non, vous serez vaincu! Un amant de la croix sait-il se plaindre? Un disciple de l'Evangile sait-il résister, connaît-il les apologies, doute-t-il s'il a tort quand son supérieur parle? Régis néglige sa réputation, renonce à ses vues, abandonne son ouvrage, se sépare de tous ses amis, ne sait qu'obéir aveuglément, il refuse jusqu'aux voies légitimes de recourir aux supérieurs majeurs, ou de changer de collége, pour ne pas se soustraire à la plus amère obéissance. Il ménage mieux la gloire de Dieu par le sacrifice de ses désirs et de ses lumières que par les plus heureux succès; mais il les obtient, ces heureux succès, le calme succède à l'orage; son supérieur ouvre les yeux, lui rend son estime et la liberté; le refuge n'en est que plus florissant dans la suite. Dieu peut-il ne pas bénir l'obéissance? *Vir obediens loquetur victoria.* (*Prov.*, XXI, 28.) Ainsi ce héros fut-il grand dans les grandes choses? Voyons si sa vertu se soutiendra dans les petites.

SECONDE PARTIE.

L'homme a beau faire, au milieu de la plus haute élévation, il souffre mille travaux, il est sujet à mille besoins, il est la proie de mille faiblesses, et cent fois il lui faut descendre du trône, et se voir confondu dans la foule; il est même de son intérêt de s'humaniser avec la foule pour en être aimé et servi; alors dépouillé du fastueux appareil qui faisait peut-être tout son mérite, et rendu à lui malgré lui-même le masque tombe, l'homme reste, et le héros s'évanouit; mais le vrai héros ne se dément jamais; il sait mettre à profit les faiblesses mêmes, et tourne ses faiblesses en vertu; et sans attendre que les révolutions de la fortune et le poids de l'humanité l'obligent à se mettre en défense, il sait être héros de bonne heure, il sait l'être en tout; et comme il conserve la grandeur d'âme dans les revers, la magnanimité dans les périls, le zèle dans les obstacles, la constance dans le travail, la douceur dans la persécution; il porte aussi dans l'éclat cette profonde humilité, dans les talents cette aimable docilité, dans les succès cette engageante simplicité, dans les plaisirs cette modeste pureté, dans l'oraison cette tendre piété, qui, après avoir ouvert à l'enfance la carrière de l'héroïsme, donnent un nouveau lustre à tout le reste de la vie; vertus de détail, rares quoique nécessaires, difficiles quoique journalières, sublimes quoique obscures, qu'on ne cherche pas dans les héros, sans lesquelles pourtant ne se forment pas les vrais héros, et qui sont les plus admirables comme les plus charmants traits de leur caractère.

N'attendons pas les fruits tardifs d'un âge avancé pour faire le panégyrique de saint François Régis; dès son enfance la grâce en ébaucha les premiers traits, ou plutôt y mit la dernière main; ses premières années nous présentent un vieillard dans un enfant, un apôtre dans un écolier, un saint dans un novice, dans un âge où le goût du plaisir est si vif; la gravité, le recueillement, l'amour de la prière et de l'étude, faisaient cueillir des fruits déjà mûrs; tandis que la simplicité, la candeur, les grâces tendres et naïves semblaient annoncer une fleur qui ne faisait que d'éclore; cette régularité qui était une censure de ses condisciples, lui attira d'abord leur persécution et leur mépris; mais toujours constant et inébranlable, par un héroïsme prématuré, ou plutôt par une solidité de vertu dont la faiblesse de l'âge fait un héroïsme, il sut enfin mériter toute leur vénération; ce respect ne demeura pas inutile: ses avis, ses exemples, l'onction et la force des paroles du jeune apôtre déjà toute-puissante, tirent parmi eux de grandes conquêtes: il s'en associa plusieurs, à qui il inspira sa ferveur, et se mit avec eux dans la même maison; dans cette communauté naissante, on se prescrit des exercices à des temps réglés, pour la prière, l'examen, la lecture, les sacrements; on n'y parle que des choses saintes, on n'y a qu'un cœur et qu'une âme; leur pieux instituteur est leur règle vivante et l'objet de leur confiance: heureux prélude des victoires qu'il doit remporter sur l'enfer; à peine a-t-il l'usage de la raison qu'il répand la lumière de la vérité; à peine adopté au nombre des fidèles il en devient le conducteur.

Il entre de bonne heure dans la compagnie de Jésus; et dès les premiers jours de son noviciat, il y parut un maître, naturalisé avec toutes les règles, les observant avec la plus grande fidélité; attentif aux moindres choses, on ne savait que l'admirer; mortifié à l'excès, on disait de lui qu'il n'avait d'ennemis que lui-même; et absorbé en Dieu, il ne le perdait jamais de vue; obéissant en tout, il ne fit jamais sa propre volonté: homme observateur des lois de la modestie, on ne l'appelait que l'ange de la maison; empressé à servir les pauvres, il en était déjà le père; zélé à faire le catéchisme aux enfants, il en était l'apôtre; détaché du monde, il en perdit jusqu'au souvenir; sincèrement humble, les humiliations faisaient ses délices; on le voyait déjà tout entier: les travaux, les épreuves, les miracles ne firent dans la suite que se développer; on oubliait le jeune homme pour admirer le héros, ou plutôt le jeune homme rendait le héros plus admirable.

Devenu régent, il exerça parmi les écoliers une nouvelle sorte d'apostolat. Une mère n'aime pas plus tendrement le fruit de ses entrailles: pour les former aux sciences, il leur prodigua ses talents; dans leur pauvreté, dans leurs maladies il les visite, il les soulage, et plus d'une fois Dieu couronna ses soins par des guérisons miraculeuses: que de prières et de larmes pour obtenir leur salut! Que d'instructions pour

le ménager! que de précautions pour prévenir leurs fautes! que d'efforts pour les réparer! que de pénitences pour les expier! De tels écoliers se distinguent de tous les autres; leur piété, leur modestie décélait du premier coup d'œil l'habile main qui les formait. Jusque dans l'âge le plus avancé, ils en ont conservé la vive empreinte; l'amour divin est bientôt maître, ses coups d'essais sont des chefs-d'œuvre, ses premiers pas sont des prodiges; la faiblesse des instruments fait mieux briller les merveilles de votre puissance; elle n'est jamais plus admirable que quand vous y employez la main des enfants : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV, 13.)

Ces traits héroïques suffiraient à la gloire de notre saint; mais nous ne sommes pas resserrés dans des bornes si étroites. Sans sortir des ténèbres d'une vie obscure, les plus grandes vertus fixeront nos regards, et montreront les héros dans les moindres choses. Né avec des biens médiocres et dans une honnête famille, mais nombreuse, il n'eut pas comme bien d'autres saints des trésors à fouler aux pieds, ni de grands obstacles à vaincre pour quitter le monde; mais également prêt à renoncer à la fortune la plus brillante, mérita-t-il moins de couronnes que celui qui préfère deux deniers d'une veuve aux grandes sommes des pharisiens; plus généreux que le jeune homme de l'Evangile, que la proposition de quitter ses biens afflige et décourage. Ce ne fut pas assez de se livrer aux soins de la Providence, et par un vœu solennel de pauvreté s'arracher jusqu'à l'espérance de rien posséder ici-bas, il recevait comme une aumône ce qu'on lui donnait dans la maison. La chambre la plus incommode, la plus dépourvue, une chaumière, une masure était son palais, des habits les plus mauvais faisaient sa parure, un crucifix, un bréviaire étaient ses meubles, il faisait ses délices de vivre avec les pauvres, il en était sans cesse environné, toutes ses visites étaient pour eux, il n'en rendait aux riches que pour ménager des secours en leur faveur; *Venez, mes enfants*, leur disait-il en les embrassant, *vous faites mon bonheur et ma gloire.* Passant ses jours dans les hôpitaux ou chez les malades, au prix de mille huées et de mille insultes, il leur apportait sur ses épaules dans les rues tout ce qu'il avait quêté pour eux.

Sa famille ne peut s'accommoder d'une conduite si contraire aux préjugés ordinaires du monde; elle y tenait un rang distingué; elle s'en crut déshonorée. *Oubliez-vous qui vous êtes et qui nous sommes?* lui dirent ses frères, *la bienséance permet-elle que sous nos yeux vous gardiez si peu de mesure? Secourez les pauvres, à la bonne heure, nos bourses vous sont ouvertes; mais vous nous couvrez de confusion par vos excès.* — *Non, non,* répondit-il, *ce n'est point en s'humiliant qu'un ministre de l'Evangile déshonore son caractère, toutes les ignominies du monde ne me feront pas quitter les exercices de charité : je me trouve doublement heureux de soulager les pauvres, et de souffrir des affronts pour eux.*

Aussi son humilité était extrême, elle allait pour les honneurs et pour les mépris jusqu'à l'indifférence, ou plutôt jusqu'à l'horreur pour la gloire et à l'amour pour les mépris, il les savourait à longs traits; tel désirait le rechercher avec ardeur, il affectait dans ses discours et dans ses manières la grossièreté de la populace pour se faire reconnaitre et mépriser. Le moindre éloge l'affligeait, le déconcertait, l'accablait; les corrections les plus amères étaient l'objet de sa reconnaissance, et les plus sanglants affronts l'objet de ses empressements; personne n'avait de lui une plus basse idée que lui-même, et il n'est point de mauvais traitement qu'il ne crût mériter. *A quoi pensez-vous?* disait-il un jour à des gens qui le remerciaient d'une guérison miraculeuse qu'il venait de faire, *le plus grand miracle serait que Dieu se fût servi d'un sujet aussi vil que moi pour en opérer.*

En effet, les miracles dans l'ordre de la nature et de la grâce ne sont pas rares dans la vie de ce grand homme; on y voit des malades guéris, des possédés délivrés, des prédictions accomplies, des provisions multipliées jusqu'à remplir de vastes greniers et nourrir dans un temps de famine des milliers de pauvres; il fonde une maison de refuge, forme des assemblées de charité et des confréries, soulage les prisonniers, nourrit des familles entières; et quoique dépourvu de tout, il laisse partout des marques éclatantes de sa charité. Il convertit les plus grands pécheurs et ramène les hérétiques les plus opiniâtres, les montagnes semblent s'aplanir sous ses pas, les abîmes se combler, les chemins se redresser pour lui faire une route; les saisons s'adoucissent en sa faveur, les froids excessifs qui le trouvent couvert de haillons au milieu de la neige et de la glace respectent sa santé, les déserts deviennent fertiles pour servir sa faim, les assassins déjà le bras levé sur sa tête tombent à la renverse et se convertissent; on dirait que la toute-puissance divine déposée entre ses mains l'a rendu le maître des cœurs et le roi de la nature.

Mais les miracles ne seraient que de faibles garants de ses vertus, la confiance qui les attend, la simplicité qui les opère, la modération qui les suit sont à mes yeux bien plus admirables. Ces vertus que le monde ne connaît pas supposent une force d'esprit supérieure aux plus grands sacrifices; un événement contraire aux lois de la nature est si opposé à l'habitude et aux préjugés, que c'est une espèce de folie de l'espérer, à peine en croit-on à ses yeux quand on le voit. L'esprit fort se révolte, le libertin s'en moque, le fidèle en est hors de lui-même, et saisi d'une profonde vénération, il n'en parle qu'avec transport. Quel effort de courage de le demander, quel héroïsme d'y compter, quel comble de foi de n'en pas douter! Au reste quels yeux peuvent en soutenir l'éclat,

quelle âme assez ferme pour n'en être pas ébranlée? La noble humilité qui en rend gloire à Dieu sans en être ni éblouie, ni surprise est bien d'un autre prix qu'une timide défiance qui les refuse et s'en croit indigne. L'aigle seul peut sans sourciller regarder le soleil; le héros peut seul sans en être accablé soutenir le poids de cette gloire. Ah! si le frivole appareil d'une vaine grandeur peut enivrer les plus grands esprits, combien risque-t-on de se méconnaître au faîte glissant des honneurs divins! Si ceux qui commandent aux hommes ne se souviennent presque plus qu'ils sont hommes; un mortel qui commande à la nature ne se prétend-il pas un demi-dieu? Je ne suis plus surpris que Dieu, par un serment solennel, engage sa toute-puissance à celui qui ose en disposer, il en achète les merveilles par les prodiges de la confiance. Oui, je vous le jure, vous ferez changer les montagnes de place; parlez en maître, vous le serez quand vous saurez en prendre le ton, tout vous sera possible quand vous saurez l'en croire, n'eussiez-vous de foi que comme un grain de moutarde, rien ne pourra vous résister : *Si habueritis fidem sicut granum sinapis.* (*Matth.*, XVII, 19.)

Tels furent les plus grands miracles; Régis, trop instruit des grandeurs de Dieu pour rien admirer, en fut témoin, il en fut l'instrument; son cœur familiarisé avec ses merveilles ne s'émut point, son visage ne changea point, ses expressions ne sont pas moins simples ni sa conduite moins unie. On lui représente que sur des montagnes inaccessibles, sur le bord des précipices, au milieu des assassins, sa vie court les plus grands risques : *Non*, dit-il, *je ne crains rien, Dieu est mon conducteur, il n'est point de danger qui m'étonne.* Il visite un de ses écoliers malade et le guérit subitement : *Courage, mon fils*, lui dit-il, *Dieu veut que vous le serviez avec plus de ferveur que vous n'avez fait.* La personne chargée de la distribution de ses aumônes vient lui dire qu'elle n'avait plus de blé : *Allez*, dit-il sans s'émouvoir, *vos greniers sont remplis.* Elle y court et les trouve remplis, elle vient sur ses pas hors d'elle-même; il ne fait que rire de sa surprise : *Ignorez-vous*, lui dit-il, *que les greniers du Père de famille sont toujours pleins?* L'admiration est le partage des âmes faibles; un jeune soldat tremble au moindre bruit, un grand capitaine voit de sang-froid le feu et le carnage; un jeune matelot pâlit à la moindre agitation, un pilote aguerri voit sans s'émouvoir la tempête; le villageois se perd dans le palais d'un prince, un courtisan en aperçoit à peine la magnificence; le commun des hommes est saisi d'étonnement à la vue d'un miracle, un saint voit Dieu partout, et le voit partout grand, se jouant de la mort et de la vie, de l'être et du néant.

En voyant Dieu partout, on apprendra à le chercher en tout; en admirant sa grandeur, on se fait une loi inviolable de sa volonté; ainsi une noble simplicité conduit à une parfaite obéissance : jamais peut-être cette vertu ne fut mise à des plus délicates épreuves que dans François Régis, et jamais on ne la porta plus loin. Croirait-on qu'au milieu des plus pressants besoins des peuples, des plus grands succès de son zèle, de la plus grande ferveur de ses autérités dans le commencement d'un établissement, dans la plus rapide course, tantôt pour aller remplir la place d'un régent dans une classe, tantôt par ménagement pour sa santé, tantôt comme nous avons vu par une timide sagesse, croirait-on que cet homme si ardent, si désiré, si nécessaire, mort à ses volontés les plus saintes, à ses idées les plus justes, à ses progrès les plus éclatants, n'ait eu de volonté et de jugement que celui de ses supérieurs?

Que j'aime à le voir au premier signe de leur volonté abandonner la chaire, le confessionnal, les missions, les miracles, pour venir s'ensevelir dans une basse classe, reprendre les premiers éléments de la latinité, s'assujettir à des exercices littéraires, et donner à des enfants le temps le plus précieux du monde! Est-ce là que vous l'auriez cherché, aveugle amour-propre? Effrayé de sa contrainte, choqué de l'obscurité de l'état que ne vous eût pas suggéré un prétendu zèle, pour colorer votre dédaigneuse présomption? Mais c'est là que la vertu cherche, que la vertu trouve le chef-d'œuvre de l'héroïsme, à la suite d'un Dieu incarné qui se plaît à instruire les enfants, et leur promet son royaume : qu'il est grand ce héros, qu'il est brillant dans cette poussière, qu'il est éloquent quand il bégaye, qu'il est majestueux quand il s'abaisse; qu'il est fort quand il devient enfant! Je l'admire bien plus, donnant des leçons à des écoliers, que s'il donnait des lois à toute la terre, balbutiant quelques syllabes, que s'il déployait tous les trésors de l'éloquence.

Que j'aime à le voir dépendre, comme un enfant sur tout ce qui regarde sa santé, d'un curé à qui son supérieur en avait donné le soin; on le fait travailler, il travaille; on le fait reposer, il se repose; on fixe la durée de ses sermons, il s'y borne; on donne une mesure à ses pénitences, il ne la passe pas; on interrompt ses confessions, il les quitte; on l'appelle pendant la prière, il la finit : Sentez-vous tout le prix de cette docilité, elle m'étonne plus que les miracles? Nature, ferveur, amour-propre, tout est ici sacrifié : un tempérament vif; un caractère ardent est un feu que rien ne peut éteindre, rien ne fait franchir ses bornes; quoi de plus gênant, que de dépendre du goût d'un autre qui sait en faire ce qu'il lui plaît? L'amour-propre se laisse-t-il arracher les palmes qu'il moissonne? Ne se fait-il pas honneur de sa résistance, même de ses excès? La religion semble plaider la cause de la révolte, elle réclame des travaux utiles à la gloire de Dieu et au salut des âmes, qui est assez maître de soi-même pour leur immoler sans délai au gré du hasard : *Illorum est enim regnum cœlorum.* (*Marc.*, X, 14.)

Que j'aime à le voir quitter par obéissance la ville de Montfaucon, au fort de la peste, où il se livrait à tous les exercices de charité! des ordres supérieurs l'obligent absolument à conserver une vie précieuse que le zèle prodiguait; les larmes et les prières sont la ressource de cet enfant évangélique, rien n'est écouté; on croit tout sauver en le sauvant. Que de gémissements! Quelle consternation dans la ville, à cette nouvelle! La vue d'une mort présente affligeait moins que le départ du consolateur universel; c'est alors qu'on commença à sentir tout le poids de la colère divine, tout était supportable avec lui, en le perdant on crut tout perdre. Chemins arrosés de tant de pleurs, vous vîtes des troupes nombreuses qui le suivaient qui baisaient ses traces, qui embrassaient ses genoux, qui demandaient sa bénédiction; tel l'Apôtre des gentils, que les fidèles accompagnèrent baignés de larmes jusqu'au vaisseau, et le suivaient des yeux quand les flots l'éloignaient du rivage. *Deducebant ad navem.* (*Act.*, XX, 38.)

Qui peut sonder l'abîme de la désolation de cet homme de miséricorde qu'on force à quitter son troupeau lorsqu'il lui est le plus nécessaire? Qui pourra peindre ces yeux éteints, ce visage abattu, ces paroles entrecoupées, ces discours tout de feu? Peut-il se consoler d'être privé du travail, de s'éloigner du péril, de se soustraire à la mort? Combien de fois dans une marche à tout moment interrompue le vit-on tourner les yeux vers la ville, monter sur des éminences pour satisfaire du moins sa tendre compassion, par la vue des lieux où souffraient tant de misérables, et sa tendre piété par la vue des lieux où il espérait le martyre, lieux fortunés où le ciel allait s'ouvrir? Oublierez-vous, mon Dieu, un serviteur fidèle à qui vos ordres arrachent les palmes de la main? Non, je le dédommagerai, il sera plus utile en quittant ses frères, qu'il ne l'eût été en partageant leurs maux; ses prières font cesser la peste dans deux jours par un miracle, ou plutôt par des milliers de miracles; il n'y a plus de malades dans la ville; ces troupes nombreuses dont les larmes avaient arrosé ses pas, vont en foule ramener en triomphe leur libérateur.

Que dirons-nous de sa modestie et de sa pureté? Autre caractère peu brillant et rare dans les héros même; cette vertu était peinte sur son visage, elle semblait vivre dans sa personne. Heureuse ignorance du crime, vous êtes le partage des favoris du ciel, vous fûtes celui de Régis; jamais enfant ne fut plus chaste: idées du vice vous lui fûtes étrangères; mouvements de la concupiscence vous lui fûtes inconnus; grâce divine vous lui en épargnâtes les plus légères saillies. Un ami intime arracha un jour de sa conscience cet important aveu; tels Adam et Eve avant la perte de leur innocence: ils portent une main criminelle sur le fruit de la science du bien et du mal: hélas! nous rougissons encore de ce qu'elle leur a découvert, le poison fatal qui fait trembler les saints paraissait avoir respecté cet ami de Dieu; l'ombre du péché ranimait tout son zèle; sa présence, ses regards, ses paroles arrêtaient les plus libertins; on sentait à son aspect s'éteindre les flammes impures; dès l'âge le plus tendre il avait su vous redouter et vous vaincre, et faire admirer une modestie qui était le garant de sa pureté. La fille de Jephté, privée à regret du mariage par le vœu précipité de son père, demande quelques mois de délai pour pleurer sa perte: Régis se hâte d'en consacrer à Dieu le trésor par les liens indissolubles d'un vœu solennel.

Rendez témoignage à sa pureté angélique, vous femmes de mauvaise vie dont il convertit un si grand nombre; déposez en sa faveur, libertins auxquels il arrache la proie de votre incontinence; faites son éloge, hérétiques dont il combattit les erreurs; vous l'avez vu, au milieu des flammes de Babylone, comme ces trois enfants, inaccessible au poison de la volupté, impénétrable aux traits de la censure, à l'épreuve des noirceurs de la calomnie, vous l'avez vu avec autant d'admiration que de dépit: combien de fois, comme la femme de Putiphar et les calomniateurs de Susanne, auriez-vous voulu pouvoir faire le procès à votre censeur? Mais sa vertu plus pure que le soleil vous désarmait par son évidence, vous éblouissait par son éclat: on a pu l'accuser de précipitation, d'indiscrétion, d'excès de zèle; mais tel que le Sauveur du monde, qui sur ces articles ne voulut pas même être soupçonné; la calomnie tout irritée, tout intéressée, tout effrontée qu'elle est, serait confondue et réduite au silence par le peu de vraisemblance même de l'accusation.

Faut-il être surpris des tendres caresses dont Dieu l'honora? J'aime les enfants, dit le Seigneur, leur innocence a pour moi des charmes secrets, fort supérieurs aux vertus éclatantes d'un âge avancé; j'y trouve avec la grâce du baptême tout le feu de ma première tendresse; le péché n'a point encore souillé cette émanation de Divinité dont je l'embellis quand il sortit de mes mains; la victime parée de fleurs naissantes, orne infiniment mes autels; j'y fus moi-même enfant, couché dans une crèche, porté au temple; avançant en âge, je conservai toujours les vertus pures de l'enfance; ma grandeur ne fut ni dédaigneuse, ni fière; je me fis tout à tous; mes trésors entre les mains des enfants ne courent aucun risque; j'eus tout à craindre de la vanité et des passions des autres; leur sagesse semble me disputer la gloire et la partager avec moi: un enfant ne s'attribue rien; la faiblesse de l'instrument m'assure tout l'honneur du succès et en relève la gloire.

Quelle communication divine n'eut pas avec cette âme sainte celui qui se plaît à paître parmi les lis. Un don de prophétie qui pénètre dans le fond des cœurs, qui annonce les événemens à venir, qui lui fait connaître le moment de sa mort; des ex-

tases fréquentes, où brillant de lumière, privé de l'usage des sens, on le voyait des heures entières absorbé dans la contemplation, obligé d'interrompre ses sermons, les reprenant ensuite avec une onction et un enthousiasme surnaturel ; une union si intime et si constante avec Dieu, que souvent arrêté au milieu des rues, ou saisi par ce divin esprit, il ne savait où il allait ; et que ravi par le moindre objet, tout l'élevait comme naturellement à Dieu ; un recueillement si profond que le peuple l'arrêtait dans les rues et sortait des maisons pour le voir passer et l'admirer : *Ce n'est pas un homme*, disait-on, *c'est un ange*.

La dévotion des peuples est allée après sa mort à une espèce d'excès ; la foule des pèlerinages qui se font à son tombeau, a fait d'une montagne déserte et presque inaccessible, une espèce de ville des plus fréquentées; la multitude, la richesse des offrandes d'une fort petite et pauvre chapelle, a fait un temple magnifique; il fallut toute l'autorité de l'archevêque de Vienne, et toute la crainte de ses censures pour prévenir un culte prématuré que les lois de l'Eglise ne permettent de déférer à personne avant la solennité de la canonisation : *Voyez-vous ces hautes montagnes*, disait un paysan du lieu, par une exagération outrée, mais vive, *il passe ici tant de monde qu'à la fin on les aplanira.* Que n'a-t-on pas fait à sa gloire dans toute la France, dans toute l'Europe, ou plutôt dans toutes les parties du monde? Les fidèles semblent de toutes parts avoir pris les sentiments des peuples du Languedoc et du Dauphiné; on le loue, on le révère, on l'invoque avec autant de vénération que de confiance ; du fond de ces montagnes il semble qu'il parte des rayons qui éclairent toute l'Eglise, et des miracles sans nombre justifient une confiance que ses vertus ont méritée, et que Dieu se plaît à récompenser. Unissons-nous au ciel et à la terre pour les honorer et les imiter ; ce sera le moyen d'avoir la vie éternelle, etc.

PANÉGYRIQUE XX.

SAINT FRANÇOIS XAVIER

Prêché dans l'église des jésuites de Québec, le 3 décembre 1729.

In conspectu ejus siluit terra. (I *Mach.*, I, 3.)

La terre se tut en sa présence.

Monseigneur (6),

Telle est l'idée sublime que le Saint-Esprit nous donne du plus grand conquérant qui fut jamais : La terre garda le silence devant lui : *In conspectu ejus siluit terra.* Maître d'un fort petit royaume, Alexandre le Grand ose entreprendre la conquête de l'univers; le succès passe ses espérances.

Bientôt la Grèce honore comme souverain celui qu'elle ne pouvait souffrir comme allié. La rapidité du Granique, l'armée nombreuse qui couvre ses bords escarpés, ne sont pour lui qu'une faible barrière. La maîtresse de la mer, la ville de Tyr, ne paraît lui disputer la victoire que pour illustrer son triomphe; l'Egypte reconnaît pour sa capitale la ville dont il jette les fondements, et à laquelle il donne son nom; la plaine d'Arbelles ruisselle du sang d'un million d'hommes; le souverain pontife des Juifs vient lui rendre hommage; les éléphants des Indes fuient devant lui; un roi jusqu'alors invincible devient son captif. Tout se soumet à ses lois; et, devenu dans dix ans le maître du monde connu, il se plaint de ses dieux, de ce que, n'ayant créé qu'un monde, ils ont mis des bornes à ses conquêtes : *Unus non sufficit orbis.* Témoin de ses succès, étonnée de son courage, surprise de se voir sujette, la terre manque de termes pour exprimer son admiration et son respect : *In conspectu ejus siluit terra.*

Faible image du saint conquérant dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge! L'Italie et l'Espagne, théâtre de ses premiers travaux, courent en foule pour l'entendre; mais l'Europe est un champ trop borné pour lui. L'Asie lui présente un monde nouveau : Goa lui ouvre ses portes, la côte de Coromandel voit tomber ses temples, Méliapore révère un second Thomas, les mosquées des royaumes voisins sont désertes, l'île du More perd ses horreurs, les armées barbares prennent la fuite; il est l'oracle de Malaca, le dieu des mers de la Chine; je vois à ses pieds les rois du Japon, les bonzes confondus, les martyrs triomphants, les ministres évangéliques fondant de toutes parts sous ses auspices des colonies chrétiennes. Après tant de conquêtes, il vole à la Chine; il expire à ses portes. Inconsolable de voir échapper ce vaste empire à son zèle, et de n'avoir encore conquis qu'un monde, il se plaint des bornes qui l'arrêtent : *Unus non sufficit orbis.* Témoin de tant de merveilles, étonné de son courage, surpris de se voir chrétien, l'Orient, un monde entier, manque d'expression, admire et se tait : *Siluit terra in conspectu ejus.*

Mais qu'ils sont différents, ces deux héros, si semblables dans l'étendue de leurs conquêtes! Qu'ils sont différents dans les motifs qui les animent, dans les vertus qui les distinguent, dans les moyens qui les secondent, dans les fruits qui les couronnent! Est-ce à la tête des armées que l'Apôtre des Indes établit son empire? Il n'a pour toutes armes que la patience, l'humilité, la pauvreté. Frugal, chaste, doux, modeste, vit-on en lui ces fougueux transports, ces honteux excès, ce faste superbe, qui sur le trône de l'Asie faisait méconnaître le héros de la Grèce? Le ciel dut-il à ce prince quelqu'un de ses habitants? François Xavier l'a peuplé d'une infinité d'âmes saintes. L'enfer gémit, attaché au char de Xavier; il voit dans ses fers gémir Alexandre. Ce n'est point à ses intérêts que l'homme apostolique sacrifie une

(6) Dosquet, alors évêque de Samos, coadjuteur de Québec, depuis évêque titulaire.

foule de malheureux, tristes victimes d'une folle ambition : la gloire de Dieu, le salut des âmes, sont le seul objet de ses travaux et de ses désirs. Ce serait peu pour lui de n'obtenir des hommes qu'un respect forcé, que la crainte arrache et que le cœur désavoue : il sait régner sur les esprits et sur les cœurs; il fait croire, il fait aimer, il fait pratiquer les choses les plus difficiles. Et tandis que les provinces désolées maudissent dans le vainqueur des Perses des lauriers inondés de tant de sang, les nations converties, charmées de leur défaite, bénissent dans l'Apôtre des Indes des couronnes enrichies de tant de grâces. Enfin ce serait trop peu de ne commander qu'à des hommes : la nature lui est soumise; les éléments entendent sa voix, la mort respecte ses ordres. L'histoire profane dans ses héros, la mythologie dans ses fables, ont-elles rien qui en approche? Xavier a plus fait que l'esprit humain n'a su imaginer : *Minus est quod illa finxit quam quod iste gessit.* Voilà de ces traits qu'on ne peut jamais mieux louer qu'en se bornant au plus simple détail, qu'on a même peine à rendre croyables, quelque soin qu'on prenne d'en diminuer le merveilleux. *In conspectu ejus siluit terra.*

Deux choses peuvent réduire au silence : le respect et l'étonnement. Il est dans l'apostolat, comme dans les conquêtes, deux sortes de prodiges : prodiges personnels de mérite et de vertu, prodiges étrangers de puissance et de succès. Les qualités héroïques inspirent une profonde vénération; elles imposent un silence de respect. Des succès prodigieux saisissent notre admiration; ils imposent un silence d'étonnement. Tel est l'effet que produisent les vertus et les succès de l'apôtre des derniers siècles.

Xavier, par le miracle de ses vertus, réduit la terre à un silence de vénération : première partie. Xavier, par le miracle de ses succès, réduit la terre à un silence d'admiration : seconde partie.

Dans le panégyrique de saint Xavier, vous verrez, Monseigneur, votre éloge; les mêmes traits vous peindront tous les deux. Comme lui, vous quittâtes le monde dans un âge où il vous offrait ses plus flatteuses douceurs et ses faveurs les plus brillantes. Comme lui, vous avez sacrifié les honneurs et les dignités que la France, la Flandre et l'Italie vous offraient à l'envi, pour venir à l'extrémité du monde étendre le royaume de Jésus-Christ. Les vertus que l'Apôtre des Indes fit voir à l'Orient, l'Amérique les vit en vous dans votre premier voyage. Elle prévint dès lors le jugement qu'ont depuis porté les deux arbitres les plus respectables : le vicaire de Jésus-Christ et notre auguste monarque. Quelle ne fut pas la douleur des peuples, lorsque la faiblesse de votre santé vous obligea de repasser en Europe! Mais, tandis que tous les cœurs faisaient des vœux pour votre retour, on craignait que cette santé délicate, qui n'avait pu soutenir la rigueur du climat, ne fît bientôt perdre, en vous recouvrant, le trésor même qu'on désirait avec le plus d'ardeur. Ce que l'amour des peuples n'osait demander qu'en tremblant, votre zèle vous l'a fait entreprendre. A l'exemple du meilleur de tous les pasteurs, vous avez fait généreusement le sacrifice de votre santé et de votre vie. N'est-ce pas, si j'ose le dire, vous acheter au prix de vous-même, et s'exposer à vous perdre pour avoir le bonheur de vous posséder? Fasse le ciel que nous jouissions longtemps d'un bien acheté à un si haut prix! Voilà les vœux de tout votre troupeau. Je me félicite de pouvoir, au commencement de ma carrière, vous offrir au nom de votre clergé (7) non pas des hommages de cérémonie, mais le plus profond et le plus tendre respect. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour peu qu'on quitte, c'est beaucoup quitter que de quitter tout ce qu'on a. Deux deniers d'une pauvre veuve sont préférables aux grandes sommes des pharisiens. Pour peu qu'on fasse, c'est beaucoup faire que de faire tout ce qu'on peut. Les faibles efforts d'un jeune homme peuvent, dans peu d'années, remplir une longue carrière. Pour peu qu'on risque, c'est beaucoup risquer que de braver les dangers qui se présentent. Nous admirons saint Thomas, lorsqu'il offre à Jésus-Christ d'aller et de mourir avec lui; mais ce n'est pas assez pour des apôtres. Les vertus obscures suffisent pour faire des saints; mais il faut de grands sacrifices, de grands dangers, il faut des prodiges à ces héros que la terre révère dans le silence : Allez, leur dit le Seigneur, portez la foi chez tous les peuples, renversez toutes les idoles, corrigez tous les vices, arrachez toutes les erreurs; renoncez à tout. Ne songez pas au lendemain; deux robes, un bâton, de l'argent, ce ne sont que des embarras. (*Matth.*, VI, 24.) Ne pensez pas même à ce que vous aurez à dire, le Saint-Esprit vous l'inspirera dans l'instant. Attendez-vous à tout; traînés devant les tribunaux, maltraités publiquement, trahis par vos frères, regardez-vous comme des brebis au milieu des loups. (*Matth.*, X, 16.) Je ne suis pas venu apporter la paix, mais allumer la guerre, diviser le père et les enfants, vous armer contre vous-mêmes. (*Ibid.*, 34.) Avez-vous quelque chose à ménager ou à craindre? Qui perd son âme, la trouvera; qui l'aime, la perdra. (*Ibid.*, 39.) Cette perfection vous étonne. Qui peut, direz-vous, remplir des conditions si rigoureuses? Qu'il est petit, en effet, le nombre des apôtres! Xavier les remplit à la lettre. Il quitta tout, il entreprit tout, risqua tout. Voilà le saint et le grand saint; voici l'apôtre et le grand apôtre. Il porta le détachement, le zèle, la fermeté jusqu'au prodige, avec une confiance que rien n'é-

(9) L'auteur était doyen du chapitre, official, grand-vicaire et conseiller-clerc au conseil souverain de Quebec.

tonne, un courage que rien n'arrête, une constance que rien n'affaiblit.

1° Son détachement. N'eût-il, comme les apôtres, abandonné qu'une barque et des filets pour suivre Jésus-Christ, il eût mérité comme eux le centuple dans cette vie et la gloire éternelle dans l'autre. Issu d'une famille royale, flatté des plus grandes espérances, déjà parvenu à une haute réputation de science et de talents, Xavier eut bien d'autres trésors à sacrifier. Qu'il dut lui en coûter de quitter la brillante carrière où il marchait à grands pas pour s'ensevelir dans une société naissante dont les membres, encore obscurs et en petit nombre, n'avaient que la pauvreté et l'humiliation pour partage! Aussi résista-t-il longtemps à la grâce. L'admirable Ignace fit bien des efforts avant que de s'en assurer la conquête. Ne craignons rien : Les résistances de la nature, les charmes des objets qu'on immole, parent la couronne des saints. Enfin le moment arrive ; ces foudroyantes paroles : *Que sert à l'homme de gagner tout un monde, s'il vient à perdre son âme?* (*Luc.*, IX, 25) ouvrent ses yeux, brisent son cœur. Une retraite sous la direction de ce grand maître de la vie spirituelle achève cet heureux changement. Xavier n'est plus le même homme. La pauvreté devient son trésor, l'oraison son étude, la mortification ses délices ; il mendie son pain de porte en porte; il rend aux malades, dans les hôpitaux, les services les plus dégoûtants; sa prière est continuelle; il châtie son corps par des rigueurs dont la droiture de ses intentions peut seule excuser l'excès.

Ainsi commença cette vie toute divine; ainsi le saint ébaucha l'apôtre. Mais, tandis que les âmes périssent à milliers, est-ce assez de se sauver soi-même? Xavier rougit de s'y borner; et se regardant comme comptable du salut de tout le monde, il fait vœu, avec les compagnons d'Ignace, de se consacrer aux missions. Dès lors il se livra tout entier à son zèle. L'Italie et l'Espagne retentissent de ses prédications, sont arrosées de ses sueurs, édifiées de ses exemples. Une moisson abondante couronne ses travaux, lorsque la voix de Dieu l'appelle aux Indes. Quittez votre maison, votre pays, votre famille; volez au-delà des mers, exilez-vous dans une terre étrangère, abandonnez-vous à la discrétion d'un peuple barbare, vivez au milieu d'une foule d'infidèles et d'ennemis. L'héroïsme d'Abraham doit être le coup d'essai d'un apôtre : *Egredere de terra tua.* (*Gen.*, XII, 1.)

Quelle épreuve délicate pour un zèle naissant! Xavier doit dans sa route passer sur les terres de ses parents : il y trouvera encore une mère, hélas! cassée de vieillesse, accablée d'infirmités. Je l'entends, comme la mère de Tobie : Ah! mon fils, vous êtes la lumière de mes yeux, le bâton de ma vieillesse, la consolation de mes peines. Voyez le sein où vous prîtes naissance, souvenez-vous des soins que j'ai eus de votre éducation, songez aux besoins pressants que j'ai de votre secours. Oubliez-vous la loi sainte et les liens sacrés qui vous attachent à moi? Je me meurs, mon fils, et vous partez! Le grand Chrysostome, attendri par les prières et les larmes de sa mère, sentit chanceler sa vertu. Xavier, saintement inhumain, foule aux pieds la chair et le sang, et vole à l'étendard de la croix. Qui l'eût cru! Il part pour les Indes, sans espérance de revenir jamais en Europe; il passe fort près du château de Xavier, où étaient sa famille et sa mère; on le presse d'aller leur dire le dernier adieu; mais lui, sans se détourner un moment du chemin, se contente de répondre : *Je me réserve à voir mes parents dans le ciel, non pas en passant, avec le chagrin que causent d'ordinaire les séparations, mais pour toujours avec une joie pure.* Que dût penser sa pieuse mère de ces généreux sentiments? Il me semble la voir, comme Jacob entendant son fils Joseph, les méditer en silence, étonnée de son héroïsme : *Pater rem tacitus considerabat.* (*Gen.*, XXIV, 21.)

Après avoir renoncé à ses biens, à son pays, à sa famille, il faut encore renoncer à soi-même, porter sa croix et suivre Jésus-Christ : *Relinque tua, tuos, te.* Vous le fîtes, grand saint, lorsque sentant votre cœur se soulever à la vue des ulcères des malades, vous eûtes le courage d'y coller votre bouche et d'en sucer à longs traits la dégoûtante infection. Tel le saint roi David, pressé de la soif, par un sacrifice différent, peut-être moins difficile, offre au Seigneur un verre d'eau : *Libavit eam Domino.* (II *Reg.*, XXIII, 16.) Vous le fîtes, lorsqu'à l'exemple de celui qui pour nous sauver voulut prendre la forme d'un esclave, vous vous donnâtes à un seigneur japonais, vous lui rendîtes les plus bas services, vous le suivîtes à pied dans un long voyage pour apprendre le chemin de la capitale : *Formam servi accipiens.* (*Philip.*, II, 7.) Vous le fîtes, lorsque pour toucher des pécheurs endurcis, vous prîtes sur vous la pénitence qu'ils avaient méritée, et vous vous mîtes tout en sang, sur les pas de celui qui se laissa déchirer pour nos iniquités : *Attritus est propter scelera nostra.* (*Isa.*, LIII, 5.) Vous le fîtes, lorsque vous vous consacrâtes à la plus parfaite obéissance, prêt à tout quitter et à tout faire au moindre signal de la volonté d'Ignace, votre supérieur, dont vous ne lisiez les lettres qu'à genoux : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* (I *Reg.*, III, 10.) Vous le fîtes, lorsque inondé des consolations célestes, vous vous plaigniez au Seigneur de l'excès de ses bontés. Ah! c'en est trop, disiez-vous; c'en est trop; puis-je vivre dans le plaisir quand je vous vois couvert de blessures? Tel le fidèle Urie ne pouvait se résoudre à entrer dans sa maison, tandis que l'arche et l'armée d'Israël étaient sous des tentes : *Habitant in papilionibus, et ego ludam?* (II *Reg.*, XI, 11.) Vous le fîtes, lorsqu'à la vue des croix qui vous étaient préparées, brûlant, comme le Sauveur, du désir d'être baptisé de ce baptême de sang, vous disiez avec transport : Encore plus, ô mon Dieu, encore plus : *Amplius, Domine, amplius.* Vous le fîtes; eh! quand cessâtes-

vous de le faire? Votre cœur était un autel, où un renoncement absolu au plaisir, une mortification générale de tous vos sens, un désir constant du martyre immolaient sans cesse la victime.

Une vie si austère se serait bientôt démentie, si elle n'eût été soutenue par la piété intérieure qui en est le principe et qui en fait le mérite. On n'eut jamais une dévotion plus tendre, une union plus intime avec Dieu que François Xavier; son visage même l'annonçait, tout y était grave, édifiant, aimable; la vertu y faisait briller des rayons moins éblouissants, mais aussi respectables et plus engageants que ceux qui firent voiler le visage de Moïse. Ses regards percent jusqu'au fond du cœur. Le lait et le miel coulent de ses lèvres. Le Saint-Esprit, qui l'anime, ne s'est jamais peint plus vivement. Au milieu d'une foule de travaux et d'affaires, toujours présent à lui-même, toujours présent à Dieu, sa conversation est toute dans le ciel. Dieu vit en lui plus qu'il ne vit lui-même. Il le prie au milieu des orages, comme Jonas dans la baleine, il le loue au milieu de Babylone, comme Daniel; les nuits paraissent trop courtes pour s'entretenir avec lui : cent fois on l'a vu les heures entières ravi en extase. Le sommeil n'interrompt point son oraison; son cœur veille, comme celui de l'épouse; on l'entend par une heureuse habitude, prononcer, même en dormant, ces paroles qu'il avait si souvent à la bouche : *Jésus, mon doux Jésus, mon amour et ma vie.* Les maladies, le délire même que lui a causé quelquefois l'excès du mal, n'ont été pour lui qu'un redoublement de tendresse; et par une sainte folie, il n'a cessé de parler machinalement à Dieu et de Dieu, en homme transporté. Est-ce là un homme? non, c'est un ange, devant qui les hommes se prosternent dans un silence respectueux, comme Tobie devant l'ange Raphaël : *Trementes ceciderant super terram.* (*Tob.*, XII, 16.)

2° Son zèle. Quand on ne tient à rien sur la terre, quand on n'y voit rien à espérer ou à craindre, on est capable de tout. Allez, grand apôtre, avec les armes invincibles de la vertu, osez tout entreprendre. Soyez le modèle, l'oracle, le conquérant, le maître du monde; tout est facile aux saints. Oui, tout un monde; en faut-il moins pour vous? Loin de m'alarmer, la grandeur de l'entreprise m'est un garant de votre courage. Voyez l'étendue immense des contrées de l'Asie et de l'Afrique, où l'idolâtrie et le mahométisme exercent leur empire : depuis l'Indien que le soleil brûle jusqu'au barbare que la neige couvre, tout périt faute d'une main laborieuse qui vienne cueillir une moisson déjà blanche : volez dans ces climats immenses; suivez vos grandes destinées; comptez, s'il est possible, les peuples qui doivent vous entendre, ou plutôt ne puissiez-vous pas les compter! Je pourrais vous y faire espérer des bornes si votre zèle en pouvait souffrir, mais non, que les extrémités de la terre retentissent de votre voix; les bornes de l'univers peuvent seules être les vôtres : *Docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Ainsi parlait à son disciple le zèle apostolique d'Ignace. Allez, mon frère, où la voix de Dieu vous appelle, et où le Saint-Siége vous envoie, ce siége suprême, d'où doit sortir et à qui doit tenir tout ce qui vient mériter le nom de catholique. Embrasez tout du feu qui vous dévore : ce n'est pas un diocèse, une province, un royaume, c'est une foule de provinces et de royaumes, c'est un monde entier : un champ aussi vaste peut seul être digne de vous.

Plein de ces nobles idées, Xavier, dans la ferveur de son oraison, contemple du haut des cieux la surface de la terre, comme un monarque parcourt ses vastes Etats sur une carte de géographie. Ce n'est qu'un point, les autres apôtres se la partagèrent, ils prirent chacun un royaume; c'est trop peu pour moi, il faut tout conquérir : *Stetit, et mensus est terram.* (*Habac.*, III, 6.) Que ne puis-je me multiplier et m'éterniser! Je serais tout à la fois sur la mer et sur la terre, dans les villes et dans les campagnes, à la cour et dans les solitudes; rien ne m'échapperait. Je gagnerais tous les hommes : je me dois tout à tous. J'instruirais tous les Etats, je convertirais toutes les nations, je confondrais tous les infidèles. Prédicateur, confesseur, catéchiste, controversiste, je mettrais tout en œuvre pour les sauver tous : *Aspexit et dissolvit gentes, et contriti sunt montes sæculi* (*Ibid.*) Que les jours et les nuits, que les mois et années coulent rapidement! Que n'ai-je des siècles à vivre? Il en coûterait à mon amour d'être si longtemps séparé de mon Dieu; ah! du moins je travaillerais à le faire aimer. Faisons-nous une sorte d'éternité par l'utile emploi de tous les moments; on peut beaucoup faire quand on met tout à profit : *Incurvati sunt colles mundi ab itineribus ejus.* (*Ibid.*) Embrasé de ce feu divin, Xavier s'embarque; traverse des mers infinies; les vents, à son gré trop lents, enflent trop faiblement ses voiles. Il trouve les vaisseaux portugais déjà répandus dans les ports des Indes et du Japon : confus et inconsolable de se voir prévenu : *Quelle honte*, dit-il, *que des marchands et des soldats aient été plus ardents que nous! Le zèle cédera-t-il à l'intérêt, et la charité à l'ambition?* Voilà de ces paroles qu'on ne se lasse pas d'admirer, qu'on n'entend, comme celles de Jésus-Christ, qu'avec un silence de vénération : *Mirati in responso ejus tacuerunt.* (*Luc.*, XX, 26.)

Comment le suivre? Où le trouver désormais cet apôtre, ce vase d'élection que les ondes dérobent à nos yeux, et vont, après mille orages, jeter sur quelque plage inconnue? Qui peut faire le détail de ses courses apostoliques? Qui peut compter les projets qu'il a formés, les affaires qu'il a terminées, les instructions qu'il a données, les établissements qu'il a fondés? Qui peut compter les provinces, les empires, les climats qu'il

a parcourus; et où, comme ces nuées volantes dont parle le prophète, il a porté la fécondité? Les géographes conviennent qu'en réunissant tous ses voyages, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre. Parcourez les sables brûlants de l'Inde, les forêts de l'île d'Amboise, les volcans de l'île du More, les glaces et les neiges du Japon, Xavier est partout. Petit avec les petits, grand avec les grands, tout à tous, pour les gagner tous, il embrasse indifféremment tous les états et tous les âges. La même main qui vient de répandre sur la tête des rois les eaux salutaires du baptême, va panser les plaies des malades; la même bouche qui vient de confondre les savants et les bonzes, fait le catéchisme aux petits enfants. Quelle grandeur d'âme! Il porte tout le monde dans son sein. Sans craindre le poids du jour et de la chaleur, il est chargé seul de toutes les Eglises d'Orient : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum.* (II *Cor.*, XI, 28.) Il prévoit tout, règle tout, pourvoit à tout. Conseil, protecteur, père de tous les misérables qui souffrent sans le voir prendre part à ses peines et voler à son secours? Inconsolable de voir commettre tant de péchés, il ne supporte la vie qu'à regret, prêt à l'abandonner mille fois pour en empêcher un seul, prêt à être effacé du livre de vie, comme Moïse, ou à être anathème pour ses frères, comme saint Paul : *J'ai la vie en horreur*, disait-il, *j'aimerais mieux mourir que de voir les outrages qu'on fait à mon Dieu, sans pouvoir les empêcher ni les réparer.* Tels sont ces hommes admirables dont la vertu et la sagesse imposent le plus religieux silence : *Verba sapientium audiuntur in silentio.* (*Eccle.*, IX, 17.)

Mais pour entreprendre, pour souffrir de si grandes choses, quel est son secours et son appui? Le même qu'eurent autrefois les apôtres, l'humilité, la patience, l'amour et la foi. Renoncez à la gloire de votre naissance, à l'éclat de votre réputation, au brillant de vos talents; tous ces avantages vous sont désormais inutiles. Soyez par votre choix ce que les apôtres furent par la naissance; dès lors vous mériterez d'être employé par celui qui met sa gloire à faire les plus grandes choses par les instruments les plus faibles. Xavier se croit incapable de tout, inutile à tout, indigne de tout, il se regarde comme le plus grand pécheur, l'unique cause par ses crimes, de toutes les calamités publiques. Il ne parle de lui-même qu'avec mépris, il n'écoute avec plaisir que ce langage; les injures l'attirent, les éloges le chassent. Il cherche avec empressement les plus bas emplois; la pauvreté règne dans tout ce qui est à son usage, ou plutôt il n'a rien. Honoré de la qualité du légat du Saint-Siége et de la confiance du roi de Portugal, maître de se procurer toutes ses commodités avec profusion, pressé d'accepter du moins le nécessaire, il ne voulut pas même de domestique. Il savait que son maître n'était pas venu pour se faire servir, mais pour servir les autres : *Tandis que j'aurai ces deux mains*, disait-il, *je n'aurai point de valet, et je serai celui de tout le monde : le crime seul peut déshonorer mon caractère.* Mais autant qu'il se défie de lui-même et qu'il méprise les appuis humains, autant se confie-t-il à Dieu. Contre-temps, persécutions, rien ne l'étonne. Le renversement de l'univers le verrait inébranlable sous ses ruines. Son plus ferme appui, c'est de n'en avoir aucun; sa plus grande ressource, de manquer de tout. Lorsque tout paraît perdu, c'est alors qu'espérant contre toute espérance, il est le plus tranquille; il ne craint que de craindre : *Je n'appréhende*, dit-il, *que de cesser d'espérer : ma confiance fait ma sûreté; mes alarmes feraient ma perte; je suis sûr de tout, si je sais compter sur Dieu.*

Quelle foi! Quelle conviction! Quel feu! Quelle onction! Quelle abondance! Ce n'est pas lui, c'est la vérité même qui parle, c'est la chose même qui se montre : l'Evangile n'est plus problématique, le voilà réalisé. Le ministre apostolique ne fut jamais mieux peint que par le fameux chariot que vit Ezéchiel, tiré par quatre animaux mistérieux, images des qualité des apôtres, image de Xavier. Il a la force du lion pour combattre, sans rien craindre, l'erreur et le vice; la constance du bœuf pour cultiver sans se lasser le champ qui lui est échu en partage; la sublimité de l'aigle pour contempler sans sourciller, et développer sans s'égarer, les plus hauts mystères; enfin la douceur de l'homme pour gagner, consoler, diriger sans rebuter. Plein de vigilance et de sollicitude il est plein d'yeux de tout côté. Il avance avec un zèle toujours nouveau, sans jamais revenir sur ses pas. Remontons au principe. La vérité seule a pu convaincre, la Divinité seule a pu former ces héros dont tous les autres n'approchèrent jamais, les remplir de sagesse comme un fleuve et porter leur nom dans les terres les plus éloignées : *Impletus es sapientia quasi flumen.... et ad insulas longe divagatum est nomen tuum.* (*Eccli.*, XLVII, 16, 17.) Ainsi font parler, ainsi font penser les apôtres; ce sont des témoins irréprochables, des démonstrations complettes des vérités qu'ils annoncent; ce sont des dieux que la terre écoute en silence : jamais les avantages les plus brillants ne feraient tenir ce langage ni n'obtiendraient ce culte. *Sileat omnis terra a facie Dei.* (*Habacuc*, II, 20.)

§ 3°. Fermeté dans le péril. Pensez-vous que de si grandes entreprises soient exemptes de dangers? Non, non, il n'en est point à quoi ne doive s'attendre l'homme apostolique; il sait tout risquer, ou plutôt il ne connaît point de risque. Instruit par l'exemple des premiers apôtres, Xavier s'attendit que la nature, les hommes, les démons déchaînés contre lui, sèmeraient des dangers sur tous ses pas, depuis l'innocent Abel, tous les saints tentés, persécutés, errants, lapidés, brisés, eux, dont le monde n'était pas digne, n'ont regardé la vie que comme une guerre perpétuelle, où la mort toujours présente, ne laisse espérer aucun instant de sûreté. Un apôtre plus exposé qu'un autre, est un

espèce d'ennemi du genre humain, déclaré contre l'impiété et le vice. Les impies et les vicieux lui pardonneront-ils ? Nouvel Ismaël, il est aux prises avec tout le monde, tout le monde est aux prises avec lui, il s'en fait gloire, dût-il mourir dans l'attaque, il est beau de périr les armes à la main, enseveli dans son triomphe. Je ne fais pas tant de cas de ma vie, disait le grand Apôtre, *non facio animam meam pretiosiorem quam me.* (*Act.*, XX, 24.) Je suis prêt non-seulement à donner pour vous tous mes biens, mais à immoler ma propre personne, *impendam et superimpendam.* (II *Cor.*, XII, 15.)

Voyez, grand saint, voyez sans pâlir les mers de la Chine et du Japon jusqu'ici inaccessibles et inconnues à tous les Européens, et les plus orageuses du monde, où les ondes mutinées, les vents déchaînés, les écueils multipliés, les gouffres, les courants menaçant d'une mort prochaine, laissent à peine au pilote le plus intrépide et le plus expérimenté, la liberté d'entrevoir sa route. En effet, ce n'était pas seulement cette navigation ordinaire le long des côtes, où l'on perdait rarement la terre de vue, qui dabord étonna les Grecs et les Romains, que saint Paul met au nombre de ses grandes épreuves, qui fit regarder comme héroïque le courage des hommes apostoliques des premiers siècles : Xavier parcourut, non plus la Méditerrannée, mais les mers immenses de l'Afrique, des Indes, de la Chine et du Japon. Mais quels pilotes, qui sans observation, sans instruments de mathématique, sans cartes marines, sans relation d'autres voyageurs, sans expérience se livrent au hasard, à la fureur et au caprice de cet élément !

Quels vaisseaux ! petits, faibles, mal équipés, mal pourvus, que le moindre coup de vent brise, que le moindre calme doit épuiser. La boussole depuis peu de temps découverte, ne donnait qu'une légère connaissance de la direction d'une route dont on ne pouvait juger que par une estime fort équivoque, surtout dans des mers dont on ignore les îles, les rochers, les courants et les côtes. On admire le courage des premiers navigateurs qui, sur une planche légère, osèrent courir tant de risques ; il fallait, selon l'expression d'un ancien, être armé d'un triple airain. Tel fut le courage de Xavier dans une navigation naissante, si éloignée de la perfection où on l'a portée aujourd'hui; tout y alarmait, tout y manquait, tout y dégoûtait ; tout aurait arrêté un zèle moins grand que celui d'un apôtre :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem.
(HOR., *Carm.*, I, III, v. 9.)

En dis-je trop? Des écueils innombrables, des tempêtes continuelles, la route perdue, le pilote désespéré, les vaisseaux brisés, des naufrages entiers, n'ont-ils pas cent fois à ses yeux présenté la mort avec toutes ses horreurs? Parlez, maître des cœurs, vos paroles vont rassurer tout le monde, votre vertu va le charmer; parlez, maître de la nature, commandez aux vents et aux flots; calmez la tempête, prenez le gouvernail ; et à travers les écueils et les bancs de sable ou au milieu des ténèbres de la nuit, réunissez au navire la chaloupe que la furie des vagues en avait écartée; conduisez l'un et l'autre au port. Les mers de la Chine et de Ceylan, témoins de vos merveilles, vont aussi bien que la terre se taire devant vous: *Siluerunt fluctus ejus.* (*Psal.* CVI, 29.)

Après avoir échappé, comme par miracle, au plus terrible naufrage, le voilà jeté sur un rivage inconnu, livré à la conduite impénétrable de la Providence. Là, prosterné aux pieds du Très-Haut, il baise tendrement cette terre qui lui est échue en partage et qui va être le théâtre de ses travaux. Peu satisfait encore, il s'offre à de nouveaux périls. Ah ! qu'il se réjouisse : il n'est pas au bout de la carrière. Une terre sauvage qui dévore ses habitants, se découvre au loin : des nations féroces n'écoutent que leur cruauté : l'enfer arme toute sa rage. Connaît-on bien, peut-on bien peindre ces climats et ces peuples qui semblent naître sous les pas de Xavier? Des rochers escarpés, des déserts immenses, des forêts épaisses, des sables brûlants, des animaux vénimeux et cruels, des hommes hideux et barbares : on dirait que la nature épuisée, expirante, n'a plus que des maux à répandre sur les misérables mortels.

Mais rien n'alarme l'invincible Xavier. Ces rivières débordées qu'il a fallu cent fois traverser à la nage, ont-elles arrêté la rapidité de ses courses? *Periculis fluminum.* (II *Cor.*, XI, 26.) Ces barques légères à demi brisées, cette planche à demi pourrie sur laquelle il erra pendant trois jours à la merci des ondes, l'a-t-elle senti chanceler? *Nocte ac die in profundo maris fui.* (*Ibid.*) La difficulté et la longueur des chemins dans une infinité de voyages faits toujours à pied, et souvent nus pieds, l'a-t-elle jamais lassé? *In itineribus sæpe.* (*Ibid.*) Les chaleurs accablantes de la zone torride, les froids extrêmes du Japon l'ont-ils jamais rebuté? *In frigore et nuditate.* (*Ibid.*) La faim, la soif, dans la plus grande disette des aliments, avec les eaux les plus amères, les plus malsaines, ont-elles épuisé sa patience? *In fame et siti.* (*Ibid.*) Des assassins attentent à sa vie, des voleurs le dépouillent, des barbares le poursuivent pour le faire mourir, le vit-on trembler à leurs approches? ne les fit-il pas lui-même trembler? *Periculis latronum.* (*Ibid.*) Les bonzes demandent sa mort, on le défère, on le menace, on le maltraite ; sa foi en fut-elle affaiblie? *In plagis supra modum, in mortibus frequenter.* (*Ibid.*, 23.) On censure sa doctrine, on condamne sa conduite; tourné en ridicule, traité d'imposteur, a-t-il jamais rougi de l'Evangile? *Periculis ex gentibus.* (*Ibid.*, 26.) Poursuivi dans les rues par la populace, couvert de boue, accablé de pierres, chargé d'injures, l'a-t-on entendu murmurer ou se plaindre? *Periculis in civitate.* (*Ibid.*) Les chrétiens mêmes, les Portugais,

ses amis, ses disciples, par un zèle mal entendu, jalousie, caprice, le décrient, le combattent, le trahissent : *Periculis ex falsis fratribus.*] (II *Cor.*, XI, 26.) Non, non, l'amour est inébranlable ; il est plus fort que la mort et l'enfer : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Illustre compagnie de Jésus, enfants et successeurs du grand Xavier, imitez votre Père. Vous pouvez, comme les Machabées, compter une foule de héros parmi vos ancêtres. L'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, ont servi de théâtre à leur zèle, et de matière à leur triomphe ; précieux héritage, si capable de vous soutenir, de vous animer, de vous dédommager au milieu des assauts que l'enfer vous livre ; ses fureurs font votre gloire. La persécution fut toujours l'apanage des apôtres ; elle a été le partage de Jésus-Christ. Le libertin voit-il sans peine ceux qui condamnent ses désordres ? L'hérétique voit-il sans dépit ceux qui combattent ses erreurs ? Vous le faites avec trop de fruits et de zèle pour être jamais des ennemis indifférents. Que l'hérésie nous montre de pareils succès. Semblables à d'inutiles frélons qui troublent la paix de la ruche, les novateurs peuvent bourdonner plus haut que les abeilles et leur faire sentir les traits empoisonnés de leur aiguillon ; jamais ils ne feront du miel. La société n'eût-elle que le seul François Xavier, il a éclairé tout un monde. Tous les novateurs ensemble ont-ils converti un idolâtre ?

Après avoir vu dans les vertus de saint François Xavier l'objet du silence religieux de la terre, voyons dans ses succès ce qui l'a réduit à un silence d'étonnement.

SECONDE PARTIE.

Quoi de plus frappant que les deux événements qui, dans le xvie siècle, fixèrent l'attention de toute la terre ! Je veux dire la mission de François Xavier, la découverte et la conquête du nouveau monde. Ce n'est pas sans raison que Dieu les réunit : l'un devait ouvrir la voie à l'autre, l'un devait faire la gloire de l'autre. Quel contraste ! Que l'ambition, l'injustice, la cruauté de ces usurpateurs met dans un beau jour la sainteté de la religion, la douceur de l'Eglise, l'héroïsme de l'apôtre ! Ainsi dans les premiers siècles, les conquêtes de la république romaine facilitèrent les progrès de l'Evangile. L'univers, disait saint Léon, pouvait-il ignorer ce que Rome avait appris ? Mais en même temps quel brillant éloge ne faisaient pas de la charité chrétienne les proscriptions de Marius et de Sylla, d'Antoine et d'Auguste ! Quel lustre ne répandait pas sur le désintéressement des apôtres l'ambition de César et de Pompée ! le faste du sénat, la corruption du peuple donnaient un nouveau prix à l'humilité, à la continence, à l'austérité de ces héros. Les victoires innombrables, qui avaient attaché la terre au char des triomphateurs, valent-elles ce nouveau genre de conquête qui soumet tout un monde par la folie de la croix ?

Peuples barbares, quelle surprise pour vous ! A travers cette mer immense que vous regardâtes toujours comme l'extrémité du monde, voyez ces maisons flottantes que les vents vous amènent. Elles semblent vomir sur vos rivages une espèce de monstres inconnus, dont la couleur, la langue, les habits, les armes, les manières sont pour vous autant de phénomènes incompréhensibles. Sont-ce là des hommes ? Est-ce un songe ? Est-ce un enchantement ? Quelle épouvante, lorsque entendant le bruit horrible de l'artillerie, et sentant ses meurtriers effets, vous voyez voler une espèce de foudre redoutable dont on peut d'autant moins parer les coups, qu'on ne sait qui l'allume, d'où elle part, et comment elle porte le trait mortel ! Consternés et abattus aux pieds de ces démons ou de ces divinités nouvelles, vous voyez malgré vous passer en des mains étrangères vos biens, votre empire et votre liberté.

Rassurez-vous, la scène va changer. Voyez cet homme seul, désarmé, couvert de haillons, manquant de tout. Qu'il est différent de ces guerriers redoutables ! Il n'enlève pas vos biens, il ne vous donne pas des lois, il n'exige pas de vous de pénibles services ; au contraire il étudie vos goûts, il se conforme à vos usages, il s'épuise pour vous servir sans rien demander, sans rien attendre, sans rien recevoir ; au lieu de vous blesser il panse vos plaies ; le fer et le feu ne brillent point dans ses mains ; il ne connaît que la croix et l'amour. L'humilité, la chasteté, la générosité, la douceur le rendent aussi aimable que respectable. Quelle grâce dans ses discours ! quelle sagesse dans sa doctrine ! quelle sainteté dans ses mœurs ! Auriez-vous dû vous mettre en défense contre un vainqueur si digne d'être aimé ? Gémiriez-vous sous le poids du joug si vous l'aviez reçu de sa main ? Ne devez-vous pas bénir le moment qui fit luire cet astre bienfaisant sur votre hémisphère ? Qu'il est puissant ! Les animaux, les éléments, les maladies, la mort reconnaissent son empire Ah ! s'il ne vous avertissait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel et la terre, par une méprise excusable, ne seriez-vous pas tentés de lui dresser des autels ? Ne l'êtes-vous pas malgré ses avis ? Voilà qui est plus singulier et plus étonnant que tout le reste.

C'est ainsi que les peuples, frappés des prodiges, touchés des paroles, charmés des vertus de Xavier, passèrent de la surprise à la déférence, de la déférence à la vénération et furent réduits à ce silence d'étonnement, supérieur au plus brillant panégyrique. Il semble que lui rendant le centuple, par un heureux échange, Dieu fit distributeur de ses grâces et dépositaire de sa toute-puissance celui qui chercha si constamment sa gloire et s'abandonna si aveuglément à sa providence. Jamais zèle ne fut plus épuré, plus étendu, plus généreux ; jamais zèle ne fut plus heureux. Il avait su tout quitter, tout risquer, tout entreprendre : Dieu lui fit tout

retrouver, tout exécuter, tout affermir. Il retrouva tout, en disposant en maître de toute la nature; il exécuta tout, en convertissant en apôtre tout le monde; il affermit tout en immortalisant en grand saint sa mémoire et son culte. Les miracles couronnent son détachement, les succès mettent le sceau à ses entreprises, et la vénération à son abandon. Ainsi, dit le prophète, les saints changent de force : pour un bras de chair qu'ils méprisent, ils sont revêtus de la vertu du Très-Haut, ils volent, comme l'aigle, sans jamais se ralentir : *Mutabunt fortitudinem, volabunt ut aquilæ, et non deficient.* (*Isa.*, XL, 31.)

1° Ses miracles. Qu'on ne dise pas que la religion chrétienne n'est plus soutenue par le brillant éclat des miracles. Sans doute ces traits frappants ne sont plus nécessaires pour une religion établie, dont l'établissement et la durée sont un miracle continuel et toujours nouveau. C'est un arbre déjà grand, dit saint Grégoire, qui n'a plus besoin d'être arrosé; mais non, elle est encore de nos jours aussi éclatante par les prodiges qui s'y opèrent. Xavier en a fait qui ne cèdent en rien à ceux des apôtres : ils sont innombrables dans leur multitude, extraordinaires dans leur espèce, admirables par la manière dont ils s'opéraient. Ce ne sont point des merveilles qu'on compte, les actes de sa canonisation n'en parlent que par centaines; plusieurs auteurs en ont fait des livres entiers. Les idolâtres, comme les chrétiens, l'appelaient le favori de Dieu, le maître de la nature, un ange visible; on était surpris lorsque dans les occasions importantes il ne s'en faisait pas. Plus d'une fois, cherchant la cause de cette espèce d'interruption, on a reconnu des raisons particulières qui, dans ces circonstances, rendaient le miracle inutile; raisons secrètes dont la connaissance était elle-même un miracle : *Non est abreviata manus Domini.* (*Isa.*, LIX, 1.)

Quelle espèce de miracle n'a pas fait ce grand thaumaturge? tantôt pour soulager la soif dans un vaisseau où l'eau douce avait manqué, il adoucit l'eau de la mer autant qu'il en fallut tout le reste du voyage, comme Moïse adoucit les eaux de Mara pour le peuple d'Israël; tantôt dans une terre desséchée par les ardeurs du soleil, il tombe à sa prière une pluie abondante, comme dans le royaume d'Israël il en tomba à la prière du prophète Elie. Plusieurs fois par ses ordres le calme fut rendu à la mer agitée; plusieurs fois après un naufrage il s'est sauvé, et a sauvé plusieurs personnes d'une mort certaine, comme Jésus-Christ, parlant aux vents et aux flots, calme la tempête et sauve ses disciples. La ville de Malaca et l'île de Manar, affligées de la peste, trouvent un remède subit dans son intercession. Dieu accorde aux prières de l'innocent ce qu'il n'avait accordé aux larmes de David pénitent qu'après avoir immolé sept mille hommes à sa juste colère. Je vois les animaux dociles se prêter à ses volontés, comme ils obéissaient au premier homme dans l'état d'innocence. Un cancre marin lui rapporte entre ses serres un crucifix de fer qui était tombé au fond de la mer, comme le fer de la hache du prophète qui surnageait sur les eaux du Jourdain. Là, une flotte est vaincue par quelques barques; ici, une armée est mise en déroute comme les murs de Jéricho sont renversés et l'armée des Madianites défaite au bruit de quelques trompettes. Un jour, poursuivi par des barbares sur le bord d'un fleuve large et rapide, il le traverse en un moment sur un morceau de bois, comme saint Pierre marchant sur les eaux. Les actes de sa canonisation comptent trente morts qu'il a ressuscités. Une femme ayant perdu sa fille, vint à lui comme la Sunamite à Elisée, et lui dit comme Marthe et Marie à Jésus-Christ : Si vous aviez été ici, ma fille ne serait point morte. *Allez*, lui dit le saint, *votre fille est vivante.* — *Hélas!* lui répondit la mère désolée, *pourquoi insulter à ma douleur? elle est enterrée depuis trois jours.* — *Allez encore une fois*, reprend le saint, *elle est vivante.* On court à son tombeau, la fille se lève pleine de vie. Un jour, pour convaincre des idolâtres qui l'écoutaient : *Allez*, leur dit-il, *déterrer quelques morts, vous verrez ce que Dieu sait faire.* On lui apporte des membres à demi pourris, enterrés depuis plusieurs jours. *Est-il bien mort*, s'écrie l'apôtre? *Peuple incrédule, m'en croirez-vous?* Il parle au cadavre, et ce nouveau Lazare se trouve au nombre des vivants. Saisi d'étonnement et convaincu de la vérité comme le peuple d'Israël lorsque Elie fit tomber le feu du ciel pour prouver la puissance du vrai Dieu, tout le monde, après avoir gardé un profond silence, s'écrie : Le Dieu de Xavier est le vrai Dieu.

Il a beau s'en défendre; sa modestie a beau chercher des voiles pour en dérober l'éclat; son nom, son image, ses habits, son linge étaient comme ceux de saint Paul, une source intarissable de guérisons miraculeuses. Qu'il priât, ou qu'il commandât, la nature soumise ne savait qu'obéir à ses ordres. Ce même Dieu, qui avait daigné respecter la voix de Josué, voulait bien favoriser en tout les pieux désirs de son apôtre. Xavier pouvait dire, comme le Sauveur : Vous me demandez qui je suis; vous ne voulez croire ni ma mission, ni les vérités que je vous annonce; venez et voyez. Les aveugles voient, les sourds entendent les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres : *Cœci vident*, *claudi ambulant*, etc. (*Matth.*, XI, 5.) Non, jamais homme n'a mieux vérifié les promesses de Jésus-Christ à ses disciples; ils chasseront les démons en mon nom, le poison ne leur nuira pas, ils marcheront sur les serpents, ils guériront toutes les maladies, ils feront de plus grands miracles que moi-même. On n'épuiserait point le détail des merveilles de Xavier : il sortait de lui, comme du Sauveur, une vertu toute-puissante qui guérissait tout le monde. Ravi, hors de moi-même, ne puis-je pas vous dire, comme Moïse au peu-

ple lors du passage de la mer Rouge, Dieu combattra pour vous, et vous admirerez dans le silence l'effort de son bras? *Dominus pugnabit pro vobis, et vos tacebitis.* (*Exod.*, XIV, 14.)

Il était lui-même un prodige toujours subsistant. Son corps, par une espèce d'immensité, a été vu en même temps en plusieurs endroits très-éloignés; et depuis sa mort toujours exempt de pourriture, quoique enseveli plusieurs mois dans un endroit marécageux, et plusieurs autres dans la chaux vive, quoique jeté dans la terre sans être enfermé dans une bierre, il se conserve aussi vermeil que s'il était encore vivant. De si saintes reliques seraient-elles abandonnées à la corruption? *Non dabit sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XV, 10.) Il avait le don de prophétie : les choses les plus éloignées étaient présentes à ses yeux; l'avenir n'avait point pour lui des ténèbres, ni les consciences des secrets; partout on l'appelait le Prophète. Arbitre souverain de toutes les affaires, chacun lui remettait ses intérêts; on quittait, on faisait tout sur sa parole : *Eamus ad videntem.* (I *Reg.*, IX, 9.) Il eut, comme les apôtres, le don des langues : Perses, Indiens, Malabares, Chinois, Japonais, tout le monde l'entendait parfaitement. Bien plus, par un prodige unique en son espèce, et supérieur à celui des apôtres, par un seul mot il répondait à dix ou douze questions différentes : ses paroles multipliées, diversifiées à l'infini dans les oreilles de ses auditeurs, satisfaisaient en même temps à tous leurs doutes : les idolâtres extasiés gardaient un profond silence, comme les princes orientaux en présence de Job : *Principes cessabant loqui, et digitum superponebant ori suo.* (*Job*, XXIX, 9.)

2° Ses succès. Ces merveilles vous étonnent. Peut-être les trouverez-vous incroyables; jugez-en par l'événement, vous en verrez la démonstration. Mais non, doutez-en : je vous dirai, avec saint Augustin, voici un miracle plus grand que tous ceux que vous contestez. C'est d'avoir converti l'Orient sans le secours des miracles. Se rendre maître des cœurs, faire croire, faire embrasser, faire pratiquer, faire soutenir jusqu'à la mort la religion la plus mortifiante et la plus incompréhensible, à qui? A un monde d'idolâtres de tout âge, de tout sexe, de tout pays, sans appui, sans secours, malgré des difficultés infinies. Voilà grand Dieu, le chef-d'œuvre de votre droite, la démonstration de votre Evangile. Savants défenseurs de la religion, ne cherchez plus de preuves pour rendre vraisemblables les merveilleux progrès du christianisme naissant, lorsque le sang d'un Dieu fumant encore, en arrosait les premiers fruits. Xavier rend tout croyable, le présent répond du passé, et un disciple d'Ignace, du collége apostolique. Tandis que par un prodige diabolique, Luther et Calvin font lever l'étendard de la révolte aux plus belles provinces de l'Europe, renaissez, beaux jours de l'Eglise; essuyez vos larmes, mère désolée; un nouvel apôtre, sous les auspices de Pierre, dont il est le légat, ramène l'éclat de votre berceau, et vous rend au centuple ce que l'erreur et le libertinage vous font perdre; il porte le nom du pontife romain, et lui gagne une infinité de sujets dans des lieux où les empereurs romains, ces maîtres du monde, n'avaient jamais fait passer la terreur ni le nom même de leurs armes triomphantes.

Tranquille possesseur de tout l'Orient, le démon, depuis plusieurs siècles, l'avait plongé dans un chaos d'erreurs et de superstitions : il ne restait plus de vestiges de la foi que l'apôtre saint Thomas y avait prêchée et scellée de son sang. La corruption du cœur, source féconde, ou funeste suite des égarements de l'esprit, en rendaient les ténèbres encore plus épaisses. La fierté et les richesses des uns, l'ignorance et la barbarie des autres formaient mille obstacles à la lumière. Les vices et les conquêtes des Portugais rendaient suspecte une religion que déshonoraient ses propres disciples. Comment faire adorer un crucifié? Comment faire aimer la pauvreté, l'humiliation, les souffrances, aux princes et aux grands de la terre? Saint Paul pouvait à peine se faire écouter : *Quis credidit auditui nostro?* (*Rom.*, X, 16.) Comment faire croire un Dieu en trois personnes, une personne en deux natures, un homme caché sous les apparences du pain, à des savants, à des marchands, à des soldats, à des barbares? La croix ne sera-t-elle pas pour eux, comme pour les juifs et pour les gentils, une folie et un scandale? Xavier l'a entrepris et exécuté. Quel apôtre en a fait davantage? Plusieurs apôtres auraient-ils suffi à ce qu'il a fait? Il entre dans l'Inde, comme Jonas dans Ninive; il y prêche la pénitence; et depuis le prince jusqu'au dernier sujets, tout se couvrent de la cendre et du cilice : il parle dans des vastes campagnes, à un peuple innombrable, comme saint Pierre à Jérusalem, et des milliers d'infidèles lui demandent le baptême. Il paraît au milieu des bonzes, comme saint Paul dans l'Aréopage, et les plus habiles se confessent vaincus. Il se montre à la cour de Bongo, comme saint Pierre et saint Paul à Rome, et y élève la croix sur la couronne du monarque. Il me semble le voir, comme saint Michel chassant les démons de l'empire, le ciel attentif garde un profond silence, dans l'attente d'un si grand événement. *Factum est silentium magnum in cœlo, dum prœliaretur Michael.*

Il l'a fait avec un succès si prodigieux, qu'il a répandu la foi dans plus de trois mille lieues de pays, qu'il l'a établie dans plus de cinquante royaumes, qu'il a baptisé plus de douze cent mille personnes. On compte avec étonnement les victoires, les conquêtes, les triomphes des plus illustres guerriers; on ne peut compter celles de François Xavier : *Pompeii bella, victorias, triumphos, stupentes numerabamus, tuos numerare non possumus.* Il l'a fait d'une manière si solide, que cette vigne du Seigneur plantée par ses soins,

ayant étendu de toutes parts ses branches, il s'est formé une chrétienté florissante, dont la plus grande partie subsiste encore dans sa première ferveur; et plus d'un million de martyrs ont scellé de leur sang les vérités qu'il leur avait enseignées, et persisté jusqu'au dernier soupir, au milieu des plus affreux tourments, dans la foi d'un crucifié, prêché depuis deux jours par un étranger inconnu. Il l'a fait à l'âge de quarante-cinq ans, dans l'espace de neuf à dix années. A peine peut-on compter par les moments qu'il a vécu, ses entreprises, ses travaux, ses victoires. On dirait qu'il enseignait l'univers en volant, comme saint Chrysostome le dit de saint Paul : *Docendo pervolavit orbem.* Bien mieux que le fameux César, il a pu dire de chacun des royaumes où il est entré, je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu : *Veni, vidi, Deus vicit.* De pareils succès, et de moins grands encore, racontés par Saul et par Silas, remplirent d'admiration les disciples, et les rendirent comme muets : *His auditis tacuerunt.* (*Act.*, XI, 18.)

Quel spectacle digne des regards de Dieu et des hommes? Un pauvre religieux, dans une terre étrangère, dont il ne sait pas même la langue, nus pieds au milieu de la neige, des frimats, des pierres, des ronces, prenant à la hâte un moment de sommeil, vivant de quelques racines, prenant au hasard quelques gouttes d'eau dans le creux de la main, poursuivi par la populace comme un insensé, cet homme roule dans son esprit le chimérique projet de faire changer tout l'Orient de religion. Tantôt au pied d'un arbre comme Debbora, tantôt au bord de la mer comme Moïse, tantôt sur une montagne comme Elie, tantôt dans un désert comme Jean-Baptiste, tantôt dans les places publiques comme les apôtres, il annonce la loi de son Dieu; et cet homme se fait admirer, se fait croire, se fait suivre, il étonne les rois, il gagne les peuples, il renverse les temples, il bâtit des églises, il fait adorer un homme crucifié depuis quinze cents ans, à trois mille lieues de là. Je le vois au milieu d'une multitude infinie de catéchumènes qui l'écoutent avidement, et reçoivent avec empressement le baptême, ne pouvant plus soutenir ses bras de lassitude, non pour avoir demandé, comme Moïse, la défaite des Amalécites, mais pour avoir fait entrer ces Amalécites mêmes dans la terre promise par le baptême. Tous les lieux d'où il part et où il arrive sont remplis d'un peuple immense, qui vient, ou l'accueillir, ou le conduire en triomphe, lui donne mille bénédictions et fait retentir l'air d'acclamations ou de gémissements. Il recueillait, comme par la bulle de sa canonisation, les bénédictions accordées à Abraham. Il se voit le père spirituel de plusieurs nations; ses enfants se multiplient en plus grand nombre que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. Il gagne plus de cœurs, il soumet plus de princes que Josué à la tête de six cent mille combattants n'en vit à ses pieds; et l'Eglise qu'il a laissée en mourant est plus étendue et plus nombreuse que ne fut jamais la nation entière des juifs.

Quoi de plus touchant que de voir les bourreaux armés, les échafauds dressés, les bûchers allumés pour forcer des milliers d'innocentes victimes à renoncer le Dieu de Xavier? Quoi de plus glorieux pour lui, que de compter parmi ces illustres martyrs le fils du roi de Negapatan, l'épouse et les sœurs du roi de Ternate, les princes d'Arima et d'Omura, qui aiment mieux perdre la couronne et la vie que la religion de Xavier! Que j'aime à le voir lui-même dans l'île de Manar, où un roi idolâtre fit mourir six cents de ses disciples nouvellement convertis, honorant leur sacré tombeau, baisant avec respect la terre qui venait d'être arrosée d'un si beau sang! La vertu, la vanité même s'est-elle jamais érigé de si glorieux trophées? Que j'aime à entendre tous ces généreux défenseurs de la foi, à leurs derniers moments, mêler d'une voix mourante, aux cris affreux des barbares, les doux noms de Jésus, de Marie et de François-Xavier? Vous retrouverez-vous, grand apôtre, dans ces fosses, dans ces brasiers, sous ces roues? Voilà vos élèves. Ces ruisseaux de sang, ces membres épars, ces campagnes jonchées d'ossements, ces familles errantes, ces prisons remplies, voilà votre ouvrage. Cette noble assurance, cette fermeté inébranlable, cette joie divine, ces divins cantiques, ces célestes transports, voilà vos leçons. Qu'il est beau de renaître par le sang, de revivre par le fer, de s'éterniser par les flammes! Jamais la mère des Machabées fut-elle plus heureuse, en ajoutant à ses palmes toutes celles qu'elle fit cueillir à ses enfants? Ne garderiez-vous pas le silence vous-même, étonné de vos propres succès?

La conversion de la Chine allait mettre le comble à sa gloire. Ce vaste empire languissait dans les ombres de la mort. Les Chinois, par habitude ou par politique, inaccessibles aux étrangers, n'en souffraient point sur leurs terres: leur langue inconnue à Xavier, était un mystère impénétrable; des mers intraitables et inconnues lui en fermaient l'entrée; un monarque puissant et absolu y était dévoué aux idoles: ses propres frères ne négligeaient rien pour l'en détourner; le gouverneur de Malaca y employait son autorité. C'est mal connaître les hommes apostoliques. Les obstacles irritent leur zèle; les difficultés annoncent le succès, l'opposition des hommes garantit le secours de Dieu. Rien ne l'arrête, il part. Enfin, après mille dangers, les côtes de la Chine commencent à poindre dans l'horizon. Ah! Xavier, voilà le ciel ouvert, vous touchez aux termes de vos vœux; la croix va être arborée dans ces vastes climats; le nom de Jésus-Christ va retentir à ces oreilles infidèles; les miracles vont signaler votre apostolat, vous recevrez la couronne du martyre. Encore un moment, et ses ports vous reçoivent triomphant.

Providence de mon Dieu, où êtes-vous?

Ils échouent au port, les projets mêmes formés pour votre gloire. Il périt sans secours, lors même qu'il s'immole pour vous, votre plus fidèle ministre. Le voilà, ce grand homme, jeté dans une île déserte, étendu sur le sable, exposé aux injures de l'air, couvert de quelques branches entrelassées en forme de cabane, abandonné de tout le monde. Tout se tait. Je n'aperçois qu'un vaste désert, un rocher aride, des arbres épars, une forêt sombre, une mer en courroux, un ciel irrité, quelques vaisseaux se débattant avec les ondes, deux ou trois Indiens que le respect et la douleur rendent immobiles. Tel, le Sauveur naissant au milieu des ombres de la nuit et du silence de toute la nature. *Dum medium silentium tenerent omnia.* (*Sap.*, XVIII, 14.) Le voilà, attaqué d'une maladie mortelle, saisi de vives douleurs d'un mal de côté, consumé par une fièvre ardente, estropié deux fois par un homme mal habile, qui s'avise de le saigner, ayant pour toute nourriture quelques amandes sèches. Le voilà, les bras en croix sur la poitrine, un crucifix à la main qu'il regarde amoureusement, qu'il baise tendrement, qu'il arrose de ses larmes, n'attendant plus que le moment qui va briser ses liens, mourant comme Moïse aux portes de la terre promise, avec l'unique regret d'avoir manqué la conversion des Chinois et la couronne du martyre. Est-ce donc là l'Apôtre des Indes, l'oracle du Japon, le maître de la nature, le favori du ciel, le modèle des hommes apostoliques? Vous faut-il, grand Dieu, des victimes si précieuses? Faut-il vous les immoler sous des coups si pesants? Il ramasse le peu de force qui lui reste pour faire son dernier sacrifice. Il lève les yeux au ciel, et dévoré de la soif du salut des âmes, voyant tout consommé pour lui, il remet son âme et rend le dernier soupir entre les mains de celui qu'il avait seul aimé, et pour qui seul il voulait vivre. Voilà votre ouvrage, ô mon Dieu! Saisi de crainte et de respect, que me reste-t-il qu'à garder un profond silence avec le Prophète, puisque c'est vous qui l'avez fait? *Non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* (*Psal.* XXXVIII. 10.)

3° Enfin, François Xavier est un des objets les plus distingués de la vénération générale du monde. Demandez-le au Saint-Siége qui le canonise. Ce siége respectable, de qui l'Eglise apprend quels sont les vrais saints, lui donne le titre d'apôtre ; titre glorieux, si religieusement réservé aux douze premiers, qu'on ne l'avait jusqu'alors solennellement accordé à personne. Il fait apporter un de ses bras des Indes à Rome, afin que le centre de la religion ne fût pas privé des reliques de celui qui en avait si fort étendu l'empire. Interrogez les plus grands princes, qui se font gloire de porter son nom et de se prosterner à ses pieds. Il n'y a point de partie du monde qui ne lui ait élevé des temples. Les Indes orientales et occidentales l'ont pris pour leur patron. Suivez les pas de ces pieux Indiens; comme la reine de Saba, ils sont venus du fond du Midi, ils ont fait exprès le voyage des Indes en Espagne, non pour voir la magnificence de la cour, mais pour honorer la chambre où Xavier était né, et qui après avoir satisfait leur pieuse curiosité, embaumés de l'odeur de ses vertus plus que cette reine ne fut charmée de la sagesse de Salomon, s'en retournèrent chez eux, sans daigner jeter les yeux sur autre chose. *Non habebat ultra spiritum.* (III *Reg.*, X, 5.)

Ecoutez les protestants mêmes; ils ont rendu justice à Xavier. Cette vive lumière a percé les ténèbres de l'hérésie. Leurs plus fameux auteurs qui ont écrit sur l'histoire des Indes, n'en parlent que comme d'un saint, d'un apôtre, d'un autre saint Paul Qui le croirait? Les païens mêmes enchérissent sur les chrétiens, et nous fournissent des témoignages plus éclatants par l'excès même de leurs hommages. On a vu des ambassadeurs du grand Mogol porter à son tombeau les riches présents de leurs maîtres, et se déchausser par respect en approchant. Les princes mahométans lui ont bâti des mosquées, et les Indiens des temples. Les bonzes du Japon, comme les Ephésiens qui voulaient sacrifier à Paul et à Barnabé, le pressèrent avec instance d'accepter une pagode qu'on voulait lui consacrer comme à une Divinité. Dans toute l'Inde, les infidèles ont longtemps regardé comme le plus religieux de tous les serments de jurer par le nom de Xavier; et en punissant miraculeusement les parjures, Dieu a souvent fait voir quel profond respect il voulait qu'on portât à son serviteur. *Plena est omnis terra gloria ejus.* (*Isa.*, VI, 3.)

Quelle gloire, au jour du jugement, pour François Xavier! quelle gloire aujourd'hui dans l'empirée, de se voir à la tête d'un monde sauvé! Quelle armée ce grand général conduit-il à son prince, de quelles troupes d'heureux captifs, de quelles dépouilles orne-t-il son triomphe! Chaque apôtre, dit saint Grégoire, mènera le troupeau qu'il aura formé : saint Pierre, la Judée; saint André, l'Achaïe; saint Jean, l'Asie; saint Matthieu, l'Ethiopie. Saint François Xavier pourra montrer des peuples, des royaumes entiers : *Petrus, Indiam; Joannes, Asiam: Andreas, Achaiam, in conspectu Judicis adducet.*

Rien de plus éclatant à la gloire de Xavier, que l'ambassade des rois du Japon. Le roi de Bongo, qui lui devait sa conversion, se joignit à deux rois ses voisins pour envoyer de concert, l'un son fils, l'autre son neveu, jurer une obéissance éternelle au Saint-Siége, et demander comme une grâce spéciale la canonisation du P. François. Le christianisme et le respect pour le Saint-Siége ont toujours marché d'un pas égal : l'un suit la perte ou les progrès de l'autre. Commence-t-on à perdre la foi, on a bientôt secoué le joug de l'obéissance; mais à mesure qu'on connaît, qu'on adore Jésus-Christ, on se félicite de trouver, on se fait un devoir d'honorer son vicaire. Partez,

grands princes, élèves du grand Xavier, soyez la démonstration de la religion que vous avez embrassée; que l'hérésie, le fiel dans le cœur, forme contre son autorité sacrée d'injustes ombrages, vous êtes trop catholiques pour ne pas venir faire à ses pieds l'acte le plus authentique de catholicité. Mers orageuses, calmez vos flots; vents favorables, portez-les sur vos ailes; faites faire le tour de la terre au pieux navire chargé des richesses d'un monde nouveau, qui vient en faire hommage au souverain Pasteur, et arborer dans toute l'Europe les trophées de François Xavier. La Judée vit des mages venir de l'Orient adorer le berceau d'un Dieu, en voici d'autres venus du fond de l'Asie, pour reconnaître la houlette de celui qui tient sa place, à qui Xavier a servi d'étoile. Ce que le fier Japon voit de plus grand baisse la tête sous la main du pêcheur qu'il connaît à peine depuis deux jours. L'Europe étonnée voit dans son sein des peuples dont elle vient d'entendre parler. Toute sa puissance et ses richesses lui ont à peine ouvert les portes de ces climats inaccessibles; la foi de Xavier lui en amène les monarques pour en faire des enfants dociles. Heureuse époque, où deux mondes, jusqu'alors inconnus l'un à l'autre, se réunissent au bercail commun, où doivent tendre toutes les brebis fidèles. Grands princes, attestez sans crainte à l'univers la sainteté du héros qui ouvrit vos yeux à la lumière. Votre voyage est le plus grand et le moins équivoque de ses prodiges. En vous conduisant à celui contre la foi de qui les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, il joint au merveilleux de l'événement le sceau divin qui caractérise les vrais miracles.

Ministres du Dieu vivant, voilà votre modèle. Appelés aux mêmes fonctions, revêtus du même caractère, dépositaires des mêmes pouvoirs, ces grands exemples vous laisseront-ils insensibles, etc. Et vous dans votre famille, etc.

PANEGYRIQUE XXI.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Ait rex ut introduceret pueros qui starent in palatio. (*Dan*, I, 4.)

Le roi ordonna qu'on choisît des enfants pour servir au palais.

Au milieu d'un empire immense et d'un nombre infini de sujets, un grand monarque crut qu'il manquait quelque chose à l'ornement de sa cour, s'il n'avait auprès de sa personne des jeunes gens pour le servir. Qu'ils soient, dit-il, d'une naissance distinguée, d'une belle figure, instruits dans toutes les sciences, pleins de sagesse et de vertu : *Ex semine regio, decoros forma, doctos disciplina.* (*Dan.*, I, 4.) Nabuchodonosor fut parfaitement obéi; Daniel et les trois que nous connaissons surent joindre à la faiblesse de l'âge une sagesse et une vertu qui fût à l'épreuve de la fournaise de Babylone.

Tel fut le jeune religieux que l'Eglise présente à notre imitation et à notre culte; au milieu des anges et des saints qui composent la cour, au milieu de tant de grands hommes qu'enfante tous les jours une société où les talents, les travaux, les succès paraissent être héréditaires, Dieu a voulu être servi par des jeunes gens qui, joignant la vertu des héros à celle de l'enfance, fissent admirer le prodige de sa droite dans le merveilleux assemblage du courage et de la faiblesse. La nature et la grâce y travaillèrent de concert. Celle-là le fit naître du plus illustre sang d'Italie : *Ex semine regio*, et lui donna tous les agréments de l'esprit et du corps : *Decoros forma, doctos disciplina.* Celle-ci, travaillant sur un si riche fonds, remplit sa vie des plus grandes vertus. On admira en lui la force du héros dans un enfant, la fidélité d'un enfant dans un héros.

La vie spirituelle et la vie de la cour sont semblables en bien des choses. On doit servir Dieu comme on sert le prince. Noblesse de sentiment, délicatesse d'expression, air de magnificence, empressement de zèle, générosité de sacrifice, tout doit être grand dans un courtisan, s'il veut faire honneur à son maître. Souplesse de génie, aveugle dépendance, fidélité aux moindres choses, air de droiture et de candeur; tout pour lui plaire doit le rendre petit à ses yeux; que, par sa simplicité et sa docilité, il joigne à l'élévation de l'état tous les charmes de l'enfance, voilà ce que Dieu demande de nous. J'aime les enfants, nous dit-il, laissez-les venir à moi, leur innocence me plaît; et vous qu'un âge avancé semble avoir rendus supérieurs à leur faiblesse, voilà votre modèle : si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le ciel : *Nisi efficiamini sicut parvuli non*, etc. (*Matth.*, XVIII, 3.)

Peu de personnes sont capables de réunir ces deux choses; aussi peu de personnes sont propres à la cour, peu de personnes peuvent s'y promettre un succès constant. Il n'est pas moins rare d'en trouver qui soient propres à la vie spirituelle. Les vertus obscures de l'enfance paraissent méprisables, les vertus éclatantes des héros passent pour inimitables; l'un n'en vaut pas la peine; on en rougirait; l'autre surpasse nos forces, on ne peut y atteindre. Idées fausses, mais piéges dangereux du démon, prétexte spécieux pour ne rien pratiquer. En effet, un caractère trop haut qui ne sait point s'abaisser, un homme timide qui n'ose s'élever, échoue également à la cour. L'esprit fort qui dédaigne les plus petites choses, le pusillanime qui n'ose prendre un noble essor, n'arriveront jamais à la perfection. Dissipons ces erreurs par l'exemple de saint Louis de Gonzague; nous y verrons que les plus grandes vertus sont à la portée de la jeunesse, et que les plus petites ne sont pas au-dessous des héros; que si, pour être courtisan, il faut savoir être grand et petit, pour plaire à Dieu, l'enfant doit être héros, et le héros doit être enfant.

1° L'héroïsme dans les petites choses

2° les petites choses dans l'héroïsme : ce seront les deux parties de ce discours. Vierge sainte, jamais cet assemblage ne fut plus parfait que dans un Dieu enfant, et jamais après lui il ne fut plus parfait que dans sa mère; quel modèle de vertus sublimes et de vertus obscures! Obtenez-nous la grâce de faire dignement l'éloge de votre parfait imitateur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une vertu médiocre passe pour héroïque dans un enfant. Faiblesse et ignorance, tout s'y oppose; expérience et secours, tout lui manque; que peut-on en attendre de grand? N'est-on pas trop heureux qu'exempt des fautes grossières et docile aux leçons qu'on lui fait, il laisse entrevoir un heureux fonds et donne des espérances d'un succès encore éloigné? Nous ne sommes pas réduits dans ce panégyrique à des bornes si étroites. Les plus grands objets fixent nos regards. Nous trouvons dans l'âge le plus tendre les vertus de l'héroïsme le plus avancé; vous deviez à votre gloire, ô mon Dieu! la première pointe d'un si beau jour. La faiblesse des instruments que vous employez fait mieux briller vos merveilles. Jamais vous ne montrâtes mieux combien vous êtes maître de la faiblesse et de la force, qu'en faisant triompher les enfants.

Le voilà ce jeune homme au milieu d'un monde corrompu qui va de toutes parts lui tendre des piéges. Comme le petit Joas sous le fer d'Athalie, comme Moïse exposé dans un frêle berceau sur les ondes du Nil. Je vois dans une cour brillante, plus dangereuse que les écueils et les tempêtes, se présenter à lui de tous côtés une mort certaine; où sera la fille de Pharaon, dont la main bienfaisante le conduira sûrement au port? Où sera la pieuse Josabeth, qui le prendra entre ses bras et aura soin de ses premières années? Ce sera votre grâce, ô mon Dieu! D'abord par les leçons et les exemples d'une mère pieuse, vous jetterez dans son cœur l'heureux germe de la vertu; dans la suite l'arrachant à sa famille, vous le conduirez au temple, vous le nourrirez du lait de la doctrine et de la piété, dans une compagnie dévouée à votre gloire. Le mariage de son père fut le premier célébré selon les lois du concile de Trente; ne semble-t-il pas que, par une bénédiction si abondante, Dieu ait voulu consacrer les premiers fruits d'une loi dont il était l'auteur, et en rendre l'observation précieuse à toute l'Eglise? *Tu es qui extraxisti me de ventre; suscepisti me*, etc. (*Psal.* XXI, 10.)

Trois sortes de vertus forment le héros : détachement des biens du monde, zèle dans les travaux, constance dans les peines, tout quitter, tout entreprendre, tout souffrir, en voilà le chef-d'œuvre? Tel fut le vôtre, jeune héros. Le monde n'eut rien d'assez flatteur pour vous séduire; les travaux, rien d'assez pénible pour vous rebuter; la croix, rien d'assez pesant pour vous abattre. Vos premières démarches dans la carrière de la vertu furent un tissu de victoires, votre enfance, un enchaînement de prodiges; oublions ici l'enfant pour admirer le héros, ou plutôt admirons le héros dans l'enfant : Héros d'autant plus admirable, qu'il n'est qu'un enfant; admirons un enfant qui sait mépriser les honneurs, les délices, les espérances d'une haute fortune; admirons un enfant qui sait soutenir la rigueur des menaces, la vivacité des reproches, l'amertume des larmes d'une famille inconsolable; admirons un enfant qui sait embrasser la rigueur de la pénitence, l'obscurité du cloître, la gêne de la régularité; admirons un enfant qui sait surmonter le dégoût du service des malades, l'horreur d'un hôpital des pestiférés, la présence d'une mort affreuse et prochaine. Voilà de ces héros consommés en naissant, parfaits dès le berceau, mûris dans un jour dont l'aurore éclaira les triomphes, dont les premiers moments valent une longue vie. Ce n'est point comme dans les autres hommes le fruit tardif d'un âge avancé; l'Ouvrier tout-puissant qui le forma pour sa gloire y mit d'abord la dernière main : *Consummatus in brevi.* (*Sap.*, IV, 13.)

1° Détachement du monde. Il faut quitter sa famille, et avec elle les biens et les espérances. Premier sacrifice que la grâce exige de Louis; sacrifice héroïque, vous valûtes à Abraham la gloire d'être le père du Messie. Quittez votre patrie, votre famille, votre maison, venez dans la terre que je vous montrerai, je serai moi-même votre récompense : *Egredere de terra tua, et de cognatione tua* (*Gen.*, XII, 1); sacrifice héroïque, vous valûtes aux lévites l'honneur du sacerdoce, lorsque leur zèle, selon l'expression de l'Ecriture, méconnut leurs plus proches, jusqu'à répandre leur sang criminel : *Dixerunt fratribus suis: Ignoro vos.* (*Deut.*, XXXIII, 9.) Sacrifice héroïque, vous valûtes à la fille d'Israël la qualité d'épouse bien-aimée. Ecoutez, ma fille, prêtez l'oreille à ma voix; si vous voulez plaire à votre prince, oubliez votre peuple et la maison de votre père: *Obliviscere populum tuum.* Sacrifice héroïque, vous valûtes l'apostolat aux premiers disciples : Quittez tout pour me suivre, laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; vendez vos biens, distribuez-en le prix aux pauvres, vous serez élevés sur des trônes pour juger la maison d'Israël : *Vende omnia quæ habes et da pauperibus.* (*Matth.*, XIX, 21.)

Héros illustres, le monde canonise votre généreux renoncement à votre famille, mais fut-il toujours également difficile. Un âge avancé qui peut se passer de leurs secours, jaloux de la liberté, loin d'en craindre l'éloignement, souvent, comme l'enfant prodigue, est le premier à le demander, quand une épouse chérie nous invite, quand la faveur de la fortune nous appelle, quand la bassesse de la naissance ne laisse rien à espérer, on a bientôt pris un parti nécessaire ou avantageux. Mais un jeune cœur sensible, que tout attendrit, environné des plaisirs, que tout amuse, bercé des plus belles espérances, que tout enchante Peut-il s'y résou-

dre? Voix rigoureuse du Seigneur, je vous entends, vous voulez qu'on foule tout aux pieds; entendez, Louis, cette tendre mère qui vous montre le sein où vous prîtes naissance, qui vous rappelle les douleurs de l'enfantement, les soins assidus de votre éducation, le riche patrimoine que la fortune vous prépare, le besoin qu'a de votre secours une famille dont vous êtes les délices et l'espérance. Ah! mon fils, vous êtes la lumière de mes yeux, le bâton de ma vieillesse, la consolation de mes peines, je me meurs, mon fils, et vous partez! Voix rigoureuse du Seigneur, je vous entends encore. Cette mère fût-elle sur le seuil de la porte pour vous arrêter, volez à l'étendard de la croix, faites-vous de son corps même un degré pour aller à la vie : *Per calcatum perge patrem.* Il est glorieux alors d'oublier toutes les lois de la nature, et de devenir saintement inhumain. *In his summæ pietatis est esse crudelem.*

Tout attachait Louis de Gonzague à sa famille, tout l'éloignait de l'état religieux. Etait-ce donc pour jouir de la liberté qu'il quittait le monde? Il en goûtait chez lui tous les charmes, et il allait s'immoler à l'obéissance. Courait-il après la fortune? Il en trouvait chez lui tout l'éclat et il allait s'en dépouiller dans le cloître. Cherchait-il les délices de la vie? Elles s'offraient chez lui avec profusion. Elles prévenaient ses désirs, et il allait se consacrer à la mortification. Il passe de la maison paternelle au tombeau, des richesses à la pauvreté, de la pourpre à la poussière. Ignorait-il le prix de ce qu'il allait quitter, assez jeune pour éprouver toute la sensibilité qui aigrit les plaies, mais assez formé pour en sonder la profondeur? La faiblesse de l'âge et la force de la raison travaillaient de concert à parer la victime : élevé avec l'élite de la noblesse dans des cours brillantes pleines de l'esprit du monde, qui ne cessaient de le lui inspirer, il en avait respiré de bonne heure l'air contagieux. Dieu ne voulait pas qu'une stupide ignorance déprisât le mérite de son sacrifice.

Mais que de combats à soutenir de la part de ses parents! Un père tendre, que son amour pour son fils met au désespoir, lui fait d'abord parcourir l'Espagne et l'Italie, espérant que la variété des objets fera quelque diversion dans son esprit, que les charmes du plaisir porteront quelque atteinte à son cœur, ou que le retardement et les difficultés lasseront sa patience et prépareront la victoire qu'il se propose de remporter. Les menaces succèdent aux promesses, les mauvais traitements aux prières et la violence à la douceur. Son père n'écoute que son emportement; ses parents, ses amis, ses vassaux se liguent pour traverser ses pieux desseins; et, quoique dans un sens bien différent, on peut dire de lui comme d'Ismaël, qu'il est aux prises avec tout le monde, tout le monde est aux prises avec lui : *Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum.*

Mais tandis que des tentations plus redoutables que la vue des supplices attaquent ce jeune Machabée, la grâce, cette pieuse mère, lui dit au fond du cœur : Levez les yeux au ciel, mon fils, il vous est destiné; portez-les sur la terre dont les fragiles beautés s'évanouissent : *Peto, nate, ut aspicias cœlum et terram.* (II *Mach.*, VII, 28.) Voyez la gloire des saints, ce sont vos frères; il faut partager leur couronne : *Dignus fratribus suscipe mortem.* (*Ibid.*, 29.) Animé par ces réflexions, Louis se prosterne au pied du crucifix, et, pour fléchir son Dieu en mêlant son sang à celui qu'une charité divine lui avait fait répandre à la colonne, il se déchire lui-même avec une rigueur dont son père, qui en fut témoin, ne peut soutenir la vue. Il commença dès lors à devenir plus traitable; mais de nouveaux prétextes ayant amené de nouveaux délais, Louis, avec un courage héroïque que Dieu seul peut imposer et un respect pour ses supérieurs que la vertu seule sait conserver, parle à son père en ces termes : *Je viens à vous, seigneur, pour vous assurer que je vous suis toujours très-soumis, mais je vous déclare que Dieu m'appelle à la religion et que vous résistez à sa volonté en vous y opposant. Quelque obstacle que vous puissiez y mettre, je suis si déterminé à lui obéir, que je me réduirai à vivre plutôt errant par toute la terre que de jouir d'une fortune à laquelle il voit que je renonce.* Etonné de sa fermeté, son père verse un torrent de larmes. Mais enfin la crainte de Dieu prend le dessus : *Vous avez fait, mon fils*, lui dit-il, *à mon cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime, et vous le méritez; j'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille. Mais enfin puisque Dieu le veut, je ne vous retiens plus. Fasse le ciel que vous soyez heureux dans le parti que vous allez prendre.* Louis, au comble de ses vœux, s'envole dans le sein de Dieu comme un passereau qui s'échappe des filets de l'oiseleur : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium.* (*Psal.* CXXIII, 7.)

C'est un usage dans bien des communautés d'accompagner l'entrée en religion de plusieurs cérémonies lugubres, qui peignent le parfait détachement où l'on s'engage. Des habits pompeux changés pour un sac et une corde, des adieux solennels faits à sa famille, une porte qui se ferme pour ne plus s'ouvrir, un drap mortuaire dont on est couvert, le son funèbre des cloches qui retentissent au loin. Que sais-je? on a tout réuni pour mettre sous les yeux la mort civile à laquelle on se dévoue. L'état et la qualité de Louis de Gonzague lui procurèrent dans le monde même une cérémonie singulière et unique peut-être encore plus frappante. Le riche marquisat de Châtillon est un fief relevant de l'empire, Louis en avait l'investiture. Il fallait qu'il en fît authentiquement la démission en faveur de son frère, en présence de tous les princes de sa maison qui pourraient dans la suite avoir des droits successifs à exercer. On les rassemble à Mantoue; Louis paraît au milieu d'eux avec plus de joie que s'il fût venu prendre possession

d'une couronne, et, par une espèce de profession anticipée, il renonce solennellement à tous ses droits et à toutes ses espérances, et paraît à la fin de la cérémonie en habit de jésuite qu'il s'était fait faire en secret : *Je cède*, dit-il, *mes biens avec plus de plaisir que mon successeur ne les reçoit; je ne veux de couronne que dans le ciel.*

2° Constance dans les peines. A l'âge tendre de Louis de Gonzague, où les plaisirs font goûter tout ce qu'ils ont de piquant, dans une haute fortune où ils s'offrent en foule, dans une famille chérie où tout s'empresse à les faire naître, on comprend aisément que Louis n'eut à essuyer d'autres peines que les obstacles que l'amitié opposait à sa vocation. Mais, ingénieux à se tourmenter lui-même, qu'il sut bien par les mortifications continuelles se dédommager de ce qu'il regardait comme une très-grande perte. La mortification semblait être née avec lui. Dès l'âge de sept ans, déjà vieillard consommé, la gravité, la modération, le recueillement firent son caractère ; il ne joua plus à aucun jeu. Ni la liberté de la cour, ni la familiarité de ses amis, ni la facilité que lui donnait la fortune ne purent arracher de lui ces amusements si ordinaires à son âge, ou plutôt qui en sont l'unique occupation. Ces vivacités, ces légèretés, ces saillies que non-seulement on pardonne, mais qu'on loue et qu'on aime dans la jeunesse, n'altérèrent jamais la sérénité de son visage, la modestie de ses démarches, le calme de son cœur; déjà solitaire et pensant à entrer dans une chartreuse, il quittait ses meilleurs amis pour aller dans la retraite goûter avec Dieu les délices de l'oraison, et après y avoir passé les nuits entières, elles lui paraissaient encore trop courtes. Avec quel regret obéit-il à son père lorsqu'il lui fit parcourir les cours d'Italie et passer plusieurs années dans celle d'Espagne! Que d'instances ne fit-il pas pour obtenir son retour!

Bien loin de se ralentir dans cette pénible carrière, sa ferveur alla toujours croissant. A l'âge de treize ans, ce nouveau Jean-Baptiste, pénitent et presque innocent, comme le saint Précurseur, jeûnait trois fois la semaine au pain et à l'eau, ou plutôt ne mangeait ni ne buvait, et ne prenait par préférence que ce qui était le moins à son goût. Combien de fois l'a-t-on surpris couchant sur la dure, glissant des planches dans son lit et ne dormant presque point; faute de cilice, appliquant sur sa chair délicate des ceintures faites de molettes d'éperon! Le plus austère pénitent n'aurait point vu sans étonnement et sans effroi les instances de mortification qui étaient à son usage. Ses faibles bras ne servaient qu'à demi son zèle; il y suppléait par la multitude des coups redoublés, et cent fois on a trouvé le plancher de sa chambre teint de son sang. Il ne se chauffait jamais en hiver; et souvent dans les froids les plus piquants, se levant la nuit en chemise, il la passait en prières, tantôt à genoux, tantôt prosterné : sa ferveur semblait le rendre insensible. On s'efforçait en vain d'y mettre des bornes, un zèle ingénieux savait en dérober la connaissance et trouver partout la mortification. Ce sera pourvoir à sa santé et à sa vie, disait sa pieuse mère, de le laisser aller en religion, du moins ses supérieurs le modéreront; dans le monde il ne saurait longtemps vivre.

En effet, sa santé en fut altérée d'une manière irréparable, et sans doute le cours de sa vie en fut abrégé. Il blâmait lui-même dans la suite ces pieux excès, comme saint Bernard, quoique sur la fin de sa vie il assure qu'il en ferait encore davantage, et qu'il ne s'était que trop épargné. Mais ses maladies furent un nouveau théâtre où brilla toute sa vertu. C'est peu de dire qu'une résignation parfaite dans les douleurs les plus vives, une patience inaltérable dans l'amertume des remèdes et le désagrément des services le tenaient constamment attaché à la croix, ajoutons qu'il s'en faisait une gloire et un plaisir; qu'il en craignait, qu'il en refusait l'adoucissement; que dans tous les maux qui ne font que faire souffrir sans aucun risque pour la vie, bien loin de les soulager il se plaisait à les aigrir, que bien loin de violer les lois de l'Eglise par un principe de santé, il fallait toute l'autorité de ses parents dans le monde ou de ses supérieurs dans la religion pour lui faire omettre la moindre observance régulière ou les prières qu'il s'était prescrites par dévotion.

Cette application forcée à l'oraison lui donna de bonne heure un mal de tête violent qui lui dura toute la vie. Il s'en félicitait et tâchait de le rendre incurable par une application nouvelle. C'est, disait-il agréablement, une couronne d'épines que Dieu me donne. Heureux de la porter avec lui, la sienne était bien plus piquante et bien moins méritée. Les médecins lui ayant défendu toute application, il s'efforça d'obéir à ses supérieurs qui l'exigeaient de lui. Remède inutile; il est si absorbé en Dieu que les efforts mêmes qu'il fait pour cesser d'y penser sont une sorte de contension plus fatigante qui l'incommode davantage. Et par une heureuse nécessité que lui impose une si sainte habitude, on est obligé, pour sa conservation même, de lui rendre la liberté de prier dont on avait d'abord craint les effets.

Héros de la patience, la portâtes-vous plus loin que le jeune Louis? Les déserts de la Thébaïde admirèrent votre sainte fureur contre vous-mêmes. Mais un âge avancé, un corps robuste vous la rendait supportable; des passions vives, des péchés considérables vous la rendaient pour la plupart nécessaire, l'éloignement du monde, la privation des commodités de la vie, l'impossibilité de vous les procurer dans ce lieu solitaire vous la rendaient familière, les lois rigoureuses de la vie monastique, l'exemple d'une foule d'autres religieux vous la rendaient facile, combien plus admirerions-nous votre martyre volontaire dans un âge tendre, où le seul nom de pénitence effraye, dans une innocence parfaite, où tout paraît en dispenser au milieu des délices d'un

monde enchanteur, où tout doit en dégoûter, ayant à combattre les sollicitations et les railleries d'un monde corrompu où tout s'efforce d'en éloigner. C'est alors que la vertu combattue par le vice, ébranlée par la volupté, attaquée par l'exemple, éprouvée par la faiblesse, tentée par la facilité, moissonne comme Louis les palmes les plus brillantes et les plus nombreuses.

3° Zèle dans les travaux. On ne s'attend pas sans doute qu'un jeune religieux, mort à l'âge de vingt-deux ans, ait exercé le ministère apostolique. Cependant à cet âge Louis de Gonzague a opéré les plus grands fruits, terminé les plus grandes affaires, et ménagé les plus difficiles réconciliations. Affaires d'honneur, affaires d'intérêt, affaires de passion, elles seraient impossibles à tout autre; rien n'est difficile à Louis. Le duc de Mantoue, piqué d'honneur et irrité à l'excès contre un de ses parents, ne put résister aux prières d'un enfant, que la sainteté accrédite, et dans un moment changé comme par miracle, il sacrifie ses intérêts et son ressentiment, et rend, à la fois, à son ennemi ses bonnes grâces et une terre considérable. Rodolphe de Gonzague, engagé dans un mauvais commerce, le termine par un mariage, et quoiqu'une alliance très-disproportionnée deshonorât cette illustre maison, Louis engage tous les princes, ses parents, à préférer à tout les intérêts de la conscience, et à souffrir dans leur famille une personne que la naissance rendait peu digne d'y entrer. Une foule d'autres personnes, dans la même ville, à l'exemple de ces princes, et par les sollicitations du jeune négociateur, se réconcilient parfaitement avec leurs ennemis, ou épousent les filles qu'ils avaient séduites.

On crut à Châtillon que, la sainteté suppléant au caractère, et l'éclat des succès à l'étendue de la science, on entendrait avec fruit la parole divine annoncée par un jeune étudiant qui savait si bien la mettre et la faire mettre en pratique. On sent bien que la seule curiosité aurait suffi pour remplir les plus vastes églises; mais on ne s'attend pas à voir qu'une multitude innombrable de confessions, de communions, de restitutions, de réconciliations, mettent le sceau à son apostolat. Les hommes apostoliques seraient bien payés de leurs travaux, s'ils cueillaient dans une année les fruits que produisit un sermon. Les jeunes jésuites, soit pour s'édifier, soit pour s'exercer, font tour à tour des discours de piété dans les colléges; Louis sans doute en faisait comme les autres, ou plutôt bien autrement que les autres. La charité, l'humilité, la sagesse qui s'exprimaient par sa bouche, y répandaient une onction qui arrachait les larmes des yeux, et allumait dans les cœurs un feu céleste Mais ce qui peut-être est unique, il avait su répandre dans le collége romain un goût si général pour parler des choses saintes, que plus de deux cents personnes, partagées en diverses bandes, ne faisaient plus de leurs récréations que des conférences de piété, où chacun apportait quelques étincelles du feu que Louis avait allumé. Ainsi multiplié par son zèle, et formant une foule d'apôtres qui devaient se disperser dans toute la terre, il exerçait par le plus doux et le plus utile apostolat les fonctions d'un Dieu incarné.

Mais jamais le zèle de Louis de Gonzague n'eut de plus beau théâtre que dans la maladie contagieuse qui affligea la ville de Rome; l'ange exterminateur frappe de tous côtés, les hôpitaux sont bientôt remplis d'une foule de malades, qui n'attendent que la dernière heure. Louis, pénétré de douleur à la vue de tant de maux, s'écrie avec le prophète: c'est moi, Seigneur, qui suis le vrai coupable, épargnez le sang innocent; tournez contre moi seul votre glaive: *Vertatur, obsecro, manus tua contra me.* (II *Reg.*, XXIV, 17.) Mais il prie en vain. Dieu l'épargne un temps pour augmenter sa couronne. Puisque je ne puis détourner sur moi le fléau de la colère divine, je vais du moins, dit-il, partager les maux de mes frères. Si je ne puis épargner leur sang au prix du mien, du moins consacrerai-je mes forces pour conserver leur vie. Heureux si, à l'exemple de ce Dieu qui donna les prémices de son sang sous le couteau de la circoncision, je pouvais être une victime de la charité.

C'est à vous que j'en appelle, hôpitaux de Rome, témoins de sa ferveur. Vous le vîtes, ce jeune prince, oubliant l'état de sa naissance, la noblesse de son éducation, la délicatesse de son tempérament, vivant au milieu des pestiférés, s'attachant même par préférence, et servant avec plus de soin les plus misérables et les plus malades, et leur rendant les plus bas et les plus dangereux services; se familiarisant avec le trépas, et par toutes les horreurs mortelles qui l'environnent, préparant la victime à la mort réelle, qui s'approche à grands pas. Racontez-nous comment, dépositaire des derniers sentiments d'un moribond, et recevant ses derniers soupirs, il lui procure la mort des justes; racontez-nous comment, essuyant et baisant tendrement ses plaies, y répandant le vin et l'huile, il honore en esprit les blessures que les clous et la lance avaient faites sur le corps d'un Dieu; comment, leur distribuant les aliments qu'il avait quêtés, la besace sur le dos, et mendiés pour eux dans toute la ville, et le leur portant à la bouche, lorsqu'ils en avaient besoin, ce jeune Jacob méritait du vieux Isaac les plus abondantes bénédictions. Dites-nous s'il est possible combien de fois la nature révoltée a demandé que ce calice passât, et combien de fois supérieur à lui-même, il a su triompher de ses répugnances? Dites-nous combien de fois le démon jaloux a frémi de se voir vaincu par un enfant; combien de fois un monde railleur ou des malades ingrats ont payé sa charité par des insultes; mais aussi combien de fois de si grands exemples ont édifié, encouragé, confondu les grands et les petits, les vieux et les jeunes? Quand on exhortait quelqu'un des jésuites à se ménager. *Ah!*

disait-il, *quand je devrais y perdre la vie, puis-je m'en défendre, ayant devant les yeux l'exemple de Louis de Gonzague?* Quelqu'un d'eux étant mort du mal contagieux : *Que j'envie son sort*, disait Louis; *quelle faveur, si Dieu m'avait pris à sa place!*

Ah! Louis, votre zèle se donne un libre cours, vous ne songez pas à la nouvelle épreuve que Dieu vous prépare. La tendresse de vos supérieurs redoute votre ferveur, ils s'alarment sur vos dangers. Rentrez, Louis, dans la retraite, on vous l'ordonne · votre santé a besoin de repos, elle exige des précautions; contentez-vous des désirs que forme en vous la charité. Quel coup de foudre, quel combat entre la charité et l'obéissance! Ah! quand il fallut délibérer entre Dieu et ma famille, le choix était facile à faire, le sacrifice fut bientôt fait. Aujourd'hui Dieu contraire, ce semble, à lui-même, appelle et retient en même temps; mais je me trompe, l'obéissance termine tout. Louis se soumet : aussi héros, en quittant les pauvres qu'en les servant, on ne sait qu'admirer davantage, ou un jeune Machabée qui a trouvé mille morts ose aller percer l'éléphant du roi,ou un vainqueur qui,plus docile que Jonathas, sait s'arrêter au milieu de la victoire, et sacrifier à l'obéissance les palmes mêmes qu'il moissonne.

De nouveaux actes aussi héroïques vont récompenser sa soumission, ses instances réitérées obtiennent enfin la liberté de servir les pauvres, on lui assigne un hôpital où la maladie était moins dangereuse; mais le ciel, qui voulait cueillir un fruit déjà mûr, permet qu'il en soit attaqué lui-même, et le réduit à l'extrémité. Cependant ayant repris quelque force, il apprend que la maladie augmente, et se change en une véritable peste. Cette nouvelle ranime toute son ardeur, et par un excès de zèle, il fait vœu de servir les pestiférés, pour peu que sa santé le lui permette; ainsi par un sacrifice anticipé, supérieur à ses forces, il se dévoue à de plus grands travaux, et pour ne pas laisser la liberté de s'y refuser à une nature toujours faible, il s'en fait une heureuse nécessité par le lien d'un vœu, comme autrefois le saint roi de France, dont il portait le nom, dans une maladie qui l'avait mis à deux doigts du tombeau, fit vœu de prendre la croix, et d'aller combattre les infidèles. Une maladie contagieuse se mit aussi dans son camp, fit périr une partie de sa famille et de son armée, et l'enleva lui-même, au milieu des services que sa charité lui faisait rendre aux malades. Dieu se contenta de la bonne volonté de ce jeune religieux, comme il s'était contenté de celle du pieux monarque; ou plutôt il agréa son sacrifice en l'immolant bientôt après lui-même dans un lit de douleur. Ainsi, après avoir cent et cent fois désiré le martyre, mourut-il enfin martyr de la charité.

La gloire brillante qui couronne l'héroïsme ne manqua pas au jeune Louis. Nous avons admiré cet ascendant de piété, qui, dans les affaires les plus difficiles, le rendit en un moment maître des intérêts et des cœurs des deux parties, et cette onction divine qui rend les langues des enfants éloquentes, et convertit dans un moment un nombreux auditoire; quelle estime n'en faisait pas à Rome tout ce que la naissane, la dignité, le mérite y avaient de plus distingué? *Ah! mon fils*, lui disait un grand cardinal qui lui rendait visite, *à l'âge près, vous êtes mon père et mon maître dans les choses spirituelles; je ne puis vous dire combien vos exemples et vos paroles m'ont été utiles.* Quel éloge n'en fait pas le cardinal Bellarmin, son confesseur, dans le discours qu'il prononça après sa mort? Ce grand homme, si illustre par une piété éminente, attestée par plusieurs miracles, si célèbre par le maniement des affaires de l'Eglise, dont il fut le mobile, et par la confiance de plusieurs papes dont il fut l'oracle, si recommandable par une foule d'ouvrages entrepris pour la défense de la religion, dont il fut le plus ferme appui, ce grand homme ne fait pas difficulté de proposer Louis aux vieillards de sa compagnie comme un modèle de vertu. Ne rougissons pas, dit-il, nous qui sommes avancés en âge, d'aller à l'école d'un enfant qui surpasse le plus avancé : *Neque turpe nobis videre debet a juniore discere qui super senes intellexit.* Sainte Madeleine de Pazzi, voyant un jour en extase la gloire dont il jouissait, s'écria : *Oh! quelle gloire est celle de Louis, fils d'Ignace! Il me semble qu'il ne peut y en avoir dans le ciel de pareille à la sienne; Louis est un grand saint. Nous connaissons dans l'Eglise bien des saints que je ne crois pas si élevés. Je voudrais aller par tout l'univers pour le dire. Il a mené une vie intérieure, il a toujours eu les yeux appliqués sur le Verbe. Il fut un martyr caché. Oh! combien Louis a aimé! Je ne l'aurais jamais cru, si Dieu lui-même ne l'avait révélé.*

Le ciel a joint son suffrage à celui de la terre par une foule de miracles, qui, répandant de toutes parts la gloire de son nom, ont engagé l'Eglise à le placer sur nos autels avec tout ce qu'elle honore de plus grand; ainsi, par les plus petites choses qu'il a su rendre si grandes, Louis, dans l'âge le plus tendre, a su joindre l'héroïsme à l'enfance, pratiquer les vertus des héros. Voyons dans la seconde partie, comment il a su joindre l'enfance à l'héroïsme et le pratiquer dans les plus petites choses.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est point dans les vertus éclatantes que consiste la véritable sainteté. Exposées à mille dangers, il est rare qu'on les conserve. Sujettes à bien des illusions, on n'échappe guère aux tentations délicates qu'elles font naître. L'amour-propre, il est vrai, toujours la dupe de ce qui brille, est ébloui de la gloire qui les suit, et, par de fausses idées de piété, trop ordinaires à ceux qui en font profession, il court sans cesse après le grand et le sublime, et jusque dans les vertus qui semblent être l'anéantissement de ses superbes projets, toujours se repaissant de chimères, il aspire plutôt à l'honneur de

l'humilité qu'à l'humilité même. La vertu, rarement à l'épreuve des éloges, y court trop de risques pour y être pure et durable; la route des humiliations est bien plus sûre et plus courte, et l'anéantissement de nous-mêmes est le plus solide fondement de la perfection. Dieu n'a pas besoin des actions brillantes dont on lui ravit trop souvent la gloire, il aime mieux une humble simplicité qui fait tout remonter à son principe.

Pureté inviolable, docilité aveugle, confiance parfaite, heureuses qualités de l'enfance qui en faites le caractère, qu'on cherche peu dans les héros et qui relevez en eux les vertus les plus héroïques, vous fîtes le caractère de Louis de Gonzague. Heureux qui comme lui ignore jusqu'au nom du vice, jusqu'aux prétextes de la résistance, jusqu'aux besoins de l'avenir. Sainteté sublime, héroïsme divin, vous fîtes de lui une victime pure, un serviteur fidèle, un généreux martyr; quel triomphe pour la grâce! quelle gloire pour la religion! Les vieillards ne sont pas les seuls que Dieu appelle à son trône, l'enfance a son héroïsme peut-être plus admirable : *Ex ore infantium laudem perfecisti.* (*Psal.* VIII, 3.)

1° La pureté : Louis de Gonzague semblait n'avoir pas péché en Adam. C'était un ange incarné, à qui la concupiscence fut plutôt étrangère que soumise. Il ignora le péché plutôt qu'il ne l'évita et fut plutôt exempt que vainqueur de la tentation. Heureuse ignorance du mal, trésor de la jeunesse, d'autant plus précieux qu'il est plus rare. Où est-il, celui à qui une éducation chrétienne a épargné jusqu'à l'ombre du vice et jusqu'aux saillies de la sensualité? La volupté semblait respecter le cœur de Louis, la grâce le cultivait avec soin; tel fut le premier homme dans les beaux jours de son innocence. Une curiosité criminelle porta sa bouche sur le fruit de la science du bien et du mal. Funeste lumière, hélas! nous rougissons encore de ce qu'elle nous a découvert. Louis n'avait pas à gémir. Au milieu de l'air empoisonné de la cour, le monde eut beau multiplier à ses yeux les exemples du vice, le parer de tous ses attraits, l'insinuer de mille manières, le lui faciliter avec adresse, l'y entraîner avec fureur : ses chastes yeux furent toujours inaccessibles à ses traits; ses oreilles fermées aux paroles indécentes, son cœur armé contre le goût du plaisir. Il porta au tombeau cette robe d'innocence reçue au baptême, et dont rien ne peut ternir la beauté.

Il avait su la conserver par les plus austères précautions. Quatre choses l'exposent tous les jours au naufrage dans les âmes les plus innocentes : la liberté des discours, la légèreté des regards, la sensualité des habits, la noblesse des services; par ces portes funestes la mort trouve dans nos âmes les plus faciles avenues. Tout lui fut fermé dans Louis dès sa plus tendre enfance. Il s'était trouvé par hasard avec des soldats de la garde de son père qui lui avaient appris des paroles grossières qu'il répéta sans y rien comprendre. Ce fut pour lui une matière éternelle de confusion et de pénitence, il en gémit tout le reste de sa vie et ne pouvait plus ni prononcer ni entendre la moindre parole qui présentât l'ombre d'un péché, dont il ignorait jusqu'au nom. Dieu permit cette légère faiblesse pour être en lui le préservatif de l'orgueil, par le souvenir humiliant de ce qui passait à ses yeux pour un crime. Faut-il être surpris des témoignages glorieux que rendirent à son innocence le cardinal Bellarmin et tous ses autres confesseurs?

Ses yeux ne furent pas moins réservés que sa langue; à peine osait-il les lever sur sa propre mère, et, pendant plusieurs années qu'il vécut à la cour, il ne les porta jamais sur l'impératrice, sur la reine et les princesses d'Espagne, auxquelles sa naissance et ses charges l'obligeaient de faire la cour régulièrement. Ainsi, par un contrat exprès fait avec ses yeux, à l'exemple de Job, il écartait de son cœur toutes les mauvaises pensées; la modestie de ses regards dans les choses les plus innocentes alla jusqu'à une espèce de pieux aveuglement. A peine connaissait-il sa chambre, à peine voyait-il les lieux où il passait. Il se serait cent fois égaré dans la maison, si l'habitude plutôt que la vue ne lui eût servi de guide à l'âge de onze ans; cette chaste, cette généreuse victime, en sacrifiant à Dieu toutes ses espérances, s'était imposé des liens indissolubles par un vœu de chasteté perpétuelle. La fille de Jephté, privée à regret du mariage par le vœu précipité de son père, demande un délai de trois mois pour en pleurer la perte; Louis, souffrant impatiemment le moindre délai, s'y engage dès qu'il le peut, plus tôt même qu'il ne le peut.

Sa simplicité dans ses habits et dans ses meubles passait presque les bornes de la bienséance dans une personne de sa qualité. Le monde aveugle, que la pompe éblouit, que la mollesse flatte, ne pouvait comprendre et tournait en ridicule une mortification dont la prudence connaît la nécessité, dont la chasteté et l'humilité sentent le prix. La simplicité de l'état religieux favorisa son penchant et lui en fit un devoir. Toujours le plus pauvre de la maison, affligé si on lui donnait quelque chose de moins grossier, ou qui n'eût déjà servi à quelque autre, il n'acceptait que ce qu'il trouvait de plus vil et de plus usé. Les haillons lui paraissaient un ornement dont il s'applaudissait d'être couvert, et en même temps qu'il sacrifiait sa chair en lui refusant des commodités dangereuses, il satisfaisait son amour en portant les livrées de son Dieu : *Que je souffre!* disait-il, en se voyant dans une chambre magnifique où on l'avait logé. *Quelle différence entre ces meubles et la crèche où fut mis un Dieu naissant! j'aimerais bien mieux votre cellule.*

L'empressement d'une foule de domestiques à le servir fut toujours moins ingénieux et moins vif que son attention à se dérober à leurs services. Toujours remerciés dans leurs offres, toujours prévenus dans les besoins, il savait éluder et leur vigilance et

leur zèle. Interrompre son sommeil pour prier, glisser des planches dans son lit, se cacher pour se mettre tout en sang, se faire à leur insu une espèce de cilice et de ceinture hérissée, il savait tout soustraire à leur pénétration. Un disciple de celui qui est venu pour servir et non pour être servi, voudrait-il être mieux traité que son maître, et voudrait-il s'en faire gloire? Ses domestiques ont déposé que pendant plusieurs années qu'ils se sont régulièrement trouvés à son lever et à son coucher, et que par devoir et par inclination ils ont été sous ses ordres, la délicatesse de sa modestie aussi étonnante qu'édifiante lui faisait si bien prendre ses mesures qu'il ne leur a jamais été possible de voir à nu aucune partie de son corps. Dans la maladie même il n'acceptait qu'en rougissant, à peine pouvait-il se résoudre à accepter les plus légers et les plus indispensables services. Les âmes les plus pures, aussi bien que les hommes les plus libertins, ne le voyaient qu'avec surprise et vénération; sa présence, ses regards en imposaient aux plus vicieux, on sentait à son aspect s'éteindre les feux de la concupiscence et naître l'amour de la virginité. Une modestie angélique peignait sur son visage la pureté de son cœur et dès son enfance ses condisciples étaient pénétrés pour elle de respect et de crainte. Tel que le Sauveur du monde qui, sur cet article, ne voulut pas même être calomnié, la calomnie la plus effrontée se vit confondue ou plutôt réduite à un silence d'admiration.

Faut-il être surpris des tendres caresses dont Dieu l'honora? J'aime les enfants, dit-il, leurs vertus pures et naïves ont pour moi des charmes supérieurs aux vertus éclatantes d'un âge avancé. Je me communique aux petits et aux simples. Ils ont avec l'innocence de leur baptême, tout le feu de ma première tendresse, le péché n'a point souillé les traits dont j'embellis mon ouvrage quand il sortit de mes mains. La victime parée de ces tendres fleurs, pare infiniment mes autels. Je fus moi-même enfant emmailloté, couché dans la crèche, porté au temple; avançant en âge, je conservai toujours chèrement les vertus de l'enfance; ma grandeur souveraine ne fut ni dédaigneuse ni fière. Je me fis tout à tous, serviteur et maître, immense et simple; tout-puissant et facile; j'aime les enfants et j'ai confiance en eux; mes trésors dans leurs mains ne courent aucun risque. J'ai tout à craindre de l'orgueil des autres; ils semblent me disputer la gloire du succès ou la partager avec moi. Un enfant ne s'attribue rien, la faiblesse de l'instrument m'en assure tout l'honneur et y donne un nouvel éclat. De là les communications divines qu'eut avec cette âme si sainte celui qui se plaît à paître parmi les lis. Un don de prophétie qui lui découvre le secret des cœurs, plusieurs événements à venir et le moment de sa mort. Des extases fréquentes, où, brillant de lumière, inondé de ses larmes, privé de l'usage des sens, obligé de respirer un air frais, pour tempérer l'ardeur du feu de l'amour qui le dévore, on le voyait des heures entières en contemplation, si uni à Dieu, que souvent ravi par les moindres choses, saisi par le divin Esprit, il ne savait où il allait et passait des mois entiers sans éprouver dans ses prières la plus légère distraction.

2° Docilité aveugle; je ne dis pas malgré les répugnances de la nature, elles lui coûtaient trop peu à vaincre, il en avait depuis longtemps triomphé. Disons, pour en bien sentir le prix, obéissance supérieure aux répugnances légitimes de la vertu, dont les ordres de ses supérieurs parurent souvent anéantir l'exercice; mais qui par le sacrifice de la volonté sont aux yeux de la foi l'exercice le plus parfait de toutes les vertus.

Répugnances de la mortification. Que j'aime à le voir dépendre comme un enfant sur ce qui regarde la santé d'un frère à qui son supérieur en avait confié le soin! On lui dit de manger et il mange, on le fait travailler et il travaille, on lui ordonne de se reposer et il se repose, on fixe la durée de ses oraisons et il s'y borne, on met un terme à ses pénitences et il s'y réduit, on interrompt ses études et il les quitte, on l'appelle dans la récréation et il la finit. Sentez-vous tout le prix de cette simplicité? Pour moi je l'admire plus que les miracles. Tout est ici sacrifié, nature, raison, amour-propre, vertu; un tempérament vif est un feu que rien ne peut éteindre; un corps mis en jeu par une action commencée, c'est un ressort que rien ne peut arrêter. L'amour-propre se laisse-t-il arracher les palmes qu'il moissonne, ne se fait-il pas honneur de ses résistances? de ses travaux, de ses pensées?

Répugnances d'humilité. Il voudrait ne pas parler en public pour éviter l'éclat et les éloges, et on le lui ordonne. Il se propose d'y faire à dessein des fautes pour en avoir la confusion, et on le lui défend. Un prêtre lui demande à genoux sa bénédiction, il en rougit et s'en excuse, et on l'y oblige. Il veut toujours prendre la dernière place, même au-dessous des frères convers, on le fait mettre à la première. Il est effrayé de l'invitation que lui fait sa famille d'aller dans ses terres, et on l'y force. Il refuse de se mêler d'un accommodement qui doit le combler d'honneur, et on l'exige. Il voudrait se dérober aux applaudissements et aux hommages de ses anciens vassaux, et tout s'empresse à lui en rendre. Il semble que l'obéissance aux prises avec son humilité s'attache à élever celui qui ne cherche qu'à s'abaisser. Dans une âme moins sainte j'admirerais, avec tout le monde, une obéissance qui, surmontant les répugnances de l'amour-propre, accepterait les plus vils emplois, rendrait les plus bas services, irait dans les rues, couvert de haillons, mendier de porte en porte, se prosternerait aux pieds de tout le monde, pour demander pardon des moindres fautes, et se laisserait accuser et punir sans se défendre de celles qu'on n'a pas commises. Louis l'a fait cent fois;

mais c'était là des épreuves dont il se jouait, ou plutôt ce n'était pas pour lui des épreuves; son humilité y trouvait des délices. Je l'admire bien plus triomphant de son humilité même, par obéissance et sachant conserver son humilité au milieu des honneurs qu'on le force d'accepter et dont on tient compte à son humilité; je l'admire et dans le refus qu'il en fait, et dans l'acceptation qu'on l'oblige d'en faire.

Répugnances de la douceur et de la politesse. Elle est inviolable chez les personnes de sa naissance; elle était naturelle à Louis. Qu'il me paraît admirable quand il refuse de manger chez un cardinal qui l'invite, parce qu'il n'en a pas demandé la permission; quand il diffère de recevoir sa visite jusqu'à ce qu'il l'ait obtenue; quand il force sa générosité jusqu'à refuser les moindres choses à ses frères, avant que ses supérieurs l'aient approuvé. Bien loin de lui en savoir mauvais gré, on l'en aime, on l'en estime davantage, on l'admire. Qui ne sent le prix de cette sincère obéissance? Dieu la couronne magnifiquement, il a la double satisfaction d'édifier tout le monde et de lui plaire. *Vir obediens loquetur victorias.* (*Prov.*, XXI, 28.)

Enfin répugnances de son zèle. On veut tout entreprendre, on se flatte de pouvoir tout exécuter, on s'imagine de n'avoir jamais assez fait. Le zèle est insatiable et on vise toujours au grand, comment l'assujettir à une foule de petites règles qui ne font de toute la vie qu'un tissu dégoûtant de minuties, et qui arrête tout ce que le courage pourrait entreprendre de plus utile et de plus élevé? Quelque difficile que soit dans les enfants la pratique des grandes vertus, la pratique des vertus de l'enfance est encore plus difficile pour les héros. Tout engage, tout soutient dans l'un; tout dégoûte, tout décourage dans l'autre; l'orgueil est dédommagé par les éloges. On court sans peine au combat quand on attend, quand on goûte déjà les honneurs du triomphe. Les vertus communes ne présentent que de combats obscurs, dont le mérite demeure enseveli dans l'oubli. Des combats accablants par le nombre, dégoûtants par la continence, rebutants par la durée, souvent indifférents aux gens de bien, toujours méprisés des impies. Quelle foi vive pour connaître! Quelle charité désintéressée pour aimer ce qui semble n'avoir aucun prix! Louis, plein de cette foi, embrasé de cette charité, avait un attrait particulier pour les plus menus devoirs; ce n'était, ni cette petitesse de génie, ni cette scrupuleuse inquiétude qui ne fait souvent qu'une vertu puérile, aussi embarrassante que superficielle. Les grands principes de l'amour du devoir le rendait fidèle aux moindres choses que l'ordre lui prescrivait, et qui pouvait le conduire à la haute perfection qui était l'objet de ses désirs.

Enfants, louez le Seigneur. Le Prophète vous y invite; et vous que la vertu fait revenir à une pieuse enfance, entrez dans un concert de louanges. *Laudate, pueri, Dominum.* (*Psal.* CXII, 1.) Ses plus beaux triomphes ont été composés de ces troupes innocentes. Les bergers et les rois viennent honorer son berceau, une foule d'enfants mêlent leur sang à ses larmes. Orgueil du diadème, brisez-vous aux pieds d'un enfant; saints innocents, soyez ses victimes; princes, que l'esprit d'enfance anéantit; héros naissants que le martyre couronne; premiers adorateurs du vrai Dieu, premiers martyrs de sa religion, cèdres renversés, fleurs naissantes, fougueux taureaux qu'on assujettit; tendres agneaux qu'on immole, vous chargerez seuls son autel. Ce divin enfant ne veut avec lui que des enfants. A son entrée triomphante à Jérusalem, je vois le même cortége qu'à son entrée dans le monde. Le chemin est jonché d'habits et de branches d'arbres, la campagne retentit d'acclamations et de cantiques: *Hosanna au Fils de David;* triomphe simple, mais glorieux; hommage grossier, mais sincère. Qu'entends-je? Des voix innocentes qui chantent. Que vois-je? Des mains innocentes qui répandent des palmes, les vieillards les imitent; les enfants vont au-devant de lui, les vieillards les suivent; les enfants sont les hérauts, les vieillards répètent. Tout y est enfant ou le devient. Venez, Louis, vous ne déparerez pas cette brillante cour, Votre âge vous y associe, vos vertus vous y donnent droit; vous n'eûtes de si bonne heure, dans les prodiges opérés pour votre conservation, des marques singulières de la protection du Seigneur, que pour en recevoir le gage. Venez marquer votre reconnaissance à un bienfaiteur qui tire de votre bouche la gloire la plus pure. Enfants, ne craignez rien, la vertu n'est pas au-dessus de votre âge. Héros, ne comptez sur rien, sans l'esprit d'enfance vos vertus ne sont d'aucun prix: *Ex ore infantium.* (*Psal.* VIII, 3.)

3° Confiance parfaite. C'est le caractère d'un enfant; il connaît trop bien le cœur de son Père pour se défier de sa bonté. Fait-il assez de cas des richesses pour en désirer la possession? Les aime-t-il assez pour en craindre la perte? S'embarrasse-t-il du lendemain, accumule-t-il des trésors, fait-il des provisions? Son père lui en épargne le soin. Il trouve tout avec tant d'abondance, qu'il ne songe pas même que ces précautions puissent être nécessaires. Un enfant de la providence, exempt d'alarmes et de sollicitudes, n'est occupé que du royaume de Dieu et de sa justice; bien persuadé que celui dont les oiseaux du ciel et les fleurs des champs éprouvent la libéralité, n'oubliera pas ses enfants, ou plutôt par les plus abondantes bénédictions et les plus grands miracles récompensera la confiance filiale qu'ils ont en lui. Le ciel et la terre seraient plutôt renversés, que de voir confondre ceux qui espèrent en lui.

Confiance de Louis dans son entrée en religion. On s'y dépouille de tout, on y est incapable de rien posséder. Confiance dans le choix de la compagnie de Jésus, alors naissante, pauvre, persécutée. Société où l'on renonce par un vœu exprès à toutes les

dignités ecclésiastiques. Louis voyait dans sa famille, et pouvait espérer pour lui-même les plus éclatantes. Plusieurs de ses parents étaient évêques ou cardinaux. Le duc de Mantoue lui recommande de songer à son avancement, et lui offre son crédit; mais qu'on le connaît mal ! cette exclusion même des dignités fait dans son cœur pencher la balance, et loin de les rechercher il leur préférera l'état qui lui en ferme les avenues.

Confiance dans le dérangement de sa santé, naturellement délicate, et altérée par ses mortifications, il la voyait tous les jours dépérir. Il fut presque toujours malade, son zèle souffrit plus que sa patience de ces épreuves. Il craignit de n'être pas reçu dans une société où les travaux continuels du ministère la rendent si nécessaire. Rassuré sur ce danger, il ne la ménage plus, il compte sur la volonté de Dieu, et ne veut d'autre vie que celle qui ne doit jamais finir. Jamais ses maux ne furent pour lui un prétexte pour se dispenser de la plus légère observance. Il fallut toute l'autorité de ses supérieurs, pour lui faire accepter quelque soulagement dans sa dernière maladie.

Confiance dans les sécheresses et les tentations qui l'attaquèrent dans son noviciat. Cette épreuve était pour lui bien nouvelle, il avait été constamment inondé de consolations. La vertu semblait s'être dépouillée pour lui de ses épines. Quelle douleur et quelle surprise, lorsque ses jours sereins, tout à coup évanouis, le laissent plongé dans d'épaisses ténèbres, lorsque cette source de délices, tout à coup tarie, le laisse à travers le fiel et l'absinthe ! Il se croit coupable, il cherche dans ses fautes l'origine de ses malheurs, et regarde la révolte de ses passions comme une punition légitime de ses péchés. Mais l'épreuve fut trop bien soutenue pour être longue. Le calme revint dans peu de jours. Cet orage passager ne servit qu'à faire connaître et admirer une confiance et un courage que rien ne put ébranler.

Elle parut surtout avec éclat cette confiance divine, à la fin de sa vie. Dieu disposa de ses jours par une maladie de trois mois, qui, au milieu des plus vives douleurs, consuma la victime par les horreurs et les approches d'une mort toujours certaine et toujours trop lente. Ainsi, entre les bras de la croix, celui dont il était le parfait imitateur but à longs traits pendant trois heures, la lie d'un calice amer, qui ne s'épuisait pas. Avec quelle complaisance vîtes-vous, ô mon Dieu ! expirer sur le bûcher cette jeune victime qui, supérieure à des coups dont les héros seraient abattus, ne trouvait que des délices dans des maux extrêmes ! Plein de force dans les abattements de l'agonie, plein de confiance dans les incertitudes de l'avenir, plus heureux que les premiers martyrs que moissonna la fureur d'Hérode, et dont vous daignâtes accepter le sang innocent. Je le vois se jouer avec la mort et les couronnes, cueillir des palmes en expirant, et vous rendre volontairement un hommage, qui dans les prémices du christianisme fut plutôt un bonheur qu'un mérite. *Aram ante ipsam simplices palma et coronis luditis* : ainsi montait aux pieds du trône le parfum de tant de victimes, dont le feu de la douleur faisait exhaler en le consumant, les odeurs les plus agréables. Vous en fûtes honoré dans le détail d'une vie trop courte dans sa durée, mais assez longue dans son prix. Une sainte mort y mit le comble; recevez, mon Dieu, ses derniers soupirs, il se jette entre vos bras, comme un enfant entre les bras de son père. Il quitte un monde assez connu, pour avoir tenté son innocence, trop peu pour l'avoir flétrie. Couronnez un ouvrage aussitôt parfait que commencé, qui, enlevé de bonne heure pour échapper à la corruption du siècle, à peine sorti des mains de l'ouvrier, en fait déjà toute la gloire. Faites honorer une puissance, qui d'un enfant a su faire un héros, et un enfant qui a su l'être.

En effet, à peine Louis a-t-il fermé les yeux, qu'il devint l'objet de la vénération publique, ou plutôt une vénération depuis longtemps universelle se déploie sans réserve. Sa famille se félicite d'avoir un saint, dont les vertus en relèvent infiniment plus l'éclat, que toutes les dignités dont elle était décorée; la Compagnie de Jésus s'applaudit d'avoir enfanté à la grâce un jeune religieux qui va de pair avec les grands hommes qui l'ont illustrée. L'Eglise propose pour modèle aux jeunes gens et aux vieillards, et elle place sur les autels un jeune prince qui fait sa couronne et sa joie, et nous invite à marcher dans une route frayée par ses premiers pas.

Surtout quel excès de joie pour la pieuse mère de Louis, lorsqu'elle vit réunir en faveur de son fils les suffrages de toute l'Eglise ! Il faudrait avoir son cœur pour sentir l'excès de sa douleur à la mort d'un fils si cher, et si digne de l'être, faudrait-il moins son cœur pour sentir l'excès de ses transports à la vue de sa gloire? Quel raisonnement, lorsque par une grâce singulière il se montre à elle brillant d'une gloire céleste, et lui donne l'espérance de partager un jour son bonheur ! Quel ravissement, lorsque, dans une maladie dangereuse, où l'on désespérait de sa vie, elle fut tout à coup miraculeusement guérie par l'intercession de ce cher fils ! et par cette même protection sa famille divisée, sincèrement réunie; sa fortune ébranlée, solidement établie, que son dernier fils porta plus loin que ses ancêtres la gloire de sa maison et la faveur du prince; quel ravissement surtout, lorsque placé, au nombre des saints, elle le vit élevé au-dessus de toutes les grandeurs de la terre. Que je meure, disait une mère ambitieuse, pourvu que mon fils règne, la qualité de mère d'un empereur me consolera de tout. Mourez, mon fils, disait, par un sentiment plus noble, la mère des Machabées, que je meure

moi-même, trop heureuse au d'être la mère d'un martyr; le titre de mère d'un saint, supérieur à celui de mère d'un empereur, égal à celui de la pieuse héroïne de l'ancienne loi, ne coûta pas si cher à la princesse de Gonzague, et la couvrit de gloire aux yeux du monde même. Il fut pour elle le principe de la santé, de la paix et de l'honneur de sa famille; la nature et la grâce réunies forment entre une mère et un fils saint des liens si étroits et si tendres, que le bonheur et la gloire de l'un fait le bonheur et la gloire de l'autre, gloire d'autant plus flatteuse pour une mère, qu'ayant sur son fils une supériorité aussi chère que légitime, tout semble lui appartenir. Quelle gloire de se voir aimée, obéie, respectée, par celui que tout honore! qu'elle lui adressait ses prières avec confiance, qu'elle lui offrait ses hommages avec amour! Telle fut la gloire de Marie, Mère de celui devant qui tout fléchit le genou; telle est à proportion la gloire de la mère d'un homme placé sur un trône dans le ciel, et sur nos autels sur la terre. Profitons de ce grand exemple: qu'un prince, qu'un enfant qui mérite le culte public, ne serve pas à nous confondre, nous à qui l'âge, la naissance, la fortune, auraient dû rendre la vertu plus facile, et dont elle rendra la condamnation plus rigoureuse. C'est en l'imitant que nous parviendrons à la gloire éternelle que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XXII.

SAINT FÉLIX DE CANTALICE.

Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. (*Matth.*, X, 26.)

Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

Non, que l'orgueil ne se flatte pas : ce n'est ni la noblesse du sang, ni les talents de l'esprit, ni la dignité des emplois, ni même l'éclat des vertus qui nous distinguent aux yeux du Seigneur et nous attirent la profusion de ses grâces; quoique le bon ordre du monde et les sages lois de la Providence rendent nécessaire la diversité des conditions et l'inégalité du partage, tout est égal à ses yeux. Ce n'est point sur la distinction passagère des états que se mesurera le degré d'élévation qu'il nous destine dans la vie éternelle. J'ose même dire que, quoique brillant aux yeux des hommes, ces avantages temporels ne garantissent pas leur suffrage. Le monde rend enfin justice au vrai comme au faux mérite; et après avoir, pour son intérêt, adoré pour quelque temps la fortune, il cesse enfin d'être la dupe d'un vain prestige: l'expérience justifie l'Evangile. Le croirait-on? Une prudente simplicité décide encore mieux de l'estime, de l'amour de Dieu et des hommes. L'amour-propre, pour son intérêt même, devrait se combattre. Ne vous découragez pas, âmes fidèles. Moins favorisées en apparence, vous craignez de trouver dans la médiocrité du génie, dans l'obscurité de la naissance, les dégoûts de la pauvreté, des obstacles insurmontables. A votre zèle réunissez la prudence du serpent et la simplicité de la colombe : vous y pratiquerez les plus héroïques vertus, vous y acquerrez les plus grands mérites, vous vous y attirerez la vénération la plus parfaite.

Le grand homme que nous honorons aujourd'hui, surnommé *saint*, de son nom de famille, par un heureux présage, supérieur devant Dieu et devant les hommes, aux riches, aux savants, aux puissants du siècle, a su, dans la grossièreté de l'ignorance, dans la bassesse de la condition, dans l'obscurité des plus vils emplois, fixer les yeux de Dieu et des hommes, mériter les bienfaits du créateur et les éloges de l'Eglise, être le favori du maître et le modèle des disciples; et, ce qu'il y a de singulier, ce n'est point en s'élevant au-dessus de sa condition qu'il a su, comme bien d'autres héros, se montrer digne d'un meilleur sort. C'est en se renfermant dans cette condition même, avec toute la simplicité qu'elle annonce et qu'elle entretient, et par le moyen de cette simplicité même qu'il a trouvé le secret de moissonner tant de couronnes; et c'est à cette simplicité que toutes ces couronnes ont été accordées. Fils d'un pauvre laboureur du village de Cantalice, dans l'évêché de Spolette, en Italie, il passa ses premières années, comme son père, à cultiver la terre et à garder des troupeaux, et sa jeunesse au service d'un homme de la campagne, en qualité de valet. C'était un David que la Providence alla chercher auprès des troupeaux pour le placer sur le trône; un Elisée, un Amos qu'elle tira de la charrue pour en faire un prophète; un Pierre qu'elle appela de la barque pour en faire un apôtre et qui renouvela, dans ces derniers siècles, les prodiges que la France et l'Espagne admirèrent autrefois dans une Geneviève, bergère, et un Isidore, laboureur. Il entre chez les capucins en qualité de frère convers; il y passe sa vie à faire la quête : il y meurt dans la pauvreté. Vous révolterez-vous, amour-propre? Sagesse mondaine, voilà celui dont vous venez entendre le panégyrique!

C'est en deux choses principalement qu'un homme simple paraît méprisable : il manque, dit-on, de lumière et de force; il ne sait ni agir ni penser. Sans élévation dans les sentiments, la faiblesse dégrade son cœur; sans discernement dans sa conduite, l'indiscrétion traverse ses vues. Détrompez-vous, orgueil humain! En réunissant les charmes de la simplicité avec la circonspection de la prudence, l'Evangile embellit la prudence et ennoblit la simplicité par le secours mutuel qu'elle se présente. Ces deux vertus mettent bien au-dessus de tout ce que le monde honore de plus grand, de tout ce que la science voit de plus éclairé, de tout ce que la puissance présente de plus redoutable. C'est ainsi que Dieu rendit son serviteur recommandable : en lui se vérifia cet oracle sublime, qui tient du paradoxe : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.*

Par une prédilection sans partialité, parce qu'elle est infiniment juste, celui qui, pour humilier l'orgueil de l'homme et faire éclater la gloire de Dieu, se sert des plus faibles instruments et réserve aux enfants son royaume, a voulu, comme dans le commencement de son Eglise, faire voir dans Félix qu'il préfère les petits et les simples aux puissants et aux sages, pour en faire des chefs-d'œuvre de miséricorde : *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.* Voyons : 1° la noble simplicité de son caractère; 2° la prudente simplicité de sa conduite. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne vous offensez pas du terme de simplicité; le monde entend par ce nom une ignorance grossière, une facilité aveugle, une crédulité stupide, une inattention désagréable aux lois de la politesse. Sans doute, à des traits si méprisables, la simplité est un vrai défaut que j'abandonne à votre censure; mais ce ne fut jamais le caractère de la simplicité évangélique : celle dont nous faisons ici l'éloge est une innocence de mœurs, qui sait à peine le nom de mal; cette droiture de cœur, qui va au bien, sans retour sur soi; une pureté d'intention qui n'y mêle aucun intérêt; une bonté de naturel, qui ne fit jamais mal à personne; une sincérité de parole qui ne connaît ni mensonge ni équivoque ; une franchise de conduite ennemie de l'artifice et un déguisement; une noblesse de sentiments qui ne s'abaisse jamais aux soupçons et aux défiances ; une docilité d'esprit qui se soumet sans curiosité et sans résistance; une facilité de naturel qui est propre à tout, et s'accommode à tout. Cette simplicité ennemie de l'orgueil, renversement de l'amour-propre, uniquement occupé de lui-même et de ses intérêts, est une vertu sublime, une perfection éminente, réservée à ces âmes d'élite, mais infiniment rares, même parmi les gens de bien. Tout le monde la goûte, l'aime, l'admire, la désire en autrui; l'orgueil en est le plus éloigné lui-même.

Dieu est infiniment simple, rien n'est si simple que Dieu; rien n'est véritablement et absolument simple que Dieu. Point de composition, de multiplicité, de mélange en lui. En est-il moins grand, moins puissant, moins sage, et moins juste, en un mot, moins parfait, ou plutôt toutes ces perfections réunies, concentrées, réduites à l'unité, ne sont qu'une seule et unique perfection qui la renferme toute, et par là même n'en sont que plus vraies et plus sublimes? La simplicité dans l'homme n'est pas une vertu particulière, comme elle n'est pas une perfection particulière en Dieu. C'est un caractère d'unité et de vérité répandu sur toutes les vertus, qui les rend encore plus parfaites; et comme il est une simplicité de miséricorde, une simplicité d'immensité, une simplicité de puisance en Dieu, il est aussi dans l'homme une simplicité de confiance, une simplicité de zèle, une simplicité de dévotion une simplicité d'humilité, une simplicité de patience, qui, sans avoir rien d'affecté, rien de mélangé, rien d'intéressé, rien d'équivoque, ne présente que la vérité de la vertu, en la pratiquant telle qu'elle est elle-même, et pour elle-même. Ce sont toutes ces vertus devenues comme naturelles, épurées, et débarrassées de tout nuage de duplicité et de secrets retours. Ainsi approchons-nous de la Divinité, à mesure que nous devenons simples, en revenant à l'unité et à la vérité. *Si oculus tuus fuerit simplex*, etc. (*Luc.*, XI, 34.)

Suivons en détail ces divers traits du caractère de saint Félix. 1° *Simplicité de confiance.* Cent fois on l'a vu quitter son troupeau pour aller prier Dieu, et sans craindre qu'il se dispersât ou qu'il fût dévoré des loups; demander avec simplicité au Seigneur, de vouloir bien le lui garder. *Simplicité toute-puissante.* Cent fois on a vu un berger inconnu prendre sa place en son absence, et le lui garder fidèlement. Occupé un jour à dompter de jeunes taureaux, il demanda avec simplicité à la sainte Vierge de l'aider à le faire. Ces animaux, furieux et effarouchés, le jettent par terre, le foulent aux pieds, déchirent ses habits, lui font passer la charrue sur le corps, sans qu'il en souffrît aucun mal. Il tombe dangereusement malade pendant son noviciat, la communauté alarmée délibère si elle recevra un frère convers que les infirmités peuvent rendre inutile et à charge. Il prie Dieu avec simplicité de calmer les inquiétudes de ses frères, et aussitôt tous les esprits sont changés en sa faveur; on le reçoit d'une voix unanime, même dans le fort de sa maladie, dans le temps du plus grand danger; nouvelle qui le comble de joie et rétablit aussitôt sa santé. Le démon, dans le dernier moment, le tente de désespoir, en lui disant qu'il est déjà jugé : *Retire-toi, malin esprit*, lui dit-il; *quelle insolence à toi, de t'attribuer un jugement qui n'appartient qu'à Dieu! Mes péchés me rendent indigne de sa miséricorde, mais il est digne de lui d'avoir pitié de moi; ma malice devrait me perdre, mais le sang de mon Rédempteur me sauvera. — Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* (*Prov.*, X, 9.)

La simplicité de la confiance est une source inépuisable de repos. Une âme qui ne veut, qui ne connaît que Dieu, sans revenir sur le passé, sans anticiper sur l'avenir, se jette amoureusement dans les bras de Dieu comme un enfant dans le sein de sa mère. C'est l'amour-propre qui fait nos inquiétudes par le repentir et la crainte. Ce n'est point des objets, c'est de lui-même qu'on est occupé. C'est sur lui-même qu'on tourne ses regards. Comme on ne peut diviser les sentiments que les objets excitent, les vues que les esprits se proposent, les artifices que les hommes emploient, on ne compte guère sur personne; on ne peut guère mieux compter sur soi-même. La duplicité nous cache à nos propres yeux, nous trouble et nous perd dans le détour où elle s'égare et dans les

chaînes qu'elle se forge; mais la simplicité contente de tout et d'elle-même, et, s'appuyant sur le Tout-Puissant, goûte la joie la plus pure et la plus constante.

Tel Félix de Cantalice était inondé de consolation dans les plus vives douleurs de ses maladies. Le fort du mal semblait redoubler son allégresse. Quand on ne trouvait plus pour lui de soulagement et de remèdes, il se mettait à chanter avec les plus vifs transports. C'est surtout à la fin de sa vie qu'ayant appris par révélation l'heure de son trépas, il ne put plus se contenir; il courut chez tous ses amis leur faire part d'une si bonne nouvelle, remercier les uns, faire des excuses aux autres, leur rendre les derniers devoirs, et faire à tous de tendres adieux dont personne ne pouvait soutenir le regret et moins encore comprendre la joie. A mesure qu'il sentait approcher le moment de sa mort, on le voyait de plus en plus tressaillir de joie. *Deo gratias*, dit-il, *voilà la fin de mon exil.* Ce fut en poussant ce cri de triomphe et se félicitant lui-même, qu'il rendit le dernier soupir.

2° *Simplicité de zèle.* Félix ne laissait échapper aucune occasion de l'exercer. Grand et petit, sans distinction de rang et de condition, tout le monde en était l'objet; mais ce n'était pas un zèle indiscret et sans précaution, plus propre à détruire l'œuvre de Dieu qu'à en ménager le succès. La douceur accompagnait sa force, la prudence dirigeait sa simplicité. Il préparait les avenues par des politesses, il s'insinuait par des services, il s'ouvrait les cœurs par ses éloges bien placés; et, prenant son temps pour faire à propos des réflexions édifiantes, il découvrait librement à chacun ses égarements et son devoir. Un jour, étant chez un magistrat, et entendant bêler un agneau qu'un plaideur lui avait donné : *Entendez-vous, Monsieur*, lui dit-il, *le langage séduisant de cet animal? Il dit que vous fassiez gagner le procès à celui qui vous l'envoie; mais prenez garde de ne rien faire contre la justice.* Un autre jour, entrant dans la bibliothèque d'un homme de lettres, et voyant d'un côté quantité de livres, et de l'autre un crucifix : *Que de volumes inutiles, Monsieur*, lui dit-il, *s'ils ne servent à faire connaître Jésus-Christ et à faire obéir à ses lois!* Lorsque le cardinal de Montalte allait au conclave, où il fut élu pape sous le nom de Sixte V, Félix, le rencontrant, lui dit : *C'est pour vous que se fait la fête : vous serez pape; mais songez à bien faire votre devoir.*

Des corrections faites à propos, si bien préparées, si agréablement assaisonnées, n'offensèrent jamais personne. L'onction de la grâce, secondant les pieux efforts de son zèle, opérait des conversions innombrables et la plupart inespérées. La simplicité d'un frère convers, plus efficace que l'éloquence des plus célèbres prédicateurs, recueillait des fruits abondants et remplissait la ville de Rome d'une profonde vénération pour l'instrument de tant de merveilles. Il n'avait pas une science éminente; mais il brûlait d'une éminente charité. Il ne brillait pas dans les chaires; mais il édifiait jusque dans les rues. Il ne remplissait pas des emplois bien sublimes, mais il pratiquait des vertus héroïques; et si son crédit et ses richesses ne rassemblaient pas autour de lui une foule de courtisans, ses vertus et ses grâces lui attiraient une foule d'admirateurs.

Non, ce n'est ni la véhémence des efforts, ni l'évidence des preuves, ni la force des expressions, qui obtiennent plus facilement créance. Peu de personnes ont assez d'attention pour se prêter à une suite de raisonnements et assez de pénétration pour l'entendre. Les protestations réitérées, les serments multipliés, loin d'autoriser, décréditent. On se défie de tout ce qui sent la passion; elle s'en défie elle-même. L'idée de la droiture et de la sincérité, l'estime de la vertu de celui qui parle forme dans l'esprit une disposition de docilité, et remporte une victoire que tout l'art ne fait souvent qu'affaiblir. Ce n'est même qu'en se parant des dehors de simplicité et de droiture que l'art peut devenir imposant. Tel est l'empire de la simplicité : l'esprit et le cœur, sur la garantie de sa bonne foi, lui rendent les armes.

La Vie de saint Félix fait mention d'un trait de la simplicité de son zèle, dont le goût du siècle ne s'accommoderait guère, mais que l'événement justifia. Dans un jour destiné à la débauche, on le vit, avec plusieurs capucins et plusieurs prêtres de l'Oratoire de Rome, traverser les rues de cette grande ville, couvert de cilice et de cendre, portant des crucifix, des flambeaux et des têtes de morts; et, par une procession extraordinaire, bravant, dans ces malheureux temps de licence, une grande fête qu'on préparait, et perçant la foule nombreuse qu'un spectacle profane avait attirée, déconcerter les projets du démon, dissiper ces assemblées criminelles, pénétrer de componction et toucher jusqu'aux larmes tous ces libertins. Conduite singulière dont nos mœurs ne nous laissent pas la liberté de sentir les avantages, mais que Dieu couronna par les plus grands fruits : *Justitia simplicis diriget viam ejus.* (*Prov.*, XI, 5.)

3° *Simplicité de son humilité.* Elle parut dans les premiers pas qu'il fit dans la carrière de la vertu. Le supérieur à qui il se présenta pour demander l'habit religieux, soupçonna la pureté de ses intentions : *Vous êtes un misérable*, lui dit-il rudement, *qui ne venez ici que pour trouver de quoi vivre.* Félix, sans s'offenser, sans se défendre, répondit simplement : *Non, mon Père, Dieu m'est témoin que je ne viens ici que pour son service.* Elle parut dans le plus haut point de sa réputation, lorsque, pour l'éprouver, un cardinal l'ayant mis d'une manière bizarre, avec une rose sur l'oreille et une orange à la main, il traversa dans cet état les rues de Rome, sans que le prétexte plausible de la modestie, de la bienséance apparente de son état, l'amour naturel de l'honneur, le secret dépit d'un traitement si ridicule pussent suspendre un moment la sim-

plicité de son obéissance. Elle parut, cette humilité, dans les plus fortes épreuves. Un religieux respectable lui fit un jour les plus sanglants reproches; il traita sa dévotion d'hypocrisie, il l'accusa de scandale et de présomption; il le chargea de mille fautes que le saint n'avait jamais commises. Félix l'écouta avec sa douceur ordinaire, et sans rien perdre de la sérénité de son visage ni de la tranquillité de son cœur : *Je vous remercie, mon Père*, lui dit-il, *des bons avis que vous voulez bien me donner ; je vous promets, avec la grâce de Dieu, que j'en ferai un bon usage.* Non! ni les assauts les plus violents, ni les coups les plus imprévus, ni les injures les plus atroces, rien n'était capable d'altérer une humilité que la simplicité rendait invincible : *Fortitudo simplicis via Domini.* (*Prov.*, X, 29.)

Celui qui se plaît à élever les humbles, le combla de gloire dès ce monde même. Partout regardé comme un favori de Dieu, on le saluait, on lui parlait avec le plus grand respect. Tout retentissait de ses louanges. Les portes des plus grandes maisons lui étaient ouvertes. Les princes, les prélats romains le disputaient au peuple dans les sentiments et les témoignages de leur estime et de leur vénération : on peut dire de lui comme l'Ecriture le dit de Josias, que sa mémoire est un doux parfum et un miel exquis : *In compositionem odoris facta in omni ore quasi mel inculcabitur ejus memoria.* (*Eccli.*, XLIX, 2.) Peu de saints, surtout dans un état si obscur par lui-même, ont goûté comme lui les préludes de ce que la gloire éternelle dans le ciel et la solennité de sa canonisation sur la terre peuvent avoir de plus flatteur. Nous ne sommes aujourd'hui que l'écho des éloges que pendant sa vie même sa simplicité lui assurait de toutes parts : *Simplices possidebunt bona.* (*Prov.*, XXVIII, 10.)

Les soupirs et les gémissements de tous les peuples à sa mort firent sentir d'une manière frappante que chacun le regrettait comme son bienfaiteur et son père. Tous les efforts de la nombreuse communauté des capucins, toute la garde du gouverneur de Rome, ne purent empêcher la foule de forcer la porte de l'église, d'environner ce saint corps, de l'embrasser, de le baiser, de déchirer, pour avoir de ses reliques, jusqu'à trois habits, dont on fut successivement obligé de le revêtir. A peine fut-il possible de l'enterrer, après l'avoir laissé plusieurs jours exposé à la vénération publique. Les grands suivirent l'exemple du peuple. Tout ce qu'il y avait de noblesse, de prélats, de princes, de cardinaux, le pape même, sont venus souvent honorer ces précieux restes, jusqu'à ce qu'enfin, à l'instante sollicitation des sérénissimes maisons de Bavière et de Lorraine, le décret solennel de l'Eglise l'ait mis au nombre des objets légitimes du culte public.

4° *Simplicité de sa patience* dans les croix. Qu'elle fut héroïque dans ses désirs ! Qu'elle fut héroïque dans ses effets ! Un jour voyant un homme violemment tourmenté de la goutte : *Mon Dieu*, disait-il, *que je voudrais pouvoir changer ma santé avec ses douleurs !* Un autre jour, voyant passer un criminel qu'on menait au dernier supplice : *Que je serais heureux*, s'écria-t-il, *si je pouvais délivrer ce misérable en me mettant à sa place!* Une autre fois, assistant à l'exorcisme d'un possédé : *Sors de là*, disait-il au démon, *laisse en paix ce pauvre homme; entre plutôt dans mon corps, tu ne me pourras faire trop souffrir pour mon Dieu.* Saint Félix et saint Philippe de Néri, qui vivaient dans le même temps à Rome, étaient unis par les liens les plus étroits de la charité, et toutes les fois qu'ils se rencontraient, ils s'en donnaient des marques. Mais que l'amitié des saints est différente de celle du monde. Ce ne sont ni des biens, ni des honneurs, ni des plaisirs que se souhaitaient ceux dont la vertu forme les désirs ; ils en connaissent trop les dangers et la vanité. Les croix, objets de leurs vœux, pour eux-mêmes, le sont aussi pour leurs vrais amis. Quelles étranges conversations entre ces deux grandes âmes : *Je vous souhaite*, disait l'un, *les roues et les échafauds;— Et moi*, disait l'autre, *je vous souhaite les feux et les flammes.* Que n'êtes-vous foulés aux pieds de tout le monde; que n'êtes-vous dans la plus extrême pauvreté; que ne souffrez-vous les plus violentes maladies? Ils se disputaient à l'envi à qui se souhaiterait le bonheur le plus complet en se souhaitant le plus cruel martyre. Les effets suivaient les paroles; et par la plus étrange sorte de civilité, ils cherchaient à s'humilier mutuellement et à se tourner en ridicule. Opprobres réciproques dont ils se rassasiaient tour à tour avec joie, comme David dansant devant l'arche, et par sa simplicité s'attirant les reproches de la fière épouse : *Vilior fiam plus quam factus sum.* (II *Reg.*, VI, 22.)

C'était dans Félix les réflexions d'un cœur sincère, dont la croix faisait le plus doux aliment. En entrant dans la religion, il demanda la liberté de doubler ses pénitences, parce qu'étant plus grossier que les autres, il pouvait mieux les supporter et en avoir plus de besoin pour se corriger. Ingénieux à en assaisonner l'amertume, constant à en écarter les adoucissements, les ordres absolus de supérieurs pouvaient seuls lui faire accepter les soulagements ordinaires. Il a fallu des ordres exprès dans une violente colique, pour le résoudre à user de sandales comme tous les autres religieux, au lieu qu'auparavant il allait toujours pieds nus. Le médecin lui ayant conseillé, dans les violents accès de sa colique, d'invoquer le nom de Jésus pour obtenir sa guérison, comme il obtenait si souvent celle des autres : *Pour ma guérison!* répondit-il avec un air d'indignation, *je m'en garderai bien ; les maladies sont des faveurs que Dieu m'accorde, voulez-vous que je les rejette?* Il était inconsolable, lorsque, dans sa dernière maladie, on le coucha sur un matelas : quand on lui demandait des nouvelles de sa santé,

il répondait avec un air de chagrin aussi agréable qu'héroïque : *Comment voulez-vous que je me porte, ils m'ont mis sur un matelas.* Toute la charité de ses frères ne pouvait suffire pour découvrir les tours de ses pieuses adresses dans ses maladies, qu'il appelait les roses du ciel, et il le fallait garder à vue pour déconcerter ses projets de mortification, qui auraient pu nuire à sa santé et à sa vie.

5° *Simplicité de dévotion.* Que j'aime à le voir encore enfant, comme saint Louis, à genoux au pied d'un chêne, dont il s'était fait un autel, et sur l'écorce duquel il avait gravé une croix, répandant son cœur devant Dieu, et lui offrant ses tendres prières : la piété est-elle assujettie aux temps et aux lieux? Que j'aime à le voir, quoique accablé des bas et pénibles emplois d'un domestique, se lever toute la nuit pour vaquer à la prière, se faire des travaux, de toute la beauté de la campagne, autant d'images de la Divinité, de motifs de charité, d'exemples de fidélité ! Une tendre piété n'a pas besoin du secours des livres : tout parle, tout agit pour elle, tout est inépuisable. Que j'aime à le voir à son entrée en religion, lorsque, pour l'éprouver, son supérieur le mène au pied d'un crucifix, et lui dit d'un ton austère : Voyez, mon ami, ce que Dieu a souffert pour vous; aurez-vous le courage de souffrir pour lui rien de semblable? Pour toute réponse, il se prosterne contre terre baigné de pleurs. La piété a-t-elle besoin de termes? est-il rien de plus éloquent que ces sentiments et ces larmes? Que j'aime à le voir occupé à faire et à distribuer au peuple de petites croix de bois pour nourrir la dévotion et récompenser les aumônes! Présent que la piété rendait précieux, que tout le monde s'empressait d'obtenir, dont Dieu relevait le prix par des miracles. La piété est-elle attachée à la magnificence et à l'éclat? C'est un feu à qui tout sert d'aliment. Que j'aime à le voir pendant les dernières années de sa vie, servant chaque jour toutes les messes jusqu'au moment où son emploi l'appelait au dehors, communiant tous les jours à la première par l'ordre de son directeur, toujours baigné de larmes et dans un état extatique. La piété laisse-t-elle échapper quelque occasion de s'exercer? Que la simplicité est heureuse, qu'elle est riche et féconde quand c'est elle qui cherche Dieu ! *In simplicitate cordis quærite Deum.* (*Sap.*, I, 1.)

Dieu se plaît avec les âmes simples, et, tandis qu'il refuse aux grands et aux prudents du siècle la connaissance de ses mystères, il n'a pour les petits et pour les simples plus rien de caché : *Revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.) Il aime à se communiquer à eux sans réserve. Ses conversations sont tendres, familières, fréquentes. C'est son cœur qui s'épanche dans le cœur du simple ; il trouve dans la simplicité une vive reconnaissance qui connaît l'esprit de ses grâces, une humilité profonde qui lui en rapporte la gloire, une docilité entière qui lui en assure les fruits. Faut-il être surpris si les prodiges leur sont réservés, si les caresses leur sont prodiguées ? *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* (*Prov.*, III, 32.) La simplicité de Félix nous garantit tout, et, sans avoir besoin de répondre aux vains ombrages que l'erreur, que la prévention, que l'incrédulité peuvent faire naître, quoi que le monde pense de la nature et de la distribution des faveurs célestes. Rien qui n'étonne, quand la simplicité m'en répond : *Talium est regnum cœlorum.* (*Matth.*, XIX, 14.)

Combien de fois l'a-t-on vu ravi en extase, comblé de douceurs ineffables? Privé des deux ou trois heures de suite de l'usage des sens, les bras étendus vers le ciel, ou courant en homme transporté, sans savoir où il allait. La sainte Vierge s'est montrée à lui plusieurs fois, et lui a mis entre les mains son divin Enfant pour le récompenser, par des consolations si touchantes, de son amour et de son respect, ainsi que l'a déclaré un saint homme qui en fut témoin. Elle lui a découvert le jour de sa mort, et l'a assuré de sa prédestination. Faveur inestimable, doux prélude, précieux avant-goût des délices célestes, ou plutôt faveur unique, dont on ne trouve presque pas d'exemples, même dans la vie des plus grands saints. Dans la translation de ses reliques, tout Rome fut témoin du merveilleux état de son corps, sans corruption, blanc et vermeil, bien différent du teint grossier et baffoué qu'il avait pendant sa vie, exhalant une odeur agréable, et distillant une liqueur céleste qui guérit une foule de malades. Il avait fait pendant sa vie une infinité de guérisons miraculeuses par ses prières, par des images, par de petites croix. Depuis sa mort, ses miracles se sont multipliés dans tout le monde chrétien par son intercession. Dieu se fait gloire de rendre célèbre, par une espèce de juste retour, ces hommes humbles et simples qui l'ont si purement et si parfaitement honoré, tandis que le nom du superbe, malgré tout l'éclat de sa naissance, de sa puissance, de sa dignité, tombe bientôt dans un oubli éternel : *Semen impiorum peribit.* (*Psal.* XXVI, 38.)

Voyons, en second lieu, la prudente conduite de notre saint.

SECONDE PARTIE.

La prudence séparée de la simplicité ne serait, malgré tout son éclat, qu'une dangereuse finesse, et, malgré ses attraits, la simplicité séparée de la prudence, ne serait qu'une faiblesse méprisable. L'homme simple, pour n'être pas la dupe de sa bonté, a besoin de prendre la sagesse pour guide, et l'homme prudent, pour n'être pas la dupe de ses détours, doit donner la droiture pour garant. Sa pénétration corrige l'excès de crédulité, la probité modère l'excès de réserve : *Simplicitas sine prudentia stultitia est, prudentia sine simplicitate malitia est*, dit saint Jérôme. Soyez donc prudents dans le bien, dit saint Paul, pour en assurer le succès. Soyez simples dans le mal pour en ignorer

jusqu'au nom : *Volo vos sapientes in bono, simplices in malo.* (*Rom.*, XVI, 19.)

Ainsi tous les jours se rend encore recommandable ce nombre immense de religieux, ses confrères, si utiles par leur zèle, si édifiants par leurs exemples, si respectables par leur modestie et leur prudence, si étonnants par leurs mortifications et leur pauvreté, et surtout si généralement aimés de tout le monde par leur aimable simplicité : *Malitia parvuli estote abundantes in omnem simplicitatem.* (II *Cor.*, IX, 11.)

Ce n'est point dans les négociations politiques, dans le gouvernement des royaumes, dans le maniement des finances, dans le commandement des armées, dans le jugement des procès; c'est dans l'emploi de frère quêteur, que saint Félix a exercé pendant quarante ans, que nous allons chercher les preuves de cette singulière prudence qu'il sut si bien allier avec la simplicité, et qui, comme nous l'avons dit, fait le caractère de sa conduite. Oui, c'est dans des fonctions si communes, si uniformes, si pénibles, qu'il fit briller deux qualités que le monde sait si peu réunir, et que l'Evangile veut être inséparables. Je l'admire plus seul dans les rues que bien des généraux à la tête d'une armée, et la besace sur le dos que bien des princes avec la couronne sur la tête. Tel que Dieu, aussi admirable dans les vermisseaux qui rampent sur la terre que dans l'astre qui brille au firmament.

L'emploi de quêteur est peut-être de tous ceux de la religion le plus périlleux, le plus difficile et le plus dégoûtant. Il faut, pour s'y sanctifier, rassembler les choses les plus opposées : *le recueillement et la société;* 2° *la modestie et l'agrément;* 3° *le travail et la mortification;* 4° *les affaires et la ponctualité;* 5° *l'obéissance et la liberté;* 6° *l'égalité d'humeur et la diversité.* De quelle prudence n'a-t-on pas besoin pour un si difficile assemblage? Voilà le portrait de saint Félix, et la vie qu'il a menée pendant quarante ans.

1° *Le recueillement et la société.* Il avait pour la solitude un penchant décidé; il demeurait constamment renfermé, autant que ses fonctions pouvaient le lui permettre, et dès que, rendu à lui-même, il était maître de son loisir, semblable au passereau solitaire, il se retirait dans son nid, pour se livrer tout entier à l'entretien avec Dieu; mais ce ne fut jamais une solitude farouche, qui, serrant le cœur et rendant l'homme inaccessible, détruit l'amitié, la confiance et la douceur du commerce humain : officieux, prévenant, gai, complaisant, facile, jamais le goût de la retraite ne nuisit à ses emplois. Jamais le prochain n'eut à se plaindre de sa réserve ; toujours tout à tous, il savait concilier Dieu et l'homme, la charité et la piété; autant que les affaires extérieures, resserrées dans de justes bornes, semblaient respecter la retraite, autant la retraite, tempérée par une douce condescendance, semblait respecter ses affaires et ses devoirs. La piété est utile à tout. Dans les intérêts les plus opposés, elle est la plus parfaite médiatrice, et c'est surtout par sa simplicité que la charité les concilie : *Simplici corde diligite invicem.* (I *Petr.*, I, 22.)

La plus exacte politesse même n'en souffre pas. Peu de personnes savent en ménager la délicatesse, sans préjudice de la piété. Ce n'est guère que par une espèce de dissipation continuelle que, se livrant au commerce des hommes, on se croit exact à en remplir les lois. Ce n'est qu'aux dépens de la bienséance qu'on croit pouvoir se rendre attentif aux inspirations de Dieu. L'un, inflexible, veut tout peser à la balance du sanctuaire, l'autre, libertin, abandonne tout au caprice et au hasard; mais Félix, toujours fidèle, passait avec la même facilité de l'entretien avec Dieu, aux conversations nécessaires avec les hommes, de l'agrément de la société, au sérieux de la prière. Jamais sa charité n'eut à craindre la médisance, ni sa gravité les railleries, ni sa prudence les équivoques, ni sa piété les paroles inutiles; mais autant qu'il évitait le superflu, autant avait-il soin de ne rien retrancher du nécessaire. Aussi admirable dans les épanchements que dans la retenue, dans sa gaieté que dans son sérieux, on pouvait dire de lui ce qu'autrefois on a dit des deux plus grands orateurs : *Il n'y a rien à ajouter à Cicéron, ni à retrancher de Démosthène.*

Félix n'était plus ce laboureur embarrassé qui ne connaissait que la charrue, ce pâtre déconcerté qui n'avait vu que les troupeaux, ce valet rampant qui ne savait que rendre service, ce novice timide qui tremblait au son de la cloche. La vertu change tout, et donne du prix à tout. Façonné de sa main, Félix devint un homme agréable dans son commerce, insinuant dans ses discours, gracieux dans ses manières, que tout le monde cherchait avec empressement et voyait avec plaisir. Ce n'étaient pas, il est vrai, de ces agréments mondains, de ces grâces superficielles, de ces façons si déplacées dans une personne religieuse, plus propre à la rendre ridicule qu'à lui assurer une estime dont son affection même la rend indigne. La modestie religieuse, de concert avec la charité, dirigeait tous ses pas et dictait ses paroles, et partout lui gagnait les cœurs, lui ménageait un accueil favorable et des aumônes abondantes. C'est ainsi que Daniel, que Job, que Jacob et tant d'autres, ont dû à leur simplicité les plus heureux succès : *Job vir simplex et rectus.* (*Job*, I, 1.)

Ce ne sont pas les traits brillants d'une conversation ingénieuse qui gagnent plus aisément les cœurs. La simplicité, la politesse a ses charmes, qui n'en triomphent pas moins avec autant de succès. La prudence même n'est souvent qu'une défiance hérissée et inaccessible, qui, à charge à tout le monde et à elle-même, se fait haïr et mépriser. Toujours occupé à s'étudier soi-même, à compasser toutes ses paroles et ses actions, toujours comme au miroir, pour se composer, l'homme qui n'est que prudent, n'a rien d'aisé, rien de naturel, rien d'aimable; mais l'homme simple ne connaît pas

ces discussions; il ignore la contrainte, et ne forme point des ombrages. Il n'emploie ni ne soupçonne point d'artifice, et se laisse entraîner aux doux penchants de ses affections : *Nihil discutit, nihil contractum, nihil superfluum, nihil fraudulentum putat, sed puro se fundit affectu.* (S. Amb.) Toujours éloigné et des détours et des ruses, toujours charitable, toujours discret, il prévient, il souffre, il distribue, il pardonne, il assaisonne, il embellit, il est à son aise avec tout le monde, tout le monde est à son aise avec lui, tout le monde se plaît avec lui, il se plaît avec tout le monde, d'autant plus sûrement qu'il le cherche, qu'il l'affecte moins, et que c'est la nature qui répand toutes ses grâces. C'est la vraie charité dont parle saint Paul, qui croit tout, qui souffre tout, qui espère tout, qui ne juge, qui ne condamne rien, se réjouit du bien public, et s'afflige du mal : *Omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.* (I *Cor.*, XIII, 7.)

2° *La modestie et l'agrément.* Ces premières idées nous y conduisent : *Allons, mes frères,* disait-il à ses compagnons allant dans les rues, *les yeux en terre, l'esprit au ciel, et le chapelet à la main, c'est la contenance qui nous convient.* C'était son portrait en effet. La vertu était peinte sur son visage, ses regards en inspiraient les sentiments et en parlaient le langage. Toutes ses démarches annonçaient le recueillement. On était embaumé en l'abordant, et jamais homme ne donna mieux au premier coup d'œil, par un air de piété et de modestie, l'idée aimable de la sainteté. Malgré la nécessité de ménager des bienfaiteurs, il se tint si bien dans les bornes d'une sage réserve, que jamais il n'eut ni conversation suspecte, ni amitié particulière, ni liaison marquée avec les séculiers. Dès son enfance même et auprès des troupeaux, il était si raisonnable dans ses sentiments, si sage dans sa conduite, si réglé dans ses manières, si retenu dans ses paroles; sa modestie savait si bien inspirer une tendre dévotion et un sincère respect, que ses compagnons, malgré la grossièreté, la liberté, la familiarité que l'âge, l'état inspirent, en étaient pénétrés, et dès qu'ils le voyaient venir de loin, chacun se composait avec la plus parfaite modestie : on cessait tous les autres discours pour ne parler que de Dieu, et tous d'une voix commune s'écriaient, comme autrefois en voyant saint Bernardin de Sienne : *Voici Félix, voici le saint qui arrive.*

Aussi, par une espèce de miracle presque unique parmi les saints, personne qui jamais ait formé de plainte contre lui, ou plutôt qui n'ait fait son éloge. Le monde se moque assez communément de la simplicité. La droiture paraît stupidité, l'humilité bassesse, la sincérité imprudence; on se joue de son ingénuité, on méprise sa docilité, on abuse de sa complaisance : *Deridetur justi simplicitas.* (*Job*, XII, 4.) Remettant tous les malheurs sur son compte, on dirait qu'il est l'auteur de tout, qu'il se refuse à lui-même toutes les ressources. Ainsi parlait à son époux la femme du plus saint des hommes, tant la vertu la plus épurée est peu à l'abri des insultes : *Adhuc tu permanes in simplicitate.* (*Job*, II, 9.) Le Sauveur lui-même en fut-il exempt? Mais Félix, après quarante ans de quête et l'emploi le plus exposé, le plus incommode, que le monde traite avec le moins de ménagement, où à tout moment dans les rues, dans les maisons, sous les yeux de la ville de Rome, rien ne peut échapper à la malignité, trouva le moyen d'être universellement respecté; on peut dire de lui comme de Judith : Jamais la calomnie, jamais la médisance n'effacera sa réputation : *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.* (*Judith.*, VIII, 8.)

Mais une si sévère modestie n'empêchait pas ce zèle et cette grâce que saint Paul nous ordonne de répandre dans tous nos discours. Saint Félix avait l'esprit vif et pénétrant, la répartie prompte et agréable. Jugeons-en par ces traits, parmi bien d'autres. Ayant oublié d'apporter à la princesse Colonne quelque chose qu'il lui avait promis, elle lui en fit obligeamment des reproches : *Hélas, Madame,* répliqua-t-il, *combien promettons-nous de choses à Dieu que nous ne lui tenons pas?* Peut-on se tirer d'affaire avec plus de piété et de justesse? On voulait le dissuader d'entrer aux Capucins, à cause de l'austérité de la règle, et on lui proposait d'autres ordres plus mitigés : *Non,* dit-il, *je veux être religieux tout à fait, ou ne pas m'en mêler.* Peut-on dire plus de choses en moins de mots? Son médecin lui demandant un jour l'état de sa santé : *Ce méchant corps,* lui dit-il, *ne peut se résoudre à souffrir, mais il a beau faire, il faut qu'il s'y accoutume.* Peut-on plus agréablement faire entendre qu'on est malade? *Omnis sermo vester in gratia, sit sale conditus.* (*Coloss.*, IV, 6.) Tel fut le fameux thaumaturge des derniers siècles. Le grand François de Paule, de la poussière du cloître et de la bassesse de l'extraction, appelé à la cour d'un grand roi, ne s'y fit pas moins admirer des courtisans par la noblesse de ses expressions et la dignité de ses manières, que par les prodiges innombrables qui le rendaient maître de la nature.

Croirait-on que c'est plutôt l'excès que le défaut d'esprit qui fait mal juger et mal parler; la lumière éblouit et aveugle autant et plus que les ténèbres n'arrêtent et n'égarent. Les savants ont plus donné dans l'erreur que les ignorants; les grands génies en ont été les auteurs, les simples n'ont fait que les suivre. Le premier coup d'œil, dépouillé de prévention, est plus juste et plus sûr que le raisonnement le plus subtil et le plus composé ; les raffinements, la multiplicité des rapports, noient le véritable objet et le font perdre de vue ; après avoir épuisé la plus profonde recherche, on est obligé de revenir à la simple nature. La vérité est naturellement simple, et principalement en matière de mœurs et de vertu ; ce qui est la partie la plus simple de la religion. Un esprit droit et simple s'arrête d'abord à l'ob-

jet qui le frappe, et s'énonce naturellement. Un esprit plus élevé, se défiant mal à propos de la simplicité des choses, se tend à lui-même des piéges; il quitte une route battue pour s'en faire une autre, et il s'égare; il va trop loin, il passe le but; il prend des lueurs pour des lumières, des ombres pour la réalité. L'homme simple suit la route la plus droite, saisit le but et s'y fixe.

3° *Le travail et la mortification.* Les fatigues de la quête sont une des plus rudes mortifications. N'a-t-on pas, comme les Capucins, un jeûne presque continuel, une nourriture toujours mauvaise, des habits aussi incommodes en été, par leur pesanteur, qu'en hiver par leur figure, la nudité des pieds, la dureté de la couche, les pénitences monastiques, les observances régulières. Les fatigues de la quête devraient seules dispenser de tout le reste. Quoi de plus accablant que des voyages continuels à faire dans toute une ville, des poids considérables à porter dans toutes les rues? La rigueur des saisons à essuyer toute l'année, les caprices, les mauvaises humeurs, les railleries, les insultes à dévorer de tout le monde? Voilà sans doute de quoi rassasier l'amour le plus ardent des mortifications; mais c'est trop peu pour Félix; tout est léger pour lui, tout est doux, rien ne peut étancher sa soif insatiable de la croix.

Inépuisable à varier, à multiplier, à assaisonner les mortifications, les habits les plus usés, la nourriture la plus grossière, la chambre la plus incommode, le lit le plus dur, furent toujours son partage et l'objet de ses plus tendres vœux; il regarda son corps comme une victime qu'il immolait à tout moment, et jamais l'homme le plus sensuel ne fut aussi avide de plaisir qu'il le fut de douleur. A peine s'accordait-il deux ou trois heures d'un mauvais sommeil, non pas couché, mais à genoux sur une planche, pour donner encore moins à la nature, pour être plus tôt prêt à se lever et à vaquer à l'oraison. Il retranchait ordinairement une partie de son repas le plus frugal; il jeûnait cinq carêmes par an, ou plutôt il jeûnait toute l'année; il jeûnait au pain et à l'eau trois fois par semaine, passait souvent deux ou trois jours sans rien prendre, et répandait de la cendre sur tout ce qu'il mangeait. La haire et le cilice étaient son habit ordinaire, et lorsqu'il visitait les sept églises de Rome, il mettait sur sa chair nue une chemise de mailles de fer, pour mieux imiter la passion de Jésus-Christ, dont il honorait les stations. Quel regret n'eut-il pas, lorsqu'à sa dernière maladie, on découvrit ses épaules pour y appliquer les ventouses, et que l'on vit, par un nombre infini de cicatrices, la sainte cruauté qu'il exerçait contre lui-même. La sérénissime maison de Bavière a voulu avoir ses instruments de pénitence comme autant de précieuses reliques.

Jamais il ne voulut accepter de soulagement dans ses peines, d'interruption dans ses travaux, de bornes dans son zèle. Le cardinal, protecteur de l'ordre, lui offrit, sur la fin de ses jours, de le faire décharger du pénible emploi de la quête, que son âge et ses infirmités rendaient insoutenable, afin d'avoir plus de liberté pour se livrer aux douceurs de la contemplation : *Non, Monseigneur*, répondit-il, *un bon soldat doit périr les armes à la main, et un bon âne sous la charge; cette grâce des hommes me priverait des faveurs de Dieu, on accablerait en moi l'esprit, en voulant soulager le corps.* Quelle fermeté plus héroïque, quelle réponse plus solide et plus agréable? Il s'exhortait souvent lui-même en se disant : *Cet habit austère et méprisable ne te prêche-t-il point l'humiliation de l'esprit et la mortification des sens; ce sac formé de croix ne t'engage-t-il pas à l'amour des souffrances et à l'imitation d'un Dieu crucifié?*

4° *L'embarras des affaires et la ponctualité à ses devoirs.* Les occupations d'un frère quêteur renaissent tous les jours, tous les jours les règlements de la maison rappellent sa fidélité; tous les jours les besoins de la communauté réveillent ses sollicitudes, des occupations journalières paraissent si peu compatibles avec l'assiduité aux exercices réguliers, que les supérieurs les plus austères accordent ordinairement aux quêteurs une dispense générale; et, en leur confiant cet emploi difficile, ils se croient obligés de s'en remettre à leur bonne foi et à leur piété, et de leur laisser la liberté entière de faire ce qu'ils jugeront à propos. Comment en effet prévoir des embarras que tout fait naître, des travaux que tout multiplie, des contre-temps que tout reproduit?

Mais Félix ne connut jamais ni ces raisons ni ces dispenses. Tout accablé de fatigue qu'il était à son retour, il volait aussitôt à l'office; tout éloigné qu'il était de la maison, dans le cours de sa quête, il prenait si bien ses mesures qu'il était toujours rendu à temps. Toutes multipliées, toutes continuelles qu'étaient ses courses, il ne perdait rien; il paraissait comme reproduit et multiplié à propos. Toutes amples qu'étaient les dispenses, il n'en profita jamais. Les religieux qui, renfermés dans leurs cellules, sont toujours à portée de se trouver à tout, ne furent jamais plus assidus que lui, quoique ses fonctions le portassent à tous les quartiers de la ville. La maladie même, et sa dernière maladie, n'interrompirent pas son assiduité. Il se levait presque mourant pour aller au chœur; il n'y eut qu'une entière défaillance et des ordres absolus qui y mirent des bornes.

Il trouvait même les moyens de remplir les pratiques de surérogation par des aumônes abondantes; tout pauvre qu'il était, tout chargé qu'il était de nourrir, par la quête, une nombreuse communauté, une foule d'indigents trouvèrent en lui un puissant secours. Il savait demander avec simplicité, et comme dit saint Paul, avec simplicité il savait répandre. Il s'informait de toutes les pauvres familles, il les visitait avec assiduité, il les consolait avec douceur,

il les soulageait avec empressement, il leur quêtait du secours avec zèle; le séjour des hôpitaux faisait ses délices, et il y consacrait tous les jours de fêtes aux services les plus humiliants et les plus rudes. Que ne fit-il pas dans une maladie contagieuse qui désola la ville de Rome! On le vit intrépide au milieu du danger, infatigable au milieu des travaux, inépuisable au milieu des maladies, exhortant et encourageant, apprenant à supporter les maux, à se préparer au redoutable passage. *Qui tribuit in simplicitate.* (*Rom.*, XII, 8.)

Surtout il sentait tout son zèle se ranimer en faveur des personnes à qui le crime sert de ressource, et qui, dans leur désespoir, achètent au prix de l'innocence une vie périssable qu'elles devraient mille fois sacrifier pour en conserver le trésor. C'est alors que la charité, enflammée à la vue du péril, savait partager avec elles pour sauver leurs âmes, ce qu'il venait de ramasser pour ses frères; et ses supérieurs charmés d'un si saint usage de ses aumônes, s'en remettaient avec plaisir à sa prudence, bien persuadés qu'entre ses mains des bénédictions abondantes multiplieraient, en leur faveur, des biens qui étaient deux fois la matière de sa charité. En effet, jamais de son temps la communauté ne manqua du nécessaire: *Qui tribuit in simplicitate.*

5° *L'obéissance et la liberté.* La liberté d'un quêteur est entière: qui veille sur lui, qui le gouverne, qui le voit? Maître de s'adresser à qui bon lui semble, pour implorer la charité; maître d'imaginer tous les prétextes qu'il lui plaît, pour colorer ses démarches; livré à sa conduite, par des permissions nécessaires; messager de tous les religieux qui ne peuvent se passer de lui; il faut une obéissance comme celle de saint Félix, pour ne jamais secouer un joug que tout rend aussi facile à rompre que difficile à supporter; pour demander ponctuellement des permissions que le détail rend aussi embarrassantes à attendre, que faciles à négliger; pour rendre compte de tous ses pas, sacrifier à tout moment sa volonté, et redouter une sorte de dépendance où tout semble faire rentrer, chérir la soumission que tout semble faire éluder, et comme un enfant, voler au moindre signe de la volonté de ses maîtres.

C'est dans l'obéissance qu'éclata surtout sa parfaite simplicité: l'esprit du monde ne s'y soumet point sans résistance; il examine, il délibère, il veut savoir la raison du précepte, il est intarissable en difficultés, il est fertile en excuses, il blâme ses supérieurs, il trouve à redire à leurs ordres; mais l'homme simple obéit comme Félix, sans délai, sans examen, sans partage, seulement aveugle sur ses intérêts et sur ses répugnances; il prépare, dit saint Bernard, les yeux, les oreilles, les pieds, les mains, pour agir; il met tout en mouvement pour exécuter. Telle est la simplicité de la foi; toujours tranquille sur la garantie de la parole de l'Eglise, la vraie foi ne doute, ne raisonne, n'examine point; le vrai obéissant n'est pas moins fidèle et moins simple; point de parfaite obéissance, sans une parfaite simplicité: *Nisi efficiamini sicut parvuli.* (*Matth.*, XVIII, 3.) Mais avec elle vous parviendrez à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXIII.

SAINT YVES.

Prêché devant les avocats en 1732.

Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt. (*Psal.* LXXXIV, 11.)

La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées.

Charité dans la profusion de ses grâces, vérité dans la manifestation de ses oracles, équité dans les jugements, amour de la paix dans les intentions: tel est le portrait que la Divinité nous donne d'elle-même par la bouche de son Prophète: tel est le caractère du célèbre avocat des pauvres, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge. Sensible à la misère des affligés, la charité le rendit leur protecteur; vrai dans ses paroles, il ne sut ni parler ni agir contre ses lumières; équitable dans ses décisions, il était le premier à prononcer contre sa partie et contre lui-même; enfin, amateur de la paix, loin de multiplier ou de prolonger les procès, il ne travaillait qu'à les prévenir ou à les accommoder: *Misericordia et veritas, justitia et pax.*

N'est-ce pas là le caractère de l'avocat chrétien qui aspire à partager dans le ciel les couronnes de saint Yves? Vive image de la Divinité, la générosité et la droiture, la justice et la bonté doivent diriger tous ses pas. Il ne doit pas moins être l'oracle de la vérité, que le défenseur de l'innocence. Après les places éminentes à qui la Providence a confié la destinée du monde, rien n'approche de la dignité de votre profession; mais, s'il n'en est point de plus noble et de plus utile, en est-il de plus dangereuse et de plus critique, qui exige plus d'élévation et de délicatesse dans les sentiments, plus de pénétration et d'étendue dans les lumières, plus de courage et de fermeté dans les résolutions?

Les différents états dont saint Yves, dans le cours d'une longue vie, a si bien rempli les devoirs, fourniraient une vaste matière aux plus grands éloges. Après avoir suivi le barreau, il embrassa l'état ecclésiastique, et partout l'Eglise et le palais l'ont vu courir la plus sainte et la plus brillante carrière. Dépositaire des pouvoirs d'un évêque, en qualité d'official, il les exerça avec une droiture inflexible et une prudence consommée. Chargé d'une grande paroisse, sa vigilance et sa douceur, son zèle et sa condescendance, lui assurèrent l'amour et la vénération des peuples. La sublimité de son oraison, la profondeur de son humilité, la rigueur de ses mortifications, l'étendue de ses travaux, toutes les professions trouvent en lui de quoi s'édifier et s'instruire

Mais laissons ce détail aux historiens de sa vie, bornons-nous à ce qui nous touche de plus près. La portion que nous nous réservons dans ce vaste champ fait naître assez de lauriers pour lui former une couronne. Je me contente de vous montrer en lui un avocat chrétien, un modèle parfait des vertus de votre état, et le moyen de réunir en votre faveur les suffrages du ciel et ceux de la terre; la solide dévotion qu'il sut conserver au milieu d'une foule d'occupations embarrassantes et continuelles vous fera sentir que la plus éminente piété, loin d'être incompatible avec votre profession, y fait trouver, au contraire, les plus puissants motifs, les plus grands secours, les plus saints exercices. Mon dessein est de peindre ce fonds de grandeur d'âme et de probité chrétienne qui fit au barreau le caractère de saint Yves, et qui doit faire celui d'un avocat.

Grandeur d'âme compatissante au besoin des pauvres, incapable de déguisement et de faiblesse. *Misericordia et veritas;* première partie. Probité exacte, et accommodante pour décider équitablement, ou terminer à l'amiable tous les procès : *Justitia et pax :* seconde partie. Vous êtes notre avocate, Vierge sainte ; vous plaidez notre cause auprès du Juge des vivants et des morts : *Eia ergo, advocata nostra.* Obtenez-nous du Saint-Esprit la grâce de faire dignement l'éloge de l'homme qui a le mieux plaidé la cause des pauvres, de la religion et de la vertu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les lois romaines ont porté la délicatesse de l'honneur du barreau jusqu'à défendre aux avocats de recevoir de récompense. Ils ne doivent plaider que pour la gloire, disait le sénat, l'éloquence est trop noble pour être dégradée par des vues basses d'intérêt. Les plaidoiries désintéressées seront plus conformes à la justice et à la vérité, et la patrie y gagnera : ce sont les premiers juges des parties ; que l'on ne fasse pas pencher leur balance, qu'ils se rendent dignes de parler devant le premier tribunal du monde, en imitant sa générosité.

Cependant il est juste que par un honoraire proportionné le public entretienne ceux qui lui consacrent leurs talents et leurs veilles, et se sacrifient pour ses intérêts. L'ouvrier est digne de récompense, et il est de l'intérêt public de l'inviter au travail, par l'espérance du salaire. Toutes sublimes, tout inestimables que sont les fonctions du saint ministère, la Sagesse éternelle permet à celui qui sert à l'autel de vivre de l'autel. Le témoin et le juge, dit saint Augustin, sont en cela bien différents de l'avocat : l'un ne peut vendre la justice, ni l'autre son témoignage. En déposant, en prononçant, neutre entre les deux parties, on remplit un devoir nécessaire et public. L'avocat prend librement parti et travaille pour son client : que le client récompense donc ce qui tourne à son profit. *Judex et testis inter utramque partem adhibentur, advocati ex una parte consistunt.*

Si l'équité vous assure des honoraires, si le public vous les donne avec plaisir, quel généreux désintéressement ne vous prescrit pas à son tour la noblesse de vos emplois, la confiance qui vous en laisse les arbitres, et le louable usage qui veut qu'on se contente de tout ! Ce serait vous mal connaître de vous confondre avec le vil artisan, dont la bassesse annonce l'indigence et l'avidité ; un homme qui pense s'y méprend-il ? Un avocat qui pense donne-t-il lieu de s'y méprendre ? Convenez même que c'est de votre intérêt ; le désintéressement augmente la confiance, la confiance multiplie les trésors ; un avocat n'est pas un pauvre qui reçoit un salaire, c'est un protecteur, un ami qui accepte une marque de reconnaissance. *Non pauper tanquam mercedem accipiat, sed mutua benevolentia utatur. Nec venire hoc beneficium oportet nec perire.* (Quintil.)

Ce n'est pas à la religion chrétienne à vous inspirer les grandes idées, c'est aux lois civiles, à la république romaine, à vos propres auteurs à vous l'apprendre. C'est aux maîtres du monde qui, dédaignant de s'allier à des reines, faisaient gloire de paraître au barreau et d'y plaider. Rome et Athènes destinant à cette profession tout ce que la naissance, les talents, les conquêtes leur donnaient de plus grand, ne se gouvernant que par leurs avis, et n'ayant jamais été plus florissantes que lorsque les orateurs y tenaient les rênes de l'Etat, dressant des statues à leur mémoire, ne connaissant presque d'autre voie que le barreau pour parvenir aux premières dignités, faisant passer tour à tour les généraux, les consuls, les empereurs de l'armée au palais, du char de triomphe à l'audience, pour y cueillir des lauriers plus flatteurs, vous permettent-elles d'oublier que vos travaux sont trop précieux pour être mis à un taux mercenaire ?

Je sais que dans les Etats monarchiques les honneurs réservés aux premières places ne sont pas l'apanage des orateurs. Il serait aussi ridicule qu'inutile d'aspirer à l'ancienne gloire de l'aréopage ou du sénat. La modestie, qui est la vertu des grands hommes, se console aisément de la perte de ce fastueux éclat, par l'hommage, bien supérieur aux préséances, que l'estime et la reconnaissance du public assurent aux talents et aux services. La puissance règne sur le trône, on la méprise souvent en se prosternant à ses pieds; le mérite règne sur les cœurs : confondu dans la foule, il fixe tous les regards, il charme et enlève un vaste auditoire ; il jouit de la plus flatteuse prééminence, il porte en lui-même la source de la grandeur et de la gloire, que les dignités et les richesses ne peuvent donner. Qu'il n'en souille donc pas la pureté par la bassesse d'un vil intérêt.

Quoi ! vous, dont la profession et les sentiments sont si fort au-dessus du commun des hommes, flétririez-vous vos lauriers ? Votre langue attendrait que l'argent la délie?

Votre éloquence dépendrait de l'éclat du métal ? Mériteriez-vous cette foule de clients qui vous environne, ce tribut de confiance et d'éloge que tout s'empresse de vous offrir? Sentez mieux votre dignité, proposez-vous de plus belles couronnes. Le nom même d'honoraire affecté à la récompense des avocats en annonce la nature et le prix. Ce serait, dit la loi, déroger à sa noblesse et dégrader sa profession. On ne devrait plus être placé que parmi les personnes les plus méprisables. *Si lucro pecuniæ capiuntur, tanquam abjecti et degeneres inter vilissimos reputabuntur.* (L. VI, l. 20., *De postul.*)

La religion chrétienne va plus loin; si vous voulez être parfait, livrez-vous à la charité, vendez tous vos biens, distribuez-en le prix en aumônes, et vous aurez un trésor dans le ciel. Voilà, vous dira-t-elle, en vous montrant les pauvres, voilà Jésus-Christ même, il regardera comme fait à sa personne tout ce que vous ferez en leur faveur. Ah ! pères des pauvres, ouvrez les portes de ce cabinet respectable, où les personnes les plus distinguées d'une province, les princes mêmes viennent déposer leur plus cher intérêt ; voyez tant de misérables qui n'osent aller jusqu'à vous, intimidés par la foule qui vous environne, confus de leur indigence, n'ayant que des prières à vous offrir; comment, pour des objets modiques, vous dérober des moments précieux que le public réclame ? C'est à vous à lever ces barrières, à abréger le chemin, à leur faire percer cette foule de clients qualifiés, qui leur ferme l'entrée, à savoir même les leur préférer, comme l'a souvent fait saint Yves. Ne vous rebutez pas de leurs grossièretés, prêtez-leur une oreille attentive ; mettez au jour, faites valoir leurs prétentions négligées, conservez le peu qui leur reste ; charmé et édifié d'une charité si généreuse, chacun rendra justice à un zèle si pur; pourrait-on refuser sa confiance et son estime à un homme pour qui tant de vertus la sollicitent?

Ce désintéressement et cette charité gagnèrent tous les cœurs à saint Yves. Les pauvres l'abordaient sans crainte, bien loin d'en être jamais ni rebutés, ni négligés; et les grands, instruits par ses exemples, apprenaient à être eux-mêmes charitables. Il était, comme dit l'Ecriture, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le bâton du vieillard, le protecteur de la veuve, le père de l'orphelin, le tuteur du pupille; tout trouvait en lui un père tendre, toujours porté à soulager, qui, ne vivant que pour les malheureux, se croyait assez payé par le plaisir d'avoir rendu un service, et regardait comme perdu le jour où il n'avait pu être utile.

Ne croyez pas qu'en donnant vos talents au pauvre, vous fassiez des avances incertaines à un débiteur insolvable. Dieu se rend sa caution et payera pour lui ; il vous dit comme ce pieux Samaritain au maître de l'auberge à qui il confie son malade : Ayez-en grand soin; voilà d'avance une somme que je vous donne pour lui, et tout ce que vous fournirez au delà, je vous le rendrai à mon retour : *Quodcunque supererogaveris reddam tibi.* (*Luc.* X, 35.) La dureté vous serait funeste et tarirait la source des grâces ; les lois même vous en menacent : Qu'on interdise le barreau, disent-elles, à ces âmes lâches et vénales que l'intérêt, la crainte, le respect humain, arrêtent jusqu'à refuser leur ministère au pauvre, que le juge y supplée d'office, et qu'un avocat plus généreux prenne sa place : *Qui ambitiose patrocinium denegaverit foro.* (L. I., l. *Providendum.*, c. *De postul.*)

Que de miracles dégagèrent la parole de Dieu et couronnèrent l'éminente charité de saint Yves! Que de grâces couronneront la vôtre! Tantôt pour remplacer un patrimoine dont saint Yves ne savait se rien réserver, Dieu mulipliait entre ses mains le pain et le vin comme il fit dans le désert en faveur de quatre mille personnes; aussi bénira-t-il vos travaux, tout viendra chez vous en abondance, tout y multipliera au centuple; tantôt apparaissant à saint Yves sous l'habit d'un pauvre, le Sauveur le comblait de consolation, remplissait sa chambre d'une vive lumière, et lui disait en le regardant tendrement: *Le Seigneur est avec vous.* Ainsi répandra-t-il sur vous avec profusion les douceurs ineffables de sa grâce. Faut-il en être surpris? L'homme charitable place son argent à gros intérêt, le Seigneur serait-il en reste avec sa créature, se laisserait-il vaincre en générosité? *Fœneratur Domino qui miseretur pauperi.* (*Prov.*, XIX, 17.)

Je n'exige pas qu'imitant dans toute son étendue l'héroïsme de la charité de saint Yves, votre table comme la sienne soit ouverte à tous les indigents, que comme lui vous alliez les chercher avec soin pour les mener chez vous, les servir de vos mains, vous nourrir de leurs restes; je n'exige pas que, pour les couvrir, vous donniez comme lui jusqu'à vos habits et qu'il faille vous envelopper dans une couverture en attendant que quelque personne charitable ait pourvu à votre besoin. Je n'exige pas que comme ce grand serviteur de Dieu vous deveniez le précepteur des orphelins, les recevant, les instruisant dans votre maison, comme vos enfants. Enfin je n'exige pas que, lorsqu'ils sont hors d'état de plaider, votre bourse comme la sienne fournisse aux frais d'une juste poursuite; que sur ses pas vous fassiez de longs voyages pour aller de tribunal en tribunal être leur solliciteur et leur père.

Ces traits héroïques vous étonnent; ils sont au-dessus de vos forces, et Dieu en effet ne vous demande pas tant; du moins ne refusez pas aux pauvres les secours qui dépendent de vous dans votre état; les occasions y sont-elles rares? C'est un ouvrier à qui le luxe d'un libertin retient un légitime salaire ; c'est un laboureur à qui un maître impitoyable ne laisse ni de quoi soutenir sa vie, ni de quoi confier à la terre l'espérance d'une moisson à venir; c'est un débiteur obéré, à qui un usurier insatiable demande plus qu'il ne lui a prêté;

un homme sans appui que le crédit et la violence d'un usurpateur a dépouillé de l'héritage de ses pères; vous êtes leur débiteur; c'est à vous que l'un demande du pain, l'autre son champ, celui-ci son salaire, une autre une prompte expédition; pour eux vous reçûtes du ciel et vos talents et vos lumières, ils ont droit sur votre temps et sur vos travaux, ils en ont surtout sur votre cœur; c'est à ce tribunal que je plaide leur cause; je parle pour eux contre vous, ou plutôt d'intelligence avec votre religion, je parle pour eux et pour vous en même temps. *Omnibus debitor sum.* (*Rom.*, I, 14.)

Car enfin, vous ne l'ignorez pas, c'est Jésus-Christ même qui vous demande du secours ; c'est lui qu'on poursuit, c'est lui qui souffre. Il fait pour les infirmités du corps ce que la bonté lui a fait faire pour celles de l'âme. Médiateur universel, il a porté les péchés de tous, il s'est chargé de toutes les dettes, il a faim et soif dans ceux qui l'endurent, il est nu dans ceux qui manquent d'habits; les maux sont partagés entre les hommes, ils sont tous réunis en lui, il est le pauvre de tous les temps et de tous les lieux, le pauvre universel. *In omnium pauperum universitate mendicat.* Monarques de la terre, vous tenez pour nous, il est vrai, la place de Dieu, votre auguste front nous en trace l'image; dans votre trône je vois le sien, je respecte ses volontés dans ses ordres, sa puissance dans votre autorité; j'adore sa majesté sous votre pourpre : le dirai-je? Le pauvre n'est pas moins respectable aux yeux de la foi. Je vois un Dieu dans sa personne, j'adore sa majesté sous ses haillons, ses ordres divins dans leurs demandes. Je partage mes biens entre le pauvre et le prince, je dois à l'un des impôts, à l'autre des aumônes; au premier l'obéissance, au second la charité; la compassion et le respect coulent du même principe; c'est Dieu que je sers dans tous les deux; le monarque lui-même reconnaît dans le pauvre celui qui lui donne le sceptre, par une espèce de commerce et de communication de bien, le monarque et le pauvre sont tour à tour le maître et le sujet l'un de l'autre; Dieu se reproduit dans tous les deux; là on adore la grandeur, ici on bénit la providence; il reçoit alternativement hommage dans leur personne. En dis-je trop? Ecoutez le souverain Juge des vivants et des morts : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais prisonnier et vous m'avez visité; persécuté, et vous m'avez défendu. Venez, les bénis de mon mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Par là vous deviendrez la justification de la Providence. Pourquoi, dit l'impie, le Dieu que vous servez souffre-t-il que l'injustice triomphe? S'il est juste, s'il est puissant, doit-il voir avec indifférence la mauvaise foi qui règne dans la société, la violence qu'exercent les grands, l'impunité assurée à tant de coupables? Téméraire! je ne vous dis pas que les voies du Très-Haut, infiniment supérieures à vos faibles lumières, sont un abîme où votre faible raison ne peut que s'égarer. Non, je veux vous montrer que les bontés du Seigneur ont préparé un remède à ce désordre. Voyez cet auguste barreau qui débrouille le ténébreux chaos d'un procès immense; qui suit le fil odieux d'un labyrinthe de chicanes, qui perce les sombres voiles de l'artifice et du mensonge, monstre plus dangereux que ceux dont les vainqueurs furent les premiers objets de l'idolâtrie. Tel le soleil, après un orage, ramène la lumière du jour, découvre l'écueil caché sous les ondes et fait voir le port désiré. Admirez son infatigable activité, fidèle image des continuelles sollicitudes de la Providence; esclave de son zèle, le repos lui est interdit, les affaires s'accumulent, le travail l'investit, tous ses moments sont marqués par ses bienfaits, il respire à peine. Quel plaisir délicat de faire triompher l'innocence et la vérité, et de couler des jours si purs et si utiles! Les grandes âmes connaissent-elles d'autres délices? Les forces croissent sous le fardeau, les plaisirs se multiplient par les travaux, la gloire n'est chère que par les nouveaux soins qu'elle impose, et la récompense n'est précieuse que par les nouveaux engagements qu'elle fait contracter. Ah! n'insultez plus le Seigneur; si, par des raisons impénétrables de sagesse et de justice, il permet que la vertu soit opprimée et le vice triomphant, la loi de la charité ouvre mille ressources et supplée à tout. La sagesse de l'avocat fait l'apologie de la vertu, la fermeté du Juge punit le vice, et par ses sages arrangements il ne reste plus de maux sans remède.

C'est surtout la tendre bonté de la Providence dont vous êtes l'image; c'est le propre de la Divinité de tendre la main à un malheureux, de donner de sages conseils à ceux qui sont dans l'embarras, de protéger ceux que l'on persécute. *Sacra res, et prope divina afflicto patrocinium præstare, lapsum consilio erigere.* Le voilà sur le Calvaire expirant sous le fer d'un bourreau, priant pour ceux qui le persécutent. Le voilà le Médiateur de Dieu et des hommes, le véritable avocat du genre humain, qui a plaidé pour nous la plus grande affaire qui fût jamais, qui l'a plaidée avec des larmes, des gémissements et du sang; qui, au prix de sa vie nous a obtenu un arrêt favorable, effacé et attaché à la croix le billet qui nous rendait redevables à sa justice : *Delens quod adversus nos erat chirographum.* (*Coloss.*, II, 14.)

Quelle gloire pour vous de tenir la place de Jésus-Christ dans l'état le plus aimable et le plus touchant où il se soit jamais trouvé! Les princes tiennent sa place, il est vrai, mais ce n'est qu'une place d'autorité et de puissance; vous tenez celle de l'amour et de la bonté; ils le représentent comme maître, et vous comme sauveur; c'est sa grandeur et sa majesté qu'ils partagent, vous partagez sa tendresse et son cœur; ils font entendre les menaces et vous répandez les

bienfaits; ils portent la foudre et vous les grâces; on leur doit du respect et à vous de la reconnaissance; on les redoute et on se confie à vous; on leur obéit et on vous aime. Fut-il jamais de plus beau partage, peut-il en être de plus doux? Vous entrez dans les vrais sentiments de son cœur; il ne punit qu'à regret; servir sa justice, c'est lui obéir sans doute; mais, par un triste devoir, c'est exécuter des ordres qui lui coûtent infiniment à donner; mais consoler les affligés, défendre les opprimés, porter la paix dans les familles, anges tutélaires des malheureux, c'est le servir selon son goût; imiter ses exemples, et selon l'expression d'Isaie, faire, comme lui, habiter ensemble le loup et l'agneau, le lion et la biche : *Habitabit lupus cum agno.* (*Isa.*, XI, 6.)

La seconde chose que demande la grandeur d'âme, c'est la droiture et la probité : *Misericordia et veritas.* Il n'est point nécessaire d'aller à la cour pour trouver de la duplicité; rien n'est plus commun dans le monde, la dissimulation est de tous les âges, le mensonge de toutes les conditions ; mille prétextes spécieux prennent la place des vrais motifs : soit petitesse d'esprit à qui tout fait ombrage, soit amour-popre confus de lui-même, qui veut se déguiser, il est peu de personnes dont le cœur sincère paraisse à découvert. C'est surtout au Palais que règne cet esprit de déguisement; l'aimable candeur en est bannie, il semble que le gain du procès dépende de l'artifice et du détour : toujours quelques endroits faibles qu'on cache, quelque fait qu'on altère, quelque circonstance qu'on change. Qu'un juge est à plaindre d'avoir toujours à vivre dans la défiance? Heureux qui possède l'esprit de discernement, et sait, comme Salomon, chercher des témoins non suspects dans les mouvements rapides et indélibérés d'une mère incertaine. Heureux qui comme David démêle dans ces prétendus malheurs d'une femme Thécuite l'intrigue habilement ourdie d'Absalon et de Joab!

Mais si le juge est à plaindre d'avoir à se défier de la partie, combien le serait-il davantage, s'il fallait encore se défier de l'avocat! Si des faits altérés, des titres supprimés, de bonnes raisons négligées, des autorités faussement alléguées, rendaient sa bonne foi suspecte; si une téméraire assurance des choses douteuses, un désaveu des choses certaines, un silence affecté des choses décisives faisaient méconnaître l'organe de la loi, le protecteur de l'innocence, le défenseur de la vérité; si, abusant d'un secret dont on lui a confié le dépôt, on était la dupe de sa confiance, ou, si prêtant son ministère aux deux parties, on trouvait dans la même personne un père et un ennemi; sans la probité qui en fait le prix, l'éloquence, le plus beau don de la nature, ne serait qu'un présent funeste, elle mettrait des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudrait mieux être privé de la raison et de la parole, que de l'employer à opprimer l'innocence et à combattre la vérité : *Si vis dicendi malitiam instruxerit, nihil publicis privatisque rebus perniciosius eloquentia. Si facultatem dicendi adversum innocentiæ hostem veritatis invenit, mutus nasci et egere ratione satius fuisset.*

L'imposture et la fourberie ne sont pas moins la marque d'un génie borné que d'un mauvais cœur; elles supposent une défiance, et de sa cause et de soi-même, qui répand des nuages épais et dans le public et chez les juges. Le décri de l'orateur rejaillit sur la cause et sur la partie. Un homme d'honneur qui ne demande que la justice, sûr du témoignage de sa conscience, n'a rien à déguiser dans sa conduite : la lumière ne blesse que des yeux malades. Il propose avec une noble fermeté les raisons qu'il croit légitimes; préparé à tout événement, il a du moins, s'il vient à perdre, la consolation de n'avoir rien fait contre son devoir; au lieu que quand on doit ses succès à la supercherie, ils coûtent trop cher à l'innocence pour faire goûter un plaisir bien pur. Ce n'est pas même le moyen de réussir ; le décri où l'on tombe nécessairement tôt ou tard arme tout le monde et fait naître de toutes parts des obstacles : *Qui nititur mendaciis pascit ventos.* (*Prov.*, X, 4.) Délicat jusqu'au scrupule sur votre honneur, prévenez le moindre soupçon, dissipez le moindre nuage, craignez ces murmures sourds et inquiets qui en sont les avant-coureurs ; quoiqu'ils ne fassent qu'effleurer la réputation, ils y laissent toujours quelque tache. Le canal qui porte la vérité à l'oreille du juge, le dépositaire de la vie, du bien, de l'honneur de toute une province, doit être au-dessus de tous les ombrages.

Je vous retrouve, je vous admire sous ses traits, disciples de la sagesse; vos lèvres comme celles du prêtre, dépositaires de la science, ne prononcent que des oracles. De ce trésor de connaissances qu'une étude assidue, une longue expérience, un esprit profond vous ont acquis, vous faites éclore, comme le père de famille, des choses anciennes et nouvelles. *Profert de thesauro suo nova et vetera.* (*Matth.*, XIII, 52.) Votre esprit comme l'arche d'alliance conserve la loi, non sur des tables de pierre, mais sur les tables respectables d'une mémoire fidèle et d'un jugement exquis. C'est un sanctuaire où tout est pesé à la juste balance. Les vives lumières de votre esprit percent, saisissent, embrassent en un instant les motifs, l'étendue, les suites d'une affaire infinie, et tout cela à travers la grossièreté d'une partie qui ne connaît pas ses propres intérêts ; les sombres ténèbres de plusieurs années déjà ensevelies dans l'oubli, les détours infinis d'un plaideur qui cherche à se tromper et à tromper les autres. Non, il n'est pas possible que de si bons guides nous égarent, que des lumières si brillantes nous conduisent au précipice. Non, Messieurs, vous pouvez être trompés sans doute, quoique plus difficilement que d'autres ; c'est le partage de l'humanité; mais vous êtes incapables d'imposer à personne. Vous n'êtes pas à l'abri des artifices d'une partie, mais on n'a

pas à se mettre en garde contre les vôtres. Supérieurs à tous les ombrages, vous êtes la ressource des juges même; votre examen est une espèce de creuset où ils mettent la vérité, et le flambeau qui les guide dans cette nuit obscure, au milieu de ce labyrinthe.

La droiture d'un avocat doit être un sûr garant de tout ce qu'il avance; l'idée de son intégrité doit donner du poids à tous ses discours. Semblable à la Divinité dont il tient la place, en défendant la justice, son témoignage doit suffire. Peut-il être nécessaire d'examiner après lui? *Non studium advocati, sed pene testis fidem videatur offerre.* C'est pour vous, Messieurs, le plus sûr moyen de réunir tous les suffrages. Une réputatiion établie de droiture et de probité dispose de tous les cœurs, tout se rend à vos décisions, les chaînes de la confiance sont solides et durables. Elles plaisent. C'est une agréable défaite qu'on fait aimer au vaincu même; sans elle les plus beaux talents sont un vain son qui frappe l'oreille, mais qui trouve toujours le cœur fermé. Un orateur suspect forme un préjugé défavorable dans le public, qui rend suspect la partie et la cause : *Vir malus, malæ causæ est argumentum.* En vain un plaideur injuste, à qui un mauvais conseil fournit des armes, profite de votre criminelle facilité. Que dira-t-il, que pensera-t-il un jour, que dit-il, que pense-t-il aujourd'hui même d'un orateur assez lâche pour se prêter à l'injustice? Il a beau affecter de la reconnaissance, il vous trompe, et vous lui apprenez vous-même à vous tromper. Funestes talents qu'il redoute et qu'il méprise lors-même qu'il en profite et les admire. Semblable à ces princes qui se servent des déserteurs et de traitres, mais qui ne s'y fient pas, cet homme dont vous croyez acheter l'affection par un crime, vous condamne et vous méprise en secret, et déjà dans son cœur il juge indigne de sa confiance un perfide dont il éprouve le peu de droiture et d'équité! Combien nous estimerait-il, si, par une sage fermeté, vous lui appreniez son devoir, en lui faisant sentir que vous ne savez ce que c'est que d'oublier le vôtre?

Je viens, sans y penser, de faire le portrait de saint Yves. Cette belle âme, pleine de la simplicité évangélique qui fait les délices du Fils de Dieu, n'avait que le *oui* ou le *non : Sit sermo vester, est, est; non, non.* (*Matth.*, V, 37.) Il ne savait ni émouvoir un juge par des images affectées d'une fausse misère, ni l'éblouir par des raisons artificieuses, ni l'animer par des soupçons injurieux, ni l'égarer par un tissu de faits ingénieusement enchaînés, respectant ce juge intérieur de la conscience qui ne nous abandonne jamais, et ne fait point parler et agir contre ses lumières, et, comme dit saint Bernard : *Discreti adversus justitiam, eruditi pro falsitate docuerunt linguam suam loqui mendacium.* Zélé et inébranlable défenseur de la justice, employa-t-il jamais ses talents à l'obscurcir ou à la combattre, et ne refusa-t-il pas constamment son ministère à ceux qui voulaient soutenir un mauvais procès? Tel l'homme juste dont parle David : *Qui loquitur veritatem in corde suo et non egit dolum in lingua sua.* (*Psal.* XIV, 3.) Il mérita ce bel éloge que la vérité arracha aux pharisiens. Nous savons que vous êtes un homme vrai : *Scimus quia verax es, et in veritate doces.* (*Matth.*, XXII, 16; *Marc.*, XII, 14.)

Il vengea ainsi la profession d'avocat et fit voir qu'on ne doit pas lui imputer les égarements de ceux qui l'exercent. S'il en était de ce caractère, en serait-elle responsable, elle qui les condamne et en rougit? Tenons-lui compte de ceux qui font sa gloire, en suivant ses lois. Elle les forme, ils en ont l'esprit, elle les adopte et s'en fait honneur : elle désavoue, elle proscrit ceux qui la dégradent.

Oui, Messieurs, c'est une obligation certaine de ne pas se charger d'une cause qu'on connaît mauvaise. Je sais que les sentiments des hommes sont si différents, que les affaires peuvent avoir tant de faces, qu'il n'est presque point d'arrêt dont on doive être surpris. Je sais qu'il y a des affaires véritablement problématiques, enveloppées de ténèbres ou parées des apparences de la justice, dont les divers côtés imposants donnent droit aux parties de courir le risque d'une décision. Les livres de droit sont remplis de causes douteuses différemment jugées selon les temps et les lieux. Je sais encore qu'un plaideur injuste ou aveugle, ou même trompé de bonne foi, déguise l'état de son procès et ne se laisse point pénétrer, il n'appartient qu'à Dieu de connaître le fond du cœur. Ces malheurs attachés à l'humanité excusent l'orateur équitable qui, sans acception de personne, défend une cause qu'il croit plausible et le juge qui prononce en sa faveur. Souvent, de ce combat de raisons apparentes et d'indices frappants, on voit, comme une étincelle, éclore la lumière de la vérité que l'un et l'autre doivent saisir.

Mais j'avance, avec toutes les lois de la religion et de la probité, que quand on connaît un procès injuste, agir contre ses lumières et prêter sa plume et sa voix à l'injustice, c'est une conduite que la loi, la conscience et l'honneur ont toujours condamnée : *Væ qui dicitis bonum malum, et malum bonum.* (*Isa.*, V, 20.) L'interprète des lois, non plus que les lois mêmes, n'accorde pas indifféremment sa protection à l'innocent et au coupable : la vérité inflexible ne se plie point à nos vues et l'équité ne se prête pas à nos passions. Il est dans le ciel un juge incorruptible, qui ne fera pas moins rendre compte à l'orateur inique qui prête des armes à l'injustice, qu'au juge qui l'autorise et à la partie qui en profite. Complice du crime, il en partagera le châtiment : *Væ qui justificatis impium, et in justitiam aufertis ab eo.* (*Ibid.*, 23.)

Mais, dites-vous, j'ai souvent gagné de mauvaises causes. Quel reproche n'avez-vous donc pas à vous faire? Est-ce un triomphe pour vous d'avoir contribué à l'injustice? Sont-ce là les palmes que vous vous flattez

d'avoir cueillies? Quel regret pour un bon cœur! quel repentir pour un honnête homme, quels remords pour un chrétien! Apprenez-le d'un des plus grands avocats, même païen, qui savait connaître le prix d'une éloquence dont il possédait tous les trésors: *Nihil tam inhumanum*, disait Cicéron, *quam eloquentiam ad salutem hominum datam, ad bonorum perniciem converti.* Apprenez-le d'un des plus grands maîtres de l'art, qui en donnait de si sages leçons à ses élèves : *Portum eloquentiæ suæ piratis ne patefaciat.* (QUINT., l. XII, c. 7.) Son éloquence ne doit pas être ouverte aux pirates.

Vous avez gagné de mauvaises causes! enhardi par le souffle imposteur d'une éloquence funeste, osez-vous le dire? Ne voyez-vous pas que vous êtes devenu le fauteur, le complice, peut-être l'auteur du crime du plaideur injuste par vos dangereuses découvertes? Tel un infidèle ami, qui engage ou favorise un ami dans ses désordres. N'entendez-vous pas le sang innocent qui crie vengeance contre vous? Voyez les larmes qui coulent des yeux du pauvre, elles vous demandent son bien, dont vos funestes talents l'ont dépouillé; que de malédictions vont tomber sur votre tête! C'est bien alors qu'on aurait droit de douter si l'éloquence n'est pas plus pernicieuse qu'utile; si elle devrait être bannie des tribunaux, comme elle le fut autrefois de l'aréopage. Mais heureusement les orateurs livrés à l'injustice sont rares : le barreau est le règne de la probité. Les souffrirait-on? Objet de l'honneur du public et de leurs confrères, il s'en banniraient eux-mêmes : *Væ qui pervertitis judicium !*

Vous avez gagné de mauvaises causes! Savez-vous quels engagements vous avez contractés, et vous en êtes-vous acquittés? Ne vous flattez pas; par toutes les lois de la morale, vous êtes personnellement obligés au payement et du fonds et des frais envers la partie lésée, au défaut de la partie qui en profite et du juge qui a si mal prononcé : *Redde*, dit saint Ambroise, *quia contra veritatem fuisti, iniquitati adfuisti, judicium fefellisti, justam causam oppressisti, de falsitate vicisti.* Eussiez-vous même entrepris de bonne foi la défense d'une cause que vous croyez juste, si, dans le cours de la procédure, vous en découvrez l'injustice, ne craignez, ne différez pas de l'abandonner; c'est le sage Quintilien qui vous y exhorte. Loin de rougir de l'hommage qu'on rend à la vérité, on devrait, au contraire, rougir de le lui refuser après l'avoir connue : *Nec pudor obstet, quominus susceptam litem cum melior videbatur, cognita inter disputandum iniquitate, dimittas.*

Mais, ajoutez-vous, je ne suis, après tout, qu'un simple historien des raisons bonnes ou mauvaises de ma partie; c'est au juge à en peser la solidité et à décider pour le bon droit. Quoi donc, Messieurs, feriez-vous si peu de cas de votre profession? Un avocat n'est-il donc qu'un orateur mercenaire, dont la plume vénale se prostitue au premier venu qui daigne en acheter les méprisables travaux? Est-ce un témoin sans conscience, qui dépose indifféremment selon qu'on le gage, pour la vérité ou pour le mensonge? Est-ce un orateur banal qui monte comme on veut sur le théâtre, pour jouer au hasard le personnage qu'on lui demande? Est-ce un fourbe empirique qui, ne trouvant pas de maladie incurable, offre partout des remèdes? Non, non, Messieurs; vous êtes des médiateurs de la justice auprès de ceux qui sont revêtus de l'autorité souveraine; vous êtes les premiers juges des causes qu'on vous présente. Erigez chez vous un premier tribunal où la sagesse examine, où l'équité pèse sans prévention les raisons des parties, et prononce un arrêt auquel le magistrat puisse souscrire. Soutenez la noblesse de votre profession et sachez que c'est la déshonorer d'en faire servir le caractère et les talents au triomphe de l'injustice, et faire gémir la vertu : *Causam perscrutatus propositis omnibus quæ prosint vel noceant, personam judicis induas.*

Apprenez-le d'un des plus grands hommes qu'ait jamais eus la jurisprudence : c'est le célèbre Papinien. Je ne crains pas de citer ici un idolâtre dont les sentiments héroïques feraient honneur au christianisme même. Un empereur romain, ayant tué son frère, voulut charger cet illustre avocat de faire en plein sénat la justification de son crime. La cause était des plus brillantes, et le succès n'en était pas douteux (épreuve délicate quand on aime la gloire); les plus grandes récompenses devaient en être le prix; un homme intéressé résisterait-il à la tentation? On le menaçait de la mort, s'il refusait; quel prétexte plausible pour un homme moins vertueux que lui? *Ah! prince*, répondit ce grand avocat, *il est plus aisé de commettre un crime que de l'excuser, vous pouvez disposer de mes jours, mais vous ne pouvez exiger que je les emploie à soutenir une injustice.* Il mourut en effet et devint la victime ou plutôt le martyr de la droiture, en préférant une mort glorieuse à une injuste plaidoirie.

Voilà ce que c'est que la grandeur d'âme d'un avocat. Voyons dans la seconde partie en quoi consiste sa probité.

SECONDE PARTIE.

La guerre et le barreau, l'avocat et l'homme d'épée, ont ensemble bien des rapports. L'éloquence et l'adresse, la bravoure et la fermeté fournissent des armes aux combattants. Il est même une sorte d'intrépidité supérieure à la bravoure, de s'exposer pour la vérité à l'injuste ressentiment d'un grand qui opprime le pauvre et qui se venge quelquefois sur son défenseur de la protection que le pauvre a trouvée : *Non solum militare credimus, qui gladiis et clypeis nituntur, sed etiam advocatos qui vocis munimine substantiam, vitam, posteros defendunt.* Quoique les intérêts soient ici moins considérables, peut-être n'y dispute-t-on pas le terrain avec moins de chaleur. Succès douteux de part et d'autre, triomphe pour le vainqueur

des deux côtés; tous deux ils servent la patrie, la gloire les couronne tous deux : *Qui dirimunt ambigua facta causarum, suæque defensionis viribus lapsa erigunt, non minus provident humano generi quam si præliis et vulneribus patriam servirent.* (LXIV *De advoc diver. jud.*)

Sans vouloir ici prononcer sur la préférence entre deux professions si brillantes, si utiles et tour à tour nécessaires l'une à l'autre, j'ose dire qu'il n'est pas moins beau de sauver un innocent que de défendre un royaume; que l'un ne suppose pas moins que l'autre et les plus belles qualités et les plus grandes vertus, et que le public n'est pas moins redevable à ceux qui consacrent leurs travaux au repos des familles qu'à ceux qui exposent leur vie pour le service de l'Etat : *Digni omnibus honoribus habeantur advocati. Quo enim honore impares esse credimus, eos qui vita vel eloquentia reipublicæ et privatorum commodis deserviunt?*

Mais quelle différence ne met pas entre eux la modération de la défense et les fruits de la victoire! Que n'en coûte-t-il pas à des peuples entiers pour satisfaire l'ambition d'un conquérant? Provinces désolées, villes saccagées, familles errantes, est-ce à vos dépens qu'un cœur bien fait achète la gloire? Se plaît-il à se baigner dans le sang? Lugubres dépouilles, monument de l'avarice et de la brutalité plutôt que de la valeur et du courage, vous ne remplîtes jamais ses trésors. Funestes lauriers, arrosés de tant de larmes, vous ne ceignîtes jamais son front. Vaines acclamations, interrompues par tant de sanglots, vous ne flattâtes jamais ses oreilles, et ce n'est point sur les ruines de l'humanité qu'il élève son trône. Non, non, sages défenseurs des lois, vos triomphes ne font gémir que le crime; la chicane seule y frémit; l'injustice y est seule enchaînée et forcée enfin, tôt ou tard, d'admirer la supériorité de vos talents et de se rendre à la solidité de vos raisons, par l'aveu le moins suspect et le suffrage le plus glorieux. Elle mêle ses applaudissements aux chants de victoire et a recours à vous dans les autres affaires. Vous rendez l'époux à l'épouse, le père au fils, le laboureur à son champ, le débiteur à la liberté; la ville et la campagne retentissent de votre nom et de vos exploits; le timide berger, tremblant au seul bruit des armes, s'enfuit éperdu aux approches du soldat; il vient à vos pieds avec confiance et s'attache lui-même à votre char.

Au reste, gloire personnelle et sans partage, ne prétendez pas disputer au vainqueur ou partager avec lui l'honneur du triomphe, ressort de politique qui préparez, postes avantageux qui facilitez, hasard heureux qui occasionnez, soldat courageux qui remportez la victoire. L'éloquence voudrait-elle une partie de ses couronnes? Le conquérant partage avec cent mille bras les lauriers éclatants qui décident du sort des empires; mais les paisibles succès de la plaidoirie, tout à fait personnels à l'orateur, sont l'ouvrage du seul mérite; l'esprit en est le seul guide, les talents en font tous les frais; l'étude en fit les préparatifs; la justice, la vertu la paix en sont les fruits précieux; on n'y règne que par la sagesse, on n'est obéi que par l'estime, on n'est servi que par la reconnaissance. Ses victoires ne sont pas moins brillantes, lors même que la partie succombe. Epris des charmes de la belle gloire, on a souvent vu des princes orateurs, des souverains avocats, faisant servir à défendre les peuples la voix qui leur commandait, préférer l'honneur de parler debout au barreau à celui d'écouter assis sur le tribunal, et de combattre que de juger du mérite du combattant; des conquérants descendre du char de triomphe, par une plus noble ambition, pour expier leurs sanglantes victoires aux pieds de la justice par des conquêtes plus utiles et plus innocentes.

Mais si les armes font couler tant de sang, arrachent-elles moins de pleurs à la vertu? Ce ne sont pas les biens de la fortune que la piété regrette le plus, la perte n'en est point irréparable; ce n'est pas même la vie, la perte n'en est avancée que de quelques jours. Mais qui réparera jamais l'honneur flétri de tant de victimes de la brutalité du soldat? Pour vous, Messieurs, redoutables ennemis de la licence et du libertinage, avec quel zèle défendez-vous les lois sacrées de la pudeur? Quelle joie pour moi d'en rappeler les règles à une assemblée respectable qui en connaît si bien le prix. Je trouve en vous le chaste saint Yves. Jamais ses paroles ne firent rougir l'innocence; jamais ses gestes, ses regards, ses écrits ne respirèrent que le feu sacré qu'allume l'Epoux des vierges. Il sut fermer ses sens aux attraits séduisants du vice, il sut garder son cœur du poison mortel de la volupté. Dieu fit briller sa pureté par des miracles : des globes de feu, des colombes voltigeant sur sa tête annoncèrent souvent la chasteté angélique du patron des avocats.

Voilà votre modèle, Messieurs; qu'il est consolant de vous en voir les imitateurs! Jamais sans doute des oreilles pures n'eurent à se repentir de vous avoir entendus, jamais la lecture de vos ouvrages ne fut l'époque fatale de la perte d'une heureuse ignorance; vos paroles, toujours mesurées, ne montrent que les sentiments édifiants d'un cœur pur, qui répand de son abondance. Que vous êtes différents de ces téméraires orateurs dont une mère sage redoute pour ses enfants la plume et la langue empoisonnée; d'un orateur licencieux qui, sous prétexte de faire le procès aux séducteurs ou à une épouse infidèle, porte les coups les plus mortels à la pudeur, dont il fait semblant de plaider la cause; de ces orateurs corrompus qui, pour satisfaire le penchant de leur cœur, tantôt dans le choix d'une cause dont ils ne devraient se charger qu'en tremblant, tantôt dans un dangereux détail des circonstances qu'on ne saurait trop voiler, tantôt dans l'étalage des peintures et l'affectation des termes que saint Paul interdit aux chrétiens,

que la bienséance condamne, que la délicate modestie de notre langue ne fournit point, ont l'injustice de prêter à leur partie des sentiments, des idées dont ils sont seuls capables, et, par les piéges qu'ils tendent à leurs auditeurs, ne font que trop retrouver, dans le sein même de la paix, toutes les horreurs d'une ville abandonnée au pillage.

Mais s'il est doux pour l'innocence d'être sans crainte auprès de vous, est-il moins consolant pour la charité de savoir que la réputation du prochain, au milieu de la plus véhémente réplique, ne court entre vos mains aucun risque. Je sais que, forcé quelquefois par les lois absolues de la nécessité de la cause, son ministère exige qu'il emploie les termes les plus propres à combattre l'injustice, et qu'il la charge avec une noble véhémence de toute l'indignation du magistrat. Comment peindre le crime qu'avec les traits qui en font sentir la noirceur? Comment, dans le civil même, dévoiler l'artifice et la fraude sans mettre dans leur jour les faits déshonorants qui l'établissent?

Mais ce n'est jamais qu'en gémissant et avec tous les ménagements de la charité, qu'il rappelle ce qu'il voudrait pouvoir ensevelir dans un oubli éternel. Combien est-il éloigné d'acheter aux dépens de la réputation de personne le sel frivole et inutile d'un bon mot! Il regarde comme une inhumanité d'insulter au misérable qui souffre, que la perte de son procès va peut-être ruiner. La sagesse du discours d'un avocat doit répondre à la noblesse de sa profession, associée à la magistrature, qui ne parle que le langage de la modération et des lois. Aussi, ceux que les vertus et les talents distinguent le plus dans le barreau sont aussi les plus distingués par la sagesse de leur langage. Est-ce à eux à favoriser le crime, à servir la passion et épouser les ressentiments d'une partie irritée, à devenir ainsi son ennemi plutôt que son défenseur? *In hoc prospiciat sibi, ne dicatur, non advocati fidem sed inimici explevisse amaritudinem.*

Est-ce assez de ne pas enfoncer le poignard? Non, la charité n'a que le lait et le miel sur les lèvres. Exagérer des fautes légères, charger les portraits, donner des soupçons pour des preuves, reprocher malignement des conjectures, sonder témérairement les intentions, faire entrevoir ce qu'on veut faire deviner, supprimer à dessein ce qui pourrait justifier, et, par un meurtrier ménagement, laisser croire ce qu'on fait semblant de ne vouloir pas dire. L'homme de bien ignore et les noirceurs de la calomnie et les détours artificieux de la médisance, qui portent sur la réputation du prochain des mains plus cruelles que celles du barbare soldat.

Vainement voudriez-vous vous excuser en rejetant sur la partie par l'ordre de qui vous parlez l'indécence et la dureté de vos expressions. Peut-on vous ordonner le crime? Celui qui le demande fût-il innocent, à plus forte raison s'il est coupable, bien loin de seconder ses vues injustes, c'est à vous à les réformer. Mais non, Messieurs, vous savez défendre les causes, non pas attaquer les personnes; vous ne savez employer d'autres armes que celles de la raison et de la vérité. Vous êtes trop sages pour forcer cet auguste sénat qui vous écoute à venger la dignité de son tribunal, et la partie outragée, qui vous respecte, à demander des réparations, et le public attentif, qui vous admire, à suspendre des suffrages qu'il cesserait de vous devoir et qu'il se fait un plaisir de vous prodiguer. Vous êtes trop équitables pour faire à l'honneur du prochain une plaie d'autant plus profonde, que l'injure est plus publique, que la manière juridique de la proposer semble la mieux constater, que votre autorité y donne plus de poids et votre éloquence plus de sel. Vous connaissez trop votre religion pour ignorer que l'obligation à la réputation, que contractent le calomniateur et le médisant, vous regarde autant et plus qu'un autre, lorsque, passant les bornes d'une légitime défense, vous ravissez un bien plus précieux que la vie.

C'est de vos législateurs mêmes que j'ai pris ces sages maximes; ne craignez pas d'en rapporter les termes : ils sont trop dignes d'un empereur chrétien qui vous instruit pour ne pas faire un des plus beaux ornements de la chaire. La première chose que je recommande aux avocats, dit-il, c'est de s'en tenir précisément à la défense de leur cause, et de n'être jamais assez téméraires pour en venir aux insultes et aux médisances : *Ante omnia advocati ita præbeant patrocinia litigantibus, ut non ultra quam litis poscat utilitas, in licentiam maledicendi et conviciandi prorumpat.* S'il s'en trouve d'assez peu chrétiens, d'assez peu mesurés pour substituer les insultes aux raisons, ils sont indignes de ce rang illustre. Qu'ils soient dégradés comme infâmes : *Quod si quis adeo procax fuerit ut opprobriis, non rationibus putet esse certandum, honoris sui imminutionem patiatur.* Et que ceux qui tiennent la balance se gardent bien de porter la condescendance ou plutôt la faiblesse jusqu'à tolérer qu'un avocat, ouvertement ou artificieusement, blesse l'honneur de son adversaire; il lui doit cette partie de la justice : *Nec conniventia commodanda est ut in adversarii contumeliam palam prorumpat aut subdole.*

S'ils doivent si religieusement épargner leurs adversaires, combien plus doivent-ils se respecter mutuellement eux-mêmes! Les voit-on, ces avocats pleins de religion et de probité, armés les uns contre les autres, se rendre personnelles les affaires d'autrui, s'en prendre aux défenseurs aussi bien qu'à la partie, et, oubliant également ce qu'ils doivent aux juges, ce qu'ils doivent à leurs confrères, ce qu'ils doivent au public, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, se déshonorer l'un et l'autre par des invectives et des reproches? Les voit-on, dévorés d'une basse jalousie, s'affliger du talent et du succès d'un concurrent, se réjouir de ses malheurs,

s'établir sur ses ruines et s'en faire autant de degrés à l'élévation? Au contraire, parfaits imitateurs de saint Yves, charmés comme Moïse que tout le monde prophétise, leurs biens deviennent en quelque sorte communs; ce n'est qu'un cœur et une âme; on s'instruit, on s'excuse, on se soutient mutuellement; on se communique tous les trésors que le hasard, l'éducation, l'expérience, la diversité des génies, la variété des talents peuvent avoir inégalement partagés : ainsi est-on la ressource l'un de l'autre et a-t-on autant d'amis que de confrères. Ces saillies, ce feu de l'action, la vivacité du caractère, fissent-ils quelquefois oublier les lois de la bienséance, loin de rendre insulte pour insulte par une lâche vengeance, on ne donne des leçons de modération que par les exemples. Qu'il est beau de vivre ainsi dans une parfaite intelligence!

2. La profession d'avocat n'est pas moins une image de la paix que de la guerre. S'il est beau de remporter des victoires, il n'est pas moins glorieux de prévenir le combat. Oui, Messieurs, j'ose le dire, parce que je puis tout attendre de votre piété : en vain auriez-vous reçu de la nature les plus beaux talents, en vain la Providence vous aurait-elle ménagé les plus grands succès ; en vain une droiture, une probité reconnue vous assureraient-elle la confiance du public, si un esprit de religion et de charité ne vous assurait la protection du Seigneur et ne vous faisait entrer dans ses vues. Vous devez sans doute être les vengeurs des opprimés; une courageuse fermeté doit vous rendre redoutables au vice; mais aussi vous devez être de sages prédicateurs entre ceux que l'intérêt ou la haine divisent. Il faut que, comme saint Yves, vous portiez le titre d'enfants de Dieu, promis par l'Evangile à un homme pacifique : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* (*Matth.*, V, 9.)

L'union des cœurs, le repos des familles sont les plus solides biens de la société. Rien ne la trouble plus que les procès : mal quelquefois inévitable, toujours infiniment pernicieux; la haine, le dépit, l'injustice, le commerce, l'orgueil, l'artifice, la mauvaise foi les poursuit; la conclusion jette dans l'indigence et le désespoir, on repaît l'inhumanité et la vengeance. Ne plaidez qu'à l'extrémité, disait saint Paul; donnez le manteau à celui qui demande la robe, s'il doit en coûter un procès pour le conserver : *Servum Dei non oportet esse litigiosum.* (I *Tim.*, III, 3.) Saint Yves n'était jamais plus satisfait que quand il pouvait les accommoder. Le vain triomphe d'un succès éclatant le flattait peu, il préférait à tous les éloges le vrai bonheur des parties. Pour concilier tout à l'amiable, que n'eût-il pas fait, que n'eût-il pas sacrifié, les jours et les nuits passés à écouter les plaideurs, les plus longues, les plus épineuses, les plus désagréables discussions entreprises pour y réussir, leur grossièreté, leur importunité, leur violence, souffertes avec douceur pour les gagner, tout en lui faisant retrouver un père qui portait tous les affligés dans son sein, avec l'Apôtre; disons mieux, un ministre du Dieu de la paix qui partout en était le protecteur et l'apôtre. *Quis infirmatur et ego non infirmor.* (II *Cor.*, XI, 29.)

Oui, Messieurs, un ministre du Dieu vivant; ainsi parlait un magistrat romain à saint Ambroise, encore laïque, en l'établissant gouverneur de Milan : *Allez* : disait-il, *comportez-vous en évêque.* Je vous dis aussi : Comportez-vous en prêtre; votre saint patron le fut en effet, il exerça les deux professions d'avocat et de pasteur des âmes; il les exerça en saint, il sut réunir l'esprit du sacerdoce et celui du barreau. Pourquoi la Providence a-t-elle fait passer par ces deux états celui que vous avez pris pour modèle, si ce n'est pour vous engager à l'imiter dans ces deux points de vue. Vous le devez par ce respect pour le clergé, cette soumission aux décisions de l'Eglise, cet égard pour la discipline ecclésiastique qui fut toujours le caractère particulier du barreau de Toulouse en 1732. Vous le pouvez par ce zèle pour la gloire de Dieu, cet attachement à la religion de vos pères qui fait le caractère du sacerdoce. Vous le pouvez par cet esprit d'humilité et de charité qui fit le caractère du Sauveur. Ainsi comme le grand prêtre, porterez-vous sur le front, *doctrine et vérité*, et le nom des douze tribus, c'est-à-dire du public, sur la poitrine sans être élevé jusqu'au sanctuaire; vous serez les coopérateurs de l'œuvre de Dieu, d'autant plus efficacement que les intérêts temporels que vous ménagez sont le plus grand ressort du cœur humain.

Voyez cette femme éplorée, livrée à un mari brutal, qui semble ne l'avoir prise que pour la rendre malheureuse; voyez cet époux infortuné au désespoir qu'un amour étranger partage un cœur qui n'est dû qu'à lui, ou que le luxe dissipe un patrimoine qui fait l'espérance d'une famille nombreuse; voyez ces deux frères qui ne se connaissent que pour se ruiner par leur injustice, et se déshonorer par leurs calomnies ; ces voisins qui se disputent un pied de terrain; c'est à vous qu'on a recours, ange de paix ; on cherche des conseils et des consolations que le peu de foi empêche de trouver aux pieds des autels. Vous tenez la place de Dieu, c'est à vous à en soutenir les droits, à en prendre l'esprit, à en répandre les grâces, et à dire comme lui : Mes conseils que vous devez prendre, sont un joug doux et un fardeau léger ; ils ne vont qu'à l'accommodement et à la paix.

Que ferait un homme intéressé? Charmé de trouver à satisfaire son avarice et à en perpétuer la source, au lieu d'éteindre le feu de la discorde, il l'allumera, il nourrira les passions et entretiendra des sentiments qu'il saura mettre habilement à profit; blâmant un adversaire, piquant d'un faux honneur ceux qui le consultent, leur inspirant des vains ombrages, leur suggérant les moyens de se venger, les appuyant dans leur poursuite, il se ménagera avec soin l'indigne matière d'un travail odieux; mais un homme

plein de l'esprit de Dieu s'oubliera lui-même pour le bien du prochain; il cherchera tous les moyens de terminer de funestes différends, où Dieu ne peut être qu'offensé. Une douce gravité, un regard noble et sincère, un air ouvert et affable, une patience, une modération que rien ne peut altérer, qui peut le méconnaître à ces traits?

Le voilà, cet homme né pour le bonheur du monde! comme un rocher au milieu de l'orage qui voit les vents et les flots se briser à ses pieds, il écoute tout sans que la grossièreté, la vivacité, la longueur épuise jamais sa patience ou pousse à bout sa charité; en habile médecin, il laisse décharger le cœur et répandre tout le feu, et saisissant habilement le moment où l'âme, lassée de tant d'agitations, confuse de tant de fautes, touchée de tant de vertus, devient enfin susceptible d'instructions et d'avis, il entre pour un moment dans sa peine, il l'adoucit, il la console, il lui fait remarquer que ceux dont on peut avoir à se plaindre ne sont pas toujours aussi coupables que l'on pense; que l'intérêt ou la prévention grossissent bien les objets; que les soupçons et les rapports font naître bien des divisions; qu'au reste chacun a ses faiblesses; qu'on est souvent coupable des fautes dont on souffre, par le peu de soin qu'on a eu à ménager le prochain; qu'il n'est rien de plus triste que les troubles domestiques; qu'un avenir plus heureux réparera le passé, que sais-je? Et que ne fournit pas un zèle ingénieux à un homme véritablement charitable? Après qu'un début si prévenant a préparé les avenues, on entre de bonne foi dans le détail des difficultés, et, comme un père parmi ses enfants, on décide, on partage, on condamne, on absout, on renvoie réunis et contents ceux qui semblaient devoir éterniser leurs querelles : *Perpetuus populo privato in limine prætor.*

C'est un soleil dont les rayons dissipent tous les nuages; c'est une douce rosée dont l'agréable fraîcheur ranime les fleurs desséchées par les ardeurs de la canicule. Tel saint Yves, sans même attendre qu'on vînt à lui, allait lui-même chercher ceux qu'il savait divisés, et employait, pour les réunir, tout l'ascendant que donnent l'éclat de la vertu, les charmes de la douceur, la force de la parole, l'autorité du ministère. Il le faisait avec tant de succès qu'il engagea un fameux usurier à restituer tout son bien et à s'enfermer dans un monastère, pour y pleurer ses péchés le reste de ses jours. Tel le Sauveur des hommes, dont la modestie et la beauté ravissaient tous les cœurs et sans rien perdre de sa condescendance, savait tenir chacun dans son devoir, soit que faisant rentrer en eux-mêmes les accusateurs de la femme adultère, il leur apprît qu'on ne doit jeter la pierre aux autres que quand on est sans péché; soit que, terminant les disputes de ses disciples, il leur enseignât que celui qui se fait le plus petit sur la terre, sera le plus grand dans le ciel; soit que, modérant le zèle excessif de Jean, il lui fît connaître que son esprit n'est pas de faire tomber le feu du ciel sur ceux qui lui résistent; soit que, se rendant l'avocat de la Madeleine, il la justifie, tantôt contre les empressements de sa sœur, tantôt contre le soupçon du pharisien, tantôt contre la charité mal entendue de ceux qui blâmaient la perfection de ses parfums, soit enfin lorsque plaidant au tribunal de son Père la plus grande cause qui fut jamais, par la voix éloquente de son sang, il excuse l'ignorance de ceux même qui le font mourir : *Nesciunt quid faciunt; dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.)

Finissons par quelque règle de piété propre à votre état. Faut-il faire de grands efforts pour rappeler à un esprit attentif les grandes vérités du christianisme? Saint Yves, étant official, ne prononçait jamais de sentence sans verser de larmes, sachant bien qu'un jour il serait jugé lui-même. Qu'à son exemple, la vue de ces tribunaux respectables, où l'on décide du bien, de l'honneur, de la vie des hommes, vous fasse souvenir, selon l'expression d'une loi romaine, du jugement redoutable où l'on doit rendre à chacun selon ses œuvres : *Ipsis magis quam partibus terribile judicium est, siquidem litigatores sub hominibus, ipsi Deo inspectori causa proferent*, etc. Que les alarmes et l'incertitude d'un plaideur qui attend un arrêt vous fassent songer à la frayeur dont vous serez un jour frappé; vous-même méritez aujourd'hui par votre charité d'avoir le pauvre pour avocat, dans un temps où nos œuvres seules parleront pour nous, devant un juge éclairé, puissant et juste, qu'on ne peut ni tromper par artifice, ni corrompre par des présents, ni fléchir par des larmes, ni intimider par le crédit.

Que le triste état de tant de malheureux qui viennent à vous vous fasse sentir les misères de cette vie, la vanité d'un monde où rien ne satisfait, où tout passe sans retour avec rapidité, où tout est plein d'amertume, et vous fasse soupirer après une éternité qui seule remplira tous vos désirs. Un homme qui a un procès n'épargne rien pour le gagner, il y pense sans cesse, il agit, il consulte, il prie, il sollicite, souvent jusqu'à l'importunité. Que tel soit votre zèle pour le succès de la plus importante affaire et la seule vraiment importante, dont le succès décide d'un bonheur ou d'un malheur éternel. C'est là qu'il faut agir, prier, solliciter, ne rien négliger, ne rien épargner; que vous servirait-il d'avoir travaillé pour les autres, si vous vous oubliez vous-même, gagné les affaires de tout le monde, si vous perdez celle de votre salut? d'avoir acquis la plus grande fortune, la plus brillante réputation, tout un monde, si vous perdez votre âme? *Quid prodest?* (*Marc.*, VIII, 36; *Luc.*, IX, 25.)

Sachez de temps en temps vous dérober à la foule de tant d'affaires pour penser à l'essentiel : que la parole de Dieu, les livres de piété, l'office divin, les pieux exercices sanctifient des fêtes, qu'on ne distingue souvent des jours ouvriers que par un plus

grand nombre d'occupations, fassent revivre des idées de religion, presque étouffées sous un tas de procès; que la fréquentation régulière des sacrements efface des fautes journalières presque inséparables de vos emplois, et vous prémunisse contre des passions que tant d'objets ne peuvent que réveiller; qu'une tendre dévotion envers la sainte Vierge vous en mérite comme à saint Yves la puissante protection ; qu'une intention droite, souvent renouvelée, rende toutes vos actions méritoires et vous tienne toujours prêt à une mort inévitable et qui arrive le moins qu'on y pense.

Si vous êtes marié, que le soin de gagner du bien pour votre famille ne vous fasse pas négliger son éducation; c'est le plus beau, le plus riche patrimoine que vous puissiez laisser à vos enfants. Souvent, tandis qu'on est enseveli dans un cabinet, une famille n'abuse que trop de votre absence. Instruisez par vos discours, édifiez par vos exemples ; qu'une épouse saintement chérie soit engagée à vous payer de retour ; que des domestiques gouvernés avec douceur et prudence se félicitent de vous avoir pour maître. En un mot, soyez bon citoyen, bon père, bon mari, bon maître, aussi bien que bon avocat. Je ne prétends pas faire de vous des religieux séparés du commerce des hommes, par la retraite et le silence; vous devez au contraire vous faire tout à tous, par une engageante facilité ; obligés par état de recevoir une infinité de personne et de vous donner en spectacle au public, soyez-y la lumière et le modèle de tout le monde; soyez-y la probité, la droiture, la justice, la piété vivante ; que la miséricorde, la justice, la paix et la charité se réunissent en vous, *misericordia et veritas*, et ce sera le moyen d'arriver à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXIV.

SAINT AUGUSTIN.

Ego ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati. (*Act.*, IX, 16.)

Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom.

Monseigneur (7),

Ce n'est qu'aux combats difficiles qu'est attachée la gloire délicate du triomphe. Une conquête sans résistance ne mérite point des éloges. Entraîner quelques pêcheurs qui n'ont que des filets à perdre, s'attacher un saint André, déjà disciple du Précurseur, ce n'est pour le Messie qu'une gloire médiocre. Mais *fléchir un courage inflexible*, humilier un superbe adversaire, désarmer un ennemi puissant, *enchaîner un captif*, qui a su balancer la victoire, et qui, *étonné de ses fers*, en vient jusqu'à les adorer et à les aimer : telles sont les couronnes que Dieu s'applaudit de cueillir. Il faut un Paul, il faut un Augusin, pour faire sentir qu'il est Dieu. Ennemi déclaré de la religion chrétienne, l'un court à Damas pour en exterminer les disciples; l'autre déploie ses talents pour en combattre les vérités. Terrassé en chemin, Saul apprend à rendre hommage à son Maître, et se soumet aveuglément à ses ordres. Obligé par une voix céleste à lire sa condamnation, Augustin, le grand Augustin, se dévoue à ses intérêts ! Dieu s'en applaudit. Ne craignez rien, Ananie, ce persécuteur est un vase d'élection qui portera mon nom aux extrémités de la terre. Ne craignez rien, Eglise catholique ; ce fauteur du manichéisme, cet esclave de la volupté, sera votre plus ferme appui. Il vous défendra pendant sa vie, il vous défendra jusqu'à la fin des siècles. Par eux la gloire de ma grâce volera d'un pôle à l'autre, et s'éternisera dans les nations à venir ; mais qu'ils sachent l'un et l'autre ce qu'ils auront à souffrir pour moi. Leurs erreurs et leurs passions, encore plus que les tyrans et les persécuteurs, préparent des chefs-d'œuvre à ma puissance, et des palmes à leur fidélité : *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.*

Cet encens est si flatteur pour Dieu, qu'il le reçoit avec complaisance de la main même des impies ; et peut-être n'est-ce que pour s'en procurer la gloire que les décrets impénétrables de sa providence permettent le crime et l'irréligion. Achab, jusqu'alors uniquement connu par ses excès, touché tout à coup des sentiments de pénitence, renonce à l'idolâtrie, se couvre de la cendre et du cilice, se condamne à un jeûne rigoureux. Dieu est charmé de ce spectacle, et fait part de sa joie à son prophète. Prophète, lui dit-il, as-tu vu ce fier adversaire à mes pieds ? J'ai enfin brisé ce cœur endurci, il s'est humilié sous ma main ; il m'a rendu des hommages sincères ; je me fais honneur d'une conquête qui me fut si long-temps disputée : *Nonne vidisti Achab humiliatum coram me?* Ne le dissimulons point pour la gloire de la grâce : ce superbe Achab, ennemi de la religion par son manichéisme, livré par ses désordres à la corruption de Samarie, Augustin, ne cessait d'outrager son Dieu. Le voyez-vous, ce fier ennemi terrassé, converti, gagné, expiant par la pénitence les horreurs de sa vie passée, réparant par une foi vive et des travaux immenses tous ses anciens égarements, et plus fidèle qu'Achab, persévérant jusqu'au tombeau : *Nonne vidisti humiliatum Achab ?* (III *Reg.*, XXI, 29.)

Le seul Augustin vaut tout un monde. Dieu, qui semble abandonner sa puissance aux caprices de la liberté humaine, fait enfin sentir qu'il est maître (s'il est permis de le dire) par un triomphe si complet. Le cœur et l'esprit d'Augustin, également grands, furent également rebelles. Ils seront également vaincus, ils serviront également à sa gloire. L'un sera le martyr de la foi, l'autre le martyr de la grâce : l'un sera la victime de la vérité, l'autre la victime de la charité. Les lumières de l'un et les inclinations de

(7) Languet, archevêque de Sens.

l'autre seront la matière de l'holocauste; l'un, en surmontant par sa soumission tout ce que l'erreur a de plus séduisant, et la vérité de plus rebutant; l'autre, en surmontant par la fidélité tout ce qu'il y a de plus engageant dans le vice et de plus mortifiant dans la vertu. Ainsi, grand Dieu, régnerez-vous en Dieu, après avoir convaincu et converti, éclairé et gagné Augustin. Sur un témoignage si frappant, tout sera désormais croyable, tout sera possible dans l'Évangile. Tout sera croyable, puisque Augustin l'a cru : tout sera possible, puisque Augustin l'a pratiqué. Augustin règlera nos mœurs et fixera notre créance. Ce grand homme sera la solution de toutes les difficultés, aussi bien par sa conduite que par sa plume. Augustin martyr de la grâce, première partie; Augustin martyr de la foi, seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice a ses attraits, comme l erreur ses illusions; et la vertu a ses épines, comme la foi a ses mystères. Les charmes de la volupté et les austérités de la pénitence livrent la guerre au cœur comme les lueurs du mensonge et les ténèbres de la vérité la livrent à l'esprit. Et quoique le sacrifice de ses lumières coûte infiniment à l'orgueil, le sacrifice de nos inclinations coûte peut-être encore plus à la sensualité. Qu'importe, après tout, de souscrire à des vérités indifférentes, qui laissent à la liberté tout son empire, pourvu que l'on ne touche point aux passions? La plupart des hommes s'embarrassent peu de la doctrine : ils croiront tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on leur laisse faire ce qui leur plaît. Mais, si l'on passe de la créance aux œuvres, de la spéculation à la pratique, c'est alors que le glaive enfoncé jusqu'au vif commence à trouver la main criminelle qui le repousse. Jusque-là, tranquille dans son sort, on voyait, sans inquiétude, un ennemi qui se montrait de loin, sans faire aucun mouvement; mais, dès qu'il attaque la place, on met tout en œuvre pour se la conserver.

Augustin y est plus fort qu'un autre; ses principes ne sont pas moins corrompus que ses mœurs Il est libertin par système : il admet, avec les manichéens, la nécessité inévitable de faire le bien ou le mal, selon qu'il plaît à des dieux bizarres de faire pencher la balance. Tranquille alors dans les bras d'une inaction nécessaire, entraîné par un penchant invincible, il attend sans inquiétude, et selon lui sans crime, un secours dont on ne dispose pas, qu'il est également impossible de prévenir, puisque sans lui on ne peut rien faire, et impossible d'éluder, puisque c'est l'opération toute-puissante de Dieu, à laquelle on ne peut résister. Ainsi tour à tour l'erreur naît du sein de la corruption, et la corruption du sein de l'erreur. On vit sans foi pour pécher sans remords. Un cœur ami du vice rend ses idées conformes à ses désirs, érige ses prétextes en dogmes, et rejette une doctrine incommode qui le défend. Affermi dans sa mauvaise vie, par sa mauvaise créance, on roule d'abîme en abîme. L'esprit et la chair se font des plaies mutuelles. La chair obscurcit l'esprit, l'esprit justifie la chair, et le mal devient sans remède. Dans la conversion de saint Paul, Dieu n'avait que l'esprit à vaincre; les mœurs de Paul étaient irréprochables. Dans la conversion de Madeleine, il n'eut que le cœur à guérir: la foi de Madeleine était pure : ici l'esprit à éclairer, et le cœur à changer; des mœurs corrompues à réformer, des erreurs agréables à dissiper. Une main divine peut seule opérer tant de prodiges.

Une parfaite conversion impose deux lois également difficiles : renoncer aux flatteuses douceurs d'un plaisir qui nous charme, et se livrer à l'austère rigueur d'un joug qui nous accable. Autant que l'un, d'intelligence avec le cœur, est assuré de son suffrage; autant l'autre, son ennemi déclaré, doit s'attendre à une opposition invincible. Alarmée de celui-ci, entraînée par celui-là, l'âme se livre à ses penchants, et par la crainte d'une sévérité qui la révolte, et par le goût d'une volupté qui l'enivre. Quel triomphe pour la grâce! vaincre en même temps l'inclination et la répugnance, la haine et l'amour, le plaisir et la douleur: faire embrasser ce qu'on abhorre et immoler ce que l'on aime! Admirons ces merveilles; 1° Dans la pénitence qu'Augustin embrasse; 2° dans la solitude où il s'enferme; 3° dans le saint ministère qu'il exerce; 4° dans l'éminente prélature où il est élevé, où la supériorité des talents, l'éclat des succès, l'hommage des peuples, fournissaient à la passion des aliments si dangereux; pieux laïque, fervent religieux, saint prêtre, grand évêque, partout martyr.

1° *Sa conversion.* Saint Augustin eût-il toujours vécu dans l'innocence, eût-il toujours travaillé à acquérir la vertu; un heureux naturel, une éducation chrétienne, une société choisie eussent-elles toujours secondé ses pieux efforts; étonné de l'austérité de sa pénitence et de l'héroïsme de ses vertus, je n'en dirais pas moins qu'il fut le martyr d'une grâce puissante et inexorable qui arrache l'homme à lui-même pour le consommer tout en Dieu. Qu'il est difficile aux plus grands saints de se dépouiller de tous les biens, de se refuser tous les plaisirs, de combattre toutes les passions! Victoires supérieures à celles des plus grands conquérants : *Melior est sapiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI, 32.) Fervents religieux, que le cloître a vus dès le berceau, plutôt ignorer le monde qu'y renoncer, et répandre de bonne heure dans une terre toute neuve le germe de la sainteté, vous n'ignorez pas les révoltes d'une chair malheureuse, dont tout attise les feux criminels; les artifices d'un amour-propre dont le venin se glisse dans les actions les plus saintes. Les horreurs du martyre finissent dans quelques jours, les sacrifices de la vertu durent toute la vie. Le corps seul, livré au tyran, éprouve les raffi-

nements de sa cruauté : ici le cœur même est le sacrificateur et la victime; et, par un pieux raffinement, la grâce frappe l'endroit le plus sensible.

Mais, bien loin de seconder la vertu, tout, dans Augustin, y formait des obstacles, tout préparait des couronnes à la grâce qui devait les surmonter; un caractère naturellement tendre, vif, passionné, qui avale le poison à longs traits; tous les agréments du corps, toutes les qualités de l'esprit, qui, en rendant aimable, font naître les plaisirs à l'envi; des occasions séduisantes, des compagnies dangereuses, des spectacles pernicieux, où l'ennemi livre les plus violents assauts ; une ville où tout est également impuni et facile ; un climat où la dissolution est autant un tempérament qu'un vice ; des passions invétérées, entretenues par l'oisiveté, nourries par l'habitude, fortifiées par des crimes sans nombre, ennemis agréables, hélas! trop chéris, que l'on craint de vaincre, et qui, d'intelligence avec nous-mêmes, conservent jusque dans notre cœur un parti redoutable et de trop fidèles correspondances. Quel homme à convertir qu'Augustin! un homme dont la corruption a commencé par ce qui consomme celle des autres; qui, marchant à pas de géant dans l'iniquité, tombe dès le premier pas au fond de l'abîme : un homme qui enchérit sur tous les libertins; qui, loin de rougir du vice, rougit de n'être pas assez vicieux; qui, par une vanité aussi ridicule que criminelle, pour suppléer aux excès qui lui manquent, s'impose de faux crimes, et s'en fait gloire; un homme qui, ne trouvant de goût que dans l'assaisonnement du péché, n'aime dans le mal que le mal même. Mais pourquoi déparer son éloge et répandre sur son tableau des ombres qui ne peuvent qu'en ternir l'éclat? Oui, sans craindre de rappeler des taches si bien effacées, ou plutôt pour faire mieux connaître l'habileté du médecin par la profondeur des plaies qu'il a su fermer, faisons l'aveu de ses faiblesses au milieu de sa grandeur : tirons sa grandeur de ses faiblesses; publions-le à la gloire de la grâce dont il fut le défenseur, le martyr et l'apôtre. Augustin fut longtemps un malade désespéré, dont Dieu seul pouvait guérir les maux extrêmes. Voyons dans ses malheurs l'image des nôtres, et, admirant la grâce qui l'en retira, déplorons l'aveuglement qui nous y retient.

Grâce divine qui en triomphâtes, que d'efforts ne vous coûta-t-il pas? Que de chaînes vous eûtes à rompre! que de nouvelles chaînes à imposer! que de feux à éteindre! que de bûchers à allumer! que de blessures à guérir! que de coups à porter! quel martyre! Les premiers siècles de l'Eglise en virent-ils de plus rigoureux? Un coup d'œil toucha Pierre et en fit un pénitent; une parole attendrit Madeleine et en fit une amante; un rayon de lumière terrassa Paul et en fit un apôtre. Ici tantot victorieuse et tantôt vaincue, vous épuisez tour à tour votre force et votre douceur; agité par ses remords, lié par l'habitude, emporté par la crainte, entraîné par la passion, touché de la beauté de la vertu, séduit par les charmes du vice, victime de tous les deux, jamais satisfait dans les délices, jamais bien rassuré contre la pénitence, jamais persuadé des erreurs de sa secte, jamais apprivoisé avec les mystères de la religion; l'éloquence d'Ambroise, et les sophismes de Manès; les avis de Simplicien, et les railleries du monde; les larmes de sa mère et celles de sa concubine se disputent son faible cœur. Il arrache le trait qui le blesse, il suit la lumière qui l'éclaire, il redoute la grâce qui le touche, il commet le péché qui l'effraie, il gémit sous le poids de ses liens et il redoute la main qui voudrait les briser ; il fait quelques pas vers la vertu, et il recule; il s'éloigne des objets et il y revient. Contraire à lui-même, il veut et ne veut pas. Tout l'invite, tout l'arrête, tout l'étonne, tout l'attendrit : comme un homme à demi assoupi qui veut se relever, mais qui, accablé de sommeil, retombe malgré lui : *Suspirabam ligatus*, etc.

C'est assez différé, Augustin, il faut se rendre. Ne résistez plus à la miséricorde qui vous poursuit. Grâce divine, vous avez trop d'intérêt à vous ménager un tel défenseur : hâtez-vous de vous parer de tous vos attraits, pour en faire l'heureuse conquête. Qu'instruit par l'expérience de ses défaites et de vos triomphes, combien vous êtes nécessaire et puissante, il apprenne à vos ennemis que sans vous on ne peut rien, et qu'avec vous tout est possible. Saisissez le moment de l'agonie où le jette la guerre violente dont son cœur est le théâtre : faites retentir à ses oreilles cette voix céleste : *Tolle, lege : prenez et lisez.* Qu'il ouvre d'une main tremblante les Epîtres de saint Paul ; que d'un œil consterné il lise sa condamnation dans ces foudroyantes paroles : Ce n'est point dans l'impudicité que vous devez vivre; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Non in cubilibus et impudicitiis, sed induimini Dominum Jesum.* (*Rom.*, XIII, 13.) Grâce divine, c'en est fait : Augustin rend les armes. Vous consumez ce grand cœur par autant de feux que le plaisir a d'attraits, et la pénitence a d'épines. Le vice et la vertu, de concert avec vous, prépareront à cette illustre victime plusieurs espèces de tortures par les délices et par les douleurs. Du sein des ténèbres, s'élève l'astre qui éclaire le monde; du sein de l'erreur, le docteur de la vérité; du sein de l'orgueil, l'humilité la plus profonde; du sein de la corruption, la chasteté la plus délicate, la charité la plus généreuse : *Vocavit de tenebris in admirabile lumen suum.* (I *Petr.*, II, 19.)

2° *L'état religieux.* A peine Augustin est-il sorti de la piscine sacrée, et revêtu de la robe d'innocence, qu'il s'ensevelit dans la solitude, pour ne plus s'occuper que de Dieu, et déplorer dans les exercices de la vie religieuse les moments infortunés qui n'avaient pas été employés à l'aimer. Il quitte tous

ses biens et renonce même à ses espérances. Là s'anéantit à ses yeux un monde enchanteur qui lui offrait plus que jamais ses anciens charmes. Là s'éclipse dans une obscurité profonde cette brillante éloquence qui lui avait cueilli tant de lauriers, et lui en promettait tant d'autres : sacrifice délicat de la réputation littéraire, gloire flatteuse, unique trésor d'un homme de lettres qui, dans les plus grandes villes, et pendant tant d'années, en a goûté la douceur sans rivaux. Sombres déserts, forêts épaisses, fidèles témoins de la vie d'Augustin, dites-nous, s'il est possible, pendant les quatre années qu'il vécut au milieu de vous, quelle fut la rigueur de ses jeûnes, la longueur de ses veilles, la ferveur de son oraison, l'excès de sa pauvreté, la ponctualité de son obéissance.

Illustres communautés de l'un et de l'autre sexe, qui le reconnaissez pour votre Père, c'est là qu'il vous enfanta, c'est là qu'il jeta le plan de ces ordres immenses, que le monde voit avec édification porter le nom, suivre la règle, conserver l'esprit du grand Augustin. Il y pratiqua le premier ce qu'il a su vous prescrire. De cette source abondante coulent les bénédictions dont le Seigneur vous comble. Disons-le à sa gloire et à la vôtre, Augustin fut l'abrégé de ces vastes corps. Nous vous trouvons ébauchés en lui : nous le trouvons multiplié en vous. Tel qu'un grand arbre que la nature a renfermé tout entier dans le germe, vous n'êtes que le développement de son cœur, et l'explication détaillée de sa conduite. Votre gloire en reçoit, et lui rend un état réciproque. A travers les nuages dont son humilité l'enveloppe, je vois dans le seul Augustin le trésor de la pauvreté de tant de princes, les palmes de la chasteté de tant de vierges, la couronne de l'obéissance de tant de grands hommes, que ces saints ordres ont portés. J'y vois le zèle apostolique de saint Ignace, de saint Dominique et de leurs disciples ; la piété des chanoines réguliers qui chantent les louanges de Dieu, l'assiduité de tant d'Ursulines qui élèvent la jeunesse, la charité de tant d'Hospitalières qui servent les pauvres, la douceur de tant de Filles du saint évêque de Genève. C'est un fleuve intarissable qui, partagé en mille et mille canaux, se distribue, arrose, fertilise, enrichit toute l'Eglise par une foule d'enfants. Sa race, multipliée comme les étoiles du ciel, renouvelle les promesses faites à Abraham : *Multiplicabo te sicut stellas cœli.* (*Gen.*, XXII, 17.)

La vie religieuse avait besoin de cette justification et de ce modèle : elle a trouvé bien des censeurs et des apostats. La rigueur de ses lois, la multitude de ses pratiques, la durée de ses engagements ont alarmé les passions et fourni la matière de bien des erreurs. Les derniers siècles ont vu un Luther, fils du grand Augustin, secouer le joug sacré qu'il avait porté pendant bien des années, et armer presque tout le Nord contre le saint état qui avait fait son bonheur et sa gloire. L'insensé, il avait dans la personne même de son Père la démonstration de la vérité qu'il combattait. Quel religieux qu'Augustin ! Qui peut douter de la possibilité, de la sainteté, de l'antiquité d'un état qu'Augustin a professé, dont il a donné des règles, maintenu la discipline, établi de nombreuses sociétés ? Ses lois sont-elles trop difficiles ? Augustin à peine converti les pratique. Vous paraissent-elles des minuties ? Le plus grand génie du monde s'y assujettit. Y trouvez-vous de la témérité et de l'excès ? L'homme du monde le plus sage les a prescrites. Ne sont-elles que l'ouvrage de l'esprit humain ? Convenez que parmi les humains il n'est point d'esprit dont les lumières soient un meilleur garant. Mettez dans la balance Augustin qui s'engage, Luther qui apostasie ; Augustin qui ordonne, Luther qui combat ; Augustin qui exhorte, Luther qui déchire : d'un côté la règle d'Augustin, de l'autre le livre de Luther ; la douceur du fondateur, les emportements de l'hérésiarque ; la conversion du laïque, l'incontinence du religieux ; la condamnation de l'apostat, la canonisation du saint ; les anathèmes lancés contre le rebelle, les éloges de tous les siècles donnés au docteur ; les hommages du monde entier, les cris tumultueux de la populace ; et jugez même humainement entre le père et le fils, qui des deux mérite plus de créance.

Quel modèle de la mortification religieuse ! Vertu rare dans un état où tout y engage. On idolâtre son corps sous un habit de pénitence. On court après les honneurs dans la poussière du cloître. On se livre à tous les objets dans le silence du désert, avec d'autant plus de facilité, que, rassuré par l'éloignement des crimes grossiers, on ne regarde la licence qu'on se donne que comme un dédommagement légitime, et sans conséquence, du peu de bien que l'on fait. Admirez ce novice déjà consommé ; mortifié malgré les passions les plus vives, humble dans les plus brillants succès, recueilli dans les occupations les plus dissipantes : le corps, par le renoncement à tous les plaisirs ; le cœur, par la résistance à toutes ses inclinations ; l'esprit, par le sacrifice de toutes ses lumières ; rien n'est épargné. Il renonce au mariage, lui à qui la continence paraissait impossible ; il fait un vœu de chasteté, lui qui ne pouvait en entendre le nom ; il quitte le monde, lui qui en faisait ses délices. Des livres entiers sur la virginité et sur la vie solitaire réparent les outrages qu'il leur a faits, et leur gagnent plus de prosélytes qu'il ne leur avait procuré de déserteurs. Quelle austérité de vie ! Un lit plus propre à empêcher le sommeil, qu'à le favoriser ; un sommeil plus capable, par sa courte durée, à épuiser la nature, qu'à la soulager ; des aliments plus propres à irriter la faim et la soif, qu'à les apaiser ; ou plutôt un jeûne continuel, malgré des travaux sans relâche. Il se regardait comme le plus grand des pécheurs : il croyait devoir être le plus sévère des pénitents. Surtout quelle mortifi-

cation intérieure ! point de passion exceptée, d'inclination épargnée, de mouvement de cœur écouté. C'était le caractère le plus ardent, la grâce en fit un modèle de douceur : c'était l'esprit le plus vain, la vertu le rendit le plus simple : c'était l'homme le plus dissipé, il devint maître absolu de ses sens ; c'était le cœur le plus tendre, il est embrasé des flammes du plus pur amour : esclave de la volupté, il s'en déclare l'ennemi : épris de l'éclat de la fortune, il s'ensevelit dans la retraite : il n'écoutait que sa raison, il n'écoute plus que la foi : à peine daignait-il déférer aux plus habiles, il consulte jusqu'à ses inférieurs : il refusait de reconnaître les erreurs les plus grossières, il fait une rétractation publique de ses moindres défauts. Voilà le parfait religieux, qui ne connaît ni relâchement, ni tiédeur ; qui sait être parfait, non dans la solitude, mais au milieu du monde; non dans la pauvreté, mais dans l'opulence ; non dans l'obscurité, mais dans la gloire; non sous la direction d'un supérieur, mais étant supérieur lui-même; qui sait unir la religion à l'épiscopat, être parfait évêque, sans cesser d'être parfait religieux, ou plutôt, être parfait évêque, parce qu'il est parfait religieux.

3° *Son sacerdoce.* Un si grand homme ne pouvait être longtemps caché. Il n'était pas juste que l'Eglise fût privée de cette vive lumière; mais comment l'arracher à sa chère solitude ? La charité seule y peut réussir. Un pieux artifice en fait naître l'occasion. Augustin paraît dans le temple sans songer au piége innocent qu'on lui a tendu. L'évêque d'Hippone saisit ce moment, et, malgré ses résistances, ses prières et ses larmes, il l'ordonne prêtre. Quel regret pour l'humble Augustin ! Pénétré de ses défauts et de son insuffisance, il regarde son élévation comme un châtiment. Il ne monte qu'en tremblant à l'autel : il frémit quand il voit entre ses mains la sainte victime, il arrose de ses larmes ceux que la pénitence amène à ses pieds. La sainteté de ses fonctions, et le désordre de sa vie passée, forment à ses yeux un contraste dont il ne peut soutenir la confusion ; et la sainteté de sa nouvelle vie, bien loin d'en adoucir les traits, ne fait qu'en augmenter l'horreur en le rendant plus délicat et plus timide.

Ce n'est pourtant pas la dernière épreuve où l'on va le mettre. Des ordres absolus de son évêque, après bien des délais accordés par condescendance, l'obligent à paraître dans la chaire de vérité et à rompre au peuple le pain de la parole. Des succès inouïs lui causent de nouvelles alarmes. Tout concourt à l'élever, à mesure qu'il s'abaisse. Que de réflexions à faire sur l'humilité profonde d'un des plus grands saints, qu'il faut surprendre et forcer à recevoir les ordres sacrés ; sur la timide modestie d'un des plus grands docteurs de l'Eglise, qui, avec les plus beaux talents qui furent jamais, craint encore, après plusieurs années de retraite, de se charger des fonctions évangéliques, et ne prend la parole que par obéissance ! Je laisse aux historiens de sa vie le détail du succès de ses sermons, des pécheurs convertis, des infidèles éclairés, des schismes apaisés, des hérésies détruites, des mauvaises coutumes abolies, la foi, les bonnes mœurs rétablies, des villes entièremen changées, l'Eglise d'Afrique rendue à son ancien lustre, des auditoires transportés qui l'interrompent par leurs acclamations et par leurs larmes. Dans un champ si fertile et si vaste, combien ne laisse-t-on pas toujours à moissonner ?

Mais combien de palmes dut y cueillir son humilité, puisque tout concourait à flatter son amour-propre? Augustin eut sans doute des ennemis. L'envie, l'erreur, le vice pardonnent-ils au concurrent qui éclipse, à l'apôtre qui poursuit, au saint qui condamne? Cependant il a pu jouir de sa gloire et cueillir les fruits de sa réputation. Il en avait de bonne heure goûté les prémices. Maître aussitôt que disciple, il avait fait admirer une raison consommée dans un âge où elle commence à peine à se développer. Il enseigne la rhétorique à Carthage, à Milan, à Rome : partout il efface les plus grands orateurs. La gloire le suit dans la retraite : il est l'oracle de l'Afrique; on court en foule à ses sermons, on lit avec avidité ses ouvrages; tout souscrit à ses décisions. Les nations étrangères le révèrent; le pape l'écoute avec respect; Jérôme courbé sous le poids des années, après avoir réuni les suffrages du monde, demande les avis d'Augustin. Humilité fragile, que d'écueils pour vous! Un grand esprit se connaît mieux qu'un autre; plus qu'un autre il sent sa supériorité : n'en sera-t-il pas ébloui ? Le premier des superbes était le plus beau des anges; son excellence même fut la matière et le prétexte de son orgueil. Augustin, sans religion et sans mœurs, saura-t-il se rendre justice ? Aussi vain que corrompu, rien n'arrête et tout favorise une passion dont les plus grands saints ne parent pas toujours les funestes coups. Le charme tombe enfin : une conversion parfaite ouvre ses yeux et change son cœur; des applaudissements plus flatteurs et plus légitimes viennent vainement le tenter. Par un miracle de la grâce, peut-être unique, l'homme du monde et le plus grand et le plus vain, anéanti à ses propres yeux, se croit le dernier des hommes, quand il en est reconnu le maître. L'humilité cache les vertus, les talents d'Augustin ; comme la puissance divine cache les étoiles : *Claudit stellas sub signaculo.* (*Job*, IX, 7.

Doutez-vous de ce prodige d'humilité ? Lisez-le gravé en caractères ineffaçables dans ce prodige de pénitence, inconnu à tous les siècles que lui suggéra l'humilité : je veux dire d'écrire, de répandre dans tout le monde et de perpétuer d'âge en âge le détail humiliant de ses faiblesses. Le succès a répondu à ses vœux : peu de faits dans l'histoire sont plus connus que les égarements de saint Augustin. Peu de livres sont aussi répandus que ses Confessions : mille fois plus connu que ses autres ouvrages,

dont la plupart des fidèles ignorent jusqu'au nom, celui-ci, à la portée et entre les mains de tout le monde, ne laisse ignorer à personne les légèretés de son enfance, les désordres de sa jeunesse, les faiblesses d'un âge avancé, des péchés même grossiers et honteux, qu'un soin légitime de sa réputation, surtout dans de grandes places, semble exiger qu'on ensevelisse. La sévère discipline de la pénitence publique était alors en vigueur, il est vrai; mais elle ne regardait que les péchés publics dont l'aveu, loin d'ajouter une nouvelle honte, effaçait la première par l'acte de religion qui les réparait. Ce ne sont ici ni des péchés publics, ni des péchés à réparer; ce sont des fautes secrètes et pardonnées, dont un prêtre, dont un évêque fait à l'univers le détail. Lâches pénitents que la honte arrête au sacré tribunal, ou dont le respect humain fait avorter les conversions naissantes, exige-t-on de vous que, comme Augustin, vous leviez publiquement le voile de vos turpitudes? Mais que dis-je publiquement! Allassiez-vous publier sur les toits ces mystères d'iniquité, quelques milliers de personnes tout au plus en seraient instruites, et bientôt n'y penseraient plus. Comptez, s'il est possible, les millions de ceux qui, depuis quatorze siècles, ont lu ce fameux livre, ou qui le liront encore: cette confession eût-elle été écrite sur le marbre et le bronze, le temps eût déjà tout effacé; ici par une humilité plus ingénieuse que l'orgueil des princes, dont les trophées détruits, les statues renversées, les arcs de triomphe ensevelis sous leurs ruines, ne sont plus qu'un amas de poussière, Augustin faisant passer de siècle en siècle le monument de ses malheurs sur un papier fidèle que son éloquence rend plus durable que le bronze, sait en perpétuer le souvenir, en éterniser la honte, en immortaliser la pénitence.

Il prévient, il subit en quelque sorte, il augmente la confusion du jugement universel. Je sais qu'à la face de la terre assemblée, Dieu dévoilera les plus secrets replis. Mais chacun assez embarrassé de soi-même sera fort indifférent au malheur d'autrui. Ici Augustin pleurant encore après sa mort les désordres de sa vie, rassemble l'univers en détail, se cite lui-même à son tribunal, lui ouvre le livre de sa conscience; et par une confusion aussi étendue, aussi durable que le monde, il lui laisse tout le loisir de s'entretenir de ses fautes, et un moyen facile de ne jamais les oublier. Mais Dieu qui tire le bien du mal, fait trouver dans ce livre même la plus solide gloire de son auteur. L'Eglise plus édifiée d'une humilité si profonde qu'elle ne l'eût été d'une vie même régulière, propose à tous ses enfants ce modèle admirable de pénitence. Le pécheur y est pénétré de componction: les voies de la perfection y sont tracées aux justes: les parfaits y apprennent les plus éminentes vertus: le feu de la charité, la lumière de la science, la tendresse de la piété, la force de la raison, la beauté même du style; tout y trahit son humilité, tout y fait un chef-d'œuvre admirable du détail le plus circonstancié de ses crimes.

4° *Son épiscopat.* Combien un ministre si saint et si humble, dut-il être la bonne odeur de Jésus-Christ, lorsque le diocèse d'Hippone vit ses vœux accomplis, en le mettant à sa tête? Rassemblons les qualités que saint Paul demande dans un évêque, nous aurons fait le portrait d'Augustin. Charitable, il fut le père des pauvres: sa famille ne se flattait pas de trouver dans une succession opulente, ou des présents multipliés, de quoi soutenir son ambition et son luxe, il n'eut de bien que pour soulager l'indigent. Les bornes de ses revenus furent seules les bornes de ses largesses: je me trompe, après avoir épuisé son patrimoine, et celui de son Eglise, les vases sacrés furent sa ressource. Il crut servir Dieu et entrer dans ses vues, de dépouiller ses autels pour couvrir ses membres. Généreux et désintéressé, jamais chez lui un domestique ne s'enrichit aux dépens d'un suppliant timide, forcé d'acheter les grâces. Jamais ses revenus ne furent grossis par le trafic des fonctions sacrées; il refusait jusqu'aux présents qu'on lui offrait. *Gardez vos biens pour vos enfants*, disait-il; *ce n'est pas aux dépens des familles qu'il faut enrichir le sanctuaire.* Pacifique, c'était l'arbitre-né de tous les différends, il ne souffrait point de procès dans son diocèse: les jours et les nuits étaient à son gré, utilement employés à les terminer; personne qui ne lui remît ses intérêts avec confiance et qui ne souscrivît à sa condamnation. La réputation du prochain n'était pas moins en sûreté auprès de lui que la justice de sa cause. Bien éloigné de fouiller malignement dans ces mystères d'iniquité, difficile à croire le mal et facile à l'oublier, son horreur pour la médisance allait jusqu'à faire graver dans l'endroit le plus remarquable de sa chambre, ces paroles:

Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi;

et quelques prélats ses confrères s'étant oubliés en sa présence: *Lisez ces paroles, mes frères*, leur dit-il, *cessez de parler mal, ou souffrez que je me retire.* Vigilant, il connaissait toutes ses brebis, comme le bon Pasteur; rien n'échappait à son exactitude. Quelle exacte résistance! Le bien de l'Eglise, le zèle des âmes pouvaient seuls l'arracher à son diocèse pour se trouver aux conciles provinciaux, ou annoncer la divine parole. Quelle assiduité à visiter son troupeau! Quel soin à l'instruire! Après avoir confondu les savants, il bégayait avec le peuple; il développait aux enfants les premiers éléments de la religion, après en avoir établi les plus profonds mystères. De l'élévation de l'aigle, il descendait à la simplicité de la colombe. Quel zèle à former de bons ministres! Son palais était un séminaire où plusieurs Eglises ont demandé des évêques. Là s'observaient une vie régulière et une parfaite communauté des biens. Là se chantaient les louanges de Dieu; là s'apprenaient les véri-

tables sciences. Eût-il ignoré ses devoirs, cet heureux clergé enrichi de tant d'ouvrages de son saint évêque sur la discipline ecclésiastique? Eût-il manqué de les aimer, de les pratiquer, engagé par la douceur, animé par les exemples de son saint évêque, qui loin de le dominer par une autorité impérieuse, de le négliger par une molle indolence, de le chagriner par une inquiète petitesse, de le décourager par une faiblesse timide, s'était rendu la forme et le modèle de son troupeau? *Forma facti gregis.* (I *Petr.*, V, 3.) Réservé jusqu'au scrupule, ce grand homme était maître absolu de ses sens; jamais il n'échappa ni à ses yeux, ni à sa langue, rien qui ne sentît la dignité de sa place et la pureté de son cœur. Jamais les personnes du sexe ne logeaient, ni ne mangeaient chez lui, fussent-elles ses proches parentes. *Une sœur, une nièce*, disait-il, *ne sont pas suspectes; mais leurs domestiques, leurs amies, leurs connaissances, pourraient l'être; et les mœurs d'un évêque doivent être au-dessus des ombrages.*

Pour faire ici le tableau de son cœur, que n'ai-je cette ardente charité dont il fut rempli, ce style affectueux qui lui était propre, et qui l'a fait représenter avec un cœur enflammé! Disons de lui comme de Madeleine: Il a beaucoup aimé; l'amour avait fait son crime, l'amour a fait sa vertu. Passion impérieuse, vertu toute-puissante, amour, il fut toujours votre victime: *Dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.) Il s'est peint lui-même dans ses Soliloques; je voudrais pouvoir les répéter ici en entier. Jamais solitaire absorbé dans la contemplation, pénétra-t-il si avant dans les routes de la vie spirituelle? Jamais amante du Sauveur eut-elle des sentiments si passionnés, et si extatiques? Qui pourra croire que dans l'homme du monde le plus occupé, on trouve le plus sublime contemplatif, et l'amant le plus tendre? *Anathème à ce temps malheureux où j'ai pu aimer quelque autre chose que vous, où j'ai pu aimer quelque chose avec vous. Beauté toujours ancienne, et toujours nouvelle, que je vous ai tard connue! que je vous ai tard aimée! Feu divin, qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre, consumez mon cœur de vos flammes; éteignez, grand Dieu, les feux de l'enfer, détruisez les joies du paradis, je ne craindrai pas moins de vous déplaire: je n'espérerai pas moins d'être heureux; je ne vous aimerai pas moins. Mon amour pour vous est si vif et si tendre que si j'étais Dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais cesser d'être Dieu pour vous en faire.*

Un épiscopat aussi saint eût été toujours trop court pour le bonheur de ses peuples; cependant son humilité en abrégea la durée. On vit avec étonnement le plus grand, le plus saint évêque de l'Eglise, alarmé de ses obligations jusqu'à se démettre de son évêché, quatre ans avant sa mort, pour faire pénitence des fautes qu'il disait y avoir commises. On vit rentrer dans l'obscurité de la vie religieuse celui que des ordres absolus en avaient arraché; expirer sur la cendre, celui dont le nom, la sainteté, les ouvrages avaient rempli toute la terre; et par une dernière épreuve qui couronna toutes les autres, terminer sa précieuse vie dans les douleurs et dans l'humilité. Ah! s'il n'a pas répandu son sang, il n'en a pas moins souffert le martyre: l'amour est un cruel tyran mille fois plus fort que la mort, et plus dur que l'enfer; il a ses brasiers et ses tortures: *Fortis ut mors dilectio* (*Cant.*, VIII, 6), etc.

La foi n'a pas moins les siennes. Elle n'exerce pas moins ses rigueurs sur les esprits, que la charité sur les cœurs. Augustin ne fut pas moins le martyr de l'une que de l'autre.

SECONDE PARTIE.

Ne jugeons pas de ce qu'il en coûte à l'homme pour se soumettre au joug de sa foi, par la facilité du peuple à tout croire. Le peuple sent-il les difficultés? Fait-il usage de sa raison? Mais l'homme d'esprit qui sait apprécier les choses, est aussi jaloux de ses idées que le voluptueux l'est de ses plaisirs. L'assujettissement à une foi aveugle est une espèce d'anéantissement pour lui, aussi difficile peut-être que de monter sur un échafaud. On a vu jusque dans les ténèbres du paganisme, des martyrs prétendus soutenir l'erreur au prix de la vie. Malgré sa crédulité, le peuple revient-il des préjugés que la superstition consacre? La prévention et l'entêtement ne conduisent-ils pas quelquefois jusqu'au fanastime des gens de mérite, qu'une longue étude et une piété déclarée auraient dû naturaliser avec la docilité?

Ces combats de l'esprit contre lui-même par les armes d'une humble foi, ne se bornent pas toujours aux victoires intérieures des mystères sur la raison. Il faut encore que l'hérétique converti donne à toute l'Eglise l'humiliant spectacle de sa défaite; que devenu le juge le plus sévère de ses erreurs passées, il en répare le scandale par le désaveu le plus éclatant, et s'efforce de ramener au bercail ceux qu'il en avait éloignés.

Mais s'il est élevé sur le chandelier, quelle guerre n'est-il pas obligé d'entreprendre? C'est bien alors qu'il doit adorer ce qu'il avait brûlé, et brûler ce qu'il avait adoré; qu'il combatte la doctrine dont il faisait gloire; qu'il défende au prix de tout celle qu'il avait combattue; qu'il traite en ennemis les plus chers compagnons de ses égarements; qu'il se réunisse aux adversaires qu'il avait le plus persécutés; qu'enseveli dans l'étude il renonce aux douceurs de la vie, pour cueillir à travers bien des ronces, le fruit insipide d'une sèche controverse; qu'attaché à la pénible composition d'un long ouvrage il dévore le dégoût et l'ennui, les fausses subtilités et l'ignorance, les équivoques et la mauvaise foi pour résoudre un tas de frivoles difficultés, pour éclairer une foule de gens mal instruits, et en confondre une infinité d'opiniâtres. Les heureux

succès lui attirent des ennemis et des jaloux, les mauvais succès le font mépriser; calomnies atroces, froides plaisanteries, insultes, persécutions ; que ne fait pas un hérétique piqué de sa défaite, irrité contre son vainqueur, dont les yeux malades, loin de s'ouvrir à la lumière, ne font que s'en offenser et regrettent les ténèbres qu'elle a dissipées?

Légère ébauche des triomphes d'Augustin. Son esprit aux prises avec lui-même souffre les plus vives attaques des préjugés et de l'orgueil; aux prises avec tous les hérétiques de son temps, il essuie les plus violents assauts de leur rage et toute la noirceur de leurs artifices. Martyr dans la paix de l'Eglise, vainqueur de l'enfer et de lui-même, supérieur à la superstition et à la violence les tyrans domestiques et les tyrans étrangers, par leurs fureurs et leurs prestiges, ne font que multiplier ses victoires. Il fallait à l'Eglise ce nouveau genre de témoin, et à vous, mon Dieu, ce nouveau genre de victime. Des torrents de sang avaient commencé le triomphe, des ouvrages immortels l'ont consommé. Les martyrs ont fourni la matière de la démonstration, les Pères de l'Eglise l'ont mise en œuvre. Les uns ont parlé du haut des échafauds, par la bouche de mille plaies; les autres par mille volumes en ont été les interprètes. Il fallait que les plus grands génies se joignissent aux plus simples enfants; le courage devait élever les uns, l'humilité rabaisser les autres. L'esprit et le corps, l'humilité et la science, tout devait des hommages à la vérité ; et, pour mettre le comble à ses conquêtes, des Chrysostome et des Augustin devaient mêler leurs palmes à celles des Laurent et des Etienne, des Catherine et des Agnès.

Vous le savez, Monseigneur, vous, dont les vertus, les talents, les ouvrages, font revivre le grand Augustin, et qui n'êtes pas moins que lui l'objet des persécutions d'un parti artificieux et rebelle; recevez par ma voix les hommages du nouveau monde (8). J'ai vu avec étonnement, établis au delà des mers, les sentiments dont j'étais pénétré. L'Eglise de Québec alarmée sur les risques que courait la foi, fut rassurée en lisant les écrits de son défenseur. L'erreur a beau faire, les intérêts de la vérite sont en des mains qui lui garantissent la victoire. Ils s'y lisent avec avidité, ces ouvrages célèbres; on n'y admire pas moins la solidité des preuves que l'élégance du style, et la piété des sentiments. Accoutumé aux éloges de ce que la ville et la cour ont de plus spirituel, serez-vous touché des suffrages de l'Amérique? Pardonnez en faveur de la justice qui vous les concilie, le zèle qui vous les offre. On dira un jour à votre gloire quel doit être un prélat qui a su se faire des admirateurs au milieu des neiges du nouveau monde.

1° Augustin vainqueur de lui-même par son courage et son humilité, a réuni le mérite de ces deux sortes de victoires. Héros par son courage, enfant par sa soumission; maître en Israël par ses lumières, disciple par sa docilité, il a donné dans sa personne une démonstration complète de la vérité. Avoir à combattre des préjugés reçus dès le berceau, nourris par l'éducation, favorisés par le penchant, fortifiés par l'habitude; les combattre pour croire des mystères gênants et incompréhensibles qu'on a toujours regardés comme des folies, est-ce une difficulté médiocre pour un esprit sublime et plein de lui-même, à qui ses talents fournissent la plus séduisante ressource, et que l'orgueil révolte contre le joug? Tel Augustin né dans le paganisme, engagé de bonne heure dans la secte des manichéens où il vécut plusieurs années, et dont les erreurs et la liberté, ou plutôt les excès et la licence ne travaillaient que trop de concert avec ses passions, pour former des chaînes indissolubles et des ténèbres impénétrables.

En vain parlerions-nous au long du sublime génie d'Augustin : qui ne connaît ce grand homme? ou plutôt que pourrais-je dire qui égalât l'idée que tout le monde en a? Ce seul nom élève, saisit, étonne, remplit d'un religieux respect. Contentons-nous d'admirer le chef-d'œuvre de la sagesse éternelle dans cet esprit pénétrant, qui, sans travail et sans étude, semble plutôt prévenir que résoudre les difficultés, et paraît moins apprendre les sciences que les faire éclore de son fonds, et germer entre ses mains; dans ce génie profond qui monte d'un vol rapide aux premiers principes, y voit d'un coup d'œil et en développe dans un mot les conséquences les plus éloignées, et suit sans s'égarer la vérité dans toutes ses routes et l'erreur dans tous ses détours. Admirons le chef-d'œuvre de la sagesse éternelle dans cette source intarissable, féconde dans les matières les plus abstraites, abondante dans les plus simples, inépuisable dans les plus difficiles, commençant où les autres finissent, créant, pour ainsi dire, tout ce qu'il avance; toujours neuf dans ses pensées, toujours énergique dans ses expressions, toujours frappant dans le tour qu'il y donne. Admirons-le enfin dans cet abîme immense de toutes les sciences, à qui tout est également familier, qui s'accommode à tous les goûts et à tous les sujets. Précis dans le dogme, tendre dans la piété, pathétique dans les sentiments, populaire dans l'instruction, sublime dans les mystères, nerveux dans la dispute, subtil dans la réplique, partout agréable, brillant, facile, persuasif, toujours semblable à lui-même par des beautés achevées, partout différent par la variété infinie qu'il y répand. Admirons tant de trésors de science et de sagesse; mais ne cessons de déplorer le triste usage qu'il en fit d'abord, et les obstacles qu'ils mirent à son retour, et de louer la puissance infinie qui les consacra enfin à la défense de l'Eglise.

Quel adversaire de la vérité! Quel défenseur du mensonge! Quel sacrifice à faire que

(8) L'auteur revenait alors du Canada.

celui de tant de talents! Qui voudra entreprendre cette conquête? Qui osera entrer en lice avec ce Goliath, si redoutable aux troupes d'Israël? L'attaquer à force ouverte, n'est-ce pas courir à une défaite certaine? Lui tendre des piéges, la vérité saitelle le faire? Qui peut même se flatter d'échapper à des yeux si perçants? Lui proposer d'une manière simple les vérités évangéliques; hélas! leur simplicité même dégoûte. Il a la témérité de préférer l'éloquence de Cicéron et l'aménité de Virgile aux oracles des divines Ecritures. Loin de pénétrer les vérités cachées sous le voile des figures et des ombres des mystères, leur modeste sagesse lui en fait méconnaître l'auguste majesté. L'engagera-t-on à écouter les orateurs chrétiens? Peut-être la curiosité l'attirera aux sermons d'Ambroise; mais quoiqu'ils rendent justice à ses talents, tout ce que peut arracher de lui l'éloquence de ce grand homme, c'est de lui faire avouer que la religion chrétienne peut être défendue avec quelque air de vraisemblance. Contentons-nous d'élever nos mains au ciel, de joindre nos prières aux larmes de sa sainte mère. Cette conquête vous est réservée, ô mon Dieu! Faites briller vos lumières à ses yeux rebelles; terrassez cet esprit orgueilleux, captivez-le sous le joug de la foi, et d'un ennemi faites-en un apôtre.

Oui, mon Dieu, vous le fîtes. Cette puissance infinie qui brise à un grain de sable les flots de la mer, qui fait prosterner tout un monde au pied d'une croix, soumet à des mystères incompréhensibles le plus grand génie du monde, et brise les flots de son orgueil par la simplicité de la foi. Il vous immole sa raison que seule jusqu'alors il avait voulu prendre pour guide. Il renonce à ses préjugés pour se livrer à vos impressions. Toutes les richesses de sa plume, comme les dépouilles de l'Egypte, deviennent l'ornement du tabernacle. Vous le voyez à vos pieds, ce superbe ennemi, percé par le glaive de la parole, lié par le joug de la foi, dévoré de zèle, consumé de travaux, s'offrir en holocauste, en esprit et en vérité. Il ne faut plus que le fer s'aiguise, qu'un Dioclétien parle, qu'un bourreau exécute; lui-même il allume le bûcher, il enfonce le glaive, il expire sous vos coups, ou plutôt sous les siens. Ah! Seigneur, le monde ou Augustin vaincu, quel des deux orne le plus votre triomphe?

Un génie de ce caractère ne se convertit pas à demi. Ce n'est plus Augustin indocile, révolté contre ses pasteurs, c'est un disciple qui les écoute avec la docilité d'un enfant; personne ne l'a jamais portée plus loin. Cependant, le dirai-je à sa gloire, je lui tiens peu de compte de sa soumission, elle est comme naturelle aux grandes âmes. Un esprit médiocre, assez éclairé pour sentir les difficultés, trop peu pour les résoudre, est le jouet de la défiance et de l'incertitude. Un grand esprit connaît trop sa faiblesse pour vouloir tout entendre, il connaît trop la sagesse de Dieu pour s'en défier; aussi peu ébloui des lueurs que peu surpris des ténèbres, il ne demande d'autre raison de sa créance que l'autorité: moyen unique de terminer les différends, de tranquilliser les consciences et de rendre un digne hommage à la parole de Dieu. Qui n'admira ce grand homme, l'oracle de l'Eglise, consultant ses amis, se soumettant à leurs décisions, faisant l'examen de ses ouvrages et la rétractation publique de ses fautes? Censeur plus rigoureux que le plus jaloux adversaire, il érige un tribunal contre lui-même, où il se condamne sans pitié. Bien loin de rougir de ses faiblesses comme le commun des hommes, par petitesse d'esprit idolâtres de leurs productions, par une juste punition la dupe de leur amour-propre, il couronne ses glorieux travaux par un retour encore plus glorieux à la vérité, et nous laisse incertains quel des deux est le plus grand, d'Augustin éclairant le monde par l'étendue de ses lumières, ou l'édifiant par l'aveu de ses erreurs; d'Augustin s'élevant au-dessus de l'homme par ses oracles ou se rabaissant au-dessous par son humilité. Mais non, la question n'est pas problématique: les plus beaux talents sont un bien étranger que la Providence nous prête, dont la gloire ne rejaillit que faiblement sur nous: l'humilité est un bien personnel dont Dieu veut bien se tenir honoré, quoiqu'il en soit l'auteur par la grâce.

2° Augustin vainqueur des hérétiques par sa science et par ses travaux. Le christianisme, dans ces temps malheureux, avait à combattre les païens, qui en contestaient ouvertement la divinité; les manichéens, qui en sapaient les fondements; les donatistes, qui déchiraient l'unité de l'Eglise; les pélagiens, qui en altéraient artificieusement la doctrine. Quel bras assez puissant pour résister à tant d'ennemis si différents et si opposés? Quel génie assez vaste pour traiter tant de matières? Quelle plume assez féconde pour le faire en même temps et sans relâche? Le seul Augustin peut suffire à tout. Quel assemblage de mystères qui semblent se détruire l'un l'autre! Un péché étranger qui perd l'homme avant sa naissance; un Dieu infiniment bon qui le prévoit, le permet et le châtie; la volonté de l'homme toujours maîtresse de ses actions et toujours dépendante de la grâce; des décrets infaillibles et une exécution arbitraire; une prédestination éternelle et un vrai mérite; des grâces toujours gratuites et toujours offertes, toujours suffisantes et souvent inutiles; la nécessité d'une impression prévenante et la parfaite liberté de coopération; une opération toute-puissante et une parfaite liberté de résistance. Inébranlable dans ce chemin glissant, au milieu de tant de précipices, Augustin, semblable à ces braves Israélites qui se servaient des deux mains avec une égale dextérité, comme saint Paul qui combattait à droite et à gauche avec la même force, il établit contre les manichéens la vérité du libre arbitre; contre les pélagiens il en resserre les bornes, et dans le pé-

ché originel qu'il démontre, il établit l'origine du mal dont il détruit le faux principe, Toujours éloigné des deux excès, les démêlant avec sagacité, et n'ayant jamais besoin de l'un pour éviter l'autre, il ménage, il concilie habilement les intérêts du ciel et ceux de la terre : tenant pour ainsi dire la balance entre Dieu et l'homme, il rend à Dieu ce qui est à Dieu sans ôter à César ce que Dieu lui laisse, et conserve à la créature sa véritable grandeur sans rien prendre sur les droits de son créateur et de son maître.

Augustin met à profit ses malheurs même. Nourri dans le sein de l'erreur, par un ordre admirable de la Providence, il en a pénétré tous les odieux mystères. Qui peut mieux que lui la dévoiler pour la confondre et se servir de ses propres armes pour en détromper, comme s'il n'avait vécu dans le camp ennemi que pour en connaître les avenues, et s'il n'avait combattu dans l'armée ennemie que pour en connaître le faible? Faut-il attaquer l'idolâtrie, il l'a sucée avec le lait; il a fallu tout le zèle de Monique pour lui faire recevoir le baptême à trente ans. Faut-il dessiller les manichéens? il fut longtemps leur admirateur et leur élève ; c'est sur son expérience qu'il a fait le traité de leurs mœurs. Faut-il démêler les artifices de Pélage? il a puisé à la source; il a été semi-pélagien ; ses premiers ouvrages en ont encore des vestiges. Voilà le coupable qui prépare les voies au retour des coupables, ou plutôt voilà le défenseur de la vérité, que l'erreur ne peut ni récuser, ni vaincre, ni surprendre.

Que ne fit pas Augustin pour la défense de la vérité? Le nombre de ses ouvrages est prodigieux. Qui a plus écrit qu'Augustin? Personne n'a écrit sur tant de matières; Ecriture sainte, théologie, controverse, philosophie, mathématiques, belles-lettres, point de sujet qu'il n'ait traité, peu qu'il n'ait épuisé; personne n'a écrit de plus de manières : commentaires, sermons, lettres, méditations, conférences. C'est un génie universel : on croirait qu'il y a employé une longue vie; non, il n'a commencé d'écrire que depuis sa conversion. On pardonnerait dans cette foule d'ouvrages quelques endroits faibles ; non, tout y est vif, précis, élégant : il est difficile de dire mieux. On pourrait penser qu'à la faveur d'une nombreuse bibliothèque, il a paru par les compilations de ses secrétaires enfanter à peu de frais bien des volumes; non, l'imprimerie n'était pas connue de son temps ; les livres étaient extrêmement rares. Il a tout tiré de son fonds, il est créateur de tous ses écrits. Plusieurs grands hommes concentrés dans l'étude feraient à peine ce qu'a fait le seul Augustin. Après avoir perdu une grande partie de la vie, tout à coup et tout à la fois théologien, commentateur, prédicateur, controversiste, on voit éclore un monde sous sa main. Après les plus profondes recherches, on ne trouve que ce qu'il a dit, moins qu'il n'a dit.

Un génie de ce caractère étonne sans doute. Que sera-ce si on a égard au nombre immense de ses autres occupations? car enfin, est-ce ici un particulier enseveli dans ses livres, qui ne tient plus à la société et qui, avec une sorte d'avarice, regrette les moindres instants? Non, c'est un évêque chargé d'un vaste diocèse, qui l'instruit, le visite, le gouverne ; qui prêche chaque jour, qui reçoit une infinité de lettres, qui administre les sacrements, qui va voir les malades, qui, dans une communauté formée dans sa maison, pratique les exercices de la vie monastique ; qui dirige des religieuses, qui accommode des procès, qui confère avec les hérétiques, qui tient des synodes avec ses prêtres, des conciles avec les évêques voisins, qui catéchise les enfants, qui compose des livres pour eux et pour leurs maîtres, qui passe comme on veut de la chaire au confessional, de l'étude à l'instruction, de l'oraison aux entretiens familiers ; propre à tout, livré à tout, qui sait tout et qui le fait si bien qu'il semble n'avoir à faire et n'avoir jamais fait que ce qu'il fait à chaque instant.

1° *Les païens.* Quelque respectable que soit la religion chrétienne aux yeux de la foi, elle n'a rien que de bas et de méprisable aux yeux de la chair : quelques pécheurs qui l'annoncent, une foule d'ignorants qui la professent, des ministres souvent corrompus qui l'enseignent, des calamités qui l'éprouvent, des divisions intestines qui la déchirent : le paganisme ne trouvait que trop de matière à ses insultes et à ses mépris, si l'habile main d'Augustin ne l'eût parée de ses plus belles couleurs. Mais qu'on parcoure le fameux livre de la *Cité de Dieu ;* qu'on lise ses grands traités des mœurs des fidèles, de la nécessité de la foi, de la morale chrétienne, on ne cessera point d'admirer cette religion divine. Tantôt à la vue de sa miraculeuse propagation, on s'écriera avec lui : *Insensés, qui refusez de croire ce qu'a cru tout un monde, vous êtes un prodige. Voyez les miracles sans nombre dont Dieu a autorisé son ouvrage : pouvez-vous y méconnaître sa main? Si vous en doutez, convenez que de tous les miracles, le plus grand ce serait d'avoir établi une religion si étonnante sans ce secours des miracles.* Tantôt par l'antiquité des prophéties, et l'exactitude de l'accomplissement, la divinité de l'auteur de la foi, et la sainteté de ses disciples ; tantôt par le parallèle des vices des philosophes, et des vertus des premiers chétiens ; de la valeur des Romains, et de l'héroïsme des martyrs; de la morale des sages, et de la sublimité de l'Evangile ; des connaissances incertaines des plus grands génies, et des lumières infaillibles des moindres bergers ; il vous fera convenir que Dieu seul a pu former tant de héros, et les soutenir au milieu des supplices; découvrir tant de mystères, et les faire croire au milieu des ténèbres ; enseigner tant de vertus, et les faire pratiquer au milieu des passions; fonder une Eglise

toujours persécutée, et toujours triomphante.

2° *Les manichéens.* L'homme est naturellement manichéen. L'erreur des deux principes, presque aussi ancienne que le monde, ridicule et révoltante à la première proposition, est peut-être de toutes les hérésies, la plus séduisante. Il est si difficile de comprendre l'origine du mal; il paraît si peu conforme à la bonté de Dieu de le permettre et de le laisser irréparable, en le punissant dans l'éternité; l'homme qui le sent, en est vivement frappé: qu'il ne fallait pas moins qu'un Augustin pour nous faire goûter sans risque ce fruit dangereux de la science du bien et du mal, interdit à nos premiers parents, et la source de la perte du monde. Après avoir débarrassé la question des conséquences infâmes et ridicules des manichéens de son temps, aussi mauvais philosophes que théologiens, et que les nouveaux manichéens abandonnent à nos anathèmes, Augustin établit la divinité de l'Ancien Testament qu'ils méconnaissaient, venge l'Eglise de ces hypocrites dont il découvre les infâmies; et remontant au principe, il fait voir dans le mal physique la juste punition du vice, ou l'utile épreuve de la vertu, et le germe précieux de l'immortalité bienheureuse; et dans le moral que Dieu ne fait que permettre, la manifestation de la sainteté qui le condamne, de la miséricorde qui le pardonne, de la justice qui le punit, et l'exercice des plus héroïques vertus de l'homme, dont la plupart ne brillent que par le contraste du vice dont elles méprisent les attraits et surmontent la violence. Il fait voir dans les perfections de l'Etre suprême, une unité nécessaire et une souveraine puissance que rien n'égale, et dont rien n'approche. L'hérésie eut beau opposer à Augustin les discours et les écrits de ses plus célèbres oracles : Fauste et Fortunat, dignes peut-être par leurs talents d'entrer en lice avec lui, ne firent qu'orner son triomphe, et entraîner par leur défaite un plus grand nombre de leurs sectateurs.

3° Ses victoires ne furent pas moins éclatantes en faveur de l'unité catholique contre *les donatistes*. Le voilà ce grand homme aux prises avec plus de deux cents évêques schismatiques assemblés à Carthage : lui seul y porte tout le poids de la dispute; lui seul repousse tous les traits; il suffit à tout. *Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum.* Tel le vaillant Machabée conduisant, ralliant, animant les troupes d'Israël, soutenant seul les efforts d'une armée entière, et la mettant en fuite : il pare, il repousse, il attaque, il défend; soldat et capitaine, il encourage, il renverse, il rassure, il alarme tour à tour : le bouclier de la foi et le glaive de la parole décident enfin de la victoire. Augustin triomphe ou plutôt l'Eglise par Augustin. Jugeons par la destruction de cette hérésie, et par les monuments qui nous restent de cette fameuse conférence, quels étaient les adversaires de la vérité, et quel était son défenseur; nous apprendrons de lui qu'aucun prétexte ne justifie la séparation de l'unité catholique : malheur à qui en rompt les liens, on qui mérite qu'on l'en chasse. Nous apprendrons que cette Eglise divine, bien loin d'être resserrée au petit espace qu'occupait le donatisme, quoiqu'il comptât quatre cents évêques, ne connaît dans son étendue d'autres bornes que celles de l'univers. *Hélas*, disait-il, *cette tendre mère peut avoir la douleur de voir des enfants rebelles déchirer son sein; mais la colonne de la vérité sera toujours inaltérable dans sa foi, pure dans sa morale, inébranlable dans son fondement. Je reçois d'elles les saints livres ; elle m'en donne l'intelligence et la clef; sans elle je ne croirais pas à l'Evangile. — Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas.*

4° *Pélage.* Pélage, plus artificieux, n'eut garde d'attaquer ouvertement l'autorité de l'Eglise. Après la défaite des donatistes, la il eût eu autant d'adversaires que de chrétiens. Mais comment se défendre d'un loup couvert de la peau de brebis? Comment parer des coups que porte sourdement un perfide qui semble combattre sous les mêmes drapeaux ? Pélage n'eut que trop de succès ; habile à dissimuler ses sentiments, habile à les répandre, flatteur dans ses paroles, insinuant dans ses manières, circonspect dans ses démarches, régulier dans ses mœurs, un extérieur de piété, un langage dévot, un air de pénitence, une morale sévère lui gagnèrent d'abord nombre de femmes, et bientôt lui formèrent un grand parti ; des expressions catholiques, des tours captieux, toutes les explications qu'on voulut en imposèrent aux plus pénétrants. Après avoir répandu son erreur dans plusieurs provinces, il vient à Rome pour corrompre, s'il peut, la vérité dans son centre. Divers conciles, le pape même, trompés par une piété affectée et une soumission apparente, l'honorent de leur estime. Mais ce serpent rusé eut beau faire, il n'échappa ni aux yeux, ni aux coups d'Augustin. La même main chargée des dépouilles de Manès et de Donat, renversa ce nouvel adversaire et déchira le voile imposteur qui le couvrait. Le souverain Pontife, instruit par ses soins, prononce la sentence de condamnation. Augustin, l'humble Augustin, la reçoit à Hippone et en fait part à son peuple, par ces belles paroles, monument éternel de sa docilité, qui feront à jamais la gloire de l'Eglise romaine et la confusion de ses ennemis : *Les lettres sont venues de Rome, la cause est finie : plaise au ciel que l'erreur finisse aussi.* — Scripta e Roma venerunt, causa finita est : utinam finiatur et error !

Ce qui avait suffi pour fixer l'humble foi d'Augustin, ne suffit pas pour vaincre l'orgueil de l'hérésie. Le monde étonné vit, pour la première fois, appeler du pape au futur concile. Cette sorte d'appel est un tempérament artificieux qui, en conservant à l'Eglise romaine une apparence d'autorité,

n'alarme pas si fort des fidèles accoutumés à respecter leur mère commune ; il étourdit des remords de conscience trop bien fondés par l'espérance de la prétendue protection de l'Eglise universelle qu'on semble mettre aux prises avec son chef et à laquelle on affecte de se dire prêt d'obéir. Mais en même temps, en paraissant suspendre l'exécution de l'arrêt et rendre douteuse la décision présente par l'incertitude d'une décision à venir, on s'imagine conserver le droit de combattre les vérités que l'on n'aime pas et de répandre les erreurs que l'on aime, à la faveur d'une prétendue liberté de conscience plus dangereuse que la révolte déclarée. Augustin n'avait pas alors les armes que la suite des siècles nous a fournies. A cet attentat, jusqu'alors inouï, il ne pouvait pas opposer comme nous que jamais l'Eglise assemblée n'a écouté ces appels schismatiques, qu'elle en a toujours regardé les auteurs comme hérétiques, et qu'en effet on ne trouve que des hérétiques reconnus qui, en matière de foi, aient eu la témérité de donner ce scandale.

Mais ce grand homme trouva dans ses lumières des ressources infinies : *Quoi!* disait-il à Julien d'Eclane, *vous appelez à un tribunal qui n'existe pas, au mépris de l'autorité de l'Eglise, toujours subsistante, que le concile ne fait que représenter, vous ne voulez qu'éluder votre condamnation, et vous vous soumettriez aussi peu au concile quand il aurait prononcé! Et où en serait la foi, si à la faveur d'un frivole appel, l'erreur avait la liberté de gagner comme la gangrène, dans l'attente incertaine d'un concile général que mille accidents peuvent traverser, qui ne sera peut-être jamais? C'est bien vraiment pour vous*, continue-t-il, *qu'il faut remuer tout un monde. C'est faire trop d'honneur à une poignée de rebelles, de troubler pour elle l'orient et l'occident, de fatiguer une foule d'évêques par de longs voyages, pour juger une affaire déjà terminée. Il n'y a plus qu'à vous réduire par la force ou vous abandonner à votre aveuglement, si vous vous obstinez à fermer les yeux à la lumière : — Conterendi sunt.* Croira-t-on que le grand Augustin, dont on a tant de fois employé le nom pour appuyer l'appel, en ait été le premier et le plus grand adversaire ?

5° *Les circoncellions.* — Enfin, un adversaire si redoutable méritait tout le ressentiment de l'hérésie. Aussi en fut-il toujours l'objet; injures, calomnies, persécutions, ce sont ses armes ordinaires. Le crime lui coûte peu. Qui pourrait décrire les sacriléges efforts des circoncellions pour lui ôter la vie, et les prodiges que Dieu opéra pour l'arracher de leurs mains? Les autres donatistes furent-ils moins emportés dans leur conduite? Que de libelles répandus! combien de fois la chaire de vérité retentit-elle de leurs calomnies! Les pélagiens enchérirent encore; il faudrait faire leur histoire et transcrire leurs livres pour détailler leurs insultes. La vérité est plus modérée : trouve-t-on dans ceux d'Augustin, un mot qui ne respire la charité? Par une noble émulation, rien n'égale plus la fureur des uns que la patience de l'autre. Semblable à une brebis au milieu des loups, à un martyr livré au bourreau, chacun attise le feu, chacun décharge sur lui quelque coup, mais toujours invincible et tranquille, il souffre, il prie, il aime, il pardonne, il combat jusqu'à la mort, avec autant de douceur que de force, de succès que d'humilité.

Victime de l'hérésie, il mourut en quelque sorte de sa main. Pendant le cours d'une maladie qui l'accablait depuis longtemps, les Vandales ariens, après avoir rempli l'Afrique d'horreur et de carnage, assiégèrent sa chère ville d'Hippone : pendant trois mois que dura le siége, ce père tendre vit ses enfants réduits à l'extrémité. La bonté de son cœur ne put supporter ce triste spectacle : il demanda à Dieu de terminer une vie que la vue de tant de maux lui rendait insupportable. Dieu exauça ses prières et au mileu des torrents de larmes que la componction faisait couler de ses yeux, que la reconnaissance et la douleur exprimaient des yeux de ses peuples; ce grand homme, consumé des flammes du divin amour et plein de jours et de mérites, alla recevoir les couronnes innombrables que tant de vertus, tant de travaux, tant de combats, tant de victoires lui avaient accumulées dans le ciel.

Mais que dis-je, persécuté jusqu'à la mort? Un nouveau genre de martyre lui était réservé après la mort même. Le nombre prodigieux de ses écrits et l'autorité qu'il a dans l'Eglise l'ont mille fois exposé à la profanation. A l'abri d'un si grand nom, on a cru pouvoir faire aisément couler le venin de l'erreur; dans cette variété infinie de matières qu'il a traitées on a saisi artificieusement un mot échappé ou équivoque pour s'en faire des armes. Ainsi cherche-t-on tous les jours dans les passages mal entendus des divines Ecritures de quoi accréditer le mensonge. Ainsi pendant la vie même de saint Paul, saint Pierre avertissait les Fidèles que plusieurs téméraires abusaient de l'obscurité de ses écrits. Luther et Calvin se disaient défenseurs de la doctrine de saint Augustin, et s'offraient de composer leur profession de foi de ses paroles. Avant eux, Viclef se donnait avec complaisance le nom de petit Augustin. Pendant la vie même de ce grand homme, les premières semences du prédestinatianisme commencèrent d'éclore à l'ombre de son nom; à mesure que l'Eglise le canonisait, l'hérésie y cherchait un appui.

Mais à sa honte, la doctrine catholique, par une explication légitime des véritables sentiments de ce grand docteur, non-seulement a arraché aux prétendus disciples de saint Augustin un trésor qui ne leur appartient pas ; mais encore elle trouve dans ce fonds inépuisable de lumière, de quoi confondre tous ses ennemis, de quoi foudroyer toutes les erreurs, de quoi décider toutes les questions, de quoi composer les oracles des papes et des conciles. Cet habile défen-

seur de la vérité combat encore par la main de tous les catholiques, il prêche par la bouche de tous les prédicateurs, il enseigne par la plume de tous les théologiens : passages précis, preuves solides, expressions énergiques, réflexions profondes, tendres sentiments, tout se trouve dans Augustin. La théologie se divise en quatre branches : l'interprétation des Ecritures, la controverse, la théologie scolastique, la théologie mystique : profond commentateur, solide controversiste, subtil scolastique, mystique sublime ; de l'esprit d'Augustin, comme du paradis terrestre, coulent de grands fleuves qui arrosent toute la terre, la chaire et l'école ; la sèche controverse et la tendre piété, tout puise dans Augustin. Les plus grands génies se parent de ses dépouilles, et font gloire de citer ses paroles ; il frappe, il saisit, il touche, il persuade, il confond. C'est la tour de David où se rassemblent tous les forts d'Israël, et d'où pendent mille boucliers impénétrables : *Omnis armatura fortium.* (*Cant.*, IV, 4.) Il a eu plus d'ennemis, et de plus redoutables, qu'aucun docteur de l'Eglise : aucun n'a vaincu avec autant de force et d'éclat. Toujours déchiré par le mensonge, il triomphe par la vérité ; toujours obscurci par l'artifice, il brille par ses lumières. Il est aujourd'hui, comme autrefois, le martyr et le défenseur de la vérité.

C'est surtout dans la matière de la grâce qu'il est admirable ; c'est son chef-d'œuvre, ou plutôt le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; osons le dire, le chef-d'œuvre de la sagesse divine ; aussi était-il lui-même le chef-d'œuvre de la grâce : il lui devait ce juste retour. La grâce est lumière, elle éclaire l'esprit ; elle est ardeur, elle échauffe la volonté ; mais quoique brillante, l'hérésie la couvrait de nuages ; quoique puissante, les pécheurs la foulaient aux pieds. La piété n'étant plus arrosée par le sang des martyrs commençait à se refroidir. L'Eglise victorieuse des idoles, voyait s'élever dans le sein de ses enfants des divinités de chair et de sang, encore plus dangereuses. Grâce divine, ainsi bannie de la terre, vous ne régniez plus ni dans les esprits par vos lumières, ni dans les cœurs par vos ardeurs. Augustin rétablit votre empire, il vous fait triompher des hérétiques en les confondant, des pécheurs en les convertissant. Que ne vous devez-vous pas l'un à l'autre ? Il fut votre plus noble conquête et votre plus illustre défenseur : *Gratia Dei sum id quod sum*, etc. (I *Cor.*, XV, 10.) Vous étiez nécessaire l'un à l'autre. L'homme a besoin de la grâce pour être juste : la grâce a besoin de l'homme pour être efficace. L'homme ne peut aller au ciel sans le secours de la grâce ; la grâce ne peut régner sur la terre sans la coopération de l'homme. La grâce combat pour l'homme, l'homme combat pour la grâce : vaincu par la grâce, il rend la grâce victorieuse ; elle a travaillé à le sauver il travaille à la défendre.

Grâce divine, vous montrâtes-vous jamais dans un plus beau jour ? Augustin croupissant dans l'erreur et dans le crime, malgré toutes les lumières de l'esprit le plus pénétrant et tous les sentiments du cœur le mieux fait, triste démonstration de l'impuissance de la nature ; Augustin résistant et aux exhortations d'Ambroise et aux sollicitations de Monique, et aux remords de sa conscience, triste démonstration de la liberté de l'homme ; voilà l'état où vous le trouvâtes. Augustin revenu de ses égarements, captivant son esprit et son cœur, aveugle dans sa foi, martyr de son zèle, parvenu à une perfection éminente ; grâce divine, voilà l'état où vous le mîtes. Quelle démonstration de votre toute-puissance ! Jamais martyr répandit-il de plus beau sang ? Jamais vous fut-il érigé de plus grand trophée ? il vous rendit ce qu'il avait reçu de vous : heureuse défaite qui fait remporter la victoire ; victoire glorieuse où, comme Samson, on défait les Philistins en succombant. O mort ! je serai votre mort. Prince des ténèbres, votre esclave sera votre vainqueur ; vos conquêtes détruiront votre empire.

Qui que vous soyez, fidèles ou infidèles, justes ou pécheurs, voici un homme que Dieu présente également à ses amis et à ses ennemis. Idolâtres, venez vous convaincre ; hérétiques, venez vous confondre ; pécheurs, venez vous convertir ; justes, venez vous instruire. Augustin est pour vous un maître, une démonstration, un modèle ; entreprenez tout, espérez tout. Après Augustin converti, il n'est ni ténèbres qu'on ne puisse dissiper, ni habitude qu'on ne puisse déraciner, ni obstination qu'on ne puisse vaincre, ni vertu qu'on ne puisse acquérir. Augustin est un abrégé de la religion, un abrégé de la vertu ; protecteur de l'une et de l'autre, victime de toutes les deux. Imitons ce grand saint : personne ne peut s'en défendre. Il ne laisse ni ressource à l'hérétique, ni excuse au pécheur, ni défaite au plus lâche, ni prétexte au plus difficile. Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle que je vous souhaite.

PANEGYRIQUE XXV.

PETIT PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN (9).

Saint Augustin, toujours admirable dans les divers états où la Providence l'a fait passer, fournit à la chaire une matière inépuisable. Nous l'avons autrefois présenté à votre vénération pieux laïque, saint prêtre, grand évêque, sublime docteur, je me propose de vous le montrer aujourd'hui fervent religieux, et soutenant sa ferveur, malgré tout ce qui aurait dû l'empêcher ou la détruire. Voilà votre père et votre modèle, illustres communautés qui suivez la règle du grand Augustin : il pratiqua le premier ce qu'il a su vous prescrire. Nous vous trouvons ébauchées en lui, nous le trouvons

(9) Ce panégyrique n'est que l'abrégé du précédent, mais sa marche est plus rapide et plus claire : ce qui nous a déterminé à le reproduire. (*Editeur.*)

multiplié en vous. Tel qu'un grand arbre que la nature a renfermé tout entier dans son germe, vous n'êtes que le développement de son cœur et l'explication de sa conduite : il fait votre éloge et vous faites le sien.

La vie religieuse avait besoin de cette justification et de ce modèle : elle a trouvé bien des ennemis et des déserteurs. La rigueur de ses lois, la ponctualité de ses pratiques, la durée de ses engagements ont alarmé les passions et fait naître bien des erreurs. Les derniers siècles ont vu Luther, fils du grand Augustin, secouer le joug sacré qu'il avait porté pendant bien des années, et armer tout le Nord contre le saint état qui avait fait son bonheur et sa gloire. L'insensé! il avait, dans la personne même de son père, la démonstration de la vérité. Quel religieux, quel défenseur de la religion que le grand saint Augustin! Qui peut douter de la sainteté d'un état qu'Augustin a professé, dont il a donné des règles, maintenu la discipline, établi de nombreuses sociétés? Ces lois sont-elles trop difficiles? Augustin, à peine converti, les a pratiquées. Sont-elles des minuties? Le plus grand génie du monde s'y est assujetti. Trouvez-vous de la témérité à s'y engager? L'homme du monde le plus sage les a prescrites. Ne fussent-elles que l'ouvrage de l'esprit humain, fût-il parmi les humains de lumières plus vives, un esprit plus profond, en un mot, de meilleur garant : tout y est possible, puisque Augustin en répond ; tout y est sage, puisque Augustin l'enseigne.

Trois choses essentielles, mais rares dans l'état religieux, quoique tout y engage : la mortification, l'humilité, le recueillement. On idolâtre son corps sous un habit de pénitence, on court après les honneurs dans la poussière du cloître, on se livre à tous les objets dans le silence de la retraite, avec d'autant plus de facilité que, rassuré par l'éloignement des crimes grossiers, on ne regarde les licences que l'on s'accorde que comme un dédommagement légitime et sans conséquence du peu de bien qu'on pratique en effet. Quelle a dû être la sainteté d'un grand évêque qui a pratiqué ces vertus religieuses malgré les plus grands obstacles, qui a été 1° mortifié malgré ses passions, 2° humble malgré ses talents, 3° recueilli malgré ses occupations, tandis que mille autres sont dissipés dans la solitude, orgueilleux dans la médiocrité, sensuels dans la privation de tout?

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous parler ici des passions d'Augustin, n'est-ce pas déparer son éloge? Ces ombres, répandues sur son tableau, ne semblent propres qu'à en ternir les couleurs. Mais pourquoi dissimuler ce que personne n'ignore? pourquoi cacher ce qu'il a lui-même publié sur les toits? pourquoi vous dérober ce qui contribue le plus à la gloire de Dieu et à la sienne? Passions vives, sollicitées, favorisées, que ne coûtâtes-vous pas? Mais aussi quelle gloire ne procurâtes-vous pas, et à la grâce qui les corrigea, et à Augustin qui les sut vaincre? Ennemis puissants que tout favorise, le monde parle en leur faveur, les objets leur prêtent des armes, les occasions en offrent la facilité, le démon en augmente la violence; ennemis aguerris que tant de défaites ont rendus maîtres du cœur d'Augustin, et pendant bien des années leur en ont assuré l'empire; ennemis agréables, hélas! trop tendrement chéris, que l'on craint de vaincre, et qui, d'intelligence avec nous-mêmes, conservent jusque dans notre cœur un parti redoutable et de trop fidèles correspondances ; que n'en dit-il pas dans ses Confessions avec une onction et une force qui font également admirer la puissance de la grâce et la fidélité d'Augustin? A quels excès ne s'accuse-t-il pas d'avoir porté le vice? Il s'en fait gloire, il s'en vante avec affectation, il s'impose de faux crimes pour charger des traits qu'il rougirait de ne pas trouver assez grossiers. Après les plus violents combats, grâce divine, vous en triomphâtes ; une parole de vos divines Ecritures opéra ce changement, tous ces liens furent brisés, ce ne fut plus le même homme.

Il ne se borna pas à une conversion parfaite; à quel degré ne porta-t-il pas la mortification du corps et de l'esprit? Le corps, par la pureté et l'austérité; il renonce au mariage, lui à qui jusqu'alors il avait paru impossible de se passer des voluptés criminelles; il s'engage par un vœu indissoluble de chasteté, lui qui n'en pouvait entendre le nom ; lui qui faisait ses délices du commerce du monde, il s'en sépare pour toujours ; il porte la réserve jusqu'à ne pas loger chez lui ses plus proches parents : *Une sœur, une nièce ne sont pas suspectes, sans doute*, disait-il ; *mais leurs domestiques, leurs amies, leurs connaissances pourraient l'être.* Quelle austérité n'y ajouta-t-il pas? Rien de plus simple, de plus pauvre que ses meubles; un lit plus propre à empêcher le sommeil qu'à le favoriser; un sommeil plus propre à fatiguer la nature par sa courte durée qu'à la soulager; un jeûne presque continuel, malgré des travaux sans relâche, arrosant son pain de ses larmes, y répandant la cendre comme les prophètes, ne s'accordant les aliments nécessaires que pour irriter la faim et la soif, plutôt que pour l'apaiser; il se regardait comme le plus grand des pécheurs. Combien était-il persuadé qu'il devait être le plus sévère des pénitents! Sa jeunesse avait été souillée par le crime, tout le reste de sa vie fut marqué par la pénitence. Il mourut entre ses bras, ayant fait écrire autour de son lit les Psaumes de la pénitence dans sa dernière maladie, et ne cessant de les réciter.

Surtout quelle mortification intérieure du cœur et de l'esprit! point de passion exceptée, de penchant épargné, de mouvement du cœur écouté. C'était le caractère le plus ardent, la grâce en fit un modèle de douceur;

c'était l'esprit le plus vain, la vertu le rendit le plus simple, c'était l'homme le plus dissipé, il devint le maître absolu de ses sens. C'était le cœur le plus tendre, la charité l'embrasa des flammes du plus pur amour. Idolâtre de la volupté, il s'en déclare l'ennemi; il avait désiré les biens de la terre, il s'en détache jusqu'à la pauvreté; il ambitionnait l'éclat de la fortune, il s'ensevelit dans la retraite; il n'écoutait que la raison, il n'écoute plus que la foi; à peine daignait-il déférer aux plus habiles, il consulte même ses inférieurs; il refusait de reconnaître les erreurs les plus grossières, il fait une rétractation publique de ses moindres fautes. Censeur plus rigoureux que ses plus jaloux adversaires, il érige contre lui-même un tribunal inexorable où il condamne sans pitié ce qu'on eût à peine aperçu.

Cependant, le dirai-je à sa gloire? Je lui tiens peu de compte de cette modestie, c'est le propre des grandes âmes de faire l'aveu de leurs faiblesses et d'être dociles à la vérité. Un génie médiocre, assez éclairé pour sentir les difficultés, trop peu pour les résoudre, idolâtre de ses productions, et toujours la dupe de son amour-propre, se fait une mauvaise honte de se rendre à la lumière. Un grand génie se connaît trop bien et se rend trop de justice pour se flatter de tout entendre et se croire exempt de défauts, et couronne toutes ses bonnes qualités par un retour encore plus glorieux à la vérité.

Ames religieuses, sentez-vous tout le prix de cette vérité et l'obligation que vous impose ce parfait modèle? Il fut religieux comme vous, et père d'un grand nombre de religieux. Que lui manque-t-il pour donner du poids à ses exemples? Est-ce une vertu commune qu'on néglige sans conséquence? un esprit borné dont on ait à craindre les égarements? un esprit outré dont on doive redouter les excès? Ames innocentes que le cloître a vu dès le berceau plutôt ignorer le monde que d'y renoncer, et répandre sans obstacle, dans une terre encore neuve, le précieux germe de la sainteté, vous laisserez-vous devancer dans la voie du ciel par un homme qui a vieilli dans le crime? Vous dira-t-on, après l'Evangile : Les publicains et les femmes de mauvaise vie vous seront préférés; ils prendront dans la gloire la place que vous aurez mérité de perdre. Et vous, aussi coupable, et peut-être plus coupable qu'Augustin, qui, comme lui, cherchez dans la retraite, et un asile contre des ennemis dont vous avez éprouvé la force, et un remède contre des maux dont vous craignez les tristes effets, trouverez-vous trop difficile une pénitence dont Augustin n'a pas cru être dispensé?

SECONDE PARTIE.

L'élévation du génie, l'éminence des talents de saint Augustin sont si bien connus et si généralement admirés, que nous ne pouvons en rien dire qui égale l'idée que tout le monde en a. Ce seul nom élève, saisit, étonne, remplit d'un religieux respect. Esprit pénétrant, qui sans travail et sans étude dévoile les secrets de la nature, semble plutôt prévenir les difficultés que les résoudre, et paraît moins apprendre les sciences que les faire éclore de son fonds et germer entre ses mains; génie profond qui monte d'un vol rapide aux premiers principes, y voit d'un coup d'œil, et en développe dans un mot les conséquences les plus éloignées, et suit, sans s'égarer, la vérité dans toutes ses routes, et l'erreur dans tous ses détours, source intarissable, féconde dans les matières les plus communes, abondante dans les plus simples, inépuisable dans les plus difficiles, commençant où les autres finissent, exact dans tout ce qu'il avance, toujours neuf dans ses pensées, toujours énergique dans ses expressions, toujours frappant dans les tours qu'il y donne; abîme immense de toutes les sciences, à qui tout est également familier, précis dans le dogme, tendre dans la piété, pathétique dans les sentiments, populaire dans l'instruction, sublime dans les mystères, nerveux dans les disputes, subtil dans la réplique, partout aisé, poli, agréable, vif, animé, brillant, persuasif, toujours semblable à lui-même par des beautés achevées, toujours différent par les beautés infinies qu'il y répand.

Ces talents ne furent pas négligés, ils ne demeurèrent pas inconnus, tout concourut à flatter son amour-propre. Augustin eut sans doute des ennemis. L'envie voit-elle sans dépit un concurrent qui éclipse? L'erreur et le vice pardonnent-ils à l'apôtre qui les poursuit, au saint qui les condamne? Cependant Augustin a pu, même pendant sa vie, cueillir les fruits de sa réputation et jouir de sa gloire. Il en avait de bonne heure goûté les prémices : maître aussitôt que disciple, ayant dès l'enfance la raison d'un homme parfait, il en avait fait admirer les fruits dans un âge où c'est beaucoup d'en promettre les fleurs. Il enseigna la rhétorique à Carthage, à Rome et à Milan, et partout il fut regardé comme un des plus grands orateurs de son siècle. Il a beau par sa retraite fouler aux pieds ces brillantes palmes, la gloire suit partout ses pas; il est l'oracle de l'Afrique. On venait en foule à ses sermons, on lisait avec avidité ses ouvrages. Ses décisions étaient partout reçues avec respect. Dans la conférence avec les donatistes, plusieurs centaines d'évêques remirent entre ses mains les intérêts de la vérité. Il porta seul le poids de la dispute et la termina avec succès. Les nations étrangères l'admiraient à l'envi, le pape recevait ses avis avec déférence, saint Jérôme, après avoir blanchi dans les travaux et réuni les suffrages de toute la terre, consultait Augustin, quoique plus jeune. Depuis sa mort, la terre n'a eu qu'une voix en sa faveur. La théologie cherche dans son autorité les plus fortes preuves, la charité trouve dans ses ouvrages les pensées les plus brillantes, et les conciles généraux, les

termes les plus précis de leurs décisions.

Ce qui mit le comble à sa gloire, c'est que ses talents étaient nécessaires à l'Eglise. La religion était alors combattue par les païens qui en contestaient la divinité; par les donatistes, qui en déchiraient l'unité; par les manichéens, qui en ébranlaient les fondements; par les pélagiens, qui en altéraient la doctrine. Comment, sans le secours d'Augustin, faire face à tant d'ennemis, et si différents? Quel génie assez vaste pour traiter tant de matières! quelle plume assez féconde pour enfanter tant de volumes! quel esprit assez vif pour le faire en même temps et sans relâche! Le seul Augustin peut suffire à tout. Mais où l'Eglise trouvera-t-elle un homme qui ait pénétré dans le sein de l'erreur avec la liberté d'un confrère dont on ne se défie pas, et qui ait puisé jusque dans la source de quoi la combattre plus sûrement? Augustin, par un ordre admirable de la Providence, a vécu dans le camp ennemi pour en mieux savoir les avenues; il a combattu dans l'armée ennemie pour en mieux connaître le faible. Faut-il attaquer les païens? Il a, dès le berceau, sucé l'esprit de l'idolâtrie avec le lait. Il n'a pas moins fallu que le zèle de sa sainte Mère, pour le préserver de la contagion des exemples de son père, et lui faire enfin recevoir à trente ans le baptême. Faut-il confondre les manichéens? Il fut nourri dans cette secte; longtemps il en fut l'élève, le défenseur, l'admirateur des plus célèbres disciples de Manès. Et c'est avec la certitude et l'étendue que donne l'expérience, qu'il a fait un traité de leurs mœurs. Faut-il dévoiler les artifices de Pélage? Il le peut aisément; il a été semi-Pélagien, il en reste bien des vestiges dans les ouvrages qu'il s'est cru obligé de rétracter. Voilà le défenseur qu'on ne peut récuser, qu'on ne peut vaincre, qu'on ne peut surprendre, puisqu'il fut du parti et qu'il sait tout.

Ces talents, si utiles à l'Eglise, ne lui seront-ils pas funestes? Quelle humilité peut tenir contre cet éclat? Un grand esprit le connaît mieux qu'un autre; plus qu'un autre il sent sa supériorité, et se rend plus de justice; plus qu'un autre par conséquent il doit craindre d'en être ébloui. Il est vrai que s'il écoute sa raison, sa supériorité même doit lui faire sentir sa faiblesse, et ses vives lumières les bornes de ses connaissances. Mais est-on toujours assez sage pour rapporter à Dieu la gloire de ce qu'on possède, et ne pas courir après une gloire vaine qu'on en regarde comme le fruit? Le premier des superbes était le plus beau des anges. Il trouva dans sa perfection même, et la matière et le prétexte de son orgueil. Augustin courut ces risques plus qu'un autre. Il s'y perdit d'abord. Son cœur fut corrompu par l'amour des créatures, son esprit aveuglé par les ténèbres de l'erreur. C'était un esprit vain, qui n'aspirait qu'après les honneurs. Quoique la médiocrité de son bien ne secondât pas son ambition, il passe successivement à Carthage, à Rome et Milan, dans les plus fameux théâtres du monde, pour y moissonner les applaudissements du public : danger d'autant plus grand, que sans religion et sans vertu, rien chez lui n'arrête les progrès du vice, et ne balance à ses yeux les charmes des biens dont il est follement épris. Le charme tombe, il est vrai : cette conversion parfaite ne change pas moins son esprit que son cœur; mais des idées, des sentiments plus justes ne détruisent point le germe fatal du péché. La vertu a toujours besoin d'un courage proportionné à de si grandes épreuves. Elle trouve à combattre les penchants que tant de fautes passées avaient rendus si violents; des applaudissements plus flatteurs et plus légitimes viennent en augmenter la difficulté; et n'est-ce qu'un miracle médiocre de grâce, que l'homme du monde et le plus grand et le plus vain se regarde comme le dernier de l'Eglise, quand il en est l'oracle?

Par une humilité rare et difficile, ou plutôt unique, il en fait publiquement l'aveu dans ses *Confessions*; mais qu'il le répare bien par cet aveu même, par cet excès d'humilité, inconnu à tous les siècles! La sévère discipline de la pénitence publique était alors en vigueur, il est vrai; mais on ne faisait dans l'assemblée des fidèles que la confession des péchés publics, dont l'aveu, loin d'ajouter une nouvelle honte, effaçait la première par l'acte de religion qui le réparait. Mais ce ne sont ici ni des péchés publics, ni des péchés à réparer; ce sont des fautes pardonnées, ce sont des fautes secrètes, dont il fait librement le détail après son absolution, après son sacerdoce, pendant son épiscopat, qu'il répand de toutes parts, qu'il s'efforce de perpétuer d'âge en âge, etc.

TROISIÈME PARTIE

Jamais peut-être personne n'a été plus occupé que saint Augustin. Que d'ouvrages il a composés! le nombre en est prodigieux; il faut des années pour les lire. Personne n'a tant écrit, personne n'a écrit sur tant de matières : Ecriture sainte, théologie, controverse, philosophie, mathématiques, belles-lettres, point de sujet qu'il n'ait traité, bien peu qu'il n'ait épuisé. Personne n'a écrit de plus de manières différentes : commentaires, sermons, lettres, traités, conférences, méditations; c'est un génie universel. Mais ce qui tient plus du prodige, on dirait qu'il y a employé une longue vie; cependant il n'a commencé d'écrire que depuis sa conversion. On pardonnerait dans cette foule d'ouvrages des endroits faibles et languissants; non, tout y est vif, précis, élégant. Il est difficile de dire mieux. On pourrait penser qu'à la faveur d'une nombreuse bibliothèque, et de plusieurs secrétaires, il a pu, comme bien d'autres, par des compilations, enfanter à peu de frais une foule de volumes. Non, l'imprimerie n'était pas connue de son temps, les livres étaient extrêmement rares; il a tout tiré de son fonds, il est créateur de tous ses écrits. Plusieurs grands hommes, concentrés dans l'é-

tude, feraient à peine ce qu'a fait le seul Augustin. Après avoir perdu une grande partie de sa vie, tout à coup et tout à la fois théologien, commentateur, prédicateur, controversiste, on voit éclore un monde sous sa main. Après les plus profondes recherches, on ne trouve que ce qu'il a dit, moins qu'il n'a dit.

Un génie de ce caractère étonne sans doute : mais que dira-t-on, si l'on fait attention au nombre immense des autres occupations dont il est chargé? car enfin est-ce ici un particulier isolé et solitaire, qui, avec une sorte d'avarice, regrette les moindres instants, et enseveli dans ses livres ne tient presque plus à la société? Non, c'est un évêque chargé d'un vaste diocèse, qui le visite, le réforme, le gouverne, l'instruit : un évêque qui prêche presque chaque jour, qui reçoit une infinité de lettres, qui visite les pauvres et les malades, qui administre les sacrements, qui, dans une communauté formée dans sa maison, pratique tous les exercices de la vie religieuse, qui dirige des religieuses, qui accommode les procès, qui confère avec les hérétiques, qui tient des synodes avec les prêtres, des conciles avec les évêques voisins, qui catéchise les enfants, compose des livres pour eux et pour leurs maîtres, bon, facile, populaire, qui se prête à tout, qui passe comme l'on veut de la chaire au confessionnal, de son étude à ses audiences, de la composition à l'instruction, de l'oraison aux entretiens familiers. C'est cet homme propre à tout, livré à tout, qui fait tout, et qui le fait si bien, qu'il semble n'avoir à faire et n'avoir jamais fait autre chose que ce qu'il fait à chaque instant.

Où trouvait-il donc le temps nécessaire à tant d'ouvrages? Ah! la piété, dont la sage économie sait mettre tout à profit, en trouve plus qu'on ne pense. Il en trouvait, en ne vivant jamais au hasard au gré du caprice, mais réglant toutes ses actions, et ne s'éloignant que par nécessité de sa règle. Il en trouvait, en ne parlant jamais qu'avec gravité et de choses utiles, fuyant les frivoles conversations. Il en trouvait, en ne se prêtant qu'aux visites de bienséance ou de charité, et retranchant cet enchaînement perpétuel de visites. Il en trouvait, en se contentant d'un repas frugal, et l'assaisonnant d'une lecture pieuse qui en faisait une sorte d'étude aussi utile qu'agréable. Il en trouvait, en ne mettant pas au nombre des devoirs l'embarrassante et dangereuse curiosité de savoir toute les affaires d'une ville, toutes les folies d'une famille qui, multipliée à l'infini, est une curiosité aussi dangereuse que méprisable, qui nous rend tout le monde suspect, et nous rend suspects à tout le monde. Il en trouvait, en demeurant constamment attaché à ce qu'il avait résolu avec sagesse. L'inconstance de la conduite, en obligeant de recommencer cent fois sur nouveaux frais, fait perdre plus de la moitié de la vie.

A quel degré d'amour ne le conduisit pas une vie si recueillie et si sainte? Nous pouvons lui appliquer avec justice ce que je disais de Madeleine : Elle a beaucoup aimé. L'amour fait le caractère d'Augustin. Il fit d'abord son crime, il a fait depuis sa vertu ; l'amour l'avait égaré, l'amour le fit rentrer dans la voie, il le conduisit jusqu'au terme : *Dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.) Passion impérieuse, vertu toute-puissante, amour, vous ouvrez le paradis ou l'enfer. Vous eûtes le même principe, vous régnâtes dans le cœur d'Augustin, vous produisîtes de semblables effets ; Augustin vous fut immolé. Qu'ai-je désiré, que désiré-je autre chose, dit-il lui-même, que d'aimer et d'être aimé? *Quid aliud desiderabam quam amare et amari?* Les beautés créées, par leur faux charme avaient d'abord blessé mon cœur. Beauté divine, qui l'avez guéri par votre grâce, et qui seule y régnez aujourd'hui, que je vous ai tard connue, que je vous ai tard aimée! *Sero te cognovi, sero te amavi.* Charmes toujours anciens et toujours nouveaux, que je regrette les moments passés sans vous aimer! Anathème aux temps malheureux où j'ai pu aimer autre chose que vous : *Væ tempori in quo te non amavi*, où même j'ai aimé quelque chose avec vous! Quelle injustice! quel monstre! *Minus, Domine, te amat, qui aliquid aliud amat, quod propter te non amat.* Feu divin qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre, consumez mon cœur ; éteignez, grand Dieu, le feu de l'enfer, anéantissez les joies du paradis, je ne vous aimerai pas moins. Si j'étais Dieu, et que vous fussiez Augustin, je voudrais cesser d'être Dieu pour vous en faire.

Jamais solitaire absorbé dans la contemplation pénétra-t-il si avant dans les routes de la vie spirituelle? Jamais amante du Sauveur eut-elle des sentiments si passionnés et si extatiques? Que ne puis-je transcrire ici le livre de ses Soliloques! Vous y verriez cet esprit de séraphin qu'on a tâché de mettre sous vos yeux en le peignant avec un cœur embrasé à la main. Qui des deux a le plus aimé, de Dieu ou d'Augustin; de Dieu, qui le prévient dès le berceau, qui le poursuit dans ses désordres, qui le soutient dans ses travaux, qui le couronne dans ses combats; d'Augustin qui, par la générosité des sacrifices, l'étendue du zèle, la tendresse des sentiments, sa constance et sa fidélité, le dispute aux séraphins par son amour, comme aux chérubins par ses lumières, et en quelque sorte à Dieu même?

PANÉGYRIQUE XXVI.

SAINT DOMINIQUE.

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. (*Marc.*, XVI, 15.)

Allez dans tout l'univers prêcher l'Evangile à toutes les créatures.

Il est dans l'Eglise un état de vie que le commun des hommes ne comprend pas, que le monde méprise, que la prudence ordinaire condamne, que la vertu médiocre redoute, et qui cependant a donné les plus grands hommes, fait pratiquer les plus héroïques vertus et jeter les fondements de la religion

chrétienne; c'est celui de prédicateur et d'apôtre. Est-ce un état? direz-vous; passer en aventurier de ville en ville, voltiger au hasard de travail en travail, n'avoir aucun séjour, aucun objet arrêté, cette inconstance n'est-elle pas aussi bizarre qu'elle est réellement incommode? Il faut à l'homme une situation fixe, un établissement certain, où, dans une profession honnête, il coule tranquillement ses jours en faisant son devoir.

Une vertu commune ne s'accoutume guère mieux à l'idée de ces courses et à la multiplicité de ces exercices. Content de cultiver un canton du champ du Père de famille, de se prêter à un train uniforme d'affaires courantes à la faveur desquelles on se croit quitte envers Dieu et envers les hommes, on n'imagine pas qu'il faille porter la charrue sur un sillon éloigné, abandonner ses amis et sa famille, amuser le public par des scènes pieuses, le fatiguer d'offices, tourmenter des peuples inconnus dont on ne s'embarrasse guère et qui ne pensent pas plus à nous. Ainsi, sous le voile de la prudence, la paresse déguisée se décharge d'un travail pénible en le supposant déplacé. Le zèle courageux qui s'y livre est trop difficile pour n'être pas traité de chimérique et d'imprudent.

Tel fut cependant le plan du ministère tracé par Dieu même et exécuté par ses disciples, le seul exercé, le seul connu pendant longtemps. *Allez*, leur disait-il, *parcourez toute la terre, enseignez toutes les nations* (*Matth.*, XXVIII, 19), je ne mets aucune borne à vos entreprises, je vous confie le troupeau en entier. Vous serez étrangers partout, ou plutôt vous ne le serez nulle part. Toute la terre sera votre patrie. Bien loin de chercher des établissements durables, ne songez pas même au lendemain; sans provision et sans ressource, vivez au jour la journée. *Soyez comme une brebis au milieu des loups.* (*Matth.*, X, 16.) Que signifient ces figures singulières des hommes apostoliques, ces pêcheurs qui courent les mers et les rivières pour attraper quelque poisson, ces chasseurs qui parcourent les forêts et les campagnes, ces officiers du Père de famille qui vont dans les rues, dans les grands chemins, le long des haies, ces soldats qui combattent à droite et à gauche? Un ministère libre et infatigable, qui va partout, qui se prête à tout, qui embrasse tout.

Sur ce plan de conduite les apôtres se partagent le monde; ils volent d'un pôle à l'autre, et enseignent les nations en courant: *Docendo pervolavit orbem.* Je les vois en Europe, en Asie, en Afrique. Thomas fait retentir les rives du Gange; Philippe adoucit la barbarie des Scythes; Barthélemy brise l'orgueil des Perses; Matthieu brave les feux de la zone torride; Pierre frappe de sa houlette le trône des césars; Paul est à Jérusalem, il est à Antioche, il est à Ephèse, il est à Rome, où n'est-il pas? Qu'ils sont beaux, ces pieds évangéliques dont la légèreté surpasse celle des aigles! *Quam speciosi pedes evangelizantium!* (*Rom.*, X, 15.) Ainsi le grand saint Martin, évêque de Tours, allait dans toutes les Gaules travailler à la conversion des idolâtres, et, dans ces derniers temps, l'aimable évêque de Genève prêchait tous les ans le carême à Paris, à Chambéry, à Lyon, à Dijon, etc. C'est même là qu'il fit la conquête de la vénérable Mère de Chantal, sa sainte coadjutrice dans l'ordre de la Visitation. Le Sauveur en avait donné l'exemple; car, quoique les courses apostoliques n'aient pas passé les bornes de la Judée, il en a du moins parcouru les villes et les bourgades, se laissant conduire au hasard apparent des invitations, des besoins, des refus des peuples. Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme ne savait où reposer sa tête.

C'est sans doute avec sagesse que, par des arrangements nécessaires, l'Eglise a partagé son vaste empire en provinces, en diocèses, en paroisses; quelle a donné son pasteur a chaque troupeau, et lui a fait une loi de la résidence. Mais, bien éloignés des vains scrupules d'une dévotion chagrine ou peu éclairée, qui, rétrécissant le cœur, se sépare presque du reste du troupeau pour se renfermer dans le cercle étroit de sa petitesse, ces pasteurs mêmes se regardent comme solidairement chargés de tout le troupeau, disait un des plus grands évêques des premiers siècles; la charité doit leur rendre personnel l'intérêt commun, ouvrir leurs cœurs à tous les besoins, et, avec l'approbation des supérieurs dans l'ordre hiérarchique, mettre de toutes parts entre les mains des banquiers pour leur faire rapporter au centuple le talent qu'on leur a confié: *Episcopatus unus est cujus pars ab unoquoque in solidum tenetur.* (S. Cyprien.) C'est ainsi que l'esprit primitif de l'apostolat a toujours subsisté dans un certain nombre d'hommes d'élite que le Père de famille envoie à toutes les heures du jour travailler à sa vigne.

C'est ce qu'il fit en la personne de saint Dominique et de ses enfants. Il les envoya, comme les apôtres, porter la parole au monde entier avec autant d'abondance que de force. Deux traits qui doivent caractériser les ministres de la parole de Dieu, et qui caractérisèrent en effet le nouveau collége apostolique que vit naître le XIIIe siècle. Ces deux caractères d'abondance et de force feront la matière et le partage de ce discours.

Vierge sainte, eûtes-vous de plus fidèle prédicateur? Jamais il ne prêchait qu'il ne fît votre éloge. C'est lui qui apprit à tous les prédicateurs à vous invoquer dans leurs sermons, et qui introduisit la coutume de dire l'*Ave, Maria*. Toute l'Eglise a souscrit à cette pieuse pratique: heureux si, en le récitant comme lui, nous le disons aussi bien que lui, et si nous obtenons les mêmes grâces. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une erreur de penser qu'il ne faut pas multiplier la parole divine, sous prétexte que devenant trop commune, elle en

est moins assidûment écoutée, elle en fait moins d'impression sur les cœurs. Ne s'rait-ce pas un plus grand mal encore de la répandre trop peu, et de laisser les peuples dans l'ignorance. Il s'en faut bien que les chrétiens soient trop instruits, presque partout au contraire, l'instruction manque, la plupart des ministres se taisent, le peuple se lasse moins d'entendre qu'on ne se lasse de lui parler, il demande du pain, et personne ne le lui rompt. On peut dire comme les Juifs au temps de Samuel : *Sermo Domini erat pretiosus.* (I *Reg.*, III, 1.) Peu de gens, dit-on, entendent le sermon, quand il y en a trop. L'entend-on davantage, quand il en manque? Le peu même de ceux qui y seraient venus, n'en est-il pas privé?

Mais est-il bien vrai qu'un si petit nombre s'y rende? Un ministre qui a du zèle ne sera jamais seul. N'eût-il qu'une poignée d'auditeurs, quelle armée ne formeront pas à la fin ces petites troupes multipliées? Ne gagnât-il qu'une âme à Dieu, il serait trop récompensé de ses peines. Faudra-t-il laisser dans la disette ceux qui en profiteraient, pour ménager la frivole délicatesse de ceux qui ne daignent pas y paraître? La parole divine est un fleuve qui doit couler toujours, y va puiser qui veut. La négligence de ceux qui n'y viennent pas boire, en doit-elle tarir la source? C'est un soleil qui porte partout la lumière ; doit-il cacher ses rayons parce qu'il est des yeux malades qu'ils incommodent? Parlez, prédicateurs, que votre voix retentisse comme une trompette ; qu'elle se fasse entendre dans les rues et les places publiques. Parlez à temps et à contre-temps; la parole ne reviendra jamais vide; l'importunité même arrachera quelque chose. Il y a douze heures aux jours ; pourquoi désespérer de voir luire un moment favorable? *Prædica, insta, opportune, importune.* (II *Tim.*, IV, 2.)

Jamais personne n'a répandu la parole divine avec plus d'abondance que saint Dominique. Qu'on considère 1° La profusion avec laquelle il l'a distribuée ; 2° la variété des sujets qu'il a traités ; 3° La fécondité du talent qu'il a fait briller ; 4° Le nombre des personnes qu'il a converties ; 5° La perpétuité du ministère qu'il a fondé, on admirera une nuée féconde qui vole de climat en climat. *Qui sunt isti, qui ut nubes volant?* (*Isa.*, LX, 8.)

1° Profusion de la distribution. Quoique par les sages arrangements de l'Eglise, chaque diocèse, chaque paroisse ait son pasteur, comme nous l'avons remarqué, il s'en faut bien qu'on trouve partout les mêmes talents et le même zèle, ni même qu'avec leurs talents et leur zèle, les pasteurs suffisent au travail dont ils sont chargés. Il s'en faut bien que les instructions d'un homme qu'on a depuis longtemps accoutumé d'entendre, soient aussi goûtées et aussi efficaces que celles d'un étranger, dont les talents marqués, le zèle actif, le spectacle pieux, la nouveauté même, en piquant la curiosité, attire, frappe, saisit, remue les consciences. Aussi les missions et les retraites sont-elles communément si nécessaires et si utiles dans les lieux où les travaux des pasteurs semblent ne laisser rien à désirer. Quel prodige n'opèrent-elles pas dans la plupart des paroisses, qui, comme une terre sans eau, attendent vainement la rosée qui semble s'obstiner à les fuir!

Consolez-vous, terres abandonnées, les nuages vont encore faire pleuvoir la manne au milieu du désert ; vous allez bientôt puiser avec joie dans les fontaines du Sauveur, que Dominique va vous ouvrir. Il parcourt l'Europe en apôtre, et forme une compagnie d'apôtres. L'Italie, la France et l'Espagne le voient dans toutes leurs provinces, jeter à pleines mains la semence évangélique. Rome, Paris, Toulouse, Naples, le plus grandes villes se félicitent de le posséder ; en vain s'efforcent-elles de le mettre à la tête d'un nombreux troupeau : le zèle de Dominique peut-il se renfermer dans les bornes étroites d'un diocèse? En connaît-il d'autres que celles du monde? Il n'a pas tenu à lui qu'il n'allât faire la conquête des pays du Nord, et instruire les peuples de l'Asie : mais ce qu'il n'a pu faire par lui-même, ses disciples l'ont exécuté : l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, ont depuis écouté avec respect ce prédicateur admirable, multiplié à l'infini, et survivant à lui-même dans un monde de disciples pleins de son esprit et de sa vertu.

Il n'est pas borné à certains moments ; l'Esprit-Saint souffle où il veut, et quand il veut. Le matin et le soir, à toute heure, cet oracle paraît sur l'arche. Ecoutez, monde, instruisez-vous : sa vie n'est qu'un tissu de travaux : à peine, comme le Sauveur, a-t-il le loisir de prendre un morceau de pain. De la chaire il passe au tribunal, du tribunal à des conférences avec les hérétiques. Il suffit à tout, il est partout, il fait du bien à tout ; ce grand zélateur des âmes les moissonne de toutes parts : tous ses pas sont marqués par le zèle et couronnés par la grâce. A voir la rapidité de ses courses, on eût dit qu'il ne faisait que voyager : à compter le nombre de ses sermons, on eût dit qu'il ne faisait que prêcher : à mesurer la longueur de ses oraisons, on eût dit qu'il ne faisait que prier : à en juger par la propagation de son ordre, on eût dit qu'il ne faisait que fonder des communautés. Les vrais apôtres participent à l'éternité et à l'immensité divine, comme à la sagesse et à la toute-puissance. Dieu se plaît à se peindre dans leurs travaux et dans leurs vertus : c'est à eux qu'il est dit : Vous êtes des dieux : *Dii estis* (*Psal.* LXXXI, 6.) : vous serez le Dieu de Pharaon : *Constitui te Deum Pharaonis.* (*Exod.*, VII, 1.)

Il fait son travail capital de la prédication. C'est sa première, c'est sa dernière ; ou plutôt c'est son unique affaire. *Je suis la voix de celui qui crie*, dit-il avec saint Jean : *Préparez les voies au Seigneur.* (*Marc.*, I, 3.) Non, ni les affaires temporelles, ni le gouvernement de mes monastères, ni l'instruction de mes disciples, ni le soin des nou-

veaux établissements, rien ne peut en interrompre le cours. Non, ni les calomnies de mes ennemis, ni les persécutions des hérétiques, ni la crainte des grands de la terre, rien ne peut en affaiblir l'ardeur. Non, ni les plus grandes fatigues, ni les plus violentes douleurs, ni une maladie mortelle, rien ne peut en diminuer l'abondance. On l'a vu, brûler d'une fièvre ardente, monter en chaire, et parler avec le même feu. On l'a vu, presque agonisant, faire dans son lit de longues exhortations à ceux qui se trouvaient dans sa chambre, mourir ainsi les armes à la main, et s'ensevelir dans son triomphe. Il tâchait d'inspirer le même zèle aux ecclésiastiques et aux religieux. On l'a vu aller jusque dans les déserts de Vallombreuse, inviter ces pieux solitaires à se joindre à lui pour prêcher. Et, ce qui peut-être est unique, le pape Honoré III, voulant donner ses sermons au public, les dédia à saint Dominique, tant ce grand pontife était plein d'estime pour le talent, pour la vocation, pour la personne de cet incomparable prédicateur.

2° La variété des sujets qu'il a traités. Ce n'était pas un de ces orateurs ordinaires qui roulent de chaire en chaire un petit nombre de sermons toujours les mêmes, leur unique patrimoine. Dominique était une source intarissable. Le besoin de l'auditoire décidait du choix, de la matière, du caractère du style, de l'étendue du discours, de la nature des preuves. Profond théologien, solide controversiste, orateur pathétique, directeur éclairé, petit avec les petits, grand avec les grands, il se faisait tout à tous, comme l'Apôtre, et les gagnait tous.

A-t-il des pécheurs à convertir, après leur avoir fait vivement sentir la beauté de la vertu et l'horreur du vice, cet habile casuiste leur explique en détail les règles de la morale, décide tous les cas, fait évanouir tous les prétextes, poursuit le relâchement dans tous ses détours, établit la vertu dans toutes ses pratiques, rien n'échappe à son exactitude, rien ne résiste à son éloquence, rien ne se défend de son onction, et l'on voit de toutes parts se remplir le bercail du souverain pasteur d'une foule de brebis que l'erreur ou le vice avaient éloignées du troupeau.

Les âmes pieuses viennent-elles à lui, ce mystique éclairé leur ouvre, leur aplanit les routes de la vie spirituelle. En guide expérimenté et en scolastique exact, il en explique le langage, il en dévoile les mystères, il en prévient les illusions, il en combat les tentations, il en enseigne les adresses. Il passe des brebis aux pasteurs; tout se range sous sa houlette, et il forme des directeurs capables d'être les maîtres des plus grands saints. Saint Louis, roi de France, dont la naissance fut le fruit de ses prières, puisa dans la direction d'un de ses enfants la noble, la tendre, la sublime piété qui lui a mérité des autels. La France doit à Dominique le plus grand de ses rois, et le plus grand des rois doit à Dominique sa plus belle couronne.

Il forme deux ordres religieux. Quelle intelligence des devoirs de ce saint état! quelle sagesse dans les règles! quelle exactitude dans le détail! quelle constance dans la pratique! quelle prudence à tout prévenir avec précaution, à tout corriger avec fermeté, à tout ménager avec douceur, à tout proportionner avec bonté, à tout animer avec zèle, à tout soutenir avec courage, à tout embrasser avec discrétion, à tout manier avec dignité! Les deux sexes y trouvent également des moyens sûrs et efficaces. Sainte Catherine de Sienne, sainte Rose de Lima, sainte Agnès de Montpulsion et mille autres embaument le monde de la bonne odeur de leurs vertus, l'étonnent par l'austérité de leur vie.

La seule hérésie des albigeois que combattit saint Dominique suffirait pour prouver l'étendue de ses lumières et la profondeur de son génie. Reste monstrueux du manichéisme, prélude de la religion protestante, dans lequel le ministre Jurieu a cru trouver les ancêtres de la prétendue réforme, que nous ne lui envions pas, cette hérésie était un assemblage de toutes les erreurs qui avaient paru jusqu'alors et le germe de celles qui devaient la suivre. En combattant cette hydre toujours renaissante, ce grand homme a réuni les triomphes de tous les saints docteurs. C'est un saint Cyrille qui fait honorer Marie; c'est un Augustin qui défend la grâce; c'est un Jérôme qui parle pour l'invocation des saints; c'est un Jean Damascène qui conserve les images. Dominique a maintenu toute la religion.

En maître consommé, il démontre tant de vérités importantes avec cette force de raisonnement, cette solidité de principe, cette profondeur de doctrine, cet enchaînement de conséquences qu'un de ses plus illustres enfants a fait revivre dans sa *Somme*. Ne craignons pas d'outrer le parallèle: le père a tout dit, le fils a tout écrit; le patriarche fait autant de miracles que de sermons, le docteur autant de miracles que d'articles: l'un a bien parlé, l'autre bien composé sur Jésus-Christ. Dominique dans la chaire, à la tête d'une foule d'apôtres; Thomas dans l'école, à la tête d'une multitude de docteurs, c'est le même esprit, le même zèle, la même vertu. Disons du premier comme le Père céleste: Ecoutez-le. Disons-le, disons du second ce que disait l'ange: Dévorez ce volume. Débarrassez-moi de Thomas, disait un fameux luthérien, je suis sûr de détruire l'Eglise. Débarrassons-nous de Dominique, disaient les albigeois, nous sommes les maîtres de la victoire. Où puisez-vous votre science? disait-on à Thomas.—C'est aux pieds du crucifix, répondait-il. Où puisez-vous la vôtre? disait-on à Dominique.—C'est dans le livre de la charité: *In libro charitatis.*

3° La beauté et la fécondité de son talent. Ne regardons pas saint Dominique comme un homme médiocre du côté des talents; uniquement recommandable par sa piété et son

zèle : saint Dominique est un des plus grands hommes qu'ait eus l'Eglise. Il avait enrichi la république des lettres par plusieurs ouvrages. Quel dommage que ses écrits ne soient pas venus jusqu'à nous ! Nous y admirerions l'esprit divin qui lui dictait les expressions et les accompagnait de l'onction de la grâce. A en juger par le fruit qu'ils ont fait, par l'impuissance des hérétiques à y répondre, par les miracles mêmes qui y ont mis le sceau, il mérite un rang distingué parmi les écrivains célèbres dont son ordre a porté un si grand nombre. Mais sans réclamer le témoignage incertain de ce qui n'est plus, on ne peut douter qu'il n'ait été autant le maître et le modèle que le fondateur de ce savant ordre.

Dès ses premières années il avait réuni tous les suffrages. A peine avait-il fini ses études qu'on l'obligea de prendre une chaire de professeur dans l'université de Valence, aujourd'hui transférée à Salamanque. Ses *Explications de l'Ecriture sainte* méritèrent un applaudissement général ; elles n'eurent pas moins de succès à Bologne et à Rome. Dès lors consulté comme un oracle par les savants et par les ignorants, il expliquait aux uns les questions les plus difficiles, il apprenait aux autres les éléments les plus simples. Il parcourut la moitié de l'Europe dans les temps les plus orageux, au milieu des ennemis les plus irréconciliables; et, loin de rien perdre, comme tant d'autres, en se montrant, sa réputation ne fit que croître, ses talents que se développer. Il fallait que les charmes de son langage, la douceur de sa voix, le naturel de son geste, la majesté de sa personne, la vivacité de son action, la magnificence de son style, la netteté de ses expressions, la justesse de ses pensées, l'onction de ses sentiments, la force de ses preuves, la solidité de ses raisonnements, la rapidité de ses mouvements, l'agrément de ses images; en un mot, que tout ce qui compose le parfait orateur fût en lui dans un degré éminent. Le nombre, l'éclat, la rapidité de ses conquêtes supposent ce prodige de grâce ou un miracle plus grand encore.

Doutez-vous de l'élévation de son style, consultez les grands qui courent l'entendre et en reviennent pleins d'admiration et de respect. Doutez-vous de l'étendue de ses connaissances, demandez-le à tant de savants qu'il étonne par les richesses de son esprit. Doutez-vous de la force de ses preuves, voyez des milliers d'hérétiques réduits à grincer les dents par dépit, ou à se rendre par conviction. Doutez-vous de l'onction de ses paroles, écoutez le sexe pieux qui se range en foule sous ses étendards, et lui forme d'abord à Prouille, et ensuite en mille endroits, des communautés florissantes. Doutez-vous de la pathétique véhémence de ses discours, voyez les larmes couler des yeux de tant de pécheurs, entendez leurs gémissements; soyez témoin de leur pénitence. Doutez-vous de sa facilité à parler, suivez ses pas, s'il est possible. En arrivant dans une ville, il monte en chaire. Tout lui est présent, tout lui est propre ; il tire du trésor de son cœur une infinité de choses anciennes et nouvelles. Doutez-vous de la sagesse de son gouvernement, comptez ce nombre infini de saints religieux, que cinq siècles ont déjà vus sortir de son sein, et que les derniers siècles du monde verront naître encore de cette tige féconde. Jamais orateur moissonna-t-il tant de palmes? Rome et Athènes donnèrent-elles jamais aux maîtres de l'éloquence de si glorieux applaudissements?

Jamais surtout orateur ne forma tant et de si grands élèves, et ne les forma si promptement. A peine avaient-ils achevé leur noviciat, et souvent dès les premiers mois : *Allez*, leur disait-il, comme le Sauveur, *porter de toutes parts la parole* : *ne demandez aucune préparation; ne songez pas même à ce que vous avez à dire; ne vous défiez ni de votre jeunesse, ni de votre incapacité ; allez avec confiance : vous serez instruits à propos de ce que vous avez à dire.—Dabitur vobis in illa hora quid loquamini.* (*Luc.*, XII, 12.) Il semblait que dans sa maison, comme dans un nouveau cénacle, des langues de feu se répandaient sur leurs têtes; les dons des langues, l'intelligence des Ecritures leur étaient accordés par l'imposition de ses mains. Ces nouveaux apôtres, consommés en naissant, allaient de toutes parts étonner et convertir l'univers par le prodige de leurs talents et l'éclat de leurs victoires. Ce miracle est peut-être unique dans la vie des saints, et n'a son pareil que dans les premiers apôtres.

4° La multitude des conversions qu'il a faites. Ne nous lassons pas de suivre ce rapide conquérant. Comptons ses pas par ses triomphes ; les églises sont trop petites pour contenir la foule de ses auditeurs ; les places publiques lui suffisent à peine ; l'artisan, le négociant, l'homme d'affaires, quittent leurs occupations pour venir l'entendre. Paraît-il à la cour, il y parle, il agit en favori et en maître. Celui qui tient les cœurs des rois dans sa main, semble les avoir remis dans celle de son ministre; tout se soumet au doux ascendant de son éloquence et de sa vertu. Trois grands papes lui offrent les places les plus éminentes, lui confient les plus brillants emplois, le chargent des plus importantes affaires, lui accordent tout ce qu'il demande. Les cardinaux le visitent avec respect, s'ouvrent à lui avec confiance. L'un d'eux, redevable à ses prières de la résurrection de son neveu, ne sait où trouver, ni des termes pour exprimer sa reconnaissance, ni des hommages pour satisfaire sa vénération. L'ambassadeur du roi de Castille veut l'avoir dans ses négociations pour compagnon, pour conseil, pour ami. Heureuse ambassade, qui ouvrit à ces deux grands hommes la vaste carrière de l'apostolat dans un pays hérétique, et par un changement bien singulier, d'un ministre du prince fit un apôtre de Jésus-Christ. L'ambassadeur, à son retour, s'unit à Dominique pour travailler avec lui.

Que ne fait-il pas parmi ce peuple? Avec quelle noble simplicité fait-il comprendre les choses les plus difficiles! Avec quelle netteté développe-t-il les idées les plus confuses! Avec quelle affabilité prévient-il les plus timides! Avec quelle bonté encourage-t-il les plus lâches, console-t-il les plus affligés! Avec quelle espèce de tonnerre frappe-t-il les plus endurcis! Avec quel torrent entraîne-t-il les plus rebelles! Avec quelle humanité supporte-t-il la grossièreté de leurs manières, et le dégoût de leurs personnes! On le suit en foule dans le désert, comme Jésus-Christ. Il entre dans les prisons, la consolation et la lumière y entrent avec lui; il instruit les enfants, la vérité, la vertu, prennent possession de leur cœur; il visite les pauvres, et avec le soulagement qu'il leur ménage, il leur apprend à souffrir les maux avec patience; il approche du lit des malades, la mort, à son aspect, perd ses horreurs, le paradis s'offre avec tous ses charmes. Dans ses voyages mêmes, il convertit, en passant dans les auberges, les hôtes chez qui il s'arrête. Les Actes de sa canonisation font foi que dans la seule Lombardie il convertit dans un an plus de cent mille âmes. Qui peut mieux que lui prouver, comme Jésus-Christ, la divinité de sa mission, par l'instruction des petits et des pauvres, et joindre ce miracle à tant d'autres? *Mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* (*Matth.*, XI, 5.)

La mission contre les albigeois fut d abord entreprise sous les ordres du pape Innocent III, par deux légats du saint-siége, l'évêque d'Osma, douze religieux de Cîteaux, et saint Dominique. Tant d'ouvriers respectables par leur vertu, puissants par leur crédit, utiles par leurs talents, étaient pour Dominique une consolation et un secours. La Providence les dispersa tous. L'un des légats mourut, l'autre s'en alla à Rome, l'évêque retourna à son siége, les douze religieux dans leur monastère. Il resta seul chargé de tout l'ouvrage. Qu'on imagine, s'il est possible, ce que c'est que d'avoir à parcourir, seul à pied, mendiant son pain, trois grandes provinces, le Languedoc, la Provence et la Guyenne; d'avoir à vivre au milieu des hérétiques, à essuyer leurs outrages, à soutenir leurs assauts, à éviter leurs piéges, peut-être sentira-t-on le prix de ses travaux. Qu'on imagine, s'il est possible, ce que la prévention, le point d'honneur, l'intérêt, l'artifice, la violence, font naître d'obstacles, et on rendra justice à son zèle et à ses talents. Qu'on réfléchisse sur le sort d'une hérésie, dont il ne reste pas même de vestige, malgré le nombre de ses sectateurs, la puissance de ses protecteurs, la liberté de ses dogmes, la fureur de ses attentats, on admirera le chef-d'œuvre de son apostolat; on adorera la droite du Très-Haut dans le succès de son ministre.

3° La perpétuité du ministère qu'il a établi. L'immensité de la moisson, le prodige des succès de Dominique, la disette des missionnaires, donnèrent naissance à l'ordre illustre à qui l'Eglise doit tant de grands hommes. Ce n'était pas assez pour son zèle d'avoir embaumé, d'avoir éclairé, d'avoir remué toute la terre, Dieu voulut le faire survivre à lui-même dans une foule toujours renaissante de disciples, qui, comme lui, annonceraient par état la divine parole; à l'exemple du Sauveur, qui, montant au ciel, laissa dans l'Eglise tant de vicaires de son amour et de coopérateurs de son sacerdoce.

Heureux accomplissement de la vision mystérieuse qu'eut le pape Innocent, lorsque saint Dominique alla lui demander la confirmation de son ordre. Ce grand pontife, prévenu contre la multiplication des ordres religieux, défendue par le concile de Latran, ne pouvait se résoudre à confirmer celui-ci. Il ignorait les grands fruits que la Providence se proposait de recueillir par les mains de Dominique. Dieu les lui révéla : il vit l'Eglise de Saint-Jean de Latran prête à crouler, et Dominique, venant au secours, qui en empêchait la chute. Toutes les difficultés furent dès lors levées; Innocent se félicita de signaler son pontificat par un si saint établissement.

Mère pieuse de Dominique, le voilà ce flambeau qui éclaire le monde, comme vous le vîtes en songe. Le voilà en Pologne avec un nouveau thaumaturge, qui répand ses rayons dans le Nord, dans la Tartarie, la Moscovie, jusqu'aux confins de la Chine, par les travaux de saint Hyacinthe. Le voilà parmi les Maures avec saint Raymond de Pénafort, instituteur de l'ordre de la Rédemption des captifs, dissipant les ténèbres des cachots et brisant les fers des chrétiens; et avec le même saint compilateur des Décrétales, devenu le législateur de l'Eglise et la règle de tous les tribunaux. Le voilà dans l'Amérique avec saint Louis Bertrand et sainte Rose de Lima, polissant, instruisant, sanctifiant ces terres barbares et y faisant éclore les prémices de la vertu. Le voilà dans la Bretagne avec saint Vincent Ferrier, convertissant des milliers de pécheurs par la terreur des jugements de Dieu : et en Italie, avec saint Pierre Martyr, cimentant la foi de son sang. Le voilà dans le concile de Trente, le modèle, l'oracle, l'âme de la réforme que fait cette sainte assemblée, avec le célèbre archevêque de Brague, Dom Barthélemy des Martyrs. Le voilà conservant la pureté de la religion dans la plus grande partie du monde catholique, par la vigilance et la fermeté des inquisiteurs de la foi. Le voilà répandant la piété dans une infinité de familles, par les ouvrages de Louis de Grenade, et conduisant à la perfection des âmes d'élite par ceux de Thaulire et d'Henri Suson. Le voilà éclairant la maison et la cour du pape, avec tous les maîtres du sacré-palais, auxquels, comme à leurs théologiens, tous les souverains pontifes ont accordé leur confiance. Emploi éminent, dont il fut le premier revêtu, ou plutôt dont son zèle fut l'inventeur, et qui, depuis son établissement, a été rempli par ses religieux. Le voilà gouvernant toute l'Eglise par la sagesse d'Innocent V, de Benoît XI,

de Pie V, de Benoît XIII, et l'édifiant par leurs vertus. Le voilà enfin instruisant toutes les écoles catholiques, confondant tous les hérétiques, démêlant le chaos de toutes les questions par la subtilité d'Albert le Grand et l'immense doctrine du Docteur angélique. C'est ainsi que sa voix a retenti et retentit encore d'un pôle à l'autre.

Enfants de Dominique, voilà votre plus précieux héritage, c'est sous les auspices de Pierre que vos pères ont combattu, vous lui devez tout, c'est dans le bercail de Pierre qu'ils ont conduit tout un monde, pour lui conserver ses brebis; ils ont repoussé les traits de l'erreur et maintenu la saine doctrine. Voilà le sceau de leur catholicité, voilà leur gloire, voilà la vôtre, voilà vos vrais intérêts. Est-ce sur le bras fragile des novateurs, sur les frivoles éloges des bouches vendues au mensonge, sur les trompeuses apparences d'un langage artificieux, qui déshonore vos sentiments et leur est réellement opposé en faisant semblant de s'y conformer, que vous mettriez une vaine confiance? En avez-vous besoin, ordre illustre? Vous êtes trop grand pour vous dégrader jusqu'à mendier l'indigne appui et la méprisable société d'un parti proscrit. Ministres si chers à l'Eglise, comblés de ses grâces, honorés de sa confiance, sentez ce que vous valez, sentez ce que vous êtes, et conservez par un fidèle attachement au sein qui vous enfanta, le vrai lustre que vous méritez par tant de titres.

Voyons avec quelle force Dominique annonça la parole, après avoir admiré avec quelle abondance il la répandit.

SECONDE PARTIE.

Le ministère évangélique est une espèce de guerre, et contre le démon, dont on détruit l'empire, et contre les hommes, dont on combat les vices et les erreurs. Ennemis plus opiniâtres que ceux qui, l'épée à la main, soutiennent l'effort du soldat, le pécheur et l'hérétique veulent-ils convenir de leur égarement, et se rendre au devoir et à la vérité? Tantôt comme dans une bataille rangée, on attaque de front dans un discours réglé par une suite de raisonnements et d'autorité qui forment une espèce de corps d'armée. Tantôt, dans la conversation, comme dans un combat singulier, la preuve et la réplique se suivent de près, l'adresse et le faux-fuyant, les déguisements et les prétextes donnent le change à l'ennemi : on se retranche, on bat en retraite, on le trompe par un succès apparent, en lui accordant bien des choses, pour revenir plus sûrement à la charge après l'avoir laissé s'engager. Enfin, réduit à l'extrémité, on capitule pour sauver au moins quelque partie de ses idées ou de ses plaisirs. Que sera-ce lorsque, dépité contre la lumière, aigri contre la vertu, révolté contre sa conscience, désespéré par conviction, furieux par un faux zèle, opiniâtre par honte, enhardi par l'impunité, il franchit toutes les bornes de la religion, de la raison, de l'humanité, ne se défend plus que par des injures, n'agit que par des attentats, ne cimente ses égarements que par le sang de ceux qu'il n'a pu séduire. Quelle constance dans l'homme apostolique pour ne pas se rebuter! Quelle patience pour ne pas s'échapper! Quel courage pour ne pas s'alarmer! Quelle prudence pour se débarrasser! Quelle lumière pour ne pas se laisser tromper! Quelle force pour briser! Quelle onction pour gagner! C'est un prodige de la grâce.

A ces traits ébauchés, entrevoyez-vous la secte furieuse des albigeois et le zèle intrépide de Dominique? Tout, entre ses mains, fournit des armes à l'Eglise : 1° La sainteté de la vie, 2° l'efficace de la prière, 3° l'éclat des miracles, 4° la fermeté du courage, 5° la vivacité du zèle. C'est alors qu'un prédicateur est invincible comme Dominique, et comme lui vainqueur de tout.

1° *La sainteté de la vie.* On ne voyait pas en lui cette étonnante contradiction entre les discours et la conduite qui déshonore la parole divine, et rend le ministère inutile et pernicieux. On n'avait pas à appeler des principes aux mœurs, de la morale aux exemples, du prédicateur à l'homme. Ses actions préparaient la voie à tout, disaient tout, appuyaient tout; il était le premier sermon et le plus efficace : la vénération attirait la foule, ménageait l'attention, opérait la conversion, garantissait la persévérance. Un prédicateur est tout-puissant quand l'estime ouvre le cœur, quand la confiance conduit la main. On voyait, on croyait d'avance ce qu'il allait dire, parce qu'on savait ce qu'il venait de faire. L'Evangile, réalisé dans sa personne, parlait par sa bouche. La vertu montait en chaire avec lui, peinte sur son visage, vivante dans ses actions : que pouvait-on refuser, qu'avait-on à répondre quand, ainsi montrée au doigt et à l'œil, elle faisait respecter ses droits, sentir sa facilité, aimer sa douceur?

Vertus divines qui formez les apôtres, quel trophée glorieux vous érige le cœur de Dominique! Brillez, aimable pureté, qui, jusqu'au dernier soupir, conservâtes son corps exempt de souillure, son cœur de désirs, son esprit de pensées volontaires : il est juste, avant que de mourir, que cet homme si pur rende gloire à la vérité, et que, malgré son humilité profonde, il découvre le précieux don de la virginité, qu'il ne perdit jamais. Brillez, engageante modestie, qui conserviez, qui embellissiez ce rare trésor : vous régliez ses regards, ses démarches, ses discours; vous répandiez sur toute sa personne un air de sainteté, dont on était enchanté au premier coup d'œil. Régnez, généreux désintéressement, qui lui fîtes mépriser la fortune que lui assurait l'illustre maison des Gusmans, dont le sang coulait dans ses veines, abandonner dans un chapitre général tous les biens que possédait son ordre, et renoncer à toute nouvelle acquisition. Régnez, héroïque pauvreté, qui le faisiez aller partout sans argent, sans provisions, nu pieds, demandant l'aumône, et

la recevant à genoux avec respect et reconnaissance. Triomphez, profonde humilité, qui, au milieu des succès, des applaudissements, des miracles, le teniez infiniment bas à ses propres yeux. Alarmé des honneurs et avide d'opprobres, par vos ordres il refusa les plus hautes dignités, et voulait absolument se demettre de la charge de général. Par vos ordres, il fit publiquement, avant sa mort, sa confession générale, et mourut sur la cendre. Etonnez-vous, amour extrême du prochain, qui, pour soulager les pauvres dans un temps de calamité, lui fîtes vendre ses habits, ses meubles, jusqu'à ses livres, cher trésor d'un homme de lettres, et s'offrir à une mère affligée pour délivrer son fils captif en se mettant à sa place. Charmez-vous, sublime charité, qui embrasiez son cœur de vos flammes; vous lui faisiez pousser les plus tendres soupirs, vous lui rendiez toujours présent l'objet de ses vœux, il en chérissait la gloire, il en ménageait les intérêts, il en adorait les perfections. Par vous, il était insensible aux délices, insatiable dans les douleurs, infatigable dans les travaux, invincible dans les combats. Vertus divines, eûtes-vous jamais de plus fidèle disciple? vous montrâtes-vous sous de plus beaux traits? Par un juste retour, réunissez-vous pour sa gloire, marchez devant lui, gagnez-lui tous les cœurs, combattez, vainquez pour lui, ou plutôt pour vous, ses victoires seront les vôtres.

2° *L'efficace de la prière.* Pouvait-il n'être pas heureux cet apostolat, soutenu par une constante prière? C'est avec Dieu qu'il traitait d'abord toutes les affaires et ménageait les plus abondantes bénédictions. Jamais il ne montait en chaire qu'il n'eût invoqué le Père des lumières; jamais il n'en descendait qu'il n'allât le remercier de son secours. La prière était sa préparation, elle était son délassement, ou plutôt elle faisait son occupation ordinaire. Après les plus longs voyages et les plus accablantes fatigues, il passait la nuit dans l'église, couché sur le marchepied de l'autel, s'accordant à peine un moment de repos, que ses rigoureuses austérités venaient cent fois interrompre. Dieu avait réuni en lui les fonctions des deux premiers chefs de son peuple. Il levait les mains au ciel comme Moïse, et combattait comme Josué. Avec l'un, il entre dans le tabernacle; avec l'autre, il renverse les murailles de Jéricho. Sage législateur, il porte les tables de la loi de dessus la montagne. Capitaine redoutable, il enchaîne les rois à son char. Par ses prières, la manne tombe du ciel sur les fidèles, une grêle de pierres sur les apostats. Sous sa main, le torrent de l'hérésie suspend son cours, les eaux de la grâce coulent du sein des rochers. Il se fait un passage à travers les ondes de la persécution, et l'éclat de ses victoires remplit d'admiration les astres du monde. Ainsi conduit-il ses enfants à la terre promise. Il en avait fait l'essai de bonne heure; encore enfant, sauvé des eaux du Nil et de la corruption de l'Egypte par une piété supérieure à son âge, la prière et l'étude étaient son divertissement : il aimait mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter les délices passagères du péché. Il se levait fréquemment la nuit pour aller l'adorer auprès du buisson ardent : ses parents et ses maîtres n'étaient attentifs qu'à mettre des bornes à une ferveur souvent indiscrète.

C'est surtout sous les auspices de Marie que ses prières furent toutes-puissantes. Rien n'est difficile à la Mère de Dieu. Que ne fit pas Dominique pour en affermir, pour en répandre le culte! Marie fut toujours l'objet de ses hommages et la protectrice de ses travaux. Quels éloges n'en faisait-il pas dans la chaire! quelle dévotion n'inspira-t-il pas à ses disciples! Il mit son ordre sous sa protection, il en fit célébrer solennellement toutes les fêtes, et prononça son panégyrique. Dans plusieurs villes d'Italie, on appelle ses religieux, les religieux de la Vierge. Tel fut son testament; et, à l'exemple de celui qu'il avait si bien imité pendant sa vie, on l'entendit dans ses derniers moments leur adresser ces paroles : Voilà votre mère : *Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.)

Le moyen d'honorer Marie qui lui est propre, c'est le saint rosaire. Dans tous les temps du christianisme, on a sans doute honoré la Mère de Dieu : son culte commença au Calvaire, lorsque Jésus mourant la donna à son bien-aimé; ou plutôt il avait commencé à son annonciation, lorsqu'un ange vint se mettre au nombre de ses serviteurs. Disons mieux, il a commencé avec le monde : le chef du genre humain, entendant la promesse du Messie, a dû regarder avec reconnaissance et respect la Mère de son Libérateur, destinée à écraser la tête du serpent. Pensons-nous que les anges mêmes, lorsque instruits de l'Incarnation du Verbe, ils lui offrirent les premiers hommages, ne s'écrièrent pas d'avance : Qui est celle-ci qui monte pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé? *Quæ est ista quæ ascendit?* (*Cant.*, III, 6.)

La Salutation angélique, en particulier, est sans doute plus ancienne que saint Dominique : on n'en connaît pas l'origine, on se servait même du chapelet avant lui; mais il est certain du moins que l'arrangement du rosaire est son ouvrage : c'est lui qui a fait la distribution des mystères et des dizaines, distribution facile, à portée des plus simples; tout le monde fait cette prière et connaît ces mystères. Distribution utile : on prie les heures entières sans peine et avec fruit, en rappelant les objets les plus intéressants de la religion. Distribution nécessaire : incapable de méditer et de lire, le peuple ne peut trouver que dans un chapelet un exercice qui l'occupe. Distribution sublime qui élève l'âme à la contemplation de tout ce qu'il y a de plus grand. Aussi cette sainte pratique a été comblée de grâces et d'éloges, et répandue avec un si prodigieux succès, qu'il n'est presque personne qui ne connaisse, qui ne dise le chapelet.

Marie ne fut pas en reste avec son serviteur. S'il a semé des bénédictions pour elle, que de bénédictions n'a-t-il pas moissonnées pour lui ! Les succès de saint Dominique, depuis l'établissement du rosaire, tiennent du prodige ; rien ne pouvait plus lui résister : pécheurs, hérétiques, impies, tout entrait en foule dans le bercail. Si ce n'est point là le commencement de ses travaux et de ses mérites, c'est du moins l'époque la plus marquée de ses victoires et de ses vertus. C'est comme une source abondante ou une riche veine que trouve enfin dans la terre celui qui en fouillait les entrailles : de là cette délicate pureté, cette profonde humilité, ce tendre amour, qui, quoique jusqu'alors heureusement cultivés, durent à la protection de Marie leurs plus illustres accroissements ; de là l'immense propagation de son ordre. Il semblait que Marie lui choisît et lui formât ses innombrables coopérateurs, qui, sur les pas de leur patriarche, regardent comme un de leurs plus importants devoirs le culte de la sainte Vierge ; aussi, pour fléchir son Fils irrité, prêt à lancer la foudre sur la terre, Marie lui oppose, comme un mur d'airain, Dominique, son favori, et obtient la grâce des coupables.

3° *L'éclat des miracles.* J'en trouve de deux espèces dans la vie de saint Dominique : des miracles faits pour accréditer sa personne, et des miracles faits pour autoriser sa doctrine. Dieu voulut faire reconnaître le caractère de son envoyé, et confirmer la vérité de ses paroles. Un jour, s'entretenant avec un cardinal, on vint lui annoncer que le neveu de ce seigneur était mort. Il prie pour lui, et aussitôt le mort est rendu à la vie. Une femme, après avoir entendu son sermon, trouve mort chez elle un enfant qu'elle y avait laissé malade. Elle le porte au saint avec confiance, comme la Sunamite porta le sien à Elisée, et aussi puissant que le prophète, Dominique ranime subitement le mort. Un maçon, travaillant à son monastère de Rome, tombe d'un troisième étage, et meurt sur la place. Dominique s'approche, ramasse ses membres épars : *Levez-vous, mon fils*, lui dit-il, *allez pour la gloire de Dieu continuer votre ouvrage.* Le mort se lève, et remonte à son travail. Voilà les lettres de créance que Dieu donne à son apôtre ; en donna-t-il de plus authentiques en montant au ciel à ceux qu'il envoya conquérir le monde ?

Mais quand je vois ses écrits préservés du feu sous les yeux de l'hérésie, j'adore la céleste doctrine qu'ils renferment. Les conversions innombrables qui mirent le sceau à son apostolat, étaient sans doute des miracles. Mais Dieu voulut en faire de plus frappants, où personne ne pût le méconnaître. Pour mieux surprendre le saint, on le prie de donner par écrit sa doctrine et ses preuves, sous prétexte de s'en mieux instruire. La vérité ne craint ni l'examen ni la censure. Dominique donne cet écrit, les ministres s'assemblent pour y faire en commun la réponse ; mais sentant leur impuissance après l'avoir lu : *Qu'on le jette au feu*, disent-ils ; *voyons si Dieu, par un miracle, se rendra garant de ce que contient ce libelle ;* la miséricorde divine veut bien, pour les éclairer, accorder une grâce dont ils se rendaient indignes ; les flammes respectent l'ouvrage comme celles de Babylone avaient respecté les trois défenseurs du vrai Dieu : le livre s'envole au-dessus : *Qu'on l'y rejette :* même miracle. *Qu'on y revienne une troisième fois :* Dieu ne se lasse pas de multiplier ce que l'on s'obstine à combattre. Interdits et confus, ils prennent la résolution d'ensevelir dans le silence ce qu'ils ne peuvent éluder ; mais plusieurs d'entre eux, convertis par cette merveille, la déclarent publiquement.

Vainement eût-il été gardé ce silence de mauvaise foi. Dieu renouvela ce miracle (qui se fit peu de temps après) dans une dispute publique. Les arbitres choisis par les Albigeois, suspects eux-mêmes d'hérésie, embarrassés des démonstrations de Dominique, s'écrient : *Il faut des miracles pour décider et pour croire.* — *Choisissez*, répond le saint avec confiance, *que chacun de nous écrive séparément sa doctrine. Que les deux livres soient jetés au feu devant tout le monde, nous verrons pour qui Dieu se déclarera.* On allume un grand feu devant un peuple infini accouru au spectacle. Les deux écrits y sont jetés. O ciel ! c'est à vous à parler ; traiterez-vous de téméraire la confiance de votre serviteur ? Désavouerez-vous sa doctrine, ou plutôt la vôtre ? Elie, sur le mont Carmel, vous invoque devant le peuple pour décider, par un miracle, entre le Dieu d'Israël et Baal. Un feu céleste consume la victime d'Elie, et détruit jusqu'à l'autel, tandis qu'en vain, poussant leurs cris jusqu'aux nues, les prêtres du démon se mettent tout en sang. Faites ici, Seigneur, un miracle contraire ; que la flamme vous venge en faisant subir au livre hérétique le traitement qui lui est dû. Que les flammes rendent hommage à la vérité en respectant la volume qui la contient. O Dieu ! la vérité triomphe, le livre albigeois dans un instant est réduit en cendres. Le livre catholique, toujours entier, quoique par trois fois jeté dans le feu, voltige au milieu des airs.

4° *Le courage et la fermeté.* Rien de plus contraire au caractère de l'homme apostolique, qu'une lâche timidité à qui l'autorité des grands, les murmures de la multitude, la noirceur de la calomnie, la crainte des tourments et de la mort, sont capables de fermer la bouche. L'apostolat est un ministère de force, il y faut de la douceur et de la prudence ; sans doute, l'indiscrétion et l'emportement font naître mille nouveaux obstacles ; mais faut-il aussi tenir la vérité captive, et laisser triompher l'erreur et le vice ? La parole est un glaive à deux tranchants, qui, sans redouter la puissance et la malice des hommes, porte la division jusque dans la moelle des os. Abandonnons nous à

la Providence, disait Dominique à ses disciples, sacrifions nos biens, notre réputation, notre vie; ne faisons ni paix, ni trêve avec les ennemis de Dieu; ne craignons point leur colère, craignons plutôt leur faveur. La timidité gâte tout dans les affaires de la religion, l'hérésie ne recule jamais, la faiblesse des ministres favorise ses progrès, et la rend insolente.

Ce serait mal connaître les hérétiques, surtout les albigeois; de croire trouver en eux quelque trace de religion et d'humanité. L'erreur en efface jusqu'aux idées. Ils avaient, il est vrai, certains prétendus parfaits, c'est-à-dire, des hypocrites, qui, comme les pharisiens, affectaient un air de piété et de réforme, ne parlaient que de charité, faisaient de longues prières, dirigeaient les consciences et promettaient aux femmes la science et la perfection. Mais les autres couraient à main armée, ravageaient les villes et les campagnes, brûlaient les églises, pillaient les catholiques, massacraient les prêtres, et avaient à leurs gages des milliers de scélérats sous le nom de *coupe-jarrets;* ils n'épargnaient ni sacré, ni profane. Dominique surtout, était l'objet de leur fureur, c'était leur plus dangereux ennemi. Ils ne lui cachèrent pas leur mauvais dessein, et d'abord pour l'intimider, ils le font avertir en secret, et le menacent publiquement, ensuite ils lui tendent mille piéges. Les catholiques alarmés pour sa vie, s'efforcent vainement de modérer son zèle, ou de lui faire prendre des mesures. *Ma vie*, disait-il, *est trop peu de chose, pour la conserver au prix de la gloire de Dieu.* Il tombe en effet plusieurs fois entre leurs mains. *Que j'aurais été heureux*, dit-il à un assassin qui avait manqué son coup, *que j'aurais été heureux de faire couler mon sang! je vous aurais prié de le verser goutte à goutte, pour multiplier mes tourments, et prolonger mon martyre : Non facio animam meam*, etc.

Il donne le défi aux ministres, et tient avec eux plusieurs conférences où la vérité triomphe. Le succès de ces combats est communément équivoque, chaque partie s'en attribue l'avantage. Mais ici la voix publique et des conversions sans nombre, ne lui laissent rien à publier de ses victoires. Celle de Montpellier, avec deux des plus fameux chefs du parti, dura huit jours. Les albigeois formaient presque seuls toute l'assemblée. Sans être effrayé d'une multitude décidée contre lui, sans s'embarrasser d'un événement que des témoins si suspects ne manqueront pas de défigurer, Dominique entre seul dans le champ de bataille, la conversion générale des assistants prononça l'arrêt, les deux chefs furent seuls inflexibles; des chefs de parti se rendent-ils jamais? méritent-ils que Dieu leur en fasse la grâce? Le saint justement indigné, leur adresse, dans le transport de son zèle, ces paroles de saint Paul à Bar-Jésu, homme plein de duplicité, ennemi de toute justice : Enfant du démon, ne cesserez-vous jamais de pervertir les voies du Seigneur? *O pleno omni dolo, et fallacia fili diaboli*, etc. (*Act.*, XIII, 10.)

Nouveau danger dans la ville de Carcassonne, où l'hérésie était dominante, et dans la ville de Toulouse, où elle avait la protection du souverain. C'est là que dans son fort, sous les auspices du malheureux Raymond VI, comte de Toulouse, elle ne craignait, elle ne ménageait plus rien. La mort récente du bienheureux Pierre de Castelnau, légat du saint-siége, dans le sang duquel un domestique du prince avait trempé ses mains; le massacre de plusieurs religieux de Cîteaux, l'exil d'un grand nombre d'évêques, honteusement chassés de leurs siéges, rien ne fit balancer l'homme de Dieu. Un apôtre connaît-il de danger, il voit la mort sans pâlir et l'ennemi sans sourciller; il entre dans cette épaisse forêt, pleine de bêtes féroces, comme Pierre et Paul entrent dans Rome idolâtre, et va faire trembler l'erreur et le vice jusque sur le trône. Dieu bénit son courage, comme il bénit celui des deux apôtres. Les conversions sont innombrables, la vénération pour sa personne n'a point de bornes. C'est là qu'il bâtit le premier couvent de son ordre, et une maison d'inquisition qui subsiste encore, quoique l'emploi d'inquisiteur n'y soit plus exercé.

5° *La force du zèle.* Dominique ne s'en tint pas là: ce ne fut pas seulement avec les armes spirituelles, c'est à la tête des armées que Dominique sut combattre. L'autorité de l'Eglise une fois méprisée, l'autorité royale devint bientôt faible.

Il fallut assembler des troupes contre l'hérésie, forcer des villes, répandre le sang des citoyens pour conserver le repos de l'Etat et la religion de nos pères. Après avoir épuisé toutes les voies de la douceur, la charité emploie la force. Moïse arme la main des lévites, Elie fait tomber le feu du ciel, Jésus-Christ chasse à coups de fouet les profanateurs du temple et jette à la renverse ceux qui viennent le prendre au jardin. Pierre fait mourir sur la place Ananie et Saphire, Paul frappe Elimas d'aveuglement. Dominique prêcha la croisade contre les albigeois, anima le fameux comte de Montfort, encouragea le soldat et procura la victoire par ses prières. Tantôt dans le camp des croisés, l'âme des entreprises par ses exhortations et ses conseils; tantôt pendant la bataille de Muret, ou dans la mêlée, selon quelques historiens, ou du moins sur les murs de la ville, selon d'autres, le crucifix à la main, exposé à une grêle de traits dont un grand nombre porta sur son crucifix, où on en voit encore les traces à Toulouse. Le triomphe pouvait-il manquer d'être complet? Plus de cent mille albigeois en fuite, noyés ou taillés en pièces ; les ondes de la Garonne, ou le fer du vainqueur, peuplèrent en peu d'heures les abîmes de l'enfer, et débarrassèrent le monde d'une foule d'ennemis de la religion. Il me semble voir l'archange saint Michel, chassant le démon de l'empyrée, et le purgeant d'une multitude d'anges rebelles qui avaient osé disputer

le trône au Dieu vivant. La prière et la force, la parole et le glaive, le comte de Montfort et Dominique, firent sentir de concert la puissance du Dieu des armées.

On est quelquefois étonné de voir les princes chrétiens recourir aux armes contre des sujets malheureux que l'artifice, que l'ignorance, le hasard, l'éducation ont engagés dans le schisme. La religion, dit-on, doit plutôt se persuader par la douceur que s'établir par la violence; l'esprit se gagne par la raison et le cœur par la bonté. La terreur, au contraire, aigrit souvent le mal et le rend incurable. Ainsi par intérêt ou par faiblesse parle le monde, plus jaloux, dans le fond, de son indépendance, que zélé pour la religion; plus alarmé de la fatigue du combat, que de l'éclat de la résistance; et plus en garde contre ce qui gênerait sa foi, que contre ce qui ébranlerait celle des autres. Mais il n'est pas difficile de justifier une conduite que les princes chrétiens ont toujours tenue.

Car enfin, qui est ici l'agresseur? est-ce le catholique? Non, la religion catholique est en possession depuis plusieurs siècles, et l'hérésie est une nouveauté que l'Église condamne, et qui se révolte contre la condamnation. C'est l'hérésie qui attaque, qui veut réformer, dit-elle, qui se plaint du relâchement; en un mot, qui trouble le repos dont on jouissait. C'est un homme inquiet, un ravisseur qui s'empare du bien d'autrui, et refuse d'obéir à l'arrêt qui le condamne à le rendre; le fidèle ne fait que défendre son patrimoine, l'Eglise ne fait que conserver la foi, troublée dans sa possession, et maintenir l'autorité méprisée dans ses arrêts. Le prince qui s'arme pour elle ne fait que la défendre.

L'hérésie attaque non-seulement la foi, mais encore l'Etat, dont elle ébranle les fondements; les novateurs ne sont pas gens à souffrir sans se plaindre, comme les premiers chrétiens. Pour peu qu'ils se sentent appuyés, il est rare que leurs attentats, d'une affaire de religion, ne fassent une affaire de politique. Les mécontents d'un royaume se mettent volontiers à la tête d'un parti qu'ils trouvent tout formé, d'autant plus utile à leurs desseins, que le zèle de la religion rend tout le monde soldat, et tout soldat furieux. Ce prétendu zèle n'a-t-il pas renversé les monarchies du Nord, et chassé le roi d'Angleterre? Pouvait-on laisser impunément les albigeois, les luthériens, les calvinistes, brûler les églises, dépouiller les peuples, saccager les villes? L'hérétique a beau se déguiser, c'est un rebelle dangereux contre qui, tôt ou tard, on est forcé de tirer l'épée. N'en vient-il pas à ces grossiers excès? Ignore-t-on quelle division dans les familles, quel dérangement dans les communautés, quel trouble dans la société fait naître la diversité de créance? Ignore-t-on les calomnies que répand l'erreur, les discours séditieux qu'elle tient, les livres pernicieux qu'elle enfante? Le prince ne doit-il pas à ses sujets, ne se doit-il pas à lui-même, le soin de réprimer par la force des désordres qu'il n'a pu arrêter par la douceur? *Non sine causa gladium portat.* (*Rom.*, XIII, 4.)

La sévérité du prince a deux objets : l'un de ramener l'infidèle qui s'égare, l'autre de préserver ceux qui ne sont pas encore séduits. Le premier objet n'est pas le plus essentiel : ce n'est d'abord qu'une poignée de gens qui se perdent; mais le second est de la dernière importance : le mal fait des progrès rapides, un royaume entier risque de perdre la foi sans retour. La Suède, le Danemark, la Saxe, la Prusse, la Hollande, seraient-elles aujourd'hui dans les ténèbres, si un prince attentif aux intérêts de Dieu avait puni les premiers réformateurs? La rigueur, il est vrai, ramène rarement l'hérétique, quoique souvent en occasionnant l'instruction, elle prépare la conversion; mais la rigueur conserve le catholique en l'effrayant par l'exemple, en l'affermissant par l'autorité, en le garantissant par l'éloignement du péril. L'assassin qu'on exécute sur la roue ne se convertit pas toujours, quoique souvent les approches de la mort le fassent rentrer en lui-même ; mais le passant qu'il eût dépouillé, le libertin qu'il eût corrompu sont à couvert. Saint Paul compare l'hérésie à la gangrène. Ne fît-on que s'apprivoiser avec elle, elle gagne toujours. Un air de réforme, une réputation de sainteté, une direction singulière, livres, conversation, intrigues, gazette, le démon se sert de tout, et pousse toujours ses conquêtes : *Ut cancer serpit.* (II *Tim.* II, 17.) Il faut absolument couper le bras gangrené; mais le guérit-on en le coupant? Non sans doute; on le peut, au contraire, mais on sauve le reste du corps que le venin aurait infecté. C'est un incendie qui se répand; qu'on abatte cette maison, qu'on la sacrifie pour sauver les maisons voisines, tout un quartier, toute une ville. Ainsi la peine spirituelle de l'excommunication retranche du corps des fidèles, au grand malheur, sans doute, de celui qui est retranché, mais pour conserver le reste de l'Eglise : *Utinam abscindantur qui vos conturbant.* (*Galat.*, V, 12.)

Enfin, si la rigueur ne convertit pas, elle empêche du moins le scandale. L'erreur consternée n'ose plus insulter à la religion, et braver la puissance légitime. Hypocrite, du moins, s'il n'est sincère, le novateur laisse en repos la vertu et la vérité, au lieu qu'insolent, quand l'impunité le fait marcher tête levée, il s'annonce d'un air triomphant, capable d'imposer aux simples. Les bons découragés, les faibles incertains, le zèle refroidi, le ministère languissant; tout parle contre une timide faiblesse, qui est la source de tous les maux : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum.* (*Matth.*, VI 29; XVIII, 9.)

Et vous, qui que vous soyez, apôtres parmi vos amis, dans votre famille, sur vous-mêmes, opposez-vous avec courage aux principes, aux exemples que vous y voyez répandus. La pureté de la morale n'est pas moins précieuse que celle de la foi. Ne soyez pas

moins en garde contre ce qui corrompt les mœurs, que contre ce qui altère le dogme. C'est alors que le monde doit être soldat, pour remporter une couronne éternelle, réservée à ceux qui savent se faire violence, et l'arracher des mains de leurs ennemis; je vous la souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE XXVII.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Nos stulti propter Christum, nos infirmi, nos ignobiles. (I *Cor.*, IV, 10.)

Nous sommes des insensés, des gens faibles et de basse naissance pour l'amour de Jésus-Christ.

Quelle idée singulière osent nous donner d'eux-mêmes des hommes choisis de Dieu pour annoncer la religion. Nous sommes des insensés, disent-ils, des gens de néant; n'est-ce pas même une folie de le dire ? Car enfin n'est-ce pas décréditer leur ministère, et faire échouer leurs projets? Est-ce donc à des insensés qu'on s'en rapportera, ou qu'on croira qu'un Dieu s'en rapporte ? Est-il de la sagesse de recevoir des principes que ceux mêmes qui les débitent nous assurent n'être que des folies ? Cependant ces insensés prétendus, qui ne rougissent pas de s'en dire, et de le paraître, ont réuni en leur faveur les suffrages de toute la terre. Cette doctrine qu'on annonce comme une folie, a été reçue par le monde entier.

Tel est le caractère particulier de saint François d'Assise , et c'est avec raison qu'il disait de lui même : *Je suis le héraut du grand Dieu.* Tous les saints, il est vrai, se sont fait honneur de la folie de la croix. La plupart, comme les apôtres, ont vu les plus grandes merveilles éclore de cette folie apparente ; mais François d'Assise l'a dit plus hautement qu'un autre, et l'a exécuté avec plus d'éclat. Dieu l'a donné en spectacle à l'univers, comme un insensé qui n'a débité, qui n'a pratiqué que des folies, et qui par ces folies même qu'il a su faire croire, goûter, admirer, pratiquer à une infinité de gens, a été la justification la plus complète, le témoin le plus irréprochable de l'Evangile ; aussi est-ce un des saints contre qui l'hérésie et l'impiété s'acharnent le plus à lancer les traits envenimés de leur maligne plaisanterie. Elles n'épargnent pas plus ses enfants, et tous les jours encore elles s'efforcent de répandre sur eux à pleines mains le ridicule.

Ils ne s'en défendent pas, et en faisant l'apologie de l'Evangile nous n'avons garde de le désavouer. Ce serait le mal connaître que de vouloir par des interprétations humaines en adoucir les expressions , en tempérer la rigueur, en humaniser les idées, en concilier les paradoxes, en sauver le ridicule apparent; en un mot, l'accomoder à notre façon de penser et d'agir. L'Evangile est infiniment sage sans doute , et le chef-d'œuvre de la sagesse. Rien de plus mesuré, de plus juste, de plus proportionné à l'état, au besoin, à la faiblesse de tout le monde ; mais il n'est pas moins certain que dans son vrai point de vue l'Evangile est un paradoxe, tranchons le mot avec saint Paul, un scandale et une folie. Il a été donné comme tel, annoncé comme tel, accepté comme tel. C'est le détruire, que d'en faire en philosophe une loi de sagesse et de raison, où la raison et la sagesse humaine trouvent leur compte. Il n'a pas moins de mystères, il n'est ni moins incompréhensible dans la morale que dans le dogme. Et il n'est pas moins vrai de l'un que de l'autre, comme le disait son adorable auteur : tout le monde ne m'entend pas : *Non omnes capiunt.* (*Matth.*, XIX, 11.)

C'est même le propre des grandes vérités, des vérités fortes et profondes dans toutes les sciences, d'avoir un air de paradoxe et de mystère. Les hommes sont extrêmement superficiels. Entraînés par la sensation et l'habitude, tout ce qui les tire de l'ordre ordinaire des choses, les dépayse , les étonne et leur paraît une chimère ; surtout en matière de mœurs, où l'intérêt, en les piquant davantage, donne un air plus frappant de folie à tout ce qui n'est pas du goût de la passion. Mais c'est le chef-d'œuvre de la sagesse divine d'avoir renfermé sous ce paradoxe les règles les plus judicieuses et les plus sublimes vérités ; et c'est la vraie sagesse de l'homme de les goûter et de s'y conformer. François, en prenant l'Evangile à la lettre , en a été le plus sage, et le plus habile interprète.

Deux objets intéressants dans la vie , les biens et les maux ; et deux points essentiels dans la morale, la manière de les envisager, l'impiété murmure de leur distribution , la faiblesse humaine se laisse séduire par le charme des uns, et accabler sous le poids des autres. A cela l'Evangile oppose deux paradoxes fondamentaux : loin de désirer les biens on doit les craindre, loin de craindre les maux on doit les désirer. Parce que, à les bien prendre, les maux de la vie sont de vrais biens, les biens de la vie sont de vrais maux. Un grand génie de l'antiquité l'avait entrevu, il réduisait toute la morale à ces deux mots, *s'abstenir et souffrir* :—*abstine et sustine.* Mais ces maximes qui ne passaient pas la spéculation, malgré l'orgueil imposant du stoïcisme, François les a réalisées dans toute leur profondeur et leur étendue par la sainte horreur qu'il a eue pour les biens, et le saint amour qu'il a eu pour les maux ; ce seront les deux parties de ce discours.

Vierge sainte, vous avez daigné procurer à François une faveur signalée dans l'église de Portioncule, et vous avez voulu devoir au zèle d'un de ses disciples le grand éclat d'un des plus beaux fleurons de votre couronne, l'immaculée Conception ; obtenez-nous du Saint-Esprit la grâce de faire dignement son éloge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La pauvreté est une espèce de néant, et ce que Dieu opère par les pauvres est une sorte de création qui fait revivre le miracle de la naissance du monde. Faire des acquisitions avec de grands trésors, conquérir des provinces avec de nombreuses armées, bâtir des palais avec une multitude d'ouvriers, c'est le

propre des hommes ; le pouvoir des monarques ne va pas plus loin. Quoique Dieu ne préside pas moins à tous ces ouvrages, la proportion naturelle des moyens fait oublier un bras tout-puissant, dont on ne croit plus avoir besoin d'emprunter les prodiges. Mais renverser les murailles de Jericho, vaincre les armées des Madianites au bruit de quelque trompette, faire trembler les rois comme Elie, s'en faire respecter comme Jean-Baptiste, ayant pour toutes armes une peau de chameau sur le dos ; voilà de ces merveilles où l'on ne peut méconnaître la puissance infinie dont rien ne partage la gloire.

Cet anéantissement n'est pas moins glorieux au pauvre qui en est l'instrument. Il devient comme créateur de ses ouvrages et de ses vertus. L'amas des préparatifs, la multitude des moyens, ne sert qu'à faire sentir la faiblesse de celui qui a eu besoin de faire agir tant de ressorts, et de s'étayer de tant d'appuis, et qui enfin partage avec mille autres la gloire d'un succès où il a eu si peu de part. Mais j'admire un courage qui a su le priver de tous les appuis et négliger toutes les ressources; j'admire une puissance qui a su se passer de tous les moyens et refuser tous les secours Un Jonathas qui seul, avec son écuyer, met en fuite une armée ; un David enfant, qui, avec une fronde, renverse un géant énorme. C'est alors qu'il est vrai de dire, Saül à la tête de ses troupes en a tué mille, David seul en a tué dix mille. Quelle épreuve que la pauvreté! le seul aspect du dépouillement alarme, saisit, décourage. Un pauvre est un homme égaré dans un désert. Il regarde, il cherche, il tâtonne, il ne sait où tourner ses pas, tout lui échappe, tout est sourd à ses cris; insensible à ses maux, il faut que, supérieur à lui-même, il sache se suffire, et trouver tout dans son propre fonds.

Admirez l'instrument des merveilles divines, admirez ce modèle des vertus humaines dans le trésor de la pauvreté, François jaloux de la gloire de Dieu jusqu'à la délicatesse, il écarte tout ce qui pourrait faire diversion à l'admiration de sa puissance, pour le laisser agir et régner seul. Zélé pour sa propre perfection jusqu'au scrupule, il s'arrache tout ce qui pourrait diminuer son détachement ou partager sa confiance; et par un saint raffinement, son horreur pour les biens de la terre allant de degré en degré jusqu'au comble, 1° il en abdique la propriété; 2° il s'en interdit l'acquisition; 3° il s'en refuse l'usage; 4° il s'en ferme toutes les avenues.

1° Il en abdique la propriété. C'était sans doute un spectacle bien digne de Dieu de voir François encore engagé dans le monde répandre ses bienfaits dans le sein des pauvres, les prodiguer pour la construction des églises, et par une distribution prématurée de son patrimoine, faire de tous les malheureux autant d'héritiers en le partageant avec eux. C'était un spectacle bien digne de Dieu, de lui voir faire un vœu de ne jamais refuser l'aumône à personne, soit pour se punir de l'avoir une fois refusée, soit pour se metttre dans l'heureuse nécessité de ne jamais s'en dispenser. C'était un spectacle bien digne de Dieu, de le voir, pour satisfaire son inclination et son vœu, devenu saintement indiscret, s'arracher le morceau de la bouche pour nourrir les misérables, et se dépouiller de ses habits pour les couvrir. Aussi plus d'une fois les miracles couronnèrent sa charité. Plus d'une fois les pains se multiplièrent entre ses mains, les lépreux qu'il embrassait avec tendresse, et dont il baisait les ulcères, furent subitement guéris.

Mais de bonnes œuvres, où une généreuse compassion a souvent beaucoup de part, n'étaient que les préludes du sublime détachement où Dieu l'appelait. Il fallait pour une pauvreté entière qu'il se privât du plaisir même de donner en se dépouillant de ce qu'il ne voulait avoir que pour les autres, et qu'il se réduisît à l'état de ceux qu'il s'efforçait de soulager, en s'arrachant jusqu'aux ressources nécessaires à ses propres besoins. Son père, irrité d'une libéralité si contraire aux vues de son ambition, se plaint amèrement de la prétendue prodigalité de François, et, selon la coutume du temps, il le cite devant l'évêque d'Assise, pour l'obliger à se déshériter, et par une cession absolue de tous les droits de sa naissance, à renoncer à un patrimoine dont il faisait un si mauvais usage. C'est alors que ce grand homme, se croyant heureux de perdre des biens dont son cœur était depuis longtemps détaché, non-seulement souscrit à la renonciation générale qu'on lui demande, mais encore abandonne jusqu'à ses habits, et dès lors commençant à demander l'aumône, il reçoit de la charité de son évêque de quoi se couvrir.

Vous le vîtes, grand Dieu, dépouillé des livrées du monde, et couvert désormais des vôtres, comme l'épouse qui laisse ses habits de deuil pour se parer de ses plus riches ornements. Telle l'aimable Esther quitte la cendre et le cilice pour ménager le salut des Juifs. Telle la pieuse Judith trouve dans ses charmes innocents de quoi combattre le superbe Holopherne. Ou plutôt tel le Sauveur du monde, livrant ses habits à l'avidité du soldat, expire nu sur la croix. C'est alors que François put donner à Dieu le nom de Père dans toute son étendue. *Jusqu'ici*, disait-il, *j'en avais un sur la terre, du moins lui en donnais-je le nom, mais je viens d'éprouver que tout le monde m'abandonne. Vous, Seigneur, vous serez seul désormais mon Dieu et mon tout: —Pater meus, et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me.* (*Psal.* XXVI, 10.)

Un exemple si frappant ne fut pas sans imitateur. François se vit bientôt suivi d'un nombre de disciples qui, comme ceux du Sauveur du monde, vendaient tout et en donnaient le prix aux pauvres. Ainsi commença ce grand ordre, qui, comme un grand arbre, a étendu ses branches d'un pôle à

l'autre, et couvert la terre de son ombre. Quelque généreuse que fût d'abord leur résolution, on pouvait tourner la tête après avoir mis la main à la charrue. Il fallait encore par un vœu solennel de pauvreté briser tous les liens qui pouvaient attacher à la terre, et suivre avec une parfaite nudité Jésus-Christ dépouillé de tout. L'Eglise y apposa le sceau de son autorité, et consacra cette abdication volontaire. François plus heureux que saint Laurent, à la tête d'une foule de pauvres attirés, non par l'appât de l'intérêt, mais par le charme nouveau de l'indigence, peut encore mieux que le saint martyr présenter les vrais trésors de l'Eglise sans crainte d'être désavoué.

Peu de personnes dans le monde, peu de personnes dans la religion connaissent tout le prix et toute l'étendue d'un vœu de pauvreté. La pauvreté religieuse est une mort civile qui retranche en quelque sorte de la société. Tout ce qu'on peut imaginer de dépouillement, ce vœu le renferme. C'est un incendie où le feu de l'amour consume tout, c'est un vol heureux où l'esprit de pénitence enlève tout. C'est une vente de tous les biens pour acheter la perle évangélique et le trésor caché dans un champ. C'est un abandon général, semblable à celui des apôtres, qui, pour obéir à Jésus-Christ, quittent jusqu'à leurs filets et à leurs barques. Le monde ne vous compte plus au nombre des siens, âmes religieuses. Il partagera ses héritages, et vous n'y serez plus appelées ; il pourra paraître devant les juges, et vous n'y serez pas écoutées ; il acquerra des dignités et des terres, et vous en serez incapables. Dans les choses même nécessaires dont on vous accordera l'usage à titre d'aumône, plus pauvres que les autres pauvres, vous n'aurez rien en propre, tout doit être mis dans un dépôt commun, entre les mains des supérieurs dont la bonté et la vigilance sont votre seule ressource. Vous n'userez même des choses les plus nécessaires qu'avec une entière dépendance, prêtes à tout quitter à leur gré, et à manquer de tout. Vous êtes comme les oiseaux du ciel qui ne sèment, ni ne moissonnent, vous attendez tout des aimables soins de la Providence, aussi recevrez-vous le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre : *Centuplum accipietis, et vitam æternam possidebitis.* (*Matth.*, XIX, 29.)

2° François s'en interdit l'acquisition. Le monde a vu bien des sortes de pauvres volontaires ; le paganisme a eu les siens, aussi bien que le christianisme, et le vice en a fait comme la vertu. Plusieurs philosophes ont abandonné tous leurs biens, mais une vaine ostentation empoisonnait en eux des vertus apparentes dont elle était le principe. Le christianisme plus parfait, et plus sage, sans exiger de tout le monde un dépouillement réel, a appris à tout le monde à user des biens de la terre, comme n'en usant pas, et à mettre son trésor dans le ciel. La pauvreté religieuse par des liens indissolubles a été portée jusqu'à la perfection, par un abandon réel. Mais tout cela ne suffit pas à François. Le détachement du cœur l'avait mis bien au-dessus de la pauvreté philosophique, le dépouillement réel l'avait élevé au-dessus de la pauvreté chrétienne. Le caractère particulier de son institut enchérit encore sur la pauvreté religieuse.

Il consiste en deux points essentiels, l'un de ne vivre que d'aumônes, l'autre de ne posséder rien, même en commun. Jetez les yeux sur cet homme marchant nu-pieds, couvert d'un sac, dans les rues d'Assise, demandant son pain de porte en porte, méprisé de tous ses parents qui rougissent de lui appartenir. Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais il ne sait où reposer sa tête. (*Matth.*, VII, 20.) Quelque vieille masure lui sert d'asile, l'ombre de quelque arbrisseau le met à couvert des rigueurs de la saison, il attend que la charité les lui prête. Les lis des champs, les moindres fleurs sont habillées plus magnifiquement que Salomon La nature file pour elles le lin et la soie, elle ourdit les précieuses étoffes dont on les voit couvertes, François se croit trop paré de quelques haillons, qu'une main que l'amour de la pauvreté rend industrieuse, a cent fois rassemblés et cousus, il attend que la charité les lui abandonne. Le cerf trouve dans l'émail des prairies, et sur le sommet des montagnes, des aliments toujours prêts ; les astres par leurs influences, la rosée par sa fraîcheur, la terre par le suc nourricier, semblent agir de concert pour fournir à sa nourriture ; François n'a pas un morceau de pain, une goutte d'eau ; indifférent sur le lendemain, il ne sait ce que c'est que de le prévenir par des soins prématurés et de vaines sollicitudes, il attend que la charité y pourvoie.

N'est-ce donc qu'un sacrifice médiocre d'attendre du caprice du riche avare, les choses les plus nécessaires à la vie? N'est-ce qu'un sacrifice médiocre d'essuyer, en demandant une aumône incertaine, ses inégalités et ses railleries, sa bizarrerie et ses insultes. N'est-ce qu'un sacrifice médiocre, d'être exposé aux yeux, aux discours, aux outrages d'une vile populace qui regarde d'un œil jaloux tout ce qu'on donne, comme autant de larcins qu'on lui fait. Quelle vie, dont tous les jours ne sont qu'une perpétuelle alternative de grands besoins et de secours médiocres, dont le hasard semble se jouer, et un tissu de travaux et de sollicitudes toujours renaissants, sans pouvoir compter sur un instant de repos. Quelle vie, où tous les jours la grossièreté des aliments et des habits, la privation des commodités et des aisances, la modicité des soulagements et des remèdes, multiplie les douleurs, en aiguise la pointe, et en écarte l'adoucissement. Quelle vie, où, confondu avec la lie du peuple par des besoins et les demandes communes, on ne s'en voit distingué par la naissance ou par le mérite, que pour sentir plus vivement la honte de la mendicité qui nous dégrade jusqu'à lui. Telle est la loi que François s'impose, telle est la loi qu'il impose à ses

disciples, il en aime si fort la confusion et la rigueur que, non content de se donner tous les jours en spectacle dans les rues, une besace sur le dos, il demande encore l'aumône à ses frères dans la maison, pour les choses dont il a besoin, et les reçoit d'eux en aumône; ce qui n'était déjà que le fruit de l'aumône, le devient encore une fois par son humilité.

La pauvreté religieuse ordinaire, toute sublime qu'elle est, n'est pas après tout si difficile. On n'a la propriété de rien, il est vrai, on n'en a même l'usage qu'avec dépendance; mais enfin, on ne manque de rien; on renonce à tout, mais on retrouve tout; on est mort civilement, mais la maison conserve l'action et la vie. Des fonds considérables, des revenus certains assurent une honnête subsistance. Souvent même des pensions régulièrement payées procurent jusqu'aux délices, d'autant plus heureux que par une utile société de travail, débarrassé du soin de les semer, de les moissonner, de les distribuer, on goûte des fruits toujours mûrs sans avoir la peine de cultiver la terre qui les porte. Plus trnaquille, et réellement plus riche qu'un père de famille sur qui roule toutes les affaires, on n'a qu'à jouir avec action de grâce de ce qui se trouve constamment servi à propos. Quel sort plus doux, pour qui sait vivre sans ambition et connaître ses vrais intérêts. Qu'il est triste lorsque par des particuliarités aussi contraires au repos qu'à l'esprit de l'état, on se replonge dans des sollicitudes dont on avait eu le bonheur de se délivrer, et on perd le mérite d'un sacrifice qu'on avait eu le courage de faire.

Ces raffinements et ces ressources ne sont pas du goût de François. Il ne veut ni fonds, ni revenu, la communauté et les particuliers, tout est mort civilement, et incapable de rien acquérir, il ne sème, ni ne cultive, ni ne moissonne; personne ne sème, ni ne cultive, ni ne moissonne pour lui. Il ne veut ni scellier, ni grenier, ni provisions, ni domestiques. La Providence veille à ses besoins, la charité seule y travaille. Le hasard le nourrit, le hasard l'habille, le hasard le loge. Ainsi Dieu apprend à ces âmes religieuses, non-seulement à ne rien avoir qu'en commun, mais encore à ne s'attacher point au bien commun de la maison, et à ne pas s'en faire un voile à une secrète cupidité, ou à une secrète défiance, plus attentive dans le fond à ses intérêts qu'à ceux de la communauté : tels les rechabites qui n'avaient ni maisons ni terres; tels les Israélites dans le désert, obligés d'attendre tous les jours la manne, sans pouvoir en faire provision pour le lendemain, annonçaient par un abandon parfait à la Providence, des nouveaux Israélites, qui dans les déserts de cette vie, ne cueillent que la manne de la charité.

3° Il se refuse l'usage des biens et enchérit sur les règles, sur l'esprit même de son institut par le pieux excès de son zèle. Qui pourrait décrire, qui pourrait comprendre ses transports pour la pauvreté? Non, l'amant le plus passionné ne fut jamais si vif. Les noms les plus tendres suffiraient à peine pour exprimer son ardeur. C'est sa sœur, sa mère, son trésor, son tout; la pauvreté était la matière ordinaire de ses discours et l'objet le plus cher de ses complaisances. C'est là le précieux héritage qu'il a laissé à ses enfants. Rien de plus fortement et de plus fréquemment recommandé dans ses règles. Telles furent ses dernières paroles et la clause la plus respectable de son testament : *Conservez avec soin la pauvreté, vous serez riches tandis que vous saurez être pauvres; si vous cherchez d'autres biens, vous n'aurez que la rouille qui les consume et le regret de les voir enlever par les voleurs. Le trésor de la pauvreté, à couvert de tous les accidents, vous en procurera un également infini et durable.* Saintement jaloux, s'il voit quelqu'un plus pauvre que lui, il en pleure amèrement, et par une belle émulation, il s'efforce de le surpasser en indigence. Délicat jusqu'au scrupule, il ne veut pas même toucher d'argent ni permettre que ses disciples le touchent. Indigné des moindres infractions, il refuse d'entrer dans un de ses couvents, parce qu'il le trouve trop richement bâti. Noblement dédaigneux, les grands du monde viennent en vain porter leurs trésors à ses pieds : *Non, non*, leur dit-il, comme Abraham, *Dieu m'en est témoin, personne n'aura droit de se vanter qu'il m'ait enrichi* : — *Nemo dicet : Ego ditavi Abraham* (*Gen.*, XIV, 23.) Indifférent aux prétextes les plus brillants et les plus spécieux, ni ses travaux ni ses miracles ne grossiront jamais ses biens. Malheur à ceux qui, sur les pas de Giezi, imitent mal ce nouvel Elisée. En garde contre les moindres piéges, le démon, par de dangereux prestiges, aura beau lui faire trouver sur son chemin de l'or et de l'argent, que la Providence semble offrir à ses besoins et à sa charité, ce nouveau Pierre répondra comme le prince des apôtres à Simon le Magicien : Puisses-tu périr avec ton argent : *Pecunia tua tecum sit in perditione.* (*Act.*, VIII, 20.) Qui jamais a pu mieux dire que lui : *Mon Dieu et mon tout*, *Deus meus et omnia?*

Dieu voyait avec complaisance un si parfait imitateur, et parmi les traits singuliers de ressemblance, il en fit le plus fidèle portrait de sa pauvreté. Les premiers traits en furent ébauchés dès sa naissance; la mère de François, pressée des douleurs de l'enfantement, se fit porter dans une étable par le conseil d'un pauvre inconnu que le hasard ou plutôt la Providence lui amène, et aussitôt heureusement délivrée, elle fait coucher son fils dans une crèche. Ainsi en voyant le jour, François, comme Jésus naissant, passa du sein de sa mère dans les bras de la pauvreté, pour l'aimer comme une seconde mère. Toute sa vie lui fut consacrée. Comme le Sauveur il travaille des mains, comme le Sauveur il vit d'aumônes, comme le Sauveur il n'est environné que de pauvres. Pauvre dans ses voyages, il va par-

tout sans argent et sans provision ; pauvre dans son séjour, une cabane lui sert de palais, une planche fait tout son lit. Jamais plus content même dans ses maladies que quand il manque de soulagement et de remèdes ; et pour mettre la dernière main au tableau, en terminant sa vie comme le Sauveur il se fait dépouiller de tous ses habits et coucher nu sur la terre, comme le Sauveur sur la croix ; son dernier souffle est un exercice de pauvreté ; il demande et il reçoit en aumône de vieux haillons pour se couvrir ; ainsi ce nouvel Elie laisse son manteau sur la terre pour monter en triomphe dans le ciel. Ainsi pour vaincre Goliath, ce nouveau David quitte les armes royales pour n'avoir qu'un habit de berger. Il pouvait bien dire comme Job : Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y retournerai dans le même état (*Job*, I, 21), et comme saint Jérôme : Je suivrai nu, Jésus-Christ nu sur la croix : *Nudus, Christum nudum sequar*.

4° Enfin, il s'en ferme les avenues. La cupidité a bien des ressources ; elle en trouve jusque dans le saint ministère. François l'exerçait et le faisait exercer avec le plus parfait désintéressement : le vit-on jamais, à l'exemple de quelques-uns de son temps, détourner par ses intrigues, diminuer par ses artifices, enlever par la violence, disputer par des procès le juste honoraire des pasteurs légitimes qui portent le poids du jour et de la chaleur, lui qui refusait absolument, même les récompenses volontairement offertes. Conduite dont saint Bonaventure faisait sentir l'injustice et la bassesse ; et que le concile de Vienne frappa peu après d'excommunication. « Rien ne serait plus contraire à notre esprit, écrivait ce saint général à ses frères (epist. 1 *ad Provinciales*) ; c'est par là que notre ordre se rendrait odieux au clergé et méprisable au peuple : *Sepulturarum et testamentorum litigiosa, et avida invasio, ordinem nostrum toti clero exosum fecit.* »

Il n'est pas rare que la cupidité aille aux richesses par la pauvreté. Combien de fois, en quittant tous les biens de la terre, se ménagea-t-on des protecteurs qui, par leur crédit et leur bourse, rendent ce qu'on a perdu ! Le détachement même dont on fait l'étalage, en couvrant le jeu de la passion, est un moyen efficace de s'assurer un dédommagement avantageux, et d'avoir la gloire de la pauvreté sans en ressentir les dégoûts. François, trop bien instruit pour conduire l'œuvre de Dieu par les vues d'une politique mondaine, était bien éloigné d'allier la lumière aux ténèbres, en portant l'esprit du monde dans la religion, la vanité sous un sac de pénitence, et l'abandon apparent à la Providence dans un cœur plein de confiance pour un bras de chair. Il ne choisissait pour religieux que des pauvres, et sans se laisser éblouir par l'éclat des richesses, des talents ou de la naissance, il ne recevait ceux qui étaient distingués selon le monde, qu'à condition que, mettant la noblesse dans la seule vertu, leur humilité encore plus profonde en effaçât jusqu'aux idées. Jamais on ne le vit par des soins assidus, des manières flatteuses et insinuantes, se concilier l'esprit des grands. Il ne connaissait d'ami que Jésus-Christ, avec qui seul on ne doit craindre ni repentir ni mécompte. Il ne les abordait que pour les corriger de leurs défauts, et leur faire sentir la vanité de leur grandeur. Il refusait de se trouver à leur table et de fréquenter leurs palais. Les magistrats menacés de la colère de Dieu, les princes repris avec une liberté apostolique, le soudan d'Egypte attaqué jusque sur son trône. Illustre témoignage d'un zèle qui ne connut jamais de respect humain, et d'un détachement à qui les besoins continuels d'un ordre naissant et d'un ordre à qui tout manque, ne firent jamais mendier le secours des créatures. S'il voulut avoir un cardinal pour protecteur, ce fut pour donner à toute l'Eglise, en multipliant les supérieurs ecclésiastiques de nouvelles preuves de son respect et de sa soumission pour le clergé, et une nouvelle matière au mérite de l'obéissance : *Deus meus, et omnia*.

En méprisant ces faibles appuis, François se ménagea les plus solides. Il fit un heureux échange des hommes avec Dieu, et Dieu lui rendit au centuple ce qu'il avait su quitter pour lui. Pour une famille aveugle et une vile populace qui le persécuta quelque temps, il lui procure depuis plusieurs siècles le culte et la vénération de tout un monde. Pour quelque médiocre avantage de fortune dont il sut faire le sacrifice, la Providence fournit abondamment aux besoins de tous ses enfants. Tous les peuples chargés, ce semble, d'y pourvoir, travaillent pour eux comme de concert, préviennent leurs désirs et leurs demandes. Dieu ne déroba point à son serviteur la connaissance de ces merveilles. Les voiles de l'avenir furent levés pour lui. Il vit l'immense progrès de son ordre, son relâchement et sa décadence en beaucoup d'endroits, et tel que le soleil après une éclipse, il le vit plus brillant encore dans ses réformes. Il en fut en partie le témoin. Malgré les justes alarmes que lui donna le dérangement du frère Elie, que par un choix prématuré il avait nommé son successeur, il eut la satisfaction de voir les villes et les provinces lui demander à l'envi de ses religieux. La propagation en fut si rapide dans tous les royaumes chrétiens, qu'ayant convoqué peu d'années après leur établissement son premier chapitre général, il s'y trouva plus de cinq mille religieux. Quel spectacle, de voir cette armée de sages insensés trop nombreuse pour loger dans les villes, obligée de camper sous des tentes aux environs d'Assise, et tous les habitans des villes voisines se disputer la gloire de lui apporter toutes sortes de rafraîchissements ! Que vos tabernacles sont aimables, maison d'Israël ! Il me semble voir ce peuple immense qui, sous la conduite de Moïse, allait errant dans un désert. Fallût-il faire des miracles, sa parole y est engagée ; les nuées fécondes feront pleuvoir des ali-

ments, les rochers dociles feront couler des fontaines, les vents apporteront des milliers de cailles : *Quam pulchra sunt tentoria tua.* (*Psal.* LXXXIII, 2.) Je crois voir ces cinq mille personnes qui suivent Jésus-Christ dans le désert, sans songer à faire des provisions. Où pourrons-nous acheter de quoi nourrir ce monde, dira la sagesse humaine : *Unde ememus panes ut manducent hi?* (*Joan.*, VI, 5.) Ne craignez rien, le Dieu qu'ils suivent s'en est chargé, ils ont oublié pour l'entendre le manger et le boire. Cinq pains suffiront pour les rassasier.

Ce double miracle subsiste encore depuis plus de cinq siècles, leur propagation tient du prodige, les enfans de François se trouvent partout; on peut dire d'eux ce que le Seigneur a dit en général des pauvres. Vous en aurez toujours parmi vous. Partout se présentera l'occasion d'exercer la charité. Partout dans le malheur de vos semblables, vous verrez ce que vous avez mérité et ce qui peut vous arrêter encore. Jamais prophétie plus littéralement accomplie : rien de plus commun que les pauvres, on en est environné, importuné, assiégé. Ni la richesse des maisons, ni l'abondance des aumônes, ni la sévérité de la police, ni le nombre des armées, rien ne peut en tarir la source. Outre ceux que la mendicité met malgré nous sous nos yeux, combien d'autres dont la honte dissimule les besoins, dont le hasard cache les malheurs, dont l'éloignement dérobe la misère ? Peu de personnes qui ne soient pauvres, les plus riches manquent souvent du nécessaire. Mais ce ne sont après tout que des pauvres involontaires, dont la naissance, les revers ou les crimes ont fait les malheurs; Dieu ne demande pas qu'on les imite, on en est quitte en les soulageant. Le soulagement qu'on leur donne, la compassion qu'on leur porte, suppose même une idée de misère qu'on ne voudrait pas partager. Malgré l'élévation où les a mis l'Evangile, il leur reste toujours un air de bassesse qui les laisse fort au-dessous de ceux que la fortune a comblés de biens. Il fallait consacrer la pauvreté par une multitude de pauvres volontaires, dont le choix libre la fît aimer, dont la vertu éclatante la fît respecter, dont les talents utiles la fissent estimer. Il fallait multiplier ces mystères évangéliques, afin de faire aller comme de front l'amour des pauvres et l'amour de la pauvreté. Quel triomphe pour la grâce! Oui, monde, vous les honorez, vous les appelez dans vos maisons, vous les visitez dans leurs cellules, vous les consultez dans vos doutes, vous les respectez sous leurs haillons. Voilà des hommages que Dieu vous arrache en faveur de ce que vous fuyez, que vous redoutez, que vous méprisez le plus : *Non deerunt pauperes in terra vestra.* (*Deut.*, XV, 11.)

Aussi la Providence, dont ils font la justification et la gloire, semble se faire un devoir de les protéger. Plus de cent cinquante mille personnes, de l'un ou de l'autre sexe, partagées en différentes branches, dispersées comme l'Eglise dans toutes les parties du monde, sous les drapeaux de saint François, sont nourries et entretenues, sans avoir ni fonds, ni revenu, et n'ont jamais été dans une plus grande abondance que quand elles ont su ne rien posséder, et n'ont commencé à déchoir que quand l'avidité et la défiance ont fait vivre en elles l'esprit du monde. O prodige que nous voyons de nos yeux, dont un roi infidèle a été frappé, jusqu'à regarder François comme le plus grand homme qui eût paru sur la terre! Fut-il jamais de potentat qui, avec la plus grande puissance et avec les plus riches trésors, pût se promettre de faire et de rendre durable, qui osa même entreprendre ce que François exécute depuis tant de siècles dans la plus grande, ou plutôt par la plus grande pauvreté ? O folie qui surpasse toute la sagesse du monde ! Dieu fait par eux un abrégé de de ce miracle continuel qu'admire saint Augustin, en nourrissant tout un monde par une perpétuelle création et constante conservation de quelques grains de blé ; faut-il que la coutume avilisse à nos yeux des miracles dont elle devrait relever le prix ?

Ordre illustre, vous ne fûtes d'abord composé, comme la primitive Eglise, que de gens peu considérables, et vous avez reçu dans votre sein des princes et des rois. Une Isabelle de France et une Elisabeth de Portugal, un Louis de Sicile, ont préféré votre bassesse à l'éclat du diadème. Une foule d'évêques, plusieurs cardinaux, trois souverains pontifes se sont crus plus honorés de votre sac que de leur pourpre. Vous n'aviez d'abord, comme les apôtres, que l'ignorance et la simplicité pour partage, et les universités retentissent des noms fameux d'un Bonaventure, d'un docteur subtil, d'un Alexandre de Halez ; vous ne prêchiez d'abord, comme les premiers chrétiens, que par vos exemples, ou plutôt par vos folies, et bientôt les Antoine de Padoue, les Bernardin de Sienne convertissent les hommes à milliers. D'abord sans appui, sans protection, comme le christianisme, vous essuyez les plus rudes assauts. Déchiré au dehors par les hérétiques, les infidèles, les mauvais chrétiens, au dedans par l'ambition, le relâchement, l'hérésie d'un de vos généraux (10), qui plus d'une fois ont essayé d'altérer votre premier esprit, toujours renaissant de vos propres cendres, vous avez donné une foule de martyrs à l'Eglise, une foule d'apôtres à l'ancien et au nouveau monde, une foule de missionnaires à tous les peuples, une foule d'écrivains à la république des lettres. Vous avez donné des prodiges de pénitence, dans une Claire, une Colette et un Pierre d'Alcantara; des prodiges de courage dans un Jean de Campistran et un Jacques de la Marche ; des prodiges de simplicité dans un Didac et un Félix de Cantalice. Vous avez embrassé tous les états. Sous les auspices de

(10) Michel de Cézène

François, cent et cent fois dans un tiers-ordre, les laïques ont enchéri au profit de la religion, sur les vertus mêmes des religieux.

Après vous avoir appris à mépriser les biens de la vie, François va vous apprendre à aimer ce que les hommes appellent des maux.

SECONDE PARTIE.

Quelque incompréhensible que soit le mystère de la morale évangélique sur les souffrances, les exemples d'un Dieu qui s'y est condamné suffiraient pour les faire croire. Qu'ils sont puissants pour nous engager à les imiter! Il semble cependant que sa grandeur même et sa puissance en éludent les salutaires impressions. Infiniment heureux par lui-même, il est infiniment dédommagé de quelque douleur passagère. Infiniment supérieur à ses créatures, qu'a-t-il à craindre de leurs attentats? Auteur et source de la grâce, a-t-il à se mettre en garde contre sa faiblesse? Pour nous, au contraire, trop peu éclairés pour prévenir la douleur, trop dépendants pour l'éviter, trop misérables pour l'adoucir, trop faibles pour lui résister, que pouvons-nous attendre que des chutes? Aussi en sommes-nous tous les jours effrayés, tous les jours accablés. Contents d'admirer le spectacle divin du Calvaire, nous n'osons pas nous engager dans une route semée d'épines qui coûte si fort à remplir. Comment même oser se flatter de la remplir avec succès? Quels doivent être des ennemis contre lesquels il a fallu qu'un Dieu entrât en lice, par lesquels même il a été comme vaincu en perdant la vie sous leurs coups? Loin de nous animer au combat, le mérite du chef ne sert qu'à nous décourager en nous faisant mieux sentir l'inégalité de nos forces. Il a donc fallu donner aux hommes des exemples héroïques de l'amour de la croix dans des hommes faibles comme eux, et en rapprochant la victoire, les apprivoiser en quelque sorte avec ce que la Divinité semblait mettre au-dessus de leur portée. Ces illustres témoins justifient la folie de la croix et en font goûter la douceur et la sagesse. Personne ne peut plus se défendre de ce que Dieu et l'homme ont également pratiqué. La dignité de l'un et la faiblesse de l'autre ne laissent plus ni de défaite à l'orgueil ni de prétexte à la paresse : *Cur non poteris quod isti et iste?*

François a été choisi pour donner ces leçons et ces exemples, il n'a pas moins été le héros des souffrances que le héros de la pauvreté. Son horreur extrême pour les biens, son tendre amour pour les maux de la vie nous ont appris à connaître les uns et les autres. Il a porté ces deux saintes passions jusqu'à une espèce d'excès. La vertu n'est ni moins ardente ni moins ingénieuse que le vice. 1° Il en a multiplié le nombre; 2° il en a rejeté les adoucissements; 3° il en a recherché le comble ; 4° il en a souffert le prodige : *Tanquam prodigium factus sum multis.* (*Psal.* LXX, 7.) Mais Dieu fait toujours sa force : *Et tu adjutor fortis.* (*Ibid.*) Il n'est pas rare de voir souffrir, le monde est plein de misérables. Il n'est pas même si rare de voir souffrir patiemment, la sagesse humaine a rendu bien des héros supérieurs aux plus grands revers, des millions de martyrs ont étonné les bourreaux par leur constance, grand nombre de saints ont aimé la croix et en ont fait leurs délices ; mais je ne sais s'il en est beaucoup qui, comme lui, supérieurs aux travaux, aux persécutions, à la pauvreté, aux maladies, aient encore ajouté la rigueur des austérités, la bassesse des humiliations, la recherche du martyre, le prodige du crucifiement : *Posui te in signum, et portentum domui Israel.* (*Isa.*, VIII, 18.)

1° Il en a multiplié le nombre. François n'avait pas besoin de semer des ronces sur son chemin, cette vallée de larmes en manque-t-elle? une conduite singulière, une pauvreté extrême, l'établissement d'un nouvel ordre, tout en faisait naître en abondance. Mais sa charité avide des souffrances, ou plutôt insatiable, enchérit encore par des austérités inouïes. Il faisait chaque année quatre carêmes qui emportaient presque tout le temps, ou plutôt son jeûne était continuel. Et quel jeûne! un morceau de pain, une goutte d'eau étaient des repas somptueux qu'il se reprochait, dont les pleurs et la cendre faisaient l'assaisonnement, ou plutôt comme saint Jean, il ne mangeait ni ne buvait. A peine dormait-il. Deux ou trois heures d'un sommeil mille fois interrompu lui paraissaient un temps précieux dérobé à l'oraison. Et quel sommeil! la terre était son lit; les gémissements de la pénitence, les soupirs de l'amour ne lui laissaient pas fermer la paupière. A peine était-il habillé, marchant nu-pieds au milieu des pierres, des épines, de la glace, de la boue, un sac d'une étoffe pesante, quelques haillons grossièrement cousus couvraient ce squelette décharné, l'accablaient dans les chaleurs de l'été et le livraient à toute l'âpreté de l'hiver. Ou plutôt le cilice était son habit, une chaîne de fer sa ceinture. Tous les jours il déchirait inhumainement sa chair, le sang en ruisselait en abondance ; ses bras lassés se refusaient à l'impétuosité de son zèle, et le fer émoussé lui semblait trop compatissant. Il se reprochait à la mort ses rigueurs extrêmes, et comme saint Bernard qui s'accusait en mourant d'une pareille indiscrétion, il demanda pardon à son corps de l'avoir si fort maltraité.

Insensible à la froideur de la glace, à la violence du feu, aux piqûres des épines, il y a cherché des remèdes aux attraits de la concupiscence. On l'a vu, pour vaincre la tentation se plonger dans la neige et la glace comme saint Bernard, se rouler sur les épines comme saint Benoît, se jeter dans le feu comme saint Martinien. Brasiers ardents qui les reçûtes dans votre sein, vous chassâtes un feu par un autre feu, ou plutôt respectant des membres trop saints pour être votre proie, vous renouvelâtes le miracle de la fournaise de Babylone. Les malheureuses

courtisanes qui étaient venues le séduire, frappées d'un miracle éclatant et d'un courage si héroïque, voulurent éteindre par les larmes de la pénitence les flammes impures que le démon avait allumées dans leur cœur, et comme autrefois Nabuchodonosor ravi d'admiration pour les trois enfants répara par un édit solennel l'horreur de son idolâtrie, elles allèrent de toutes parts réparer par leurs vertus et leurs éloges le scandale de leur attentat. Epines fortunées qui fûtes empourprées de ce sang précieux, vous vous changeâtes en roses au milieu de l'hiver et vous servîtes auprès du souverain pontife, à qui vous fûtes présentées, de preuve incontestable du célèbre miracle de la Portioncule.

Si les faveurs célestes pouvaient s'acheter, on peut dire avec raison que François les achetait par son abnégation. Il se refusait les plus légères consolations. A peine portait-il ses regards sur les innocentes beautés de la nature. L'émail des campagnes, la magnificence des palais n'étaient pas aperçus par un homme dont les yeux ne s'ouvraient que pour le ciel. Les parfums n'avaient plus d'odeur pour lui, il n'était attiré que par ceux de l'Epouse; ses oreilles bouchées d'épines, comme celles du Sage, de peur de trouver dans les objets les plus innocents quelque douceur empoisonnée, n'étaient attentives qu'à la voix de Dieu, et au chant des cantiques. Sa bouche environnée d'une barrière, comme celle du Prophète, n'avait que les louanges du Seigneur à chanter, et les maximes de l'Evangile à annoncer. Mais il avait beau faire, par une pieuse émulation Dieu et François semblaient se disputer à qui s'humilierait, ou à qui élèverait, qui s'appauvrirait, ou qui enrichirait, qui se mortifierait, ou qui consolerait davantage. Presque continuellement absorbé dans les plus profondes extases, les jours et les nuits étaient trop courtes pour le satisfaire. Les solitudes les plus reculées, les antres les plus profonds lui fournissaient à peine des asiles pour se dérober aux empressements de ceux que la vénération attirait auprès de lui. On l'a vu tantôt élevé de terre, tantôt environné de lumière, le plus souvent perdant le goût et le sentiment. Le Seigneur s'est montré à lui de la manière la plus consolante, il l'a honoré de ses caresses, il lui a fait entendre le concert des anges, il a fait grâce en sa faveur à une foule de criminels, il lui a accordé les plus amples indulgences; ainsi récompense-t-il ses serviteurs, et justifie-t-il la folie apparente de leur zèle.

2° Il en rejette les adoucissements. La pauvreté et les souffrances ont quelque chose de consolant et de glorieux par l'idée flatteuse du désintéressement et du courage qu'elles supposent. La gloire délicate de l'héroïsme dédommage avantageusement un cœur orgueilleux qui en est épris, et le soutient dans ses poursuites. Les héros de l'antiquité foulaient aux pieds le plaisir et le faste par un autre genre de faste et de plaisir. Mais qui sait, comme François, joindre l'humiliation à la douleur, s'attacher jusqu'à la compassion, et aux éloges, en laissant croire qu'on mérite ce qu'on endure? Il ne parlait de lui-même que dans les termes les plus méprisants : *Je suis,* disait-il, *le dernier des hommes, et le plus grand des pécheurs. Un scélérat qui aurait reçu les grâces dont j'ai été comblé, serait un saint. Il n'y a sorte de péché où je ne fusse tombé sans elles.* Ce n'était point en lui un langage affecté de modestie que le cœur dément, et qu'une vanité raffinée n'étale que pour se ménager la gloire de l'humilité. Rien n'était plus sincère. On le trouvait toujours aux dernières places, les plus bas services à rendre à ses frères étaient toujours son partage. Supérieur d'un grand nombre de prêtres, si digne lui-même de cet auguste caractère, à peine put-il se résoudre à être diacre. *Un prêtre,* disait-il, *doit être plus pur que les rayons du soleil.* Ingénieux à se trouver coupable, il se faisait un crime de ce qu'un autre aurait cru digne d'éloge, et il s'imposait les pénitences les plus humiliantes. On l'a vu pour des fautes légères se faire mettre le pied sur la gorge, et se faire traîner la corde au cou, comme un criminel, aux lieux patibulaires, protester et s'efforcer de persuader à tout le monde qu'il méritait encore plus les derniers supplices que ceux que la main du bourreau y avait exécutés. On l'a vu, par des excès plus admirables qu'imitables, contrefaire l'insensé, comme David dansant devant l'arche : *Vilior fiam.* (II *Reg.*, VI, 22.)

Le monde pendant bien des années ne lui laissa rien à désirer. Il s'en vit la fable comme le Sauveur, et il en fut rempli de joie : *Factus sum illi in parabolam.* (*Psal.* LXVIII, 12.) Pouvait-il en effet n'être pas l'objet de ses mépris ; après lui avoir si hautement déclaré la guerre, il en combat les maximes par ses discours; les démarches, par sa conduite ; l'orgueil, par son humilité, l'avarice par sa pauvreté ; le faste, par sa simplicité, la sensualité, par sa mortification : il le combat par des excès dont le ridicule apparent ne lui donne que trop de prise. Ridicule dans les habits, jamais il n'en fut de plus bizarre ; ridicule dans les façons, il n'en est point de plus singulières. Ridicule dans sa personne, la pénitence l'avait rendu hideux et dégoûtant; ridicule dans ses projets, il rassemble une foule de misérables qui ne se proposent jusqu'à la fin des siècles que d'aller mendier leur pain. La populace se soulève; la noblesse se déchaîne. Accablé d'injures par les uns, objet de pitié pour les autres, ses parents et ses amis par une charité injurieuse se saisissent de lui, comme les amis du prophète Ezéchiel et les parents du Sauveur du monde, pour l'enfermer comme un insensé, et par une prison nécessaire, rappeler une raison égarée et en prévenir les tristes écarts. Suspect à la piété même, le pape et les évêques prévenus contre la singularité de ses idées, le méprisent d'abord, et refusent de confirmer son ordre,

il faut des miracles pour dévoiler ces mystères évangéliques, et dans la chute prochaine de l'Eglise de Latran, soutenue par saint François et saint Dominique, faire entrevoir au souverain pontife, le mérite du saint fondateur. Tels les premiers chrétiens, traités comme la balayure du monde, et ne voyant partout que des ennemis. Tel le Sauveur lui-même, méprisé d'Hérode, insulté par le peuple, condamné par la Synagogue, outragé par les soldats. Quelle joie pour François d'être comme lui chargé d'opprobres. Il s'étonnait de n'être pas traité encore plus mal, et protestait qu'on ne l'avait encore que trop épargné : *Ibant gaudentes*. (*Act.*, V, 41.)

Mais la scène changea bientôt de face et fit encore plus briller l'humilité de François. Celui qui se plaît à élever les humbles, n'oublie pas ses anéantissements. Une foule de miracles, les plus exactes prophéties, les faveurs célestes en furent la récompense. Toute la nature lui fut soumise; les bêtes sauvages perdirent leur férocité, les maladies leur violence, la mort son empire. Ce parfait imitateur de Jésus-Christ marquait comme lui tous ses pas par des prodiges. Cet homme qu'on avait poursuivi dans les rues avec des huées, vit les villes entières venir à sa rencontre se prosterner à ses pieds et baiser ses vestiges. Cet homme ignorant vit les plus vastes églises trop petites pour contenir la foule de ses auditeurs et fut cent fois obligé de prêcher dans les campagnes. Des milliers de pénitents par l'abondance de leurs larmes, par la sincérité de leur conversion, par le renoncement à leurs biens, pour suivre sous ses lois toute la rigueur des conseils évangéliques, faisaient bien mieux l'éloge du nouvel apôtre que tous les vains applaudissements dont on berce les orateurs du siècle. Cet homme simple expliquait avec facilité les passages les plus obscurs des Ecritures et les questions les plus embarrassantes de la théologie : *Abscondisti a sapientibus, et revelasti parvulis*. (*Matth.*, XI, 25.) Mais supérieur aux outrages, on l'entendait dire alors par un langage différent; mais par des sentiments toujours les mêmes, et j'ose dire encore plus merveilleux et plus héroïques : *Ce peuple qui nous adore n'en fait pas assez, il envisage Dieu dans ma personne; car pourrait-il penser à moi, et Dieu en mérite infiniment davantage.*

Par un trait d'humilité unique parmi les saints fondateurs d'Ordre, il quitta le gouvernement du sien. Saint Dominique, saint Ignace, sainte Thérèse, saint Vincent de Paul, ont fait des efforts sincères pour se démettre de la supériorité; mais vaincus par les larmes de leurs enfants, ils ont repris l'autorité dont leur modestie leur faisait croire qu'ils étaient indignes. Mais François sut vaincre les instances des siens, il se déposa en effet et se mit à la dernière place. Il ne voulut pas même choisir son successeur. Ce choix eût été un reste d'autorité, il eût pu lui ménager certains égards de respect et de reconnaissance. L'amour-propre eût été flatté en se donnant un supérieur de son goût, mais prêt à obéir au dernier des novices, il reçut un supérieur de la main de sa communauté, et si, dans la suite, les égarements du frère Elie lui firent plus d'une fois déplorer la faiblesse des plus grands hommes, son humilité et sa patience se félicitèrent de l'assaisonnement amer qu'on donnait à sa soumission.

3° Il en a désiré, il en a recherché le comble. Il ne manquait plus à François que de verser son sang sous la main des bourreaux, comme les martyrs, pour mettre le comble à ses souffrances. C'était là l'objet de ses vœux, il n'entendait lire leurs Actes qu'avec une sainte envie. Dans les transports de sa ferveur se repaissant de pieuses chimères, il montait en esprit sur les échafauds, il se roulait dans les brasiers, il agaçait les bêtes féroces et faisait à Dieu le sacrifice de sa vie. Mais que dis-je, chimère ! martyr de son zèle, n'a-t-il pas parcouru à pied les provinces entières pour prêcher la pénitence, supportant toute la rigueur des saisons, accablé de travaux et de fatigues, rebuté de tout le monde, manquant de tout? L'Italie, la France, l'Espagne, ont admiré mille fois le courage d'un homme qui ne se croyait heureux, qu'à mesure qu'il souffrait davantage.

Mais l'Europe ne lui fournissait pas assez de croix ; en l'écoutant avec vénération, elle se refusait à ses désirs. Sortez, François, sortez du monde chrétien, il faut aller chercher le martyre en Asie et en Afrique. C'est le trésor évangélique qu'on ne peut acheter trop cher. Les marchands vont bien d'un pôle à l'autre amasser des richesses périssables. François, au prix des incommodités d'une longue navigation, à travers les écueils et les tempêtes, au risque des horreurs du naufrage, François traversé deux fois les mers, et pourquoi ? Vous ne le saviez pas, vous qui, ne comprenant point la folie de la croix, vous imaginiez que, dépourvu de tout dans sa patrie, il allait dans un pays étranger mendier des ressources ; vous ignoriez qu'il ne quittait une patrie délicieuse, qu'il n'allait sous un ciel brûlant, qu'il ne parcourait tant de climats divers que pour rencontrer le trépas. En vain lui représente-t-on que les prédicateurs de l'Evangile n'ont jusqu'alors cueilli d'autre fruit de leurs travaux qu'une mort cruelle. Voilà précisément ce qu'il cherche : *Que demandais-je autre chose*, disait-il, *je ne suis venu, à travers mille dangers, que porter ma tête sur un échafaud. Trop heureux de voir ruisseler un sang qui ne coule dans mes veines que pour le Seigneur.*

Il prêche hardiment la loi de Jésus-Christ dans le centre du mahométisme : le sultan d'Egypte était alors en guerre avec les princes chrétiens, occupés à la conquête de la terre sainte. François ose pénétrer dans l'armée ennemie, que la guerre et la religion rendaient également furieuse, il ose parler à ces infidèles et en essuye les plus mauvais traitements. Sa joie augmente à mesure, il

croit toucher à la couronne ; il aborde le prince lui-même, et jusque sur son trône, il ose lui reprocher son aveuglement, condamner sa religion, insulter ses ministres, leur donner le défi de la dispute et des miracles, et s'offrir à subir l'épreuve du feu pour les convaincre de mensonge. O Dieu ! la foudre s'allume, peut-elle tarder à partir? Meleddin, déjà trop irrité contre les chrétiens dont il avait mis la tête à prix, de quel œil verra-t-il un inconnu, un homme de néant, un religieux qui l'outrage? Est-il assez de feux, assez de bourreaux pour punir sa témérité? Mais, qui le croirait, tout irrité, tout mahométan qu'il est, le miramolin l'admire, veut le retenir à sa cour et lui offre des riches présents. *Mes plus riches trésors*, dit-il, *sont les gibets et les roues, allumez tous vos feux. Victime fortunée, que je me verrai avec plaisir réduite en cendres, devenir un holocauste d'une odeur agréable.* Désirs infructueux, efforts inutiles, vous n'eûtes que le mérite d'une volonté héroïque. La vertu rentre dans tous ses droits. L'Evangile est admiré de ses ennemis, et la croix se fait respecter dans la personne de son plus fidèle disciple. François, comblé d'honneurs et d'éloges par une bonté à son gré cruelle, est obligé de revenir en Europe, et de ne se consoler de ses pertes, que par l'espérance de trouver, dans une pénitence aussi durable que sa vie, de quoi suppléer au fer et au feu.

La Providence seconda ses vœux en y joignant les plus rudes coups. Il fut pendant bien des années la proie des maladies les plus aiguës. Il perdit la vue sur la fin de ses jours, et bien mieux que le saint homme Tobie, il ne se contente pas de recevoir cette épreuve rigoureuse, avec une résignation parfaite, en attendant avec patience le moment de sa guérison, mais il s'en réjouit et remercie le Seigneur de cette faveur nouvelle, il refuse même les soulagements nécessaires que la charité de ses frères s'efforce de lui procurer. Non, non, leur disait-il, ne diminuez point des croix qui font toute ma consolation et ma joie : *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam illum?* (*Joan.*, XVIII, 11.)

4° Enfin il en souffre le prodige. Un homme si semblable à Jésus-Christ devait en porter l'image. Par un juste retour, Dieu devait imprimer ses traits sur le corps d'un saint qui n'avait rien négligé pour les retracer tous en sa conduite. Au défaut des bourreaux, les séraphins allument le bûcher, le ciel lui accorde un martyre que la terre lui avait refusé : *Mirabiliter me crucias.* Ce fut sur le mont Alverne, pendant un carême de quarante jours qu'il faisait à l'honneur de saint Michel, dans les ravissements d'une sublime contemplation, où il protestait à Dieu qu'il ne voulait que souffrir et mourir pour son amour, que François aperçut un séraphin attaché en croix, qui venait à lui; de ses pieds, de ses mains, de son côté, il partit cinq rayons de lumière qui, comme autant de traits perçants, vinrent aux pieds, aux mains, au côté du saint, et y firent cinq profondes blessures, et, afin de laisser à la postérité un monument durable de cette merveille, Dieu voulut, qu'au-dessus de ses pieds et de ses mains, il s'élevât un morceau d'une chair noire et dure qui avait la figure des clous, et que son côté demeurât ouvert comme une rose vermeille et épanouie, d'où souvent il coulait du sang sur ses habits : *Mirabiliter me crucias.*

Ainsi ce courageux soldat pouvait-il montrer les glorieuses blessures qu'il avait reçues en combattant pour le service de son prince, par son ordre même et presque de sa main, comme autant de preuves de valeur et de fidélité. Ainsi ce parfait imitateur de Jésus-Christ portait sur son corps, comme son Maître, les traces précieuses de sa passion qu'il avait soufferte, et comme lui encore dans le ciel conserve-t-il éternellement et fait-il glorieusement parler ses ornements de son triomphe, qui font son bonheur et sa gloire. Ce nouveau Moïse descend de la montagne, plus brillant par ses plaies, que l'ancien par les rayons de lumière qui éblouissaient les juifs. Son humilité en fut alarmée, il ne put voir ces faveurs singulières sans en rougir et mettre tout en œuvre pour en dérober la connaissance.

Mais il a beau faire, son humilité même le trahit, le soin nouveau de couvrir des pieds et des mains jusque-là exposés aux rigueurs des saisons en fait soupçonner le mystère. Mille innocentes supercheries de ses frères les en rendirent témoins oculaires ; et après sa mort, sainte Claire et ses compagnes, des millions de personnes de la ville d'Assise, les évêques et les cardinaux, les souverains pontifes même, attestent à l'univers la vérité d'un prodige aussi touchant qu'admirable, et ne permettent d'en douter qu'à une impiété déclarée, ou à une pitoyable incrédulité : *Mirabiliter me crucias.*

Cet événement presque unique dans la vie des saints, et dont on ne trouve de vestige que dans le grand Apôtre élevé au troisième ciel, mérite toutes vos réflexions. Sentez-vous bien la vive douleur que dût causer ce nouveau crucifiement? Les pieds et les mains, ces parties du corps si délicates et si nerveuses ; le cœur, cette partie si sensible, profondément percés ; et avec quelle force, par le ministère des anges, et avec quelle vivacité, par le feu ardent des rayons qu'ils lancent. C'est alors que son amour pour les souffrances dût être satisfait, puisqu'il endura ce que le supplice de la croix a de plus douloureux. C'est bien alors qu'il pût dire : Je suis crucifié avec Jésus-Christ. A Dieu ne plaise que je me glorifie que dans la croix, ni que je veuille savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.)

Sentez-vous bien tout ce que la longueur

du supplice ajoutait à sa violence? Le crucifiement de Jésus-Christ ne dura que trois heures, François survécut plus de deux années à l'impression de ses stigmates. Et toujours attaché à la croix, il en sentait à chaque instant les rigueurs. Quel plaisir, quel repos peut goûter un homme couvert de plaies! Quelle douleur à chaque pas, en marchant avec des pieds percés! Quelle douleur à chaque mouvement, en agissant avec des mains percées! Quelle douleur à chaque palpitation, en respirant avec une poitrine ouverte et un cœur navré, d'où le sang coulait souvent en abondance. La pénitience, il est vrai, par la continuité de ses jeûnes, la longueur de ses veilles, la multitude de ses austérités, tenait depuis longtemps la victime sur l'autel. Mais ses deux dernières années, le martyre porté jusqu'au prodige, en fit une image vivante d'un Dieu crucifié. L'amour est fort comme la mort, l'amour est plus dur que l'enfer. La durée, l'excès, la continuité du supplice que l'amour lui fit endurer, ne faisaient-ils pas une mort continuelle, ne peignaient-ils pas les horreurs de l'éternité? Il pouvait bien dire, avec saint Paul, et peut-être d'une manière plus réelle, je meurs tous les jours, je meurs à chaque moment : *Quotidie morior.* (I *Cor.*, XV, 31.)

Sentez-vous bien tout le prix de la gloire qui en revient à François? Quoique la fondation et l'étendue prodigieuse de son ordre aient quelque chose de singulier, l'Eglise révère bien d'autres saints fondateurs aussi dignes de ses autels. Quoique son amour pour la pauvreté et la perfection, où il l'a portée, forme un caractère unique, bien d'autres saints parfaitement détachés de tout, ont, comme lui, suivi Jésus-Christ dans une entière nudité. Quoique son ardeur pour les souffrances et son voyage d'outre-mer présentent des traits extrêmement rares, on trouve bien des martyrs qui, comme lui, ont affronté les tyrans et bravé les supplices, qui ont même souffert la mort en effet. Mais ses plaies miraculeuses lui sont propres, personne n'en partage la gloire ; il est vrai que l'histoire attribue une grâce pareille à sainte Catherine de Sienne, mais cette grâce ne fut en elle que momentanée. Il ne resta sur son corps aucun vestige des blessures qu'elle avait reçues. François seul a pu dire, comme saint Paul, je porte sur mon corps les stigmates de mon Seigneur Jésus-Christ : *Stigmata Domini mei in corpore meo porto.* (*Galat.*, VI, 17.) Ne peut-on pas dire encore qu'en cela le disciple fut plus heureux que le maître? Les plaies de Jésus-Christ furent également faites, et par l'amour qui les endurait, par la justice de Dieu et l'injustice des hommes qui les ordonnaient, et par la cruauté des bourreaux qui les ouvraient. C'était un assemblage incompréhensible de crime et de sainteté, de fureur et de charité ; mais celles de François furent l'ouvrage de la charité seule. La charité les a ordonnées, la charité les a faites, la charité les a souffertes La charité les avait méritées, la charité les couronne : *Vulnerasti cor meum, pone me ut signaculum super cor tuum.* (*Cant.*, VIII, 6.)

La charité les avait déjà faites depuis longtemps dans son âme, avant que de les imprimer sur son corps. La méditation continuelle des plaies du Sauveur, les y avaient profondément gravées, son cœur était vivement pénétré. La compassion les lui faisait presque sensiblement éprouver, il en versait des torrents de larmes, son âme se fondait en quelque sorte à ce spectacle, comme l'épouse se sentait transformée en son époux en entendant sa voix : *Anima mea liquefacta est cum locutus est.* (*Cant*, V, 6.) Tel le soleil se peint dans la parhélie, tel il brille dans un cristal, tel il ramasse ses rayons dans un miroir ardent; l'exécution mit le comble à ses vœux, il était juste de satisfaire un cœur si saintement passionné pour la croix de son Dieu et réaliser ce que ses vertus avaient ébauché, ainsi vécût-il, ainsi mourût-il sur la croix. Et si les autres saints martyrs étalent dans l'empyrée les instruments de leur sacrifice. Quelle gloire immortelle pour François d'y faire briller les traces de la Passion de son Dieu : *Pone me ut signaculum super cor tuum.* (*Cant.*, VIII, 6). Tel est ce grand événement qui a paru si considérable à l'Eglise, qu'elle a établi une fête exprès pour le célébrer, comme pour le martyre des autres saints.

Voilà la grande démonstration de la folie de la croix que Dieu a donné au monde dans ces derniers siècles, dans la personne du nouveau crucifié. Démonstration de ses merveilles par l'exécution prompte et la constante durée du plus grand, du plus difficile dessein. Démonstration de sa facilité par le nombre infini de ceux à qui il en a fait embrasser les règles. Démonstration de sa force par le courage héroïque qu'il y a apporté et qu'il leur a inspiré. Démonstration de sa douceur, par la tendresse et l'onction de ses sentiments. Démonstration de ses avantages, par les fruits précieux qu'il en a recueillis. Démonstration par ses discours et par ses exemples comme tous les autres saints; par ses austérités, comme les pénitents; par son zèle, comme les apôtres; par sa pureté, comme les vierges; par ses souffrances, comme les martyrs; par son crucifiement, comme Jésus-Christ. Démonstration par ses excès même : excès de pauvreté, excès d'humiliation, excès de douleur, excès de zèle, excès de courage, excès de confiance. Disons de lui ce que l'Evangile disait du Sauveur transfiguré, il s'entretenait de ses excès : *Loquebatur de excessu.* (*Luc.*, IX, 31.)

Osons encore dire de lui, comme le Père céleste disait de son Fils, *Voilà le bien-aimé du Sauveur, écoutez-le* (*Matth.*, XVIII, 5) : Dieu l'a justifié par l'autorité de sa divine parole qu'il a suivie à la lettre, par les exemples de son Fils à qui il s'est rendu semblable en sa naissance, en sa vie, en sa mort, en ses travaux, en ses douleurs, il l'a justifié dans ses entreprises, en le couron-

nant par les plus rapides succès; en sa règle, en déclarant qu'il voulait qu'elle fût gardée à la lettre et sans glose; en ses actions, les faisant admirer de toute la terre; en son corps, en le couvrant de ses plaies; en sa personne, la plaçant sur nos autels; en ses excès même, leur prodiguant les miracles de sa providence. Ecoutez-le, cet homme qui dit tout; qui dit aux grands et aux riches du siècle, que tout n'est que vanité : *Ipsum audite.* Qui dit aux petits que l'humiliation et la pauvreté font la gloire et les richesses de l'homme chrétien : *Ipsum audite.* Qui dit au ministre des autels, que rien ne doit être plus pur que celui qui consacre le corps d'un Dieu : *Ipsum audite.* Qui dit aux religieux, qu'on ne devient saint qu'autant qu'on se dépouille, qu'on s'anéantit, qu'on s'immole : *Ipsum audite.* Qui dit à l'infidèle et à l'hérétique, qu'on ne se sauve que dans la foi du Médiateur, et la soumission à son vicaire sur la terre: *Ipsum audite.* Qui dit à tous les chrétiens qu'on ne sera prédestiné qu'autant qu'on sera conforme à Jésus-Christ par l'imitation de ses vertus : *Ipsum audite.* Cet homme qui parle en quelque sorte aux anges et leur dit, à la gloire de la nature humaine, qu'on peut avec le secours de la grâce, les égaler en pureté, en courage, en amour, et peut-être en surpasser un grand nombre d'entre eux, et partager un jour avec eux la couronne immortelle dont ils jouissent et que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE XXVIII.

SAINT IGNACE.

Attingens a fine ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter. (*Sap.*, I.)

La sagesse arrive à ses fins avec force et dispose tout avec douceur.

Saint Ignace ne serait qu'un homme médiocre, s'il ne devait ses prodigieux succès qu'à une heureuse témérité. C'est la sagesse qui fait proprement les grands hommes. Cette sagesse également éloignée d'une faiblesse timide qui n'ose courir aucun risque, et d'une présomption aveugle qui ne sait prendre aucune mesure. Cette sagesse sublime dans ses vues, exacte dans ses détails, courageuse dans l'entreprise, constante dans l'exécution, inébranlable dans ses résolutions, précautionnée dans ses ressources, ferme dans les traverses, modérée dans les succès, parvenant à ses fins avec autant de douceur que de force : *Attingit a fine ad finem*, etc.

Il n'est pas difficile, il n'est pas rare de voir éclore de vastes projets. Un prince assemble de nombreuses troupes, un général d'armée ravage des provinces, un soldat se jette dans la mêlée, y brave une mort certaine. Rien dans tout cela qui m'étonne. Un sang bouillant met en jeu les organes. Un coup hardi est bientôt fait. Chacun se repaît de grandes idées. Après tout, la victoire couronne, ou la mort débarrasse. Mais joindre la circonspection à la bravoure, la vivacité de l'action à la lenteur des préparatifs, le dégoût du détail aux charmes de la gloire, l'ennui de l'attente à l'ivresse du triomphe; partout moissonner des lauriers, et dans la poussière du cabinet, être le mobile de toutes les affaires; voir partout l'ennemi vaincu et surpris, admirer, obéir et se taire; et se charger de penser à tout, de préparer tout, remédier à tout; avoir l'avenir, comme sous ses yeux et dans ses mains, suivre le cours des plus grands événements, et trouver en soi-même mille ressources : voilà le chef-d'œuvre de cette sagesse puissante, à qui rien ne résiste; pénétrante, à qui rien n'échappe; élevée, que rien n'étonne; féconde, que rien n'épuise; insinuante, que tout goûte; simple, que tout entend; profonde, que tout admire; dont tout concourt à faire réussir les desseins, avec tous les attraits de la douceur, et toute l'efficace de la force : *Attingit a fine ad finem*, etc.

Voilà le vrai caractère de saint Ignace, le plan de sa conduite et l'esprit de sa compagnie : la grandeur d'âme et la prudence. Rien n'était au-dessus d'un cœur plus grand que le monde; mais rien n'était au-dessous d'une sagesse qui mettait tout à profit. C'était un héros intrépide que les difficultés n'étonnèrent jamais; mais c'était un héros sage qui savait s'y attendre et les aplanir. Ce fut un zèle ardent, qui, pour la gloire de Dieu, ne connaissait rien d'impossible; mais ce ne fut jamais un zèle aveugle, dont l'indiscrétion fit avorter les entreprises. Il sût les préparer, les étayer, les laisser mûrir et ménager la réussite. Il embrassa les plus grandes choses, dans l'élévation de son esprit, dans la noblesse de ses sentiments, dans l'immensité de ses désirs. Il mit en œuvre les plus petites, par la profondeur de son examen, par la sagacité de ses recherches, par l'habileté de ses arrangements. Il peut dire, comme la sagesse divine dont il fut rempli, que la douceur et la force se réunirent pour le conduire à ses fins : *Attingit a fine ad finem*, etc.

Voilà les leçons qu'il donnait à ses disciples, et les deux grands principes de sa conduite qui feront la matière et le partage de ce discours. Le zèle doit tout entreprendre, et la sagesse se servir de tout. La confiance doit tout attendre, la prudence ne rien négliger. Comptons sur Dieu comme s'il faisait tout, agissons comme s'il ne faisait rien : on rend hommage à la puissance, en ne mettant point de bornes au zèle. On entre dans les vues de la Providence, en prévenant les moyens qu'elle daigne offrir. Non, on ne peut rien sans Dieu : l'humilité ne perd jamais ce point de vue. Dieu ne fait rien sans nous : la sagesse n'oublie jamais ce principe. Assemblage divin de courage et de précaution, d'intrépidité et de prudence! vous caractérisez parfaitement le célèbre fondateur d'un nouveau collége apostolique, aussi inépuisable dans la variété de ses travaux, qu'insatiable dans l'étendue de ses conquêtes : *Attingit a fine ad finem*, etc.

Vierge sainte, vous êtes intéressée dans

l'éloge du grand Ignace. Ses premiers pas dans la carrière de la vertu, furent une consécration à votre service. Il jeta les fondements de son ordre le jour de votre Assomption; il vous fut fidèle jusqu'au dernier soupir. Ses enfants ont reçu de lui ces sentiments pour héritage, obtenez-nous la grâce de faire dignement l'éloge d'un serviteur si déclaré. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les commencements de saint Ignace n'eurent rien de fort brillant : ses premières années, loin d'être la matière de notre éloge, furent l'objet de sa pénitence. Ignace, à la cour, est, comme bien d'autres, un homme de plaisir, esclave des passions et des maximes du monde. Ignace à l'armée est un ambitieux qui court après la fortune et la gloire. Ignace, lisant par hasard un livre de piété, est un malade embarrassé de son loisir qui cherche à charmer sa tristesse. Pourquoi diminuer le triomphe de la grâce, en dissimulant les obstacles qu'elle a surmontés? Adorons la miséricorde infinie qui, d'une lecture fortuite, fait le principe de sa conversion. Ignace, à Manrèze, est un pénitent farouche qui s'arrache à sa famille, se travestit en mendiant et s'ensevelit dans une caverne. Ignace parcourant l'Espagne, la France et l'Italie, est un dévot bizarre qui ne sait ce qu'il veut. Ignace, sous la férule du principal de Sainte-Barbe, est un petit génie qui, se voyant sans ressource, prend à trente ans un nouveau métier pour gagner sa vie. Pardonnons-lui les excès d'une ferveur naissante et admirons les voies de Dieu qui, sur la folie de la croix, élève le chef-d'œuvre de sa puissance et confond la sagesse du monde : *Quæ stulta sunt mundi, elegit Deus*, etc. (I *Cor.*, I, 27.)

Monde impie, êtes-vous satisfait? Direz-vous qu'en faisant le portrait d'Ignace, j'ignore les ombres dont vous le chargez? Applaudissez-vous d'un si léger triomphe! Intéressé à décrier des ministres qui vous poursuivent et des vertus qui vous condamnent, que la malignité de votre censure saisisse et empoisonne des actions, dont la singularité semble donner prise à quelque froide plaisanterie. Nous vous abandonnons les commencements de la compagnie de Jésus, aux mêmes conditions que nous vous abandonnons ces héros que les premiers jours de l'Eglise virent traiter comme la fable du monde : nous ne rougissons pas de partager les opprobres de ceux dont nous partageons les travaux.

Soyons du moins assez équitables pour convenir qu'à travers ces nuages il échappe des éclairs qui le décèlent et laissent entrevoir le riche fonds que ces ténèbres semblent nous dérober. Ce jeune voluptueux ne peut s'accommoder de l'oisiveté de la cour, et, dans un âge qui n'aime que le plaisir, son humeur guerrière l'entraîne à l'armée. Intrépide au milieu des dangers, il résiste presque seul aux ennemis qui l'assiégent et aux citoyens qui veulent se rendre. Désintéressé au milieu des richesses, il refuse d'avoir part aux dépouilles des vaincus, après avoir eu tant de part à la victoire! Une conversion parfaite, qu'opère le hasard d'une lecture rapide, suppose un grand fond de droiture et de religion. La bizarrerie de son déguisement, la singularité de ses démarches, sont pourtant accompagnées d'une charité pour les pauvres, qui va jusqu'à leur donner ses habits et les servir dans les hôpitaux; d'une austérité à Manrèze, qui étonne les plus fervents religieux; d'une piété à la terre sainte, qui charme tous les spectateurs. Quelle difficulté ne surmontera pas un homme que le zèle ensevelit à trente ans dans la poussière d'une classe?

Tout cela même ne revèle-t-il pas l'éclat de ses vertus? Un homme nourri dans la délicatesse de la cour, se résout-il à déchirer son corps, à lui refuser le sommeil, à ne lui accorder que la terre pour lit et un morceau de pain pour nourriture? Un homme plein de l'orgueil d'une illustre naissance, s'accommode-t-il d'un déguisement qui le confond avec la lie du peuple, d'une pauvreté qui le réduit à manquer du nécessaire, d'un air de folie qui l'expose aux plus sanglants affronts? Un homme élevé dans le tumulte des armées, pardonne-t-il les injures, souffre-t-il les persécutions, s'amuse-t-il à instruire les enfants? Un homme conduit par la prudence du siècle, forme-t-il le projet de fonder un corps immense pour combattre partout l'erreur et le vice, manquant lui-même de bien, de science et de crédit? Non, non, le doigt de Dieu est ici; à ces mystères profonds, je ne puis le méconnaître. Dressez-lui des autels, habitants de Manrèze; prodiguez-lui vos biens, femmes pieuses de Barcelone; tombez à ses pieds, principal de Sainte-Barbe; allez au devant de lui, sénateurs de Venise; un fruit de la grâce, déjà mûr en naissant, mérite les hommages de toute la terre. Admirez : 1° la grandeur de ses entreprises; 2° sa constance dans les travaux; 3° sa fermeté dans les obstacles; 4° le prodige de ses succès, sa confiance en Dieu ne connaît de bornes que celles de la puissance divine, il n'en trouvera point d'autres.

1° *Grandeur des entreprises.* Le voilà, cet homme, jouet de l'Europe, couvert de haillons, mendiant son pain, ne sachant, comme le Fils de l'homme, où reposer sa tête. Il porte le monde dans son cœur. Il en médite la conquête. Tout le système de ce grand ouvrage est arrangé dans son esprit, il en concerte les mesures, il en prépare les moyens, il en aplanit les difficultés; il se propose de convertir tous les pécheurs, de ramener tous les infidèles, de combattre tous les hérétiques, d'élever toute la jeunesse. Il prétend envoyer jusqu'à la fin des siècles, dans toutes les parties de la terre, une foule d'hommes apostoliques, de théologiens, de directeurs, de missionnaires. Jamais monarque enfanta-t-il de si vastes desseins? Alexandre et César portèrent-ils si loin leur ambition démesurée? Les fondateurs du

christianisme n'eurent point de plus grandes vues, la miséricorde infinie du Sauveur n'embrassa pas de plus grand objet.

Mais en quel temps et dans quelles circonstances vit-on éclore ces chimères? Qui pourrait, sans verser des larmes, penser à l'état de l'Eglise chrétienne dans ces jours malheureux? Resserrée dans les bornes de quelques royaumes de l'Europe, elle voyait en Asie, en Afrique, un monde entier plongé dans les ténèbres. La découverte récente de l'Amérique, faite par Christophe Colomb l'année qu'Ignace naquit, comme celle des Indes orientales par Vasco de Gama, l'année de la naissance de François-Xavier, présentait un second monde assez connu déjà, pour savoir que des millions d'âmes y étaient esclaves du démon : l'Europe elle-même, théâtre d'une guerre sanglante que l'hérésie allumait de tous côtés, et qui ébranlait les trônes les mieux affermis. Les provinces et les royaumes, qui tous les jours se livraient à l'erreur et au schisme. Les églises réduites en cendres, le service divin abandonné, les communautés dispersées par crainte, par libertinage, la jeunesse sans éducation, les peuples dans l'ignorance, les prélats catholiques errants et fugitifs, ne sachant où se rassembler pour chercher dans un concile, de toutes parts traversé, quelque remède à tant de maux, Ignace, à ce spectacle, ne peut modérer le transport de son zèle ; semblable à un homme qui voit le feu dans sa maison, il vole pour l'éteindre, il appelle du secours, il abat les maisons voisines, il se jette au milieu des flammes. Le mal est trop grand pour rien ménager et trop pressant pour attendre, sauvons la maison de Dieu, agissons par nous-mêmes, mettons en œuvre toute sorte de mains.

Suffit-il de conserver une fois le monde chrétien et d'éclairer l'infidèle? Chaque siècle a ses erreurs et ses vices. Abandonnerons-nous nos neveux? Non, sans doute, Ignace n'embrasse pas moins tous les temps que tous les lieux. Son zèle immense ouvre des fontaines intarissables où, jusqu'à la fin des siècles, tous les peuples viendront se désaltérer. Son sein est comme le paradis terrestre, il en sort quatre grands fleuves qui vont arroser toute la terre. Semblable à l'intrépide Matathias, il s'écrie : Si quelqu'un est encore fidèle à Dieu, qu'il se joigne à moi; verrons-nous l'enfer se peupler; sans faire aucun effort pour arrêter ses odieuses conquêtes. Entreprenons tout à la fois, combattons à droite et à gauche; que les rues et les places publiques retentissent de notre voix. En cela même imitons la divine Sagesse : *In plateis dat vocem suam.* (*Prov.*, I, 20.) Ranimons le germe d'Israël, tâchons d'en éterniser les fruits, allons et mourons, s'il le faut, avec celui qui mourut pour les hommes; mourons pour ces hommes qu'il sauva au prix de ses jours.

2° *Fermeté dans les obstacles.* Ignace, à quoi pensiez-vous? Un zèle présomptueux vous fait-il compter sur vos forces? un zèle aveugle ferme-t-il vos yeux sur l'étendue des projets que vous osez former? un zèle téméraire oublie-t-il les obstacles que vous aurez à vaincre? un zèle impétueux se persuade-t-il qu'au gré de vos désirs, vous allez moissonner des palmes toutes prêtes, qui ne vous coûteront que la peine de les cueillir? Non, sans doute, dit Ignace, je ne m'en flatte pas ; je ne méconnais pas ma faiblesse, je ne méprise pas les difficultés, je ne m'en dissimule pas l'étendue. Je craindrais tout, je n'espérerais rien, si je comptais sur moi-même; mais dois-je oublier la puissance à qui tout est facile, la bonté à qui tout est cher, la sagesse à qui tout est présent? C'est son ouvrage, c'est sa gloire, c'est à elle à ménager le succès. Comptons sur elle, comme si elle faisait tout, rien ne doit étonner quand on agit sous ses auspices; me fût-il refusé, ce succès, trop heureux, par de nobles projets, d'avoir pu lui marquer mon amour et ma reconnaissance.

Dieu pourrait-il manquer de couronner cette héroïque confiance? Jugeons du bien qu'a fait Ignace par les assauts que lui livra le démon. Un homme indifférent fût-il jamais l'objet de sa rage? fut-on jamais impunément apôtre? fut-on jamais impunément ennemi de l'erreur, fut-on jamais impunément heureux dans les travaux apostoliques; tout ce que la calomnie imagina de plus noir, tout ce que la fureur conçut de plus violent, fut mis en œuvre. On en voit encore aujourd'hui les étincelles, une espèce de manie poursuit, sans savoir pourquoi, un corps illustre, que dans le fond on estime et à qui le public a les plus essentielles obligations. Ceux dont il a délié la langue sont quelquefois ses plus cruels ennemis. Il semble, en les combattant, que l'ingratitude donne une sorte de mérite et l'injustice un air de bel esprit. Procès, libelles, intrigues, exil, prison. Ne vous étonnez pas, disciples d'Ignace ; que n'a-t-on pas fait à votre saint fondateur? Le vice et l'erreur verront-ils jamais sans dépit des adversaires si redoutables.

Une vertu médiocre aurait bientôt rendu les armes. Ignace n'en est que plus animé. Loin de l'effrayer, les croix le rassurent, les obstacles l'encouragent. *Ce sont*, disait-il, *des gages de la bonté de Dieu, je me défierais d'un succès trop facile. Je compte trop sur lui pour rien craindre.* Une vertu médiocre se serait mille fois démentie, la sienne est à l'épreuve des plus grands revers. L'entendit-on éclater en plaintes et en murmures? Manqua-t-il jamais de patience et de douceur? *Si j'étais maître du choix*, disait-il, *je préférerais la peine au plaisir, le travail au repos, l'humiliation à la gloire, la pauvreté aux richesses.* Modéré jusque dans l'objet le plus cher de son zèle. *Fallût-il voir la compagnie que j'ai fondée se dissoudre comme le sel se fond dans l'eau, un quart d'heure d'oraison suffirait pour me rendre le calme.* Rendit-il le mal pour le mal ? Il priait pour ses ennemis et ses persécuteurs ; et il établit dans son ordre des prières pour eux à perpétuité ; le vit-on importuner les tribunaux pour obtenir une

justice éclatante? Il ne voulut pas qu'on répondît à une foule de libelles qui se répandirent dans Paris contre lui, quand le roi voulut y établir un collége. *Gardons-nous*, disait-il, *de vouloir trop conserver notre réputation, Dieu sait la mesure qui nous est nécessaire. Si l'on attaquait notre foi, nous nous défendrions; le silence pourrait la rendre suspecte, la foi d'un ministre n'est jamais trop décidée, nous abandonnons tout le reste à Dieu.*

L'artifice vint au secours de la violence : la force ouverte, avait trop peu réussi ; il fallut essayer de séduire ceux qu'on n'avait pu vaincre. Est-ce d'aujourd'hui que le loup se couvre de la peau des brebis, pour se glisser dans le bercail? Un jeune luthérien, d'une douceur, d'une piété, d'une modestie imposante, parut propre à ce dessein. A la faveur d'un extérieur qui le rendait si semblable aux disciples d'Ignace, il demande d'être reçu dans sa compagnie, et il l'obtient. Le novice charme la communauté. Lorsqu'enfin le venin transpire, il saisit un moment qu'il croit favorable, pour insinuer ses erreurs, se flattant de gagner peu à peu du terrain ; mais à peine le zélé fondateur s'en aperçoit, qu'il chasse ce sujet pernicieux.

Favorables persécuteurs, mille fois plus utiles que les amis les plus déclarés, ne vous lassez pas de combattre, vous faites le bonheur et la gloire d'Ignace. Plus courageux que ce sage Romain qui s'opposait à la destruction de Carthage. *Je craindrais tout pour nous*, disait-il, *si nous n'avions plus d'adversaires. La guerre nous tient en haleine, le calme nous jetterait dans le relâchement. Ce n'est pas en vain que le mont des Martyrs fut le berceau de la compagnie; en recevant nos premiers vœux il nous apprit à répandre, à leur exemple, notre sang pour la foi.* Quelle gloire pour Ignace, de voir s'armer contre lui les mêmes ennemis que l'Eglise compte parmi les siens! La même bouche qui le charge d'injures, vomit contre elle des blasphèmes, la même plume répand sur l'un et sur l'autre son noir venin. *Quonam meo fato fieri dicam ut nemo hostis reipublicæ fuerit, quin eodem tempore mihi quoque bellum indixerit.* Ah! si Dieu n'y était pas offensé, qu'aurait à désirer de plus la vanité la plus raffinée, que de se voir confondue avec Dieu même par des intérêts et des outrages communs? Aveugles persécuteurs, vous nous faites plus d'honneur que vous ne pensez et que vous ne voulez. Vos calomnies nous sont glorieuses, vos éloges nous feraient rougir. Que nous serions à plaindre si nous méritions d'être épargnés par compassion, négligés par indifférence, ou ménagés par intérêt. Loin d'admirer la charité d'Ignace, je suis presque tenté de la trouver trop récompensée.

3° *Constance dans les travaux.* La rapidité des succès ne répond pas toujours à la vivacité de notre zèle, et ce n'est pas un des moindres efforts de la grandeur d'âme de soutenir la lenteur des progrès, quand la maturité du fruit se fait longtemps attendre. Quoique la fondation de plus de cent maisons pendant sa vie, dans toutes les parties de la terre, tienne du prodige, Dieu la lui fit acheter par bien des travaux. Que ne lui en coûta-t-il pas pour former des disciples! Les premiers qu'il se fit en Espagne l'abandonnèrent, l'un emporte son argent, l'autre se déclare contre lui. Que de soin, que de patience pour gagner ces grands hommes! Un Laynez, un Salmeron, théologien du pape au concile de Trente; un Lefebvre, le plus grand prédicateur de l'Europe; un Rodriguez, apôtre de la cour de Portugal; un François-Xavier, ce créateur d'un nouveau monde. *Allez*, leur disait-il, *embraser tout du feu qui vous dévore; les bornes de l'univers peuvent seules être les vôtres.*

Que ne lui en coûta-t-il pas pour se former lui-même! Un courtisan, un guerrier s'engager à l'étude à l'âge de trente ans, se mêler avec les enfants dans un collége, s'assujettir à leurs devoirs, s'exposer à leurs châtiments, obéir à leurs maîtres, recommencer deux ou trois fois en trois universités différentes. Ainsi devait porter sur le fondement de la plus profonde humiliation d'un homme de lettres, un ordre célèbre, dépositaire de toutes les sciences, chez qui toutes les nations devaient venir les puiser. Ainsi une foule de régents, en voyant leur fondateur au nombre de écoliers, devaient-ils apprendre à passer leurs premières années au milieu des enfants dans la poussière d'une classe. Le salut des âmes lui était si cher, qu'il était prêt à différer, à risquer le sien, pour travailler à les sauver. *Oui*, disait-il, *si tout à l'heure je voyais la porte du ciel ouverte, et que Dieu me donnât à choisir entre la possession de la félicité et l'exercice du zèle, au hasard de mon salut, et au prix du retardement, je préfèrerais de travailler à la sanctification des âmes. — Si populo tuo sum necessarius, non recuso laborem*, disait le plus saint évêque de France. (S. MARTIN.)

Que ne lui en coûta-t-il pas pour établir son institut. D'abord ébauché à Montmartre par un vœu d'aller à Jérusalem, traversé par la guerre entre le Turc et la république de Venise, arrêté toute une année, chargé de nouveaux emplois, essayé en détail en différentes villes, où ses élèves se dispersent; combattu par le Sacré-Collége, déchiré par tous les hérétiques, méprisé par bien des catholiques; enfin, tel que la religion chrétienne, dans ses commencements et dans ses progrès, à travers le fer et le feu, les outrages et les calomnies, renaissant de ses propres cendres, souvent appuyé par ses plus grands adversaires, cette société nouvelle s'établit, se répand, s'éternise, se fait admirer de toute la terre.

Remarquerons-nous ici avec un des plus ingénieux auteurs de sa vie, que, par un arrangement d'événements, où la main de Dieu ne peut être méconnue, l'antidote naissant en même temps que le poison, l'Eglise vit s'élever ce rempart si formidable aux

hérésies des derniers siècles, à mesure qu'elle déplorait leurs premiers attentats.

Puissances des ténèbres, vous vous applaudissez de voir un Luther sortir du fond des abîmes; voyez le soleil de justice éclairer le berceau d'Ignace. Quelle route différente! Là le cloître recèle un monstre, ici l'armée forme un héros; tous les vices sortent du sein de la retraite; toutes les vertus germent dans le tumulte des armes. Un ministre du Seigneur, le fer à la main, lève l'étendard de la révolte contre l'Eglise : un homme du monde, armé de la croix, en établit la foi aux extrémités de l'univers. Le religieux, à la tête d'un parti rebelle, allume la guerre dans toute l'Europe; le soldat, à la tête d'un ordre docile, allume partout le feu de l'amour. Le religieux renverse les temples; le soldat en relève les ruines. Le religieux débauche les communautés ; le soldat y introduit la réforme. Le religieux fait une foule d'apostats ; le soldat forme une foule de saints. Le religieux écrit un livre diabolique, qui dépeuple les monastères; le soldat compose un livre divin qui les remplit. Le religieux appelle du pape au futur concile; le soldat jure au père commun une obéissance éternelle. Le religieux, à la diète de Worms, sape les fondements de la religion; le soldat, au concile de Trente, est employé à en dresser les oracles. Tel le grand Cyrus, restaurateur du temple de Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière, lorsque Nabuchodonosor le réduit en cendre : tel le grand défenseur de la grâce naît en Afrique, quand Pélage paraît en Angleterre.

4° *Prodiges des succès.* Vous l'avez déjà admiré sans doute, mais ne pensez pas que la matière soit épuisée; les volumes n'y suffiraient pas. Succès dans les persécutions. Dieu avait promis à Ignace de lui être favorable. Qu'il dégage divinement sa parole. Comme l'or que le creuset épure, le feu de la tribulation le rend plus éclatant. On lui fait le procès à Alcala, à Salamanque, à Venise, à Rome. Partout des sentences juridiques constatent son innocence et sa vertu. On le met en prison, il convertit son geôlier; toute la ville se remue pour obtenir son élargissement et se félicite de sa liberté. Comme le lis qui croît au milieu des épines, il n'en est que plus estimé et plus honoré. Son livre et sa doctrine sont déférés à l'inquisition, examinés, jugés et presque condamnés ; la vérité se fait jour, on le comble d'éloges. Comme le soleil qui perce les nuages, ses succès n'en sont que plus rapides et plus brillants. Le pape, les cardinaux, d'abord contraires, bientôt lui prodiguent les plus grands priviléges. Comme un arbre que les secousses des vents affermissent, il en jette de plus profondes racines. On se déchaîne contre lui dans les chaires et ses enfants vont les remplir. Les villes le chassent, ils y rentrent triomphants. Les séditions menacent sa personne et ses amis se multiplient. Les universités lui ferment les portes et ses colléges en sont plus fréquentés. On le rend suspect aux souverains et les souverains lui donnent leur confiance. On répand le sang de ses frères, c'est une semence de chrétiens.

Succès dans son ministère. La France, étonnée des conversions qu'il opère, le prend pour un enchanteur. Parlez, pécheurs endurcis, dont ses retraites font des hommes nouveaux. Parlez, hommes débauchés, qu'il attend dans un étang glacé. Surpris de l'excès et de la singularité de son zèle, vous embrassez la pénitence à laquelle l'innocence s'est condamnée pour vous. L'Espagne admire ce prédicateur extraordinaire, à qui les campagnes suffisent à peine pour contenir son auditoire. Parlez, communautés religieuses, aussi célèbres par la réforme qu'il y sut introduire, que vous l'étiez auparavant par vos désordres. Heureux à son gré, s'il eût perdu la vie sous les coups que déchargeaient sur lui l'enfer irrité de se voir enlever sa proie. L'Italie écoute comme un oracle un homme qui en sait à peine la langue, mais dont la charité pathétique et les œuvres éloquentes ne trouvent de cœur qui lui résiste. Parlez, dames mondaines, idolâtres d'une vaine beauté, qui vous dépouillez de vos parures; joueurs obstinés, dont de frivoles amusements remplissent les oisives journées ; avares inhumains, dont la substance du pauvre grossit les revenus, qui distribuez vos biens en aumônes. Ignace marque tous ses pas par des miracles de grâce.

Succès dans les talents de ses disciples. Dans quel genre de mérite demandez-vous les plus grands maîtres? Profonds théologiens, solides controversistes, subtils philosophes, habiles historiens, orateurs éloquents, pieux mystiques, leurs ouvrages remplissent les bibliothèques; ils en composeraient une immense. Est-il quelque genre d'écrire où quelqu'un de ces auteurs ne tienne les premières places? L'Eglise n'eût-elle qu'Ignace à opposer à tous les hérétiques, elle serait assez soutenue dans sa doctrine et assez dédommagée de ses pertes. Vantez-nous vos conquêtes, puissances des ténèbres. Les Indes et le Japon ont vu plus d'idolâtres sous la main de Xavier, devenir des enfants dociles, que tout le Nord à la suite de Luther et de Calvin, n'a vu d'apostats et de rebelles. Vantez-nous vos sacriléges attentats, Ignace a fait revivre les sacrements et la piété en plus d'endroits que vous ne les avez abolis. Il a converti plus de provinces que vous n'avez entamé de diocèses. Vantez-nous votre science et vos ouvrages, Ignace a plus enfanté d'ouvrages solides, que vos noirceurs n'ont mis au jour de feuilles volantes; il a donné plus d'auteurs et de grands hommes, que vous n'avez séduit d'artisans et de femmelettes.

Succès dans la multitude et la variété de ses entreprises. Ce n'est pas à moi, c'est au monde entier à parler, c'est au Japon à compter ses martyrs, c'est aux Indes à faire voir ses temples, c'est à la Chine à étaler ses découvertes, c'est au Canada à montrer ses sauvages, c'est à l'Ethiopie à honorer ses

patriarches, c'est au Paraguay à faire renaître la primitive Eglise : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.) Que dirons-nous de l'Europe? Y a-t-il de royaume, de province, de ville, de village où le zèle d'Ignace ne se fasse sentir? Est-il de chaire où ses disciples ne se fassent entendre? Est-il de famille qui ne lui soit redevable de quelque élève? Est-il de maison où quelqu'un de leurs livres n'ait pénétré? *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* Que ne puis-je, à la faveur d'une carte géographique, vous faire parcourir de l'œil l'un et l'autre hémisphère; là, vous dirais-je, il baptise avec les missionnaires; là, il souffre avec les martyrs; là, il combat avec les théologiens; là, il enseigne avec les régents; tout est arrosé de ses sueurs, éclairé de ses lumières, embaumé de ses exemples. Est-il de port de mer d'où toutes les années il ne passe avec de pieux conquérants, héritiers de son zèle, qu'il envoie d'un pôle à l'autre. Plus avide du salut des âmes que les marchands des trésors des Indes, ce marchand évangélique, devenu le centre et le correspondant d'un commerce infini, va porter, donner, forcer à prendre cette pierre précieuse : *Nec est qui*, etc.

Quel est l'état qu'il ne porte dans son cœur? Les cours des princes l'admirent dans les emplois les plus brillants, les campagnes le révèrent dans les missions les plus pénibles, le clergé reçoit ses leçons dans les universités, ses instructions dans les séminaires. Il forme la jeunesse dans les classes, il dirige les vieillards dans le sacré tribunal. On le trouve dans les hôpitaux avec les malades et dans les cachots avec les prisonniers. Des nombreux essaims de tous les états peuplent ses congrégations : *Nec est qui se abscondat.* Les juifs lui doivent bien de sages règlements, les femmes débauchées plusieurs maisons de refuge. Ce n'est même que depuis Ignace et à son exemple, qu'on a vu s'élever de toutes parts ces asiles de pénitence. Quel spectacle de le voir dans les rues rassembler ces brebis égarées, marchant à leur tête, comme le bon pasteur, pour les mener au bercail : *Trop heureux*, disait-il, *n'eussé-je d'autre fruit de mes peines que d'avoir empêché un seul péché mortel.* Que de maisons de retraite fondées depuis en cent endroits, pour y pratiquer les pieux exercices, dont le premier il traça le modèle; et si aujourd'hui la plupart des communautés, si les laïques, si les prêtres y vont puiser tant de secours, peuvent-ils oublier l'habile main qui leur en a frayé la route? Que des communautés de l'un et de l'autre sexe, établies sur le plan de la Compagnie et souvent par ses soins! Le siècle d'Ignace a été, dans le monde catholique, une époque heureuse et une espèce de renaissance spirituelle qui, par un nombre prodigieux d'établissements, d'exercices, de bonnes œuvres, a changé la face de l'Eglise et lui a rendu sa première beauté : *Nec est qui se abscondat.*

Voilà une légère ébauche de la grandeur d'âme d'Ignace; voyons-la maintenant dirigée par la plus admirable sagesse.

SECONDE PARTIE.

Quoique Dieu dispose en maître absolu des événements, sa providence a imposé des lois aux causes secondes qui lui servent de moyen pour l'exécution de ses volontés. Il a pu soutenir les hommes sans aliments, rendre la terre féconde sans culture; cependant il a voulu attacher la fertilité de la terre au travail, la vie de l'homme à la nourriture. Le monde moral présente le même système. Maître de la grâce comme de la nature, il pouvait éclairer les hommes sans instruction, les sanctifier sans sacrements, mais il a voulu faire dépendre de certaines conditions la distribution de ses grâces. C'est à l'homme à s'y assujettir, si la confiance peut se promettre des miracles, la prudence ne les attend point. Présumer ou trop craindre, tenter Dieu ou s'en défier, c'est lui faire une égale injure. Comptons sur lui comme s'il faisait tout, mais travaillons comme s'il ne faisait rien. La véritable vertu condamne également l'indiscrétion et la faiblesse : *Disponens omnia suaviter.* (*Sap.*, VIII, 1.)

Jamais personne n'a mieux su qu'Ignace entrer dans ces vues de sagesse et s'accommoder à ces arrangements de providence. Sa prudence a égalé son courage, l'un a été l'appui et la règle de l'autre. 1° La grandeur de l'entreprise n'ôta rien à la maturité des délibérations; c'était un habile architecte qui jetait les fondements d'un superbe édifice; mais il en suppute les frais, il en prend les mesures, il en distribue les appartements selon la règle de l'Evangile : *Prius sedens computat sumptus qui necessarii sunt.* 2° La fermeté dans les épreuves ne retrancha rien dans la multitude des précautions : c'est un habile général engagé dans une grande guerre, mais qui médite les opérations de la campagne, examine le terrain, élève des retranchements, fait la revue de ses troupes : *Si cum decem millibus occurrere possit.* 3° La constance dans l'attente ne prend rien sur l'assiduité du travail : c'est un habile jardinier qui attend la récolte, mais qui profite de toutes les saisons, ensemence les terres, les arrose fréquemment, les cultive assidument : *Exspectans temporaneum et serotinum.* (*Jac.*, V, 7.) 4° Le brillant du succès ne fait rien oublier dans le ménagement des ressources : c'est un habile pilote qui parcourt une vaste mer, mais qui, dans l'incertitude des événements d'une longue navigation, fait provision de biscuit et d'agrès pour son vaisseau, prépare toutes les manœuvres pour prévenir les inconvénients du calme et de l'orage : *Fecit omnia duplicia, et non patitur quidquam deesse.* (*Eccli.*, XLII, 25.)

C'est ainsi que ce grand homme, sur qui l'esprit de Dieu répandit si abondamment les dons de conseil et de force, de sagesse et d'intelligence, de science et de piété, sut tout entreprendre sans témérité, tout attendre sans négligence, tout souffrir sans se démentir, tout exécuter sans se trop livrer. Un zèle ardent se jette sans choix dans tout

ce qui porte l'apparence de bien : l'homme sage délibère longtemps avant que de se déterminer ; les plus grands desseins échouent souvent pour une bagatelle négligée; l'homme sage pense à tout et sent le prix de tout. On se rend quelquefois inutile en donnant prise par quelque faiblesse. L'homme sage se mesure si bien qu'il n'a pas à reculer par sa faute. Enfin, bien des coups imprévus déconcertent quelquefois les mesures les mieux prises ; l'homme sage se ménage toujours un asile dans le besoin. Voilà, en peu de mots, ce fameux système de politique dont on parle tant dans le monde, et qu'on y connaît si peu, et qui, envisagé dans son véritable point de vue, est un éloge unique et complet de saint Ignace. La politique n'est pas, comme on se l'imagine, l'art de dissimuler et de surprendre. La vraie politique est le grand art du gouvernement : c'est une prudence consommée qui apprend à se conduire et à conduire les autres et à mettre tout à profit pour le bien. Un Joseph en Egypte, un Moïse dans le désert, un Salomon sur le trône, un Joïada dans le temple, furent de très-grands politiques, des hommes d'un génie élevé, images vivantes de cette divine sagesse, entre les mains de laquelle tout devient utile; elle brilla dans Ignace par les mesures infiniment sages qu'elle lui fit prendre pour arriver à ses fins avec autant de douceur que de force : 1° Mesure d'examen dans l'entreprise ; 2° mesure de détail dans les moyens; 3° mesure de précaution dans l'attente ; 4° mesure de ressource dans les événements.

1° *Mesure d'examen dans l'entreprise*, premier effet de cette politique toute sainte. Il est difficile de porter l'attention plus loin que l'a fait saint Ignace. Attention dans la composition de ses règles, attention dans le soin des sujets, attention dans la détermination des entreprises : règles sacrées que le doigt de Dieu a gravées, non sur des tables de pierre, mais dans le cœur de tant de grands hommes, semblables aux lois divines, vous suffisez à tout.

Ce ne fut pas assez pour Ignace d'avoir lu toutes les règles des autres ordres, pour cueillir comme l'abeille sur tant de fleurs le miel délicieux de son institut. Ce ne fut pas assez de consulter les personnes les plus distinguées par le mérite ou par la vertu. Que de raisons pour et contre, n'écrivit-il pas sur chaque article pour le mieux balancer ! Combien de fois monta-t-il sur la montagne de Sinaï pour consulter le souverain Législateur ! Combien de fois, éclatant de gloire dans ses extases, vit-on la majesté de Dieu empreinte sur son visage ! Combien de fois chaque artisan fut-il mis sur l'autel, comme dans l'arche d'alliance, pour y apposer le sceau de l'autorité divine ! Il ne voulut même qu'elles passassent en force de loi, qu'après qu'une expérience de plusieurs années en eût fait sentir les inconvénients et les avantages, ce qui n'arriva qu'après sa mort. Faut-il être surpris si, même humainement parlant, elles doivent passer pour un chef-d'œuvre de prudence, si les papes ont à l'envi enchéri sur les éloges dont ils les ont comblées, si le plus grand politique du siècle passé (11) disait qu'il n'en voudrait pas davantage pour gouverner tout un monde.

Jamais fondateur n'a eu plus de délicatesse sur le choix des sujets, ni plus de soin de les éprouver. Qualités d'esprit, qualités de cœur, qualités de corps, tout est nécessaire à un jésuite. On peut ailleurs n'en exiger pas tant. Enfermés dans la solitude, à l'abri des occasions, chargés d'austérités, la bonne volonté peut suffire à d'autres religieux ; ce n'est pas assez pour Ignace ; il faut joindre au zèle des talents qui le rendent utile, et des forces qui le mettent en œuvre. Un disciple d'Ignace ne vit pas pour lui seul ; il doit comme son père, porter le monde dans son cœur et former à son tour des disciples. Une année de noviciat avait jusqu'alors paru suffisante. On n'en avait pas même toujours demandé tant. Deux années ne lui suffisent pas, il faut encore, après qu'un long intervalle a laissé comme amortir une ferveur naissante, qu'on remette de nouveau dans le creuset ceux que tant d'épreuves semblaient avoir dû faire si bien connaître. Quelle vigilance prescrite aux supérieurs, quelle fidélité à instruire le général. Peut-il ignorer l'état des choses, lui à qui des examinateurs publics et secrets sont tant de fois obligés de rendre compte des forces, des talents, des vices, des vertus, des succès de chaque particulier ; aussi est-il rare, malgré le nombre infini des emplois de la compagnie, que quelque sujet s'y trouve déplacé.

L'institut, il est vrai, embrasse toute sorte de bonnes œuvres. Un zèle sans bornes doit faire le caractère des enfants d'Ignace. Mais ce doit être un zèle selon la science, qui n'entreprenne après une mûre délibération, que ce qu'on peut exécuter avec fruit. Elever la jeunesse, c'est former un monde nouveau ; y employer les jeunes gens, c'est les former eux-mêmes ; laisser mûrir les sujets avant que de les livrer au public, c'est les rendre plus utiles ; fixer chacun à l'emploi qui lui est propre, c'est assurer le plus grand succès ; cultiver les talents et les mettre en œuvre, c'est faire des hommes éminents ; donner aux ministres une éducation noble et polie, c'est faire aimer et respecter le ministère ; courir au plus grand bien, c'est en faire beaucoup à la fois ; travailler auprès des grands, c'est entraîner les petits ; cultiver l'amitié de tout le monde, c'est se ménager des facilités ; se répandre parmi les idolâtres, c'est embrasser la perfection de l'apostolat ; enseigner toutes les sciences, c'est attirer tout le monde à des leçons de vertu ; composer de beaux livres, c'est porter partout la piété ; établir des congrégations, c'est cimenter le bien et le per-

(11) Le cardinal de Richelieu.

pétuer; faire des missions dans les campagnes, c'est courir après la brebis égarée ; se faire tout à tous, c'est les gagner tous; chercher en tout la plus grande gloire de Dieu, c'est en faire son protecteur.

Mais le moyen le plus sûr de ne pas se méprendre dans le choix de ses travaux, c'est de recourir à l'oracle de l'Eglise. Voilà la boussole qu'il faut prendre pour guide. La voix du souverain Pasteur doit tout décider. C'est dans ces vues qu'il fit un vœu d'obéissance au saint-siége, au sujet des missions. Que l'hérésie lui en fasse un crime et s'efforce de rendre suspects aux puissances ceux qui leur sont le plus soumis ; toujours portée à l'indépendance, l'union au chef de l'Eglise est à ses yeux une faiblesse, la révolte serait un mérite. Admirons avec des yeux plus équitables et plus catholiques l'héroïsme du désintéressement et le chef-d'œuvre de la sagesse. Partir au premier ordre pour quelque lieu du monde que ce soit, sans argent, sans secours, au risque de sa vie, la sagesse incarnée en demanda-t-elle davantage des premiers héros qui fondèrent l'Eglise ? En laisser arbitre le chef de la religion, qui en connaît mieux les pressants besoins et qui, tenant la place de Dieu, est à la source de la lumière, à quel oracle plus sûr peut-on s'adresser ? Volez, disciples d'Ignace, où la voix de Dieu vous appelle. Portez l'Evangile d'un pôle à l'autre, ouvrez la porte des cieux à l'Indien et à l'Iroquois sous les auspices de celui à qui les clefs en furent remises ; Pierre vous sert de pilote, voilà le port assuré. Ainsi parlait ce grand maître du désintéressement et de l'obéissance. *Fallût-il tout à l'heure aller au bout du monde dans un vaisseau sans gouvernail, sans rame, sans voile, sans provision, les ordres du souverain pontife ne me laisseraient point connaître de danger.* Où serait alors la prudence, lui dit-on; *la prudence*, répondit-il, *c'est l'affaire de celui qui commande, et non pas de celui qui obéit. Imperantis esse prudentiam non obedientis.*

2° *Mesures de détail.* Cette immensité de précautions vous étonne? tout cela n'est rien encore auprès du détail infini où entrent ces règles pour le gouvernement de son ordre et le discernement des esprits. Le soin du détail dans la conduite des âmes comme dans tout le reste, est de la dernière importance. Le mépris du détail ne peut être que l'effet d'un sot orgueil qui craint de se dégrader, d'un génie borné qui n'en sent pas le prix, d'une indolence paresseuse qui en fuit la peine. Dieu lui-même a daigné y entrer. Le plan du tabernacle, les ornements des prêtres, les vases, les cérémonies, rien n'échappe à la divine exactitude. Notre nouveau Moïse en a rempli son *Deutéronome*. Les moindres offices, comme les plus grandes charges y ont leurs règles particulières. Tous les temps, toutes les actions de la journée, toutes les pratiques de piété, tout y est parfaitement détaillé. Un pinceau délicat ne se contente pas d'ébaucher grossièrement un beau dessein; les nuances du coloris, la finesse des attitudes, les plis des draperies, rien n'est oublié. Un bon guide ne se borne pas à faire voltiger sur une carte de géographie, il montre les sentiers et les détours. Je vois dans Ignace cette sagesse éternelle qui compte les feuilles des arbres, qui pèse les parties de l'air, qui mesure les organes des fourmis, qui n'agit jamais qu'avec nombre, poids et mesure. Un de ses premiers disciples paraissant faire peu de cas des petites choses, il le dépose du rectorat qu'il occupait dans le collége de Naples : *Omnia in pondere, numero, et mensura.* (*Sap.*, XI, 21.)

Grands maîtres de la vie spirituelle, qui, au milieu d'une foule de pénitents, en expliquez les profonds mystères, voulez-vous apprendre ce grand art, cet art des arts de la conduite des âmes ? Venez à l'école d'un jeune soldat qui n'a vu que la cour et l'armée ; mais qui tout à coup, devenu maître comme un fleuve navigable dès sa source, vous en donnera les plus hautes leçons. Consommé à l'entrée de la carrière, il a déjà passé par toutes sortes d'épreuves. L'onction et la sécheresse, les douceurs et les amertumes, les lumières et les ténèbres, les scrupules et la liberté, les plus sublimes révélations et les tentations les plus honteuses, rien n'est nouveau pour lui. Vous vous plaignez quelquefois que des replis impénétrables dérobent les cœurs à vos regards, que la variété infinie des mouvements de la nature et de la grâce épuisent toute la pénétration de votre discernement et toute la sagacité de vos recherches. Nourrissez-vous du livre divin, des exercices spirituels de ce livre qu'une grotte vit naître, qu'un novice enfanta, qu'un jour mûrit, que quelques mois répandirent, ou plutôt que la sagesse divine dicta, que la puissance accrédita, que la bonté multiplia ; de ce livre si digne de la rage de l'enfer et de l'admiration de l'Eglise; de ce livre qui, dans sa petitesse, renferme autant d'oracles que de paroles, qui, sous l'écorce d'une simplicité guerrière, a formé plus de saints qu'il ne contient de lettres : *Comede volumen istud.* (*Ezech.*, III, 1.) Tous les mystères du cœur humain vous seront ouverts; le démon n'aura plus d'artifice que vous ne démêliez, de violence que vous ne surmontiez.

Voulez-vous convertir les plus grands pécheurs, faites-leur envisager dans une retraite les grands objets de la religion ; par un enchaînement naturel des vérités capitales, faites l'attaque régulière de ce cœur endurci, que peu à peu, de la crainte à l'espérance, de l'espérance à l'amour, s'élève cet édifice spirituel jusqu'au comble ; que le zèle mette en œuvre ses innocents artifices, qu'il menace, qu'il invite, qu'il ébranle, qu'il rassure, qu'il attendrisse, qu'il gagne. Désert nouveau que le solitaire de Manrèze sut introduire au milieu du monde, ai-je rien dit qu'une heureuse expérience ne mette tous les jours sous les yeux ? *Comede volumen istud.* Voulez-vous qu'on fasse de grands progrès dans la vertu, cet habile

maître, par une espèce d'art et de méthode dans les trois voies : purgative, illuminative et unitive, vous fournira du lait pour les enfants, des viandes solides pour les forts, la plus haute perfection pour les âmes éminentes? L'oraison ramenée à ses principes, tantôt par des lectures réfléchies, tantôt par des examens approfondis, tantôt par des réflexions solides, tantôt par des résolutions sincères, tantôt par des images intérieures, vous conduira comme par la main.

Voulez-vous rendre les progrès rapides et sûrs, faites régulièrement l'examen particulier dont il a donné de si utiles leçons. Divisez vos ennemis pour les mieux combattre, ne vous proposez que peu de chose à la fois pour le mieux exécuter, rendez-vous compte de votre état pour vous animer, faites-le tous les jours pour ne pas vous oublier, comparez un jour à un autre pour vous en mieux assurer. Imposez-vous quelque pénitence pour chaque faute, pour vous mieux corriger. Saint Ignace faisait cet examen à toutes les heures du jour. Enfin, voulez-vous gagner tout le monde à Dieu, assaisonnez, comme lui, vos avis du sel de la sagesse, mêlez l'huile avec le vin, tempérez la fermeté par la douceur, le zèle par la prudence, imitez l'artifice du démon qui se sert de nos inclinations mêmes pour nous perdre. La charité serait-elle moins ingénieuse que sa fureur. Aussi, saint Ignace réconciliait les plus mortels ennemis et raccommodait les personnes les plus illustres. L'accommodement du pape avec le roi de Portugal, celui du duc Colonna avec sa femme, ne lui coûta que peu de jours.

3° *Mesures de précaution.* A quoi serviraient tant de travaux, si en donnant prise par quelque faiblesse, un ministre de l'Evangile détruisait d'une main ce qu'il bâtit de l'autre. Ignace n'a rien négligé pour prévenir les fautes, pour en empêcher l'éclat, pour en écarter jusqu'aux soupçons; il a su prévenir ses ennemis : l'envie ne peut armer contre lui que la calomnie. Sans doute ses enfants ne sont pas impeccables; mais sans cesse sous les yeux d'un supérieur, instruit par mille endroits de leur conduite, obligés eux-mêmes à lui en rendre compte et à lui obéir aveuglément, il est difficile qu'il se commette de grandes fautes, qu'elles soient longtemps ignorées, qu'on soit longtemps à les corriger, qu'elles éclatent dans le public. Rien ne contribue plus à l'édification; rien ne conserve mieux la pureté que la modestie. Quel détail n'en fait-il pas dans ses règles! Discrétion des regards, gravité des démarches, choix des paroles : vous saviez, grand saint, que, toujours frappé de l'extérieur, le peuple ne pardonne pas à la plus légère indiscrétion. Vous saviez que, trop sensible aux moindres objets, l'âme fidèle doit redouter les plus légères sorties; *Modestia vestra nota sit omnibus.* (*Philip.*, IV, 5.)

Ce n'est pas assez pour Ignace que ses disciples ne soient pas coupables, ils ne doivent pas même être soupçonnés. Et, en effet, par une heureuse expérience, la régularité de leurs mœurs a été jusqu'ici comme la conduite du Sauveur, sur laquelle ses plus mortels ennemis n'ont pas même osé débiter des calomnies. Comptez ces milliers d'hommes de tout âge, de tout pays, de toute condition, vivants au milieu du monde, dépositaires de tant de secrets, si bien accueillis dans les familles, si favorisés des grands, si révérés des petits, livrés à eux-mêmes parmi les idolâtres. Quoi! au milieu de tant d'écueils sans se briser, de la mêlée sans y périr! N'y eût-il qu'un petit nombre de coupables, ce serait un miracle toujours subsistant. Mais, non, ils ne sont même ni accusés, ni suspects; ou si, par une espèce de prodige, un siècle a vu soupçonner un particulier, ces soupçons ont fait la gloire de la compagnie. Ils n'ont porté ces soupçons que sur des indiscrétions et des conjectures, qu'on n'eût pas aperçu dans un autre, mais dont on fait un crime à un jésuite; comme si, par un raisonnement aussi glorieux que singulier, les moindres fautes en ce genre, étant chez eux aussi rares que les plus grandes, on était en droit de tout conclure sur les plus légères lueurs. Soupçon honorable, calomnie glorieuse. Il faut avoir bien peu de chose à reprocher à un corps, lorsqu'aux dépens de la pudeur on s'acharne à faire valoir des apparences, et ce sont les défenseurs de la charité!

Quelque désintéressé que puisse être un concurrent, il est toujours suspect quand il peut aspirer aux mêmes places. J'admire la sagesse et l'humilité du saint législateur d'être allé au devant même des prétextes par un vœu exprès de ne pas briguer, de ne pas même accepter les dignités ecclésiastiques. Que deviendrait un corps où les talents sont si nécessaires, si les meilleurs sujets en étaient arrachés? Un corps de troupes auxiliaires qui, selon ses idées guerrières, comme un camp volant prêt à courir au feu, ne doit tenir à rien pour être toujours en état de combattre si ses membres s'attachaient à quelque Eglise particulière. Quelle source de dissipation si l'esprit du monde, se glissant dans la société par des espérances flatteuses, servait également à la peupler et à la rendre déserte, à la distraire d'un travail que ses emplois rendent continuel, et à l'exposer à la censure de toute la terre, à qui elle se donne en spectacle. L'occasion s'en présenta plusieurs fois. Claude Le Geay fut destiné à la prélature; Jacques Laynez et François de Borgia furent demandés pour le cardinalat. Ignace fut inexorable. Le pape et l'empereur, qui le pressaient avec d'autant plus de chaleur qu'il en paraissait plus éloigné, se rendirent enfin à ses raisons. Il fit pourtant accepter le patriarcat et des évêchés d'Ethiopie à trois de ses enfants. Des emplois qui ne promettaient que des travaux et le martyre pouvaient-ils n'être pas de son goût. Le saint-siége, en élevant depuis à la pourpre un Bellarmin, un Tolet, un de Lugo, n'a fait, par des exceptions si bien placées, que confirmer glorieusement la loi. Monde pervers, le soupçonnerez-vous encore? C'est

bien à vous, dont l'ambition dirige tous les pas, d'en accuser une compagnie qui s'en ferme toutes les portes.

4° Enfin, voyons quelqu'une des ressources que la sagesse inspira à ce grand homme pour être, à tout événement, en état de suffire à tout. Un nombre de jeunes gens choisis, élevés dans les noviciats et les colléges, font un heureux germe qui se prépare à réparer les pertes que la mort ne manque pas de faire souffrir. Un nombre de coadjuteurs spirituels et temporels, qui, comme les diacres sur lesquels les apôtres se déchargent des soins moins importants pour vaquer plus librement à la prédication et à la prière, débarrassent ces hommes consommés par une longue expérience, qui dès lors peuvent, sans se partager, remplir les sublimes fonctions de l'apostolat. Un nombre de maîtres dans tout genre, instruits de toutes les sciences, forment une espèce d'arsenal pour faire face de tous côtés à l'erreur. Attaque-t-elle par les armes de l'éloquence, la force du style, la pureté du langage viendront, dans des ouvrages littéraires, parer périodiquement la vérité de tous ses charmes. Glisse-t-elle son venin par des chansons licencieuses ou des cantiques captieux, les grâces de la poésie feront aimer la saine morale et la saine doctrine. Veut-on nous effrayer par une érudition recherchée, de profonds commentateurs perceront ces savantes ténèbres. Aiguise-t-on les traits d'une vaine subtilité, une exacte scholastique les suivra dans ce labyrinthe. Déguise-t-on par des narrations infidèles les monuments de la tradition, un habile historien vengera les droits de la vérité. Attire-t-on par les beautés riantes des sciences naturelles, d'agréables philosophes en étaleront les trésors. Veut-on se donner un air de démonstration par un langage géométrique, de profonds mathématiciens dévoileront ces mystères. Ignace suffirait seul à l'Eglise.

Une des plus importantes ressources et un des traits de la plus haute sagesse d'Ignace, c'est d'ouvrir la porte à ceux de ses disciples qui se rendent inutiles. La crainte de la sortie fait une heureuse violence à un esprit bien fait, qui, malgré quelque faiblesse passagère, sent tout le prix de ce qu'il s'expose à perdre. Le droit à la liberté calme les premières saillies d'une passion qui s'irriterait contre la nécessité et à qui il ne faut souvent que le temps de respirer et l'idée amusante d'un avenir plus heureux. Croirait-on que cette crainte et cette espérance suffisent seules pour retenir dans le devoir un très-grand nombre de faibles; mais d'ailleurs, malgré les précautions infinies qui doivent maintenir sa ferveur, un jésuite court de grands risques. J'en admire bien davantage ceux que la variété des objets ne dissipe point, que l'air du monde ne corrompt point, que les succès n'enflent point, que l'obscurité ne décourage point: mais je crains tout pour ceux dont la vocation chancelante ou la vertu suspecte auraient tant de périls à essuyer. Que je les plaindrais si, dégoûtés de leur état, ils étaient obligés de traîner une chaîne qu'une stabilité forcée rendrait d'autant plus insupportable qu'on espèrerait moins de la briser ou d'en adoucir la rigueur. Que je plaindrais des supérieurs et la compagnie entière s'il fallait être toujours alarmé sur une vertu équivoque, toujours importuné par un esprit inquiet et chagrin, toujours exposé par les mécontentements d'un faux frère, toujours livré au public par d'injustes plaintes. Partez, retirez-vous, n'embarrassez plus un corps respectable, vous qui n'en avez pas l'esprit; peut-être, en respirant un autre air, trouverez-vous un calme qu'une vocation manquée ou mal soutenue ne vous permet pas de goûter ici.

La sainteté des motifs fit le plus grand prix de cette sage politique. Ne pensez pas voir ici un homme d'Etat que l'intérêt du prince occupe tout entier. Je me trompe; c'était en effet un homme d'Etat plein des intérêts de son Dieu; il ne cherchait partout que sa gloire et sa plus grande gloire. C'était son mot favori, sa devise, son caractère: *Ad majorem Dei gloriam.* Que j'aime à le voir dans la campagne prenant des moindres objets occasion de s'élever à son Dieu, tantôt sur la terrasse du collége, les yeux levés au ciel, méprisant toutes les choses de la terre: *Quam sordet tellus cum cœlum aspicio.* Tantôt baigné de larmes, priant le Seigneur de modérer les douceurs intérieures qui l'inondent, tantôt à la messe, brillant de gloire, comme le vit plusieurs fois saint Philippe de Neri, tantôt s'écriant: Recevez, Seigneur, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, mon bien; ma personne, ma liberté, mon entendement, ma volonté, ma mémoire; je tiens tout de vous, je vous en rends un juste hommage, donnez-moi seulement votre amour, je suis assez content et assez riche: *Amorem tui solum mihi dones et dives sum satis.*

Rendez justice à la véritable vertu: elle n'est ni lâche ni téméraire; elle ne méconnaît ni ne brave les obstacles, elle ne multiplie ni n'abandonne le travail; tout lui est cher, elle veut tout sauver; tout lui est utile, elle met tout en œuvre. Elle compte ses ennemis, sans les fuir; elle mesure leurs forces, sans les craindre; elle ne néglige, ni ne précipite le succès; elle se défie d'elle-même, sans cesser de compter sur Dieu. Ainsi se forment, ainsi s'exécutent les plus grand desseins, et, à proportion, les plus petits; ainsi se gouvernent les plus grands corps, ainsi se gouvernent les particuliers, ainsi devez-vous gouverner votre âme, pour la conduire à la vie éternelle.

PANÉGYRIQUE XXIX

SAINTE THÉRÈSE.

Accipietis virtutem Spiritus sancti, et eritis mihi testes usque ad ultimum terræ. (*Act.*, I, 8.)

Vous recevrez le Saint-Esprit, et vous me servirez de témoin jusqu'aux extrémités de la terre.

Les opérations extraordinaires de la grâce dans la vie intérieure, aussi nouvelles pour

la plupart des chrétiens, que les mystères d'un Homme-Dieu l'étaient pour le commun des Juifs, révoltent presque également l'homme de bien et l'impie. L'un en conteste l'existence, l'autre en redoute le danger; celui-là se fait un mérite de les tourner en ridicule, celui-ci se fait un devoir de s'en éloigner. L'esprit fort les met aux prises avec la raison : Ce sont des insensés, dit-il avec les Juifs : *Ebrii sunt isti.* (*Act.*, II, 15.) Le dévôt timide les croit contraires à la véritable vertu. La religion, dit-on, avec les pharisiens s'y trouve intéressée. Nous vous défendons ces nouveautés : *Denuntiaverunt ne in nomine Jesu ista prædicarent.* (*Act.*, IV, 18.)

Ne voudrions-nous jamais nous rendre justice, en reconnaissant le peu d'étendue de nos lumières? Ne la rendrons-nous jamais à Dieu, en adorant les trésors infinis de sa puissance. L'homme mesurera-t-il donc tout sur sa faiblesse et ses idées! Ne serace que dans les œuvres les plus nobles et les plus dignes de lui, que le bras du Seigneur sera raccourci. Tous les jours la nature se joue de nos recherches; elle voit le philosophe déconcerté, obligé d'admirer en silence ses mystérieuses productions. Tous les jours les vérités abstraites de la géométrie reçoivent de leurs adorateurs une espèce de religieux respect. Divinité suprême, les abîmes de votre sagesse, livrés aux curieuses recherches de l'esprit humain, verront-ils un œil téméraire en sonder les profondeurs, sans craindre l'éclat de la gloire qui éblouit, le poids de la gloire qui accable, le scrutateur de la majesté : *Opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 27.) Faites briller du haut des montagnes éternelles vos vives lumières, que les insensés en soient confondus : *Illuminas tu mirabiliter a montibus æternis, turbati sunt insipientes.* (*Psal.* LXXV, 5.)

Mais, sans entrer dans les raisons solides que la théologie fournit en foule, pour convaincre l'incrédule et rassurer le pusillanime, il faut aujourd'hui établir ces vérités par l'autorité de sainte Thérèse, l'une des plus grandes âmes qu'ait eue l'Eglise. Autorité, j'ose le dire, et je me propose de le démontrer, autorité décisive en ce genre. Elle est non-seulement une grande maîtresse de la vie spirituelle par les leçons qu'elle en donne, mais encore le martyr et l'apôtre par le témoignage qu'elle lui rend. Mon dessein n'est pas de vous faire admirer l'excès de ses austérités, la sublimité de son oraison, l'éminence de sa grâce, qui l'ignore? Le seul nom de Thérèse dit tout cela. Je veux au contraire la rapprocher de nous, et montrer que, loin de prendre droit de la singularité de ces merveilles pour la rendre suspecte et se dispenser de l'imiter, sa conduite, son caractère, sa sagesse invitent à tout et garantissent tout.

C'est ainsi que les apôtres se donnaient eux-mêmes pour garants des faits merveilleux et des vérités incompréhensibles qu'ils annonçaient. Nous avons vu, nous avons entendu, nous vous déclarons qu'il faut croire, et croire sur notre parole : *Quod vidimus testamur, et annuntiamus vobis.* (I *Joan.*, I, 2.) Eh quoi! des mystères dont il n'est pas permis à l'homme de parler. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit humain ne saurait comprendre ce qui nous a été révélé; et, quoique élevé au troisième ciel et témoin de tout, plus ébloui qu'éclairé, j'ai admiré plus que je n'ai compris, je ne sais même si j'étais dans mon corps ou si je n'y étais pas : *Audivi arcana verba quæ non licet homini loqui.* (II *Cor.*, XII, 4.) On les crut pourtant, ces envoyés de Dieu, et quoique les miracles missent à leurs paroles le sceau de l'autorité divine, c'était moins par l'éclat de leurs prodiges, que par l'héroïsme de leurs vertus et le caractère de leurs personnes qu'ils établissaient la vérité.

Il fallait le renouveler, ce témoignage dans des temps où, contre tous les vrais principes de la raison, on se pique de donner tout à la raison, où l'erreur ne connaît rien de sacré, et s'efforce d'ébranler la créance de tous les mystères où, les gens de bien même, attachés d'ailleurs à la foi de l'Eglise par je ne sais quelle contagion et quelle fausse prudence, prévenus contre les voies éminentes, les condamnent sans les examiner, et inspirent à ceux qui les entendent le moins les plus injustes ombrages. Sainte Thérèse a été choisie de Dieu pour dissiper ces nuages et justifier la sublime spiritualité. Elle a vu, elle a entendu, elle parle en maîtresse instruite, en témoin oculaire. Une expérience consommée lui a dévoilé tous les mystères, sa déposition n'est que l'histoire de son cœur et celle de sa vie, mais, déposition la plus propre à satisfaire : 1° aux doutes de l'impie, 2° aux défiances de l'homme de bien. Les armes qu'elle nous fournit contre ces deux sortes d'ennemis feront les deux parties de ce discours. Ainsi s'accomplit la célèbre prophétie dont saint Pierre parlait aux Juifs : Un temps viendra que je répandrai mon esprit sur les hommes; les jeunes gens auront des visions et les vieillards des songes : *Juvenes vestri videbunt.* (*Act.*, II, 17.) Vierge sainte, vous servîtes de mère à Thérèse quand la mort lui eût enlevé la sienne; vous l'appelâtes dans un ordre qui vous fut toujours singulièrement dévoué, ses filles se font un devoir de vous être toujours fidèles. Obtenez-nous la grâce de faire d'une manière digne de vous un éloge qui vous intéresse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque estime qu'on ait dans le monde pour la réformatrice du Carmel, j'ose dire que peu de gens en ont une juste idée. On admire sa charité, on loue son zèle, on respecte ses communautés, on est frappé de la sublimité de son oraison; mais on croit lui faire grâce de ne pas trop approfondir la prudence de sa conduite et l'étendue de ses lumières. On lui pardonne bien des visions et des faiblesses, en faveur de plusieurs vertus. On est bien tenté d'avouer qu'elle eût

aussi bien fait de ne pas tant courir et tant écrire; que le silence et la retraite convenaient mieux à son sexe et à son état; que, quand elle eût tenu ses révélations secrètes, elle n'en eût été ni moins sainte, ni moins utile à l'Eglise; et, bien loin de la prendre pour guide, on serait fâché d'être visionnaire comme elle.

Ah! Monsieur, trop heureux qui serait visionnaire comme elle, qui, par d'aimables illusions, irait comme elle à l'éternelle félicité. Qu'importe, pourvu qu'on arrive au ciel, quelle route l'on a tenue. J'aimerais mieux une erreur qui me rendrait heureux, qu'une prétendue sagesse qui me rendrait misérable. Il est avantageux de se tromper avec les saints, il est dangereux même de se rencontrer juste avec les pécheurs. La sainteté sera toujours un préjugé bien favorable, et le vice un mauvais garant. Le suffrage d'un homme de bien est de tout un autre poids que celui d'un homme d'esprit: l'un rapporte ce qu'il éprouve, l'autre blâme ce qu'il n'entend pas. Ici on m'étale de frivoles raisonnements, là je vois des succès réels. Je préfère le villageois qui me montre le chemin, au géographe qui parcourt la carte; l'artisan qui exécute, au philosophe qui invente; le saint qui pratique, au libertin qui doute. Sainte Thérèse n'eût-elle d'autre titre que sa sainteté, que personne ne conteste, elle mériterait plus de créance que tous les incrédules ensemble.

Mais je n'ai pas besoin de grâce; je ne m'appuie point sur des présomptions. Thérèse a réuni dans sa personne: 1° tout ce qu'une expérience consommée peut acquérir de lumières: 2° tout ce que le caractère d'esprit peut avoir de judicieux: 3° tout ce que la contradiction peut fournir d'épreuves: 4° tout ce que le succès peut donner d'assurance. Qu'on examine ce témoin dans toute la rigueur des règles; j'ose dire qu'il est au-dessus de tout reproche: *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

1° Lumière de l'expérience, et non-seulement des choses saintes dont elle parle si savamment, mais du monde même qu'elle a foulé aux pieds. Car enfin est-ce ici un enfant qu'on amuse ou un vieillard qui radote? Est-ce une novice qui, passant du berceau dans le cloître, n'ait connu le monde que dans les exhortations d'une maîtresse qui l'en éloigne et les livres de piété qui l'en dégoûtent. Cet âge, respectable par son innocence, serait peut-être suspect par sa facilité. Ces idées, quoique justes, passeraient pour un préjugé pris sans connaissance de cause par un esprit faible. Mais non, après une vie assez commune, Thérèse n'a commencé à paraître qu'à quarante ans. Attend-on à quarante ans à se donner en spectacle? Ne commence-t-on à perdre la raison que quand elle est parvenue à sa maturité? Il faut être plus vieux ou plus jeune pour donner dans le prestige. Après avoir vécu plus de vingt ans en religieuse particulière, elle a passé avec éloge par toutes les charges. Exercée par le travail, instruite par les événements, aguerrie par les revers, elle a gouverné plus de vingt ans encore plusieurs maisons, établi avec succès une grande réforme et toujours à la tête des affaires.

Est-ce ici une recluse qui ne connaisse que les murailles de sa cellule, d'autant plus éprise de ses rêveries que personne ne s'embarrassant de la détromper, elle peut sans contradiction en repaître son amour-propre? Peu de personnes de son état ont été plus exposées qu'elle aux yeux du monde. Thérèse, fille de condition et de beaucoup d'esprit, sa maîtresse par la mort de sa mère, élevée dans une communauté où le grand besoin de réforme ne laissait pas soupçonner de bigoterie, en relation avec les grands et les petits, écrivant aux prélats, aux ministres, aux cardinaux, aux princes, aux rois d'Espagne. Parlant aux grands avec une dignité, une noblesse, une dextérité qu'on eût admiré dans de vieux courtisans, disant la vérité sans déplaire, reprenant sans offenser, obtenant tout ce qu'elle désire. Est-ce là que s'enfantent les visions? Est-ce là qu'elles se débitent? Bien loin d'y trouver une enthousiaste, je suis surpris, et c'est un prodige qu'elle y ait conservé sa religion. Ah! si Dieu ne s'en fût mêlé, combien de fois un esprit fort lui eût fait mépriser la piété et une timide politique lui en eût fait craindre les suites? Combien de fois la volupté, la flatterie, l'esprit du monde eût débauché son cœur? Mais Dieu soutenait sur le plus grand théâtre celle qui devait y être le témoin de la vérité.

Est-ce ici une de ces âmes nées innocentes, heureusement entraînées à la vertu, qui semblent n'avoir point péché en Adam et ignorent jusqu'au nom du vice? Thérèse a connu le monde. Avouons-le même à la gloire de la grâce, elle l'a goûté, elle y a couru les plus grands risques. Une grande beauté, un esprit enjoué, un cœur tendre lui en présentaient à l'envi les charmes et lui en inspiraient les sentiments. Combien de fois, engagée par l'exemple d'une mère attachée à la lecture des romans, s'est-elle occupée de ces livres pernicieux où une ingénieuse fiction fait boire le poison à longs traits, où l'agrément du style le couvre de fleurs, un faux jour en écarte la honte, l'intrigue en apprend les détours, les conversations le langage? De ces livres où insensiblement la variété amuse, l'enchaînement attache, les malheurs attendrissent, les obstacles irritent, le dénouement frappe, le succès enchante? de ces livres qui amollissent par les sentiments, enhardissent par les maximes, corrompent par les portraits, souvent combattent la piété et toujours en dégoûtent? Combien de fois, engagée par une parente entêtée des vanités du monde, l'a-t-on vue dans ces compagnies dangereuses où le désir de plaire, occupation presque unique du sexe, source trop ordinaire de ses chutes et de celles de mille autres, déploie avec adresse tout ce qu'on s'imagine avoir d'appas, où la multitude des visites, la li-

berté des parties, la familiarité des conversations, le vide de l'oisiveté, la contagion de l'exemple, le torrent du respect humain, attaquent le cœur par tant d'endroits qu'il est comme impossible de s'en défendre ; où par mille divers artifices, le choix des ajustements, l'art des parures, la diversité des modes, l'assortiment ou le contraste, la passion aiguise tous ses traits pour les blesser plus sûrement?

Thérèse ne donna pas dans le crime, il est vrai; un pas si glissant ne lui fit pas perdre la grâce : des principes d'honneur, la droiture de ses intentions firent pour elle une espèce de miracle sur lequel on compterait en vain. Mais elle ne goûta pas le monde impunément. Un dieu jaloux lui fit payer bien cher, par vingt-deux années d'épreuve, le désir criminel de plaire à d'autres qu'à lui. Ce ne fut qu'au prix de plusieurs combats qu'elle obtint enfin une victoire lente et difficile. Que de larmes amères expièrent sa faute! que de pieuses exagérations la retracent dans ses livres à chaque page! Dieu en a tiré ce fruit précieux qu'elle en a été plus précautionnée pour ses filles. On doit à ses faiblesses ces voiles épais, ces grilles hérissées qui semblent déclarer la guerre à tous les mortels. On lui doit surtout ce témoignage éclairé qu'elle a droit de rendre aux vérités mystiques après avoir puisé dans le commerce du siècle ce périlleux préservatif contre l'illusion, ou plutôt cet excès de prévention que donne un secret intérêt et un funeste penchant à combattre tous ces mystères incommodes : *Eritis mihi testes.*

2° Son caractère d'esprit solide, judicieux, élevé, ferme. Quelle sagesse dans sa conduite! S'agit-il de prendre un directeur, toute la régularité d'une maison roule sur lui. Quel soin pour en trouver qui réunissent la science et la piété, la douceur et la fermeté, la prudence et le zèle! S'agit-il de former des supérieures, ce sont des mères auprès de qui tout doit chercher la lumière et la force. Quel soin pour leur inspirer la vigilance et la bonté, le courage et l'affabilité, l'égalité et la constance! S'agit-il de recevoir des sujets, ce sont des plantes qu'il faut cultiver. Quel soin pour en fournir les moyens, quelle attention pour en faire le discernement! On l'a vue, contre toute apparence, refuser des filles ferventes et en admettre d'imparfaites. L'événement justifiait qu'elle avait pour guide celui qui sonde les cœurs et les reins. S'agit-il de se faire des amis, qui fut plus riant, plus aimable qu'elle dans la société? Toutes ses filles ne goûtent de plaisir qu'en sa compagnie ; les gens du monde la cherchent avec empressement ; ses directeurs sont tous enchantés de ses conversations. Vous défiez-vous de leur intelligence, rapportez-vous-en à ses ennemis même; elle a su les gagner tous. En cela plus heureuse que saint Jean de la Croix dont l'éminente vertu, peut-être moins sociable que la sienne, fut si constamment persécutée. Elle a fait revenir ses plus grands adversaires. Chargée de réformer le monastère d'Avila, elle étonne par son humilité, elle attendrit par sa douceur, elle impose par sa sagesse, elle ramène si bien les plus rebelles qu'elle y établit une parfaite régularité; elle en emporte tous les regrets, et son départ y fait verser autant de pleurs que son entrée y avait causé d'alarmes.

Fut-il jamais plus de courage dans les plus grandes entreprises, plus de constance dans les travaux, plus de fermeté dans les persécutions, plus de résolution dans les dangers, plus de confiance en Dieu dans les besoins? Une fille en est-elle capable? Oui, une fille le dispute aux héros les plus intrépides. Mais que dis-je une fille? Un enfant a osé tout entreprendre et tout risquer. A l'âge de sept à huit ans, Thérèse, affamée du martyre, quitte la maison de son père pour aller dans un pays infidèle sceller la foi de son sang. O généreux enfant! allez, volez à la couronne. Les palmes naissent avec vous. Avec vous je les vois croître : le tyran étonné adore un Dieu chanté par un enfant. Le bourreau tremblant ne frappe qu'à regret une chair innocente. Ces terres stériles, arrosées d'un si beau sang, vont devenir fécondes. Telle que ces saints Innocents, que le fer d'Hérode immole au berceau d'un Dieu, vous allez être sa victime. Ciel! tressaillez de joie. Eglise sainte, érigez-lui des autels. Témoin de ses victoires, bénissez à jamais la main qui la couronne. Enfer, frémissez, un enfant vous attache à son char de triomphe. Confessez-vous vaincu, recevez les chaînes que ses faibles mains vous imposent.

Mais où m'emporte avec elle une aimable illusion! Content de son zèle, le Dieu qui veille à la gloire de l'Eglise, arrache au glaive ce nouvel Isaac et lui réserve un autre genre de témoin. On la trouve en chemin ; on la ramène chez son père. Quel doit être un arbre qui, comme ceux du paradis terrestre, porte des fruits de vie en naissant? Quel sera cet enfant, déjà supérieur aux héros? *Quis putas iste puer erit?* (*Luc.*, I, 66.) Quitter son père et sa mère, conseil sublime de l'Evangile, ce sont les premiers pas de Thérèse. Aller dans un pays inconnu, héroïsme d'Abraham, vous êtes son coup d'essai. Désirer les tourments, les braver, y courir, chef-d'œuvre des martyrs, tels furent ses préludes. Quelle sera donc la grandeur d'âme dont les ébauches sont des prodiges? Quel sera le jour dont l'aurore est si brillante? Rendons hommage à la vérité, rendons justice à un témoin, dont les bégayements sont des oracles : *Eritis mihi testes.*

Ses nombreux ouvrages suffisent pour donner la plus haute idée de son esprit. Une noble simplicité écarte jusqu'aux soupçons de l'artifice. Une douce gaieté dissipe toutes les craintes d'une humeur sombre et mélancolique. L'aveu continuel de ses fautes rassure sur le détail de ses succès. Sa peine extrême, à découvrir les faveurs qu'elle a reçues, garantit le peu qu'elle en laisse échapper. Il y règne un jugement

exquis dans les réflexions, une profonde sagesse dans les règles, une élévation infinie dans ses sentiments, une pénétration sûre dans les caractères. Elle s'insinue agréablement, elle touche sensiblement, elle persuade efficacement; elle attache, elle plaît, elle charme. On se sent gagné en la lisant, sans presque s'en apercevoir, et sans pouvoir s'en défendre. La pureté de l'expression, la finesse des traits, la noblesse des pensées, l'aménité des images, au milieu d'une agréable négligence de style, lui mériterait une place distinguée dans la littérature. Son *Traité sur la visite des monastères* est un chef-d'œuvre de prudence. Son système de spiritualité, expliqué avec netteté dans le *Chemin de la perfection*, enveloppé sous des symboles ingénieux, dans le *Château de l'âme*, enrichi de mille traits sublimes dans ses *Méditations*, appliqué au détail familier dans l'histoire de ses fondations et de sa vie, font voir un génie également vaste et précis, élevé et systématique, soutenu de toute la maturité du jugement, et de tout l'éclat de la révélation divine. Qui jamais parla plus dignement des perfections de la Divinité, des abaissements du Verbe, des douleurs d'un Dieu mourant, de la gloire de l'éternité, des merveilles de la Providence, des opérations de Dieu sur les âmes ? Elle s'élève d'un vol rapide au-dessus des choses sensibles, pour aller contempler la vérité dans sa source ; la majesté sur son trône, la miséricorde dans ses trésors, et dévoiler à nos yeux les abîmes infinis de l'essence divine. On dirait qu'admise dans les conseils éternels un séraphin a purifié ses lèvres, comme celles d'Isaïe, pour en faire l'organe de la sagesse. Oublions pour un moment ses révélations et ses extases, et toutes les merveilles de la grâce que Dieu lui prodigua; n'envisageons dans ses livres que la doctrine qu'ils renferment. Il n'est point de théologien qui ne se trouvât heureux d'en approcher; il n'est point d'impie qui, mis dans une balance équitable, même en genre d'esprit et de jugement, pût entrer en parallèle avec elle. De quel poids doit donc être ce céleste, ce divin auteur? *Eritis mihi testes.*

3° L'épreuve des contradictions. Ne pensez pas que sainte Thérèse ait acquis sans obstacle la profonde vénération où vous la voyez aujourd'hui. Les voies de Dieu sur elle, trop extraordinaires pour ne pas alarmer ses directeurs, trop sublimes pour ne pas embarrasser les plus habiles, trop éclatantes pour ne pas piquer la curiosité des plus simples, trop parfaites pour ne pas offenser les gens de bien et les pécheurs, dont elle faisait presque également la censure, trouvèrent bien des ennemis. Sa doctrine, ses projets, sa personne, tout fut décrié. C'est une visionnaire, dont les maladies ont affaibli la raison. C'est une hypocrite, dont la vanité dirige les démarches. C'est une hérétique, dont l'impiété dicte les erreurs. Tout le monde se déchaîne contre elle ; ses sœurs la fuient comme un esprit dangereux ; ses supérieurs la traitent de rebelle; ses directeurs la condamnent ; les prêtres lui refusent la communion. L'inquisition lui fait le procès; on veut la mettre en prison : on la croit possédée; on parle de l'exorciser. Que de grands hommes ont examiné ces merveilles! Que de directeurs ont fouillé dans cette conscience! La plupart même prévenus contre elle par de fausses instructions, et d'autant plus en garde, que les ravages de l'hérésie de Luther rendaient tout suspect. Saint François de Borgia, saint Pierre d'Alcantara, Alvarez, Avila, Bannès, Salazar, en un mot, tout ce que l'Espagne avait alors de distingué par la science et par la vertu, tout fut consulté, tout fit les plus exactes discussions : tout y mit le sceau de son approbation, de son admiration, de ses éloges.

Mais, sans sortir du tribunal domestique de sa communauté, en est-il de plus rigoureux que celui où l'égalité dispense des ménagements, où la familiarité dévoile les plus légers défauts, où la jalousie épluche les moindres choses, où la sagesse même et l'intérêt font prendre toutes les précautions! Que de surveillantes éclairées! Que de témoins incorruptibles! Que de juges inexorables, surtout quand on intéresse les passions, en s'érigeant en réformatrice! Ses supérieurs, justement inquiets sur des démarches toujours révoltantes dans l'entreprise, toujours difficiles dans l'exécution, toujours désagréables dans l'éclat, toujours dangereuses dans les suites, infiniment suspectes dans une fille, longtemps d'une vertu médiocre, que des projets singuliers attirent tout à coup hors du cloître, et exposent de tous côtés au grand monde ; ses supérieurs traversèrent avec raison ce que l'esprit de Dieu qui l'inspirait, laissait encore couvert de ténèbres. Cent fois Thérèse vit échouer ses desseins, et déconcerter ses mesures. La malice et l'autorité la combattirent de concert. A peine les premiers supérieurs, le pape même, dont on implore la protection, peuvent arrêter des poursuites que tout semble rendre nécessaires et respectables. On peut dire d'elle, comme du Sauveur du monde, qu'elle a passé par toute sorte d'épreuves : *Tentatum per omnia.* (*Hebr.*, IV, 15.)

Mais le Maître des vents et des ondes d'un mot calme la tempête et brise les flots à un grain de sable; et même, par des prodiges marqués, accrédite la sainte législatrice. Tantôt, comme Moïse, son visage brille d'une manière divine ; tantôt, comme Elie, elle est subitement élevée dans les airs; tantôt, comme les prophètes, elle découvre les secrets replis des consciences et les mystères impénétrables de l'avenir. Voilà des faits dont les yeux et les oreilles déposent, où on ne peut soupçonner ni malice ni faiblesse, et qui caractérisent l'envoyé de Dieu. Déchaînez-vous, maligne censure! vomissez votre poison, téméraire impiété! tout est déjà fait; Thérèse a essuyé, a repoussé tous vos assauts. Elle a passé par l'eau et par le

feu; ne vous restera-t-il que l'indigne ressource de ranimer des flammes depuis si longtemps éteintes? Soyez confondue, comme ceux que vous imitez, ou plutôt, convaincue comme eux, rendez hommage à la vérité reconnue : *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

Voulons-nous des preuves encore plus authentiques? Parlez, siége de Pierre; instruisez-nous, oracle de la vérité; montrez à l'univers ces examens juridiques, dont la scrupuleuse exactitude serait seule une démonstration. Un vrai fidèle craint-il de s'égarer avec vous? Que vos ennemis en frémissent, quand les clefs du royaume des cieux leur auront été confiées, quand on les aura chargés du soin du troupeau, quand ils seront la pierre fondamentale de l'Eglise, quand Dieu aura prié pour l'indéfectibilité de leur foi, nous pourrons mettre votre autorité en balance avec leurs suffrages. Rome fut-elle donc enthousiasmée d'une religieuse espagnole? Cinquante ans après sa mort, l'enthousiasme durait-il encore? Le prestige fut-il attaché à ses ouvrages comme à sa personne? Des graves théologiens, qui épluchent jusqu'aux syllabes avec toute la rigueur de l'école, sont-ils la dupe de quelque relation exagérée? Le respectable tribunal des Rites, qui, dans la canonisation des saints agit avec tant de maturité, de lenteur même et d'indifférence, après des préliminaires si embarrassants et si longs, se laisse-t-il entraîner au torrent qui a pu surprendre un peuple crédule? La voilà pourtant cette sainte, placée sur nos autels et proposée à notre imitation. La voilà cette doctrine donnée pour aliment aux fidèles, jusqu'à demander au Seigneur dans l'office, de nous nourrir de cette viande céleste : *Cœlestis ejus doctrina pabulo nutriamur.* Un témoignage si rigoureusement examiné, si authentiquement reçu, serait-il suspect encore? *Eritis mihi testes.*

4° Enfin, le succès de ses entreprises. Jugeons de l'arbre par les fruits. Un visionnaire en impose-t-il à tout un monde, se fait-il suivre de tout un monde? Les succès de Thérèse sont-ils douteux? Faut-il, pour les prouver, fouiller les fastes des siècles passés, et parcourir des régions inconnues? Les murailles parlent, et sans sortir de cette ville, vous pouvez admirer un des plus beaux fleurons de sa couronne. Sont-ce des succès bornés? Qu'on compte, s'il est possible, ces nombreuses communautés de l'un et de l'autre sexe, qui combattent sous ses drapeaux. De l'Espagne, où elle a pris naissance, cette vigne mystérieuse a étendu ses branches dans toute l'Europe. Mais c'est trop peu de l'ancien monde, le nom de Thérèse doit voler au delà des mers; les Indes et le Pérou, toutes les parties du monde catholique en sont heureusement remplies. Sont-ce des succès médiocres? N'a-t-elle gagné que quelque fille simple et facile dont le cœur susceptible n'a pu se défendre? N'a-t-elle pas aussi réformé les hommes? On peut dire d'elle comme de Rébecca : Vous portez deux nations dans votre sein. *Duo populi sunt in utero tuo.* (*Gen.*, XXV, 23.) Elle a renouvelé le prodige de l'ordre de Fontevrault, où les ministres de Jésus-Christ sont soumis à ses épouses; avec cette différence si glorieuse pour Thérèse, que les hommes lui sont redevables de leur conversion, et quoique leur maîtresse, qu'elle les a laissés dans la possession naturelle de l'autorité; au lieu que la conversion des hommes et des femmes fut le fruit de l'apostolat du célèbre Robert d'Arbrissel, et que, par un excès d'humilité qui a demeuré sans imitateur, comme il était sans exemple, ce grand homme se mit avec ses frères sous la houlette d'une abbesse. Sont-ce là des succès dont elle soit redevable à des mains étrangères qui aient travaillé sous ses ordres? N'est-ce pas elle qui a dressé le premier plan de la réforme et formé les premières religieuses? N'est-ce pas elle qui a inspiré le même dessein aux hommes et cultivé le célèbre Jean de la Croix? N'est-ce pas elle qui a fondé dans peu d'années jusqu'à trente-deux maisons, et les a gouvernées avec une sagesse qui tient du prodige, et leur a donné des supérieures consommées, dont la conduite et les vertus servent encore de modèle? N'est-ce pas elle qui a composé ces ouvrages divins où se puisent les plus pures maximes de la vie spirituelle? Sont-ce là des succès faciles? A-t-elle eu de puissants protecteurs et des ressources abondantes? Que j'aime à la voir comme elle se peint elle-même, dans une charrette, avec deux ou trois religieuses allant dans un pays inconnu bâtir des monastères! Que j'aime à la voir dans une maison abandonnée et tombant en ruine, pratiquer au milieu des masures, une chapelle et des lieux réguliers, et y loger, comme le Sauveur, dans une étable! Que j'aime à la voir dépourvue de meubles, ramassant quelques haillons pour se couvrir et couchant avec ses filles sur une botte de paille! Que j'aime à la voir attendant un morceau de pain de la charité des fidèles, n'ayant pour tous fonds que quelques sous qu'elle emploie à acheter un tableau pour sa chapelle, et n'acceptant des rentes que par obéissance! Sont-ce là des succès ordinaires qui n'aient enfanté que des vertus communes? Que ne puis-je lever le voile qui vous dérobe ce respectable sanctuaire! Venez, et voyez cette grande merveille; voyez l'extrême pauvreté qui en fait le trésor, la profonde humilité qui en fait la gloire, la ponctuelle obéissance qui en fait la liberté, le rigoureux silence qui en fait l'entretien, l'austère mortification qui en fait les délices, la charité qui le cimente, la pureté qui l'embellit. Voilà, grand Dieu, de dignes épouses dont la beauté est tout intérieure; voilà le jardin fermé, la fontaine scellée où vous prenez vos complaisances. C'est un paradis sur la terre, où des anges vivant dans une chair mortelle, le disputent en respect et en amour à ceux que l'empyrée voit se couvrir de leurs ailes. En imposé-je, et sont-ce là des succès qu'on doive croire sur ma parole? Demandez-le

à tant de princes chrétiens qui ont prodigué leurs bienfaits pour établir cet ordre dans leurs Etats. Demandez-le à tant de grands hommes, leurs visiteurs et leurs supérieurs, qui lui consacrent leurs travaux. Demandez-le à la plupart des personnes appelées à la vie religieuse, dont la première idée est d'aller chercher la perfection chez des Carmélites. Demandez-le aux personnes pieuses, toujours familières avec les ouvrages de sainte Thérèse, toujours unies avec ses filles par une espèce de goût et d'instinct. Demandez-le aux gens du monde, toujours prêts à répondre quand on leur parle de piété, comme par une espèce de proverbe. Faut-il donc vivre comme des Carmélites? Demandez-le aux libertins mêmes; la calomnie n'est-elle pas désarmée à l'aspect de ces austérités, de ce silence, de cette retraite? Le nom de Thérèse et de carmélite porte une subite impression de sainteté chez le libertin même et l'impie. O vous, qui malgré vous, admirez les fruits merveilleux que font éclore les mystères de la vie intérieure, vous refuserez-vous à une nuée de témoins dont la vertu a déjà réuni vos suffrages? *Eritis mihi testes.*

Après avoir convaincu l'impie, rassurons l'homme de bien sur la solidité des vertus de Thérèse

SECONDE PARTIE.

Les gens à révélation sont ordinairement fort exposés eux-mêmes, et fort dangereux pour les autres. Pleins de leur mérite, ils sont opiniâtres dans leurs sentiments, singuliers dans leurs idées, bizarres dans leur conduite. La foi, l'obéissance, le devoir sont pour eux de faibles barrières. Cependant un air dévot en impose, on respecte les livrées de la vertu. Un langage mystérieux surprend, le public admire ce qu'il n'entend pas; ils se font des amis, des sectateurs et des disciples. Plus d'une fois l'Église s'est vue aux prises avec des illuminés, des quiétistes, et des convulsionnaires : elle a dû se mettre en garde contre leurs illusions, et leurs attentats. Je ne suis pas surpris d'une circonscription que la sagesse inspire, et dont l'expérience fait voir la nécessité : *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex eo sunt.* (I *Joan.*, IV, 1.) Mais s'il y a de la faiblesse à se laisser emporter à tout vent de doctrine, n'y aurait-il pas de l'injustice de regarder comme suspect tout ce qui porte le caractère de surnaturel. Pour éviter le danger de la crédulité, faut-il donner dans l'excès de la défiance? La témérité qui combat tout, la délicatesse outrée qui doute de tout, sont également déraisonnables et pernicieuses; tous les siècles ont vu, le nôtre voit encore des âmes privilégiées sur qui Dieu déploie les richesses de sa bonté.

Il est des règles sûres pour faire le discernement des opérations de la grâce, et des prestiges du démon. C'est ici que pour l'apologie de sainte Thérèse, il faudrait vous découvrir cette paix inaltérable qui régnait dans son cœur, que la piété seule vous donne, si éloignée des troubles qu'excite le prince des ténèbres : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII, 165.) Cette délicatesse de conscience qui, sans donner dans le scrupule, lui reprochait les plus légères fautes : *Justus est prior accusator sui.* (*Prov.*, XVIII, 17.) Cette pureté inviolable, qui lui faisait craindre les amitiés les plus innocentes, et les plus petits attachements : *Mundo corde; Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) Cette soumission parfaite à la volonté de Dieu, qui en faisait son aliment et ses délices : *Frater meus, et soror, et mater est.* (*Matth.*, XII, 50.) Cette joie dans les afflictions, ce désir ardent des souffrances qui lui rendait tout insupportable quand elle n'avait rien à souffrir : *Aut pati, aut mori.* Ces prodigieuses austérités qui sans jamais la rassasier crucifiaient sa chair, et la réduisaient en servitude : *Castigo corpus meum.* (I *Cor.*, IX, 27.) Cette pauvreté extrême qui se croyait toujours du superflu, lors même qu'elle manquait du nécessaire. *Ipsorum est regnum cœlorum.* (*Marc.*, X, 14.) Ce zèle des âmes qui a tout sacrifié et cent fois exposé sa vie pour les conduire à la perfection : *Majorem charitatem nemo habet.* (*Joan.*, XV, 13.) Cet amour de Dieu dont les sentiments extatiques paraissent incroyables par leur perfection même : *In hoc tota lex et prophetæ.* (*Matth.*, XXII, 40.) Qu'on parcoure les dons du Saint-Esprit dont parle saint Paul, les caractères de la vertu que Jésus-Christ nous enseigne, elle en exprime tous les traits; l'Evangile se tourne en preuve pour elle, et ne fait presque que son portrait; elle se fit même un devoir indispensable de la perfection par le vœu le plus noble, le plus hardi, le plus difficile qui fut jamais, de pratiquer tout ce qu'elle connaîtrait de plus parfait : *Estote perfecti sicut Pater vester*, etc. (*Matth.*, V, 48.)

Mais ce détail nous mènerait trop loin, bornons-nous à quatre caractères plus marqués de l'esprit de Dieu qui en assurent la présence : 1° une foi docile; 2° une humilité profonde; 3° une obéissance aveugle; 4° une exacte régularité. On peut à ces marques se rassurer sur le principe des grâces extraordinaires que reçut sainte Thérèse : *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

1° *Une foi vive.* Il en coûta cher à Tertullien et à Origène d'avoir trop senti la supériorité de leurs lumières. Science fatale, l'erreur vous dut la chute de ces deux grands génies, elle vous doit ses conquêtes. Jamais l'hérésie ne ferait de progrès, si des hommes brillants par le mérite, ne tendaient des piéges aux âmes simples. Faut-il même des talents si rares pour faire boire le poison? faut-il à l'orgueil ce degré de mérite pour être épris de lui-même? L'esprit le plus médiocre qui fait à peine les éléments de la religion, s'avise de dogmatiser et de faire le procès à l'Eglise. Foi précieuse, vous fûtes toujours le partage des humbles et l'écueil des orgueilleux. Thérèse courut ce risque plus qu'un autre. L'hérésie de Luther

troublait alors l'Eglise, sous prétexte de réforme. Les provinces entières se rangeaient sous ses étendards. Un appel au futur concile donnait un air de problème à des contestations dont on renvoyait la décision à l'Eglise assemblée, et en attendant, semblait conserver la liberté de conscience à leurs partisans. Quel danger pour Thérèse ! Elle est fille, religieuse et dévote, à la tête d'une réforme célèbre, et remarquable par des visions singulières et des ouvrages estimés; en faut-il tant aux réformatrices du temps pour arborer fièrement le titre de savantes ? il s'en faut bien qu'elles soient des Thérèses.

Ne craignons rien pour notre sainte. Jamais il ne fut de foi plus docile et plus vive, écoutons-la elle-même. *La profondeur des mystères, loin de m'ébranler, affermit ma créance. Ils en sont plus dignes de Dieu; j'y connais mieux sa grandeur. Gardons-nous de sonder ce que nous ne pouvons comprendre, cette obscurité me console, me remplit de joie.* La foi n'est point curieuse. *Bien loin que mes révélations balancent son autorité, je suis prête à les lui sacrifier toutes sans examen, la moindre chose qui lui serait contraire me suffirait pour ne pas douter que le démon ne s'en mêle.* La foi ne prend point le change, elle déféra elle-même ses ouvrages à l'inquisition, et loin de craindre ce tribunal respectable, que le libertinage de créance a seul intérêt de rendre odieux ! *Que je serais à plaindre*, dit-elle, *si j'avançais quelque chose qui méritât la censure! Je ne veux que m'instruire et me corriger.* La foi ne cherche pas à se soustraire à la vigilance des pasteurs. Toute sa consolation était de se voir fille de l'Eglise romaine. Cent fois elle protesta qu'elle était soumise à toutes ses décisions, cent fois en ses derniers moments, elle laissa ce précieux héritage à ses filles, la foi se sépare-t-elle de son chef visible? Quelle vénération pour les religieux et les prêtres, combien de fois se prosterna-t-elle à leurs pieds, pour demander leur bénédiction. La foi ne sait ce que c'est que mépriser l'oint du Seigneur. Quel respect pour les moindres choses qui appartiennent à la religion, images, chapelets, indulgences, eau bénite. *Je m'exposerais à mille morts plutôt que de négliger la moindre cérémonie.* La foi est bien éloignée de la dédaigneuse fierté de l'esprit fort. Quelle douleur n'avait-elle pas des progrès que faisait alors l'hérésie. *J'irais moi seule combattre tous les hérétiques: je me sens si persuadée que je me flatterais de les persuader:* La foi ne connaît ni neutralité ni indifférence. Enfin, la foi est pleine d'ardeur et de zèle. *Que ne puis-je aller à l'extrémité du monde annoncer ses oracles! Prions bien, mes filles, qu'il envoie des ouvriers dans la moisson. Notre sexe ne nous permet pas de partager leurs travaux, chargeons-nous de leur obtenir les grâces, tandis qu'ils ont les armes à la main comme Josué, ménageons leur victoire comme Moïse.*

Mais, non, grande sainte, les fonctions de l'apostolat ne vous sont pas étrangères. Faut-il des miracles? j'en appelle à ce grand nombre juridiquement prouvé dans le procès de votre canonisation. Faut-il le don de prophétie? j'en appelle à tant de personnes dont vous avez découvert les pensées, et annoncé la vocation ou la mort. Faut-il l'intelligence des Ecritures? j'en appelle à ces sublimes explications des cantiques, à ces heureuses applications répandues dans vos ouvages. Faut-il le ministère de la parole? j'en appelle à ces touchantes exhortations qui éclairaient, qui consolaient, qui convertissaient tant d'âmes. Faut-il des voyages? j'en appelle à tant de provinces que vous parcourûtes pour la fondation de vos monastères. Faut-il des persécutions? j'en appelle à l'Espagne qui, pendant longtemps injustement prévenue, se déclara contre vous. Faut-il des succès? j'en appelle à toute l'Europe qui compte des centaines de maisons de votre institut. Faut-il le martyre? vos travaux, vos austérités, vos maladies en firent un perpétuel. L'amour enfin termina votre vie dans les douleurs, pour sceller, comme les apôtres, le témoignage que vous rendiez à la vérité.

2° *L'humilité.* On peut juger de l'humilité de sainte Thérèse par les faveurs qu'elle a reçues, et de ses faveurs par son humilité : l'un est la mesure de l'autre. Dieu ne prodigue pas ses grâces si l'humilité ne lui en assure la gloire; et l'humilité qui les lui rapporte ne manque pas d'être couronnée par les bienfaits. Ici l'un et l'autre fut admirable. L'abîme de l'humilité attira l'abîme de la miséricorde. Paroles, manières, regards, ton de la voix, l'humilité réglait tout en elle. L'orgueil et l'humilité se peignent également sur toute la personne. Ici le premier coup d'œil en faisait sentir le contraste : l'orgueil est plein de fierté, Thérèse, de douceur; l'orgueil arbore le faste, Thérèse, la simplicité; l'orgueil aime l'éclat, Thérèse, les ténèbres; l'orgueil parle avec autorité, Thérèse, avec modestie; l'orgueil se vante, Thérèse s'accuse; l'orgueil cache ses défauts, Thérèse les publie; l'orgueil étale ses bonnes œuvres, Thérèse n'en parle qu'à regret et par obéissance. *Je vous permets*, disait-elle à ses confesseurs, *de déclarer tous mes péchés; je vous en prie même, mais j'exige un rigoureux silence sur les grâces que j'ai reçues.* Ce n'est même qu'à leur pieuse infidélité sur cet article que nous en devons la connaissance.

Humilité dans la prospérité et dans l'adversité. Vit-on jamais de plus grandes persécutions et de plus grands succès? Surprise de se voir l'instrument des uns : *C'est votre ouvrage, mon Dieu*, disait-elle; *je n'y reconnais de moi que les fautes que j'y commets.* Persuadée qu'elle méritait l'autre : *C'est moi, mes filles, qui vous attire tous ces malheurs; sans moi vous seriez tranquilles.*

Humilité dans les douceurs et dans les sécheresses. Flatteur enchantement d'une idée de piété, dégoût accablant d'un exercice pénible, vous ne la fîtes jamais démentir. Croirait-on qu'ayant une fois demandé, au

milieu de ses délaissements, quelques gouttes de la rosée céleste, elle se le soit reproché comme un crime? Croirait-on qu'une âme si élevée dans l'oraison se crût indigne de la faire et se crût incapable de lire les livres de spiritualité, et en effet, pendant un an, se fût interdit l'un et l'autre? Humilité dans les dons naturels. Elle en fut enrichie. Que de regrets expièrent l'abus qu'elle en fit d'abord! Elle s'étonnait qu'on daignât écouter une fille qui, à l'entendre, était sans esprit et sans jugement. Humilité dans les dons surnaturels. Elle en mérita la profusion, elle sut en soutenir le poids : miracles, prophéties, ravissements, extases. *Hélas! ce ne sont que des preuves de ma faiblesse : il n'en faut pas moins pour me préserver des plus grandes chutes!* Quel était son embarras, lorsque l'obéissance, aux prises avec l'humilité, l'obligeait à les écrire, ou qu'une subite opération la trahissait en public! Que de pieux artifices pour en diminuer le merveilleux! Humilité dans ses fautes. Quel spectacle pour ses filles, de voir, pour les moindres méprises, leur sainte mère à leurs pieds, demandant pardon du scandale qu'elle dit avoir donné, et les exhortant de ne pas suivre les exemples d'une si mauvaise religieuse. Humilité dans les corrections. La voilà aux pieds de ses supérieurs, de ses égaux, de ses inférieurs mêmes, écoutant avec un profond respect les avis qu'on lui donne, et subissant les pénitences qu'on lui impose. La prive-t-on de la communion, l'humilité et l'obéissance sacrifient les empressements de l'amour. *Que je sais bon gré, à mon confesseur*, disait-elle, *de ménager les intérêts de Dieu, en ne le laissant pas entrer dans une maison si indigne de lui!* Humilité dans les emplois. Il fallait user de violence pour les lui faire accepter; les plus bas étaient son partage. Avec quelle douleur souffrait-elle ce que la dignité de sa place exigeait de ses inférieurs! Humilité dans les services qu'elle rendait. Les domestiques ne font rien de plus bas : on était étonné de trouver le matin la besogne qu'elle avait faite pendant la nuit. Il n'a pas tenu à elle qu'elle n'ait été sœur converse. Vous ne soutiendriez pas le détail des exercices humiliants qu'elle pratiquait, dont la bassesse et le ridicule apparent augmentaient la confusion. Humilité dans les éloges. Taisez-vous en sa présence, admirateurs de Thérèse; vous lui faites pitié par votre aveuglement, vous l'affligez par la seule chose qu'elle prend pour injure. Elle quitte les lieux où on l'honore, pour en trouver où elle soit inconnue. Humilité dans les injures. Déchaînez-vous, noires calomnies, l'éminente vertu est votre objet. *Voilà pour moi*, disait-elle, *la plus douce harmonie; j'applaudis à tant de vérités : on n'en dit encore que trop peu. Que ne dirait-on pas, si on me connaissait!* Humilité surtout fondée non sur une bassesse d'esprit ou une timidité naturelle, mais sur un principe également solide et profond, qui fait sentir toute la justesse et l'élévation de son esprit. *Dieu aime l'humilité*, disait-elle, *parce qu'il aime la vérité, et que c'est une vérité de connaître que Dieu est tout et que nous ne sommes rien.* Combien est croyable un témoin qui s'en fait si peu accroire! *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

3° *L'obéissance.* Celle de Thérèse eut les marques les moins équivoques : elle passa successivement entre les mains de quatorze ou quinze directeurs, dont chacun, conduit par des vues différentes, détruisait ce qu'avait fait son prédécesseur. L'un lui ordonne d'écrire ses révélations, l'autre lui fait brûler ses écrits; celui-ci la traite de sainte, celui-là d'insensée; tantôt on l'envoie faire des fondations, tantôt on lui défend de sortir du cloître; tour à tour on lui interdit et on lui prescrit l'exercice de l'oraison; ici on lui dit de suivre l'attrait de la grâce, là on l'oblige d'y résister; elle en trouve qui approuvent ses austérités, bientôt elle en voit qui les condamnent; plusieurs veulent qu'elle reçoive des rentes, bien d'autres qu'elle vive d'aumônes. Combien de fois adora-t-on en elle le doigt de Dieu! Elle devait, comme l'or, être mise plusieurs fois dans le creuset pour être bien épurée : *Probatum terræ purgatum septuplum.* (*Psal.* XI, 7.) L'obéissance lui sert de guide dans ce labyrinthe et de flambeau dans ces ténèbres. Toujours docile, elle écrira, effacera, parlera, se taira, agira, s'arrêtera, entreprendra, abandonnera, au gré de ses directeurs. Monde superbe, ce mystère d'obéissance vous paraît une folie. Voilà pourtant la voie sûre; tout y est utile et méritoire : hors d'elle, tout est infructueux et suspect. Le vrai obéissant moissonne partout des lauriers et chante victoire : *Vir obediens loquetur victorias.* (*Prov.*, XXI, 28.)

Obéissance d'autant plus héroïque que la piété même de concert avec ses inclinations eût fourni des prétextes à l'indépendance. En est-il de plus plausible que la gloire, que la volonté de Dieu, que des miracles où on ne peut méconnaître la main de Dieu, les bénédictions qui l'accompagnent, la ferveur de ses élèves, ses propres progrès, une conviction intime, tout lui eût servi de garant. Une piété commune, jalouse de son ouvrage, éblouie du succès, le laisse-t-elle imparfait, mais l'obéissance ne voit que par les yeux de ses supérieurs, ne se conduit que par leurs ordres. Thérèse obéit sans délai, sans examen, sans résistance; la simplicité de sa soumission en égale l'étendue, elle n'y connaît ni bornes ni détour. La gaîté qui accompagne l'exécution fait aisément sentir que le cœur est d'accord avec la main. Son zèle alla jusqu'à prendre pour directeurs ceux qui lui étaient les plus contraires, et à faire un vœu difficile, d'ordinaire peu imitable, d'obéissance à son confesseur. Elle sut si bien inspirer ces sentiments à ses filles qu'il fallut y mettre des bornes. Les supérieurs étaient obligés d'être très-circonspects dans leurs paroles, crainte d'être obéis avec indiscrétion.

Mais comment expliquer cet exemple d'obéissance, peut-être unique, de résister à

Dieu même par principe d'obéissance, ses directeurs prévenus que ses visions ne sont que des prestiges, l'obligent de quitter l'oraison, de chasser Jésus-Christ avec le signe de la croix, et de renouveler contre lui toutes les insultes de sa passion. O Dieu! êtes-vous contraire à vous-même? La foi combat-elle l'obéissance? L'obéissance déclare-t-elle la guerre à la foi? Incertain entre vous et votre ministre, faudra-t-il manquer de respect à l'un ou à l'autre, et payer vos faveurs par des révoltes? Armé contre vous par vous-même, faudra-t-il vous méconnaître pour vous plaire, et vous fuir pour vous trouver. Quel nouveau genre de martyre, immoler jusqu'à la piété! Qu'un tyran dépouille des biens, il laisse du moins les douceurs de la grâce; qu'il déchire le corps, il ne peut rien sur le cœur. Faveurs célestes, faut-il que vous soyez la matière du sacrifice. La foi brave un persécuteur ennemi de Dieu, mais brave-t-on Dieu même par respect, se rend-on impie par religion? Quel combat dans le cœur de Thérèse, entre l'onction qui l'attire et la défense qui l'arrête; la lumière qui l'éclaire, et le nuage qui la couvre; l'Epoux qui se montre avec tous ses charmes, et des décisions qui le travestissent en ange de ténèbres! *Ah!* disait-elle, *je sais bien que c'est Dieu qui me parle, mais je puis me tromper dans mes idées, et je ne puis m'égarer en obéissant.* Tel Abraham, obligé de trancher le cours d'une vie sur laquelle portaient toutes les promesses de Dieu. Aussi celui qui préfère l'obéissance du sacrifice, se plaît dans ses outrages, se glorifie de ses insultes et canonise sa révolte. Les caresses redoublent, les faveurs se multiplient, le voile tombe, et les insultes se trouvent des hommages, les injures des cantiques, le mépris une adoration, et la résistance une fidélité; et le témoignage de Thérèse est d'autant plus irréprochable, qu'elle a différé plus longtemps de se rendre à la vérité: *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

4° Enfin, ce ne fut point une dévotion inconstante dont le caprice et le hasard réglât les exercices. Personne ne remplit plus exactement et plus uniment ses devoirs. Une vie si extraordinaire par les faveurs célestes fut cependant une vie commune dans le détail. Surprise, affligée, inconsolable de tout ce qui pouvait la distinguer, toujours semblable à elle-même, elle passait avec la même fidélité de la contemplation au repas, des extases aux récréations, des miracles aux plus bas offices, des fondations des monastères aux moindres ouvrages. Quel assemblage divin de grandeur et de bassesse, d'élévation et d'humilité! mais je me trompe, tout était grand, tout était embelli par la ferveur, relevé par les motifs, ennobli par la charité, semblable à l'Etre suprême, aussi grand dans le vermisseau qui rampe dans les guérets, que dans l'ange qui brille dans l'empyrée.

Fidélité soutenue dans les états les plus pénibles. La maladie dispense, les affaires dissipent, l'aridité décourage; en faut-il tant à une vertu médiocre, pour quitter une incommode régularité! Celle de Thérèse est supérieure à tout. Le voilà ce squelette vivant que la douleur consume depuis tant d'années, se traînant à tous les exercices; il se meurt, ah! trop heureux de mourir les armes à la main, obéissant à la trompette. N'était-ce pas assez d'avoir à soutenir l'ennui de l'insomnie, le dégoût des aliments, l'amertume des remèdes, des vomissements journaliers, de fréquents maux de tête, un bras cassé et perclus? Les médecins manquent de termes pour expliquer les maladies extraordinaires qu'il plaît à Dieu d'y ajouter, ils n'y connaissent aucun remède; des nerfs retirés, des membres déplacés, des organes sans fonction, un corps réduit comme un peloton, des pamoisons qui durent des jours entiers, jusqu'à la croire morte et préparer son tombeau; mais à peine voit-elle luire la plus légère lueur, qu'on la trouve la première à tout. La vraie piété ne s'écoute point, elle redoute d'autant plus les soulagements du corps dans la maladie ou la convalescence, que la nécessité de se les accorder semble devoir calmer ses alarmes.

A peine jouit-elle de quelque court intervalle, que les affaires l'accablent en foule. Lettres à écrire, conseils à donner, maisons à gouverner, établissements à former, livres à composer; quel génie pourrait y suffire! quel autre, au milieu de tant d'affaires, eût trouvé le loisir de ne manquer à rien? Est-elle occupée à écrire? une cloche fait laisser la lettre à demi formée; est-elle en voyage? la voiture devient un sanctuaire; loge-t-elle chez des étrangers? le coin d'une chambre lui sert d'oratoire; bâtit-elle un monastère? son premier soin est d'y ménager une chapelle, d'y mettre le saint sacrement, d'y chanter l'office. S'élève-t-il des persécutions? elle se console auprès de la croix. Propose-t-on quelque affaire? elle se consulte au pied de la croix; survient-il des embarras? elle se décide aux pieds de la croix. C'est ainsi que sans soin, au milieu des soins, son unique affaire est de ne jamais s'écarter de son devoir. Zélés ministres, dont les travaux semblent excuser le dérangement, il est plus aisé qu'on ne pense de concilier les devoirs et les affaires. L'esprit de Dieu est un esprit d'ordre: *Quæ a Deo sunt*, etc.

Ne pensons pas que les douceurs intérieures aient toujours soutenu sa ferveur. Dieu la livra pendant vingt-deux ans aux plus grandes sécheresses. Nous n'imaginons pas ce que la sainteté coûte. Nous admirons dans les saints les faveurs éclatantes dont la mémoire est venue jusqu'à nous, mais nous ignorons la route épineuse qui les y a conduits. Le monde ne connaît pas ce genre de peine. Goûte-t-il assez les choses saintes, pour être affligé de leur perte? Ames pieuses qui m'entendez, vous rendez justice à Thérèse. Dégoût de la prière, ténèbres épaisses, tentations horribles, que de larmes exprimâtes-vous de ses yeux? Larmes bien différentes de ces fontaines délicieuses que fit sourdre une sublime oraison et un tendre

amour. Là un cœur flétri épanchait sa douleur, ici un cœur attendri expliquait sa reconnaissance. Là elle déplorait la perte de son bien-aimé, ici elle se perdait dans son sein. L'onction céleste fait verser des pleurs sur le Thabor comme l'aridité sur le Calvaire. La confiance a ses soupirs, comme le désespoir a ses gémissements. L'épreuve et la récompense font tenir le même langage. Douce ivresse de la dévotion, triste sentiment de sa misère, lumière pure de la grâce, sombre nuage de la tentation, vous ouvrîtes tour à tour ses yeux et ses lèvres, au milieu des délices et des douleurs : *Ad Deum stillat oculus meus.* (*Job*, XVI, 26.)

Consolations célestes, venez donc inonder cette âme fidèle, que si longtemps vous sembliez fuir. Qu'elle passe d'une sombre nuit à un jour serein, des tentations aux extases, de l'abandon à l'union. Epousez cette fidèle amante, divin Agneau, appelez-la sur le Carmel pour la couronner, otez-lui ses habits de deuil pour la couvrir de la robe de gloire. Présentez-la au Père céleste, qu'il la reçoive de votre main comme sa fille. Que votre croix se change pour elle en pierres précieuses, que cette main puissante qui créa le monde, que ce visage adorable qui charme les cieux, se montre à elle dans toute sa beauté. Que votre sang remplisse sa bouche, qu'il embellisse son visage : *Sanguis ejus ornavit genas meas.* Que le ciel et l'enfer s'ouvrent à ses yeux pour lui faire sentir votre bonté dans le diadème qu'on lui prépare, et dans le malheur dont on la préserve, qu'admise aux plus hauts mystères, elle voie les trois personnes divines, l'une dans l'autre, ne faisant qu'une même Divinité, le Fils éternellement dans le sein du Père, uni dans le temps à la nature humaine, et distribué aux hommes sous les apparences du pain et du vin; qu'elle voie toutes les créatures dans l'essence divine, comme dans un diamant d'un prix infini; que ce Sauveur toujours présent d'une manière sensible, paraisse suivre partout ses pas.

Esprits célestes, aiguisez vos traits, épuisez votre carquois, déployez la force de votre bras; que les flèches d'or partent de vos mains. Percez ce tendre cœur, allumez-y les flammes du pur amour dont vous êtes vous-mêmes consumés. Déjà il en est embrasé, une flamme secrète pénètre jusqu'à la moelle de ses os. Ce n'est plus elle qui vit, qui agit, qui parle ; un autre vit, agit, parle en elle. Ferez-vous des blessures plus profondes que celles qu'y a fait l'amour? On ose vous défier d'aimer Dieu davantage. Vous pouvez être plus heureux, mais vous n'êtes pas plus zélés et plus tendres. L'amour plus fort que la mort termine enfin une si belle vie, ou plutôt va la plonger pour jamais dans les abîmes de l'amour divin.

Parlez, Thérèse, enseignez-nous, que les ruisseaux de lait et de miel coulent de vos lèvres. Une vertu si héroïque garantit des oracles. Apprenez-nous que, semblable à un jardin où les eaux, tantôt puisées à force de bras, tantôt distribuées par des machines commodes, tantôt coulant d'une source abondante, tantôt répandues sans mesure par la rosée et par la pluie, notre âme a quelquefois besoin de puiser avec effort par la réflexion. Quelquefois une lumière féconde lui ouvre les canaux de la grâce, tantôt une source abondante n'attend que l'habile main qui la distribue. Tantôt une grosse pluie l'enivre des délices célestes. Apprenez-nous à distinguer ces divers degrés d'oraison, qui de la méditation conduisent à la contemplation, à l'union, à la quiétude et quelquefois jusqu'au prodige, suspend ou ravit en entier l'usage des sens, absorbe les puissances et transforme l'âme en Dieu. Apprenez-nous comment l'abnégation de soi-même, la privation des plaisirs sensibles, le renoncement aux douceurs mêmes spirituelles en méritent la profusion. Apprenez-nous à souffrir ces opérations douloureuses, ces tentations honteuses, cette défaite apparente, cet affreux abandon qui épure les âmes privilégiées. Parlez, apôtre de la spiritualité, enrichie, des mêmes dons, appuyée des mêmes prodiges, revêtue de la même autorité sur les esprits qui concilièrent aux premiers disciples les suffrages du monde. Parlez par vos actions et par vos ouvrages, par votre esprit, par votre cœur, par vos combats, par vos succès, par vos vertus et par vos fautes, par votre enfance et par votre vieillesse. Que l'impie et l'homme de bien, également convaincus et rassurés par un témoignage si respectable, après vous avoir écoutée et imitée pendant la vie, partagent un jour votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXX.

SAINT JEAN DE LA CROIX.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me. (*Matth.*, XVI, 24.)

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.

S'oublier soi-même sans avoir rien à souffrir, c'est un amour indolent du repos ou un heureux tempérament; souffrir beaucoup sans s'oublier, c'est un orgueil philosophique ou une hypocrisie criminelle. S'oublier et souffrir sans imiter Jésus-Christ, c'est une aveugle stupidité ou un affreux désespoir. Mais oublier ses plus chers intérêts, souffrir les peines les plus cuisantes, se voir sans soulagement et sans ressource, et toujours vivre de la foi, soutenu par les principes de la religion et les exemples d'un Dieu Sauveur, c'est le prodige de la grâce et le chef-d'œuvre de l'héroïsme. Voilà, grand Dieu, le caractère de vos disciples et l'abrégé de votre Evangile ! *Si quis vult*, etc.

Telle est l'idée sublime de la perfection, qu'avait puisée dans ces paroles le célèbre amant de la croix dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire. Renoncement entier à soi-même dans les souffrances et dans les mépris, souffrances pures que rien n'adoucit, mépris purs que rien ne tempère. Dans un de ces merveilleux ravissements, que ses

propres disciples prirent quelquefois pour des folies, le Seigneur lui demanda un jour avec bonté : *Jean de la Croix, que voulez-vous de moi pour récompense de vos travaux? — Je ne veux, Seigneur, que deux choses, souffrir et être méprisé pour vous : — Pati et contemni pro te.* Peut-on mieux peindre en deux mots son esprit et son cœur. Ainsi pense, ainsi parle, ainsi agit le héros de la croix : la croix en tout, la croix seule partout, la croix elle-même pour récompense de la croix.

Ah! Seigneur, disait dans le même esprit cette grande sainte, dont il partagea les travaux dont il mérita la vénération, dont il fut le directeur et le disciple, le père et le fils, comme elle l'appelait : *Ah! Seigneur, ou souffrir ou mourir; la plus pesante de toutes les croix serait de n'en souffrir aucune : — Aut pati aut mori.* Oui, après les plus accablantes douleurs, après les travaux les plus pénibles, après les mépris les plus outrageants, heureux et trop heureux de souffrir encore et d'être encore méprisé, sans que personne connaisse le prix de nos maux, les partage avec nous, nous console ou s'en aperçoive : *Pati et contemni.*

Ces deux mots, l'abrégé de son cœur, sont aussi celui de sa doctrine. Ce merveilleux système de spiritualité, cette profonde théologie que l'Eglise admire dans ses ouvrages, ne porte que sur les deux mots. Voilà l'explication de ces mystérieuses maximes, de ces impénétrables énigmes qui, par des routes si sûres et si peu connues, conduisent une âme; ce sont ses termes : *Du rien au tout, des ténèbres à la lumière, de la nudité aux richesses, de la privation aux délices, du travail au repos.* Voilà l'esprit de l'Evangile, tout n'y porte que sur la croix, la mort, l'anéantissement de la créature.

Développons dans ce discours, ce portrait de Jean de la Croix, tracé de sa propre main. Quel interprète de ses sentiments, et mieux instruit et plus fidèle! C'est son cœur même qui, dans les transports de son zèle, parlant avec effusion à son Dieu, se montre dans un si beau jour. Mépris et souffrances, doux objets de son amour, doux traits de son caractère, qui le peignent tout entier; assemblage affreux à la nature, mais infiniment agréable à Dieu, pour la gloire de qui il fut si bien supporté, aimé, désiré. Telle fut la croix divine qui l'immola sans l'abattre, sans l'affaiblir, sans l'ébranler ou plutôt qui fut son plaisir, sa force, sa gloire, ce seront les deux parties de ce discours. Esprit-Saint, qui levâtes pour lui tant de voiles et opérâtes tant de merveilles, faites-nous connaître votre ouvrage; et vous, Vierge sainte, qui le sauvâtes de tant de dangers, qui lui procurâtes tant de grâces, qui fûtes si constamment l'objet de sa piété, joignez-vous à nous pour l'obtenir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne jugeons point de la gloire dont les saints ont joui sur la terre par l'éclat où nous les voyons aujourd'hui. L'envie n'a plus d'intérêt à les combattre, l'hypocrisie n'éprouve plus leur sévérité, le vice ne redoute plus leurs exemples. Préposés par l'Eglise à notre vénération, et à notre culte, nous nous faisons un religieux devoir de nos éloges et de nos respects, et par une présomption légitime, supposant des actions dignes d'eux dans les temps mêmes de leur vie dont nous connaissons moins le détail, nous leur faisons un mérite de leur obscurité, nous condamnons leurs adversaires, nous justifions leur conduite, nous expliquons leurs sentiments, et démêlant l'héroïsme de l'intention, à travers les nuages d'une vie commune, nous admirons leurs moindres démarches. Louables efforts, interprétation équitable, la sainteté garantit tout, elle donne du prix à tout, elle justifie, elle mérite, elle assure tous les hommages.

Il s'en faut bien que pendant leur vie, les saints aient également réuni tous les suffrages. Confondus avec le reste des hommes, ils n'ont eu pour la plupart, que ce que la naissance, les talents, les dignités auraient pu donner d'éclat à tout autre. Si leur vertu a su s'attirer quelque distinction, que n'a pas fait leur humilité pour en dérober la connaissance, que n'a pas tenté le libertinage pour en obscurcir la gloire; quel piége ne leur a pas tendu l'envie; quelle calomnie n'a-t-elle pas répandue! La mort seule a mis le sceau à leur mérite, on a commencé de regretter ce qu'on n'avait cessé de persécuter; le monde peut-il ne pas haïr ceux qui ne lui ressemblent pas? *Eritis odio omnibus.* (*Matth.*, X, 22; *Marc.*, XIII, 13; *Luc.*, XXI, 17.)

L'humilité de Jean de la Croix dut être satisfaite des épaisses ténèbres, dont la Providence eut soin de l'envelopper d'abord dans le monde, par une naissance obscure, dans la religion, par une profonde retraite, dans l'établissement de la réforme, par la persécution constante de ses frères, dans la réforme même par l'infidélité de ses propres enfants. Les fausses maximes du siècle, et le spécieux prétexte de la religion, tout s'éleva de concert contre lui, et son humilité d'intelligence avec ses adversaires, ne négligea rien pour éteindre les légères étincelles de gloire, qui de temps en temps semblaient trahir sa vertu. Tout ce qu'a de plus piquant le mépris et l'oubli, tout ce qu'a de plus amer l'apparence et la punition d'une faute, il souffrait tout avec une patience héroïque, ou plutôt avec le plus parfait amour, il enchérit même, et sut trouver dans les ressources inépuisables de son humilité de nouveaux assaisonnements d'amertume.

1° *Ténèbres de la naissance.* Ne cherchons pas le héros de la croix dans des maisons distinguées; est-ce donc là que la vertu fait son séjour? *Non invenitur in terra suaviter viventium.* (*Job*, XXVIII, 13.) La croix y est en horreur; elle y passe pour une folie. Ces grandes âmes qui supérieures aux délices et aux honneurs, savent jusque sous la pourpre se faire gloire de la croix, sont des prodiges de grâces, qui ne produisent qu'une stérile admiration. Dieu réserve ses

trésors aux petits et aux simples. Son royaume est destiné aux pauvres; mais en quelle obscurité profonde ne les plonge pas leur état? Qui connaît dans le monde un pauvre vertueux, qui s'intéresse pour lui? A peine toute la loi de la charité arrache en sa faveur quelque légère aumône. Obscurité sainte, vous fîtes les premières délices de Jean de la Croix. Il jeta dans vos ténèbres le solide fondement du sublime édifice, qu'il porta depuis jusqu'au comble. Ses parents, quoique originairement riches et nobles, étaient devenus si pauvres, qu'à peine gagnaient-ils dans le métier de tisserand de quoi nourrir une famille nombreuse, dont Jean n'était que le cadet. Il perdit son père fort jeune et fut obligé d'apprendre un métier; tous ses talents seraient demeurés enfouis, si des gens charitables ne s'étaient chargés de son éducation.

Ses progrès furent rapides, ils auraient été éclatants, si les biens et la naissance lui avaient ménagé des panégyristes. Mais un mérite pauvre et soutenu par aumône, peut-il se faire jour aisément? Trésor de la grâce, qui va vous chercher, qui sait vous démêler sous des haillons? La vertu dépouillée de la fortune, jette des étincelles trop faibles, pour frapper des yeux charnels, accoutumés à n'admirer que les biens de la terre. L'humilité naissante de Jean de la Croix y sut encore ajouter, et la jalousie de ses condisciples n'eut rien à souffrir de ses succès. Au milieu d'une application constante à tous ses devoirs, d'une pénétration qui étonnait ses maîtres, d'une capacité qui charmait ses protecteurs, sa douceur, sa prudence, son amour de la vie cachée intéressaient tout le monde, en faveur d'un jeune homme que tout le monde regardait déjà comme saint.

2° *Ténèbres de l'état religieux.* Ces premiers dangers, qu'une noble émulation fait désirer à son âge, alarmèrent l'humilité de Jean de la Croix. Il chercha dans l'obscurité du cloître de quoi se cacher aux yeux qui commençaient à s'ouvrir sur lui. Une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge, dont il avait plusieurs fois éprouvé la protection miraculeuse, assura au Carmel un de ses plus beaux ornements. L'état religieux, obscur par lui-même, est un vrai tombeau pour le particulier qui s'y consacre. Qui connaît dans le monde le prix des vertus monastiques? Qui sait les apprécier, même dans la religion? Les témoins des travaux et de la piété que le cloître substitue aux admirateurs du siècle, accoutumés à pratiquer les mêmes exercices, sont rarement prodigues de leur estime, souvent ce ne sont que de nouveaux censeurs encore plus éclairés et plus impitoyables. Une conduite commune les laisse indifférents, une conduite régulière les rend critiques, une capacité médiocre fait naître leur mépris, de grands talents excitent leur envie; personne n'est plus caché qu'un simple religieux; il cesse presque d'être au nombre des vivants.

Quoique le cloître couvre à peu près des mêmes ombres tous ceux qui y sont renfermés, la bassesse de l'extraction et la pauvreté de la famille y forment, sans qu'on y pense, un voile encore plus épais. L'esprit du monde y est-il toujours assez anéanti, pour ne jamais rappeler ses anciennes prérogatives, et ne mettre aucune différence entre un nom illustre et un nom inconnu? Y fait-on cas d'une humilité qui passe pour bassesse de naissance, ou de sentiment? Admire-t-on une assiduité au travail qu'on regarde comme une habitude contractée par nécessité? Aperçoit-on une mortification qu'on sait n'être pas nouvelle dans les embarras de l'indigence? Accoutumé par état à souffrir et à manquer de tout, l'austérité, le détachement doivent-ils rien coûter? Trop heureux de trouver dans une communauté des ressources que la fortune avait refusées. Ainsi Jean de la Croix voyait éclipser toutes ses vertus; et pour ne pas laisser oublier ce que sa réputation et son mérite effaçaient si avantageusement, il prenait plaisir à faire venir dans ses couvents, et à montrer à tout le monde sa mère et ses frères dans l'état humiliant où les réduisait la pauvreté. *Voilà,* disait il, *à qui j'appartiens, et de qui je sors.* Ne craignez pas, élève de la croix, que le mérite de vos œuvres devienne la proie de l'orgueil, objet de la persécution ou du mépris; vous serez, comme votre Maître, traité de séditieux ou de fils d'artisan : *Nonne hic est filius fabri?* (*Matth.*, XIII, 65.)

3° *Ténèbres dans les emplois.* Tout cela ne parut pas encore assez obscur à Jean de la Croix; il chercha de nouvelles ténèbres dans l'état de frère convers qu'il voulut embrasser; cet état humiliant, par la bassesse de ses fonctions, la dépendance et le travail, l'éloignement des charges, et la privation de toutes voix, est une espèce de seconde religion dans le sein même de la religion. Toujours dans l'obscurité, on n'y peut espérer l'éclat légitime que le succès du ministère, et l'autorité des emplois peuvent mériter à un prêtre. Jean de la Croix s'y promettait des délices; mais son mérite le trahit, et ses supérieurs rendant justice, malgré ses efforts, à ses talents et à sa piété, le forcèrent à recevoir les saints ordres, et à se livrer au ministère apostolique.

Le succès justifia leur conduite, et fit voir que celui qui s'abaisse sera élevé, Jean de la Croix n'était pas de ces contemplatifs ignorants et oisifs, qui, entraînés par un aveugle enthousiasme, débitent sans réflexion et sans ordre, leurs visions et leurs rêveries; ou endormis dans une molle nonchalance, soient inutiles au prochain et à eux-mêmes; c'était un théologien exact, dont la doctrine n'est pas moins fondée sur l'Ecriture et la tradition que sur son attrait et son expérience. C'était un digne ministre, dont les travaux continuels arrachaient à l'enfer un nombre infini de pécheurs et menaient à la plus haute perfection une multi-

tude d'âmes privilégiées. Son humilité avait beau s'en défendre, on voyait aisément dans ses discours, on trouve dans ses ouvrages la précision théologique, unie à la plus profonde spiritualité, et toute la force des preuves, accompagnée de toute l'onction de la grâce. L'obéissance, en le mettant sur le chandelier, fit briller une lumière éclatante, que l'humilité avait tenue sous le boisseau. On ne peut mieux faire sentir la nécessité de l'humilité dans le dangereux éclat des talents de l'esprit, que par la conduite qu'il tint avec un novice. Un docteur célèbre voulant prendre l'habit, fut surpris de voir si peu de livres dans la maison : *Il y en a encore trop pour vous*, dit ce saint docteur, *je vous défends d'en lire d'autres que le Catéchisme, prenant pour votre méditation ordinaire ces paroles : Etes-vous chrétien?*

4° *Ténèbres dans la solitude.* Ses efforts pour être frère convers ayant été inutiles, une chartreuse lui parut une ressource assurée. Tombeau sacré où l'on meurt à tout, par une humilité profonde et une perpétuelle solitude ; désert respectable qui, jusque dans le sein des villes, renouvelez les merveilles de la Thébaïde, Jean de la Croix soupirait après vous, vos retraites lui offraient une étroite union avec Dieu, dans un parfait oubli du monde ; aussi n'en voulait-il qu'à ses yeux divins. Inutiles suffrages des mortels, funestes objets des désirs d'un orgueil aveugle, vous étiez la matière de ses alarmes. Avec qu'elle joie, pieux successeurs des Antoine et des Pacôme, auriez-vous vu dans vos antres, déjà consacrés par tant de vertus, ce grand maître de la vie spirituelle, devenu votre frère et votre disciple, prendre des leçons, comme saint Bernard, des chênes et des ormeaux, et faire retentir les échos de ses gémissements!

Mais le ciel réservait ce flambeau pour éclairer un grand nombre d'âmes. Le monde a besoin de ses rares exemples que le silence du désert lui eût dérobé : il fallait apprendre au disciple d'un Dieu crucifié, l'étonnante doctrine des croix pures, qu'aucune consolation n'adoucit. Sainte Thérèse, conduite par la Providence, entend parler de ce nouvel apôtre et désire de le voir : les saints tiennent par trop de liens, pour n'être pas bientôt étroitement unis. La réformatrice du Carmel et son futur réformateur forment dès la première entrevue l'union la plus intime : elle apprend son projet pour la chartreuse de Ségovie, et avec cette autorité que donne une sainteté reconnue : *Ce n'est point là*, lui dit-elle, *que Dieu vous appelle, vous appartenez au Carmel, vous lui devez vos services ; travaillons de concert à lui rendre son ancien lustre ; j'ai déjà commencé la réforme des personnes de mon sexe, le vôtre offre à votre zèle un champ aussi vaste. Le général de notre ordre et le souverain pontife ont daigné agréer mon entreprise, partager avec moi la gloire et le travail : en pratiquant à la lettre notre règle primitive, nous parviendrons à la plus haute perfection, sans craindre de nous égarer.*

5° *Ténèbres dans la supériorité.* On sent aisément qu'un homme si humble la devait infiniment craindre. Il est vrai qu'ayant été le premier religieux qui embrassa la réforme, il fut d'abord obligé de recevoir et de conduire ceux que la Providence confiait à ses soins. Ne lui envions pas une place où l'on ne moissonnait alors que des ronces. Mille obstacles à vaincre, persécutions, mépris, disette, mauvais traitements à souffrir ; c'est alors que la supériorité avait pour lui des charmes, mais dès que la réforme solidement établie, le vit délivré de ses ennemis, que ne fit-il pas pour éviter les premières places? Que de prières, que d'instances! On le vit se prosterner aux pieds du provincial pour en être déchargé. Que de larmes quand l'obéissance l'obligeait d'en accepter ; quelle joie dans les courts intervalles qu'on lui accorda quelquefois, surtout à la fin de sa vie! Il obtint enfin ce qu'il avait si souvent demandé à Dieu, de ne pas mourir supérieur ; nous sommes redevables à ces espèces de trêves des célestes traités de la vie spirituelle, de ce nouvel aréopagite. Le couvent du Calvaire où il les composa est situé dans un désert, le long d'un fleuve, sur la croupe d'une montagne. Là, tantôt contemplant le cours majestueux de la rivière, il apprend de ses ondes fugitives la constante fragilité des biens de la terre ; tantôt portant ses regards sur une vaste campagne, où la vue se perd au loin dans l'horizon, au milieu des prairies émaillées de fleurs, et des arbres chargés de fruit, ou les arrêtant sur un rocher sourcilleux qui cache sa cime dans les nues, et offre en perspective de sombres forêts et de nombreux troupeaux paissant à la fraîcheur de leur ombrage, ce grand contemplatif s'élève par leurs beautés innocentes à la connaissance et à l'amour d'une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que le céleste séjour nous promet. Il me semble l'entendre mêlant sa voix au ramage des oiseaux ou au murmure des ruisseaux, faire retentir les antres des divins cantiques, dont la charité lui dicte les expressions et lui fournit les pensées. Séjour fortuné de ce grand homme, apprenez-nous la route étroite de la montée du Carmel, où l'âme se doit détacher des biens, même spirituels, dont la douceur trop sensible et la lumière éblouissante pourraient amollir le courage, flatter la vanité, ou partager le pur amour. Dévoilez-nous les mystères de cette nuit obscure, où l'âme débarrassée de toutes les images des objets, et ne vivant que de la foi, se perd heureusement en Dieu. Apprenez-nous ce profond silence, que la seule nécessité pouvait rompre, ces rigueurs extrêmes qui, dans cette innocente victime, étonnaient sainte Thérèse et ses saints religieux, quoique eux-mêmes l'étonnement du public par leurs austérités.

6° *Ténèbres dans la réformation de son ordre.* Que viens-je de prononcer? La réfor-

mation de son ordre! Quelle source d'humiliation pour Jean de la Croix! A Dieu ne plaise que rapportant ici à la gloire du pieux réformateur, les oppositions de ses frères, je veuille l'élever sur leurs débris, ou porter quelqu'atteinte à l'honneur de son ordre, et en particulier de la respectable communauté que cette ville (Tours) voit avec tant de fruit l'édifier par ses exemples, l'éclairer par ses lumières, y nourrir la piété par son zèle, y soutenir la foi par sa bonne doctrine. Saints religieux, vous gémissez aujourd'hui des passions ou du zèle indiscret qui méconnurent les vertus de Jean de la Croix; vous vous unissez à nous pour le dédommager par votre culte, et vous trouvez avec nous dans la justice apparente de la sévérité de ses supérieurs, de quoi relever sa soumission et sa patience.

L'idée de réformation révolte également le vice et la vertu. En avouer le besoin, c'est se reconnaître coupable : les uns ne le sont pas, les autres auraient honte d'en convenir, le relâchement craint la censure, la piété craint les éclats. On ne veut ni se charger d'un nouveau joug qu'on ne s'était pas imposé, ni reprendre celui qu'on avait secoué, et l'équité semble garantir un droit qu'on a acquis de bonne foi, ou qu'on a prescrit par la possession. L'Eglise tolère, et quelquefois autorise les mitigations. Ses décrets ou sa conduite doivent rassurer les plus timides. Tant d'autres y vivent saintement; quelle témérité de les condamner? Pourquoi frayer des routes nouvelles, la singularité est suspecte, la vie commune a moins de risque. Après tout on peut suivre sa ferveur en secret, pourquoi en arborer l'étendard? La vanité n'y a-t-elle pas autant de part que le zèle, ne cherche-t-on pas plutôt à se faire un nom, qu'à former des saints? C'est aux supérieurs à rétablir le bon ordre. Un particulier doit-il s'ériger en réformateur, et faire soupçonner au public de prétendus défauts qu'on devrait cacher, s'ils étaient réels? Tout est à craindre, et pour le particulier qui s'en déclare l'auteur, et pour la communauté qu'il inquiète. L'un peut être séduit par des apparences de régularité, et l'autre risque d'être agitée par des divisions dangereuses. Après tout ce n'étaient pas des vices grossiers à réformer dans le Carmel; fallait-il au prix de la paix acheter une plus grande perfection? Admirons aujourd'hui une entreprise pour qui la Providence s'est déclarée, mais rendons justice à des supérieurs que des démarches singulières pouvaient alarmer avec fondement.

Tel fut le zèle des enfants d'Israël contre les tribus de Ruben et de Gad. Après la conquête de la terre promise, ces pieux Israélites retournant au delà du Jourdain, dans la portion que Moïse leur avait accordée, élevèrent sur le bord du fleuve un autel d'une grandeur prodigieuse, pour être le monument éternel de leur reconnaissance et de leur foi. Cette innovation alarme tout Israël, tout se remue, on s'assemble, on se prépare à combattre des frères, qu'on croyait devenus idolâtres ou schismatiques : *Convenerunt ut ascenderent et dimicarent contra eos.* (*Josue*, XXII, 12.) Phinéès à la tête de dix autres députés, plein de ce zèle qui arma son bras dans les plaines de Beelphégor, leur parla avec une amertume et des menaces que la droiture de ses intentions peut seule excuser contre des frères véritablement fidèles, et qui ne méritaient que des éloges, quelque peu favorables que fussent pour eux les apparences, tant il est dangereux de condamner trop vite. *Quæ est ista transgressio?* (*Ibid.*, 16.) Ainsi pour éteindre de bonne heure un prétendu incendie, les supérieurs de Jean de la Croix se crurent obligés d'en venir contre lui à des remèdes violents. Ils traitèrent sa réforme de rébellion et d'apostasie ; ils le firent arrêter dans un nouveau couvent qu'il venait de fonder sans leur participation, et la vénération publique leur faisant craindre qu'on ne délivrât celui que tout le monde regardait comme un saint, ils le firent transférer dans les prisons du monastère de Tolède, où ils lui firent son procès, et le condamnèrent aux plus grandes peines ; l'arrêt fut aussitôt exécuté.

Il ne fallait pas moins qu'un amant de la croix, pour soutenir un si violent orage. Une persécution scandaleuse, dont le crime est le motif, et où notre cause paraît être celle de Dieu, a quelque chose de flatteur pour l'amour-propre. On se met en parallèle avec les plus illustres martyrs, dont on croit posséder les vertus et partager les palmes. On se dédommage en condamnant ses persécuteurs et en jouissant de son innocence. On se flatte que le public à qui ils se rendent odieux, nous venge et leur rend justice. Il est des croix encore plus amères. Un homme de bien, par de pieux motifs et des raisons plausibles, fait souffrir des peines d'autant plus accablantes, qu'on ne paraît pas même pouvoir se justifier. Ainsi vit-on les disciples du Seigneur censurer Madeleine par des vues de charité, Paul et Barnabé opposés l'un à l'autre par des principes de zèle. Saint Epiphane et saint Chrysostome suivent des routes différentes par des raisons de piété.

Qu'il était triste pour Jean de la Croix de soutenir une cause longtemps incertaine, où le désir de la perfection paraissait aux prises avec la charité et l'obéissance! qu'il était humiliant pour lui, d'être condamné par des personnes dont le mérite et la place donnaient tant de poids à leurs suffrages, et entraînaient ceux du public! Qu'il dut lui en coûter de s'engager dans des routes que tout concourait à lui rendre suspectes, et de résister à une autorité jusqu'alors légitime, dont il recevait les ordres comme des oracles! Quel courage pour l'entreprendre! quelle humilité pour le soutenir! quelle foi pour démêler la volonté de Dieu! quelle confiance pour l'exécuter! Apprenons de là même ses sentiments. Ceux qui furent chargés de se saisir de sa personne n'eurent ni piéges à tendre, ni violence à faire. Il se laisse entraîner sans se plaindre ; je me trompe, on ne l'entraîne pas, la vénération

fit sur le cœur des soldats espagnols, ce que la parole d'un Dieu fit au jardin des Olives sur le cœur des juifs. Ils tombent à ses pieds, ils lui demandent pardon ; et à l'insu du religieux carme, conducteur de la troupe qui le traitait indignement, ils lui offrent la liberté : *Non, non,* dit le fidèle imitateur de celui qui remit dans le fourreau l'épée de Pierre, *non, je dois obéir, je mérite tout ce que je souffre et bien davantage ; c'est l'ordre de nos supérieurs, c'en est assez, volons à la croix que la main de Dieu nous présente : — Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* (*Joan.*, XVI, 31.) — *Surgite, eamus.* (*Matth.*, XXVI, 16.)

7° *Ténèbres dans la réforme même.* A peine échappé par miracle d'une captivité de neuf à dix mois, il tomba bientôt dans une autre encore plus sensible. Qui croirait que, par un exemple peut-être unique dans la vie des saints, ses propres disciples dans la réforme se déclarent contre lui, et lui firent trouver dans sa maison de quoi regretter les prisons de Tolède, si son amour pour la croix lui eut permis d'en désirer de moins pesantes ? Victime innocente, en apparence toujours coupable, il eût manqué quelque chose à vos vœux, si le cœur n'eût eu son sacrifice à faire dans ce que la tendresse a de plus cher, et l'oubli d'un ami le plus sensible. Faut-il que ceux mêmes à qui vous ouvrîtes la carrière de la vertu, pussent en être les défenseurs, en vous persécutant? *Tu vero, o homo, unanimis qui simul mecum dulces capiebas cibos!* (*Psal.* LIV, 14.) Conduite impénétrable de la sagesse divine, assemblage incompréhensible de circonstances, où la vertu, chargée des couleurs du vice, échappe aux yeux de ses plus fidèles sectateurs, et par des erreurs involontaires, sanctifie les saints les uns par les autres, dans le creuset de la persécution.

Qui croirait que pour calmer les esprits en éloignant celui qui paraissait être l'auteur des troubles, on lui ait ordonné d'aller dans les Indes, sous prétexte d'y fonder un monastère et une mission? Il n'en faut pas davantage. Le plus soumis comme le plus humble des hommes se dispose à partir sans délai; le champ est trop fertile en épines pour n'être pas de son goût, et la conversion de tant d'âmes abandonnées est un digne objet de son zèle. Mais les travaux apostoliques, entrepris par vocation et par choix, auraient quelque chose de trop brillant pour ne pas l'alarmer, ils n'eurent pour lui des charmes que quand l'obéissance les eut assaisonnés d'un air de châtiment qui en dérobait la gloire. Doublement satisfait de tout risquer, de tout souffrir, de tout perdre et de ne le faire qu'en criminel. Hommes apostoliques, que le zèle attire tous les jours dans ces régions éloignées, oserai-je vous proposer les croix pures, dépouillées de tout ce qui en relève le prix? Flattés par l'éclat de votre sacrifice, dédommagés d'avance par les éloges que vous recevez, s'en trouverait-il beaucoup parmi ceux qui partent en apôtres qui voulussent partir en exilés? Mais Dieu empêche ce départ; une maladie subite fait changer l'ordre; Jean ne se console que dans ses douleurs. Tout n'est pas perdu, puisque du moins il reste malade.

Qui le croirait, une vertu si éminente a-t-elle pu être de nouveau citée juridiquement aux tribunaux de son ordre? Des commissaires chargés d'informer sur les lieux, des faux témoins entendus, un prévenu subissant l'interrogation, des peines imposées par sentence ; exclusion des charges, privation de voix, défense à tous les religieux d'avoir commerce avec lui, menace de le dépouiller de l'habit de l'ordre. Que ne permit pas le Seigneur au zèle emporté des uns, à la patience inaltérable de l'autre? Le disciple ne devait pas être mieux traité que le maître. Que fait alors l'amant de la croix? Il souffre, il prie, il pardonne, il se tait : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI, 63.) Il aime trop l'humiliation pour vouloir se justifier ou se plaindre. Le prix de la croix est trop grand pour en rien perdre pour n'en pas faire l'objet de sa reconnaissance. Vous l'éprouvâtes, vous tous dont le zèle précipité avait dirigé les démarches, lorsque, la vérité ayant percé le nuage, confus et inconsolables de lui avoir si tard rendu justice, vous vîtes avec étonnement que vous n'aviez pas de meilleur ami.

Il va plus loin, il se condamne; et, rejetant ce que l'idée de son innocence et de l'injustice de ses adversaires pourrait lui offrir de consolant, il s'avoue coupable, ne veut pas qu'on l'excuse, prend la défense de ses juges, et ne console ses amis qu'en assurant qu'il mérite tout ce qu'il souffre. Ainsi, en souscrivant à tant de rigueurs, il sait trouver dans le triomphe apparent de ses ennemis et la confusion d'une faute avouée et châtiée avec justice, un nouvel assaisonnement d'amertume, que l'innocent et le coupable rejettent presque également. Un de ses disciples, resté fidèle, lui écrivit confidemment ses inquiétudes et ses alarmes : *Ne craignez rien, mon fils,* lui répondit-il, *on ne peut m'ôter l'habit que je ne sois désobéissant et incorrigible, et je suis prêt à me corriger et à subir toutes sortes de pénitences.*

Je laisse à pénétrer la profonde humilité de cette réponse au vice et à la vertu, à l'orgueil et à l'humilité. Etre innocent et persécuté, souffrir tout sans se plaindre, s'avouer coupable à un ami, à un élève, auprès de qui un aveu hypocrite serait aussi humiliant qu'inutile. Je ne sais si la plus éclatante humiliation, où la gloire de l'humilité dédommage si bien l'amour-propre, vaut ce mot obscur, ce langage sincère, cette effusion de cœur si éloignée du dépit des plaintes, de la ressource des justifications, du faste des protestations, même les plus humbles. Héroïque simplicité, qui ne sait dire que ce mot : *J'ai tort, je suis prêt à me corriger!* Il porta jusqu'à la mort une humilité si profonde, et, tandis que tout le monde, admirant les prodiges de sa vertu, lui déférait d'avance un culte religieux, on l'entendit,

un moment avant son dernier soupir, dire à son supérieur : *Je ne vois aucune de mes œuvres qui ne me condamne, et je suis noyé dans l'amertume de mes péchés.*

Ajoutons les douleurs aux humiliations, et la mortification à l'humilité ; second trait de son caractère : *Pati et contemni pro te.*

SECONDE PARTIE.

Jamais le Sauveur du monde ne s'est montré plus aimable que sur le Calvaire, lorsqu'au milieu des douleurs, des opprobres, il rendit pour nous le dernier soupir. Ses autres ouvrages sont des chefs-d'œuvre de sa puissance, des monuments de sa grandeur, des gages de sa bonté. Ses souffrances, sa mort précieuse, peuvent seules faire sentir la tendresse de son amour. C'est là que son cœur se montre tout entier. Je vous adore, grand Dieu, sur le trône ; je vous admire dans la justice, je vous crains dans vos châtiments, mais je vous aime sur la croix. Vous m'étonnez par vos miracles, vous m'éblouissez par vos lumières, vous me consolez par vos promesses, vous m'accablez par vos bienfaits, mais vous me charmez par vos douleurs. Ailleurs, vous me créez, vous me conservez, vous me nourrissez, vous me sanctifiez; ici, vous m'aimez, vous me substituez à vous-même, en vous immolant pour moi, vous faites assez de cas de mon âme pour la sauver au prix de vos jours.

L'homme, à son tour, oserai-je le dire? devient, dans sa douleur, un objet digne de son Dieu ; les païens mêmes l'ont senti. L'homme de bien aux prises avec l'adversité, quel spectacle, disaient-ils, plus digne de ses regards! *Dignum Dei spectaculum homo cum fortuna compositus.* Dieu lui-même en a fait l'éloge. On ne peut, à son jugement, mieux marquer sa tendresse qu'en donnant sa vie pour ceux que l'on aime : le pécheur même le touche lorsque, par le feu de la tribulation, il expie son péché. L'impie Achab mérita par sa pénitence la complaisance et les éloges du Dieu qu'il avait offensé : *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me?* (III *Reg.*, XXI, 29.) L'homme honore Dieu par ses hommages, il le sollicite par ses prières, il étend sa gloire par ses travaux, il lui gagne des serviteurs par ses exemples ; mais il lui marque son amour par ses douleurs. Dieu le soutient dans le danger, il le glorifie dans ses succès, l'autorise dans le gouvernement, reçoit ses aumônes dans le pauvre, il le voit avec plaisir sur la croix ; les grandes places rappellent sa puissance, nos lumières rappellent sa sagesse, nos profusions sa magnificence, nos adversités son aliment de l'amour. L'homme n'est ailleurs qu'une légère image de la Divinité, toujours infiniment au-dessous; mais les souffrances rapprochent Dieu et l'homme, les réunissent, les rendent semblables par un parfait rapport, en faisant subir à tous les deux un sort semblable, leur faisant faire les mêmes sacrifices et pratiquer les mêmes vertus.

Charité puissante, vous changeâtes la face des choses pour cet homme de douleur que vous aviez embrasé de vos feux. Quelque sensible qu'elle soit à la nature, vous lui fîtes trouver des délices dans les croix. Jamais, peut-être, l'homme le plus voluptueux ne courut avec plus d'ardeur après les délices; jamais il n'en fut plus épris que Jean de la Croix l'était des souffrances; il n'en parlait qu'avec transports. La vue d'un crucifix le faisait tomber en extase; il regrettait le temps des persécutions qui donnait tant de martyrs à l'Eglise. On ne voyait, pour tout ornement dans les maisons qu'il habitait, que des croix partout répandues. Il prit le nom de la Croix, qui faisait si bien son caractère, avec plus de joie que les grands ne portent celui de leur souveraineté. La croix fut sa consolation dans ses peines, sa force dans les tentations; il expira en la baisant; il ne voulut jamais en descendre. Je suis crucifié avec Jésus-Christ, disait-il : *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.) Un jour, sortant d'un ravissement où il avait vu le Sauveur dans l'état où Pilate le montra au peuple, il en fit un tableau si vif que l'art n'a jamais pu l'imiter. L'amour est un grand peintre; l'ouvrage ne peut être que parfait quand il tient le pinceau. Jean demande à Dieu de souffrir dans cette vie toutes les peines qu'il avait méritées dans l'autre, et en même temps trois choses qui lui furent accordées : de n'être jamais sans croix, de ne pas mourir supérieur, et de mourir dans l'humiliation et dans l'opprobre.

Mais ces sentiments héroïques sur l'amour des souffrances seraient équivoques s'ils n'étaient suivis des effets. L'esprit se repaît sans peine de quelques idées sublimes qui semblent nous égaler aux plus grands saints. L'amour-propre s'en fait un aliment. Mais la pratique est le vrai creuset qui épure l'or et le défait de tout alliage. Jugeons de l'arbre par les fruits : austérités volontaires, mauvais traitements, maladies aiguës, peines intérieures, Jean de la Croix passa par toutes sortes d'épreuves ; sa vie ne fut qu'un tissu de peines de toute espèce.

1° *Austérités volontaires.* Qui peut détailler les pieuses cruautés qu'exerça sur son corps cet homme dévoré de la soif des souffrances? Fut-il quelqu'un de ses membres qui n'en éprouvât la rigueur? Fut-il quelque sorte de peine qu'un ingénieux raffinement ne sût y mêler? Il fut redevable à ses austérités de la parfaite pureté qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Le démon mit sa vertu à de rudes épreuves. Plus d'une fois des femmes débauchées, assez téméraires pour lui tendre des piéges, virent, à leur confusion, qu'un homme qui craint les plaisirs innocents ne connaît pas les criminels. La volupté a-t-elle des charmes quand on n'en trouve que dans la croix? La chair est-elle redoutable quand à peine on la laisse vivre? *Mortificationem Domini Jesu in corpore nostro circumferentes.* (II *Cor.*, IV, 10.) Il en fit l'essai de bonne heure; dès ses premières années la nécessité, le servant au gré de sa charité, l'obligea, pour gagner sa vie,

de se mettre au service d'un hôpital. Son assiduité auprès des malades, son exactitude aux moindres devoirs, son humilité dans les fonctions les plus basses, sa douceur, sa modestie, sa retraite, quoique admirées de tout le monde, quoique capables de confondre les plus fervents, quoique supérieures à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans la maison, furent ses moindres vertus. Imaginerait-on qu'un enfant de neuf ans, après s'être fatigué toute la journée dans les exercices aussi gênants que pénibles, passât une partie de la nuit en prière et l'autre partie couché sur des fagots de sarment, et mangeât à peine de quoi ne pas mourir de faim? Il soutint cette vie pendant ses études, lorsque son charitable protecteur le tira de l'hôpital pour le mettre au collége. Voilà un enfant qui devance les vieillards les plus consommés, et qui fournit dans peu de temps la plus longue carrière : *Super senes*, etc. Dès son entrée en religion, il voulut pratiquer la règle primitive du Carmel dans toute sa rigueur, sans se permettre aucun des adoucissements qu'accorde la bulle de mitigation. Qu'on se rappelle ces veilles, ces jeûnes, ces oraisons presque continuelles, cette profonde solitude, ce silence sans interruption, en un mot, toutes ces austérités que l'esprit de pénitence inspira aux premiers habitants du Carmel, et que sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ont fait revivre dans la réforme ; on les admirera sans doute dans un jeune religieux, mais on ne connaîtra que médiocrement tout le prix et toute l'étendue de l'excès de mortification qui enchérissait sur tous les autres. Les premiers religieux pratiquaient ces rigueurs de concert ; ils s'animaient l'un l'autre. Leur exemple était un motif pressant et une leçon mutuelle. Il faut que Jean de la Croix, luttant seul contre le torrent de l'usage et de l'exemple, sans appui, sans crédit, sans autorité, essuie à tout moment les railleries et les insultes, les reproches et les mauvais traitements d'une communauté irritée, où il est obligé de passer sa vie, et dont l'idée d'une singularité qui la condamne porte le ressentiment à l'excès. Mais ce qui aurait épuisé la ferveur des premiers religieux du Carmel ne suffisait pas au jeune pénitent. Il enchérit par des mortifications volontaires sur l'austérité de la règle primitive et sur la persécution de ses confrères. Que ne puis-je étaler à vos yeux ces affreux instruments de pénitence qu'il inventa ou qu'il mit en œuvre ! Soutiendrez-vous sans frémir la vue de ces chaînes de fer, de ces haires piquantes, du cilice de jonc marin dont les pointes aiguës le piquaient jusqu'au sang, de ces disciplines ensanglantées par tant de flagellations réitérées dont il châtiait son corps, comme saint Paul, pour le réduire en servitude? L'esprit de mortification, plus ingénieux, plus insatiable que la barbarie des tyrans, leur a-t-il jamais cédé? L'holocauste fut parfait; il serait mort cent fois, disait le public d'une voix unanime, si Dieu n'eût fait un miracle continuel : *Propter te mortificamur tota die; facti sumus sicut oves occisionis* (*Rom.*, VIII, 36.)

Voyez-vous cet homme de douleurs? A peine a-t-il la figure d'un homme, il ressemble à un lépreux; disons mieux, il est semblable à celui que les bourreaux inhumains couvrirent de plaies depuis la tête jusqu'aux pieds; voyez ces yeux sans cesse ouverts aux larmes et toujours fermés aux plaisirs. Contemplez ce visage livide et exténué, qui n'offre qu'un reste hideux de traits effacés, ou plutôt la vive image d'un homme céleste; regardez cette bouche desséchée par le jeûne, la faim et la soif, mêlant la cendre et l'absinthe à quelque morceau de pain et à quelque goutte d'eau, mais toujours ouverte aux louanges de Dieu; examinez ces pieds que les plus grandes rigueurs de l'hiver ne virent jamais couverts, tantôt froissés par les pierres, tantôt percés par les gravois, tantôt déchirés par les ronces, tantôt brûlés par un sable aride, tantôt engourdis par le froid, tantôt glacés par la neige, mais toujours agités pour évangéliser. Le voilà couvert d'habits grossiers et pesants, aussi insupportables en été par leur poids accablant, que dans l'hiver par des intervalles qui laissent aux vents les plus piquants la liberté de se glisser partout. Le voilà au haut de la maison, dans ces trous obscurs et abandonnés, qu'il s'est choisis pour cellule, où l'on fut obligé de faire une ouverture au toit, en levant quelques tuiles, pour y donner du jour; mais qui lui paraissait délicieux, parce qu'il y avait une embrasure qui donnait dans l'église. C'est là que dans un tronc d'arbre creusé de sa main en forme de sépulcre, et qui lui servait de lit, il s'accordait à peine deux ou trois heures de sommeil. Il continua cette vie dans la réforme; et sainte Thérèse fit un voyage exprès pour admirer et pour modérer la ferveur de son disciple, qui, tout austère qu'elle était elle-même, lui parut excessive. Que Dieu est admirable dans ses voies ! Le berceau de la réforme, aussi pauvre que l'étable de Bethléem, est aujourd'hui un des plus magnifiques couvents d'Espagne.

2° *Mauvais traitements*. Une vie si austère le préparait aux traitements rigoureux dont nous avons parlé, et l'obscurité de sa cellule aux incommodités de son cachot. Je ne sais si on peut en comprendre les horreurs dans toute leur étendue. La prison punit les plus grands crimes. Image anticipée de l'enfer, la mort est peut-être plus douce que sa solitude et ses ténèbres. Le voilà ce grand homme, six mois sans changer de tunique, en proie à la puanteur et à la pourriture, dévoré tout vivant par les vers ; sans secours, sans consolation, sans occupation, manquant de tout, régulièrement battu de verges, traité par ses frères avec la dernière inhumanité, prenant à peine sur une terre humide un dangereux repos, ou plutôt y contractant des maladies aiguës qui ont duré toute sa vie, mangeant en petite quantité le pain de la tribulation et buvant l'eau de la douleur,

mêlée mille fois avec son sang et ses larmes. A peine une petite ouverture laisse pénétrer un instant sur le midi une sombre lueur dont il profite pour dire son bréviaire; mais qui ne lui sert qu'à mieux découvrir l'horreur de son abîme.

Admirez ce prisonnier de Jésus-Christ: qu'il est différent de ceux que les remords du crime poursuivent! Le lieu qui les renferme est de part et d'autre également sombre; qui ne voit même qu'un zèle mal entendu rendit celui-ci plus affreux? mais que leurs cœurs sont différents! Orgueil et dépit d'une part, humilité et soumission de l'autre; là on soupire après le terme de sa captivité, on désire, on cherche des soulagements; ici on les redoute, on les refuse, on craint le moment de la délivrance. Les uns, abîmés dans l'excès de leur tristesse, s'abandonnent au désespoir et au blasphème, l'autre comblé de joie se félicite de ses souffrances et ne cesse d'en bénir Dieu. Les autres cachots retentissent de plaintes, de gémissements, de murmures, celui-ci de cantiques et d'actions de grâce; les prévenus ordinaires se justifient avec vivacité, ils étourdissent du récit de leurs peines ceux que la charité leur amène, ils en outrent même la rigueur; celui-ci en protestant qu'il ne souffre pas assez, n'en parle que pour en affaiblir l'idée auprès de ceux mêmes qui peuvent les adoucir. Un criminel dans l'attente de son arrêt, meurt à chaque instant; Jean de la Croix, dans l'attente de la récompense, retrouve à chaque instant une nouvelle force. Quel sanctuaire, quel abîme, quel paradis et quel enfer! Tel le cachot où l'innocent Joseph et le zélé Jérémie trouvèrent la source de leur gloire. Tel celui où les âmes fidèles expient après cette vie les restes de leurs fautes dans un feu vengeur, et comme Jean de la Croix baisent la croix qui les purifie; mais qui, moins heureuses que lui, bornées à une pure satisfaction, n'y trouvent pas comme lui de nouveaux trésors de mérite.

Le moment de sa sortie, arrivé comme par miracle, ne fut pas celui de sa liberté; un profond recueillement lui avait depuis longtemps imposé des chaînes, son zèle sut les prolonger jusque dans les emplois où tout l'engageait à les rompre. Avec quelle espèce de triomphe, un homme moins mortifié eût-il recueilli les éloges de sa patience et goûté une secrète vengeance dans l'odieux étalage de l'injustice de ses ennemis! Avec quelle avidité eût-il cherché un soulagement excusable dans la mollesse, la dissipation et l'indépendance attachées aux emplois honorables de son ordre dont il fut revêtu malgré lui! Ses intentions étaient trop pures pour ternir devant Dieu le mérite de la croix par de frivoles dédommagements, et en diminuer la pesanteur sous prétexte même de zèle. Ce serait, disait-il, en pleurant avec saint Paul, s'en déclarer l'ennemi: *Flens dico inimicos crucis Christi.* (*Philipp.*, III, 18.)

La dissipation qu'entraîne la multitude des affaires est un piége d'autant plus délicat, que tout semble l'autoriser et l'exiger, surtout dans de nouveaux établissements où le succès même de l'œuvre demande de celui qui en est le chef, qu'on lui ménage de la protection. Pourquoi se refuser au bien qui se présente? la Providence semble se déclarer en l'offrant et rassurer la plus timide défiance. Que de facilités, que de ressources s'ouvrent par la variété des relations! Cultiver des amis, c'est préparer des défenseurs à la vertu. L'ascendant qu'on acquiert sur eux, est un moyen efficace de leur salut. Tel fut l'emploi des apôtres. Ils volent d'un pole à l'autre, saint Paul porte toutes les Eglises dans son sein, saint Pierre est chargé de tout un monde. Ce zèle est actif, c'est un feu qui dévore tout, que craindre après tout, quand on cherche le bien. La prudence veille, on ne s'engage pas trop avant, on est prêt à tout quitter, on ne tient à rien, des temps de retraite, des moments d'oraison répareront des forces épuisées, ranimeront une ardeur qui s'éteint, rappelleront des objets qui s'effacent, guériront les légères blessures qu'on peut avoir reçues dans un combat nécessaire.

Jean de la Croix connut un piége si dangereux, il comprit qu'un zèle dissipé détruisait l'esprit d'oraison si nécessaire dans la vie spirituelle et qui fait le caractère particulier de la réforme; que sous prétexte d'un bien étranger, ordinairement incertain et médiocre, elle abandonnerait un bien solide propre à son état et plus agréable à Dieu; qu'il valait mieux sauver son âme, toujours exposée dans les compagnies, que la perdre en s'y livrant indiscrètement; qu'on négociait plus sûrement les affaires dans la prière qu'en écoutant l'activité naturelle où le tempérament et les passions ont communément plus de part que la grâce. Il ne craignit pas moins les éloges sincères des amis et des gens de bien, que les caresses équivoques d'une foule de personnes dont l'intérêt, la légèreté, la malignité dictent les paroles. Il est doux de se voir aimé, il est doux de se l'entendre dire; on multiplie les connaissances, on se trouve partout, on se rend nécessaire; le rang de ceux avec qui on se lie, semble faire rejaillir sur nous son éclat et partager avec nous les agréments de la vie. On en fait l'étage grossier et la rencontre en apparence imprévue, le refus engageant ou la réticence artificieuse. Que sais-je? tout flatte l'orgueil ou la mollesse, tout alarme, la mortification et l'humilité.

La congrégation fut partagée entre cet esprit de zèle et cet esprit de retraite. Jean de la Croix dans un chapitre où l'on en balança les avantages, fit décider en faveur de celui-ci, et sa fermeté à retenir dans la solitude le zèle peu mesuré de quelque religion, ne contribua pas peu aux persécutions domestiques qui couronnèrent ses dernières années. Pour lui, quoique engagé d'abord dans les travaux apostoliques, quoique supérieur de plusieurs communautés, quoique connu et estimé de tout le monde, la retraite, l'oraison, le silence firent toujours

ses délices. *Il vaut mieux*, disait-il, *prêcher par exemple que par paroles.* Toujours occupé de Dieu, il lui fallait des efforts continuels pour se préparer aux conversations que la nécessité ou la bienséance exigeaient de lui. *Laissez-moi*, disait-il en soupirant, quand on venait l'interrompre, *je ne suis pas propre au monde.* On ne peut parler de Dieu avec le Père Jean de la Croix, disait sainte Thérèse, parce qu'aussitôt il sort de lui-même, et il en fait sortir les autres. *Le démon*, disait-il quelquefois, *tend aux supérieurs trois sortes de piéges : une présomption aveugle sur leur mérite et sur leur autorité, ils se regardent comme des divinités que tout doit adorer; une facilité extrême à se dispenser des règles communes, il semble que les lois ne soient pas faites pour eux; et une foule d'occupations extérieures qui éteignent l'esprit intérieur: on dirait qu'ils doivent se mêler de tout, tout savoir et tout faire.* Aussi ce grand, ce vrai supérieur, toujours le premier aux exercices, toujours le dernier dans son estime, toujours le plus recueilli, le plus mal logé, le plus mal vêtu, le plus mal nourri, fut un exemple aussi admirable que rare.

Cependant ce supérieur si sévère à lui-même, n'eut que l'indulgence pour les autres, et sa douceur fut encore une source de ses peines. Un maître des novices qui lui succéda, homme d'un génie borné et d'une humeur chagrine, outrant les prérogatives de sa place par son despotisme, et les idées de la réforme par ses minuties et ses rigueurs, fit bientôt déserter cette colonie naissante, en lui rendant le joug de la religion insupportable. Jean de la Croix accourt et rétablit l'ordre, sa bonté rappelle ces brebis fugitives, sa douceur les gagne, sa sage direction les conduit en peu de temps à la plus haute perfection. *Vous connaissez mal les intérêts de Dieu et les vôtres*, dit-il à ce religieux plus jaloux qu'humilié, plus dépité que converti; *la crainte, la hauteur peuvent imposer à des esclaves, on ne conduit les hommes que par la raison, la religion, l'amour. Avez-vous gagné personne, n'avez-vous pas irrité tout le monde? L'excès de sévérité, l'inflexible vengeance, loin de faire respecter l'autorité, la rendent odieuse et problématique à ceux même à qui elle eût été la plus chère, et qui se seraient fait un plaisir et un devoir d'en étendre les droits. Que ces princes commandent en souverains, les ministres de l'Evangile doivent se rendre les plus petits à mesure qu'ils sont plus grands: — Qui major est in vobis fiat sicut minor.* (*Luc.*, XXII, 26.) *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, vous trouverez et ferez trouver le repos de l'âme.* (*Matth.*, XI, 29.) La vérité déplaît aux oreilles superbes; ce religieux fut l'ennemi implacable de Jean de la Croix. Mais cette même douceur fit embrasser aux religieuses d'Avila, dont la conduite lui fut confiée, le recueillement, la régularité, la communauté des biens; en un mot la réforme entière, dont la hauteur et la violence les eussent éloignées sans retour. Un de ses inférieurs ayant mal reçu les sages avis qu'il lui donnait, il se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et y demeura prosterné jusqu'à ce que le coupable, touché de sa bonté, fût rentré en lui-même. Ces exemples supposent trop de vertu et de grandeur d'âme pour être communs, même parmi les gens de bien. Il est plus aisé de prendre le haut ton, et de faire exécuter impérieusement ses ordres, que de se vaincre soi-même par la douceur et l'humilité.

4° Enfin, Dieu lui-même se joignit aux hommes pour achever d'immoler sa victime par les maladies et les peines intérieures. Ses austérités et sa prison avaient depuis longtemps altéré sa santé, sans que jamais il se fût accordé les soulagements nécessaires. Le mal l'emporte enfin, et l'attache sur un lit de douleur, où il termina sa carrière, après une année de maladie. Voici, dit-il, en y entrant, voici le lieu de mon repos pour le reste de mes jours : *Hæc requies mea in sæculum sæculi.* (*Psal.* CXXXI, 14.) Tel fut le saint homme Job, sur qui le démon exerça toute sa fureur. Avez-vous vu mon serviteur Jean, dira Dieu aux plus impies. C'est un homme droit et juste, il m'aime et me craint. Ce n'est point une vertu équivoque dont quelque douceur sensible nourrisse la passagère ferveur; tentée, censurée, combattue, elle est à l'épreuve des plus rudes assauts, amis, ennemis, supérieurs, inférieurs, étrangers, confrères, tout s'est ligué contre lui. Je l'ai attaqué moi-même, j'ai appesanti sur lui mon bras tout-puissant. Des tentations violentes l'ont mis cent fois au bord du précipice : sa constance ne s'est jamais démentie. Non, non, il n'a point son semblable sur la terre : *Nonne vidisti servum meum Job, quod non sit similis ei in terra?* (*Job*, I, 8.)

Voyez l'état où la maladie la réduit. Il est couvert d'ulcères : *Percussit eum ulcere pessimo.* (*Job*, II, 7.) La paille sur lequel on le laisse languir vaut-elle mieux que le fumier qui reçut le plus affligé des Orientaux? *Sedens in sterquilinio.* (*Ibid.*, 8.) Ses mains toutes blessées se refusent aux services qu'il en attend ; et dans la disette où Dieu le laisse, quelque têt de pots cassés sert à arracher le pus qui sort de ses plaies : *Testa saniem radebat.* (*Ibid.*) Il se forme entre sa chair et sa peau une humeur aigre et piquante qui le brûlait continuellement; divers abcès répandus dans son corps, ne laissent pas plus de repos aux parties intérieures : *Inducta est caro mea putredine.* (*Job*, VIII, 5.) Des incisions fréquentes, le fer et le feu plusieurs fois appliqués rouvrent toutes les plaies et les aigrissent. Ses pieds ne peuvent plus le soutenir, ses membres sont si déchirés que chaque situation apporte une nouvelle douleur. En vain chercherait-on quelque adoucissement, il n'en veut point, Dieu seconde ses désirs; et par la variété de tant de douleurs, il renouvelle le pieux excès de ses austérités passées. Aucune partie de son corps qui n'ait son tourment. Qui me donnerait, s'écriait-il, avec Job, que le Seigneur achève de me briser

sans m'épargner : *Ut affligens dolore non parcat.* (*Job*, VI, 10.)

Il faudrait avoir pénétré dans le secret de la vie spirituelle, aussi avant que cet habile maître, pour tracer ici un tableau fidèle des peines intérieures qui achèvent de l'immoler. Vous m'abandonnez, Seigneur, disait-il en secret, vous ne me montrez plus qu'un visage rebutant et sévère; avez-vous oublié que je suis votre fils? Quelles épaisses ténèbres me dérobent les vérités sublimes que j'ai tant de fois admirées? Quel aiguillon de concupiscence vient alarmer ma faible vertu? Quel ange de Satan me montre l'abîme prêt à m'engloutir? L'ennemi déchaîné me fait éprouver toute sa fureur. Où êtes-vous, Père aimable, si compatissant à tous mes besoins? *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34.) Mon cœur, incertain entre la fidélité et le crime, ne sait s'il doit verser des larmes sur des fautes surprises à sa faiblesse, ou se féliciter de vous avoir montré sa soumission. Incertain entre l'amour et la haine, je ne sais si des fautes secrètes laissent toujours votre foudre allumée, ou si une sincère contrition a mérité de vous désarmer. Incertain entre deux éternités, je ne sais si, condamné à blasphémer votre saint nom, je dois être à jamais la proie des flammes, ou si, en chantant vos louanges, je serais à jamais l'habitant du céleste séjour : *Deus, Deus meus.* Où suis-je? Tout s'évanouit à mes yeux, l'onction de la grâce ne se fait plus sentir; mes yeux appesantis n'aperçoivent plus la lumière, mes oreilles fermées n'entendent plus votre voix, mon cœur endurci n'est plus sensible à vos charmes. Que sont devenus ces jours sereins où votre lumière frappait mes yeux, où vos faveurs inondaient mon âme. Suis-je banni de votre cour? *Deus, Deus meus.* Que je suis éloigné de la félicité de vos enfants : ils sont enivrés des torrents de lait et de miel; je ne me nourris que de fiel et d'absinthe : ils sont comblés de vos caresses; je n'éprouve que vos rebuts : ils savent que vous les aimez, et je sais que je ne mérite que votre colère. Enfer anticipé, qu'avez-vous de plus cruel pour ceux que les flammes dévorent, que les démons tourmentent, que l'éternité désespère. Suis-je donc déjà livré à vos fureurs? *Deus, Deus meus.*

Ainsi expira un Dieu sur le Calvaire. Les plus noires calomnies, les plus cruels tourments ne lui firent pas rompre le silence, l'abandon de son père, les peines intérieures de son âme purent seules lui arracher quelques plaintes; mais elles n'ébranlèrent point sa parfaite obéissance. Ainsi, au milieu de la persécution la plus injuste et la moins vraisemblable, expira le plus fidèle disciple de la croix, et fit voir au monde ce mystère impénétrable que la plus haute vertu peut être non-seulement censurée par le monde, noircie par la calomnie, condamnée par la malignité, mais encore inconnue et persécutée par les gens de bien, et sans doute par de bons motifs : *Arbitrabuntur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.*, XVI, 2.) Elle eut ici la consolation de voir enfin ses plus grands adversaires détrompés expier à ses pieds, par leurs larmes, ce que la prévention la précipitation, le ressentiment, la jalousie leur avaient arraché dans quelque moment de délire. Ecoutons ses dernières paroles, recevons ses derniers soupirs. Le voilà sur la croix comme le Sauveur du monde, attendant la mort qui s'avance à grands pas, et dont il a prédit le moment, avalant lentement jusqu'à la lie cet affreux calice qui fait frémir la nature jusque dans la personne d'un Dieu. Que dit-il dans ce triste moment? Pardonnez, Père céleste, à mes persécuteurs, ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Ils ont même cru vous rendre service en me corrigeant : *Dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Je laisse à mes chers disciples l'héritage précieux de la dévotion à la très-sainte Vierge, si saintement conservée sur le Carmel : *Ecce Mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.) Mon amour pour les souffrances, peu satisfait, est dévoré de la soif de souffrir encore : *Sitio.* (*Ibid.*, 28.) L'œuvre de Dieu s'accomplit en moi, je touche à mon dernier moment, tout est consommé, je remets mon âme entre vos mains : *In manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII, 46.)

Tel fut, mes chères sœurs, le coadjuteur de sainte Thérèse, le réformateur du Carmel, le grand maître de la vie spirituelle, que vous avez pris pour directeur et pour modèle. Une profonde humilité vous rend insensible à la gloire du monde. Un entier détachement vous en fait mépriser les biens; l'esprit de retraite lui ferme toutes les avenues de votre cœur, un profond recueillement vous unit étroitement avec Dieu. Quelle mortification des sens! quelle austérité! quelle obéissance! Le monde en est étonné, l'Eglise édifiée, Dieu le voit avec complaisance : persévérez jusqu'au dernier soupir dans un culte si parfait et si digne de l'Epoux auquel vous êtes unies. La récompense ne peut manquer d'être proportionnée à tant de combats et de victoires. Je vous la souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE XXXI.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit super se; ponet in vulnere os suum, si forte sit spes. (*Thren.*, III, 28.)

Le solitaire s'assiéra et gardera le silence, parce qu'il a pris sur soi le joug du Seigneur; il mettra sa bouche dans la poussière pour concevoir quelque espérance.

S'il est dans le monde une noble poussière dont se couvre l'athlète sur l'arène, le soldat sur le champ de bataille, il est aussi dans le cloître une sainte poussière dont se couvre le vrai religieux, qui, loin de le déshonorer, fait sa gloire, sa consolation et son espérance : *Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes.*

Rien de plus commun dans l'Ecriture et dans les Vies des saints, que de voir les pé-

nitents se couvrir de poussière et de cendre; rien de plus familier dans le style de la piété, et dans celui de la chaire, que cette expression et cette idée pour prendre la plupart des vertus religieuses.

Tantôt c'est un esprit d'humilité qui nous y ensevelit à l'exemple du Prophète : *Humiliata est in pulvere anima mea.* (*Psal.* XLIII, 25.) Tantôt c'est la crainte des jugements de Dieu, comme Josué et les chefs du peuple après la défaite des troupes d'Israël, en punition du péché d'Acham : *Miserunt pulverem super caput suum.* (*Josue*, VII, 6.) Tantôt la soumission à la volonté de Dieu, comme Job, ou un excès de tristesse comme ses amis : *Sparserunt pulverem super capita sua.* (*Job*, II, 12.) Judith, Esther, Mardochée, la répandent sur leurs têtes pour fléchir le Seigneur par cet acte de pénitence. Les apôtres, tout élevés qu'ils sont par l'éminence de leur caractère et par l'éclat de leurs miracles, se regardent comme la poussière et les balayures du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus.* (I *Cor.*, IV, 13.) Jésus-Christ lui-même au jardin des Olives, prosterné contre terre, ensevelit dans la poussière son visage adorable; peut-il prier le Père céleste dans une posture plus humble? *Procidit super terram in faciem suam.* (*Marc.*, XIV, 35.) Hélas! nous sommes tous sortis de la poussière, nous devons tous y rentrer. Humiliante leçon que Dieu donna au premier homme, et que l'Église nous répète chaque année en la répandant sur nos têtes : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem*, etc. (*Gen.*, III, 19.)

Voilà l'idée la plus juste de l'état religieux, et le vrai caractère d'un saint qui en a été le plus parfait modèle. Bien loin d'idolâtrer son corps, de courir après les honneurs, de se livrer à tous les objets, la pénitence, l'humilité, le recueillement ensevelirent saint Pierre d'Alcantara dans la sacrée poussière du cloître, il en fit le tombeau du vieil homme, pour en faire sortir un jour l'homme nouveau.

Telle la fille de Sion, à qui le prophète dit de la part de Dieu : Levez-vous, sortez de la poussière : *Excutere de pulvere; consurge, filia Sion.* (*Isa.*, LII, 2.) C'est ainsi que Dieu traite le pauvre, il le tire de la poussière : *Suscitat de pulvere egenum.* (I *Reg.*, II, 8.) C'est ainsi qu'il traite les vrais pénitents, il change en couronne la poussière et la cendre dont ils sont couverts : *Darem coronam eis pro cinere.* (*Isa.*, LXI, 3.) Ainsi traite-t-il Abraham. Ce saint patriarche proteste à ses pieds qu'il n'est que cendre et poussière : *Loquar ad Dominum cum sim pulvis et cinis.* (*Gen.*, XVIII, 27.) Eh bien! dit le Seigneur, la poussière même sera l'image et la mesure de mes grâces : *Faciam semen tuum sicut pulverem.* (*Gen.*, XIII, 16.)

Cette prophétie a été heureusement accomplie dans saint Pierre d'Alcantara. La poussière de la pénitence l'inonda des plus délicieuses consolations : la poussière de l'humilité forma la plus brillante couronne, la poussière du recueillement l'éleva à la contemplation la plus sublime.

Voilà les trois objets que nous traiterons dans ce discours; et en voyant que la poussière fut la source de son bonheur, nous tâcherons à son exemple de nous couvrir d'une sainte poussière dans la carrière de la vertu : *Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes.* — *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est des prodiges dans l'ordre de la grâce, comme il en est dans l'ordre de la nature. Dieu fait quelquefois paraître des hommes extraordinaires pour fixer l'attention du monde, et le réveiller du profond assoupissement où le plonge la passion. Toute la terre vit des prodiges de zèle dans douze pêcheurs qui jetèrent les fondements du christianisme; elle admira des prodiges de constance dans des millions de martyrs qui cimentèrent la foi de leur sang; elle révéra des prodiges de pénitence dans une foule d'anachorètes, dont toute la vie ne fut qu'un tissu des plus étonnantes austérités, et sans remonter aux premiers siècles, sans pénétrer dans les déserts de l'Egypte et de la Thébaïde, pour trouver ces prodiges de grâce, saint François Xavier et les martyrs du Japon ont fait revivre les temps apostoliques. Saint Pierre d'Alcantara, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire, retrace de nos jours toutes les austérités du désert, et confond la lâcheté qui nous fait trouver la pénitence trop difficile; ainsi en parlait sainte Thérèse : *Qu'on ne nous renvoie pas aux siècles passés*, disait-elle, après avoir fait un abrégé de la vie de ce saint; *qu'on ne me dise pas que nos forces sont aujourd'hui diminuées, ce saint homme était de notre temps, et son esprit était fervent comme aux premiers siècles.*

M'en croira-t-on, et pourra-t-on le trop admirer, si je fais voir que de degré en degré saint Pierre a porté la pénitence jusqu'au comble? 1° Il s'est renfermé dans les bornes du pur nécessaire; 2° il a porté l'austérité à une espèce de raffinement; 3° il en a poussé la rigueur à l'excès; 4° il s'est livré à une sorte d'ivresse; 5° il a rendu sa pénitence féconde par une foule d'imitateurs : *Tanquam prodigium factus sum multis.* (*Psal.* LXX, 7.)

1° *Exactitude à se renfermer dans les bornes du pur nécessaire.* Mortification plus difficile qu'on ne pense. La nature gagne toujours, les plus saints ont du superflu, le pur nécessaire est si étroit, il faut si peu de chose pour vivre, qu'il est presque impossible de ne se rien accorder au delà. Combien cette seule règle fit-elle de retranchements sur les habits, sur les meubles, sur le sommeil, sur les aliments de saint Pierre? Il ne dort, il ne mange, il ne boit presque pas; le pain le plus noir, le lit le plus dur, les étoffes les plus grossières, les plus petites cellules, c'en est assez, c'en est trop pour lui; jamais couché, jamais assis que par bienséance, jamais appuyé qu'en dormant, toujours debout, à genoux ou prosterné, tou-

jours exposé aux rigueurs des saisons ; en un mot, il ne connaît les plaisirs que pour les abhorer, les commodités de la vie que pour les redouter, les soulagements même permis que pour les refuser ; il lui en coûte mille efforts, mille combats, mille violences, la faim presse, la soif dévore, le sommeil accable, les saisons tourmentent, les travaux abattent, la nature se trouve aux abois, il surmonte tout sans se démentir jusqu'à la mort ; il avouait ingénument à sainte Thérèse qu'il avait eu des peines infinies à se vaincre. La plus grande ou plutôt l'unique inquiétude qu'il eut dans son noviciat, ce fut la crainte de ne pouvoir soutenir une vie si austère, et d'obliger ses supérieurs, alarmés de la faiblesse de sa complexion, de le renvoyer ou de l'en dispenser.

Est-ce ici un homme de la lie du peuple, familiarisé avec la disette et le travail, qui, cherchant des ressources dans le cloître, se trouve heureux d'obtenir, dans la vie la plus dure, le nécessaire que la fortune et la naissance lui avaient refusé? Non, Pierre d'Alcantara est un homme de condition, né dans l'opulence, élevé avec délicatesse, entretenu, caressé, chéri, adoré par un père, une mère, une famille des plus distinguées de sa province, et qui, tout à coup déclaré contre lui-même par un changement qui tient du miracle, met aux plus fortes épreuves sa santé et sa vie, entreprend tout et refuse tout. Est-ce un homme sur le retour de l'âge, dégoûté du monde qui lui échappe, forcé de consacrer à Dieu les misérables restes d'une vie qui va finir? Est-ce quelque grand pécheur converti, qui s'efforce par des rigueurs multipliées de réparer le temps qu'il a perdu, et d'expier les crimes qu'il a commis? Non, Pierre, prévenu dès l'enfance des plus abondantes bénédictions, commence sa pénitence avec sa vie, l'amour de la pénitence croît et se fortifie avec lui : il ne connaît pas encore le mal, et déjà il sait le punir; il se prive de tous les jeux dont la jeunesse est si avide, il pratique l'abstinence et le jeûne; il déchire son corps par mille pieuses cruautés, il passe les heures entières en oraison. Quel modèle pour ses condisciples ! Quelles alarmes pour ses parents, sur des indiscrétions que l'âge seul peut faire excuser! Il porte l'innocence dans la religion, il n'embrasse la religion que comme un asile à l'innocence ; il cherche une religion austère pour mettre son innocence plus en sûreté, en se séparant de tous les plaisirs qui peuvent la corrompre, et se condamnant à toutes les rigueurs qui la conservent.

2° *Zèle à porter l'austérité jusqu'au raffinement.* Dès que Pierre, couvert de l'habit de saint François, put donner un libre essort à sa ferveur, fécond, ingénieux, inépuisable, il enchérit sur l'austérité de tous ses confrères et sur toute la rigueur de sa règle; il retranche du peu de sommeil qu'on lui accorde et substitue des sarments à la paille qui lui sert de lit : le premier levé, il éveille les autres; le dernier couché, il prolonge son oraison; il retranche du peu d'aliment qu'on lui sert, se contente de pain et d'eau, y mêle de la cendre et de l'absinthe; il retranche du peu d'habits qu'on lui donne pour être moins à son aise et moins à couvert du froid et du chaud ; sa robe est de toute la maison la plus grossière et la plus déchirée : il ajoute aux macérations qu'on lui permet, et se rend si terrible qu'il effraye, qu'il remplit d'horreur ceux qui en sont témoins. Toutes petites que sont les cellules où on les loge, elles lui semblent des palais ; il se ménage sous l'escalier un trou de quatre à cinq pieds de long, sur trois ou quatre de large, où il ne peut se tenir qu'à genoux ou assis ; il demande par préférence un couvert très-pauvre, dans un lieu très-froid, sur une montagne escarpée; et se bâtit, sous la cime d'un rocher, une cabane de branches d'arbre ; il fait une infinité de voyages, toujours nu-pieds et nu-tête, par respect pour la présence de Dieu: la pluie, la neige, le froid, le chaud, la boue, les ronces, rien ne peut l'engager à s'accorder le moindre relâche. Chargé successivement de tous les emplois du cloître, après en avoir rempli les fonctions, il se répand sur les autres offices pour soulager ses frères. Sa prédilection tombe sur les plus pénibles et les plus bas. De toutes parts il prêche, il confesse, mais sans aucun intervalle de repos. A peine descendu de chaire, il se livre au confessionnal; il y passe les nuits entières, abattu de fatigue et de travail ; le marchepied de l'autel est son asile, l'oraison son délassement, les instruments de pénitence ses délices.

Une vie si étonnante devait détruire la santé la plus robuste et cent fois abréger ses jours. Cependant il n'a été que deux fois malade. Dieu conservait par miracle une vie si précieuse ; mais pour ne pas le priver de ce nouveau mérite, pour seconder la faim et la soif de son serviteur pour les souffrances, Dieu voulut qu'il terminât sa carrière dans le creuset de l'infirmité. Pendant trois mois une fièvre ardente le consume, un ulcère s'ouvre à sa jambe, on y applique le fer et le feu; son lit est un bûcher où peu à peu la victime s'immole. Quelle joie pour lui; plus ses maux sont violents, plus les remèdes sont amers et plus il est satisfait. Dieu lui ménagea un assaisonnement de peine bien singulier et supérieur à tout le reste.

Les soulagements qu'on le force de prendre sont pour lui la plus pesante de toutes les croix. Le comte d'Oropèse, pour conserver des jours si utiles à l'Eglise, le fait porter dans son palais. Le médecin le plus habile, les remèdes les plus précieux, les aliments les plus exquis, les soins les plus assidus, tout est prodigué en sa faveur; jamais il ne se trouva plus à plaindre. Une sainte inquiétude rend tous les remèdes inutiles et augmente si fort sa fièvre, qu'on est obligé, pour le soulager, de le rapporter à son monastère, de l'abandonner à la mortification et à la disette, le seul soulagement qui puisse être à son gré. C'est là qu'après avoir reçu les derniers sacrements avec la piété la plus

tendre, et édifié tous ses frères par les vertus les plus héroïques, à genoux sur la cendre, il rendit son âme à Dieu dans les flammes de l'amour et de la douleur. Ah! s'il a semé dans les larmes, avec quelle joie doit-il dans l'éternité cueillir la moisson; l'un est la mesure de l'autre, dit saint Paul: *Quæ seminaverit homo hæc et metet.* (*Galat.*, VI, 8.) Il se fait voir après sa mort à sainte Thérèse, et du comble de la gloire où il paraît à ses yeux : *Heureuse pénitence*, lui dit-il, *qui m'a valu un si grand bonheur.* — *Euntes ibant et flebant*, etc. (*Psal.* CXXV, 6.)

3° *L'excès de ses austérités.* Cette idée d'excès ne doit faire suspecter ni nos exhortations, ni nos éloges. Nous ne prétendons ni blâmer saint Pierre que Dieu y a appelé, ni les faire pratiquer aux hommes que Dieu n'y appelle pas. Nous ne voulons que confondre votre lâcheté par des exemples si supérieures à vos efforts, sans vous faire une loi de les imiter. Quel est l'homme assez robuste pour ne dormir pendant quarante ans qu'une heure et demie par jour, assis, à genoux, ou debout, la tête appuyée sur la muraille ou sur une corde tendue? Quel est l'homme assez robuste pour ne manger qu'un morceau de pain, et boire une goutte d'eau une fois dans trois jours, et quelquefois dans huit? Quel homme est assez robuste pour faire, avec aussi peu de sommeil et d'aliments, les plus longs voyages à pied, jusqu'à aller deux fois du fond du Portugal à Rome, et parcourir toute l'Espagne, pour visiter ses couvents, et annoncer la divine parole? Quel homme assez robuste pour laisser toujours ouvertes la porte et la fenêtre de sa cellule, et quelquefois demeurer des heures entières nu, au grand air, à la bise, à la pluie, à la neige, dans la plus grande âpreté de l'hiver, et, après s'être un moment couvert et enfermé, se jouer de son corps, lui reprochant amèrement le petit soulagement qu'il lui accorde; croiriez-vous ces pieux excès? le croiriez-vous sans y reconnaître, sans y admirer un miracle perpétuel? Voilà le miracle du buisson ardent qui brûle sans se consumer.

Voyez-vous ce visage livide, ce front ridé, ces joues creuses, ces yeux enfoncés, ces lèvres retirées, ce corps desséché, voûté, basané comme s'il eût vécu dans les feux de la Zone torride; il se traîne à peine, à peine il vit. *C'est un tronc d'arbre avec ses racines*, disait agréablement sainte Thérèse, *plutôt couvert d'une rude écorce que d'une peau humaine.* Voilà l'ouvrage de la pénitence, les ruines de l'humanité, les monuments des victoires remportées sur le démon. Le soleil par ses rayons brûlants, la glace et la neige par leurs piquantes froidures, les veilles par leurs longueurs excessives, les jeûnes par leurs rigueurs continuelles, les travaux par leurs poids accablants, les instruments de pénitence par leurs inhumaines blessures; tout a répandu quelque trait sur cet hideux tableau. Que cet orateur pathétique monte en chaire, il n'a pas besoin d'ouvrir la bouche : qu'il se montre, il a tout dit; c'est la pénitence elle-même qui parle; elle parle par ses yeux, par ses mains, par sa bouche, par ses habits, par toute sa personne. En effet, avec une capacité médiocre, un style simple et des talents communs, Pierre remuait tous les cœurs, il les gagnait sans avoir encore parlé; son seul aspect étonnait, épouvantait, saisissait de respect et d'horreur. Ce n'était pas un homme, c'était une espèce de phénomène qui ravissait hors d'eux-mêmes plutôt les spectateurs que les auditeurs. Tel devait être sur les bords du Jourdain celui qui, nourri de sauterelles et de miel sauvage, prêchait à tous la pénitence. Quelque sévère morale qu'il annonçât, il demandait toujours moins qu'il n'en faisait. Tel devait être Lazare sortant du tombeau. Cette frayeur subite, qu'aucun image ne peint, qu'aucune idée ne rend, qu'aucun terme n'explique, qu'il faut sentir pour la comprendre, semblable à un coup de foudre, rend l'homme comme stupide. Voilà l'effet que produisait, sur des esprits déjà prévenus de sa sainteté, la vue d'un homme déterré, qui, paraissant sortir du tombeau, portait les fins dernières sur son visage et toutes les vertus dans sa personne. On ne l'écoutait pas pour ainsi dire, on le regardait, on ne se lassait pas de le regarder, il était toujours nouveau, rien n'approchait de lui sur la terre. Quel changement après sa mort! Son corps redressé, ses membres maniables, ses chairs nourries, sa peau douce, ses couleurs vives, sa carnation fraîche. Il parut avec tous les agréments de la jeunesse et toute la dignité de la vertu. Dieu lui rendit au centuple, comme tout le reste, cette beauté qu'il avait méprisée, par un miracle de grâce aussi frappant que le prodige qui l'avait défiguré.

4° *L'ivresse de sa pénitence.* Oui, sans doute, la vertu, comme la passion, a son ivresse et ses transports. Leurs objets sont différents, mais leur conduite est la même. Il est une sorte de pieuse folie, de sainte fureur, qui court après les souffrances, comme le vice court après la volupté. Et comment appeler ces disciplines cruelles qui tous les jours déchiraient son corps les heures entières, et en faisaient ruisseler le sang en abondance! Non, la rage des bourreaux qui déchiraient le corps de Jésus-Christ ne l'emportaient pas sur la sainte cruauté que lui inspirait l'esprit de pénitence. Comment appeler ces cilices de fer-blanc percé en forme de râpe, dont il était couvert et dont les pointes, tournées en dedans, perçaient en mille endroits sa peau, s'enfonçaient dans sa chair et ne faisaient de tout son corps qu'une plaie. Non, les tyrans qui déchiraient les martyrs avec des ongles et des peignes de fer n'étaient pas plus animés que lui. Comment appeler cette cérémonie où, portant lui seul une croix énorme, au sommet d'une montagne escarpée, sur ses épaules déjà déchirées et actuellement couvertes de cet affreux cilice, il ensanglanta toute la route? Non, les juifs qui firent porter la croix au Sauveur sur le Cal-

vaire, qui du moins lui donnèrent en chemin le secours de Simon le Cirénéen, n'étaient pas plus furieux que lui. Comment appeler les saillies d'un homme qui, au milieu de l'hiver, se roule nu sur la neige, se plonge dans un étang à demi glacé, y passe plusieurs heures, fond la glace, échauffe l'eau par l'ardeur extrême du feu qui le dévore? Un malade, dans les transports d'une frénésie, en ferait-il davantage, en ferait-il tant? Les juifs accusaient avec raison les apôtres d'être dans l'ivresse. Avouons-le à la gloire de la vertu, son objet est céleste, ses motifs sont divins; mais ses transports sont incompréhensibles: *Ebrii sunt isti.* (*Act.*, II, 15.)

L'amour des souffrances est un principe fondamental dans la religion, qui embrasse tout le système, soit qu'on regarde l'enfer qui ne peut être évité que par le châtiment temporel du pécheur; soit qu'on envisage le ciel, qui ne peut être mérité que par les victoires remportées sur soi-même; soit qu'on jette les yeux sur un Dieu crucifié, qui a fait de la croix l'unique moyen de notre rédemption : il est certain que le christianisme ne porte que sur la croix, parce que le christianisme n'est proprement que la réparation du mal moral par le mal physique, c'est-à-dire du péché par la douleur, en vertu des mérites infinis, des douleurs et de la mort d'un Dieu. Le plus grand bien de l'homme sur la terre est donc de souffrir; il risque tout, il perd tout s'il s'épargne, il met tout en sûreté, il gagne tout quand il se châtie : *Qui odit animam suam in hoc mundo*, etc. (*Joan.*, XII, 25.)

Les souffrances, s'il aime ses intérêts, doivent donc être l'objet de ses plus vifs empressements et de sa plus parfaite joie : il doit avec ardeur, avec avidité, avec transport, soupirer après la douleur, se procurer la douleur, goûter et aimer la douleur, se trouver heureux quand il la sent. Telle est l'ardeur de l'ambitieux pour la gloire, de l'avare pour l'argent, du voluptueux pour le plaisir. Les sentiments extatiques de saint André, de sainte Thérèse pour la croix ne sont que la vive expression de ce qu'inspire l'intérêt du salut bien approfondi. Tels étaient les transports de saint Pierre d'Alcantara. Ce n'était point un zèle d'instinct et de routine, il portait sur les principes profonds de la religion bien méditée. Job avait fait un pacte avec ses yeux pour éviter les mauvaises pensées. *J'ai fait*, disait Pierre, *une convention avec mon corps, de ne lui donner aucun relâche dans cette vie, pour le rendre éternellement heureux dans l'autre. Pepigi fœdus*, etc. (*Job.*, XXXI, 1.)

3° *La fécondité de sa pénitence.* Une austérité si prodigieuse peut-elle avoir des imitateurs? Oui, la grâce de Dieu, toujours féconde, rendit ce grand homme père d'une foule de pénitents, qui s'efforçaient de marcher sur ses traces et qui, en effet, le suivirent de fort près. On désirait depuis longtemps, en Espagne, une réforme de l'ordre de Saint-François, qui en fît revivre l'esprit primitif. Le Père Jean de Guadeloupe l'avait inutilement tenté. Ce grand ouvrage était réservé à saint Pierre; il en trouva quelque léger débris dans trois ou quatre couvents où elle s'était soutenue, qui formaient une custodie dépendante de la province de Saint-Gabriel. Il y fut reçu, et il y fit les vœux avec une ferveur qui avait déjà fait de lui le plus réformé des religieux; il égala dès le premier pas, il devança, il étonna dans la carrière de la mortification, ces pénitents célèbres qui étonnaient eux-mêmes, je ne dis pas le monde, mais d'autres pénitents, je veux dire les anciens religieux dont il portait l'habit, et dont la réforme les avait séparés. Malgré l'opposition que la séparation avait fait naître, Pierre se vit, dans peu d'années, à la tête de sa province; il profita de ce temps favorable pour la réformer elle-même sur le plan de la custodie, et il y réussit. La réputation de sa sainteté était si bien établie, ses miracles si avérés, ses prédications si utiles, son crédit à la cour était si constant, qu'il y eût eu autant de folie que d'injustice de traverser un homme dont le ciel et la terre faisaient unanimement l'apothéose.

Mais son zèle n'était pas satisfait. Sa province, quoique réformée, lui paraissait encore trop peu pénitente. Il établit un nouvel ordre ou plutôt une nouvelle branche de l'ordre de Saint-François, où l'on suivit en entier, sans modification, la règle et les exemples du séraphique fondateur. Pierre usa des plus grandes précautions; il ne prit aucun religieux, ni des couvents mitigés, ni même des villes où ils étaient établis. Il ne bâtissait que dans des lieux écartés, et d'une manière si incommode que personne ne devait lui envier la possession; la ferveur seule pouvait y conduire, la seule pénitence pouvait y habiter. Le souverain pontife y mit le sceau de son approbation, aussi bien que le général de l'ordre. Il ne peut cependant éviter la persécution de l'enfer. Rien n'en égale la violence que sa patience à la supporter. Procès, calomnies, libelles diffamatoires, mauvais traitements, rien ne fut épargné. Le détail, quoique glorieux au saint, en serait aussi ennuyeux que peu édifiant. Bornons-nous à un trait qui ne peint pas moins son humilité que sa mortification et sa patience. Il fut un jour saisi par ses adversaires. Après l'avoir chargé d'injures, ils lui ordonnèrent de quitter ses habits pour être fouettés publiquement : *Il s'est rendu indigne de les porter*, disaient-ils, *par son apostasie, en se séparant de sa province.* Cette innocente victime, comme Jésus-Christ à la colonne, se dépouille, se met à genoux sans rien dire et s'offre à recevoir les coups. Quel spectacle pour eux, lorsqu'ils virent ce corps vénérable si meurtri, si déchiré, qu'il n'y avait plus de place à de nouvelles plaies, si exténué qu'il n'avait que la peau sur les os, si chargé de cilices et de chaînes, qu'il pouvait à peine se remuer. C'était une image de Jésus-Christ

présenté au peuple par Pilate : *Ecce Homo.* (*Joan.*, XIX, V.) La terreur, la confusion, la surprise se saisissent de tous les esprits, les plus emportés s'enfuirent l'un après l'autre, quelques-uns tombent à ses genoux pour lui demander pardon.

Après des traits de ce caractère, rien n'étonne dans les progrès de la réforme; elle s'est répandue dans toute l'Espagne, elle compose aujourd'hui plusieurs provinces ; mais quelle réforme! L'image vivante de la pénitence de saint Pierre. Qu'on s'imagine des rochers escarpés et arides, des vallées profondes et inaccessibles, au milieu d'une chaîne de montagnes toujours couvertes de neige, où les bêtes sauvages peuvent à peine pénétrer; que sur ces rochers inhabitables, au milieu d'un hiver perpétuel, on imagine, dirons-nous, des maisons, des cabanes, des sépulcres, en un mot des cellules petites, basses, étroites, çà et là dispersées dans les lieux où la pente du rocher a laissé planter quelque pièce de bois. Voilà, à la lettre, où cet homme unique dans sa pénitence se plaça avec ses religieux. Ce portrait est si peu exagéré, que le total de l'édifice, bien mesuré, n'avait, par un statut exprès, que trente-deux pieds de long sur vingt-huit de large. Ces montagnes affreuses, qui séparent la Castille du Portugal, furent le berceau de la réforme, douze religieux comme autant d'apôtres, les imitateurs d'un des plus parfaits imitateurs de la pénitence de Jésus-Christ qu'ait jamais vus le christianisme. Là, on ne connaît l'usage du linge, du vin, des œufs, de la viande, que dans les maladies; du pain noir, quelques herbes, quelques légumes aident seuls à soutenir un jeûne continuel. Un peu de poisson, le dimanche, est un repas délicieux. Là, dans un trou, où l'on peut à peine se remuer, on n'y a pour lit que des planches; le peu de sommeil qu'on s'y permet est toutes les nuits interrompu pour chanter l'office. Là, après avoir donné trois heures à l'oraison, trois heures au bréviaire, plusieurs heures au travail des mains, on épuise encore sur son corps, par une pieuse cruauté, toutes les macérations imaginables. Là on ne vit que d'aumônes, la pauvreté, la distance des hameaux voisins, la difficulté des chemins y fait souvent manquer des choses les plus nécessaires; et plus d'une fois, des aliments multipliés, par miracle, ou présentés par le ministère des anges, comme aux prophètes Elie et Daniel, sont la seule ressource de ces pauvres admirables que la pénitence anime, que la confiance soutient.

Est-ce donc là un pieux roman que le zèle nous débite pour nous encourager? Voilà ce que toute l'Espagne a vu de ses yeux, a touché de ses mains, et qu'elle a célébré sur les toits, ce qu'elle a admiré, ce qu'elle a révéré, dans le même temps que Luther et Calvin s'efforçaient d'abolir l'état religieux et le jeûne du carême. Pour faire encore mieux sentir par leur contraste la témérité de leurs attentats, Dieu a fait briller ce prodige de grâce, lorsque le démon opérait des prodiges de malice. Quelle confusion au jour du jugement à la vue de ces austérités étonnantes, pour nous qui nous refusons aux plus légères mortifications. Sainte Thérèse, qui en avait été témoin, et qui en parle fort au long, disait d'une manière aussi touchante qu'ingénieuse : *Est-il juste que nous ayons tant de bien et de contentement dans ce monde, et encore la vie éternelle; tout aux dépens du bon Jésus, sans y mettre rien du nôtre. Ne pleurons-nous pas au moins avec les filles de Jérusalem, puisque nous ne lui aidons pas à porter sa croix avec Simon le Cirénéen.* Je n'ai rien à ajouter à ces paroles, une si grande sainte peut seule dignement faire le panégyrique d'un si grand saint.

Voyons dans la seconde partie de son éloge la récompense de son humilité et de son recueillement, après avoir admiré celle de sa pénitence.

SECONDE PARTIE.

Jamais religieux particulier n'a été plus honoré que saint Pierre d'Alcantara; dans sa communauté, à la cour, à la ville, jamais gloire plus flatteuse. La douceur d'un suffrage domestique, l'éclat des éloges des grands, l'étendue de la vénération des peuples, voilà de quoi repaître, éblouir, enivrer tous les genres d'amour-propre, et jamais homme dans tous les états n'a redouté avec plus de sincérité, n'a méprisé avec plus de fermeté, n'a fui avec plus de soin les honneurs et la gloire du monde.

1° *Dans le cloître.* A peine sorti du noviciat, sans avoir encore aucun ordre sacré, on le met à la tête d'une communauté naissante, comme plus propre qu'un autre à en jeter les fondements. Une vertu consommée le rend encore plus que sa place supérieur à tout ce qu'on avait trouvé de plus fervent dans sa province, et qu'on confie à sa direction. Il ne peut revenir d'un choix si peu croyable. Forcé par obéissance à être le premier, il se met par humilité au-dessous de tout: il ne parle qu'en tremblant, ne gouverne qu'en suppliant, ne reprend que par ses exemples, se charge des plus bas offices, et ne se console qu'en se dédommageant par les plus profondes humiliations. Jamais supérieur ne sut mieux obéir. Sa jeunesse, sa timidité, ses bassesses apparentes, rien n'affaiblit la plus sincère dépendance des plus anciens, des plus distingués de l'ordre; la vertu supplée à tout, et, bien mieux que la fierté, le despotisme et le faste, donne un ascendant que tout aime, que tout respecte, qui facilite tout.

On lui fait recevoir les saints ordres, on lui ordonne d'annoncer la divine parole ; il est accablé de ce coup de foudre, il représente, baigné de larmes, son âge, sa faiblesse, son peu de science et de talent; il dit vrai. Ses mortifications, ses oraisons, trois années de supériorité ne lui ont laissé à vingt-cinq ans aucun moment pour l'étude. Mais il a beau faire, il ne peut persuader à personne

que celui dont la sainteté tient du prodige ne puisse enseigner ce qu'il pratique si bien. Un saint avoué de Dieu peut-il n'être pas avoué des hommes? En effet, par un miracle semblable à celui qui forma tout à coup les apôtres, ce nouveau prédicateur parle de tout en homme inspiré. Les Ecritures lui sont familières, et il en cite à propos les plus beaux passages, il en explique avec facilité les plus obscurs, on court en foule pour l'entendre, on l'admire, on est enchanté, et ce qui fait bien mieux son éloge, on est touché, on est converti.

Tous les honneurs du cloître lui sont déférés. Tous les couvents de la province le demandent à l'envi, il est plusieurs fois provincial, et plusieurs années commissaire général; révéré comme un saint, écouté comme un oracle, consulté des supérieurs et des inférieurs, on lui dresse presque des autels. Il réforme sa province, il lui fait accepter d'une voix unanime et pratiquer avec ferveur des constitutions nouvelles dont la nature frémit. Lui seul ne peut s'accoutumer à ces honneurs; il parle de lui-même dans les termes les plus méprisants, tandis que sa province manque de termes pour faire son panégyrique; il ne peut trouver d'emplois assez bas, tandis qu'on n'en trouve pas d'assez relevés; sentez-vous bien le prix de ce sacrifice? Les honneurs monastiques, à les bien prendre, sont peu de chose, sans doute, une autorité passagère, bornée à une poignée de sujets, resserrée par des constitutions, subordonnée à des supérieurs majeurs, embarrasse plus qu'elle ne flatte. Mais l'amour-propre se fait des aliments de tout. Pour un homme séparé du siècle, un monastère est tout un monde. La dépendance où il a vécu, et par nécessité et par religion, rehausse infiniment en lui l'idée de ce qu'il a toujours honoré; l'humilité n'en est que plus difficile quand il la possède. Pierre sut apprécier cette gloire autant qu'il savait peu apprécier son mérite. Il méprisa les honneurs et s'en crut indigne. Il fut enfin satisfait en établissant sa réforme, la scène changea, on lui fit payer bien cher le frivole encens qu'on avait brûlé devant lui. Les plus sanglants affronts lui firent boire jusqu'à la lie le calice amer qui était si fort de son goût.

Un des plus beaux traits de la vie de saint Pierre, qui ferait seul un brillant éloge, c'est sa liaison avec sainte Thérèse, et le secours qu'il lui donne. Dès la première entrevue, ces deux grandes âmes s'unirent étroitement; une estime, une confiance mutuelle, la conformité de sentiments, de travaux, de grâce, d'austérités, n'en firent qu'un cœur et qu'une âme. Thérèse avait à soutenir deux violents assauts, l'un sur les opérations extraordinaires de la grâce, l'autre sur la réforme du Carmel; tout était déchaîné contre elle, on la traitait de visionnaire et d'insensée : ses confesseurs lui interdisaient la lecture et l'oraison, on voulait presque l'exorciser. Pierre d'Alcantara dissipe en un moment tous ces nuages et lui assure une vénération générale. Personne n'osa plus révoquer en doute une sainteté qui portait le sceau de l'approbation du plus saint des hommes. La réforme de Thérèse ne révoltait pas moins que ses visions, et trouvait bien plus d'obstacles. Pierre les aplanit avec la même facilité, il lui procure d'excellents sujets, lui ménage des fondations, ramène tous ses adversaires. Il semble que Dieu n'eût rendu Pierre recommandable que pour être le héraut et le protecteur de Thérèse: elle avoue lui devoir ses plus grands succès.

2° *Les flatteries de la cour.* Rien de plus glorieux que les sentiments de la cour de Portugal pour la sainteté de Pierre. Recherché par le roi, par l'infant, par l'infante, avec tout l'empressement que donne la piété pour une sainteté reconnue, il y est reçu comme un ange; on lui donne un appartement dans le palais, on le sert de la table du roi, le roi passe avec lui des heures entières et le consulte sur les plus grandes affaires. Dès qu'il paraît, les princes, les seigneurs se jettent à ses pieds, et lui demandent sa bénédiction; l'infant et l'infante se mettent sous sa conduite, et par ses conseils embrassent la plus haute perfection. On lui bâtit un couvent près de Lisbonne, pour l'avoir plus à portée. L'empereur Charles-Quint l'appelle à Madrid, le reçoit avec un pareil respect, et veut le prendre pour son confesseur; les grands, à l'exemple du prince, font de toute part retentir le nom de Pierre et le comblent d'honneurs, encens d'autant plus flatteur qu'il est le fruit de la vénération et de l'estime.

Que ce séjour est triste pour Pierre, qu'il lui en a coûté de s'y rendre, que de prières il y offre à Dieu, que de précautions il y prend, que d'austérités il y pratique. Représentez-vous ce visage exténué dont nous avons parlé, ces haillons, ces cheveux hérissés, cet air stupide, ces manières embarrassées, quel contraste avec la magnificence et la légèreté de la cour! Pierre se néglige encore davantage, pour contre-balancer, par des dehors dégoûtants, les honneurs excessifs dont l'éclat l'importune; il refuse l'appartement qu'on lui destine et les mets qu'on lui sert; il se prosterne aux pieds de tout le monde, il se dit, il se croit indigne des moindres égards; il fait à dessein, comme saint François, cent choses qui ont un air de folie, qui seraient une vraie folie, en effet, si l'humilité n'en était le principe; il parle, il s'habille, il agit d'une manière ridicule pour se rendre méprisable. Mais il a beau faire, personne n'est la dupe de cette folie apparente. On perce le voile de sa modestie, on l'en admire davantage, il n'en est que plus honoré. Mêmes combats à la cour de Charles-Quint : il y refuse constamment d'être son confesseur, et obtient enfin qu'on le laisse libre.

Pierre n'était pas insensible aux honneurs. Homme de condition, fils du gouverneur d'Alcantara, pouvant aspirer à des dignités brillantes, il en était flatté comme un autre, peut-être plus qu'un autre. Plus d'une fois,

il fut violemment tenté d'ambition. Je vous donnerai toutes choses, si vous adorez la fortune, lui dit plus d'une fois le démon comme à Jésus-Christ. Mais par un courage qui le rend supérieur et au démon et à lui-même, rien n'égala l'éclat de tant de gloire, que la profondeur de son humilité. Qui pourrait expliquer l'aversion des honneurs et l'attention à les fuir, qui lui devinrent comme naturelles? Bien loin de les rechercher, on voit avec étonnement cet homme extraordinaire, maître de tout, qui refuse absolument tous ceux qu'on le presse d'accepter, qui échappe de la multitude. Il quitte enfin la cour, malgré les efforts qu'on fait pour l'y retenir; et comme le passereau délivré des mains de l'oiseleur, comme la colombe qui s'enferme dans les trous de la pierre, dans les antres du désert, il compte, du moment de sa sortie, l'époque de sa liberté. Les solitudes ne lui paraissent jamais assez profondes pour le cacher, les humiliations assez grandes pour le faire mépriser. Enfin il va s'ensevelir dans une autre province où il se croit absolument inconnu; mais sa réputation qui le suit et celle que lui acquiert sa vertu, trahissent partout sa modestie. Dieu semble se servir de son adresse à s'anéantir pour répandre partout sa gloire. Il élève sur le chandelier cette vive lumière, à mesure qu'elle fait d'effort pour s'enfermer sous le boisseau.

3° *Les acclamations du public.* Il n'est pas étonnant que le peuple regarde avec respect ceux que le prince honore de son estime. Les sentiments de la cour décident ordinairement de ceux du public. Mais quelque décidé que soit le suffrage des grands, la sainteté seule peut inspirer ce degré de vénération dont saint Pierre a joui. C'était une image des honneurs qui furent rendus à Jésus-Christ, soit quand on le suivait en foule dans le désert, soit quand on le reçut en triomphe à Jérusalem : le serviteur se vit traité comme le maître. Ce ne sont point ici des exagérations. L'arrivée de saint Pierre dans les villes d'Espagne était un de ces événements intéressants qui remuent tout le monde. La nouvelle passe de bouche en bouche, les maisons sont désertes, les rues se remplissent, chacun court se jeter à ses pieds. Au milieu d'un profond silence, il se répand un bruit sourd d'admiration ; on l'écoute, on le regarde avec avidité ; ses gestes, ses paroles, ses démarches, tout est recueilli avec soin; on se le communique de main en main comme une espèce de trésor dont il est juste de se faire part.

Passons de ces dehors flatteurs à l'intérieur des consciences. Voyons les immenses auditoires qui viennent recevoir de sa bouche la divine parole et s'en retournent touchés, convertis, transportés. Voyons son tribunal assiégé par une foule de pénitents qui lui ouvrent les plus secrets replis de leur cœur ; mais quels pénitents, les plus grands seigneurs de la cour, les plus grands docteurs d'Espagne, les princes même et les princesses, la sœur de Philippe II? Entendez leurs gémissements, voyez leurs larmes, pénétrez dans l'excès de leur contrition Que n'êtes-vous témoins de leurs oraisons, de leurs austérités, de leurs aumônes! vous en verriez de si parfaits imitateurs de sa pénitence qu'ils sont, comme lui, favorisés du don de prophétie et de miracles. L'infant de Portugal et l'évêque d'Evora, parmi bien d'autres, se dérobent, l'un à la cour, l'autre à son diocèse, pour passer une partie de l'année dans ses couvents, s'assujettissant aux exercices les plus pénibles et à la plus parfaite obéissance, comme le moindre religieux, le disputant aux plus fervents. Tels sont les miracles de la grâce, quand elle passe par des canaux consacrés par la sainteté. Qui pourrait compter la multitude des lettres qu'on lui écrit et des visites qu'on lui rend pour le consulter? Les solitudes se peuplent, les chemins qui conduisent à lui se remplissent: on ne peut se lasser de le voir et de l'entendre. Est-il de malade qui ne veuille mourir entre ses bras, de personne affligée qui ne réclame sa consolation ? Les plus grands procès sont remis à cet arbitre équitable; les villes l'appellent pour les pacifier : il y éteint le feu de la division par sa sagesse et son crédit.

Le couronnement des princes, le triomphe des conquérants sont au-dessous de ce degré flatteur de gloire. Les héros de la terre peuvent-ils compter sur l'estime et sur l'amour? L'éclat de la victoire, la pompe du spectacle, éblouit, entraîne le peuple, mais leurs vices n'en sont pas effacés. Au milieu des plus bruyantes acclamations, on n'oublie point leur cruauté, leur ambition, leur avarice.

Triste contre-poids d'une gloire frivole qui passe avec peu de bruit. Ici tout est sincère, légitime, durable, rien ne fait dans les esprits de diversion peu honorable qui en ternisse l'éclat. La gloire est complète; surtout que ces héros sont différents. Ce fier conquérant du haut de son trône daigne à peine laisser tomber des regards méprisants sur les vils mortels qu'il voit à ses pieds. Son front sourcilleux porte par grâce les lauriers dont il est ceint, et dont il invite à admirer le prix. Ses yeux pétillants de joie errent négligemment sur les objets agréables, ou foudroyent le téméraire qui oserait n'offrir que des hommages médiocres. Ses gestes impérieux prescrivent des lois à la terre, il saura bien les faire observer; d'un ton d'oracle il prononce des paroles précieuses que tout doit s'empresser d'admirer. Les plus riches habits, les plus magnifiques parures relèvent cette beauté mâle. Garant infaillible de ses succès, ses idées superbes ne voient rien au-dessus de ses exploits. Il compte avec complaisance, ou plutôt croit-il qu'on puisse compter les ennemis qu'il a vaincus, estimer les dépouilles qu'il a remportées, apprécier les services qu'il a rendus, les vertus, les talents, la capacité qu'il a fait briller; une foule d'amis et de créatures qui lui vendent leur encens, quoiqu'ils enchérissent à l'envi,

ébauchent à peine les traits du tableau; mais, à mesure qu'ils s'épuisent en éloges, ils mettent le comble au délire; voyez cet excès d'ivresse et de satiété, cette dédaigneuse nonchalance, cette insultante beauté, cette modestie fièrement affectée, il va de pair avec les dieux. Est-il pétri du même limon que les hommes? On doit lui tenir compte, s'il marche sur la terre, s'il vit encore parmi les humains.

Saint Pierre au contraire ne regarde personne. Ses yeux levés vers le ciel, ou modestement baissés, ne s'ouvrent que pour voir la poussière, qui fut son origine, et qui doit être son terme. Il ne parle presque pas, et ce n'est qu'en peu de mots, d'une manière si mesurée et si timide, d'un style si humble et si simple, d'un ton de voix si bas, qu'il semble toujours craindre de faire des fautes. Une attention respectueuse, une docilité d'enfant, une démarche lente et grave, souvent à genoux ou prosterné, nul geste, nul mouvement vif ou brusque, nulle autorité, nulle résistance, nul empressement, nul désir. Voilà ce qui triomphe de tous les cœurs, et qui l'élève au-dessus de tous, à mesure qu'il se met au-dessous : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Matth.*, XXIII, 12; *Luc.*, XIV, 11 ; XVIII, 14.)

Ne soyons pas surpris du prodige de ses conquêtes. Un homme semblable aux apôtres que la nature écoute, que les éléments respectent, que les bêtes honorent, à qui la mort obéit. Un homme à la voix de qui les maladies s'enfuient, sous les pieds de qui les ondes s'affermissent, sur la tête de qui la neige suspendue forme une voûte, entre les mains de qui les pains se multiplient, les arbres naissent et croissent subitement, aux yeux de qui les mystères du cœur, et ceux de l'avenir se dévoilent. Un homme si admirable peut-il ne pas surprendre, fapper, saisir, enlever tous les cœurs? Nous n'entrons pas dans le détail de ses miracles sans nombre, juridiquement prouvés dans les Actes de sa canonisation. Le temps nous manquerait, et ils ne sont pas l'objet de notre imitation. Bornons-nous au miracle de sa sublime contemplation, qui garantit tous les autres et lui fut aussi utile qu'au prochain.

TROISIÈME PARTIE.

C'est grand dommage que saint Pierre d'Alcantara, comme sainte Thérèse, saint Jean de la Croix et bien d autres, n'ait pas écrit sur les opérations du Dieu dans son cœur. Quelle foule de merveilles, quels trésors de grâce, quels abîmes de lumières s'ouvriraient à nous! Ces ouvrages divins où le Saint-Esprit avait tenu la plume, nous instruiraient à fond des mystères de la vie intérieure, ils nous les feraient goûter, et nous conduiraient par la main au milieu de ces respectables ténèbres. Avec quelle confiance écouterions-nous un témoin populaire, formé à l'école de l'expérience et de la vérité; mais Dieu veut éprouver notre fidélité en nous faisant marcher dans cette nuit obscure, guidés par le seul flambeau de la foi. Jugeons de ces merveilles par les effets : ils parlent assez haut pour nous en donner la plus gande idée.

Dès les premières années de sa vie, Pierre comme par instinct entra de lui-même, sans aucun maître, dans les voies éminentes. Les enfants les plus pieux se bornent à quelque prière vocale dont ils se prescrivent la récitation régulière. Pierre dès lors marche à grands pas dans les routes sublimes de l'oraison. Il y est si profondément absorbé qu'il faut, aux heures du repas, l'en arracher comme par force; ses parents se font scrupule de le troubler, et diffèrent leur repas pour attendre ce saint enfant, qui en sait déjà plus que les vieillards : *Super senes intellexi.* (*Psal.* CXVIII, 100.) Le tumulte du collége, la dissipation de l'Université ne font aucune diversion à ses exercices, aucune interruption à son union avec Dieu. Tout le temps que l'étude et les besoins de la vie lui laissent libres y est employé. On le vit à Salamanque, comme on l'avait vu à Alcantara, passer de la classe à l'Eglise, de sa maison à l'hôpital, ne connaissant ni passion, ni amusement; une vénération universelle dans un âge qui en est peu susceptible, et pour un âge qui en est peu digne, concilie à un enfant les suffrages de tous les autres enfants ses condisciples, aussi bien que celui de ses maîtres.

Que dirons-nous de son recueillement dans le monastère. Pendant les trois premières années il ne connut aucun religieux qu'à la parole. Toute sa vie il tint constamment les yeux si baissés qu'il semblait être aveugle et se méprenait dans la plupart des choses, surtout pour les femmes, dont il n'en regarda jamais aucune. Il avouait à sainte Thérèse qu'il lui était indifférent de voir ou d'être aveugle. Il exerce les emplois les plus embarrassants. Voyages, prédications, direction, visites, gouvernement de la province, affaires délicates de la réforme. Tout semble se réunir pour traverser sa ferveur et lui ôter jusqu'au loisir, jusqu'à la liberté de penser à Dieu. Vains efforts, les plus violents orages frappent inutilement le rocher immobile. Le commerce du monde, la visite des grands, l'entretien des princes, l'hommage des rois, tout semble le forcer à partager son attention par devoir et par bienséance; vains efforts encore, tout le ramène à Dieu; il n'en est que plus recueilli. Charles-Quint, après deux heures d'entretien avec lui, s'écrie : *Cet homme n'est plus sur la terre, il est déjà dans le ciel, on dirait qu'il voit Dieu face à face.* Dans les rues, dans les places publiques, dans les plus nombreuses compagnies, il est seul, il ne voit, il n'entend que Dieu; il ne vit plus, Dieu vit en lui : *Vivo, jam non ego*, etc. (*Galat.*, II, 20.)

Que le ciel s'épuise donc à le combler de faveurs. Que les jours, que les nuits, ravi, hors de lui-même, privé de l'usage des sens, il tombe dans les plus profondes extases; qu'on le voie environné de lumières, couvert d'un nuage, au milieu des flammes, brûlant comme le soleil; qu'il demeure élevé de la terre des heures entières, tantôt

jusqu'à la voûte de l'église, quelquefois dans la campagne au-dessus des plus grands arbres; que son corps brûle, que son cœur palpite, que son sang bouillonne jusqu'à avoir besoin de prendre l'air et de se rafraîchir; que des cris perçants comme d'un homme blessé à mort éveillent pendant la nuit la communauté et se fassent entendre au loin; que tout ce qu'on demande au nom de Pierre soit accordé, comme sainte Thérèse nous en assure; en un mot, que, d'après les Actes de sa canonisation, les historiens de sa vie nous rapportent les événements les plus incroyables; rien ne nous étonne dans un homme si extraordinaire, rien n'est plus extraordinaire que sa personne même et sa vie. Que l'esprit fort conteste tout ce qu'il voudra, nous ne prétendons pas le convaincre, nous n'y prenons aucun intérêt. Les actions de saint Pierre qu'on ne conteste pas, qu'on tourne en ridicule, sont plus incroyables, plus merveilleuses, plus dignes de Dieu que tous les autres prodiges.

Qu'il nous soit permis du moins de lire, de goûter, d'admirer le peu d'écrits qui sont sortis de sa plume, nous imiterons d'Avila, Louis de Grenade, sainte Thérèse, saint François de Borgia, tout ce que l'Espagne avait alors de plus saint et de plus éclairé. Saint François de Sales, la reine Christine de Suède, l'Eglise entière qui voit ses ouvrages dans les mains des fidèles, traduits en toutes les langues, lus avec le plus grand fruit. Nous les devons aux pressantes sollicitations de ses pénitents qui l'arrachèrent de son humilité; ce livre est court, le style en est simple; mais, comme celui de l'Imitation de Jésus-Christ, il est plein d'une onction divine que le Saint-Esprit seul a pu y répandre. Il donne les principes de l'oraison d'une manière si claire, si facile, si juste, qu'il en met la pratique à la portée de tout le monde, en même temps qu'il conduit les plus grandes âmes à une sainteté éminente. Il fait sentir la nécessité de l'oraison, il en lève les obstacles, il en facilite les moyens, il en prévient les tentations, il en fournit même plusieurs sujets très-utiles. Il est digne de son auteur, ou plutôt du Saint-Esprit, qui en est le premier, le véritable auteur.

Qu'il nous soit permis du moins d'admirer ses vertus, qui seules seraient un garant de ses miracles. Cette pureté qui, dans plus de soixante ans de vie, n'a jamais regardé les objets de la volupté, n'en a pas même eu l'idée; il ne souffrait pas même dans ses maladies que l'infirmier le touchât pour lui rendre service; cette pauvreté qui ne recevait rien qu'à titre d'aumône, et n'acceptait même les fondations des couvents qu'à condition que les fondateurs en conserveraient toujours la propriété et pourraient à leur gré renvoyer les religieux, lesquels devaient chaque année leur en présenter les clefs. Cette humilité profonde insensible aux honneurs et aux outrages, qui ne connaissait que ses péchés et sa bassesse, la grandeur et la miséricorde de Dieu. Cette modestie qui ferme toutes les avenues de son cœur et répand sur sa personne tous les charmes et toute la dignité de la vertu. Cette douceur qui assaisonne jusqu'aux avis et aux reproches, et selon la remarque de sainte Thérèse, *de l'homme du monde le plus austère en faisait un homme sociable, poli, agréable dans le commerce.* Cette patience qui avait passé en proverbe dans toute l'Espagne; on y disait communément dans les afflictions : *Il faudrait ici la patience du Père Pierre d'Alcantara.* Cette ponctuelle obéissance qui sacrifiait aux moindres signes de la volonté de ses supérieurs jusqu'à ses inclinations et ses lumières. Cette fermeté apostolique qui sans crainte et sans respect humain annonce la vérité aux grands et aux peuples sur la chaire et dans les conversations, comme un autre Jean-Baptiste. Cette prudence consommée qui, dans les affaires les plus difficiles et dans les situations les plus délicates, prend toujours le parti le plus sage et ménage les succès avec autant de douceur que de force. Cette mortification inouïe dont nous avons admiré, dont nous avons eu peine à croire, dont à peine nous avons osé justifier les excès; cette foi vive qui dans les plus sublimes visions préfère l'obscurité de la révélation aux connaissances les plus claires. Cette confiance en Dieu qui dans les plus grands besoins, les plus grands revers, la plus grande disette ne souffre pas même qu'on se plaigne ou qu'on prenne des mesures Cet amour pour Dieu dont il ne s'entretient qu'avec transport, dont il ne parle jamais sans embraser tout le monde, auquel il ne peut penser sans être ravi hors de lui-même. Ce zèle des âmes qui, se livre à tous les travaux du ministère et à tous les désirs du public, au prix de son repos, de sa santé et de sa vie, et ce qui peut-être est pour lui plus difficile, au prix de la douceur de son oraison. Cette charité pour le prochain, qui pardonne sincèrement toutes les injures, qui aime les ennemis plus que les autres, qui soulage tous les maux, qui rend toutes sortes de services, qui partage avec les pauvres le peu qu'on lui donne et qui lui est le plus nécessaire. En un mot toutes les vertus qui semblent s'être réunies de concert dans le degré le plus héroïque pour faire de Pierre d'Alcantara le plus saint des mortels.

Qu'il nous soit permis du moins d'écouter et d'admirer ses discours extatiques et de recueillir ses héroïques sentiments. En voici quelques-uns : *Qui êtes-vous, mon Dieu*, s'écriait-il, *et qui suis-je pour recevoir de vous tant de grâce? Que je vous connaisse pour vous adorer, que je me connaisse pour me mépriser. Vous êtes mon Dieu, vous êtes mon tout, le monde ne m'est rien. C'est une ombre qui passe et s'évanouit. Je vous ai trouvé, que je ne vous perde plus. O mon bien-aimé! Un Dieu incarné, un Dieu souffrant, un Dieu mort, un Dieu possédé par l'homme! Qui pourrait le croire si vous ne l'aviez révélé, qui peut en douter quand vous parlez! Ciel et terre, anges et saints, venez à moi,*

aidez-moi à louer le Seigneur. Mes obligations sont trop grandes pour m'en acquitter par moi-même; joignez-vous à moi, remédiez à mon impuissance; esprits de feu, séraphins, qui savez ce que c'est que l'amour, venez à mon secours; je languis, j'expire. O vous toute ma joie, toute ma gloire, tout mon trésor, toute mon espérance! O vous le plus aimé de tous les aimés! O l'unique lumière de mes yeux! O l'unique douceur de mon cœur! Quand m'appellerez vous, quand m'unirai-je à vous, quand serai-je consommé en vous? Ainsi passa-t-il sa vie, ainsi la termina-t-il; heureux si à son exemple nous pouvons vivre et mourir dans l'amour, pour être consommée dans l'amour. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXXII.

SAINTE CLAIRE.

In silentio et spe erit fortitudo tua. (*Isa.*, XXX, 15.)

Vous trouverez votre force dans le silence et l'espérance.

Je ne serais pas surpris de voir sainte Claire embrasée d'amour pour Dieu, les heures entières en oraion, ravie dans de sublimes extases. Le sexe est naturellement dévot et sensible : les grands sentiments, les progrès rapides, les sacrifices difficiles, les vertus héroïques d'un grand nombre lui en ont mérité la gloire; un cœur tendre, un esprit ardent, un caractère facile en fait même craindre l'excès; mais voir une jeune personne, en qui tous les agréments de l'esprit et du corps se trouvent soutenus par tout ce que la fortune et la naissance peuvent donner de plus brillant, renoncer au monde quand il lui ouvre ses avenues les plus riantes, s'ensevelir dans un cloître, et s'y condamner à tout ce que la régularité a de gênant, la pauvreté de rebutant, la retraite d'ennuyeux, la mortification de pénible; mener après elle des milliers de vierges qui mêlent leur couronne à la sienne, et en sont autant de fleurons, ce sont des prodiges de grâce, supérieurs aux noirceurs de la malignité et aux alarmes de la plus scrupuleuse prudence.

Elles ne sont pas moins supérieures aux spécieux prétextes d'une conscience qui s'étourdit, d'une négligence qui s'excuse, d'une passion qui s'aveugle. Pour confondre le pécheur, Dieu ménage dans tous les états deux sortes de modèles, modèle de comparaison et d'égalité dans ceux qui ont rempli tous leurs devoirs, modèle d'excès et de contraste dans ceux qui en font infiniment davantage, peut-être les taxe-t-on d'indiscrétion et les tourne-t-on en ridicule; cela même, dans les vues de la Providence, sert à constater la vérité et à nous rendre inexcusables. Oui, il en est dans le monde de ces personnes régulières, charitables, mortifiées. Rougissez, mondains qui les imitez si peu; il en est dont les adversités, la retraite, la pauvreté peuvent être excessives et qui vous font encore plus vivement le procès. Filles de sainte Claire, dans quel jour frappant, sur les pas de votre mère, ne mettez-vous pas ce terrible contraste!

Sainte Claire, et une dame mondaine, quel coup d'œil! D'un côté le cilice et la cendre, de l'autre la magnificence et le luxe; là des romans et des chansons profanes, ici des cantiques et des livres pieux; mortification qui semble ne connaître aucune borne, sensualité qui ne peut souffrir aucune mesure, continuité de travail que la prière seule a droit d'interrompre; continuité de mollesse que les exercices même de religion n'interrompent pas; passer de la cellule de l'une à la toilette de l'autre, du sanctuaire au spectacle, de l'oraison au jeu. Le ciel et la terre, le jour et la nuit sont-ils plus opposés? Et vous dont le cloître ne mortifie pas les désirs et ne brise pas les chaînes, pensez-vous qu'un habit, un langage, un exercice de pénitence suffisent pour une vertu solide? Détrompez-vous : Claire et une religieuse mondaine, quel coup d'œil encore! Dissipation et recueillement, commodité superflue et privation nécessaire; simplicité et déguisement, soumission et indépendance; encore une fois, des routes si opposées peuvent-elles conduire au même terme?

Deux choses où la ferveur du sexe, si facile à allumer, ne manque guère de s'éteindre, le recueillement et la mortification. On quitte le rivage sans peine à l'aide d'un vent favorable, on monte hardiment dans la haute mer de la spiritualité sans en connaître la route, sans en craindre les orages et la profondeur; mais faut-il se renfermer dans son cœur et y vivre avec Dieu, mourir aux objets de la terre et aux plaisirs des sens? fatal écueil, une vertu fragile s'y brise. Ces deux vertus si admirables dans sainte Claire, qui font son caractère, feront le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'entrée de sainte Claire dans la religion fut un trait héroïque de courage : après avoir paru magnifiquement parée à l'église cathédrale d'Assise, on ne la trouve plus, sa famille inquiète la cherche en vain; enfin, on apprend qu'elle est allée se jeter aux pieds de saint François, embrasser son genre de vie, qu'elle s'y est engagée par un vœu solennel, et se propose de faire pratiquer aux personnes de son sexe, qui voudront la suivre, la même espèce de folie. Quel étonnement, quelle douleur pour une famille illustre qui se voit déshonorée par une démarche si peu attendue et si indécente, et pour elle-même si préjudiciable? On n'en sentirait que médiocrement l'indiscrétion, si on en jugeait par l'état où sont aujourd'hui les maisons religieuses. Une fuite précipitée offenserait sans doute des parents; mais enfin les communautés fondées sont, après tout, un asile honnête où l'on peut, sans honte et sans risque, chercher un établissement. Il s'en fallait bien que François d'Assise donnât ces secours. Un ordre naissant, méprisé, com-

posé de la lie du peuple, un homme singulier, qui ne se signale que par une conduite bizarre, que laisse-t-il espérer? Ce n'était pas comme une communauté établie. Claire va s'y livrer à un aventurier pour être la pierre fondamentale d'un ordre à venir, dont la vie aussi singulière que basse ne peut que couvrir de honte la famille qui en aura donné le chef.

Raisons plausibles de la prudence humaine, vous ne fîtes qu'augmenter le mérite de Claire; l'esprit de Dieu, supérieur aux règles ordinaires, se saisit de ceux qu'il veut se consacrer, et, par une folie apparente, les conduit à la perfection qu'il leur destine. Prophète, disait le Seigneur à Ezéchiel, vous me servirez de signe pour instruire la maison d'Israël; faites transporter vos meubles comme un homme qui déloge, vous vous ferez porter dans l'obscurité, vous irez demeurer ailleurs, percez la muraille de votre maison et sortez par l'ouverture que vous aurez faite. Ainsi, par l'obscurité de sa fuite, par l'étendue de son détachement, la singularité de ses démarches, Claire, comme le prophète, semble présentée à l'Eglise comme un prodige : *Quia portentum dedi te.* (*Ezech.*, XII, 6.)

Quels combats à soutenir pour exécuter ce pieux dessein! Amour des parents, respect humain, dégoût de la pauvreté, horreur de la solitude, quel prix ne donnâtes-vous pas à l'immolation de la victime! Claire fut longtemps à se déterminer. Le bruit public et plusieurs visites rendues en secret lui font connaître le noveau fondateur, l'épanchement de la conscience lui en procure les conseils; le saint homme éclairé de Dieu la confirme dans sa résolution de faire vœu de virginité, de se dépouiller de tous ses biens, de mener une vie parfaite; il lui déclare que Dieu l'appelle à son institut et lui inspire le dessein d'entreprendre, pour les personnes de son sexe, ce qu'il avait si heureusement exécuté pour les hommes: ainsi se répandait l'esprit séraphique de François; ainsi, sur les rivages de la mer Rouge, Moïse à la tête des hommes, Marie, sa sœur, à la tête des femmes, chantaient les louanges du Seigneur.

Ce fut à la dix-huitième année de son âge que se déclara ce grand dessein depuis longtemps formé; la voilà accompagnée d'une amie que la vertu lui avait étroitement unie. François la reçoit dans l'église de la Portioncule, à la tête de ses religieux, au chant des cantiques; il la mène au pied de l'autel, lui coupe les cheveux, et lui donne un habit de pénitence, c'est-à-dire un sac et une corde, et la remet entre les mains des religieuses bénédictines, en attendant qu'on lui eût bâti une maison. Pieuse victime de la pénitence, vous triomphez sous ses livrées, elles sont à vos yeux un trésor, et ce n'est pas sans une providence particulière que, mêlant vos palmes à celles du Sauveur, vous entrâtes dans le cloître le jour des Rameaux, où l'Eglise honore son entrée triomphante à Jérusalem. L'évêque d'Assise, qui, par une distinction due à sa vertu, lui portait un rameau au milieu de l'église, vous couronnait sans le savoir la victime qui va s'immoler, l'héroïne qui va vaincre. Pour imiter cette héroïque démarche, on a établi dans son ordre et dans plusieurs autres, que les postulantes, avant que de prendre l'habit de religion, paraissent de la manière la plus pompeuse pour braver les pompes du siècle, s'en dépouillent avec éclat un moment après, ou plutôt ce sont des habits de noces qu'elles prennent à la veille de leur engagement avec Dieu.

Monde, vous en frémissez, vous venez en furieux assiéger le monastère de Claire pour l'enlever; vous employez les reproches, les injures, les menaces, les mauvais traitements. Comment, après cette scène impie une famille illustre, déshonorée, dit-on, par une démarche insensée, peut-elle pardonner à celle qui la flétrit et négliger de réparer son honneur blessé? Est-ce donc là le respect et la reconnaissance qu'une éducation noble et une amitié tendre semblaient promettre? Claire court se réfugier dans l'église, embrasse l'autel, et montrant ses cheveux coupés, comme un monument de sa consécration : *Pensez-vous*, dit-elle, *m'arracher à ce lieu sacré, dont j'implore la protection, et me faire rentrer dans le monde, à qui j'ai dit un éternel adieu? Saint temple, témoin de mes sentiments, vous savez avec quelle sincérité mon cœur les dicte et ma bouche les prononce; ne souffrez pas qu'on dépouille le sanctuaire de la victime que l'amour lui a consacrée.*

Un courage si éclatant fit tomber les armes des mains de ses persécuteurs, et lui fit bien des prosélytes. Sa jeune sœur Agnès en fut si vivement touchée, qu'à son exemple, elle abandonna en secret la maison paternelle et vint lui demander l'habit. Sa famille au désespoir ne garde plus de mesure: elle s'assemble en corps d'armée, on vient forcer leur monastère, on enlève la fugitive. Cette brebis innocente fait de vains efforts pour échapper; ses cheveux épars, ses habits déchirés, son corps meurtri, ses larmes, ses gémissements, rien ne modère leur fureur. Les autres religieuses, qui viennent à son secours, sont bientôt écartées : Dieu fut sa ressource. Claire prie, et un miracle lui rend sa sœur; elle devient tout à coup immobile. Ils redoublent leurs efforts, ils appellent du secours, rien ne peut la faire avancer. Etourdis de cette merveille et confus de leur crime, ils prennent la fuite : *Anima mea sicut passer erepta est de laqueo.* (*Psal.* CXXIII, 7.)

Débarrassée de tout, Claire se livre à sa ferveur et ne songe qu'à rendre son asile inaccessible et son recueillement inaltérable. Trois choses pouvaient la troubler : 1° le monde, 2° ses sœurs, 3° elle-même; une rigoureuse clôture la garantit des approches de l'un, un silence profond la sauve de la légèreté des autres, l'union avec Dieu la délivre des faiblesses de son propre cœur. Bien différente des personnes mondaines, toujours étrangères dans leur cœur, dissipées dans

leur maison, répandues dans les compagnies. On voit encore ce prodige dans les communautés de son ordre, qui en ont conservé la règle primitive (l'*Ave Maria, les Capucines*).

1° *Sa clôture.* Respectez, monde téméraire, respectez l'asile de la paix; voyez ces grilles hérissées à travers lesquelles cette prisonnière volontaire se laisse à peine entrevoir, à peine entendre, daigne à peine écouter; ces voiles épais qui forment un second rempart; après le fer de la première barrière, cette multitude de guichets, à travers lesquels, comme par un labyrinthe, après mille tours et détours, on laisse à peine passer les choses nécessaires à la vie : jamais citadelle mieux fortifiée. Des portières à aborder, des signaux à donner, des temps considérables à attendre, des supérieures à avertir, des permissions à obtenir, des surveillantes à amener, jamais garde plus exacte, sentinelle plus vigilante. Le monde court après les compagnies, invite, presse; on prolonge, on multiplie les visites; ici on les éloigne et les fuit, à peine se prête-t-on aux bienséances; la solitude est aussi délicieuse à l'un qu'insupportable à l'autre. Dans le monde, tous les temps sont propres aux divertissements. Connaît-on des heures indues? On ne distingue ni le jour ni la nuit, le goût seul fixe les moments, on fuit tout ce qui gêne; ici des jours, des heures à observer, des bornes qu'il ne faut point passer, des exercices qu'on ne manque point, ne laissent ni attaque ni surprise à craindre. Le monde assaisonne la société de tous les autres plaisirs, mollesse des parures, commodité des meubles, amusement du jeu, enjouement des parties, variété des objets, liberté des discours, tout attire le cœur hors de lui-même, pour la mieux surprendre; ici postures gênantes, ameublements grossiers, lieux sombres, discours sérieux, tout sanctifie; mais tout abrége des entretiens que tout concourt à rendre peu agréables.

On veut voir le monde et s'y montrer, on l'aime, on le cherche; on veut en être aimé et recherché; voilà le caractère et les passions dominantes d'une mondaine : la vanité, la curiosité. Eh! qu'annonce cette toilette, où l'on rassemble avec art tout ce qui peut embellir une vaine beauté? ce miroir avec lequel si soigneusement on consulte le moyen de plaire, ces modes si bizarrement imaginées, si ridiculement changées, si pompeusement étalées, si dangereusement employées? ces fêtes, ces assemblées, ces spectacles, cette espèce d'idolâtrie de soi-même, moins grossière peut-être, mais aussi criminelle que celle qui, dans les premiers siècles, fit verser tant de sang? Idolâtrie contredite par sa propre conduite, auriez-vous besoin de mendier le secours des parures, si vous aviez tant d'attraits? Sur quoi portent vos flatteuses idées : si la disette vous force à emprunter des grâces, la vanité vous aveugle, vos soins font le procès à votre orgueil ou injure à vos charmes.

Qui oserait proposer à cette mondaine un voile épais qui la cache, un sac embarrassant qui la gêne, une étoffe grossière qui la défigure, en un mot, l'habit de sainte Claire? On dirait que se faisant de la laideur même un nouveau genre de beauté, elle cherche tout ce qui peut la rendre désagréable; quel renversement! Monde le vîtes-vous sans frémir? Aujourd'hui dans les compagnies, demain dans une cellule; le matin dans la pourpre, chargée de diamants, rangeant artistement ses cheveux; le soir les faisant couper, vêtue de bure, ceinte d'une corde; riches étoffes, douces odeurs, chansons agréables, couleurs brillantes, piquante vivacité, délicatesse, mollesse, sensualité, un sac et une corde vous portent le coup mortel : Ah! périsse, par un jeûne rigoureux, ce corps dont le monde s'efforce de relever l'éclat! Bien loin de suppléer par des couleurs empruntées à celles que la nature refuse, que l'âge ternit, que la prudence ne sait plus répandre, qu'elles s'effacent mille fois plutôt elles-mêmes, que la jeunesse ferait briller; périsse, par une modestie inviolable, ce feu trop vif d'un regard périlleux, qui si facilement reçoit et porte le poison; qu'ouverts uniquement pour Dieu, ces yeux toujours baissés ne regardent que la poussière qui fut mon origine et qui doit être mon tombeau. Périssent, sous les instruments de pénitence, ces agréments d'une démarche légère qui, dans une danse, tendent des piéges si dangereux à tous ceux qui osent en regarder les agitations et les attitudes; périssent, dans la grossièreté des plus viles étoffes, ces riches habits qui, souvent aux dépens des pauvres qui périssent, d'une famille qui souffre, consument un riche patrimoine. Ne cherchons que dans le cœur la beauté de la fille de Sion, qui seule plaît à Dieu, à qui seul nous désirons plaire; ainsi, monde, on vous rend justice quand on a assez de lumière pour vous connaître et de courage pour vous mépriser

2° *Silence profond.* Ce n'est pas toujours dans la retraite que se trouve le recueillement; le cloître n'est pas toujours un asile bien sûr pour le silence. Souvent engagé par l'intérêt ou le hasard, on vit plein d'objets étrangers et frivoles; des personnes oisives, ennuyées de leur loisir, curieuses de tout savoir, s'informant, parlant, jugeant de tout; dégoûtées de la prière, fatiguées des lectures et des exercices de piété, regrettant un monde qu'elles font profession de mépriser et dont elles se disent détachées, et s'efforçant par des conversations éternelles de remplir le vide de leurs journées, et de remplacer pour charmer leur ennui ce que la grille leur dérobe, ne justifient que trop ce que l'expérience a fait passer en proverbes sur les frivolités du sexe.

Régnez dans la maison de Claire, silence paisible, silence divin; charmes innocents de la retraite, faites-vous goûter à ces âmes pures, sincèrement détachées du monde et attachées à Dieu; fidèlement observé jusque dans le travail et le repas, ne soyez interrompu que quelques instants, que par un

délassement nécessaire, et alors même ne le soyez que par des cantiques et de pieux discours. Dans les conversations infinies du monde, les sujets les plus frivoles exercent les heures entières des langues infatigables. Heureux encore si la licence des équivoques, la témérité de l'irréligion, la malignité de la satire n'y faisaient frémir des oreilles chrétiennes sous le bouclier impénétrable du silence. Claire leur conserve la pureté, la charité, la soumission, le recueillement, que des discours licencieux, des paroles piquantes, des murmures, des plaintes, ne manquent jamais d'attirer : elle crut lui devoir la ferveur de ses filles et la sienne.

Silence paisible des sons, à peine interrompus par le ramage des oiseaux, ou le murmure d'une onde fugitive, vous saisissez d'une douce langueur, et inspirez une espèce de religieux respect; ainsi à la vue des maisons de Claire, je me sens pénétré d'une sainte horreur, et d'une profonde admiration de tant de vertus; ainsi dans le temple qui illustra le règne de Salomon, les victimes se consument sans bruit, le peuple prosterné aû pied du sanctuaire ne faisait parler que son cœur. On n'entendit pas même un coup de marteau, lors de sa construction; des pierres déjà taillées s'y venaient placer en silence; ainsi dans le sein de la Divinité il règne un repos éternel. Vous ne parlez, grand Dieu, qu'à vous-même, en vous contemplant et vous aimant. Silence adorable, dont rien ne peut troubler la paix; pieuses victimes que Claire amène à l'autel, consumez-vous ainsi dans le silence; que dans ce sanctuaire de votre cœur, comme dans les splendeurs des saints habits, ce Verbe adorable engendré dans le silence de l'éternité, naissant dans le silence de la nuit, répandant ses faveurs dans le silence d'un cœur humble, et tous les jours immolé dans le silence de l'Eucharistie, comme il le fut sur le Calvaire : *Dum medium silentium tenerent omnia.* (*Sap.*, XVIII, 14.)

3° *L'union avec Dieu.* Ce serait peu de faire un divorce éclatant avec le monde, et de garder la retraite et le silence, si le cœur et l'esprit, pleins de Dieu, ne lui étaient intimement unis. L'esprit et le cœur, par leurs sentiments et leurs idées, se font une espèce de monde, peut-être plus dangereux que celui dont on s'était débarrassé. C'est ici que parurent les dons précieux dont Claire était comblée, sa vie fut une oraison, ou plutôt une extase continuelle. Pendant quarante ans de religion, elle ne sortit jamais de son monastère, même pour fonder de nouvelles maisons; sa prière ne parut jamais moins fervente, les jours et les nuits, toujours courts à son gré, la trouvaient également affamée de cette manne divine. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux; un feu céleste, souvent des rayons de lumière brillaient sur son visage : revenue de ses ravissements, cent fois le jour elle s'écriait : *Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.*, II, 20.) Quand elle parlait de Dieu, on doutait si c'était un ange, les anges ne parleraient pas autrement s'ils conversaient avec les hommes.

Dieu voulut par des miracles faire respecter la retraite de sa bien-aimée : Gardez-vous de troubler son repos, disait-il avec l'époux des *Cantiques*. L'empereur Frédéric II ravageait l'Italie avec une armée nombreuse, la ville d'Assise où vivait Claire fut assiégée comme bien d'autres, et son monastère fut attaqué; quelles alarmes pour ses pauvres filles ! Trésor inestimable de la pureté, quel respect pouvez-vous vous promettre d'un soldat impie et brutal ! Sacrés mystères de la religion, de quel attentat allez-vous être l'objet ! Sanctuaire auguste qui renfermez l'Agneau sans tache, de quel profanation serez-vous témoin ! Quelles infâmes paroles, quels horribles blasphèmes vont retentir à vos oreilles ! Saints cantiques, qui sur le bord du Fleuve de Babylone, nous consolez de notre exil, vos doux accents ne se feront plus entendre ! Silence, oraison, uniques douceurs de notre vie, faut-il vous perdre? Monde que nous haïssons, faut-il vous revoir? Mourons, pourrions-nous survivre à tant de maux? Aussi bien soupirons-nous après le moment qui brisera nos chaînes; renouvelons le beau témoignage que rendirent à la foi et à la vertu tant de martyrs des premiers siècles.

Non, non, ne craignez rien, chastes épouses, une voix céleste vous rassure, le miracle la suit de près. Claire, pleine de confiance, se fait porter à la porte de la maison que les soldats allaient forcer; prosternée devant le saint sacrement qu'elle y avait fait apporter, elle s'écrie : *Seigneur, livrerez-vous à des infidèles vos servantes, qui mettent en vous toute leur confiance?* Alors on entend une voix sortant du ciboire; qui dit : *Ne craignez rien, mes filles, je vous garderai.* Aussitôt les soldats prennent la fuite, l'armée ennemie lève le siége.

Les fondements de cette haute perfection avaient été jetés de bonne heure; dès ses premières années, les austérités de Claire avaient alarmé ses parents; sa piété eût servi de modèle aux religieuses les plus ferventes; la régularité monastique n'eut pour elle rien de nouveau; les habits grossiers avaient été précédés de la haire et du cilice qu'elle portait constamment sous ses riches habits, que sa naissance lui rendait indispensables, que la vertu lui faisait abhorrer. Des jeûnes continuels avaient accoutumé ses naissantes organes à se passer d'aliments; précieuse modestie, vous ne garantissez pas moins une beauté rare par le respect que vous saviez inspirer aux hommes, que par le voile épais qui depuis la déroba à leurs yeux. On voyait un enfant épris de l'amour de la retraite, ignorer, redouter les amusements, mépriser les parures, se prêter à regret aux bienséances. Ainsi entra en religion celle qui en avait déjà l'esprit et en pratiquait les règles.

Cet esprit de retraite a besoin de *mortifi-*

cation pour se soutenir, Claire porte les siennes à des excès qui font notre condamnation.

SECONDE PARTIE.

Je n'ai garde d'exiger de vous l'imitation parfaite des austérités de sainte Claire; presque personne n'en est capable, ce n'est pas même le dessein de Dieu de faire suivre en tout ses merveilleux exemples; combien ces choses seraient singulières, déplacées, incompatibles? L'anachorète appelé à la solitude peut-il parcourir le monde comme François Xavier? Le missionnaire envoyé pour le salut des âmes, vivra-t-il comme Hilarion dans un désert? Toutes les vertus ne sont pas propres à tout le monde, tout le monde n'est pas propre à toutes les vertus : *Alius quidem sic, alius autem sic* (I *Cor.*, VII, 7) ; mais les choses mêmes inimitables justifient l'équité du précepte, et engagent à le pratiquer.

Trois sources ordinaires de mortifications : la *pauvreté*, qui retranche tout; l'*austérité*, qui frappe tout; la *maladie*, qui détruit tout: et vous que les richesses éblouissent, que la mollesse abrutit, que l'infirmité désespère, venez, voyez, admirez : 1° une pauvre qui se dépouille ; 2° une pénitente qui se châtie ; 3° une victime qui se consume.

1° *Pauvreté volontaire.* Il n'est pas nécessaire que la pauvreté soit excessive pour être mortifiante; les besoins de la vie sont si pressants et si continuels, les suites de l'indigence si tristes, il est si humiliant de chercher, de mendier des ressources, surtout pour une personne de condition, riche, délicate, élevée dans les grandeurs, nourrie dans la mollesse, accoutumée à l'abondance, bercée par la flatterie. Que sera-ce donc d'une pauvreté extrême, totale, qui s'interdit jusqu'aux espérances; d'une pauvreté de choix, et d'affliction de cœur et d'esprit, qui en cherche les dégoûts, en refuse les soulagements, en désire les embarras, en aime les humiliations, en redoute l'honneur, raffine sur l'amertume, en poursuit le comble: *Altissima paupertas.* (II *Cor.*, VIII, 2.)

Telle fut la pauvreté de Claire ; elle en avait puisé l'esprit dans les leçons de saint François, dont l'amour de la pauvreté fit le caractère ; elle ne se borna pas à la pauvreté superficielle des religieuses imparfaites, qui se croient quittes de leurs vœux en demandant, par cérémonie, des permissions qu'on n'oserait leur refuser; à la pauvreté essentielle des religieuses exactes, qui ne possèdent rien qu'en commun, avec une entière dépendance ; à la pauvreté singulière des frères Mineurs, qui ne possèdent même en commun aucun revenu, et ne vivent que d'aumône; à la pauvreté parfaite des religieux éminents, qui cherchent le plus grossier et le plus incommode, et se réjouissent de manquer même du nécessaire. Qui pourrait expliquer ce pieux excès où Claire a porté la sienne, les pieux assaisonnements qu'elle imagina, les délices qu'elle y goûte? Voilà des âmes éprouvées dans le fourneau de la pureté : *Probavi te in camino paupertatis.* (*Isa.*, XLVIII, 10.)

Elle avait d'abord quitté tous ses biens sans réserve, et reçut toutes les religieuses sans dot, pour ne vivre que d'aumône; la mort de son père la laissa héritière d'un fort grand bien, dans un temps où les lois ne rendaient pas les religieux inhabiles à succéder; l'occasion était belle et le prétexte spécieux. Qui eût pu la blâmer d'employer en faveur de sa maison naissante un bien que la Providence lui offrait ; non, elle n'en retint rien, ni pour elle-même, ni pour ses filles, et quoique pauvre elle-même, elle fit tout vendre, selon le précepte de l'Evangile, pour le distribuer aux pauvres. Bien éloignée de la timide inquiétude qui fait tout craindre pour l'avenir, elle ne voulut jamais que ses monastères eussent ni fonds ni revenus. Le pape Grégoire IX, plein de vénération pour sa personne et de zèle pour son institut, lui fit bien des offres considérables, et la pressa vivement de les accepter; mais elle le pria instamment de ne rien changer dans l'esprit primitif de son ordre, que le pape encore plus plein d'estime, par sa résistance, la laissa suivre son attrait, et l'en loua : elle ne souffrait pas même de provision dans sa maison ; c'est se soustraire à la charité des fidèles, et vivre indépendant ; il faut chaque jour recueillir la manne, sans s'embarrasser du lendemain. Ces précautions insultent la Providence, dont on semble se défier; nos maisons ne subsisteront qu'autant qu'elles seront parfaitement pauvres.

L'amour de la pauvreté est ingénieux, aussi bien que l'amour des richesses; l'un raffine sur les besoins et l'humiliation de l'indigence, l'autre sur les commodités de l'opulence. Ames mondaines, vous aspirez à de riches établissements, vous les achetez aux dépens de l'honneur et de la conscience, le soin d'une famille y sert de prétexte. Claire y renonce, le refuse, oublie la sienne. Ames religieuses, souvent trop semblables à des mères de famille, apprenez par le désintéressement de Claire que le zèle pour sa maison ne justifie pas la cupidité. Le monde veut une table abondamment et délicatement servie, Claire ne veut que du pain et de l'eau ; le monde pare ses appartements de meubles riches et précieux, Claire se donne à peine l'ameublement du prophète. Le luxe ne trouve jamais d'habit trop magnifique ; ceux de Claire ne sont jamais trop grossiers; le plus rigoureux nécessaire lui paraît toujours superflu, le plus embarrassant superflu vous paraît toujours nécessaire ; le faste multiplie les domestiques, Claire n'en voulait aucun, même des sœurs converses, comme en ont la plupart des communautés; la vanité arbore les titres de noblesse, fait l'étalage de ses domaines, ceux même que des revers affligent, craignent d'en faire l'aveu, et, sous des dehors trompeurs de richesses, dévorent en secret une indigence qu'ils rougissent de laisser entrevoir; Claire fait gloire de sa pauvreté, et fait mettre sur

la porte de son monastère cette inscription : *Maison de la pauvreté;* elle n'appelle ses filles que pauvres, de là le nom de *pauvres Dames* qui leur est communément donné. Monde, goûtez-vous, croyez-vous, entendez-vous un détachement si opposé à vos idées : *In camino paupertatis.*

La Providence prenait plaisir à soutenir une confiance si parfaite ; sans fonds, sans revenus, elle entretenait cinquante religieuses; elle recevait de toute part des aumônes, le pain se multipliait dans ses mains, quelques morceaux rassasiaient une nombreuse communauté : elle fonda de toute part des monastères sans sortir de son couvent. Les provinces, les villes demandaient à l'envi de ses filles; elle en vit dans la plupart des royaumes chrétiens. Depuis sa mort ce grand ordre divisé en une infinité de branches, sous les noms de *Clairistes*, *Capucines*, *Urbanistes*, *Récolettes*, *Tiercelettes*, la *Conception*, l'*Annonciade*, etc., comprend aujourd'hui quarante mille religieuses : *In nidulo meo moriar, et sicut palma extendam ramos meos.* (*Job.*, XXIX, 18.)

2° *Austérités volontaires.* Votre délicatesse soutiendra-t-elle le coup d'œil? Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? disait Jésus-Christ, parlant à saint Jean-Baptiste : *Hominem mollibus vestitum?* (*Matth.*, XI, 8.) Pensez-vous trouver ici ce duvet enchanteur où des membres efféminés se roulent nonchalamment dans les délices? Cherchez dans le monde ces personnes sensuelles ; à quel usage Claire emploie-t-elle ces paquets de sarment? Ils composent son lit, et ne lui laissent pas goûter un moment de repos. Croyez-vous voir ici ces linges fins, ces étoffes moelleuses qui flattent une chair corrompue, cherchez dans le monde ces personnes sensuelles. Quel usage fait Claire de cette peau de sanglier hérissée de poils piquants, coupés fort courts? C'est le cilice dont elle se couvre, et qui la fait continuellement souffrir. Trouverez-vous ici ces douces odeurs, ces fleurs charmantes, ces sons mélodieux, cet assemblage délicat de tout ce qui peut flatter les sens, ces viandes exquises, ces fruits délicieux, ces assaisonnements diversifiés qui réveillent l'appétit? Cherchez dans le monde ces personnes idolâtres de leur corps, voyez ces ceintures piquantes, ces fouets armés de pointes de fer qui la déchirent. Sang précieux impitoyablement exprimé de ses veines, vous empourprez ces pieux instruments qu'employait une main pénitente; voyez ces restes de pain détrempés de ses pleurs, mêlés avec la cendre, voilà sa nourriture. Le plus léger prétexte fait-il ici quitter l'abstinence et le jeûne, ou tout au plus en demander la dispense? Cherchez dans le monde ces personnes dont la santé est si délicate et la conscience l'est si peu. Un jeûne continuel, des carêmes multipliés la réduisent toute l'année au pain et à l'eau, et trois jours chaque semaine elle ne mange rien du tout. Une maladie violente, une mort prochaine ne pourront la résoudre à la rompre; l'abstinence de la viande : *Qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt.* (*Ibid.*)

L'habitude des austérités en émousse la pointe, leur choix nourrit l'indépendance, leur singularité flatte l'orgueil, les douceurs du repos en dédommage, on y jouit de sa gloire dans une tranquille oisiveté qui, sous prétexte de fatigue et de discrétion, se décharge d'un travail humiliant et pénible. Raffinement de sensualité, vous fûtes inconnus à Claire : tout le temps que les exercices de piété lui laissait libre étaient consacré au travail; son état de pauvre, son amour pour la pauvreté la confondaient, par là, avec ceux à qui la fortune et la naissance en ont imposé le rigoureux besoin. Tout ce qu'il y avait à faire, dans la maison, de plus bas et de plus fatigant, fut toujours son partage; l'obéissance mit d'abord des bornes à sa ferveur; mais devenue supérieure malgré ses résistances, son autorité ne servit qu'à favoriser son humilité et sa mortification ; elle en suivit sans contrainte les mouvements tout le reste de sa vie; ses sœurs alarmées n'osaient ni s'opposer à des volontés que l'obéissance leur rendait sacrée, ni souscrire à des démarches que la dignité rendaient peu convenables, ni voir, sans douleur, des excès que la faiblesse de santé rendait si dangereux. Quelle consolation, quel exemple! lorsqu'à table, à l'infirmerie, dans la maison, elles étaient obligées de recevoir toutes sortes de services d'une abbesse qui, sur les pas de celui qui lavait les pieds à ses apôtres, ne regarda jamais sa place que comme une nouvelle obligation à toutes les vertus : *Non veni ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX, 28.)

Des monastères où tout travaille à se mortifier, où le chef, à la tête, anime tout par son exemple, passons dans ces maisons où règne la volupté, achevons le parallèle ou plutôt le contraste dont nous avons ébauché tant de traits; voyez cette dame mollement renversée dans un fauteuil, tournant languissamment les yeux, agitant négligemment un éventail, proférant nonchalamment quelque parole, répondant à demi par un coup de tête ou un sourire, portant avec peine à la bouche, comme parle le Sage, une main lasse du repos et fatiguée d'oisiveté. Les jours entiers se passent dans cette paresseuse indolence, la nuit arrive enfin, on se fait porter d'un lit dans un autre, pour achever d'endormir une masse de chair, jusqu'à ce que le repas ou la compagnie arrachent enfin à l'assoupissement. Voyez cette autre assise à une table de jeu, à quoi, nuit et jour, prodigue-t-elle un temps destiné à gagner le ciel, un argent accordé pour nourrir les pauvres, une attention nécessaire à élever sa famille? Absorbée par les événements du jeu, jusqu'à oublier le sommeil, le repos, les bienséances, furieuse jusqu'à ne goûter des plaisirs qu'à se tourmenter elle-même par les alarmes, et les autres par son avidité, aveugle jusqu'à faire dépendre du hasard son bien, son honneur, sa confiance. Ce sombre silence dans l'at-

tente, cet air chagrin dans l'incertitude, ces yeux étincelants dans la perte et triomphants dans le gain, ces grossiers emportements dans les revers, cet acharnement dans les malheurs, ces honteux expédients dans les ressources, voilà ce que traite d'amusement agréable un sexe doux par tempérament, et dévot par inclination, dont la pudeur fait l'apanage; entrez dans ce cercle, en voilà qui font de savantes dissertations, de profondes réflexions, d'importantes découvertes sur une mode nouvelle et sur un habit du dernier goût, sur un trait délicat de galanterie ou une partie de plaisir. Quel dommage que ce chef-d'œuvre ne passe à la postérité! En voilà dont la charitable occupation conseille à faire le procès au genre humain; avec soin on ramasse, avec sagacité on devine, avec ardeur on débite, avec finesse on embellit toutes les folies d'une ville; elles exercent sa langue médisante, elles repaissent son esprit malin. Quel nouveau théâtre d'oisiveté que les promenades publiques des femmes embarrassées de leur loisir qui, à pas comptés, en parcourent les tours et détours, reviennent cent fois sur leurs pas! Ne doivent-elles pas se savoir bon gré de l'utile emploi de leur temps, lorsqu'aux yeux des mêmes personnes, qui vont et viennent comme elles, elles ont étalé leurs superbes habits? Passons aux spectacles, qu'y verrons-nous? des femmes qui vont y perdre leur argent, leurs âmes, remplir le vide de leur journée et de leur cœur, satisfaire la passion, charmer l'ennui, s'oublier elles-mêmes et apprendre le vice, y perdre Dieu de vue et se remplir d'objets dangereux, éteindre le sentiment de piété et nourrir le goût du crime.

3° *Maladie accablante.* Tant d'austérités pouvaient-elles manquer d'altérer la santé de Claire? En vain lui représente-t-on qu'elles abrégeront ses jours: *Ah!* dit-elle, *quelle comparaison de mes souffrances avec celles d'un Dieu, mon lit est-il aussi dur que la croix où il expire, mon cilice aussi piquant que les clous qui le percent, mes disciplines aussi tranchantes que les fouets qui le déchirent? Oserai-je me couronner de roses, quand il est couronné d'épines? Il est abreuvé de fiel, et je flatterai mon goût! J'épargnerai ma vie, et il donne pour moi la sienne!* Son confesseur, son évêque emploient leur autorité pour y mettre des bornes, elle obéit sans doute, sa piété n'est pas indocile; mais le mal est fait, et malheureusement sans remède, elle passe le reste de ses jours sur le bûcher de la douleur, jusqu'à ce que le coup de la mort consomme enfin son sacrifice.

Ne pensez pas que ce soit ici des maladies imaginaires, où une insomnie, un dégoût, le moindre accident semble mettre au bord du tombeau; des maladies exagérées, où les douleurs accablent, les symptômes alarment, le danger fait frémir; des maladies chagrines, où, à charge à soi-même et aux autres, on gronde par bizarrerie, on se plaint par humeur, on n'est content de personne; des maladies inquiètes, où jamais on ne prend assez de précaution et de remèdes d'attention et de ménagement; des maladies éternelles, qu'on fait durer les mois et les années, pour avoir toujours droit de se plaindre et de ne se rien refuser; des maladies commodes, où l'on se fait de la délicatesse la plus outrée, une espèce de devoir et de nécessité; des maladies libertines, qui ne sont qu'un prétexte pour se dispenser des exercices de piété et de pénitence prescrite, des commandements de l'Eglise, des devoirs de la religion et de la bienséance; enfin des maladies impies, où brutalement stupide, on court à la mort sans s'y préparer, on la voit venir sans y penser, on craint d'être instruit du danger, on traite presque d'ennemis ceux qui ont le courage de nous avertir de ses approches.

Paralytique de la plus grande partie du corps, sainte Claire, pendant plusieurs années, n'eut de libre que les mains et la tête; mais toujours la même, ses dégoûts et ses faiblesses ne prirent rien sur ses abstinences et ses jeûnes, ses maux de tête sur ses oraisons, ses insomnies sur l'austérité de son lit, son abattement sur le travail de ses mains qui lui restaient libres: ses yeux servaient à la lecture, sa langue à exhorter ses filles. Ne pouvant se traîner à l'église, et aux observances régulières, elle s'y faisait porter et y assistait constamment; loin de murmurer et de se plaindre: *Ah!* disait-elle, *depuis que Dieu m'a fait la grâce de me consacrer à lui, nulle peine ne m'a été fâcheuse, nulle pénitence difficile, nulle maladie désagréable: qu'il est doux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ!* Ses maux augmentaient quelquefois si violemment, qu'on la croyait perdue, elle revenait pour souffrir davantage.

Jamais personne ne vit honorer ses derniers moments d'une manière si flatteuse, et jamais l'humilité ne parut avec plus d'éclat. La voix publique l'avait déjà canonisée, les gémissements de ses sœurs, les larmes des fidèles, les éloges des grands, le respect des ecclésiastiques et des religieux lui faisaient un triomphe complet. Le souverain pontife même et des cardinaux lui rendaient presque un culte religieux; deux papes, Alexandre IV et Innocent IV, la visitèrent dans sa maladie; le premier fit un voyage exprès de Pérouse à Assise, pour la voir et lui administrer le viatique. Avec quelle humilité, quelle contrition, quels soupirs, quelles larmes ne fit-elle pas l'aveu public de ses fautes, se regardant comme la plus grande pécheresse du monde? Le second, passant par Assise, s'arrêta en sa faveur; en entrant dans sa chambre avec quatre cardinaux, il lui présente sa main à baiser; mais pénétrée de respect pour une puissance qui ne sera jamais trop respectée, et qui, à la honte de notre siècle, l'est communément si peu, la sainte se fit lever de son lit, toute mourante, pour lui baiser les pieds et lui demander sa bénédiction. Le

pape, tout attendri, dit en s'écriant : *L'Eglise va perdre une des plus grandes saintes qu'elle ait jamais eue.* Il partit ensuite pour Rome; mais apprenant en chemin qu'elle venait de mourir, il revint sur ses pas faire les obsèques; et par une espèce de canonisation unique et subite, le chœur ayant entonné une messe de mort, le pape l'arrêta, et ordonna de chanter une messe des *Vierges ;* mais le cardinal d'Ostie, qui fit pendant la messe le panégyrique de la sainte, représenta qu'il convenait de faire auparavant les informations juridiques des vertus et des miracles, ce qui fut si promptement exécuté, que deux ans après elle fut mise au catalogue des saints.

Oserai-je vous proposer à imiter des vertus si héroïques? Claire n'en fit pas trop pour gagner le ciel, elle crut n'en faire pas assez. Moins innocent qu'elle, serez-vous moins pénitent? Il est une pauvreté évangélique dont les religieux contractent un engagement solennel; mais il est une pauvreté d'esprit ordonnée aux riches, sans laquelle le royaume des cieux leur sera fermé ; il est pour eux une charité qui interdit les établissements légitimes, il en est une pour les autres qui leur défend les plaisirs criminels; le cloître soumet à des supérieurs; le monde à des parents, des princes, des pasteurs, des maîtres ; là le silence n'est interrompu qu'à certaine heure, ici il doit en tout temps arrêter les mauvais discours : l'oraison, la prière, la lecture, la vigilance, vie chrétienne, vie religieuse, vous plus semblables que le monde ne pense, ah ! c'est à peu près par la même route que vous conduisez à la vie éternelle, que je vous souhaite.

SUPPLÉMENT

AUX ŒUVRES ORATOIRES DE DE LA TOUR.

DISCOURS DIVERS.

DISCOURS

SUR LA STABILITÉ DU SAINT-SIÉGE.

Portæ inferi non prævalebunt. (*Matth.*, XVI, 18.)

Les portes de l'enfer ne prévaudront point.

Le Saint-Siége est un grand arbre que tout s'efforce d'abattre, mais qui toujours inébranlable sur ses profondes racines, élève sa tête chenue jusqu'au ciel, et étend ses branches d'un pôle à l'autre. Les cèdres du Liban n'en approchèrent jamais. Ce ne fut d'abord qu'un grain de sénevé. Qu'était-ce que Simon fils de Jonas, quand il fut appelé? Un pêcheur qui avait une barque et des filets. Qu'était-ce que Pierre à la mort de Jésus-Christ? Un lâche qui renie son maître, et va se cacher de honte. Qu'était-ce que Pierre à Rome? Un misérable que Néron fait crucifier comme un esclave et un scélérat : *Minimum omnibus oleribus.* (*Matth.*, XIII, 32.) Ce grain de sénevé pourrit dans la terre, pousse des racines. Il s'élève un arbrisseau, il croît, c'est un arbre. Les oiseaux du ciel se perchent sur ses branches, le passant se repose à la fraîcheur de son ombrage. Les peuples se rangent en foule sous la houlette de Pierre; les rois de Tharse, d'Arabie et de Saba lui rendent hommage, les dromadaires de Madian et d'Epha lui apportent des présents : *Fit arbor.* (*Ibid.*)

Le monde effrayé de ses accroissements et de ses prétentions se ligue contre lui; la cognée de la persécution le frappe à coups redoublés : Pierre périt. Plus de trente de ses successeurs, pendant trois cents ans, assez hardis pour prendre sa place, grossissent de leur sang le torrent qui les engloutit. L'orage le renverse, des guerres innombrables qui ravagent l'Italie, l'obligent d'aller errant et fugitif, mandier un asile qui puisse sauver ses jours. Le ver intérieur ronge jusqu'à la moelle de cet arbre. Le schisme le divise, l'intérêt le corrompt, l'ignorance le dégrade, ses mains impures le souillent : le fidèle en gémit, l'hérétique en triomphe. La bêche déchausse ses racines, afin que, manquant d'appui, il tombe enfin nécessairement. Les disciples, ses enfants, le chicanent sur tout, se moquent de ses prétentions, ont pour suspects tout ce qui vient de sa main, ne tiennent à lui que par un filet imperceptible, que le moindre souffle va briser. Les saisons lui refusent la rosée et les pluies, la terre son humidité, les mains humaines la culture; bientôt desséché, il ne sera plus qu'un tronc mort. On lui soustrait le secours dans les besoins, la déférence à ses décisions, la soumission à ses ordres. Cette puissance si respectable n'est plus qu'un vain fantôme formé dans les ombres de la nuit, que le réveil va dissiper. Il semble que ce soit l'arbre que vit en songe Nabuchodonosor, *qu'il soit coupé, lié en fagots et exposé à la rosée du ciel.* (*Dan.*, IV, 11, 12.)

Mais la main de Dieu l'a semé. Elle le cultive, le fait croître, le couvre de feuilles, le charge de fruits, il le couronnera jusqu'à la fin des siècles malgré tous les efforts de l'enfer. C'est l'arbre de l'*Apocalypse*, planté au milieu de la sainte Cité, comme le fruit de vie dans le paradis terrestre, sur le bord d'un fleuve de paix et de volupté. Sa fertilité est continuelle, ses fruits naissent et mûrissent tous les mois, les feuilles salutaires, c'est-à-dire la saine doctrine, guérit et sanctifie les nations : *Folia in salutem gentium.* (*Apoc.*, XXII, 2.) La stabilité du Saint-Siége n'est pas moins que la durée de la religion, et la conservation du clergé, une

démonstration de la divinité du christianisme. Nous allons la rendre sensible dans ce discours.

Celui que Dieu plaça le premier sur le Saint-Siége réunit tous ces traits dans sa personne, et fut comme l'abrégé de tout ce qui devait arriver dans la suite. Il eut des faiblesses, il renia son maître, il craignit de s'enfoncer en marchant sur les eaux; voilà des éclipses qui obscurcirent ce bel astre. Il montra trop de zèle, voulant empêcher le Seigneur de souffrir la mort et de lui laver les pieds, et se servant de l'épée pour le défendre: voilà des excès où le souverain oublie qu'il est père. Sa dignité excite des jalousies; les apôtres se demandent avec aigreur qui doit avoir la préférence; et les enfants de Zébédée se flattent que la parenté leur y donne droit: voilà les schismes où l'ambition usurpe son pouvoir. Il est battu de verges dans la Synagogue, mis en prison par Hérode; voilà le prélude des persécutions qui moissonnèrent tant de Papes. Il est blâmé d'avoir reçu les gentils dans l'Eglise, et repris par saint Paul pour avoir marqué trop de timidité dans l'observation des cérémonies légales: voilà des diversités de sentiment, qui peuvent aisément dégénérer en hérésies et troubler l'Eglise. Mais partout Dieu tire le bien du mal en faveur de son ministre. Après son reniement il jette les yeux sur lui et se convertit, et lui enseigne par l'expérience de sa faiblesse à compatir à celle des autres. S'il craint la violence du vent le Sauveur lui tend la main, affermit les eaux sous lui dans un pressant besoin. Par un zèle indiscret il coupe l'oreille à Malchus, le Seigneur guérit la plaie par un miracle, pour prévenir les suites funestes que pouvait attirer son emportement. Bien loin de souscrire à la jalouse ambition qui lui fait disputer la première place, le Seigneur déclare qu'ils n'appartient qu'au Père céleste d'en disposer. Et à qui doit-elle appartenir, qu'à celui à qui il est dit; *Vous êtes heureux, Simon fils de Jona, ce n'est point la chair ni le sang, mais le Père céleste qui vous a révélé la divinité de son Fils; vous êtes la pierre sur laquelle j'édifierai mon Eglise.* (*Matth.*, XVI, 17, 18.) Ne craignez point la prison d'Hérode, un ange va briser vos fers, vous ouvrir les portes et vous rendre à l'Eglise alarmée. Qu'il est glorieux pour vous d'être insulté dans la Synagogue! La guérison du boiteux, la conversion de huit mille personnes couronnent votre courage. Un linge descendu du ciel, rempli d'animaux immondes, dont on vous ordonne de manger, apprend à l'Eglise que la porte du ciel est ouverte aux nations, et que vous êtes chargé de les y introduire. Saint Paul, qui blâme une conduite timide (si même il est vrai que vous soyez ce Cephas qu'il a repris, ce qui n'est pas certain), Saint Paul vient à Jérusalem vous rendre hommage, et croyant voir en vous toute l'Eglise, il ne visite que vous et Jacques, frère du Seigneur; ce qu'il nous déclare dans la même Epître, où il dit, vous avoir repris: *Alium vidi neminem, præter Jacobum fratrem Domini.* (*Galat.*, I, 19.)

Deux choses ont dû empêcher l'établissement, et précipiter la chute du Saint-Siége: La hauteur de ses prétentions qui ont dû faire naître les plus grands obstacles, la résistance de ses ennemis qui l'ont mis dans les plus grands dangers. Il a attaqué tout le monde, tout le monde l'a combattu. Il a dû cent fois être anéanti, et il subsiste toujours vainqueur. Ce double prodige sera le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Saint-Siége jouit de plusieurs sortes de supériorité, qu'aucun catholique ne lui conteste. Supériorité d'honneur: c'est la première dignité de l'Eglise à qui l'on doit le plus de respect. Supériorité de lumières: c'est le docteur le plus éclairé à qui l'on doit le plus de déférence. Supériorité de juridiction: c'est le juge le plus autorisé, à qui l'on doit le plus d'obéissance. Supériorité d'autorité: c'est le législateur le plus éminent, à qui l'on doit le plus de soumission. Supériorité de sollicitude: c'est le pasteur le plus nécessaire, à qui l'on doit être le plus inviolablement attaché. On ne lui conteste que l'étendue que donne sa cour à toutes ses prérogatives. La papauté est-elle, non-seulement la première dignité, mais la seule immédiatement établie de Dieu, à qui tout a été accordé, la source unique dont toutes les autres ne soient que des écoulements et des ruisseaux, ou les clefs ont-elles été données au corps épiscopal, représenté par le collége des apôtres? Les lumières du souverain pontife sont-elles non-seulement supérieures à celles des autres, mais encore absolument infaillibles, en sorte qu'il ne puisse jamais enseigner l'erreur. L'autorité de ce chef est-elle non-seulement au-dessus de chaque Eglise particulière, mais encore au-dessus de toute l'Eglise en corps, soit dispersée, soit assemblée en concile. Sa législation s'étend-elle non-seulement jusqu'à faire des lois quand elles sont nécessaires, mais encore jusqu'à détruire celles qui sont faites et empêcher chaque nation de suivre ses lois et ses usages. Sa sollicitude pastorale va-t-elle jusqu'à prendre non-seulement des moyens spirituels, par des grâces et des peines intérieures, mais encore des moyens temporels, jusqu'à déposer les rois ennemis et persécuteurs de la vérité, comme autant de loups qui déchirent le troupeau dont il est chargé. Mon intention n'est pas d'entrer dans ces questions, elles sont déplacées dans la chaire; encore moins de justifier toutes ces prétentions. Il est au contraire de l'intérêt de la vérité que je défends dans ce discours, de faire sentir tout ce qu'elles ont de révoltant, même celles qu'on ne lui conteste pas parmi les catholiques. Je serai plus en droit d'en conclure: le doigt de Dieu est ici. Un siége dont les prétentions et les entreprises arment contre lui le monde entier, révoltent jusqu'à ses plus fidèles disciples, a-t-il pu s'établir, peut-il se maintenir depuis tant de siècles, que par la puissance de

celui qui a fondé cette pierre angulaire, comme il a établi la terre sur ses fondements : *Fundasti terram super stabilitatem suam, non inclinabitur in sæculum sæculi.* (*Psal.* CIII, 5.) Toutes ces prétentions sont d'autant plus surprenantes, et la stabilité du Saint-Siége plus merveilleuse, qu'il est plus faible pour les faire valoir, et qu'il a moins de ressource pour se maintenir.

Pour bien sentir la faiblesse du Saint-Siége, il faut l'envisager tel qu'il a été pendant mille ans, tel qu'il est encore dans chacun de ceux qui sont élus. Quelle ressource humaine y apporte le particulier qui y monte? Il est quelquefois d'une famille riche et illustre, mais qu'est-ce, pour soutenir une si haute dignité? Cela même manque le plus souvent. Combien de papes ont été pris de la lie du peuple et du sein de la pauvreté? Plusieurs ont eu des talents et des lumières. Combien d'autres qui n'ont été que des hommes médiocres? On en a beaucoup vu dignes de la vénération publique ; plus de cinquante ont mérité des autels. On peut même dire que dans toutes les chronologies du monde, on ne trouvera aucune suite de princes qui, dans la même durée, ait produit un si grand nombre d'hommes de mérite. Mais jamais l'Eglise n'a compté sur leur sainteté pour établir leur autorité, et quelques-uns l'ont fort peu édifiée. Que fera donc le Siége de Rome, pour maintenir son empire? Fera-t-il craindre sa puissance? le patrimoine de saint Pierre fait à peine le quart de l'Italie, qui ne ferait elle-même qu'un royaume médiocre, il ne l'a pas même toujours possédé. Fera-t-il marcher des armées? Où les trouvera-t-il, et quelles armées? Aussi a-t-il pu tenir contre les troupes des Lombards, de Frédéric, d'Henri IV, de Charles-Quint. Répandra-t-il des richesses? Les revenus de son patrimoine sont peu de chose, les levées sur les bénéfices sont casuelles et médiocres, elles ne vont pas à un million par an dans toute la chrétienté; on en paye les officiers de la cour. Le pape est pauvre pour sa dignité et les dépenses qu'elle entraîne. Bien des princes sont plus riches que lui ; comment pourrait-il acheter tout un monde? Pour la science, l'éloquence, les talents, les vertus même, ce que les papes n'ont pas toujours; à la ville de Rome près, qui les voit et les entend, le reste de l'univers n'en a qu'une idée superficielle sur ce que la renommée en a répandu. Mais personne ne lui demeure attaché par ces liens. De nos jours les lumières très-supérieures de Clément XI et de Benoît XIV, la sainteté éminente de Benoît XIII, ne leur ont fait aucun nouveau prosélyte, ni empêché aucun des traits que l'hérésie a lancés contre eux. L'Eglise en est édifiée, lit avec fruit leurs ouvrages; mais ce seul appui n'aurait point empêché sa chute. Il est quelque chose de plus puissant qui le conserve, c'est la puissance et la promesse de Dieu ; il y a des liens plus forts qui lui attachent tous les peuples. C'est le caractère ineffaçable de la divinité, que Dieu a gravé sur le front de son vicaire, que l'erreur tâche en vain de détruire et le vice d'obscurcir, par une impression toute-puissante, lui ramène tout, le fait triompher de tout et le soutient toujours le même. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, et quoique la Providence se serve des moyens humains et des circonstances des événements pour faire réussir tous ses desseins, avec autant de douceur que de force. C'est elle qui préside à tout et ménage le succès ; et qui conserve son ouvrage, avec autant de facilité, sans ces moyens, qu'avec ces moyens et contre ces moyens mêmes.

Il faut bien que Dieu déploie ici sa toute-puissance. Car enfin quelle témérité au Pape avec toute sa faiblesse, d'aliéner tous les évêques ses confrères par l'idée de la supériorité, tous les fidèles par la prétention de son infaillibilité, tous les princes par l'entreprise de leur déposition.

Quel phénomène ! Il paraît un homme sur la terre, qui s'élève au-dessus de tous les hommes et prétend voir tout à ses pieds. Il se dit envoyé de Dieu et son vicaire, tenir sa place et exercer sa puissance ; il veut dominer sur les esprits par ses oracles, sur les consciences par ses lois ; sur les rois par les sentences, sur toute l'Eglise par sa supériorité ; et ce ne sont pas des prétentions hasardées et bientôt abandonnées, les papes ne s'en sont jamais départis ; ils ont toujours agi et parlé en maîtres, à qui tout doit être soumis. Ce ne sont pas des prétentions inconnues ou traitées avec indifférence ; on n'a rien négligé pour les anéantir. Ce ne sont pas des prétentions peu importantes, ce sont les objets les plus essentiels en eux-mêmes, les plus piquants pour les passions, qui étonnent et troublent tout le monde. Les protestants, dans leur fureur, l'ont traité de Lucifer et d'Antechrist; et rien en effet ne lui ressemblerait davantage, si Dieu lui-même ne lui avait mis le sceptre à la main et ne lui avait dit, comme Pharaon à Joseph : Je vous remets tout mon royaume : *Dabo tibi claves regni.* (*Matth.*, XVI, 19.) Je me décharge sur vous du gouvernement de mes Etats; je souscrirai à tout ce que vous ordonnerez : *Quodcunque ligaveris erit ligatum.* (*Ibid.*) Vous m'aimez, prenez pour mes sujets un cœur de père, paissez mon troupeau, *pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.) Je ne me réserve que la majesté du trône : *Uno tantum regni solio præcedam te.* (*Gen.*, XLI, 40.)

1° Le clergé fait toute la force. Il instruit, il dirige, il donne le mouvement à tout le corps de l'Eglise. Il fait connaître et respecter les droits du Saint-Siége, il répand ses grâces, il exerce ses ordres, il enseigne la soumission par ses exemples, comme les officiers dans une armée, les gouverneurs de province dans un royaume sont l'appui du prince et du général. Quelle imprudence de choquer ceux qu'il a tant d'intérêt de ménager, et par l'exercice d'une autorité supérieure sur chaque particulier, et par la prétention d'une supériorité sans bornes

sur le corps même, lorsque, assemblé en concile, il ne voit rien au-dessus de lui. Aussi n'est-il pas sans exemple, qu'ennuyé, indigné, poussé à bout par la concurrence obstinée de trois prétendants au pontificat, il se déclare si bien leur supérieur, qu'il les dépose tous les trois. Dans le même temps cependant qu'il semble vouloir briser ses fers, ils se donne un autre maître, il lui est soumis, le chérit et le respecte. Ce même clergé se croit intéressé à maintenir l'autorité de son chef, comme le peuple celle de son roi, l'armée celle de son général. Il croirait se faire tort à lui-même, de rompre, d'affaiblir les liens qui l'unissent à lui. Ces mêmes conciles, qu'il semble braver, ne se croient légitimes que quand il les convoque, y préside, en confirme les décisions. Ils demandent eux-mêmes cette confirmation : *Ut nomine consilii petatur confirmatio.* Ils protestent qu'ils ne veulent donner aucune atteinte à ses droits : *Ut in omnibus salva semper sit Sanctæ Sedis auctoritas.* Les papes ont-ils envoyé leurs décisions aux conciles? Saint Célestin à Ephèse, saint Léon à Chalcédoine; tous les Pères y souscrivent par acclamation : *Petrus per Leonem locutus est.*

2° La docilité des fidèles fait toute la force des évêques et du Saint-Siége; car enfin la foi ne se commande pas. L'esprit et le cœur toujours libres accordent ou refusent à leur gré leur acquiescement. Peut-elle commander de quelles armes se serviraient des ministres pour se faire obéir. La terreur des peines spirituelles suppose le respect et la foi; quelle imprudence! au lieu de persuader par la douceur, de prendre un ton absolu qui révolte et domine sur des esprits où l'on serait trop heureux de s'insinuer. Le corps des évêques par leur nombre, leur élevation, leur mérite forme de tant de rayons réunis d'un corps de lumière imposant. Mais qu'un seul homme veuille faire recevoir ses paroles comme autant d'oracles infaillibles! Ignore-t-il que le seul ton de despostisme doit faire échouer ses desseins? L'esprit humain supporte si impatiemment le joug de la foi, s'en chargera-t-il sur la garantie d'un seul homme? Cependant, par une sorte de phénomène incroyable, sans même la croire, la France entraînée par un respect profond pour son chef, se rend à sa voix, et reconnaît qu'il ne se trompe pas: et dans le fait tous les théologiens avouent que jamais aucun pape n'a enseigné authentiquement d'erreur. Voilà ce vrai Salomon assis sur le trône du fils de David, dont la sagesse est bien supérieure à celle de l'ancien. Il explique non les secrets de la nature depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; mais les adorables mystères de la Divinité. Il attire à ses pieds, non la reine de Saba, mais tous les peuples du monde pour écouter ses paroles. Il a bâti non un temple: mais une foule de temples dans toute la terre. Ses trésors, libéralement répandus, rendent aussi communs que les pierres, non l'or et l'argent, mais les richesses inestimables de la grâce : *Plusquam Salomon hic.* (*Luc.*, XI, 31.)

Dans le fait il est certain que les Papes ont terminé presque tous les différends de la religion. Consultés de tous côtés, ils ont instruit les peuples, éclairci les doutes, condamné les erreurs. Allons consulter le *Voyant*, disait-on : *Eamus ad Videntem* (I *Reg.*, IX, 9); c'est l'arche d'alliance, sur laquelle Dieu se fait entendre : *Applica arcam Dei.* (I *Reg.*, XIV, 18.) N'est-il pas juste, en effet, disait saint Bernard à un pape, son disciple, dont il n'était point le flatteur, et après lui quatre-vingt-cinq évêques de France écrivant à Innocent X, n'est-il pas juste que les questions qui regardent la foi soient rapportées à ce Siége où la foi ne peut être altérée : *Ad eam cathedram æquum est referri quæstiones fidei, ubi fides non potest sentire defectum.* Ce grand juge a-t-il parlé, les rescrits sont-il venus de Rome, la cause est finie, disait saint Augustin; plaise au Ciel que l'erreur finisse aussi: *Rescripta e Roma venerunt, causa finita est, utinam finiatur error !*

3° Les princes sont les protecteurs de l'Eglise. Le prophète a prédit qu'elle serait nourrie entre leurs bras et de leur lait. Leur colère au contraire est terrible comme celle du lion, dit le Sage; ils peuvent lui faire les plus profondes blessures. Quelle imprudence au Saint-Siége de s'en faire autant d'ennemis irréconciliables, en se déclarant l'arbitre des couronnes, en droit de les déposer, et de dispenser leurs sujets du serment de fidélité. Les papes depuis sept siècles l'ont soutenu et exécuté avec le plus grand éclat, en déposant grand nombre de rois. Je sais que plusieurs théologiens ont tâché d'adoucir ce pouvoir prétendu, en disant que ce n'était point à titre de propriété, de domaine, de supériorité temporelle : les princes souverains n'en reconnaissent point, ils ne relèvent que de Dieu seul, mais par voie de jugement, en déclarant qu'un prince hérétique, persécuteur de l'Eglise, est indigne de régner, et que manquant le premier à ses engagements en détruisant la religion, ses sujets ne sont plus obligés de lui obéir, ce qui n'est, disent-ils, qu'une manière indirecte et purement spirituelle de déposer. Je sais encore que les princes eux-mêmes, ont embrassé ces opinions, et même quelquefois demandé aux papes de déposer leurs ennemis, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Mais on a beau adoucir ces prétentions et les étayer par les plus illustres exemples; il est étonnant que les rois aient souffert de pareilles entreprises, qui leur faisaient tout craindre pour eux-mêmes; qu'ils n'aient pas senti l'intérêt commun qu'ils avaient à réprimer une doctrine qui rend tous les trônes chancelants, au gré du souverain pontife; qu'ils ne se soient pas réunis pour l'attaquer de concert et le renverser de fond en comble. On l'a tenté en effet, on a déclaré la guerre aux papes, on les a fait enlever, on les a déposés. Mais à quelques orages près, où il entrait plus de ressentiment que de système suivi de doctrine, par je ne sais quel enchantement, les princes

ont fermé les yeux sur les principes de la cour de Rome pour ne s'occuper que du respect qui est dû au chef de la religion. Et cette puissance si redoutable, si fière, dont il est si facile de se défaire et si intéressant de se délivrer, voit pourtant tout la révérer et l'appuyer, la consulter et la croire. Elle est toujours environnée d'ambassadeurs qui lui offrent les hommages des rois; elle a les siens dans toutes les cours qui y tiennent le premier rang. Combien de monarques en ont reçu le diadème et l'onction sainte : comme les rois d'Israël la reçurent de Samuel, d'Elie, des grands prêtres? Combien se sont fait un devoir de religion de se déclarer ses vassaux? Saint Etienne, en Hongrie, saint Casimir en Pologne, saint Vincent en Bohême, Charles à Naples : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent.* (*Psal.* LXXI, 10.) Qui me donnera, disait saint Chrysostome, d'aller au tombeau du Pêcheur, baiser les cendres, embrasser les reliques, me prosterner aux pieds du vicaire de Jésus-Christ; j'y trouverai le Sauveur même, qui par un excès d'humilité veut les lui laver avant tous les autres; et avec lui combien de rois? La majesté royale oubliée y disparaît, ou plutôt elle ne s'y conserve que pour montrer, dans le touchant spectacle d'un souverain baisant les pieds d'un pécheur, la grandeur de celui qu'on honore en sa personne, et la puissance infinie qui le fait ainsi honorer : *Sic honorabitur quem rex voluerit honorari.* (*Esther*, VI, 9.)

4° Les prétentions même reconnues du Saint-Siége, auxquelles la foi nous a familiarisés, et dont elle nous fait sentir la vérité et la nécessité, ont dû révolter les Chrétiens par leur étendue et leur singularité, et par la crainte des conséquences extrêmes qui semblent naturellement en couler. Quel langage à tenir à l'univers : Mon pouvoir s'étend sur le ciel, et sur la terre, et sur les enfers; je dirige dans la route, et j'ouvre les portes des cieux. Hommes apostoliques qui allez à l'extrémité du monde enfanter des brebis à Jésus-Christ, vous ne travaillez que pour remplir mon bercail. Saint Denis dans les Gaules, saint Augustin en Angleterre, saint Xavier aux Indes, ont reçu de moi leur mission, et n'ont partout arboré que l'étendard de la croix et les clefs de Pierre. Inséparables l'un de l'autre, vous n'avez pu faire adorer le souverain, sans montrer son vicaire. Héros chrétiens qui cimentez l'Eglise de votre sang, qu'est-ce qui vous distingue de ceux que l'erreur a vus mourir pour sa défense, que la foi de l'Église dont je suis la pierre fondamentale? Hors de son sein votre âme serait la proie du loup ravissant, en même temps que votre corps le serait d'un tyran barbare : *Causa non pœna martyrem facit.* Savants docteurs dont l'éloquente plume établit si solidement nos dogmes, c'est par la succession des pontifes romains, que vous montrez aux hérétiques l'unité, la visibilité et la perpétuité de l'Église. Irénée dans les Gaules, Augustin en Afrique, Chrysostome en Grèce, écrasent l'erreur par le poids de mon autorité : *Ad hanc propter potentiorem principalitatem.* Saints religieux que le cloître voit fouler aux pieds les vanités du monde, c'est de moi que vous avez reçu vos règles. Elles ne vous paraissent un moyen assuré de salut, que quand mon autorité y a mis le sceau. Dominique, François, Thérèse, François de Sales n'ont donné des leçons de perfection que celles qu'ils avaient prises à mon école. Et vous qui dans le ciel n'êtes plus soumis à ma juridiction, j'ai encore des droits sur votre mémoire : je vous élève des temples, je fais encenser vos reliques, je mets dans le calendrier le jour de votre triomphe. Après avoir jugé vos actions et vos miracles, j'apprends à l'Eglise, par des canonisations solennelles, quels sont les légitimes objets de sa vénération. Cette gloire extérieure est un nouveau fleuron que j'ajoute à votre couronne : *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

J'exerce sur la terre la miséricorde et la justice, je remets les péchés des hommes, je remets jusqu'à la peine temporelle qui leur est due, par l'application du trésor des mérites dont je suis dispensateur; j'établis des pasteurs dans toute la terre; j'érige, je divise, je réunis les diocèses; je dispense des vœux et des serments; je retranche du corps de l'Eglise, et je livre à Satan par des censures. Ecoutez ce langage du souverain Maître : Je vous confie, Pierre, l'objet de ma tendresse et le prix de ma rédemption; gouvernez comme moi par l'amour. *Pierre, m'aimez-vous? paissez mes brebis et mes agneaux.* (*Joan.*, XXI, 16, 17.) Apprenez dans la qualité de pasteur, la bonté que j'attends de mon premier ministre; que dans celle de brebis et d'agneaux, mes enfants et leurs mères spirituelles apprennent la docilité que j'ordonne d'avoir pour vous. La Synagogue, figure de l'Eglise, était bien au-dessous de la réalité. Elle montrait le ciel et j'en dispose, elle priait et j'ordonne, elle prédisait Jésus-Christ, je tiens sa place. Venez, peuple captif, ce nouveau Moïse vous délivrera de la servitude d'Egypte : il vous plongera dans la mer sacrée du sang de Jésus-Christ; il fera sortir de la mer les eaux de la grâce. La manne qu'il vous donnera sera le corps même de Jésus-Christ. Il sera pour vous la colonne de feu et de nuée, il vous portera les tables de la loi nouvelle; arbitre de la religion, il en réglera les cérémonies; si quelquefois la colère de Dieu s'allume, il ira sans doute se mettre, l'encensoir à la main, entre le feu et les coupables, et s'offrir à être effacé pour eux du livre de vie. Mais il n'a qu'à parler et la grâce est accordée : *Quodcunque ligaveris erit ligatum; quodcunque solveris erit solutum.* (*Matth.*, XVI, 19.)

Je me joue de toutes les fureurs de l'enfer. Que n'a-t-il pas fait contre moi? J'ai été dans tous les temps un signe de contradiction, contre lequel il a lancé tous ses traits. Mais il est écrit que ses portes ne prévaudront jamais : *Portæ inferi non prævalebunt.* A peine le premier des pontifes fut-il

nommé, qu'il demanda de cribler les apôtres, comme l'on crible le froment; mais attentif aux intérêts de celui que je mets à ma place, j'ai prié pour vous, Pierre, afin que votre foi ne manque pas. Employez pour mon service ce don que vous tenez de ma bonté; confirmez vos frères, si jamais la violence des persécutions, les artifices de l'erreur, la faiblesse humaine leur fait courir quelque risque; qu'ils trouvent un asile, un flambeau dans celui dont la foi ne doit point manquer : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua, et tu confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XXII, 32.)

Quel langage et quelles oreilles ont pu l'entendre? quel empire et quels cœurs, quels esprits ont pu s'y assujettir? N'est-ce pas un Nabuchodonosor qui veut étendre sa domination sur tout l'univers; un Alexandre qui fait taire toute la terre en sa présence; un Lucifer qui ose partager le trône de Dieu? Non. Le serviteur des serviteurs de Dieu n'est rien par lui-même, ne veut rien pour lui-même. S'il faut que toute la terre se taise, ce n'est que pour écouter la voix de Dieu. Si tout l'univers doit se soumettre, ce n'est que pour obéir à la loi de Dieu. S'il monte sur le trône de la Divinité ou plutôt si Dieu l'y place, ce n'est que pour faire régner Dieu. Il ne parle, il n'agit que comme son organe, son ministre, son vicaire, Dieu seul est tout. Un ambassadeur, un ministre dispute-t-il quelque chose à celui qu'il représente, et dont il ménage les intérêts, la puissance légitime de Pierre n'est pas connue si elle est suspecte, ou plutôt elle n'est suspecte qu'à ceux à qui celle de Dieu même est à charge. L'irréligion, l'hérésie et le vice haïront toujours une autorité qui les condamne, et s'efforceront de détruire un Siége qui est tout à la fois la démonstration, le dépositaire et le défenseur de la vérité. Anathème à l'impie qui ose porter sur la tiare une main sacrilége. Défions-nous de l'ennemi couvert, qui par des séditieux gémissements sur les prétendus désordres du gouverneur qu'on veut rendre odieux, ne cherche avec le parricide Absalon qu'à renverser le trône et à s'élever sur ses ruines. Loin d'ici le faux catholique, qui, trop fidèle imitateur du fils de Noé, dévoile les faiblesses de son père, que tout l'obligerait de cacher quand elles seraient véritables. Plaignons le fidèle trop timide, qui dans le fond de son cœur, reconnaissant et chérissant l'autorité paternelle du vicaire de Jésus-Christ, se laisse séduire jusqu'à former de vains et d'injustes ombrages, d'une puissance qui fait son bonheur.

Pour vous, fidèles enfants de l'Eglise, qui vous faites un religieux devoir d'entrer dans les intérêts de votre chef, et de respecter sa puissance, vous vous rendez propre l'honneur de votre père, son éclat rejaillit sur vous, sa grandeur fait votre élévation; éclairés de ses lumières, soutenus par sa fermeté, son bonheur fait le vôtre, ses revers feraient vos malheurs : *Corona filiorum patres eorum.* C'est votre père, qualité respectable et chère aux barbares mêmes, commandement plutôt gravé dans les cœurs par la nature que sur les tables de la loi. Vous êtes entrés par le baptême dans cette maison dont il est le chef, dans cette famille dont il est le père; quiconque mange l'agneau pascal hors de cette maison est un profane : *Qui extra eam agnum comederit profanus erit.* C'est votre pasteur, l'évêque des évêques, l'évêque de l'Eglise catholique, comme l'appelle le concile de Trente : *Episcopus Ecclesiæ catholicæ.* Brebis dociles, écoutez sa voix, suivez-le dans les pâturages où il vous mène : *Oves eum sequuntur.* (*Joan.*, IV.) Fuyez le faux pasteur qui entre par les fenêtres, le mercenaire qui en veut à votre toison et à votre lait, le loup couvert de la peau de brebis, qui ne veut que vous dévorer : voilà le vrai pasteur à qui vous fûtes confiées. Tendres agneaux qui sucez les mamelles de votre mère, et vous mère qui les enfantez, si vous voulez être dans le bercail de Jésus-Christ, soyez dans celui de Pierre; il le lui a tout donné, et il ne veut souffrir qu'un bercail et un pasteur : *Fiet unum ovile et unus pastor.* (*Joan.*, X, 16.)

C'est votre pilote, la mer est orageuse, les vents soufflent avec fureur, les écueils sont sans nombre; si vous n'êtes dans la barque de Pierre, le naufrage est certain : c'est dans celle-là que Jésus-Christ monte, un mot calmera les flots agités. Pierre tient le gouvernail sous ses yeux : *Ascendit in naviculam Petri.* (*Matth.*, IX, 1.) Voilà l'arche mystérieuse, qui vous sauvera dans le déluge universel. C'est sous les auspices de ce nouveau Noé que les animaux s'y renferment : *Extra arcam peribit regnante diluvio.* C'est votre général. L'Eglise est une armée rangée en bataille; obligée d'avoir toujours les armes à la main contre les puissances des ténèbres, elle sera bientôt dissipée et vaincue, si un général n'en dirige les opérations, commande les officiers, rallie les soldats, fait sonner la charge, découvre les embuscades : *Castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.)

C'est le souverain pontife, le chef de la religion. Dieu avait ordonné, sous peine de mort, d'obéir à celui des Juifs : *Anima quæ non obedierit morietur.* Que sera-ce dans une religion, dont l'esprit et le caractère sont l'humilité et l'obéissance? C'est bien là que, par une mort spirituelle encore plus terrible, celui qui n'obéit pas est un païen et un publicain : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Ce pontife ne fît-il pas ce qu'il ordonne, vous ne devriez pas moins faire ce qu'il vous dit : *Quæcunque dixerit vobis, servate et facite.* (*Matth.*, XXIII, 3.) L'Evangile remarque que Caïphe, malgré la perversité de ses intentions, prophétisa, parce qu'il était pontife cette année : *Quia erat pontifex anni illius.* (*Joan.*, XVIII, 13.) C'est le centre de l'unité catholique et le chef de la communion ecclésiastique. Il en faut un, dit saint Cyprien, pour ôter toute occasion de schisme : *Unus eligitur ut capite constituto schismatis tollatur occasio.* Dans le différend qui partage Antioche, je ne sais,

disait saint Jérôme, ce que c'est que Melèce, je ne connais point Paulin, je m'embarrasse peu de Vital. Je ne m'attache qu'à la chaire de Pierre; faut-il dire une ou trois hypostases, votre langage et votre foi seront la règle de la mienne? *Cathedræ Petri communione consocior.*

Enfin c'est le vicaire de Jésus-Christ. Rappelez, chrétiens, les sentiments de respect, de soumission, dont vous êtes pénétrés pour le Verbe incarné. S'il revenait parmi les hommes, avec quelle docilité écouteriez-vous ses paroles, exécuteriez-vous ses volontés. Il ne paraît plus parmi nous d'une manière sensible; mais en montant au ciel il ne nous a pas laissés orphelins; il nous donne un autre lui-même, à qui il veut que nous soyons soumis: *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise.* (*Luc.*, X, 16.) Les rois méritent nos hommages, parce qu'ils représentent la majesté de Dieu, dont ils portent le glaive. Combien cette majesté est-elle parfaitement représentée par son vicaire? Il est unique comme son maître, il n'y a qu'un Dieu, une religion, un baptême, un pape. L'univers, partagé entre mille maîtres, a éprouvé des révolutions continuelles. Le monde chrétien depuis dix-sept siècles n'a connu que le même chef, et n'a vu d'apostats révoltés contre cette puissance, qu'en prenant les armes contre Dieu. Quel est le roi que Jésus-Christ a nommé de sa propre bouche, à qui il ait donné les marques de sa dignité, et promis un empire que tous les efforts de l'enfer ne pourront jamais ébranler? Cet empire est une preuve de sa sagesse et de sa bonté, pour la conservation de l'ouvrage chéri de la rédemption du monde. Il lui confie sa conduite, lui remet le dépôt de sa doctrine, le charge de ses pouvoirs et de ses intérêts. Un prince peut faire la remise de ce qui lui est dû; Pierre remet ce qui est dû au Seigneur, et pardonne aux criminels de lèse-majesté divine. Les princes servent la justice et portent la foudre; Pierre, image du Sauveur mourant, exerce sa miséricorde et répand ses grâces. Son autorité est le fruit des travaux, du sang, de la mort d'un Dieu; nous reconnaissons dans vos mains ces mains percées de clous; dans votre bouche, cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, sa couronne d'épines dans votre tiare et dans vos habits, cette robe sans couture qu'on ne peut rompre sans schisme.

Cette puissance qui n'eut jamais sa pareille vous étonne et vous révolte. Je ne suis pas moins étonné que vous. Elle renferme toutes les autres difficultés de la religion, parce qu'elle en établit et maintient tous les mystères, et que, donnant à l'homme ce que l'esprit de l'homme a tant de peine d'accorder même à Dieu, elle tranche toutes les difficultés, et réduit l'homme à la soumission et au silence. C'est une sorte d'idolâtrie qu'on semble introduire à la place de celle que l'Evangile a renversée; une divinité nouvelle où tous les hommages sont adressés, tous les pouvoirs réunis, tous les oracles rassemblés, toute la religion concentrée. Ne craint-on pas la superstition des peuples, l'enthousiasme de ses dévots, ses propres excès? Et cet enthousiasme, cette superstition, ces excès, sont-ils sans exemple? Sans doute, cette puissance incompréhensible en a étonné bien d'autres. C'est l'article de foi qui a eu le plus d'ennemis: rien n'a plus généralement, plus constamment révolté que la primauté de saint Pierre. Chacun des autres points a été attaqué séparément; tout s'est ligué contre celui-ci, parce que celui-ci a foudroyé tous les autres, et je m'étonne que chaque secte ayant intérêt à le détruire et faisant tous ses efforts contre lui, il lui reste un seul partisan: *Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum.* (*Gen.*, XVI, 12.)

Mais cette puissance divine n'offre et ne révolte que ceux qui sont intéressés à n'en pas sentir la nécessité et les avantages. Qu'il est consolant pour moi de la proposer aujourd'hui à des chrétiens éclairés, qui la regardent comme un des grands bienfaits accordés à l'homme. En effet, quelque admirable que soit l'ouvrage de la rédemption, j'ose dire qu'il eût été imparfait, si, en quittant la terre, le Seigneur n'eût laissé dans son Eglise un pasteur de ses brebis, un exécuteur de ses ordres, un distributeur de ses grâces. Un monarque porterait en vain les plus sages lois, menacerait des châtiments et promettrait des récompenses, s'il n'avait sous lui des ministres chargés du gouvernement de ses peuples, du jugement de leurs différends, du maniement de ses finances. Si le Seigneur, montant au ciel, en a remis les clefs à son vicaire, et a donné à ses enfants un sage tuteur, un prudent économe chargé de leur conserver et de leur distribuer l'héritage céleste, pécheurs, justes et saints, c'est de ses mains que vous devez recevoir la grâce. Dieu se devait donc à lui-même, il devait au bien des fidèles l'établissement d'une autorité souveraine, qui fût l'image de la sienne; qui pût diriger l'esprit et le cœur, dissiper les ténèbres fixer l'incertitude, terminer les disputes. Il devait lui communiquer un rayon de cette sagesse divine qui réunit la soumission à la confiance. Aveugles, passionnés, opiniâtres, les hommes ne peuvent se passer de cette autorité supérieure. L'état politique subsisterait-il sans elle? Les provinces, les villes, les familles, tout serait dans le plus grand désordre, si la puissance paternelle ne contenait ces enfants, si les tribunaux ne terminaient les affaires, si l'autorité royale ne gouvernait l'Etat. Ces pères, ces maîtres, ces juges sont-ils infaillibles, sont-ils irréprochables, gouvernent-ils toujours bien? Non, sans doute; mais ce serait un plus grand mal encore de n'avoir point de maîtres que d'en avoir de mauvais, de n'avoir point de juges que d'être mal jugé.

Mais si cette juste subordination est nécessaire dans la société civile, pour y maintenir la tranquillité, combien l'est-elle davantage dans la société chrétienne, pour y

conserver la religion et la foi ? Serions-nous donc comme des enfants toujours flottants et incertains, emportés çà et là à tout vent de doctrine, le jouet de toutes les erreurs, la proie de tous les vices, livrés aux illusions de notre imagination, aux égarements de notre esprit, égarés dans le labyrinthe des difficultés toujours renaissantes dans les mystères de la religion, et toujours indissolubles à notre faiblesse, ne sachant que penser et que faire pour opérer notre salut : *Sicut parvuli fluctuantes circumferamur omni vento doctrinæ.* (*Eph.*, IV, 14.) L'extérieur suffit au magistrat politique; la religion étend ses droits sur l'esprit et sur le cœur. Obéissance la plus difficile, la plus exposée, la plus combattue, et en même temps la plus libre, dont il est si aisé de refuser, d'éluder, de déguiser la pratique sur laquelle l'homme a si peu de droit. Dieu seul a pu exiger cette soumission intérieure, qui passe tous les droits de l'humanité, et toutes ses forces, sans laquelle il n'y a point de religion. Mais plus ce fondement essentiel est difficile à conserver, plus il était de la sagesse du souverain législateur de ne pas abandonner son ouvrage.

Aussi, quelles expressions inouïes et étonnantes ! quelle singulière énergie des termes de son établissement : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sera délié. Je bâtirai mon Eglise sur cette pierre; les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle; paissez mes brebis, paissez mes agneaux: j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne manque pas, confirmez vos frères....* Ces paroles divines dans la bouche de la sagesse incarnée, ne sont-elles qu'un vain son, un frivole compliment, n'assurent-elles à Pierre que quelque superficielle politesse ? ou plutôt aux yeux d'un fidèle adorateur des oracles de l'Evangile, c'est un abîme sans fond d'élévation et de puissance qu'un chrétien ne peut trop respecter.

Quelle attention mystérieuse à lui donner partout des marques de préférence ! Partout déclaré le premier et mis à la tête de tous les autres, même avant André, son frère aîné. On change son nom, on lui en donne un, qui, par la solidité de la pierre, montre la fermeté du fondement de l'Eglise. Il est au Thabor au milieu de la gloire, au jardin au milieu des douleurs, témoin de tous ses miracles. Le premier à qui on lava les pieds, le premier qui entra au sépulcre, quoique Jean y fût arrivé avant lui, et que la vivacité de sa jeunesse et l'ardeur de son amour dussent lui faire oublier tous ses égards; c'est à lui séparément des autres à qui on ordonne d'annoncer la résurrection. Il porte partout la parole, il parle le premier après la descente du Saint-Esprit; il fait l'ouverture de l'Eglise, et dans le concile de Jérusalem où tout se range à son avis, il fait l'ouverture des assemblées ecclésiastiques. Il fait les premières conversions; huit mille personnes reçoivent le baptême dans le lieu et le temps où l'on est le plus prévenu contre l'Evangile. Le premier, il se fait entendre à toutes les nations, qui doivent toutes entrer dans son bercail. Le premier, il reçoit les gentils dans l'Eglise, dans la personne de Corneille, qui lui est adressé, après la vision d'un linge descendu du ciel. Il paraît à peine à Antioche, où il établit d'abord son siége, que cette grande ville est changée, et que les fidèles y reçoivent le nom de Chrétiens qu'ils ont toujours porté depuis. Il propose l'élection d'un disciple à la place de Judas, fait élire Mathias, et le consacre évêque. C'est lui seul que Paul vient visiter, chez qui il demeura quinze jours pour s'instruire de sa religion, et est choisi surnuméraire aux douze pour être son coopérateur à l'apostolat. En un mot voilà le chef de l'Eglise, la source du ministère, le centre de l'unité, la pierre fondamentale de qui Zacharie dit : *Lapis quem dedi coram Jesu.* (*Zach.*, III, 9.)

Il était juste que les plus grands miracles préparassent le monde au plus grand de tous; que toute la nature obéît à celui que l'enfer devait craindre, la terre respecter, le ciel honorer. Tantôt la mer affermie sous ses pieds lui fournit le même chemin que le Jourdain à Elie pour aller à Jésus-Christ; tantôt un poisson docile vient, non pour le dévorer comme Jonas, mais pour lui apporter de quoi payer un tribut commun avec son maître, dont il doit tenir la place. Tantôt Dieu lui ordonne de monter dans la haute mer, c'est-à-dire dans l'élévation des plus grands mystères : *In profundum disputationum.* Une pêche miraculeuse lui prodigue une multitude infinie de poissons, figure de la pêche d'hommes qu'il doit faire dans toute la terre. Il appelle pour l'aider à les tirer de l'eau, ceux qui sont chargés de partager sous ses ordres la sollicitude pastorale; les airs ne lui sont pas moins soumis que les eaux. Les nuages, à sa prière, se refusent au magicien que le démon avait élevé dans l'air. Sa chute laisse un champ libre à son vainqueur, comme autrefois la terre entr'ouverte vengea le premier pontife des Juifs des attentats de Coré, d'Athan et Abiron. Le ciel s'ouvrant à ses yeux lui montre dans un linge rempli de toute sorte d'animaux, que tout devient pur dans les mains de Pierre. Toutes sortes de maladies fuirent à son aspect, respectant jusqu'à son ombre, et font plus pour le disciple qu'elles n'avaient fait pour le Maître, comme le Maître l'avait prédit. La mort toujours docile engloutit Ananie et Saphire, qui, pour lui avoir déguisé la vérité, sont punis comme pour avoir menti au Saint-Esprit. Et bientôt rendant la proie qu'elle avait dévorée, récompense les services qu'avait rendus la sainte veuve Tabithe. Un mot de Pierre tranche le cours ou renoue le tissu de la vie. La Sagesse éternelle qu'il représente parle par sa bouche: *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* CXLVIII, 1.)

Les plus grandes vertus ont préparé aux miracles, et il n'ouvre pas moins le ciel par ses exemples que par son autorité. Quel détachement ! un mot de Jésus-Christ vous

fait quitter tous vos biens pour le suivre, et vous met hors d'état de rien donner aux pauvres; mais par un trésor bien supérieur, toute la nature est dans vos mains : *Argentum et aurum non est mihi.* (*Act.*, III, 6.) Quelle pénitence dont les larmes amères, comme des ruisseaux intarissables, creusent des canaux dans vos joues! Quelle humilité profonde dans une si grande élévation : *Seigneur, retirez-vous de moi, je ne suis qu'un pécheur!* (*Luc.*, V, 8.) Humilité qui conduisîez la plume de saint Marc son disciple, pourquoi nous dérobiez-vous ses vertus, tandis que vous entriez dans le moindre détail de ses fautes; et qui enhardîtes saint Paul à donner des avis publics à son supérieur, qui arrêtâtes toutes les saillies de l'amour-propre, et laissâtes transmettre dans ses Epîtres votre humiliation à la postérité la plus reculée. Son amour pour Jésus éclate jusque dans ses fautes qui ne sont que des excès d'amour. Ah! Seigneur, fussiez-vous abandonné de tout le monde, fallut-il courir risque de la vie, je vous serai fidèle jusqu'au dernier soupir. Non, je connais trop ce que je suis et ce que vous êtes, pour jamais souffrir que vous me laviez les pieds, mais puisqu'il le faut, lavez aussi mes mains et ma tête. Il voit le Seigneur sur le rivage : l'amour lui donne des ailes, il se jette dans la mer pour aller à lui. Il fait bon ici, dressons y trois tentes, pour vous, pour Moïse et pour Elie. Les autres disciples l'abandonnent : Où irai-je, Seigneur; vous avez seul les paroles de la vie éternelle. Oui, je vous aime, je vous le répète jusqu'à trois fois, pourrais-je assez le dire, et je n'aime que vous. Ah! sans doute un Siége fondé sur tant de vertus, tant de miracles, tant de promesses, tant de puissance, doit durer éternellement, et malgré tous les efforts de ses ennemis qui n'ont cessé de le combattre, et dont il n'a cessé de triompher, comme nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le disciple ne doit pas être mieux traité que son maître. Si Jésus-Christ a été en butte aux traits de la calomnie, de la violence et de l'artifice, son vicaire peut-il s'attendre, peut-il souhaiter d'en être exempt? Sa dignité, image de celle de Jésus-Christ, est aussi un scandale pour les Juifs, une folie pour les gentils. Perpétuer sa succession, c'est éterniser l'objet de la fureur des enfers ses ennemis implacables, sort glorieux qui le rend semblable à celui dont il tient la place, et met sa puissance infinie dans le plus beau jour. Non, il n'y a qu'un Dieu qui ait pu fonder et conserver si longtemps cette puissance suprême. Jamais Eglise n'a été si persécutée, et ne s'est si constamment soutenue que l'Eglise romaine. Saint Paul l'en félicitait dès le premier siècle; quel comble de gloire après dix-sept! *Fides vestra annuntiatur in universo mundo* (*Rom.*, I, 8); ou plutôt c'est la seule Eglise qui se soit soutenue. Toutes les autres fondées par les apôtres ont éprouvé les tristes effets de la faiblesse humaine, comme si dans leurs erreurs et dans leurs chutes, la Providence eût voulu relever la gloire de la mère et maîtresse de toutes. Aucun apôtre ne s'est mis à la tête d'une Eglise, et n'a laissé de successeur. Pierre seul a établi un siége pour lui-même, y a laissé des successeurs: il a jeté des racines et a été une tige féconde. Tous les autres n'ont été que des troupes auxiliaires qui combattaient pour lui, et lui soumettaient leurs conquêtes. La perpétuelle stabilité est le partage de la pierre angulaire, éprouvée, précieuse, posée sur le fondement qui est Jésus-Christ : *Lapidem angularem probatum, pretiosum in fundamento fundatum.* Vous seul, ô mon Dieu! vous seul, pouvez opérer ce prodige, et vous vous le devez. Sur qui répandiez-vous vos divines influences, si ce n'est sur votre vicaire? Les miracles sans nombre dont vous honoriez le berceau du christianisme devaient cesser. Mais pour mettre une démonstration toujours nouvelle, sous les yeux de ceux dont l'incrédulité oserait révoquer en doute des faits oubliés depuis plusieurs siècles, il fallait les faire naître à chaque instant par la merveille renaissante d'une Eglise toujours combattue et toujours victorieuse, dans cette Eglise, d'un clergé toujours persécuté et toujours subsistant; et à la tête de ces deux corps, d'un siége toujours agité et toujours inébranlable. Païens et Chrétiens, hérésies et schismes, passions et intérêts, artifice et violence, tout a pris les armes contre lui, tout a été vaincu et le sera toujours : *Portæ inferi non prævalebunt.*

1° Les païens. Je les vois détruits à sa naissance par la mort de son fondateur. Ce pauvre pêcheur quitte ses filets et sa barque, s'éloigne de sa patrie, et par une témérité inouïe, ou plutôt par la plus haute folie, vient seul à Rome, dans le dessein d'en changer la religion, d'y faire adorer un crucifié, dont il se dit le vicaire, et le faire reconnaître lui et ses successeurs pour le chef de la religion. Cette superbe ville, maîtresse du monde, en possession de donner des lois à tous les peuples et de voir les monarques à ses pieds attendre leur destinée de ses arrêts suprêmes; Rome, ce formidable Goliath de l'idolâtrie, reçoit dans son front cette petite pierre lancée par la main du vrai David, et le colosse est renversé. Rome, l'asile de toutes les erreurs, la proie de tous les vices, monstrueuse statue de Nabuchodonosor, est frappée au pied par cette petite pierre détachée de la montagne, et tout est réduit en cendres. Ce pauvre pêcheur y entre inconnu, annonce un Dieu crucifié; souffre, combat, et comme un autre Zorobabel, la truelle d'une main et l'épée de l'autre, il jette les fondements de cet auguste temple, et le voilà élevé jusqu'au comble.

L'empereur romain, le cruel Néron, ne pouvant souffrir des lois de douceur et de pureté, qui étaient la condamnation de ses cruautés et de son incontinence, engagé encore par un célèbre magicien, dont l'apôtre

avait dissipé les prestiges, le fait mourir dans les supplices. Pierre expire sur une croix, et par une humilité profonde, se croyant indigne de mourir comme son Maître, se fait crucifier la tête en bas. O humilité, dit saint Augustin ! qui craint les honneurs jusque dans les supplices : *O humilitas! honorari etiam supplicii genere pertimescit.* Ainsi il est enseveli dans son triomphe, ce Judas Machabée, dont le zèle, les travaux et les succès, malgré tous les efforts de l'enfer, avaient relevé la gloire du peuple de Dieu. L'Eglise désolée verse des larmes amères sur le tombeau de son pasteur, comme elle en avait versé lors de sa détention par Hérode. Ah, s'écrie-t-elle, comment a-t-il pu tomber celui qui sauvait Israël ! Qui marchera à notre tête, qui nous instruira, qui nous défendra : *Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat Israel?* (I *Mach.*, IX, 21.)

Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, le sang de Pierre est une semence de pontifes. Bientôt un Jonathas, un Simon, illustre sang des Machabées, le fera revivre, montera sur le trône et consommera son ouvrage. Aussi heureux, ou plutôt aussi malheureux que lui, saint Lin, saint Clet, saint Clément, ses successeurs, expirent dans les tourments, et pendant plus de trois cents ans, être élevé à la dignité de chef de l'Eglise et être dévoué au martyre n'ont été que la même chose, la croix fut l'héritage inséparable de la tiare. Qui a pu former tant de héros assez courageux pour oser se mettre à la tête d'une Eglise naissante, poursuivie avec fureur par la plus redoutable puissance du monde? Qui a pu donner à des chefs si odieux, si méprisés, massacrés aussitôt qu'élus, cet ascendant, cette autorité divine, qui, comme disait saint Prosper, a étendu l'empire des clefs de Pierre plus loin que celui des aigles romaines? *Quidquid non possidet armis religione tenet.* Qui a pu inspirer à tous ces peuples un respect, une fidélité inviolable pour des malheureux, immolés sous le fer d'un bourreau? jusqu'à écouter leurs décisions comme des oracles, et obéir à leurs ordres comme à ceux de Dieu même? Non, non, orgueilleuse Rome, en répandant partout le carnage et l'horreur, vous n'égalâtes jamais les conquêtes de ceux dont vous avez répandu le sang innocent : *Minus est quod tibi labor bellicus subdidit, quam quod pax christiana subegit.*

Enfin, après trois siècles, la persécution cesse dans tout l'empire, mais les victoires de Pierre ne cessent pas. Les Césars, jusqu'alors ennemis déclarés du Saint-Siége, embrassent sa foi, se soumettent à sa puissance, le reconnaissent pour leur Père. Ne vous cachez plus, pontife romain. Vous avez cherché dans les cavernes un asile pour sauver à vos enfants, selon l'ordre de Jésus-Christ, des jours que vous auriez sacrifiés avec joie, mais qui leur sont nécessaires. Paraissez, heureux Sylvestre, le grand Constantin vous cherche pour vous faire moissonner des fruits qui ont coûté tant de sang. Le maître du monde va devenir votre brebis. Celui qui voit l'univers à ses pieds, baisera les vôtres; le gibet où votre Maître et votre prédécesseur sont morts, va être arboré sur la couronne impériale, et en devenir l'ornement.

Tel que Moïse abandonné à la fureur des ondes, sauvé par la fille de Pharaon, et élevé dans son palais. Tel que Joïada, faisant monter de la poussière au trône de Juda le petit Joas, unique reste du sang de David, échappé à la fureur d'Athalie. Tel ce grand prince n'aura plus de puissance que pour faire respecter la vôtre, des trésors que pour vous enrichir, des sujets que pour vous les soumettre. Son palais, consacré à nos saints mystères, va devenir le plus auguste temple du monde; on reconnaîtra aux superbes ornements que sa libéralité y va prodiguer, plutôt la grandeur de Dieu que celle de l'empire romain. Il assemble à grands frais, de toutes les parties de l'empire, les évêques catholiques pour faire déclarer sous votre autorité, à Nicée, que celui dont vous tenez la place est un Dieu consubstantiel à son Père, et vous a établi son vicaire pour gouverner le monde.

2° Les chrétiens. O triste exemple de la vanité du monde ! Ce grand empire que Dieu n'avait formé que pour préparer le genre humain par la grandeur de cette puissance temporelle à l'autorité spirituelle qu'il voulait établir; ce grand empire, après avoir servi à l'élévation du Saint-Siége, comme il fut devenu inutile aux desseins de Dieu, transfère sa capitale à Constantinople, se partage en deux, et bientôt inondé de barbares tombe dans la décadence. Le siége de Pierre ne sera-t-il pas entraîné dans sa chute ? Non. De ces vastes débris il se forme une foule de royaumes, chacun reconnaît Pierre pour son pasteur; le barbare apprivoisé, le sauvage civilisé, porte le nom du vicaire de Jésus-Christ, sous les neiges du pôle. Au lieu d'un empereur, il compte dans son bercail plusieurs monarques. Cet empereur même lui est rendu : il couronne dans Charlemagne l'un de ses plus zélés défenseurs. Semblable à un rocher immobile, qui voit les ondes mutinées se briser autour de lui, cette puissance divine supérieure à la plus grande puissance humaine qui fut jamais, inébranlable au milieu des ruines du monde, fait sentir à l'univers combien les ouvrages de Dieu l'emportent sur ceux des hommes.

Le calme ne dura pas longtemps. Les passions ne tardèrent pas à exciter des tempêtes; l'Eglise ne peut se soutenir que par les moyens qui l'ont établie. L'ambition, la cupidité, l'esprit de parti, les inimitiés particulières ont porté le fer et le feu jusque dans Rome, et sans respecter l'oint du Seigneur, l'exil, la prison, la mort, ont fait revivre les Dioclétien et les Néron. Combien de fois la dépravation des mœurs répandue jusque dans le sanctuaire n'a-t-elle pas défiguré l'héritage de Jésus-Christ plus horriblement que les bêtes féroces du paganisme

ne l'avaient ravagé? Que votre paix est amère, siége respectable! Elle vous fait sentir les plus vives douleurs : *Ecce in pace amaritudo amarissima.* Douleur amère, dit saint Bernard dans la mort des martyrs, plus amère dans les combats des hérétiques, souverainement amère dans la corruption de ses ministres : *Amare in nece martyrum, amarior in conflictu hæreticorum, amarissima in moribus domesticorum.* Les enfants d'Aaron ne furent pas toujours dignes de la tiare, l'éclat de leur dignité en fut-il obscurci? Il n'est point de trône dans le monde qui n'ait été déshonoré par de mauvais princes, en a-t-il été ébranlé? Le Seigneur a bien voulu souffrir dans sa généalogie, des ancêtres sans religion et sans mœurs. Pourquoi ne permettrait-il pas dans les successeurs de Pierre des pontifes qui ne se respectent pas. Leur dignité en est-elle moins divine? *Ejus dignitas*, dit saint Léon, *etiam in indigno hærede non deficit.* Il en est des successeurs de Pierre peu dignes de s'asseoir sur son trône, comme de son ombre, qui faisait des miracles : *Umbra illius obumbraret et sanarentur.*

Mais la cour de Rome, dit-on, est comme les autres, et peut-être avec plus de raffinement que bien d'autres, pleine d'intrigue, d'ambition, de cupidité, à la bonne heure. Est-il de cour au monde qui ne soit le théâtre des passions? La majesté du prince en est-elle moins respectable et les sujets moins obligés d'obéir? Partout où il y aura des hommes, elles exciteront des orages. Les révolutions doivent être ici d'autant plus fréquentes, que le sceptre n'étant pas héréditaire, et les règnes étant fort courts, les élections multipliées fournissent plus d'occasions aux cabales, et tant de nouveaux maîtres changent continuellement la face des affaires. Mais ne confondons pas la cour et le siége, le prince et le vicaire de Jésus-Christ, la cour conduite par l'intérêt temporel, dirigée par la politique, éprouve les vicissitudes humaines, est le jouet de toutes les passions. Mais le Saint-Siége établi de Dieu pour le bien de l'Eglise, le ministère de la foi, de la discipline et des bonnes mœurs, peut compter sur une providence particulière, qui se conservera jusqu'à la fin des siècles. A quoi bon multiplier les portraits odieux de la cour de Rome et des intrigues des conclaves? Les élections des rois de Pologne sont-elles plus tranquilles? Voilà le miracle : Comment une cour si agitée, si ambitieuse, si artificieuse n'entraîne-t-elle pas dans ses troubles, dans ses vices, dans ses chutes, le Saint-Siége lui-même, avec lequel elle est si liée? Bien plus, confondant le spirituel avec le temporel, et faisant servir à son agrandissement la puissance divine dont son chef est le sacré dépositaire, comment ses négociations dans tous les Etats, tant d'intérêts à soutenir ou à combattre, ne lui suscitent-ils pas des ennemis innombrables et tout-puissants, qui, confondant à leur tour le temporel avec le spirituel, détruisent à la fin l'un et l'autre. Dieu seul, par un prodige de la grâce, a pu séparer ce qui était dans les mêmes mains, faire servir l'un à l'autre, et malgré les plus grandes pertes, maintenir l'autorité de la tiare au milieu des débris du diadème, et la sainteté du ministère au milieu des brigues des officiers.

Le patrimoine spirituel de Pierre est une terre que le soc de la persécution cultive et le sang des martyrs engraisse; il n'en est que plus fertile. Du sein des ténèbres, dit l'Apôtre, le Seigneur fait sortir la lumière : *Jussit de tenebris lucem splendescere.* (II *Cor.*, IV, 6.) C'est un buisson ardent qui se conserve toujours vert au milieu des flammes. Les Papes ont trouvé la gloire dans les insultes, les richesses dans les pertes, la vie dans la mort. Les assauts qui ont paru lui causer le plus de dommage ont tourné à son profit : *Pugnatum hostili animo, utili damno.* Les princes, même leurs ennemis, n'ont osé secouer le joug, et par le triomphe le plus étonnant, ils croient ne pouvoir se dire chrétiens qu'autant qu'ils demeurent unis à celui même qu'ils persécutent; ou bientôt punis de leur révolte, ils éprouvent la vérité de cet oracle : Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé : *Qui ceciderit super hunc lapidem*, etc. (*Matth.*, XXI, 44.)

En effet, l'Angleterre ose usurper la tiare et la mettre sur la tête de ses rois, même de ses reines et de Cromwel, son tyran. Et ces rois eux-mêmes prétendus pontifes, proscrits par leurs sujets et leurs brebis, sans respecter ni l'onction royale, ni l'onction sacerdotale, sont chassés de leurs Etats où périssent sous le fer d'un bourreau. Le parricide et le sacrilége réunis ne peuvent arrêter la main impie qui ose frapper à la fois le souverain et le pasteur, et par une autre punition encore plus redoutable, un royaume qui abandonne le centre de l'unité, peut-il manquer de devenir la proie de toutes les erreurs? L'irréligion, ne trouvant plus de barrière, laisse à peine souvenir qu'on fut autrefois chrétien. Qu'est devenue cette Eglise célèbre qui porta les Athanase, les Basile, les Chrysostome? Elle est assise dans les ombres de la mort; en se séparant de Rome, l'Eglise grecque a arraché la haie, et détruit le retranchement qui faisait sa sûreté. Dieu ne la connaît plus que pour la punir de son schisme; il prend les bras de Mahomet second, comme autrefois il avait pris celui de Nabuchodonosor, pour faire sentir à l'empire d'Orient toutes les rigueurs de l'esclavage.

Rome et la religion avec elle sont menacées, après avoir perdu tant de brebis, qui, quoique rebelles, lui sont toujours chères, elle tremble pour ses propres murailles. Le zèle de la religion met en mouvement tout le christianisme. Par la force de la parole, le Pape fait remuer cent mille combattants. Un nombre infini de soldats volontaires se range sous l'étendard de la croix. On ne croit pas acheter trop cher les faveurs du Saint-Siége, que de les obtenir au prix des risques et des fatigues d'une guerre étrangère; quoi-

que par des secrets jugements de Dieu, justement irrité de la corruption des mœurs des croisés, ces croisades si souvent renouvelées n'aient pas eu le succès qu'on s'en était promis, elles sont une preuve éclatante de la vénération des chrétiens pour le Saint-Siége. Combien a dû être profond le respect, qui a fait quitter à des milliers d'hommes les douceurs de leur patrie, pour aller à travers des mers immenses faire une guerre infructueuse. Mais le doigt de Dieu se faisant sentir au milieu des entreprises même échouées, le torrent débordé du mahométisme, qui semblait devoir tout engloutir, s'arrête tout à coup, et se brise à un grain de sable.

3° Les schismes. Ce sont les papes eux-mêmes qui prennent les armes. Le Saint-Siége venant à vaquer, tantôt l'ambition et la brigue, tantôt la haine et la vengeance des princes donnent à plusieurs à la fois cet auguste nom, et forment plus de vingt schismes. Etonnée de voir deux maîtres, l'Eglise ne sait à qui offrir ses hommages. Le monde chrétien, partagé sur le choix par le même principe qui le réunit sur le fond de l'autorité, devient sacrilége par religion, rebelle par obéissance, schismatique par amour de l'unité, poursuivant un fantôme ou s'immolant pour lui; il ne montra jamais mieux son attachement au siége de Pierre que quand l'erreur alluma l'incendie. Tous les catholiques, convaincus qu'il leur faut un chef, dévoués à le soutenir à quelque prix que ce soit, mettraient tout en feu dans le transport de leur zèle, plutôt que d'en manquer ou d'en souffrir deux, tant il est incontestable dans le monde chrétien et naturellement gravé dans tous les cœurs, que cette autorité sacrée est nécessaire et sans partage.

Si jamais la foi, si jamais l'obéissance ont dû souffrir quelque altération, c'était sans doute dans ce temps orageux, où, sous le spécieux prétexte de défendre le pasteur, la guerre civile offrait tant de raisons et de facilités d'en renverser la puissance. Si jamais le Saint-Siége a dû perdre son crédit, c'était dans ce temps orageux, où ceux qui prétendaient l'occuper donnaient avec tant d'éclat le scandaleux spectacle des passions humaines et des mutuelles excommunications; mais vous, grand Dieu! qui tirez la vérité du sein de l'erreur et la gloire de l'Eglise de la bouche de ses ennemis, vous avez fait servir ces désordres mêmes à vos desseins; cet astre n'a paru que plus brillant après ses éclipses : *Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos.* (*Luc.*, I, 71.)

Soyez confondus par cette vive lumière, enfants de Bélial, dont la plume et la langue trempée dans le fiel empoisonne tout, et s'efforce de ternir la gloire du Saint-Siége par des amas scandaleux des fautes des Papes. Sans entrer dans le détail aussi odieux qu'insipide d'un tas de faits toujours déguisés, toujours altérés, toujours exagérés, toujours mal appliqués, dont l'hérésie a rempli des volumes, voici ce que nous avons à vous répondre, enfants dénaturés, qui déchirez le sein de votre père, ennemis déclarés de celui dont vous insultez insolemment le vicaire, apprenez que vos satiriques déclamations font sa gloire, qu'il est glorieux pour Pierre de ne voir armer contre lui que ceux que Dieu compte parmi ses ennemis, et de compter parmi ses brebis tous ceux que Dieu voit au nombre de ses disciples. L'enfer ne peut voir sans dépit un ennemi aussi redoutable; s'il le redoutait moins, il aurait moins de fureur à le combattre et moins d'intérêt à le détruire. Combien doit être divinement fondée une Eglise que les divisions de ses chefs n'ont pu ébranler, une succession de pontifes que leurs désordres n'ont pu interrompre? Combien doit être profondément gravé dans tous les cœurs un respect que tant de malheurs n'ont pu affaiblir : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* (*Psal.* CXXXVIII, 18.) Il est nécessaire qu'il arrive des scandales, disait le Sauveur, et même des hérésies, ajoutait saint Paul, afin de faire connaître les vrais fidèles par ces épreuves. C'est surtout à Pierre que ces épreuves sont utiles et nécessaires, son siége n'en est que mieux affermi. Quand vous étiez jeune vous faisiez ce que vous vouliez, mais dans votre vieillesse vous perdrez cette liberté; on vous liera, on vous mènera où vous ne voudriez pas, vous étendrez vos mains sur une croix, où comme moi vous rendrez les derniers soupirs, mais d'où vous monterez glorieux et triomphant dans la gloire : *Extendes manus tuas.* (*Joan.*, XXI, 18.)

4° Les hérésies. Toutes ces persécutions n'ont pu assouvir la rage de l'enfer; il en a suscité de bien plus dangereuses : ce sont les hérésies. Ce n'est pas à force ouverte que la plupart ont attaqué le Saint-Siége, la partie était trop inégale; mais, pour tromper plus facilement ses brebis dociles, les loups se sont couverts de leur peau, on a tâché d'en imposer aux pasteurs mêmes, et bien sûr du succès si on pouvait l'engager dans son parti, que n'a-t-on pas fait pour le désarmer ou le séduire? Qu'on parcoure les fastes de l'Eglise, on ne trouvera aucun siècle qui n'ait porté quelqu'un de ces monstres, aucun article de foi qui n'ait eu de grands adversaires, ni aucun de ces adversaires qui, redoutant la foi de Pierre, n'ait mis tout en œuvre pour ménager sa protection ou pour surprendre ses lumières, ou pour parer ses coups, ou pour décrier son autorité. Jamais il n'a pu passer pour neutre ou pour indifférent. Son autorité fut toujours accablante, ses foudres portent toujours un coup décisif. L'hérésie n'a plus qu'à rendre les armes ou à lever effrontément le masque et arborer l'étendard de la révolte; écrasée sous le poids de la condamnation, elle ne pousse plus que des cris impuissants.

Tantôt, appuyée d'un Constance et d'un Valens, je la vois, les armes à la main, aux portes de Rome, pour forcer le pape à souscrire du moins une confession de foi cr-

tieuse ou à consentir au silence d'un mot décisif. Tantôt, assemblant quelques apostats, elle se croit triomphante quand elle a eu la témérité de prononcer quelques blasphèmes contre le Saint-Siége, bien persuadée qu'il n'était point de marque plus sûre de catholicité ou de révolte que l'union ou la séparation de l'Eglise romaine. Tantôt, portant le désordre dans le sanctuaire par la séduction de quelques évêques, elle lui suscite des ennemis dans ceux même qui ont le plus d'intérêt à soutenir l'autorité de leur chef; tantôt, par des appels schismatiques, les pélagiens, les luthériens s'efforcent de suspendre jusqu'à la tenue d'un concile incertain, et qu'ils comptent de ne voir jamais, des coups mortels dont ils sentent toute la force. Combien de fois, à la faveur d'une confession de foi ambiguë, de quelque proposition équivoque, ont-ils assuré de paraître les plus soumis à ses décisions. Combien de fois, par les protestations les plus solennelles, le respect en apparence le plus profond, les plaintes les plus touchantes, ont-ils taché d'exciter sa pitié ou de ménager sa clémence?

Mais il est écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Ce serpent a beau s'ensevelir dans les ténèbres pour répandre plus facilement son venin, cette vive lumière ira l'y démêler. Il a beau s'entortiller, la foudre écrasera sa tête; et, dévoilant ses artifices aussi facilement qu'elle a vaincu ses fureurs, partout Pierre fera triompher la vérité, partout il aura des défenseurs, partout il trouvera des brebis fidèles. Les royaumes entiers comme l'Angleterre, la Suède, le Danemark, eussent-ils le malheur de se soustraire à ses lois, il s'y conservera toujours quelqu'un qui, comme dans le schisme d'Israël, n'a pas fléchi le genou devant Baal. Il saura bien s'en dédommager; Dieu fera naître des pierres même des enfants d'Abraham. Un François-Xavier annoncera à trente royaumes la religion de Pierre, y baptisera des milliers d'idolâtres, l'arrosera du sang d'une infinité de martyrs, fera renaître les beaux jours de l'Eglise naissante, et, par une foule de miracles, le légat du pêcheur y fera reconnaître son maître. La terre fut-elle ébranlée, le Seigneur affermira ses colonnes: *Liquefacta est terra, ego confirmavi columnas ejus.* (*Psal.* LXXIV, 4.)

5° Les mauvais chrétiens. C'est aujourd'hui le ton du siècle de se déchaîner contre le pape. Ce nom respectable, qui signifie père, d'abord donné à tous les évêques, mais que la vénération singulière des fidèles pour le chef de l'Eglise lui a expressément réservé, n'est qu'un témoignage de respect, d'attachement et de soumission, et il est devenu presque un terme de mépris et un signe de ralliement pour se mettre en garde. Tout ce qui émane de la cour de Rome est suspect, oublié sans égard ou rejeté sans ménagement; y trouver des défauts, c'est un mérite; y en chercher, c'est zèle et courage; le faire valoir, c'est un préjugé décisif de mauvaise cause. Les moins prévenus gardent le silence, et laissent un libre cours à la persécution. On ne combat pas absolument la primauté: elle est de foi, ce serait se déclarer hérétique, mais on l'élude, on la resserre, on en fait une chimère, on l'anéantit en effet. Les occasions en sont très-fréquentes. L'Evangile qui a établi la supériorité de Pierre, la piété de nos ancêtres qui se faisait un devoir de la reconnaître, ont formé tant de liens et de rapports avec Rome dans les affaires de la religion qu'on trouve le Pape partout. On le voit dans toutes les histoires ecclésiastiques. Nos archives sont pleines de bulles, de réponses, de décisions, de grâces. Ses oracles sont presque tous le droit canonique. Nos écoles, nos auteurs sont occupés à les expliquer, tout ramène au centre de l'unité. La véritable piété s'en applaudit, l'irréligion le brave et s'en moque.

Elle a pris un tel ascendant qu'on n'ose plus parler en faveur du pape, qu'on ne le fait pas même sans risque. Il semble qu'on se rende suspect de trahison, ou ridicule par un excès de superstition et de faiblesse, tout s'élève contre ses défenseurs. A peine en chaire dans les panégyriques du Prince des apôtres, qu'on n'entend presque plus, se permet-on un mot sur le pape, ils ne roulent tous que sur la pénitence de Pierre. Les traités de théologie, après quelques lignes accordées à regret et comme par grâce à ce que la foi nous enseigne, font, avec complaisance, des dissertations infinies sur ses entreprises. Tout le monde se croit instruit des prétendues fautes des Papes, les noms de Libère et d'Honorius sont dans toutes les bouches, et sans savoir de quoi il s'agit, chacun leur fait le procès. Les plus modérés ne parlent jamais de Rome sans ajouter quelques préservatifs, comme si l'ennemi était aux portes, comme si le bien de la patrie devait faire courir aux armes. On ne serait pas plus précautionné contre un prince ennemi avec qui l'on serait en guerre. Tous les livres, tous les libelles sont écrits dans le même style; ceux même que la religion paraît avoir dictés sont remplis de protestations authentiques qu'on n'a aucune liaison avec Rome, d'une sorte d'abjuration du pape; on n'écrit plus pour lui depuis plus d'un siècle, et l'on est inondé de libelles contre lui.

Est-ce bien là l'esprit de la religion catholique? N'est-ce pas plutôt un reste d'hérésie de Calvin si longtemps dominante, dont la contagion infecte jusqu'aux catholiques? N'est-ce pas le fruit malheureux de tant de nouveautés profanes, intéressées à ne reconnaître aucun chef qui les réprime, aucun maître qui les condamne, aucun pasteur qui éloigne les loups du bercail? N'est-ce pas la marque la plus certaine de la décadence de la religion, et le principe le plus ordinaire de sa chute? Quelle famille que celle où les enfants seraient sans cesse occupés à décrier leur père, à s'opposer à ses vues, à contredire ses volontés! Quel père souffrirait que ses enfants le traitassent comme l'on traite le père des chrétiens! Quel royaume où l'on

n'aurait ni soumission pour le prince, ni respect pour les lois, ni égard pour la cour, ses officiers, ses ministres! Quel chef même de république laisserait la liberté de parler de lui, d'agir avec lui, comme on le fait du chef de l'Eglise. Qui oserait faire contre le prince, contre les magistrats ces écrits indécents où l'on ramasserait toutes leurs fautes, toutes leurs erreurs, toutes leurs faiblesses, et où l'on mépriserait toutes leurs ordonnances.

Mais les papes ne sont pas infaillibles. Les pères de famille, les généraux d'armée, les magistrats, les rois ne sont pas plus infaillibles. Est-on moins obligé de leur être fidèle, respectueux et soumis? L'indépendance de ces respectables puissances serait-elle excusable, sous prétexte qu'ils peuvent se tromper? mais le pape est au-dessous du concile. Les magistrats, les pères sont au-dessous des rois, les évêques, au-dessous du pape, n'ont-ils donc aucune autorité? De quoi vous embarrassez-vous? Y a-t-il quelque concile d'assemblé dont il faille soutenir les droits? Quand il y en aura quelqu'un, il saura bien les défendre sans avoir besoin de nos lumières, comme il a fait à Constance. Mais le pape ne peut pas déposer les rois. Y a-t-il quelque roi qui se plaigne, et que le pape veuille déposer? Depuis deux cents ans il n'y en a pas un seul exemple. Le pourrait-il même? Si des voisins jaloux et puissants, si des sujets inquiets et remuants n'ébranlent le trône, Rome lancerait en vain toutes ses foudres. Vaines alarmes! les princes veulent-ils donc abandonner la religion catholique, et ont-ils besoin de se prémunir contre un siége, qui, tandis qu'ils sont catholiques, est intéressé à les maintenir sur le trône, à les aider contre leurs ennemis? Vaines alarmes! que n'ont point du tout ceux même qui les affectent le plus. Ce n'est que malignité et artifice pour compromettre, s'il était possible, par des ombrages mutuels deux puissances que Dieu a établies, et répandre plus aisément l'erreur et le vice à la faveur de leur division, sous les dehors d'un prétendu zèle, qui n'inspirerait jamais l'esprit de révolte s'il était véritable.

Travaillons plutôt, disait saint François de Sales, à les unir de plus en plus. C'est leur intérêt, c'est le nôtre. Leur intelligence produit la paix, le bon ordre, le règne de la foi et de la vertu. Tels sont les sentiments, tel est le langage des vrais chrétiens; ils regardent avec vénération le vicaire de Jésus-Christ. Ils conservent un tendre attachement pour leur père, et n'en parlent qu'avec un religieux respect; ils reçoivent ses ordres avec soumission, ses décisions avec docilité, ses grâces avec reconnaissance; ils n'entendent gronder ses foudres qu'avec crainte; ils apprennent ses succès avec joie, et s'affligent sincèrement de ses pertes. Ils ne parlent jamais de ses fautes, ou n'en parlent que pour les excuser; ils prennent sa défense avec zèle et rapportent avec satisfaction tout ce qui peut le relever. Tels ont été les sentiments et le langage de tous les saints Pères. Il n'en est aucun dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine dont les ouvrages ne soient pleins des éloges du Saint-Siége. Les écrits que divers auteurs en ont faits, forment des volumes. Ces éloges sont quelquefois excessifs, et l'on est obligé de chercher des explications pour y mettre des bornes. Non, s'il n'est point de vérité catholique qui ait été plus longtemps et plus souvent et plus opiniâtrément attaquée, il n'en est point aussi sur laquelle il y ait une chaîne de tradition plus éclatante et plus suivie. Elle est comme la suite de la première vérité chrétienne, la divinité du Fils de Dieu incarné, puisque c'est en récompense de la confession qu'en fit saint Pierre qu'il fut établi chef de l'Eglise de celui qu'il avait si bien connu.

Félicitez-vous donc, chrétiens, d'être nés dans le sein de cette Eglise, apostolique et romaine, la seule véritable. Demeurez inséparablement unis au centre de l'unité catholique, déplorez le sort de ceux que l'erreur ou le schisme en séparent. Bouchez vos oreilles aux sifflements du serpent, qui voudrait vous inspirer contre elle, la révolte, le mépris, ou la défiance. Conservez jusqu'à la mort ce précieux patrimoine que vous avez reçu de vos ancêtres, ou plutôt de Jésus-Christ même, et qui a toujours fait d'une manière si marquée le caractère des Français. Qu'il est doux pour nous de vivre sous un prince très-chrétien, dont le plus glorieux titre est d'être le fils aîné de l'Eglise romaine et le protecteur du Saint-Siége! Imitez les vertus du grand apôtre qui l'a fondée, et de celui qui occupe aujourd'hui si dignement son siége. Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LA DURÉE DE LA RELIGION.

Fons parvus crevit in fluvium, in lucem solemque conversus est, et in aquas plurimas redundavit. (*Esther*, X, 6.)

Une petite fontaine est devenue un fleuve, s'est changée en lumière et en soleil, et a répandu une grande abondance d'eau.

La religion est un grand fleuve, dont le cours, infiniment diversifié, éprouve bien des vicissitudes; mais qui toujours subsistant porte enfin à la mer le tribut éternel des eaux abondantes qu'il a répandues; et selon l'idée singulière de l'Ecriture, se changera en lumière et en soleil. On le voit quelquefois dans un marais bourbeux rouler le cristal de ses ondes, quelquefois dans un sable aride, se perdre et disparaître presque à nos yeux. Les orages l'agitent, et font tout craindre au nautonier qui s'est exposé sur ses flots; il se brise contre des rochers, et porte au loin le mugissement toujours renaissant de son indignation. Les saignées le partagent et le réduisent presque à sec. Inutile dans un vaste désert, il prodigue en vain des richesses dont rien ne profite. Egaré dans une épaisse forêt, il trouve à peine l'issue du labyrinthe qui le dérobe aux re-

gards des mortels. Il se précipite du haut d'une montagne, et semble, avec fureur, aller se creuser un tombeau. Les digues l'arrêtent, il frémit d'être obligé de détourner son cours. L'hiver le glace, la canicule le brûle, les débordements portent partout la désolation et l'effroi; il abat les maisons, déracine les arbres, ravage les campagnes, englontit leurs malheureux habitants.

Telle est la religion. D'abord une petite fontaine, et ensuite un grand fleuve, qui répand abondamment les eaux, elle l'affaiblit dans ses tentations, et accablée sous le poids du combat, semble prête à rendre les armes, obscurcie, souillée, dégradée par la fange du vice. Qui peut reconnaître l'éclat de sa gloire et les traits de son ancienne beauté? Elle se brise dans le péché, et quoique la conscience pousse de continuels gémissements, la religion y fait bien des naufrages; quelquefois précipitée du haut du trône, elle va se perdre dans l'impiété ou l'hérésie. Inutile et inconnue dans le désert de l'ignorance, égarée dans la forêt de la superstition et le labyrinthe des raisonnements humains. Les vérités s'éclipsent, la nuit de l'erreur répand sur la foi ses sombres voiles. Quels orages n'excite pas cette erreur! Elle trouble les cœurs, divise les familles, renverse les trônes, porte de toutes parts le fer et le feu. Les schismes divisent, séparent les ruisseaux de la source, et les tarissent bientôt. Quels affreux débordements de maux, dans ces guerres interminables, qu'une religion mal entendue fait naître! Elles désolent les peuples, et changent la face des Etats. La politique l'arrête, l'indifférence la néglige, l'intérêt la combat, l'ambition la foule aux pieds, l'incrédulité s'élève sur ses ruines.

Sainte religion, vous devez mille fois périr. Non, la main toute-puissante qui a ouvert la source, fermé les eaux, creusé le lit de ce grand fleuve, le conduira dans l'océan de l'éternité. Elle se changera en lumière et en soleil, et inondera la terre de ses eaux; c'est-à-dire, elle portera le soleil de justice, dont les rayons et les influences répandus de toutes parts éclaireront et sanctifieront les hommes : *Conversus est in lucem et solem, et in aquas plurimas redundavit.*

Le voilà ce beau fleuve, qui, à travers tant d'obstacles, dont il se joue, roule majestueusement ses eaux. Là son onde serpente, et par mille tours et détours semble se multiplier dans les campagnes qu'elle arrose, et dont on dirait qu'elle s'éloigne à regret. Ici dans un calme profond, comme tout à coup arrêtée, elle peint dans une glace fidèle les objets infinis qui parent ses bords; tantôt entre des cailloux, elle invite le voyageur, par un doux murmure, à goûter la douceur du repos; quelquefois resserrée dans un canal étroit, elle se hâte d'un cours rapide de se rendre dans le sein des mers; souvent répandue dans un lit plus large, elle étale pompeusement ses richesses; baignant les murs d'une grande ville, elle est l'objet de l'admiration d'une foule de spectateurs; elle fait rouler régulièrement des machines utiles, qui préparent à l'homme le pain dont il se nourrit, et l'étoffe dont il s'habille. Par un transport court et facile, elle entretient le commerce d'un grand royaume, et fait part à ses habitants, des richesses de toutes les provinces : sa source intarissable par des trésors toujours nouveaux qu'elle prodigue, fournit régulièrement à tout.

Telle est encore la religion. Elle roule et serpente de climat en climat. Elle a passé de l'Asie dans l'Afrique et dans l'Europe, de celle-ci dans les Indes et dans l'Amérique, dont la découverte lui a ouvert le plus vaste champ. Elle abandonne les uns, elle éclaire les autres; heureux qui sait la retenir! Les particuliers n'ont que des menaces, l'Eglise seule a des promesses éternelles; mais toujours la même, en se répandant dans une nation, elle la polit et la sanctifie. Les barbares mêmes, dès qu'ils l'embrassent, ne sont plus les mêmes hommes : la douceur, la bienfaisance, la justice prennent la place des mœurs grossières qui déshonoraient l'humanité. Tout s'embellit sous la main de la religion. Quelle paix, quelle sûreté dans le commerce de la vie! La sincérité dicte les paroles, la bonne foi exécute les promesses, la vérité dirige les actions. Les campagnes qu'elle fertilise sont couvertes de fleurs, et enrichies de fruits exquis; expliquée par les savants, embellie par les orateurs, elle répand pompeusement ses trésors, ou plutôt c'est elle qui embellit tout ce qu'elle touche : les orateurs lui doivent les traits les plus touchants et les plus sublimes, elle répand sur tous son prix et ses charmes. Annoncée par ces hommes apostoliques, insinuée par l'onction et le zèle, elle coule rapidement dans les cœurs, et fait de brillantes conquêtes, et les conduit par la voie étroite à l'éternité. Agitée dans les controverses, elle s'éclaircit et s'affermit par les explications, les objections et les réponses; la vérité perce à travers les combats de l'esprit, pourvu que, toujours soumis à l'autorité qui prononce, on n'écoute que l'Esprit-Saint qui la dirige. Que de bonnes œuvres elle fait faire! quel saint commerce elle entretient avec le ciel! elle en attire le pain de vie, le don de la grâce, les profits immenses du mérite et de la gloire qui le couronnent; quelquefois dans un calme profond, régnant sur une nation fidèle qui l'adore, sous un prince pieux, qui ne règne que pour la faire régner, elle fait goûter à ses enfants les fruits et la douceur de ses victoires; quelquefois exposée aux orages du vice et de l'impiété, elle doit, comme les apôtres, ramer avec force pour se maintenir, mais n'en devient que plus terrible, par les anathèmes qu'elle lance et le nouvel éclat dont elle brille, en dissipant les nuages dont on voulait l'obscurcir. La source intarissable de la grâce et de la parole divine fournit toujours de nouvelles eaux, c'est-à-dire, de nouveaux enfants d'Abraham qui la perpétuent. Il y a longtemps que ce grand fleuve eût tari, s'il ne devait son existence qu'à la main des hom-

mes. Il la doit au sang d'un Dieu qui était hier, qui est aujourd'hui, qui sera demain, qui, comme le soleil dans son midi, l'investit de ses célestes lumières : *Conversus est in solem et lucem.*

Tout s'était ligué pour empêcher l'établissement de la religion, elle avait su tout vaincre, et le faire servir à sa gloire. Tout se ligue encore pour la détruire, et ce qui avait servi à la faire triompher se tourne contre elle. Elle sait tout vaincre encore, et par la sagesse infinie du maître qui la protége, tout la favorise, ses ennemis mêmes servent à la maintenir. Ces deux vérités vont faire le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est intéressé à détruire la religion chrétienne : le démon, dont elle renverse l'empire, le monde, dont elle condamne les mœurs, les passions, dont elle interdit les excès, l'esprit, dont elle arrête la licence, le cœur, dont elle combat les faiblesses, les grands, dont elle blâme les hauteurs, les petits dont elle dissipe l'ignorance. Faut-il être surpris, 1° que tout l'abandonne ; 2° que tout s'arme contre elle ? *Astiterunt reges terræ*, etc. (*Psal.* II, 2.) Mais Dieu est intéressé à la conserver, ne craignons rien : c'est son ouvrage, et le plus beau de ses ouvrages. Pourrait-il le voir avec indifférence succomber sous les coups de ses ennemis ? C'est sa gloire. Qui le loue dignement, que les disciples de la religion ? C'est sa vérité, ce sont ses mystères : elle les enseigne, elle en est composée, et ne porte que sur eux. Ce sont ses lois, c'est sa morale : la religion les protége, les pratique, les fait aimer. Ce sont ses amis : en est-il d'autres que ceux qui la professent et en suivent l'esprit ? C'est son royaume, par elle il règne sur la terre, par elle il régnera dans le ciel. C'est là son Fils ; il l'a portée sur la terre, par elle il se fait connaître et adorer. Il se moque des vains efforts des hommes. Le ciel et la terre passeront plutôt. Il survivra au ciel et à la terre. *Qui habitat in cœlo, irridebit eos.* (*Ibid.*, 4.)

1° Tout l'abandonne. Si les apôtres qui la fondèrent étaient dépourvus des secours humains, ils avaient dans les grâces surnaturelles des ressources toutes-puissantes qui leur ménagèrent les plus grands succès. Une lumière supérieure leur découvrit tous les secrets de l'Ecriture. C'étaient des oracles que tout admirait. Une vertu éminente, et dans eux et dans leurs disciples, remplissait l'univers d'une profonde vénération. Le don des miracles, le don des langues les faisaient regarder comme des divinités, on voulait offrir des sacrifices à Paul et à Barnabé. La beauté divine d'une religion dont personne n'avait l'idée, dont les plus beaux ouvrages des philosophes n'approchèrent jamais, ravissait tous ceux qui en étaient instruits ; les horreurs, les folies, le ridicule du paganisme, que la sainteté de l'Evangile mettait dans le plus grand jour, saisissaient les plus prévenus. On n'avait à opposer que le fer et le feu, qui ne faisaient que donner un nouveau poids à des vérités que personne ne pouvait combattre.

Tous ces invincibles appuis ont cessé, et la religion aurait dû cent fois être détruite, si la main toute-puissante qui l'a créée n'avait qu'un genre de secours à donner. La nuit de l'ignorance a suivi des jours si sereins. Les peuples, et souvent les ministres, ont été plongés dans les ténèbres. La superstition, qui en est le fruit, les a asservis à un joug aussi ridicule qu'impie ; cette seconde idolâtrie a succédé à celle des anciennes divinités, et tout semble rentrer dans le chaos d'où il fut tiré. La sainteté des premiers fidèles s'affaiblissant tous les jours, laisse enfin répandre sur la terre un déluge de vices qui devait engloutir le monde chrétien. Le luxe, la mollesse, les folles dépenses, l'ambition, la cupidité, reprennent le même empire que les apôtres avaient détruit. Les chrétiens, qui n'étaient qu'un cœur et une âme, s'arment les uns contre les autres. Le glaive de Dioclétien, passé dans leurs mains, est trempé dans le sang de leurs frères. Que sont toutes les histoires depuis que l'empire romain a donné la paix à l'Eglise, qu'un tissu de guerres entre les chrétiens ? Le christianisme, tant de fois ébranlé par les plus violentes secousses, comment n'a-t-il pas péri de ses propres mains ? La corruption des mœurs foudroyée par l'Evangile, n'osant plus se montrer à découvert avec cette impudence dont le paganisme lui faisait un mérite, s'enveloppe sous les spécieux raffinements d'une morale relâchée, qui, conservant les dehors de la vertu, en sape d'autant plus aisément les fondements qu'elle tourne artificieusement contre elle ses propres principes. Ces guerres autorisées, consacrées en quelque sorte par les prétextes séduisants du zèle de la religion, n'en sont que plus opiniâtres et plus meurtrières.

Les miracles, ces dons surnaturels si puissants, ces garants de la vérité si convaincants, ces interprètes de la Divinité si éloquents, quoiqu'ils n'aient pas entièrement cessé, et que de temps en temps la toute-puissance divine en opère pour honorer ses saints, sont devenus si rares qu'on ne les croit plus. Il est vrai que la religion porte elle-même dans son établissement et dans sa conservation, un miracle à tout moment renouvelé ; car si la conservation des êtres, comme l'enseigne la philosophie, est une sorte de création qui suppose la même puissance, la conservation de la religion ne la suppose pas moins que son établissement, dont elle renouvelle à tout moment le prodige ; mais ce prodige est devenu trop familier pour frapper l'esprit des hommes. Tous les miracles sont inutiles. Les anciens sont oubliés, les nouveaux sont contestés. La puissance d'en faire est presque disputée et méconnue par l'impiété. Une vaine philosophie les attribue au mé-

canisme de la nature. L'hérésie les emprunte et les contrefait pour étayer ses dogmes, le fanatisme se pare de ces ornements étrangers, si peu faits pour lui, et ose employer la voix de Dieu contre lui-même. L'imposture ménage adroitement des tours de souplesse qui semblent tenir du prodige, et les oppose à l'autorité légitime qui la proscrit. Religion sainte, ces divins flambeaux sont éteints pour vous. Quelle nouvelle lumière vous servira de guide !

L'erreur et la vérité ont pris une nouvelle face. L'une s'est débarrassée du ridicule qui la faisait mépriser, l'autre semble avoir perdu l'unité, la beauté, la certitude qui la rendaient si respectable. Ce n'est plus cette foule de dieux et de déesses, dont les fabuleuses métamorphoses n'étaient qu'un amas de crimes; les fêtes impures que le triomphe du vice; les honteux mystères que le théâtre de l'incontinence. Il est incroyable que des hommes raisonnables, des femmes modestes aient pu embrasser un culte, qui est le tombeau de toutes les vertus. La victoire sur tant d'erreurs, qu'il suffisait de détailler pour les confondre, était-elle aussi difficile que la solution de tant de difficultés, dont l'impiété sait ourdir les systèmes? Les sophismes de Porphire, de Celse, et des autres impies de chaque siècle jusqu'à nos jours, jettent la terreur dans les armées d'Israël, et semblent annoncer leur défaite. Le mahométisme s'offre avec les vrais principes, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la création du monde, avec le ton imposant d'un prophète envoyé de Dieu, avec les attraits séduisants de la volupté déguisée sous le nom sacré du mariage, et l'éclat éblouissant d'un succès prodigieux, qui, dans peu d'années, a soumis au Coran presque toute la terre sur les ruines de l'Evangile.

D'un autre côté les mystères approfondis ouvrent à la raison étonnée des abîmes impénétrables où elle se perd. Les difficultés multipliées forment de tous côtés des chaînes qu'elle ne peu rompre. Les hérésies innombrables ébranlent l'autorité qui prononce, et semblent rendre ses décisions problématiques. La défection d'une infinité de chrétiens, de provinces et de royaumes, déconcerte une foi timide qui se rassure sur le plus grand nombre ; des disputes éternelles sur les questions les plus simples paraissent éteindre jusqu'à la moindre étincelle de la vérité. Les pasteurs mêmes divisés; le chef de la religion méconnu, combattu, méprisé; ses amis indifférents, ses ennemis accrédités; des systèmes nouveaux naissent en foule ; de nouvelles religions qu'on voit éclore, l'erreur qui s'attribue effrontément à elle seule la vérité, l'érudition spécieuse qu'elle étale, qui semble garantir le ridicule jeté sur l'ancienne créance, tel est le renversement que permet la justice de Dieu, dont elle tire sa gloire et celle de la religion, qui semble à chaque instant renaître de ses propres cendres. Voilà l'ivraie que l'homme ennemi sème dans le champ de l'Eglise. Il prend le temps du sommeil, et ne le trouve que trop. La négligence de ses devoirs est ordinaire à l'homme. La dissipation l'égare, le plaisir l'amollit, la passion l'aveugle, l'intérêt l'absorbe. Les personnes même pieuses se croyant au-dessus de tout, s'endorment dans une présomptueuse sécurité : *Dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum.* (*Psal.* XXIX, 7.) Dieu punit cette négligence par l'affaiblissement même de la vérité qu'on abandonne. L'ivraie mêlée avec le bon grain, et croissant avec lui, menace de l'étouffer. Un zèle précipité voudrait prématurément l'arracher, laissez-la croître, le bon grain n'en viendra pas moins à sa maturité. Il faut qu'il arrive des scandales. L'erreur éclaircit la vérité, le schisme resserre les liens de l'unité, l'incrédulité exerce la foi, le vice épure la sainteté, la persécution éprouve la constance, jusqu'au grand jour, où j'ordonnerai à mes anges d'en faire la séparation, d'enfermer le bon grain dans mon grenier et de jeter la zizanie au feu.

2° Tout la combat. Les mêmes difficultés que la religion eut à vaincre subsistent encore. L'Evangile n'a rien perdu de sa rigueur, les mystères de leur profondeur, l'humanité de ses faiblesses, le plaisir de ses charmes, le monde de sa malignité; n'y eût-il qu'à soutenir son ouvrage, le christianisme aurait chaque jour de nouvelles victoires à remporter et de nouveaux miracles à opérer, mais il trouve bien d'autres difficultés qui l'affaiblissent, le désarment et bientôt l'auraient renversé, s'il n'était cet édifice admirable, bâti sur la pierre ferme que la pluie, les vents, les inondations attaquent en vain, tandis que l'édifice de l'erreur, bâti sur le sable, est enseveli sous ses ruines : *Irruerunt in eum et non cecidit.* (*Matth.*, VII, 27.)

Sa propre grandeur l'affaiblit. Comment gouverner, corriger, instruire, connaître ce corps, qui, immense, répandu d'un pôle à l'autre, ne se connaît pas lui-même, et peut à peine consulter son chef et recevoir ses ordres. L'empire romain à qui sa vaste puissance semblait promettre l'éternité, et qui osait s'en flatter, affaissé par son propre poids, n'a laissé que de vastes débris qui forment autant de royaumes : *Mole ruit sua.* Quelle intelligence peut embrasser tant d'affaires ? Quelle puissance surmonter tant d'obstacles ? Quelle sagesse pourvoir à tant de besoins ? Il n'y a que celle qui soutient la terre avec trois doigts, et renferme les eaux de la mer dans le creux de sa main, sous qui se courbent ceux qui portent le monde, la main de l'homme est trop faible.

Ses propres succès la désarment. Plus le nombre de ses prosélytes augmente, plus leur ferveur diminue. Ce mélange infini de tant de nations et de caractères n'est qu'un mélange de vices et de défauts, avec un petit nombre de vertus. Lorsque, renfermée dans Jérusalem, l'Eglise ne comptait qu'une poignée de fidèles, ils étaient un cœur et une

âme, ils mettaient leurs biens en commun; depuis qu'elle n'a pu les compter, ils sont divisés d'intérêt et leurs ennemis mutuels; dociles à sa voix, ils écoutaient ses leçons et fréquentaient les sacrements; la sainte table est aujourd'hui déserte, les églises abandonnées, même méprisées: *Multiplicasti gentem, sed non magnificasti lætitiam.* (*Isa.*, IX, 3.) L'étendue du troupeau oblige de multiplier ses pasteurs; où en trouver un si grand nombre dont les exemples édifiants, le zèle ardent, les lumières vives méritent le choix de l'Eglise et la confiance des peuples? Voilà les filets qui prennent une multitude innombrable de poissons bons et mauvais; comment les tirer de l'eau? Il faut que Pierre appelle du secours; comment les retiendra-t-il? le filet va se rompre. Non, celui qui en a serré les nœuds, le conservera : *Et cum tanti essent, non est scissum rete.* (*Joan.*, XXI, 11.)

Ses propres enfants la combattent. Des mains parricides ont fait les plus profondes blessures. A quoi pensez-vous, aveugles victimes de l'erreur, de déchirer le sein de votre mère ! Elle vous enfanta, elle vous porte entre ses bras, elle veut vous conduire au bonheur éternel, dont elle seule a les clefs, et vous vous élevez contre elle ! Ingrats, qu'en espérez-vous? Vous vous faites à vous-mêmes le plus grand mal. En combattant ses oracles, vous vous égarez, en transgressant ses lois, vous vous condamnez, en vous séparant de ses ministres, vous vous éloignez du bercail, vous vous livrez au loup. Prétendez-vous la renverser? elle est fondée sur la pierre, vous vous briserez : *Qui ceciderit super hunc lapidem confringetur, super quem vero ceciderit conteret eum.* (*Matth.*, XXI, 44.) Que d'hérésies, de schismes, d'impiétés, dans tous les climats, et dans tous les siècles, ont fait naître des ronces dans le jardin de l'époux ? Les docteurs ont été continuellement aux prises avec l'enfer, pour conserver la foi, les pasteurs pour défendre leurs ouailles. Il a été des temps nébuleux où le monde fut étonné de se voir hérétique. Ces insultes ont-elles éclipsé le soleil? Ils se sont plongés dans les ténèbres comme la baguette de Moïse fit rentrer dans la poussière les sauterelles d'Egypte. L'Eglise est comme la femme de l'*Apocalypse*, couronnée d'étoiles, habillée du soleil, la lune sous ses pieds. Le dragon tâche en vain de la dévorer et de l'engloutir dans le fleuve qu'il vomit contre elle. Elle est en sûreté dans le sein de Dieu.

On la combat par ses propres armes. L'Ecriture, la tradition, les papes, les conciles, les docteurs catholiques, ces témoignages sacrés de la vérité sont quelquefois obscurs ; du moins les en dit-on, et s'efforce-t-on de les en trouver. Est-il difficile en effet que dans un nombre infini de volumes, il se rencontre quelque phrase qui, détachée, tronquée, artificieusement détournée, semble appuyer l'erreur, et fournisse des arguments plausibles, capables de surprendre et d'ébranler les âmes faibles? Tels sont les boucliers dont elle se couvre, et les traits qu'elle lance. Elle n'a garde d'attaquer de front l'autorité sacrée qui la condamne. Elle tâche de se servir de cette autorité contre elle-même. L'Ecriture combattant l'Ecriture, les Pères opposés à d'autres Pères, les conciles et les papes à d'autres papes et à d'autres conciles, les écoles catholiques aux prises avec d'autres écoles, et les ordres religieux entre eux. Telle est la peau de brebis dont se couvrent les loups ravissants pour déchirer le troupeau. On aurait moins à redouter un ennemi déclaré, contre lequel on se tient en garde; mais comment se défendre d'un traître qui marche sous les mêmes drapeaux? Je trouve partout des persécuteurs, dit saint Paul, sur mer et sur terre, dans les villes et dans la solitude, au dedans et au dehors, les étrangers m'attaquent, les faux frères me trahissent, les Juifs me frappent, les gentils me méprisent; mais je surmonte tout avec la force de la grâce, j'ai soutenu le combat sans me lasser, j'ai consommé heureusement ma carrière, en attendant la couronne de justice qui m'est promise : *Bonum certamen certavi.* (II *Tim.*, IV, 7.) Image trop ressemblante de la religion, qui ne peut espérer ni paix, ni trêve, dans cette vallée de larmes. Aussi que de pertes elle a faites ! La Palestine, son berceau, est abandonnée à ses ennemis. Les vastes terres de l'Asie et de la Syrie ne sont peuplées que de mahométans; l'Egypte et l'Afrique ne voient des chrétiens que dans les fers; toute la Grèce n'a plus qu'une poignée de schismatiques, tout le nord de l'Europe conserve à peine le nom de chrétien, avec une haine mortelle contre l'Eglise catholique. Comment subsiste-t-elle encore ? Ah ! elle a dans le ciel un époux qui aime trop son épouse, achetée au prix de son sang pour ne pas veiller à sa conservation. D'autres peuples rempliront les places que l'erreur a rendues vacantes; le flambeau de la foi qui s'éteint pour les uns, s'allume aussitôt pour les autres.

La religion des Juifs, quoique abolie, la nation quoique réprouvée, subsistant encore par un prodige toujours nouveau, sont l'image et les garants de la religion chrétienne pour laquelle seule ce prodige est opéré. Le voilà ce peuple singulier sorti d'un seul homme longtemps stérile, multiplié ensuite comme les étoiles du ciel et le sable de la mer, réduit en servitude par les rois d'Assyrie, rétabli par les rois de Perse, florissant sous la protection de l'empire romain, d'abord son allié, bientôt son maître; le voilà livré tout à coup à deux événements qui doivent l'anéantir sans ressource, un massacre général et une dispersion universelle du peu qui échappe au glaive. Qui l'ignore? Les Juifs se révoltent, s'attirent l'indignation des Romains, les troupes impériales ne font de la Judée qu'un vaste désert; la capitale assiégée tombe sous leurs coups, et n'est qu'un monceau de cendres. Onze cent mille hommes, ses habitants ou qui étaient venus y chercher un asile, y trouvent leur tombeau. C'en est donc fait de la nation, c'en est donc fait de son temple, de ses prêtres,

de ses sacrifices de la religion. Non, il reste un germe. Quelques Juifs fugitifs, ou établis dans d'autres régions, vont, comme la famille de Noé après le délnge, faire revivre le nom d'Israël.

Mais que dis-je? ces restes eux-mêmes sont dispersés comme la poussière que le vent emporte; ils vont se confondre, ou plutôt se dissoudre, comme le sel se fond dans l'eau: Ils n'ont plus de lien qui les unisse, ni gouvernement, ni ville, ni pays, ni temple, ni sacrifice, ni même la distinction des tribus, chez eux si exactement observée. Ils sont obligés de prendre les mœurs, les lois, le langage des peuples, chez qui ils sont répandus. Odieux à tous, l'opprobre et la fable de tout le monde, accablés d'impôts, opprimés, dépouillés, chassés; et ils existent encore! Oui, ils existent depuis mille sept cents ans, et ils existeront jusqu'à la fin des siècles, où par un miracle de la grâce, ils doivent embrasser la vérité qu'ils combattent et qu'ils servent, et adorer celui qu'ils ont crucifié. Ils subsistent au milieu des païens qui les détestent, parce qu'ils n'adorent que le vrai Dieu; au milieu des mahométans qui les haïssent, parce qu'ils sont les enfants d'Isaac préféré à Ismaël; au milieu des chrétiens qui les méprisent, parce qu'ils ne reconnaissent pas le Messie annoncé par leurs prophètes. Ces misérables esclaves ont quelquefois tenté de secouer le joug et de se réunir. Julien l'Apostat, pour donner le démenti aux prédications de Jésus-Christ qu'il abhorrait, veut rebâtir le temple de Jérusalem; des ouvriers innombrables, des sommes immenses y sont employés. Vains efforts! Dieu veut conserver le peuple Juif. Le monde travaille inutilement à le détruire. Dieu le veut dans l'oppression, le monde travaille inutilemeut à le délivrer.

Qui le croirait? Dans cette dispersion générale qui les dispense de tout, qui met obstacle à tout, qui leur fait de tout un crime ou un ridicule, toujours fidèle à la circoncision qui les distingue, à la loi qui les gêne, aux prophéties qui le confondent, ce peuple conserve avec le plus grand soin ces divines Ecritures dont il est dépositaire, cette tradition dont il est le canal, quoique l'une et l'autre le condamnent. Il doit sa conservation à cette même religion chrétienne qu'il méconnait, parce qu'il lui est nécessaire. Il en a été la figure sans le savoir, il en est le défenseur sans le vouloir. Incorruptible gardien de nos titres, il n'a jamais souffert la plus légère altération de ces divins écrits que Dieu lui-même a dictés; témoins non suspects dans notre cause, ils déposent contre eux-mêmes pour les chrétiens qu'ils maudissent, pour une doctrine qu'ils anathématisent. Ainsi Dieu se joue de la sagesse humaine, et dans les efforts qu'elle a faits pour détruire cette nation, et dans ceux qu'elle a faits pour la rétablir, et dans ceux qu'elle fait elle-même contre la religion chrétienne. Il conserve dans l'humiliation, et fait éclater par cette humiliation même, dans tous les siècles et tous les lieux du monde, le monument de sa justice et de sa puissance à l'honneur d'une religion que le châtiment et la conservation de ce peuple qui lui est si opposé et si nécessaire servent également à démontrer.

Les chrétiens sont, comme les Juifs, toujours persécutés; mais malgré les plus violents orages, les plus funestes divisions, les plus grandes pertes, l'Eglise toujours inébranlable, image du royaume éternel, voit tout se briser à ses pieds. Sa destinée est plus admirable que celle des Juifs. Ils ont porté dans leur dispersion les lois, les coutumes, les idées dans lesquelles ils ont été élevés, et il a fallu former les chrétiens en changeant les idolâtres ennemis déclarés du christianisme. Un peuple dispersé n'est pas à craindre, il est plutôt méprisé que persécuté. Les chrétiens sont suspects, haïs, persécutés dans les pays idolâtres, et dans les royaumes hérétiques où ils sont dispersés; ils se haïssent, se persécutent entre eux, dans les Etats catholiques, où ils sont réunis; et partout par l'irréligion et le vice. Comment pourraient-ils se maintenir, si une puissance infinie et attentive à tout ne les ses couvrait de ses ailes? Nous allons admirer inépuisables richesses dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un homme a planté une vigne, il l'a entourée d'une haie, il y a creusé un pressoir et bâti une tour. L'application de cette parabole à l'Eglise chrétienne n'est inconnue à personne. Cette Eglise est une vigne qui porte des fruits exquis, Dieu lui-même daigne en être le vigneron: *Pater meus agricola.* (*Joan.*, XV, 1.) Le Fils de l'homme en est le cep, les chrétiens en sont les sarments. Ils ne portent du fruit qu'autant qu'ils y sont attachés; s'ils s'en séparent, ils ne sont bons qu'à être jetés au feu: *Vos palmites.* (*Ibid.*, 5.) Quelle est la haie dont il l'environne, et qui fait sa sûreté? C'est la toute-puissante protection, c'est la vigilance de ses pasteurs, sa fermeté à conserver la foi, et à fermer l'entrée à toutes les nouveautés profanes: *Sepem circumdedit.* (*Marc.*, XII, 1.) Les persécutions qu'elle a toujours souffertes la tiennent dans le pressoir avec son adorable époux, qui y a rendu son sang par mille plaies, il le fait encore couler par le sacrifice, dans le cœur des justes par les sacrements, dans les martyrs par la perte de leur vie: *Fodit torcular.* (*Ibid.*) La présence, la promesse de Dieu est cette tour inébranlable, fournie de toutes sortes d'armes, pour repousser l'ennemi. Sa solidité est à l'épreuve. Sa durée éternelle: *Ædificavit turrim.* (*Ibid.*) Malheur aux vignerons qui refuseront de rendre le fruit de la vigne, ou négligent de la cultiver, un jour viendra où il leur fera rendre compte et les punira rigoureusement: *Malos male perdet.* (*Matth.*, XXI, 41.) Mais cette infidélité n'annonce-t-elle pas au père de famille la perte de sa vigne? On chasse, on maltraite les domestiques, on égorge son propre fils, on s'empare de son héritage: *Ipse est hæres, occidamus eum.* (*Marc.*, XII, 7.) Non. Non, le Seigneur man-

que-t-il de ressources? De ces pierres mêmes il fera naître des enfants d'Abraham. Sa vigne ne sera pas moins florissante, il la donnera à d'autres qui la cultiveront avec soin. L'Eglise retrouvera tout ce qu'elle a perdu, son dédommagenent naîtra de ses pertes : *Locabit aliis agricolis.* (*Ibid.*, 9.)

Quels admirables suppléments! 1° Les apôtres emportent avec eux dans le tombeau la science infuse qui les rendait les oracles du monde; mais l'infaillibilité demeure toujours dans l'Eglise; on n'y enseignera pas avec moins de certitude les vérités de la religion? Est-ce à la seule personne de Pierre que les clefs du royaume des cieux ont été confiées? N'ont-elles pas passé à ses successeurs? Centres de l'unité comme lui, tout ce qu'ils lient ou délient sur la terre sera lié ou délié dans le ciel. L'Eglise bâtie sur la pierre ne doit pas tomber sous le glaive de Néron; elle se rit des portes de l'enfer. Le troupeau que le souverain Pasteur a confié à Pierre verra passer sa houlette aux évêques de Rome qui seront assis sur son siége. Les brebis n'auront pas moins à craindre la fureur des loups, lorsque le premier pasteur aura par son martyre mérité la couronne de gloire. La révolution des siècles, les vicissitudes des événements, ne font que rendre plus nécessaire l'indéfectibilité de celui qui est chargé de confirmer ses frères. Pour prévenir tous les prétextes de l'erreur, Dieu n'a-t-il pas dit en quittant le monde : Enseignez, baptisez toutes les nations, ne craignez rien de mon absence, je serai avec vous, j'y serai tous les jours, j'y serai jusqu'à la fin des siècles, ou plutôt j'y suis, car tous les siècles ne sont pour moi qu'un moment : *Ecce vobiscum sum omnibus diebus?* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

Quelle abondance d'instruction dans l'Eglise catholique! C'est la seule qui se fasse un devoir capital d'enseigner la religion à tout le monde. Toutes les autres nations, même la Synagogue, laissent le peuple dans une profonde ignorance. Quel zèle de toutes parts dans le monde chrétien! Que d'universités, de colléges, de maîtres, et de maîtresses d'école, jusque dans les villages! Quel soin dans les pasteurs d'enseigner et de catéchiser, que de canons de l'Eglise, de statuts des diocèses, d'invitations, d'exhortations, de menaces pour les y engager! que d'ordres religieux, uniquement établis pour instruire! que de livres d'éléments pour la jeunesse, de sermons, de livres de piété pour un âge avancé! que d'ouvrages de toute espèce pour la religion! On travaille nonseulement pour les amis, les citoyens, les chrétiens déja unis par le baptême, mais encore pour les peuples infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, les barbares, qui connaissent à peine l'humanité: malgré le dégoût et l'obscurité de ses fonctions, l'incertitude et la difficulté du succès, au prix des biens et de la vie, c'est ce que font voir avec étonnement ces hommes apostoliques que l'Evangile seul peut former, qui, sur les pas de François Xavier, portent aux extrémités du monde, les lumières de la vérité, dont ils sont et les hérauts par leurs paroles, et la démonstration par leur conduite. Aussi pour preuve de sa mission divine, le Sauveur donne l'instruction des pauvres, qu'il compare aux plus grands miracles : *Mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* (*Matth.*, XI, 5.) La Sagesse accomplit ainsi ce qu'elle avait dit d'elle-même : Je fais entendre ma voix dans les places publiques, j'appelle tout le monde, j'invite les sages et les fous à mon festin : *Sapientibus et insipientibus locuta est.* (*Prov.*, IX, 4.) Jésus-Christ parcourait les villes et les campagnes pour semer ce grain de l'Evangile, envoyait de toutes parts ses disciples et leur ordonnait d'aller fouiller dans les haies et les buissons, pour obliger tous ceux qu'ils trouveraient à entrer dans la salle des noces: *Exi in vias et sepes.* (*Luc.*, XIV, 23.)

2° Les vertus apostoliques s'affaiblissaient parmi vous, je vais susciter des troupes nombreuses, des témoins qui en réaliseront et perpétueront la pratique, des familles nombreuses qui produiront des enfants à l'infini et se transmettront de main en main l'héritage de leur ferveur. Nous l'avons vu dans le discours précédent, ce nouvel ordre d'hommes faire renaître au milieu du monde la charité, la chasteté, la pauvreté des apôtres, le gouvernement, la soumission des apôtres, leur foi, leur zèle, leurs travaux. Si quelqu'un d'eux se relâche, des réformes leur donneront un nouveau lustre, ou de nouveaux instituts les remplaceront avantageusement. La doctrine, le langage, les épreuves, les obscurités, les prodiges de la vie intérieure, développés par les Thérèse, les Jean de la Croix, les François de Sales, feront voir des trésors cachés de grâce et de vertu, et la sagesse du siége de Pierre, en condamnant les égarements d'une fausse mysticité, affermira les pas de ces âmes d'élite dans la voie étroite de la perfection évangélique; et que n'enseignent pas les lois et la discipline de l'Eglise, et les livres de piété heureusement multipliés à l'infini? Est-il de vertu qu'ils n'apprennent, d'utile pratique qu'ils ne prescrivent, de motifs touchants qu'ils ne donnent, d'exhortation pathétique qu'ils ne fassent pour porter à la plus haute vertu : *Excellentiorem viam vobis demonstro.* (*I Cor.*, XII, 31.)

Il y aura toujours des milliers d'âmes saintes, qui ne fléchiront pas le genou devant Baal. Consolez-vous, prophète, supportez une vie dont tant de crimes ont dû vous inspirer le dégoût. Dieu n'oublie pas les intérêts de sa gloire, il régnera toujours dans bien des cœurs fidèles, il régnera jusque dans le cœur des impies, par les remords d'une conscience que rien ne pourra étouffer, et qui plaideront la cause de la vertu, dans le temps même qu'on l'abandonne. Il y régnera par les lois qu'ils s'imposent les uns aux autres, par les éloges qu'ils se donnent, et les reproches qu'ils se font; car ce sont les principes de la religion, devenus naturels à l'homme, qui lui donnent l'idée et l'estime de la vertu, qui lui inspirent des

lois sages, des jugements équitables, des reproches justes, des éloges mérités. On a beau la trahir, la combattre, la religion, influant toujours sur les actions humaines, en sera la malice ou la bonté, la faire sentir, approuver ou blâmer.

La durée des Etats et des religions est une vie morale, semblable à la vie naturelle. L'homme n'est presque rien dans l'enfance, peu à peu avançant en âge, il croît, se fortifie, devient un homme parfait. Il éprouve des maladies, il languit, il se rétablit, ses forces diminuent, ses organes se refusent à ses volontés. Il baisse insensiblement, il meurt enfin ; bien loin d'être surpris d'un trépas inévitable, on devrait plutôt l'être qu'il pût vivre si longtemps. La faiblesse, la délicatesse, la multitude, la diversité, l'enchaînement de toutes les parties qui composent sa frêle machine, devaient cent fois en hâter la ruine. Quelle main judicieuse pour faire couler le sang par tant de canaux, donner du jeu à tant de ressorts, faire remplir tant de fonctions diverses, prêter à l'œil ses pinceaux, à l'oreille ses vibrations, à la bouche ses articulations, aux mains leurs opérations, aux pieds leurs mouvements? La multitude, la variété, la complication, les suites des maladies forment un nouveau chaos, où l'œil de l'homme peut à peine démêler quelque vestige, pour en connaître la nature, et en hasarder le remède; qui, malgré tous les efforts, nous tiennent longtemps avec les plus vives douleurs, sur le bord du tombeau, et enfin nous y précipitent; outre une foule d'accidents qui tranchent nos jours le moins qu'on y pense, ou font traîner une vie languissante qui n'est qu'une mort continuelle.

La vie spirituelle a de même ses périodes et ses vicissitudes, ses infirmités et ses remèdes, ses accidents et ses rechutes, son enfance, son accroissement, sa décadence, sa mort. Les empires sont sujets aux mêmes lois; on les voit se former, monter au comble de la gloire, se diviser, se détruire et retomber dans le néant d'où ils furent tirés. Que sont devenues ces vastes monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains? il n'en reste plus qu'une histoire assez embarrassée, dont on ne peut qu'avec peine fixer les époques et démêler les événements. Tout porte l'empreinte de la faiblesse, tout n'est que vanité! La religion, semblable à tout le reste dans ses vicissitudes, en est bien différente dans sa durée. Jamais la nuit du tombeau ne doit la couvrir. Elle fut depuis le commencement du monde toujours la même. Ses divers états n'étaient qu'un développement: les premiers humains virent former les feuilles de cet arbre, les Israélites en admiraient les fleurs, les chrétiens cueillent les fruits qu'elles annonçaient. Cet arbre est planté le long des eaux vives, il ne se séchera point : *Tanquam lignum secus decursus aquarum, folium ejus non defluet.* (*Psal.*, I, 3.) Ce grand empire a été prédit par le même prophète qui annonça les quatre monarchies; mais Daniel, en prédisant la chute de tous les autres, promet l'immortalité à celui-ci : *Suscitabit Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur.* (*Dan.*, II, 44.)

3° Le don des miracles accordé aux apôtres n'est plus si brillant aujourd'hui, mais il n'a pas entièrement cessé. Il s'en fait souvent encore au tombeau, et par l'intercession des saints; et c'est en partie sur ce témoignage éclatant de la Divinité que l'Eglise les place sur ses autels. L'incrédulité ne les contesterait pas, si elle connaissait les précautions infinies que prend le Saint-Siége, pour en constater la vérité. Les tribunaux les plus réguliers, les plus scrupuleux, ne les ont jamais portées si loin dans les plus importantes affaires, et rien ne peut passer pour certain sur la terre, si les miracles reçus dans les procès de canonisation ne sont pas incontestables. L'Eglise ne fût-elle pas infaillible; la circonspection, sa délicatesse, la démonstration de ces faits, prouvée partout ce que la prudence humaine peut imaginer de moyens, suffirait pour rassurer un cœur chétien sur cette partie importante du culte.

Les saints eux-mêmes font des miracles vivants. Dieu fait paraître de temps en temps de ces héros admirables qui, comme les étoiles dans le firmament, guident dans la nuit de cette vie, les pas incertains du voyageur. Quel miracle d'amour qu'une Thérèse! quel abîme de science qu'un Augustin! quel prodige d'humilité que François de Paule! quel trésor de charité que Vincent de Paule! quelle merveille de douceur que François de Sales! Les aveugles éclairés, les paralytiques guéris, les pains multipliés sont moins étonnants que ces chefs d'œuvre de la grâce; qu'ils sont d'un prix bien supérieur à la balance du sanctuaire! Il y en a dans tous les états. Les Louis, les Casimir, les Ferdinand, illustreront le trône. Isidore à la charrue, Geneviève près d'un troupeau, Stanislas parmi des novices, une infinité d'évêques, de prêtres, de religieux réveilleront la piété, y appelleront par leurs exemples, y protégeront par leurs prières; leurs reliques mêmes et leurs images, par un espèce de sermon muet, nous engageront à marcher sur leurs traces, et nous faciliteront une imitation dont elles font espérer la récompense. Leurs fêtes, renouvelées périodiquement toutes les années, nous occupent saintement nous instruisent aisément, nous animent efficacement à partager leur couronne. Ainsi l'Eglise semble rajeunir dans sa vieillesse, et retrouver la force de l'aigle : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* (*Psal.*, CII, 5.)

Mais qu'a-t-elle besoin de miracles, elle en est elle-même un perpétuel et le plus grand de tous. Quel miracle que son établissement! On voit s'élever par les mains les plus faibles, sans secours humain, au milieu d'un monde d'ennemis, cette céleste Jérusalem dont les fondements sont cimentés du sang de ses premiers architectes. Quel miracle que sa conservation! Ce rocher toujours battu des flots et toujours immobile, cette barque jouet des vents, à tra-

vers mille écueils, voguant à pleines voiles; tout y est miraculeux dans la doctrine jamais altérée, dans le ministère toujours subsistant, dans le sacrifice jamais interrompu, dans les sacrements toujours administrés, dans son chef toujours révéré, malgré toutes les révolutions.

Quel miracle dans la beauté de sa doctrine! idée sublime de la divinité, connaissance parfaite de l'humanité, règle sage de conduite, portrait achevé de vice et de vertus, motifs les plus touchants et les plus forts, enchaînements de principes et de conséquences, étendue immense, qui embrasse tout. Le seul coup d'œil de la religion ravit et enchante, c'est le chef-d'œuvre de la plus haute sagesse. Faut-il d'autre miracle pour en faire adorer l'auteur? Un palais magnifique a-t-il besoin de miracles pour prouver la richesse du maître qui l'a bâti? Les miracles sont-ils nécessaires au souverain d'un grand royaume, au général d'une grande armée pour faire sentir leur puissance? Ouvrez les yeux et voyez le spectacle du ciel et de la terre, ouvrez l'oreille, et méditez les chefs-d'œuvre de la loi chrétienne, vous admirerez la sagesse de son auteur. Fut il jamais de pareil prodige? Les miracles, dit saint Grégoire, ont étayé la religion naissante, comme l'on arrose un jeune arbrisseau; devenu un gros arbre, par le plus insigne miracle, étendant ses branches, déployant ses fleurs et ses fruits elle est elle-même le miracle des miracles; faut-il qu'au gré du caprice des hommes, la main de Dieu interrompe le cours de la nature pour leur faire apercevoir le soleil à midi?

4° La foi perd-elle quelque chose de son éclat par les artifices de l'erreur, elle le retrouve et en acquiert un nouveau par les décisions de l'Eglise qui la fixent, les travaux des docteurs qui l'expliquent, la précision de la dispute qui l'épure. Voilà l'Eglise assemblée dans de nombreux conciles où les dignités, les vertus les lumières réunies offrent l'objet de la plus religieuse admiration! Voyez ses prélats vénérables blanchis dans les travaux apostoliques, dont le Saint-Esprit dicte les oracles. Le grand Constantin, accoutumé à la magnificence de l'empire, les admirait à Nicée, lorsqu'ils définissaient la consubstantialité du Verbe. Admirait-il le luxe, le faste, la hauteur? Ces saints prélats les connaissaient-ils, et le maître du monde eût-il rien vu de plus superbe que ses palais, et de plus grand que lui-même? Il admirait, il baisait avec respect les cicatrices des plaies qu'ils avaient reçues des bourreaux, ces membres disloqués, ces visages défigurés, glorieux monuments de leur foi et de leur courage, dont les plus riches ameublements n'approcheront jamais. C'est là, comme dans le cénacle, que se fait sentir un vent impétueux qui brise les efforts de l'erreur; c'est là que descendent les langues de feu qui embrasent les cœurs et font entendre les sons divins de la vérité que l'Eglise écoute et conserve avec la plus grande fidélité.

Le voilà ce siége respectable de Pierre, sur lequel est bâti l'édifice de l'Eglise, d'où partent ces foudres qui font rentrer dans la poussière les portes de l'enfer, vainement liguées contre elle. Ce centre d'unité, à qui doit tenir tout ce qui veut porter le nom de catholique, ce pasteur suprême de tout le troupeau, qui le mène dans de bons pâturages, ce Juge souverain dont le ciel ratifie les arrêts, parce qu'il a promis de lier ou délier tout ce que Pierre lie ou délie sur la terre. Que d'enfants a mis au jour cette mère et maîtresse de toutes les Eglises dans tout le monde où elle a envoyé des missionnaires! L'Africain et le Scythe, l'Iroquois et le Japonais se sont rangés sous sa houlette. Elle a gémi sans doute, lorsque des révolutions imprévues lui ont arraché le fruit de ses entrailles, mais elle n'en a pas été moins florissante, et de nouveaux rejetons ont été entés sur l'arbre dont ces branches infortunées s'étaient séparées.

Les voilà ces Pères de l'Eglise, ces docteurs célèbres, ces savants interprètes de la vérité, qui joignent le plus sublime génie aux plus héroïques vertus. Quels organes de Dieu que les Augustin, les Ambroise, les Chrysostome. Ainsi parlerait-il, s'il daignait paraître sur la terre, et faire entendre sa voix? Qui peut ne pas admirer la multitude, la variété de leurs ouvrages, la force, la solidité de leurs raisonnements, l'étendue de leurs explications, la beauté, l'élégance de leur style? Que la religion est admirable sous leur plume! Pourrait-elle n'être pas immortelle? Ah! si nous sommes effrayés à la vue des armées innombrables de nos ennemis, quelle confiance ne doivent pas nous donner le zèle, la sagesse, le courage de nos conducteurs? Nous sommes invincibles. Tels encore les corps nombreux des théologiens qui, recueillant les oracles de l'Ecriture et des Pères, en ont développé avec ordre, combiné avec méthode, démêlé avec justesse, appuyé avec succès, rapproché de nous avec netteté le sublime système, faisant servir les richesses de l'esprit humain à la gloire de l'ouvrage divin, dont l'Auteur de tout bien a fait le riche présent aux hommes. Non, non, l'Eglise n'a point à craindre le funeste anéantissement de la connaissance de la vérité, qui entraînerait infailliblement le monde dans la nuit éternelle; celui qui veille à sa conservation et répare ses pertes ne dort jamais ni ne sommeille : *Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel.* (*Isa.*, V, 27.)

5° Le ridicule de l'idolâtrie a cessé. Il est vrai que celle qui subsiste encore dans plusieurs contrées du monde, n'est pas moins que celle des Grecs et des Romains un amas monstrueux de vices et de folies, les *Fétiches* de l'Afrique, le *Manitou* des sauvages, le *Brama* des Indiens, le *Fô* des Chinois, l'*Amida* du Japonais, ne le cèdent en extravagances et en horreurs ni au Jupiter du Capitole, ni à la Vénus de Paphos; et les missionnaires n'y trouvent pas moins de prise que les apôtres dans le paganisme de

leur temps : mais le paganisme n'existe plus dans les pays où la religion chrétienne est établie, et ses nouveaux ennemis plus subtils, plus décents, plus aguerris, sont bien plus difficiles à vaincre, comme nous l'avons remarqué. Dieu permet cependant à la gloire de la religion qu'ils donnent dans une autre sorte de ridicule et d'excès qui ne fait pas moins gémir sur la faiblesse et la malignité de l'esprit humain, et ne doit pas moins servir à détromper tout esprit raisonnable, et le ramener à la foi.

1° Leur opposition. Toutes les sectes sont contraires les unes aux autres ; l'Eglise n'a qu'à les laisser se déchirer mutuellement. Les sabelliens voyaient trois dieux dans la Trinité, les ariens n'y admettaient pas trois personnes, les nestoriens veulent deux personnes en Jésus-Christ, les eutychéens font une nature composée des deux, les pélagiens accordent tout au libre arbitre, les prédestinatiens lui refusent tout. Les calvinistes nient la présence réelle dans l'Eucharistie, les luthériens la reconnaissent. La vérité ne se combat point elle-même? L'Eglise éloignée de toutes les extrémités, sait seule tenir invariablement un juste milieu.

2° Leurs variations dans la même secte. La vérité seule peut se soutenir sans se contredire. Tout y est lié, conséquent et parfaitement d'accord. L'erreur a besoin de s'étayer de tous côtés, et ne le fait que par d'autres erreurs qui ne croulent pas moins. Chaque jour voit éclore un nouveau système qui, aussi peu solide que les autres, est renversé le lendemain. Les variations des hérétiques sont infinies, c'est la tour de Babel. L'Eglise ne parle qu'une fois, et la durée des siècles n'apportera aucun changement dans sa créance, elle ne souffre pas même de nouveauté dans le langage,

3° Leurs contradictions dans la même erreur. On bâtit d'une main, on détruit de l'autre ; la réponse à une objection fait naître une autre difficulté. L'esprit humain peut-il embrasser et combiner tant d'objets différents et si opposés? Comment réunir la lumière et les ténèbres, concilier l'erreur et la vérité, l'être et le néant? Les vérités sont liées et renfermées les unes dans les autres, comme le fruit dans son germe, d'où une légitime conséquence l'exprime et le développe. Les erreurs sont ennemies de la vérité et inconciliables entre elles, et couvrent de confusion leurs auteurs.

4° La frivolité des preuves et des réponses. Faut-il expliquer un passage? Ce ne sont que conjectures et interprétations puériles. Faut-il établir un dogme? Ce ne sont que raisons forcées, sophismes risibles. Faut-il répondre à des difficultés? Ce ne sont qu'équivoques, défaites, faux-fuyants. Dans quel délire ne jette pas l'erreur? On rougirait dans la société, d'agir, de parler, de penser d'une manière si peu sensée. S'il était permis de traduire des matières si importantes au tribunal de ridicule, on verrait que le théâtre n'a jamais produit plus d'inepties. Saint Paul les appelle des contes de femmelette. *Aniles fabulas.* (I *Tim.*, IV, 7.)

5° L'inutilité de leurs dogmes. A quoi sert l'hérésie ou l'impiété? Augmente-t-elle le culte de Dieu? Epure-t-elle les mœurs? Respecte-t-on plus Jésus-Christ quand on dit qu'il n'est qu'un pur homme ; celui qui croit n'avoir pas besoin de grâce a-t-il recours à la prière? Qui désirera la communion, qui s'y préparera s'il n'y croit que du pain ? Qui examinera sa conscience, s'il ne doit pas se confesser? Qui pratiquera ce bonnes œuvres, s'il les juge inutiles et sans mérite? L'impie qui nie le paradis et l'enfer en est-il plus homme de bien? C'est bien la peine de renverser la religion pour nous rendre plus méchants. Fût-ce la morale la plus sévère, elle est plus dangereuse qu'une morale relâchée, par sa sévérité même qui, dans l'impossibilité de la pratique, présente le prétexte le plus plausible et le plus séduisant de se permettre tout. Vous connaîtrez l'arbre par les fruits. Quel bien ont fait les hérésies avec leurs grands mots de réforme, de pureté de l'Evangile, de raison, d'humanité? De bonne foi, est-on en Angleterre, en Hollande, plus pieux, plus chaste, plus désintéressé? N'est-ce pas, au contraire, un débordement de tous les vices, avec celui de toutes les erreurs . *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.*, XVI, 16-20.)

6° Enfin la mauvaise foi. L'ignorent-ils? Non, sans doute. Peuvent-ils l'ignorer? Ils le sentent malgré eux, ils en rougissent en secret, plusieurs en ont fait l'aveu. Un faux point d'honneur les arrête, et contre les lumières de leur conscience, ils aiment mieux conserver une erreur connue que d'avoir la honte de la rétracter. Que dans les premiers jours d'une hérésie naissante, où l'Eglise n'a pas encore parlé, des gens grossiers, dans une province écartée où on n'est instruit de rien, vivent dans une ignorance invincible, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer ; mais après tant de disputes et de décisions authentiques, quel hérétique, quel incrédule en France est de bonne foi? Quel peut l'être, lorsque tout lui crie la grandeur de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'infaillibilité de l'Eglise?

Ainsi tous ses ennemis tombent à droite et à gauche. L'Eglise survit à tous, la colonne et le fondement de la vérité est inébranlable. Elle est unie par l'unité de la foi, les liens de la charité, et la supériorité du gouvernement, dans un seul chef. Elle est sainte, seule dépositaire des règles, des moyens, des récompenses de la sainteté. Elle fait seule les véritables saints. Elle est catholique, par sa durée miraculeuse dans tous les temps, son étendue infinie dans toute la terre. Elle est apostolique par la succession jamais interrompue de ses chefs, depuis le prince des apôtres à qui furent faites les plus magnifiques promesses. Ces caractères qui lui sont propres la distinguent de toutes les autres religions, et les

confondent toutes : *Columna et firmamentum veritatis.* (II *Tim.*, III, 15.)

Quelle gloire pour Dieu ! Quel mérite pour l'homme dans ces combats et ces victoires ! Semblable à la navigation des apôtres qui pensèrent périr dans l'orage où le calme tout à coup rendu fit admirer la puissance de celui qui commande aux vents et aux flots. Le nuage cache le jour. Ténèbres de la foi, vous rendez vos mystères impénétrables, quel mérite de captiver sous votre joug notre entendement ! L'orage se déclare. Les vents se jouent de sa frêle barque, ils vont la jeter sur quelque rocher; les flots s'élèvent, la remplissent, la font couler à fond. Quel mérite de ne pas perdre la confiance, quand tout semble désespéré ! L'équipage faible et découragé travaille vainement; ses efforts à ramer, son adresse à conduire ne peuvent ni arrêter la tempête, ni mener au port. Quel mérite d'entretenir encore le feu de la charité? On a recours à Dieu, mais hélas ! il dort. Il paraît insensible aux maux et aux risques de ses disciples. Quel mérite d'attendre avec patience le moment du Seigneur ! on l'éveille, on lui arrache comme par force un secours qu'il paraît s'embarrasser fort peu d'accorder. Quel mérite de l'aimer encore malgré cet abandon apparent, de lui offrir des prières sans se rebuter de son indifférence ! La vie de l'Eglise, comme celle de chaque homme, est une guerre perpétuelle pour conserver le dépôt de la foi et le trésor de la grâce. Nos pères ne nous ont transmis qu'à ces conditions l'héritage que nous devons faire passer à nos descendants : *ita ut navicula operiretur fluctibus.* (*Matth.*, VIII, 24.)

Mais aussi quelle gloire pour celui qui commande aux tempêtes et marche sur la cime des ondes ! Gens de peu de foi, je suis avec vous, et vous craignez ! La vive lumière dissipe tous les nuages et fait briller la vérité. Sa puissance enchaîne les vents, emprisonne les flots, engloutit les écueils. Sa bonté comble de grâces, fait régner le calme et goûter la douceur de la paix. Sa sagesse éclaire, dirige, sanctifie. Qu'il est grand, qu'il est admirable ! Un mot et il crée, conserve, perfectionne tout: *Mirati sunt dicentes: Qualis est hic.* (*Ibid.*, 27) Ainsi guidée, protégée, sanctifiée par son Dieu, à travers les plus grands combats, les plus grands travaux, la religion triomphante arrive enfin à la vie éternelle, etc.

DISCOURS

SUR L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Le clergé est par lui-même un corps respectable, utile et nécessaire à l'Etat; il y remplit les mêmes fonctions, il lui rend les mêmes services que les corps les plus distingués. Le magistrat, la balance à la main, juge les différends des citoyens; de plus grands intérêts, des procès d'un ordre bien supérieur sont tous les jours portés à notre tribunal. Le Juge des vivants et des morts ratifie dans le ciel les arrêts que nous portons sur la terre. Vous défendez la patrie, braves guerriers, manquons-nous d'ennemis à combattre ? La vie chrétienne est une guerre perpétuelle; on n'obtient le ciel qu'à titre de conquête. Nous marchons à votre tête, nous vous fournissons des armes spirituelles, nous vous soutenons dans la mêlée, heureux de ceindre notre front des lauriers que nous vous apprenons à cueillir. Célèbres orateurs qui défendez la veuve et l'orphelin avec autant de zèle que d'éloquence, nous plaidons à l'autel et dans la chaire de vérité la cause de Dieu et la vôtre : nous fléchissons sa justice irritée, par les mérites de cet Avocat adorable, dont nous faisons parler les plaies auprès du Père céleste. On a recours, dans les maladies du corps, à l'habile médecin qui sauve nos jours : nos remèdes infiniment plus efficaces, le sang d'un Dieu que nous répandons dans les blessures de votre âme, guérissent tous ses maux, et lui rendent une vie qui ne doit jamais finir. Nous respectons des courtisans assidus au pied du trône, qui offrent au prince les hommages et les cœurs de ses sujets : occupés à chanter les louanges de Dieu, à offrir la sainte victime, à vous obtenir des grâces, les ambassadeurs du peuple, les suppléments de son zèle, ses médiateurs auprès du Roi des rois, sont-ils des portions indifférentes de l'Etat, dont ils remplissent les plus importants devoirs? Si le père de famille le sert en lui formant un petit nombre de citoyens, combien lui est utile le père d'une grande paroisse, d'un vaste diocèse, qui régénère, fortifie, nourrit, conduit au ciel par les sacrements, forme et dirige par la sagesse ces familles dont le souverain Maître lui a confié le soin? Que l'Eglise soit dans l'Etat, ou l'Etat dans l'Eglise, odieux et frivole verbiage, un état chrétien n'est-il pas une portion de l'Eglise catholique? Le clergé n'est-il pas une partie essentielle d'un état chrétien? N'est-il pas établi de Dieu, revêtu de son autorité, distributeur de ses grâces, interprète de sa parole, exécuteur de ses ordres? Ne lui a-t-il pas donné les clefs du royaume des cieux? Ne l'a-t-il pas déclaré garant de ses oracles? N'a-t-il pas promis d'être avec lui jusqu'à la consommation des siècles?

Dans ces sublimes fonctions et ces divines prérogatives, connaissez, prêtres du Seigneur, et vos devoirs et vos ressources dans les plus grands maux de l'Eglise. Le dernier des malheurs pour vous et pour elle, ce serait d'en désespérer. Ne nous en dissimulons pas l'excès par une aveugle sécurité, mais ne l'exagérons pas par une molle faiblesse. Content de gémir sur les ruines de Jérusalem, abattu sous le poids de l'ouvrage, désarmé par une lâche politique, intimidé par une fausse prudence, on s'applaudit, on se fait un mérite de sa négligence. Allez, comme le bon pasteur, mener vos brebis dans de bons pâturages; marchez devant elles, appelez-les par leur nom, écartez le loup. Si quelqu'une s'égare,

l'abandonnerez-vous? Courez-la chercher, portez-la sur vos épaules. Charitable samaritain, sondez les plaies de cet homme blessé à mort; versez-y du vin et de l'huile. Que deviendra-t-il, si comme le prêtre et le lévite, vous le voyez avec indifférence, et le laissez nageant dans son sang? Attaquez, comme les Machabées, les ennemis de Dieu; jetez-vous dans le fort du combat, frappez à droite et à gauche, percez l'éléphant du roi; ensevelis ez-vous dans votre triomphe. L'Eglise aux abois vous verrait-elle prendre la fuite? Faites voir que le germe d'Iraël n'est pas éteint; qu'il est un cœur, qu'il est un bras dévoué à la gloire des autels. Successeur des apôtres, écoutez les ordres que donne le grand zélateur des âmes aux héros dont vous tenez la place, en les chargeant de l'établissement de son Eglise. Ce n'est pas une ville, une province, un royaume que je vous donne à convertir; c'est un monde, oui, tout un monde. En faut-il moins pour vous? Un champ aussi vaste est seul digne de votre zèle. Voyez ces contrées infinies qui languissent dans les ombres de la mort, depuis l'Indien que le soleil brûle, jusqu'au sauvage que la neige couvre : tout périt, faute d'une main charitable qui le secoure. Osez tout entreprendre, osez tout espérer; suivez vos grandes destinées : comptez les peuples qui doivent vous entendre, ou plutôt ne puissiez-vous pas les compter. Volez d'un pôle à l'autre, que les extrémités de la terre retentissent de votre voix, les bornes de l'univers peuvent seules être les vôtres. Héritiers des apôtres, n'en auriez-vous pas l'esprit? La gloire de Dieu, le salut des âmes, ont-ils perdu de leur prix, les besoins du peuple sont-ils moins pressants, la parole de Dieu est-elle devenue impuissante; n'avons-nous pas les mêmes armes; ne sommes-nous pas chargés des mêmes intérêts? Le collége apostolique doit revivre en nous et opérer les mêmes prodiges,

Une heureuse expérience a appris à l'Eglise gallicane qu'elle trouve dans son sein les plus abondantes ressources. Je ne parle ni de la splendeur de la naissance, ni de l'éclat de la fortune, ni du crédit auprès du trône, ni de la dextérité dans les négociations, ni de l'appareil imposant du faste: fragile bras de chair, plus propre à détruire l'œuvre de Dieu qu'à servir à sa gloire, sur lequel ne comptèrent jamais les apôtres, et que le Sauveur, les envoyant combattre toutes les puissances du monde, leur ordonna de mépriser. L'Eglise gallicane ne compte que sur les lumières de la vérité, les forces de la grâce, la douceur de la charité, l'édification de ses bons exemples; voilà les armes qui la rendront invincible : *Arma militiæ nostræ non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.* (I *Cor.*, II, 4.) Avec ce bouclier et cette épée, les Hilaire, les Martin, les Sulpice, les Phœbade, nous ont ouvert dès les premiers siècles la brillante carrière de la victoire. Souvenons-nous que nous sommes les enfants des saints; en marchant sur leurs traces, les couronnes naîtront sous nos pas. Manquons-nous de talents et de lumières? Jamais les conducteurs des armées de Dieu furent-ils plus éclairés, ses troupes plus aguerries et plus exercées? Malgré l'ignorance et la barbarie des siècles qui suivirent la chute de l'empire, les schismes qui troublèrent l'Eglise, les vices qui défigurèrent sa beauté, n'avons-nous pas détruit l'impie secte des albigeois, arrêté sur nos frontières les torrents du luthéranisme, relégué dans son île l'Eglise anglicane et abattu enfin après mille combats les fureurs du calvinisme? Quel serpent plus tortueux que Pélage! quels piéges plus dangereux, quels sophismes plus séduisants que ceux des manichéens et du prédestianisme! Quels protecteurs plus ardents et plus redoutables que Constance et Valens! Les princes visigoths et iconoclastes, les faux-fuyants du jansénisme, nous déconcerteront-ils? Baisserons-nous lâchement la tête sous le joug d'un ennemi qui, sous le nom de liberté, veut nous réduire en servitude? Tremblerons-nous des attentats des ennemis de la religion? Nous laisserons-nous éblouir par les funestes leçons d'une prétendue philosophie? Sentez vos forces, Eglise de France, ou plutôt celle de Dieu, et n'allez pas vous ensevelir derrière le lâche rempart de la pusillanimité. Que n'avez-vous pas à attendre du bras tout-puissant qui se joue des empires et des siècles; si vous levez au ciel des mains pures, si vous offrez le tribut de vos aumônes et le trésor de vos vertus; si vous exhalez la bonne odeur de Jésus-Christ? Osons-le dire avec actions de grâces; jamais le clergé de France ne fut plus puissant. Plaise au ciel que, se sanctifiant tous les jours de plus en plus, le clergé de France, sanctifie toutes les brebis commises à sa houlette et terrasse ses ennemis avec le glaive à deux tranchants des œuvres et de la parole qui font la véritable puissance! *Potens opere et sermone.* (*Luc.*, XXIV, 19.)

Les hommes apostoliques, pour former, pour soutenir l'Eglise, ont employé deux sortes d'armes, que personne ne nous a contestées, et qu'on ne peut nous disputer, le bouclier de la foi et le glaive de la parole. Conservons le dépôt, instruisons le peuple, il n'en faut pas davantage pour réformer ces abus, et rendre à l'Eglise toute sa perfection : *Scutum fidei, gladium verbi.* (*Ephes.*, VI, 16). La foi est un bouclier impénétrable à tous les traits de l'ennemi. C'est la vérité même, que rien ne peut ébranler. Le ciel et la terre passeront plutôt que d'en voir détruire le moindre article : *Iota unum aut unus apex non præteribit.* (*Matth.*, V, 18.) Mais rien de plus facile à cultiver dans l'esprit des hommes. C'est une liqueur précieuse renfermée dans un vase fragile, qui par la plus petite ouverture s'évapore, s'écoule et se perd. La plus légère altération, le plus léger doute blesse mortellement une vertu qui ne connaît point de partage. Les objets en apparence indifférents et sans conséquence ont été le germe de toutes les hé-

résies. Luther n'attaqua d'abord que l'abus des indulgences; l'arianisme, le nestorianisme ne roulaient que sur un mot. La distinction du fait et du droit fit la fortune du jansénisme, la même distinction dans la notoriété des péchés fait courir les plus grands risques au corps d'un Dieu. Ici plus qu'ailleurs les plus petites choses conduisent aux grandes. Rien n'est plus lié que la vérité. La religion est un système divinement combiné, dont toutes les parties tiennent si étroitement les unes aux autres qu'on ne peut arracher une pierre de cet édifice, sans le renverser de fond en comble. Que sera-ce si on relâche, si on rompt le lien de l'autorité, qui en est le ciment, si on écarte, si on rejette la pierre fondamentale sur laquelle Dieu l'a bâti, si on suspecte le centre d'unité, qui en doit unir inséparablement tous les membres. Conservons la plus parfaite union entre nous et avec notre chef. L'unanimité de sentiments, l'uniformité de culte et de prières, la conformité de discipline, l'unité du gouvernement. N'ayons qu'un cœur et une âme, un corps, une bouche : *Uno ore unanimes, unum corpus, unus panis, una fides.* (*Rom.*, XV, 6.) C'est alors que l'Eglise gallicane, comme une armée rangée en bataille dont toutes les légions, agissant de concert par des évolutions et une impulsion communes, qui se défendent mutuellement, renversera tous les ennemis. Si la division ouvre quelque brèche, l'ennemi pénétrera jusqu'au centre, et qui arrêtera ses ravages? Ne sont-ce pas nos divisions sur la signature du formulaire, sur l'acceptation de la constitution, sur l'appel au futur concile, sur l'autorité temporelle, sur le refus des sacrements qui ont fait tous nos malheurs: *Omne regnum divisum desolabitur.* (*Matth.*, XII, 25.)

Pour conserver l'intégrité du dogme, reprimons selon l'ordre de l'Apôtre toute licence de langage; condamnons toute nouveauté profane de paroles. La doctrine semblable à l'eau qui, non-seulement s'écoule, mais encore prend toutes les couleurs et tous les goûts, s'imprègne des sels et des vertus de tous les corps qu'on y dissout, la doctrine prend toutes sortes de teintes et de nuances, selon le caractère et le style de ceux qui la traitent. Sublime dans l'un, simple dans l'autre, éloquente ou grossière, pleine d'onction ou de sécheresse, du sel de la satire, ou du lait de la charité. Elle a parlé platonisme dans les premiers siècles, s'est enveloppée dans l'école sous les termes du péripatétisme, a pris de nos jours l'essor du cartésianisme. L'esprit fort voudrait aujourd'hui lui donner le ton. Ces goûts, ces jours différents, comme les habits dont on est revêtu, peuvent, j'en conviens, se concilier avec l'essentiel des vérités décidées; mais leur font courir de grands risques : c'est aux pasteurs à décomposer ce mélange, à ramener tout aux vrais principes, et à confondre ces téméraires entreprises de la sagesse humaine, qui, par ses faibles productions, ose profaner les oracles de la Divinité: *Adulterantes verbum Dei.* (II *Cor.*, II, 17.) Qui peut voir sans gémir la licence de la presse, et le débordement des mauvais livres? Chacun se croit assez habile pour sonder la profondeur des mystères, et entretenir le public de ses attentats et de ses délires! qui peut sans frémir entendre la licence des conversations? La religion, les mœurs, le gouvernement, l'honneur du prochain, rien n'est sacré pour ces langues envenimées. On ne goûte que l'assaisonnement du crime, les sarcasmes de la malignité, l'infamie de l'obscénité, les horreurs de l'impiété. Chaque jour voit éclore quelque fruit de l'irréligion et et du vice, qui donne dans le monde une réputation de bel esprit qu'il devrait détruire, et fait toute la science et le mérite, et des admirateurs et des héros. Peut-on ne pas trembler pour la religion à la vue de la variété et de la multitude des opinions, des systèmes des objections, qui répandent le plus épais nuage sur les objets les plus saints? Tout devient problématique; tout est du ressort de la raison et cité à son tribunal, ou plutôt on en méconnaît les lois et les bornes. Tout est livré à la sagacité de l'esprit, à la témérité des découvertes, à l'illusion des conjectures, et bientôt transformé en certitude. Prêtres du Seigneur, vos lèvres sont dépositaires de la science, ne les ouvrirez-vous jamais pour en défendre la pureté, ne ferez-vous pas descendre le feu du ciel sur l'autel de Baal et ses prêtres, souffrirez-vous qu'on ne respecte ni le vrai Dieu ni ses ministres, ni sa loi, ni ses interprètes, ni sa foi, ni ses défenseurs? Couchés comme Elie aux pieds d'un genièvre, effrayés de la défection générale, chercherez-vous un asile dans la mort? *Petivit animæ suæ ut moreretur.* (III *Reg.*, IX, 4.) Alarmé comme Jonas de la difficulté de votre mission, prendrez-vous la fuite à la face de Dieu? Ah! dites plutôt, jetez-moi dans la mer pour apaiser la tempête, heureux de sauver vos jours au prix des miens; osez annoncer à cette grande ville, au prince même idolâtre qui y règne, que dans quarante jours Ninive sera détruite; Dieu bénira votre courage. La pénitence éteindra la foudre dans les larmes de ce peuple immense.

Un des grands moyens de soutenir la foi serait la tenue des conciles provinciaux, des synodes diocésains et des conférences ecclésiastiques. Celles-ci se tiennent exactement dans bien des diocèses. Il ne reste qu'à souhaiter qu'elles s'établissent partout, qu'on en rende fidèlement compte, et qu'on bannisse les repas et la dissipation qui en font des amusements et des parties de plaisir. On tient rarement les synodes, et les conciles provinciaux sont abolis depuis près de deux siècles. N'ont-ils pas été ordonnés par tous les conciles généraux et particuliers? N'est-ce pas par ces assemblées tenues dans toutes nos provinces, après le concile de Trente, que nos Eglises furent réformées, et arrêtèrent les progrès de l'hé-

résie de Calvin, et que saint Charles changea la face de la province de Milan? Nous admirons, nous prenons pour règle ce que ce grand modèle des évêques ordonna dans ses conciles et ses synodes: c'est l'esprit primitif du christianisme. Toute la vie apostolique d'un Dieu ne fut qu'une espèce de concile où avec ses apôtres il traitait des affaires de religion. Il promit de se trouver avec ceux qui s'assembleraient en son nom : *Ibi sum in medio eorum.* (*Matth.*, XVIII, 20.) Ce fut dans de pareilles assemblées que l'Eglise naissante reçut le saint Esprit, choisit un douzième apôtre, institua les diacres, termina les différends, et que dans tous les siècles, on a anathématisé les hérésies, réformé les mœurs, rétabli la discipline ; l'Eglise gallicane sera toujours faible, flottante, divisée, attaquée par l'erreur, défigurée par le vice, subjuguée par la persécution, tandis qu'elle ne se réunira pas dans ses provinces et ses diocèses pour s'instruire de ses besoins, prendre de sages précautions, et combattre ses ennemis de concert.

Ce n'est pas assez de conserver la foi, il faut la répandre. Soyez les hérauts de vos propres oracles, enseignez ce que vous avez décidé. Buvez le premier des eaux de votre citerne; mais faites-les couler dans les places publiques : *Deriventur fontes tui foras.* (*Prov.*, V, 16.) Que vos paroles, comme la rosée et la pluie, rafraîchissent une terre aride, et raniment les herbes flétries qui penchent tristement sur leur tige : *Quasi imber super herbam.* (*Deut.*, XXXII, 2.) Qui peut vous arracher ce puissant moyen de salut, qui a droit de vous fermer la bouche, et d'enchaîner la divine parole : *Verbum Dei non est alligatum.* (II *Tim.*, II, 9.) Voilà votre premier devoir, prêchez l'Evangile à toute créature; qui vous croira sera sauvé, qui refusera de vous croire sera condamné. Celui dont vous tenez la place est la parole éternelle. Le plus grand des enfants des hommes son précurseur, n'est que sa voix qui crie. Si vous voulez préparer les voies, abattre l'orgueil des montagnes, combler la profondeur des vallées, redresser les chemins tortueux, faire embrasser la pénitence, que votre voix retentisse dans le désert, sur les rives du Jourdain, à la cour d'Hérode : *Ego vox clamantis in deserto.* (*Matth.*, III, 3.) Annoncez la parole, disait l'Apôtre à Timothée, priez, pressez, reprenez, à temps et à contretemps : *Insta opportune, importune.* (II *Tim.*, IV, 2.) Ce n'est pas assez, disait le Seigneur aux prophètes, criez sans cesse : *Clama, ne cesses.* (*Isa.*, LVIII, 1.) Que votre voix comme la trompette fasse entendre les sons les plus perçants : *Quasi tuba exalta vocem.* (*Ibid.*) Chiens muets, vous ne pouvez aboyer au loup; sentinelle endormie, vous ne savez pas donner l'alarme, vos enfants demandent du pain, et vous ne savez pas le leur rompre; mais est-ce parler de ne faire entendre que des voix du second ordre, tandis que vous gardez un profond silence? Ah! si la parole toujours chère, toujours respectée, toujours puissante du premier pasteur frappait l'oreille du fidèle, avec quelle force il briserait les cœurs, avec quelle onction il les gagnerait, avec quelle lumière il dissiperait les ombres de l'erreur et de l'ignorance. Est-ce parler de ne distribuer l'aliment de vie, que d'une main pompeusement avare, aux jours de fête, où un sermon à peine écouté, n'est qu'un ornement de cérémonie? Est-ce donc à des festins d'éclat que vous bornez la nourriture de votre famille, au lieu du pain dont elle a besoin tous les jours? Le soleil ne répand-il sa lumière, la terre ne prodigue-t-elle ses fruits qu'aux grandes solennités? Est-ce parler de faire monter en chaire un frivole orateur qui, d'un style affecté, avec une parure efféminée et un ton de théâtre, substituant le bel esprit à l'apôtre; au lieu de vérités solides, de menaces effrayantes, d'exhortations pathétiques, vient dans un discours d'apparat semer des fleurs, débiter des pointes, compasser des antithèses, prodiguer des éloges, mendier des suffrages? Est-ce parler de reléguer dans la chaire une parole que la sagesse éternelle faisait entendre sur les toits et dans les places publiques, dans les campagnes, dans les entretiens et les repas? Et ne connaître dans vos conversations que la méprisable frivolité, peut-être l'indécente licence du langage mondain? Sel de la terre ne seriez-vous qu'un sel affadi, qui n'est bon qu'à être foulé aux pieds? Enfin est-ce parler de tenir la vérité captive, d'en émousser les traits, d'en dissimuler les règles, d'en affaiblir la sévérité par de honteux ménagements, qui trompent la crédule simplicité des fidèles et autorisent la téméraire révolte de l'impie, au lieu de vous opposer comme un mur d'airain et une colonne de fer. Souvenez-vous que vous êtes établis pour arracher et planter, bâtir et détruire, rassembler et disperser.

Les missions, les retraites, les conférences, sont un moyen assuré de répandre la parole avec succès, elle y produira les plus grands effets. Ces effets ne durent pas toujours sans doute. Est-il rien de stable sur la terre? L'inconstance humaine fait partout gémir la vertu. Dédaigne-t-on d'ensemencer chaque année son champ, et de lui donner une nouvelle culture. Qu'on recommence un travail nécessaire dont on a connu les avantages; qu'une nouvelle lumière éclaire les yeux qui commencent à se fermer; qu'un second assaut repousse l'ennemi qui revient à la charge. Qu'une main active arrache les herbes, taille les branches qui repoussent. C'est le premier emploi dont Jésus-Christ chargea ses disciples. Il les envoyait de deux en deux au devant de lui, dans tous les lieux où il devait se rendre : *Misit illos binos in omnem locum.* (*Luc.*, X, 1.) La suite et l'enchaînement d'instructions familières et pathétiques dans le cours de ces exercices, la multitude de confessions extraordinaires, de réconciliations, de restitutions, un zèle plus animé, une attention plus marquée, un spectacle plus frappant, tout contribue à la conversion du pécheur. C'est une heureuse

crise qui chasse du corps du malade l'humeur maligne qui le brûlait. Quelles aumônes vous répandrez sur vos peuples en leur distribuant avec profusion, non l'aliment qui périt, mais celui qui conduit à la vie éternelle. Il se glisse quelquefois des abus; c'est à vous à les prévenir, mettez-vous à la tête de ces bonnes œuvres. Soyez le premier auditeur et le premier prédicateur. Votre exemple animera tout, votre piété attirera la grâce, et en assurera le plus heureux succès. Mais ce sont des discours médiocres, bien éloignés de l'élégance des sermons d'éclat. Sans doute. Eh! qui l'attend, qui la désire cette élégance profane, quel fruit a-t-elle jamais produit? Elle amuse, elle éblouit, elle dissipe, elle défigure et énerve la vérité, endort le pécheur, se fait critiquer du mondain, et mépriser du juste qui a le vrai goût de l'Evangile. Il faut du pain non de frivoles amusements, qui ne nourrissent ni le cœur ni l'esprit, ne satisfont la raison ni la foi: et c'est un des grands maux de l'Eglise d'avoir rendu la prédication difficile et inutile, en y mêlant le bel esprit: *Auferam robur panis.* (*Isa.*, III, 1.)

Mais l'incertitude de succès vous décourage. Y pensez-vous? Votre zèle dût-il être infructueux, devez-vous moins vos travaux et à Dieu et aux âmes? Semez, plantez, arrosez; c'est au distributeur des grâces à donner l'accroissement, ce n'est pas sur les fruits, c'est sur la charité que la récompense se mesure. N'y eût-il pas de récompense que ne mérite pas par lui-même le plus grand, le plus aimable des maîtres? Si l'incertitude du succès devait ralentir le zèle, de quel emploi le chargerait-on? Quels travaux entreprendrait-on? Auriez-vous dû accepter le poids de l'épiscopat? Qui jetterait la semence de la parole? Elle tombe sur les pierres où les racines ne prennent point, au milieu des ronces, où elle est étouffée, dans le grand chemin où on la foule aux pieds. Qu'en reste-t-il pour la bonne terre? Encore même l'intempérie des saisons arrache souvent des mains du moissonneur, le fruit presque mur de ses espérances? Faut-il qu'alarmé de ces risques, rebuté de ces pertes, il abandonne son champ? Ne va-t-il pas glaner du moins les épis qui restent? Serrez tous ces épis qui tombent dans les guérets, ces grappes qui demeurent au bout des sarments, ces olives qui tiennent aux branches, ces fleurs qu'on cultive dans les parterres. N'y aurait-il point de main charitable qui les recueille? *Omnia sustineo propter electos.* (II *Tim.*, II, 10.) De cette foule de malades qui languissent au tour de la piscine, il n'y en a qu'un de guéri. Aura-t-on la douleur de dire après trente huit ans, je n'ai trouvé personne pour m'y plonger? *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 7.) Le barbare Pharaon fait jeter dans le Nil les enfants mâles des Israélites. Les ondes rougies d'un sang innocent gémissent de la fureur qui l'a répandu. N'y aura-t-il point de fille de ce prince qui vienne sur le rivage sauver Moïse, l'élève dans son palais, prépare un chef au peuple opprimé. L'inhumaine Athalie égorge ses enfants; allez pieuse Josabeth dérober au glaive parricide l'héritier du trône de David, et l'espérance d'Israël. Le cruel Hérode massacre des milliers d'innocents! Où sera l'homme zélé, qui comme Marie et Joseph sauvera les jours du divin Enfant? Ecoutez l'ange qui vient vous éveiller, et vous ordonne de lui chercher un asile, demeurerez-vous plongé dans le sommeil? Les apôtres ne furent ni plus heureux ni moins fidèles. Paul et Barnabé secouent la poussière de leurs souliers sur la ville de Samarie qui refuse de les recevoir. L'Apôtre des nations prêche dans l'aréopage. Sa divine éloquence ne gagne que deux ou trois personnes; tout le reste le méprise et s'en moque. Pierre, dans le triomphe le plus brillant de l'apostolat, convertit en deux fois huit mille personnes. Un million d'autres le croient insensé, et le persécutent Le Sauveur au milieu d'un monde d'ennemis compte à peine douze disciples fidèles. Les Génésaréens le chassent, la Synagogue le condamne, le peuple en demande la mort, le magistrat en prononce l'arrêt! Allez, comme les apôtres, ramasser jusqu'aux miettes qui restent des repas, afin que rien ne se perde: *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.* (*Joan.*, VI, 12). La Chananéenne n'en demandait pas davantage. Puissiez-vous dire comme le Seigneur: Qu'ai-je pu faire à ma vigne que je n'aie fait, j'en prends l'univers à témoin; malheur à elle si elle ne porte que des grappes: *Judicate quid ultra debui facere et non feci?* (*Isa*, V, 14.) Si la médiocrité du succès eût mis des bornes à la miséricorde divine, Eglise sainte, où en seriez-vous? vous qui, d'abord petite comme un grain de sénevé, êtes devenue un grand arbre qui étend ses branches d'un pôle à l'autre!

Mais non, quelque obscurs qu'en soient les fruits, quelque ennuyeuse lenteur qui mette la constance à l'épreuve, le zèle, plus efficace qu'on n'ose croire, ne sera jamais infructueux. La parole ne revient jamais vide, ce grain de froment, caché, pourri dans la terre, produira une abondante moisson. Il y a douze heures au jour, sachez attendre le moment de la grâce, il ne tardera pas à venir; ramassez les matériaux, creusez le fondement, placez des pierres d'attente, vous verrez s'élever l'édifice. Ne gagnassiez-vous qu'une âme, elle vaut le sang d'un Dieu? Rassurez-vous, prophète qui croyez tout perdu; il me reste sept mille personnes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal? Vous avez purgé mon héritage de quatre cent cinquante prêtres de l'idole; vous avez fait tomber le feu du ciel sur la victime et la pluie sur les campagnes. Allez sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël; ces princes me vengeront; prenez Elizée pour votre successeur, je le remplirai de votre double esprit. Ce mal que vous déplorez est grand, plus grand peut-être que vous ne pensez, mais il n'est pas sans remède. Partout il est des âmes fidèles, attentives aux

mouvements de la grâce, affermies de la divine parole; des âmes prédestinées, dont Dieu ménage la conversion ou l'avancement, à qui tout tourne à bien; des âmes tendres et sensibles, sur qui les vérités font de vives impressions. Des âmes inquiètes sur leurs péchés, que les remords agitent, que l'enfer alarme, que la récompense touche; il est partout des germes de bien, il ne faut que les faire éclore. Levez vos yeux, voyez ces vastes campagnes couvertes de moissons qui touchent à la maturité : *Albæ sunt jam ad messem* (*Joan.*, IV, 35); mais que le nombre des ouvriers est petit. Priez le Père de famille d'en envoyer, mettez-vous de ce nombre, livrez-vous au travail. Je dis plus, le pécheur le plus endurci voit souvent luire des moments de grâce. Alarmé par la justice, attendri par la miséricorde, charmé de la beauté de la vertu, saisi de l'horreur du vice, cent fois rendu à lui-même; ses yeux s'ouvrent à la lumière, et son cœur à la grâce. Un zèle attentif découvre ces heureux moments et en profite. Ne laissons pas éteindre ces étincelles. C'est le feu sacré au fond du puits couvert de boue, tirons-l'en avec soin, exposons-le aux rayons du soleil, il va se rallumer. Le Sauveur abandonné de ses disciples, livré aux ennemis, tout demande sa mort; il expire sur une croix, allons et mourons avec lui, tout le monde fût-il scandalisé de vos opprobres, je vous serai toujours fidèle, l'excès de ces maux font la condamnation de notre indifférence, si nous ne pouvons sauver ses jours, aidons-lui du moins, comme Simon, à porter sa croix; accompagnons-le avec les saintes femmes, prenons sa défense comme le bon larron, rendons-lui gloire avec le centenier, demeurons au pied de la croix comme saint Jean, donnons-lui un tombeau comme Joseph d'Arimathie, embaumons-le avec Madeleine. L'amour fait de grandes choses, ou ne mérite pas le nom d'amour : *Amor magna operatur, aut amor non est.*

L'un des moyens, et le plus nécessaire et le plus assuré de produire ces fruits, c'est l'éducation de la jeunesse. Dans ce monde d'enfants qui remplit les villes et les campagnes, voyez naître un monde nouveau qui doit remplacer la génération présente. Voyez des magistrats, des militaires, des pasteurs, des pères de famille, des citoyens de toute espèce que vous formez pour l'Etat et pour l'Eglise, dont ils rempliront les emplois, et pour le ciel dont ils occuperont les trônes. Qu'ils sont chers au Sauveur, ces enfants, qu'on leur laisse auprès de moi, dit-il, l'accès le plus libre, je les aime, je les bénis, je les comble de caresses, le royaume des cieux leur appartient, vous n'y entrerez jamais si vous ne leur ressemblez. Quelle doit être notre vigilance sur les écoles, les colléges, les catéchismes. Dieu nous a expressément recommandé, dans la personne de saint Pierre les tendres agneaux de son troupeau. *Pasce agnos meos.* (*Joan.*, XXI, 15.) Quel soin d'y entretenir l'émulation, d'y choisir de bons maîtres, d'écarter tout ce qui pourrait abuser de leur docilité, ou souiller leur innocence. Jamais serez-vous meilleur père que quand vous procurerez à vos enfants la vie de la grâce, l'héritage de la vertu, la couronne de l'immortalité.

Surtout quel doit être votre zèle et votre vigilance pour le jeune clergé dans les séminaires. C'est ici la prunelle de vos yeux, le plus beau fleuron de votre couronne, la plus importante ressource de votre troupeau. C'est un des objets le plus recommandé par le saint concile de Trente, le plus soigneusement exécuté par saint Charles, et le plus généralement adopté par l'Eglise de France. Aucune autre Eglise n'a érigé tant de séminaires, et fourni tant de grands hommes pour les gouverner. On vit dans le même temps saint Vincent, saint Paul, le Cardinal de Bérulle, M. Olier, M. Bourdoise, le père Eudes, instituteurs des congrégations dévouées à l'éducation des ecclésiastiques. Un nouveau jour se répand sur ce royaume; ces habiles et pieuses mains, forment une foule de bons pasteurs, et si dans les siècles précédents les peuples aveugles étaient entraînés dans la foule avec les guides aveugles qui les conduisaient; ils ont été depuis menés dans de bons pâturages par les conducteurs éclairés que leur ont donnés les séminaires. Tout se relâche, le zèle se ralentit, et pendant notre sommeil, l'homme ennemi sème l'ivraie dans le champ du père de famille. L'esprit du monde, le goût de la parure et du luxe, la frivolité et la dissipation, l'ambition et la vanité, le bel esprit et l'ignorance, la négligence de l'étude et la perte du temps, peu à peu s'introduisent dans ces maisons faites pour les combattre. Le serpent se glisse dans le paradis terrestre; en infectant la source, peut-il manquer d'empoisonner ceux qui en boiront les eaux? C'est à vous à y veiller de près, et à ne pas dédaigner le moindre détail, à rassurer le zèle, à placer les talents, à démêler les vraies vocations qui viennent de Dieu de celles que l'intérêt inspire, à connaître, à cultiver les vertus, à donner à l'Eglise des ministres qui soient, comme saint Jean, des lampes ardentes et luisantes, à les diriger dans ce travail. Maîtres absolus dans ces saintes écoles, vous seriez encore plus comptables devant Dieu des biens infinis que vous pouvez y faire sans obstacle.

Nous ne dirons pas qu'un pasteur plus que personne doit édifier son peuple, et prêcher par les exemples; que le contraste de la doctrine et des mœurs rend les talents inutiles et le zèle infructueux, énerve le ministère, et déshonore le prédicateur et l'Evangile; il est inutile d'insister sur une vérité si connue et si bien pratiquée par ceux qui m'écoutent. Mais ce serait une illusion de penser qu'on a rempli toute justice, lorsqu'on a ce que le monde appelle de bonnes mœurs; c'est-à-dire que l'on est exempt des excès grossiers de l'intempérance et de la galanterie. Cette espèce de sainteté qu'on trouve dans tous les honnêtes gens que l'honneur, la décence, l'in-

térêt même donnent, n'est qu'un faible titre à l'apothéose. Ambition, avarice, hauteur, dureté, faste, luxe, mollesse, dissipation, oisiveté, parties de jeu et de plaisir, il n'est aucun défaut dont un pasteur ne doive éloigner jusqu'au soupçon et à l'apparence : *Ab omni specie mala abstinete vos.* (I *Thess.*, V, 22.) Humilité, pauvreté, douceur, modestie, patience, mortification, charité, zèle; il n'y a point de vertu dont ne doive être un parfait modèle, le ministre d'un Dieu infiniment saint : *Sanctificamini, qui fertis vasa Domini.* (*Levit.*, XX, 7.) Cette illusion est commune dans le monde; un vernis de modération, de douceur et de droiture y fait toute la vertu. Qu'on voile le crime d'une gaze légère qui en arrête l'éclat et en écarte la grossièreté, la conduite est irréprochable, la conversation honnête, la société sûre, le théâtre même épuré. Ne dépouillez pas ouvertement le passant; du reste, le domestique, l'artisan, les ouvriers ne sont pas payés; ces intérêts sont usuraires, on soutient de mauvais procès; on abuse de la faiblesse, de l'ignorance, de la timidité pour acquérir ou conserver injustement, en a-t-on moins de probité? On se montre élégamment paré à une messe les jours de fête; c'est assez. Qu'on l'entende avec irrévérence, qu'on n'approche pas des sacrements, qu'on ne fasse aucun exercice de piété, qu'on se joue des choses saintes; qu'importe on est un saint à canoniser! On n'a garde d'assassiner son ennemi; on le salue quand on le trouve; quelle charité! Maia on le décrie, on lui rend tous les mauvais services qu'on peut, on est plein d'aigreur et de ressentiment. Quelle charité! que la vertu est commode, que la voie du ciel est large; qu'elle doit être fréquentée! les païens y peuvent aisément marcher: *Nonne ethnici hoc faciunt?* (*Matth.*, V, 47.)

Cette illusion a si bien gagné le clergé que plusieurs n'ont que l'écorce de la vertu. Ces repas somptueux, délicats et multipliés, où la multitude, l'assaisonnement, la variété des mets et des liqueurs servent si bien le goût, reveillent l'appétit émoussé et font passer plusieurs heures à se satisfaire. Ce n'est pas l'horreur de l'ivrognerie et de la crapule; mais est-ce la tempérance, la frugalité, la mortification ecclésiastique? Ces entretiens, ces liaisons, ces parties avec les femmes les plus mondaines, ces conversations légères, ces manières aisées, ces badinages équivoques, ces lectures frivoles, cette musique efféminée, ne sont pas les infamies de l'impureté. Mais est-ce la vigilance, la sévérité, la modestie ecclésiastique. Ce luxe, cette mollesse, ces parures qui le disputent à des actrices, ce faste dans les meubles, les habits, les équipages, les domestiques, dont un prince se contenterait, et que tâche d'imiter tout le second ordre qui l'approche. C'est l'apanage de la dignité, c'est la décence de l'état, c'est le ton du monde avec qui l'on vit; mais ce ton du monde que l'on devrait haïr, au lieu de vivre avec lui. Cette concupiscence des yeux qu'il faut combattre au lieu de s'en faire un privilége, est-ce le ton de l'Evangile, la simplicité, la pauvreté ecclésiastique? Cette hauteur, cette fierté, ce despotisme qui veut tout dominer, qui s'offense des remontrances, s'emporte contre les obstacles, méprise et accable l'inférieur, irrite l'égal, ne connaît de loi que sa volonté, et s'érige en divinité, que tout doit adorer et craindre; est-ce la douceur, la patience, l'humilité ecclésiastique? *Nonne et ethnici hoc faciunt?* Cette frivolité, cette dissipation qui passe la vie dans l'oisiveté, le plaisir et le jeu, prête à peine en courant une oreille distraite au suppliant qui gémit, au pauvre qui demande, au ministre qui consulte; qui s'ennuie de toutes les affaires, et de toute étude sérieuse, est-ce une vie à présenter au souverain Juge, qui pèse dans sa balance jusqu'aux paroles inutiles? Est-ce là la gravité, la prudence, la sollicitude pastorale? Ce pasteur qui se montre à peine dans l'église, ne dit pas la messe, ne prêche, ni n'administre les sacrements, ne fait ni oraison ni lecture, ne parle jamais de Dieu. Est-ce là de la religion; sont-ce là des mœurs? Faut-il être ministre des autels pour mener cette vie? *Nonne et ethnici hoc faciunt?* En vain un frivole adulateur flatte l'erreur et le crime, règle les mœurs sur les modes et les accommode aux passions et aux goûts, livre la vertu aux traits de la plaisanterie, fait de la religion un problème, du pyrrhonisme un chef-d'œuvre, et transforme la débauche en besoins naturels. En vain l'esprit et les grâces répandus sur le vice lui donnent un air de dignité, et un sel plus piquant qui en dérobe l'horreur aux yeux innocents, et attire plus vivement le coupable; en vain on se cache par des souplesses, on fascine par des finesses, on assaisonne par des politesses, on se maintient par des bassesses. Convenons qu'avec la probité, dont on se pique, la continence qu'on affecte, la religion qu'on arbore, le désintéressement qu'on joue; convenons que les bonnes mœurs et la vraie piété sont très-rares. Ce masque ne tombera-t-il pas au grand jour, où s'ouvrira le livre des consciences, soutiendra-t-il les regards de celui qui veut être servi en esprit et en vérité? La sainteté de l'état le plus sublime et le plus redoutable, se bornera-t-elle à une mince surface, et les vaines apparences satisferont-elles celui qui veut que des ministres soient saints parce qu'il est saint? Ces systèmes insensés que la passion, l'irréligion, l'esprit du monde imaginent pour étouffer les remords, font de l'Evangile un problème, de la vertu une faiblesse, du vice un mérite qui, sous le nom d'honnêteté, de loi naturelle, sous le prétexte de dignité, de bienséance, de société, apprennent à secouer le joug. Seront-ils adoptés de celui qui déclare qu'il faut renoncer à soi-même, porter sa croix et le suivre, haïr son âme, et se faire violence? Le seront-ils, dans la vie de ses ministres par celui qui est venu sur la terre pour nous donner des leçons et des exemples de la plus haute perfection, qui

ne les a établis, ne leur a confié ses pouvoirs que pour aller enseigner à toute la terre, et pratiquer les préceptes qu'il leur a enseigné; *Docentes servare quæcumque mandavi vobis, et ecce vobiscum sum.* (*Matth.*, XXVIII, 20).

C'est surtout une charité inépuisable pour les pauvres, qui assure la vénération publique. Cette vertu doit être naturelle à des cœurs nobles, que la naissance, la fortune, l'éducation; les dignités ont dû remplir des généreux sentiments. Le vrai moyen de faire taire et de gagner un peuple inquiet, que la misère et l'envie irritent contre notre abondance, c'est de la répandre sur lui. Ses murmures se changent en acclamations, l'envie en vénération. Je ne me lasse point d'admirer le zèle ingénieux, qui dans le dernier siècle a fait un si grand nombre d'établissements pour toute sorte de bonnes œuvres. Ces hôpitaux innombrables ouverts à toute sorte de pauvres et de malades, à des enfants trouvés, où la charité, suppléant à la tendresse maternelle, conserve une vie que la barbarie allait faire perdre; à des incurables, à qui des soins constants adoucissent la crainte désespérante d'un avenir sans ressource; à des invalides, où se conservent les tristes débris d'une défaite, et les déplorables restes de la victoire. Ces maisons de refuge, où la charité et les exemples du bon pasteur achèvent ce que les malheurs et les remords avaient ébauché; ces congrégations des filles de la charité qui vont de toutes parts chercher et soulager les malades; ces communautés de l'un et de l'autre sexe, où les pauvres trouvent une éducation gratuite; ces troupes nombreuses de missionnaires qui font retentir les campagnes de leurs voix et les arrosent de leurs sueurs; ces hommes apostoliques dont le nouveau monde baise les pas et admire le courage, et souvent voit couler le sang. Nous présidons à tous ces chefs-d'œuvre d'un zèle inépuisable, n'en serions-nous que les inutiles spectateurs? Contents d'une vaine préséance, ne sentirons-nous pas que la plus flatteuse prérogative, le plus précieux de tous nos droits, c'est de nous distinguer par nos largesses, de les surpasser par nos vertus. Imitons la femme forte: la gloire ne consiste pas dans sa beauté, ses richesses, son éducation: *Fallax gratia et vana est pulchritudo* (*Prov.*, XXXI, 30), mais dans la fidélité la plus constante, et en apparence la plus minutieuse à ses devoirs. Voilà ce que la sagesse juge sans prix, qu'il faut aller chercher au bout du monde: *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (*Ibid.*, 10.)

Rien de tout cela ne peut s'exécuter si l'évêque ne réside dans son diocèse. La seule absence, si les raisons n'en sont canoniques et bien connues du public, la seule absence est un scandale, elle met dans l'impuissance de remplir ses devoirs, et fait manquer à tout. Comment connaître, instruire, diriger son troupeau, marcher à sa tête, écarter le loup, chercher la brebis égarée quand on est absent. Tous les ressorts du gouvernement se relâchent, les crimes se répandent, les abus s'introduisent, les mœurs se corrompent, la discipline est abandonnée, le culte négligé. J'ai passé dans le champ du paresseux, dit le Sage, il était tout couvert de ronces: *Transivi per agrum hominis pigri, et omnia repleverunt urticæ.* (*Prov.*, XXIV, 30.) Tout en souffre dans le second ordre. On a beau se flatter de n'écouter que la droiture, de ne récompenser que le mérite, de ne consulter que la sagesse, de ne donner la confiance qu'à la vertu. Les rayons de la vérité ne sauraient percer un si long intervalle, mille nuages les interceptent, le clergé, mal instruit, intriguant, divisé, découragé dans son zèle, enhardi dans ses entreprises, peu édifiant dans se conduite, devient altier et indocile; en un mot tout est en désordre dans la maison pendant l'absence du père de famille: *Moram facit Dominus venire, cœpit percutere, edere, bibere, inebriari.* (*Matth.*, XXIV, 48.) Hélas! soi-même on s'oublie, on se dégoûte de son état, on se dissipe, on perd l'esprit apostolique, on se remplit de l'esprit du monde, on en prend les principes, les goûts, les airs, les mœurs, le langage. Devenu étranger, inutile à ses brebis, presque incapable de ses fonctions, quel bien peut-on se promettre de faire, et quel titre peut-on s'assurer à la récompense? L'assiduité, la vigilance, le travail, le zèle, les bons exemples auraient rempli nos jours de bonnes œuvres, et les greniers du père de famille d'une abondante moisson, et nous auraient mérité des délices et une gloire éternelle.

DISCOURS

SUR LA CONSERVATION DU CLERGÉ.

De sacerdotibus et levitis non interibit vir e facie mea qui offerat victimas omnibus diebus. (*Jerem.*, XXXIII, 18.)

Il ne manquera jamais en ma présence des prêtres et des lévites, qui m'offriront des victimes.

Les Juifs, inconsolables sur la désolation de leur patrie et la perte de leur liberté, osaient s'en prendre à Dieu même et l'accuser d'infidélité dans ses promesses. La maison de David, disaient-ils, devait être à jamais sur le trône, et l'en voilà renversée; le temple devait subsister éternellement, et le voilà détruit. Le sacerdoce et le sacrifice devaient durer toujours, et les voilà abolis. Dieu a-t-il donc oublié ses engagements? Non, dit le Seigneur, si on peut rompre l'alliance que j'ai faite avec le jour et la nuit, et les empêcher de paraître chacun en son temps, on pourra rompre aussi l'alliance faite avec David, et empêcher que son fils ne règne sur son trône, et qu'il n'y ait des prêtres et des lévites. Je multiplierai ses descendants et mes ministres, comme les étoiles du ciel et le sable de la mer: *Si irritum fieri potest pactum meum cum die ac nocte*, etc. (*Jer.*, XXXIII, 20.) Isaïe, après avoir parlé de la beauté et de l'étendue de l'Eglise chrétienne dans toutes les nations, termine ainsi son magnifique tableau. Le sacerdoce n'y manquera pas, je prendrai parmi eux des prêtres et des lévites; ils

subsisteront éternellement, comme les nouveaux cieux et la nouvelle terre que je vais créer : *Assumam ex eis sacerdotes et levitas.* (*Isa.*, LXVI, 21.)

Ce n'est pas sans doute du royaume temporel de David que doit s'entendre cette prophétie. Jamais il ne fut mis en parallèle avec le sacerdoce ; il ne se commença que plusieurs siècles après. Partagé sur la tête de son petit-fils, détruit dans la captivité, il ne fut qu'imparfaitement rétabli par les Assamonéens. Le sacerdoce naissant de la religion ne finit qu'avec elle, toujours invariable et sans partage, malgré l'idolâtrie, le schisme et la servitude. Depuis dix-sept siècles, il ne reste plus de vestiges de la royauté judaïque : Jacob mourant avait donné sa destruction pour la marque assurée de la venue du Messie : *Non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* (*Gen.*, XLIX, 10.) On ne doit pas l'entendre du sacerdoce d'Aaron et des sacrifices qui s'offraient dans le temple. Il y a longtemps que la confusion des tribus et des familles ne laisse plus discerner ni les enfants de Lévi, ni les enfants du grand prêtre, et jamais la tribu de Lévi ne fut assez nombreuse pour être comparée aux étoiles du ciel et au sable de la mer. Malachie l'avait prédit : Je ne veux plus de vos victimes. Une hostie pure m'est offerte parmi les gentils, du couchant à l'aurore : (*Offertur nomini meo oblatio munda.* (*Mal.*, I, 11.)

C'est donc du royaume, du sacrifice et du sacerdoce éternel du Messie, véritable fils de David, grand prêtre selon l'ordre de Melchisedech, que doivent s'expliquer ces promesses. Eh ! quel merveilleux accomplissement ! Aaron et Lévi n'en étaient que la figure, l'Eglise chrétienne en voit la réalité. Il existe de tous côtés, depuis dix-sept siècles ; il y aura jusqu'à la fin du monde un corps de prêtres et de lévites plus nombreux que les étoiles du ciel, qui offrent tous les jours à Dieu des victimes pures ; le plus grand mal que fera l'Antechrist, et qui annoncera la fin prochaine du monde, ce sera l'abolition du sacrifice et du sacerdoce : *Dabitur ei robur contra sacrificium.* (*Dan.*, VIII, 12.) Jusqu'à ce moment où tout sera détruit, la conservation du clergé, si nécessaire à la religion, en sera une démonstration : *De sacerdotibus et Levitis non interibit vir.*

C'est ce prodige toujours nouveau de la conservation invariable d'un corps de ministres que je veux vous faire admirer dans ce discours, non-seulement comme l'accomplissement parfait de cette célèbre prophétie, ce qui seul en démontrerait la divinité, mais encore comme un très-grand miracle qui ne la démontre pas moins, par la multitude infinie des difficultés qu'il faut vaincre, par les principes continuels de sa destruction, et les ressources inépuisables de la Providence. Nous avons admiré, dans le corps des fidèles, la merveille étonnante de la conservation de la religion. Le corps du clergé fournit des raisons particulières d'adorer la main de Dieu qui le soutient : *Non interibit vir qui offerat victimas.*

Deux choses doivent détruire le corps du clergé. 1° Il est distingué de tout le monde par l'élévation de son état. 2° Il est confondu avec tout le monde par le commerce de la vie. La distinction qui fait sa gloire excite la jalousie, et réveille l'ambition. La politique l'opprime ou la cupidité l'envahit. Le mélange qui fait les dangers nourrit les passions et attire le mépris. Le vice le révolte, ou la vertu le condamne. Tout est pour lui persécuteur ou concurrent, ennemi ou censeur, et il subsiste encore ! Oui, il subsiste, et il subsistera toujours. C'est le chef-d'œuvre de la droite du Très-Haut : *Non interibit vir qui offerat victimas. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les états dans un royaume forment des corps distingués. La magistrature se charge de l'administration de la justice ; les armes font l'exercice du militaire. La noblesse est séparée de l'artisan. Chez tous les peuples, dans toutes les religions, les ministres des autels forment aussi des corps particuliers. Les bonzes de la Chine, les brachmanes des Indes, les prêtres des Romains, les imans du mahométisme, les lévites du judaïsme ne furent jamais confondus avec les autres membres de l'Etat. Le christianisme va plus loin : le caractère de ses prêtres ne vient point des hommes et n'en dépend pas ; il vient de Dieu, il est ineffaçable. Tout peut changer dans les autres professions, mais un prêtre ne peut jamais perdre son caractère. Qu'il quitte son bénéfice, qu'il néglige ses devoirs, qu'il apostasie de la religion, il est toujours prêtre. Il consacre validement, lors même qu'il ne peut le faire sans crime. La sacerdoce lévitique étant attaché au sang, était de même ineffaçable. Aucun abandon, aucun crime ne pouvait faire qu'on ne fût de la race d'Aaron, de la tribu de Lévi. Ce n'est que depuis la confusion des familles et des tribus, que la descendance ne pouvant plus être connue, le sacerdoce judaïque est éteint sans retour.

C'est ici l'intérêt du public aussi bien que celui de la religion. L'état des fonctions sacerdotales étant purement intérieur, ne peut être constaté par aucune marque extérieure. Tout serait donc incertain, si les péchés que personne ne connaît et que l'hypocrisie cache, si les désertions que l'intérêt et le caprice tiennent souvent secrètes, si les dépositions qui peuvent être inconnues et qu'on dissimule, invalidaient les sacrements. On n'irait qu'en tremblant à un sacrifice où peut-être il n'y aurait point de victime : on ne recevrait qu'avec crainte une eucharistie, qui pourrait n'être que du pain. Le concile de Constance a justement condamné Wiclef, qui rendait le caractère sacerdotal flottant et incertain, au gré du hasard et du vice. Nous avons, par la grâce

de Dieu, toute la certitude possible dans l'exercice du ministère. Certitude infaillible des pouvoirs accordés à l'Eglise; certitude physique de la matière et de la forme que nous voyons et entendons; certitude morale du caractère de prêtre, reconnu publiquement de tout le monde; certitude personnelle de nos dispositions par le témoignage de la conscience. Notre salut peut-il être plus en sûreté?

Mais quelles sont ces prérogatives qui distinguent si fort l'état ecclésiastique, qui l'élèvent au-dessus de tous les autres, et le font regarder dans toute la terre, sans exception, comme le premier de tous les états? C'est, 1° l'importance de son objet; 2° l'étendue de ses pouvoirs; 3° la sublimité de ses fonctions; 4° la sainteté de ses devoirs. Rien n'est plus capable d'exciter la jalousie et la défiance, de réveiller l'ambition et la cupidité, et par conséquent de détruire un corps livré de toutes parts, sans défense, aux ombrages et aux usurpations de tout le monde.

1° L'importance de l'objet du ministère. Trois choses les plus grandes, les plus nécessaires qui puissent jamais être : le culte de Dieu, le salut des âmes, le besoin de la grâce. En mettant l'homme sur la terre, le Créateur lui a imposé l'obligation de lui rendre hommage, pouvait-il l'en dispenser? L'homme n'eût-il pas dû se les prescrire? Vous vivez en Dieu, vous ne vivez que pour Dieu. Tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes, est son ouvrage; pourriez-vous l'oublier, et vous oublier vous-même, jusqu'à ne pas lui marquer sans cesse votre respect, votre amour, votre reconnaissance? Il a daigné vous révéler le culte qu'il exige, le sacrifice qu'il demande; trop heureux d'être dirigé dans la route qui conduit à lui, négligerez-vous des devoirs que tout doit vous rendre chers. N'eussiez-vous ni châtiments à craindre, ni récompenses à espérer, vous ne devriez pas moins être fidèle à des obligations supérieures à tous les intérêts. Mais vos intérêts y sont étroitement attachés, et ce n'est ni un intérêt médiocre, ni un choix arbitraire : l'éternité en dépend. Vous serez heureux ou malheureux à jamais, selon que vous les aurez négligées ou remplies; englouti dans l'enfer, ou couronné dans l'empirée. Rien de tout cela n'est au pouvoir de l'homme, sans une lumière supérieure qui le lui enseigne, un secours divin qui le lui rende possible, un attrait surnaturel qui le lui fasse aimer. Il faut donc demander ces lumières, obtenir ces secours, distribuer ces grâces, sans lesquelles l'homme, abandonné à sa faiblesse, ne peut ni offrir à Dieu de dignes hommages, ni se procurer à lui-même le bonheur éternel. Il est des canaux par où ces grâces coulent; il est un prix qui les achète. Il faut donc en ouvrir la source dans les sacrements, en offrir le prix dans le sacrifice, et le faire connaître par l'instruction.

Les ministres ecclésiastiques sont établis pour remplir ces devoirs et procurer ces avantages : c'est leur état. Ils sont chargés du culte de Dieu et du salut des âmes. Ils demandent la grâce, administrent les sacrements qui la répandent, offrent le sacrifice qui l'obtient. Les fins de l'homme et celles des prêtres sont relatives; le laïque doit connaître, aimer et servir Dieu; le prêtre, le faire connaître, aimer et servir. Obligations réciproques. Brebis, respectez vos pasteurs, votre partage est l'obéissance. Pasteurs, faites-vous respecter, votre partage est la sagesse du gouvernement. Que l'un donne la confiance et accorde la protection à l'Eglise. Que l'Eglise sache se l'attirer.

Ce partage est indispensable. Le commun des hommes est-il capable des fonctions sacrées? Les connaît-il? se donnerait-il la peine de les remplir, en trouverait-il le temps, en aurait-il la volonté, comment s'en acquitterait-il? S'acquitte-t-il même de la portion si facile et si légère qui le regarde? Malgré le zèle des prêtres qui l'invitent, malgré la loi qui l'oblige, l'intérêt capital qui le presse, écoute-t-il la morale qu'on lui prêche? fréquente-t-il les sacrements qu'on lui donne? assiste-t-il au sacrifice qui s'offre pour lui? Que deviendraient la religion et la vertu si, pour les maintenir, il n'était des hommes choisis exprès, étroitement chargés, uniquement occupés de ces objets souverainement importants, le supplément né de la négligence du peuple; qui, pleins de zèle pour travailler, de la lumière pour instruire, pussent avec autorité corriger le vicieux, réprimer le téméraire, confondre l'incrédule, soutenir le faible, animer le lâche. Tous les objets publics demandent de pareils arrangements. Il est des mains destinées à tenir la balance, comme il en est pour manier l'épée; les affaires de l'éternité ont à plus forte raison des agents pour les ménager.

Les épaules humaines sont-elles faites pour porter cet immense fardeau? non sans doute, elles en seraient accablées, et le ministère devrait trouver le principe de sa chute dans sa propre élévation, si celui qui a placé son trône au-dessus des nues n'en avait affermi le fondement : *Ego confirmavi columnas ejus.* (*Ps.* LXXIV, 4.) Les yeux humains sont-ils faits pour soutenir l'éclat de cette élévation? Non encore, ils en seraient éblouis, et loin de se rendre à ces vérités supérieures, ils s'y refuseraient, et l'homme aurait tâché d'éteindre ces incommodes lumières, si celui qui a rendu la face de Moïse rayonnante, n'avait mis un voile pour en tempérer le feu, par condescendance pour des yeux trop faibles, et, en armant sa main d'une baguette toute-puissante, ne l'avait protégé, et contre les rebelles qui refusaient d'obéir à ses ordres, et contre les ambitieux qui voulaient usurper son autorité.

2° L'étendue des pouvoirs. Considérez le prêtre sur trois trônes où l'onction sainte le fait monter. L'autel, la chaire, le confessionnal. En chaire il instruit, au confessionnal il juge, à l'autel il sanctifie; et partout au-dessus des rois mêmes, soumis comme leurs

sujets à ses pouvoirs divins, il les exerce avec une autorité souveraine. Il lie ou délie, remet ou retient les péchés, et le ciel attentif souscrit à tous ses arrêts. Quel prodige ! Les princes à ses pieds attendent leur sort éternel de ce juge suprême, à qui ils font l'humiliant aveu de leurs péchés les plus honteux. Il parle avec le caractère auguste d'envoyé de Dieu, dont il annonce les volontés, organe de cette Eglise infaillible, à qui Dieu a promis ses lumières jusqu'à la fin des siècles. Les princes à ses pieds écoutent avec respect cet oracle qui leur donne les plus importantes leçons. Il consacre le corps d'un Dieu, le distribue aux fidèles avec ce pouvoir infini à qui tout objet, à qui un Dieu même daigne se soumettre, en se renfermant dans les espèces sacramentelles. Les princes à ses pieds adorent la victime qu'il immole, demandent avec humilité, reçoivent avec reconnaissance le pain qu'il leur distribue. Ils répandent ailleurs des grâces, on leur donne ici des trésors. Ils pardonnent à leurs sujets, ils obtiennent ici le pardon. Ils prescrivent des lois aux peuples ; ici on leur en impose.

Respectez, aimez, craignez ce sacerdoce royal. Ces pouvoirs si grands, si éternels, si supérieurs à la raison et à la nature, vous sont infiniment utiles et absolument nécessaires ; vous devez les croire et y recourir. Ce sont des articles de foi et des lois indispensables; le ciel vous est fermé sans leur secours ; mais obligations critiques, qui doivent nous faire autant d'ennemis de tous ceux que le devoir effraye, que la foi révolte, que la gêne rebute, et qui semblent être en droit de rejeter comme suspectes des prérogatives qu'il est de notre intérêt de soutenir. N'est-ce qu'un sacrifice médiocre de croire aveuglément des mystères aussi incommodes qu'incompréhensibles? Un homme dissipé ou chargé d'affaires irat-il régulièrement consacrer son temps et son attention à la messe, au sermon, aux offices? N'en coûte-t-il rien d'éviter, de réparer le péché, pour approcher de la sainte table ? Ne faut-il qu'un léger effort de vertu pour sonder les plus secrets replis de sa conscience, et en faire la confidence aux ministres; et un roi s'assujettira à des pratiques si dures à la nature, si meurtrières pour la passion; il souffrira qu'on lui en fasse un commandement absolu ? Qu'on nous débarrasse donc de cet importun ministère qui exerce sur nos actions et sur notre conscience une si cruelle tyrannie. Qu'on démasque ces hommes intéressés qui, sous prétexte de religion, veulent nous dominer en maîtres. Ainsi parle l'impiété et le vice; les fonctions sacerdotales ne sont qu'un objet d'aversion et de mépris; ce qui suffirait seul pour anéantir le clergé, en le rendant odieux et inutile. La religion protestante lui doit et ses progrès et sa durée. Que cette séduisante indépendance du ministère a dû lui faire de prosélytes ! que la crainte de tomber dans l'esclavage en la quittant a dû les lui attacher ! Je suis étonné, que l'appât d'une vie si aisée et si libre n'ait rendu protestante toute l'Europe catholique. Quelle grâce puissante qui fait embrasser et qui maintient une religion si opposée aux inclinations et aux intérêts de l'esprit et du cœur. Une religion qui oblige à se confesser et à communier, ne peut être que l'ouvrage du maître des esprits et des cœurs.

Aussi combien ces vérités n'ont-elles pas été contestées? Les pharisiens traitaient de blasphème, dans Jésus-Christ même, le pouvoir de remettre les péchés. Plusieurs de ses disciples l'abandonnèrent, scandalisés de la promesse qu'il faisait de donner son corps à manger et son sang à boire. Les protestants, en renouvelant ces erreurs, ont sapé le fondement du sacerdoce devenu sans exercice, s'il n'y a ni sacrifice à offrir, ni communion à administrer, ni péchés à remettre; aussi n'ont-ils que des prédicants sans caractère, bornés à porter la parole. Les anabaptistes leur refusent même cette fonction, permettant à tout le monde, jusqu'aux femmes, de monter en chaire quand ils se croiront inspirés. Tels ceux qui prétendent que tous les assistants à la messe consacrent avec le prêtre; que les laïques ont droit de suffrage dans les conciles ; que les clefs ont été données à la multitude, de qui le ministre n'est que le député, et ne peut imposer aucune censure que du consentement de tout le corps. On a voulu détruire la hiérarchie en confondant tous les ordres, et en rendant les prêtres égaux aux évêques. On a voulu faire dépendre leur pouvoir de leur vertu ; en un mot il n'est rien que les erreurs, les artifices, les persécutions du monde n'aient tenté contre le clergé. Le moyen le plus sûr de disperser les brebis, était de frapper le pasteur, Jésus-Christ nous en a prévenus : *Percutiam pastorem, et dispergentur oves.* (*Matth.*, XXVI, 31.) Mais en même temps il nous rassure : je marcherai, dit-il, à votre tête et je saurai bien vous défendre : *Præcedam vos postquam resurrexero.* (*Ibid.*, 32.)

3° La sublimité des fonctions est aisée à conclure de toutes ces prérogatives, ou plutôt il n'est point de terme qui puisse l'expliquer. Prêtres du Seigneur, regardez la hauteur du ciel, vous êtes plus élevés; la fécondité de la terre, les fruits de votre sacerdoce sont plus abondants et plus précieux ; la lumière des astres, celle de la vérité que vous annoncez est plus éclatante; la majesté des rois, celle de Dieu, que vous représentez, efface tout. Un prêtre est un favori de Dieu; sa prédilection, sa vocation, son élévation, tout annonce des bontés singulières. Dieu repose entre ses bras et le comble de caresses. Médiateur entre Dieu et les hommes, il donne Dieu aux hommes par la consécration et la distribution de son corps, l'application de son sang et de ses mérites. Il donne les hommes à Dieu, en les régénérant dans le baptême, les réconciliant par la pénitence, les sanctifiant par les autres sacrements. Il donne Dieu à Dieu même, par l'immolation d'un Dieu

devenu victime. Homme de Dieu, homme du peuple, Dieu l'envoie aux hommes annoncer ses volontés et distribuer ses grâces. Les hommes l'envoient à Dieu plaider leur cause et demander ses dons. Dieu se le donne à lui-même pour défendre ses intérêts et ménager sa gloire. C'est un ministère dont les pouvoirs sans bornes s'exercent sur le corps physique d'un Dieu qu'il immole; sur son corps moral (les fidèles) qu'il gouverne, qu'il sanctifie. Ministre de la miséricorde, c'est le canal des grâces; ministre de la puissance, c'est l'instrument des prodiges; ministre de la sagesse, c'est l'oracle de la vérité; ministre de la grandeur, c'est l'interprète des volontés; ministre même de la justice, il inflige les plus grandes peines par la privation des sacrements. Tout cela se fait dans l'instant, par un mot. Il dit: que ce pécheur soit absous, et il est absous; qu'il soit retranché, et il est retranché; ceci est mon corps, et voilà le corps de Jésus-Christ.

En effet, il le représente et en tient la place. Cet honneur lui est commun avec tous les supérieurs qui portent sur le front l'image de Dieu. Enfants, reconnaissez la divinité dans ceux qui vous ont donné la vie; sujets, adorez la majesté suprême dans celle de vos rois, domestiques obéissez, à vos maîtres comme à Dieu. Prêtres, vous portez le caractère sacré de l'autorité divine d'une manière bien supérieure. Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise, qui ne défère pas à vos ordres doit être regardé comme un païen et un publicain. Il parle par votre bouche, il écoute par votre oreille, il agit par vos mains, il foudroie par vos anathèmes. Bien mieux que Moïse, vous êtes le Dieu de Pharaon : *Constitui te Deum Pharaonis.* (*Exod.*, VII, 1.) Vous êtes des dieux sur la terre, Dieu lui-même vous en appelle : *Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi.* (*Psal.* LXXXI, 6.) Vous exercez la puissance du Père céleste, créateur de tout, en produisant en mille endroits à la fois, le plus précieux de tous les corps. Vous faites l'office du Fils rédempteur, en délivrant les âmes de la servitude du péché; vous remplissez l'emploi du Saint-Esprit sanctificateur, en distribuant ses dons. Qu'on se garde donc bien de médire des dieux, de toucher à l'oint du Seigneur : *Diis non detrahes* (*Exod.*, XXII, 28) ; *nolite tangere christos meos.* (I *Par.*, XVI, 22.)

Trois ordres de créatures sont distingués par leur élévation, les anges, le saint précurseur et Marie. Les anges par leur nature sont au-dessus de l'homme, Jean-Baptiste est le plus grand des enfants des femmes, Marie est au-dessus des anges mêmes, et ne voit que Dieu au-dessus d'elle, qui même a daigné lui être soumis. Les prêtres ont bien des avantages sur les anges : ils sont appelés des anges, traités comme eux, exercent les mêmes emplois; ils combattent le démon comme Michel, dirigent comme Raphaël, annoncent Jésus-Christ comme Gabriel; ils consacrent, lient ou délient, remettent ou retiennent les péchés : pouvoir qui ne fut jamais accordé aux anges. Ils sont honorés par les anges. Celui devant qui saint Jean voulait se prosterner refusa son hommage, parce qu'il était prêtre : *Cave ne feceris.* (*Apoc.*, XIX, 10.) Les voilà comme Jean-Baptiste, chargés de préparer les voies à un Dieu; ils sont la voix, ils le montrent du doigt, ils immolent celui que Jean-Baptiste a baptisé, distribuent le corps de celui qu'il a montré, remettent les péchés dont il enseignait à faire pénitence : *Non surrexit major.* (*Matth.* II, 11.) Rien n'approche de la Mère d'un Dieu; il s'incarne dans son sein, repose entre ses bras, se donne par elle au monde, la donne au monde pour mère. Un même Dieu s'incarne sur l'autel à la voix des prêtres, se distribue par leurs mains, remet les péchés à leur tribunal. Le prêtre fait toute sa vie ce que Marie ne fit qu'une fois; il fait par état, avec autorité, ce qu'elle ne fit que par prière. Ils ont une juridiction sur les fidèles, Marie fut soumise aux apôtres. Heureux ministres! qui vous reçoit, reçoit Jésus-Christ même; qui vous touche, touche la prunelle de ses yeux! *Qui vos recipit me recipit.* (*Matth.*, X, 40.)

Ne portez-vous pas un œil jaloux et un cœur ambitieux sur une si haute dignité. Vous ne savez ce que vous demandez. Rien n'y donne droit, ni la vocation à la foi, ni la distinction de la faveur, ni l'honneur de la parenté, ni l'importunité des sollicitations, ni le zèle dans les travaux, ni la constance de l'attachement; demandez-le aux enfants de Zébédée. Ce n'est pas à moi, c'est à mon Père à vous placer à ma droite et à ma gauche. Dieu fait le choix de ses ministres, et ne permet pas que d'autres le fassent. Il destine la tribu de Levi au tabernacle, la sépare des autres, l'appelle son héritage, et veut être le sien : *Pars hæreditatis meæ.* (*Ps.* XV, 5.) Je vous ai appelé et distingué dès le sein de votre mère : *Segregavit me in utero matris.* (*Gal.*, I, 15.) Tout prêtre est pris parmi les hommes, et établi pour eux dans tout ce qui regarde l'intérêt de Dieu : *Omnis pontifex*, etc. (*Hebr.*, V, 1.) Ce n'est pas vous qui avez fait ce choix, c'est moi qui vous ai choisi, je vous envoie : *Elegi vos, mitto vos.* (*Joan.*, XV, 19; XX, 21.) Malheur à qui voudra sans mon ordre s'ingérer dans le ministère, il périra avec Coré, Dathan et Abiron. Fût-il roi, il sera frappé de lèpre comme Ozias, renversé de son trône comme Saül. Jésus-Christ lui-même, le Fils unique du Père, est depuis élevé lui-même à la dignité du prêtre; c'est son Père qui l'a appelé et lui a donné le monde entier : *Non semetipsum clarificavit.* (*Hebr.*, V, 5.) C'est au prêtre à se montrer digne de tant de gloire, à se séparer du monde d'esprit et de cœur, à se distinguer par les vertus et par les lumières, à s'éloigner par la modestie, la retraite, le recueillement; rien ne dégrade plus que le vice, ne confond plus que l'ignorance, n'éclipse plus que l'oisiveté.

4° Les lois imposées aux ecclésiastiques

doivent les rendre peu agréables au public et aux princes. La défense du port d'armes, du commerce, du jeu, des arts mécaniques. L'Eglise interdit, sans doute avec raison, l'effusion du sang aux ministres du Dieu de paix; les embarras, les fraudes, la cupidité du commerce aux ministres d'un Dieu pauvre, qui ne doivent négocier que les trésors célestes; l'assujettissement, la bassesse des arts mécaniques, aux ministres du Roi des rois, chargés des fonctions les plus sublimes. Mais, à n'envisager ces lois que par les yeux de la passion ou de la politique, elles doivent révolter. Le monde peut-il souffrir un état inutile et préjudiciable, où un très-grand nombre d'hommes plus éclairés, mieux élevés, plus utiles, enlevés au public, ne peuvent plus ni défendre la patrie ni l'enrichir, ni servir à ses commodités et à ses besoins? On s'en est souvent plaint, et on a proposé de vider les cloîtres et les églises, pour faire des soldats et des marchands. Un prince belliqueux regrette ces troupes nombreuses que le sanctuaire désarme; une république commerçante voit avec peine une foule de négociants industrieux que les fonctions ecclésiastiques enchaînent, un Etat pauvre compte les services que lui rendrait une multitude de cultivateurs et d'artistes que le ministère rend oisifs. Le peuple voit à regret perdre, après des frais ruineux d'éducation, l'industrie d'un fils qui, par son travail, aiderait ses parents et se soutiendrait lui-même. L'Eglise, il est vrai, offre des établissements honnêtes; mais, outre qu'ils sont tous aux dépens du public qui fournit les revenus, ils sont d'ailleurs si incertains et se font si longtemps attendre; le nombre en est petit pour tant d'aspirants, et à quelques-uns près très-considérables, et peut-être trop, ils sont si médiocres, que c'est une fort petite ressource; car en général le clergé est pauvre, la plupart des ecclésiastiques ont moins d'aisance qu'ils n'auraient eu dans une autre profession. Ce n'est que la modestie et la frugalité dont ils font profession, dans un célibat qui les débarrasse du soin d'une famille, qui leur donne le moyen de subsister. Or la bonne politique doit-elle laisser tarir la source de la fortune? L'industrie, le travail, dans une foule de citoyens, eux-mêmes, doivent-ils l'y condamner?

La loi de la continence, si rigoureusement imposée au clergé, a dû mettre bien d'autres obstacles à sa conservation; des raisons personnelles de faiblesse ont dû en éloigner les particuliers, et des raisons spécieuses de politique, aliéner les puissances. Comment trouver des milliers d'hommes qui aient le courage de s'engager pour toute la vie à un célibat volontaire, et la force de s'y soutenir? la chasteté est-elle si commune, et les tentations si faciles à vaincre? Ce péché malheureux, malgré ses horreurs et ses funestes suites, est-il donc si rare, et dans le célibat des laïques à qui le remède du mariage est ouvert, et dans le mariage même, dont la liberté devrait éteindre les feux de la concupiscence. Le monde prétend ne trouver que trop de preuves de la fragilité humaine, jusque dans le clergé, qui se fait une loi d'en triompher; il exagère sans doute. La débauche n'est pas à l'excès qu'il suppose pour s'autoriser dans ses désordres par la licence de ses pasteurs.

Mais souscrivons à ses exagérations; la continence est donc bien difficile, puisque les lois de l'Eglise, celles de l'honneur et de la conscience, l'abondance des grâces, la sainteté des fonctions sont pour les ecclésiastiques de faibles barrières. Où trouver donc des sujets qui le veuillent, des familles qui le permettent, des princes qui le souffrent? En trouvera-t-on dans les pays les plus débordés, chez les nations les plus licencieuses? Peut-on laisser courir tant de risques à une partie si distinguée de l'Etat, à qui l'impossibilité d'un établissement légitime rend le péché presque inévitable. Si le zèle mal entendu de quelques évêques a voulu imposer ce joug accablant, tout a dû s'y opposer pour l'intérêt même des mœurs et de la décence En effet le clergé a eu beaucoup de peine à s'y soumettre. L'histoire nous apprend la résistance, ou plutôt la révolte des nations entières, quand l'Eglise en a fait une nécessité et pressé l'exécution. Quelles persécutions n'a pas soutenues le saint Pape Grégoire VII, qui montra le plus de zèle! Combien de temps n'a-t-il pas fallu pour faire renoncer les ecclésiastiques au mariage? Plusieurs conciles, étonnés de la difficulté, ont longtemps souffert des adoucissements, et toléré les femmes épousées avant de recevoir les saints ordres, et quoique l'Eglise latine ait toujours observé cette discipline, elle ne fait pas un crime à l'Eglise grecque de permettre le mariage à ses ministres.

L'intérêt politique de la population a dû rendre bien plus suspect un état où on ne peut entrer qu'en se consacrant à la continence. Le nombre des prêtres et des religieux, quoique très-petit, en comparaison des laïques, est pourtant grand en lui-même, dans l'étendue de la catholicité. Il y en a des milliers, et par conséquent des milliers de femmes que ces célibataires auraient pu épouser, devenues inutiles. Voit-on sans regret de toutes parts cette multitude de sujets laisser dans la société un vide immense, en se condamnant à une stérilité absolue, cette brèche toujours renaissante, ce gouffre toujours ouvert qui engloutit sans cesse tant de chefs de famille, a dû faire une impression vive. Les apôtres n'ont eu garde d'en faire d'abord une loi, ils auraient trouvé bien plus de résistance à l'Evangile. Ce n'est que peu à peu, à mesure que la religion s'établissait, que le monde, s'accoutumant à la sainteté de l'Evangile et au respect pour les prêtres, les a laissés se prescrire à eux-mêmes les règles qu'ils ont voulu.

C'est ce qui a servi de prétexte aux protestants pour s'opposer à la loi du célibat. Je sais que malgré la liberté du mariage, les pays protestants ne sont pas plus peuplés

que les autres ; que, malgré la pluralité des femmes, les royaumes mahométans le sont encore moins. Je sais que le célibat volontaire d'une infinité de libertins, qui ne fuient le joug du mariage que pour être plus libres ; que le célibat forcé de tant de domestiques, de soldats, de marins, que la stérilité criminelle qui cache la débauche jusque dans le mariage, font à la population des plaies infiniment plus profondes que tous les séminaires et les cloîtres; il n'est pas moins vrai que c'est la plainte commune de l'irréligion et du vice, contre les lois ecclésiastiques. Les hommes publics écoutent quelquefois trop ces réflexions, que les mœurs et la doctrine de leurs auteurs devraient leur rendre suspectes, traversent le clergé, en diminuent le nombre, en tarissent les sources, et semblent vouloir en accélérer la ruine entière.

Je ne parle point ici pour en faire l'apologie. Je souscrirai à tout si l'on veut ; j'en conclurai encore plus évidemment : le sacré ministère est donc l'ouvrage de Dieu, puisqu'il se soutient contre tant d'ennemis qu'il se suscite lui-même ; tout ce qui le distingue doit l'abattre ; tout ce qui l'honore doit le faire redouter; tout ce qui le favorise le livre à l'envie et à l'usurpation ; sa conservation est un miracle; si ce qui le distingue lui est si nuisible, ce qui le confond ne lui est pas plus favorable. Nouvelle merveille de la droite du Tout-Puissant.

SECONDE PARTIE.

Pour perpétuer dans la religion un corps de ministres sans lequel elle ne saurait longtemps subsister, on peut, 1° attacher le sacerdoce aux chefs de famille, comme dans la loi naturelle, et le transmettre du père aux enfants, comme un espèce d'héritage ; 2° l'attribuer à une portion de la nation, comme dans la loi de Moïse, où la tribu de Lévi fut chargée des fonctions sacerdotales, et la famille d'Aaron du souverain pontificat; 3° l'unir à la dignité royale, comme chez les Romains et à la Chine, où l'empereur est un souverain pontife. Chacun de ces systèmes a ses avantages ; par la double qualité de chef temporel et spirituel, le prince et le père sont mieux obéis et respectés, et ménagent avec plus de soin l'intérêt d'une religion qui est leur intérêt propre. Une tribu, une famille, qui dispose seule du sanctuaire, doit mieux connaître et exercer ses fonctions.

Dieu n'a voulu rien de semblable dans la loi nouvelle; bien loin de rendre le sacerdoce héréditaire, il en a exclu toute succession. Il faut qu'une nouvelle imposition des mains crée chaque ministre. Il ne succède à personne dans son caractère ; il est même défendu de consulter dans ce choix la chair et le sang : Jésus-Christ en a donné l'exemple; quoique deux de ses apôtres fussent ses parents, il ne les a point mis à la tête de son Eglise. Cette grâce ne fut accordée qu'à Pierre ; Jacques et Jean furent même sévèrement repris de l'ambition qui leur faisait demander les premières places. Lui-même établi prêtre par son Père, n'a pas voulu naître de la race d'Aaron, ni de la tribu de Lévi, pour faire voir qu'il tenait son sacerdoce de Dieu, non des hommes, et pour faire sentir l'abolition de la loi judaïque par celle de son sacerdoce, puisque la tribu de Lévi, à qui il était exclusivement accordé, étant confondue avec les autres, personne n'y a aucun titre, et ne peut en acquérir par élection; les hommes n'ont pas droit d'en changer la nature, ce qu'en effet les Juifs n'ont jamais osé entreprendre. Jésus-Christ a voulu, dit saint Paul, être prêtre suivant l'ordre de Melchisedech, sans père, sans mère, sans généalogie, sans prédécesseur ni successeur. Le caractère sacerdotal est encore semblable dans tous les prêtres. En unissant le pontificat et l'empire, la religion anglicane est le renversement du christianisme, qui n'a jamais connu ni pu admettre cette union. Jésus-Christ lui-même, fils de David et légitime héritier de sa couronne, n'a jamais exercé d'autorité temporelle, et il a déclaré que son royaume n'est pas de ce monde. En effet, l'apostolicité, la catholicité et l'unité de l'Eglise sont incompatibles avec cette union. Pour être apostolique, l'Eglise doit montrer une succession de ses chefs, depuis les apôtres. Or, quel prince a succédé aux apôtres, qui ne possédaient rien? Si les papes ont acquis des souverainetés, si des souverains ont été cardinaux, ces événements, effets du hasard, n'emportent point l'union primitive de ces deux dignités. La catholicité, embrassant tous les temps et tous les lieux, partagerait nécessairement le souverain sacerdoce entre les divers états qui la composent ; il aurait dû être d'abord accordé à l'empereur romain, alors le seul chef de l'Etat, sans quoi l'Eglise n'ayant point de prince chrétien, l'Eglise, pendant plus de trois siècles, aurait été sans chef. Constantin, le premier empereur qui reçut le baptême, ne s'est jamais porté pour chef de la religion, et en a reconnu un autre, ainsi que tous ses successeurs. Ces divisions et ces translations du pontificat feraient cent fois changer la religion, chaque Etat formant une Eglise indépendante, gouvernée par son chef; chaque prince ayant ses idées, ses goûts, ses intérêts, changerait, réformerait, détruirait tout à son gré ; l'unité de la foi, l'uniformité de la discipline ne pourraient subsister, et les fidèles, n'ayant rien de fixe pour la créance, seraient, selon l'expression de saint Paul, comme des enfants flottant à tout vent de doctrine : *Tanquam parvuli fluctuantes omni vento doctrinæ.* (I *Cor.*, III, 1.)

Dans la loi naturelle, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'attente d'un Messie, quelques préceptes en petit nombre, dictés par la raison même et l'humanité, formaient une créance très-bornée, facile à maintenir ; cependant l'idolâtrie infecta toute la terre, malgré l'intérêt des pères de famille, de conserver une religion et un sacerdoce qui faisaient leur gloire. La loi judaïque, plus chargée, était renfermée dans une nation

obscure, resserrée dans un pays très-borné, sans communication avec le reste du monde; on aurait pu y réunir le sacerdoce à l'empire. Dieu en ordonna autrement dès son institution, en donnant l'un à Aaron et l'autre à Moïse; et malgré le devoir et l'intérêt d'une tribu et d'une famille puissante chargée de la religion, l'idolâtrie dégrada cent fois le peuple choisi. Ses rois furent les premiers à se pervertir. Jéroboam ouvre la carrière, et par politique, pour empêcher le peuple d'aller au temple, et d'écouter les prêtres, il fait adorer des veaux d'or. Ses successeurs continuent l'idolâtrie et le schisme, jusqu'à la captivité de Babylone. Le royaume de Juda, d'abord moins coupable, s'attira le même châtiment.

Dans la religion chrétienne, l'administration des sacrements, la célébration du sacrifice, l'instruction des peuples, exigent des ministres de toutes parts, répandus et pris dans toutes les nations, soit pour la facilité d'en fournir, soit parce que, connaissant le langage, les mœurs, les coutumes des peuples, et ayant avec eux différentes liaisons, ils leur seraient plus utiles. C'est ce qui a fait diviser l'Eglise en provinces, en diocèses, en paroisses, et mettre à chacune son pasteur, auquel cette portion du troupeau ressortit. L'unité de la doctrine et de la discipline ne demandait pas moins un chef qui gouvernât tout le troupeau, un centre d'unité auquel aboutissent tous les rayons du cercle, qui toujours visible fixât tous les regards, et qui, tirant son origine des apôtres et de Dieu même, par une succession évidente et reconnue, démontrât la divinité d'une Eglise dont il est la pierre fondamentale.

Ce mélange continuel du clergé avec les laïques, en procurant au peuple la facilité du service, augmente pour les ministres la difficulté de la vertu, leur fait courir les plus grands risques. Les besoins de la vie, dont le plus saint ministère ne délivre pas, nous replongent dans ce même monde, dont l'état nous distingue: la piété nous sépare, le zèle nous rend ennemis. Il faut vivre avec lui et au milieu de lui, entretenir des amitiés, remplir des bienséances, soulager une famille, cultiver des protecteurs, visiter des pauvres. Les fonctions appellent partout, le confessionnal est ouvert à tous, la chaire expose aux yeux de tous; le soin des malades fait entrer dans toutes les maisons, le zèle et la charité dans les affaires. Le cloître ouvre un asile où, sans embarras et sans risque, on trouve tout le nécessaire. Etat heureux et saint, vous n'êtes pas fait pour tout le monde, vous êtes même incompatible avec les devoirs de plusieurs ecclésiastiques dispersés de tous côtés, obligés de se trouver dans la mêlée et de combattre à droite et à gauche.

Plût à Dieu, pour eux et pour le monde même, avec lequel ils sont obligés de vivre, que, semblables aux rayons du soleil qui se mêlent avec toute sorte d'objets sans y apporter ni contracter la moindre souillure, les ecclésiastiques fussent exempts de passions, supérieurs à l'intérêt, enfermés dans la retraite et remplis de science et de lumières. Qu'ils soutiendraient bien la dignité de leur caractère et la sainteté de leurs fonctions; que leurs pouvoirs et leurs paroles seraient respectés et utiles! On leur pardonnerait sans peine la distinction qui les relève, on applaudirait à leur élévation. Envierait-on, usurperait-on des droits que la vertu seule pourrait prétendre? Mais, hélas! au contraire, 1° ils sont entraînés par le torrent des passions communes; 2° ils sont engloutis dans le gouffre des mêmes intérêts; 3° ils sont comme perdus dans le chaos du mélange; 4° ils s'égarent dans le labyrinthe de l'instruction. Le monde même qui y perd infiniment et qui les censure amèrement, s'étudie et se plaît à augmenter le danger et le mal. Il n'y réussit que trop, et le clergé subsiste encore, il est souffert, il est respecté; si ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, à quels traits pourra-t-on le reconnaître?

1° Passions communes. Je ne prétends pas dissimuler les faiblesses des ministres. Dieu nous en a prévenus et nous en a donné le préservatif, qui ne porte aucune atteinte au respect que nous devons à leur caractère, lors même que leurs vices les en rendent indignes. Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. Sans doute de la même nature que vous, enfants d'Adam comme vous, combattus du démon, de la chair et du monde, ils sont aussi faibles; c'est un prodige de grâce s'ils le sont moins que vous. Je dis plus, ne sont-ils pas de votre pays, de votre famille? Ils ont sucé le même lait, reçu la même éducation. Nous gémissons avec saint Paul d'éprouver dans notre chair des lois contraires à celles de l'esprit. L'ange de Satan nous tourmente et nous fait craindre qu'après avoir prêché les autres nous ne soyons nous-mêmes réprouvés. Hé! quel est l'état qui n'éprouve les mêmes alarmes et dont on ne puisse faire les plaintes? Le magistrat, le militaire sont-ils exempts de faiblesse? La balance penche, l'épée chancelle entre leurs mains. Et où serait notre mérite si nous n'avions rien à souffrir? Les palmes se moissonnent-elles sans combats? le ciel s'acquiert-il sans victoire? *Regnum cœlorum vim patitur.* (*Matth.*, II, 12.)

Au reste, c'est votre intérêt. La faiblesse humaine, qui rapproche de vous les ministres, ouvre votre cœur à la confiance. Oseriez-vous les aborder et leur ouvrir les sombres replis de votre conscience si c'étaient des anges? Une nature, une perfection de lumière supérieure vous ferait justement craindre d'en être méprisé et traité avec rigueur. Les malheurs nous rendent compatissants, et la prospérité insensibles. La bonté de Dieu a voulu, au risque des intérêts de sa gloire, souvent trahie par une lâche condescendance, vous donner pour directeur et pour juge un de vos semblables, formé à l'école de l'expérience, qui, comme vous environné d'ennemis et de piéges, fut inté-

ressé à l'indulgence, en se souvenant qu'il est lui-même coupable ou qu'il peut aisément le devenir.

Que ces faiblesses vous convainquent du moins combien sont solidement établis une religion que tant de chutes n'ébranlent pas, un corps de ministres que leurs égarements ne détruisent pas. La divine Providence brille davantage en mettant une digue invincible au torrent des faiblesses humaines qui devraient renverser son ouvrage : *Infirma elegit ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 28.) Miracle de puissance d'autant plus grand, que les vices dégradent en effet le clergé, arrêtent les progrès de la religion et semblent la rendre problématique. Ils furent toujours un obstacle à la conversion des infidèles et un prétexte plausible à la désertion des mauvais chrétiens. Comment nous persuader ce que vous paraissez ne pas croire? Nous en appelons de vos discours à vos œuvres, de votre morale à votre conduite. Nous nous croyons en droit de nous dispenser des lois gênantes que vous ne pratiquez pas. Quel titre avez-vous à notre respect ? Quel besoin avons-nous d'un ministre qui nous scandalise? Ces réflexions si funestes dans le détail à un grand nombre d'ecclésiastiques, comment n'ont-elles pas été fatales à tout le corps, que le monde dit être si corrompu? Celui qui tire le bien du mal peut seul retenir sur le penchant du précipice ceux que tout entraîne jusqu'au fond, et qui, à votre jugement, se donnent à eux-mêmes les plus violentes secousses.

Heureux encore si vous n'exagériez le mal par vos calomnies, et ne l'augmentiez par votre séduction! Vos exemples, vos artifices, votre malignité empirent tout, et souvent même le produisent. C'est sur tout sur le clergé que la malignité aime à se répandre et la témérité à prononcer. Un mot, un geste, un rapport, un hasard leur suffisent pour soupçonner des vices et conclure des crimes. De quoi s'entretient-on plus volontiers que des désordres vrais ou prétendus des ecclésiastiques? En est-il, à vous entendre, de chaste, de désintéressé, d'humble, de charitable? Le sanctuaire est tout corrompu, il ne vaut pas mieux que le peuple. Tout cela fût-il vrai, la charité devrait le taire, le zèle de la religion le voiler. L'équité verrait et montrerait avec plaisir un grand nombre de ministres attachés à leurs devoirs, sages dans leur conduite, graves dans leurs discours, pleins de mérite et de vertu; et si quelqu'un en petit nombre s'échappe, il serait confondu par ses confrères, et si les laïques ne le protégeaient, corrigé et puni par ses supérieurs. Je suppose avec vous tous ces vices, je suppose le mépris où vous le croyez tombé, je souscris aux conséquences qu'un intérêt secret vous fait tirer avec complaisance de ce principe. Comment existe-t-il donc, ce corps si peu respectable, qui se détruit lui-même, ce corps si méprisé et si digne de mépris? Qui daignera y entrer? qui lui donnera sa confiance? qui l'écoutera? quel fruit pourra-t-il faire? quel appui se ménager? Il touche à son dernier moment; puisque toute chair a corrompu sa voie, un nouveau déluge va purger l'Eglise d'un corps pernicieux qui ne fait que tout corrompre et tout profaner. Voilà le langage que tient depuis long temps le monde, et il dit vrai. Le clergé à dû périr depuis longtemps, et il subsiste encore au milieu d'un déluge de vices, plus réel que celui qu'on lui reproche. Il est seul l'arche où doivent se renfermer tous ceux qui ne veulent point être engloutis. Il subsistera autant que la religion, et la religion ne subsistera que par lui.

Mais songez-vous, monde pervers, que c'est vous qui le perdez. Vous avez bonne grâce de l'accabler de vos amères censures, puisque c'est vous-même qui lui imprimez les taches dont vous gémissez en hypocrite, ou plutôt dont vous riez en libertin. Et où a-t-il pris ces principes de relâchement, que dans vos discours? Où a-t-il vu ces modèles de péché, que dans vos exemples? Où a-t-il trouvé, que dans vos maisons, ces objets séduisants, et la facilité de se satisfaire? Les ecclésiastiques entrant dans le monde, au sortir du séminaire, ont communément des mœurs et de la piété. Mais hélas! qu'elle est bientôt perdue! Sont-ils plus forts que tant d'autres à qui le monde arrache la robe d'innocence? Funeste à tous ceux qui le fréquentent, perdrait-il sa contagion pour les seuls ministres des autels? C'est à eux à l'éviter, puisqu'ils sont faibles. Les lois de l'Eglise, leur propre conscience, les sentiments du monde même ne cessent de leur crier, comme le Sauveur : vous n'êtes pas de ce monde, fuyez un ennemi si dangereux. Bien plus, le monde leur tend singulièrement des piéges; il goûte une satisfaction secrète à en médire et à les faire tomber. Une femme mondaine, flattée de ces brillantes conquêtes, s'applaudit de faire, sur des cœurs consacrés à Dieu le dangereux essai de ses charmes. Mieux accueillis, invités avec plus de soin, écoutés avec plus d'attention, plus malignement traités, tournés en ridicule s'ils se défendent; on a pour eux plus d'enjouement, plus de parure, plus de ménagement apparent et de liberté réelle; on leur fait une sorte de violence. Moins libertins ordinairement, et toujours obligés à garder plus de mesures, on court avec eux moins de risque, on se flatte d'avoir les prémices et de conserver plus longtemps un cœur moins volage, et de jouir avec sécurité d'un cœur plus discret. Il faudrait un Samson pour rompre des chaînes si fortes et si bien ourdies. Encore même, après avoir brisé les câbles des Philistins et déchiré les lions, Samson fut pris aux charmes de Dalila.

2° Le gouffre de l'intérêt. Voici le champ le plus ordinaire de la médisance contre le clergé. Avidité à acquérir des bénéfices, cupidité à entasser des biens, sollicitude pour les conserver, âpreté dans les procès, opinâtreté dans la poursuite, dureté pour les pauvres ; est-il d'injustice dont il ne soit

coupable? Mais si les hommes dévoués par état au désintéressement et à la charité sont si durs, si avares, si injustes, comment le monde entier ne s'arme-t-il pas pour les exterminer, et la puissance publique pour arracher à ces sacriléges sensuels les biens sacrés dont ils abusent? Il y a bien à rabattre de ces accusations. On ne les accuse, on ne les poursuit si rigoureusement que par une autre avidité et une autre avarice bien plus injuste. On ne voit que d'un œil jaloux les biens dont jouit l'Eglise : il semble que tout ce que la piété de nos ancêtres lui a donné est autant d'enlevé sur nous. Nous croyons voir notre bien dans leurs mains, ils ne vivent qu'à nos dépens. Il y a dans le magistrat, le militaire, le commerçant, l'artisan beaucoup plus de cupidité, d'avarice, de mauvaise foi, d'usurpation que dans l'Eglise. Il y a en général moins de modération dans la dépense, de sobriété, de modestie, de charité. On parle peu des défauts du monde, on lui pardonne tout. Aucune faute n'est excusable, aucune bonne œuvre n'est louable dans le clergé; on lui impute tous les crimes, on lui refuse toutes les vertus. On est bien injuste de l'accuser, s'il est innocent; mais on est bien fou de le souffrir, s'il est coupable.

Que cette jalousie est injuste, et dans le public et dans les particuliers! Oublie-t-on que tous les revenus ecclésiastiques se consomment dans le Royaume, et que la nation en profite également, puisqu'il s'en fait la même circulation? qu'après tout les ecclésiastiques sont des citoyens comme les autres, qui ont droit à la vie et à la nourriture; que, s'ils étaient dans le monde, ils auraient la plupart autant et plus de bien qu'ils n'en ont dans le sanctuaire; que leur établissement tourne au soulagement des familles, en plaçant des enfants à qui il aurait fallu donner un état, dont sa portion revient à un autre. Ignore-t-on que Dieu, maître et distributeur de tous les biens, l'ordonne en termes exprès : *L'ouvrier est digne de récompense, celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel;* qu'il a fixé dans l'ancienne loi la nature et le taux de ce légitime salaire, en donnant aux lévites la dîme de tout et des villes avec leur banlieue pour leur habitation; que les possessions du clergé ne sont pas des usurpations, mais des libéralités volontaires des fidèles, qui ont fait des restitutions ou des aumônes, et se sont assuré des prières pour le repos de leurs âmes; que les princes, loin de croire que la bonne politique dût dépouiller l'Eglise, l'ont enrichie par leurs profusions; que ces dons ne furent souvent que des terres incultes et abandonnées, que le clergé a mises en valeur. Pourquoi se dissimuler que le clergé fournit aux charges de l'Etat beaucoup plus à proportion que tous ses autres membres, et que, s'il est jaloux de maintenir la manière décente d'en faire la levée, ce n'est que pour ne pas laisser une infinité de ministres des autels, dont on doit respecter le sacré caractère, exposés aux chicanes, aux poursuites, aux avanies de plusieurs milliers de publicains? Qui fait des réflexions si justes? On crie, on attaque, on enlève à l'Eglise tout ce qu'on peut, on ne voit qu'à regret ce qui lui reste; et tandis qu'on laisse à plusieurs à peine de quoi vivre, on n'en exige pas moins des aumônes abondantes; ils ne donnent jamais assez. Ainsi traitait-on les Israélites en Egypte. Ce peuple, disait-on, est nombreux et puissant; il est redoutable, il faut l'opprimer, lui refuser son salaire, n'en exiger pas moins de travaux, pour le détruire en entier : *Sapienter opprimamus eum.* (*Exod.*, I, 10.)

Quel est donc le terme de ces sentiments intéressés? Pour qui ce bénéficier amasse-t-il, conserve-t-il? pour sa famille. Qui le lui fait faire? sa famille, pour nourrir des parents pauvres, en élever de riches, faire une dot, acheter une charge, entretenir une maison. Les canons ont beau défendre cet usage profane, souvent criminel, du patrimoine des pauvres, les familles n'en sucent pas moins toute la substance. C'est alors, en effet, que les épargnes méritent le nom d'avarice. S'il n'en fait que pour les pauvres, se privât-il du nécessaire, sa charité mériterait les plus grands éloges; mais ce monde qui en est la source, qui en profite, n'est-il pas ingrat de lui en faire un crime? La première, la véritable avidité est dans les familles. Est-ce donc un enfant au séminaire qui sollicite des bénéfices? c'est la famille qui cultive des patrons, arrache des résignations, gagne l'ami, le domestique; c'est elle qui entreprend et soutient des procès, qui jouit des revenus, envahit les effets, s'empare de l'héritage. Il est, je l'avoue, quelque ecclésiastique qui, comme saint Charles, sait se rendre supérieur à l'amitié, à l'autorité, aux entreprises de ses parents, et fait de ses biens un usage canonique. Le nombre de ces héros est petit, mais convient-il aux séducteurs de se déclarer leurs accusateurs?

Tout est permis pour dépouiller l'Eglise. On rend ici l'économie nécessaire. Une famille abandonne, laisse dans le besoin, dispute une modique légitime, fait embrasser l'état ecclésiastique pour grossir la portion d'un aîné. On dirait que les biens de l'Eglise sont dans le commerce, et peuvent être acquis comme les biens temporels, ou plutôt qu'ils sont abandonnés au premier venu qui veut s'en saisir. De là ces confidences, ces simonies, ce honteux trafic, ces vocations mercenaires, ces assiduités serviles auprès des grands, pour obtenir ce qu'ils ne donnent qu'à titre de récompense à leurs créatures. L'Eglise, dans sa juste indignation, leur crie : *Périsse avec vous votre argent, vous qui osez croire que les dons du Saint-Esprit s'achètent!* Quand interdira-t-on ces menées secrètes, ces artificieux détours, ces acquisitions colorées de spécieux prétextes qui ne font que joindre au sacrilége le voile de l'hypocrisie? Coupables auteurs de tous les maux du clergé, lui ferez-vous encore le

procès? Reconnaissez, monde injuste, que les racines d'un état que tout détruit, doivent être bien profondes pour résister à tous vos efforts. Dieu vous chassera du temple à coups de fouets, infâmes négociants des choses saintes, qui dégradez un si saint état, mais il saura bien le maintenir contre vos attentats. En faudrait-il davantage pour le détruire, si, par les ressorts tout-puissants de la Providence, il n'était encore plus brillant, comme le lis entre les épines, en réparant toutes ses pertes? Le puissant appât des richesses a remué tous les peuples : n'est-ce pas ce qui a anéanti le clergé, et avec lui la religion, dans tous les pays protestants? Le vrai mobile de ces étonnantes révolutions n'a été que l'envie de s'emparer des biens de l'Eglise. La crainte d'être obligé de les rendre est encore la chaîne qui tient attaché à l'erreur. Depuis cette invasion sacrilége, qu'êtes-vous devenue, sainte religion? jouet de tous les caprices de l'esprit humain, on ne sait ni ce qu'on croit ni ce qu'il faut croire, on ne croit rien. Ces sentiments si naturels et si communs partout, comment laissent-ils subsister un seul ecclésiastique? C'est un miracle qu'il puisse tenir contre l'avidité d'un monde entier qui regarde ses possessions comme un pays de conquête. Mais celui qui tient l'Océan dans le creux de sa main, dit aux vents et aux flots les plus orageux de la passion, vous viendrez jusque-là et vous vous briserez à un grain de sable.

3° Le chaos du mélange avec le monde. Le vrai chrétien le craint, le hait et le fuit. Connaîtrait-il sa propre faiblesse, s'il y vivait tranquille? Serait-il disciple d'un Dieu crucifié, s'il n'y renonçait? Tout y est dangereux; ses caresses séduisent, ses persécutions découragent, ses plaisirs corrompent, ses amusements dissipent, ses exemples égarent, ses sollicitations entraînent. Tout y est injuste. Il prodigue ses éloges au vice, ses railleries à l'innocence, ses mépris à la vertu. Il chérit les scélérats, ne peut souffrir les gens de bien. Les vrais sages lui paraissent insensés, les insensés comme lui sont les seuls sages. Tout y est faux. Ne comptez ni sur le brillant de ses pompes, ce n'est que vanité; ni sur l'apparence de ses vertus, ce n'est qu'hypocrisie; ni sur l'empressement de ses prévenances, ce n'est qu'adulation; ni sur la générosité de ses services, ce n'est qu'intérêt; ni sur la multitude de ses promesses, ce n'est que fourberie. Tout y est trompeur. Il annonce la paix, on n'y trouve qu'inquiétude; il promet des plaisirs, on n'y goûte qu'amertume; il fait espérer des biens, on n'y gagne que pauvreté; il excite par l'espoir de la liberté, il suscite mille embarras, il berce par l'attente de la gloire, et il couvre de confusion. Non, non, ministres du Dieu de sainteté, vous n'êtes pas faits pour le monde; si vous étiez des siens, il vous aimerait. L'Evangile que vous suivez, que vous enseignez, vous rend nécessairement l'objet de son aversion: *Mundus vos odit, quia de mundo non estis.* (*Joan.*, XV, 19.)

Ah! faut-il qu'un ministre des autels soit forcé de vivre avec lui. Se peut-il qu'il s'y plaise, l'aime, le cherche? Quoi! même maison, même table, mêmes domestiques, même société, mêmes affaires, même intérêt. Toujours sous ses yeux et entre ses mains. Sous sa langue et à son oreille, le voir et en être vu, l'entendre et en être entendu, lui parler et être la matière de ses conversations, traiter avec lui, et être exposé à ses caprices, à ses attentats, à ses piéges! Je sais qu'on peut y mettre quelques barrières; qu'une vie retirée épargne bien des traits; que le silence et le recueillement les écartent; que la modestie et la régularité de mœurs les émoussent; que le zèle et l'assiduité à ses devoirs les tournent contre lui. Aussi ne cesse-t-on de recommander aux ministres de fuir le monde. Le fréquenter, c'est s'exposer à se perdre; l'aimer, c'est être déjà perdu; l'imiter, le favoriser, c'est contribuer à le perdre lui-même; s'il nous plaît, nous sommes vaincus; si nous voulons lui plaire, nous sommes esclaves; ne nous arrêtons pas, ne passons qu'en courant sur ces terres maudites. Fuyons l'ennemi qui nous poursuit, et rigoureusement renfermés dans la nécessité du ministère, réfugions-nous dans l'arche, comme la colombe qui ne sait où mettre son pied. Mais tout cela ne suffit ni pour le désarmer, ni pour lui en imposer. Est-il même facile de se défendre des charmes séduisants de son commerce? Et n'est-ce pas le plus redoutable de ses effets, de calmer les alarmes, de forger les chaînes, de se faire aimer? Ce n'est pas tant par ses persécutions, elles sont glorieuses à la vertu, c'est bien plutôt en l'affaiblissant et la désarmant par ses caresses qu'il est dangereux. La paix est plus pernicieuse que la guerre, les fleurs plus piquantes que les épines. L'ami est plus cruel que l'ennemi.

Un ministre des autels est non-seulement opposé à l'esprit du monde, il en est l'ennemi déclaré. Obligé par état à le combattre, il doit non-seulement se préserver de sa corruption, mais encore l'arrêter dans ses poursuites, lui arracher ses conquêtes, le démasquer, en triompher, combattre ses principes, ses coutumes, ses pompes, son langage. Ce sont deux ennemis irréconciliables, toujours intéressés à se détruire. Heureux même s'ils ne s'accordent jamais de relâche, malheureux s'ils faisaient la paix. Le monde perdrait dans un ministre accommodant le sel qui doit le préserver de la corruption, et le ministre perdrait la couronne qui doit récompenser son zèle. La passion désire cette paix funeste, et souvent ne réussit que trop à la négocier. Elle voudrait l'autoriser par des exemples respectables, jouir du moins d'un repos qu'un zèle importun ne lui permet pas de goûter. Gardons-nous de trahir la vérité en négligeant de la défendre, ou de nous trahir nous-mêmes en cessant de nous garantir. Quel bonheur d'être persécutés avec celui qui a dit : *Je ne suis pas de ce monde!* Quel funeste préjugé pour nous d'être favorisés, même tolérés : *Ego non sum de hoc mundo.* (*Joan.*, VIII, 23.)

De ces combats si acharnés, si continuels, si inévitables, que peut-il résulter que la destruction d'un état nécessairement haï, méprisé, persécuté de tout le monde, parce qu'il en est le censeur déclaré, l'ennemi irréconciliable. Car enfin s'il s'accorde avec le monde, il dégrade son auguste caractère. Dieu est intéressé à l'abandonner. Combien de fois en effet la lâche politique qui, aux dépens de la pureté de la foi, a souscrit à de frivoles tempéraments, s'est elle-même perdue avec la paix qu'elle voulait acheter si cher, et la religion même qu'elle défendait si mal. Si au contraire il fait, comme il le doit, une guerre immortelle au monde, il s'attirera son indignation, il en sera la victime. Qu'il se félicite de périr pour une si belle cause ! Mais non, il ne périra pas, il n'en produira que plus de fruit. C'est en pourrissant dans la terre que le grain de froment devient fécond. Sans cette heureuse mort, qu'il n'espère ni de conserver sa propre vie, ni de la donner à de nouveaux épis : *Nisi granum frumenti mortuum fuerit, solum manet.* (*Joan.*, XII, 24.)

Ainsi le monde a-t-il traité le plus saint, le plus grand des prêtres. Sa doctrine, sa vertu, ses miracles, sa personne anathématisés par les pharisiens, méprisés par Hérode, condamnés par Pilate, il fut enfin sur une croix la victime des fureurs du monde. Ainsi furent traités les apôtres, les premiers prêtres de la loi nouvelle, traînés devant les rois, battus de verges devant la synagogue, livrés aux bourreaux, versant leur sang pour la foi. Attendez-vous-y, leur disait-on en les envoyant. Le disciple ne doit pas être mieux traité que le maître ; ils ne vous feront pas plus de grâce qu'à moi. Ainsi dans tous les temps l'ont été tous les saints dont le monde n'était pas digne. Errants dans les solitudes, cachés dans les cavernes, couverts de peaux de bêtes, insultés, méprisés, chargés de chaînes, jetés dans les prisons, accablés de coups, lapidés, égorgés, scellant de leur sang la vérité qu'ils avaient annoncée : *Quibus dignus non erat mundus.* (*Hebr.*, II, 38.) Comment donc ce sacerdoce, l'honneur et l'effroi du monde, n'a-t-il pas péri sur la croix où son chef expire, dans les prisons, sous le glaive, sur les échafauds où sont immolés ses disciples, dans les déserts où ils s'enfuient, dans les cloîtres où ils se cachent? Non, dit saint Paul, la foi triomphe de tout, elle a vaincu l'Egypte dans Moïse, les Chananéens dans Josué. Quelles victoires n'a-t-elle pas remportées dans Gédéon, Samson, David, Samuel, tous les prophètes? Elle a conquis les royaumes, brisé la gueule des lions, éteint l'impétuosité des flammes, émoussé le tranchant de l'épée, donné les armes à la faiblesse. Qui peut résister au Tout-Puissant, rétablir ce qu'il a renversé, détruire ce qu'il veut conserver? Son sacerdoce est éternel : il ne cessera jamais et d'offrir et de faire offrir la victime pure, et d'épurer les ministres dans le creuset de la tribulation : *Hi omnes testimonio fidei probati sunt.* (*Hebr.*, II, 39.)

4° Enfin la nécessité de l'instruction forme pour le clergé un labyrinthe, où il se serait cent fois perdu, au milieu même de ses amis et de ses disciples, si Dieu n'eût éclairé ses yeux et dirigé ses pas. Cet emploi demande des talents rares, des lumières sûres, une adresse singulière, la plus grande circonspection. Il faut se faire tout à tous, suivant l'expression énergique de saint Paul, sans cependant s'écarter jamais de la parfaite unité de doctrine. Parle-t-on aux enfants ou au peuple? il faut abaisser jusqu'à leur portée, les mystères les plus sublimes. Parle-t-on aux grands et aux savants? il faut élever jusqu'au trône de leur amour-propre, les choses les plus communes. Comment satisfaire la stupide grossièreté des uns et la dédaigneuse délicatesse des autres? Comment conserver la force et l'onction de la divine parole? Comment unir la simplicité et la dignité, l'élégance et la familiarité? On s'évanouira dans les tours artificieux de la sagesse humaine, ou on se dégradera dans la bassesse d'un style populaire. Hé ! que ne critique-t-on pas dans un ministre de la parole, tantôt l'élévation et la finesse, tantôt la négligence et la facilité. On censure le style, on blâme le geste, on condamne les intentions. S'il prêche peu, on en murmure; s'il tient longtemps on se lasse ; on fait des applications malignes, opposées à ses sentiments, des allusions indécentes, qui le déshonoreraient, si elles n'étaient l'ouvrage de la corruption qu'on lui prête. Rien de plus difficile que l'instruction, de plus critique que la chaire. Je ne suis pas surpris que la vue des difficultés, la crainte des risques, le peu d'espérance du fruit, décourage le plus grand nombre; je m'étonne plutôt qu'il s'en trouve un seul. C'est ce que désire ce monde, dont la parole divine condamne les désordres ; il voudrait fermer la bouche aux prophètes qui ne lui annoncent que des malheurs; il ne tient pas à lui que l'extinction de l'état ne débarrasse de ces incommodes censeurs : *Odi eum quia non prophetat mihi nisi mala.* (II *Par.*, XVIII, 7.) Mais il nous est ordonné au risque de tout, de reprendre, prêcher, presser à temps et à contre-temps : *Opportune, importune.* (I *Tim.*, IV, 12.)

Quelle science n'exige pas l'obligation de traiter de toute la religion ! Quelle connaissance du cœur humain, quelle dextérité, quelle facilité, quelle abondance ! Combien dans le confessionnal ne faut-il pas se multiplier, se replier, se transformer pour être utile à tant de malades différents ! Quelle étude ne suppose pas ce trésor de connaissance, et quelle continuité d'étude la nécessité d'être toujours prêt à le répandre avec succès ? Chargé d'annoncer les volontés du souverain maître, de combattre ses ennemis, d'établir ses dogmes, d'expliquer les éléments de la religion ; à quel mépris et à quel ridicule ne s'expose pas celui dont la médiocrité donne prise? De quelles fautes devant Dieu, de quelle inutilité ne se rend-il pas comptable ? Qui sera assez hardi pour

entrer dans cette carrière épineuse, assez heureux pour la fournir. Chrysostome n'est monté qu'en tremblant dans la chaire d'Antioche; Augustin n'a paru dans celle d'Hippone que par l'ordre absolu de son évêque Valère.

Ajoutons à tous ces dangers la difficulté de la doctrine qu'il faut annoncer. Elle est couverte de tant de nuages, environnée de tant d'erreurs, les passages des Ecritures sont susceptibles de tant d'interprétations, les sentiments des docteurs sont si différents, l'esprit des hommes donne dans de si grands travers, qu'il faut la plus scrupuleuse attention et la plus profonde connaissance, pour ne pas se briser à quelque écueil, et la plus exacte circonspection pour échapper à la censure, surtout dans des matières où l'habitude, les intérêts, les préjugés, la mode exigent une doctrine conforme au goût des auditeurs. Manquent-ils de condamner ce qui s'éloigne de leurs idées, et ces idées ont-elles d'autre règle que le caprice? Chaque siècle, chaque pays, et presque chaque jour, et chaque particulier a son système de religion. Tout ce qui parle selon sa prévention est admirable; il serait détestable à d'autres oreilles. On n'eût pas écouté dans un temps, ce qu'on est obligé de prêcher dans un autre. On ne sait presque que dire; attaquer les vices, c'est être satirique et mordant. Parle-t-on d'une manière générale? personne ne s'applique la vérité et ne se corrige; la parole perdue dans le vague de l'air, ne fait que glisser sur les cœurs, et ne porte sur rien. Un nombreux auditoire annonce-t-il un grand succès? l'envie ne peut le pardonner. Le nombre des auditeurs diminue-t-il? on tombe dans le mépris. Le seul ministère de la parole a dû dépeupler le clergé, lui susciter des ennemis innombrables et enfin l'anéantir. *Je vous envoie*, dit le Sauveur, *comme des brebis au milieu des loups, prêts à être à tout moment dévorés, mais ne vous alarmez pas. Je mettrai sur vos lèvres des paroles de vie, auxquelles personne ne pourra résister. Mon esprit vous les inspirera à mesure que vous en aurez besoin. — Ne craignez rien, Jérémie, le peuple auquel je vous envoie est intraitable et obstiné; c'est un front d'airain. Je vous donnerai un front plus fort que le leur; je vous établirai une colonne de fer et un mur d'airain, au-dessus des rois et des royaumes. Vous arracherez, vous planterez, vous briserez, vous démolirez, vous dissiperez, vous rassemblerez : Constitui te super reges et super regna, ut evellas et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices et plantes.* (*Jer.*, I, 10.)

Contemplez Sion, mon tabernacle, mon Eglise et mes ministres; il sera éternel. Tout le reste passe et change comme un vêtement. Les particuliers meurent, les sociétés se dissipent, les Etats sont détruits, les collines tremblent, les montagnes sont ébranlées : *Montes commovebuntur et colles contremiscent.* (*Isa.*, LIV, 10.) Mais mon tabernacle est inébranlable, ses clous ne seront pas arrachés, ses cordons ne seront pas rompus. Quelques peaux de bêtes, quelques pieux fichés en terre, quelques cordons qui les y tiennent attachés, sont bien fragiles; ils tomberaient bientôt si ce n'était que l'ouvrage des hommes. Mes ouvrages sont plus solides, ce qu'il y a de plus faible entre mes mains est immortel : *Respice tabernaculum Sion, nequaquam transferri poterit; non auferentur clavi ejus, et funiculi ejus non rumpentur in sempiternum.* (*Isa.*, XXXIII, 20). Vous verrez sans doute des moments d'épreuve, où je paraîtrai vous avoir oublié et vous abandonner; mais ne vous défiez pas de ma tendresse, je ne vous laisserai pas orphelin : *Non relinquam vos orphanos.* (*Joan.*, XIV, 18.) Je vous verrai toujours d'un œil de miséricorde, je ne romprai jamais l'alliance de paix, que j'ai faite avec vous : *Misericordia mea non recedet a te, et fœdus pacis meæ non movebitur.* (*Isa.*, LIV, 10.) Vous paraissez avoir tout à craindre de la légèreté, de l'inconstance des hommes, ce sont des roseaux fragiles, le jouet des vents : *Arundinem vento agitatam.* (*Luc.*, XI, 27); mais je sais mettre un poids au vent même, vous rendre maître des esprits et vous les attacher : *Qui facit ventis pondus.* (*Job*, XXVIII, 25.) Vous n'aurez pas moins à gémir de la diversité des esprits, de l'antipathie des humeurs, de la contrariété des idées, de l'opposition des intérêts. Je saurai tout concilier dans l'unité de la créance, dans l'uniformité du langage, dans l'union de la charité. Je ferai habiter ensemble, comme dans l'arche pendant le déluge, les animaux les plus incompatibles, le loup et l'agneau, le lion et l'ours, le taureau et le léopard, sous la houlette du même pasteur, dans le sein de la même mère, à la table sainte du même père : *Habitabit lupus cum agno, pardus cum hædo accubabit, leo, vitulus et ovis simul commorabuntur.* (*Isa.*, XI, 6.) Respectez, chérissez, croyez cette Eglise sainte qui vous conserve, ce clergé respectable qui vous instruit, ce pasteur qui vous dirige; écoutez sa parole, obéissez à ses avis, profitez de son ministère, et vous arriverez à la vie éternelle.

DISCOURS

SUR LE PARADIS.

Domine, bonum est nos hic esse. (*Matth.*, XVII, 4.)

Seigneur, il fait bon ici.

Il ne fallut à saint Pierre que quelques instants de jouissance, pour lui faire dire avec transport : Seigneur, il fait bon ici, fixons-y notre séjour; où pourrions-nous être plus heureux? Dressons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. Encore même saint Pierre ne vit-il qu'une faible image du bonheur des saints. Qu'eût-il dit, qu'eût-il pensé, s'il eût goûté la plénitude de la félicité éternelle? Jésus-Christ transfiguré, ayant le visage brillant comme le soleil, ses habits plus blancs que la neige, voilà sans doute un spectacle bien ravissant; mais enfin tout cela est au-dessous de cette vue surnaturelle où Dieu se montre face à face, sans miroir et sans voile. La

gloire dont le Fils de Dieu paraît revêtu, les qualités de son corps ne passèrent pas jusque sur le corps de ses disciples, et les bienheureux seront aussi bien que le Seigneur resplendissants, agiles, impassibles et immortels. N'envions donc pas le sort des apôtres; ils furent infiniment heureux sans doute d'être admis à cette légère participation de la béatitude céleste, mais n'oublions pas le prix de la récompense qui nous est réservée; que l'ébauche que le Thabor nous en présente nous excite à tout faire pour la mériter.

Ne vous attendez pas que je vous donne une idée claire du bonheur des saints; il serait infiniment au-dessous de ce qu'il est, si on pouvait le comprendre. Non, l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit de l'homme ne saurait s'imaginer ce que Dieu prépare à ceux qu'il aime. Nous ne pouvons en juger que par comparaison; les biens et les maux de la vie peuvent en former une image. L'exemption des uns, la jouissance des autres rendraient, ce semble, parfaitement heureux; n'avoir rien à désirer et rien à craindre, c'est le comble des vœux de l'humanité. Egalement infinie et durable, cette félicité supérieure et à tous les vœux et à toutes les idées satisfera pleinement notre cœur, et le satisfera toujours.

C'est peu de dire que le bonheur des saints égale tous les autres biens, disons qu'il les réunit et les surpasse; c'est peu de dire qu'il nous console de tous les maux, disons qu'il en délivre et en récompense, en dédommage. En un mot, 1° ce bonheur est infiniment supérieur à tous les biens; 2° il est infiniment supérieur à tous les maux.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Roi-Prophète ne parle qu'avec ravissement et une espèce d'extase du bonheur des saints. Que vos tabernacles sont aimables, dit-il, ô Dieu des vertus! Mon âme soupire, est inquiète à la vue de votre maison; mon cœur, ma chair même en tressaillent de joie. Que la tourterelle se bâtisse un nid, que le passereau trouve une retraite, vos autels sont l'unique objet de mes vœux. Un jour passé dans vos temples vaut mieux que mille jours passés dans les palais les plus somptueux. Fallût-il y vivre dans le plus profond anéantissement, je le préférerais à la plus brillante gloire des pécheurs.

Saint Jean, dans l'*Apocalypse*, nous en donne une idée sublime et touchante. J'ai vu, dit-il, la Cité sainte descendre du ciel comme une épouse ornée que l'on mène à son époux. Elle avait deux portes, chacune était d'une seule pierre précieuse; ses maisons, ou plutôt ses palais, étaient de l'or le plus pur et le plus brillant, et plus transparent que le cristal; ses rues étaient parsemées de perles. Il n'y avait point de temple. Je n'y vis ni le soleil ni la lune, parce que la présence du Seigneur était son temple et sa lumière; elle y éclairait infiniment plus que le soleil dans son midi.

Ainsi, comme par autant de degrés, le Saint-Esprit nous fait passer des créatures au Créateur, des choses corporelles aux spirituelles, des biens passagers de la terre à ceux de l'éternité; mais faible ébauche de la gloire que Dieu vous prépare! Jugeons par la magnificence, la grandeur, la bonté de celui qui nous couronne, quel doit être le prix d'un bien dont le distributeur est infiniment sage, libéral et puissant; quelle doit être une cour où la sagesse dispose tout, où la bonté ordonne tout, la toute-puissance accomplit tout. Un prince riche et libéral ne met presque pas de bornes à ses faveurs; cependant les plus grands monarques ne récompensent que faiblement. Bornés dans leur puissance, ils trouvent des bornes nécessaires à leurs largesses; en enrichissant, ils s'appauvrissent. Leurs lumières sont faibles, leur bonne volonté équivoque; mais Dieu, également inépuisable dans ses trésors, infini dans sa sagesse, ineffable dans sa bonté, prodigue sans mesurer ses bienfaits; sa bonté fait son caractère; il ne s'appauvrit point en donnant, un monde entier ne lui coûte qu'une parole.

La philosophie distingue trois sortes de biens: les biens du corps, les biens de l'esprit, les biens de la fortune; autrement les biens agréables, honnêtes et utiles. Rarement sont-ils réunis sur la terre, jamais ils n'y sont sans défauts. Le paradis les rassemble tous au plus haut degré de perfection, et fait goûter à tous les hommes, avec autant de fruits que de délices, tout ce que la vertu a de noble et de grand. Par une volupté aussi exquise que pure, la conscience, de concert avec le cœur et l'esprit, souscrit avec joie à tout ce que l'un et l'autre peuvent trouver de plus doux et de plus glorieux. Jugeons par comparaison.

1° La nature avec tous ses trésors. Vous êtes quelquefois éblouis, enchantés des attraits des créatures, jusqu'à oublier votre Créateur. Qu'il est doux de voir une campagne émaillée de fleurs, couverte de fruits aussi agréables à la vue que délicieux au goût, arrosée de mille ruisseaux, dont la fraîcheur offre les charmes du repos en même temps que leur murmure charme l'oreille et que la beauté de leurs ondes ravit les yeux; entrecoupée de bosquets, dont les rayons du soleil semblent respecter le solitaire ombrage, et vouloir laisser à une foule de petits oiseaux la liberté d'enchanter par leur mélodieux ramage tous ceux dont une douce rêverie y conduit les pas! Tel fut le séjour de l'innocence, lorsque la main libérale du Tout-Puissant plaça nos premiers pères dans un jardin fertile qui, sans attendre la main opiniâtre du laboureur, prévenait leurs désirs et surpassait leurs idées.

Quoi de plus magnifique que cette voûte azurée qui nous environne, où mille astres brillants nous éclairent tour à tour, et, par leur chaleur et leur lumière, donnent la vie à toute la nature! Tantôt par sa lumière éclatante, le bel astre père du jour répand

sur tous les objets d'un pinceau délicat et rapide les couleurs les plus variées : tantôt, dans le silence d'une sombre nuit, les astres chargés de présider aux ombres, réglant majestueusement leur char, nous peignent par une lumière étincelante malgré sa faiblesse cette majesté suprême, qui, du sein de la vérité, et du haut du trône de l'éternité, laisse échapper quelques vives étincelles aux yeux des mortels. Ah ! si la voie, si le pèlerinage, si l'exil ont tant de charmes, que goûterons-nous dans le terme, dans notre patrie, dans la maison de notre père? Beau séjour, tout sert à vous peindre, ou plutôt tout nous dit que rien ne vous peint parfaitement.

Quelle serait la surprise de quelqu'un de ces sauvages habitants des forêts si, passant tout-à-coup des neiges du pôle dans quelque riante campagne, ou dans quelqu'un de ces jardins enchantés que la magnificence et la volupté des princes élèvent, il voyait ces chefs-d'œuvre inconnus de l'art et de la nature! Incertain s'il dort ou s'il veille, ne croirait-il pas que quelque enchantement ou quelque songe agréable en impose subitement à ses yeux? Tel ce voyageur qui roulant de climats en climats voit tous les jours, et sous un nouveau ciel, une nouvelle terre, dans les nouveaux peuples, les fleurs, les fruits, les animaux d'une espèce inconnue qu'il voit éclore à ses yeux. Quel eût été le ravissement d'un homme qui, créé avant le monde, eût vu se débrouiller le chaos, et tout-à-coup en sortir cette multitude infinie de créatures, à qui une parole toute puissante donna l'être et la vie, pour composer ce merveilleux ouvrage, si divinement assorti, que la sagesse infinie qui le forma ne vit qu'avec une sorte d'admiration et de plaisir! Tel un sourd ou un aveugle-né, qui, recevant miraculeusement la lumière ou l'ouïe, entendrait un concert ou apercevrait pour la première fois cette diversité, cette multitude innombrable d'êtres qui peuplent la terre, avec toutes les propriétés dont la puissance divine les enrichit. Séjour céleste, vous serez encore plus nouveau et plus ravissant à nos yeux étonnés. Nous sommes des aveugles qui languissons dans les ténèbres, nous sommes des étrangers qui n'avons aucune idée de notre patrie. Monde nouveau, nouveaux cieux, nouvelle terre, vous sortirez pour nous du chaos de l'ignorance et de l'erreur. Quels transports, lorsque pour la première fois vous étalerez à nos regards les merveilles de la divine magnificence !

2° La cour avec ses richesses. Nous pourrions faire usage ici des mêmes suppositions. Qu'un homme né dans une campagne déserte, qui n'a vu que quelques misérables cabanes, entre dans quelqu'un de ces palais superbes, où la magnificence du grand monarque a épuisé tout ce que l'imagination la plus féconde de mille ouvriers a su enfanter, et tout ce que la nature inimitable a su disperser de beau dans divers climats, que dira-t-il, cet homme, de la richesse des meubles, de l'éclat des tableaux, de la beauté des statues, du brillant des lambris, de la masse des bâtiments, de la multitude, de la régularité, de la distribution des appartements ? Mais n'est-ce donc ici qu'une supposition arbitraire? Demandez-le à la reine de Saba qui, quoique née elle-même dans l'opulence et le faste, quoique prévenue par une renommée qui n'annonçait que des prodiges, quand elle eut vu le temple et le palais de Salomon, la splendeur de sa cour, l'ordre de sa maison, le nombre de ses officiers, l'abondance de ses richesses, toute hors d'elle-même, manquant d'expressions pour rendre tant d'idées nouvelles, ou plutôt ce qui les surpassait, s'écria : Heureux le peuple qui sert un si grand prince, et qui peut entendre ses oracles ! quoique la renommée publie, elle est bien au-dessous de la réalité : *Non habebat ultra spiritum.* (III *Reg.*, X, 5.)

Mais qu'est-ce que l'ouvrage des hommes les plus puissants même et les plus sages, auprès des chefs-d'œuvre du Tout-Puissant! Qu'est-ce que Dieu doit avoir réservé à ses amis, puisqu'il abandonne tous les jours de si beaux spectacles aux yeux, aux crimes même des méchants, quelquefois mieux partagés que les autres? Si les biens de la terre, tout vains, tout fragiles qu'ils sont, ont cependant quelque chose de flatteur, que sera-ce des biens inestimables dont ils ne sont qu'une faible image? vous faudrait-il, pour vous instruire, d'autre peintre que la passion, d'autres tableaux que ceux que l'erreur même vous trace? Disons donc avec saint Paul : tous les biens ne sont pour moi que du fumier, leur acquisition me paraît une perte au prix du bonheur de posséder mon Dieu : *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Dominum lucrifaciam.* (*Philip.*, III, 8.)

Les courtisans ne partagent ni la gloire ni les trésors de leur maître; un petit nombre peut aspirer à leur faveur, et n'a souvent, malgré son crédit, qu'une fortune médiocre. Elevons-nous au-dessus des idées grossières de la chair et du sang. La fortune céleste, bien supérieure à celle qui éblouit les amateurs du monde, donne seule de vrais honneurs, de vraies richesses, une vraie puissance. Fut-il jamais de plus riche patrimoine que l'héritage du Seigneur? Heureux héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ! puisez à pleines mains dans ce trésor, tous vos désirs seront satisfaits : trésor caché aux hommes, pour lequel il faut tout vendre, trésor que les voleurs n'enlèvent point, que la rouille ne consume point. Favoris du Roi des rois, quel crédit fut jamais comparable au vôtre? Est-il pour vous quelque chose de difficile? Les malades guéris, les morts ressuscités, la nature soumise, tout annonce les bien-aimés du Seigneur, dépositaires de sa toute-puissance. Combien de fois, au milieu de l'orage, ont-ils tendu une main secourable? combien de fois ont-ils fait triompher des armées? combien de fois ont-ils multiplié le pain et le vin? La terre est couverte de leurs trophées et retentit de leurs louanges; les peuples célé-

brent leurs fêtes et se reconnaissent redevables de tout à leur protection. Ils feront, dit le Seigneur, de plus grands miracles que moi-même. Ils les faisaient pendant leur vie, perdent-ils leur crédit dans le sein de la gloire ?

Les hommes ne voient parmi eux rien de plus grand que les monarques, tel sera votre sort dans le ciel. L'Ecriture se sert communément, pour en crayonner le bonheur, des attributs de la royauté. Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. Vous porterez une couronne incorruptible, vous serez assis sur un trône brillant, vous logerez dans un palais bâti de la main de Dieu. Ne jugez pas de votre empire par la courte durée et les bornes étroites des empires du monde : ces vastes monarchies des Assyriens, des Grecs, des Romains, ne sont plus, elles étaient resserrées à une partie de la terre; votre empire, plus étendu que le monde, durera éternellement. Ce ne sera ni l'intérêt ni la crainte qui vous attacheront des sujets équivoques, toujours prêts à secouer le joug: l'union et la charité vous feront régner sur le cœur des saints, le dirai-je? sur le cœur de Dieu même.

3° Le corps avec toutes ses beautés. Ignorez-vous les qualités glorieuses dont sera revêtu le vôtre? Immortel, impassible, les rigueurs des saisons, les fatigues du travail, les douleurs de la maladie, les horreurs de la mort, les besoins pressants de la faim et de la soif, rien ne troublera vos délices. Subtil jusqu'à traverser sans résistance les corps les plus durs, agile jusqu'à parcourir tout l'univers dans un instant, mille fois plus brillant que le soleil, il effacera par sa beauté celle de toutes les choses créées. Tel le corps du Sauveur, après sa résurrection, sort du tombeau sans en renverser la pierre, entre dans le Cénacle sans en ouvrir les portes, marche sur la cime des ondes, est enlevé plein de gloire dans le ciel; tel sur le Thabor, un léger écoulement de sa gloire fit tomber les disciples en extase.

Ces avantages brillants n'exciteront pas, comme sur la terre parmi les beautés mondaines, de noires jalousies ; ravis et enchantés les uns des autres, les habitants de cet heureux séjour applaudiront mutuellement à leurs charmes. La charité, quoique parfaite, n'aura point la douleur de s'exercer sur des objets infortunés de ses soins et de sa pitié. Elle n'aura d'autre exercice que de remercier le commun bienfaiteur dont les largesses rendent tout infiniment heureux. Objets hideux qui si souvent sur la terre mettez à l'épreuve notre patience et notre foi, vous ne frapperez plus des yeux destinés à ne contempler que la beauté parfaite de Dieu et de ses ouvrages.

Prendrons-nous ici la passion pour juge? lui ferons-nous apprécier cette espèce de bien ? Ah! elle est trop suspecte à la vertu, pour lui en confier les intérêts, et la foi nous apprend que, semblables à des anges, les saints ne connaissent point les liens du mariage : *Neque nubent, neque nubentur.* (*Matth.*, XXII, 30.) Loin de nous ces idées grossières, ces images séduisantes, si redoutables à la pureté. Anathème à l'infâme Mahomet, qui, dégradant honteusement la raison et l'humanité, fait espérer à l'homme vertueux une récompense dont la seule proposition doit le faire rougir. Non, non, la chasteté a pour un cœur chrétien des charmes bien supérieurs à l'ivresse de la volupté, ou plutôt la volupté peut-elle avoir pour lui des charmes?

Mais si, pour toucher plus efficacement le pécheur, il est permis de lui parler selon ses goûts : votre cœur, lui dirai-je, et votre imagination vous servent mal, quelque essor que vous leur donniez. Ni la régularité des traits, ni la vivacité des couleurs, ni le feu des regards, ni la majesté des démarches, rien n'égale, de quelque fard que vous les couvriez, la vraie, l'innocente beauté qui pare l'empirée. Qu'allez-vous donc chercher parmi les créatures, dont les défauts et les faiblesses ne sont propres qu'à faire naître le repentir et le dégoût, tandis que le ciel offre à des vœux légitimes tant d'objets supérieurs à ceux qui vous rendent criminels? Prissions-nous la passion pour arbitre, plaisir pour plaisir, elle gagnerait encore au change.

Le Saint-Esprit ne dédaigne pas d'employer, dans la description du paradis, les divers objets qui flattent nos sens de mille manières. Nous sommes attirés et embaumés par l'odeur exquise du parfum que répand l'Epoux. Les concerts des anges font sentir à notre oreille toutes les douceurs de l'harmonie; une table délicieusement servie nous présente des aliments célestes, qui, bien mieux que la manne, nous faisant éprouver toute sorte de goûts, par des plaisirs toujours nouveaux, irritent la faim et la soif en l'apaisant : *Qui comedunt me adhuc esurient, qui bibunt me adhuc sitient.* (*Eccli.*, XXIV, 29.) Mais tous nos sens, par la délicatesse des organes et la grossièreté des objets, sont toujours bien faibles; la jouissance même les émousse. Quelle différence entre la sensibilité d'un jeune homme, pour qui tous les plaisirs ont le goût piquant de la nouveauté, et un vieillard, à qui un long usage les a rendus insipides! combien même Dieu ne peut-il pas donner d'étendue, de délicatesse, de vivacité, à tous moments, et augmenter l'attrait et le goût du plaisir! combien ne peut-il pas créer de nouveaux sens, dont nous n'avons aucune idée, et qui seraient pour nous de nouvelles sources de plaisir!

4° La société avec tous ses charmes. Dieu peut sans doute les diversifier et les multiplier à l'infini, aussi bien que les plaisirs des sens; mais, sans chercher dans des plaisirs inconnus des idées trop peu frappantes, qui ne connaît, qui ne goûte jusqu'à l'enchantement ceux qu'une tendre amitié et une société bien assortie font naître à tous les instants? conformité d'idées, qui nous multiplie en quelque sorte dans l'esprit des autres : estime mutuelle, qui nous peint à

leurs yeux et aux nôtres des plus belles couleurs : amour réciproque, qui, par des liens indissolubles nous attache tous les cœurs; tous les talents, toutes les lumières, toutes les richesses y deviennent un trésor commun. La beauté des caractères des hommes, plus variée et plus attrayante que celle de leurs visages, assaisonne les plaisirs inépuisables qu'elle fait naître : vivacité qui pique, langueur qui touche, douceur qui gagne, simplicité qui rassure, prudence qui impose, élévation qui frappe, saillie qui surprend, fécondité qui amuse, zèle qui prévient, discrétion qui ménage, adresse qui facilite, libéralité qui enrichit, que sais-je? Dieu a voulu que sur la terre même, par des besoins mutuels, une dépendance réciproque, des goûts divers, des qualités bien assorties, les hommes fissent mutuellement le bonheur ou le malheur les uns des autres.

Que serait-ce si, par un choix délicat, et un choix dont on se flatterait vainement, une famille, une ville, une province n'était composée que de ces hommes rares dont la justice règle les volontés, dont la charité dirige les pas, dont la politesse embellit les manières, dont la douceur pardonne toutes les faiblesses, dont les exemples font aimer la vertu! Quel plaisir de vivre avec ces hommes dont le nom seul, consacré par le suffrage de tous les siècles, imprime la vénération, et allume l'amour, un saint Paul, un saint Augustin, un saint François de Sales, tout inconnus qu'ils sont, fussent-ils même cassés de vieillesse, et défigurés par leurs infirmités! Tel est le privilége de la vertu, elle ennoblit, elle embellit tout ce qu'elle rencontre; elle triomphe de tous les cœurs, elle ne doit ses victoires qu'à elle-même.

Telle est l'aimable compagnie qui peuple les cieux. Tout ce que l'esprit a de brillant, tout ce que le cœur a d'engageant, tout ce que l'amour a de touchant, tout ce que la sainteté a de respectable, tout ce que le commerce a de plus agréable : assemblée accomplie, composée d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, c'est-à-dire, de tout ce qu'il y a de paisible, de parfait, pouvez-vous manquer de faire goûter les charmes infinis que vous réunissez? Société parfaite, le monde vit-il jamais une légère ébauche de ces innombrables chefs-d'œuvre de la grâce, où Dieu lui-même s'est si bien peint, qu'il n'a fait passer par tant d'épreuves, pour lesquels il n'a versé tant de sang, que pour en faire à jamais sa plus vive image?

L'homme est fait pour aimer et vivre dans l'union naturelle des familles, dans la société légitime du mariage, dans le commerce de l'amitié, dans la sympathie qui nous attache les hommes. Dieu nous offre à tout moment l'exercice et les objets de l'amour; mais, hélas! l'infidélité arrache une épouse, l'inconstance refroidit les amis, la dureté arme contre les parents; l'intérêt, les passions, les caprices répandent sur les plus agréables sociétés des flots d'amertume. Ne cherchez que dans le ciel les vrais amis, les épouses, les pères, les frères; ne cherchez que dans le ciel les vrais charmes de la société; ne craignez ni repentir ni mécompte, les liens n'en seront jamais brisés, ni la douceur altérée; ne cherchez que dans le ciel le vrai, le solide mérite, tout le reste se ressent, et des désordres des crimes, et des faiblesses de l'humanité.

5° La paix avec ses douceurs : heureux fruit de tant de combats, soutenus avec courage pendant la vie, qu'elle seule peut faire cueillir! Tout le monde aime sans doute et désire la paix, ceux même qui la troublent, et qui souvent par ce trouble même ne se proposent que d'en assurer une à leur gré; aveugles, ils en font eux-mêmes l'obstacle. Ce n'est pas seulement par des guerres sanglantes, où, abjurant les sentiments de la nature, l'homme ne connaît son semblable que pour l'égorger; elles ne sont que le fruit empoisonné des guerres intérieures que les esprits et les cœurs se déclarent. Ce sont les passions qui l'enveniment. Ah! pour la faire régner, il faudrait renoncer à cette diversité de sentiments, qui fait mépriser, comme manquant de lumières, tout ce qui ose ne pas nous prendre pour des oracles; à cette opposition d'intérêt qui fait haïr comme ennemi tout ce qui nous porte quelque préjudice, à cette vivacité de passion qui fait sacrifier sans ménagement tout ce qui s'oppose à nos vues. La paix peut-elle régner dans l'enfer, où les haines déchaînées ne vomissent que des blasphèmes? peut-elle régner parmi les pécheurs, où l'amour propre furieux ne peut souffrir que ce qui le flatte? Non, non, l'intérêt et la crainte ont beau en faire affecter les dehors imposteurs, misérables apparences, qui ne font qu'éloigner la paix véritable par une funeste nécessité; la paix n'est point faite pour eux; leur cœur et leur société sont une mer orageuse, où les vents et les flots excitent les plus grands désordres : *Dixerunt : Pax, pax, et non erat pax.* (*Jer.*, VI, 14.)

Le calme n'est promis qu'à la vertu. Peut-elle même se le promettre? La persécution des méchants, la violence des tentations, la crainte de sa faiblesse lui en laissent-elles goûter un moment les douceurs? Aimable paix, fille du ciel, ce n'est que dans le ciel qu'on vous trouve. Ouvrez nous ce port favorable où nous puissions être à l'abri du naufrage : *Posuit fines tuos pacem.* (*Ps.* CXLVII, 14.) L'union la plus parfaite ne fait de tous ses heureux habitants qu'un cœur et une âme. Tous occupés du soin de plaire à Dieu, tous instruits des mêmes vérités, tous remplis des mêmes vertus, jamais la diversité des opinions, le mélange des intérêts, la multitude des travaux et des fonctions n'en troubleront la tranquillité. Si la paix fait goûter ses charmes sur la terre à tous ceux qui sont fidèles, combien doit-elle en répandre sur ceux dont elle couronne la fidélité? *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Ps.* CXVIII, 165.)

Enfin l'ineffable assurance d'être dans la grâce de Dieu et de posséder son cœur à

jamais, inonde les âmes saintes d'une douceur infinie. Dans cette vallée de larmes on ne sait si on est digne d'amour ou de haine, on ne sait si on le sera toujours. Cependant, malgré les ténèbres qui nous environnent, est-il rien de plus consolant pour une âme pénitente, après avoir répandu un torrent de larmes, que la confiance d'avoir expié ses fautes, recouvré la grâce? On l'aura dans le ciel, non-seulement la confiance, mais l'assurance absolue. On le verra avec évidence, on pourra se le dire sans crime et sans risque. L'humilité n'aura pas besoin de cette obscurité sainte qui la sauve des dangers de la présomption. La faiblesse ne sera plus exposée aux tristes revers qui détruisent tous les fruits du passé, et rendent l'avenir redoutable. C'est une paix qui surpasse tous nos sentiments : *Pax Christianorum exsuperat omnem sensum.* (*Phil.*, IV, 7.)

6° L'esprit avec ses lumières. Les gens de lettres savent les délices qu'on goûte dans la connaissance de la vérité. L'étude de la nature a des charmes qui font quelquefois oublier les besoins de la vie. La science des saints ne veut ni étude ni peine. Quelle sera cependant la certitude, l'évidence, l'étendue de leurs connaissances! Les plus grands génies sont des enfants, les plus grands orateurs ne font que bégayer. Les auteurs les plus profonds sont aveugles auprès des saints. Toutes nos connaissances, bornées, imparfaites, mêlées de ténèbres et de doutes, sont plus capables de nous humilier que de nous rendre heureux. Mais qu'il est consolant de contempler les vérités les plus sublimes, de pénétrer les mystères les plus profonds, de remonter avec évidence jusqu'aux premiers principes des choses!

Tantôt, parcourant d'un œil curieux le spectacle ravissant de ce vaste univers déployé aux yeux des saints, non-seulement pour les voir, en sentir les beautés, les délices extérieures, comme nous l'avons déjà remarqué, mais pour en démêler les plus secrets ressorts, là on voit la foule brillante et régulière des astres, on perce dans les entrailles de la terre, pour y admirer le germe fécond des plantes et des métaux; on voit éclore le tendre arbrisseau, on voit s'épanouir le lis et la rose, on voit une source prodiguer le cristal de ses eaux, etc.

Tantôt, jetant les yeux sur le théâtre du monde, on voit tout à coup se montrer et disparaître le héros et le berger, le prince et l'esclave, on suit le fil caché de tant d'événements que la Providence ménage pour le succès de ses incompréhensibles desseins, on connaît les causes, les effets, les ressorts, l'enchaînement de cet adorable système. Les histoires les plus exactes, les plus vraies, n'instruisent que de la surface des événements; le cœur des acteurs, toujours caché, est sur la terre un mystère impénétrable; tout est découvert dans le ciel, la vaste carrière des siècles, l'immense histoire du monde, le profond secret des passions, tout est dévoilé aux yeux des saints.

Tantôt pesant, mesurant, calculant la grandeur et les nombres, ce labyrinthe infini des vérités mathématiques laisse saisir le fil qui dirige leurs connaissances; vérités certaines, vérités sublimes, vérités satisfaisantes, quel nouveau degré de certitude, d'élévation, de plaisir, ne faites-vous pas goûter à un esprit vrai, à qui vous vous présentez avec tous vos rapports, vos combinaisons, vos conséquences, sans avoir besoin de la règle, du compas et d'un pénible calcul!

On voit tous ces objets à la fois et sans confusion, clairement et sans nuage, certainement et sans crainte d'erreur, parfaitement et sans partage, nulle inquiétude de ne les voir qu'à demi, nul désir de nouvelles découvertes : on les voit en eux-mêmes, ou plutôt on les voit en Dieu : son essence divine, comme un miroir, comme un tableau achevé, en rend tous les traits, toutes les nuances. Elle est elle-même la lumière, dit le Prophète. Ce qu'un philosophe ingénieux avançait trop hardiment des hommes dans cette vie, s'exécute à la lettre dans le ciel. On voit tout en Dieu, comme on y trouve tout : *In lumine tuo videbimus lumen.* (*Psal.* XXXV, 10.)

7° Le cœur avec ses sentiments. C'est un monde nouveau, une nouvelle source de plaisirs, plus délicate encore, soit les sentiments qu'on éprouve soi-même, soit ceux que l'on voit dans le cœur de Dieu, dans le cœur des autres. Rappelez tout ce qu'on éprouve dans les romans, dans une belle tragédie, par ce tissu, cette délicatesse, cette élévation, cette noblesse de sentiments, etc., on l'éprouve dans le ciel.

8° La vertu avec tous ses mérites. Dieu des vertus, il n'en est pas de vous comme des infidèles ou des mahométans. Ces infâmes ne proposent à leurs aveugles sectateurs qu'un bonheur dont on ne peut jouir sans crime, un bonheur qui choque la raison, blesse la modestie, fait rougir la pudeur. Il n'en est pas de vous comme de ces aveugles philosophes qui, ne sachant en quoi consiste la béatitude, l'établissent, tantôt dans des biens frivoles, tantôt dans une philosophie chimérique, tantôt dans des satisfactions qui nous sont communes avec les bêtes. Il n'en est pas de vous comme du démon, qui ne promet à ses esclaves que l'accomplissement des plus infâmes désirs, et la satisfaction des passions les plus brutales. Non, Seigneur, avec vous il n'en coûte rien à l'innocence pour être heureux ou plutôt on n'est heureux qu'autant qu'on est innocent ou pénitent. Rien de souillé n'entrera dans votre royaume : *Domine, Deus virtutum.* (*Psal.* LXXXIII, 9.)

Votre loi est pure, vos récompenses sont saintes, les remords ni la honte ne viennent point troubler les chastes délices qu'on goûte dans votre cœur; la justice, l'amour le plus pur, la religion la plus parfaite en sont le prix et le couronnement. On n'y aura plus ni la foi ni l'espérance, puisqu'on y verra et possédera tout; mais ce sera une charité consommée, qui suppose, qui donnera en même temps toutes les vertus les plus hé-

roïques. Heureux qui sert un Dieu si saint! Dans le monde, hélas! pour ne trouver qu'un faux honneur, il faut souvent sacrifier l'innocence; pour vous, Seigneur, vous ne faites pas acheter si chèrement, ou plutôt si honteusement le bonheur véritable: la vertu seule peut donner auprès de vous un titre pour y prétendre. Il faut qu'un feu vengeur purifie jusqu'aux moindres imperfections des âmes les plus justes, avant de trouver place parmi des astres qui sont exempts de toute tache.

En ceci encore bien différents des plaisirs trompeurs du monde, on les partage avec des complices ou d'autres coupables, dont la société fait rougir; mais auprès de vous, ô mon Dieu! tout est saint. Biens célestes, vous n'êtes pas communs aux bons et aux méchants; plaisirs innocents, on ne vous partage point avec les impies, on a l'assurance de ne vivre à jamais qu'avec des âmes justes.

9° La piété avec ses extases. Elevons-nous aux douceurs célestes par le goût des douceurs spirituelles que Dieu accorde quelquefois aux âmes justes, et même souvent aux pécheurs. Sa miséricorde laisse tomber quelques gouttes de ses faveurs sur les uns pour les porter à la pénitence, et sur les autres pour les soutenir dans leurs épreuves. Toutes ces consolations ne sont pourtant que de faibles préludes, des avant-goûts, des essais, des moyens et non la fin, la voie et non pas le terme; et cependant ces légers crayons, ces ombres de félicité ravissent jusqu'à suspendre l'usage des sens, et à faire tomber dans l'extase. Un saint François Xavier, une sainte Thérèse et tant d'autres s'écrient: Ah! Seigneur, vous en faites trop, nous sommes trop faibles pour supporter ces torrents de délices; réservez-les pour un temps où, dégagés des liens du corps, nous pourrons nous perdre sans obstacle dans l'éternelle contemplation de vos perfections.

Tels ont été les sentiments d'une infinité de martyrs. Non, disaient-ils au milieu des brasiers et des chaudières bouillantes, nous n'avons jamais goûté de si doux plaisirs: *Nunquam tam jucunde epulati sumus.* Saint Paul, persécuté de tout le monde, lapidé, fouetté, trois fois abîmé au fond de la mer, assure qu'au milieu de ses tribulations il est rempli d'une joie surabondante: *Superabundo gaudio.* (II *Cor.*, VII, 4.) Quoique bien au-dessous de ces saints, n'est-il pas vrai que vous l'avez souvent éprouvé vous-mêmes? Souvenez-vous de ces doux moments où Dieu se communiquant à vous, vous étiez comme enivrés des douceurs célestes, et vous ne vous sentiez plus vous-mêmes. Ah! si l'on est si heureux dans la prison, que sera-ce sur le trône? *Si hoc in carcere, quid in regno?*

Car enfin quel a été le dessein de Dieu en établissant des récompenses? n'est-ce pas pour montrer sa magnificence et sa grandeur? Semblable à un grand roi qui étale tous ses trésors dans un jour de fête, ou pour recevoir les ambassadeurs d'un prince étranger, il est juste que dans le séjour de la gloire le Seigneur prodigue les merveilles de sa puissance. La terre, toute belle qu'elle est, lui sert de marchepied, le ciel est son trône; quel doit donc être le siége du Roi des rois! La reine Esther appelle son diadème *signum superbiæ in die ostentationis* (*Esther*, XIV, 16); Assuérus déploya toute sa magnificence dans le somptueux banquet qu'il donna à tous les grands de sa cour pendant cent quatre-vingts jours. Quelle sera donc la magnificence du Tout-Puissant dans son palais, sur son trône, au jour de la plus grande fête, où il se fait un plaisir et une gloire d'épuiser, aux yeux de ses plus chers favoris, l'étendue infinie de ses bontés et de ses richesses? Quels bienfaits ne saura-t-il pas répandre le jour de son couronnement et de son triomphe!

Il en laisse quelquefois échapper sur ses ennemis les plus déclarés, son soleil se lève également sur le juste et sur l'impie, la rosée du ciel tombe également sur le champ de l'un et de l'autre. Il semble quelquefois s'oublier, et la prospérité des méchants fait souvent gémir les gens de bien, tentés de méconnaître la justice du souverain dispensateur dans une distribution si inégale, et des biens, ce semble, si mal placés. Mais consolez-vous, tout sera remis dans l'ordre; les biens préparés aux bons, quels doivent-ils être, puisque ceux dont les méchants sont comblés paraissent quelquefois même trop grands? Jugez des caresses qu'il fera aux bien-aimés, par l'accueil qu'il semble faire aux rebelles; jugez de l'héritage des enfants, par les miettes qu'il laisse tomber aux chiens. O Dieu! que vous êtes bon! vous ne pouvez vous faire une violence entière; il faut, comme malgré vous, que votre bonté démente votre justice à l'égard des pécheurs. Que sera-ce quand, donnant un libre cours à votre miséricorde, vous étalerez sans réserve à vos amis tous les trésors de votre grandeur?

10° Le triomphe avec sa gloire. Et quelle gloire! en est-il de comparable à la gloire céleste? Elle n'est ni bornée à l'estime des hommes, ni sujette à leur ignorance ou à leurs caprices; elle est fondée sur l'estime des anges, de Dieu même, c'est-à-dire, de tout ce qu'il y eut jamais de plus équitable, de plus éclairé, de mieux instruit de vos vertus, de plus juste estimateur de vos mérites, que dis-je? sur l'estime des démons même et des damnés, dont l'aveu forcé, la jalouse rage, l'éternel désespoir rendent à la vertu l'hommage le moins suspect. Ah! ce n'est ni le préjugé, ni l'intérêt, ni la flatterie qui prodiguent ici de vains éloges; la vérité seule arrache des uns, et fait librement accorder aux autres une louange légitime. Est-il donc de gloire, et plus solide, et plus flatteuse? en est-il de plus durable et de plus digne de nos empressements?

11° La Divinité avec tous ses attributs. Ce qui met le comble à tous les biens, sans quoi tous les biens ne seraient rien, c'est le bon-

heur de voir et de posséder Dieu. Qui peut jamais exprimer, qui peut comprendre ce que c'est que de voir, d'aimer, de posséder Dieu? Quelle éloquence peut s'élever jusqu'à en donner l'idée? peut-elle même se flatter de répondre à celle qu'on s'en forme ordinairement? Après tout, notre impuissance à louer est une espèce d'éloge, notre impuissance à peindre est une espèce de tableau plus vif que les expressions les plus énergiques. Nous vous verrons donc face à face beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; nous vous contemplerons sans nuage et sans voile, sagesse toujours simple et toujours profonde; nous vous posséderons sans partage et sans réserve, bonté toujours unique et toujours inépuisable; nous nous perdrons en vous, amour toujours grand et toujours tendre; nous jouirons de vous, grand Dieu, qu'il suffit de voir pour être heureux. Bien infini, bien souverain, assemblage de tous les biens, bien unique, après des millions de siècles de jouissance, on croit vous goûter pour la première fois: *Bonitas semper antiqua et semper nova.*

Nos âmes, capables de connaître, d'aimer, de jouir à l'infini, ne peuvent trouver de bonheur qu'en vous seul; partout ailleurs inquiètes et affamées, elles peuvent s'occuper un instant, vous seul pouvez les rassasier et les satisfaire. Mais aussi est-il de désir que vous ne combliez, de cœur que vous ne remplissiez? Qu'ai-je à désirer dans le ciel et sur la terre, que vous, ô mon Dieu! Dieu de mon cœur? Ah! Seigneur, la naissance vous rendit semblable à nous, la mort vous fit le prix de notre rédemption; l'Eucharistie vous donne en aliment, et le ciel vous donnera en récompense: *Se nascens dedit socium.* Vous partagez votre bonheur même avec nous: *Intra in gaudium Domini tui.* (*Matth.*, XXV, 21.) Vous ne seriez pas content si vous en faisiez moins; votre bonté, trop peu satisfaite jusqu'à ce que vous vous soyez donné vous-même, daigne nous élever jusqu'à partager avec nous votre trône: *Sedere faciam in throno meo.* (*Matth.*, XX, 23.)

SECONDE PARTIE.

Quelque grands que soient les maux dont on est accablé sur la terre, ce n'est pas aux hommes qu'on devrait s'en rapporter pour en bien juger; ils sont sensibles et délicats à l'excès, les passions grossissent infiniment à leurs yeux les moindres choses, ils se plaignent souvent sans raison, souvent ils sont l'unique cause de leurs malheurs, leur plus grand mal est le plus souvent une imagination blessée. Cependant souscrivons, je le veux, à tout ce que leur délicatesse la plus outrée peut y répandre d'amertume, à tout ce que la douleur la plus éloquente peut y peindre de vivacité; croyons tout ce qu'ils en disent, réalisons leurs chimères, ajoutons même à la description touchante qu'ils en font l'idée du paradis; loin d'y perdre, on approchera plus de la récompense qui en délivre, qui en dédommage, qui les surpasse infiniment: *Momentaneum, et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operatur.* (II *Cor.*, IV, 17.)

1° Vous voilà donc bien affligé, mon cher frère: la pauvreté, les maladies, la persécution, la confusion, la prison, les tourments, les peines intérieures, tout semble se réunir pour vous accabler. Vous êtes à plaindre; puis-je refuser de mêler mes larmes aux vôtres? Mais aussi puis-je ne pas vous faire souvenir de la récompense qui vous attend? Au milieu de l'orage, regardez le port favorable qui vous est ouvert; du sein de l'indigence, voyez les immenses trésors qu'on vous prépare; de ce désert aride, jetez les yeux sur votre patrie; de l'esclavage où vous languissez, contemplez la couronne qui pend sur votre tête. C'est là qu'on brisera vos chaînes, qu'on guérira vos maux, qu'on essuiera vos larmes; c'est là que les torrents de délices vous inonderont. La mort n'y trouvera plus d'accès, les douleurs n'y seront plus connues; dans le sein de Dieu, qu'aurez-vous à désirer ou à craindre? *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Joan.*, XVI, 22.)

2° Il en coûte sans doute pour acquérir le royaume des cieux. Il faut se faire violence, et une grande violence, déclarer la guerre à toutes les passions, souffrir les plus grandes injures, aimer les plus mortels ennemis, se détacher de tout ce que l'on peut avoir de plus cher, répandre ses biens dans le sein des pauvres, se renoncer soi-même, porter la croix, suivre Jésus-Christ dans les rigueurs de la pénitence; un jour de travail ne suffit pas, toute la vie doit y être employée. Pour peu qu'on se relâche, on risque de tout perdre; la couronne n'est accordée qu'à la persévérance. Semblable à une femme en travail d'enfant, on souffre beaucoup; mais qu'on sera bien avantageusement dédommagé, qu'on oubliera avec plaisir les douleurs passées, pour en goûter l'inestimable fruit! *Mulier quæ parit* (*Joan.*, XVI, 21), etc. Combattez donc avec courage, ne vous lassez pas, réjouissez-vous même quand vous êtes accablé de douleurs, de travail, de lassitude. C'est alors que vous méritez un triomphe qui mettra pour toujours vos ennemis à vos pieds, sans craindre désormais leurs outrages: *Gaudete in illa die et exsultate, quoniam merces vestra multa est in cœlis.* (*Luc.*, VI, 23.)

Que sera-ce, si aux peines communes de la vertu, nous ajoutons les saintes rigueurs de tant de saints, de tant de religieux, qui ont immolé leurs corps, comme une victime, sous les coups redoublés de la plus austère pénitence? Si nous envisageons les travaux immenses de tant d'hommes apostoliques, à qui un monde suffit à peine, qui, à travers mille dangers, vont chercher d'un pôle à l'autre des âmes plongées dans les ténèbres du paganisme? Enfin si nous montons sur les roues et les échafauds, pour y voir des millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, que la vue de cette divine récompense a su engager à répandre leur sang au milieu des supplices les plus affreux? Tels les Israélites pendant quarante ans, à travers un

désert immense, manquant souvent des choses les plus nécessaires, courent après une terre où coule le lait et le miel, et n'en font la conquête qu'après une infinité de guerres, et se trouvent trop heureux d'en devenir les possesseurs à quelque prix que ce soit.

Ah! qu'un bien acheté si cher doit être un grand bien! qu'il doit être précieux un trésor qui coûte tant de soins et de travaux pénibles! qu'une couronne arrosée de tant de larmes est brillante! qu'une couronne qui a fait verser tant de sang est glorieuse! et tout cela au jugement de tout ce qu'il y eut jamais d'hommes sages, éclairés et pieux, au jugement d'un Dieu même, qui l'a mise à ce prix. Que sera-ce donc lorsque nous vous dirons avec saint Paul, que toutes ces peines ne peuvent entrer en comparaison avec une si grande récompense? *Non sunt condignæ passiones.* (*Rom.*, VIII, 18.) Tout ce que nous souffrons est léger, il est court, ce n'est rien. Dût-on souffrir plusieurs siècles, disait saint Augustin, ce serait encore peu de chose, il y aurait infiniment à gagner pour l'homme. Une éternité de travail serait seule proportionnée à une éternité de bonheur. Venez donc, disait le prophète, acheter mes biens, ou plutôt venez les recevoir, je les donne pour rien: *Venite, emite absque argento.* (*Isa.*, LV, 1.)

3° Que sera-ce, si nous pensons que cette félicité nous a été achetée par le sang même d'un Dieu, seul juste estimateur des choses? Oui, c'est pour frayer le chemin de cette béatitude, qu'un Dieu est descendu sur la terre, c'est pour vous en ouvrir les portes qu'il est mort sur une croix. Le paradis a été, pour ainsi dire, mis à l'enchère, et c'est pour nous l'acheter qu'on n'a pas cru trop donner que d'offrir la vie même d'un Dieu. Le calvaire est une démonstration du paradis aussi bien que de l'enfer. On ne peut en connaître le prix au juste, qu'en le mettant dans la balance avec la vie d'un Homme-Dieu. C'est pourtant ce bien que nous perdons, c'est ce bien auquel nous songeons à peine, et que nous sacrifions pour le plus frivole plaisir. Il semble que nous mettions nos travaux à plus haut prix que ceux du Fils de Dieu. O chrétien! connaissez mieux votre dignité, vos droits et vos intérêts; sentez ce que vous valez, et à quoi vous pouvez prétendre; et après avoir été destiné à la plus grande gloire, au plus inestimable bonheur, ne soyez pas assez insensé pour vous dégrader et vous perdre: *Agnosce dignitatem tuam.*

4° Pénétrons jusque dans les horreurs de l'enfer, et nous y trouverons la démonstration et le tableau du paradis. L'un prouve l'autre, l'un peint l'autre, l'un fait l'autre. Vous êtes hors de vous-même en considérant ces brasiers ardents, où ces âmes infortunées sont plongées pour une éternité. Vous avez raison, on ne saurait en être trop alarmé; mais pensez-vous que Dieu soit moins bon qu'il n'est juste, moins libéral que sévère? Il a des trésors de colère, mais il en a de miséricorde; il sait punir et se venger, mais il sait aussi aimer et récompenser; il n'est pas moins infini dans les marques de sa tendresse que dans les châtiments que sa justice lui arrache: *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* XLIV, 9.) Sa clémence même les surpasse. S'il appesantit son bras sur les pécheurs jusqu'à la quatrième génération, il prodigue ses faveurs jusqu'à mille: *Superexaltat misericordia judicium.* (*Jac.*, II, 13.)

S'il y a un enfer, il y a donc un paradis; si l'un est infiniment terrible, l'autre est infiniment désirable; l'un est la mesure de l'autre, sa justification, son image. Ici c'est un Dieu perdu, là c'est un Dieu possédé; éternité de part et d'autre, état immuable dans tous les deux; les démons sont les bourreaux dans l'un, les anges sont les ministres dans l'autre. Tout ce qu'il y eut jamais de scélérats est renfermé dans le sein de la terre, tout ce qu'il y eut jamais de gens de bien est réuni au plus haut des cieux. Autant que l'un est ténébreux et horrible, autant l'autre est délicieux et brillant. Tous les sens sont affligés dans celui-ci, ils sont parfaitement satisfaits dans celui-là; le feu, le remords de la conscience rendent le séjour des damnés insupportable; les plaisirs, la paix, la liberté règnent dans le séjour des saints. Chefs-d'œuvre du Seigneur l'un et l'autre, ils sont le plus éclatant théâtre de ses perfections; également grand dans tous les deux, qu'il récompense ou qu'il punisse, il agit toujours en Dieu.

Fortune, hélas! trop légère et trop courte, faible prix de nos sueurs, que vous dédommagez mal, et pour peu de temps, vos aveugles adorateurs! Fragiles trésors, les voleurs vous enlèvent, la rouille vous consume; les trésors célestes ne courent pas ces risques: *Neque tinea demolitur, nec fures effodiunt.* (*Matth.*, VI, 20.) La fortune céleste fait bien mieux oublier le peu de travaux qu'elle a coûtés; voilà une couronne qui ne flétrit pas, *coronam immaculatam* (I *Petr.*, V, 4), une maison qui ne tombe pas, *domum æternam, non manufactam.* (II *Cor.*, V, 1.) C'est là, comme l'explique l'Evangile, qu'on donne en récompense une mesure pleine, une mesure comble, qui passe par-dessus les bords, malgré les secousses qu'on lui a données pour la mieux combler. La magnificence divine répand-elle ses dons d'une main avare? *Mensuram plenam, coagitatam*, etc. (*Luc.*, VI, 38.)

Oui, l'éternité sera la mesure de notre bonheur. Nous le posséderons sans crainte de le perdre, de le voir diminuer, de nous en dégoûter. Semblable à un homme qui d'un rivage délicieux voit couler les eaux fugitives d'une fontaine, la félicité céleste, à l'épreuve des révolutions, fournit aux bienheureux des plaisirs toujours nouveaux. Il voit d'un œil tranquille la décadence des empires, il verra disparaître le ciel et la terre comme un livre qu'on roule, selon l'expression de saint Jean; et lui, semblable aux cèdres du Liban, qui tous les jours voient le soleil se lever et se coucher, paraître sur l'horizon et se plonger dans les ondes, il voit du haut du trône où la main

de Dieu l'a placé, la caducité des choses humaines, sans craindre d'être enveloppé dans leur triste sort.

L'éternité change tout. Les biens et les maux, quelque grands qu'on les suppose, disparaissent quand on les compare à l'éternité. Au contraire, les biens et les maux les plus légers deviennent infinis quand ils sont éternels. C'est ce qui rend l'enfer intolérable et le paradis inestimable. Etre heureux, l'être souverainement, posséder le bonheur de Dieu même, voilà qui est grand; mais l'être éternellement, voilà ce qui passe nos expressions et nos idées. Autant que Dieu subsistera, autant qu'il sera bon et puissant, autant pouvez-vous espérer de participer au bonheur qu'il vous promet. Il se passera des millions de siècles, il s'en passera autant de millions qu'il y aura de feuilles, de grains de sable, etc., et les joies du paradis ne feront que commencer. Ce qu'on vous a dit si souvent de l'éternité de l'enfer, disons-le de même du paradis.

Il est vrai que l'éternité de l'enfer paraît d'abord mieux fondée, à n'en juger que par les lumières de la raison. On sent avec évidence que le péché étant un mal infini, qui n'a pu être réparé que par le mérite infini d'un Dieu, il n'y a qu'une peine sans bornes qui puisse lui être proportionnée. Il devrait, ce semble, en être tout autrement du bonheur des saints. Les services que les hommes peuvent rendre à Dieu, bien différents des injures qu'ils lui font, sont après tout si peu de chose, qu'il semble qu'en les récompensant éternellement Dieu soit moins juste et magnifique, que dissipateur et prodigue. Ne serait-ce pas assez au plus grand des saints de jouir de Dieu quelque siècle, quelque année, quelque jour, quelque moment? La pénitence la plus rude serait trop payée par quelque instant de jouissance. Comment mettez-vous à si bas prix la possession de vous-même?

Cependant l'éternité heureuse a été jusqu'ici reconnue par ceux mêmes qui ont contesté l'éternité de l'enfer. En effet, il est digne de la bonté de Dieu de faire des heureux; de sa grandeur, de punir les damnés. Et serait-on véritablement heureux, si on devait cesser de l'être? Ne serait-on pas au contraire d'autant plus à plaindre que la grandeur de l'élévation d'où l'on devrait déchoir ne servirait qu'à augmenter la perte qu'on en devrait faire? N'est-il pas de la justice de Dieu de proportionner la récompense au mérite auquel il l'accorde? Et les mérites de Jésus-Christ étant le prix inestimable qui nous y donne droit, il lui est dû un bonheur proportionné, et par conséquent infini. C'est sur ce titre que saint Paul appelle la couronne qu'il attend une couronne de justice : *Reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.* IV, 8.)

Ah! pourquoi faire cesser le bonheur d'une créature qui, par l'heureuse nécessité de son état, ne cessant jamais d'aimer Dieu, ne cesse jamais d'être un objet de ses complaisances! Pourquoi terminer le bonheur d'un être immortel, qui ne peut perdre sa béatitude sans devenir malheureux : châtiment dont son innocence constante doit le mettre à couvert! Pourquoi verrait-on changer de dessein un Dieu éternel, immuable dans ses décrets, infini dans sa miséricorde, sans repentir dans ses bienfaits, qui, pour faire le bonheur de sa créature, a immolé sa propre vie? Etait-ce la peine d'acheter à si grands frais un bien qu'il vaudrait presque mieux ne jamais connaître, que d'en être privé après l'avoir goûté?

C'est l'apanage de tout ce qui est éternel, d'être en même temps immuable. Le changement est une espèce d'anéantissement ou de fin, du moins d'une partie de la chose. Les biens éternels, fort différents de ceux du monde, si fragiles et si changeants, seront toujours les mêmes : Dieu, dont la possession nous rend heureux, rien ne peut ni rien acquérir, ni rien perdre. Les vicissitudes sont en lui aussi impossibles que la destruction même. C'est un ami fidèle dont on ne doit craindre ni les caprices, ni la froideur, ni l'inconstance. Ce torrent de délices, intarissable dans sa source, toujours égal dans son cours, fait goûter des plaisirs toujours les mêmes. Ce jour serein n'est jamais, ni suivi de la nuit, ni troublé par le moindre nuage. En un mot c'est un état fixe et permanent, où l'on n'a ni diminution, ni altération, ni changement à craindre : *Regni ejus non erit finis.* (*Luc.*, I, 33.)

Le dégoût y est aussi peu à redouter. Bien mieux que le pain dont on mange tous les jours, bien mieux que l'air qu'on ne se lasse point de respirer, bien mieux que la manne qui avait toute sorte de goûts délicieux, bien mieux que le soleil dont la lumière nous réjouit depuis tant de siècles, cette beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, offrira sans cesse de nouveaux charmes ; et après l'avoir contemplée pendant une infinité de siècles, on croira toujours la voir pour la première fois. Il faudrait pour s'en dégoûter y apercevoir quelques défauts, ou imaginer quelque chose de plus parfait, ou enfin épuiser le détail de ses perfections ; mais autant que sa grandeur le met au-dessus de tous les êtres, autant l'éminence de ses perfections l'éloigne des moindres défauts, et rend ses attributs infinis et inépuisables. C'est un monde immense, où l'on découvre toujours de nouvelles terres, un abîme dont on ne trouve jamais le fond, un océan infini, dont la plus longue navigation ne fera jamais appercevoir le rivage.

Enfin, on jouit de tout cela, et on le sait. Avec quelle effusion de cœur, avec quel transport de joie se le dit-on à soi-même, et s'en félicite-t-on! avec quelle consolation rappelle-t-on toutes les années de sa vie, tous les dangers qu'on a courus, les combats qu'on a soutenus, les victoires qu'on a remportées! avec quelle satisfaction se retrace-t-on les miséricordes du Seigneur, et les traits amoureux d'une providence qui veille toujours à notre conduite! Semblable à un voyageur qui de retour dans sa patrie se

rappelle avec plaisir tous les risques qu'il a courus, et ne se lasse point d'en faire le détail, avec quelle satisfaction regarde-t on, quand on est à ce port, la mer orageuse où l'on fut si longtemps le jouet des ondes, à deux doigts du naufrage. On plaint le sort de ceux qui sont encore au milieu des écueils et des tempêtes, et on bénit la main favorable qui, à travers tant de périls et de travaux, nous a conduits dans notre patrie. Ainsi qu'un prisonnier à qui l'on vient d'ouvrir les portes de son cachot, on voit d'un œil tranquille et avec une effusion inexplicable les chaînes que l'on vient de briser, La pesanteur même du joug sous lequel on a si longtemps langui, augmente le prix d'une liberté, d'une gloire si longtemps désirée, si longtemps traversée, si difficilement assurée.

Souvent dans cette vallée de larmes, éloigné de la céleste Sion, on disait avec les Juifs : Nous voici exilés le long des fleuves de Babylone, loin de notre chère patrie. En vain nous demandez-vous de chanter encore des cantiques, les soupirs que nos malheurs nous arrachent ne seraient qu'un lugubre concert, mille fois entrecoupé de sanglots. Ah! pourrais-je jamais vous oublier, ma chère Jérusalem! Que plutôt ma main droite s'efface de mon souvenir : *Oblivioni detur dextera mea* (*Psal.* CXXXVI, 5); que plutôt ma langue s'attache à mon palais, que je ne cesse de déplorer mon exil. Mais aujourd'hui, rassasié pleinement à la vue de la gloire infinie de mon Dieu, je ne cesserai jamais de chanter ses cantiques, je me joindrai aux chœurs des anges, qui s'écrient : O saint, ô qu'il est saint le dieu des armées!

Je suis donc heureux, je le serai toujours; afflictions de la terre, vous avez passé pour moi; beau lieu, vous serez mon séjour éternel, j'y verrai Dieu sans nuage : *Videbitur Deus deorum in Sion.* (*Psal.* LXXXIII, 8) Elevé sur un trône brillant où sa miséricordieuse bonté m'a placé, que je me félicite des précieuses épreuves qui ont formé ma couronne! Larmes inestimables, changées en pierres précieuses, sacrée poussière, aujourd'hui plus brillante que le soleil, confusion, persécution respectables, qui devenez ma plus pure gloire. Ah! qu'il est doux d'avoir souffert pour Dieu! Qu'on compte avec plaisir les moments passés dans la tristesse, quand on peut compter un nombre encore plus grand de siècles de félicité! Heureuse croix, dit-on avec saint André, si longtemps aimée, etc. *O bona crux, diu desiderata!*

Soupirons après cet heureux terme. Semblables à la colombe, volons d'une aile légère dans le sein de notre Créateur, *quis dabit mihi pennas* (*Psal.* LIV, 7), etc.; comme un cerf altéré, qui court après les sources d'eau vive, *quemadmodum desiderat cervus* (*Psal.* XLI, 2); comme une terre sans eau, qui attend la fraîcheur de la rosée, *sicut terra sine aqua tibi* (*Psal.* CXLII, 6). Ecrions-nous tantôt avec saint Paul : Qui me délivrera de ce corps de mort? *Quis me liberabit?* (*Rom.*, VII, 24.) Tantôt avec le Roi-Prophète : Quand verrai-je l'heureux moment qui terminera ma course? Que mon pèlerinage est long! *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.*, CXIX, 5.) Tantôt avec le prophète Siméon. Vous pouvez, Seigneur, terminer mes jours en paix; après avoir vu la lumière d'Israël, que me reste-t-il à voir sur la terre? Fermez-vous, mes yeux; est-il quelque objet qui mérite vos regards? Tel ce saint vieillard qui, dans un corps couvert d'ulcères, sur le point d'expirer, chantait mélodieusement : Ah! disait-il, n'ai-je pas raison de chanter? Je vois tomber en ruine la prison de mon corps, où jusqu'ici j'avais été renfermé. Ne craignons donc pas de souffrir et de combattre à la vue d'une couronne supérieure à nos espérances et à nos désirs, ne négligeons rien pour la mériter, etc.

MARIE

ARBITRE DU TRÉSOR DES INDULGENCES.

Si inveni gratiam in oculis tuis, obsecro ut litteræ Aman, quibus Judæos perire præceperat, corrigantur. (*Esther.*, VIII.)

Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, je vous prie de révoquer les lettres par lesquelles Aman avait ordonné de faire périr les Juifs.

Le roi de Perse, à la sollicitation du perfide Aman, avait condamné à la mort tous les Juifs qui étaient dans ses Etats. Cet arrêt allait être exécuté, lorsque la pieuse Esther obtint leur grâce. Ses charmes tout-puissants touchèrent le cœur d'Assuérus, et sauvèrent la vie à son peuple. C'est ainsi que les vertus et les mérites de Marie, dont Esther n'était qu'une faible image, arrachent la foudre des mains du juste Juge, et obtiennent la remise de la dette des pécheurs pénitents. Le démon nous avait perdus, la Mère de Dieu écrase sa tête et nous sauve.

L'invocation des saints, leur crédit auprès de Dieu, leur charité pour nous, sont des articles de la créance de l'Eglise catholique, que l'hérésie combat en vain. Les conciles, la tradition, l'usage constant et universel des fidèles ne permettent pas de les révoquer en doute. Les mêmes oracles nous apprennent la supériorité du crédit et de la charité de la très-sainte Vierge sur tous les saints, par l'éminence de ses vertus, l'étendue des droits que lui a donnés celui qui a voulu naître dans son sein, et sa tendresse maternelle pour les fidèles, qu'un Dieu mourant sur la croix a déclaré ses enfants : *Ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.)

C'est surtout dans la matière des indulgences que l'Eglise reconnaît le crédit et la charité de la cour céleste, et la supériorité de la reine des cieux, puisque le trésor où elle puise est composé de leur mérite, et que la distribution qu'elle en fait est fondée sur la communion des saints, que le symbole de la foi nous atteste. Nous considérerons ces richesses et cette distribution dans les mains de Marie, et nous verrons combien ses droits et sa bonté garantissent

notre bonheur, et confirment nos espérances.

Que le terme de droit n'alarme pas votre piété; bien loin de flétrir la couronne du Fils, la gloire de la Mère lui donne un nouvel éclat. Tous les mérites de la créature ne sont que le fruit de ceux de Jésus-Christ, desquels seuls ils empruntent tous leurs prix; Marie comme les autres n'a que ce qu'on lui accorde, mais on lui accorde plus qu'aux autres. Cette perfection sans bornes est l'apanage naturel de la divine maternité, une suite immédiate et nécessaire de la soumission qu'un Dieu a bien voulu avoir pour elle en adoptant la nature humaine, ses droits sacrés sur les fonds et sur la juste distribution des grâces. Effet admirable de l'humilité et de la miséricorde d'un Dieu : l'un fait toute la gloire de l'autre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La puissance paternelle fut toujours fort respectée et fort étendue; elle est l'image de celle du Père céleste, de qui son Fils a tout reçu et auquel il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Les lois romaines permettaient aux pères de faire mourir, de vendre jusqu'à trois fois leurs enfants comme leur propre bien; la loi de Moïse, dictée par Dieu même, fait de la soumission un commandement absolu. La désobéissance était punie de mort; le père disposait en maître du patrimoine, du mariage, du droit d'aînesse, même par la loi de nature avant la loi écrite, comme il paraît par la conduite d'Abraham sur ses fils Isaac et Ismaël, celle d'Isaac envers Jacob et Esaü, les bénédictions de Jacob sur les douze chefs des tribus. Jésus, Marie et Joseph descendaient de ces patriarches, vivaient sous la loi de Moise et sous les lois romaines. Dans nos lois, quoique moins rigoureuses, la partie la plus incontestable de la puissance paternelle, c'est la propriété des biens du fils : le fils n'a rien et ne peut disposer de rien, même de sa personne; le père est maître de tout ce que le fils acquiert; ce qu'on lui donne, le père en jouit jusqu'à ce que l'émancipation ou la mort brise ses liens et le rende libre.

Marie avait donc une autorité légitime sur la personne et sur les biens de Jésus-Christ en tant qu'homme; et, comme les seuls biens qu'il a voulu avoir en ce monde sont le trésor de ses mérites et de ses grâces, Marie a pu disposer de l'un et de l'autre comme de son patrimoine; son autorité était même bien supérieure à celle des mères ordinaires, qui n'ont pas de pouvoir légal, sont soumises au père, et ne partagent avec lui la puissance respectable que leur donne la nature que parce qu'elles partagent avec lui le principe de la vie de leurs enfants. Marie, vierge et mère, ne partage avec aucun homme la naissance de son fils, elle réunit dans sa personne les droits sacrés de tous les deux. Les parents ordinaires ne sont chacun qu'à demi les auteurs de leurs enfants; chacun n'a fourni qu'une partie de leur substance et n'a qu'un titre commun sur un fruit commun. Mais Jésus est tout entier à Marie : vie, patrimoine, services, tendresse, elle seule y a droit sans partage; et, s'il a été soumis aussi à saint Joseph, ce n'était pas une soumission due immédiatement à ce père putatif, mais à raison de l'autorité extérieure que son mariage lui donnait sur Marie, la seule qui, par elle-même, eût directement quelque droit sur son fils.

Remontons au principe, nous y trouverons trois titres de propriété : 1° titre de *production*, par la naissanee; 2° titre d'*acquisition* par le rachat; 3° titre de *disposition*, par l'offrande et l'immolation. Image et fille d'Abraham, elle posséda, elle exerça sur son Isaac la même autorité que le patriarche.

1° Titre de *production*. Où fut formé ce corps adorable que le Calvaire vit attacher à la croix? Dans le sein de Marie. Où fut puisé ce sang précieux dont le Prétoire fut inondé? Dans les veines de Marie. De quelle substance fut composée cette chair divine dont l'Eucharistie nous fait un aliment? De la substance de Marie. Dans quel sanctuaire cette âme céleste fut-elle unie à son corps? Dans les entrailles de Marie. Quelle fut la mère de l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde? Ce fut Marie, que le Saint-Esprit rendit féconde : *Spiritus sanctus superveniet in te, et quod nascetur ex te vocabitur Filius Dei.* (*Luc.*, I, 35.) Cette ineffable maternité fut la source de notre bonheur; de là coulent les grâces et les faveurs, là se forme le trésor des mérites. C'est sans doute la personne du Verbe qui en fait tout le prix; qui fut jamais assez aveugle pour le méconnaître? Mais ce n'est que par son humanité que cette Personne adorable en a exercé les œuvres : et à qui devons-nous cette humanité qu'à Marie? Deux principes productifs du mérite, disent les théologiens, l'instrument qui opère, la personne qui le fait agir; l'un est l'ouvrage de la Mère, l'autre de la dignité du Fils. De là deux sortes de droits sur les mérites : droit éminent du Père céleste, qui engendre de toute éternité la Personne divine, droit accordé à sa sainte Mère, qui enfante dans le temps la nature humaine à laquelle le Verbe s'unit; droits semblables, quoique d'une nature bien différente, puisque tous les deux concourent à former cet Homme-Dieu, où l'union merveilleuse de deux natures dans une même personne a fait le trésor du ciel et de la terre. Elle ajoute à la naissance la nourriture et l'entretien de son Fils, et sa conservation, par sa fuite en Egypte. Nouveaux traits de ressemblance avec le Père des êtres, qui les conserve par sa providence après les avoir créés par sa puissance.

2° Titre d'*acquisition*. Marie a racheté Jésus-Christ. Ce fut au temple, à la purification, que, usant des droits que lui donnaient la nature et la loi, elle présenta son Fils et le racheta par l'offrande de deux tour-

terelles : *Offerens pro eo par turturum.* (*Luc.*, II, 24.) Ce prix était sans doute bien petit : pouvait-il y en avoir d'égal à la dignité de la personne rachetée? Eût-elle donné tout un monde, il eût été infiniment au-dessous. L'achat n'en fut pas moins réel et ne lui donnait pas moins le droit d'une acquisition légitime par la loi même qui la lui permettait. Image du Rédempteur des hommes, elle fut en quelque sorte la rédemptrice de son Fils, comme elle était l'image du Père céleste par sa maternité, et pouvait dire avec saint Paul : *Non estis vestri, empti enim estis pretio magno.* (I *Cor.*, VI, 20.) Siméon entrevit ce mystère, et quoique Joseph, qui passait pour son père, fût présent à la tête de tout, Siméon n'adresse la parole qu'à Marie, en lui prédisant la mort de son Fils : *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.* (*Luc.*, II, 35.)

Par la nature du contrat d'achat et de vente, la propriété passe du vendeur à l'acheteur, et celui-ci acquiert et exerce les mêmes droits que son vendeur, dont il prend la place par la cession qu'il lui en fait. Quoiqu'il y ait une différence infinie entre les engagements que contractent les hommes et ceux que la bonté infinie de Dieu daigne contracter avec eux, il n'est pas moins vrai que Dieu met Marie à sa place et lui fait exercer ses droits; ce qui est d'autant plus marqué dans ce mystère que la présentation ordonnée par la loi des premiers-nés au temple, était de la part de Dieu et dans ses instructions, un acte de propriété, comme l'offrande et l'immolation de la victime dans le sacrifice. C'était un hommage prescrit pour reconnaître la souveraineté. Tout m'appartient, dit le Seigneur, et, pour me marquer votre dépendance, vous me consacrerez les prémices de tout; singulièrement, vos premiers-nés sont sanctifiés : *Offeres mihi omne primogenitum, mea enim sunt omnia.* (*Num.*, III, 13.) Cette espèce de nouveau droit, que Dieu semble acquérir par la consécration du premier-né dont on lui fait hommage, il daigne s'en dessaisir en faveur du père et de la mère, à qui il permet de racheter leurs enfants. Cette cession, ce transport de droit par cette espèce de contrat, est un nouveau titre accordé à Marie sur son Fils, ajouté au droit naturel que donne la qualité de mère et celui de père par sa virginité. Nous n'oserions pas adopter ces idées de commerce entre Dieu et la créature, si Dieu lui-même ne les avait inspirées, n'en avait employé les termes et ordonné l'exécution.

Marie a-t-elle donc perdu ce droit sacré, acquis de la main de Dieu et de celle de la nature, et quelle est l'émancipation qui a soustrait son Fils à sa puissance? Le Père céleste a-t-il brisé ces liens? le Fils s'en est-il lui-même affranchi? Ne lui fut-il pas toujours soumis? A quelle dignité est-il parvenu qui, selon la loi des Césars, ait pu le rendre libre? N'était-il pas Dieu en naissant? A-t-il contracté quelque alliance qui l'ait fait passer dans quelque autre famille? Il est uni à l'Eglise, ou plutôt il l'a enfantée sur la croix, et bien loin d'affaiblir l'autorité maternelle, il l'a étendue, en donnant Marie pour mère à sa nouvelle épouse : *Ecce Mater tua, ecce Filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.)

Quel est le crime qui ait rendu Marie, sa mère, indigne de ses droits, et par la mort civile lui ait arraché sa famille? Marie ne connut jamais de péché, ni mortel, ni véniel; elle fut même préservée du péché originel. L'autorité supérieure de quelque prince a-t-elle anéanti ces titres? Aucun prince n'est au-dessus de la nature, aucun n'est au-dessus de la Divinité, et n'a pu faire perdre ce que les trois Personnes divines avaient accordé à Marie, le Père en lui donnant son Fils, le Saint-Esprit en la rendant féconde, le Fils en lui obéissant. La mort de la Mère n'a rien changé à cet ordre, qui subsiste toujours, ni celle du Fils qui l'a confirmé. Elle est ressuscitée et montée au ciel avec tous ses titres si bien établis. Avant la mort rien n'a ébranlé une puissance si justement acquise.

3° Titre d'*usage* et d'*exercice de son autorité*, et du droit le plus rigoureux de vie et de mort. Pensez-vous qu'elle n'ait eu à la passion et à la mort de son Fils d'autre part que celle de spectatrice affligée? Non : sans être armée du glaive, elle y fut, comme Abraham, la prêtresse du sacrifice d'Isaac, par le consentement qu'elle donna à l'immolation de la victime. Sara ne fut pas consultée, on lui cacha même le sacrifice de son fils. L'autorité supérieure d'Abraham, qui devait l'exécuter, suffisait pour le rendre légitime. Dieu ne parla qu'à lui, comme le grand prêtre Siméon ne parla qu'à Marie. Jésus-Christ ne consulta pas Joseph, qui était mort avant sa passion, et n'avait d'ailleurs sur son Fils adoptif qu'une autorité extérieure, bien moindre que celle de Sara sur Isaac, sa véritable mère. Mais Jésus-Christ ne fit rien que de l'aveu de Marie, et il devait cet égard à sa divine maternité : on demanda son consentement avant l'incarnation, la devait-on moins demander avant la mort de son Fils? N'était-il pas même plus nécessaire? Avant l'incarnation Marie n'était pas mère encore, et n'avait aucune autorité; à la mort de Jésus, elle était mère, en possession et en exercice de tous ses droits. Elle souscrivit à ce grand ouvrage, et confirma sa soumission au Père céleste par sa présence au pied de la croix, où le glaive de douleur, enfoncé par sa main, perça le cœur de tous les deux, et fit d'un même coup les deux sacrifices : *Tuam animam doloris gladius pertransibit.* (*Luc.*, II, 35.)

Ce fut dans ces vues que cet adorable mourant ne donna ni à Dieu le nom de père, ni à Marie le nom de mère : Mon Dieu, mon Dieu, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? Femme, voilà votre fils. Ont-ils donc perdu cette aimable qualité? Non, sans doute, ils en exercent les droits; mais la rigueur extrême avec laquelle ils les exercent, en le condamnant à la mort, semble en avoir éteint les sentiments. Ce

serait leur faire un reproche de rappeler une tendresse qu'ils semblent avoir perdue. Livrer sa vie aux bourreaux, c'est, en quelque sorte, céder tous ses droits aux puissances du monde. Pourquoi m'abandonnez-vous? Oubliez-vous que je suis sorti de vos entrailles, pour me traiter en étranger et en ennemi? *Ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII, 46.) Ah! Marie, aimez-vous donc les hommes jusqu'à leur livrer votre Fils unique? *Sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Joan.*, III, 16.) Et vous, Seigneur, vous portez l'obéissance à votre Père et à votre mère jusqu'à boire le calice amer qu'ils vous présentent : *Non mea, sed tua voluntas fiat.* (*Luc.*, XXII, 42.) Non-seulement Marie consentit à cette sainte mort, mais la désira, elle en pria son Fils, et par là même acquit un nouveau mérite, et eut singulièrement part à l'ouvrage de la rédemption, en fournissant la matière, consentant au dessein, offrant la victime et consommant l'exécution, Quel droit n'a-t-elle donc pas sur le trésor de mérites qui en est le fruit! quel droit d'en faire la distribution aux chrétiens ses enfants! C'est son bien qu'elle distribue à sa famille.

SECONDE PARTIE.

Toutes les idées que nous avons de l'Eglise nous ramènent à la parfaite union de ses membres et à la mutuelle communication de leurs biens spirituels. La communauté des biens temporels, si glorieuse à l'Eglise naissante, n'en était qu'une image. C'est ici surtout qu'on ne fait qu'un cœur et qu'une âme, que tout est entre les mains des apôtres, et il n'est pas à craindre qu'un Ananie et un Saphire troublent la sainte distribution de ses trésors : *Erant illis omnia communia.* (*Act.*, IV, 32.)

L'Eglise est une ville dont tous les habitants ont les mêmes intérêts, jouissent des mêmes priviléges, vivent sous les mêmes lois, obéissent aux mêmes magistrats. C'est une armée rangée en bataille, dont tous les soldats, rangés sous les mêmes drapeaux, combattent l'ennemi commun, et remportent la victoire. C'est une famille dont les enfants possèdent le même héritage, logent dans la même maison, et sont nourris à la même table. Cette union étroite, fondée sur la charité et cimentée par le sang de Jésus-Christ, c'est ce que les apôtres appellent communion des saints dans un article exprès du Symbole. Ainsi, dans le corps humain, selon la doctrine de saint Paul, chaque membre profite du secours des autres, l'œil dirige, l'oreille écoute, la main agit, la tête commande. Nous avons tous besoin les uns des autres, et nous nous aidons réciproquement : nos richesses spirituelles nous sont communes. Je participe à tout le bien qui se fait dans l'Eglise; je partage les souffrances des martyrs, les travaux des apôtres, les austérités des solitaires; ils partagent à leur tour le bien que je fais : *Particeps ego sum omnium timentium te* (*Psal.* CXVIII, 63.) Sur ce principe la théologie nous apprend qu'outre les trésors infinis des mérites de Jésus-Christ, qui sont la source de tout le reste, il y a dans l'Eglise un trésor fini, composé des mérites de la très-sainte Vierge, des saints et des justes. Ces deux trésors sont différents; le premier est infini et inépuisable, le second est borné, quoique considérable; l'Eglise le dispense pour acquitter pleinement ou en partie par des indulgences la peine temporelle due au péché. Cet emploi ne porte pas plus atteinte à la gloire de Jésus-Christ que l'invocation des saints n'en porte à la médiation de Jésus-Christ. S'il est permis d'employer pour obtenir des grâces le crédit des saints, fondé sur leur mérite, pourquoi serait-il défendu de faire usage de ces mêmes mérites pour obtenir des indulgences?

Toutes nos bonnes œuvres, outre le droit qu'elles donnent à une récompense personnelle à titre de condignité, ont encore à titre de congruité, quand on est en état de grâce, selon le plus ou le moins de ferveur qu'on y apporte, divers degrés de mérite qui forment un fonds que Dieu daigne agréer à la faveur de ce fonds, avec lequel on achète en quelque sorte les grâces. Les bonnes œuvres, comme le sacrifice, renferment un mérite d'hommage qui revient à l'holocauste, un mérite de satisfaction qui a rapport au sacrifice propitiatoire et d'action de grâces qui représente les sacrifices pacifiques. Par conséquent, à proportion du prix de ses œuvres, on peut se trouver ou en reste, si l'offense excède la satisfaction, ou en avance, pour ainsi dire, si la satisfaction excède l'offense, ce qui vraisemblablement arrive dans les grands saints. Nous ne connaissons pas ces proportions, il est vrai, mais nous ne risquons rien; Dieu nous en tient compte; nous pouvons avec assurance dire comme saint Paul : Je sais à qui j'ai confié mon dépôt; Dieu ne nous laissera rien perdre : *Scio cui credidi.* (*II Tim.*, I, 12.) Je crois même que le mérite des œuvres, perdu pour celui qui les a faites par un péché mortel et l'impénitence, n'est pas perdu pour l'Eglise, mais demeure dans son trésor pour servir à d'autres. Car, enfin, le péché ne détruit pas le mérite en lui même, il ne fait qu'en dépouiller le pécheur. Ce mérite peut lui être rendu par la pénitence; il subsiste donc après le péché. C'est un bien confisqué, pour ainsi dire, dont le maître est dépouillé, mais qui demeure dans le trésor public.

Ne confondons point ce fonds de mérite mis en réserve avec les autres effets des bonnes œuvres, qui sont incommunicables. Les actes de vertu rendent plus agréable à Dieu, forment de bonnes habitudes, remédient aux passions, éteignent la concupiscence. Tout cela est personnel, et l'Eglise ne peut pas en disposer. On ne peut pas manger, prendre des remèdes, acquérir des lumières pour un autre; mais le surabondant, l'excédant, pour ainsi dire, peut être employé à payer, acheter, demander pour un autre. Ce que dans le temporel peuvent opérer l'argent, le crédit, la sollicitation en faveur d'un ami, les prières, les mérites des saints le peuvent dans le spirituel. Sainte

Thérèse ayant cédé tous ses mérites à une âme du purgatoire, elle la vit aussitôt délivrée. Ce fonds entre dans le trésor de l'Eglise, et, par la communion des saints, devient un bien commun que le chef de l'Eglise peut distribuer. Il est deux sortes de justices : la justice distributive, qui a pour objet les personnes ; elle perfectionne, récompense, punit, ne reçoit point de cession, de substitution ; on ne va ni en enfer ni en paradis pour un autre, chacun y est pour soi. La justice commutative s'exerce sur les choses, partage, compense, acquitte et admet la cession et les substitutions, reçoit des cautions et des échanges ; le cessionnaire ne devient pas personnellement meilleur, mais plus riche, et, par ces richesses empruntées, paye ses dettes. Ainsi, saint Paul nous ordonne de porter les fardeaux les uns des autres : *Alter alterius onera portate.* (*Gal.*, VI, 2.)

L'application de ces principes à Marie, sa prééminence, son autorité, sont aisées à sentir. En distribuant les trésors de l'Eglise, elle dispose de son bien ; ses mérites en font la plus riche portion, et son Fils lui a donné sur tout la principale autorité.

1° Marie y a fourni plus que les autres. Son seul martyre au pied de la croix serait un fonds immense de mérite. Il est bien au-dessus de celui de tous les martyrs ; ils ont souffert quelques jours, Marie a souffert pendant toute la vie de son Fils ; ils ont souffert avec gloire, Marie dans l'obscurité ; ils ont souffert dans le corps, le glaive de la douleur a percé le cœur de Marie ; ils aimaient Dieu comme leur père, Marie l'aimait comme son Fils ; ils ne pouvaient échapper aux souffrances, Marie y consentit bien librement ; ils avaient des péchés à expier, Marie était pure et sans tache. Bien des faiblesses diminuaient le prix de leur victoire, l'héroïsme de Marie fut toujours parfait ; ils étaient dédommagés par bien des consolations, Marie fut plongée dans l'amertume ; leur sensibilité fut proportionnée à leur faiblesse, Marie était capable de tout souffrir presque sans bornes. Ah ! si les martyrs étaient tout-puissants quand ils faisaient parler leurs blessures, s'ils obtenaient tout quand ils signaient les requêtes de leur sang, que ne fera pas la Reine des martyrs, qui, selon saint Bernard, fut en quelque sorte plus que martyre ? que ne fera-t-elle pas auprès de celui qui fut l'auteur de son martyre et en connut si bien le prix ?

Personne ne douterait que le martyre de Marie n'eût été infiniment douloureux, si elle eût réellement souffert tout ce qu'endura son Fils, cette agonie, cette flagellation, ce couronnement, ce crucifiement. Or, elle sentit une douleur plus vive en les voyant endurer à son Fils que si elle les avait elle-même soufferts. Elle n'aurait pas balancé à faire ce choix, non-seulement pour l'épargner à son Fils, en souffrant à sa place, mais parce que réellement la peine eût été moins grande. Elle aimait son Fils plus qu'elle-même, les coups qu'on déchargeait sur lui portaient à plomb sur elle. Qui doute qu'Abraham n'eût mieux aimé mourir que de sacrifier son fils unique ? Aussi quel éloge ne fait pas l'Ecriture de son obéissance et de sa foi ! Quelle récompense Dieu n'y attache-t-il pas ! Il semble que le Saint-Esprit oublie le mérite du Fils pour ne parler que de celui du Père. Il en coûta à Isaac sans doute de se voir moissonner dans son plus bel âge ; Dieu vit avec complaisance son héroïque soumission ; sa vertu cependant paraît oubliée, tant elle est éclipsée par l'héroïsme du père, dont la tendresse eut encore plus à sacrifier. Ainsi la mère des Machabées est appelée sept fois martyre pour avoir été témoin du martyre de ses sept enfants.

Les douleurs de Marie ne se bornèrent pas au temps précis de Jésus-Christ ; elles durèrent toute sa vie. Marie n'était pas comme les femmes ordinaires, dont la légèreté ne peut s'attacher longtemps au même objet ou ne fait que l'effleurer superficiellement : Marie ne le perdait jamais de vue, et elle en était vivement pénétrée. Tout servait à le lui rappeler : la crèche annonçait la croix, la circoncision préludait la flagellation, la présentation au temple figurait l'immolation du Calvaire, ses travaux préparaient à ses souffrances, ses persécutions annonçaient sa condamnation. En le voyant, en l'entendant, en le servant, cette douloureuse passion lui revenait toujours : ces pieds, ces mains seront un jour percés, ce visage sera couvert de crachats. La parfaite connaissance qu'elle avait des Ecritures, l'intelligence des prophètes, tout en traçait dans son esprit le parfait tableau. Cette épée à deux tranchants, que Siméon lui avait prophétisée, ne cessait de percer son cœur jusqu'au vif, et toute sa vie fut presque comme l'agonie de Jésus-Christ au Jardin, où la vue et le pressentiment de la passion le réduisirent presque à la mort : *Doloris gladius pertransibit.* (*Luc.*, II, 32).

Croirait-on que le martyre de Marie ne finit point à la mort de Jésus-Christ, et qu'elle souffrit encore plus longtemps que lui ? Dès que la mort eut séparé son âme de son corps, Jésus-Christ ne sentit plus rien, mais son corps fut exposé à bien des outrages : le fer d'une lance ouvrit son côté, les ombres du tombeau l'environnèrent, il fut maltraité en descendant de la croix ; Marie, toujours témoin, toujours vivante, toujours sensible, ne pouvant s'arracher d'auprès de son Fils, endurait tout : *Jam anima Christi ibi non erat, sed inde tua nequibat avelli.* Tout cela ne finit pas même à sa résurrection et à son ascension ; l'ardent désir de se réunir à lui, la vive douleur de s'en voir privée, la faisaient souffrir d'autant plus rigoureusement, qu'elle le connaissait et l'aimait plus parfaitement. Comme un cerf altéré qui court après les sources d'eau vive, Marie languissait d'amour : *Amore langueo.* (*Cant.*, II, 5.) Quel surcroît de douleur toutes les fois qu'elle était dans les

lieux où son Fils avait été outragé; quand elle voyait ceux qui avaient contribué à sa mort! Quand on aime, pense-t-on avec indifférence aux outrages de son bien-aimé? Elles subsistaient même en partie, ces peines, dans la poursuite des pharisiens contre sa mémoire, ses disciples, son Eglise. Pouvait-elle, sans verser des larmes amères, voir les apôtres battus de verges, emprisonnés, dispersés. Etienne lapidé, Jacques précipité, toute l'Eglise dans la désolation. et tout cela en haine de son Fils? Martyre accablant, vous durâtes jusqu'à sa mort, et peut être ne contribuâtes-vous pas peu à briser les liens qui tenaient encore son âme attachée à la terre pour la plonger dans les délices qui l'attendaient.

Mais d'ailleurs toutes les vertus de Marie l'emportent infiniment sur celles de tous les autres saints ensemble, et ses mérites sont bien au-dessus des leurs. Non-seulement sa dignité leur est supérieure, et n'a pas même d'égale, puisque le titre de Mère de Dieu fait comme un ordre à part, dont la nature la plus parfaite ne saurait jamais approcher. mais encore ses vertus et ses mérites ont parfaitement répondu à l'élévation de sa dignité. La dignité proprement ne fait pas le mérite, c'est une grâce gratuite où la créature n'a aucune part ; la dignité donne des droits à la grâce, parce qu'il est juste que Dieu fournisse à ceux qu'il élève de quoi se soutenir ; la dignité rehausse la vertu et lui donne un nouvel éclat, elle produit de plus grands fruits en l'exposant au grand jour, et donne des exemples plus utiles. Mais la dignité ne fait par ellemême ni mérite ni vertu : on peut être un saint dans le plus bas état, un scélérat dans le plus sublime, et loin de mériter plus de récompenses par l'élévation, c'est cette élévation même qui rend plus inexcusable quand la vertu n'y répond pas.

Ce qu'il y a de sactisfactoire dans le mérite est encore dans Marie fort supérieur à celui de tous les autres saints. Marie n'a jamais commis de péché, elle n'a jamais eu rien à expier; ce fruit précieux des bonnes œuvres lui demeure tout entier. Les saints, les plus grands saints ont fait des fautes, et peut-être de grandes fautes ; il a fallu les expier. C'est autant de pris sur le mérite, le peu qui leur en reste peut seul entrer dans le trésor des satisfactions, et à plusieurs il en reste peu. Ce sont des débiteurs obérés à qui souvent il a fallu faire grâce, ou qui du moins ont tout vendu pour acheter la perle évangélique ; leurs dettes acquittées, il ne leur reste presque rien. Marie est une personne opulente, dont tous les biens, parfaitement liquidés, peuvent être à son gré la matière de ses libéralités. Les autres, timides comme les vierges sages de l'Evangile, n'ayant que peu d'huile dans leur lampe, refusent avec raison d'en faire part, dans la crainte d'en manquer eux-mêmes : *Ne forte non sufficiat nobis et vobis, ite potius ad vendentes, et emite vobis.* (*Matth.*, XXV, 9.)

S'agit-il de ce mérite de congruité qui obtient à mesure que l'intercesseur est plus agréable? Sans doute aucun saint ne le disputera à Marie, et qui a eu autant de part qu'elle à la confiance, à l'amour, à la reconnaissance d'un Dieu? qui, comme elle l'a enfanté, l'a nourri, l'a élevé? qui, comme elle, toujours constante, l'a suivi à la croix, au tombeau? qui a répondu, comme elle, à toute l'étendue de la grâce avec la piété la plus parfaite, le courage le plus invincible, l'amour le plus tendre? qui, comme elle, sans jamais se démentir, a consacré à son service tous ses travaux, toutes ses forces, tous ses moments, toutes ses affections, toutes ses pensées? Jamais favori ne fut plus agréable, jamais épouse plus chère, jamais mère plus respectable et plus puissante.

2° Elle a procuré le mérite des autres. A qui pensez vous que tous les saints soient, après Dieu, redevables de leurs vertus et de leur gloire ? C'est à la protection, c'est aux exemples de Marie. Elle est le canal par lequel Dieu fait couler sur nous toutes ses grâces. Distributrice universelle, tout passe par ses mains, tout se fait sous son nom. Apôtres, vous lui devez votre zèle; martyrs, vous lui devez votre courage ; docteurs, vous lui devez votre science ; vierges, vous lui devez votre pureté. Non, sans ses prières l'Eglise n'aurait pas leur triomphe à célébrer, leurs vertus à honorer, leurs ouvrages à admirer, leur fête à solenniser. Elle a posé la première pierre de ces temples, elle a jeté les fondements des ordres religieux, elle a peuplé les déserts, elle a ouvert les écoles. Si l'Eglise a remporté quelque victoire, c'est elle qui a mis en fuite le démon, qui a dissipé les hérésies, et réparé les scandales. Par elle les pécheurs ont obtenu le pardon, les justes les vertus, les parfaits la persévérance. Tout se fait sous ses auspices dans le ciel et sur la terre: *Cunctas hæreses sola interemit in universo mundo.*

La théologie nous apprend que pour entretenir la dépendance entre des ordres supérieurs et inférieurs, les uns servent de canal pour faire couler la grâce sur les autres. Ainsi, dit saint Denis, les séraphins éclairent, purifient, perfectionnent les autres anges. Ainsi le soleil éclaire les astres inférieurs, et anime toute la nature. Ainsi dans un royaume tout coule du centre de la royauté dans les ministres, et de ceux-ci jusqu'aux derniers sujets. Ainsi un père instruit ses enfants, un maître ses élèves. C'est ainsi que Marie est le canal par lequel Dieu répand ses faveurs sur l'Eglise : *Omnia nos habere voluit per Mariam.* Marie n'a pas le caractère sacerdotal sans doute ; mais elle exerce le sacerdoce d'une manière plus éminente que tous les prêtres. Elle remet les péchés en obtenant la contrition, elle remet les peines en méritant l'Indulgence, elle donne l'Eucharistie en nous livrant son Fils, elle offre le sacrifice, en souscrivant à sa mort. Que serait le caractère sacerdotal sans cette grâce inté-

rendre ! un ministère vide et inutile, borné à quelques actions extérieures, qu'il ne pourrait jamais exercer avec succès. Qui pourrait-on absoudre sans la grâce de la contrition? *Non habet formaliter, sed eminenter sacerdotium.*

C'est dans ces vues que l'Apocalypse nous dit que tous les saints jettent leurs couronnes, non-seulement devant l'Agneau, mais devant le trône de l'Agneau, pour lui en faire hommage. Quel est ce lit nuptial, ce lit de gloire? C'est le sein de Marie, c'est en elle que l'époux marque en termes exprès qu'il a mis son trône : *Ponam in te thronum meum* (III *Reg.*, X, 9). Ainsi avoue-t-il que toutes les couronnes qu'ils ont remportées, les mérites qu'ils ont acquis, les grâces qu'ils ont obtenues, tout cela appartient à Marie, tout est le fruit de sa protection. Peut-on mieux marquer la puissance de la bienfaitrice et la reconnaissance des débiteurs? *Ante sedem Dei et Agni.* (*Apoc.*, XXII, 3.) Elle peut donc dire sans ostentation et sans injustice. Avec moi sont les richesses et la gloire : *Mecum sunt divitiæ et gloria* (*Prov.*, VIII, 18.) J'ai droit d'enrichir qui je veux, et je n'ai ni compte à rendre, ni règle à suivre que mon bon plaisir; j'agis en maîtresse : *Ut ditem diligentes me, thesauros eorum repleam.* (*Prov.*, VIII, 12).

Sa puissance n'est pas bornée à cette vie périssable, elle s'étend sur le purgatoire, où elle l'exerce sans obstacles. Des péchés nouveaux n'y arrêtent plus ses bienfaits; la manière dont peuvent se soulager ces âmes infortunées entre encore mieux dans la protection de Marie. L'Eglise, non plus que Marie, n'a sur elles aucune juridiction; mais Marie, comme l'Eglise, agit pour elles par voie de suffrage, priant pour elles, et leur appliquant ses trésors, avec cette différence qu'elle est mieux écoutée dans ses prières, qu'elle a sur les mérites qu'elle applique un droit plus éminent que l'Eglise, et qu'elle n'est pas astreinte, comme l'Eglise, à certaines lois de distribution. Ainsi Marie ouvre à son gré le purgatoire : il n'est pas étonnant qu'on espère par ses prières la délivrance des âmes fidèles à porter les saintes livrées du scapulaire.

3° Marie est éminemment le chef de l'Eglise, elle y a la principale autorité, et en distribue les biens spirituels. Je sais qu'elle n'a ni la qualité de pasteur, ni le caractère sacerdotal; mais elle en fait les fonctions d'une manière supérieure et plus utile que le vicaire de Jésus-Christ. Marie est dans l'Eglise ce qu'une mère est dans sa famille. Si le titre de maître réside directement dans le père, la mère quand elle est aimée, respectée, a un ascendant qui la rend également puissante. Elle demande, on accorde, elle désire, on exécute; elle ordonne, on obéit : *Omnipotentia supplex.* Sans porter le nom de prêtre, elle exerce le sacerdoce; les grâces qu'elle obtient changent les cœurs et préparent aux sacrements, en produisent, en conservent les fruits; elle ménage la contrition, et le ministre absout; elle donne et offre le corps d'un Dieu, le ministre le consacre et l'immole; le ministre confère l'extrême-onction, elle obtient la bonne mort; l'évêque donne les ordres, elle obtient l'esprit ecclésiastique; le pasteur départ-il la bénédiction nuptiale, elle bénit une union dont elle a été le modèle : *Eminenter sacerdos.* Que peut lui refuser le grand prêtre, l'auteur des sacrements, qui lui donne toutes les vertus? *Pete, Mater, non enim fas est ut avertam faciem meam.* (III *Reg.*, II, 20.)

Marie a même dans l'Eglise quelque chose de plus que les mères ordinaires n'en ont dans leur famille; elle est non-seulement mère des enfants, mais mère de leur Père, de leur Chef, de leur Pasteur, de leur Rédempteur, de l'Epoux de l'Eglise, qui lui fut toujours soumis. Telle Débora, sans être général d'armée, donne des ordres à Barac. Telle Esther, sans être reine de Perse, disposait en souveraine de la vie des sujets, et, sans être ministre d'Etat, dirigeait les opérations de Mardochée. Telle Judith, sans être pontife, faisait agir le grand prêtre et les lévites. Ou plutôt, bien supérieure à Débora, à Esther, à Judith, qui n'eurent qu'une autorité empruntée et passagère, Marie en a une naturelle sur son Fils, et par lui sur toute l'Eglise.

Jésus-Christ confirma tous les titres de Marie au pied de la croix, dans le temps même où il acquérait à l'Eglise, par l'effusion de son sang, ce trésor infini de mérites et où de ses veines coulaient les fontaines adorables où nous puisons. C'est alors qu'il établit Marie maîtresse de tout. Il me semble entendre ces dernières paroles : *Voilà votre mère, voilà votre fils*, si semblables à l'oracle célèbre qui mit le troupeau dans le bercail de Pierre, et les clefs du royaume des cieux dans ses mains : *Paissez mes brebis, paissez mes agneaux.* Quoi de plus semblable qu'une mère et un pasteur? La mère l'emporte même sur le pasteur, elle a bien plus de grâce et d'autorité, elle a porté ses enfants dans son sein, les a nourris de son lait, ce que ne fait aucun pasteur. Paissez donc mes brebis; Marie, portez-les dans votre sein, nourrissez-les de votre lait : je connais trop votre amour pour vous demander, comme à Pierre, si vous m'aimez. Je bâtirai mon Eglise sur vous, votre protection sera son plus fort appui, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre ce que Marie protége. Voilà les clefs du royaume des cieux, ouvrez ou fermez-en les portes, je souscris à tous vos désirs, je vous abandonne tous mes trésors. Quiconque n'aura point de la dévotion pour vous, ne sera point du nombre des miens; c'est un païen et un publicain. La dévotion au contraire pour ma mère sera un signe, un gage de prédestination. Les dernières paroles du Sauveur disent tout cela. Qui peut donc méconnaître ses prérogatives? qui peut les borner? *Eminenter sacerdos.* Arbitre des indulgences, prions-la de nous obtenir la grâce de les bien gagner, et d'arriver à la gloire éternelle.

DISCOURS[1]

SUR LE JUBILÉ.

Je n'entreprends point, mes chères sœurs, de traiter à fond la matière du jubilé, sa nature, son origine, ses effets, le pouvoir de l'accorder, etc., vous en êtes instruites et il vous suffit de croire ce que croit l'Eglise. Je me borne à vous expliquer quelques difficultés embarrassantes dans la pratique, qu'on trouve rarement expliquées, par rapport aux œuvres prescrites pour le gagner.

1° Les œuvres qu'on ferait d'ailleurs par obligation ou par dévotion, comme des jeûnes, des aumônes, des confessions, des communions, n'eût-on pas même, en les faisant, l'intention de les appliquer au jubilé, suffisent pour obtenir la grâce, comme un jeûne imposé par pénitence, qui tombe aux Quatre-Temps, une messe un jour de fête suffisent pour remplir ce double devoir. Le pape ne demande que la bonne œuvre, mais il faut qu'elle soit bien faite. Une messe entendue avec des distractions considérables et volontaires, des confessions, des communions sacriléges n'accomplissent pas mieux les conditions du jubilé que les préceptes de l'Eglise. Ce ne sont pas de bonnes œuvres, ce sont des péchés. Bien loin d'acquitter les anciennes dettes on en contracte de nouvelles, et loin d'obtenir le bien public que les papes ont en vue, on l'empêcherait.

2° Il n'est pourtant pas nécessaire que ces œuvres se fassent en état de grâce, comme il ne l'est pas pour l'accomplissement du commandement de l'Eglise, ni dans un certain ordre ; chacun s'arrange comme il veut : il suffit, mais il est indispensable que la dernière œuvre à laquelle s'obtient l'indulgence, soit faite en état de grâce ; le péché y mettrait obstacle, et rendrait indigne et incapable de l'obtenir. Il est convenable, pour une plus grande sûreté et un plus grand mérite, que la confession et la communion soient la dernière œuvre. On pourrait commettre quelque péché ou ralentir sa ferveur après la communion avant la dernière œuvre, qui en serait moins avantageuse et peut-être inutile, car, quoique l'indulgence soit plénière, il s'en faut bien que l'effet soit toujours plénier. Les péchés véniels dont la coulpe n'est pas remise ; la tiédeur, la négligence, l'imperfection des œuvres diminuent la grâce. Serait-il juste qu'on fût, avec tous ces défauts, aussi bien traité que les saints les plus fervents dans la réception des sacrements, dans l'accomplissement des préceptes? La justice de Dieu, qui pèse tout dans une balance équitable, n'a-t-elle pas égard à toutes ces faiblesses pour fixer le degré de mérite et de récompense?

3° Toutes ces œuvres doivent être des actes humains, faits avec connaissance et liberté; ainsi, un insensé, un enfant sans raison, un homme qui dort, auraient beau les faire machinalement, ils sont incapables de la grâce. Le changement que pourrait faire le confesseur serait inutile, puisque, n'étant pas même capables de confession et d'absolution, ils ne le sont pas de la rémission de la peine, ni du changement des conditions. S'ils sortent de cet état avant la fin du temps du jubilé, ils ne peuvent se servir de celles qu'ils ont faites, qui sont absolument nulles. Il faut les faire alors ou les faire changer. Celles que le confesseur a changées et qu'on a faites à raison d'un empêchement qui a cessé, subsistent lorsqu'elles ont été faites de bonne foi. On a fait ce qu'on a pu ou cru pouvoir; ni Dieu ni les hommes n'en exigent davantage. Ce serait ouvrir une source intarissable de scrupules, s'il fallait recommencer à chaque nouvelle connaissance de ses forces ou de ses fautes.

4° Il suffit que les œuvres prescrites, comme toutes les autres qui sont commandées, aient une intégrité morale. Quelque légère omission ou distraction dans la prière, quelque morceau mangé un jour de jeûne, quelques minutes d'anticipation sur les repas ne sont point comptées; on n'exige pas un jeûne rigoureux et naturel comme pour la communion, où on ne doit rien prendre, comme autrefois, où on ne mangeait que le soir, mais un jeûne ordinaire, selon l'usage des lieux et des temps. La quantité de l'aumône n'est point fixée ni ne peut l'être; elle dépend des facultés d'un chacun. Elle est remise au zèle et à la charité; mais il est très-convenable qu'on donne à proportion de son bien. Ce serait un acte d'avarice qui pourrait même être un péché, et qui, du moins, diminuerait beaucoup le mérite, si un homme riche ne donnait que fort peu. Cette aumône corporelle consiste à donner de l'argent, des aliments, des habits, des remèdes, le logement, la sépulture, etc. Les œuvres de miséricorde spirituelles sont émanées d'un ordre supérieur; mais ne sont pas dans les intentions des papes, qu'il faut suivre à la lettre : *Tantum valent quantum sonant*. On ne doit donner qu'à des pauvres. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient des mendiants réduits à l'extrémité, il suffit qu'ils soient pauvres dans leur état, quoique devenus pauvres par leur faute, même par des vices, comme des dissipateurs, des libertins, fussent-ils des parents. Si on est trompé, ou par de mauvaises instructions ou par l'artifice et le mensonge des pauvres, ce qui arrive souvent, l'aumône n'est pas moins utile quand on agit de bonne foi. Un confesseur, qui ne connaît la pauvreté de son pénitent que par la confession, peut lui donner l'aumône; mais il risque plus qu'un autre d'être trompé. Grand nombre de prétendus pauvres se servent de cet artifice pour arracher quelque chose. Il y a même du danger pour le secret de la confession, puisque c'est user des connaissances qu'on y a acquises; et pour la validité du sacrement, car on est plus occupé de l'aumône qu'on demande que des péchés que l'on confesse. Les confessions mendiantes sont communément mauvaises.

5° L'oubli, l'ignorance, l'impuissance ne dispensent point, les conditions sont de rigueur; mais ce sont des raisons légitimes

de changement, comme le confesseur en a le pouvoir. Mais il faut agir de bonne foi; si on le trompe, on n'obtient rien. On ne peut pas tromper Dieu. C'est à la prudence du confesseur à juger si le changement est nécessaire pour une ou pour plusieurs raisons, et choisir celles qu'il faut substituer; il doit examiner avec soin, comme pour l'absolution, les vœux, etc. Il ne doit pas abuser de son autorité par indulgence, par inattention, etc.; il s'en rendrait responsable, et son changement serait inutile, l'indulgence ne serait pas accordée. Il est douteux si l'on peut partager l'œuvre prescrite, en faire une partie réellement, et l'autre partie par équivalent; mais il est certain qu'on n'est pas obligé d'accepter le soulagement, quoique accordé avec raison, et qu'on est le maître d'accomplir réellement, si l'on veut, comme l'on peut jeûner, entendre la messe, quoiqu'on soit dans un état d'infirmité qui dispense légitimement du précepte.

6° Il est des œuvres qu'on doit accomplir par soi-même, comme le jeûne, la prière, la visite des Eglises. On peut faire distribuer une aumône par un autre; en livrant la somme au commissionnaire, on fait par soi-même une première aumône, dont la distribution détaillée n'est que la suite. Il est vrai qu'on risque de ne pas en obtenir le fruit, quoiqu'on en ait toujours le mérite, si ce qu'on a donné se perd avant que d'être donné au pauvre. Un enfant peut prier son père, un domestique son maître, une femme son mari, un ami son ami, etc., de faire pour lui l'aumône. Ce circuit renferme un don fait à celui qui demande, et par conséquent c'est son bien qu'on distribue. On pourrait même absolument le faire sans qu'il le sache, comme on peut payer ses dettes à son insu; son consentement est très-vraisemblable, celui du pape ne l'est pas moins. L'œuvre est réellement accomplie, et avec la même intention.

7° L'impuissance, l'infirmité, la pauvreté, les voyages, etc., ne sont pas proprement des dispenses, mais des raisons légitimes de changer les œuvres. Ce changement régulièrement accordé subsiste, quoique la cause en ait cessé, comme si le malade est guéri, si le pauvre est devenu riche. Si on avait par négligence laissé passer le temps accordé, il est probable que le confesseur pourrait encore le dernier jour user de son pouvoir en faveur d'un pénitent bien repentant; mais on devrait pour plus grande sûreté faire ce qui serait possible, comme l'aumône, la prière, la communion. Si la mauvaise habitude qu'on ne veut pas corriger, une occasion qu'on ne veut pas quitter, une restitution et une réconciliation qu'on ne veut pas faire, rendent indigne d'absolution, on ne peut pas faire changer ou renvoyer, comme l'on fait à Pâques : l'Eglise l'a expressément permis pour cette occasion. Ici rien de pareil, le temps est de rigueur, le pouvoir du confesseur cesse, c'est sa faute. Gagner un jubilé n'est point d'obligation, comme de faire ses pâques : il est plus nécessaire d'accorder des facilités pour la remplir.

8° Il est des œuvres personnelles qu'on peut faire partout, comme la prière, le jeûne, l'aumône; il en est de locales, qu'on ne peut faire qu'en certains endroits, comme la visite des églises désignées par l'ordinaire; il en est de judicieuses, qu'on ne peut accomplir que par le ministère d'un confesseur approuvé, comme l'absolution, les changements, du moins approuvé dans le diocèse où l'on se confesse, quoiqu'il ne le fût pas ailleurs. Le pape ne demande qu'en général un confesseur approuvé. S'il y entrait quelque autre condition, il faudrait s'y conformer. Tout doit être pris à la lettre, la grâce est arbitraire; les évêques n'ont droit ni d'augmenter ni de diminuer la charge; ils peuvent interpréter dans le doute, ils ne sont qu'exécuteurs.

9° On ne peut gagner qu'une fois la même indulgence. Si elle a produit son effet la première fois, tout est consommé; elle n'existe plus, et n'a plus aucun effet à produire. Il est pourtant utile de faire plusieurs fois les mêmes œuvres. On acquiert un nouveau mérite et une plus grande sûreté, en cas que les premières ne fussent pas bien faites. On a pourtant jugé à Rome, par une grâce extraordinaire, qu'en faveur de l'année sainte et des pèlerins qui s'y rendaient, on leur accordait la grâce de gagner deux fois l'indulgence, l'une à Rome, et l'autre à leur pays, ou avant leur départ, ou après leur retour. Mais c'est une faveur unique et sans conséquence. On a voulu en conclure qu'on pouvait la gagner trois ou quatre fois; mais c'est une erreur : jamais l'Eglise n'a eu cette intention. A l'égard de la dispense des vœux, et de l'absolution des cas réservés dont on donne le pouvoir, c'est une absurdité; jamais il n'a fallu deux absolutions et deux dispenses pour lever une réserve, ou rompre le lien d'un vœu. Je ne sais à quoi pensent ceux qui avancent qu'on peut sans être en état de grâce appliquer une indulgence aux morts, quoique l'état de grâce soit nécessaire pour la gagner soi-même : comme si l'on pouvait l'appliquer à un autre sans l'avoir gagnée soi-même. On ne peut donner que son bien. On peut, il est vrai, céder ses mérites, ses bonnes œuvres aux morts par voie de suffrage : on espère avec vraisemblance que la bonté de Dieu en usera selon l'intention du juste qui fait ces actes de charité, quoiqu'on ne sache ni la mesure, ni la manière, ni le temps de cette distribution; mais jamais il ne fera d'application d'une grâce qui n'a été ni pu être accordée. Il faudrait même le consentement du pape. Il est vrai qu'on doit présumer de sa bonté paternelle, qu'il approuve cet usage charitable de ses dons. Il le dit lui-même quelquefois dans ses bulles; mais ce sont des secrets où l'on ne peut rien dire qu'au hasard. Il faut toujours faire le bien, remettre tout entre les mains de Dieu, et attendre le succès avec une entière confiance de sa miséricorde infinie.

Le détail de toutes les indulgences accordées par les papes irait à l'infini. Chaque église, chaque confrérie, chaque ordre religieux a les siennes. Il en est, et ce sont les plus importantes, pour l'heure de la mort, il en est pour ceux qui font des *actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.* On en a plusieurs fois imprimé le recueil, que chacun peut consulter, et peut les gagner en remplissant avec exactitude les conditions auxquelles ces grâces sont attachées; mais ce serait une erreur dangereuse de penser que la profession de ces statuts dispensât de mener une sainte vie. Ce sont de grandes leçons, il est vrai ; mais malgré toutes ces leçons, on ne sera pas plus avancé si on a le malheur de mourir en état de péché mortel.

DISCOURS

SUR LE VOEU DE LOUIS XIII ET LA PROCESSION DE L'ASSOMPTION.

Rex Salomon et omnis multitudo Israel gradiebatur cum illo ante arcam. (III *Reg.*, VIII, 5.)

Salomon et tout le peuple d'Israël marchait avec lui devant l'arche.

Quel plus beau, quel plus édifiant spectacle, que de voir tous les états qui composent cette ville, réunis dans ce temple et conduits dans une procession par le même esprit, offrir de concert leurs hommages à la Mère de Dieu. Là ces magistrats équitables, à qui la justice a remis sa balance et son épée, pour protéger le faible, et rendre à chacun ce qui lui appartient. Ici les pères du peuple, dont la vigilance maintient l'ordre dans la société, la paix dans les familles, la bonne foi dans le commerce ; un peuple immense qui, par un beau désordre, une variété, une multitude de conditions, de sentiments, de cantiques, plaît et édifie, et rend la fête éclatante. Un clergé respectable, qui, par sa modestie, sa piété et son zèle nous sert également de modèle et de règle.

Ainsi dans tous les temps les peuples ont célébré des fêtes pompeuses : les conquérants du monde, reçus triomphants dans Rome, allaient à la tête des armées offrir des sacrifices à leurs dieux ; les rois d'Egypte et d'Assyrie firent promener dans les rues de la capitale Joseph et Mardochée, parés d'ornements royaux ; Salomon convoque tout le peuple pour célébrer la dédicace du temple, et marche à la tête devant l'arche du Seigneur, comme David son père l'avait convoqué pour la translation de l'arche; et chaque année les Juifs, appelés par la fête de Pâques, se rendaient de toutes parts au temple, pour remercier Dieu de la délivrance de leurs pères.

Mais élevons notre esprit au-dessus des biens sensibles. Le concours de la fête que l'Eglise célèbre, avec la cérémonie que nous faisons, nous oblige à chercher jusque dans le ciel le modèle de ce que notre zèle nous inspire. Ainsi fut reçue dans l'Empirée celle dont le sein aussi pur que fécond a donné au monde un Dieu incarné. Il me semble voir le ciel descendre sur la terre, exposer à nos yeux l'ordre et les beautés des hiérarchies, des anges et des saints, et renouveler l'entrée triomphante de la Reine des cieux, lorsqu'elle alla s'asseoir auprès du trône de son Fils, et recevoir les hommages de la cour céleste. Chaque année, par une révolution périodique, cette Fête éternisée parmi nous retrace ce que l'état immuable de l'autre vie rend véritablement éternel. Mettons par nos vertus la dernière main au parallèle.

Il est plus complet qu'on ne pense. 1° La sagesse de Dieu a ordonné la fête de l'Empirée, la piété d'un grand prince a établi celle de Marie parmi nous; 2° Tout le ciel vole à l'exécution des ordres de son Dieu, tout le royaume avec empressement seconde la piété du monarque ; 3° Marie reçoit avec bonté les honneurs que lui rendent les anges, espérons le même accueil pour ceux que nous lui rendons. Ce sera la matière de ce discours, que la longueur de la cérémonie oblige de traiter en peu de mots.

1° Personne n'ignore que Louis le Juste demeura plus de vingt ans sans avoir des enfants, et qu'enfin, après une infinité de prières faites de toutes parts dans le royaume, pour en obtenir, Dieu lui accorda Louis XIV, ce prince si heureux dans la paix et dans la guerre, si grand dans la prospérité et dans l'adversité, si respectable par sa religion et par sa sagesse, si célèbre par son amour pour les lettres, et par les grands événements de son règne. Louis XIII, plein de reconnaissance, fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, mit son royaume sous la protection de la très sainte Vierge, à laquelle il se crut redevable de cette précieuse faveur; et pour immortaliser le souvenir d'un événement qui doit être à jamais gravé dans nos cœurs, il établit une procession générale dans chaque ville le jour de l'Assomption. Ce vœu a été renouvelé cent ans après, au mois de février 1738, par Louis XV heureusement régnant, qui, par ses vertus, sa sagesse et ses conquêtes, marche si glorieusement sur les traces de ses ancêtres. Voilà ce qui vous assemble en ce jour : c'est votre roi qui marche à votre tête, et qui, par sa piété, fait le plus bel ornement de la cérémonie. Vous le suivriez avec joie au combat, lorsqu'il met en fuite ses ennemis : combien devez-vous le suivre, lorsque sa piété vous appelle au pied des autels !

Entrez dans ses vues, fidèles sujets ; elles sont semblables à celles du Fils adorable qui reçut à pareil jour sa sainte Mère triomphante dans le ciel. Vues de reconnaissance, pour le grand bien qu'elle a procuré aux hommes; vues de tendresse pour les hommes, en leur assurant sa protection ; vues de respect pour elle-même, en lui consacrant tous les cœurs. A Dieu ne plaise que, par un parallèle excessif et impie, nous prétendions mettre une égalité entière entre le Dieu qui couronne Marie dans le ciel, et le monarque qui la fait honorer sur la

terre! C'est son Créateur qui la comble de grâces, qui l'a choisie pour être sa Mère, qui l'a prévenue des bénédictions de sa douceur, au moment qu'il daigna la créer. Désavouerait-elle nos sentiments, elle qui ne s'appelle que sa servante? Le prince à son tour se fait un devoir de ses hommages, un mérite de sa confiance : il gémit avec nous dans cette vallée de larmes, et il espère d'obtenir par les prières de Marie, le bien infini qui fait l'objet de nos vœux. Désavouerait-il nos sentiments, lui qui nous invite à marquer à Marie le plus profond respect? Marie est aux pieds du Seigneur, le prince aux pieds de Marie; l'une adore le Créateur, l'autre honore sa Mère : il tâche d'imiter le Créateur même qui l'a si parfaitement honorée. Le prince qui, dans le gouvernement de l'État, tient la place de Dieu, la tient encore aujourd'hui dans les intentions de notre culte.

1° Vues de reconnaissance pour les biens qu'elle a procurés aux hommes. C'est à Jésus-Christ sans doute que nous devons le bienfait de la Rédemption, et Marie ne doit pas moins que nous à ses mérites les grâces dont elle fut prévenue. Mais enfin, n'est-ce pas le sang de Marie qui, par l'opération du Saint-Esprit, a formé le corps qui nous a servi de victime, et le sang qui nous sert de breuvage. Si Jésus-Christ, comme le premier-né des hommes, entre par avance dans les intérêts et les sentiments légitimes de l'humanité, peut-on douter qu'il n'ait une sorte de reconnaissance pour sa Mère et la nôtre, qui, lui fournissant un corps, lui a donné l'instrument de sa gloire et celui de notre bonheur? Il nous ordonne ses sentiments : il s'en fait un devoir pour lui-même. Il nous a donné l'exemple de la soumission et du respect. Se refuserait-il à l'amour et à la gratitude? *Erat subditus illi.* (*Luc.*, II, 15.)

Tels sont les sentiments du grand prince qui nous a appelés aux pieds de Marie. Ignore-t-il que nous devons tout à Dieu? Mais doit-il oublier le canal par lequel découlent ses grâces? Il était pénétré de reconnaissance d'un nombre infini de grâces dont elle a comblé son royaume. Mais quelle est grande en particulier celle qui fait l'objet de nos remerciements! Qui peut dignement exprimer le présent que le ciel fait à la terre, en lui donnant un prince plein de l'esprit de Dieu, qui aime ses sujets en père, les traite en frère, les corrige en ami, les dirige en pasteur, les gouverne en évêque, les édifie en saint? Si Dieu, dans sa colère, donne aux peuples pour les punir des princes indignes, par leurs vices, ou incapables, par leur faiblesse, de les gouverner : *Suscitabo pastorem in furore meo* (*Ezech.*, XXXIV, 23); dans sa miséricorde il met à leur tête des princes qui, par leurs vertus et leur sagesse, fassent le bonheur public.

Qu'ils sont différents ces deux princes! Je ne parle pas même de ces monstres nés pour le malheur du genre humain, dont un torrent de sang ne pouvait apaiser la cruauté, les plaisirs les plus infâmes assouvir la brutalité, les honneurs divins satisfaire la vanité, les trésors du monde la cupidité. Je sais que le christianisme corrige les vices grossiers, qu'il a du moins appris à en rougir : mais, sans sortir de l'ordre commun des défauts ordinaires, qu'ils sont différents ces deux princes! L'un frivole, que tout amuse, curieux, que tout intéresse, crédule, que tout persuade, inconstant, que tout change, bizarre, que tout offense, sensible, que tout irrite, soupçonneux, que tout alarme, implacable, que rien n'apaise, dur, que rien n'attendrit, prévenu, que rien ne détrompe, opiniâtre, que rien ne ramène. L'autre, au contraire, la sagesse mesure ses paroles, la circonspection garde ses secrets, la fidélité garantit ses promesses, la justice dicte ses arrêts, la libéralité répand ses grâces, la douceur fait aimer son autorité, sa majesté, sa grandeur, sa puissance. Le peuple l'adore, l'étranger l'admire, l'ennemi le redoute. Princes, soyez ainsi les images du Rédempteur, et comme lui, au risque de vos jours, au prix de mille fatigues, combattez l'ennemi, sauvez le sujet; comme lui, tendre et compatissant, portez vos brebis dans votre cœur, souffrez leurs faiblesses, soulagez leurs besoins, pardonnez leurs fautes; comme lui, populaires, accessibles, familiers, que les avenues du trône soient toujours libres, votre cœur toujours ouvert à leurs maux. Tel que Louis XIV, dont la naissance donna lieu à cette fête; tel que Louis XIII, dont la piété l'a établie; tel que Louis XV, qui l'a renouvelée. Que Dieu et l'homme s'applaudissent de vous voir porter le sceptre. Puissions-nous dire, comme la Reine de Saba le disait de Salomon : Béni soit le Seigneur, parce qu'il aime Israël, il lui a donné un si bon prince : *Quia diligit Israel idcirco posuit te super eum regem.* (*II Par.*, II, 8.)

2° Vues de tendresse, et dans Dieu, et dans le prince, en nous donnant Marie pour protectrice. Mais, quoi? dira-t-on, Dieu a-t-il besoin des sentiments de Marie pour ranimer les siens, ou de son secours pour les rendre efficaces? Sa miséricorde infinie ne veut-elle pas, sa puissance ne peut-elle pas faire à l'homme toute sorte de bien? Sans doute, Dieu n'a pas besoin de Marie. Mais est-ce d'aujourd'hui qu'on nous la présente pour asile? Au moment même de sa mort, lorsque sa miséricorde s'exerçait en faveur de l'homme avec plus d'abondance, ne nous l'a-t-il pas donnée pour mère, dans la personne de saint Jean? Ne nous a-t-il par ordonné d'avoir pour elle le respect et la confiance d'un fils : *Ecce mater tua, ecce filius tuus?* (*Joan.*, XIX, 26, 27.) C'est ainsi qu'aujourd'hui, sans préjudice de sa bonté ni de sa puissance, il nous dit du haut des cieux, comme du haut de sa croix il dit de cette Mère triomphante comme il disait de cette Mère désolée : Voilà votre mère, voilà votre fils. Ma justice vous effraye, ma majesté vous accable, ma sainteté vous confond : venez avec confiance à ma Mère, elle est toute-puissante, elle vous obtiendra

tout. Ainsi nous parle le prince : les fléaux de la justice se font-ils sentir dans mes Etats, la guerre désole nos frontières, la grêle ravage nos champs, les maladies dépeuplent nos villes ; je suis votre père, j'en suis touché jusqu'au fond du cœur, en voilà le remède; j'y ai recours moi-même, venez-y à ma suite, j'en ai mille fois éprouvé la vertu : *Ecce Mater tua.* Les maux spirituels font naître de plus vives alarmes. Que de péchés commet un grand peuple ! que de châtiments il mérite ! La séduction de l'erreur, la corruption des vices, les ténèbres de l'ignorance. Je tremble pour vous et pour moi. Quelle sagesse ! quelle vigilance ! quelle fermeté pour vous conduire ! Je sens tout le poids du sceptre que je porte, les devoirs qu'il m'impose, les dangers où il me livre. Trop faible par moi-même, j'attends et je demande le secours. Allons dans un besoin commun offrir à la mère des miséricordes des prières communes. Pouvons-nous méconnaître, ou son pouvoir, ou sa bonté ? Dieu ne peut rien lui refuser ; elle a tout mérité par ses services. Qu'aura-t-elle à nous refuser, si nous tâchons de tout mériter par les nôtres ?

3° Enfin, vues de respect pour sa sainte Mère. Qui peut douter que Jésus-Christ n'ait voulu la faire honorer par toute la terre ? Eût-il inspiré à l'Eglise tant de zèle pour son culte ? Eût-il mis de si magnifiques éloges dans la bouche des Pères ? Eût-il fait élever en son honneur un si grand nombre de temples ? Eût-il gravé dans les cœurs des fidèles une si profonde vénération ? Eût-il autorisé cette dévotion par tant de miracles ? Eût-il lui-même honoré et respecté sa Mère pendant sa vie, s'il n'eût voulu lui assurer la vénération de tous les fidèles ? Non, rien de plus agréable à Dieu, rien n'entre plus dans ses vues que d'honorer Marie : c'est là le vrai caractère du chrétien et la marque la plus sûre de la prédestination. Ce que Dieu a ordonné à la terre, l'a-t-il moins exigé du ciel ? Tous les anges, par son ordre, se prosternent-ils moins à ses pieds, et lui disent-ils moins aujourd'hui que Gabriel autrefois : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ? Tous les saints qui, sur terre, se faisaient un devoir de son culte et un bonheur de sa protection, oublient-ils les bienfaits dont ils lui sont redevables, la dignité et la vertu dont ils connaissent mieux que jamais le mérite et le prix ? Dieu autrefois si soumis à Marie cesse-t-il d'honorer celle qu'il a fait asseoir à sa droite. *Astitit Regina a dextris tuis.* (*Psal.* XLIV, 10.) Plein de ce respect dont l'univers fait gloire, un grand prince croit ne pouvoir mieux mériter sa qualité de très-chrétien, qu'en employant son autorité, ses trésors, ses exemples à faire honorer la Mère de son Dieu. Venez donc, peuples, venez en foule ; que le plus profond respect dirige vos cœurs et vos pas. En satisfaisant les justes sentiments de vos cœurs, vous entrerez dans les vues légitimes de votre prince et de votre Dieu.

2° Quelle dut être la surprise des anges, lorsqu'ils virent une créature élevée au plus haut des cieux, honorée de la qualité de Mère de Dieu ? L'Ecriture les fait parler avec une espèce de transport : qui est celle-ci qui monte du désert, enivrée de délices, appuyée sur son bien-aimé, comme une douce fumée exhalée des plus exquis parfums ? *Quæ est ista quæ ascendit?* (*Cant.*, VIII, 5.) C'était un prodige bien nouveau, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. La méconnaissez-vous, cette Vierge admirable, que le soleil de justice environne, qui voit toutes les créatures sous ses pieds, à qui les vertus forment une couronne plus brillante que les étoiles ? *Amicta sole luna sub pedibus ejus.* (*Apoc.*, XII, 6.) C'est, dit-il ailleurs, une nouvelle Jérusalem, qui paraît au ciel parée comme une épouse qui va au-devant de son époux, dont elle fait la gloire et les délices, *paratam sicut sponsam ornatam viro suo.* (*Apoc.*, XXI, 2.)

Telle fut leur surprise, lorsque pour la première fois Dieu leur proposa l'incarnation de son Fils, et leur ordonna de l'adorer, et par conséquent d'honorer sa Mère, *et adorant eum omnes angeli.* (*Psal.* XCVI, 7.) Les théologiens pensent assez communément que le crime des anges rebelles fut de refuser au Messie cet honneur divin et ce respect religieux à Marie ; le crime de Nestorius, qui, contestant la divinité de l'un, révoque en doute la maternité de l'autre. La victoire des anges fidèles fut comme celle du concile d'Ephèse sur Nestorius, ou plutôt la victoire de Jésus et de Marie fut complète ; le démon fut banni du ciel, la gloire du Fils et de la Mère fut reconnue sans obstacle. Quelle fête dans le ciel ! lorsque, débarrassé de ces apostats qui en troublaient la paix, on put y chanter en liberté des cantiques en l'honneur du divin Agneau et du chaste sein qui devait le donner au monde. Elle fut renouvelée, cette fête, lors de l'ascension du Sauveur, quand ce corps adorable adopté par un Dieu, plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, alla prendre possession de la gloire que tant de travaux et de supplices lui avaient si justement méritée. Elle le fut enfin cette fête, lorsque celle qui l'avait porté alla partager sa gloire dans l'éternité, ou plutôt cette fête est éternelle. La qualité de Mère de Dieu peut-elle se perdre, peut-elle diminuer ?

Les anges y ont sans doute une part singulière : ils furent présents à la mort de Marie, ils gardèrent son tombeau comme ils avaient gardé celui de Jésus-Christ, ils annoncèrent sa résurrection aux apôtres, et les transportèrent tous auprès de son tombeau, selon le rapport de saint Jean Damascène, comme ils avaient transporté Habacuc de Jérusalem à Babylone. Ce furent les anges qui l'enlevèrent au ciel en corps et en âme, selon le sentiment commun de l'Eglise. Avec quelle joie ils lui offrirent leurs hommages ! Marie montant au ciel, dit

l'Ecriture, est semblable à une armée rangée en bataille. Ce nombre infini d'anges qui composaient sa cour, montèrent avec elle dans le ciel ; cette espèce de cortége céleste qui la précède, qui l'accompagne, qui la suit à travers les airs, chantant en son honneur des cantiques, n'est-ce pas une image de nos fêtes ? *Sicut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 9.)

Que ne pouvons-nous, par une comparaison juste et parfaite, offrir à Marie des hommages aussi purs que ceux des anges et des saints ! Débarrassés du poids de la chair, ils n'ont pas à craindre les révoltes qui en altèrent la pureté, les besoins qui font diversion à notre zèle, les ennemis qui attaquent notre innocence, et la funeste liberté qui la perd si souvent. Hélas! la triste incertitude qui nous tient suspendus entre le paradis et l'enfer, nous fait voir à chaque instant la couronne prête à nous échapper, les abîmes prêts à nous engloutir. Trop heureux de voir de loin la gloire dont ils jouissent, et de pouvoir espérer qu'un jour nous la partagerons.

Quoique voyageurs sur la terre, et sujets à mille faiblesses, nous pouvons égaler les anges, et les surpasser même pour les sentiments, et peut-être en être d'autant plus agréables à Marie, que ces sentiments, supérieurs aux infirmités de la nature, supposent en nous plus de courage et de tendresse. Les hommages des anges et des saints sont bien sincères, sans doute, rien ne leur manque pour être flatteurs. Le mérite, la dignité de Marie sont plus connus dans le ciel que sur la terre ; on leur rend encore plus de justice. Mais, quoique moins instruits, n'avons-nous pas un esprit, un cœur, une volonté ? ne sommes-nous pas capables de tendresse et d'estime, de respect et de reconnaissance? Le plus pauvre peut en ce point le disputer au plus riche, l'ignorant au savant, le village à la cour. Sainte Thérèse donnait le défi aux anges d'aimer Dieu plus tendrement qu'elle : nous osons leur donner un pareil défi sur les honneurs que nous rendons à sa Mère.

Marie en est elle-même satisfaite. Semblable à un prince qui n'est pas moins flatté des marques grossières de l'attachement des peuples que des sentiments délicats des courtisans, sent-elle moins le prix de ce que dicte l'amour ? Les raffinements de l'art valent-ils à ses yeux le langage de la nature ? C'est ainsi que les bergers et les mages parurent à la crèche ; et je ne sais si, au jugement de celui qui écoute la préparation du cœur des pauvres, les présents des bergers, quoique moins brillants, ne furent pas mieux reçus que les trésors des princes. Ainsi, dans son entrée à Jérusalem, le Seigneur se contenta des cantiques des enfants, et de quelques branches d'arbre. Triomphe simple, mais flatteur ; hommage grossier, mais sincère. Ces branches valent bien les chars dorés, ce chemin jonché vaut un trône, ce peuple, une cour fastueuse. C'est le cœur qui donne le prix.

Est-ce par la pompe du spectacle qu'on doit juger des cœurs? Combien de tyrans, au milieu des acclamations de la capitale du monde, au milieu des rois enchaînés, des trésors prodigués, pouvaient se rendre cette humiliante justice, qu'on ne les voyait qu'avec horreur, que la crainte seule arrachait des hommages forcés, plus capables de les confondre, par le mépris secret qui les désavouait, que de les flatter par le frivole spectacle d'une gloire chimérique qui n'en imposait qu'à eux seuls. C'est donc bien vainement que l'orgueil court après les honneurs qui troublent la paix par des contestations, qu'il arbore un air de fierté, qu'il punit, qu'il tonne. Que gagne-t-il? Précisément le contraire de ce qu'il ambitionne, la haine et le mépris. Les obtient-il même ces frivoles honneurs? Pourra-t-il disposer des cœurs? La fleur de la gloire, ou plutôt la seule vraie gloire lui échappe, par les efforts qu'il fait pour l'obtenir. Réduit à courir après un fantôme, quelle satisfaction peut-il goûter à se tromper lui-même, par un jeu ridicule dont il fait tous les frais? L'amour et l'estime seuls peuvent lui assurer ces honneurs, et loin de les lui disputer, s'empresseront de les lui rendre, à mesure qu'il sera lui-même moins empressé.

Nos hommages sont sincères : en les recevant Marie en voit la sincérité : j'en atteste vos cœurs. Cet empressement à vous rendre dans nos temples, cette piété dont vous paraissez remplis à la procession ne permettent pas d'en douter. Mais il suffit que vous soyez Français : ces sentiments sont héréditaires à la nation. Il y a peu de royaumes aussi dévoués à Marie : depuis la capitale, dont la principale église lui est dédiée, jusqu'au dernier village, on lui a élevé une infinité d'autels. Elle est honorée de mille manières ; une foule de communautés portent le nom de ses divers mystères ; c'est la France qui a porté saint Bernard, le plus zélé, le plus célèbre de ses serviteurs ; c'est en France que saint Dominique a établi la dévotion du rosaire ; c'est en France que saint François de Sales a commencé l'ordre de la Visitation, et pris la mère de Chantal ; c'est en France que le fameux Scot défendit avec éclat le privilége de la conception immaculée. L'image de la sainte Vierge fut arborée sur la bannière de la Pucelle d'Orléans, lorsqu'elle délivra la France du joug des Anglais. Que de guerres soutenues contre les albigeois et les calvinistes, pour la Mère de Dieu ! Et quoique ce ne fût pas le seul objet de leurs attentats, c'est un de ceux qui anima le plus le zèle de nos pères. Point de province où ce culte ne soit établi d'une manière particulière, et autorisé par des miracles.

Ranimez donc votre piété pour Marie ; que ce ne soit pas l'habitude ou le respect humain qui machinalement vous entraîne. Les démons, forcés de la reconnaître, contribuent en quelque sorte à sa gloire par leurs

fureurs. Les impies et les hérétiques, forcés par l'autorité du prince, jettent quelques fleurs sur ses pas. Mais pour vous, que le respect, que la piété président aux honneurs que vous lui rendez; imitez les esprits célestes, et que ce ne soit pas par votre faute qu'un parallèle si glorieux pour vous vienne à manquer; imitez-les dans vos sentiments; qu'un tendre amour pour Dieu, un zèle ardent pour sa gloire lui garantissent un cœur qu'il demande, et qui seul est digne de lui; imitez-les dans votre conduite; que l'innocence de vos mœurs présente à Marie des mains pures, un cœur chaste; imitez-les dans votre religieux respect; qu'une modestie édifiante, une attention que rien n'interrompe nous rappellent les anges qui l'honorent dans le ciel; transportés comme saint Jean aux pieds de l'Agneau, faites brûler le parfum de vos prières.

Imitez-la surtout elle-même. Que vous serviraient et quelle gloire lui procureraient des hommages que vous auriez défigurés par vos vices? Doit-elle avoir à rougir de vous compter au nombre de ses serviteurs? Ah! plutôt qu'une Vierge si pure s'applaudisse de votre chasteté! qu'une Vierge si humble se félicite de votre humilité! qu'une Vierge si charitable puisse demander la récompense de votre charité! Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LES EXORCISMES.

L'Eglise est sans doute bien éloignée d'adopter ce que l'ignorance, la faiblesse, la superstition des peuples imaginent et débitent sur les opérations des démons, sur les magiciens, les sorciers, les devins; et je n'ai garde de vous inspirer ou d'entretenir en vous ces terreurs paniques et ces vieilles chimères. Mais ce serait un autre excès e une erreur véritable, contraire à la parole de Dieu, de n'admettre dans les démons aucun pouvoir sur les choses naturelles, ou de ne reconnaître dans l'Eglise aucune autorité pour en imposer au démon, le chasser des corps et délivrer les hommes de sa malice. Nous ne connaissons pas, il est vrai, les bornes de sa puissance. Il est bien certain qu'il ne peut rien sans la permission de Dieu; mais avec cette permission il peut faire beaucoup de choses supérieures aux forces de l'humanité. Dieu accorde rarement ces permissions, qui troubleraient l'ordre de la nature, et pourraient être prises pour des miracles; mais jamais il ne lui permet de forcer la liberté de l'homme pour l'entraîner au péché: nous sommes toujours les maîtres, avec la grâce de Dieu, de résister à toutes les tentations. Il en est de même de tous les agents naturels. La mer pourrait engloutir toute la terre, les tempêtes pourraient tout renverser; mais le Tout-Puissant lui a dit: Vous irez jusque-là, et vos flots se briseront à un grain de sable. La foudre pourrait tout écraser, la grêle tout briser, les bêtes féroces tout dévorer, le feu tout consumer; mais tout est entre les mains de Dieu, qui prescrit à chacun ses bornes. Les démons ne sont pas moins soumis à ses ordres.

Il est de foi qu'il y a des anges bons et mauvais, et qu'ils ont un grand pouvoir sur les choses humaines. Toute l'Ecriture est pleine de leurs opérations en bien et en mal. Depuis le commencement du monde où sous la forme d'un serpent Satan perdit nos premiers pères, et un chérubim fut placé à la porte du paradis terrestre, pour en empêcher l'entrée, jusqu'à la fin des siècles, où le démon déchaîné contre les hommes leur causera les plus grands maux, et où Michel et les bons anges le combattront, et remporteront sur lui une victoire complète, les anges se trouvent partout. Le livre de l'*Apocalypse* semble n'être que leur histoire. Il est même incertain si c'est aux bons ou aux mauvais anges qu'il faut attribuer les événements. Dieu peut se servir, et se sert en effet de leur ministère pour exercer ses vengeances, ou pour répandre ses bienfaits, quoique souvent il daigne faire la distinction, et surtout attribuer le mal aux démons. Les anges font tomber le feu du ciel sur Sodome et les villes voisines. Satan accable Job d'une multitude de calamités; mais après en avoir demandé plusieurs fois à Dieu la permission, qui à chaque fois lui prescrit les bornes: *Verumtamen animam ejus serva.* (*Job*, II, 6.) Ils guident le peuple d'Israël dans le désert, et ils lancent tous les fléaux qui désolèrent l'Egypte. Ils marchent à sa tête sous la figure d'une colonne de feu et de nuée, et ils font mourir dans une nuit tous les premiers-nés des hommes et des animaux; ils annoncent la naissance de Samson, la victoire de Gédéon, et ils répandent la peste dans le royaume de David, après lui avoir offert le choix de la guerre, de la famine ou de la peste. Ils donnent la victoire aux Machabées, et diminuent l'armée de Sennachérib. Ils fortifient le prophète Elie, ils se montrent à Elisée prêts à le défendre, et découvrent à Daniel le temps précis de la venue du Messie. Asmodée fait mourir sept maris de Sara, Raphaël l'enchaîne dans les déserts de la haute Egypte, et apprend à Tobie à le chasser avec la fumée du foie de poisson.

Le Nouveau Testament n'offre pas moins à tout moment les opérations des anges bons et mauvais. Les anges annoncent la naissance du Sauveur aux bergers, et sa résurrection aux apôtres et aux femmes qui voulaient l'embaumer; sa fuite en Egypte à Joseph, et son retour en Judée. Le démon le tente dans le désert, le porte sur le pinacle du temple, sur une haute montagne, et lui fait voir tous les royaumes du monde, et les anges le servent. Ils le consolent et le fortifient dans son agonie au jardin des Olives, et Satan entre dans le corps de Judas, et le porte à trahir et à vendre son Dieu, et à s'arracher lui-même la vie. A l'ascension de Jésus-Christ les anges révèlent aux apôtres qu'il doit revenir à la fin

du monde pour le jugement universel, et ils en feront les préparatifs en ressuscitant les hommes par le son de la trompette, les assemblant aux pieds de l'ange, séparant les bons des méchants, et précipitant les méchants dans l'enfer. Dieu nous apprend que nous avons chacun, jusqu'aux plus petits, notre ange gardien, qui nous dirige et nous protége, et saint Pierre nous avertit que le démon, comme un lion rugissant, rode sans cesse autour de nous pour nous dévorer.

De là la pratique constante et universelle de l'Eglise d'invoquer les bons anges, pour qui elle a établi des fêtes particulières, et de conjurer les démons, contre lesquels elle a composé des prières et prescrit des cérémonies, pour obtenir le secours des uns, et empêcher l'effet de la malice des autres. Rien de plus commun que les bénédictions de tout ce qui est à nos usages, les signes de la croix si redoutables aux esprits de ténèbres, l'eau bénite qui a la vertu de les chasser et qu'on emploie partout; on la bénit elle-même par des exorcismes, ainsi que le sel qu'on y mêle, et des prières particulières; les onctions avec l'huile et le chrême si solennellement consacrés par l'évêque le jeudi saint. Toutes ces pratiques sont de la plus haute antiquité, et nous ont été transmises par une tradition invariable. Nous n'entrons point ici dans une controverse qui nous mènerait trop loin, ni n'adoptons tous les excès, souvent ridicules, que le peuple y a souvent mêlés. L'incrédulité, l'hérésie, l'esprit du monde ont beau s'en jouer, et prendre droit de ces excès, toujours condamnés par l'Eglise, pour attaquer le fond de sa doctrine et des pratiques respectables de l'Epouse de Jésus-Christ, il n'est pas moins vrai que les fidèles peuvent s'en servir et s'en servent très-utilement.

Tout cela est fondé sur le principe général du pouvoir des démons sur toutes les choses naturelles, et de leur malice, qui leur fait sans cesse chercher à perdre les hommes, et mettre tout en œuvre pour leur nuire : pouvoir et malice devenus bien plus redoutables depuis que la malédiction qui a suivi le péché originel lui a livré la terre, l'a rendu plus puissant, et l'homme plus faible, et en multipliant à l'infini les maux de l'humanité, a multiplié les moyens de lui porter les plus funestes coups. N'est il pas juste que l'Eglise nous tienne toujours en garde contre un ennemi si dangereux, et nous fournisse des armes pour le combattre, selon l'ordre de Jésus-Christ ? Veillez et priez, pour ne pas succomber à la tentation; défiez-vous de vous-mêmes; l'esprit est prompt, mais la chair est faible : *Vigilate et orate.* (*Marc.*, XIV, 38.) Toutes les prières et les anciennes pratiques font mention des conjurations et des exorcismes. Exorciser, c'est conjurer le démon pour le chasser. Le mot même le porte. On peut même dire que toute résistance à la tentation est une espèce d'exorcisme, puisqu'elle triomphe des démons dans le combat le plus important et le plus périlleux en ce sens. Tout le monde est exorciste, et doit l'être; il doit avec le secours de la grâce, la vertu de la prière, faire tous ses efforts pour lui résister et le vaincre : *Resistite diabolo et fugiet a vobis.* (*Jac.*, IV, 7.)

De tous les pouvoirs que le démon exerce, le plus à craindre, quoique le moins redouté, et parce qu'il est le moins redouté, c'est le pouvoir de tenter les hommes et de les induire au péché; c'est le comble des malheurs. Allumer les passions, faire naître des occasions, répandre l'erreur et l'ignorance, tendre des piéges à la vertu, se cacher sous de belles apparences, même sous les choses saintes, se transformer en anges de lumière sans qu'on s'en aperçoive. Le détail de ses artifices est inépuisable; les dévoiler, s'en défendre, c'est l'exercice de toute la vie chrétienne, l'étude de tous les Pères de la vie spirituelle, de tous les directeurs des âmes, de tous les bons religieux. L'un des plus insidieux artifices du démon est de cacher sa marche, de se faire oublier et méconnaître, jusqu'à persuader qu'il n'existe pas, ou qu'il n'a aucun pouvoir sur les choses naturelles, ou aucune influence sur les actions des hommes, soit par irréligion, qui ne veut connaître que la matière, et traite tous les êtres spirituels de visions et de chimères. Le matérialisme a plus de liaison qu'on ne pense avec la nature angélique; car s'il est des anges, il est donc des substances immatérielles : pourquoi nos âmes ne pourraient-elles pas l'être, et par conséquent immortelles de leur nature; soit par un excès contraire de superstition, de ridicule, d'indécence et même de péché, qui semble devoir rendre suspectes et dangereuses les dévotions les plus raisonnables et les plus autorisées. La vraie religion est prudente, également éloignée des deux excès ; elle est en garde contre le démon, mais sans faiblesse, et avec le secours de la grâce, elle le combat avec courage.

Pour nous instruire et nous rassurer, le Seigneur a voulu commencer sa carrière par un combat avec le démon dans le désert. Quels sont les objets de la tentation? les trois concupiscences : le plaisir, l'orgueil, les richesses. Quels sont les artifices ou prétextes plausibles ? les besoins de la vie, l'édification du peuple, la confiance dans le secours de Dieu, l'établissement de son royaume, la gloire d'être reconnu Fils de Dieu, d'opérer des miracles. Quels sont les pouvoirs du démon ? Il le transporte sur le pinacle du temple, sur une haute montagne ; par ses prestiges il lui fait voir tous les royaumes du monde, il s'en dit le maître, et offre de les lui donner pour s'en faire adorer. Pour nous enseigner à les combattre, Dieu emploie les mêmes armes : la parole de Dieu, l'autorité de l'Ecriture, la foi, la confiance en Dieu, la solitude, le jeûne, le détachement de tout, une sainte indignation, une espèce d'exorcisme : Retire-toi, Satan : *Vade retro, Satanas.* (*Matth.*, IV, 10.) Les exorcismes ne sont en effet que des manières de chasser le démon, et ne disent autre chose que ce que disent ces trois paroles : *Vade retro, Sata-*

nas. Les possessions innombrables du démon, dont Dieu a délivré les hommes dans l'Evangile, sont des images des tentations. Ces possédés sont de muets, aveugles, furieux, qu'il faut enchaîner, qui écument de rage; voilà des figures des passions et des péchés. Les passions, les péchés sont des possessions intérieures des âmes, toutes semblables et bien plus funestes que les possessions extérieures des corps. La pénitence, les sacrements, l'absolution chassent ce tyran, brisent les chaînes, et délivrent les fidèles. Les démons qui, avec la permission qu'ils demandent, entrent dans le corps des pourceaux, et les font précipiter dans la mer, nous démontrent le pouvoir des démons, les bornes qu'y met la puissance de Dieu, les effets de la chair, et leurs châtiments. Le démon les précipite dans les enfers, comme les pourceaux dans les abîmes de la mer.

Outre ce pouvoir général de résister aux tentations du démon, accordé et nécessaire aux hommes pour ne pas commettre le péché, il est un pouvoir particulier accordé à l'Eglise de chasser le démon avec autorité, qui est le caractère propre de l'ordre d'exorciste, qu'on lui communique dans l'ordination. La tradition de l'Eglise est constante; tous les Pères des premiers siècles en ont fait mention, l'Eglise ne l'a jamais révoquée en doute, ni cessé de conférer cet ordre aussi bien que les autres ordres mineurs. Ce pouvoir de chasser les démons est fondé sur la parole expresse du Sauveur, qui le donne à l'Eglise dans la personne des apôtres : *Dæmonia ejiciens dedit eis potestatem super omnia dæmonia, et ut ejicerent ea.* (*Matth.*, X, 1; *Marc*, III, 13; *Luc*, IX, 1.) Les apôtres s'en applaudissaient, et pour guérir leur orgueil, il leur dit : Il me semble voir Satan qui tombe du ciel comme la foudre : réjouissez-vous, non du pouvoir que vous avez reçu, mais de ce que vos noms sont écrits dans le livre de vie. Vainement les protestants voudraient borner ce pouvoir à la personne des apôtres, le livre des *Actes des apôtres* dit qu'il y avait des exorcistes qui l'exerçaient, et l'histoire ecclésiastique est pleine de ces traits. Il est même nécessaire que, permettant au démon d'exercer sa malice, le Seigneur ait donné le pouvoir de s'en garantir dans les possessions, les orages, les fléaux publics, et toutes les différentes sortes de sortiléges qui sont l'ouvrage des mauvais esprits. L'Eglise a pris sans doute et a dû prendre de sages précautions pour ne pas laisser exercer à toute sorte d'ecclésiastiques un pouvoir exposé à bien des dangers. On a défendu à d'autres qu'à des prêtres de faire cette périlleuse fonction, qu'avec l'approbation des évêques, et d'employer d'autres prières, d'autres cérémonies que celles qui sont prescrites dans le Rituel. Mais ces précautions, ces abus mêmes démontrent incontestablement et la réalité et l'exercice de ce pouvoir, et la persuasion où fut toujours l'Eglise chrétienne.

C'est principalement dans l'administration du baptême que se font les exorcismes sur le sel, sur l'huile, sur l'eau, pour préparer le corps et l'âme à la possession que le Seigneur va prendre des catéchumènes en chassant le démon, dont le péché originel l'avait rendu maître. On n'emploie rien qui n'ait été exorcisé; on l'exorcise lui-même par des onctions à la tête, aux yeux, aux narines, à la poitrine. La raison en est toute naturelle : le démon a plus de pouvoir sur les créatures depuis la malédiction qui enveloppa tout le genre humain, et même toute la terre en la couvrant de ronces, et lui défendant de fournir des fruits aux hommes, qu'autant qu'à la sueur de leur visage ils les lui arracheraient par leurs travaux. Le baptême efface ce péché funeste, et donne une nouvelle vie; il enlève sa proie au démon, et met au nombre des enfants de Dieu. Aussi fait-on faire au nouveau chrétien un renoncement particulier à Satan, à la chair et au monde, ce qui est une espèce d'*exorcisme.* On l'avait annoncé dès le commencement à cet esprit de ténèbres; on l'avait exorcisé, en lui disant que la femme qu'il avait séduite lui briserait la tête, c'est-à-dire, selon le sentiment commun, la sainte Vierge, qui serait exempte du péché originel, et donnerait son Fils adorable, le Sauveur du monde : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.)

DISCOURS
SUR L'OBLIGATION DE REMPLIR LES DEVOIRS DE SON ÉTAT.

Dico huic, vade et vadit, et alii, veni et venit. (*Matth.*, VIII, 9.)

Je dis à l'un, allez, et il va; à l'autre, venez, et il vient.

Que la société serait heureuse si le devoir y réglait tout! Quelle douceur dans le gouvernement! quelle fidélité dans le commerce, quelle équité dans les jugements, quelle sainteté dans tous les états! Dieu serait parfaitement honoré de toutes ses créatures. Le berger auprès de son troupeau ne contribuerait pas moins à sa manière à la beauté de l'univers, que le monarque sur son trône. Les villes, les provinces, le monde entier serait une image de l'Empirée. Ce que nous admirons en grand dans le monde, nous charmerait dans le détail. Le bel ordre dans une famille, où, comme dans un petit monde, chacun de ceux qui la composent, docile à la voix de son maître, fidèle aux fonctions de sa charge, n'est occupé que de son devoir.

Voilà le portrait que le centenier nous fait de sa maison. Soumis à des officiers supérieurs, il exerce à son tour son autorité sur un certain nombre de soldats : *Homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites.* (*Luc.*, VII, 8.) Attentif aux besoins et sensible aux maux de ses gens, il agit et fait agir avec zèle pour les soulager : *Puer meus jacet paralyticus.* (*Matth.*, VIII, 7.) Aussi en est-il parfaitement obéi : *Servo meo, fac et facit.* (*Luc.*, VII, 8.) C'est un homme plein de religion et d'humilité, qui se croit indigne des grâces qu'on lui fait : *Domine, non sum dignus.* (*Ibid.*) Il remplit toutes les lois

de la bienséance. Non, Seigneur, je ne mérite pas que vous veniez chez moi. Une parole vous suffit pour guérir mon serviteur. Le Seigneur fait avec admiration l'éloge de sa foi et lui accorde la guérison qu'il demande.

C'est la grande leçon que saint Paul répète si souvent aux fidèles : que chacun remplisse fidèlement et exactement sa vocation : *Unusquisque in vocatione sua permaneat.* (I *Cor.*, VII, 20.) Remplissez votre ministère, dit-il à Timothée, et en sa personne à tout le monde; ce n'est pas seulement aux ministres des autels que ces paroles s'adressent : le juge sur son tribunal, le laboureur à sa charrue, le soldat à l'armée, chacun a des devoirs à remplir, chacun doit être fidèle à remplir les siens : *ministerium tuum imple.* (II *Tim.*, IV, 5.) En les remplissant on trouve Jésus-Christ partout, à la crèche avec Marie et Joseph, au bord d'un puits avec la Samaritaine, dans un repas avec Madeleine, aux noces avec les mariés de Cana, dans un grand chemin avec les disciples d'Emmaüs, aussi bien que dans le temple, sur le Thabor et sur le Calvaire.

Le Seigneur nous a fait la même leçon d'une manière plus efficace, en parlant aux enfants de Zébédée. Ce n'est pas seulement des places éminentes où leur téméraire ambition osait aspirer, c'est de tous les états qu'on peut dire à ceux qui les embrassent, vous ne savez ce que vous demandez ; aurez-vous la force de boire le calice amer, qui en est inséparable ? En vain se flatterait-on de trouver un état où l'on n'eût rien à souffrir ou à craindre. En est-il? Peut-il en être exempt de devoir et de danger? La loi prescrit, la vertu sacrifie, le démon tente, la croix accompagne partout. Etes-vous convaincu de l'étendue des obligations que vous allez contracter et des risques que vous allez courir? Vous verrait-on voler avec tant d'empressement à la servitude.

Ignorance d'une part nécessaire. Qui s'engagerait dans le service, qui entrerait dans le mariage, qui accepterait des charges, si l'on connaissait bien ces embarras et ces devoirs? Je ne suis pas surpris de l'extrême répugnance qu'ont marquée tous les saints pour les dignités. La sagesse ne s'y opposait pas moins que l'humilité; mais ignorance funeste, d'un autre côté, qui damne la plupart des hommes. Est-il rare qu'on prenne un état en téméraire, sans le connaître, qu'on y vive en aveugle, sans s'instruire, qu'on y meure en impénitent, sans se détromper et se connaître.

Tâchons de dissiper ces ténèbres ; instruisons-nous de l'entière obligation où nous sommes de remplir les devoirs de notre état. Instruction utile à ceux qui ont déjà fait un choix et à ceux qui doivent le faire; tout le demande de vous, et Dieu dont la gloire y est intéressée, et le prochain dont les intérêts y sont attachés, et vous-même dont le salut en dépend. On ne demande que cela de vous ; mais on ne demande pas moins. Vous plairez infailliblement à Dieu par là, sans cela vous ne sauriez lui plaire. Pratiquassiez-vous les vertus les plus sublimes, si le devoir souffre, tout est inutile, et vous vous perdrez ; mais sous les auspices du devoir ne fissiez-vous que les actions les plus communes, vous voilà parfait, vous voilà sauvé; en deux mots, c'est pour chacun des hommes la *véritable* voie du salut, et l'unique voie, la vertu la plus *nécessaire* et la plus *éminente*, *l'obligation* et *la perfection.*

PREMIÈRE PARTIE.

La distribution des états et la nécessité d'en remplir les devoirs sont aussi anciennes que le monde. Il faut, pour en trouver l'origine, remonter au dessein que Dieu forma de le créer, et au plan qu'il en traça dans ses idées éternelles ; contemplez dans ce tableau magnifique la prodigieuse variété des êtres qui peuplent l'univers dans l'ordre moral et dans l'ordre physique ; les oiseaux qui fendent les airs d'une aile légère, les poissons qui trouvent des aliments au fond de l'abîme, les bêtes à quatre pieds à qui les campagnes offrent des tables toujours dressées, ces insectes qui échappent à nos yeux et renferment un monde de merveilles; les fleurs et les fruits qui embellissent la nature et nous fournissent jusqu'aux délices, les nuages par leur rosée, les astres par leurs influences, la terre par son suc nourricier, les font éclore et les conduisent à leur maturité. Chaque créature, comme le marque le livre de la *Sagesse*, a reçu les qualités qui lui sont propres et la rendent utile au bien commun, afin que chacun rendît hommage à son créateur : *Omnia secundum genus suum.* (*Sap.*, XIX, 6.)

La société n'est pas moins diversifiée : l'auteur de l'ordre n'y préside pas moins. Pourquoi le partage des biens et la diversité des talents, cette distribution d'emplois, cette multitude de besoins, cette abondance de facilités, cette inégalité de conditions, ces liens d'amitié, d'intérêt, de naissance ; en un mot, ces rapports infinis qui unissent les hommes ? C'est afin que l'abondance supplée à la disette, et la disette entretenant la dépendance, le fort supporte le faible, le riche soulage le pauvre, le savant instruise l'ignorant, et par cette sage compensation tout soit ramené à l'égalité naturelle ; arrangement divin, qui peint si parfaitement la puissance qui forma tant de créatures, et la sagesse infinie, qui par des routes si diverses sait ramener tout à l'unité et le diriger à sa gloire: *Omnia secundum genus suum.* (*Ibid.*)

De ce système général résulte nécessairement l'obligation indispensable de remplir les devoirs de son état; elle porte sur quatre principes : la religion, la justice, l'intérêt public, l'intérêt particulier. 1° La religion l'exige, c'est l'ordre et la gloire de Dieu ; 2° la justice et la charité l'ordonnent, nous nous devons mutuellement cette fidélité; 3° l'intérêt public y oblige, tout souffre de

ce dérangement; 4° l'intérêt particulier y engage, chacun y gagne ou y perd.

1° La religion l'exige pour la gloire de Dieu. Pensez-vous donc que la religion livrée au caprice de l'homme ne soit que l'ouvrage de l'humeur et de la passion? La loi de l'ordre n'est-elle pas la première des lois divines? Content d'une piété stérile et assez honoré de quelque grain d'encens brûlé au pied de ses autels, sur lequel il daigne à peine jeter les yeux, un Dieu indifférent et concentré en lui-même abandonnerait-il le gouvernement du monde? Que l'impiété se croie intéressée à imaginer un Dieu chimérique, dont l'indolence lui assure l'impunité, pour moi j'adore le Dieu de l'ordre, persuadé qu'on ne peut remplir les devoirs de la religion sans remplir ceux de son état; j'adore une Providence qui dispose de tout avec nombre, poids et mesure. La vraie beauté consiste dans la multiplicité des objets ramenés à l'unité par la liaison et l'assortiment des parties et la communication de tous les biens; dans le système de ses divins arrangements, un homme infidèle à ses devoirs est une voix discordante qui trouble l'harmonie du concert, *in pondere, numero et mensura.* (*Levit.*, XIX, 35.)

Quelle divine harmonie dans chacun des anges et des saints! chacun y a sa place et son emploi, sa couronne. Séraphins, vous êtes destinés à l'aimer; chérubins, vous répandez ses lumières; principautés, vous gouvernez son empire; anges, vous portez ses ordres : *omnes administratorii spiritus.* Je vois les lauriers des martyrs empourprés de leur sang, les palmes des confesseurs arrosées de leurs larmes, les lis de la virginité y brillent au milieu des épines; les couronnes des apôtres y sont le fruit de leurs travaux; les prophètes y chantent des cantiques; chacun de ces esprits célestes, chargé de la conduite des hommes, y remplit exactement son emploi; sans se dégoûter des obstacles, se lasser de la longueur, se rebuter du mauvais succès, ou mépriser la bassesse de sa fonction; ainsi dans le firmament, chaque astre, chaque étoile, dit saint Paul, brille d'une lumière différente : *Alia claritas solis, alia lunæ, alia stellarum.* (I *Cor.*, XV, 45.)

Quelle harmonie dans l'ordre hiérarchique de l'Eglise, ouvrage chéri du Seigneur par la distribution des emplois et la subordination de ses ministres! Vous imitez l'Eglise triomphante, et vous êtes semblable à une armée rangée en bataille; chaque troupeau y a son pasteur, chaque diocèse son évêque. Tous les évêques sont soumis au pape, pasteur universel, à qui le troupeau fut confié en entier. Ici des apôtres qui portent le don de la foi, là des prophètes dévoilent les mystères de l'avenir; les uns interprètent les Ecritures, les autres jouissent du don des langues, d'autres opèrent des prodiges : chacun y cultive la portion qui lui est échue; qu'elle est ravissante, Israël, la beauté de vos tabernacles : *Quam pulchra tentoria tua!* (*Num.*, XXIV, 5.) Quelle divine harmonie dans une communauté religieuse, portion choisie de ce grand corps! l'un ménage le temporel, l'autre dirige les âmes, celui-là instruit la jeunesse, un coup de cloche rassemble ou sépare tous les membres. Quelle ordre, quelle beauté; qu'il est doux de voir des frères vivre ensemble dans une parfaite intelligence!

Cette Providence se fit sentir dès le commencement du monde. A peine Dieu a-t-il formé l'homme et la femme, qu'il les mit dans le paradis terrestre, mais pourquoi? Est-ce afin que le plaisir souille leur cœur, que l'oisiveté perde leur temps, que la bagatelle amuse leur esprit? Non, dit l'Ecriture; c'est afin qu'ils travaillent jusque dans le jardin de délices; lors même que la terre féconde rapporte au gré de leurs désirs et les prévient, ils ne sont pas dispensés du travail. *Misit in paradisum ut operarentur.* (*Gen.* II, 15.) On leur imposa une loi en apparence peu nécessaire, mais afin de leur apprendre à eux et à toute leur postérité la nécessité de l'ordre et de la dépendance. Ils la violent cette loi, et tout le monde en gémit encore. Tous les hommes jusqu'à la fin des siècles porteront sur leur front, trouveront dans leur cœur, déploreront dans leurs peines, ce triste fruit de la désobéissance. Elle fut le premier des crimes et la source de tous les autres, elle l'est tous les jours encore. Ce mauvais arbre, en étendant ses branches, éternise ses mauvais fruits.

Dieu se choisit un peuple. Dès les premiers pas qu'il fait hors de l'Egypte, en le délivrant d'un tyran, on lui donne un conducteur, un pontife, des lois, des cérémonies. Ces lois, promulguées sur le mont Sinaï, sont écrites sur la pierre et conservées dans l'arche. Les mœurs, la religion, les devoirs des prêtres et ceux du peuple; la distribution de la justice, le gouvernement de l'Etat, tout est réglé dans le plus grand détail; l'infraction est punie de mort, *qui non obediet moriatur.*

L'ancienne loi disparaît, ce n'est que pour faire place à une nouvelle; et, loin de dispenser de la fidélité à ses devoirs, elle ne fait qu'en resserrer les liens et les rendre plus respectables. Chaque âge, chaque sexe, chaque condition y trouve ses règles; le détail où entre saint Paul dans ses Epîtres ne laisse rien échapper à son zèle; le précurseur de Jésus-Christ en fait retentir les rives du Jourdain; et, comme pour préparer le monde à une fidélité dont Dieu même devait donner l'exemple, il instruit chaque profession. Soldats, contentez-vous de votre solde, servez la patrie avec courage, au prix de vos jours. Vous qui levez les deniers du prince, n'abusez pas d'un nom respectable pour exprimer des veines du pauvre le sang dont vous vous nourrissez. Tout odieux, tout dangereux que sont vos emplois, vous y serez des saints en faisant votre devoir : *Nihil amplius faciatis quam quod constitutum est.* (*Luc.*, III, 4.)

Ce n'est pas un seul article de la loi de

Dieu, la loi tout entière ne roule que sur cet objet, soumission des inférieurs, vigilance des maîtres, équité, charité pour ses semblables, tout y conduit. On remonte à la source de tout, en nous ordonnant d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Cette étroite obligation renferme et suppose toutes les autres. En créant la terre, dit l'Ecriture, le Seigneur, le compas, la règle à la main, en a posé le fondement, mesuré les dimensions, réglé les proportions, assorti les parties avec un ordre parfait. S'en écarter, c'est défigurer un si bel ouvrage : *Tetendit lineam et bases.* (*Job*, XXXVIII, 5.)

A ces traits je reconnais et j'adore un père infiniment bon, qui a soin de tout, il a fait le petit et le grand, le riche et le pauvre ; il ordonne au pauvre d'honorer le riche : au riche de nourrir le pauvre; au petit de servir le grand : au grand de protéger le petit. J'adore un maître infiniment juste, qui sait dispenser les fortunes et prescrire les devoirs ; et, par un rapport et une correspondance réciproque, lier les hommes et les rendre tous utiles et nécessaires les uns aux autres. J'adore un Dieu infiniment sage, qui fait trouver l'unité dans la multiplicité, la proportion dans l'inégalité, le bonheur dans la dépendance.

Mais je n'adore pas un Dieu injuste, qui, dans l'inégalité et le mélange des conditions, ici répandrait le superflu avec profusion, là ne donnerait aucune attention au nécessaire ; un Dieu cruel qui, en permettant le mal, le laisserait sans remède et, aux dépens du petit et du faible, autoriserait la fierté impérieuse de l'un et l'inhumaine avarice de l'autre ; un Dieu aveugle dont le bizarre empire serait un monstrueux assemblage de supérieurs sans engagements et d'inférieurs sans ressources, et qui se rendrait ainsi le complice de la négligence des uns, et responsable des murmures des autres. Non, non, tout ce qui vient de Dieu porte un caractère aimable d'ordre et d'arrangement qui annonce la sagesse de sa providence : *Quæ a Deo sunt ordinata sunt.* (*Rom.*, XIII, 1.)

En conséquence de ces sages dispositions, j'admire un royaume où le prince veille au maintien des lois et de l'ordre, où le magistrat tient la balance avec équité, l'artisan remplit fidèlement sa journée, le laboureur cultive la terre, le marchand rend communes les richesses de tous les climats. J'admire une famille où le père par la sagesse de son gouvernement, l'épouse par l'exactitude de son économie, le domestique par la fidélité de ses services, l'enfant par son obéissance et son respect, agissent toujours de concert ; mais j'ai horreur d'un état, d'une ville, d'une maison où, prenant le caprice pour guide, chacun se croirait dispensé de ses devoirs. Je méprise un monarque indolent, un maître négligent, un supérieur indifférent, qui abandonne le gouvernail et laisse son vaisseau errer au gré des vents et des flots. Je condamne l'inférieur indocile qui s'y refuse. Qui voudrait être habitant d'une ville, membre d'une communauté où régnerait tant de désordre ? C'est l'image de l'enfer, en voilà la plus juste idée. C'est une terre d'horreur, d'où le bon ordre n'approcha jamais, *ubi nullus ordo sed sempiternus horror.* (*Job*, X, 22.)

2° La justice l'ordonne. La justice est le plus ferme appui de l'ordre; elle ne tient la balance que pour en appuyer les droits, l'épée que pour les maintenir sans acception de personne. Rendons-nous justice à nous-mêmes, soyons nos premiers juges. Faut-il pour nous que le bandeau tombe, que la balance chancelle, que l'épée s'émousse? Nous sommes tous dans notre état redevables à nos frères : je suis débiteur de tout le monde : maris vous êtes débiteurs de vos femmes; femmes, vous l'êtes de vos maris, c'est la foi de vos engagements, elle est indissoluble. Père, vous êtes débiteur de vos enfants; enfants, vous l'êtes de vos pères ; la nature vous a établis la ressource les uns des autres, dans les besoins de l'enfance et de la vieillesse. Princes, vous êtes débiteurs de vos sujets ; sujets, vous l'êtes de vos princes ; maîtres, de vos domestiques; domestiques, de vos maîtres ; salaire et bonté d'une part, service, fidélité de l'autre : voilà vos devoirs : *Omnibus debitor sum.* (*Rom.*, I, 14.)

Est-ce pour vous seul que vous avez reçu des biens ou des talents? Non, c'est pour vous rendre utile en les employant. Est-ce pour vous seul qu'on vous a confié l'autorité, la dignité, l'ascendant, la force? Non, c'est pour gouverner sagement, ces grâces vous seraient inutiles.

Par leur destination, elles ne sont pas à vous, elles appartiennent à vos frères, et ne vous sont données que pour le besoin de la société. Leur en dérober le fruit, c'est leur faire un larcin, *omnibus debitor sum.* Pour vous le laboureur cultive son champ, le soldat expose ses jours, le marchand court au bout du monde : ne faut-il pas les payer de retour; vous nourrissez-vous du lait des brebis, vous couvrez-vous de leur toison sans avoir soin du troupeau? Vous n'êtes plus à vous, le public vous a acheté.

Dieu a établi parmi les hommes cette espèce de commerce, ils sont tous créanciers et débiteurs les uns des autres ; ils acquièrent des droits, ils contractent des engagements mutuels par les liens de la société. Vous avez, peuple, des droits certains sur nos fonctions, ne recevez pas comme une grâce l'exercice de notre ministère, c'est une dette que nous acquittons ; nos pouvoirs ne sont pas à nous, c'est votre bien. Le sacré caractère nous livre à toute votre ferveur, *omnibus debitor sum.* Nous sommes des fontaines publiques ; ce n'est pas pour nous, c'est pour arroser et fertiliser la terre que coulent nos eaux. Quelle injustice serait-ce d'en tarir la source, d'en détourner le cours, d'en boucher les tuyaux! *Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas divide.* (*Prov.*, V, 16.)

L'injustice a quelque chose de plus frap-

pant dans certains états, qui, chargés plus que d'autres des intérêts du public, lui doivent des soins plus assidus. Quel droit n'a pas ce public de crier à l'injustice, contre un magistrat qui néglige les affaires; un médecin qui abandonne ses malades; un pasteur qui n'a pas soin de ses brebis? Injustice, parce qu'ils doivent leurs travaux par état, le public leur donne sa confiance, l'Eglise et le prince leur accordent l'autorité; n'est-ce pas les tromper de les servir mal, de ne pas les servir? Injustice, parce qu'en acceptant les places, que dis-je, en les briguant et les achetant, on en contracte l'obligation, on en donne la parole, on y ajoute le serment. La mauvaise foi ne se joint-elle pas à l'injustice? Injustice, parce qu'un autre à sa place remplirait mieux ses devoirs, et qu'on empêche, tandis qu'on en est pourvu, que le public ne soit servi par un autre.

Injustice, parce qu'ils sont payés pour les remplir, souvent même se font-ils payer avec excès A quel titre recevoir des gages, des honoraires, si on ne les gagne par son travail : injustice par le dommage spirituel que cause la négligence. Ce sont les scandales les plus communs et les plus dangereux. Ce péché perd presque tous les hommes : les uns se damnent, parce qu'ils ne s'acquittent pas des devoirs de leur état; les autres, parce qu'on ne s'en acquitte pas à leur égard : injustice par le dommage, même temporel. Un plaideur se consume en frais; les preuves dépérissent : sa famille, sa profession souffrent de son absence. La maladie empire et multiplie les douleurs, et devient quelquefois incurable; qui peut douter que la négligence n'oblige à restitution, non-seulement du salaire alors perçu sans titre, mais encore du dommage que l'on a causé? Ce n'est pas un devoir arbitraire de charité; quand on est tenu par état, c'est une obligation rigoureuse de justice. C'est alors plus que jamais qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ces obligations ne sont étrangères à personne, chacun a sa profession, son emploi, son métier qui le lie au public, et fait parler contre lui les lois de sa justice. Qu'il en est peu de qui Dieu et César n'aient à se plaindre : *Reddite que sunt Cæsaris Cæsari.* (*Matth.*, XXII, 21.)

S'excuserait-on sur l'inattention et l'ignorance? Cette ignorance, cette inattention même sont des crimes. Pourquoi embrasser, pourquoi garder un état, quand on en ignore, qu'on en néglige, ou qu'on est incapable d'en remplir les devoirs? S'excuserat-on sur la légèreté des fautes? N'est-ce donc rien d'affliger des supérieurs, de dégoûter une épouse, d'abandonner des enfants, d'accabler des inférieurs, de ruiner des créanciers? Que de relâchement on introduit, que de désordres on laisse croître, que de fautes on autorise, que de plaintes on cause? Tout tire à conséquence en matière de devoir, tout y est grave.

Les fautes fussent-elles légères dans le détail, l'habitude et le nombre sont-ils des objets médiocres? Le mal qui en résulte n'est pas léger; plusieurs gouttes d'eau dispersées ne font pas un grand effet; ramassées dans un canal, elles forment des rivières. Un marchand qui dans son commerce trompe une ou deux fois en choses légères, ne pèche pas mortellement; mais l'habitude le rend mortellement coupable. Qui s'examine sur cette espèce de péché, qui peut en mesurer l'étendue, en prévoir les suites, en calculer le nombre? Combien était sage le confesseur qui, après avoir entendu la confession d'un grand prince, lui disait : vous avez déclaré les péchés de l'homme, confessez maintenant ceux de l'empereur : *Dixisti peccata Caroli, nunc dic peccata Cæsaris.*

On a si bien senti les inconvénients du désordre, qu'on s'est partout assujetti à des règles. Pourquoi dans chaque ville, chaque province, chaque royaume, établir des lois et des coutumes, des monarques qui veillent à l'exécution, des magistrats qui en expliquent les difficultés et punissent les rebelles? C'est que l'on a toujours senti la nécessité de faire son devoir. Il n'y a pas jusqu'aux voleurs, qui, réguliers et équitables jusque dans leurs crimes, ne distribuent les emplois et se partagent le butin selon les règles prescrites. Tant ce principe est si profondément gravé dans le cœur, qu'il subsiste lors même qu'on oublie tous les autres.

3° L'intérêt public le demande. Que serait-ce, si, au lieu de distribuer régulièrement ses rayons et de suivre la route que le Créateur lui a tracée, le soleil refusait sa lumière, ou errait au gré du hasard dans les plages célestes? Si, au lieu de former et de faire couler le suc nourricier dans les plantes, la terre se refusait à la graine qu'on lui confie, et à la main qui la cultive? Que serait-ce dans notre corps, si, au lieu de circuler régulièrement dans les vaisseaux qui lui sont préparés, le sang se dispersait sans mesure et sans ordre dans tous les membres qu'il arrose. Que deviendrait la force, la santé, la vie de tout ce qui respire?

Cette exacte symétrie, cette ponctuelle observation des lois de la nature, en fait la force, la durée, la beauté. Nous lui devons les fleurs et les fruits dont pour nous la nature se pare. Nous lui devons ces admirables marées, qui tous les jours portent à certaines heures sur notre rivage le tribut des ondes, et les retirant à propos, rendent une vaste mer le rendez-vous de toutes les nations et le centre de leur commerce. Nous lui sommes redevables de ces machines singulières, qui, par le mélange ingénieux de mille ressorts, nous marquent avec tant de justesse le cours des heures et des minutes, à la faveur d'une petite aiguille. Telle est la sagesse invariable de la Providence et la fidélité de ses serviteurs : *Ordinatione tua perseverat dies.* (*Psal.* CXVIII, 91.)

Ainsi en est-il dans l'ordre moral. Tout royaume divisé sera détruit; une maison

dont la charpente et les murailles ne sont pas bien liées, tombera bientôt en ruine : *Domus supra domum cadet.* (*Luc.*, XI, 17.) Un vaisseau évitera-t-il le naufrage, si le pilote abandonne le gouvernail et le matelot la manœuvre? Que deviendra une armée, si le général n'ordonne, si le soldat n'obéit, s'il n'est ferme dans son poste, courageux dans l'attaque, intrépide dans la mêlée, fidèle observateur de la discipline? Un troupeau indocile à la houlette, ou négligé par le berger, sera bientôt dévoré des loups. Ainsi les abeilles et les fourmis composent une république bien policée; là une main industrieuse cueille le miel sur les fleurs et le façonne dans la ruche; ici une main diligente ramasse le blé dans les guérets, et l'enferme dans le grenier. Tout agit, tout travaille, tout fait son devoir. Allez, paresseux, allez à la fourmi, dit le Sage, elle vous donnera des leçons de fidélité : *Vade ad formicam, o piger.* (*Prov.*, VI, 6.) Dans le corps humain, dit saint Paul, l'œil regarde, l'oreille écoute, le pied marche, la main agit, chaque membre fait ses fonctions. L'œil ne dira pas à la main, je n'ai pas besoin de vous. Tout concourt au bien commun, et le bien commun dépend de leur harmonie : *Omnia membra non eumdem actum habent.* (I *Cor.*, XII, 12.)

Voudrait-on justifier sa négligence par la pureté des motifs? comme si la conscience manquait jamais d'en faire des reproches! L'objet est trop intéressant pour ne pas réveiller les remords. Comme si dans le péché l'intention pouvait jamais être droite! Agit-on sous quelques vues criminelles? Mépris du devoir, dégoût de l'état, orgueil, paresse, colère. Le fruit de ces motifs vicieux peut-il être jamais innocent? Ne vous rassurez pas sur le mérite des œuvres que vous faites d'ailleurs. OEuvres déplacées et sans mérite, ou plutôt criminelles, si le devoir en souffre; fussiez-vous au pied des autels, ce n'est pas là votre place, quand le devoir vous appelle ailleurs. Qu'importe que de ferventes prières, des directions multipliées, des lectures prolongées remplissent saintement votre temps, si, pendant que vous êtes à l'église, vos enfants sont sans instruction, vos domestiques se dérangent, votre patrimoine se dissipe. Pensez-vous honorer Dieu à ce prix? Le mérite prétendu de vos prières le dédommage-t-il des péchés que cause votre négligence? Le magistrat, l'officier feraient-ils bien leur cour, s'ils quittaient le palais ou l'armée, pour se tenir auprès du prince? Remplissez vos devoirs, vous faites une continuelle prière.

Que serait-ce si on se faisait des occupations non-seulement inutiles, mais opposées à l'état? Si une femme quittait la quenouille et le fuseau pour faire la théologienne; si un magistrat abandonnait la balance pour porter la main à l'encensoir, pourrait-on être plus criminellement et plus ridiculement déplacé, et dans ce qu'on fait et dans ce qu'on néglige? Que sert-il d'être irréprochable dans ses mœurs, si on se damne dans ses emplois? En vain évite-t-on les péchés personnels, si on se rend comptable de ceux qu'on laisse commettre. *Quid proderit non puniri suo, si puniendus sit alieno?*

Non, non, les vrais chrétiens ne sont pas selon les injustes idées du monde des hommes oisifs et inutiles, qui dans le sein d'une pieuse indolence, faisant servir leur dévotion de voile à leur paresse, ne regardent que de loin et d'un œil indifférent les intérêts de leurs semblables et le bien commun de la société. Au milieu de la douce paix de leur conscience dont ils jouissent, ils savent se livrer aux besoins du prochain, et, aux dépens des charmes de la contemplation et du recueillement dont ils sont épris, rendre la justice et exercer la charité : au milieu de l'abandon à la Providence, qui leur fait tout attendre sans inquiétude, ils ne négligent aucun des moyens qui peuvent ménager ses heureux succès. Personne ne travaille plus assidûment pour le public.

Vous admirez cette tranquillité aimable; mais ne vous y trompez pas, ce n'est point une fausse paix qu'on doive à l'éloignement des emplois, ce n'est point un repos pernicieux qui enfante le dégoût du travail. Non, non, l'homme de bien, comme saint Paul, porte toutes les Eglises dans son sein. Qui souffre sans qu'il partage ses douleurs? qui est affligé sans qu'il vole à son secours? Il sait trouver le repos dans le travail, la liberté dans les affaires, la paix dans les embarras. Gardez-vous sans doute de vous mêler indiscrètement des affaires d'autrui; mais, disait le même Apôtre, remplissez fidèlement vos devoirs, et sans donner dans de vaines sollicitudes, tâchez de vivre toujours en paix : *Quieti sitis, et negotium vestrum agite.* (I *Thess.*, IV, 11.)

4° Enfin votre intérêt particulier ne vous engage pas moins. Vous le sentez parfaitement, vous l'exigez rigoureusement des autres; à quel titre vous flatteriez vous d'en être exempt? Ce serait une illusion grossière de se regarder comme si fort isolé et indépendant qu'on n'ait rien à espérer ou à craindre du bien ou du mal commun. L'intérêt public n'est pas un intérêt étranger auquel nous sacrifions le nôtre. Le bien public est notre bien; c'est pour nous-mêmes que nous ferons le sacrifice. En éteignant les astres, en tarissant les fontaines on se nuirait à soi-même. C'est un de nos membres hors de sa place, le sang ne circule plus pour lui, il ne reçoit plus de nourriture, il souffre infiniment le premier, et fait souffrir tout le reste. Nous pouvons aussi peu nous passer des autres, qu'ils peuvent se passer de nous. Nous ne sommes pas moins intéressés à mériter leur bienveillance, qu'ils le sont à nous ménager; ceux qui paraissent les plus indépendants ne sont que des assujettis. Le prince à qui tout obéit a plus besoin qu'un autre du soldat qui le défend, de l'officier qui le sert, du conseil qui l'éclaire, du peuple qui paye

l'impôt. Tel est l'enchaînement de la dépendance des choses humaines ; les biens et les maux, les besoins et les ressources sont partagés pour engager les hommes à se rendre utiles, par la vue de leur propre utilité.

D'où viennent la plupart des malheurs dont on se plaint? on se les attire par sa faute. Un défaut d'arrangement par un contre-coup inévitable, retombe sur un homme infidèle qui l'a causé, et lui fait faire cent fois le procès à son imprudence : *Saturati sunt filiis.* (*Rom.*, XVI, 14.) Pourquoi vous plaindre, injuste père de famille, du désordre de vos enfants? ne vous en prenez qu'à vous-même. Si votre assiduité à les corriger et à les instruire eût arraché de bonne heure les épines de ce champ aride, vous goûteriez aujourd'hui le fruit de vos travaux, et vous ne trouvez que les fruits amers de votre indolence : *Saturati sunt filiis.* Vous vous plaignez, homme dissipé, de la décadence de votre fortune, que ne veillez-vous à vos affaires? Les soins constants de tant d'autres ont peu à peu grossi un patrimoine modique, votre négligence perd le plus opulent : *Saturati sunt filiis.* Jeune homme livré au plaisir, n'accusez pas le destin, si aujourd'hui sans éducation, sans profession, sans talents, sans capacité, vous traînez une vie inutile et méprisable. Si dans votre jeunesse, assidu au travail, docile à vos maîtres, vous aviez répandu dans votre esprit une bonne semence, vous recueilleriez une abondante moisson. Rassasiez-vous des fruits de votre infidélité. Ainsi nos intérêts sont attachés à notre fidélité, elle ne décide pas moins du bonheur que du mérite : *Transivi per agrum hominis pigri et omnia repleverunt urticæ.* (*Prov.*, XXIV, 30.)

Vous êtes suspect dans votre cause. J'en appelle à ceux avec qui vous vivez, à ceux mêmes qui vous sont les plus dévoués, et sur l'indulgence de qui vous avez plus droit de compter. Quoique dans les plaintes des hommes il entre souvent de l'injustice et de la passion, j'ose dire, sans les vouloir autoriser, qu'ils n'ont pas toujours tort. L'exactitude à ses devoirs arrêterait bien des murmures : vous désarmeriez vos époux dont vous accusez l'humeur bizarre, si vous étiez, femmes volages, attachées à votre maison et à vos enfants. Et vous, maris débauchés, vous gagneriez le cœur d'une épouse, si elle vous voyait occupés à votre profession ; mais tandis que vous coulez vos jours dans les jeux et dans les plaisirs, qui peut être content de vous? Tout souffre de votre négligence ; puis-je dissimuler la justice des plaintes, et ne pas souscrire à votre condamnation ? Changez de conduite et tout se calmera ; les plus libertins qui ne s'accommoderaient pas de votre régularité, ne pourraient vous refuser des éloges. Tous les cœurs vous seront ouverts, on comptera sur vous. Sans cela, malgré votre esprit et vos talents, on se souviendra de vos caprices : la fidélité à ses devoirs peut seule tout garantir.

On sent ces inconvénients quand on est en place. Comme on répond à tout, et qu'on porte le poids de tout, on en voit par expérience les bons et les mauvais effets. Que de maux on prévient, que de maux on répare dès les premiers pas ! que de biens procure, que de facilités ménage l'assiduité au travail, l'attention les manque ou ne s'en aperçoit pas ; l'occasion passe, les moyens échappent, les difficultés se multiplient, le repentir arrive trop tard ; le mal augmente et devient sans remède. Avouez-le de bonne foi, n'avez-vous pas souvent gémi de votre négligence ? Avez-vous jamais eu la paix avec vous-même, qu'autant que vous avez rempli tous vos devoirs ? Une conscience en proie à ses remords, un Dieu dont on allume la foudre, le prochain dont on blesse les intérêts, tout fait au coupable une cruelle guerre ; l'homme fidèle au contraire, content de lui-même, cher au prochain, soumis à Dieu, goûte une paix inaltérable au milieu des outrages, des faiblesses, des caprices de l'humanité. Le devoir tranquillise tous les cœurs, termine toutes les affaires, ménage tous les intérêts ; par une loi si juste et si sage, Dieu pourvoit également au bien commun et au bien particulier.

Entrez donc dans ces vues divines, soyez sensible aux intérêts du public et aux vôtres, rendez justice à tout le monde, contribuez au bon ordre de l'univers, procurez cette gloire à Dieu, il l'exige de vous absolument ! loi indispensable, sans laquelle vous ne vous sauverez jamais. Mais sachez en même temps estimer une vertu si précieuse, vous ne pouvez rien faire de plus grand et de plus parfait.

SECONDE PARTIE.

Trois sortes de personnes, dit saint Bernard, perdent le temps et manquent aux devoirs de leur état : les uns font mal, les autres ne font rien, les derniers font autre chose : *male agentes, nihil agentes, aliud agentes.* Personne ne demande grâce pour les premiers. Le caractère de leurs œuvres en porte la condamnation. Peu de personnes voudraient être apologistes des seconds ; ceux mêmes qui se livrent à l'oisiveté les condamnent. Les derniers semblent plus excusables. L'attrait de leur zèle, la droiture de leur attention plaident leur cause ; mais au tribunal de la religion, à la balance du sanctuaire, ils ne sauraient faire accueillir leurs excuses.

Deux sortes de motifs sont le principe de cette infidélité : les uns par paresse, sensualité ou quelque autre passion, en trouvent le joug trop pesant ; les autres par une ferveur indiscrète veulent ajouter des pratiques trop difficiles ; le plaisir fait languir dans les bras de l'indolence, on l'indiscrétion charge de mille affaires étrangères. Tantôt petitesse d'esprit, qui s'en juge incapable, tantôt aveugle orgueil qui se croit propre à tout. Je plains l'homme faible, qui se

dégoûte d'une vie laborieuse ; je me défie de l'homme inconstant, qui ne sait jamais se fixer. Je redoute l'homme inquiet, qui veut se mêler de tout; je condamne l'esprit singulier, qui quitte la voie commune; je hais l'esprit censeur, qui, sans faire attention sur sa propre négligence, fait le procès à tout le monde. Illusion pitoyable jusque dans le zèle. La sobriété, c'est-à-dire, la modération et la prudence, doit tout régler jusqu'à la sagesse, dit saint Paul : *Sapere ad sobrietatem*. (*Rom.*, XII, 3.)

Mais tous les états, quand la fidélité y préside, peuvent conduire à la plus sublime vertu : elle est l'unique perfection de l'homme. Non, ce n'est point à la diversité des professions qu'il faut imputer la médiocrité de nos vertus; il est des saints même canonisés dans toutes les professions : Geneviève bergère, Isidore laboureur, Monique veuve, Maurice soldat, Côme médecin, Félix de Cantalixe, frère convers, Stanislas novice, font voir que Dieu ne fait acception de personne. *Non est gentilis et judæus circumcisio et præputium barbarus et scytha.* (*Coloss.*, III, 11.) Tout est propre à la sainteté quand Dieu y appelle, et quoique tout ne donne pas le même genre de facilité, tout y conduit facilement quand on y est fidèle.

Semblables aux rayons d'un cercle qui mènent tous au même centre, de quelque point de la circonférence qu'on parte, tout consiste à connaître les routes que la Providence nous trace, et à ne pas s'en écarter. L'Ecriture remarque qu'au commencement du monde Dieu vit avec plaisir tous les êtres qu'il venait de créer, que tout était bon, et parfaitement bon. Ce n'est pas dans le corps extérieur de l'œuvre que Dieu trouve sa gloire et l'homme son mérite : il n'est pas plus honoré par le palais que bâtit le prince, que par le sillon que trace le laboureur. Il n'a besoin de rien ; tout est égal, tout est petit, tout n'est rien devant lui.

Ainsi tout le monde est appelé à la perfection, tout le monde peut y prétendre ; la charité donne le prix, la fidélité tient la balance, le villageois exact est préférable au monarque négligent, à peu près comme dans un tableau, ou sur un théâtre : la nature du rôle, la dignité de la figure, ne fait pas le mérite de l'acteur ou du peintre : le valet qui aura soutenu son caractère, sera plus applaudi que le prince qui aura défiguré le sien ; un serpent habilement tracé plaira plus qu'une couronne grossièrement ébauchée. Après la pièce, derrière le théâtre, tous les acteurs sont égaux : *Bonorum meorum non eges.* (*Psal.* XV, 2.)

Mais pourquoi la fidélité à ses devoirs est-elle une voie si sûre à la perfection? C'est par là qu'on pratique la vertu, 1° plus constamment; 2° plus fréquemment; 3° plus sûrement; 4° enfin, plus parfaitement ; ainsi remplit-on ces quatre points de vue, qui dans la première partie nous ont fait sentir le poids de nos obligations. La sûreté met à couvert nos intérêts ; là l'exactitude des œuvres rend utile au public; la justice est satisfaite dans la constance ; la religion dans l'héroïsme.

1° On pratique la vertu plus constamment. Tel est le cours des choses humaines, tout y est sujet à de perpétuelles alternatives. L'abondance des fruits de la terre dépend de la bizarrerie des saisons; le terroir fût-il le plus fertile, le laboureur le plus diligent, le vent, la grêle, la pluie trompent cent fois le père de famille. Que d'accidents empêchent le succès du commerce ? Un vaisseau richement chargé essuie bien des tempêtes, rencontre bien des écueils, avant que d'arriver au port. Le prix des marchandises hausse ou baisse selon le temps ; le crédit et la réputation tiennent à bien peu de chose ; on n'est pas toujours sûr de plaire aux hommes, la société expose à bien des mécomptes; la vertu n'en est pas plus exempte, onction et sécheresse, lumière et ténèbres, tentation et calme ! Les plus tristes révélations font éprouver aux saints mêmes qu'ils sont hommes; celui qui agit par humeur et sans règle, emporté par le torrent commun, et par les orages de sa propre faiblesse, éprouve bien des vicissitudes ; tantôt dans la ferveur, tantôt dans le relâchement, abandonnant et multipliant tour à tour les exercices de piété, embrassant ou négligeant ses fonctions au gré du caprice, il ne sait ni commencer ni finir, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait. Il ne fait rien, il ne sait que faire. C'est un voyageur égaré qui ne sait de quel côté tourner ses pas. L'insensé, dit Salomon, ressemble à la lune, aujourd'hui dans son accroissement, demain dans son décours, elle change sans cesse : *Stultus ut luna mutator.* (*Eccli.*, XXVII, 12.)

Heureux qui, constamment attaché à son devoir, se fait un principe invariable de conduite capable de fixer sa légèreté ; c'est une ancre qui l'arrête au milieu de l'orage, la fidélité le met à l'abri de tous les revers. Cette terre porte exactement son fruit, ce commerce va toujours, cette source ne tarit jamais, on est toujours sûr de plaire à Dieu ; partout s'en présentent les occasions et les moyens. Ce n'est plus ni embarras ni oisiveté, ni vide, ni accablement d'affaires ; tout est à sa place, tout se fait à propos : tous les moments sont pleins. L'homme obéissant, dit l'Écriture, cueille à chaque instant de nouvelles palmes et fait de nouvelles conquêtes ; il ne parle que de victoire et de triomphe: *Vir obediens loquitur victorias.* (*Prov.*, XXI, 28.) La règle conduit, le devoir ramène, les principes soutiennent; tout cela est invariable, c'est un rocher où tout se brise : il ne dépend ni des bizarreries du caprice, ni des alternatives de l'humeur. Le devoir rappelle à temps, fixe la durée et la nature de l'ouvrage. Le devoir n'attend pas que l'on soit de loisir; il n'écoute ni le penchant, ni la répugnance ; il n'abrége point le travail qui déplaît, ni ne prolonge l'amusement qui est agréable. Telle est la fidélité de la loi; elle garde ceux qui la gardent, on

gagne toujours avec elle : *Lex illi fidelis.* (*Eccli.*, XXXIII, 3.)

La constance même dans les choses humaines répare les vicissitudes des événements. Point de difficultés, qu'un travail opiniâtre ne surmonte. Les grandes affaires, les gros débits sont pour un marchand des occasions heureuses, sans doute, mais trop peu fréquentes pour y compter. C'est trop risquer que de se lasser de l'assiduité au détail. Les profits courants, à quelle somme ne montent-ils pas à la fin? Peu à peu s'élèvent les plus grands édifices; rien ne conduit plus sûrement à la décadence des maisons les plus opulentes, que la négligence des affaires journalières, et l'inattention aux dépenses courantes. Mais rien n'établit plus sûrement une grande fortune, qu'une sage et constante économie. Le courant d'une rivière entraîne les terres. A force de travailler, le fer s'use, à force de couler, les gouttes d'eau percent le plus dur rocher et y creusent un canal : *Alluvione paulatim terra consumitur.* (*Job*, XIV, 19.) La source la plus ordinaire du peu de succès de nos entreprises, c'est l'inconstance. On n'agit que par fantaisie et par humeur : depuis qu'on a embrassé un état, on y serait parfait, si on avait toujours travaillé; mais on s'arrache le fruit de ses travaux, on bâtit d'une main et on démolit de l'autre; c'est toujours à recommencer : *Una manu ædificant, et altera destruunt.* (*Prov.*, XIV, 1.)

Quelle différence entre un homme exact à ses devoirs et un homme dérangé dans sa conduite; d'un côté, négligence des exercices de piété, qu'on ne fait plus, qu'on ne fait qu'à demi, qu'on fait mal; de là le dégoût, l'insensibilité, l'irréligion; de l'autre côté tout est dans l'ordre. On prie, on travaille, on se délasse comme il faut, quand il faut, et autant qu'il faut. Des intentions toujours pures rendent tout méritoire; de là trésor de grâce sur la terre, récompense infinie dans le ciel. L'homme dérangé, victime de la sensualité, cherche en tout ses aises, ses goûts, sa commodité; de là les vices les plus grossiers. L'homme, accoutumé à se vaincre, se refuse les plaisirs inutiles, condamne les criminels, se modère dans les plus nécessaires; de là la tempérance et toutes les vertus.

Tel est le caractère de l'esprit de Dieu et de l'esprit du monde; là on n'agit que par goût, ici toujours par devoir; le caprice et l'humeur décident de tout dans les tièdes. Le juste vit de la foi : autant le premier redoute l'assujettissement, autant l'autre appréhende la liberté. L'homme fervent porte l'exactitude jusqu'à se faire un règlement de vie qui remplit tous ses moments. L'homme tiède rejette tout ce qui le gêne, pour n'écouter que son plaisir. Insensiblement le goût de la dissipation prend un si grand ascendant, qu'on ne sait plus enfin de quoi est composée une vie également criminelle, inutile, et ennuyeuse, ou toujours à charge à soi-même, l'on ne s'étudie qu'à s'étourdir et à s'oublier, sans jamais songer au devoir que par force, au salut qu'à l'extrémité : et jusqu'au tombeau, toujours aveugle, on meurt sans réflexion, comme on a vécu. C'est un voyageur errant dans un bois, qui s'égare à chaque pas; une rivière hors de son lit, qui se répand dans la campagne; de l'eau hors du vase, qui s'écoule. Celui qui arrache la haie sera mordu du serpent : *Qui tollit sepem, mordebit eum coluber.* (*Eccle.*, X, 8.)

2° On pratique la vertu plus fréquemment. Cette fidélité constante en multiplie les actes à l'infini. Parcourez en détail les actions de la journée et les devoirs de votre état, il est peu de moments où vous ne trouviez quelque acte de vertu à pratiquer. Chaque action, chaque événement, chaque affaire en fournit la matière et l'occasion. Etes-vous dans une communauté? la prière, la lecture, l'office, le travail ne laissent aucun moment de vide. Est-on à la tête d'une famille? des enfants à instruire, des domestiques à corriger, des biens à ménager, un emploi à soutenir. Est-on en place? combien de différends à terminer, d'abus à réformer, de règles à faire suivre! Dans les conditions les plus basses, il n'y a pas un coup de bêche, qui ne puisse être un acte de pénitence, comme il le fut pour le premier des pécheurs, condamné à gagner sa vie à la sueur de son visage. Mille croix invisibles, mille petits sacrifices, sans cesse rénaissants; c'est un parterre émaillé de fleurs, qu'on trouve à tout moment sur ses pas; que de trésors, que de couronnes! La vie est un exercice continuel de piété. Combien au contraire s'accumulent les fautes que l'infidélité commet, et les châtiments qu'elle mérite! La vie est un tissu de péchés.

Quelle différence entre la journée d'un homme de bien et celle d'un homme infidèle! L'un en s'éveillant en offre à Dieu les prémices; l'autre les donne au démon. La paresse et la sensualité font croupir celui-ci dans son lit, toujours au risque et souvent aux dépens de la pureté; celui-là se lève promptement et vole à son devoir. Quelle décence, quelle réserve dans les habits des premiers! le second connaît-il les lois de la modestie et de la bienséance? L'un fait la prière, l'autre la néglige; ou s'il la fait, la mollesse, l'indécence, la dissipation lui enlèvent tout le fruit que le respect et la piété de l'autre lui assurent. Quel vide, quelle oisiveté, que de temps perdu d'une part! quel zèle, quelle assiduité, quel emploi utile de l'autre! Que ces deux hommes sont différents dans leur repas! La gourmandise, l'excès, la dissolution fait de l'un une bête : l'autre par sa tempérance et sa mortification sanctifie les plaisirs les plus grossiers. Qu'ils sont différents dans leurs conversations! La charité, la médisance; la grossièreté, la politesse; la prudence, l'indiscrétion; la hauteur, l'humilité; l'emportement et la patience souillent ou consacrent leurs lèvres. Ainsi se terminent leurs journées : la prière du soir ressemble à celle du matin; on se déshabille avec aussi peu de

modestie qu'on s'est habillé ; la sensualité précède le sommeil comme elle l'a suivi. Le sommeil n'est souvent qu'une continuation de crimes. La nuit fait éclore les fruits amers que le jour a semés ; ainsi se passent les jours, les mois, les années, la vie enfin. Quel trésor de bonnes œuvres ou de crimes !

Les occasions éclatantes de vertu sont rares, à peine s'en trouve-t-il deux dans le cours d'une longue vie, surtout pour le commun des hommes. On ne reçoit pas tous les jours des injures atroces, on ne fait pas de grands sacrifices, on ne distribue pas d'abondantes aumônes, on ne gagne pas des âmes à Dieu. Combien de gens n'en trouveront jamais l'occasion! Quand donc espère-t-on de pratiquer la vertu, si on les attend? Comment même se flatter d'y réussir, quand elles arriveront, si la fidélité à ses devoirs n'en a été l'apprentissage? Mais les devoirs de l'état reviennent à tout moment ; cette vertu est de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les conditions. Partout des devoirs à remplir, des règles à suivre : elle est toujours nécessaire, et à la portée de tout le monde. On peut n'avoir ni assez de force pour jeûner, ni assez de talent pour gouverner, ni assez de science pour instruire, ni de biens à distribuer; mais qui peut se dispenser du devoir!

Quelle moisson de mérite! A tout moment on trouve quelque sacrifice à faire, tout sert de matière à l'holocauste. L'autel est toujours dressé, l'hostie toujours prête ; c'est sur votre cœur que l'encens fume, il est lui-même l'encens, qui exhale une odeur agréable. Vous êtes à la fois la victime, l'autel et le prêtre. La vie est un heureux enchaînement de bonnes œuvres. Mettez tout à profit, dit le Prophète, c'est accumuler des trésors de mérite. En négliger la pratique, c'est refuser à Dieu toute la vie, la passer dans l'habitude de lui déplaire, paraître enfin devant lui les mains vides : *Dies pleni invenientur in eis.* (*Psal.* LXXII, 10.)

On ne connaît pas assez le prix des actions journalières, on n'en estime pas assez la multitude. Qui croirait que les fruits de la terre fussent si petits et si précieux? Qu'est-ce que le grain de blé ou de raisin? Voilà pourtant la nourriture et la richesse du genre humain. Qu'est-ce que la beauté du corps? des traits, des couleurs, des airs. Qu'est-ce que l'agrément de l'esprit? des saillies vives, des tours heureux, des termes propres. Tout est petit sur la terre, les plus grandes choses ne sont que l'assemblage des petites. Telle est la vertu, tel est le vice. Depuis que vous avez embrassé cet état, que n'auriez-vous pas acquis? que n'avez-vous pas perdu? Chacune de ces étincelles, quel brasier n'allumeront-elles pas dans l'enfer? Chacune de ces pierres précieuses, quelles couronnes ne formeront-elles pas dans le ciel! Quel amas prodigieux dans le cours d'une longue vie! peut-on trop déplorer cette perte, ou bénir cette abondance. Vous entrez dans le tombeau, dit le saint homme Job, chargé de crimes, ou comblé de mérites, comme un monceau de blé qu'on assemble dans la moisson, d'autant plus à féliciter ou à plaindre, que, pour acquérir tant de richesses, vous n'avez qu'à faire vos actions ordinaires, auxquelles vous êtes obligé. Faudra-t-il que vous fassiez en vain tous les frais du salut, et après en avoir pris toute la peine, n'en retirerez-vous aucun fruit? *Ingredieris in abundantia sepulcrum sicut infertur acervus tritici.* (*Job*, V, 26.)

3° On pratique la vertu plus sûrement. Ces avantages si nombreux et si constants ne sont pas sujets à illusion. On peut s'égarer dans une autre voie, fût-elle la plus brillante; le démon se transforme en ange de lumière, et peut partout nous séduire sous l'apparence de la vertu. Combien de fausses consciences, combien de faux zèles? L'imagination échauffée par les objets, éblouie par les erreurs, nous égare souvent. Toujours incertains, si c'est la volonté de Dieu ou la passion qu'on écoute, ou plutôt trop assurés, par sa conscience et ses désordres, qu'on s'éloigne de cette divine volonté.

Mais on ne s'égare jamais en s'attachant à son devoir : l'incertitude cesse, on échappe à tous les piéges, la règle décide tout. On est toujours dans le port à l'abri de l'orage. Quel bonheur pour vous si Dieu vous envoyait visiblement un ange pour vous conduire; si lui-même, en revenant sur la terre, vous découvrait comme à ses apôtres ses volontés, avec quel respect écouteriez-vous tous ses oracles, avec quelle exactitude obéiriez-vous à ses lois! L'heureuse certitude de lui plaire vous comblerait de joie, vous entreriez sans peine et sans crainte dans une route que vous sauriez être celle du ciel. L'obéissance à ses supérieurs donne dans les communautés cette consolante assurance ; vous l'auriez aussi, âme fidèle, en faisant votre devoir dans votre état. La voie du salut n'est plus pour vous ni obscure ni incertaine ; félicitez-vous comme les Israélites, que la volonté de Dieu vous soit manifestée : *Beati sumus Israel, quia quæ placita sunt Deo manifesta sunt nobis.* (*Bar.*, IV, 4.)

La vie réglée est encore exposée du côté du monde. La vertu y est moins traversée, on fait ailleurs bien des mécontents et des jaloux, on se donne en spectacle, on s'expose à toute la rigueur de la censure, à toute la noirceur de la malignité ; plaintes, soupçons, médisance, on risque tout. L'éclat et la singularité imposent aux yeux du monde comme une ville placée sur la montagne ; mais personne ne trouve mauvais qu'on fasse son devoir. Tout applaudit à l'exactitude. C'est là, dit-on, un magistrat intègre, un associé fidèle, un ami véritable. Fut-il jamais de meilleur époux, de père plus tendre, de maître plus équitable, d'enfant plus docile, de domestique plus affectionné? On est charmé du bon ordre qui règne dans une maison, on la cite pour exemple. Une mère de famille qui se tient renfermée édifie ; se répand-elle dans les compagnies, on en est

surpris, on en demande la raison Quelle vénération pour un chrétien mourant! chacun croit perdre en lui un ami et un père; quelle douce odeur de piété laisse-t-il après lui ! Personne ne doute que le ciel n'ait souscrit aux acclamations de la terre ; eût-on été mécontent de sa fermeté, eût-il été l'objet de la persécution, le voile est levé, tout le monde lui rend justice; les personnes sages et équitables la lui avaient déjà rendue, le pécheur même au fond de son cœur la lui rendait, et admirait autant une salutaire rigueur qu'il aurait blâmé une pernicieuse négligence.

C'est même ici que la passion a le moins de prise ; la vaine gloire n'est que plus à craindre dans les vertus héroïques. Pénitence, aumône, travaux, succès du ministère, tout flatte, enchante, enivre l'amour-propre. Rien de plus difficile à conserver que la vertu éclatante. Rien de plus difficile qu'une vertu solide, au milieu des vertus éclatantes : mais la précieuse obscurité du devoir garantit ce précieux trésor. Cet asile est presque inaccessible à l'orgueil. Les places les plus éminentes peuvent ménager cette ressource ; la fidélité à ses devoirs ensevelit dans des tenèbres utiles, où l'humilité est à couvert; car enfin on ne fait que ce que l'on doit faire, que ce que les autres font ; il n'est rien là de bien remarquable, ni de fort remarqué. Les hommes ne se laissent frapper que par le brillant ou l'extraordinaire ; mais l'habitude familiarise, l'idée du devoir prépare, on ne s'en aperçoit presque plus: Dieu seul voit, estime, récompense ce que le nuage enveloppe : et quoiqu'à l'extérieur on ne fasse que ce que font tant d'autres, il distingue parfaitement le motif et la charité qui mettent entre les hommes une si grande différence, et couronne ce qu'on a fait pour lui dans le secret : *Pater qui videt in abscondito reddet.* (*Matth.*, VI, 4.)

Quelle folie de n'estimer que ce qui brille, ce qui frappe par la singularité ! Tous les jours le soleil se lève et se couche, personne ne l'admire, personne n'en parle, personne n'y pense que pour son usage, quoique tout le monde en profite; mais tout le monde est attentif à ses éclipses, tout le monde serait alarmé de ses dérangements. Nous foulons la terre aux pieds, elle nous porte et nous nourrit, elle fait éclore cette foule de merveilles qu'on admire davantage à mesure qu'on les connaît mieux. Sans cesse le sang coule dans nos veines, personne ne s'aperçoit de sa circulation; on l'a longtemps ignorée, on en a longtemps douté. On ne sent pas mieux le battement des artères et la palpitation du cœur : c'est lui pourtant qui fait sa force et sa vie. On ne voit point l'âme qui anime notre corps, songe-t-on qu'on en a une ? On a porté la grossièreté jusqu'à la confondre avec la matière ; elle est pourtant le principe de tous nos mouvements, elle fait tout sans paraître rien faire. Qui a jamais vu cet esprit divin, dont la puissance a créé le monde, dont la bonté l'enrichit, dont la providence le gouverne. Tout annonce sa présence, il est vrai, mais il est si bien caché sous le jeu des causes secondes, que tout le monde l'oublie et l'offense, que même l'impie combat la vérité de son existence. *Assiduitate viluerunt.* Ainsi l'homme fidèle, la femme attachée à ses devoirs, sont ceux dont on parle le moins, quoiqu'ils agissent le mieux. C'est peut-être là le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Ainsi la gloire de la fille du roi est tout intérieure : *Omnis gloria ejus ab intus.* (*Psal.* XLIV, 15.)

4° Enfin, on pratique la vertu plus parfaitement. Qu'elle est héroïque, qu'elle est admirable, cette vertu exacte, constante, uniforme ! Telle fut la vie de la plus sainte des vierges. Marie a-t-elle enseigné les peuples, gouverné les Etats, traversé les mers, empourpré les échafauds? Non : des occupations domestiques, quelques visites de bienséance, le soin de son Fils, des larmes au pied de la croix, voilà la vie du chef-d'œuvre de la vertu. La soumission lui valut la maternité, et ces paroles si simples et si sublimes, *qu'il me soit fait selon votre parole*, décidèrent de la plus grande affaire qui fut jamais, et font l'époque de notre salut. Telle fut la vie du Saint des saints; apprenons-le de lui-même. En entrant dans le monde, dit-il, j'ai gravé votre loi au fond de mon cœur; voilà les premières leçons qu'il donne. A l'âge de douze ans, la gloire de son Père l'arrête au temple, à l'insu de ses parents surpris, qui ne s'y étaient pas attendus : ne savez-vous pas, leur dit-il vivement, que je dois me trouver où les affaires de mon Père m'appellent ? Il le répète vivement encore, quand aux noces de Cana, sa mère lui demande un miracle : ces affaires, dit-il, vous sont étrangères, aussi bien qu'à moi ; mon heure n'est pas encore venue : *Quid mihi et tibi.* (*Joan.*, II, 3.)

Que de miracles à opérer, que d'âmes à gagner, que de lumières à répandre ! Est-ce donc dans le fond d'une boutique qu'ensevelissant sa majesté, le Très-Haut inconnu doit employer à remuer le rabot les moments les plus précieux du monde ! Obscurité divine, sublime anéantissement ! La fidélité à ses devoirs vous donne un mérite infini, et c'est elle seule qui le donne. Il s'en félicitait la veille de sa passion ; j'ai heureusement consommé, disait-il, l'ouvrage dont j'étais chargé : *Opus consummavi quod dedisti mihi.* (*Joan.*, XVII, 4.) Il le répète avec complaisance au moment de sa mort : Tout est consommé, je meurs par obéissance au moment marqué, et mon dernier soupir est moins la victoire de la mort que le triomphe de l'obéissance. *Consummatum est.*

Ce n'est proprement ni l'éclat, ni la difficulté de la vertu qui fait les grands hommes. La perfection est dans l'amour et la soumission à la volonté de Dieu. Est-ce à nous à régler notre destinée et à décider du plus parfait ? En vain nous flatterions-nous que

nos services sont nécessaires; serviteurs inutiles, nous ne faisons que notre devoir, trop heureux qu'on daigne se servir de nous: rien n'est parfait, rien n'est bon que ce qui plaît au souverain Maître. Faisons à son exemple notre aliment de ses volontés: *Meus cibus est.* (*Joan.* IV, 34.) Ses plus proches parents, ses plus chers amis sont uniquement ceux qui l'accomplissent. Heureux le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité! ou plutôt disons avec lui: heureux ceux qui écoutent la loi de Dieu et qui lui sont fidèles. *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt.* (*Luc.*, XI, 28.)

Saint Paul et tous les saints ont tenu le même langage: toute leur vie n'a été qu'une perpétuelle obéissance. *Domine, quid me vis facere:* apportons à nos actions les motifs les plus purs, la charité la plus ardente; qui nous empêche d'y moissonner les plus grands mérites? Sentez-vous de l'attrait pour l'humilité? faites tout par humilité. Vous croyez-vous obligé à la pénitence? agissez en esprit de pénitence. Etes-vous touché de la gloire de Dieu? rapportez tout à sa gloire, réunissez tous ces motifs en même temps; vous n'avez rien à envier au plus grand héros: *Omnia in gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.)

Mais les difficultés mêmes et les occasions de l'héroïsme ne vous manqueront pas. Il en coûte plus qu'on ne pense de s'assujettir ponctuellement et constamment à ses devoirs et plus que ne coûteraient la plupart des actions extraordinaires qu'on admire dans les saints. Dieu me garde d'élargir jamais la voie étroite et d'accréditer la voie large. Pour imiter un Dieu crucifié, le chrétien doit être un homme crucifié et trouver sa croix dans la retraite comme dans les actions du zèle; chacun les trouve dans son état, et si on y vit en chrétien on pourrait tout au plus envier au solitaire plus de douceur et de facilité, tandis que celui-ci enviera avec justice plus de courage et de mérite. Les plaintes, les fautes continuelles ne le constatent que trop, les obstacles sont sur tous les pas.

Il est pour la nature de puissants appâts dans l'idée flatteuse de l'héroïsme et l'honneur éclatant qui l'accompagne: la vivacité du tempérament, une ivresse passagère suffit pour une action d'éclat. Il faut du mouvement à la nature; on s'agite, on se remue, on est content; mais être attentif aux moindres choses, toujours aux prises avec soi-même, ne rien négliger, ne se rien pardonner; tout souffrir, tout faire; faire et souffrir une infinité de choses que personne n'aperçoit, qui sont en effet trop légères pour oser s'en faire un mérite, modérer ses saillies, n'écouter ni goût ni répugnance; y revenir cent fois, quelque insipides que soient les choses, quelque insipides que l'habitude les rende, s'accommode-t-on de tant de contrainte, s'arrache-t-on tant de plaisir? l'expérience journalière le laisse-t-elle ignorer? La plupart des gens lassés de leur état soupirent après le changement, ne veulent pas être ce qu'ils sont, voudraient être ce qu'ils ne sont pas.

Mais je me trompe quand je dis que la fidélité à ses devoirs a quelque chose de difficile. Non, on n'y goûte que des douceurs quand on le fait bien; les peines ne sont que pour les négligents; le joug du Seigneur est alors pesant; son fardeau accable, tout déplaît, tout ennuie. On ne peut servir deux maîtres; le partage entre Dieu et le monde rend malheureux; on ne contente ni l'un ni l'autre, on n'est content d'aucun des deux: *Non est pax impiis* (*Isai.*, XLVIII, 20); mais quand on se donne à Dieu sans réserve, qu'on le sert de tout son cœur, on est inondé de la douceur de sa grâce; il partage nos travaux, il les prend sur lui, il essuie nos larmes, et se plaît à nous consoler. Alors on dit avec le Prophète, que vos commandements sont aimables: *Quam dulcia faucibus meis!* (*Psal.* CXVIII, 103.)

N'allez donc pas chercher si loin le bonheur ni la perfection, tout est au milieu de vous. Qu'avez-vous dans votre maison, vous dirai-je, comme Elie à la veuve de Sarepta? Ce peu de farine, ce peu d'huile suffit à Dieu pour faire les plus étonnantes multiplications; faites votre devoir, vous servirez Dieu en esprit et en vérité: voilà qui vaut mieux que le sacrifice. Il ne faut ni traverser les mers, ni monter aux cieux, ni descendre dans les abîmes. Le royaume de Dieu est dans votre maison et dans vos mains; sur vos lèvres, dans votre cœur; sachez être heureux et parfait: *Regnum Dei intra vos est.* (*Luc.*, XVII, 21.)

Je dis plus, vous faites même tous les frais du salut; pourquoi en perdez-vous le mérite, peu de gens sont assez sages pour savoir faire de nécessité vertu. C'est un grand point de prudence, surtout de prudence chrétienne. Qu'on est à plaindre, quand par sa négligence on a toutes les peines de la loi sans en avoir le mérite! c'est une espèce d'enfer. Les damnés souffrent infiniment et inutilement. Dans chaque état ne pas faire saintement ce qu'on ne peut d'ailleurs éviter, ce qu'on fait même, quelle souffrance! qu'elle est inutile, et qu'on l'augmente à chaque instant! Ce qu'on fait par contrainte est insupportable, ne nous rendons pas malheureux nous-mêmes par notre faute; en agissant par amour, rendons nos devoirs aussi agréables qu'utiles: *Non laboratur ubi amatur.*

DISCOURS

SUR L'ANNIVERSAIRE DE LA CONSÉCRATION D'UN ÉVÊQUE.

Habebitis hunc diem solemnem in generationibus vestris (*Exod.*, XII, 14.)

Vous solenniserez cette fête a perpétuité.

C'est par l'ordre exprès du Seigneur que la dédicace du temple, la consécration du tabernacle, de l'arche d'alliance, du grand pontife Aaron, devaient être solennellement célébrées: c'était afin que ces grands événements, si utiles à la nation, fussent immor-

talisés dans sa mémoire, et qu'une reconnaissance toujours renaissante acquittât à jamais les nouveaux bienfaits dont une bonté infinie ne cessait de le combler. L'Eglise, conduite par le même esprit, renouvelle tous les ans parmi nous le souvenir des principaux mystères de la religion : le couronnement des saints dans le ciel, la consécration des pontifes de la Loi nouvelle.

C'est le double objet qu'elle présente aujourd'hui à vos hommages. Le martyre de deux apôtres et la consécration de votre évêque : ces deux objets réunis par un heureux hasard, ont entre eux le plus grand rapport. Les évêques successeurs des apôtres, exercent les mêmes pouvoirs, enseignent les mêmes vérités, distribuent les mêmes grâces, et gouvernent la même Eglise. La vocation à l'apostolat en est le principe, le sacrifice en est la consommation, la gloire céleste en sera la récompense. Parallèle d'autant plus juste, que celui qui marche à votre tête, loin de déparer le tableau, y répand mille nouveaux traits de ressemblance, par ses vertus et par ses travaux.

Stériles admirateurs de leur mérite et de leur gloire, vous contenteriez-vous d'applaudir à leur triomphe? Vous n'en seriez que plus coupables, si vous n'imitez leurs exemples. Vos protecteurs deviendraient vos juges, et les leçons que vous en avez tant de fois reçues, seraient pour vous autant d'arrêts de condamnation.

L'idée sublime de la perfection que l'Evangile nous donne, alarme souvent notre lâcheté. Cette terre, disons-nous, dévore ses habitants. Comment, à travers des routes si difficiles, se flatter de monter au sommet de cette montagne escarpée. Les exemples d'un Dieu incarné, qui a mis la vertu sous vos yeux, ne vous rassurent pas. Qui peut se mesurer avec le Tout-Puissant? Des enfants suivront-ils la course rapide d'un géant, qui part du plus haut des cieux? Le Saint des saints ne trouvera jamais son semblable. Les saints dont l'Eglise consacre les noms dans ses fastes, en la rapprochant de nous, ne dissipent pas tous les prétextes. L'intervalle qui nous en sépare semble le transporter dans un monde tout différent. On ne croit pas moins impossible de marcher sur leurs traces, que de renouveler leurs miracles.

Mais de quelle couleur couvririez-vous votre faiblesse, lorsque vous verrez dans votre pasteur la vertu réalisée, parée de tous les charmes de la douceur, de la charité, soutenue de toute la force du zèle et de la sagesse, vous soulageant dans vos besoins, vous soutenant dans vos combats, vous éclairant dans vos doutes, vous consolant dans vos douleurs, vous dirigeant dans votre conduite; en un mot, faisant revivre les apôtres dont il est le successeur, et le Dieu vivant dont il est l'image. C'est dans ce jour qui doit vous être cher à jamais, que l'onction épiscopale l'a enrichi, l'a comblé des trésors de grâces où vous devez tous puiser, et lui a imposé, pour votre bonheur, ces importantes obligations dont le parfait accomplissement en fait un père tendre et un ministre fidèle.

Connaissez-vous bien à quel titre vous devez vous livrer aux vertus, à cette mort de vous-même qui caractérise le pontife et l'apôtre? Souvenez-vous que, selon saint Pierre, vous êtes devenu, par le baptême, un sacerdoce royal, une nation choisie, un peuple acquis: *Regale sacerdotium, gens sancta*. (I *Petr.*, II, 9.) Avec quel zèle ne devriez-vous pas célébrer chaque année, par la réception des sacrements et une multiplication de bonnes œuvres, ce grand jour de votre consécration au christianisme! C'est alors que vous fûtes initié au sacerdoce, dévoué au sacrifice; ainsi, à l'exemple de Jésus-Christ qui, exerçant sur lui-même son sacerdoce, fut à la fois prêtre et victime, vous pouvez exercer sur vous-mêmes cet auguste ministère, être les prêtres de votre victime, et les victimes de votre sacerdoce.

Les prières et les cérémonies du baptême, de l'ordination des prêtres et de la consécration des évêques, nous peignent vivement, par leur rapport et leur ressemblance, cette espèce de prêtrise où le Christianisme nous a initiés : celles-ci sont comme la plénitude et le développement des autres. On prend d'abord la précaution de s'assurer de leur foi. Croyez-vous ce que croit l'Eglise, dit-on au catéchumène? Faites-en profession, dit-on à l'évêque nommé. On l'a interrogé sur la foi. L'un promet de renoncer au démon, à la chair et au monde; l'autre, de porter jusqu'à la perfection la pureté, la chasteté, le détachement, la vigilance. On ouvre au premier la porte de l'Eglise, on fait monter le second à la place la plus éminente. La même étole, symbole de la juridiction dans le prélat, est mise sur la tête de l'enfant, pour lui faire sentir sa dépendance. Le sel qu'on fait entrer dans sa bouche, le flambeau allumé qu'on lui met en main, lui apprennent qu'il doit ressembler, par sa sagesse et par ses exemples, à ces premiers disciples, que l'Evangile appelle le sel de la terre et la lumière du monde, qu'il charge du soin de l'éclairer et de le préserver de la corruption du péché; la robe blanche dont on le couvre, signe de l'innocence qu'il reçoit dans la sainte piscine, comme les ornements pontificaux par leur couleur, leur figure, leur richesse peignent la multitude, la variété, l'éminence des vertus dont il doit être enrichi. On ouvre l'oreille de l'un, la bouche de l'autre. Dieu dit à l'un : *Ephpheta, quod est adaperire* (*Marc.*, VII, 34) ; il dit à l'autre, *Docete* (*Matth.*, XXVIII, 19), *Apprenez* que c'est à ces oracles à vous instruire; et à vous, à recevoir avec respect leurs leçons. Le Saint-Esprit est accordé à tous les deux, quoique dans un différent degré d'abondance. Par le même Esprit, les péchés vous sont remis; le pontife a reçu le pouvoir de vous les remettre. Coulez sur tous les deux, huiles saintes; consacrez le front de celui-

ci, qu'il ne rougisse pas de la croix; consacrez les mains de celui là ; qu'il en porte, qu'il enseigne à en porter, qu'il en adoucisse le joug. Voyez dans la main du bon pasteur la houlette pastorale, qu'il porte si dignement; il doit vous conduire dans le bercail, et en brebis docile vous devez lui obéir et le suivre. Voyez avec vénération la mitre qui couvre sa tête : un jour vous partagerez sa couronne dans le Ciel.

PREFACE D'UN RECUEIL DE DESSEINS DE SERMONES.

Le plus grand embarras de la composition pour un prédicateur, même habile et exercé, c'est de trouver des plans suivis de sermons, et s'il n'a pas un caractère d'esprit inventif et créateur, il serait réduit, après bien des efforts à n'employer que des divisions et des sous-divisions communes, que tout le monde sait, qu'on a cent fois mises en œuvre, et qui ne font qu'une pièce languissante : au risque même de passer pour un plagiaire sans génie et de mauvais goût ; ou s'il veut s'éloigner des routes battues, par un défaut peut être plus condamnable, à donner dans des idées subtiles et singulières, souvent bizarres et inintelligibles, qui ne font de son discours qu'une espèce d'énigme. Il se perd ainsi un temps considérable à échafauder, et souvent il n'en résulte qu'un fort mauvais édifice qui croule de tous côtés; mais quand l'échafaudage est bien fait, les matériaux s'arrangent, et la muraille s'élève sans peine, c'est-à-dire les pensées naissent, les paroles s'offrent, les ornements se présentent avec abondance et facilité selon la remarque d'Horace :

Verbaque prævisam rem non invita sequuntur.
(Hor., *De art. poet.*, 311.)

Ce serait donc rendre service, aux prédicateurs, et par conséquent au public qui en serait mieux servi, de donner sur toute sorte de sujets, plusieurs desseins de sermons, qu'un chacun n'aurait qu'à exécuter selon son goût et ses talents.

Ces plans multipliés, diversifiés et combinés en feraient naître une infinité d'autres, et fourniraient aux orateurs mille nouvelles vues. Ce sont des étincelles capables d'allumer le feu du génie, ce sont des semences fécondes qui font éclore de nouveaux fruits ; il est dans tous les hommes un fonds d'idées qu'il ne faut qu'arranger et développer. Ces traits lumineux sont, selon l'expression de Socrate dans une matière approchante de celle-ci, une espèce de sage-femme qui fait enfanter à l'esprit des productions inespérées, quelquefois même supérieures au modèle qui les tira du néant.

La suite systématique de tous ces arbres oratoires, si l'on peut employer ce terme, fournirait même un corps de traités sur toutes les matières de religion, qu'il embrasserait en entier; ceux qui entreprennent des conférences ou des méditations suivies sur quelque sujet, les auteurs des livres de piété, les professeurs de théologie y verraient ouverte une route sûre et facile pour conduire leurs auditeurs et leurs élèves, et se conduire eux-mêmes dans le cours de leurs instructions, ils n'auraient qu'à étendre ces tables méthodiques, et à remplir les intervalles. Ils en posséderaient mieux leur matière. On les écouterait avec plus d'attention et de fruit, et on retiendrait mieux leurs leçons. Nous aimons à savoir où on nous mène, et à voir d'un coup d'œil sans effort le terme et la route.

Il est vrai que, quoique cet ouvrage ne roule que sur des matières de piété, ce n'est point un livre de dévotion, dont les personnes pieuses puissent faire leur lecture spirituelle. Il est trop sec, et les pensées y sont trop décharnées pour occuper, surtout des personnes du commun, à qui on ne saurait trop expliquer ce qu'on veut leur faire entendre. Mais ceux à qui l'exercice de la méditation est familier, s'en serviront utilement, ils y trouveraient des méditations toutes faites. Un mot leur suffit pour trouver matière d'oraison abondante. Ces mots se présenteraient tout d'un coup sur toute sorte de sujets.

Il s'est fait un grand nombre de livres pour aider les prédicateurs. On a composé d'immenses recueils de l'Ecriture, des Pères et des auteurs profanes, et des morceaux détachés des sermonnaires et de livres de piété, où ils peuvent puiser des autorités et des matériaux tout prêts à être enchassés et mis en œuvre. On a donné des règles de composition, de division, de distribution; toutes les rhétoriques en sont pleines; il y a même quantité de desseins rassemblés ou dispersés çà et là. Tous ces ouvrages ont leur prix, on peut en tirer bien du secours, et les travaux qu'ils ont coûté, méritent notre reconnaissance et nos éloges. Nous ne nous flattons pas de faire mieux. Nous n'avons garde de nous préférer, ni de nous comparer à personne. Nous n'embrassons pas même un si vaste projet; ce ne sont que des plans dans un nouveau goût, dont la multitude, la variété, la brièveté, la netteté, la précision doivent faire tout le mérite.

Je conviens qu'un orateur paresseux ou sans génie ne s'accommodera pas d'un recueil, où, comme sur une carte de géographie, on ne fait que lui indiquer la route qu'il doit suivre dans les vastes climats de la chaire, où il se propose de voyager : il lui faut de sermons tout faits, et on ne lui offre ici que des sermons à faire, des mines ouvertes à fouiller, des devis d'ouvrages à remplir; mais par là nous éviterons le reproche qu'on fait aux autres recueils, de nourrir la paresse des plagiaires par des

pièces qu'on ne fait qu'apprendre, et des morceaux qu'on ne fait que coudre. Assemblage bizarre de pièces rapportées, d'un style et d'un goût différent, qui décèlent le compilateur négligent ou mal habile, il faut du travail et du génie pour profiter de nos esquisses. On pourra en être plagiaire sans honte et même avec honneur, puisque certainement la broderie qu'on aura mise sur ce canevas, sera l'ouvrage du prédicateur, et une attestation de ses talents et de son zèle ; et ce n'est pas rendre un petit service aux personnes qui ont de l'esprit et de la bonne volonté que de nourrir l'émulation, de faciliter le travail, et de ne pas laisser le génie stérile, comme une terre en friche, qui quoique excellente ne porte aucun fruit, et de rendre ainsi au profit de la religion et de la vertu, la parole de Dieu plus abondante par la facilité de l'annoncer.

On a souvent donné des analyses à la suite des sermons. Celles de Massillon, des PP. Bourdaloue, Bretonnau et Segaud sont fort bien faites. Il serait à souhaiter que tous les bons sermons fussent ainsi analysés. Un recueil de tous ces abrégés serait une espèce de bibliothèque de prédicateurs, plus commode et plus utile que celle du P. Houdry, qui effraie par la seule inspection de plus de vingt volumes in-4°. Cette collection cependant ne renfermerait pas tous les sujets, et ne donnerait que quelques discours sur chacun, selon qu'on l'aurait trouvé traité dans quelque prédicateur. Ce serait un assemblage historique de desseins, plutôt qu'un total systématique. Ces analyses sont encore bien longues, surtout pour un ouvrier accablé par le travail et le succès du ministère. Ne pourrait-on pas faire un recueil plus étendu, plus précis, plus méthodique, où toutes ces richesses oratoires, étalées comme sous des étiquettes, présentassent sous de diverses faces tous les sujets enchaînés l'un à l'autre, et dont les plans complets, renfermés dans une page, pussent être saisis d'un coup d'œil, et retenus plus aisément que ces mots magiques pour ainsi dire, germes d'une foule d'idées, et artistement distribués feraient une mémoire locale.

Je n'examine point ici s'il est à propos de faire sentir dans les sermons, l'artifice de la distribution par l'explication marquée des divisions, et des sous-divisions. Cette méthode était inconnue aux Pères ; et nos anciens sermonnaires n'en usaient pas. En faisait-on moins de fruit ? les discours en étaient-ils moins éloquents ? ce sera la matière d'une dissertation que nous nous proposons de donner au public. Il est certain qu'on en veut aujourd'hui, et qu'un auditoire serait mécontent s'il ne voyait le dessein du prédicateur, et l'analyse de la pièce. Mais ce qui dans tous les temps a été également certain, soit qu'on fasse sentir les divisions ou qu'on les cache; c'est que l'ordre et l'arrangement ont dû être le guide de l'orateur. Par là il a mis chaque chose à sa place, il a parlé avec netteté, il a écrit avec plus de facilité et d'abondance, et il a fait de son ouvrage un tout régulier; il est vrai que dans l'ordre judiciaire les divisions doivent être d'un goût différent, parce qu'il faut s'accommoder aux faits du procès, aux articles de demande, et à la forme; mais l'esprit d'ordre doit régner partout, et jusque dans l'ode, dont l'enthousiasme et le désordre, sont un effet de l'art. On le trouve dans tous les discours réguliers, où les divisions sont le moins sensibles ; on a fait avec succès l'analyse des oraisons de Cicéron, on pourrait en faire de même des sermons de saint Augustin, des homélies de saint Chrysostome. Un corps plein d'embonpoint ou chargé d'habits, n'a pas moins qu'un corps maigre et décharné ses os, ses nerfs et ses membres, et n'en a que plus de besoin pour se soutenir.

L'auteur de cet ouvrage se propose de procurer aux ministres de la parole divine, l'avantage qu'il a tiré lui-même de sa méthode. Il était bien éloigné de penser à faire un livre quand il commença son recueil. A mesure que la réflexion, la lecture, le hasard, le feu de la composition lui présentaient de nouvelles ouvertures pour ses discours ; il les déposait sur un papier fidèle, pour en faire usage dans l'occasion ; cet amas alors utile à lui seul a grossi prodigieusement, et dans le cours de plus de trente-cinq années d'exercice, a formé des volumes; la Providence lui a ménagé cette ressource, nécessaire dans un ministère extrêmement occupé, souvent obligé pendant les semaines et les mois entiers, de parler trois ou quatre fois par jour, il lui eut été impossible de s'assujettir à prêcher par cœur les sermons qu'il avait composés, ni d'en composer un assez grand nombre ; il fallait donc, pour traiter tant de sujets et s'accommoder aux besoins et aux circonstances, se former une multitude de plans précis, courts et méthodiques, qu'on put aisément retenir et remplir sur le champ; c'était un fil dans le labyrinthe, où il lui fallait entrer à tout moment. Ce recueil, fait avec choix, fournira à peu de frais des facilités qui ont coûté bien du travail.

Je dis en particulier aux ministres employés, et ils méritent qu'on cherche à les soulager dans leurs travaux pénibles ; les confessions où l'on recueille le plus grand fruit, emportent un temps infini ; c'est presque toujours à celui qui nous a touché par ses discours, que nous voulons découvrir les maux de nos âmes, ce sont donc ceux qui parlent le plus utilement, qui sont les plus surchargés ; dans le cours des retraites et des missions, le torrent de la parole entraîne un auditoire, et c'est en la multipliant, en la débitant presque sans interruption, en pressant le cœur de tout côté sans relâche, qu'on l'ébranle, qu'on le convertit, qu'on le gagne ; il faut donc que, guidé par la boussole d'un plan régulier, l'homme apostolique monte dans la haute mer et profite du vent favorable ; nous nous trouverions heureux d'être dans cet ouvrage comme les ouvriers des instruments de mathématique, qui tracent les rumbs de vent et gravent le quart de cercle.

Raimond Lulle dans son grand art, a prétendu réduire toutes les matières de religion à certains chefs généraux *de la bonté, de la vérité, de la qualité*, etc., dans le goût, alors fort à la mode, des catégories d'Aristote qui rangent tous les êtres, existants et possibles à certaines classes. A la faveur de cet arrangement commun à tous les sujets, que Raimond Lulle a distribués dans une roue artificielle; il prétendait qu'on pouvait parler sur le champ sur toutes sortes de matières, et il faut convenir que si on veut se contenter d'un verbiage vague et monotone, où l'on répétera les mêmes idées, toujours dans un même ordre, on aura aisément par cette méthode grand nombre d'orateurs du genre le plus médiocre, et sans avoir recours à lui; les divers lieux communs, intrinsèques et extrinsèques, détaillés dans toutes les rhétoriques, fourniront avec encore plus de facilité aux moindres écoliers des sources intarissables d'amplifications: nous n'aurions jamais mis la main à la plume, si nous n'avions eu à proposer que ce cadre général, où l'on enchasse, bien ou mal, tout ce qu'on veut.

La multitude infinie des combinaisons est une de ces merveilles naturelles qui passent toutes nos idées. Les mathématiciens démontrent que d'un petit nombre d'objets, de lettres, par exemple, de notes de musique; il résulte par la combinaison d'innombrables arrangements. Le père Drexellius a cru pouvoir transporter ces opérations arithmétiques aux matières de morale, et de divers sujets combinés, former des plans qui pourraient composer des sermons, dont il donne quelques exemples. Tout cela est vrai; mais ces combinaisons qu'il enseigne à faire, nous en avons fait une grande partie, et nous sommes allés bien au delà, car quoiqu'elles soient infiniment plus variées que l'art de Raimond Lulle, elles ne sortent point d'une certaine généralité vague, et sont quelquefois des assortiments bizarres, qui ne feraient que d'assez mauvais discours, et ne produiraient guère cette unité de sujet qui forme une pièce régulière, au lieu que nous réduisons chaque plan à un tout parfait, capable de satisfaire l'esprit par la manière dont il l'embrasse.

Il s'est fait dans la philosophie, la théologie, le droit et la plupart des sciences, quantité de tables générales et particulières, de traités ou de questions, c'est ce qui approche le plus de notre projet, mais ce n'en est qu'une partie. Ce sont des arbres encyclopédiques qui développent toute une science, mais qui n'ajoutent point au bout de chaque branche une fleur, ou un fruit bien développé, quoiqu'en petit dans son bouton, comme nous prétendons faire, en ajoutant aux arbres généraux de la morale, une espèce de petit arbrisseau particulier de développement, ou de fruit qui fera un discours complet. Nous en donnerons sur les mystères, sur les sacrements aussi bien que sur les vertus et sur les vices, nous y en ajouterons sur la vie de Notre-Seigneur de la sainte Vierge, des saints, qui serviront à faire des homélies et des panégyriques de toute espèce. Ce sera au public à juger si le succès répond à mes vœux, et nous nous féliciterons d'avoir pu lui être utile, en lui procurant des orateurs capables de l'instruire dans la religion, et de lui en faire *pratiquer les devoirs.*

(*Cet ouvrage n'a pas encore paru, bien des obstacles en ont empêché l'exécution. Voici un modèle de ce qu'on se propose de faire.*)

SUR LA MORT.

1° *Nécessité*, 2° *Justice de la loi de la mort.*

1° Dieu l'a portée, l'exécute, le doit; rien ne lui résiste. La nature y entraîne par sa fragilité, ses combats, ses besoins. L'homme la favorise, par son imprudence, ses excès; ses passions.

2° La mort punit l'être coupable; péché originel, actuel, étranger. Elle peint l'être contingent, sa nature, ses faiblesses. Elle rend hommage à l'être suprême, à son autorité, à sa providence.

1° *Tout éprouve*, 2° *l'homme éprouve en tout son empire.*

1° Tous les hommes, sans privilége: puissance, science, beauté, vertu. Tous les êtres, sans exception; animaux, êtres insensibles, le monde entier. Dieu lui-même, sans ménagement; sur la croix, dans l'Eucharistie.

2° Dans la durée de son être, traversée, bornée, très-courte. Dans la substance de son être, diminution par les maladies, destruction. Dans les intérêts de son être, temporels, spirituels, éternels.

NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE.

Le péché est irréparable, sans la grâce de la pénitence.

Dieu ne la doit à personne. Nulle obligation, nul intérêt, nul mérite. Son intérêt s'y oppose. Le pécheur en est indigne, il en abusera. La créature ne peut l'exiger. Nulle satisfaction proportionnée. Elle ne peut la mériter. Nul bien surnaturel. Pélagianisme.

Le pécheur ne veut pas l'obtenir. Il aime le péché. N'aime pas Dieu. Il la craint; il la refuse. Il y met obstacle. Péché éternel de sa nature.

Irréparable sans la vertu de pénitence.

Il faut effacer la tache du péché. Rendre la grâce sanctifiante. La coulpe subsiste. La grâce est impossible sans pénitence.

Il faut en acquitter les dettes. En subir la peine. La pénitence la règle. L'impose. La subit.

En prévenir les suites. Nouveaux péchés. Habitude. Réprobation. Dans la loi de nature. Loi écrite. Loi nouvelle. Il l'a toujours fallu.

Irréparable sans le sacrement.

La pénitence en est la matière nécessaire. La confession la déclare. *In re vel in voto.* Elle en est la condition indispensable. La contrition la remplit. Ses qualités. Elle en est le fruit. Ordonne la satisfaction. La consomme. Son obligation.

PARALLÈLE

DE JUDITH ET DE MARIE.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi Dei. (*Judith.*, XV, 10.)

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur du peuple.

Un grand pontife faisait autrefois l'éloge de la célèbre Judith, victorieuse des Assyriens, chargée de leurs dépouilles : à combien de titres mérita-t-elle les acclamations d'un peuple dont elle venait de procurer le salut ! Les prêtres, comme les autres la comblent de bénédictions et s'écrient dans le transport de leur joie : *Tu gloria Jérusalem.* N'avons-nous pas droit d'en dire autant aujourd'hui à la gloire de celle dont nous célébrons la mémoire ? Plus forte que Judith, elle a triomphé des enfers ; plus heureuse, elle a délivré l'univers du plus funeste esclavage ; plus récompensée, elle a été comblée des éloges des anges et des hommes et des faveurs d'un Dieu même ; et ce qui la met infiniment au-dessus de la veuve de Béthulie, Marie fit dès le premier moment de sa conception ce que Judith ne fit que sur la fin de sa vie.

Quel plaisir pour vous, chers enfants d'une mère si sainte, de voir un triomphe si singulier ! Quelle joie pour moi de mêler ma faible voix à la vôtre ! Suivons tous les traits d'un parallèle si glorieux : disons de concert avec les chœurs célestes, *tu gloria Jerusalem*. Ce parallèle se fait sentir dans la victoire de l'une et de l'autre, dans les grâces qu'elles ont reçues, dans les suites heureuses de leur triomphe, dans les vertus qu'elles ont pratiquées le reste de leur vie. Les peuples, charmés des biens qu'elles leur procurent, établissent des fêtes à leur honneur, et mêlent leurs cantiques aux cantiques qu'elles chantent toutes les deux.

1° Les victoires. Devenu maître d'une infinité de villes et de provinces, le fier Holopherne ne songeait qu'à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il plut à Dieu d'en arrêter le cours par la faible main d'une femme. Il arrive auprès d'une petite ville, qui seule, moins timide que les autres, refuse de se soumettre à ses lois, et se prépare à soutenir un siége. Ce conquérant indigné la fait investir, coupe les sources qui lui fournissaient de l'eau, la réduit à l'extrémité. Le peuple sans ressource se prépare enfin à se rendre, lorsque le Très-Haut qui se plaît à se jouer de l'orgueil des hommes, suscite une veuve qui relève le courage abattu de ses concitoyens, et leur promet une victoire complète. Elle sort de la ville, elle ose se présenter au camp ennemi, et armée de sa seule beauté, disons mieux, de sa seule vertu, et surtout soutenue par la force du Tout-Puissant, elle gagne le cœur du barbare, le surprend dans le temps qu'il est plongé dans l'ivresse, lui coupe la tête, et par ce seul coup, mettant le désordre dans son armée, elle délivre le peuple assiégé. Faibles images des triomphes de Marie ! Le prince des ténèbres, déjà maître de tout l'univers depuis plusieurs siècles, ne connaissait point de bornes à son empire : à peine les mortels infortunés commençaient-ils à voir le jour qu'ils devenaient ses esclaves. Le premier instant de leur vie était celui de leur mort à la grâce. Coupables avant de naître, aucun encore n'avait échappé à la malédiction. Comme le mal avait été jusqu'alors sans exception et sans remède, Marie a porté l'un et l'autre. Exempte elle-même de la loi, et mère de celui qui devait en réparer les effets dans les hommes, elle vérifie enfin cette fameuse prophétie faite à la première des femmes, qu'il naîtrait un jour une personne de son sexe qui écraserait la tête du serpent. *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15). Vous êtes, Vierge sainte, cette arche, ce buisson, ce lys, cette fontaine célèbre dont parle l'Ecriture.

2° Les grâces. De quel trésor de grâces Marie ne fut-elle pas enrichie ? Judith eut pour son partage tout ce qui avait appartenu à Holopherne, son lit, ses armes, ses meubles, ses pierreries, et tout le peuple fut enrichi des dépouilles de l'armée : trente jours suffisent à peine pour les ramasser. Ce n'était pas assez pour Marie d'avoir triomphé de l'enfer, de s'enrichir de ses dépouilles, de détruire toutes les hérésies, comme l'Eglise le dit d'elle ; il fallait encore que le ciel s'épuisât en sa faveur, et par elle comblât les hommes de ses grâces. Ce n'est plus la fontaine de Béthulie dont elle rend les eaux ; ce sont les fontaines du Sauveur qu'elle nous ouvre, où nous allons puiser en abondance : *Haurietis aquas in gaudio* (*Isa.* XII, 3.). Ce ne sont pas des aliments ordinaires qu'il nous fournit, c'est un pain céleste qui sert de nourriture aux anges, un vin délicieux qui fait germer les vierges, un Agneau qui efface les péchés du monde. Ce ne sont pas des trésors périssables d'or et d'argent, ce sont des trésors de grâces et de gloire. Trente jours ne suffisent pas pour les ramasser, l'éternité seule sera la mesure de notre bonheur. Pour elle, le Dieu des armées l'a choisie pour en faire son trône. *Ponam in te thronum meum* (*III Reg.* IX, 5.) Elle est le lit nuptial d'où il sort brillant comme le soleil, pour éclairer le monde ; le soleil même lui sert d'habit, et la lune de marche-pied, douze étoiles sont sa couronne. Les pierreries d'Holopherne furent-elles jamais si brillantes ? Ou plutôt, pour conserver son bonheur, Dieu lui-même veut être son partage, en devenant son Fils.

3° Les suites de la victoire : elles ont répondu à ces heureux commencements. Bien plus pieuse que Judith, comment employa-t-elle tout le temps qui suivit son triomphe jusqu'au moment de sa mort ? Un des premiers soins de la sainte veuve fut d'aller offrir dans le temple du Seigneur toutes les dépouilles de l'Assyrie, *porro Judith*, etc. (*Judith*, XVI, 23) et vous, Vierge sainte, en sortant du berceau, dès l'âge de deux ou trois ans, à peine pouvez-vous marcher, qu'on vous voit voler au temple pour vous consacrer au Seigneur. Vous n'offrez pas seulement des richesses

extérieures, dont on peut après tout se passer, mais votre personne même ; votre corps et votre âme sont les premiers et les plus précieux des présents que vous y offrez. Beau prélude de la céleste offrande que vous y apporterez un jour, lorsque, pour obéir à une loi qui ne fut jamais faite pour vous, vous y présenterez votre Fils adorable, par les mains du prophète Siméon, et lorsqu'enfin sur la croix vous ferez, comme Abraham, le sacrifice de tout ce que vous avez de plus cher au monde !

4° Les cantiques de l'une et de l'autre. Judith chante un cantique d'action de grâce, où elle reconnaît sa faiblesse, et rapporte à Dieu seul tout le succès de son entreprise. Dieu seul, dit-elle, est le maître de la guerre: *Dominus conterens bella.* (*Judith*, XVI, 3.) L'Assyrien est venu des montagnes de l'aquilon, avec des armées immenses; la multitude des hommes desséchait les torrents, la multitude des chevaux couvrait les vallées; il menaçait mon peuple de le livrer au fer et au feu; nos enfants devaient être ses esclaves, et nos filles devaient être sa proie. Dieu a renversé tous ses projets. Il n'a pas fallu se servir des armées, des géants pour le renverser : une simple femme, sans force et sans armes, a remporté la victoire; les Perses et les Mèdes, surpris de sa constance et de son courage, en ont été saisis d'horreur. N'entendez-vous pas cette divine mère qui chante de son côté les louanges de son Dieu? Quoique élevée au comble de la gloire, elle ne se regarde que comme une servante, et nous assure que tout ce qu'il peut y avoir en elle de grand est l'ouvrage de ses divines mains: *Fecit mihi magna qui potens est. Magnificat anima*, etc. (*Luc.*, I, 46.)

5° La vie qu'elles mènent. La veuve de Béthulie, après sa victoire, retourne dans la solitude, et y passe le reste de ses jours, toute occupée dans la contemplation des perfections divines. Heureuse ville de Nazareth, heureuse et mille fois heureuse maison de Joseph ! de combien d'actions héroïques ne fûtes-vous pas témoin pendant trente années ! Vous savez combien ses moindres actions charmaient les yeux de la divine Majesté; vous savez les douces communications dont elle fut honorée, les merveilles qui s'y opérèrent, les faveurs qu'on lui prodigua. Heureuses, encore une fois, les murailles qui ont caché tant de mystères aux yeux des mortels ! Si saint Jean, pour avoir reposé sur son sein, fut le disciple de l'amour, à quel comble de grâces a dû être élevée celle qui l'a conservé, qui l'a nourri, qui l'a élevé ! O paradis anticipé !

6° Judith conserva sa pureté, dit l'Ecriture; elle n'eut depuis aucun commerce avec aucun homme. Oserai-je, Vierge sainte, Vierge par excellence, Vierge des vierges ! oserai-je seulement comparer la pureté de Judith avec la vôtre ? Vous, qui n'eûtes jamais et qui n'aurez jamais de semblable: *Nullus tibi similis nec post te surrecturus sit.* (*Jerem.*, X, 7.) Vous, qui avez conservé votre pureté dans le mariage; vous, qui avez allié la maternité à la virginité; qui préférâtes même la virginité à la maternité divine, ne l'acceptant qu'à condition que vous demeureriez toujours vierge; vous, dont l'époux fut toujours vierge, ou plutôt qui, n'ayant pas sur la terre un époux vraiment digne de vous, eûtes pour époux le Saint-Esprit même.

7° Quelle réjouissance ! quelle fête ne fit-on pas dans tout Israël, pour honorer la victoire de Judith ! Il me semble voir tout ce peuple qui monte au temple pour en remercier Dieu. Les airs retentissent de leurs concerts; on établit à perpétuité, dans toute la Judée, une fête solennelle pour célébrer ce jour mémorable. Les ennemis mêmes des Juifs sont obligés de souscrire à la gloire de cette sainte femme. *Una mulier hebrea fecit confusionem in domo Nabuchodonosor.* (*Judith*, XIV, 16.) Peut-on mieux dépeindre le triomphe de Marie ? Combien de fois dans l'année l'Eglise appelle-t-elle les fidèles au temple ? Elle fait monter en chaire une foule de ministres pour annoncer ses grandeurs; entendez les cantiques qu'elle chante en son honneur de toute part, etc.

Enfin, ajoute l'Ecriture, pendant la vie de Judith, ni même plusieurs années après sa mort, il ne se trouva personne qui troublât le repos du peuple. O vous ! sous la protection de qui personne n'eut jamais à craindre, consolatrice des affligés, refuge des pécheurs, qui jamais s'est adressé à vous sans avoir ressenti les effets de votre bonté? Non, il est inouï qu'aucun de vos serviteurs ait jamais péri, *Memorare.* Continuez, mes chers frères, à honorer une si bonne mère : le seul titre d'enfant de Marie est un gage de prédestination.

Le nouveau monde n'a été privé ni de l'éclat de ses triomphes, ni de ses faveurs. *Dominabitur a mari usque ad mare.* (*Psal.* LXXI, 8.) Vous en êtes un illustre témoin, rivage de la Nouvelle-France. Quoique séparé du reste du monde par des mers immenses, quoique inconnu au genre humain pendant plusieurs milliers d'années, auriez-vous été le seul endroit où Marie n'eût point cueilli des lauriers ? Les Anglais, ses ennemis, arment contre vous une flotte nombreuse, un vent favorable la conduit jusqu'au port de votre capitale, mais ce n'est que pour apporter leurs dépouilles à un peuple fidèle qui, se voyant hors d'état de résister à tant d'ennemis, n'attend plus de ressources que dans la protection de Marie. Un naufrage subit dissipe cette formidable armée; les vaisseaux brisés sur les écueils, une mer couverte de planches flottantes, les rivages jonchés de cadavres et enrichis de butins, tout ressent une main de Marie, aussi puissante que la baguette qui ouvre les abîmes de la mer Rouge pour y engloutir les Egyptiens.

Ce discours fut prêché à Québec.

PANÉGYRIQUES.

I. PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

Prononcé devant l'académie de Montauban le 25 août 1742.

Ego dixi : Dii estis et filii excelsi omnes. (*Psal.* LXXXI, 6.)

J'ai dit, vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut.

Qu'est-ce, Messieurs, qu'un monarque ? Est-ce un homme de plaisir, destiné à nager dans les délices ? Est-ce une idole élevée sur les autels pour y recevoir des hommages ? Est-ce un fléau de Dieu chargé de frapper les esclaves, ou de punir des criminels ?

A ces traits odieux, qui pourrait reconnaître la Divinité dont il tient la place ? Que la barbarie ou la passion s'en forme ces fausses, ces indignes idées : la raison et l'humanité, respectables aux rois même, réclament toujours leurs droits. Que la justice divine se serve quelquefois du bras d'un Nabuchodonosor, ou d'un Attila, pour faire éclater ses vengeances, la religion, toujours supérieure aux rois même, déplorera sans doute les crimes qui allumèrent la foudre : mais elle ne rappellera pas moins à ses devoirs la main chargée de la lancer.

Les hommes sont unis par deux liens, la religion et la société. Protecteur de l'une et chef de l'autre, le prince est en même temps l'homme du peuple et l'homme de Dieu, chargé de procurer l'avantage de tous les deux. *Omnis minister est in bonum.* (*Rom.*, XIII, 4.) Dieu lui communique son autorité; le peuple lui confie ses intérêts; il doit à l'un le zèle d'un serviteur, à l'autre la tendresse d'un père. Arbitre équitable, qu'il termine les différents de ses enfants ; défenseur intrépide, qu'il venge les droits de son maître : modèle achevé de vertu, sa conduite doit être une loi vivante et un sacrifice continuel. Il tient la place de Dieu, qu'il en prenne les sentiments, qu'il en soutienne la cause, qu'il règne comme Dieu : il remplira les devoirs de l'homme du peuple ; qu'il règne pour Dieu : il remplira les devoirs de l'homme de Dieu. En un mot, que ce soit un Dieu visible. Voilà sa destination, voilà son modèle. A ces traits aimables nous reconnaîtrons avec plaisir la Divinité dont nous verrons une si parfaite ressemblance. *Ego dixi dii estis.*

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu ! d'avoir répandu vos grâces sur saint Louis, avec tant de profusion, qu'on fasse son portrait en celui de vos miséricordes. Nous admirons, nous aimons en lui les perfections que nous adorons, que nous aimons en vous. L'un peint l'autre, l'un fait respecter l'autre, l'un fait la gloire de l'autre. Qu'il est grand ce prince qui retrace si bien son Dieu ! Qu'il est grand ce Dieu dont un prince si accompli n'est que l'image ! Jamais on n'eut besoin de dire à ses sujets, voilà l'homme du peuple; il régna comme Dieu, ses bontés le disaient d'une manière bien vive. Jamais on n'eut besoin de leur dire, voilà l'homme de Dieu : il ne régna que pour Dieu, son zèle l'annonçait d'une manière bien éclatante. Développons ces deux idées. Voyons dans saint Louis l'homme du peuple qui règne comme Dieu, et l'homme de Dieu qui assure le règne de Dieu. *Ego dixi : Dii estis.*

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, des éloges suspects dans la bouche d'un de vos confrères (12), qui, par une humiliante exception, ne pourrait que les déparer. Vous souhaitez seulement que le public rende justice à votre zèle et soit touché de ses vrais intérêts : qu'il sente que des exercices académiques, en inspirant le goût des sciences et l'amour de l'étude, font la gloire et le bonheur d'une ville qui sait en connaître le prix. Avec des vues si pures, sous les auspices du plus grand roi du monde, et sous la protection d'un ministre qu'on peut regarder comme le père des beaux-arts, jetez, Messieurs, les fondements (13) d'un corps littéraire, qui dure autant que cette ville. Restaurateurs et presque auteurs de la belle littérature, créateurs d'un monde nouveau, en donnant aux esprits une espèce de vie nouvelle, soyez les pères de la patrie par un genre de service plus précieux que la plupart de ceux qu'on peut rendre à des concitoyens. Polissez les mœurs par un doux commerce, cultivez les talents par une noble émulation, enrichissez-nous par de solides ouvrages, formez nos descendants par des modèles parfaits. Aussi aimables par les qualités du cœur que distingués par la supériorité du génie et par la dignité des places que vous occupez, soyez l'abrégé de tant de grands hommes que je vois sortir de cette tige féconde, et que les siècles à venir mettent au nombre des plus beaux jours celui où votre société vit les premiers rayons de la lumière. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les grandes places ne sont, le plus sou-

(12) L'auteur est un des membres de l'Académie.
(13) C'est la première année que l'Académie fut érigée en société littéraire.

vent, que l'écueil de la vertu ou le théâtre de la faiblesse : tôt ou tard l'homme s'y montre ce qu'il est, ou ce qu'il commence d'être. Un mérite éminent soutient à peine le poids du diadème, un mérite médiocre en est accablé. Combien de princes, que le vice en rendait indignes, ne l'ont porté que pour le malheur de leurs sujets? Heureux s'ils n'étaient jamais sortis de la poussière! Combien de princes ont terni par de honteuses faiblesses des qualités vraiment royales et les plus beaux commencements? Heureux s'ils avaient un peu moins vécu! A peine le premier roi d'Israël est assis sur le trône, qu'il mérite d'en être précipité; son successeur flétrit des vertus héroïques par un adultère et par un homicide. Salomon termine la plus brillante carrière par l'idolâtrie et par la débauche. L'histoire des princes n'est ordinairement qu'un triste détail d'une foule de vices et d'un petit nombre de vertus; d'une infinité de misères, et d'un petit nombre de bienfaits. La fortune ou la naissance peuvent donner une couronne, la vertu seule peut la mériter, la vertu seule peut la porter.

Louis, fut digne de la couronne, Louis fut à l'épreuve de ses dangers. La vertu lui en assura la possession autant que la naissance, la vertu lui apprit à en soutenir le poids. Le faîte des honneurs le trouva grand, et il sut toujours l'être. Il y vécut, il y mourut en saint et en roi; et d'autant plus grand roi, qu'il fut plus grand saint. Sa vie assez longue pour sa gloire, ne le fut pas trop: mais combien fut courte, pour le bonheur des sujets et le bien de l'Eglise, une vie dont tous les moments consacrés à son Dieu et à son peuple étaient marqués par les bienfaits et par les vertus!

Ainsi fut-il l'image de la Divinité dont il tenait la place : il le fut en retraçant les perfections adorables qui la rapprochent le plus de nous, la bonté, la justice, la sagesse, la sainteté. Il fut, comme elle, le père des pauvres par la profusion de ses grâces; le protecteur des peuples, par la justice de ses lois; l'âme de ses Etats, par la sagesse de son gouvernement; le modèle de tous ses sujets, par la sainteté de ses exemples. Ainsi règne le Seigneur, ainsi régna celui des princes qui lui fut le plus semblable.

1° Il fut, comme Dieu, le père de tous les malheureux par la profusion de ses bontés. N'est-ce donc qu'en déployant la force de son bras que le Seigneur exerce son empire? Ne parle-t-il que par la voix du tonnerre, ne se montre-t-il que par l'éclat de la foudre, ne prononce-t-il que des arrêts de mort? Non, il ne veut rien obtenir que par ses bienfaits, il ne veut parler que par sa bonté, il ne veut être servi que par l'amour, obéi que par la raison, adoré que par la reconnaissance. Heureux le peuple dont le prince veut être aimé! Heureux le prince qui pense assez bien, pour vouloir comme Dieu être aimé de son peuple!

Un royaume est-il à plaindre d'être gouverné par un saint? Ecoutons des témoins non suspects. Ecoutons cette foule de pauvres que Louis enrichit, qu'il nourrit tous les jours à sa table, qu'il sert de ses mains, dont il lave les pieds, dont il mange les restes : nous verrons que les trésors d'un prince pieux sont inépuisables, les peuples lui accordent avec plaisir ce qu'il n'exige qu'à regret, et qu'il leur rend avec usure. Ecoutons cette foule de malades, de lépreux, de pestiférés qu'il visite assidûment, dont il panse, dont il baise les plaies : nous apprendrons que la dignité royale ne s'avilit jamais par la charité. Un Dieu a-t-il cru se dégrader en se chargeant de nos faiblesses, et nous faisant un bien salutaire de son précieux sang? *Je n'oublie pas mon rang*, disait Louis, à ses courtisans, à qui cette conduite paraissait déplaire, *mais j'honore* Jésus-Christ *dans ses membres*. Ecoutons la voix éloquente de tant d'hopitaux bâtis de toutes parts de ses libéralités, le nombre infini d'indigents qui depuis tant de siècles y trouvent des richesses toujours ouvertes. Grand et magnifique dans les occasions d'éclat, pour soutenir la dignité du trône, il fut encore plus grand quand la charité semblait l'avoir éclipsé, et plus magnifique quand la charité présidait à ses profusions : la piété est autant plus prodigue que le luxe; avec cette différence essentielle, que le luxe ne répand les trésors que pour satisfaire une folle vanité dont le public ne tire aucun avantage, et que la piété les fait multiplier au centuple, en les répandant sur les malheureux. Ecoutons cette acclamation universelle, où l'impossibilité de démêler tant d'actions de grâces, est une sorte d'éloge encore plus complet; semblable à cette innombrable multitude que saint Jean vit dans l'*Apocalypse*, dont les cris confondus comme le bruit d'un grand fleuve, laissaient seulement entendre ces paroles mille fois répétées: *Salut, gloire, bénédiction à l'Agneau!* (*Apoc.*, V, 13.)

Au milieu de ces voix confuses, démêlons avec admiration la voix de ses ennemis même, qu'il sut gagner par un autre genre de charité : il reçoit les avis offensants qu'on lui donne, il écoute les injures qu'on vomit contre lui, il apprend les conjurations qu'on forme contre sa personne, et, par une générosité ordinaire au Dieu du ciel, mais aussi glorieuse que rare parmi les dieux de la terre, il ne connaît ses ennemis que pour les combler de bienfaits. Job écoute avec patience les emportements de sa femme et les reproches de ses amis : mais c'étaient des amis, c'était une épouse; Job ne pouvait se faire justice, Job ne néglige rien pour se justifier. Louis, arbitre de la vie de ses sujets, s'entend dire insolemment par une personne de la lie du peuple; *Vous êtes indigne de la couronne. Vous avez raison*, répond-il, *priez le Seigneur de pardonner mes fautes.* On conspire contre sa vie : il découvre les assassins, leur pardonne, leur fait de riches présents. Joseph reçoit ses frères et les enrichit, mais il les éprouve longtemps avant que de se faire connaître. Louis n'éprouve ses assassins que par sa bonté, il ne

s'assure de leurs dispositions que par ses grâces, se les attache en les rendant heureux. Des princes puissants, jaloux de sa grandeur, et soutenus par les Anglais, lui déclarent la guerre; trois fois rebelles, trois fois vaincus, trois fois pardonnés, il remporte par sa clémence un nouveau triomphe sur ceux dont il venait de triompher par sa valeur; de la même main dont dont il a puni leur audace, il leur met la couronne sur la tête. Avouez-le, impérieuse comtesse de la Marche, il n'appartient qu'à Louis de conquérir les provinces, et de les rendre avec la même grandeur d'âme et la même facilité. Il n'appartient qu'à un saint de vaincre à force de bienfaits, et de se rendre également maître et des royaumes et des cœurs.

Il s'immole pour ses sujets, chef-d'œuvre de la charité. Dans son voyage de la Terre sainte, une furieuse tempête le met à deux doigts du naufrage, son navire devient le jouet des vents et des flots; de tous côtés entr'ouvert, il va couler à fond. Volez à son secours fidèles sujets, forcez-le, ce grand prince, de passer dans un autre vaisseau. Mais non, écoutez ce qu'il répond à vos empressements; croyez-en, s'il est possible, vos yeux et vos oreilles : *Voudrais-je donc sauver ma vie aux dépens de celle de mes sujets? C'est moi qui suis le coupable, c'est à moi à essuyer le péril, et à subir la peine.* Vous l'avez entendu, sujets fidèles; et incertains entre l'obéissance et le zèle, entre le respect et l'amour, vous pensâtes lui désobéir pour la première fois; et vous l'auriez fait sans doute, si l'admiration vous avait laissé la liberté de vous reconnaître. Les fameux dévouements d'un Codrus et d'un Décius, furent-ils plus admirables? La générosité de David fut-elle plus héroïque? *Vertatur obsecro manus tua contra me.* (*II Reg.*, XXIV, 17.) Hélas! Une charité meurtrière abrégera ses jours : lorsque dans son camp, sur les côtes de Barbarie, au milieu des horreurs d'une maladie contagieuse, il prêtera ses mains royales pour panser les pestiférés, et ses épaules pour les enterrer; saisi lui-même de la maladie, il mourra victime de la charité.

2° Il fut comme Dieu le protecteur du peuple par l'équité de ses lois. Envain la bonté du prince prodiguerait les bienfaits, si la justice ne les conservait; il doit être aussi ferme à punir le vice, que libéral à récompenser les vertus; et peut-être l'un coûte-t-il plus que l'autre. Un fonds de bonté peut suffire pour celui-ci, il faut pour celui-là bien du courage. L'amour-propre, toujours attentif à ses intérêts, trouve son compte à s'épargner des embarras, à se faire des amis, et à moissonner des éloges; mais il n'aime pas à courir le risque d'un zèle désagréable. Louis en dévora les désagréments. Entre ses mains, le bon droit faisait seul pencher la balance; sous ses yeux, la mauvaise foi n'osait se montrer. Aimable tribunal, l'injustice seule vous redoutait; le crime superbe revenait couvert de honte, et l'humble vertu triomphante; une main inflexible frappait les coupables, sans faire exception des personnes : tranquille possesseur de son bien, chacun, selon l'expression de l'Ecriture, jouissait d'une paix profonde à l'ombre de son figuier et de sa vigne. La levée des deniers royaux ne servait point de prétexte à des hommes sans conscience et sans humanité, pour s'engraisser de la substance du pauvre, pour élever sur ses ruines, et cimenter de ses larmes l'édifice d'une injuste opulence : il savait réparer, il savait prévenir des vexations d'autant plus odieuses, qu'elles sont inutiles, funestes à l'Etat, et contraires aux volontés du prince, dont le nom sacré leur sert de voile. Les magistrats eux-mêmes n'échappaient pas à sa vigilance : quelque soin qu'il eut de les bien choisir, leurs prévarications ou leurs négligences étaient d'autant plus sévèrement punies, que dans les places éminentes, les fautes sont plus pernicieuses et moins excusables.

Il exerçait souvent par lui-même ce pénible ministère, et sans avoir besoin du fastueux appareil d'un tribunal, tous les lieux et tous les temps étaient propres à ses audiences. Heureux bois de Vincennes, combien de fois l'avez-vous vu sur le gazon au pied d'un arbre, comme l'illustre Débora, pour juger Israël? Vos branches, plus glorieuses que celles qui ceignaient le front des Césars s'empressaient de lui former un trône champêtre. *Sedebat sub palma judicans Israel.* (*Jud*,, IV, 5.) Là, dépouillé de l'éclat de la dignité royale, revêtu de la seule majesté de sa vertu, paré du diadème de la justice; comme un père parmi ses enfants, il écoutait les plaintes de tout le monde, rendait à tous une prompte justice : la veuve et l'orphelin ne pouvait se lasser de bénir le Dieu de miséricorde, caché sous les traits de Louis : *Indutus sum justitia sicut vestimento et diademate.* (*Isa.*, IX, 14.) Vit-on jamais à ce tribunal le pauvre impitoyablement refusé, ou le riche injustement préféré? Le juge, complice du crime qu'il devait réprimer, oppresseur de la vertu qu'il devait défendre? Y vit-on quelque précipitation dans la décision de la cause, quelque impatience dans la longueur de la plaidoirie, quelque emportement dans l'exécution de l'arrêt? Il ne fallait pas acheter, à la faveur d'une protection puissante, et obtenir enfin par des hommages réitérés l'aspect hérissé d'une foule de juges : il ne fallait, ni essuyer des longueurs infinies, ni épuiser un tas d'inutiles formalités sous lesquels les périt quelquefois le meilleur droit, et s'évanouit le plus riche patrimoine. Combien de fois ce nouveau Daniel sauva-t-il l'innocence contre une injuste calomnie? Combien de fois ce nouveau Solomon, dont la persévérance couronna des commencements aussi beaux que ceux du fils de David, alla-t-il démêler dans le replis du cœur humain la vérité cachée sous le sombre voile de l'imposture? *Diligite justitiam qui judicatis terram.* (*Psal.* IV, 6.)

Il rendait la justice contre lui-même et à ses dépens; il avait établi des juges pour

examiner ses affaires : c'était lui faire sa cour, que de se déclarer contre lui. Pour leur donner plus de liberté, il ouvrit le premier l'avis le moins favorable; et souvent il fit faire des restitutions contre l'avis de son conseil. Il se faisait suivre dans ses voyages par des officiers équitables, chargés de réparer sans délai le dégât que la marche de sa maison ou de son armée pouvait avoir causé. Il fit publier dans tout le royaume, que ceux qui avaient à se plaindre eussent à se présenter, et qu'on leur ferait justice. Mais en quel temps le fit-il? A la veille de son départ pour la Terre sainte, lorsque les préparatifs d'un voyage et d'une guerre d'outre-mer l'engageaient dans des frais immenses. Et sur quels fonds prenait-il ces sommes? Sur son propre domaine qu'il aliéna. La justice lui parut toujours de tous les domaines le plus riche. Ce n'est pas seulement sur des intérêts légers qu'il exerçait sans conséquence une équité facile : c'était sur des souverainetés même. Les titres informes du comte de Brie, rejetés par tout son conseil, suffisent pour lui faire abandonner, après un siècle de possession, un comté considérable aux portes de Paris. Il fut sur le point de remettre au roi d'Angleterre la province de Normandie; et ce ne fut qu'en lui accordant, au traité de paix, de grands avantages dans d'autres provinces, qu'il se rendit enfin aux désirs de son conseil, qui jugeait à propos de le retenir.

3° Il fut, comme Dieu, l'âme de tout, par la sagesse de son gouvernement. De sages lois, en petit nombre, mais inviolablement observées, et jamais énervées par des priviléges pernicieux, maintenaient l'ordre, prévenaient les différends ou les terminaient sans peine. On n'avait pas la dangereuse ressource d'une jurisprudence obscure, qui laisse tout à espérer à l'artifice et à la mauvaise foi. Il nous reste encore quelques-unes de ses lois, dictées par l'esprit de Dieu. Précieux monument d'une piété éclairée, vous apprendrez à tous les siècles quel fut alors le bonheur des Français! Le laboureur paisible cultivait l'héritage de ses pères; une moisson abondante le payait de ses travaux et fournissait à l'Etat les seuls véritables trésors. Le marchand industrieux, par une heureuse circulation, rendait communes dans toutes les provinces les richesses des particuliers. Le savant et l'artiste encouragés, cultivaient et mettaient en œuvre leurs talents au profit du public. Les peuples étaient si charmés de la sagesse de ces lois, que, dans la suite, mécontents du gouvernement de ses successeurs, ils demandaient avec instance qu'on réformât les abus sur le modèle des règlements de saint Louis.

Le gouvernement de l'Etat avait alors des difficultés particulières. Ce n'était pas un peuple docile attaché à son roi, comme il est aujourd'hui, toujours prêt à lui sacrifier ses biens et sa vie : la France était partagée entre plusieurs petits souverains, jaloux de leur indépendance, toujours en guerre les uns contre les autres, ou liés avec l'étranger contre leur maître légitime. Une multitude de prétentions et de vues opposées ne permettaient ni de former de grandes entreprises, ni de jouir d'un constant repos. C'est alors qu'avec une puissance médiocre, Louis fit briller, avec autant de bonheur que d'éclat, sa sagesse à concilier tant d'intérêts, sa dextérité à négocier tant d'affaires, son habileté à dissiper tant de ligues, son courage à combattre tant de rebelles, sa fermeté à maintenir une autorité si peu respectée. Esprits forts, faux sages du siècle, vous reléguez la piété au fond des cloîtres, comme le partage des âmes faibles, incapables des grandes affaires : venez à l'école de Louis apprendre la plus sainte, la plus noble et la plus heureuse politique! Dieu qui ne fit les grands que pour sa gloire, les veut-il, ou incapables par leur faiblesse d'être l'instrument de ses merveilles, ou indignes par leur irréligion d'être l'objet de ses bontés! Non, non; une politique artificieuse qui se joue de la bonne foi, une politique profane qui s'élève sur les débris de la religion et de la vertu, sont de mauvais garants du succès; quoi qu'en dise le monde, la droiture et la piété donnent seules les vraies règles du gouvernement; elles attirent du ciel des bénédictions supérieures aux intrigues les mieux concertées, et à tous les raffinements de la sagesse humaine.

Saint Louis ne fit que deux sortes de guerre : guerre nécessaire contre des rebelles, pour le repos de l'Etat; guerre sainte contre les infidèles, pour les intérêts de la religion. La passion n'en fut jamais le mobile; jamais chez lui l'honnête homme, l'homme chrétien, le saint, ne furent sacrifiés à l'homme d'Etat; bien différent des héros ordinaires, qui, dans le sein même de la gloire, se rendent indignes d'en jouir : ils la doivent à la violence, l'ambition en est le principe, le crime en est le fruit. Louis trop équitable pour se permettre des usurpations qu'il eût puni dans ses sujets, trop charitable pour multiplier des misères qu'il soulageait au prix de ses biens, trop pieux pour occasionner des crimes qu'il eût voulu empêcher au prix de ses jours; Louis arrosait de ses pleurs les armes que la religion et la nécessité lui mettaient entre les mains; et, au plus fort de ses victoires, il préférait les douceurs de la paix aux plus faciles, aux plus brillantes conquêtes. Mais à peine le glaive exterminateur est-il remis à cet ange, que la victoire vole sur ses pas; les plus fortes ligues des étrangers et des vassaux n'en arrêtent pas la rapidité. Attaqué et surpris sur le pont de Taillebourg, il résiste presque seul à une armée entière, se saisit de ce poste important, le fait passer à ses troupes, poursuit l'ennemi, le taille en pièces, oblige le roi d'Angleterre à prendre la fuite, et s'empare le lendemain de la capitale de Saintonge. Jamais le héros n'est plus grand, que quand la justice avoue ses démarches; jamais il n'est plus intrépide, que quand la piété le rassure contre la mort; jamais il n'est plus invincible, que quand la vertu

lui ménage la protection du Dieu des armées.

Les princes du sang et les grands du royaume, profitant de la faiblesse de son âge, et des embarras inséparables d'une régence déférée, à leur préjudice, à une femme étrangère, forment dans l'Etat un parti dangereux. Louis, héros aussitôt que roi, guerrier et politique encore enfant, marche contre eux, et leur fait sentir ce qu'il doit être un jour, ce qu'il est déjà. Les factieux sont punis, les troubles apaisés, la subordination rétablie. Fière république dont des millions de héros ont fait voler les aigles d'un pôle à l'autre ! vos fastes citent à peine un exemple de cette valeur héroïque, ils n'en ont point de cette sagesse prématurée, les Scipions et les Pompées n'avaient-ils que dix-sept ans quand ils conquéraient les royaumes? Dieu, quand il lui plaît, forme en un moment dans ses saints, ce qui dans les autres ne peut être que le fruit tardif d'un âge avancé : *Consummatus in brevi.* (*Sap.*, IV, 13.)

Toutes les têtes couronnées de l'Europe avaient pour lui une parfaite vénération; et, tandis que liguées contre l'impérieux Frédéric, elles lui faisaient éprouver tant de fortunes diverses, malgré sa puissance et ses artifices, sa politique et sa valeur, elles se faisaient honneur de l'alliance de Louis, le prenaient pour arbitre de leurs différends, et remettaient à sa décision leurs plus importantes affaires, y fût-il même intéressé. Un mot de sa part calmait leurs alarmes, un mot concluait les traités : la vertu était alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, le premier ministre de Louis, la réputation de sa vertu remplissait l'Asie aussi bien que l'Europe. Le Vieux de la montagne envoie des assassins pour lui ôter la vie : mais frappé de l'idée de sa vertu, il se repent, rétracte ses ordres, lui fait donner avis de pourvoir à sa sûreté et désavoue son ambassadeur qui lui avait parlé insolemment. Le khan des Tartares lui demande son amitié, lui offre ses troupes dans la croisade qu'il préparait, et lui écrit une lettre avec cette suscription , *au plus grand roi du monde, l'empereur des français*, Louis *mon fils*. Les sarrasins mêmes, ses vainqueurs, après la mort de leur soudan, voulaient l'élire pour leur roi, tout étranger, tout chrétien, tout ennemi, tout vaincu, tout prisonnier qu'il était. Tel est l'ascendant sans bornes d'une vertu reconnue ! l'éclat peut éblouir nos yeux, la force peut asservir nos corps, la crainte ou l'espérance peuvent arracher des hommages forcés que le cœur désavoue : la vertu seule a droit de réunir tous les suffrages, et d'inspirer le respect, l'admiration et l'amour au sujet et à l'étranger. *Magnificatus est Josaphat quia ambulavit coram Deo.* (II *Par.* XVII, 3.)

4° Enfin, il fut le modèle de tous par la sainteté de ses exemples: semblable à la Divinté, dont les perfections infinies, à la portée des plus petits, et supérieures aux plus grands, enseignent à tout le monde ce que ses lois ont ordonné. On peut dire de lui : Soyez parfait comme votre prince est parfait. Dans le profond respect qu'il porte à la reine sa mère, voyez ce que vous devez faire à vos parents. Dans l'éducation qu'il donne par lui-même aux princes ses enfants, ce que vous devez aux vôtres. Gouvernez, comme lui vos domestiques, avec douceur, avec prudence. L'union et la fidélité qui règnent dans son mariage, sont une leçon bien touchante pour vous, que le sacrement a unis. Dans le cœur de ce vrai citoyen, le bien public l'emporta toujours sur ses intérêts particuliers. Son détachement des richesses faisait sentir la folie du riche qui s'y attache, et le bonheur du pauvre qui sait s'en passer. Sa régularité édifiait les plus saints religieux, sa docilité étonnait ses confesseurs, son assiduité aux offices divins charmait les ministres des autels : c'était à tous égards l'image et l'oint du Seigneur.

Fruit précieux d'une sainte éducation! cette grande reine, dont à jamais la France bénira la mémoire, lui disait souvent : *Vous m'êtes bien cher, mon fils; mais j'aimerais mieux mille fois vous voir mort, que de vous voir coupable de quelque péché.* Ecoutez-les, mères chrétiennes, et répétez-les cent fois ces paroles si simples, mais si belles; si courtes, mais si profondes; si naturelles, mais si nobles ; si communes, mais si touchantes, qui ont immortalisé la mère et le fils. La reconnaissance égala la grandeur du bienfait; Louis n'oublia jamais celle à qui il était redevable de la vie du corps et de celle de l'âme; il n'agissait que par ses conseils. Dans son voyage de la terre sainte, il lui confia le gouvernement de ses Etats. Le coup pour lui le plus douloureux, fut la perte d'une mère si chère et si digne de l'être. L'Eglise n'est pas moins reconnaissante, les chaires chrétiennes ne retentissent pas moins du nom de la reine Blanche, que de celui de Louis son fils. Oublierons-nous dans nos éloges celle qui lui apprit à les mériter?

Sentez-vous tout le prix de cette vertu ! Le plaisir, plus redoutable que la douleur, ébranle les plus fortes âmes : c'est un persécuteur d'autant plus dangereux, qu'il est d'intelligence avec nous-mêmes : on se plaît dans sa prison, on aime ses chaînes, on redoute la victoire qui les briserait : toutes les passions concourent à former et à perpétuer ce doux esclavage. Dans le martyre le plus affreux, on trouve des forces dans une espèce de désespoir ; flatté par l'éclat de l'héroïsme dont on espère la gloire, on arrête toutes les plaintes, et on laisse écouler les tristes moments dont la violence même abrège le cours : roidis contre les tourments, les sauvages de l'Amérique sont invincibles. Mais le plaisir, cet agréable tyran, apprivoise, désarme, affaiblit, surmonte; il se présente en ami, peut-on s'en défier? Il n'offre que des douceurs, peut-on s'en défendre? Le monde tient peu de compte du sacrifice qu'on en ferait, peut-on s'y résoudre? Demi vaincu, désirant en secret sa défaite, ce cœur se reproche de se refuser à

sa félicité, et se révolte contre l'austère sagesse qui le gêne.

Ces dangers, partout si terribles, assiégent en foule le trône; le plaisir amollit, l'éclat éblouit, l'autorité enivre, la flatterie empoisonne, les prétextes séduisent, la facilité engage, l'impunité enhardit, les objets entraînent. Louis est jeune : quelle saison pour la sagesse! La volupté lui présente ses attraits naissants, c'est-à-dire que tout le désarme, tandis que tout s'arme contre lui. Il est maître de lui-même : quel écueil pour la piété! Tout seconde, tout prévient, tout irrite ses désirs; c'est-à-dire que tout l'égare, tandis que tout lui ferme la voie au retour. Il est flatté : quelles ténèbres pour la raison! On encense ses vertus et ses défauts; c'est-à-dire que tout l'aveugle, tandis que tout cherche à le tromper. Environné de personnes, que l'intérêt et le désir de plaire rendent inépuisables en artifices : tout le pousse dans l'abîme. Un particulier trouve un asile dans la retraite : mais les bienséances de l'Etat, et les besoins du peuple, laissent-ils un monarque à lui-même? Les devoirs et les dangers le suivent partout : il faut des prodiges de sagesse, pour se débarrasser de tant d'amis apparents; des prodiges de force, pour combattre tant d'ennemis véritables; des prodiges de constance, pour soutenir contre soi-même, jusqu'à la mort, une guerre continuelle. Louis, à l'épreuve de la volupté, au milieu de sa cour, est plus admirable que les trois enfants inaccessibles aux flammes de la fournaise de Babylone : aussi voulut-il renoncer à la couronne pour embrasser l'état religieux : sa famille, son conseil, son confesseur, purent à peine le résoudre à la garder.

Quel nouveau chef-d'œuvre de grâce, que le mélange du plaisir et de la douleur, et le triomphe de la piété sur tous les deux! L'un prête des armes à l'autre; le plaisir rend la douleur plus difficile à supporter; la douleur à son tour, rend le plaisir plus difficile à vaincre. Un prince, toujours semblable à lui-même, toujours chrétien, toujours saint dans l'une et l'autre fortune, en est d'autant plus grand par ces alternatives, qu'elles aiguisent mutuellement leurs traits pour blesser plus profondément.

Quel spectacle de voir un grand prince cacher sous la pourpre un rude cilice! Quel combat de délices et de mortification! Manassès pénitent fit admirer ce prodige : mais Manassès était prisonnier et coupable; Louis était libre et innocent. Quel spectacle de voir à une table magnifiquement servie, un grand roi jeûner au pain et à l'eau! Quel combat de profusion et d'abstinence! Judith eut ce courage à la table d'Holopherne; mais Judith le fit une fois, Louis le faisait plusieurs fois la semaine. Quel spectacle de voir un grand monarque avec les habits les plus simples, paraître comme un pénitent aux pieds des autels, et souvent aller nu-pieds dans la plus rude saison de l'année! Quel combat de grandeur et d'abaissement! David fugitif montait ainsi la montagne des Oliviers : l'humilité seule faisait faire à Louis avec réflexion, ce que la crainte d'un parricide fit faire à la hâte au père d'Absalon. Quel spectacle de voir un grand monarque porter jusque sur le trône la popularité et la modestie! Quel combat de douceur et de majesté! La pieuse Esther sut la conserver dans la cour d'Assuérus; mais Esther venait en suppliante, et craignait la loi qui la condamnait à la mort, Louis donnait des lois et commandait des armées. Quel spectacle de voir le maître d'un vaste empire, plus recueilli dans son palais qu'un solitaire dans son désert, passer les heures entières en oraison, malgré une foule d'affaires toujours renaissantes! Quel combat d'occupation et d'un saint loisir! Ainsi Moïse sur la montagne levait les mains au ciel pour obtenir la victoire à son peuple : mais tandis que Moïse priait, Josué combattait; Louis semblable à ces séraphins dont parle le prophète, qui employaient une partie de leurs ailes à voler et l'autre à se couvrir; Louis réunissant l'action à la contemplation, la discipline militaire à celle de l'Eglise, le gouvernement d'un royaume au soin de sa conscience, travaille, prie, médite et combat, passe de l'autel à l'armée, du temple au cabinet. Grand capitaine, soldat courageux, habile politique, pieux contemplatif : comme Dieu, il suffit à tout. La piété est utile à tout : elle élève, elle ennoblit, elle met au-dessus de ce que le monde a de plus illustre : c'est le roi des vertus, qu'on peut par excellence appeler le roi de gloire : *Rex virtutum ipse est Rex gloriæ.* (*Psal.* XXIII, 10.)

Ainsi vit-on en lui cet heureux et rare assemblage de grandeur et de sainteté, que l'esprit du monde, et celui de la religion semblent également rendre incompatibles! Humble dans les grandeurs, pauvre dans les richesses, mortifié dans les délices, modéré dans la souveraine puissance, il sut vaincre ce que le monde a de plus séduisant. Constant dans les revers, libre dans les chaînes, invincible dans la défaite, il sut vaincre ce que la croix a de plus rude. Grand dans la paix, grand dans la guerre, redouté des ennemis, respecté des voisins, adoré des sujets, par sa bonté, par sa justice, par sa sagesse, par sa sainteté, il fit voir que le meilleur des gouvernements est celui où la vertu préside, parce que c'est celui où le prince règne comme Dieu, et ne règne que pour Dieu. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il se glisse quelquefois, jusque dans les cours des princes chrétiens, une mauvaise politique, qui, comme Jéroboam, élève par le schisme un mur de séparation entre Israël et Juda, et fait combattre les intérêts de Dieu par ceux du prince : basse jalousie, injuste et dangereuse défiance que la faiblesse inspire, que l'impiété nourrit. L'erreur et la passion, toujours soupçonneuses, sapent sourdement, ou combattent ouvertement, selon qu'elles peuvent ou qu'elles

osent, une autorité respectable, que le seul désordre doit craindre. Bien loin de mettre l'Etat aux prises avec l'Eglise, la sage politique cherche à concilier deux puissances que l'union rend invincibles, et que la discorde détruit également; et mettant le ciel dans ses intérêts, à mesure qu'elle en défend les droits et en protége les ministres, elle fait d'autant plus respecter l'empire, qu'elle sait elle-même mieux respecter le sacerdoce. Sans doute dans le concours, la gloire de Dieu devrait l'emporter sur le bien temporel, et la religion sur l'autorité souveraine : le monarque doit céder au chrétien, et quoique maître d'un royaume, adorer un plus grand maître que lui, qui l'a fait tout ce qu'il est : mais non, loin d'être suspecte au prince, la religion lui est utile, lui est nécessaire; elle lui attache tous ses sujets, elle leur fait un devoir inviolable de l'obéissance, elle frappe de ses anathèmes ceux qui méconnaissent l'oint du Seigneur.

Sur des principes si sages, le plus grand des rois très-chrétiens se fit un devoir de respecter la religion, et de la faire respecter. Que de travaux entrepris pour l'Eglise ! Il prit plusieurs fois les armes pour elle; pour elle il traversa les mers, pour elle il quitta son royaume, pour elle il prodigua ses trésors, pour elle il fit les plus sages lois, pour elle il exposa ses jours : le zèle de ce nouveau Josias n'eut point de bornes, bien éloigné de régner pour lui-même, l'homme de Dieu ne voulut régner que pour Dieu : l'Eglise, à son tour, a éternisé sa mémoire; cette pieuse mère, ceignit son front d'un bandeau immortel, en canonisant ses vertus. Vous venez tous aujourd'hui en admirer l'éclat : *Venite et videte regem Salomonem cum diademate quo coronavit eum mater sua.* (*Cant.*, III,11.) Il est vrai qu'on trouve dans ses vertus royales des traits éclatants, sans lesquels son nom, illustre dans le martyrologe, eût été peu connu dans l'histoire: mais aussi, eût-il été le prince le plus vaillant et le plus heureux, son nom brillant dans l'histoire, avec celui des héros profanes, ne serait pas, sans l'Eglise, l'objet de la vénération du monde chrétien. Ses vertus mêmes royales appartiennent à la religion ; elle en fut la fin, elle en fut le principe : la religion les a consacrées; elle les célèbre au delà du tombeau, elle les récompense dans l'éternité: *Corona expressa signo sanctitatis, gloriæ, honoris.*

Etablir partout le vrai culte, consacrer la pureté de la foi, combattre les ennemis de son Dieu, honorer, au prix de tout, son souverain domaine; voilà comme un prince chrétien, voilà comment Louis sait ne vivre et ne régner que pour Dieu ; comment, par une nouvelle espèce de sacerdoce, il sait être le ministre, l'homme de Dieu, l'évêque extérieur de l'Eglise selon le bel éloge qu'un concile faisait du grand Constantin.

1° Il établit le culte de Dieu. Oserai-je courir le risque d'affaiblir dans l'esprit de quelques-uns de vous, les grandes idées que vous avez de saint Louis, par le détail des pratiques de piété qui remplissaient ses journées? Oui, mon Dieu ! Que le monde les traite de petitesses, je le dois, ce détail, à la gloire solide de mon héros, et à la vertu. Approcher souvent des sacrements, assister régulièrement à la messe de paroisse, entendre la messe tous les jours, gagner avec soin les indulgences, écouter assidûment la parole de Dieu, parler de lui dans les conversations, avoir des temps marqués pour l'oraison et pour la lecture, faire exactement l'examen de conscience, jeûner plusieurs fois la semaine, se priver de tous les plaisirs le vendredi, à l'honneur de la passion, et mille autres choses de ce caractère: voilà quelle fut la vie d'un grand monarque. Il était si exact, que son premier soin dans la prison, fut de demander son livre de prière ; et tous les jours, avec son chapelain, il récitait les prières de la messe, ne pouvant pas l'entendre. On se plaignait à la cour qu'il donnait trop de temps à ses exercices : mais il faisait sentir, pour sa justification, que rien n'en souffrait dans l'Etat, et qu'il ne prenait ce temps que sur les plaisirs. Il disait agréablement : *Si je donnais le temps aux repas, aux jeux, aux spectacles, on ne compterait pas les moments avec tant de rigueur.* Ainsi levait-il l'obstacle du respect humain, et faisait-il à sa cour une heureuse nécessité de toutes les pratiques du christianisme : il y mettait sa gloire, et se faisait appeler Louis de Poissy, plutôt que roi de France, parce qu'ayant été baptisé à Poissy, la qualité de chrétien qu'il y reçut lui paraissait préférable à celle de monarque.

Son respect pour le Saint-Siége et pour tous les ministres de l'Eglise, fut toujours inviolable : il en avait ordinairement grand nombre à sa cour et dans ses armées, dont il prenait les avis. Il fut sur le point de déclarer la guerre à l'empereur, s'il n'avait délivré des prélats français qu'il avait fait arrêter. Dans son second voyage, il confia la régence du royaume à l'abbé de saint Denis. Soit qu'il eût à réprimer l'avarice de quelques-uns, ou à seconder la charité des autres; soit qu'il arrêtât des entreprises peu mesurées, ou qu'il appuyât de justes prétentions; soit qu'il crût, dans certaines conjonctures avoir des raisons d'Etat pour ne pas laisser venir le Pape dans le royaume, ou qu'il allât lui-même le trouver dans la ville où il faisait son séjour ; soit qu'il travaillât à réconcilier Frédéric avec le Saint-Siége, ou qu'il laissât publier l'excommunication contre lui; soit qu'il engageât un de ses frères à refuser l'empire, ou qu'il permît à un autre d'accepter le royaume de Sicile: toujours plein de vénération pour un caractère divin, dont les fautes personnelles de ceux qui en sont revêtus, ne peuvent, ni détruire la puissance, ni diminuer la sainteté, il enseignait par son exemple que, comme la fidélité des sujets doit être à l'épreuve des défauts des princes, la soumission religieuse des fidèles doit être in-

dépendante des faiblesses des ministres de Dieu.

Voilà les conseils qu'il donnait en mourant à son fils. Enfants et successeurs de saint Louis, héritiers de ses vertus aussi bien que de son sceptre, tel est le précieux héritage qu'il vous laissa, et que vous faites gloire de conserver; testament bien différent de ceux que la politique humaine a souvent dictés : *Mon fils*, dit-il au prince Philippe, dans cette fameuse lettre écrite de sa main, *soyez toujours dévot et obéissant à l'Eglise romaine votre mère, et au pape votre père spirituel : tachez de procurer la paix à tous, particulièrement aux ecclésiastiques et aux religieux. Conservez les églises, assistez aux sermons, confessez-vous souvent, laissez à vos confesseurs la liberté de vous reprendre.* Ainsi parlait le pieux Tobie à son fils, et le grand Mathatias aux Machabées. Observez fidèlement la loi, soyez pleins de zèle pour sa défense elle fera votre gloire et votre bonheur. *O Filii, æmulatores estote legis! Quia in ipsa gloriosi eritis.* (I *Mac.* II, 50.) Le croirez-vous, monde profane? Mais qu'importe que vous le croyiez! Demandons-nous votre suffrage? En avons-nous besoin? La piété le croira; elle y applaudira; et c'est à elle que j'adresse l'éloge d'un roi dont elle fit la gloire, et qui fit la sienne à son tour.

Son respect pour les lieux saints ne fut pas moins admirable : nous verrons bientôt ce qu'il fit pour les arracher à la profanation des infidèles; et si la Providence ne souscrivit pas à ses vœux, elle permit du moins qu'il satisfît son zèle en les visitant plusieurs fois pendant son séjour dans la Palestine. Avec quelle piété ne le fit-il pas? Tout ce qu'on peut imaginer d'humiliant dans la posture, et de mortifiant dans les habits; de tendre dans les sentiments, et de fervent dans les prières, tout se réunit en lui pour rendre à Dieu de profonds hommages dans les lieux sanctifiés par sa présence : on croyait voir dans ce saint roi une Madeleine qui baigne de ses pleurs les pieds de la croix, un disciple bien-aimé qui reconnaît Marie pour mère; ou plutôt dans un grand roi mortifié, humilié, immolé pour Dieu, on croyait voir Jésus-Christ même immolé pour nous.

S'il ne put délivrer les saints lieux, du moins il racheta les instruments adorables de la passion du Sauveur : l'empereur Baudouin les avait engagés pour une grosse somme; Louis ne négligea rien pour les dégager : il envoie des ambassadeurs les demander; il fournit la somme, il les fait apporter en France, les y reçoit avec la plus grande solennité, va lui-même au-devant avec les princes ses enfants, nu-pieds et couvert de haillons, pour mieux imiter la pauvreté d'un Dieu. Nouveau lévite, il prête ses épaules royales pour porter cette arche d'alliance; et comme David, il croit se rendre encore plus grand par ses abaissements. Ainsi la Majesté divine anéantie, montait le calvaire, couronnée d'épines, et chargée d'une pesante croix. Enfin il bâtit exprès la Sainte-Chapelle pour y renfermer le trésor le plus précieux du monde, où il se conserve encore avec vénération.

Quel nombre prodigieux de temples et de monastères n'a-t-il pas bâti de toutes parts? Tout est plein des monuments de sa religion. Tels furent les seuls trophées qu'il s'érigea après ses victoires. Ebloui d'un succès inespéré, Louis triomphe à Damiette; oubliera-t-il le bras tout-puissant à qui il en est redevable? Non sans doute : le seul triomphe qu'il médite, c'est de faire triompher Dieu. N'attendez pas ici le pompeux spectacle d'un char magnifique qui traîne un superbe vainqueur, les acclamations confuses d'un peuple qui célèbre ses exploits, des troupes de captifs qui déplorent leur sort, des fêtes délicieuses, où toute une ville se livre au plaisir. Damiette, purifiée des abominations des infidèles, les mosquées changées en temples, un grand roi marchant, précédé de la croix, suivi d'une armée chrétienne qui chante les louanges de Dieu : la piété de Louis ne connaît point d'autres spectacles. Il se rend à l'Eglise de la très-sainte Vierge; et sous la protection de cette divine mère, un roi très-chrétien, qui ne combat, qui ne règne, qui ne vit que pour Dieu, proteste qu'il est venu, qu'il a vu, et que Dieu a vaincu.

2° Il conserva la pureté de la foi. Un des plus dangereux écueils de la cour, c'est l'incrédulité. Elle n'y est que trop rare, cette foi simple et docile qui caractérise les enfants de Dieu; ils n'y sont que trop communs, ces esprits prétendus forts, à qui la religion paraît un problème; l'oisiveté, l'ignorance, des passions constamment flattées, tout y engage plus qu'ailleurs à combattre des principes incommodes. Trop peu attentifs pour sentir la solidité des vérités chrétiennes, trop paresseux pour prendre la peine de s'en instruire, craignant trop la lumière pour le vouloir sincèrement, accoutumés à trouver tout facile et à voir tout applaudi, les grands blasphèment ce qu'ils ignorent et qu'ils sont bien aises d'ignorer; ils ne voient qu'avec dépit ce qui s'oppose à leurs désirs. Que vous fûtes, grand saint, éloigné de cet esprit d'irréligion! Plus éclairé que la plupart des rois, vous n'en fûtes que plus docile; maître absolu de tous les cœurs, vous n'en fûtes que plus soumis; élevé sur un des plus beaux trônes du monde, vous n'en fûtes que plus humble. Jamais on ne porta plus loin l'aveugle simplicité de la foi. *Vous m'invitez*, disait-il, *à aller voir un miracle qui se fait dans l'Eucharistie : en ai-je besoin? Je crois plus fermement la présence de Jésus-Christ que si je le voyais de mes yeux.*

Quelle horreur pour un homme si plein de foi d'entendre blasphémer le saint nom de Dieu! Il s'arma de toute la sévérité des lois pour détruire le blasphème : toujours facile à pardonner les autres crimes, ceux même qui le regardaient, le blasphème le trouva toujours inexorable; il avait fait une ordonnance qui condamnait les blasphéma-

teurs à avoir la langue percée. Un homme riche se rend coupable de ce crime; les personnes les plus puissantes sollicitent sa grâce. *Non, non*, répond ce grand législateur, *les lois sont pour les riches comme pour les pauvres. Si j'avais le malheur d'être criminel, je serais le premier à me percer la langue, trop heureux à ce prix si je pouvais exterminer le blasphème de mes Etats?*

Que ne fit-il pas pour détruire l'hérésie? Une des guerres les plus difficiles et les plus heureusement terminées, fut celle qu'il fit aux Albigeois. Ces hérétiques infectaient depuis longtemps le Languedoc; le comte de Toulouse s'était déclaré leur protecteur. En vain souvent vaincus par le roi Louis VIII, en vain mille fois confondus par saint Dominique et par ses enfants, en vain totalement défaits par le comte de Montfort à la bataille de Muret, cette hydre semblait renaître de ses cendres et tirait des forces de ses malheurs. Ce grand ouvrage était réservé à la piété de saint Louis; il crut ne pouvoir faire un meilleur usage du pouvoir qu'il avait reçu de Dieu qu'en l'employant contre l'erreur. Une victoire complète lui livre le comte de Toulouse prisonnier; Louis ne voulait vaincre que pour Dieu; satisfait de l'abjuration solennelle que fit le comte, il lui rendit la liberté et ses Etats. Le mariage de la fille du comte avec le frère du roi cimenta la religion et la paix, et le comté, par une clause du contrat, fut réuni à la couronne. Ainsi cette province devint la récompense de son vainqueur, ou plutôt de son libérateur. La France doit à la piété du plus saint de ses rois une de ses plus belles provinces, et cette province florissante doit sa religion à la piété du plus saint de ses maîtres.

La sainteté des motifs de sa croisade n'a rien d'équivoque. Les terres arrosées du sang d'un Dieu à délivrer, les fers des chrétiens à briser, les infidèles à chasser, des églises ruinées à rétablir, une foi chancelante à soutenir. Le zèle de ce nouvel apôtre est-il ignoré de personne? Mais peu de gens sont instruits des motifs secrets qui lui firent commencer la seconde croisade par la Barbarie. Il entretenait un commerce secret avec le roi de Tunis: ce prince lui donnait de grandes espérances de conversion; ce fut pour faciliter ce projet, pour l'appuyer contre des sujets infidèles ou pour le punir de sa perfidie, qu'il mena d'abord l'armée sur les côtes d'Afrique. Un jour, parlant aux gens de ce prince, son zèle ne put se contenir. *Je serais prêt*, leur dit-il, *de passer ma vie dans les plus noirs cachots de la Barbarie pour obtenir à votre maître et à son peuple la grâce du baptême*. Que de missionnaires envoyés de toutes parts à ses frais et par ses soins, jusque dans le fond de la Tartarie! Peu d'heures avant sa mort, il en destinait encore d'autres, et, comme le Sauveur mourant, il leur distribuait le monde. Quoique le succès de ses missions, aussi bien que celui de ses guerres, n'ait pas été heureux, qui peut lui disputer le mérite du zèle et la gloire de l'apostolat. *Præparationem cordis eorum audivit auris tua*. (*Psal*. X, 17.)

La sagesse de son zèle en égalait la vivacité, et toute la déférence de l'Eglise pour le plus saint de ses protecteurs ne lui fit jamais porter la main à l'encensoir. Michel Paléologue le pria d'être son médiateur auprès du Saint-Siége et de terminer les différends qui, depuis plusieurs siècles, divisaient l'Eglise grecque et l'Eglise latine. *J'employerai*, lui dit-il, *tout mon crédit pour ménager votre réconciliation; mais comme plusieurs de ces contestations roulent sur des matières de foi, dont je ne suis pas juge, adressez-vous à l'Eglise pour les décider, et soumettez-vous à ses oracles*. Sa délicatesse à conserver les droits de l'Eglise alla jusqu'à refuser les grâces même qu'on lui accordait. Le Pape, par une confiance sans bornes en sa religion, l'établit collateur universel de tous les bénéfices du royaume. La piété, loin d'être ambitieuse et entreprenante, est timide et modeste: ce religieux prince n'usa jamais de ce droit singulier; il fit plus, il brûla la bulle qui le lui accordait, *de peur*, disait-il, *que quelqu'un de ses successeurs n'en abusât et ne portât trop loin ses prétentions sur l'Eglise*.

3° Il combattit les ennemis de son Dieu. Vous me prévenez, Messieurs, vous sentez que j'ai à vous parler de cette guerre si célèbre, si sainte dans l'intention du prince, si criminelle dans la conduite du soldat, si prudemment concertée, si malheureusement soutenue, si brillante dans les premiers succès et si funeste dans ses revers, si censurée par le monde et si louée par la piété. Il en forma la résolution dans une maladie dangereuse, où il se crut aux portes de la mort; on la prit pour un effet du mal et de la crainte; on la combattit, on lui représenta le peu de succès des autres croisades, le besoin de sa présence dans son royaume, des voisins dangereux, des vassaux inquiets, une paix mal affermie, des dépenses immenses, des dangers infinis. *Vous vous défiez de la liberté d'esprit que j'eus dans ma maladie*, répondit-il à la reine sa mère et à son conseil, *mais vous ne doutez pas qu'elle ne soit aujourd'hui entière; c'est donc aujourd'hui que je renouvelle mon vœu et que je prends la croix*.

Venez, lui dit le Seigneur, comme autrefois à Abraham; quittez votre maison, votre pays, votre famille; abandonnez un royaume dont vous faites les délices, venez au delà des mers combattre mes ennemis; sacrifiez-moi votre mère, qui mourra bientôt loin de vous; sacrifiez-moi vos enfants, que je frapperai sous vos yeux; ne vous épargnez pas vous-même, exposez vos jours sur des mers orageuses; languissez dans les horreurs de l'esclavage au milieu des barbares, immolez-vous par les traits d'une maladie contagieuse dans une terre étrangère; arborez le signe de la croix, c'est en lui que vous vaincrez, ou plutôt que vous serez vaincu; mais, non, c'est en lui que vous vaincrez dans votre défaite: *In hoc signo vinces*.

L'histoire fournit, à la vérité, quelques exemples de princes qui ont renoncé à la couronne; mais le dégoût qui les faisait agir, le repentir qui les suivait, le vain éclat qui les dédommageait, combien diminuait-il le prix de leur sacrifice? En est-il beaucoup à qui le pur amour de Dieu ait fait abdiquer le diadème; ou, ce qui est encore plus difficile, sans être si frappant, en est-il beaucoup qui, sans le quitter, aient su comme Louis s'exiler de leurs Etats? Apprenons de lui-même ses héroïques sentiments; son cœur sera l'orateur le plus pathétique. *Je pars, mon fils*, disait-il au milieu des larmes d'une famille désolée et d'un peuple inconsolable, *je vais où la voix de Dieu m'appelle; vous voyez que, quoique vieux et cassé, je ne suis ni retenu par les larmes de mon épouse, ni par le désir de jouir de mes Etats. Je vous dis cela, mon fils, afin que, quand vous régnerez, votre femme ni vos enfants, ni chose au monde, ne vous détourne de suivre Jésus-Christ, de maintenir l'Eglise et de défendre la foi au prix de tout.*

Allez, grand prince, allez où la voix de Dieu vous appelle! Les ondes gémissent sous le poids de votre flotte; vos étendards victorieux, ou plutôt les étendards de la croix, voltigent au loin; la mer étonnée ouvrit son sein au conducteur des Juifs, elle respecta le héros que les ordres du Seigneur appellent, comme lui, à la conquête de la terre promise. Voyez la superbe Damiette! Les murs de cette nouvelle Jéricho tombent à votre aspect; tremblez, infidèles Sarrasins! En vain vos formidables armées se réunissent pour défendre vos rivages; en vain le nombre de vos soldats égale celui des grains de sable qui les couvrent: le Seigneur combat pour Louis, comme Louis combat pour le Seigneur. A peine son navire est-il à portée de la rive, qu'il se jette le premier dans l'eau, et entraîne tout par son exemple: une grêle de traits, la supériorité des forces, l'avantage du terrain, rien ne sauve une armée que Louis combat, rien n'arrête une armée que Louis commande; il perce les épais bataillons hérissés de lances; sur les pas du général, les soldats, à travers les ondes et les rochers, se frayent une route nouvelle sur un rivage escarpé, attaquent, enfoncent, mettent en fuite des ennemis innombrables. La prise de Damiette est le fruit rapide de cette éclatante victoire; l'étendard sacré brille sur ses murs; Louis y entre triomphant, ou plutôt la croix avec Louis.

Voilà, grand prince, le terme des victoires de votre armée, mais non pas le terme des vôtres. Vous allez vaincre avec plus de gloire encore au milieu des chaînes et des prisons; vous y serez plus grand que dans votre cour; vous étonnerez, par la magnanimité de votre courage, ceux que vous avez fait trembler par la force de votre bras; vous leur donnerez de plus hautes idées de la religion en vous faisant connaître qu'en les faisant passer sous le joug; vous rendez à Dieu de plus flatteurs hommages par votre résignation à ses ordres, que vous n'auriez fait par l'exécution de vos pieux projets. Tant de travaux, tant de triomphes auraient suffi à une vertu ordinaire, à une vertu même éminente: ils ne suffisaient pas à Louis; il fallait les plus grandes épreuves à une vertu destinée aux plus grandes couronnes; le gouvernement du royaume, si épineux pour d'autres, n'avait eu pour lui rien que de glorieux et de doux; il avait établi dans ses Etats une paix solide au milieu des guerres qui embrasaient l'Europe et qui ébranlaient les plus fortes monarchies; une chaîne constante de prospérités avait mis dans tout leur jour ses vertus guerrières et politiques; la gloire de l'héroïsme ordinaire était à couvert, mais ses vertus chrétiennes semblaient couvertes d'une espèce de nuage qui en diminuait l'éclat. Vous pouvez, mon Dieu, vous devez lui envoyer des disgrâces; faites briller la souveraineté de votre empire et son invincible patience, la sainteté de votre justice et sa profonde humilité, la force et l'onction de votre grâce et sa fermeté héroïque; ordonnez qu'il soit purifié dans le creuset de la tribulation, comme l'or dans la fournaise; il manquerait quelque chose à votre gloire et à la sienne si, par de nouveaux traits d'un douloureux martyre, vous n'embellissiez sa couronne et la vôtre. Quels revers! Une armée vaincue, un prince captif, un saint enlevé par la peste: peut-on cimenter les fondements de l'Eglise par un plus beau sang?

Ainsi pense la piété: l'esprit du monde n'est pas si équitable. La valeur ambitieuse des César et des Alexandre a trouvé des panégyristes; les pieux exploits de Louis ont trouvé des censeurs: on admire le calife qui s'empare de la patrie des chrétiens, on blâme le prince chrétien qui veut les chasser: les Sarrasins venant du fond de l'Arabie faire la conquête des Espagnes, obtiennent des éloges; les Français allant faire la conquête de la Palestine, n'auront que du mépris: la république romaine portant le carnage et l'horreur aux extrémités de la terre, est un modèle de valeur et de sagesse; l'Europe entière combattant près de deux siècles pour les terres empourprées du sang d'un Dieu, fournit un sujet de critique! Comme s'il était moins digne d'un prince chrétien de faire triompher la croix que d'asservir les nations barbares; d'agrandir le royaume du ciel, que de reculer les frontières de son empire. Si Louis eût fait la conquête de l'Egypte, notre admiration épuisée le mettrait au-dessus des plus grands conquérants; le mauvais succès en fit un téméraire. Providence de mon Dieu! Est-ce donc par le succès qu'on juge de la vertu et de la sagesse des hommes? Vous vous plaisez à exécuter les grandes choses par les instruments les plus faibles, et renverser les desseins les mieux concertés par les plus légères circonstances. Quelques pêcheurs convertissent le monde: la France armée perdra son roi; l'Eglise subsistera jusqu'à la fin des siècles; les empires des Luzignan et de

Godefroy de Bouillon, aussi bien que ceux des Grecs et des Romains, éprouveront la vicissitude des choses humaines. Adorons l'autorité suprême qui dispose de tout à son gré, et rendons également justice à l'heureuse témérité des apôtres et à la malheureuse sagesse de Louis.

4° Ce fut par ses revers que ce grand homme régna encore plus parfaitement pour Dieu, en honorant son souverain domaine par la perte de sa liberté et de sa vie. L'armée française ne connut pas son bonheur : malgré les grands exemples que lui donnent la vigilance et la fermeté de son maître, elle se plonge dans la débauche. Jusqu'auprès de sa tente, le saint roi eut la douleur de voir ériger des temples au vice. Dieu, qui la protégea tandis qu'elle demeura fidèle, la punit par l'endroit le plus sensible, en la privant de son roi. Ces troupes criminelles, affaiblies par les maladies, amollies par la volupté, s'engagent dans des terres inconnues à la poursuite des Sarrasins ; le mauvais air, la disette des vivres, surtout l'abandon de Dieu, tout conspire contre elles, et les livre à l'ennemi. Piqué au vif de sa défaite, et ralliant ses soldats épars, le soudan revient avec de nouvelles forces réparer sa honte et sa perte ; Louis, presque seul innocent, soutient presque seul le choc de l'armée ; et si la bravoure, si la prudence, si la présence d'esprit étaient des ressources contre les desseins de Dieu, la France eût encore vaincu : mais ce n'étaient plus ces pieux Français dont Dieu voyait le zèle avec complaisance ; c'étaient des coupables qu'il voulait châtier, et un saint roi dont il voulait faire un modèle de constance. L'armée française est taillée en pièces, Louis est fait prisonnier.

Vous connaissez seul, mon Dieu, vous pouvez seul récompenser ce qu'eut à souffrir de la part d'une foule de barbares dans les premiers moments d'une insolente victoire, un prince pris les armes à la main, dont on ne connaissait la religion et le zèle que pour le haïr, et à qui la seule avarice du vainqueur sauva la vie pour en tirer une grosse rançon. La perte de son sang, la douleur de ses plaies, l'obscurité du cachot, la pesanteur des chaînes, les chaleurs excessives du climat, les mauvais traitements de ses gardes, le mépris de la majesté royale, le glaive parricide cent fois levé sur sa tête, la mort de ses officiers égorgés à ses yeux, la honte de sa défaite, la perte de son armée, la douleur d'une mère restée en France, l'excès de l'affliction et les risques délicats d'une épouse et d'une famille sans secours, le peu d'espérance de sa liberté, la désolation de son royaume, les affaires de la religion presque désespérées ; sentez, s'il est possible, la pesanteur de tous ces coups, et la vertu de celui qui n'en est point ébranlé !

Celle de Louis pouvait seule être à l'épreuve d'une si violente tempête. Le grand prêtre Héli ne peut soutenir la nouvelle de la défaite de l'armée et de la prise de l'arche, il tombe à la renverse et meurt sur la place ; Louis ne fut jamais plus grand que dans les fers. Semblable à cette même arche qui ne fit jamais mieux connaître la grandeur du Dieu d'Israël que quand elle fut au pouvoir des Philistins, sa captivité fut plus glorieuse à Dieu que n'auraient été ses victoires. Les vrais saints, toujours semblables à eux-mêmes par la noblesse de leurs sentiments et par l'égalité de leur conduite, n'ont besoin pour se soutenir ni de dignité ni de richesse : leur grandeur d'âme, supérieure à tous les événements, n'est pas une vaine montre d'héroïsme ; bien différente de la chimère des esprits forts, elle ne leur laisse sentir, comme au reste des humains, l'amertume des maux de la vie, que pour en offrir un plus beau sacrifice à Dieu, et un plus grand spectacle aux hommes. Par une révolution subite autant qu'imprévue, le soudan vainqueur de Louis est massacré par ses sujets : le meurtrier lui en apporte le cœur tout sanglant, et lui demande une récompense ; Louis inaccessible à la vengeance, et frappé de l'horreur du forfait, le regarde avec mépris sans daigner lui répondre. *Du moins faites-moi chevalier*, dit le scélérat. *Fais-toi chrétien*, répond le prince, *et je te ferai chevalier*. Un vaisseau chargé de sa rançon fait naufrage, Louis en apprend la nouvelle sans s'émouvoir : *Non*, dit-il, *ni cette perte ni toute autre ne diminuera la fidélité que je dois à Dieu*.

Qu'il fut grand aux yeux de ses ennemis mêmes ! Plus heureusement que Joseph et Daniel captifs, il sut devant eux trouver grâce, ou plutôt s'en faire respecter. Revenus de la chaleur du combat, voyant ce grand prince languissant sur le fumier, aussi content dans l'excès de ses peines qu'intrépide au fort de la mêlée, les Sarrasins contemplaient avec étonnement le nouveau genre de combat de l'homme avec la douleur, où le plus faible remporte la palme en mourant. Un silence plein de vénération succède aux cris tumultueux de la victoire ; le mépris se change en admiration, et les insultes en hommages. La vertu dresse à Louis un trône dans son cachot, elle lui fait un diadème de la sérénité de son visage, ses fers deviennent un sceptre, ses ennemis lui forment une cour ; on ne distingue plus le vainqueur du vaincu, ou plutôt on le distingue parfaitement : c'est Louis qui règne ; la dignité de ses manières, l'autorité de ses discours, l'élévation de ses sentiments ne permettent pas de le méconnaître ; le Sarrasin reçoit ses ordres, prévient ses désirs, se fait gloire de lui plaire : c'est, dit-il, *le plus fier chrétien que j'aie jamais connu ;* et tandis que le vice, esclave dans la plus haute fortune, y est souverainement méprisé, la vertu, souveraine dans l'esclavage, y est généralement honorée : *Descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum.* (*Sap.*, X, 13.)

Plus puissant entre les mains de ses vainqueurs qu'à la tête de ses armées, Louis leur fait la loi ; il prescrit les conditions de la liberté, il fixe le prix de la rançon de ses

troupes : on n'ose insister à en demander pour sa personne. *La personne du roi de France est sans prix*, leur dit-il ; *je n'ai rien à offrir pour moi-même*. Le soudan, charmé de sa grandeur d'âme, l'en envoie féliciter. On lui propose de confirmer sa promesse par des serments. *Ma parole suffit*, dit-il ; *elle vaut tous les serments, jamais ces termes affreux ne sortiront de ma bouche*. On le laisse en effet partir sur sa parole, et sans avoir payé la somme convenue.

Qui le croirait, qu'à peine échappé de la prison, Louis ait encore exposé sa personne à de nouveaux dangers? Mais le zèle connaît-il des bornes? Le voilà sur les côtes de Barbarie, la victoire lui en ouvre encore les portes. Succès trompeur qui cachait des maux extrêmes! La peste se répand dans l'armée, les soldats sont de toutes parts enlevés, sa famille n'est pas épargnée, son fils aîné tombe dangereusement malade, son second fils périt entre ses bras. Ah, Seigneur! Je vois la foudre prête à partir : à quel prix peut-on la suspendre? Epargnez du moins la personne sacrée du roi! Est-il quelqu'un de ses sujets qui n'offre ses jours avec plaisir pour sauver ceux de son père et de son maître? David coupable obtient grâce ; Louis innocent, Louis, le plus zélé de vos servitens, Louis, qui ne combat que pour vous, périra-t-il?

Oui, le fruit est mûr pour l'éternité, la victime est assez parée, il faut qu'elle monte sur le bûcher et qu'elle y soit immolée. Il emploie ses derniers moments à instruire le prince son fils, à essuyer les larmes de toute l'armée, plongée dans la plus amère douleur : il se fait coucher sur la cendre pendant sa maladie, pour attendre le dernier moment de son sacrifice. N'exigez pas que je vous donne une juste idée, ni des regrets de ses sujets, ni des vertus qui couronnent sa sainte vie : les héros terminent en héros leur glorieuse carrière : la mort est l'abrégé de leur vie, ils s'y peignent tout entiers. Jamais Louis ne parut plus digne du trône que quand il le quitta : il en avait éprouvé les douceurs et les peines avec une sagesse, une fermeté, une religion qui l'en montra toujours digne : la même piété qui l'avait sanctifié lui en fit voir sans douleur l'entier anéantissement dans le sort commun à tous les hommes. Disons mieux, il ne fit que changer un trône périssable pour un trône éternel : les mêmes vertus lui firent mériter l'un et l'autre, le mirent à l'épreuve du premier, et lui assurèrent la possession du second.

Voilà des exemples domestiques, d'autant plus chers, qu'ils partent d'un roi très-chrétien, dont l'auguste postérité fait encore aujourd'hui nos délices. Jésus-Christ menaçait les Juifs que la reine du midi se lèverait contre eux au jour du jugement pour les condamner. Mais il n'est pas nécessaire qu'il en vienne de l'orient ni du midi ; le royaume lui-même nous fournit de quoi nous confondre dans la personne du saint roi, dont la religion, le zèle, la mortification, l'humilité, toutes les vertus royales et chrétiennes servent de leçon à tous les états. C'est en les imitant que nous mériterons de partager la gloire dont il jouit, et que je vous souhaite.

II. PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS,

Prêché devant l'Académie de Montauban le 25 août 1778.

O quam pulchra est casta generatio cum claritate! (*Sap.*, IV, 1.)

O qu'elle est belle une famille chaste et éclairée!

La vie de ce grand saint présente deux objets : des actions éclatantes et des actions communes. Les grands événements qui l'ont fait briller sont une guerre civile contre des vassaux rebelles alliés avec les Anglais. Il y a montré de la valeur, quoique encore fort jeune, et la reine régente, sa mère, de la prudence dans les négociations. Guerre nécessaire: il s'agissait des plus grands intérêts. On disputait la souveraineté à Louis et la régence à la reine Blanche. Ces vertus ne l'auraient pas fait placer dans le catalogue des saints; elles n'eussent fait de lui qu'un héros: l'histoire en fournit cent exemples. Trois croisades sont des fleurons à sa couronne que la religion y a placés : l'une contre les Albigeois; l'autre en Egypte, où il fut d'abord vainqueur, et ensuite vaincu et captif ; la troisième à Tunis, où il perdit la vie. Il y pratiqua les vertus chrétiennes dans la prospérité et dans l'adversité, jusque dans sa prison, fort supérieur à celles qui ne font que des héros. L'objet et le motif de ces guerres étaient dignes d'un roi très-chrétien; il combattait les ennemis de la religion, dont les erreurs renversaient l'Eglise. Louis le vit avec indignation, il prit les armes pour défendre l'épouse de Jésus-Christ. Le succès couronna son zèle dans la première : l'hérésie fut détruite, le comte de Toulouse se convertit, et subit le joug de la foi ; il fit la pénitence la plus rigoureuse dans l'Eglise de Paris; le comté passa au frère de saint Louis, et a été réuni à la couronne. Le succès des autres croisades ne fut pas aussi heureux selon le monde ; il ne le fut pas moins selon Dieu, puisque par la pratique des plus sublimes vertus il y acquit une couronne immortelle.

Le monde méconnaît et défigure les vertus communes. A suivre son esprit et ses idées, saint Louis, si justement admiré et révéré dans toute l'Eglise comme un grand roi et un grand saint, n'est qu'un homme faible, un dévot singulier, dont il faut excuser les petitesses. L'art de ses panégyristes ne s'occupe guère qu'à jeter un voile sur ses actions. Il est des vertus humiliantes qu'on méprise, et des vertus gênantes qu'on combat ; et pour le faire avec succès, on emploie les armes faciles et tranchantes du ridicule, les seules que le monde sait manier, qui ne demandent ni science, ni étude, ni raison, ni examen réfléchi. Il se donne à lui-même la victoire en s'applaudissant; et faisant un

oracle d'une raillerie et d'un bon mot, il prononce un arrêt souverain. A l'entendre, l'humilité est une bassesse qui dégrade, la simplicité une grossièreté qui rebute, la fidélité à ses devoirs une petitesse qui embarrasse, la modestie une puérilité qui déconcerte, l'obéissance un esclavage qui déshonore, la mortification une cruauté, la dévotion une superstition, le zèle un fanatisme.

C'est surtout sur la religion et la pureté des mœurs que le monde est intraitable. Il aime éperdument le plaisir et l'indépendance, il s'en fait gloire. Le vice et l'irréligion lui paraissent le mérite et le bonheur de l'homme. Peut-il pardonner des lois cruelles qui lui arrachent impitoyablement la satisfaction des sens et la liberté de l'esprit? La sensualité et l'incrédulité, voilà l'homme. La chasteté et la docilité, voilà le saint, voilà saint Louis. Il n'eut jamais la méprisable bassesse d'aller à la gloire par le vice, d'embellir sa couronne par l'infamie. Ce fut au contraire en combattant les ennemis de la foi et de la vertu qu'il mérita le non de héros et de saint. Plus grand par sa piété que par sa valeur, au milieu de la cour et à la tête de ses armées, dans sa vie privée et dans sa vie publique, dans le sein de sa famille et dans les combats, la religion et la chasteté ont cueilli toutes les palmes et ceint son front d'un diadème immortel. Ce seront les deux parties de ce discours. Tel est le caractère du genre humain : ce double poison perdit le premier homme, et perd encore sa postérité. La femme dit tous les jours de mille manières : Le fruit défendu est beau à la vue, et agréable au goût : *Pulchrum visu, et ad vescendum suave.* (*Gen.*, II, 9.) Ce fut encore l'occasion de la perte du monde par le déluge. Toute chair avait corrompu sa voie, tous les hommes étaient dans l'incrédulité. Ces deux vertus au contraire forment les saints et peuplent le ciel. Heureux ceux qui ont le cœur pur! ils verront Dieu. Heureux saint Louis, pour qui la pureté a levé les voiles pendant cette vie, et fait voir Dieu face à face dans l'éternité! *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) Demandons les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans la vie des grands princes, l'histoire est ordinairement obligée de garder le silence sur leur religion et sur leurs mœurs. Alexandre, César, Auguste, les trois hommes les plus fameux de l'antiquité, auxquels, par un éloge peu réfléchi, on compare tous les jours les princes, n'ont été que des débauchés et des impies, et ne méritent guère le nom de grands, que la flatterie leur prodigue: grandeur chimérique, sur laquelle le monde mesure le mérite et distribue la gloire. Elle est effacée par l'infamie du libertinage, et le bien qu'on dit que ces héros prétendus ont fait au monde est fort au-dessous du mal qu'a produit le scandale de leurs désordres. S'ils ont conquis des Etats, ce n'est qu'au prix du sang et du trésor des peuples. Le vice a tout dégradé; et, au lieu de la vaine immortalité dont on les berce, ils n'ont acquis devant Dieu, le véritable estimateur, le véritable rémunérateur du mérite, qu'une confusion et des supplices éternels. Ceux qui, pour acquérir la futilité de la gloire littéraire, vont se rouler dans le bourbier de la galanterie et de l'irréligion, devraient-ils être assez aveugles, eux qui se piquent de bel esprit, pour ne pas voir qu'ils souillent eux-mêmes les lauriers dont ils veulent se couronner, et détruisent l'édifice qu'ils tâchent de construire?

La première leçon, le premier modèle que Dieu présenta à un prince qu'il voulait élever à la perfection, furent la conduite et les sentiments de la reine Blanche, sa mère, régente de son royaume. Ce trait singulier, peut-être unique, jeta dans son cœur le germe de la vertu, avec d'autant plus de facilité qu'il y fut semé et cultivé par la main la plus chère, avec la plus tendre sollicitude. Douée de toutes les grâces de son sexe, paraissant à la cour dans la plus florissante jeunesse, la reine Blanche gagna tous les cœurs. L'histoire a négligé le détail des passions qu'elle fit naître, qui toutes se brisèrent à l'écueil inébranlable de sa vertu. La religion et la raison méprisent toutes ces misères dont les romans et le théâtre nourrissent le libertinage et l'oisiveté; sa modestie ôtait jusqu'aux plus légères espérances, et éteignait des feux dont le monde a la folie de se faire honneur.

Il n'en est qu'un de ces insensés adorateurs, dont la dignité, les talents et les services ont fait passer le nom et les faiblesses à la postérité. Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, osa aimer la reine Blanche, et le lui déclarer par des vers galants, à la vérité fort médiocres, comme le sont communément tous ceux de cette espèce. La galanterie n'est pas la production de l'esprit, ni l'ouvrage du génie, mais le langage de la corruption, qui ne suppose et n'enfante que le vice: *De l'abondance du cœur, la bouche parle*, dit l'Evangile. (*Matth.*, XII, 34.) Ces pensées triviales, ces images si communes, qui circulent depuis tant de siècles, et qu'on ne fait que ressasser, sont bien reçues objets auxquels elles s'adressent sous les des livrées du Parnasse; les femmes sont flattées des éloges de leur beauté et des sentiments qu'on leur dit qu'elles inspirent, surtout quand la rime les porte à leur oreille. Thibaut était un bon poëte de son temps, et ce n'est pas beaucoup dire; tout ce qui nous reste de ce siècle, et qu'on a eu la faiblesse d'imprimer de nos jours, est au-dessous du médiocre. La singularité d'un roi versificateur, et l'honneur qu'il fait à l'art dont il daigne s'amuser, font toute sa célébrité, et l'assaisonnement du libertinage fut alors, comme il est toujours, l'unique mérite de ses poésies érotiques.

Tout fut inutile auprès de la reine. Thibaut crut pouvoir la gagner en lui rendant des services importants dans la guerre que lui faisaient ses vassaux rebelles, avec qui

il avait toujours été uni; il fit semblant d'être toujours dans leurs intérêts, et servait d'espion à la régente, l'avertissant de tous leurs desseins, et la favorisant en secret; ce qui contribua au succès d'une guerre fort douteuse, tant la passion dégrade l'homme et lui fait oublier jusqu'aux principes de l'honneur et de la probité. La reine profita de sa trahison, et ne fut pas plus favorable à ses services qu'à ses vers. Une mère si vertueuse a droit de dire, et dit avec succès à son fils: *Vous m'êtes bien cher, mon fils; mais j'aimerais mieux vous voir perdre la couronne et la vie que de vous voir commettre un péché.* Voilà comment se forment les saints, voilà comment une mère chrétienne doit élever sa famille. Combien de mères au contraire, par leurs exemples, leurs intrigues, leur immodestie, leur éducation mondaine, ne trouvent dans leur famille, et ne méritent de trouver que ce qu'elles ont semé, la licence, le libertinage et la réprobation!

Le roi Louis VIII, digne époux de la reine Blanche, et digne père de saint Louis, se signala aussi par la pureté de ses mœurs. Les courtisans, qui ne vivent que des vices des princes, et tâchent de les précipiter dans l'abîme de la dépravation, pour élever le coupable édifice de leur fortune sur des passions qu'ils flattent, qu'ils nourrissent, qu'ils font souvent naître, tendirent à Louis le piége le plus délicat. Ce n'est pas en lui offrant des objets séduisants qui étalaient leurs charmes à ses yeux; il était trop réservé et trop modeste pour le souffrir, leur témérité eût été punie. Ce prince avait même chassé les actrices de son royaume. Ce ne fut pas en lui inspirant les détestables maximes que l'impureté est un besoin naturel, que les penchants de l'homme ne sont que des ressorts qui font nécessairement agir le cœur, que les passions sont des vertus lorsqu'elles sont tournées vers l'intérêt général, comme l'est la conservation du souverain. Ces infamies étaient inconnues dans un siècle où la religion et les mœurs étaient respectées. Le roi en eût frémi d'horreur. Mais on lui fit entendre avec un air de zèle pour son service que sa maladie ne venait que de sa continence, que sa santé, sa vie dépendaient des libertés qu'il pouvait se donner, qui dans ces circonstances devenaient un devoir pour lui.

Louis ferma l'oreille au sifflement du serpent, et confondit ces prétendus zélateurs en leur tenant le même langage que la reine tenait à Louis, leur fils: *J'aimerais mieux mille fois perdre la couronne et la vie que de commettre un péché.* L'histoire ecclésiastique rapporte un trait semblable de chasteté héroïque dans la vie de saint Casimir, roi de Pologne.

2° La reine Marguerite, épouse de saint Louis, ne fut pas moins ferme à conserver le trésor de sa chasteté: toujours attachée à son mari, elle le suivit partout, et partout édifia par ses vertus. Les dangers de la mer, les fatigues d'un long voyage, le tumulte de la guerre, les horreurs de la défaite et de la captivité d'un époux si cher, rien ne rebuta une princesse dont les passions n'avaient pas affaibli la vertu. Les passions sont en effet la vraie et peut-être la seule cause des mésintelligences domestiques: le vice ne cherche que le plaisir, la vertu seule sait aimer, et peut se flatter d'être aimée. L'impérieuse Michol, fille de Saül, se moqua de David, son époux, lorsqu'il dansa devant l'arche. Fière de sa beauté, de sa naissance, de sa fortune, de la tendresse de son mari, elle ose croire qu'on s'avilit en s'humiliant devant Dieu avec le peuple. Ainsi pensent des petites pratiques de dévotion ceux qui suivent l'esprit profane du monde. Cette princesse si peu religieuse avait été infidèle: l'irréligion et l'impureté sont inséparables. Lors de la disgrâce de David, elle se livra à un autre mari, et lors de la prise de Jérusalem, elle résista aussi peu aux attentats incestueux d'Absalon. Plusieurs dames païennes ont été plus fidèles: on peut plus compter sur une païenne qui respecte sa religion que sur une chrétienne qui se moque de la sienne.

Dieu punit Michol par la stérilité, dit l'Ecriture, ce qui était chez les Juifs un opprobre, et il bénit la femme chrétienne de saint Louis par la naissance de onze enfants. Un sang si pur a coulé depuis dans les veines de tous les rois de France, il coule encore dans celles du roi fidèle imitateur de saint Louis, qui la gouverne. O vous, qui gémissez de la stérilité de votre mariage, avez-vous mérité, méritez-vous par votre continence, que le Dieu de pureté confie à vos mains impures une nombreuse postérité, que vos vices infecteraient? Devez-vous oublier qu'un amour étranger en partageant votre cœur, que l'ivresse de la volupté en énervant votre corps, que les profusions du libertinage en dissipant vos biens, tarissent la source de la grâce divine et la source de la fécondité humaine, et dépeuplent la terre en la souillant?

Cette princesse, qui devait à la pureté de ses mœurs la tendresse de son mari, lui devait aussi son mariage. Les troubadours, rimailleurs grossiers dans le patois de leur pays, couraient les provinces, chantant leurs romances, et entretenant le vice, comme nos histrions sur le théâtre. Plusieurs de leurs productions licencieuses ont passé jusqu'à nous, et n'ont d'autre mérite que la licence. Ces tabarins étaient bien reçus dans les cours sous les auspices du libertinage. Ils fourmillaient dans celle du comte de Provence, et en faisaient l'amusement. La princesse, sa fille, n'assista jamais à leurs jeux, n'écouta leurs chants, et ne voulut lire leurs vers. Il fallait bien se garder de lui donner ces louanges triviales sur la beauté et les grâces, chefs-d'œuvre de quelques poëtes imbéciles, dont le vice est le Parnasse, dont la corruption fait toute la verve, ni de lui tenir de langage équivoque, ni de lui présenter ces idées dangereuses auxquelles une éducation vicieuse donne

un si facile accès. Elle était comme le jardin fermé, et la fontaine scellée des Cantiques, où la vertu avait mis son sceau. Un seigneur de la cour de son père, bel esprit, et faisant des vers, s'avisa de lui dédier un ouvrage de galanterie, se flattant d'avancer sa fortune et d'acquérir beaucoup de gloire. La jeune princesse en fut tellement indignée qu'elle fit exiler le galant poëte aux îles d'Hières.

Cette sévère délicatesse passerait aujourd'hui pour petitesse et dureté; elle fut le plus beau titre à son mariage avec saint Louis, et lui assura la préférence sur toutes les autres princesses qu'on lui offrit. Ce grand saint fut le fruit de la chasteté de sa mère, et le prix de celle de son épouse. C'est mal connaître ses intérêts de chercher un établissement par les piéges de la coquetterie, aux dépens de l'honneur et de la conscience. Dieu punit quelquefois ces criminels artifices par le succès même. On ne tardera pas à s'en repentir. Un mari acquis par le vice ne rendra jamais heureux. La vertu seule peut faire le bonheur des mariages. On raconte que lors de la captivité de saint Louis, elle chargea un de ses officiers de lui couper la tête, si ce prince perdait la vie, pour ne pas survivre à son mari, et n'être pas exposée aux insultes des Sarrasins : excès sans doute répréhensible, mais qui prouve la fidélité conjugale et la parfaite pureté de cette princesse. L'antiquité en eût fait l'éloge, elle l'a célébrée dans Lucrèce et Virginie. L'Eglise se contente d'admirer sa pieuse intention, sans en approuver l'excès.

3° Les exemples et les instructions d'un père si vertueux transmirent à ses enfants le trésor inestimable qu'il avait reçu de la reine, sa mère. La vertu fut le caractère de sa famille. C'était, selon les paroles que nous avons citées de l'Ecriture, une famille chaste et éclairée : *Casta generatio cum claritate.* (*Sap.*, IV, 1.) Il en eut le même soin qu'on avait eu de lui; il ne se reposait pas si fort sur les instituteurs qu'il leur avait choisis, quoiqu'il eût fait ce choix avec la plus grande exactitude, qu'il ne cultivât par lui-même ce riche fonds. Pères et mères qui versez des larmes amères sur les égarements de vos enfants, rendez-vous justice. Quels exemples, quelles instructions leur donnez-vous? et vous êtes surpris qu'ils marchent sur vos traces! Vous devriez l'être qu'ils se frayassent une route différente. Veillez-vous sur leur conduite, corrigez-vous leurs fautes? ne vous en débarrassez-vous pas en des mains étrangères, comme d'un poids qui vous est à charge? Quelles leçons leur donnez-vous? leçons de vanité, leçons de parure, leçons de mollesse, leçons de coquetterie, leçons de mondanité, leçons de licence et de vice. Quel fruit en recueillerez-vous? des désordres qui vous déshonorent, et remplissent vos jours d'amertume : *Saturati sunt filiis.* (*Ps.* XVI, 14.)

Saint Louis continua jusqu'à la mort ses soins paternels pour ses enfants. Ses dernières paroles, monument de sa piété, qui passera jusqu'à la dernière postérité, furent les instructions les plus chrétiennes et les exhortations les plus pathétiques. Malgré son extrême faiblesse, et les vives douleurs de sa dernière maladie, il voulut écrire de sa main ce précieux testament qui leur assurait le plus riche héritage. La Providence a fait passer jusqu'à nous ces derniers efforts du zèle d'un roi mourant, comme le Saint-Esprit nous a conservé dans l'Ecriture les paroles de Jacob à ses enfants, de Moïse à son peuple, de David à Salomon, de Mathathias aux Machabées. Parmi le grand nombre d'objets que parcourt le zèle de Louis, on trouve les plus fortes exhortations à la chasteté, à la fuite des occasions, des mauvaises compagnies, des discours licencieux, et de tout ce qui pourrait détruire, blesser, effleurer une vertu si délicate.

La partie la plus importante, la plus critique, et souvent la plus négligée de l'éducation des enfants, c'est la pureté de leurs mœurs et la conservation de leur innocence. Elle influe sur toute leur vie, conserve toutes les vertus, sanctifie le cœur, l'esprit et le corps. Le vice, au contraire, source des plus grands désordres, souille l'esprit par des idées honteuses, corrompt le cœur par des désirs infâmes, énerve le corps par des excès aussi funestes à la santé qu'à la conscience. Précieuse robe de l'innocence, reçue au baptême, confiée par le Seigneur à la vigilance des parents! Qu'ils écartent donc tout ce qui pourrait y porter atteinte; qu'ils les empêchent de connaître, de voir, de goûter un plaisir empoisonné, dont la fuite est le seul préservatif; au lieu qu'aux innombrables ennemis que les grâces et la faiblesse de leur âge font naître sur tous leurs pas la vanité, le luxe, l'indiscrétion, la mollesse, les exemples, les discours des parents ajoutent les traits les plus perçants et les plus inévitables : *Qui tollit sepem mordebit eum coluber.* (*Eccle.*, X, 8.) Que l'éducation des enfants de Louis fut différente! Plus en garde contre les ennemis de la pureté que contre les ennemis de l'Etat, il éleva autour d'eux une forteresse inaccessible, dont toutes les avenues étaient fermées aux idées du péché. Ses soins, ses exhortations, toute sa vie enseignaient la vertu, et la rendaient nécessaire. Il en cueillit les fruits; ses enfants se multipliaient et croissaient autour de lui sous les ailes de la piété : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* (*Psal.* CXXVII, 4.)

Il ne souffrit jamais des discours, je ne dis pas ouvertement licencieux, la simple politesse les déteste, mais même équivoques ou galants, qui pussent alarmer la pudeur la plus délicate, ou embarrasser la timide innocence. Les livres, les tableaux de ce caractère furent enveloppés dans la même proscription. L'image du vice ne fut jamais un moyen d'élever la jeunesse, et de former son esprit aux dépens de son cœur. Peut-on prendre pour de bons mots ces traits qui,

sous un voile affecté, portent la mort dans l'âme? Peut-on avoir de l'esprit contre Dieu, de la raison à l'offenser, du génie à se damner? N'est-ce pas le comble de la déraison et de la folie, de quelque sel qu'on l'assaisonne? C'est une autre folie de l'écouter, de la laisser entendre à des enfants. Ces mauvais discours corrompent les mœurs de ceux qui les écoutent, et les supposent corrompues dans ceux qui les tiennent. De l'abondance du cœur l'oreille écoute et la bouche parle. Saint Paul veut qu'on porte la délicatesse jusqu'à ne pas prononcer le nom du vice, de peur d'en réveiller l'idée, et d'en faire perdre l'heureuse ignorance : *Ne quidem nominetur in vobis.* (*Ephes.*, V, 3.) Qu'on n'attribue pas ce zèle de Louis à un caractère sombre, rêveur, difficile, qui le rendît farouche et intraitable ; il était gai, ouvert, familier. La piété seule lui faisait prendre ces sages précautions pour lui-même et pour ses enfants. La piété la plus sublime est si peu opposée à la gaieté, que saint Paul, dans le même endroit où il prêche la modestie, recommande de se réjouir dans le Seigneur : *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete, modestia vestra nota sit omnibus.* (*Phil.*, IV, 4.)

La même sagesse lui fit bannir de son palais ces ornements si dangereux, les statues, les tableaux, les estampes, les nudités et toutes sortes d'indécences : étincelles qui allument le feu de l'enfer, dont la vertu est alarmée autant que le vice s'en repaît avec avidité, et les étale avec complaisance, étincelles qui, comme les mauvais livres sur les ailes de l'impression et de la gravure, portent la contagion à l'infini, production du vice qui enfante le péché, le répand et le multiplie. Elles passent dans toutes les mains, elles s'offrent à tous les yeux; que faut-il davantage? Un coup d'œil, un instant suffit pour porter ou pour recevoir le coup mortel : *Si quis viderit ad concupiscendum, jam mœchatus est.* (*Matth.*, V, 28.) Combien, à plus forte raison, sont pernicieux ces tableaux animés, dont la toilette a attifé la parure, dont le pinceau a répandu le coloris, dont l'indécence, dont la nudité sollicitent les regards et décèlent la corruption! Hélas! disait le prophète, mes yeux ont enlevé mon âme jusque dans les rues : *Oculus meus deprædatus est animam meam in vicis urbium.* (*Thren.*, III, 51.) Le péché entre par tous les sens; ce sont comme les fenêtres de l'âme. Les objets frappent les yeux, les discours, les chants blessent l'oreille, les parfums amollissent, la bonne chère nourrit la concupiscence, le tact dérange et corrompt : *Ascendit mors per fenestras nostras.* Tout le corps, dit saint Paul, est un corps de péché : dans le commerce de la société, dans les parties de plaisir, dans les spectacles, le démon réunit tous les piéges, afin que sa proie ne lui échappe pas. Peut-il être permis d'y exposer ses enfants, de s'y exposer soi-même?

4° La pureté de toute sa famille est le garant et fait l'éloge de celle de saint Louis. Environnée des ennemis qui assiégent le trône, bien plus que la cabane du berger, elle y courut les plus grands risques; elle eut à soutenir de grands combats. Ce ne furent pas, il est vrai, ces grossiers attentats qui firent rougir Joseph et Susanne, lorsque la femme de Putiphar et les infâmes vieillards osèrent découvrir ouvertement leur passion, et accuser injustement l'innocente victime. L'élévation de son rang en imposait aux plus téméraires; la réputation de sa vertu, la vigilance de la reine sa mère annonçaient trop l'inutilité et la punition des entreprises pour oser en former. Ces barrières suffiraient aux grands s'ils n'étaient les premiers à les lever, à aplanir les routes, à poursuivre, à séduire et souvent à forcer l'innocence. Il est dans le monde, il est dans les cours une persécution secrète, dont les plus grands saints se garantissent difficilement. Une infinité de piéges de toutes parts tendus, regards passionnés, discours galants, flatterie licencieuse, chants voluptueux, poésies érotiques, couleurs empruntées, spectacles attrayants, beautés complaisantes, courtisans prêts à tout, artisans du libertinage, qui calment les remords, qui débitent une doctrine commode, font naître le plaisir, étudient le faible du prince pour obtenir ses faveurs. Qui peut se défendre de tant d'ennemis? énervés par la volupté, affaiblis par la mollesse, éblouis par la pompe, enchaînés par des usages, entraînés par l'oisiveté. Quel bouclier peut parer tant de traits et vaincre des ennemis si opiniâtres? Il est difficile à un jeune cœur de conserver son innocence même dans la retraite; que sera-ce au milieu du monde, et du monde le plus corrompu? Que sera-ce sur le trône où tout désarme, où tout enchante, où tout est conjuré pour contribuer à la défaite? Louis triompha de tout, et n'acquit pas moins de gloire par sa victoire sur des ennemis agréables que par ses combats contre les Sarrasins, dans la paix que dans la guerre, dans les délices que dans les prisons d'Egypte. Il la dut à ces précautions; ce n'est pas en attaquant cet ennemi de front, c'est en le fuyant qu'on le terrasse.

La pureté des mœurs de Louis ne fut pas, comme dans la plupart des hommes vertueux, le fruit tardif des réflexions et des combats, peut être des défaites. Dès l'âge le plus tendre, où le cœur se développe sans détour, parce qu'on ne réfléchit pas; sans hypocrisie, parce qu'on n'a point d'intérêt de se cacher; sans modération, parce que les passions sont très-vives; sans délai, parce que le plaisir saisit avec le goût piquant de la nouveauté; dans cet âge critique où tout est occasion, parce qu'on est fragile, tout est piége, parce qu'on est sans expérience, tout est ennemi, parce que tout plaît et qu'on plaît à tout, où souvent un mauvais caractère, qui est le germe de tous les vices, tous ceux qui approchaient de Louis, étonnés d'une vertu si prématurée, s'écriaient : Quel sera donc cet enfant? *Quis putas puer iste erit?* (*Luc.*, I, 16.) Il semble qu'il n'ait point péché

en Adam; son innocence, sa candeur, sa douceur, sa piété rappellent les beaux jours du monde naissant, dont vainement le genre humain déplore la perte, que des vices toujours renaissants rendent si sensible. On le voyait, ainsi qu'Adam dans le paradis terrestre, vainqueur ou plutôt exempt de passion, détestant ou plutôt ignorant jusqu'à l'ombre du péché, réunissant les qualités aimables de l'enfance avec les vertus consommées de la vieillesse, un visage toujours serein, une humeur toujours égale. Le son insinuant de sa voix peignait la paix de son cœur et la douceur de son caractère; une franchise sans déguisement, une droiture sans détour lui gagnaient la confiance de tout le monde. On ne voyait en lui ni légèreté, ni caprice, ni emportement, ni inconstance. Il aimait la solitude sans être sauvage, il s'amusait des jeux innocents et s'y prêtait avec bonté, mais travaillait avec assiduité et avec réflexion; c'était plutôt un ange qu'un homme : la vertu vivait et respirait dans toute sa personne.

Peu de saints ont été aussi enrichis des dons extérieurs de la nature, qui sont souvent l'écueil de la vertu, et qui en firent ici l'ornement. Admirez cette modestie qui les conserve et les embellit comme une haie impénétrable : *Sepem circumdedit ei*. Toutes les vertus lui prêtent leur secours. Le recueillement ferme les yeux, l'humilité baisse la tête, la foi embrase le cœur, la science éclaire l'esprit, l'espérance affermit les pas, la mortification réprime les saillies, la majesté imposante arrête dans toutes les avenues du vice. Parmi les vertus du grand prêtre Onias, dont l'Ecriture fait le plus grand éloge, le Saint-Esprit ne regarde pas la modestie comme une basse et puérile timidité : *Verecundum visu et modestum moribus* (II *Mach.*, XV, 12), semblable à la beauté de la rose et à la blancheur des lis, traits d'autant plus glorieux à ce grand homme qu'ils sont employés à peindre la modestie de la plus pure des vierges. La fleur des champs, la rose de Jéricho, le lis des vallées au milieu des épines, *flos campi, lilium convallium* (*Cant.*, II, 1), exhalent leurs doux parfums. Eloignons toute idée profane de ces portraits consacrés à la piété. Nous y trouverons le plus chaste et le plus modeste des princes, le lis au milieu des épines : c'est son âme pure au milieu des délices de la cour. La rose de Jéricho embellit ses joues, non avec les couleurs délayées et répandues pour exciter la passion; la pudeur y tient le pinceau, au moindre mot équivoque elle sonne l'alarme et prend la fuite. Ces épines repoussent une main téméraire; elle demeure enfermée dans le bouton, craignant de paraître au jour; et voulant se dérober au regard, elle répand la bonne odeur de ses exemples jusqu'au delà des mers. Les barbares mêmes et les infidèles en sont embaumés. Bien différent des mondains, dont la pruderie affectée et la modestie hypocrite font semblant de fuir pour appeler, de refuser pour attirer, de se voiler pour piquer le désir, la modestie de Louis, vrai et sincère interprète et garant de son cœur, méprisait ces frivoles artifices. Il n'appartient qu'au vice de les employer et de passer la vie en des occupations d'une âme si peu chrétienne. Les saints ne mettent leur bonheur et leur gloire que dans cette beauté intérieure dont l'époux céleste est si jaloux.

Il flétrissait même les agréments extérieurs par la mortification et la simplicité, non, comme les pharisiens, pour faire l'étalage de ses jeûnes, mais pour amortir le feu de la concupiscence, et écarter les occasions d'un péché dont le luxe et la mollesse sont des sources inépuisables. Il n'en fut que plus respecté aux yeux qui savent apprécier la vertu, et même aux yeux qui la redoutent. Ces mortifications alarmaient ses confesseurs, ils étaient obligés d'y mettre des bornes, pour ne pas exposer par ses pieux excès une vie si précieuse. Ses veilles, ses abstinences, ses prostrations, ses instruments de pénitence, incroyables dans un prince, ridicules selon le monde, faisaient de lui une espèce de cénobite que les religieux les plus austères avaient bien de la peine à imiter. Une vie réglée est une autre sorte de mortification continuelle. En arrêtant la légèreté de l'esprit, les exercices de piété, la prière vocale, l'oraison mentale, l'assistance au service divin, la fréquentation des sacrements sanctifièrent ses journées. Les affaires de l'Etat, les voyages, les guerres, la prison même ne l'empêchaient point d'avoir toujours les armes à la main contre lui-même, et de vivre en la présence de Dieu. Il savait, à l'exemple de saint Paul, châtier son corps et le réduire en servitude, afin qu'il ne se révolte pas contre l'esprit; mais aussi il savait allier ses dévotions avec ses devoirs, et par une sage distribution de son temps il suffisait à tout. La piété et le travail, bien loin de se nuire, se servent mutuellement; la mollesse et l'oisiveté détruisent également et les devoirs de l'état, et les devoirs de la piété, qui condamne toutes les passions.

Le luxe et le faste, dans le siècle de saint Louis, ont été bien au-dessous des excès monstrueux où ils sont portés de nos jours. Tout était chez lui simple et commun : bâtiment simple, sans magnificence; meubles simples, sans somptuosité; habits simples, sans élégance; repas simples, sans délicatesse. Saint Louis n'avait garde d'appeler les arts du luxe, et de faire servir leurs chefs-d'œuvre à flatter l'orgueil et la sensualité; il chérit au contraire la simplicité de son siècle, et rejeta l'éclat que sa dignité pouvait lui permettre; et comme un simple particulier il enchérit même sur la simplicité de son temps. Ce siècle pourtant avait une sorte de parure à sa manière. Les villageois les plus pauvres, les peuples les plus sauvages ont aussi leurs modes. Les historiens en font le détail. Bien éloignées de nos mœurs, notre vanité les dédaigne et s'en moque. Saint Louis, le trouvant excessif et

pour lui-même et pour sa famille, se tint toujours dans l'état le plus commun. Joinville assure que plusieurs seigneurs et lui-même étaient plus *braves* que leur maître. La simplicité de son intérieur l'élevait avec les saints ; les grâces de la modestie, la parure de ses vertus, la magnificence de sa charité, l'éclat de sa religion, le distinguaient de tout le monde, et le mettaient au-dessus des plus grands rois. Sa sœur Isabelle en fut si touchée qu'elle quitta le monde, et s'enferma dans un monastère. Saint Louis le bâtit et le dota, et voulut qu'elle en fût la première abbesse. C'est le monastère de Longchamp, aux portes de Paris, où reposent les reliques de cette sainte religieuse, dont il célèbre tous les ans la fête.

Une des précautions les plus nécessaires, et trop négligée, ce fut de bannir tous les comédiens de ses Etats. Le théâtre, depuis longtemps détruit dans les Gaules avec l'empire romain, qui l'y avait introduit, et qui à son tour avait contribué à l'esclavage des peuples, et attiré des calamités innombrables, contribué à la perte des mœurs par la dépravation des spectateurs, comme l'ont reconnu même les poëtes païens,

Luxuria incubuit victamque ulciscitur orbem ;

le théâtre, dis-je, commençait à renaître en France depuis quelques années. Ce ne fut d'abord qu'une troupe de vils histrions, qui voltigeaient de tréteaux en tréteaux dans les places publiques ; il s'en fallait bien que ce fussent des acteurs et des actrices dressés aux vices, exercés à la coquetterie, dont les talents, les parures, la licence, les discours, les nudités, les avances séduisantes tendissent aux spectateurs des piéges inévitables en allumant et nourrissant les passions, et apprissent à secouer le joug de la loi et de la foi. Ces dangers, aujourd'hui extrêmes et multipliés à l'infini, étaient alors médiocres et rares. Louis les craignit pourtant et pour lui-même et pour sa famille, et pour sa cour et pour ses peuples ; il n'assista jamais à leurs jeux, et les bannit absolument de son royaume. Plus ferme que son père et ses prédécesseurs, qui à la vérité avaient porté des ordonnances sévères contre les comédiens, mais que des guerres et une multitude d'affaires empêchaient de les exécuter, Louis, inexorable, ne put souffrir ces ennemis déclarés de la vertu, plus pernicieux que les ennemis de la couronne. Sous un prince religieux, pour qui les mœurs et la piété sont l'objet le plus important, ces pestes publiques ne parurent plus ; ils demeurèrent longtemps bannis, et ne se montrèrent ensuite que sous le voile de la piété, ne représentant que les mystères de la passion de Jésus-Christ, dont même ils prirent le nom ; mais bientôt, secouant ce joug incommode, ils n'ont plus parlé que de galanterie, et n'ont plus donné de pièce que l'amour n'en fasse l'intrigue.

Tout ce qui fait l'ornement, c'est-à-dire le danger du théâtre, reçut de Louis le même traitement : nudités, parures, paroles équivoques, peintures indécentes ; on ne voyait dans son palais que des images des saints, on n'y entendait que des cantiques. Les chansons tendres, les airs lascifs qui ne sont propres qu'à exciter les passions, ne furent jamais soufferts. Ce grand prince aimait la musique, il avait un page dont la voix était admirable ; il lui défendit, et à tous les musiciens, de rien chanter de galant. On n'y vit jamais des romans, des ouvrages de galanterie ; leurs auteurs, bien loin d'obtenir des récompenses, auraient été sévèrement punis. Les troubadours n'osèrent se montrer, quoique si accrédités en Provence. La pieuse reine s'applaudit de trouver dans la cour de France cette réserve qu'elle avait su conserver dans la cour du comte son père, et qui lui avait mérité la tendresse du roi son mari.

Ces exemples frappants du mépris qu'ont fait deux grandes reines des galanteries des cours, ces exemples, ces précautions qu'a pris un saint roi pour écarter tous les objets qui réveillent les idées du vice, sont de grandes leçons pour les gens de lettres ; ils y apprennent le peu de cas qu'ils doivent faire de ces ouvrages, fruits de la passion et germe funeste du crime, et les vives alarmes sur les dangers qu'ils courent ou qu'ils font courir, sur la dépravation qu'ils supposent et qu'ils occasionnent. Ces productions fussent-elles l'ouvrage de l'esprit et du génie, ce qui n'est pas, puisqu'il n'est rien de plus futile et de plus trivial, devrait-on acheter à ce prix la réputation de bel esprit ? Quel usage plus pernicieux des talents, qui ne peut que dégrader et déshonorer ceux qui les avilissent ! Ce sont ces grands exemples qui ont inspiré aux sociétés littéraires qui ont pris saint Louis pour patron, cette loi si sage de ne donner des couronnes académiques qu'à des ouvrages de morale dont le sujet fût pris de l'Ecriture sainte, terminés par une prière à Jésus-Christ et approuvés par deux docteurs en théologie : condition absolument incompatible avec la galanterie.

La vie privée de saint Louis, que la sagesse de nos philosophes traite dédaigneusement de singularité et de petitesse, est cependant la vie la plus agréable à Dieu. On y voit sa gloire et dans le ciel et sur la terre, où l'Eglise lui a érigé des autels. Une gloire plus singulière et plus rare, même parmi les saints, une gloire même que le monde n'oserait méconnaître, c'est d'avoir pour imitateur le Dauphin, père de Louis XVI, dont on vient de donner la vie au public. Qui oserait aujourd'hui traiter de puérilité des vertus consacrées par l'imitateur d'un si grand prince, qui a fait revivre saint Louis de nos jours, dont la perte a excité les plus vifs regrets ? Quelle gloire aussi pour ce digne héritier de sa couronne d'avoir si parfaitement imité son modèle ! Ils sont le panégyriste le plus complet l'un de l'autre. Qu'a donc fait de si brillant ce héros, si digne de l'admiration de toute la France ? Est-il monté sur le trône ? son front fut-il ceint des lauriers de la victoire ? ses

conquêtes ont-elles reculé les frontières de ses Etats? la justice lui a-t-elle remis sa balance? sa bouche s'est-elle ouverte pour donner des lois? les finances ont-elles coulé par ses mains? a-t-il mis en mouvement les ressorts d'une profonde politique? Non, le Dauphin n'a été qu'un particulier, n'a pratiqué que des vertus obscures, et cependant il a consommé en peu d'années une longue carrière : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV, 13.) Il ne doit sa gloire qu'à la pureté de ses mœurs, à son zèle pour la religion, à sa charité pour les pauvres.

Tout ce qui l'approchait tenait à lui par ces liens. La reine sa mère, si édifiante par ses vertus héroïques au milieu des plus grands revers, lui disait, comme la reine Blanche à saint Louis : *Vous m'êtes bien cher, mon fils; j'aimerais mieux vous voir mort que coupable de quelque péché.* La princesse Louise, sa sœur, comme la princesse Isabelle, sœur de saint Louis, a renoncé aux honneurs et aux plaisirs de la cour, et s'est renfermée dans un monastère. Elle a choisi la règle la plus austère, qui la sépare le plus du monde, l'oblige au silence et au recueillement le plus profond et l'assujettit aux plus petites pratiques de dévotion, qu'on traite de puérilités; elle y fait la gloire de l'état religieux et l'admiration de l'Eglise. Une épouse fidèle et pieuse avait si bien gagné la tendresse du Dauphin par la pureté de ses mœurs, comme Marguerite de Provence avait gagné celle de Louis, qu'ils n'étaient qu'un cœur et une âme. Conseil mutuel l'un de l'autre, il n'y avait rien de secret entre eux, même de leurs peines de conscience. Ils travaillaient de concert à l'éducation de leurs enfants et dirigeaient leurs instituteurs. Le Dauphin, mourant, demanda en grâce au roi, son père, de la laisser la maîtresse de leur éducation. Nous devons à leurs soins et à leurs exemples les vertus du prince qui nous gouverne. Son père lui a laissé, comme saint Louis à son fils, des instructions très-sages. Le succès a répondu à leurs vœux : ce jeune prince, en montant sur le trône, a signalé les premiers jours de son règne par son zèle pour la religion et les mœurs, et vous avez, Messieurs, couronné le portrait de son mérite, que vous avez donné pour sujet du prix. Après avoir admiré saint Louis dans la pureté de ses mœurs, nous allons l'admirer dans son zèle pour la religion.

SECONDE PARTIE,

Ou, si l'on veut, second discours.

Toute la religion se réduit à ces trois mots : Il y a un Dieu, il a parlé, qu'a-t-il dit? S'il y a un Dieu, il faut l'adorer et lui rendre un culte; s'il a parlé, tout doit le croire; s'il y a quelques difficultés à entendre ce qu'il a révélé, tâchons de l'expliquer. Cette doctrine, qui est celle de tout homme raisonnable, est fondée sur les trois motifs de croyance que peuvent avoir les hommes. L'évidence de la raison démontre l'existence d'un Etre suprême et anéantit l'athéisme. La certitude des faits de l'histoire nous apprend que Dieu a fait connaître aux hommes ses volontés et le culte qu'il veut lui être rendu; c'est la confusion du déisme; la soumission nécessaire à une autorité légitime condamne toutes les hérésies et ramène tout à l'unité catholique. Nécessité de la nature divine, Dieu est sans principes et le principe de tout; nécessité de la constitution du genre humain : l'homme, ne pouvant être ni dans tous les lieux ni dans tous les temps, est obligé de s'en rapporter au témoignage de ceux qui lui attestent les faits : témoins innombrables, témoins respectables par leurs lumières et leur probité, témoins miraculeux qui signent la vérité de leur sang au milieu des plus grands supplices. Le martyre est une sorte de nouvelle révélation. Dieu seul peut parler par de telles bouches. Nécessité d'instruction : l'homme est ignorant, faible, borné; les mystères sont impénétrables, les paroles de Dieu souvent difficiles à entendre, les opinions sont si différentes. On ne peut se passer d'un juge, d'un interprète, d'une autorité supérieure qui, dans les lois divines comme dans les lois humaines, explique les difficultés, termine les différends, déclare la vérité qu'il faut suivre. Dieu a établi ce tribunal, ce corps de témoins, cette société toujours subsistante, qu'il garantit infaillible. Voilà l'Eglise, les pasteurs, le chef, le centre de l'unité; voilà la religion catholique : *Docete omnes gentes, ecce ego vobiscum sum omnibus diebus; portæ inferi non prævalebunt.* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

La religion, ainsi établie, impose plusieurs obligations, la foi dans les mystères, le respect dans le culte, la soumission au ministre et le zèle pour la gloire de la religion et sa propagation. Tel fut le caractère de saint Louis : la foi la plus aveugle, le respect le plus profond, la soumission la plus docile et le zèle le plus ardent qui lui fit tout sacrifier pour la gloire de Dieu.

1° Foi aveugle dans les mystères. Il y a toujours eu, il y aura toujours des hérésies; et il le faut, dit saint Paul, afin de faire connaître ceux qui ont été éprouvés. Il y en eut une célèbre du temps de saint Louis, ou plutôt une foule d'hérésies réunies dans celle des Albigeois, qui fit de très-grands ravages dans le royaume. Cette hérésie n'était que le manichéisme, qui de la Perse, où il était né, avait parcouru le monde chrétien et était venu infecter le Languedoc et la Catalogne. Il avait gagné le roi d'Aragon et le comte de Toulouse avec toutes leurs cours. Cette erreur dangereuse, qui avait séduit le grand Augustin, roule sur la difficulté de concilier le mal moral et le mal physique avec la miséricorde divine : mystère impénétrable que Dieu, dès le commencement du monde, avait défendu au premier homme d'examiner, en lui interdisant le fruit de la science du bien et du

mal. Ces deux objets, en apparence inconciliables, semblent supposer deux principes, un bon et un mauvais, ce qui est le pur manichéisme; ou un Dieu indifférent sur le vice et la vertu, ce qui en anéantit les idées par une tolérance aveugle et forme les différentes branches du déisme, du matérialisme, qui ne sont que le manichéisme déguisé et conduisent toutes à l'irréligion. Cette secte pernicieuse y ajouta bien d'autres erreurs que les protestants ont renouvelées dans ces derniers siècles sur le purgatoire, les sacrements, l'Eucharistie, l'invocation des saints, le culte de la sainte Vierge; qui ont égaré, pendant bien des années, un des plus fameux descendants de saint Louis, Henri IV, à qui Dieu ne fit la grâce de se convertir qu'après avoir bouleversé toute l'Europe.

Quel danger pour saint Louis, s'il avait eu une foi accommodante, s'il avait lu les livres des Albigeois, écouté leurs docteurs, souffert leurs entreprises! la France serait aujourd'hui toute albigeoise, comme elle serait aujourd'hui toute protestante, si Henri IV était monté sur le trône sans se convertir. Mais non, disait ce grand saint avec la foi la plus vive et la plus ferme: *Est-ce à moi à m'élever jusqu'à la sublimité des mystères, à sonder leur profondeur, à interroger la sagesse de Dieu, à lui demander compte de ses œuvres? L'Eglise a parlé; que faut-il davantage? C'est à moi à captiver mon entendement sous le joug de la foi, et à la faire régner dans mes Etats.* Il demanda avec instance au pape l'établissement de l'inquisition dans tout son royaume, il l'appuya de toute son autorité, il en fit tous les frais, et paya de son trésor les gages des inquisiteurs, comme ceux des autres magistrats, et en fit une charge de l'Etat. Elle y a subsisté pendant trois siècles. Ce tribunal, si injustement décrié par l'hérésie, est pourtant l'ouvrage du plus saint et du plus sage de nos rois; mais l'erreur ne demande que la tolérance: elle n'a en effet besoin que d'être tolérée pour faire les plus grands progrès.

La foi de Louis était si vive, disent tous les historiens de sa vie, qu'il semblait être déjà dans le ciel avec les saints, contemplant la Divinité. Il croyait, il voyait, il touchait les choses saintes, il entendait la voix de Dieu, et rendait croyables les visions des prophètes. Toutes les créatures vivent, se remuent, existent en Dieu: *In ipso movemur, vivimus et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) Mais cette union et cette dépendance, qui ne tombent pas sous les sens, étaient sensibles dans Louis. Il ne voyait, il n'entendait que Dieu, n'agissait, ne respirait que pour Dieu, ne parlait que de Dieu: *Conversatio nostra in cœlis est.* (*Phil.*, III, 20.) Le juste vit de la foi; c'est son repos, son élément, son centre, ou plutôt il ne vit pas, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. La foi dont l'empire embrasse l'esprit, le cœur et les œuvres, est une soumission intérieure et extérieure, spéculative et pratique. Ni l'une ni l'autre n'est faite pour le juste; le juste est lui-même sa loi vivante dans ses actions, ses volontés et ses pensées: *Lex justo non est posita.* (II *Thess.*, I, 9.)

Dieu fit un grand miracle du temps de saint Louis en se montrant sensiblement dans la divine Eucharistie. On l'en avertit, on l'invite à venir voir la merveille. La curiosité naturelle de l'homme devait l'y faire courir, une sainte curiosité même semblait l'y engager, pour rendre à Dieu ses hommages, admirer le miracle, et confirmer sa foi; mais la foi de ce saint n'a pas besoin de miracle. Il mortifie sa curiosité, et exerce sa foi; il refuse de l'aller voir: *Je n'ai pas besoin*, dit-il, *d'un prodige, pour croire la présence de Dieu dans l'Eucharistie, je la crois même plus que si je la voyais de mes yeux: la parole de Dieu et la décision de l'Eglise valent tous les miracles.* Il établit ainsi la croyance catholique dans deux articles les plus intéressants, qui ont eu le plus d'adversaires, l'autorité de l'Eglise et la présence réelle. Telle fut la foi des apôtres. Ces paroles étonnantes: *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* (I *Cor.*, XI, 24, 25), n'excitèrent aucun mouvement en eux, ni de curiosité, ni d'admiration, ni de doute. Ce mystère incompréhensible fut reçu paisiblement, sur la parole de Dieu; lorsque la même vérité leur avait été annoncée dans le désert, après la multiplication des pains, plusieurs disciples se retirèrent indignés et scandalisés. L'auraient-ils été, si on ne leur avait promis qu'une figure du corps et du sang, comme disent les protestants? Mais ils n'avaient garde de donner un sens étranger à ces paroles, et ils avaient trop peu de foi pour croire aveuglément. Les autres apôtres écoutèrent, crurent et demeurèrent infidèles sans marquer aucune surprise, sans faire aucune difficulté; ils reçurent la communion dans le cénacle avec la même tranquillité. Peut-on hésiter, quand un Dieu parle? *Ma chair est vraiment une viande, et mon sang vraiment un breuvage.* (*Joan.*, VI, 56.)

2° Le respect dans le culte de Dieu, outre les sentiments intérieurs dont on doit être pénétré, renferme toutes les marques extérieures de respect pour les choses saintes. L'Etre suprême a un droit infini sur l'un et sur l'autre. L'homme se doit à Dieu tout entier, et à son prochain. Pour la gloire de Dieu, il doit l'exemple de la fidélité à ses devoirs de religion. Qui les a mieux remplis que saint Louis? qui peut égaler sa piété? Le voilà dans la prière, le voilà à l'Eglise dans le plus profond silence et la plus profonde humiliation, prosterné contre terre, offrant à Dieu les vœux les plus ardents et pour lui-même et pour son royaume. Ce culte est une suite nécessaire de la première vérité. S'il y a un Dieu, toutes les créatures raisonnables doivent l'adorer, l'aimer, le prier. Le détail de la liturgie est par lui-même arbitraire. Si Dieu l'avait abandonné aux hommes, chacun eût pu le lui rendre à sa manière, ce qui aurait formé, et qui en effet a produit chez les peuples

qui n'ont pas voulu croire à la révélation, l'immense variété de religions qui défigurent toute la terre, cette multitude de superstitions et d'absurdités qui l'ont souillée depuis tant de siècles. Mais la miséricorde de Dieu n'a pas laissé le monde dans cet affreux chaos. Il a déclaré la manière dont il veut être honoré, chez les Juifs par la voix de Moïse, chez les chrétiens par lui-même et par le ministère de l'Eglise. Dès que Dieu a parlé, et réglé la croyance et le cérémonial, on ne peut espérer de lui plaire qu'en le suivant, et le prince en le faisant suivre. La profession extérieure est une loi de l'Etat aussi bien que de l'Eglise. Qui eût osé s'y soustraire? qui eût osé manquer de respect pour les choses saintes sous les yeux d'un si saint roi? Mais il n'avait pas besoin de la rigueur des ordonnances; son exemple était une loi sacrée à laquelle l'on se soumettait avec plaisir. Le bon exemple donne une espèce de souveraineté supérieure à celle du trône, contre laquelle le plus méchant même n'ose se révolter.

Un des plus grands objets de la dévotion de saint Louis a été la croix. Il l'arbora sur ses habits en entreprenant les croisades : livrée glorieuse d'un Dieu mourant, que sa piété préférait aux riches étoffes, à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses, à l'éclat de sa couronne. Il n'y voulut rien de distingué. C'étaient des morceaux d'étoffe commune, cousus en croix. La richesse, l'éclat lui eussent paru bien déplacés dans l'instrument des humiliations de son Dieu. Aussi demeurait-il confondu avec tous les croisés qui en portaient de pareilles. On en a fait depuis dans les ordres de chevalerie, singulièrement dans celui qui porte le nom de saint Louis, une marque de noblesse, d'honneur et de dignité, qu'on a chargée de toute sorte d'ornements, souvent peu conformes à son idée primitive. L'ordre de Malte, alors appelé de saint Jean de Jérusalem, plus ancien, il est vrai, que saint Louis, mais qui lui doit presque tout son lustre et ses richesses en France, cet ordre si distingué, si célèbre, le croira-t-on? n'est qu'une croisade perpétuelle, une armée toujours prête à combattre les infidèles. Il semble que pour confondre les détracteurs des croisades Dieu a voulu perpétuer ces guerres religieuses dans les mains des hommes les plus qualifiés de tous les royaumes chrétiens. Ils ne peuvent même entrer dans cette pieuse milice sans en faire profession, s'y consacrer pour toute leur vie, et avoir fait des courses contre les Turcs.

Un autre genre de triomphe de la croix, ce fut son entrée à Damiette et à Paris. Après la prise de cette importante capitale de l'Egypte, la croix y fut portée à la tête de toute l'armée. Les troupes la suivaient comme des sujets soumis qui accompagnent le triomphateur plutôt en vaincus qu'en vainqueurs. Le saint roi marchait nu-pieds avec sa famille et sa cour; la croix fut placée dans la principale mosquée, dont on fit une église, et fut élevée sur l'autel devant lequel tout se prosterna, et rendit hommage à Dieu de l'honneur de la victoire. On y célébra l'office divin avec le plus profond respect et la plus tendre dévotion. Les infidèles, qui en furent témoins, n'admirèrent pas moins que les chrétiens la piété que montrait un si grand prince, et celle qu'il avait su inspirer à ses troupes. La même humilité, la même mortification, le même zèle, honorèrent l'entrée de la croix à Paris. Saint Louis ayant recouvré la couronne d'épines, le fer de la lance, un morceau de la vraie croix, qu'il racheta au plus haut prix, les transporta dans la capitale de son royaume. Il alla bien loin au-devant de ces précieuses dépouilles, les porta sur ses épaules, et les plaça dans la Sainte-Chapelle, qu'il avait fait bâtir joignant son palais, et qui était le plus bel édifice du temps. Il y allait tous les jours répandre son cœur devant le Sauveur adorable qui avait rendu les derniers soupirs entre les bras de la croix. Ainsi Héraclius, ayant recouvré la vraie croix, que Cosroës, roi de Perse, avait enlevée, la reçut solennellement, et la porta sur ses épaules; mais arrêté par un miracle, et averti par le patriarche que Dieu était plus honoré par la simplicité et l'humiliation, que par la magnificence et la pompe, il dépouilla ses habits impériaux et tous ses riches ornements, et se revêtit des haillons d'un pauvre, pour recevoir un Dieu qui n'aima que la pauvreté. Louis n'a pas besoin, comme l'empereur, d'avertissement ni de miracles pour régler la vraie pompe du triomphe de la croix. Sa piété, qui était un miracle de la grâce, lui apprit que ce genre d'ornement était le plus agréable à un Dieu couché dans une crèche, enveloppé de langes, et dont les pauvres habits furent sur le Calvaire partagés et tirés au sort par les soldats qui le gardaient. Quel étrange spectacle, quelle fête ridicule aux yeux du monde, un si grand prince et toute sa cour impériale, couverts de haillons, allant au-devant de ce précieux trésor, et le portant avec le plus grand respect! Les empereurs romains étalaient dans leurs triomphes, les rois déploient les plus grandes richesses à leur entrée dans les villes. Louis et sa cour ne montrent que des haillons. Tel le Sauveur lui-même, dans son entrée à Jérusalem, ne voulut avoir pour toute pompe que les habits de quelques pêcheurs, et des branches d'arbres, dont le chemin fut jonché; ce que l'Eglise imite tous les ans le jour des Rameaux. Qu'on juge par les yeux de la foi quel des deux triomphes fut le plus agréable à Dieu.

Le triomphe de la croix fut renouvelé continuellement dans la vie de ce saint roi, et il l'est tous les jours dans les vrais chrétiens par la mortification, il l'est sur nos autels dans l'Eglise catholique par le sacrifice de la messe, où s'immole entre les mains des prêtres l'adorable victime qui inonda le Calvaire de son sang. Saint Louis le renouvelait par des hommages assidus, assistant tous les jours à la sainte messe, même dans

sa prison, où il la faisait célébrer, communiant chaque semaine, visitant régulièrement le très-saint sacrement dans les églises, le suivant quand on le portait en procession ou chez les malades, et toujours dans cet état d'humiliation et de pénitence qui honore si glorieusement le monarque, quand il vient à l'église. Au lieu de déployer la parure, la richesse, l'éclat de la décoration, comme si nos temples étaient des théâtres, les acteurs et les actrices font une parade licencieuse de faste, de luxe et de libertinage. Rien de plus déplacé dans ce lieu saint, où l'on ne doit venir que pour s'anéantir devant la majesté du Seigneur, et lui demander grâce.

3° Le zèle de saint Louis pour la religion a éclaté dans les trois parties du monde par ses croisades et par ses nombreux et pieux établissements. Ces guerres de religion, admirées et révérées par tout le monde chrétien pendant quatre siècles, sont censurées dans celui-ci : censure injuste et frivole, affaire de mode, jargon d'irréligion. On ne peut souffrir ce qui gêne l'indépendance, et qui favorise la piété. Je n'en entreprendrai point l'apologie ; elles n'en ont pas besoin, et ne méritent que des éloges. Un cœur chrétien, à qui la gloire de Dieu n'est pas indifférente, les respecta ; un faux sage, qui ne compte cette gloire pour rien, n'en serait pas plus convaincu. Mais voici une réflexion bien simple, dont on doit sentir la force, si on ne veut pas tomber dans la contradiction.

Les guerres des princes chrétiens contre les infidèles ne sont pas plus condamnables que celles qu'ils ont faites dans le nouveau monde, pour agrandir leurs empires. Avaient-ils moins de droits sur la Palestine que sur l'Amérique ? Ils en avaient bien plus. Pendant plus de mille ans, la terre sainte, province de l'empire d'Orient, plusieurs siècles avant la naissance du mahométisme, avait appartenu aux chrétiens. Les Sarrasins n'étaient que des usurpateurs, qui s'en emparèrent au VIIIe siècle. Depuis leur usurpation, Godefroi de Bouillon l'avait reconquise, et rétabli le royaume de Jérusalem. Est-il surprenant que le corps du christianisme s'ébranle, que tous les princes chrétiens, à la prière des empereurs d'Orient, ses anciens maîtres, se liguent pour la retirer des mains des infidèles qui la profanent, et délivrer les chrétiens qu'ils oppriment, pour y faire régner celui dont le sang l'avait arrosée ? La belle, la glorieuse, la sainte entreprise ! avant même l'empire romain, le Seigneur avait ordonné aux Juifs d'en faire la conquête. Après leur pèlerinage dans le désert, image du pèlerinage des croisés, il l'avait favorisée par les plus grands miracles, le soleil arrêté, les eaux du Jourdain suspendues, les murailles de Jéricho renversées. Les Israélites ne faisaient qu'exercer les droits de leur père Abraham, à qui Dieu avait promis à sa postérité cette terre où coulent le lait et le miel, et en chassa les Chananéens, les Philistins et les autres nations qui en jouissaient. Les chrétiens, substitués aux Juifs, et vrais enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en chassant les Sarrasins, qui n'avaient aucun droit, reprenaient le patrimoine de leurs pères. C'étaient de nouveaux Josué, de nouveaux David qui rentraient dans l'héritage de leur famille. Il ne faut pas de si grands titres pour faire l'apologie des guerriers des siècles les plus injustes, des Cortès, des Pizarre et des autres qui portèrent le fer et le feu sur un autre hémisphère. Les Indes occidentales avaient-elles jamais appartenu aux princes à qui elles furent absolument inconnues jusqu'à Christophe Colomb ? Les sauvages qui peuplaient ces vastes contrées, avaient-ils jamais fait la guerre à l'Europe, dont ils n'avaient pas même l'idée ? Les voyages de saint Louis à Damiette et à Tunis sur la mer Méditerranée, fréquentée de tous les temps, est-il donc plus long, plus dangereux, plus dispendieux que le voyage du Brésil, du Pérou, du Mexique, du Canada, à travers les gouffres immenses de l'Océan, jusqu'alors inconnu à toute la terre ? Mais d'un côté c'est l'intérêt de la religion, et la défense de l'Eglise ; de l'autre, l'intérêt du commerce, de l'ambition et de la cupidité. Voilà la religion et la divinité qu'adore le monde. Quel des deux est le plus précieux et le plus juste ? Qu'on prenne la balance ; la religion et la piété la feront bientôt pencher, et distribueront les couronnes d'une manière bien différente.

Saint Louis la reçut de la main de Dieu, et celle-ci vaut bien celle que donne le monde. Ce grand prince lui sacrifia tout, plaisirs, finances, repos, liberté, santé, vie. Trop heureux d'employer tous ses biens au service de celui auquel il en était redevable, et de s'immoler avec celui qui s'était immolé sur le Calvaire pour le racheter sur l'autel de la croix, il en obtint la couronne d'épines dont il enrichit son royaume : trésor plus précieux que tous les diamants qui embellissent le diadème des rois, plus riche que toutes les mines du Potosi : couronne qui est elle-même une mine inépuisable de richesses spirituelles par les bonnes œuvres qu'elle fait pratiquer à tous ceux qui l'honorent, par les bénédictions qu'elle répand sur les royaumes qui lui rendent hommage, et les grâces dont elle comble ceux qui la portent en esprit avec le Sauveur. Ils le méritent par la patience dans les adversités, l'humilité dans les outrages, la mortification dans les plaisirs. Si ses vaisseaux chargés des trésors d'un autre hémisphère fussent venus dans les ports de Louis porter l'abondance, on ne cesserait de chanter la gloire de son règne. Combien était-il préférable à ses yeux, le trésor de la couronne d'épines !

Les premiers acquéreurs de ces immenses régions ne tirèrent aucune gloire de leur conquête. Furent-ils à la tête de leurs armées ? affrontèrent-ils les écueils et les orages de ces vastes mers ? y livrèrent-ils des batailles navales ? montrèrent-ils de la valeur et du courage ? soutinrent-ils des combats ?

bravèrent-ils les risques de la guerre? Ils ne se montrèrent pas même dans leurs riches possessions; au milieu des délices de leurs cours, ils envoyèrent quelques aventuriers au hasard faire pour eux la conquête de tous les pays qu'ils découvrirent, sans autre titre que la témérité et la force de ces pirates. Profitant de la faiblesse et de la terreur des peuples à qui l'artillerie totalement inconnue parut d'abord le tonnerre et la foudre, ils élevèrent une souveraineté étrangère sur les débris des trônes des empereurs qui régnaient depuis plusieurs siècles.

Mais Louis, plein de valeur et de courage, traverse les mers, combat à la tête de ses armées des peuples puissants et aguerris. Il anime et entraîne ses soldats par son exemple, se jette le premier dans la mer, et paraît sur le rivage. Son vaisseau ayant menacé de couler à fond, on le presse de passer dans un autre : *Non*, dit-il, *je veux partager avec mes sujets les horreurs et les risques de la navigation et de la guerre.* Combien à ce seul titre l'emporte ce prince admirable sur ces héros qui ne savent que ravager la terre pour s'enrichir, et à plus forte raison sur ces héros de théâtre qui ne connaissent de siéges et de batailles que par les relations qu'on leur en fait et les éloges dont la flatterie les comble! Mais combien surtout l'emporte-t-il par la sainteté des motifs qui dirigèrent tous ses pas, qui formèrent toutes ses entreprises, et par les vertus héroïques qu'il ne cessa d'y pratiquer! Ce ne fut point une vaine gloire, une cruelle vengeance, une ambition insatiable, un sang bouillant, une humeur guerrière qui lui mirent les armes à la main et lui moissonnèrent des palmes. Saint Louis ne les connut jamais. La gloire de Dieu, la défense de la religion, l'amour de Jésus-Christ furent les seuls motifs qui l'animèrent. Sans jamais se démentir, toujours humble dans les grandeurs, modeste dans les succès, mortifié dans les délices, courageux dans les revers, religieux dans la prison, comme dans la cour, où sa vie courut les plus grands risques, où il essuya les plus mauvais traitements et les plus terribles menaces, au moment de recevoir le coup de la mort de la main des infidèles, toujours semblable à lui-même, toujours vainqueur de lui-même, aussi bien que de ses vainqueurs. Amis, ennemis, chrétiens, infidèles, il obtint l'admiration et les hommages de tout le monde. Heureuse son armée, si elle eût suivi de si grands exemples! Mais la débauche, malgré la vigilance et les soins de son roi, l'affaiblit, la désarma, la livra aux Sarrasins; Louis n'en fut que plus grand, comme le lis au milieu des épines, par le contraste de tant de vices et les secousses de tant d'épreuves.

Tant de travaux, de dangers, de combats, d'humiliations, de souffrances, de mortifications continuelles ne mirent-ils pas sur sa tête la couronne du martyre? Il ne reçut pas, il est vrai, la mort de la main d'un bourreau; mais mourant sans cesse par son amour de la croix, comme l'Eglise le dit de ses martyrs, n'en a-t-il pas réellement cueilli la palme? *Palmam tamen martyrii non amisit.* Mais je me trompe, il reçut le coup de la mort pour la gloire de Dieu; son zèle la lui fit trouver dans le camp de Tunis, où il se livra à toutes les horreurs de la peste, qui l'emporta avec la plus grande partie de son armée à qui, comme il avait si souvent fait dans les hôpitaux, il rendit les plus dangereux services: *Palmam martyrii non amisit.*

4° Le respect de saint Louis pour les ministres de l'Eglise. A ces mots j'entends l'irréligion élever sa voix contre le clergé séculier et régulier, l'accabler d'accusations et de sarcasmes, s'efforcer de le dépouiller de ses biens, de le bannir de la société, de l'anéantir s'il était possible, de le persécuter, de l'opprimer, de s'élever sur ses ruines. Ne pensez pas que je veuille faire l'apologie des coupables; il peut y en avoir sans doute, quoique moins nombreux et moins criminels qu'on ne veut le faire entendre. Quel est le corps que le vice ne défigure? n'y a-t-il rien de répréhensible dans le militaire, dans le commerce, dans la magistrature, à la cour des princes, parmi les philosophes même les plus fameux? Hélas! il y eut un Judas parmi les apôtres, un Lucifer jusque dans le ciel, au milieu des anges. L'humanité est partout marquée au sceau de la faiblesse. Est-il juste de rendre commun ce qui est personnel, et tout le corps comptable des égarements des particuliers qu'il condamne et tâche de corriger? Jésus-Christ nous en a prévenus : les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.

Saint Louis, plus religieux et plus équitable, fut toujours le protecteur de l'état ecclésiastique et de l'état religieux. Quel apologiste que saint Louis! Son suffrage dans la balance de la justice vaut bien celui de leur détracteur. Son siècle était aussi dépravé que le nôtre; bien des vices déshonoraient le sanctuaire. On peut en juger par l'histoire du temps et les règlements des conciles. Saint Louis ne confondait pas l'innocent avec le coupable; il tâchait de remédier au mal, mais il respectait le sacré caractère imprimé de la main de Dieu sur ses ministres : ou plutôt il honorait Dieu même dans leur personne, soit dans les pieux établissements qu'il fit sans nombre, soit dans les particuliers qu'il combla de ses bontés, soit dans la protection qu'il leur accorda dans la possession de leurs biens; car par un esprit bien différent de celui qui règne, il conservait leurs biens, et aujourd'hui on les en dépouille. Il fonda des hôpitaux, bâtit des églises, appela dans le royaume des communautés religieuses, fit venir du mont Carmel l'ordre des Carmes et des Carmélites, qui depuis, répandus dans toute l'Europe, y sont devenus si célèbres par l'étonnante réforme qu'en fit sainte Thérèse, que les plus éminentes vertus ont rendue l'objet de la vénération de toute l'Eglise. Les succes-

seurs de ce grand roi se sont fait un devoir de maintenir les ouvrages de sa piété.

Les deux établissements les plus considérables furent la maison de Sorbonne à Paris, et la Faculté de théologie et de droit canon à Toulouse. Il dota magnifiquement la Sorbonne, lui donna de vastes bâtiments, l'autorisa par ses lettres patentes, et confirma les sages règlements que fit par son ordre Robert Sorbon, son confesseur. Les plus abondantes bénédictions ont couronné cette sainte œuvre. La Sorbonne, par sa science, sa piété, son enseignement, son zèle contre les erreurs, dont la république des lettres vient d'avoir des preuves, les éloges et la confiance des souverains pontifes, est devenue une des plus célèbres écoles du monde. L'université de Toulouse est l'ouvrage de ses comtes, mais par les ordres de saint Louis. Raimond, ce fameux hérétique, vaincu par ses armes, se convertit par ses soins. Une des conditions de la paix, qui termina cette croisade, fut que ce prince établirait dans sa capitale des professeurs de théologie et de droit canon, ce qui fut exécuté, et subsiste encore. La piété de saint Louis regardait comme une affaire d'Etat, et l'un des fruits les plus importants de sa croisade, l'enseignement public des sciences ecclésiastiques. Les chaires de droit civil ayant été quelque temps après fondées, furent unies à celles du droit canonique. Les unes et les autres peuvent être indistinctement occupées par les ecclésiastiques.

L'estime et la bonté de saint Louis pour le clergé allait jusqu'à la confiance, à la familiarité, à l'intimité. Son confesseur le suivait partout, il était toujours consulté sur toutes les affaires qui avaient quelque rapport à sa conscience. Malgré ses continuelles occupations, ce prince entendait tous les jours la sainte messe, et assistait toutes les fêtes au service divin et au sermon avec la plus grande ferveur. Tous les jours, comme un bénéficier du chœur, il récitait l'office divin avec son aumônier, jusque dans les armées et dans sa prison. De là est venue l'assiduité qu'on exige à la cour des confesseurs et des aumôniers, ce qui n'était point d'usage sous les règnes précédents, où il n'y en avait que quand ils étaient appelés. En partant pour la troisième croisade, il établit pour un des régents à son absence l'abbé de Saint-Denis. Il ordonna en mourant à ses enfants d'avoir pour le clergé un très-grand respect, et de lui accorder leur protection. La reine, sa mère, se félicita pendant sa régence d'avoir donné sa confiance au cardinal Romain, qui dirigea toutes les affaires, et lui ménagea les plus heureux succès dans toutes celles qui agitèrent sa régence, comme l'ont fait depuis les cardinaux d'Amboise, Richelieu, Mazarin, Fleuri. Il leur confia l'éducation des princes ses fils, ce qui a été imité par ses successeurs, à qui on a donné des évêques pour instituteurs. Il avait toujours à sa table et dans ses conversations familières des prêtres et des religieux recommandables par leur science et leur piété, saint Thomas, Robert Sorbon, l'abbé Matthieu, etc. Un plus grand détail serait inutile, et aux yeux de la passion qui méprise le clergé, et aux yeux de la piété qui lui rend justice.

Le respect et la soumission pour le Saint-Siége sont héréditaires dans les rois de France, depuis le premier qui fit monter la religion sur le trône, surtout depuis le règne de Pépin, dont le pape approuva l'élection, et l'empire de Charlemagne, à qui il donna la couronne impériale. Ils ont mérité le glorieux titre de rois très-chrétiens : ils se le transmettent comme un précieux héritage. C'est un des principaux articles que saint Louis eut le plus à cœur, et qu'il recommanda le plus fortement à ses enfants, trop attachés à Jésus-Christ pour ne pas l'être à son vicaire. Il fut trop soumis à l'Eglise pour ne pas l'être à celui que Dieu en a établi la pierre fondamentale, sur laquelle il l'a bâtie, et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais ; il respectait trop les clefs du royaume des cieux pour ne pas obéir à celui à qui Dieu les a confiées. Ce grand et pieux prince a vécu sous huit papes, et toujours avec la plus parfaite intelligence, et même la plus tendre affection. Sa postérité a suivi ses traces. Si la malignité des courtisans sans religion trouva le moyen un siècle après d'élever quelques nuages entre Boniface VIII et Philippe le Bel, ce nuage fut bientôt et si parfaitement dissipé que ce même Philippe demanda à Boniface et obtint la canonisation de saint Louis et l'établissement de sa fête dans toute l'Eglise.

Philippe la célébra et la fit célébrer dans tout son royaume avec la plus grande solennité. Elle y a été longtemps une fête chômée ; elle est tous les ans célébrée par toutes les académies, comme un hommage que les lettres rendent à sa sainteté, en s'unissant à l'autorité divine qui l'a placé sur nos autels. Quel engagement pour tous les chrétiens, et pour vous, Messieurs, en particulier, qui, avec les autres académies employez à célébrer tout ce que l'éloquence a de plus sublime ! quel engagement de conserver toujours en vous et dans vos familles la pureté des mœurs et la docilité de la foi, d'en donner dans tous vos ouvrages, dans ceux que vous couronnez et dans vos assemblées publiques, les preuves les plus éclatantes, sans jamais rien souffrir qui y porte la plus légère atteinte ! que vos productions et que votre vie soient toujours marquées au sceau de la religion et des mœurs ! ce sera le moyen d'arriver à la vie éternelle.

III. FRAGMENTS

SUR SAINT BONAVENTURE.

Onias, summus sacerdos, vir bonus et benignus, verecundus visu, modestus moribus, eloquio decorus, orans pro populo. (II *Mach.*, XV, 12.)

Onias, souverain pontife, homme plein de douceur, modeste dans son visage, modéré dans ses mœurs, agréable dans ses discours, priant pour le peuple.

Il n'est point de héros plus loué dans les divines Ecritures que le grand pontife Onias :

le livre des *Machabées* et celui de l'*Ecclésiastique* en font le plus pompeux éloge. Tout ce que le ciel voit de brillant, tout ce que la terre porte de précieux est employé à peindre ses bonnes qualités. C'est l'étoile du matin qui annonce le beau jour, c'est la lune qui brille pendant la nuit, c'est le soleil qui éclaire l'horizon, c'est l'arc-en-ciel qui est le gage de la divine miséricorde du ciel descendant sur la terre. Onias, par sa modestie, est la rose qui fait la beauté du printemps; par sa pureté, le lis qui est l'honneur des vallées; par sa piété, l'encens qui exhale les plus exquises odeurs; par sa charité, l'olive qui répand la douceur de son huile; par son zèle, le feu qui éclate; par sa ferveur, le cyprès qui s'élève jusqu'aux nues; par l'assemblage de tant de belles qualités, un vase d'or massif, orné de pierres précieuses.

Toutes ces comparaisons dans le style oriental sont d'autant plus glorieuses à ce grand homme, que le Saint-Esprit les a employées pour la sainte Vierge, et même pour Jésus-Christ. Quelle est cette bien-aimée, cette chaste colombe, cette vierge féconde, qui monte comme l'aurore naissante, belle comme la lune, choisie comme le soleil? C'est la fleur des champs, la rose de Jéricho, le lis des vallées, le parfum de la plus agréable odeur: qui peut méconnaître la reine des anges et des hommes? Que tout adore mon Fils, dit le Père céleste; son trône est comme le soleil en ma présence, comme la lune dans son plein; c'est un témoin fidèle de la vérité: *Sicut sol in conspectu meo, sicut luna perfecta*, etc. (*Eccli.*, XVII, 16.) Votre taille ressemble au cyprès, disait l'épouse, votre tête est de l'or le plus pur, votre visage vermeil parsemé de lis et de roses: *Caput tuum, aurum optimum, candidus et rubicundus.* (*Cant.*, V, 11.)

Eloignons toute idée profane de ces expressions métaphoriques, nous n'y verrons que des images de la vertu, et nous y trouverons le portrait du grand pontife à qui l'Eglise offre ses hommages. Le voilà cet homme exercé dans la vertu depuis l'enfance, montant par des progrès toujours nouveaux à la plus haute perfection: *A puero in virtutibus exercitatus* (II *Mach.*, XV, 12.) C'est le cœur le plus bienfaisant pour le prochain, le plus religieux pour son Dieu; ce sont les mœurs les plus pures, le maintien le plus modeste, l'éloquence la plus insinuante; quel puissant protecteur auprès de Dieu! *Orans pro populo.* Elevé comme Onias aux plus hautes dignités, éclairant toute l'Eglise de ses lumières, l'embaumant par ses vertus, charmant tout le monde par les grâces de sa personne, c'était dans le particulier cette rose épanouie, ce lis éblouissant, cette olive féconde, cet encens de bonne odeur, ce vase d'or enrichi de pierres précieuses, et dans le public c'était le feu qui brûle, le soleil qui éclaire, la lune qui conduit, l'étoile qui réjouit, l'arc-en-ciel qui rassure. Ces idées poétiques que l'esprit de Dieu nous fournit, appliquées à ces deux états d'homme particulier et d'homme public, font retrouver Bonaventure dans le grand pontife Onias.

Il y a des traits, il est vrai, que nous n'y trouvons pas. Bonaventure n'a pas été, comme le grand prêtre, exposé à l'avidité d'Héliodore qui voulait envahir les trésors du temple, aux calomnies de Simon qui usurpa le souverain pontificat, aux attentats de Menelaüs, qui lui ôta cruellement la vie; les persécutions que Bonaventure souffrit en grand nombre ne furent pas si violentes; et, quoique martyr de son zèle, sa mort dans le concile de Lyon ne fut pas si cruelle. Tout le reste le retrace parfaitement; soit envisagé comme particulier, encore sous le boisseau, soit sur le chandelier, en homme public, partout la vertu le fit aimer et admirer

Le ciel se déclara pour Bonaventure dès le commencement de sa vie. Une maladie dangereuse, dont il fut subitement guéri; la protection de saint François encore vivant, qui par un miracle semblait se l'approprier; le vœu de sa mère, qui, comme une nouvelle Anne, consacre à Dieu son cher Samuel; la rencontre singulière de l'exclamation de cette pieuse mère, qui dans le transport de sa surprise et de sa joie s'écrie à la vue de sa guérison: *O la bonne aventure!* ce qui lui fit donner ce nom, sous lequel seul il est connu. Tous ces traits, légers en apparence, avaient souvent marqué la naissance des anciens patriarches, et leur avaient fait donner des noms mystérieux. Ils faisaient dire encore de lui, comme de saint Jean-Baptiste: Cet enfant sera un jour grand devant Dieu: *Puer iste magnus erit coram Domino.* (*Luc.*, I, 66.)

Bonaventure sentit bientôt qu'il n'était plus à lui-même. Le premier usage qu'il fit de sa raison naissante fut de se donner sans réserve à celui auquel une consécration prématurée l'avait dévoué. Il apprend que ses parents ont formé pour lui des engagements sur son état, il était sans doute le maître de les rompre: le zèle, non plus que l'intérêt des familles, n'est point l'arbitre des vocations; mais bien différent de la fille de Jephté, qui plaint amèrement l'établissement avantageux dont la privait le vœu précipité de son père, Bonaventure demande avec empressement d'être reçu dans l'ordre de Saint-François. Quelle joie mutuelle! il se sauve dans le port à l'abri de l'orage, et ces saints religieux acquièrent le plus bel ornement de leur ordre. Alors se déployèrent ces vertus rares qui forment le religieux particulier, plus difficiles peut-être que celles qui font admirer l'homme public. Exposé au grand jour, celui-ci doit soutenir le spectacle. L'amour-propre, flatté de l'éclat, agit de concert avec la vertu, et souvent la remplace. L'obscurité désarme l'autre, le laisse à sa faiblesse, le décourage par la vue d'une vertu infructueuse.

Un particulier dans les bornes étroites de

son état se rend respectable, 1° dans son maintien, par la modestie de ses démarches; 2° dans sa conduite, par la pureté de ses mœurs; 3° dans son esprit, par l'étendue de ses lumières; 4° dans son cœur, par l'ardeur de sa charité. Ainsi encore caché sous le boisseau, le jeune Bonaventure fit voir le grand homme, et mérita d'être placé sur le chandelier. Il conserva soigneusement son innocence malgré la corruption ordinaire à la jeunesse, et une tendre piété au milieu de la dissipation des études. Quelque progrès que le bel esprit fît dans les sciences, ce cœur prévenu de la grâce en faisait de plus rapides dans la vertu. Son cœur, son esprit, ses œuvres, son extérieur lui concilièrent tous les suffrages, et lui assurèrent ce merveilleux succès dont l'éminence de sa sainteté et de ses lumières peuvent seules nous empêcher d'être étonnés. La vertu a moins besoin des grandes places, que les grandes places n'ont besoin de la vertu.

1° La modestie. Voyez cette rose vermeille, l'honneur du printemps; ses couleurs vives et douces charment les yeux, son odeur agréable parfume les airs; environnée d'une haie piquante comme pour se défendre, longtemps renfermée dans un bouton comme craignant de paraître au jour, doucement penchée vers la terre comme pour se dérober aux regards des hommes. Admirez ce saint si aimable; une taille majestueuse, une physionomie heureuse, des traits nobles, les plus belles couleurs, le regard le plus doux, l'air le plus engageant, tout annonce les trésors de mérite qui se peignent dans son maintien. La vertu semble respirer dans toute sa posture. Peu de saints ont été aussi enrichis de ces dons extérieurs. Souvent l'écueil de la vertu, ils en font ici l'ornement.

2° A la pureté des mœurs, qui devrait être commune à tous les chrétiens, Bonaventure ajouta les vertus religieuses qui caractérisent le saint ordre qu'il avait embrassé. Malgré bien des retranchements qui furent depuis l'objet de son zèle, et dont la réforme fut un des plus beaux fleurons de sa couronne, l'esprit de saint François subsistait encore dans sa vigueur parmi un grand nombre de ses disciples. Le jeune religieux se fit une loi de les imiter, ou plutôt par une noble émulation une loi de les surpasser. Il y réussit: l'esprit de pauvreté est le fondement de l'ordre séraphique, et l'héritage que lui a laissé le testament de son fondateur. Bonaventure fut le plus pauvre. L'humilité du patriarche, portée à de pieux excès, lui aurait fait désirer de passer pour un ingrat et un insensé. Bonaventure fut le plus humble. Ce saint fondateur s'était démis du généralat pour obéir comme le dernier des frères à celui qui lui était le plus opposé. Bonaventure fut le plus soumis. Son saint modèle avait parcouru les terres et les mers pour annoncer aux fidèles la divine parole. Bonaventure fut le plus zélé. Saint François vivait dans Bonaventure. S'il l'eut pour successeur dans sa charge, il l'eut encore plus pour imitateur de ses vertus.

C'est pour mieux se remplir de l'esprit de son bienheureux Père que Bonaventure étudia si bien ses actions et ses maximes qu'il fut en état de composer sa vie, et d'expliquer sa règle à la prière de tout l'ordre. La *Vie de saint François* est un des meilleurs ouvrages du saint docteur, le plus exact, le plus travaillé, le plus propre à nourrir la piété. Le héros y est peint avec les couleurs les plus vives et les plus naturelles. La noblesse du style y relève les moindres détails, dont sa pieuse exactitude se fait une loi de ne rien omettre. Une aimable simplicité, peignant l'esprit du saint, prépare aux actions les plus merveilleuses, et les persuade sur tout. Une onction touchante, partout répandue, fait désirer au lecteur d'imiter deux saints qui se montrent l'un par ses actions, l'autre par son style, si aimables et si respectables. Ce fut à l'occasion de cette vie, que saint Thomas étant venu visiter saint Bonaventure, et le trouvant si absorbé dans la composition qu'il ne s'aperçut pas qu'on entrât dans la chambre, se retira en disant: *Laissons un saint travailler pour un autre saint.*

On y remarque une élégance, une subtilité, une délicatesse, des sentiments plus conformes à la vérité et au goût de son siècle qu'à celui du nôtre, et que peut-être la vraie éloquence n'adopterait pas; mais qui le distingue parmi les écrivains de son temps, et qui ne permet pas de méconnaître le bel esprit, le grand génie, le savant écrivain, dont tous les siècles se feraient honneur, et d'autant plus admirable qu'il lui en a plus coûté de se faire jour à travers la barbarie et l'ignorance de son siècle. De là la multitude de ses ouvrages qui parent nos bibliothèques, et qui n'annoncent pas moins l'écrivain laborieux, assidu, économe de son temps, que ses grands emplois le supposent homme d'Etat, facile, accessible, prodigue de son temps et de lui-même, qui sait se faire à tout, à tous, et tout à tous: *Omnibus omnia factus.* (I *Cor.*, IX, 22.) Le Saint-Esprit a répandu sur lui avec abondance cette vue claire des premiers principes, source de toutes vérités, qui forme le don d'intelligence; cette connaissance claire des causes qui produisent en détail les effets d'où résulte le don de sagesse; cette pénétration des effets et des causes en elle-même, que nous appelons don de science; ce don de conseil, qui dirige dans la conduite de la vie; ce don de force qui soutient dans les contradictions; ce don de longanimité qui assure la persévérance. Il semble, quand il parle, que le Saint-Esprit ait parlé par sa bouche, disait de lui le fameux Sixte V dans son éloge: *Videtur Spiritus sanctus per os ejus locutus.*

Il y eut de son temps peu d'hérétiques. La défaite récente des Albigeois, par le zèle de saint Dominique et les armes du comte de Montfort, laissait jouir l'Eglise d'une grande paix. Les noms d'Almaric, de Dinan,

de Saint-Amour, des Flagellants sont presque inconnus. Saint Bonaventure n'eut à soutenir de controverse que contre les Grecs au concile de Lyon, et son triomphe y fut complet. Il triompha même d'eux après sa mort au concile de Florence, où la réunion de l'Eglise grecque fut de nouveau proposée et arrêtée. Les livres de saint Bonaventure y furent cités avec éloge, et ses preuves employées avec succès.

3° Quoique dans le monde savant la réputation de saint Thomas ait quelque chose de plus brillant que celle de saint Bonaventure, ce serait mal connaître celui-ci que de le regarder comme un théologien médiocre. Ce n'est pas à nous à faire des comparaisons, toujours odieuses entre deux grands hommes, dont Dieu seul peut apprécier le mérite; mais il semble que la Providence qui les fit naître contemporains a voulu mettre entre eux les plus grands rapports. Tous deux le plus bel ornement de deux ordres naissants et célèbres, qui ont rempli toute la terre de leur nom; l'université de Paris fut leur berceau et leur est redevable de sa gloire. D'abord condisciples, ils prirent des leçons d'Alexandre de Halés, le plus célèbre docteur de leur siècle; bientôt confrères dans la chaire de théologie, objets de l'admiration d'une foule d'auditeurs, à la tête d'une infinité de disciples, ils remplacèrent si bien leur maître, qu'ils le firent oublier, ou plutôt qu'ils l'immortalisèrent. Bonaventure s'y fit admirer jusqu'à balancer les suffrages du public avec l'Ange de l'école. C'est là qu'on vit naître entre eux cette amitié tendre et constante dont la charité fut le principe, dont la piété fut le fruit, dont une noble émulation fut l'assaisonnement, dont l'Eglise a tiré de si grands avantages. L'antiquité ecclésiastique ne fournit que dans saint Basile et saint Grégoire de Nazianze une amitié si parfaite que la concurrence de talents non-seulement n'altéra point, mais dont elle resserra les liens. Eclairée par ces deux astres, faut-il être surpris si la Sorbonne fut dès lors l'oracle de la religion et la maîtresse de la théologie?

Une sage économie du temps fit retrouver à Bonaventure cette facilité d'étudier et de composer que lui ravirent de bonne heure le gouvernement de son ordre et de son diocèse et les affaires de l'Eglise universelle, et que la liberté et le loisir d'un religieux particulier laissèrent toujours à saint Thomas; mais dont tous les deux ne firent usage que pour la gloire de Dieu et le service de l'Eglise. Les talents de l'un, favorisés par une éducation noble, eurent à se faire jour à travers l'obscurité du cloître et d'une condition privée; ceux de l'autre, après avoir percé les ténèbres d'une fortune modique, n'eurent point à redouter le grand jour des premières places. Une humilité profonde les déroba également à l'un et à l'autre. L'éclat de l'illustre famille d'Aquin fut compensé par la pourpre de Bonaventure. Celui-là dut en soutenir l'éclipse dans une vie commune, celui-ci en soutenir la gloire dans l'élévation; ou plutôt oubliant tout ce qui ne sert qu'à flatter l'amour-propre, l'humilité ne connut jamais d'inégalité entre deux saints qui n'estimaient et n'aimaient que la vertu. La vocation de Thomas fut traversée; tout favorisa celle de Bonaventure; mais le docteur dominicain, toujours particulier dans un ordre plein de ferveur, ne trouva point dans sa carrière les plus grands obstacles que la réforme du général Franciscain eut bien de la peine à vaincre. Une pureté angélique les fit admirer tous les deux : elle fut la récompense des victoires de Thomas et le principe de celles de Bonaventure. Le premier fut assez fort pour triompher de ses ennemis, le second pour les contenir. Ils refusèrent tous deux les plus hautes dignités de l'Eglise; content des services que saint Thomas lui rendait par sa plume, on crut devoir déférer à ses refus; persuadé que Bonaventure lui serait plus utile dans le gouvernement, on ne crut pas devoir écouter sa modestie. Les deux docteurs ont enrichi l'Eglise par divers ouvrages de théologie et de morale. Tous deux solides, profonds, méthodiques, le premier paraît avoir transporté le goût de l'école dans les pratiques de piété, le second le goût de la piété dans les matières de l'école. Tous deux appelés au concile général de Lyon, pour en être les oracles, saint Thomas mourut en chemin et ne servit le concile que par ses écrits; saint Bonaventure, après avoir été l'âme du concile, mourut pendant sa tenue, et en reçut presque un culte religieux. L'Eglise s'empressa de les placer l'un et l'autre sur ses autels, le monde leur éleva des temples dans toute la chrétienté; Dieu dans le ciel réunit sur leurs têtes les plus glorieuses couronnes.

4° La théologie se divise en quatre grandes branches : l'interprétation des Ecritures, la controverse, la scholastique et l'ascétique ou théologie mystique. Profond commentateur, solide controversiste, subtil scholastique, sublime contemplatif, de son sein, comme du paradis terrestre, sortaient quatre grands fleuves qui arrosaient toute la terre. Saint Bonaventure a travaillé sur ces quatre sujets différents, sur l'Ecriture sainte, sur la théologie scholastique, sur la théologie mystique, sur l'art du gouvernement. Il a même laissé quelques vers, mais où l'on admire plutôt la ferveur de la piété, que l'enthousiasme de la poésie. Il a fait des recueils considérables de passages de l'Ecriture en faveur des jeunes prédicateurs qui n'ont point de livres, qu'il appelle la bibliothèque des pauvres. La charité lui suggéra ces facilités avant lui peu connues, dont il est presque l'inventeur; mais surtout son interprétation de l'Ecriture, ses commentaires sur le Maître des sentences, et plusieurs traités théologiques justifient la qualité brillante de docteur de l'Eglise, que lui donne la bulle expresse de Sixte V, aussi bien qu'à saint Thomas. Une foule de traités de spiritualité, enfin une infinité de

lettres et d'ouvrages de direction pour le gouvernement de ses religieux depuis leur entrée au noviciat, où rien n'échappe à son exactitude, jusqu'aux plus grandes affaires, où rien n'est supérieur à ses lumières : partout on admire un esprit élevé, un jugement exquis, une sagesse profonde, des ressources inépuisables.

La nature sembla s'épuiser pour lui par ses dons les plus précieux. Dans le corps parfait qu'elle lui donna, elle mit le cœur le mieux fait et le plus sublime génie ; cœur immense dans sa capacité, ardent dans ses désirs, tendre dans ses affections, goût naturel pour la vertu, horreur naturelle du vice, un fond de justice et de probité qui ne connut jamais de bassesse, esprit sublime, vaste dans ses desseins, sage dans ses conseils, juste dans ses idées, profond dans ses raisonnements.

Mais à quoi serviraient, grand Dieu ! et ces riches dons, et cette brillante gloire, et ces fruits précieux, si votre grâce n'en règle l'usage? Sans elle l'homme tourne à sa perte ce qui lui fut donné pour son salut.

Son plus grand admirateur, admirable lui-même par une science éminente, ce fut le célèbre Gerson, chancelier de l'université de Paris. Bonaventure, dit-il, est un docteur solide et sûr, on peut compter sur sa doctrine, on n'en voit pas de plus exacte, de plus salutaire que la sienne. Juste et précis, il ne connaît ni enflure ni verbiage; judicieux et sage, toujours débarrassé des frivoles questions dont la plupart des autres surchargent leurs traités avec autant d'inutilité que de dégoût ; toujours plein d'onction, et joignant si bien la piété à l'instruction, qu'il enflamme le cœur en éclairant l'esprit, et par le tour heureux qu'il donne à tout, faisant de ses écoliers autant de saints. Si vous voulez être à la fois pieux et savant, disait de lui l'abbé Trithème, étudiez saint Bonaventure : *Si vis esse pius et doctus, opusculis ejus esto intentus.*

3° La charité de son cœur. L'endroit brillant de saint Bonaventure, c'est le cœur : la charité fit son vrai caractère. On dirait qu'un Séraphin avait pris sur l'autel un charbon allumé et lui en avait touché les lèvres, comme à Isaïe : *Tulit calculum forcipe de altare.* (*Isa.*, VI, 6.) Selon l'usage établi de son temps de donner des noms singuliers aux hommes illustres, sa charité le fit appeler le Docteur séraphique, par une sorte de préférence sur saint Thomas, qu'on nomme le Docteur angélique ; et le chancelier Gerson, qui portait jusqu'à l'enthousiasme sa vénération pour ce saint, l'appelait à la fois séraphique et chérubique, par sa science et par sa charité. Nous ne connaissons pas aujourd'hui ces titres pompeux ; mais ce n'est pas sans fondement que l'antiquité s'exprimait ainsi. Rien en effet n'égale la vivacité des sentiments de ce grand homme. Ses conversations, ses sermons, ses lettres, ses livres, tout ne respire que l'amour. L'amour les lui a tous dictés, il semble avoir tenu sa plume. On ne pouvait le voir ni l'entendre, on ne peut le lire sans être embrasé de ses flammes. Ainsi que saint Augustin, saint Bonaventure est le docteur de l'amour.

Un amant si déclaré du Fils ne pouvait manquer d'être plein de dévotion pour sa sainte Mère. Que n'a-t-il pas fait pour étendre son culte? L'ordre de saint François est redevable à saint Bonaventure d'un grand nombre d'articles de piété qu'il y a établis. L'Eglise lui doit les deux fêtes de la Conception et de la Visitation, qu'il a le premier fait célébrer, et qu'elle a depuis adoptées. Elle lui doit l'usage universel de l'*Angelus*, dont il est l'inventeur. Ses livres sont pleins de traits à l'honneur de Marie, il composa pour elle un ouvrage singulier, intitulé : *Psautier de Marie*, où, en gardant toutes les proportions nécessaires du Créateur à la créature, il applique ingénieusement à Marie les paroles des psaumes, et en compose son éloge.

Le véritable amour est dévoré de zèle : il ne peut voir le péché, sans le poursuivre avec ardeur. Quel vaste champ ne s'offrit pas à saint Bonaventure, et dans l'Eglise entière, et dans son ordre même ! La corruption du cœur, suite ordinaire de l'ignorance et de la grossièreté, avait inondé la face de la terre; elle eût mérité un nouveau déluge pour la purger. Que ne fit pas Bonaventure pour arrêter le désordre et apaiser la colère de Dieu, par la conversion des pécheurs ! Pourquoi composer une foule de traités de piété? Il voulait se multiplier par ses ouvrages et allumer partout le feu de l'amour. Pourquoi, dans les voyages continuels que l'obligeait de faire sa charge de général, pour visiter toutes ses provinces, le voyait-on s'arrêter dans toutes les villes, monter dans toutes les chaires? Il voulait, par le glaive de la parole, briser tous les liens du péché. Pourquoi parlait-il aux princes, aux gouverneurs, aux magistrats, avec une intrépidité apostolique et toute l'autorité que lui donnaient sa dignité et sa vertu ? c'était pour réformer les abus qu'il y voyait répandus et les mœurs qu'il y trouvait corrompues, et que ces personnes éminentes pouvaient avec plus de facilité et devaient avec plus de zèle y mettre ordre. Pourquoi envoyer dans toutes les parties du monde un nombre infini d'ouvriers formés de sa main? il tâchait de cueillir par d'autres la moisson déjà blanche qu'il ne pouvait ramasser par lui-même. Il aimait trop son Dieu, il aimait trop les âmes, pour les voir périr sans en être pénétré de douleur; il se serait reproché leur perte, s'il avait pu faire quelque chose de plus pour les sauver : *Nil actum reputans si quid superesset agendum.*

L'ordre même de saint François avait un extrême besoin du secours de Bonaventure. La faiblesse humaine n'y avait fait que trop de ravage ; le relâchement, l'ambition, les divisions avaient défiguré cette belle portion de l'héritage du Seigneur. L'erreur même s'était glissée jusque dans son prédécesseur, le général Jean de Parme. Ses visions et le livre de l'Evangile éternel, qu'on lui attri-

buait, furent condamnés; il fut obligé de se démettre du généralat, et frappé d'anathème par le pape. Les histoires du temps et les lettres de saint Bonaventure nous ont conservé ce triste détail, et si d'une part elles arrachent nos larmes, et nous font trembler sur les malheurs de l'humanité, de l'autre elles nous font sentir avec admiration le succès d'une réforme d'autant plus difficile, qu'elle était plus nécessaire. Il ne fallait pas moins que le zèle de Bonaventure pour l'entreprendre, son courage pour la soutenir, sa prudence pour l'exécuter, sa douceur pour la faire aimer.

Toutes les réformes sont difficiles: le relâchement plaît, la régularité épouvante, l'habitude est prise. On a beau en sentir le besoin, on n'a pas la force, on craint même de recouvrer la liberté. La réforme des religieux est plus difficile qu'une autre. Instruits de leurs devoirs, prévenus de plus de grâces, chargés de plus grandes obligations, ils n'en sont que plus coupables. Plus touchés d'un faux honneur, se soutenant mutuellement dans leurs désordres, s'en faisant un intérêt de corps, c'est un miracle, s'il s'en convertit quelqu'un. Pense-t-on qu'un supérieur ne trouve pas dans sa place des difficultés nouvelles? Si son autorité en aplanit quelqu'une, combien n'en fait-elle pas naître! Un particulier réformateur est presque sans conséquence, son crédit est toujours médiocre, ses supérieurs peuvent l'arrêter: après tout il ne force personne; on voit sans intérêt et sans crainte des projets prêts à avorter à tout moment, dont on est le maître de se déclarer l'adversaire. Mais un supérieur impose des lois, tout intéresse à les combattre, il faut nécessairement vaincre ou se rendre; on ne peut être neutre avec un maître, car ce ne fut pas ici une réforme pareille à celles qui ont immortalisé les Thérèse, les Collette, les Pierre d'Alcantara. Ceux-ci ne formaient qu'un troupeau séparé, qui suivait librement les mouvements de leur zèle; on ne faisait violence à personne. Ils eurent pourtant ces grands hommes les plus grandes persécutions à souffrir. Les eût-on laissés vivre, si, comme saint Bonaventure, faisant de la réforme une loi générale, ils avaient voulu avec autorité entraîner tout le monde? Est-ce d'aujourd'hui que la loi fait l'assaisonnement de l'indépendance?

Aussi fut-il aussi peu épargné qu'il s'épargnait peu lui-même. On sent bien qu'un général d'ordre n'est point exposé aux injures grossières, à ces mauvais traitements, à ces oppositions éclatantes, qui ont souvent fait gémir les réformateurs particuliers; mais si les bienséances furent gardées, du moins les murmures, les protestations, les difficultés firent longtemps sentir au pieux général que l'on ne voulait point de réforme. Rien ne le rebuta. Son zèle supérieur aux obstacles, son courage à la persécution, sa sagesse et sa douceur ramènent tout au devoir. Les exemples sont le premier fondement et le modèle de la réforme. Qui peut refuser d'entrer dans la route où l'on voit marcher son général? Qu'un supérieur est puissant quand il n'exige que ce qu'il a le premier pratiqué! La vénération universelle que sa sainteté avait su lui concilier, avança l'ouvrage. On rougit de ne pas penser comme l'interprète et le disciple de la vertu. Ses lumières en font sentir le besoin; son éloquence entraîne, sa bonté persuade, il va de couvent en couvent en faire goûter le détail. Il ne connaît ni hauteur, ni reproche, ni menace, il prie, il conjure, il exhorte. Son autorité y met le comble. il propose ses vues dans des chapitres généraux; tout l'écoute comme un oracle, on se soumet sans résistance. Nouveau créateur de son ordre, il en fait renaître l'esprit primitif.

Mais nous anticipons sur la matière de la seconde partie, nous ne nous sommes proposé dans celle-ci que d'envisager l'homme particulier; il nous reste à admirer dans saint Bonaventure l'homme public. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La vie de l'homme est un abrégé de l'histoire des nations et de celle du monde. Chacun a son enfance, ses progrès, sa décadence, sa vieillesse; tout est mêlé de vertus et de vices, de bonnes et de mauvaises qualités, et sujet à mille sortes de révolutions qui, à chaque instant, en diversifient la scène. Quoique la vie d'un homme en place, plus diversifiée qu'une autre, présente une scène bien plus mobile et plus intéressante, le particulier le plus obscur éprouve aussi ses vicissitudes, et son zèle, à la vérité moins brillant, n'en est pas moins difficile à bien soutenir. Les jours, les saisons, les âges, sont pour lui une circulation de siècles; ses études, son établissement, ses emplois forment le tissu de son histoire, où se déployent les dons du ciel qui l'enrichissent, et les passions qui le souillent. Tout est relatif dans le vice et dans la vertu; un peu de fruit est pour un enfant une matière de sacrifice, comme des trésors pour un monarque.

Par ces combinaisons et ces compensations infinies de biens et de maux, de besoins et de ressources, de difficultés et de grâces, tout est si bien partagé, que la carrière de l'héroïsme est ouverte à tout le monde. Le moindre berger n'a pas moins droit d'y prétendre que le plus grand prince. Semblable à une pièce de théâtre, le mérite des acteurs ne dépend pas de la dignité de leur rôle, mais de la manière de le remplir. Semblable à un tableau, la gloire du peintre n'est pas attachée au prix des objets, mais à la manière de les rendre; son pinceau ne brille pas moins dans une fleur que dans une pierre précieuse, dans le portrait d'un berger que dans celui d'un monarque.

Les devoirs infinis de l'épiscopat, les difficultés infinies de les remplir, le danger des honneurs, des plaisirs, des richesses, de l'autorité, tout ce qui pare les grandes

places ne fait qu'alarmer Bonaventure; il renvoie au pape les bulles qu'on lui avait adressées sans le consulter, et le prie de l'en dispenser. Clément IV, surpris d'un refus si peu ordinaire, et d'autant plus engagé à le nommer, qu'il s'en montre plus digne par sa modestie, lui envoie un ordre exprès de l'accepter. Il est une désobéissance permise. Bonaventure court à Rome pour obtenir la dispense avec plus d'ardeur que les autres ne courent pour demander des grâces. Il se jette aux pieds du pape, il fait les plus vives instances, il verse les larmes les plus amères, il emploie les raisons les plus fortes, il obtient enfin par une sainte importunité de demeurer dans son état d'humiliation et de pauvreté. Tenez-vous en donc, lui dit le Pape, aux termes du testament de votre père, faites-en le sujet de votre état, et vieillissez dans l'exécution de ce qu'il vous prescrit : *Sta in testamento suo, in illo colloquere, et in opere veterasce.* (*Eccli.*, XI, 21.)

Ce refus n'a rien que de glorieux, le pape ne pouvait qu'en estimer et en aimer davantage Bonaventure. Une occasion plus délicate, où son refus injurieux, ce semble, pour le pape devait exciter son indignation, mit dans tout son jour le zèle, la fermeté, le désintéressement du pieux général. Saint François, pour tenir son ordre dans la dépendance du clergé, lui avait donné un cardinal pour supérieur, sous le nom de protecteur. A la mort du protecteur, le général demande un successeur au pape. Le pape, par affection pour Bonaventure, lui propose son neveu même pour protecteur. Rien de plus flatteur pour l'ordre, rien de plus favorable; que ne promettait pas pour sa fortune la protection du cardinal neveu ! Rien de plus commode. C'était un jeune homme peu instruit, et s'embarrassant peu des affaires monastiques. Sous un supérieur qui n'en eût eu que le nom, le général n'eût été que plus maître. D'ailleurs comment le refuser? Au lieu d'applaudir au choix, et de payer de reconnaissance cette marque singulière de bonté, osera-t-on trouver des défauts au neveu du pape?

Oui, Bonaventure le refuse, et ces mêmes raisons apparentes d'acceptation sont pour lui des raisons réelles de refus. Cette protection si puissante lui fait tout craindre pour la pauvreté, cette facilité du jeune homme lui fait tout appréhender pour la régularité. Il ose confier ses alarmes à cet oncle bienfaiteur, et lui faire entrevoir que le cardinal son neveu serait peu utile à son ordre ; il lui représente le besoin extrême d'avoir pour protecteur un homme éclairé qu'on ne puisse surprendre, un homme ferme qu'on ne puisse ébranler, un homme consommé dans la connaissance et le gouvernement de l'état religieux ; il lui demanda le cardinal des Ursins, en qui il croyait trouver toutes ces qualités, et sur qui, par un esprit prophétique, saint François avait depuis longtemps jeté les yeux. Le cœur des rois est en la main de Dieu. Le pape surpris, mais édifié, révoque la nomination de son neveu, et nomme le cardinal des Ursins.

Mettrons-nous au nombre des refus qui font honneur à son humilité le soin qu'il prit de débarrasser son ordre de la direction des religieuses de Sainte Claire? Ce soin fait au moins honneur à son désintéressement, à son recueillement, à sa régularité. La direction des communautés de filles, bien loin d'avoir pour lui des attraits, lui parut au contraire un écueil dangereux pour la vertu. Saint François avait eu les mêmes alarmes : J'ai bien peur, disait-il dans son style simple, mais énergique, que Dieu nous ayant délivré des femmes, le démon ne nous ait donné des sœurs pour nous tourmenter. Saint Bonaventure ne réussit pas, les sollicitations des religieuses furent si vives et si constantes, que le cardinal protecteur et le pape même obligèrent le saint général à leur continuer ses soins; mais il n'accepta qu'à condition que son ordre serait toujours le maître de les quitter quand il voudrait.

2° Il ne fut pas moins grand dans l'acceptation des dignités, qu'il l'avait été dans le refus. Il faut que les grandes places soient remplies, les saints sont faits pour elles; que ne le sont-elles toujours par des saints! L'humilité de Bonaventure a beau être alarmée, les plus brillantes places sont destinées à celui qui les fuit. Il sera forcé de les accepter; mais en les acceptant, son humilité profonde brillera d'un nouvel éclat. Rien de plus flatteur que l'élection de saint Bonaventure à la charge de général de son ordre. Il était absent et éloigné du chapitre où il fut élu. Son mérite y fit tous les frais de la sollicitation; il était présent à tous les cœurs par l'estime la plus parfaite. Il n'avait que trente-cinq ans, mais il était déjà vieux et consommé en mérite : *Super senes intellexi.* (*Ps.* CXVIII.) On avait bien d'autres religieux que l'âge, l'expérience, les lumières, la sainteté semblaient y appeler; mais les plus avancés admirent en lui des talents bien supérieurs aux années, il est choisi entre mille, comme l'Epoux des *Cantiques : Electus ex millibus.* (*Cant.*, V, 10.) Il n'avait que treize ans de religion; mais il faut peu de temps aux grandes âmes pour fournir une longue carrière : *Consummatus in brevi.* (*Sap.*, IV, 13.) Ces 13 années avaient été employées à étudier ou à enseigner la théologie : il n'avait passé par aucune charge. Sa douceur, sa sagesse, sa piété suppléent à tout : il réunit tous les suffrages d'un ordre immense de qui tout autre à sa place aurait été à peine connu. Le pape Alexandre IV, qui présidait en personne à ce chapitre, applaudit au choix, et y apposa le sceau de son autorité pontificale. Ainsi passa d'une chaire de théologie au gouvernement général celui à qui les lois ordinaires ne permettaient que d'essayer ses talents à la tête d'une petite communauté. Mais les lois ordinaires sont-elles faites pour des hommes que le mérite met si fort au-dessus des lois?

Le pape Grégoire X se croyait en partie redevable à saint Bonaventure de son exaltation. Cet événement singulier et unique

est diversement rapporté dans l'histoire. Quelques auteurs ont avancé que les cardinaux assemblés ne pouvant se concilier sur le choix d'un pape, après une vacance de trois ans, convinrent de s'en rapporter à saint Bonaventure, lui donnèrent plein pouvoir de faire l'élection, et de se nommer lui-même, s'il voulait, et qu'il avait élu celui qui porta depuis le nom de Grégoire X. Cette confiance absolue du Sacré Collége dans une affaire de cette importance, en supposant la plus haute estime de sa vertu, formerait un trait éclatant et sans exemple dans sa vie. Mettre la tiare sur la tête du vicaire de Jésus-Christ, se la refuser à soi-même, quand on est le maître de se la donner, lequel des deux est le plus admirable? Tel fut le saint précurseur, le plus grand des enfants des hommes, qui regardé comme le Messie, en renvoya toute la gloire à celui à qui il ne se croit pas digne de rendre les plus bas services. Il est vrai que saint Bernard fut aussi choisi pour décider de la papauté, qu'il prononça souverainement entre les deux contendants, et qu'en déclarant le pape légitime il affermit sur sa tête la tiare, que le schismatique lui disputait; mais saint Bernard ne fut jamais le maître, ni de choisir indéfiniment celui qu'il en croirait le plus digne, ni de monter lui-même à son gré sur le premier trône du monde.

C'est dommage qu'un trait si brillant n'ait pas toute la certitude de l'histoire. Un grand nombre d'auteurs prétendent qu'on a outré le merveilleux. Les cardinaux, par le conseil de Bonaventure, firent entre eux, disent-ils, un compromis en faveur de six personnes à qui ils donnèrent le pouvoir d'élire un pape, et même l'un d'entre eux, s'il voulait. Ces arbitres souverains de la première dignité du monde consultèrent saint Bonaventure, lui offrirent de le nommer, et sur son refus et son avis élurent l'archidiacre de Liége, qui était alors à la terre sainte avec les princes croisés. Le pontife élu d'une manière si extraordinaire, apprenant combien le suffrage de Bonaventure avait mis de poids dans la balance, et rempli de la haute vénération que lui méritaient sa vertu et la confiance de l'Eglise, ce pape, dis-je, fit de son bienfaiteur l'objet de la plus vive reconnaissance, et ne négligea rien pour le payer de retour

Les répugnances de Bonaventure pour les dignités ne furent plus écoutées; on respectait trop son mérite pour laisser parler sa modestie. Consulté comme un oracle dans toutes les affaires, il ne parut suspect que dans la cause de son humilité. Le pape, aussi inflexible dans le dessein de l'élever, que docile à ses avis dans tout le reste, voulut le forcer d'accepter l'Evêché d'Albano, et le cardinalat. Mais à peine Bonaventure apprit-il qu'on pensait à lui, qu'il prit secrètement la fuite, et vint d'Italie à Paris chercher un asile. Le pape l'ayant découvert, lui envoie un ordre exprès de revenir en Italie. Dès qu'il l'y sut, il fait partir deux nonces pour lui porter le bonnet, avec un ordre absolu de l'accepter. Les nonces trouvèrent Bonaventure dans un de ses couvents près de Florence.

Mais quelle était dans ce moment l'occupation du saint général? Le croirait-on? Les plus vils offices de la maison confondaient avec les derniers frères celui que sa place et son mérite mettaient si fort au-dessus de tous. Ne craignons pas d'avilir la chaire par le détail de ce que son humilité a ennobli, il lavait la vaisselle à la cuisine. Qui pourrait peindre les divers sentiments que fit tout à coup naître ce spectacle? Quelle surprise dans les nonces qui lui portaient les marques de son éminente dignité! Méprisèrent-ils ce que le monde traite de bassesse, ou plutôt mettant tout à la balance de la foi, n'admirèrent-ils pas des actions marquées au sceau d'une si rare vertu, bien plus qu'ils n'auraient admiré ces nombreux domestiques, ces chars pompeux, ces superbes appartements, ces repas délicieux, qui n'en furent jamais le fruit, et qui en sont presque toujours l'écueil? Quelle joie mêlée de confusion pour les frères d'apprendre tout à coup sa promotion, et de le voir surpris dans un état en apparence si fort au-dessous de sa place! De part et d'autre interdit et déconcerté, on s'empresse de recevoir les nonces, d'avertir, d'excuser, de louer le saint par un combat de sentiments et d'idées que fait le contraste de la grandeur et de l'humilité.

Mais tous ces sentiments furent absorbés par un sentiment plus vif et plus décidé, ce fut par une admiration commune de ce prodige de vertu. Dirons-nous que sans violer les lois de la régularité la plus exacte, il pouvait dans cette occasion unique laisser son humiliant travail pour recevoir les ministres du Saint-Siége? Dirons-nous qu'il le devait, et que la bienséance et la reconnaissance lui en imposaient l'obligation? Qui en doute? Mais faut-il avoir recours à tous ces motifs? Les transports impétueux de la joie à une nouvelle si flatteuse laissent-ils examiner si on le peut, si on le doit? Ils ne laissèrent pas en effet cette liberté à ses frères, ils courent tous avec empressement. La vertu des saints est plus tranquille, ils se possèdent, parce qu'ils ne sont touchés que des biens éternels. Sans rougir, sans se presser ni se contraindre : *Laissez-moi finir mon ouvrage*, dit Bonaventure, *allez recevoir les officiers du pape, j'irai bientôt moi-même les recevoir.* Il ne prit la pourpre qu'en soupirant, forcé par une autorité absolue. *Quelle différence*, disait-il à ses frères, *entre le repos et la sûreté de la vie religieuse, et la nouvelle obligation que l'on m'impose!* On ajoute même qu'en attendant qu'il eût fini, il fit pendre le bonnet rouge aux branches d'un arbre que l'on montrait encore longtemps après dans la cour.

3° Il fut très-grand dans l'administration des dignités. Qu'il est rare que l'élévation ne change pas les hommes! Combien de gens tous les jours dignes en apparence d'y mon-

ter quand ils ne sont qu'au second rang! A peine sont-ils montés aux places, qu'ils s'en montrent indignes, et seraient les premiers à s'en repentir, si l'amour-propre permettait aux hommes de se rendre justice. Il faut plus que du mérite pour s'y soutenir. Le mérite sans vertu, en flattant la vanité, ne sert qu'à précipiter leur chute : il faut plus que de la vertu. La vertu seule sans mérite, en faisant un faux devoir des préjugés et des erreurs, ne sert qu'à égarer davantage dans le labyrinthe des affaires. Les grandes places ne donnent ni l'un ni l'autre, elles les supposent, elles en font mieux sentir la disette, elles sont l'écueil de la médiocrité. Un jeune homme qui passe rapidement de la poussière au trône, sait moins qu'un autre en porter le poids, moins qu'un autre en peut remplir les devoirs. Bonaventure réunit le mérite et la vertu. Les lumières éclairent la vertu, elles en préviennent les excès. La vertu sanctifie les lumières, elle en prévient l'éblouissement. Tous les jours il se montra plus digne de ses dignités; après dix ans de gouvernement, bien loin d'avoir perdu aucun suffrage, ses frères découvrant et admirant tous les jours de nouveaux trésors de grâce, se félicitaient de plus en plus de l'avoir choisi pour supérieur.

Les supérieurs connaissent mal leurs intérêts, lorsqu'ils veulent gouverner impérieusement par une autorité absolue et despotique. Les esprits révoltés, ingénieux à secouer un joug accablant, trouvent mille moyens de s'en débarrasser. Les cœurs aigris contre une loi trop rude, et alarmés de la servitude dont on les menace, s'arment contre un maître qui se fait haïr. Si à l'exemple de saint Bonaventure, ne régnant que par les bienfaits, on n'était obéi que par l'amour, servi par l'estime, prévenu par la reconnaissance, appuyé par l'intérêt même du bonheur qu'on fait goûter, l'esprit charmé, le cœur idolâtre d'un joug qu'on aurait su lui rendre aimable, épuiserait son zèle et ses lumières pour cimenter un trône où règnerait l'amour et la paix; et tandis que l'un se fait autant d'ennemis de tous ceux qu'il veut asservir, l'autre gagne tous ceux qu'il veut ménager. Ainsi en devenant leur ami, Bonaventure se rendit maître de tous les religieux dont il fut général, de tout le diocèse dont il fut évêque, de toute l'Eglise dont il fut l'oracle. On pouvait dire de lui, comme le prophète le disait du Sauveur : Voilà l'Agneau qui doit régner sur toute la terre. Un agneau est-il donc propre au gouvernement! Oui sans doute, et plus que le lion et le tigre. Ceux-ci ne gouvernent pas, ils déchirent, ils massacrent, ils dévorent. Les agneaux par leur douceur et leur simplicité, comme les apôtres au milieu des loups, triomphent des loups mêmes qui les dévorent : *Ego mitto vos sicut agnos inter lupos.* (*Luc.*, X, 3.)

Le premier ressort qui fit agir tous les cœurs, ce fut son humilité. Que cette vertu est rare dans l'élévation! Elle a manqué dans le ciel même; l'excellence de l'ange y fut la source de sa perte. Elle a manqué dans le paradis terrestre; l'ambition en chassa ses premiers habitants. Il nous fallait, pour nous l'apprendre, les exemples d'un Dieu fait homme qui, quoique égal à son Père, a daigné prendre la forme d'un esclave. L'homme, ébloui des honneurs, enivré de la flatterie, semblable au prélat dont parle saint Bernard, qui mesurait sa sainteté sur sa dignité, *quanto superiorem, tanto sanctiorem se æstimat*, il s'attribue à lui-même son mérite, il oublie également la main qui l'a élevé sur la tête des autres, et l'égalité de nature, souvent la supériorité de mérite de ceux auxquels il se voit préféré. Autant que ces sentiments le rendent odieux, autant devient-il cher à ceux de qui l'humilité le rapproche, dont la bonté le rend le père, et les bons offices le serviteur. Saint Bonaventure ne profita de son élévation que pour se livrer avec moins d'obstacle à tout son amour pour l'humilité. Ses supérieurs auraient mis des bornes à ses humiliations, ses inférieurs ne pouvaient y opposer que des prières. Les offices les plus bas de la maison, les discours les plus pleins de mépris pour lui-même, la patience dans les injures, une amitié de prédilection pour tous ceux qui paraissaient le moins l'affirmer, tel fut le saint usage qu'il fit de son pouvoir, qui le rendit et plus cher et plus respectable. Bien loin de penser que sa place lui donnât quelque exemption, il ne se crut que plus obligé aux moindres devoirs; bien loin de s'en faire un titre pour parler avec hauteur, pour vivre avec faste, pour commander avec empire, il n'en fut que plus humble, plus modeste, plus prévenant : *Quanto major es, humilia te in omnibus* (*Eccli.*, III, 20); *rectorem te posuerunt, noli extolli, sed esto sicut unus ex ipsis.* (*Eccli.*, XXXII, 1.)

Un autre charme qui lui gagna les cœurs, ce fut la charité. Il entrait dans le moindre détail des besoins de ses frères, il s'accommodait à toutes leurs faiblesses, il quittait les plus grandes occupations, les compagnies les plus distinguées pour se prêter à leurs désirs. On l'a vu s'arrêter dans un voyage pour écouter un des moindres frères, qui était venu le poursuivre jusque dans son chemin. Les religieux qui composaient sa suite en ayant paru surpris, *Je ne suis*, leur dit-il, *que le ministre et le serviteur de tout le monde, le moindre de mes frères est mon maître.* Quelle ne fut pas sa charité pour les malades! On l'a vu mille fois aller chez eux dans les villages et les campagnes, les consoler avec bonté, les servir avec assiduité, les exhorter avec zèle, les aider dans leurs derniers moments. Ces attentions si nécessaires, et communément bien reçues, gagnent tous les cœurs. Elles sont plus nécessaires dans les maisons religieuses. Les besoins des malades y sont plus grands, les secours plus rares, les services moins empressés. Cette épreuve, difficile partout, l'est ici bien davantage, et peut-être est-ce un des points

du gouvernement le plus important et le plus négligé des supérieurs ordinaires. Saint Bonaventure en fit un des objets les plus essentiels de son zèle. Quelle consolation pour un religieux malade, de voir dans son supérieur un ami tendre, un père zélé, qui ne trouve rien de difficile pour le soulager, qui lui offre tous les soulagements, qui lui rend tous les services, qu'une charité inépuisable rend ingénieux à le secourir, et à le prévenir ! quelle consolation pour ceux même dont la santé est parfaite, de voir ce qu'ils peuvent espérer pour eux-mêmes dans le besoin ! Peut-on ne pas aimer un supérieur si utile ?

Son exactitude à remplir les moindres observances confondait les lâches, encourageait les faibles, ravissait tout le monde. Le premier dans toute l'austérité de la règle, jeûne, abstinence, macération, qui fut plus mortifié que lui ? Le premier dans les veilles de la nuit, il n'accordait presque rien au sommeil; le premier à l'office divin, personne n'y fut plus assidu que lui; le premier dans l'observation des vœux, on n'en voyait ni de plus chaste, ni de plus pauvre, ni de plus soumis. Il disposait de tout et il manquait du nécessaire; obligé d'être au milieu du monde, il y était comme n'y étant pas; maître de tout, il s'était fait de son conseil et de ses règles un supérieur dont il suivait tous les avis. Ses longs voyages, ses travaux immenses, ses innombrables occupations, la composition d'une foule d'ouvrages, ses infirmités même, rien ne peut ni modérer son ardeur, ni lui fournir un prétexte de dispense. Il ne s'en croyait que plus obligé à ne manquer à rien. Son oraison n'en fut que plus profonde et plus constante. Il était toujours abîmé en la présence de Dieu. De là cette multitude d'enfants spirituels qu'il fit naître à la grâce, de pécheurs convertis, d'hérétiques éclairés, d'âmes justes sanctifiées, de missionnaires formés : que de palmes n'a-t-il pas cueillies? où n'a-t-il pas laissé des monuments de ses victoires sur l'enfer ?

Enfin que de cœurs ne lui assurait pas sa douceur inaltérable ? qui pouvait résister à ses attraits ? qui eût pu en exprimer les charmes ? Ce n'est pas seulement l'air de son visage, le son de sa voix, le tour de ses expressions, qui d'abord lui gagnaient tout le monde, c'était surtout dans la bonté de son cœur, dans la tendresse de ses sentiments, dans l'empressement de ses services, dans la facilité de son indulgence, qu'il trouvait une vertu toute-puissante. Il ne commandait pas, il consultait, il insinuait, il priait, il avertissait les coupables moins par des reproches, qu'en excusant les défauts qu'il voulait faire sentir et corriger, et prenait sur lui-même le châtiment qu'ils avaient mérité; et satisfaisant pour eux à la justice divine, il méritait leur reconnaissance. Combien de fois passa-t-il les nuits en priant pour eux, et baigné de larmes ? On l'a souvent accusé d'une douceur excessive, qui dégénérait en mollesse; mais rassuré par l'exemple d'un Dieu, il aimait mieux pécher par excès de bonté que par excès de rigueur : semblable à Moïse qui, quoique législateur et maître d'un peuple indocile, ne connaissait d'autres armes que celles de la douceur, et n'employait qu'à regret et à l'extrémité la juste rigueur que l'obstination et la révolte lui arrachaient malgré lui. Ainsi jusqu'à la fin de ses jours gouverna-t-il un grand ordre, sans avoir jamais rien perdu dans l'estime, dans la vénération, dans l'attachement le plus tendre de ceux même dont il avait été forcé de ne pas approuver la conduite. Rien ne résiste à l'empire de la sagesse et de la douceur : *Beati mites, quoniam ipsi*, etc. (*Matth.*, V. 4)

4° La gloire des plus hautes dignités. Enfin il fut grand dans le plus beau théâtre où parut saint Bonaventure, et où puisse paraître le plus grand homme, le concile général de Lyon. Les maux de l'Eglise étaient alors extrêmes; ils avaient besoin des plus grands remèdes. La terre sainte était en proie aux armes des infidèles, la vertu était presque bannie de dessus la terre, aussi bien que la science. La doctrine ecclésiastique, de toutes parts méprisée ou négligée, n'offrait qu'un vaste champ en friche, et couvert de ronces. Le Saint-Siége, objet de l'ambition et des cabales, venait d'être vacant pendant près de trois ans : c'était une espèce de miracle qu'on eût pu convenir, par les soins de Bonaventure, d'aller chercher un pontife au delà des mers. L'Eglise de Lyon même, dans le sein de laquelle le concile allait se tenir, vacante depuis près de sept ans, se voyait déchirée par des factions funestes et des guerres civiles, qui avaient fait violer toutes les lois, fouler aux pieds l'autorité de l'Eglise et verser le sang des citoyens. Toute la puissance de saint Louis, toute la sagesse de Pierre de Tarentaise, depuis pape sous le nom d'Innocent V, avaient à peine suspendu la fureur de ses habitants. D'un autre côté les Grecs, devenus dociles, faisaient espérer leur réunion à l'Eglise romaine, et avaient leurs ambassadeurs au concile. Le grand Khan des Tartares y avait les siens, et quoique des vues de politique, plutôt que de religion, les y eussent attirés, c'était pourtant une ouverture favorable à la conversion de ce grand empire, qu'il fallait mettre à profit. Grégoire X appelait de tous côtés tout ce que l'Eglise avait de plus distingué par les talents, la piété, la sagesse. On sent bien que saint Thomas et saint Bonaventure furent des premiers appelés. Saint Thomas mourut en chemin à Fonneuve de la mort des justes.

Saint Bonaventure lui survécut peu, et mourut pendant le concile. Mais quelle gloire pour lui d'en avoir été l'âme ! quelle gloire de devenir l'objet de ses plus vifs regrets et de la plus éclatante vénération ! Tout ce que les talents, la science, le zèle, la sagesse peuvent opérer de prodiges pour le service de l'Eglise, saint Bonaventure le prodigua. Tantôt prédicateur éloquent, il entraînait à son gré l'illustre auditoire. On

a vu cent fois les Pères du concile, consternés et baignés de larmes, déplorer les maux dont l'orateur leur faisait le touchant détail, sortir de ses discours, comme des lions rugissants, pour foudroyer l'erreur et le vice, et gémissant sur les malheurs des saints lieux, consacrés par le sang d'un Dieu, offrir leurs biens et leur vie pour les délivrer des profanations des impies. Tantôt controversiste lumineux et pressant, Bonaventure éclairait, convainquait, persuadait les Grecs rebelles, malgré leur obstination et leur subtilité. Incapables de tenir contre la force invincible de ses raisonnements, et le trésor éblouissant de son érudition, ils se voyaient heureusement forcés de rendre les armes, et de demander d'être reçus dans le sein de la vraie Eglise. Tantôt profond théologien, il expliquait le dogme avec précision, il démêlait les artifices de l'hérésie avec justesse, il interprétait les divines Ecritures avec solidité, et liant les vérités avec ordre il élevait le beau système de la vérité; l'esprit de Dieu semblait parler par sa bouche. Tantôt négociateur plein de dextérité, il dispose des cœurs, il concilie les intérêts, il ouvre des ressources, il trouve des termes qui satisfont les plus jaloux de leurs droits. Tantôt juge équitable, et sage législateur, il prononce des arrêts, il compose des canons, il dicte des constitutions, auxquelles le Vicaire de Jésus-Christ s'empresse de mettre le sceau de l'autorité à la suite du sceau de la sagesse et de la vertu.

Mais c'en est fait, Bonaventure a assez vécu pour la gloire : le ciel réclame ce fruit déjà mûr pour l'éternité. Au milieu de la plus éclatante carrière ce grand homme, saisi d'une maladie mortelle, voit approcher son dernier moment avec autant de joie que le concile le voit avec douleur. Quelle désolation pour cette auguste assemblée aux premières nouvelles de son mal ! quelle désolation lorsqu'on apprit sa mort ! Il n'est donc plus cet homme qui sauvait Israël, qui combattait, qui triomphait à la tête de ses armées ! il n'est plus cet homme qui nous édifiait par ses vertus, qui nous soutenait par son courage, qui nous animait par son zèle, qui nous dirigeait par ses conseils, qui nous éclairait par ses lumières ! *Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat Israël !* (I *Macch.*, IX, 21.) Par une triste consolation soulageons du moins notre douleur en lui rendant les derniers devoirs avec une pompe qui réponde, s'il est possible, à l'éminence de son mérite. C'est lui qui nous attire à son tombeau plutôt que la dignité de cardinal et d'évêque. Il honorait la mitre et la pourpre plutôt qu'il n'en était honoré. Que le concile en corps, que le souverain pontife à la tête suivent sa pompe funèbre; que le plus éloquent, le plus distingué des cardinaux, ce même Pierre de Tarentaise, qui partageait sa sollicitude, monte dans la même chaire où tant de fois nous avons admiré l'illustre mort, non pour nous rappeler des vertus dont nous sommes tous embaumés, mais pour leur payer, à la face des autels, le juste tribut de louanges qu'elles méritent, et que l'intérêt même des autels exige qu'on leur rende. Que de larmes ne sut pas exprimer de tous les yeux son ami, son confrère, dans une oraison funèbre que le cœur, plus éloquent que l'esprit, lui dicta presque sur le champ ! *Je suis pénétré de la plus vive douleur*, disait-il après David dans son texte, *mon frère Jonathas, parce qu'une mort cruelle vous a ravi à ma tendre amitié.* Tous les cœurs applaudissaient au panégyrique; les larmes, les soupirs de ces hommes vénérables, et justes estimateurs du mérite, formaient l'éloge le plus flatteur et le plus sincère : *Doleo super te, frater meus Jonathas, amabilis et dilectus meus.* (*II Reg.*, I, 26.)

L'histoire ecclésiastique ne fournit qu'un seul exemple d'un événement si glorieux. Saint Melèce, patriarche d'Antioche, était l'âme du concile de Constantinople : il y avait ménagé la condamnation de l'erreur, et terminé les plus grandes affaires, lorsqu'au milieu de cette auguste assemblée une mort prématurée le ravit à la terre, pour le rendre possesseur d'une gloire qu'il avait si justement méritée. Que ne firent pas tous les prélats qui composaient le concile, pour marquer leur vénération! quelles glorieuses oraisons funèbres ne prononcèrent pas en son honneur les plus éloquents ! quel honneur ne lui rendit pas le grand Théodose ! que de larmes ne versèrent pas tous les peuples! Ainsi chargé de ses lauriers, et enseveli dans son triomphe, mourut l'illustre évêque d'Albano, au milieu de ses frères, édifiés, enchantés de sa vertu; ainsi ces deux grands hommes passèrent de l'auguste assemblée de l'Eglise militante, qu'ils avaient si bien servie par leurs travaux, à la glorieuse assemblée de l'Eglise triomphante qui en admire la récompense, en la partageant avec eux.

PANÉGYRIQUE IV.

DE SAINT PIERRE.

Uno tantum regni solio te præcedam. (*Genes.*, XLI, 40.)

Je ne me réserve au-dessus de vous que la majesté du trône.

Tel fut le degré de gloire où un roi d'Egypte éleva un simple berger. Dieu daigne se communiquer à Joseph, et lui dévoile les sombres mystères de l'avenir : *Pater meus revelavit tibi.* (*Matth.*, XVI, 17.) Frappé de l'étendue de ses lumières, le prince se décharge sur lui du soin de ses peuples. Allez lui dit-il, gouvernez mes Etats, je souscrirai à tout ce que vous y ordonnerez : *Quodcunque ligaveris, erit ligatum.* (*Ibid.*, 19.) Vous m'aimez, prenez pour mes sujets un cœur de père, nourrissez-les dans les années de famine et de stérilité : *Pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 17.) Pour vous rendre encore plus respectable à tout l'empire, je vous élève à la plus haute dignité; voilà ma pourpre, voilà mon anneau : *Dabo tibi claves regni.* (*Matth.*, XVI, 19.) Je veux changer votre nom, et vous en donner un qui marque l'autorité que je vous confie, et les services que j'at-

tends de vous : *Tu vocaberis Cephas.* (*Jean*, I, 42.) En un mot, soyez un autre moi-même, je ne me réserve au dessus de vous que la dignité royale : *Uno tantum regni solio te præcedam.*

Quel ne fut pas aussi le dévouement de Joseph pour son maître ! quelle vigilance sur ses intérêts ! quel zèle pour le bien de l'Etat ! quel désintéressement dans l'exercice de son autorité et le maniement des finances ; Les immenses provisions que les années de fertilité l'avaient mis en état de faire, vendues dans la suite pendant les années de famine, firent réunir au domaine du prince, non-seulement l'or, l'argent et les troupeaux de ses peuples, mais leurs terres et leurs personnes. Au milieu de tant de trésors, qu'on devait à ses soins, ses mains furent toujours nettes, et pendant plus de 80 ans à la tête de tous les conseils, plus maître en quelque sorte de toutes les affaires par sa sagesse et le crédit que lui donnait une confiance sans bornes, que le prince par les droits de sa couronne, il ne connut d'autre règle que la justice et le devoir.

Ses vertus avaient préparé ce sage gouvernement; une chasteté capable de braver également et les attraits d'une maîtresse, et les horreurs d'une prison ; une sagesse qui lui concilie l'estime de son maître, la déférence du geôlier, et l'amitié de tous les compagnons de sa disgrâce. Aussi de bonne heure, Dieu lui avait découvert l'état de sa famille, le sort des officiers du prince, la destinée du royaume d'Egypte. Dieu se plaisait à mettre ses paroles sur les lèvres d'un jeune berger, et sa sagesse dans son cœur. Une charité qui pardonnait à des frères cruels qui avaient attenté à sa vie, dans un temps où maître de leur vie, il n'avait qu'un mot à dire pour se venger et les perdre, ne devait pas moins lui concilier tous les cœurs.

Le parallèle est aisé à sentir, c'est à votre foi, à votre zèle, à votre respect, que je laisse le soin d'en ramasser tous les traits. Mais je me trompe, le parallèle est défectueux. Joseph ne devait gouverner l'Egypte que pendant sa vie, bien loin de laisser des héritiers de son pouvoir, sa postérité n'éprouva que trop combien les successeurs de Pharaon méconnurent la grandeur des services de son ministre. L'empire de Pierre durera autant que le monde, le ministère qui lui fut confié, toujours invariablement continué depuis dix-sept siècles, passera à nos derniers neveux. Joseph n'avait de puissance que sur l'extérieur, et toutes les consciences sont soumises à Pierre. Autant que le Fils de Dieu est au-dessus de Pharaon, autant la qualité de son Vicaire est au-dessus de celle du Vicaire d'Egypte. Celui-ci s'est trouvé renfermé dans les étroites bornes du royaume. Pierre gouverne le ciel, la terre et les enfers : le ciel en ouvrant ses portes, *dabo tibi claves regni cœlorum*, la terre, en lui donnant des lois, *quodcunque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis* ; l'enfer en triomphant de sa malice, *portæ inferi non prævalebunt.* (*Matth.*, XVI, 20.) Voilà ce que je me propose d'expliquer dans ce discours. Les trois pouvoirs de saint Pierre dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, en feront les trois parties.

Mais ce ne serait pas assez de donner un objet à vos hommages, il faut encore offrir un modèle à votre conduite. Un chef de l'Eglise devait avoir des vertus qui fournissent à l'imitation, en même temps qu'il devait être revêtu d'un pouvoir qui fût l'objet de votre obéissance. A cette autorité qui éclaire et affermit l'esprit, il était nécessaire de joindre un caractère de gouvernement qui touchât et gagnât le cœur. Aussi Dieu a-t-il épuisé pour lui tous les trésors de la grâce en faisant d'un pécheur un grand saint ; tous les trésors de sa bonté, en donnant aux fidèles un père tendre qui fût chargé de leurs intérêts ; tous les trésors de sa puissance, en établissant une pierre inébranlable pour les fondements de son Eglise. Apprenez, enfants de Pierre, à respecter, à aimer, à imiter votre Père ? félicitez-vous d'avoir un Père si digne d'être aimé, respecté, imité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La puissance divine accordée à saint Pierre vous étonne, parce que vous n'en sentez ni la nécessité, ni les avantages. Quelque admirable que soit l'ouvrage de la rédemption des hommes, j'ose dire qu'il eût été imparfait, si en quittant la terre le Seigneur n'eût laissé dans son Eglise un pasteur de ses brebis, un exécuteur de ses ordres, un distributeur de ses grâces, un ministre de ses sacrements. Un monarque porterait en vain les plus sages lois, en vain promettrait-il des récompenses, menacerait-il de châtiments, s'il n'avait sous lui des ministres chargés de veiller à l'exécution de ses volontés, et au maniement de ses finances. Tel le Seigneur, en montant au ciel, en a remis les clefs à son vicaire; en se séparant de ses enfants, il ne les a pas laissés orphelins, il leur a donné dans la personne de Pierre un sage tuteur, un prudent économe, qui, en étendant ses droits sur l'héritage céleste, fût chargé de les leur conserver et de les leur distribuer. Pécheurs, justes et saints, c'est de ses mains qu'il faut recevoir la couronne, c'est à lui qu'elle fut confiée : *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

1° Pierre introduit les pécheurs dans le ciel en les délivrant. Dieu ne pouvait nous donner des marques plus touchantes de sa bonté, en établissant un sacrement de pénitence, que de remettre nos plus chers intérêts à un de nos semblables, faible comme nous, sujet aux mêmes misères, soumis aux mêmes lois. Personne n'a dû être plus indulgent : *Non habemus Pontificem qui non possit compati.* (*Hebr.*, IV, 15.) Bien plus, il a choisi parmi les hommes un pécheur qui lui-même coupable d'une infidélité énorme n'a pu être ni surpris des fautes, ni insensible aux malheurs. Appelé à prêcher la pénitence, obligé de l'exiger, il a dû en sen-

tir tout le poids, et en être un parfait modèle. Destiné à la dignité la plus éminente, il devait trouver dans sa chute un salutaire contrepoids qui arrêtât les saillies d'un orgueil toujours injuste en lui-même, toujours insupportable à des inférieurs. Saint Paul trouvait ce préservatif dans ses tentations, saint Pierre dans sa chute. Tels furent les engagements à la condescendance que la Providence ménagea dans celui qui devait être le chef et le spectacle du monde.

Mais la miséricorde du Seigneur ne s'en tint pas à ces bornes, il prescrivit à celui qu'il établissait dépositaire de sa puissance, l'usage qu'il devait en faire. C'est peu, Pierre, lui dit-il, que ma facilité à recevoir Magdeleine, la Cananéenne, les publicains; l'enfant prodigue, vous donne des leçons de miséricorde; je vous le déclare, il faut pardonner à tous les pécheurs, quand ils sont véritablement pénitents, et ne pas être avare d'un sang dont je suis prodigue. — Mais, adorable Maître, répond Pierre, combien de fois donc voulez-vous qu'on le répande? Sans doute vous n'approuverez point qu'on le profane par une aveugle profusion, plus propre à faire des criminels que des pénitents? N'est-ce pas assez donner à votre clémence que de pardonner jusqu'à 7 fois? — Que vous en connaissez mal l'étendue! non, je ne vous d's pas 7 fois, mais 77 fois 7 fois, c'est-à-dire, sans nombre. Toutes les fois qu'un pécheur sera véritablement converti, recevez-le dans mon sein, lavez-le dans mon sang, et soyez sûr de n'être pas désavoué : *Non dico tibi septies, sed septuagies septies.* (*Matth.*, XVIII, 22.)

Tout cela ne suffit point à sa tendresse, on ne peut trop faire pour former un pontife à qui on accorde tout. Venez, Pierre, suivez-moi; en vous faisant le maître des consciences, je vous fais l'arbitre de l'éternité. Que j'aie dans la connaissance de vos sentiments un gage de votre fidélité à suivre mes vues. Ma loi est une loi d'amour : c'est par l'amour que je gouverne. Pierre, m'aimez-vous? —Ah! vous savez, Seigneur, que je vous aime. -- Paissez donc mes brebis. Ce n'est pas assez : Pierre, m'aimez-vous? — Oui, Seigneur, je vous aime. — Paissez mes brebis. Ce n'est point encore assez : l'amour décide de tout auprès de moi, il fait tout entreprendre, tout pardonner, tout souffrir. Est-il bien vrai, Pierre, que vous m'aimez? — Ah! Seigneur, tout vous est connu, vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux. Reconnaissez dans la qualité de brebi et d'agneau la docilité que j'exige des enfants et de leurs mères spirituelles, en un mot de tous mes disciples, et dans celle de pasteur la bonté que j'attends de mon premier ministre : *Pasce agnos, pasce oves meas* (*Joan.*, XXI, 17.)

C'est dans un pouvoir si étendu, accordé sans bornes à saint Pierre sur le royaume des cieux, qu'on a toujours reconnu en lui le droit d'absoudre de tous les péchés, et d'en remettre la peine temporelle par des indulgences, de dispenser des obligations sacrées, des vœux et des serments, et d'établir dans toute l'Eglise des ministres à qui il confiât son autorité, de réunir, de diviser leurs diocèses, et d'en créer de nouveaux, de retrancher par des censures du corps sacré de l'Eglise, d'exclure du royaume céleste et de livrer à Satan : droits incontestables, décidés dans une foule de conciles, exercés par tous les souverains pontifes dans toutes les parties du monde, et reconnus de tous les fidèles.

La synagogue avait été la figure de ces grands mystères; mais elle était bien au-dessous de la réalité. Elle promettait le paradis, Pierre en dispose; elle le montrait de loin, Pierre en ouvre les portes; elle priait, Pierre ordonne; elle prédisait Jésus-Christ, Pierre en tient la place. Venez, peuple captif, ce nouveau Moïse vous délivrera de la servitude d'Egypte; il vous fera passer par la mer salutaire des eaux du Seigneur, et au lieu d'en suspendre les eaux, par un miracle plus singulier il vous fera trouver votre salut en vous y plongeant, il fera sortir des rochers les eaux abondantes de la grâce. La manne qu'il vous donnera sera le corps de Jésus-Christ. Sans recourir à une colonne de feu et de nuée, il sera lui-même votre guide dans le désert, il vous portera les tables de la Loi nouvelle. Arbitre de la religion, il en règlera les cérémonies, il vous conduira enfin dans la terre promise. Si quelquefois la colère de Dieu s'allume contre vous, il n'aura pas besoin de se mettre, comme Aaron, l'encensoir à la main, entre le feu et les coupables, ou de s'offrir, comme Moïse, pour en être la victime. Son cœur sans doute tiendrait le même langage; mais il n'a qu'à parler, la grâce est tout accordée : *Quodcunque solveris erit solutum.* (*Matth.*, XVI, 19.)

2° Pierre introduit les justes dans le ciel, en les dirigeant. En travaillant pour les pécheurs, il ne néglige pas les justes; ils ne sont pas moins de son bercail, il ne leur doit pas moins tous ses soins pour leur ouvrir le royaume des cieux dont il a les clefs; ils n'en ont pas moins besoin pour marcher dans la voie, que les pécheurs pour y entrer. Quel honneur pour Pierre, de voir tout ce qu'il y a de plus saint obligé de lui être uni et fidèle, et, comme une branche séparée du tronc, ne plus tenir à Jésus-Christ même, si Pierre n'en est le lien!

Hommes apostoliques qui traversez les mers pour aller aux extrémités du monde enfanter tous les jours tant de brebis à Jésus-Christ, vous ne les enfantez que pour remplir le bercail de Pierre. C'est de lui que vous recevez votre mission, c'est à lui que vous les soumettez. Un saint Denis en France, un saint Augustin en Angleterre, un saint Boniface en Allemagne, un saint Xavier aux Indes, n'arborèrent partout que l'étendard de la croix, et les clefs de saint Pierre. Inséparables l'un de l'autre, vous n'avez pu faire connaître le Souverain, sans montrer son vicaire : *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

Savants docteurs, dont l'éloquente plume établit si solidement et développe si claire-

ment nos dogmes, c'est par la succession des pontifes romains que vous montriez aux hérétiques, l'unité, la perpétuité, la visibilité de l'Eglise catholique; vous les confondiez par l'éclat de cette doctrine, vous les accabliez sous le poids de l'autorité. Irénée dans les Gaules, Augustin en Afrique, Chrysostome dans la Grèce, adorateurs de cet oracle, auraient-ils négligé cette vérité qui est le fondement de toutes les autres? *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

Saints religieux, que le cloître voit tous les jours fouler aux pieds les plaisirs et les vanités du monde, c'est de Pierre que vous avez reçu vos divines règles. Quelque saintes qu'elles soient, elles ne vous paraissent un moyen assuré de salut, que quand l'approbation de Pierre les a rendues authentiques. Les premiers soins d'un Dominique, d'un François, d'un Ignace, d'une Thérèse, ont été d'écouter ses leçons. Jusqu'à ce qu'il ait parlé, un vœu n'est point solennel, un engagement sans retour. S'est-il fait entendre, on entre en foule, on marche sans risque dans la carrière qu'il a tracée : *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

Héros chrétiens qui cimentez l'Eglise de votre sang, qu'est-ce qui vous distingue de tant d'autres que le paganisme, l'hérésie, le schisme ont vu mourir sur l'échafaud? Ah! ce n'est que cette vraie foi que vous avez reçue dans l'Eglise de Pierre. Hors de ce bercail, votre âme serait la proie des loups ravissants, en même temps que votre corps le serait d'un tyran barbare : *Non pœna, sed causa, martyrem facit.* Votre sang, inutilement répandu, ne peut mériter des couronnes que par les mains de celui qui en est le dispensateur. Eussiez-vous joint à l'effusion du sang une foule de miracles, vous ne pouvez entrer dans la salle des noces que par le secours de celui qui en a les clefs. Sans cela, on vous dira qu'on ne vous connaît point : *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

3° Enfin quoique les saints, en entrant dans la félicité éternelle, cessent d'être sous la juridiction de saint Pierre, il a encore droit sur leur culte. C'est lui qui, par des canonisations solennelles, apprend à l'Eglise qui elle doit révérer. Leurs actions, soumises encore à son tribunal, ne deviennent l'objet de la vénération des fidèles qu'après que Pierre a prononcé. Image du jugement dernier, où l'on met dans la balance les actions des hommes, votre autorité, Pontife souverain, leur élève des temples, fait encenser leurs reliques, met dans le calendrier le jour sacré de leur triomphe, et fait offrir à leur honneur l'hostie sans tache. C'est elle qui permet de leur adresser des vœux, de se prosterner devant leurs images. Voilà une nouvelle palme dont Pierre orne leur front, un fleuron qu'il ajoute à leur couronne. Si cette gloire extérieure augmente celle dont ils jouissaient déjà dans le ciel, comme toute la théologie l'assure, peut-on méconnaître ses droits sur le ciel même? *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

Mais qui jamais eut plus d'autorité dans le ciel que celui qui en a eu sur la sainte Vierge même? Oui, Reine des anges et des hommes, asile des pécheurs, Mère de la grâce, vous avez été une des ouailles de saint Pierre, un membre de l'Eglise dont il fut chef. Vous avez dû le respecter et lui obéir en qualité de pasteur. Si saint Jean a eu le bonheur d'être votre fils, Pierre a eu celui d'être votre père; si saint Jean a dû suivre vos ordres, saint Pierre a eu droit de vous en donner. Si le Prince des apôtres se fût trouvé aux pieds de la croix avec le disciple bien-aimé, le Sauveur eût pu lui dire, Voilà votre fille, comme il dit à saint Jean, Voilà votre mère. Tel fut le partage des deux augustes qualités que Jésus avait par rapport à Marie: l'une de fils, en qualité d'homme; l'autre de père, en qualité de Dieu. Jean succède aux droits de son humanité, Pierre aux droits de sa divinité; Jean est le vicaire de son amour, Pierre l'est de sa puissance; Jean tient la place de l'homme, Pierre tient la place de Dieu : *Dabo tibi claves regni cœlorum.*

Oserons-nous le dire? Dieu lui-même, Pontife suprême, daigne se soumettre à vos ordres. Il obéit à l'homme, en arrêtant le soleil : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue*, X, 14.) Il fut soumis à Marie et à Joseph pendant plusieurs années; il fait bien plus pour vous, il ratifie vos arrêts, il lie et délie; il répand ses faveurs, ou en tarit la source, au gré de vos désirs; il pardonne les péchés, et en remet la peine quand vous en accordez l'indulgence; il sacrifie les droits que lui acquièrent les vœux et les serments, quand vous en dispensez; il ouvre le paradis ou l'enfer; quand vous parlez, le Saint-Esprit dont vous êtes rempli se communique aux fidèles, consacre des ministres, leur accorde son autorité par l'imposition de vos mains. Malheur à vous, Simon, qui avez cru que ce don précieux, fruit de la foi, de l'amour, de l'humilité, pouvait s'acheter à prix d'argent; vous déshonorez le Père qui lui a révélé ses œuvres, le Fils qui l'a établi son vicaire, le Saint-Esprit qui l'a fait son organe.

Que vous avez bien rempli ces conditions, glorieux ministre, dont le zèle apostolique n'a connu de bornes à son étendue que celles de l'univers, dans sa durée que l'éternité, vous n'ouvrez pas moins les portes des cieux par vos exemples que par votre autorité. Qui n'admirera cette pénitence dont les larmes amères, comme des ruisseaux intarissables, avaient creusé des sillons dans vos joues, ce détachement de tout, qui au premier mot de Jésus-Christ vous fait quitter tous vos biens pour le suivre, et vous met hors d'état de rien donner aux pauvres, mais aussi cette richesse si supérieure à celle des hommes, qui met toute la nature dans vos mains: *Argentum et aurum non est mihi.* (*Act.*, III, 6).

Où trouvera-t-on une humilité plus parfaite dans une si grande élévation? Ah! Seigneur, dit-il, retirez-vous de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur: *Exi a me, Do-*

mine, quia homo peccator sum. (*Luc.*, V, 8.) Humilité profonde qui conduisîtes la plume de saint Marc, son disciple, pourquoi nous dérobiez-vous tant de traits de ses vertus, tandis que vous entriez dans le plus scrupuleux détail de ses fautes? Humilité qui enhardit saint Paul à donner des avis publics à son maître sur quelque légère faute d'imprudence que sa bonté pour des Juifs trop délicats lui avait arrachée, si même il est vrai que Céphas dont parle saint Paul soit saint Pierre, ce que bien des théologiens contestent avec vraisemblance. Humilité profonde, vous arrêtâtes toutes les saillies de l'amour-propre, que la légèreté de la matière, le respect dû au supérieur, les risques d'un discrédit si funeste aux personnes en place, eussent rendues si excusables; vous lui fîtes souffrir avec patience qu'insérées dans les *Epîtres* de saint Paul sa faiblesse et sa honte volassent d'un pôle à l'autre, et passassent à la postérité la plus reculée.

Son amour pour son Maître parut jusques dans ses fautes, qui ne sont pour la plupart que des excès d'amour. Ah! Seigneur, disait-il la veille de sa passion, vous connaissez trop ma tendresse pour la soupçonner; fussiez-vous abandonné de tous vos disciples, je vous serai fidèle jusqu'au dernier soupir; fallût-il courir le risque de ma vie, je ne connais point de péril avec vous : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* (*Marc.*, XIV, 31.) Le Seigneur veut lui laver les pieds: Non, non, adorable Maître, je connais trop qui je suis, et qui vous êtes, pour recevoir de pareils services. Plus vous oubliez votre grandeur, plus je dois m'en souvenir. Pierre, vous n'aurez donc point de part avec moi. Fut-il jamais de menace plus terrible? Ah! Seigneur, lavez, s'il le faut, mes mains et ma tête; pour vous posséder, tout devient facile. Je réparerai par des adorations éternelles une humiliation dont je rougis. Il voit un jour le Seigneur sur le rivage, et sans attendre le cours trop lent d'un vaisseau tardif, dont le vent à son gré enfle trop faiblement les voiles, l'amour lui donne des ailes, semble affermir les eaux sous ses pas : il se jette dans la mer pour aller à lui. Un jour sur le Thabor il est témoin de la gloire de son Maître; il l'aime trop pour y être insensible : Ah! Seigneur, il fait bon ici; puisque vous y paraissez dans l'éclat de votre majesté, pourrais-je sans douleur voir finir un état si glorieux pour vous? Faisons-y des tabernacles pour vous, pour Moïse et pour Elie. Un autre jour, fidèle malgré la désertion de la plupart des autres, il se trouve avec le petit nombre à qui le Seigneur demande, Voulez-vous donc m'abandonner aussi? Eh! où irons-nous, dit saint Pierre dans un saint transport? N'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle? *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* (*Joan.*, VI, 69.)

Heureux excès dont l'amour même est le principe et la récompense! Heureux pontife dont les fautes mêmes font l'éloge! Ainsi nous apprenez-vous que l'unique manière d'aimer Dieu, est de l'aimer sans mesure. Avec quelle confiance devons-nous vous suivre, pieux guide, dont les heureux égarements nous conduisent à Dieu! Voyons maintenant l'autorité que Pierre a reçue pour donner des lois à la terre

SECONDE PARTIE.

Dieu se devait à lui-même; il devait au bien des fidèles l'établissement d'une autorité souveraine, qui étant l'image de la sienne, pût sans injustice et sans risque commander à l'esprit et au cœur, éclairer les ténèbres, fixer les incertitudes, modérer les mouvements téméraires, terminer les disputes; il devait lui communiquer un rayon de cette sagesse divine, qui réunît la confiance à la soumission; il l'a fait dans la personne de Pierre et de ses successeurs. C'est un oracle qui fixe la créance du monde, un législateur qui règle ses mœurs, un maître qui reçoit ses hommages.

Aveugles, passionnés, opiniâtres, les hommes peuvent-ils se passer de cette autorité supérieure? L'état politique subsisterait-il sans elle? Les villes, les provinces, les familles, tout serait dans le plus grand désordre, si la puissance paternelle ne contenait les enfants, si les tribunaux ne terminaient les affaires, si l'autorité royale ne gouvernait l'Etat. Ces maîtres, ces juges sont-ils toujours irréprochables, gouvernent-ils toujours bien? Non sans doute. Mais il serait plus funeste encore de n'avoir point de maître que d'en avoir de mauvais, de n'avoir point de juge que d'être mal jugé.

Mais si cette juste subordination est nécessaire dans la société civile pour y maintenir la tranquillité, combien l'est-elle davantage dans la société chrétienne, pour y maintenir la religion et la foi! Serions-nous donc comme des enfants emportés à tout vent de doctrine? *Ut non simus sicut parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* (*Ephes.*, IV, 14.) L'extérieur suffit au magistrat politique, la religion étend son empire sur l'esprit et sur le cœur; les consciences sont de son ressort : obéissance de toutes la plus difficile, la plus exposée, la plus tentée : obéissance la plus libre, dont il est si aisé de refuser ou d'éluder la pratique, qu'on a si peu droit de demander, si peu moyen d'obtenir, si peu lieu de se promettre. Dieu seul a pu exiger cette soumission, qui passe tous les droits de l'humanité et toutes ses forces. Il l'a donc dû. Plus le fondement de la religion est difficile à conserver, plus il était de sa sagesse de ne pas abandonner le plus beau de ses ouvrages.

1° Pierre commande à l'esprit : Voilà le vrai Salomon, dont la sagesse toujours subsistante et catholique, c'est-à-dire embrassant tous les lieux et tous les temps, bien supérieure à celle des anciens, ne connaît dans son étendue et dans sa durée d'autres bornes que celles du monde. C'est ce vrai Salomon qui a décrit, non depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope, mais depuis les enfers jusqu'à la Divinité, dont il dévoile les ado-

rables mystères. C'est ce Salomon, bien plus célèbre que l'ancien, de la bouche duquel, non la reine de Saba, mais tous les peuples et tous les rois viennent écouter les oracles. C'est ce Salomon qui a bâti dans toutes les parties de l'univers une foule de temples vivants dans le cœur de tant de fidèles. C'est ce Salomon bien plus riche que l'ancien, dont les trésors libéralement répandus rendent aussi communs que les pierres, non l'or et l'argent, mais les richesses inestimables de l'éternité : *Ecce plus quam Salomon hic.* (*Matth.*, XII, 42.)

Doutez-vous de la vérité de ces pompeux éloges, écoutez, Pierre, les promesses de celui qui ne pria jamais en vain. Le démon sachant bien que devenu maître du Pasteur, il le serait bientôt du bercail, a demandé de cribler mes apôtres comme l'on crible du froment ; mais attentif aux intérêts de celui qui tient ma place, j'ai eu recours pour lui à mon Père ; j'ai prié pour vous, Pierre, afin que votre foi ne manque pas. Employez pour mon service ce don que vous tiendrez de ma bonté ; confirmez vos frères chancelants, dont la foi moins importante que la vôtre à mon Eglise, ne doit pas s'attendre à des secours si privilégiés ; éclairez-les, contenez-les, affermissez-les, ils iront de toutes parts répandre et maintenir la saine doctrine que vous leur avez enseignée. Mais si jamais la violence des persécutions, les artifices de l'hérésie, la faiblesse humaine leur faisaient courir quelque risque, qu'ils trouvent un soutien, un asile, un flambeau dans celui dont la foi ne doit jamais manquer : *Oravi ut non deficiat fides tua, et tu confirma fratres tuos.* (*Luc*, XXII, 32.)

Ainsi depuis dix-sept siècles Pierre a terminé tous les différents de la religion, éclairci tous les doutes, instruit tous les peuples, confondu tous les hérétiques, tantôt lui seul, tantôt approuvant et confirmant le jugement des évêques assemblés ou dispersés. Aucun prélat catholique n'a regardé ses décisions comme revêtues d'une autorité souveraine, si elles n'ont point le sceau du souverain pontife. Bornés dans l'enceinte de leurs diocèses, quand ils y ont fait entendre leur voix, ils n'ont cru donner que des règles incertaines jusqu'à ce que le voyant, le prophète eût parlé : *Eamus ad Videntem.* (I *Reg.*, IX, 9.) C'est l'arche d'alliance, qu'on consulte pour la résolution de toutes les affaires : *Applicans arcam Dei.* (I *Reg.*, XIV, 18.) C'est le sanctuaire mystérieux que la nuée de la gloire de Dieu environne : *Operuit nubes gloriæ Dei.*

L'Eglise s'est assemblée en divers temps pour pacifier les troubles, et ménager le retour des hérétiques ; mais jamais elle n'a regardé ses assemblées comme œcuméniques, si son chef ne les convoquait, s'il n'en ratifiait les décisions, s'il n'y présidait par lui-même ou par ses légats. Les nonces, quoique souvent de simples prêtres, ou même des diacres, y ont toujours tenu la première place, même avant les évêques. Les premières démarches de ces augustes assemblées étaient de protester que dans tout ce qu'elles pourraient prescrire, elles entendaient que l'autorité sacrée du Saint-Siége fût toujours hors d'atteinte : *Ut in omnibus salva semper sit apostolicæ sedis auctoritas.* Le dernier de leurs actes était la résolution qu'on y prenait d'en présenter les canons au pape, et le prier de les confirmer : *Omnium quæ decreta sunt confirmatio nomine synodi a Romano pontifice petatur*, afin, disait le concile d'Ephèse, qu'il y mette le sceau irrévocable de son autorité : *Ut irretractabile firmet assensu.* Aussi le pape a-t-il quelquefois envoyé d'avance ses décisions à des conciles, saint Célestin à Ephèse, saint Léon à Chalcédoine. Leurs lettres y ont été la règle de la foi, on n'y a passé pour catholique, qu'autant qu'on y a tenu le même langage. Tous les Pères y ont souscrit par acclamation : Pierre, ou plutôt Jésus-Christ a parlé par la bouche de Léon : *Petrus per Leonem locutus est.*

Image, au reste, de ce qui se passa dans le premier concile tenu à Jérusalem. Les fidèles, partagés sur l'observation des cérémonies légales, ont recours aux apôtres : Pierre les assemble, et à la tête de l'Eglise naissante il dit le premier son avis ; Jacques, frère du Seigneur, ajoute quelques raisons pour appuyer le sentiment de Pierre; tout le reste y souscrit, et c'en est assez pour envoyer à toute l'Eglise cette décision authentique : Il a paru au Saint-Esprit et à nous, et vous devez vous conformer à nos décisions et à nos ordonnances : *Visum est Spiritui sancto et nobis, bene facietis.* (*Act.*, XV, 28.)

N'est-il pas juste en effet, disait saint Bernard, et après lui quatre-vingt cinq évêques de France, écrivant dans le siècle passé au pape Innocent X, pour lui demander la condamnation du jansénisme, n'est-il pas juste que les questions qui regardent la foi soient rapportées au siége où la foi ne peut être jamais altérée? *Ad eam cathedram æquum est referri quæstiones fidei ubi fides non potest sentire defectum.* Ce grand Juge a-t-il parlé, les rescrits sont-ils venus de Rome, la cause de Pélage est jugée et finie, disait saint Augustin à son peuple, d'abord qu'il eut reçu le bref d'Innocent I. Plaise au ciel que l'erreur finisse aussi ! *Rescripta e Roma venerunt, causa finita est : utinam finiatur et error !*

2° Pierre règne sur les cœurs. Qu'il est consolant d'avoir à proposer ces vérités à de vrais fidèles qui se font un devoir d'entrer dans les intérêts du chef de l'Eglise, et de se soumettre à sa respectable puissance ! Anathème à l'hérétique qui portant une main téméraire sur la sacrée tiare, s'efforce en vain de détruire ce que les portes de l'enfer ne sauraient ébranler. Défions-nous de l'ennemi couvert qui sur les pas du parricide Absalon, ne cherche à s'attacher des sujets, par une affabilité étudiée, et de séditieux gémissements sur les prétendus désordres d'un gouvernement qu'on veut rendre odieux, que pour renverser le trône de son roi et s'élever sur ses ruines. Loin

d'ici le faux catholique qui trop fidèle imitateur de l'impie fils de Noé, se fait un jeu sacrilége de dévoiler les faiblesses de son père, que son devoir et son honneur l'obligeraient de cacher, quand elles seraient aussi véritables qu'elles sont fausses. Plaignons le fidèle trop timide qui dans le fond reconnaissant et chérissant l'autorité paternelle du vicaire de Jésus-Christ se laisse séduire jusqu'à concevoir de vains et d'injustes ombrages d'une puissance qui fait tout son bonheur. Pour vous, brebis dociles, dignes enfants de Pierre, vous vous rendez propre l'honneur de votre père, vous partagez ses intérêts, son éclat rejaillit sur vous, sa grandeur fait votre élévation, ses trésors sont vos richesses; éclairés de ses lumières, soutenus par sa fermeté, son bonheur est le vôtre, ses maux seraient vos malheurs: *Corona filiorum patres.* (*Prov.*, XVII, 6.)

L'esprit une fois éclairé et soumis entraîne bientôt les suffrages du cœur, et décide bientôt de toute la conduite. Faut-il être surpris si celui qui fixe la créance réforme les mœurs, si l'on doit obéir à celui que l'on doit croire. Oui, c'est pour vous un devoir indispensable. Si les pasteurs inférieurs ont droit sur votre obéissance, que ne doit pas attendre le Pasteur des pasteurs, *Qui vos audit me audit* (*Luc.*, X, 16), le supérieur des supérieurs, l'évêque des évêques, l'évêque de toute l'Eglise, comme l'appelle le concile de Trente, *Episcopus Ecclesiæ catholicæ?*

Vous lui devez cette obéissance en qualité de votre père, autorité respectable chez les Barbares mêmes : *Honora patrem tuum.* (*Exod.*, XX, 12.) Ce commandement est gravé dans les cœurs par la nature, encore plus que sur les Tables de la loi. Vous êtes entré par le baptême dans la société sainte dont il est le chef, dans cette maison dont il est le maître, dans cette famille dont il est le père, maison bâtie sur la pierre ferme. Quiconque mange l'Agneau pascal hors de cette maison, est un profane : *Qui extra eam Agnum comederit, profanus est*, dit saint Jérôme.

Vous la lui devez en qualité de pasteur. Brebis fidèle, écoutez la voix de celui que Dieu a établi pour vous conduire. Suivez-le dans ces pâturages où il vous mène : *Oves eum sequuntur.* (*Joan.* X, 4.) Fuyez le faux pasteur qui entre par la fenêtre, fuyez le mercenaire qui n'en veut qu'à votre toison et à votre lait, fuyez le loup couvert de la peau de brebis qui ne veut que vous dévorer, voici le vrai pasteur à qui vous avez été toutes confiées. Tendres agneaux qui sucez les mamelles de votre mère, regardez comme des marâtres ces mères prétendues qui voudraient vous éloigner de votre pasteur, et sachez qu'elles-mêmes, aussi bien que vous, doivent être soumises à sa houlette. Ce ne sont pas seulement les simples fidèles, figurés par les agneaux, mais les pasteurs même, représentés par les brebis : *Pasce agnos, pasce oves meas.* Si vous voulez être dans le bercail de Jésus-Christ, soyez dans celui de Pierre, il le lui a tout donné sans exception, et il ne veut plus désormais souffrir qu'un bercail et qu'un pasteur : *Fiet unum ovile et unus pastor.* (*Joan.*, X, 16.)

Vous la lui devez en qualité de pilote. Qu'il est à craindre que vous ne fassiez un triste naufrage! la mer est orageuse, les vents soufflent avec fureur; si vous n'êtes dans la barque de Pierre, vous périrez. C'est dans celle-ci que Jésus-Christ monte : *Ascendit in navim Petri.* (*Luc.*, VIII, 22.) Voilà l'arche mystérieuse qui vous sauvera dans le déluge universel : *Qui extra arcam est, peribit regnante diluvio.* Jésus-Christ y semble dormir, il se réveillera, un mot calmera les flots agités. Pierre y tient le gouvernail sous ses yeux : *Facta est tranquillitas magna.* (*Ibid.*, 24.)

Vous la lui devez en qualité de souverain pontife. Dans toutes les religions, même dans le paganisme, le pontife fut toujours le juge du dogme et l'arbitre du culte. Dans le mahométisme le muphti donne des lois à tous les musulmans. Dans la loi de Moïse Dieu avait ordonné, sous peine de mort, d'obéir au grand prêtre : *Qui non obedierit, morietur.* Que sera-ce dans une religion dont l'esprit et le caractère distinctif sont l'humilité et l'obéissance? C'est bien là que celui qui n'obéit pas au pontife n'appartient plus à l'Eglise, qu'il est un païen et un publicain : *Qui Ecclesiam non audierit, sit sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Le prêtre eût-il même le malheur de ne pas pratiquer ce qu'il ordonne, je ne vous dirai pas moins avec Jésus-Christ : Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils pratiquent : *Quæcunque dixerint vobis servate et facite.* (*Matth.*, XXIII, 3.) Je vous ferai remarquer avec saint Jean dans son Evangile, que malgré la malignité de ses intentions, Caïphe prophétisa, précisément parce qu'il était alors pontife : *Prophetavit quia erat pontifex.* (*Joan.*, XI, 51.)

Vous la lui devez comme au centre de l'unité catholique, et au chef de la communion ecclésiastique. Il en fallait un, disait saint Cyprien, pour ôter toute occasion de schisme : *Unus eligitur, ut capite constituto, schismatis tollatur occasio.* Je ne sais, disait saint Jérôme, ce que c'est que Mélèce, je ne connais point Paulin, je m'embarrasse peu de Vital, je ne m'attache qu'à la chaire de Pierre. Si quelqu'un est dans ces sentiments, c'est à lui que je m'unis. Parlez, Pierre, faut-il admettre une ou trois hypostases? Votre langage et votre foi seront la règle de la mienne : *Vitalem nescio, Meletium respuo, ignoro Paulinum, cathedræ Petri communione consocior.*

Enfin vous la lui devez en sa qualité de Vicaire de Jésus-Christ. Rappelez, chrétiens, ces sentiments de respect, d'amour, de soumission, dont vous êtes pénétrés pour le Verbe incarné. S'il conversait encore parmi les hommes, avec quelle vénération recueilleriez-vous toutes ses paroles! avec quelle docilité exécuteriez-vous toutes ses volontés! Ah! portez-le, ce juste respect, à

celui qui tient sa place. Cet aimable Sauveur ne paraît plus parmi nous d'une manière sensible ; mais en montant au ciel il ne vous a pas laissés orphelins, il vous donne un autre lui-même, à qui il veut que vous soyez soumis. Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise : *Qui vos audit me* (*Luc.*, X, 16.) *audit*. Dans la personne des ambassadeurs, des magistrats, des gouvernements de province, des généraux d'armée, vous respectez avec raison la majesté du prince dont ils tiennent la place ; reconnaissez ici l'ambassadeur de Jésus-Christ, le général de ses armées, le gouverneur de ses provinces, le magistrat qui juge en son nom, mais par un pouvoir inaliénable, qu'il a reçu de la main de Dieu.

Les rois ne méritent vos hommages que parce qu'ils retracent la majesté de Dieu, dont ils portent le glaive. Combien cette divine majesté est-elle plus parfaitement représentée par son vicaire ! Ainsi que son Maître, il est unique dans le monde : il n'y qu'un Dieu, une religion, une foi, un baptême, un pape. L'univers, partagé entre mille maîtres, a vu dans des révolutions continuelles la plupart de ses parties devenir un présent de la fortune, la proie d'un conquérant, ou la récompense des belles actions d'un capitaine ; le monde chrétien depuis dix-sept siècles n'a connu de vrais fidèles que ceux qui ont été soumis au chef, et n'a vu d'apostats que les révoltés contre cette puissance. Quel est le roi que Jésus-Christ a nommé de sa propre bouche, à qui de sa propre main il ait donné les marques de la dignité royale, à qui il ait promis un empire que tous les efforts de l'enfer ne seraient jamais capables de renverser ?

Le royaume de saint Pierre est un présent de sa bonté, un effet de la sagesse de Dieu, pour la conservation et la perfection de l'ouvrage chéri de la rédemption du monde, dont on lui a confié la conduite. Dieu lui remet le dépôt de la doctrine, et se rend garant de la foi et de ses victoires, et le charge de tous ses pouvoirs, et de tous ses intérêts. Un prince peut faire la remise de ce qui le regarde ; c'est à Pierre à remettre ce ce qui est dû au Seigneur même. Qu'il pardonne aux criminels d'Etat, Pierre accorde la grâce aux criminels de lèse-majesté divine. Les princes dépositaires de sa puissance, servent sa justice plus que sa miséricorde, ils portent les foudres plus que les grâces ; Pierre est l'image d'un Sauveur et d'un Dieu mourant pour nous. Les autres monarchies, livrées aux caprices des événements, sont un jeu aux yeux du Seigneur ; celle-ci, projetée de toute éternité, et préparée pendant plusieurs siècles, est le chef-d'œuvre de la Divinité, et c'est le fruit, non de quelques paroles, mais des travaux, du sang, de la mort d'un Dieu. Faites-nous entendre votre voix, prince des apôtres, enseignez-nous, oracle de la vérité. Nous reconnaissons dans vos mains ces mains percées de clous, d'où découlent les eaux vives de la grâce ; nous adorons dans votre bouche cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, d'où coulent des ruisseaux de lait et de miel ; dans votre cœur, ce cœur ouvert par une lance, où tous les hommes sont écrits ; nous trouvons dans votre tiare cette couronne d'épines qui nous mérita la couronne de gloire ; dans votre trône, la croix où fut consommé le sacrifice qui nous sauve ; dans vos habits, cette robe sans couture qu'on ne peut rompre sans schisme.

Qui me donnera, disait saint Jérôme, le moyen d'aller au tombeau du pêcheur baiser ses cendres, embrasser ses reliques ? qui me donnera le moyen d'aller me prosterner aux pieds du vicaire de Jésus-Christ ? J'y trouverai le Sauveur même, qui, par un excès d'humilité, veut les lui laver avant les autres apôtres. Avec lui combien de princes et de monarques ? La majesté royale oubliée y disparaît, ou plutôt elle ne s'y conserve que pour faire voir dans ce touchant spectacle d'un souverain prosterné aux pieds d'un pêcheur la grandeur de celui qu'on honore en sa personne, et la puissance infinie qui a su le faire ainsi honorer : *Sic honorabitur quemcunque rex voluerit honorari.* (*Esther*, IX, 11.) A la place des princes qui, séparés par des déserts et des mers immenses, n'ont pu avoir ce bonheur pour eux-mêmes, j'y trouverai les plus grands de leur Etat qu'ils y ont envoyés. Les ambassadeurs grecs, tartares, japonais et tant d'autres me rappellent le souvenir des mages, qu'une étoile miraculeuse conduit de l'Orient à la crèche d'un Dieu enfant : *Reges Tharsis et Insulæ munera afferentes.* (*Ps.* LXXI, 10.)

Combien d'empereurs et de monarques ont reçu de lui l'onction sainte et le diadème, comme les rois d'Israël, de Juda, de Syrie, le reçurent de Samuel, d'Elie, d'Elisée et des prophètes ou des grands prêtres ! C'est de ses mains que Charlemagne et ses successeurs se sont fait une loi de recevoir la couronne impériale. Combien d'autres se sont fait un devoir de religion de se rendre ses vassaux ! Un saint Etienne en Hongrie, un saint Canut en Danemarck, un saint Wenceslas en Bohême, un saint Casimir en Pologne, Roger à Naples, ont mis au nombre de leurs plus glorieux titres celui de tributaires de la chaire de Pierre. Il n'y a pas jusqu'aux chaînes précieuses dont il fut lié dans la prison d'Hérode, qui, devenues un objet de vénération, n'aient mérité une fête particulière, dont les limures ont été regardées comme un des plus grands présents, et la dévotion des fidèles a été jusqu'à lui dresser des temples pendant sa vie. N'en soyons pas surpris ; il avait été canonisé par Jésus-Christ même. Vous êtes heureux, Pierre, lui disait-il, ce n'est pas la chair et le sang, c'est le Père céleste qui vous a admis dans la plus étroite confidence en vous découvrant les plus grands mystères : *Beatus es, Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus.* (*Matth.* XVI, 17.) Honorons donc celui

que tout honore, écoutons celui que tout écoute; enfin admirons celui qui triomphe de tout.

TROISIÈME PARTIE.

Le disciple ne doit pas mieux être traité que le maître, et il ne lui convient pas de le souhaiter. Si donc Jésus-Christ a été en butte à tous les traits de la calomnie, de la violence et de l'artifice, son vicaire doit-il s'attendre à en être exempt? Sa dignité, image de celle du Sauveur, doit aussi passer pour un scandale aux yeux des Juifs, une folie aux yeux des gentils. En perpétuant sa succession dans tous les siècles, Dieu ne faisait que perpétuer l'objet de la fureur des enfers, dont il devait triompher, et la matière de sa patience, qui devait lui en ménager le triomphe.

Sort glorieux, puisqu'il le rend semblable à celui dont il tient la place, et qu'il met dans le plus beau jour la puissance et la sagesse de son maître! Non, il n'y a qu'un Dieu qui ait pu fonder cette autorité souveraine, et la conserver si longtemps. Jamais Eglise n'a été plus persécutée que l'Eglise romaine, plus constamment et de tant de manières, et jamais Eglise ne s'est mieux soutenue dans tout l'éclat et la pureté de cette foi que saint Paul louait en elle dès les premiers temps : *Fides vestra annuntiatur in universo mundo* (*Rom.*, I, 8), ou plutôt c'est la seule qui se soit soutenue; toutes les autres Eglises fondées par les apôtres ont éprouvé les tristes effets de la faiblesse humaine, comme si par leurs erreurs et par leurs chutes la Providence eût voulu relever la gloire de la mère et maîtresse de toutes les autres. Aucun des apôtres n'a laissé de successeur, ni même ne s'est mis et fixé à la tête d'aucune Eglise; Pierre seul a établi un siége pour lui-même, et y a laissé des successeurs; lui seul a jeté des racines, et a été une tige féconde. Tous les autres n'étaient que des troupes auxiliaires, qui ne combattaient, qui ne triomphaient que pour Pierre, et lui soumettaient toutes leurs conquêtes. Cette stabilité, cette fécondité, cette perpétuité étaient réservées à celui qui, selon l'expression d'Isaïe, était une pierre angulaire, éprouvée, précieuse, établie sur le fondement : *Mittam in fundatis lapidem angularem, probatum, pretiosum, in fundato fundatum.* (*Isa.*, XXVIII, 16.)

Vous seul, ô mon Dieu! vous seul pouviez opérer ce prodige, vous seul pouviez le rendre durable, et vous le deviez. Sur qui auriez-vous répandu vos heureuses influences, que sur votre vicaire? Les miracles sans nombre dont vous honorâtes les premiers jours du christianisme naissant devaient cesser, puisqu'on devait cesser d'en avoir besoin; mais pour mettre une démonstration toujours nouvelle sous les yeux de ceux dont l'incrédulité aurait pu révoquer en doute des objets singuliers, presque oubliés depuis plusieurs siècles, il fallait les justifier par la merveille toujours renaissante d'une Eglise toujours persécutée, et toujours victorieuse. Païens et chrétiens, hommes et femmes, erreurs et passions, artifice et violence, tout a pris les armes contre elle, tout a été vaincu, tout le sera encore; les portes de l'enfer ne prévaudront jamais : *Portæ inferi non*, etc.

1° Les païens l'avaient presque étouffée dans son berceau par la mort de son fondateur. Pierre, ce pêcheur ignorant et grossier, quitte les filets et la barque, s'éloigne de sa patrie; et, par une témérité inouïe, ou plutôt par la plus haute de toutes les folies, il vient seul à Rome dans le dessein de s'en rendre maître, d'en changer la religion, d'y faire adorer un crucifié, et de s'y faire reconnaître, lui et ses successeurs, pour les chefs de cette religion nouvelle. Cette superbe ville, maîtresse du monde, dans l'état le plus florissant où elle eût jamais été, en possession de donner des lois à l'univers, avait à ses pieds les plus grands monarques, attendant leur destinée et leur couronne de ses redoutables arrêts. Rome, l'orgueilleuse Rome, ce formidable Goliath de l'idolâtrie, reçoit dans son front cette petite pierre lancée par la main du vrai David, et le colosse est renversé. Rome, l'asile de toutes les erreurs, la proie de tous les vices, monstrueuse statue de Nabuchodonosor, est frappée au pied par cette petite pierre détachée de la montagne, et tout est réduit en cendres. Ce pauvre pêcheur y entre inconnu, annonce un Dieu crucifié, enseigne, souffre, combat; et comme un autre Zorobabel, la truelle d'une main, et l'épée de l'autre, il jette les fondements de cet auguste temple. En un mot le voilà élevé jusqu'au comble. Cette petite source coule, fermente, grossit, devient un grand fleuve. Ce levain, ce petit grain de sénevé fait éclore un grand arbre, qui étend de toutes parts ses rameaux, et couvre tout de son ombre : *Extendit palmites suos.* (*Psal.* LXIXX, 12.)

L'empereur romain, le cruel Néron, instruit, étonné, alarmé de tant de conquêtes, et ne pouvant souffrir des lois de douceur et de pureté, qui étaient la condamnation de ses cruautés et de son incontinence, forme le barbare dessein de faire périr dans les supplices le prédicateur de cette morale incommode. Il y est encore engagé par un célèbre magicien, dont les miracles de l'apôtre avaient dissipé les prestiges. Pierre est saisi, mis en prison, condamné au dernier supplice. Il expire sur une croix; et par une humilité profonde, se croyant indigne de mourir comme le Sauveur, il se fait crucifier la tête en bas. O humilité, dit saint Augustin, qui craint les honneurs jusque dans les supplices! *O virtus humilitatis ingentis, honorari etiam supplicii genere quæ timuit!*

Ainsi périt, enseveli dans son triomphe, ce Judas Machabée, dont le zèle, les travaux, les succès, malgré tous les efforts de l'enfer, avaient établi et conservé le nouveau peuple de Dieu. L'Eglise désolée verse des larmes amères sur le tombeau de son pasteur, comme elle en avait versé lors de sa déten-

tion par Hérode. Ah! s'écrie-t-elle, comment a-t-il pu tomber, celui qui sauvait Israël : *Quomodo cecidit Petrus, qui salvum faciebat populum Israel?* Qui marchera à notre tête contre nos ennemis? qui nous instruira, qui nous défendra? N'avons-nous pas tout perdu en perdant un seul homme? Non, non, Pierre vivra dans ses frères; bientôt un Jonathas, un Simon, issus du sang des Machabées, monteront sur son trône, et consommeront son ouvrage. Après la mort de saint Pierre, l'Eglise élut un pontife à sa place. Aussi malheureux, ou plutôt aussi heureux que lui, saint Lin, saint Clet, saint Clément, saint Sixte, expirent bientôt dans les tourments; et pendant plus de trois cents ans de persécutions toujours nouvelles, les empereurs romains s'armant contre les chefs de l'Eglise, être élevé à cette sublime dignité et être dévoué au martyre, n'ont été que la même chose : la croix fut l'héritage commun et inséparable de la tiare.

Qui a pu former tant de héros assez courageux pour oser se mettre à la tête d'une Eglise naissante, poursuivie avec fureur par la plus redoutable puissance du monde? Mais surtout qui a pu donner à des chefs si méprisés, si odieux, ce succès, cet ascendant, cette autorité divine, qui a étendu leur empire plus loin que les aigles romaines? *Quidquid non possidet armis, Relligione tenet.* Qui a pu inspirer à tous les peuples de jurer une fidélité inviolable à des malheureux condamnés au dernier supplice, à venir baiser leurs membres ensanglantés, à recueillir leurs décisions comme des oracles, à obéir à leurs ordres comme à ceux de Dieu même? Non, non, orgueilleuse Rome, en répandant partout le carnage et l'horreur, vous n'avez pas porté aussi loin vos conquêtes, que l'ont fait par leur patience ceux dont vous avez répandu le sang innocent : *Minus est quod tibi labor bellicus subdidit quam quod tibi pax christiana subegit.*

Enfin après trois siècles la persécution cesse à Rome; mais les victoires de Pierre n'y cessent pas. Les Césars, jusqu'alors ennemis déclarés du Saint-Siége, embrassent la foi, se soumettent à sa puissance, le reconnaissent pour leur père et leur maître. Ne vous cachez plus, pontife romain, vous avez cherché dans des cavernes un asile pour sauver à vos enfants, selon l'ordre de Jésus-Christ, des jours que vous auriez volontiers immolés, mais qui leur étaient nécessaires; paraissez, le grand Constantin vous cherche pour recevoir de vous le saint baptême; le ciel vient de lui apprendre qu'il ne vaincra ses ennemis que dans le signe de la croix : *In hoc signo vinces.* Il demande un Daniel pour lui expliquer cette victoire mystérieuse. Paraissez, heureux Sylvestre, venez moissonner des fruits qui ont coûté tant de sang; le maître du monde va devenir votre brebis, celui qui voit l'univers à ses pieds va baiser les vôtres. Le gibet où votre maître et votre prédécesseur sont morts va être élevé sur la couronne impériale, et en devenir l'ornement.

Tel que Moïse, abandonné d'abord à la fureur des ondes par les ordres de Pharaon, vous serez sauvé par sa fille, et élevé dans son palais. Tel que Joiada, faisant sortir de la poussière, pour le faire monter sur le trône de Juda, le petit Joas, unique reste du sang de David, échappé à la fureur d'Athalie, tel ce grand prince n'aura plus de puissance que pour faire respecter la vôtre, n'aura plus de trésors que pour vous enrichir, de sujets que pour vous les soumettre. Son palais, consacré aux saints mystères, va devenir le plus auguste temple du monde. On reconnaîtra aux superbes ornements que sa libéralité y va prodiguer, plutôt la grandeur de Dieu que celle de l'empire romain. Il assemblera à grands frais de toutes les provinces les évêques catholiques, pour faire déclarer sous votre autorité à Nicée, que celui dont vous tenez la place est un Dieu égal et consubstantiel à son Père, et vous a établi son vicaire pour gouverner le monde.

2° Les chrétiens. Mais, ô triste exemple de la vanité du monde! ce grand empire, que Dieu ne semble avoir formé que pour préparer le genre humain, par la grandeur d'une puissance temporelle, à la grandeur de l'autorité spirituelle qu'il voulait établir, cet empire formidable, après avoir servi à l'élévation du Saint-Siége, comme s'il fût dès lors devenu inutile aux desseins de Dieu, transfère sa capitale, se partage bientôt en deux; et dans peu d'années, inondé de tyrans, les plus belles provinces s'en détachent, il tombe dans la plus étonnante décadence. Il se forme de toutes parts une foule de royaumes de ses débris. Il n'en reste plus qu'une ombre légère en Allemagne.

Mais cette décadence ne porte aucune atteinte à l'autorité de Pierre; chacun le reconnaît pour son chef, chacun se fait gloire d'être dans son bercail. Les barbares même apprivoisés, les sauvages civilisés, portent le nom du vicaire de Jésus-Christ jusque sous les neiges du pôle. A la place d'un empereur, Pierre compte plusieurs monarques. Cet empereur même lui est rendu par Charlemagne, un de ses plus grands protecteurs. Semblable à un rocher immobile, qui voit se briser autour de lui les ondes mutinées dont il est frappé, telle qu'un soleil qui dissipe enfin les nuages qui l'avaient obscurci, cette puissance divine, supérieure à la plus grande puissance humaine qui fut jamais, inébranlable au milieu des ruines du monde, fait sentir à l'univers combien les ouvrages de Dieu l'emportent sur les chefs-d'œuvre des hommes.

Cependant ce calme nouveau ne pouvait durer longtemps; l'Eglise ne peut se soutenir que par les mêmes moyens qui ont servi à l'établir; la pierre fondamentale ne sera regardée comme inébranlable qu'après avoir résisté aux plus violentes secousses. Les passions ne tarderont pas à exciter des tempêtes. Tantôt une folle ambition, tantôt une insatiable cupidité, l'esprit de parti, les inimitiés particulières ont porté le fer et le feu dans l'Eglise de Rome; et sans respec-

ter la personne sacrée de l'oint du Seigneur, l'exil, la prison, la mort ont souvent retracé les persécutions des idolâtres, et fait retrouver dans des princes chrétiens les Dioclétien et les Néron; et combien de fois la dépravation des mœurs répandue dans tous les partis, et jusque dans le sanctuaire, n'a-t-elle pas défiguré l'héritage de Jésus-Christ plus horriblement que les bêtes féroces du paganisme ne l'avaient ravagé?

Mais Rome, toujours renaissante de ses propres cendres, semblable au grain de froment, qui ne porte du fruit qu'après avoir pourri dans la terre, se cultive, s'engraisse, se multiplie par le sang même qui l'arrose. Ce sang est un germe fécond de nouveaux chrétiens : *Sanguis martyrum semen christianorum.* Les princes même, ennemis personnels du pape, n'osent secouer le joug de son autorité, et par le triomphe le plus étonnant, ils ne croient pouvoir se dire chrétiens qu'autant qu'ils demeurent unis à celui-là même qu'ils persécutent, ou, bientôt punis de leur révolte, ils éprouvent la vérité de cet oracle : Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé : *Qui ceciderit.* (*Matth.*, XXI, 44.)

En effet l'Angleterre ose usurper la tiare, et la mettre sur la tête de ses rois, même de ses reines, même de ses tyrans, et ces rois eux-mêmes, ces prétendus pontifes, proscrits par leurs sujets et par leurs brebis, sans respecter ni l'onction royale ni l'onction sacerdotale, sont chassés de leurs Etats, ou périssent sous le fer d'un bourreau; le sacrilége et le parricide réunis ne peuvent faire chanceler la main impie qui porte ses coups sur le souverain et sur le pasteur, et par une autre sorte de punition, plus redoutable encore, un royaume qui abandonne le centre de l'unité, pouvait-il manquer de devenir la proie de toutes les erreurs? l'irréligion n'y trouvant plus de barrières, pouvait-elle ne pas effacer jusqu'aux traces du christianisme, et laisser à peine un faible souvenir qu'on était autrefois chrétien?

Qu'est devenue cette Eglise si célèbre qui enfanta les Athanase, les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze? Aujourd'hui dévastée, elle languit dans les ombres de la mort. En se séparant de l'Eglise de Rome, l'Eglise grecque a arraché la haie et détruit le fort retranchement qui faisaient sa sûreté. Dieu ne la reconnaît plus que pour la punir de son schisme. Fut-il jamais châtiment plus éclatant que la destruction totale de l'empire d'Orient? Après avoir adopté les plus monstrueuses erreurs, on a vu les Grecs tantôt catholiques, tantôt schismatiques; on les a vus cent et cent fois secouer et reprendre le joug de l'autorité. Mais enfin lassé de ces honteuses alternatives, le Seigneur prend le bras de Mahomet II, comme il avait pris autrefois celui de Nabuchodonosor, pour faire sentir à l'Orient toutes les rigueurs de l'esclavage.

Rome même est menacée. Après avoir perdu tant de brebis qui quoique errantes et rebelles lui sont toujours chères, elle tremble pour ses propres murailles. Le zèle de la religion se fait sentir dans tout le christianisme. Par la seule force de sa parole le pape sait armer cent mille combattants. Un nombre infini de volontaires se range sous l'étendard de la croix; on ne croit pas acheter trop cher les faveurs du Saint-Siége, que de les obtenir au prix des fatigues d'une guerre étrangère. Quoique par de secrets jugements de Dieu, justement irrité de la corruption des mœurs des croisés, ces croisades, si souvent renouvelées, n'aient eu qu'une partie du succès qu'on s'en était promis, elles ont été une des plus éclatantes preuves de la vénération des chrétiens pour le siége de Rome. Combien profond a dû être ce respect qui a fait quitter à des millions d'hommes toutes les douceurs de leur patrie, pour aller à travers des mers immenses courir sous ses ordres tous les risques d'une guerre infructueuse ! Mais le doigt de Dieu se faisant toujours sentir au milieu de ces entreprises souvent échouées, ce torrent débordé qui semblait devoir tout entraîner dans sa rapide course, tel que la mer qui se brise à un grain de sable, s'arrête tout à coup et laisse la carrière ouverte à d'autres.

3° Les schismes. Ce sont les papes eux-mêmes qui prennent les armes. Le Saint-Siége venant à vaquer, l'ambition et la brigue donnent à plusieurs à la fois cet auguste nom, et forment jusqu'à plus de vingt schismes. Etonnée de se voir deux maîtres, l'Eglise ne sait plus à qui offrir ses hommages. Le monde chrétien, partagé sur le choix par le même principe qui le réunit sur le fond de la chose, devient sacrilége par religion, rebelle par obéissance, schismatique par amour de l'unité. Poursuivant un fantôme, ou s'immolant pour lui, il ne montra jamais mieux son attachement au siége de Pierre que quand l'erreur alluma l'incendie. Tous les catholiques, convaincus qu'il leur faut un chef visible, dévoués à le soutenir à quelque prix que ce soit, mettront tout en feu dans le transport de leur zèle, plutôt que d'en manquer, ou d'en souffrir deux : tant il est incontestable dans le christianisme, et comme naturellement gravé dans tous les cœurs, que cette autorité sacrée est nécessaire et sans partage.

Si jamais la foi, si jamais l'obéissance ont dû souffrir quelque altération, c'était sans doute dans ces temps orageux où, sous le spécieux prétexte de défendre le pasteur, la guerre civile donnait tant de facilité d'en renverser la puissance. Si jamais le Saint-Siége a dû perdre son crédit, c'était dans ces temps orageux où ceux qu'on prétendait l'occuper, donnaient avec tant d'éclat le scandaleux spectacle des passions humaines et des mutuelles excommunications. Mais vous, grand Dieu ! qui savez tirer le bien du mal, la lumière des ténèbres, la vérité du sein de l'erreur et la gloire de l'Eglise de la bouche de ses ennemis, vous avez fait servir ces désordres mêmes à vos desseins.

et montré combien vos ouvrages sont indépendants des faiblesses de l'humanité.

C'est ce que nous avons à répondre à ces enfants de Bélial dont la plume et la langue, trempées, dans le fiel, empoisonnent les choses les plus indifférentes, et s'efforcent de ternir la gloire du Saint-Siége par des ramas scandaleux de prétendues fautes des papes. Sans entrer dans le détail d'un tas de faits toujours déguisés, toujours altérés, toujours exagérés, toujours mal appliqués, voici ce que nous avons à vous répondre, enfants dénaturés, qui déchirez le sein de votre père, ou plutôt ennemis déclarés de celui dont vous insultez insolemment le vicaire. Apprenez que vos satiriques déclamations sont sa plus grande gloire. Quelle gloire, en effet, pour Pierre de voir s'armer contre lui les mêmes et les seuls que Dieu compte parmi ses ennemis! Que la même bouche blasphème les uns et les autres, l'enfer ne peut voir sans dépit un chef si redoutable. S'il le redoutait moins, il aurait moins de fureur à le combattre, et moins d'intérêt à le détruire. Mais combien doit être inébranlable une Eglise dont vous prétendez que les pasteurs se sont si fort oubliés? combien doit être divine une foi si souvent attaquée, sans jamais avoir souffert les erreurs de ses ministres mêmes? combien doit être respectable une succession que tant de prétendus désordres n'ont pu interrompre? combien doit être profondément gravé dans tous les cœurs un respect que tant de prétendus défauts n'ont pu affaiblir? *Nimis honorati sunt amici tui.* (*Ps.* CXXXVIII, 17.)

4° Les hérésies. Toutes ces persécutions n'ont pu assouvir la rage de l'enfer. Il en a suscité de bien plus dangereuses; ce sont les hérésies. Ce n'est plus à force ouverte qu'on a attaqué le Saint-Siége, la partie était trop inégale; mais pour tromper plus facilement les brebis dociles, les loups se sont couverts de leur peau. On a tâché d'en imposer au pasteur même; et bien sûr du succès, si on pouvait l'engager dans son parti, que n'a-t-on pas fait pour l'entraîner ou pour le séduire?

Qu'on parcoure les fastes de l'Eglise, on ne trouvera aucun siècle qui n'ait porté quelqu'un de ces monstres, ni aucun article de foi qui n'ait eu de grands adversaires, ni aucun de ses adversaires, qui, redoutant la foi de Pierre, n'ait mis tout en œuvre pour en ménager la protection, ou pour en surprendre les lumières, ou pour en parer les coups, ou pour en décrier l'autorité. Jamais cette autorité accablante n'a pu passer pour neutre, les foudres du Vatican ne portèrent jamais à faux, elles ont toujours paru un coup décisif; on n'avait plus qu'à rendre les armes, à pousser des cris impuissants, ou à lever effrontément le masque de l'hérésie. Tantôt appuyé d'un Constance et d'un Valens, je la vois aux portes de Rome, pour y forcer un pape à souscrire du moins quelque concession de foi captieuse, ou à consentir au silence d'un mot décisif. Tantôt assemblant quelques apostats, elle se croit triomphante quand elle a eu la témérité de prononcer de sacriléges anathèmes contre un pape, bien persuadée qu'il n'était ni de décision plus précise de l'erreur, ni de marque plus sûre de catholicité, que l'union ou la séparation de l'Eglise romaine. Tantôt bouleversant le sanctuaire, elle arme quelques pasteurs aveugles contre l'Eglise romaine, et lui suscite des ennemis dans ceux mêmes qui ont le plus d'intérêt à soutenir l'autorité de leur chef. Tantôt par des appels schismatiques, les pélagiens, les luthériens, les jansénistes s'efforcent de suspendre jusqu'à la tenue d'un concile éloigné, et qu'ils comptent bien de ne voir jamais, des coups mortels dont ils sentent toute la force. Combien de fois inondant le public d'une foule de libelles, sous les plus séduisantes apparences de réforme, de morale sévère, de pureté des canons, de l'autorité de quelque saint Père, n'ont-ils pas tâché de saper sourdement l'autorité de celui à qui l'enfer n'en imposera jamais? Combien de fois, à la faveur d'une confession de foi ambiguë, de quelques propositions équivoques, de quelque formule susceptible de divers sens, ont-ils affecté de paraître les plus soumis à ses décisions? Combien de fois, par des protestations les plus solennelles, le respect en apparence le plus profond, les plaintes les plus touchantes, ont-ils tâché d'exciter sa piété, ou de ménager sa clémence?

Mais il est écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise fondée sur la pierre; et le serpent a beau s'ensevelir dans les ténèbres, cette vive lumière ira l'y démêler; il a beau s'entortiller, la foudre écrasera sa tête; et, dévoilant ses artifices aussi facilement qu'elle a surmonté ses fureurs, partout Pierre fera triompher la vérité, partout il aura des défenseurs, partout il trouvera des brebis dociles; et des royaumes entiers, comme l'Angleterre, la Suède, le Danemark, dans le dernier siècle, eussent-ils le malheur de se soustraire à ses lois, il s'y conservera toujours quelqu'un qui dans le schisme d'Israël n'aura pas fléchi le genou devant Baal : *Reliqui mihi.* (*Rom.*, XI, 4.)

Il saura bien s'en dédommager, faisant naître des Pierres même des enfants d'Abraham. Un nouveau François Xavier annoncera à trente royaumes la religion de Pierre, y baptisera un million d'idolâtres, l'arrosera du sang d'un million de martyrs, fera renaître les beaux jours de l'Eglise naissante, et, par une foule de miracles, le légat du pêcheur y fera reconnaître son maître. La terre fût-elle ébranlée, sachez que le Seigneur en affermira les colonnes : *Liquefacta est terra, ego confirmavi columnas ejus.* (*Psal.* LXXIV, 4.)

Il était juste que les plus éclatants miracles préparassent le monde au plus grand de tous; que toute la nature obéît à celui que l'enfer devait craindre, et la terre respecter. Aussi, tantôt la mer affermie sous ses pieds lui fournit le même chemin que le Jourdain

à Elie, pour aller trouver Jésus-Christ; si un coup de vent imprévu lui fait sentir les premières impressions de la faiblesse humaine, ce n'est que pour lui faire comprendre qu'il n'a rien à craindre, et que dans les plus pressants besoins, le Seigneur est auprès de lui pour lui tendre la main: tantôt un poisson docile vient, non pour le dévorer, comme Jonas et Tobie, mais pour lui apporter de quoi payer un tribut commun avec celui dont il devait représenter la personne; il ne faut au maître et au disciple que la même pièce d'argent; ceux que l'autorité, les succès, les emplois avaient si fort réunis, devaient-ils être regardés comme deux différentes personnes? Tantôt dans une pêche miraculeuse les ondes prodigues lui présentent, dans une multitude de poissons qu'il ne peut retirer de l'eau, une figure de la pêche miraculeuse qui lui est préparée dans toute la terre.

Les airs ne sont pas moins soumis que les eaux à tous ses ordres. A sa prière, les nuages se refusent au magicien que les démons avaient élevé dans l'air, pour laisser par sa chute un champ libre à son vainqueur, comme autrefois la terre entr'ouverte vengea le premier pontife des Juifs des sacriléges attentats de Coré, Dathan et Abiron. Le ciel s'ouvrant à ses yeux, lui montre dans un linge rempli de toute sorte d'animaux, que tout sera pur devant Dieu, quand il aura été reçu dans l'Eglise de Pierre.

Toute sorte de maladies fuient à son aspect, respectent jusqu'à son ombre, et faisant plus pour le disciple qu'elles n'avaient fait pour le Maître, comme le Maître même l'avait prédit, abandonnent subitement ceux qui dans les rues ont le bonheur d'en être couverts. La mort même docile engloutit dans son sein les coupables, Ananie et Zaphire, qui, pour lui avoir déguisé la vérité, sont punis comme ayant menti au Saint-Esprit, et bientôt rendant la proie qu'elle avait dévorée, récompense la sainte veuve Tabithe, qui lui avait rendu service. Un mot de Pierre tranche le cours de la vie, ou en renoue le filet. Quel est le patriarche, quel est le prophète qui ait opéré des miracles avec cette autorité absolue? Ils prient à plusieurs reprises: Moïse touche deux fois le rocher de sa baguette pour en faire couler les eaux; Elisée envoie en vain son bâton par Giési, il faut qu'il se couche et se rapetisse sur le corps d'un enfant pour le ressusciter. Pierre parle, et tout est fait; il commande, et tout obéit; c'est la sagesse éternelle qu'il représente, qui parle par sa bouche: *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* XXXII, 9.)

Quel succès n'eût pas son zèle! Où est l'apôtre, qui dans deux discours très-simples et très-courts, dans le lieu et dans le temps où l'on est le plus prévenu contre sa doctrine, put se flatter de convertir sur-le-champ huit mille personnes? C'est celui qui porte la parole pour tous, qui parle le premier, qui le premier, ne parlant qu'une langue, se fait entendre à toutes les nations; c'est celui qui paraît à peine à Antioche, que cette grande ville est presque toute changée, et que les fidèles y reçoivent le nom auguste de chrétiens, qui s'est perpétué de siècle en siècle.

A qui jamais furent données par Dieu même de plus grandes marques de distinction? Il change son nom, et lui en donne un qui montre la fermeté de l'Eglise dont il est le fondement par la solidité de la pierre: *Tu vocaberis Cephas.* (*Joan.*, I, 42.) Il le mène au Thabor au milieu de sa gloire, au Jardin au milieu de ses douleurs; il le rend témoin de tous ses miracles; il s'intéresse si fort à ses douleurs, que les anges ont ordre d'aller dans sa prison briser ses chaînes, et lui en ouvrir les portes, comme autrefois ils eurent ordre d'aller dans la fournaise de Babylone arrêter l'activité des flammes en faveur des trois enfants; comme ils allèrent dans le Jardin des Olives consoler leur Maître dans son agonie.

C'est lui qui propose l'élection d'un nouveau disciple, à la place du traître, qui fait faire celle de saint Mathias, et le consacre évêque; c'est à lui que saint Jean déféra l'entrée dans le sépulcre, quoiqu'il y fût arrivé le premier, et que la vivacité de la jeunesse et l'ardeur de son amour dussent lui faire oublier tous les égards, pour satisfaire sa juste curiosité; c'est lui que saint Paul vient visiter par respect, le seul avec qui il s'entretient des grandes affaires de la religion, et chez qui il demeure quinze jours pour s'en mieux instruire: *Aliorum apostolorum vidi neminem.* (*Gal.*, I, 19.) En un mot voilà le fondement de la religion, le principe du christianisme, la source du ministère, le centre de l'unité, la pierre de qui Zacharie a dit: *Lapis quem dedi coram Jesu.* (*Zach.*, III, 9.)

Félicitez-vous, chrétiens, d'être nés dans le sein de cette Eglise apostolique; demeurez unis inséparablement au centre de l'unité, déplorez le sort de ceux que l'erreur ou le schisme en séparent; bouchez vos oreilles aux sifflements empoisonnés de ceux qui voudront vous inspirer l'esprit de révolte, de mépris ou de défiance; conservez jusqu'à la mort ce précieux patrimoine que vous avez reçu de vos ancêtres, ou plutôt de Jésus-Christ même, et qui a toujours fait d'une manière si marquée le caractère des Français. Qu'il est doux pour nous de vivre sous les lois d'un prince très-chrétien, dont le plus glorieux titre est celui de Fils aîné de l'Eglise romaine, et de protecteur du Saint-Siége! Imitez les vertus du grand apôtre que vous honorez aujourd'hui, aimez et respectez ce charitable père, qui vous porte dans son sein: ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle. Ainsi soit-il

FRAGMENTS

SUR LA PÉNITENCE DE SAINT PIERRE.

Un apôtre qui devait prêcher la pénitence, et en apprendre l'exercice à tous les pé-

cheurs, devait en donner l'exemple; pour la leur mieux persuader, il devait en être un parfait modèle. Cet exemple fut si efficace, que huit mille personnes, à ses premiers discours, changèrent tout d'un coup et de créance et de conduite. Dieu accorda à Pierre pénitent un succès refusé à son précurseur, qu'il n'avait pas voulu se donner à lui-même.

La pénitence renferme trois parties, confession, contrition, satisfaction. Personne n'a plus parfaitement avoué, détesté, puni son péché que saint Pierre. Mais que dis-je, est-ce dans un panégyrique que je dois relever les fautes de celui dont je présente la vertu à votre imitation et à votre culte? Oui sans doute, ne dissimulons pas ce qu'il a confessé, déploré, châtié. Heureuse faute, qui fait le triomphe de son humilité et de sa pénitence!

Rien ne coûte plus à l'orgueil que l'aveu des fautes. Jaloux de sa gloire, lors même qu'il a la faiblesse de la ternir, l'homme se félicite quand de favorables ténèbres lui donnent la facilité de les désavouer; il les cache de son mieux, et ne désire rien tant que de les ensevelir dans un oubli éternel. L'aveu de saint Pierre fut prompt, libre, entier et parfait. Que lui en eût-il coûté de nier un crime commis dans les ténèbres de la nuit, dans un temps de trouble, où personne ne s'en embarrassait ni ne le connaissait, à qui ses serments et son mensonge avaient dû faire prendre le change? Les apôtres étaient absents; Jean, témoin unique, qui peut-être ne s'en aperçut pas, pouvait être facilement désavoué ou gagné. Son zèle a frappé Malchus, ses protestations précédentes, sa constante fidélité étaient des préjugés trop forts pour le laisser soupçonner.

Que n'eût pas fait dans cette occasion un orgueilleux amour-propre! Adam et Eve se cachent dans le paradis, Dieu n'en arrache qu'avec peine l'aveu de leur désobéissance. Comment même se reconnaissent-ils coupables? en rejetant la faute, l'un sur la femme, l'autre sur le serpent. Les frères de Joseph, forcés par les remords de leur conscience, conviennent de leur injustice; mais, hélas! combien de temps avaient-ils persévéré dans leur forfait? Il faut que la crainte du châtiment de Benjamin les mette dans une espèce de torture. Le sacrilége Achan ne rendit gloire à Dieu, que quand la défaite du peuple ouvre ses yeux, et que le sort conduit par la Providence tombe sur lui, et le décèle. Ce roi célèbre qui d'un homme selon le cœur de Dieu devint un meurtrier, un adultère, croupit une année entière dans son crime; il faut qu'un prophète vienne l'en avertir de la part de Dieu: encore même faut-il qu'une parabole ingénieuse lui ménage l'entrée d'un cœur coupable. Madeleine ne se détermine à la pénitence qu'après qu'une longue vie l'a rendue fameuse par ses désordres. Mais Pierre à peine a péché qu'il le reconnaît, le même instant qui le voit pécher le voit pénitent, il n'attend pas le lever du soleil pour se repentir; ses rayons, qui n'ont point vu son crime verront ses larmes; bien loin de s'excuser ou de se plaindre, il sera bien aise qu'on publie ses fautes; lui-même en apprendra le détail. Saint Jean n'en dit qu'un mot en passant dans l'Evangile, mais saint Marc, son disciple, dont il tenait la plume, en rapporte les circonstances les plus humiliantes, au lieu qu'il supprime partout ce qui pouvait être avantageux à son maître: *Justus est primus accusator sui.* (*Prov.*, XVIII, 17.)

V. ELOGE

DE SAINT JULIEN.

Humilité. Fermeté.

Ubi est humilitas, ibi est patientia. (*Prov.*, XI, 2.)
Où est l'humilité, là est la patience.

La patience héroïque dont parle le Sage, cette grandeur d'âme supérieure aux plus grandes difficultés et aux plus violents orages, est le fruit de l'humilité. Les humbles changeront les forces de la terre avec celles du ciel. Le saint dont nous faisons l'éloge, se défiant de lui-même, se confiant en Dieu, engagea le tout-puissant à être son appui. Sa profonde humilité fit son courage: *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem.* (*Isai.*, XL, 31.)

Si je ne voulais que donner une haute idée de la gloire de Julien, je n'aurais qu'à rapporter les prodiges sans nombre dont Dieu a honoré sa sainteté: prodiges qui l'ont rendu célèbre, lui ont fait ériger des temples, lui ont assuré la vénération de tous les peuples, et dont saint Grégoire de Tours, qui en vit un grand nombre, a composé un livre entier.

Mais ce saint attend moins de nous un éloge stérile qu'un sincère désir de marcher sur ses traces. On rend assez aux saints ce culte d'admiration, on doit moins les envisager par ce qu'ils ont d'inimitable. Cette foule de merveilles fait l'éloge de leur conduite, sans faire la condamnation de la nôtre. Bornons-nous, pour notre instruction, à nous mettre devant les yeux les exemples d'humilité et de fermeté qui font son caractère. Il fut profondement humble, constamment ferme; l'un fut le fondement, l'autre le comble de sa sainteté.

PREMIÈRE PARTIE.

La vie de Jésus-Christ fut sans doute un modèle accompli de toutes les vertus, mais l'humilité en fit le principal caractère. Né dans une étable, circoncis comme un pécheur, fuyant en Egypte, se cachant quand on veut le faire roi, lavant les pieds à ses disciples, mourant sur une croix, etc., il a confondu l'orgueil des hommes par les anéantissements d'un Dieu: *Ut non apponat ultra magnificare se homo.* (*Psal.* X, 18.) Et, pour faire son portrait en deux mots, apprenez de moi, dit-il, non à créer le monde, à devenir grand, à faire des miracles, mais

apprenez que je suis doux et humble de cœur. L'humilité est la racine de toutes les vertus; ces belles fleurs seront sans elle d'abord desséchées : *prima, ad cœlum in via humilitas; secunda, humilitas; tertia, humilitas.* Elle a divers degrés qui conduisent peu à peu à la perfection : 1° connaître la vanité de la gloire humaine et la mépriser; 2° sentir sa propre faiblesse et s'en défier; 3° se mépriser et aimer le mépris.

Disciple d'un Dieu parfait modèle d'humilité, Julien en fit son capital. Qui suis-je, disait-il, qu'ai-je été, que serai-je? Je fus une éternité dans le néant; je n'en suis sorti que par la bonté divine. Vil amas de poussière, je vais rentrer dans la terre et servir de pâture aux vers; chargé d'un tas de crimes, dont le nombre passe celui de mes cheveux, assez téméraire pour résister au Tout-Puissant, insolent, je m'élève contre mon maître; ingrat, j'insulte mon bienfaiteur; insensé, je perds des biens éternels et j'ose m'enorgueillir, et vous daignez, mon Dieu, vous souvenir de moi!

Une vertu si héroïque devait être éprouvée. Les grandeurs humaines lui livrèrent, par leurs charmes, de rudes combats : une naissance illustre, des biens considérables, des talents distingués lui suscitèrent bien des tentations. Il eut à lutter contre l'orgueil et le faste de la noblesse, les piéges de l'opulence, l'éclat de la réputation; vanité frivole de tous ces objets, dont la raison seule suffirait pour faire sentir la frivolité, et dont elle inspire le mépris aux sages païens mêmes, combien êtes-vous inexcusable dans les lumières du christianisme, lorsque vous faites sacrifier les plus grands intérêts à un peu de fumée!

Entêté d'un vain titre accordé à la vertu de vos ancêtres, et que souvent vous déparez, vous jetez dédaigneusement les yeux sur ceux que la naissance semble avoir mis à vos pieds. On dirait que vous êtes d'une nature plus excellente et pétri d'un autre limon; mais si cette noblesse qui fait votre gloire et peut-être tout votre mérite, vous distingue parmi les hommes, vous distinguera-t-elle devant Dieu? Donne-t-elle droit au ciel, y assure-t-elle une place plus élevée? L'abus qu'on en fait n'est-il pas plutôt un motif d'exclusion? Dieu a fait le petit et le grand; tout est égal à ses yeux; l'humilité seule les élève : *Qui se humiliat*, etc. (*Luc.*, XIV, 11.)

Vous êtes comblé de richesses; abondance des repas, magnificence des habits, somptuosité des meubles, vous avez tout : *Induebatur purpura et bysso.* (*Luc.*, XVI, 19.) On a pour vous un grand respect, on l'affecte du moins, votre orgueil en est enflé, vous dites presque avec l'impie : Je ne connais point le Seigneur. Combien durera cette grandeur imaginaire? Le moins que vous y penserez; un revers vous en dépouillera et ne vous laissera qu'un triste souvenir de votre fortune passée, qui ne fera qu'augmenter le regret de la perte, ou bientôt la mort vous précipitera dans l'éternelle indigence du tombeau. Eh! que deviendront vos trésors? *Cujus erunt per quæ parasti?* (*Luc.*, XII, 20.)

Vous blâmez peut-être la sotte vanité qu'inspirent la fortune et la naissance; vous vous dédommagez par les talents de l'esprit, le crédit et la réputation dont vous jouissez : satisfaction plus raisonnable et plus délicate, dont on ne se défie, dont on ne se défend pas; elle n'est pas moins injuste. Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? La vertu même, seul bien estimable et véritablement propre, vous le devez à la grâce. Pourquoi donc n'en pas rendre toute la gloire à son auteur, et vous l'attribuer à son préjudice? Craignez que ces grâces choisies, dont vous êtes si comptable, ne soient la matière de votre condamnation.

Quelque vains, quelque dangereux que soient ces avantages, qui sait s'en détacher et demeurer humble au milieu de leur imposant éclat? Julien l'a fait, il l'a fait au milieu des armées. Il y passa toute sa vie sous les ordres de saint Ferréol; il s'y sanctifia. Consolons-nous dans les dangers de notre état; ils sont grands, il est vrai, plus que vous ne pensez et que vous ne sauriez dire; mais le sont-ils plus qu'à l'armée? On se sanctifie partout où Dieu nous appelle.

Point d'état plus dangereux pour la vertu que la profession des armes; tout conspire à la détruire, tout y porte au vice, toutes les passions y règnent. Quelle dissipation, quel embarras! Comment conserver le recueillement et la paix, si nécessaires à la piété? Quelle horreur, quelle cruauté? Comment y garder la douceur et la charité? Les objets qui s'y présentent, les exemples qu'on y voit, les discours qu'on y entend, la liberté dont on y jouit, tout conduit, tout entraîne au libertinage; la jalousie, la colère, la débauche semblent en être les compagnes inséparables. Si les armées chrétiennes sont si peu exemptes de péril, que sera-ce d'une armée païenne, qui, à la licence ordinaire des troupes, mêlait le culte sacrilége des dieux incestueux, voleurs, adultères?

Mais si cette profession est ennemie de toutes les vertus, elle l'est surtout de l'humilité; elle est le théâtre de l'orgueil; c'est là qu'il triomphe avec plus d'éclat. Les autres passions, quoique impunies et presque autorisées, y conservent du moins le nom de vice. Quelque dépravation qui y règne, on estime ceux qui savent se maîtriser. Ici on s'en fait gloire; c'est la vertu du héros. Méprisé ailleurs, se cachant même sous le voile de la modestie, il ose ici paraître à découvert; il est honoré, récompensé, comblé d'éloges; on lui sacrifie son repos, sa santé, sa vie. La modération, la modestie, l'humilité, du moins respectées ailleurs, quoique peu pratiquées, couvrent ici de confusion. Souffrir un affront sans en tirer une prompte vengeance, est une lâcheté honteuse digne du dernier mépris. Ce n'est pas assez que le meilleur soldat ne doive qu'à ce frivole honneur et sa valeur et son courage; faut-il que, par une fureur aussi criminelle qu'insensée, pour un point d'hon-

neur imaginaire, la fleur de la noblesse, après avoir échappé aux dangers des combats, soit tous les jours la victime d'un fol orgueil? Funeste duel, où prîtes-vous naissance? Où régnez-vous avec plus de fureur qu'à l'armée, quoique détruit partout ailleurs?

Julien, humble dans le centre de la vanité, ne fut jamais ébloui d'une fausse gloire qui éblouit tant d'autres; il n'avait d'empressement que pour des couronnes immortelles et une gloire qui ne périt pas. Quoi! disait-il, on expose sa vie pour une vaine réputation, pour quelque emploi honorable auprès du prince, et moi, soldat de Jésus-Christ, je ne la sacrifierais pas mille fois pour un Dieu si bon, qui s'est immolé pour moi et me promet les plus grandes récompenses! Combattons nos passions, triomphons des ennemis de notre salut; voilà la gloire où j'aspire. Ce qui est le plus opposé à la vertu tourne ainsi à son profit.

Jamais ses richesses ne servirent au luxe. Les regardant comme le patrimoine des pauvres, dont Dieu lui avait confié la distribution, il n'y trouvait d'autre avantage que la facilité de les soulager. Loin de faire aux grands une cour intéressée, on ne le voyait assidu qu'auprès des petits. Familier, doux, affable, il s'estimait le dernier de tous, et n'employait son esprit et ses talents qu'à faire aimer la vertu. Insensible aux louanges, rapportant tout à Dieu, ne cherchant que sa gloire, les applaudissements, loin de le flatter, le confondaient devant Dieu, il en rougissait: *Omnia detrimentum feci.* (*Phil.*, III, 8)

On porte quelquefois la vanité jusque dans la dévotion, et le mépris de la gloire en est le raffinement. On méprise le monde pour se faire honneur de ce mépris: *Calcas fastum alio fastu.* Le démon d'orgueil, plein d'artifice, profite de l'avantage même remporté sur lui, et de sa défaite se fait trop souvent un nouveau triomphe; la piété est le voile spécieux dont il se couvre et qui lui sert de degré. On s'applaudit de n'être pas, comme la foule, la dupe du prestige, et d'avoir su éviter le poison qui le tue; on se sait, par orgueil, très-bon gré de son humilité.

Cette vanité est d'autant plus dangereuse, qu'elle est fondée sur le prix réel de ses biens. Quelque attaché qu'on soit aux autres, il est difficile qu'on n'en sente la vanité. Tôt ou tard le bandeau tombe, la perspective change, les choses se montrent enfin dans leur vrai jour. Mais la vertu est trop estimable, on ne peut trop la désirer. Doit-on donc être en garde contre un sentiment si légitime, si méritoire. Mais ce retour de complaisance sur ses bonnes œuvres en fait perdre le mérite: de là la présomption, qui nous perd. L'amour-propre ne meurt pas, il met tout à profit. On croit aisément ce qui flatte; les raisons, les prétextes ne manquent jamais; les moindres bonnes œuvres sont des démonstrations de sainteté; on tient le compte des moindres pensées, du mal qu'on n'a pas fait, des vices qu'on n'a pas; tout sert à la vanité, et pour peu qu'on aperçoive quelque victoire considérable, on ne tarde pas à se mettre de pair avec les héros, et à mépriser tout le reste et se croire invincible. Dieu punit souvent cette présomption en permettant des chutes d'autant plus déplorables, qu'on prétendait s'élever plus haut. Quelle douleur, quelle honte de se trouver si différent de ce qu'on croyait être! Combien de grands hommes, dont la pénitence promettait les plus constantes vertus, que l'orgueil a précipités dans l'abîme du relâchement et du vice!

Julien joignait à l'humilité toutes les autres vertus, et n'en était que plus humble. Enrichi par les plus grandes grâces, vainqueur des plus grandes difficultés, confirmé par les épreuves, familiarisé par l'habitude, que ne pouvait-il pas se promettre, occupé de la présence de Dieu, docile à cette voix secrète qu'on ne consulte, qu'on n'écoute jamais en vain, dans un calme inaltérable par la conformité à la volonté de Dieu, ne cherchant que les intérêts de sa gloire par cette intention pure qui donne du prix aux moindres choses, et ces sentiments héroïques et tendres qui tiennent uni à Dieu?

Quelle ne fut pas la vivacité de sa foi! Il eût pu faire changer les montagnes de place. Les miracles innombrables dont Dieu l'honora après sa mort, lorsque sa timide humilité n'y mettait plus obstacle, en sont des preuves convaincantes. Son espérance ne fut pas comme la vôtre, aveugles mondains, qui, vous appuyant sur un bras de chair, ne semblez pas croire de Providence, tant vous y comptez peu, et vous moquez de ceux qui s'y confient! Quels étaient son amour pour Dieu, son zèle, sa douceur! Pleurant avec ceux qui pleurent, consolant les uns, fortifiant les autres, les gagnant tous à Dieu. Quelle modestie, quelle gravité édifiante, malgré la dissipation si ordinaire dans le monde et au service! C'était une leçon continuelle de vertu: *Spectaculum virtutis.*

En faudrait-il tant à votre orgueil? Tremblez, si vous avez beaucoup reçu, on vous demandera beaucoup; une vertu médiocre ne vous suffit pas, tant de grâces exigent la perfection. Réparez dans l'amertume de votre cœur tous les péchés de votre vie, gémissez de votre inconstance et de votre faiblesse: *Vanitas decipit, activitas deducit, cupiditas allicit, voluptas seducit, torquet iracundia, cruciat tristitia.* Loin de publier avec le pharisien vos vertus prétendues, frappez votre poitrine avec le publicain, anéantissez-vous devant lui; c'est là votre place, et le seul moyen de lui plaire: *Exaltavit humiles.* (*Luc.*, I, 52.)

La connaissance de notre faiblesse doit nous faire craindre les occasions, et aimer le mépris, comme Julien. Il goûtait en paix la douceur de la vertu, servant son Prince avec ce zèle que la religion seule peut inspirer, quand tout à coup il s'élève une persécution contre les chrétiens. Les ministres des cruautés de l'empereur volent

de toutes parts exécuter ses édits sanguinaires. Julien voit l'orage prêt à fondre sur sa tête. Entrons dans cette belle âme pour admirer ses sentiments. Il donne de justes larmes aux malheurs de l'Eglise, à celui des idolâtres qui la persécutent, et de plusieurs chrétiens qui peut-être vont la trahir.

Mais quelle fut sa joie lorsqu'il se vit sur le point de mourir pour son Maître! L'esprit de Dieu vit dans la croix, il fait son mets délicieux des souffrances; il dit, comme saint André : *heureuse croix, recevez-moi ;* comme sainte Thérèse : *souffrir ou mourir;* comme saint Laurent : *tournez-moi d'un autre côté pour souffrir davantage.* L'amour a toujours tenu le même langage. Disciple de celui qui voulut être rassasié d'opprobres et baptisé d'un baptême de sang, Julien soupirait après les supplices, et disait avec saint Ignace : *Je suis le froment de Jésus-Christ, je serai moulu par les dents des bêtes ;* priez que les lions me dévorent : *Frumentum Domini sum.*

Il est au comble de ses vœux, puisqu'il va souffrir ; mais son humilité s'y oppose, et va différer son bonheur. Que dit-elle cette terrible humilité ? Qu'elle parle à la bonne heure contre la gloire humaine, qu'a-t-elle à dire contre les souffrances, où tout est de son ressort ? Elle est le plus ferme appui et le gardien le plus fidèle des vertus. *Qui sine humilitate virtutes congregat*, et elle fait sentir à Julien ce qu'il doit craindre de lui-même. Les cèdres du Liban sont quelquefois renversés ; Judas fit des miracles, et trahit son maître ; Thomas veut mourir avec lui, et doute de sa résurrection ; Pierre, le chef de l'Eglise, lui fait les plus grandes protestations, et le renie. Ah! Julien, craignez tout ; qui vous répond que vous serez à l'épreuve des supplices! La présence du tyran a ébranlé tant d'autres, soutiendrez-vous sa fureur? Etes-vous maître de la grâce? en l'exposant on mérite de la perdre. Il est une grâce de résistance, et une grâce de fuite. Profitez de celle-ci, tandis que vous l'avez, incertain si vous aurez l'autre. Vous êtes homme, craignez tout; Jésus-Christ même a approuvé et conseillé la fuite dans sa persécution. Sans doute quand son heure fut venue il alla au-devant de ses persécuteurs ; mais jusqu'alors il ne s'exposa pas, il se cacha même quand on voulut le lapider.

Vous qui vivez sans crainte dans le péril, que les occasions les plus dangereuses n'alarment pas, et qui vous aveuglez souvent jusqu'à regarder comme indifférentes celles où vous n'avez que trop éprouvé votre faiblesse , fuyez si vous voulez vous sauver. Qui aime le péril, y périra. Immolez ce que vous avez de plus cher, fallût-il arracher l'œil, et couper la main. Ne comptez pas sur vos résolutions. David, Salomon, Samson, Adam dans le paradis, l'ange dans le ciel, tout tombe. Julien écoute la voix de cette vertu chérie, si précieuse au vrai chrétien, il se détermine à fuir, et à chercher un asile : *Si vos persecuti fuerint*, etc. (*Matth.*, V, 2.)

Mais que diront les chrétiens de sa prétendue lâcheté? qui connaîtra le vrai motif de sa fuite? qui l'attribuera à une humilité consommée ? Le monde prend trop aisément le change, ou plutôt il n'est que trop décidé pour le mal. Quoi! Julien quitte quand il faut se montrer! Qu'est devenu son courage? Il a été fort jusqu'au moment du combat; voit-il l'ennemi, il tourne lâchement le dos. Qui peut compter sur l'estime du monde, toujours injuste dans ses jugements ! qu'on blâme ses désordres, ou qu'on les imite, qui peut espérer de lui plaire ? Mais qu'il en coûte aux personnes les plus pieuses de s'exposer à ses mépris! On peut, il est vrai, mépriser le monde corrompu et aveugle, qui n'estime que la vanité ; connaît-il le mérite? sa condamnation est un éloge; mais comment s'exposer au mépris des gens de bien même par sa lâcheté dans la cause de Dieu! L'amour-propre, de concert avec la religion, laisse-t-il oublier qu'on se doit aux intérêts de Dieu, à l'édification du prochain, à l'honneur de son état, de son caractère, de sa dignité, à ses inférieurs même, que trop de faiblesse peut perdre: prétextes plausibles, quelquefois vrais ? Est-il rare qu'on se cherche en paraissant chercher Dieu? Précision difficile de ses intérêts quand ils sont mêlés avec les nôtres.

Julien renonce au brillant du martyre, fait taire sa ferveur, et s'expose aux soupçons des chrétiens ; il se retire dans un village voisin de Vienne, pour se dérober au persécuteur, et trouva dans le parti le plus sûr la persévérance, dont il craignait de manquer en s'exposant. A son exemple, défiez-vous de vous-mêmes, vivez obscurs et inconnus, cachez à la main droite ce que fait la gauche, ne craignez pas que la dignité, la fermeté, le courage en souffrent.

SECONDE PARTIE.

L'humilité n'a rien d'incompatible avec la fermeté et la constance. On n'est pas moins fort pour connaître, pour craindre la faiblesse ; on n'est fort au contraire qu'autant qu'on la craint : *Cum infirmor potens sum.* (II *Cor.*, XII, 10.) L'homme n'a de force, ô mon Dieu! que celle qu'il tient de vous, et vous n'en accordez qu'autant qu'on en sent le besoin. Vous la donnez aux humbles. Attendons tout de Julien, puisqu'il se défie de lui-même. Les plus rudes épreuves, peines intérieures et extérieures, écueils pour tant d'autres, ne servirent qu'à faire briller sa vertu.

1° Résistance aux tentations. Ne pensez pas que ceux dont vous honorez la sainteté en fussent exempts. Ils étaient sujets aux mêmes passions, exposés aux mêmes dangers. Une indolence criminelle, qui cherche des prétextes pour se dispenser de travailler à la perfection , nous fait regarder les saints comme des gens extraordinaires qui n'ont pas eu à soutenir les assauts qui nous font gémir, ou qui ont eu des grâces singulières dont on se dit dépourvu. Ainsi se rassure-t-on quand on se voit au-dessous de leurs exemples, en disant qu'on n'est pas appelé à ce haut degré, ou qu'on manque des moyens

d'y parvenir. C'est une erreur, nous sommes appelés à la même gloire, et nous avons les mêmes grâces ; mais les saints en ont profité, et nous en abusons : ils ont fui, et nous nous exposons; ils ont combattu, et nous nous rendons ; ils ont souffert, et nous murmurons; ils ont travaillé, et nous ne voulons rien faire.

Julien eut des passions aussi vives et peut-être plus vives que les vôtres. Il sentit cet aiguillon de la chair qui tourmentait saint Paul, aussi bien que le voluptueux qui se plonge dans le crime, que l'honnête homme du siècle, qui, sauvant les apparences, se permet tant de fautes, qu'il traite de légères, et que Dieu condamne. Il avait recours à la mortification et à la prière ; il fuyait des occasions qu'on souffre, qu'on aime, qu'on cherche, et dont la profession de soldat n'excuse pas la témérité. Il était attaqué par la colère. La vue d'un ennemi, les mépris, les injures, les médisances devaient-elles être indifférentes à un homme nourri dans les armées, où la vengeance est un devoir et un mérite? Mais la difficulté du pardon ne lui permet pas une dispense d'une loi si solennellement donnée, si divinement pratiquée par le législateur même, d'où dépend notre salut : on vous pardonnera, si vous pardonnez. Vous recevrez le bien que vous aurez fait.

Avares, dont le cœur est dans votre trésor, dont vous faites votre idole; voluptueux, qu'une passion basse confond avec les animaux, à qui les animaux même font la leçon, pensez-vous que Julien n'eut pas, comme vous, des besoins à satisfaire, une fortune à ménager, une famille à établir; qu'il n'eût pas dû par bienséance plaire au monde, amuser les compagnies, se livrer à l'enjouement, éviter le prétendu ridicule de la singularité, s'enivrer des charmes de la volupté? Mais un homme fait pour le ciel ne goûte de plaisir qu'en Dieu, et ne s'avilit pas par ces bassesses : *Major sum et ad majora genitus.*

Et vous, âmes timorées, qui cherchez Dieu sincèrement, rassurez-vous. Des tentations importunes font chanceler votre foi, une horrible sécheresse éteint les tendres mouvements qui vous faisaient voler vers Dieu et vous perdre heureusement dans son amour, des pensées frivoles troublent les douceurs de la paix et l'onction de la grâce? Quel est le saint qui n'a point passé par l'épreuve de ces vicissitudes? Ayez recours à Dieu, vivez de la foi, vous n'en serez que plus saintes. Epouses du Sauveur qui paissez avec lui parmi les lis, admirez un saint qui sut conserver sa pureté au milieu des armées. Il respecte sans doute un état consacré par un grand sacrement, il loue le zèle qui élève saintement une famille, plusieurs de vous y sont appelés : on s'y sauve, on y acquiert bien des mérites; mais ce qui n'est accordé que comme un remède à la faiblesse, est bien au-dessous de la couronne des vierges. Qu'il me soit permis de vous montrer les palmes qu'on moissonne à la suite de l'Agneau. Heureux qui, pour être plus uni à Dieu, sait comme Julien se passer d'une épouse! et vous que Dieu n'appelle pas à ces grandes choses, conservez par une exacte continence un corps qui est le temple du Saint-Esprit.

Enfin, Julien fut fidèle jusqu'à la mort. Sa persévérance est la vraie preuve de sa vertu, et lui met le sceau. Combien en a-t-on vu qui ont vécu un jour de trop! On se lasse de tout, ce qu'on a le plus désiré devient insipide. La nouveauté pique d'abord. La beauté de la vertu soutient quelques jours; le feu s'éteint, la ferveur se ralentit, l'homme reste. La sainteté serait aisée, s'il ne fallait que quelque action, même difficile. Mais résister jusqu'à la mort, sans jamais regarder derrière! Vous le savez, âme fidèle, combien de fois, lassée de la longueur du chemin, avez-vous soupiré après le terme où votre Maître, content de votre fidélité, vous en ferait goûter la récompense? Julien l'éprouva, il commença, il soutint, il consomma généreusement.

2° Vous faut-il quelque chose de plus frappant que les peines intérieures? Julien fut invincible dans sa persécution. Il eut tout à souffrir dans ses biens, son honneur et sa vie. Glaive des bourreaux, langue des impies, calomniateurs et tyrans, le démon vous mit tour à tour en œuvre contre lui. Ce n'était pas assez d'avoir embrassé la croix avec le christianisme, et de marcher dans la voie étroite : il osa paraître chrétien. Quoi! direz-vous, est-ce donc un si grand effort de courage? Ce nom auguste n'a rien que de glorieux. Oui, je le répète, il osa paraître chrétien, et il en coûte plus qu'on ne pense de lever l'étendard de la vertu dans un monde idolâtre, se contredire, se condamner, se mépriser, résister au torrent de son exemple, à la contagion de ses maximes, subir les railleries et les jugements, tenir seul contre tous. Rentrez en vous-mêmes, vous sentirez la difficulté du sacrifice. Vous la sentirez, jeune personne, qui touchée de la grâce, mais arrêtée par respect humain, étouffez les résolutions naissantes et la divine semence que Dieu avait jetée dans votre cœur; et vous que Dieu appelle depuis si longtemps à son service, et que la crainte des hommes rend sourd à sa voix; vous appelés à une haute perfection, vous, ministres du Seigneur, obligés par état à être le sel de la terre et la lumière du monde, qui craignant de passer pour ce que vous devriez être, c'est-à-dire pour dévots, êtes une pierre de scandale pour les faibles, et les empêchez de se déclarer pour la piété.

Julien au milieu du monde, au milieu des armées, au milieu du paganisme, en fit une profession déclarée; et dans le temps même qu'il voyait saint Ferréol, son capitaine, user de bien des ménagements chez un peuple qui ne connaissait point Jésus-Christ, il osa seul être véritablement vertueux, et ne pas rougir de le paraître. Hélas! cette persécution dure encore jusque dans l'Eglise. Les tyrans ont disparu;

mais il en reste bien d'autres plus dangereux que les Dioclétien. Ceux-ci faisaient des martyrs, ceux-là font des apostats. Ils n'ôtaient qu'une vie périssable, qu'on échangeait avec une immortelle, et le sang fécond des martyrs peuplait la terre de chrétiens. Les persécuteurs de ce siècle tuent l'âme, font perdre l'éternité, et la honteuse faiblesse de ceux qui succombent sous leurs traits est un exemple funeste qui en perd mille autres. Des chrétiens peuvent-ils parler avec mépris des choses saintes, et les tourner en ridicule, comme si la plaisanterie est une dispense de la loi? Ce n'est qu'un intérêt de passion qui fait éluder les incommodes conséquences du bon exemple. Les gens de bien sont des censeurs qu'on veut écarter; ils ne cessent d'être sages que parce qu'ils ne sont pas complices.

Mais, ô malheur! le dirai-je? Le désordre ne se borne pas là. Des gens de bien même, qui semblent ne pas participer à la corruption de Babylone, des ministres du Dieu vivant prostitueront leur bouche à ces indignes railleries? Il est des bouffons jusque dans le sanctuaire. La vertu trouve des ennemis et des persécuteurs dans ceux mêmes qui devraient être son plus ferme appui. La main chargée de nous sauver nous jette dans le précipice. On n'ose se dire chrétien devant des personnes aux yeux de qui on devrait rougir de ne pas être dévot. L'irréligion et l'impiété passent pour force d'esprit et vertu solide, éloignée de la petitesse et des excès. La vraie charité serait compatissante, elle excuserait la bonne volonté de ceux qui, peu instruits ou trop zélés, donnent dans quelque excès; on reprendrait avec bonté, mais tout serait couvert d'un voile charitable, ce ne deviendrait pas le sujet d'une conversation toute païenne. Plus vous êtes élevé, plus vos paroles portent coup; vous ne faites pas de petits maux. Mais vous, qui, trop sensibles à des paroles qui passent, abandonnez lâchement la vertu, ne craignez-vous pas que Dieu rougisse au jugement de ceux qui auront rougi de lui devant le monde? Seul arbitre de votre sort éternel, il est seul à ménager.

Le premier effort n'ayant pas réussi, le démon attaque Julien à force ouverte. Les soldats le cherchent inutilement dans Vienne, ils apprennent qu'il est caché dans un village voisin; on y court avec fureur. Vous soupirez, grand saint, après la couronne du martyre : l'heure de votre sacrifice est venue, Dieu va vous récompenser. C'est assez donner à l'humilité. Montrez, montrez qui vous êtes; ne craignez plus rien, la vraie humilité n'est point lâche, on n'est que plus fort quand on est plus humble. Quel transport de joie à la nouvelle de l'arrivée des soldats! Ah! dit-il, depuis longtemps je versais des larmes. Le long des fleuves de Babylone, captif, éloigné de ma céleste patrie, je mêlais mes soupirs à ceux de la colombe. Qui me donnera ses ailes? Que mon pèlerinage est long! Quand finira cet exil? Qui me délivrera de ma prison? Enfin mes liens sont rompus, l'éternité s'ouvre devant moi, et la figure du monde passe : *Quis mihi dabit*, etc. (*Psal.* LIV, 7.)

Julien s'avance : c'est moi que vous cherchez, dit-il à ses persécuteurs; me voici prêt à souffrir la mort pour celui de qui je tiens la vie. On le presse de sacrifier aux idoles, on le menace de mort s'il refuse. L'enfer fait un dernier effort: les charmes d'une vie heureuse, la faveur du prince, l'éclat des dignités, l'appât des richesses, tout l'invite; la vue des supplices, la cruauté des bourreaux, la présence de la mort, tout doit l'épouvanter. Quelle différence de voir la mort de près, ou de l'envisager dans la ferveur de l'oraison encore éloignée! Alors, tout est aisé, les supplices sont doux, et on accepte avec plaisir tout ce que l'imagination présente : on invite la mort, on l'embrasse, on se perd dans les transports; mais voit-on le glaive sur la tête, prêt à frapper, qui peut d'un œil tranquille envisager les instruments et les apprêts du supplice? Votre grâce, mon Dieu, peut faire ce prodige.

Vous le fîtes pour celui dont je fais l'éloge et je propose les vertus à imiter. A Dieu ne plaise, disait-il, que pour une vie périssable je perde la couronne immortelle. Il faudra tôt ou tard la perdre, cette vie fragile. Quelques jours plus ou moins valent-ils une éternité? Dois-je oublier mes promesses et mes serments, et trahir celui à qui je la dois? Il a immolé la sienne pour moi sur la croix. Que n'ai-je mille vies à lui donner! En ferai-je jamais assez? Déchirez mon corps, versez mon sang, trop heureux de lui donner quelques marques de mon amour! Ce sera toujours au-dessous de ce qu'il mérite.

En est-ce assez pour vous toucher, persécuteurs inhumains? Des sentiments si héroïques, si divins peuvent-ils ne pas arracher votre admiration et vos éloges? Respectez sa vertu, honorez sa confiance, écoutez la grâce qui vous parle au fond du cœur, ouvrez les yeux à la lumière. Les mêmes couronnes vous attendent, si vous imitez ses vertus. Mais tout est inutile, le bourreau frappe, Julien tombe, il meurt. Cette belle âme, délivrée de sa prison, va pour jamais s'unir à son Créateur, et nous invite du haut des cieux à venir partager sa gloire, après avoir partagé ses travaux.

Que ne puis-je ouvrir les voûtes célestes pour vous le montrer sur le trône! Paix inaltérable, dont rien ne peut troubler la douceur, source de délices, dont Dieu inonde ceux qu'il aime, trésors infinis auprès desquels ceux de la terre ne sont que de la boue. Au milieu des chœurs des anges et des saints, il voit Dieu face à face, il l'aime, il le goûte, il le possède, il n'a plus rien à désirer, ni à craindre : une éternité enfin mettra le sceau à son bonheur. Levez les yeux vers le séjour céleste, dont vous devez être l'habitant, volez par vos désirs, par vos œuvres vers la terre promise, etc

VI. DISCOURS

SUR SAINT SYMPHORIEN.

Ex ore infantium et lactantium perfecisti laudem. (*Ps.* VIII, 3.)

Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche d'un enfant.

L'histoire ecclésiastique ne nous a conservé que fort peu de chose de saint Symphorien. C'était un jeune homme d'une illustre naissance, d'une grande espérance et d'une brillante fortune. Il se trouve par hasard dans la rue lorsque les idolâtres traînaient en triomphe la statue de Cybèle. Au lieu de lui rendre, comme les autres, des honneurs divins, il refuse de prendre part à la fête, et se moque de la folie du peuple. On le mène devant le juge, irrité d'une fermeté surprenante à son âge, et qui jamais ne se démentit, il le fit cruellement fouetter et enfin décapiter.

La perte de la vie à un âge si tendre ne fut pas son seul sacrifice. La Providence conduisit sur ses pas, quand on le menait au supplice, sa tendre mère, dont la douleur et les larmes percèrent son cœur. Ne craignons rien de lâche de l'un ni de l'autre: *Courage, mon fils*, lui dit-elle, *oubliez ce monde que vous allez perdre, levez les yeux vers le ciel dont vous allez devenir l'habitant, souffrez avec joie une mort qui va vous en ouvrir les portes.* Animé par ces paroles, il reçoit avec action de grâces le coup favorable qui, en terminant ses jours, lui assure sa couronne éternelle.

Ce martyre présente deux objets également intéressants et glorieux pour Dieu, la faiblesse de l'âge, et la tendresse de l'amour. Un enfant supérieur à l'un et à l'autre, capable de résister aux plus grands tourments, et d'immoler les plus doux objets: quel triomphe pour la grâce et pour la religion! Les vieillards ne sont pas seuls appelés au trône: l'enfance a son héroïsme, et la faiblesse ses victoires. Le corps n'est pas seul martyr: le cœur a ses tortures, et l'amour ses sacrifices; ou plutôt est-il de vrai sacrifice que celui du cœur? Sans l'amour, de quel prix seraient tous les autres? Est-il de vrai courage sans épreuve, de triomphe sans combat, d'héroïsme sans difficulté? Des succès trop aisés méritent-ils des couronnes? La gloire la plus brillante doit s'acheter par des vertus qui rendent supérieur à soi-même. C'est alors qu'on mérite une place parmi les héros.

Il manquerait quelque chose à la gloire de Dieu, si la jeunesse ne lui offrait ses hommages, et qu'a-t-elle à présenter, qu'un cœur tendre, et un corps faible? Nouveau genre de matière, nouvelle espèce de bourreau. Ce n'est plus le fer qui fait les plaies les plus profondes, les feux ne font plus souffrir les plus vives douleurs; l'amour a ses feux, et la faiblesse ses glaives. Les douleurs secrètes ne le cèdent point à celles que fait souffrir le tyran. Un enfant, une mère; un enfant qui souffre, une mère qu'il perd; voilà l'héroïsme de saint Symphorien.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Roi des rois a voulu que les enfants fassent l'ornement de sa cour; son berceau en fut environné. Assez jeune pour éprouver la faiblesse de l'âge, mais déjà assez éclairé pour y être supérieur, Symphorien ajouta à son sacrifice le mérite de l'obéissance et la ferveur de la charité. Un martyr est un serviteur qui se dévoue, un témoin qui dépose, une victime qui s'immole; mais un martyr de cet âge est la victime la plus pure, le témoin le moins suspect, le serviteur le plus fidèle. Le Seigneur ne fut jamais mieux honoré.

Une éducation noble et chrétienne avait mis en œuvre dans Symphorien ces vertus aimables qui font le mérite de la jeunesse. Heureuse mère, dont les pieuses sollicitudes si bien placées et si bien récompensées, ont préparé et couronné de fleurs la victime! Ainsi la mère de Samuel nourrissait pour le Seigneur le fils qu'elle lui avait voué Heureux les enfants qui de bonne heure si bien formés, ne sont que plus propres à faire agréer leurs services!

Admirons un enfant seul dans une grande ville, résistant ouvertement au torrent de l'idolâtrie; admirons-le au milieu d'une foule impie, refusant de participer à ses fêtes, combattant généreusement son erreur, se moquant de sa superstition; admirons-le devant le juge, confessant le Dieu véritable, dans la prison chantant ses louanges, sous le fer du bourreau, insensible aux menaces, vainqueur des supplices, scellant sa foi de son sang; admirons-le dans les bras de sa mère, sacrifiant toutes les douceurs de sa tendresse, oui, un enfant, et ce n'est pas un sacrifice passager, que n'a-t-il mille vies à offrir, aussi bien que les prémices de la sienne! ni un sacrifice différé qu'arrache enfin la mort qui s'avance: il ne regrette ni le peu de jours que le bourreau lui a dérobés, ni un sacrifice forcé, il immole un monde qui l'invite, des plaisirs qui le flattent, des années florissantes qui l'attendent; ce n'est ni une victime qu'on traîne à l'autel, ni une brebis privée de raison qui suive sans savoir où on la mène.

Ainsi parlait le grand Ambroise, d'un autre martyr du même âge. Le fer pourra-t-il trouver place dans ce petit corps: *Fuitne in illo corpusculo vulneri locus?* Se trouvera-t-il des liens proportionnés à la petitesse de ses membres? Mais par la vertu divine hors d'état de porter des chaînes, il sait les rompre; hors d'état de recevoir le fer, il en sait triompher: *Quæ non habuit quo ferrum reciperet, habuit quo ferrum vinceret.* Inébranlable au milieu des tourments, offrant ce corps innocent au glaive meurtrier, tendant à Dieu ses mains pures, lui élevant un trophée au milieu des brasiers: *In ipsis sacrilegis foris tropæum Domini signare victoris.* Tous les spectateurs sont baignés de larmes; lui seul regarde la mort d'un œil sec. Le bourreau lui-même pâlit, ne porte qu'une

main tremblante sur un enfant intrépide qui rit de sa rage : *Trepidare carnificem.* Jamais courut-on à une noce comme il court au supplice? Prodigue d'une vie dont il voit luire le premier instant, il croit avoir déjà assez vécu : *Non sic ad thalamum nupta properaret, vita prodiga quam nondum hauserat quasi perfuncta.*

En admirant un héros qui nous étonne par son courage, écoutons un témoin qui nous instruit par sa déposition. Quel excès de cruauté, continue saint Ambroise, qui n'épargne pas l'âge le plus tendre ! Mais plutôt quel prodige de foi, à qui l'âge le plus tendre rend témoignage : *Magna vis fidei quæ ab illa testimonium invenit ætate.* Ecoutez un témoin de la Divinité dans un âge que les lois jugent incapable de se conduire : *Divinitatis testis existat, quæ præjudicium vehebat ætatis.* Mais est-ce donc, dira-t-on, au témoignage d'un enfant qu'on nous renvoie ? N'est-ce pas abandonner la vérité, que de lui en confier les intérêts? Incapable par ignorance de la connaître, exposé par la simplicité à la séduction, démentant par légèreté ses dépositions mêmes, jouet par faiblesse de la crainte et de l'espérance, quel fond peut-on faire sur ses paroles? que penser d'une religion qui mendie de si faibles appuis ? Ainsi, grand Dieu, tournez-vous contre lui-même les armes de l'incrédule. Quelle doit donc être une religion supérieure à l'ignorance, à la simplicité, à la légèreté, à la faiblesse !

Un enfant, dit-on, ne sait rien, chacun s'en joue sans peine ; en voici un que rien n'embarrasse, ne déconcerte, n'étonne. Quelle doit être la force de la lumière qu'il n'a jamais perdue de vue ! Il est simple, et ne démêle pas l'artifice ; peut-il donc l'employer? La simplicité annonce et garantit la droiture. Quelle est la force de la vérité, qui dissipe les prestiges? Il est léger, et tourne au moindre vent ; peut-on compter sur ce qu'il dit? Qui peut donc avoir fixé son esprit, partout ailleurs si volage, et tout à coup devenu constant? Qui peut affermir son cœur, partout ailleurs si facile, et aujourd'hui si ferme? Les tortures arrachent aux plus grands scélérats l'aveu de leurs crimes, qui va leur coûter la vie ; un enfant en soutient-il l'exécution, même la menace? Le moindre châtiment ouvre ses yeux aux larmes, et sa bouche à la confession ; sa pâleur même le trahit et dépose contre lui. Le mensonge se peint sur son visage. Quelle conviction a pu le mettre à l'épreuve des tourments? Dieu seul peut soutenir tant de faiblesse, faire sortir la force de la faiblesse, appuyer ses preuves sur ce qui devrait le plus les affaiblir.

Un martyr n'est pas un témoin ordinaire, ce n'est pas un homme à qui l'intérêt dicte ses paroles, dont la crainte ouvre la bouche, ou la ruse séduise l'esprit; c'est au contraire un témoin qui parle contre son intérêt, que l'artifice ne peut tromper, la crainte ébranler, la douleur surmonter. Ce qui fait ou rend suspects les autres témoins, rend celui-ci irréprochable. Un enfant n'est pas un martyr ordinaire, ce n'est pas un martyr que la vertu soutienne, que l'exercice aguerrisse, que la gloire flatte; c'est au contraire un martyr que la faiblesse désarme, que l'âge intimide, que tout abandonne. Ce qui fortifie les autres, prépare sa défaite. Parlez donc en faveur de la vérité, illustre témoin, qui y donnez du poids par votre faiblesse ; ne dites pas, comme le prophète : Je ne sais que dire, je suis un enfant : *Nescio loqui quia puer sum.* Dieu parlera par votre bouche, et rendra votre langue éloquente : *Linguas infantium fecit disertas.* (*Sap.*, X, 21.) Parlez par vos cris innocents, par vos tendres soupirs, parlez par vos larmes. Tyrans barbares, ouvrez les yeux. Qu'elle est vivement écrite, cette vérité, avec le beau sang que vous faites répandre ! Lisez-la ; qu'elle est glorieusement gravée sur ce corps délicat ! caractères augustes, où l'infidélité ne voit pas moins sa condamnation que sa barbarie. Vous déposez par mille bouches ; chaque plaie, généreux enfant, est un orateur pathétique qui plaide votre cause : *Linguas infantium*, etc.

Opiniâtre incrédulité, que reprochez-vous à ce nouveau témoin ? la fraude et la duplicité ? Les premiers rayons de la raison naissante ont à peine frappé ses yeux. Aperçoit-il les épaisses ténèbres du mensonge? Ses lèvres ne connaissent pas le langage de la perfidie, son visage n'est pas fait au déguisement, la bonne foi règne dans son cœur. L'insconstance et la légèreté? Eprouvez-la donc. Les verges, les prisons, le glaive, ont-ils plus de force que vos menaces? l'a-t-on vu craindre ? Sa fermeté aiguise votre fureur, elle vous fait rougir de votre cruauté et de votre faiblesse, elle confond vos dieux, et renverse leur culte. L'appât du plaisir et des récompenses ? Quand donc en jouira-t-il, puisque vous lui ôtez la vie ? Il ne jouissait pas des biens, il en perd l'espérance ; il n'était pas parvenu aux honneurs, on lui en ferme les portes ; à peine goûtait-il les plaisirs, ils s'évanouissent. Est-ce la crainte des tourments? Qui les lui fait souffrir? N'est-ce pas vous ? Vous lui arracheriez un aveu, si la vérité, plus forte que vous, ne le rendait invincible. Cruel, ni la douceur de ses discours, ni les grâces de son visage, ni l'innocence de ses mœurs, rien ne peut vous toucher ; la vérité le vengera en le rendant vainqueur : *Linguas infantium.*

Venez vous briser au grain de sable, flots tumultueux de l'erreur et de la passion ; rendez hommage à une religion qui des enfants mêmes fait des héros et des témoins. Superbe Goliath de l'idolâtrie, enflé de vos succès, appuyé sur votre lance, vous insultez au peuple de Dieu. Que faut-il pour vous vaincre, une pierre, un enfant. Sa faible main percera ce front orgueilleux, renversera l'énorme colosse, coupera votre tête criminelle. Superbe roi de Babylone, les vils esclaves de vos caprices, votre empire sans résistance se prosterne aux pieds de votre statue ; trois enfants vous vont confondre ;

ils osent seuls se déclarer pour le vrai Dieu. Qu'on allume la fournaise, que les flammes me vengent de leur témérité. Un enfant me résiste ! Prince, vous voilà obéi, les brasiers les engloutissent. Que dis-je ! ouvrez les yeux, prince, voyez les flammes discrètes respecter leur vertu et former dans leur sein un palais délicieux. Un doux zéphir les rafraîchit, un ange chante avec eux les louanges du Seigneur. Apprenez donc quel est le Dieu véritable, apprenez-le des enfants, allez à leur école; que cet âge si faible soit votre maître, qu'il dicte ce fameux édit, où, rendant gloire au Roi des rois, vous appreniez à vos peuples ce que des enfants vous ont enseigné, et vous leur fassiez adorer ce que des enfants adorent : *Linguas infantium fecit disertas.*

L'amour maternel et filial est un cruel tyran : *Martyr, victime, serviteur de Dieu;* serviteur que *la loi sépare de sa mère*, martyr que *la religion immole à ses yeux*, victime que *l'amour égorge par ses mains.* Vertu, que vous êtes impitoyable ?

1° Il faut quitter une mère également pieuse, tendre, avec qui la nature et la grâce, de concert, forment la plus sainte union. Mère chrétienne, voilà le sort glorieux de votre fils ! Je meurs, dit-il, dans le lit d'honneur, enseveli dans mon triomphe, plus illustre que ces fameux guerriers dont le sang versé pour la patrie arrose les lauriers et rend si glorieusement à leur famille la vie qu'ils en ont reçue. C'est pour Dieu que je perds la mienne et que je sacrifie encore quelques moments d'une vie qui touche à sa fin, et l'éternité va nous rendre l'un à l'autre : séparation infiniment utile, la couronne éternelle en est le prix. Quittons père et mère pour nous unir, non à une épouse, mais à un Dieu. Un cœur si tendre n'en est que plus propre à l'aimer. Je passe de la maison paternelle au trône céleste, des embrassements de ma mère au sein de la Divinité.

2° Il souffre sous les yeux de sa mère. Cœur bien fait, grand saint et fils aimable, je vous cherche en vain; vous êtes si défiguré ! mais non, c'est à ces traits même que je dois vous reconnaître. Couvert de sang et de blessures, que vous êtes digne de moi ! jamais vous ne fûtes plus aimable. Je lis vos victoires sur vos plaies.

3° Enfin pour couronner le sacrifice, il meurt par les mains de sa mère. Mains si chères, étiez-vous destinées à cet emploi ! si un ennemi l'eût ainsi traité, il s'en consolerait. Faut-il qu'il ait à se défier de ce qu'il aime davantage ! mais non, c'est l'amour qui vous arme contre moi, ou plutôt pour moi. Parlez, mère courageuse, inspirez-moi votre courage. Ordonnez ma mort, pour assurer ma vie, dépouillez-moi pour m'enrichir, sacrifiez-moi pour me rendre heureux. Quel assemblage d'amour et de cruauté ! vous connaître, vous aimer, c'est allumer un feu plus ardent, et exhaler un parfum plus agréable : *Vita non adimitur, sed melius commutatur*, etc.

Mère affligée, essuyez vos larmes ; quelle gloire pour vous d'être la mère d'un martyr ! Sein fortuné qui le conçûtes, vous ne connaissiez pas votre bonheur, lorsque, pressé des douleurs de l'enfantement, vous achetiez si cher la qualité de mère ; vous donniez au monde un héros. Ah ! je vous vois déjà dans le ciel, portant vos trophées; bourreaux, allumez vos feux, aiguisez vos glaives, voilà mon fils.

VII. ELOGE
DE SAINTE GENEVIÈVE.

Reversi sunt pastores glorificantes Deum. (*Luc.*, II, 20.)

Les pasteurs s'en retournèrent en glorifiant Dieu.

Nous admirions, il y a peu de jours, des bergers auprès d'une crèche, rendre hommage à un Dieu naissant. Voici encore une bergère qu'il appelle à son berceau pour montrer les merveilles de sa puissance. Le paganisme même l'admire. Saint Siméon Stylite, du fond de l'Orient, se recommande à ses prières. Les deux grands évêques de Troyes et d'Auxerre, révèrent sa vertu : Attila, le fléau de Dieu, ressent son pouvoir. L'empire français lui doit le christianisme.

La capitale se félicite d'avoir, dans ses précieuses cendres, le rempart le plus assuré et le trésor le plus précieux. C'est le héraut que Dieu a chargé d'annoncer sa gloire. Croiriez-vous n'y voir qu'une bergère dont un village obscur connaît à peine la famille et le nom.

Tout est également petit aux yeux de Dieu. Tout est également facile à la grâce. Le prince et le sujet, l'ange et le vermisseau sont également son ouvrage, et n'ont pas plus coûté à sa puissance. L'état de richesse et de pauvreté, de bassesse et de grandeur, tout est propre à la vertu, quand il y appelle : et dans le même temps, Clotilde sur le trône, Geneviève auprès d'un troupeau, ont mérité des autels. Malgré cette égalité essentielle, il est de justes titres qui peuvent distinguer. Ce n'est point l'élévation qui enivre les grands, c'est l'humilité profonde qui les anéantit. Ils empoisonnent pourtant l'un et l'autre. Les grandes qualités les rendent présomptueux, et la bassesse pusillanimes découragés ; ou téméraires, ils se croient capables de tout, ou inutiles à tout.

Corrigeons ces fausses idées ; confondons les uns; animons les autres; apprenons à tous, par l'exemple d'une bergère illustre et sainte, que rien n'est inutile ni nécessaire à Dieu. Sa gloire et notre vertu n'ont pas besoin du secours des honneurs, ni n'ont rien à craindre de l'obscurité. Les appuis humains, au contraire, semblent y former des obstacles. Ni Dieu, ni l'homme, ne perdent dans nos humiliations; ils y gagnent tous deux. Dieu s'y montre plus grand; l'homme y devient plus saint. Ainsi Geneviève passe de la cabane à la cour, du bourg de Nanterre à la capitale. Un grand royaume honore sa protectrice dans une bergère ; il y admire ses vertus, objets de son culte, et

ses prodiges, motifs de la confiance. Ce seront les deux parties de ce discours. Esprit-Saint, nous vous demandons la grâce de parler de ces merveilles, par les mérites de celle qui fut la plus petite dans l'élévation, et la plus grande dans la bassesse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un prince s'occupe des affaires de l'Etat; qu'il comble de faveurs les grands du royaume; qu'il emploie ce qu'il y a de plus éclairé; rien ne surprend dans cette conduite: mais qui n'admirerait une puissance qui sait mettre en œuvre les instruments les plus faibles? une bonté qui porte dans son sein les sujets les plus misérables? une sagesse à qui les moindres affaires sont présentes? Tel est le chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance, de la bonté du Très-Haut. En vos mains, grand Dieu, la sagesse se change en force, l'indigence en richesses; vous bâtissez sur le néant; et dans les plus petites choses, vous vous peignez en entier. Nous admirons vos perfections dans les grandes; vous êtes grand en tout; quelques moyens que vous employez, vos bienfaits sont toujours inestimables; quel que soit l'heureux mortel à qui vous en faites part, votre providence est également infinie, de quelque objet qu'elle s'occupe; mais la bassesse de l'homme y donne un nouveau lustre. La célèbre vierge qui est l'objet de notre culte, fait encore mieux sentir cette puissance, cette sagesse, cette bonté.

Illustre bergère de Nanterre! qui l'eût cru, qu'un village dût renfermer un si riche trésor? Qui se fût avisé, dans le IVe siècle, d'aller chercher, derrière un troupeau, l'objet de la vénération publique, et la protectrice d'un empire? Ne vous arrêtez pas à l'extérieur, dans le choix du roi que je dois donner à mon peuple, disait le Seigneur à Samuel; ce n'est pas par la beauté du corps que je juge du mérite des hommes; le dernier des enfants d'Isaï, occupé à garder des troupeaux, sera mon ministre : par lui, je vaincrai Goliath, et je triompherai des Philistins; par lui, je donnerai au monde les plus grands exemples de patience dans les persécutions, et d'austérité dans la pénitence. Il régnera sur un grand royaume; son nom sera célèbre dans l'univers : *De post fœtantes accepit eum.* (*Psal.* LXXVII, 70.)

Vous me prévenez sans doute; dans le portrait de David, vous reconnaissez celui de Geneviève : le démon, tant de fois vaincu dans les tentations qu'elle a soutenues, les persécutions qu'elle a souffertes, les obstacles qu'elle a surmontés, les possédés qu'elle a délivrés; vaincu encore dans la défaite d'Attila, surnommé le fléau de Dieu, obtenue par ses prières; vaincu enfin par la main d'une fille, laisse-t-il oublier le héros des Philistins? Saül en a tué mille; Geneviève en a renversé dix mille. Le beau temple, dont Paris a longtemps admiré la structure et les richesses, où tant de princes ont offert leurs présents; ce beau temple, dont elle jeta les fondements et ramassa les matériaux, ne rappelle-t-il pas celui que fit bâtir Salomon avec les matériaux qu'avait ramassés le roi son père? Ces persécutions inouïes, que le crédit de saint Germain d'Auxerre put à peine apaiser, où elle se vit cent fois sur le point d'être lapidée ou brûlée; ces austérités étonnantes où elle se refusait tout, ne font elles pas trouver l'objet des fureurs de Saül et le pénitent qui mêlait la cendre à son pain?

Au milieu de la grandeur et des prodiges qu'Israël et la France admirent dans David et dans Geneviève, croirait-on ne voir qu'un berger et une bergère? Un berger à qui sa propre famille ne pense pas et qu'elle traite d'insensé quand il se présente pour combattre? un enfant qui, faute d'usage de la guerre, est obligé de quitter les armes de Saül, qu'il a essayé de prendre, ne se sert que d'un bâton et d'une fronde contre le Philistin, et pour lui couper la tête, a recours au glaive de son ennemi? et une bergère confondue dans la foule sur qui saint Germain jette les yeux par hasard et la consacre à Dieu comme Samuel consacra David; une bergère dont le peuple de Paris se moque, dont il méprise les avis et veut punir la témérité, lorsqu'elle s'efforce de le rassurer contre l'invasion du roi des Huns, et qui cependant détourne le fléau de Dieu, sauve la ville d'un long siége et la nourrit pendant la famine?

Que de faiblesse et de puissance, d'obscurité et de gloire, d'abondance et de pauvreté! Quoi de plus propre que ce contraste à nous ramener au vrai principe de toute gloire, de toute puissance, de toute richesse, qui seul les possède en lui-même et ne les fait éclore que du néant! Bien obscurcis, ce semble, par la grandeur humaine, principe méconnu par le grand, qu'ils enivrent, et le petit qu'ils éblouissent. Cette divine puissance eût moins brillé, si la naissance, la fortune, les talents, eussent permis la facilité du succès. Mais qui peut oublier la main de Dieu où on ne trouve que la faiblesse humaine?

2° La bonté de Dieu n'y eût pas moins perdu que sa puissance. Les bienfaits accordés aux grands, engloutis, pour ainsi dire, dans leur grandeur, semblent n'en être que l'apanage. Accoutumé à se voir dans l'abondance, on est peu frappé d'un surcroît de faveur auquel on s'attend, et qu'on regarde moins comme une grâce que comme un droit : mais tout s'aperçoit, tout frappe, tout surprend dans un pauvre. Un fleuve qui se décharge dans la mer n'en augmente pas l'étendue; ses ondes confondues ne s'y démêlent plus : ce même fleuve, débordé, inonde les campagnes et renverse tout. Tout grands que sont les miracles journaliers qui nourrissent le genre humain, l'habitude, dit saint Augustin, en diminue le prix. On n'est pas surpris qu'une terre fertile donne dans l'été une abondante moisson; mais, si une terre stérile se couvre

de fruits, si elle en porte dans l'hiver, on crie au prodige. Qu'un roi comble de faveurs un grand de sa cour, on en fera sans doute l'éloge, mais on n'en sera pas surpris; voit-on ce prince dans les hôpitaux, aux pieds des pauvres, même répandre des aumônes légères, tout canonise sa piété. Ainsi un premier bienfait ravit presque la gloire du second. Il faut donc que, élevant le petit, enrichissant le pauvre, Dieu se rende à lui-même un honneur que la continuité et la profusion lui raviraient s'il ne distribuait ses biens par mesure.

Les lumières manquent aux petits, aussi bien que les richesses : une jeunesse sans éducation les laisse dans l'ignorance ; un travail continuel et indispensable leur rend l'étude impossible. Geneviève eut dès le berceau les plus vives lumières. Dieu se rendit le guide de sa simplicité, et en fit éclore une sagesse également singulière et prématurée. Qui l'eût cru, que dès l'âge de six à sept ans, elle connut assez le prix de la virginité, le mérite de la vie religieuse, pour s'y engager par un vœu? Le prix de l'obéissance, pour ne rien faire sans l'avis de ses pasteurs? Ses premières démarches sont les fruits de sa docilité pour l'évêque d'Auxerre; celui de Chartres, d'où Paris dépendait alors, reçoit sa profession, et lui donne le voile. D'où venaient, dans un âge si tendre, des connaissances si sublimes? Les devait-elle à l'éducation? Ses parents en avaient-ils eux-mêmes? Etait-ce à l'exemple? En avait-elle à Nanterre? Etait-ce à la lecture? Savait-elle lire à cet âge? Pouvait-elle entendre ce qu'elle avait lu? Un maître, bien supérieur à ceux de la terre, lui développait de bonne heure tant de mystères. Ce maître intérieur, qui cache ses secrets aux grands et aux sages, pour les découvrir aux petits, afin que la prudence humaine ne lui ravisse pas ce qu'elle croirait être le fruit de ses recherches et de sa pénétration. Mais, dans une âme simple, qui peut s'y méprendre et ne pas voir la divine école où elle a pris ses leçons? Bientôt Geneviève y devint maîtresse. Plusieurs filles, imitatrices de ses vertus, jettent dans Paris, sous sa sage conduite, le fondement des communautés religieuses, alors inconnues, et depuis si multipliées au profit de la vertu.

Hors d'état de faire ni bien ni mal, quel crédit peuvent avoir des pauvres, de qui on n'a rien à espérer ou à craindre? Mais la sainteté est plus accréditée qu'on ne pense; et je ne sais s'il est de plus grande faveur que la vénération qu'elle inspire? Elle l'est même après la mort; et le moment fatal qui détruit les plus grandes puissances, fait éclater celle des saints. Tous les jours, malgré les titres de la naissance, les intrigues de la politique, le mérite des services, les soins d'une cour assidue, les grands manquent les grâces qu'ils sollicitent, que le caprice ou le hasard distribuent. Protégée de la seule vertu, guidée par la simplicité, Geneviève obtient d'un prince païen tout ce qu'elle demande. Chilpéric connaissait si fort son ascendant, qu'ayant résolu la punition d'un criminel, il se défia de son propre respect, et, pour empêcher Geneviève de demander la grâce, fait fermer les portes de la ville jusqu'après l'exécution; la prière de la sainte les ouvre sans résistance : elle parle, et le coupable dont on avait ordonné et résolu la mort est absous.

Voit-on les bergers venir aux tombeaux des rois implorer leur puissance? Ou si la curiosité y attire pour y voir les lugubres monuments de la faiblesse humaine, on y déplore la vanité de leur ancienne grandeur. Mais combien de princes a-t-on vus au tombeau de Geneviève, dépouillés de la majesté du diadème, demander à genoux sa toute-puissante intercession? Quel contraste! quel renversement! Quel des deux fait mieux sentir la toute-puissance infinie, qui, se jouant avec la même facilité de la grandeur et de la bassesse, élève le petit et anéantit le grand? Les rois sont moins connus et révérés que Geneviève : tant Dieu paraît jaloux d'élever ce qui s'abaisse, d'abaisser ce qui s'élève.

C'est surtout de leur crédit auprès de Dieu que les effets sont innombrables : tout respecte les reliques, les prières, les tableaux des saints. L'Eglise naissante admira dans les apôtres une toute-puissance dont la nature et la mort respectent la voix. Ces hommes miraculeux n'étaient que de simples pêcheurs. Dieu voudrait-il que l'homme trompé par une puissance apparente, se méconnût jusqu'à confondre le bras du Créateur et celui de la créature? Parlez ici, malades qu'a guéris, possédés qu'a délivrés, affligés qu'a consolés cette bergère, et si petite, et si puissante.

C'est trop peu de quelque témoin particulier. Parlez, grande ville, qui vous félicitez de l'avoir pour patronne. Combien de fois, comme Elie, vous a-t-elle ouvert les trésors de la pluie, pour arroser une terre aride? Combien de fois, comme Josué, a-t-elle parlé au soleil, pour ramener la douceur de ses influences et la sérénité des beaux jours? Combien de fois, par ses ordres, la terre fut-elle couverte d'une moisson abondante, comme par ceux de Moïse, le ciel donnait une manne délicieuse? Combien de fois, au milieu des flammes, comme Aaron, en a-t-elle arrêté l'activité, et arraché à l'incendie les restes fumants d'une ville infortunée? Aussi, dans toutes les calamités publiques, vous exposez à la vénération commune, et vous portez dans les rues ses précieuses reliques, comme des gages certains du succès. Affligée d'une maladie contagieuse, dont les ardeurs brûlantes consumaient tous vos habitants, vous avez vu ce fameux temple qui en porte le nom, monument d'une piété reconnaissante, consacré par le chef de l'Eglise, apprendre à la postérité que, dans un instant, la prière d'une bergère a guéri quatorze mille malades qui n'attendaient que la mort. Adorons en silence celui qui tire la force de la faiblesse, le monde du néant.

3° La providence de Dieu ne trouve pas moins que sa bonté, dans la bassesse de Geneviève, un nouveau lustre à ses arrangements. On admire cette Providence, lorsque, armant le bras de Judith, elle fait couper la tête d'Holopherne ; lorsque, changeant le cœur d'Assuérus en faveur d'Esther, elle sauva la nation choisie; lorsque, remplissant Débora de sagesse et de courage, elle la met à la tête des armées. Mais enfin ces héroïnes, illustres d'ailleurs par l'autorité, la réputation, la naissance, promettaient de grandes choses, sans le secours des miracles. Est-on surpris qu'un ange fasse mourir les premiers-nés de l'Egypte, l'armée de Sennachérib, et soixante-dix mille sujets de David? On attend tout d'un esprit céleste.

Mais s'attend-on de voir un Moïse quitter les troupeaux de son beau-père, pour faire trembler la cour d'Egypte, délivrer un grand peuple, en devenir le législateur et le maître? A voir un Gédéon, le dernier de sa famille, commander des armées, et détruire Madian avec quelques pots de terre ? A voir un Joseph passer du cachot à la pourpre, gouverner et nourrir un empire ? Si ce grand homme eût toujours vécu sous les ailes de son père, qui eût pensé à lui ? Il faut que, vendu par ses frères, transporté dans une terre étrangère, livré à un maître inconnu, cet astre s'éclipse pour briller avec plus d'éclat. Qui pensait à lui, lorsque, confondu avec tant d'autres esclaves, il entre dans la maison de Putiphar? La Providence, qui lui ménage la confiance de son maître, et l'intendance sur tous ses biens. Qui pensait à lui lorsque, calomnié par une épouse infidèle, il est jeté dans un cachot? La Providence, qui lui ménagea l'affection du geôlier et la connaissance de l'échanson du prince. Qui pensait à lui, lorsque, oublié de celui-là même qui avait admiré sa sagesse, il passe encore deux ans dans les chaînes ? La Providence, qui ménage le songe de Pharaon, pour rappeler à son officier l'habile homme dont l'événement avait vérifié les prédictions; et, produit à propos à la cour, lui inspire le projet d'amasser du blé, et fait goûter ses desseins à ce prince? Sans ces révolutions d'élévations et de bassesses, Joseph, enseveli dans une fortune médiocre, eût vécu comme tant d'autres dans l'obscurité. La Providence elle-même, dans ses secrets ressorts, n'eût pas été plus connue.

Ainsi l'état de bassesse donna un nouvel éclat à la vertu de Geneviève. Eût-elle vécu au milieu de la cour? eût-elle fait de grandes actions ? Ensevelie enfin avec tant d'autres dans les ténèbres du tombeau, elle eût passé avec un peu de bruit, et n'eût montré que le cours ordinaire de la Providence. Qui penserait aujourd'hui à sa gloire et à ses richesses ? Qui pense aux grands que la cour voyait alors dans les plus grands emplois ? A peine le nom de quelqu'un, échappé à l'injure du temps, se trouve dans les histoires. Pour faire mieux sentir cette sage Providence, Geneviève naîtra dans un village, sera pauvre et inconnue, méprisée, persécutée, calomniée : mais le grand Germain d'Auxerre sera son panégyriste, la défaite d'Attila sera son triomphe, le respect de Chilpéric sera sa protection, la conversion de Clovis sera sa joie, un beau temple son ouvrage, ses traverses seront la gloire de Dieu et la sienne. Un diamant brille encore mieux dans les ténèbres.

Quelque pauvre que soit Geneviève, la Providence la rendra riche en faveur des pauvres, et sa charité exécutera ce que les puissances du monde n'auraient pu faire. Le détail de ses aumônes serait infini : bornons-nous à un trait célèbre qui la peint tout entière. Le siége de Paris par Mérovée, un des premiers rois des Français, réduisit par sa longueur à l'extrémité, et désola toute la campagne. Les bestiaux détruits, les arbres coupés n'annonçaient pour plusieurs années qu'une famine extrême. En vain le peuple eut-il recours à la puissance humaine : hors d'état de se secourir eux-mêmes, les grands auraient joint à leur insensibilité ordinaire une impuissance réelle. La Providence devait s'en charger; Geneviève lui suffit pour nourrir toute la ville. Les riches enferment leurs trésors, une avarice inhumaine abuse même des malheurs publics pour les augmenter. Les secours abondants se trouveront dans les pauvres plus sûrement que dans les riches. Que le pauvre serait à plaindre, s'il n'avait d'autre asile que le riche ! Heureux même si, par des vexations injustes, on ne suce son sang! Geneviève, touchée des maux publics, remonte la Seine jusque dans la Champagne; et se faisant prêter des bateaux, comme la veuve dont parle l'Ecriture se fit prêter des vases pour les remplir d'huile et de farine. Le froment se multiplie entre ses mains, si abondamment, qu'elle revient avec onze barques chargées : elle prépare, elle distribue ce pain descendu du ciel, et apaise la faim d'une foule de malheureux. Tel le Dieu de miséricorde multiplie quelques pains et quelques poissons, jusqu'à rassasier cinq mille personnes, *et saturati sunt.* (*Matth.*, XV, 37.)

La bassesse ne relève pas moins le mérite de l'homme que la gloire de Dieu : celle-ci en devient plus éclatante, et l'autre plus parfaite.

SECONDE PARTIE.

Ce ne sont ni les grandes leçons, ni les grandes lumières qui conduisent dans les routes de la vertu, ou en dévoile les mystères; ce ne sont ni les talents, ni les richesses qui en facilitent la pratique, ni les places, ni les honneurs, ni les miracles même qui en garantissent le mérite, la perfection ni la persévérance. Quoique la vertu soit pour tout le monde, que ses lois n'exceptent personne, qu'elles s'accommodent à tous les états ; le dirai-je ? l'élévation lui fait ombrage, elle se trouve comme étrangère dans la grandeur; c'est pour elle un monde nouveau où elle ne se familiarise qu'avec peine. Au contraire, naturalisée avec l'humiliation, l'état de bassesse est sa

patrie, la pauvreté son élément, la persécution son centre. Le faîte des honneurs est trop glissant pour ne pas craindre d'y faire quelque faux pas, leur éclat est trop vif pour ne pas éblouir, l'orage trop violent pour y résister, le poison trop subtil pour s'en défendre. Dans l'état d'abaissement la vertu est moins exposée, moins traversée, moins souillée. Facilité, perfection, avantage qui fit le bonheur de Geneviève.

1° Que n'eût pas eu à craindre cette sainte bergère, au milieu des succès qui l'accompagnaient, si l'élévation de la naissance ou de la fortune eût assemblé autour d'elle une nombreuse cour empressée à lui plaire; si on lui eût offert des plaisirs faciles qui prévinssent tous ses désirs, et imposé des lois de bienséance opposées à ses projets ! Peut-être n'eût-elle pas été à l'épreuve des charmes de l'un et des embarras de l'autre. Un flatteur l'eût séduite par ses éloges, l'occasion l'eût gagnée par ses appas, les affaires l'eussent arrêtée par leurs difficultés. Sa vertu, si héroïque dans la pauvreté, eût peut-être échoué dans les richesses; sa pureté, si supérieure aux sentiments, se fût ternie dans la mollesse; sa fidélité, si constante dans la solitude, se fût démentie dans le grand monde. Combien de saints sont redevables de leur salut aux heureuses circonstances où la Providence les a placés? Ils gémiraient dans l'enfer, s'ils avaient été engagés dans une autre route. Nous ne connaissons pas ses combinaisons favorables, remercions la Providence qui nous les ménage.

Geneviève, il est vrai, a reçu de grands honneurs : une grande ville la révérait comme une sainte, les rois de France étaient remplis de vénération pour elle, elle avait la confiance d'une illustre reine, ses paroles et ses exemples contribuèrent infiniment à la conversion de Clovis, et Childéric, son prédécesseur, quoique païen, du centre de l'erreur et de la corruption, rendait hommage à sa vertu; plusieurs évêques firent publiquement son éloge, le célèbre Siméon Stylite, la merveille de son siècle, se recommandait à ses prières; les miracles l'accompagnaient partout, tout retentissait de son nom.

Mais Dieu qui voulait conserver une vertu si pure au milieu de tant d'ennemis, l'environna de la barrière de son propre état. Dans l'asile de la bassesse, avec le secours de la pauvreté, sous le bouclier de la mortification, elle fut invincible. Elle aima cet utile gardien de son trésor, et la haie qui environnait le jardin scellé de son cœur. Loin de porter dans l'obscurité l'orgueilleux souvenir d'une gloire passée, qui fait rougir de la chute, et la rend plus amère, elle se félicitait d'y en trouver le contre-poison. Avec quelle joie du palais du prince, où elle n'allait qu'à regret, revenait-elle à sa chère cabane, éteindre dans la solitude l'éclat de sa réputation, et effacer dans les ténèbres de la pauvreté les trompeuses idées de grandeur qu'inspirent des liaisons illustres. La compagnie de quelques saintes filles qu'elle conduisait, substituée au grand monde, entretenait une humilité à qui l'éclat des applaudissements aurait pu être pernicieux. Cet heureux fonds de timidité, cet utile embarras dans les compagnies, cette salutaire grossièreté de manières, quels utiles remparts ! Plus étonné que flatté de ce qui élève, un pauvre est moins aux prises avec ce poison; il en trouve du moins dans son état les remèdes toujours présents.

2° La vertu ne craint pas moins les obstacles qui l'embarrassent que les écueils où elle risque de se briser. Tout traverse le grand, tout favorise le petit. Celui-ci prolonge à son gré ses pieux exercices, la foule des affaires n'en interrompt pas le cours; le public ne lui en reproche pas la longueur. Celui-là peut-il se promettre un moment de libre? Le pauvre peut se livrer à l'esprit de pénitence, et s'immoler par ses austérités; une santé délicate n'en craint point l'indiscrétion, des flatteurs attentifs n'en censurent pas l'excès. Le riche échappe-t-il au zèle de ceux qui lui demandent grâce pour lui-même? Sa délicatesse ne justifie-t-elle pas leurs alarmes? L'homme du commun, sans danger de vanité, sans crainte d'éloges, rend au prochain les plus pénibles services. Tout sonne la trompette pour l'homme distingué qui se montre charitable et compatissant. Une sobriété nécessaire, des aliments grossiers assurent au pauvre une victoire des passions, une liberté d'esprit, qu'une table abondamment et délicieusement servie ne laisse pas espérer à l'opulent. Dans une cabane, sous des haillons et des meubles de vil prix, se conserve aisément une humilité sincère, dont tout présente des motifs. Dans le riche, les meubles, la foule des domestiques, la magnificence des bâtiments, tout la combat sans qu'on y pense, tout y nourrit, tout y flatte l'orgueil. Un travail continuel, des fonctions pénibles éloignent l'oisiveté et la mollesse, et conservent la pureté. Comment ne pas les perdre dans une perpétuelle inaction et des conversations frivoles? Vertus délicates, lis précieux, si rare dans le monde, les épines sont votre sûreté. On est à plaindre dans les grandes places. Quel compte à rendre ! que de devoirs à remplir ! que d'embarras! On est chargé de tout : le petit ne répond que de lui-même.

Que Geneviève se trouve heureuse chez une marraine qui la reçoit et l'occupe au travail ! Après la mort de sa mère, Nanterre commençait à lui devenir suspect : on l'y honorait, ses austérités étaient remarquées, la censure et les éloges occupaient le public. Mais ne craignons rien : ira-t-on la démêler dans une maison particulière? L'imposante flatterie, la foule incommode, les importuns ménagements, rien ne s'oppose plus à la ferveur. Quelle se trouve heureuse avec ces saintes filles que la vertu rassemble sous sa conduite? La vie de communauté éclipse jusqu'aux moindres vertus, et les rend né-

cessaires sous le voile d'une vertu en apparence ordinaire et médiocre; parce qu'elle est d'usage, et pratiquée par bien d'autres. On échappe au monde, à soi-même, et même aux gens de bien qui en sont peu frappés. On évite un air de singularité qui frappe les uns et séduit les autres, et on se met dans l'heureuse nécessité de ne pas omettre ce qu'on a rendu un devoir. *Maxima pœnitentia vita communis.* Qu'elle se trouve heureuse, lorsque toutes les années, elle prend un temps considérable, où, se séparant des compagnies, elle se livre tout entière à la solitude et à l'oraison! Débarrassée de certaines règles de discrétion qui, dans les supérieures, exigent des bornes nécessaires pour ne pas alarmer, rebuter ou faire porter loin des vertus médiocres, Dieu seul fut le témoin de ses larmes, de ses macérations, de ses oraisons que rien ne pût troubler, et couronna une beauté intérieure dont il connaissait les secrets.

3° La vertu n'est jamais si pure dans l'état de grandeur que dans l'humiliation; les motifs y sont moins désintéressés, la pratique moins parfaite, les épreuves moins délicates. On s'y voit en spectacle aux yeux d'un monde attentif à tout. Tout y tire à conséquence, l'intérêt vient au secours de la vertu, le respect humain lui prête la force. La piété des grands est aussi superficielle que leur tendresse, aussi intéressée que leurs services : *Aurum quidam habent ad speciem.* (*Bar.*, VI, 3.) Quand un grand prend le parti de la vertu, il ne fait souvent que changer l'objet de l'orgueil et l'instrument de l'ambition : on s'élève par l'hypocrisie comme par l'intrigue. L'austérité négocie comme la condescendance; l'un doit autant à la morale sévère que l'autre à la relâchée. L'état d'obscurité doit avoir des motifs plus purs; la piété y mène à peu de chose, on en tient peu de compte : une nouvelle humiliation n'attirerait que du mépris. Il en coûte trop d'être hypocrite pour l'être à pure perte.

La pratique de la vertu parmi les grands est aussi équivoque que le principe, les bienséances imposent une foule de devoirs fort semblables à ceux de la piété, tout dégénère enfin en cérémonies; il ne reste qu'une vertu morale où la religion a peu de part. Devoir de modestie dans le respect qu'on doit à ses maîtres, et les égards qu'on se doit à soi-même; devoir de douceur dans le langage de politesse qu'on y tient, devoir de mortification dans la violence qu'il faut se faire pour se prêter au public. Payer de sa personne, faire sa cour, s'accommoder aux humeurs; l'élévation est plus gênante qu'on ne pense. Les grands font les frais de la vertu. Qu'ils seraient heureux s'ils savaient en sanctifier les actions! Mais, hélas! habitude, mode, éducation, intérêt, voilà toute leur vertu : tout s'y fait humainement et comme machinalement. La pauvreté, en écartant ces devoirs et ces usages, expose, il est vrai, à la grossièreté; mais aussi les vertus rendues à leur pureté, n'y sont plus des vertus de parade et de bienséances.

Telles étaient celles de Geneviève. Etait-ce quelque motif humain qui la conduisait à ne manger que du pain grossier et quelques herbes, sans aucun assaisonnement? Qui s'aperçoit de l'abstinence d'un pauvre? Il y est accoutumé. On l'admire dans le riche, la nécessité du pauvre en fait disparaître le mérite. Fut-ce quelque motif humain qui la rendit docile à l'ordre des évêques à qui sa rigueur parut excessive? Sa fidélité confie à leur direction ses pieux secrets, ils ordonnent quelques adoucissements. Geneviève soumise sacrifie également la gloire de l'austérité et l'attachement à ses pratiques, et s'enveloppe dans les ténèbres de l'obéissance. Etait-ce par un motif humain qu'elle passait les nuits en prières? L'asile de l'obscurité, la dérobant aux yeux des hommes, ne lui laissait que la liberté de penser à Dieu. Quel motif humain avait inondé sa chambre de ses larmes, lorsque le grand évêque d'Auxerre l'y surprit avec deux de ses persécuteurs, qu'il y voulut introduire pour leur faire admirer la pauvreté de ses meubles? Il la trouvèrent ravie en Dieu, et comblée de ses faveurs. Tout déclarés qu'ils étaient contre elle, sa droiture, sa sainteté en firent des défenseurs et des panégyristes.

N'était-ce que des devoirs de bienséance et d'usage? Apprend-on dans un village, auprès d'un troupeau, le grand art de parler aux grands et aux petits? Pleine de respect et de liberté, de dignité et de bonté; aussi éloignée de la présomption que de la bassesse, de l'affectation que de la timidité, prend-on dans un village, auprès des troupeaux, le ton de la science, si rare, du gouvernement, qui fait ménager le caractère, la faiblesse, l'inconstance des inférieurs, prévenir et réparer leurs fautes, connaître, soulager leurs besoins; les redresser, les consoler, les animer, les instruire; qui, loin de les dominer par le despotisme, ne veut régner que par l'amour. Ce qui rendait Geneviève les délices et la ressource, aussi que le modèle et le guide de ses filles.

4.° Enfin personne n'ignore la nécessité des adversités dans la vie spirituelle. C'est un creuset où le bon or, séparé du faux, n'en devient que plus pur. Sans elle, la vertu des saints ne paraîtrait pas dans son jour. Les épreuves lui méritent la vénération qui la canonise. Il semble que celle des grands soit moins pure, bien des choses en adoucissent l'amertume. La crainte, l'intérêt suspendent les coups, épargnent les injures, arrêtent la violence des sujets. Des amis, des flatteurs, dédommagent, par leur zèle, par leurs éloges, dans la plupart de leurs douleurs. L'autorité, les biens, les honneurs restent encore, compensent et consolent. Mais un pauvre n'est remarqué de personne; on ne le plaint pas; il boit seul, à longs traits, le calice jusqu'à la lie. Souvent on se ligue contre lui, rarement est-il malheureux à demi : l'humiliation et la misère augmentent le mal, en éloignent le remède. Une

vertu qui, supérieure au délaissement et à l'abandon, sait se passer de ressources, trouver tout en soi, et se suffire à elle-même, est-elle une vertu médiocre ?

Les persécutions domestiques et étrangères éprouvèrent à leur tour Geneviève, sans lui rien laisser qui pût flatter ou dédommager. Dès le commencement de sa vie, elle eut tout à souffrir de la mauvaise humeur de sa mère: sa piété, disait-on, déplacée dans son état, ou prématurée à son âge, n'était qu'illusion et hypocrisie. Dieu seul connut le nombre et l'amertume de ses combats intérieurs, dont il fut témoin: mais qui, semblable à cette multitude d'insectes qui désolaient l'Egypte, avait quelque chose de plus impatientant que les violents assauts des tigres et des lions. A peine lui laissait-on le temps de prier, la mortification lui devenait impraticable, l'église lui fut presque interdite, jusque-là qu'un jour de fête sa mère lui défendit de l'y suivre, et lui donna un soufflet, Dieu punit son emportement, et la rendit aveugle : les prières de sa fille purent seules obtenir sa guérison.

Nous avons déjà parlé des persécutions étrangères d'un peuple aveugle qui demandait sa mort, et que tout le crédit de saint Germain put à peine suspendre, d'autant plus vives que la sublime vertu de Geneviève décriée et tournée en ridicule, en lui ôtant la seule ressource que l'estime eût pu lui ménager, semblait animée davantage par de prétendus motifs de religion, et la rendre plus violente, en la montrant légitime.

Dieu lui-même ne l'épargna pas plus que ses ennemis; une maladie douloureuse l'affligea pendant plusieurs années. Geneviève, si puissante pour guérir les autres, fut impuissante pour elle-même : semblable au Sauveur qui, sauvant tout le monde, ne voulut pas se sauver lui-même. Qui le croirait ? ce fut une maladie aussi honteuse que cruelle, qui, parmi les Juifs, faisait bannir de la société, dont le Seigneur guérit cet homme fidèle, qui l'attendait au pied de la montagne: ce fut la lèpre, maladie fâcheuse, qui consume la chair, défigure en entier, avec les plus vives douleurs ; jusque-là qu'on la crut morte, ayant été long-temps sans aucun sentiment. Elle mourut enfin très-saintement, comme elle avait vécu.

VIII. ÉLOGE

DE SAINT MARC.

Rien ne fait plus l'éloge de la sainteté de saint Marc que celle de ses disciples; le premier de tous, saint Annien, fut jugé digne de lui succéder au siége d'Alexandrie, et a mérité des autels. Les chrétiens formés de sa main ont été admirés de toute l'antiquité, et son Eglise fut toujours regardée comme la seconde Eglise du monde, et par une suite de patriarches dont un grand nombre ont été d'illustres défenseurs de la foi, et en ont conservé le dépôt jusqu'à ce que le mahométisme s'en fût rendu maître. De son temps les fameux *thérapeutes*, qu'on croit formés à son école, ont jeté les fondements de la vie religieuse par une austérité, un recueillement, un détachement, qui a fourni à Philon, juif, la matière d'un livre entier. A ces fameux religieux ont succédé les célèbres anachorètes, qui étonnèrent l'Egypte et la Thébaïde, sous les auspices de saint Marc, dont les paroles et les exemples en avaient été le premier germe. Mais envisageons-le dans lui-même ; il brille assez de l'éclat de ses propres vertus, qui caractérisent un évangéliste, et ajoutent un nouveau poids au témoignage qu'il rend à la vérité.

Plusieurs choses peuvent rendre un historien suspect, la vanité qui le fait écrire, l'intérêt qui l'engage à flatter, la légèreté qui ne lui permet que d'effleurer les choses, la frivolité qui tôt ou tard le fait mépriser. Mais saint Marc, humble, sage, vrai, désintéressé, a droit à toute notre confiance. Dieu l'a inspiré, la sainteté a parlé, la sagesse a tout examiné, la vérité a accrédité son évangile dans toute l'Eglise. On n'imaginera pas sans doute une vanité littéraire dans un homme de la lie du peuple, qui sait à peine écrire et parler; des vues d'intérêt sont aussi peu vraisemblables en faveur de Jésus-Christ déjà mort sur une croix pour ses prétendus crimes, dont il importait peu à saint Marc d'immortaliser la mémoire, ou plutôt dont il importait au public d'abolir jusqu'au nom, s'il n'eût été un Dieu. Traiterait-on d'esprit frivole, qui écrit sans discernement, un homme qui n'écrit que des choses saintes, et qui les signe de son sang, en mourant pour leur défense ? Tel est le caractère de ce grand homme.

1° Aucune passion ne lui a fait prendre la plume, c'est Dieu lui-même qui l'a inspiré : il lui a dit comme aux apôtres, allez et enseignez toutes les nations; vous serez mon interprète, je mettrai ma parole sur vos lèvres ; vous n'aurez pas besoin de vous préparer, tout vous sera suggéré à propos. Si chaque ministre doit avoir sa mission pour annoncer la divine parole, combien sera-t-elle plus nécessaire au maître des prêtres, à l'oracle de l'Eglise ? Ce fut à la prière des Chrétiens de Rome que saint Marc composa son Evangile : content de travailler et d'instruire par ses discours, il n'eût jamais pensé à écrire la doctrine qu'il enseignait; mais l'esprit de Dieu lui fit sentir, par les instances de ses pieux disciples, combien il était important que ces grandes vérités ne tombassent pas dans l'oubli. Ainsi saint Jean, à la prière des Eglises d'Asie, composa ce sublime ouvrage où, s'élevant jusqu'à la divinité du Verbe, il nous enseigne qu'il était dès le commencement, qu'il était en Dieu, qu'il était Dieu, qu'il s'est fait chair, et a habité parmi nous.

Après l'avoir choisi pour son interprète, Dieu pouvait-il manquer de diriger sa plume ? L'erreur ou la méprise qui présenterait le poison par sa main, retomberait sur lui, soit qu'il en ait inspiré toutes les paroles, selon quelques théologiens, soit que la Pro-

vidence ait mis, à propos, dans sa mémoire ce qu'il avait à écrire, sans permettre aucun égarement, il est certain qu'il a pu dire comme le Prophète, Je suis un secrétaire qui écrit sous les ordres du Seigneur: *Calamus scribæ velociter scribentis.* (*Ps.* XLIV, 2.) On l'a si bien cru inspiré qu'on a attribué l'Evangile de saint Marc à saint Pierre, dont on lui a souvent donné le nom; et il est vrai que, fidèle disciple de ce grand apôtre, saint Marc n'a écrit que ce qu'il avait appris de son maître. L'inspiration du chef de l'Eglise garantit celle de saint Marc, qui n'a écrit que d'après lui. Tel est l'Evangile de saint Luc composé sur les mémoires de saint Paul, qui instruisit son disciple de ce qu'il avait appris immédiatement de Dieu même.

Dieu daigne avouer singulièrement son ministre. Dès que saint Pierre fut instruit de ce qu'avait fait saint Marc, il applaudit à son ouvrage, l'approuva authentiquement, et le proposa à toute l'Eglise comme un livre canonique, avec le sceau de l'autorité divine. L'Eglise souscrit aux ordres de son chef. Ce saint Evangile se répand dans toute la terre; partout reçu avec respect, venu jusqu'à nous sans interruption de siècle en siècle, et destiné à ne finir qu'avec le monde, sans avoir jamais essuyé ni les attentats de l'erreur qui a combattu la canonicité de plusieurs livres de l'Ecriture sainte (celui-ci a toujours été reconnu), ni les chimères de la superstition, qui, sous des noms respectables, a enfanté tant d'évangiles apocryphes. Celui-ci n'a été confondu avec aucun autre, ni par les ténèbres de l'ignorance qui enveloppent les choses les plus saintes, ni par les attentats de la témérité qui les combat. Celui-ci est un des livres les plus clairs, et qui a le moins prêté à la nécessité ou à la licence du commentaire. Une providence singulière paraît avoir toujours veillé sur un ouvrage dont Dieu seul était l'auteur: *Posui verba mea in ore tuo.* (*Isa.*, LIX, 21.)

C'est Dieu en effet dont un évangéliste tient la place, c'est l'histoire de Dieu qu'il écrit, c'est la volonté de Dieu qu'il fait entendre, ses actions, ses miracles qu'il raconte de sa part, par son ordre. Quel respect ne mériterait pas un ouvrage écrit immédiatement par Dieu même, tel que le Décalogue que de sa main divine il traça sur des tables de pierre? Quoique tracé de la main des hommes, l'évangile n'est pas moins sa parole. Voici mon ministre, vous dit-il, écoutez-le: non-seulement il parle par mon ordre et en mon nom, mais c'est ma parole même qu'il rapporte. Différent des autres prédicateurs qui, l'enveloppant de leurs explications et de leurs idées, peuvent l'altérer et ne montrer que l'ouvrage de l'homme, celle-ci est véritablement mon ouvrage. Vous m'entendez par sa bouche; je vis, je parle dans son livre avec toute la vérité d'une histoire fidèle qui me rend parfaitement: c'est mon miroir où vous me voyez, comme le Père céleste se voit dans son Verbe. Je me vois et vous me voyez dans mon Evangile qui est comme mon Verbe.

2° La sainteté le rend croyable. Est-ce ici un flatteur, un enthousiaste, qui vacille ou fait briller son éloquence, ou répand un frivole encens, ou se livre à une aveugle superstition? Rien de plus simple et de plus sensé que son Evangile, nul enthousiasme, nul excès, nulle affectation. Quoiqu'il parle des plus grandes choses, il ne se permet ni satire, ni éloge, ni réflexions, ni figures. Précision et simplicité qui écartent les ombrages, et ne laissent voir que la vérité. Saint Marc plus simple, même plus court que les autres évangélistes, supprime bien des traits admirables qui auraient enrichi son livre. Il le porte à une sorte d'excès, au préjudice de la gloire de saint Pierre et de sa propre gloire, qu'il a aisément confondue avec celle de son maître. Il supprime tous les traits glorieux, toutes les prérogatives flatteuses qui élèvent le chef au-dessus des autres apôtres, et s'arrête avec une scrupuleuse exactitude au détail de ses faiblesses. On dirait qu'il fait la censure de celui que tout l'engage à louer le plus.

3° Enfin il scelle son témoignage de son sang; martyr de la vérité, c'est du haut des roues et des échafauds qu'il l'enseigne, aux dépens de ses jours qu'il l'établit. Sa vie était un long martyre; des voyages multipliés, des travaux immenses, une mortification continuelle le tenait constamment sur la croix, les plus heureux succès couronnaient son zèle. L'enfer en frémissait, de toutes parts lui tendait des piéges, juifs, idolâtres, pécheurs, tout était armé contre lui. La prudence l'avait longtemps dérobé à leurs coups; et la Providence, qui l'employait au salut des âmes, l'avait cent fois arraché de leurs mains. Enfin le moment arrive où la couronne du martyre doit mettre le comble à sa gloire. On le découvre, on le saisit; le peuple se jette sur lui avec fureur, lui met une corde au cou et le traîne dans des lieux pierreux, sur des rochers escarpés, jusqu'à ce que, mis en pièces, il perdît la vie. Ce supplice dura deux jours. Le premier ne l'avait pas fait mourir, on le mit pendant la nuit dans un cachot, et le lendemain on l'en retira pour renouveler la même cruauté jusqu'à sa mort. Qu'on imagine, s'il est possible, un corps traîné avec violence, froissé, brisé, meurtri, déchiré en lambeaux, des morceaux de chair arrachés, épars de tous côtés, des pierres teintes de sang qui ruisselle par mille plaies, des os brisés, des membres arrachés, un corps qui n'a plus la figure d'homme. Ainsi termina-t-il sa sainte carrière au milieu des plus affreuses douleurs.

Que de cantiques, d'actions de grâces! que de bénédictions sortaient alors de sa bouche sacrée! Loin de s'en plaindre, il s'en réjouissait, et se trouvait heureux de mourir pour une si belle cause. Que n'a-t-il mille vies à sacrifier à son Dieu! c'est-là qu'il

confirme tout ce qu'il a enseigné, qu'il exhorte tous les spectateurs de son supplice à embrasser cette religion divine. Quelle gloire pour vous, mon Dieu! quel parfum précieux monte jusqu'à votre trône! Que la voix de cet homme est puissante! que de grâces il obtient! Peut-on douter que l'Eglise entière, convertie par ses soins, ne lui soit redevable de tant de vives lumières et de vertus héroïques dont elle a été pendant plusieurs siècles le théâtre? Elle fait la gloire du christianisme.

Imitons ses vertus, croyons ses oracles; nous serons jugés sur son Evangile, et notre conformité à ces divines lois décidera de notre sort éternel : saint Marc sera notre juge. Vainement le prendrions-nous pour patron, vainement honorerions-nous sa mémoire, et adorerions-nous l'Esprit qui dicta son ouvrage divin, si nous ne pratiquons ce que nous faisons profession de croire.

Quel est le héros dont saint Marc fut chargé de transmettre les merveilles à tous les siècles? C'est le plus grand homme et le plus célèbre qui fût jamais; chargé des plus grandes affaires, revêtu de la plus haute dignité, le sang le plus illustre coule dans ses veines, et, par une généalogie bien avérée, remonte jusqu'au commencement du monde; il compte dans ses ancêtres ce que le trône a de plus élevé, ce que la sainteté a de plus éclatant, ce que la sagesse a de plus brillant, ce que les miracles ont fait voir de plus surprenant; et bien loin de rien devoir à cette foule de patriarches, de princes, de sages, de saints, c'est de lui seul qu'ils empruntent toute sa gloire : il est lui-même la merveille la plus surprenante. Jamais esprit plus élevé, gouvernement plus sage, législateur plus éclairé, juge plus équitable, maître plus puissant, père plus tendre, ami plus fidèle : tous les trésors de la science et de la sagesse sont réunis en lui. Jamais vertu plus parfaite : il en est le modèle accompli; généreux jusqu'à pardonner à ses ennemis, désintéressé jusqu'à se dépouiller de tous ses biens, patient jusqu'à souffrir tout sans se plaindre, doux et humble jusqu'à s'accommoder à tout le monde, et se prêter à tous les désirs, à soulager tous les besoins. Qu'on rassemble tout ce que les fastes du monde ont montré de plus grand, et ce que la fable a imaginé de plus merveilleux, approchera-t-on du héros dont la Providence a confié la gloire à la plume d'un évangéliste?

Quelque grand que puisse devenir l'homme ignoré jusqu'au moment de sa naissance, il n'était rien encore, et ne pouvait intéresser personne : la gloire du Fils de Marie a commencé avec le monde, le paradis terrestre fut son berceau, tous les siècles qui l'ont précédé ont été avertis de ce grand événement, tous ceux qui l'ont suivi s'en sont occupés, tous les yeux sont fixés sur lui. Réprésenté par mille figures, toutes se réunissent dans son tableau : c'est un agneau qui efface les péchés, un lion qui surmonte l'enfer, le fruit de vie qui donne l'immortalité, les nuages répandent cette manne divine, la terre porte ce réjeton de Jessé, toutes les voix chantent ses louanges, tous les êtres sont ses tributaires, le sang d'Abel annonce l'effusion du sien, le fils d'Abraham peint son sacrifice, la sagesse d'un Salomon, la piété d'un David sont comme l'ébauche de la sienne, tous les hommes sont ses panégyristes, les plus distingués sont ses images. Que d'histoires sont enchaînées à la sienne! Révolution d'empire, nouvel ordre des sciences, une nouvelle religion, le Christianisme tient à tout. C'est l'histoire la plus étendue, la plus variée qui fût jamais : tout porte sur ce héros; c'est la source d'un fleuve intarissable, qui, loin de se perdre dans la révolution des temps et dans l'abîme de l'éternité, sert au contraire à remplir l'éternité même, et le séjour des délices pour les fidèles, et celui de tous les maux pour les déserteurs.

Quel est l'emploi de cet homme admirable? Est-il borné à un objet, à un peuple, à un siècle? Le maître et l'oracle universel, il doit faire tout par lui-même, par ses grâces, ses mérites, ses travaux, son sacrifice, ses lumières, son exemple. Il est la voie, la vérité et la vie, tout puise dans ce trésor. Il doit instruire, sanctifier, sauver le monde; il doit lui apprendre à connaître Dieu, et à l'aimer et à le servir, à apaiser Dieu et à se punir, à posséder Dieu et à s'unir à lui.

Ces emplois sublimes doivent-ils vous surprendre? Tout est au-dessous de sa haute dignité; c'est un Dieu. Mais ne vous présentons-nous qu'une de ces apothéoses insensées du paganisme, où pour illustrer quelque héros par le renversement de la divinité, on l'élevait au rang des dieux; comme si la nature humaine pouvait perdre sa dépendance, et s'égaler à son Créateur? L'apothéose chrétienne est bien plus sage. Ce n'est pas un Dieu qu'on fasse. Un Dieu peut-il être fait? Non, c'est un Dieu éternel, tel qu'il doit être, qui s'abaisse et adopte la nature humaine, la termine par sa personne, sans que l'humanité ni la divinité cessent d'être essentiellement ce qu'elles sont. L'une créée et finie, l'autre unique, infinie et incommunicable. C'est un Dieu fait homme, vivant parmi les hommes, et adoptant leurs faiblesses. Cette union ineffable et incompréhensible, ce prodige unique qui réunit Dieu et l'homme, supérieur au monde entier, fait un nouvel ordre de choses, supérieur à la création du monde, qui élève l'homme jusqu'à Dieu, et abaisse Dieu jusqu'à l'homme. Quelle sera la plume éloquente qui pourra nous le dévoiler? Ce sera celle de saint Marc, qui étalera à nos yeux étonnés de nouveaux cieux, une nouvelle terre, et un monde nouveau.

1° Les événements. Quelles scènes plus intéressantes, même humainement, par les merveilles dont ses jours sont remplis. Un homme, maître de la nature, qui commande aux vents et aux flots, et rend subitement

le calme, qui parle à toutes sortes de maladies, et rend aussitôt la santé, qui se fait entendre aux tombeaux, et en arrache leur proie; qui multiplie les pains et les poissons, et nourrit des milliers d'hommes; qui éclaire l'esprit, touche les cœurs, et convertit les plus grands pécheurs. Quel homme dont les muets chantent les louanges, les sourds entendent la voix, les paralytiques composent la cour, les morts annoncent la puissance, à qui un mot, un peu de salive, un acte de sa volonté, éloigné comme présent, suffisent pour renverser les lois de la nature. S'il se trouve quelque homme extraordinaire qui ait paru dépositaire de la toute-puissance, il ne fut que la figure de celui-ci. Mais qui jamais en a opéré sur lui-même, après sa mort, en se ressuscitant? Qui a pu, au moment de sa mort, faire sentir aux astres tout son pouvoir, et par un déplacement de la lune, qui l'a fait voir dans les deux hémisphères en même temps, rendre l'univers attentif à sa mort, en éclipsant le soleil, ébranlant toute la terre, et brisant les rochers?

Quel homme! qui, avec douze pêcheurs, sans talents, sans crédit, sans richesses, sans puissance, déclare la guerre à toutes les idoles, renverse leurs temples, détruit leur culte et se fait adorer; qui fait croire à tout le monde, aux petits et aux grands, eh quoi? les vérités les plus difficiles.

Les historiens de la vie de Jésus-Christ ne fussent-ils que des hommes ordinaires, l'importance et la sublimité de leur ouvrage leur assurerait la plus haute estime. L'histoire de la vie de Jésus-Christ ne fût-elle qu'un ouvrage ordinaire, la sainteté de ceux qui ont tenu la plume mériterait la plus profonde vénération. L'illustre évangéliste que l'Eglise place aujourd'hui sur nos autels a réuni ces deux prérogatives, un ouvrage divin, une sainteté éminente, l'un fut digne de l'autre. Jamais si beau sujet n'a été confié à des mains plus pures. Il n'appartenait qu'à un pinceau divin de tracer ce sublime tableau. Que la brièveté de son livre, la simplicité de son style, la profondeur de son humilité ne nous en impose pas : une orgueilleuse raison pourrait y méconnaître le trésor caché sous ces voiles; mais la vérité nous fait admirer le saint dans l'auteur, adorer un Dieu dans l'ouvrage.

Mais, en même temps, quoi de plus singulier que la doctrine, le style, les événements, la conduite de ces hommes extraordinaires? Un homme pauvre, obscur, méprisable, une doctrine révoltante et incompréhensible, un style simple, uni, populaire. une conduite bizarre, insensée, sans prudence, sans précaution. Tels sont les évangélistes, tel est l'Evangile. Quel contraste! Il fait la démonstration; sa folie apparente est la sagesse éternelle?

Le commun des hommes a peu d'idée d'un évangéliste, et paraît le mettre au-dessous de l'apôtre. Osons le dire : ces hommes rares, dont Dieu n'en a formé que quatre, sont des apôtres immortels et comme immenses, qui parlent à tous les siècles et à tous les hommes. L'Apôtre ne peut instruire qu'en un endroit, et encore pendant sa vie : le moment qui la termine éteint sa voix sans retour. L'écrivain sacré survit à lui-même, se multiplie à l'infini et se fait entendre jusqu'à la fin; le monument durable de ses écrits passe d'âge en âge, cet oracle subsistant prononce sans cesse la vérité, et dissipe les nuages de l'erreur, et fait revivre les premiers siècles.

Ne séparons point ces deux idées. L'Evangile et l'évangéliste semblent deux objets différents d'éloge, contraires à la règle d'unité d'objet d'un panégyrique; mais ils font la gloire l'un de l'autre. La sainteté de l'historien ajoute un nouvel éclat à l'histoire et la sublimité de l'histoire, à la gloire de l'historien.

Tout ce qui peut rendre une histoire intéressante se réunit dans l'ouvrage de saint Marc : le héros qui en est l'objet, les événements qui en sont la matière, la certitude qui y met le sceau, les avantages qui en sont le fruit, la doctrine qui en fait le fonds.

Les faits rapportés dans l'Evangile sont prouvés par des témoins oculaires et irréprochables, qui n'ont pu ni tromper ni être trompés, et qui, comme ils le disent eux-mêmes, ne rapportent que ce qu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains. *Quod vidimus et manus nostræ contrectaverunt.* (I *Joan.*, I, 1.) Ces vérités développées par les plus grands docteurs ont été soutenues dans tous les siècles avec la plus grande force, et une infinité de martyrs ont répandu leur sang pour les établir. Malgré tous les efforts de l'enfer, toutes les persécutions des tyrans, toute la puissance de l'empire romain, elles ont triomphé et fait une foule de disciples dans toute la terre.

Trois choses, dit saint Jean, rendent témoignage sur la terre, l'eau, l'esprit et le sang, comme trois choses rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit. Ces trois choses, qui se rapportent aux trois espèces de baptême, d'eau, de désir et de sang, peuvent s'entendre de trois sortes de témoignages que peut rendre l'homme apostolique, par sa bonne vie, par son zèle et par son martyre. Son sang, qui coule sous le fer du bourreau, parle hautement pour la vérité; son zèle, comme un feu dévorant, consume tout et se porte partout; sa vie pure, comme une eau claire, s'écoule dans la pratique de la vertu. Saint Marc les a tous réunis : il a établi la vérité par sa sainteté, par ses travaux, par son martyre.

La conquête d'Alexandrie et de l'Egypte était peut-être après celle de Rome, la plus difficile du monde; de tous les temps ce peuple était livré à la plus honteuse superstition et aux plus grands désordres jusqu'à adorer les animaux et les plantes; il avait en abondance toutes les délices de la vie, et portait à l'excès la magie, le luxe, l'orgueil,

tous les vices. Depuis peu de temps la fameuse Cléopâtre avait fait gémir l'empire romain du honteux esclavage où elle avait su retenir Marc-Antoine. La ville d'Alexandrie, la capitale, le centre alors de tout le commerce du monde, nageait, comme autrefois la ville de Tyr, dans les trésors et dans les plaisirs. C'est dans cette forêt, repaire plein de bêtes féroces, que l'évangéliste ose entrer : il va pour arrêter le torrent de malédiction qui, depuis tant de siècles, inondait cette malheureuse terre et le change en bénédiction; il va délivrer les Egyptiens chez eux-mêmes de la servitude d'Egypte, non pas en changeant les fleuves en sang, faisant mourir les premiers nés, mais le faisant passer par la mer Rouge du sang de Jésus-Christ, leur donne la manne eucharistique, les eaux de la grâce, la loi de Dieu, colonne du gouvernement; il les conduit à la terre promise que je vous souhaite.

COMPLIMENTS DANS DES SERMONS

A M. de Crillon, archevêque de Toulouse.

Les grands hommes se ressemblent, quoique dans des états différents. On verra votre portrait dans le panégyrique de saint Yves. Les pauvres verront dans sa charité ce qu'ils éprouvent de la vôtre; on admirera cette probité, cette droiture, cette grandeur d'âme, héréditaire aux Crillon, que vous savez si bien allier avec une sagesse consommée. Cette facilité, cette dextérité qui saisit, qui simplifie, qui négocie, qui termine heureusement les plus grandes affaires; cette douceur, cet amour de la paix, qui dans les temps difficiles, a maintenu un grand diocèse dans une parfaite tranquillité. Heureux, peut-on dire, comme la reine de Saba, en voyant l'ordre qui régnait dans les palais de Salomon, heureux le peuple à qui il est donné d'être sous vos lois ! Gloire à celui qui leur a donné un pasteur si sage !

A M. de Fleury, archevêque de Tours.

Dieu de charité, qui êtes venu en allumer le feu sur la terre, pouviez-vous faire mieux sentir combien vous êtes aimé, combien vous méritez qu'on vous aime, qu'en nous donnant, dans votre grande miséricorde, un prélat pour qui l'amour et le respect ont réuni tous les suffrages. Ce cœur sensible à nos maux, cette charité ouverte à nos besoins, cette affabilité qui aplanit toutes les routes, à ces traits engageants, nous reconnaissons ce maître aimable, qui veut ne régner que par des bienfaits, n'être obéi que par l'amour. Oublions, s'il est possible, son autorité sacrée, image de la puissance de Dieu; ses rares talents, image de sa sagesse; l'estime de tout le royaume, image de sa grandeur. Ces titres sont des ressources nécessaires quand on n'a que des titres équivoques sur les cœurs. Ici agréablement entraîné par le plus doux penchant, on se fait un bonheur d'un devoir, où le mérite de l'objet a répandu tant de charmes.

A M. de Vaugirau, évêque d'Angers.

Quelque supérieure à mes forces que soit la carrière périlleuse où j'ose entrer aujourd'hui (le carême), j'ose, Monseigneur, sous vos auspices, en espérer tout pour le salut des âmes à qui j'annonce la divine parole. Ce n'est pas cette vigilance pastorale qui pense à tout, cette supériorité de lumières qui pourvoit à tout, cette profonde capacité qui juge sûrement de tout; ce n'est pas, dis-je, ce qui me rassure, il ne pourrait que m'intimider? mais quel succès ne promet pas à mon ministère l'éminente piété d'un prélat qui ouvre le cœur de Dieu par sa prière, le cœur de l'homme par le bon exemple ? Un médiateur si puissant fera couler des grâces abondantes, un modèle si parfait fera pratiquer de grandes vertus Avec quelle confiance annoncerai-je les lois de l'Evangile, quand je pourrai dire à vos brebis, le pasteur marche à votre tête, suivez-le, faites ce que vous voyez.

A M. de Villeneuve, évêque de Montpellier.

Qu'il est consolant pour moi d'entrer dans la carrière (le carême) sous les yeux d'un prélat dont le zèle répand de toutes parts la divine parole, et dont la vie est le plus touchant de tous les sermons. Avec quelle confiance répéterai-je les vérités qu'il annonce, qu'il démontre, qu'il pratique. La religion, indépendante des hommes, ne perd sans doute rien de sa certitude, pour être mal enseignée, ou mal observée; mais quel nouveau poids n'acquiert-elle pas, lorsque l'éclat des grandes places en fait sentir la dignité, la bonté de cœur en fait goûter les charmes, l'édification des bons exemples en enseigne les voies, et la sagesse les aplanit? Alors la vertu parée de tous ses attraits, ne laisse ni soupçon à l'incrédule, ni ombrage au timide, ni prétexte au négligent. Elle s'insinue avec douceur, triomphe avec force, règne avec esprit dans tous les cœurs. A ces traits, qui peut méconnaître celui que le Seigneur a choisi pour tenir sa place auprès de vous; voilà l'abrégé de tout ce que j'ai à vous dire, de tout ce que vous avez à faire.

A M. de Bellefonds, archevêque de Paris.

Les grands hommes sont difficiles à peindre, leur gloire éblouit, leur mérite étonne

comme le soleil, qu'on ne peut regarder fixement: il faut, pour les mettre à notre portée, les décomposer pour ainsi dire et les envisager en détail. Nous laissons à d'autres à célébrer l'éclat de votre naissance, et les services que vos ancêtres ont rendus à l'Etat, à faire l'éloge de votre profonde connaissance dans les affaires, de votre dextérité à manier les esprits, de votre impartialité à prononcer. La capitale du royaume, qui va être le théâtre de votre gloire et de vos talents, saura vous payer ce juste tribut d'admiration. Je me borne aujourd'hui à présenter à la vénération de vos peuples votre zèle ardent pour la religion, votre tendre amour pour les âmes, votre charité bienfaisante pour les pauvres, votre engageante affabilité pour tout le monde. Ces vertus, objet de notre invitation et de notre reconnaissance, en vous rapprochant de nous, n'établissent pas moins dans nos cœurs cet empire aussi efficace qu'aimable dont la douceur même fait la puissance.

A M. de Rastignac, archevêque de Tours.

Le caractère de la loi de Dieu que je viens annoncer à votre peuple est celui du sage gouvernement qui la lui fait pratiquer, celui d'un véritable évêque. Telle est le vôtre, Monseigneur; j'y admire cette supériorité de génie, à qui rien n'est difficile, cette profondeur de sagesse à qui rien n'est caché, cette étendue de vigilance, à qui rien n'échappe, ce fond d'équité de condescendance de bonté qui, comme Dieu, ne demande que ce qu'on peut, et le fait pouvoir par son zèle; que ce qu'on doit, et le fait accomplir par sa fermeté; que ce qu'on veut, et le fait vouloir par sa douceur; que ce qu'on fait, et le fait faire par son exemple: dont la sollicitude cherche, la prudence ménage, l'affabilité gagne, la bienséance enrichit. Peuples confiés à sa houlette, faut-il vous exhorter à une obéissance dont un pasteur si aimable ferait perdre le mérite, si les vertus n'enseignaient à la sanctifier.

A M. le maréchal de Richelieu

C'est moins au gouverneur d'une grande province, qu'à l'homme d'Etat, au protecteur des républiques, à l'habile négociateur, au célèbre conquérant; en un mot au grand homme que nous rendons un hommage moins ordonné par le devoir, qu'inspiré par l'administration. Le nom de Richelieu fait naître les plus sublimes idées, il présente les plus brillantes époques de notre histoire, la puissance de l'auguste maison de Bourbon. A peine montée sur le trône, elle perdit l'un des meilleurs princes qui l'aient occupé; chancelante dans le successeur d'Henri IV, elle trouva un appui dans ce génie supérieur, créateur en quelque sorte de la monarchie, qui nous étonne encore par l'immense intervalle qu'il sut mettre, en peu d'années, entre la faible autorité qui lui fut confiée, et la plus souveraine puissance qu'il remit au plus grand des rois, et qui est montée jusqu'au comble dans le prince qui fait le bonheur de France. Vous avez hérité de ce nom immortel, et vous y ajoutez tous les jours un nouveau lustre. L'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, toute l'Europe admire en vous cet accord si rare de la dextérité dans les affaires et du courage dans les combats, de l'élévation du sentiment, et de la délicatesse de l'esprit, de la profondeur de la politique, et des charmes de la conversation, de la défense de la religion et de l'amour de l'humanité, nous nous félicitons de voir ce diocèse soumis à vos lois, et nos cœurs vous demandent cette protection bienfaisante dont nous avons ressenti les effets avec une vive reconnaissance

A M. Suarez d'Aulan, évêque d'Acqs.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, répandue dans tant de diocèses, reçue au delà des mers dans le nouveau monde, nous est venue de cette province, qui vous a vu naître et qui a été plusieurs années le théâtre de vos travaux apostoliques; de ces prélats dont toutes les horreurs de la contagion n'ont pu ralentir le zèle, ni ébranler le courage, de ces prélats qu'on voit dévoiler l'erreur pour la confondre, attaquer le vice pour le corriger, dont les vertus édifient, dont les lumières éclairent, dont la clarté soulage; de ces prélats qu'on voit bégayer avec les enfants pour les instruire, gémir avec les malheureux pour les consoler, s'attendrir avec les pénitents pour les gagner et le disputer aux ministres inférieurs pour faire les fonctions les plus pénibles; mais pourquoi aller si loin chercher l'objet de mes éloges? nous trouvons ici toutes les richesses spirituelles de la Provence. Jetez les yeux sur celui qui établit parmi vous la fête, qui vous assemble dans nos temples, et vous y verrez les vertus de tant d'autres, réunies dans sa personne. Heureux si vous savez imiter ce que vous ne cessez d'admirer!

A M. de.... évêque de....

Ce n'est point à l'académie à faire l'éloge de vos vertus épiscopales, elle se borne à recueillir les fleurs que font naître sur vos pas les talents littéraires, et à goûter cette aménité de langage, cette finesse de pensées, cette délicatesse d'expression, cette élévation de style, cette fécondité de génie, cette étendue de lumières, cette élégance, ces grâces, cette magnificence répandue sur votre personne, si heureusement confondue avec les autres charmes de la beauté, et qui coulent avec tant de dignité de votre plume et de vos lèvres. Les muses ne savent que ployer quelques branches de laurier, pour orner la tête des héros, et ce n'est que d'une main timide qu'elles l'offrent aux princes de l'Eglise, qui toujours remplis des objets de la foi, occupés de la grande affaire du salut, n'aspirent qu'aux couronnes éternelles, ont à peine le temps de laisser tomber quelques regards sur les amusements du Parnasse. Nous les recueillons avec empressement ce précieux regard comme ceux de l'astre brillant qui dore nos campagnes,

fait éclore les fleurs qui les parent, et mûrir les fruits qui les enrichissent.

Ce compliment n'a pas été prononcé, le prélat à qui il a été destiné ne parut pas à la fête.

A M. de Lussan, archevêque de Bordeaux.

Rien de plus propre que la douceur de votre caractère à faire aimer, à faire pratiquer l'austère pénitence, que mon ministère m'oblige d'annoncer à vos peuples. La cour des grands est un labyrinthe où s'égarent les yeux les plus perçants. L'orage y est caché sous un calme apparent, l'indifférence, la haine, la rivalité, sous des caresses trompeuses. Je ne sais quoi de sérieux et de triste, qui semble dicté par la fierté, et se confondre avec la mauvaise humeur, resserre le cœur, jette dans le dégoût, la défiance et la crainte. Auprès de vous, point de déguisement ou de fâcheux retour à appréhender. On lit aisément dans votre cœur, on n'y lit que la bonté; la franchise en est le constant et fidèle interprète; un visage toujours serein, un style agréablement enjoué, une popularité engageante font trouver l'ami dans le prélat et des délices dans les hommages: digne imitateur de celui dont le joug doux et léger soulage ceux qui souffrent et qui travaillent.

A l'assemblée provinciale de Tours.

Les conciles de cette province ont été fréquents et célèbres. On y a vu les prélats les plus respectables, après avoir blanchi dans travaux du saint ministère, répandre dans des canons pleins de douceur et de sagesse, les fruits précieux d'une longue expérience, d'une prudence consommée, d'une vertu héroïque. Nous voyons renaître ces jours heureux. Les prélats qui composent cette assemblée font revivre ces grands hommes: la postérité la plus reculée consultera et admirera nos annales; les besoins présents de l'Eglise leur ouvrent un nouveau champ, et vont faire briller la pénétration, la justice, l'étendue du génie de l'illustre député à qui nous confions nos intérêts. Il a réuni tous les suffrages dans les divers degrés de la milice ecclésiastique, qu'il a successivement remplis avec tant de succès (l'évêque d'Angers). Une suite d'événements marqués au sceau de la Providence l'ont placé malgré lui sur la chandelier: et ses vertus vraiment épiscopales justifient ce choix divin. Il ne fallait plus pour mettre dans un grand jour ces divers talents que lui confier les affaires temporelles du clergé, dans un temps critique où les besoins du peuple semblent mettre des bornes au cours des victoires d'un grand roi, au service duquel nous sommes prêts de sacrifier nos biens et nos vies.

Au chapitre métropolitain de Toulouse.

Illustre clergé, qui, dépositaire de l'autorité épiscopale pendant la viduité de cette église célèbre, savez si bien par la majesté du culte de Dieu, l'édification de vos vertus, l'étendue de vos lumières, la sagesse de votre gouvernement, essuyer ses larmes sur la perte du grand prélat qu'elle regrette, et lui faire goûter d'avance le bonheur qu'elle espère avec le nouvel époux qu'elle attend. En possession, depuis plusieurs siècles, de briller au pied des autels par votre piété, sur les tribunaux, par votre équité (*conseillers au parlement*), à la tête du diocèse, par votre autorité (*grands vicaires officiaux*), nous trouvons en vous les grandes qualités, les sentiments, les vertus qui rendent ces deux prélats si dignes l'un de l'autre, et qui, vous rendant vous même si digne de tous les deux, nous font oublier une interruption pendant laquelle vous les remplacez si parfaitement.

A mademoiselle de Pontac.

L'état religieux est une démonstration de l'Evangile, et la profession religieuse le plus grand sacrifice qu'une âme juste puisse faire à son Dieu. Vous surtout, Mademoiselle, dont le nom illustre donne un si grand poids à la démarche généreuse que la religion vous inspire, puisqu'il rappelle tout ce que l'Eglise, la robe et l'épée ont de plus distingué par les vertus, les talents, les services. Les uns en défendant la patrie aux dépens de leur sang, les autres par l'administration de la justice à la tête d'une auguste compagnie (*le parlement de Bordeaux*); les autres enfin, en gouvernant une portion du troupeau de Jésus-Christ (*l'évêque de Bazas*) et soutenant avec zèle, dans de savants ouvrages l'autorité de l'Eglise assemblée. Vous qui par vos vertus personnelles dans l'âge le plus tendre, faites revivre celles de vos ancêtres, et offrez à Dieu si généreusement tous les avantages qu'elles vous promettaient dans le monde, pour vous ensevelir dans le cloître avec votre divin époux: c'est là qu'il vous dit comme à l'épouse des Cantiques, Venez dans la solitude, ma bien-aimée, je parlerai à votre cœur. C'est là que sous les ailes d'une prieure (*madame de Noé*), et d'une maîtresse (*madame le Comte*), si aimées, si estimées, si respectées, et si dignes de l'être dans le sein d'une communauté (*le Paradis*) qui n'est pas moins un troupeau d'élite aux yeux de la religion qu'aux yeux du monde, vous trouverez des exemples de toutes les vertus, embellis de tous les agréments de la politesse.

A M. de Verthamon, évêque de Montauban.

Votre clergé, depuis longtemps privé de votre présence, se félicite de votre retour (*des états du Languedoc*), ce n'est qu'à regret qu'obligé de céder aux intérêts de la province, il se voit dérober tous les ans une partie de votre temps, et c'est avec une joie toujours nouvelle qu'il rentre en possession de son bien le plus précieux. Vous faites sa consolation et sa force, vos avis sont ses règles, vos exemples sont ses leçons. Il aime en vous un père, il respecte l'oint du Seigneur, appelé à partager votre sollicitude, il marche avec joie dans la route

où votre sagesse dirige ses pas, où votre douceur répand ses charmes, où votre piété lui ménage toutes les grâces; nos cœurs dans tous les temps vous ont tenu le même langage; le moment qui vous mit à notre tête y établit à jamais votre empire : je mets au nombre des plus beaux jours de ma vie celui où choisi pour vous en renouveler l'assurance; j'ai pu mêler mes faibles hommages à ceux d'un corps qui vous est si cher.

Au même.

Ce n'est pas pour suivre un usage établi par nos pères que nous venons vous offrir nos respects. Les liens bien plus forts d'une haute estime, et d'un inviolable attachement, nous attirent auprès de vous, nous admirons, nous chérissons des vertus et des sentiments qui nous rappellent encore mieux que votre dignité les bontés et la sainteté de celui dont vous tenez la place. Le devoir et l'inclination heureusement confondus, sont également satisfaits. Cet usage, dont nos cœurs n'ont pas besoin, nous est favorable, il nous autorise à vous tenir quelquefois un langage que votre modestie nous interdit, et nous console un peu de ce que votre absence nous coûte. En vous exposant nos regrets à votre départ, et notre joie à votre retour, nos idées, nos sentiments sur la supériorité de votre mérite, notre cœur se soulage et goûte un secret plaisir à vous rendre justice, et à se la rendre. Nos protestations seront toujours trop rares et trop faibles si nous les mesurons sur le principe qui les dicte.

Au même.

Quelque vive que soit toujours notre joie à votre retour des Etats, nous goûtons cette année un plaisir d'autant plus sensible que leur prolongation vous a fait longtemps attendre. L'attachement et le respect nous rendent trop chère votre présence pour ne pas compter avec douleur les moments que nous enlève la province, notre seule rivale (*dans trente ans d'épiscopat, ce prélat n'est sorti que deux fois de son diocèse pour des visites de bienséance de quelques jours*). Vous voilà donc rendu à nos empressements, avec toutes ces vertus, que les Etats n'admirent pas moins que nous. Cette noble simplicité, cette humilité, cette modestie, cet éloignement du jeu, des spectacles, des parties de plaisir, de l'étalage du luxe et du faste, en un mot, de cet esprit du monde que vous ne connûtes jamais. Dirigez-nous, éclairez-nous, édifiez-nous, continuez à nous rendre heureux; ces traits de votre gouvernement paternel, commun à tout le troupeau, se font surtout sentir à cette portion distinguée qui, appelée à coopérer à vos travaux, se fait gloire de marcher à sa tête; bien plus par ses sentiments que par la dignité de son caractère.

Au même.

Les événements qui depuis quelques années avaient suspendu la tenue des Etats, en éloignant la seule occasion de vos absences, nous promettaient une continuité de bonheur que rien ne devait plus interrompre; mais puisque le retour des bontés du prince nous oblige de céder au bien public, pourrions-nous trop bénir l'heureux moment qui vous rend à nos vœux? Vous faites la consolation de votre diocèse, le bonheur de votre clergé. Nous aimons en vous un père tendre qui nous porte dans son sein, nous suivons un guide éclairé, qui affermit nos pas; nous respectons un saint pontife toujours aux pieds des autels, offrant le saint sacrifice, demandant pour nous les bénédictions du ciel, nous apprenant par sa modestie, sa religion, son assiduité à rendre à Dieu le vrai culte; avec quelle satisfaction entrerons-nous sur vos pas dans la route que vous nous tracez, et avec quel succès inviterons-nous les peuples à vous suivre? vos vertus ont déjà fait tous les frais et levé tous les obstacles.

Au même, à la fête de l'académie.

Cet heureux accord de la religion et des sciences, que je me propose de démontrer dans ce discours, le voilà réalisé en notre faveur; les puissances ecclésiastiques et séculières se réunissent. Un grand roi vient de nous accorder sa protection déclarée (*ses lettres patentes*), le nom d'un saint prélat est inscrit parmi les nôtres: ce prélat respectable vient d'offrir sur le même autel les vœux du peuple et ceux des hommes de lettres (*il disait ordinairement la messe de l'académie*). De la même main, il enrichit les pauvres et les muses. (*Il donna tous les ans jusqu'à sa mort une somme pour le prix.*) Il ouvre également son palais aux sciences et aux grâces (*les assemblées se tinrent d'abord dans son palais*). Juste estimateur du mérite, élève et protecteur des beaux arts, aussi aimable dans la société qu'édifiant dans toutes ses actions; il n'enseigne pas moins par ses talents à cultiver les sciences qu'il apprend par ses exemples à les sanctifier.

Au même, dans la petite école.

Nous ne sommes pas moins édifiés que flattés, et pénétrés de reconnaissance, des visites que votre zèle vous engage à nous faire (*il visitait les écoles, y distribuait des récompenses, payait plusieurs maîtres*). Nous voyons au milieu de nous un prélat que tout nous rend cher et qui fait naître la plus noble émulation. Nous voyons de près, nous admirons cet assemblage de vertus, qui nous en offre le plus parfait modèle, et nous remplit de la plus grande vénération. Vertus en même temps sublimes et populaires qui, quoiqu'infiniment supérieures à nos faibles lumières, daignent pourtant se familiariser avec nous et se mettre à notre portée. Cette modestie que vous savez joindre à la dignité, cette affabilité que vous unissez à la fermeté. Toujours au-dessous de nos désirs et de vos bienfaits, nous sommes toujours en reste

avec le plus tendre des pères et le plus généreux des bienfaiteurs; nous ne pouvons vous offrir en reconnaissance que le prix que vous en souhaitez. C'est le seul qui puisse vous plaire; un nouveau zèle à remplir nos devoirs et à faire sans cesse des progrès dans la pratique de la vertu.

Autre compliment.

De notre cœur, recevez l'humble hommage,
Permettez qu'il se livre aux transports les plus doux :
Que notre amour nous dédommage
Du peu que des enfants peuvent faire pour vous.
Nous voyons à regret notre main impuissante,
Qui ne peut seconder un cœur reconnaissant :
Pour nous la nature est trop lente
Où vous êtes trop bienfaisant.
Ainsi que la naissante aurore,
Nous pouvons tout au plus annoncer un beau jour.
A peine jeunes fleurs commençons-nous d'éclore,
Les fruits paraîtront à leur tour.
C'est tout ce que nous savons faire,
Nous ne savons que vous aimer;
Et ce qui doit nous animer
C'en est assez pour toucher un bon père.

SUR LA FLATTERIE ET LA SATIRE DANS LES SERMONS.

Quelque dignes de nos éloges que soient ces prélats, et bien d'autres devant qui j'ai prêché, ce n'est qu'avec répugnance que j'ai prononcé des compliments dans mes sermons, forcé par les lois impérieuses de cet usage contraire à l'esprit du saint ministère. *Ne louez personne durant sa vie*, disait le Sage (*Eccli.*, 11, 30), la mort seule met le sceau à la vertu et aux louanges qu'elle mérite ; surtout la chaire de vérité, uniquement faite pour louer Dieu et les héros que l'Eglise place sur les autels, doit-elle brûler de l'encens pour les hommes, au milieu de celui qui brûle dans le sanctuaire, et s'exposer à blesser si souvent cette même vérité dont elle doit être l'organe ? Cet usage est devenu d'étiquette. On déplairait dans bien des diocèses si on y manquait. J'en ai plus d'une fois essuyé des reproches, non pas des prélats mêmes, dont au contraire quelques-uns m'ont prié de m'en abstenir, mais de ces vils adulateurs qui remplissent si souvent leur cour, qui sacrifient tout à leur idole et ne font que la corrompre par leur bassesse et leur prétendu zèle.

Voici les règles de ces hors-d'œuvres. 1° Ils doivent être rares. C'en est assez d'un dans un carême. Y revenir à chaque sermon serait insupportable. On n'en fait guère dans des sermons détachés, si ce n'est quelque fête ou cérémonie extraordinaire, un synode, une consécration d'église, une profession de religieuse, où le sermon, par un mauvais usage, est moins une instruction qu'une partie de la pompe. Jamais dans les missions et les retraites. Un apôtre est trop occupé du salut des âmes pour s'amuser à cueillir quelques mauvaises fleurs. 2° Ils doivent être courts. Sept à huit périodes y suffisent. J'en ai vu d'aussi longs que la moitié du sermon. Combien doit souffrir un prélat vertueux ? Le moins modeste s'ennuie, l'auditoire s'impatiente, et regarde en pitié le fade déclamateur. Il en méprise le reste de son discours. 3° Ils doivent être précis et tracer le vrai caractère de celui qu'on complimente. Un discours vague qui peut être adressé à tous les pontifes de l'Eglise catholique ne décèle pas moins la stérilité du génie dans le complimenteur qu'il fait soupçonner la disette du mérite dans le héros. Tels sont souvent les panégyriques des saints. On en a un tout fait dans la mémoire, on ne fait d'une paroisse à l'autre que changer le nom du patron. C'est ici sainte Anne, ailleurs saint Christophe, bientôt saint Augustin. 4° Ils doivent être vrais. Un éloge des vertus qu'on n'a pas est une ironie dont l'orgueil même s'offense, dont le vrai mérite rougit, dont le public se moque. Il est dans l'Eglise des évêques très-vertueux, sans doute, c'est le grand nombre, mais fussent-ils tous des apôtres, saint Paul nous apprend que le soleil, la lune, les étoiles, ont une lumière différente, et souffrent souvent des éclipses. Dira-t-on que ce sont des leçons qu'on leur donne et des exhortations à acquérir ce qui leur manque ? Ces leçons sont mal reçues et sont peu suivies. Le public en rit, et ce n'est pas au prédicateur à prendre ce ton ironique. 5° Le compliment doit être chrétien, ecclésiastique, épiscopal; l'opulence, la noblesse, le faste, la frivolité, l'esprit du monde, peuvent-ils être des objets d'éloge dans la bouche du ministre d'un Dieu pauvre, humble, méprisé, ennemi du monde, qui n'a voulu pour disciples que des gens pauvres, petits, simples comme lui ? Le louangeur est alors en contradiction avec le prédicateur, comme celui qui au jour de Noël fit un parallèle du palais épiscopal avec l'étable, des tapisseries avec les araignées, des lits de damas avec la crèche, des équipages avec le bœuf et l'âne, et donna, comme de raison, la préférence à la magnificence. Un ministre qui a l'esprit de Dieu n'est pas épris des avantages temporels jusqu'à en faire aux autres, encore moins s'en faire à lui-même un mérite.

Ces petites pièces doivent être ingénieuses. Ce n'est pas la peine d'emboucher la trompette pour ne faire entendre que des sons vagues et des tons communs, le tour doit être varié; c'est quelquefois le saint dont on fait le panégyrique; c'est la matière que l'on traite, quelque événement particu-

lier qui en fournit l'occasion. Il doit venir naturellement, sans affectation, amené par des transitions faciles, et non pas jeté brusquement. Tantôt on adresse la parole au prélat, tantôt au clergé, tantôt au peuple, à Dieu, aux saints, à l'Eglise, etc., qu'ils ne soient, ni d'un ton ampoulé de déclamateur, ni d'un style bas et rampant, d'adulateur et d'esclave, ni d'un style poétique, ou du bel esprit hérissé d'antithèses et de pointes; mais simple, grave, pieux, plein de sentiment, où il entre moins d'applaudissement et d'admiration que de confiance et de reconnaissance; le cœur doit s'épancher plutôt que l'esprit briller, ou l'intérêt se prosterner. Eloignez tout détail puérile, toute exagération, même d'un mérite réel. L'excès décrédite, l'enthousiasme rend suspect, le vrai mérite disparaît sous le fard de l'hyperbole. Le ministre de Dieu doit savoir s'estimer assez pour ne pas mettre entre les hommes une si énorme distance. Après tout, ces hommes rares, ces génies transcendants, ces saint à canoniser, ces prodiges de talents, sont-ils bien communs? Le peuple même n'est pas dupe des grands mots, il sait apprécier les talents et rabattre de l'enflure du panégyrique. On a beau monter un petit homme sur des échasses, il ne paraît que plus petit. Enfin, il est à souhaiter, s'il veut obtenir quelque créance, qu'un compliment soit dans une bouche désintéressée. Un aspirant aux bénéfices, un commensal, une créature, un grand vicaire, un parent, etc., ont beau protester dans leur harangue que ce n'est pas l'intérêt qui leur ouvre la bouche; il faudrait un mérite bien éclatant pour s'en rapporter à la balance de l'adulation, et au microscope de l'esprit de servitude.

Un bon compliment ne doit jamais être annoncé. Il doit à peine être aperçu; qu'il se glisse, qu'il échappe comme par hasard, en passant dans une exhortation, dans des vœux au ciel pour la prospérité du héros, des actions de grâces à Dieu pour un tel don, dans un autre portrait où celui-ci se trouve enchâssé, comme une miniature. C'en est une en effet, qui demande beaucoup d'art; c'est un grain d'encens, non un grossier coup d'encensoir; c'est un bas-relief, non une statue colossale. Comme aucune loi ne le prescrit, que l'esprit de l'Evangile s'y oppose; que d'une voix unanime les auditeurs le désapprouvent, que la vertu en rougit, que la vanité s'en repaît, que la parole de Dieu en est affaiblie, souvent avilie par l'avilissement où se met celui qui l'annonce; il doit lui être comme arraché par la force de la vérité, et la vivacité du sentiment. Il serait ridicule de se mettre à genoux en chaire pour haranguer un évêque, comme on harangue les rois. De s'abaisser profondément comme pour lui demander sa bénédiction, et la permission de parler de lui, comme un domestique qui reçoit les ordres de son maître, de changer le ton de sa voix, de l'élever avec éclat, de l'abaisser avec timidité, de demander l'attention de l'auditeur, et se dire incapable de parler de lui, tandis qu'on est capable de parler de Dieu et de ses mystères. Les deux qualités du prédicateur rendent cette indécence évidente. Il est l'homme de l'évêque, il parle à sa place; il est l'homme de Dieu et parle de la part de Dieu. C'est à l'évêque à annoncer la divine parole, le prêtre est son suppléant; l'évêque est censé prêcher par la bouche du prêtre. Convient-il que l'évêque parle de lui même, et fasse son panégyrique. Convient-il qu'il le laisse faire à celui qui est son organe? La mission qu'on donne et l'éloge qu'on reçoit font un contraste révoltant. Faut-il encore ajouter la fadeur au ridicule de l'égoïsme?

On ne cesse de dire d'après saint Paul, nous sommes les ambassadeurs du Tout-Puissant, nous parlons en son nom, ne pensez pas à l'homme, il doit disparaître, c'est Dieu qui monte en chaire et prononce ses oracles. Ainsi s'annonçaient les prophètes, *hæc dicit Dominus*. Ainsi Dieu s'annonçait-il. *Posui verba mea in ore tuo.* (*Isa.*, LI, 16.) Est-ce à Dieu à faire des compliments et à capter la bienveillance de l'homme par la flatterie? Un bon sermon doit être tel que, si Dieu parlait aux hommes, il pût le prononcer. Est-ce le faire parler en Dieu, de le faire un louangeur qui rampe en protégé devant la créature? Dans le moment de l'exercice des fonctions, il n'y a presque pas d'inégalité entre les ministres, ils ne sont tous que les instruments de la Divinité. Le prêtre baptise, absout, consacre avec la même validité que l'évêque. Il a reçu de lui l'ordination et la mission, il est soumis à sa juridiction, mais dans l'exercice du ministère, c'est la même autorité divine dont ils sont revêtus, les mêmes mérites de Jésus-Christ qu'ils distribuent, le même maître qu'ils représentent. Qu'ils n'avilissent donc pas leur caractère, qu'ils ne dégradent pas par des bassesses la noblesse de leur emploi, dans le temps même qu'ils le remplissent.

Il est une infinité de manières moins directes et par conséquent moins indécentes de louer un grand qui daigne venir au sermon, et honorer l'orateur de son suffrage. L'adulation est inépuisable, mais elle doit peu flatter. L'intérêt la dicte, la bassesse la prononce, ou la coutume en fait une pure cérémonie. Outre l'intérêt sordide qui aspire à des grâces, postule des bénéfices, il en est un moins grossier, mais aussi vif. On fait quelquefois de la chaire un métier qui donne à vivre, et la faveur des évêques procure de l'emploi. On veut se faire un nom, et leur suffrage donne de la réputation et de la vogue; on espère de se le concilier, et avec lui celui de la cour. C'est une espèce de commerce. N'est-il pas juste de rendre éloge pour éloge? Il y aurait de l'ingratitude de critiquer qui nous encense, on y perdrait même. La critique décréditerait la louange; l'homme de Dieu dirigé par la religion, animé par le zèle dont la charité remplit le cœur, dont la vérité délie la langue, dont la

vertu dirige les pas, méprise toutes ces petites ruses de l'amour-propre.

A plus forte raison, toutes les lois de l'humilité et de la décence défendent au prédicateur de parler de lui-même ou de son corps, de louer ses talents, de détailler ses travaux, de vanter ses succès. Je ne voudrais pas même qu'il annonçât à l'avance ses discours, ce charlatanisme, ces fanfaronades sont si méprisables, la modestie, la gravité, l'humilité siéent si bien à sa personne, donnent tant de prix à ses paroles, font tant d'impression sur les esprits! Il n'y a pas jusqu'à l'éloge tacite que fait de l'orateur un air de suffisance et de présomption, un ton de hauteur et de supériorité; ou que semble mendier de l'auditeur un style précieux, un geste affecté, une parure recherchée, qui ne préviennent justement contre lui. Dieu a envoyé aux hommes non des souverains, mais des pasteurs pour les diriger; non des pédants ou des petits maîtres, mais des apôtres pour les instruire dans la voie du salut, et qui en marchant les premiers dans la voie, doivent les étayer par leur vertu.

La satire dans les sermons est plus répréhensible que les éloges, elle est le fruit de la malignité. Elle blesse la charité et s'écarte souvent de la vérité. Elle est encore plus criminelle lorsqu'elle attaque les supérieurs qu'on doit respecter, les états distingués, le clergé, la magistrature qu'il faut ménager. Un sermon peut être satirique sans nommer personne, ce qui serait un crime, ou par la ressemblance des portraits qui caractérisent si bien les personnes qu'on ne peut les méconnaître, ou par la plaisanterie des traits qui font rire l'auditeur, par les détails qu'ils présentent dans ceux que l'on joue, ces deux espèces de satires sont très-différentes. On peut reprendre d'un ton grave et sérieux, qui ne dégrade point la dignité de la chaire, quoique le particulier ait droit de s'en plaindre, et on peut, sans offenser personne, satiriser d'un ton familier, contraire à la sainteté du ministère. Il faut éviter avec soin ces excès: l'un pèche contre la charité, l'autre contre la bienséance; mais il s'en faut bien que tout ce que la superbe délicatesse d'une oreille mondaine traite de satire mérite ces anathèmes. Ce n'est qu'une juste condamnation du vice à qui elle n'a pu souffrir qu'on fasse le procès.

Il est très difficile, ou plutôt impossible de prêcher sans faire le portrait de quelqu'un; ce serait même fort mal de ne faire le portrait de personne. Un discours de morale est un tableau de mœurs, des vertus et des vices, par conséquent une satire; chacun doit s'y trouver. Attaque-t-on donc des chimères, peint-on des êtres à qui rien ne ressemble; sont-ce les mœurs des Iroquois et des Hottentots qu'on veut réformer et non pas celles de l'auditeur qui nous écoute? Les portraits même faits au hasard ont l'air de quelqu'un aussi bien sous le pinceau du moraliste que sous les crayons du peintre. Les fameux ouvrages de *la Bruyère*, de la *Rochefoucauld*, n'ont-ils pas eu des clefs prétendues presque dans toutes les villes du royaume, où ces auteurs ne connaissaient personne? La parole de Dieu, dit saint Jacques, est un miroir, chacun y doit y voir son visage. Malheureux qui l'oublie et n'en profite pas! *Consideravit se inspeculo, et abiit, et oblitus est qualis fuerit.* (*Jac.*, I, 23.)

Il est vrai que comme il est des miroirs plus ou moins fidèles, des tableaux plus ou moins ressemblants, qu'on peut peindre en entier ou en partie, flatter ou défigurer, peindre en beau ou en laid, et selon la finesse du pinceau et le génie de l'artiste, adoucir les traits, déguiser les défauts, montrer dans le lointain, ne présenter que de profil, et dépayser même celui qu'on peint; et par cette espèce de masque, un habile orateur peut aussi épaissir ou délayer les couleurs, remplir ou laisser le détail imparfait, saisir ou écarter les traits les plus piquants, grossir ou affaiblir la censure ébaucher ou achever ses caractères; présenter divers jours, donner le change à l'auditeur, ou le distraire dans une vague généralité qui ne porte sur rien. Ces ménagements que les circonstances des temps et des lieux, peuvent quelquefois rendre nécessaires, énervent la parole divine et peuvent aller si loin qu'ils la rendront totalement inutile. C'est un remède, où pour en ôter l'amertume, un médecin répandrait tant d'adoucissement qu'il lui en ferait perdre la vertu.

On ne peut qu'à ce prix éviter le mécontentement des personnes délicates, qui s'offensent de tout. Elles connaissent mal leur intérêt; il est de la prudence de dissimuler ce qui se dit dans un sermon, quoi qu'on s'y reconnaisse; car enfin, la plupart des gens n'y font pas attention; les traits tombent sans qu'on s'en aperçoive, ou bientôt ils s'oublient. En réveillant le public par ses plaintes on lui en fait faire l'application, et sentir toute la justesse; le silence eût émoussé le trait, le ressentiment l'aiguise et l'enfonce. Etre offensé d'un sermon, c'est s'y reconnaître, c'est s'avouer coupable et justifier la censure; une noble assurance qui ne s'y trouve pas en éteint le feu, en écarte l'idée; le mécontentement en déclare la vérité; il est même rare qu'un prédicateur ait personne en vue, le plus souvent il ne connaît pas même ses auditeurs, pourquoi lui faire un procès injuste s'il n'a pas eu de la malignité ou le flatter par la sensibilité à la censure.

Ce serait en augmenter la profondeur de prendre des voies éclatantes pour en obtenir une réparation, demander des châtiments, mettre en mouvement des personnes en place, en venir à des disgrâces, à des interdictions; c'est afficher sa honte, aider à enfoncer le poignard, c'est l'enfoncer soi-même; la défense fait l'assaisonnement le plus piquant du péché, donne un sel aux bons mots et les perpétue. Rien ne fait mieux

débiter un livre que la critique ou la proscription; les cendres où on le réduit sont une semence qui le multiplie. Les libraires souhaitent qu'on défende les livres qu'ils mettent au jour, c'est en assurer le débit. Souvent l'auteur fait en secret la censure de son ouvrage pour lui donner plus de vogue.

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps à beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

On ne voit pas dans l'Evangile cette circonspection outrée, qui ne fait du glaive à deux tranchants de la divine parole qu'un roseau faible et émoussé qui à peine effleure et se plie à tous vents. Le Sauveur parle aux pharisiens de la manière la plus forte et la plus détaillée et les nomme sans détour: *Pharisæi hypocritæ.* Personne ne s'y méprend, ils en font les plaintes les plus amères et ces sermons si offensants n'ont pas peu contribué à sa mort. Les apôtres en sont alarmés et le lui représentent. Savez-vous, lui disent-ils, que les pharisiens sont très-choqués de vos discours: *Scis quia audito verbo hoc scandalizati sunt?* (*Matth.*, XV, 12.) Tantpis pour eux, dit-il, je ne cherche pas à les flatter et à leur plaire. Toute plante que mon Père n'a point plantée sera arrachée. *Omnis plantatio quam non plantavit Pater meus eradicabitur.* (*Matth.*, XV, 13.) Les apôtres ne mesurent pas mieux les termes, nos oreilles superbes s'accommoderaient-elles du style de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jacques? Les prophètes semblent passer toutes les bornes de la douceur; aussi Dieu prétend qu'ils soient une colonne de fer et un mur d'airain pour parler sans crainte aux rois et aux princes. Nous n'aurions garde de tenir aux particuliers le langage qu'ils tiennent aux rois, il passerait dans nos mœurs pour grossièreté et brutalité. Les sermons des Pères de l'Eglise sont pleins de traits les plus piquants et des portraits les plus frappés. Est-il rien de plus vif que saint Jérôme, saint Hilaire, saint Bernard même, ce Père qui répand le lait et le miel? Tous les saints dont nous avons les sermons sont formés sur ce modèle. Nos pères étaient peu délicats ou saint Vincent Ferrier, saint Antoine de Padoue, saint Bernardin de Sienne, se croyaient peu obligés de ménager leur délicatesse.

Sans remonter aux temps éloignés, quelle satire plus forte de la cour que le *Petit Carême* de Massillon, prêché de nos jours devant le roi même, M. le régent et toute la cour? Ce grand orateur en fut-il moins estimé et n'est-ce pas son chef-d'œuvre? Le P. Bourdaloue était, disait-on, le prédicateur des rois et le roi des prédicateurs; tout le monde sait avec quelle liberté généreuse il parlait à Louis XIV, de tous les monarques le plus fier, et la réponse héroïque de ce prince aux courtisans qui voulaient l'aigrir, réponse qui ne lui est pas moins glorieuse qu'à l'homme de Dieu : *Le P. Bourdaloue a fait son devoir, c'est à moi à faire le mien.* Ses sermons ainsi que ceux de La Rue, de Massillon, etc., sont entre les mains de tout le monde, ils sont pleins de cette morale vraie et forte qui fait la peinture du vice; l'énergie de l'expression, la vérité des traits, la variété et la multitude, la ressemblance de ces affreux tableaux; n'est-ce pas une satire perpétuelle du monde? qui ne l'y connaît pas, qui peut s'en dissimuler la vérité? Sans en vouloir à personne tout prédicateur qui ne veut pas rendre son ministère inutile doit à leur exemple peindre vivement et d'après nature, et ne pas cacher le corps sous un tas de draperies même les plus riches. Tous les autres orateurs croiraient énerver l'éloquence, si dans le fade verbiage de quelque portrait superficiel et chimérique des mœurs, leurs auditeurs pouvaient se méprendre. Sans citer les fameuses philippiques des deux plus grands maîtres de l'éloquence, partout nous trouvons des peintures véridiques des hommes qui les présentent à eux-mêmes dans leur vrai jour; éviterait-on le reproche de flatteur et de mauvais peintre, si les crayons timides craignaient d'en exprimer les traits?

On donne avec soin pour règle dans les séminaires de ne jamais parler en chaire des défauts des prêtres, des religieux, surtout des supérieurs et des évêques; je ne sais si l'intérêt autant que la prudence n'a pas dicté cette loi sévère au reste assez inutile. Il est rare que les prédicateurs tombent dans cette faute, ils ne la commettraient pas impunément, les reproches, l'interdiction, le châtiment suivraient de près. Il serait plus nécessaire de les prévenir contre cette lâche timidité qui, sous le nom de circonspection, leur est ordinaire. Pour un qui attaque le vice avec courage, il en est cent qui, selon le prophète, sont des chiens muets qui n'ont pas la force d'aboyer : *Canes muti non valentes latrare.* (*Isa.*, LVI, 10.) Le Sauveur du monde, nous l'avons dit, n'avait pas tous ces ménagements : *Sépulcres blanchis, race de vipères, malheureux hypocrites*, disait-il à la Synagogue, aux pharisiens, aux scribes, c'est-à-dire aux prêtres et aux docteurs de ce temps-là. Ainsi les traitait saint Jean son précurseur, ainsi s'expliquait saint Etienne, son premier martyr, ils nous apprenaient à séparer la dignité de la personne des devoirs de la doctrine. Ces illustres coupables sont assis sur la chaire de Moïse; faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. *Secundum opera eorum nolite facere.* (*Matth.*, XXIII, 3.)

Cette règle de séminaire est un grand problème. Je sais qu'on doit respecter les places et le caractère; que le peuple, assez porté à médire de ses pasteurs et de ses maîtres, en devient plus hardi quand il les voit publiquement censurer, et profite des découvertes que souvent on lui fait faire dans le tableau de leurs devoirs, que l'honneur de l'état et l'autorité de la place peuvent souf-

frir de ce détail inutile au peuple, dont les devoirs sont différents, ne ferait qu'aigrir ceux qu'il intéresse. De là au contraire cette multitude de compliments prodigués de toutes parts, quoiqu'au moins aussi inutiles, dont on connaît trop le fondement et le motif pour en être la dupe ; usage trop cher aux grands pour le blâmer ; trop opposé à l'Evangile, à la dignité de la chaire, à l'intérêt même de ceux qu'on encense pour l'approuver.

Mais, d'un autre côté, laissera-t-on les grands sans instruction? la parole divine n'est-elle pas pour eux? Ménagera-t-on leur délicatesse jusque dans le lieu, dans le temps, dans les fonctions destinées à les instruire, qui leur apprendra donc la vérité? Sera-ce les flatteurs qui les assiégent, qui les empoisonnent, qui canonisent jusqu'à leurs vices? Sera-ce les suppliants qui leur demandent des grâces et en font des divinités? Sera-ce les parasites qui mangent à leur table; le mercenaire qui leur fait la cour; l'indifférent qui les voit par bienséance? Il ne reste pour eux d'autre ressource, d'autre asile à la vérité, que la liberté de la chaire. Faut-il que ceux qui l'oublient davantage, qui en ont le plus de besoin, à qui on se fait un intérêt de la déguiser, soient inaccessibles à ses lumières, jusqu'à défendre aux ministres de la vérité de leur en rappeler la mémoire, et les obliger d'encenser leur sécurité par les mains de la religion? Ils seraient bien à plaindre, si la privation de tous les remèdes était une prérogative de leur place. Il y a cependant des ménagements à garder avec tout le monde, surtout avec les grands. Tout ce qui est personnel doit être banni de la chaire ; tout ce qui désigne la personne, en est un signalement; des traits caractéristiques, des événements, des circonstances particulières qui démasquent et fixent les yeux de l'auditeur; tout cela n'est pas d'un zèle selon la science et la charité. L'orateur ne doit commettre ni sa réputation par un air de malignité, ni l'honneur du particulier par des allusions déshonorantes, ni la conscience du public par un scandale inévitable.

Il est plusieurs sortes de sermons. Des sermons *théologiques*, où l'on développe un mystère, où l'on prouve une vérité spéculative, à peu près comme un traité de théologie. Des sermons d'*éloges* tels que les panégyriques, les oraisons funèbres où l'on peint la vertu d'un héros. Des sermons de *sentiment* où se livrant à l'effusion de son cœur, on fait une espèce de méditation. C'est un tissu d'actes de vertu. Des sermons de *casuiste* où on pose des principes de morale. on propose, on décide des cas, on explique les devoirs. Des sermons en *paraphrase* , en *homélie* qui ne sont que des explications de l'Evangile ou de quelque texte de l'Ecriture. Tout cela sans doute ne demande point de satire; mais dans les sermons de morale, où l'on peint les mœurs, où l'on attaque les vices, où l'on exhorte à la vertu, il est impossible que dans la suite des portraits qu'on est obligé de faire on ne retrouve souvent l'original dans la copie.

Il est vrai que dans toutes sortes de sermons on peut aisément enchâsser la morale, et par conséquent tracer des portraits; et plusieurs prédicateurs s'en font un devoir. Dans leur système, le mystère, le nom du saint n'est que comme le texte ou le canevas sur lequel, par un remplissage trivial et facile, on applique la morale, c'est-à-dire on fait des excursions satiriques sur les vices. Les portraits naissent et se multiplient sous leur plume. L'avare, l'ambitieux, le vindicatif, le voluptueux y jouent régulièrement leur rôle, et ne peuvent manquer de trouver dans l'auditoire le visage dont ils font le portrait. Je crois que ces prédicateurs se trompent, et qu'un discours, pour être parfait, doit se renfermer dans son genre, et suivre la loi de l'unité. Le panégyrique doit se borner à l'éloge du saint; le mystère, à l'explication du dogme; la controverse, à l'établissement d'une vérité; et si quelquefois, par ressemblance ou par contraste, quelque trait satirique vient s'y glisser en passant : le fond de la pièce doit uniquement rouler sur son objet, sans s'égarer dans des digressions et des épisodes, dont la triviale facilité fait aussi peu d'honneur à l'orateur que de plaisir à l'auditeur, et qui, se reproduisant à chaque sermon, décèlent la disette du plagiaire de lui-même. Après tout, chacun suit son goût et son génie, pourvu qu'il instruise, qu'il touche. qu'il convertisse, il a atteint son but et rempli son devoir, et il s'en trouve des exemples dans les prédicateurs.

Il faut bien distinguer l'esprit, le style, l'objet de la satire, d'avec celui du zèle et de la charité, qui souvent se couvrent des apparences l'un de l'autre. L'objet de la satire est le ridicule, l'objet du zèle est le péché, le style de la satire est badin et plaisant, le style du ministère est sérieux et grave, l'esprit de la satire est la malignité, l'esprit de l'Evangile est amour et douceur. Il y a, dans les hommes, deux sortes de défauts : le *vice*, c'est l'opposition à la loi, le *ridicule*, c'est l'opposition à la décence, ces deux défauts peuvent s'unir ou se séparer. Ce qui est vicieux est souvent ridicule : ils sont communément séparés, mais toujours ils ouvrent deux carrières différentes, de plaisanterie ou de reproche. Le ministre gémit de la contravention à la loi; le satirique se moque de l'indécence et de la faiblesse; l'un a l'éternité pour fin, la volonté de Dieu pour règle; il traite en criminel, prend le ton de maître et parle au nom du maître, menace, promet, défend, ordonne, condamne, absout. L'autre est un spectateur indifférent qui s'amuse, un comique qui se joue, un cynique qui mord. Il ne cherche point à corriger, mais à rire; il néglige, il abandonne même à dessein, comme ennuyeux et dégoûtant, ce qu'il peut y avoir de grave et d'important dans la passion pour donner des tours malins, saisir des circonstances plaisantes et parler d'un air comique.

L'homme de Dieu veut rendre parfait pour sauver; le satirique débite quelquefois de belles sentences, mais son objet n'est pas de moraliser; et quoique le prédicateur combatte quelquefois le vice par le ridicule, il a moins en vue de s'en moquer que de le réformer.

Il est certain que le style badin et plaisant n'est point celui de l'Évangile, par conséquent ne doit pas être celui de son ministre; il représente un trop grand maître, il traite de trop grands intérêts, les vérités qu'il annonce sont trop importantes pour prendre le ton de la frivolité. Que penserait-on d'un magistrat qui prononcerait des arrêts burlesques, d'un ambassadeur qui négocierait la paix et la guerre en tabarin? Plein de la grandeur et des intérêts de son maître, que ses pensées, son langage répondent à la sublimité de ses fonctions. Chaque chose à son style, sublime ou simple, tendre ou naïf, pathétique ou didactique, selon les tons divers sur lesquels chacun doit se monter. La chaire peut les employer tous, selon les sujets quelle traite, mais le grave et le sérieux doit faire le fond et la base; dans l'Ancien et Nouveau Testament, on ne trouvera pas un seul mot pour rire. Sublime dans le mystère, pathétique dans les exhortations, tendre dans les sentiments, simple dans le détail, précis dans le précepte, il faut qu'un prédicateur s'accommode à tout, mais toujours d'une manière grave, en envoyé de Dieu. On trouve, dans l'Ecriture, des reproches très-vifs. Nathan dit à David: *Tu es ille vir*. (II *Reg.*, XII, 7). Saint Jean dit à Hérode: *Non licet tibi* (*Matth.*, XIV, 4); saint Paul parlant au grand prêtre l'appelle *paries dealbata* (*Act.*, XXIII, 3); mais sur quel ton? vit-on jamais l'homme apostolique dégrader le ministère, avilir la parole, ou profaner la chaire par un style de théâtre, qui fait perdre tout le fruit de ses travaux.

La plaisanterie vient de plusieurs sources. La naiveté de l'expression qui peint trop à découvert, le détail des circonstances puériles, ou grossières, l'ambiguité des mots qui présente des idées ridicules, l'espèce de trahison et de surprise, qui découvre des motifs qu'on voulait cacher, l'embarras et la confusion où l'on jette en présentant des torts, qu'on ne peut excuser, la nature des choses trop peu mesurées, qu'on fait ou qu'on dit, l'air caustique qui l'accompagne, le sourire, le ton, les gestes qui peignent. Les écrits et les conversations en tout genre, en offrent des exemples. Il est bien plus frappant dans la chaire, par le contraste et par la surprise, puisqu'on ne s'y attend jamais qu'à de grandes vérités et des lois sévères, à un style infiniment au-dessus de ces méprisables futilités. Il est vrai cependant que tout cela est relatif à l'auditoire, ce qui serait bas et ridicule à la cour et à la ville peut être utile et nécessaire à la campagne, ce qui serait déplacé dans un carême plaît et touche dans les missions, les catéchismes, les conférences; ce que la délicatesse raffinée du siècle dédaigne et condamne obtiendrait des éloges dans un autre siècle, ce que le goût d'une nation ne peut souffrir fait les délices d'une autre nation, parce qu'alors il cesse d'être ridicule, et qu'il est mis à la portée de l'auditeur, accommodé à son caractère, conforme au génie de sa langue : il en est comme des aliments et des habits, l'élégance des uns, l'assaisonnement des autres, tout varie à l'infini. Les lois de la décence ne sont pas moins diversifiées. Il est inutile d'en citer des exemples, tout le monde le sent. Ne condamnons pas légèrement, mais évitons avec soin tout ce qui parmi nous pourrait les blesser, et ne mettons pas obstacle au fruit divin de nos fonctions sacrées, qui seul doit être le but de nos travaux et de nos désirs

---

DISCOURS ACADÉMIQUES.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie royale des sciences et beaux-arts, établie à Pau, par M. l'abbé de La Tour, associé à l'Académie.

J'entreprends, Messieurs, de traiter un paradoxe littéraire dans une assemblée brillante qui me paraît un phénomène. Qui le croirait, et puis-je moi-même le croire? Un missionnaire hérissé de la barbarie des Iroquois (14), de la grossièreté des campagnes, de la sécheresse théologique, de l'austérité du saint ministère, ose élever sa voix dans le centre des belles-lettres, des sciences et des arts. Il a osé inviter les arbitres du bon goût et une ville pleine d'esprit et de politesse, et convoquer les états du Parnasse, après la tenue de ceux de la province.

(14) L'auteur de ce discours a été doyen du chapitre de Québec en la nouvelle France. Il a prêché dans plusieurs endroits du royaume. Etant venu prêcher le carême à Pau, il fut reçu à l'Académie trois jours après son arrivée, et prit séance dans l'assemblée publique pour la distribution des prix, qui se tint pendant les Etats de Béarn le 9 février 1758. Il ne prononça son discours que le 14 suivant, dans une assemblée publique qui fut tenue à son occasion, et où les dames de la ville, qui n'ont pas accoutumé de venir à l'académie, voulurent bien se trouver.

Il a même été assez téméraire pour aspirer à entrer parmi ces hommes d'élite, et au risque du plus humiliant contraste, s'asseoir avec les Grâces, et figurer avec les Muses. Ah! sans doute, Messieurs, c'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre. Plus heureux que sage, il l'a obtenu, et avec un succès si rapide, que les lauriers naissant sous ses pas, il a pu, comme le conquérant des Gaules, dire en entrant dans cette ville : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; ou plutôt et avec plus de vérité, je suis venu, j'ai vu, j'ai été vaincu ; vaincu par les bienfaits et les bontés, vaincu par l'esprit et les talents, par les charmes de la société et la douceur du caractère. Heureuse défaite, qui, sous les drapeaux du respect, par les mains de l'estime et les chaînes de la reconnaissance, attache pour jamais au char du vainqueur !

Mais quel vainqueur, et qu'il est glorieux de porter ses chaînes ! comment peindre avec tous ses traits une compagnie qui réunit dans un degré supérieur tant de divers genres de mérite? où l'historien, aussi éclairé qu'élégant, sait déterrer dans les ténèbres de l'antiquité, et lier si heureusement les faits épars, et presque anéantis de l'histoire de la province ; où le savant et laborieux naturaliste arrache du sein des rochers les secrets utiles que la nature semblait y avoir enfermés avec une sorte de jalousie ; où le philosophe chrétien, respectant dans le flambeau de la religion les vraies lumières de la raison, bien loin de les mettre aux prises par une fausse sagesse, les fait servir l'une à l'autre; où le poëte aimable répand à pleines mains les fleurs brillantes qui parent les rives du Permesse ; où le grave magistrat et le zélé pasteur savent si bien embellir, par les richesses de la littérature, la fécondité du génie, les agréments de l'esprit, cette piété solide, cette intégrité inébranlable, cette profonde connaissance des lois divines et humaines, qui, dans la ville et dans la province, sont l'appui de l'Eglise et de l'Etat.

Autre phénomène : je vois ici cette belle moitié du genre humain, qui en fait l'agrément et l'écueil, dont nous louons la piété et redoutons les approches, que la chaire proscrit, et que le cœur absout. Et c'est ce grave missionnaire qui l'appelle au temple des Muses, dont elle fait l'ornement, et qui après l'avoir longuement ennuyée par ses sermons, veut encore l'ennuyer par ses rêveries littéraires.

Quelle fut ma surprise de n'en voir aucune dans l'assemblée publique où j'eus l'honneur d'être admis, elles que j'ai vues orner un cercle brillant dans les autres académies; elles dont le goût et la pénétration juge si sûrement des ouvrages d'esprit, et dont le suffrage ajoute un prix si flatteur aux couronnes académiques; elles, enfin, qui, bien plus distinguées par la noblesse des sentiments et les talents de l'esprit que par les places les plus éminentes, savent si aisément et si naturellement répandre dans leurs discours et leurs ouvrages, une finesse, une délicatesse, une dignité d'autant plus supérieure qu'elles en cachent la supériorité, et n'en laissent goûter que les charmes !

Je me félicite, Mesdames, d'avoir pu, sur la garantie de ma gravité, par un nouveau genre de triomphe, rompre les barrières que sans doute l'amour de la retraite avait élevées entre vous et l'académie, et seconder les vœux d'une compagnie empressée à partager avec vous ses richesses, et à rendre hommage à votre mérite. Oserai-je même vous le dire? L'amusement aussi innocent qu'agréable d'une séance académique fait une utile diversion à des amusements fort différents. Dans cette espèce de port, pendant quelques heures, à l'abri de bien des dangers, on travaille pour la société et pour soi-même, en cultivant son esprit et réveillant l'émulation. Peut-on s'en promettre autant du jeu, des spectacles, des compagnies du monde, qui alarment si justement la vertu ?

Vous voyez, Mesdames, que je soutiens toujours mon rôle de prédicateur; mais je veux aujourd'hui m'apprivoiser et réunir le prédicateur à l'académicien. Cette union que je me propose de justifier, vous surprendra peut-être ; la preuve de ce paradoxe sera une espèce de sermon, mais moins long et moins sérieux que ceux où vous m'avez tant de fois édifié.

La poésie et l'éloquence de la chaire paraissent d'abord incompatibles : l'une, libre, enjouée, complaisante, toujours suivie des jeux et des ris, ne cueille et ne répand que des fleurs; l'autre, ennemie du monde, toujours armée contre les plaisirs, le relâchement et l'oisiveté, arbore un air imposant, n'a que des oracles à prononcer, des châtiments à annoncer, des lois sévères à prescrire.

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Ici, comme à l'opéra, on ne marche qu'à pas comptés et par figures symétrisées ; on ne parle qu'en battant la mesure, et cadençant toutes les finales ; là, traitant d'amusements frivoles l'accord rimé des sons, et le calcul mesuré des pieds, on frappe, on brise sans ménagement d'un ton impérieux et d'un cours rapide. La guerre paraît déclarée ; l'austère et sombre orateur foudroie sans pitié les écarts séducteurs du poëte; le poëte malin et plaisant n'épargne pas le ridicule à l'incommode censeur qui lui a fait le procès.

Un sage tempérament qui les conciliât, serait-il donc si difficile? l'éloquence et la poésie, amies et sœurs, doivent se prêter la main, et tendre au même but : c'est de rendre l'homme vertueux, non-seulement parce que la poésie doit toujours respecter la religion et la vertu (vérité que le vice seul a intérêt de révoquer en doute, et n'oserait ouvertement combattre), mais encore parce que la chaire doit s'embellir des grâces de

la poésie, comme le peuple de Dieu s'enrichit des dépouilles des Egyptiens, comme Moïse se servit pour faire les vases sacrés, des miroirs d'airain poli, les seuls qu'on connût alors, et dont les femmes Israélites se trouvèrent heureuses de faire à Dieu le sacrifice. Je ne doute pas qu'il ne soit utile à un prédicateur d'avoir lu les poëtes, et même d'avoir su faire des vers.

Cette vérité ne paraît un paradoxe que par la fausse idée de la poésie, que nous donne l'habitude. La plupart des vers que nous lisons ne roulent que sur des sujets frivoles, souvent mauvais : une chanson, un madrigal, une galanterie, un trait de satire, habillés de quelque rime, quelle idée nous donnent-ils du langage des dieux? Leur mérite et leur gloire sont bien médiocres; il est si aisé de l'acquérir. Tout le monde a de l'esprit pour la satire et la galanterie, elles sont si anciennes et si communes : on les trouve partout; il y a des siècles que les passions ont tout dit, on ne fait qu'en ressasser les ennuyeuses fadeurs. Tout y applaudit, le vice trouve partout des suffrages, il fait tous les frais de la découverte, tout le sel de la plaisanterie, et tout le bruit des applaudissements.

Le haut tragique, le sublime épique, n'offrent ordinairement que des aventures fabuleuses, ou des intrigues criminelles. Ils sont pleins de la mythologie païenne, ce qui ne forme qu'un jargon poétique fort trivial, c'est-à-dire une poésie de mots, très-différente de la poésie des choses dont elle n'a qu'un faux air. Il n'est pas plus poétique de dire le fils de Saturne pour Jupiter, que le fils d'Henri IV pour Louis XIII. Tout cela est infiniment opposé à la sainteté et à la gravité de l'Evangile. Avec de pareils traits, que les prédicateurs du seizième siècle semaient volontiers dans leurs discours, la poésie serait indécente et scandaleuse dans la chaire. Revenons de ces préjugés, rendons justice à la saine poésie : mise dans son vrai jour, nous verrons que la chaire s'en sert comme une reine relève son auguste dignité par l'éclat des pierreries et la magnificence des habits.

Le premier, le plus digne emploi de la poésie, le seul digne d'elle, a été de chanter les louanges de Dieu, celles des héros et de la vertu. Nos pères, les anciens druides, et tous les peuples du nord, n'enseignaient leur religion qu'en vers. Les vers sont encore dans les Indes les seuls dépositaires des mystères des Brachmanes. Tel est le langage que Dieu fit parler aux premiers interprètes de ses volontés, les patriarches et les prophètes. Il ne forma pas moins en eux le poëte, dont il dicta les expressions, que le ministre sacré qu'il remplit de son esprit. Tels sont les cantiques dont nos temples retentissent, et dont la traduction a immortalisé Rousseau. Nous les trouvons dans les plus anciens et les plus respectables livres du monde. L'Ecriture sainte, la religion, qui tient seule la clef du vrai temple de mémoire, en ouvrit les portes au fameux Santeuil, lorsqu'il fut assez sage pour lui consacrer sa lyre.

Trop heureux, si jamais ne dérogeant à sa céleste origine, ce langage divin n'eût été profané à chanter le vice! Le rendre à son auguste fin, ce n'est que le faire rentrer dans ses droits. Un bon poëme ne doit être qu'une espèce de sermon; pourquoi un bon sermon ne sera-t-il pas une espèce de poëme? La gravité des sentences, la pureté des sentiments, le récit des actions héroïques, les traits même lancés contre le ridicule et le vice, tout dans un bon poëme est une invitation à la vertu. Gardons-nous de prostituer le glorieux titre de poëte à ces hommes pernicieux qui, par des images séduisantes, des discours licencieux, des sentiments criminels, font rougir les Muses, dont la modestie ne souscrit qu'à ce que la sagesse avoue. Si les passions ont érigé des autels aux écrivains si peu dignes d'y monter, c'est à elles-mêmes qu'elles les ont élevées par un culte qui déshonore et l'adorateur, et l'adoration, et l'idole. L'unique et glorieux emploi de ces chantres sublimes, dont le Seigneur ouvre les lèvres, c'est de faire l'éloge de la loi divine, de son redoutable Auteur, et de ses fidèles disciples.

Le style de l'Ecriture est tout poétique, figures multipliées de toute espèce, comparaisons et paraboles sans nombre; c'est même le goût oriental, dans lequel elle a été écrite. Quelle élévation! quelle variété! quelle force dans les psaumes de David! quelle aménité dans les cantiques de Salomon! quelles images dans son *Ecclésiaste*, ou, selon la signification du mot hébreu, dans son *Prédicateur!* quelle profondeur de maximes dans les livres sapientiaux! quel feu, quel enthousiasme dans les prophètes! Les plus grands poëtes n'en approchèrent jamais. Plusieurs livres de l'Ecriture sont écrits en vers. Si les traductions qu'on en a faites n'en ont pas conservé la mesure, elles tâchent d'en conserver l'esprit, et ne rendent les beautés de l'original qu'autant qu'elles en rendent la poésie. Combien d'auteurs, pour mieux la saisir, en ont traduit en vers des livres entiers dans toutes les langues! la traduction des psaumes en vers grecs par le père Pétau, et en vers latins par Buchanan, sont des chefs-d'œuvre, et malgré la pompe et les grâces de leur style, sont bien au-dessous des accents divins que le véritable Dieu des talents avait inspirés au roi prophète. Combien d'autres ont pris la matière de leurs chants dans les événements de l'Histoire sainte, théâtre plus fécond en merveilles que toutes les métamorphoses de l'Hélicon et de l'Olympe.

Or, les discours chrétiens qui ne doivent être que l'explication de la parole de Dieu, qui s'enrichissent avec respect et avec succès de ses énergiques expressions, qui sont d'autant plus beaux et plus apostoliques, qu'ils en sont plus remplis, ne sont-ils pas, ne doivent-ils pas être vraiment poétiques? Ils font même l'honneur aux poëtes de citer quelquefois leurs vers. Les Pères de l'Eglise

sont nos modèles : saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, saint Clément dans ses *Stromates*, Tertullien et Origène dans leurs *Apologies*, et saint Jérôme dans la plupart de ses ouvrages, répandent une érudition poétique dont le goût de notre siècle n'adopterait pas la profusion. Ces grands hommes ont suivi l'exemple du Saint-Esprit; saint Paul, élevé au troisième ciel, et déclaré contre l'insinuante persuasion de la sagesse humaine, non-seulement prodigue dans ses épîtres les traits de la plus sublime poésie, mais encore cite les vers du poëte Ménandre, et jusque dans l'Aréopage, malgré la gravité de l'auditeur et de l'auditoire, il rapporte ce fameux vers d'Aratus :

Ipsius enim et genus sumus,
Nous sommes les enfants de la Divinité.

Quatre choses forment la vraie poésie, l'enthousiasme des mouvements, la beauté des pensées, la vivacité des images, l'harmonie des expressions.

Non-seulement on ne peut refuser à l'éloquence de la chaire le droit de se parer de ces ornements, mais encore elle y est heureusement entraînée par la nature de la matière qu'elle traite.

Premièrement, la chaire se livre à toute sorte de mouvement, et prend toute sorte de formes : c'est un fleuve qui entraîne, un ruisseau qui serpente, un tonnerre qui éclate, une rosée qui pénètre, une douce chaleur qui ranime. Qui n'a connu, qui n'a senti les délicieux effets d'un discours plein d'onction, où le cœur a tenu la plume, et l'amour a dicté le tendre langage ; qui enchante, ravit, saisit d'une douce langueur, embrase d'une ardeur céleste, où l'on s'écrie avec le prophète : Que veux-je dans le ciel et sur la terre, que vous, ô Dieu de mon cœur, mon partage pour l'éternité! (*Psal.*, LXXII, 24, 25.) Les sons harmonieux de la lyre d'Amphion, qui attirent les forêts, remuent les pierres, adoucissent les tigres et les ours, élèvent-ils l'homme jusqu'à connaître, aimer, goûter et posséder un Dieu, et se perdre en Dieu?

Quels plus grands intérêts peuvent remplir de terreur, et mettre en jeu tous les ressorts de notre âme, que ceux de la religion? Des feux éternels et des couronnes immortelles, le risque perpétuel du comble de la misère ou de la félicité, une vie fragile dont le moindre accident peut trancher le cours, des péchés sans nombre qui allument la foudre d'un Dieu vengeur! César et Pompée dans les plaines de Pharsale, Cicéron et Catilina dans le sénat, Agrippa et Mécène dans le conseil d'Auguste décidant de l'empire du monde, traitaient-ils d'affaires aussi importantes que la conquête d'un empire éternel? Quels feux! quels transports! quel saint enthousiasme n'allument point dans le cœur de l'homme des objets qui ont jeté un Dieu dans une agonie mortelle, jusqu'à exprimer le sang de ses veines comme la sueur! Ravis hors d'eux-mêmes par une sainte ivresse, qu'en pensent les saints? Si les anges et les démons pouvaient se faire entendre, quelle étonnante poésie n'enfanterait pas, dans leurs gémissements ou dans leurs cantiques, l'excès de leur joie ou de leur douleur?

Secondement, quelles images plus brillantes! l'imagination la plus vive peint-elle avec ces couleurs? Le monde sort du chaos, rentre dans le tombeau, renaît de ses cendres, se conserve dans une arche légère, le jouet des vents et des flots, sur les immenses plaines d'une mer qui n'a plus de rivage, au milieu des torrents qui se précipitent du sein des nues. Une parole fait sortir du néant une foule de merveilles; les astres lancent des feux étincelants, les oiseaux se jouent dans le vague de l'air, les arbres se chargent de fruits exquis, les maladies disparaissent, les pains se multiplient, la mort rend sa proie, une vierge féconde enfante un Dieu. C'est une mer suspendue d'un coup de baguette ; un désert aride couvert d'un aliment délicieux, un rocher qui fait couler des sources d'eau vive. Tout prend une vie, une action, un sentiment, la nature animée bénit son auteur et en retrace l'image, les étoiles volent à son commandement, la foudre exécute ses ordres, il marche sur l'aîle des vents et la cîme des ondes, les orages vont se briser à un grain de sable. Jamais la plus riche poésie ne multiplia, ne diversifia, n'embellit si fort ses tableaux. Avons-nous besoin du secours des divinités païennes? Les perfections, les ouvrages du vrai Dieu étonnent, épuisent les idées des plus beaux génies.

Quels sons divins la poésie ne fait-elle pas entendre, lorsque, par une sainte audace, cueillant ses lauriers sur le riche fonds de la religion, elle s'élève jusqu'au trône de l'Etre suprême? Au milieu même des fables, l'éclair qui le lance jusqu'à lui, éblouit, éclipse les traits les plus nobles de l'humanité; à son tour la religion, si majestueuse et si touchante dans ses instructions les plus simples, de quelle nouvelle grâce, de quelle nouvelle force ne sera-t-elle pas revêtue lorsque l'art y aura répandu les richesses de son coloris? On admire le prophète dans Rousseau, on adore la poésie divine dans le prophète.

La poésie est à la vertu ce que la peinture est aux objets, la musique aux sentiments, la magnificence des cérémonies au culte public. Le spectacle terrible du jugement dernier, les touchantes douleurs d'un Dieu mourant, parlent aux yeux et au cœur sous le savant pinceau de Rubens, ou de Michel-Ange. Une messe de Giles, un *De profundis* de Lulli, semblent évoquer les morts et faire rentrer dans les horreurs du tombeau les vanités humaines. L'Eglise par la décoration des autels nourrit la piété des fidèles, comme le prince par le faste de sa cour maintient le respect du peuple. L'imagination frappée dirige la main, l'oreille charmée conduit au cœur, le plaisir répond du suffrage.

Troisièmement, qu'est-ce qui fait la beauté des pensées? Ce n'est assurément ni le

verbiage et l'enflure, ni l'obscurité et le fard, ni l'entortillement et les pointes; c'est la vérité, la précision, la force, la profondeur, la sublimité. Qui doute que les pensées de la sagesse éternelle, de la lumière primitive des esprits, ne soient infiniment plus au-dessus des nôtres, que le ciel n'est au-dessus de la terre? Les plus grands génies, trop heureux d'entrevoir quelques rayons échappés au travers de l'épaisse nuée qui l'environne, ne font que bégayer après elle. Ne sont-ce pas ces pensées divines que la chaire explique? N'est-ce pas à ce trésor de la science et de la sagesse, dans cette source pure de la sublime poésie, qu'elle va puiser? Les poëtes, pour accréditer leurs fictions, se feignent inspirés de la divinité qu'ils invoquent :

Musa, mihi causas memora.....

Ces hommes divins, élevés au troisième ciel, dont nous sommes les échos, cette Eglise, dont nous sommes les disciples, n'ont pas besoin de feindre. Moïse parle à Dieu face à face. Son visage brille d'une lumière qu'on ne peut soutenir. Le Saint-Esprit descend sur les apôtres et leur accorde le don des langues et de prophétie. Un prêtre du vrai Dieu, bien mieux que le prêtre des Muses, ne parle que d'après l'inspiration la plus authentique : faut-il même que l'invocation l'annonce? Nos poëmes évangéliques commencent toujours par l'invocation du Père des lumières. Le style de la religion, à force de l'entendre, nous est devenu familier : il n'en est point de plus poétique. Les infidèles, dans les premiers siècles, en admiraient l'énergie et la noblesse : ils en sont tous les jours frappés dans le nouveau monde. Ces merveilles, comme celles de la nature, semblent avilies par l'habitude; elles sont plus admirables que les miracles mêmes.

Quatrièmement, ce serait mal connaître le vaste empire de l'harmonie que de la borner à quelque mesure cadencée de rimes et de pieds, dont la constante répétition et l'ennuyeuse monotonie ne fait que déceler la stérilité de l'esprit en le gênant. La prose a son harmonie aussi douce et plus diversifiée que les vers, dont l'air apprêté et la marche compassée ne connaît qu'un petit nombre de combinaisons différentes. La prose ressemble à la musique, qui, dans les récitatifs, les chœurs, les grands airs, la basse continue, n'est qu'une sorte de prose animée, et n'imite les allures régulières et symétrisées de la versification que dans certaines pièces, comme dans les rondeaux, les fugues, les ritournelles.

Le choix des mots sonores et coulants, la liaison des sons agréables à l'oreille, la combinaison des périodes arrondies et carrées, la longueur proportionnée des membres d'une période ou des phrases coupées, le judicieux mélange des mots plus longs ou plus courts, des syllabes longues ou brèves, le soin d'éviter le concours des voyelles ou des consonnes qui forment des sons aigus ou rudes, et cent autres règles qu'Aristote, dans sa rhétorique, explique pour le grec, Quintilien dans la sienne pour le latin, et dont l'abbé d'Olivet a donné dans sa prosodie les principes pour le français; tout cela, quoique moins saillant, moins frappé, moins artisé que le mécanisme des vers, ne plaît pas moins à une oreille délicate et superbe qui sait en sentir et en rendre l'harmonieux assortiment. Voilà ce qui, jusque dans la poésie, indépendamment du fond des pensées, par une seconde harmonie plus touchante que la régularité du mètre, met une si grande différence entre Ennius et Virgile, Ronsard et Malherbe, Chapelain et Quinaut. La négligence de ces règles forme un style barbare et grossier qui n'écorche pas moins l'oreille qu'un vers faux, une mauvaise rime, une dissonnance, un violon mal accordé.

La vertu, sans doute, mérite par elle-même d'être écoutée; mais abandonnée à la sécheresse du précepte, elle ne trouve que des cœurs serrés, insensibles et révoltés contre sa sévérité : il n'en est point d'inaccessible, lorsque par les charmes de l'insinuation et les douceurs de l'harmonie, on sait à travers les ronces des préjugés et des passions se faire jour jusqu'à lui. Il faut plaire pour gagner, il faut embellir pour plaire; l'erreur, le vice, la fable, ne le sont que trop. La poésie refuserait-elle son secours à la vertu? Assurons-lui des oreilles attentives par les grâces du style; fixons la légèreté de l'esprit par la beauté des images; entraînons les cœurs par la force des sentiments; opposons plaisir à plaisir; dédommageons, par le goût du bien que nous faisons connaître, de l'objet trop aimé dont nous voulons déprendre; attachons le cœur au vrai bonheur, par des chaînes d'autant plus difficiles à rompre qu'elles seront plus agréables.

La raison et le goût qui dictent les principes, prescrivent aussi aux orateurs chrétiens les mêmes règles qu'aux poëtes; et avec quelque léger changement, l'art poétique d'Horace et de Boileau pourraient, aussi bien que celui de l'abbé de Villiers, être intitulés l'art de prêcher. En voici quelques exemples pris au hasard chez le fameux législateur.

C'est en vain que vous penseriez atteindre à la perfection de l'art de la chaire, si vous n'en avez reçu les talents.

Craignez d'un vain éclat les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

Remplissez-vous de la grande science de la religion, méditez profondément, possédez votre matière, étudiez vos discours, et formez votre esprit.

Avant que de parler apprenez à penser;
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément..

Soyez toujours raisonnable, judicieux, exact; que vos pensées soient naturelles et justes, votre style clair et aisé; ne courez point après le faux brillant.

Docteur, ne semez point l'Evangile de pointes;
Chérissez la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Eloignez-vous toujours des deux extrémités, tenez un juste milieu, il ne fait pas moins le mérite des ouvrages que celui de la vertu.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire,
J'évite d'être long, et je deviens obscur.

Ne vous permettez jamais de basses plaisanteries, n'oubliez pas la dignité de votre caractère, soyez toujours grave et décent.

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse :
Prenez bien votre ton, soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

Que l'ordre règne dans vos discours, que ce ne soit point un assemblage bizarre de matières étrangères ou multipliées.

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Parlez bien votre langue; les termes impropres, les constructions irrégulières, un mauvais jargon, ne sont pas même utiles au peuple.

Il est un heureux choix de mots harmonieux;
Le plus brillant tableau, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée...
Mon esprit n'admet point de pompeux barbarisme.

Vous voyez, Messieurs, que je pourrais transcrire le code du Parnasse, et dire aux orateurs sacrés; voilà vos lois.

Les règles particulières des différentes espèces de poésie ne sont pas étrangères aux divers genres de discours que la chaire prononce. L'unité du sujet n'y est pas moins nécessaire que l'unité d'action, de temps, de lieu aux pièces de théâtre, et même l'unité de proposition et de vérité dont le sermon doit être le développement et la preuve. Un discours parfait n'est qu'un syllogisme.

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé;
Un mot de l'Evangile *avec art ménagé*
Remplit abondamment une heure toute entière.

Proportionnez-vous à votre auditoire, à sa capacité, comme à ses besoins; l'instruction des enfants, comme l'élégante idylle,

Sans mêler avec l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements;
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille;
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux.

Conformez-vous aux différents sujets que vous traitez; consultez le goût des peuples que vous devez instruire.

Chaque passion parle un différent langage.
Des siècles, des pays étudiez les mœurs;
Conservez à chacun son propre caractère.

Que l'exorde n'embarrasse point l'esprit par un tas de préliminaires et de confuses merveilles, que tout puisse être saisi et retenu sans peine.

Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué;
Que ce que vous direz, facile à retenir,
De vos discours en nous laisse un long souvenir.

Le chef-d'œuvre de l'éloquence, aussi bien que de la poésie, est le pathétique des mouvements. Un discours chrétien doit être le langage de la charité; il doit en embraser tous les cœurs.

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.

Il serait inutile de pousser l'induction plus loin, mais qu'il me soit permis de la terminer par cette belle leçon d'un si grand maître que la chaire ne désavouera pas, et que le poëte ne doit jamais oublier :

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos [ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu, sur un papier coupable,
Aux yeux de leur lecteur rendent le vice aimable.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens.
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme;
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

L'éloquence évangélique n'est pas servilement renfermée dans le cercle étroit de quelque discours, dont la stérile uniformité répondrait si mal à la fécondité infinie de la parole toute-puissante dont nous avons à décrire les prodiges. Ses opérations, comme celles de la grâce multipliées et diversifiées à l'infini, égalent et surpassent la variété des genres de poésie dont elles imitent et souvent allument le beau feu. Le récit des actions, des souffrances, des triomphes d'un Dieu incarné et de sa divine Mère, de la création, de la chûte, de la réparation du monde, est une sorte de poëme épique que nous pouvons revendiquer sur Milton. Les anathèmes lancés contre le péché, les horreurs de la mort, du jugement, de l'enfer, portent trop vivement l'empreinte du tragique pour l'y méconnaître. Les sentiments de la pieuse Esther, du grand prêtre qui triompha d'Athalie, du célèbre martyr Polyeucte, plairaient-ils moins dans nos temples aux oreilles chrétiennes, qu'ils n'enchantent sur le théâtre les oreilles profanes dans les chefs-d'œuvre du cothurne? Pourquoi dans la peinture des mœurs et des passions humaines serait-il défendu de répandre le sel délicat d'un sage comique et d'un judicieux satirique? La bonne comédie, faite pour corriger les mœurs, n'entre-t-elle pas dans les vues qu'inspire le zèle? Pour confondre le premier pécheur, Dieu employa

les traits d'une raillerie accablante : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* (*Gen.*, III, 22) Il menace l'impie de se jouer de lui à la mort : *Ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.) Nos traits ne blesseront-ils pas plus profondément les cœurs lorsqu'aiguisés par le ridicule ils feront mieux sentir le désordre et la folie du vice ? L'instruction du peuple met dans nos mains la houlette de l'églogue avec celle du bon pasteur ; nos descriptions, nos comparaisons, nos paraboles, font goûter aux esprits dociles la familiarité champêtre et les grâces naturelles du style bucolique. L'oraison funèbre,

Ainsi que l'élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Les panégyriques des saints, bien mieux que Pindare, vont d'un sublime essor dans le sein de la Divinité chanter les couronnes de la gloire si supérieures aux palmes olympiques, que la main du Créateur a mises sur la tête des vrais héros. Les démonstrations de la religion, l'explication des dogmes, la controverse avec les hérétiques, établissent la vérité avec plus de force, la développent avec plus de précision, que jamais l'art de Lucrèce, étayé du poison de la licence, du crédit de la passion, des sophismes du matérialisme, ne peut en prêter à l'erreur. Aimable poésie, montez donc en chaire avec nous, répandez à pleines mains vos agréables fleurs, consacrées par la vertu : que de couronnes elles vont former ! que de fruits elles vont faire éclore !

Ne refusons pas aux poëtes le glorieux parallèle avec les prédicateurs, qu'il n'est pas bien difficile de crayonner. Si la coutume de ne voir dans la plupart que des gens frivoles, souvent vicieux, ne traitait presque de blasphème une comparaison qu'un coup d'œil plus réfléchi nous ferait trouver juste, je dirais que le sublime Bossuet s'élève, comme le grand Corneille, au-dessus de l'humanité ; que le tendre Racine et l'insinuant Massillon font agir dans le cœur les mêmes ressorts ; que l'émail des prairies de l'archevêque de Cambrai vaut bien les élégantes *Géorgiques* du cygne de Mantoue ; les antithèses de Fléchier, les pointes de Martial, et l'onction de Cheminais la séduisante langueur de Deshoulières. Le rapide de la Rue n'est pas moins poëte au pied des autels qu'il l'avait été dans le sacré vallon : le recueil de ses œuvres poétiques ne dépare pas celui de ses sermons. Il faudrait réunir plusieurs poëtes pour faire le seul Bourdaloue, l'énergie de Boileau, la noblesse de Voltaire, la profondeur de l'Anti-Lucrèce répandue dans une armée de raisonnements avec une sorte de négligence, comme l'opulence et le luxe, dédaignés par un grand capitaine, qui, arrangeant ses fortes et nombreuses troupes et les menant à la victoire, n'est occupé que de l'ennemi qu'il va terrasser.

La vénérable antiquité s'offenserait-elle qu'on comparât la verve poétique avec le génie des saints Pères ? Chrysostome déploie la majesté de l'*Iliade*, Ambroise la noblesse de l'*Enéide*, Basile l'élévation des Sophocle ; Grégoire de Nazianze, dans ses *Oraisons* comme dans ses vers, semblable à l'aigle qui plane au-dessus des nues, envisage d'un œil plus ferme qu'Hésiode la profondeur de l'Etre suprême, devant qui tous les dieux de la Grèce ne sont que de vaines ombres. Souffrira-t-on que la fécondité, la douceur d'Ovide, aille dans les déserts de Clairvaux se mesurer avec la tendre dévotion de Bernard, le fiel de Juvénal avec le zèle de Jérôme, et la finesse d'Horace avec la subtilité d'Augustin ?

Il est temps de finir, MM. et Mesdames ; je n'ai que trop abusé de votre indulgence. Quoique la reconnaissance, bien mieux que la colère, suffise et vaille un Apollon, et que la mienne en effet, malgré sa juste délicatesse, trouve dans l'étendue et la vivacité de mes sentiments, de quoi être satisfaite d'elle-même, je voudrais pourtant réunir ici les grâces de la poésie et la force de l'éloquence pour m'acquitter envers tant de bienfaiteurs dont les bontés et les suffrages si peu mérités sont d'autant plus flatteurs pour moi, que le goût, les lumières et les talents de tant d'arbitres éclairés devraient rassurer et justifier mon amour-propre.

Mais, non, je n'ai garde de partager l'encens avec le grand maître à qui seul il est dû, ni d'obscurcir le mérite de vos démarches, en leur prêtant un autre objet. La piété seule vous a conduits ; vous avez écouté et adoré la sagesse éternelle dans le dernier de ses ministres, et vous lui rapporterez toute la gloire des grâces qu'elle a daigné répandre sur vous par de si faibles mains.

REPONSE DE M. DAGNOS,

Directeur de l'Académie,

AU DISCOURS DE M. L'ABBÉ DE LA TOUR.

Monsieur,

L'académie ne met au rang de ses associés étrangers que des hommes déjà célèbres, dont la renommée nous a prévenus, et qui, vus de près, nous ont encore paru au-dessus de leur renommée.

Vous êtes venu augmenter le petit nombre de ces hommes choisis ; et votre nom, déjà porté au loin par le zèle, les vertus et les talents, dans l'un et l'autre monde, nous ne l'avons pas associé à des noms moins illustres.

Ici est cet homme de lettres généreux (15) qui consacre ses richesses, ses soins, tous ses moments à la gloire de sa patrie, et à qui le Parnasse français est si redevable ; là est un historien célèbre (15*) que nous partageons avec le premier corps littéraire du royaume,

(15) M. Titon du Tillet.

(15*) M. Duclos, historiographe de France.

et que nous voyons chargé du soin d'écrire l'histoire du meilleur des rois. Je ne puis les désigner tous, et je n'ai dû qu'en indiquer quelqu'un : je ne voulais que vous montrer, Monsieur, que, comme à votre égard, une distinction si flatteuse et si particulière n'a jamais été accordée qu'à des talents supérieurs et à la réputation la mieux méritée.

Si je me suis arrêté sur ce premier objet, je n'ai point cru qu'il fût ici déplacé de vous parler de ces hommes de mérite, nos confrères. L'on voudra bien nous pardonner cette sorte de vanité; elle était nécessaire : en même temps que l'académie est flattée du choix qu'elle a fait de vous, Monsieur, il est juste aussi que vous ayez à vous faire honneur de son choix.

Le discours que vous venez de prononcer, en répondant à notre attente, n'a pu qu'augmenter nos regrets. Nous envierons à l'académie de Montauban l'avantage qu'elle aura de vous posséder plus utilement que nous. Vous ne nous avez, ce semble, laissé entrevoir un si grand bien, que pour en rendre la perte plus sensible.

Formé dans le sein des belles-lettres, vous deviez un pareil hommage à cette académie; et dans ce temple, tout plein de leur puissance, nous n'avons même fait, en vous recevant parmi nous, que réclamer nos droits, et nous rendre communs des talents qui, puisque vous les avez puisés en grande partie dans le commerce des Muses, nous appartenaient en quelque sorte.

En effet, Monsieur, au milieu de l'érudition la plus vaste, qui vous fait embrasser d'un coup d'œil l'histoire sacrée et profane; avec cette connaissance si profonde des divines Ecritures et des ouvrages des Pères, qu'elle vous en a rendu le langage familier; malgré l'étendue et la solidité que vous faites paraître dans les discussions théologiques, sans rien retenir de leur aspérité naturelle; oui, malgré toutes ces connaissances infinies, qui en constituant le savant, laissent si rarement percer l'homme de lettres, et qu'on n'acquiert presque jamais qu'aux dépens de l'urbanité, des grâces, du génie, l'on ne trouve pas moins en vous l'éloquence propre de l'académie que celle de la chaire.

Cet esprit si prompt, si vif, si délicat, qui sait avec tant de finesse saisir les plus petits rapports, et lier les idées les plus contraires en apparence; qui sans effort, toujours le maître de son sujet, et comme en se jouant, pénètre dans toute sa profondeur; qui le développe avec tant d'art que c'est toujours la division la plus simple, le développement le plus naturel; cette imagination si fleurie, si brillante, si enjouée, qui sème l'intérêt dans les moindres détails; ce style si pur, si fort, si lumineux, qui peint, et qui toujours soutenant l'attention, présente plus de pensées que de mots: n'est-ce pas le style, l'imagination et l'esprit les plus convenables à des productions académiques ?

Mais il est encore (le ministère saint, auquel vous vous êtes consacré, n'en sera point offensé; vous faites trop bien servir ces talents à sa gloire), il est encore des rapports plus particuliers qui vous attachent à nous. Le genre de composition dans lequel vous avez le plus excellé, est un genre tout académique, je veux parler des panégyriques que vous avez donnés au public, et qui en ont été reçus avec tant d'empressement qu'ils n'ont fait qu'irriter le désir d'acquérir toutes vos autres richesses littéraires.

C'est-là que répandant les fleurs à pleines mains, vous avez dérobé aux orateurs profanes, même aux poëtes, et pour en faire un plus sublime usage, leurs plus secrets trésors. La métaphore agréable, la comparaison juste et vive, la description ingénieuse, comme ces ornements naturels dont la beauté la plus modeste ne dédaigne point de se parer, ont rehaussé l'éclat de vos héros chrétiens. L'encens le plus pur et le plus délicat a brûlé sur leurs autels.

Non, ce n'est plus un paradoxe que le sujet ingénieux que vous venez de discuter; ce n'est plus un paradoxe, indépendamment même de toutes les raisons dont vous l'avez étayé et embelli. Votre seul exemple, Monsieur, ne suffit-il pas pour en démontrer la vérité? Si votre modestie ne vous a pas permis d'apercevoir cette preuve, nous ne devons pas négliger de l'ajouter à toutes les autres.

L'on ne vous contestera point votre talent pour la chaire, l'on ne conviendra pas moins que ce talent singulier tient de bien près à la poésie; et n'est-ce pas un beau poëme en plus d'un endroit que votre propre discours? Quelles images! quel feu! quel enthousiasme! quelle rapidité dans les expressions! quel coloris dans les peintures!

Je ne crains pas que l'on trouve ces éloges outrés : on vient de vous entendre. La curiosité publique, qui n'en est jamais rassasiée, et ce concours flatteur que vous voyez partout vous suivre, vous avaient déjà loué mieux que nous ne pouvions le faire.

Que ce jour est beau pour l'académie! qu'il est glorieux pour vous! vous avez réconcilié les Grâces avec les Muses. Après les avoir touchées aux pieds des autels, vous les introduisez dans le sanctuaire des arts, pour leur en dévoiler les secrets; après avoir longtemps parlé à leur cœur, vous voulez les porter à orner leur esprit. Egalement savant dans l'un et l'autre langage, serez-vous également heureux et persuasif dans l'une comme dans l'autre de ces entreprises, et pouvons-nous espérer que le goût que vous avez cherché à leur inspirer sera durable?

Ah! sans doute ce beau sexe ne se refuserait point à la force de vos exhortations, si les idées étrangères et trop séduisantes qui peuvent l'entraîner loin du travail et de

l'assujettissement, lui laissaient apercevoir qu'avec tous les agréments qu'il possède, il peut encore manquer quelque chose à sa gloire et à sa supériorité sur nous, la culture de l'esprit, qui quelque beauté naturelle qu'on lui suppose, comme le corps, et même plus que lui, a souvent besoin des secours de l'art, dont il tire son plus grand lustre. Ces dames elles-mêmes nous en fourniraient plus d'un exemple.

Cependant leur présence si flatteuse, l'empressement de cette assemblée aussi nombreuse qu'illustre, la solennité de ce jour, les Etats du Parnasse assemblés, comme vous l'avez dit, Monsieur, tout a concouru, selon nos désirs, à rendre votre réception plus brillante et plus digne de vous. Tout nous promet en même temps que l'académie, quoique vos devoirs vous appellent bientôt ailleurs, ne perdra jamais rien des droits qu'elle a si justement acquis sur votre reconnaissance, sur votre estime, et sur des talents qu'elle regardera désormais comme son propre bien.

DISCOURS

SUR L'ALLIANCE DES SCIENCES AVEC LA RELIGION.

(16) *Prononcé devant l'académie de Montauban, dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, le* 25 *août* 1743, *par M. l'abbé* DE LA TOUR, *curé de Saint-Jacques, grand vicaire de l'évêché, l'un des trente de l'académie.*

Deus scientiarum Dominus est. (I *Reg.*, II, 3.)
Le Seigneur est le Dieu des sciences.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que moins flatté de l'honneur d'appartenir à un corps académique, qu'alarmé de la diversion que peuvent faire les belles-lettres dans les fonctions de mon ministère, je doive au public, je me doive à moi-même, une espèce d'apologie? La parole divine à annoncer, des pénitents à écouter, des malades à visiter, des pauvres à soulager, mille affaires d'une paroisse ou d'un diocèse toujours renaissantes à terminer : est-il de moment dont je ne sois comptable? Peut-il m'en rester, pour des exercices littéraires? Quel rapport peuvent avoir, avec les Muses et les Grâces, des emplois si embarrassants, et la plupart si tristes? Comment allier le langage du Parnasse, avec l'insipide et grossier jargon, qu'il faut parler avec le peuple, et bégayer avec les enfants?

La tentation est délicate, il est vrai, et la faute serait légère. Un société choisie, où les talents, la politesse, le bon goût promettent de si doux charmes, a quelque chose de bien séduisant. Serait-on si coupable d'interrompre quelquefois un devoir rigoureux, si des délassements aussi innocents et aussi exquis, étaient les seuls dont il eût à se plaindre. Je l'ai senti, Messieurs, je l'ai craint, ce danger, et malgré le goût que j'ai toujours eu pour la belle littérature, fidèle à mon devoir, j'aurais remporté sur mon inclination, une victoire difficile, et préféré les embarras d'une paroisse aux agréments des conversations littéraires, si le ministère évangélique était incompatible avec l'étude des belles-lettres; mais j'ai toujours cru qu'elles acquéraient un nouveau lustre, lorsque, travaillant sur le riche fonds de la religion, elles voyaient s'ouvrir un champ plus vaste, naître des traits plus sublimes, des motifs plus purs, des sentiments plus héroïques; et que le ministère était bien plus utile, lorsqu'avec les douces et fortes armes de la persuasion, on éclairait l'esprit, on gagnait le cœur, on rendait la vérité plus frappante, et la vertu plus aimable. L'éloquence et la poésie déjà si nobles dans les fables du paganisme, quels sons divins ne feront-elles pas entendre lorsque, par une sainte audace, elles s'élèveront jusqu'aux mystères du Verbe incarné! La religion si majestueuse et si touchante, dans les instructions les plus simples, de quelles nouvelles grâces ne sera-t-elle pas revêtue, lorsqu'elle sera parée de toutes les richesses de l'art? On admire l'orateur dans Bourdaloue et le prophète dans Rousseau. La religion gagne dans tous les deux.

Un pasteur a plus besoin qu'un autre du secours des belles-lettres. Il a souvent des avis désagréables à donner, des esprits difficiles à manier, des circonstances délicates à redouter. Il doit pour le succès de son zèle, ménager les intérêts, la sensibilité, les ombrages des passions même, assaisonner l'amertume du reproche, et la sécheresse du précepte, se mesurer à la capacité, s'accommoder au caractère, et respecter la liberté de l'auditeur, pour s'en concilier le suffrage. Une heureuse tournure d'esprit le fait quelquefois sans peine; mais ces précieux dons de la nature, trop rares pour y compter, laissent à un ministre fidèle l'obligation d'y suppléer par le secours de l'art. Les talents naturels eux-mêmes perdent infiniment de leur prix, si l'art ne les cultive et ne les met en œuvre. Pour vous, dont le capricieux dégoût et l'excessive délicatesse, disons mieux, le peu de religion ne juge du mérite des prédicateurs, et souvent de la parole qu'ils annoncent, que par les grâces de leur style, seriez-vous recevables à blâmer une charité paternelle, qui cherche à se faire tout à tous, pour vous gagner tous?

Un pasteur ne doit-il pas voir avec plaisir une portion distinguée de son troupeau utilement occupée par des exercices littéraires? Inquiet avec raison sur l'emploi de tant de journées livrées à l'oisiveté, source trop féconde de libertinage, quelle consolation pour lui, dans la sollicitude pastorale, de savoir ses ouailles dans une espèce de port, à l'abri des écueils de la galanterie et

(15) A la place du panégyrique de saint Louis, que l'auteur avait prêché l'année précédente.

de la médisance, en cultivant le goût, et réveillant l'émulation? Oserait-il s'en promettre autant du jeu, du bal, du spectacle, que dis-je, des compagnies ordinaires du monde, où la perte du temps, le vide des conversations, le poison des exemples excite si souvent ses justes alarmes?

Mais ne nous bornons pas à une superficielle apologie. Faisons voir l'alliance de la religion, avec les sciences. Montrons que le pasteur et l'académicien, par un heureux accord, se doivent un secours mutuel. L'académicien instruit le pasteur; le pasteur sanctifie l'académicien. L'un doit servir la religion, par les sciences; l'autre doit consacrer les sciences, par la religion. L'utilité des sciences dans la religion : ce sera la première partie. La nécessité de la religion dans les sciences : ce sera la seconde. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien ne paraît plus contraire à l'esprit de la religion, que l'étude des sciences. La religion enseigne des mystères impénétrables : vainement voudrait-on les approfondir, elle exige de nous une foi aveugle; l'examen semble la détruire. Ses premiers ministres furent pris dans la lie du peuple, peut-on se flatter, doit-on souhaiter d'être plus éclairé qu'eux? Convenons même que la science fut plus d'une fois fatale à l'Eglise. Combien d'hérétiques y ont cherché des armes pour combattre le dogme! Combien de libertins y ont trouvé l'écueil de leur foi! Combien de demi-savants en ont nourri leur orgueil et soutenu leur résistance! Ne nous plaignons-nous pas tous les jours de cette téméraire curiosité, qui enfante tant d'erreurs, qui égare tant de fidèles? Ne leur rappelons-nous pas la célèbre défense faite dès le commencement du monde, de toucher au fruit de la science du bien et du mal? Ne gémissons-nous pas de l'indiscrétion qui y porta la main de la première femme, et qui si souvent en renouvelle le crime et les funestes suites?

Mais, s'il est vrai, qu'une foi simple et docile fait le repos et le bonheur des hommes; s'il est vrai que le désir de savoir des choses supérieures à la raison est un piége délicat, où la plupart se laissent prendre; il n'est pas moins certain que l'Eglise en général a besoin du secours des sciences. Sans doute on abuse des choses les plus utiles et les plus saintes. L'Ecriture est en proie aux fausses interprétations de l'erreur, la vertu sert de voile à l'hypocrisie, les sacrements sont la matière des sacriléges, les meilleurs remèdes se tournent quelquefois en poison; est-il surprenant que les sciences ne soient pas plus respectées? Mais en est-il moins vrai qu'elles sont nécessaires à la religion? Car enfin, il faut instruire, il faut convaincre, il faut gagner l'homme; il faut donc enseigner, établir, persuader la vérité : la vérité a donc besoin 1° d'un esprit philosophique qui la développe avec précision; 2° d'un esprit polémique qui la prouve avec solidité; 3° d'un esprit académique qui l'embellisse avec grâce. Voilà le chef-d'œuvre des sciences, le chef-d'œuvre des académies.

1° Esprit philosophique qui la développe avec précision. Il doit en écarter les inutilités, en arranger le système, en populariser les idées. Que pensez-vous de ces immenses bibliothèques, qu'un vain étalage de littérature, ou une insatiable avidité de savoir, ont fait amasser à grands frais? Vous y admirez l'étendue infinie des sciences et les travaux pénibles de l'esprit humain. Sans doute il faut que le pays des sciences soit bien vaste pour avoir fourni tant de matière, matière même que tant de volumes, non-seulement n'ont pas épuisée, mais ont à peine effleurée, et qui, croissant tous les jours, force le plus habile à confesser qu'il ne sait rien. En effet de tous ces volumes, la plupart ne renferment que des questions inutiles, des preuves frivoles, des répétitions ennuyeuses. Réduites à leur juste valeur, que ces vastes bibliothèques seraient peu de chose, qu'il y aurait peu de livres, si on n'en conservait que l'essentiel et l'utile! trop heureux d'en avoir un bon!

La religion, plus que tout le reste, est comme engloutie sous un tas d'inutilités. C'est à la vraie science à l'en débarrasser. Telle une vaste campagne où parmi des terres fertiles, et des jardins délicieux se trouvent une infinité de landes. Que de pas inutiles, si un habile guide n'y dirige la route? C'est dans ces universités célèbres que les plus grands maîtres, après avoir, au prix de veilles, acquis les plus solides connaissances, n'offrent à leurs élèves que la plus pure fleur de la vérité, et les y conduisent sans détour, par la voie la plus abrégée et la plus sûre, Point de pas qui n'avance vers le terme. Point de moment de travail, dont on ne cueille des fruits. A qui doit-on qu'aux sciences, ces ouvrages méthodiques, ces livres d'éléments si nécessaires et si commodes, si utiles à la jeunesse et à la vieillesse, dont, ni la vieillesse ni la jeunesse ne sentent bien le prix; les catéchismes, les livres classiques, les instructions populaires, où les hommes les plus habiles ont exprimé le suc de tout ce que la science a renfermé dans leur esprit pour le répandre avec d'autant plus de succès et de profusion qu'il en a plus coûté de l'abréger, et qu'il en coûte moins de l'apprendre. Un fastueux étalage d'érudition, un amas dégoûtant de matières étrangères faisaient autrefois le mérite des prétendus savants; mais la vraie science a défriché ce champ, et rendu à la religion cette précision lumineuse et facile, cette beauté pure et simple qui la fait connaître et aimer de tous.

Ce même esprit philosophique doit arranger les vérités, pour en faire un enchaînement et un système. Toutes les vérités sont liées entre elles, et composent un total systéma-

tique. L'une semble naître de l'autre, comme des branches qui sortent du même tronc; mais pour le commun des hommes, c'est une épaisse forêt, où les branches entrelacées ferment toutes les avenues. Un arrangement méthodique fraye les routes; il mène, comme par la main dans ce labyrinthe, depuis les plus simples vérités, jusqu'aux plus sublimes, par des gradations régulières, qui leur donnent un jour mutuel, et une démonstration réciproque. Le peuple, toujours borné, ne connaît les vérités qu'isolées et stériles. Un vrai savant est un grand architecte qui, embrassant d'un coup d'œil un vaste édifice, en distribue toutes les parties, et les étayant les unes par les autres, le conduit du fondement jusqu'au comble. Tel est le caractère de saint Thomas d'Aquin; les vérités naissent sous sa plume, il les lie si bien les unes aux autres, que toute la théologie semble n'être qu'une vérité unique bien développée.

Heureux fruit de cet esprit géométrique, qui, transporté des matémathiques dans les autres sciences, y fait régner tant d'ordre et de clarté, pourvu que, renfermé dans de justes bornes, il ne prétende pas assujettir les dogmes de la religion à des démonstrations tout humaines! Voilà le flambeau que les sciences portent dans les ténèbres adorables de la religion. Voilà la boussole, qu'en habile pilote, un savant consulte dans cette vaste mer: sans en sonder les abîmes, il en évite les écueils; sans braver les orages, il gagne le port: sans vouloir comprendre les mystères, la science les arrange; sans pénétrer dans le sanctuaire, elle en donne la clef. Les principes de la religion, épars dans les livres saints, n'y ont entre eux aucun ordre marqué. L'esprit de Dieu ne s'assujettit pas à la lenteur des progrès de notre faiblesse, il souffle où il veut, et comme il veut; il ouvre à son gré le trésor des vérités théologiques. C'est à la science à en faire la liaison naturelle. Ce sont des pierres précieuses, c'est à l'ouvrier à les enchâsser artistement. Ce sont des graines semées, c'est à la culture à faire épanouir les fleurs, et mûrir les fruits. Ces vérités profondes, sont comme des miroirs ardents, qui dans un petit espace rassemblent une infinité de rayons; comme des miniatures, qui dans un petit tableau représentent une infinité d'objets; comme des élixirs précieux, que l'art, par le cours d'un feu discret, et par un ingénieux mélange, a composés de plusieurs simples, dont ils réunissent les vertus. Ainsi dans la religion, plusieurs vérités concentrées forment un germe fécond, d'où, par un ingénieux développement, naissent les plus riches trésors de lumière, comme par une espèce d'enfantement et de création. Dieu, toujours admirable, réduit tout en un mot, comme il a tout créé par un mot. Ses lois si courtes règlent toute la vie, ses paroles si précises enseignent toute la vérité. Les vérités fondamentales sont en petit nombre. Tout part de l'unité, tout tend à l'unité, tout est dans l'unité. L'homme ne peut opérer ce prodige, il est trop borné pour être concis. La multitude des paroles est moins l'effet de l'abondance que de l'indigence, de la force, que de la faiblesse de l'esprit humain. Heureux celui que la vraie science approche en quelque sorte de la Divinité, par une façon de penser et de parler concise et féconde, abrégée et profonde, simple et inépuisable. C'est ce que l'Ecriture appelle un chef-d'œuvre de sagesse, une parole abrégée, *Verbum abbreviatum*. (*Rom.*, IX, 28.)

Enfin en abrégeant la religion, il faut en familiariser les idées; elle en a d'abstraites et de singulières, opposées à l'usage commun, et c'est ce qui en fait la grande difficulté. Les enfants ne sont pas les seuls qu'il ne faut pas effaroucher. L'homme ne juge que par sentiment, par comparaison et par habitude. Proposer un monde spirituel, dont rien ne tombe sous les sens, c'est lui parler un langage barbare et inintelligible. On ne peut sans doute si bien populariser cette métaphysique, qu'il n'y reste bien des ténèbres: mais on peut donner du corps et des couleurs aux objets les plus spirituels, et rapprocher les choses les plus éloignées; c'est ce que fait la vraie science: elle élève l'esprit par la sublimité des pensées; elle rabaisse les objets par la popularité des comparaisons. Qu'on n'attende ni cette facilité, ni cette justesse, d'un pieux ignorant: son esprit borné s'embarrassera dans des minuties; son esprit obscur ne fera qu'épaissir des nuages déjà si sombres; son esprit confus entassera les idées sans les digérer; son esprit faux prendra l'erreur pour la vérité. D'où vient que si peu de gens savent la religion? Manque-t-il de catéchistes qui l'enseignent, de pasteurs qui la prêchent, de savants qui la traitent? Non, mais il en est peu qui sachent la mettre à la portée de tout le monde, ils ne font qu'en multiplier les difficultés, par les énigmes qu'ils y répandent. Un vrai savant la dégage par un choix judicieux, soulage le travail par de justes bornes, ramène l'homme à lui-même, par des idées familières: il facilite, il éclaircit tout.

C'est à la théologie scolastique qu'on est redevable de ces heureux effets. L'hérésie la condamne par intérêt, parce qu'elle défend l'Eglise. L'esprit fort la censure par dépit, parce qu'elle enchaîne sa liberté. Le demi-savant la méprise, par paresse, parce qu'elle demande une pénible étude. On l'a quelquefois blâmée avec raison, parce qu'elle était chargée de questions frivoles; mais elle est en elle-même infiniment utile: elle affermit la foi, elle combat l'erreur, elle facilite la connaissance de la vérité par l'arrangement des idées, la distribution des principes, la précision des termes, la justesse des décisions, l'enchaînement des preuves; elle fait usage de l'esprit, comme les arts mécaniques mettent en œuvre les forces du corps. Nous admirons ce que la positive a de solide, et la morale d'instructif, ce que l'écriture a de profond, et l'his-

toire d'intéressant; mais n'oublions pas ce que la scolastique a de force, a de méthode et de netteté, ou plutôt admirons son empire, dans tout le reste; n'influe-t-elle pas, par la sagacité de ses examens et la liaison de ses raisonnements, dans l'exactitude de la morale, la certitude de la critique, l'interprétation de l'Ecriture? Au reste, l'éloge des sciences confirme la vérité générale que je défends, puisque tout tourne au profit de la religion, et jusqu'aux sciences et aux histoires profanes dont les exemples rapprochés, les maximes employées, les beautés étalées à propos, lui donnent un nouveau lustre. Consacrées au tabernacle, les dépouilles d'Egypte contribuent à le parer.

2° Esprit polémique, pour établir la religion avec solidité. Si la religion n'avait point d'ennemis, sans doute il suffirait d'éclairer et d'instruire; mais elle attaque le vice, elle combat l'orgueil, peut-elle manquer d'adversaire? La passion et l'erreur ont également intérêt à se déclarer contre elle. Tantôt le paganisme en attaque le fondement par la pluralité des dieux, le déisme par la tolérance, le mahométisme par une licence effrénée, le judaïsme par une frivole attente du Messie; tantôt les Chrétiens eux-mêmes, partagés sur divers articles, la condamnent sur ses lois et sur ses pratiques, sur son autorité et sur ses ministres, sur ses dogmes et sur son culte. Et jusque dans le sein de la catholicité, les pécheurs, par leurs fausses maximes, ne font-ils pas naître tous les jours, une sorte de controverse scandaleuse, pour justifier leurs attentats contre la pureté de la morale évangélique? Partout, l'Eglise est obligée d'avoir les armes à la main, et pour étendre ses conquêtes, et pour défendre son patrimoine! Habiles généraux, soldats courageux, ses docteurs doivent conduire l'attaque et repousser la force, diriger les coups et les parer. Saint Paul l'exige de son disciple, et de tous les ministres des autels. *Ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere.* (*Tit.* I, 9).

Non, ce n'est pas assez d'expliquer la religion, ce ne serait que presque l'exposer aux insultes. Il faut encore détruire l'erreur qui la combat. Ne comptons plus sur les miracles qui la firent d'abord triompher. Elle est aujourd'hui solidement établie, et suffisamment démontrée. Ces armes supérieures de la toute-puissance divine ne sont plus nécessaires, et ne sont pas confiées à toutes sortes de mains. Ne comptons pas sur le beau sang des martyrs qui cimenta ses fondements. Les siècles pacifiques de l'Eglise ne voient plus naître ces brillantes palmes. Il faut avoir recours à un combat régulier, et c'est aux sciences à en donner le signal, et à en ordonner les opérations. Il faut ramasser les preuves avec soin, sans tomber dans la petitesse, les multiplier avec abondance, sans donner prise par quelqu'endroit faible, les dresser avec force, sans laisser de ressource, les exposer avec netteté sans souffrir d'équivoque. Quelle érudition pour les rassembler, quelle sagacité pour les découvrir, quelle justesse pour les détailler, quelle solidité pour les appuyer! Qu'un demi-savant se garde bien d'entrer en lice, il déshonorerait la vérité, qu'il défendrait mal; il autoriserait une erreur qu'il aurait mal combattue. La religion n'a garde d'abandonner ses intérêts à des mains si faibles; il lui faut un homme formé par l'étude, aguerri par l'exercice, consommé par l'expérience. Il faut un Tertullien, un Justin, un Barnabé pour combattre l'idolâtrie.

Les preuves de la vérité sont partout répandues. Tous les livres en sont pleins, tous les siècles en retentissent; l'Ecriture, la tradition, la raison, l'histoire, tout tient à la religion, tout peut, tout doit lui fournir des armes. Mais un homme, étranger dans les sciences, se flatterait-il de creuser dans ses profondes mines, et de recueillir ses trésors épars? Quelle perte pour la religion, lorsque, faute d'une main industrieuse et zélée, ces richesses demeurent enfouies! Semblable à un pupille abandonné de ses tuteurs, la vérité ignorée et méprisée, n'a presque plus alors de fidèle disciple. Mais sait-on faire montre de ses richesses, et la parer de ses couleurs? Tout est frappé de son éclat, tout vient en foule à sa suite, tout l'admire, tout l'adore, tout en suit les lois. Qu'il est glorieux pour la science d'en être la tutrice, et d'en faire valoir les droits!

Aussi aucune religion n'a autant cultivé les sciences, que la religion chrétienne; elle les a presque toutes formées et portées au plus haut point: c'est son intérêt, elle se prépare des armes, et se forme des défenseurs. Le paganisme les néglige, le mahométisme se fait une loi de l'ignorance, l'erreur trouve son compte dans les ténèbres: mais la vérité ne craint pas, elle aime la lumière, elle n'en est que plus respectée, quand elle est mieux connue. La philosophie, les mathématiques avaient été ébauchées avant Jésus-Christ, il est vrai; mais tout étrangères qu'elles paraissent être à l'Evangile, les Chrétiens y ont été infiniment plus loin que les païens. Les Aristote, les Euclide sont bien au-dessous des Descartes et des Newton. Jamais les lois païennes n'ont eu l'équité et la précision de la jurisprudence chrétienne: c'est même à un empereur chrétien que les lois romaines sont redevables de leur ordre et de leur compilation. L'histoire chez les auteurs païens est une espèce de chaos que les chrétiens ont débrouillé, en réunissant ces matériaux épars, en les rapprochant de la véritable histoire du peuple de Dieu Les Scaliger, et les Pétau ont fait des histoires complètes pour la théologie; le paganisme en avait-il la première idée? Les poëtes, dont les folles visions en composaient les dogmes bizarres, avaient-ils jamais pensé qu'elle pût être une science régulière et systématique, capable de former les mœurs, de diriger la créance, et de fixer le culte de la divinité? Ainsi tout rend hommage à la religion, tout s'arme pour elle. La philosophie par ses raisonnements établit la certi-

tude du dogme, la jurisprudence par son équité relève la perfection de la morale, l'histoire par ses détails étale les merveilles de la Providence ; la religion met tout à profit ; les chrétiens font un corps d'armée, où tout le monde combat pour la vérité : *Omnis homo miles.*

La défense de la vérité n'est pas moins difficile, que l'attaque de l'erreur. Les ennemis de la religion sont communément habiles, sans cela feraient-ils des prosélytes ? ils sont subtils, le démon est intéressé à leur prêter de son esprit ; ils sont éloquents, la passion, l'esprit de parti, les rendent inépuisables ; ils sont attentifs à profiter de tout, rigoureux à tout discuter, inflexibles à tout condamner. Ils ne cherchent qu'à embarrasser les questions, qu'à éluder les preuves, qu'à échapper à la vérité, qu'à déconcerter, à éblouir, à surprendre. Il faut dévoiler ces artifices, démêler ces subtilités, dissiper ces sophismes, faire évanouir les fausses lueurs. Il faut expliquer les passages de l'Ecriture et des Pères, résoudre les objections de convenance et de raison, répondre aux railleries et aux invectives ; tout cela se fait-il sans une science prodigieuse ? Quels hommes qu'un Athanase, un Hilaire, dans les affaires de l'arianisme ! un Cyrille dans le nestorianisme, un Jérôme, un Augustin dans le pélagianisme ! Mais ne nous éloignons pas de notre siècle ; quel homme qu'un Bellarmin ! c'est une bibliothèque vivante ; un du Perron ! c'est un prodige de mémoire ; un Bossuet ? c'est un génie supérieur.

On fit un crime à saint Jérôme de ce mélange d'érudition et de littérature qu'il prodigue dans ses ouvrages. *Y pensez-vous?* dit-il dans sa lettre 84 à un orateur romain qui lui faisait ce reproche : *vous n'avez donc jamais lu que Cicéron ? Pour peu que vous eussiez commercé avec les Livres saints, ignoreriez-vous que Moïse, formé à l'école des Egyptiens, s'était enrichi de tous les trésors de leur science ?* Les admirables apologies de la religion présentées aux empereurs par Quadrat, Méliton et Justin, sont semées d'une infinité de traits empruntés des auteurs païens ; les traités de l'évêque de Lyon Irenée, l'*Apologétique* de Tertullien, les *Stromates* de Clément d'Alexandrie, les livres d'Origène *Contre Celse*, la *Préparation évangélique* d'Eusèbe ; tout est plein de ce que les sciences profanes ont de plus brillant et de plus solide. Saint Paul lui-même, quoique élevé au troisième ciel, quoique en apparence déclaré contre l'insinuante persuasion de la sagesse humaine, n'a-t-il pas cité dans ses Epîtres des vers du poëte Ménandre, et jusque dans l'Aréopage ne rapporte-il pas ce fameux vers d'Aratus :

Ipsius enim et genus sumus?

C'est à l'hérésie, aussi déconcertée par la beauté des ouvrages des saints Pères que confondue par l'autorité de leurs oracles ; c'est aux pécheurs, aussi charmés des grâces de leur style qu'effrayés de la rigueur de leurs menaces ; c'est aux âmes saintes aussi satisfaites de l'élégance de leurs expressions que touchées de l'onction de leurs sentiments ; c'est à l'Eglise, aussi illustrée par le brillant de leur génie qu'enrichie par la sublimité de leurs leçons ; c'est au monde entier, qui n'aime pas moins l'homme de lettres que le ministre du Seigneur ; c'est à tous ces juges non suspects à mêler les palmes de l'éloquence avec celles de l'Evangile ; l'éloquence s'est immortalisée en le défendant, l'Evangile l'a divinisée en l'employant. Les apôtres, grossiers et ignorants, ne durent rien à une pénible étude ; en furent-ils moins éloquents ? Non, sans doute. Dans le temps même où la nature renversée et la mort vaincue par une éloquence bien supérieure plaidaient avec tant de succès la cause de la religion, le Saint-Esprit crut devoir suppléer, par une science miraculeuse, au défaut des leçons et des maîtres. Mais, s'il ne les rendit pas éloquents, ne fut-ce pas le comble du prodige d'avoir persuadé tout un monde sans le secours de l'éloquence ? Aussi était-ce le temps des prodiges. Mais quelle gloire pour l'éloquence de ne pouvoir être remplacée que par des miracles !

Il le sentait bien, ce dangereux ennemi du christianisme, qui, pour détruire les chrétiens en les désarmant, voulut leur arracher l'utile secours des sciences. Quel coup plus mortel Julien l'Apostat pouvait-il porter à la religion ? Les torrents de sang versés par ses prédécesseurs secondèrent moins les efforts de l'enfer que n'auraient fait les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance. Jamais, de leur côté, les Chrétiens ne furent plus attentifs à conserver des armes dont leurs ennemis sentaient si bien la force ; jamais les écoles ne furent plus fréquentées et ne formèrent de plus grands hommes. Ils l'ont bien senti dans tous les siècles, les ennemis de la religion, quand, pour faire boire à longs traits le poison de l'hérésie, ils en ont fait servir la coupe enchantée par les mains de l'éloquence. A la faveur d'un appât si puissant, ils n'ont que trop aisément séduit les savants et les simples ; les uns étonnés, les autres éblouis, ont été la dupe d'un prestige que les belles-lettres prostituées avaient su rendre imposant. Opposons lumière à lumière ; repoussons la science par la science ; que l'éloquence pare les traits empoisonnés de l'éloquence. En effet, l'Eglise, quoique si supérieure par l'éminence de son autorité divine, a-t-elle dédaigné d'employer les mêmes armes ? Ses soins à établir des colléges et à former la jeunesse dans les sciences, laissent-ils douter et du cas qu'elle en fait et du besoin qu'elle en croit avoir ? Une société des plus étendues et des plus illustres fait profession d'y consacrer ses talents et ses veilles. Les maîtres de la chaire et de l'école ont commencé par être régents.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles-lettres ont su briller sur les théâtres les plus saints ; leur gloire est aussi ancienne

que celle de la religion. Les maîtres et les défenseurs de la vérité, toujours persuadés de leur force, l'ont annoncée par leur voix. Quel orateur que Moïse! quel poëte que David! La beauté de leur style est si digne de la sublimité de leurs oracles que l'Esprit de Dieu semble n'avoir pas moins formé l'écrivain que le législateur et le prophète. Quelle aménité dans les cantiques de Salomon! quelles images dans son *Ecclésiaste!* quelle précision dans ses *Proverbes* ! A n'en juger que par son style, on le reconnaîtrait aisément pour le plus sage des hommes. Vit-on jamais plus d'énergie, plus de fécondité, plus d'enthousiasme que dans les prophètes? un génie plus grand, plus cultivé que saint Paul? La religion, si belle en elle-même, que ne gagne-t-elle pas dans leurs mains? Pour faire trembler les rois, les peuples, le sénat, l'aréopage, les miracles n'étaient pas nécessaires. Qui pouvait résister à la force de leurs discours? les Basile, les Cyprien, les Chrysostome, le cèdent-ils à Cicéron et à Démosthène? Saint Augustin, si longtemps professeur de rhétorique, cesse-t-il d'en suivre les lois en devenant Père de l'Eglise? Saint Jérôme ne prodigue-t-il pas les trésors d'érudition, dont il s'était fait une bibliothèque dans ses voyages? Saint Grégoire de Nazianze ne consacre-t-il pas au Parnasse les dernières années d'une vie dont les écoles d'Athènes avaient cultivé le printemps? Les sciences qui apprennent à le connaître, ne rendraient-elles pas hommage au Dieu des sciences? *Deus scientiarum Dominus.* (I *Reg.*, II, 3.)

Je ne suis plus surpris que l'Ecriture, par ses oracles, et l'Eglise, par ses décrets, imposent aux ministres une obligation si étroite de l'étude et des sciences. Le dépôt de la foi leur fut confié, ils sont chargés par état de le défendre : pourrait-elle les laisser désarmés? Malheur à vous, prêtres, disait le Prophète, si vous négligez de vous instruire! vous vivez dans l'ignorance, vous serez ignorés; vous rejetez la lumière, vous serez rejetés de ma présence et exclus de mon sacerdoce : *Quia repulisti scientiam, ego repellam te; ne sacerdotio fungaris mihi.* (*Osc.*, IV, 6.) Vos lèvres, dépositaires de la science, doivent en répandre tous les trésors; les peuples, par devoir et par intérêt, viennent en foule à votre école; ils vous consultent dans leurs doutes, ils attendent avec empressement, ils reçoivent avec respect vos décisions. Vous frustrez leurs espérances, vous les privez de leur bien par votre incapacité; vous vous rendez inutiles, criminels, pernicieux : *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus.* (*Malac.* II, 7.) Pour apprendre ce devoir à tous les ministres, le souverain pontife des Juifs portait sur la tête une lame d'or où étaient gravés ces mots : *Doctrine et vérité* (*Levit.*, VIII, 8); et les apôtres apprirent, dans un moment, du Saint-Esprit toutes les sciences nécessaires à la religion. L'Eglise n'est pas moins attentive à ne choisir que des ministres habiles. Les canons en font une loi inviolable; une foule de séminaires sont destinés à les instruire; de longs interstices leur laissent le temps de se former, des récompenses les y animent. Non, elle n'a garde de confier ces trésors célestes qu'à ceux dont l'habileté lui en garantit la sage distribution et la légitime défense; il est des rangs inférieurs pour les autres : *Alios dedit apostolos, alios prophetas et doctores.* (*Ephes.*, IV, 11.)

3° Esprit académique, pour embellir la vérité. Elle mérite sans doute par elle-même d'être écoutée, mais il est rare que l'homme se prête à sa voix. Il faut plaire à la multitude, il faut plaire à tout le monde. On ne sait guère agir que par le cœur. Content de souscrire dans la spéculation à une vérité connue, l'esprit toujours accommodant laisse la passion en liberté : souvent le préjugé ferme l'entrée, le dégoût lasse, la dissipation égare. Aidez-nous, divine éloquence, à vaincre tous ces obstacles; préparez les voies à la vérité par la douceur de l'insinuation; assurez-lui des oreilles attentives, par la grâce du style; fixez l'inconstance du cœur par l'aménité des images; gagnez, entraînez tout par la force des sentiments; opposez plaisir à plaisir, et dédommagez-nous par le goût du bien que vous faites connaître de l'objet trop aimé, dont vous voulez nous déprendre. C'est à vous à cueillir la moisson que l'exacte discussion a semée, que la profonde érudition a cultivée, c'est à vous à faire éclore les fleurs et à les répandre, à faire mûrir les fruits et à les goûter.

La prévention contre la religion est extrême : l'ignorance la prépare, la superstition la favorise, le libertinage l'accrédite, les exemples la perpétuent. Dépouillées de leurs attraits, et livrées à la sécheresse des dissertations et des préceptes, la vérité et la vertu ne trouveraient que des cœurs serrés et insensibles, révoltés même contre leur exacte sévérité; mais il n'en est point d'inaccessible, quand on sait en découvrir les avenues, et par les charmes de l'insinuation, se glissant à travers ces ronces, se faire jour jusqu'à lui. L'erreur, la fable, la chimère, le vice le font bien; pourquoi la vérité et la vertu seraient-elles seules impuissantes? Tels sont les miracles de l'éloquence. C'est un adroit négociateur qui rapproche les parties, et concilie leurs intérêts. Elle fait estimer et goûter la vérité, elle écarte les soupçons, elle aplanit les difficultés; elle fait aimer le Dieu qui la révèle, l'Eglise qui l'enseigne, l'orateur qui l'annonce; elle forme dans les cœurs, ces heureuses dispositions qui en rendent maîtres. Il est des moments heureux où la vérité se montre avec tous ses charmes; et certaines situations favorables, où elle exerce tous ses droits. Il est des personnes dont l'autorité, dont l'amitié, dont les prières ne trouvent point de résistance. L'éloquence fait naître ces moments, amène ces situations, donne

cette autorité et cette confiance. Elle fait ce qu'un célèbre et ingénieux système de l'école attribue à la grâce divine, dans ses toutes-puissantes opérations. Elle rassemble si bien les circonstances, elle arrange si bien les événements, elle présente si bien son objet que le cœur ne se défend plus, qu'il se fait même un plaisir et un devoir de sa défaite.

L'esprit même le plus heureusement prévenu, est souvent distrait, il s'enfuit sans qu'on y pense, sans le vouloir, sans y penser lui-même. Orateurs sacrés, formés sous les ailes des belles-lettres, et longtemps nourris de la lecture des chefs-d'œuvre de l'art, c'est vous qui savez l'attacher. Votre zèle, inépuisable en ressources, met ingénieusement à profit les fleurs qui naissent sous vos pas. Tantôt vous piquez la curiosité d'un savant, vous réveillez l'attention d'un mondain, vous amusez la paresse d'un voluptueux, et, arrachant enfin quelque moment à la passion, vous présentez aux coups favorables de la grâce, un cœur insensible, dont un heureux hasard la fait triompher; tantôt vous mettez dans un jour frappant une vérité de morale, vous entrez dans le détail d'un devoir inconnu, vous distribuez dans un bel ordre, un amas confus de matière, et partout les grâces vous accompagnent. C'est un astre bienfaisant qui dissipe les nuages, dore nos campagnes, ranime toute la nature, et fixe les yeux et l'admiration de tous les spectateurs. Les belles-lettres sont à la vertu et à la vérité, ce que la peinture est aux objets, la musique aux sentiments, la majesté des cérémonies au culte public. Le spectacle terrible du jugement dernier, les touchantes douleurs d'un Dieu mourant, l'auguste sainteté de l'Eucharistie ont-elles rien perdu sous le savant pinceau de Rubens et de Michel-Ange? Une messe de Giles bien exécutée remplit d'une sainte terreur, elle semble évoquer les morts, et peindre dans les horreurs du tombeau, le néant des vanités humaines. L'Eglise, toujours en garde contre les attentats de l'hérésie, n'a-t-elle pas dû conserver dans l'extérieur du culte, dans la magnificence des autels, un moyen des plus efficaces, pour nourrir la foi des peuples, comme les princes dans la majesté de leur cour, et le faste de leur trône, pour maintenir le respect en frappant l'imagination? Il n'est point de ressort qu'on ne remue, quand on sait plaire; l'oreille charmée conduit au cœur, le plaisir répond du suffrage.

Il ne suffit pas de gagner le cœur, il faut encore en fixer la légèreté : en vain en ferait-on la conquête ; en vain l'engagerait-on dans la route de la perfection, si on ne le conduisait au terme. Il échappe bien vite, s'il n'est arrêté par les liens tout-puissants du plaisir. Bientôt son attention est épuisée, si elle n'est réveillée; son inconstance dominante, si elle n'est enchaînée; son goût usé, s'il n'est piqué ; on ne peut le retenir, si les mêmes choses qui ont fait ses chaînes ne les rendent indissolubles. Les grâces du style, les finesses de l'art, la variété des figures, l'élégance des expressions, par une foule de plaisirs qui se succèdent les uns aux autres, l'attachent d'autant plus fortement qu'elles le font plus agréablement; il faut assaisonner la vérité, comme on assaisonne les viandes et même bien d'avantage. La faim est une sorte d'assaisonnement qui fait prendre les aliments les plus grossiers; mais le cœur prévenu contre la vérité l'écoute-t-il, si on ne sollicite son goût par un assaisonnement qui lui plaise ?

Mais la religion est-elle susceptible de ces agréments? Sans doute, rien ne s'y prête d'avantage. Veut-on du sublime? Tout y est grand, tout y est noble. Veut-on du tendre? Tout y est touchant, tout y est engageant. Veut-on du naturel? Tout y est simple, tout y est facile; elle est propre à toute sorte de style. Quelles images plus brillantes! L'imagination la plus sombre peut-elle n'être pas frappée, saisie, transportée? Elle peint une création et une résurrection. Sous son pinceau, on voit sortir du néant une foule de merveilles. Les astres lancent leurs feux étincelants, les arbres produisent leurs fruits exquis, les tombeaux ouverts rendent leur proie. C'est une mer suspendue par un coup de baguette; ce sont des nuées qui répandent tous les jours des aliments délicieux, c'est un rocher aride qui fait couler des sources d'eau vive; sous ses doigts, tout prend une vie, une action, un sentiment. La nature animée bénit son Auteur, et en retrace l'image. Une fleur, un ruisseau parlent aux yeux et au cœur; tout est grâce, tout est modèle. Les étoiles volent à ses commandements, la foudre exécute ses ordres, les flots se brisent à un grain de sable : jamais la plus riche poésie ne multiplia, ne varia, n'embellit si fort ses images. La religion a-t-elle besoin d'emprunter le frivole secours des divinités païennes? L'immensité, la sagesse, la puissance, la bonté du vrai Dieu, n'épuisent-elles pas les désirs, les idées des plus beaux génies?

Enfin, il faut entraîner par le sentiment : et c'est ici le triomphe de l'éloquence ; c'est ici que, comme un torrent, elle entraîne tout, ou, comme une douce rosée, elle pénètre tout; comme une foudre, elle brise tout, ou, comme une douce chaleur, elle ranime tout. Qui n'a connu, qui n'a senti les admirables effets de ces livres pleins d'onction, où le cœur a tenu la plume et l'amour a dicté les expressions de ces orateurs pathétiques qui parlent au cœur, l'enchantent, le ravissent, qui expriment les larmes des yeux, saisissent d'une douce langueur, embrasent d'une ardeur céleste. C'est alors qu'on dit, avec l'épouse des *Cantiques :* Mon âme s'est comme fondue à la voix de mon bien-aimé, *Anima mea liquefacta est, ut locutus est dilectus meus.* (*Cant.*, V, 6).

La partie la plus importante de la rhétorique et la plus nécessaire à l'orateur, c'est l'art d'émouvoir les passions: voilà le grand ressort qui fait agir l'homme; l'instruction

ébauche la victoire, la conviction l'avance, le mouvement la remporte. Ces règles seraient peu nécessaires à la religion, si ces objets, si grands par eux-mêmes, égayaient l'imagination par des images riantes ou charmaient les sens par des plaisirs faciles et vifs. Mais dans la haute région où ils se dérobent à notre vue, dans l'austère régularité dont ils paraissent comme hérissés, il est de l'intérêt de la religion même de ne rien négliger pour les faire goûter, et renverser enfin ce que les premiers efforts ont commencé d'ébranler. On le peut sans peine, par le judicieux mélange de ce qu'elle a de brillant et de sensible avec ce qu'elle présente de ténébreux et de spirituel : l'un prépare à l'autre, l'un fait goûter l'autre. On alarme, on rassure, on irrite, on apaise, on engage, on éloigne, enfin on obtient tout. L'instruction, la conviction même, manquent moins à l'homme que la persuasion; au milieu des plus vives lumières, on est flottant, sec, insensible; on connaît, on croit la vérité, mais on ne l'aime point. C'est le cœur qui se refuse; l'esprit ne fait que seconder ses attentats par des difficultés et des prétextes. Il y aurait peu d'hérétiques attachés à l'erreur s'il n'y avait des pécheurs attachés au vice; peu même de pécheurs attachés au vice, s'il n'y avait des tièdes dégoûtés de la vertu; la sécheresse de la controverse deviendrait inutile si l'onction de la grâce était goûtée et la ferveur animée. Faut-il être surpris si le législateur des Juifs, chargé d'intimer à Pharaon les ordres de Dieu, s'en excuse sur son défaut d'éloquence : *Domine, non sum eloquens.* (*Exod.*, IV, 10.) Le Seigneur, quoiqu'irrité de ses résistances, n'en désapprouve pas le motif. Rassurez-vous, Moïse, lui dit-il, je répandrai mon esprit sur vous, et je vous inspirerai ce que vous aurez à dire. D'ailleurs, votre frère Aaron est éloquent, il vous accompagnera, il portera pour vous la parole : *Frater tuus Aaron est eloquens, os tuum erit.* (*Ibid.*, 16.

Le plus sûr moyen de multiplier les triomphes de l'éloquence, c'est de rendre les cœurs délicats, tendres et sensibles, en polissant les mœurs par les belles-lettres. Les belles-lettres ne connaissent ni grossièreté, ni aigreur dans les termes; la douceur imite leur délicatesse et la met à profit. Les belles-lettres, toujours modestes, ont horreur de la fierté et de la licence; attentives à toutes les bienséances, elles sont quelquefois dans le monde le seul asile qui reste à la pudeur; l'humilité et la pureté ne s'accommoderaient-elles pas de leur sage retenue? La variété des expressions et la souplesse du style sont-elles inutiles aux ménagements de la prudence, et le zèle ne puise-t-il pas dans leurs trésors la force, l'élévation, la vivacité? Voilà, selon les idées poétiques, la lyre d'Amphion, dont les sons harmonieux attirent les forêts, remuent les pierres, adoucissent les tigres, les ours. Les belles-lettres, par la douceur de leurs accents, rendent les hommes sociables, en les unissant par les plus beaux liens; dociles, en les accoutumant à se payer de raison; flexibles, en les délivrant de la grossièreté : elles les remplissent de sentiments, en jetant dans leur cœur le germe de la bonté, de la droiture, de la décence, de la religion. Quel empire n'exerce pas l'éloquence lorsqu'elle arbore les drapeaux de la vertu sur des terres si bien disposées! Malgré trois siècles de persécution, la ville du monde la plus polie est devenue la capitale du monde chrétien, tandis que, sans progrès, quoique sans obstacle, le christianisme languit dans les terres barbares. Rien de plus parfaitement d'accord que la religion et la raison. Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque connaissaient le vrai Dieu au milieu d'une foule d'idoles; les sauvages de l'Amérique l'entrevoient à peine au milieu d'une foule de missionnaires. L'ignorance tient presque également à la superstition et à l'athéisme. Le vrai bel esprit est honnête homme, il est déjà demi-chrétien. Le libertin et l'impie méritent-ils qu'on profane pour eux ce glorieux titre? *Impius ignorat scientiam* (*Prov.*, XXIX, 27), dit le plus savant et le plus sage des hommes.

Mais c'est assez parler à la gloire des sciences en montrant qu'elles sont utiles à la religion. Appelons maintenant la religion au secours des sciences, et faisons voir dans la seconde partie que les sciences ne peuvent se passer de la religion.

SECONDE PARTIE.

Dans quel monstrueux égarement n'a pas donné l'esprit de l'homme quand il n'a eu que ses lumières pour guide? Ces premières, ces importantes vérités, qui, d'elles-mêmes, et malgré nous, s'offrent à nos premiers regards, dont nous trouvons la démonstration et dans nous-mêmes et dans la nature, l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la béatitude éternelle, ont échappé aux plus grands génies. Ces maîtres du monde, dont la profonde politique et la sublime éloquence, autant que les puissantes légions, ont donné des lois à toute la terre; ces fameux sages, qui, par une autre sorte d'empire, regardés comme les maîtres de la vérité, envoyaient chez toutes les nations des oracles qui fixaient leur créance; Rome et Athènes, le Lycée et le Capitole ont méconnu le principe, la nature et la fin de l'homme. La divinité dégradée jusqu'à la plus bizarre multiplication, la plus servile nécessité ou la plus stupide indolence; l'âme raisonnable confondue avec la matière, condamnée à passer dans les animaux, bornée à chercher une honteuse félicité dans l'ivresse du crime; les vices travestis en vertus et en usurpant les prérogatives; les vertus défigurées n'étant plus que des vices ennoblis par le préjugé; les plus grandes affaires dirigées par la plus aveugle superstition : légère ébauche des ténèbres dont s'applaudissait ce que le monde avait de plus éclairé. Point de vérité qui n'ait été pour lui un écueil; les débris de tant de naufrages permettent-ils de douter de l'impuissance de la raison et de la nécessité de la foi? L'idolâtrie est aujourd'hui détruite,

et l'homme, instruit par la religion chrétienne, traite de chimériques une théologie dont le ridicule le frappe et un danger qui semble s'évanouir dans des temps si reculés. Assuré dans cette espèce d'asile, il ferme les yeux sur les nouveaux piéges qui lui sont tendus, et plût à Dieu que, par un désordre encore plus dangereux, une irréligion dominante et des hérésies multipliées ne vinssent pas troubler le repos que les victoires de la croix devraient nous avoir acquis !

Renfermons-nous dans notre siècle, et, dans notre patrie, faisons voir aux Chrétiens mêmes que la science séparée de la religion doit être mise au nombre des misères humaines. La science produit ordinairement trois mauvais effets : elle flatte l'orgueil, elle nourrit l'incrédulité, elle dessèche la dévotion. Qu'un savant serait à plaindre, si la religion ne venait à son secours pour l'humilier, en lui faisant sentir sa faiblesse; pour l'affermir, en lui faisant connaître la vérité; pour le toucher, en lui donnant les plus tendres sentiments ! L'ignorance, sans doute, serait préférable aux plus vives lumières, si on devait les acheter au prix de son salut. Que sert à l'homme de connaître, de gagner tout un monde, s'il vient à perdre son âme? *Vani sunt homines, in quibus non subest scientia Dei.* (*Sap.*, XIII, 1.)

Mais la religion met tout à couvert et tourne tout en bien. 1° La religion fait sentir la faiblesse de l'esprit humain en combattant ses idées les plus familières et lui en donnant de nouvelles et d'inconnues, aussi vraies qu'incompréhensibles. Venez, esprits forts, brisez-vous à un grain de sable : idolâtres de votre raison, vous la prenez seule pour guide : plus elle est cultivée par les sciences, plus ses moindres lueurs vous paraissent des oracles; venez à l'école de la religion, vous sentirez quel fond vous pouvez faire sur vos lumières. *Scientia inflat, charitas vero ædificat.* (*I Cor.*, VIII, 1.) Que dis je : venez à l'école même de la nature, vous n'y recevrez guère moins d'humiliantes leçons. Une infinité de vérités aussi certaines qu'impénétrables viennent investir l'homme; c'est un fonds de lumières et de ténèbres qui désole l'amour-propre. Lumières dans la certitude des faits, ténèbres dans l'explication de la cause ; l'un arrête la témérité de ses doutes, l'autre la curiosité de ses recherches; les sens lui assurent l'existence d'une matière dont il ne peut suivre les ressorts, des phénomènes dont il ne peut découvrir les principes. Tout est mystère pour lui ; la nature échappe aux yeux les plus perçants; un atome épuise la sagacité du plus habile géomètre; le plus profond métaphysicien, étranger dans son propre esprit, ne saurait définir ce qui pense en lui, ni en expliquer les opérations; les faits mêmes qui ont eu des milliers de témoins semblent se jouer de la fidélité de l'histoire; et, presque englouti dans la multitude des circonstances, à peine sait-on ce qu'on a vu.

Mais quels nouveaux abîmes n'ouvre pas à nos yeux l'immense carrière de la religion, quel assemblage étonnant de certitude et de doute, d'évidence et de difficultés ! Avec l'autorité irréfragable d'un oracle infaillible, de la vérité d'un maître souverain de son sort, on annonce à l'homme des mystères, dont il ne peut sonder la profondeur, des éternités dont il ne peut imaginer la durée, des grâces dont il ne peut prévoir la distribution. Forcé de croire, dans l'impuissance de pénétrer, il ne peut, ni secouer le joug qui l'assujettit aux objets, ni lever le voile qui les lui dérobe. Accablé par le poids de l'autorité, confondu par l'épaisseur des ténèbres, il est obligé de rendre un hommage bien humiliant à la sagesse infinie, qui distribue à son gré la lumière et les ombres. Que ne s'en fait-il un mérite par la soumission de sa foi, au lieu de s'en faire un crime par l'orgueil de sa révolte. *Scientiam eorum stultam fecit.* (*I Cor.*, I, 20).

Rien de plus familier, que les idées de l'étendue, et des nombres; un enfant même, un enfant ne compte rien de plus familier que les idées de la bonté et de la justice; les barbares, les scélérats même s'en piquent. Rien de plus familier, que les sensations du plaisir et de la douleur, de la confusion et de la gloire ; les animaux même y paraissent sensibles. Tout est combattu dans la religion : vous regardez comme plaisir ce qui flatte vos sens; comme gloire ce qui élève dans l'estime des hommes : non, le bonheur est dans la croix, la misère dans le plaisir. Félicitez-vous d'être méprisé du monde, rougissez de ses applaudissements, mettez vos richesses à manquer de tout; vous êtes pauvre si vous vivez dans l'abondance. La seule volupté est celle de l'esprit, mais que dis-je, de l'esprit ? La seule volupté consiste dans je ne sais quelle contemplation d'une Divinité que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue, que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre. La justice semble dire que le coupable doit porter seul la peine de sa faute ; qu'entre des créatures égales, les grâces doivent être distribuées avec une parfaite égalité. Non, le péché d'un homme perd tout le genre humain ; après même que le baptême en a effacé la tache et remis la peine, il en reste encore pendant toute la vie les suites les plus fâcheuses ; et quoiqu'une grâce suffisante mette en état de résister à la tentation, cependant par des arrangements où notre esprit s'égare et se confond, l'un est comblé de faveurs, l'autre est réduit au pur nécessaire : Esaü est haï et abandonné, Jacob est aimé et préféré et le plus grand nombre se perd éternellement. Vous croyez connaître la matière ; elle est sans cesse, et sous vos yeux et dans vos mains, vous pensez que nécessairement étendue et n'occupant que le lieu où on la voit, elle ne saurait être ni multipliée, ni dépouillée de ses accidents, détrompez-vous. Dans l'Eucharistie, un corps perd son étendue, il est réduit à un point : tandis que multiplié en mille endroits, il en occupe ailleurs mille et mille autres. Renoncez au témoignage de vos sens;

ce corps est dépouillé de ses apparences et couvert d'espèces étrangères : vous voyez, vous touchez, vous sentez ce qui n'est plus, vous ne voyez pas ce qui est. Tous les jours vous calculez, vous ajoutez, vous multipliez, rien de plus évident que le produit de ces opérations. Détrompez-vous; trois personnes ne font qu'un seul Dieu, deux natures ne font qu'une même personne. Vous avez toujours cru que la miséricorde de Dieu doit pardonner le péché et faire grâce de la peine. Hélas ! que vous serez cruellement détrompé dans l'enfer; un père infiniment bon punit sans pitié une faute unique et d'un moment. Dans les anges et dans plusieurs hommes, malgré la faiblesse des uns et l'excellence des autres, il la punit pendant l'éternité, sans jamais se lasser d'attiser leurs feux, d'entendre leurs blasphèmes, de jouir de leur désespoir. Quoi, vous êtes un savant et vous ne comprenez rien dans toutes ces choses : *Tu es magister in Israel, et hœc ignoras?* (*Joan.*, III, 10.)

La religion, en combattant les idées les plus familières, transporte dans un monde nouveau, par les idées singulières qu'elle fait naître. Il n'y a pas jusqu'aux termes qu'elle emploie, qui ne surprennent par leur apparente bizarrerie : idées singulières dans le dogme de Trinité d'Hypostases, d'incarnation, de transsubstantiation ; idées singulières dans la morale, d'abnégation de soi-même, de pauvreté d'esprit, d'anéantissement et d'enfance; idées singulières dans les preuves, figures, prophéties, miracles, ministres ignorants, martyrs innombrables; idées singulières dans les faits : un Dieu mourant sur un gibet, douze pêcheurs qui attaquent toute la terre, une résurrection générale à la fin du monde. C'est un nouveau ciel, une nouvelle terre qui s'ouvrent à nos yeux. Quelle nouvelle étendue dans les idées même que nous avions déjà ! quel portrait sublime de la Divinité ! quelle immensité d'objets, quelle éternité de durée ! quelle variété d'opérations ! que Dieu est admirable dans ses voies ! Les yeux de l'homme, par un orgueil aussi ridicule que condamnable, oseront-ils en sonder les ténèbres, pourront-ils en soutenir l'éclat? l'homme ne mériterait-il pas l'accablante raillerie qui punit la curiosité du premier téméraire? Eh bien, Adam, vous voilà devenu semblable à nous : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis!* (*Gen.*, III, 22.) Que la religion arrête donc nos attentats, et nous fasse écrier, avec le plus grand des génies, ravi au troisième ciel : *O altitudo divitiarum sapientiæ Dei!* (*Rom.* XI, 33.)

2° Mais que l'homme ne cherche pas un coupable asile dans l'incrédulité, en s'efforçant de douter des vérités qui l'incommodent. Démonstration de raison, démonstration de sentiment, démonstration d'intérêt : tout se réunirait contre lui. Quelque obscurs que soient les mystères que la foi nous propose, rien de plus démontré que la vérité de la révélation, et par conséquent la nécessité de la créance. Qui peut fermer les yeux à l'évidence de ses preuves ? Un aveuglement si prodigieux serait une punition bien redoutable. A quels traits voudriez-vous reconnaître la Divinité ? Quel langage faut-il qu'elle emprunte ? Maître de tous les temps, Dieu fait parler tous les siècles : les uns annonceront l'événement, les autres accompliront la prophétie. Maître de la nature, les éléments, les maladies, la mort lui obéiront. Il marquera par des miracles tous ses pas et tous ceux de ses disciples. Maître des esprits, il en remuera les ressorts les plus cachés, il en changera les sentiments les plus intimes, il convertira tout un monde. Maître de la vérité, il dévoilera les mystères les plus sublimes, il enseignera la morale la plus pure. Maître de la grâce, par son secours des milliers de confesseurs étonneront les déserts, des millions de martyrs se joueront des supplices. Maître des rois, leur orgueil se brisera à ses pieds, sa croix sera arborée sur leur couronne. Méconnaîtrez-vous encore le Tout-Puissant ? Il a parlé : taisez-vous, sagesse humaine, écoutez, croyez, adorez.

C'est à vous, savants, plus qu'à d'autres, à être formés dans la foi. Les ignorez-vous ces preuves, voudriez-vous qu'on vous soupçonnât de les ignorer ? A vous sont ouvertes les archives du monde, vous avez entendu tous les siècles déposer en faveur de la religion ; à vous sont dévoilées les merveilles de la nature, vous avez vu renverser toutes ses lois pour lui rendre hommage. A vous sont découverts les trésors de la morale, vous avez admiré le prix de ceux que prodigue la religion ; à vous sont confiés les fastes de l'Église, vous avez compté les héros qu'elle a su enfanter, vous avez suivi ses prodigieux accroissements, vous avez célébré la piété de ses monarques. Et qui croira, si vous ne croyez, qui sentira l'enchaînement des preuves et l'éclat de l'évidence, si vous n'en êtes accablés ? C'est pour vous proprement que la religion est démontrée. Le peuple est plus entraîné que convaincu, vous le conduisez, vous agissez par choix et par conviction. Malheur à vous si vous fermez les yeux au plus brillant soleil : *Excusationem non habent de peccato suo.* (*Joan.*, XV, 22.)

Mais que feriez-vous pour l'éclipser ? Contesterez-vous ces prophéties, qui plusieurs siècles à l'avance ont annoncé les plus grands et les plus petits événements, dont la précision et la justesse font presque révoquer en doute leur antiquité, et attribuer à l'exactitude de l'histoire l'ouvrage d'une sagesse infinie qui embrasse également tous les temps. Doutez-vous de ces miracles innombrables, dont les ennemis de la vérité n'ont tâché de diminuer la force qu'en les attribuant à la magie, mais qui ont si magnifiquement attesté la puissance de leur auteur, et jusqu'après sa mort appelant tous les éléments à ses funérailles, ont dévoilé sa majesté aux yeux même des philosophes païens, et le faisant respecter dans la personne de ses ministres, ont rendu toute-

puissante jusqu'à leur ombre. Mépriserez-vous la sagesse de cette morale céleste, qui, supérieure aux idées même outrées des plus fameux sages de l'antiquité, renferma dans sa simplicité et dans sa brièveté autant de merveilles que d'articles, autant d'oracles que de paroles. Méconnaîtrez-vous la sainteté de son auteur, dont toutes les vertus font le caractère, dont les juges déclarent l'innocence, dont les peuples admirent les prodiges, dont les anges publient les grandeurs, dont les démons redoutent la justice, dont tous les siècles adorent les œuvres, dont le Père céleste déclare authentiquement la divinité. Dissimulerez-vous le merveilleux établissement, les prodigieux progrès d'une religion que tout combat et que tout sert en la combattant; qui manque de tous secours et pour qui la disette est la plus abondante ressource; que tout l'empire romain s'efforce d'anéantir, et à qui ce même empire cède sa capitale pour en faire le siége de ses pontifes : religion qui condamne toutes les idées reçues et les efface; toutes les passions dominantes et les corrige; toutes les superstitions régnantes et les détruit; toutes les divinités reconnues et les renverse; tous les sacerdoces établis et les abolit, et sur les débris de tous les temples règne enfin seule d'un pôle à l'autre. Suspecterez-vous ces témoins singuliers qui déposent du haut des chevalets et des roues; qui parlent par la bouche de mille plaies; qui signent leur déposition de leur sang; ces témoins de tout âge, de tout sexe, de tout état, plus forts que les monarques qui les poursuivent, que les juges qui les condamnent, que les bourreaux qui les déchirent, que le fer et le feu qui les immolent; plus forts que les délices qui les tentent, que la gloire qui les sollicite, que les richesses qui les attachent, que la patrie qui les invite, qu'une épouse qui les caresse, que des enfants qui les attendrissent, que la nature qui les désarme. Non, il n'y a point de religion, ou la religion chrétienne est la seule véritable; Dieu n'a jamais parlé, ou il a parlé par son Fils. Eh! qui peut penser que la créature raisonnable soit dispensée de rendre hommage à son maître? Qui peut penser qu'un Dieu infiniment bon et sage ait abandonné sa gloire et son culte, le bonheur temporel et éternel de sa créature, au gré du caprice et du hasard?

Eussiez-vous par un aveuglement déplorable échappé à l'évidence de tant de preuves, vous n'échapperez pas à la démonstration de sentiment; ce n'est pas à nous à parler. La conscience par ses alarmes, le cœur par sa tendresse réclameront assez les droits de la religion. Oui j'en appelle à vous-même; écoutez ce juge intègre, ce témoin irréprochable, cet accusateur inflexible. Est-ce d'aujourd'hui qu'il se fait entendre? Vous le portez au milieu de vous, et malgré tout ce que vous affectez d'assurance, il vous fait le procès en secret, ou plutôt cet ami fidèle ne cesse de vous ramener à vos devoirs et à vos intérêts. Vous sentez malgré vous la force des preuves et la faiblesse des objections. Vous souscrivez en secret à la vérité, et la religion est vengée. Ah plutôt que cette âme, naturellement chrétienne, suive l'heureux penchant qui dans le péché lui fait craindre la justice de Dieu; dans le besoin, lui fait implorer sa miséricorde; dans la surprise, lui fait admirer sa puissance. *Regnum Dei intra vos est.* (*Luc.*, XVII, 21.) Hélas! à la mort vous ne la croirez, vous ne la sentirez que trop la vérité de cette religion que vous aurez combattue; alors, rendu à toute la lumière de votre conscience, à toute la vivacité de ses remords, vous verrez de près cette affreuse éternité que vous aurez méritée et dans laquelle vous serez à la veille d'être précipité. C'est alors que les sophismes cessent, que le voile tombe, que le monde s'évanouit. Non, on ne voit pas l'impie se soutenir jusqu'au dernier moment. La mort met tout dans son vrai jour. Ces hommes si hardis, saisis de crainte; ces hommes si habiles, déconcertés; ces hommes si méprisants, anéantis; ces hommes si fiers, désespérés, rampent déjà dans la poussière, à laquelle ils vont être réduits, et rongent les fers qui vont les enchaîner. Vous êtes, Seigneur, seul grand, seul sage, seul saint; vous perdrez la sagesse des sages et la puissance des puissants. Toute la chair sera confondue devant vous : *Exaltabitur Dominus solus in illa die.* (*Isa.*, II, 11.)

Etes-vous inaccessible aux lumières de la raison et aux remords de la conscience, craignez du moins le ridicule et la folie de l'irréligion. Quel système plus affreux que de détruire tous les principes de la justice, tous les motifs de la vertu, tous les liens de la société, la sûreté et la bonne foi publiques! Par une idée aussi fausse qu'impie, vous attribuez la religion à la politique. On a voulu, dites-vous, retenir les peuples dans le devoir, en mettant cette barrière au désordre. Détruire la religion c'est donc, dans vos propres principes, détruire le fondement du devoir dans les peuples, en levant la barrière qui les y retient, par une conduite aussi déraisonnable que celle de ces grands politiques eût été sage; c'est rendre les hommes aussi mauvais qu'ils se sont efforcés de les rendre bons. Quel projet plus insensé que de combattre les idées de tous les siècles, le sentiment de tous les peuples, les lois de tous les Etats, les usages de toutes les nations? Personne encore qui n'ait cru, qui n'ait adoré quelque dieu. L'idolâtrie, en ce point aussi zélée que le christianisme, démontre par ses excès mêmes la vérité de son existence et la nécessité de son culte. Plus on multiplie les divinités, plus on sent la nécessité d'en avoir une. Serez-vous donc le seul sage? Et qui vous en croira, puisque vous avez contre vous tout le monde? Quel état plus déplorable! Un esprit flottant qui ne sait à quoi se résoudre, un flux et un reflux d'opinions, dont on ne sait laquelle embrasser; de ténè-

tres épaisses dont on ne peut se démêler; un cœur inquiet qui rougit de ses principes, s'il a de la probité, ou de lui-même, s'il en manque; qui désavoue en secret ce qu'il affecte en public; qui souhaite par intérêt de trouver dans les autres les principes de la religion qu'il combat; privé dans ses maux de la consolation ineffable que donnent le souvenir d'une Providence et la soumission à ses volontés. Ah! qu'il est triste de s'élever contre Dieu, *Scito, et vide, quia malum, et amarum est dereliquisse Dominum.* (*Jer.*, II, 19.) Quelle conduite plus honteuse que de se confondre avec tout ce qu'il y eut jamais de scélérats! Ne le dissimulons point: eussiez vous été jusqu'ici, dussiez-vous, par un grand prodige, être toujours irréprochable dans vos mœurs, rougissez du moins de la compagnie avec qui la conformité de sentiments vous unit. La corruption du cœur est le fruit ou le principe de l'irréligion: commence-t-on d'être impie, bientôt on sera libertin; commence-t-on par être libertin, on deviendra bientôt impie. Qui ne croit pas un Dieu vengeur est intéressé à se livrer au plaisir pour jouir de la vie; qui se livre au plaisir est intéressé de ne pas croire un Dieu vengeur qui l'en punisse. L'homme de bien n'eut jamais intérêt à combattre la religion: elle est son asile et son espérance. Le pécheur fut toujours intéressé à la détruire; elle est sa condamnation et sa peine. Et vous, savant, plus ingrat qu'un autre, parce que vous êtes plus favorisé; plus coupable, parce que vous êtes plus éclairé; plus malheureux, parce que vous serez plus sévèrement châtié, sentez l'horreur de votre crime, le risque de votre salut et la rigueur de votre enfer: *Potentes potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 7.)

3° Enfin, la science dessèche la dévotion, en dissipant l'esprit et affaiblissant la simplicité des vertus. Plein des objets qu'il étudie, enchanté des beautés qu'il découvre, flatté des progrès qu'il fait, l'esprit est trop partagé pour avoir ni la liberté, ni l'envie, ni le loisir, de s'occuper des choses divines. Il perd la simplicité de la foi, par la subtilité de ses raisonnements; la simplicité de la confiance, par la multitude de ses ressources; la simplicité de l'humilité, par l'élévation de ses idées; la simplicité de l'obéissance, par la recherche des motifs; la simplicité du culte, par le raffinement de ses examens. Paraissez, favorable religion, étalez tous vos charmes, saisissez l'homme dans toutes les situations de son cœur, montrez-lui l'objet le plus aimable, parez-le-lui de tous ses attraits; cette conquête est digne de vous, elle vous sera utile.

La religion, dans toutes les situations du cœur, fournit les consolations les plus touchantes, elle est utile à tout. Etes-vous dans l'affliction, elle vous promet une couronne éternelle qui vous dédommagera de vos pertes; des délices ineffables qui feront évanouir vos douleurs. Est-on dans la joie, la religion l'augmente, la rend douce et plus pure. Le travail, elle y répand des charmes, elle en assure le fruit. Le repos, elle le sanctifie et le rend utile. La crainte vous saisit, voyez un Dieu dont les mérites infinis acquittent vos dettes, dont les miséricordes infinies pardonnent vos fautes, dont les bontés infinies vous prodiguent les grâces. L'espérance vous flatte, celle du chrétien porte sur les promesses, sur le sang d'un Dieu, supérieure à toutes les révolutions, infaillible si vous le voulez, même après le plus grand péché; elle ne peut manquer que par votre faute. La religion s'accommode à tous les âges: sérieuse, elle se fait respecter des vieillards; condescendante, elle se fait aimer des enfants; elle se proportionne aux savants par sa profondeur, aux grands par sa dignité, aux petits par sa simplicité. Elle se met à portée du plus faible par sa douceur, du plus scélérat par sa clémence: *Pietas ad omnia utilis.* (I *Tim.*, IV, 8.)

La religion ne détruit pas la nature, elle en met à profit jusqu'aux défauts; et laissant l'homme avec ses penchants, elle substitue un objet digne de lui, aux biens frivoles qui l'auraient perdu. Etes-vous naturellement tendre, livrez-vous aux plus doux excès de l'amour, et d'après les Madeleine et les Thérèse, consumez votre cœur dans ses flammes. Vous sentez-vous naturellement vif, suivez l'ardeur de votre zèle, tonnez contre le péché, cherchez les brebis errantes, embrassez mille travaux divers, jamais vous n'en ferez plus qu'un Paul, un François Xavier. Votre caractère est-il sérieux, vous trouverez des millions de solitaires, dont la retraite et le silence ont fait les délices. Avez-vous du goût pour la libéralité, un Dieu, caché sous l'habit d'un pauvre, vous offre le motif le plus puissant, l'objet le plus tendre, l'exercice le plus méritoire de l'aumône. Votre inclination vous porte-t-elle à l'économie, amassez des trésors célestes, soyez saintement avare de la grâce et du temps; quel compte n'en faudra-t-il pas rendre! Plein d'une noble ambition; portez vos vues jusqu'à la Divinité, aspirez au trône du Roi des rois, sentez la noblesse de votre origine, et ne vous dégradez pas par le péché: *Ad omnia utilis.*

La religion n'est pas inhumaine, elle exige le sacrifice de tout; mais elle rend tout; elle dépouille des richesses, mais elle prodigue des trésors éternels; elle interdit la volupté, mais elle enivre des délices célestes; elle obscurcit la gloire, mais elle conduit au faîte des honneurs; elle immole le corps, mais elle le ressuscite brillant et impassible; elle humilie l'esprit, mais elle l'élève jusqu'à la contemplation de la Divinité. La voilà exécutée à la lettre, la promesse que Dieu fit à ses disciples: *centuplum accipietis.* (*Matth.*, XIX, 29.) Qui ne serait surpris des sentiments extatiques des saints sur les souffrances. La religion a fait ces prodiges. Oui, la religion fait désirer, aimer, rechercher la croix, la pauvreté, les opprobres, la mort. Elle touche, elle ravit, elle transporte. Elle va au cœur, elle y va seule; elle remplace

abondamment, et la stérile sécheresse des sciences, et la dangereuse langueur de la volupté. La religion chrétienne le fait seule, les autres religions laissent le cœur aride. Elles laissent trop l'homme sans ressource dans la bassesse; et Dieu sans bonté dans son élévation : la religion chrétienne, en faisant sentir mieux qu'une autre la distance infinie de l'Etre suprême à la créature, les rapproche par la miséricorde, les intéresse l'un pour l'autre, les fait aimer l'un l'autre, et jouir l'un de l'autre; la seule religion catholique le fait avec succès. Les livres, les paroles des hérétiques éblouissent, effrayent, séduisent, mais ne touchent pas : l'esprit y parle seul, le cœur demeure dans la sécheresse. Non, Dieu ne répand la vraie onction que sur la vérité ; l'erreur en est indigne.

Sans doute vous ne comptez pas au nombre des priviléges accordés par la condescendance de la religion la liberté, ou plutôt la licence qui règne communément dans les conversations, où la piété, les mœurs, la charité ont si souvent à gémir. Vos statuts, Messieurs par un article exprès, mettent leurs droits en sûreté : votre vertu, votre probité suffiraient d'ailleurs pour rassurer mon zèle. Je dis plus, la seule idée d'académie doit écarter toutes ces misères. Je n'ai jamais pu comprendre qu'un bon esprit pût se plaire dans l'ordure ou dans la malignité. Il en coûte trop, je ne dis pas au chrétien, mais à l'honnête homme, à l'homme poli, pour acheter à ce prix un plaisir prétendu, où la corruption du cœur peut seule trouver son compte. Fut-ce jamais le goût du grand, du beau, du fin, qui dégrade l'esprit aux dépens des bienséances ou de la réputation du prochain? N'est-ce pas plutôt sur les débris du beau, du grand, du fin, qu'on élève des honteux trophées à une secrète débauche, Y chercherez-vous la gloire d'une fine plaisanterie? Vous vous trompez ; il y a des siècles que toutes les allusions de l'obscénité, tous les traits de la malignité, tous les sophismes de l'impiété, toutes les chimères des romans ont été épuisées, et cent fois ressassées, par des bouches impures ; c'est bien là que tout est dit. Ces lieux communs, qu'on trouve partout, peuvent amuser les libertins et le peuple ; mais pour un homme d'esprit, ils n'ont qu'une ennuyeuse fadeur. Au reste, mérite médiocre, rien de plus aisé que la galanterie, la satire et l'impiété ; aussi sont-elles communes : tout le monde y est propre, tout le monde y applaudit, on a toujours assez d'esprit pour elles. Le vice est toujours fécond, la dépravation des auditeurs garantit des suffrages toujours certains, l'esprit n'y est presque pour rien, les passions font tous les frais de la découverte, et tout le bruit des applaudissements.

Enfin la religion nous présente l'objet le plus digne de notre amour, et dans le jour le plus capable de faire aimer un Dieu, et un Dieu mourant pour nous. Dieu est infiniment aimable en lui-même ; mais la religion chrétienne le fait voir encore plus aimable. Que ne nous apprend-elle pas de ses perfections, de ses sacrements, de ses bienfaits, de sa vie, de sa mort ! Eternel, il existe avant tout le temps; immense, il remplit tous les lieux ; tout-puissant, il dispose de tous les êtres ; il veut, et tout s'exécute ; il dit, et tout est fait ; il marche sur l'aile des vents, et les flots de la mer la plus orageuse s'aplanissent sous ses pas. Il pèse les montagnes dans sa balance, il renferme les mers dans le creux de sa main. Le ciel lui sert de trône et la terre de marchepied. Des millions d'anges forment sa cour, tous les hommes sont devant lui, comme s'ils n'étaient pas, tout est présent à sa sagesse, tout est formé sur ses idées, tout subsiste par ses bienfaits, tout est réglé par sa providence. Saint, et source de toute sainteté ; juste, et règle de toute justice ; bon, et principe de toute bonté; beau, et modèle de toute beauté; tendre, et seul objet de tout amour. Au reste, exempt de tout défaut : juste sans dureté; miséricordieux sans bassesse; immense sans partage; heureux sans indifférence; grand sans fierté, riche sans avarice; ou plutôt la beauté, la bonté, la sagesse, la justice, la grandeur, la puissance, la perfection même.

Ses bienfaits sont sans nombre, son amour est sans borne. Par lui le soleil nous éclaire, la terre nous soutient, les animaux nous servent , les aliments nous nourrissent , toute la nature est à nos gages. Sa parole nous instruit, son Eglise nous conduit, ses mérites nous sauvent, ses grâces nous enrichissent, ses sacrements nous font vivre, le monde spirituel ne subsiste que pour nous. Quel amour est semblable au sien ! Durable, il nous aima dès l'éternité, il ne tiendra qu'à nous d'en être aimés une éternité encore ; constant, rien ne fait diversion dans son cœur; l'oubli, le sommeil, les affaires, rien ne dérobe un instant à sa tendresse; prévenant, il n'a attendu ni notre amour, ni nos mérites, ni nos désirs, ni nos pensées, pour nous donner son cœur, il fait toutes les avances; généreux, il est à l'épreuve de nos défauts et de nos refus, de nos infidélités et de nos outrages, de nos ingratitudes et de nos crimes; magnifique, il prodigue ses trésors et ses miracles, sa personne et sa divinité; désintéressé , il n'a besoin de rien, et il donne tout; il est heureux sans nous, et ne cherche qu'à nous en rendre; délicat et jaloux, il ne veut point de partage, et il est sensible aux délais et aux froideurs; tendre, il nous demande notre cœur, il nous donne les noms les plus doux, il emploie pour nous gagner les moyens les plus engageants; empressé, il désire, il prie, il sollicite avec instance, il ordonne, il menace, il punit. Ah ! peut-on se défendre de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces : *Qui non amat Dominum, anathema sit.* (*Gal.*, I, 8.)

Que n'a-t-il pas fait pour vous ! Il est descendu du ciel, pour partager, pour adoucir vos maux , ne les permettant qu'avec mesure, ne les voyant qu'avec pitié, ne les

voulant que pour votre bien, souffrant avec vous et pour vous, et mille fois plus que vous. Le voilà dans une crèche, uni à notre nature, et la divinisant; sujet aux mêmes infirmités et les ennoblissant; bégayant avec nous, et nous instruisant; dépouillé de tout, et nous comblant de grâces; versant des larmes, et essuyant les nôtres. Le voilà sur la croix, épuisé de sang pour vous laver; les bras étendus pour vous embrasser; la tête baissée pour vous baiser; son côté ouvert pour vous y renfermer; déchiré du corps pour vous soulager; couronné d'épines pour vous glorifier; mourant enfin pour vous sauver. Le voilà dans l'Eucharistie, vous y mangez sa chair adorable, vous y buvez son sang précieux, vous y goûtez ses douceurs célestes, vous y puisez ses trésors infinis, vous vous y unissez à sa personne divine, vous y recevez le gage de sa possession éternelle. La nature y est renversée, et sa sagesse y règne; des voiles étrangers l'y cachent, et la foi l'y découvre; le corps reçoit le sacrement, et l'âme en est sanctifiée. Je succombe, ô mon Dieu! sous le poids de votre miséricorde, elle passe et mes désirs et mes idées; devenu par votre grâce, en quelque sorte, possesseur d'un Dieu, où trouverai-je des offrandes pour acquitter mes dettes, et des paroles pour exprimer ma reconnaissance.

Que ne vous prépare-t-il pas dans l'autre vie! Vous entrerez dans sa joie, vous serez assis sur son trône : une bonté, une puissance infinie, tout occupées à vous rendre heureux, vous laisseront-elles des désirs à former? Il vous couronnera de sa gloire, votre mérite trouvera jusque dans l'enfer, par l'envie et le désespoir de vos ennemis, ses plus sincères panégyristes. Il vous fera part de sa sainteté; les passions ne vous donneront plus d'alarmes, rien n'affaiblira, rien n'interrompra les actes sublimes de vos vertus. Epris de ses charmes adorables, toujours anciens et toujours nouveaux, vous serez heureusement perdu dans les plus doux transports de l'amour, et enivré de ses plus pures délices. Devenu immortel, comme lui, votre bonheur sera immuable, l'éternité en sera la mesure. Sans voiles, sans nuages, vous le verrez face à face, dans sa divine essence, vous serez transformé, consommé en lui. O Dieu! est-il permis à une créature de parler de vos magnificences, lui est-il permis d'espérer la possession de votre divinité? *Ego merces tua, magna nimis.* (*Gen.*, XV, 1.) Religion, que vous êtes grande, que vous êtes aimable! Ranimez votre ardeur éteinte, faites-nous goûter vos vérités, et conduisez-nous enfin à la gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

—

DISCOURS

SUR L'ALLIANCE DE LA RELIGION AVEC LA POLITIQUE,

Prononcé à l'ouverture des Etats de Languedoc, assemblés à Montpellier, le 3 février 1754.

Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt. (*Ps.* LXXXIV.)

La miséricorde et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont embrassées.

Monseigneur;

Par quel heureux sort, le sacerdoce et l'empire, les brebis et les pasteurs, le courage militaire et la charité ecclésiastique, réunis dans cette auguste assemblée, forment-ils de nos états un corps tout à la fois religieux et politique? Ces deux puissances rivales se sont-elles dépouillées de leurs ombrages pour travailler au bien de la province, avec cette parfaite intelligence qu'il n'est pas moins de leur intérêt, que de celui du public, de ne jamais rompre, et pour donner des protecteurs à la patrie, des défenseurs à la religion, des vengeurs à l'Eglise et à l'Etat, capables d'en faire trembler les ennemis, et d'en assurer le bonheur?

Sages médiateurs, établis entre les sujets et le monarque, pour ménager les bontés de l'un, et maintenir la fidélité des autres, vous êtes des dieux, comme dit le Prophète. Tout ce que la naissance, les dignités, les talents ont de brillant, vous répond du juste tribut de notre respect et de notre obéissance : *Ego dixi, dii estis.* Mais, moins flattés d'être les arbitres du sort d'une grande province, qu'alarmés du compte que vous aurez à rendre de votre administration, n'oubliez pas que le Dieu des dieux est au milieu de vous pour vous juger : *In medio autem deos dijudicat.* (*Ps.* LXXXI, 1.) Il vous citera à son tribunal, et la multitude de ses faveurs augmentera la rigueur de sa condamnation. Faites donc présider à vos délibérations, la miséricorde et la justice, la paix et la vérité : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt.*

Mais, qu'osai-je proposer! Concilier le ciel et la terre, l'autel et le trône, le gouvernement temporel des provinces et la conduite spirituelle du bercail de Jésus-Christ, n'est-ce pas les détruire tous les deux. Jaloux de leurs droits, et souverains dans leurs objets, le prince soumettra-t-il le sceptre, ou le pasteur la houlette? La majesté royale s'abaisse-t-elle à des déférences; la sévérité évangélique souffre-t-elle des tempéraments? Que peut-on refuser au souverain? Tout cède au bien de l'Etat. Que peut-on disputer à Dieu? Le salut est l'unique affaire. Chacun a des armes redoutables. La foudre spirituelle qui sépare du corps de Jésus-Christ, la réprobation, suite inévitable de l'impénitence, sont bien plus terribles que le fer et le feu qui portent le carnage et l'horreur.

Est-il donc impossible que ces deux puissances respectables se rendent de bonne

foi justice, ensevelissent dans un oubli éternel ces accusations odieuses, ces alarmes injurieuses, ces entreprises pernicieuses, que l'erreur et le vice ont seuls intérêt d'entretenir, parce que seuls ils en profitent, et ne soient plus attentives qu'à se donner un secours mutuel? Auteur de l'une et de l'autre, un Dieu infiniment bon aurait-il jeté parmi les hommes une semence éternelle de division et de trouble, qui détruirait son propre ouvrage? Principe des règles qui les décident, distributeur des lumières qui les dirigent, n'aurait-il répandu les rayons de sa sagesse que pour contredire des vérités que lui-même il enseigne? Après s'être si vivement peint sur le diadème et sur la tiare, voudrait-il faire mépriser son image par une servitude qui la dégrade? Non: non, c'est être son ennemi que de le mettre aux mains avec lui-même.

C'est cet heureux accord que je me propose d'expliquer devant une assemblée composée de ministres des deux puissances, dont je n'ai qu'à développer les sentiments et la conduite pour faire sentir que la félicité publique est attachée à leur étroite correspondance; devant un illustre primat, qui réunit avec tant de succès la naissance et la piété, la faveur du prince et les suffrages des sujets, la sagesse du gouvernement et la pureté de la foi, le zèle de la discipline et la tendresse de la charité, et que la province se félicite de voir à sa tête, ménager, avec autant de dextérité que de religion, les droits de Dieu, le service du souverain et les intérêts des peuples.

Vous, qui pleins des grandes vues de la politique, craignez le sacrifice de votre fortune ou de votre gloire dans la pratique des lois de l'Evangile, rassurez-vous; en vous sanctifiant, la religion vous consulte et vous favorise. Vous, qui, pénétrés des idées sublimes de la religion, craignez d'en altérer le culte ou d'en profaner les objets par le mélange des intérêts temporels, rassurez-vous; la politique adore et préfère à tout la volonté de Dieu (16*). L'Etat est nécessaire à l'Eglise, l'Eglise est nécessaire à l'Etat. Le pasteur doit être prudent et le monarque religieux. Ainsi la politique dans la religion et la religion dans la politique, ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je plaide la cause de la religion au tribunal de la politique, veux-je parler d'une religion inaccessible et farouche, qui, toujours absorbée dans la contemplation et reléguée dans la solitude, se refuse aux douceurs de la société et en néglige les bienséances? Une religion austère et intraitable, qui, méconnaissant la faiblesse et les besoins de l'humanité, condamne tous les plaisirs, ne pardonne aucune faute, et ne vit que de macération et d'abstinence? Une religion cruelle et emportée, qui prêche la doctrine avec l'épée, dépeuple les provinces pour les convertir, et cimente les autels du sang de ceux qu'elle veut sauver? Une religion scrupuleuse et superstitieuse, qui, rétrécissant le cœur du prince et l'esprit du ministre par ses petitesses, traverse toutes les grandes affaires, et substitue ses minuties aux sublimes fonctions du gouvernement? Une religion ambitieuse et intéressée, qui ne fasse valoir ses services que pour s'enrichir, ses ministres que pour dominer, ses lois que pour se faire craindre. Une religion altière et impérieuse, qui s'élevant sur les débris de tout ce qui l'environne, ne sache que mépriser et proscrire tout ce qui ne rampe pas servilement à ses pieds!

Connaîtriez-vous à ces traits un Dieu soumis jusqu'à la mort de la croix, pauvre jusqu'à manquer de tout, doux et humble jusqu'à se laisser traiter comme le dernier des hommes, miséricordieux jusqu'à se charger de toutes les dettes du genre humain? Non, non; la religion comme la charité, puisque la charité fait son caractère et qu'elle est sa première loi, la religion est douce, patiente, désintéressée; elle croit, elle souffre, elle espère tout, elle n'a ni ambition, ni jalousie; elle ne pense au mal ni ne s'en rejouit; elle se fait tout à tous pour les gagner tous. 1° Bien loin de détruire les droits de l'autorité, la religion les réspecte et les consacre. 2° Bien loin de traverser les arrangements de la prudence, la religion les bénit et les appuie. 3° Bien loin de s'aigrir contre les faiblesses de l'humanité, la religion y remédie et les met à profit. Voilà le Dieu que j'adore, la religion que je professe: les traits odieux qui les défigurent leurs sont étrangers. Le pinceau de l'ignorance ou de la passion peut seul les répandre.

1° La religion respecte et consacre l'autorité. A quoi pensez-vous, grands du monde, lorsque vous négligez les secours de la religion? Que vous feriez peu de chose sans elle! La crainte peut faire agir la main, elle n'a point d'empire sur le cœur. Elle peut arrêter les forfaits éclatants; elle est sans force quand le secret assure l'impunité. Elle peut contenir des sujets faibles; mais que garantira-t-elle, lorsque, encouragés par des offres avantageuses ou animés par des conseils pernicieux, ils croiront pouvoir secouer un joug que cette crainte rend insupportable? D'ailleurs, est-ce régner que de faire des esclaves? Un cœur généreux peut-il se voir l'auteur de la misère de ses semblables et souscrire à leur dégradation? La religion vous sert mieux que la vanité; ne soyez pas la dupe du prestige. L'éclat qui vous éblouit ne mettra jamais entre vous et vos sujets qu'une bien légère distance. L'humanité perce cent fois, malgré vos efforts, et vous assujettit aux mêmes faiblesses. Enfin, anéanti par la mort avec tout votre faste, vous rentrerez

(16*) Tous les compliments qui sont dans ce discours sont d'usage.

dans la poussière, qui fut notre première origine ; le prince n'est pas plus privilégié que l'esclave, disait le plus grand et le plus sage des rois : *In communem decidi terram.* (*Sap.*, VIII, 3.)

Pour votre intérêt même, parez-vous donc des ornements dont vous embellit la religion ; elle fait briller sur votre visage, comme sur celui du législateur des Juifs, les rayons de la Divinité. Placé de la main de Dieu, consacré par son onction, une origine céleste, une autorité divine, voilà le glorieux cortége qui, faisant adorer en vous l'Etre suprême, vous mérite notre soumission, notre respect et notre amour. *Omnis potestas a Deo est.* (*Rom.*, XIII, 1.) La religion qui ennoblit la misère des pauvres, en nous montrant Jésus-Christ crucifié dans leur personne, vous élève au-dessus même de vos défauts, et tandis qu'elle nous défend de suivre vos exemples, elle nous ordonne d'obéir à vos lois. Combien vous rend-elle plus respectables, lorsque dociles vous-mêmes à sa voix, perfectionnant par vos vertus les plus beaux traits de cette image, l'éclat de la sainteté relève celui de la place, fait heureusement confondre la personne avec la dignité, et prouve que si la religion forme des peuples fidèles, elle sait aussi former des maîtres dignes de les gouverner.

Parlez donc sans crainte, maîtres du monde, prescrivez-nous les lois que la sagesse vous dictera, imposez-nous les subsides que le besoin de l'Etat exigera, faites-vous rendre les honneurs que l'élévation de votre rang demandera ; il nous est ordonné de rendre l'honneur, de payer le tribut à qui il appartient : *Cui tributum, tributum ; cui honorem, honorem.* (*Rom.*, XIII, 7.) Ce n'est point ici un hommage de cérémonie, le cœur est le premier soumis. Quel plus puissant motif que celui de la religion même ? Ce n'est ni une crainte servile ni un intérêt mercenaire. La foi est le fondement de la soumission du chrétien, la conscience est son guide : *Non propter iram, sed propter conscientiam.* (*Ibid.*, 5.)

En rendant aux sujets le joug de la dépendance doux et léger, la religion porte le flambeau devant le monarque ; elle lui donne un cœur de fils pour son Dieu, et un cœur de père pour son peuple. Formé de ses mains, il n'écoute ni la passion ni la gloire, il ne cherche que le bien public. S'il prend les armes, ce n'est que pour soutenir des droits légitimes ; il les quitte pour établir une solide paix. Le vaincu n'est plus son ennemi, sa clémence et ses bienfaits lui font aimer les fers et retrouver sa patrie dans une terre étrangère. Une modération plus glorieuse que la victoire l'arrête au milieu des plus brillantes conquêtes et triomphe plus que les armes aux champs de Fontenoi. La défense de la foi, la protection des ministres, la punition du crime, la récompense de la vertu ; admirez dans ce portrait l'élève de la religion, les Constantin, les Charlemagne, les Louis.

Quoique la religion soit portée pour l'état monarchique, dont elle donne la plus sublime idée dans la souveraineté du Dieu qu'elle sert, et qu'en particulier la hiérarchie ecclésiastique soit formée sur ce plan ; comme le plus utile à la société et à la piété ; cependant elle s'accommode à tous les genres de gouvernement. Elle règne à Venise, elle est florissante en Pologne. Le Nord y trouverait son bonheur, si l'hérésie n'y avait répandu son poison. Les sauvages de l'Amérique s'en applaudissent, quand ils l'ont embrassée. Faite pour diriger toutes les nations dans la voie du salut, qu'elle ne soit suspecte ni au souverain ni au peuple, elle est leur plus fidèle amie ; qu'elle soit chère à tous les deux, elle fera leur félicité. Sévèrement punis s'ils l'abandonnent, le trouble et la confusion seront leur partage. L'ordre et la paix sont-ils faits pour l'impie : *Non est pax impiis.* (*Isai.*, LVII, 21.)

Pour rendre le gouvernement heureux, facile et proportionné à nos besoins, il faut des principes, des règles, des motifs pour toute sorte d'esprits ! et quelle en est la variété ! Il en faut pour tout les états, et quelle en est la multitude ! Il en faut pour tous les temps, et quelles en sont les vicissitudes ! Quel intérêt humain peut faire agir tant de ressorts ? Quel génie embrasser tant d'objets ? Quelles lois humaines suffisent à tout ? Quel arrangement pourvoit à tout ? L'Evangile seul, ouvrage d'une sagesse qui voit tout, d'une puissance qui règle tout, d'une miséricorde qui s'intéresse à tout, d'une justice qui punit ou récompense tout, l'Evangile seul règne et fait régner sur tout, par des lois aussi fortes que douces, aussi étendues que durables. En envoyant tous ses disciples enseigner toutes les nations, le Sauveur, sans toucher à la constitution des Etats, a prescrit tout ce que la politique a de plus profond et de plus utile, et ménage le succès avec autant de douceur que de force : *Attingit a fine ad finem*, etc. (*Sap.*, VIII, 1.)

En ramenant tout aux vrais principes, la religion répand sur les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables, des lumières pures, vives, infaillibles, qui font goûter la justice de la loi et sentir l'horreur du désordre. Elle rappelle dans le même Créateur le même rédempteur, le même péché, la même fin, l'égalité primitive de tous les hommes, pour les rendre compatissants et charitables. Mais quoique enfants du même père, membres du même corps, héritiers du même patrimoine, elle découvre dans les lois de la Providence la vraie, l'immuable source de la subordination ; et tandis qu'elle élève le souverain jusqu'à Dieu par sa puissance, elle le fait descendre jusqu'à l'esclave par bonté, et, pour leur bonheur mutuel, elle établit entre eux un commerce d'hommages et de bienfaits.

Les biens et les maux, présentés par la religion dans leur vrai point de vue, fournissent les plus puissants motifs. Sentez la vanité des biens qui sont l'objet de vos poursuites, et le prix des maux qui sont celui de vos alarmes ; quels fruits ne pouvez-

vous pas moissonner des uns et des autres? Mais aux biens frivoles qu'elle vous arrache, aux maux passagers qu'elle vous fait accepter, elle substitue une gloire éternelle et infinie, la possession d'un Dieu, des tourments sans fin et sans mesure, la perte d'un Dieu. Elle vous offre un Dieu mourant pour vous, un Dieu votre aliment dans l'Eucharistie, fut-il jamais d'objet plus touchant et d'amour plus tendre? Tous les ressorts du cœur peuvent-ils être plus noblement et plus efficacement mis en œuvre? Quel dommage que cette religion fût fausse! Quel malheur qu'elle vînt à se perdre! Que propose-t-elle en invitant à la perfection? Les règles les plus sages et les précautions les plus sûres. Il n'en faudrait pas davantage pour gouverner tout un monde. Quelle passion serait à craindre? L'Evangile interdit jusqu'aux désirs et aux pensées du crime. De quelle trahison aurait-on à se défier? Il foudroie la moindre hypocrisie. Quelles armes fourniraient l'orgueil et l'ambition? Il veut qu'on se mette à la dernière place. Quel intérêt pourrait corrompre la fidélité des sujets? Il ordonne de se dépouiller de ses biens en faveur des pauvres. Faudrait-il s'armer contre les fureurs de la vengeance? Il exige qu'on pardonne toutes les injures. Redouterait-on la calomnie? Les jugements téméraires sont défendus. Quels bons offices ne se rendra-t-on pas, si chacun aime son prochain comme soi-même? La religion est utile, et seule utile à tout : *Pietas ad omnia utilis.*

2° Elle ne protége pas moins les intérêts des particuliers que ceux des maîtres. Les plus grands princes, les plus sages législateurs en ont été si convaincus, que bien loin d'être en garde contre la religion, ils ont cru devoir faire avec elle une ligue offensive et défensive; jusque-là que l'impiété en a osé conclure que la politique avait inventé la religion pour mieux contenir les peuples. Rome établit sa grandeur sur ce fondement. Le sénat, trop éclairé pour la combattre, la cultiva jusqu'à la superstition, autant par ses lois que par ses exemples. Les Perses lui durent leur vaste puissance; l'empire de la Chine son immortelle durée; le mahométisme ses immenses conquêtes. Le renversement du trône a suivi partout la perte de la religion. La mollesse asiatique fraya la route aux conquêtes d'Alexandre; les abominations du Nil appelèrent à Alexandrie les aigles romaines, et les hérésies de l'empire d'Orient ouvrirent à Mahomet second les portes de Constantinople.

La religion et la politique ont les mêmes ennemis à combattre et les mêmes intérêts à défendre. L'orgueil et l'ambition n'ébranlent pas moins le trône que l'autel; l'indépendance et la révolte secouent également le joug du prince et celui du pontife. L'avarice et l'incontinence corrompent aussi bien le citoyen que le chrétien; la société gémit autant que la charité, des fureurs de la colère et de l'inaction de la paresse. Il vaudrait mieux suivre une fausse religion que de n'en avoir aucune; être idolâtre que déiste. Toutes les religions ont des principes communs de piété, de droiture, de charité. Quel que soit le Dieu qu'on adore, on le regarde toujours comme le père de l'ordre, le lien de la société, un modèle de bonté et de justice. Ce n'est que sous les traits du Dieu véritable qu'on honore même les idoles. La plus fausse religion enseigne à croire et à obéir, réveille les remords de la conscience et fait pratiquer des vertus morales. Les fruits du christianisme sont autant supérieurs à tous les autres, que la vérité l'emporte sur le mensonge. L'irréligion sape tous les fondements, éteint tous les principes, détruit tous les motifs, méprise tous les modèles, anéantit l'espérance et la crainte, fait taire la conscience et la religion, rend téméraire, inhumain, intraitable.

Tels furent les sentiments de ce puissant génie, qui dans le dernier siècle, sans porter la couronne, sut régner sur toute l'Europe, par la profondeur de sa politique, l'étendue de ses desseins, la sagacité de ses vues. Si les sciences et les arts lui durent leurs plus célèbres monuments, et la France sa puissance et sa gloire, la religion ne lui dut pas moins ses victoires et ses progrès. En portant des coups mortels à l'hérésie, en établissant dans la Sorbonne un oracle de la vérité, il crut rendre à l'Etat de plus grands services, qu'en reculant ses frontières et affaiblissant ses ennemis. Tracer le portrait du cardinal de Richelieu, c'est faire l'éloge de ce nom immortel, si propre lui-même à l'immortaliser, et dont les négociations, les talents, les succès, le feront passer à la postérité avec un nouveau lustre.

Quoique la religion semble briser les plus doux liens, en ordonnant de haïr son père et sa mère, il n'en est pas de plus étroits que ceux qu'elle forme. Elle apprend à respecter jusqu'aux mauvais maîtres, à aimer jusqu'aux plus mortels ennemis, à servir jusqu'aux plus inconnus et aux plus misérables. L'union des familles est son ouvrage, par la tendresse et la sollicitude des parents: l'obéissance et l'amour des enfants qu'elle inspire, elle rend les mariages heureux par ses bénédictions. Qui sait mieux qu'elle en garantir l'honneur et les fruits par la condamnation de la polygamie, de l'adultère et du divorce? Elle aide à bien choisir un état et à en bien remplir les devoirs; elle ouvre dans le clergé et dans les monastères une infinité d'asiles aussi utiles qu'honorables. Qui pourvoit à l'éducation de la jeunesse, à la guérison des malades, au soulagement des pauvres? C'est la religion. Cette multitude d'établissements, qu'elle seule a pu imaginer, a pu former, qu'elle seule peut multiplier et perpétuer, ces hôpitaux, ces écoles gratuites, ces maisons de refuge, ces universités, ces séminaires; l'ancienne Rome n'en avait pas même l'idée, malgré sa politique, l'Egypte malgré sa magnificence. Ils passent pour des prodiges parmi les nations idolâtres, lorsque la foi, dissipant les ténèbres de l'erreur, y introduit l'humanité avec

la piété. La société la plus heureuse fut toujours celle où la religion exerça le plus souverainement son empire : *Justitia elevat gentem.* (*Prov.*, XIV, 34.)

Quels sont les états et les professions que la religion ne rende florissants? Le commerce perdra-t-il son crédit, lorsque, sous les ailes de la religion, la bonne foi y régnera, la sincérité y parlera, la prudence en réglera les entreprises, la modestie y arrêtera les folles dépenses, et préviendra ces coupables revers qui ruinent à la fois le débiteur et le créancier. Si l'administration de la justice est obscurcie de quelques taches, si la mauvaise foi entreprend les procès, si l'artifice les éternise, si la passion, si l'ignorance prononcent, si la négligence laisse souffrir le pauvre, tout cela est-il sur le compte de la religion qui le condamne si sévèrement? La profession des armes semble le moins conforme à la douceur qui fait son caractère. C'est elle cependant qui forme le soldat courageux, fidèle au roi, soumis au général, exact à la discipline. Elle apprend à soutenir des travaux dont elle fait un mérite, à mépriser une mort dont elle promet une récompense éternelle, à réprimer des passions, des violences, des injustices qui rendent si funestes les guerres les plus justes; à pratiquer au milieu du tumulte des armes et des occasions les plus critiques, ces vertus aussi utiles que magnanimes, qui n'assurent pas moins des lauriers sur la terre, que des couronnes immortelles dans le ciel. On ne contestera point à la religion la gloire de former de bons prêtres; par elle pleins de zèle, de science et de vertu, ils deviennent nos protecteurs et nos modèles, nos consolateurs et nos guides, nos médiateurs et nos asiles, dignes de notre vénération et de notre confiance.

Nous devons à la religion ces mains laborieuses qui cultivent nos terres, qui recueillent nos moissons et embellissent nos demeures, qui nous fournissent toutes les commodités de la vie, et nous rendent des services aussi humiliants que nécessaires. Qui pourrait les attacher à nos intérêts avec fidélité, les asservir avec humilité à nos faiblesses, et leur faire soutenir sans murmure l'obscurité de l'état, la continuité des travaux, la modicité du salaire, la hauteur, la dureté, la bizarrerie des traitements, si l'exemple d'un Dieu venu pour servir les hommes, lavant les pieds à ses apôtres, appliquant ses mains divines à un métier mécanique, n'avait ennobli et sanctifié le plus bas ministère, et appris à voir sans jalousie, à supporter sans impatience, à servir avec zèle jusqu'aux profusions, aux caprices, à la mollesse de leurs semblables, souvent bien inférieurs en mérite.

La religion blâme sans doute l'abus des talents et des arts; elle condamne avec raison ces auteurs, ces artistes dangereux, dont les ouvrages licencieux font courir les plus grands risques à l'innocence et à la foi. Saint Paul, il est vrai, défend à l'orateur chrétien de compter sur la force et l'insinuation de ses paroles, comme le prophète avertit les princes de ne pas mettre leur confiance dans la valeur de leurs soldats et la vitesse de leurs chevaux. Mais loin d'en interdire l'usage, la religion ordonne d'en faire valoir les talents. Tout tourne à la gloire de Dieu. Les richesses des Egyptiens servent à la construction du tabernacle. Elle rassemble avec soin les chefs-d'œuvre de l'art dans nos temples, la peinture, la sculpture y étalent leurs merveilles. Ses mystères y sont chantés par une verve féconde, et célébrés par toutes les beautés de l'harmonie. Les chaires retentissent des traits d'une sublime éloquence. Quel plus noble encouragement que le motif de la gloire de Dieu? Quel plus vaste champ au génie que ses perfections et ses bontés? Qui a produit de plus grands hommes que la religion? Quels plus beaux ouvrages que ceux qui l'expliquent ou la défendent? Il semble que la Divinité y ait imprimé son caractère.

Dans le détail de ces avantages, vous trouverez aisément le sage, le vigilant et le laborieux magistrat, protecteur de l'humanité, dont il respecte les droits, père des misérables dont il soulage les besoins, ami des citoyens dont il ménage les intérêts, l'âme du commerce dont il entretient l'activité, le modèle des talents dont il excite l'émulation; intégrité dans la justice, désintéressement dans les finances, exactitude dans la police, zèle infatigable dans le travail. Voilà ce que la religion et la politique forment à l'envi pour le bonheur de cette province.

3° La religion ménage les passions mêmes, et les péchés des hommes; non pas sans doute en les approuvant ou les tolérant, elle est faite pour les combattre; mais en les supportant avec charité, en y remédiant avec succès. Qui fut jamais plus doux, plus indulgent, plus zélé pour les pécheurs? Elle les invite, les presse, les attend, les reçoit avec une bonté infinie. Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Elle poursuit la brebis égarée, la met sur ses épaules, la ramène au bercail. Elle court au-devant de l'enfant prodigue, l'embrasse tendrement, l'arrose de ses larmes, fait une grande fête pour se réjouir de son retour, bien différente des grands du monde, qui s'irritent, se vengent et ne s'apaisent plus. Elle ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive; elle offre pour sa rançon le sang d'un Dieu venu pour les pécheurs plus que pour les justes. Toujours prêts à pardonner, infatigables à chercher, inépuisables à enrichir, inconsolables de la perte des âmes, charmés de leur conversion, ses ministres ne sont dignes d'elle et n'agissent par son esprit qu'autant qu'ils imitent l'Agneau de Dieu, venu pour effacer les péchés du monde; priant même pour ses bourreaux.

Tels ces illustres prélats, la gloire de cette province, l'ornement de l'Eglise gallicane, dont les assemblées nous peignent si bien les augustes conciles, organes du Saint-

Esprit, oracles de la vérité. Tel cet homme apostolique, dont ni la rigueur des saisons, ni la barbarie des peuples, ni l'âpreté des montagnes du Vivarais, n'ont pu ralentir le zèle dévorant ; et qui, comme saint Paul, portant toutes les Eglises dans son sein, ne vit que pour répandre partout les lumières de la foi, allumer dans tous les cœurs le feu de la charité, et nous édifier par ses héroïques exemples.

Le plus grand remède du vice, oserai-je le proposer à des politiques, oui sans doute, et comme un chef-d'œuvre de politique, c'est le tribunal de la pénitence. Je ne parle pas des avantages spirituels du sacrement, de cette rémission des péchés, si parfaite et si peu méritée, cette onction, cette paix de la conscience, si consolante et si peu estimée, cette grâce de force et de préservatif si nécessaire et si peu désirée, ces lumières de détail proportionnées à nos besoins, si utiles et si peu respectées. Je n'envisage la confession que comme un moyen humain de prévenir, de corriger, de réparer le péché. Je dis que la pratique si suspecte, si onéreuse à quelques-uns, est de tous les moyens le plus efficace. Le peuple et le prince, pour leur intérêt, devraient l'introduire, si Dieu n'en avait fait l'établissement.

Quelle barrière au crime, que la nécessité d'en faire l'aveu et d'en subir la honte ? Autant que les passions sont emportées dans les ténèbres, autant la crainte de la lumière les rend timides. Tous les jours la seule idée des reproches d'un confesseur retient sur le bord du précipice. Le malheur de l'homme est de s'oublier; il faut le faire rentrer en lui-même, en le dévoilant à ses propres yeux; on acquiert cette science, si nécessaire et si rare, dans laquelle un philosophe faisait consister la sagesse, la connaissance de soi-même : *Nosce te ipsum.* L'examen de conscience découvre le péché, en inspire l'horreur, en enseigne le remède. Soutient-on sans rougir le spectacle de ses désordres, et par amour-propre même, sans s'efforcer de s'en corriger? Quelle autorité sur un coupable, quelle facilité de corriger ne donne pas l'ascendant de la confiance, et le détail circonstancié de ses faiblesses? Confident instruit, ami fidèle, qui sonde les plus secrets replis du cœur, que n'a-t-il pas droit de dire? Que n'est-il pas à portée de faire, même sur les ennemis les plus dangereux de l'Etat, s'ils sentent encore la nécessité de la confession, s'ils ont la fidélité de s'y présenter ?

Vous ne connaissez pas vos intérêts, grands politiques, lorsque, négligeant, décréditant, combattant la confession, ou ébranlant la confiance, vous brisez les plus forts liens que la religion ait ourdis pour maintenir l'ordre de la subordination.

Un autre avantage bien précieux de la confession, c'est de faire parvenir la vérité jusqu'à vous, grands du monde; les passions sèment sur tous vos pas des erreurs et des piéges. Comment percera t-elle les nuages épais qui vous investissent, la timide, l'austère vérité? Votre fierté ne sera-t-elle pas blessée à son aspect? Vos oreilles, accoutumées aux sons enchanteurs de la flatterie, ne se revolteraient-elles pas contre ses rigueurs? Les lèvres d'un confesseur seront son asile. Cet introducteur insinuant, ce respectable interprète, la recevra de votre main, et vous la présentera dans tout son jour. Quel prétexte lui ferait refuser un accueil favorable? Un profond secret met également à couvert, et votre honneur et votre place. La confiance découvre la plaie, la douleur fait désirer le remède, l'espérance de la guérison en adoucit l'amertume, la sincérité de vos résolutions en garantit le succès. Vous exposez les besoins, vous fournissez la matière; ces utiles leçons sont-elles suspectes, étrangères, incertaines ?

Où sont-ils dans les cours, ces amis fidèles, que le vrai zèle conduit, qui, sacrifiant leurs intérêts à ceux de leur maître, au lieu de mettre à profit ses faiblesses, ont le courage de le redresser? Errant sans guide dans un labyrinthe, dont le mensonge entrelasse continuellement les détours, peut-il ne pas s'égarer? Les Egyptiens, pour retenir leurs rois par la crainte des jugements de la postérité, avaient établi un tribunal, où après leur mort toutes leurs actions, pesées à une rigoureuse balance, étaient consacrées à l'immortalité par un jugement solennel. Dieu a réuni tous ces avantages dans la confession, d'une manière plus parfaite et plus douce. Le voilà ce sage gouverneur, ce ministre zélé, cet ami fidèle, ce tribunal intègre, où toutes vos œuvres sont pesées à la balance du sanctuaire, par un jugement que le ciel autorise, que l'éternité exécute ; mais tribunal où le coupable se cite, s'accuse, se condamne lui-même, sans pouvoir s'inscrire en faux contre l'accusation, ni se plaindre de l'incompétence, ni appeler de l'arrêt, ni murmurer de sa rigueur : *Ex ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.)

Tous les exercices de la religion offrent en foule de pareils avantages. Le joug d'une foi aveugle prépare à l'obéissance absolue, et l'hérésie mène à l'indépendance. Ecoute-t-on le prince, quand on n'écoute pas la voix de Dieu, et les lois de l'Etat obtiennent-elles un respect qu'on est accoutumé de refuser aux ministres de la religion? La mortification, l'abstinence, le jeûne, plient les organes à une vie dure et laborieuse. On se passe sans peine du superflu, quand on s'est privé volontairement du nécessaire; l'impôt qui dépouille, la pauvreté qui accable, ne surprennent plus. La sensualité qui ne se refuse rien, la mollesse qui ne veut rien souffrir, sont-elles bien propres à former l'artisan, le laboureur, le magistrat, l'officier? Le peuple fréquemment attiré au service divin, frappé de la majesté de nos cérémonies, se fait à la modestie, au respect aux bienséances. La sécheresse de la religion protestante, au lieu d'épurer le culte, en le décharnant, rend l'homme dur, austère, peu sociable. La parole de Dieu

détaille les devoirs et les fait remplir, enseigne la vertu et la fait aimer, familiarise avec la docilité et la déférence. Le dogme de la présence réelle, si essentiel à la charité, éloigne du péché, engage à une vie pure par la nécessité de la préparation. Que n'opère pas dans les cœurs l'exemple des héros chrétiens dont on célèbre la mémoire, dont on prononce le panégyrique, surtout le modèle parfait de toutes les vertus, un Dieu fait homme et sa sainte Mère? Dans la religion tout est marqué au sceau de la sagesse.

Mais on se défie de nous et on nous craint, nous que tout engage à la vertu la plus parfaite; et on ne craint pas les impies que rien n'arrête, que rien ne touche, que rien n'alarme. Voilà pourtant les vrais ennemis, contre lesquels on ne saurait prendre trop de sûretés. Ainsi le paganisme, sur les plus frivoles soupçons, proscrivait les premiers chrétiens, les plus fidèles sujets de l'empire, tandis qu'il adoptait toutes les erreurs et élevait des temples à tous les vices. Qui nous rend donc si redoutables? Est-ce un Dieu mourant sur la croix dont nous sommes les ambassadeurs? des apôtres expirant sous le fer d'un bourreau, dont nous sommes les successeurs? l'Evangile qui nous envoie comme des brebis au milieu des loups, dont nous sommes les prédicateurs? une victime qui s'immole pour nous, dont nous sommes les sacrificateurs? des saints dont toute la vie ne fut que mortification, dont nous tâchons d'être les imitateurs? un sentier étroit semé de ronces, où nous devons conduire le troupeau dont nous sommes les pasteurs?

Il s'en est trouvé parmi nous, dit-on, qui ont abusé de la religion; cela peut être. De quoi n'abuse-t-on pas, où ne se trouve-t-il pas des coupables? Mais sans avoir recours à l'odieuse et inutile ressource des récriminations les mieux fondées, si le crime est un abus de la religion, ce n'est donc pas la religion qui l'inspire. Faut-il la rendre comptable des excès dont elle gémit et qui la profanent? Que nous serions heureux, si tout était fidèle à ses lois, nous n'aurions que des vertus à admirer, le monde serait l'image de l'Empirée; que de crimes elle prévient! que de crimes elle répare! S'il en est encore, c'est la faute du malade qui se refuse au plus puissant remède. Faisons-lui honneur avec reconnaissance de tout ce qui reste de vertu sur la terre.

C'est ainsi que la religion appuie la politique La politique à son tour ne doit pas moins appuyer la religion. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il parut dans le XVIe siècle un fameux politique, qui, réduisant en système les maximes sanguinaires des tyrans, sacrifiait à l'ambition le sacré et le profane, et élevait la grandeur du trône sur les ruines de la religion et de l'humanité. Que le prince, disait-il, arbore la piété, la droiture, l'équité, la clémence : la réputation de ces vertus facilite le succès, et affermit l'autorité par l'amour et la confiance; qu'il pratique même ces vertus quand elles ne nuisent pas à ses vues; mais qu'il ne se fasse pas un scrupule d'en secouer le puéril joug; dans le besoin, qu'il se joue de la crédulité des peuples, de la sainteté des serments, de la faiblesse d'un cœur compatissant; il est des crimes nécessaires. On doit, pour régner, immoler tout à ses intérêts, et d'une main hardie renverser les autels, écraser les sujets, se défaire des concurrents. La raison et la religion frémissent également de ces détestables maximes, et le nom de Machiavel, que la beauté du génie et des talents rendait digne de l'immortalité, ne s'est malheureusement que trop immortalisé, en devenant l'horreur de toute la terre.

Les vrais politiques sont bien éloignés d'adopter un système aussi faux que pernicieux et aux sujets et aux monarques. Je ne mets pas, disent-ils, au rang des heureux succès, les peuples opprimés, les dépouilles entassées, les provinces envahies. Je ne compte pas parmi ces moyens utiles la dissimulation et le mensonge, la trahison et le parjure, le sacrilége et la cruauté. Suis-je donc l'ennemi de Dieu et le fléau des hommes? Je ne veux qu'une fortune légitime, dont la vertu ne rougisse pas et qui ne coûte des larmes à personne: un royaume où chacun, à l'ombre de son figuier et de sa vigne, cultive l'héritage de ses pères, où le loup et l'agneau, suivant l'expression de l'Ecriture, habitent en paix dans le même bercail; la couronne ne peut me plaire, si la religion et la vertu n'en ceignent mon front et ne m'assurent une couronne éternelle.

Instruit à l'école du plus sage des rois et du plus heureux, tandis qu'il fut fidèle, je ne demande que la sagesse et la piété; je m'écrie avec lui, vanité des vanités, tout n'est que vanité. 1° Vanité des appuis humains; je ne mets ma confiance qu'en Dieu. 2° Vanité des intérêts humains; je ne connais de bien que la possession de Dieu. 3° Vanité des devoirs humains; il n'est essentiel que de travailler à la gloire de Dieu. C'est ainsi que Dieu seul est la force, le sujet, l'objet de la bonne politique; elle n'est bonne qu'autant qu'elle est religieuse

1° Vanité des appuis humains. Il n'en est de solide que la providence de Dieu. Ce n'est pas sans doute un bonheur parfait que la religion ni la politique se promettent. En est-il dans cette vallée de larmes? La vie d'un Dieu même fut un tissu de croix. La rédemption des hommes, l'établissement de l'Eglise, le plus grand, le plus nécessaire de ses ouvrages, lui coûta tout son sang et celui de tous ses disciples. Mais malgré l'expérience continuelle de nos faiblesses et de nos méprises, rien de plus ordinaire que de compter sur les arrangements de la prudence, et rien de plus commun que de les voir se briser au moindre écueil. Je vous vois, grand politique, perçant l'immense profondeur des siècles, réunir, par une espèce d'éternité, le sort de tous les mortels dans vos vastes systèmes, combiner les

circonstances, préparer les événements, lever les obstacles, multiplier les moyens, ménager les ressources. La fortune, attachée à votre char par tant de chaînes, peut-elle ne pas couronner vos efforts? Hélas! un grain de sable va suffire pour briser les flots de cette mer orageuse. Après des intrigues, si habilement concertées, surpris et confus de tant de mécomptes, vous vous en prenez au soldat qui fuit, à l'ami qui trahit, au temps qui change. Vous vous trompez : écoutez la religion, elle vous apprendra quel est le vrai principe et des revers et des succès.

Si le Seigneur ne bâtit la maison, faible architecte, vous faites des frais inutiles pour la construire; si le Seigneur ne garde la ville, faible garnison, vous prenez des soins inutiles pour la conserver. N'attendez rien que de la main toute-puissante qui se joue dans le gouvernement de l'univers. Demandez-lui des lumières, que ni vos réflexions, ni votre génie, ni votre expérience, ni vos succès ne vous donneront jamais. Implorez des secours que vous attendriez vainement de vos trésors, de vos armées, de l'éclat de votre nom, de la terreur de vos exploits; vous mériterez qu'elle enfle vos voiles d'un vent favorable, et vous fasse arriver au port, malgré la violence de la tempête. La foi peut transporter les montagnes, le bras de l'homme peut-il les ébranler ?

Les plus fortes armes qu'emploient les sages politiques, c'est la prière au milieu des conseils; ils invoquent l'esprit de sagesse, comme Daniel, ce ministre accrédité d'un puissant monarque, dont l'assiduité à la prière décela la religion. A la tête des armées, ils sollicitent le maître de la victoire comme Josué le conquérant, ce distributeur de la terre promise, dont les vœux arrêtèrent le cours du soleil. Dans le danger, ils lèvent les mains au ciel pour obtenir du secours, comme la pieuse Esther, cette fameuse politique qui changea la face de la cour et de l'Etat, délivra son peuple proscrit, et fit monter son oncle Mardochée à la place de premier ministre. Dans le sein de l'adversité, ils font entendre leur voix comme les Machabées, dont l'intrépide politique résista à toutes les forces de la Syrie, et rétablit le royaume d'Israël. Au comble de la prospérité, ils demandent la grâce d'en faire un saint usage, comme tous les saints rois qui allaient au temple en rendre à Dieu leurs actions de grâce. Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira; vous surtout pour qui l'élévation du rang, l'importance des objets, la multitude des dangers, rend le besoin plus pressant et l'obligation de la prière plus étroite.

Quoique la religion soit le vrai, l'unique moyen d'être heureux, même dans ce monde, on a vu quelquefois les fausses religions florissantes et la véritable persécutée, lors même que les premiers chrétiens étaient ses plus fidèles observateurs. Que les faibles ne s'en scandalisent point; ces épreuves étaient nécessaires à la démonstration de la vérité, comme elles le sont au mérite de la récompense. Réjouissons-nous de porter la croix avec Dieu. Le disciple doit-il être mieux traité que son maître ? Une religion naissante, qui condamne tous les préjugés et toutes les passions, qui n'annonce que des lois sévères et des mystères incompréhensibles, devait s'attendre à voir la terre et l'enfer s'armer contre ses rigueurs. Mais en la voyant se soutenir et se répandre dans tout l'univers, à travers le fer et le feu, renaître de ses propres cendres et trouver dans le sang des martyrs une semence de chrétiens, rendons gloire à la vérité. Des mesures si justes que le monde entier n'a pu les rompre; des principes si vrais que les plus grands adversaires n'ont pu les désavouer; des vertus si éclatantes que les plus grands scélérats n'ont pu se défendre de les admirer, sont l'ouvrage d'une puissance et d'une bonté infinie, qui mérite seule notre confiance, et qui tôt ou tard la couronne. La politique humaine oserait-elle y prétendre ?

En vain le profond Achitophel fait prendre à Absalon les plus infaillibles mesures pour monter sur le trône de son père, David a Dieu pour lui; quoique fugitif, abandonné, sans ressource, la victoire est certaine et complète. En vain le puissant Nabuchodonosor rassemble les plus habiles ministres, les plus grands capitaines, les plus nombreuses armées; ce redoutable Holopherne que les plus fortes places n'ont pu arrêter, plus faible qu'une femme, devient la proie de ses débiles mains, parce qu'armées de confiance, elles sont invincibles. En vain l'inflexible Pharaon emploie tour à tour, l'artifice, la violence, et jusqu'aux enchantements, pour détruire un peuple sans défense; Moïse prie, et sa baguette toute-puissante se joue également de la ruse, de la force et des prestiges; il délivre le peuple opprimé, le rend vainqueur de ses ennemis et l'enrichit de leurs dépouilles.

Quel contraste entre Hérode et les rois mages ! S'exposer aux fatigues et aux dangers d'un long voyage, et aux ombrages d'un prince jaloux, pour aller chercher et adorer comme son maître un enfant inconnu, sur la garantie d'une étoile qui paraît tout à coup dans les cieux ! Les sages du siècle souscriraient-ils à des démarches qui révoltent également et leur sagesse et leur fierté ? Mais la sagesse d'en haut, la vraie, l'unique sagesse, conduite par des principes bien différents, persuadée que Dieu mérite le sacrifice de tout, s'empresse sous les symboles mystérieux de l'or, de l'encens, de la myrrhe, de lui offrir sans réserve le cœur, le corps et les biens; Dieu couronne cette folie apparente. Il laisse dans les ténèbres les prudents du siècle, et se montre aux fidèles qui le cherchent avec confiance. Au contraire, le grand Hérode, cet adroit politique, qui malgré les intérêts les plus opposés, avait su gagner les bonnes grâces de trois empereurs romains, César, Marc-An-

toine et Auguste, et conserver la couronne au milieu des révolutions qui bouleversèrent le monde, Hérode, n'étant pas conduit par la religion, est livré à l'esprit de vertige. Il croit découvrir finement le secret des mages, par un air de religion et de franchise, et ne prend pas la précaution si simple de les faire suivre, sous le prétexte plausible qu'ils fournissent eux-mêmes de leur montrer le chemin. Confus de s'en voir la dupe, malgré ses artifices, il force toutes les barrières de la justice et de l'humanité, et fait périr des milliers d'innocents pour envelopper son rival dans le massacre. Dieu se plaît à le confondre; le seul enfant qu'il ait intérêt de ne pas manquer, échappe seul à ses poursuites. Non, non, il n'y a de politique heureuse que celle que Dieu bénit; d'éclairée, que celle qu'il inspire.

2° Nos vrais intérêts viennent étayer nos devoirs. Par une merveille de sa miséricorde, Dieu a bien voulu les confondre avec les siens et mettre notre bonheur dans son service. Voilà la plus brillante gloire; servir Dieu, c'est régner. Et quels sont donc aux yeux même du monde, aux yeux des impies, les vrais héros, dont les noms inscrits dans nos fastes feront à jamais la gloire de leur siècle? Ce sont ces princes vertueux qui ont fait régner Dieu. L'arbitre souverain de la gloire, sur qui en fera-t-il rejaillir les rayons, que sur ses serviteurs? Tout le reste fût-il au faîte de sa grandeur, porte la réprobation sur le front et fera l'horreur des races futures, après l'avoir été de ses contemporains : *Nomen impiorum putrescet.* (*Prov.*, X, 7.) Dans les conditions inférieures, à qui donne-t-on sa confiance, qui préfère-t-on dans le choix d'un époux, d'un défenseur, d'un ami? C'est celui dont la religion garantit la droiture et la probité. Ni l'éclat des richesses, ni la bassesse de la pauvreté n'en imposent. On méprise le grand sans religion, on estime le pauvre plein de piété. L'impie même leur rend justice; il se la rend à lui-même, il se méprise malgré lui.

Voilà la garde la plus sûre, l'amour et l'estime des peuples; invincible et incompréhensible, elle vaut toutes les armées. La religion en est le garant et le titre. Un prince qu'elle annonce peut tout se promettre; il peut tout se promettre d'un peuple qu'elle lui soumet. On ne mérite rien que par elle, on ne peut rien attendre que d'elle : voilà les plus riches trésors. En rendant à Dieu ce qui est à Dieu, on enseigne à rendre à César ce qui est à César. On engage Dieu à le lui faire rendre; cherchez premièrement son royaume et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît. Gens de peu de foi, les lis des champs ne travaillent ni ne filent et ils sont habillés plus magnifiquement que Salomon dans toute sa gloire. Les oiseaux ne cueillent point de moisson, et ils trouvent dans la Providence des ressources plus sûres que l'Egypte n'en trouva dans les greniers de Joseph. Celui qui compte vos cheveux n'aurait pas soin des monarques? les passereaux lui sont chers, et les nations lui seraient indifférentes?

Un autre intérêt bien plus important, c'est celui du salut. Sublimes génies qui réglez le sort des peuples, ne prenez pas le change. En travaillant à leur bonheur faut-il vous oublier vous-mêmes? Funeste politique, si elle doit vous damner! Ah! plutôt mille fois eussiez vous coulé des jours obscurs dans l'indigence que d'être la proie des flammes éternelles. Que sert à l'homme de gagner tout un monde, s'il vient à perdre son âme? Qui pourra l'en dédommager? Que nous ont servi nos talents et nos honneurs, nos plaisirs, notre orgueil, notre faste, diriez-vous avec les impies dont parle le Sage? Biens frivoles, vous avez disparu comme un songe. Cruel souvenir, qui loin d'émousser le trait qui nous déchire, ne sert qu'à le rendre plus acéré : *Quid nobis profuit superbia?* (*Sap.*, V, 8.)

Ne sont-ce pas là les grands, les vrais intérêts des peuples, dont le bonheur fut confié à vos soins? Abondance, industrie, commerce, établissement, ombre légère qui s'évanouit; le tombeau va tout engloutir. Quel plus important service pouvez-vous leur rendre? Et pourquoi fûtes-vous mis à leur tête, que pour travailler à leur salut? Ne vous en déchargez pas sur nous. Ce n'est pas à vous sans doute à monter à l'autel pour offrir des victimes, à parler dans la chaire pour annoncer la vérité, à vous asseoir sur le tribunal pour remettre les péchés; mais sommes-nous seuls chargés du soin des âmes? Le prince qui protége l'Eglise, le magistrat qui rend la justice, le père de famille qui élève ses enfants, vous, Messieurs, qui travaillez au bien de la province, chacun dans son état est un pasteur et un apôtre. Toutes les mains chrétiennes doivent travailler à la construction du tabernacle.

Quel chef-d'œuvre de sagesse, que l'établissement du christianisme! Quel vaste projet! il embrasse le monde entier. Quels moyens étonnants! le mépris, la pauvreté, le martyre. Quel prodigieux succès! le changement de toute la terre. Quelles lois profondes et lumineuses! elles suffisent pour diriger tous les siècles. Quelle simplicité d'instruction! les moindres enfants en goûtent la justesse. Quelles sages précautions! elles préviennent tous les désordres. Que s'est donc proposé la sagesse divine elle-même, dans cet immense et merveilleux dessein? Est-ce d'enrichir les hommes, de les combler d'honneur, de les enivrer de plaisirs? Elle n'enseigne que la mortification, l'humilité, le détachement. Elle ne s'est proposé que notre salut. Dieu n'a agi, n'a souffert, n'a vécu, n'est mort, que pour en frayer la route. Pensez-vous que son sang eût coulé pour des biens périssables? Un objet plus noble a dû entrer en parallèle avec des douceurs divines, et être racheté au prix de la vie d'un Dieu. Ce sont nos âmes. Voilà l'unique objet de la plus haute politique qui fut jamais. Tout le reste, de

quelque titre pompeux qu'on le décore, n'est que folie. De quel œil de pitié, ou plutôt d'indignation, vous voit-on du haut des cieux, aveugles politiques, oubliant votre unique affaire, vous égarer dans mille objets frivoles, vous faire un mérite de vos égarements, et vous croire fort supérieurs au reste des hommes, quand vous avez passé votre vie à vous repaître de chimères? *Vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei.* (*Sap.*, XIII, 1.)

Parmi tous ces prodiges, j'admire l'établissement de l'Eglise. Qu'elle est sage dans sa discipline, éclairée dans sa doctrine, puissante dans ses défenseurs, étroitement unie dans sa hiérarchie? *Quam pulchra sunt tentoria tua, Israel!* (*Num.*, XXIV, 5.) C'est une armée rangée en bataille qui triompha toujours de toutes les puissances des ténèbres. Ni la fureur des tyrans, ni l'artifice des hérétiques, ni le débordement des vices, ni ses schismes mêmes, ni ses propres divisions, non, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre cette maison divine, bâtie sur la pierre ferme. Elle a vu cent fois les couronnes flottantes, les empires renversés. Mais un royaume gouverné par une politique toute céleste, n'aura jamais de fin. Quel est donc le terme de cette merveilleuse politique? que se propose ce vaste corps? les affaires du salut. Ses lois, ses exhortations, ses travaux, ses conciles, son autorité, tout porte sur ce fondement. Voilà notre destination, notre ministère, l'objet de nos désirs, la matière de notre zèle, le comble de notre consolation. Le démon, qui sut se faire adorer par toute la terre, qui forme, qui dirige tous les politiques du siècle; combat-il l'Eglise pour acquérir des richesses? Il les méprise si fort, qu'il offrit tous les royaumes du monde au Seigneur pour acheter ses hommages : *Hæc omnia tibi dabo.* (*Matth.*, IV, 9.) Il ne s'en sert que pour séduire les hommes, pour vous séduire vous-mêmes, aveugles politiques, et vous prendre dans les filets de votre propre sagesse. Connaissant trop le prix des âmes, pour ambitionner d'autre prix, il dit comme le roi de Sodome : *Da mihi animas, cætera tibi tolle.* (*Gen.*, XIV, 21.) Instruit par ses propres leçons, tournez contre lui ses propres armes. Opposez une politique chrétienne à cette politique diabolique. Auriez-vous moins de zèle pour votre salut qu'il n'en a pour votre perte?

Le monde, dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, n'a point d'autre fin. Jetez les yeux sur les corps lumineux qui roulent sur vos têtes, sur les plantes infinies qui naissent sous vos pieds, sur les innombrables animaux qui peuplent les airs, les mers et la terre. Voilà sans doute des merveilles bien supérieures aux plus grands ouvrages des monarques. Ecoutez l'éloquent langage que vous tiennent unanimement toutes les créatures : nous ne sommes faites que pour vous aider à vous sauver; inutiles, pernicieuses, si nous servons à d'autres usages, nous ne méritons que votre mépris. Contemplez dans l'ordre moral cette variété infinie d'états et de professions, cette inégalité de lumières et de grâces, cette distribution de biens et de maux, cette foule de liens, de subordination, d'intérêt, d'amitié, de reconnaissance. Tout annonce une sagesse infinie dans la production, la combinaison, l'usage de ces divers êtres. Ce grand ouvrage serait bien peu digne d'elle, s'il se bornait à un bien passager; l'éternité seule a pu mériter ses regards; elle peut seule mériter les vôtres. Vous êtes trop grands, vous, chrétiens, pour borner vos désirs, vous politiques, pour borner vos travaux à un songe qui s'évanouit.

Enfin, le devoir indispensable de la politique, c'est de travailler à la gloire de Dieu. Ne m'accusez-vous pas de trahir les droits sacrés de la religion, quand je dis qu'elle se prête à nos intérêts et à nos arrangements? Dieu a-t-il quelque chose à ménager? ses intérêts peuvent-ils trouver des intérêts qui le balancent, et des priviléges qui l'emportent? Qui oserait, comme Lucifer, s'asseoir avec lui sur le trône et partager ses adorations? Est-ce une ville assiégée, qui capitule avec son vainqueur? La créature négocie-t-elle avec son Dieu? L'Evangile n'est-il qu'un traité de paix, où l'on compose avec son maître? Si le citoyen doit se sacrifier au bien de l'Etat, l'Etat lui-même, le monde entier doit s'immoler aux volontés de son Dieu. Mortels, connaissez-vous. Dieu demande-t-il vos biens et vos vies? Trop heureux, sur les pas d'Abraham, de lui consacrer ce que vous avez de plus cher; vous ne vivez, vous ne régnez que par lui, pour lui seul vous devez et régner et vivre. Toute votre politique doit se borner à le faire servir.

Fallait-il vous tirer du néant et vous accorder les avantages qui vous enorgueillissent; fallait-il rompre cette égalité naturelle que met entre les hommes le limon commun dont ils furent pétris et où ils doivent rentrer, si vous ne deviez être l'instrument des desseins de Dieu et les exécuteurs de ses ordres? Dieu pouvait-il se proposer ou vous donner, pouviez-vous désirer d'autre fin? Dégraderiez-vous l'humanité, vous dégraderiez-vous jusqu'à croire que vous n'êtes faits que pour vous-mêmes, que vos semblables ne sont faits que pour vous? Dieu n'eût-il pas imposé ses lois, pourriez-vous l'aimer, l'adorer, le connaître assez peu, pour ne pas vous les imposer vous-mêmes? Vous seriez indignes du caractère dont vous êtes honorés, de l'autorité dont vous êtes revêtus, des grâces dont vous êtes enrichis, des honneurs, des biens, de la vie dont vous jouissez, si tout n'est employé au service de celui de qui vous le tenez.

Joignez surtout les exemples à l'autorité. Quel poids n'y donnent pas et votre sagesse et votre place? Est-on impunément sur le chandelier? Quelle gloire pour la vertu, ou quel triomphe pour le vice? Quelle démonstration de la vérité, ou quelle apologie de l'erreur? Quels biens pourriez-vous faire,

si l'on était en droit d'en appeler de vos ordres à votre conduite, de vos leçons à vos œuvres ? Quels anathèmes attireriez-vous sur votre tête ? Les petits méritent quelque indulgence, les grands sont traités avec rigueur : *Potentes potenter patientur.* (*Sap.*, VI, 7.)

Est-il de vertu que vous ne deviez enseigner par vos exemples? On attend tout de vous, exemples de religion et de piété. Que vos discours assaisonnés de ce sel divin, soient des discours d'un ministre de Dieu ; que vos actions animées de cet esprit divin, se rapportent toutes à Dieu. Que vos désirs et vos pensées concentrés dans cet objet divin, ne s'occupent que de la gloire de Dieu. Paraissez assidûment dans le lieu saint, comme saint Louis, à la tête de votre peuple. Abîmés de respect devant la divine majesté, frémissez comme le saint roi, et armez-vous de tout votre zèle, lorsque par des discours impies vous entendrez blesser les droits de Dieu.

Exemples de modestie et de pureté. Doit-il partir de vos mains des traits qui blessent les cœurs? Les objets qui alarment la pudeur peuvent-ils porter le sceau de votre tolérance? La timide innocence aurait-elle à redouter vos approches, et n'a-t-elle pas droit de trouver sous vos ailes un asile inviolable, contre ces téméraires agresseurs. Dans le paganisme même, le célèbre Scipion l'Africain, plus recommandable par sa continence que par ses victoires, dut la conquête des Espagnes à ses vertus plus qu'à ses armes; et l'histoire admire bien plus en lui le sage vainqueur de lui-même, que le héros vainqueur d'Annibal.

Exemples de désintéressement et d'équité. Est-il nécessaire de vous y exhorter? N'en puisez-vous pas les sentiments dans la noblesse de votre naissance, dans l'élévation de votre caractère, dans la bonté de votre cœur ? On voit avec confiance, déposées entre vos mains, les richesses de la patrie, sans craindre qu'une âme vénale fasse acheter son suffrage, passe les bornes du besoin dans l'imposition, ou montre de la partialité dans la distribution. Vous pouvez, comme Samuel, vous citer au tribunal du public, et par un généreux défi, oser lui dire, qui de vous peut se plaindre de mon administration?

Exemples de douceur et d'affabilité, vous êtes les pères du peuple. Qu'un accès facile, une oreille attentive, un cœur compatissant, des manières prévenantes vous gagnent tous vos enfants. La grandeur a-t-elle à craindre pour ses prérogatives en se rendant populaire? elle les affermit en les faisant aimer. Les airs impérieux, les brusques saillies, les inégalités bizarres les ébranlent en les faisant haïr. Le roi, selon le cœur de Dieu, qui passa d'un troupeau à la tête d'un royaume, dont l'heureuse politique le conquit sur ses rivaux, et le conserva contre un fils rebelle, dut son trône à sa douceur. Son petit-fils Roboam perdit, par une hauteur déplacée, les dix tribus que David avait acquises par sa bonté

Exemples de pénitence et d'humilité. Les sages du siècle relèguent avec mépris ces vertus dans les cloîtres, oublient qu'ils sont hommes et pécheurs, et que Dieu, intéressé à confondre l'orgueil, comble de ses faveurs les petits et les humbles. Ils ne pensent pas que le Très-Haut n'a pas cru s'avilir par les humiliations et les douleurs, qu'il s'est donné pour un modèle d'humilité. Ils ignorent que le sage par excellence, dont la sublime politique forma le royaume le plus florissant, donne pour principe de sagesse, de s'humilier en tout, à mesure qu'on est plus grand : *Quanto major es humilia te in omnibus.* (*Eccli.*, III, 20.)

Exemples de vigilance et de fermeté. La religion ne serait-elle donc appuyée que sur des roseaux fragiles, qui plient au moindre vent? Le glaive de la justice serait-il abandonné à des mains faibles, que la crainte fait chanceler, que l'intérêt commun, que le respect humain arrête, que le plaisir amollit? Le vrai politique, aussi plein de courage que de discrétion, fait comme Moïse, ce saint politique, créateur d'une nation, armer les Lévites contre la corruption des mœurs, briser le veau d'or de l'idolâtrie, ouvrir les entrailles de la terre sous les pieds de Coré, Dathan et Abiron, et résister comme un mur d'airain à la fureur d'un peuple indocile; tandis que pour le sauver il s'offre à être pour lui effacé du livre de vie.

C'est ainsi, Messieurs, que vous contribuerez à la durée, à la prospérité de ce royaume. Les ministres, les citoyens les plus utiles à l'Etat, sont ceux que la religion lui forme et lui attache. En vain le ciel favorable à nos vœux affermirait le trône par ses rejetons destinés à éterniser l'auguste famille, qui depuis tant de siècles fait le bonheur de la France, si la religion n'en était l'appui. C'est la religion qui, dans la personne de Clovis, jeta les fondements de la monarchie. C'est la religion qui en éleva la grandeur jusqu'au comble, sous l'empire de Charlemagne. C'est elle qui porta le nom de saint Louis chez les nations les plus barbares, et le fit respecter au milieu des fers. C'est elle qui mérita le nom de grand à celui de nos rois, qui soutint le plus longtemps avec tant de gloire le poids du gouvernement ; qui dans son auguste petit-fils nous promet le bonheur le plus durable, et dans le gouverneur de la province, le plus puissant et le plus zélé protecteur. Ce sera elle, qui, conduisant à l'heureuse éternité, et les sujets et le monarque, leur mettra sur la tête des couronnes immortelles, dont toutes celles de la terre ne sont qu'une faible image. Je vous les souhaite, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

—

Les personnes à qui s'adressent les compliments répandus dans ce discours, sont :

M. de La Roche-Aymon, archevêque de Narbonne.

M. de Villeneuve, évêque de Montpellier.
MM. les évêques de Languedoc.
M. le maréchal de Richelieu, commandant.
M. de Saint-Priest, intendant.
MM. les barons et députés du tiers état.

DISCOURS

SUR L'ALLIANCE DE LA RELIGION AVEC LA POLITESSE.

Omnis sermo vester in gratia sit sale conditus. (*Coloss.*, IV, 6.)

Que tous vos discours soient assaisonnés du sel de la sagesse.

Il y a longtemps que l'esprit de la société et celui de la vertu semblent se faire la guerre, et, en se déclarant ennemi du monde, le Seigneur paraît avoir donné le signal du combat. La vertu réservée, timide, troublée des moindres fautes, alarmée des moindres dangers, et toujours armée contre les plaisirs et l'oisiveté, la flatterie et l'indulgence, évite le commerce des hommes; il semble qu'en devenant vertueux, on va cesser d'être sociable. Combien de saints sont devenus aussi sauvages que les déserts qu'ils habitaient? Le commerce de la vie au contraire, prévenant, libre, familier, aisé, complaisant, se prête aux désirs, porte la joie, répand l'agrément, c'est un enchaînement de plaisirs et de jeux. Il semble qu'en devenant sociable, on cesse d'être vertueux. Combien de fois la vertu la plus pure s'est-elle brisée à cet écueil?

Quelle étrange opposition! Irréconciliables dans leur principe et leur conduite, la piété est détachée de tout, la politessse s'intéresse à tout. L'une cherche ce qui mortifie, l'autre écarte tout ce qui déplaît. Celle-là garde le silence, celle-ci parle volontiers. D'un côté le zèle prend garde à tout, de l'autre la tolérance pardonne tout. Simplicité et circonspection, sincérité et dissimulation; le ciel et la terre sont ils plus éloignés? Quelles plaintes amères de part et d'autre. La piété sombre et sévère fait sans pitié le procès au monde! le monde malin et plaisant épargne aussi peu la piété; le mondain, dit-on, renverse les autels, et le dévot est à charge au genre humain, les anathèmes et le ridicule se distribuent à pleines mains: Comment servir deux maîtres si opposés, sans déplaire à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous les deux? Voilà sans doute le glaive que Jésus-Christ a porté sur la terre, et qui divise les personnes les plus unies: *Non veni pacem mittere, sed gladium.* (*Matth.*, X, 34.)

Il sont pourtant obligés de vivre ensemble, ces deux ennemis si déclarés; l'homme de Dieu se doit au monde, l'homme du monde se doit à Dieu. Malgré leur opposition ils se rendent justice et s'estiment. L'homme de bien aime la politesse, et souffrirait avec peine qu'on le crût impoli. L'honnête homme du monde ne peut s'empêcher d'aimer la vertu, et se fait gloire de la pratiquer. C'est leur intérêt, ils ont besoin l'un de l'autre. La politesse sans vertu n'est qu'une frivole apparence, la vertu sans la politesse est une désagréable rusticité. Quelque inconvénient que l'on trouve dans la condescendance qui flatte, n'y en a-t-il pas d'aussi grands dans la grossièreté qui s'en éloigne? En rendant les hommes étrangers les uns aux autres, on les jette dans l'indifférence et l'aversion, on met obstacle au bien même qu'on voudrait faire. Pourquoi ne pas rendre la vertu sociable, et la société vertueuse. Auteur de toutes les deux, Dieu voudrait-il détruire ou défigurer quelqu'un de ses ouvrages, lorsqu'il peut les perfectionner l'un par l'autre? Ce sage tempérament est-il même si difficile, la piété et la politesse bien entendues, amies et sœurs, ont le même caractère, et produisent les même effets. La politesse, quand il le faut, sait être sérieuse, la vertu se prête à la gaieté. La politesse cherche à se mortifier, et la vertu cherche à faire plaisir. La vertu fait parler et la politesse se taire. La vertu tolère, et la politesse corrige à propos. La vertu a de la discrétion, la politesse de la droiture. Le service de Dieu et celui de César ne sont donc pas incompatibles. C'est à tort qu'infidèles à l'une, nous rejetons la faute sur la fidélité que nous devons à l'autre, comme si, pour obéir à Dieu, il fallait offenser les hommes, ou pour plaire aux hommes, on ne pouvait rien faire pour Dieu. Les droits de Dieu, loin de combattre les droits du prochain, les autorisent: la dévotion n'est point une excuse à la politesse. Les droits du prochain, loin de combattre les droits du Seigneur, les supposent. La politesse n'excuse point le libertinage. Nous serions bien à plaindre s'il fallait être sauvage ou criminel. La vertu ne ferait qu'accréditer le vice, en se montrant impraticable ou le rendant nécessaire: *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.* (*Luc.*, XX, 25.)

Nous ferons voir, dans les deux parties de ce discours: 1° que la vertu doit être sociable; 2° que la société doit être vertueuse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les devoirs de la société ont bien de l'étendue: fidélité dans le commerce, équité dans les jugements, probité dans les négociations, reconnaissance dans les bienfaits, désintéressement dans les services, sincérité dans les paroles, générosité dans les injures, une vertu sociable suppose toutes les vertus; il n'en est point dont un honnête homme ne doive faire usage, et qui ne contribue à la douceur de la société. Une vertu sociable exclut tous les vices. Il n'en est point dont un honnête homme ne doive rougir, et qui n'en trouble l'harmonie. Mon dessein n'est pas d'embrasser une si vaste matière. Je me borne à cette partie des devoirs de la société, qui rend le commerce de la vie agréable, par l'exactitude aux lois de la politesse; la vertu doit s'y soumettre pour son intérêt même, afin de faire aimer le joug de l'Evangile, en faisant sentir combien il est doux, édifiant tout le monde, tâchant de

gagner les cœurs. Les exemples sont bien efficaces quand on fait désirer de les imiter ; mais que la vertu n'en soit pas alarmée, loin de se soustraire à ces lois, la politesse en exige jusqu'à la perfection et l'agrément ; loin de se permettre aucun vice, elle en proscrit jusque à l'apparence et au danger. La politesse est exempte des emportements et même des saillies ; quelle modération pour les réprimer ! elle empêche la vengeance et même les ressentiments ; quelle générosité pour les oublier ! elle ignore les termes injurieux, et même désobligeants ; quelle douceur pour les retrancher ! elle étouffe les murmures et même les plaintes ; quelle force pour les supprimer ! elle n'écoute ni l'humeur ni le caprice ; quelle égalité d'âme pour l'arrêter ! elle est supérieure aux plaisirs et à la peine ; quelle mortification pour tout sacrifier ! elle se prête aux goûts légitimes de tout le monde : quelle constance pour ne pas se rebuter ! elle est attentive à tout ; quelle vigilance pour se posséder !

Au contraire, quelle politesse peut-on attendre où la vertu manque ; jamais on ne gardera sans elle un juste milieu. L'envie de plaire jettera dans le précieux et le ridicule ; la négligence ? dans l'inattention et la brusquerie ; l'orgueil, dans le faste et la fierté ; l'intérêt peut faire un courtisan ; l'ambition un politique ; la passion un efféminé ; la paresse un indifférent ; ce ne sera point un homme poli, la vertu seule peut le faire ; ne prenons point le change, ne mettons point sur le compte de la politesse les défauts de ses prétendus élèves, qui ne peuvent que la décrier. Un homme sans vertu ne sera jamais un homme poli. A travers tous les masques, la vivacité, l'indécence, l'indiscrétion, la grossiéreté le trahiront cent fois. La vertu seule peut être constamment polie, elle est le vrai principe de la politesse ; c'est ici qu'on peut dire, la douceur est sortie du fort : *E forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIV, 14.)

Que cette douceur ne fasse pas regretter à la vertu le mérite de ses sacrifices. L'exercice de la politesse ouvre une vaste carrière à son courage ; au milieu de tant d'événements, de passions, de faiblesses, d'intérêts, de vices, de vertus, oserait-on se promettre que toujours maître de soi-même et agréable à tout le monde, on n'aura que des plaisirs à goûter, des éloges à entendre, des personnes raisonnables à fréquenter, des caresses à recevoir et à faire ? Combien de fois n'est-on pas à charge et aux autres et à soi-même ? que de défauts à supporter, d'ingratitudes à essuyer, de dégoûts à dévorer ! l'accueil le plus favorable est suivi de la plus piquante froideur. L'homme le plus doux s'échappe, le plus attentif s'oublie ; que de ménagements à garder, de peines à souffrir, de violences à se faire. La politesse évite ces fâcheuses alternatives, pour ne faire souffrir personne, elles les supporte pour ne pas affliger ceux même qui les font. Une parfaite égalité la rend indépendante des traverses et des vicissitudes ; un visage toujours serein annonce son calme inaltérable, la vertu est toujours semblable à elle-même.

Rendons justice à la vraie politesse. Cette mortification journalière, ou plutôt continuelle, ne coute-t-elle rien à la nature ; l'amour-propre y est-il bien flatté ? Vaincre les penchants et les répugnances, souffrir l'indifférence et la mauvaise humeur, perdre les services et les travaux, sacrifier sans cesse son amour-propre à l'amour-propre des autres ; interrompre cent fois et les plaisirs et les affaires pour essuyer les fades compliments, les insipides réflexions, les nouvelles frivoles d'un public oisif qui vous aborde, rendre des visites, s'instruire des événements qu'ils exigent, arborer un aveu sérieux et triste au milieu des scènes les plus ridicules, ou un sourire forcé et une joie superficielle, quand le cœur est le plus flétri ; entrer dans les intérêts, partager les peines, compatir aux maux, s'accommoder aux faiblesses de tout le monde ; quelle vie contrainte, mortifiée, crucifiée en tout ! La difficulté en est si grande que ceux même qui ont le moins de devoirs à remplir, y sont rarement fidèles ; l'élévation qui dispense d'un grand nombre, ne fait que rendre communément plus négligent et plus dur ; la facilité de se satisfaire, au lieu de donner plus de modération, augmente l'impatience et la fierté ; plus on est maître, plus on est porté à dominer, à mépriser, à éclater.

L'esprit même et la piété qui favorisent la politesse, y mettent une sorte d'obstacle ; il est plus difficile d'être poli avec ceux qui ne plaisent pas, et le malheur des gens d'esprit, c'est que peu de personnes leur plaisent, parce qu'ils aperçoivent plus de défauts, et qu'ils les sentent davantage. La vertu n'est pas moins clairvoyante et moins délicate ; on redoute leur pénétration, on est humilié de leur supériorité. Souffrir tout sans impatience, sans aigreur, sans émotion, se vaincre soi-même, ses répugnances, ses goûts, ses humeurs. Le christianisme n'a rien de plus héroïque.

Le caractère de la politesse est d'être, 1° prévenante dans ses services ; 2° respectueuse dans ses manières ; 3° exacte dans ses devoirs ; 4° aimable dans sa douceur.

1° Elle est prévenante dans ses services. Il s'en faut bien qu'elle mesure si fort tous ses pas. C'est à la vanité et à la petitesse à y regarder de si près, et toujours le compas à la main, ne rien hasarder qui compromette. Combien y a-t-il tous les jours d'âmes timides qu'il faut rassurer, d'esprits délicats qu'il faut ménager, de cœurs aigris qu'il faut ramener, de personnes affligées qu'il faut consoler, de gens embarrassés qu'il faut dégager, d'hommes altiers qu'il faut contenter, de caractères indifférents qu'il faut remuer, d'adversaires prévenus qu'il faut détromper ! La charité chrétienne se charge de tous ces soins. Elle satisfait, elle prévient les désirs des autres, jusqu'à s'oublier soi-même en leur faveur. Faisons dans la société ce que la miséricorde divine veut bien faire, chargeons-nous des avances ; elle

prévient par ses lumières, elle excite par sa grâce, elle gagne par ses bienfaits. Elle va au-devant de l'enfant prodigue, cherche la Samaritaine, court après la brebis égarée.

L'empressement et le zèle sont, direz-vous, le partage de l'amitié. Tel aussi doit être l'esprit de la société. Si vous n'aimez que vos amis dit l'Evangile, qu'aurez-vous au-dessus des païens? Aimez les personnes indifférentes, aimez vos ennemis même. L'amitié et la société ont plus de rapport qu'on ne pense. L'amitié est une société plus particulière, plus étroite, plus intime, bornée à un petit nombre choisi, dont on épouse les intérêts, et dans le sein de qui on épanche son cœur avec confiance, comme dans un autre soi-même. La société est une espèce d'amitié plus générale et plus commune, dont l'inclination bienfaisante entre dans les intérêts de tout le monde, et lui rend en effet service, et s'en fait comme autant damis. Elle nous rapproche des principes de notre création, où nous sommes tous égaux, elle ramène les beaux jours du christianisme naissant, où tous les fidèles, comme frères, ne composaient qu'une famille, et n'étaient qu'un cœur et une âme. Si elle n'a pas les douceurs et la tendresse de l'amitié, elle en a du moins les agréments et les avantages. Si les hommes vivaient séparés les uns des autres, les choses obligeantes seraient inutiles et inconnues. La nécessité de vivre ensemble et de nous soulager dans nos besoins a fait naître les vertus sociables; on a dû adoucir les chagrins et épargner la honte de découvrir ses besoins, la peine de solliciter le secours, la douleur de l'attendre, le risque d'être refusé. On a dû, pour son intérêt même et pour se ménager un retour de bienveillance, se faire tout à tous par politesse, si on ne le fait par charité : *Omnibus omnia factus sum.* (*I Cor.*, IX, 22.)

En effet le meilleur des amis, comme le plus sociable des hommes, nous peint les vertus de la société, sous le nom et les traits de la charité, et les a réalisées dans sa personne. Mais quel amour, quelle charité? La même que nous avons pour nous, la même qu'il veut que nous ayons pour lui, la même qu'il daigne avoir pour nous. S'il s'agit de nos intérêts, nous bornons-nous au besoin qui presse, à la nécessité qui exige? Heureux encore si une excessive délicatesse n'alarme au moindre danger; n'irrite au moindre revers, n'afflige à la moindre méprise? Voilà votre loi, vous vous la faites vous-mêmes : *Diliges sicut te ipsum.* (*Rom.*, XIII, 9.) Parlez, crèche respectable, qui vîtes naître un Dieu; campagnes de Judée, qui le vîtes courir après un peuple indocile; prétoire, Calvaire, qui fûtes inondés de son sang. Un Dieu incarné, un Dieu mourant, attend-il que le genre humain lui demande des grâces, dont il n'a pas même l'idée? Que ce modèle est parfait, qu'il est touchant! *Diligite invicem sicut dilexi vos.* (*Joan.*, XIII, 34.) Telle est la charité que nous devons aux pauvres. La nature nous rend tous pauvres, nous avons tous besoin les uns des autres, la charité nous rend tous riches. Nous pouvons tous mutuellement nous servir; moins liés avec lui que nos égaux, moins distingués, moins dignes de notre estime. Les pauvres seraient-ils l'objet de l'amour, jusqu'à nous dépouiller en leur faveur si on n'envisageait celui qui se cache en leur personne? Dieu ne tient pas moins compte des empressements de la politesse : *Quod uni ex his fecistis, mihi fecistis.* (*Matth.*, X, 42.)

2° La vertu est respectueuse dans ses manières. Le bon ordre a établi parmi les hommes divers degrés d'honneur et de respect, selon les conditions et les âges. Ne vous y trompez pas, ce n'est point dans le caprice des hommes, c'est dans la volonté de Dieu, que vous devez chercher l'origine des distinctions. L'orgueil peut en abuser, mais la sagesse les ordonne; la flatterie et la bassesse peuvent les porter à l'excès, mais la justice en prescrit l'observation; la Providence a voulu qu'il y eût des maîtres et des sujets, des pères et des enfants, des riches et des pauvres, des jeunes gens et des vieillards; une sage économie leur a imposé des lois et assuré les priviléges; le respect et l'affabilité, la dépendance et la bonté, entrent par une suite nécessaire dans le plan de ces divins arrangements. Loin de confondre les rangs, la vertu met chacun à sa place, et vous ne devez pas moins à Dieu par religion, qu'aux hommes par politesse, et à vous-même par intérêt, la fidélité a tous ces devoirs. Mais autant que l'homme vertueux est attentif à conserver les droits des autres, autant est-il généreux à céder, à oublier les siens. Rien ne confond ni ne distingue mieux, ne donne plus de supériorité et d'égalité que la vertu, par une noble émulation, à ménager l'un et à perdre l'autre : *Honore invicem prævenientes.* (*Rom.*, XII, 10).

Prévenez-vous par un sincère respect, disait l'Apôtre, respectez la majesté de Dieu dans les grands, ses humiliations et sa pauvreté dans les petits et les pauvres, sa sainteté dans les gens de bien, et dans les méchants sa justice; respectez dans les personnes affligées la miséricorde qui les éprouve, dans les gens heureux la bonté qui les enrichit; dans tous l'image de Dieu, si vivement empreinte dans leur âme, la chair d'un Dieu si souvent reçue dans leur corps, la grâce de Dieu si abondamment répandue dans leurs cœurs, la couronne céleste qui doit un jour ceindre leur front; respectez vos égaux, vos inférieurs, vos enfants, vos domestiques; il est une mesure de respect que vous devez au dernier des hommes; mépris, hauteur, insulte, le dernier des hommes s'en offense, et a droit de s'en offenser, seul ou en compagnie, dans sa maison au milieu de ses gens, dans son cabinet à l'abri des censeurs, toujours également modeste, une vertu solide, pénétrée de la présence de Dieu, n'a pas besoin de surveillant, elle ne se croit jamais ni seule ni libre : *Modestia vestra nota sit omnibus.*

(*Phil.*, IV, 5). Que de crimes arrêtés, de paroles mauvaises supprimées, si on savait respecter les yeux et les oreilles des hommes. Enfants infortunés, verriez-vous tant de mauvais exemples, si on respectait votre innocence ?

Maxima debetur puero reverentia.

Personne ne peut donc s'en défendre, tout le monde doit être respectueux, complaisant, attentif, en un mot sociable et poli. Les plus hautes places n'en dispensent pas; et bien loin de chercher dans la grossièreté, et l'indécence, un faux mérite et une grandeur imaginaire; l'on ne soutient jamais mieux son rang et sa dignité, que par la politesse et la bonté; non, qui que vous soyez, ne pensez pas vous avilir par la politesse, elle vous fera honneur. Plus vous êtes grand, plus elle est facile : on vous tiendra compte des moindres caresses; moins elle est périlleuse : loin de vous compromettre, vous serez plus aimé et plus respecté. Quelle différence entre deux grands, dont l'un enivré de son élévation, daigne à peine s'abaisser jusqu'à entretenir commerce avec le genre humain, l'autre civil et populaire remplit tous les devoirs de la bienséance. Armé contre une grandeur altière et inaccessible, on la fuit, on la déteste, on ne lui rend qu'à regret des hommages forcés. Charmé d'une douceur affable et prévenante, on la chérit, on s'intéresse à son état, on s'empresse autour de son trône. Quel plaisir de voir ses services payés de retour ! Quelle douleur de s'épuiser à pure perte pour un insensible qui, croyant que tout est dû à un nom qu'il déshonore, semble ne vous tenir compte de rien ! Non, non le mépris des bienséances ne fut jamais l'apanage de la dignité, le relief de la naissance, ni l'assaisonnement du plaisir. Au milieu de l'autorité, de la gloire, des richesses, tous les états ont des droits sur votre retenue et votre modération ; le grand et le petit, le sujet et le maître, cessent-ils d'être des hommes, d'être des chrétiens.

En rendant et en recevant les marques de respect, respectez-vous vous-même ; rien ne vous dégrade plus que vos défauts. Que pouvez-vous exiger des autres, si vous ne vous rendez à vous-même ce qui vous est dû ? Trop faible pour se tenir dans des justes bornes, l'homme communément donne dans l'excès. Guindé ou déconcerté, gênant ou ennuyeux par la fadeur de ses compliments, il se rend ridicule et insupportable. La douceur de la société permet et s'accorde, souffre et demande l'une et l'autre liberté ; mais quelle est éloignée, cette noble liberté, d'une fade puérilité qui tombe dans la petitesse, d'une paresseuse négligence qui dégénère en grossièreté, d'une capricieuse légèreté qui donne dans la bizarrerie , d'une imprudente indépendance qui aboutit à l'effronterie, d'une molle sensualité qui annonce l'incontinence. L'amitié la plus étroite, malgré la liberté qu'elle permet, ne dispense pas des égards de la politesse. La véritable amitié est fondée sur l'estime, l'estime doit la soutenir ; elle sera bientôt altérée, si l'on cesse de s'en donner des marques. La familiarité rend méprisable, elle livre sans discrétion et sans réserve, elle rend bassement complice des fautes, témoin des vices, arbitre des folies, celui qu'on estime assez peu pour le croire capable d'une honteuse confidence : on lui laisse prendre un ascendant, dont tôt ou tard il abuse, sans pouvoir rompre des chaînes que la faiblesse a forgées, et qu'elle rend indissolubles. En se respectant soi-même, on s'assure le respect de tout le monde ; en s'oubliant, on le perd.

3° Exacte dans ses devoirs et jusqu'au moindre détail, c'est moins dans l'héroïsme de la piété que dans l'agrément et la facilité du détail que consiste la vertu sociable; il faut de la libéralité, mais ce n'est pas tant une profusion, qui enrichit tout d'un coup, qu'un noble exercice de distribution qui répand de bonne grâce et se fait honneur de son bien ; il faut de l'humilité, mais c'est plutôt l'abandon dans les petits succès, la patience dans les injures légères, que les anéantissements profonds, cette soif des outrages qui caractérisent les saints. Il faut de la mortification, mais sans se condamner à ces rigoureuses austérités qui étonnèrent les déserts de la Thébaïde : l'égalité dans les contradictions, le silence dans les dégoûts, les victoires sur l'honneur suffisent à la politesse. A-t-on tous les jours des présents à faire, des services à rendre? Fait-on tous les jours un affront sanglant, un tort considérable? Non, mais à tout moment on peut agir et parler poliment ou grossièrement. Un mot gracieux ou une parole brusque, un coup-d'œil prévenant ou un regard favorable, un air de complaisance ou de hauteur; le ton, le geste, un rien : la vie est pleine de ces minuties; elles gagnent ou révoltent, attirent ou éloignent, charment ou aigrissent; elles forment les liaisons les plus étroites ou les plus grandes divisions, refroidissent les cœurs les plus tendres ou engagent les plus indifférents, et sont même plus que des services importants. Un refus, un reproche assaisonné de politesse passent pour une grâce; la manière désagréable d'accorder fait perdre le mérite d'un grand présent.

Les vertus portées au plus haut degré sont même en un sens contraires à l'esprit de société. La société met une sorte d'égalité parmi les hommes, même dans la vertu ; la singularité les rend inégaux; la société les rapproche, la singularité les éloigne ; l'une confond dans la foule, l'autre en tire et fait distinguer, et par un contre-coup désagréable, rabaisse et efface ceux qui se montrent moins vertueux. La vertu, pour être sociable, doit s'humaniser et n'éclipser personne, ses paroles et ses manières doivent rendre les autres contents d'eux-mêmes et de nous. Le seront-ils si leur orgueil souffre? Le grand moyen de paraître avoir de l'esprit et du mérite, c'est de faire briller l'esprit et valoir le mérite d'autrui ; la vanité est le

charme de la vie, l'arbitre de l'estime et de l'amour ; on ne nous plaît qu'autant que nous plaisons, nous ne plaisons qu'autant qu'on nous plaît, ou du moins qu'on paraît nous plaire.

Le monde appelle poli celui qui sait placer un mot obligeant : ce n'est là qu'une partie de la politesse. Avec le langage le plus pur et le plus élégant on peut être brutal dans les sentiments, et s'énoncer mal avec le plus aimable caractère ; il est une politesse de pensée et de sentiment, aussi bien que d'expressions et de manières. Il est deux sortes de devoirs dans le commerce de la vie : les uns bornés, mais étroits et indispensables, qu'on appelle décence, sans lesquels on déplaît et on choque ; les autres vifs et agréables, sans lesquels on ne plaît pas, que nous nommons politesse. La vertu adopte, consacre, sanctifie tous ces devoirs; ils varient sans doute selon le pays, l'âge, le caractère et la profession, et ne s'apprennent bien que par l'usage ; mais la vertu, habitante de tous les pays, naturalisée avec tous les états, amie de tous les âges, se fait un devoir d'y être fidèle.

La politesse est un assortiment judicieux de tout ce qui peut plaire ; ce je ne sais quoi qui répand des grâces sur tout, résulte d'une infinité de petites choses. Les sentiments les plus nobles, l'esprit le plus brillant, la plus grande beauté n'y suffisent pas ; on ne vous dispensera jamais en entier de ces devoirs ; on a beau affecter de bannir ce qu'on appelle façon et compliments, on veut toujours des égards respectueux; si nous déclamons contre ces coutumes gênantes, si nous paraissons vouloir respirer un air de liberté et l'accorder aux autres, ce n'est que pour nous débarrasser ; il faudrait payer de retour, et c'est ce qui nous alarme et nous gêne ; on met tout le monde à son aise pour avoir droit d'y vivre. En effet quand on se trouve par son rang dispensé du cérémonial, se plaint-on de l'attention de ses inférieurs; allât-elle jusqu'au scrupule, ne trouve-t-on pas mauvais qu'ils s'en dispensent ? Celui qui se mesure le moins est souvent le plus difficile. La même fierté qui refuse grossièrement, exige rigoureusement. Ce n'est qu'entre personnes égales que la nécessi é des égards réciproques a introduit par intérêt cet usage de liberté ; et l'on sera toujours sûr de plaire, si l'on est exact à tout rendre, sans paraître rien demander.

4° Enfin vertu aimable par sa douceur : voilà le vrai, l'unique moyen de plaire. Jugez-en par vous-même. Qu'est-ce qui vous plaît ou qui vous choque le plus dans le commerce des hommes ? C'est la douceur ou la dureté de leur caractère ; quelque suspects qu'ils soient dans les témoignages bons ou mauvais qu'ils se rendent les uns aux autres, c'est ici une affaire de sentiment où l'on peut le moins se méprendre et soupçonner leur sincérité : une jalousie de profession peut contester les talents ; on décrie par dépit une conduite régulière qui condamne ; la sévérité du gouvernement aigrit contre les supérieurs. Mais un homme doux et poli intéresse, il gagne le cœur, on s'empresse à gagner le sien ; point de réputation plus avantageuse, elle réunit les suffrages ; ni de plus nécessaire, on peut se passer d'amitié, non de société. La réputation d'impolitesse déshonore, rend méprisable et odieux : c'est pour vous et contre vous que j'ai droit de faire parler tous ceux dont le commerce de la vie vous rend tributaire ; personne ne se plaint-il de votre humeur ? J'admire votre vertu, elle sort épurée du creuset. En est-il que vos vivacités, vos indiscrétions, vos bizarreries aient offensé ? vous auriez beau étaler vos exercices, vos vues sublimes, vos héroïques sentiments, votre vertu m'est suspecte. Législateur et modèle, Dieu a distribué les devoirs aux lieux, aux temps, aux personnes, il en fait une loi. Rompez-vous ces liens sacrés, négligez-vous de les conserver, de les resserrer ? il ne vous tient aucun compte de vos hommages ; se payerait-il d'une piété stérile et choquante ?

Sachez même tout assaisonner d'une agréable gaîté qui y répande des charmes. Quel cas peut-on faire d'une déférence de mauvaise grâce qui semble refuser ce qu'elle accorde ? d'un service que la tristesse et le dédain déparent, d'un présent qu'une main avare semble reprocher en le livant à regret ? C'est un esclave qui traîne ses chaînes et s'efforce de les briser. La politesse est la bonté assaisonnée comme l'esprit est la raison assaisonnée. La politesse ne se borne pas au devoir, elle embellit les devoirs par des attentions obligeantes, des manières agréables, des sentiments délicats. La piété même, toute sérieuse qu'elle est dans l'action la plus mortifiante, qui est le jeûne, ne défend-elle pas d'imiter les hypocrites qui montrent un visage triste et abattu ? n'ordonne-t-elle pas de se laver, de se parfumer, pour faire éclater sa joie ? Il ne suffit pas de faire le bien, il faut le bien faire : *Unge caput tuum et faciem lava.* (*Matth.*, VI, 17.)

Je ne parle pas de cette politesse de cour qui flatte le vice, de cette politesse du siècle qui rend le poison agréable, de cette politesse de dissimulation qui cache le piége qu'elle tend, de cette politesse superficielle qui fait un frivole commerce des compliments et des paroles ; ami par fantaisie, dévoué par intérêt, complaisant par bassesse, mesuré par vanité, un mystère pour les autres et pour eux-mêmes, la plupart des hommes n'ont qu'une ombre de la politesse : où est-il cet homme aimable, complaisant sans faiblesse, doux sans fadeur, dont l'abord gracieux, l'air ouvert, les paroles insinuantes, les sentiments tendres, ouvrent le cœur, gagnent la confiance, calment la crainte, charment la tristesse, font respirer un air plus pur et plus serein. C'est une douce rosée qui rafraîchit une terre aride et ranime la fleur languissante; c'est un soleil qui dissipe les orages et les ténèbres ; c'est une source d'eau vive dont la fraîcheur et le doux murmure soulagent

les voyageurs fatigués. Quelque équivoques, quelque fausses que soient souvent les marques d'amitié, elles nous flattent: sentons, par nos besoins, la nécessité d'avoir égard aux besoins des autres, traitons-les avec la même politesse que nous voudrions être traités.

Ainsi la vertu sociable vous rend chers à Dieu et aux hommes. Vous ferez honneur à la vertu, vous la ferez aimer. Quel bien ne ferez-vous pas aux hommes en les rendant vertueux ! Qui pourrait refuser son cœur à une vertu prévenante, respectueuse, exacte, douce ? telle fut la vertu charmante de saint François de Sales. Par un caractère, peut-être unique parmi les saints, il sut allier la plus éminente piété à la plus engageante douceur; on ne sait qu'admirer davantage en lui, la dignité ou l'humilité, la modestie ou la gaieté, la condescendance ou l'exactitude, l'indulgence ou la fermeté, la mortification ou la charité, l'homme du monde ou l'évêque, le courtisan ou le saint, l'ami ou le héros; il le fallait ce grand et engageant exemple, pour le faire sentir. L'heureux concours de la sainteté et de la politesse, dans un siècle poli, qui se pique de l'être et qui se flatte de trouver dans sa politesse une dispense à la vertu!

De toutes les actions de la très-sainte Vierge il n'en est point que l'Evangile rapporte dans un plus grand détail que sa visite à sa cousine Elizabeth. Vivacité de ses empresements, *cum festinatione;* générosité de son courage, *in montana;* respect dans ses manières, *salutavit Elizabeth;* joie qu'elle fait goûter à saint Jean, *exsultavit infans* (*Luc.*, I, 42); on y rapporte jusqu'à ses conversations et la durée de son séjour. Quel détail de petites choses dans l'Evangile, c'est-à-dire, le plus sublime des livres! dans la vie de la plus parfaite des créatures, ou plutôt dans la vie d'un Dieu. N'est-ce pas avilir la dignité des livres saints et faire l'éloge des usages du monde? oui c'est faire l'éloge de ces usages, mais non pas dégrader la majesté divine, pour nous apprendre par l'exemple de la plus parfaite et la plus aimable des Vierges, l'assemblage de la politesse et de la vertu. Quel apologiste, quel modèle que Marie! Si la vertu, si la politesse avaient à paraître sur la terre elles prendraient sa figure et ses traits. Pourquoi saint François de Sales a-t-il choisi ce mystère pour en faire la fête et en donner le nom à son ordre? C'est pour lui rappeler, sans cesse le plus parfait modèle d'une vertu sociable et polie.

Nous n'avons garde d'appeler politesse dans le Sauveur du monde l'excès de bonté qui le fit assujettir aux devoirs ordinaires de la vie civile, aux agréments mêmes, aux plaisirs, en allant manger chez ceux qui l'invitaient, et jusque chez les publicains; mais n'oublions pas les leçons de politesse qu'il donne à Simon le pharisien. Se contente-t-il de lui reprocher l'orgueil, l'avarice, l'hypocrisie, si dignes de ses anathèmes? Croirait-on qu'attentif aux moindres choses, il lui fait sentir jusqu'à son défaut de politesse? Voyez-vous cette femme? elle ne cesse de baiser mes pieds, et vous avez oublié de me donner le salut ordinaire. Elle les a inondés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux, et vous ne m'avez pas donné de l'eau à laver; elle y a répandu un parfum exquis, et vous n'en avez point versé sur ma tête. Vous oubliez les devoirs de bienséance, que votre naissance et votre dignité auraient dû vous rendre comme naturels, et cette femme que vous condamnez ne vous fait pas moins de leçons de politesse que de pénitence et d'amour. Rentrez dans vos droits, aimable piété, si utile à tout, si agréable à tout; rentrez dans vos droits, aimable politesse, si sage, si modeste, si respectueuse; répandez vos charmes dans les paroles, vos empressements dans les services, vos agréments dans les manières; qu'on vous rende enfin justice, et qu'on sente que vous êtes les fidèles compagnes l'une de l'autre; en effet si la vertu doit être sociable, la société doit être vertueuse.

SECONDE PARTIE.

Une vertu commode qui, à la faveur de quelques exercices de piété, ne prescrirait ni devoirs à remplir, ni répugnance à vaincre, ni violence à se faire; une vertu indulgente qui, au prix de quelques grains d'encens brûlés au pied des autels, pardonnerait la vivacité des saillies, la brusquerie des réponses, la malignité des médisances, l'obscénité des équivoques. Une vertu de spéculation qui, éclairant et soumettant l'esprit, attendrissant le cœur, et l'attachant à Dieu, s'embarrasserait peu de compatir aux maux, de s'intéresser aux biens, de ménager les faiblesses des autres, de heurter les inclinations, d'aigrir les passions. Une vertu altière, qui, à l'ombre des prérogatives de la dignité, ne compterait pour rien la dureté du commandement et le despotisme de l'autorité, la grossièreté des expressions, l'importunité des demandes. Une vertu misanthrope; qui, ensevelie dans la retraite, n'aurait jamais de loisir, fuirait tout le genre humain, et se rendrait inaccessible. Une vertu chagrine, qui, sous un air de réforme, humilie l'un, mortifie l'autre, contrarie celui-ci, critique celui-là, désoblige, choque, maltraite tout le monde. Une vertu outrée, qui condamne tout, trouve partout des péchés, forme partout des ombrages, ne peut souffrir aucun amusement. Quel monstre! direz-vous : l'Auteur de la société, le Père de l'ordre peut-il être satisfait d'une vertu prétendue qui le déshonore? Non sans doute, nous l'avons montré; il faut pour lui plaire que la vertu soit polie.

Mais est-il moins essentiel à la société d'être vertueuse, si l'on ne doit pas être vertueux aux dépens de la politesse; est-ce aux dépens de la vertu qu'on doit être poli? Une politesse sensuelle qui se nourrit de caresses, se livre par goût aux affections et aux épanchements, se repaît du plaisir de se faire aimer, et n'est occupée qu'à satisfaire la mollesse. Une politesse paresseuse

qui, craignant l'embarras des devoirs, les fatigues du zèle, la gêne des attentions, cède plutôt tout, que d'avoir la peine de se mêler de rien. Une politesse rampante, qui fait la cour à tout le monde, flatte le petit et le grand, l'ami et l'ennemi, et par un fade jargon des protestations et des compliments, s'étale avec une ridicule vanité, s'insinue et se glisse par une dangereuse souplesse. Une politesse dissipée qui voltige d'objet en objet, paye en passant d'un mot gracieux, pour pouvoir être bientôt quitte, effleure tout ce qui plaît, et se débarrasse de tout ce qui incommode. Une politesse sourcilleuse et philosophique, qui par un orgueil délicat, pour se ménager des suffrages, daigne par grâce se rendre populaire et se prêter à la société. Une politesse dissimulée, dont les perfides embrassements sont autant de piéges pour surprendre, ou des voiles pour tromper, en attendant que la flatteuse idée de l'affection dont on vous berce fasse trouver plus sûrement l'occasion de vous porter ses coups. Une politesse mondaine, qui, pour ne pas troubler la joie par une morale importune, écarte le souvenir de Dieu, flatte le vice, déguise le crime, justifie la passion, fait mépriser la vertu. Une politesse maligne, qui pour défrayer la campagne, à l'aide d'un bon mot, a toujours quelque trait à lancer, quelque ridicule à donner, quelque nouvelle désagréable à apprendre; enfin une politesse impie, qui sacrifiant la religion et la foi à une pernicieuse tolérance, achète au prix des lois du Seigneur, par une paix fausse, la réputation d'un homme de bon commerce. Quel monstre ! vous dirai-je à mon tour : l'auteur de la religion et de la société, le père des bonnes mœurs, agréera-t-il une politesse qui l'outrage?

Non sans doute : la société pour lui plaire doit être vertueuse, et faire pour ainsi dire à l'égard de Dieu ce que la politesse fait faire envers les hommes. Mêmes intérêts, mêmes principes, mêmes lois pour toutes les deux. Ennemis semblables à combattre, vertus pareilles à pratiquer, la religion et la société sont les modèles l'une de l'autre; l'une suppose et favorise l'autre. Point de religion sans société, ni de société sans religion; toutes les deux sont une sorte de justice qui proportionne les hommages à celui qui en est l'objet; prévenante dans son zèle, respectueuse dans son culte, exacte dans ses devoirs, aimable dans sa modestie, la religion forme avec Dieu une espèce de société qu'il comble de ses grâces, aux mêmes conditions que les hommes accordent leur amitié, il daigne habiter parmi nous, et être encore une fois *Emmanuel* (*nobiscum Deus*). (*Matth.*, I, 23.)

1° Société vertueuse, prévenante dans son zèle pour la gloire et le service de Dieu, ne craignez pas de trouver dans une âme chrétienne ces vues basses, d'intérêt et d'ambition, ces vues ridicules de fierté et d'ostentation, ces vues puériles d'amusement et de dissipation, ces vues criminelles de galanterie et de séduction. Ressorts ordinaires de la politesse du siècle, tendre des piéges à l'innocence, ménager l'appui de la faveur, dissiper l'ennui de l'oisiveté, étaler avec artifice ce que l'on s'imagine avoir d'appas, remplir le vuide du temps dont on ne sait que faire. Qu'il est rare que Dieu y préside, que la religion y engage, que la charité y soutienne; mais tout est saint dans la politesse d'une âme sainte. Elle ne paraît dans le monde que pour y ménager les intérêts de Dieu; elle cherche à répandre la vérité, à réprimer le vice, à faire goûter la vertu, à gagner tout à Dieu : *Ut omnes lucrifaciam*. (*Act.*, IX, 19.) Le zèle en cherche l'occasion, la prudence en dirige l'exécution, la charité en assure les fruits, tout est mis à profit; c'est le sel de la terre et la lumière du monde : *Ut omnes lucrifaciam*.

Sondez ici le fond de votre cœur, et sans vous faire injustement grâce, voyez quel est le vrai motif de votre politesse. Est-ce par politesse que vous courez de maison en maison, de compagnie en compagnie, ou que renfermé dans un cercle de gens choisis de votre goût et de votre humeur, vous coulez vos jours dans un tissu d'amusements et de plaisirs? Non, c'est par libertinage. L'homme de bien qui paraît aussi dans le monde, quand son devoir l'y appelle, y fait un choix à son tour, la charité le porte vers le pauvre qu'il soulage, l'affligé qu'il console, le pécheur qu'il ramène, le juste qu'il confirme. Est-ce par politesse que vous vivez dans la splendeur, que vos appartements sont vastes, vos meubles somptueux, vos habits magnifiques, vos domestiques nombreux, votre table abondante? Non, c'est par vanité. L'homme de bien qui vit aussi selon les bienséances de son état, sans faste, sans excès, sans attachement, ne cherche à gagner le peuple, à faire respecter son caractère et exercer son autorité, que pour protéger la vertu. Est-ce par politesse qu'on prolonge les repas, les jours et les nuits, qu'on pique le goût par la variété, la multitude, l'assaisonnement des viandes, qu'on y expose, sa raison aux excès, du moins aux préliminaires de l'ivresse? Non, c'est par intempérance. L'homme de bien, qui se prête à la joie innocente d'un repas honnête, pratique la sobriété et la mortification, et se souvient qu'il est toujours en présence de Dieu. Est-ce par politesse que, passant de la table au jeu, on livre au caprice du hasard la substance du pauvre et la ressource de sa famille, dans des séances multipliées, où se passe toute la vie? Non, c'est par avidité du gain. L'homme de bien sans doute a ses plaisirs; mais s'il soutient la force du corps et la douceur de la société par des soulagements nécessaires; c'est pour rendre la vertu aimable en détrompant les hommes des faux préjugés, qui leur en font craindre la rigueur. Est-ce par politesse que vous lisez de mauvais livres, que vous chantez des chansons obscènes, que vous semez dans vos discours des serments et des équivoques, que vous avez des tableaux scandaleux, des ma-

nières libres et des parures immodestes? Non, c'est par incontinence. L'homme de bien qui voit avec horreur la pureté blessée, tâche par une honnête gaieté de parer les coups, en détournant la conversation; ou s'il est forcé de voir ou d'entendre, il attend, il saisit le moment favorable pour faire rentrer la vertu dans ses droits. Est-ce par politesse qu'on néglige les marques du christianisme, qu'on ne prie pas Dieu au commencement et à la fin de la journée et des repas, qu'on paraît à peine à la messe les jours de fêtes, et jamais aux offices, qu'on s'y tient négligemment et sans respect? Non, c'est par indévotion. L'homme de bien n'est pas scrupuleux, il sait trouver le temps de la retraite et celui de la récréation, il sait prier partout, et, par la douce empreinte de sa piété, au milieu des récréations mêmes, ramener à Dieu ceux qui s'amusent agréablement. Est-ce par politesse qu'on rougit de la piété, qu'on craint le titre de dévot, qu'on fuit comme un ridicule la simplicité des habits, la régularité de la conduite, la fidélité aux exercices, le silence, la modestie, la solitude, le recueillement? Non, c'est par respect humain. L'homme de bien diffère sans doute quand il le faut, ou supprime sans contrainte des pratiques peu nécessaires; mais qu'il sait bien se dédommager en les reprenant à propos, et gagnant à la vertu de nouveaux prosélytes par cette sage condescendance. Le vase d'élection se fait tout à tous pour les gagner tous.

Qui pourrait épuiser ce détail? Rendons-nous justice, et ne soyons pas les dupes de la vanité ou de la faiblesse, nous sentirons bientôt le faux et le faible de ces prétendues bienséances. Et qu'importe que le monde soit content de nous, si Dieu, peu satisfait, nous met au rang des serviteurs impies? Qu'attendez-vous de moi, dira-t-il, comme aux pharisiens? Vous avez travaillé pour le monde, c'est à lui à vous récompenser. Mais n'est-ce que Dieu, ne sont-ce que les gens de bien qui percent le voile imposteur de vos politesses? Non, non, le monde ne fait pas plus de grâce; écoutez ses murmures et ses plaintes, suivez ses railleries et ses réflexions, vous verrez s'il est bien crédule : il est le premier à mépriser ces vertus apparentes; après avoir profité de vos faiblesses et s'être réjoui à vos dépens, il ne vous épargnera pas le ridicule.

Prétend-on donc, direz-vous faire de nous autant d'apôtres? Le zèle est le partage de ceux que le père de famille destine à travailler à sa vigne. Oui, sans doute, vous y êtes tous appelés, et chacun doit travailler à la portion qui lui est échue; chacun dans son état et dans sa famille peut partager les travaux et la couronne des apôtres : dans un champ si vaste nous pouvons disputer avec eux de zèle et de vertus. Pourquoi les intérêts du Seigneur nous seraient-ils moins chers? Sommes-nous plus dispensés d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et de lui procurer les véritables biens. L'apôtre édifie, édifions; il instruit, instruisons; il souffre pour la justice, heureux qui souffre comme lui : il s'oppose au péché comme un mur d'airain, malheur à qui en serait coopérateur ou complice, ou spectateur indifférent! Chargés mutuellement de notre salut, nous sommes comptables de nos âmes et de celles de nos frères : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII, 12.)

N'est-ce que par l'exercice du ministère que les apôtres se sont rendus utiles? Obligés de vivre avec les hommes, ils ont travaillé à sanctifier la société, et à la rendre féconde en bonnes œuvres : et peut-être est-ce par cet apostolat familier qu'ils ont fait le plus de bien? Ce pieux commerce est plus efficace que les discours : en garde contre l'appareil, s'attendant à ce que l'orateur va dire, souvent uniquement attentif à le censurer, l'auditeur en profite moins; mais tout est bien reçu dans le calme du discours ordinaire. Amené par les circonstances, préparé par les sentiments, écouté sans prévention, tout s'y applique au besoin présent; on répond sans malignité, on réplique, on adoucit les peines, on s'encourage à les surmonter, le cœur parle au cœur, l'onction supplée à la préparation, la simplicité l'emporte sur l'éloquence; telle fut la mission de Jésus-Christ; c'était moins des discours d'éclat que des entretiens familiers; un ministère suivi, qu'une société vertueuse. Autant à portée de tout le monde par la facilité de l'imitation, que par la popularité des expressions, quel fruit ne faisait-il pas? Les disciples d'Emmaüs se sentirent embrasés d'amour en l'entendant, et ne tardèrent pas à le connaître : *Nonne cor nostrum ardens erat?* (*Luc.*, XXIV, 32.)

2° Société respectueuse dans son culte. Un homme, pour être poli, rougira-t-il de garder l'abstinence et le jeune, d'entendre la messe, d'approcher des sacrements? Faut-il par politesse mépriser les lois de l'Eglise, négliger la parole divine, abandonner les pratiques de piété, être infidèle ou pusillanime? Pour être poli, craindra-t-on de prendre en main la cause de Dieu et de se déclarer contre l'ennemi qui l'insulte? Désavouera-t-on sa foi, se révoltera-t-on contre ses pasteurs, s'élèvera-t-on contre l'Eglise, blâmera-t-on sa doctrine, ses cérémonies, ses usages? Affreuse politesse qui, après avoir rougi de Dieu devant les hommes, méritera que Dieu rougisse de nous devant les anges! Renonçons plutôt à la politesse, si on ne peut la pratiquer qu'aux dépens du salut. Mais non, point de politesse sans vertu. Elles suivent les mêmes principes, remplissent les mêmes devoirs, combattent les mêmes ennemis. Un homme qui abandonne la loi de Dieu respectera-t-il plus les hommes?

Que la société des saints dans le ciel doit être charmante! Tout ce que l'on peut imaginer d'élevé dans les sentiments, de brillant dans l'esprit, de doux dans le commerce, de tendre dans l'amour, tout s'y trouve au plus haut degré. Nous ignorons à la vérité la nature du commerce des es-

prits séparés du corps, mais nous sentons que l'intérêt qu'ils prennent à la gloire l'un de l'autre, la haute estime, la parfaite charité qu'ils ont l'un pour l'autre doit rendre cette société infiniment délicieuse. Telle est dans le monde même la société des gens de bien; elle a des charmes qu'on ne goûte jamais avec les méchants; mais qui en fait la douceur que l'amour et le culte de celui qui en est le lien! On contemple, on adore, on aime, on goûte Dieu dans les saints, on les en aime davantage. Imitons cette sainte société, et aimons-nous en Dieu et pour Dieu; aimons Dieu en nous, nous goûterons dès cette vie, le bonheur de l'éternité!

Le souvenir de la présence de Dieu en est le moyen efficace. Il remplit tout par son essence, il gouverne tout par sa sagesse, il soutient tout par sa puissance, il enrichit tout par sa bonté; c'est un ami toujours attentif et zélé. Agissons en tout pour sa gloire, agissons toujours sous ses yeux. Blâme-t-il les plaisirs honnêtes, interdit-il les douceurs de la société? N'en fait-il pas plutôt et l'agrément et le mérite? Ne renvoyons pas au cloître ce pieux exercice; ne le bornons pas à la haute piété qui s'en fait un devoir constant. En le prescrivant à Abraham, au milieu même du monde, Dieu ne veut pas moins faire du patriarche, un homme sociable qu'un grand saint. David, au milieu d'une cour nombreuse, n'en fut pas moins les délices que le modèle : *Justi epulentur et exsultent in conspectu Dei, et delectentur in lætitia.* (*Psal.* LXVII, 4.)

Ajoutons la piété d'un langage toujours chrétien à la sainteté des pensées; il en est la suite naturelle, la langue s'explique de l'abondance du cœur. Je suis souvent étonné de l'inutilité des entretiens ordinaires du monde, sous prétexte de politesse. Un long tissu d'éloges et de démonstrations d'amitié, aussi frivoles que peu sincères, en fait le mérite; un fade recueil de toutes les nouvelles ou plutôt de toutes les sottises d'une ville en est la matière; des réflexions puériles, des railleries plates, en voilà l'assaisonnement. Les saisons, les habits, les modes, les fantaisies, telles en sont les sources intarissables ou plutôt à tout moment taries. Heureux encore quand des raisonnements politiques sur les affaires d'Etat, les intérêts des princes, la paix et la guerre en viennent remplir le vide! Y parle-t-on des sciences, les goûte-t-on, les entend-on? Y répand-on de l'esprit? qui en a assez pour en faire longtemps les frais? On est forcé de mendier dans les combinaisons du jeu, la longueur des repas, le prestige du spectacle, le tumulte des compagnies, l'agitation des promenades, de quoi suppléer l'indigence d'un esprit qui ne sait s'occuper de Dieu, et qui ne peut être heureux qu'en s'unissant à Dieu. Que serait-ce si l'impiété par ses doutes téméraires, la médisance par ses malignes satires, l'incontinence par ses licencieuses peintures, la galanterie par ses flatteries empoisonnées, venaient aux dépens de la religion, de la charité, de la pudeur, satisfaire le goût de la passion, par un sel criminel? Pourquoi ne pas s'entretenir des choses saintes? Mais que dis-je? quel langage pour des oreilles mondaines? Moraliser est le comble du ridicule, et un ennui parfait. Il vaut mieux dire des riens ou ne rien dire. La morale est incommode et gênante: elle présente des vérités qui déplaisent, des règles qui condamnent, des exemples qui confondent, des objets qui alarment; sa lumière importune blesse les yeux et réveille les remords; on ne s'entretient volontiers que de ce qu'on aime, la langue est l'interprète du cœur. Imitez les saints, âmes fidèles, suivez le doux penchant qui vous entraîne à ne vous entretenir que du digne objet de votre amour : *Si quis loquitur quasi sermones Dei.* (I *Petr.*, IV, 11.)

2° Société exacte dans ses devoirs. Jetez les yeux sur la pieuse Esther, quel modèle de piété et de politesse dans le sein d'une cour idolâtre! Elle se pare magnifiquement pour paraître devant le prince; les ornements convenables de l'Etat, n'ont rien de contraire à la vertu. Elle se fait suivre par ses femmes; la vertu ne condamne pas un air de dignité qui soutient le rang. Elle invite le roi à un grand repas; ne pensez pas que la vertu interdise les parties honnêtes de plaisir. Elle y appelle les favoris du prince; non, il n'est pas défendu de traiter ses amis. Elle parle au roi son époux, de la manière la plus tendre, la plus respectueuse et la plus sainte; la piété, la tendresse, le respect ne sont pas incompatibles. Vous plaindrez-vous, monde pervers, que je néglige vos intérêts? Pouvez-vous me demander plus d'indulgence? Mais ne pensez pas qu'en rendant à la société ce qu'elle lui doit, Esther oublie ce qu'elle doit à la vertu; elle ne paraît à la cour qu'avec répugnance. Il faut, pour s'y résoudre, des ordres réitérés de Mardochée, son oncle. Elle n'y va que dans les vues les plus pures pour sauver son peuple, elle s'y prépare par le jeûne, la prière, le cilice et la cendre. Elle se renferme dans la retraite à son tour; elle ne se charge qu'avec horreur des superbes ornements attachés à sa dignité, bien loin d'être attachée à ces vaines parures : *Abominor signum superbiæ meæ.* (*Esther*, XIV, 16.) Allez ainsi dans le monde, attiré par la charité, entraîné par la nécessité, conduit par l'obéissance, préparé par la prière, rétabli par la pénitence, dégoûté de ses vanités; à ces conditions, l'homme du monde le plus saint et le plus poli, saint François de Sales vous en permettra le commerce.

Sans cette exactitude à ses devoirs, la politesse serait dangereuse, elle dissipe, elle livre au monde et engage dans une foule de visites, de bienséances, d'amusements ou de plaisirs; tout aux autres pour leur plaire, on n'est presque jamais à soi. On serait à plaindre si se faisant un devoir et une nécessité de ces excès, on ne savait y mettre des bornes; si le vide dégénérant en oisiveté faisait perdre un temps précieux; si cette variété d'objets, comme dans

un chemin ouvert où tout passe, jetait dans la sécheresse, le dégoût de la piété et de la dissipation. La politesse amollit, rend complaisant et facile, impie avec les impies, médisant avec les médisants, libertin avec les libertins, sans discernement et sans choix. La complaisance qui fait son caractère rend le mauvais exemple d'autant plus contagieux, qu'on se fait un mérite de s'accommoder à tous les goûts; la souplesse d'humeur, qui fait l'agrément de la société, en fait aussi le danger et le crime. Enfin la politesse rend vain, parce qu'on plaît et qu'on cherche à plaire, qu'on prodigue les éloges et qu'on en reçoit. Sans doute il faut tâcher de se rendre agréable; mais qu'il est rare qu'on ne le fasse que pour Dieu; l'estime des hommes a des attraits, dont il est mal aisé de se défendre; qu'on serait à plaindre si elle en était le motif et la récompense!

Que jamais nos devoirs ne souffrent; que l'éducation des enfants, le soin des domestiques, l'arrangement des affaires, les fonctions de l'Etat ne soient négligés, sous prétexte de politesse mal entendue, que le monde n'exige ni n'a droit d'exiger. L'homme poli cesse-t-il d'être père, d'être maître, magistrat, ecclésiastique. Il est une sorte de sévérité qui n'est point opposée à la politesse. Ne serait-il pas permis à l'homme d'affaires, à l'homme d'étude, à l'homme d'oraison d'échapper à la foule et de quitter des gens inutiles et importuns, qui font perdre tout le temps? Ne serait-il pas permis d'abréger ou de détourner un discours peu chaste, peu religieux, peu charitable, et de montrer un air de tristesse qui en arrête le cours, personne n'en est surpris; elle taxe ce zèle d'impolitesse, le coupable confondu se rend justice. Jésus-Christ parlant à sa mère d'un ton de sécheresse et de sévérité dans le temple et aux noces de Cana, oublie-t-il cette aimable douceur dont il se donne pour modèle? La volonté de son père est un devoir, dont rien ne lui permet de se départir; il n'anticipe pas d'un moment le miracle qu'il va opérer.

La vertu, de concert avec la politesse, veut qu'on garde toutes les bienséances. Elles prescrivent rigoureusement tout ce qui ne convient point à l'âge, au sexe, à la profession. Elles exigent la simplicité dans l'ecclésiastique, la gravité dans le magistrat, la dignité dans le prince. Le sérieux et l'enjouement, l'ouverture et la réserve, le geste, le ton, la démarche, tout est du ressort de la vertu ainsi que de la politesse. Tout les peint, tout par leurs mains est assaisonné d'un air d'estime, d'attachement, d'exactitude, de modestie, de piété. On s'intéresse à tout, on sanctifie tout, on saisit toujours le côté favorable, on n'a que du bien à dire, des services à rendre, des bons exemples à donner; on fait les délices de la société, et l'on est la bonne odeur de Jésus-Christ; on est comme l'Apôtre un spectacle à Dieu et aux hommes : *Spectaculum facti sumus mundo et hominibus.* (*I Cor.*, IV, 9.)

Tel était le fameux courtisan Nébridius dont parle saint Jérôme, qui alliait si parfaitement l'agrément de la société et les devoirs de la religion. Plus austère dans les délices, plus recueilli dans le tumulte, plus détaché dans l'opulence, plus humble dans l'élévation, plus solitaire dans son désert et en même temps plus gai dans l'austérité, plus magnifique dans la pauvreté, plus affable dans le recueillement, plus grand dans l'humilité que l'homme du monde dans les cercles; en servant l'empereur il n'oubliait pas qu'il avait à servir un autre maître, et en servant le Très-Haut, il se souvenait qu'il était soumis à son image. Les délices de l'oraison et l'embarras de l'emploi, les exercices de la pénitence et les bienséances de l'état, le cilice et la pourpre, la croix et l'épée, les pierres précieuses et la cendre, c'était deux hommes à la fois; la vertu réunit tout, est utile à tout : *Sub aliena veste Deo militabat.*

4° Société aimable dans sa modestie. Quel désagrément au milieu de la vie la plus délicieuse, lorsque la société n'est qu'une espèce de champ de bataille, où l'on se choque par ses hauteurs, l'on s'aigrit par ses plaintes, l'on s'irrite par ses impatiences, l'on se rebute par ses grossièretés, l'on se néglige par son indifférence, l'on s'offense par ses refus, l'on s'éloigne par ses froideurs, l'on s'outrage par ses mépris, l'on se décrie par ses médisances, l'on se ternit par ses soupçons, l'on se pique par ses railleries, l'on se croise par ses intrigues, l'on s'ennuie par son babil, l'on se chagrine par ses humeurs, l'on se corrompt par ses vices, l'on séduit par ses erreurs! Quel amertume dans ces fêtes les plus bruyantes, lorsque le prochain se scandalise, la conscience se plaint, la grâce s'éloigne, Dieu menace, l'enfer s'ouvre! Hélas! on rougit de soi-même, on craint la société, on sent la vanité des créatures, on voit approcher le châtiment. Le cœur des impies est une mer en courroux, qui ne connut jamais de calme : *Impii quasi mare furens.* (*Isa.*, LVII, 20.)

Quelle consolation au contraire, dans la société chrétienne, au milieu même de l'indigence et des douleurs lorsque la charité, l'humilité, la politesse, dictent les expressions, composent le visage, offrent les services, supportent les faiblesses, pardonnent les fautes, dirigent les sentiments, règlent les manières! Quelle consolation dans les tentations, les sécheresses, les afflictions, les maladies, au moment de la mort, de trouver dans sa conscience un juge qui nous absout, dans le crucifix un modèle qui nous anime, dans le Seigneur un ami qui nous console, dans le prochain des frères qui nous regrettent, dans l'Evangile des promesses qui nous rassurent, dans le ciel une couronne qui nous attend!

La société ne se rend pas moins agréable par les charmes de la vertu que la vertu par les douceurs de la société : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Ps.*

CXVIII, 165.) Ne pensez pas que la vertu exclue la joie, qu'en devenant innocentes vos conversations deviennent insipides, et votre vie ennuyeuse, en devenant sainte. Au contraire, la vertu fait goûter des plaisirs mille fois plus purs et plus doux : *Secura mens quasi juge convivium.* (*Prov.* XV, 15.) Sans doute cette dissipation d'esprit, ce libertinage de cœur, ces cris dissolus, ces discours libres, ces caprices bizarres, ces fêtes tumultueuses que le monde appelle des plaisirs, ce ne fut jamais la joie que la vertu autorise et inspire. Serait-ce sur les ruines de l'innocence que l'homme établirait son bonheur? Serait-ce en abandonnant Dieu et s'oubliant soi-même qu'on goûterait de vraies délices? Jamais au contraire on ne fut plus à plaindre : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, LVII, 21.) Mais c'est dans ce calme de la conscience, cette paix du cœur, cette confiance, ce tendre amour qui sont les fruits de la fidélité, que se trouvent le prélude et le gage de la félicité éternelle. Goutez donc et voyez combien le Seigneur est doux dans ce monde, si vous voulez éprouver combien il sera doux dans l'autre.

Je ne puis plus utilement terminer ce discours et en donner l'abrégé que par l'exemple de la sainte Vierge. Le mystère de sa visitation, dont j'ai déjà parlé, nous fournit le modèle. nous apprend les règles, nous fait sentir la douceur de la politesse et de la vertu; quelle joie pure, mais toute en Dieu seul! Ne regardez pas ses visites comme une démarche sombre et sérieuse, où on ne goûte aucun agrément. Marie nous assure qu'elle s'y réjouit, c'est trop peu, qu'elle y tressaille de joie : *Exsultavit spiritus meus.* (*Luc.*, I, 46.) Elle inspire cette joie sainte à un enfant, non-seulement privé de raison, mais encore dans le sein de sa mère : *Exsultavit infans in utero meo.* (*Ibid.*, 45.) Quelle douceur, quels saints transports! ils sont hors d'eux-mêmes, joie ineffable que la présence de Dieu fait naître, il en est le principe, la fin et l'objet; c'est de Dieu, en Dieu et pour Dieu qu'elle se réjouit. A ce prix réjouissez-vous sans cesse: *Gaudete in Domino semper.* (*Phil.*, IV, 4.) Rien de plus sociable que Marie. Elle visite sa cousine et pendant trois mois elle remplit tous les devoirs de la bienséance, rien de plus vertueux. Elle rapporte tout à Dieu, elle ne s'entretient que de Dieu. Politesse prévenante, elle apprend de l'Ange qu'Elizabeth, jusqu'alors stérile, a conçu dans un âge avancé, qu'elle est dans son sixième mois à la veille des dangers et des douleurs de ses couches, et sans attendre qu'Elizabeth l'en instruise, elle y court avec empressement et une sorte de précipitation qu'inspire et soutient la charité : *Exsurgens abiit cum festinatione.* (*Ibid.*, 44.) Politesse respectueuse dans le respect mutuel d'Elizabeth et de Marie, j'admire l'humilité de l'une et de l'autre. Ne pensez pas que l'une enivrée de l'éclat de la divine maternité, l'autre faisant valoir les prérogatives de son âge, elles disputent sur la préséance. La mère de Dieu vient visiter Elizabeth, la mère de Jean court au-devant de Marie : *Qui suis-je*, dit-elle avec surprise, *d'où me vient ce bonheur, que la Mère de Dieu daigne s'abaisser jusqu'à moi ?* Noble émulation où l'humilité triomphe de part et d'autre : *Unde hoc mihi?* (*Ibid.*, 43.) Politesse exacte dans les choses les plus légères et de pure surérogation, rien n'obligeait Marie à cette visite, rien ne l'obligeait à un séjour de trois mois; elle pouvait paraître ignorer ce qu'elle n'avait appris que par un ange, mais elle prévoit des services à rendre. Heureuse moisson de charité, son zèle vole pour la cueillir. Les moindres choses resserrent les nœuds et entretiennent la douceur du commerce. Quoique l'Evangile ne parle que du salut de Marie à Elizabeth, elle n'a pas négligé de saluer Zacharie, aucun devoir ne lui échappe ; mais ce silence ne serait-il pas mystérieux, aurait-on voulu nous insinuer par là que les politesses d'un sexe à l'autre doivent être assez peu marquées pour ne pas mériter l'attention de l'historien sacré, lors même qu'il décrit dans le détail une visite de politesse? Un timide et modeste embarras à l'aspect d'un homme, une espèce d'inattention et d'oubi, fait le plus bel ornement des vierges : *Virginum est viri affatus pavere.* Courageuse. Ah! qu'il faudra souvent, comme Marie, franchir les montagnes ; à peine a-t-elle appris la grâce que Dieu a fait à sa cousine qu'elle y vole; elle ne sent ni la délicatesse de sa complexion ni la délicatesse de son âge; elle ne regrette ni la compagnie de son époux ni la tranquillité de sa retraite; elle ne redoute ni les risques de sa grossesse ni les difficultés du voyage: la grâce aplanit tout, la charité ne connaît rien de pénible : *Abiit in montana.* (*Ibid.*, 39.) Constante. Malgré la vertu, l'amitié, le respect d'Elizabeth et de Zacharie, il est difficile que pendant trois mois de séjour, Marie n'ait eu quelque chose à souffrir; une femme âgée, un vieillard muet sont-ils d'un commerce bien agréable pour une jeune personne. Rien ne la rebute, elle demeure autant qu'elle se croit utile. Telle fut la société de Marie, ce ne sont point ces vues basses qui font agir le monde, tout fut divin dans les politesses de Marie. Un Ange en découvre l'occasion, la charité en dirige les pas, la miséricorde en assure le fruit. Eclairée de la grâce, conduite par le Saint-Esprit, pleine de la divinité qu'elle porte dans son sein, les fleurs de toutes les vertus naissent sous ses pas dans cette route précieuse. Elle n'avait rien entrepris que pour Dieu, elle lui en rend toute la gloire. Une âme, dit-elle, ne peut trop louer le Seigneur; toutes les nations à l'envi, surprises des grâces dont il m'a comblée, ne cesseront de m'appeler heureuse ; il a fait en moi de grandes choses, il a bien voulu jeter les yeux sur la bassesse de sa servante, ses bontés sont infinies, elles vont se perpétuer de génération en génération en faveur de ceux qui le craignent; mais il punit ceux dont l'orgueil s'attribue l'honneur du

succès. Marie ne s'occupe que de Dieu. Elizabeth l'imite; vous êtes bénie entre toutes les femmes, béni soit le fruit de vos entrailles. C'est en pratiquant ainsi la vertu et la politesse, que nous arriverons à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LA NÉCESSITÉ DU TRAVAIL.

Les assemblées académiques ne sont pas un vain spectacle, où comme sur un théâtre, on se borne à réciter quelque pièce de vers ou de prose, et comme dans un cirque où des jeux olympiques on distribue des couronnes aux vainqueurs, pour exciter l'émulation. Les académies doivent être des écoles qui donnent des leçons au public. L'Académie des sciences, celle des inscriptions et des belles-lettres, la Société royale de Londres, sont des sources inépuisables d'instructions. Le recueil immense de leurs ouvrages est le traité le plus complet des sciences humaines qui ait jamais paru. L'Académie française forma d'abord le projet de composer une rhétorique, une poétique, une grammaire, et un dictionnaire. On distribua à chaque académicien sa portion du travail, qu'on devait à la fin réunir en un corps. Des circonstances que nous ignorons ont empêché l'exécution de cet utile dessein, on s'est borné à un dictionnaire fort court à la vérité, et bien plus court que ceux de Furetière, de Trévoux, de Calpin, de Robert Etienne, mais clair, précis et sûr, où l'on peut apprendre la langue dans toute sa pureté.

L'Académie des jeux floraux, d'abord connue sous le nom *de gaie science* composa dès le XIVe siècle un traité de poésie en gascon, sous le nom de *Lois d'amors*, qui subsiste encore dans les registres de l'hôtel de ville de Toulouse, ainsi que le rapportent dans leur histoire, Catel, Cazeneuve, Lafaille, Laloubère et Ponzan. Ce que l'Académie française n'a pas exécuté, je vous propose, Messieurs, de l'entreprendre. Traitons chaque année quelque partie de l'art oratoire, on aurait dans quelque temps un fort bon traité d'éloquence; la poétique, la grammaire, la critique des ouvrages de littérature, auraient leur tour: voilà un vaste champ à nous partager: ce sera tous les ans une moisson de littérature qui aura son prix et ses avantages; nos neveux recueilleront la récolte en entier. C'est un père qui plante un bois, les enfants jouiront avec reconnaissance de la fraîcheur de l'ombrage. Une loi parmi les Perses assignait une récompense à celui qui plantait un arbre, bâtissait une maison, ou découvrait une fontaine. Qu'aurions-nous aujourd'hui si nos ancêtre, ne pensant qu'à eux-mêmes, n'avaient bâti et semé que pour eux. Je me regarde comme contemporain de tous les siècles, et portant mes vues bien au delà de la petite sphère de mon existence sur la terre, j'embrasse la postérité dans mon cœur, et je voudrais me rendre utile à mes arrière-petits-neveux.

J'ouvre aujourd'hui la carrière en vous faisant voir que l'exercice dans les belles-lettres, comme dans tout le reste, est le moyen le plus efficace, le plus facile, le plus à portée de tout le monde, de bien apprendre et de bien composer. *In omni doctrina infirma est artis præceptio, sine summa exercitationis assiduitate.* (CICER.) *Qui operatur terram suam satiabitur panibus.* (*Prov.*, XII, 11.) Avec lui le génie le plus borné verra naître de bons fruits du terroir le plus stérile, sans lui le plus rare talent languira dans une triste médiocrité. Peut-être, comme d'une pierre qu'on bat, tirera-t-il quelque étincelle; jamais on ne verra de beau jour dissiper le nuage que l'oisiveté forme et sans cesse épaissit autour de lui. Je ne me flatte pas de voir toutes ces richesses, la mort va m'envelopper de ses ombres, je touche à l'éternité; mais en terminant ma carrière, je dirai avec le laboureur de la fable :

> Travaillez, prenez de la peine,
> C'est le fonds qui manque le moins.
> Un riche laboureur sentant sa mort prochaine,
> Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins :
> Gardez-vous bien de vendre l'héritage
> Que nous ont laissé nos parents:
> Un trésor est caché dedans.
> Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
> Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout;
> Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août,
> Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place,
> Où la main ne passe et repasse.
> Le père mort, les fils vous retournent le champ,
> De çà, de là, partout, si bien qu'au bout de l'an,
> Il en rapporte davantage.
> D'argent, point de caché; mais le père fut sage
> De leur montrer avant sa mort,
> Que le travail est un trésor.

La paresse et l'amour-propre sont les deux principes de notre inaction, on craint le travail, on redoute la censure. Cette lâche timidité engourdit l'âme, et laisse en friche une terre qu'il ne faudrait que cultiver. L'un et l'autre est exagéré, le travail est moins difficile qu'on ne pense, il ne l'est que pour ceux qui le craignent; il se change en plaisir quand on s'y livre, il devient un heureux besoin, quand on en contracte l'habitude. La vanité rend tout difficile, l'excès de la délicatesse n'est qu'un prétexte. On fait semblant de n'être jamais content de ses productions, pour s'épargner la peine et les risques. Songe-t-on même que pour l'intérêt de l'amour propre, l'anéantissement est le plus mauvais parti, qu'il vaut mieux acheter de bonnes choses par quelques fautes, que de demeurer inutile? On n'obtient le bien qu'à ce prix, même la vertu. Rien n'est parfait sur la terre, tout se sent de la faiblesse de l'humanité. Le public assez équitable pour être indulgent, à travers une censure, même juste, tient compte des efforts qu'on a faits pour le servir; il dit comme Horace :

> *Non ego paucis*
> *Ostendar maculis quas aut incuria fudit,*
> *Aut humana parum cavit natura.*

Homère, malgré ses moments d'assoupis-

sement et les critiques innombrables qui les lui ont reprochés, n'est-il pas le premier des poëtes? Il y a certainement dans les 40,000 vers de Corneille, incomparablement plus de mauvais que de bon, plus de faible que de sublime: on ne cesse de l'appeller *grand.* Il y a de la grandeur d'âme de savoir courir quelque risque pour aller à la gloire; la route en est escarpée, le sentier étroit et glissant. Gagne-t-on des batailles sans qu'il en coûte de soldats? Le travail répond de tout. C'est la voie sûre de mériter les suffrages, et d'aplanir les difficultés :

....Labor improbus omnia vincit.

Le plus mince manœuvre peut broyer les couleurs; il n'est point d'esprit qui ne soit bon à quelque chose, il ne faut que l'exercer et le mettre en œuvre. L'oisiveté et la défiance tarissent toutes les sources, dessèchent le cœur, refroidissent l'imagination, resserrent, rapetissent, énervent le génie, dégradent le plus riche fonds.

Neglectis urenda filix innascitur arvis.

L'honneur des compagnies littéraires demande cette abondance de travail, peut-être même plus que l'excellenc de l'ouvrage. Tout ce qu'elles produisent, n'est sans doute ni également parfait, ni également estimé; mais tandis que les gens d'esprit apprécient la pièce, le grand nombre compte les pages. L'émulation s'entretient moins par l'exquis que par la quantité du médiocre. L'exquis fait sentir, fait craindre, exagère même la difficulté, il décourage. Le médiocre rassure, invite, ouvre la carrière, l'aplanit, fait produire le bon. On ose se mesurer avec des rivaux, on rougit de n'être pas au moins dans la foule, on ne désespère pas de s'en tirer avec distinction. Les grands génies devraient se mettre à portée, pour encourager, et quelquefois se permettre des fautes pour faire entendre que les fautes ne doivent pas rebuter, et que ce n'est qu'en faisant des fautes qu'on apprend à les éviter. Ces réflexions, Messieurs, ne sont pas pour vous, vos talents répondent de tout. L'accueil favorable qu'on a toujours fait à vos travaux, est un heureux présage du succès de tout ce que vous voudrez donner encore. Je n'adopte les alarmes même injustes de votre modestie, que pour les lever plus facilement. Vous vous défiez de vous-mêmes, c'est le propre du bon esprit; mais songez qu'en supprimant vos ouvrages, vous fournissez des prétextes à la timidité, et à la paresse, vous arrêtez la plume de mille autres. Animez donc le public par une noble émulation, à faire aussi bien que vous, s'il est possible. Les académies sont établies, pour inspirer ces nobles sentiments par leurs exemples et leurs modèles, et dussiez-vous ne pas cueillir de nouvelles palmes, aimez assez le public pour l'inviter à ramasser celles que vous aurez manquées. Votre indifférence flétrirait les plus brillantes dont vous êtes parés, et ferait perdre celles que d'autres pourraient moissonner. Disons avec Boileau :

Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux,
Seconder votre ardeur, échauffer votre esprit;
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.

Dans un ouvrage d'esprit, comme dans un bâtiment, il faut trois choses : les matériaux, l'arrangement et la forme, ce qui en termes de l'art s'appelle l'*invention*, la *disposition* et l'*élocution*. Les matériaux sont les pensées, l'ordre en est la distribution, le style en est la forme. Dans le bâtiment, le maître achète les matériaux, l'architecte donne le plan, le maçon bâtit, ici l'auteur fait tout. Il ramasse, distribue et place; le génie trouve, le jugement arrange, le goût embellit, tout exige du travail et de l'exercice, l'exercice et le travail conduisent à tout, accoutumez-vous à produire et à ramasser beaucoup d'idées, tout ne sera pas employé sans doute; que de matériaux il se perd pendant la construction, qu'il en reste d'inutiles après la construction! Faites un choix, mais pour le faire ayez de quoi choisir; accoutumez-vous à former beaucoup de desseins, de divisions, de subdivisions; ouvrez-vous mille routes, tracez des canevas et des esquisses; ne soyez pas un papillon qui voltige au hazard, sans savoir où il va. Combien de plans de devis fait un architecte avant de se fixer? Accoutumez-vous à trouver beaucoup de termes, de tours, d'expressions, même synonymes, faibles, défectueuses, vous rencontrerez à la fin celle qui est juste. Que votre portefeuille soit un parterre où toutes sortes de fleurs variées et dispersées, puissent fournir à bien des couronnes. Poëtes, voilà votre Hypocrène. Cette multitude d'images qui amuse, cette variété de fictions qui attache, cette force d'expression qui frappe, cette harmonie de mesure qui enchante; tout cela vient-il au premier ordre, et comme sous la plume de l'ouvrier indolent qui ne le cherche point? Le langage des dieux, comme toutes les langues, ne s'apprend que par un long usage : c'est partout de même. L'historien entasse des mémoires, le prédicateur accumule des passages de l'Ecriture et des Pères, le théologien, le jurisconsulte grossit tous les jours le volume de ses collections : tout cela est-il nécessaire? Non. La moitié est de rebut; mais cette moitié rebutée est nécessaire pour rendre parfaite l'autre moitié.

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois,

dit Boileau. Horace disait avant lui :

. . . . Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coercuit. . .

Ecrivez-les donc, ces trois mots qu'il faut effacer, heureux si le quatrième vous reste. Fournissez-vous de tout comme le marchand, pour vous assortir; il n'appartient qu'à Dieu de ne prononcer que des oracles. Ce serait une lecture utile que celle des ébauches, des dessins, des croquis, des pensées des bons écrivains. Ils n'ont pu qu'à ce prix parvenir à nous plaire. Ces essais, ces morceaux manqués ont été une sorte d'apprentissage. Qui n'a eu besoin

d'être apprenti, qui est assez habile pour n'en avoir besoin encore? On doit à ces recueils deux livres célèbres, les *Pensées* de Pascal et celles de Bourdaloue, ainsi que bien d'autres qu'on a donnés au public; et quoique tout n'y soit pas parfait, il montre du moins la voie qu'a suivie un grand maître pour le devenir : *Ubi plurimæ sunt segetes, ibi manifesta est fortitudo bovis.*

Il faut donc faire valoir ses fonds et tirer parti de son esprit; cette abondance d'idées, de desseins, d'expressions même médiocres en renferme, en fait naître beaucoup d'excellents; elle ouvre divers jours qui rendent la vérité sensible. Ces combinaisons et ces rapports conduisent à des découvertes importantes. Des vérités maniées, rapprochées, combinées sous tant de faces, forment un bon corps d'ouvrage. Les faux jours mêmes en font entrevoir de véritables. Des circonstances indifférentes conduisent à des choses essentielles. Les conjectures étayent les preuves; il en résulte souvent une démonstration : à la chasse une multitude de chiens cherchent la voie du cerf, quelqu'un la découvre. *Quand je vais à la chasse*, disait Pline le Jeune, *je porte toujours mes tablettes : si je ne prends du gibier, je rapporte du moins quelque bonne pensée. Non venor sine pugillaribus, quamvis nihil ceperim, non nihil refero.* Pline l'Ancien son oncle, avait toujours auprès de lui un secrétaire, même dans ses voyages, pour écrire toutes ses pensées. Les faux frais entrent dans la somme des dépenses nécessaires, et en font partie. Les feuilles des arbres conservent le fruit et le font mûrir. Tout le fruit même ne vient pas en maturité, il s'en perd beaucoup, il n'en reste que peu d'exquis. C'est la marche de la nature, on dirait qu'elle cherche, essaye, tâtonne. Les productions littéraires, comme les enfants sont du temps à naître, à se développer, à se fortifier.

Quand vous composez, disait le P. Bouhours, jetez sur le papier tout ce qui vous vient dans l'esprit, ne refusez rien de tout ce que l'imagination vous présente, abandonnez-la à tous les écarts, comme s'il n'y avait ni ordre ni règle à suivre; vous retoucherez votre ouvrage quand le feu de la composition sera éteint. Qu'est-ce que la verve dans la poésie, qu'un feu divin qui, dans des moments heureux, jette des étincelles, s'élance et s'embrase? soufflez-le sans cesse. Ces pensées vives, fortes, hardies, sublimes, qu'on chercherait en vain dans un autre temps, ou le génie comme assoupi, ne produit rien que de commun (observez, saisissez ces heureuses saillies). *Quodcunque potest manus tua instanter operare.* (*Eccle.*, IX, 10.) J'ai toujours cru et l'expérience m'y a confirmé, que pour bien composer, il ne fallait pas s'assujettir à commencer par l'exorde, et à continuer dans l'ordre que doit avoir le discours. Cette marche méthodique de composition enchaîne l'esprit; qui a ses moments, ses humeurs et ses caprices. On se trouvera dans la sécheresse sur ce qu'on s'efforce à contre-temps d'en exprimer, et on perdra cependant de très bonnes idées, qu'il aurait fait éclore sur d'autres objets. Boileau faisait le second vers avant le premier, et le second dans ses ouvrages est le mieux frappé. Un discours n'est qu'une conversation écrite et régulière, et dans la composition comme dans la conversation, il est des temps ou triste, pesant, distrait, on ne peut rien tirer de son esprit, et d'autres où les plus jolies pensées naissent comme d'elles-mêmes. Il est des matières où l'on ne tarit pas, il en est où tout se refuse à nos efforts. Accueillez donc à mesure qu'il se montre, et mettez en dépôt sur un papier fidèle, tout ce qui tombe sous votre main. Voltigez de branche en branche comme un oiseau qui s'arrête dès qu'il rencontre du fruit : *Cum studium non frequentatur brachia in corporibus, ingenia pigrescunt in artibus.*

Pour réussir plus sûrement dans ce travail, il faut : 1° travailler et composer assidûment; le fameux Appelle ne passait point de jour sans tracer quelque ligne, et donner quelque coup de pinceau. Ayez toujours quelques ouvrages sur l'atelier, et ne laissez jamais rouiller votre plume; dussiez-vous le jeter au feu, vous aurez toujours l'avantage de cultiver vos talents et de vous tenir en haleine, comme le fer s'aiguise et se façonne sur l'enclume. *Spiritus uti ferrum usu splendescit, si non exerceas rubigo interficit; inertia et torpedo quantum affert detrimenti!* On glisse rapidement sur les meilleures lectures; c'est un torrent qui s'écoule; l'écriture rend attentif. On tourne les choses à sa manière, on se rend propre ce qu'on écrit; c'est une pluie douce qui humecte et pénètre la terre : *Stylus effector optimus est et dicendi magister.* Voyez ce fleuve majestueux qui enrichit une province; boit-on toutes ses eaux? servent-elles toutes à fertiliser la terre? Non, il coule dans des déserts, il s'égare dans des forêts, il se brise sur des rochers, l'hiver enchaîne ses flots, la canicule les dessèche, mais intarissable dans sa source, inépuisable dans son cours, il s'offre sans cesse à tous les besoins. Voyez cet astre brillant, père du jour, combien de fois un sombre nuage intercepte sa lumière? La nuit le couvre de ses voiles; ses rayons tombent sur l'aveugle qui ne l'aperçoit pas, sur un bois épais qu'il ne perce pas, sur les yeux de l'insecte; sur la cabane du berger, bien plus souvent que sur le palais et les yeux du monarque: se lasse-t-il d'éclairer l'univers? Cette terre, notre mère commune, pour nourrir ses habitants, jamais ne se repose; elle prépare l'hiver dans ses entrailles, la riche moisson dont elle doit dorer nos guérets. La vie et la santé dépendent de la constante circulation du sang, et du jeu perpétuel des organes dans le sommeil qui en suspend les fonctions, ce suc vivifiant coule-t-il moins? le cœur palpite-t-il moins? Que votre esprit, pour conserver, pour augmenter la vigueur, la fécondité, la souplesse, fasse ainsi couler ses eaux, briller ses rayons, couler la séve, circuler

son sang; qu'on le fasse dès l'enfance, on ne peut l'exercer de trop bonne heure, le livrer trop tôt au travail : *Prærumpit Acheronta Herculeus labor sine labore nihil bene.* Qu'on le fasse sans interruption : n'écrivît-on chaque jour qu'une ligne, on en formera des volumes. La tortue marche lentement, mais sans s'arrêter, elle arrive enfin à son terme : elle y arrive plutôt que le cerf qui s'amuse : *Assiduitas operis ingens lucrum.*

2° Cette abondance de matériaux sur le même sujet vous étonne, dites-vous, les objets en sont-ils susceptibles ; il n'en est point qui, bien envisagés, ne soient immenses. Tout est infini, tout tient à tout. C'est par stérilité de génie qu'on trouve des bornes si étroites. On force le sol le plus aride ; le cultivateur ramasse tout, la paille et l'ivraie avec le bon grain, selon le précepte de l'Evangile, quoique dans un sens différent. Laissez tout croître jusqu'à la moisson : *Sinite utraque crescere usque ad messem.* (*Matth.*, XIII, 30.) C'est alors que le vent à la main vous ferez la séparation ; la paille sera jetée au feu, le bon grain remplira vos greniers; mais faut-il tant de provisions pour un repas médiocre; tant de matière pour un petit discours? Oui sans doute. Combien de simples ne distille-t-on pas pour faire un élixir utile à la santé? Combien de copeaux inutiles tombent des mains d'un habile ouvrier? Le ciseau de Praxitèle et de Bouchardon retranche la moitié d'un bloc de marbre, pour en produire une statue. C'est être pauvre que de n'avoir que le nécessaire, et d'être forcé de tout employer au remplissage d'un discours. Quel vide, quelle sécheresse y répand la disette ! Tels sont les auteurs et les discoureurs du temps, ils parlent beaucoup et ne disent rien. De grands airs de suffisance, un fonds de mépris pour tout ce qui est sérieux et solide, un éloignement infini de la gêne et du travail, tout y est superficiel et frivole. Etudie-t-on? on s'amuse. Compose-t-on? on jase. Raisonne-t-on? on badine. Aussi que trouve-t-on dans ces productions? des mots, des plaisanteries. L'ouvrage n'est que l'ouvrier sur le papier. La diligente abeille vole dans une prairie, cueille sur chaque fleur une goutte de suc délicieux, dont elle compose son miel: qu'on n'espère pas de voir remplir sa ruche, si une campagne n'offre que quelques fleurs sauvages, éparses, çà et là ; que votre table couverte d'un riche butin, soit cette riante prairie, émaillée de fleurs innombrables; voltigez sur vos cahiers, faites un choix judicieux; composez votre miel, nous en serons délicieusement nourris : *Ad sapientiam tria sunt necessaria, natura, doctrina, exercitatio: nisi naturæ doctrina, et doctrinæ accedat exercitatio, nihil solidi hauries.*

3° N'attendons pas pour travailler que nous soyons pressés d'ouvrage, imitons la fourmi qui pendant l'été amasse sa provision pour l'hiver. Je voudrais qu'outre les collections particulières sur les matières qu'on doit traiter, chacun se fît un recueil sur les sciences de son état, et même des collections générales sur toutes sortes de sujets. Etudiez toujours la plume à la main, faites-vous à vous-même une espèce de bibliothèque, avec laquelle vous puissiez presque vous passer de livres. On le faisait par nécessité avant l'invention de l'imprimerie. On copiait, du moins on extrayait avec soin tout ce que la rareté et la cherté extrême des livres laissait par hasard rencontrer. Saint Jérome dans ses voyages, se fit ainsi un trésor de connaissances qu'il portait toujours avec lui. Il fut le plus savant des Pères de l'Eglise. Tout le monde n'a pas besoin de cette opulence littéraire, il est vrai ; aussi n'est-ce pas à tout le monde que je donne ce conseil, mais à ceux qui aspirent à la vraie habileté, leur nombre est petit. Turnèbe, Casaubon, Juste Lipse, Saumaise, Tostat et parmi les anciens, Aristote, Théophraste, Varron, Origène, saint Thomas dont l'histoire littéraire vante les laborieux recueils, ne sont pas aussi communs que les beaux esprits, dont la présomptueuse et élégante ignorance n'a peut-être pour eux que du mépris; mais dont l'élégance et la présomption n'empêcheront pas l'indigence de percer de toutes parts : *Transivi per agrum hominis pigri, et omnia repleverunt urticæ.* (*Prov.*, XXIV, 30.)

Les avantages de ces recueils sont inestimables. A quoi sert la lecture, si une mémoire fidèle ne conserve la connaissance que la lecture a donnée? qui peut compter sur la sienne, fût-elle la plus heureuse? Tout s'efface, l'âge, les infirmités, les affaires, les amusements nous dépouillent de ce qu'on a acquis à grands frais. Le temps seul fait sur elle, fût-elle la plus tenace, ce qu'il fait sur le fer et sur le bronze, il détruit les plus solides monuments, l'étude même lui nuit. Des nouvelles connaissances chassent imperceptiblement de leur domicile, les premières qui en avaient pris possession. Qui peut se flatter d'en être servi à propos, et de rappeler sur le champ ce qu'il sait le mieux? Une collection plus durable et plus docile, par le moyen de l'ordre alphabétique, conserve à jamais, et rend au premier signe de la volonté les richesses qu'on lui a confiées. Qu'il est utile, qu'il est agréable de pouvoir traiter toute sorte de sujets, et composer plusieurs discours sur le même sujet! prenez et lisez. Tout est cherché, tout est trouvé; on est inépuisable, accablé presque sous le poids de ses biens, on n'est embarrassé que du choix, et l'orateur chrétien n'a pas besoin de traîner de chaire en chaire un petit nombre de sermons, qu'il ne fait que répéter, il varie à l'infini ses discours apostoliques, il est toujours nouveau. Le seul texte de la Bible, bien analysé et bien distribué fournirait à la plus longue carrière. Qu'il est consolant dans les frimas de la vieillesse, dans les nuages de l'infirmité, dans les orages d'un travail forcé, dans les déserts d'un pays où l'on manque de livres, d'avoir comme un pilote sage un vaisseau, bien approvisionné,

où malgré le calme et la tempête, on a de quoi fournir une longue navigation : *Tunc de suo vivet, et domesticum ærarium aperiet.* Le paresseux, obligé de mendier en plagiaire, n'a plus de ressource que le silence honteux d'une indigence méritée. *Qui noluit recondere cogitur mendicare.* Et sans attendre les occasions importantes et critiques, où l'on sent toute l'horreur de la disette, ou tout le fruit du travail, quelle consolation de voir, de compter ses richesses littéraires, plus sensible que celle d'un avare qui compte son argent !

Populus me sibilat at mihi plaudo ;
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arca.

La première espèce de collection est l'analyse des livres. On lit d'abord attentivement en entier, et tout de suite, pour en bien saisir l'esprit, le style et le plan. On en transcrit les traits les plus remarquables; on en porte son jugement. La bibliothèque du célèbre Photius, n'est que l'extrait des livres qu'il avait lus : Du Verdier, la Croix du Maine, du Pin, Dom Ceillier, et bien d'autres : nos journaux, et nos feuilles périodiques dont on est aujourd'hui inondé, ne sont que des esquisses des ouvrages qui paraissent. N'embrassons pas un champ si vaste, bornons-nous à de bons livres utiles à notre état, conformes à notre génie, à notre goût, composons notre journal, faisons-nous un répertoire des auteurs qui ont traité chaque matière, pour y avoir recours dans le besoin.

La seconde manière de recueillir, c'est de se faire des tables où l'on écrit sur chaque matière, à mesure qu'on lit : il en est un grand nombre dans toutes les sciences, la plupart des livres considérables en ont. Quelques-unes sont bien faites, exactes et faciles, comme celle de saint Augustin, de saint Thomas dans la Glose des droits civil et canonique, de l'Histoire générale des voyages de Fagnan, de Fleuri, Despeisses, Tostat, des Mémoires de l'académie des sciences, des Journaux des savants de Trévoux, de Verdun. Ordinairement elles sont très-superficielles; une simple nomenclature de mots. Dans une table bien digérée, toute la substance de l'ouvrage s'y trouve fondue, distribuée arrangée en peu de mots avec les renvois convenables. C'est une carte de géographie, qui montre dans un coup d'œil, un vaste pays, quelquefois un royaume, un empire, une partie du monde, l'un et l'autre hémisphère. Ces tables sont utiles ; elles indiquent au besoin les endroits où les matières sont traitées; mais celles qu'on se fait à soi-même, selon son goût et ses idées, sont bien plus avantageuses. Fruit de notre étude, elles ont pour ainsi dire digéré le livre, nous l'ont approprié et incorporé ; il en devient la nourriture de notre esprit. Celles-ci sont notre maison où tout nous est familier. On y voit la place des plus petits meubles, celles-là sont des maisons d'emprunt, où l'on est longtemps à s'orienter et presque toujours étranger.

Un troisième genre de recueil, c'est de se composer à soi-même des traités de ce qu'on étudie, comme un professeur qui doit les dicter. J'ai connu des jeunes gens qui, dans leurs classes, s'étaient fait à leur manière une grammaire, une poétique, une rhéthorique, sur les leçons de leur régent. Il n'est pas rare, dans les hautes sciences, que des écoliers studieux se fassent des abrégés méthodiques de philosophie, de théologie, de droit, de médecine, quelquefois meilleurs que ce qu'on leur donne : je voudrais inspirer ce goût, cette ardeur pour le travail à la jeunesse. J'en garantis sans peine une science solide et les plus rapides progrès. J'ai connu un avocat, à Toulouse (M. Furgole), qui avait composé tant de traités et d'extraits de tant de livres de droit, qu'il a laissé quatorze mille pages *in-folio*, écrites de sa main. On en a imprimé quelques-uns sur les testaments, sur les donations, sur les curés primitifs. C'était un fonds inépuisable; il trouvait, dans l'instant, la décision de tout. C'était cependant un excès. Un si grand travail est au-dessus des forces ordinaires : ce savant, d'ailleurs plein de mérite, ne réussit pas au barreau; il avait plus d'étude que de pratique, plus de science que de dextérité dans les affaires, et de facilité à s'énoncer; mais en se bornant aux choses nécessaires et à un certain nombre de livres choisis, c'est, assurément, le moyen le plus efficace de se rendre habile et de travailler avec facilité. Ce travail vous étonne, vous renoncez à la science s'il faut l'acheter à ce prix. J'avoue qu'elle ne se trouve point dans les repas, les jeux, les spectacles et la toilette ; dans la brochure du jour, dans les conversations galantes et légères. Elle ne va point en cabriolet. Du moins ayez l'équité et la bonne foi de ne pas usurper ses droits, et du fond d'un fauteuil, tranchant du savant, traiter avec dédain, d'un air de protection et de capacité, ceux dont vous pourriez être longtemps les élèves. *Non invenitur in terra suaviter viventium.* (*Job*, XXVIII, 13.)

4° Pour les collections générales sur toutes sortes de matières, les bibliothèques en sont pleines, sous une infinité de titres différents. (*Polianthea theatrum vitæ humanæ*, *Florilegia*, *Diversitates*, *Semestria*, *Farrago*, *Thesaurus silvæ*, *Encyclopedia*, etc.) Toutes les sciences et les arts, l'Ecriture, les Pères, les conciles, les théologiens, les jurisconsultes, les prédicateurs, les historiens, les poëtes ont chacun leurs collections. Jusques dans l'amusement et la frivolité, les *Ana-bons-mots*, *Anecdotes*, *Conversations*, *Bigarrures*, *Pensées diverses*, tout a été compilé : ces livres sont faciles à faire et se vendent; que faut-il de plus à la plupart des auteurs? leur gloire est dans la bourse. La plupart de ces compilations sans choix, sans jugement, sans goût, sont pleines de choses triviales, fades, grossières, mille fois répétées : des compilateurs ne sont que compilateurs; ils ne savent que se copier les uns les autres. Cette abondance stérile est dangereuse; elle entretient la présomption et la paresse, au lieu de recourir aux

sources, d'étudier à fond les matières, d'en peser les difficultés et les preuves, de remonter aux principes, d'en suivre le développement et les conséquences; en un mot, de se rendre solidement habile. Ce savant en tables et en dictionnaires, cet homme vain et frivole qui voudrait, sans soins et sans peine, réunir le plaisir et la science, va, comme le geai de la fable, se parer hardiment des plumes du paon : coud à son sermon des morceaux pris dans la bibliothèque du P. Houdri. Cet avocat triomphe avec un dictionnaire des arrêts. Ce casuiste, avec un Pontas : quand on le consulte, il court à l'ordre alphabétique et donne fièrement la décision qu'il a cru trouver. Le sacré vallon n'est ni plus studieux ni plus modeste ; tous les jours des vers empruntés, mauvais voisins, déparent ceux qu'on leur donne pour compagnons, et sont fort surpris de se trouver en si mauvaise compagnie. Le théâtre est un brigandage, et si vous retranchez les plagiats et les répétitions, mille volumes n'en feraient pas une douzaine. Je louerais, j'admirerais un savant qui ne consulterait que ses propres recueils. Chaque article serait un fleuron à sa couronne, et sa facilité serait la juste récompense de ses travaux. Faites-vous vos recueils sans compter sur ceux des autres. Ce que vous auriez choisi, arrangé, écrit de votre main; bien mieux gravé dans votre esprit, avec ordre, avec netteté, avec facilité, ferait un véritable savant. Vous jouiriez, vous vous feriez honneur de vos richesses; elles seraient légitimement acquises, et vous termineriez vos jours dans une glorieuse opulence, mais elle ne sera jamais le fruit de la *paresse*, de la *suffisance* et de la *frivolité*.

DISCOURS

SUR LA CHASTETÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE (17).

Quelque réserve que nous prescrivent les lois de la modestie, quelque soin qu'elle prenne d'écarter toutes les idées de l'impureté, il est impossible que l'étude des sciences et les événements de la vie ne nous mettent dans la nécessité d'en parler. C'est à nous à le faire d'une manière si réservée, à voiler si bien les objets, à le prendre sur un ton si grave, que la délicatesse de cette vertu n'en soit point alarmée. Notre intérêt et celui du prochain le demandent également. Les mauvais discours corrompent les mœurs, et de celui qui les tient, et de ceux qui les écoutent : l'homme du monde ne s'en fait aucun scrupule, le libertin s'en fait un plaisir : ils peignent la corruption de leur cœur par leur langage. L'homme de bien peint sa pureté par le sien. Il déteste jusqu'à l'ombre du vice; gémissant en secret quand il est obligé de s'occuper de ces objets d'horreur et de crainte, il cherche des expressions décentes qui maintiennent l'empire de la vertu. Ces expressions sont aisées à trouver dans la langue française ; on ne peut en employer d'autres, sans en combattre le caractère et l'esprit : elle est naturellement très-modeste, et ne peut souffrir l'indécence; c'est son génie et son goût : par une heureuse intelligence avec la pudeur, elle rougit des propos qui la blessent. C'est ce que j'entends par la chasteté de la langue française, sur laquelle je me propose de vous entretenir.

En matière de mœurs, la chasteté et la pureté se prennent souvent l'une pour l'autre; mais en matière de langage, ce sont deux choses très-différentes. La pureté d'une langue est une exactitude délicate, qui ne souffre aucun terme vicieux, aucun tour embarrassé, aucune phrase peu régulière. Cette pureté est indépendante des objets et du style. Le peuple qui suit la cour parle purement des choses les plus communes; un prince étranger s'énonce quelquefois fort mal sur les choses les plus relevées. Chaque langue a sa pureté quand on la parle bien. En ce sens, une langue n'est pas plus pure qu'une autre, parce que chacune a ses termes propres, son génie et son caractère. Ainsi la bonté d'un portrait ne dépend pas de la beauté de l'original, mais de sa parfaite ressemblance. Le tableau d'un monstre peut être un chef-d'œuvre. Les naturels du pays savent seuls parler dans cette perfection : un étranger peut avoir plus d'esprit et plus d'éloquence, il n'aura jamais une diction aussi pure. Je ne sais quelle teinture de sa province, je ne sais quel goût de terroir, si l'on peut employer ce terme, le trahiront cent fois. Une fruitière d'Athènes, par un instinct supérieur à l'étude, connut au premier mot que le fameux Théophraste n'était pas Athénien, quoiqu'il eût demeuré vingt ans dans cette ville. Asinius-Pollio reprochait un goût de patavinité à l'admirable Tite-Live. On trouve des phrases normandes dans Corneille, des gasconismes dans Campistron.

La chasteté de la langue ne s'exerce que sur certains objets; c'est un fruit de la réflexion plutôt que de l'usage. L'étranger vertueux parlera modestement, quoique mal, tandis que le citoyen corrompu aura une diction pure et indécente. J'entends par la chasteté de la langue cette décence d'expression, cette délicate pudeur, qui ne peut souffrir aucun terme propre à exciter des idées impures ; non plus que la modestie ne permet dans les habits, les gestes, les regards, rien qui ternisse, qui expose, qui rende même douteuse la pureté du cœur. La chasteté a moins d'étendue que la bienséance. Le temps, le lieu, l'état, le caractère des personnes, prescrivent bien des devoirs de convenance qui sont du ressort de celle-ci : la chasteté se borne à la matière des mœurs. Ce n'est donc pas des bienséances

(17) Ce discours fut prononcé à l'assemblée publique de l'académie de Montauban, le jour de saint Louis 1746, par M. de La Tour, l'un des trente de l'académie, alors directeur. On y a fait depuis quelques changements.

de la langue en general, mais de cette partie de la bienséance qui appartient à la chasteté, que nous parlons ici.

C'est cette qualité si précieuse aux yeux de la vertu, que tous les connaisseurs avouent être un des caractères propres de la langue française. De toutes les langues, c'est la plus scrupuleuse et la plus timide sur les objets de l'impureté : une sorte de pudeur virginale, pour ainsi dire, la fait rougir des moindres obscénités, des plus légères équivoques. *Notre langue*, dit le P. Bouhours, *est gaie et enjouée, mais la bienséance l'accompagne toujours; il y a toujours de l'honnêteté et de la sagesse dans sa gaîté et dans son enjouement ; ses plaisanteries, ses débauches même, si j'ose parler de la sorte, sont comme celles des personnes raisonnables, qui ne s'oublient jamais, quelque liberté qu'elles se donnent.* Ce goût de modestie est un bouclier qui pare les premiers traits de la tentation, et par l'heureuse contrainte où elle tient les libertins, nous épargne bien des dangers. La pudeur est la défense de la chasteté, à peu près comme l'écorce dure et hérissée de certains fruits qui les conserve d'autant plus sûrement, qu'il est plus malaisé d'en percer l'enveloppe.

Trois choses ont donné cette chasteté à la langue française ; 1° la religion; 2° la politesse; 3° la vivacité d'esprit des Français.

1° La religion. D'où vient que les langues grecque et romaine n'ont pas cette délicatesse ? C'est que ce sont des langues païennes, qui, formées sur la théologie et les mœurs licencieuses de ceux qui les parlaient, peignaient sans ménagement tous les objets, dont les plus grossiers faisaient partie de leur religion et de leur culte. Les langues chrétiennes sont plus réservées. L'Evangile exige une pureté si parfaite, il inspire tant d'horreur pour les actions qu'il menace d'un supplice éternel, et tant de crainte d'un danger qu'il fait voir si continuel et si pressant, que les peuples élevés dans ses principes sont, avec raison, effarouchés de l'ombre du crime. Saint Paul va jusqu'à défendre d'en prononcer le nom, et nous assure que cette retenue caractérise les saints : *Nec quidem nominetur in vobis sicut decet sanctos.* (*Ephes.*, V, 3.)

Il semble, par cette raison, que la langue hébraïque devrait être aussi châtiée que la nôtre. Les Juifs professaient la vraie religion : les mêmes crimes que la loi nouvelle condamne, étaient défendus par l'ancienne, et même punis plus sévèrement que chez nous. Cependant l'hébreu est aussi libre que le grec et le latin. Vainement chercherait-on dans les ombres et les figures cet éclat de lumière que répand le grand goût de la vérité; la tolérance de la polygamie et du divorce suppose et inspire une liberté de penser et d'agir que les bornes étroites du sacrement ont bien resserrée. Une religion moins parfaite ne dût jamais être aussi scrupuleuse dans son langage : le commerce avec les païens devait naturellement rendre familières à la nation sainte des expressions et des idées familières à ses voisins. N'est-ce pas peut-être ce qui a rendu Tertullien et les premiers Pères de l'Eglise, quoique si austères, moins réservés que leurs successeurs ? Rome païenne eût-elle entendu, eût-elle daigné entendre les tours modestes que le christianisme a établis? Enfin la langue primitive du monde doit se ressentir de l'antique simplicité, à qui tous les termes étaient indifférents

Mais la religion influe si fort sur le langage, que malgré la liberté des langues hébraïque, grecque et romaine, les quatre évangiles sont écrits avec tant de circonspection, qu'un traducteur français n'a pas besoin des adoucissements nécessaires dans quelques autres livres de l'Ecriture sainte. Il semble que le Sauveur ait voulu donner un nouveau langage avec une nouvelle loi. Sa conversation, plus modeste que celle de Moïse et des prophètes, est tout à fait digne d'un Fils d'une Vierge. Ainsi la langue française se fait honneur à elle-même, et rend une sorte d'hommage à l'Evangile, en adoptant son esprit jusqu'à en faire la règle du beau style : on pourrait l'appeler la langue du christianisme, la langue des bonnes mœurs.

Si la religion donne le ton au public, n'est-il pas singulier, dira-t-on, que dans un siècle où elle est si peu respectée, on se pique encore plus de délicatesse ? Quoi ! tandis que la docilité de la foi, la soumission à l'Eglise, la vénération pour ses ministres, passent pour faiblesse d'esprit, la licence des discours sera traitée de grossièreté et d'impolitesse ? Quel paradoxe ! ne dirait-on pas que le langage se châtie à mesure que la religion se perd? Mais le fait est-il bien vrai? Est-ce dans les assemblées, les conversations, les ouvrages des esprits forts, de ces prétendus sages pour qui notre morale et nos mystères sont des problèmes, qu'on voit régner cette édifiante circonspection qui craint d'effleurer la pureté? L'impiété ne fut jamais l'asile de l'innocence. Régnier, Marot, Montaigne, n'ont jamais été cités pour des modèles de piété. Les *Contes de la Fontaine*, les *Epigrammes de Rousseau*, les *Lettres Persannes*, le *Temple de Gnide*, le livre de l'*Esprit*, le *Poëme de la Pucelle*, le *Dictionnaire de Bayle*, etc., ne seront jamais par leur décence des titres de sainteté pour leurs auteurs. Il est certain que partout où le christianisme s'est introduit, il a inspiré la modestie avec la continence. Il n'est que trop vrai que dans tous les temps l'indécence du style a suivi l'affaiblissement de la foi. Pourquoi se gênerait-on dans ses discours, quand on s'affranchit de toute gêne dans ses sentiments ? Et cette pudeur incommode n'est-elle pas un des premiers jougs que l'on brise ?

Les honnêtes païens ont entrevu ces sages lois. *La nature*, disait Cicéron à son fils, *a gravé dans nos cœurs les principes de la bienséance, elle nous en donne l'exemple, elle dérobe aux yeux tout ce qui peut blesser la pudeur, et nous le dérobons aux oreilles :*

Hanc naturæ fabricam imitata est hominum verecundia. Les libertins eux-mêmes s'y assujétissent. Que dans la société la plus débordée on propose de parler de tout en cynique et sans détour, à quelques moments d'ivresse près où l'on cesse d'être homme, j'ose dire que les plus dissolus ne sauraient s'y accoutumer. On ne peut jamais étouffer tous les sentiments de la vertu; il faut, par des diversions artificieuses et des équivoques affectées, adoucir du moins l'idée du désordre, pour pouvoir en soutenir l'aspect, c'est-à-dire, par un aveu bien glorieux à la vérité, prononcer la condamnation du crime toutes les fois qu'on en parle; il est trop honteux pour se montrer à découvert, il rougit de lui-même jusque sous les yeux de ses complices. La vertu triomphe de ses ennemis, en les forçant de porter ses livrées, lors même qu'ils la foulent aux pieds. Il faut que ses règles soient bien sages, l'aveuglement de la passion ne peut entièrement les méconnaître; il faut que ses racines soient bien profondes, la fureur de la débauche ne peut entièrement les arracher.

La secte des cyniques, même chez les païens les plus dépravés, ne fit pas fortune; aurait-elle le suffrage des nations chrétiennes? Cicéron se déclare ouvertement contre eux. *Ils se moquent,* dit-il, *de notre retenue : rien de louable, à les entendre, que la vertu, rien de honteux que le vice. On ne fait point façon de nommer par leur nom le vol, l'adultère, l'homicide, qu'on ne saurait commettre sans infamie; pourquoi ne pas s'exprimer avec la même liberté sur ce qu'il n'est pas honteux de faire? Mauvais raisonnement. Suivons la nature et les bienséances, fuyons ce qui choque les oreilles et les yeux : Naturam sequamur, et omne quod abhorret oculorum auriumque approbatione fugiamus.* Montaigne, dans ses *Essais*, a osé renouveler, au milieu du christianisme et de la France, ce système cynique proscrit par les païens même, et son style le suit sans beaucoup de ménagement. Il n'est point, selon lui, de parole obscène; le dehors de la vertu ne convient qu'à des gens vertueux, ce n'est dans les autres qu'hypocrisie, et ces ménagements ne font qu'irriter la passion par le sel de la défense.

Morale pernicieuse, qui rendrait le crime commun en rendant les idées du crime familières, et en ôtant la crainte qui, dans les libertins, en arrête la téméraire proposition et les séduisantes poursuites. Non, il n'est permis de parler que comme il est permis de penser. La parole est une pensée manifestée, la pensée est une parole intérieure; parler, c'est penser tout haut; penser, c'est parler tout bas. Quel est le chrétien, quel est l'honnête homme qui voulût se repaître de ces idées? Ne craindrait-il pas le souverain Juge qui sonde les cœurs et les reins? Souffrirait-il qu'on l'en soupçonnât? Serait-il sage d'y donner lieu par ses discours? Dans la rigueur philosophique, il est vrai, les paroles, signes arbitraires de nos pensées, n'ont par elles-mêmes rien de mauvais, ce ne sont que des lois de bienséance que nous avons établies, qui nous y font trouver de la grossièreté. Rien n'eût été obscène dans l'état d'innocence, parce que l'homme, maître de ses passions, n'en eût pas éprouvé les révoltes. Adam et Eve ne rougirent pas de leur nudité tandis qu'ils furent innocents; mais depuis le péché, il a fallu couvrir de feuilles jusqu'à nos paroles. Exposé à mille dangers, la sauvegarde de la pudeur avertit un cœur faible d'éviter avec soin tout ce qui peut les faire naître. Le philosophe, conduit par les lumières de la raison, ne connaissait pas le principe du mal; la raison nous apprend que ce qui par lui-même serait indifférent, le péché originel l'a rendu nécessaire.

Il est difficile de donner des règles de détail sur cette circonspection dans le langage, et plus difficile encore de les appuyer par des exemples; en rapportant les expressions vicieuses qu'il faut supprimer, on tomberait dans le défaut qu'on veut reprendre. Le cœur est ici un guide plus sûr que l'esprit. Qu'on consulte cet amour des bienséances, cet instinct de pudeur que donnent la nature et la vertu; qu'on prévoie l'impression que ces discours vont faire sur l'auditeur sage, en le révoltant; et sur l'auditeur corrompu, en le satisfaisant : le discernement ne sera pas difficile. On peut dire, après Cicéron, que les oreilles suivent les yeux, c'est-à-dire qu'on ne doit pas parler sans voile de ce qu'on ne doit pas voir à découvert. Ne présentons à l'esprit que ce qu'on peut exposer à la vue. Serait-il décent de dévoiler l'image, si la décence veut qu'on cache l'objet?

Ces sages règles réclament contre l'abus des arts agréables. Lorsqu'un pinceau licencieux, un burin corrompu, un ciseau coupable, exposent aux regards ce qu'on ne peut trop leur dérober, doit-on douter que mille pensées criminelles n'en soient la suite inévitable? Et l'on se flatterait de n'être pas comptable devant Dieu de tendre ces piéges funestes à l'innocence qui s'y perd, et au crime même qui s'y confirme? Quelle inconséquence! Le statuaire, le peintre, le graveur, qui tracent ces traits séducteurs, le Seigneur qui les expose dans ses appartements et ses jardins, ne souffriraient pas à leurs enfants, ne se permettraient pas à eux-mêmes en public des discours grossiers qui blessent la décence; ils n'oseraient parler comme ils peignent, et ils osent par ces tableaux et ces statues parler aux yeux et à l'imagination de toute une ville, et par ces estampes multipliées et perpétuées à l'infini, parler à tout un monde, parler à la postérité plus vivement et plus dangereusement que par les conversations les plus libres? Cette femme d'honneur, cette jeune personne n'oserait pas écouter; elle ose regarder, comme si le langage n'était pas un tableau, et la peinture un langage. Le poison se glisse-t-il moins par les yeux que par les oreilles? La modestie craint-elle, condamne-t-elle moins les objets indécents que les termes,

dont l'innocence ne consiste qu'à représenter ces objets?

Ce discernement ne coûte rien aux personnes vertueuses, elles le font naturellement. A ces traits on peut aisément les connaître; elles ne parlent du vice qu'à regret, comme en tremblant, et pour le condamner. Le libertin au contraire exhale dans ses discours la corruption de son cœur, ses lèvres sont les interprètes de ses pensées :

En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

(Boil. *Art. poét.*)

Fût-on chaste, cette liberté annoncerait la perte prochaine de l'innocence, et en aurait bientôt terni l'éclat. L'homme de bien se félicite de trouver sans effort dans le caractère de la langue une raison honnête et naturelle de se dispenser de dire ou d'entendre ce qui pourrait souiller son cœur. Le bel esprit libertin, à qui ces lois semblent gênantes, doit rougir quand il les viole, de forcer à la fois le génie de la langue et la sainteté de la religion. Qu'il apprenne d'Aristote, de Quintilien, de Rollin, de tous les maîtres de l'art, que le discours oratoire doit être plein de mœurs. L'indécence n'est pas moins opposée à l'éloquence qu'à la vertu :

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur en vers infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

2° La politesse française, second principe de la chasteté de la langue. Il est vrai que toutes les langues chrétiennes, formées sur le même Evangile, ont à peu près le même avantage que la nôtre du côté de la religion; mais la politesse, naturelle aux Français, enchérit beaucoup sur la modestie de la langue de nos voisins, quoique chrétiens comme nous. La politesse française est un goût d'élégance et de propreté pour soi-même, une attention de complaisance et de respect pour ceux avec qui l'on vit. Le Français est attentif à cacher tout ce qui dépare sa personne, et ingénieux à étaler tout ce qui l'embellit, soigneux d'écarter tout ce qui déplait dans le commerce de la vie, et adroit à l'assaisonner de tout ce qui peut le rendre agréable. La réputation en est si bien établie chez les étrangers, qu'ils viennent en foule la chercher à Paris; et, quoique souvent mauvais copistes, ils s'imaginent ne pouvoir plaire s'ils ne sont façonnés à la française.

C'est surtout le langage qui a été formé sur ce goût d'élégance et de respect. La politesse bannit jusqu'à l'usage des quolibets et des proverbes, jusqu'aux façons de parler triviales et populaires, aux comparaisons prises des choses basses et communes jusqu'à la trop grande familiarité; tant la langue française, naturellement élégante et respectueuse, s'interdit rigoureusement tout ce qui peut déplaire : se permettrait-elle une licence d'expression si contraire au bon goût? Le style français est en général un style fin et ingénieux qui fait penser plus qu'il ne dit. Soit vanité secrète qu'on écoute en soi en voulant se montrer spirituel, ou qu'on flatte dans les autres, en leur donnant lieu de le paraître; soit amour de la liberté, qui ne veut être conduite que par la voie de l'insinuation, si éloignée des termes grossiers, des tons absolus, des phrases directes, il est certain que nous aimons qu'une légère enveloppe, un air modeste et respectueux, ménage notre liberté de penser, surtout en matière de vice, où il serait révoltant qu'on parût en supposer en nous, ou vouloir nous forcer d'en adopter le goût et les idées. Les grossièretés plairaient peut-être à quelque libertin, mais elles attireraient l'indignation et le mépris des honnêtes gens; eussent-ils même le malheur d'y goûter un secret plaisir, ils n'auraient garde d'en faire l'aveu par de honteux applaudissements et se croiraient engagés d'honneur à les condamner. Peut-on espérer de plaire quand on embarrasse et qu'on met dans la nécessité de rougir ou de se gêner? C'était un des points de la fameuse urbanité romaine, sur laquelle même notre politesse enchérit en bien des choses, quoique souvent donnant dans la fadeur et la minutie, elle ait moins de sel et de dignité. Les termes grossiers ont je ne sais quoi de dégoûtant qui ne peut convenir qu'à la lie du peuple. La Bruyère dit, en parlant des obscénités de Rabelais : *Il va au delà du pire, c'est le charme de la canaille.* Les paroles sont des images; la politesse, aussi bien que la vertu, ne condamne pas moins l'image que l'objet. Un esprit aussi plat que déréglé peut seul enfanter ou goûter des discours peu chastes. *Traiter une matière dégoûtante d'une matière délicate*, dit un auteur ingénieux, *c'est couvrir de fleurs un chemin désagréable. Cette précaution épargne la mauvaise odeur ; les cyniques, en le découvrant, ménagent mal les intérêts de l'imagination.* (L'abbé de la Villate.)

C'est surtout auprès des dames que s'apprend et s'exerce cette modeste politesse. Nous nous piquons d'avoir pour elles une déférence respectueuse, et elles méritent bien ces égards. L'usage en est établi; les femmes dominent dans le commerce de la vie et donnent le ton pour les agréments de la société. Il est de l'intérêt public de conserver leurs priviléges. Cette attention respectueuse est autant une leçon qu'une politesse : elle leur apprend à se respecter elles-mêmes. C'est un secours utile à la faiblesse des deux sexes. Quel malheur pour elles et pour nous, si, à la séduction de leurs charmes, elles pouvaient ajouter la vivacité de l'attaque, et s'il était permis aux hommes de les brusquer! Mais heureusement, la bienséance, de concert avec la loi, leur fait un devoir et un mérite de la timi-

dité de la défense, et à l'homme, des ménagements du respect. C'est un des grands dangers de la comédie ; elle familiarise avec les passions, elle ôte aux femmes cette utile ignorance, cette timide pudeur, et elle apprend aux hommes à s'en jouer. On voit toujours que, naturalisés avec les vices, les hommes assidus au théâtre en sont moins respectueux pour les femmes ; et les femmes qui vont y prendre des leçons, s'observer beaucoup moins. Une actrice n'est guère propre à maintenir ces prérogatives.

Les dames ont formé ce caractère de décence de la langue française. L'auteur du *Traité de la fausseté des vertus humaines* prétend que l'intérêt, l'artifice, le tempérament, la timidité, en sont le principe. Rendons-leur plus de justice. Je suis persuadé que c'est la vertu qui rend leurs oreilles et leurs lèvres aussi chastes que leur cœur. Quoi qu'il en soit, il n'est permis aux femmes ni de parler ni d'écouter qu'à ces conditions. Il a donc fallu, pour leur plaire, se faire une loi de la réserve ; franchir ces sages règles, c'est les outrager sensiblement, en paraissant les estimer assez peu pour croire qu'elles y sont indifférentes. Blesser ainsi leur gloire et leur modestie, serait-ce le moyen d'obtenir leurs suffrages ? Je ne comprends pas que des hommes polis puissent oublier auprès des femmes une loi si sage. Je comprends encore moins qu'il se trouve des femmes qui fassent assez peu de cas d'elles-mêmes pour souffrir qu'on oublie le plus beau privilége de leur sexe, en laissant arborer, en leur présence, les drapeaux du vice. Heureusement le nombre en est trop petit pour tirer à conséquence ; elles sont désavouées par toutes les autres. Le style français peut-il donc manquer d'être chaste ? Rendons même justice aux femmes des autres nations : elles n'abusent point de la liberté de leur langue. Les dames, sur cet article, sont partout françaises ; pour peu que ceux qui les approchent aient pour elles du respect, ils sont obligés, pour leur plaire, de prendre le style français.

L'éducation française est toute dans ce goût, tout se fait un devoir de l'inspirer à la jeunesse ; rien de plus essentiel. En laissant naître dans son esprit, et devenir vives et familières des idées qu'on ne saurait trop y éteindre, on verrait bientôt avec douleur les fruits empoisonnés dont un mot peut être le germe d'autant plus fécond qu'il est reçu sans défiance. La nature, le commerce du monde n'apprendront que trop, et trop tôt ce qu'il serait fort utile d'ignorer toujours. Pourquoi, par des romans, des comédies, des chansons, des discours libres, précipiter leur perte ? Ah ! plutôt, préparons aux jeunes gens, dans une heureuse habitude de modestie, des armes toujours présentes contre des ennemis si communs et si dangereux : *Maxima debetur puero reverentia.* N'est-il pas heureux pour un maître de trouver dans le génie de la langue un moyen facile de naturaliser les enfants avec l'horreur du vice et l'amour de la vertu, et sans leur déplaire par l'austérité des préceptes et le goût du pédantisme, leur apprendre à bien vivre, en leur apprenant à bien parler ? La modestie des femmes contribue à celle de l'éducation. Elles en jettent le fondement ; nos premières années se passent entre leurs mains, quoique souvent assez négligentes pour les abandonner à des domestiques, dont les entretiens ne sont rien moins que décents. Il est rare qu'une mère même galante s'oublie jusqu'à laisser souiller l'oreille de ses enfants ; pour peu qu'elle connaisse leurs intérêts et les siens, elle les reprend et les punit, s'ils écoutent ou profèrent des paroles déshonnêtes. Ces impressions, reçues dès l'enfance, bien loin de s'effacer, sont comme les lettres qu'on grave sur l'écorce des jeunes arbres, qui croissent et se fortifient avec eux.

Outre cette décence générale que tout inspire, il est des règles personnelles qu'on ne viole pas impunément. L'âge, l'état, les emplois, prescrivent des bornes. L'ecclésiastique et le religieux profanent leur caractère, s'ils sont l'écho de l'homme du monde. Un langage galant qu'on pardonne à un jeune homme, rendrait ridicule le vieillard et déshonorerait le magistrat. Tout ce qu'on voit de respectable, la dignité de la chaire, la gravité du tribunal, l'autorité de la vieillesse, la circonspection de la cour, l'élégance du beau monde, tout se réunit en faveur de cette sage délicatesse. Les corps y sont plus obligés que les particuliers ; ils doivent assez se respecter eux-mêmes, et assez respecter le public, pour ne pas se donner en spectacle. Le public les estime assez pour être surpris de leurs faiblesses ; aussi est-ce une loi inviolable dans toutes les académies. Plusieurs même, comme vous, Messieurs, en ont fait un statut exprès, et tous la suivent par un goût de décence qui seul, indépendamment de l'intérêt des mœurs, doit lier la langue d'un académicien. Serait-il de la dignité d'un corps respectable, composé de personnes choisies, établi pour la gloire de la nation, de parler à toute la terre et à tous les siècles, en libertin ou en Céladon, et corrompre, par de mauvais exemples et de mauvais modèles, ceux qui les prennent pour des guides et des oracles ? L'indulgence pour des pièces galantes ferait plus de tort à un corps littéraire, que quelques saillies ingénieuses qu'on y trouverait semées ne pourraient lui faire d'honneur. Dans les nombreux recueils de l'Académie française on ne trouve point de pièces galantes.

De cette réserve de la langue il résulte une très-grande difficulté de traduire les auteurs grecs et latins qui parlent de ces matières. Il s'en faut bien que Rome et Athènes s'expriment avec la même modestie ; il faut même convenir que leurs termes ne font pas la même impression. Nous sommes dès l'enfance accoutumés à la libre ingénuité de la langue des Romains, et à la modeste timidité de la nôtre. *Nos fibres y sont pliées*, dit

l'abbé Desfontaines dans ses *Observations*, *les traces que forment dans notre cerveau les mots latins, se lient à tout sans conséquence ; les mots français ébranlent l'imagination et révoltent la pudeur*. Les traductions littérales de certains livres d'une obscénité élégante, tels que le *Satiricon* de Pétrone, les *Amours* d'Ovide, les *Epigrammes* de Catulle, ne feraient pas fortune, même chez les personnes les moins scrupuleuses. D'Ablancourt dans les *Dialogues* de Lucien, Tarteron dans Juvénal et dans Horace, ont supprimé les endroits libres, non-seulement pour en supprimer le danger, mais encore par impuissance de les rendre en langue vulgaire d'une manière supportable. La perte serait légère, s'il n'en coûtait que des ouvrages dignes d'un éternel oubli. On devrait même se féliciter de désarmer un traducteur assez ennemi du genre humain pour employer ses veilles à répandre le poison du vice.

Mais il est des ouvrages utiles, par exemple le livre de la *Cité de Dieu*, où saint Augustin usant de la liberté que donne la langue latine, entre dans des détails qui blesseraient des oreilles françaises. Le traducteur de ce fameux ouvrage se plaint dans la préface de la difficulté qu'il a trouvée à traduire ces endroits : *J'ai balancé*, dit-il, *si je les supprimerais; mais pourquoi supprimer ce qu'un docteur si modeste et si sage n'a pas craint d'écrire en langue vulgaire de son temps? Mais, dira-t-on, ce qui s'exprime modestement en latin ne se rend pas de même en français. On se trompe*, continue-t-il, *le latin, en parlant plus librement, donne des idées moins vives des choses déshonnêtes : le français n'est pas plus chaste, il n'est que plus délicat ; nous marquons moins fortement ce que nous voulons dire, et nous laissons à l'esprit la liberté de suppléer à ce qu'on lui laisse entrevoir.* Cette opinion est singulière, et me paraît fausse. Ces deux langues ne sont pas également chastes. Je sais qu'en matière de vice, l'imagination française ne nous sert que trop, en nous rendant beaucoup au delà de ce que les termes nous cachent. Je ne pense pas cependant qu'on doive supprimer dans les traductions les morceaux utiles; mais je crois avec Boileau notre langue assez abondante pour concilier les intérêts de la pudeur et ceux de la littérature, sans avoir besoin de supprimer rien de bon:

L'amour le moins honnête, exprimé chastement
N'excite point en nous de honteux mouvement :
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.

3° La délicatesse d'esprit des Français, troisième ressource de la chasteté de leur langue. La religion la met en ce point au-dessus des langues païennes, la politesse l'a élevée en quelque sorte au-dessus des autres langues chrétiennes, le caractère d'esprit de ceux qui la parlent l'a fait peu à peu monter au-dessus d'elle-même.

Il semble que la vivacité d'esprit doive produire un effet contraire. Un esprit vif se donne-t-il le loisir de choisir les termes? Ne saisit-il pas les premiers qui s'offrent ? Ne préfère-t-il pas ceux qui expriment plus promptement et plus énergiquement ses idées? Bien loin de se soumettre à des lois gênantes, indigné des entraves qui l'arrêtent dans son cours impétueux, il brave, il rompt les digues que lui opposent les minutieuses attentions d'une bienséance importune. Tous les jours, dans les moments de sa fureur, un homme emporté oublie la religion, l'honneur, la politesse ; sa bouche vomit à grands flots les paroles les plus menaçantes, dont il aurait rougi un moment auparavant, mais dont la grossièreté semble le mieux servir à son gré. Ne confondons pas les transports de la colère avec les saillies de la vivacité. Celle dont je parle consiste à saisir, à grossir même rapidement les objets au delà de la vérité, à s'exercer en quelque sorte au gré d'une imagination féconde. C'est de la poudre qui s'enflamme et se répand avec fracas, une étincelle cause un incendie. On ne peut trop s'observer avec ces personnes; un mot les afflige ou les réjouit à l'excès, un mot les outrage et devient un monstre, un mot fait naître les plus violents soupçons, bientôt la certitude, et par leurs inépuisables commentaires, se change en une calomnie atroce. En matière d'impureté, l'imagination agréablement flattée va beaucoup plus loin et plus vite : sur un mot, sur un geste, elle enfante le crime, elle le soupçonne, elle diversifie, embellit, rassemble, enchaîne les objets de la volupté, que n'a-t-on pas à craindre et pour celui qui parle et pour ceux qui écoutent, des écarts d'une imagination vive qui passe toujours au delà des bornes ? Quelle précaution n'exigent pas la charité et la prudence pour leur épargner le danger? On les prend ces précautions devant des jeunes gens ou des personnes passionnées, dont le moindre souffle ranime les feux; on doit toujours les prendre avec des Français, dont le caractère vif et galant n'envisage ni faiblement ni impunément les attraits du vice. Que l'imagination glacée des peuples du Nord, comme celle d'un vieillard, en émousse la pointe, le Français est un jeune homme bouillant et tendre, qui enfonce lui-même le trait qui le blesse. C'est donc avec raison qu'une nation religieuse et polie, qui se connaît elle-même, s'est fait une loi de réserve dont sa propre faiblesse lui a fait sentir la nécessité : c'est un tempéramment délicat qui se ménage. Moins vive dans ses sentiments, elle n'en eût pas eu besoin ; moins religieuse, elle n'en eût pas souffert la contrainte ; moins polie, elle n'en eût pas aimé l'observation. Louons du moins sa sagesse si nous plaignons sa fragilité.

Ces sages précautions n'ont été prises et perfectionnées que peu à peu. Dans les siècles d'ignorance, le latin, que la barbarie avait corrompu, étant encore la langue dominante, le français n'a longtemps été que le jargon du peuple. Il a pris insensiblement le dessus, mais il se sentait de la bassesse de son origine. Les vieux romans sont écrits avec une indécence méprisable. Ce

jargon, adopté par les honnêtes gens, s'est peu à peu décrassé et poli, pour ainsi dire. Sous le règne d'Henri IV et de Louis XIII il se défit de sa rustique naïveté ; avec l'élégance vint la décence de la langue, qui en fait un des plus beaux ornements. L'Académie française fut établie; elle forma ou elle adopta les meilleurs auteurs, et leur inspirant ce goût de modestie, elle embellit la langue en la châtiant. Les autres académies se sont fait gloire de marcher sur ses traces, et le public leur a applaudi. L'obscénité n'a plus trouvé place sous la plume d'un écrivain jaloux de sa réputation. Quoique plus châtiés dans leurs expressions que nos anciens auteurs, la Fontaine, par une sévère pénitence, Rousseau, par un désaveu authentique des ouvrages qu'on lui attribuait, ont enfin rendu hommage à la langue, aussi bien qu'à la vertu.

Il s'en faut bien que la langue du dernier siècle, aussi épurée que la nôtre, fût assujétie à ce dégré de circonspection où nous la portons tous les jours. Valons-nous mieux que nos pères ? Avons-nous des mœurs plus pures? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Mais nous parlons plus sagement : on disait sans conséquence, il y a cent ans, ce qu'on rougirait de dire aujourd'hui. Quel directeur se hasarderait d'écrire à ses pénitentes comme saint François de Sales écrivait aux siennes? Qui oserait prêcher contre le vice, comme nos anciens sermonaires? Qui voudrait traduire avec autant de licence que nos vieux traducteurs? Le théâtre aurait-il le front de jouer les farces de le Hardi et des comiques de son temps? La comédie italienne, quoique bien licencieuse encore, n'est-elle pas plus modeste qu'elle n'était à sa naissance? Le théâtre de la Foire s'est fait chasser, pour avoir violé des lois si sages : il n'a été rétabli qu'à la charge d'y être fidèle. S'il ose les enfreindre encore, il ne plaît qu'à la vile populace, il n'appartient qu'à elle d'applaudir aux pièces de Poisson, de Dancour, de Vadé, etc. Plusieurs de celles de Molière sont abandonnées

Pour avoir à Térence allié Tabarin.

Et je ne comprends pas comment l'hôtel de la comédie, qui veut passer pour décent, termine presque toujours le spectacle par de petites farces dont les siècles les plus libres se seraient accommodés.

Il se trouve quelquefois de prétendus esprits forts, ou plutôt des libertins, qui croient du bel air de rendre à la langue sa première liberté, disons mieux, sa dégoûtante grossièreté. Soit paresse, effronterie, ou goût du crime, ils négligent ces tours modestes qui font entendre sans risque ce qu'il ne convient pas de nommer. N'ont-ils pas même osé avancer, d'après Bayle, que l'usage des habits était indifférent, qu'uniquement introduit par nécessité, pour se garantir des rigueurs des saisons, ou par vanité, pour relever les grâces du corps par la parure, il ne fut jamais l'objet d'une loi de bienséance et de pudeur? Deux erreurs qui coulent du même principe, que, la honte du premier homme qui rougit de sa nudité, et la bonté de Dieu qui lui donna des habits de peau, ont fait détester depuis le commencement du monde à tous les peuples et à tous les siècles, à quelques sauvages près, que la brutalité de leur immodestie rend semblables aux animaux. Ils ont beau faire, jamais en France le torrent ne rompra la digue que la religion, la politesse et le caractère français ont élevée. Il est du devoir des académies de conserver le dépôt précieux de la sagesse de la langue, et de s'opposer aux attentats du vice sur cette portion confiée à leur zèle, où l'académicien a le même intérêt que le citoyen et le chrétien.

Plût à Dieu que ce raffinement, si utile aux bonnes mœurs, si cher à l'éloquence, fût toujours le fruit d'une vertu plus épurée! il n'est quelquefois que le triste effet d'un vice plus réfléchi, qui n'épargne pas les choses les plus saintes. La vertu toujours poursuivie, et le zèle étroitement resserré par une dépravation qui empoisonne tout, sont obligés de prendre mille précautions pour arracher la grâce et la parole de Dieu à ces téméraires attentats : ils gémissent cent fois de l'inépuisable fécondité qui partout enfante le crime, et par de licencieux commentaires met tous les jours à bout la plus modeste éloquence. Peut-être moi-même, dans un ouvrage où je plaide la cause de la modestie, serai-je accusé d'en avoir peu suivi les délicates lois? Dans les campagnes on est moins susceptible de ces impressions révoltantes, et moins fécond en allusions. Il y règne encore une partie de cette antique simplicité qui laissait tant de liberté à la langue hébraïque et à toutes les langues mères : cette simplicité est inconnue à la ville et à la cour. La multitude, la hardiesse, l'artifice des ennemis de la vertu, la forcent tous les jours à devenir plus attentive. Il peut y avoir quelquefois de l'excès dans les précautions, c'est à la prudence à discerner le juste milieu qu'il faut garder ; mais dans la pudeur l'excès est peu à craindre, la pudeur n'est elle-même qu'une espèce de pieux excès. Opposons raffinement à raffinement ; à mesure que nos ennemis multiplient les surprises, multiplions les sentinelles ; tâchons de prévenir leurs artifices, et de parer leurs coups. Ne fît-on qu'épargner le scandale aux faibles, et le danger à l'innocent, qu'arrêter les efforts du vice, et maintenir la possession de la vertu, devrait-on se plaindre? Ne devrait-on pas se savoir bon gré d'une si légère contrainte?

L'honneur n'y est pas moins intéressé que la religion et la vertu. Si les discours libres, même artificieusement voilés, sont pernicieux à celui qui les tient et à celui qui les écoute, ils rendent légitimement suspects l'un et l'autre ; ils apprennent souvent ce qu'on ignore, et familiarisent avec ce qu'ils ont appris ; ils rappellent ce qu'on avait heureusement oublié, et renouent l'ancienne liaison, raniment l'ennemi vaincu, et lui préparent de nouvelles victoires ; ils

émoussent les remords, affaiblissent la honte du crime, et font rougir de la vertu ; ils jettent le germe des passions, en donnent les facilités et le goût. S'ils blessent si cruellement les âmes les plus pures, quels ravages ne font-ils pas dans les cœurs corrompus qui s'en repaissent? Que penser donc de l'imprudent qui y prête une oreille attentive, qui s'y amuse, qui les goûte, qui y applaudit? Il se trahit lui-même, et décèle ce qu'il était ou ce qu'il commence d'être, et ce qu'il va bientôt devenir. Que penser de celui qui les tient? Ils supposent en lui la passion et l'habitude, du moins le goût du vice ; on ne s'entretient volontiers que de ce qu'on aime : c'est de l'abondance du cœur que l'oreille écoute et que la bouche parle. Ces discours blessent les bienséances, les lois de la politesse, la dignité de l'état, les égards que l'on se doit mutuellement dans la société : ils insultent les auditeurs, en les supposant assez dépravés pour s'y plaire, et font voir qu'on les estime et les respecte assez peu pour s'oublier en leur présence. Souvent ces entretiens annoncent un dessein formé de séduire, surtout quand ils sont suivis, multipliés, passionnés. Quelle injure qu'une entreprise si déshonorante! quelle injure d'oser espérer qu'elle réussira! La vertu tient à tout : l'honneur, la décence, les agréments du commerce de la vie, n'en réclament pas moins que l'Evangile, les sages lois et l'exacte pratique : *Pietas ad omnia utilis.*(I *Tim.* IV, 8.) Elle proscrit avec la même sévérité ces conversations muettes, ces mauvais livres qui, malgré le brillant de l'esprit, prodigué pour en déguiser le poison, n'en sont que plus pernicieux : poison artificieusement apprêté par le goût du vice qui les enfante, par la main du vice qui le répand, par la fécondité qui les multiplie, les diversifie, les embellit, les assaisonne, et les rend d'autant plus séduisants, qu'il sait les rendre plus intéressants et plus agréables : poison avidement reçu par le vice grossier qui les recherche et s'en repaît, par le vice déguisé qui se couvre de divers prétextes, par le vice méconnu qui s'y expose sans scrupule. On ne peut trop le dire, on ne peut trop s'en convaincre, la vertu doit régner partout, elle fait seule le bonheur de l'homme, et dans ce monde et dans l'autre : *Ad omnia utilis.*

C'est dommage, dira-t-on peut-être, nous achetons la modestie de la langue aux dépens de son abondance, en supprimant une partie de ses expressions, et aux dépens de la vivacité, de la force et de la précision du style, dont ces lois gênantes amortissent le feu. Ces pertes fussent-elles réelles, mériteraient peu nos regrets : les bonnes mœurs valent bien les agréments du style. Mais non, en acquérant le prix inestimable de la modestie, la langue ne perd aucune de ses beautés. Il est vrai qu'un médecin, un casuiste, un jurisconsulte, aiment mieux écrire en latin qu'en français. L'auteur le plus familier avec ces objets, éprouve une révolte naturelle lorsqu'il est obligé de parler sans détour. Mais est-ce pour composer avec plus d'élégance? Leurs ouvrages en sont-ils mieux écrits? Non; c'est prudence, pour ne parler qu'aux savants, et ne pas rendre ces idées communes par une langue vulgaire; c'est paresse, pour s'épargner la peine de chercher ces tours décents, ces expressions voilées qui soulagent la modestie du lecteur; c'est impuissance de remplacer les termes de l'art dans des détails nécessaires. Ne leur faisons donc pas de leur choix un mérite littéraire; c'est pour avoir droit de négliger la beauté du style, qu'ils ont recours à une langue morte, qui a conservé le ton et la liberté de la nature. Certainement personne ne s'avise de prendre des traités de théologie, de droit ou de médecine, pour des modèles d'une composition élégante.

Je conviens qu'on écrirait avec plus de facilité, de justesse et de force, si on avait moins de délicatesse. Peut-être, en un sens, serait-il à souhaiter que la vertu, moins attaquée, eût moins de mesures à prendre ; mais, d'un autre côté, cet embarras et cette contrainte, en multipliant les mérites de l'homme de bien, font faire à l'homme de lettres des efforts de génie qui dédommagent, et par la variété et la finesse des tours rendent les discours plus agréables et plus vifs que si l'on disait les choses crûment. La nécessité donne de l'industrie. Un homme surpris dans un défilé, et pressé par son ennemi, fait mille efforts pour se défendre. Soit que naturellement portés au vice, nous y trouvions un sel plus piquant, soit qu'un air de mystère devienne un assaisonnement de plaisir, soit qu'on y mette réellement plus d'esprit, j'ai remarqué que les discours de morale sur ces matières sont plus ingénieux, plus variés, plus frappants, à mesure qu'ils sont plus modestes, et bien plus que ceux où la liberté de l'expression favorise la paresse de l'esprit.

Bien loin d'appauvrir la langue, cette contrainte l'a enrichie, elle a fait naître comme deux langues différentes. Nous avons plusieurs termes pour exprimer les choses indécentes: les uns bas ou licencieux, qu'on laisse au peuple, qu'on souffre à peine dans le peuple ; les autres nobles, ou termes d'art, dont on peut se servir. L'instruction, les sciences, les procès, les maladies, obligent à traiter de tout, et la langue fournit pour tout des expressions convenables. Le prédicateur, l'avocat, font-ils difficulté de parler d'adultère et de sacrilége ? Les tragédies de *Phèdre et d'OEdipe* ne se serventelles pas du nom d'inceste? Le théologien et le médecin ne parlent-ils pas de tout sans crainte et sans détour? Mais pourraient-ils, sans se déshonorer, employer un langage bas ou badin? Un libertin trouve le péché sur tous ses pas; un livre tendre est pour lui plus dangereux que les dissertations grossières ne le sont pour l'homme sage renfermé dans les bornes de sa profession. L'habitude de délicatesse que la religion et l'éducation donnent, cause d'abord un secret

frémissement; mais, rassuré sur la droiture de ses intentions, on s'aguerrit, on s'accoutume à tout, quand on suit la voix du devoir: mais, si un goût criminel du vice y fait entremêler un air de plaisanterie, la vertu, aussitôt alarmée, forme ses plaintes et réclame ses droits. Tout dépend du ton sur lequel on se monte et des vues qu'on se propose.

D'ailleurs le choix et l'assortiment des termes présentent l'objet dans divers jours. La passion et la vertu, traitant des mêmes choses, suivent chacune son penchant: l'une ne veut que s'en repaître, l'autre ne cherche qu'à les condamner. Chacune ajoute donc à l'idée principale des idées accessoires conformes à son goût: l'une les représente sous des dehors riants, avec un vernis de badinage qui irritent la passion, et un air d'indulgence qui fait disparaître le crime et invite à s'y livrer sans remords: l'autre au contraire y répand un air sérieux et sévère, un vernis de désordre et de péché, un ton de censure et de condamnation qui en est l'antidote. Ce sont les mêmes choses, mais deux langages tout différents. C'est une femme d'honneur habillée de deuil, avec une gravité imposante; et une coquette en habit de théâtre, avec une séduisante légèreté. Invasion et conquête, massacre et victoire, brigandage et butin; dans la plupart des guerres ce sont dans le fond des termes synonymes, l'un est le langage brillant du vainqueur, l'autre le langage plaintif du vaincu. Faveur et crime, charme et poison, tendresse et faiblesse, ne sont pas moins des expressions synonymes; l'un est le langage séducteur du vice, l'autre le langage légitime de la vertu.

Il est vrai que nous avons de ces doubles termes pour tous les crimes; mais ils sont en plus grand nombre, et nous portons plus loin l'attention et la délicatesse en matière de pureté, parce que le danger est plus grand et le trésor en est plus fragile. Ces deux langages sont si parfaitement différents que personne ne peut s'y méprendre; on ne voit jamais le vice et la vertu les emprunter l'un de l'autre. Lirait-on des romans, chanterait-on des chansons, irait-on à la comédie, si on n'y trouvait que ces mots graves, enfants de la vertu, qui portent l'idée et la condamnation du vice? Par cette seule substitution de termes, je voudrais parodier tous les romans et en faire des livres de piété; le plus sévère casuiste en permettrait, en conseillerait la lecture. Par une pareille substitution on pourrait parodier les livres de piété et en faire des romans. Ainsi le plus chaste et le plus élégant des poëtes, travesti par Ausone et par Scarron, parle en libertin et en Tabarin. De la sublime Enéide, on a tiré un centon infâme et un burlesque méprisable: tant notre âme, naturellement chrétienne et vertueuse, sent le désordre et en rougit, et tâche, quand elle s'y livre, d'en diminuer la confusion par l'adoucissement des termes. Le zèle charge le portrait par des épithètes fortes; conduite licencieuse, action scandaleuse, passion infâme, etc. Le vice au contraire les adoucit; tendre engagement, belle passion, fleur de jeunesse, etc.

Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Mais, sans avoir besoin d'épaissir ou de délayer les couleurs, les termes eux-mêmes, placés à propos, forment des nuances assez claires ou assez sombres.

Le vice, qui abuse de tout, tire avantage de la sage retenue de notre langue, comme une femme artificieuse qui fait tourner en parure l'habit le plus modeste; forcé d'abandonner le système cynique, il embrasse le système épicurien, et malheureusement il y gagne. Ces tours délicats, plus vifs, plus agréables que les peintures naïves, réveillent l'attention, piquent la curiosité, assaisonnent la volupté, montrent de l'esprit et en font naître, et agissent de concert avec la passion, en la flattant sans la gêner. On a le mérite de ne laisser apercevoir les objets que dans l'éloignement et par réflexion, de n'en présenter qu'une ombre légère qui en relève le goût. Pour plaire, il ne faut pas trop fixer l'imagination, elle aime la liberté, on doit lui laisser cueillir les fleurs sans contraindre le choix: *Il y a de la trahison,* dit Montaigne, *dans cette sorte de modestie, elle entr'ouvre une belle route à l'imagination; qui dit tout, rassasie; qui ne s'exprime qu'à demi, achemine à penser plus qu'il n'y en a.* Ce qui serait délicieux à sentir, perd beaucoup quand l'odeur est trop forte. Le microscope défigure les diamants et les perles. Le plus beau tableau doit être mis dans son point de vue: le vrai jour, le jour favorable demande une certaine distance, une espèce de nuage transparent qui en cache le grossier mécanisme. Une médisance fine et déguisée fait à la réputation des plaies plus profondes qu'une calomnie grossière et brutale. Une flatterie ingénieuse offre un encens plus agréable qu'un long éloge; le bon mot, le tour délicat les font goûter, les répandent, les éternisent.

Voilà le pernicieux effet des idées riantes de la galanterie; en déguisant le crime par le masque du langage, l'embellissant par le fard des expressions, elles en font avaler le poison à longs traits. La sage précaution de nos pères devient inutile, et la plus chaste des langues devient la plus dangereusement libre; sa modestie se tourne en attrait. La vertu braverait, l'habitude émousserait des traits lancés à découvert; mais des traits cachés et agréables percent d'autant plus avant, qu'ils sont imprévus et reçus avec autant d'avidité que de confiance; le voile léger qui les couvre en aiguise la pointe. Et parce qu'on mesure ses coups, qu'on ne fait pas tout le mal qu'on pourrait faire, qu'on ménage, qu'on endort, qu'on éblouit ceux qu'on blesse, de peur qu'ils ne crient et ne se défendent, on prétend se donner un air de pudeur et en mériter presque les éloges, comme si les ennemis couverts de la vertu

n'étaient pas les plus dangereux et les plus coupables. Une occasion, une saillie, peuvent arracher des fautes involontaires; ici tout est volontaire, réfléchi, artisé. On réprime un ennemi couvert de la vertu, mais comment se défendre d'un perfide qui semble la respecter et la blesse avec ses propres armes?

Racine, le plus décent des poëtes dramatiques, a fait plus de mal que Molière. On a bonne grâce de chercher l'apologie des romans et du théâtre dans un artifice dangereux qui en fait la condamnation. Fussent-ils plus décents encore, tandis que, comme la femme prostituée de l'*Apocalypse*, ils présenteront le poison du vice couvert de miel dans une coupe dorée, la vertu ne sera que plus alarmée de leurs piéges. Mais on prend le change sur le mot d'obscénité et de décence, ou plutôt on s'en joue. Si on n'entend par obscénité que les portraits cyniques d'Ausone, de Martial, de Rabelais, etc., il n'y a plus d'obscénité dans le monde. Les contes de Bocace, de la Fontaine, de la reine de Navarre, si justement condamnés, ne sont pas obscènes; tout y est voilé et déguisé. Combien de pièces de théâtre qui ne sont que ces contes mêmes mis en action, et dans les termes de l'auteur! Ce serait bien reculer les bornes de la modestie et lâcher la bride au libertinage, de ne proscrire que le langage des halles. La plus simple politesse lui fait le procès sans avoir besoin des anathèmes de l'Evangile.

Enfin, par un artifice nouveau et bien singulier du vice, tandis que la politesse interdit les expressions grossièrement indécentes, on se fait une mauvaise politesse et un faux mérite d'un langage artificieusement indécent. Le jeune homme croit le devoir à son âge, le vieillard s'imagine couvrir par là ses rides, et l'homme en place se rendre populaire; les chansons en sont pleines, les romans en sont farcis; le théâtre, qui se pique d'être épuré, et qui, en effet, ne connaît presque plus de licence grossière, ne sait point se passer d'amour. En vain les auteurs distingués ont montré que cette passion, communément étrangère au vrai tragique, est un ornement postiche qui le fait languir; qu'à force d'avoir été cent fois ressassé, on ne dit plus rien que d'usé, de trivial et de fade; que ce n'est qu'une ennuyeuse répétition des mêmes termes, en sorte que, dans un dictionnaire ingénieux et complet, on réduit tous les opéras et tous les romans à trois ou quatre cents mots; le goût du crime, toujours dominant, poursuivi sans relâche par la modestie, obtient enfin, par une espèce de capitulation, de se glisser et de se perpétuer à l'ombre d'une galanterie raffinée. Que peuvent faire de plus sage et de plus glorieux les corps littéraires, que de se réunir pour sauver du naufrage une qualité de notre langue qui la distingue si glorieusement de toutes les autres?

—

I[er] DISCOURS
SUR L'AGRICULTURE.

Tout le monde sait que les idolâtres, ne pouvant concilier l'unité de Dieu avec les innombrables opérations de la nature, qui exigent une puissance supérieure à l'humanité, avaient imaginé une foule de dieux pour chacun de ces objets, les dieux du ciel, les dieux de la terre, de la mer, des enfers, de la guerre, de la poésie, etc., et pour chacun d'eux établi des fêtes, des prêtres, des sacrifices, bâti des temples et des autels. Mais tout le monde ne sait pas qu'il y avait un corps de religion pour l'agriculture et une troupe de dieux, appelés les dieux rustiques, chargés de porter chacune des parties de ce grand art, et auxquels on avait recours pour obtenir des récoltes abondantes. Tels étaient Cérès pour les moissons, Bacchus pour les vendanges, Triptolème pour le labourage, Vertumne pour les jardins, Pomone pour les fruits, Flore pour les fleurs, Palès pour les pâturages, Pan pour les campagnes; sans compter des armées de nymphes, naïades, hamadryades, faunes, sylvains, dont on avait peuplé les forêts, les prairies, les rivières. L'Egypte avait son bœuf Apis, son Osiris et son Sérapis; les nègres ont leurs fétiches. Chaque pays a ses dieux rustiques. Tant l'homme a toujours été persuadé qu'on doit à la divinité tous les biens de la terre, que, sans sa bénédiction, les champs sont stériles et les travaux inutiles, et qu'on doit la solliciter par des prières et des sacrifices.

Cette partie de la religion naquit avec le monde. Le premier homme reçut de la main de Dieu ce jardin délicieux où il se perdit; il eut ordre de le cultiver et d'offrir à son Dieu, comme un double sacrifice par la foi et par la mortification, le fruit de la science du bien et du mal, qu'il lui fut défendu de manger. La loi du travail de la terre fut renouvelée encore plus sévèrement après le péché. Les deux premiers enfants d'Adam, occupés des travaux champêtres, offraient à Dieu, l'un des fruits de la terre, l'autre les prémices de ses troupeaux. Qu'on ne dise pas que nous avons emprunté des idolâtres ce culte religieux; ce sont au contraire les idolâtres qui l'ont pris de la religion naturelle; il a passé de la main du premier homme à tous ses descendants, quoique chaque peuple l'ait défiguré à sa manière par les fables qu'il y a mêlées, ce que n'imitent que trop les poëtes chrétiens lorsqu'ils sèment dans leurs vers tous ces vieux noms de dieux et de déesses, qui ne présentent que des idées impures et n'annoncent que la stérilité du versificateur, qui, faute de belles pensées, remplit ses hémistiches et ses rimes du jargon prétendu poétique qu'il apprit au collége. Si nous rappelons ici quelques traits qui semblent avoir du rapport avec la liturgie catholique, ce n'est que pour faire détester par les Chrétiens ce que le vice y a répandu et faire révérer ce qu'emploie une religion sainte, qui ne respire que la décence

et la piété digne d'un Dieu de toute pureté, et en conclure l'obligation de recourir aux bontés de l'auteur de tous les biens et lui en marquer sa reconnaissance.

Les objets dont nous allons nous occuper dans ces vues sont principalement trois fêtes qu'on appelle des jeux célèbres, pour s'attirer la protection des divinités champêtres : les jeux Floraux, les jeux Robigaux et les jeux Amblavaliaux.

Il y a deux Flores qu'il ne faut pas confondre : une déesse et une courtisanne. La première était la déesse des fleurs ; son culte fut établi à Rome par Numa Pompilius avant la république ; il était même connu par les Sabins avant la fondation de la ville. La courtisanne, qui vint plusieurs siècles après, prit le nom de la déesse et se déclara sa rivale, parce qu'elle se flattait d'avoir la fraîcheur et le coloris que donnent aux coquettes les artifices de la toilette ; elle était, dit-on, la maîtresse de Pompée. Son métier infâme lui valut des sommes immenses, comme à nos actrices. Pour s'immortaliser, elle fonda des jeux qui se célébraient les premiers jours du mois de mai. La déesse avait déjà les siens au mois d'avril : ceux-ci étaient modestes et dignes d'une déesse ; dans ceux de la courtisanne, c'étaient, selon son génie, des chants lascifs, des danses indécentes, des comédies, des pantomimes infâmes. Les femmes y couraient la nuit dans l'état le plus scandaleux ; c'étaient des bals masqués et parés. Ces fêtes furent instituées dans le temps où tout commence à fleurir, pour demander la conservation des fruits que les fleurs naissantes semblent promettre, comme l'Eglise catholique célèbre dans le même temps, le jour de saint Marc, les grandes litanies et invoque les saints ; mais tout n'y respire que la piété. Les jeux païens n'étaient que le fruit de la débauche, le seul plaisir que le monde goûte, dont l'impureté est l'assaisonnement.

Le sénat, scandalisé de ces désordres, tâcha d'en arrêter le progrès ; il crut y remédier en transposant la fête de la déesse aux jours où la courtisanne célébrait ses folies. Il se flattait qu'en présentant à la joie publique un objet religieux et intéressant, il effacerait les idées des vices. Il eut beau faire, le vice triompha de la vertu et de la sagesse des pères conscrits. La déesse fut oubliée ; la courtisanne continua à régner. Il est bien rare, en effet, que la religion l'emporte sur le libertinage ; il faudrait des miracles de la grâce. Une académie célèbre porte ce nom et fait une fête pareille, pour la distribution de ses prix, au commencement de mai. Il est vrai que le christianisme, la politesse des mœurs et la police d'une grande ville en ont écarté les excès qui dégradaient les jeux Floraux de Rome. Son nom est analogue à la nature des prix qu'elle distribue ; ce sont des fleurs d'or et d'argent. Ils furent donnés par la fondatrice, qui, selon le goût des femmes, aimait beaucoup les fleurs, et qui, savante dans l'histoire romaine, voulut en imiter la fête et en prendre le nom. Cette fondatrice, dit-on, fut la dame Clémence Isaure. Quoi qu'il en soit, l'Eglise, par des vues plus pures et plus élevées, prend occasion de la floraison des arbres et des plantes, au commencement de mai, pour prier le Seigneur de conserver les fruits dont on voit un heureux présage. Mais elle n'a garde d'y mêler des bals et des comédies et les autres infamies du paganisme. Ces jeux licencieux devaient plaire à des dieux impurs et à leurs libertins adorateurs. Les Chrétiens servent un Dieu infiniment saint, jaloux de la pureté de ses disciples, dont on ne gagnerait pas les faveurs par des crimes, dont plutôt les crimes attireraient la juste colère ; j'ose même dire que c'est aux péchés qui s'y commettent qu'on doit le plus souvent la médiocrité des récoltes et l'inefficacité des prières.

Les jeux Robigaux ou Rubigaux sont moins absurdes que les jeux Floraux, et n'avaient rien d'infâme. Le dieu *Robigus* ou *Rubigus* à *rubigine* était le dieu de la Rouille ou Nielle, et des insectes malfaisants qui dévorent les récoltes, c'est-à-dire, le dieu dont la protection garantissait de ce fléau. La fête établie, comme celle de Flore, dans les mêmes vues, par le même Numa Pompilius, se célébrait pendant quatre jours dans le temps où les épis encore tendres et en lait courent les plus grands risques, et fournissent l'aliment le plus agréable à l'avidité de ces nuées d'insectes qui les mangent. On lui sacrifiait une brebis et un chien avec du vin et de l'encens. Tous les anciens auteurs entre autres ceux qui traitent de l'agriculture, Caton, Varron, Columelle, Pline, Ovide, en font mention ; car remarquez qu'aucun de ces écrivains, parmi les règles à observer dans la culture des terres, ne manque de mettre à la tête le culte et l'invocation des dieux champêtres, tant on était persuadé dans le paganisme que tout est dû à la bonté de Dieu : en cela bien différent des agriculteurs modernes, qui, bornés au mécanisme de la nature, semblent ignorer qu'il y a un Dieu qui préside à tout.

L'Eglise, dans des vues plus utiles et plus religieuses, a établi depuis bien des siècles les processions et l'abstinence des Rogations dans le temps où le besoin et le danger sont le plus pressants. Elle adresse ses vœux, non aux dieux ridicules du paganisme, mais au Dieu véritable, seul maître des éléments et des saisons, qui fait lever le soleil pour les bons et pour les méchants, et tomber la pluie sur le champ du juste et sur celui de l'impie. L'Eglise n'ignore pas que comme Dieu récompense souvent notre fidélité par des moissons abondantes, il punit aussi les pécheurs comme il punit les Egyptiens par des nuées de sauterelles, de grenouilles, de chenilles, qui rongent l'herbe des champs jusqu'à la racine. Il est des fêtes communes à tout le monde chrétien, il en est de particulières, que célèbrent les diocèses et les paroisses, selon le besoin. L'Eglise a encore composé des prières pour chacun de ces objets, que l'on dit à la messe afin de dé-

tourner ces fléaux. Tout y est dans la plus grande décence, digne d'une épouse de Jésus-Christ. Si par malheur l'ignorance ou la superstition y ont mêlé quelque chose qui ne soit pas dans l'ordre, les évêques ne manquent pas de le corriger, et on ne doit rien imputer à l'Eglise qui le condamne.

Qu'on ne soit pas surpris des termes d'exorcismes, dont on se sert quelquefois dans les prières, non plus que celui d'excommunication, que le peuple emploie souvent, ce sont des termes d'abomination et d'horreur, plutôt que des expressions théologiques qu'il faille prendre rigoureusement à la lettre. L'excommunication ne peut regarder que des Chrétiens. Il serait absurde de penser que des insectes puissent être liés d'une censure ; le Chrétien seul a droit aux biens spirituels, dont l'excommunication prive, comme les sacrements, la communion des saints, l'assistance à la messe, l'entrée dans l'Eglise. Jamais la piété éclairée n'a tenu ce bizarre langage d'un peuple grossier. Les exorcismes ont plus de réalité. On a toujours cru dans le christianisme que le démon, qui se fait adorer sous le nom de ces divinités fabuleuses, pouvait, avec la permission de Dieu, avoir part aux calamités qui affligent les hommes, selon ces paroles du psaume LXXVII, ỳ 49 : *Misit in eos immissiones per angelos malos*, comme les magiciens de Pharaon imitèrent en Egypte plusieurs des fléaux que Dieu envoya par la main de Moïse. Le démon paraît surtout avoir quelque puissance sur les orages et les météores qui troublent l'air, ce qui les fait appeler par saint Paul les puissances de l'air. Dieu se sert du ministère des bons anges pour répandre les biens dont il veut nous enrichir ; pourquoi ne pourrait-il pas employer les mauvais anges pour nous punir? Cette discussion nous mènerait trop loin, nous la traiterons ailleurs ; mais l'Eglise a raison d'employer les conjurations et les exorcismes pour chasser les démons, comme elle les emploie pour délivrer les possédés de leur tyrannie, et comme elle invoque les bons anges pour obtenir des grâces.

Les fêtes et les jeux Ambarvaliaux n'avaient point de jours fixes; on les célébrait dans le mois de janvier, quand l'herbe commence à poindre, et dans l'été avant de faire la moisson, pour remercier les dieux de l'avoir donnée. On immolait à Cérès, à Bacchus, et à tous les dieux un taureau, une brebis et une truie, qu'on faisait auparavant promener autour des champs, d'où est venu le nom *Ambarvalia*, composé de deux mots *ambire, arva*, faire le tour des champs. Il y avait un autre *Ambarvale* autour des murailles de Rome, et un troisième beaucoup plus long autour de la juridiction ou banlieue de Rome, après la sixième pierre milliaire environ deux lieues. Tout cela se faisait par des vues de religion, pour remercier les dieux de leurs dons, et demander l'abondance des fruits de la terre. Cette fête était fort célèbre : un grand sacrificateur et douze prêtres marchaient à la tête d'un peuple immense, conduisaient les victimes et les immolaient; ils récitaient des prières composées exprès, et que Caton a conservées dans son Traité *De re rustica* Cette fête remonte au premier temps de Rome. Ce ne sont pas seulement les auteurs sérieux qui ramènent tout aux dieux tutélaires des campagnes; les poëtes mêmes, Ovide dans ses *Fastes*, Tibule dans ses *Elégies*, Virgile dans ses *Géorgiques*, font la description de ces fêtes, et recommandent aux cultivateurs ces pratiques religieuses, pour obtenir les faveurs du ciel. Des Chrétiens pourraient-ils ne parler de la piété des campagnes, que pour la traiter de superstition et de petitesse de paysan?

Nous avons dans l'Eglise des pratiques religieuses établies dans les mêmes vues : les processions des Rogations vont bien avant dans la campagne, on y porte l'image sacrée de l'adorable victime immolée sur la croix. Les chapitres et les communautés religieuses font chaque jour des processions dans leurs églises depuis la croix de mai jusqu'à la croix de septembre. Plusieurs paroisses en font pendant le temps d'orage ; et selon l'usage des lieux, on y ajoute bien des choses. Dans quelques endroits, on marche nu-pieds; on se couvre la tête de cendre en esprit de pénitence, on y fait des sermons, tant on est persuadé que la religion doit présider à tout, et qu'on ne peut obtenir que du ciel les fruits de la terre ; sur quoi les païens, dans leur fausse religion, nous ont donné des leçons bien humiliantes.

On a quelquefois porté le saint Sacrement dans ces processions champêtres, ce que la longueur du chemin, souvent mauvais et par un mauvais temps, rendait très-embarrassant, et exposait à bien des profanations. On l'a défendu partout ; mais en bien des endroits on porte des images, des reliques de saints, partout on asperge les champs d'eau bénite. C'est une règle générale de jeter de l'eau bénite sur tout ce qu'on bénit. On jette aussi dans les champs des morceaux du cierge pascal, et des rameaux bénis le jour des Rameaux. Il y a même une fête célèbre à la fin d'avril, à l'honneur de saint Pierre martyr, où l'on bénit quantité de branches d'arbres, pour répandre dans les campagnes. On y ajoute le son des cloches, qui est partout en usage, non-seulement, pour appeler les fidèles à l'église, les avertir de la sortie et de la rentrée des processions, ou pour dissiper l'orage, selon les idées communes ; mais encore parce que les cloches ont reçu une bénédiction particulière, qu'on appelle improprement *baptême*. Ce sont des choses saintes, consacrées à Dieu, qui, comme les vases, les linges et les ornements, entrent dans le corps de la liturgie. Dans l'ancienne loi, Dieu avait prescrit de pareilles cérémonies. Tout devait être arrosé du sang des victimes. Les lévites sonnaient de la trompette à la tête du peuple. Nous n'avons point de sacrifices d'animaux, ni par conséquent du sang à ré-

pandre; l'eau bénite en a pris la place, les cloches tiennent celle de trompettes. L'un et l'autre sont plus commodes. Les Juifs n'étaient qu'un peuple, et n'avaient qu'un temple. Combien de sang et de trompettes ne faudrait-il pas pour le service des églises innombrables du monde chrétien? D'ailleurs les cloches se font mieux entendre, l'eau est bien plus commode et bien plus propre.

Il serait aisé de parcourir toutes les nations de la terre, on verrait partout l'agriculture honorée et favorisée comme quelque chose de divin, et tous les peuples demander à Dieu, et attendre de sa bonté la fertilité des campagnes. Bornons-nous à la Chine. Ce vaste empire qui dure depuis plus de quatre mille ans dans l'état le plus florissant, est l'endroit du monde où cet art, le premier des arts, fut toujours le plus religieusement cultivé, jusque-là qu'on y trouve plusieurs empereurs qui, au préjudice de leurs propres enfants, ont choisi des laboureurs pour leurs successeurs au trône, comme Alexandre le Grand, qui mit la couronne sur la tête d'un jardinier. Le premier empereur qui fit ce sacrifice en faveur de l'agriculture, qui l'enseigna à ses peuples et la mit en vogue dans ses Etats, est appelé le laboureur céleste. Il est regardé comme un dieu; il a ses temples, ses sacrifices, ses ministres, comme Cérès, Bacchus, Triptolème, et tous les dieux rustiques chez les Grecs et les Romains Isis et Apis, et Osiris en Egypte, à qui cette utile invention a valu l'apothéose. On n'en fait pas davantage en faveur de Confucius, la divinité de la philosophie chinoise. Ce grand philosophe enseigne dans ses livres, et le pratiquait le premier, à invoquer le *Laboureur céleste*, tant la vraie philosophie est celle qui ramène tout à Dieu, seul auteur de tous les biens. Les empereurs ont composé des livres sur la culture des terres, où règne le même esprit de religion.

Cet ancien empereur, pour inviter tout le monde par son exemple, donner la plus haute estime de ce travail, l'ennoblir et l'élever au comble des honneurs, imagina de labourer lui-même la terre, d'y engager les grands de sa cour. Cet événement singulier, où un si grand prince se fit gloire de mener la charrue, a été l'origine d'une grande fête qui se célèbre tous les ans au commencement du printemps, d'abord à la cour par l'empereur, et ensuite par les gouverneurs dans toutes les villes de l'empire. Le jour que le soleil entre au quinzième degré du Verseau, selon l'astronomie chinoise, le gouverneur de chaque ville sort de son palais, couronné de fleurs, précédé de ses enseignes, et d'un grand nombre de flambeaux, au bruit de divers instruments. Il marche vers la porte orientale de la ville, comme s'il allait au devant du printemps. Son cortége est composé d'un grand nombre de litières peintes qui représentent les portraits des hommes illustres dans l'agriculture avec leurs histoires. Les rues sont tapissées et illuminées, avec des arcs de triomphe à certaines distances. On y traîne une vache de terre d'une grosseur monstrueuse, qui a les cornes dorées, et derrière, un enfant qui l'aiguillonne sans cesse pour la faire avancer. Il passe pour le génie de l'industrie et du travail. Il marche un pied nu et l'autre chaussé; il est suivi de laboureurs armés de leurs instruments. Cette procession se rend au palais du gouverneur, où l'on dépouille la vache de ses ornements; on la met en pièces, on tire de son ventre un grand nombre de petites vaches de terre, qu'on distribue à l'assemblée avec les morceaux de la grande vache. Le gouverneur prononce une harangue en l'honneur de l'agriculture, qu'il recommande comme l'exercice le plus utile au bien public. On l'a si fort à cœur, qu'une pluie, un temps favorable sont des occasions de visite et de compliment entre les mandarins et les gens de condition.

Au printemps, l'empereur ne manque pas, suivant l'ancien usage, de conduire solennellement la charrue, et d'ouvrir quelques sillons pour animer le laboureur par son exemple; et les mandarins observent la même cérémonie dans chaque ville. D'abord le tribunal des mathématiques fixe le jour le plus propre au labourage, ensuite, le tribunal des rits avertit l'empereur par un mémoire, des préparatifs établis pour la fête. Ce prince doit nommer douze seigneurs pour lui servir de cortége et labourer après lui. Ces seigneurs doivent être trois princes et neuf présidents des cours souveraines. Comme l'empereur est souverain pontife, son devoir ne consiste pas seulement à labourer la terre; pour exciter l'émulation, il doit encore offrir un sacrifice à Dieu, pour obtenir l'abondance; il est averti qu'il doit s'y préparer par trois jours de continence et de jeûne. Les princes et les mandarins nommés pour l'accompagner, sont assujettis à la même loi. La veille du jour marqué, l'empereur envoie à la salle de ses ancêtres plusieurs seigneurs se prosterner devant leurs tablettes, pour leur donner avis, comme s'ils étaient vivants, qu'il doit le lendemain offrir un grand sacrifice. Divers autres tribunaux sont chargés des préparatifs: l'un prépare le sacrifice, l'autre compose la prière que l'empereur doit prononcer : un autre fait dresser les tentes où sa maison doit dîner : un quatrième assemble cinquante laboureurs respectables par leur âge, qui doivent être présents à la cérémonie, et quarante jeunes paysans pour préparer les instruments, accoupler les bœufs, et porter les grains qu'on doit semer. On en choisit de quatre sortes : du froment, du riz, du millet, des légumes.

Le jour marqué, l'empereur, en habit de cérémonie, se rend avec toute sa cour au lieu marqué, pour offrir le sacrifice et labourer la terre, et demander la conservation et l'abondance de la récolte. Quand le sacrifice est offert, l'empereur descend avec les trois princes et les neuf présidents, plusieurs sei-

gneurs portent les caisses où sont contenues les semences; toute la cour demeure attentive dans un profond silence : Sa Majesté prend la charrue et trace plusieurs sillons, ensuite les princes et les présidents font la même chose. Après ce travail qui a recommencé en plusieurs endroits, l'empereur sème les grains; le lendemain les laboureurs et les paysans achèvent de labourer le champ. Tout est terminé par des présents que l'empereur leur fait distribuer. Le gouverneur de Pékin est obligé de visiter souvent ce champ, et de le faire soigneusement cultiver, et d'en rendre compte; il recueille le grain dans des sacs jaunes, pour le renfermer dans le magasin impérial destiné à cet usage. Ce grain se conserve pour les plus grandes cérémonies : dans les sacrifices qu'offre l'empereur, ou les offrandes qu'il fait à ses ancêtres, il le présente comme le fruit du travail de ses mains. Il est ordonné à tous les gouverneurs des villes d'instruire fréquemment la cour de l'état des récoltes, et d'envoyer tous les ans un paysan de leur district, qui se distingue par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable pour sa frugalité, et son aversion pour toute sorte d'excès. Sur le témoignage du gouverneur, l'empereur élève ce sage et diligent laboureur au degré de mandarin, et lui en envoie la patente : ce sont des lettres de noblesse du pays. Il est en droit de porter l'habit de mandarin, de rendre visite au gouverneur, de s'asseoir en sa présence, et de prendre le thé avec lui; après sa mort, on lui fait des funérailles convenables à son rang, et ses titres d'honneur sont écrits dans la salle des ancêtres. C'est à peu près ce qu'on fait en France en plusieurs endroits, à l'imitation de la rosière de Salenci. Tout cela doit donner une grande émulation dans ce vaste empire, et faire sentir combien l'agriculture, pour être bénie du ciel, doit être regardée comme un objet de religion. On peut voir tous ce détail dans les P. P. le Comte, du Halde, Martini, Navarette, etc.

Il serait aisé de trouver dans la plupart des nations de pareils usages : chacune a sa manière. Mais ce détail serait trop long, et ce que nous avons dit suffit pour démontrer que les cultivateurs qui veulent réussir, doivent avoir recours à Dieu par la prière, rapporter tout à sa gloire, et lui en marquer leur reconnaissance.

IIe DISCOURS

SUR L'AGRICULTURE.

Parmi cette foule de saints et de grands hommes, dont l'histoire des Juifs a conservé les noms, il en est surtout six qui ont eu le plus d'autorité et de célébrité, les trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, qui ont été la tige de la nation : Moïse, qui en fut le législateur et le chef; les deux rois, David et Salomon, qui fondèrent la monarchie, car Saül, quoique le premier, fut rejeté de Dieu. On ne peut mieux juger de la religion et de l'esprit des Juifs, que par la conduite, les ouvrages et les lois de ces illustres oracles. Or, ils ont non-seulement honoré et exercé l'agriculture, mais encore, ce qu'on ne saurait trop dire, ils en ont fait un objet constant de religion; ils ont reconnu ne devoir qu'à Dieu les fruits de la terre, les lui ont demandés, l'en ont remercié, les lui ont offerts, et n'ont jamais compté sur le succès de leurs travaux qu'à la faveur de ses bénédictions.

Salomon fut le plus sage des hommes : il bâtit un temple au vrai Dieu, la merveille du monde, et en fit la dédicace. Il y sacrifia 22,000 bœufs et 120,000 moutons, sans toucher aux bestiaux nécessaires au labourage et aux autres usages des habitants. Cette multitude prodigieuse dans un petit royaume comme la Palestine, suppose une fécondité dans les troupeaux, une fertilité dans les pâturages qui les nourrissent, un succès d'agriculture dans les hommes qui les travaillent, qui ne peuvent venir que du ciel. Quel usage fait Salomon de ces richesses de la terre? Il les emploie au culte de celui de qui il les tient. Cette fête a été depuis célébrée tous les ans, quoiqu'avec moins de magnificence, le peuple étant moins riche que Salomon. Que demanda ce prince à Dieu, et que lui promit le Seigneur dans le sanctuaire qu'il venait de construire au milieu de ces innombrables victimes, qu'il trouvait avec raison fort au-dessous de la grandeur infinie du Très-Haut? Il ne demanda ni or, ni argent, ni gloire, ni puissance, non plus qu'au commencement de son règne, où il avait demandé la sagesse, mais les fruits de la terre; il prie le Seigneur d'écarter tout ce qui peut leur nuire, la grêle, les brouillards, le dérangement des saisons, la nielle, les insectes. Et le Seigneur, qui avait approuvé la demande de la sagesse, approuve encore celles-là, et lui promet d'accorder toutes ces grâces quand on viendra l'invoquer dans son temple.

Ce grand philosophe, véritablement sage, puisque sa sagesse venait de Dieu, et qu'il rapportait tout à Dieu, a beaucoup travaillé, non sur les arts de luxe, ou sur des objets frivoles, mais sur les ouvrages de la nature et les règles de la morale. Il traita de tous les végétaux, depuis le cèdre, jusqu'à l'hysope, et de tous les animaux, les oiseaux, les poissons, les reptiles; il donna sur les mœurs les règles les plus sages; il prit pour ses comparaisons des objets champêtres, et recommanda les travaux de la campagne comme l'ouvrage et l'ordre du Seigneur : *Ne oderis laboriosa opera et rusticationem creatam ab Altissimo.* (*Eccli.*, VII, 16.) Il s'y appliqua lui-même, et les regarda comme un des grands plaisirs de la vie : J'ai dit-il, planté des vignes, des jardins et des vergers; j'y ai mis des arbres de toute espèce, *feci hortos et pomaria, et consuevi cuncti generis arboribus*, (*Eccli.* II, 5); j'y ai creusé des étangs pour arroser cette espèce de forêt délicieuse; j'ai nourri beaucoup de trou-

peaux, mais j'ai trouvé que tout n'est que vanité. Il n'y a de vrai bonheur et de bien solide que d'aimer et de servir Dieu. Dans le détail de ses plaisirs, c'est-à-dire, dans le *Cantique des cantiques* qu'il a fait sur son mariage avec la fille de Pharaon, ou, selon d'autres, avec la reine de Saba, qui peignent une Ethiopienne : *Nigra sum, sed formosa, ideo dilexit me Rex.* (*Cant.* I, 4.) C'est la campagne qui lui fournit tous les traits du tableau, sous lequel les saints Pères reconnaissent la Sainte Vierge, la sainte Eglise, et le bonheur de l'âme fidèle qui s'unit à son Dieu, bien différents des attentats de ces téméraires et sacriléges écrivains, dont la corruption empoisonne les choses les plus saintes, et ose tourner en galanterie, de la manière la plus licencieuse, les ouvrages du Saint-Esprit. Les arbres, dit-il, sont chargés de fruits délicieux, les fleurs odoriférantes y exhalent leurs parfums, les troupeaux, plus blancs que la neige, y bondissent, les ruisseaux y roulent le cristal de leurs ondes, le lis des vallées, la rosée de Jéricho ; en un mot, c'est une image du Paradis terrestre sous les couleurs les plus riantes, que le pinceau du Parnasse n'égala jamais, une figure du bonheur des saints, qui nous attend dans le sein de Dieu. D'après cet oracle divin, que la reine de Saba, les Juifs et toute la terre ont toujours admiré, peut-on douter que l'esprit et l'occupation de la nation, n'aient été l'agriculture sanctifiée par la religion ?

David, le père de ce grand prince, aussi célèbre et plus révéré que le fils pour ses vertus, gardait les troupeaux lorsque Samuel par l'ordre de Dieu, le sacra roi d'Israël. Il s'en fait gloire dans ses psaumes : *De post fœtantes accepit eum.* (*Ps.* LXXVII, 7.) Il ne quitta ses troupeaux, que quand son combat singulier avec Goliath, et son mariage avec la fille de Saül l'attachèrent à la cour : encore même cette cour s'occupait de l'agriculture, puisqu'il est dit que quand on avertit Saül de l'incursion des Ammonites, on le trouva menant la charrue, comme depuis les Romains y trouvèrent le fameux dictateur Cincinnatus, qu'ils mirent à la tête de leurs armées. Avec quelles armes David combattit-il les Philistins ? Par quels exploits mérita-t-il la confiance du prince ? Il essaya de l'épée, du casque et du bouclier ; mais n'en ayant aucun usage, il ne put s'en servir : il eut recours à la houlette et à la fronde. Une pierre lancée dans le front du géant le renversa, et le jeune berger lui coupa la tête avec sa propre épée, Goliath se moquait de lui et méprisait sa jeunesse. Je connais votre force, lui dit David, je sais combien vous m'êtes supérieur ; mais ce n'est pas sur mon bras que je compte ; je mets toute ma confiance en Dieu, qui peut me rendre invincible. Quand Saül lui représentait sa faiblesse, j'avoue, répondit-il, que je n'ai pas été aux prises avec des guerriers, mais avec des bêtes féroces, encore plus redoutables. L'ours et le lion enlevaient souvent mes agneaux ; je les poursuivais sans crainte, je leur arrachais leur proie, je les saisissais à la gorge, et les étranglais : *Apprehendebam mentum eorum et suffocabam eos* (*I Reg.*, XVII, 35.) Ses enfants ne dédaignèrent pas de suivre la profession de leur père. Absalon prit le temps où l'on faisait la tonte de ses brebis pour se venger de son frère Amon. Le prophète Nathan, pour parler à ce prince selon son goût, et le faire rentrer en lui-même après son adultère et la mort d'Urie, employa la parabole d'une brebis enlevée à un pauvre par un homme riche. David s'y reconnut, en fut touché et se convertit. L'amour de l'agriculture, si commun chez les Juifs, était en lui héréditaire. La pieuse Ruth gagna les bonnes grâces de Booz, grand père de David, en glanant dans son champ : liberté que Moïse avait donnée aux pauvres, en défendant d'empêcher les glaneurs de cueillir des épis que les moissonneurs avaient laissé tomber.

Il faudrait copier une bonne partie des psaumes, pour montrer combien ce saint roi, dont Jésus-Christ ne dédaignait pas de se dire le fils, était occupé de l'agriculture, et la rapportait toute à la religion : le juste est un arbre planté le long des eaux, qui donne son fruit dans la saison : Le pécheur est une brebis égarée, que le pasteur cherche et ramène au bercail : Les montagnes sautent comme des béliers, les collines comme des agneaux : Le Seigneur nous a préparé une table sacrée, où les aliments s'ont exquis et en abondance ; le pain divin qu'on y distribue nous fortifie, il est composé de la graisse de froment ; le vin qui y coule réjouit le cœur ; quel vin ! on s'en enivre aussi saintement, que délicieusement. *Calix meus inebrians quam præclarus est !* (*Ps.* XXII, 5.) Que rendrai-je à Dieu pour payer dignement ses bienfaits ? Je boirai le calice de mon Sauveur, et j'invoquerai son nom : *Calicem salutaris accipiam* (*Ps.* CXV, 13.) Il n'est pas difficile de trouver dans cette figure la sainte Eucharistie, pour laquelle Dieu a bien voulu prendre, non l'or, l'argent, les pierres précieuses, mais les fruits de la terre, le pain et le vin. Dieu n'a pas oublié les animaux ; il a ordonné à la terre de les nourrir. Les montagnes leur offrent de gras pâturages. Dieu ouvre sa main, et tout est comblé de bénédictions. Mais les animaux mêmes nous apprennent à recourir à Dieu ; ils chantent ses louanges, et l'invoquent à leur manière. Les petits des corbeaux lui adressent leur prière : *Pullis corvorum invocantibus eum.* (*Psal.* CXLVI, 9.) L'homme seul pourrait-il oublier un si juste devoir ? Il tient de Dieu cette variété infinie d'animaux, dont la chair le nourrit, dont les dépouilles l'habillent dont la force et l'adresse le servent, dont les travaux le soulagent, dont la fidélité, la douceur, les grâces, le chant, le réjouissent. Dès le commencement du monde, Dieu les fit tous venir à ses pieds, pour leur donner un nom, et assurer son empire qu'ils n'ont cessé de reconnaître.

Il serait inutile de s'appesantir sur la vie champêtre que menèrent pendant plusieurs siècles les patriarches pères de la nation. Jacob dressa des autels au milieu de la campagne, et il y vit l'échelle mystérieuse par laquelle les anges montaient et descendaient. Il s'enrichit en gardant les troupeaux de son beau-père Laban, et obtint l'aimable Rachel. Il donna à ses enfants les mêmes bénédictions que lui avait accordées son père Isaac: *Det tibi Deus de rore cœli et de pinguedine terræ abundantiam frumenti et vini.* (*Gen.*, XXVII, 28). On voit que l'agriculture et ses fruits faisaient tout l'héritage des patriarches. Ses enfants furent bergers comme lui, et gardaient les troupeaux lorsqu'ils vendirent leur frère Joseph. Ce Joseph, lui-même si grand, si puissant, si célèbre, n'était occupé que d'agriculture, jusques dans ses songes. Il vit onze gerbes, qui représentaient ses frères, lui rendre hommage. Il établit sa famille en Egypte, et lui donna à cultiver la terre de Gessen. En présentant son père et ses frères au prince, il ne rougit point de leur donner la qualité de bergers. Son père Jacob n'en prit point d'autre; et Pharaon, qui même en dormant, pensait à l'agriculture, aux vaches et aux épis, qui en dévorèrent sept, ne dit autre chose en les recevant dans son royaume: Ils sont fidèles et industrieux, je les prends à mon service. Pendant plusieurs siècles, les rois et le peuple d'Egypte furent des bergers, et ne sont connus que sous le nom de *rois pasteurs*, et ce peuple, qui multiplia à l'infini, ne fit pendant quatre cents ans que travailler la terre et garder les troupeaux.

Abraham, le père des croyans, et son neveu Loth n'avaient point d'autre occupation. Ils ne se séparèrent que pour éviter les querelles qu'avaient souvent leurs pasteurs. Pour combattre les cinq rois qui avaient enlevé son neveu, Abraham prit trois cent soixante de ses domestiques, surprit ses ennemis, et remporta la victoire. Melchisédech, roi de Salem, vint au-devant de lui, le félicita de ses succès, et lui fit des présents. Mais quels présents? Du pain et du vin qu'il offrit en sacrifice: figure admirable, tant de siècles à l'avance, du sacrifice d'un Dieu qui veut bien être renfermé sous les espèces du pain et du vin : sacrifice qui fut bientôt suivi de celui d'Isaac son fils, autre figure de l'immolation d'un Dieu sur une croix. Ce goût et ce travail se perpétuent dans la nation. Saül, quoique roi, Elisée, quoique prophète, menaient la charrue. Gédéon battait son blé quand un ange le déclara général d'armée. Le mari de Judith, quoique fort riche, gagna la maladie dont il mourut en travaillant à la moisson. Le roi Ozias bâtit des tours dans le désert, creusa plusieurs citernes pour abreuver ses troupeaux, il avait des vignes et des vignerons sur les montagnes; parce qu'il se plaisait beaucoup à l'agriculture; *Erat homo agriculturæ deditus.* (II *Par.*, XXVI, 10.)

Moïse, l'un des plus grands hommes qui aient paru sur la terre, quoiqu'élevé à la cour d'Egypte, comme le fils adoptif de Pharaon, Moïse, à qui Dieu fit connaître son nom ineffable, *je suis celui qui suis*, à qui il accorda le don des miracles et parla au milieu d'un buisson ardent, à qui il donna la loi sur le mont Sinaï, et dont il rendit le visage brillant comme un astre; Moïse, qui opéra une infinité de prodiges, garda pendant quarante ans les troupeaux de son beau-père, et dans ses lois il eut le plus grand soin de protéger et de sanctifier l'agriculture. Il est glorieux pour les cultivateurs d'avoir un si grand homme à leur tête. Qui peut douter que ses sentiments et ses lois ne soient ceux de la nation dont il a été législateur, qu'il a si longtemps et si admirablement gouvernée, et qui depuis tant de siècles se fait un devoir de les suivre avec la plus scrupuleuse attention?

Il pourvoit à la conservation de la propriété des fonds de terre et des limites de chaque possession; il veut que les fonds aliénés rentrent l'année du jubilé dans la main de leurs maîtres. Il ménage la fécondité des champs, ordonnant que de temps en temps on leur laisse une année de repos. Il a le même soin des animaux et des arbres; il ne veut point qu'on touche aux fruits des arbres les trois premières années. Il prend soin même des animaux étrangers. Si vous trouvez un bœuf ou un âne égaré, surchargé, tombé dans un fossé, ayez soin de le soulager et de le ramener à son maître, à quoi le Sauveur fait allusion dans l'Evangile: n'allez-vous pas, dit-il, abreuver votre bœuf et votre âne, et s'il tombe, ne le relevez-vous pas le jour du sabbat? Et vous trouvez mauvais que je guérisse les malades! Dans le nombre infini de sacrifices que la loi prescrit ce ne sont que des fruits et des animaux dont Dieu daigne agréer l'offrande; il doit y avoir toujours devant l'arche des pains de proposition. C'est une branche d'arbre fleurie qui assura le sacerdoce d'Aaron. On devait consacrer à Dieu les prémices et les dîmes, c'est-à-dire la première gerbe, le premier fruit des arbres, le premier des animaux, même des hommes; et Dieu voulut bien s'abaisser jusqu'à se soumettre à cette loi et se faire racheter par une paire de tourterelles le jour de la Purification. Le dixième de tous les fruits après la récolte était destiné à l'entretien des prêtres et des lévites, pour remercier Dieu de ses dons et reconnaître que tout vient de sa bonté. Les dîmes étaient donc de droit divin chez les Juifs; on doute si elles le sont chez les Chrétiens, la loi de Moïse ayant été en partie abolie par l'Evangile; du moins elles sont de droit ecclésiastique établies par toute l'Eglise et autorisées par les capitulaires de Charlemagne, le premier empereur d'Occident et le plus grand roi de France de la seconde race. On dispute encore sur la quotité des dîmes et des prémices, et sur l'espèce de fruits qui y sont assujettis. Ces questions de jurisprudence sont étrangères à un discours académique;

mais, quoi qu'il en soit, il est certain et il a toujours été reconnu que ces offrandes sont des actes de religion, pour reconnaître la toute-puissance de Dieu, de qui on tient tout, à qui on ne saurait rendre de trop grandes actions de grâces.

Les miracles étonnants de cet homme extraordinaire annoncent la même doctrine. Les fléaux dont il punit l'Egypte y ont le rapport le plus marqué : les eaux du Nil, source de la fécondité du pays, changées en sang ; l'épizootie des animaux, que l'Ecriture appelle peste, juste punition du péché dont nous ne pensons pas de demander à Dieu le remède, comptant uniquement sur les secours de l'art vétérinaire ; la grêle qui ravage tout ; les insectes de toute espèce qui rongent tout : fléaux si communs, pour lesquels l'Eglise a établis plusieurs prières et dans lesquels il est si rare qu'on ait recours à Dieu, quoique ce soient des châtiments de sa justice. On imite ce prince endurci, que rien ne touche : *Induratum est cor Phararonis.* (*Exod.*, VIII, 19.) Les promesses d'une terre où coulent le lait et le miel, les menaces de sa stérilité, si on abandonne le culte de Dieu, tout prouve combien les fruits de la terre furent toujours un objet important et religieux; le passage de la mer Rouge, où les troupeaux passèrent à pied sec avec leurs maîtres, cet agneau pascal que chaque famille immole et mange avec du pain sans levain et des herbes amères, et dont on met le sang sur les portes. Il est vraisemblable que pendant le long voyage que le peuple fit dans le désert, on faisait quelque séjour dans les cantons fertiles qui s'y trouvent quelquefois, et qu'on y travaillait la terre, du moins pour nourrir les troupeaux. L'idolâtrie du veau d'or présente les mêmes vérités. Les Israélites, dans le long séjour qu'ils firent en Egypte, furent témoins du culte qu'on rendait au dieu Apis, l'instrument et le protecteur de l'agriculture. Ils regrettaient les melons, les oignons, les grains et les fruits qu'ils y avaient laissés en abondance. Mais plus d'une fois ils résolurent d'y retourner; et dans ces vues, pour se rendre le dieu Apis favorable, ils firent fondre la statue d'un veau, lui offrirent des sacrifices, lui donnèrent des fêtes : idolâtrie très-criminelle, qui fut si sévèrement punie; mais qui démontre l'esprit de ce peuple.

Deux grands miracles établissent merveilleusement les idées sur l'agriculture : la manne et l'eau du rocher. La manne, semblable au grain de coriandre, blanc, luisant et rond comme des pois, tombait chaque matin avec la rosée, avant le lever du soleil, et couvrait toute la campagne; mais elle se fondait aux premiers rayons de cet astre. Cet aliment était nourrissant et délicieux; il avait même la vertu de préserver des maladies : les Juifs n'en eurent aucune pendant leur voyage. Chacun n'en cueillait que ce qu'il lui fallait pour sa journée; il n'était pas permis d'en faire provision pour le lendemain. Inutilement en eût-on ramassé au delà, elle se pourrissait et se remplissait de vers : leçon bien humiliante pour nous et sur le caractère de nos richesses. Tout sera un jour la pâture des vers. Il n'en tombait pas le jour du sabbat, où il n'est pas permis de travailler; on en prenait la veille pour deux jours, elle se conservait. Dieu fournit tous les jours dans le désert, pendant quarante ans, cet aliment miraculeux à ce peuple immense jusqu'à son entrée dans la terre promise. Dieu a renouvelé plusieurs fois ce miracle pour nourrir avec quelques pains des milliers de personnes. Ces circonstances démontrent, contre le sentiment de quelques auteurs, que c'était une manne bien différente de la manne ordinaire dont nous faisons usage dans nos maladies, qui n'a aucune de ses qualités. L'eau qui sortit plusieurs fois du rocher, quand Moïse le frappait de sa baguette, et coulait comme des sources d'eau vive, abreuvait tout le peuple et tous les bestiaux. Ce miracle continuel qui fournissait aux besoins du peuple, comme celui de la manne nous apprend la confiance que nous devons à Dieu, et la nécessité de l'invoquer dans nos besoins.

Il semble qu'en fournissant des aliments sans travail, Dieu dispensait les Juifs de l'agriculture, et en effet il ne pouvait guère s'y appliquer dans les sables de l'Arabie, si ce n'est peut-être dans quelque canton fertile qu'on y trouve. Mais ce miracle, bien loin d'en dispenser les hommes, leur donnait les instructions les plus importantes. Dieu en fit un devoir au premier homme jusque dans le paradis terrestre, où tous les fruits venaient sans travail; à plus forte raison depuis le péché la fécondité annuelle des campagnes, qui depuis tant de siècles d'un pôle à l'autre, fournissent tant de fruits pour nourrir les hommes et les animaux ; ces pluies, ces rosées, ces fleuves majestueux, ces fontaines intarisables, qui de toutes parts arrosent le globe; cette vaste mer qui en embrasse les parties, tous ces miracles journaliers, dit saint Augustin, sont bien supérieurs aux ruisseaux qui coulent du sein des rochers, et à la multiplication de quelques grains de manne; mais ils nous sont familiers et ne frappent plus. Cette familiarité même semble les avilir : *Assiduitate viluerunt.* Levons donc les yeux vers la Providence inépuisable, qui tient toujours pour nous ses trésors ouverts ; méritons ses récompenses par notre abandon entre ses mains, et craignons d'être punis comme Moïse et Aaron, qui furent exclus de la terre promise pour avoir frappé deux fois le rocher. On ne se défie point du cours perpétuel des fleuves et des fontaines, du flux et du reflux périodique de la mer, quoique bien des accidents et des inégalités en changent souvent le cours; on ne se défie point du mouvement régulier du soleil et de la lune, quoique les éclipses, les phases, les nuages, les ténèbres et la nuit interceptent souvent leur lumière. Ne vous défiez pas davantage du Soleil de justice qui allume les feux de ce bel astre et des fleuves intaris-

sables des miséricordes divines, qui font couler les autres fleuves; disons comme la Samaritaine : Donnez-moi de cette eau vive qui jaillit à la vie éternelle, et avec laquelle on n'a plus soif, quand on en a bu.

Cette manne délicieuse, selon l'explication du Sauveur, était une image de la divine Eucharistie. La manne que mangèrent vos pères dans le désert, ne les rendit pas immortels; mais ceux qui mangeront le pain que je donne, vivront éternellement : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* (*Joan.*, LIX, 6.) C'est encore une image de la vie éternelle dans le ciel, où la manne des délices célestes sera accordée pendant l'éternité, selon la promesse faite dans *l'Apocalypse : Qui vicerit, dabo ei manna absconditum.* (*Apoc.*, II, 17.) On conservait dans l'arche un vase plein de cette manne, qui ne s'altérait pas, pour perpétuer la mémoire et la reconnaissance d'un si grand bienfait, comme on conserve parmi nous l'Eucharistie dans nos tabernacles. Tout fut enlevé à la captivité de Babylone; Jérémie cacha le feu sacré dans un puits inconnu, et ce feu fut miraculeusement rallumé au retour du peuple. La manne n'a plus paru; comme elle était la figure de Jésus-Christ, qui allait venir sur la terre, il ne fallait pas que la figure subsistât avec la vérité. On ne trouvait dans le vase, où on l'avait ramassée, que la même quantité nécessaire à tout le monde pour la nourriture d'un jour, comme le corps de Notre-Seigneur dans une petite, comme dans une grande hostie, conformément à ce que le Seigneur nous a depuis enseigné de ne demander que le pain dont nous avons besoin chaque jour : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* (*Luc.*, XI, 3.) Ne songez pas au lendemain; à chaque jour suffit son mal. A quoi vous servent les amas de grains, vous avares qui n'êtes jamais contents, vous odieux monopoleurs qui arrachez le pain de la main des pauvres, le faisant enchérir pour vous enrichir de leur substance? Quel abus de l'agriculture que d'en immoler les fruits à votre cupidité! Cette nuit on va vous demander votre âme : *Hac nocte repetent animam tuam.* (*Luc.*, XII, 20.)

Levez-vous avant le soleil, pour recueillir les dons de Dieu. Il bénit la vigilance et le zèle; mais il ne bénit pas la paresse et l'oisiveté : il ne bénira pas davantage le travail que vous voudrez faire les jours de fête, qu'il a réservés pour son service. Il suspendait le jour du sabbat le miracle journalier de la manne, afin que débarrassé de tout soin, le peuple s'appliquât uniquement à son culte. La profanation des fêtes n'enrichit personne, elle appauvrit au contraire; et souvent, les fléaux qui détruisent la récolte sont une punition de leur inobservation. Les Juifs en avaient une chaque semaine, la néoménie chaque mois, le premier jour de l'an, huit jours à la fête de Pâques, à celle de la Pentecôte, à celle des Tabernacles, de l'Expiation, qu'on célébrait pour la délivrance de la nation par Judas Machabée, par Esther et par Judith, et jamais ils ne se sont plaints que ces jours de prières et de repos leur aient porté préjudice; ils ont au contraire éprouvé bien des châtiments quand ils ne les ont pas religieusement observés. Enfin, la manne avait toutes sortes de goûts pour les fidèles Israélites; mais elle était extrêmement amère pour les pécheurs, ce qui les en dégoûta, et leur fit faire bien des plaintes injustes : *Nauseat anima nostra super cibos istos* (*Num.*, XXI, 5) : nouveau trait de ressemblance avec la sainte Eucharistie, où dans tous les états de la vie spirituelle l'homme juste trouve toute sorte de goûts et de grâces, et le pécheur un poison mortel.

DISCOURS

SUR LES ROMANS,

Prononcé dans l'assemblée publique de l'Académie de Montauban, le 25 août 1763.

Il règne un préjugé dans le monde, funeste aux progrès des sciences et des lettres, on regarde la lecture des romans comme une étude utile, capable de former le style, l'esprit et le goût. On se croit du mérite quand on en a beaucoup lu, on s'imagine parler et écrire élégamment, quand on en a pris le jargon, qu'on en a retenu, et qu'on en sait débiter des morceaux : c'est ce faux préjugé, ce faux mérite, que je me propose de combattre. Ce n'est pas du côté de la religion et des mœurs que j'envisage les romans. Pour peu qu'on pense en chrétien, en sage, en honnête homme, en femme vertueuse et raisonnable, leur condamnation est bientôt prononcée. Je ne traite ces objets que du côté littéraire, et j'avance que les romans ne sont pas moins nuisibles aux sciences qu'aux mœurs, à la littérature qu'à la vertu. Le savant, l'académicien, l'homme d'esprit ne leur fait pas plus de grâce que le chrétien.

L'un doit même contribuer à l'autre. Un homme sans mœurs ne saurait être un vrai savant, un habile auteur. Il peut avoir reçu de la nature des talents, de l'esprit, du génie : tout s'abrutira dans le vice. Il lui échappera peut-être quelques traits ingénieux, comme des étincelles à travers une épaisse fumée. Jamais on ne verra éclore dans ses mains, un ouvrage parfait, digne de l'immortalité. Jamais Augustin n'eût mérité la réputation, je ne dis pas de Père de l'Eglise, elle suppose la plus haute sainteté, mais même celle de grand écrivain, s'il eût toujours vécu dans le désordre. Les fruits admirables de ce bel esprit n'ont pu mûrir que dans la saison de la vertu; il déplore au Ier livre de ses confessions la mauvaise éducation qu'on donne aux enfants, et qu'on lui a donnée à lui-même, en leur laissant lire ces dangereuses folies, et il avoue que, s'il ne se fût pas converti, son esprit n'aurait pas moins que son cœur été enseveli dans la fange.

Le théâtre n'est pas moins funeste que les romans, ce sont deux amis étroitement liés, dont les goûts et les intérêts sont communs. Q'est-ce qu'une pièce dramatique,

qu'un roman en action? Qu'est-ce qu'un roman, qu'une tragédie ou une comédie en récit. Ce sont des frères qui ont les mêmes ancêtres, et engendrent la même postérité. La frivolité, le mensonge, la passion furent leur berceau; ils perpétuent leur nombreuse famille, et iront de siècle en siècle faire couler leur séve trop fertile dans les branches de ce grand arbre. L'empire des lettres n'a pas moins à se plaindre que celui de la piété de se voir couvert de son ombrage. Il serait aisé de faire sentir les ravages du théâtre dans la bonne littérature, peut-être quelque jour vous inviterons-nous à les déplorer. Nous nous bornons aujourd'hui à faire aux romans un procès académique, sur les désordres qu'ils causent dans les sciences et les belles-lettres.

Le nom de roman fut d'abord un éloge. Il signifiait un ouvrage écrit en romain; c'est-à-dire dans la langue polie et savante, par opposition à la barbarie du langage franc, que parlait le peuple, comme l'on dirait aujourd'hui un livre français par opposition au jargon de la province. Depuis que la langue française a été formée, le nom de roman n'a plus signifié qu'une histoire fabuleuse. Il est des fables de plusieurs espèces, les unes faites pour instruire, les autres pour plaire. Il est aussi de plusieurs espèces de romans. Il est des romans politiques, tels que *Télémaque*, *Sethos*, le *Voyage de Cyrus*, l'*Argénis de Bauclai*, l'*Eutropie* du chancelier d'Angleterre Thomas Morus. Il en est de moraux. Ceux de M. Lecamus, évêque du Bellay qui en a composé plus de cinquante, pour dégoûter, dit-il, des autres, et n'a pas réussi. Ceux qu'a donnés depuis quelques années un minime d'Avignon, dans le même dessein, et a peu près avec le même succès; le *Voyage de Jean de Palafox*, *Robinson Crusoé*, sont de ce nombre. On en voit de savants. Le *voyage du monde* de Descartes, les *Mondes* de Fontenelle sont d'agréables traités de physique. La religion a les siens, la *Cosmogonie* d'Hésiode, *l'Histoire du ciel* de Pluche, les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Mythologies* de la Grèce, des Indes, de l'Egypte, l'*Alcoran* de Mahomet, sont des romans religieux. L'impiété n'en manque pas, les *Amours de la papesse Jeanne*, la *Parodie de la Vie de saint Ignace*, sous le nom des *Aventures de l'incomparable chevalier Dom Inigo de Guipuscoa*. Une partie du *Dictionnaire* de Bayle sont des romans impies.

On en a fait pour plaire. Ce sont les romans satiriques, et les romans de galanterie, parce qu'on ne plaît et qu'on n'amuse que par la malignité ou le vice; les premiers sont en grand nombre. Tels sont les *Aventures de Dom Quichotte*, satire du duc de Lerme; le *Satiricon* de Pétrone, portrait de la cour de Néron; le *Pantagruel* de Rabelais, celui de la cour de François Ier; les *Visions de Quevedo*, l'*Histoire comique de Francion*, le roman de la *Rose*, le *Diable boiteux*. La *Dunciade* de Pope, le conte du *Tonneau*, les *Voyages de Gulliver*, *Dom Gilblas*, *Dom Gusman d'Afarache*, et cent autres. Les romans de galanterie sont innombrables et ne valent pas la peine d'être nommés. Il n'y a que ceux-ci qui portent aujourd'hui le nom de roman. Les autres sont des ouvrages de morale, de politique, de science, sous l'enveloppe d'une fiction; de longues paraboles, où l'imagination embellit la vérité, pour la faire recevoir avec plaisir.

C'est dommage que pour les mieux débiter, on ait jeté dans ces livres, la plupart bons et utiles, de dangereux et futiles épisodes d'amour, qui n'y sont point nécessaires et qui les défigurent, et font perdre de vue à la plupart des lecteurs le fond instructif de l'ouvrage pour les arrêter vainement à des ornements parasites et ambitieux. Quel besoin avait le plus bel esprit de France, dans le plus beau traité de politique, des amours d'Eucharis et de Calypso, et quelle leçon pour un jeune prince, dans un ouvrage composé pour s'instruire, par un évêque, par un mystique, par son précepteur? Fuyez les poëtes galants, disait Ovide, bon juge, et trop expérimenté; je parle contre moi-même, la vérité m'arrache malgré moi cet aveu :

Eloquor invitus teneros ne tange poetas.
Submoveo dotes impius ipse meas.

Trois choses sont essentielles aux romans les plus modestes, les mieux écrits : la frivolité, la fausseté et la passion; en faut-il d'avantage pour les proscrire? C'est un feu dévorant qui consume jusqu'à la racine toute bonne littérature. 1° La frivolité, n'y eût-il que la perte du temps, ce serait un grand obstacle aux progrès des lettres. L'habileté fut toujours le fruit de l'étude. C'est une mine profonde qu'il faut creuser pour en tirer le riche trésor de la vérité. Que de temps perdu quand on se livre à la lecture des romans! On y passe les jours et les nuits, on les dévore, on n'en est jamais rassasié, et, comme le nombre en est infini, une avidité que tout irrite sans la satisfaire, y trouve toujours de nouveaux aliments; c'est un hydropique, selon l'expression d'Horace, qui jamais n'étanche la soif;

Crescit indulgens sibi dirus hydrops,
Nec sitim pellit nisi causa morbi
Fugerit venis.

Ainsi se passent les plus belles années de la vie, ces années précieuses, où l'imagination dans sa fécondité, la mémoire dans sa facilité, l'esprit dans sa vivacité feraient marcher à grands pas dans la carrière des lettres, on s'amuse à cueillir quelque fleur sauvage dans les champs, on s'égare à suivre un papillon qui voltige. La vieillesse ne sera pas plus raisonnable : que trouvera-t-on dans les glaces de l'hiver, que les fruits véreux qu'on a semés au printemps, les habitudes frivoles qu'on a formées, le faux goût qu'on a pris, et qu'on portera au tombeau. Règle importante dans les études, ne lisez que de bons livres, n'en lisez pas même un grand nombre, étudiez-en profondément un bon : *Non multa, sed multum.* Règle impraticable

aux amateurs des romans. Semblables à des minces hors d'œuvres, qui ne font qu'orner un repas, ces viandes sont trop légères pour nourrir un esprit raisonnable, il cherche la vérité comme les yeux cherchent la lumière. Les éclairs, les feux follets, les feux d'artifice feront-ils jamais un beau jour, ils ne feront que dérouter le voyageur qui les suivra. Vous auriez beau multiplier les fausses pierreries, eussent-elles l'éclat des diamants, elles n'en auront jamais le prix, et ne seront pas de vraies richesses.

Sans entrer dans les profondes et savantes ténèbres de l'origine des romans, que M. Huet a si bien discutées, je me borne à l'histoire de leur frivolité, ils sont semblables aux modes; car il est une mode pour les romans comme pour les parures, le même génie préside à l'un et à l'autre, et c'est partout une éternelle vicissitude. Dans le temps de nos joûtes et de nos tournois, on ne voyait que romans de chevalerie. Les paladins allaient d'un pôle à l'autre en invoquant leur dame, pourfendre les géants, enlever les princesses, et seuls avec leur écuyer mettre en fuite des armées, et conquérir des royaumes. Les précieuses de l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel esprit de leur temps, avant d'être joués par Molière, furent le modèle de la fade et assommante prolixité des compliments de Cassandre, de Cyrus, de Cléopatre. Un goût d'obscénité et de débauche fit ensuite franchir les Alpes à l'Arétin et à Bocace, conduisit à la Bastille Bussi Rabutin, pour récompenser son histoire amoureuse des Gaules, et fit couler des larmes de contrition des yeux de la Fontaine, aux approches de la mort, ou enfin on apprécie les choses ce qu'elles valent, sur la trop fameuse édition de ses dangereux contes. Les langoureuses lamentations d'une passion filée sous les fenêtres d'une Eléonore inconnue, par un Dom Curvajas de Villalobos, voiturèrent chez nous, à travers les neiges des Pyrénées, une foule de romans espagnols, dont on crut bonnement que les traductions et les imitations enrichissaient nos provinces. De là naquit le goût puéril, qui dans plus de trente volumes, sous la baguette enchanteresse des dames d'Aulnay, de Murat, de la Fosse, et dans les vastes pays de la Syrie, fit promener les enfants d'âge ou d'esprit, de merveille en merveille, de l'oiseau bleu au nain jaune, du serpentin vert à la petite pantoufle de verre. Les passions bourgeoises prirent la place des enchantements, et, sous les noms empruntés de Valère et de Lucinde, on régala le public des importantes aventures d'une marchande de la rue de la Huchette et d'un clerc de procureur au Châtelet. L'amour, s'humanisa encore davantage, car tout sert aux romans. Les *Harangères de la place Maubert*, et les *Bateliers de la Grenouillère* occupèrent un moment la scène, et donnèrent la farce après la pièce. La cour et l'armée, la ville et la campagne se sont souvent disputées le glorieux privilége d'amuser le public de leurs galanteries. Les *Mémoires d'un officier*, les *Amours d'une duchesse*, les *Aventures d'un magistrat*, les grosses fleurettes de Lubin et de Catan, ont tour à tour fait gémir la presse, et le bon sens. Chacun est en droit de figurer sur ce brillant théâtre, puisqu'il n'en coûte que d'être vicieux pour y jouer un rôle distingué; tout y peut avoir des lettres de noblesse : les romanciers comme les comédiens créent à peu de frais des comtes, des marquis et des princes, dont à la vérité, les sentiments, les expressions, les prouesses font partout percer la roture. Et de bonne foi est-il dans toutes ces inepties quelque chose de solide et d'utile? sont-ce là des leçons et des modèles de bon goût? Est-ce la peine de les composer et de les lire? *Turpe est difficiles habere nugas, et stultus labor est ineptiarum.* Rien ne m'étonne, dit Boileau :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Et ailleurs, parlant de Scudéri, l'un des faiseurs de romans :

Bienheureux Scudéri dont la fertile plume.
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume :
Tes écrits, il est vrai, etc.

On peut appliquer aux sciences ce que la religion nous apprend sur la vertu. Vous rendrez compte des moindres instants. Une parole oiseuse est une matière de jugement. L'homme de lettres et l'homme de bien, avares de leur temps, s'en rendent à eux-mêmes un compte sévère, et se reprochent presque ce qu'ils ne peuvent refuser à leurs besoins, voudraient-ils le prodiguer à des folies? Je n'aurais eu garde d'y employer le mien, et de parcourir rapidement quelques-unes de ces rapsodies, si l'espérance de dessiller les yeux de ceux en qui elles n'ont pas encore étouffé et la raison et la vertu, m'eût paru un objet digne de mon état et de mon zèle. Le sage écrivain, rigoureux dans ses ouvrages n'y souffre par un mot déplacé, un mot équivoque, un mot inutile : *De omni verbo otioso reddit rationem.* (*Matth.*, XII, 36.) Ami de la précision et de la vérité, il veut, il dit des choses, et non pas des paroles, pourrait-il soutenir un verbiage qui, après dix ou douze volumes, n'a encore rien dit. Est-il d'homme savant qui daigne s'en occuper, est-il d'amateur de romans qui devienne habile homme? Il faut opter entre deux ennemis irréconciliables, qui se détruisent mutuellement. Ils peuvent faire quelque illusion sur leurs titres. Dans un moment de curiosité, de délassement, de délire, un homme de lettres jettera un coup d'œil sur un roman; dans un affaire d'intérêt, une occasion d'éclat, un devoir pressant, l'homme frivole en fera une question sérieuse. C'est un éclair qui frappe et s'évanouit. L'activité n'est pas moins la mère de l'ignorance que des vices, la marâtre des lettres que des vertus.

La dissipation et la frivolité sont absolument contraires à la justesse de l'esprit, à la profondeur de nos connaissances, à la solidité du raisonnement, à la correction du langage. Saisir avec précision une vérité,

développer avec netteté un grand principe, suivre avec ordre le fil des conséquences, et analyser avec exactitude une matière importante. Est-ce là l'ouvrage d'un esprit léger et superficiel, qui ne sait qu'effleurer les objets, et ne cherche qu'à s'amuser. Est-il capable de réfléchir, de comparer, de combiner, de lier les vérités? L'étude l'ennuie, l'application le fatigue, l'assiduité le gêne, le raisonnement le dégoûte. Se donne-t-il le temps de raisonner? A peine a-t-il porté ses regards sur une idée, qu'elle s'efface, une autre lui succède qui s'enfuit avec la même rapidité. De là cette multitude de colifichets, mémoires, historiettes, lettres, ana, bons mots; conversations, épigrammes, chansons dont le public est inondé, qui sans ordre, sans choix, sans liaison, passant du sérieux au puérile, du religieux au bouffon, de la raison à la folie, entraînent dans un tourbillon de frivolité, et ceux qui veulent se donner, et ceux qui craignent d'afficher un air de littérature, dont cette frivolité même détruit jusqu'au germe.

Tout en eux se ressent de ces frivoles lectures. Examinez leur vie et leur personne, écoutez leurs conversations, s'il est même possible d'y rien comprendre. On y parle sans cesse et on n'y dit rien, on commence tout, on ne finit rien ; on traite de tout et on ne sait rien. Une nouvelle ridicule, une réflexion bizarre, un mot, un geste, un habit, une parure, la moindre chose en rompt le fil et tourne ailleurs tous les esprits : rien n'a moins de consistance. On est pédant si on raisonne, moraliste si on réfléchit. Sont-ce des gens raisonnables qui s'entretiennent? Non, ce sont des enfants qui jouent. Considérez ces yeux, ils ne regardent pas, ils voient; c'est un voyageur qui, marchant à grands pas, aperçoit en passant un arbre, un champ, une maison. Ces oreilles n'écoutent pas, elles entendent; c'est un instrument de musique dont les cordes touchées au hasard rendent des sons. Cette langue ne parle pas, elle articule des mots, qui signifient tout et n'expriment rien; l'un détruit le sens que présentait l'autre. Cet esprit ne pense pas, il rêve, c'est un miroir à facettes, où dans mille points de vue différents tout se peint et s'efface. Cette imagination est un de ces coureurs qui, sous le cri pompeux de rareté et de curiosité, en tournant une manivelle, font parcourir toute la terre dans un quart d'heure. Voyez ces pieds, ces mains, cette tête, ces yeux. Est-il assis ou debout, marche-t-il, s'arrête-t-il? il fait tout cela, et ne fait rien de tout cela. C'est un danseur qui tourne, saute, cabriole, va, vient, est partout et n'est nulle part. Quand j'entre dans quelqu'une de ces compagnies, il me semble voir une volière pleine de petits oiseaux. Ils montent, descendent, s'élancent, s'agitent, chantent, becquètent; la vue en est fatiguée. Ce n'est pas moi, c'est l'Ecriture qui fait ce portrait : *Homo inutilis graditur ore perverso, annuit oculis, digito loquitur, terit pede.* (*Prov.*, VI, 12.) Mais, dit-on, c'est le bon ton, le bon air, la bonne compagnie, à la bonne heure. Je ne dispute pas: cette bonne compagnie me donnerait-elle le temps de faire un raisonnement suivi? Mais je dis du moins, et c'est tout ce que je prétends, je dis que ce n'est ni le ton des sciences, ni l'air de la littérature, ni le goût du bon esprit, et qu'il ne résultera jamais une page de bon sens de la bonne compagnie de vingt romans.

Voilà le caractère français, le goût du frivole. Aucune nation dans le monde, ni peut-être toutes les nations ensemble n'ont autant composé de romans de toute espèce que notre nation. Aucune n'a tant orné, diversifié, ressassé la galanterie, ne l'a tant semée partout; religion, morale, histoire, sciences, amusements, tout dans une imagination française en a pris la teinte. Rien ne plaît à ce qui se dit beau monde, s'il n'en a l'assaisonnement; peu content de cette galante opulence, on est allé chez tous les peuples orientaux, occidentaux, méridionaux, septentrionaux enlever par des traductions le précieux butin de toutes leurs productions amoureuses. De plus de quatre mille romans, dont Lenglet Dufresnoy a rempli la bibliothèque bleue, il y en a plus de trois mille français, et tout le reste est traduit, ce qui, l'un dans l'autre, fait plus de dix mille volumes. N'est-ce pas là une collection bien utile? Une tête pleine de toutes ces rapsodies ne serait-elle pas bien savante? Le seigneur Algarotti, dans ses lettres, dit aussi injustement que plaisamment, pour peindre les nations de l'Europe : *On parlait de guerre dans l'ancienne Rome, on parle de religion dans la nouvelle, de commerce à Cadix, de politique à Londres, de comédie et de romans à Paris.* Et le roi de Prusse, dans la même vue, parlant de la religion que lui-même il professe, disait avec autant d'esprit que de vérité : *C'est se moquer de recourir à l'inspiration divine; la religion protestante s'est établie en Allemagne par l'intérêt, en Angleterre par la débauche, en Hollande par l'indépendance, en France par des chansons.*

La fausseté dans les romans forme un esprit faux dans les lectures, leur apprend à mentir et les accoutume à se payer de mensonges, c'est-à-dire les rend imposteurs et dupes. La vraie science n'est que l'amour, l'étude, le discernement, la connaissance de la vérité. Ses intérêts ne sont pas moins blessés que ceux de la société par le déguisement qui trompe, que par la crédulité qui se laisse tromper. Eh! qu'importe au public ou aux particuliers qu'un homme jadis amoureux d'une femme, ait fait pour elle des folies? Ces faits fussent-ils véritables, sont-ils bien dignes d'être transmis à la postérité? Mais encore quel homme, quelle femme, où et quand, et comment? C'est un Alcidamis qui n'a jamais été, une Amalassonte qui n'est pas plus réelle, dans un pays et dans un temps qui ne furent jamais; ce fantôme a eu des aventures, tenu des discours, formé des intrigues, commis des crimes, pratiqué des vertus qui n'ont pas plus de réalité. Il a

combattu des ennemis ou des rivaux imaginaires, a été applaudi par un prince, par un peuple et des amis faux et chimériques. N'est-ce pas comme Cirano Bergerac, s'aller promener dans la lune. Cet astre en effet a plus d'influence qu'on ne croit dans le pays de romancie. On se plaint avec raison que les nourrices gâtent l'esprit des enfants par les contes dont elles les bercent. Quel plus mauvais lait à leur faire sucer que le mensonge ? Et que font donc les Zazimi, les Zulima, les Zaïde, que des contes dont des hommes faits ont la faiblesse de se bercer, et qui ne leur gâtent pas moins l'esprit que le cœur.

Je sais bien que personne ne croit les hauts faits d'armes des Amadis et des Roland, les hypogriphes ailés de l'Arioste, les prouesses de Fierabras, des chevaliers de la table ronde et de cent autres, dont le curé et le bachelier de *Don Quichotte* font une si juste et si agréable critique. Il reste pourtant de leur lecture un tour d'imagination romanesque, un goût de faux merveilleux qui dépayse. D'autres romans plus naturels, plus vraisemblables, plus appropriés à nos mœurs, qui ont en effet quelque chose de vrai, passeront pour des vérités; et combien de jeunes personnes prendront pour des histoires réelles la princesse de Clèves, Thersis et Zélide et tant d'autres, dont on trouve le fond dans son cœur, et le modèle dans le monde, et dont rien ne fait soupçonner la sincérité. Combien même se donnent pour véritables sous le titre trompeur d'histoire, et le nom imposant d'une personne illustre qu'ils défigurent par les circonstances fabuleuses dont ils les chargent. C'est un mélange de vrai et de faux qui a répandu de si épais nuages sur les annales du genre humain, et a formé toutes les mythologies païennes. Toutes les aventures de Jupiter et de Junon chez les Grecs, de Visnou et de Brama chez les Indiens, d'Amida et de Jaca au Japon, ne sont que des romans qu'on a pris pour des vérités, ils sont devenus des faits religieux par la crédule simplicité des peuples. Cette étude habitue insensiblement à se repaître de fables, sans s'embarrasser de la vérité, c'est un rêve perpétuel, où la passion réalise ce qu'il lui plaît, et qui, familiarisant avec le prestige, forme des espèces de Don Quichottes qui prennent tout à la lettre. Ne nous moquons point de ce chevalier errant. Il n'a que trop d'imitateurs dans tous les genres. Tout ce qu'on a vu avec plaisir s'imprime dans un cœur sensible, se retrace dans une imagination vive. Elle est enchantée de ces bosquets délicieux, de ces palais superbes, de ces beautés célestes. Elle entend ces discours doucereux, elle sent ces transports, tout est en elle romanesque. Il n'y a de bien et de trop réel que les égarements de l'esprit et les crimes du cœur. Où se retrouvera cette vérité fugitive, que tout s'efforce de bannir. Elle s'envole dans les cieux avec Astrée.

Un préjugé légitime contre le chimérique dessein de se former l'esprit à l'école des romans, enfantés par l'esprit faux qu'ils inspirent, c'est le choix bizarre de pareils docteurs pour épurer votre goût et acquérir des connaissances; vous allez par préférence prendre des leçons de frivolité, de vanité, de mensonge. N'y a-t-il pas en tout genre de meilleurs maîtres, une infinité de bons livres, aussi bien et mieux écrits que tous les romans, et où l'on est sans risque pour la religion et les mœurs. Vous aurez le double avantage d'apprendre d'excellentes choses, et d'acquérir un meilleur style. Vous voulez être un grand orateur au barreau, est-ce que les plaidoyers de Patru, le Maître, Erard, Cochin ne valent pas les cent nouvelles nouvelles? Vous aspirez à l'éloquence de la chaire, sans doute le *Doyen de Killerinc* est un meilleur guide que Bourdaloue, Massillon, la Rue, Fléchier. Les *Annales galantes* vous instruiront mieux que la religion, que les ouvrages du savant Bossuet, et l'infortuné Napolitain vous ouvrira le sanctuaire de la justice, mieux que le *Journal du Palais* et l'illustre d'Aguesseau. Braves guerriers, *l'Héroïne mousquetaire* vous apprendra plus utilement votre métier que le *Polybe* de Folard, les *Mémoires* de Vauban, Puységur et Feuquières. Et vous, savants historiens, les *Mille et un jours*, *Mille et une nuits*, vous fourniront de plus belles, de plus intéressantes narrations que Rollin, Fleuri, Daniel, d'Orléans. Le philosophe trouvera les beautés de la nature mieux développées dans les *Contes des Fées* que dans Buffon, Réaumur, *l'Histoire de l'Académie des sciences;* et l'académicien verra des finesses de la langue mieux expliquées dans le *Paysan et la paysane parvenus*, que dans Vaugelas, Bouhours, Girard, Restaut. Mais malheureusement tous ces livres sont vrais et sages, et ce n'est ni la vérité ni la sagesse qu'on cherche; ils ne satisfont pas la passion, et c'est la passion qu'on veut satisfaire. L'élégance du style est le prétexte, l'amour est le motif. Le mensonge court après le mensonge ; il en est comme du théâtre. C'est la galanterie qui le fait aimer. Si on n'y trouvait que des vertus, les coulisses et le parterre seraient bien déserts, et malgré l'élévation et la noblesse, les loges ne seraient pas mieux peuplées.

On parle avec éloge de la franchise et de la naïveté de nos ancêtres; quelques auteurs ont voulu dériver le nom de *Français* du mot franchise. Ce fruit est aujourd'hui assez rare dans nos climats, pour démentir l'étymologie. Le mensonge et la dissimulation ont pris la place, il n'en reste qu'un air de droiture, et un ton affirmatif qui ne fait que masquer la fraude et lui donner du crédit. Cette apparence trompeuse de bonne foi, qui dans le moment lui concilie quelque créance, le moment d'après fait mépriser le fourbe dont on a reconnu l'imprudence et la duplicité. Car, dit le Sage, celui qui s'appuie sur le mensonge se nourrit de vent et court après des oiseaux qui volent : *Qui nititur mendaciis pascit ventos et sequitur aves volantes.* (*Prov.*, X, 4.) Ce monstre, après avoir perverti

la société, a infecté la littérature, et le règne des romans et du théâtre en est l'époque. Il a donné une foule d'écrivains dont tout le talent est de le produire hardiment et de le soutenir effrontément. Voilà l'origine d'une foule de brochures, où la vérité ne se montre que pour être combattue. Ces paradoxes hasardés, ces systèmes téméraires, ces doctrines perverses, ce pyrrhoniste universel pour qui tout est problème dans les sciences, comme dans la religion et les mœurs, ce déluge d'erreurs était inconnu avant le déluge des romans et des comédies. Mais, depuis que par lés mains de la fiction on a forcé les barrières de la sagesse et de la vérité, les lettres et les vertus ont fait un commun naufrage.

Tout est faux dans les romans. Le fond des aventures, et les circonstances dont on les embellit, et les épisodes dont on les allonge, et les discours qu'on y tient, et les sentiments qu'on y étale, et les beautés qu'on y décrit. On n'y apprend qu'à goûter, à croire, à jouer le mensonge. C'est une forêt enchantée, comme celle d'Armide, où à chaque pas on s'égare; toutes les traces de la vérité y sont effacées. A peine une sombre lueur perce-t-elle à travers ces arbres; on n'y voit, on n'y entend que des enchanteurs et des génies, on n'y commerce qu'avec des gnomes et des sylphides. Tout y est faux dans les éloges. Il n'est point de héros de romans qui ne soit un cavalier accompli, point d'héroïne qui ne soit une beauté parfaite, telle qu'il ne s'en est jamais vu. D'après ces portraits, quelque grains d'encens brûlé devant elle, et quelque coup d'œil sur son miroir, il n'est point de jeune personne à qui l'amour-propre ne persuade qu'elle est une Angélique ou un Médor. Est-il nécessaire de dire que ces beautés ne nous font pas l'honneur d'embellir notre hémisphère? Faux dans les sentiments. Ces beautés divines ne peuvent manquer d'inspirer les sentiments les plus vifs et les plus tendres, et cependant les plus décents et les plus respectueux. Autre merveille qui n'a pas encore pénétré dans notre continent. On a beau, ou par intérêt pour ménager la réputation, ou par adresse pour mieux réussir en écartant les ombrages, ou peut-être d'abord par ignorance, par pudeur, par religion, dans les préliminaires d'une passion naissante, on a beau les déguiser : ces passions si respectueuses qui ne sont ni le fruit, ni le principe, ni les compagnes du crime habitent le même pays que les Dulcinées qui les inspirent, et les Dom Quichottes qui les sentent. Tout est faux dans les promesses, les protestations et les serments. Qui en fait plus que les amants et qui les tient moins? Plus ils sont multipliés, plus ils sont faux. La profusion même annonce le peu de cas qu'on en fait de part et d'autre. Il y a plus d'un siècle que Sarrasin a dit :

Et depuis longtemps la constance
N'est qu'une vertu de roman.

Point de passion durable; le moment de la possession éteint le goût le plus vif, il est le commencement du dégoût. L'idée d'une constance jusqu'à la mort est risible. L'objet le plus accompli se flétrit, le cœur le plus passionné se lasse par l'excès même de ses transports, on s'accoutume à tout, et l'habitude est le tombeau de tout ce que la nouveauté a fait naître.

Tout est faux surtout dans les faits, et les faits les plus importants dont on a souvent la témérité de composer un cadre, pour y enchasser des fables qui en ébranlent la certitude; ne dirait-on pas que la Calprenède et quelques autres après lui, se sont concertés pour faire un roman de toute l'histoire de France, depuis Pharamon avec ses douze tomes, Charlemagne et ses douze pairs, Philippe-Auguste et ses anecdotes, Charles VII et la belle Agnès, jusqu'à Henri IV, Louis XIII, Anne d'Autriche, Mademoiselle de Montpensier, qui a bien voulu se peindre elle-même, et enfin Louis XIV, dans la Mie de Madame de Maintenon, par la Baumelle. On ne finirait point s'il fallait rapporter tous les noms illustres des princes et princesses, ducs et duchesses, barons et baronnes, comtes et comtesses, marquis et marquises, sur lesquels comme avec la baguette d'une fée, on a bâti le château de cristal de quelque historiette amoureuse; jusqu'au vicomte de Turenne, ce guerrier le plus sage et le moins romanesque qui fut jamais. On suppose que la cour des princes est toujours galante, que l'amour est toujours le secret ressort de tous les événements dont Daniel et Mézerai cherchent vainement les causes dans une autre politique que celle de Cythère. A-t-on entrepris quelque guerre, conclu quelque traité, fait ou levé quelque siége, gagné ou perdu quelque bataille? l'amour a tout fait, il a présidé au conseil, formé le plan des opérations, sonné la charge, remporté la victoire. N'a-t-on pas la fadeur de dire qu'on aimerait mieux perdre une couronne qu'une femme, pense-t-on qu'on en sera cru? Toutes les autres cours d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, de Naples, de Constantinople, jusqu'au sophi, au grand Mogol, aux empereurs de la Chine, aux incas du Perou, tout est devenu galant sous les plumes françaises, jusqu'à faire filer le tendre à Tamerlan, à Scanderberg, à Brutus, à Caton, comme à des pantins et des petits-maîtres, ainsi que Boileau s'en plaint.

Peindre Caton galant, et Brutus dameret.

L'Eglise n'a pas été plus épargnée. Il semble même qu'on trouve un nouveau sel à lui donner un vernis de galanterie. Les intrigues prétendues de la cour de Rome, des moines et du clergé remplissent des volumes. Les plumes les plus respectables n'ont pas rougi de s'y prêter Marguerite de Valois, reine de Navarre, alors protestante, en a ourdi le tissu de son scandaleux *Heptaméron;* et comme les romans ne respectent rien, quelque temps après, une plume plus véridique traçait dans le divorce satirique l'histoire trop réelle des royales amours

d'une autre Marguerite, qui n'étaient pas plus édifiantes.

Enfin, est-il rien de plus faux que le jargon des romans ? Qui est-ce qui pense tout ce qu'on y fait dire des flatteur aux femmes ? Leur amour-propre lui-même (tout aveugle qu'il est) le pense-t-il ? Que signifient tous ces grands mots de feux, de flammes, de chaînes, d'esclaves, d'adorable, de divinité, dont bien des gens meublent leur mémoire, espérant bien s'en faire honneur dans leurs conversations ou dans leurs lettres, et dont les versificateurs remplissent leurs hémistiches, et qui leur fournissent en effet quelques phrases et quelques rimes, qu'ils appellent de la poésie et de l'esprit, et que Boileau appelle :

Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore.

Ces trivialités, ces fadeurs, ces mensonges satisfont-ils la raison, forment-ils le style, embellissent-ils la langue ? Que peut-on apprendre à une école en délire , où l'on n'enseigne que des folies, des fables et des vices ? De là la courte durée de ces ouvrages éphémères. Le mensonge n'a qu'un instant. Quelques-uns, il est vrai, ont eu de la vogue dans leur temps : on a lu les romans de la *Rose*, l'*Astrée*, *Polexandre*. Que sont-ils devenus ? Qui aurait aujourd'hui la patience de les lire ? Ce serait une rude pénitence si on condamnait quelqu'un à en parcourir cinq ou six pages, comme de la *Pucelle* de Chapelain. La plupart ont le sort qu'ils méritent, le même jour les voit naître et mourir; on les lit d'abord avec avidité, on les achète à grand prix. C'est une fureur, et dans la librairie un objet de commerce très-lucratif et très-criminel, bientôt, aussi inconstants lecteurs qu'amants volages, ceux même dont la lecture, dit-on, forme le goût, les méprisent et les oublient. Ces brillantes productions passent le lendemain de la toilette à l'antichambre, de l'antichambre à l'épicier.

Rien n'est beau, j'y reviens, que par la vérité.

3° La mollesse qu'inspire les romans affaiblit l'esprit, affadit le goût, énerve les sentiments, le langage et le style. L'amour, cette faiblesse si funeste et si honteuse de l'humanité, se diversifie de bien des manières; tantôt légère et badine, tantôt fade et puérile. Dans les uns vive et amusante, dans d'autres tendre et languissante; ici magique et merveilleuse, ailleurs emportée et tragique , souvent obscène et dégoûtante , ordinairement ridicule et comique, elle a enfanté cent espèces de romans divers. Mais toujours ce qu'elle produit, et dans le corps robuste du peuple, et dans les membres efféminés des gens du monde , en les épuisant par la débauche , son image sous le pinceau de Rubens, comme sous le crayon de Calot, l'opère dans l'âme et dans l'esprit , en relâchant tous leurs ressorts. C'est ce que dit ce grand juge, Cicéron, dans les *Tusculanes* : *Animos emolliunt et virtutis nervos elidunt.* Le style des romans n'est pas mâle, sublime, fort précis, convaincant, instructif. Ce ne fut jamais un Démosthène, un Cicéron, un Tite-Live, un Bossuet, un Labruyère, un Boileau. C'est nécessairement un style lâche, diffus, mou, languissant, efféminé comme l'auteur qui les compose et les acteurs qui y figurent. Car remarquez que la plupart des romans ont été composés par des femmes, et que dans tous les femmes jouent le plus grand rôle. C'est pour elles que tout est fait, c'est à elles que tout se rapporte. Ce sont elles que tout adore, s'il est permis même dans un discours académique, de profaner ces termes consacrés à la religion, en les adressant à des femmes. C'est là que par un renversement de la loi salique en France, comme dans l'île de Babylari, le sceptre est tombé en quenouille. Tout y est grand quand l'amour le fait, tout est petit s'il ne s'en mêle ; il excuse tous les vices, ennoblit toutes les folies, opère toutes les vertus. Les plus beaux traits de l'histoire, les plus grands hommes y sont avilis par quelque insipide amourette ; les conquérants, les maîtres du monde, Alexandre, César, passant de la plaine d'Arbelles , du champ de Pharsale, aux pieds d'une Climène. J'aimerais mieux les mettre à la tête d'un troupeau, avec une pannetière et une musette. On reproche à Fontenelle que ses églogues, trop fidèle écho des lettres du chevalier d'Her , ont transformé les bergers en courtisans , et on applaudirait à de fades romans, qui des héros font des Céladons !

Le théâtre a ainsi dégradé les personnages les plus illustres. Malgré toute l'élégance de Racine, Titus, les délices du genre humain, en eût été la risée, si le genre humain l'avait vu pleurer, comme un enfant, avec sa Bérénice. Et jamais la terre, devant le vainqueur de Darius, n'eut gardé le silence que par mépris, si dans le temps qu'il était aux mains avec Porus, il eût été conter fleurette à je ne sais quelle Cléophile, et lui dire ridiculement :

Et je n'ai tant d'Etats que pour vous les offrir....
Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
Vous obéir moi-même et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.

Est-ce bien écrire que de débiter de pareilles extravagances? Je sais qu'un héros peut avoir une passion, comme il peut avoir une maladie. Il est capable , comme David, de commettre des crimes ; c'est un moment d'ivresse ; mais il est incapable des petitesses d'une intrigue de roman, ce serait des années d'imbécillité , et les grands hommes ne logent pas aux Petites-Maisons. J'aime bien mieux la réponse du grand vizir dans Bajazet :

Voudrais-tu qu'à mon âge,
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qui? moi jaloux! es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un amour ridicule,
Et laissant d'un visir la fortune flottante,
Suivre de ces amants la conduite imprudente?

Je l'aime bien mieux que tous ces songes creux de Bajazet, qui perd la couronne et la vie pour sa maîtresse. On a beau les versifier en beaux termes, ce ne sont pas des beautés, ce sont des fadeurs méprisables.

Il est sans doute des romans bien écrits. On y trouve quelquefois de la finesse, de la légèreté, de la douceur, de belles descriptions, de sages maximes; chacun porte l'empreinte du caractère de son auteur; le coloris de Voltaire est bien différend de celui de Gomberville, et quel est le livre même le plus mal écrit, où, comme une perle dans le fumier, on ne trouve quelque chose de bon? Mais il est certain qu'il y en a très-peu qui soient des modèles de beau style. Sur des milliers qui ont paru depuis deux siècles, on aurait bien de la peine à nous en citer vingt; cependant ceux qui en aiment la lecture lisent tout indifféremment; par conséquent beaucoup plus de mauvais que de bons, et les mauvais par préférence, puisqu'ils sont communément plus libres; il y a donc plus à perdre qu'à gagner:

Quid te vana juvant miseræ ludibria chartæ?

dit Martial. Dans quelques romans, c'est un style boursouflé, un pompeux galimatias, de grands mots qui n'ont aucun sens; dans d'autres un style bas et grossier; on croit être à la place Maubert et entendre les gentillesses des poissardes. C'est souvent un bourbier d'obscénités; on peut en dire, comme de Régnier:

Heureux si ses écrits craints du chaste lecteur
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur.

C'est quelquefois un tissu d'idées alambiquées, de sentiments outrés, d'expressions peu naturelles. On veut y répandre de l'esprit, et on y fait se heurter les antithèses, sautiller les jeux de mots, les pointes et les termes nouveaux, le *Dictionnaire néologique* de l'abbé des Fontaines est presque pris des romans. Que trouve-t-on de spirituel dans la carte de Tendre, qui occupe la moitié de la *Clélie*? Est-ce là le dernier effort de l'esprit de la dixième Muse, d'avoir donné les noms enfantins de Petit soin, de Doux regard, de Bon accueil à des villages, à des rivières, à des montagnes? Ceux qui donnent dans le sentiment font parler le cœur avec une emphase qui le rend suspect, une délicatesse qui le fait évanouir, un raffinement de générosité qui le renvoie à l'âge d'or, un ton de déclamation qu'on ne pardonnerait pas au cothurne. Tous ces amants si spirituels ne savent que mourir; qui peut survivre à l'absence, à l'indifférence, à l'infidélité? Il faut absolument se tuer. Heureusement ce beau désespoir ne passe pas le bout des lèvres. Quel dommage si la main était aussi prompte à l'exécuter, la pièce serait d'abord finie, et le monde depuis longtemps dépeuplé.

Quelquefois on sème de grandes réflexions, une ennuyeuse morale, de la philosophie, des sentences au milieu du jeu des passions. C'est une prudence de style. Au contraire, la coquetterie de style se charge de parures, fait des éloges, accepte de secrètes intelligences, reçoit des confidences, montre de la discrétion. L'auteur et l'acteur, souvent les mêmes personnes vont au même terme, par la même route. L'un peint l'autre, l'un agit et l'autre raconte. Il me semble voir le théâtre des anciens, où deux comédiens jouaient le même rôle; l'un faisait les gestes, l'autre prononçait les paroles, et tout roman, à le bien prendre, n'est-il pas un traité de coquetterie, où l'on enseigne méthodiquement, par les faits, à inspirer adroitement les passions et à les entretenir par des espérances, les irriter par des obstacles, les animer par des progrès en ménager les détours par des intrigues, en écarter la honte par de faux jours, les assaisonner par des raffinements, y enhardir par de pernicieuses maximes, en préparer le dénouement par des artifices, en faire regarder le succès comme la récompense des vertus, et enfin désirer la satisfaction, comme le comble du bonheur?

Cet amas immense de défauts de toute espèce, répandus à pleines mains sur la masse entière des romans, et dont il n'est aucun qui n'en renferme un grand nombre, sont-ce là des sources bien pures, où la littérature, l'esprit, le bon goût doivent se désaltérer? Est-ce une société choisie, où les talents puissent se façonner? Par quel enchantement un esprit toujours rempli de chimères, nourri de volupté, pétri de mollesse, tout à coup s'arrachant au bourbier, secouant ses ailes, s'élançant au-dessus de lui-même, prendra un noble essor, fera un effort de génie et créera des chefs-d'œuvre? Partout où il faut de l'attention, de la raison, de la vigueur, on trouve un esprit flasque, efféminé, se traînant pesamment, s'appesantissant tristement, ou glissant rapidement sur tout ce qui n'est pas le plaisir fugitif dans lequel il l'a roulé, et qui à tout moment fond dans sa main. Quel juge sera-ce sur les fleurs de lis qu'un magistrat petit-maître, qui donne dans son cœur audience à Thémire, et prononce judicieusement sur le prix de ses grâces, tandis que l'avocat au barreau s'amuse à lui commenter un paragraphe du Digeste? Quel redoutable vainqueur sur la brèche, qu'un militaire blasé aussi criblé des traits du vice qu'il risque de l'être par le feu du canon, qui vient d'étudier l'art de la guerre à l'école militaire de la belle Cloris? Le jugement des savants ne se prononce pas plus équitablement au temple de Gnide, et ce n'est point aux mains d'un marquis galant que le génie et le goût ont remis la balance. Les habitants de Paphos ne cueillent pas plus glorieusement les lauriers académiques, et ce n'est point du tout dans les Etats du prince Fanfaredin que les héros littéraires trouvent le sacré vallon.

Une raison évidente de la rareté des bons romans, c'est que les bons esprits, les hommes de mérite méprisent ces futiles compositions. Ils estiment trop leur temps et leurs talents pour les leur prostituer. Il ne peut donc y avoir que des gens médiocres, désœu-

vrés, frivoles, vicieux, qui daignent s'en occuper, et qui nécessairement enfantent des ouvrages médiocres comme eux. Si par hasard cette tache ternit la vie de quelque homme de mérite, c'est un écart de jeunesse, un moment d'absence dont on rougit. La production s'en ressent, ce fruit amer et précoce de la corruption ou de la légèreté est bien éloigné du bon goût de la maturité, et si malheureusement quelque homme de génie se livre à ces compositions, il se rend incapable de jamais rien écrire de bon. Qu'est-ce, dans la république des lettres, que la Calpranede, Scudéri, le Pays? Les Villedieu, les Gomès, les de Noyer n'y tiendront jamais un rang bien éminent. Il est vrai que les romans composés par les femmes passent pour plus amusants que les autres. Ils ont plus de légèreté dans le style et de vivacité dans les sentiments. L'esprit et le cœur se peignent sans y penser. quand ils tiennent la plume. Mais est-ce bien connaître ses intérêts? Quand avec autant de naturel et de goût on trace le portrait des faiblesses de son sexe, quand on en dévore l'histoire avec tant de plaisir, fait-on bien l'éloge de sa vertu? Jamais ni la composition ni la lecture des romans n'annonça ni ne forma des Lucrèces. Eh! comment pourrait-on, en ce genre faire de bons ouvrages? Ce genre, lui-même est mauvais, de quelque agrément qu'on le pare, de quelque sel qu'on l'assaisonne. Un assemblage de frivolités, de fables, de vices, sera nécessairement un être méprisable. On a beau peindre et couvrir de riches habits un morceau de carton, ce n'est jamais qu'une poupée. L'étalage de l'élégance, de la grandeur, de l'artifice, ornements postiches, dépense perdue, qui ne peuvent attacher qu'un esprit superficiel ou un cœur gâté, mais jamais satisfaire un esprit raisonnable. Une grande âme n'est ni éblouie par le faste, ni intimidée par les hauteurs, ni énervée par les plaisirs, ni séduite par le mensonge : elle démêle Thersite sous les armes d'Achille. Un bon esprit n'est pas plus la dupe de la pompe des paroles, de la hardiesse du style, de l'artifice de la narration : il méprise sous le fard et le masque, sous l'or et la soie, l'écrivain et le héros sans mœurs qui veulent lui en imposer.

La facilité de parler et d'écrire sur des matières de galanterie, dont on est quelquefois si vain, est un fort petit titre à la gloire du bel esprit. Ne soyons point dupes des apparences. Il ne faut que de la passion, surtout quand l'obscénité s'y mêle. La corruption fait seule tous les frais de l'invention et tous ceux de l'applaudissement. Toutes les passions, surtout l'amour, ont une éloquence naturelle. Le plus stupide paysan sait dire quelque chose de gracieux à ce qu'il aime, et dans les débauches être plaisamment libertin au cabaret. La plus grossière harangère l'emporte quelquefois par l'énergie de ses expressions, sur les *Philippiques* et les *Catilinaires*.

La colère suffit et vaut un Apollon.

L'amour donne donc de l'esprit? Non, il n'en donne pas plus que le délire n'en donne aux malades, le rêve à un homme endormi, il l'ôte au contraire. Jamais passion ne rendit plus aveugle et plus déraisonnable; jamais passion ne fit faire et dire plus de sottises. J'en prends à témoin les romans mêmes. Quel livre en est plus rempli? Les mieux écrits en rapportent une infinité de leurs héros et de leurs héroïnes. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que le désordre goûte, applaudit, couronne tout ce qui le flatte, et comme son règne est bien étendu, la réputation de ceux qui le servent est bientôt faite. Le plus savant ouvrage sera des années à percer; cette brochure licencieuse volera sur les ailes du vice, de Paris aux Pyrénées et aux Alpes. Pourquoi cette différente fortune? parce que l'un est bon, l'autre mauvais, l'un combat le vice, l'autre le nourrit. Qu'on examine de près les pensées, les expressions des romans les plus ingénieuses, elles n'ont rien que de commun, tout le monde le sait, on les trouve partout. Séparez-les de l'objet vicieux qui en fait le prix, appliquez-les à d'autres matières, elles seront plates et insipides, les plus grossières avec cet assaisonnement auront un goût exquis. La beauté de l'esprit des romans est tout entière dans les égarements du cœur.

Eh! sur quoi pourrait rouler cet esprit, il n'est point de matière ni plus usée, ni plus bornée que l'amour, ni le crime, ni les sentiments, ni les transports, ni les raffinements ne sont susceptibles que d'un très-petit nombre de combinaisons, qui dans un moment sont épuisées. Ici plus qu'ailleurs, tout est dit, tout est fait depuis six mille ans. On ne peut que redire les mêmes choses. Mais le nombre des romans est infini; qu'importe? toute cette immense bibliothèque ferait à peine un volume raisonnable, si on élaguait toutes les fadeurs, les puérilités et les répétitions; c'est toujours les mêmes commencements, même marche, mêmes obstacles, même dénoûment. Ce sont deux cœurs épris l'un pour l'autre. On s'est vu au bal ou à la promenade, on s'est parlé, on s'est écrit, on s'est absenté, on s'est retrouvé, on a été traversé par quelque rival, on s'est enfin marié. Ne faut-il pas un génie transcendant pour dire toutes ces merveilles? C'est un jeu d'échecs où les mêmes pièces roulent toujours sur le même échiquier. Il n'y a qu'un roman dans le monde. Le génie le plus fécond n'en fera pas deux. La monotonie y règne jusque dans le langage, avec une cinquantaine de mots : attraits, appas, charmes, traits, flèches, carquois, flammes, chaînes, blessures, victoires, etc. Dans un dictionnaire bien court vous aurez tous les romans, tous les opéras, toutes les chansons, toutes les lettres, toutes les conversations galantes du monde. A peu près comme si on jetait en l'air une poignée de dés pour faire les combinaisons des nombres. Telle est l'ancienne provision des écrivains en pastorale. Après avoir pris

dans leur portefeuille des chèvres et des moutons, des oiseaux et des ruisseaux, des hêtres et des ormeaux, des lis et des roses, l'aurore aux cheveux dorés, entrelassé les noms d'Amarillys et de Mœlibée. Ils ont tout dit, Théocrite et Virgile n'en approchent pas; c'est ce que Boileau appelle :

Dans ses vers décousus mettre en pièces Malherbe.

Tel est encore l'antique ameublement de la mythologie païenne que l'on donne pour de la belle poésie. Quand on a fait venir Mars et Bellone, le fils de Vénus et le fils de Latone, le Dieu des enfers et le Dieu des muses, la sage Minerve et la blonde Cérès, Hypocrène et les muses, on se croit au-dessus de l'Olympe, enivré de nectar et d'ambroisie. Cette fécondité n'est qu'indigente : c'est l'*abondance stérile* de Boileau ; c'est un pauvre qui n'ayant que les haillons de son trisaïeul, s'affuble de canons et de vertugadins. Ces richesses appauvrissent le génie et rendent l'esprit paresseux, et rien ne marque plus la médiocrité que cette facilité nonchalante à coudre ensemble ces mots merveilleux qu'on apprit par cœur dans la poussière du collége ; j'ai rendu un grand service à mon ami, disait Boileau, je lui ai appris à écrire difficilement. Ses ouvrages immortels lui coûtaient.

Si j'écris quatre mots j'en effacerai trois ;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose,

et les romans ne disent rien.

Finissons par quelques avis de saint Paul, qui par l'élévation de son génie, son éloquence et sa science ; par la connaissance même des poëtes comiques et galants, comme Ménandre dont il cite des vers, ne mérite pas moins d'être un oracle dans la littérature, que dans l'Eglise par ses divines révélations. Evitez, dit-il aux Ephésiens, les frivolités, les folies du discours qui ne mènent à rien : *Scurrilitas*, *stultiloquium quæ ad rem non pertinent.* (*Ephes.* V, 4.) Fuyez les inepties et les contes de vieilles. *Ineptas et aniles fabulas.* (II *Tim.*, IV, 7.) On dirait qu'il a lu nos romans tant il les peint naturellement. Car, ajoute-t-il, avec autant de vérité et de bon goût que de religion, la piété est utile à tout, et à l'esprit et au cœur, à la vie présente et la vie future : *Pietas ad omnia utilis.* (*Ibid.*, 8.) Le Dieu des sciences et le Dieu des vertus est le même, partout il est la sagesse et la vérité. Il n'y a de bon, d'utile, de véritablement beau en aucun genre, que ce qui est vrai, solide, vertueux, qui vient de Dieu et qui mène à Dieu. Tout ce qui en écarte est faux, méprisable et funeste. Les bons esprits sont ceux qui se sanctifient, et les mauvais ceux qui se damnent. Point de science plus sublime, plus digne de l'homme que celle qui rend heureux dans le ciel. Point de ténèbres plus épaisses, de plus absurde folie que celle qui règne dans l'abîme. Ne l'oubliez pas, vous jeunes gens, qui entrez dans la carrière, vous vieillards, qui touchez au terme : l'académie et la religion, l'homme d'esprit et l'homme de bien, le savant et le chrétien doivent être inséparables.

DISCOURS
SUR LE THÉATRE,

Prononcé dans l'assemblée publique de l'Académie de Pau, où se trouvaient les députés des Etats du Béarn et les dames de la ville.

Quelque juste que soit la guerre littéraire que je déclare au théatre, je sens que les passions qui y sont si vivement et si agréablement étalées, me raviront un grand nombre de suffrages. Mais, avant d'entrer en lice, je veux imiter un grand prince, qui a cru devoir faire alliance avec les impératrices d'Allemagne et de Russie. J'ai recours à la protection des dames qui me font l'honneur de m'entendre, je combats un penchant bien commun et bien vif, plus redoutable que le roi de Prusse. Pour se battre à armes égales, que de batteries d'esprit et d'agréments ne faut-il pas lui opposer. Heureusement vous le voyez, mes arsenaux sont bien fournis, mes troupes auxiliaires bien armées. Le grand prince que j'ose prendre pour modèle s'unit encore avec l'empire. N'ai-je pas aussi pour protecteurs les états de la province, qui valent bien pour moi la diète de Ratisbonne. Les vertus et la sagesse, la religion et les mœurs ; l'Eglise et la noblesse me donnent dans les illustres pères de la patrie, réunis avec l'Académie, le collége des électeurs et celui des princes, soutenu d'un côté par les troupes légères des grâces, et l'autre par la puissante phalange de l'Academie et des Etats, que toutes les troupes des auteurs et des amateurs s'arment contre moi, je marche sans crainte à l'ennemi.

Les romans et le théâtre sont fort semblables, le roman est une comédie en récit, un drame est un roman en action. Point d'aventure galante dont on ne puisse faire une pièce dramatique, on l'a fait d'un très-grand nombre, et point de comédie dont ne fit un roman, il ne faut que dialoguer l'un et raconter l'intrigue de l'autre. Tous les deux sont très-dangereux pour les mœurs ; qui en doute parmi les chrétiens ? Une triste expérience ne l'apprend que trop au téméraire qui ose encourir les risques : que faut-il de plus à l'homme sage ? le salut est préférable à tout, c'est l'unique affaire. Que sert à l'homme de cultiver son esprit ; de composer de beaux ouvrages, d'acquérir une réputation brillante, de goûter les plus doux plaisirs, de gagner tout un monde, s'il perd son âme.

Mais je n'envisage ici la scène, non plus que les romans que du côté littéraire. Ce n'est pas un prédicateur, c'est un académicien qui parle. Je combattrais en chaire pour la religion et pour la vertu ; j'alarmerais votre conscience par la vue des blessures profondes que le spectacle fait à votre âme. Mais, sans abandonner les intérêts de l'éternité qui ne doivent pas être moins précieux à l'académicien qu'au fidèle, je me borne ici à effrayer votre esprit par le détails des plaies que la comédie fait au bon goût et

aux belles-lettres. La dépravation des mœurs qu'elle cause suffirait pour le démontrer. La vertu toujours raisonnable, et seul véritablement raisonnable, fait juger sainement, parler noblement, penser décemment : le vice est aveugle, frivole, bas, licencieux. Les grands auteurs sont communément vertueux. Rarement un homme sans mœurs sera-t-il bon écrivain ?

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur,

dit Boileau ; mais j'abandonne encore cet avantage de ma cause ; je me renferme dans la sphère de la littérature. J'y trouve d'assez fortes armes pour être assuré de la victoire.

On sent aisément que toutes celles que j'ai employées contre les romans, me rendraient le même service contre les productions théâtrales. Même frivolité, même mensonge, même mollesse, elle y est même incomparablement plus dangereuse, ce ne sont pas des poisons froids, et comme morts dans l'écriture. Ce sont des poisons animés par les charmes des actrices, le feu de la déclamation, la pompe de la décoration, la musique, la danse, la compagnie, qui se glissent dans nos veines par tous les sens à la fois,

Est mollis flamma medullas.

Ils ne laissent point la liberté de réfléchir ; l'âme, frappée par la force du tableau vivant, entraînée par le torrent de l'action, et l'ivresse du plaisir, n'est plus à la raison, à elle-même.

Ces idées n'ont un air de paradoxe qu'aux yeux de l'enthousiasme des amateurs, et cela même le condamne, l'ivresse jugea-t-elle jamais sainement du vrai mérite ? C'est une des folies de la scénomanie de s'imaginer que le théâtre enseigne tout, qu'il décide tout, qu'il est tout, que comme les héros y jouent toute sorte de rôles, ils y deviennent orateurs, philosophes, jurisconsultes, savants, gens d'esprit, et ont toutes les qualités des grands hommes qu'ils représentent. Molière, dans l'apologie du *Tartufe*, n'a-t-il pas eu l'extravagance d'avancer *que les prêtres n'étaient déchaînés contre lui, que parce qu'il prêchait mieux qu'eux ?* N'a-t-on pas fait dire au prince de Condé, *que les pièces de Corneille étaient pour lui des leçons de politique ?* Ecoutons Sainte-Foix, *Essais sur Paris* (tom. IV, pag. 85) : « Je croirais la décadence de notre nation prochaine, si les hommes de quarante ans n'y regardaient pas Corneille comme *le plus grand génie qui ait jamais été.* Quelle rapidité dans son vol ! quel sublime dans ses pensées ; quelle noblesse dans ses portraits ; quelle majesté dans les tableaux ; quelle profondeur de politique ; quelle vérité ; quelle force de raisonnement, » etc. C'était sans doute dans un moment de délire qu'on a écrit ces grands mots. Vous savez faire quelques vers, dialoguer une scène, prononcer avec grâce ; à quoi vous servent ces talents pour la société ? Passe-t-on des coulisses aux fleurs de lis, des foyers à l'armée. Le savant magistrat, l'habile officier, le bon père de famille, la femme fidèle, sont-ils des personnages formés de la main des actrices ? Quel genre de littérature y apprendrez-vous. Thalie fait-elle éclore un historien, un orateur, un médecin, un géomètre ? A moins que vous ne preniez pour d'utiles instructions les savantes leçons que donnent au bourgeois gentilhomme, son musicien, son maître de grammaire, ou de philosophie. Un acteur serait bien surpris de se voir ériger en professeur de quelque faculté, et la scène en lycée. On y parle de tout, on croit tout savoir, et on ne sait rien, c'est le *Chrysologue* de Rousseau. *Chrysologue est tout, et n'est rien ;* j'ajoute, il n'est rien, parce qu'il croit être tout.

On y est aussi peu aidé, même en poésie. La plupart des comédies sont en prose, la plupart des autres ne sont que de la prose rimée, où bien loin de donner, on n'observe aucune règle de versification. Chaque genre de poésie à sa muse, dont le théâtre n'ambitionne, ni ne ménage les faveurs. *Le genre dramatique,* dit Fréron, est la maladie à la mode ; *cette fureur fait beaucoup de tort au reste du Parnasse.* Dans le dramatique même qui renferme deux empires, Thalie et Melpomène sont jalouses et rivales, quoique sœurs. Le favori de l'une doit renoncer aux bonnes grâces de l'autre. Le poëte universel est encore à naître, même dans les divers théâtres tragique, comique, lyrique, pastoral. Qui lit les poésies diverses de Corneille ? Racine a prudemment laissé les siennes dans son porte-feuille, ainsi que Crébillon et Campistron. Molière s'est fait siffler dans son poëme du *Val de Grâce.* Homère et Pindare ne furent point émules de Sophocles et de Ménandre. Virgile, Horace, Boileau, n'ont jamais chaussé le cothurne. Veut-on qu'un faiseur de comédie, cet être merveilleux, fasse aussi une chanson. A la bonne heure ; et qu'est-ce dans l'état qu'une chanson et une comédie, c'est une comédie et une chanson. Que peut-il enseigner que ce qu'il sait ? La meilleure école de peinture ne formera que des peintres ; il ne peut sortir que des musiciens de la plus savante académie de musique, le théâtre ne peut faire que des comédiens. S'il était permis de mêler l'Evangile à des objets profanes, nous dirions : *On ne cueille point des figues et des raisins sur les buissons.* (*Luc.*, VI, 44.)

Qu'est-ce dans le fond que cette école théâtrale, bien appréciée ? Prenons-là depuis Corneille jusqu'à nos jours. Mettons le bon et le mauvais dans une balance équitable, de quel côté penchera-t-elle, même de l'aveu des amateurs ? Dans la masse des auteurs dramatiques, et même dans la totalité des ouvrages des meilleurs auteurs, il y a incomparablement plus de mauvais que de bon. On compte cinq ou six poëtes, qu'on dit excellents, peut-être une douzaine de médiocres ; tout le reste (et il en est plus de cinq cents) ne fait que barboter dans la boue du Parnasse. Dans cette foule méprisable, quelqu'un s'est distingué par la singularité, le ridicule, ou le vice. Tels sont les grands maîtres qui, pendant cent cinquante

ains ont rempli les chaires des belles-lettres, érigées dans la fameuse université des histrions. Les meilleurs auteurs ne sont pas plus heureux; il y a cinq à six bons poëmes dans Corneille, autant dans Molière et dans Racine, en allant glaner sur les autres, on en ramasserait une trentaine, tout le reste n'est rien.

J'ai vu l'Agesilas.
Hélas!

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Qu'est-ce pour former l'esprit que *Pourceaugnac*, le *Médecin malgré lui?* Qu'est-ce que *Poisson*, *Durier*, *Scudéry*, *Dancourt*, *Vadé*, *Favard*, *Panard*, *Montfleuri*, etc. Voilà les trésors de la scène. Mais c'est, dit-on, la vieillesse ou la jeunesse de Corneille et de Molière, on y trouve des traits de génie, des étincelles de leur feu divin; car on divinise à bon marché dans les loges. A la bonne heure, que ces dieux de nouvelle création figurent sur l'Olympe. Mais on n'exigera pas que je prenne pour maître un vieux radoteur, ou un jeune étourdi, quelque habile homme qu'il ait été ou qu'il doive être, les étincelles et les éclairs sont de mauvais guides, et avec tout le respect qui est dû à ces astres brillants, à retrancher leurs taches, leurs éclipses, leurs aberrations, leur lever, leur coucher, on ne peut en espérer que bien peu de beaux jours et des lumières bien faibles.

Les bonnes pièces offrent un beau dessein, quelques bonnes scènes, de bons vers, des portraits, des sentiments, tout cela sans doute a son mérite. Mais, réduits à leur juste valeur, par une soustraction raisonnable, ces morceaux réunis ne font pas le quart du poëme. Ne soyons pas dupes de la charlatanerie typographique; les trois quarts ne sont qu'échafaudage pour étaler la marchandise. Retranchons les vignettes, les culs de lampe, les titres des actes et des scènes, les espaces inutiles, les noms des acteurs répétés dix fois dans une page, dont chacun emporte trois ou quatre lignes; supprimons les monosyllabes *oui*, *non*, *mais*, *ouais;* les phrases commencées et interrompues, qui ne signifient rien; les liaisons triviales, *entrez*, *sortez*, *on frappe*, dont chacune tient fièrement sa ligne, et est honorée du nom d'un acteur, cette réduction est équitable; il ne faut pas un génie bien transcendant pour enfanter ces prodiges. Les 3 ou 9 volumes de Molière, ainsi élagués feront à peine un volume. Autre réforme plus étendue et plus importante. Que cette matière, ainsi purgée soit mise au creuset d'une saine critique; qu'on la dégage des platitudes, des bouffonneries, des fadeurs, des grossièretés, des scènes, des conversations de valet, de soubrette, de paysan, de fourbe, pour ne conserver que ce qu'il y a d'ingénieux et de bon: toute la bibliothèque du théâtre de plus de mille volumes ferait à peine deux ou trois in-12. Les *Caractères* de la Bruyère, le *Télémaque* de Fénelon, l'*Histoire universelle* de Bossuet, valent infiniment mieux que toutes les productions théâtrales ensemble. Quelle tête qui serait pleine de ces rapsodies! *ce serait l'abrégé des Petites-Maisons.*

Je sais qu'on ne pèse pas les auteurs à la livre, qu'on ne mesure pas le génie à la toise, comme ce riche ridicule, qui pour se donner un air savant, traitait avec un libraire, et se faisait fournir des livres comme des tapisseries; cependant à mérite égal un grand ouvrage l'emportera sur une brochure. Que sera-ce quand, à la frivolité du genre, à la médiocrité du mérite, on joindra comme au théâtre, la petitesse du volume. Les amateurs sont un peu suspects; une pièce est à leurs yeux un chef-d'œuvre d'esprit; le dernier effort du génie, le miracle de l'humanité, la nature épuisée, presque la divinité, si on l'osait dire, dans la création d'un Corneille, d'un Racine, d'un Molière, ne peut aller plus loin, comme on le disait d'Aristote avec plus de raison: *Humani ingenii extrema meta.* Je m'étonne qu'à l'exemple de la *Métromanie*, pièce ingénieuse, où l'on loue la manie du vers, on n'ait pas fait la *scénomanie* pour jouer la manie du théâtre. Il pourrait bien y avoir des scènes bien instructives et amusantes, sur l'enthousiasme des amateurs, et le prix excessif qu'ils mettent aux productions ordinairement médiocres, le plus souvent véreuses de ce mauvais terroir, et à peu près comme le maître de danse et de musique du bourgeois gentilhomme, attachent le bonheur et le gouvernement du monde à une ariette ou à un rigodon. Pour moi, qui ne suis pas tout à fait si enthousiasmé, je ne prends pas pour pur un or plein d'alliage, et je fais cribler le froment dont je me nourris.

Qu'on choisisse donc ce qu'il y a de bon, et le théâtre sera utile. Ce choix ne se fait pas ni ne peut se faire, et ne vaut pas la peine qu'on le fasse. Qui le fera, sera-ce l'auteur, admirateur aveugle de ses ouvrages? Sera-ce les comédiens ou les libraires, qui ne jugent de la bonté d'une pièce que par l'argent qui leur en revient, et savent bien que les plus licencieuses sont les plus lucratives? On ne va à la comédie que pour s'amuser, on ne s'y remplit que de passions de bouffonnerie, la foule ne goûte et n'est capable de goûter que les folies qui la font rire; *elle attend la soubrette avec impatience, quand le héros parle raison sur la scène*, vouloir en faire une école de bon goût, c'est une chimère. Le plus sûr moyen de faire tomber les spectacles, c'est de les réduire à ne donner rien que d'utile et de bon, on ne trouverait plus, ni auteurs, ni acteurs, ni spectateurs; ne faut-il pas qu'après la meilleure pièce, une farce vienne dédommager de ses ennuyeuses beautés. On en a si fort prisé jusqu'aux moindres traits, qu'on n'a pas rougi d'offrir aux public dans une foule de volumes du théâtre Italien, les esquisses, les canevas, les croquis des scènes que les acteurs remplissent *impromptu;* il faut qu'on attache une prodigieuse importance à

tout ce que la scène enfante pour en transmettre à la postérité jusqu'à la poussière. Qui fera le judicieux discernement d'un petit nombre de bonnes choses, noyées dans un tas immense de mauvaises. Un libertin le voudra-t-il? conduit par la légèreté, entraîné par la volupté, il s'arrêtera par préférence à ce qu'il faudrait supprimer. Un homme sage daignera-t-il y perdre son temps, et acheter à si grands frais quelque ligne avouée par la raison et le goût? Il faudra donc que ce laborieux mortel qui, à travers tant de landes, de buissons, de bourbiers, enfin après mille fatigues sera parvenu à une petite collection de richesses théâtrales, interdise les spectacles : on y retrouverait tout ce qu'il aurait proscrit, et tel que le jeune homme de Térence,

Qui court chez sa maîtresse, oublier ses leçons.

bientôt on renouerait les dangereuses liaisons avec les ennemis auxquels il aurait déclaré la guerre. En attendant l'édition de ce précieux recueil avec privilége exclusif des misères de la scène, nous continuerons à la regarder comme une très-mauvaise école. Nous pensons comme le livre célèbre ***De corrupta eloquentia***, attribué à Cicéron et qui n'en n'est pas indigne. Il assure que le théâtre est une des principales causes de la corruption de l'éloquence dès le premier âge : ***Hæc mihi pene in utero matris concipi videtur furore histrionali : his occupatus et oblectatus animus quantulum loci bonis artibus relinquit?***

Ce n'est ni prévention ni excès. Le juge le plus compétent est le moins suspect : le théâtre lui-même prononce cet arrêt. Point de tribunal au monde où la critique soit plus commune, plus sévère et ordinairement plus juste. Rien n'y paraît qui n'ait mille censeurs. Combien de pièces rejetées par les comédiens, ou sifflées par le parterre? Que de parodies, d'extraits, de brochures satiriques! A l'entendre, tout est plein de fautes. Que sont les préfaces de Corneille, de Racine, de Molière, que des apologies, où l'auteur à genoux demande grâce au public, et se déchaîne contre les jaloux, qui malheureusement ne disent que trop vrai, et ne font pas mieux. A voir ces écrivains se déchirer les uns les autres, on peut dire, comme de Pétrin et de Colasse :

Apollon, toujours équitable,
Prétend qu'ils ont raison tous deux.

Que n'a-t-on pas écrit contre *Le Cyd?* L'Académie en corps y remarqua plus de deux cents fautes, et n'avait pas tort. ***Phèdre*** essuya les plus rudes assauts ; ***Esther*** si brillante à Saint-Cyr est tombée à l'hôtel. ***Athalie*** aujourd'hui si vantée, a été vingt ans méprisée. La critique de l'***Ecole des femmes*** a fourni matière à une comédie ; ce serait une histoire amusante, que le détail des querelles théâtrales. Si quelque pièce se soutient, malgré l'orage, que le nombre en est petit. Presque tout se brise, et mérite de se briser à l'écueil de la critique :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

De sorte qu'au jugement même de leurs adorateurs, Melpomène et Thalie ne sont que des misérables couvertes de haillons, qui ont un habit pour les jours de fête, ou one n'est-ce qu'un habit d'arlequin, composé de pièces rapportées, où l'on trouve un morceau d'étoffe de prix, quelque joli compartiment, ou quelque couture bien liée.

Démontrons ces vérités par l'analyse. Il faut quatre choses à l'homme de lettres : étendue de connaissances, justesse de vues, élévation des sentiments, noblesse du style. Trouver et produire, c'est le génie; choisir et bien saisir, c'est l'esprit; élever et ennoblir, c'est l'âme; peindre et faire goûter, c'est la diction. Or, le théâtre borne le génie, affaiblit l'âme, rend l'esprit faux, le style bas. Est-ce donc une bonne école?

1° La force et l'étendue du génie se développent dans la multitude, la variété, la profondeur des idées. Les sciences lui découvrent un champ immense. Les questions de théologie, de démonstration, de mathématique, les merveilles de la nature, la profondeur de la politique, de la jurisprudence sont inépuisables. Tout est borné dans le dramatique; il n'a que trois objets, les vices des grands, les ridicules des petits, les amusements du plaisir. Ce ne sont même ni tous les vices, ni tous les défauts, ni tous les agréments. La tragédie n'expose que l'ambition, l'orgueil, l'emportement, les amours des grands. Leurs petitesses, leurs débauches, intempérance, mollesse, seraient-elles souffertes sur la scène tragique? la comédie ne saisit que les ridicules réjouissants; combien de misères dans le peuple, qu'elle n'oserait nommer sans se rendre dégoûtante. Changez les noms; ajoutez quelque circonstance, distribuez différemment les rôles, nuancez les caractères, vous ferez vingt pièces de la même étoffe. Nommez dans le pastoral les ruisseaux, les oiseaux, les troupeaux, les prairies, les nymphes, tout est dit. Dans la danse, figurez, entrelassez des sauts, des pas à droite ou à gauche, tout est fait. Ce n'est même que dans le goût national ; tout le reste est ennuyeux. Qui s'embarrasse de la mythologie du Mexique, des amours des nègres, des troupeaux, des hameaux, des bergers des Indes, des fleurs, du rocou, des topinambours. Ce cercle étroit où l'on s'emprisonne, ouvre-t-il une carrière au génie. Je ne parle même que des grandes pièces. Les farces, les divertissements, les pièces d'un ou deux actes, ne sont que des aventures de guinguette, des sottises dialoguées, où tout rampe : quel essor peut-on s'y donner?

La plupart des dramatiques ne sont que des plagiaires, des traducteurs, des copistes des autres et d'eux-mêmes. Les pièces espagnoles, italiennes, anglaises, sont naturalisées en France; c'est le même sujet, tourné et retourné sous des noms différents. Au théâtre, plus qu'ailleurs, tout est dit depuis longtemps. Partout même dénoûment, un mariage ; même intrigue, une passion tra-

versée, conduite par un fourbe; mêmes personnages, amoureux, confidents, jaloux, valets, servantes. Le hasard fait naître quelque incident qui avance ou recule le succès. C'est le même canevas; quelques traits différents dans ces portraits, même cadre : c'est une brodeuse qui trace la même fleur en diverses couleurs, diverses situations, avec du fil ou de la soie.

Molière lui-même, si vanté, n'est pas plus inventeur que les autres. L'abbé de Longuerue, ce savant célèbre, souvent singulier, trop souvent véridique, dit *Longuerue ana*, pag. 156 : *Molière avouait que Scaron avait plus de jeu que lui. La comédie du Fâcheux n'est qu'un amas de traits du même caractère, mais sans conduite* (une pièce à tiroir). Il en dit de même du *Misanthrope*, ce qui est vrai. L'intrigue de cette pièce fameuse est fort peu de chose. Je n'ai garde d'approuver le burlesque de Scarron, si justement condamné par Boileau, ni de souscrire à toutes les idées de l'abbé de Longuerue ; mais, comparant génie à génie, Molière se rendait justice, Scaron est plus fécond, plus varié, plus plaisant; il y a plus d'invention dans le roman comique, comme dans l'*Arioste* et dans *Dom Quichotte*, que dans le théâtre de Molière. Corneille a aussi plus de variété dans les plans, les caractères, les contrastes. Molière a le talent de peindre en détail les ridicules, il sait copier et contrefaire, il prend naturellement le ton, les allures, les manières de ses personnages. Il est singe; mais ce n'est pas un peintre en grand, ni même un *Calot* qui crée et diversifie à l'infini ses grotesques. Il n'est ni orateur ni poëte, il versifie assez mal, et la plupart de ses pièces sont en prose. Il a traité quantité de sujets. Ce n'est qu'une abondance stérile. Il se copie par tout lui-même, tout est jeté dans le même moule. C'est du bronze, du plâtre, de l'acier, toujours même statue. On a reproché cette stérilité à Térence. Le comique français, supérieur par la finesse des plaisanteries, inférieur par la pureté du style, n'a pas plus de fécondité que le romain. Je ne parle pas des innombrables bouffonneries qui font grimacer les figures, et font de lui un tabarin ; il en convenait, et s'excusait sur ce qu'il fallait, pour gagner de l'argent, attirer le peuple et s'accommoder au goût des halles. Des motifs si bas et des moyens si méprisables font-ils de Molière un oracle ?

2° Elévation des sentiments. S'il en est des modèles au théâtre, ce ne peut être que dans le haut tragique. La comédie est toute bourgeoise. S'il en est dans quelque auteur, c'est dans Corneille, à qui les premiers accès de l'enthousiasme prodiguèrent le nom de grand. Les autres tragiques qui se font un devoir de l'adorer et une gloire de l'imiter, oseraient-ils crier à l'injustice pour eux-mêmes, si on fait voir qu'on ne prend à son école qu'un faux goût de sublime, qu'il égare plus qu'il n'instruit? Je conviens qu'il y a cinq ou six pièces dans Corneille, et dans chacune cinq ou six scènes vraiment sublimes. Mais ce peu de vraies beautés est éclipsé par des verbiages, des déclamations, des plaidoyers, des fadeurs sans nombre. Sait-on seulement le nom de ses autres pièces? sur cinquante mille vers qu'il a donnés au théâtre, je doute qu'on en trouve cinq cents à l'épreuve d'une juste critique.

Corneille n'a point laissé de postérité. Les élèves de Melpomène n'ont guère d'enfants légitimes que leurs ouvrages, qui même souvent appartiennent à plus d'un père. Il avait un frère poëte comme lui, mais qui composa en des genres plus utiles des ouvrages de tout un autre prix, quoique moins célèbres. Il en reste une fille à qui les comédiens ont donné part dans la représentation des pièces de son oncle. Après avoir demeuré dans un couvent, elle est allée trouver Voltaire dans son château des Délices. (Fréron, let. 6 du 10 septembre 1760.) Le voyage est long, il y a loin d'une Ursuline, d'une Visitandine à l'auteur de l'*Epître à Uranie*. Dans son séjour à Paris, elle fit la conquête d'un jeune poëte qui, extasié des tragédies de l'oncle et des charmes de la nièce, se monta sur le ton tragique et fit imprimer plusieurs pièces adressées à Voltaire, pour le prier d'être le mentor de tous les deux. Rien n'est plus plaisant que les idées, sur le nom de Corneille, d'un écrivain qui l'a étudié et tâche de l'imiter avec tout le feu de l'amour. Après avoir dit cent fois qu'il adore sa maîtresse, jargon trivial qu'il n'y a aucun esprit à répéter, et qui n'a que de la fadeur s'il ne signifie rien, ou de l'indécence s'il signifie quelque chose. Il ajoute en parlant de l'oncle :

Si les dieux le pesaient dans leur balance d'or,
Dussent-ils opposer l'empire et la victoire,
Ce nom chargé de gloire
Entraînerait les dieux et l'avenir encor.

Au reste, personne n'est digne d'épouser une nièce de Corneille.

Ce n'est pas aux mortels
D'envier cet honneur à la divinité.
Vulgaire couronné !
Tous les monarques même
Seraient trop au-dessus de cet honneur suprême.

Voltaire est le dieu à qui seul appartient cette gloire. Il n'en a pourtant pas profité. Sans s'embarrasser de la balance d'or qui entraîne les dieux et l'avenir, il l'a mariée à un homme du pays qui n'est point du vulgaire couronné, déclaré indigne d'elle, mais du vulgaire non couronné, qui lui est mieux assorti, quand l'auteur amant remerciait son protecteur de sa générosité, qu'il ne pensait pas devoir tomber sur un autre. *Vous avez fait*, dit-il, *plus que les rois, ces illustres ingrats, vous leur apprenez les droits et les devoirs du génie.* Que de sottises fait dire et faire ce grand Corneille! Croirait-on que ce même Voltaire vient de donner une édition de ce poëte au profit de cette nièce qui vit sous ses aîles, avec des notes critiques, où il épluche chaque pièce, chaque scène, chaque vers avec tant d'exactitude et malheureusement tant de justesse qu'il ne reste

pas trente pages de bon du grand Corneille.

Fréron (let. 8 *ibid.*) fait une remarque que l'abbé Dubois et d'autres avaient faite avant lui. La poésie et surtout le théâtre prend toujours la teinte des passions régnantes. Républicain, galant, irréligieux comme la mode. Marmontel dans son apologie, dit que c'est un bien d'*entretenir et de renforcer les faiblesses nationales.* En conséquence, il trouve fort bon qu'on fasse l'éloge du duel. Ces maladies épidémiques échauffent la cervelle, exaltent le sang des auteurs, font la fécondité et la vivacité du génie, et l'ivresse de l'admiration publique. Au commencement du dernier siècle les guerres civiles avaient tourné l'esprit français du côté de la politique. Il fermentait dans le sang un levain séditieux, chaque bourgeois se croyait un citoyen romain, un César. On se calma, on donna dans la galanterie; Corneille ne se garantit pas de la contagion, mais il en fut la dupe. *Nous n'avons presque point de tragédie*, dit Rousseau (let. 16), *qui ne soit gâtée par l'amour. Corneille fit bien pis. Au lieu d'exprimer le caractère de l'amour, il ne peignit que son propre caractère.* Il ne fait des amants que des avocats, pour ou contre, des sophistes et des politiques. On voit des tirades de deux cents vers qui ne sont que des déclamations très-ennuyeuses; on ne ferait pas au collége des amplifications de cette longueur. Racine suivit son penchant et prêta les charmes de sa plume à l'amour. Les jeunes gens élevés dans une mollesse, que ne connaissaient point leurs pères, le goûtèrent plus que Corneille, dont la rudesse les effarouchait. L'amour devint la passion à la mode, son empire s'établit sur le théâtre, c'est la seule à laquelle on peut se livrer dans un gouvernement monarchique où les passions violentes sont réprimées et où l'on ne s'embarrasse pas de la galanterie, elle *nous dédommage*, dit Fréron, *de cette contrainte et remplit notre cœur.* Il n'avait pas sans doute, appris ce beau dédommagement dans la célèbre société qu'il quitta. Que disons-nous de plus pour faire redouter le théâtre? Il est d'autant plus à craindre dans les monarchies, que les autres passions forcément endormies, laissent un plus libre cours à celle-ci. Le génie et les succès de Corneille bien appréciés, ne sont donc que le ton sur lequel les guerres civiles avaient monté la nation. Il n'y avait plus que le coup d'archet à donner. Le levain qui fermentait dans les veines du poëte, donnait à son imagination le plus grand ressort, et lui assurait les suffrages des esprits, à l'unisson desquels il chantait. Aussi, la plupart de ces belles choses, alors si admirées, ne sont plus goûtées. On joue rarement ses pièces, et les portiers n'y sont plus étouffés. Je suis persuadé que ses vers appris par cœur entretenaient l'esprit de la Fronde et attisaient le feu de la révolte.

Le sublime de Corneille consiste dans la comparaison des hommes avec les dieux et des particuliers avec les princes, et dans le mépris de la vie ;c'est-à-dire dans le blasphème, l'insolence et la fureur. Que l'homme ose se mesurer avec son Dieu et le sujet avec son roi, l'accuse, le condamne, le brave; que dans la colère on donne la mort à ses semblables, on se la donne à soi-même, l'audace extravagante de ces idées qui renversent tout ce qu'inspire la religion, les lois et la nature, frappe, étonne, effraye, saisit d'horreur. L'impression révoltante qu'elles font s'appelle du sublime. On a beau les enchasser dans des vers harmonieux et des mots sonores, la dégradation de la majesté divine, l'avilissement de la majesté royale, la rage du suicide loin d'être grandeur d'âme, ne sont qu'un délire; tout est plein de ces radotages. Amphitryon et Jupiter se disputent ensemble. Mercure lutte avec Sophie, Atis se refuse à Cybèle, Mars se bat avec Diomède. Peut-on être assez aveugle pour ne pas sentir l'absurdité de ces comparaisons? Si on adore ces dieux, c'est un blasphème; si on les méprise, c'est une puérilité. On doit frémir de l'impiété ou rougir du parallèle. C'est, dit-on, un païen qui parle, il ne parle donc pas en païen, il combat sa créance. S'il se croit égal à son Dieu, ce n'est plus un Dieu, le prétendu merveilleux de son audace s'évanouit, il détruit son propre sublime. C'est Dom Quichote qui se bat contre des moulins à vent. S'il les croit des dieux, c'est un *Mézence* que la foudre doit écraser. Quel goût plus faux que d'admirer des attentats dignes des plus grands supplices ou des fanfaronades qui font pitié. Les peintres et les poëtes ont droit d'inventer, je l'avoue, mais il n'est pas permis de choquer la vraisemblance et le costume, encore moins de dégrader la Divinité :

Sed non ut placidis coeant immitia ; non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Oui je jure des dieux la majesté suprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,

dit Cornélie aux cendres de Pompée. Mettre des cendres au-dessus de la majesté suprême du Dieu qu'on adore! quel nom donner à ces folies? Ce poëte n'a pas même l'honneur de l'invention de ce prétendu sublime. Théophile avait dit avant lui dans la tragédie de *Pirame* et de *Thisbé :*

Je jure par tes yeux
Serment qui m'est plus cher que de jurer les dieux.

Encore, ces folies sont-elles plus tolérables dans la bouche d'un amant que dans celle d'une héroïne. Cette pensée est tournée et retournée douze fois dans la tragédie de *Pompée*, et mille fois dans le théâtre de Corneille. Ce fou qui se disait le Père éternel, la taille gigantesque de Poliphème dans la fable, de Gargantua dans Rabelais, le sculpteur qui voulait faire du mont Athos une statue d'Alexandre, lui mettre une ville dans une main et un fleuve dans l'autre, étaient donc sublimes? Ces idées étaient moins insensées. L'homme sera plutôt égal à une montagne qu'il n'approchera de la Divinité.

Ce n'est que la répétition de l'extrava-

gance de l'ange : *Ascendam et similis ero Altissimo.* (*Isai.*, XIV, 14.) On enchérit même; Lucifer n'aspirait qu'à ressembler au Très-Haut, le poëte plus audacieux met l'homme au-dessus. Les blasphèmes de Pharaon, de Senachérib, de Nabuchodonosor, d'Holopherne sont donc du sublime, et des scènes, qui sont un tissu d'horreurs, seront des chefs-d'œuvre. Il faut penser comme l'Ange des ténèbres, pour goûter de pareilles beautés. Milton les sème à chaque pas dans son ***Paradis perdu***, et il faut avouer que pour la force et la variété de ces expressions diaboliques, l'Anglais ferait la leçon au Français. Il n'est donc rien de plus sublime que le langage des damnés, assurément les malédictions qu'ils vomissent sont supérieures à l'énergie de Corneille et de Milton. Marmontel, dans l'apologie du théâtre, ose dire, *Milton est sublime dans les blasphèmes de Satan.* Sublimité des forfaits! quel langage! quelle doctrine! A ce prix Cartouche faisait des vols sublimes. Néron était sublime dans la cruauté. Messaline avait le sublime de la débauche. Judas le sublime de la trahison. Le sublime est un éloge, il peint une vraie grandeur, et ne peut appartenir qu'à Dieu, et à la vertu qui en est l'image. Le comble du désordre n'est pas sublime, il est horrible. Toute cette enflure n'est que faiblesse de génie. On ne sait pas trouver de vraies beautés, on se pare de faux brillants. On croit être grand en se guindant sur des échasses, et faisant mine d'escalader les cieux comme les Titans.

Le P. Bouhours (*Manière de bien penser*, dial. 1), condamne avec raison le fameux vers de Lucain,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

heureusement traduit par Brebœuf :

Les dieux servent César, mais Caton suit Pompée.

Cette pensée est impie et fausse. Ce n'est qu'un sublime apparent, un faux sublime; c'est-à-dire nul. L'impiété est détestable, le faux n'est rien. Impie : elle représente les dieux injustes, pour avoir vu avec complaisance les succès de César, elle met l'homme de pair avec eux, et au-dessus d'eux, en justifiant Pompée, qu'ils abandonnent par le jugement de Caton, qui lui demeure attaché, suffrage qui vaut bien le leur. Un parallèle si méprisant offenserait un particulier. Faux, par rapport à Caton, qui était pieux dans sa religion, à qui on ne peut supposer des sentiments irréligieux, sans combattre l'idée qu'a de lui tout le monde, et affaiblir l'autorité qu'on lui attribue dont on a besoin, pour donner du poids à la comparaison. Rabaisser la Divinité, c'est détruire la grandeur même de Caton, et la beauté de sa pensée. Si les dieux ne sont que ses égaux, ce combat n'a rien de bien merveilleux, s'ils sont supérieurs, il est un crime, et tous ces grands mots se réduisent en fumée. Rien n'est beau que le vrai, et le vrai sublime est une idée vive et profonde de la Divinité. Dieu seul est grand, rien n'est sublime que ce qui le représente. L'homme n'est grand qu'autant qu'il l'imite et lui est soumis. La grandeur de Dieu fait celle de l'homme, en voulant contraster avec elle l'homme ne s'élève pas, il s'aveugle, se dégrade, mérite la raillerie que Dieu fit d'Adam après son péché : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* (*Gen.*, III, 22.)

Quoi, dira-t-on, ne pas respecter les dieux du théâtre! douter du sublime de leurs pensées! C'est une impiété littéraire. Il faut avoir une provision bien abondante de respect pour en accorder à des poëtes dramatiques. Mais, à la bonne heure, ma franchise sera une beauté, un blasphème sublime, un attentat héroïque. Corneille s'offensera-t-il d'être traité comme il traite les dieux? Nous ne blasphémons qu'à son exemple. Est-il plus grand que Jupiter ne l'a été dans les idées des Romains qu'il fait parler. L'idolâtrie et le fanatisme de la scène iraient-ils jusqu'à ne connaître des dieux que les poëtes, et contre quels fantômes fait-on donc battre les héros? Et quelle gloire méritent leurs exploits?

Le mépris des rois qu'on appelle grandeur romaine, est le style ordinaire du père de la tragédie et de tous ses imitateurs. On ne croirait pas faire parler noblement les personnages s'ils ne foulaient aux pieds la majesté royale.

Que m'offrirait de pis la fortune ennemie?

dit César, quand on lui offre le trône d'Egypte.

A moi qui tiens le trône égal à l'infamie?
Rome, qui du même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs avec l'âme et le sang,
Et la haine du nom et le mépris du rang.

Qui entend ce galimatias, *verser l'âme dans le cœur*. Un républicain n'aime pas l'autorité royale ; mais ne *méprise pas le rang des rois*, il ne serait pas grand, il serait fou. Si ce langage insolent et brutal est du sublime, les halles et les cafés de Londres, du temps de Cromwel, contemporain de Corneille, l'emportaient sur lui. Tous les dramatiques, charmés de trouver cette veine facile de prétendu sublime, se sont applaudis de faire contraster l'homme avec Dieu, le sujet avec le monarque, d'attaquer la religion et l'Etat, le ministre de Dieu et celui du prince. Le tyrannicide est ouvertement loué, conseillé, exigé dans Cinna, pièce célèbre du même auteur, et dans toutes celles où il entre des conjurations, dans *Brutus*, *César*, *Alzire*, *Mahomet* de Voltaire. *Catilina*, le *Triumvirat* de Crébillon, *Virginie*, *Andronic* de Campistron, *Arie et Petus* de madame Barbier, *Aristomène*, *Denys le Tyran* de Marmontel, *Bajazet*, *Athalie* de Racine. *Athalie* va jusqu'à présenter comme un acte de religion le massacre de la reine aux yeux de son fils, ordonné par le pontife, exécuté par les prêtres à la porte du temple. Je m'étonne qu'on ose représenter ces pièces. On extrairait aisément des auteurs tragiques un recueil horrible d'assertions sur le régicide orné de la pompe des

vers; mais on a beau parer le visage des Furies et des Gorgones, ce n'est qu'un sublime de scélératesse et la déraison, qui ne mérite que l'indignation des honnêtes gens, loin de leur fournir des modèles.

Enfin les propositions du meurtre et du suicide, si fréquentes sur le théâtre, sont-elles encore du sublime? Il n'y a point de portefaix et de femmelette qui, dans ses imprécations contre soi-même et contre les autres, ne soit aussi sublime que Corneille. Un des conjurés de César, faisant le portrait de ses complices, disait plaisamment: Que ferons-nous du grand Caton? il ne nous servira de rien, *il ne saura que mourir*. Rien de plus commun sur la scène; c'est le refrain de tous les amants. Dans leurs passions traversées, toute leur ressource est de mourir; et pourvu que ce soit avec un regard ou un soupir de leur maîtresse, ils ont dit et fait une merveille.

Trop heureuse en tombant dans la nuit éternelle,
Si ma mort t'arrache un soupir!

Le voilà bien payé. Il est beau de perdre la vie pour sa religion et pour sa patrie. L'assassinat et le suicide ne furent jamais que des traits de fureur. Retranchez des tragédies les plus belles ces affreuses beautés qui ne peuvent que gâter l'esprit et le cœur, que reste-t-il de bon?

Le doucereux Racine est le poëte le plus élégant, et le seul constamment élégant, qui jamais, dit-on, ne se permette de négligence, quoique l'abbé d'Olivet, dans ses Remarques, prétende y avoir trouvé plus de 200 fautes de langage. On trouve dans tous les autres des tours vicieux, des mots surannés ou impropres, des inversions forcées. On lui a fait une sorte de crime de cette élégance continue, qu'on appelle monotonie de perfection, satiété de beauté. On veut quelquefois voir les gens en déshabillé, et non pas affublés jusque dans leur lit de la robe de cérémonie. L'amour fait encore plus de tort à Racine. Il énerve son style, affadit ses grâces, affaiblit son génie, et celui de tous ses élèves; n'en attendez rien de mâle et de nerveux. L'esprit des amoureux est aussi amolli que leur cœur, leur style aussi blasé que leur corps, la fraîcheur, la couleur de leurs pensées, aussi ternies que leur teint, la physionomie de leurs écrits aussi efféminée que leur visage. Les mœurs influent et se peignent sur toutes les allures. Tout parle de l'abondance du cœur; c'est le grand mobile qui met tout en jeu. Le vice perce partout, et relâche tous les ressorts de l'âme. Il y a même du ridicule dans la plupart des intrigues des tragédies de Racine: Britannicus, un enfant de quatorze ans, aime Junie, veuve d'un âge plus avancé, coquette décidée, chassée de Rome pour ses incestes, qu'il n'avait peut-être jamais vue. Mithridate, septuagénaire, vaincu par Pompée, ayant perdu son royaume, au moment de se tuer lui-même s'avise d'être rival de son fils, et amoureux de Monime, une de ses femmes qu'il avait fait mourir, et que Racine ressuscite. Alexandre, aux prises avec Porus, l'ennemi le plus redoutable, voit par hasard une Indienne, en est subitement épris, quitte son camp et ses affaires pour aller mettre sa personne et son royaume à ses pieds. Ces absurdités, parées des charmes de la poésie et de la pompe du spectacle, donnent un goût faux, des idées d'enfant, un langage frivole. C'est un corps nonchalamment bercé dans les bras de la mollesse, nourri de crème et de sucreries, servi dans de la vaisselle d'or: de quel travail utile, de quel noble essor, de quelle action de vigueur est-il capable?

3° On reproche deux défauts au style du siècle, un goût de colifichet, un ton de familiarité; on les doit au théâtre. Le principe des beaux-arts, comme l'a remarqué M. Le Batteux, est l'imitation de la belle nature. Tout n'est pas beau dans la nature. Il faut, pour plaire, que le pinceau cherche un bel objet et le rende décemment. Deux choses défigurent cette beauté: la trivialité et la petitesse. La beauté, dans les moindres choses, a de la noblesse et de la décence:

Quid deceat, quid non, quo virtus, quo ferat error.

Un colifichet est une jolie bagatelle. Ce terme, qui a un air de badinage, n'est point déplacé en parlant des comédies. Il s'applique à toute sorte de bijoux dans le moral et le littéraire, aux compliments, minauderies, chansons, épigrammes, portraits, ces petits riens qui amusent un instant. C'est un mérite de papillons qui, avec des ailes agréablement nuancées, voltigent sur des fleurs. Le bon goût est plus noble et plus raisonnable. Jamais ces babioles ne feront passer un nom à la postérité.

C'est là le goût du théâtre: tout y est colifichet. Le théâtre lui-même en est un. Ne vous extasiez pas de ces riches palais, de ces temples superbes, de ces grandes villes que vous croyez voir. Cette magnifique architecture n'est qu'une aune de toile peinte: l'illusion de la perspective en fait tout le prix. Les loges ont beau être dorées, ce sont de petites niches où l'on emprisonne des colifichets vivants. Le prestige de la distribution graduée des ombres et de la lumière est un microscope qui grossit une mouche; et l'habitude, le préjugé, le goût du plaisir mettent le verre sur vos yeux, vous voyez un éléphant. Les personnages qui peuplent cette région enchantée ne sont, malgré leurs rôles brillants, que de très-petites personnes, non-seulement par la naissance, la fortune, la science, le mérite, la vertu, ils sont au-dessous du rien; mais même dans l'ordre du théâtre. C'est une poupée qui de la tête aux pieds n'est qu'un amas de colifichets. Dans toutes les pièces de rapport de la parure, le jargon de la toilette ne peint que les plus minces objets. Tout est aussi frivole que la personne qui s'en occupe, la futilité seule peut y attacher un mérite supérieur, et se croire un être d'importance pour avoir

un pompon. On rit, dit Horace, d'un enfant qui fait des bulles de savon, et court à cheval sur une canne; la décoration et le jeu de théâtre sont aussi puérils. Une inflexion de voix, un geste, un coup d'œil, quelques pas en cadence, tout cela décomposé, analysé, n'offre que le mérite des marionnettes. Il est vrai qu'on fait mouvoir la marionnette, et que l'acteur se remue; mais en vérité ces machines sont si copiées l'une sur l'autre, qu'il y aurait de l'injustice à les séparer. Ce goût théâtral influe sur tout, de proche en proche depuis son règne : ameublements, équipages, habits, miniatures, tout s'évanouit en colifichets. La vraie grandeur, la noble élégance sont inconnues. C'est partout une espèce de théâtre et de comédie.

La pièce a quelque chose de plus grand. Le plan, les vers, les pensées sont du ressort de l'esprit et le fruit des talents. Cependant réduit à sa juste valeur, quel est le fond d'une comédie ? Une petite aventure du plus bas étage, qu'on daignerait à peine entendre. A ces traits on ne peut méconnaître tout ce que le Théâtre italien et celui de la Foire, les farces, les pièces à tiroir; que dis-je? les œuvres des plus grands maîtres nous présentent. A trois ou quatre pièces près, qu'est-ce que le théâtre de Molière? Une boutique de bijoutier, c'est une scène, un portrait, un bon mot, ou plutôt une galerie de grotesques, qui étale des magots. Le souffle contagieux du théâtre a infecté la littérature par le goût de colifichet, et en a fait un mérite. Mérite facile : une saillie, une pensée, une rime y suffisent. Un peu de vivacité le fait subitement éclore. Une vanité paresseuse est intéressée de le faire valoir : elle n'en a point d'autre, ni ne veut en acquérir. Un grand ouvrage demande du temps et de l'étude.

Quem non multa dies, et multa litura coercuit.

On veut des applaudissements à moins de frais. Historiettes, romans, chansons, parodies, voilà ce qu'on doit à la scène. Massillon, Pascal, Malebranche, Cochin, Fénelon, eussent-ils mis au jour des chefs-d'œuvre, s'ils se fussent laissé entraîner au tourbillon des bagatelles?

On peut exprimer les pensées par les gestes, c'est le style et l'éloquence du corps; et par les paroles, c'est le style et l'éloquence de l'esprit. On vit cette double éloquence d'une manière frappante dans le défi singulier que se donnaient Cicéron et Roscius, l'un le plus grand orateur, l'autre le plus habile comédien qui peut-être aient jamais paru, à qui des deux serait le plus fécond, le plus varié, le plus énergique à rendre la même pensée par les gestes ou par les paroles; l'acteur ne fut pas moins inépuisable que l'orateur. De là ces pièces muettes, où les pantomimes se parlaient si bien par leurs gestes que sans dire un mot ils jouaient des pièces entières. Un roi d'Orient les ayant vus jouer, demanda à Néron quelqu'un de ces comédiens; j'ai dans mes États, disait-il, des peuples qui parlent diverses langues; j'ai bien de la peine de leur faire connaître mes volontés par des truchements. Le langage de ceux-ci se fait entendre partout. Roscius avait fait un traité du geste qui s'est perdu; Quintilien en parle avec éloge. Il en a vraisemblablement profité dans le dixième livre de ses *Institutions*, où il traite au long cette matière. Sanlecque, dans son poëme du *Geste*, Dinouard dans son livre sur l'*Eloquence du corps*, ont tâché de le remplacer. Nous n'avons pas les pièces de comparaison pour juger du succès, mais je dis que l'éloquence du corps, ainsi que celle de l'esprit, au lieu de s'apprendre au théâtre, ne peut que s'y gâter.

Je ne parle que d'après les plus grands maîtres, qui d'une voix unanime condamnent dans tous les orateurs, dans tous les genres, et même dans la société, la prononciation du théâtre : *Nimia in oratore reprehendenda imitatio quæ mimica non oratoria. Nolo venustatem conspicuam in gestu nec videamur histriones*, dit Cicéron. (*De orator.* l. I, 2; *Adherem.* l. III, n. 34.) Quintilien tient le même langage (l. I, c. 11) : *Nec gestus nec motus a comœdiis petendus ; plurimum absit orator a scortico.* Aulugelle rapporte que tout le monde se moquait d'Hortensius, rival de Cicéron, et l'un des plus grands orateurs, parce qu'il imitait les airs du théâtre. C'est une comédienne, disait-on, *gesticularia Dionysia.* Le public n'épargne pas plus les prédicateurs qui donnent dans ce travers : c'est un comédien, dit-on ; ce mot dit tout; il réunit tant de folies et de désordres, que d'un coup de pinceau il livre au mépris et au ridicule tout ce qu'il caractérise; les amateurs du théâtre le disent comme les autres. Les comédiens eux-mêmes en sentent si bien la vérité, que les plus estimés, comme le fameux Baron, s'éloignent le plus possible du ton de la scène pour revenir au naturel. Bien loin donc d'y apprendre la bonne prononciation, c'est au contraire sa prononciation qu'il faut éviter. Rollin, *Traité des études*, tom. IV, l. III, condamne absolument jusqu'aux pièces de collége, non seulement pour les mœurs, mais pour l'instruction. *Il y a*, dit-il, *une grande différence, et même de l'opposition entre la prononciation et le style du théâtre à celui des orateurs. Pourquoi donc exercer les jeunes gens dans des façons de parler qu'il leur faudra nécessairement éviter quand ils parleront en public? Qu'a de commun*, dit le marquis d'Argens (*Lettres Juives*, tom. I let. 193), *le désespoir d'Hermione avec la jurisprudence, et les fureurs d'Oreste avec l'Evangile? Grandval en chaire serait-il persuasif, débitant l'éloge de saint Augustin comme celui de Zaïre; et la Gaussin, en robe de palais, plaignant sa patrie, comme Andromaque pleure son fils?* En effet, il faut au théâtre passer les bornes de la nature, changer les portraits, outrer les passions, forcer sa voix, parce que tout étant vu dans le lointain, il faut par une sorte de perspective que tout soit au-dessus de la grandeur naturelle, pour arriver à l'œil du spectateur dans son point de vue. Les anciens chaussaient le cothurne pour se hausser, prenaient un masque pour

renforcer la voix et grossir les traits, déployaient des paniers et une étoffe immense pour agrandir le volume des habits. L'acteur doit s'échauffer, se fatiguer et se défigurer. Les gestes sont l'habit des pensées. Le bon goût s'habille-t-il en actrice, rend-il tout gigantesque? Un peintre qui ne ferait que des figures colossales serait un médiocre artiste.

Il est sans doute très-possible que, dans le nombre de prédicateurs et d'avocats qui ont paru dans le monde, quelqu'un ait été assez peu sage pour copier ces modèles. Il a mal connu l'esprit et les devoirs de son état et il a dû aller bien secrètement à l'école, et en déguiser bien adroitement les leçons, s'il a fait quelque cas de sa réputation; la seule idée que ses talents étaient l'ouvrage des comédiens l'eût décrédité sans retour. On eût dit de lui comme Boileau :

Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier.

Jamais un apôtre, jamais un Père de l'Eglise n'alla chercher le Saint-Esprit au théâtre.

4° L'une des plus belles qualités du style, même le plus simple, c'est la noblesse et la décence : *Oratio sit morata*, dit Aristote. (*Rhetoric.*) Un écrivain parle au public, il doit le respecter; il se peint dans son ouvrage, il a intérêt de se respecter lui-même. Il se montre avec une sorte d'appareil, doit-il paraître avec des haillons? Si ses habits ne sont pas magnifiques, ce qui ne convient pas à tous les états, qu'ils soient du moins propres et décents, et qu'il ne se familiarise pas. La familiarité est une liberté d'agir et de parler, qui, sans égard à la subordination et aux bienséances, le met sans façon au niveau de tout. Ce défaut peut venir d'un fond d'orgueil. Dans la religion, c'est la folie des esprits forts ; dans les sciences, la vanité des demi-savants ; dans la société, la hauteur et l'indépendance. Une mauvaise éducation laisse ignorer les lois de la décence, la paresse néglige de les observer, la dureté du caractère s'y refuse ou ne sait pas s'y assujettir. Toutes ces espèces de familiarité que prennent au théâtre les personnes les plus polies, regardent les mœurs, elles ne sont pas de notre objet; je n'envisage que la familiarité du style, elle est un vrai défaut, elle s'écarte de l'ordre. Ce désordre n'est pas l'obscénité. L'obscénité sans doute est grossièrement familière, mais tout ce qui est familier n'est pas obscène. Les personnes les plus réservées sur l'impureté peuvent s'émanciper sur tout le reste. Ce n'est pas un vice de langage. On peut être respectueux sans savoir sa langue et manquer élégamment de respect. Le burlesque, que Scarron mit en vogue, et qui tomba avec lui, passe les bornes de la familiarité : c'est le jargon des halles. Le théâtre, pendant un siècle, n'eut pas d'autre langage et n'en est pas encore bien purgé, toutes les farces en sont remplies. On peut être familier sans burlesque et même très-sérieusement. Le naturel, la naïveté même qui déclare ses sentiments sans art et sans détour, peut être respectueuse. Le mensonge manque plutôt au respect aussi bien qu'à la droiture.

Le style aisé et cavalier, le ton de suffisance et de supériorité qu'on voudrait travestir en agrément et en mérite, et qui nuit à la littérature autant qu'à la vertu, regarde les choses ou les personnes. La familiarité avec les choses est cette liberté de parler et d'écrire, sans se mettre en peine si par son obscurité, sa profondeur, son élévation, la matière est au-dessus de notre portée. A voir cet homme traiter légèrement de tout, d'un air tranchant et décisif, on le prendrait pour un grand maître à qui toutes les sciences sont familières. La liberté d'agir avec les gens sans se gêner sur ce qu'on leur doit, s'appelle familiarité avec les personnes ; elle détruit l'estime, la subordination, presque toujours la paix. Cette vérité est devenue un proverbe : *Familiarité engendre mépris.*

Le théâtre est une république où tous les citoyens sont égaux, tous de la lie du peuple, du même métier, de la même troupe. Plus confondus encore par le vice, la jalousie, le mépris mutuel, l'étiquette du respect est entre eux fort bornée. Ce n'est pas la qualité du rôle, c'est la manière de le jouer qui distingue. La soubrette vaut souvent mieux que le prince. Dans leurs maisons, leurs foyers, leurs parties de plaisirs, ce n'est plus familiarité, c'est dissolution et débauche. Ceux qui les fréquentent, ne prennent pas moins leur ton de privauté que leur goût de libertinage. Tout ce joli monde, qui se mêle avec les acteurs, déclame, chante, danse, jette des fleurs sur la toilette des actrices, fait-il l'apprentissage de la politesse? La décence serait pour lui trop bourgeoise. Les procédés du parterre ne sont pas plus respectueux. J'en appelle à ces impitoyables sifflets, à ces éclats de rire, à ces cruelles critiques. Que sentira-t-on, si on ne sent pas un si grand avilissement.

Un clerc pour quinze sols, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila.
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

L'artisan, à côté du seigneur, juge aussi bien que lui l'acteur et la pièce. Tout ce qui se livre à la merci du public se met sur la même ligne ; rien ne rapproche plus que le plaisir du vice. Un intérêt commun assure une entière liberté. La modestie de la vertu est trop gênante pour ne pas en empoisonner la douceur. Le théâtre, qui réunit tous les plaisirs vicieux, brise nécessairement tous les liens et confond tous les rangs.

Que respecte la scène? Princes, ministres, magistrats, savants, tout est cité à son tribunal : qui peut se soustraire à ses arrêts souverains? Point de tragédie où quelques acteurs ne parlent des rois, des grands de l'Etat sur un ton à se faire mettre à la Bastille, s'il tenait dans le monde le même propos. Point de comédie où on ne prenne la même licence contre son père, son maî-

tre, son mari. On distingue aisément à la liberté de leurs discours, ceux qui fréquentent les spectacles. Il n'y a point de sage gouverneur qui laissât tenir à ses élèves ou leur permît d'entendre de pareil entretien, et je ne puis comprendre qu'on laisse aller les jeunes gens à la comédie quand on a quelque soin de leur éducation. Mais, dit-on, c'est un personnage subalterne qui s'émancipe. Cela n'arrive jamais dans la tragédie où les rebelles jouent les plus grands rôles, ni toujours dans la comédie, où les amis et les parents donnent de mauvais conseils. La familiarité des subalternes n'est que plus répréhensible. Mais ils disent vrai : le prince, le père, le mari ont tort. Cela n'est pas toujours, car on déchire souvent un bon prince, un père sage, un mari fidèle dont tout le crime est de s'opposer à une folle passion. Eussent-ils tort, convient-il de parler insolemment de ses maîtres, lors même qu'ils ont tort? Quel modèle à mettre sous les yeux de la jeunesse? Mais ces rôles sont nécessaires dans la pièce. Il est vrai, et voilà le désordre du genre dramatique : il impose la nécessité de composer et de jouer des rôles vicieux qu'on ne peut trop ensevelir dans les ténèbres. C'est le comble de l'aveuglement d'imaginer que la nécessité de présenter le crime, qui devrait faire condamner la scène, puisse jamais lui servir d'excuse. Mais le vice est puni à la fin de la pièce. Il ne l'est pas toujours, il l'est rarement dans le comique. Du moins le vice de l'insolence du discours ne l'est jamais. Il y est même ordinairement applaudi. Serait-ce un bien dans la société de voir manœuvrer des voleurs, parce qu'il y a des gibets?

On parle de tout au théâtre sans ménagement. Religion, politique, droit public et intérêt des princes, histoire, morale, philosophie, tout est de son ressort. Jamais université avec ses quatre facultés n'embrassa tant d'objets. Jamais on n'y discourut avec tant de hardiesse ; la sage circonspection qui ne prononce qu'avec connaissance y serait tournée en ridicule. Apprend-on quelque chose quand on croit tout savoir, et sait-on quelque chose quand on ne le sait qu'en comédien? Tel est l'esprit du théâtre : on ne s'y propose que de se réjouir par des ridicules. Outre les inconvénients innombrables pour les mœurs, cette plaisanterie médisante et habituelle monte l'esprit sur le ton de la licence. L'enjouement est naturellement familier, et la médisance méprisante. On n'y connaît ni la sage timidité qui arrête, ni la modeste retenue qui s'observe. Que sera-ce d'un art qui, par principe, se moque de tout et ne s'étudie qu'à se réjouir aux dépens de tout le monde? C'est une fièvre continue, un état de démence. Le délire enseigne-t-il des règles? Cette liberté de répandre sur tout le vernis du ridicule, s'allie-t-elle avec les sentiments que l'intérêt de la société demande que nous conservions les uns pour les autres? Se croit-on bien obligé d'aimer et de respecter ce qu'on se croit en droit de ridiculiser? Il est si difficile de séparer les droits de la place des défauts de la personne ! Sera-t-il possible dans une région frivole, où les nuages de la dérision enveloppent et défigurent tous les objets, de ne pas franchir ces faibles barrières? Voyez une troupe de faunes et de satyres qui, le masque à la main, passe la vie à danser, rire, chanter, se moquer de tout : voilà le théâtre ; nos acteurs et nos actrices valent bien les satyres de la fable. Il semble que le prophète Isaïe l'ait prédit : *Pilosi saltabunt et syrenes cantabunt in delubro voluptatis*. (*Isa.*, XIII, 21.)

Mais les prédicateurs font des portraits dans le goût de la comédie ; ils ont tort. C'est un nouveau grief contre elle, d'avoir porté jusqu'à la chaire son haleine empestée. C'est un crime au ministre des autels de fréquenter, d'étudier, de copier le théâtre : heureusement ce désordre est rare et tout le monde le condamne. Bourdaloue sur la scène, Molière en chaire, révolteraient également. Ces deux genres sont essentiellement différents; la chaire se dégraderait par les traits familiers d'une scène comique ; elle ne combat que les vices, jamais les ridicules, et c'est au ridicule que la scène s'attache. Le prédicateur instruit et corrige, le comédien amuse et corrompt. L'un peint en grand sur les principes de la religion : il n'a personne en vue : si quelqu'un se trouve dans ce portrait comme cela peut et doit être, puisqu'il attaque tous les péchés, c'est à lui à se faire justice et à se convertir. Le théâtre peint en petit, en colifichet, en grotesque. L'orateur chrétien parle avec autorité de la part de Dieu et pour sa gloire ; le devoir et la vertu forment son auditoire, la modestie et le silence y règnent. L'acteur ne tient sa mission que de la dissolution et de la malignité ; elles peuplent son parterre, se font entendre dans la pièce et lui applaudissent à mesure qu'il les sert mieux. Les remontrances d'un père à ses enfants, d'un maître à ses élèves, d'un pasteur à ses brebis, sont-elles des médisances? Les sarcasmes, les équivoques, les licences, les impiétés d'un libertin sont-ils des instructions? Quelle maladroite apologie! excuser le théâtre, parce qu'il est assez contagieux pour répandre ses vices ! Applaudissez donc aux succès d'une courtisane. La comédie, dit-on, corrige les mœurs par le ridicule, *castigat ridendo mores*. Qui a fait d'elle cet éloge? ce ne sont pas les saints Pères. C'est l'arlequin Dominique, qui fit graver ces paroles sur le portail de l'hôtel de la Comédie, et qu'on a l'imbécillité de prendre pour un axiome reçu. Le panégyrique qu'Arlequin fait de son métier est assurément du plus petit poids.

De là est venue la littérature à la mode : on n'écrit, on ne pense qu'en comédien. Ou lit? Eh quoi! des brochures. Sur quel ton? du badinage. Sous quels guides? l'ignorance et le vice. De quel air? de la présomption. De quel goût? de la frivolité. Avec quel fruit? la licence. Jamais on n'a tant et si

peu écrit et si bien et si mal. Tant, à compter les feuilles d'impression ; si peu, à peser la solidité des ouvrages : si bien, si on ne cherche qu'à s'amuser ; si mal, si on désire de s'instruire. Le théâtre est le modèle, l'école, l'arbitre souverain de l'empire des lettres. Tous ces petits livrets ne sont que des comédies et la plupart des farces. Le théâtre et la littérature sont à l'unisson. Avant le règne brillant de la scène, le style était grave, sensé, sage, modeste. Thalie a répandu sur tout un vernis de comique. Les auteurs sont devenus comédiens. Leur style chante, danse. Leur plume fait des cabrioles et des entrechats, leurs phrases forment des ariettes et des gavottes. Quelles obligations n'a-t-on pas à la troupe des comédiens, de cette brillante révolution dans la république des lettres? Aussi les stupides écrivains qui ne respirent pas l'air subtil de ce riant climat, n'ont qu'une maussade et ennuyeuse solidité, tandis que les jolis officiers de la toilette des actrices sont pétris de grâces, et sèment à pleines mains dans leurs ouvrages, les fleurs qu'ils y ont cueillies. Pour nous qui ne sommes pas initié dans ces mystères d'élégance, nous convenons que notre antique bonhommie, peut-être en vertugadin comme celle de nos aïeux, préfère la vertu, la raison et la vérité aux rubans, aux pompons et aux aigrettes ; la sagesse et la décence aux grands et aux petits airs ; qu'elle mérite aussi peu qu'elle le désire, une place dans la foule des jeux et des rires, et ne se laissera jamais persuader que des modèles si remuants, des maîtres si frivoles, une école si pétillante, donnent des leçons de sagesse, de politesse et de bon goût.

Suétone rapporte un trait frappant de cette façon insensée de penser et de parler sur les choses les plus sérieuses, dont il y aurait de l'injustice de ne pas faire honneur au théâtre. L'empereur Auguste, grand amateur, étant au lit de la mort, dit à ses amis, N'ai-je pas bien joué mon personnage? Fort bien, répondirent-ils. Eh bien ! battez des mains et tirez le rideau. Il se tourne et il expire. *Nonne personam commode egi? Optime. Valete et plaudite. Conversus efflavit animam.* On est à plaindre dans la littérature comme dans la religion, quand toute la vie on a joué, on a aimé, on a fréquenté la comédie. Le bel esprit va s'ensevelir dans l'éternité de l'oubli, comme le mauvais chrétien dans l'éternité du supplice. Triste mais inévitable dénoûment, qui n'est que la juste récompense de l'auteur, de l'acteur, du spectateur et de la pièce.

DISCOURS

SUR L'OSTRACISME.

C'est un contraste singulier dans les mœurs grecques, que l'ostracisme et les jeux olympiques : l'un était la récompense solennelle, l'autre la punition légale du mérite ; on donnait des couronnes brillantes à ceux qui avaient montré le plus d'adresse, de génie, de talent, et on bannissait de la patrie ceux qui avaient rendu le plus de services, acquis le plus d'estime, montré le plus de sagesse et de vertu. Anacréon, Pindare, Sophocle, Aristophane et Corinne, ceints du laurier poétique ; Aristide, Thémistocle, Cimon, Thucydide, exilés. Et ce n'est pas par un caprice passager, par une passion aveugle de despotisme ou d'intrigue : c'est avec la plus mûre réflexion, par les suffrages réunis de toute une ville, par l'ordre même des lois que portait des arrêts si différents un peuple ingénieux, poli, équitable, conduit non par la basse adulation de la servitude, mais par les nobles sentiments de la liberté.

Nous avons adopté une partie de ces lois. On distribue de tout côté des couronnes académiques, on invite à les mériter ; les talents s'empressent à les obtenir. Tel est l'objet qui nous rassemble, et c'est avec la plus grande satisfaction que sur quatorze ouvrages qu'une noble émulation a présentés à l'académie, nous avons vu les suffrages balancés, former une incertitude, qui fait l'éloge des belles productions qui les ont tenus en suspens. La France enchérit même sur la Grèce. Il y a des prix pour tout genre de mérite, peut-être quelquefois les prodigue-t-on. Il en est pour les vers et pour la prose, pour les sciences et pour les arts, pour la peinture et pour l'architecture, pour la chirurgie et pour l'agriculture, l'école vétérinaire, la musique et la danse. Qui le croirait? la comédie même, et l'un des plus brillants fleurons de la couronne qui pare le front de M. Belloy sur son *Siége de Calais*, est le prix dramatique qui lui fut décerné, et qui ne sera pas flétri par la malheureuse découverte qu'on vient de faire, que l'histoire qui fait le fonds et la beauté de sa pièce, n'est qu'une fable ; puisque son héros Eustache de Saint-Pierre, qu'il peint si dévoué à sa patrie et à son roi, fut au contraire livré au roi d'Angleterre son ennemi, jusqu'à en recevoir des pensions et le gouvernement de cette même ville de Calais, pour laquelle on le dit, en cent et cent façons, prêt à répandre son sang et celui de toute sa famille.

O mores hominum, quantum est in rebus inane!

Nous n'avons pas adopté l'ostracisme, non plus que les Romains qui furent longtemps nos maîtres, ni les Francs qui détruisirent leur empire dans les Gaules. Nous ne bannissons pas du moins légalement, un citoyen pour avoir trop de vertu, de fortune, de talent, de crédit. Nous nous contentons de l'écarter sous divers prétextes. Nos mœurs, dit-on, sont trop douces et trop honnêtes; la politesse, dont le Français se pique, réprimerait l'ostracisme public. Je ne sais si la douceur, l'honnêteté et la politesse s'accommodent mieux de l'ostracisme secret; mais il est vrai que les mœurs des Athéniens, qui l'exerçaient publiquement, n'étaient ni moins douces, ni moins polies que les nôtres. Il y avait autant de vrais amis dans la Béotie

qu'il y en a parmi nous; l'équité régnait autant dans les aréopages que dans nos sénats. Leurs lois étaient si sages que Rome envoya solennellement les chercher, les grava d'abord sur douze tables d'ivoire, puis d'airain, et en fit le fond de cette célèbre jurisprudence renfermée par Justinien dans le *Digeste* et le *Code*, qui est assurément le chef-d'œuvre de la raison humaine, et tient dans toute l'Europe la balance de la justice, prononce les oracles du barreau, et jusque dans le sanctuaire a dicté les décisions de la plupart des canons et de la plus saine morale, en matière de droit et de justice. Les peuples féroces du Nord, de l'Afrique, de l'Amérique, n'ont point connu d'ostracisme, ni public, ni secret. Il n'existe point dans le recueil gothique des lois lombardes, vandales et visigothes. Jamais les Lapons et les Samoyèdes, les Hurons et les Iroquois, les nègres de la Guinée et du Cap-Vert ne se sont assemblés pour bannir de sa cabane un citoyen qui se fait plus aimer, plus estimer que les autres. Ils l'ont au contraire mis à leur tête, d'une voix unanime, et la supériorité du mérite est la seule qu'ils connaissent.

On trouve, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (t. XII), un mémoire de l'abbé Geinos sur l'*ostracisme*, que le *Dictionnaire de l'Encyclopédie*, au mot *Ostracisme*, n'a presque fait que copier sans le citer. Cet habile académicien y explique fort savamment l'origine, la durée, l'abolition de cette loi, d'abord établie à Athènes, de là passant dans les plus grandes villes de la Grèce, jusqu'à Syracuse, en Sicile, sous le nom de *pétalisme*, qui revient au même. Ostracisme est dérivé d'un mot grec, qui signifie *coquille*, et *pétalisme* d'un autre mot qui signifie *olive*, parce qu'à Athènes on écrivait son suffrage sur des écailles ou coquilles, ou de petites tablettes d'ardoise ou de terre cuite qui en avaient la figure; c'était une espèce de bulletin que les Latins ont appelé *tertulla* et *scrutin*. A Syracuse, on se servait de feuilles d'olivier ou de noyaux d'olive. On convoquait l'assemblée générale du peuple dans la place publique; on y fermait une enceinte d'un grillage de fer, où on faisait dix portes pour les dix tribus de la république. Chacun venait à son tour par la porte de sa tribu y jeter sa coquille, sur laquelle il avait écrit le nom de celui qu'il voulait bannir; ensuite, les magistrats y entraient en cérémonie et comptaient les suffrages, et s'il s'en trouvait six mille conformes, le citoyen était banni pour cinq, pour dix, pour quinze ans; on lui assignait quelquefois le lieu de son exil, le plus souvent on le laissait libre d'aller où il voudrait; on lui accordait dix jours pour sortir de la ville. Les femmes n'y donnaient point leur suffrage, non plus que dans les autres affaires publiques; il est douteux si les jeunes gens étaient reçus à donner le leur. L'abbé Geinos le croit, et cela est plus vraisemblable. On ne peut croire qu'il se trouvât six mille vieillards du même avis dans la ville où on ne connaissait guère plus de vingt mille citoyens libres.

On fait communément remonter à Pisistrate l'établissement de l'ostracisme; il y en a pourtant quelque trait plus ancien. Thésée avait été banni, et Clistène, à qui Elien en attribue l'invention longtemps auparavant; mais il est vrai que c'est l'époque la plus mémorable, puisque Pisistrate fut banni trois fois, que son fils Hippias le fut encore après lui, et que les exemples en sont bien plus nombreux depuis Pisistrate qui, avec les plus beaux talents et les plus grands services rendus à la patrie, avait porté trop loin l'autorité que lui donnait la confiance publique, quoiqu'il eût gouverné avec douceur. Il réveilla le soupçon d'un peuple ombrageux, à qui toute sorte de joug était insupportable, et le rendit plus attentif à ne souffrir aucun genre de supériorité trop marquée. On fit alors une loi de ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une voie de fait. Mais l'esprit de l'ostracisme remonte aux premiers temps, le croirait-on, jusqu'au patriarche Isaac. On voit, dans la *Genèse* que ce saint homme, ayant habité quelques années dans le pays de Gerara, y devint, par la bénédiction de Dieu, puissamment riche. Ses richesses excitèrent la jalousie des habitants et même du roi Abimélech. Ce prince lui dit : Retirez-vous d'avec nous, parce que vous êtes devenu plus puissant que nous : *Recede a nobis quia potentior nobis factus es.* (*Gen.*, XXVI., 16.) Un pareil exil qu'aucune faute n'a fait mériter n'a rien d'injurieux. Le roi en était si persuadé, que peu de temps après qu'Isaac se fut retiré, il alla le trouver pour faire alliance avec lui, et lui représenter qu'il n'avait point lieu d'être mécontent, qu'on ne lui avait fait aucun tort, et qu'on l'avait laissé partir en paix : *Nihil fecimus quod te læderet, sed cum pace dimisimus.* (*Ibid.*, 29.)

L'abbé Geinos n'a traité cette matière qu'en historien, sans prendre aucun parti sur les inconvénients et les avantages de cette loi singulière, dont il n'a dit qu'un mot en passant, et c'est principalement dans l'ordre moral que je l'envisage. Le *Dictionnaire encyclopédique* l'a condamnée; Aristote, Photius et plusieurs grands auteurs qu'il cite en font l'éloge, la croient très-utile à la république et très-raisonnable. C'est leur sentiment que j'embrasse, il paraîtra peut-être un paradoxe; mais j'espère démontrer que l'ostracisme est un acte de douceur, une précaution d'humanité, une sorte de triomphe toujours glorieux, souvent utile et nécessaire à celui qui semble le plus injustement maltraité; bien loin de le redouter, il serait à souhaiter qu'il fût établi. Que de crimes! que de maux il épargnerait!

N'en dissimulons pas les inconvénients, il paraît injuste. La vertu, le mérite, la considération, l'estime publique, sont-ils donc des crimes pour être proscrits? Ce qu'on devrait chercher avec empressement, et acheter à grand prix, doit-il être chassé? C'est détruire l'émulation, décourager les

talents, ralentir le zèle par la crainte de voir les services rendus à la patrie se tourner contre soi-même. Les plus grands hommes, les plus utiles à l'État, Aristide, Cimon, Nicias, Thémistocle, Thucydide et cent autres ont été les victimes d'un si bizarre gouvernement. Le sort des plus grands hommes est ainsi abandonné au caprice d'un peuple volage ; et ce qui met le comble à l'injustice, c'est qu'on les condamne sans les entendre, sous prétexte que le ban de l'ostrascisme n'étant point infamant, on n'a aucun besoin de se justifier.

C'est ce qui parut dans la condamnation d'Aristide, comme l'observe Plutarque dans sa Vie. Ce grand homme nommé juste par excellence, d'une voix unanime, ce sage qui par sa continence, sa modestie, sa pauvreté, sa douceur, la simplicité de ses mœurs, avait mérité la vénération publique, fut mis au ban de l'ostracisme, précisément parce qu'il était vertueux. Comme l'assemblée se formait dans la place publique, un citoyen qui ne savait pas écrire, s'adressa à lui sans le connaître, et le pria d'écrire sur la coquille le nom d'Aristide. *Vous a-t-il donc fait quelque mal?* lui dit-il sans s'émouvoir. *Non*, répondit cet homme, *je ne le connais pas même; mais je ne puis souffrir ce nom de juste que tout le monde lui donne.* Aristide, sans se découvrir, écrivit son nom sur la coquille. Le peuple sentit bientôt son injustice, et le rappela avec les plus grands honneurs avant le terme de son exil. C'est ainsi qu'après avoir été condamné à la mort, Socrate déclaré par l'oracle le plus sage de la Grèce, ce même peuple rétablit sa mémoire, lui érigea des statues, et fit mourir ses accusateurs.

Outre l'injustice qui fait souffrir à la vertu reconnue le plus mauvais traitement, l'ostracisme se tourne souvent contre la république même qui l'emploie: c'est sans doute un moyen de conserver sa liberté; mais n'est-ce pas se priver quelquefois des hommes les plus nécessaires et les plus utiles à l'État, porter chez l'étranger le trésor dont on se prive; faire quelquefois de ces hommes des ennemis puissants animés par la haine, soutenus par le crédit? Alcibiade, persécuté à Athènes, se livre aux Lacédémoniens, se met à leur tête, et par les funestes conseils qu'il leur donne prépare la perte de sa patrie, qui l'avait banni lorsqu'il la servait si glorieusement. Coriolan, banni de Rome par une espèce d'ostracisme, se réfugie chez les Volsques ses ennemis, et tourne contre elle la valeur et les talents qui l'avaient si bien servie. Il court à la tête d'une armée la réduire en cendres. Heureusement à la porte de Rome il se laisse fléchir par les larmes de sa mère et de sa femme que le sénat lui avait envoyées. Camille fut plus généreux : après avoir été plusieurs fois dictateur, et reçu quatre fois les honneurs du triomphe, il déplut par la grandeur même de ses services; poursuivi et condamné à l'amende, il se bannit de sa patrie. Rome, privée d'un si grand capitaine, ne peut tenir contre les Gaulois. Elle fut prise et réduite au seul Capitole. Camille, instruit de son malheur, vole à son secours, fait lever le siége, met en fuite les Gaulois, et mérite le nom de nouveau Romulus, fondateur de sa patrie.

Des esprits factieux ne peuvent-ils pas par leurs intrigues faire tomber ce ban injuste sur les sujets les plus utiles et les plus capables de s'opposer aux usurpateurs de l'autorité pour s'en emparer eux-mêmes, et après que l'absence d'un grand homme leur aura laissé une libre carrière? Thémistocle, débarrassé par l'ostracisme du vertueux Aristide, demeura maître de la république et s'empara du gouvernement. Il est vrai qu'il n'en jouit pas longtemps ; il fut à son tour banni lui-même, et par un acte héroïque de générosité, Aristide, qu'il avait maltraité, l'alla trouver au lieu de son exil, lui demanda son amitié, et le pria d'oublier leur différend pour travailler au salut de la république. Thémistocle, trop grand homme pour ne pas sentir la noblesse de cette démarche, que de petits esprits tournèrent en ridicule, le vit avec plaisir, se réconcilia parfaitement avec lui ; ils furent rappelés tous les deux et travaillèrent de concert au bien de la patrie. Periclès écarta, par le même moyen, l'un après l'autre, les deux plus puissants et plus vertueux citoyens qui s'opposaient à sa tyrannie, Cimon et Thucydide. La république ainsi désarmée fut la proie de Périclès, qui s'empara de toute l'autorité, que par son habileté il sut conserver jusqu'à la fin de sa vie. Ainsi l'ostracisme, établi pour maintenir la liberté et l'égalité des citoyens, fut précisément le moyen dont Périclès se servit pour la détruire ; il éloigne les concurrents, il réunit tout dans ses mains.

Les monarchies ne sont pas à l'abri de ces dangers : par un ostracisme d'autant plus dangereux qu'il est plus caché, on rend suspect au prince un sujet dont le mérite fait tout le crime, parce qu'il éclipse l'envieux et fait ombrage à l'ambition. Le prince trompé l'éloigne, le prive de sa confiance, se prive lui-même du plus grand secours, et devient la victime de ceux qui abusent de sa facilité. Ainsi Justinien s'arrache à lui-même le bras du grand Bélisaire qui lui avait conquis plusieurs royaumes, et le condamna à l'aveuglement et à l'exil. Heureux ce prince, si, comme le rapporte l'ingénieux roman qui vient de paraître, et auquel nous applaudirions avec joie si les droits sacrés de la religion y étaient plus respectés ; heureux enfin s'il fût rentré en lui-même, et eût profité des leçons de ce grand homme! Saül n'éloigna-t-il pas David de sa cour, en lui donnant le commandement de ses troupes : *Amovit eum a se et fecit tribunum.* (I *Reg.*, XVIII, 13.) Ne l'obligea-t-il pas de prendre la fuite, ce héros si célèbre par ses victoires, si respectable par ses vertus ? Quel fut son crime ? le peuple avait célébré la défaite de Goliath ; David se conduisait avec prudence, il devint suspect : *Vidit Saul quod prudens esset et cœpit cavere eum* (*Ibid*, 15.) Philippe II se priva du prince d'Orange

qui avait si bien servi Charles-Quint son père, et qui devint le fondateur de la république de Hollande, et lui enleva les Provinces-Unies.

L'ostracisme servit encore souvent à favoriser le crime, c'est ce qui le fit abolir. Un sujet puissant, pour se soustraire à la rigueur des lois, se faisait condamner par l'ostracisme et rendait glorieux un exil qui aurait dû le couvrir d'infamie. Plutarque rapporte dans la Vie d'Alcibiade, qu'un nommé Hiperbolus, homme méprisable par son extraction et par ses crimes, ayant formé une cabale contre Nicias et Alcibiade, les deux premiers hommes d'Athènes, leurs partisans se réunirent secrètement, et firent tomber le bannissement sur cet Hiperbolus, qui ne méritait pas l'honneur d'être banni à titre de vertu. Cette méprise tomba sur la loi même et lui donna un ridicule dont les Athéniens badinèrent d'abord; mais ils en furent enfin si honteux, qu'ils l'abolirent pour ne plus en courir les risques.

Ces inconvénients sont très-grands, sans doute, et quelle est l'institution humaine qui en soit exempte? J'ose pourtant dire qu'à tous égards cette loi était utile et raisonnable, qu'elle eût été très-avantageuse si on n'y eût agi qu'avec discernement et à propos dans les occasions, que la vertu gagnerait à n'être persécutée qu'aux conditions de l'ostracisme athénien. Elle échapperait par là à l'ostracisme secret, partout répandu, qui sans précaution et sans humanité, ou plutôt contre toutes les lois de la justice, lui déclare partout la guerre. Je ne parle que d'après plusieurs grands hommes, partisans éclairés de l'ostracisme. Aristoste dans ses *Politiques* (l. III, c. 9) la donne comme un moyen très-sage pour conserver l'égalité du citoyen, la paix et la tranquillité dans la république, pour arrêter d'une manière douce et équitable, et cependant assurée, l'ambition et les entreprises des personnes distinguées, à qui le crédit, le mérite et les richesses pourraient donner l'envie et la facilité d'attenter à la liberté de la république, et de calmer les alarmes et adoucir l'envie de ceux qui pourraient bien ou mal en redouter les suites. Bodin, dans sa *République* (l. VI, c. 1), tient le même langage; Photius, dans sa *Bibliothèque*, sur l'article de l'orateur Aristide, dans son panégyrique d'Athènes, qui touche l'établissement de l'ostracisme : Ce n'est point, dit-il, par haine ni par passion, *non odii esse*, qu'elle bannit Thémistocle, Cimon et bien d'autres, mais au contraire pour leur rendre glorieux cet éloignement, nécessaire au repos de la république, qui ne voulait point de supériorité dans le citoyen, *aliquid ne elati fuerint, et honestum paterentur inhonestum.* Laurent Milies, auteur à la vérité moins célèbre, mais qui n'est pas sans mérite, dans ses discours sur Tacite (l. VIII, c. 1, n. 470) établit la même chose.

Un peuple si célèbre par son esprit, par sa douceur et sa politesse, serait un bon garant de la sagesse d'une loi qu'il avait solennellement établie; l'exécution n'y répondait pas moins, il fallait six mille suffrages : c'était le tiers de la ville. Pourrait-on croire que six mille citoyens n'agissent que par passion et par injustice contre un citoyen à qui on n'a à reprocher que sa vertu et la confiance publique? Pour s'en bien convaincre, voyons les adoucissements qu'on y avait apportés.

Le ban de l'ostracisme n'avait rien d'infamant, il était même honorable; c'était une attestation de vertu et un honneur pour Aristide, le juste par excellence, que tout le monde prenait pour arbitre de ses différends, de n'être banni pour aucun crime, mais pour la justice. C'est la huitième béatitude de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.* (*Matth.*, V, 10.) Tout le monde en était si persuadé, que ces bannis étaient partout reçus avec les plus grands honneurs. Cicéron (*Tuscul.*, quæst. 15, n. 105) rapporte qu'Hermodore, un des premiers citoyens d'Ephèse, en fut banni pour son mérite. Nous ne voulons parmi nous, disaient les Ephésiens, personne qui nous efface; qu'il aille briller ailleurs : *Nemo de nobis unus excellat; si quis exstiterit, apud alios sit.* Hermodore vint à Rome; on lui fit l'accueil distingué qui était dû à son mérite, auquel l'exil avait mis le sceau. Le sénat et le peuple le consultaient; il leur conseilla d'envoyer à Athènes chercher des lois, ce qui fut exécuté pour le bonheur de la république. Rome lui fit élever une statue, ainsi que le rapporte un auteur. (L. II, c. 4, ff. *De orig. jur.*) Côme de Médicis, le citoyen de Florence le plus respectable et le plus estimé, fut banni de sa patrie à cause de ses richesses, de ses amis, de sa réputation. Il se retira à Venise, où il fut reçu comme un souverain. Les Florentins reconnurent leur faute, le rappelèrent avec honneur, lui donnèrent le maniement des affaires, l'appelèrent le père de la patrie, et attachèrent ensuite la souveraineté à ses descendants. Le roi de Perse, qui avait mis à prix la tête de Thémistocle, le reçut à sa cour après son bannissement, le combla de biens et d'honneurs. Ce bannissement fut pour lui la meilleure recommandation.

L'ostracisme n'avait rien de cruel. Le banni jouissait de tous ses biens comme auparavant, sa famille jouissait de la même considération, et même d'une plus grande, c'était un titre de noblesse. L'exil n'était que pour un temps, qu'ordinairement on abrégeait en le rappelant. On lui choisissait quelque ville riche pour son séjour, le plus souvent on lui laissait la liberté d'aller où il voudrait. Il avait plusieurs jours pour arranger ses affaires et se préparer à son départ; on l'accompagnait avec honneur jusqu'à la porte de la ville; rien de tout cela aux criminels, qu'on punissait de l'exil; on les traitait avec la plus grande rigueur.

Ce traitement plein d'indulgence était

bien différent du cruel ostracisme que la jalousie fait si souvent souffrir aux gens de bien et qui porte tous les traits de l'injustice et de la haine. C'est par des accusations malignes, des calomnies atroces, des condamnations infamantes, qu'on tâche de flétrir leur honneur, pour joindre l'infamie au bannissement et justifier aux yeux du public par un air de zèle, la bassesse et la noirceur de la passion qui met les armes à la main; ainsi les persécuteurs des martyrs les faisaient accuser de révolte contre les princes pour les traiter de criminels, et leur ravir la gloire du martyre : la mort de Jésus-Christ fut un ostracisme cruel, que la loi athénienne aurait épargné si elle eût été établie à Jérusalem. La Synagogue ne s'en cachait pas. Cet homme a-t-il commis quelques crimes, a-t-il fait tort à quelqu'un ? Au contraire, il fait du bien à tout le monde, il prêche la vérité, il remet les péchés, il soulage les pauvres, il enseigne les enfants, il nous confond par ses miracles, il nous éclipse par ses vertus ; tout le monde en est charmé, s'attache à lui et nous abandonne : *Totus mundus post eum abit.* (*Joan.*, XII, 19.) Interdisons-lui l'entrée de nos assemblées : *Ut extra synagogam fieret* (*Joan.*, IX, 22); leur pontife déclare avec son conseil qu'il vaut mieux qu'un homme périsse pour sauver le peuple : *Expedit unum hominem mori pro populo.* (*Joan.*, XVIII, 14.) Que de crimes peut épargner l'ostracisme ! de quels supplices, de quelle mort cruelle eût été préservé le Saint des saints ? Il est livré à ses envieux, on se déchaîne contre lui, on l'insulte, on le calomnie, on attaque son honneur, sa doctrine, sa vertu; on lui suscite de faux témoins, on corrompt un de ses disciples qui le trahit, on le défère au ministre de l'empereur comme un séditieux. Pilate, par une espèce d'ostracisme, le fait flageller; car remarquez qu'après avoir publiquement déclaré son innocence, il offre, par une espèce d'humanité, pour lui sauver la vie et adoucir leur haine, de le faire châtier : *Emendatum dimittam.* (*Luc.*, XXIII, 16.) Il eût sauvé l'innocent s'il eût pris le parti de le bannir : l'ostracisme eût épargné le déicide.

Plusieurs motifs très-sages l'avaient fait introduire : 1° un esprit républicain. Ces peuples, jaloux à l'excès de leur liberté, ne pouvaient rien souffrir qui y donnât atteinte. Une supériorité trop marquée, richesses, crédit, talent, services, vertu, tout ce qui pouvait faire pencher la balance de l'égalité leur était suspect comme un acheminement à la tyrannie; tous les usurpateurs de l'autorité s'y sont frayé la voie par quelques-uns de ces moyens ; n'est-ce pas ce qui, dans le dernier siècle, arma toute l'Europe contre Louis XIV? La supériorité de ses forces? On craignait qu'un prince si puissant, si bien servi, si heureux, n'aspirât à la monarchie universelle. Et dans le fameux projet d'une république chrétienne attribué à Henri IV, n'était-ce pas un des articles qu'on avait le plus à cœur, que si quelqu'un des confédérés s'élevait au-dessus des autres par quelque supériorité de puissance, ils s'armeraient tous contre lui, pour rétablir l'équilibre dans l'Europe. L'ostracisme est un remède de précaution. Si le sang est trop abondant, on a recours à la saignée; si le corps est trop chargé d'embonpoint, on lui prescrit un régime austère. Tel un jardinier qui aperçoit dans ses arbres des branches trop élevées ou trop touffues, capables d'attirer à elles toute la séve, a soin d'élaguer et d'étêter. On raconte que, pour toute réponse à l'envoyé de son fils qui lui demandait conseil, Tarquin se mit à couper les fleurs de son jardin les plus élevées, et lui dit : « Rapportez à mon fils ce que je viens de faire, » lui faisant entendre par là qu'il devait se débarrasser de ce qu'il avait dans ses Etats de plus distingué, qui pourrait lui faire quelque ombrage. Ce fut là l'esprit des proscriptions de Marius, de Sylla, d'Antoine et d'Auguste, qui remplirent Rome de deuil. L'ostracisme eût épargné aux Romains des torrents de larmes et de sang.

La supériorité d'un citoyen, dangereuse dans la démocratie, n'est pas à craindre sous le prince dans un Etat monarchique; elle n'est redoutable qu'à la jalousie des rivaux. La machine d'un Etat populaire est bien fragile, mais les impulsions sont trop faibles pour ébranler un trône bien affermi. Dans une espèce de petite république semée de toutes parts dans un royaume, une communauté, une simple jurande d'artisans, le mérite qui se distingue cause quelquefois les mêmes alarmes, et fait former les mêmes intrigues : aussi ne met-on ordinairement à leur tête que des hommes fort médiocres. Un supérieur de communauté religieuse est rarement un homme à talent : il aurait trop d'autorité. Dès qu'un malade ne peut supporter la lumière du soleil, l'ostracisme est un rideau qui en affaiblit les rayons et ne laisse qu'une lumière impuissante qui n'éblouit personne. Cet homme de mérite serait trop heureux si, au lieu de le décrier, de le persécuter pour le détruire, on avait comme les Athéniens l'équité de le congédier avec honneur, comme trop vertueux. Sans ces équitables adoucissements, il est exposé aux plus violentes persécutions, aux calomnies, aux insultes, à l'exil, à la mort. L'orage des passions est capable de tout engloutir. Un exil honorable est un port où il est à l'abri de la fureur des vents et des flots : la fureur se calme, la jalousie s'apaise, l'innocence est reconnue, la confiance renaît; tout enfin rentre dans l'ordre. Saint Chrysostome et saint Grégoire de Nazianze, les plus grands orateurs, et deux des plus grands hommes qu'ait jamais eus l'Eglise, en furent les victimes. Leur crime unique était de connaître et de dire la vérité, de la dire avec courage et avec éloquence. Leurs confrères s'assemblèrent pour les interdire et les condamner, ou plutôt pour obscurcir et écarter un mérite qui les éclipsait. Si Arcadius, trop faible pour protéger Chrysostome contre l'injustice et la violence, l'eût du moins sauvé par un ostracisme

honorable, il ne se serait pas couvert d'opprobre en faisant périr au fond de l'Arménie l'oracle de l'Eglise et le modèle des évêques. Grégoire de Nazianze s'y condamna lui-même; et, par sa démission volontaire de l'Eglise de Constantinople, et sa retraite dans sa patrie; il désarma ses ennemis. *Puisque c'est à mon occasion*, disait-il, *qu'il s'excite parmi vous des troubles, tout innocent que je suis, me voici comme Jonas, jetez-moi dans la mer, ou plutôt je m'y jette moi-même pour apaiser l'orage. Cum propter me facta est tempestas, mittite me in mare.* (*Jon.*, I, 12.)

Cet ostracisme s'exécute sourdement de mille manières; les histoires en sont pleines. Un seigneur déplaît à la cour par la supériorité de ses talents, de ses vertus et de son génie, par l'étendue de son crédit, la grandeur de ses services; nul prétexte de le punir : on lui procure une ambassade, un gouvernement et un commandement des troupes, pour l'éloigner. Ainsi, dit Tacite, Néron envoya Othon gouverner en Portugal, pour se débarrasser de lui. *Lusitaniam misit specie delegationis;* Vespasien congédia de même Antonius Pius, l'envoyant en Espagne; *citeriorem Hispaniam ostentat.* Tacite rapporte nombre d'exemples de ces ostracismes déguisés, *per speciem honoris, per simulationem amicitiæ.* Néron usa de cette espèce de clémence envers Tabellius Plautus, homme de la plus haute naissance, qui s'était acquis la plus grande considération par la douceur, la pureté et la simplicité de ses mœurs; ce prince, à qui la calomnie le rendit suspect, lui écrivit : *On parle beaucoup de vous; je vous conseille, en ami, de vous retirer dans vos terres, où vous serez en sûreté.* Un citoyen se distingue-t-il par ses travaux et son mérite, on lui ôte sa charge, on lui interdit ses fonctions pour faire tomber son crédit et refroidir ses partisans. On blâme sa conduite, on lui donne des concurrents qu'on croit devoir le faire oublier. Les Romains avaient introduit l'usage le plus bizarre et le plus indécent; leurs triomphes étaient mêlés d'injures les plus piquantes. Il était permis aux soldats de vomir toutes sortes d'invectives, de composer des vers, de chanter des chansons satiriques contre le triomphateur, au milieu même de son triomphe. La malignité française se venge souvent ainsi de ceux qui lui déplaisent. Les sifflets du parterre, les parodies, les critiques des meilleures pièces sont une sorte d'ostracisme dans la république des lettres qui dégrade les auteurs trop supérieurs qu'on ne peut bannir. Heureux si l'envie se bornait à cette petite vengeance, et si l'intrigue et la calomnie ne dégradaient quelquefois celui dont on ne peut souffrir le mérite!

Il est un ostracisme de précaution auquel on doit soi-même se condamner, soit en se retirant pour se soustraire à l'orage, comme dit saint Paul, *date locum iræ*, soit en le prévenant s'il est possible par la modestie et la simplicité. Les trois Scipions, ces hommes les plus illustres qu'ait eu la république romaine, furent les victimes de l'ostracisme secret de l'envie. Le premier, l'Africain, vraiment grand par la pureté de ses mœurs, après avoir conquis l'Espagne, détruit le royaume de Numidie, vaincu Annibal aux portes de Carthage, fut cité juridiquement pour rendre compte de sa conduite : lui dont tous les pas couverts de lauriers avaient été la gloire et le salut de la république presqu'ensevelie sous les ruines, ne daigna pas répondre à ses vils accusateurs : *Allons*, dit-il au peuple assemblé pour l'entendre, *rendre grâce aux dieux de la victoire que je remportai à pareil jour.* Il conduisit l'assemblée au temple, il y déchire les comptes et les mémoires qu'on lui demandait, qu'il avait toujours tenus en règle ; il quitte Rome et passe le reste de ses jours à sa maison de campagne, occupé à cultiver son jardin et à étudier les belles-lettres. C'est là qu'il prononça le mot fameux, que Cicéron vante si fort dans le *Songe de Scipion :* « Vous me plaignez dans ma solitude; sachez que je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul : *Nunquam minus solus quam cum solus.* » Un bon esprit, un cœur vertueux sait vivre avec lui-même et se suffit à lui-même. On fait quelquefois un crime aux gens de lettres, aux gens de bien de leur amour pour la retraite ; c'est un service qu'ils rendent aux gens du monde en leur ôtant un objet d'envie, et qu'ils se rendent à eux-mêmes en se dérobant à leurs traits ; un petit esprit, un cœur vicieux toujours hors de lui-même, à charge à lui-même, s'ennuie dans la solitude parce qu'il est pour lui-même la plus ennuyeuse et la plus mauvaise compagnie. On rapporte un trait semblable du fameux Cujas, aussi distingué parmi les interprètes des lois romaines que Scipion parmi les capitaines romains. La chaire de droit, qu'il avait disputée à Toulouse avec le plus grand éclat, fut donnée à Forcadel, concurrent habile, à la vérité, mais fort inférieur à Cujas ; à en juger par les ouvrages qui nous en restent où à travers l'esprit de l'érudition, la frivolité et l'indécence dégradent la gravité de son caractère et la sublimité de la jurisprudence qu'il enseigne. Cujas dit en se retirant : « Ingrate patrie, tu n'auras point mes os : *Ingrata patria, non habebis ossa mea.* » Il alla en effet porter à Bourges, et ensuite à Grenoble, le trésor de science que tout le monde admire en lui. Aristote au comble de la gloire, par la multitude et la profondeur de ses ouvrages, par l'éclat de sa secte, par la faveur d'Alexandre son disciple, fut obligé de quitter Athènes et de se retirer à Calcis pour se dérober à ses envieux. Solon et Lycurgue, ces fameux législateurs d'Athènes et de Sparte, furent obligés de quitter leur patrie par les mauvais traitements qu'ils y reçurent. Thésée, après l'avoir délivrée des monstres, subit le même sort.

Scipion Nasica, souverain pontife, déclaré par l'oracle le plus digne de recevoir la mère des dieux, comme le plus grand homme de bien de la république, mourut

en exil, pour avoir soutenu la liberté contre la faction des Gracques qui, sous le nom de liberté du peuple, aspiraient à la tyrannie. Caton fut accusé en justice quarante-cinq fois et gagna tous ses procès, parce que les juges eurent l'équité de ne pas le condamner sans l'entendre et de ne pas prononcer par passion. C'est ce qui perdit les Carthaginois. Leurs meilleurs capitaines, après avoir remporté des victoires, devenus suspects par la grandeur de leurs services, étaient obligés de s'éloigner pour éviter les tristes effets d'un injuste soupçon. Annibal qui les connaissait, dès que la paix fut faite avec Scipion, s'exila lui-même en Bythinie, où les Romains le poursuivirent par leur ambassadeur. Scipion, le second Africain, fils de Paul Emile, adopté par Scipion l'Asiatique, après avoir pris Carthage et Numance, les deux plus puissantes rivales de Rome, ayant vaincu comme David un géant dans un combat singulier, gouverné les affaires avec la plus grande sagesse, croyait trouver un asile dans la régularité, ou plutôt l'austérité de ses mœurs; il fut trouvé mort dans son lit, assassiné par les ordres de Caïus Gracchus, esprit factieux et turbulent, qui ne pouvait souffrir l'éclat de sa vertu et son zèle pour la république : sur quoi Juvénal s'écrie : « C'est bien à vous, Gracques, d'accuser quelqu'un de sédition : »

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

La pauvreté, la modestie, la simplicité ne sauvèrent pas Scipion l'Asiatique : après avoir vaincu Antiochus dans les champs de Magnésie, conquis l'Asie Mineure, reçu les honneurs du consulat et du triomphe, il fut accusé de péculat. On confisque, on vend ses biens, et cet homme, qu'on disait si riche des trésors d'Antiochus, ne laissa pas de quoi faire ses funérailles et marier sa fille.

Il est de la sagesse, non-seulement par humilité chrétienne, mais même pour ne pas choquer l'envie, de se tenir dans la retraite et la simplicité, de ne pas montrer son mérite, triompher de ses succès. Tu vas à la cour d'Alexandre, disait Parménion à son fils, *fais-toi petit*. Un roi de Portugal, ayant demandé a un de ses courtisans un modèle de lettre qu'il devait écrire, et en ayant fait une de son côté, compara les deux lettres et avoua à son favori qu'il avait mieux réussi. Celui-ci quitta la cour aussitôt, et dit en partant à un de ses amis : *Je suis perdu, le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui.* Il est même bon d'avoir quelques mauvais succès, de souffrir des pertes, de faire quelque faute à dessein, de laisser voir des défauts. C'est la maxime 83 de Balthazard Gratien, dans son *Homme de cour*, et dans son *Héros* (chap. 19). *C'est*, dit-il, *un os à ronger qu'on jette à l'envie, pour l'occuper et la consoler.* On lui donne le change, cette diversion utile lui fait oublier l'essentiel. C'est d'un habile homme de montrer quelque défaut qui, donnant à mordre aux serpents de l'envie, attire à eux son venin et l'empêche de gagner le cœur. Il faut laisser des négligences dans les ouvrages d'esprit; il y a de l'adresse à disperser des ombres dans le tableau pour donner du lustre : une beauté continue devient fade. Un style toujours élevé fait perdre haleine; l'homme d'esprit doit s'humaniser et se familiariser dans ses ouvrages comme dans le commerce de la vie. Son défaut, disait Pline le Jeune d'un habile orateur de son temps, est de n'avoir point de défaut : *In hoc peccat quod nihil peccat*. Un roi n'est pas toujours sur son trône, une beauté n'est pas toujours parée, un arc n'est pas toujours tendu. Mais surtout il faut de petites éclipses aux ouvrages et aux vertus, aux travaux et aux services pour amuser l'ennemi, occuper la censure; c'est une sorte de capitulation avec ses rivaux, où chacun trouve son avantage.

DISCOURS

SUR LA CURIOSITÉ.

De ligno scientiæ boni et mali ne comedas. (*Genes.*, II, 17.)

Ne mange point du fruit de la science du bien et du mal.

Défense mystérieuse qui, dès le premier jour du monde, apprit au genre humain combien il devait craindre la curiosité. Je vous donne tous les fruits que renferme ce lieu de délices; je n'en excepte pas même le fruit de vie. Soutenez vos forces, vivez heureux, soyez immortel : il n'y en a qu'un que je me réserve autant pour votre intérêt que pour ma gloire. Il est de ma gloire d'éprouver votre fidélité, et de vous faire sentir votre dépendance. Il est infiniment de votre intérêt de mettre des bornes à vos connaissances, et de vous épargner de fâcheux secrets. La science du bien et du mal vous serait funeste, ne désirez pas de connaître le mal; et dans le bien même, contentez-vous de savoir ce que je vous découvre ; vous n'en serez que plus heureux.

Portrait bien naturel de la curiosité, première et presque unique précaution que Dieu prend pour le salut de l'homme innocent, êtes-vous moins nécessaire à l'homme coupable, contre la source la plus féconde des maux dont il est accablé? Le fruit défendu, c'est celui-là même qu'on désire. Au milieu des biens dont la première femme est comblée, celui-là seul fixa ses regards; elle oublie tout le reste pour courir après le poison. Vous serez comme des dieux par vos lumières, lui dit le démon; une maligne jalousie vous a fait défendre le fruit le plus utile; Dieu n'ignore pas que dès que vous en aurez goûté, vos yeux seront ouverts; il veut se réserver à lui seul des connaissances sublimes qui vous rendraient ses égaux : *Eritis sicut dii, scientes.* (*Gen.* III, 5.)

Funeste suite de leur connaissance ! Ils aperçurent leur nudité, ils en rougirent et perdirent l'innocence et l'immortalité; et loin d'acquérir des lumières divines, dont ils étaient si follement curieux, ils furent livrés à l'ignorance et aux ténèbres. Voilà de belles divinités, leur dit le Seigneur avec une raillerie aussi accablante que légitime.

Eh bien! Adam, vous voilà donc semblable à moi, grâces à vos brillantes découvertes : *Ecce Adam factus est quasi unus de nobis.* (*Gen.* III, 22.) Postérité infortunée, qui tous les jours en gémissez, ne deviendrez-vous jamais sage aux dépens de vos pères et à vos propres dépens?

Folie étonnante, ordinaire des enfants d'Adam! on veut tout savoir : obstacles, dangers, châtiments, rien n'arrête, rien ne modère la curiosité. La défense irrite la passion, le secret pique le désir, et ce qu'il est le plus inutile, le plus pernicieux de connaître, est précisément ce qu'on a le plus envie d'apprendre; plaie profonde du péché, nous ne trouvons en nous qu'un vide désolant qu'on cherche vainement à remplir, un ennui accablant qu'on s'efforce en vain de dissiper; tout est bon parce que tout amuse, et nous séparant de nous-mêmes, fait diversion à une réflexion chagrinante que nos misères éternisent. C'est moins l'objet extérieur qui nous plaît, il en est souvent indigne, que la vue de soi-même qui embarrasse ; on est moins attiré au dehors que chassé, pour ainsi dire, de chez soi. Ce n'est que pour s'étourdir qu'on aime à se répandre, et en se répandant on se perd.

Que l'expérience, la raison et la religion nous mettent en garde contre une curiosité indiscrète, si propre à nous attirer tous les maux qu'elle attira sur l'humanité. Songeons bien qu'on est plus heureux par les choses qu'on ignore que par la plupart de celles qu'on sait. Démontrons ces grandes vérités à la gloire de la sagesse et de la bonté qui distribuent pour notre bien et la lumière et les ténèbres. 1° Il y a une infinité de choses qu'il est inutile d'apprendre. 2° Il y a une infinité de choses qu'il est dangereux de savoir. Ce sont les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La curiosité est inutile pour trois raisons : 1° on y est trompé dans ses espérances; 2° on y est mal payé de ses travaux; 3° on serait mal payé de ses succès : elle est donc inutile pour ce monde: combien l'est-elle plus pour l'autre!

Premier trait d'inutilité. Vous vous flattez en vain d'acquérir bien des lumières, vous serez trompé dans vos espérances. Il semble que Dieu se plaît à mortifier en tout notre curiosité. Tout est couvert d'épaisses ténèbres; à peine quelque rayon échappé, quelque lueur passagère perce le nuage qui nous enveloppe. Tout est difficile, dit le Sage, nous sentons partout les bornes étroites et la faiblesse de l'esprit humain. Non, rien n'est ni bien expliqué ni bien entendu : *Cunctæ res difficiles.* (*Eccle.*, I, 8.)

S'agit-il des caractères et des actions des hommes; qui peut se flatter d'en être instruit fidèlement, et de les pénétrer sûrement? Que d'inconstances cachées et de mystères inconnus en changent la nature; que de vues impénétrables et de retours imperceptibles en dérobent la connaissance aux yeux les plus perçants; que de malignité dans la censure, de flatterie dans l'éloge, d'infidélité dans le récit, en imposent à l'oreille la plus équitable! Le cœur humain est un abîme dont une sagesse infinie peut seule sonder la profondeur : *Cunctæ res difficiles.*

Les faits que l'impartialité de l'histoire a dû mettre à couvert du pinceau suspect des passions, sont-ils mieux éclaircis? S'il n'est point d'étude plus amusante, il n'en est guère de plus incertaine. L'intérêt et la passion font des livres aussi bien que des conversations; la plume ne répand pas moins de venin que la langue ; le vice et la vertu n'échappent pas moins à la sagacité de la postérité la plus attentive, qu'à la sévérité des contemporains les plus prévenus. La distance des temps et des lieux, la diversité des mœurs et du langage, la variété des idées et des préjugés, la vivacité, la faiblesse du style, tout élude nos recherches : *Cunctæ res difficiles.*

Que de terres à défricher dans les sciences les mieux cultivées! Qui peut pénétrer dans le labyrinthe des opérations de la nature, dans la multitude des causes, la délicatesse des ressorts, la diversité des effets, le fil du mécanisme, la multitude des combinaisons? Est-il de phénomène qui ne déconcerte le plus subtil philosophe? Un animal, une plante, une goutte d'eau remplit des volumes sous la main des plus grands génies. Brisez-vous, orgueil curieux, à un grain de sable : divisible à l'infini, il fait éclore un monde nouveau qui vous confond; des siècles de dispute n'ont pas encore bien éclairci le flux et le reflux de la mer, l'âme des bêtes, la propriété de l'aimant : *Cunctæ res difficiles.*

Heureux encore si ces erreurs naturelles se bornaient à la spéculation! Mais malheureusement notre santé et notre vie en dépendent; quelque intérêt que nous ayons à connaître la nature, les causes et les remèdes de nos maux, les mystères de la médecine ne sont pas moins impénétrables. Que savez-vous, grands maîtres, à qui nous confions le précieux dépôt de nos jours? Vous nous alarmez, vous nous affligez, vous nous tourmentez; vous ajoutez l'amertume des remèdes, la gêne du régime, la douleur des opérations aux maux extrêmes qui nous accablent; mais après de si tristes et de si fréquentes épreuves, marchez-vous d'un pied ferme dans les sombres routes du corps humain? La nature se joue de vos efforts, le jeu des organes échappe à vos recherches. Les plus habiles et les plus sincères d'entre vous sont ceux qui comptent le moins sur leurs lumières, sont les plus attentifs et les plus timides : *Cunctæ res difficiles.*

Que dirons-nous des matières abstraites de la métaphysique, de la nature, de l'être, du lieu, du temps, de la nature, des opérations de l'esprit et du corps? Nous connaissons-nous nous-même; cette substance spirituelle, qui pense, qui veut, qui agit en

nous? ces idées que nous y trouvons, ces sensations que nous éprouvons, ce principe de vie, l'union de l'âme et du corps, qui semble n'en faire qu'une même chose par des intérêts communs et une mutuelle dépendance? Hommes, qui êtes-vous, que savez-vous? n'êtes-vous pas un mystère pour vous-mêmes et le plus inaccessible? *Cunctæ res difficiles.*

Les vérités géométriques semblent par leur évidence payer l'homme de ses études; mais, hélas! semblables à la lumière, offerte à celui qui grimpe sur une montagne, elles ne servent qu'à éblouir l'esprit humain, et par la roideur de la montée qui lui reste, et par la hauteur du sommet où il tend, et par la profondeur du précipice qui s'ouvre sous ses pas, et par l'immense étendue des campagnes qui se déployent à sa vue : *Cunctæ res difficiles.*

Les sciences des mœurs et des lois paraît avoir dans la droiture du cœur et l'intérêt mutuel de la société un guide aussi sûr que facile. Du moins les arrangements arbitraires des honneurs devraient leur être connus; cependant est-il de principe que la chicane n'ébranle, que l'éloquence n'obscurcisse, que la conscience n'élude, que l'avidité ne renverse, que le chaos des lois ne rende incertain? Ces lois, elles-mêmes toujours obscures, diversifiées à l'infini, selon le goût de chaque auteur et de chaque peuple, ont sans cesse besoin de réforme et de commentaire; des milliers de magistrats, occupés toute leur vie à les expliquer, ont-ils encore su former une jurisprudence invariable; suffisent-ils pour arracher les ronces que font naître leurs propres arrêts?

Les arts libéraux et même les arts mécaniques ont aussi leur sanctuaire inaccessible. La routine conduit seule la main grossière de l'ouvrier. Son esprit, presque plus borné que ses yeux, ignore la raison de ce que son instrument exécute, et ne doit qu'au hasard ce qu'il appelle un chef-d'œuvre. Les derniers siècles, il est vrai, se sont enrichis de plusieurs découvertes utiles; mais qu'il est humiliant pour l'humanité d'avoir tant tardé à les faire, d'être même si loin de leur perfection, et de ne les connaître qu'imparfaitement! *Cunctæ res difficiles.*

Dans le peu même de connaissances, qui nous sont départies d'une main si avare, malgré vos applaudissements et vos succès, ne vous flattez pas de quelque privilége. Tout est dit, tout a été fait. Vous venez trop tard pour vous faire honneur de quelque découverte; il y a bien des siècles que le plus sage des hommes nous assure qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : *Nihil sub sole novum.* (*Eccle.*, I, 10.) Personne n'a droit de se dire auteur; celui à qui le néant obéit, mérite seul la gloire de la création : *Nemo potest dicere : Hoc recens est.* (*Ibid.*) Que voyons-nous sur la terre que ce qui a déjà été? qu'y dit-on, qu'y fait-on que ce qui a été cent fois dit et fait, qu'y verra-t-on jusqu'à la fin des siècles? que ce que nous voyons, semblable aux flots de la mer : ce n'est qu'un flux et un reflux continuel des mêmes choses : *Quid est quod futurum est, ipsum quod fuit.* (*Ibid.*, 9.)

Pour vous, mon Dieu, que puis-je que vous adorer et me taire? Oserai-je soutenir l'éclat de votre lumière, après avoir senti la faiblesse de mes yeux, blâmer la sagesse de votre conduite, après avoir éprouvé l'incertitude de mes démarches, prononcer sur l'équité de vos jugements, après avoir connu les ténèbres de mon esprit, censurer la sainteté de vos lois, après avoir gémi sur les égarements de mon cœur, raisonner sur la profondeur de vos mystères, après avoir été confondu par le nombre de mes erreurs? Mon expérience ne pourra-t-elle pas me rendre sage? *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 27.)

Tout ce qui m'environne me fait les plus vives leçons : égaré dans l'immensité des cieux, ébloui des rayons des astres, englouti dans les gouffres de la mer, étranger dans mon propre cœur, j'oserais me jeter dans l'abîme de la divinité! Vil atome dans cette immensité, léger souffle dans cette éternité, méprisable limon auprès de cette majesté, corruption et misère auprès de cette sainteté, ma curiosité peut-elle m'aveugler jusqu'à la folie? O profondeur des richesses de la sagesse, de la justice, de la bonté de Dieu! qui donc fut admis à vos conseils? qui peut vous demander compte de vos œuvres? Combien était plus sage ce philosophe, à qui un prince avait fait cette question : Qu'est-ce que Dieu? Il demanda deux jours pour y répondre, deux jours après il en demanda quatre, et après ce temps il en désira huit. Le prince, impatient, voulut savoir la raison de tous ces délais : Ne vous étonnez pas de ma lenteur, dit-il; comme la question que vous me proposez est supérieure à la raison, j'y trouve à chaque instant des difficultés où toutes mes recherches ne servent qu'à me faire mieux sentir mon ignorance. *In mari via tua, et vestigia tua non cognoscentur.* (*Psal.* LXXVI, 20.)

Second trait d'inutilité. On est mal payé de ses travaux. Quelle satisfaction peut-on s'en promettre? Cette passion, comme les autres, et plus que les autres, est insatiable. L'œil ne se lasse point de voir, l'oreille d'entendre, l'esprit n'est pas moins avide de connaissance, ni moins hors d'état d'apaiser sa faim. A quoi sert de tant courir les villes et les campagnes, de voltiger de lieu en lieu, de compagnie en compagnie? Curiosité humaine, serez-vous plus satisfaite? Que voyez-vous ailleurs que vous ne voyiez ici? dit le livre de l'*Imitation*; vous voyez le ciel et la terre, vous le verrez partout, et après avoir donné à vos désirs la plus libre carrière, vous éprouverez partout le même vide : *Non satiatur oculus.* (*Eccle.*, IV, 8.) L'avidité de savoir est semblable à l'avidité de manger, l'une et l'autre sont insatiables; le corps reçoit tout, l'esprit s'occupe de tout, sans distinction et sans choix : *Omnem escam manducabit venter, sed est cibus*

cibo melior. (*Eccle.*, XXXVI, 20.) L'homme de bonne chère ne s'entretient que de repas, les recherche de maison en maison; on y donne à grands frais ce que les éléments ont de plus rare, les fruits les plus exquis, les boissons les plus recherchées, rien ne lui coûte pour se satisfaire, et déjà des yeux il le dévore. Le curieux se repaît de nouvelles et de découvertes, il court les conversations, les livres, les gazettes, et répand ce qu'il vient d'apprendre, pour être payé par de nouvelles confidences. A grands frais le savant amasse des livres, le philosophe fait des expériences: estampes, tableaux, médailles, bijoux, rien ne paraît trop cher. Profusion criminelle, combien mieux serait-elle employée à secourir le pauvre? Vos aumônes vous couronneraient dans l'éternité, vos repas et vos curiosités vous y condamneront.

Bien loin d'étancher votre soif, vos recherches ne font que l'irriter: en vain accumule-t-on des richesses, on n'en devient que plus avare; parvenu au faîte des honneurs, on enfante de nouveaux projets. La multitude des plaisirs attise le feu de la volupté; ainsi on pique la curiosité à mesure qu'on lui accorde davantage. Un succès en promet un autre, une découverte conduit à une autre, on recommence toujours avec une nouvelle ardeur. Non, non, on ne satisfera jamais, ni l'avidité de savoir, ni la démangeaison d'écrire: *Faciendi plures libros nullus est finis.* (*Eccle.*, XII, 12.) Faibles mortels, vous courez en vain après des ombres de bonheur et des étincelles de vérité, qui vous amusent et vous trompent; vous cherchez sans trouver, vous cultivez sans moissonner, vous étudiez sans apprendre: *Semper discentes et nunquam ad scientiam pervenientes.* (II *Tim.*, III, 7.) Vous ne serez parfaitement heureux, que quand vous verrez face à face cette vérité infinie qui renferme toutes les vérités, ce bien souverain qui renferme tous les biens. C'est là que votre curiosité pourra saintement s'exercer et pleinement se satisfaire; vos recherches seraient aujourd'hui prématurées, un temps viendra où tout vous sera découvert à la fois. *Non est hoc vel illud, omnia quærentur in tempore.* (*Eccl.*, XXXIX, 20.)

Qu'elle coûte cependant, cette ombre de bonheur si peu satisfaisante! Orgueilleux savant, pâlissez sur les livres, bannissez-vous de la société, laissez dépérir vos biens, refusez-vous le temps du sommeil, disputez-vous celui du repas, épuisez vos forces, altérez votre santé, abrégez vos jours; votre curiosité vous portera les plus rudes coups: *Qui addit scientiam, addit et laborem.* (*Eccle.*, I, 18.) L'astrolabe à la main, suivez le cours des astres; auprès d'un fourneau ruineux, faites la dissolution des principes des corps; absorbé dans la combinaison des nombres, suivez-en les immenses calculs; enseveli dans les masures des anciens édifices, expliquez-en les savants débris; naturalisé chez les peuples lointains, parlez leur barbare langage; familiarisé avec tous les princes, déchiffrez leurs orgueilleuses médailles; le monde est un vaste champ que Dieu a laissé à la curiosité, aux altercations, disons mieux, aux folies des hommes: *Tradidit mundum disputationi eorum.* (*Eccle.*, III, 11.)

Que ce champ est hérissé d'épines! que de nouvelles on en fait tous les jours naître! Nous reçûmes d'abord un esprit droit et juste, nous nous arrachâmes ce précieux trésor par une infinité de recherches inutiles, dont la multitude ne nous rend guère moins misérables que l'ignorance: *Fecit hominem rectum et ipse infinitis se miscuit quæstionibus.* (*Eccle.*, VII, 30.) Tristes et fatigantes occupations qui doivent nous servir de pénitence; Dieu se joue de nos passions et les punit par elles-mêmes: *Hanc occupationem pessimam dedit.* (*Eccle.*, I, 13.)

Vous souscrivez sans peine, homme du monde, à la condamnation du savant, et vous faisant un faux mérite de votre ignorance, vous insultez à la prétendue misanthropie de ceux dont vous ne pouvez égaler les talents; mais songez que vous ne faites que de changer d'objet et de travail. Vous voulez savoir tout ce qui se passe; vous n'êtes pas moins curieux, et vous êtes plus frivole, et plus à plaindre dans vos recherches. Le voilà cet homme embarrassé de son loisir, qui, du haut du mérite dont il se berce, ou plutôt du fond des ténèbres où sa paresse le fait croupir, et où la médiocrité de son génie l'enchaîne, méprise fièrement la science et condamne l'étude: personne n'est plus occupé que lui; il se fait une affaire sérieuse de pénétrer l'inutile et dangereux secret des affaires des autres. Misérable espion du genre humain, il regarde, il écoute, il interroge, il rassemble tout ce qui tombe sous ses mains, il étudie les gestes, il saisit le coup d'œil, il prend droit du silence même: le ton, le style, l'expression, tout lui sert de boussole et de preuve; tantôt abusant de l'ingénuité d'un enfant, de l'indiscrétion d'un domestique, de l'infidélité d'un ami, de la mauvaise humeur d'une femme, il en arrache des éclaircissements; tantôt profitant des plaintes et des éloges, des moyens et des obstacles, du projet et des succès, il flatte malignement, il s'offre artificieusement, il blâme, il loue, combat ou favorise pour mieux pomper les sentiments et sonder les cœurs. Il répond d'une manière équivoque pour embarrasser, il parle d'une façon captieuse pour surprendre, fait le procès d'un ennemi, donne des ouvertures à la vengeance, afin que le cœur rassuré s'épanche sans précaution; il pique le dépit, afin que le cœur s'exhale sans réserve. Il conteste opiniâtrément pour obliger à parler ouvertement; par des ménagements affectés, il s'efforce de mener juste à la vérité; par des confidences apparentes de ses secrets, il tâche de se faire confier ceux des autres; ses doutes affectés font découvrir de quoi convaincre. Ses questions accumulées font une espèce de

torture. D'un ton hardi ou mystérieux, d'un air de confiance, se supposant déjà instruit, faisant craindre qu'il ne le soit ; ainsi il déconcerte, il trompe et devine.

Le Sage peint parfaitement ces hommes, follement curieux, faciles à entrer dans les maisons d'autrui sans être appelés, se trouvant partout, se mêlant de tout, entrant dans toutes les conversations et toutes les parties : *Facilis in domum proximi* (*Eccli.*, XXI, 25), regardant par les fenêtres, prêtant l'oreille aux portes, épluchant le moindre détail : *Stultus a fenestra respicit in domum.* (*Ibid.*, 26.) *Stultitia est auscultare per ostium.* (*Ibid.*, 27.) Au reste, rien de plus frivole que ces hommes, rien de plus imprudent, de plus superficiel. Ils n'ont ni mœurs, ni décence, ni piété. Fouillez dans les trésors de leur prétendu mérite, qu'y trouvez-vous ? une mémoire chargée d'anecdotes, de contes, de médisances. Ils savent les noms, les emplois, les alliances, les aventures, les intrigues, les défauts ; les sottises des hommes ressemblent à ces vils animaux qui se nourrissent de corruption et d'ordure ; qu'on dépouille ce bel esprit de tout ce qu'il serait, et pour lui et pour nous, bien plus utile qu'il ignorât. Le voilà réduit au silence ; mais nous voilà plus en repos. Saint Augustin leur applique ces paroles du prophète, les comparant aux oiseaux et aux poissons : les uns dans les plaines de l'air, les autres dans les abîmes de l'Océan, ils vont et viennent sans cesse, sans laisser de vestiges de leurs passages ; ainsi, ces hommes inutiles voltigent à pure perte d'objet en objet. Il ne lui reste rien de la peine qu'il a prise, ni des objets qui l'ont occupé. Mérite-t-il qu'on s'occupe de lui ?

Gardez-vous, dit le Sage, de vous charger de l'examen des choses inutiles, ménagez mieux un temps précieux, *in supervacuis rebus noli scrutari multipliciter.* (*Eccli.*, III, 24.) Loin de se rendre importun par ses attentions et ses recherches, l'homme sage craint toujours de trop entendre et de trop voir. Plus mortifié d'embarrasser personne, que follement satisfait d'avoir percé le voile qu'on ne voulait pas lever, il se fait annoncer pour ne pas surprendre ; il n'entre point sans être introduit, il est aveugle et sourd sur tout ce qui ne le regarde pas : *Homo sapiens foris stabit* (*Eccli.*, XXI, 20) ; il se croirait déshonoré de passer pour curieux et indiscret : *Prudens gravabitur contumelia* (*Ibid.*, 27) ; contentez-vous de regarder devant vous, sans détourner vos yeux à droite et à gauche, vous n'avez besoin que de votre chemin : *Oculi tui recta videant.* (*Prov.*, IV, 25.)

Ne craignez pas moins une présomption téméraire qu'une indiscrétion incommode ; gardez-vous d'approfondir les mystères de la Divinité : *In operibus Dei ne sis curiosus* (*Eccli.*, III, 22) ; respectez ce que sa grandeur infinie rend si supérieur à vos forces ; vos faibles regards ne pourraient jamais l'atteindre. Mesurez vos désirs sur vos lumières : *Altiora te ne quæsieris, fortiora te ne scrutatus fueris.* (*Ibid.*) Combien de gens ont donné en aveugles dans le piége de la vanité ! qu'ont-ils rapporté de leurs vains efforts, que la honte d'une tentative si peu mesurée ? Un trop grand essor rend la chute plus profonde.

3° Enfin la curiosité souverainement inutile, parce qu'elle ne contribue en rien au salut. Ne méconnaissez pas la sagesse, ne vous défiez pas de la bonté de Dieu. Ce n'est pas un ennemi que la défiance conduit, que la réserve enveloppe, qui se cache pour vous surprendre et vous tromper. Ce n'est pas un maître méprisant qui vous croit indigne de sa confidence. On traiterait ainsi des esclaves : l'amitié ne connaît pas tous ces ménagements : *Omnia quæcunque audivi nota feci vobis.* (*Joan.*, XV, 15.) Un jour, sans énigmes et à découvert, vous le verrez face à face ; son essence divine sera livrée sans partage à l'avidité de votre contemplation ; mais le temps n'en est pas encore venu ; il vous dit comme à ses apôtres : J'ai bien des choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter : *Non potestis portare modo.* (*Joan.*, XVI, 12.) Ainsi en use un père envers ses enfants. Est-ce par défiance qu'il ne les consulte pas sur les affaires de sa maison ; qu'y comprendraient-ils, quel secours lui donneraient-ils ? Est-ce par mépris qu'un habile maître ne propose pas à ses disciples les plus difficiles questions ? Les entendraient-ils, les résoudraient-ils ? Est-ce par avarice qu'un médecin ne donne à ses malades que de légers aliments ? Pourraient-ils en soutenir des grossiers et les digérer ? Ainsi la lumière de l'aurore prépare insensiblement les yeux à peine ouverts à l'éclat éblouissant du soleil. Je vous traite comme mes enfants, disait saint Paul, je vous donne du lait ; vos organes trop faibles ne sauraient supporter des aliments solides : *Lac potum vobis dedi, non escam.* (*I Cor.*, III, 2.) Concluons qu'il y a une infinité de choses inutiles à savoir, surtout dans les mystères de la Divinité, que sa bonté nous tient cachées.

Au reste, rien de plus sage : l'unique chose qu'il est nécessaire de savoir et de faire réussir, c'est l'affaire du salut : que sert à l'homme de posséder toutes les sciences, s'il perd son âme ? Saint Paul ne voulait savoir que Jésus-Christ crucifié : *Non arbitror me scire aliquid*, etc. (*I Cor.*, II, 2.) Telle est la conduite de Dieu dans les divines Ecritures : elles ne sont point faites pour repaître la curiosité des lecteurs. Moïse, élevé à la cour d'Egypte, était un grand maître dans toutes les sciences. Salomon, enrichi d'une sagesse infuse, connaissait tous les mystères de la nature ; on venait de l'extrémité de la terre le consulter comme un oracle ; en ont-ils laissé échapper le moindre vestige dans leurs ouvrages ? Salomon, il est vrai, avait traité des vertus des plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope ; mais tout curieux, tout utiles que devraient être ces livres, Dieu a permis que tout se soit perdu, pour nous apprendre qu'il n'y a rien d'utile que ce qui conduit au ciel. Dans ce qui nous reste des

livres saints, les plus grands événements sont rapportés de la manière la plus simple; jamais on n'y relève les circonstances intéressantes, les secrets ressorts qui font l'agrément de l'histoire et l'amusement de l'esprit. On n'y perd jamais Dieu de vue, tout s'y rapporte à sa gloire et à notre salut. Dieu agit en tout, punit et récompense, exerce la justice ou la bonté; la victoire n'est que l'effet de sa protection. C'est l'histoire de sa providence. Partout idées communes, comparaisons familières, expressions populaires; l'orgueil de l'homme s'en est quelquefois offensé. Le grand Augustin ne peut d'abord les goûter, parce qu'il n'y trouvait pas les charmes de l'éloquence, et le feu de la poésie qu'il admirait dans les ouvrages des Grecs et des Latins. Ce grand génie ne savait pas encore estimer la science des saints. Que sert à l'homme, dit le Sage, de se perdre dans de vaines recherches pour le peu qu'il y peut découvrir de vérités, et le peu de temps qu'il en peut jouir! tout passe comme une ombre, et lui-même sans savoir quel sera son sort : *Quid prodest homini majora se quærere, cum ignoret quid pariat superventura dies?* (*Eccle.*, VIII, 1; *Prov.*, XXVII, 1.)

Vit-on jamais le Sauveur nourrir la curiosité de personne de nouvelles politiques, de découvertes singulières? Quoi de plus simple que sa conversation? Il ne parle que du royaume du ciel et des moyens d'y parvenir. Quoi qu'il se prêtât avec bonté à tout ce qu'on lui dit, il tourne tout à cette fin. Jamais siècle ne fut plus fertile en grands événements que le siècle d'Auguste et de Tibère. Le monde entier avait les yeux ouverts sur son maître. Le plus puissant empire passant en différentes mains, des guerres sanglantes dans toute la terre, des royaumes distribués, les plus grands hommes dans les sciences et dans la guerre, qui remplissaient le monde de leurs ouvrages ou de leurs exploits, en voit-on aucun vestige dans les entretiens du Sauveur? Et si par hasard quelqu'un dit un mot d'Hérode et de ses embûches, de la tour de Siloé et de sa chute, du sacrifice des gentils et du massacre qu'en fit Pilate, que répond-il? Voyez-vous ces tristes accidents, ainsi la mort vous surprendra : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (*Luc.*, XIII, 3-5.) Sans doute, alors comme aujourd'hui, les hommes ridicules par leurs folies, méprisables par leurs bassesses, condamnables par leurs désordres, embarrassés par leurs intrigues, entreprenants, téméraires, inconstants, prêtaient une ample matière à la curiosité et à la satire. En est-il aucun trait dans l'Evangile? Jésus-Christ se borne à reprendre le vice, à exhorter à la vertu; jamais le sel de la raillerie, le venin de la médisance, l'indiscrétion de la curiosité, la flatterie, l'enjouement, ne souillent ses discours divins ni ceux de ses apôtres; il ne veut pas même s'instruire des affaires de la femme adultère qu'on lui défère, et, sans la condamner ni l'interroger, il la renvoie et lui pardonne : *Nec ego te condemnabo; vade in pace.* (*Joan.*, VIII, 11.)

Non-seulement le Seigneur ne se prête pas à une frivole curiosité, mais dans toutes ses actions il la réprime, tantôt dans ses disciples, pour qui il n'avait point de secret; ils lui demandent : Quand arriveront ces choses que vous annoncez? Vous me faites, leur dit-il, une question inutile : ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments dont mon Père s'est réservé la disposition : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta, quæ Pater posuit in sua potestate.* (*Joan.*, XVIII, 7.) Pierre n'est pas plus ménagé que ceux dont il est le chef; peut-être même trouvera-t-on dans la réponse qui lui fut faite une réserve encore plus mortifiante. Curieux de savoir le sort du disciple bien-aimé qu'il avait vu combler de grâces, il s'en informe. Que vous importe? reprit sévèrement le Seigneur, s'il me plaît de le laisser sur la terre jusqu'à mon dernier avénement; sont-ce là vos affaires? Contentez-vous de me suivre sans rien demander davantage : *Sic eum volo manere; quid ad te? tu me sequere.* (*Joan.*, XXI, 22.)

Tantôt il la réprime dans le peuple... Vous me demandez un miracle, nation infidèle, lui dit-il : vous n'en aurez point d'autre que celui de Jonas, qui fut trois jours dans le ventre de la baleine; ainsi le Fils de l'homme sera trois jours dans le sein de la terre. Il confond la curiosité des pharisiens : Vous me demandez d'où je tiens ma puissance et ma mission, en quel nom j'opère des miracles; mais, pour punir votre curiosité en l'éludant, dites-moi plutôt si le baptême de Jean venait de Dieu ou des hommes; vous ne me répondez rien, et moi je ne m'expliquerai pas.

Il ne respecte pas plus la curiosité des princes et des grands. Hérode désire avec empressement de le connaître, curieux d'entendre cet homme célèbre et de lui voir faire des miracles : *Sperabat signum videre.* (*Luc.*, XXIII, 8.) Bien loin de se prêter à ses désirs, au hasard de passer pour insensé, il ne daigne pas lui répondre, et se laisse mépriser de toute la cour. La curiosité de Pilate ne fut pas plus satisfaite; au risque d'être regardé comme coupable et d'être condamné à la mort, il refuse de se faire connaître et de se justifier; le gouverneur en est dans la dernière surprise : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI, 63.)

Rien de plus singulier que l'inquiète curiosité de la Samaritaine et l'affectation constante du Sauveur à éluder toutes ses questions. Une femme de Samarie, dont la vie n'est qu'un tissu de travaux pénibles; une femme grossière qui connaît à peine les éléments de la religion, une femme de mauvaise vie et actuellement dans un commerce criminel, s'érige en théologienne et fait une foule de questions sur la venue du Messie, sur le culte de Dieu, sur le schisme de Samarie, et à qui? à un inconnu qu'elle voit pour la première fois, qu'elle sait d'une religion différente de la sienne; le Seigneur se joue de sa curiosité, et, sans répondre à aucun de ses doutes, se contente de l'exhor-

ter à quitter le schisme, à reconnaître le Messie, à se convertir; lui fait sentir son ignorance et son imprudence et lui reproche ses crimes les plus secrets, et, par cette sage conduite, en fait une prosélyte zélée.

Jamais personne n'entra mieux que Marie dans ses vues adorables: on lui annonce le plus grand mystère et le plus capable de piquer sa curiosité, on l'élève à une dignité qui lui donne les plus grands droits, son intérêt lui fournit les raisons les plus plausibles; l'envoyé céleste, infiniment en état de les lui développer, s'annonce avec le plus grand respect et la plus grande soumission; elle lui fait sentir son inquiétude pour la conservation de sa virginité; l'ange, avec une espèce d'autorité, lui répond: Qu'il vous suffise, Marie, de savoir que tout est possible à Dieu; il n'en faut pas davantage: *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I, 38.)

J'ai dit qu'il y a des choses qu'il est non seulement inutile, mais dangereux de savoir.

SECONDE PARTIE.

De toutes les passions, la curiosité paraît la plus pardonnable. Pour enrichir son esprit de connaissances, en sert-on moins Dieu, fait-on du tort au prochain, s'en fait-on à soi-même? Ces lumières mêmes, en perfectionnant, ne mettent-elles pas en état de mieux servir Dieu et les hommes et de travailler à son salut? L'ignorance est une faiblesse inutile et pernicieuse. Que de piéges dressés de toutes parts: un œil éclairé peut seul les démêler et s'en garantir; que de devoirs à remplir dans chaque état: les remplit-on sans les connaître? Il faut instruire, corriger, gouverner; il faut donc étudier. Dieu ordonne de méditer sa loi; le Prophète s'en fait un mérite; qui peut blâmer le saint empressement qui nous rend curieux? *Scrutabor legem tuam.* (*Psal.* CXVIII, 34.)

En effet, une curiosité réglée, que saint Thomas appelle *studiosité*, c'est-à-dire un désir raisonnable d'apprendre ce qui convient, est une véritable vertu, lorsque, conduit par la sagesse, 1° on ne veut point savoir de choses mauvaises; 2° on est en garde contre les inconvénients des choses indifférentes; 3° on ne s'applique qu'avec modération aux meilleures choses. Il n'y a de blâmable que le choix de l'objet, la perversité des motifs, l'excès de la passion. C'est ce qui fait parler saint Paul avec tant de zèle aux fidèles de Thessalonique. *Ce sont*, dit-il, *des gens inquiets qui ne font rien et veulent tout savoir : Inquiete ambulantes, nihil operantes, curiose agentes.* (II *Thess.*, III, 11.) Il les menace d'une espèce d'excommunication. Je les traiterai comme les plus grands criminels. Je vous ai défendu tout commerce avec les blasphémateurs, les avares, les impudiques; je ne fais pas plus de grâce aux autres: *Ne commisceamini cum illis.* (*Ibid.*, 14.)

1° On y pèche dans le choix de l'objet. Il y a une infinité de choses qu'il ne faut pas savoir. Qui pourrait épuiser le détail des crimes où la curiosité jette. *Péchés contre la foi.* Que de ravages occasionne son indiscrétion! Elle a produit et répandu toutes les hérésies; on veut approfondir des mystères supérieurs à la raison; l'égarement est la punition de la témérité; on lit toutes sortes de livres, l'erreur s'y présente dans un faux jour, la séduction en est la suite. On parle de tout, on s'embarrasse, on doute, on se perd. Une humble simplicité sait conserver le dépôt; la curiosité en dépouille. Heureux les petits et les enfants qui croient sur la parole de leur père; Dieu n'a point de secret pour eux: *Revelasti ea parvulis.* (*Luc.*, X, 21.) Tout est impénétrable pour les autres; quelques ténèbres qui enveloppent nos mystères, il reste assez de lumière pour nous conduire. Les oracles de l'Evangile renferment à la fois un secret et une confidence. Dieu nous fait confidence de tout ce qu'il est nécessaire de savoir, contentons-nous-en; et un secret de ce qu'il est dangereux de connaître, soumettons-nous à la sagesse de ses précautions. J'aime mieux adorer la Trinité que d'en sonder la profondeur, sentir la componction qu'en savoir la définition.

Ainsi en usa-t-il avec son peuple: Vous entendrez ma voix sur la montagne de Sinaï, je vous apprendrai mes volontés, cela vous suffit; ne prétendez pas savoir ce qui se passe dans la nuée qui me couvre, gardez-vous de passer les bornes que je vous prescris, vous péririez infailliblement: *Cavete ne attingatis montem ad videndum Deum.* (*Exod.*, XIX, 21.) Je vous donne une arche d'alliance, c'est un gage de ma bonté; on y garde les tables de la loi, la baguette sacerdotale, un vase plein de manne; mais je veux la dérober à vos yeux, elle sera soigneusement couverte; votre curiosité serait sévèrement châtiée; les Bethsamites la regardent sans ce ménagement respectueux, cinquante mille moururent sur la place: *Nulla curiositate videant quæ sunt in arca, alioquin moriantur.* (*Num.*, IV, 20.) Le saint des saints n'était ouvert qu'une fois l'année au seul grand prêtre, et l'Eglise catholique ne récite qu'à voix basse le canon de la messe.

Péchés contre l'espérance et la religion. Que n'a pas fait la superstition pour s'instruire de l'avenir: on a consulté le vol des oiseaux, les entrailles des victimes pour décider les plus grandes affaires. Moins raisonnable que les animaux dont il écoute les oracles, l'homme par une ridicule curiosité, s'est rendu leur disciple; on a recours à des fourbes qui se disent initiés dans ces mystères, et qui, abusant d'une curiosité crédule, s'engraissent aux dépens des dupes qu'ils ont fascinées. N'a-t-on pas examiné les lettres des noms, les traits du visage et les lignes de la main, la position des astres, pour en apprendre ce qui n'y fut jamais écrit. L'un, amusé par les songes, courant après des ombres, digne châtiment de sa folie, fait dépendre son sort des bizarres chimères du

sommeil ; l'autre, joignant les horreurs du crime aux désirs insensés de la curiosité, invoque l'esprit des ténèbres, consulte le père du mensonge et s'en rapporte à son plus mortel ennemi : et loin de dévoiler les mystères, il ne fait par son crime que rendre son malheur inévitable. Saül consulte une pythonisse sur le succès du combat, curiosité fatale, l'ombre de Samuel invoquée lui annonce un désastre certain, saisi d'horreur il tombe à la renverse, les montagnes de Gelboé vont recevoir ses derniers soupirs.

Que la curiosité sur sa destinée est imprudente, qu'il est dangereux d'en être instruit ! Que voulez-vous en savoir ? Le temps de votre mort? Vains efforts ! Le nuage est impénétrable; l'expérience et la foi montrent le dernier jour comme un voleur qui vient lorsqu'on y pense le moins; il est de notre intérêt de l'ignorer, un trouble continuel rendrait la vie insupportable aux approches du dernier moment. L'incertitude rend tranquille, c'est par compassion qu'on laisse ignorer aux criminels l'arrêt de leur mort jusqu'au temps de l'exécution. Ils mourraient d'avance s'ils en étaient instruits. Quel désespoir pour Balthazar, lorsque par l'interprétation que lui donna Daniel de quelques lignes mystérieuses, il se vit au bord du tombeau. Profitez pour votre salut de l'utile tempérament d'espérance et de crainte que vous ménagent ces ténèbres ; vous abuseriez du temps si vous en étiez le maître, vous augmenteriez les péchés dans l'espérance de les réparer. Hélas ! malgré l'incertitude où vous êtes, le glaive levé sur votre tête ne vous alarme pas, vous vivez en pécheur arbitre de son temps; que serait-ce si une funeste connaissance de votre sort vous tenait endormi sur le bord du précipice : *Estote parati, quia nescitis diem neque horam.* (*Luc.*, XII, 40.)

Voulez-vous savoir si vous serez damné ou sauvé. Vains efforts encore; qui fut jamais admis dans ce mystère; mais que seriez-vous si cet abîme vous était ouvert ? Faites-le aujourd'hui et votre salut est infaillible ; quel fruit tireriez-vous de cette découverte ? Désespoir affreux, libertinage énorme si vous saviez être damné : négligence, orgueil, présomption si vous vous comptiez au nombre des saints. Qui travaillerait pour un bien dont il se croirait déjà maître ou qu'on désespérerait de jamais acquérir? La connaissance de l'avenir, toujours funeste, ne ferait que prématurer le malheur par la crainte ou nourrir la paresse par l'assurance. Pourquoi s'affliger d'avance? Travaillons sans relâche, notre bonheur est certain. *Certam vestram vocationem facientes.* (II *Petr.*, I, 10.)

Les plus grandes vertus, la liberté même n'aurait ni mérite, ni exercice sans ce mélange de ténèbres. Le sacrifice de la curiosité les fait pratiquer presque toutes : confiance qui attend tout dans un avenir incertain; foi inébranlable qui croit tout dans des mystères incompréhensibles; zèle à travailler sans savoir le succès; humilité qui ignore s'il est digne d'amour ou de haine; amour pur d'un bien infini qu'on ne voit pas. La nuit utile de l'ignorance favorise les vertus qu'un trop grand jour rendrait stériles. La femme de Jéroboam va consulter un prophète sur la maladie de son fils, on lui annonce qu'il touche à sa dernière heure. On lui eût tenu compte de sa soumission, sa curiosité fut un crime. Abraham, sortez de votre pays, venez sans vous en informer dans la terre que je vous montrerai, Dieu même sera la récompense de votre aveugle déférence. Sortez, Loth, de la ville de Sodome avec votre femme et vos enfants; mais gardez-vous de regarder derrière vous pour voir l'embrasement affreux de cinq villes. Malheur à vous, femme trop curieuse, le châtiment suivra de près une faute si ordinaire à votre sexe, vous serez changée en une statue de sel.

Péchés contre la charité. Cette vertu ne met pas moins que la religion des bornes à la curiosité. Les défauts de votre prochain ne sont pas de votre ressort, vous ne pouvez y porter les yeux sans crime. Jetez un voile charitable sur tout ce qu'il est de son honneur de tenir caché, ne le regardez pas même, aimez-le assez pour lui conserver votre estime. C'est à vous-même que j'en appelle: ouvre-t-on son cœur à tout le monde, aime-t-on ces personnes si attentives et si pénétrantes ? Il y a partout quelque endroit faible, chacun a ses mystères et ses confidents, il est jaloux de son secret. Un honnête homme est impénétrable sur le secret qu'on lui a confié, il est indifférent sur ceux qu'on ne lui confie pas : *Testamentum regis abscondere bonum est.* (*Tob.*, XII, 7.)

Ne vous plaignez pas de la loi de la discrétion, vous y êtes les premiers intéressés. Que vous seriez à plaindre si par des règles si sages, Dieu n'avait mis votre honneur à couvert; que de plaintes et de divisions épargne cette utile ignorance; qu'on fait souvent de tristes découvertes en fouillant curieusement dans les cœurs ! Que de feux on allume en faisant voltiger ces étincelles ! en vain exhorte-t-on à la paix, en vain défend-on la médisance si l'on ne s'interdit la curiosité. Il faut remonter à la source et commencer par fermer les oreilles et les yeux, si on veut efficacement arrêter la langue. Pompée, vainqueur d'un concurrent redoutable, trouve sa cassette pleine de lettres de tous les grands de Rome, conjurés contre lui; non-seulement il n'en fit point usage, mais il ne voulut pas même les lire et les mit toutes au feu : trait singulier de prudence, qui l'empêchant de connaître ses ennemis, lui en fit autant d'amis, et conserva dans son propre cœur un calme que ces fâcheuses découvertes n'auraient pas manqué d'altérer.

La justice est ici d'accord avec la charite. La curiosité à lire des lettres, à savoir les affaires d'autrui est ordinairement un péché mortel. Un prince pour le bien de l'Etat, un

père pour la conduite de sa famille, un supérieur pour le gouvernement de ses religieux, peuvent sans doute ouvrir des lettres, et examiner la conduite de leur inférieur. Ce serait un attentat pour un autre. Une lettre peut contenir et contient souvent des secrets importants, d'où dépendent l'honneur et le succès des affaires; on s'explique confidemment à un ami sur des choses essentielles, dont on est bien éloigné de donner connaissance à tout le monde. Ce risque suffit pour rendre la curiosité criminelle. Quelle douleur lorsqu'elles sont interceptées! Quelle indignation contre ceux qui manquent de fidélité, quelle injustice! Pourriez-vous la permettre? Je ne parle pas du secret de la confession, il est au-dessus des règles. Le sacrilége serait aussi odieux que l'injustice. Le zèle pour les intérêts d'un ami peut autoriser quelque attention sur sa conduite. Mais prenez garde qu'on ne vous dise : Hypocrite, si curieux ou si pénétrant dans le secret d'autrui, vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, vous n'apercevez pas une poutre dans le vôtre.

La pudeur encore plus timide serait-elle moins alarmée des indiscrétions de la curiosité? Un coup d'œil curieux coûta cher à David et à Bethsabée, l'honneur de l'épouse, la vie du mari, l'innocence du prince et presque sa couronne et sa vie en furent les victimes. Pourquoi regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer? Qu'il est dangereux de trop voir! Faites comme Job un pacte avec vos yeux pour prévenir les surprises. Combien de jeunes personnes dont une heureuse ignorance aurait conservé la vertu, en comptent la perte depuis le moment où la curiosité ouvrit un mauvais livre, vit un mauvais tableau, lia une conversation suspecte, jeta un regard imprudent! Vous dont les premières leçons dévoilent les mystères du vice, déplorerez-vous jamais assez la perte de l'asile que ces salutaires ténèbres lui avaient ménagé! Quoi de plus funeste que la curiosité de la jeune Dina? Voir en passant dans une ville quelque personne de son sexe, qui l'eût cru? Une chose si légère devait-elle décider de son honneur, de la vie du prince et du massacre de toute une ville? Le portrait que fait l'Apôtre des veuves de son temps est remarquable. Ce sont des personnes oisives qui ne font que courir de maison en maison, voir, parler de tout, s'informer de tout : *Otiosæ, verbosæ, omnia discentes.* (I *Tim.*, V, 13.) Le libertinage est le fruit de leur curiosité, elles vont cacher leur honte dans un mariage nécessaire : *Cum luxuriatæ fuerint, nubere volunt.* (*Ibid.*, 11.)

Enfin *péché d'imprudence;* il est quelquefois dangereux d'apprendre les choses même indifférentes. Rien de plus imprudent et de plus facile à tromper qu'un homme curieux. Je sais qu'on aime un cœur simple, dont on pénètre tous les replis; qu'on est flatté de la confiance d'un ami qui s'épanche dans notre sein; mais est-il bien de notre intérêt d'être le dépositaire des secrets des autres. La confiance est un honneur dangereux et embarrassant, un secret est un pesant fardeau. Quelle gêne pour n'en laisser rien échapper; quel reproche si l'indiscrétion ou le hasard en font transpirer quelque chose! Malgré toutes les précautions, le secret peut être éventé de mille manières. La personne intéressée est souvent la première à le trahir. Quelque innocent que vous soyez, votre fidélité devient suspecte, on ne pense qu'à l'ouverture qu'on vous en a faite, on ne s'en prend qu'à vous, comme si vous deviez répondre de tous les hasards et de toutes ses imprudences. Ne vous chargez donc pas, sans nécessité, ni du bien ni du secret de personne.

Certaines confidences font même perdre l'estime et bientôt la douceur de l'amitié : quoique touché d'abord d'une confidence intéressante, qui semble nous assurer le cœur d'un ami, peut-on se refuser à l'impression désagréable de ses vices? On se détache de ce qu'on cesse d'estimer, la froideur s'aperçoit et dégénère en aversion, d'autant plus grande que la honte et le repentir de la confiance font voir, dans un ancien ami, un juge trop bien instruit qui nous condamne. Les gages de l'amitié deviennent les sources d'une division éternelle. Un homme curieux ne fut jamais un bon ami; la confiance n'exige-t-elle pas le retour d'une confiance pareille? Est-il toujours à propos de l'avoir, n'emporte-t-elle pas l'obligation de la correction fraternelle, et a-t-on toujours le courage de la faire? Servir la passion ou déplaire, mentir ou trahir le secret, triste, mais inévitable extrémité où jette une curiosité déplacée. Un curieux est un voyageur ou plutôt un aventurier qui, errant dans un pays inconnu, court à tout moment le plus grand risque.

Folie de la curiosité, jusque dans ses propres affaires, l'envie de savoir ce qu'on pense de nous. Oui folie, puisqu'on n'y réussit jamais, qu'on n'apprend presque rien que de désagréable et qu'il est très-dangereux d'apprendre. La flatterie dissimule, la charité adoucit, l'ami accuse, l'ennemi empoisonne, l'indifférent ne s'en embarrasse pas; d'où peut-on espérer des mémoires fidèles? Jamais on ne s'explique avec sincérité, jamais on ne rapporte avec exactitude; jamais, quand nous sommes intéressés, nous n'écoutons avec tranquillité; toujours superficiel, soupçonneux et vain, l'homme curieux écoute et croit tout : il reçoit avec une égale avidité la louange et le blâme, l'un l'enivre, l'autre l'afflige, l'un fait livrer à des faux amis, l'autre fait faire des ennemis véritables. Ces rapports indiscrets et malins font donner dans mille écueils : *Qui investigator malorum est, opprimetur ab eis.* (*Prov.*, XI, 27.) Amis perfides, qui, sous prétexte de zèle rendez les plus mauvais services, gardez votre funeste secret; laissez-nous jouir de notre ignorance. Et vous, insensés, dont la curiosité trouble le repos, sachez qu'on se repent souvent d'en avoir trop su. Il vaut mieux ne jamais apprendre ce qui ne peut qu'affliger : *Cunctis*

sermonibus ne accommodes cor tuum, ne forte audias servum tuum maledicentem tibi. (*Eccle.*, VII, 22.)

2° On pèche *dans les motifs.* Quel est le principe de la curiosité : un esprit vain, qui aime à briller par sa sagacité, à se faire applaudir par sa fécondité, à se faire honneur de ses lumières, qui ne recueille des connaissances que pour les étaler à propos : *In vanitate detinuit sensus eorum.* (*Eccli.*, III, 26.) Un esprit indolent qui, pour s'épargner la peine d'une étude laborieuse et d'une assiduité gênante, néglige les vérités solides, et ne fait qu'effleurer les objets en passant. Un esprit inconstant, qui ne saurait se fixer à rien, et sans cesse se porte d'un objet à un autre, d'un travail à un autre, d'un dessein à un autre ; un esprit désoccupé et embarrassé de son loisir, à charge à lui-même, qui ne cherche qu'à charmer son ennui; un esprit malin qui se plaît à mordre, et par la pernicieuse science des secrets d'autrui ne se fait que trop redouter.

Scire volunt secreta domus, atque inde timeri.

Un esprit inquiet, qui, par une espèce d'intempérance jamais satisfaite, jamais tranquille, est toujours avide de nouveaux aliments. Un esprit jaloux qui veut savoir ce que les autres ignorent, et qui a honte d'ignorer ce qu'ils savent. Un esprit voluptueux, qui, pour perpétuer, raisonner et diversifier le plaisir, veut goûter de tout, et coule rapidement sur tout pour n'en cueillir que la fleur : *Nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra.* (*Sap.*, II, 8.) Un esprit frivole, qui ne saurait suivre un raisonnement, enchaîner des conséquences, approfondir des principes, envisager rien de sérieux; un esprit superficiel ou demi-savant, qui du premier coup d'œil croit tout savoir et néglige de rien apprendre, qui ne veut, qui ne sait que voir et parler.

A tous ces principes de péché, ajoutons le plus grand obstacle à la perfection, la dissipation inséparable de la curiosité. Les saints l'ont toujours redoutée, les solitaires des premiers temps en avaient horreur, à peine daignaient-ils parler aux hommes. Si la piété en conduisait quelqu'un dans leur désert, ils ne s'entretenaient que de Dieu. Ils habitaient moins la terre que les cieux, où étaient toutes leurs conversations. Tels sont les vrais religieux, morts au monde et ne s'occupant que de l'éternité. Sciences inutiles, nouvelles du siècle, affaires de famille, tout est banni d'une communauté bien régulière : *Conversatio nostra in cœlis est.* (*Philip.*, III, 20.) Les Pères de la vie spirituelle, traitaient la dissipation de poison mortel pour la piété : elle en fait oublier la nécessité, négliger les devoirs, perdre le goût; elle introduit l'esprit du monde, et dessèche l'esprit d'oraison, elle nous remplit d'images étrangères. C'est le chemin ouvert où la semence de la parole tombe en vain; tout y est reçu et foulé aux pieds, les oiseaux du ciel l'enlèvent : *Cecidit secus viam.* (*Luc.*, VIII, 5.)

La science du salut est une science sérieuse, qui demande, occupe, absorbe un homme tout entier, et le fixe à un point unique qu'il ne doit jamais perdre de vue. La curiosité, au contraire, le partage à l'infini par la multitude des objets, et ne l'absorbe pas moins par la vivacité de la passion qui l'y livre. Il paraît réfléchir sur tout, mais une agitation perpétuelle ne lui laisse la liberté de réfléchir sur rien. Jamais à lui-même, comme de l'eau qui s'échappe par toutes les ouvertures d'un vase percé, chaque objet le saisit et l'entraîne; il embrasse, il hasarde tout, sans songer ni aux principes ni aux conséquences; il oublie ce qu'il vient de dire, et se jette sur toute autre chose comme un feu violent qui éclate en étincelles, s'attache à tout et ne répand que de la fumée, et ne laisse que d'inutiles cendres. Qui voudrait garantir tout ce que dit un tel homme? Oserait-il lui-même soutenir l'examen de ses discours, où, sans liaison, sans ordre on passe continuellement du sérieux au frivole, du grave au burlesque, du pieux à l'impie, comme un papillon qui s'égare sur les fleurs, sans en tirer aucun miel : ainsi saint Paul peint-il les Athéniens. Ces hommes célèbres par leur bel esprit, n'étaient que des hommes oisifs, dont toute la vie se passait à se promener dans les places publiques, à s'amuser dans les cercles, à demander, à débiter des nouvelles : *Ad nihil aliud vacabant nisi audire aut dicere aliquid novi.* (*Act.*, XVII, 21.)

3° Enfin on pèche en s'y livrant avec excès, dernier trait d'imprudence, qui rend pernicieuses les meilleures choses, soit par le temps qu'on y consume, soit par l'avidité avec laquelle on les recherche. Combien de devoirs importants souffrent cette division! Que fait cette femme inquiète qui néglige toutes ses affaires? Ses enfants ignorent les éléments de la religion, ils étudient des romans, ses domestiques vont à peine à l'église et vivent dans le désordre. Elle est philosophe et théologienne, entend l'Ecriture et les Pères, défend et enseigne la vérité. Elle n'est étrangère que dans sa famille. Grave magistrat, vous négligez vos emplois ; au lieu de rendre la justice et de terminer les procès, des conversations amusantes, des histoires profanes, des sciences inutiles, des poésies frivoles, occupent un temps précieux que le public réclame. Quel compte n'avez-vous pas à rendre au souverain Juge qui vous confie ses intérêts! Qu'on laisse, à la bonne heure, au particulier isolé et sans affaires la liberté d'y consacrer son loisir; qu'il débrouille les folies de l'antiquité par de savants commentaires; qu'il enrichisse de ses ouvrages la république des lettres : en repaissant la curiosité, il rend ses veilles utiles; mais qui pardonnera cet égarement à l'homme public, au père de famille? Qui ne souscrirait aux plaintes des sujets qui souffrent; l'homme est-il assez maître de son temps pour se croire en droit de le perdre? Dieu se contentera-t-il que l'on ait appris tant de choses inutiles et abandonné l'essentiel? Mauvais

serviteurs, est-ce là l'emploi que vous devez faire de votre talent; les saints, dont vous espérez partager le bonheur, ont-ils perdu leur temps? Les damnés, dont vous méritez de subir les peines, en feraient-ils un si mauvais usage s'ils en étaient les maîtres? O temps, ô temps! qu'on sait peu ce que vous valez, quand on ne met pas à profit vos moindres parties! *Dum tempus habemus, operemur bonum.* (*Galat.*, VI, 10.)

Cependant, par un effet ordinaire de la passion qui se félicite de ses prétendus succès, tout frivole qu'est ce caractère d'esprit, il n'en est point de plus décisif, qui tranche plus fièrement, qui raisonne plus hardiment. On dirait que toutes les sciences lui sont familières. S'agit-il de l'histoire? Il est contemporain de tous les siècles. Parle-t-on de géographie? Il est citoyen de toutes les villes. Est-il question de politique? C'est le confident de tous les ministres. S'entretient-on de procès? C'est le magistrat de tous les tribunaux. Sont-ce des matières théologiques? Il est l'oracle de toutes les écoles. Examine-t-on quelques questions de physique? C'est le maître de la nature. Cet air assuré, ce ton décisif, c'est le caractère de l'homme superficiel et volage. Il approfondit, il raisonne trop peu pour savoir douter ni même soupçonner des difficultés. Personne n'est plus hardi qu'un demi-savant, parce qu'il n'aperçoit que l'écorce des choses? Un habile homme en voit trop pour former si vite son jugement et prononcer si brusquement ses arrêts.

Un homme curieux est encore au-dessous du demi-savant. Avec toute sa hardiesse et sa fierté, il n'en a pas le demi-mérite. Une science de conversation n'est qu'un jargon et un babil. Un esprit médiocre, une légère attention peut y suffire. Quel risque y court-on? On n'y répond de rien. Qui fera le procès si on se trompe, qui songe même à relever une méprise? Au reste, une plaisanterie tire d'affaire; le monde se fait une loi de politesse de laisser une entière liberté de penser : c'est ce qui rend ce goût si commun. Pour un vrai savant qui parle, il est cent ignorants qui jasent sans cesse. Le grand nombre ne réfléchit, ne raisonne ni ne pense; il ne sait rien ni ne veut se donner la peine d'apprendre; mais faut-il s'en donner beaucoup pour lier une conversation et y prendre le ton de maître? Apprenez, mortels, que les talents sont partagés : tout le monde n'a pas la même mesure de pénétration et de lumière; il est des apôtres, des docteurs, des prophètes semblables aux astres qui n'ont pas tous la même clarté; si chaque homme doit cultiver son talent avec zèle, il ne doit pas moins s'y borner avec modestie, et peut-être est-il aussi dangereux de vouloir trop entreprendre que de ne pas travailler assez. Il faut de la modestie dans les meilleures choses, disait saint Paul; il faut de la sobriété jusque dans la sagesse; imitez le zèle de cet apôtre qui brûle sans ménagement une prodigieuse quantité de livres, amusement criminel des gens oisifs de son temps : *Libros combussit eorum qui fuerant curiosa sectati.* (*Act.*, XIX, 19.)

Finissons par cet avis si sage de saint Bernard sur les sciences. Il est des gens, dit-il, qui étudient pour le plaisir de savoir, et c'est une vaine curiosité : *Scire volunt ut sciant et turpis curiositas est.* Il en est qui le font pour se faire connaître et estimer, et c'est une ridicule vanité : *Scire volunt ut sciantur et turpis vanitas est.* Plusieurs se proposent de faire trafic de leur science, et c'est un sordide intérêt : *Ut scientiam vendant et turpis quæstus est.* Mais les âmes saintes n'ont en vue que la gloire de Dieu, la charité et l'édification du prochain, voilà la vertu : *Ut ædificent et ædificentur et charitas est.* Si vous vous flattez de vos connaissances, vous ne savez pas seulement ce que c'est qu'étudier : *Qui existimat se aliquid scire, nondum didicit quomodo oporteat scire.*

Examinez donc vos études pour vous les rendre utiles; examinez l'ordre que vous y suivez, afin de commencer par ce qu'il y a d'utile au salut: *Quo ordine, et id prius quod ad salutem*; l'ardeur avec laquelle vous vous y livrez, pour les proportionner aux prix des choses : *Quo studio, et id ardenter quod ad amorem.* La fin que vous vous proposez, afin de n'y chercher que la gloire de Dieu : *Quo fine ut non ad gloriam suam, sed Dei.* Par ce moyen, la curiosité perdra tout ce qu'elle a de dangereux, elle deviendra utile et méritoire, et après vous avoir mené par l'étude à la vérité, elle vous en assurera la possession dans le ciel.

DISCOURS

SUR L'USAGE DES FABLES.

Les Romains (17*) honoraient deux divinités, aujourd'hui fort peu connues, dont on ne trouve que le nom dans les dictionnaires, le dieu Fabulinus et la déesse Fabulina : leurs fonctions étaient de présider aux fables et au langage des enfants, partie considérable de leur éducation, comme Junon présidait à leur naissance, Cérès aux moissons, Mars à la guerre, Apollon et les Muses à la poésie. Il y avait des dieux pour tous les âges; on en peut voir le détail dans les *Antiquités* du Père Montfaucon, les *Antiquités romaines* de Rosinus, le *Panthéon* du Père Pomei. Tout cela se trouve dans Varron, le plus savant des Romains, qui avait fait un *Traité de l'éducation* : ce traité est perdu; mais Nonius Marcellus en a conservé beaucoup de fragments, et en particulier la partie de la *Mythologie* qui regarde les âges. Il nous apprend que quand les en-

(17*) Les Romains avaient aussi érigé la fable en déesse. Ils pouvaient en faire une dixième Muse, qui aurait présidé à la fable, comme Calliope à l'épopée, Thalie à la comédie, Melpomène à la tragédie. Cette déesse était fille du Sommeil et de la Nuit, et femme du Mensonge; car c'est le temps des rêves, qui ne sont que des mensonges. Elle était toujours magnifiquement habillée : on rend communément grand et beau tout ce qu'on invente. Elle allait en masque, afin de n'être point connue, et passer pour la vérité. Le masque est la vraisemblance.

fants commençaient à bégayer, les parents offraient des sacrifices au dieu Fabulinus, pour lui demander la grâce de bien parler, et de n'être pas le jouet des fables dont on a coutume de les entretenir à cet âge : tant les païens étaient persuadés que la religion est nécessaire à la bonne éducation et que c'est de la protection de Dieu qu'on doit tout attendre.

La seconde fonction était de présider sur les fables, surtout celles qu'on débite aux enfants (car il n'est que trop ordinaire qu'on les berce de mensonges), non pour la partie poétique, qui fut toujours du ressort d'Apollon, mais pour la partie morale, sur laquelle Apollon est un mauvais maître, afin qu'il n'y eût point de licence, de malignité, d'impiété : ce qui n'est pas rare sur le Parnasse; mais que tout servît à inspirer aux enfants de bonnes mœurs, de bons principes : d'où est venue la coutume de terminer les fables par quelque moralité, comme font presque toujours Esope, Phèdre, la Fontaine, la Motte, Richer et tous les fabulistes. On espérait que la protection de ces dieux écarterait ce danger, si ordinaire et si redoutable à cet âge. Des chrétiens feraient-ils moins d'attention, auraient-ils moins de zèle pour un objet si important, et sentiraient-ils moins que le paganisme la nécessité de recourir à la bonté de Dieu?

Les mots *fabulinus* (18) et *fabulina* viennent de celui de *fable*, *fabula*, et primitivement du mot *fari*, d'où dérivent *fabulari*, *confabulari*, c'est-à-dire parler, jaser, converser, s'entretenir. On ne distingue point les fables en prose ou en vers, tout est de leur ressort, a beaucoup d'étendue et renferme dans son empire : 1° les *Apologues* pris des animaux qu'on fait agir et raisonner, qui n'étaient connus chez les Grecs que par les *Fables d'Esope*, chez les Romains, par celles de Phèdre, et parmi nous, sur la fin du siècle passé, par celles de la Fontaine, auxquelles les grâces et la licence de son style ont donné beaucoup de vogue. 2° Les *Contes* qui sont pris des actions des hommes, il y en a eu dans tous les temps, tantôt ornés de la poésie, comme sont les ouvrages d'Homère, de Virgile, tantôt en prose, tels que l'*Ane d'or* d'Apulée, le *Satyricon* de Perrone, le *Pantagruel* de Rabelais, le *Décaméron* de Boccace, l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, les *Amours des Gaules* du comte de Bussi, et singulièrement les *Contes* de La Fontaine (19) qui ont fait à la religion et aux bonnes mœurs de si profondes blessures, dont l'auteur se repentit si amèrement sur la fin de sa vie, et en a fait une si sévère et si publique pénitence : on le trouva à sa mort couvert d'un cilice, sur quoi Racine le fils a fait ce beau vers :

Et l'auteur de Joconde est couvert d'un cilice :

Exemple qu'a imité Racine le père, qui versa tant de larmes sur ses *Tragédies*, presque aussi dangereuses par le sentiment que les *Contes* de la Fontaine par l'obscénité. 3° On peut mettre au nombre des fables cette multitude infinie de *romans* dont la France est inondée, cette multitude de pièces de théâtre, qui se jouent de toutes parts au grand préjudice des mœurs, où la jeunesse va de bonne heure se corrompre, et où tout est fable jusqu'aux acteurs et aux décorations. 4° On donne ce nom encore à toute la *Mythologie*, qui n'est qu'un tissu de fables, que les anciens prenaient dévotement pour des choses saintes; 5° à toutes les hérésies qui ne sont que des erreurs et des mensonges, ce que Théodoret, dans le détail qu'il en a donné, appelle généralement *Hæreticarum fabularum*. Mais nous nous bornons ici à la première espèce, prise des actions et du langage des animaux. Dans quelque autre occasion nous traiterons des autres espèces de fables (20).

La religion chrétienne approuve-t-elle

(18) Saint Isidore de Séville, dans ses *Origines* (l. I, c. 5), divise les fables en deux espèces, selon que les bêtes y parlent et agissent seules, ou parlent et agissent avec les hommes. S'il n'y a que des hommes, nous les appelons des *Contes*. Natalis Comes, Scaliger et d'autres leur donnaient le nom de leurs auteurs ou celui du pays où elles étaient le plus en vogue, souvent celui des habits dont s'affublaient les acteurs qui les récitaient sur le théâtre. Il est des fables faites pour instruire, d'autres pour amuser, et d'autres pour satiriser. Dans le fond toutes sont satiriques, sous le nom d'instruction et d'amusement. Toutes ces distinctions sont fort vagues; mais le mensonge a tant de faces, qu'on ne peut en faire des divisions régulières, si ce n'est celles que font les théologiens en mensonges *officieux*, *joyeux* et *pernicieux*. Les anciens *troubadours* appelaient leurs contes des *fabliaux*. C'étaient des rapsodies, la plupart licencieuses. La Fontaine a versifié plusieurs de ces contes et imité leur style. Ce n'est faire l'éloge ni des uns ni des autres.

(19) La Fontaine voulut si fort rendre publiques sa réparation et sa pénitence, qu'il pria l'Académie française, dont il était membre, de venir par députés, pour en être témoins. Il leur déclara qu'il était inconsolable d'avoir composé ses ouvrages, qu'il les détestait comme contraires à la religion et aux bonnes mœurs, qu'il en demandait pardon à Dieu et au public, et priait MM. les députés d'en rendre compte à la compagnie. Cette démarche de La Fontaine, pour réparer le scandale, était indispensable. Le fameux Père Pouget, son confesseur, ne fit que son devoir en l'y obligeant. Ce poëte avait d'ailleurs un fond de religion qui rend inconcevables ses égarements. Il avait été de l'Oratoire, en avait porté l'habit dix-huit mois, et n'en sortit que par libertinage : le torrent de ses passions l'entraîna dans les plus grands excès. Mais il est étonnant que l'Académie, qui ne l'ignorait pas, se soit prêtée à cette députation. Condamner des ouvrages qui avaient fait la réputation littéraire d'un de ses membres, et lui avaient procuré les suffrages de ce corps, n'était-ce pas faire le procès de l'Académie? Que penser de ses lumières ou de ses sentiments, d'avoir fait un si mauvais choix, et d'avoir si mal placé ses honneurs? Que penser lorsque, depuis sa mort, on a donné pour sujet du prix et couronné l'éloge d'un homme, qui, de son aveu et en présence des députés, en est si fort indigne? Que penser enfin de ces personnes qui tous les jours lisent avec avidité, et souvent avec enthousiasme, des productions infâmes que leur auteur même a condamnées au feu?

(20) On appelle encore fable l'action sur laquelle roule une pièce de théâtre. Quoique le fond de

l'usage des fables? Qu'on ouvre l'Evangile, les *Actes*, les *Epîtres des apôtres*, les ouvrages des saints Pères, les livres de piété, les offices, les ordonnances de l'Eglise, on n'y en trouvera point; on trouvera, au contraire, dans les *Epîtres* de saint Pierre et

cette action puisse être vrai, les circonstances, les rôles, les décorations, la danse, la musique sont des fictions. Des acteurs et des actrices qui parlent de vertu, qui en arborent les apparences, quoi de plus ridiculement fabuleux? Ces mensonges ajoutés à la fable forment de la scene le piége le plus dangereux pour l'innocence et la pureté des mœurs. Nous en parlons ailleurs fort au long.

Mais on pourrait faire grâce aux romans philosophiques, où sous l'écorce d'une fiction ingénieuse on explique un système ou une question de philosophie, comme le *Voyage de la lune* de Cirano Bergerac, la *Pluralité des mondes* de Fontenelle, pourvu que le vice n'y ait rien fait glisser de licencieux ou d'impie, ce qui n'est que trop ordinaire, parce que ces taches qui les défigurent et sont très-inutiles, passent pour des agréments qui attirent des lecteurs. Tout est sacrifié à cette gloire frivole, jusqu'au devoir et à la vertu. Mais cet objet est étranger à notre ouvrage.

L'illustre consulaire Macrobe, grand chambellan de l'empereur Théodose, dans ses *Saturnales sur le Songe de Scipion* (c. 2), traite une question qui paraîtra singulière : *Les philosophes peuvent-ils faire usage des fables?* Il dit qu'Epicure, quoique peu scrupuleux, les leur interdisait absolument. La gravité de leur état, l'importance des matières qu'ils traitent, la vérité qu'ils font profession d'enseigner, sont incompatibles avec la frivolité des fictions. Son disciple le plus célèbre soutient et prouve la même doctrine : *Nullum figmenti genus veri professoribus convenire.* Il renvoie au berceau des nourrices les contes de vieilles, indignes du sanctuaire de la sagesse : *Insanas nutricum fabulas e sacrario suo sapientia eliminet.* (Cic., *De div.* l. II.) *Nihil debet esse in philosopho commentitiis fabulis loci.* (*De benefic.*) *Istæ ineptiæ poetarum relinquantur, sed qui ingenia sanare ac memoriam officiorum animis ingerere volunt serio loquantur.* On le voit par expérience dans le caractère frivole de ceux qui débitent des fables, ou qui les écoutent avec plaisir.

Macrobe, plus indulgent, distingue les fables qui ne sont faites que pour l'amusement, et ces contes licencieux ou pleins de galanterie, des fictions qui peuvent instruire. Il fait grâce à celles-ci : les premières n'en méritent aucune. Au reste, Macrobe exige tant de conditions pour rendre ces fables utiles, qu'il y en aurait bien peu dans La Fontaine qui pussent échapper à la proscription. Les philosophes de tous les temps, de toutes les nations se sont conformés à ces règles. Qu'on parcoure les *Vies des philosophes* de Diogène de Laërce, aucun dans aucune secte n'a fait cas de ces inepties. Qu'on lise leurs livres philosophiques, Aristote, Platon, Xénophon, etc. n'ont jamais défiguré la philosophie par ces vaines futilités. Dans ces derniers siècles a-t-on vu Descartes, Newton, Gassendi, Malebranche, se déshonorer par là? Le recueil immense des *Mémoires de l'Académie des sciences*, non plus que le vaste *Dictionnaire de l'Encyclopédie*, quoique moins sévère, n'est pas moins sérieux, et ne souffre point ces taches. Il en est de même dans toutes les sciences : les jurisconsultes, les médecins, les mathématiciens, les orateurs, se permettent-ils ces éclipses? Je ne parle pas des théologiens ; il serait encore plus indécent, il serait tout à fait scandaleux de voir dans leurs ouvrages le bœuf, le lapin, la grenouille, mêler leur autorité avec celle des saints Pères.

On fait beaucoup valoir, comme un passeport authentique et un antidote des plus salutaires, la morale, quelquefois bonne, qu'on répand dans les fables. A ce prix on peut tout excuser; le conte le plus libre, la farce la plus grossière sera reçue sous ces livrées ; il n'en est point où on ne trouve quelque chose de raisonnable. Le plus libertin parle quelquefois vertu, le plus impie parle religion. On le fait même à dessein, pour séduire l'homme pieux, qui ne voudrait pas l'écouter : c'est du poison couvert de miel, c'est l'appât qu'emploient l'oiseleur et le pêcheur pour attirer la proie. Les saints Pères parlant de la mythologie des païens et des mauvais livres de leur temps, les comparent à un pain où l'on aurait mis de la chaux avec la farine. Quel homme sage voudrait s'en nourrir? Bien loin que la farine corrigeât la chaux, la chaux gâterait la farine.

Telles sont les fables de La Fontaine ; outre celles en grand nombre où le mal est à découvert par la morale pernicieuse qu'il débite, dans celles même où le venin est caché, c'est un mélange de bien et de mal, où le plus souvent le mal l'emporte sur le bien. Si la fourmi fait sentir à la cigale, en se moquant d'elle, que l'oisiveté jette dans la misère et fait manquer de tout, elle enseigne aussi au lecteur la dureté, l'insensibilité aux besoins d'autrui la plus criante. Le corbeau qui laisse tomber son fromage, apprend à ne pas écouter les flatteurs; mais le renard n'apprend pas moins à flatter pour tromper et séduire, et profiter de la sottise des gens. Quelle des deux leçons est la plus utile et sera la moins suivie?

Quand je compare J. J. Rousseau à La Fontaine, que je lui donne même la supériorité, je suis bien éloigné d'approuver le calvinisme, le déisme, le tolérantisme du citoyen de Genève. La Fontaine faisait profession de la religion catholique, reçut les derniers sacrements, mourut dans de grands sentiments de pénitence ; Rousseau mourut dans ses erreurs. L'état des hommes dans l'autre vie est pour nous un mystère impénétrable; mais à en juger par les principes du christianisme, leur sort dans l'éternité est bien différent. La pénitence a sans doute obtenu le pardon de l'un, l'endurcissement a dû mettre le sceau au malheur de l'autre. Nous nous renfermons dans les bornes de la littérature, nous ne comparons que les génies, les talents, les ouvrages; et dans un tribunal équitable qui peut ne pas faire pencher la balance en faveur de Rousseau?

La Fontaine fût-il parfait dans son genre, ce qui n'est pas, il est plein de défauts en tout genre, que font excuser ou plutôt oublier quelques agréments qui amusent. Quelle comparaison dans le prix de la matière et de l'objet! C'est d'un côté une vaste campagne, couverte d'une riche moisson ; de l'autre, une prairie où l'on voit quelques fleurs éparses. Une éloquence naturelle, noble, vive, forte, féconde, sublime; un style, une élocution purs, clairs, coulants, corrects, qui mettent dans un beau jour les vérités les plus obscures, ne valent-ils pas bien quelques naïvetés frivoles, des expressions surannées, qu'on croit beaucoup louer, et qu'en effet on avilit en les appelant *marotiques*, parce que Clément Marot, cet homme dont l'irréligion et la débauche firent la célébrité et la fortune, s'en est servi dans un siècle d'ignorance, qui ne parlait que ce langage gothique, c'est-à-dire le style des harengères de la place Maubert. Il n'y a qu'un goût dépravé par le vice, ou égaré par la frivolité, qui dans son estime et ses éloges puisse, à titre de grands hommes, mettre sur la même ligne Cicéron, Bossuet, Massillon, saint Chrysostome et La Fontaine, des chefs-d'œuvres d'éloquence et des bouffonneries de la foire, les chefs-d'œuvres de Michel-Ange et les grotesques de Calot, Corneille et Brioché, joueur de marionnettes. Appeler un chat *Raminagrobis*, l'esto-

de saint Paul leur condamnation la plus expresse : *Evitez les fables profanes*, dit l'un ; *N'écoutez pas les fables*, dit l'autre, parlant à Tite et à Timothée. (I *Tim.*, IV ; *Tit.*, I.) Elles y seraient même déplacées et formeraient un contraste révoltant avec les saintes vérités du christianisme, dont elles seraient la profanation. Tous ces grands hommes, et Dieu lui-même, ont-ils négligé l'instruction des fidèles et l'éducation de la jeunesse, ou ignoré la manière de la former? Non sans doute, mais ils ne voulaient qu'enseigner la vérité et former le chrétien à la vertu, et non pas apprendre la frivolité, exercer des comédiens et faire consister le mérite dans les amusements et les erreurs des passions. Le Prophète se plaint que les pécheurs lui ont débité des fables, mais qu'elles sont bien différentes de la loi de Dieu : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.)

Qui eut jamais plus à cœur l'instruction de la jeunesse que le Sauveur du monde? Il appelait à lui les enfants, les embrassait, les bénissait, les recommandait à ses disciples. *Le royaume des cieux leur appartient, on ne peut espérer d'y parvenir qu'en leur ressemblant.* (*Matth.*, XVIII, 3.) Leur a-t-il jamais enseigné des fables? A-t-il ordonné de leur en apprendre? Cette question vous surprend et peut-être vous scandalise, tant en effet il y a d'opposition entre la loi de Dieu et les fables, l'Evangile et le mensonge. Aussi dans ce grand nombre de fables qu'on a composées et qu'on fait apprendre aux enfants, dans cette belle morale qu'on y répand et qu'on fait tant valoir, il n'y a pas un seul mot du christianisme; on n'y parle que de la loi naturelle, dont on y débite les maximes : on dirait que ce sont des païens qui y parlent ou plutôt des gens sans religion. Les païens dont on y copie les fables, avaient à leur manière plus de piété ; ils invoquaient leurs dieux, ils parlaient de la Divinité, c'était comme leur Evangile. Les chrétiens combattent leur religion même et oublient leur propre Divinité. Qu'on interroge un enfant, qu'on lui fasse réciter ces fables ; c'est un petit prodige de mémoire; on le comble de louanges, on se félicite d'avoir de si bons maîtres, une si bonne gouvernante, qui l'ont si bien instruit. On l'interroge ensuite sur la religion, il ne sait pas un mot de son catéchisme, et peut-être ce bon maître, cette sage gouvernante n'en savent pas plus que lui.

Et, ce qui est un vrai scandale, si par hasard il se glisse un mot de religion, ce n'est que pour s'en moquer, pour tourner ses pratiques, ses cérémonies, ses saints, ses expressions en ridicule. Je ne parle pas des *Contes* de La Fontaine, dont la plus grande partie ne sont que des impiétés et des infamies, je parle de ses *Fables*, qui malgré un air de finesse, et tout à la fois de naïveté, ne sont quelquefois que des profanations des choses saintes. En voici un exemple :

Un baudet chargé de reliques,
S'imaginait qu'on l'adorait;
Dans ce penser il se quarrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître Baudet, tirez-vous de l'esprit
Une vanité si folle :
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.
D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Idée fausse d'une si grande quantité de reliques, qu'il y en ait la charge d'un âne. Pourquoi, contre l'usage, prend-on le joug des animaux pour les transporter avec si peu de décence ? La translation des reliques est une fête ou un triomphe; on les traite d'*idoles*, et le respect qu'on a pour elles d'*adoration :* style et esprit protestant, qui n'est bon qu'à faire mépriser les reliques, et à blâmer la doctrine et la pratique des catholiques. Il est quantité d'autres fables qui ne sont pas moins répréhensibles. Pour les *Contes* de cet auteur, tout le monde les abandonne ; et se serait se décrier soi-même d'en prendre la défense. On dirait qu'ils ne sont faits que pour diffamer la religion et ses ministres, les prêtres, les religieux, les gens de bien, qui ne sont partout représentés que

mac *gaster*, une flèche *sagette*, maître Baudet, maître Renard, etc. sont-ce là des beautés bien rares, bien sublimes, des traits inimitables? Les fables, les œuvres de La Fontaine en fourmillent. Voilà un parfait instituteur de la jeunesse! L'ouvrage de Rousseau contre tous les spectacles vaut mieux lui seul que tous ceux de La Fontaine; mais comment faire entendre cette vérité à des comédiens, à des amateurs de théâtre?

Rousseau a été condamné par les magistrats, et avec raison; divers traits d'irréligion qu'il a osé répandre ne devaient pas échapper à leur zèle. La Fontaine ne méritait pas plus de grâce. Outre quantité de traits d'irréligion, qui ne sont pas plus pardonnables que ceux de Rousseau, il a attaqué les bonnes mœurs de la manière la plus scandaleuse, ce que Rousseau n'a point fait : attentat aussi pernicieux et plus pernicieux encore, puisque ce sont les mauvaises mœurs qui font le vrai, l'unique principe de l'irréligion. Le vice seul a intérêt de secouer le joug de la religion. Il y a infiniment plus de libertins que de déistes; il n'y aurait point de déistes s'il n'y avait point de libertins.

Mais si le magistrat a épargné La Fontaine, La Fontaine ne s'est pas épargné lui-même; il s'est rendu justice. Sa conscience a été son juge, sa bouche a prononcé sa condamnation, sa main l'a exécutée en brûlant ses ouvrages ; il en a fait la pénitence et la réparation la plus authentique. C'est le tribunal le mieux instruit, le moins suspect. Ce n'est ni la faveur, ni les sollicitations, ni les préjugés qui ont dicté le jugement prononcé contre lui-même ; et cet arrêt solennel fut prononcé dans le moment décisif de son éternité, dans le moment où il recevait le Viatique, dans le moment où il allait comparaître devant le souverain Juge. La vérité, la vertu, la religion ont seules tenu la balance. Or je demande quel est le précepteur, la gouvernante, le maître d'école, le père de famille qui, en mettant les livres de La Fontaine entre les mains des enfants ait la bonne foi et la prudence de leur apprendre cet événement? Nous en parlerons ailleurs plus au long, et nous ferons voir par la critique de ses meilleurs ouvrages que l'auteur mérite aussi peu le prix de l'Académie, que le prix de la religion et de la vertu.

comme des libertins. Les tableaux licencieux de La Fontaine sont dans la poésie ce que les figures de *L'Arétin* sont dans la peinture ; ils sont encore pires. L'Arétin n'y a pas mêlé les choses saintes, il laisse le vice dans sa nudité; La Fontaine y a tout confondu, et les rend très-piquants par des termes et des nuances de dévotion. Ce voile transparent porte une double atteinte à la religion et aux mœurs, et sape le respect qu'on doit à l'un et à l'autre par le peu de cas qu'en paraissent faire ceux qui en font la profession la plus déclarée, ce qui ne contribue pas peu au mépris qu'on a pour l'état religieux.

A-t-on jamais réfléchi que le mal n'est entré dans le monde que par une fable? Le démon dans le paradis terrestre fit parler le serpent pour séduire la première femme. Il séduit tous les hommes par des fables, et par des fables encore les hommes se trompent les uns les autres, et se séduisent eux-mêmes : *Non, vous ne mourrez point, si vous mangez de ce fruit; Dieu ne vous a fait cette menace que par jalousie : il sait bien que quand vous en aurez mangé, vous serez comme des dieux, vos yeux seront ouverts, vous connaîtrez le bien et le mal.* (*Gen.*, III, 4, 5.) Voilà la fable, et la séduction par la fable; il n'y a que le faux qui séduise, le vrai conduit au vrai. On aurait dû mettre en vers cet événement le plus fameux et le plus intéressant du monde, on en aurait pu tirer les plus belles moralités, il eût mieux valu que toutes les fables. On eût encore pu versifier l'ânesse de Balaam, qui parla réellement par miracle, et très-sensément à son maître, pour se plaindre qu'il la maltraitait. Il est singulier que ce faux prophète n'ait témoigné aucune surprise d'un prodige si extraordinaire. Eve, qui ne faisait que de naître, et ne connaissait pas encore les animaux, pouvait croire qu'ils avaient l'usage de la raison et la faculté de parler; mais Balaam, qui savait bien que les ânes ne parlent pas, dût-il entendre le sien sans surprise, et lier avec lui une conversation? Jamais la verve de La Fontaine n'eut de plus beau champ (20*) ; sans recourir à l'invention, l'Ecriture le lui présentait. Il aurait pu encore faire agir la bête de l'*Apocalypse*, qui prononçait des blasphèmes, et faisait graver son signe sur le front de ses esclaves. Mais ces objets sont trop sérieux pour trouver grâce parmi des gens qui n'aiment que la frivolité, et qui veulent qu'elle assaisonne même les leçons de morale, qui ne font de l'éducation qu'un amusement et un jeu, aussi bien pour eux-mêmes que pour leurs élèves.

Ce grand *fablier* qui de tous côtés allait recueillant des mensonges, pour les orner de ses rimes, aurait-il dû oublier la seule fable qu'on trouve dans l'Ecriture, celle de Joathan qui fait parler les arbres contre son frère Abimélech, assez barbare pour avoir fait mourir quatre-vingt-dix de ses frères, afin de régner seul? Les arbres, dit-il, voulant se donner un roi, s'adressèrent successivement à l'olivier, au figuier et à la vigne. Tous les trois refusèrent d'abandonner la douceur de leurs fruits pour se livrer aux embarras du gouvernement : on vint enfin à l'épine, qui accepta sans difficulté la couronne, et leur parla d'un ton impérieux et menaçant : Si vous voulez m'être fidèles mettez-vous sous mon ombre, je vous protégerai; mais si vous ne l'êtes pas, il sortira de moi un feu qui vous dévorera. Cette morale et ces images étaient dignes d'un fabuliste si célèbre, bien plus que celle du consul romain Ménénius Agrippa, que La Fontaine a travaillée, quoique assez froidement. Elle ramena le peuple romain, lorsqu'allant sur le Mont-Sacré il voulait faire scission avec le sénat; elle y est même défigurée par des bouffonneries, peu dignes de ce poëte si vanté, qu'on veut appeler des naïvetés agréables. Elles se trouvent dans un grand nombre de ses fables; ses admirateurs lui en font un mérite, et les gens de bon goût un défaut.

L'Ecriture est pleine de comparaisons des hommes avec les animaux, et d'instructions qu'elle en tire. Elevez vos enfants comme l'aigle qui apprend à ses petits à voler : *Sicut aquila provocans ab volandum pullos suos.* (*Deut.*, XXXI, 11.) Le bœuf a connu son maître, et l'âne la crèche où il a été nourri; Israël plus stupide qu'eux ne me connaît pas: *Cognovit bos possessorem, et asinus præsepe domini sui.* (*Isa.*, I, 3.)

Levez vos yeux vers le ciel, méditez les bienfaits et les grandeurs de Dieu, comme la colombe. Le passereau trouve une demeure, et la tourterelle bâtit un nid pour ses petits : *Passer invenit sibi domum.* (*Psal.* LXXXIII, 4.) Au contraire, l'Ecriture compare le pécheur au cheval et au mulet qui n'ont point d'entendement, au lion qui se jette sur sa proie, au chien qui revient à son vomissement, au pourceau qui se roule dans l'ordure, à l'araignée qui ourdit une toile légère que le vent emporte, où elle ne prend que des mouches, au serpent qui mord dans le silence. Dieu daigne s'en faire lui-même l'application : c'est un agneau égorgé en sacrifice, une poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes ; il est le lion de la tribu de Juda, le Saint-Esprit se montre sous la forme d'une colombe. Cette multitude innombrable de comparaisons dont les livres saints sont remplis, et où l'occasion se présente si naturellement d'instruire les hommes par les animaux, ne devrait-elle pas suffire, sans introduire l'absurdité d'un langage et d'un raisonnement qu'ils n'eurent jamais, et qui n'appartient qu'à l'homme? La sagesse divine ne choque point les vraisemblances, et ne donne point dans le ridicule. Dieu n'a créé en partie les animaux que pour instruire, aussi bien que pour servir les hommes par leurs différentes qualités. Il les a rendus communs et familiers, pour faciliter l'un et l'autre, sans l'im-

(20*) Nous n'entendons nullement accepter la responsabilité des conseils rétrospectifs que donne ici le P. de La Tour à l'illustre La Fontaine, non plus que des attaques outrées et souvent de mauvais goût qu'il dirige contre lui.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

périeuse pédanterie, le babil importun, la molle négligence, les mauvais exemples des instituteurs ordinaires. Cet enseignement est si bien distribué entre les différentes espèces d'animaux, qu'il n'est aucun principe de morale qu'on n'y trouve, ni aucun animal qui ne donne quelque leçon de vertu, ou n'éloigne de quelque vice. En réunissant tous ces traits épars, on ferait aisément un corps complet de morale. On l'a si bien senti, qu'ils sont devenus un proverbe dans la bouche de tout le monde: la fidélité du chien, la finesse du renard, la douceur de la brebis, la cruauté du tigre, la malice du serpent. Les fabulistes ont suivi cette carrière. Leur intention est louable, leurs fables renferment souvent de bons principes; mais malheureusement en voulant enchérir sur la nature, et embellir l'ouvrage du Créateur, ils ont passé les bornes de la vérité et de la vraisemblance, décrédité leurs instructions par le faux et le ridicule, et empêché le fruit qu'ils pouvaient en tirer en détruisant la confiance. Que pense même un enfant d une fourmi qui se moque de la cigale, d'un renard qui flatte un corbeau? Cette nouvelle espèce d'hommes, ces nouveaux maîtres sont envoyés dans les espaces imaginaires avec leurs beaux principes. C'est une espèce de comédie qui ne fait qu'amuser, comme celle de la foire. On peut en dire autant des comparaisons prises des choses inanimées: la beauté des fleurs, la dureté des pierres, la douceur du miel, la fertilité de la terre, la légèreté du vent, la fureur des orages. C'est un troisième monde et une instruction naturelle que Dieu nous met sous les yeux, moins vive que celle des animaux, et aussi familière dans les livres saints et dans la société; mais dans l'un ni dans l'autre on ne leur a libéralement donné ni raison, ni langage, non plus qu'aux marionnettes que le joueur fait parler.

Dans la *Mythologie* des anciens, dans toutes les *Métamorphoses* d'Ovide les animaux jouent des rôles; chaque divinité a les siens. Jupiter a un aigle, Junon un paon, Vénus des cygnes, Apollon des chevaux. On ne trouve point qu'ils les fassent parler et raisonner, tant ce langage a paru contraire à la raison et à la nature. C'est dégrader l'humanité de lui associer des animaux, et d'en faire une espèce d'homme aussi raisonnable, et souvent plus raisonnable que les hommes; aucune religion n'a donné dans cette folie, même chez les peuples qui les adorent: les Indiens adorent la vache, les Egyptiens adoraient le bœuf *Apis*, les Juifs ont adoré le veau d'or. Qui s'est avisé de les faire parler et raisonner? Les poëtes font tenir par leurs guerriers de grands discours à leurs chevaux, et par les bergers à leurs moutons; jamais on ne les fait répondre, quoiqu'il fût aussi facile à Homère et à Virgile d'engager avec eux une conversation, qu'à La Fontaine de leur faire tenir des conseils. Dieu a donné un instinct aux bêtes, et une espèce de langage selon leur besoin: le hennissement des chevaux, le mugissement des bœufs, le bêlement des brebis; la poule appelle ses poussins, la brebis ses agneaux. Ce langage est partout entendu, il n'est pas nécessaire en changeant de pays d'en apprendre la langue. Pourquoi passer les bornes de la Providence, et créer un monde chimérique? Si un poëte inventait des fables où il renversât l'ordre de la nature, des poules qui mangent le renard, des rats en société avec les chats, des mouches qui prennent des araignées, il aurait beau y mêler les plus grands principes de la morale, tout le monde s'en moquerait avec raison: toute fiction est un tableau, et la première règle de la peinture est de rendre la nature sans choquer la vraisemblance. Or est-il plus vrai, plus naturel, plus vraisemblable de faire parler un poisson avec le pêcheur qui l'a pris, et l'âne avec le lièvre? Sur le théâtre, où on ne joue que des fables, où l'on se permet toutes sortes de folies, on n'a jamais vu de pareille scène. Il est vrai que dans les pièces d'*Esope au collége*, et d'*Esope à la cour*, Esope selon son rôle débite des fables; mais les animaux n'y parlent point. Salomon dans les livres *sapientiaux*, David dans ses *Psaumes*, les prophètes, les historiens sacrés ont donné bien des préceptes de morale; ont-ils jamais profané la parole de Dieu en la faisant débiter par des animaux, quoiqu'ils en aient souvent fait la comparaison avec l'homme?

Les paraboles sont une espèce de fable où l'on fait agir et parler les hommes, comme dans l'*Apologue* on fait agir et parler les bêtes. Cette espèce d'instruction est commune dans l'Ecriture. Les plus célèbres de l'Ancien Testament sont celles du prophète Nathan et de la femme Thécuite. Un pauvre homme avait une brebis qu'il chérissait, nourrissait de son pain, et faisait coucher sur ses genoux; un homme riche, qui en avait un grand nombre, la lui enleva, pour la donner à manger à un de ses amis qui était venu le voir. Cet homme mérite la mort, dit David: *Filius mortis est vir iste.* (I *Reg.*, XX, 31.) Vous êtes cet homme, répondit le prophète; Dieu vous a comblé de biens, et vous l'avez grièvement offensé; vous avez enlevé la femme d'Urie, et vous avez fait mourir ce fidèle serviteur par le glaive des Ammonites. Le fruit de votre adultère mourra, un de vos enfants se révoltera contre vous, vos femmes seront déshonorées, et votre couronne sera ébranlée sur votre tête. David se convertit, la femme Thécuite obtint le retour d'Absalon. Les prophètes ont un grand nombre de paraboles; l'Evangile en est plein. Ce langage était si familier au Sauveur, qu'il est dit de lui: Il ne parlait point au peuple sans parabole: *Sine parabolis non loquebatur eis.* (*Matth.*, XIII, 34.) Il accomplissait ainsi la prophétie qui l'avait annoncé sous ces traits: *Aperiam in parabolis os meum.* (*Psal.* LXXVII, 2.) Cette prophétie nous recommande d'y avoir beaucoup d'attention: *Inclinate aurem vestram in verba oris mei.* (*Ibid.*, 1.) Plusieurs auteurs les ont ramassées et expliquées, et en ont fait des livres entiers. Pourquoi la Fontaine et les

autres fabulistes n'ont-ils pas préféré ces respectables apologues à ces absurdes sornettes d'animaux qui parlent? Ils pouvaient aussi utilement exercer leur verve et faire briller leur talent. Les paraboles sont bien plus susceptibles de tous les ornements de la poésie, et aussi à la portée des enfants à qui l'on a voulu donner des leçons, qu'à celle des personnes avancées en âge. Quoi de plus touchant que le pieux Samaritain qui a donné du secours à l'homme blessé par les voleurs? Quoi de plus effrayant que le mauvais riche et le pauvre Lazare? Quelle exhortation à l'humilité que le pharisien et le publicain! Au zèle et à la vigilance que cet homme qui sème l'ivraie sur le bon grain pendant qu'on est plongé dans le sommeil! Quelle invitation au travail que les talents distribués aux serviteurs du père de famille! Quelle foule d'instructions que la semence qui tombe dans le grand chemin, sur la pierre, au milieu des épines, et sur la bonne terre! Quel portrait des surprises de la mort que les vierges qui vont audevant de l'époux, le maître qui arrive inopinément et surprend les domestiques, le voleur qui entre pendant la nuit et enlève tout ce qui lui plaît! Tout cela ne vaut-il pas les insipides conversations des grenouilles, des belettes, des chiens et des chats?

Une preuve de ces vérités, c'est qu'en effet la Fontaine a mis en vers plusieurs paraboles qui valent bien ses fables, telle que le laboureur et ses enfants, le père qui invite ses fils à la concorde. Si la religion avait tenu son pinceau, il y eût mis celles de l'Evangile: il eût rendu service au public, et singulièrement à la jeunesse, à qui des maîtres religieux les eussent fait apprendre avec bien plus de fruit, et pour le maître et pour l'élève, que toutes les aventures des animaux qu'il a prises dans les auteurs profanes. Ces paraboles sont plus aisées à entendre, plus faciles à retenir, et d'une morale bien plus sublime; elles n'ont rien que de vraisemblable, qu'on ne voie arriver tous les jours; elles sont courtes et n'ont rien d'ennuyeux: elles auraient la bénédiction du ciel qui a bien voulu donner ces leçons aux hommes. Peut-on trop les respecter et se les rendre familières, comme le prophète le dit de la loi de Dieu? Enseignez la loi à vos enfants, ayez-la toujours présente, gravez-la sur votre front, attachez-la à vos doigts, écrivez-la dans votre cœur; que ce soit votre première pensée en vous levant, et la dernière en vous couchant.

Quel est donc le maître si vanté, si saint, qu'on ose mettre en parallèle avec Dieu, dont on préfère les rêveries à la parole de Dieu; cet homme dont on fait un oracle, dont on ne parle qu'avec enthousiasme, pour avoir écrit naïvement des puérilités et des infamies? A la dernière année près de sa vie, où il fit pénitence et brûla ses ouvrages, c'était un homme médiocre et méprisable par son irréligion et ses mœurs, fort peu digne d'être l'instituteur du genre humain et des éloges qu'on en fait. Qui peut souffrir qu'on mette La Fontaine à côté de Bossuet et de Fénelon? La Fontaine n'avait point de génie ni d'érudition, il n'a rien inventé, il a pris ses contes dans Boccace, Reignier, Rabelais, la reine de Navarre: sources empoisonnées où un homme sage n'aurait pas puisé. Ses fables sont prises d'Esope, de Phèdre, de Pilpay et des emblêmes d'Alciat, fameux jurisconsulte, qui les a ornés de vers, d'estampes et d'un commentaire. Il n'y a ni variété ni fécondité, c'est toujours le même goût, la même marche, le même cadre; il en est de son talent comme de la voix humaine, douce, aigre, forte, rude. Quelques airs que chante un homme, c'est toujours la même voix, le même accent par une espèce de mécanisme qui les fait aisément connaître. Sur quoi madame de La Sablière, sa protectrice, disait plaisamment: Ce n'est pas un fabuliste, c'est un *fablier;* il ne compose pas, c'est un arbre qui porte des fables, elles tombent de sa plume comme les pommes d'un pommier. Pour les négligences, les idées basses, les bouffonneries triviales, elles y sont si répandues, que ses panégyristes, qui veulent lui faire de tout un mérite, disent de lui qu'*il est aussi simple que les bêtes qu'il fait parler.*

On ne peut mieux le peindre que par ce que disaient de lui ses amis, ses domestiques et lui-même. Voici ce qu'il a dit, qu'on a imprimé dans ses œuvres:

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu,
Jugeant les biens chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sçut le dispenser,
Deux parts en fit dont il voulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Son style vaut aussi peu que sa morale, et c'est donner aux enfants d'aussi mauvais modèles en littérature qu'en vertu. De quel poids peuvent être de telles leçons et un tel maître? L'abbé Verger, dont on a imprimé les Lettres écrites à lui-même avec ses Réponses, lui parle ainsi:

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Les plaisirs le guident sans cesse
Par un chemin semé de fleurs;
Les soins de sa famille et ceux de sa fortune
N'avancent jamais son réveil,
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil:
Se lève le matin sans savoir pourquoi faire:
Il se promène, il va sans dessein, sans sujet,
Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

Dans sa dernière maladie, sa servante voyant qu'on l'exhortait à faire pénitence de ses fautes, dit fort naïvement: *S'il a fait des fautes c'est par bêtise, non par malice: il est simple comme un enfant.* Ce que Fontenelle a répété ingénieusement dans son *Eloge* d'étiquette, pour marquer son peu de goût et de lumière: *Il avait la bêtise de préférer les fables d'Esope aux siennes.* La même

marquise de la Sablière, qui le garda chez elle pour s'en divertir, ayant un jour renvoyé ses domestiques, disait : *Je n'en ai gardé que trois, mon chien, mon chat et La Fontaine.* Il s'en faut bien que sa morale soit toujours bonne ; il conseille au roi d'user de violence, et à chacun de suivre ses penchants :

Quiconque est loup, agisse en loup.

Il conseille de passer la vie à boire, à manger, à se divertir, comme les impies dont parle le livre de la *Sagesse*. Il y en a bien d'autres plus propres à corrompre qu'à instruire ; on a fait un choix de fables, dont on a retranché ce qu'il y a de mauvais, comme on a fait des éditions des poëtes latins. Concluons qu'on ne peut les lire qu'avec beaucoup de circonspection.

On court plusieurs risques en les lisant : 1° Elles inspirent la frivolité; en s'occupant de fables, en tournant en fables les choses les plus sérieuses, surtout les premières années de la vie, le mensonge naît et croît avec nous, et s'incorpore en nous. Il en est comme de ceux qui ont été allaités par les bêtes, qui en prennent le caractère. Jupiter fut nourri par une chèvre, Cyrus par une biche, Romulus par une louve. Les fables qu'on donne aux enfants sont le lait de leur esprit et de leur cœur. Mais, dit-on, les enfants savent que ce sont des animaux : sans doute, et quelquefois ne le savent que trop. Aussi ne prennent-ils que pour un jeu tout ce qu'on leur dit par cette bouche, et ne font aucun cas de ces leçons. Il faut des amusements aux enfants, dit-on; mais il ne faut pas confondre l'instruction avec l'amusement, l'un décrédite l'autre ; le maître et l'instruction doivent être sérieux et imposants pour produire un bon effet. Chaque chose a son temps, et l'enfance ne doit pas être une farce perpétuelle. 2° On y prendra un esprit de satire et de malignité. Chaque fable est une épigramme où on se moque de quelqu'un, ce qui fait le sel et le mérite de ce petit poëme, témoin l'ironie de la fourmi à la cigale, du renard au corbeau. C'est une fort mauvaise éducation de former les jeunes gens à la raillerie : ils n'y sont que trop portés, et n'en ont que trop d'exemples dans le monde. Dans toutes les tables il y a quelqu'un de malheureux, souvent innocent, et ce n'est pas à lui qu'on voudrait ressembler : aucun enfant qui n'aime mieux être le loup qui mange, que l'agneau qui est mangé. 3° Les *Fables* de la Fontaine font connaître, désirer de voir et goûter ses *Contes*, plus piquants que ses *Fables :* écueil où l'innocence ne manque pas de se briser ? Qui peut se le dissimuler ? Ce sont tous ces dangers, frivolité, malignité, indécence, qui ont fait la fortune de cet auteur ; c'est sur les ailes du vice que sa réputation s'est étendue, et les attraits du vice qui font son plus grand mérite. Le fameux Jean-Jacques Rousseau, qui n'est point suspect à la philosophie, l'a bien senti et éloquemment exprimé dans son *Emile* ou *Traité de l'éducation.* Il ne conseille point de donner aux jeunes gens les *Fables* de La Fontaine, qu'il croit pour eux une très-mauvaise école ; il ne les croit pas même propres à former leur esprit, ce qu'il prouve par la censure d'une des meilleures fables dont il suit et condamne très-judicieusement les vers. A plus forte raison des pères et des maîtres chrétiens ne doivent pas leur permettre un si dangereux poison.

DISCOURS

SUR LES PARFUMS.

Les fleurs, par la variété infinie de leurs couleurs et de leurs odeurs font l'agrément, le plaisir, le délassement des travaux de l'agriculture. Les auteurs qui ont traité cet art utile, n'en ont point négligé cette belle partie. Chaque amateur a son jardin, ses pots de fleurs qu'il cultive avec soin. Les femmes surtout en sont enchantées. Il n'en est point qui ne croie relever ses grâces et gagner ses amants par cette espèce de diamants naturels. Elles sont le présage et l'annonce des fruits sur les arbres. Elles cèdent la place au fruit ; car il faut à la vie et à l'occupation de l'homme sage quelque chose de plus solide que les fleurs dont la fragilité et la courte durée peignent si vivement les plaisirs des sens et nous donnent de si utiles leçons. Elles sont une sorte de dédommagement et d'adoucissement des peines de la vie. La justice de Dieu a condamné la terre, en punition du péché de l'homme, à porter des ronces et des épines ; et, en récompense des travaux qui doivent les arracher, sa bonté a répandu les fleurs à pleines mains. Leur coloris et leurs parfums servent non-seulement à orner la terre et à soulager les hommes et les animaux, mais encore à parer les temples, les maisons, les parterres. Elles embellissent tout. Semblables aux oiseaux dont les chants mélodieux flattent l'oreille, les fleurs flattent l'odorat et la vue. On le voit en abrégé dans la rose. Si la queue pique, ses feuilles embaument ; et, par une inversion d'un proverbe reçu dans toutes les nations, s'il n'y a point de roses sans épines, on peut dire en un sens très-vrai, il n'y a point d'épine sans roses. Les plus habiles peintres ont exercé leur pinceau et les plus grands poëtes leur verve sur ces objets délicieux, quoique aucun n'ait pu atteindre à la finesse des nuances, à la vivacité du coloris, à la variété, au mélange, à la combinaison de ses grâces naturelles. Les chefs-d'œuvre de l'art ne seront jamais qu'une faible et bien imparfaite imitation des plus simples beautés de la nature.

Il en est de même des odeurs qu'on tire des racines, des bois, des pierres, des minéraux, etc., tout cela est bon parce que Dieu l'a fait ; mais les passions de l'homme insatiable de plaisir gâtent tout. La distribution, la mixtion, la multitude, la continuité ; les odeurs artificielles dénaturent tout et tournent en poison les choses les plus innocentes. L'abus et l'excès entretiennent le vi-

ce et en font des crimes. Le laboratoire du parfumeur devient le laboratoire du péché. Point d'ordre religieux qui ne proscrive ces inutiles plaisirs, point d'homme pieux qui ne renonce à cette amorce de la passion; point d'homme sage, d'homme savant, qui se permette cet aliment de la frivolité.

Quoique Dieu agrée la profusion des parfums dans son culte et en emploie la figure pour exprimer les choses saintes, qu'on ne pense pas qu'il approuve la sensualité de l'odorat et l'excès des odeurs; n'en concluons pas que ces excès ne soient point un aliment du vice. Le Saint-Esprit se sert des repas, que Jésus-Christ a reçus, qu'il a donnés, qu'il promet dans le ciel, du vin qu'on y boit, qu'il a miraculeusement créé aux noces de Cana, qu'il change en son sang dans l'Eucharistie; en conclurait-on qu'il approuve les excès de l'ivresse et les raffinements de la gourmandise, puisque, au contraire, il a recommandé le jeûne et en a donné l'exemple? Approuve-t-il les infamies de l'impureté, parce qu'il a institué le mariage et loué dans ses *Cantiques* les plaisirs qu'on y goûte? Toutes les créatures sont bonnes et conduisent à Dieu; il n'y a que le mauvais usage qu'on en fait qui soit condamnable.

L'odorat est de tous les sens le moins vif, le moins exercé, le moins dangereux. On voit, on touche, on entend continuellement, on boit, on mange très-fréquemment; les odeurs bonnes ou mauvaises n'affectent que rarement et légèrement, le grand nombre des hommes y fait peu d'attention. Elles me sont indifférentes, disait saint Augustin. (*Confess.* l. X, c. 31.) Après avoir parlé de ses défauts, de ses péchés sur tous les autres sens, il passe légèrement sur celui-ci. Je ne recherche ni ne rejette les odeurs, dit-il; ce n'est point pour moi une tentation. Elles ont pourtant leur danger et demandent des précautions. Je me trompe peut-être dans mon indifférence; il est partout des ténèbres qui nous dérobent à nos propres yeux, on ne se connaît guère soi-même. Bien des défauts cachés ne se découvrent que par l'expérience. Personne ne doit se croire en sûreté dans cette vie, qui est une tentation continuelle. Toute notre espérance est en la miséricorde de Dieu; surtout ceux qui ont ce penchant et qui s'y livrent, ont à craindre plus que les autres; les principes et les effets criminels n'en sont point douteux. La mollesse et la sensualité peuvent seules tendre ce piége et y laisser prendre un cœur gâté.

On lit (IV *Reg.*, XX) que pour faire montre de ses richesses aux ambassadeurs du roi de Babylone, Ezéchias leur fit voir entre autres la maison des parfums, *domum aromatum*, toutes les pommades, huiles de senteur, *pigmenta*, *unguenta*, etc. Une maison de parfums a paru quelque chose de si singulier à plusieurs interprètes, qu'ils ont cherché dans les nations orientales des termes qui adoucissent cette idée, qui leur paraît peu raisonnable. C'est un vain scrupule. Les rois des Juifs étaient très-capables d'avoir un bâtiment exprès pour leurs parfums; il est même très apparent que Salomon l'avait fait construire pour son usage et celui de ses femmes.

1° Il en avait mille entretenues dans son sérail, qu'il fallait en fournir. Quelle immense provision n'était pas nécessaire! De nos jours, où les parfums ne sont pas à ce degré d'usage et de goût qu'il est en Asie, il faudrait bien des parfumeurs pour un si grand nombre de femmes impudiques, qui n'épargnent rien. Ce n'était donc pas trop à la cour de Salomon d'un laboratoire, d'un magasin de drogues et du logement d'une troupe de parfumeurs qu'il y employait.

2° Salomon avait reçu de la reine de Saba une si prodigieuse quantité de parfums, qu'on n'en a jamais tant vu à Jérusalem : *Aromata multa nimis; non sunt unquam allata aromata tam multa.* (III *Reg.*, X, 10.) Le pays de Saba est fertile en fleurs odoriférantes, et il y a apparence que la reine, instruite du grand nombre de reines et de concubines de ce prince, crut lui faire plaisir de lui apporter de quoi parfumer toutes ses femmes. Il fallait bien une maison pour conserver et travailler cette marchandise.

3° Dans tous les pays orientaux les parfums sont communs, on en fait une très-grande consommation. C'était même un tribut qu'on lui payait de tous côtés : *Singuli offerebant munera et aromata* (II *Par.*, II, 12), surtout les princes. Est-il surprenant que le roi, qui surpassait tous les princes du monde en magnificence, en sensualité, en ait eu une provision dans une maison? A la mort d'Aza on répandit une prodigieuse quantité de parfums qu'on avait fait travailler par les parfumeurs de la cour. Il y en avait tant à celle de Constantinople, que quand Julien l'apostat monta sur le trône il en chassa trois mille entretenus aux dépens du prince.

4° Les provisions de parfums étaient pour les princes comme les provisions de blé, de riz, de vin, de linge, de meubles, de tableaux. Une maison pour cet usage n'est pas plus surprenante qu'un grenier, une cave, un garde-meuble, un chai, une garde-robe, un office. Et les dames n'ont-elles pas un cabinet de toilette, des armoires pleines d'essences, de pâtes, de pommades, de parfums de toute espèce? Voilà en petit la maison des parfums. Celles des princes sont plus grandes et plus richement fournies, comme dans tout le reste.

5° Rien ne doit surprendre dans les dépenses et le luxe des rois. Les écuries de Salomon étaient immenses; le nombre de ses chariots, la dépense de sa table étaient incroyables. Les rois chasseurs ont des palais pour leurs chiens et leurs faucons, Salomon entretenait un corps de musique des deux sexes : *Feci mihi cantores et cantatrices.* (*Eccle.*, II, 8.) Plusieurs princes entretiennent des troupes de comédiens, leur bâtissent des hôtels et des salles de spectacle, qui ne sont pas plus nécessaires et qui sont plus dangereux qu'une manufacture de par-

fums. Si le théâtre eût été connu de son temps, je ne doute pas que Salomon n'en eût bâti un dans l'appartement de ses femmes. Il s'y serait amusé avec elles. Ces jeux étaient de leur goût et du sien sur ses vieux jours, où les femmes le rendirent idolâtre. Peut-être même que les temples qu'il bâtit à tous leurs dieux n'étaient qu'une espèce de théâtre ou Panthéon, où chacune jouait son rôle; car il n'y a nulle apparence qu'il eût bâti dix ou douze temples séparés. Mais tout cela est incertain.

6° Je pense même que cette maison des parfums était dans la maison de plaisance qu'on appelait le palais du Liban : *Domus saltus Libani.* (III *Reg.*, X, 17.) C'est dans cet endroit délicieux que tout était somptueux et magnifique, qu'il n'était servi qu'en or : *Omnia ex auro purissimo* (III *Reg.*, VII, 50), que tous les plaisirs étaient rassemblés : des jardins superbes, des tables exquises et tout ce que ses sens pouvaient désirer : *Quidquid desideraverunt oculi mei* (*Eccle.*, II, 10), par conséquent tous les parfums. Louis XIV, dont la magnificence approchait de celle de Salomon, et dont le château de Versailles, Marly, Trianon valent bien le palais du Liban, avait fait bâtir un appartement des parfums. Les médecins lui représentèrent qu'il nuirait à sa santé, et qu'on pourrait en empoisonnant les odeurs exposer sa vie. Catherine de Médicis avait, dit-on, un parfumeur italien, qui par des gants, des fleurs, des mouchoirs, des poudres odoriférants donnait le coup de la mort. Louis XIV s'en désista. Le luxe n'y a rien perdu. Il s'est formé à Paris et à Versailles des milliers de parfumeurs, dont les maisons réunies feraient une ville, et les toilettes des femmes en feraient une autre.

La figure des vices et des vertus, prise des bonnes ou des mauvaises odeurs est familière dans l'Ecriture. Une âme vertueuse, selon la bénédiction d'Isaac à Jacob, ressemble à une prairie émaillée de fleurs, qui exhale des odeurs délicieuses. Tel le parfum délicieux des vertus de son fils, que Dieu a béni. Les habits parfumés d'Esaü, que ses vices le rendirent indigne de porter, lui inspirèrent cette idée dès qu'il les eut sentis : *Ut sensit vestimentorum fragrantiam, dixit : Odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Deus.* (*Gen.*, XXVII, 7.) Chaque fleur a son odeur propre, diversifiée à l'infini. Elle est le symbole de quelque vertu qui édifie le prochain, qui honore Dieu. Dans une âme juste, Dieu ne multiplie, ne diversifie pas moins les grâces, les bonnes œuvres, qui sont les fleurs spirituelles : *Sicut odor agri pleni.*

La délicatesse de l'odorat, le goût infini des peuples de l'Orient pour les odeurs, ont rendu ces images communes, et Dieu a bien voulu emprunter leur langage, pour se mettre à leur portée, ce qui a donné lieu à une fable, que quelques voyageurs ont eu la simplicité d'adopter : que quelques peuples dans l'Inde n'avaient point de bouche, mais de grandes narines, pour humer l'odeur des fleurs et des fruits, qui fait toute leur nourriture; qu'au lieu d'acheter des aliments, ils employaient tout leur bien à faire provision de parfums. Pour se moquer de la vanité des hommes qui se repaissent de la folie des titres, des louanges, du faste, Bergerac suppose, dans son *Voyage de la lune*, que les peuples n'y vivent que de vent, qu'ils ont des outres de parchemin (les titres de noblesse) pleines de vent, et que pour leur repas ils avalaient quelques-unes de ces outres. Ne nous moquons point d'eux; la parure, le faste, la vanité sont notre vent et nos odeurs. Ils réduisent bien des gens à se priver du nécessaire, pour avoir de quoi acheter des habits, des équipages, des bijoux, des parfums, du rouge. La toilette dépouille la table; on vit de rubans, de pompons, de mouches, de musc et d'ambre :

... Quid rides? mutato nomine de te
Fabula narratur.

Ces traits sont employés encore pour peindre l'état des bienheureux dans le ciel et la gloire même de Dieu. La robe de l'Epouse est toute enrichie de broderies, *Amicta varietatibus* (*Psal.* XLIV, 14), mais en même temps parfumée de bonnes odeurs: *Myrrha et gutta et casia in vestimentis tuis.* (*Ibid.*, 9.) Qui le croirait ! c'est une des récompenses du Fils de Dieu : *Quia dilexisti justitiam, propterea unxit te Deus oleo.* (*Ibid*, 8.) Quoique toutes les actrices soient chamarrées de broderies, couvertes de fleurs et délicieusement parfumées, personne n'est tenté de les prendre pour des filles de roi, et le théâtre pour le paradis. Leurs vertus ont-elles encore embaumé personne? La variété, a contagion des vices en font plutôt un enfer. Tant de scènes qui se passent dans les enfers, n'ont pas besoin de changer de lieu. Eurydice, Proserpine, Psyché sont sur le théâtre.

La pénitence est d'une si bonne odeur devant Dieu, que celle de la Madeleine remplit toute la maison de Dieu : *Impleta est domus odore unguenti* (*Joan.*, XII, 3); car quoique ces paroles s'entendent à la lettre des parfums qu'elle répandit, Dieu les applique à toute l'Eglise. La bonne œuvre, dit-il à Judas, qui blâmait cette profusion, sera répandue dans toute la terre jusqu'à la fin du monde. Elle monte jusqu'au ciel, dit saint Bernard : *Ad supremas mansiones attingit pœnitentiæ odor.* Mais Lazare, symbole des pécheurs, et des pécheurs d'habitude, enseveli dans le désordre, sentait si mauvais, que Marthe conjure le Seigneur de ne pas faire ouvrir son tombeau : *Domine, jam fœtet.* (*Joan.*, XI, 39.) Rien de pareil dans le saint homme Job. Quoique couvert d'ulcères et couché sur un fumier, il exhalait si peu de mauvaises odeurs, que ses amis passèrent sept jours auprès de lui sans en rien ressentir.

L'odeur de la prière monte comme l'encens, l'ardeur de la dévotion est le feu qui en le brûlant en fait élever la vapeur. L'Eglise en emploie les termes dans la cérémonie de l'encensement : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.* (*Ps.* CXL, 2.) Saint Jean, dans l'*Apocalypse*, dit qu'il a vu auprès de l'Agneau quantité de fioles pleines

de parfums, qui sont les oraisons des saints: *Phiolas aureas plenas odoramentorum*, *quæ sunt orationes sanctorum.* (*Apoc.*, V, 8.) Mais quand on ouvre le puits de l'abîme, il n'en sort que des animaux immondes, des vapeurs malignes, des odeurs infernales. Le lieu des prières pour les premiers chrétiens était les catacombes, les tombeaux des martyrs. Si jamais quelque lieu a dû être infecté, c'étaient ces caveaux immenses où étaient enfermés une infinité de cadavres et où l'air ne pouvait pénétrer : cependant il n'y règnait que de bonnes odeurs, images de leurs vertus. Aurait-on pu en effet y vivre, y faire tous les exercices de la piété? Aurait-on pu décemment y offrir le sacrifice de la Messe et administrer les sacrements au milieu d'une si grande infection? A l'ouverture des tombeaux on est saisi d'une odeur pestilentielle qui fait quelquefois mourir subitement et qui rend si dangereux les enterrements dans les églises. Comment des fidèles ont-ils pu habiter une ville souterraine, pleine d'une infinité de morts qu'on y portait tous les jours, sans en être incommodés, sans un miracle continuel qui arrêtait ces exhalaisons, y substituait de bonnes odeurs, figures de ces héros chrétiens? Ce fait, auquel on pense peu, est attesté par tous les historiens. Croit-on qu'un caveau plein de comédiens fût une habitation aussi saine?

L'humilité a son odeur, celle du *nard*, herbe odoriférante, petite, rampante comme la violette, la lavande, ou plutôt une racine, puisque c'est de la racine du nard qu'on fait le plus usage : caractère de l'humilité, qui s'abaisse, qui se cache, qui rampe : *Nardus mea dedit odorem suavitatis.* (*Cant.*, I, 11.) Humiliée aux pieds du Sauveur, la pécheresse répandait son parfum, pour de là monter au trône de Dieu, dit saint Bernard : *Odor humilitatis ad regium accubitum grata suavitate pertingit.* Que l'infection de l'orgueil est différente! Elle éclata dans Antiochus et les deux Hérodes, qui moururent dans la plus horrible puanteur. Elle sortait de tout leur corps si violente, que personne ne pouvait en approcher, qu'ils ne pouvaient se supporter eux-mêmes. L'odeur de leurs crimes les tourmentait bien plus misérablement : *Odoris fœtore exercitus gravabatur, cum nemo poterat portare propter intolerantiam odoris.* (II *Macch.*, IX, 9.) Que la mort des martyrs est différente! Des corps brûlés, brisés, déchirés, des torrents de sang, une boucherie affreuse, et on ne sent que l'odeur de leurs vertus. On essuie leurs plaies, on en approche avec respect, on recueille leurs reliques, personne n'en est incommodé, tout en est embaumé. Tels ne sont pas les lieux où on exécute les criminels.

L'odeur de la pureté, dont les roses et les lys sont le symbole, la puanteur de la débauche saisissent au premier aspect. L'intempérance se décèle elle-même. Il est aisé de suivre le vice à la piste. On a dit de plusieurs saints qu'ils distinguaient l'incontinence à l'odeur. Il n'est pas nécessaire pour faire ce discernement de recourir au miracle, un odorat attentif en a d'abord démêlé le secret. Les précautions mêmes qu'on prend pour le cacher le trahissent. A quoi servent tant de parfums qu'à couvrir une odeur par une autre? Ils favorisent l'exercice du crime, en adoucissant ce qu'il produit, qui en serait un assaisonnement détestable si l'art ne venait à son secours. Ils excitent encore la passion, et sont une amorce et un aiguillon de la volupté : *Suffimentum voluptatis inescativum.* L'Ecriture désigne par ces traits une femme adultère : Vous vous êtes parfumée d'odeurs exquises pour séduire vos amants : *Ornasti te regio unguentó et multiplicasti pigmenta tua.* (*Isa.*, LVII, 9.) Pourquoi se charger de flacons d'eau de senteur, de boîtes, de poudres odoriférantes? Ne suffit-il pas d'en parfumer sa toilette? Non, la provision m'est nécessaire ; il faut à tout moment se parfumer soi-même, opposer odeur à odeur, la cassolette à la transpiration. C'est un combat perpétuel de l'art contre la nature, en faveur de l'odorat, pour lui sauver les atteintes domestiques de l'impureté, par des batteries toujours prêtes.

L'ange Raphaël, conduisant le jeune Tobie, le sauva d'un gros poisson (apparemment un requin) qui allait le dévorer. *Videz les entrailles*, lui dit-il, *prenez-en le fiel, le cœur et le foie; ce sont des remèdes très-utiles.* (*Tob.*, VII, 5.) Le fiel guérit le mal des yeux. Si vous mettez sur des charbons quelque partie du cœur et du foie, la fumée qui en sort chasse tous les démons d'un homme ou d'une femme ; ils n'en approchent plus. Cet ordre fut exécuté. Le soir des noces, Tobie mit de ce cœur et de ce foie sur des charbons : la fumée et l'odeur chassent les démons qui avaient fait mourir sept maris de Sara. L'ange Raphaël prit le démon et l'alla lier dans le désert de la haute Egypte, que nous appelons la Thébaïde, où une foule de solitaires ont mené une vie admirable. On croit que Sara, avant qu'on brûlât le foie et le cœur, avait répandu de bonnes odeurs dans sa chambre. Un fait si extraordinaire a donné lieu à bien des commentaires

1° On a contesté la canonicité du livre de Tobie. Les Juifs ne le mettent point dans le canon des Ecritures, et les protestants l'ont rejeté. Le concile de Trente a décidé qu'il était canonique ; il n'est plus permis d'en douter. Les Juifs et les chrétiens ont toujours regardé ce livre avec respect et l'ont lu avec fruit ; les Pères l'ont cité, l'ont expliqué, l'ont prêché ; il est très-digne de l'esprit de Dieu, qui l'a dicté ; et, quoique écrit d'un style très-simple, il renferme les plus utiles instructions et une morale très-saine.

2° Sans contester la canonicité du livre, on a douté de la vérité de l'histoire de Tobie, prétendant que ce n'était qu'une longue parabole et non un fait véritable. On en fait une infinité d'applications mystiques et morales, comme des paraboles de l'Evangile. Sans doute on peut tirer de cette his-

toire les plus utiles leçons, et c'est bien l'intention de Dieu qu'on les en tire; mais les deux Eglises judaïque et chrétienne ont toujours cru que c'était une histoire véritable, et il y aurait de la témérité à n'en faire qu'une parabole. Le lieu, le temps, le style, le règne des princes, le nom des personnes, toutes les circonstances dans un si grand détail ne permettent pas d'en douter.

Mais pourquoi recourir à des fictions? Il n'y a rien dans cet événement d'impossible ou de contraire à la vraisemblance. C'est un portrait édifiant d'une famille pieuse, dont tous les membres, à quelques légers défauts près, qui sont dans la nature, confirment la vérité du fait, donnent les plus beaux exemples. Ils nous apprennent que Dieu accorde aux hommes la protection des anges contre la malice des démons. Ce poisson, qu'on craint de voir dévorer Tobie, et qui lui sert de nourriture et de remède, selon quelques saints Pères, est la figure de Jésus-Christ, qui semble devoir tout renverser par sa nouvelle religion, et qui, au contraire, est la nourriture des Chrétiens par l'Eucharistie, et le remède de tous leurs maux spirituels par sa passion et sa mort, qui sont le feu sur lequel il est brûlé; et par ses mérites et ses vertus il est comme l'odeur et la fumée qui chassent le démon. Il est comme salé par la tribulation, puisque cette victime doit être salée : *Omnis victima sale salietur.* (*Marc.*, IX, 48.) Il renouvela ce miracle après sa résurrection en donnant à ses disciples des poissons grillés sur des charbons. D'autres saints Pères l'appliquent à l'homme. La chair, par la corruption du péché, va le dévorer; la grâce, comme l'ange, le défend. Cette chair doit être salée par la mortification. Le foie et le cœur, image et principe de la spiritualité, doivent brûler dans le feu de l'amour divin, l'odeur et la fumée de ses vertus doivent s'élever et chasser le démon Asmodée, qui cherche à perdre les hommes.

En évitant ces deux erreurs, on donne dans deux extrémités opposées. Les uns ne voulant admettre rien que de naturel, s'efforcent d'expliquer physiquement tous ces prodiges par des corpuscules qui s'élancent de l'odeur et de la fumée, et vont agiter les démons, comme s'ils étaient des corps, et qu'ils fussent toujours présents à toutes ces opérations; car, s'ils sont absents, où les corpuscules iront-ils les chercher pour les frapper? Il en est de même de l'attraction qu'on dit être dans tous les corps, qui serait plutôt une répulsion pour les chasser. Ce sont de grands mots qui ne disent rien, et dont les physiciens font semblant de se payer, et qui sont ici d'autant plus des chimères, qu'il s'agit de deux êtres tout différents, de matériels et d'incorporels, des corpuscules et des démons, qui n'ont aucune prise l'un sur l'autre.

Pourquoi ne pas avouer son ignorance, et ne pas reconnaître des effets miraculeux de la toute-puissance divine? Il est certain que les anges, bons ou mauvais, ont reçu à leur création de grands pouvoirs sur la nature, qu'ils n'exercent que par la permission de Dieu, pour ne pas troubler l'ordre de sa providence. Les mauvais anges n'ont pas perdu ce pouvoir par leur péché, quoiqu'ils aient été soumis aux bons anges, comme les sens, la raison, les membres ont été conservés à l'homme après son péché, quoique fort affaiblis, comme l'expérience le montre, et quoique les hommes, nés égaux, soient soumis à des maîtres. Les opérations des anges, en bien ou en mal, par permission de Dieu, sont sans nombre dans l'Ecriture. Ainsi Dieu permit à Satan de tenter Job, pour l'éprouver; Dieu permit à Asmodée de faire mourir sept maris de Sara, pour punir leur débauche, et il voulut que l'ange Raphaël protégeât Tobie, pour récompenser sa vertu, chassât le démon, et le tînt dans le désert de la Thébaïde. Mais de quels moyens Dieu s'est-il servi pour opérer ces miracles? C'est un mystère qu'il n'a pas voulu découvrir; il n'a pas même été découvert à Tobie, en faveur duquel il s'opérait. L'homme ferait de vains efforts, et ne pourrait que hasarder des conjectures incertaines, s'il avait la témérité de sonder les secrets de la Divinité.

Au lieu de s'en tenir à ces sages bornes, qui satisfont à tout, et d'avoir recours à la prière pour obtenir le secours des bons anges et la victoire sur les démons, la superstition a donné dans des excès abominables, en faisant de ces fumigations une opération magique; on a supposé une correspondance établie entre les démons, les odeurs et la fumée, à la faveur de laquelle on pouvait faire les plus grandes merveilles, comme l'ange Raphaël : et comme l'astrologie doit se mêler dans tout ce qui est magique, on fait monter jusqu'aux planètes et aux étoiles l'influence de ces fumigations, et sous les caractères divers de nombres, de figures, de conjurations, de talismans, etc., qui forment l'art qu'on appelle magie, et qui est une folie, aussi bien qu'un crime, on a joint les recettes de drogues, d'herbes, pour les diverses espèces de fumigations, selon qu'on les adresse à différentes classes de démons, aux planètes, aux constellations du zodiaque, et la nature des choses qu'on veut obtenir. On en trouve le détail dans Agrippa, Bodin et les auteurs de la *Démonomanie.* Ces absurdités sont un reste du paganisme, où l'on parfumait les dieux pour se les rendre favorables. On mettait des odeurs sous le nez des statues, on faisait tourner la tête aux pythonisses pour découvrir l'avenir. C'était le comble de la démence. Ces absurdités feraient rire par l'excès du ridicule si elles n'offensaient Dieu. Ce détail dans la mythologie des païens et dans les œuvres des magiciens remplit des volumes. Nous n'avons garde de perdre un temps précieux à traiter ces misères. Ces livres furent brûlés par saint Paul. Il y en avait pour cinquante mille deniers, somme considérable. Ils sont défendus par les lois romaines. La loi 6 (*Famil. hercis.*) veut que

si dans le partage d'une succession il s'en trouve de ce caractère, ils ne soient pas remis aux héritiers, mais qu'ils soient brûlés. La raison ne les proscrit pas moins que la religion. Il nous suffit d'avoir montré la folie de la fumigation par rapport au malin esprit.

Les diverses odeurs du vice ont une sorte de sympathie. Il n'est point d'homme débauché qui n'en aime quelqu'une. Les goûts sont différents; mais chacun prend plaisir à flairer quelqu'un de ces parfums infernaux, comme les appelle saint Pierre Chrysologue : *Tartareus dæmonis odor.* L'histoire le remarque de l'empereur Copronyme, à qui sa saleté fit donner ce nom. Ce prince très-vicieux aimait éperdument et répandait les mauvaises odeurs de tout le corps, idée dégoûtante de ses débauches. Le démon même, dit saint Ambroise, en a horreur : *Diabolus retro inhorruit odore peccati.* Une légion de démons, ayant été chassée du corps d'un possédé, demanda à Jésus-Christ d'entrer dans un troupeau de pourceaux; demande très-convenable dans un animal qui, par son odeur et sa saleté, image naturelle de l'impureté et de l'intempérance, a passé en proverbe. Le troupeau se précipita aussitôt dans la mer. Il semble, disent les saints, que, ne pouvant se supporter les uns les autres par leur infection, ils se soient livrés au désespoir.

Tous les autres vices infectent à leur manière, et le coupable par l'infamie et la société par le scandale. La bouche de cet homme médisant, menteur, jaloux, impie, rebelle, semblable à un sépulcre ouvert, vomit des paroles empestées, pires que l'odeur du cadavre, dit le Prophète : *Sepulcrum patens est guttur eorum; linguis suis dolose agebant.* (*Rom.*, III, 13.) Les bonnes odeurs, dit le Sage, rejouissent le cœur, éloignent le mauvais air, soulagent les malades, souvent les guérissent; les mauvaises, au contraire, font tomber en défaillance, causent des maladies, quelquefois la mort; chassent les animaux et les hommes. L'abeille ne cueille son miel que sur les fleurs odoriférantes; ce sont celles que les brebis paissent le plus volontiers : *Odoribus delectantur.* (*Prov.*, XXVII, 9.) Telle est l'odeur de la vertu par le bon exemple, celle du vice par le scandale. La fleur des vignes, dit l'Epouse, a répandu son odeur : *Vineæ florentes dederunt odorem suum.* (*Cant.*, II, 13.) Cette odeur met en fuite les serpents : *Hic odor serpentes fugat*, dit saint Bernard.

Enfin la charité, la plus excellente des vertus, n'aurait-elle pas aussi le plus précieux des parfums? C'est celui dont parle David; qu'on répand sur la tête du grand prêtre Aaron, qui coule sur sa barbe et sur ses habits : *unguentum in capite quod descendit in barbam Aaron et in oram vestimenti* (*Psal.* CXXXII, 2); c'est celui qui attirait l'Epouse : *in odorem unguentorum tuorum curremus* (*Cant.*, I, 12); qu'elle exprime par un pluriel, *unguentorum*, pour marquer la double charité de Dieu et du prochain : *quia gemina est dilectio Dei et proximi*, et que la Madeleine représente par trois parfums; l'un qu'elle a répandu sur les pieds du Seigneur chez Simon le Pharisien, l'autre qu'elle versa sur sa tête chez le lépreux; le troisième, qu'elle destinait à embaumer tout son corps dans le sépulcre, en quoi elle avait été prévenue par Joseph d'Arimathie, qui en avait employé avec profusion en l'ensevelissant. Ces trois parfums disent bien des choses. L'un est l'amour de contrition, qui déplore les péchés et en obtient le pardon aux pécheurs; l'autre, l'amour de complaisance dans une âme parfaite qui l'élève jusqu'à la tête, c'est-à-dire la sublimité de la vertu. Le dernier est l'amour de compassion pour le prochain, les affligés, les morts jusque dans leur tombeau; ce qui en est le complément, puisque l'amour du prochain est le second commandement, semblable au premier, dans lesquels consistent toute la loi et les prophètes : *In his tota lex pendet et prophetæ.* (*Matth.*, XXII, 40.) C'est alors que l'âme est semblable au délicieux mont du Liban, si fécond en odeurs, en fleurs, en fruits : *sicut odor Libani.* (*Ose.*, XIV, 7.) Par le même principe de vertus et d'amour, Joseph d'Arimathie a porté une quantité de parfums pour embaumer le corps de Jésus-Christ dans le sépulcre, et les femmes qui vinrent de grand matin à son tombeau pour lui rendre cet hommage.

Sur ces paroles de l'Evangile à l'honneur de la Madeleine, la maison fut remplie de l'odeur des parfums qu'elle répandit sur la tête de Jésus-Christ : *Impleta est domus ex odore unguenti.* (*Joan.*, XII, 3.) Les livres spirituels distinguent plusieurs sortes de maisons remplies de l'odeur de la vertu, dont la bonne odeur des parfums n'est que l'image : *Christi bonus odor.* (II *Cor.*, II, 15.) La vie des saints est un parfum répandu sur l'Evangile et sur son divin auteur.

1° *Le paradis*, où tout respire l'odeur la plus excellente de la sainteté, et même la douce sensation d'un parfum exquis : *Odor unguentorum tuorum super omnia aromata.* (*Cant.*, IV, 10.) Il est comparé tantôt à un jardin rempli de fleurs odoriférantes, *hortus aromatum*; tantôt à une prairie arrosée d'un ruisseau dont les bords sont émaillés de fleurs : *quasi rosa super rivos aquarum* (*Eccli.*, XXXIX, 17); tantôt à la belle saison où la vigne en fleur répand son odeur : *Vineæ florentes dederunt odorem suum* (*Cant.* II, 13); tantôt au Liban plein d'arbres aromatiques : *quasi Libanus odorem suavitatis habet.* (*Eccli.*, XXXIX, 18.) L'Ecriture est pleine de ces idées riantes, qui sont autant d'images du bonheur de l'autre vie, qui passent toutes nos idées.

2° *L'Eglise*, cette maison bâtie sur la pierre et embaumée de l'odeur de la perfection de son Chef, qui attire toutes les âmes bien nées : *In odorem unguentorum tuorum curremus.* (*Cant.*, I, 3.) Son nom seul est un parfum admirable : *Oleum effusum nomen suum.* (*Ibid.*, 2.) Ces âmes pieuses sont comme les abeilles qui voltigent dans les lieux

pleins de fleurs et d'herbes odoriférantes pour en extraire le suc et composer le miel le plus excellent. Aussi Jésus-Christ a-t-il voulu être honoré par les parfums ; les mages lui portent de l'encens et de la myrrhe ; la Madeleine parfume ses pieds chez Simon le Pharisien, sa tête chez Simon le Lépreux ; Joseph d'Arimathie embaume son corps après sa mort ; et, pour entrer dans ses vues, L'Eglise, dans tous les temps, a employé l'encens et les parfums dans la célébration des saints mystères.

3° *La sainte Vierge*, dont les vertus éminentes ont embaumé toute la terre et tous les siècles. Chacune de ses vertus a été représentée par quelque fleur odoriférante ; la pureté par le lis, la charité par la rose, l'humilité par la violette, etc. On emploie toutes sortes de parfums, comme autant de couleurs pour la caractériser, l'encens, le baume, la myrrhe, le cinnamome : *omnis generis aromata.* (*Cant.*, IV, 10.) Quel tableau pourra jamais rendre parfaitement le chef-d'œuvre de la grâce, la Mère de l'Auteur de la grâce ? Quand elle monte, elle est comme la vapeur délicieuse qui s'élève d'un amas choisi de toute sorte de parfums : *Sicut virgula fumi universi pulveris pigmentarii.* (*Cant.*, III, 6.)

4° *La communion des saints*, qui sont la bonne odeur de Jésus-Christ, comme les pécheurs en sont une odeur infecte. L'édification de la vertu et le scandale du vice ne sauraient être mieux peints ; l'un et l'autre se répand au loin et dure longtemps. Quand une chambre en a été infectée ou parfumée, cette sensation chasse ou attire tous ceux à qui elle parvient ; les saints se font aimer de tout le monde, les pécheurs se font détester. L'odeur dure après la mort ; le nom et le souvenir des saints remplit de consolation. Dieu permet même quelquefois que leur corps exhale une odeur suave ; le nom des pécheurs, au contraire, aussi infect que leur cadavre, répand d'âge en âge la mauvaise odeur de leurs vices : *Nomen impiorum putrescet.* (*Prov.*, X, 7.)

5° *Dans le culte public*, dans tous les temps et tous les lieux du monde, dans toutes les religions on a employé l'encens et les parfums pour honorer la Divinité, soit parce que dans l'ancienne loi Dieu a paru agréer, et même a prescrit cette sorte d'hommage, soit parce qu'il est une figure naturellement très-expressive de bien des choses, soit parce que partout les parfums font une partie du luxe, de la magnificence des grands, du faste des princes, qu'on en fait usage pour le sacre des rois, pour la consécration des prêtres, pour plusieurs sacrements, et qu'il est juste de rassembler à la gloire de Dieu tout ce qu'on peut trouver de plus grand en tout genre. Habits, ornements, temples, vases sacrés, chants, instruments de musique, discours, cantiques, parfums, luminaire, etc., tout est encore, quelque effort que l'homme fasse, infiniment au-dessous de celui qui remplit le ciel et la terre, et qui a tout créé par une parole, et le soutient par sa puissance.

Quelques expressions singulières sur les parfums dans le livre des *Cantiques* embarrassent les interprètes : Vos joues, dit l'Epouse à son Epoux, ressemblent à un petit parterre d'herbes odoriférantes plantées par des parfumeurs : *Areolæ aromatum consita a pigmentariis.* (*Cant.*, V, 13.) Le chapitre suivant dit : l'Époux est descendu dans son jardin ou parterre des aromates (*planta aromatica*) : *Descendit in hortum ad areolam aromatum.* (*Cant.*, VI, 1.) Et le dernier chapitre terminé par ces paroles, fuyez sur les montagnes des parfums : *Fuge super montes aromatum.* (*Cant.*, VIII, 14.) *Areola*, diminutif d'*area* signifie dans le jardinage un carré ou une planche remplie de certaines herbes, de certaines fleurs, comme on peut voir dans Columelle, dans Du Cange, dans le P. Vanière. Est-il surprenant que dans un pays où l'on aime infiniment les odeurs, et dans des jardins magnifiques, comme ceux de Salomon, le plus sensuel des hommes, il y ait eu des quartiers destinés à des plantes aromatiques, le romarin, le thym, la lavande, même la canelle et le girofle, qui n'étaient pas inconnus, et dont les Hollandais ne s'étaient point emparés pour en faire un commerce exclusif ? Il n'est point de jardin où l'on ne trouve de pareils compartiments, des distributions du terrain en planches, carreaux, plates-bandes, etc.

Ces images sont susceptibles de bien des allusions. Ce livre divin est plein de figures ; Jésus-Christ, époux de l'Eglise, époux des vierges, est le principal objet de cet épithalame. On ne peut mieux représenter l'éclat, la bonne odeur, le nombre infini de ses vertus, et des grâces de sa personne, que par ces parterres de fleurs et de plantes aromatiques, artistement arrangées par un habile parfumeur ; ses joues en particulier, la partie la plus saillante du visage, qui par leur tein fleuri de roses et de lis, font voir un agréable mélange de douceur et de majesté, de charité et de modestie, grâces bien supérieures à toutes les parures de l'art, enfantées par le luxe et par la vanité, et en même temps utile leçon de chercher dans les vertus les vrais ornements et le vrai mérite.

Mais, dit-on, les parfumeurs ne sont pas jardiniers, ils ne vont pas arranger les parterres ; il faut donc prendre ces compartiments, non pour des carreaux réels de jardin, mais pour les boîtes de parfums artistement distribuées dans les boutiques des parfumeurs, ou sur les toilettes des femmes de Salomon, ou peut-être de son épouse chérie, qui sans doute avait les plus belles, les mieux travaillées, les mieux fournies, *pixides*, comme celles que rompit Madeleine sur la tête du Sauveur, pour en répandre les parfums, ce qui rend parfaitement la fraîcheur, le poli, l'éclat, l'embonpoint, les vives couleurs du visage d'une jeune personne, idées familières dans ce pays, puisque l'on voit que la troisième fille de Job, pour exprimer la beauté de son

teint, fut appelée *Cornustebii*, c'est-à-dire le pôt au rouge, le pot du fard.

Mais pourquoi aller chercher ailleurs ce qu'offre naturellement le sens littéral par l'idée d'un jardin? Dans tout le livre des *Cantiques* les comparaisons sont prises du jardinage et de la campagne, qui même sont expressément nommés dans ces endroits : *Descendit in hortum suum; hortus conclusus*. (*Cant.*, VI, 1), etc. Ce sont des fleurs, des fruits, de bonnes odeurs, des plantes, des arbres, des troupeaux, des lis, des roses, les cheveux, les habits, la parure, la coiffure, la chaussure : *Flagrantia unguentis optimis, labia mea distillant myrrham*. (*Cant.*, I, 2.) Ces images sans nombre sont justes, nobles, agréables, dignes de l'esprit de Dieu, et très à portée de ceux que Dieu veut instruire. L'Eglise les a toujours prises à la lettre, et en fait un saint usage. Elles instruisent sur l'usage immodéré que la sensualité fait des parterres.

L'Epoux dans la description de la beauté de son épouse renchérit sur ces images; il la compare à un jardin de délices. Ses productions, dit-il, ressemblent au paradis rempli de toute sorte de fruits, et surtout de grenades, où la vivacité des couleurs et l'arrangement des grains produisent un si bel effet : *Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum, sicut fragmen mali punici genæ tuæ*. (*Cant.*, IV, 13.)

Les derniers mots de ce *Cantique* ont quelque chose de gigantesque qui surprend : *Fuyez, mon bien-aimé, comme le chevreuil et le faon de la biche, sur les montagnes des aromates*. (*Cant.*, VIII, 14.) Soit qu'on rapporte ces paroles au bien-aimé qui fuit avec la vitesse du chevreuil et du faon sur ces montagnes de parfums, soit qu'on les entende de ces animaux eux-mêmes, qui courent sur les montagnes, dans l'un et dans l'autre cette idée est sans vraisemblance; jamais on n'a vu dans le monde des montagnes de parfums, et jamais on n'a vu un assez grand amas de parfums pour en former des montagnes. C'est une hyperbole, par laquelle on a voulu marquer une prodigieuse quantité de parfums. Cette comparaison de quelque chose de grand avec une montagne est familière dans l'Ecriture, elle est commune dans les livres, et même dans le langage ordinaire de la société. Personne ne s'y méprend. C'est une allégorie qui cache un sens mystique, comme quand il est dit dans le même livre : j'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens : *Vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris*. (*Cant.*, IV, 6.) Jamais on n'a vu, ni de montagne de myrrhe, ni de colline d'encens. Mais la myrrhe, symbole de la mortification par son amertume, et par l'usage qu'on en faisait pour embaumer les corps morts, représente la passion et la mort de Jésus-Christ, et l'encens, toujours consacré au culte et à la gloire de Dieu, marque sa résurrection et son ascension.

On trouve dans le même livre beaucoup de comparaisons aussi extraordinaires. Qu'est-ce que le *cou* et le *nez* de l'épouse, qui ressemblent à la tour de David, d'où pendent mille boucliers, ses cheveux semblables à un troupeau de chèvres, et ses dents à un troupeau de brebis, etc. Toute la religion est pleine de pareilles énigmes, et toutes les religions ont les leurs. Il faut adorer le profond mystère caché sous ces enveloppes sacrées.

Il y a dans la Palestine des montagnes si couvertes de plantes aromatiques, qu'on peut les appeler des montagnes d'aromates. On brûlait tant de parfums dans le temple de Jérusalem, que la montagne de Joas, sur laquelle il était bâti, peut aussi être nommée la montagne des aromates. Dans un sens spirituel, les âmes saintes, dont les vertus embaument l'Eglise, dont les prières montent devant Dieu, comme la fumée de l'encens : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* (*Psal.* CXL, 2), ne sont-elles pas des montagnes de parfums et les collines éternelles, c'est-à-dire, le ciel, selon le langage de l'Ecriture? Par les délices dont elles enivrent leurs bienheureux habitants, ne méritent-elles pas ce nom par excellence? Montagnes délicieuses, sur lesquelles l'épouse invite l'Epoux de s'enfuir par son ascension, après avoir quitté la terre, où il était descendu par son incarnation, et où il n'avait trouvé que la croix et la mort : *Fuge super montes aromatum*. (*Cant.*, VIII, 14.)

Quelques naturalistes ont prétendu que les animaux n'avaient point d'odorat. C'est une erreur visible. N'en ont-ils pas l'organe, aussi bien que les hommes, placé de même au-dessus de la bouche, pour flairer et discerner les aliments, rejeter ce qui pourrait leur nuire, et prendre ce qui leur est propre. Ils le font tous les jours, aussi bien dans les prairies que dans les étables. Le chat devine à l'odeur le nid des rats, et, tapi dans un coin, attend qu'ils en sortent, pour se jeter sur eux. Au milieu d'un nombreux troupeau l'agneau démêle sa mère, et le chien son maître dans la foule. Le chien de chasse dans une épaisse forêt suit la piste du gibier. Les insectes même n'en sont pas privés; les odeurs les chassent ou les attirent. Les sauvages de l'Amérique ont l'odorat si fin, qu'ils suivent aussi à la piste les bêtes et les hommes. On voit entre les choses les plus dures, comme le fer et l'aimant, une attraction, qu'on ne peut pas appeler odeur, mais qui produit un effet semblable.

La raison en est naturelle. De même que quand on les brûle, il en sort une fumée, et quand on les brise, il s'envole une poussière qui répand leur odeur, il se forme aussi autour d'eux par la raréfaction une sorte d'atmosphère des vapeurs qui s'en exhalent et vont frapper les nerfs olfactoires qui se trouvent aux environs. On pompe ces vapeurs en les flairant, et on en sent plus vite l'odeur. On sent ainsi les liqueurs odoriférantes, en les faisant couler. Aussi a-t-on grand soin d'enfermer les parfums et de boucher le vase, afin que l'odeur ne s'évapore point.

Les rayons de la lumière suivent un pareil mécanisme, soit qu'ils viennent du soleil tout colorés, comme Newton le prétend, soit qu'ils soient modifiés et colorés par la réflexion différente; selon la contexture des corps, comme le veut Descartes, ils viennent frapper la rétine, et font voir les couleurs. La physique péripatéticienne n'avait pas besoin de ces explications : elle supposait une qualité occulte qui faisait le voyage des corps aux organes, selon les mêmes combinaisons, et produisait les mêmes effets. Ces questions ne nous regardent pas.

Pour rendre méprisables les dieux des païens, le Prophète dit d'eux : Ils ont des narines, et ne sentiront pas : *Nares habent, et non odorabunt.* (*Psal.* CXIII, 6.) Ils seront par là fort au-dessous des animaux, qui ont l'organe et le sentiment de l'odorat. Ce ridicule tombe encore plus sur leurs adorateurs, assez aveugles pour leur offrir des parfums, leur brûler de l'encens, et mettre des odeurs sous leurs narrines. Pour peindre la sensualité et l'impudicité des filles de Sion, un des traits qu'emploie Isaïe, c'est leur goût, leur amour pour les odeurs ; et l'un des châtiments dont il les menace, c'est qu'à la place de ces parfums, elles éprouveront la plus horrible puanteur : *Erit pro suavi odore fetor.* (*Isaï.*, VIII, 24.) Et quoique cette sensation soit communément moins violente que les autres, elle fit toujours une partie considérable des délices ou des douleurs. Dieu n'en a créé l'organe, ne l'a placé au milieu des autres sens, n'en a répandu de toutes parts la matière, que pour en faire un exercice de vertu, un instrument de sa justice ou de sa miséricorde, selon l'usage qu'on en aura fait.

Tous les Pères de la vie spirituelle, d'une voix unanime, mettent au nombre des objets de la mortification du corps, la privation des plaisirs de l'odorat, et la patience à en supporter les désagréments. On ne peut, sans remporter cette victoire sur soi-même, ni pratiquer la charité, ni conserver la pureté, ni édifier le prochain. Comment accueillir et nourrir les pauvres, rendre service aux malades, instruire le peuple, visiter les prisons, les hôpitaux, supporter ses propres infirmités, sans faire à Dieu à tout moment ce sacrifice? Comment conserver la chasteté, si on n'en éloigne le poison? Les odeurs ne sont pas moins l'aliment que le signe de la mollesse et de l'impudicité; les bonnes en affichent le goût, les mauvaises en décèlent la fuite et la punition. Leur usage corrompt les vertueux, amollit les plus forts. Les odeurs, qui sont des extraits de tous les corps, en découvrent les qualités; elles n'indiquent pas moins les qualités de l'âme, elles exhalent la vertu ou le vice, on peut les suivre à la piste, surtout dans les personnes consacrées à Dieu, dans les gens en place, les ecclésiastiques, les religieux, les magistrats empestés à force de bonnes odeurs. Quel rôle joue un homme parfumé en chaire, à l'autel, au confessional, au chœur? Il détruit le bien qu'il pourrait faire, et jamais ses paroles n'édifient autant que ces odeurs scandalisent. Ce langage empoisonne tout.

Dans la description du paradis et de l'enfer il est rare qu'on insiste sur la sensation de l'odorat; on se fait même une fausse délicatesse de présenter des objets dégoûtants, dont il semble que la bienséance doit interdire les images. On révoque presque en doute cette sensation dans l'autre vie. Comment imaginer que des odeurs puissent agir sur une âme? On oublie que par la résurrection le corps avec tous ses organes doit être réuni à l'âme. Mais d'ailleurs Dieu a-t-il besoin de cet instrument de vengeance ou de bonté? Maître tout-puissant des esprits, comme des corps, ne peut-il pas par sa seule volonté y faire toutes les impressions qu'il juge à propos, agréables ou douloureuses? La sensation de l'odorat est-elle plus difficile que celle du son, du goût, de la vue, du toucher, dont personne ne doute? L'Ecriture ne permet pas ces vains doutes : partout elle mêle le plaisir ou le tourment des odeurs, comme un apanage de l'éternité.

L'état du corps humain après la mort en est une image bien vive. Le voilà cet homme que la mort a précipité dans l'enfer, qui a été le plus grand, le plus riche, le plus savant, le plus heureux des hommes, enfermé dans l'étroite prison d'une bière, où il ne pourra se remuer, lié par les chaînes d'un suaire qu'il ne pourra briser, nageant dans la pourriture couvert d'insectes et de vers qui se nourrissent de ses chairs, exhalant une puanteur insoutenable, sans pouvoir se délivrer de sa propre infection. Il n'en est point de plus affreuse que celle d'un cadavre pourri, comme Isaïe en menace les pécheurs : *De cadaveribus eorum ascendit fetor.* (*Isaï.*, XXXIV, 3.) La maladie qui l'y a conduit, en avait été le triste prélude. Il n'est point de maladie mortelle qui ne soit accompagnée d'odeur désagréable. La médecine en tire des pronostics, et la piété des leçons, elle y trouve un exercice de patience. L'histoire parle d'un fameux tyran qui, par un raffinement de cruauté, pour tourmenter ses ennemis, faisait attacher un homme vivant à un cadavre pourri, jusqu'à ce qu'au milieu de l'infection et de la pourriture il eût rendu l'esprit. Que sera-ce dans l'enfer, où tous ces cadavres entassés feront le supplice les uns des autres, et où ces puanteurs rassemblées formeront la plus incompréhensible composition?

La vue et l'odeur du cadavre de l'impératrice Isabelle convertit le duc de Gandie, François de Borgia, et en fit un grand saint. La *Vie des Pères du désert* rapporte que saint Arsène et plusieurs saints solitaires se sont punis de leurs péchés par le tourment de l'odorat, et qu'ils en ont fait un remède contre les tentations redoutables de l'impureté. Dans l'histoire des martyrs et dans celle de tous les peuples on trouve bien des prisons différentes construites par la justice ou par la haine; il n'en est point où l'infection du lieu ne soit un supplice suf-

fisant pour faire perdre la vie. Dans les descriptions de l'enfer l'Ecriture sainte met au nombre des supplices l'odeur du soufre, de toutes la plus piquante et la plus insupportable : *Ignis et sulphur in stagno ardente, igne et sulphure.* (*Apoc.*, XXI, 8.) Et lorsque la foudre tombe, elle laisse partout cette odeur. Si un damné revenait sur la terre, il suffirait pour l'infecter. Qu'est-ce d'être toute l'éternité plongé dans cet affreux abîme ! *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII, 40.)

Les corps des saints ne sont pas moins une figure des joies du paradis, et les délices de l'odorat n'y sont pas oubliées. Pour peu qu'on ait parcouru les vies des saints, on en a vu plusieurs dont les corps se conservent sans corruption, et répandent une odeur suave toute céleste. A cette marque on ne doute pas de leur bonheur. Saint Hilarion, saint Jérôme, saint Martin, saint Charles, saint François de Paule, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse ne jettent pas moins la bonne odeur de leur gloire que de leur vertu. Combien plus dans le ciel répandront-ils les plus agréables parfums, et leur corps ressuscité, que leurs reliques ! Ils s'embaumeront, pour ainsi dire, les uns les autres. Quelle ineffable composition que les odeurs de tous ces corps glorifiés ! quel air on respirera dans ce séjour divin.

L'enfer et le paradis sont deux objets entièrement opposés, qui par le plus absolu contraste se peignent parfaitement l'un l autre. Les mêmes objets qui causent les douleurs des damnés sont une source de récompenses pour les justes. La plus douce mélodie flattera l'oreille de ceux-ci ; les blasphèmes, les hurlements, les grincements de dents déchireront l'oreille de ceux-là. Des monstres effroyables, les objets les plus hideux, quel spectacle horrible pour les malheureux objets de sa justice ! Les plus grandes beautés, les plus riantes campagnes, quel spectacle plus délicieux ! les plus épaisses ténèbres, la plus vive lumière ; le fiel et l'absinthe d'un côté, les aliments les plus exquis de l'autre ; la faim et la soif, et la plus agréable satiété ; il en est de même de l'odorat : flatté ou tourmenté par les odeurs, il contribuera aux délices et aux tourments. Le paganisme même a reconnu cette vérité : les dieux et les héros dans l'Olympe sont parfumés d'ambroisie ; Cerbère, les Furies, les Harpies dans l'enfer sont insupportables par leur puanteur.

La conduite qu'on a tenue dans ce monde est l'ébauche et le fondement de la justice des biens ou des maux qu'on éprouve dans l'autre vie. Le pécheur s'est livré à tous les plaisirs des sens, il a écouté la plus voluptueuse musique et les discours les plus licencieux, ses yeux se sont fixés sur les objets les plus indécents, il a flatté son goût par tous les excès de la gourmandise, son odorat par la profusion des parfums ; qu'il en porte la peine dans tous ses organes : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormenta.* (*Apoc.*, XVIII, 7.) Le juste au contraire s'est privé de tous les plaisirs, il a déclaré une guerre continuelle à son corps ; ingénieux à varier, inépuisable à multiplier ses mortifications, tous ses membres ont servi d'instrument à son zèle ; quels seront les fleurons de sa couronne ? Le ciel, la terre et l'enfer sont trois mondes où la puissance divine a rassemblé les mêmes organes de sensasions : dans le ciel toutes agréables, dans l'enfer toutes douloureuses, et sur la terre toutes méritoires ; elles sont le terme du bonheur ou du malheur, selon l'usage qu'on en fait.

Le paradis terrestre en fut la première et la plus parfaite image ; on lui donne jusqu'au nom de paradis. L'homme y eût été heureux et immortel, s'il avait su s'y maintenir. Un printemps perpétuel, toutes les fleurs, tous les fruits, qui y naissaient sans culture, toutes les beautés et les délices de la campagne, la bonté de Dieu y avait rassemblé tous ces biens avec profusion. Les odeurs suaves en étaient l'assaisonnement. Dans toutes les descriptions qu'on fait de sa félicité, on l'a pris pour modèle. Tout ce que l'épouse en dit dans les *Cantiques*, tout ce qu'en rapportent les prophètes n'en est que le développement ; tout ce que nous espérons dans le paradis n'en sera que la consommation. Dans la description que font les prophètes du bonheur de l'homme juste il est dit expressément : soyez comme la rose plantée sur le bord d'un ruisseau, répandez une bonne odeur comme le lis, et comme la montagne du Liban, qui en répand de si agréables : *Quasi Libanus odorem suavitatis habet.* (*Eccli.*, XXXIX, 18.)

Saint Jean dans l'*Apocalypse* rassembla tout ce qui peut rendre l'homme heureux. C'est une fontaine délicieuse, un arbre qui porte du fruit douze fois l'année, une mer de cristal, une ville pavée de diamants ; ses murailles sont d'or, ses portes chacune d'une pierre précieuse, les plus agréables concerts de musique, une femme couronnée d'étoiles, qui a la lune sous les pieds, à qui le soleil sert d'habit. Il y règne une paix parfaite, on y goûte toute sorte de satisfactions. Au milieu de tous ces plaisirs, de ces beautés, de ces richesses, on parle plusieurs fois des parfums sans nombre, dont l'odeur y est répandue : les anges avec des encensoirs d'or la répandent avec profusion : *Data sunt ei incensa multa.* (*Apoc.*, VIII, 3.) On dirait même que Dieu y goûte les délices à mesure que la fumée en monte devant lui : *Ascendit fumus aromatum in conspectu Dei de manu angeli.* (*Ibid.*, 4.) Les prophètes présentent la même idée : Vos saints, ô mon Dieu ! fleuriront comme le lis, et seront devant vous comme l'odeur du baume. Tant il est vrai que c'est une partie des voluptés innocentes que l'on goûte éternellement : *Sancti tui florebunt sicut lilium, et sicut odor balsami erunt ante te.* (*Psal.* LXXI, 16.) Comme, au contraire, en rejetant le culte que lui rendaient les Juifs, qu'ils profanaient par tant de crimes, le Seigneur emploie des figures et des expressions pareilles : Je ne mange

point la chair de vos taureaux, je ne bois point le sang de vos brebis; le bruit de vos cantiques m'étourdit, la fumée de votre encens, l'odeur de vos parfums m'empoisonne: *Incensum abominatio est mihi.* (*Isai.*, I, 13.)

Nous sommes bien éloignés de donner à Dieu, comme les *anthropomorphites*, un corps, des yeux, des oreilles, une langue, des narines, des pieds, des mains semblables aux nôtres; mais nous pouvons employer les mêmes images, les mêmes expressions qu'il emploie lui-même pour représenter ses divines opérations, et par les sensations de plaisir ou de douleur que produisent en nous ces organes, nous former une idée très-imparfaite sans doute, et infiniment au-dessous de la réalité, des sentiments d'amour ou d'aversion, de justice ou de bonté, que font naître en lui nos péchés ou nos bonnes œuvres, et par ce moyen nous approcher de Dieu, et rapprocher Dieu de nous, si l'on peut le dire. C'est même une nécessité: nous ne pouvons agir et raisonner que sur ce qui nous est connu, sans cependant jamais perdre de vue la distance infinie de Dieu à l'homme, que sa miséricorde a daigné franchir en se faisant homme. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qu'il aime, encore moins ce qu'il est en lui-même, son essence et ses perfections. Le ciel lèvera ce voile, en nous le faisant voir face à face, et la pratique de la vertu nous fera obtenir ce bonheur par sa sainte grâce.

M. De Vert et plusieurs liturgistes ont prétendu qu'on n'a brûlé de l'encens dans les cérémonies que pour chasser les mauvaises odeurs que le peuple rassemblé doit nécessairement répandre dans l'église. Il en faudrait beaucoup, il en faudrait brûler en cent endroits, pour en remplir de vastes édifices, ce qui dans le cours de l'année ferait une grande dépense, supérieure aux facultés de la plupart; car qu'est-ce qu'un ou deux thuriféraires qui brûlent dans le sanctuaire quelques cuillerées d'encens? Ils peuvent tout au plus chasser les odeurs autour de l'autel et de l'officiant, où il y en a le moins. Dans les sacrifices des Juifs, l'odeur des victimes qu'on y égorgeait, de la graisse qu'on brûlait, rendait les bonnes odeurs nécessaires autour de l'autel, car c'eût été une chimère de vouloir parfumer tout le temple. Aussi la loi ordonnait-elle de brûler de l'encens et un parfum excellent d'une composition particulière, appelé *Thimiama*. Et vraisemblablement les païens qui immolaient de pareilles victimes avaient besoin de parfums, ce qui n'est point nécessaire dans la religion chrétienne.

La véritable raison, c'est que Dieu, ayant ordonné l'usage de l'encens et des parfums dans son culte, ayant déclaré qu'il en avait l'odeur pour agréable : *odoratus est Dominus odorem suavitatis* (*Gen.*, VIII, 21), le judaïsme et le christianisme en ont fait une cérémonie religieuse, et que les autres religions, soit par une espèce d'instinct, ou par imitation de la loi de Moïse, l'ont aussi pratiqué. Le livre de l'*Apocalypse* assure que dans le ciel, devant le trône de l'Agneau, où l'on n'a pas de mauvaises odeurs à chasser, les anges brûlent de l'encens dans un encensoir d'or, où ils en jettent en abondance : *data sunt ei incensa multa* (*Apoc.*, VIII, 3), et que la fumée des parfums monte en présence du Seigneur, qui daigne l'agréer : *Ascendit fumus aromatum in conspectu Domini de manu angeli.*

Jésus-Christ a autorisé cet acte de religion exercé sur sa personne par la femme pécheresse; il laissa répandre des parfums sur ses pieds chez Simon le Pharisien, et sur sa tête chez Simon le Lépreux; après sa mort son corps fut embaumé par Joseph d'Arimathie. Dans l'un et dans l'autre, il fit l'éloge de cette femme et la défendit contre les pharisiens et les apôtres, qui la blâmaient. Il y a bien de l'apparence que son premier mouvement ne fut qu'un acte de pénitence, en consacrant ce qui avait servi à son péché, ses yeux en versant des larmes, ses cheveux en les essuyant, sa bouche en baisant ses pieds, ses parfums en les embaumant, et que Joseph ne voulait que suivre l'usage du pays d'embaumer les corps morts des personnes distinguées. Mais la dignité de l'objet et la sainteté de leur intention en fit des actes de religion que l'Eglise a cru devoir imiter, puisqu'ils ont le sceau de l'approbation divine. Les protestants ont tort de blâmer ce que le Seigneur a comblé d'éloges. Nos actrices, fidèles imitatrices de la femme pécheresse dans le désordre, l'imitent aussi dans la profusion de ses parfums. Mais sans aucune prétention au même genre de mérite, elles ne donnent point cette profusion pour un acte de religion ou de pénitence, à moins que ce ne soit de la religion de Vénus, qui était plus que toutes les autres déesses, honorée par les fleurs et les parfums. Ses temples étaient bâtis dans des bosquets de myrthes et d'orangers, on n'y entrait qu'avec des bouquets à la main et des guirlandes de roses sur la tête, les parfums remplissaient tout. C'est de ce culte théâtral que devait parler le prophète : Je hais l'odeur de vos assemblées, *odi odorem cœtuum vestrorum* (*Amos*. V, 21), et votre encens est pour moi abominable : *Incensum vestrum abominatio est mihi.* (*Isai.*, I, 13.)

Outre les divers sacrifices d'animaux, de fruits, de pain, de vin, que Dieu avait ordonnés, il y avait le sacrifice des parfums dont il paraissait jaloux, et qui a quelque chose de plus marqué que les autres. Il sera fait un autel exprès, qu'on appellera l'*Autel des parfums*, qui ne servira à aucun autre usage. Dieu en règle les dimensions, la forme, les ornements, la matière; on y brûlera de l'encens matin et soir, ce sera un sacrifice perpétuel, comme celui d'un agneau qui s'immolait de même tous les jours. Dieu ordonne deux sortes de parfums, dont il enseigne la composition, qu'il veut être faite par un habile parfumeur. Le premier est liquide par une grande quantité d'huile

répandue sur les matières qui avaient été mêlées. Il servira à consacrer, par une onction solennelle, l'autel, les instruments de sacrifice, le pain de proposition et les ministres, avant de faire leurs fonctions. On s'en est depuis servi encore à sacrer les rois.

Le second est composé de quatre matières odoriférantes très-précieuses. Elles seront mêlées, broyées ensemble et réduites en poussière très-fine. On en jettera chaque fois une quantité prescrite dans le brasier, comme nous jetons l'encens dans un encensoir. Ce parfum, appelé *Thimiama*, ne servira qu'à être brûlé et à s'élever en vapeur et en fumée devant Dieu. Les Juifs croient qu'on le mettait en pastilles ou petits gâteaux de la quantité requise, qu'on jetait au feu. Cet autel était placé près du voile qui couvre le Saint des saints. C'est l'holocauste le plus parfait et la consommation la plus entière ; tout se consume et s'évapore, il n'en reste pas même de cendres. Il était tellement réservé à Dieu seul, qu'il était défendu à tout le monde d'en user pour soi, sous peine de la vie. Ces quatre drogues, qui doivent être des mieux choisies, sont la *stactée* ou *myrrhe*, l'*encens*, le *galbanum*, l'*anis*. Nous ne connaissons pas ces deux dernières, ni l'odeur qui résultait de ce mélange; elle devait être exquise, puisque Dieu l'avait ordonné.

La défense à tout le monde d'en user est surprenante ; elle n'a été faite pour aucun autre objet de culte. Il n'est pas défendu de manger d'aucune espèce des animaux qui sont offerts ; tout le monde peut user du sel, du vin, de l'huile, du pain, des fruits qu'on y présente. L'or, l'argent, la soie, le lin, les pierres précieuses qui y sont employés, sont permis à tout le monde. Encore même n'interdit-on point ces matières prises séparément ; il n'y a de réservé que leur composition. Tout cela sans doute est mystérieux et figuratif ; mais Dieu n'ayant pas expliqué, et ayant laissé une carrière libre à la mysticité, les allusions qu'on trouve sans nombre sont arbitraires.

On peut appliquer ces quatre parfums aux quatre espèces de sacrifice : impétratoire, propitiatoire, eucharistique, holocauste, qui proprement n'en font qu'un ; au christianisme et à la sainteté, composée de quatre vertus : la foi, l'espérance, la charité, la religion, ou des quatre vertus cardinales. La sainte Vierge, étant la créature la plus parfaite et la plus sainte, elle est le plus excellent parfum devant Dieu : aussi la Sagesse la représente-t-elle dans l'*Ecclésiastique* sous cette idée de Thimiama exquis. Qu'est-il en effet de plus agréable à Dieu, de plus parfait que son Fils adorable ? On veut que ces quatre parfums, comme les quatre couleurs de l'habit du grand prêtre, représentent les quatre éléments, les quatre parties de la terre, les quatre évangélistes, etc.; chacun peut suivre sa dévotion. Du moins peut-on regarder comme certaine la leçon que nous donne cette opération ordonnée de Dieu. Ces parfums, broyés et réduits en poussière comme le grain de blé sous la meule pour faire du pain, le grain de raisin dans le pressoir pour exprimer le vin, selon l'idée du martyr saint Ignace, nous disent que l'homme, pour plaire à Dieu, doit être brisé par la mortification, anéanti par l'humilité, mort pour porter du fruit, comme le grain de froment pourri dans la terre.

REMERCIMENT

A LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que, moins touché de la grâce que vous m'accordez, en me donnant une place dans votre société, qu'alarmé de la diversion que vont faire les belles-lettres dans les fonctions de mon ministère, je doive plutôt une apologie au public qu'un remercîment à la compagnie ? La parole divine à annoncer, des pénitents à écouter, des malades à visiter, des pauvres à soulager, mille affaires toujours renaissantes à terminer : est-il des moments dont je ne sois comptable au troupeau qui m'a été confié ? Peut-il m'en rester pour des exercices académiques ? Quels rapports peuvent avoir les muses et les grâces avec des emplois si embarrassants, et la plupart si tristes ? Comment allier le langage élégant du Parnasse avec l'insipide et grossier jargon qu'il faut parler avec le peuple, les termes bas et familiers qu'il faut bégayer avec les enfants ?

Il est vrai que la tentation est délicate ; une société de personnes choisies, dont la politesse, le bon goût, le bel esprit, le cœur bien fait promettent de si doux charmes, a quelque chose de flatteur et de séduisant. L'amour-propre peut-il s'en défendre ? On succomberait à moins à l'attrait de la gloire et du plaisir ; elle justifie une agréable défaite, où le cœur et l'esprit se trouvent si bien satisfaits. Serait-on coupable d'interrompre quelquefois un devoir rigoureux, si des délassements aussi innocents et aussi exquis étaient les seuls dont il eût à se plaindre ?

Je l'ai senti, Messieurs. Mais, malgré le goût que j'ai toujours eu pour la belle littérature, malgré le cas que je fais de la faveur que je reçois et du respect que j'ai pour les personnes qui composent cette assemblée, fidèle au devoir plus qu'à l'inclination, j'aurais tâché de remporter sur moi une victoire difficile, et préféré les embarras d'une paroisse aux agréments de vos conversations, si j'avais cru le ministère évangélique incompatible avec l'étude des belles-lettres.

Mais j'ai toujours pensé que la vérité, parée des ornements de l'éloquence, n'en avait que plus de force ; que la vertu, annoncée par les grâces de la politesse, n'en avait que plus de prix ; j'ai toujours pensé que les belles-lettres acquièrent un nouveau lustre, lorsque, travaillant sur le riche fonds de la religion, elles voient s'ouvrir un champ plus vaste, naître des traits plus sublimes, des motifs plus purs, des sentiments plus héroïques. Non, ni l'objet, ni les fonctions

de l'apostolat ne peuvent que gagner avec de si douces et de si fortes armes. L'éloquence et la poésie, déjà si nobles dans les fables du paganisme, quels sons divins ne feront-elles pas entendre lorsque, par une sainte audace, elles s'élèveront jusqu'aux mystères du Verbe incarné ! Malgré la vertu de l'un et l'impiété de l'autre, on admire l'orateur dans Bourdaloue, on retrouve le prophète dans Rousseau.

Les belles-lettres sont à la vertu et à la vérité ce que la peinture est aux objets, la musique aux sentiments, et la majesté des cérémonies au culte public. Le spectacle terrible du jugement dernier, les touchantes douleurs d'un Dieu mourant, l'auguste sainteté de l'Eucharistie, ont-elles rien perdu sous le savant pinceau du Poussin, de Rubens, de Michel-Ange ? Une messe de Gilles bien exécutée remplit d'une sainte terreur; elle semble évoquer les morts et peindre dans les horreurs du tombeau le néant des vanités humaines. L'Eglise, toujours en garde contre les tentatives de l'hérésie, n'a-t-elle pas cru conserver dans l'extérieur du culte, dans la richesse des autels et la magnificence du spectacle, un moyen des plus efficaces pour nourrir la foi des peuples, en frappant leur imagination ? Les objets dépouillés d'agréments ne font qu'une impression médiocre; mais il n'est point de ressort qu'on ne remue quand on sait plaire.

Les belles-lettres polissent les mœurs ; elles préparent les voies à la charité; elles ne connaissent ni grossièreté, ni aigreur dans les termes; la douceur profite de leur délicatesse; attentives à toutes les bienséances, elles sont quelquefois dans le monde le seul asile qui reste à la pudeur. La délicatesse, la variété des expressions sont-elles inutiles à la prudence ? et le zèle ne puise-t-il pas dans les trésors de l'éloquence la force des images, la vivacité des pensées, l'élévation des sentiments? C'est la lyre d'Amphion dont les sons harmonieux attirent les forêts, remuent les pierres, suspendent le cours des rivières, adoucissent les tigres et les ours. Les belles-lettres, par la douceurs de leurs accents, rendent les hommes sociables et les unissent par les plus beaux liens; elles jettent dans leur cœur le germe de la droiture et de la politesse, de la décence et de la religion. Malgré trois siècles de persécutions, la ville du monde la plus polie est devenue la capitale du monde chrétien ; tandis que, sans progrès, quoique sans obstacles, le christianisme languissait dans les terres barbares, rien n'est plus parfaitement d'accord que la raison et la vertu. Platon, Aristote et Cicéron connaissaient la Divinité au milieu d'un monde d'idoles, les sauvages de l'Amérique l'entrevoyaient à peine au milieu d'une foule de missionnaires. L'ignorance tient presque également à la superstition et à l'athéisme. Le vrai bel esprit est honnête homme, il est déjà demi-chrétien. L'impie et le scélérat abusent trop de leur esprit, pour mériter qu'on profane pour eux ce glorieux titre.

La parole divine, assez puissante dans la bouche de quelques pêcheurs, pour convertir toute la terre, s'enrichit tous les jours dans les chaires chrétiennes des dépouilles des auteurs profanes; consacrées au tabernacle, les richesses d'Egypte servent à la parer. Ses ministres, formés de l'école des belles-lettres, se sont longtemps nourris de la lecture de ses chefs-d'œuvre. Le zèle, inépuisable en ressources, et ingénieux à mettre tout à profit, étale avec succès les fleurs que l'art fait naître sous ses pas ; tantôt il pique la curiosité d'un mondain, réveille l'attention d'un savant, amuse la paresse d'un voluptueux, fait diversion au jeu, au spectacle, et, arrachant enfin quelques moments à la passion, présente aux coups favorables de la grâce, des cœurs insensibles dont un heureux hasard l'a fait triompher ; tantôt il met dans un jour frappant une vérité de morale, entre dans le détail d'un devoir inconnu, enlève l'incrédule par une démonstration complète, distribue dans un bel ordre un amas confus de matières ; c'est un astre bienfaisant qui dissipe les nuages, dirige nos pas, dore nos campagnes, mûrit nos fruits, ranime toute la nature.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles-lettres ont su briller sur les théâtres les plus saints ; leur gloire est aussi ancienne que celle de la religion. Quel orateur que Moïse ! quel poëte que David ! quelle aménité dans le *Cantique* de Salomon ! quelles images dans son *Ecclésiaste !* quelle précision dans ses *Proverbes !* Vit-on jamais plus de force de fécondité, d'enthousiasme que dans les *Prophètes?* un génie plus grand, plus cultivé que saint Paul? Saint Chrysostome et saint Léon le cèdent-ils à Cicéron et à Démosthène ? Saint Augustin, si longtemps professeur de rhétorique, a-t-il cessé d'être rhétoricien, en devenant Père de l'Eglise ? Saint Jérôme ne prodigue-t-il pas les trésors d'érudition dont il s'était fait une bibliothèque ? Saint Grégoire de Nazianze ne consacra-t-il pas au Parnasse les dernières années d'une vie dont les écoles d'Athènes avaient cultivé le printemps.

C'est à l'hérésie, aussi déconcertée par la beauté des ouvrages des Pères, que confondue par l'autorité de leurs oracles; c'est à l'Eglise, aussi illustrée par les grâces de leur style, qu'enrichie par la sublimité de leurs leçons; c'est au monde entier, qui n'admire pas moins l'homme de lettres que le ministre du Seigneur; c'est à tous ces juges non-suspects à mêler les palmes de l'éloquence avec celles de l'Evangile. L'éloquence s'est immortalisée en le défendant, l'Evangile l'a divinisée en l'employant. Les premiers apôtres, il est vrai, grossiers et ignorants, ne durent rien aux belles-lettres. Quelle merveille du Tout-Puissant d'avoir changé le monde sans leur secours ! Aussi était-ce le temps des prodiges. Mais quelle gloire pour elles, qu'on regarde avec raison comme un miracle d'avoir pu s'en passer !

quelle gloire de ne pouvoir être remplacée que par des miracles !

Il le sentit bien, le dangereux ennemi du christianisme qui, pour détruire les chrétiens, en les désarmant, voulait leur arracher l'utile secours des belles-lettres. Quel coup plus mortel Julien l'Apostat pouvait-il porter à l'Eglise ? Les torrents de sang, versés par ses prédécesseurs, secondèrent moins les efforts de l'enfer, que n'auraient fait les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance : ils l'ont bien senti depuis, tous les ennemis de la vérité, quand, pour faire boire à longs traits le poison de l'hérésie, ils en ont fait servir la coupe enchantée par les mains de l'éloquence. Hélas ! à la faveur d'un appât si puissant, ils n'ont que trop aisément séduit les savants et les simples ; les uns étonnés, les autres éblouis, ont été les dupes d'une erreur que les belles-lettres prostituées avaient su rendre imposante. L'Eglise même, quoique si supérieure par l'éminence de son autorité divine, a-t-elle dédaigné d'employer les mêmes armes ? Quel homme de lettres qu'un du Perron, un Fénelon, un Bossuet ! Ses soins à établir des colléges, et à former la jeunesse dans les sciences, laissent-ils douter du cas qu'elle en fait, et du besoin qu'elle croit en avoir ? Une société des plus utiles et des plus illustres fait profession d'y consacrer ses talents et ses veilles. Les maîtres de la chaire et de l'école ont commencé par être régents.

Votre curé, j'ose le dire, a plus besoin qu'un autre d'être façonné par la main des belles-lettres. Obligé de se faire tout à tous, il a souvent des avis désagréables à donner, des esprits difficiles à manier, des circonstances délicates à redouter, des moments critiques à essuyer. Il est heureux pour lui de savoir assaisonner l'amertume d'un juste reproche, amortir le feu d'un esprit irrité, parer le coup d'une saillie peu mesurée, ménager les intérêts, la sensibilité, les ombrages des passions mêmes. L'instruction, aussi bien que le commerce des hommes, demande un esprit aisé et souple, qui se mesure à leur capacité, et s'accommode à leur caractère ; qui répande la gaieté sur la sécheresse des préceptes, insinue la vérité ou la laisse seulement entrevoir, et respectant la liberté de l'auditeur, s'en concilie les suffrages au profit de la religion. Une heureuse tournure d'esprit peut quelquefois l'exécuter sans peine : mais ces précieux dons de la nature, trop rares pour y compter, laissent à un ouvrier fidèle l'obligation d'y suppléer par les secours de l'art. Ces talents, rares eux-mêmes, perdent infiniment de leur prix, si l'art ne les met en œuvre.

Un pasteur ne doit-il pas voir avec plaisir une portion précieuse de son troupeau, utilement occupée par les exercices d'une société littéraire, faire valoir les talents par une noble émulation, polir les mœurs par un doux commerce, servir le public par des ouvrages utiles, instruire nos neveux par des modèles parfaits, et par une heureuse influence, inspirer et cultiver dans une ville le goût des sciences et l'amour de l'étude ? Inquiet avec raison sur l'emploi de tant de journées livrées à l'oisiveté, et, par là même, source trop féconde de libertinage, quelle consolation dans sa sollicitude pastorale, de savoir, pendant plusieurs heures, ses ouailles dans une espèce de port, à l'abri des écueils de la galanterie et de la médisance, travailler même à se rendre utiles à la société ! Oserait-il s'en promettre autant du bal et de la comédie, même des compagnies ordinaires du monde, où la perte du temps, le vide des conversations et le mélange des deux sexes réveille si souvent ses justes alarmes ?

Le pasteur le plus vigilant n'est pas toujours livré au public ; il est des temps où, rendu à lui-même, il doit à ses amis, à sa santé, au succès de son ministère, un délassement innocent ; jamais il ne fut défendu de lire et de goûter un ouvrage d'esprit. Heureux qui sait rendre utiles ses amusements, et mettre à profit le plaisir même. Je n'ai pas non plus à me rassurer contre les périls trop communs des assemblées séculières, où la religion, les mœurs, la charité ont si souvent à gémir : vos statuts, par des articles exprès, en mettent les droits en sûreté ; votre probité, votre vertu suffiraient d'ailleurs à mon zèle.

Je dis plus ; l'idée seule de vraie académie doit écarter tous ces dangers. Je n'ai jamais pu comprendre qu'un bon esprit pût se plaire dans la licence, la malignité et l'irréligion ; il en coûte trop à l'honnête homme pour acheter à ce prix un plaisir prétendu et une fausse gloire, où la corruption du cœur pût seule trouver son compte. Fut-ce jamais le goût du grand, du beau, du noble, du fin, qui dégrade l'esprit aux dépens de la charité, de la religion et des bienséances ? N'est-ce pas plutôt sur les débris du beau, du grand, du noble, du fin, qu'on élève de honteux trophées à une secrète débauche ? Cueille-t-on le poison au milieu des fleurs que le Permesse fait éclore sur ses rives ? Le sacré vallon serait-il l'écho de l'enfer ?

Gloire méprisable ! Il y a des siècles que toutes les allusions de l'obscénité et les sophismes de l'irréligion ont été épuisés, et cent fois ressassés par des bouches impures. Lauriers impies ! que la vertu désavoue, que la Divinité foudroie, que l'innocence arrose de ses pleurs. Vaine ressource ! Un de vous, Messieurs, aussi aimable par les qualités du cœur, que distingué par les talents de l'esprit, et le brillant d'une grande place, vous a démontré, en maître accoutumé à faire des chefs-d'œuvre, combien était indigne de la majesté du cothurne, l'ennuyeuse fadeur de la galanterie et des romans : mérite médiocre. Rien de plus aisé ; l'esprit n'y est presque pour rien, les passions font tous les frais de la découverte et tout le bruit des applaudissements.

Avec des lois si sages et des vues si pures, jetez, Messieurs, les fondements d'une

société littéraire qui dure autant que le monde; modèles de la postérité, soyez par la supériorité de votre génie, l'abrégé de tant de grands hommes que je vois sortir de cette tige féconde. Fixez dans ce pays charmant le séjour des Muses; soyez autant d'Apollons, les restaurateurs et presque les auteurs de la belle littérature, et comme les créateurs d'un monde nouveau, en donnant aux esprits une espèce de vie nouvelle; soyez les pères de la patrie, il est plus d'un genre de service à rendre à ses concitoyens. La culture des beaux-arts vaut bien le maniement des finances. Ce serait peu de chose de défendre l'Etat par la force des armes, il faut surtout en former les sujets par le goût des lettres. Vous vous deviez à vous-mêmes cette espèce d'immortalité. Vos talents, quoique rares, votre capacité, quoique brillante, vos ouvrages, quoique parfaits, tout eût été enseveli dans les ombres du tombeau. Un particulier isolé éprouve plus qu'un autre la destinée de l'humanité : mais, soutenu par un corps académique, on survit à soi-même dans le souvenir, dans les exercices, dans les ouvrages de ses confrères; chacun s'intéresse à une gloire qui devient commune à tous. Monuments plus durables que le marbre et le bronze, vous pouvez d'autant plus vous promettre ce tribut éternel de leur estime, que plus ils seront académiciens, plus vous serez l'objet de leur reconnaissance; plus ils creuseront dans la mine abondante que vous leur aurez ouverte, plus ils sentiront le prix du bienfait dont ils vous seront redevables.

Réponse de M. Dubreil, directeur.

Monsieur, je ne m'en cache pas, j'aurais souhaité que tout autre que moi, dans une occasion aussi intéressante, eût été chargé de porter la parole. Vous auriez vu, par des expressions plus marquées, à quel point chacun de nous s'applaudit d'être devenu votre confrère.

Les traits vifs et brillants que vous avez répandus dans le discours que vous venez de prononcer, n'ont pas augmenté l'idée que nous avions de votre mérite : nous en connaissions déjà toute l'étendue.

Ainsi, Monsieur, nous n'avons pas été surpris en y voyant ces tours aisés et délicats d'une éloquence naturelle et persuasive, dont vous avez su vous servir si avantageusement dans le ministère saint que vous exercez.

A peine avez-vous paru dans nos églises, que vous avez enlevé tous les suffrages; les applaudissements vous ont suivi partout. Vous devez, Monsieur, à cette pureté de raison qui domine dans vos écrits, cette facilité d'expressions, qui fait rapprocher sous des images simples les objets les plus sublimes de la religion.

Nous admirerions ce talent sans en être touchés, si vous n'aviez pas su joindre à l'élégance cette onction qui fait distiller dans les cœurs les vérités qui règnent dans le vôtre.

La piété n'exclut pas les belles-lettres; elle en tire, au contraire, de puissants secours. Par là elles sont dans l'ordre de vos devoirs; c'est aussi dans cette vue que vous les avez cultivés avec tant de succès, comptant de les sanctifier par l'usage que vous en faites.

Quelles ressources littéraires ne trouverons-nous pas en vous! Talents de l'esprit, connaissances acquises; vous le savez, Monsieur, c'est le privilége des académies, elles entrent d'abord en possession de toutes les richesses d'esprit qui appartiennent à ceux qu'on y reçoit.

Nous jouissons donc du fruit de vos études, et de ce goût exquis qui vous fait apercevoir dans les ouvrages le degré de perfection qu'ils peuvent avoir.

Avides du beau et du vrai, vous nous aiderez à marcher dans la carrière où nous sommes entrés, en écartant les difficultés qui pourraient nous arrêter.

Quelle source d'agrément n'aurons-nous pas dans la douceur et la politesse de vos mœurs! elle nous affermira dans le goût de cette aimable égalité qui doit régner parmi les gens de lettres, et bannira à jamais d'entre nous cette affectation de supériorité, qu'on cesse de mériter quand on la recherche.

Ce ne sont pas là, Monsieur, les seuls avantages que nous procure l'acquisition que nous faisons aujourd'hui.

Ce public toujours révolté, dont les intérêts nous sont cependant si chers, va devenir plus traitable, en vous voyant partager nos exercices : nous n'aurons plus de contradiction à essuyer, quand il s'apercevra que les motifs qui nous ont portés à former cette société, n'avaient pour objet que le progrès des arts et l'amour de la patrie.

ELOGE

DE M. BELLET.

La mémoire de M. Bellet doit être chère à l'Académie de Montauban : il fut un de ses premiers membres, avant que la Société littéraire eût été érigée en académie. D'abord il fut sous-secrétaire, et après la mort de M. de Bernay, secrétaire perpétuel de l'Académie, son assiduité à nos assemblées lui rendit inutiles les secours qu'il avait donnés à son prédécesseur, et que nos règlements accordent, en cas de maladie ou d'absence : il ne voulut point de sous-secrétaire, et fit seul jusqu'à sa mort les affaires de la compagnie.

Peu favorisé de la fortune, sans distinction par la naissance ou les dignités, simple et modeste dans son extérieur, il ne brillait point d'un éclat emprunté; sans hauteur, sans despotisme, sans ces airs tranchants et ces tons d'oracles qui perchent un homme sur des échasses, il ne s'enveloppait point d'une lueur factice : son mérite fut son ou-

vrage, sa gloire fut toute à lui; il pouvait dire comme Corneille :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Il ne lui manqua que l'honneur de la persécution : il n'eut à combattre, ni ennemis, ni rivaux, ni jaloux. Le cours de sa vie fut celui d'un ruisseau paisible qui serpente dans une prairie où il ne s'élève point d'orage.

Tout est égal dans la république des lettres, on n'y distingue que les talents et les vertus. Il est flatteur pour M. Bellet et glorieux pour l'Académie, qu'alliant une naissance patricienne avec l'obscurité plébéienne un héros daigne lui succéder (M. d'Esparbès) et répandre sur sa tombe quelques feuilles de ses lauriers, avec les grâces nobles et l'éloquence victorieuse des Scipion, des César et des Pompée.

M. Bellet enrichit nos recueils de plusieurs bons ouvrages, nos assemblées l'écoutaient toujours avec plaisir. Il en a donné au public qui ont été reçus favorablement. C'était notre orateur auprès du trône. Ses *Oraisons funèbres* du roi, de la reine, du roi Stanislas, de monseigneur le Dauphin furent le tribut qu'il présenta en notre nom.

Une étude constante, un travail assidu, lui avaient acquis de la facilité à écrire, un style correct, une diction pure : la douceur, l'aménité, la politesse en faisaient le caractère; la lecture des journaux le tenait au courant de la bibliographie, et une mémoire heureuse lui en fournissait à propos les anecdotes. Mais, ce qui est infiniment plus estimable, ses mœurs furent toujours irréprochables, la décence régnait dans ses écrits et dans ses discours; l'innocence n'eut jamais à rougir de la licence de ses expressions. Mérite rare dans la littérature; mais qui ne l'est pas dans l'Académie de Montauban, dont la piété a établi la fête, fourni les couronnes, et choisi le sujet des ouvrages qui peuvent les mériter.

On n'y est pas moins attentif à respecter la religion qu'à cultiver les lettres, à édifier qu'à plaire, à donner des leçons de vertu qu'à faire briller les grâces. Le vrai, l'unique mérite, la fin de l'académicien, comme du chrétien, est de connaître, d'aimer et de servir Dieu. Malheur à l'homme de lettres qui oublie cette vérité ! plus grand malheur, s'il en doute, s'il s'en joue, s'il la combat. *Vani sunt omnes in quibus non scientia Dei.* (*Sap.*, XIII, 1.)

Le temps ne me permet pas d'en dire davantage. L'Académie est si riche cette année, qu'une séance suffit à peine pour étaler nos trésors. Deux nouveaux académiciens, dont l'un (M. d'Esparbès) fait succéder l'héroïsme aux vertus ecclésiastiques, l'autre (M. de la Combe) la balance de Thémis avec l'épée de Bellone; deux nouveaux associés qui entrelassent dans leurs couronnes les fleurs des rives du Tarn avec les fleurs brillantes de Toulouse et de Nîmes, rendront cette journée à jamais mémorable dans nos fastes. Ce n'est plus le Parnasse, Apollon et les Muses, c'est l'Olympe qui réunit tous les dieux, le nectar et l'ambroisie vont couler de leurs lèvres. Vous y verrez même, vous y entendrez une nouvelle divinité. On a célébré le dieu du goût, le dieu des vers, le dieu du génie; ici le dieu de l'amabilité va paraître, et donner des leçons, qui, comme la chaîne d'or avec laquelle le Jupiter d'Homère entraînait le monde, attireront tous les cœurs. Il n'en aurait qu'une à donner qui renfermât tous les autres, ce serait de se montrer lui-même. (*M. le premier Président.*)

COMPLIMENTS

FAITS A M. LE MARÉCHAL DUC DE MOUCHY, PAR M. DE LA TOUR, DOYEN DE LA CATHÉDRALE, A LA TÊTE DES DÉPUTÉS DU CHAPITRE, LE 18 MAI 1776.

Rien ne prouve mieux la haute sagesse du grand prince qui nous gouverne, que le choix des grands hommes auquels il confie son autorité. Vous en êtes, Monsieur, la démonstration. Vous élever aux premières charges de l'Etat, c'est moins récompenser votre vertu et vos talents que ménager le bien public; les intérêts de la nation ne sauraient être mis en des mains plus sûres et plus habiles. En vous plaçant à la tête de ses armées et d'une des plus grandes provinces du royaume, Louis XVI, peut dire comme Henri IV, parlant d'un fameux maréchal de France : voilà un homme que je présente à mes amis et à mes ennemis; à mes ennemis pour les combattre, à mes amis pour répandre mes bienfaits. La piété sincère dont vous êtes remplis, qui met le comble à votre mérite, et qui seule donne à tout un véritable prix, répond à l'Eglise de la puissante protection qu'elle a droit d'attendre de votre zèle.

Le lendemain, à la porte de l'église cathédrale, à la tête du chapitre.

J'empruntais hier les maximes d'un grand prince, pour peindre un héros qui vient régner sur nos cœurs; aujourd'hui, dans ce temple auguste, où Dieu daigne habiter et s'immoler en sacrifice, au milieu des prêtres et des lévites occupés à chanter ses louanges, j'emprunte les paroles du Prophète, pour recevoir au nom du Très-Haut un serviteur fidèle, qui vient lui offrir ses hommages. *Ouvrez-vous, portes éternelles, ouvrez au roi de gloire. Quel est-il donc ce roi de gloire? C'est le Dieu fort et puissant, le Dieu des combats, le Dieu des vertus.* (*Psal.* XXIII, 7-9.) A ces traits, qui peut méconnaître l'un des plus grands appuis du trône, un conducteur des tribus d'Israël, un capitaine des armées du Dieu vivant; surtout, ce qui fait sa plus grande gloire, un modèle de toutes les vertus, une piété sincère, une foi vive, une charité tendre, une douceur engageante, un zèle ardent, un profond respect pour les choses saintes. L'un des plus grands bien-

faits dont nous soyons redevables à la bonté divine, c'est de nous instruire par de si grands exemples, et de nous conduire par un guide si vertueux. Avec quelle joie nous allons à l'autel lui en rendre nos actions de grâces !

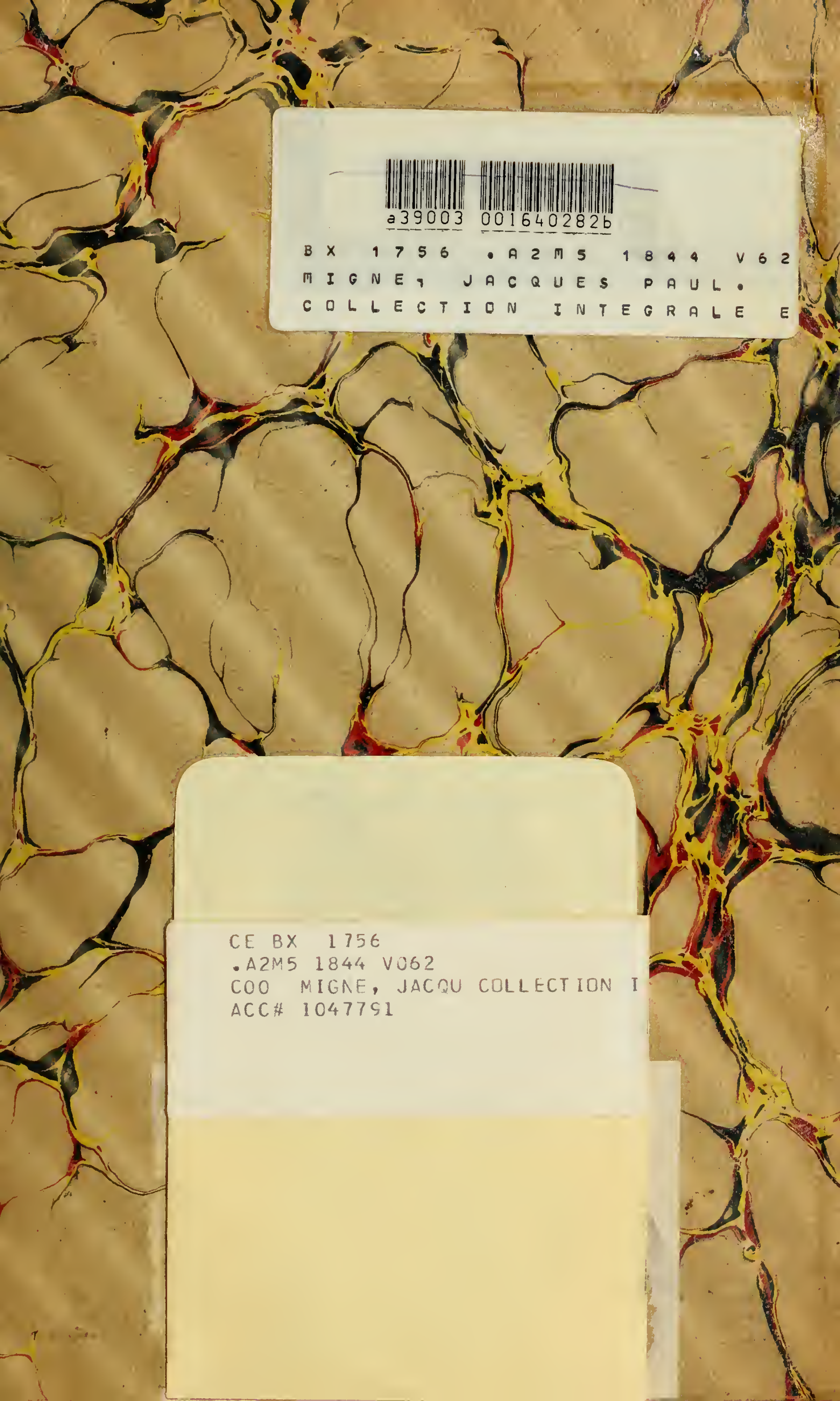
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001640282b
BX 1756 .A2M5 1844 V62
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V062
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047791


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 07 02 6